LE

TOUR DU MONDE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1862

PREMIER SEMESTRE

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C[IE]

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

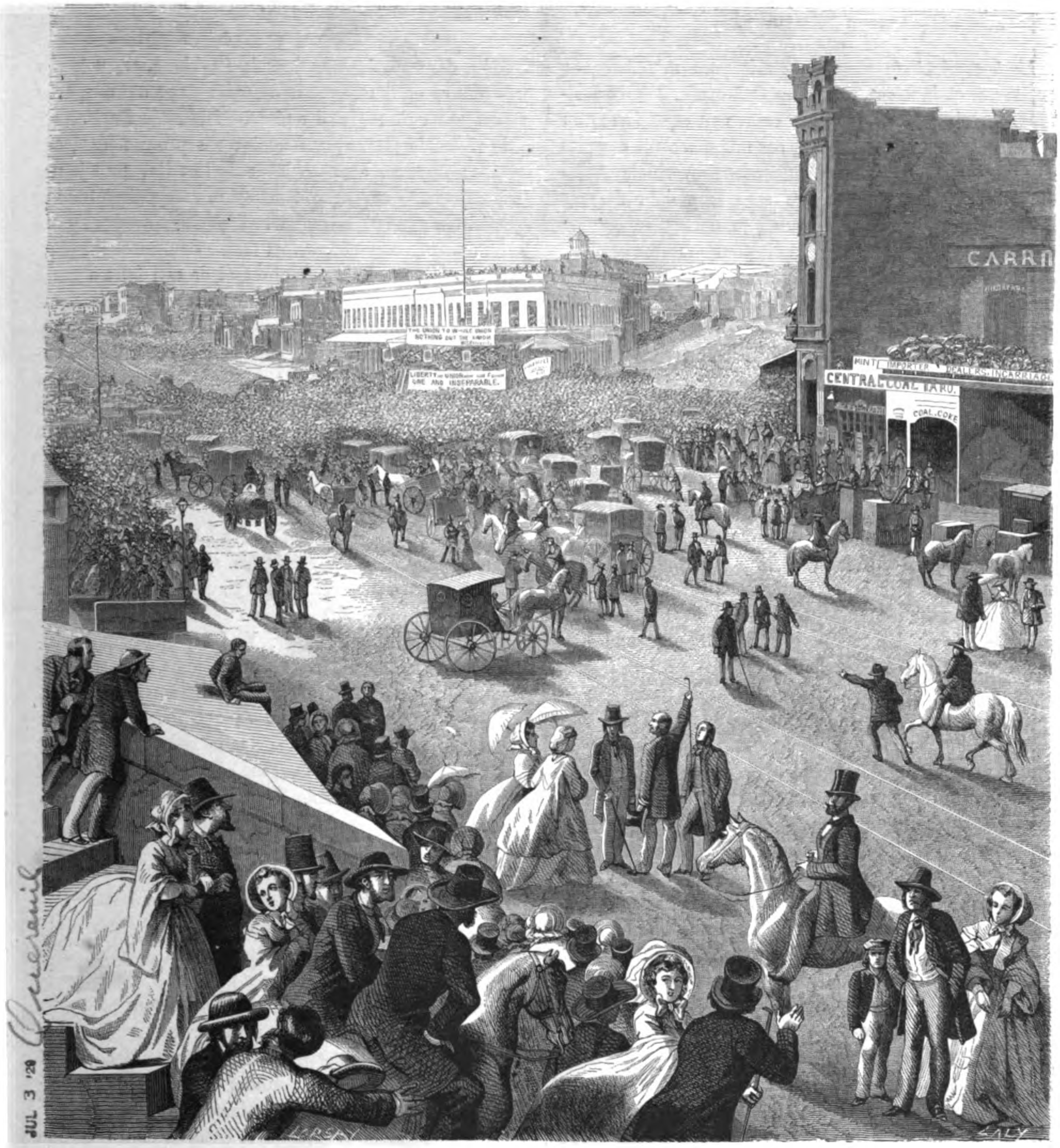
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

1862

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



CALIFORNIE. — Un meeting à San Francisco. — Dessin de E. Lorsay d'après une photographie.

VOYAGE EN CALIFORNIE,

PAR M. L. SIMONIN.

1859. — TEXTE INÉDIT.

I

SAN FRANCISCO.

De Paris à San Francisco. — Premier aspect de la ville. — Population hétérogène. — Mon hôte et son jardin. — Sécurité générale. — Quartier chinois. — Vue du port. — Important commerce. — Progrès remarquables. — Sévérité du costume. — Soirée au consulat. — Les *politiciens*. — Le *lunch*. — Le marché. — Principaux édifices. — Les maisons de bois. — Les pompes à incendie. — Affreux climat. — Dénombrement des habitants.

Le 4 avril 1859, je quittai Paris pour m'embarquer au Havre, et de là me rendre en Californie. J'étais désireux de voir de mes yeux comment naît et se forme un pays; j'étais curieux de visiter ces mines d'or et ces placers fameux dont la richesse est encore proverbiale. Aussi m'étais-je décidé à ce voyage sans trop de réflexions préliminaires. Suivant les uns, je devais rencontrer dans l'Eldorado la loi de Lynch pour toute protection, et des mineurs armés de revolvers qui se visaient à bout portant sous le moindre prétexte : partout la confusion et le désordre, une anarchie sans nom. A tous ces désagréments devait se joindre celui d'une contrée malsaine et fiévreuse. Suivant les autres, c'était vers un pays désormais heureux et tranquille que je me dirigeais, c'était le calme et la prospérité que j'allais trouver succédant à de violentes commotions. Enfin, le climat du paradis terrestre, un ciel toujours sans nuages m'attendaient pour couronner le tableau. Qui avait raison des uns ou des autres? La suite du récit le prouvera. Pour moi, je résistai au conseil de mes amis qui m'avertissaient de me munir d'un bon revolver et d'une excellente carabine, sans oublier le long couteau-poignard. Je répondis que je trouverais ces objets de première main dans le pays où on en faisait si bon usage, et je partis, heureux de laisser au peuple policé que je quittais l'usage du chapeau de soie, rigide boisseau serrant le front, ainsi que des brodequins vernis, trop étroite prison pour le voyageur.

Muni d'un *sombrero* de feutre mou à large bord, d'une forte paire de bottes de touriste, d'une chemise de laine rouge, il me semblait que j'avais là non point précisément le costume d'un passager transatlantique, mais celui d'un voyageur californien. C'était l'accoutrement du mineur et du pionnier comme nous l'avaient dépeint dans le temps tous les journaux de Paris.

J'arrivai au Havre le 5 au matin, de très-bonne heure. Dans le même compartiment que moi se trouvait un jeune Américain, qui allait suivre la même route jusqu'à New-York. Nous fîmes connaissance entre deux sommeils interrompus. Il venait de visiter la France, l'Italie, les bords du Rhin, et pour ne rien perdre de l'aspect de tant de sites nouveaux, il s'était muni d'une immense longue-vue, véritable télescope, qu'il traînait avec lui dans un énorme étui de fer-blanc. C'est à peu près tout ce qu'il rapportait de son voyage d'étude, avec le souvenir et le regret des plaisirs faciles de Paris.

Je visitai le Havre, ses quais, ses promenades, ses bassins; j'assistai au petit lever de la ville, puis je me dirigeai vers le vapeur qui devait m'emporter à travers l'océan. Un gendarme me barra le passage avec ces mots sacramentels, prononcés à voix forte : « On ne passe pas! votre passe-port! » Je m'empressai de satisfaire à cette impérieuse demande de l'agent de la force publique, et, pour la première et la dernière fois de mon long voyage, je dus exhiber mon signalement. Le navire était sous vapeur quand je montai sur le pont. Tout à coup, au signal du capitaine et au bruit du canon répété par les échos de la plage, le colosse s'ébranle, nous sortons du bassin et nous voilà en mer.

Je jetai un rapide coup d'œil sur mes compagnons de route, dont aucun encore, hormis mon jeune Américain, ne m'était connu; mais les liaisons se font vite à bord, et jamais passagers plus aimables ne durent, je crois, se trouver réunis sur la même dunette d'un navire.

C'était, parmi les Français, V. L..., pionnier de Californie, qui retournait pour la quatrième fois vers les rives de l'Eldorado. Je m'attachai à lui instinctivement, et c'est un des meilleurs hommes que j'aie connus. Ce vieux routier me *pilotait* sur mon chemin : il était d'une patience et d'une douceur exemplaires. Avec lui, je citerai la gracieuse Mlle E. P..., ancienne artiste du théâtre des Variétés de Paris, et que l'art et le cœur rappelaient également à San Francisco. Elle accomplissait ce voyage pour la seconde ou la troisième fois.

Le révérend O'R..., missionnaire jésuite dans le Canada, qui allait reprendre à la voix de ses chefs la route des déserts, après quatre années passées à Paris dans l'étude des lettres et des sciences; Ch. P..., fils d'un riche banquier de New-York, parfait *gentleman* et joyeux convive; don Agostin B..., planteur de la Havane; Mme L..., gracieuse créole de la Nouvelle-Orléans, et tant d'autres qu'il faudrait nommer complétaient le nombre des passagers de première classe.

Nous nous étions réunis sur le pont de notre vapeur américain *le Fulton*, et, par le plus beau temps du

monde, nous traversions la Manche, nous dirigeant sur l'île de Wight, où nous arrivâmes dans la nuit.

Le lendemain, 6 avril, nous descendîmes à terre et visitâmes la ville de Cowes, en vue de laquelle nous avions jeté l'ancre. Coquette et reluisante, Cowes commençait à se parer pour faire accueil aux nombreux baigneurs que la saison printanière allait ramener sur ses rives.



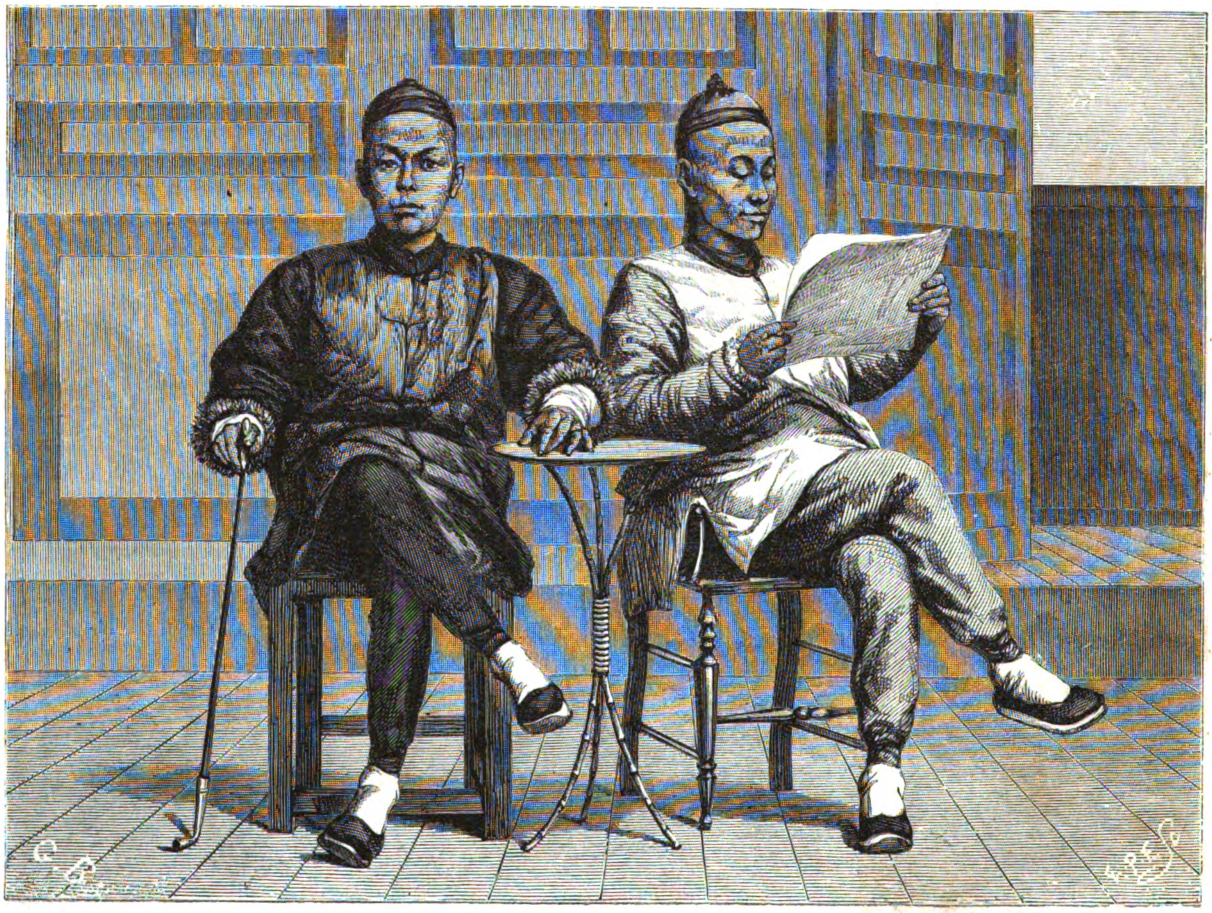
Gravé chez Erhard, R.Bonaparte 42.

Dans l'après-midi du même jour, nous levâmes l'ancre et côtoyâmes les bords verdoyants de cette île charmante et fortunée s'il en fut.

Le Fulton nous amena ensemble jusqu'à New-York;

de là, un autre vapeur, *le Moses Taylor*, nous conduisit à la Havane et à Aspinwall, où nous prîmes le chemin de fer de Panama. *Le Sonora*, steamer gigantesque du port de deux mille tonneaux, nous ouvrit ensuite ses larges cabines, et nous voyageâmes sur le Pacifique qu'un Parisien du bord croyait être la même mer que celle que nous venions de quitter. Nous visitâmes Acapulco sur la côte du Mexique, et le 2 juin au matin, je descendais sur les quais de San Francisco. Muni de mon bagage, j'entrai dans une voiture de place qui me porta tout d'un trait à l'*International hôtel*, où étaient déjà installés une partie de mes compagnons de route.

Pendant le trajet que je fis, des quais à l'hôtel, la ville déroula à ma vue un panorama des plus animés et des plus curieux. C'était bien une ville américaine que j'avais sous les yeux; les maisons, la plupart en bois et élégamment construites; les rues larges, tracées en lignes droites et parallèles, de façon à imiter un damier par leurs points de croisement; de vastes magasins; d'immenses enseignes; des voitures rapides foulant le pavé; des omnibus prenant et rendant à chaque minute les citadins affairés; presque partout une foule compacte et agitée, tout me rappelait les villes des États-Unis que je venais de visiter sur les bords de l'Atlantique. Mais en même temps le San Francisco des premiers jours, tel que nous le rêvons encore en France, montrait çà et là



Banquiers chinois, à San Francisco. — Dessin de G. Boulanger d'après une photographie.

le bout de l'oreille. C'était une bicoque délabrée à côté de la plus somptueuse demeure; un trottoir de bois, aux planches disjointes, par où le passant pouvait disparaître tout entier; des rues non pavées en beaucoup d'endroits, et qui ne devaient qu'à la saison sèche, qui régnait alors, de ne pas se transformer en un véritable bourbier.

Au milieu de ce mélange de luxe et de délabrement, conséquence inévitable de la hâte auec laquelle la ville a été édifiée, apparaissent les costumes les plus divers et les plus disparates. D'abord la population américaine en rangs pressés, comme il convient à des gens qui sont chex eux. Les Français, les Anglais, les Irlandais, les Allemands et les Italiens se mêlent aux Américains et se distinguent d'eux soit par le type, soit par le langage. Puis vient le mélange bizarre des Mexicains, ces maîtres dépossédés de la Californie, orgueilleusement drapés dans leur *sarape*; des Chiliens couverts de leurs *goncho* aux vives couleurs; des Chinois au bonnet rond et à la culotte de soie; des Chinoises curieusement parées; enfin des nègres, vêtus pour la plupart de guenilles ramassées au hasard, et qui passent en chantant et se dandinant par les rues. Çà et là apparaît la figure étrange d'un Indien, venu de l'intérieur se perdre dans la grande ville. Par son teint cuivré ou noirâtre, et les ornements qu'il affectionne, cet enfant du désert, ce des-

cendant des premiers possesseurs du pays, contraste singulièrement avec tous les autres types.

Je passai deux semaines à visiter San Francisco, et j'y prolongeai d'autant plus volontiers mon séjour que la maison hospitalière d'un compatriote, M. T..., s'était ouverte à moi. Je n'ai jamais professé un goût bien prononcé pour la vie à l'hôtel à l'américaine, et j'acceptai de grand cœur, après un voyage de deux mois, l'offre que me fit M. T.... de m'accueillir dans sa demeure. La maison était située loin du centre de la ville, hors du bruit et des affaires, et un gracieux jardin, soigné par le maître lui-même, embellissait cet agréable séjour. Un moulin à vent coquet, comme tous les jardins de la ville en possèdent, était mis en mouvement par la brise qui soufflait régulièrement tous les jours, et cet élégant mécanisme fournissait l'eau avec abondance aux plantes et aux fleurs. Le matin dès l'aurore, et le soir au déclin du jour, les oiseaux-mouches venaient becqueter les roses et animaient de leur présence ce lieu enchanteur. On pouvait se croire en pleine campagne; aucun bruit ne troublait le charme de cette demeure paisible, et la tranquillité la plus parfaite régnait aux alentours.

Pour donner une idée de la sécurité dont on jouissait alors à San Francisco, je dirai que les fenêtres de ma chambre, qui donnaient de plain-pied sur la rue, fermaient à peine, et que même un carreau de vitre man-



Chinoises, femmes de négociants, à San Francisco. — Dessin de G. Boulanger d'après une photographie.

quait. J'en prévins mon hôte, qui ne parut pas s'en inquiéter autrement. On n'était plus en ces temps orageux où la loi de Lynch et les comités de vigilance avaient dû prendre la place des tribunaux réguliers; où les *convicts* de l'Australie et les *loafers* américains, unis à tous les bandits de l'univers, qui s'étaient donné un commun rendez-vous dans le pays de l'or, pillaient la ville aux quatre coins, et joignaient le meurtre au pillage. L'époque avait disparu de ces fameux incendies, allumés parfois à dessein, et qui détruisaient en un jour des villes bâties en plusieurs mois; on avait fait fermer aussi ces maisons de jeux célèbres, où le bruit du revolver se mêlait aux cris et aux imprécations des joueurs. Tout était rentré dans l'ordre, grâce aux moyens violents de répression dont il avait fallu faire usage; et depuis plusieurs années, non-seulement San Francisco, mais la Californie elle-même tout entière, n'avaient rien à envier aux pays les plus civilisés et les plus paisibles. Et voilà pourquoi mon hôte respectable prenait si peu de soin de la fermeture de ses portes et de ses fenêtres; et voilà pourquoi, cher lecteur, après avoir négligé en partant de faire à Paris, chez Devisme ou Lepage, l'emplette d'un revolver, d'une carabine ou d'un couteau-poignard, je commis à San Francisco la même négligence, et me contentai de jeter un coup d'œil, à travers les vitrines des armuriers, sur le pistolet à six coups de Colt, le

meilleur revolver connu. J'avoue que c'est moins pittoresque, et qu'il vaudrait mieux se représenter ici en Californien des premiers jours, avec tout un musée d'artillerie autour de la ceinture; mais je dois la vérité au *Tour du Monde*, et je prie mes lecteurs de ne point oublier que c'est la Californie de 1859, et non celle de 1849 que je viens leur dépeindre : or, dix ans c'est un siècle pour les énergiques Américains.

San Francisco est aujourd'hui une ville de quatre-vingt mille âmes, bien bâtie, bien tracée, éclairée au gaz, et sillonnée de belles rues dont quelques-unes sont grandioses, comme la rue Montgomery, qui rappelle celle de la Paix à Paris. C'est dans *Montgomery-street* qu'a eu lieu le grand *meeting* en faveur de l'Union, que représente notre première gravure (p. 1).

Quelques *squares*, semés de gazon et plantés d'arbres, interrompent la monotonie du tracé géométrique de la ville. Le quartier chinois offre une apparence toute particulière. On s'y dirait transporté dans un faubourg de Canton ou de Pékin. L'illusion est complète : les types et les costumes qu'aperçoit le passant, les cris étranges qu'il entend autour de lui, les enseignes écrites en chinois, les marchandises étalées en vente, les appareils particuliers qui pendent au devant de quelques portes, comme les trois boules dorées des monts-de-piété chinois, ou les lanternes de couleurs transparentes qu'on allume le soir, enfin la forme et les décorations des magasins, tout rappelle le Céleste Empire. Ce trait particulier des Chinois à conserver leurs coutumes nationales les a surtout fait prendre en haine par les Américains, qui les poursuivent d'un souverain mépris. Les Chinois ont d'ailleurs le teint jaune, et comme tels, ils sont honnis par les yankees, qui n'admettent pas les races de couleur au même degré d'égalité que la race blanche.

Après le quartier chinois, un des spectacles qui me frappèrent le plus à San Francisco, fut la vue de son port. Les quais ont un développement de plusieurs kilomètres. Bâtis de ce beau sapin rouge de Californie, sur lequel on nivelle des dalles en planches formant un immense parquet, ils s'avancent jusque dans la mer, de manière à permettre aux navires du plus fort tonnage d'aborder directement. Les clippers eux-mêmes de New-York et de Boston, jaugeant plus de deux mille tonneaux, débarquent leurs marchandises à quai. Ces clippers, à la coupe élégante et élancée, viennent souvent en trois mois des ports des États-Unis sur l'Atlantique, alors que nos navires mettent encore cinq à six mois pour arriver à San Francisco. On sait du reste que la distance, par le cap Horn, n'est pas moindre de six mille lieues.

A côté des clippers apparaissent dans le port de San Francisco les énormes vapeurs du Pacifique, véritables villes flottantes; puis d'autres vapeurs, de formes moins grandioses, faisant les voyages de la côte de Californie et de l'Orégon; enfin les steamers de la baie et des fleuves et rivières de l'intérieur. Parmi les navires marchands, on peut dire que tous les pavillons et tous les bateaux du monde se montrent également, même les baleiniers de la mer d'Okhotsch, qui commencent à ne plus redouter autant ces parages, comme aux jours où la fièvre de l'or faisait tourner la tête à leurs matelots déserteurs.

Le commerce de San Francisco étend ses relations par tout l'univers habité. Au nord, c'est l'Orégon, la Colombie britannique et l'Amérique russe, qui font un échange de produits divers avec la reine du Pacifique; au sud, et dans toute l'Amérique méridionale jusqu'au cap Horn, c'est le Mexique, le Centre-Amérique, la Nouvelle-Grenade, l'Équateur, le Pérou, le Chili, et sur l'Atlantique, le Brésil, qui envoient à la Californie leurs productions coloniales, surtout le café et le sucre, contre du blé, des farines, de l'orge, de l'avoine, du mercure et des bois de construction que la Californie leur envoie à son tour. Avec les États-Unis, le mouvement est incessant, comme il convient entre États qui sont frères, et c'est surtout à New-York qu'est transporté presque tout l'or californien; enfin de l'Europe, l'Angleterre expédie son charbon; la France, ses vins, ses eaux-de-vie et ses articles dits de Paris; l'Allemagne, ses draps; l'Italie, ses fruits et autres productions spéciales. La Californie, en retour des marchandises qu'elle reçoit, donne les siennes, et le blé, les cuirs, les peaux, les lingots d'or prennent souvent la voie de l'Europe. Mais là ne se bornent pas les relations des négociants san franciscains. Avec les îles de l'Océanie, surtout les Sandwich et Taïti, s'effectue un échange de productions locales; avec le Japon, la Chine, l'Australie, les Philippines et les Grandes-Indes, les communications sont presque journalières, et le commerce avec ces contrées résume pour la Californie tout le trafic avec les pays déjà cités, sans compter les produits particuliers dont le Japon et la Chine ont seuls tout le monopole.

Si San Francisco n'était qu'une ville commerciale, tout ce mouvement devrait nous étonner encore ; car, il y a dix ans à peine, sous le modeste nom d'*Yerba-buena*, San Francisco gisait perdue et ignorée dans un pli de la baie qui lui a donné son nom actuel. La découverte de l'or et la conquête du pays par les Américains, deux événements qui eurent lieu presque à la même heure, transformèrent le petit bourg comme d'un coup de baguette, et San Francisco, inconnue jusqu'alors, jeta son nom aux quatre coins du globe. Aujourd'hui c'est non-seulement une ville commerciale de premier ordre, mais encore une cité industrielle importante, qui renferme de grands ateliers mécaniques, des usines, des fabriques et des manufactures de toutes sortes. C'est aussi une ville intellectuelle qui n'a pas moins de trente-cinq journaux, écrits dans toutes les langues du monde et traitant les matières les plus diverses : le commerce, l'industrie, les belles-lettres, les sciences, les beaux-arts, chacun suivant son titre et le sujet auquel il se limite. San Francisco renferme aussi plus de quarante églises ou chapelles, de toutes les sectes connues, même celles de Bouddha et de Confucius; enfin une trentaine d'écoles publiques, sans compter les établissements particuliers, sont ouvertes à la jeunesse studieuse. En même temps, et comme pour couronner un progrès si louable, une foule de sociétés religieuses, savantes, littéraires ou philanthropiques éten-

dent partout leurs bienfaisants rameaux. Des bibliothèques publiques, des lieux de réunion, des cafés, des théâtres, des salles de concert existent aussi en grand nombre, et les habitants de San Francisco ont lieu d'être aujourd'hui heureux et contents de la situation qui leur est faite. Les abords de la ville sont parsemés de gracieux jardins et d'élégants cottages, où les citoyens aisés ont établi leur résidence. Les Américains y vont jouir des douceurs du *home*, comme ils appellent le foyer domestique. C'est là un plaisir que nous ne savons pas nous donner en France, où le plus souvent nos bureaux sont à côté de notre chambre à coucher. L'Américain, comme l'Anglais, sait mieux faire la différence, et pour lui l'*office* ou le bureau est en ville, le *home* ou l'intérieur est aux champs ou loin du bruit.

Je m'attendais, en arrivant à San Francisco, à rencontrer non-seulement une population mêlée, mais un laisser aller des plus complets, un sans-gêne tout californien. Malgré les assurances réitérées d'un de mes compagnons de voyage, qui avait assisté peu à peu à la transformation qui s'était faite, je persistai, tant que je fus en mer, à me représenter le type du San Franciscain tel qu'on se le figure encore en Europe. Le *sombrero* mexicain, la chemise de laine rouge, le vaste pantalon qui disparaissait à mi-jambe dans une énorme paire de bottes, une ceinture serrant la taille et retenant le couteau et le revolver : tel devait être, selon moi, le costume de tout élégant Californien. Quel ne fut pas mon étonnement, en débarquant à San Francisco, d'y retouver les modes d'Europe ! Le chapeau de soie, passant, entre les mains de l'Américain, aux dimensions d'un double décalitre; le faux col, aux voiles gênantes; la cravate, aux plis apoplectiques; la chemise de toile fine, à la blancheur irréprochable; l'habit et le pantalon noirs, la redingote et le paletot, règnent en souverain à San Francisco comme dans toute l'Amérique. Partout où le Français, l'Anglo-Américain ou l'Anglo-Saxon ont mis les pieds, toute poésie de costume local disparaît, et nous plions tous les peuples à nos modes ridicules. Les costumes pittoresques s'en vont, comme les dieux. Le Kanaque des Sandwich et de Taïti a renoncé aux vêtements de ses pères : Kamehameha endosse un pantalon et un habit; Pomaré porte des crinolines et une robe à volants.

Invité, quelques jours après mon arrivée à San Francisco, à une soirée au consulat de France, je dus me mettre à l'unisson. Une paire de brodequins vernis, dont je fis l'emplette chez un cordonnier français, ne me coûta pas moins de cinquante francs, et j'eus un chapeau noir pour le même prix. Je trouvais que c'était cher; mais on me renvoya au temps, qui n'était pas bien éloigné, où les mêmes objets coûtaient à peu près dix fois plus, où un œuf valait cinq francs, une poule jusqu'à cinquante. Je savais tout cela, et payai sans plus d'objections. Je fus assez heureux de retrouver dans un coin de ma malle les traditionnels habit, gilet et pantalon noirs que j'y avais mis je ne sais trop comment; et, dans ce costume officiel, je me rendis au consulat. M. et Mme Gautier faisaient, avec une grâce charmante, les honneurs de leur maison. La société était choisie, en hommes. Il y avait là, entre autres, l'honorable M. B..., alors éditeur du journal italien de San Francisco, et M. D.., riche banquier, correspondant de la maison Rothschild. Les dames manquaient, et comment en serait-il autrement dans un pays où les femmes atteignent encore à peine au quart du nombre des hommes? Le dîner n'en fut pas moins splendide. Les fruits les plus savoureux, les plus beaux légumes abondent en Californie; la marée y est toujours fraîche, et les viandes de venaison et de boucherie y sont d'une qualité exceptionnelle. La pâtisserie est fournie par des compatriotes, qui tiennent haut le renom des fourneaux parisiens; les vins eux-mêmes ne manquent pas, et le champagne de *Los Angeles* lutte presque avec celui de Reims, que l'on peut du reste se procurer partout.

J'aimais beaucoup à San Francisco flâner et muser par les rues, ignorant que les Américains ont ce genre de promeneurs en horreur. Je ne rencontrais que gens occupés, allant et venant le long des trottoirs, et passant en coudoyant leur voisin, sans même le regarder. Chacun, aux États-Unis, a sa fortune à faire et peu de temps à donner aux inutiles distractions. Au coin du *bloc* de la rue Montgomery, je rencontrais, à certaines heures du jour, la foule compacte des *politiciens*, gens qui s'occupent des élections. Les votes se renouvellent à chaque instant dans ce pays où le peuple nomme tous les fonctionnaires, même les juges. A l'angle où s'agitent les politiciens est installé le *bar* (débit de liqueurs), le plus célèbre de toute la Californie, et c'est là qu'a lieu à midi un des *lunchs* les plus fréquentés de la ville. A ce lunch ou goûter tout passant a le droit de venir prendre part. La soupe aux huîtres, le porc aux haricots, le *roast beef* aux pommes, tous mets sacramentels, sont étalés sur une table, avec quelques morceaux de pain coupés menus. On s'empare d'une assiette et l'on mange debout. On passe ensuite au comptoir, où un verre de *claret* (Bordeaux) ou de *sherry* (Xérès) est offert au consommateur. On ne paye que pour la boisson : vingt-cinq *cents* (à peu près un franc vingt-cinq centimes). Ceux qui ne boivent pas ne payent rien, et plusieurs Californiens, faméliques et peu fortunés, vont ainsi de lunch en lunch se remplir gratuitement l'estomac et les poches, et récolter de quoi se nourrir tout le jour.

Les établissements de lunch se rattrapent non-seulement sur la boisson, mais encore sur les bas prix et l'abondance des denrées alimentaires. Les marchés de San Francisco sont des mieux fournis; aussi le restaurant *Barnum*, tenu, en 1859, par un Français, M. Martin, n'avait-il rien à envier aux maisons les plus fameuses de Paris. A San Francisco, comme à New-York, les hommes ont l'habitude de faire eux-mêmes leur marché. Le coup d'œil des acheteurs en habit noir n'était pas ce qui attirait le moins mon attention, quand j'accompagnai le matin mon hôte, M. T..., pour faire les provisions du jour, qu'on nous envoyait ensuite à domicile. Quelques Américains méfiants arrivaient avec

leur panier sous le bras, qu'ils remplissaient et emportaient eux-mêmes.

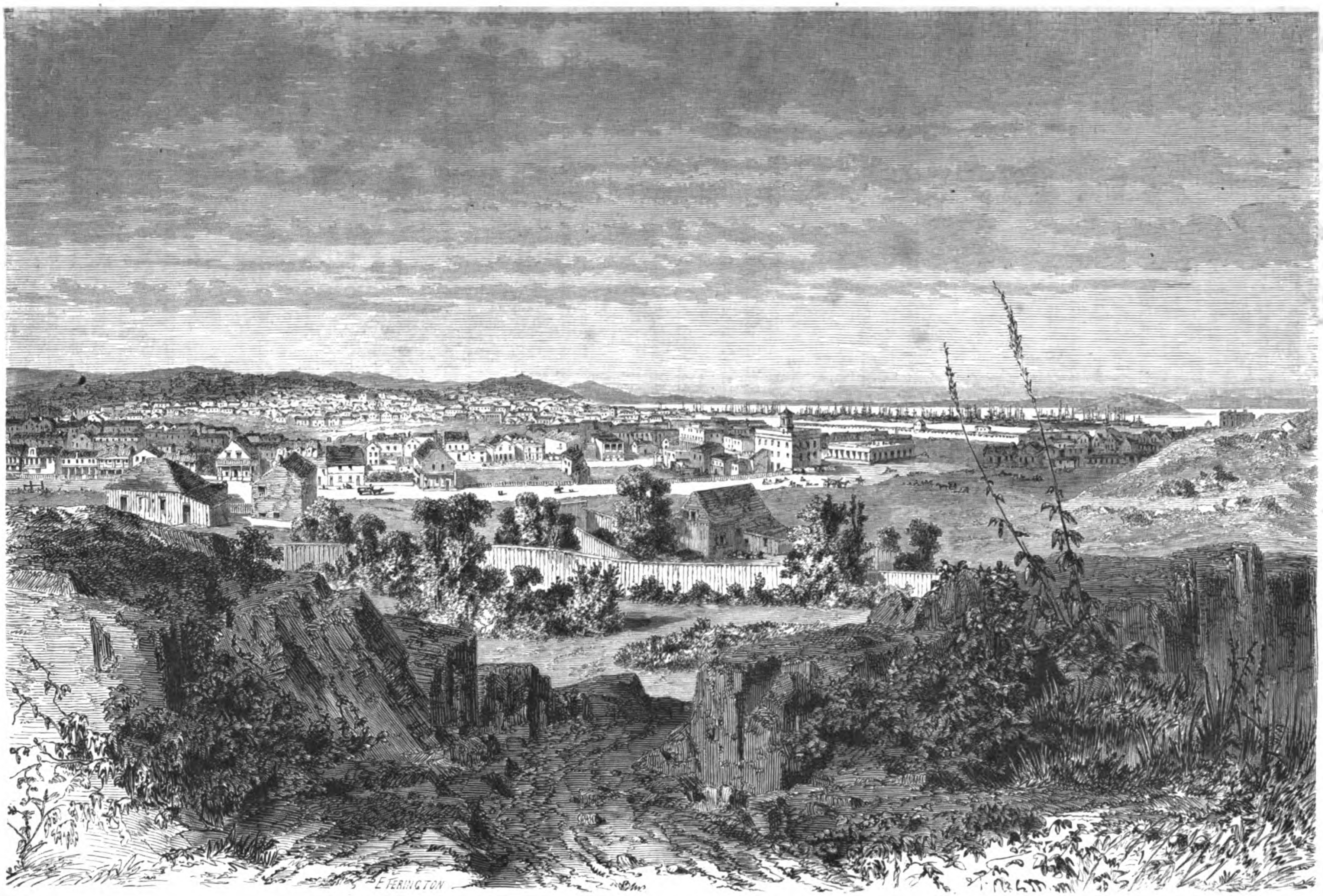
Dans mes courses journalières à travers San Francisco, j'étudiais non-seulement les habitants, les mœurs, mais la ville elle-même. J'admirais ses magasins splendides aux vitrines étincelantes, où les étoffes les plus précieuses, les bijoux les plus riches étaient étalés en montre. J'étais en même temps émerveillé des proportions monumentales de la plupart des édifices. Le *bloc* de la rue Montgomery, l'une des plus vastes maisons du monde, est aussi une des mieux ordonnées pour l'architecture extérieure. Je dois citer au même rang la maison où le riche banquier Wells Fargo a établi ses bureaux, un véritable ministère. Elle est toute en granit, et la pierre en a été apportée de Chine, débitée à l'avance, à une époque où la main-d'œuvre était encore trop chère



Type d'indigène californien. — Dessin de G. Boulanger d'après une photographie.

à San Francisco. La poste, la douane, l'hôtel de ville, l'hôpital de la marine sont aussi des édifices qui méritent d'être mentionnés, ainsi qu'une foule d'églises, dont les clochers, imités généralement du gothique, élèvent leurs flèches élancées au-dessus des maisons de la ville.

La majeure partie de ces maisons est encore en bois, et elles doivent à ce genre de construction de pouvoir être facilement déplacées. J'en voyais qu'on promenait ainsi par les rues sur une charrette basse, munie de fortes roues. Souvent les habitants n'avaient pas même vidé la demeure, et continuaient à vaquer à leurs occupations. D'autres fois, si on ne déplaçait pas la maison, on l'élevait sur ses fondements, et on la reportait à l'alignement voulu en la soulevant par les quatre angles au moyen de puissantes vis. Un immense hôtel a subi cette opération pendant plusieurs jours, sans qu'aucun de ses nombreux occupants s'en soit le moins du monde inquiété.



Vue de San Francisco. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

Si la plupart des maisons de San Francisco sont encore en bois, la ville n'en est pas moins à l'abri de ces sinistres sans nom qui marquèrent si tristement sa naissance. Pour cela, le système le plus parfait a été organisé contre le feu. Deux guetteurs sont sans cesse en observation sur une tour élevée du *city hall* ou hôtel de ville, et sonnent le tocsin à la moindre lueur d'incendie. Alors, de tous les coins de la ville, les pompes se mettent en mouvement, et tous les corps de pompiers volontaires rivalisent de zèle et de courage. C'est à qui arrivera le plus tôt sur le théâtre de l'incendie. Le feu est vite éteint, mais l'empressement qu'on met à pomper projette l'eau avec tant de force qu'une partie de l'édifice est démolie par l'élément préservateur aussi bien que par l'élément destructeur. J'ai toujours été frappé à San Francisco de l'entrain que tous les pompiers mettaient à remplir leur devoir. Nos compatriotes se distinguent parmi les plus hardis, et la compagnie Lafayette s'est toujours fait remarquer avec honneur dans tous les sinistres.

Quant à la pompe, c'est l'enfant gâté de chaque compagnie, et dès que l'incendie est éteint, on la ramène triomphalement dans un édifice spécial, bâti pour elle seule. Là un fidèle pompier veille nuit et jour à sa garde. Autour de la salle sont inscrits les titres de gloire de la compagnie, ou plutôt de l'instrument, en qui elle se personnifie.

A côté des corps de pompiers, il faut mentionner les gardes nationales, et là aussi nos compatriotes brillent au premier rang. Il est si doux de porter un sabre et un fusil et d'aller faire la parade!

Pour un touriste désœuvré, les éléments d'étude ne manquent pas à San Francisco, et je me plaisais à tout observer. Le climat seulement me paraissait intolérable. D'abord point d'été, malgré la saison dans laquelle nous étions. Il fallait être vêtu d'hiver, et de neuf heures du matin à quatre heures du soir, une brise glaciale, soulevant les dunes du rivage, remplissait les rues de froid et de poussière. C'est là le climat de San Francisco, dû sans doute à sa position particulière, pendant que dans l'intérieur un éternel été fait de la Californie un paradis terrestre.

Je terminerai ce qui a trait à la reine du Pacifique par quelques détails sur le dénombrement de sa population. San Francisco renfermait en 1859 près de quatre-vingt mille habitants, dont cinquante mille du sexe masculin et de race blanche. Dans ce nombre, les étrangers (Français, Anglais, Allemands, Espagnols des colonies, etc.) entraient à peu près pour un neuvième. Le chiffre des femmes était de moins de vingt-cinq mille. Le restant de la population se composait de quatre à cinq mille Chinois et de quinze cents à deux mille nègres. Dans les villes de l'intérieur et surtout dans les centres miniers, le nombre des femmes descend au tiers, au quart et même au cinquième de celui des hommes; par contre, le nombre des Chinois augmente considéralement; mais les Américains pensent avec raison que cela n'établit point une juste compensation.

II

DE SAN FRANCISCO A STOCKTON ET COULTERVILLE.

Départ. — Le vapeur *Bragdon*. — Baies de San Francisco, de San Pablo et de Suisun. — Le San Joaquin. — Stockton. — Le coche. — La table d'hôte de Knight's Ferry. — L'automédon américain. — Le berceau à laver l'or. — Cahots et secousses. — Le wagon. — Végétation naturelle. — La Yedra. — Les serpents à sonnettes. — Arrivée à Coulterville. — Souvenirs mythologiques.

San Francisco, qui m'occupa pendant toute une quinzaine, et où je devais plusieurs fois revenir, n'était pas la seule ville de Californie qui dût piquer ma curiosité. J'étais désireux de voir aussi l'intérieur de cet intéressant pays, et le 17 juin je m'embarquai sur un des vapeurs qui font le service de la baie et des fleuves et rivières de la contrée. Je serrai la main de mon hôte, chez qui j'avais passé de si doux instants, et dont le jeune enfant à la tête blonde et la femme, une Irlandaise accomplie, avaient jeté un grand charme sur nos soirées; et je repris le bâton du voyageur, en compagnie d'un Californien des premiers jours, un compatriote, M. P..., avec lequel j'allais parcourir les comtés de Tuolumne, de San Joaquin, de Mariposa et de la Merced.

Le Bragdon, vapeur en forme de maison flottante, comme ceux de l'Hudson, du Delaware et du Mississipi, nous avait à peine reçus à son bord, que le signal du départ était donné. Les wharves s'éloignèrent bientôt devant nous, et la ville sembla fuir aussi.

L'intérieur de notre navire était des plus élégants et les cabines parfaitement tenues. Un boudoir, décoré avec luxe, était réservé à l'usage spécial des dames, pour lesquelles tout le monde professe, en Californie comme dans tous les États-Unis, une déférence respectueuse. Nous passâmes par le travers du *golden gate*, et nous côtoyâmes quelques îlots de la baie. Une innombrable nuée de cormorans, de pélicans et autres oiseaux marins, gorgés de poissons, venaient y déposer religieusement les produits de leur digestion laborieuse, et préludaient ainsi à la confection du moderne guano. Bientôt nous entrâmes dans la baie de San Pablo, qui fait suite à celle de San Francisco. Là, les eaux devinrent tout à fait limpides, les rives s'élevèrent et l'on se serait dit dans un lac de la Suisse. A droite, le *mont du Diable* élevait vers le ciel sa cime arrondie, jusqu'à quatre mille pieds de hauteur. Dans la baie, des barques aux blanches voiles, que gonflait la brise du soir, passaient à chaque instant à côté de nous.

De la baie de San Pablo nous entrâmes, par un étroit passage, dans celle de Suisun, ainsi nommée de la tribu indienne qui en peupla longtemps les rives. Nous venions de laisser à gauche Mare-Island et les immenses arsenaux de la marine fédérale dans le Pacifique; et bientôt nous aperçûmes Benicia, où sont établis les quartiers de l'armée de terre, ainsi que les grands ateliers de la compagnie postale des bateaux à vapeur.

Benicia, la Venise californienne, et en face Martinez, ville agricole, gardent comme deux sentinelles l'entrée de la baie de Suisun. De cette baie nous passâmes dans le fleuve San Joaquin, aux rives basses et marécageuses,

semées d'ajoncs. Le San Joaquin se jette presque au même point que le fleuve Sacramento, et ces deux cours d'eau, à ce fait déjà singulier d'une embouchure presque commune, joignent celui d'une direction opposée et tout à fait symétrique ; l'un, le San Joaquin, venant en droite ligne du sud ; l'autre, le Sacramento, du nord.

Arrivés à Stockton le 18 juin au matin, avec l'aube, P.... et moi descendîmes à terre et visitâmes la ville. Elle me parut renfermer dix à douze mille habitants. Elle fait un important commerce, et c'est là que s'embarquent une grande partie des blés de la Californie. Les environs sont parsemés d'odorants jardins, et plus au loin s'étendent des plaines fertiles, où l'on récolte surtout des céréales. La ville est bien tracée et possède quelques beaux édifices. On y voit un puits artésien très-curieux qui fournit d'eau tous les habitants. Il y a de nombreux hôtels tenus à l'américaine, et un restaurant français, décoré du nom de *Lafayette*. Nous fûmes, pendant tout le jour que nous passâmes à Stockton, ses plus fidèles clients. Nous regrettâmes même très-vivement qu'il n'eût pas de chambre à nous donner, et nous allâmes à l'hôtel américain nous faire dévorer par les moustiques, que le voisinage du San Joaquin entretient à Stockton en très-grand nombre. Ils sont aussi de la plus belle espèce, et ce n'est que sous les Tropiques que j'en ai trouvé d'aussi gros et d'aussi acharnés.

A Stockton est établi l'hospice des aliénés, auquel nous fîmes une visite. Il est fâcheux de le dire, mais nous trouvâmes toutes ses cellules remplies. La folie furieuse et le *delirium tremens* font de très-nombreuses victimes en Californie, une au moins, chaque année, sur mille habitants. L'absence de satisfactions morales, surtout pour les mineurs, l'abus des boissons fortes et alcooliques, la privation de la société des femmes, entrent pour beaucoup dans les causes d'un fait si regrettable.

Après ce premier coup d'œil donné à Stockton, P.... me présenta à quelques compatriotes établis dans le pays et y faisant d'excellentes affaires, entre autres un commissionnaire de roulage et un minotier. Nous allâmes trinquer tous ensemble à la buvette, comme de vrais yankees. Puis, comme la chaleur du jour était devenue intolérable, et qu'au froid de San Francisco avait succédé la température la plus haute que m'eût encore indiquée le thermomètre, nous allâmes nous reposer à l'ombre. Une vaste remise nous ouvrit ses fraîches voûtes. On y causa de tout : de la France et de la Californie, de l'Amérique et des voyages. P..., qui possédait par cœur tout son Béranger, me redit nombre de vers de ce poëte favori. Nous étions à plusieurs milliers de lieues de la France, et la France semblait être autour de nous. Une journée si bien remplie et si agréablement passée se termina par une partie commune au bassin de natation.

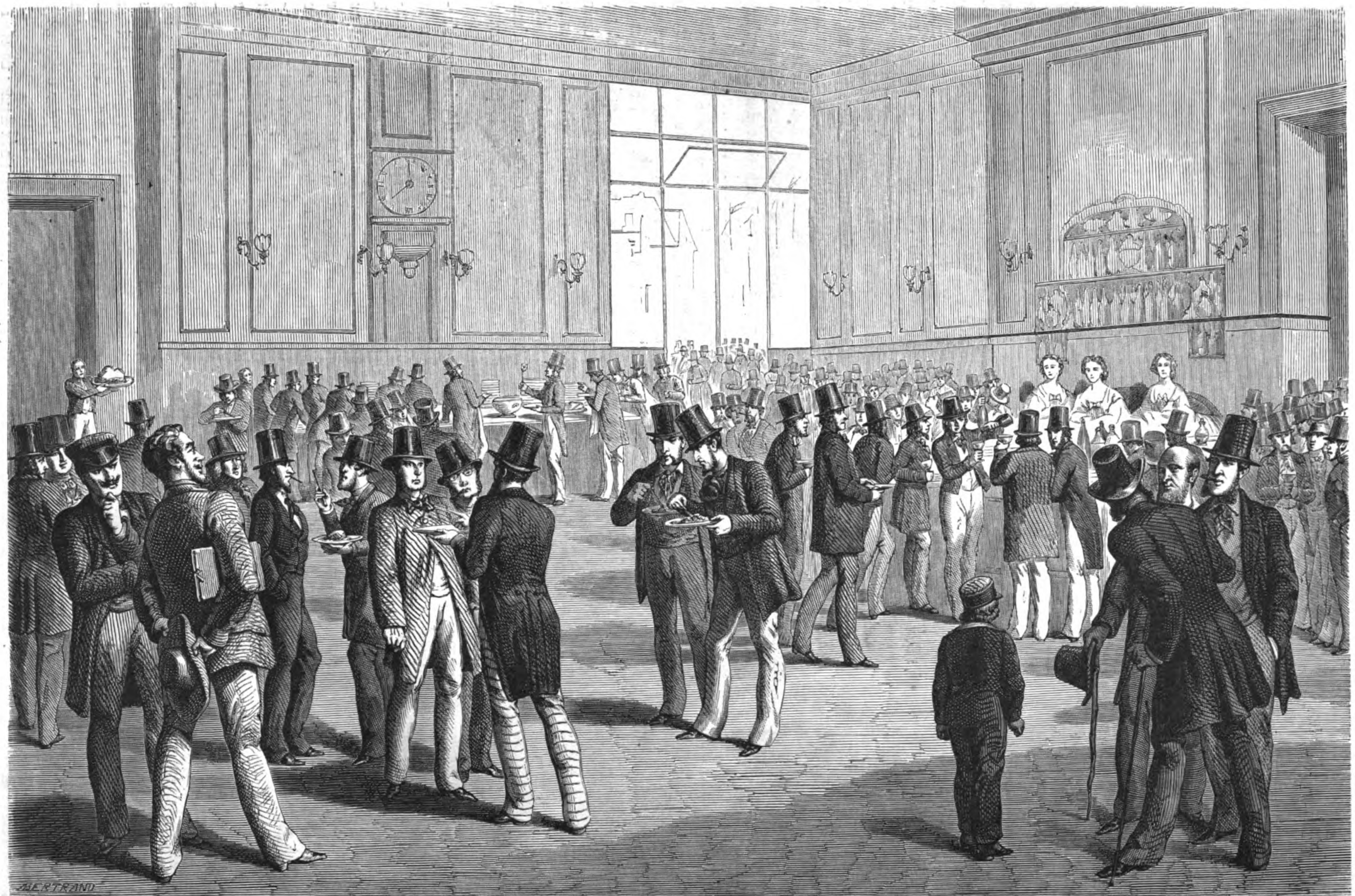
Le 19 juin au matin, nous prîmes place dans une des diligences publiques ou *stages*, partant pour les mines du sud, et nous nous dirigeâmes en droite ligne vers la ville de *Knight's Ferry*, sur les bords de la rivière *Stanislaus*, tributaire de San Joaquin. Nous traversions les plantureuses campagnes de Stockton. A droite et à gauche étaient d'élégantes villas, de grandes fermes, et de nombreuses stations pour les voitures qui sillonnent cette route. De temps à autre nous rencontrions une de ces charrettes que les Américains nomment des *wagons*. Attelées quelquefois de huit à dix paires de mules, elles portent jusqu'à dix mille kilogrammes de marchandises en un seul voyage, et font le service des mines. C'est par elles que les mineurs reçoivent le fer, la poudre, les outils, les vêtements et les vivres dont ils ont besoin Véritables arches de Noé, elles s'avancent souvent en longues files sur les routes poudreuses du pays, soulevant des flots de poussière, que la saison sèche de l'été et le peu d'entretien des routes rendent inévitables.

La voiture dans laquelle nous étions montés, et que les Américains décorent du nom de *coach*, ou coche en français, rappelait par sa forme et son ampleur ces énormes véhicules des siècles passés, que représentent nos vieilles gravures. Neuf places régnaient dans l'intérieur, toutes égales pour le prix. Le coupé et la rotonde sont entièrement inconnus aux Américains, dont les mœurs républicaines ne permettent pas ces aristocratiques distinctions. Il n'y a non plus aucun droit de priorité, et les places en avant appartiennent toujours aux dames, celles-ci fussent-elles venues les dernières. Sur le milieu de la voiture sont trois siéges assez commodes, bien que le voyageur n'y rencontre pour tout dossier qu'une bretelle de cuir qui le prend par le dos.

Les Chinois, qu'on ne souffrirait guère dans l'intérieur, montent sur l'impériale, à côté du conducteur, et c'est là que se placent aussi les voyageurs amateurs du paysage. Derrière la voiture, on charge les bagages et les paquets, et une couverture de cuir, qui s'abat sur eux, doit les préserver de la poussière en été et de la pluie en hiver. Les malles ne sont jamais ni lourdes ni nombreuses, et les yankees ont trop l'habitude des voyages pour emporter autre chose en route qu'une mince valise ou un sac de nuit. Encore le plus souvent n'emportent-ils aucun bagage.

C'est dans le véhicule que je viens de décrire que s'accomplissait mon premier parcours en diligence sur la terre californienne. La voiture, admirablement rembourrée et suspendue, ne faisait pas moins de trois à quatre lieues à l'heure. Nous étions comme on dit au grand complet : trois dames, deux fermiers, un mineur et un marchand, enfin P.... et moi. Nous étouffions de chaleur, nous étions couverts de poussière, et par moments de rudes cahots venaient ébranler nos côtes, et nous faisaient tous rire de bon cœur. Les panneaux de l'intérieur et le plafond de la voiture étalaient à mes regards leurs peintures aux vives couleurs, entre autres des nymphes très-décolletées, pendant que le pays me présentait un paysage des plus nouveaux pour moi. Mais on prenait à peine le temps de relayer, et j'eusse mieux aimé pour mon compte une course moins accélérée. Arrivés à Knight's Ferry, nous descendîmes non-seulement pour changer de chevaux, mais aussi pour déjeuner : nous avions fait douze lieues en trois heures.

Un élégant salon de repos permit aux dames de répa-

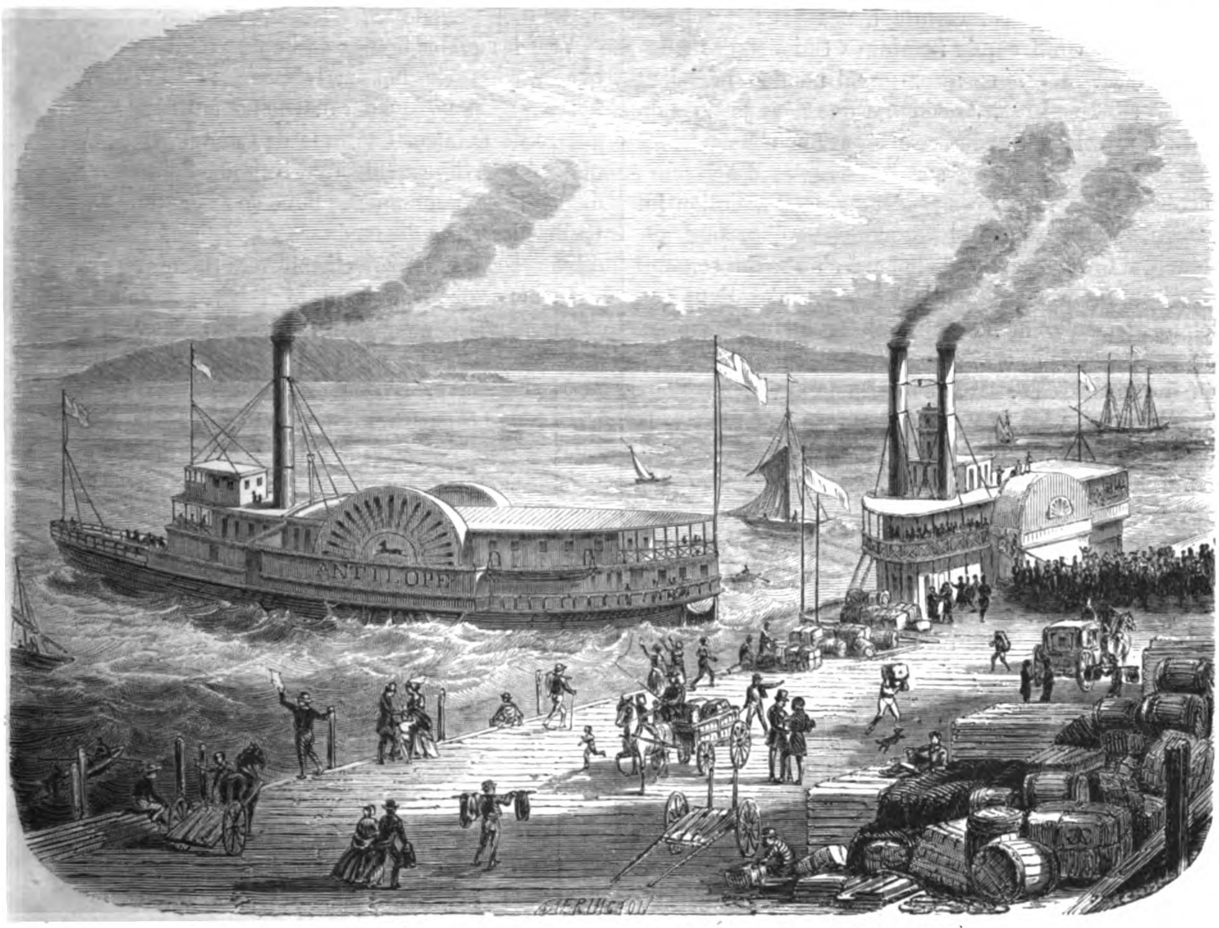


« Lunch » au « Bar, » à San Francisco. — Dessin de E. Lorsay d'après un croquis de l'auteur.

rer préalablement les désordres de leur toilette. Pour nous, les hommes, on avait disposé dans une grande salle précédant celle du festin, quelques lavabos pleins d'eau, et une serviette commune tournant autour d'un rouleau supérieur. Un peigne, suspendu au mur par une ficelle, devait servir également à tous. Enfin des brosses et du cirage complétaient ces appareils de toilette. Mon excursion dans les États-Unis m'avait déjà mis au courant de ces habitudes démocratiques, dont je ne m'étonnais plus. Je m'inondai la face d'eau fraîche, je m'essuyai avec mon foulard, me brossai à la hâte, et je passai dans la salle du festin. Je m'assis entre un mineur à la face brunie par le soleil, et un fermier au teint coloré. Mon compagnon, un peu en retard, se plaça du mieux qu'il put.

Je n'ai point encore parlé de la façon dont sont servis ces repas américains en voyage, et il est temps d'en dire quelques mots.

Sur une table, à la nappe douteuse, sont étalés, dans de petites assiettes, quelques légumes bouillis. Ici, un navet ou une carotte; là, un oignon ou une pomme de terre. Chacun pique de sa fourchette l'*échantillon* placé devant lui. Bientôt arrive le plat de résistance, le bœuf ou le mouton rôti, qu'on sert à la ronde. On finit par un plat de douceur: pâté à la rhubarbe ou aux fruits. On avale le tout dans la même assiette, et en moins de dix



Quais de San Francisco. — Dessin de Chassevent d'après une gravure californienne.

minutes; car le temps, c'est de l'argent: *time is money*, dicton anglais en grand honneur aux États-Unis. De serviettes, point; et chacun s'essuie du mieux qu'il peut, à son mouchoir ou au bout de nappe qu'il a devant lui. L'Américain met volontiers les coudes sur la table; mais, à part ce petit défaut, c'est un convive auprès duquel on peut toujours s'asseoir, quel qu'il soit. Pas le moindre cri, pas la moindre dispute ne vient interrompre le silence de la table d'hôte.

Après ce repas de Spartiate, dans lequel on boit de l'eau le matin, et le soir du thé ou du café, on passe à la buvette, où l'on paye son écot. Là, le yankee a l'habitude d'ingurgiter quelque spiritueux, pour aider à sa digestion. Je professe pour les États-Unis en général, et pour la Californie en particulier, la plus grande admiration ; mais je dois avouer que je n'ai jamais pu m'habituer à la façon de manger des Américains. Je l'ai décrite à grands traits au lecteur; que serait-ce si j'eusse abordé les détails ?

A peine eûmes-nous achevé notre dernière bouchée, que l'automédon qui menait notre coche vint nous prévenir de remonter en voiture. Il avait déjà changé les chevaux et mis tout en ordre pour le départ. Il n'y a pas de conducteur sur les voitures américaines: c'est le postillon qui fait tout le service, et qui accomplit seul tout le trajet. Il charge et décharge les malles, soigne

les voyageurs, veille aux changements de diligences, et ne consentirait, pour tant de peines, à accepter aucun pourboire. Cet homme est autant que vous, c'est un citoyen américain, un *gentleman*. Mais si vous lui offrez un verre de *brandy*, de *gin* ou de *wisky*, il acceptera de grand cœur, car il serait malhonnête de refuser, et il boira à votre santé avec tout le décorum et les formes que mettent les Américains dans cet acte important.

Nous venions à peine de remonter dans le coche, notre infernale demeure, que déjà le postillon, conduisant à grandes guides les six bucéphales confiés à sa main assurée, nous lançait au grand galop vers le pont de Knight's Ferry. Nous franchîmes le Stanislaüs en un clin d'œil, et la gracieuse et coquette ville, où nous venions à peine de descendre, disparut bientôt à nos yeux. Quelques Mexicains et Chiliens, de nombreux Chinois, des Allemands, des Français en assez grand nombre m'étaient apparus sur les places. Je compris que nous sortions du district agricole jusque-là traversé, et que nous entrions dans les comtés miniers, sur le territoire des laveurs d'or. Comme je faisais ces réflexions, mon attention fut tout à coup attirée par le bruit monotone d'un appareil, auquel un Chinois, assis sur le bord d'un ravin, communiquait un mouvement oscillatoire. P.... m'expliqua que c'était là le *rocker* ou berceau, qui sert à laver les terres aurifères. J'avais lu en France la description de cet ingénieux appareil, et j'étais bien aise de le voir fonctionner sous mes yeux. Le lecteur, en se reportant à la page 16, peut se donner le même agrément.

Le *rocker*, que les Américains appellent aussi *cradle*, deux mots anglais qui signifient berceau, a pris son nom autant de sa forme que du mouvement particulier qu'on lui imprime. Il se compose de trois parties, l'une supérieure qu'on nomme le *tamis*; l'autre inférieure qui est le *tablier*, et qui est formée d'un simple morceau de toile cloué sur un châssis. Le corps de l'appareil, la *boîte*, contient les deux parties précédentes; il est muni en dessous de patins. Le laveur tient d'une main le berceau mis en place, et de l'autre main arrose les pierres et les sables, jetés sur le tamis. L'eau entraîne les terres et l'or reste sur le tablier.

Les mineurs sont aujourd'hui contents si, à la fin de la journée, la récolte en paillettes s'élève à deux dollars, soit dix francs, par chaque travailleur. Les beaux jours ne sont plus où, sur des terres vierges, un seul mineur trouvait souvent jusqu'à une once d'or par jour, et quelquefois plusieurs pépites, grosses comme le poing, qui le rendaient millionnaire sur l'heure. Aussi le lavage au berceau a-t-il été presque entièrement abandonné aux seuls Chinois, ouvriers patients et laborieux. On les rencontre souvent en grand nombre sur un placer, et le long des ravins et des ruisseaux. Ils répondent volontiers au nom de *John* que leur ont donné les Américains, sans doute dans un jour de bonne humeur. On les appelle aussi en masse de l'expression anglaise de *Celestials*, comme nous disons « les fils du Céleste Empire. »

Pendant que mon voisin P.... me donnait toutes ces explications; nous avancions rapidement, nous allions, comme on dit, grand train. Mais à un terrain jusque-là uni avait succédé un sol pierreux, couvert de rochers. Les cahots de la voiture devenaient intolérables, nous avions tous les côtes brisées, et plus d'une fois la secousse fut si terrible que je manquai d'être lancé par la portière, ou jeté à bas de mon siége au fond du véhicule. Mes voisins, dès longtemps habitués à ce genre de locomotion, riaient aux éclats. Une dame, en face de moi, était en proie à un véritable mal de mer, et je n'étais pas le seul à pâtir. J'ai pu depuis m'assurer qu'on ne voyageait pas autrement dans toutes les Amériques, et j'ai regretté la plupart de nos routes d'Europe si bien entretenues et macadamisées. Dieu préserve tous mes lecteurs et surtout mes aimables lectrices des diligences et des tables d'hôte américaines!

Vers les quatre heures de l'après-midi de cette bienheureuse journée, nous arrivâmes à la station de *Crimean house*, ainsi nommée sans doute en l'honneur de la guerre de Crimée. La route de Coulterville, notre dernière étape, bifurquait avec celle de Sonora, chef-lieu du comté de Tuolumne et l'une des plus jolies villes de Californie. Nous descendîmes de voiture, laissant notre diligence continuer son chemin vers Sonora.

Un honorable Américain, M. Brown, était établi à Crimean house. Il y dirigeait le bureau de poste et le service des relais, plus un hôtel et une buvette. Il y était aussi propriétaire d'immenses terrains qu'il avait défrichés dans les environs. Master Brown nous offrit amicalement un cigare et un verre d'eau-de-vie, et nous n'eûmes que le temps d'accepter et de lui serrer la main, car déjà notre voiture était prête pour nous conduire jusqu'à Coulterville. Je m'aperçus avec effroi qu'au véhicule bien rembourré et suspendu qui nous avait voiturés depuis le matin, venait de succéder une sorte de charrette sans ressorts, et munie de bancs pour tout siége. Elle répondait au nom de wagon, que les Américains prodiguent à tous les appareils à roues. Le chemin que nous suivions allait toujours en montée, il s'attachait aux flancs des collines, et quelquefois il était ouvert dans le roc. Malgré les cahots de notre charrette, je me prenais à réfléchir que tous ces travaux, faits par les seuls habitants du pays, sans le secours de ce que nous appelons en France l'État ou l'administration, valaient bien la peine d'être admirés. Et quand je pensais que la Californie est au moins aussi grande que l'Angleterre, et qu'elle est partout sillonnée de routes, où les transports journaliers s'exécutent avec sécurité et régularité, je ne pouvais m'empêcher de louer en moi-même la vigueur et la hardiesse de la race américaine, à laquelle étaient dues presque entièrement toutes les merveilles dont j'étais et devais être témoin.

A mesure que nous gravissions la côte, la végétation naturelle du sol californien se développait devant nous. A des campagnes fertiles et bien travaillées, offrant toutes les cultures des climats tempérés, avaient succédé les productions du sol vierge. J'avoue que, dans les lieux que nous traversions, elles ne donnaient guère une idée de la fécondité de ce sol, qui a cependant étonné

tous les agriculteurs et tous les horticulteurs des deux mondes.

Des chênes verts et blancs, çà et là quelques pins au tronc élancé, se dégageaient au milieu d'épaisses bruyères. Celles-ci couvraient de leur manteau diapré toutes les collines environnantes, et me rappelaient agréablement les *maquis* de la Corse et de la Toscane, que je parcourais encore il y avait à peine six mois. Aux bruyères se mêlaient des marronniers nains, aussi en complète floraison, et sur certains points apparaissait le *manzanillo*. Cet arbuste est ainsi nommé de la petite pomme qu'il produit (en espagnol *manzana*), et dont les Indiens se servent pour fabriquer une sorte de cidre, qu'ils boivent à défaut d'eau-de-vie.

J'étais tout entier plongé daus cette étude de la flore californienne, quand P.... me montra du doigt un petit arbre aux feuilles vertes. « C'est la *yedra*, me dit-il. Ce nom, en langue castillane, veut dire lierre; mais cet arbuste, comme vous le voyez, n'a aucun rapport avec notre lierre d'Europe; bien plus il jouit de propriétés malfaisantes très-curieuses. La yedra, justement redoutée du mineur, empoisonne par le simple contact, et quelquefois même à distance. La peau rougit, se gonfle et se couvre de boutons. L'inflammation se localise sur certaines parties du corps, et parfois une fièvre assez violente survient. On dit alors qu'*on a pris la yedra.* — Je crois plutôt, lui répondis-je, que c'est la yedra qui vous a pris. — Quelquefois, continua mon compagnon, les émanations vénéneuses de la yedra atteignent des personnes impressionnables, lors même qu'elles ne feraient que fixer leurs regards sur cette plante, sans la toucher. Tout récemment aussi le vent a charrié sur une ville le poison de ce vilain arbuste, et la majeure partie des habitants ont été plusieurs jours en proie à une épidémie d'un nouveau genre. — Mais tout le monde prend-il la yedra? lui demandai-je. — Non, et quelques personnes vont même, par bravade, jusqu'à en rouler des feuilles dans leurs mains, sans cependant oser les porter à la bouche. Il paraît aussi qu'on a vu des vaches impunément brouter la yedra. »

La conversation que je venais d'avoir avec mon compagnon de route était évidemment instructive, et je me promis de mettre à profit cette leçon de botanique. P..., qui était ce jour-là en veine d'histoire naturelle, passa alors à la zoologie.

« Nous avons, comme agréments locaux, dans le comté de Mariposa, non-seulement la yedra, mais aussi, me dit-il, de magnifiques serpents à sonnettes. Roulés dans la poussière des chemins ou cachés sous les feuilles mortes, ils s'y montrent complétement inoffensifs. Mais malheur au passant qui mettrait le pied sur eux! La morsure est mortelle, et le venin qu'ils distillent, rassemblé autour de leur gencives, passe immédiatement dans la plaie. On n'échappe à une mort certaine qu'en faisant sur la morsure une incision en croix et en l'arrosant d'ammoniaque. Ce puissant corrosif peut aussi être remplacé par un fer rouge ou un charbon enflammé. » — *Moi.* « Mais l'ammoniaque, un fer rouge, un charbon enflammé ne sont pas des choses qu'on trouve toujours sous sa main; tandis qu'au moment où l'on y pense le moins on peut mettre le pied sur un serpent à sonnettes. » — P.... « C'est vrai. Aussi nos mineurs sont-ils toujours munis d'une excellente paire de bottes, avec laquelle ils défient les crotales. Je vous engage à faire comme eux. On cuit l'été dans cette chaussure, par la chaleur qu'il fait ici; mais on évite une morsure presque toujours terrible. Au reste, le crotale n'attaque jamais le premier. L'appendice osseux qui termine sa queue augmente d'une vertèbre chaque année; ces vertèbres sont à découvert, et c'est ce qu'on nomme la sonnette ou plus justement, en anglais, *the rattle*, la crecelle. Plus le nombre de sonnettes est grand, plus le serpent est venimeux. Le bruit que font ces sonnettes, en frottant l'une sur l'autre, rappelle celui du parchemin froissé, et le crotale a toujours soin de prévenir, de cette façon, le passant à distance. — Peste, dis-je! les crotales et la yedra! Savez-vous que la Californie ne laisse rien à désirer. J'ai bien vu des vipères en Italie; mais pas de yedra. — A Mariposa, nous avons aussi la tarentule, me dit P.... en riant; et pour peu que vous vouliez continuer le parallèle avec l'Italie, vous voyez que je vous mets en bonne voie; vous trouverez sur les bords de la Merced un placer fameux, que nous nommons *Tarentula flat* ou le plateau des tarentules. Cet été, deux mineurs, piqués pendant leur sommeil, sont morts tous les deux; car il faut que vous sachiez que les tarentules, comme les serpents à sonnettes, entrent volontiers dans les appartements. — J'en ferai mon profit, » dis-je à P....

Pendant cette intéressante conversation, deux Chinois, assis devant nous, nous regardaient curieusement en ouvrant leurs yeux en amande, qui brillaient sur leur face jaune. Les Célestials, pour les appeler de leur nom californien, ne comprenaient pas un mot de nos discours; mais devinant que la discussion était pleine d'intérêt, ils essayaient de s'en rendre compte.

A neuf heures du soir, cahotés et secoués de plus en plus, littéralement moulus, couverts de poussière, nous arrivâmes enfin à Coulterville, après seize heures passées en diligence depuis Stockton. Un digne et honnête Auvergnat, Vermenouze, dont j'aurai bientôt à esquisser le portrait, nous attendait de pied ferme, pour s'emparer des paquets et des malles. J'acceptai, sans me faire prier, l'hospitalité chez mon compagnon de voyage. Je n'étais nullement désireux de prendre part à un dîner américain, et encore moins de me coucher dans le *big room* ou grand salon commun, que m'offrait, comme à un Californien déjà acclimaté, l'honorable M. Coulter, fondateur de la ville à laquelle il avait donné son nom, maître du principal hôtel, directeur de la poste, etc.

L'histoire des serpents à sonnettes était encore présente à mon esprit, et la journée avait été chaude. Je voyais partout de hideux crotales, à la tête triangulaire, les uns tapis sous les feuilles mortes, les autres roulés dans la poussière du chemin. Comme P.... demeurait au dehors du village, je fis prudemment passer Vermenouze devant moi. Je suivais par derrière, étudiant au clair de

la lune l'empreinte de ses pas et m'ingéniant à ne point marcher au hasard.

Nous arrivâmes enfin dans le charmant cottage où P.... avait établi sa résidence. Sa femme, une adorable Parisienne, nous attendait impatiemment; et les chiens eux-mêmes témoignèrent plusieurs fois, par des aboiements joyeux, qu'ils étaient heureux de revoir leur maître. J'avais devant les yeux tout un tableau de l'Odyssée; mais il me manque la plume d'Homère pour le reproduire dignement.

Une servante française m'accompagna dans la chambre qui m'avait été préparée. Je travaillai de mon mieux à me rendre présentable, et je vins m'asseoir au souper, que P.... et moi dévorâmes du meilleur appétit. Je ne pouvais me croire sur les placers et dans une cabane californienne. Rien ne manquait, pas même l'élégance du service et le confortable du mobilier. Après le souper, nous passâmes dans un délicieux boudoir. La conversation se reporta sur la France que je venais de quitter, et que P.... et sa femme n'avaient plus revue depuis huit ans.

Je pris bientôt congé de mes hôtes charmants et je gagnai ma chambre. Les chiens, me reconnaissant déjà pour



Chinois lavant les sables aurifères du rocker. — Dessin de Chassevent d'après une gravure californienne.

un ami de la maison, m'accompagnèrent poliment jusque sur le seuil. Au moment de me coucher, je m'aperçus que ma porte, qui donnait en pleine campagne, n'avait ni clef ni serrure. Je me rappelai que la fenêtre de ma chambre à San Francisco, ne fermait pas non plus; et je vis qu'il fallait bien désormais se montrer indifférent sur tous ces détails. L'*âge d'or* de la mythologie ancienne était décidément dépassé, et qui l'eût cru après les commencements si orageux de l'Eldorado? qui le croira en France même en lisant ces lignes? Pour moi, je comparais non-seulement à l'âge d'or l'état de calme et de sécurité que je rencontrais en Californie, mais je me plaisais encore à reconnaître dans mes nouveaux hôtes, si accueillants, une image de Philémon et Baucis, sauf l'âge et moins la pauvreté, sauf aussi votre serviteur, qui, assurément, n'était pas Jupiter. C'est au milieu de ces idées toutes païennes que je m'endormis d'un profond sommeil. Pour continuer dans ce style, je dirai que Morphée secoua sur moi ses pavots, et que, cette nuit-là, le dieu des rêves fut absent de mon chevet.

L. SIMONIN.

(La suite à la prochaine livraison.)



Scierie mécanique dans une forêt de sapins. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

VOYAGE EN CALIFORNIE,

PAR M. L. SIMONIN[1].

1859. — TEXTE INÉDIT.

III

LE COMTÉ DE MARIPOSA.

Vallée du Maxwell's-creek. — Placers et mines de quartz. — Fortes chaleurs. — Un ingénieur français. — Le plateau et les scieries de Buck-Horn. — La caverne de Marble-Spring. — Les Peaux-Rouges. — La forêt des arbres géants. — Les chutes de Yosemity. — Animaux indigènes. — Les chasseurs californiens. — Désordres des premiers temps. — Lavage de l'or au long tom et par la méthode chilienne. — Cabanes d'Espagnols. — Tombes de mineurs. — La Merced. — Les mines du colonel Fremont. — Le canal de Big-oak-Flat.

Le 20 juin, je m'éveillai avec l'aurore dans ma nouvelle demeure. De ma porte, sinon de mon lit, je pus donner un coup d'œil au pays que j'allais habiter quelque temps. Le soleil, à peine levé, était déjà resplendissant. Il promenait son globe d'or sur un ciel sans nuage. L'air était d'une limpidité, d'une transparence dont nous

1. Suite. — Voy. page 1.

n'avons aucune idée en Europe. Devant moi s'étendaient quelques prairies naturelles, dont l'herbe, desséchée par les chaleurs prématurées de l'été, couvrait la terre d'un tapis jauni. Au printemps, ces mêmes herbes s'élèvent jusqu'à hauteur d'homme; elles étalent dans les champs des bouquets de fleurs aux couleurs vives et variées.

Un rideau de collines, couvertes de bruyères, enserrait un ruisseau, dont quelques mineurs lavaient les sables, et à l'horizon des cimes plus élevées fermaient le paysage. Elles étaient couronnées de sapins et de cèdres au feuillage sombre. Sur les flancs de ces montagnes, on distinguait des filons de quartz aurifère, levant leur tête au-dessus du sol, comme une muraille blanchie. Non loin de ces affleurements étaient ouverts des travaux de mines.

Dans l'étroite vallée qu'arrosait le *Maxwell's-creek* (ruisseau de Maxwell), on apercevait quelques cabanes isolées où vivaient les mineurs libres des placers, puis une cantine et une baraque pour les ouvriers travaillant au compte d'un patron dans les mines de quartz. Les placers sont les dépôts de sables, les terres d'alluvion, où l'or, entraîné par les eaux de la surface, se retrouve à l'état de paillettes et de pépites. Les mines de quartz sont au contraire des gîtes aurifères *en place*, où le précieux métal existe en lamelles, en filaments, en petits cristaux et même à l'état de points microscopiques dans des filons ou des veines de quartz, c'est-à-dire de cristal de roche compacte.

Souvent avec P..., nous allions visiter les mines des environs, ainsi que les *moulins* à quartz. On appelle de ce nom les établissements où le quartz est broyé sous des pilons mécaniques et amalgamé ensuite avec le mercure. Le mercure a la propriété de dissoudre l'or, comme l'eau le sucre. Il le restitue ensuite par la distillation, et c'est ainsi que se recueille en Californie tout l'or des mines de quartz.

Le lavage des terres de Maxwell's-creek n'était en ce moment opéré, à cause du peu d'eau disponible, que par quelques Chinois, travailleurs infatigables; ou par des Mexicains et des Chiliens, artistes des placers, et ne s'occupant qu'à leurs heures. Il y avait aussi quelques Français qui, sans apporter à l'ouvrage toute l'ardeur qu'y mettaient les Chinois, se montraient cependant moins paresseux que les Mexicains.

Tous se servaient du berceau et de la battée. On connaît déjà le berceau. La battée est une espèce de grande cuvette en fer battu ou en bois, dans laquelle on met les sables à laver. On plonge le tout dans l'eau, et l'on imprime un mouvement oscillatoire à la battée, que l'on tient des deux mains. Les matières légères s'échappent avec l'eau, et les paillettes d'or finissent par rester seules au fond de l'appareil.

Dans les mines de quartz et les moulins d'amalgamation travaillaient des Anglais et des Irlandais, ainsi que des Chiliens et quelques Américains. Le travail consistait à abattre, à la poudre et avec des fleurets d'acier, le minerai compacte. On le sortait avec un treuil des chantiers souterrains, on le triait et on le descendait ensuite à l'usine d'amalgamation, où il était broyé et mêlé avec le mercure. C'est de cette même façon qu'on opère dans toutes les mines de quartz.

Je retrouvai à Coulterville le climat que j'avais rencontré à Stockton, et qui est celui de toute la Californie pendant l'été, hormis cependant San Francisco. C'est l'époque de la saison sèche; aucune goutte de pluie ne vient mouiller le sol pendant plus de sept mois de l'année. De juin à novembre, aucun nuage ne couvre le ciel. La chaleur, pendant le jour, s'élève très-haut, surtout de midi à trois heures, et il n'est pas rare de voir alors le thermomètre monter jusqu'à quarante-huit degrés centigrades. La Syrie, l'Inde et le Sénégal n'offrent pas de températures plus élevées. Les effets de cette grande chaleur se font partout sentir; les vêtements les plus légers deviennent intolérables, et la continuelle transpiration amaigrit bien vite le corps. Dans les appartements, les meubles craquent et se fendent, la couverture des livres se raccornit; les objets en fer brûlent littéralement les mains, les bougies fondent et le beurre se transforme en eau. Le matin et le soir, les brises qui s'élèvent le long des vallées tempèrent cette chaleur plus que tropicale, et la nuit le thermomètre baisse beaucoup. Un nouveau vêtement devient alors indispensable, mais la sérénité du ciel n'est aucunement troublée par cet abaissement de température. L'air conserve sa limpidité et sa transparence; aucun dépôt de rosée ne se forme; aucune vapeur ne s'élève, et, pendant tout l'été, les mineurs dorment sans danger au grand air, roulés dans leurs couvertures.

Je fus heureux de faire à Coulterville la connaissance d'un compatriote, ingénieur civil et ancien élève de l'école centrale de Paris. Venu en 1850 en Californie, au service d'une de ces compagnies d'émigrations qui expédiaient alors des mineurs vers l'Eldorado, il ne tarda pas d'être abandonné avec tous ses ouvriers, et dut chercher un emploi. Il trouva d'abord à s'occuper comme directeur des travaux sur les mines de mercure de New-Almaden; puis, ces mines ayant été momentanément fermées, il fut réduit pour vivre à travailler comme ouvrier sur les placers. Enfin, il s'occupait, en qualité de géomètre, du tracé des canaux, quand il fut appelé à Coulterville, par une compagnie française, pour y prendre la direction d'une mine et d'une usine à quartz.

Nous liâmes vite connaissance, et comme il avait parcouru le pays jusque dans ses derniers recoins, je le priai de m'accompagner dans une visite aux chutes de *Yohemity* et à la forêt des arbres géants ou des *big trees*, comme l'appellent les Américains. Ce sont les deux merveilles de la Californie, et le comté de Mariposa s'en enorgueillit avec raison.

Il nous fallut trois jours, à dos de mule, pour arriver de Coulterville aux chutes de Yohemity. Nous nous élevâmes d'abord sur le plateau du *Buck-Horn*, où des cèdres et des sapins gigantesques portaient jusque dans les nues leur tronc élancé. C'étaient en quelque sorte les

avant-coureurs des arbres monstres que nous allions bientôt rencontrer. Le plateau du Buck-Horn était couvert de verdure. Les vaches paissaient tranquillement au milieu de ces prairies naturelles, que les sapins fermaient de tous côtés, pour en faire comme une espèce de verte oasis. Çà et là, à travers les arbres, montait la fumée d'une cabane de bûcheron; en d'autres points apparaissaient des scieries en activité. Des troncs entiers de sapins et de cèdres, jetés sous les dents d'acier des scies circulaires qu'une roue hydraulique ou une machine à vapeur mettait en mouvement, en sortaient après quelques minutes à l'état de planches ou de madriers.

La route à travers la forêt était parcourue par de lourdes charrettes portant les bois en grumes ou débités. De temps en temps se montrait aussi un gracieux cottage, entouré d'un jardin semé de fleurs. Le bruit de l'eau courante cachée dans un amas d'épaisses broussailles, le chant des oiseaux dans les arbres accompagnaient pour ainsi dire notre marche au milieu d'un pays déjà si pittoresque. A l'horizon et devant nous se dressait la chaîne granitique de la Sierra-Nevada, élevant quelques-uns de ses pitons, encore couverts de neige, à des hauteurs de plusieurs milliers de mètres. Cette longue chaîne de montagnes limite à l'est la Californie, et la sépare d'avec le territoire de l'Utah, qu'habitent les Mormons polygames, ces étranges sectaires.

Le premier jour de notre excursion, nous nous arrêtâmes à la grotte de *Marble-Spring*, ouverte, comme son nom l'indique, au milieu des marbres de la contrée. Une source d'eau limpide sort à petit bruit de la roche calcaire, et forme un lac transparent au fond de la grotte. On y descend par un escalier. Les parois sont tapissées de stalactites, et une délicieuse fraîcheur se fait partout sentir. Nous campâmes dans ce lieu pour dîner. Nous nous établîmes à l'entrée de la grotte, sous un ormeau qui nous couvrit de son ombre. Nos chiens, qui avaient déjà étanché leur soif brûlante dans le bassin de la source, vinrent demander leur part de notre champêtre repas. Le soir du même jour, nous plantions nos tentes dans la forêt, où nous allumions un grand feu de bois.

Le lendemain et le jour suivant nous rencontrâmes des Indiens qui nous vendirent du poisson. Ils portaient des ornements en os au nez et aux oreilles, et quelques-uns autour du cou. Leurs cheveux, noirs et abondants, descendaient incultes sur leur front et tombaient jusque sur leurs épaules. La tête haute et le regard fier, ils s'avançaient tenant leur lance, leur arc et leurs flèches dans les mains. Ils suivaient silencieusement leur chef qui marchait en avant, la tête couronnée de plumes. Les femmes venaient par derrière, portant sur leur dos, dans de longs paniers de jonc, le bagage et les enfants. Toute la troupe était vêtue de haillons, et faisait peine à voir. Hommes ni femmes n'étaient beaux; leur figure ne dénotait qu'une très-médiocre intelligence, et leur corps, maigre et chétif, était loin d'annoncer une vigoureuse santé. Ces Indiens, comme tous les sauvages des déserts, se nourrissent de racines, d'herbes, de sauterelles, de glands, quelquefois de gibier pris à la chasse ou de poisson pêché dans les ruisseaux. Ils parlent entre eux une langue formée de sons étranges. Quelques-uns connaissent plusieurs mots d'espagnol. Ils les ont sans doute appris des vieux de leur tribu, qu'avaient évangélisés les pères franciscains. Au temps en effet où la Californie appartenait au Mexique, et celui-ci à l'Espagne, la Californie renfermait une vingtaine de *missions*. Ces établissements religieux étaient dirigés par des missionnaires espagnols, qui catéchisaient les Indiens. On estimait alors à cent mille le nombre des Peaux-Rouges de la Californie, dont le quart avaient été convertis. Aujourd'hui tous les Indiens sont retournés à l'état sauvage; ils ne dépassent guère le chiffre de cinquante mille, et ils tendent à disparaître devant l'envahissement américain.

Mon ami qui, dans ses nombreuses excursions, avait souvent couché au milieu des tentes des Indiens, et qui connaissait tous les *wigwams* du pays, me dépeignit les diverses coutumes, les danses, en un mot tous les détails intimes de la vie de ces sauvages. Il paraît qu'ils sont si habiles à tresser les paniers de jonc, que ces paniers peuvent tenir l'eau. Ils les emploient ainsi en guise de marmites. Pour faire bouillir l'eau avec laquelle ils cuisent une partie de leurs aliments, ils y jettent des cailloux préalablement chauffés. J'ai vu de même en Corse les bergers des montagnes faire bouillir l'eau dans des vases de bois.

Quelques-uns des *Peaux-Rouges* que nous avions rencontrés voulurent bien accompagner les *Visages-Pâles* et leur servir de guides. Ils tuèrent chemin faisant un peu de gibier, que nous mangeâmes de grand appétit, et nous accompagnèrent jusqu'aux chutes de Yosemity.

Avant d'arriver à ces chutes, nous traversâmes la forêt des arbres géants (*sequoia gigantea*), que la nature semble avoir pris plaisir à créer à côté des chutes elles-mêmes, comme pour rassembler sur le même point deux des plus grandes merveilles de l'Amérique.

Qu'on se figure quatre cents cèdres, sapins ou cyprès, dont plus de la moitié ont de douze à trente mètres de circonférence, c'est-à-dire qu'il faudrait autant d'individus pour en faire le tour. Un de ces colosses, couché aujourd'hui par terre et tombé de vieillesse, ou abattu par l'orage, présentait, quand il était debout, plus de cent cinquante mètres de hauteur (huit fois celle d'une maison à cinq étages) et quarante mètres de tour. C'est le plus haut et le plus gros peut-être de tous les arbres qui ont jamais existé. Par le nombre des couches concentriques du tronc, on a pu s'assurer qu'il avait au moins quatre mille ans d'existence, de sorte qu'il est antérieur au déluge. Mon compagnon me racontait qu'on avait transporté à San Francisco l'écorce d'un de ces arbres géants. On l'avait ensuite rétablie, et dans le vide qu'elle formait on avait pu installer un piano, et donner un bal à plus de vingt personnes. On s'amusa aussi à y disposer un petit bazar[1]. Dans le comté de Calaveras, voisin de

1. Au palais de Cristal de Sydenham, près de Londres, on a

celui de Mariposa, il existe également une forêt d'arbres géants que les Américains ont baptisée du nom de *mammoth trees* ou arbres mammouths. Ces colosses sont, en effet, dans le règne végétal ce que les éléphants mammouths, aujourd'hui éteints, étaient pour le règne animal. On a donné des noms assez singuliers aux arbres du Calaveras. Ainsi il y a le *Père de la forêt*, et la *Mère et la Fille*, qui composent ensemble le *Groupe de famille;* puis viennent les *Trois Sœurs*, le *Mari et la Femme*, le *Vieux Célibataire*, la *Case de l'oncle Tom*, la *Cabane du mineur*. Ce dernier a tout récemment été frappé de la foudre, et il est aujourd'hui couché par terre, à côté du Père de la forêt, qui s'est affaissé à son tour, mais sous l'effet d'une vieillesse presque cinquante fois séculaire.

De la forêt des *big trees*, nous passâmes aux chutes de Yosemity, dont les rapides tombent d'aplomb, en trois sauts successifs, d'une hauteur totale de près de huit cents mètres. Les chutes du Niagara ne mesurent que trois cents mètres de largeur, et leur hauteur ne dépasse pas cinquante mètres. Mais aussi le volume d'eau qui passe ne saurait être comparé à aucun, et c'est surtout à ce point de vue qu'il faut comprendre l'étonnant effet de ces chutes. Celles de Yosemity n'en occupent pas moins



Forêt de « sequoias giganteas. » — Dessin de Paul Huet d'après une photographie.

une des premières places parmi les curiosités naturelles de l'Amérique, et ce sont, dans tous les cas, les plus hautes chutes du monde.

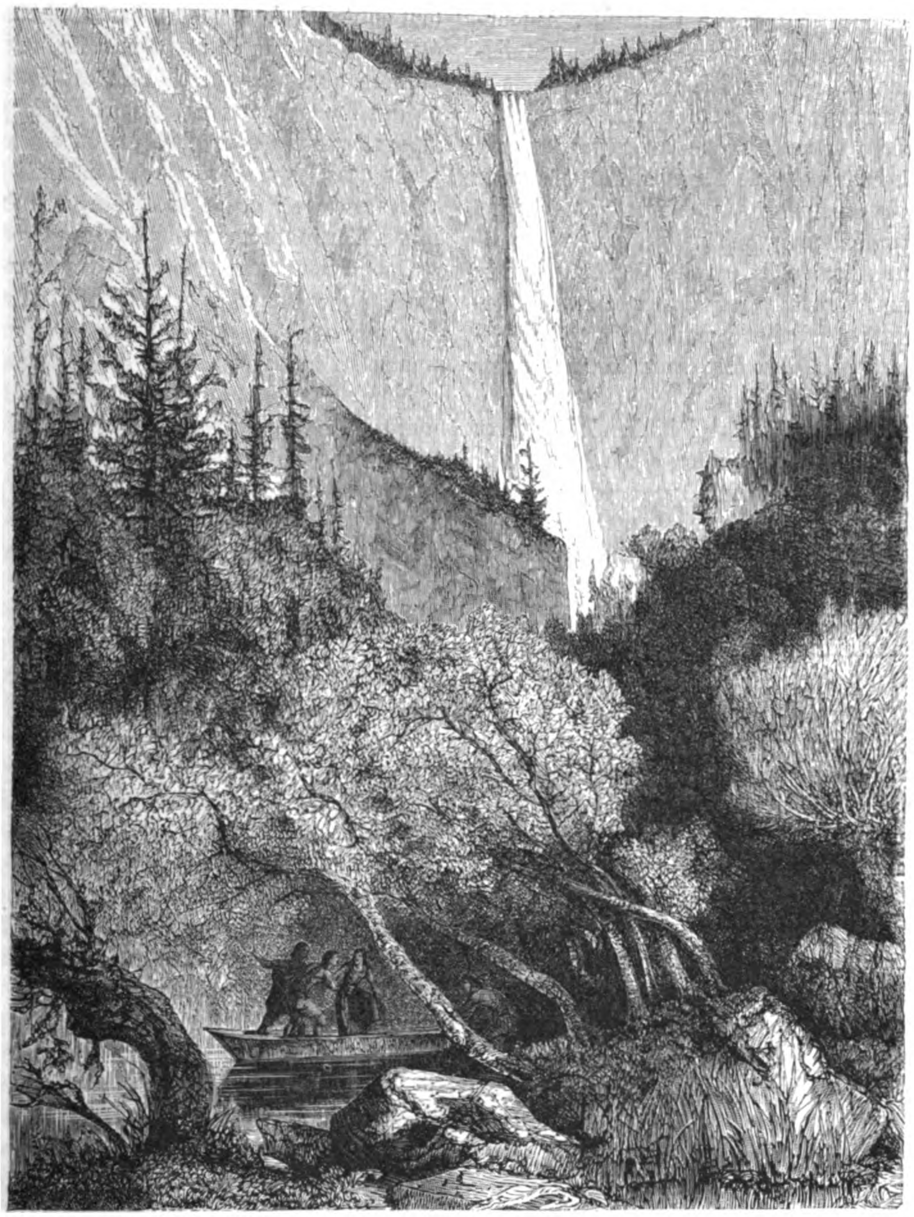
Je ne pouvais me lasser d'admirer le splendide et pittoresque paysage, dont j'étais environné. Au pied des chutes, un lac. Ce lac se déchargeait en déversoir dans la rivière que formaient ses eaux, et cette rivière serpentait entre deux hautes murailles de montagnes, roulant ses ondes paisibles au milieu des chênes, des peupliers et des pins, dont la vallée était ombragée. Des élans effarés venaient s'abreuver dans la rivière, et quelques Indiens dirigeaient à la rame un fragile esquif servant à passer les visiteurs.

Après être restés toute une journée dans cette Tempé américaine, que les anciens, s'ils l'avaient connue, auraient chantée à l'égal de celle de la Grèce, nous reprîmes le chemin de Coulterville.

En abandonnant à tout jamais ce site enchanteur, je jetai un dernier regard en arrière, regrettant de ne pouvoir planter ma tente dans cet endroit privilégié. Bientôt nous nous enfonçâmes de nouveau dans les bois, et nous reprîmes des sentiers connus, à travers lesquels je ne promènerai pas le lecteur. Çà et là nous rencontrions

également reconstitué l'un des cèdres géants de la Californie, ce qui convaincra les plus incrédules. Le dessin que nous reproduisons page 24 représente le plus gros des cèdres géants, celui que les Américains ont nommé le *Père de la forêt*. On y voit la partie inférieure du tronc qui a été dépouillée de l'écorce.

quelques-uns des animaux indigènes. C'étaient des êtres très-inoffensifs, tels que des écureuils de bois et de terre, se livrant dans les branches des arbres à leurs jeux gracieux et pleins de malice. La queue en trompette, ils se poursuivaient avec de petits cris, se pendant aux flexibles rameaux, et s'élançant, vifs comme l'éclair, d'une tige à une autre. Nous n'avions emporté aucun fusil de chasse à cause de la saison, et nous le regrettâmes. Parfois passait devant nous le *jack ass*, lièvre aux longues oreilles d'âne, particulier à la Californie. Nos chiens, dès qu'ils l'apercevaient, le poursuivaient en jappant à travers les bruyères, et parvinrent à en saisir un, qu'ils nous rapportèrent fidèlement, et que nous rapportâmes non moins fidèlement au logis. Le civet le plus délicat fut la conséquence naturelle de cette chasse d'un nouveau genre. Souvent aussi nos chiens se mirent en arrêt, mais sans



La chute de Yosemity. — Dessin de Paul Huet d'après une photographie.

être aussi heureux qu'avec les lièvres, devant la perdrix californienne ou perdrix huppée, qui doit son nom à la houppe noire et soyeuse qu'elle porte au-dessus de la tête. Avec elle abondent la perdrix grise, les coqs de bruyère, les faisans dorés, gibier sédentaire qu'on retrouve dans toute la Californie, et dont la chasse offre au mineur une de ses plus grandes distractions, tout en apportant une agréable variété dans ses mets. A côté de ces divers volatiles, il faut citer le charpentier, oiseau de la famille des grimpeurs. Le charpentier est ainsi nommé parce qu'il fore de son bec, comme avec une tarière, l'écorce tendre des pins. Dans chacun des trous de forme conique ainsi préparés, il vient déposer un gland qu'il va cueillir sur un chêne. Il amasse ces provisions pour l'hiver; mais bien souvent l'Indien dévalise, pour son usage personnel, les magasins du charpentier. Il s'empare, pour

assouvir sa faim, de ce que l'intelligent volatile, dans son instinctive et prévoyante sollicitude, n'avait récolté que pour lui et sa petite famille.

La faune de la Californie a présenté autrefois des sujets plus intéressants que ceux qu'elle offre aujourd'hui, et les animaux à fourrure étaient assez nombreux dans le pays. Les Russes avaient établi sur le Pacifique un comptoir pour faire le commerce des pelleteries avec les Indiens. Les trappeurs du Canada et de la baie d'Hudson venaient eux-mêmes jusqu'en Californie. Aujourd'hui trappeurs et bêtes à fourrure ont également disparu. Plus d'élans, de cerfs, de daims, plus de bisons et d'antilopes. Les ours eux-mêmes et les renards argentés, qui naguère encore fréquentaient ces parages, se sont partout enfuis à l'approche de l'homme, et ont gagné les versants de la Sierra-Nevada. D'infatigables chasseurs vont les poursuivre jusque dans ces derniers repaires, et chaque semaine ils envoient à San Francisco le produit de leur chasse. Les principaux centres de Californie se trouvent ainsi abondamment pourvus de *biftecks* d'ours (le mot peut-il se dire?) dont les Américains sont très-friands.

Dans les premiers temps de l'exploitation de l'or, deux Français, M. le marquis de Pindray et M. le comte de Raousset-Boulbon, se firent remarquer parmi les plus hardis et les plus heureux de ces chasseurs californiens. Tous deux ont depuis bien malheureusement terminé leur vie dans la Sonora, le premier lâchement assassiné par un homme de sa bande, et le second fusillé par ordre du gouvernement mexicain. Un de nos compatriotes, aujourd'hui de retour à Paris, M. de R..., se fit également, comme chasseur, un grand renom en Californie. Son fusil sur le dos, il parcourait la contrée du nord au sud, vivant du produit de sa chasse, connu et aimé de tous. Bien des fois, par son esprit conciliant et ferme, il mit la paix entre deux camps opposés de mineurs, empêchant l'effusion du sang. Les Français des placers lui doivent beaucoup, et son nom est encore cité avec honneur sur bien des mines. P..., chez qui j'étais logé à Coulterville, conserve orgueilleusement le fusil et la carnassière de ce hardi coureur des montagnes, et souvent dans nos veillées il me racontait ses aventures. C'était le temps des orageuses tempêtes qui assaillirent l'Eldorado à l'époque de la découverte de l'or. La loi de Lynch et les comités de vigilance siégeaient partout armés du revolver à la place des tribunaux réguliers. Des *squatters* sauvages, faisant irruption sur le terrain d'autrui, chassaient à coups de fusil le légitime propriétaire. Les mineurs, le poignard et le pistolet à la main, se disputaient la possession des placers. Le désordre et l'anarchie régnaient en tous lieux. Les mines étaient le théâtre de scènes sanglantes, et souvent les Indiens venaient augmenter encore cet épouvantable désordre. Au milieu de cette confusion, M. de R..., que ses chasses appelaient de tous côtés, veillait partout sur nos compatriotes, et plus d'un Français a dû d'avoir la vie sauve à sa courageuse intervention. Aujourd'hui, dans les villes comme dans les mines, règnent le calme le plus parfait, la sécurité la plus profonde, et le roman californien n'a plus de pages saisissantes à offrir à l'avidité du lecteur.

De retour à Coulterville de ma visite aux chutes de Yohemity et de la forêt des arbres géants, je préparai bientôt d'autres excursions. J'allai d'abord explorer des mines et des placers intéressants au delà du Maxwell's-creek. Sur le sommet du *Peña-Blanca*, un immense filon de quartz, d'une épaisseur de près de cent mètres, dressait sa tête blanche et reluisante au soleil. La cime tout entière de la montagne en était formée, et les flancs étaient recouverts de ses débris. Il était du reste aussi aurifère que puissant. Ce sont ces détritus des veines et des filons quartzeux, gisant sur la pente des montagnes, que les eaux pluviales ou torrentielles ont déposés dans les vallées, où se sont ainsi formés les placers aurifères : de là la différence à établir entre les mines d'or proprement dites et les placers.

Quand nous nous séparâmes des eaux du Maxwell's-creek pour entrer dans celle d'un autre ruisseau, le *Mocassin-creek* ou ravin du Sanglier, nous franchîmes une petite crête, au pied de laquelle nous rencontrâmes quelques Français. Ils étaient occupés à laver les sables du ravin, et ils se servaient dans ce but du *long tom*, appareil plus perfectionné que le rocker ou berceau. Le long tom triple le travail du berceau, et permet ainsi de laver des terres trois fois plus pauvres. Celui de nos dessins où est représenté le travail au long tom nous dispense de toute explication (voy. p. 32).

En descendant le Mocassin-creek, nous rencontrâmes deux Chiliens qui lavaient les terres d'un plateau par une autre méthode, importée de leur pays, et qu'on nomme en Californie la méthode chilienne.

.... Revenant vers Coulterville, nous prîmes un chemin différent de celui que nous avions suivi le matin. Dire que nous traversâmes de nouvelles mines, de nouveaux placers, de nouveaux champs desséchés, cela n'a rien d'étonnant dans un pays comme la Californie. Nous rencontrâmes un groupe de cabanes où s'étaient fixés quelques mineurs espagnols, venus des colonies. Peu travailleurs de leur nature, ces fils dégénérés des Castillans étaient étendus à l'ombre, et jouaient au *monte* avec des cartes graisseuses. Les Mexicains et les Chiliens perdent souvent à ce jeu de hasard, et sur un seul coup de carte, le bénéfice de toute une semaine. Ils supportent la perte sans se plaindre, et se remettent au travail avec une nonchalance toute moresque. Suivant leur pittoresque expression, ils ne demandent qu'à assurer la *comida*, c'est-à-dire le manger. Tout ce qu'ils gagnent en plus, ils le jouent.

Sur la route que nous suivions étaient quelques monticules recouverts de gravier et surmontés d'une croix. Telle est la tombe modeste du mineur californien des placers ; c'est là tout ce qui rappelle au passant une vie éteinte loin du foyer natal. Pas d'inscription, pas même un nom. D'où venait cet homme ravi à la fleur de l'âge? quel était-il? quel passé fut le sien? quels amis l'ont pleuré ou le regrettent? Nul ne le sait ou n'a voulu le dire.

Je prolongeai mon premier séjour dans le comté de

Mariposa jusqu'au mois de septembre, et je fis d'autres excursions.

Souvent je gravissais la montagne qui fermait au sud le bassin du Maxwell's-creek. Du point élevé sur lequel je me plaçais, on découvrait, au fond d'une gorge étroite et profonde, la Merced déroulant ses eaux comme les anneaux d'un serpent. La rivière disparaissait par moments derrière les rochers escarpés qui en formaient le bord; elle réapparaissait ensuite, et l'on eût dit autant de tronçons séparés et même autant de rivières différentes. Plus loin, au delà d'un premier rideau de montagnes couvertes de noirs sapins, on apercevait une portion de l'immense plaine des Tulares, et à gauche les monts de Bear-Valley, perforés par des travaux de mines. A droite se montrait, dans le lointain, le sommet arrondi du mont du Diable, et, sur un plan plus rapproché, les hautes montagnes du Calaveras. Derrière moi, quelques pitons de la Sierra, et à mes pieds, baigné par la Merced, le plateau des Tarentules, qui disparaissait sous un voile transparent de vapeurs s'élevant de la surface de l'eau. Le coup d'œil était des plus magiques.

Je descendis un jour le long des rives escarpées de la Merced, et je poussai jusqu'au moulin à quartz du colonel Fremont. Les voyages de ce célèbre explorateur à travers l'Amérique du Nord jusqu'en Californie avaient hâté la conquête américaine, à laquelle il prit d'ailleurs une part très-active. Il avait reçu du gouvernement fédéral, à titre de récompense nationale, le fameux *claim* (concession) de Mariposa, où se rencontrent les mines de quartz les plus riches de toute la Californie. Colonel démissionnaire, il se porta, en 1856, candidat à la présidence des États-Unis, où il représentait le parti républicain, qui vient de triompher aux dernières élections avec M. Lincoln. Le colonel Fremont eut presque autant de voix que M. Buchanan, élu par le parti démocratique. Lors de ma visite à ses mines de Bear-Valley, il vivait avec sa famille non loin de cette ville, et se reposait dans son paisible cottage de ses émotions de voyageur et d'homme politique. Le moulin établi par le colonel sur la Merced était dans une position des plus favorables. M. Fremont y faisait alors des améliorations importantes, et plus de cent pilons mécaniques broient à cette heure le quartz extrait de ses mines. Celles-ci sont ouvertes aux flancs d'une montagne voisine, sur laquelle vient réapparaître le même filon si puissant que j'ai déjà signalé à Coulterville et à Peña-Blanca. On retrouve, du reste, ce filon dans presque toutes les mines du sud de la Californie, jalonné comme en ligne droite. Sa richesse et son épaisseur varient suivant les localités. Chez M. Fremont, il se présente de la façon la plus heureuse; aussi les mines du colonel lui ont-elles été ardemment disputées. A l'époque même où je visitai ces travaux, c'est-à-dire dans le mois de juillet 1859, plusieurs mineurs espagnols, campés dans la montagne, étaient occupés à exploiter les affleurements. Ils broyaient le minerai et l'amalgamaient par les méthodes rudimentaires du Mexique, bien perfectionnées depuis en Californie. Ces sortes de maraudeurs de mines n'étaient point inquiétés, mais une compagnie régulière de mineurs s'était aussi établie sur ce gîte à un niveau inférieur aux chantiers d'exploitation Fremont. De temps à autre, quelques coups de revolver étaient échangés entre les travailleurs des deux mines rivales; et sans l'intervention courageuse des *constables* de Bear-Valley, il eût fallu bien peu de chose pour voir se renouveler sur ce point les scènes sanglantes des premiers temps de l'exploitation de l'or. Le colonel Fremont n'en poursuivait pas moins ses travaux avec vigueur. Des chemins de fer étaient établis dans les galeries et à la surface pour le transport du minerai; des treuils mécaniques étaient installés à l'ouverture des puits pour la sortie du quartz aurifère.

D'autres excursions que j'entrepris de Coulterville aux mines de *Big-oak-Flat* (le plateau du gros chêne), dans le comté de Tolumne, et aux placers de Tarentula-Flat, aux mines de *Marble-Spring*, dans le comté de Mariposa, mériteraient également d'être citées. A *Big-oak-Flat*, une des choses que j'admirai le plus fut la construction d'un immense canal auquel on travaillait depuis des années. Il était destiné à porter aux placers et aux mines, ainsi qu'aux centres miniers eux-mêmes, l'eau dont ils avaient besoin. Le parcours de ce canal n'était pas moindre de soixante-cinq kilomètres. Un pont suspendu de près de neuf cents mètres de long et d'une hauteur de quatre-vingts mètres, franchissait en aqueduc un ravin interposé sur le parcours du canal. Tous ces travaux furent achevés en novembre 1859. En Californie, où de pareils faits ne sont pas rares, on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou la hardiesse elle-même de l'œuvre qui étonnerait nos plus habiles ingénieurs, ou l'énergie indomptable des Américains qui mènent à bonne fin ces gigantesques entreprises, sans demander de secours qu'à eux seuls. L'État n'intervient jamais en rien pour de pareils travaux : ce sont les seuls citoyens qui créent tout.

IV

LES MINEURS CALIFORNIENS.

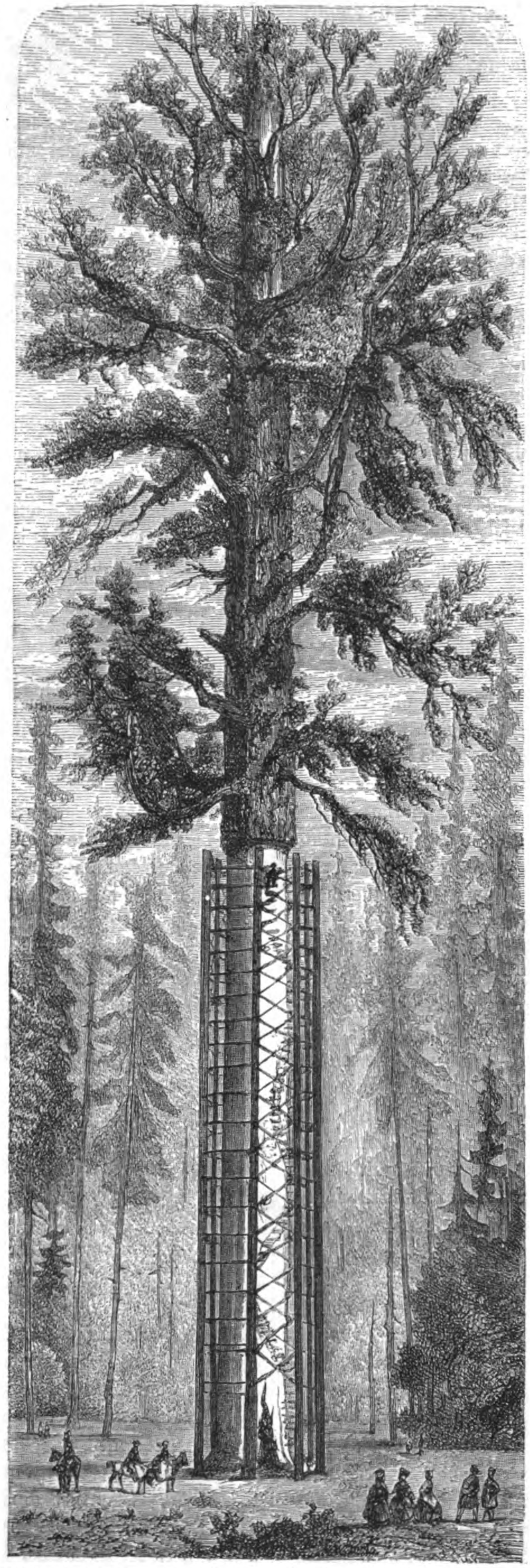
Nationalité des différents mineurs. — Les Chinois. — Les Espagnols des colonies. — Les Anglais et les Irlandais. — Les Allemands. — Les Italiens. — Les Canadiens. — Population d'un camp. — Faits particuliers aux États-Unis. — Types de mineurs : Vermenouze, le père Barbet, Aubert. — Le claim et la libre exploitation. — Louis le blanchisseur; Penaflor et Sapiens; Ah-Hùn. — Le marqueur de claims. — Jeanne d'Arc et Marie Pantalon. — Ma cabane, ma mule. — La case du mineur. — La veillée. — Un épisode de la loi de Lynch.

Pendant mon séjour à Coulterville, j'eus occasion de faire ample connaissance avec les mineurs de la localité. On donne le nom générique de mineurs, en Californie, aux ouvriers des placers qui lavent les terres aurifères, comme à ceux des mines de quartz qui abattent le minerai à la poudre, et qui sont seuls de véritables mineurs. A Coulterville, ainsi que dans tous les centres miniers californiens, toutes les nationalités se trouvent à peu près représentées. Il y a surtout beaucoup de Chinois et d'Espagnols des colonies, principalement

des Mexicains et des Chiliens. Après eux viennent les Anglais et les Irlandais, les Français, les Italiens, enfin quelques Canadiens. Il y a maintenant peu d'Américains sur les mines et placers : ils résident plus volontiers à Coulterville, où ils remplissent les fonctions communales, par exemple celles de constable et de juge de paix. Ils s'y livrent aussi au commerce d'entrepôt et de détail. Enfin ils sont à la tête de toutes les buvettes et des cafés de la localité, où ils font d'excellentes affaires.

Tous les mineurs des placers sont disséminés le long du ravin de Maxwell's-creek, de la rivière de la Merced, enfin sur quelques plateaux aurifères dont la richesse a été autrefois fabuleuse. Cette richesse des terres vierges n'a pas tardé, par suite d'une exploitation journalière, à faire place à des teneurs plus modérés; mais tous les mineurs gagnaient assez bien leur vie, sans trop se fatiguer, quand je me trouvais à Coulterville. Heureux si le jeu, la boisson et autres distractions plus ou moins honnêtes n'avaient pas souvent absorbé en quelques heures le bénéfice de tout un mois de travail!

Les Chinois étaient là, comme partout, les parias des placers. Leur face jaune, leur nez camard, leurs yeux en amande les font détester des Américains, qui n'aiment que les gens de race blanche. Le fils du Céleste Empire, John le Celestial, comme l'appellent les yankees, supporte avec calme cette oppression injuste, et travaille sans se plaindre sur les placers dont les blancs ne veulent plus. Réunis dans des cabanes communes, les Chinois se partagent le soir le fruit des labeurs de la journée. Ils fument de l'opium et du tabac de Chine dans une pipe de bois, et s'abreuvent de thé. La chair blanche du poulet paraît leur plaire beaucoup, et l'on ne rencontre pas en Californie une cabane de Chinois sans une armée de poules alentour. Quand toutes ont été mangées, John court en acheter d'autres au village voisin. John est aussi grand amateur de riz; enfin il conserve pour ses habits, sa coiffure et sa chaussure nationales une affection toute particulière. Ses pantalons se composent d'une large paire de grègues, et il jette par-dessus ses épaules une jaquette de drap ou de coutil, boutonnant sur le côté. Sa chaussure, en forme de brodequins à la poulaine, appuie sur le sol par une molle et épaisse semelle. John a toujours la tête rasée et porte la longue queue en tresse, tombant derrière le dos. On estime que les Chinois sont aujourd'hui au nombre d'au moins quarante mille en Californie.



Le Père de la forêt. — Dessin de P. Huet d'après une gravure californienne.

Après les Chinois viennent, à Coulterville, les Mexicains, les Chiliens et quelques Péruviens. Ces descendants des Espagnols portent sur leurs traits la trace de leur origine. Les cheveux sont noirs, la figure brune, l'œil vif et plein de feu. Le *machete* ou long couteau-poignard, que les Mexicains surtout manient avec habileté, orne toujours la ceinture de l'Espagnol des Amériques. Il jette aussi volontiers sur ses épaules le vêtement de laine national, manteau



Vue générale des grandes cascades de Yosemity. — Dessin de Paul Huet d'après une gravure californienne.

ou châle, comme on voudra le nommer en français, mais qu'on appelle *sarape* au Mexique, et *poncho* au Chili. Ce vêtement est formé de bandes aux couleurs vives, et présente sur le milieu une ouverture par où l'on passe la tête.

Les Espagnols des colonies, comme les Castillans d'Europe, sont d'une sobriété poussée à l'extrême, et se nourrissent de mets imaginaires. Ils sont aujourd'hui au nombre d'environ quinze mille en Californie. Ils étaient autrefois plus nombreux; mais ils ont dû fuir devant les tracasseries et même les poursuites des Américains, qui les détestent parce qu'ils sont de sang mêlé. Les Chiliens et surtout les Mexicains se sont quelquefois vengés cruellement des injustices de leurs oppresseurs. Non-seulement ils se servent du *machete* avec une dextérité qui étonne, mais ils sont aussi d'une adresse surprenante à lancer le *lazo* ou nœud coulant, et ils en font dans leur pays un usage terrible en enlevant, au grand galop de leur monture, un piéton sur la route et même un cavalier sur son cheval.

Les Anglais et les Irlandais sont très-répandus en Californie, où ils sont presque aussi nombreux que les Espagnols venus des colonies. Ils se fondent facilement avec la race américaine, et parlent d'ailleurs la même langue. Les Anglais sont de très-bons mineurs dans le quartz, et nul n'égale sur ce point leur force et leur adresse. Beaucoup sont arrivés des mines du Cornouailles, ce comté d'Angleterre si justement renommé pour ses mines de cuivre, de plomb et d'étain. Les Irlandais ne sont pas mineurs, et s'emploient dans des ouvrages secondaires. Les Anglais et les Irlandais ont, comme les Américains, un faible très-prononcé pour les boissons spiritueuses. Les Irlandais joignent parfois à ce défaut une conduite peu exemplaire; et le dernier supplice, celui de la pendaison, a souvent été infligé pour leurs méfaits aux fils incorrigibles de la verte Érin.

Les Français, dont le nombre était jadis beaucoup plus élevé, atteignaient encore en 1859 le chiffre de quatorze à seize mille. Ils se montraient à Coulterville, comme sur tous les placers, avec les qualités et les défauts que la Providence a départis à notre race. Joyeux et actifs au travail, personne mieux qu'eux ne sait égayer un camp de mineurs. Ils manient avec adresse le pic et la pelle, mais ils se dégoûtent vite, et ne s'entendent jamais entre eux. L'esprit de discipline ne fait pas le fond de notre caractère. Nous ne sommes pas non plus des colons stables, nous aimons le changement. Le Français de Californie fait un peu tous les métiers sans jamais s'arrêter à aucun. Enfin, une grande partie de son temps se passe à regretter le beau pays de France qu'il voudrait bien revoir. De là une série de mécomptes, de déboires; de là une espèce d'inquiétude, de gêne, de mauvaise humeur continuelle qui font prendre la Californie en grippe à presque tous les mineurs nos compatriotes. La Californie n'est pour eux qu'un enfer : elle aurait dû être un Éden, une véritable terre promise.

Les Allemands, comme les Anglais et les Irlandais, dont ils égalent à peu près le nombre, ont fait preuve de plus d'union que nos compatriotes sur les placers de l'Eldorado. Ils sont, il est vrai, restés fidèles au culte de la pipe et de la bouteille, mais la plus grande harmonie n'a pas cessé de régner entre eux, et ils s'en sont très-bien trouvés. Je n'ai pas connu d'Allemands à Coulterville, au moins dans les mines et les placers; mais j'en ai rencontré plusieurs dans certains comtés du nord, comme celui de Nevada. Enfin, beaucoup sont établis à San Francisco, où ils ont fondé des maisons de commerce. Ils se placent aussi comme commis dans les maisons américaines. Polyglottes distingués, ils parlent avec une égale facilité l'anglais, l'espagnol et le français, souvent presque aussi couramment que leur langue maternelle.

Les Italiens étaient bien peu nombreux sur les placers, tant dans le comté de Mariposa que dans tout le reste du pays, quand je visitai la Californie. La plupart avaient renoncé au métier de mineur, pour lequel ils n'ont aucun penchant, et s'étaient faits marchands ou pêcheurs. Ils ont pour ces deux métiers et de longue date une propension très-décidée.

Restent les Canadiens dont je dois dire quelques mots. Venus à pied en Californie à travers les plaines de l'Amérique du Nord, les Canadiens exercent principalement dans le comté de Mariposa le métier de bûcheron et de charbonnier. La plupart ne parlent que le français, la langue de leurs aïeux, et s'en font gloire. Ce sont de courageux et infatigables travailleurs, doux, honnêtes et fidèles à leur parole. Ceux d'entre eux qui s'occupent sur les placers ne sont guère heureux dans leurs recherches; ils gagnent à peine de quoi vivre au lavage de l'or.

Le groupe de mineurs dont je viens d'esquisser à grands traits, par catégories de races, les types généraux est disséminé en dehors de Coulterville. Chaque mineur vit dans sa cabane, seul ou avec un camarade et souvent plusieurs. Il en est ainsi pour les quatre-vingt ou cent mille mineurs répandus du nord au sud sur toute l'étendue de la Californie : tous vivent en dehors du centre de population voisin de leurs travaux. — Quand les mineurs sont employés par un patron dans une mine ou un moulin à quartz, on les loge souvent tous ensemble dans une grande baraque, et ils mangent à la cantine. Les mineurs indépendants des placers préparent eux-mêmes leur nourriture dans la cabane qu'ils habitent.

La population des *camps*, comme on appelle en Californie les centres miniers, est un peu différente de celle des placers. Voici par exemple la manière dont se groupaient les habitants de Coulterville en 1859. Il y avait environ deux cents Américains, tenant hôtels, buvettes, cafés, salles de billard, magasins et exerçant divers métiers; cinquante Italiens, dont quelques-uns marchands et la plupart jardiniers; trente Français, blanchisseurs, bouchers, forgerons, boulangers; quarante juifs allemands, tenant magasins d'habits confectionnés ou autres; environ autant d'Irlandais et de Mexicains et Chiliens, diversement et souvent point du tout occupés. On comptait enfin quelques nègres, cordonniers, barbiers, baigneurs ou blanchisseurs; et quelques rares Chinois, me-

nuisiers ou jardiniers. Une centaine d'Indiens campaient au dehors du village une partie de l'année, y vivant de maraude. Enfin relégués comme des parias à cinq cents mètres de Coulterville, vivaient les Chinois au nombre de près de trois cents dans leur village spécial. L'ensemble de toute cette population formait un camp d'environ huit cents individus, assez bizarrement rassemblés. Tous les camps californiens sont à peu près composés de la même façon, sauf le chiffre de la population qui varie naturellement d'un camp à un autre. Il y a des camps très-peuplés; il y en a aussi qui le sont moins encore que Coulterville, érigée à l'état de commune, et possédant un juge de paix, un constable et autres officiers publics. Un médecin et un pharmacien au moins sont aussi établis dans le village, s'il est permis de donner ce nom à Coulterville, qui ne peut certes que le répudier, à cause de l'importance de ses hôtels, de ses cafés, de ses maisons particulières, de l'élégance même de certains cottages qui marquent les abords de la ville.

Il en est ainsi non-seulement en Californie, mais encore dans tous les États-Unis. Les villages y ont l'aspect des villes, et rien de misérable ne s'y bâtit. De même dans les fermes, on ne connaît pas ce que nous nommons le paysan ; l'homme qui conduit la charrue et sème le blé, rentre le soir chez lui, fait sa toilette et lit son journal ou sa bible, au coin de son feu, et vêtu comme un gentleman. Encore moins connaît-on la paysanne. Madame élève les enfants, surveille leur éducation, fait de la musique au piano, et rien dans ses vêtements, non plus que dans ses traits, n'indique la paysanne ou la fermière comme nous la concevons en France. Toutes les professions aux États-Unis sont également des professions libérales. La plus grande égalité règne parmi les citoyens. Beaucoup de nos compatriotes, malheureux dans le pays de l'or, et obligés de se plier au métier de mineur, de s'employer même comme ouvriers dans les mines, se sont très-bien trouvés des institutions démocratiques des Américains. Après avoir rempli en France des professions souvent élevées, ils sont devenus ouvriers, gagnant par le travail de leurs mains leur pain de chaque jour. Ils sont tout aussi considérés que d'autres plus fortunés qu'eux.

Sans raconter ici quelques-unes de ces existences déclassées qui ont été si nombreuses en Californie au premier temps de l'exploitation de l'or, je vais me borner à faire connaître plusieurs types assez originaux de mineurs que j'ai rencontrés à Coulterville. Un des plus curieux, qui se présente à ma mémoire avec sa haute taille et sa grosse barbe noire, est l'Auvergnat Vermenouze. Ce descendant des Arvernes, grand tueur de serpents à sonnettes, qu'il attaque à coups de bâton et dont il rapporte victorieusement les crécelles au logis, est en même temps l'épouvante de tous les Chinois maraudeurs. Comme il élève des poules autour de sa cabane, et que les Chinois partagent avec les renards la réputation de dévaster les basses-cours, Vermenouze, dans ses moments de loisirs, monte la garde autour de son poulailler, le fusil sur le dos. De temps en temps il tire sur les écureuils, les envoie mesurer la terre et rend ainsi témoins de son adresse les fils terrifiés de l'Empire Céleste. John est pour lui un voisin toujours trop rapproché ; il le poursuit d'une haine profonde, et ne veut même se lier d'amitié avec personne en Californie. *La lisière ne vaut pas le drap*, dit-il, en citant les proverbes à l'égal de Sancho Pansa. Le drap, pour lui, c'est la France, et la lisière, tous les peuples étrangers, que, par un système géographique qui lui est propre, il dispose autour de nos frontières.

A la fois estafette et palefrenier dans la compagnie qui l'emploie, Vermenouze trouve encore le temps de faire bouillir son pot-au-feu ; car il est trop fier, comme la plupart des Français, pour aller s'asseoir à la cantine à côté des Yankees. Il soigne aussi le ménage d'un couple voisin qu'une lune de miel perpétuelle empêche de s'occuper de ce prosaïque détail. Enfin je l'ai eu moi-même comme brosseur dans une cabane où je m'étais installé, et jamais maison de Paris n'a été tenue comme ma cabane californienne. Vermenouze allait jusqu'à joindre le rôle de couturière à celui de femme de chambre. Un habit veuf d'un bouton, un pantalon où se montrait une fissure inaccoutumée, attiraient immédiatement son attention. Pour tous ces emplois divers, notre Auverpin recevait six mille francs par an, ce qui est une haute paye, même aujourd'hui, dans l'Eldorado.

Quelquefois il se plaisait à proclamer bien haut l'égalité qui, en Californie, relie le maître au serviteur, en disant qu'aux États-Unis il n'y a pas de domestiques. Il joignait à cette doctrine subversive la malheureuse habitude de fumer mes meilleurs cigares, sans demander la moindre permission. Acceptant une égalité ainsi conquise, je l'admettais le soir, comme un ami, devant ma porte, et plus tard au coin de mon feu, quand la saison pluvieuse fut venue. Mollement balancé dans mon *rocking-chair* ou chaise berceuse, j'écoutais avec attention le récit de ses aventures passées.

Il avait été soldat en Afrique, puis marchand de drap en Auvergne, enfin colporteur ; à ce dernier titre il a visité l'Espagne, et cite toujours, parmi ses souvenirs, les splendeurs de *Madris* et de *Toulède*. Depuis sa venue en Californie, il a été successivement laveur d'or, mineur, commis d'un marchand de vin, ouvrier dans une usine à quartz ; puis, ayant fait quelques épargnes, il est allé les perdre sur les placers de Fraser-River dans la Colombie britannique.

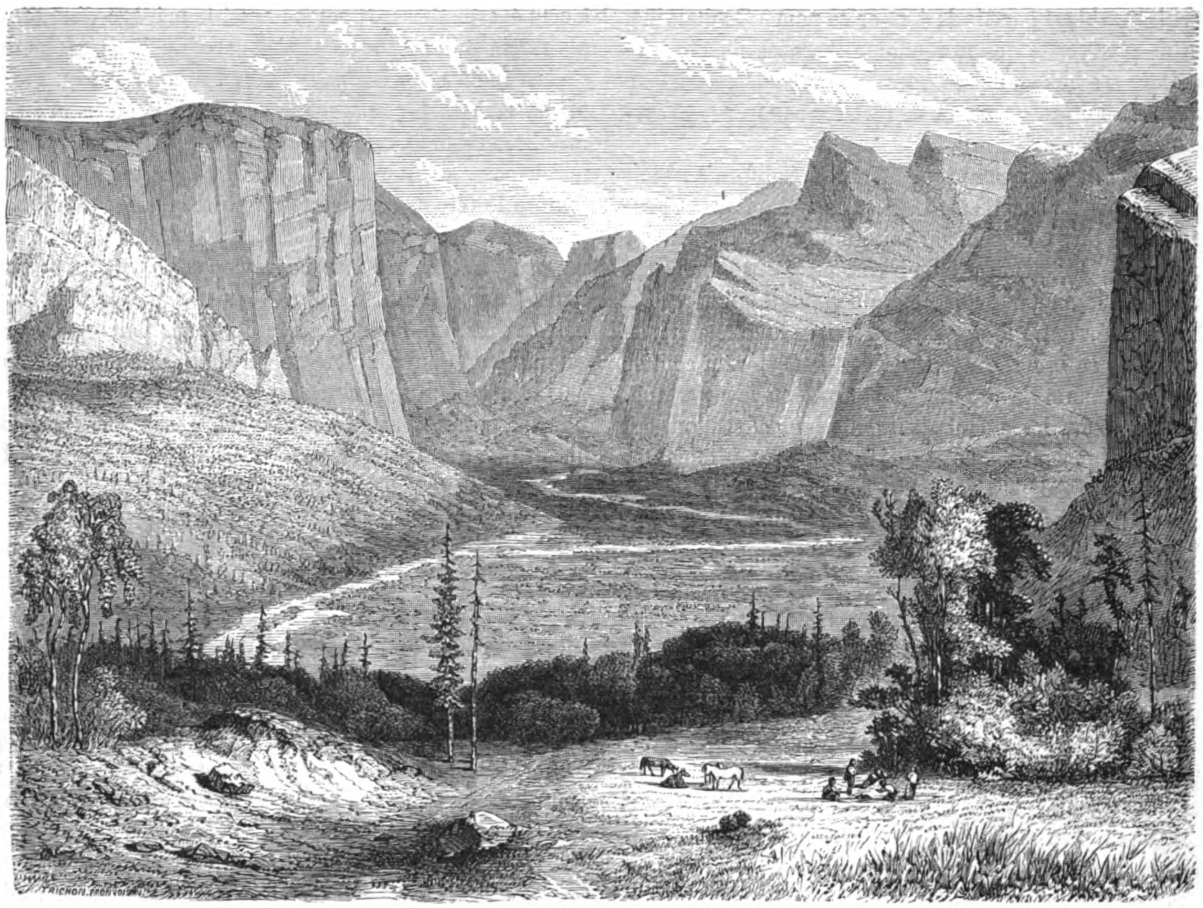
Revenu de ce trompeur Eldorado, il s'est placé dans une compagnie minière à Coulterville. Là on lui fait tout faire, et il fait tout bien. Son unique désir est de revoir un jour la France, et d'y porter ses économies.

En regard de Vermenouze je place, dans mon souvenir, le père Barbet, un maître maçon d'élite, un médaillé de Sainte-Hélène, toujours vert et vigoureux malgré ses soixante-six ans. Il fut comme enlevé, au Havre, par la compagnie qui avait besoin de ses services en Californie. On le jeta sur le navire en partance, sans qu'il eût même le temps de prévenir sa femme, ni de faire une malle. On lui renvoya ensuite ses effets à San Fran-

cisco, mais non sa femme. La traversée dura six mois, et notre voyageur conserva tout le temps même habit et même chemise. Grâce à une couverture qu'une âme compatissante du bord jeta sur ses épaules, il ne mourut pas de froid au cap Horn.

En vue de San Francisco, le père Barbet, plein d'illusions, n'aurait pas donné sa place à bord pour cent mille francs, et tous ses compagnons pensaient comme lui. Il n'y avait qu'à se baisser par terre pour ramasser l'or à pleins boisseaux.

Aubert, ancien pêcheur de Terre-Neuve, ancien boulanger, grand chasseur de lièvres et d'écureuils, mineur à ses heures, brocanteur de claims (portions de placers) qu'il revend aux Chinois, mais toujours et par-dessus tout franc buveur, a également droit à une mention (voy. le dessin p. 31). Le pic sur l'épaule, la battée à laver l'or sous le bras, il est là, « prospectant » le terrain; il s'en va à la découverte, flairant les terres encore vierges et les sables riches en pépites. Quand il aura ainsi rencontré un endroit convenable, le prospecteur *marquera son claim*. Il annoncera au public par une notice en anglais, et clouée à un poteau fiché en terre, qu'à partir de ce point à un autre point correspondant, situé à cent cinquante pieds du premier, il se propose de commencer une exploitation. Il attendra trois jours, et si aucune réclamation ne se produit, le travail commencera immédiatement. Il



La vallée de Yosemity. — Dessin de Paul Huet d'après une gravure californienne.

aura droit, du reste, à autant de fois cent cinquante pieds sur le cours du ravin qu'il aura de travailleurs avec lui. Sur un filon, c'est trois cents pieds que l'on prend, et c'est six cents pour le premier qui l'a découvert. Dans tous les cas l'exploitation doit se continuer sans autre interruption que celle de trois jours sur les placers et d'un mois sur les mines. Mais il est avec la loi des accommodements, et il suffit de laisser quelques outils dans un chantier pour éloigner le *jumper*. On nomme ainsi le mineur qui *saute* sur les chantiers en chômage, et vient continuer pour son propre compte, et légalement, les travaux quelque temps abandonnés.

La loi qui régit les mines en Californie est des plus simples et des plus expéditives, et c'est grâce à de telles mesures que cet État a pu devenir, en quelques années, un pays classique, tant pour le lavage de l'or que pour le travail du quartz aurifère. L'exploitation de la richesse minérale, abandonnée à l'activité de tous, ne chôme jamais, et c'est à qui réussira le mieux et le plus vite.

Aubert est bien de cet avis; mais, pour faire diversion au travail des placers et à ses études géologiques de prospecteur, il a tellement bu d'eau-de-vie, que le *delirium tremens* le tourmente, et que l'asile des aliénés de Stockton est peut-être à cette heure son dernier domicile.

Un de ses compagnons, Louis, blanchisseur à Coulterville, et grand amateur de pipes, professait comme

lui le culte de la bouteille. Il en est mort, laissant une veuve inconsolable. Son dernier mot a été pour demander à boire, et il a rendu le dernier soupir dans le goulot d'une bouteille de bordeaux. Une pareille fin aurait mérité d'être chantée par Rabelais.

Peñaflor, le mineur chilien, et son inséparable camarade, Juan Sapiens, tous deux graves comme les anciens Mores (Sapiens surtout, sage comme son nom), demandent un petit coin dans ce récit.

« Ambo florentes ætatibus, arcades ambo. »

Ce sont Peñaflor et Sapiens, le poncho sur l'épaule et le sombrero noir sur la tête, qui viennent le dimanche, au nom de leur compagnie, régler et souscrire les contrats avec le directeur de la mine où ils travaillent. Au moment de la signature, ils roulent une cigarette dans leurs doigts, et l'offrent à leur patron comme pour lui garantir leur parole. La cigarette semble jouer, chez le Chilien, le rôle du calumet chez le Peau-Rouge. Le talent de fabriquer en artiste une odorante cigarette n'est pas le seul que possède Peñaflor. Nul mieux que lui ne sait jouer du lazo, et quand une mule échappée prend ses ébats dans la montagne, c'est Peñaflor qui court après elle. Elle ne saurait éviter le nœud coulant dans lequel il l'enlace, et il la ramène victorieux à l'écurie. Un tel haut fait se paye généralement en Californie de deux à trois dollars.

Parmi tous ces types, je ne dois pas oublier celui de *Ah-Hûn*, le Chinois, mon voisin, dont je garde précieusement l'autographe. « Ah est le nom de ma mère, me



Fouille et lavage des sables au fond d'une rivière. — Dessin de Chassevent d'après une gravure californienne.

disait-il, et Hûn celui de mon père. » Fin matois comme tous les siens, Ah-Hûn empiétait sur le claim d'une compagnie limitrophe, et m'avait pris pour expert du différend. Feignant de ne pas comprendre l'anglais, il ne me parlait plus qu'en chinois, et récusait le jugement de l'arbitre, exigeant qu'il fût rendu dans sa langue.

Si je voulais continuer à décrire ici des types de Californiens, je citerais l'Irlandais Sm..., qui, oubliant sa vie passée et son éducation toute française, consentit à se *fumer*, pendant des années entières, dans sa vaste cheminée de mineur. Assis du matin au soir devant son pot-au-feu, où les pommes de terre en bouillant se livraient à une lutte quotidienne, S..... remplissait, dans cette douce quiétude de corps et d'esprit, les fonctions de gardien d'une mine qu'il dut ensuite abandonner. Il est depuis passé sur les placers de Walker-River, conduisant à travers la Sierra des convois de farine pour les mineurs affamés de l'Utah.

Je pourrais citer aussi certain Américain, *marqueur de claims*, le seul paresseux que j'aie connu parmi les yankees. Il passa tout son été de 1859 dans une cabane abandonnée. Il n'en sortait que rarement, pour aller délimiter des claims illusoires sur des ruisseaux alors desséchés. Dès les premières pluies de l'automne, il se montra tous les jours au dehors, et entra en pourparlers avec les Chinois qui revenaient de leurs travaux sur les rivières. Il leur vendit avec prime les claims inexploitables de l'été, auxquels l'abondance des eaux venait de donner une valeur subite. Les Chinois, n'ayant pas le droit d'exploiter un claim, autrement qu'en le louant

ou l'achetant, étaient bien obligés de passer par les fourches caudines de ce brocanteur yankee.

Après avoir si longuement parlé des hommes, pourquoi ne pas dire quelques mots des femmes, quoiqu'elles soient assurément encore très-peu nombreuses en Californie, surtout dans les mines. J'en citerai une entre autres, que les mineurs avaient appelée du nom de Jeanne d'Arc, et qui laissera dans l'histoire californienne un type légendaire. Elle travaillait comme un homme sur les placers et fumait la pipe. Une autre, qui est encore en Californie, où elle exploite en ce moment un claim productif, répond au nom de Marie Pantalon. Elle a emprunté ce sobriquet du vêtement auquel elle a donné la préférence. Elle est Française comme Jeanne d'Arc; et il n'y a en effet que les Françaises pour se plier avec autant de sans-façon et de gaieté à une situation aussi nouvelle. Les Américains qui ne comprennent pas que la place de la femme puisse être hors du foyer domestique ou des emplois de son sexe, les Américains qui n'admettent ni paysanne, ni cuisinière, ont beaucoup admiré en Californie le courage tout viril de Jeanne d'Arc et de Marie Pantalon.

Pendant le séjour assez long que je fis dans le comté de Mariposa, et surtout aux environs de Coulterville, je vivais au milieu des mineurs, étudiant leurs procédés ingénieux pour le lavage et l'extraction de l'or. J'avais quitté le toit hospitalier de P..., et acheté, au prix de trois cents francs, une petite cabane où j'avais porté mes pénates. Cette cabane était située sur la route entre Coulterville et Bear-Valley. Elle avait été bâtie sur le bord, ou plutôt dans le lit même du Maxwell's-creek, alors entièrement à sec. Ma chambre, qui ne mesurait que quelques mètres carrés, était de plain-pied avec le sol, et c'était en même temps mon salon et mon cabinet de travail. Toute la construction était en bois, sauf la cheminée. Sur le parquet était étendue une natte chinoise qui formait le plus élégant et le plus moelleux tapis. Le lit, couche modeste et solitaire, que des songes heureux vinrent quelquefois visiter, occupait l'un des côtés de l'appartement. Au milieu était la table à écrire : au fond une autre table transformée en bibliothèque. Sur le pourtour de la salle, des bancs, portant les malles du voyageur. Aucun vase, aucune élégante pendule sur la cheminée, où se montraient pour tout ornement quelques beaux échantillons de quartz aurifère. Des étagères sur les murs, un lavabo dans un coin; un fauteuil et deux chaises de paille qui n'avaient pas de place fixe, complétaient ce mobilier de cénobite. Le *rocking-chair* ou fauteuil roulant toisait dans son orgueil les deux chaises. Je me laissais aller à son doux balancement, et plus d'une fois, les pieds dans les chenets, quand l'hiver fut venu, je me surpris seul dans ma cabane évoquant les souvenirs du passé. Les fantômes riants de la jeunesse, fidèles à mon appel, venaient égayer mes longues soirées; la France était là devant moi; mais non, je m'éveillais et elle était, hélas! à trois mille lieues!

Ma cabane recevait le jour par deux fenêtres, s'ouvrant à coulisse, à la façon des fenêtres anglaises. Un rideau blanc s'abattait sur la croisée en dedans, et en dehors une natte chinoise s'abaissait la nuit. Une porte, fermant tant bien que mal, complétait le nombre des ouvertures de mon palais californien. C'est là que j'ai vécu plusieurs mois, de la vie calme et tranquille des placers. Souvent un mineur de passage, presque toujours un Espagnol ou un Chinois, entrait pour me demander sa route, ou bien étancher sa soif. D'autres fois passaient des Indiens. Les femmes, vêtues de haillons, allaient cherchant, au milieu des balayures des cabanes, les os et les vieilleries. Elles étaient courbées sous le poids d'un long panier de jonc qu'elles portaient derrière le dos. Elles y mettaient leurs provisions, leurs trouvailles et même leurs enfants. Les hommes marchaient en avant et ne portaient que leurs arcs et leurs flèches. Un jour, une troupe d'Indiens passa, les figures peintes de rouge (ils étaient allés dévaliser une ancienne usine à quartz de tout le minium qu'on y avait laissé). Chacun portait une lance, et, sous la conduite de leur chef, ils faisaient entendre un chant guerrier. Leur voix était sépulcrale, et leur musique monotone comme un chant de mort. Arrivés devant ma porte, ils exécutèrent des danses et me tendirent la main pour avoir quelque pièce de monnaie.

Pendant mon absence, et bien que, d'ordinaire, la porte ne fermât point à clef, personne n'eût osé franchir le seuil de ma cabane, ni même s'y arrêter. Une case est sacrée en Californie, et malheur à celui qui se permettrait d'y entrer par effraction ou autrement.

Me retrouvant à Coulterville, à la fin de novembre, j'y revis ma chère demeure. C'était l'époque où commencent en Californie les pluies torrentielles de l'hiver.

Le Maxwell's-creek, tout à coup gonflé par l'affluence des eaux descendant avec fracas des montagnes, devint une véritable rivière; ma cabane apparut comme au milieu d'un lac. Ce spectacle rappelait aux Chinois du voisinage leurs villes et leurs jardins flottants du fleuve Jaune et du Peï-ho. En une nuit d'orage, je fus entouré par les eaux, et je ne pus sortir le matin de ma demeure qu'en lançant ma mule intrépide dans le torrent, ayant moi-même de l'eau jusqu'à mi-jambe. La bonne bête! je me la rappelle encore. Le pied solide et ferme, comme toutes les mules de Californie, elle allait sûrement par les chemins les plus pierreux, par les sentiers les plus difficiles. Aussi sobre que les chameaux du désert africain, elle savait imposer silence à son estomac, et marchait, trottait, galopait même, entre matin et soir, sans demander la moindre nourriture. Elle se contentait d'arracher aux maquis quelques brins de bruyère; mais le soir, quand elle rentrait à l'écurie, elle frappait du pied la porte si Vermenouze n'arrivait pas bien vite; elle le regardait d'un œil de reproche quand le foin et l'avoine, si bien gagnés, tardaient à se montrer au râtelier et dans la crèche.

Les cabanes de mineurs de mon voisinage ressemblaient assez à la mienne et à toutes celles de Californie. Ces cabanes sont construites en planches ou en troncs de pins et de sapins, et quelquefois en *adobe*, c'est-à-dire en mottes de terre retenues par des arbres

couchés, suivant la mode mexicaine. Une toile blanche forme pour l'ordinaire le toit. Une tonnelle ou *ramada*, espèce d'atrium, précède souvent la porte d'entrée. C'est là que l'été les mineurs prennent leurs repas, font la sieste, fument leur pipe et dorment la nuit. La case, pour employer le terme en usage chez les Français, n'occupe qu'une faible surface. Elle reçoit le jour par la porte et par une petite lucarne latérale. Plusieurs couchettes en bois, véritables lits de camp, remplissent l'appartement : ce sont les lits de tous les camarades de travail. Une cheminée, grossièrement construite en pierres, occupe l'un des côtés ou le fond de la cabane. Elle sert à préparer la cuisine et à chauffer la case en hiver ; c'est l'annexe obligée de toute cabane de mineur. Vaste et large comme les cheminées de nos anciens manoirs, elle peut engloutir des arbres entiers, et on la nourrit avec usure, car le bois ne coûte rien dans le pays. Dans l'un des coins de l'étroit réduit sont quelques étagères pour supporter le modeste appareil qui forme la batterie de cuisine ; dans l'autre coin est la table qui sert au repas. Elle est formée de quatre ais mal joints, portant deux planches juxtaposées. Çà et là, des clous sur les parois de la cabane servent à pendre les habits A terre, sur un sol non planchéié, des bottes qui se cherchent, des savates, des vêtements en lambeaux, quelques outils : c'est l'égohine ou scie à la main, la hache pour débiter le bois, et le marteau muni d'une hachette, tous compagnons inséparables du vrai mineur californien. Sur les murs sont parfois collées quelques gravures représentant des sujets divers. Malgré tout ce désordre, une assez grande propreté règne généralement dans la case, surtout quand c'est un Français qui l'occupe, et rien ne vient en rendre le séjour désagréable.



Aubert, mineur, allant à la découverte. D'après un dessin original.

En vertu de la complète sécurité qui règne maintenant dans le pays, la porte ne se ferme jamais à clef. C'en est fait, du reste, du passant que l'on prend en flagrant délit : le revolver en fait prompte justice. A quelque distance de l'entrée est fixé à un arbre le moulin mécanique qui sert à moudre le café de chaque jour. Au pied de cet arbre est parfois la cabane d'un chien, compagnon du mineur, et fidèle et nocturne gardien de la maison.

Si le claim, le placer est le lieu de travail du mineur, travail bruyant et animé, surtout pour les Français, le camp est le lieu des distractions, et les buvettes, les établissements de tous genres y abondent. La cabane, au contraire, est non-seulement le lieu paisible de la demeure, mais aussi l'endroit des émotions douces et calmes. Les Français, ces éternels causeurs, savent y égayer leurs veillées ; ils aiment à s'y rappeler le beau pays de France, qu'ils ont quitté peut-être pour jamais. Ils y parlent des aventures californiennes, si émouvantes aux beaux jours de la découverte de l'or. Ils y citent sans cesse, avec un nouveau regret, les fortunes faites aux premiers temps de l'immigration, et jetées dans la dissipation ou les affaires malheureuses. C'est l'espoir toujours nourri et presque toujours trompé de faire encore une fois fortune et de revoir le pays natal ; c'est l'envie que l'on a sans cesse de changer sa position actuelle pour une autre peut-être meilleure; c'est aussi la lecture des romans dont on suit avec ardeur les héros dans leurs aventures imaginaires. A cette lecture se mêle celle des journaux qu'on commente; et l'on conçoit de quel intérêt ont été pour les mineurs français de Californie ces échos lointains de la patrie, à l'époque des dernières guerres d'Orient, d'Italie et de Chine.

Je n'avais pas, seul dans ma cabane, les mêmes sujets de distraction que les mineurs, pour charmer mes soirées solitaires. Aussi désertais-je quelquefois mon gîte ; et, monté sur ma mule fidèle, je visitais quelques-uns de mes voisins. Souvent je poursuivais ma course jusque sur les bords de la Merced. J'allais voir un compatriote ami, plus heureux en d'autres temps, en France, et alors établi comme mineur sur le plateau des Tarentules au nom de mauvais augure. Il avait assisté aux orageuses tempêtes qui marquèrent la naissance de l'Eldorado, et lui-même avait failli un jour être victime d'une application de la loi de Lynch. C'était l'époque où des assassinats nombreux faisaient de continuelles victimes sur les placers. Un meeting de mineurs jugeait, séance tenante, le coupable quand on pouvait le saisir, et, à la majorité des voix, on le condamnait à être pendu. Une corde et un arbre composaient tout l'appareil du supplice; le jury était formé de mineurs rassemblés, à la fois juges et bourreaux.

Voici comment mon ami me raconta l'aventure dont il faillit être la victime :

« Je gagnais un soir la ville de Colombia. On était en hiver, la nuit était sombre et ma mule n'avançait qu'avec défiance. Ne sachant comment reconnaître la route et retrouver la ville, je me dirigeai vers une cabane où je voyais poindre une lumière. Comme je mettais pied à terre, la détonation d'un arme à feu me fit craindre d'avoir été pris pour un voleur. J'essayai de me remettre dans mon chemin et j'arrivai enfin à une buvette où des mineurs à moitié ivres s'abreuvaient de *whisky* et de *gin*. Je leur raconte l'événement. « C'est toi qui es le coupable, crient d'une seule voix tous les buveurs, et tu vas payer la peine de tes méfaits. — Moi! répliquai-je; mais comment viendrais-je alors me livrer à vous? — Oui, c'est toi, et c'est toi aussi le misé-

rable que nous cherchons, qui as tué hier sur son claim ce mineur américain, que tu as ensuite dévalisé de son or. » J'essayai de balbutier quelques mots. « Qu'on le pende! criait de nouveau le chœur des soûlards, et qu'on fasse justice de ce Français! — Mais, mes amis, leur répondis-je, venez jusqu'à la cabane, vous verrez d'où le coup est parti. » On voulut bien faire trêve aux unèbres préparatifs que quelques buveurs, plus pressés que les autres, dressaient déjà pour mon supplice. On m'accompagna jusqu'à la cabane indiquée. On frappe, pas de réponse. « Tu vois bien que tu l'as tué, répétaient en chœur les partisans forcenés de la loi de Lynch, avides de jouir d'une pendaison aux flambeaux. — Enoncez la porte, m'écriai-je, et voyons où se trouve la bourre du fusil ou du revolver déchargé contre moi. — Le revolver est à terre, répondit quelqu'un armé d'une lanterne, et la bourre est ici à côté, hors de la cabane. C'est le Français qui a tiré. — Oui, c'est le Français qui a tiré sur moi, et qui voulait me voler ensuite, repartit, en ouvrant sa porte, le propriétaire de la cabane, auquel le bruit qui se faisait autour de lui avait rendu un peu de courage. — Ah! nous te tenons cette fois, et tu ne peux nous échapper, me dit alors un des mineurs dégrisés par cette scène; et il appuya sur ma poitrine la bouche de son revolver. — Qu'on le pende! criait-on de plus belle; à quoi sert donc la loi de Lynch?» J'étais atterré, ahuri, et je ne pus d'abord prononcer une seule parole. Je sentais battre mon cœur avec violence, et approcher ma dernière heure. Comme j'étais vêtu mieux qu'un mineur, et que je portais ce jour-là une chemise blanche et des bottes vernies, on m'imputait ma toilette à crime. « C'est le fruit de tes vols qui te permet



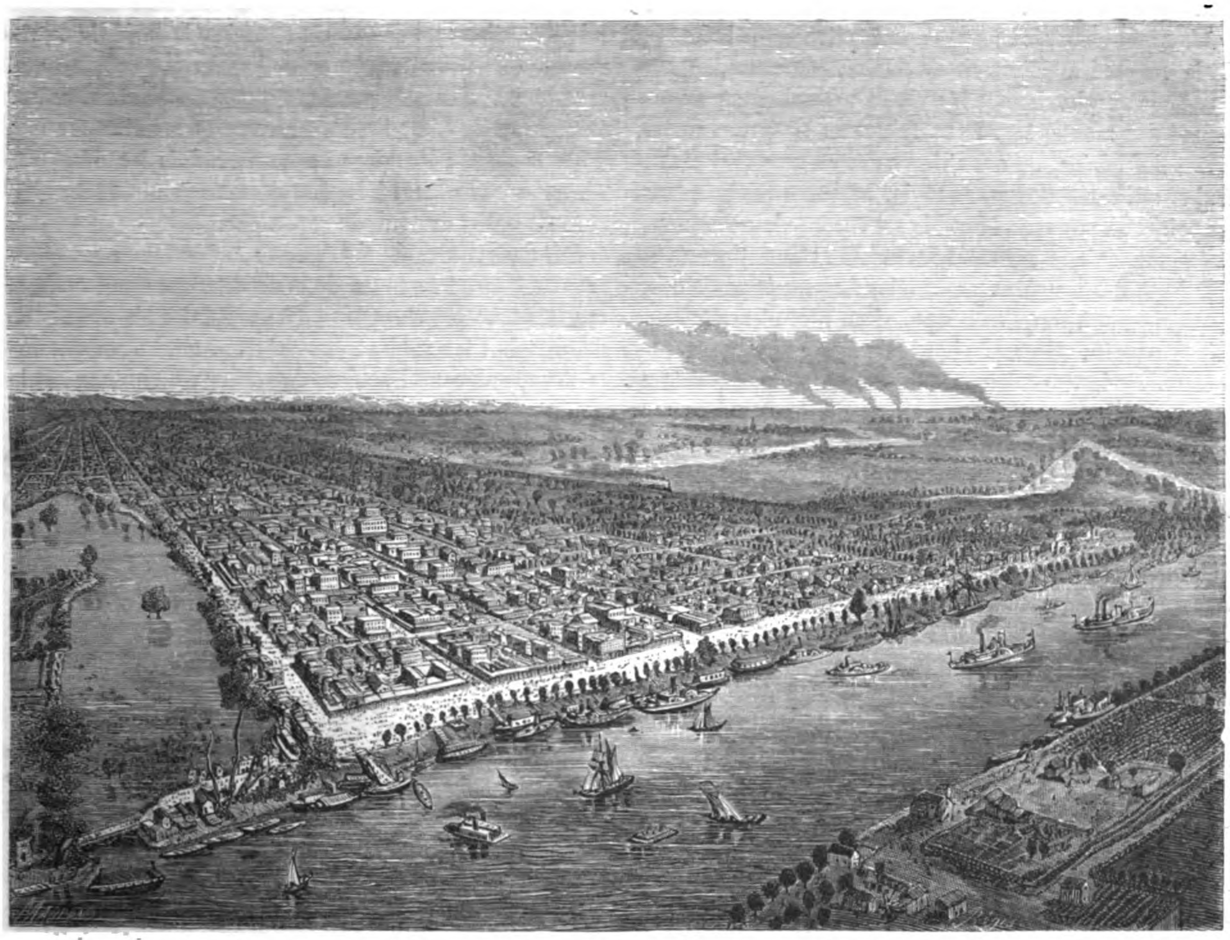
Mineurs français travaillant avec le long tom. — Dessin de Chassevent d'après une gravure californienne.

de te parer si bien, » criait-on. Au milieu de ce désordre sans nom, le revolver fut écarté de ma poitrine, sans doute par une main providentielle. Je sentis renaître mes sens. J'essayai alors de donner pour caution le nom d'un ami que j'allais visiter à Colombia. « Oui! ton complice, » me dit-on. Je crus être plus heureux en tentant d'expliquer à mes juges que le revolver s'était sans doute échappé de mes fontes quand j'étais descendu de cheval, et qu'il était parti de lui-même dans ce mouvement. « A d'autres! » me fut-il répondu, et la corde fatale était passée autour de mon cou. J'allais mourir. Tout à coup, attiré par le vacarme, arrive quelqu'un en grande hâte : c'est l'ami que j'allais voir. Il répond de moi, il me dégage des mains de ces forcenés, et me ramène chez lui. Tant d'émotions violentes m'empêchèrent de fermer l'œil de toute la nuit. Le lendemain, mes bourreaux dégrisés vinrent me présenter leurs excuses. Je trouvai que je l'avais échappé belle, et je suis loin, depuis lors, de porter dans mon cœur les citoyens de Colombia. Je conserve encore la chemise sur laquelle fut appuyé le revolver; la bouche du canon y est marquée d'un trait noir bien distinct. »

Mon ami, en me racontant cette histoire, était vivement ému et presque pâle comme un supplicié, tant les faits étaient encore présents à sa mémoire. Pour moi, je me pris à réfléchir à l'irritabilité des passions populaires. La loi de Lynch avait eu parfois son bon côté, mais elle avait dû par moments aussi frapper sur des innocents.

L. SIMONIN.

(La fin à la prochaine livraison.)



Vue panoramique de Sacramento. — Dessin de Regis d'après une gravure californienne.

VOYAGE EN CALIFORNIE,

PAR M. L. SIMONIN[1].

1859. — TEXTE INÉDIT.

V

DE COULTERVILLE A SACRAMENTO, GRASS-VALLEY, NEVADA ET MARYSVILLE.

Départ de Coulterville. — Les Chinois sur la rivière Stanislaüs. — Le fleuve et la ville de Sacramento. — Exposition agricole. — Le chemin de fer de Folsom. — La première pépite. — Auburn. — Les mauvais clients d'une buvette. — Grass-Valley et ses mines. — Le reboisement en Californie. — Nevada. — Marysville. — Une lutte au pugilat.

Vers la fin du mois de septembre, ayant appris qu'un meeting de mineurs devait se tenir à Grass-Valley, la ville des mines par excellence, je dis adieu à Coulterville pour me diriger vers ces nouveaux parages. J'avais vu une partie des mines du sud, j'allais visiter celles du nord, beaucoup mieux exploitées sinon plus intéressantes. En même temps je devais rencontrer sur ma route Sacramento et Marysville, les deux cités les plus importantes de Californie après San Francisco; enfin je devais parcourir une grande portion de pays, passer par des contrées agricoles, naviguer sur le fleuve Sacramento, sur les rivières Yuba et Feather, traverser les placers célèbres de Nevada : il n'en eût pas fallu tant pour me décider à ce pittoresque voyage. Les préparatifs furent bientôt faits, et, après avoir mis mes bagages à la diligence, je partis avec mon intrépide mule pour Crimean-house. Le fidèle Vermenouze m'accompagnait, et nous chevauchâmes de concert toute l'après-midi par le plus

1. Suite et fin. — Voy. pages 1 et 17.

beau temps du monde, ce qu'il est presque inutile de mentionner puisque ce beau temps dure en Californie six mois consécutifs.

De la route élevée que nous parcourions, tout le bassin de la Merced apparaissait au-dessous de nous, et sur nos têtes surplombaient les cimes arrondies ou anguleuses des montagnes. Deux fois nous traversâmes des terres défrichées, où nous vîmes des vergers chargés de fruits, qui excitèrent notre envie. Mais sur presque tous les points où nous passâmes, le sol encore vierge ne nous présentait qu'une végétation naturelle. Cette végétation, réduite à des bruyères parsemées de pins et de chênes, devenait tout à coup luxuriante, si un filet d'eau humectait le terrain. Alors la vigne sauvage mariait ses rameaux avec le tronc des chênes, des aubépines mêlaient leurs grappes rouges aux grappes noires des ceps, et partout un fourré épais, où chantaient et s'ébattaient les oiseaux, était un présage certain de la fertilité et du riant aspect du sol en Californie quand il est arrosé.

Sur la route que nous suivions se présentèrent bientôt quelques cottages, quelques prairies fermées de haies : il était évident que nous approchions d'un centre habité. Nous étions en effet à *Don-Pedro's-Bar*, dont les jardins se montraient à nous et dont le mineur chilien don Pedro, son fondateur, n'avait sans doute point prévu la future prospérité.

La ville nous apparut, gracieusement située sur la rivière Stanislaüs. Cette rivière, dont de nombreuses compagnies de Chinois, profitant des basses eaux, lavaient alors les sables, se jette comme la Merced dans le fleuve San Joaquin. Je mis pied à terre, et j'allai sur les bords du Stanislaüs jouir du spectacle qui s'offrait à moi.

Les Chinois, auxquels le travail sur les rivières est maintenant presque entièrement dévolu, parce qu'il n'offre plus les mêmes bénéfices qu'autrefois, font preuve dans cette exploitation d'une très-grande habileté, et manœuvrent avec un ensemble merveilleux. L'opération consiste à fouiller le lit d'une rivière, en la détournant sur un côté, puis on recueille les sables du fond, que l'on jette dans des canaux en bois ou *sluices*, légèrement inclinés. Des obstacles sont opposés au parcours des sables dans les canaux : quelquefois ce sont des doubles fonds en treillis ou des godets remplis de mercure. L'or, dans tous les cas, se trouve retenu, tandis que toutes les matières légères sont entraînées. Une roue pendante, mue par le mouvement de la rivière, fait marcher une pompe chinoise ou à chapelet, qui alimente d'eau les sluices.

Du haut du pont en charpente jeté sur le Stanislaüs pour le passage de la route de Coulterville, le coup d'œil des mineurs sur la rivière me parut encore plus pittoresque que des bords. Appuyé à la balustrade du pont, j'assistai à tous les détails de l'opération à la fois. Les travailleurs étaient disséminés le long des rives, sur plusieurs kilomètres de longueur. Chaque compagnie faisait de son claim une sorte de ruche bruyante, où régnaient le mouvement et la vie. Les uns, disposés sur les côtés du sluice, y jetaient la terre et les sables à pelletées; d'autres, montés sur le sluice, remuaient avec un râteau à dents de fer le gravier et les sables. Ceux-ci faisaient avec le berceau un essai sur le bord de la rivière, et le bruit monotone de l'appareil se mêlait aux cris aigus et discordants des fils du Céleste Empire. Ceux-là, sans doute les mécaniciens et les charpentiers de la troupe, réparaient sur leurs établis les désastres survenus aux roues, à la pompe ou aux sluices, ou bien construisaient de nouveaux appareils.

Sur des rivières de faible débit, quand on a entièrement détourné le cours de l'eau dans un canal latéral, tous les mineurs occupent l'ancien lit. Le pic et la pelle désagrègent les sables; des chèvres, grossièrement installées, enlèvent les blocs de rocher volumineux, et la pompe assèche complétement le terrain à exploiter. Ainsi vis-je faire sur la Merced, dès que la saison des basses eaux fut venue.

Après avoir longuement contemplé le spectacle intéressant que la rivière Stanislaüs présentait à mes regards, je piquai ma mule de l'éperon, et en deux heures d'un trot soutenu nous arrivâmes à Crimean-house, à l'hôtellerie de maître Brown. Nous y passâmes la nuit, et le lendemain je prenais la route de Stockton, pendant que Vermenouze, non sans jeter un regard en arrière, ramenait les mules à Coulterville.

La route de Crimean-house à Stockton, par la diligence, et celle de Stockton à San Francisco, en bateau à vapeur sur le San Joaquin et la baie, sont connues du lecteur. J'ai décrit aussi San Francisco, où du reste nous reviendrons encore.

Pour cette fois embarquons-nous sur le magnifique vapeur *Antilope*, et, traversant la triple baie, entrons dans le Sacramento et remontons ce fleuve, aux rives verdoyantes, jusqu'à la ville qui porte son nom.

Tout le long de la route se montrent de magnifiques campagnes bien cultivées. Les comtés de Solano, Yolo et Sacramento, qui s'étendent à gauche et à droite, sont parmi les plus fertiles de l'État.

La ville de Sacramento, le but de notre voyage en steamer, est non-seulement la capitale, mais aussi la plus belle ville de la Californie, et par conséquent du Pacifique. C'est là que siége, dans le Capitole, la législature de l'État, c'est-à-dire la chambre des représentants et des sénateurs. Ces derniers sont au nombre de 35, et les représentants ou membres de l'assemblée au nombre de 80. Les séances s'ouvrent chaque année du commencement de janvier à la fin d'avril. Les sénateurs sont nommés pour deux ans; les membres de l'assemblée sont renouvelés chaque année.

Sacramento mérite à tous égards son titre de capitale; ses quais, élevés le long du fleuve, sont grandioses, et les wagons du chemin de fer de Folsom viennent prendre jusque sur les navires les marchandises pour l'intérieur du pays. Les rues de Sacramento sont larges et bien percées, se coupant d'équerre comme dans toutes les villes nouvelles des États-Unis. De beaux hôtels, des édifices somptueux, des églises monumentales mêlent

leurs styles divers à celui des maisons particulières, toujours d'une grande élégance. Des squares plantés d'arbres et de gazons réjouissent le promeneur, et au milieu de tant de splendeurs réunies il oublie que sur l'emplacement de cette ville, aujourd'hui si peuplée, il n'y avait encore, en 1848, qu'un maigre fortin élevé par le pionnier Sutter sur les rives du Sacramento pour tenir en respect les Indiens. Il oublie que l'incendie et les inondations ont par trois fois détruit de fond en comble cette vaste cité; et qu'au lieu des habitants paisibles, mais toujours affairés, qu'il rencontre à chaque pas, Sacramento ne présentait en 1849 qu'un ramassis de brigands et d'aventuriers, venus de tous les coins du monde à la curée de l'or.

La population de Sacramento s'élève aujourd'hui à plus de 30 000 habitants. La ville fait un immense commerce, et ses développements sont le fruit de sa position même. Les environs sont parsemés de jardins et de vastes fermes où l'on récolte toutes les productions que la terre peut fournir sous les climats tempérés, et qu'elle fournit avec usure dans ce pays privilégié. Les verdoyantes prairies que l'on rencontre dans tout le comté de Sacramento permettent aussi d'élever beaucoup de bétail.

L'exposition agricole de l'État était ouverte à Sacramento depuis le 1er septembre, quand je visitai cette heureuse capitale. J'eus l'occasion de jeter un coup d'œil sur ces fruits aux dimensions phénoménales que la nature se plaît à produire en Californie, et qui se trouvaient là rassemblés. En même temps je pus contempler des échantillons de ces récoltes miraculeuses en céréales qui font aujourd'hui de la Californie le grenier de tout le Pacifique. Parmi les fruits je remarquai des pommes mesurant jusqu'à cinquante centimètres, soit un pied et demi de tour. Des grappes de raisins dont les grains étaient presque aussi gros que des noix, attirèrent aussi mon attention et me donnaient envie d'y goûter.

Parmi les légumes, il y avait des carottes longues d'un mètre et d'une épaisseur proportionnelle. Des potirons pesant jusqu'à cent kilogrammes représentaient avec honneur la famille des cucurbitacées.

Quant au blé, l'orge et l'avoine, les échantillons en montre indiquaient une échelle de reproduction phénoménale. Un grain ensemencé en avait reproduit cent et plus. Puis venaient des échantillons de lin, de chanvre, de riz, de tabac, de sorgho ou canne à sucre de Chine; et à côté les oranges, les citrons, les figues, les olives de Los Angeles, ainsi que les fruits tropicaux, ananas, bananes ou autres semblables, que produit une portion de ce comté, le plus méridional de la Californie. On eût dit que toutes les productions des deux hémisphères, plantes industrielles, fruits des pays froids et tempérés, fruits des tropiques, s'étaient donné là rendez-vous.

Tout y proclamait comme à l'envi l'inépuisable fécondité de la terre californienne, comme si cette terre n'avait pas déjà assez fait en produisant l'or en abondance.

Le 27 septembre au matin, je pris place sur le chemin de fer qui, côtoyant la rivière américaine, mène de Sacramento à Folsom. Je retrouvai les wagons si commodes des États-Unis. Qu'on se figure une immense voiture où cinquante voyageurs peuvent tenir à leur aise Les siéges sont rangés transversalement sur deux files, et au milieu du véhicule règne, sur toute la longueur, un espace vide où l'on peut circuler librement. Chaque siége, en osier et à claire-voie, occupe deux places, et l'on peut aller à volonté en avant ou en arrière en faisant basculer le dossier. Un conducteur parcourt sans cesse le wagon, dont il a la police. Un autre vend des livres, des journaux, des fruits, des pâtisseries. Dans un des coins de la voiture est un bidon rempli d'eau, où les voyageurs peuvent se désaltérer à leur aise; dans un autre coin est un poêle qu'on allume en hiver; enfin dans un dernier recoin, faut-il le dire? est le *water closet* de rigueur, dont nos chemins de fer européens devraient bien adopter l'emploi. On peut librement passer, à ses risques et périls, il est vrai, d'une voiture dans une autre. Il est aussi permis aux imprudents amateurs du paysage de se tenir en dehors du wagon, sur les marchepieds qui relient deux voitures l'une à l'autre.

Par le moyen d'une corde, disposée sur toute la longueur du train, le conducteur se met, s'il y a lieu, en rapport immédiat avec le mécanicien en avant. Une seule sorte de place existe pour tous les voyageurs, hormis les nègres et les Chinois, que l'on empile dans un petit wagon à part, sur des bancs de bois. Là ces gens de couleur, *coloured people*, comme les nomment les Américains avec mépris, jouissent de la seule liberté qu'on leur concède, celle d'attendre avec patience que le voyage soit au plus tôt achevé.

La rivière américaine, dont nous suivions la rive gauche, est connue en Californie par ses placers autrefois si riches. C'est là que les Américains ont fait leurs premiers essais dans le lavage de l'or. Aujourd'hui les Yankees ont déserté les claims qui ne produisent plus assez pour satisfaire à leur amour immodéré du gain, mais en 1849 la rivière américaine était partout citée pour sa production fabuleuse et l'énergie de ses travailleurs.

C'est à Coloma, sur l'un des bras de cette rivière, que le capitaine des gardes suisses de Charles X, l'Helvétien Sutter, devenu en 1830 colon aux États-Unis, et plus tard, en 1839, pionnier californien, avait établi une scierie de bois. Sutter exploitait aussi une ferme à l'endroit où existe aujourd'hui Sacramento, et il y avait bâti, pour protéger son commerce, le fortin dont j'ai parlé.

Les choses marchaient ainsi depuis 1839, lorsqu'au commencement de 1848, — année qui eut une aurore si brillante dans le vieux monde comme dans le nouveau, — les Américains conquirent presque sans coup férir la Californie, que les débiles Mexicains leur abandonnèrent avec d'autres provinces.

Vers cette même époque, les Mormons, chassés des États-Unis comme des ennemis du bien public, achevaient leur exode, et se dirigeaient vers le grand lac Salé de l'Utah. Les uns vinrent à pied en traversant les

montagnes Rocheuses, les autres doublèrent le cap Horn. Ceux-ci s'arrêtèrent aux Sandwich d'abord, puis abordèrent en Californie. De là, ils gagnèrent le lac Salé, où les attendaient leurs coréligionnaires.

Mais les Mormons, avec une grande foi, possédaient tous très-peu d'argent, et il fallait vivre dans ce pays nouveau. Et puis, comment traverser la Sierra, dont les flancs étaient couverts de neige à cette époque de l'année? Les Mormons allèrent demander de l'ouvrage à Sutter. L'un d'eux, l'Américain Marshall, fut employé à la scierie de Coloma, que le capitaine Sutter faisait alors construire.

Par une froide matinée de janvier, comme Marshall descendait vers la rivière, il aperçut, au fond du canal amenant l'eau au moulin, un minéral de couleur jaune et brillante. Il s'assura par le poids et tous les caractères extérieurs que c'était bien de l'or.

Il s'empressa de collectionner quelques pépites, et, ne pouvant en croire ses yeux, fit part de sa découverte à Sutter. Mais *rien ne pèse tant qu'un secret*, a dit le bonhomme, et bientôt la découverte fut partout divulguée.

Les villes espagnoles du littoral californien, Monterey, San José, Los Angeles, qui faisaient un certain commerce, virent partir leurs habitants pour les placers de Coloma. Bientôt, toute l'Amérique, du nord au sud, s'ébranla à son tour. Enfin, l'Europe, puis toute l'Asie et l'Océanie entrèrent dans le mouvement. On connaît cet immense courant d'émigration qui poussa un moment tous les peuples à la recherche fiévreuse de l'or. On sait les désordres qui s'ensuivirent dans l'Eldorado. La Californie, à peine conquise, ne jouissait encore d'aucune loi. Mais dès que l'Etat a été constitué, le trouble et l'agitation ont cédé la place au travail régulier et au bon ordre. La loi de Lynch et les comités de vigilance ont bien vite purgé le pays de tous les *convicts* australiens, de tous les *loafers* et *rowdies* américains,

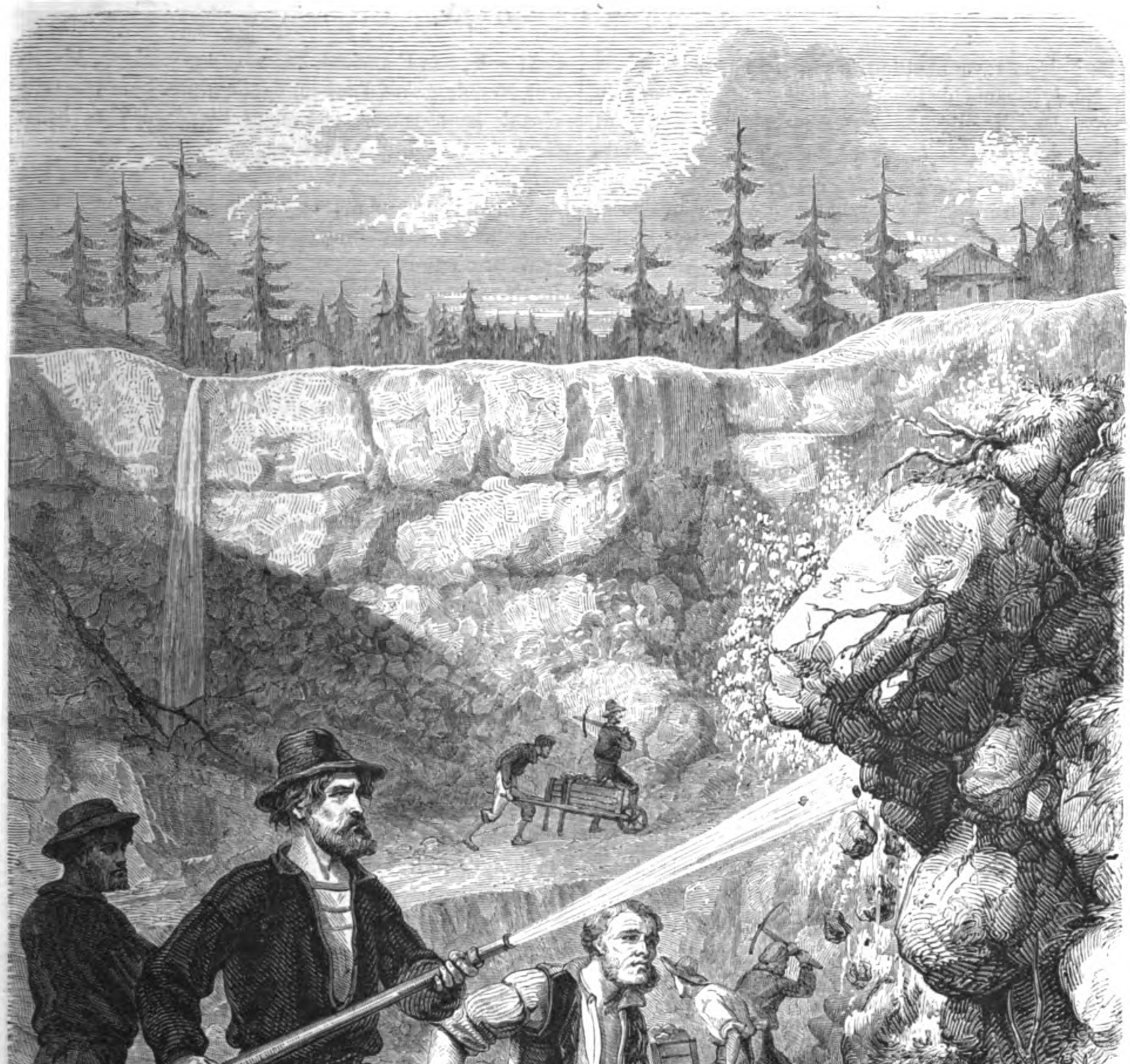


Arastra ou manége mexicain pour le traitement du minerai aurifère. — Dessin de Chassevent d'après une gravure américaine.

enfin de tous les bandits des deux mondes, écume de toutes les nations, et que les nations avaient rejetés de leur sein pour en faire cadeau à la Californie.

Comme nous arrivions à Folsom, nous traversâmes une plaine basse et humide, dont les émanations malsaines occasionnent la fièvre en été. Cette plaine de Folsom et celle plus étendue des Tulares, dans le sud de la Colifornie, sont les seuls endroits marécageux du pays. C'est à tort qu'on avait accusé dans le principe le climat de l'Eldorado d'être fatal aux Européens. La Californie offre le plus beau climat du monde, c'est la contrée la plus salubre de la terre. L'été, la chaleur, bien que fort élevée, est facile à supporter, à cause des brises du matin et du soir, et de la sécheresse de l'air. A l'automne, viennent les pluies, et la terre se couvre d'une herbe verdoyante qui s'élève dans les champs, baignée par une eau bienfaisante. C'est à peine s'il tombe un peu de neige l'hiver. Les pluies souvent torrentielles, durent plusieurs jours; mais dès que les nuages ont disparu, le ciel devient aussi pur, aussi brillant qu'en été, et la température des plus douces. Tel est le climat enchanteur qui attend l'émigrant dans le pays de l'or; et le ciel si vanté de Nice et de Naples n'approche pas du ciel californien. Si quelques mineurs, dévorés par les fièvres, ont succombé dans l'Eldorado, c'est qu'ils avaient pris à Panama ou en mer le germe de leur maladie. Le travail de la terre développe aussi, surtout sur un sol vierge, des émanations malfaisantes, et beaucoup de chercheurs d'or ont dû succomber dans le principe aux effets de cette fièvre, que les médecins appellent la fièvre des terrassiers.

Une des choses qui, en arrivant à Folsom, me frappèrent le plus vivement, fut le nombre incalculable de diligences qui nous attendaient au débarcadère.



Lavage par la méthode hydraulique. — Dessin de Chassevent d'après une gravure californienne.

De Folsom rayonnent tous les services pour les mines du Nord, comme de Stockton pour celles du Sud. Je montai dans la diligence de Grass-Valley. Il était huit heures du matin, et le voyage commença avec la fraîcheur du jour. Le *stage* avait la forme de celui qui m'avait voituré déjà sur la route de Stockton à Sonora. Je me transportais par la pensée à travers les montagnes Rocheuses jusque dans les États américains de l'Atlantique, et là, je voyais des diligences comme les nôtres, des chemins de fer comme celui que je venais de parcourir, le même genre de villes, les mêmes hommes, les mêmes mœurs. Je me pris à réfléchir que si cette unité, sur un pays qui est aussi grand que l'Europe, peut avoir quelque chose de désespérant pour le touriste, elle ne cesse pas d'avoir son côté curieux.

Comme j'étais plongé dans ces rêveries, nous franchîmes, sur un magnifique pont suspendu, la rivière américaine, et bientôt nous nous enfonçâmes dans des bois de chênes et de pins. La route était à peine tracée, à la façon californienne. C'était la diligence en passant qui prenait soin de niveler la voie. Du reste, le terrain n'appartenant encore à personne, pas même à l'État, puisqu'il ne faisait point acte de propriétaire, la voiture passait librement, au caprice de l'automédon qui la dirigeait, à droite ou à gauche, suivant les cas. Il s'ensuivait une route nationale (je ne puis dire impériale ou royale) d'une largeur à rendre jalouses nos routes de première classe.

Dans le lointain, les premiers contre-forts de la Sierra, couronnés de noirs sapins, élevaient dans le fond azuré du ciel leurs cimes de granit dentelées. Tout autour de nous, sur le plateau que nous traversions, les arbres étendaient leurs rameaux. Quelquefois, une branche indiscrète entrait dans la diligence, comme un curieux qui regarderait par la portière ce qui se passe dans l'intérieur. C'était, avec les cahots, une des plus grandes distractions de la route, car, aux États-Unis, on cause peu, et nous arrivâmes à Auburn, à midi, neuf dans la diligence, sans nous être adressé la parole.

Auburn, ville chinoise autant qu'américaine, espagnole et française, nous ouvrit son immense table d'hôte; mais un déjeuner de Yankee est trop peu appétissant pour que j'en fasse une nouvelle description.

Auburn me parut renfermer au moins douze à quinze cents habitants. Dans les environs sont de riches placers aux noms significatifs, comme *Goldhill*, la montagne d'or, ou bien *Ophir*, dont les trésors dépassent sans doute ceux de l'Ophir des Phéniciens d'autrefois. En octobre 1859, Auburn fut entièrement dévoré par un incendie, et de pareils événements ne sont pas rares à la suite des fortes chaleurs de l'été. Mais les courageux Yankees rebâtissent leurs demeures sur les cendres fumantes, et dès le lendemain, au milieu du feu à peine éteint, les architectes viennent crayonner leurs devis, et les maçons planter leurs piquets. C'est là un spectacle auquel j'ai pu assister de mes yeux à Coulterville, qui brûla, comme Auburn, en octobre 1859. Je n'eus pas, dès lors, de peine à comprendre comment, aux premiers jours de la Californie, San Francisco, Sacramento, Stockton, Maryswill, Nevada et tant d'autres, s'étaient plusieurs fois relevées de leurs ruines, et avaient réapparu plus belles dès le lendemain des sinistres.

Nous remontâmes en diligence à Auburn, vers une heure de l'après-midi, et tout le long du jour, nous continuâmes notre course, accablés par la chaleur et couverts d'une épaisse poussière. Les routes de la Californie sont très-rapidement parcourues, ouvertes en tout sens, sillonnées de diligences, de charrettes, en un mot très-animées; mais nul cantonnier ne les entretient; l'empierrement, le macadam, et encore plus l'arrosage, y sont complétement inconnus. Qu'on se figure les montagnes de poussière que les routes présentent après six mois d'une sécheresse continuelle, quand aucune goutte d'eau n'a humecté le sol. En hiver, au contraire, des pluies torrentielles, et qui durent souvent plusieurs jours sans discontinuer, délayent la poussière des chemins, et les voitures entrent alors jusqu'à mi-roue dans une boue liquide. Mais il faut bien que tout ait son bon et son mauvais côté. Si l'on avait trop soigné les routes en Californie, on n'en aurait pas ouvert autant, et même pas du tout peut-être, si l'État s'en était mêlé. Enfin, on ne peut pas tout avoir à la fois : le plus beau climat du monde, une terre d'une fécondité miraculeuse, de l'or à pleins boisseaux, et des routes nivelées comme des rues. Les Américains, au reste, ne s'en plaignent pas, et comme ils sont chez eux, ils ont le droit de se traiter comme ils l'entendent.

Notre automédon, franc buveur autant qu'habile conducteur, s'arrêtait à la buvette de toutes les stations. Pour nous, les complaisants maîtres de poste avaient tous pris la précaution de faire disposer à côté de leurs comptoirs un évier où abondait l'eau. Un morceau de savon, une sorte de plat à barbe en fer-blanc, rappelant l'armet de Mambrin, enfin une serviette commune, tachée par les ablutions précédentes, suffisaient, et au delà, à mes compagnons yankees.

Dans une des buvettes où nous descendîmes, le propriétaire de l'établissement, excellent homme, avait, dans le principe, l'habitude de faire crédit à ses nombreux buveurs. Tous, postillons, charretiers, mineurs de passage, avalaient leur verre d'eau-de-vie au comptoir, en disant : « Nous payerons en repassant. » Le chiffre des crédits avait fini par atteindre des sommes énormes, et le buvetier ne pouvait aisément poursuivre ses créanciers, disséminés de toutes parts. Que fit-il? Il imagina un moyen qui lui réussit à souhait. Il fit afficher sur un poteau, et en lettres hautes d'un pied, le nom de tous les mauvais payeurs, et à côté la somme qu'ils devaient. En tête était cette admonestation courte et vigoureuse : « Soyez homme (*Be a man*), si vous voulez que votre nom soit effacé. » La buvette commandait la tête d'un pont jeté sur un ravin pour le passage de la route. Ce poteau se dressant de toute sa hauteur de plusieurs mètres à l'entrée du pont, attirait immédiatement la vue des passants. Le nom des buveurs non payants était ainsi noté d'infamie, et dans un pays où l'opinion pu-

blique est reine, le châtiment ne tarda pas à produire son effet. Une bonne partie des noms était effacée et devenue illisible quand je passai à côté du poteau vengeur. Je ne pus saisir à la hâte que trois ou quatre noms, car notre postillon, qui connaissait sans doute quelques-uns des mauvais payeurs, mit les chevaux au petit trot sur le pont. J. Freeman était inscrit pour quatre dollars, W. Hall pour trois, F. Wheeler pour cinq, l'Irlandais Mac Lane pour trois et demi. Le dollar vaut cinq francs, et une trentaine de crédits de ce genre, comme le poteau en portait à l'origine, forme encore une somme assez ronde, même dans le pays de l'or.

Le soir de ce long voyage, nous arrivâmes à Grass-Valley, et les abords de cette ville de mineurs s'annoncèrent à nous comme ceux de tous les centres miniers californiens. Ce n'étaient partout que terres remuées et amoncelées, que fossés et talus. Dans les ravins, sur tous les ruisseaux, sur tous les plateaux, partout où une mince couche d'alluvions montrait ses sables ou son gravier, le pic et la pelle du mineur avaient bouleversé le sol. On eût dit qu'une avalanche, un torrent en furie avaient promené en ces lieux la dévastation et la ruine.

Je descendis, dans Grass-Valley, à l'hôtel de Paris, tenu par un Américain. Dans mon ardeur d'étudier toujours les mœurs des États-Unis, je préférai cet hôtel à celui tenu par un Français. J'en eus du regret; car je fus littéralement écorché à l'hôtel de Paris. Bien que n'y ayant presque jamais mangé, je n'en payais pas moins deux dollars et demi par jour, comme un Américain qui y eût fait ses quatre repas. Ayant voulu faire cirer mes bottes, je dus aussi donner chaque fois vingt-cinq cents au garçon, soit un peu plus d'un franc vingt-cinq centimes. C'était le prix des premiers temps; mais à l'époque où je visitai la Californie, ce prix était descendu de moitié dans les principales villes : il paraît qu'à Grass-Valley on avait conservé les anciens tarifs, au grand contentement des brosseurs.

Grass-Valley n'est pas seulement la ville des mines par excellence; c'est aussi une cité charmante à plus d'un titre, bien bâtie, toute pleine d'élégantes demeures. C'est dans un de ses cottages que Lola Montès a passé une partie de son temps en Californie; et quel pays du monde n'a pas visité cette illustre aventurière, récemment morte pauvre à New-York?

Le lendemain de mon arrivée à Grass-Valley, je descendis de bonne heure dans la rue, et je m'informai du lieu du meeting des mineurs. « Le meeting? monsieur, me fut-il répondu, le colonel R..., qui l'avait organisé, est malade et le meeting n'aura pas lieu. » Il paraît que ce colonel, inventeur d'une machine à amalgamer l'or, avait eu l'idée de provoquer une réunion de mineurs pour leur vanter son appareil. C'est toujours la grande affaire : *prenez mon ours.* Mais le colonel avait fait *fiasco*, comme on aurait dit en Italie. Le mineur californien, avant tout homme de pratique, et non de science pure, s'occupe peu de discussions théoriques. S'il va au meeting, c'est pour affaire de politique et non de mines, ou dans ce cas, il faut que ce soit le métier et non la science qui soit en jeu. Dans tous les comtés l'État reconnaît, en effet, à la corporation des mineurs le droit de faire des règlements qui ont force de loi, et ces règlements sont édictés dans des meetings, où se réunissent tous les mineurs.

Le colonel R.... s'étant trouvé à propos malade, et son meeting ayant été renvoyé aux kalendes grecques, je profitai de cette occasion pour me rendre aux environs de Grass-Valley. J'allai visiter un moulin d'amalgamation et une mine de quartz dirigés par deux compatriotes, MM. Ch.... frères. Ils m'offrirent l'hospitalité la plus cordiale. L'un me promena dans le moulin dont j'admirai la bonne installation, l'autre m'accompagna dans la mine qui était en parfait état d'exploitation et conduite selon toutes les règles de l'art.

C'est sur le plateau de Grass-Valley que sont les fameuses mines de Gold-hill, de Lafayette, de Massachusetts, dont les Américains et les immigrants étrangers se disputèrent plusieurs fois les claims, les armes à la main, aux beaux jours de 1849.

C'est aussi aux environs que se trouve la célèbre veine d'*Allison Ranch*, la plus riche de toute la Californie, et dont le nom est devenu presque proverbial. Le quartz y est tellement imprégné d'or qu'il en renferme plus de un franc par kilogramme de minerai. Les trois propriétaires de cette mine, des Irlandais, qui la découvrirent en 1851, n'ont commencé à l'exploiter qu'en 1855; car on croyait dans le principe que le rendement des mines de quartz ne rembourserait pas les frais d'exploitation. Ces trois heureux Irlandais, venus pauvres de leur pays, sont aujourd'hui plusieurs fois millionnaires, et voient chaque année s'augmenter leurs bénéfices fabuleux. Ils ne savent que faire de leur or; ils se sont bâti chacun un élégant cottage, et ils ont, en bons catholiques, élevé une chapelle pour remercier Dieu. Ils font à leurs ouvriers une situation exceptionnelle; enfin, pour se distraire et à tour de rôle, ils vont, chaque lundi, porter eux-mêmes à San Francisco le gâteau d'or, produit de la récolte hebdomadaire.

Je restai plusieurs jours à Grass-Valley, parcourant les différentes mines, les moulins d'amalgamation, et même les placers. Tous les systèmes employés dans le travail de l'or, posèrent tour à tour devant moi; j'avais devant les yeux toute la Californie minérale. Le long d'un ruisseau où les moulins à quartz déversent leurs résidus, je rencontrai deux Français qui lavaient des terres au sluice et qui m'assurèrent que, depuis quatre ans, et malgré tous leurs lavages, la richesse de ces sables était toujours la même. C'étaient les sables rejetés par les moulins, après le traitement sous les pilons et les appareils d'amalgamation, que ces mineurs repassaient surtout dans leur sluice. Ce simple canal parcouru par une eau courante, avec un peu de mercure au fond, faisait justice de l'or que des mécanismes plus compliqués n'avaient pas pu retenir tout entier : tant il est vrai que les appareils les plus simples sont quelquefois ceux qui conviennent le mieux.

Le plateau de Grass-Valley, où tant de mines et de

moulins se trouvent aujourd'hui rassemblés, avait été dans le temps un plateau boisé, couvert de cèdres et de sapins gigantesques. Tous ces arbres ont peu à peu disparu, devant l'énorme consommation qu'en font à chaque instant les mineurs pour toutes leurs constructions diverses, et même pour l'alimentation de leurs chaudières à vapeur. Aucune loi, aucun règlement ne limite en Californie la libre exploitation des bois. On taille, on coupe au hasard. Chacun abat le tronc qui lui convient, et la hache inflexible du bûcheron ne respecte rien, ne s'arrête jamais. En même temps, nul ne songe à ménager les coupes et encore moins à renouveler les plantations. Il en résulte un dépeuplement général, et déjà le climat de la Californie a été modifié par cet incessant déboisement, qui trouble à la fois le phénomène des vents et des pluies et l'état d'humidité du sol. Le paysage a changé aussi, et le plateau de Grass-Valley, naguère si ombreux, ne montre plus que des collines ondoyantes, au dos pelé. Çà et là se dressent des troncs à fleur de sol, pleurant leur cime et leurs branches abattues. Cette vue est loin d'être attrayante et pittoresque, et l'œil se repose volontiers sur les flancs éloignés de la Sierra qui bornent l'horizon. Jusqu'à ce jour, la cognée du bûcheron a bien voulu respecter leurs forêts de noirs sapins, probablement à cause de la distance.

Ces observations paraîtront tout au moins superflues et ridicules aux Américains et surtout aux Californiens qui pourront lire ce voyage. Mais enfin il est bien permis de témoigner quelques regrets devant ce flot d'idées matérielles qui monte autour de nous et nous enlace. L'industrialisme dessèche nos cœurs, et, sous prétexte de progrès, on détruit même nos campagnes. MM. Ch..., devenus tout à fait Californiens, ne partageaient pas mes idées; mais ils faisaient preuve de tant de bonne cordialité à mon égard, que nous n'eûmes jamais aucune discussion ensemble. Le soir nous nous réunissions autour



Tunnel dans les mines de quartz. — Dessin de Chassevent d'après une gravure californienne.

d'une table commune, où vint s'asseoir aussi un compatriote, M. D..., voyageur comme moi. Le vin était bon, le pain d'une éclatante blancheur, le mouton et le bœuf de qualité supérieure, et nous fîmes des repas homériques, ayant pour toute nappe une toile cirée sur la table, et nos mouchoirs pour toute serviette. MM. Ch.... avaient adopté là-dessus les usages américains. De même nos chambres ne brillaient pas par un luxe exagéré, et le matin nous avions pour cabinet de toilette le devant de la maison, sous le dôme azuré du ciel. On trempait le lavabo dans un bassin à fleur de terre, et on s'inondait à grande eau Mais les cigares étaient d'odorants havanes, des *puros* de qualité supérieure, que l'on puisait sans façon dans des boîtes ouvertes tout le jour; les hamacs, venus de Panama, étaient doux et bien suspendus; le ciel serein et sans nuages; la compagnie pleine d'entrain; c'était assez pour me laisser un doux souvenir de mon passage à Grass-Valley.

Je quittai un jour ce charmant endroit, pour aller visiter Nevada, capitale du comté. Elle n'est éloignée de Grass-Valley que de quelques milles, que l'on parcourt en voiture en moins d'une heure. Je retrouvai à Nevada une maison de jeu, jadis fameuse, et tenue par une Française. C'est un reste de ces anciens tripots, si nombreux aux beaux jours de la primitive Californie. L'ardeur des joueurs avait bien diminué: ce n'étaient plus des monceaux de pépites qui formaient les enjeux, et le revolver, que le croupier tenait naguère à côté de lui, avait disparu du tapis vert.

Dans les environs de Nevada était employée, sur les placers, la méthode dite hydraulique, que j'avais vue aussi en usage sur les bords de la Merced et à Knight's-ferry, mais sur une moins grande échelle. C'est à Nevada que cette méthode a été imaginée, et c'est là qu'il faut encore aller l'étudier. Au moyen d'un jet d'eau violent, à très-haute pression, et qu'un mineur projette devant

LA VIE DU MINEUR CALIFORNIEN. — Dessin de Chassevent d'après une gravure californienne.



Départ pour les placers.



Le voyage.



Le ménage dans la cabane.



La récréation.



Le campement dans la forêt.



La vente des pépites.

lui, par le moyen d'un tube comme celui des lances à incendie, on démolit des montagnes entières. Les terres, les graviers, les rocs eux-mêmes s'éboulent avec fracas, et les laveurs doivent agir avec prudence s'ils ne veulent être engloutis sous les décombres. Les terres, ainsi désagrégées, sont jetées dans un canal de même forme que les sluices, mais de dimensions beaucoup plus grandes et qu'on nomme un *flume*. On parvient de la sorte à traiter avantageusement les terres les plus pauvres, où l'or même ne trahit point sa présence. Le lavage à grande eau dans le flume, et le mercure que l'on dispose sur le fond dans des godets, s'éparent l'or et le retiennent mieux que ne sauraient le faire les mécanismes les plus compliqués (voy. p. 37).

Nevada doit à ses nombreux placers son importance et ses progrès. C'est une ville de 5 à 6000 habitants, aussi bien bâtie que Grass-Valley, et où l'on rencontre de beaux hôtels, de vastes magasins, des églises d'une élégante architecture.

Un dimanche matin des premiers jours d'octobre, je quittai Grass-Valley pour me rendre à Marysville. Le dimanche est un jour férié en Californie. On ne voyage pas ce jour-là. Les *stages*, les steamers chôment invariablement; mais il paraît que l'interdiction ne s'étend pas jusqu'à Grass-Valley. Le *wagon* qui devait me porter jusqu'à Marysville, sauf à se transformer en *stage* quand la route serait devenue moins accidentée, ne fit aucune difficulté de me recevoir, et nous partîmes au grand galop des chevaux. Les cahots que j'eus à supporter, les secousses terribles qui vinrent ébranler mes côtés dépassèrent tout ce que j'avais eu à subir jusque-là dans ce genre de supplice. Était-ce la Providence courroucée qui voulait me punir ainsi d'oser voyager un dimanche? Je l'ignore; mais je sais bien que je fus un instant sur le point d'abandonner ce véhicule maudit. « Y en a-t-il encore pour longtemps de cette route de démons? » criai-je au postillon par la portière. Assis imperturbablement sur son siége, et conduisant ses deux bucéphales d'une main ferme et assurée, il me regarda d'un œil d'étonnement : « *Bye and bye*, » me répondit-il, « peu à peu tout ira mieux. » Le *bye and bye* se faisant attendre trop longtemps à mon gré, je vis l'instant où j'allais quitter la partie. Je voulais remettre mes bagages à un charretier de la route, louer une mule ou un cheval, et m'en aller ainsi à Marysville. Je tins bon par entêtement. Il faillit m'en arriver mal, car non-seulement j'étais en proie à un malaise pénible, mais encore nous manquâmes verser. La déclivité de la route devint si prononcée en un endroit, que tout le wagon pencha d'un côté : « *Never mind!* » dirent trois Yankees mes voisins, « qu'à cela ne tienne! » Ils sortirent de la voiture, s'attachèrent à ses flancs, et pesant tous d'un même côté, rétablirent l'équilibre. Des faits de ce genre sont assez fréquents sur les routes de Californie. L'usage du *self-government* habitue le citoyen à ne compter que sur lui-même, et jamais il ne se trouve embarrassé.

Vers midi, nous arrivâmes à une station où était préparé le dîner. Devant la porte attendait un vrai *stage*, une diligence suspendue. Quatre chevaux attelés piaffaient d'impatience et ne demandaient qu'à marcher. Je respirai plus librement; je compris que mon supplice était fini.

Je montai prestement en voiture après le dîner, et nous partîmes au galop. Le pays présentait un coup d'œil des plus pittoresques. Nous traversâmes la Yuba dont les placers étaient, comme aux premiers temps, toujours très-activement exploités. A chaque instant, nous passions sous des lignes de canaux, qui apportaient l'eau aux travailleurs, souvent de très-loin.



Lavage au « flume. » — Dessin de Chassevent d'après une gravure californienne.

En un endroit deux lignes rivales suivaient la même direction, sans autre différence que celle du niveau. Les travaux les plus gigantesques : des ponts suspendus surprenants de hardiesse, des aqueducs d'une immense portée et soutenus en l'air comme par enchantement, se présentaient à nous presque à chaque pas. Tous ces canaux avaient leur prise sur des cours d'eau de la contrée; quelques-uns allaient chercher l'eau à plus de vingt et trente lieues. Ces travaux hydrauliques sont les plus surprenants de la Californie, et l'on compte jusqu'à trois mille lieues de développement de canaux dans tout l'État. Nulle part, mieux que dans le comté de Yuba que je traversais, ces constructions n'apparaissent dans tout leur grandiose. Les bras et l'argent des mineurs ont tout fait, et si beaucoup d'entre eux ont, dans le principe surtout, réalisé de grandes fortunes, ils les ont certainement bien méritées.

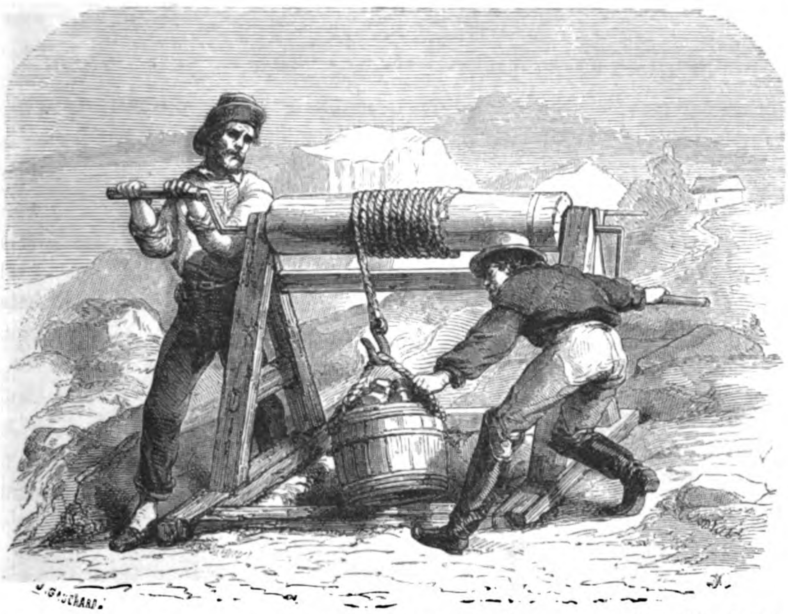
Je ferai grâce au lecteur des autres détails de mon voyage, et je le conduirai tout d'un trait à Marysville, où nous arrivâmes vers six heures du soir.

La diligence me descendit devant l'hôtel *Western-house*, où je m'empressai de demander une chambre avant

d'aller dîner. Je mis, tant bien que mal, un peu d'ordre dans ma toilette ; et pour me reposer des secousses et des fatigues d'une aussi chaude journée, je m'appuyai un instant sur mon balcon.

Le spectacle était saisissant. Une plaine verdoyante s'étendait jusqu'aux limites de l'horizon. Au loin apparaissaient des fermes dressant çà et là la façade blanche de leurs maisons ; plus près, des cottages élégants, qui formaient comme le faubourg de la ville. Le soleil était sur son déclin; son globe de feu disparaissait lentement derrière ces trois pitons isolés qui se dressent comme trois géants au milieu de la plaine de Marysville, et qu'on nomme les *Buttes*.

Marysville est la ville la plus jolie et la plus coquette que j'aie vue en Californie. Située au confluent des rivières Feather et Yuba, elle y déroule gracieusement ses larges rues et ses édifices somptueux. Une partie des maisons est bâtie en briques, et ne le cède en rien pour l'élégance, le luxe et le confort, aux maisons de San Francisco et de Sacramento. Marysville doit à sa situation exceptionnelle d'être un lieu de grand entrepôt et d'important commerce, et dessert, comme Sacramento, la plupart des mines du nord. Elle renferme au moins quinze mille habitants, et ses environs sont assurément le jardin de la Californie.



Extraction du minerai par un puits.—Dessin de Chassevent d'après une gravure californienne.

Le soir de mon arrivée, comme je me promenais dans les rues de la ville, je fus témoin d'une lutte au pugilat. Deux Américains s'étaient pris de querelle, et boxaient de leur mieux. Chaque adversaire visait à pocher l'œil de son voisin, ou à lui démonter la mâchoire. Un cercle nombreux, entourant les combattants, les excitait du geste et de la voix. Nul ne cherchait à les séparer, pas même un policeman, spectateur comme les autres, et qui semblait juger des coups. Malheur à celui des assistants qui, mû par un trop vif sentiment d'humanité, eût cherché à s'interposer ! Les deux adversaires échangeaient à l'envi de vigoureux coups de poing, au bruit desquels se mêlaient des sons entrecoupés qui n'arrivaient que difficilement à mon oreille. Enfin un des champions tomba, baigné dans son sang. Le policeman aida à le transporter chez lui, et le rôle de l'impassible agent de la force publique ne parut commencer qu'à ce moment.

VI

RETOUR A SAN FRANCISCO. — LES VILLES DU LITTORAL.

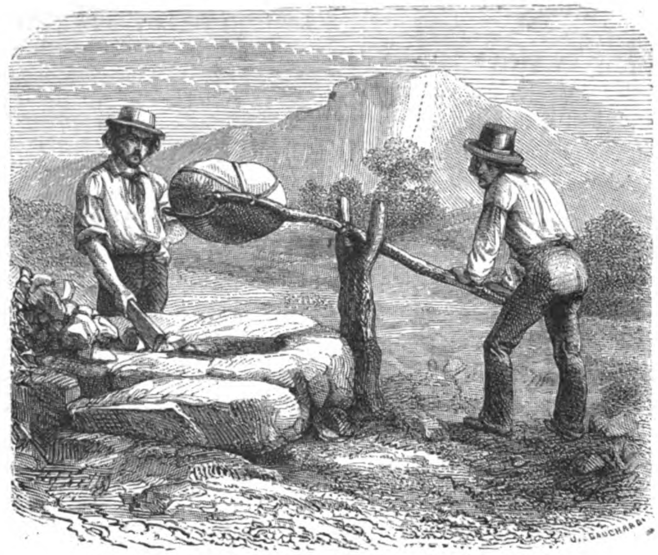
La rivière Feather. — Le capitaine Sutter. — Encore San Francisco. — Le théâtre français. — Les *negroes*. — Drames chinois. — Le cirque. — Victoria et Albert. — Le *Music Hall*. — Cafés chantants et dansants. — Réception du général Scott à San Francisco. — Les villes littorales du sud : Monterey, Santa Barbara, San Pedro et Los Angeles, San Diego. — Le littoral du nord. — Avenir de la Californie.

Je quittai Marysville le matin avec l'aube, sur le steamer de Sacramento. Les eaux de Feather-River ou de la Plume, comme l'ont nommée les Français, étaient basses, car depuis six mois il n'était pas tombé une seule goutte de pluie. En outre, tous les mineurs de la Yuba déversaient le produit de leurs lavages dans la rivière Feather, et elle charriait, avec une eau jaunâtre, un limon boueux qui exhaussait sans cesse le fond.

Tous ces inconvénients rendaient la navigation difficile. Notre bateau, presque plat, ne jaugeait qu'un très-faible tirant d'eau. Assis à l'avant, et monté sur une cahute élevée, d'où il dominait la rivière, le timonier était à la barre, mesurant de l'œil le sillon à tracer. Souvent un banc de sable se montrait au-dessus de l'eau, dont par moments aussi la surface ridée annonçait un écueil à peine caché. La ligne à suivre était mathématique, une déviation de quelques pieds à droite ou à gauche nous eût immédiatement ensablés. Nous suivions le fil de l'eau avec un soin dont on n'a pas d'idée, et le capitaine comme le timonier rivalisaient de sollicitude. Et cependant il est de mode en France de citer l'aventureuse folie des matelots américains, le peu de soins qu'on prend dans la navigation à vapeur aux États-Unis, et l'imprudence dont les mécaniciens font preuve sur les chemins de fer. Tout cela parce que deux capitaines ivres auront voulu lutter de vitesse sur le Mississipi, ou qu'une chaudière aura fait explosion, ou qu'un wagon aura déraillé, comme si de pareils faits n'avaient pas lieu aussi chez nous, et ne devaient pas se reproduire plus souvent chez les Américains qui ont, à eux seuls, autant de bateaux à vapeur, de machines, de chemins de fer que toute l'Europe réunie, et dont les journaux, que rien ne limite dans leur liberté de tout dire, publient immédiatement le moindre accident.

J'ai beaucoup voyagé aux États-Unis, en diligence, en chemin de fer et en bateau à vapeur. Toujours j'y ai vu prendre tous les ménagements que comportait la saine prudence, et ces ménagements rentrent d'ailleurs dans le caractère éminemment froid et pratique des Yankees. Jamais je n'ai eu à souffrir d'aucun accident, pas même dans mon voyage sur le Feather-River.

Cette navigation fut à la fois des plus heureuses et des plus attrayantes. Les rives basses le long desquelles nous avancions me rappelaient les bords pittoresques de la Saône. De grands arbres masquaient la vue, et souvent par une échappée apparaissaient de plantureuses campagnes. Par moments, une vache qui venait boire au bord de l'eau, s'enfuyait épouvantée, en voyant s'avancer le navire, qui vomissait avec fracas la fumée et la vapeur par l'ouverture de ses cheminées.



Le broyage du minerai par la vieille méthode mexicaine.

C'est sur les bords de la rivière Feather qu'est aujourd'hui établi le capitaine Sutter, le général, comme l'appellent les Américains. Il a fondé une grande ferme dans le comté qui porte son nom. Ce vétéran des pionniers californiens a très-peu profité d'une découverte dont il a été pour ainsi dire le premier auteur. Presque chassé des terrains sur lesquels s'est bâti Sacramento, terrains qui lui appartenaient, il s'est vu aussi dépouillé des placers situés aux alentours de son fort. Il a voulu bâtir sur leur emplacement une ville à laquelle il a donné son nom. Mais Sutterville, aujourd'hui en ruine, a été abandonnée pour Sacramento. Bref, quoique riche, le vieux capitaine n'a point profité comme il le méritait de la découverte de l'or, et il est allé oublier les injustices des hommes dans sa ferme sur les bords de la Plume. Ce rôle de soldat laboureur convient mieux à son caractère élevé; il a laissé aux mineurs les champs d'or qui ne nourrissent personne, pour les champs de blé qui font vivre les humains.

Arrivés sans encombre à Sacramento, en six heures de navigation, nous n'eûmes que le temps de passer de notre vapeur sur le steamer *Antilope*, qui m'avait déjà amené dans la capitale de la Californie. Nous redescendîmes le Sacramento avec la même sécurité et le même agrément que nous avions descendu la Plume; nous entrâmes ensuite dans la baie, et le soir, à minuit, je frappai à l'*International hotel*, à San Francisco, ayant fait en bateau à vapeur, et en moins de dix-huit heures, près de quatre-vingts lieues.



Méthode chilienne. — D'après une gravure californienne.

Je restai quelques jours à San Francisco, et je passai une grande partie de mes soirées au théâtre. L'Opéra italien et les théâtres anglais avaient fermé leurs portes, mais le théâtre français donnait alors en représentation une série de drames, de vaudevilles et même d'opérettes. Là venaient s'égayer nos compatriotes, auxquels l'éloignement de la porte Saint-Martin, du Palais-Royal ou des Bouffes ne permettait pas de se satisfaire autrement. Le théâtre des *negroes* ou des *minstrels* (ménétriers) était aussi très-visité. On sait que ce genre de représentations est en grande vogue dans tous les États-Unis. Des musiciens, barbouillés de noir, chantent sur un rhythme plaintif

et en s'accompagnant d'instruments de forme spéciale, des chansons imitées de celles des nègres. Les chants sont entremêlés de divertissements comiques, de danses d'un genre particulier, enfin, de scènes grotesques assez bien jouées, et où le nègre marron, vêtu de défroques, couvert d'un chapeau bosselé, et portant aux jambes des bottes éculées et dépareillées, excite toujours les rires frénétiques de la salle. Les pauvres nègres sont seul exclus du spectacle, et jamais injustice n'a présenté un caractère d'égoïsme plus honteux.

Le théâtre chinois donne aussi par moments des représentations, et les acteurs arrivent souvent en droite ligne de Pékin. Ils jouent des drames d'une longueur démesurée, des comédies mêlées de chants barbares, accompagnés d'une musique plus discordante encore. Parfois aussi ce sont des scènes du cérémonial de la cour

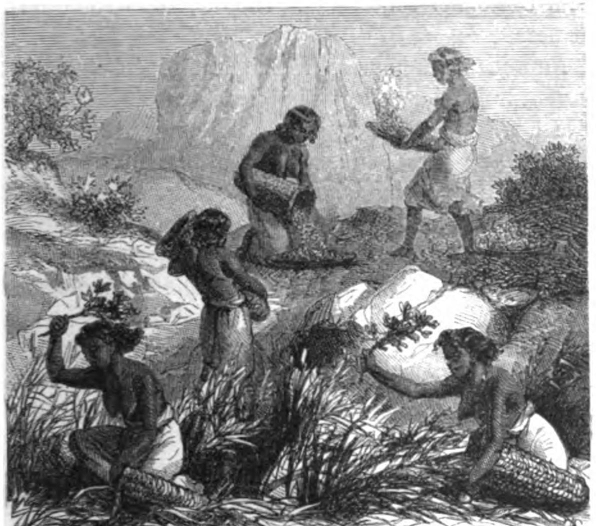
LA VIE DES INDIENS. — Dessin de Chassevent d'après une gravure californienne.



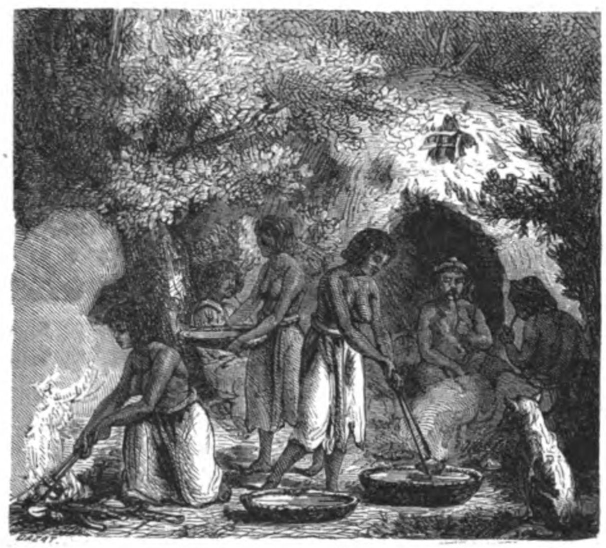
La cueillette des glands



La caravane.



La récolte du maïs.



La cahute et la cuisine.

du Céleste Empire qui font tous les frais des représentations. Les costumes des acteurs sont alors d'une richesse et d'un luxe qu'aucune autre nation ne saurait égaler. Enfin, un cirque, où passent d'assez bonnes troupes de clowns et d'écuyers, complète le bilan des diverses représentations théâtrales dont on peut jouir à San Francisco.

Quelquefois aussi on y offre au public des exhibitions de bêtes curieuses, et il y a même une ménagerie d'animaux vivants très-bien composée. En 1859 et 1860, deux éléphants savants, sous les noms irrévérencieux de *Victoria* et *Albert*, ont fait les délices du public californien, et ont parcouru tout le pays. Victoria est morte depuis, et on l'a religieusement empaillée pour la déposer dans la ménagerie. Albert se montre inconsolable, et menace d'aller rejoindre sa fidèle et tendre compagne. C'est au moins ce que nous annonçaient, il y a quelques mois, les journaux du Pacifique.

En dehors des théâtres, il existe à San Francisco des

lieux de représentations diverses, entre autres des salles de concert. La nouvelle salle ou *Music-hall* est la mieux fréquentée; elle peut contenir jusqu'à deux mille auditeurs, et la disposition particulière du lieu ainsi que l'éclairage ont été combinés de manière à faire ressortir dans tout son éclat la toilette des dames.

Pour la population de bas étage, des buvettes et des cafés où l'on danse et l'on chante, ouvrent tous les soirs leurs salles basses et enfumées. Les mineurs et les marins fréquentent ces établissements avec une assiduité exemplaire.

Pendant que je me livrais, à San Francisco, à ces attrayantes distractions, je fus spectateur d'une réception officielle qui témoigne trop bien de la simplicité des mœurs publiques chez les Américains pour que je n'en fasse pas le récit. C'était à propos du différend existant entre le cabinet de Washington et celui de Saint-James, pour la possession de l'île San Juan. Le général Scott avait été envoyé de Washington, comme arbitre, au nom des États-Unis.

Scott n'était plus de la première jeunesse. Ses quatre-vingts ans passés et ses titres à l'estime publique en faisaient un père conscrit aussi vénérable que glorieux. Aux États-Unis, où l'égalité règne en souveraine, on évite l'éclat et le décorum, et c'est avec un seul aide de camp que Scott, ministre plénipotentiaire de la plus grande puissance du nouveau monde vis-à-vis l'une des plus grandes de l'ancien, s'était embarqué sur le vapeur public à son départ de New-York. En compagnie de tous les autres passagers il touche à Aspinwall, traverse avec eux l'isthme de Panama en chemin de fer, avec eux se rembarque sur le Pacifique, et tous ensemble arrivent ainsi à San Francisco le matin d'un beau dimanche d'octobre. Pour Scott le steamer n'a pas fait un tour de roue plus vite, le piston de la machine à vapeur n'a pas donné un coup de plus par minute.

Afin de ne pas troubler le service divin qu'on célèbre à terre, le général, qui a déjà rempli à bord ses devoirs religieux, attend pour descendre que l'heure des offices soit passée. Alors seulement il débarque. Quelques vieux vétérans de la guerre du Mexique, quelques compagnies de gardes nationaux vont le recevoir sans éclat. Le canon seul a signalé son arrivée et une musique militaire célèbre sa venue. C'est à peine si un simulacre de revue a lieu. Le général ému reconnait ses compagnons d'armes parmi quelques invalides. Au milieu des hussards noirs, des chevau-légers, des fusiliers californiens, il trouve une jeunesse ardente, toute prête à marcher sous ses ordres au premier signal, si la patrie est en danger. Ces soldats à favoris et à faux cols savent manier le mousquet, et cela suffit. A côté d'eux sont rangés les gardes françaises, commandés par d'anciens troupiers de nos guerres d'Afrique. Tout le monde s'est porté au-devant de Scott, et personne n'a voulu manquer à l'appel.

La revue terminée, le général monte en voiture. Le modeste véhicule, peut-être loué sur place, est traîné par deux chevaux dépareillés, et le cocher est plus que simplement vêtu. A côté de l'illustre envoyé, que son âge seul signale à l'attention publique, et qui ne porte aucune décoration, aucun uniforme chamarré d'or et de broderies, s'assied l'un des premiers fonctionnaires du pays, d'une tenue non moins bourgeoise. C'est dans ce démocratique équipage que l'on se met à parcourir la ville. Dans la rue principale, la belle rue de Montgomery, le général passe au-dessous d'un arc de triomphe d'un style des plus primitifs : on l'a jeté, la veille même, de la fenêtre d'une maison à l'autre maison vis-à-vis. Autour de cet arc sont entrelacées quelques guirlandes avec le titre des victoires remportées par le vénérable guerrier. Les noms mexicains et indiens qu'on lit autour du cintre indiquent suffisamment quels ont été les ennemis battus. L'arc de triomphe et les coups de canon, voilà tout le luxe officiel déployé; encore est-il possible que l'élan spontané des citoyens, que l'on respecte toujours en Amérique, ait seul fait, dans les deux cas, tous les frais de la réception.

Le cortége continuant sa marche, quelques gardes nationaux viennent s'y joindre à cheval ou à pied. Dans le nombre je reconnais des Français justifiant, sous le ciel californien, l'amour de notre nation pour l'éclat des fêtes publiques. En tête marchent les sapeurs, dont plusieurs ont oublié leur barbe, et avec eux la musique, qui fait entendre ses réjouissantes fanfares. Appelés par le bruit, plusieurs citoyens de bonne volonté viennent grossir le cortége, sans façon et sans qu'on les en empêche. Je les vois encore : il y en a en paletot ou en blouse, en veste ou en habit. Ils marchent avec dignité et presque avec orgueil, et leur figure rayonne de joie. Enfin, comme pour couronner cette fête de famille, aucun policeman ne paraît.

Au milieu des hourras frénétiques, répétés à chaque instant trois fois, suivant l'habitude américaine, on arrive à l'hôtel où le général a fait retenir ses appartements. Dans le parcours, le vieux soldat salue galamment le public, surtout les dames aux fenêtres, et montre à la foule sa tête blanche et son visage serein.

Quelques jours après, Scott partait pour San Juan par le vapeur postal. Apportant un grand esprit de calme et de conciliation dans une affaire déjà singulièrement envenimée, il n'eut qu'à paraître pour pacifier le différend, et fixer les conditions d'un accord avec le représentant anglais. Par le retour du vapeur il rentra à San Francisco.

L'infatigable vieillard avait fait en mer près de trois mille lieues pour remplir sa mission. Il en fit presque autant pour s'en retourner à Washington plus modestement qu'il n'était venu, et tout fut dit.

Un peuple chez lequel existe une pareille simplicité de mœurs est un peuple sérieux, et ne doit-on pas l'admirer malgré les défauts qu'on lui reproche?

....Jusqu'ici j'ai promené le lecteur de San Francisco dans les comtés du sud et du nord de la Californie; il me reste à décrire les villes du littoral. Je le ferai d'une manière rapide, fidèle à ce conseil du poëte que « loin d'épuiser une matière, il n'en faut cueillir que la fleur. » Si donc on veut bien m'accompagner dans cette dernière

pérégrination, nous monterons d'abord sur le vapeur qui fait le voyage de la côte méridionale.

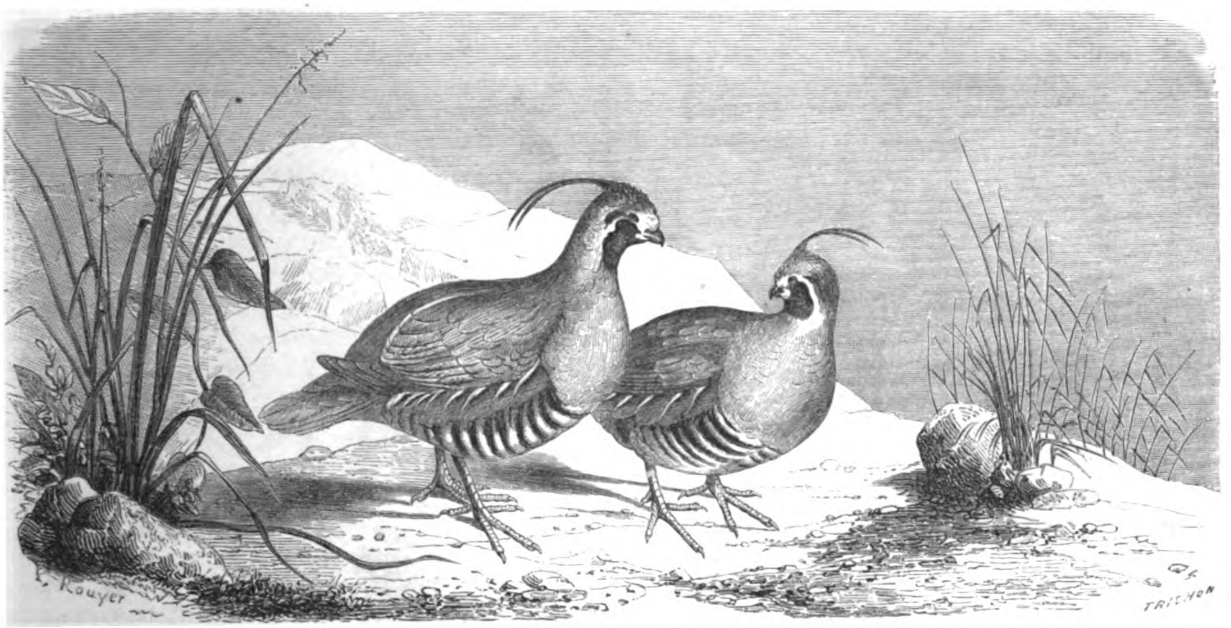
A 90 milles marins de San Francisco, nous abordons à Monterey, au fond d'une admirable baie que fréquentent les baleiniers. Monterey était déjà un port assez commerçant avant la découverte de l'or, quand San Francisco n'existait pas encore. Il était sous la domination mexicaine, et il a été un moment, sous les Américains, la capitale de la Californie.

C'est à Monterey que se réunit en 1839 la Convention ou Assemblée nationale, qui dota le nouvel État de sa constitution.

Monterey a beaucoup perdu de son importance depuis les étonnants progrès de San Francisco. Il n'en reste pas moins situé dans une position très-heureuse, et la vue de la ville est des plus pittoresques, surtout dans la saison printanière. Les collines qui l'entourent se couvrent alors de gazons et de fleurs, et, à l'horizon, des montagnes élevées, couronnées de noirs sapins, terminent agréablement ce charmant paysage maritime.

Limitrophe avec le comté de Monterey est celui de Santa Clara, où sont situées les fameuses mines de mercure de New-Almaden, les plus riches du globe. Dans le même comté il faut visiter San José sa capitale, et ses vertes campagnes, ainsi que Santa Clara, qui par ses établissements littéraires et scientifiques a mérité le nom d'Athènes du Pacifique. Les missions de Santa Clara et de San José étaient, avec celle de San Francisco, les lieux de délices des pères franciscains. Ils ont dans tous ces endroits cultivé le sol avec amour, et deviné les premiers l'inépuisable fécondité de la terre en Californie. C'est aussi autour de ces missions que se rassemblaient de préférence les Indiens catéchisés.

De Monterey le vapeur nous mène à Santa Barbara, autre port qui par son nom espagnol trahit son origine mexicaine. Ici la vue qu'on a de la mer est véritablement



Callius de montagnes (callipepla ou lophortyx). — Dessin de Rouyer d'après une gravure.

imposante par les hautes montagnes de granit qui ferment la perspective. La ville est dans une délicieuse vallée. Elle garde encore beaucoup de son cachet hispano-américain. Une partie de ses maisons sont en *adobe* (lattes et terres) et en brique crue. Leurs toits sont recouverts de tuiles. L'apparence vénérable de ces anciennes habitations contraste singulièrement avec les édifices américains, presque tous en bois et pour la plupart fort coquettement et élégamment disposés.

Santa Barbara a peut-être moins perdu que Monterey de son ancienne importance, et elle est restée, comme sous les Espagnols, le principal centre des tanneries californiennes. Les cuirs et les peaux qui en proviennent sont toujours fort renommés. A quelques milles de Santa Barbara est une ancienne mission de pères franciscains.

Si nous continuons notre course en steamer, nous jetterons l'ancre, à 300 milles de San Francisco, dans la rade de San Pedro. Ce lieu est de peu de renom, mais dans son voisinage est situé Los Angeles, fondé aussi par les Espagnols. C'est aujourd'hui la ville la plus importante des comtés du sud, et très-certainement la cité la plus agricole de toute la Californie. Dans ses plantureuses campagnes bien arrosées et sous une heureuse latitude (34 degrés N.), elle nous offre toutes les productions des climats chauds et tempérés. Elle est surtout réputée par ses riches vignobles. Ce sont deux Français de Bordeaux, MM. Sainsevin et Vigne (deux noms de favorable augure), qui ont les premiers planté, bien avant 1848, les premiers ceps de Los Angeles.

A une journée de Los Angeles est la vallée de San Bernardino, où les Mormons, à la fois fermiers et missionnaires, se sont depuis longtemps établis, mais sans grand succès religieux.

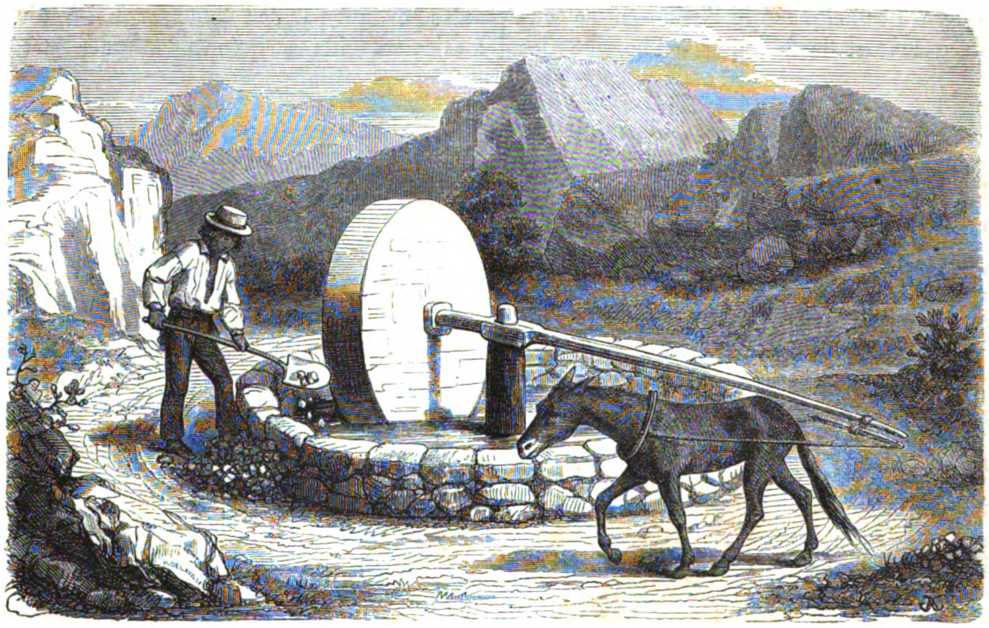
Le port de San Diégo, à l'extrême limite sud de la Californie, ne nous offrant rien d'intéressant à signaler, retournons à San Francisco, et, sur le steamer qui côtoie

le littoral du nord, faisons notre dernière excursion maritime.

En entrant dans le Pacifique et remontant vers le nord, nous rencontrons la baie de sir Francis Drake, un flibustier anglais jadis fameux. Nous apercevons ensuite les ruines d'un établissement que les Russes avaient élevé à l'époque où ils faisaient avec les Indiens et les trappeurs de ces contrées le commerce des fourrures, époque déjà éloignée où la Californie du Nord n'appartenait au Mexique que de nom. Après avoir doublé le cap Mendocino, nous entrons dans la baie de Humboldt, le seul point vraiment intéressant à visiter sur la côte septentrionale de l'État californien. Une dizaine de scieries à vapeur y travaillent nuit et jour à débiter pour l'exportation les bois des forêts voisines. Ce sont surtout ces magnifiques sapins blancs et rouges si estimés dans tout le Pacifique, et qui s'expédient même jusqu'en Australie et en Chine.

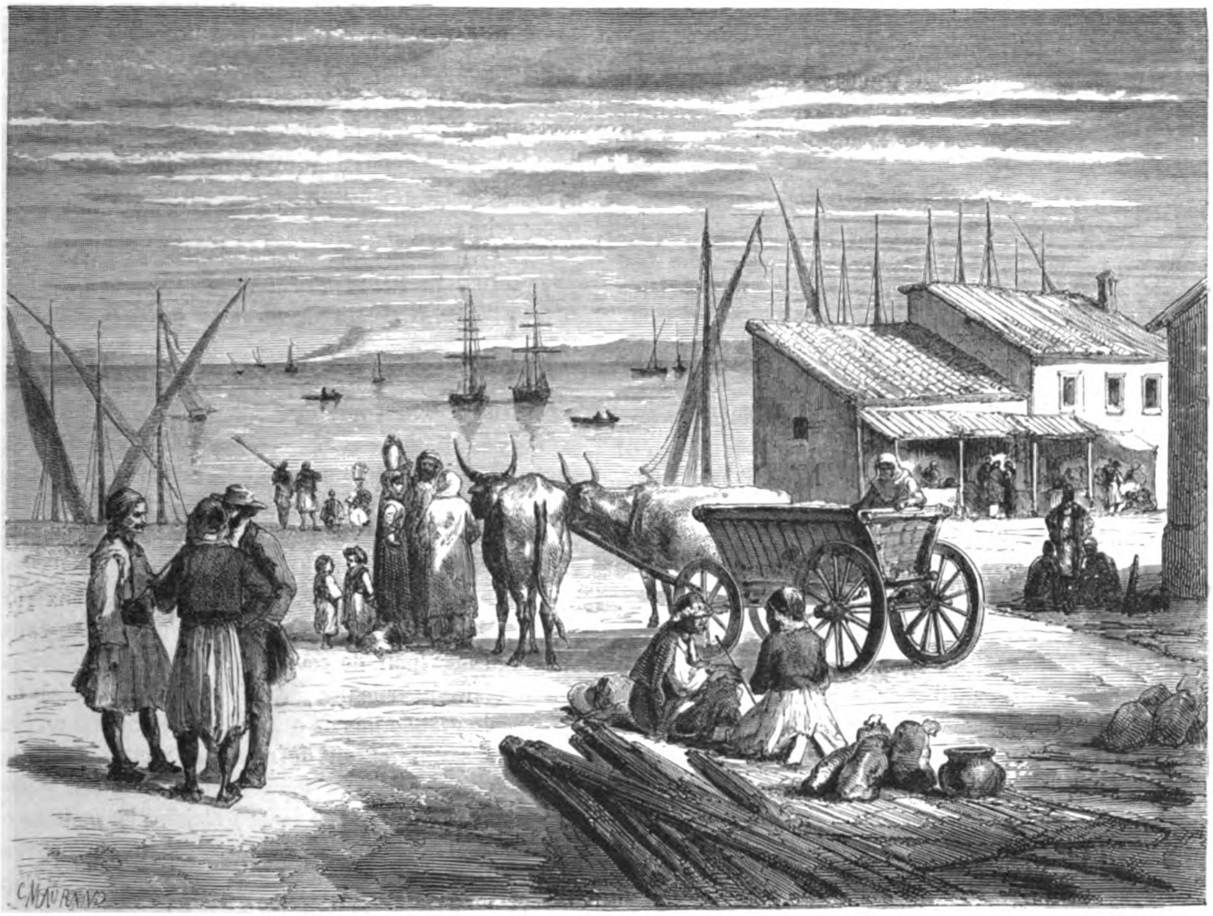
Non loin de *Humboldt-Bay* est situé le port de Trinitad, et, à la limite du nord de l'Etat, le port de *Crescent-City*, auquel l'exploitation des placers du rivage donna une certaine importance en 1852. Mais cette ville n'a de curieux que son origine même, et les environs sont encore habités par les Indiens. Le lecteur, en se reportant aux pages 41 et 45, peut comparer *de visu* les traits principaux de leur existence avec ceux de la vie du mineur.

J'ai décrit, tel que je l'ai vu, l'État de Californie, et je ne sais si la plupart de mes lecteurs conservent toujours contre ce pays les mêmes préjugés fâcheux qu'ils devaient avoir avant de commencer à me lire. Pour moi, quand je quittai cette heureuse contrée, ce ne fut pas sans un vif serrement de cœur que je dis adieu à ses rivages. L'Amérique du Sud, vers laquelle je me dirigeai, ne m'a offert dans aucune de ses vieilles républiques rien qui puisse être comparé au jeune État californien. Je voudrais faire partager mon sentiment à tous mes compatriotes, car en Europe et en France surtout on est resté, au sujet de la Californie, sous le coup de la triste impression produite par les récits des premiers temps. On ignore généralement que la Californie n'a pas tardé à devenir un État modèle. Si l'émigration française ne s'y porte plus depuis longtemps, l'émigration allemande, irlandaise et surtout américaine prend toujours volontiers cette route, et chaque année la population de l'État californien s'accroît de quinze à vingt mille habitants. La Californie joue en effet, pour les Yankees, le rôle d'une véritable terre promise. Où retrouver ce climat exceptionnel, ces mines inépuisables, ces terres fécondes et plantureuses ? Des salaires encore privilégiés et même une fortune rapide y attendent l'immigrant sérieux. De faciles relations commerciales y sont ouvertes avec le monde entier ; et si d'une part la Californie donne la main aux îles anglaises et néerlandaises, à la Chine, au Japon, à tout l'archipel océanien, à toutes les colonies espagnoles du Pacifique, de l'autre elle est en communication journalière avec tous les États de l'Atlantique, du nouveau comme de l'ancien continent. Quelle situation géographique plus heureuse fut accordée à un pays naissant? quelle colonie rivale pourrait-on opposer à ce jeune et vigoureux État, qui a marqué d'une étoile de plus le drapeau constellé de l'Union?



Moulin chilien pour le traitement du minerai d'or. — Dessin de Chassevent d'après une gravure californienne.

L. SIMONIN.



Le port du Pirée. — Dessin de M. A. Proust d'après nature.

UN HIVER A ATHÈNES,

PAR M. A. PROUST.

1857-1858. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Messine au Pirée.

Le 4 novembre 1857, après un mois de séjour en Sicile, je m'embarquai à Messine sur le bateau des messageries impériales, *le Carmel* Du cap Spartivento, dernier adieu de la terre italienne, à la côte de Grèce la navigation est de quarante huit heures. Pendant ces deux jours le spectacle fut continuellement le même ; la mer roula ses vagues uniformément, sans colère, et le gréement du navire fit entendre la même plainte. Pendant ces deux jours aussi la signora Julia, prima donna du théâtre Naoum, babilla de ce babil élégant qui caresse l'esprit sans le fatiguer.

Le 6, nous arrivions en vue du cap Matapan et de l'île de Cérigo : la terre classique nous apparaissait sous la forme de rochers sombres soutenant un sol nu et sans culture. Toute simple que fût la mise en scène, ce spectacle était grand et plein d'émotions sous la lueur du couchant, qui donnait à ces falaises une teinte sanglante ; c'était bien la Grèce telle que je me la figurais, dévastée et épuisée par dix années d'une lutte héroïque, mais grand fut le désappointement autour de moi ; la signora soupira à la vue de cette Cythère si peu en harmonie avec l'idée que ses yeux, les plus beaux du monde, lui donnaient le droit de se faire du séjour de Vénus, et le visage de son Barnum se contracta piteusement.

« Un arbre ! hurlait en langue d'oc un commis voyageur, un arbre ! Voilà plus de dix ans que je *fais* l'Orient, et plus de vingt fois que je passe ici, je ne l'avais pas encore remarqué : j'en prends note. »

C'était en effet un arbre malingre et rabougri, demeuré là sans doute pour prouver, comme l'a dit le poëte, qu'alors que tout semble écroulé, il reste encore quelqu'un debout.

Le lendemain, nous entrions dans le port du Pirée à neuf heures du soir. Si près d'Athènes, il eût été pénible de passer la nuit dans ce village. Un Anglais partagea d'autant mieux cette pensée qu'un sien ami avait écrit au dos de son *Murray* : « Se défier des hôtels du Pirée. » Nous avisâmes donc dans la foule des embarcations collées aux flancs du navire un jeune homme dont la mine éveillée et le jargon mêlé de français et d'italien nous semblèrent de bon augure pour nous tirer d'embarras. En un clin d'œil il nous eut débarqués, nous et nos bagages, et installés dans une voiture, large landau décrépit, attelé de deux bêtes microscopiques.

Malgré la disproportion de la voiture et de l'attelage, la lourde machine partit à grande vitesse sur une route pavée de moellons, en soulevant un nuage épais de poussière. De bond en bond, nous arrivâmes jusqu'à un groupe de baraques faiblement éclairées. Alexandre (c'était le nom de notre cicerone) ouvrit la portière et remit un peu de symétrie dans le chargement bouleversé. Malles, sacs, jambes et bras étaient si bien mêlés que l'alliance des deux nations n'avait jamais été certes plus complète. Il nous servit un verre de raki avec un gloukoumi (pâte faite de miel et d'amandes), puis regrimpa à côté du cocher, et la course furibonde recommença. Je sentis bientôt au bruit moins sourd des roues que nous avions quitté la campagne; la voiture en effet s'arrêta, et nous vîmes apparaître, entre deux colonnes d'ordre corinthien, un individu semblable, quant au visage et à l'ampleur, à un chat de l'espèce angora. C'était le seigneur Ianni Adamopoulos, propriétaire de l'hôtel d'Orient.

« M. Dunoyer[1]? demandai-je.

— M. Dunoyer est au théâtre.

— A quel théâtre?

— Au théâtre, il n'y en a qu'un. »

Courir au théâtre, enfiler un long couloir sombre, enjamber un étage, ouvrir cinq ou six loges avant de trouver la bonne, et tomber enfin dans les bras de mon ami, fut l'affaire d'un instant. On jouait *Buondelmonte* du *Maestro Paccini*. Nous partîmes au moment où allait commencer la lutte des Guelfes et des Gibelins, et passâmes la nuit à nous questionner, lui sur Paris qu'il avait quitté depuis six mois, moi sur Athènes où je venais passer l'hiver.

Athènes. — Aspect de la ville moderne. — Le palais du roi. L'université. — Les monuments d'utilité publique. — Le pays.

Ce sont les Bavarois qui ont choisi l'emplacement de la moderne Athènes; on ne saurait les en féliciter; au lieu d'abriter la ville derrière l'Acropole du côté de la mer ils l'ont exposée au souffle rigoureux des vents du nord; au lieu d'imiter le respect d'Adrien pour la ville de Thésée, ils ont assis leurs lourdes constructions sur les ruines antiques.

Il n'est pas une palme de terre dans cette plaine de l'Attique qui n'ait sa signification. Que l'art soit venu d'Égypte ou d'Assyrie, c'est là que cette sublime expression de l'intelligence, qui fait l'homme presque l'égal de Dieu, a atteint son apogée, c'est là qu'est réellement son temple; il fallait le respecter. Je ne suis pas de ceux qui crient au meurtre chaque fois que l'activité humaine, lancée dans un nouvel ordre d'idées, renverse la création de la veille; mais dans un pays où tout était à créer, je le demande, qui forçait à placer sur ces ruines mêmes la nouvelle capitale?

Les Allemands se sont crus Athéniens parce qu'ils foulaient le sol d'Athènes, et pour donner une preuve de leur atticisme ils ont fait de suite, non loin de l'Acropole, un gros palais en marbre pentélique, indiquant exactement la distance qui sépare un artiste grec d'un architecte de Munich.

On peut aisément se figurer le plan de leur ville par un gâteau de l'Épiphanie, coupé en quatre portions à peu près égales. Les deux incisions sont les rues d'Hermès et d'Éole; la fève du gâteau est ce palais dont je viens de parler, fève qui n'a pas coûté moins de huit millions de francs à la nation. Hormis ces deux rues principales, le reste s'en va à l'aventure cahin-caha, au grand désespoir de ceux qui tiennent la disposition rectangulaire pour le *nec plus ultra* de la perfection urbaine, à la grande joie de ceux qui espèrent voir un jour la ville ensevelie surgir de colère et mettre à bas ces baraques vermoulues. Depuis quelques années le bon sens national (il faut l'en louer) éloigne les maisons de l'Acropole et construit, du côté du Lycabette, un nouveau quartier appelé *Néapolis*, qui, sur l'autre, a l'avantage d'être mieux percé, et de compter parmi ses monuments une œuvre remarquable, l'*Université*, essai heureux d'architecture polychromique, tenté par M. Hansen, architecte danois. J'engage les savants qui n'ont pu découvrir sur le Parthénon les traces visibles de bleu turquin, à voir ce monument. Ils ne se convertiront pas sans doute à la polychromie (les savants se convertissent peu), mais ils traiteront peut-être moins légèrement leurs adversaires.

Des autres édifices il y a peu de chose à dire. L'*Hospice pour les aveugles*, l'*École des orphelins*, le *Séminaire*, l'*Amalion* sont plutôt des œuvres de charité que des œuvres d'art; aussi faut-il nommer et honorer moins leurs architectes que leurs fondateurs : MM. Arsaki, Bernardaki, Sina, etc....

Du reste, parcourez la ville, vous ne trouverez pas un monument qui ne soit un témoignage de l'affection des Hellènes pour leur patrie; en revanche, vous n'en verrez aucun qui soit un gage de la sollicitude administrative. Le patriotisme des Grecs est immense et n'a d'égal que l'inertie de ceux qui ont cependant accepté la mission de les conduire dans la voie de la civilisation.

On a en réserve des sommes considérables pour la fondation d'une académie qui est à peine commencée, et d'un musée qui ne l'est pas. Pendant mon séjour on a posé la première pierre de l'école navale

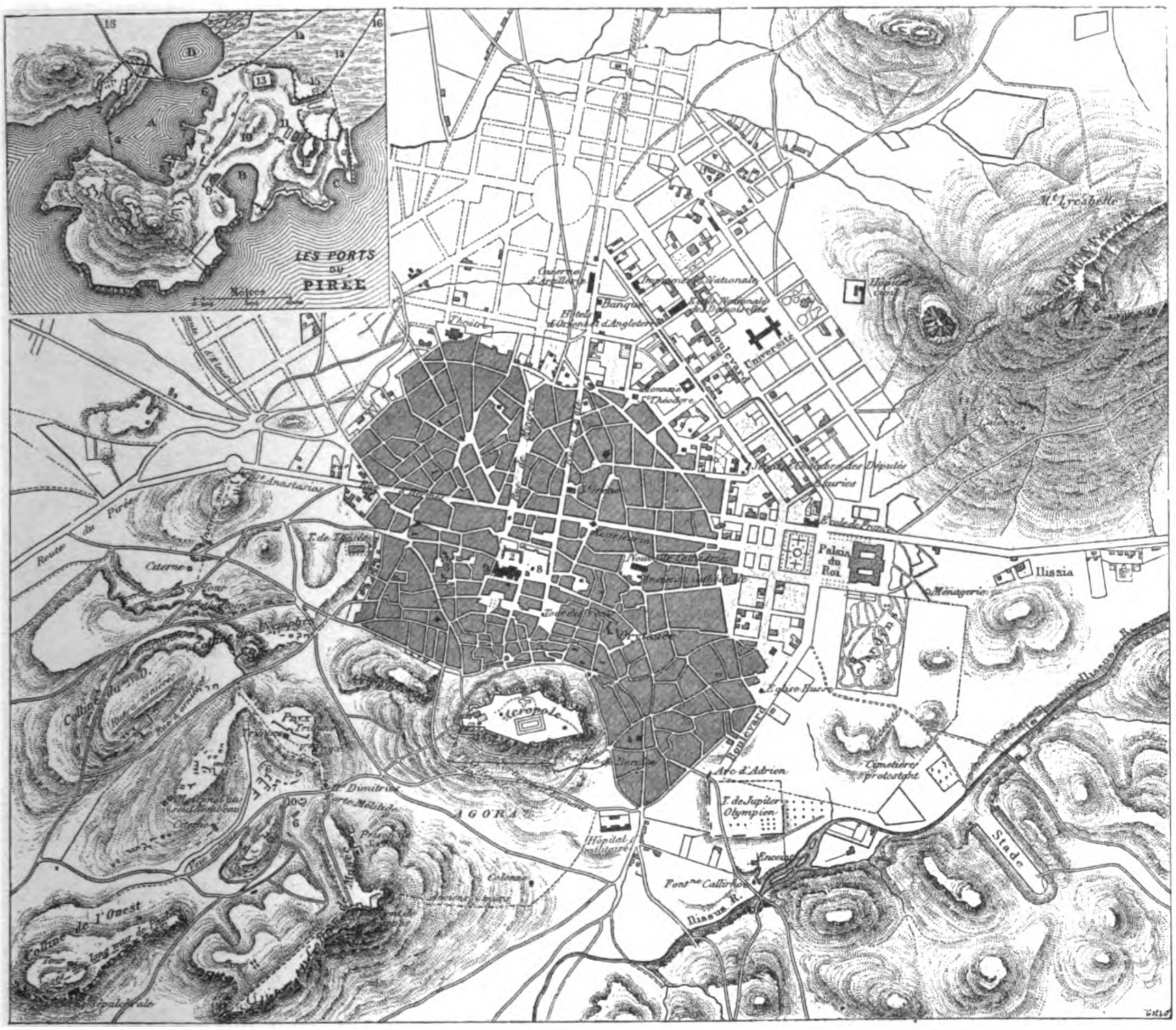
1. M. Anatole Dunoyer, fils de M. Dunoyer de l'Institut, avait fondé à Athènes un cours de littérature française et un cours d'histoire.

(le Psariote Varaki avait légué les fonds depuis 1823). Par une inspiration qui est bien à la hauteur des goûts centralisateurs du jour, on a construit l'école navale loin de la mer, au centre, c'est-à-dire à Athènes[1].

Au résumé, lorsqu'on a parcouru l'Athènes moderne en tous sens, qu'on l'a vue sous toutes les faces, du Lycabette ou des rochers de l'Aréopage, des hauteurs de l'Hymette ou de celles du Pentélique, on est forcé de conclure que cet immense village, peuplé de quarante-cinq mille âmes, est banal et sans caractère ; on ne trouve pas si niaise cette pensée de Jocrisse qui se plaignait de ne pas voir la ville à cause des maisons, et on convient que si les Grecs n'avaient beaucoup d'autres excellentes raisons de vouloir les Turcs hors de Constantinople, le désir seul de se défaire de leur capitale en serait une suffisante.

Elle est en effet, cette grosse bourgade allemande, la

PLANS D'ATHÈNES ET DU PIRÉE.



LÉGENDES DU PLAN D'ATHÈNES.

1 Porte dite de l'Agora ou tour de Minerve Archégétis.
2 Portique d'Adrien.
3 Gymnase de Ptolémée.
4 Monument chorégique de Lysicrate.
5 Rue Striée.
6 Escalier.
7 Maison des quatre tombeaux.
8 Tour de l'Horloge.
9 Caserne d'infanterie.
10 Tombeau de Cimon.

LÉGENDES DU PLAN DU PIRÉE.

A Porto Draco (le Pirée).
B Stratrotiki (Munychie).
C Porto Phanari (Phalère).
D Halæ.
1 Pointe Étonia.
2 Kophos Lunen.
3 Promontoire Alcunus.
4 Pylones qui portaient les lions de marbre.
5 Tombeau de Thémistocle.
6 Emplacement probable de Zéa et des cinq portiques.
7 Idem de l'Aphrodisium et de l'Emporium.
8 Idem du port Kantharos.
9 Ruines du théâtre piræique.
10 Temple de Zeus Soter.
11 Ruines d'un théâtre.
12 Acropole de Phalère.
13 Agora d'Hippodamus.
14 Les longs murs.
15 Monuments des soldats anglo-français.
16 Cimetières.

seule note discordante dans cet harmonieux concert de la nature. Je ne connais pour moi rien de plus parfaitement beau que cette enceinte de l'Attique aride et desséchée, semblable à un cheval de sang chez qui chaque veine et chaque muscle fait saillie. Tout d'abord cette calvitie nous étonne, nous fils de la Gaule chevelue ; mais nous ne tardons pas à trouver, dans cette sublime simplicité, un charme varié à l'infini et une saveur plus

1. On a depuis fait de cette école navale un gymnase.

délicate que celle de nos contrastes et de nos oppositions. Il faut ajouter à cette séduction linéaire le magique effet de la lumière transparente et limpide qui la fait valoir. Le ciel si pur de Naples ne peut en donner qu'une faible idée. Aucune vapeur n'atténue la franchise du dessin, même au plus loin. Ce vague qui, dans le Nord, confond le ciel avec la terre n'existe pas en Grèce; il n'y a pas de passage heurté de l'ombre à la lumière : rien qu'une teinte d'une douceur et d'une harmonie indescriptibles.

« O bienheureux enfants ! vous qui marchez dans un air pur, plein de mollesse et de clarté. »

Un soir j'étais monté avec un savant allemand sur les rochers de l'Aréopage, et de là j'admirais le soleil éclairant, même à son déclin, les moindres replis d'Égine :

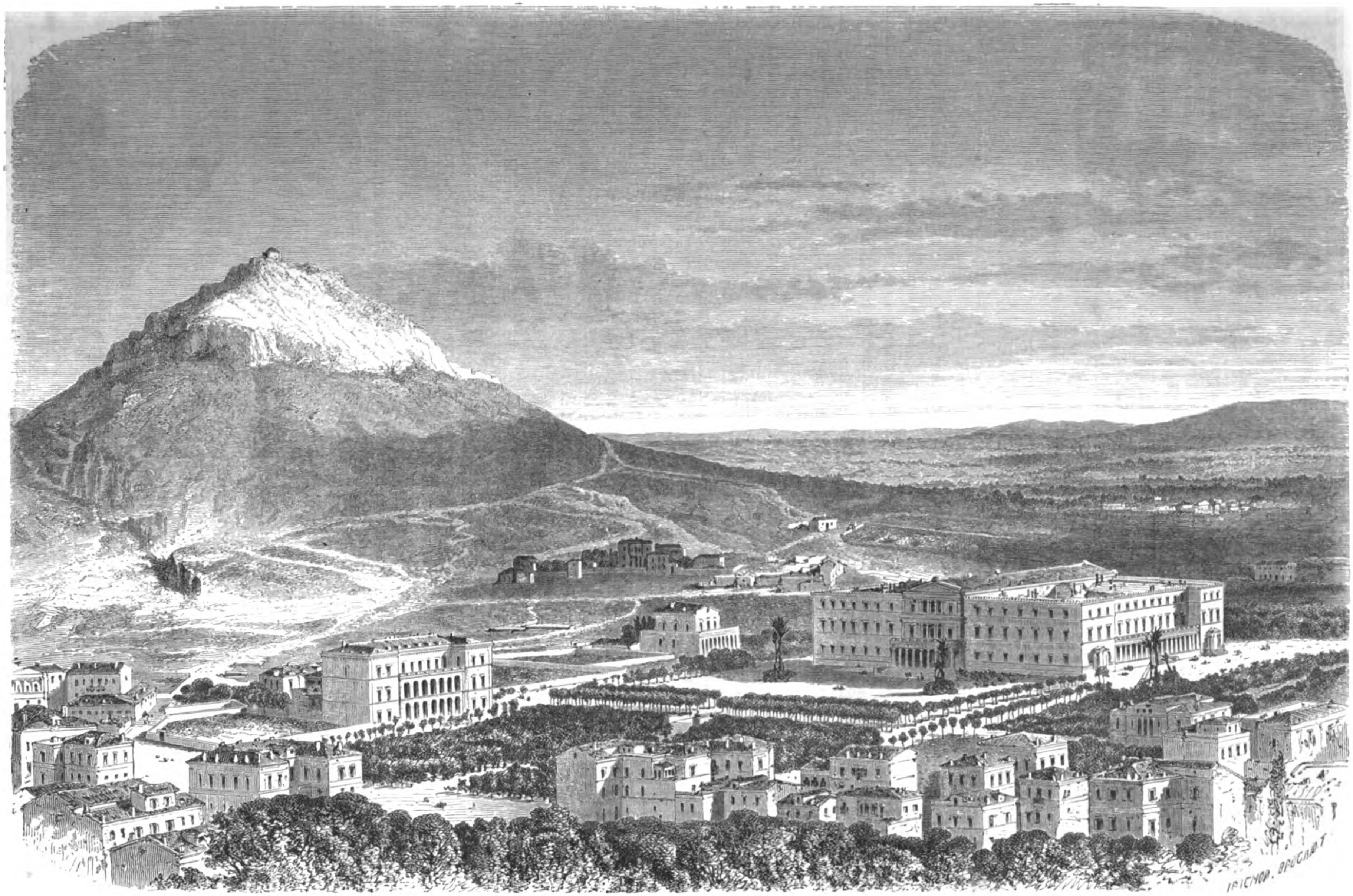
« Cette limpidité qui vous étonne, me dit mon compagnon, a une cause naturelle; la pureté de cette atmosphère n'est due qu'à l'absence de végétation, l'air dont elle se compose ne renfermant que très-peu de molécules de substances hétérogènes. Remarquez bien que les fluides élastiques.... »



Marins et paysannes de l'Attique. — Dessin de M. A. Proust.

La science est impitoyable avec sa froide analyse, et dans ce moment j'eus la velléité de précipiter le savant dans l'abîme qui s'ouvre là, profond et escarpé, mais je fus distrait de cette coupable pensée par l'admirable panorama qui se déroulait à nos pieds. La mer faisait le fond du tableau : à gauche, les flancs labourés de l'Hymette; à droite, le Corydalle; derrière nous, le double étage du Pentélique et du Parnès; aux derniers plans, enfin, les montagnes du Péloponèse, élevant leurs cimes aiguës.

Il semble que, de toutes parts, la Grèce veuille jeter un regard sur Athènes; et si tout récemment Corinthe s'est laissé choir d'un tremblement de terre, c'est que vraisemblablement l'observatoire, si maladroitement maçonné sur la colline des Nymphes, offensait au dernier point sa vue.



Vue d'une partie d'Athènes, prise du rocher de l'Acropole. Le palais du roi et l'école française. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

L'Acropole. — L'architecture grecque. — Les monuments. — La sculpture. — Le Parthénon. — L'Érechthéon. — Le temple de la Victoire Aptère. — La Pinacothèque.

Le rocher de l'Acropole domine l'Athènes moderne de presque toute sa hauteur. On a beaucoup écrit sur l'Acropole, et il y a en effet, sur cet étroit rocher, un vaste champ pour l'observation; l'ignorance la plus robuste y cède à l'émotion, et l'imagination la plus ardente sent ses aspirations plier devant ce calme du génie fort et puissant. C'est cependant d'hier seulement que la lumière s'est faite devant ce chef-d'œuvre de l'esprit humain; et c'est un géomètre, M. Pennethorne, qui a expliqué mathématiquement le secret de cette beauté tranquille qui soulevait l'enthousiasme du poëte, sans qu'il pût s'en rendre compte. M. Pennethorne a mesuré les monuments grecs et découvert que, dans cette architecture comme dans la nature, toutes les lignes obéissent à une courbe et à une inclinaison. On peut donc affirmer aujourd'hui que les monuments grecs sont faits *d'après nature*, et que de l'harmonie parfaite de leurs lignes avec les lignes environnantes est née cette plénitude de caractère qu'aucun art n'a pu atteindre. *D'après nature* n'est pas, cependant, l'expression propre : l'art grec interprète la nature et achève l'œuvre divine, c'est-à-dire qu'il n'est pas indifférent que le monument soit dans la vallée ou sur la montagne, et que le Parthénon couronne et complète le rocher de l'Acropole, tout comme le fronton de Phidias couronne et complète le Parthénon. Il faut une longue étude pour comprendre la discrète simplicité de ces combinaisons, tant le résultat en semble naïf et facile.

On ne peut se faire aucune idée de l'art grec par les modèles que nous lui avons empruntés, pour plusieurs raisons : la première est que nous avons négligé cette essentielle mise en scène; la seconde est que nous n'avons pas assez pris garde au mode de construction.

Le passage qui vous introduit dans l'enceinte murée de l'Acropole traverse deux voûtes sombres et débouche sur le palier des Propylées. Après quelques marches, vous êtes sur le plateau supérieur; là s'élève le Parthénon.

Le temple présente son flanc éventré par la bombe tant de fois maudite du Génois Morosini, et découpe sur le ciel sa silhouette démantelée par lord Elgin. Malgré ces dévastations successives, malgré les mutilations qu'y ont faites les cultes chrétiens et musulmans, le colosse est encore debout, avec le plus grand nombre de ses colonnes doriques, largement assises, et les murs presque complets de l'opisthodome et du pronaos. Du côté de la façade, à quelques blessures près, on le croirait entier.

Tout à côté, à gauche, est l'Érechthéon, qui contenait les deux temples de Minerve Poliade et de Pandrose. Ce double édifice, chef-d'œuvre de l'ordonnance ionique, renfermait le flot et l'olivier sacré. Il fut converti, sous les empereurs, en église chrétienne, et servit sous les Turcs de harem. En 1846, la France l'a fait relever, et l'Angleterre y a remplacé par un moulage la cariatide qu'elle y avait dérobée. Au sujet de cet enlèvement, Buchon raconte l'anecdote suivante : « Les six cariatides qui portent l'entablement passaient, dans les croyances populaires, pour des êtres surnaturels. Après que l'une d'elles eut été arrachée de son socle, un sentiment d'indignation se manifesta dans le peuple; on ne crut pas prudent d'enlever les autres pendant le jour, et on attendit la nuit. Au moment où les Turcs, chargés de la tâche, s'approchèrent du temple, le vent fit entendre un gémissement prolongé; les Turcs crurent entendre la voix des statues et s'enfuirent effrayés, sans qu'on pût les décider à achever l'œuvre de destruction. »

Pour la description de ce monument, qui a soulevé bien des discussions archéologiques, je renvoie le lecteur au remarquable travail de M. Tétaz (*Mémoire explicatif et justificatif de la restauration de l'Érechthéon*, Revue archéologique, 1851), ou à l'analyse qu'en a faite M. Beulé dans son livre sur l'Acropole.

Derrière l'Érechthéon est l'endroit le plus escarpé du rocher : c'est là que s'élevait la statue en bronze de Minerve, haute de quatre-vingts pieds. De ce plateau, la vue embrasse un horizon immense.

En suivant l'enceinte septentrionale, on revient aux Propylées; une partie des colonnes a été renversée par l'explosion d'un magasin à poudre; mais les murs sont restés fermes et, mieux que partout ailleurs, on peut constater là l'étonnante précision avec laquelle les Grecs échafaudaient le marbre sans ciment. Les blocs énormes semblent superposés d'hier, et l'aspect mâle et sévère de cette construction de géant contraste singulièrement avec la délicatesse du petit temple de la Victoire Aptère, placé à sa droite. La façade de cette petite miniature est composée de quatre colonnes monolithes cannelées, surmontées de chapiteaux ioniques. La Société archéologique d'Athènes l'a fait relever d'après les plans publiés par Spon et Welher. On n'est pas d'accord sur l'origine de son nom Aptère (sans ailes). Selon les uns, il indiquerait que Thésée, revenant de Crète, n'avait pas envoyé avant son retour la nouvelle de sa victoire; selon les autres, ce temple aurait été élevé à la Victoire qui ne devait plus s'envoler d'Athènes.

A la gauche des Propylées, en pendant à ce temple, est la Pinacothèque, destinée autrefois aux expositions de peinture, disposée aujourd'hui en musée d'antiques.

La seule nomenclature des statues, métopes, hauts et bas-reliefs, bustes, camées, vases, épigraphes, mosaïques, terres cuites, verres, bronzes, rangés dans la Pinacothèque, entassés dans le temple de Thésée, épars partout, nécessiterait des volumes. On peut, en se promenant au milieu de tous ces débris, suivre l'art grec à travers tous ses âges depuis l'époque éginétique, si sobre et si peu prodigue, jusqu'à l'époque romaine, qui supplée à la qualité par la quantité. Cette étude est des plus intéressantes, et sera des plus complètes à Athènes quand l'ordre sera mis en tout cela, et surtout quand l'archéologie sera débarrassée du pédantisme et des systèmes de certains archéologues. Les différentes époques de la statuaire sont autant de périodes nettes et précises de la condition morale des Grecs : on suit pas à pas toutes les

empreintes de cette divine liberté jusqu'au moment où l'esclavage l'a étouffée avec le génie de l'art, qui en est inséparable. Dans le principe, l'île d'Égine, libre et indépendante, produit seule. Ce n'est qu'après Pisistrate qu'Athènes voit Phidias : avec Praxitèle la simplicité se change déjà en élégance; sous Alexandre, Lysippe tente vainement une renaissance; déjà l'apathie du luxe et l'abrutissement qui en résulte ont remplacé l'esprit public et l'amour désintéressé de la gloire; l'art ne donne plus aux vues étroites et aux passions raffinées de ceux qui le payent qu'une redite ou un travestissement des inspirations précédentes. Le ragoût des ornements, le maniéré des draperies, l'abus des détails, le mesquin et le minutieux dans les arrangements le précipitent rapidement vers sa décadence, et il s'en va, sous le dernier des Ptolémées, mourir sur le sol d'Égypte qui lui avait donné naissance.

La découverte de M. Beulé. — Les fouilles du théâtre d'Hérode. — M. Pittakis. — Recherches infructueuses. — Le temple de Jupiter Olympien. — Un stylite. — Le stade. — L'arc d'Adrien. — La lanterne de Démosthènes. — Les monuments byzantins.

En face des Propylées, dans l'enceinte murée de l'Acropole, est la porte découverte en 1853 par M. Beulé. Cette découverte a fait grand bruit en France. Sur l'un des côtés de cette porte on lit en grec et en français l'inscription suivante : *La France a découvert la porte de l'Acropole, les murs, les tours et l'escalier. Beulé*, 1853.

Lorsque M. Beulé arriva à Athènes, la base des murs de l'Acropole devant les Propylées, comme dans les autres parties, était ensevelie sous les terres. M. Beulé supposa que l'Acropole devait avoir une entrée de ce côté, et que cette entrée devait se trouver dans l'axe de la porte centrale des Propylées; il commença donc les premiers travaux de déblayement à ses frais, les continua aux frais du gouvernement français, et après deux années de fouilles poussées avec une conviction ferme et une persévérance infatigable, il découvrit complétement une porte flanquée de deux bastions.

M. Beulé donna de cette découverte une explication très-compliquée, basée sur différentes suppositions : démolition des murs par Sylla, empressement à les relever à l'approche des Goths, travail en sous-œuvre, abaissement du sol antique, etc. Quelques savants ont relevé des contradictions dans ces ingénieuses hypothèses : ils croient que le jeune archéologue a trop voulu prouver et que l'accord possible des faits qui servent de base à son mémoire n'a pas été suffisamment établi. Cependant une porte était là, et il était naturel de vouloir donner une explication historique au risque de rencontrer des objections. Mais voici une critique plus grave. M. Beulé affirme que cette porte a quelque parenté avec le plan de Mnésiclès, en d'autres termes, qu'elle est la porte de l'Acropole. C'est là une question d'art. La conception d'une semblable entrée, large d'un mètre quatre-vingt-neuf centimètres, donnant accès sur un escalier qui a soixante-dix pieds d'ouverture et plus de cent pieds de développement, peut-elle se rattacher au plan des Propylées? Y a-t-il une preuve qui l'y rattache? La seule serait une petite muraille à laquelle M. Beulé donne le nom de mur pélasgique ; or ce mur pélasgique ressemble si étrangement à ce que les Romains appelaient *opus incertum*, qu'il est permis de ne pas croire à l'existence précédente d'un escalier grec ou a une intention d'escalier et qu'on parait être autorisé à ne pas supposer à l'architecte une idée qui eût été une faute énorme de perspective et de proportion.

Des fouilles très-intéressantes, mais qui ont fait moins de bruit, sont celles entreprises au théâtre d'Hérode Atticus, enseveli sous les décombres du versant méridional de l'Acropole. Elles ont été commencées en 1857 par M. Pittakis, conservateur des antiquités d'Athènes. M. Pittakis est l'homme de l'Acropole. Dès le matin on voit sa mince silhouette cheminer à travers les décombres, et le soir on la voit redescendre, grossie de quelque trésor nouveau, qu'il dérobe aux regards sous les pans de sa redingote; son cabinet, encombré de bas-reliefs et d'inscriptions, offre une image fidèle de son érudition encyclopédiste. C'est un catalogue vivant, et sa mort déclassera bien des fragments dont lui seul sait l'origine et l'importance.

Nous allions souvent, Dunoyer et moi, à l'Odéon d'Atticus pendant qu'on déblayait les gradins. M. Pittakis était toujours là, ne perdant pas un coup de pioche; c'était chaque fois une découverte nouvelle et aussi une nouvelle discussion.

Ces visites avaient développé en nous le goût des recherches, et l'occasion se présenta bientôt de faire nos premières armes. Un matin que nous étions sortis à cheval, Dunoyer et le professeur St.... prirent à droite pendant que j'allais à gauche. De retour à l'hôtel, je trouvai mes compagnons en proie à un enthousiasme indescriptible : ils avaient vu au pied de l'Hymette, sur le bord de la mer, des *tumulus;* il fut convenu que nous demanderions au ministre Christopoulos l'autorisation de leur percer le flanc, laquelle autorisation demandée et très-gracieusement accordée, nous partîmes le lendemain, au lever du jour, précédés d'une demi-douzaine d'ouvriers. Le cortége, mi-parti à cheval, mi-parti à âne, cheminant entre les baies odorantes du myrte, s'en allait gaiement, mêlant sa voix grave aux cris aigus de la cigale. En arrivant on déjeuna copieusenent, cette course matinale ayant largement ouvert l'appétit de chacun, puis on se mit à l'œuvre; mais les ouvriers grecs fument beaucoup, et le brasier où ils allumaient leurs cigarettes était à une grande distance du chantier, en sorte que le soir ils eurent enlevé à peu près un pied de terre, fumé de vingt-cinq à trente mètres de cigarettes et fait une dizaine de lieues. Nous nous en tinmes donc là, au grand désespoir du professeur St..., qui avait déjà supputé sur ses doigts la part du trésor qui lui reviendrait.

En dehors de l'Acropole, les monuments sont encore nombreux : au sortir de l'Odéon d'Atticus, on suit une ligne d'arcades qui faisaient partie du portique d'Eumène; on laisse à sa gauche le théâtre de Bacchus, enfoui sous les décombres, et on arrive à l'arc d'Adrien

sorte de porte cochère d'un goût douteux. Derrière s'élèvent les colonnes du temple de Jupiter Olympien. C'était le plus vaste de ceux d'Athènes; on est là dans la ville romaine, et il n'est pas difficile de reconnaître à ces vestiges l'empreinte des architectes latins qui croyaient faire grand en faisant élevé. Il ne reste que quinze colonnes debout. Sur l'une d'elles, on aperçoit une niche en maçonnerie qui a servi de retraite à un moine stylite, le dernier, je crois, de ces mystiques. « J'étais, dit un de ces solitaires, qui nous a laissé le récit de ses souffrances, tellement brûlé des rigueurs de la gelée que très-souvent elles ont fait tomber les ongles de mes pieds, et l'eau glacée pendait à ma barbe en forme de stalactites. » Malgré le chaud et le froid, celui d'Athènes prolongea assez longuement cette singulière existence contemplative dont l'exemple, venu d'Asie, s'était propagé, en Europe, jusqu'au pays de Trèves.

De l'autre côté de l'Ilissus est le stade Panathénaïque. Les spectateurs étaient dans le principe assis sur la terre. Hérode Atticus fit recouvrir les siéges de marbre, luxe efféminé qui souleva tellement l'indignation d'un philosophe qu'il s'emporta dans ses discours jusqu'à s'exposer à la lapidation. « Si, au milieu des buveurs ivres, seul tu veux conserver ta raison, seul tu paraîtras ivre au milieu des buveurs. »



Les Propylées. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

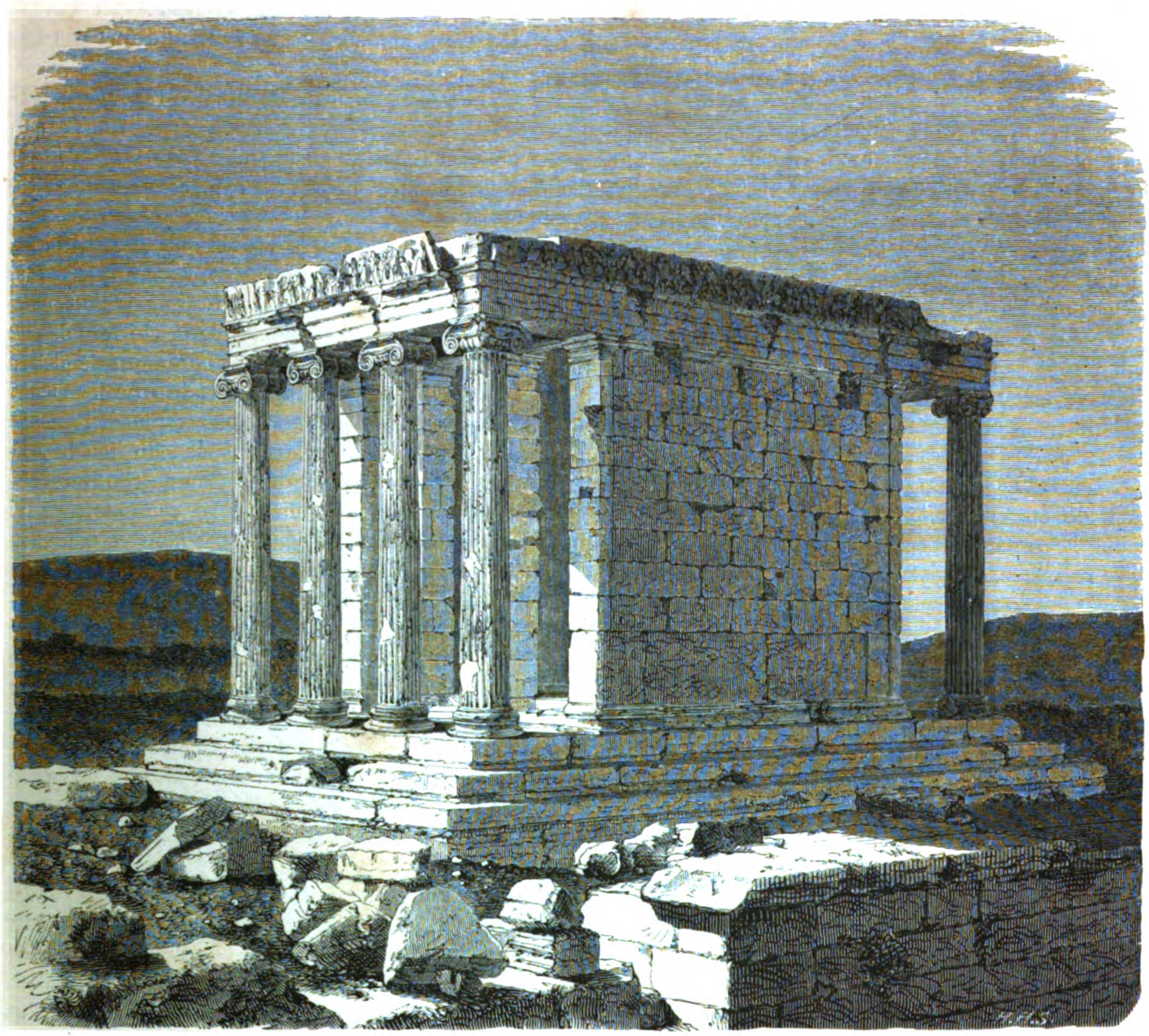
De cette colline la campagne d'Athènes s'allonge en lignes sévères jusqu'à la mer. Au milieu du jour ce paysage est d'un calme et d'une stupeur étrange. Rien ne bouge : la silhouette du berger se détache immobile sur le ciel, les aigles qui planent semblent cloués à la voûte azurée; tout est pétrifié. Decamps a admirablement rendu ce lourd sommeil de la terre et la rudesse de cette écorce tannée par l'ardeur du soleil.

En laissant à sa droite le boulevard de la Reine, qui sur ce sol fauve, détache crûment sa trace blanchâtre, on trouve au milieu de la rue des Trépieds le monument chorégique de Lysicrate. Ce petit édifice, dont les chapiteaux sont cités comme un modèle de style corinthien,

était un témoignage de la pureté du chant d'une tribu athénienne. Le P. Simon, supérieur des capucins, l'acheta cent cinquante écus, et lui assura ainsi, sous la domination turque, la protection française. La tradition populaire lui donne le nom de lanterne de Démosthènes et veut que dans cette rotonde le célèbre orateur déclama ses discours : le seul inconvénient à une semblable supposition est que le monument n'a jamais eu ni portes ni fenêtres.

Le tombeau de Philopappus le Syrien, élevé sur la colline du Musée, n'est remarquable que par le grand nombre d'inscriptions et de noms qui y sont gravés, et ce ne sont point noms de sots, mais noms des plus célèbres de ceux qui, nés avec la liberté, furent chassés avec elle et errèrent en Europe pendant les premières années de ce siècle.

J'ai rencontré là, triste et mélancolique, au pied de ce tombeau, un jeune homme de vingt ans, qui souffrait d'une maladie de cœur. Son médecin l'avait promené en Égypte et en Syrie, sans que les ruines de Thèbes et de Palmyre



Le temple de la Victoire Aptère. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

l'eussent pu guérir. Un mois après je le revis à Daphné, gai et souriant, chevauchant aux côtés d'une des amazones les plus élégantes d'Athènes; il avait renvoyé son allopathe. *Similia similibus:* comment nier, d'après cet exemple, que l'homœopathie puisse faire de belles cures?

Ce n'est pas du reste une des moindres curiosités de la ville que ce défilé continuel d'étrangers de tous pays; mais mes chers compatriotes sont comme les ombres chinoises, ils paraissent et disparaissent : le vendredi ils débarquent affamés d'antiquités et se rembarquent le dimanche très-rassasiés. A aucun d'eux je n'ai pu faire regarder autre chose que les monuments antiques; à peine donnaient-ils *un 'occhiata* à ces délicieuses petites églises byzantines pour se sauver au plus vite. L'art justinien ne jouit en France que d'une médiocre considération; l'opinion du frère Eusèbe est qu'en ces petites chapelles le bon Dieu est logé trop à l'étroit, et l'opinion de beaucoup d'autres est que cet art n'est qu'un pastiche malheureux de l'art grec. La faute en est aux historiens qui ont assez maltraité cette malheureuse époque byzan-

tine. « Toute la durée de l'empire byzantin n'offre pas, dit Gibbon, une découverte qui ait augmenté la dignité de l'homme ou contribué à son honneur. » — « Si nous cherchons, dit un autre, le contingent que le Bas-Empire a apporté dans la civilisation moderne, nous trouverons le corps des lois romaines et l'introduction du vers à soie. Après cela rien, à moins, ajoute-t-il, que nous ne parlions des moulins à vent apportés de l'Asie Mineure au douzième siècle. » — Pourquoi n'avoir cité ni les prunes ni les échalotes importées en Europe à la même époque? Cela eût été tout aussi plaisant. De l'architecture, pas un mot. Sans faire une énumération qui ne saurait trouver place ici, il me semble que ceux qui, en échange de l'ignorance féodale, nous ont légué la renaissance des arts et des lettres méritaient quelques ménagements. Toujours est-il qu'il est résulté de cette condamnation infligée à toute une époque des préventions telles contre tout ce qui vient d'elle, qu'on connaît très-superficiellement ses œuvres. A Athènes même, les modernes architectes, chargés de l'érection d'une cathédrale, ont préféré un lourd mélange d'ordonnances orientales et latines aux délicieux modèles de la Kapnikarea et de Saint-Théodore, qu'ils avaient sous les yeux. Un artiste français, M. Boulanger, qui a décoré avec infiniment de goût et de réserve la nouvelle église russe, pourrait mieux qu'aucun autre, après les premiers travaux de Couchaud, publier des données sur cette époque que son long séjour en Grèce lui a permis d'étudier à l'aise. Il n'est que temps de faire un semblable travail, car là comme partout la restauration armée de la truelle et de la brosse repeint et recrépit en aveugle.»

La colonie française. — L'école d'Athènes. — L'hospitalité grecque. — Les importations européennes en Grèce. — Un ingénieur français et un capitaine de cavalerie. — Les Phanariotes.

« Je conviens, me disait un de mes amis à mon retour, que l'étude de l'antique offre un grand et long intérêt, mais qu'avez-vous pu faire pendant tout un hiver à Athènes?

— Je voyais la société grecque, et je vous assure que les relations y sont fort agréables.

— N'y a-t-il pas un grand nombre de Français?

— Ceux-ci sont en effet très-nombreux; il y a d'abord une ambassade, et il y avait à cette époque une inspection des finances et une administration des ponts et chaussées. Je voyais peu l'une, à peine l'autre et pas du tout la troisième, car je vous avouerai que j'allais en Grèce pour voir des Grecs.

— Vous étiez cependant en relation avec l'école française?

— Certainement; c'était avant sa réorganisation. Elle n'avait à cette époque qu'une section des lettres et cinq lettrés d'humeur charmante : MM. Thénon, Perrot, Hinstin, Heuzey et de Claubry. MM. Thénon et Perrot venaient d'explorer l'île de Candie, et leur conversation était pleine d'intérêt. M. Hinstin, marcheur infatigable, parcourait l'Attique. M. de Claubry faisait avec succès de la photographie, et M. Heuzey préparait le remarquable travail qu'il vient de publier sur l'Acarnanie.

— Quel est au juste le but de cette école?

— M. Lacroix, un de ses membres, dit que le vers d'Horace

Adjecere bona paulo plus artis Athenæ

pourrait lui servir de devise; mais M. Rouland dit dans son dernier rapport qu'elle est aussi destinée à porter au sein d'une nation amie le témoignage de nos sympathies et le goût de notre civilisation. Cette intention de se faire aimer par la parole est certes très-louable; mais je n'y vois qu'un empêchement : c'est que l'école française fréquente fort peu la société grecque.

— Ou que la société grecque fréquente fort peu l'école française?

— Comme vous voudrez. Pour en revenir à la première, son accueil est très-affectueux. Quelques sceptiques prétendent que de même que la sobriété n'est pas une vertu, mais une précaution hygiénique sous ce climat brûlant, l'hospitalité n'est qu'une conséquence du peu de ressources qu'offre le pays, et que, dans Athènes, elle est un reste des habitudes demeurées complètes dans le Magne. Il est de toute évidence qu'à mesure qu'on s'avance dans le pays où les besoins de la vie font de plus en plus défaut, votre hôte est nécessairement de plus en plus généreux; il est également certain que les mœurs égoïstes de notre Occident tendent à remplacer l'aménité orientale, et que, dans quelques années, au lieu du tchibouk, de la tasse de café et du plateau de confitures sèches servis au nouveau venu, on se contentera de lui donner, comme à Paris, l'adresse des bons restaurants; mais ce qui ne tient en rien à un reste d'habitudes, c'est cette promptitude et cette facilité des relations premières. En revanche, l'intimité est difficile : si votre hôte ne vous engage pas plus souvent à vous asseoir à la table de famille, c'est que la famille est pauvre, fière dans sa pauvreté, et qu'elle redoute l'examen et, par-dessus tout, la raillerie que nous n'épargnons à personne. Cette inquiétude perpétuelle de leur part nous offusque parce que nous ne tenons pas compte de la différence de caractère et aussi de la différence de leur condition passée et présente. »

On peut reprocher la même erreur aux réformateurs qui ont voulu *latiniser* la Grèce actuelle. Les mœurs des Grecs sont restées orientales, c'est-à-dire patriarcales et démocratiques, imbues des souvenirs de la civilisation asiatique dont Homère est la personnification la plus haute comme des premiers préceptes chrétiens dont saint Paul est le plus digne apôtre. Depuis trente ans on a tenté de discipliner la Grèce à l'européenne; je me hâte de dire qu'on n'a pas réussi et que s'il faut aller jusque dans la cabane du paysan ou sous la tente du pâtre pour trouver les habitudes vierges de toute atteinte occidentale, dans les salons d'Athènes même où l'impression a été la plus profonde, le vernis n'est que superficiel.

Si au premier abord rien ne vous semble si voisin d'un salon français qu'un salon grec (au confort près), votre illusion sera de courte durée, et vous ne tarderez

pas à vous apercevoir que le groupe des *dilettanti* qui rit de nos classifications hiérarchiques et sait trouver l'homme sous l'habit est plus nombreux qu'il ne paraît. A mesure qu'on pénètre dans l'intimité de chacun, on retrouve les vrais caractères de la race : sentiment de l'égalité, initiative individuelle, antipathie profonde pour nos usages disciplinaires. On entend dire aux Athéniens, en parlant de nous : « les Européens, » comme s'ils habitaient l'autre rive du Bosphore. Du reste, l'antagonisme des Grecs et des Latins ne date pas d'aujourd'hui; rien n'a pu rester commun entre eux, pas même la religion, tant les idées procède différemment. Pendant que l'individualité, inhérente à leur caractère, faisait d'eux les rivaux du commerce anglais, les institutions européennes n'ont eu pour résultat qu'une parodie misérable de nos usages. C'est une bien étrange et bien ridicule prétention en effet que de vouloir mesurer tout le monde à son aune et de condamner ceux que notre habit gêne. L'expérience a cependant prouvé contre ce despotisme, car si on se rappelle la joie de l'Europe en voyant les fils de Mahomet vêtir l'*indispensable*, on n'a pas oublié son désappointement quand l'enveloppe craqua à leur premier mouvement. Mais nous n'en persistons pas moins à imposer doctement nos habitudes et nous sommes les dignes descendants de Vaucanson. « Parlez donc français, si vous voulez qu'on vous comprenne, » disait un de mes compatriotes récemment débarqué au *cameriere* de l'hôtel d'Orient. Pendant mon séjour à Scutari, je voyais chaque matin d'infortunés Turcs, dressés par un officier anglais à l'école de peloton : ces malheureux tombaient souvent et faisaient toujours ce qu'on appelle vulgairement du *bœuf à la mode*. L'officier entrait dans des colères furieuses, maudissait tout le monde et s'en prenait même à Dieu, au diable, à tous les saints : il eût été si simple de rendre à ces cavaliers les selles turques!



Haut-relief de Phidias, métope du Parthénon. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

La société athénienne, éduquée à l'européenne, ressemble assez à un jardin d'acclimatation où rien ne serait encore acclimaté, mais où on négligerait la culture excellente des plantes naturelles.

Les premiers prôneurs de l'élément occidental ont été les Phanariotes. Ces familles réfugiées après la conquête de Constantinople au Phanar, quartier de Stamboul, et enrôlées au service ottoman dans la diplomatie et l'administration des provinces tributaires, avaient depuis langtemps adopté les usages de l'Occident. Ils ont même tenté la création d'une noblesse et se sont conservés entre eux leurs titres administratifs, mais ces prétentions nobiliaires n'ont pas dépassé en Grèce le seuil de leur porte et ne s'étalent pompeusement qu'à l'étranger.

« Il manque aux Grecs une aristocratie, » s'est écrié un écrivain anglais. Eh bien! n'en déplaise à cet écrivain,

n'en déplaise à M. Boudouris *the finest gentleman in Greece* et aussi à mon ami Vretos, qui, dans son Guide d'Athènes, emprunte à notre vocabulaire ces mots : *bon genre*, *bon ton*, *bonne société*, les Grecs ont le sentiment démocratique; ils ne sauront jamais se plier à certaines de nos conventions anglaises ou françaises. Que le mince résultat obtenu ne fasse pas illusion; si on est arrivé à faire une société dans Athènes *à l'instar* de l'Europe, on ne refond pas aussi facilement tout un peuple, et le jour où ce peuple soufflera sur cet échafaudage mal assis, il en restera si peu de traces qu'on doutera même qu'il ait jamais existé.

Il est un lieu commun qu'on ne cesse de répéter en Grèce. L'Orient a civilisé l'Occident, l'Occident lui doit la civilisation. Passez-moi la casse, car je vous ai passé le séné. Il est en effet utile de faire don à l'Orient de toutes les excellentes découvertes de la science moderne, mais il est tout à fait superflu de le gratifier d'institutions dont nous-mêmes reconnaissons les défauts et qui sont absolument incompatibles avec ses mœurs. Les écrivains qui ont ri de LL. Exc. les ministres tutoyant l'épicier du coin ont bien fait; mais le ridicule n'est pas qu'ils tutoient l'épicier, puisqu'il est dans l'habitude des Grecs de dire « tu » à chacun de ses frères, quelque rang qu'il occupe : le ridicule est d'affubler ceux qui sont à la tête des affaires du titre d'excellences, sous prétexte que cela se fait ainsi en Bavière. Je ne trouve nullement plaisant

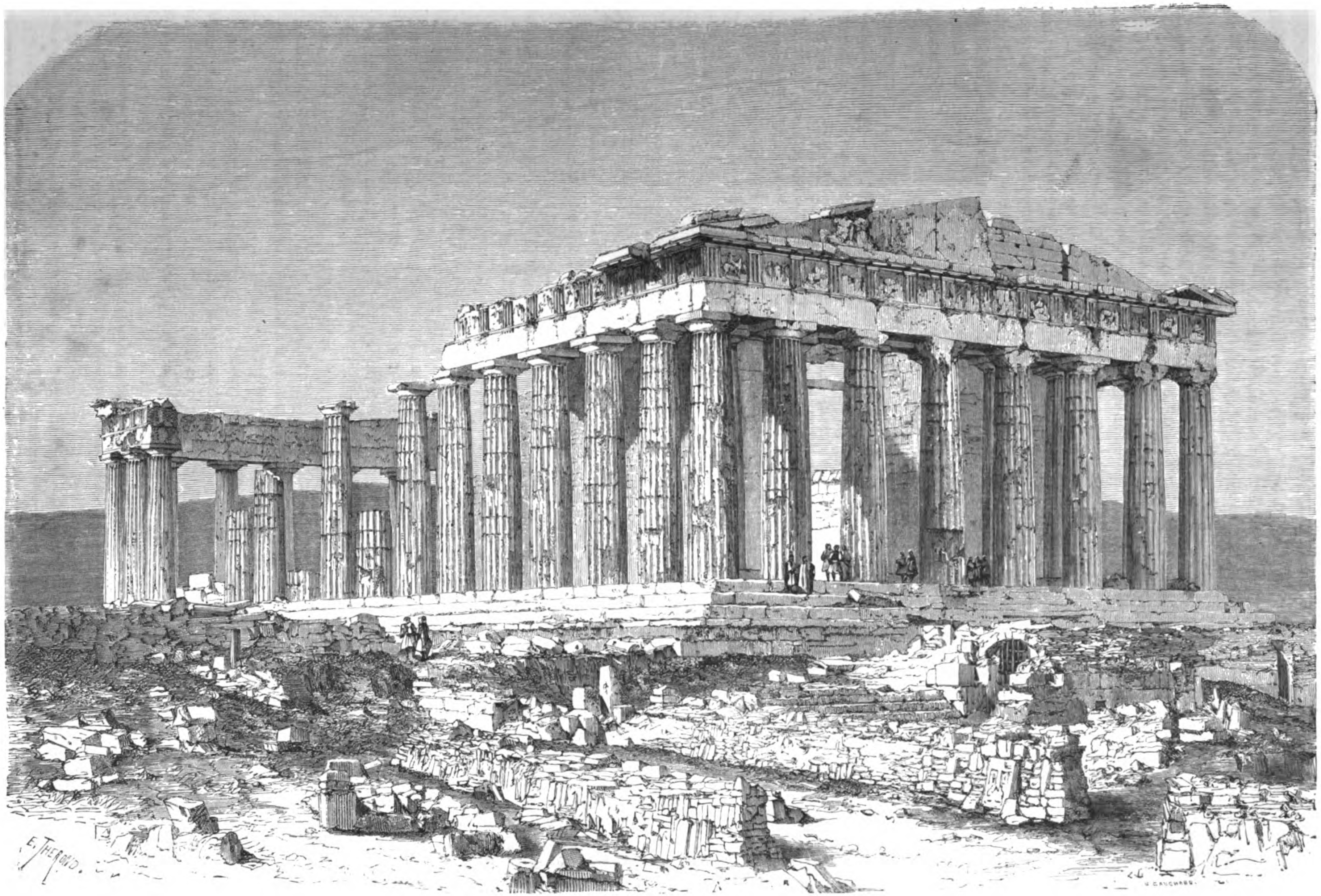


Haut-relief du Phidias, métope du Parthénon. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

que le héros Canaris mette mal sa cravate, mais je trouve singulier qu'il porte une cravate; et si dans les bals de la cour les pallikares n'ont pas la tenue de nos habitués de salon, il n'y a là rien que de très-naturel : il serait étrange qu'il en fût autrement. La décoration du Sauveur fait fort bien sur un habit noir, mais elle n'a eu pour résultat que de créer un élément de corruption chez un peuple qui ne connaissait ni distinctions ni faveurs. Au total, je ne vois aucunement ce que les Grecs auront gagné à se meubler d'un mécanisme social semblable au nôtre, si ce mécanisme ne fonctionne pas : ce n'est là qu'une dépense inutile de temps et d'argent.

Les Grecs et leur origine. — Qualités de l'esprit. — Costume national. — Les Jeunes-Grèces. — L'Agora. — Les femmes. — La Grèce et la Hollande. — Cuisine. — Probité. — Système monétaire. — Les rues d'Athènes. — Les Ioniens et les Chiotes. — Le carrefour de la Belle-Grèce. — La promenade de Patissia.

Si l'on en croyait Fallmerayer, il n'y aurait plus de Grecs en Grèce, il n'y aurait que des Slaves; il est hors de doute que les Hellènes de la Thrace et de la Macédoine ne peuvent se vanter d'une origine aussi immaculée que les montagnards de l'Olympe ou du Magne; mais il est également incontestable que du cap Malée à la mer Noire et de Smyrne à Corfou il y a dix millions d'individus qui parlent le grec, mêlés à une population qui parle le slave



Le Parthénon. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

et que, dans la plaine d Athènes, on distingue facilement l'Albanais aux tempes étroites et au nez busqué du Grec au front large et aux pommettes saillantes, bien que leur costume soit le même. Il suffit de causer une heure avec ce dernier pour ne pas mettre en doute l'authenticité de son origine. Les qualités d'esprit sont restées les mêmes qu'au temps d'Homère : même aptitude à tout comprendre bien et vite, même facilité à tout exprimer élégamment et métaphoriquement. Ces qualités donnent aux Hellènes une supériorité si grande sur les autres races de l'Orient qu'ils ne sont aimés d'aucune. Les Turcs leur reprochent d'être défiants et dissimulés parce qu'ils ont opposé la ruse à la force; les Levantins les accusent de mauvaise foi dans les relations commerciales, parce qu'ils ont pris modèle sur eux et qu'ils ont souvent surpassé leurs maîtres. Ils ne sont pas plus sympathiques aux autres nations méditerranéennes. Sérieux et réfléchis, ils ignorent la raillerie ainsi que le ton rapide du drame. La douleur suit chez eux le sentier tranquille de l'élégie; c'est un mal latent et non une crise aiguë qui amène les transports de la folie. Tandis qu'à Naples ou à Venise, par exemple, les armes de Cupidon font de terribles blessures, les flèches du dieu athénien n'empêchent ni de dormir ni de vaquer à ses affaires. Les Grecs ont conservé l'intonation tragique et sont bien les fils de ce furieux Oreste, mort à plus de quatre-vingt-dix ans des suites d'un accident : dans leur esprit, l'action marche toujours avec lenteur et gravité, non sans emphase, quoique serrant de près la réalité, dialoguant, questionnant et se donnant le temps de la réflexion avant d'arriver au dénoûment. On est stupéfait de ces tendances analytiques et prévoyantes, même chez les plus ignorants. C'est le peuple qui sait le mieux écouter; c'est celui qui parle le moins, tout en parlant beaucoup.

Tout le monde connaît le costume grec : le dolman court, la jupe (*fystan*) appelée foustanelle, le fezy dont le gland retombe touffu sur la nuque, et la guêtre brodée dessinant étroitement la jambe. Chez les marins la foustanelle est remplacée par un pantalon très-ample et la guêtre par un bas. L'hiver, ce costume est complété par le *talagani*, long manteau en peau d'agneau qui indique la taille. Les Grecs, pour la plupart régulièrement beaux, grands et élancés, portent cet uniforme national avec une grande tournure. Les Jeunes-Grèces en exagèrent l'élégance en se serrant la taille outre mesure et en donnant trop d'ampleur à la foustanelle; pendant l'hiver de 1858, la mode était parmi eux de porter la barbe pleine. J'espère que cette fantaisie qui leur donnait l'aspect de sapeurs en jupons aura disparu; la moustache effilée, découvrant la lèvre, convient mieux à leur visage finement accentué comme à leur accoutrement spirituel et coquet. Mais, hélas! chaque jour à Athènes l'or pur des vêtements se change en un drap vil, sorti de quelque maison de confection. Athènes compte soixante-dix tailleurs et cinquante cordonniers qui habillent et chaussent à la française contre six tailleurs et trois bottiers nationaux. Il y a soixante-deux magasins de nouveautés pour les femmes; aussi n'en est-il pas plus de trois ou quatre qui portent le costume national par fidélité (j'excepte les demoiselles d'honneur de la reine qui le portent par ordre), et encore de ce costume ne reste-t-il que la moitié, la veste échancrée sur la poitrine et le *taktikios* (bonnet) de Smyrne, la trame crinoïde est venue gonfler la jupe étroite et longue. Le costume des îles est plus commun, mais rappelle, par le grand nombre de vêtements superposés, la simplicité enfantine de nos silhouettes campagnardes. Je lui préfère de beaucoup, malgré sa roideur, la longue robe albanaise que portent les femmes de la campagne.

C'est surtout à l'Agora qu'on voit cheminer dans son uniforme pittoresque toute la paysannerie des environs.

Cette Agora n'est pas l'antique Agora du Céramique; c'est un marché fait de baraques vermoulues, abrité de toiles en lambeaux; là s'étalent tous les produits, depuis la figue ventrue de l'Asie Mineure jusqu'aux productions brevetées des parfumeurs de Paris.

De chaque côté de ce marché se dressent deux spectres de l'antique : la tour des Vents, ou clepsydre d'Andronicus, monument octogone estampé d'assez médiocres figures, et le portique de Minerve Archegetis. Les archéologues, après avoir commenté le premier, traversent rapidement cette longue halle pour aller voir le second; mais ceux qui n'en veulent ni à l'opinion de Meursius ni à celle de Leake s'attardent volontiers au seuil des marchands, surtout le matin, alors que la gent campagnarde

> Assise sur un char d'homérique origine,
> Comme l'antique Isis des bas-reliefs d'Égine,

débouche des routes de Thèbes et de Marathon. J'ai dit que les hommes étaient régulièrement beaux; les femmes des champs sont laides. De moyenne taille, robustes, basanées, elles n'ont rien de féminin, dans l'acception que nous donnons à ce mot. Dans la classe commerçante et la société phanariote qui vient en grande partie d'Asie, où le sang est resté pur, il y en a, au contraire, un grand nombre qui sont réellement belles. La nonchalance orientale leur donne un charme inconnu en notre pays; mais elles marchent mal et ignorent cette correction dans la tournure que les Françaises possèdent à un si haut degré.

On les voit rarement à la promenade; elles quittent peu leur intérieur où elles se livrent à des travaux domestiques, et s'adonnent à la lecture de romans pour la plupart traduits du français.

Bien que les nuances tendent à disparaître, il y a aujourd'hui encore dans Athènes deux sociétés bien distinctes: la société phanariote et la société grecque proprement dite, la première déjà tout européenne, la seconde en train de le devenir.

Les dames phanariotes sont instruites et parlent admirablement le français. Les autres, dont l'instruction est très-limitée, ont un bon sens instinctif et un tact parfait qui n'est pas un des moindres sujets d'étonnement pour les étrangers.

A ceux qui voudraient se faire une idée des mœurs

athéniennes, on peut recommander deux charmantes lettres du prince de Ligne sur les princesses moldo-valaques, qui composent en grande partie la société phanariote. Du reste, la famille est, en Grèce, très-respectée et très-respectable, et je me hâte de rassurer les mères : elles peuvent sans danger envoyer leurs fils à Athènes, on ne les leur enlèvera pas. Les histoires qu'on raconte à ce sujet sont vraiment des plus effrayantes, mais sortent le plus souvent de la cervelle inventive des voyageurs. A Athènes, l'éducation des jeunes filles est libre comme en Angleterre : on peut, sans témoin, causer avec elles avant de les épouser, ce qui, j'en conviens, a lieu de nous surprendre, mais il n'y a aucune trappe ni porte secrète dans les maisons.

Quelques bonnes gens pour qui le monde finit au bois de Boulogne m'ont demandé s'il est vrai que les Grecs ne se servent pas de mouchoirs, ignorent l'usage du savon et mangent de la viande crue.

J'ai répondu que sous ce ciel sec on éprouve si rarement le besoin de se moucher que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler, que la Grèce ne saurait être comparée à la Hollande, et enfin que le mets national, le mouton à la pallikare, est parfaitement cuit à point. Le reste de la cuisine est emprunté aux manuels italiens et français; les vins de Grèce, même ceux préparés à la résine, sont exquis; les légumes sont rares, mais les fruits sont excellents, et le *yaourt*, crème semée de fraises, est une des plus délicates jouissances gastronomiques.

J'ai entendu dire aussi que le taux de la probité d'un marchand anglais était de cent livres sterling, et que celui de la probité grecque était moindre. L'une et l'autre de ces suppositions sont absurdes; il est impossible d'établir en pareille matière une base exacte : c'est l'occasion qui fait le larron. Les étrangers sont volés partout, mais pas plus à Athènes qu'en tout autre lieu du monde. La seule différence est qu'ils y sont volés plus facilement à cause de la confusion des systèmes monétaires, et cette confusion est encore une suite des méprises bavaroises. Rothschild avait offert au conseil de régence de soumissionner un emprunt payable en monnaies frappées au poids de la France. Le conseil trouva plus ingénieux et surtout plus archaïque de s'éloigner de toutes les bases connues en rétablissant la drachme avec son poids ancien. La drachme vaut un pence et demi, un peu moins qu'un franc, un peu plus qu'un swanziger. Ces pièces mal faites furent exportées en lingots, et aujourd'hui ce sont des calculs désespérants pour la moindre transaction, calculs où la monnaie autrichienne, laide et désagréable au toucher, joue le plus grand rôle et où le marchand, à quelque nation qu'il appartienne, vous en débarrasse obligeamment.

Pour en finir avec la probité grecque, qu'on a tant maltraitée, dans les campagnes la population est avide parce qu'elle est pauvre, mais elle est honnête. Les voyageurs qui jugent d'après les hôteliers, portefaix, cochers, etc., jugent mal. Cette race est la même partout. A Athènes seulement, un grand sang-froid avec des allures dignes remplace la grossière impudence de certains facchini italiens ou l'aménité doucereuse des serviteurs allemands.

C'est un fait digne de remarque qu'on n'est jamais assourdi dans les rues par les plaintes des mendiants. Ils sont peu nombreux, car la famille vient en aide à ceux de ses membres qui sont pauvres, et le peu qu'il y en a demande sans bruit.

Les rues d'Athènes ont une physionomie particulière. Ce n'est ni le désordre bruyant des rues de Naples ni l'activité méthodique des rues de Londres. On trouverait un point de comparaison plutôt dans certaines de nos villes de province où les bourgeois désœuvrés flanent et se repassent les commentaires de la ville, sans quitter le trottoir. Athènes a tout à fait l'aspect d'une ville où l'on ne sait que faire; la population mâle campe dans les rues presque tout le jour en compagnie du soleil; les marchands ont un pied dans leur boutique et l'autre en dehors, et les chalands mêlent à l'ingrate arithmétique des échanges quelques propos familiers; on arrête celui-ci, on fait des commentaires sur celui-là. Le magasin d'Alexandre, entre autres, est une des agences les mieux informées. Restez une heure au carrefour des rues d'Hermès et d'Éole, devant le café de la *Belle-Grèce*, vous aurez la satisfaction de voir défiler devant vous tout le monde athénien; le premier gamin venu vous les nommera tous. Celui-ci, c'est le ministre à vendre; celui-là, c'est le ministre vendu. Voici Canaris, un nom qui a rempli l'Europe et qui tient dans un étroit paletot, Chriesis, Métaxas, Mavrocordatos, Rangavi, Miaoulis, les noms d'hier et les noms d'aujourd'hui. Cet homme qui s'avance timidement comme s'il marchait sur des œufs, et qui jette autour de lui un regard inquiet, est Chiote. A sa vue votre cicerone grognera; car les Chiotes ne sont pas aimés. Une tradition populaire veut que l'île de Scio ait été peuplée par des juifs; bien que les Chiotes aient les allures des juifs et comme eux réussissent dans la banque et le négoce, cette tradition est erronée. L'esprit commercial a toujours formé, dans l'antiquité comme aujourd'hui, le fond du caractère national des Chiotes. « Deux causes, dit M. Lacroix, expliquent cette tendance. La position de Scio, située au milieu de la mer entre l'Europe et l'Asie, sur cette grande route maritime du commerce ancien, invitait naturellement ses habitants au négoce; d'autre part la nature de leur ile, dont le sol pierreux est peu propre à l'agriculture, leur en faisait en quelque sorte une nécessité. »

De même qu'à l'allure on reconnaît le banquier de Scio, on reconnaît à la parole l'habitant des îles Ioniennes. Son éloquence épileptique domine les voix dans les groupes. J'ai une grande admiration pour les Ioniens; je ne dirai pas que ceux qui recherchent la perfection humaine en trouveront dans ces îles de nombreux exemples, mais ils trouveront un assemblage des plus merveilleuses qualités naturelles, joint à la saine civilisation qu'y ont laissée les républiques italiennes. L'ingénieuse combinaison gladstone a donné tout dernièrement à l'Europe une idée de la dignité de leur caractère, de l'éten-

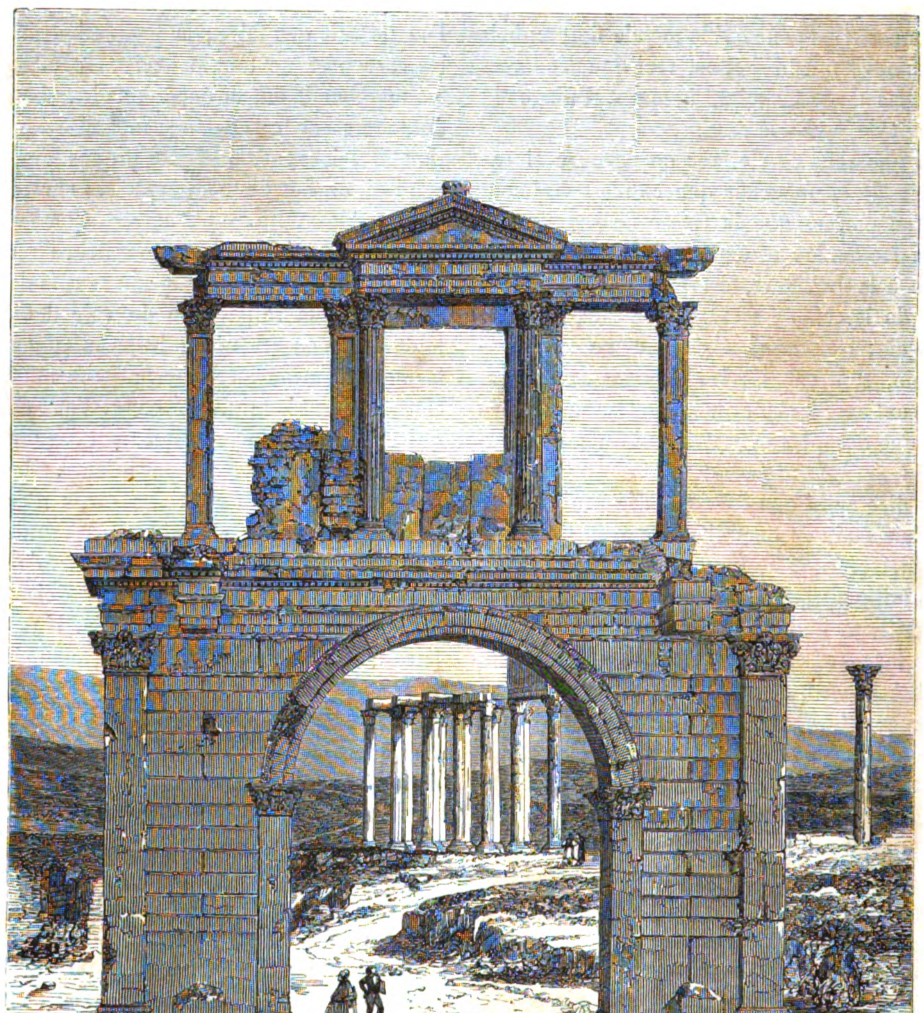
due de leur patriotisme et de la sagesse de leur esprit. Ils joignent à cette sagesse hellénique toute la fougue italienne. Actifs, intelligents, affectueux et simples dans leurs rapports, ils s'attirent à première entente toutes les sympathies.

C'est une curieuse étude que celle de ce mélange dont se compose la population athénienne.

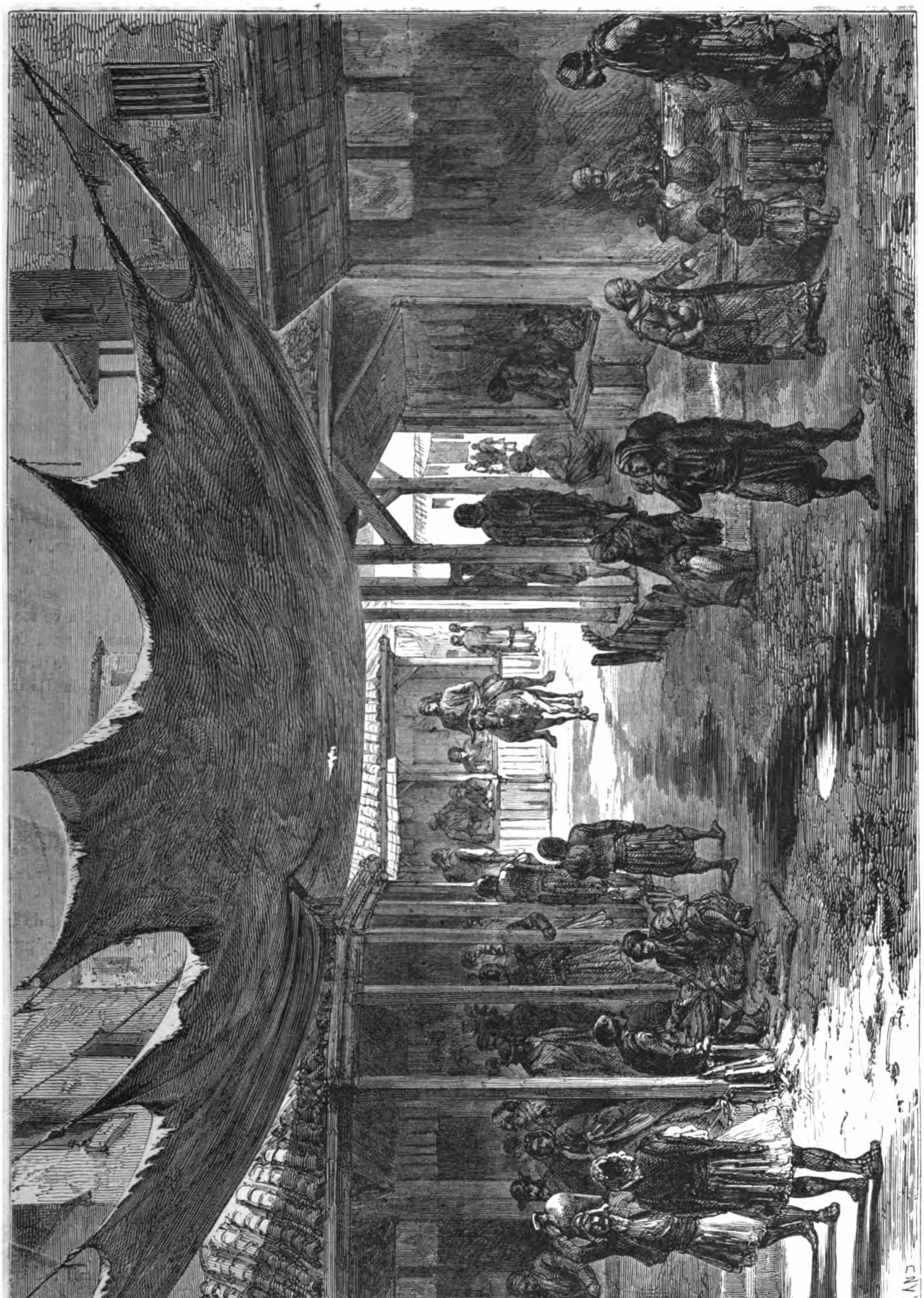
Le dimanche tout ce monde se transporte du carrefour de la Belle-Grèce à la promenade de Patissia (corruption de Pachischah) ; les hommes s'en vont toujours causant, et les femmes, qui ce jour-là abandonnent la maison, les suivent à quelques pas derrière. Autour d'un kiosque où est circulairement rangée la musique militaire, la foule se promène, puis chacun revient non pas au logis, mais dans la rue; pendant les nuits chaudes de l'été, le plus grand nombre y couche. Ces dormeurs signalent leur présence par un bourdonnement qui est une sorte de monologue interne, écho de la conversation de la veille, car le peuple grec est resté le plus spirituel et le plus éloquent bavard de tous les peuples.

A. Proust

(La fin à la prochaine livraison.)



L'arc d'Adrien. — Dessin de Thérond d'après une photographie.



Intérieur de l'Agora d'Athènes. — Dessin de M. A. Proust.

UN HIVER A ATHÈNES,

PAR M. A. PROUST [1].

1857-1858. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De la politique. — Patriotisme maladroit des Grecs. — Coup d'œil sur l'histoire de ces derniers temps. Situation intérieure du pays.

Ceux qui n'aiment pas causer politique courent le risque à Athènes de ne point causer du tout, car cette conversation sérieuse se mêle à tout et entre partout. On ne l'évite nulle part, ni au café, ni à la promenade, ni dans les salons, et le dialogue conjugal lui-même pourrait être, dans notre pays, sujet au timbre.

Cette préoccupation des Athéniens n'a rien de surprenant. Les puissances occidentales ont fait d'Athènes un terrain de lutte; la société phanariote a de tout temps vécu de politique, et il n'est pas un Athénien qui ne prête l'oreille au moindre bruit de l'Europe, tant l'amour de la patrie commune est développé en eux, et tant surtout peut gagner à la moindre secousse ce petit royaume étroitement taillé.

Les partis sont nombreux, les germes de divisions fréquents; on ne s'entend que sur un point : délivrer ses frères. On ne diffère que sur les moyens et l'opportunité. Chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, on retourne la question en tout sens : on lit avidement les journaux de Londres, de Paris, et les journaux grecs qui les reproduisent ou les discutent; mais, chose étrange, on s'occupe très-médiocrement de l'état intérieur du pays, ou si l'on s'en occupe c'est pour le défendre systématiquement aux yeux des étrangers, car, au fond, on passe facilement condamnation sur un état qu'on ne considère que comme provisoire.

C'est la grande faute des Grecs de ne pas dire assez ouvertement la situation déplorable qui leur a été faite.

Pour bien s'en rendre compte, il est utile de jeter un coup d'œil sur les dernières pages de leur histoire depuis l'avénement du roi Othon.

Le 30 janvier 1833, le conseil de régence, nommé à Munich, le 6 octobre de l'année précédente, débarqua à Nauplie avec le jeune roi au milieu d'un pays dévasté, dépeuplé et ruiné par la guerre nationale et la guerre intestine. Peu soucieux des intérêts matériels du pays, le conseil de régence employa les deux premières séries de l'emprunt garanti par les puissances protectrices à payer largement les nombreux employés qu'il amenait avec lui, et la petite armée de trois mille cinq cents hommes qui l'escortait. Aussi, quand le roi atteignit sa majorité, le gouvernement était sans ressources et le pays sans institutions. A la place des libertés municipales, respectées dans une certaine mesure par le gouvernement turc, on avait jeté les germes d'une centralisation bureaucratique qui fonctionnait mal.

Sous les influences successives de l'Angleterre et de la Russie, les ministères se succédèrent rapidement. Après Armansberg Rudhart, après Rudhart Zographos.

Une conspiration ne tarda pas à s'organiser sous le patronage de la Russie, qui comptait sur l'abdication du roi, et le 3 septembre 1843, le parti russe ou *napiste*, s'appuyant sur l'antipathie allemande et les sympathies religieuses, fit une révolution. Aidée des conseils de la France et de l'Angleterre, la nation se donna une constitution. On vit alors, chose triste à dire, mais facile à expliquer par l'état de dénûment du pays, une curée repoussante des emplois publics : chacun songea à se caser en repoussant son voisin, et c'est à ce moment qu'on rendit la loi inique des autochthones, loi qui rejetait hors de la terre grecque ceux qui avaient versé leur sang pour elle. « Nous voulions la Grèce grande, s'écria Colettis, vous la faites petite. » L'ordre public était tenu par des liens si faibles et si mal adaptés aux mœurs, que les passions reparurent comme au lendemain de la lutte et que le désordre fut partout, jusque dans Athènes. Mavrocordatos ne put se soutenir; Colettis lui succéda.

Cette phase de trois années du ministère Colettis est la plus brillante de l'histoire du nouveau royaume, mais aussi celle qui a donné les plus tristes résultats. Colettis, appuyé sur l'influence française, eut le tort de faire de la corruption un moyen de gouvernement et de perpétuer le système centralisateur, inauguré par les Allemands. Son but, et dans ce but est son excuse, était de faire de la Grèce un État assez fort pour se mettre à la tête du mouvement chrétien en Orient : la mort le surprit au milieu de ses projets, en 1847, et la révolution de 1848, qui renversait à Paris les protecteurs de cette politique, détruisit en Grèce les rêves de ceux qui comptaient sur elle. Le but était manqué; il ne restait que l'introduction des moyens qui étaient mauvais.

Depuis cette époque, ceux qui n'avaient jamais pardonné au peuple grec la constitution imposée en 1843, sont parvenus à ressaisir par l'intrigue le pouvoir qui leur échappait. On s'est efforcé de discréditer la nation aux yeux de l'Europe pour prouver qu'elle était indigne de se gouverner elle-même.

Athènes est devenu un centre absorbant qui ruine le

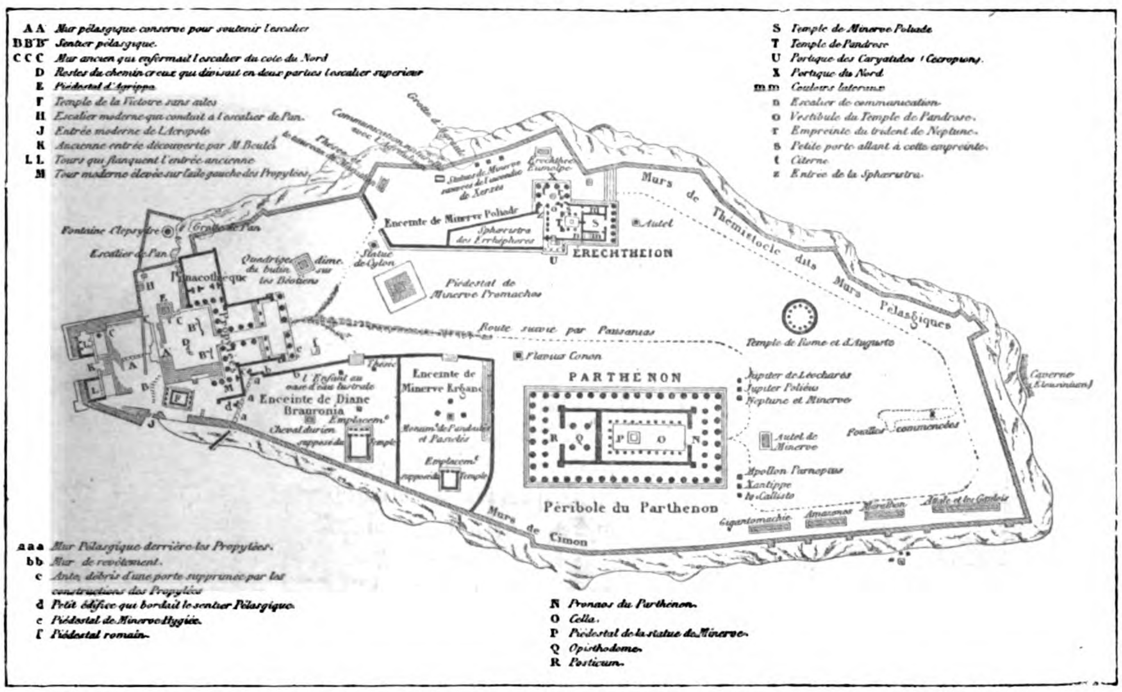
1. Suite et fin. — Voy. page 49.

pays sans qu'il lui profite en rien. Le chiffre élevé de la dette nationale ne permet de rien entreprendre, et l'instruction, dont les Grecs sont avides et qui est plus généralement répandue à Athènes que partout ailleurs, crée chez une nation pauvre une exubérance de forces intellectuelles qui ne trouve à s'utiliser nulle part. Les fonctions publiques sont avidement recherchées, mais comme elles sont mal rétribuées, la tentation doit être grande d'en augmenter le revenu par des moyens peu licites.

De tout cela les journaux ne disent rien ou presque rien, tant ils craignent de compromettre le pays aux yeux de l'étranger, et tant aussi le nombre de ceux qui ont intérêt au mal est grand. Parmi les influences étrangères, la plus désintéressée est l'influence française; elle est la moins écoutée, justement parce qu'elle est moins passionnée en ses conseils, et on lui en veut de demander le remède à tant de maux. Il suffit, en effet, de faire quelques pas hors de la ville pour être péniblement impressionné par l'abandon et le dénûment dans lequel sont laissées les campagnes. « Si le roi le savait ! » disent naïvement les paysans.

Le roi et ses ministres. — Agriculture, commerce, industrie. Instruction publique et beaux-arts.

Le roi de Grèce est de la maison de Witelsbach; il est né le 1er juin 1815 et a été élu le 7 mai 1832. La reine Amélie est de la maison d'Oldenbourg. Le roi est grand, maigre et légèrement voûté; on le dit instruit, laborieux, mais lent au travail; la reine a eu une grande réputation de beauté; elle est active et aime passionnément l'horticulture et l'agriculture; son jardin anglais est un trésor d'ombre et de fraîcheur rare à Athènes. Sa ferme, construite à Nuremberg et transportée en Grèce malgré le mauvais état des routes, est une merveille de propreté.



Plan de l'Acropole.

On voit souvent le roi et la reine, dans le jour, à cheval, le soir au théâtre; depuis quelque temps, cependant, le roi sort peu, il souffre de la fièvre, et la surdité, qui est résultée du traitement, fait qu'il ne prend aucun plaisir au théâtre, bien que la musique de Verdi, dont on y abuse, passe pour un excellent spécifique contre les affections du tympan.

Les anecdotes sur le palais sont nombreuses; il y en a de fort plaisantes; sans aucun doute, beaucoup sont apocryphes, mais on ne peut nier que cette petite cour empesée dans son étiquette allemande prête à rire. Pour ma part, je me suis contenté de la voir passer de loin, soulevant sur la voie sacrée son mince tourbillon de poussière.

Le gouvernement du roi Othon est constitutionnel de nom, il a sept ministres, et tout d'abord un ministre de la guerre.

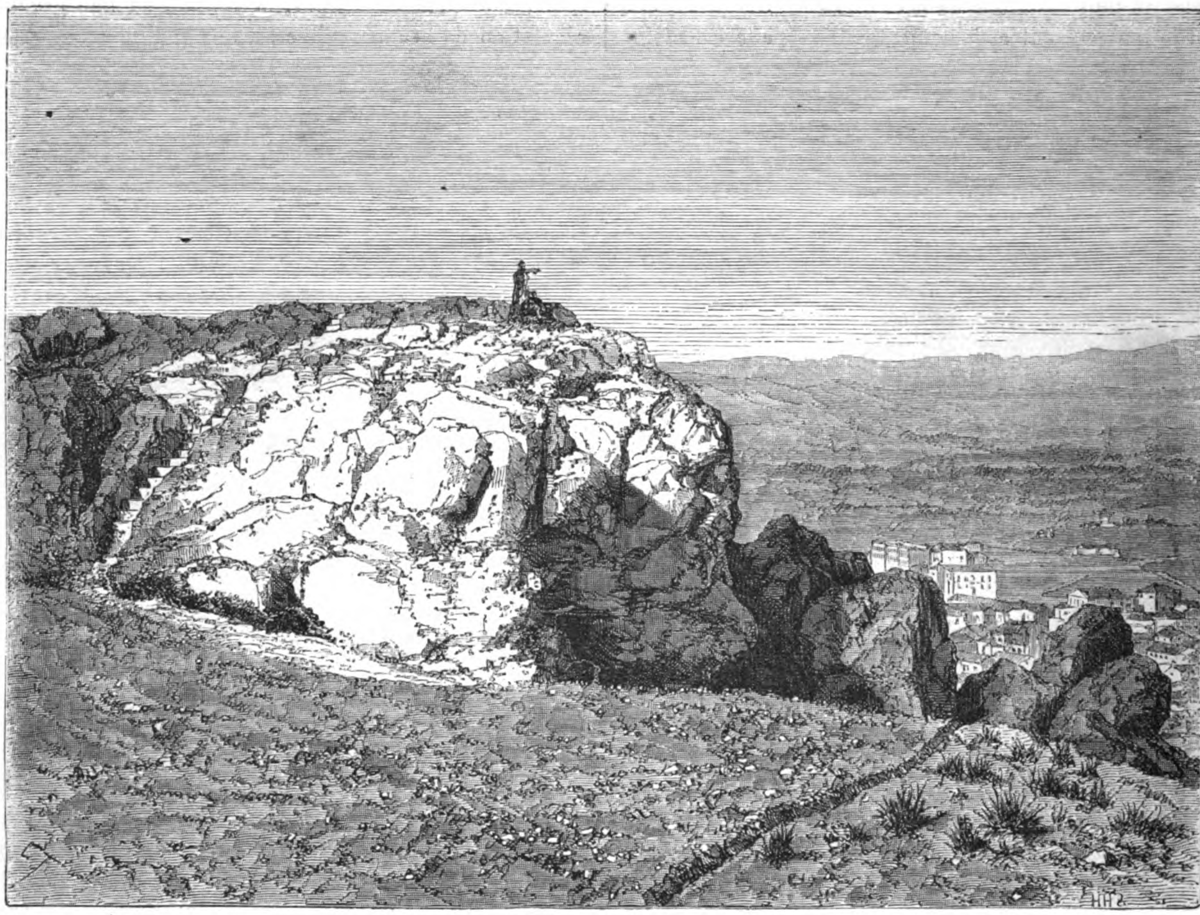
Le roi Othon a formé une armée régulière, et cela avec un si grand désir de bien faire, qu'il prend les soldats à l'âge de dix-sept ans, en sorte qu'aujourd'hui le petit royaume de Grèce a une armée de près de dix mille hommes costumés en Bavarois et disciplinés à l'allemande. Athènes est encombrée d'officiers de toutes armes, qui ont fait, pour la plupart, leur éducation dans les écoles françaises. Les gendarmes et les gardes frontières rendent de grands services : les autres seront peut-être appelés à en rendre plus tard. Les importations européennes que l'on peut critiquer dans les institutions de la nouvelle Grèce ne sauraient qu'être approuvées en

ce qui touche l'armée : le shako allemand inspire une grande terreur aux Turcs, et plusieurs fois pendant la guerre de l'indépendance les Grecs ont mis leurs ennemis en déroute, rien qu'en s'affublant de coiffures européennes que leur avait envoyées le comité anglais. « Votre musique est arrivée, écrit de Missolonghi lord Byron, au comité; mais des trompettes pour les Grecs, ce sont des perles devant des pourceaux : les Grecs n'ont point d'oreille. » Cela est vrai; mais cet envoi fut plus utile que ne le supposait Byron et résista aussi bien que les shakos déjà expédiés au terrible *Yourousk Allah* de la cavalerie turque.

Les meilleurs soldats de l'armée grecque sont ceux du Parnasse; ils sont sobres et infatigables. J'ai entendu quelques officiers se plaindre de l'insuffisance des rations, de l'incommodité de l'équipement et des exactions des fournisseurs; l'administration militaire a été, je crois, modifiée récemment et calquée sur le modèle français.

Le ministre de la marine dispose d'une petite flotte bien organisée, mais dont l'entretien coûte chaque année une somme qui serait mieux employée à draguer le port du Pirée pour les navires du commerce, ou à approprier la rade de Poros au même usage.

Le ministre de l'intérieur est le moins occupé, le ministre des finances le plus embarrassé, le ministre des relations extérieures le plus décoré, et le ministre de l'instruction publique celui qui rend les plus éminents services. L'université qu'il dirige est divisée en quatre facultés : celles de philosophie et de sciences physico-mathématiques, de théologie, de médecine et de droit. Sur une population d'un million deux cent mille âmes, il y a soixante mille élèves des deux sexes, c'est-à-dire un vingtième de la population.



Les rochers de l'Aréopage. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

« Quelle amélioration vous semble la plus urgente? demandait un jour M. Rangavi à M. Senior.

— Celle de nommer premier ministre quelqu'un de la famille de M. Mac-Adam, » répondit le spirituel Anglais.

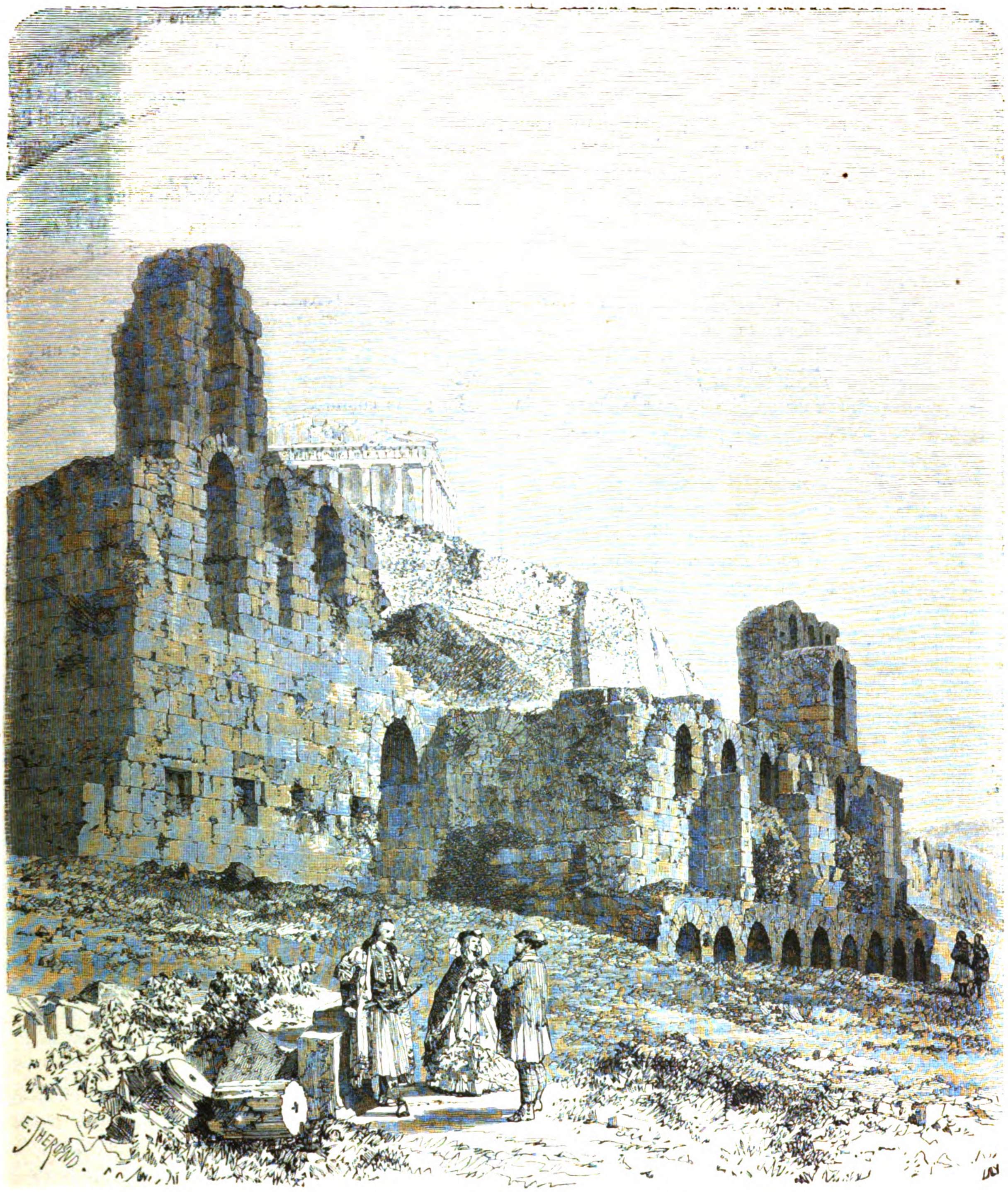
Cette réponse résume la situation des travaux publics dans le royaume hellénique. La Grèce n'a pas de routes, et par suite pas d'industrie, pas d'agriculture, pas de commerce intérieur. Le gouvernement a fait venir, au commencement de l'année 1858, un ingénieur français qui reçoit vingt mille drachmes (un ministre en a dix mille), accompagné d'un conducteur des ponts et chaussées et d'un certain nombre de cantonniers. Cet ingénieur est employé à aligner les rues d'Athènes et à réparer les routes dans un étroit rayon autour de la ville.

« Tout cela n'est que bagatelle et chemin de croix, me disait l'avocat X..., la route de Marathon ferait bien mieux notre affaire. »

Dans l'état présent, il serait, en effet, aussi insensé d'établir une manufacture quelconque au centre de l'Attique qu'à Tombouctou : les filatures de Syra, d'Andros, du Pirée et de Kalamatta prospèrent à cause de l'apport peu dispendieux des matières premières et des débouchés faciles : celle de Sparte est tombée.

La même raison entrave les progrès agricoles.

Le royaume offre une superficie de cinq cent quatre-



Le théâtre d'Hérode. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

vingt-quinze myriamètres carrés, dont deux cents sont susceptibles de culture, cent vingt couverts de forêts, et le reste stérile. Sur les deux cents premiers, cent à peu près sont cultivés (faute de cadastre, il est impossible de donner un état certain des terres arables). La condition des petits cultivateurs (ils sont en majorité dans l'Attique et l'Eubée) est aussi misérable que possible : chaque paysan donne à l'État un dixième du produit foncier en nature; il doit amener sa récolte au chef-lieu de l'éparchie à dos de cheval, par des sentiers af-

freux : là, il bat son grain à jour fixe et par ordre; puis il doit graisser la patte au magasinier et au percepteur, sous peine de vexations; enfin, il retourne chez lui ayant fait une perte considérable de temps et souvent une perte totale de bénéfices : alors il emprunte à un taux exorbitant (quinze, vingt et même trente pour cent), et finit quelquefois dans la prison pour dettes.

On peut se faire une idée de la fertilité du pays par le rendement du froment, quarante pour un, et de l'incurie du gouvernement par la place qu'occupent encore les marais insalubres. Il serait cependant facile, d'une même opération, d'assainir les endroits mouillés et de fertiliser les plaines desséchées.

Faute d'industrie, les objets manufacturés viennent de l'extérieur, malgré les droits de douane, et le chiffre des importations, *quarante-neuf millions neuf cent soixante-deux mille trois cent dix-sept drachmes*, n'est nullement en rapport avec celui des exportations, *vingt-cinq millions huit cent quatre-vingt-huit mille deux cent quarante-sept drachmes :* ces dernières, pour la plus grande part, se composent de matières premières (raisins secs, vallonnée, miel, vins, tabac, huile d'olives, soies gréges).

Au milieu de ces embarras, toutes les forces de la nation se rejettent sur le commerce maritime : le royaume compte deux mille sept cents marins et quatre mille navires jaugeant deux cent soixante-dix-sept mille cent vingt-deux tonnes.

La renaissance de la marine grecque date de la fin du siècle dernier. Ce sont les petites îles d'Hydra et de Spetzia qui, les premières, ont donné l'exemple de cette activité surprenante que déploient les Grecs dans la Méditerranée. La Porte recrutait là ses meilleurs marins, malgré le Koran qui défend de confier la défense du trône à des mécréants. De retour dans leurs foyers, ceux-ci, jetés sur un sol ingrat, n'avaient d'autres ressources que de s'embarquer pour le compte de la république de Venise, ou de faire, dans de frêles embarcations, un cabotage peu lucratif, restreint par la piraterie barbaresque.

Quand le monopole des comptoirs du Levant passa des mains des Vénitiens dans celles des Français, le grand maître de Malte vit dans les marins grecs de redoutables concurrents pour les nouveaux venus, et leur offrit, par l'entremise du vicaire de Mycone, de les patenter. Les Hydriotes et les Spetziotes acceptèrent et se mirent à construire un grand nombre de navires appelés *saccolèves*, d'un faible tonnage, mais d'une marche assez rapide pour ne pas craindre les corsaires. Vinrent les disettes d'Espagne et de Portugal, puis la Révolution française qui, paralysant le commerce de Marseille, laissa le champ libre aux Grecs, et fit affluer chez eux les capitaux inactifs du Levant. Le blocus continental mit le comble à leur fortune, et la prospérité de ces deux îles et de leur voisine Ipsara devint telle, qu'au moment de la guerre de 1821 ces trois ports comptaient plus de trois cents navires qu'on put armer en guerre, et que dix familles d'Hydra purent souscrire pour une somme de cinq millions de francs; la seule famille Condouriottis, pour un million cinq cent mille francs.

Dans ces îles, l'armement se faisait, et se fait encore dans toute la Grèce, d'après un système d'association où capital et travail partagent au même titre dans les bénéfices : on l'appelle *armement à la part.*

En 1850, l'Angleterre, effrayée de la concurrence redoutable que lui faisait la marine grecque dans les eaux du Levant, envoya, sous quelque prétexte, l'amiral Parker mouiller devant le Pirée. Elle demanda, pour dommages éprouvés par des sujets anglais, une indemnité qui ne se montait pas à moins de quatre-vingt mille drachmes, de plus la cession des îles Sapienza. Sur le refus du gouvernement grec, le blocus fut déclaré. La France en obtint la levée moyennant une indemnité de trente-trois mille drachmes. L'Angleterre avait en partie atteint son but; la capture de deux cents navires, qui ne furent jamais rendus, avait porté au commerce grec un coup dont il n'est pas encore remis.

Le génie commercial des Grecs ne s'en est pas tenu au littoral de la Méditerranée; il a envahi le monde entier : on trouve les marins grecs partout, à Londres, à Manchester, à Liverpool, jusque dans l'Inde. Nulle part ils n'oublient la mère patrie, et chaque jour Athènes se voit dotée d'un monument qui lui arrive de Vienne, de Pétersbourg, de Londres ou de Calcutta.

J'ai dit que le ministre de l'instruction publique rendait de grands services par l'impulsion donnée à l'université d'Athènes; il en rend de tout aussi importants par la protection accordée aux beaux-arts; malheureusement les fonds alloués sont insuffisants. L'école des beaux-arts, due à la générosité d'un particulier, ne peut, faute d'argent, envoyer à Paris ses lauréats.

Il n'est pas d'un mince intérêt cependant que l'on aide au développement de ces facultés artistiques que les Grecs possèdent instinctivement au plus haut degré. Les bergers sculptent des houlettes, les paysannes brodent des étoffes qui dénotent le sentiment du beau, même chez les plus humbles. Un régiment de fantassins de moins, un régiment de sculpteurs de plus, ce serait là une conquête facile dont pourrait s'enorgueillir la Grèce régénérée.

Question philologique. — Le grec moderne. — Les puristes. — Littérature populaire et littérature impopulaire. — Chants et légendes de la Grèce moderne. — Les écrivains grecs. — Journaux, bibliothèques, sociétés savantes.

L'une des questions qui préoccupent le plus les modernes Athéniens, est la question philologique. Le grec moderne est-il une langue nouvelle? est-il l'ancienne langue populaire altérée? Comme tous les idiomes, il a subi de fréquentes modifications dans les mots, la prononciation, la syntaxe et l'écriture (principalement celle-ci : suppression des formes antiques de la conjugaison et de la déclinaison, addition de mots étrangers); comme tous les idiomes aussi, il est le produit du génie populaire, la parole née des habitudes de chaque jour; mais

on peut affirmer qu'il est toujours, à quelques altérations près, l'ancienne langue populaire.

Quand les Phanariotes fondèrent en Valachie les premières écoles, ils enseignèrent ce qu'on appela le *mixobarbaron*, mélange barbare de grec moderne et de grec ancien. Quelques écrivains protestèrent, et Coraïs proposa le moyen terme de remplacer par les mots anciens seulement ce qui faisait défaut au langage moderne. Il ne fut pas écouté, et depuis il s'est créé dans Athènes de nombreux partis de puristes, dont les plus susceptibles veulent remplacer la langue moderne par l'ancienne. C'est une vraie bataille ; chacun s'écrie : « Prenez mon grec! défiez-vous de celui d'à côté ; » chaque écrivain, chaque journal parle sa langue plus ou moins retrempée et imbibée de grec ancien. Un Français s'est écrié avec un noble enthousiasme : « Le grec moderne tend chaque jour davantage à se rapprocher du grec ancien, et dans quelques années le voyageur jouira presque complétement du plaisir d'entendre résonner à ses oreilles le langage qu'on parlait à Athènes il y a deux mille ans. Jamais, jusqu'à ce jour, un peuple n'a essayé de refaire sa langue, de remonter jusqu'à l'idiome antique de ses pères; c'est un spectacle qu'il était réservé à la Grèce contemporaine de donner. »

Nous craignons que cette tentative n'ait d'autre résultat que d'amener la confusion. S'imagine-t-on en effet qu'une conspiration de savants aille changer la langue de dix millions d'hommes? Comment? Est-ce en écrivant des traités qui ne peuvent être lus que par un petit nombre? Est-ce en s'amusant, dans le silence du cabinet, au travail de marqueterie qui consiste à remplacer par *idor*, eau, le mot plus usité *nero* qui, entre parenthèses, est plus ancien, en forgeant à la place du mot turc qui dit poudre un mot prétentieux qui ne dit rien, etc., etc.? Non. La langue vraie, c'est celle du paysan, du pâtre et du matelot. C'est celle-là qu'il fallait prendre, classer et enseigner. Ah! certes, Molière eût beaucoup ri de ces billevesées. Les hommes sensés de la Grèce se contentent d'en gémir, car pendant ce temps on néglige d'instruire le peuple.

Il est du reste plaisant de voir quelles odes saphiques, quels poëmes ampoulés, vides de sens et d'inspiration, font ces savants si préoccupés de la forme. Il est curieux de comparer leurs œuvres à cette merveilleuse poésie populaire que nous ont fait connaître Fauriel et Marcellus. « Nous n'écrivons pas pour les cabarets, » nous disait M. Soutzos. C'est un tort. Le séjour en est charmant de ces cabarets, et quand mousse le café et que chante le narghiléh, c'est plaisir d'entendre dire une de ces hymnes aux couleurs vivantes et heurtées. Ils ont le vrai sens poétique, ces cabarets, celui qui se puise dans l'intime amour de la nature, et il n'est besoin ni de fouiller ses souvenirs ni d'ouvrir le dictionnaire pour savoir qui ils ont voulu imiter et ce qu'ils veulent dire. Leur moindre petite chanson vaut mieux que tout le pathos de cette érudition abîmée dans les dissertations philologiques et oublieuse des besoins les plus pressants de son époque.

Voici un de ces chants recueilli « dans un cabaret » entre le récit dramatique du marin et l'épopée sanglante du héros de l'indépendance.

> Rigi pleure, Rigi pleure ainsi que la tourterelle ;
> Rigi se lamente comme la perdrix.
> Yachos lui dit : « Fille blanche comme la neige,
> Douce comme la pastèque, dis-moi ta peine.
>
> — Je cherche, Yachos, et je ne trouve pas
> La plante qui rend immortel. »
> Yachos va à la montagne et il revient.
> « Rigi, je te baise les yeux, voici la plante. »
>
> Rigi porte la plante à ses lèvres ;
> Mais Rigi pleure ainsi que la tourterelle;
> Rigi se lamente comme la perdrix.
> « Ce n'est pas la plante qui rend immortel,
> Yachos! c'est la plante d'amour que tu m'as donnée.
>
> — Pourquoi pleurer, Rigi? La plante d'amour
> N'est-elle pas celle qui rend immortel? »
> Rigi sèche ses larmes, et ils vont ensemble à l'église.

Dans tous ces chants, chants d'amour et de danse, chants nuptiaux, légendes, chants de la montagne et de la plaine, chants du klephte ou du laboureur, on sent tous les battements de cœur du peuple, sa mélancolique sérénité pendant la servitude, son ardeur au combat, sa joie après la victoire. Je viens de citer une de ces chansons gracieuses écloses au printemps; je ne donnerai de plus aucun des chants héroïques que tout le monde connaît, mais une élégie que j'ai entendue dans un café de Bournabat (Asie Mineure) et que j'ai retrouvée depuis, avec quelques variantes, dans l'excellent livre de mon ami Mraino Vretos : *Les contes et poëmes de la Grèce moderne.*

Toutes les fois qu'il passait devant sa fenêtre, il s'arrêtait. Elle voulait se retirer, mais elle ne pouvait. Son regard la rivait à la croisée ; et lorsque son cheval avait disparu, lorsque la poussière qu'il avait soulevée était tombée, lorsque la nuit avait recouvert la terre, elle le voyait encore.

Un jour il lui demanda : « M'aimes-tu? — Je ne sais si je t'aime ; mais quand je baisse les yeux, je te vois, quand je les lève je te vois, quand je les ferme je te vois encore. »

Un autre jour il lui dit : « Donne-moi un baiser. Quel est le champ ensemencé qui ne donne pas de récolte? Quelle est la fille dans le cœur de laquelle on a semé de l'amour, dont les lèvres ne rendent pas un baiser? »

Mais ses frères la virent, et quand il fut parti, ils la tuèrent.

Le lendemain il revint joyeux, il avait revêtu son talaganis le plus fin, il avait ses plus belles armes et aussi le kandjar à la lame d'or pris aux Turcs.

En approchant de la maison, il entendit un chant de mort et son cheval hérissa sa crinière :

« Pour qui est cette croix? Pour qui ce chant de mort?

— Pour celle qui t'aimait et que ton amour a tuée. »

Il porta la main à son kandjar et se l'enfonça dans la poitrine.

Dans la même fosse on mit les deux cadavres; sur cette fosse poussèrent un chaume et un cyprès; le chaume se pencha, le cyprès se pencha; aujourd'hui les branches du cyprès couvrent le chaume.

Dans le langage populaire, les poëtes les plus célèbres sont Rhigas, le fondateur de l'hétairie, Cristopoulos, le comte Solomos de Zante et Valaoritis. Parmi les puristes : Panaïos et Alex. Soutzos, Rangavi, Orphanidis, Zalacostas et Rizos Neroulos.

Depuis le célèbre archevêque de Cherson, Eugène Bulgaris, qui vivait au dix-huitième siècle et de qui date la renaissance de la littérature grecque, les hommes supérieurs n'ont pas manqué. Dans la théologie : Parmakidis et Œconomos. Dans les études historiques : Perebos, Philimon, Neroulos, Soutzos et Papparigopoulos. Pour les sciences : Philippidis, Dukas et Constantas. Dans la philologie : Coraïs, Asopios, Yauvas et Vretos.

Athènes compte quatre sociétés savantes, vingt-quatre imprimeries, cinquante presses et plus de trente journaux et revues dont les principaux sont : le *Siècle*, la



Femme albanaise d'Éleusis. — Dessin de M. A. Proust.

Minerve, le *Grec*, la *Pandore*, l'*Espérance* et l'*Aurore*. La bibliothèque de l'université, due aux soins de M. Typaldos, est très-complète, et celle de la chambre des députés s'enrichit chaque jour grâce à son excellent bibliothécaire M. Terzettis, un poëte aussi et des meilleurs et de la vraie langue grecque. En dehors du travail journalier de la presse, il se produit cependant peu d'œuvres.

Le journalisme se fait à l'imitation du journalisme français, c'est-à-dire que le journal représente un parti et accommode les événements au goût de ce parti. Il n'y a pas comme en Angleterre de gazette qui soit le journal de tout le monde, où chacun puisse écrire librement, sans souci des opinions du rédacteur. Le gouvernement grec a tenté de créer une sorte d'organe infaillible, appelé le *Moniteur grec*, mais cette importation n'a pas réussi.



Intérieur d'une famille grecque. — Dessin de M. A. Proust.

Le carnaval d'Athènes. — Fêtes du carême. — Le prince Adalbert de Bavière et le duc de Leuchtemberg. — Anniversaire de l'indépendance. — Théâtre.

On retrouve partout en Grèce des réminiscences païennes, dans les cérémonies nuptiales ou funèbres et jusque dans les usages les plus humbles de la famille. Caron intervient à chaque instant dans les chants populaires et le dieu des jardins préside toujours aux plantations, mais il est impossible de trouver dans les réjouissances du carnaval rien de la gaieté antique. Le carnaval d'Athènes n'est pas autre que celui des boulevards de Paris; la seule différence est que ces tranquilles saturnales se passent de la surveillance de la police. Quant aux bals publics qui accompagnent ces fêtes, la comparaison est tout à l'avantage des Parisiens. Je n'ai rien vu de plus lugubre que le bal masqué du théâtre royal; il y avait bien là, mêlé à quelques rares masques autochthones, deux matelots anglais qui gigottaient à perdre haleine; mais ces Anglais sont tellement égoïstes que rien de leur joie intérieure ne transpire sur les muscles impassibles de leur physionomie. La présence d'un seul Français eût bien changé tout cela. Je me souviens avoir vu deux de mes compatriotes faire faire à une grave assemblée de Néerlandais des cabrioles qu'ils durent sincèrement regretter le lendemain, mais à l'électricité desquelles ils ne purent résister dans le moment.

Le carnaval ne commence à s'égayer à Athènes qu'au moment de sa mort, le premier jour du carême. Chaque année le clergé condamne cette fête, mais chaque année elle se fait malgré condamnation. Elle se tient dans un des plus beaux lieux du monde, entre le Stade et l'Arc d'Adrien, au pied du temple de Jupiter Olympien, en face de l'Acropole. Les longs replis de la chaîne des danseurs se déroulent au bruit de la lyre et du tambour, et après la danse on inaugure le carême par un maigre repas d'olives, de caviar et de grains de maïs grillés. Ce jeûne, que les Grecs observent avec scrupule, fait honneur à leur estomac et à la fermeté de leurs croyances.

Quelque peu éclairées, du reste, que soient ces dernières, elles sont imposantes dans leurs manifestations et rien n'est plus solennel que la résurrection du Christ, le dernier acte du grand drame chrétien représenté en plein air à la lueur des flambeaux. Bien loin des exhibitions somptueuses du catholicisme, ce spectacle n'est beau et saisissant que par l'attitude du peuple, attiré là non par une curiosité frivole, mais par la ferveur de la foi.

Il ne faut pas oublier qu'en Grèce l'idée religieuse est liée à l'idée politique, que c'est derrière la croix que s'est levée l'insurrection, et que c'est par elle qu'elle a vaincu. Malheureusement cette religion est ignorante au suprême degré.

« Tant que les Turcs auront un pied en Europe, me disait l'archimandrite D..., nous ne combattrons ni l'ignorance du clergé ni la superstition du peuple. Nous craindrions d'affaiblir la religion en la purgeant. »

L'indépendance de tout un peuple est sans doute chose très-respectable : mais comment pourrait-elle être compromise par l'instruction et la moralisation de ceux qui enseignent la religion et la morale[1]? Si le clergé de la Grèce libre voulait prendre un sage parti il effacerait de la Constitution cet article : *La religion orthodoxe est la religion dominante : toutes les autres religions sont tolérées, mais le prosélytisme et toute opposition à la religion dominante sont défendus.*

Mais il n'entend pas réforme sur cet article pas plus que sur le suivant : (Art. 37.) *Il faut que le successeur au trône soit de la religion orthodoxe.* Aussi, quand au mois de mars 1858 débarqua le prince Adalbert de Bavière, ce fut une ardente polémique dans tous les journaux, et voici pourquoi : depuis la renonciation de son frère Luitpold, le prince Adalbert, dernier frère du roi Othon, a droit à la succession royale en Grèce, pourvu qu'il veuille changer de religion.

La Grèce veut un roi orthodoxe : elle a ses raisons, et je ne les discuterai pas. Bien que les négociations pour garantir l'indépendance du nouveau royaume n'aient pas duré moins de quatre années, et que pendant ces quatre années on ait tout discuté, tout soupesé avec un extrême scrupule, on a négligé cette importante question; faute d'un protocole, toutes les combinaisons si longuement méditées peuvent être demain réduites à néant par l'article 40 de la Constitution qui laisse la nation libre de choisir son souverain si les princes de Bavière ne souscrivent pas aux conditions imposées par l'article 37. Le roi de Bavière en acceptant pour son fils, avait bien promis qu'il serait baptisé selon le rite orthodoxe au moment de son avénement, mais cette promesse ne fut pas inscrite au traité, et seulement communiquée aux trois puissances signataires de l'acte de 1832. La Grèce garda donc son roi catholique jusqu'en 1843, époque à laquelle la Constitution s'empressa de promulguer l'article 37.

Le roi consentit pour ses enfants et fit des réserves à l'égard de ses frères. La Russie, l'Angleterre et la France reconnurent, en 1852, l'obligation imposée à l'héritier du trône, mais la question n'en était pas plus avancée. Luitpold renonçait, et le prince Adalbert qui a fait baptiser son fils selon le rite romain, ne semble pas pressé de se convertir à la foi orientale. La reine, qui désire l'avénement de quelqu'un des siens, voit sans déplaisir l'impopularité que cette hésitation fait aux princes de Bavière. En ces dernières années on a mis en avant un autre concurrent, le prince de Leuchtemberg, parent de la famille impériale des Napoléons ainsi que des maisons de Bavière et de Russie. De la part du prince il n'y a eu aucun signe manifeste de prétentions royales, mais ses partisans, qui vont vite, le marient déjà à une princesse d'Angleterre, et voient dans ce candidat apparenté chez tous les protecteurs de la Grèce, un gage indubitable de bonne entente avec tout le monde.

Le prince Adalbert de Bavière a fait à Athènes un assez long séjour : c'est un fils de la blonde Allemagne, grand, gros, d'apparence lymphatique. Il a assisté aux fêtes de

1. Voy. pour la constitution du clergé grec, les livr. 33, 34 et 35 du *Tour du monde*, tome II. (*Voyage au mont Athos*, par M. A. Proust.)

Nauplie qui célébraient l'anniversaire de l'avénement de son frère, et aux fêtes d'Athènes qui célébraient celui de la proclamation de la liberté. L'enthousiasme était grand, car le roi jouissait alors d'une véritable popularité, que lui avait faite la guerre de 1854.

On se rappelle qu'à cette époque, après les soulèvements partiels de l'Albanie et de l'Épire, le mouvement insurrectionnel gagna Athènes et que le roi fit, bien que tardivement, cause commune avec son peuple, au risque de perdre sa couronne. « C'est une diversion fomentée par l'argent russe, disaient les notes diplomatiques; les Grecs ne sont que les instruments de la Russie. » Les notes avaient tort et raison : elles avaient tort, parce qu'une partie du mouvement était nationale; elles avaient raison, en ce sens que, quel que soit leur bon droit, c'est le propre des gens faibles de s'appuyer sur quelqu'un; au résumé, elles devaient avoir raison aux yeux de la France et de l'Angleterre, puisque ces deux nations s'étaient éprises d'un bel amour pour la gent turque, amour qui, comme tous, a eu son lendemain. Enfin, on fulmina contre ces pauvres gens qui n'en pouvaient mais, et on envoya un corps d'occupation au Pirée. La conduite du roi fut, il faut le reconnaitre, on ne peut pas plus digne en ces tristes circonstances, et elle lui attira les sympathies du peuple.

Je n'ai pu voir les fêtes de Nauplie, mais j'ai été témoin de celles d'Athènes. Je ne parlerai ni des arcs de triomphe, ni des allégories, ni de tout ce bagage d'ingéniosités fait à la détrempe, qui, de nos jours, forme par le monde entier le matériel de ces réjouissances, mais de l'émotion qui traduisait le patriotisme de cette foule attentive venue de toutes parts : villages et champs avaient été abandonnés : des routes de Thèbes, d'Éleusis et de Marathon, des équipages de forme bizarre, garnis de myrtes et de rhododendrons, arrivaient, jetant sur la place des tribus entières, depuis l'aïeul jusqu'au *bambino*. J'ai vu des manifestations plus bruyantes, mais jamais un hommage aussi grand, aussi austère, et surtout aussi pieux, rendu à la liberté.

Après deux jours, les réjouissances se terminèrent par un bal municipal donné dans la salle du théâtre. J'avais entendu applaudir la veille même dans cette salle la comédie : *Les précieuses ridicules*. Le spectacle n'avait pas changé, seulement les acteurs étaient plus nombreux.

A propos de Molière et du théâtre grec, c'est une idée excellente qu'on doit à M. Rangavi de représenter des traductions de notre grand poëte, à défaut d'œuvres nationales. Chaque soir, la salle était comble, et ce serait, outre une bonne œuvre, une excellente spéculation de construire un théâtre *ad hoc*, car la salle actuelle est occupée tout l'hiver par une troupe italienne.

En 1858, cette troupe était assez médiocre; on l'applaudissait et on la couvrait de fleurs à la manière italienne; les spectateurs se visitaient aussi à l'italienne, et c'était un des grands charmes de ces soirées; non pas le seul, car je me souviens que j'appréciais fort ce pauvre filet de musique, que j'ai acclamé plus d'une fois Mlle Teresa Gori, qui était, il est vrai, charmante, et que j'ai dit à Mlle Demoro qu'elle avait du talent. Que la Frezzolini me pardonne!

Environs d'Athènes. — Le brigandage en Grèce — Daphné. Éleusis. — Scaramanga. — Le Pirée. — Tremblement de terre.

Demandez à un Athénien s'il y a des brigands en Grèce, il ne vous répondra ni oui ni non; il vous dira comme Lassagne : « Il y en a et il n'y en a pas, » c'est-à-dire qu'il y en a sans y en avoir. Dans l'Attique, il y a des brigands, non pas toujours, mais souvent.

Malgré cela, nous avons parcouru le pays sans aucun accident. Une des grandes distractions de la vie athénienne est la promenade à cheval, et pour nos chevauchées, nous choisissions le plus souvent la route de Thèbes. On suit, en sortant de la ville, le bois sacré que traversait la théorie d'Éleusis, et en quelques minutes on atteint Daphné. Ce lieu est des plus agréables pendant la chaleur de midi, et, de la colline ombragée de pins qui le domine, on peut se livrer aux réflexions les plus profondes sur l'inconstance des choses humaines, car à deux pas de là s'élève une abbaye de style byzantin, greffée sur une construction latine entée elle-même sur des fondations helléniques. M. Buchon a fait dans l'intérieur de cette abbaye, qui était le Saint-Denis de la famille de la Roche, les plus précieuses découvertes pour son histoire des ducs français d'Athènes.

A un kilomètre plus loin est la plage de Scaramanga, d'où s'arrondit la baie d'Éleusis, que les montagnes ferment comme un lac. L'aspect de cette nappe bleue est féerique, alors que les dernières clartés du soleil luttent contre les premières ombres du soir, et que toutes les couleurs et toutes les formes prennent cet air douteux qui livre l'espace à notre imagination.

Les vieux bois de myrtes qui s'inclinent vers la mer ne résonnent plus du bruit du tympanum, mais on entend toujours à cette heure comme des soupirs dans le feuillage. Le christianisme n'a pas tout à fait mis en fuite les hôtes sylvestres de la mythologie.

J'ai lu dans un livre sur la métempsycose que les âmes des philosophes allaient souvent habiter le corps des hérons. Il y a là, sur le bord d'un lac salé, un héron blanc qui doit être un vieux sceptique. Chaque fois que je passais sur le bord de ce lac, j'envoyais une balle dans son étroite carcasse, mais chaque fois il s'envolait en riant. Cet étrange oiseau est le seul être vivant en cette plaine éteinte qui va jusqu'à Éleusis.

Nous eûmes dans ce village la chance heureuse de tomber un jour au milieu d'une noce albanaise : la rue était encombrée; les terrasses, les lucarnes, les corniches des maisons étaient garnies de curieux. Il fallut boire avec toute la noce, et servir de point de mire à cette population ébahie.

Une habitude des jeunes filles albanaises est de porter leur fortune enfilée en pièces d'or autour de la tête. Ce singulier usage fait que les maris ne sont jamais trompés, pécuniairement parlant.

Un matin que nous étions venus à Scaramanga, au lieu de tourner du côté d'Éleusis, nous suivîmes les contours

de la baie jusqu'au Pirée. Dunoyer eut besoin de toute sa science d'écuyer pour contenir l'enthousiasme de son cheval, et notre ami Typaldos, de toute son éloquente causerie pour nous distraire des rayons ardents qui dardaient sur nos têtes. Nous étions aux premiers jours du printemps ; sous la chaude et transparente lumière, tout bourgeonnait et fleurissait joyeusement.

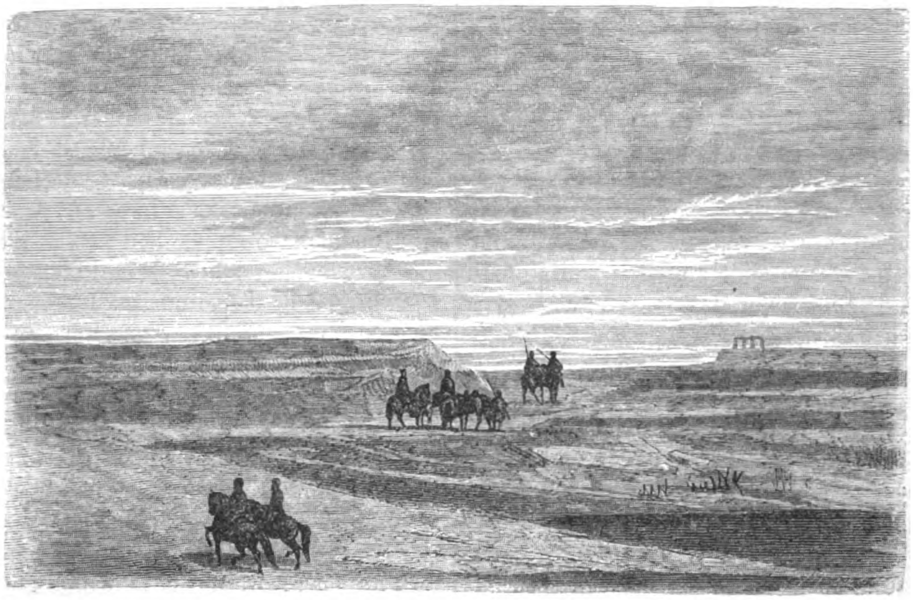
J'ai dit, je crois, en commençant ce récit, *ce village*, en parlant du Pirée; je m'en aperçois à temps, bien heureusement, et je fais mes humbles excuses à ses habitants. Le Pirée est une ville; il y a des trottoirs, des réverbères, des hôtels, des cafés, d'élégantes boutiques de pâtissiers, peintes à frais à l'italienne, en couleurs réjouissantes, des messieurs en habit noir et des mesdames en chapeau. Ainsi donc le Pirée est une ville, et ne pas le reconnaître serait une ingratitude de ma part, car vraiment ce jour-là elle nous fit une entrée triomphale. Toute la rade était pavoisée, et il y avait bien environ quinze gamins qui couraient devant nos chevaux; les jeunes filles étaient aux fenêtres, et dans l'air printanier voltigeaient, semblables à des libellules, bien des *sonetti d'amore*.

« Il fait bien chaud aujourd'hui. » Tel était le refrain qu'on entendait de tous côtés; il fit tellement chaud, en effet, que le lendemain la terre en trembla. Je n'oublierai jamais ce moment critique : nous étions à table, je vis mon vis-à-vis monter, redescendre, puis remonter encore, en faisant force signes de croix : *Terre moto! terre moto !* criaient les garçons en s'enfuyant.

Il n'y eut à l'hôtel d'Orient qu'un peu de sauce répandue sur la table; mais à Corinthe, la ville fut en partie détruite.

Le Pentélique. — L'Hymette. — Le Parnès.

La promenade que préfèrent les Anglais est celle du Pentélique. Ils enfourchent, pour cette ascension, des



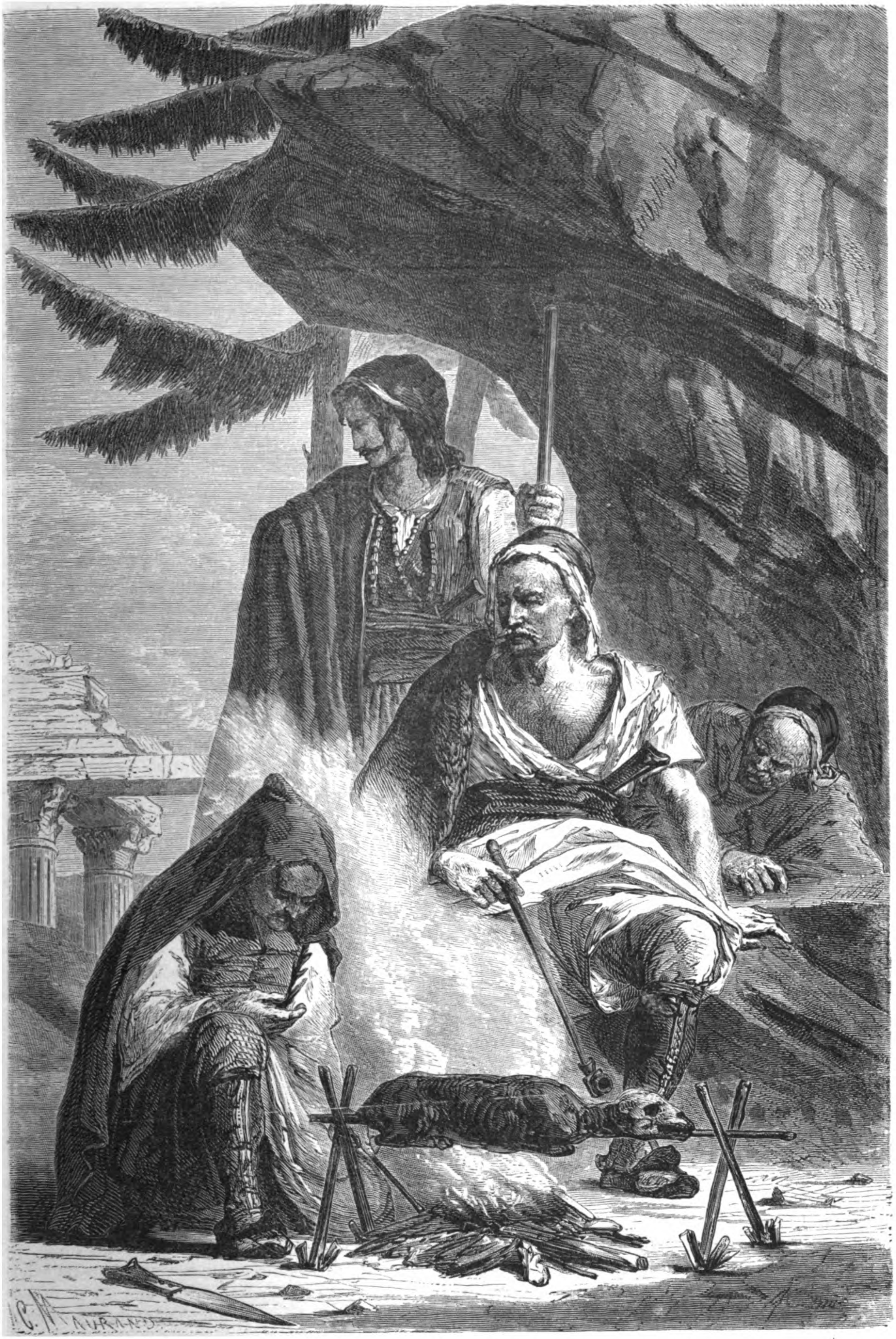
Le temple de Sunium. — Dessin de M. A. Proust.

chevaux de louage, et traversent la plaine en se soulevant sur les étriers avec cette élégance mécanique qu'on leur connaît. Un agoyate (loueur de chevaux et cicerone) les précède chargé de vivres. Arrivés au pied des célèbres carrières, d'où l'œil embrasse l'horizon de Marathon à Salamine, ils font sauter les bouchons. Εν οινω αληθεια, dit le proverbe grec. Les Grecs sont sobres et ne cherchent pas la vérité; les Anglais ne l'ont pas encore trouvée; ils gagnent à cette recherche de terribles coups de soleil; mais un fils de l'Angleterre ne transige jamais avec ses principes : s'il meurt, un autre achève son verre.

L'ascension de l'Hymette est plus facile. Le miel de l'Hymette est toujours en grande réputation; les fleurs du rhododendron et le suc du païka lui donnent un parfum et une saveur qui le font préférer même au miel de Cytheron. On le récolte à Kaissariani, dans un ancien couvent. Du sommet de la montagne, la vue s'étend jusqu'à Sunium. « Bienheureux sont les sommets qui voient la mer aux vagues blanchissantes. »

J'ai conservé de cet étroit plateau un souvenir particulièrement intime. Par une froide matinée de janvier, je trouvai là, enfouie sous la neige, une tortue que longtemps nous avons gardée dans notre appartement, en compagnie d'un mouton. Le mouton gambadait et sautait jusque dans la salle où il devait être un jour mangé; mais la tortue dépérissait et jetait souvent un regard humide vers la campagne. Le mouton est une stupide bête qui n'a aucun souci de la liberté, mais la tortue n'aime pas l'esclavage. Nous n'eûmes jamais le courage de l'accommoder aux épices, et nous lui rendîmes sa liberté quand le printemps fut revenu.

Mais, ce confiant animal a un terrible ennemi dans l'aigle, et nous avions à peine fait quelques pas, qu'un d'eux se saisit de l'infortunée, l'éleva très-haut dans ses serres et la laissa retomber rudement sur les rochers.



Bergers du Parnès. — Dessin de M. A. Proust

C'est un délassement qu'on se donne aisément à Athènes de tuer quelques-unes de ces méchantes bêtes. On achète une vieille carcasse de bœuf ou de cheval qu'on dépose la nuit sur un rocher, et le lendemain, au jour, on assomme les aigles repus de sang.

Kephissia.

Il est d'usage dans toute la chrétienté orientale de manger un agneau le jour de Pâques. Quand vint ce jour, nous choisîmes le petit village de Kephissia, qui est le Saint-Germain ou le Sorrento des Athéniens, et nous partîmes de grand matin avec la victime achetée au marché d'Athènes.

Dimitri prépara le mouton à la manière des Pallikares. Le repas fut long et joyeux ; chacun se récria sur l'excellence des *koukouretzee* (entrailles grillées autour d'une baguette de fusil), et après avoir bu copieusement, nous descendîmes à la grotte des Nymphes, lançant à l'écho les derniers toasts.

La nature a paré ce village de Kephissia de tous les charmes, et les hommes ont enchâssé dans son abondante verdure de petites villas, les plus gracieuses du monde; le souvenir de cette journée pascale me revient souvent à la mémoire, et il occupe dans ma pensée une des meilleures places.

Depuis j'y suis revenu, mais tout avait perdu cette teinte bleuâtre qui m'avait tant séduit; il est vrai que j'avais laissé à Smyrne une paire de lunettes que je n'ai jamais pu remplacer depuis, et que si la soirée passée chez Mme Tissamenos fut charmante, la nuit à l'hôtel fut horrible. L'affreux insecte, *cimex lectuarius*, était là en si grand nombre qu'on le voyait descendre le long des murs en longues caravanes.

« Voilà qui est singulier, me dit mon hôte le lendemain, M. le ministre de Russie et Mme Ozroff ne s'en sont pas plaints. »

J'ai su depuis d'un naturaliste qu'il y avait quarante-trois espèces de punaises qui professent des opinions différentes. Celles-là étaient sans doute du parti *napiste*.

Excursion au cap Sunium.

Peu de jours après mon arrivée à Athènes, nous avions formé le projet de visiter l'hexastyle célèbre de Sunium, mais l'hiver s'annonçait d'une façon rigoureuse. Depuis le mois de novembre, le vent du nord ne cessait de souffler, et la neige couvrait la terre. Yannis nous conseilla d'envoyer des chevaux à Keratia et de nous faire conduire jusque-là en voiture, ce qui, en vingt-quatre heures, nous permettrait de faire le voyage, aller et retour. Le 12 décembre, il fut décidé avec Georges Typaldos que nous partirions le lendemain soir à la sortie du théâtre. Le lendemain, quand la *traviata* eut battu son dernier trille et rendu son dernier soupir, chacun de nous, roulé dans son manteau, se tapit dans un coin de la voiture, en murmurant un des refrains élégiaques du maëstro. Jamais encore il n'avait fait une nuit aussi froide et aussi triste. Des hauteurs du Parnès, le vent balayait la neige en rafales glacées, et les réverbères de la rue d'Éole balançaient leurs timides lueurs en gémissant.

Nous ne tardâmes pas à quitter la route pour les champs ; à chaque gué, à chaque cahot nous déplorions l'absence des ponts et des chaussées, et force nous fut plusieurs fois de descendre pour faciliter le tirage aux deux maigres haridelles. Enfin le soleil se leva entre l'Hymette et le Pentélique, mais il but la neige et détrempa le terrain, en sorte que moitié en voiture, moitié à pied, nous ne gagnâmes qu'à grand'peine Keratia.

Keratia est un gros bourg placé dans une position pittoresque sous la double corne d'une montagne.

La salle basse où nous entrâmes pour nous reposer pendant qu'on sellait les chevaux offrait un singulier mélange de malpropreté et de grandeur. Sur des bancs vermoulus les paysans se tenaient immobiles et graves; deux jeunes filles aux traits réguliers étalaient devant eux un repas modeste. On ne saurait imaginer l'allure majestueuse et le grand air de tout ce monde, et devant ce spectacle, on est tenté d'excuser sinon de comprendre le style ampoulé de Pouqueville et les phrases sonores de M. de Chateaubriand.

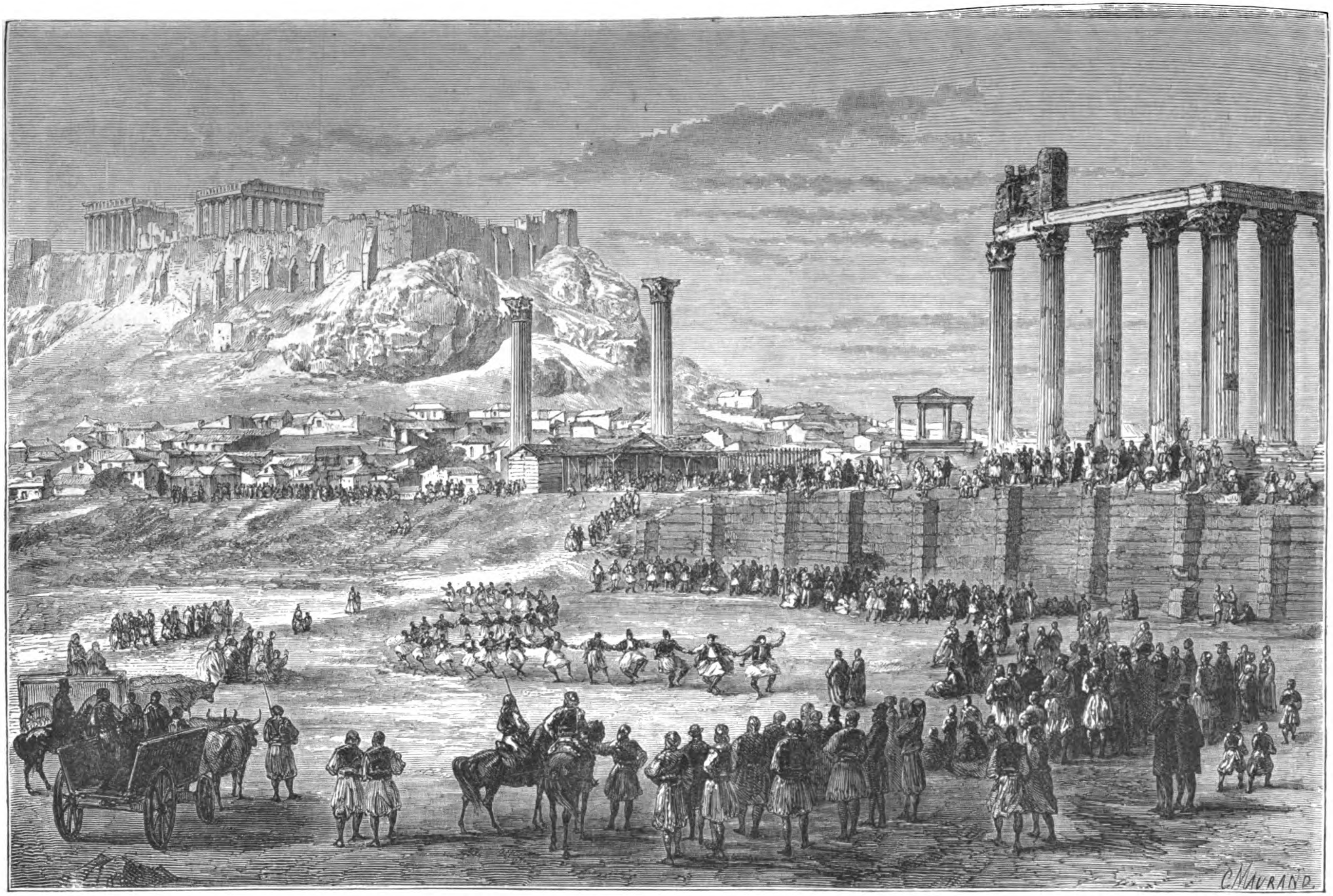
En quittant Keratia on suit la déclivité de la montagne jusqu'à un plateau boisé de pins et de tamaris. De la mer qui remplit l'horizon surgissent les îles d'Hélène, de Ceos, de Cythnos et de Seriphos. C'est dans la première que pousse l'*helianthemum*, formé des larmes d'Hélène; la fleur est si belle que tout porte à croire que les larmes de la fugitive princesse étaient des larmes de joie. Ceos est la moderne Zea, riche en vins, Cythnos a des eaux thermales et Seriphos jouit d'une grande réputation pour la culture des oignons.

On arrive de là, en descendant, à la plage de Porto-Mandri où des assises de forme pentagonale et deux ou trois fûts de colonnes témoignent d'un temple, dernier vestige de Thoricos, une des douze cités ioniennes.

De là au Laurium on côtoie la mer à travers un terrain marécageux, coupé çà et là de bouquets de lauriers-roses qui exhalent une forte odeur de romantisme. Aussi quand on arrive au sommet qui voit le temple Sunium, on se sent pris comme d'une sorte de vertige.

L'ayoyate qui nous servait de cicerone ne savait pas positivement si à Sunium on adorait Neptune ou Minerve; je n'en sais rien non plus, et les archéologues n'en savent pas davantage. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un berger assis au milieu des ruines adressait à Vénus une lente et grave melopée, et que si sa voix était fausse le sentiment qui la guidait était vrai.

Le jour était déjà très-avancé quand nous revînmes, et pour raccourcir la route notre guide nous mena à travers un épais taillis. Après deux heures de marche par des sentiers tortueux, nous revîmes Keratia. Notre voiturier nous attendait très-patiemment en causant politique. La venue d'un Athénien est une bonne fortune pour les gens de ce pays, qui n'ont ni chemin de com-



Fête du carême au temple de Jupiter. — Dessin de M. A. Proust.

munication ni service de poste, et vivent en complète ignorance des événements de la capitale. Quand nous partîmes, ils nous envoyèrent les souhaits les plus sympathiques pour notre voyage, qui ne se termina qu'à une heure avancée de la nuit, après vingt-quatre heures de fatigue.

Retour en France. — De l'opinion de quelques pestiférés sur les Grecs en général et sur les Athéniens en particulier.

Au retour d'un voyage en Turquie à la fin de l'été de 1858, je fis encore un séjour à Athènes, et au mois d'août je m'embarquai pour la France sur *le Cydnus*.

La peste était à cette époque à Bengazi, et *le Cydnus* avait pris des passagers d'un bateau qui en avait touché un autre venant de Bengazi. C'était plus qu'il n'en fallait pour éveiller la barbare susceptibilité de la quarantaine. Je fus donc forcé de serrer la main de Dunoyer avant de toucher le bateau suspect et de gagner Marseille avec la triste prévision de faire au lazaret du Frioul une station de quelques jours. Il n'en fut rien heureusement.

Pendant cette traversée on tua le temps le plus agréablement possible entre pestiférés. La compagnie était fort gaie, les femmes étaient nombreuses et les causeries longues en ces nuits d'août pleines d'étoiles.

Je me réunissais souvent à une famille anglaise qui revenait de Smyrne. Cette famille était composée d'un père marchand d'opium, d'une mère qui avait dépassé le quarantième chant de son odyssée et de deux jeunes filles d'une beauté ravissante, blondes et roses comme les veut l'Angleterre, indolentes comme les fait le climat asiatique. Avec cette famille voyageait une sorte de maître sicilien, professeur de chant et de piano.

« Que pensez-vous des Grecs? me dit un soir le marchand d'opium.

— Que c'est, au milieu de la torpeur orientale, le seul peuple qui pense, parle, vive et marche.

— Et des Athéniens en particulier?

— On ne peut émettre aucun jugement sur la société athénienne. Cette société n'est pas en pleine possession d'elle-même : elle n'est ni européenne ni orientale. Si le premier élément domine, la Grèce sera unitaire et aura Constantinople pour capitale. Si le second au contraire l'emporte, elle sera fédérative comme l'esprit démocratique du peuple le désire et comme sa configuration géographique l'indique.

— Dans la société athénienne cependant les mœurs européennes dominent.

— Oui, notre civilisation y est établie, mais sans ses nuances de délicatesse, de critique et de point d'honneur : elles font défaut aux habitudes des Grecs comme les intonations particulières de notre idiome au français qu'ils parlent. On peut cependant dire, quoi qu'il arrive, que l'avenir est aux Grecs dans tout l'Orient.

— Sans aucun doute, mais dans un avenir peut-être très-éloigné, car ils ont le grand défaut de raisonner tout, de calculer tout et de ne rien livrer à l'aventure. Ils sont trop sages ou ils ne le sont pas assez, car c'est quelquefois une preuve de sagesse de savoir être fou à propos.

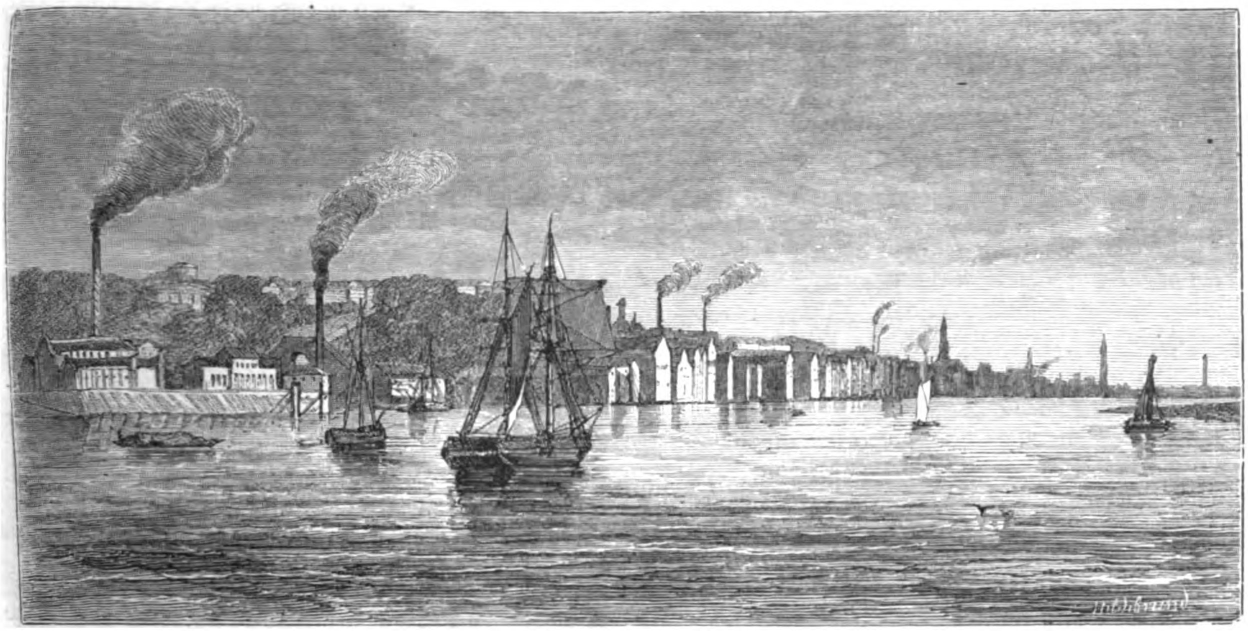
— Comme c'est une folie de vouloir être toujours sage, répliqua avec assez de mauvais goût le professeur sicilien en lançant un regard intrépide du côté des dames.

— Oh ! yes, » soupira la femme du marchand d'opium peut-être sans avoir bien compris.

Ant. PROUST.



Les carrières du Pentélique. — Dessin de M. A. Proust.



Vue d'Altona. — Dessin de Guiaud.

VOYAGE EN DANEMARK,

PAR M. DARGAUD[1].

1860

(EXTRAITS.)

I

Altona. — Le château de Ploen. — Kiel et le Slesvig. — La Baltique, la mer et le Danemark. — Korsör. — La Fionie. Le château de Glorup. — Le médecin de campagne. — Le pasteur. — Le maître d'école. — Le pâtre.

Le 6 juillet 1860 nous nous sommes arrêtés à la grille qui sépare Altona de Hambourg. Cette grille est une frontière. Au delà verdit le Danemark allemand : le Holstein. Nous nous sommes engagés dans cette contrée couverte de moissons, de pâturages et de bois. La route que nous avons suivie laisse à quelques kilomètres sur la droite le château ducal de Ploen, qui se mire dans le lac du même nom, une de ces petites méditerranées dont le sol danois est constellé. A dix heures et demie nous étions à Kiel.

Le port de Kiel est magnifique. C'est là que les flottes française et anglaise ont été admirées à l'époque de la guerre d'Orient.

Ce port, avec sa cathédrale, ses quais, ses édifices, et en face, sur l'autre rivage, avec ses collines, ses fermes et ses prairies, est la fin d'un monde, du monde allemand, je dirai même européen; il est le commencement d'un autre monde : le monde scandinave.

La Baltique gronde au loin, et dans sa ténébreuse vastitude, derrière les vagues et les nuages, l'imagination évoque toutes les traditions païennes de l'Islande, les livres primitifs, les épopées et les sagas. L'heure donc où l'on va s'orienter pour cette Thulé confuse des anciens est une heure solennelle. C'est là que ramèrent les Vikings et que chantèrent les scaldes. C'est là qu'habitent dans les tempêtes les oracles cosmiques, les origines des Ases et des héros, et le dieu Surtur, le dieu primordial et voilé : *Deus absconditus*.

Nous nous sommes embarqués au milieu des ombres les plus profondes. C'était l'abîme, c'était la nuit; un abîme mystérieux, une nuit impénétrable. J'éprouvais d'ailleurs une fatigue universelle. Puisque je ne pouvais rien voir, je me suis donc couché sans remords sur un canapé du navire. Tout enveloppé de manteaux et de

1. Un vol. in-18. Paris, 1860. L. Hachette et C[ie]. — M. J. M. Dargaud, qui a bien voulu nous autoriser à emprunter à son élégante relation le texte de cette livraison et des deux suivantes, est l'auteur bien connu d'une *Histoire de Marie Stuart*, d'un livre intitulé *la Famille*, et d'autres ouvrages très-estimés. — Toutes nos gravures ont été faites d'après des peintures, estampes, dessins ou croquis communiqués par différentes personnes qui ont visité le Danemark pendant le cours des huit ou dix dernières années.

fourrures, je me suis assoupi tumultueusement au bruit de la Baltique et au roulis du bateau. J'ai si bien dormi durant notre traversée obscure de neuf heures, que je me suis réveillé seulement dans l'île d'Hamlet, au moment où la cloche du bâtiment annonçait notre arrivée à Korsôr.

Nous voilà en Séeland. Nous sommes très-bien à l'auberge de Korsôr, à vingt pas du rivage.

C'est ici le berceau des Cimbres, la Chersonèse cimbrique. Les Danois, sous les noms de Jutes, d'Angles, de Normands, furent des pirates audacieux. Ils conquirent huit fois l'Irlande et dix fois l'Angleterre. Leurs courses ravageaient toute l'Europe. Ils étaient l'effroi des peuples. Au neuvième siècle, les litanies finissaient toujours par ces mots : *A furore Jutorum libera nos, Domine.*

Les Danois sont restés braves pour se défendre comme ils l'étaient pour attaquer. Ils sont encore une race militaire, une race de marins et de soldats. Ils l'ont prouvé dans toutes leurs guerres. Au delà de leur continent, leurs îles étoilent la Baltique. Le Holstein, le Lauenbourg, le duché de Slesvig, le Jutland, la Fionie, la Séeland, les Féroë, l'Islande et des archipels divers composent aujourd'hui le royaume de Danemark. Il a plus de quinze cents lieues de côtes. La mer, sous tous les aspects et dans toutes les nuances de la palette divine, est à tous les horizons.

De l'auberge de Korsôr, nous avons une double perspective qui nous permettrait d'y séjourner longtemps sans impatience. Nous sommes là dans un port de Séeland. Il y a deux façades à notre maison. Si nous nous penchons aux fenêtres de l'est, nous avons la Séeland devant nous. On fait partout la moisson. De nombreux paysans fauchent le blé au lieu de le couper à la faucille. Nous avons donc dans la direction de la Séeland un tableau rustique fort intéressant. Des fenêtres de l'ouest, nous avons le port de Korsôr, le grand Belt, et au delà du grand Belt la Fionie.

La Fionie est entourée du grand et du petit Belt comme d'une ceinture à deux nuances, plus verte du côté du Slesvig, plus bleue du côté de la Séeland. A dix heures, nous avons pris le bateau à vapeur pour Nyborg. Nous avons affronté le grand Belt et nous l'avons franchi par une houle inaccoutumée. La mer était admirable. Elle reflétait quatre ou cinq azurs, selon le point où on la contemplait. Je suis resté sur le pont pendant les trois heures de la traversée. J'ai eu plusieurs fois le vertige, mais je le combattais en m'associant à tous les caprices du roulis. Il ne faut pas le contrarier, il faut s'y abandonner, et l'on se sauve ainsi. Ce qui me sauvait plus que tout, c'était le plaisir que j'éprouvais à ce spectacle d'une mer nouvelle et d'une île inconnue.

Nous allions à Glorup, l'une des belles résidences de la Fionie. Le propriétaire de cette résidence majestueuse était avec nous depuis Hambourg. Nous avons touché à Nyborg.

Trois voitures découvertes stationnaient sur le port de cette ville de briques. Une de ces voitures était à quatre chevaux ; une autre à la Daumont. Les cochers étaient en livrées et en cocardes, les attelages tout enrubannés. Ils étaient venus de Glorup pour nous y conduire à notre débarquement.

Nous avons suivi la chaussée, le long de la mer, puis nous avons tourné brusquement. Nous allions par une ligne courbe ravissante. La mer brillait à notre gauche, et, à notre droite, la Fionie où nous étions enfin. Cette île n'a pas de montagnes. Elle n'a que des collines ; le terrain est si accidenté qu'il est par là très-pittoresque. On dirait qu'il a été dessiné avec prédilection par l'artiste suprême. Ce qui m'étonna tout d'abord dans la configuration de l'île, c'est que la terre correspond à la mer selon les proportions d'une harmonie parfaite. Les mouvements du sol courent en vagues d'argile comme le Belt en vagues d'eau, de sorte que le pays a l'air d'être une mer solide. On est entre deux mers. La culture est surprenante. De vastes champs de blé, des pacages où je compte jusqu'à deux cents vaches, rappellent l'Angleterre. C'est une Angleterre boréale, avec les usines de moins et les forêts de plus.

Toujours entre la mer sillonnée de navires et la campagne frissonnante d'épis, de feuilles et d'herbes, nous avancions vers une église de village. Tout à coup dans un pli de vallée, nous avons aperçu Glorup adossé à des bois grandioses. Nous avons perdu plusieurs fois l'aspect du château avant d'y arriver. C'est l'une des plus nobles demeures qui se puissent rencontrer. On dirait, à l'extérieur, une abbaye princière du moyen âge sur la lisière des forêts féodales ; à l'intérieur, c'est un vaste Trianon, mais un Trianon de Danemark, avec toutes les fantaisies de l'imagination scandinave. Le bâtiment est quadrangulaire, de telle façon que lorsqu'on a franchi la grille de fer aux flèches dorées, et les grandes portes de chêne au-dessus de l'une desquelles s'arrondit le dôme, on se trouve dans une cour entre quatre corps de logis, — quatre châteaux en un, quatre châteaux qui vous regardent du haut de leurs cinq perrons à balustres et de toutes leurs fenêtres. Voilà Glorup. Un magnifique ara criait sur son perchoir au-dessous de deux drapeaux qui flottaient par-dessus les toits, le drapeau de la famille, jaune, noir, rouge, bleu, et le drapeau national, une croix blanche sur un fond rouge.

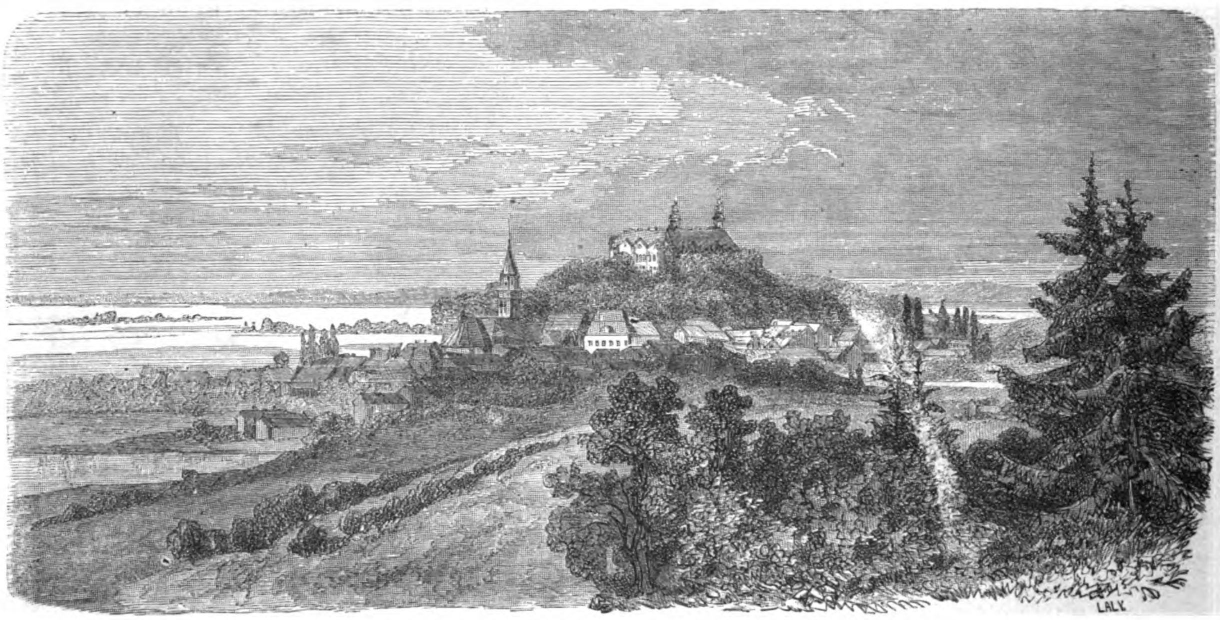
Nous avons donné un coup d'œil aux jardins, aux parterres, aux bassins d'eaux vives, aux volières de toute espèce, puis aux écuries. Elles contiennent dans leurs parois de chêne quinze chevaux de race, anglais, danois, norwégiens. Les remises abritent dix voitures, parmi lesquelles trois traîneaux rapides comme des locomotives, simples chars sans roues, qui galopent le jour dans un tourbillon de frimas ; qui la nuit, avec leurs hautes lanternes, illuminent la neige et dévorent l'espace au bruit mat des attelages scandinaves. Toutes ces voitures diverses achetées, soit à Copenhague, soit à Vienne, soit à Londres, confinent à la sellerie où des harnais innombrables, reluisants de propreté, attestent la mode, les élégances et les coquetteries équestres de tous les pays.



Dressée par A. Vuillemin.

Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42

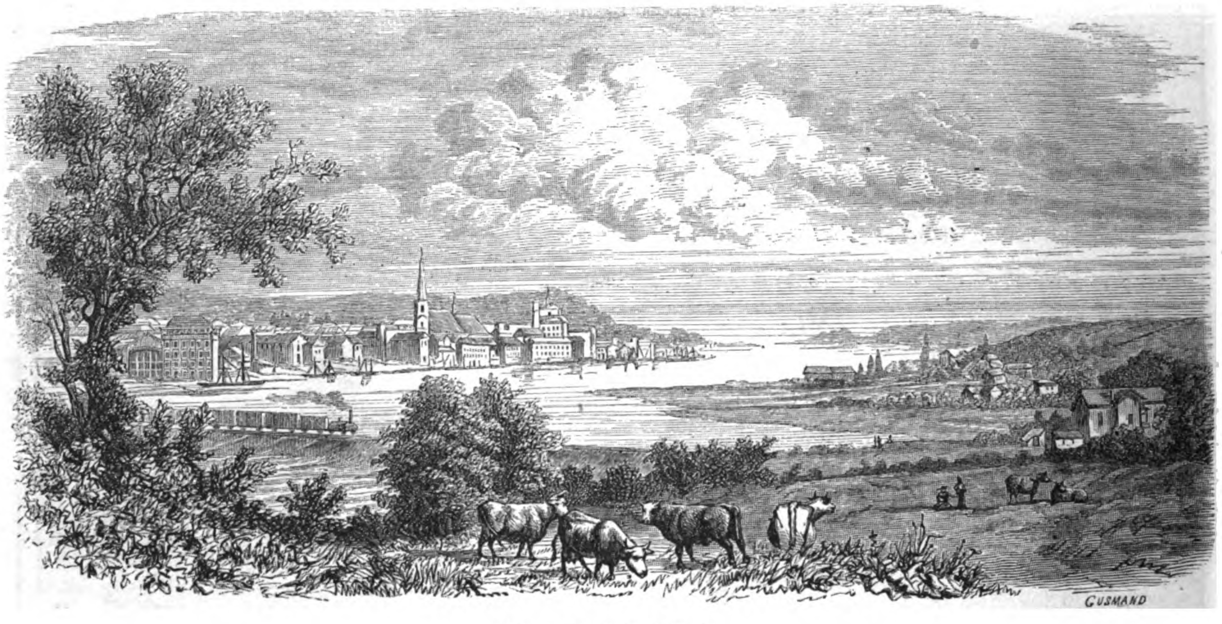
Il y a ici un horloger, un maréchal ferrant, un charron, un serrurier, un boulanger, des gardes et des domestiques innombrables. Lorsque l'un de ces serviteurs devient vieux, le maître désigne une maison et assez de terre pour loger et entretenir l'invalide. S'il reste une veuve, elle est recueillie dans un établissement particulier, sorte de Sainte-Perrine de village, dont les habitantes, admirablement nourries, ne sont point des pensionnaires, car elles ne payent rien. Le propriétaire de Glorup a tout prévu et pourvu à tout. Chacun



Château de Ploen, en Holstein. — Dessin de Guiaud.

est assuré d'une retraite. Cette belle résidence est un monde à part et se suffit à elle-même.

Les propriétés sont féodales ou allodiales. Féodales, elles ne peuvent s'aliéner; elles sont à la famille dans la personne de l'aîné; elles ne sont pas à l'individu. Il y a des fiefs en nature et des fiefs en capitaux. Les propriétés



Kiel. — Dessin de Guiaud.

allodiales, au contraire, se vendent, se négocient au gré de celui qui les possède.

Glorup est un des châteaux et une des terres du fief de Moltkenbourg, auquel appartiennent encore la terre d'Anhof, la terre et le château de Rygaard.

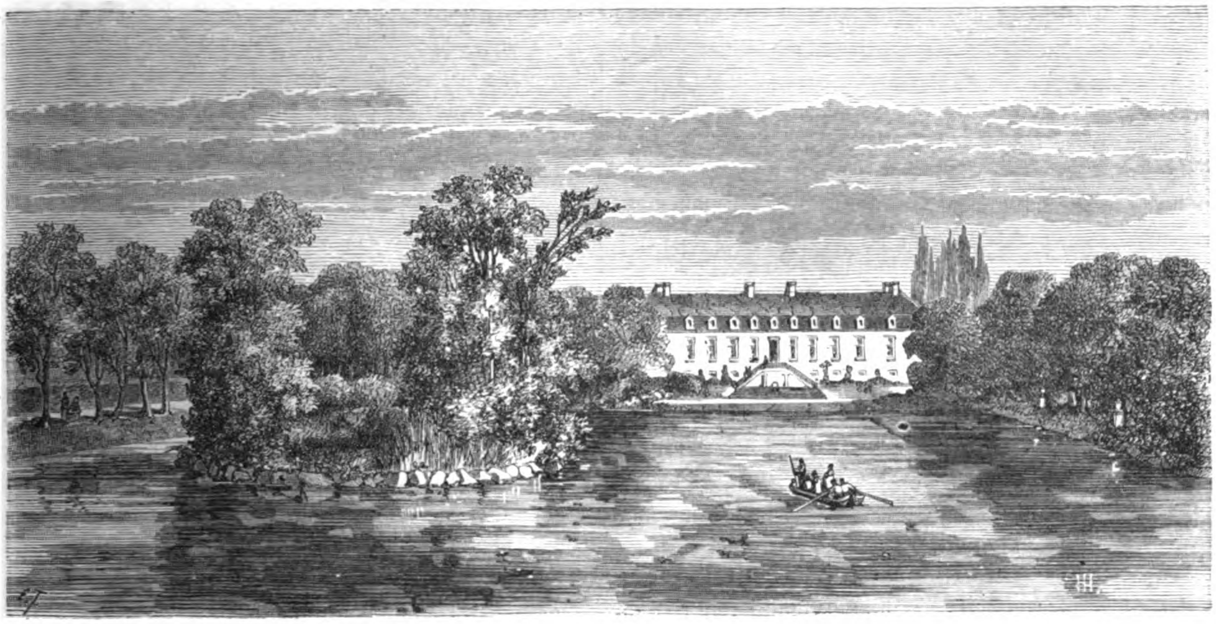
Une terre allodiale, Mollrup, s'étend à côté de ces trois terres féodales, et toutes ensemble forment un petit État très-fertile en bois, en blé, en pacages. La mer en est quelquefois la frontière et partout la perspective.

J'ai remarqué, parmi les convives de Glorup, deux con-

vives, le médecin et le pasteur, qui, par leur contact habituel avec les paysans, me les révéleront d'autant mieux.

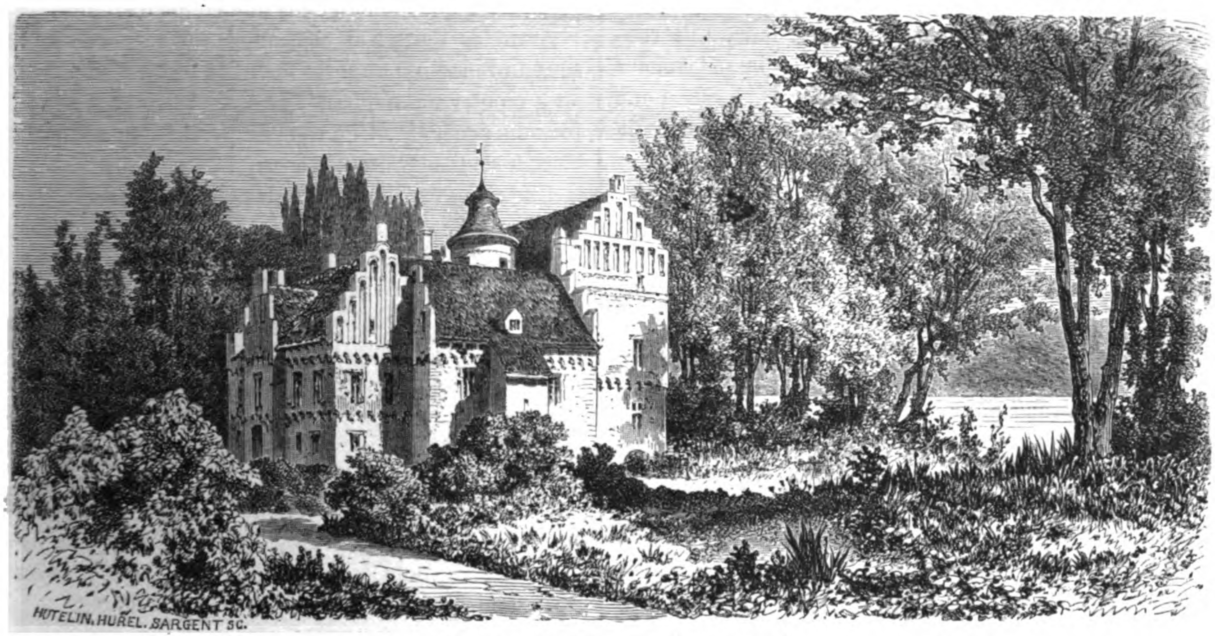
Je me suis acheminé d'abord chez le médecin, le docteur Winther. Il est fort spirituel et parle assez bien français. Il a beaucoup voyagé. Il connaît l'Espagne et l'Amérique. Il me fournit avec complaisance tous les renseignements que je souhaite. Il occupe, près du village de Svindinge, une demeure dont les attenances lui permettent d'avoir des chevaux et des vaches.

Le pasteur, M. Biering, est veuf depuis quelques an-



Château de Glorup. — Dessin de Thérond.

nées. Je l'ai trouvé à table avec son père octogénaire, et ses sept enfants. M. Biering est un prêtre du plus haut mérite. Nous avons causé de beaucoup de choses. Il m'a appris les merveilles de l'instruction en Danemark. Indépendamment des gymnases où les petits Scandinaves entrent à dix ans pour en sortir à dix-huit, et qui sont les



Château de Rigaard. — Dessin de Thérond.

vestibules provinciaux de l'université de Copenhague, il y a des écoles dans tous les villages. Les fils et les filles des paysans sont obligés de les fréquenter. « Alors, ai-je dit au pasteur, tous les Danois savent lire et écrire. — Oui, m'a-t-il répondu, et presque sans aucune exception. De plus, ils savent la géographie, le calcul, l'histoire, surtout l'histoire nationale. »

J'ai désiré voir l'école de Svindinge. Le pasteur, qui en a la surveillance, m'y a mené aussitôt. Nous avons pénétré dans les deux classes, l'une composée des enfants

de sept à dix, l'autre des enfants de dix à quatorze ans. Le maître d'école nous a montré les cahiers d'écriture. Les jeunes paysans écrivent mieux ici que les bourgeois de France. Les murs sont tapissés de cartes de géographie très-détaillées et de tableaux d'arithmétique. Les garçons et les filles ont fait leurs démonstrations élémentaires, puis, à ma demande, ils ont fini par un chant. Les Danois sont un peuple musicien. Ces villageois de huit, neuf ou onze ans ont chanté avec un ensemble, un accent et des intonations d'une douceur inconcevable. Ils ont presque tous les cheveux d'un blond d'épis et les yeux d'un bleu pâle comme leur ciel.

Nous sommes retournés au presbytère, qui peut bien rendre douze mille francs de rente au pasteur. M. Biering a une voiture à deux chevaux. Son influence est grande dans le pays. Il enseigne du cœur et des lèvres. Il donne des deux mains. Sa maison est confortable. Elle a dix pièces : cinq chambres à coucher, une salle à manger, trois salons très-simples et un cabinet de travail. Ce cabinet est aussi une bibliothèque. On trouve là plusieurs Bibles, en hébreu, en grec, en latin, en danois, et de très-bons livres. Je me suis mis au croisillon. J'ai considéré le vaste jardin, la campagne et la mer; cette mer qui est à elle seule un enchantement perpétuel.

J'ai sous mes fenêtres de Glorup, au levant, un magnifique pacage qui embrasse toute la colline. Je compte dans ce pacage cent cinquante vaches, dont les mugissements me réjouissent. Près d'une haie, à mi-côte, j'ai remarqué une cabane de bois peinte en noir. Une gourde immense de bière forte est suspendue au toit. « C'est la cabane du berger des vaches, » m'a-t-on dit. J'ai voulu l'examiner de moins loin. J'ai été droit au berger, qui m'a ouvert sa hutte. Elle est très-bien faite. Elle renferme un lit, un coffre, deux rayons de sapin où les fioles pour les maladies des vaches sont alignées à côté d'une Bible. Il y a là un gîte pour le pâtre, et une pharmacie pour le troupeau.

Cette cabane est montée sur un brancard et sur des roues. Quand le moment vient de changer de pacage, on attelle deux chevaux robustes à la cabane et on la transporte où il faut. C'est une mode très-ingénieuse. Je n'avais jamais rien rencontré d'analogue.

Il y a quatre cabanes de bois pareilles, qui correspondent chacune à cent cinquante vaches. Les vaches de Glorup sont donc au nombre de six cents.

Le chef des troupeaux, qui est toujours à cheval, donne ses ordres tous les matins. Les vaches demeurent dans la même prairie ou elles sont conduites ailleurs, selon la convenance des fourrages. On les trait deux fois par jour. Les paysannes les calment par des airs rustiques tout en pressant leurs mamelles, et, en même temps que les chansons, le lait tombe dans de grands vases de fayard, que l'on rattache ensuite, par des crochets de fer, à des bâts sur des ânes. C'est ainsi que les jattes écumeuses parviennent à la grande ferme. Elle possède un multiple et puissant laboratoire. Cela ressemble aux vendanges. Des cuves sont successivement remplies de lait à moitié. Une pelle très-large et grillée est placée dans la cuve. Le manche de cette pelle est adapté à une poulie que deux roues, mues par deux chevaux, font tourner rapidement. En une demi-heure, une prodigieuse motte de beurre est extraite du lait. Cette motte est transférée dans une autre chambre, où une longue huche la reçoit. Le beurre est pétri, purifié, salé, puis on le transvase avec une truelle de bois dans des barriques, sortes de feuillettes, que l'on expédie à Nyborg. Les feuillettes passent le grand Belt. Les unes sont destinées à Copenhague, les autres à Hambourg, les autres à l'Allemagne et à l'Angleterre. Il se fabrique de cette manière à Glorup pour trente mille francs nets de beurre par an.

II

Promenade. — La mer. — Paysages. — Les paysans danois. — Mœurs et coutumes. — Mariages. — Tumuli. — Légendes des vieux temps.

J'ai fait aujourd'hui une promenade au bord de la mer, qui était toute d'azur. Des centaines de mouettes blanches rasaient les vagues et revenaient sous la verdure des arbres, au pied desquels mes pas enfonçaient dans les mousses dorées. Au loin, les navires avec leurs voiles ressemblaient à d'autres mouettes en voyage. Les oiseaux chantaient dans les feuilles. Les daims, subissant le charme infini de cette nature, s'avançaient par troupes, regardaient tremblants, puis, au bruit de certaines rafales, s'enfuyaient dans leurs retraites les plus mystérieuses.

La contemplation m'a ravi jusqu'à l'adoration. Je m'en suis retourné au milieu d'un songe. Le ciel, qui était bleu pâle, est devenu gris perle ; il avait la suavité inexprimable d'une lumière dans une lampe d'albâtre.

Avant de rentrer au château, je me suis assis un peu sous un buisson, parmi les fleurs du fossé. J'ai pris plaisir à écouter un vieillard ambulant qui jouait du violon près du cimetière. Une cigogne perchée au sommet du clocher semblait l'écouter aussi.

Une chose charmante, la plus charmante peut-être de la Fionie, c'est la baie, l'anse, le golfe. Ces déchirures des rivages, que les Danois appellent fiords, ont toutes les formes. Les flots s'y arrondissent ou s'y aiguisent; ils s'insinuent, ils glissent, ils se précipitent; ils creusent, ils mordent et découpent la terre en mille caprices. L'un de mes plus grands bonheurs, c'est de monter sur un petit cap et de regarder à droite, à gauche, la mer façonnant ses bords avec une grâce inattendue et des fantaisies sauvages.

Le grand seigneur, le pasteur et le médecin m avaient dévoilé le château, le presbytère, la maison de la bourgeoisie. J'ai voulu connaître les maisons des paysans. J'ai examiné plus de deux cents de ces maisons.

Il y en a de trois sortes : les maisons qui ont cour entre quatre corps de bâtiments, avec plusieurs chevaux et plusieurs vaches; les maisons sans cour et qui n'ont qu'un corps de bâtiment sur un jardin, avec un cheval et une vache; enfin, les maisons sans cour, ni jardin, ni vache, ni cheval, les maisons louées par ceux qui ne sont pas aisés.

Les maisons des riches paysans sont fort cossues. Elles ont toutes des alcôves, de magnifiques poêles auxquels sont suspendues des pipes énormes. Les lits sont bons, les chaises, les fauteuils, les tables, les commodes, les armoires très-solides. Les bassinoires en cuivre rouge ou jaune reluisent comme de l'or. Les horloges sont justes ; les estampes du Christ, de Christian IV, de Frédéric VI et de Napoléon, bien encadrées; les Bibles, bien reliées. Les secondes maisons assurément ont moins de luxe que les premières, et les troisièmes, moins de bien-être que les secondes. Cependant elles ont toutes, même les dernières, non-seulement le nécessaire, mais l'utile. Chez ceux qui passeraient pour pauvres, s'il y avait ici des pauvres, j'ai remarqué des bassinoires et des gravures, — du superflu relatif.

Toutes ces maisons, d'ailleurs, à quelque catégorie qu'elles appartiennent, ont à leurs fenêtres des rideaux et des pots de fleurs.

Les hommes des côtes ont des maisons plus indigentes, quoique aucune ne soit dénuée. Seulement, il est vrai que les pêcheurs sont moins opulents que les paysans. La mer est plus fallacieuse, plus sourde et plus avare que la terre.

Je désire constater ici un fait qui honore les moindres hameaux du Danemark. Sur cent paysans, cinquante à peu près ont des vaches, et ces privilégiés-là donnent du lait à ceux qui n'ont point d'étables, ou qui ont des étables vides. Ce lait, je le répète, ils le donnent, ils ne le vendent pas. Les mêmes donnent aussi, de temps en temps, de la bière, qu'ils font avec du houblon et de l'orge. Cette bière, très-forte, ne vaut pas la bière allemande; elle est meilleure à la santé qu'au goût.

Ordinairement le peuple ne boit pas de vin. Quand il en boit, c'est dans les jours de fête, et ce vin est mauvais. Il n'y a presque pas d'ivrognes en Danemark, et très-peu d'enfants naturels. Le mariage est sacré, l'amour illégitime, très-rare.

Tout le monde, dans cet excellent pays, a un confortable plus ou moins large, selon les fortunes. C'est déjà un assez grand prodige que personne ne souffre, que le besoin soit secouru efficacement, dès qu'il est soupçonné.

Qu'on juge, au reste, de la situation d'un peuple qui, sous les plus humbles cabanes, consomme ses six repas aux heures et dans les conditions suivantes :

Le premier repas se fait à cinq heures du matin : il consiste en soupe à la bière et en jambon frit.

A dix heures, c'est le second repas. Il se compose de longues beurrées avec du lard. Sur la table les pipes sont chargées près du flacon d'eau-de-vie et du pot de bière.

Le repas de midi est d'un gâteau d'œufs et d'une soupe au lait, après quoi on ne se refuse point une sieste d'une heure.

La sieste finie, chacun prend le café, ce qui est un quatrième repas.

Le cinquième repas est fixé à cinq heures du soir. Il est le même qu'à dix heures du matin. Les beurrées au lard recommencent.

A huit heures, la journée se termine par une soupe au lait, des pommes de terre et de la viande, c'est le sixième repas ; le sommeil vient ensuite.

Je garantis tous ces détails, sur aucun desquels je ne serai démenti. J'ai la conviction, et plus que la conviction, — la certitude d'un témoin.

La richesse n'est qu'une des branches de la civilisation du Danemark ; elle n'est pas la civilisation entière. Il s'en faut. La civilisation du Danemark, et en particulier de la Fionie, c'est aussi son instruction ; une instruction générale qui luit même dans la demeure de chaume des paysans, et qui comprend des notions d'agriculture, de géographie, d'histoire, de calcul, de philosophie pratique. La civilisation de ce pays est plus que cela ; c'est encore l'instinct de son honneur national, l'aspiration à la liberté, à la dignité, la bravoure sur terre et sur mer, enfin une merveilleuse identification avec la Bible, ce livre de tous les foyers, cette seconde âme, cette âme traditionnelle, qui, en faisant de Dieu le génie intime de chaque famille, rend un peuple entier religieux, touche en lui la fibre de la conscience et développe le sentiment moral sous tous les toits.

Telle est, si je ne me trompe, la civilisation du Danemark. Elle est très-grande ; elle est supérieure à la civilisation de l'Espagne et de l'Italie superstitieuses, à la civilisation de la France, où l'ignorance dénature les plus beaux élans, à la civilisation de l'Angleterre, trop endurcie en haut par l'accumulation de l'argent, trop corrompue en bas par les vices de la misère.

Un jour, après le repas, j'ai assisté à la lecture des psaumes dans une maison de paysans. Un enfant jouait entre des pots de fleurs, avec un grand chien noir aux crins soyeux. Une jeune fille scandait en danois les versets sacrés. Le père et la mère écoutaient. Un vieillard, l'aïeul, en cheveux blancs, était adossé tout pensif à son fauteuil. La voix, les regards, les physionomies, les lèvres, tout priait.

Les mariages des paysans durent ici sept jours. On mange et on danse trois jours avant et trois jours après. Le jour le plus intéressant à observer est naturellement celui de la célébration.

Les jeunes gens à cheval précèdent le couple à l'église. La cérémonie est faite avec une pompe champêtre par le pasteur, puis les mariés s'en retournent comme ils sont venus, aux fanfares agrestes de la musique. Tous les repas qu'ils donnent sont apportés, mets par mets, des hameaux voisins. Le marié est très-paré ; la mariée l'est encore plus; elle a une sorte de diadème où les fleurs se mêlent à l'or.

Aujourd'hui, à Svindinge, cent personnes au moins étaient à une noce. Avant de dîner les époux se sont placés à l'extrémité d'une longue table. Chacun des convives à son tour a déposé dans un plat de faïence recouvert d'une serviette une pièce d'argent. Quand tous ont eu offert leurs présents, le mari a enlevé la serviette pleine et l'a jetée dans un coffre. Il y avait dans cette serviette,

m'a dit le pasteur, au moins deux cents écus. C est l'entrée en ménage de tous les couples rustiques, grâce à cette habituelle et réciproque magnificence.

On a dîné ensuite gaiement, et j'ai entendu des chansons lorsque je suis repassé devant la maison en fête.

J'ai longé le cours de la petite rivière de Kongenshoi; je savais qu'elle me mènerait à la mer. Cette rivière limpide traverse une campagne toujours accidentée, parfois sauvage. Les fleurs jaunes, roses, rouges, couvrent les bords de la Kongenshoi. Elle me conduit parmi les avoines, les blés, les trèfles, les houblonnières : de village en village, de bois en bois, je suis arrivé à la mer,



Repas de paysans danois. — Dessin inédit de Frölich.

sillonnée de navires et de barques. Une forêt de hêtres, de frênes, de sapins, séparés par groupes, m'a donné de l'ombre jusqu'aux algues du rivage. Elles s'entrelaçaient en runes, ces algues, dont une partie baigne dans l'eau, dont l'autre partie sèche au soleil. L'air est vif et salin. Les flots sont d'une blancheur d'albâtre à mes pieds, puis ils verdissent, puis ils sont bleus, puis tout à fait lilas au loin. Je suis resté plusieurs heures dans un rêve de vagues mugissantes et de pensées tumultueuses.

J'ai pénétré dans une petite maison de pêcheur sur la côte. L'homme fumait une pipe. Sa femme étendait un filet près de la porte. Un garçon aux cheveux très-roux



Bouvier et laitières de Fionie. — Dessin inédit de Frölich.

ramassait des coquillages. Je me suis assis sur une rame à deux pas du pêcheur. Lui, a été chercher un pot de bière et une tasse. J'ai bu quelques gouttes de cette bière forte et j'ai fumé aussi. Nous nous sommes compris à l'aide de cette langue muette dont les spirales se confondaient au-dessus de nos têtes. Le matelot et moi, nous nous sommes serré cordialement la main en nous quittant. Je suis revenu à Glorup par un autre chemin. A chaque moment, au moindre sommet, je voyais la mer écumer et je l'écoutais mugir.

La Fionie, comme toute la terre danoise, est couverte de collines de gazon faites de main d'homme en l'honneur



Une ferme en Fionie. — Dessin inédit de Frölich.

des héros. Ces monuments sont des sépulcres. J'en ai fouillé plusieurs. Ces tombeaux recélaient presque toujours des urnes où étaient enfermées les cendres des morts. On trouve encore parfois à côté des urnes des armes et des ustensiles soit de pierre, soit de bronze, soit de fer, qui se rattachent aux trois âges de l'histoire scandinave. Quelques savants reculent l'âge de pierre à dix mille ans, l'âge de bronze à vingt siècles et l'âge de fer à deux cents ans avant Jésus-Christ.

Il y a non loin de Taarup une colline funéraire à laquelle se rattache une légende du neuvième siècle.

Une belle princesse de Danemark voyageait, sous le règne de Charlemagne, en Westphalie. Elle avait été rendre visite à sa tante Éva, femme de Wittekind. Le héros saxon habitait le château de Wittekindsberg, dont j'ai vu les ruines en passant à Münden. L'un des fils de Wittekind devint amoureux de la princesse fionienne. Il était hardi et païen, tandis qu'elle était modeste et chrétienne. Elle eut peur du barbare. Elle craignit d'être outragée par lui, si elle ne s'enfuyait. Mais comment échapper? Elle invoqua la vierge Marie, qui la changea en biche, et la princesse Vola (c'était son nom), sous cette métamophose, courut par monts, vallées et forêts jusqu'à la mer Baltique. L'Allemand la poursuivait sur le meilleur cheval de son père. Ce terrible guerrier s'appelait Thormann, et un célèbre magicien communiquait au cheval et au cavalier une vigueur surnaturelle. Vola, ne sachant où se dérober, ne consultant que son honneur, se jeta dans la Baltique et nagea, nagea si bien, par la grâce de la Vierge, qu'elle aborda à Langeland, puis en Fionie. Thormann n'avait pas hésité non plus. Il s'était jeté avec son cheval à la mer et il suivait de près Vola. Il débarqua d'abord à Langeland, ensuite en Fionie, quelques minutes après la princesse. Le cheval de Wittekind, fortifié par le magicien, aiguillonné par Thormann, les crins ruisselants, les naseaux fumants, arriva au château où la princesse s'était réfugiée et où elle avait repris la forme humaine. Elle avait été touchée de l'amour du jeune barbare qui était beau. Lui aussi, dompté par le sentiment qui lui agitait le cœur, ne commandait plus, il priait : Vola l'écouta sans colère lorsqu'il lui exprima sa tendresse. Il n'y avait qu'un obstacle à leur union. Thormann était païen. Vaincu par Vola, il embrassa le christianisme et obtint la princesse. Il renonça sans peine à l'Allemagne et vécut en Fionie, où il se distingua par son courage. Il fut inhumé dans cette terre de l'amour, après avoir rendu heureuse la douce Vola. Le cheval qui avait traversé la Baltique à la nage fut enfoui dans le tombeau de son maître avec les armes de Thormann et le bracelet de Vola.

J'ai été visiter un peu plus tard un autre *tumulus* renommé, sur la commune de Swindinge. Ce tombeau très-curieux se compose de cinq pierres énormes surmontées d'une pierre gigantesque, colossale, qui forme le dôme. Il y a encore une entrée ménagée qui se rétrécit peu à peu. A notre approche une cigogne s'est envolée, comme une âme, de cette caverne funèbre.

Un héros de mer fut enseveli là, au sommet de la colline. Il fut incendié sur un autel construit avec les débris du vaisseau qu'il montait dans ses courses. Une urne qui contenait ses cendres a été trouvée au fond du sépulcre. Cette urne se rattache au second âge du Danemark, à l'âge de bronze.

En revenant à Glorup, nous avons rencontré des paysans, des paysannes, des enfants, des jeunes filles. Tous nous tiraient leurs chapeaux ou nous faisaient la révérence. Ici les plus grands seigneurs sont très-attentifs à saluer affectueusement les plus humbles villageois. La bienveillance est réciproque en bas comme en haut. Les égards répondent aux égards. Je n'ai rien vu d'analogue ni en France, ni en Allemagne, ni en Suisse, ni en Angleterre. La nation danoise, qui pousse la propreté jusqu'à l'élégance, porte la politesse jusqu'à la courtoisie.

Au retour, nous avons examiné chambre par chambre le château de Rygaard. Il est charmant et sévère tout ensemble. C'est la belle architecture des manoirs du moyen âge.

Je me souviendrai toujours des voûtes basses qui surplombent l'étang et qui rappellent Chillon. Je me souviendrai surtout de la salle des chevaliers, dont toutes les fenêtres s'ouvrent sur la mer. Il y a là une grande cheminée gothique. Selon la tradition, la châtelaine de Rygaard qui la première habita cette demeure féodale, se tenait au coin droit de la cheminée, attendant son époux, un compagnon du roi Jean, fils de Christian Ier. Elle filait sa quenouille sur un fauteuil en tapisserie, sans regarder le Belt, sans se distraire de ses pensées et de son fuseau, tandis que tous ses serviteurs, placés sur des escabeaux de bois, se chauffaient de loin à l'âtre où brûlait un arbre entier, probablement un hêtre.

III

Odensée. — Ses monuments. — Son aspect actuel. — Capitale d'un jardin. — Svendborg. — Panorama maritime. — L'île de Tassinge et le château de Waldemar. — Le roi Christian IV et l'amiral Juel.

Une route admirable conduit de Glorup à Middelfart, à travers lacs, villages, champs de blé, d'orge, d'avoine, arbres et prairies. Ce trajet de vingt lieues, M. de Moltke et moi, nous l'avons fait en quelques heures. Il est charmant de séjourner une soirée à Middelfart, cette ville forestière et maritime. Une promenade en voiture dans les grands bois et une promenade en bateau dans le petit Belt : voilà deux mirages que l'on n'oubliera jamais.

Nous nous sommes donné cette double joie, et nous sommes revenus sur nos pas jusqu'à Odensée.

Le ciel était plus pâle qu'en France. Les nuages aussi étaient plus solides. Des déchirures de ces nuages tombaient parfois des cascades de lumière, et la campagne était transformée sous des reflets capricieux et métalliques, tantôt de cuivre, tantôt d'argent, tantôt d'étain. Ces flamboiements sur les paysages et sur les longues vapeurs qui traînaient en blanchissant à la pointe des herbes communiquaient à toute la nature une poésie fantastique indescriptible.

C'est par un de ces éblouissements de l'atmosphère que nous avons entrevu Holsten-House, l'une des résidences du baron de Holsten-Carisius. Le baron de Holsten est un noble vieillard dont la physionomie est fine, le cœur bienveillant et la conversation aimable. Indépendamment de son fief près d'Odensée, il a d'autres fiefs en Jutland et en Fionie, un particulièrement à Faaborg, d'où la Baltique avec ses îles a l'aspect d'un firmament avec ses étoiles.

Arrivés à Odensée vers onze heures, nous nous sommes reposés un peu dans un très-beau salon de l'hôtel de la poste. Nous avons été ensuite à la cathédrale. Elle fut bâtie du onzième au seizième siècle, elle est d'un gothique très-léger et très-lyrique. Elle a des tribunes comme un théâtre. Cette disposition architecturale témoigne de l'aristocratie d'Odensée. Tandis que la bourgeoisie prie dans les stalles, la noblesse prie dans les tribunes. Il y a la tribune royale, la tribune épiscopale, la tribune du gouverneur militaire, la tribune des Rantzau, la tribune des Ahsefeld. Ce sont encore, c'étaient surtout autrefois les inégalités d'une cour dans la maison de Dieu, et tous les degrés de l'orgueil humain dans le temple de l'humilité chrétienne.

Les chapelles sont très-curieuses.

Il y a d'abord la chapelle de Ahsefeld, qui renferme des tombeaux en bronze sculpté, des armures en acier, et des sépultures de marbre d'un goût barbare très-original.

La chapelle des Walckendorf contient une bière de bois ciselé où la femme semi-officielle de Christian IV, Christine Munch, a été embaumée. Mon hôte, qui était mon guide et devant qui tombaient tous les obstacles, m'a mené à cette bière, l'a fait ouvrir, et j'ai pu contempler, sous les voiles de la mort, celle que Christian IV, appelé ici le Béarnais du Danemark, a le plus aimée. Elle est admirablement conservée. Ses mains, malgré les plis du temps et du trépas, sont fines, délicates, artistiques. Elle eut de Christian six filles et trois fils, dont aucun ne régna.

Les bas-reliefs au-dessus du sépulcre de Christian II, un comte de Rantzau buriné en granit sur les dalles, et une plaque d'airain travaillée, derrière laquelle sont les os d'un prince Canut assassiné, méritent encore d'être examinés dans cette église.

Nous avons fait le tour du palais, dont les jardins seuls sont dignes de l'attention du voyageur. Nous avons erré longtemps sous les grandes ombres des tilleuls et des peupliers, puis nous avons descendu le faubourg du Canal.

Ce canal, un débouché jusqu'à la mer, est fort intéressant. Rien de plus pittoresque, de plus frais que ses courbes de verdure. Il ne faut pas manquer d'en suivre les bords pendant une demi-lieue. Les vaisseaux passent, repassent avec les voiles au vent; et leurs mâts font frissonner, en les touchant, les ormes, les bouleaux et les hêtres des rives. C'est par ce canal que s'écoulent en partie les moissons de l'île. En revenant vers la ville, nous apercevions la flèche de la cathédrale à travers les cordages des navires, et l'édifice religieux paraissait un vaisseau de plus à l'ancre. Cette cathédrale, vue du petit pont, et s'élevant de la rivière vers le ciel avec ses masses rouges et ses toits de métal, par toutes les spirales des verdures d'une presqu'île humide, offre, dans un contraste surprenant, le spectacle de jeunes fécondités de la végétation pressant de leurs flexibles rameaux la vétusté la plus monumentale des traditions.

Nous nous sommes arrachés à cette perspective, et nous avons exploré la ville rue par rue, maison par maison. Elle est partout en fête, cette ville, et c'est un jour ordinaire; c'est le moins brillant de ses jours. Cependant elle nous rit de toutes ses façades, grises, blanches, brunes, vertes, roses, lilas. Il y a des maisons neuves et des rues neuves en lignes droites; il y a de vieilles rues et de vieilles maisons en lignes brisées. On reconnaît sans peine ce qui appartient aux ingénieurs, aux architectes modernes, et ce qui appartient au passé, — au passé le plus reculé, le plus lointain, le plus mystérieux. Odensée était une cité, qu'aucune pierre de Copenhague n'avait encore été tirée de la carrière. Avant que la capitale de la Séeland fût nommée, Odin avait fondé la capitale de la Fionie de son gantelet de conquérant et de héros.

Le caractère distinctif de cette capitale, de cette oasis de briques et de pierres, dans une île d'émeraude, au milieu d'une mer d'azur, c'est la propreté des maisons, des rues, des ruelles, des carrefours. Cette propreté est si exquise, qu'elle n'apparaît pas seulement comme une élégance, mais comme une vertu. On se sent touché de respect pour ce peuple. Après avoir bien observé cette ville jusque dans ses faubourgs les plus reculés, cette ville sans boue et sans tache, cette ville dont l'hermine pourrait être l'emblème, j'ai conclu que les femmes y devaient être relativement plus chastes et les hommes plus honnêtes, tant il y a d'affinités secrètes entre ces recherches, ces lustrations, ces sollicitudes universelles de propreté et la pureté morale des âmes.

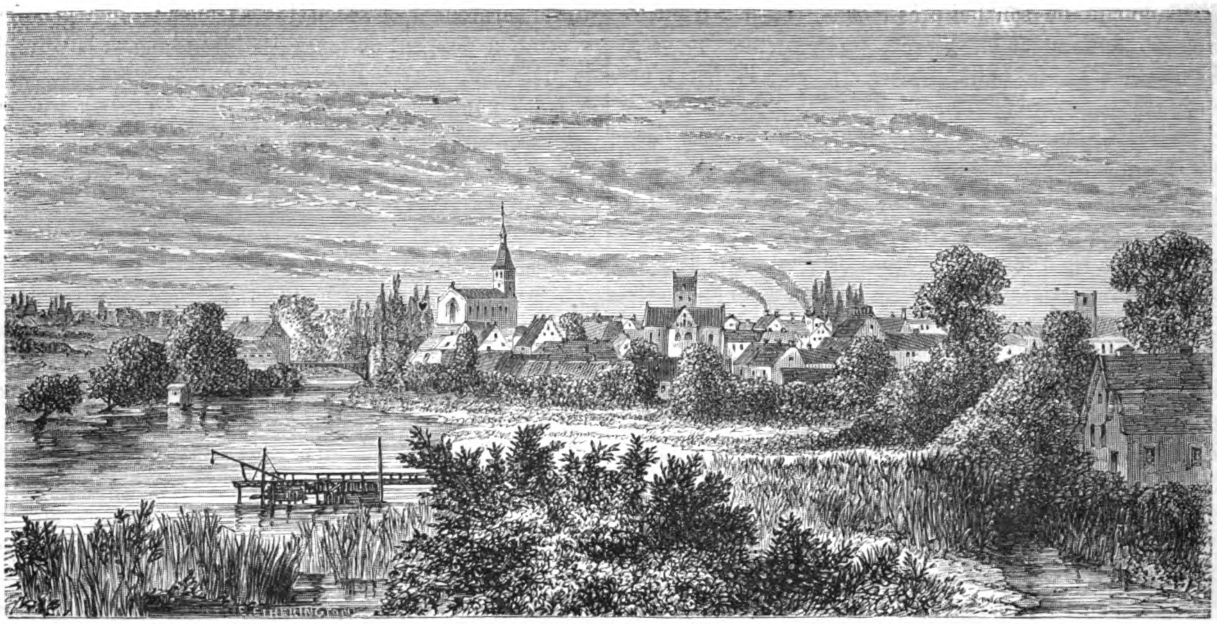
Mais Odensée ne s'en tient pas là. Son doux génie ne se contenterait pas de si peu. Elle réalise la poésie de l'ordre. Elle transforme ses rues en jardins, ses maisons en serres. Toutes ses fenêtres, au rez-de-chaussée, au premier et au second, quand il y a un second, sont parées de cent mille pots de fleurs, au moins. Les caisses de roses, d'œillets, d'héliotropes, d'hortensias, de résédas, de fuchsias, de giroflées, s'épanouissent partout, au dedans, au dehors, à tous les étages, sur tous les seuils, à tous les balcons, dans tous les recoins. Et des cages s'encadrent aux treillages, devant ou derrière les vitres, à travers les merveilles de ces parterres aériens. Cette ville laisse au cœur une impression ineffable. On emporte de ses communications avec elle un rêve d'amour voilé, des myriades de parfums et de chants, le souvenir et l'aspect d'un idéal immaculé. Odensée est parmi toutes les cités la cité vierge. On appelle la Fionie le jardin du Danemark. A tous les titres Odensée en est bien légitimement la capitale.

Le ciel est bleu, l'étang est rose sous les premiers

feux de l'aurore, les cygnes tracent leur sillage sur l'eau qui frissonne et sous les grands arbres qui frémissent.

A huit heures, nous partons pour Svendborg, dont nous devons visiter les rivages. Il y a là, dit-on, des forêts sur les côtes, et dans la Baltique un archipel d'une beauté incomparable.

La journée a été admirable. Je voudrais en fixer le souvenir. Je me bornerai à un récit bien simple; car la meilleure manière de célébrer de telles impressions, c'est seulement de les raconter.



Vue d'Odensée, chef-lieu de la Fionie. — Dessin de Thérond

Nous nous sommes mis en route par l'une des allées de l'étang. Nous avons traversé les jardins, d'où les fleurs nous envoyaient par bouffées leurs parfums. Nous avons gagné le parc. Les cerfs, les biches, les faons y jouaient au milieu des lumières et des ombres de la forêt. Leurs troupes successives et nomades étaient ordinairement de dix ou douze. J'en ai compté jusqu'à cinquante-trois ensemble.



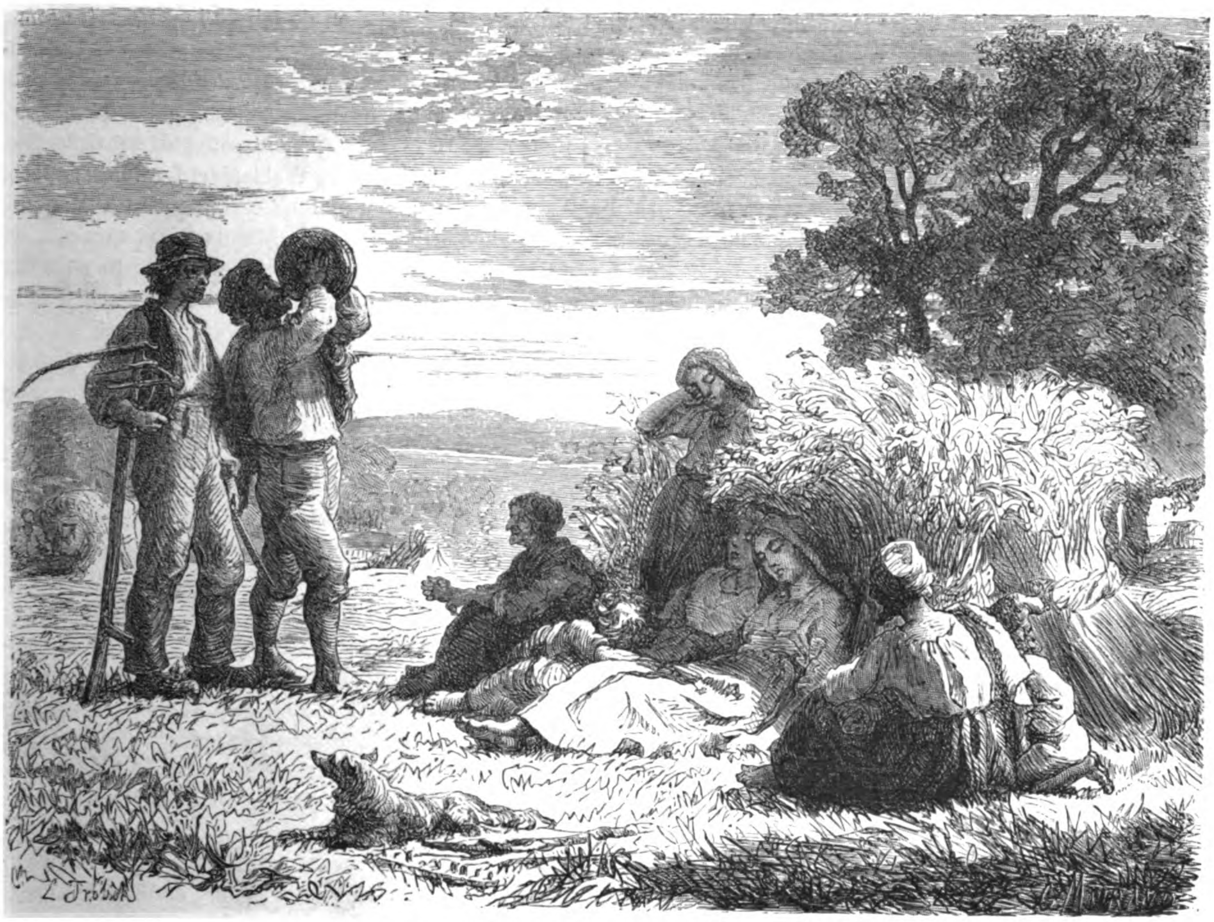
Vue de Svendborg. — Dessin de Guiaud.

Du parc de Glorup nous sommes entrés dans les bois du fief, et par d'autres bois, les bois de Brenderup et de Mollrup, nous avons atteint le charmant village de Tvede, d'où nous avons continué jusqu'à Svendborg. En deux heures, nous avons franchi huit grandes lieues avec les chevaux du comte de Moltkes. C'est lui qui

dirigeait notre petite caravane, et nous nous en sommes bien trouvés.

Nos trois voitures se sont arrêtées sur la hauteur de Svendborg, où nous sommes descendus. Pendant qu'on les conduisait à l'auberge, nous parcourions ce plateau merveilleux qui domine la ville, dont les toits rouges s'étagent en pente douce jusqu'à la mer. L'horizon était immense en étendue, en variété. Les îles émergeaient des grandes eaux. La Baltique n'a rien de plus charmant, de plus exquis, de plus magique, de plus riant, de plus sublime que cet archipel qui verdit de toutes parts au milieu des vastes flots bleus. Ces flots, c'était la mer que nous contemplions d'une île, de l'île de Fionie. Et c'étaient d'autres îles qui végétaient, qui fleurissaient dans l'amplitude de cette mer féconde. Des îles, et des îles surgissaient auprès et au loin. C'était d'abord l'île de Taasinge; puis, au delà, Strynô et Strynôkalv; puis, à notre gauche, Thurô, Langeland et Laaland; puis, à notre droite, Skaarô, Dreio, Als, Œrô, Avernakô, Hjortô, — en tout treize îles, dont quelques-unes, telles que la Fionie, Laaland, Langeland, seraient de petits royaumes. La Fionie a deux cent mille habitants; Laaland en a soixante mille, et Langeland vingt mille; Als en compte dix-huit mille, et Tassinge cinq mille.

Nous avons glissé par les sinuosités des haies, parmi



Les moissonneurs danois. — Dessin inédit de Frölich.

les bluets, les coquelicots et les marguerites, jusqu'au rivage. Des bateaux pavoisés étaient prêts. Nous avons navigué d'île en île, de golfe en golfe, dans les labyrinthes de l'archipel cher au dieu Thor. Le firmament d'Odin était sur nos têtes, la mer d'Œgir était sous nos pieds. Nous avions partout des relais d'eau et de terre. Nous nous embarquions et nous débarquions tour à tour. Nous passions des voitures aux bateaux et des bateaux aux voitures. Deux repas, à six heures de distance, nous ont été servis, l'un dans l'île de Taasinge, l'autre dans l'île de Fionie, à l'abri du soleil et du vent. Tout avait été transporté par un fourgon de Glorup : vins, gibiers, pâtés de chevreuil, gâteaux et fruits. Les perspectives de la mer et des îles nous enchantaient à la fois les yeux et l'imagination. Les bois de chênes et de frênes, les bouquets de saules et les forêts de hêtres dont les murmures s'harmoniaient aux murmures des vagues, couvraient les collines et s'avançaient de déclivités en déclivités jusqu'à la mer. Rien de plus féerique. Les grands arbres poussaient leurs rameaux et leurs racines au-dessus et au-dessous des fiords. Les navires à voiles fendaient les flots, et leurs sommets mobiles se confondaient dans des circonvolutions inexprimables avec les clochers des îles. Les toits de chaume ou de tuile sortaient des feuilles, les cordages et les pavillons des vaisseaux sortaient des anses. C'était un songe, et pourtant c'était une réalité.

C'était un mariage de la terre et de la mer dans toutes leurs splendeurs, dans la fête des charrues et des filets, où les moissonneurs pouvaient donner la main aux pêcheurs et aux matelots.

L'île qui m'a le plus ravi après notre île de Fionie, c'est celle de Taasinge.

Elle appartient à la maison de Juel. Elle est le prix, pour cette famille, de l'héroïsme et de la gloire. Elle était d'abord un domaine de la couronne de Danemark.

Christian IV y avait fait bâtir un château pour son fils Waldemar, l'un des enfants qu'il avait eus de Christine Munch. Le roi avait pour ce prince la plus tendre prédilection. Il avait voulu le marier à l'une des filles du grand-duc de Moscovie, qu'il espérait rattacher par là plus facilement à une ligue contre la Suède. Cette union, qui aurait assuré le bonheur de Waldemar et la prépondérance du Danemark contre le cabinet de Stockholm, manqua cruellement par la mort prématurée du jeune homme. Le château de l'île de Taasinge a conservé le nom romanesque et tragique de Waldemar.

Avant de nous acheminer vers ce monument, nous avons côtoyé la mer avec des chevaux frais, et nous avons gravi la colline de Bregninge. L'église de cette colline est le Westminster des Juel. Les tombeaux de cette famille, en énormes pierres grises, sont rangés par date, sous leurs voûtes féodales, dans leurs caveaux aériens. Les perspectives de mer et de terre qui s'ouvrent du haut de Bregninge sont plus belles peut-être que les horizons de Svendborg.

Ce n'est pas sans effort que nous nous sommes arrachés à ces spectacles et que nous avons repris notre odyssée à travers l'île. Nous sommes arrivés par les blés et par les bois au château de Waldemar.

Le nom seul de ce château est pathétique. Le fils favori de Christian IV, pour qui cette résidence avait été faite, n'eut d'autre palais qu'un sépulcre. Son père le pleura dans des transports de douleur. De sa chambre il regardait les vagues et il sanglotait si violemment, que des deux rugissements, celui du roi et celui de la mer, c'était le rugissement du roi qui était le plus terrible.

On a dit bien des fois que Christian IV est le Henri IV du Danemark. Rien n'est plus vrai. Il était brave et diplomate. Il gagna la bataille de Calmar sur les Suédois en 1611. Il ne se contentait pas de commander ses armées, il commandait souvent ses flottes. En 1644, dans un combat naval, une balle, détachant un éclat de bois, lui creva l'œil droit; le sang jaillit, Christian tomba. Une voix dit : « Le roi est mort. — Non, cria le blessé en se relevant, le roi n'est pas mort et il continuera de faire son devoir. » Ses chirurgiens le pansèrent sur le pont où il resta pour donner ses ordres. Le triomphe fut indécis. Ses traités, qu'il rédigeait lui-même, valaient des victoires. Sa popularité était immense parmi les laboureurs, les soldats et les marins. « Camarades, dit une vieille chanson séelandaise, Christian de Danemark s'ennuie dans sa cour; il n'est joyeux que dans la fumée du canon. Alors, nous aussi nous sommes de bonne humeur, et l'ennemi fuit en criant : Sauve qui peut! le voilà le roi Christian ! »

Ce prince chevaleresque et négociateur était fort économe. Il veillait aux dépenses de sa cuisine, de sa garderobe et de ses bâtiments. Il était son principal intendant à lui-même. Il s'acquittait de ses propres mains envers ses ouvriers et ses serviteurs. Il avait les goûts magnifiques, malgré sa parcimonie qu'il tenait pour une vertu, la vertu de l'ordre. Il n'épargnait rien dans les occasions. Il avait des vaisseaux excellents, des palais splendides. Il payait bien ses armées et ses escadres. Il avait dans l'âme et dans l'imagination de la grandeur. Il avait aussi de la bonté. On connaît son fameux édit de 1627. En pleine guerre, il défend à tous les seigneurs, généraux et officiers, d'inquiéter ou de laisser inquiéter les commerçants et les moissonneurs, les habitants des villes et des campagnes. Et comment prescrit-il la discipline, une discipline exacte ? Il la prescrit « sous peine de mort. »

J'ai considéré affectueusement son portrait dans l'île de Taasinge, au château de Waldemar. Le roi est sur son célèbre cheval noir; il marche certainement à l'ennemi avec cet air martial. Il est de grande taille. Son nez est aquilin, son front vaste; ses yeux et sa bouche sourient au péril. Toute sa physionomie respire la franchise et la confiance. C'est un héros encore plus qu'un roi.

Quelques jours avant ma visite au château de Waldemar, j'avais rencontré près de Nyborg un bataillon que plusieurs officiers précédaient à cheval. Les soldats chantaient en chœur une sorte de *marseillaise*. Je demandai à mon compagnon quel était ce chant : « C'est le chant national, le chant de Christian IV, » me répondit-il.

« Le roi Christian est debout sur son vaisseau *la Trinité*. Il est debout près du mât, dans le tourbillon et dans la fumée.

« Vive le roi Christian à l'abordage! Il agite son épée d'une telle façon qu'il fend les casques et les têtes des Suédois. Ils tombent les Goths sous le feu et sous le glaive. Ceux qui ne tombent pas s'enfuient. « Sauvons-« nous, crient-ils, sauvons-nous. C'est le vaisseau *la* « *Trinité*, et c'est le roi qui en est le capitaine, le roi « Christian de Danemark! »

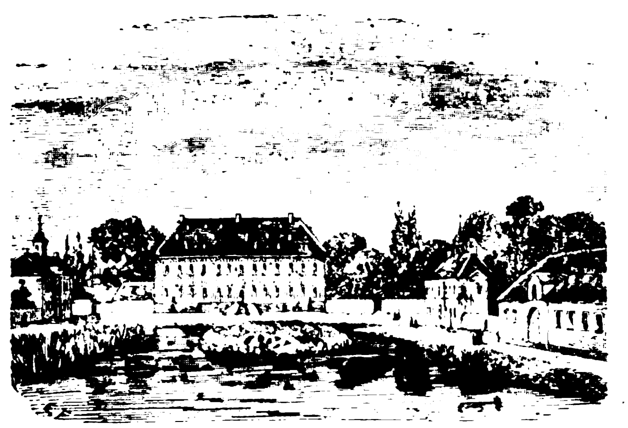
Nous avons prêté l'oreille, même après que le bataillon avait passé. La voix mâle et fière de l'homme alternait avec les rugissements de la Baltique. Elle exprimait, cette voix, un enthousiasme des poitrines qui luttait de beauté avec la voix profonde de la mer.

Cette rencontre et ce chant me revenant en mémoire devant le portrait du roi Christian, m'ont fait comprendre comment il y a dans la vie des nations des souvenirs qui sont des talismans, et comment, à l'heure d'un suprême danger, le roi actuel de Danemark n'aurait, pour le conjurer, qu'à prononcer les paroles de son aïeul d'héroïque mémoire : « Mon bon peuple, voici l'ennemi. S'il ne nous connaît pas, nous lui apprendrons qui nous sommes; nous le lui apprendrons sur terre et sur mer. »

Et ces paroles doteraient les fastes danois de nouvelles journées d'Istedt et de Fredericia, ou de dévouements comme celui qni a immortalisé le nom d'Hvitfeldt.

C'était en 1710, sous Frédéric IV. Hvitfeldt montait *le Danebrock*. A quatre lieues de Copenhague, il fut assailli par les Suédois. Il était à l'avant-garde, entre les deux flottes. Le vent soufflait dans la direction des Danois. Le feu ayant pris au *Danebrock*, le navire étant tout en flammes et le combat engagé, Hvitfeldt fit jeter l'ancre, de peur que son vaisseau ne dérivât sur la flotte danoise. Plutôt que de l'embraser ou d'y répandre le désordre dans un tel moment, il renonçait à tout secours. En même temps, il refusa de se rendre aux Suédois. « Mes compagnons, s'écria-t-il, l'occasion est belle : mourons pour le Danemark, mourons avec *le Danebrock!* » Il avait sept cents hommes d'équipage; pas un ne réclama. Hvitfeldt donc, intrépide au milieu de ces marins intrépides, continua de foudroyer les Suédois, jusqu'à ce qu'il sauta.

Mais rentrons au château de Waldemar. Dans une autre salle, je trouve le portrait d'un autre héros, d'un héros de mer encore : c'est Niels (Nicolas) Juel. Il fut le Ruyter du Danemark sous Christian V, le petit-fils de Christian IV. Indépendamment de ses triomphes d'Oland et de Kjôgebugt, il a la plus belle vie de marin. Il défendit Copenhague, livra des combats sans nombre, coula des navires, prit des places formidables, équipa, disciplina des flottes qui furent l'honneur du Danemark.


Château de Waldemar. — Dessin de Therond.

Le vaisseau amiral, le vaisseau de Niels Juel, était toujours le point de mire de l'artillerie ennemie. Dans la journée de Kjôgebugt, ce vaisseau, criblé de boulets, attaqué par six vaisseaux suédois, allait sombrer. « Messieurs, dit Niels Juel à ses officiers, *le Christian V* a été une noble cible; faites avancer *le Frédéric III*. Nous serons bien partout sous le drapeau du Danemark. » Et changeant de vaisseau, sans changer de tactique, calme sous la mitraille, il demeura maître de la fortune, comme de lui-même, l'intrépide Niels Juel.

Christian V ne savait comment le récompenser. Il le fit chevalier de l'Éléphant, grand amiral, et il lui donna l'île de Taasinge, qui était un domaine royal. Depuis cette époque l'île de Taasinge est la propriété des Juel; l'église de Bregninge, leur Westminster, et le château de Waldemar, leur palais.

Ce château est plein de l'amiral. On nous a montré le grand coffre armorié où son linge et ses uniformes étaient serrés dans sa cabine durant ses expéditions. Le meuble où l'on disposait sa pharmacie est aussi fort curieux. Le tableau ancien qui représente la décisive rencontre de Kjôgebugt m'a retenu longtemps.

Il y a plusieurs portraits de l'amiral. Dans l'un de ces portraits il est en habit de gala avec le cordon bleu de l'Éléphant. Je l'aime mieux dans les autres, sa grande épée au côté, ses pistolets à la ceinture, revêtu de buffle et de fer. Là, sa chaîne d'or est son seul ornement. Il a le teint coloré, le visage mâle, le regard vif et hardi. Son attitude est solide, son corps robuste. Son geste commande. Il brave les dangers, il méprise la mort. Voilà comment il a conquis tant de territoires à sa patrie, tant de renommée pour lui, et, pour sa maison, cette île de Taasinge.

Le château de Waldemar, qu'il a fait sien, ressemble à un vaisseau à l'ancre. La mer le baigne de toutes parts. Je ne puis m'assouvir de la regarder cette belle mer qui change de couleur au moindre rayon et de mouvement au moindre souffle. Elle se calme, elle s'agite, elle se gonfle, elle se roule, elle s'élance. Elle est verte, bleue, jaune, grise, terne, lumineuse tour à tour. Elle est parfois d'ardoise dans ses profondeurs et d'argent au sommet de toutes ses lames. Elle murmure, elle gronde, elle mugit, elle éclate en tonnerre de bruits et en éclairs d'écume. Toute la théologie scandinave s'y plonge et s'y replonge dans une tempête d'images, de foudre et d'émotion. Je gravis, je descends, je vais de la chapelle au théâtre, du théâtre aux fenêtres, au balcon et au grand escalier de pierre du château.

Il faut pourtant le quitter, ce lieu sublime et sombre, charmant et fascinateur. Une des barques est là qui nous transporte entre les îles de Thurô et le Langeland jusqu'en un bois de l'île de Fionie.

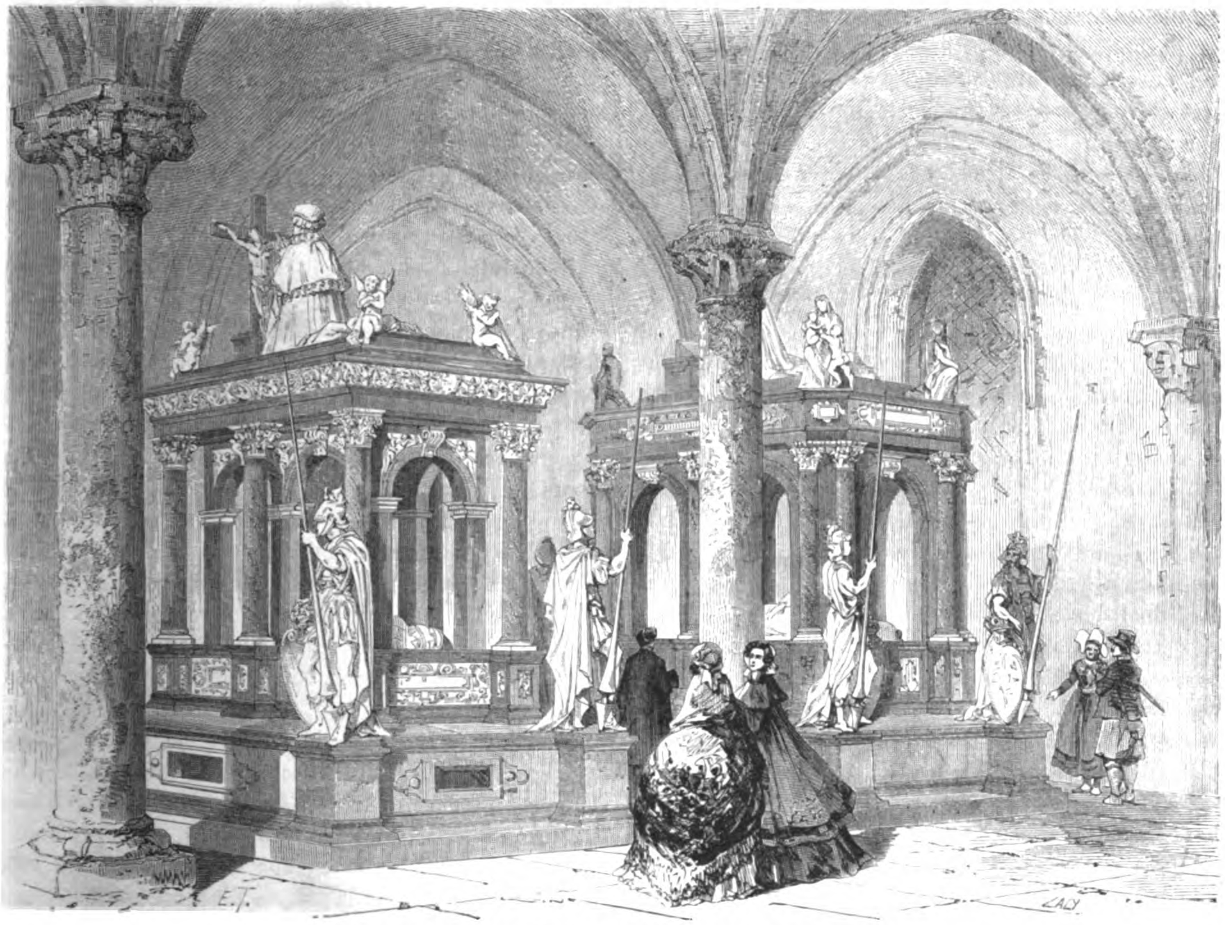
Je sentirai toujours dans mon âme l'impression de la Baltique et de ses îles. Je n'oublierai ni Svendborg, ni Bregninge, ni le château de Waldemar. Exquise contrée, dont la double influence est de vous absorber d'abord, puis de vous inspirer le dédain de tout ce qui ne lui ressemble pas en beauté dans l'ordre intellectuel et moral!

DARGAUD.

(La suite à la prochaine livraison.)



La fenaison en Fionie. — Dessin inédit de Frölich.



Tombeaux des rois dans l'église de Röskilde. — Dessin de Thérond.

VOYAGE EN DANEMARK,

PAR M. DARGAUD[1].

1860

(EXTRAITS.)

IV

Le grand Belt. — L'île de Séeland. — La déesse Géfion et l'antiquaire Rask. — Sorö, son lac, son académie et le baron de Holberg.

Nous avons traversé le grand Belt en deux heures. Après avoir été éclairés de Glorup à Nyborg par la lune et par une étoile, toutes deux très-brillantes, nous nous sommes embarqués à l'aube. La mer était admirable, mais agitée. Les lames bleues, au loin, écumaient et blanchissaient dans le sillage que le soleil teignait d'un rose vif.

J'ai surpris au milieu de ce noble Belt un phénomène de vie dont l'harmonie m'a paru sublime. Je veux parler des courants. Sous mon bateau je devinais des courants de fleuves gigantesques, irrésistibles; dans le ciel, à l'ouest, je voyais des courants de nuages denses comme de rochers, et, dans l'air, je subissais des courants de vent impétueux. Cette triple circulation s'enchaînait et se déroulait avec une vitesse tout éclatante de bruits et de lueurs.

J'avais la trinité de la terre, du ciel et de la mer; un chaos apparent qui luttait de fécondité et qui débordait d'être : mais Dieu se dégageait pour moi de ce chaos. C'est lui qui le contient et qui le régit. Il peuple et repeuple les solitudes, fleurit, régénère et recrée incessamment le désert des mondes. Il anime tout, depuis l'océan jusqu'à la goutte de rosée, depuis l'astre jusqu'au ver luisant, depuis Léviathan et Béemoth jusqu'au

1. Suite. — Voy. page 81.

colibri et au papillon. J'aime ainsi mieux les choses en Dieu qu'en elles. Lui, qui les gouverne et qui s'en distingue, lui, qui lustre la vague, qui rougit le corail, qui blanchit la perle, me tonifiait sur le Belt d'un fort parfum de son esprit. Ma conscience écoutait sa voix intérieurement, et mes yeux contemplaient ses merveilles au dehors. Malgré le roulis et le tangage, mon imagination s'est jouée dans les nuées, dans les rayons et dans les eaux, sans préoccupation et sans fatigue. Notre dernière demi-heure a été moins houleuse et nous sommes arrivés à Korsôr d'un pied ferme sur le pont, tout en considérant les monticules et les dentelures du rivage.

Nous sommes partis presque immédiatement pour Sorö. Ce n'est plus la Fionie, cette contrée d'idylles et de résidences féodales où Théocrite confine à Walter Scott et Virgile à Ossian; non, ce n'est plus la Fionie qui est devant moi et autour de moi; c'est la Séeland, l'île d'Hamlet!

Le grand Belt que nous avons franchi, et le petit Belt, et le Sund, ces détroits qui joignent la mer du Nord à la mer Baltique, ne relèvent pas seulement de la géographie, mais de la mythologie. Le prodigieux philologue Rask, dont j'ai vu la chaumière natale non loin de Svendborg, et qui a donné les meilleures éditions des deux Edda, de la vieille et de la jeune Edda, racontait, d'après les légendes de ces poëmes cosmogoniques, une journée de la déesse Géfion. Elle avait creusé les trois défilés avec une charrue attelée de quatre taureaux sauvages, fils d'un géant. Sur la foi d'Odin et sous le sceau de sa parole, tout ce que la déesse enceindrait d'un sillon en vingt-quatre heures devait lui appartenir. Elle ne perdit pas de temps, et, avec son soc, en trois sillons qui furent trois détroits, elle découpa la Séeland et la Fionie. « Voilà comment, disait Rask en souriant, nous avons eu ces détroits et ces deux îles, qui auparavant ne faisaient qu'un continent avec la Suède d'une part, et d'une autre part, avec le Slesvig et le Jutland. — Le monde, ajoutait Rask avec malice, a oublié la déesse Géfion, mais le monde est un ingrat. »

Sorö, où nous nous sommes installés à l'auberge, est une très-petite ville et une très-grande école. C'est un établissement d'instruction, une académie qui a eu quatre cent mille francs de revenus en terre, mais elle est moins riche aujourd'hui que ses paysans ont acheté beaucoup de ses domaines, et que ses rentes ont été appliquées en partie à d'autres services publics.

L'académie de Sorö date du onzième siècle, elle était déjà florissante sous la protection d'Absalon, évêque de Röskilde (1158). Cet évêque était un éminent personnage. Ce fut grâce à ses munificences que Saxon le Grammairien (Saxon Grammaticus) écrivit, au douzième siècle, les chroniques du Danemark. Sorö fut ainsi le berceau de l'histoire en ce pays. Saxon était alors commensal de l'académie, comme aujourd'hui Ingemann.

Elle fut soutenue par plusieurs rois, par des princes, par des princesses. L'un de ses plus illustres bienfaiteurs fut le baron de Holberg.

Le baron de Holberg, fils d'un soldat de fortune, était plébéien. Il fut caporal, précepteur des enfants d'un pasteur de village et vicaire de ce pasteur. Il eut beaucoup de succès, comme prédicateur, auprès des paysans. Saisi de la fièvre des voyages, Holberg vendit tout ce qu'il possédait, réalisa la somme de soixante écus et se mit en route. Il donnait des leçons de langue et de musique. Il vivait de rien, mais il observait des hommes nouveaux, des nations nouvelles. Il visita la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Italie, — Amsterdam, Londres, Oxford, Paris et Rome.

Né à Bergen en 1681, il était en 1714 professeur à l'université de Copenhague. Il eut d'abord le titre et attendit longtemps les émoluments de sa place. Il souffrit cruellement de la pauvreté. Ce qui l'enrichit, ce ne furent ni un poëme héroï-comique, ni un recueil de satires, ni des travaux d'érudition qu'il publia successivement, ce fut son théâtre. Son théâtre, composé de quarante pièces, fut le théâtre national. Holberg eut cette gloire d'être le père de la comédie en Danemark. Elle n'existait pas avant lui. Il a une autre gloire, celle d'avoir tracé d'une main nette les annales de sa patrie. Ses comédies sont en prose comme son histoire. On l'a souvent appelé Térence et Tacite, Molière et Montesquieu. Ces comparaisons, soit fausses, soit exagérées, au lieu de grandir un nom, le diminuent. Écartons-les.

Holberg est Holberg! Il est lui-même, un esprit original dont le trait distinctif est le sarcasme, le sarcasme toujours mordant et souvent trivial. Ce prosateur a une poésie intime, incisive, un peu sèche, mais profonde. Elle est dedans les mots, non dessus; on ne la voit pas, on la sent. C'est la poésie d'un observateur très-naturel et pourtant très-intense.

Quoique Norvégien, Holberg était bon Danois, la Norvége n'étant alors qu'une province du Danemark. Il s'était beaucoup moqué de la vanité des blasons. Néanmoins il voulut avoir le sien. Il sollicita et obtint le rang de baron. Il y eut à demi-voix une sorte de traité entre le gouvernement et Holberg. Le gouvernement lui conférait la noblesse, et Holberg dotait l'académie de Sorö vouée à l'éducation de la noblesse. Le poëte payait ainsi sa bienvenue à l'ordre aristocratique où il était admis. Il restituait aussi aux lettres une opulence conquise par les lettres. Les legs de Holberg à l'académie furent sa magnifique bibliothèque et une somme de trois cent mille francs; les cent mille francs qui restèrent de sa succession avaient été réservés par le nouveau baron à ses parents et à l'université de Copenhague.

Holberg mourut, en 1754, à soixante et onze ans.

En retour de ses générosités, le poëte, plus comique contre lui-même qu'il ne l'avait été contre le genre humain, avait imposé, dit-on, par une clause secrète, à l'académie de Sorö une oraison funèbre annuelle. Cette oraison funèbre, éloge banal, est variée chaque année, en effet, par un professeur de l'académie. C'est toujours cependant le même couplet chanté sur le même air. Je suppose, pour mon compte, que Holberg n'a pas fait de clause secrète. Il avait trop de bon goût pour exposer sa

mémoire à l'éternel et monotone ridicule d'un éloge officiel. Il n'était pas bourgeois gentilhomme à ce point. C'est donc l'académie que je soupçonne de ce péché d'ennui. Elle devrait le supprimer.

L'académie de Sorö a cent quatre-vingt-trois élèves, dont soixante-quatre sont internes. Elle occupe l'emplacement d'un ancien monastère dont les portes, vénérables par la vétusté des voûtes, subsistent encore.

L'église de l'académie a des proportions charmantes de roman et de gothique. Elle renferme des dalles funéraires fort anciennes. Elle a deux christs en bois, l'un du douzième siècle, l'autre du seizième. Ces statues si différentes ont un même accent. Après avoir été doux dans le supplice, le Christ l'est dans la mort.

J'ai examiné les tombes de l'évêque Absalon, de son grand-père Huide et des générations diverses de cette famille, la bienfaitrice de l'académie. Il y a là une chaire de 1650 fort curieuse, bien qu'un peu lourde, et un sépulcre de Waldemar Atterdag dont je retracerai ailleurs la légende.

Ce qui m'a le plus captivé à Sorö, c'est le lac.

Il a deux lieues de tour et semble dessiné à plaisir par un grand artiste. Il est entouré de bois, surmonté de petites collines au penchant desquelles des maisons de paysans blanchissent ou rougissent parmi les arbres.

Les vagues du lac sont larges, profondes, multicolores. Les jeux de l'ombre et de la lumière sont merveilleux dans tout l'horizon, dont le lac est le centre harmonieux. Il est d'une grâce surprenante. Plutôt qu'une académie, on rêverait un Paraclet avec Héloïse ou un Rosenborg avec Christine Munch.

De Sorö à Röskilde, la Séeland a un aspect d'églogue comme la Fionie. Une vaste plaine, tantôt prairies, tantôt champs de blé, tantôt forêts : peu de villages, beaucoup de maisons à un petit porche et à deux ailes, voilà l'île nouvelle. Les paysans disséminent leurs habitations, au lieu de les concentrer autour de l'église. Cela est très-bon; car le propriétaire ou le fermier, toujours à portée de son domaine, le travaille d'autant mieux. Aussi la culture de la terre est-elle non moins soignée en Séeland et non moins parfaite que celle des jardins.

Des lacs, soit encadrés, soit couronnés de futaies, ajoutent aux autres beautés de la nature la beauté incomparable de l'eau. Ces lacs sont découpés avec prédilection dans des courbes inépuisablement variées par le paysagiste divin qui a dentelé autour des îles les rivages. Ici un promontoire, là une baie. De loin à loin, des collines modelées en cônes, un presbytère, un clocher, un château, achèvent les perspectives.

V

La ville de Röskilde. — Son église. — Les tombeaux des rois. — Christian Ier. — Copenhague. — Sa situation. — Sa population. Ses monuments : palais, églises et musées.

Röskilde était autrefois la capitale du Danemark.

Elle avait vingt-sept églises et elle n'en a plus qu'une : son ancienne cathédrale.

Cette cathédrale, fondée en 980 par Harald *à la dent bleue*, est le Westminster et le Saint-Denis des rois de Danemark. Saxon le Grammairien y est enterré parmi les princes.

Le tombeau qui m'a le plus arrêté est celui de Marguerite, qu'on appelle la Sémiramis du Nord. Elle réunit sous son sceptre, par le traité de Calmar (1397), le Danemark, la Norvége et la Suède.

Christian Ier est enseveli sous ces voûtes, dans une chapelle. Ce fut en 1448 que les États du Danemark lui décernèrent la couronne. Il fut le fondateur de la dynastie d'Oldenbourg, qui occupe encore le trône. Ce prince était un géant féodal de plus de six pieds. Sa taille est marquée à l'une des colonnes de la vieille église. Sa longue épée est incrustée dans le mur.

La chapelle la plus splendide contient les tombes de tous les monarques de la maison d'Oldenbourg, excepté celles de Jean, de Christian II, de Frédéric Ier, de Christian IV. Les deux sépulcres les plus magnifiques de cette magnifique chapelle sont ceux de Christian III et de Frédéric II; les autres sépulcres, parmi lesquels ceux des derniers rois Christian VII, Frédéric VI et Christian VIII, sont plus simples. Le plus simple de tous a une chapelle particulière, et c'est celui de Christian IV. Les restes de ce prince, le grand homme de la dynastie d'Oldenbourg, ne sont pas dans le monument surmonté d'une statue en bronze sculptée par Thorwaldsen; non, le corps de Christian repose au fond d'un coffre recouvert de velours et d'argent, dans le caveau où l'on conserve aussi sa bonne épée de marin, de général et de roi.

Je suis sorti de l'église funéraire avec le sentiment profond de la vanité des grandeurs humaines. Des dynasties entières ne sont plus, après très-peu de temps, que des poignées de cendres. Rien ne survit que l'âme. Faisons-la donc héroïque ici-bas. Nous n'aurons que ce que nous mériterons, et notre ciel sera celui que nous aurons construit sur cette terre dans des ébauches successives de vertu et de génie. Notre idéal sera réalisé, petit ou grand, selon nos œuvres et nos pensées.

Tout en songeant ainsi, je me suis retourné, et j'ai retrouvé avec ravissement la cathédrale, le chœur, le clocher, la toiture de cuivre noir-vert sur l'édifice de briques. Cette cathédrale de Röskilde domine la baie nommée Isse-Fiord comme la cathédrale de Cologne domine le Rhin. Je suis descendu à la mer par une délicieuse avenue de platanes et je me suis assis sur le sable. La baie était pressée d'une ceinture d'écume, peuplée de légendes païennes et chrétiennes, sillonnée de barques et de navires, pavoisée de bannières, et, malgré cet air de fête, triste comme la mort dans l'éternelle lamentation de ses flots

J'ai quitté Röskilde au soleil couchant et j'ai salué Copenhague au soleil levant.

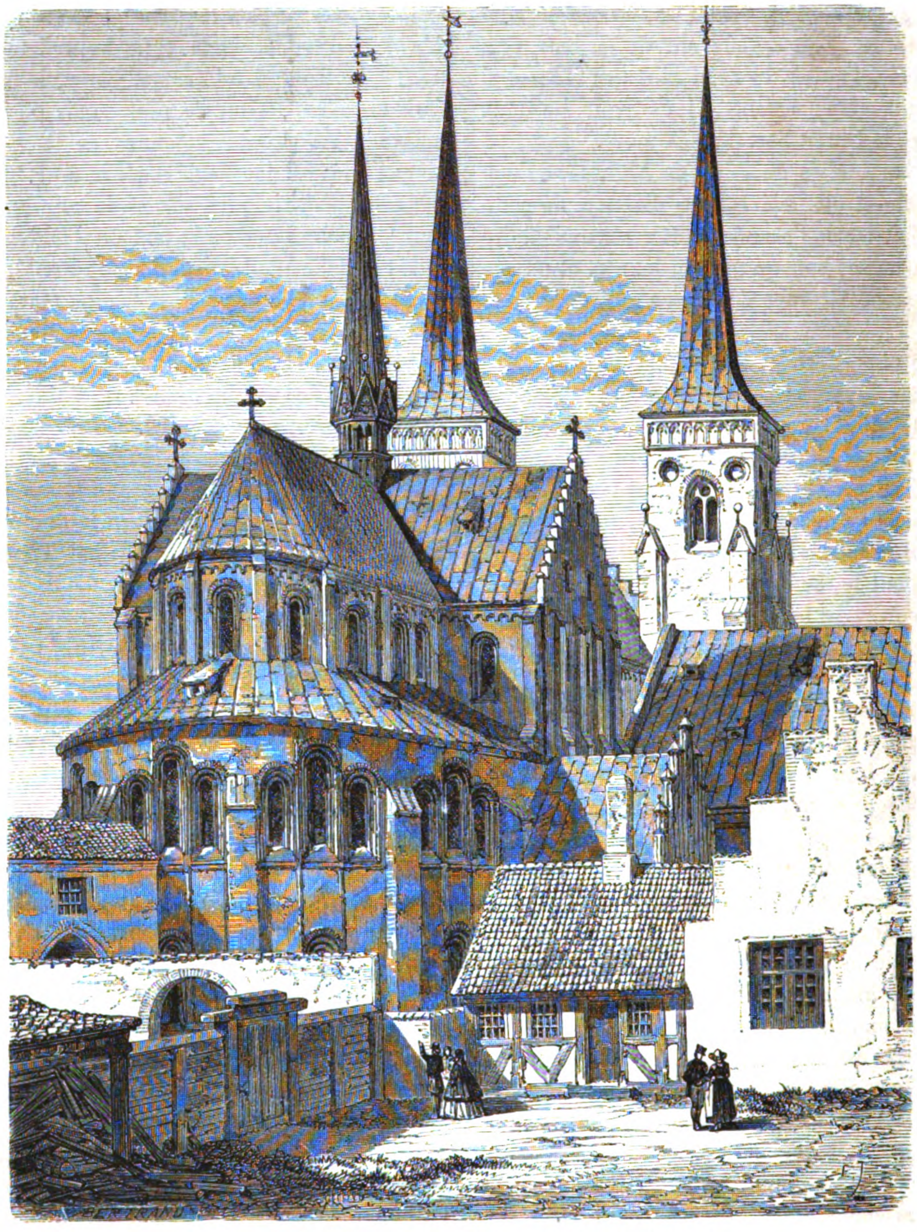
Sorö a douze cents habitants, Nybord en a trois mille, Odensée quinze mille, Altona quarante mille, Röskilde quatre mille. Ce sont des villes provinciales. La ville souveraine a cent cinquante mille âmes. C'est Copen-

hague. Je ne connais aucune ville, excepté Londres, qui soit animée d'une vie si universelle et si tumultueuse. Cela tient, je crois, à la double influence d'un port où aboutit le monde et d'une capitale où aboutit le royaume.

Il y a des villes écrites d'avance par le doigt de Dieu à la place qu'elles occuperont pendant des siècles : Babylone, Ninive, Memphis, Thèbes, Jérusalem, Athènes, Alexandrie, Londres, Naples, Venise, Rome et Paris, cette Rome de l'esprit moderne.

De toutes les villes, l'une des plus heureusement assises, à portée de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, c'est Constantinople.

Une autre ville privilégiée, c'est Copenhague. Copenhague est situé, providentiellement aussi, non plus sur un Sund d'Orient, mais sur un Sund septentrional, au bord



Chevet de la cathédrale de Röskilde. — Dessin de Thérond.

de la Baltique. Le monde de l'Ionie et de l'Égypte, le monde de la Grèce et de l'Italie, le monde de la France, tous ces mondes du Midi sont finis déjà. Le monde de l'Angleterre est dépassé. Le monde scandinave, ce monde des Edda va commencer et s'étendre dans des zones de vapeurs jusqu'à l'Islande. Copenhague est un centre pour tous ces souffles et tous ces génies : il serait même la capitale géographiquement nécessaire d'une Scandinavie future, la capitale qui souderait le mieux les trois États, si jamais leur unification s'accomplissait. Là, dans Copenhague, les cigognes et les cygnes, les hêtres et les sapins, les vaisseaux et les pavillons de tous les peuples, les chants des scaldes, les sagas et les ruhnes, les lacs et la mer vous enveloppent. Vous voyez tout cela du haut de la tour de Christian IV. Vous êtes ravi par le ciel, par la terre, par la navigation, par tous les souve-



Vue générale de Copenhague. — Dessin de Guiaud.

nirs et toutes les divinations de l'histoire, par les aspects nouveaux de la nature, de l'art et de l'homme.

Les femmes et les hommes, comme en Fionie et dans les îles, ont en général les cheveux blonds et les yeux bleus. Les foules se pressent dans les rues. Les marchés, les places, les remparts sont envahis par une multitude toujours croissante.

Les maisons dans tous les quartiers sont admirables. Il y en a de gothiques, il y en a de modernes. Elles sont bâties de briques danoises ou de pierres transportées d'Allemagne. Elles ont presque toutes la couleur rouge de la tuile ou une teinte olivâtre que l'on aime en Danemark.

Deux canaux d'eau douce coulent parallèlement aux remparts et enserrent la ville de leurs doubles replis. Ils communiquent aux ports, et, entre leurs rives, les navires se dirigent à volonté le long des quais vers les magasins. Chaque magasin a une grande porte à deux battants sur le canal. C'est par cette porte que se débarquent les marchandises, ce qui donne par toute la ville une accélération de mouvement à la fois très-utile et très-pittoresque.

Dès quatre heures, un peu avant l'aube, j'ai entendu avec un singulier plaisir le chant des veilleurs de nuit. Ils se correspondent de quartier en quartier, et, de ma chambre, je distingue trois de ces crieurs tutélaires. Ils me rappellent le veilleur de Glorup, un musicien rustique de Fionie.

Mon appartement est en face de Christiansborg, le vaste palais du roi et de la diète. De mon balcon, j'ai considéré devant moi le château et la chapelle, le musée de Thorwaldsen qui y touche, et le grand bâtiment rouge où résident plusieurs ministères, entre autres celui de la guerre. A ma droite, s'étend le marché d'Amac et s'élève la maison dite de Divecke; à ma gauche, se développe la principale façade de la bourse. Je l'aperçois à travers les cordages des navires qui se balancent sur le canal au-dessous de mes fenêtres.

Je suis descendu afin d'examiner successivement et de près ces monuments.

Le marché d'Amac m'a amusé un instant. C'est là que les habitants de l'île de ce nom arrivent par des chars à deux chevaux, et vendent, du haut de ces chars, leurs fruits et leurs légumes.

La maison qu'une tradition douteuse attribue à Divecke intéresse par ses ornements gothiques et par le souvenir de cette jolie fille d'un aubergiste de Hollande devenue la favorite d'un roi. Sa vie fut un éclair entre les deux orages de cruauté et de vice que résument les noms de sa mère Siegbrit et de son amant Christian II.

Christiansborg est un palais immense, colossal. Ce fut Christian VI qui le construisit à force de millions, de bras et de temps. Trois mille ouvriers travaillèrent à ce château pendant six années. Il fut dévoré en quelques heures par un incendie et rebâti sur les mêmes plans par Frédéric VI. Le musée de Thorwaldsen est rattaché aux flancs du palais comme une barque à un vaisseau gigantesque. Mais la barque n'a pas moins de prestige que le vaisseau; car si lui porte la royauté de la naissance, c'est elle qui porte la royauté du génie.

La bourse est à une centaine de pas de Christiansborg et du musée de Thorwaldsen. Elle me paraît un des plus beaux monuments de Copenhague. Elle regarde l'église de la marine et elle élance au-dessus des navires du canal sa flèche très-originale, faite de quatre serpents tordus de la tête à la queue en spirale.

J'ai terminé mon exploration par la tour Saint-Nicolas, *Nicolai Taarn*. Cette tour, reste d'une église mitraillée et détruite par les Anglais, en 1807, est de forme carrée et de couleur rouge. Je ne saurais jamais dire assez combien, avec ses balcons, ses balustrades et ses teintes diverses, elle me plaît de loin et combien elle est pittoresque dans toutes les perspectives.

Après midi, M. de Moltke et moi, nous avons été dans le faubourg du Nord aux trois lacs qui suffiraient à une autre ville, mais Copenhague a la mer par surcroît. A dix minutes des lacs, nous avons visité dans une serre le grand lis des eaux, le vandillien. La fleur, blanche un jour, rouge le lendemain, est adorable. Les feuilles, de dix-huit pieds de circonférence, ont en dessous un réseau de racines inextricables. Cette plante, colossale comme le lotus du Gange, est entretenue dans un bassin ovale. Un grain acheté en Angleterre, cultivé dans cette serre à vingt et un degrés et dans ce bassin à vingt-sept degrés de chaleur, n'a pas mis plus de six mois pour s'épanouir en ce magnifique nénufar.

J'ai voulu voir l'hôtel de ville. Ce n'est plus celui de Christian IV; c'est celui des bourgeois de Copenhague qui l'ont bâti sur les ruines de l'ancien. Cet hôtel de ville est bien un édifice municipal, plus solide qu'élégant. L'inscription qui le décore m'a semblé digne d'être conservée :

My Lov skal
Man Land bigge.

« C'est sur la loi qu'il faut fonder le pays. »

L'église Saint-Pierre (sancte Peters) et son clocher méritent l'attention du voyageur. La cathédrale, appelée l'église Notre-Dame (Früe kirke), la mérite encore plus, à cause des œuvres que Thorwaldsen lui a consacrées. Ces œuvres sont capitales : sur le fronton, c'est saint Jean-Baptiste prêchant le peuple; et, dans l'intérieur, c'est le Christ avec les douze apôtres. De tels travaux, fussent-ils les seuls d'un autre artiste, suffiraient à son immortalité; mais Thorwaldsen créait sans cesse et disait : « A moins des travaux d'Hercule, je ne serai jamais content. »

La flèche de la cathédrale était fort belle avant 1807. Nelson la démolit, à cette date, avec sa mitraille anglaise.

L'université se recueille à côté de l'église. Cette université de Copenhague a une grande puissance, une grande richesse, un grand niveau de science et d'intelligence. Elle a beaucoup de professeurs distingués; quelques-uns ont un talent supérieur.

Que l'université se défende de dégénérer en coterie,

ce qui serait un écueil. Tout en maintenant les règles, elle doit faire une large part à l'inspiration individuelle. Son rôle est d'affranchir, non d'opprimer.

Fondée par Christian Ier, dans le quinzième siècle, elle fut dotée magnifiquement par Christian III. Elle est, par ce prince, fille de la réforme luthérienne. Elle n'a pas cessé d'être la pépinière de tous les hommes éminents ou utiles du pays, des ministres et des ambassadeurs, comme des avocats, des pasteurs, des juges, des ingénieurs et des médecins. Il n'y a que les marins et les soldats qui aient des écoles spéciales, distinctes de l'université.

Indépendamment de son enseignement, prospèrent des instruments accessoires de civilisation, et principament les bibliothèques et les musées.

Il y a trois bibliothèques publiques à Copenhague : la bibliothèque léguée par le général Classen, la bibliothèque de l'université elle-même et la bibliothèque du roi. La bibliothèque du roi est la plus intéressante et la plus nombreuse. Elle contient près de cinq cent mille volumes avec beaucoup de manuscrits, soit islandais, soit orientaux. C'est là qu'on peut toucher les Edda, et qu'on se sent enveloppé du monde mystérieux des épopées, des sagas et des ruines. J'ai remarqué deux dames allemandes fort belles, à qui le cœur battait devant cette science comme il bat à d'autres dans l'amour. Je ne blâme pas ces voyageuses que j'ai aperçues plus froides à travers les galeries de Christiansborg et de l'hôtel Moltke; non, malgré leur indifférence pour l'art, je ne les blâme pas de leur enthousiasme d'érudition. Car l'érudition, à la bibliothèque du roi, possède des monuments énigmatiques et grandioses qui font de la philologie primitive une poésie.

Le musée ethnographique, dont MM. Thomsen et Worsaae sont les directeurs, est universel. Il contient les costumes, les ustensiles, les industries, les inventions de tous les temps, de tous les pays et de tous les degrés de culture intellectuelle parmi les peuples. Il y a là des tentes de peaux de phoque à l'usage des Groënlandais, des traîneaux sur lesquels ils chargent leurs pirogues et les transportent parmi les glaces. Il y a là des idoles de toutes les latitudes et de toutes les superstitions; des cornemuses faites de dents d'éléphant, des carquois de flèches empoisonnées, des toques ornées de plumes et d'herbes marines, des colliers de pierres précieuses, des boucliers en cuir de bœuf que ni sabre, ni balles ne peuvent pénétrer, des lances dont chaque clou annonce la mort d'un ennemi. Il y a là des coupes de porcelaine emboîtées dans des tissus de bambou, des tasses de la Chine montées sur diamants, des cordes de papier infrangibles et des yatagans à lames d'acier, à fourreaux ciselés. Il y a là des pagodes des dieux de l'Inde et de la Chine, des amulettes innombrables; mais ce qu'il y a peut-être de plus curieux, ce sont des dentelles à guirlandes de roses entremêlées avec les fibres de l'ananas.

Le même édifice contient le musée des antiquaires du Nord, où les trois âges de pierre, de bronze et de fer étalent leurs massues, leurs haches, leurs scies, leurs couteaux, leurs glaives, leurs statuettes, leurs monnaies, leurs médailles, leurs bracelets, avec des emblèmes ruhniques. Les colliers d'or battu fouillés et découverts, non loin du château de Broholm, en Fionie, étonnent par leur pesanteur et leur pureté.

Toutes ces collections, confiées à de savants hommes, dont la complaisance égale le mérite, sont destinées à s'accroître et à développer dans des sphères nouvelles la chronologie, la géographie, l'histoire, la philosophie, toutes les facultés de l'esprit humain.

VI

L'île d'Amac. — L'église du Sauveur. — La Tour ronde. — Finn Magnussen. — Résidences royales. — Rosemborg et Frédériksberg.

Nous avons ajourné Charlottenbourg. J'ai préféré l'île d'Amac.

Le ciel est si beau, la mer est si bleue! Un faible bras de cette mer nous sépare d'Amac; mais l'île est reliée à Copenhague par deux ponts jetés sur ce détroit. Nous sommes descendus jusqu'à la porte du Sud. Nous avons franchi l'un des ponts et nous nous sommes trouvés au milieu d'une population nouvelle. Ce n'était plus l'île de Séeland, la plus grande île du royaume; c'en était presque la plus petite; c'était l'île d'Amac. Nous avons parcouru cette oasis potagère de la Baltique dont la longueur n'a pas deux lieues de France. Amac est peuplée d'une colonie flamande depuis l'année 1515. A cette époque, Christian II régnait. Il avait épousé Élisabeth, sœur de Charles-Quint. La princesse était gourmande comme son frère, et très-délicate sur la table. Elle parla si bien à Christian du beurre, du fromage et des légumes de la Frise, que le roi se décida sans peine à mander de cette contrée une légion agricole. Il installa ces Frisons dans l'île d'Amac et ils tinrent tout ce que la reine avait promis. Ce sont leurs descendants qui possèdent encore Amac et qui passent avec bonhomie sur leurs chars à deux chevaux en allant à Copenhague. Bien qu'ils aient contracté plus d'une alliance danoise, ils sont restés une race distincte, et leur langue est le hollandais, altéré néanmoins de séelandais et d'allemand.

Cette île est un Éden rustique.

Elle est d'une plus grande fertilité que la Séeland et que la Fionie, ce qui est beaucoup dire. Amac peut être regardée comme un jardin; c'est le jardin de Copenhague. Les légumes et les fruits de l'île champêtre sont magnifiques au marché de la capitale; mais il faut les voir avant qu'ils aient été coupés et cueillis. L'île est couverte de jolies fermes, de travailleurs et de travailleuses. Les vaches mugissent dans les pacages, et les jeunes filles chantent en fanant les foins que leurs pères et leurs frères fauchent. Tandis que la mer dont elle est entourée est d'azur, l'île est d'émeraude. Elle a plusieurs villages et deux églises, Frédérikskirke et Frelserenskirke. Nous avions examiné Frédérikskirke après être entrés dans l'île par le premier pont; avant d'en sortir par le second, nous nous sommes arrêtés

longtemps devant Frelserenskirke. Elle s'élance au-dessus de Christianhawn et de toute l'île d'Amac, cette église ravissante, un bijou de roi, un sanctuaire de peuple.

L'église de Frelserens ou du Saint-Sauveur est un chef-d'œuvre de piété et d'architecture, un Parthénon lyrique. Le clocher est incomparable de légèreté, de grâce et d'essor. Le génie moresque et scandinave de Christian IV est empreint là, non moins que dans les châteaux de Rosenborg et de Frédériksborg. L'influence



Rue du marché d'Amac et maison dite de Divecke. — Dessin de Thérond.

de ce roi architecte, marin, général, législateur et voluptueux, le plus grand roi de toutes les dynasties danoises, se marque jusque dans les monuments qu'il n'a pas achevés. Ceux même qu'il n'a pas bâtis, il les a inspirés à coup sûr. Il a formé le goût de sa nation, qu'il a illustrée par toutes les gloires.

Nous avons repassé le second pont d'Amac et nous sommes rentrés à Copenhague. Nous avons côtoyé les remparts qui entourent la ville. Ils sont cernés d'un double canal. Copenhague est situé sur un marais. L'eau y est à peu de profondeur; elle alimente le double canal parallèle aux bastions. Les lacs de la porte du

Nord alimentent aussi les canaux, de telle sorte que les canaux ne viennent pas de la mer, comme un voyageur l'a écrit ; ils y vont.

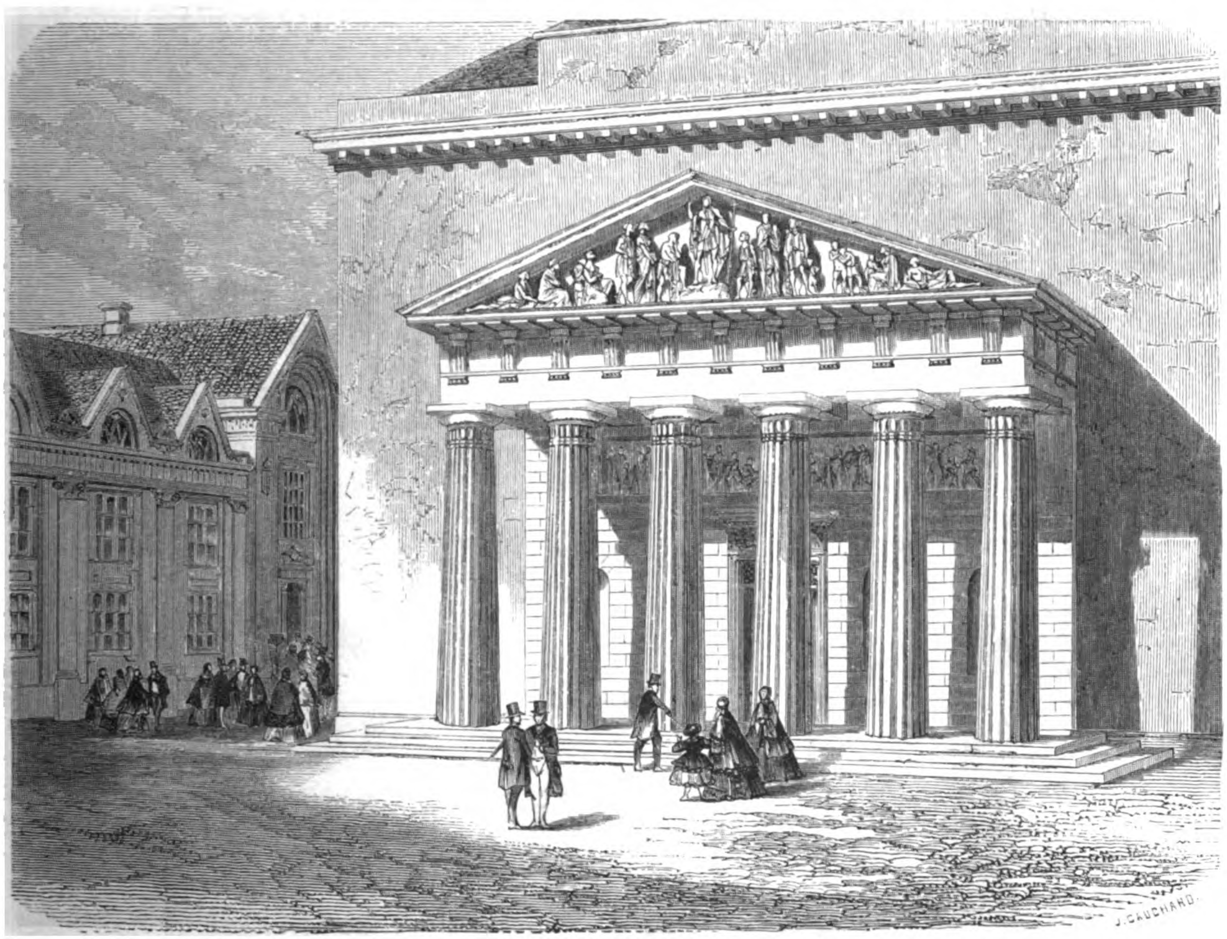
Nous y avons été aussi à la mer et nous avons poussé jusqu'à la *Longue ligne*, une promenade au bord du Sund, l'une des plus belles de l'Europe.

Nous sommes revenus par la citadelle, que les deux canaux de Copenhague enveloppent. Nous avons traversé quatre ponts et deux portes. La citadelle est au centre. Elle est sinistre entre ses casernes.

J'ai pensé à Struensée et à Brandt. C'est là qu'ils ont été captifs tous deux, et c'est près de là, à la porte de l'Est, que leurs têtes sont tombées du même billot!

Il est trois monuments que je n'ai pas encore nommés et qui me captivaient comme des personnes. Une fois sous leur charme, je ne pouvais plus m'en détacher. Ces monuments sont la Tour ronde, le château de Rosenborg et le château de Frédériksberg.

J'ai monté souvent à pied la Tour ronde (rùnde Taarn), cette tour colossale sans escalier que le plus grand des empereurs de Russie montait au trot en voiture. L'aspect extérieur de cette tour avec ses fenêtres cintrées est très-mystérieux. Ce monument se relie à l'église de la Trinité. Il est d'une surprenante singularité et n'a nulle part son semblable. Bâti par Christian IV, il a été foulé et fouillé par le plus illustre des



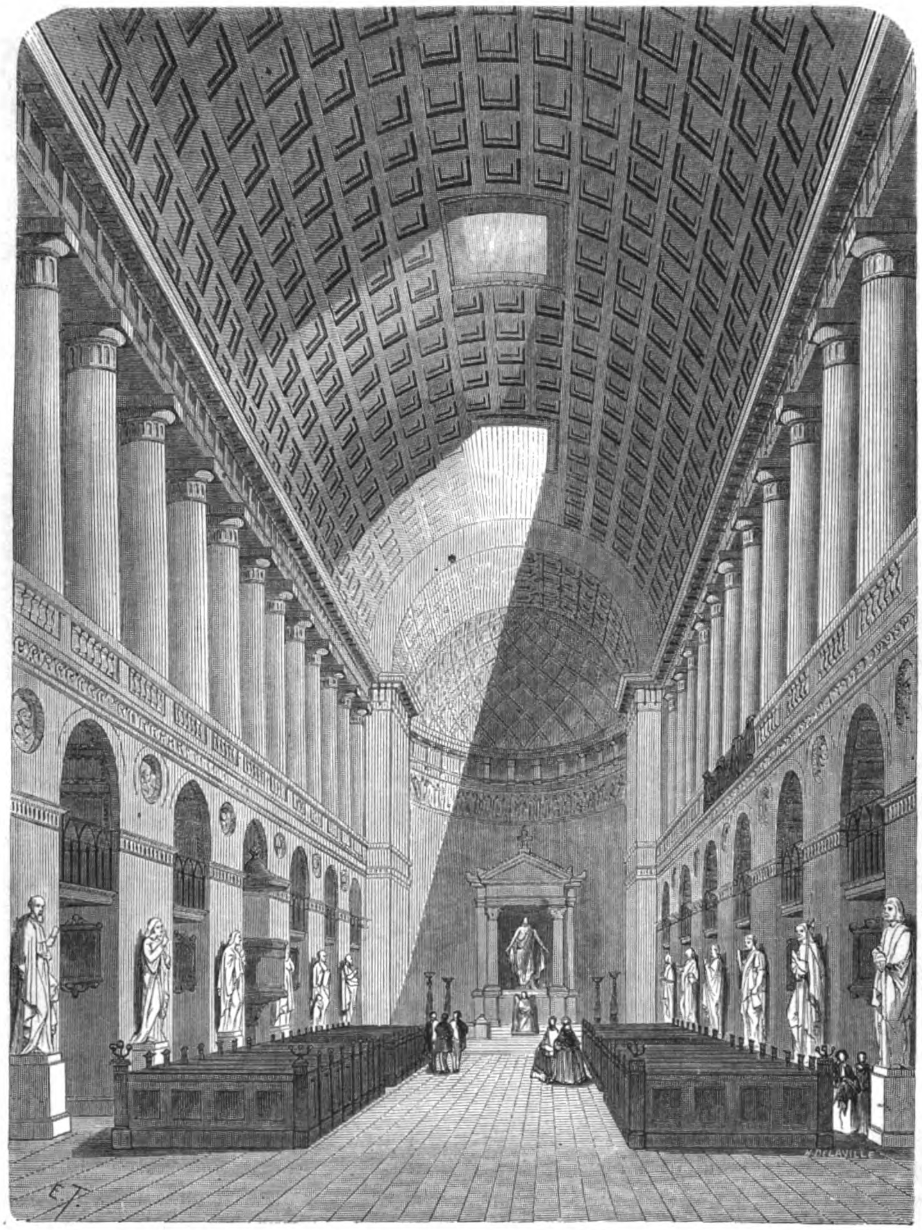
Portail de l'église Notre-Dame, à Copenhague. — Dessin de Therond.

czars. J'ai considéré une à une les pierres où les serpents entrelacés et les lions fabuleux s'incrustent au milieu d'un alphabet primitif. Il y a là des inscriptions elliptiques, abrégées non-seulement dans la phrase mais dans le mot, et ces inscriptions sont tracées dans la langue des Edda. Cette langue, le norsk, est l'idiome primordial des races scandinaves venues d'Asie. Cet idiome éveilla d'abord les échos de l'Islande au huitième siècle, lorsque Naddoc, un pirate norvégien, aborda l'île inconnue. Au neuvième siècle, deux nobles Danois, Ingulf et Hiorleif, sous le règne d'Érik l'Enfant, plantèrent aussi leur bannière en Islande. Cette terre de l'Hécla, où les sources chaudes bouillonnent sous la glace, où le feu éclate sous les neiges éternelles, cette terre volcanique et formidable plut aux aventuriers et aux proscrits de Séeland. Ils s'y établirent avec une colonie de femmes, de guerriers, d'ouvriers et de prêtres. Or, tandis que le norsk, la religion et les traditions communes aux Danois, aux Norvégiens et aux Suédois, s'altéraient en Europe, au contact de l'Allemagne et des nations du Midi, le dialecte sacré avec tout ce qu'il contenait se conservait en Amérique, dans cette Islande lointaine, une autre partie qui touche au Groënland. Et voilà comment l'âme orientale des peuples scandinaves sort chaque jour des brumes du nouveau monde, comment l'Islande avec son vieux norsk révèle les arcanes,

sans elle indéchiffrables, des civilisations antérieures les plus reculées.

Finn Magnussen, dont le berceau est l'Islande, lisait les ruhnes les plus obscures et les plus antiques. Ses disciples continueront sa tâche. Les pierres mêmes de la Tour ronde seront pénétrées. Elles sont l'étrange avenue de la bibliothèque de l'université, et la tour de Christian IV, aux assises colossales, à l'originalité massive, abrite, avec une majesté vénérable, ces énigmes granitiques. Plus d'une fois, soit en m'approchant, soit en m'éloignant, j'ai aperçu à la cime de cette tour des ruhnes une cigogne, pareille à un hiéroglyphe vivant. Elle se dessinait dans le ciel bleu. C'était beau comme un ibis sur une pyramide des pharaons!

Je n'omettrai pas Rosenborg, un château danois et arabe, le Marly capricieux de Christian IV dont Frédé-



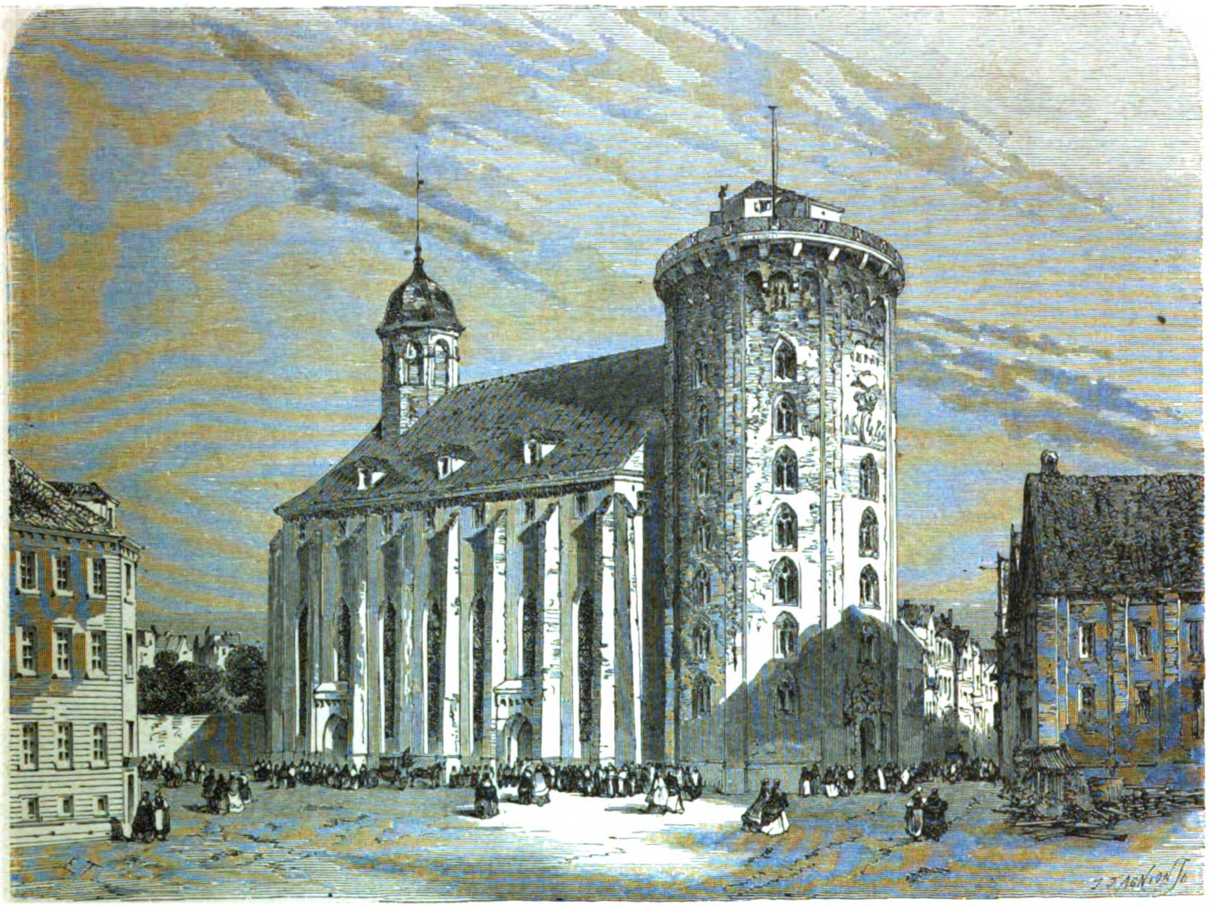
Intérieur de l'église Notre-Dame, à Copenhague. — Dessin de Thérond.

riksborg était le Versailles vénitien. Rien n'est étonnant comme la fantaisie architecturale du plus glorieux prince de la dynastie d'Oldenbourg. Christian IV, cet émule de Gustave-Adolphe, ce héros de terre et de mer, cet ennemi de la maison d'Autriche, soit de la branche allemande, soit de la branche espagnole, cet adversaire de Wallensten et de Tilly dans la guerre de Trente ans, ce défenseur de la réforme, cet amiral, ce capitaine, ce politique et cet amant, était un poëte en pierres vives. Son imagination fleurissait en palais, en chapelles, en théâtres, qu'il colorait des lueurs de l'Orient et d'aurores boréales. Par un hasard extraordinaire, ce rude soldat était de Bagdad autant que de Séeland. C'était un calife de la Baltique.

Rosenborg, son chef-d'œuvre à l'égale de Frédériksborg, s'élève à peu de distance de la Tour ronde. C'est

un château des fées du Nord. Il est entouré d'eau et de jardins. Ses avenues et ses façades sont enchantées. Il renferme, salle par salle, les reliques de tous les rois qui se sont succédé sur le trône, depuis Christian IV jusqu'à Frédéric VII.

Toutes les salles sont intéressantes. Ici, ce sont les plafonds sculptés de Frédéric III, sa selle incrustée de perles fines, de diamants, de rubis et de saphirs; là, ce sont les tapisseries, les glaces, les épinettes, les armes de Christian V. Ailleurs, ce sont les écrans, les fauteuils, les tables, les armoires, les pelles, les pincettes et les chenets d'argent massifs de Frédéric IV, ses buffets en or et en vermeil, ses lustres de cristal de roche, ses porcelaines de Saxe et toutes ses verreries étincelantes. Le trésor de métaux travaillés de Rosenborg est immense : il surpasse de beaucoup le trésor des cristaux de Venise, envoyés pourtant au nombre de huit cents par un seul doge à Frédéric IV. Ces cristaux précieux, coupes, glaces, plats taillés et ciselés, sont soutenus sur des rayons à belles cariatides. Tant de richesses accumulées par la dynastie d'Oldenbourg dans un de ses palais, transformé en musée et en écrin, paraissent moins fabuleuses à ceux qui, comme moi, ont constaté des richesses analogues chez de simples grands seigneurs. Les aristocraties sont filles du temps et ces entassements prodigieux d'opulence s'expliquent par les prospérités héréditaires d'une suite de générations. Chaque illustre famille est, elle aussi, une dynastie qui se maintient à peu près dans une harmonie perpétuelle avec la suprême dynastie, la dynastie royale.



La Tour ronde, à Copenhague. — Dessin de Thérond.

Une carabine fut conservée dans la salle des cristaux de Rosenborg par Christian VI, dont on peut mesurer la coupe de chasse qui contenait deux bouteilles et qu'il vidait d'un trait comme un Niebelung. Son verre ordinaire absorbait une bouteille. Ce roi bachique était galant. Sa femme Sophie-Madeleine ayant tué un cerf, il suspendit le bois du cerf près de la carabine. Christian célébra l'exploit de la reine avec enthousiasme. Il commanda des vers en l'honneur de cet exploit, il but sa grande coupe pleine de vin du Rhin à la Diane de la Séeland, dont il consacra la carabine, et il bâtit à la place même où le cerf était tombé, un château ruiné aujourd'hui : le château d'Hirschholm !

J'ai terminé ma visite au château de Rosenborg par la salle des chevaliers, qui forme le second étage. Le rez-de-chaussée et le premier sont admirables. La salle des chevaliers ne l'est pas moins. C'est la galerie des fêtes et du couronnement des rois. Elle est meublée grandiosement. Partout des tentures dignes des Gobelins, des tapis persans, des candélabres et des consoles magnifiques. Le trône est entouré de trois lions d'argent qui représentent les deux Belts et le Sund ; ces lions sont

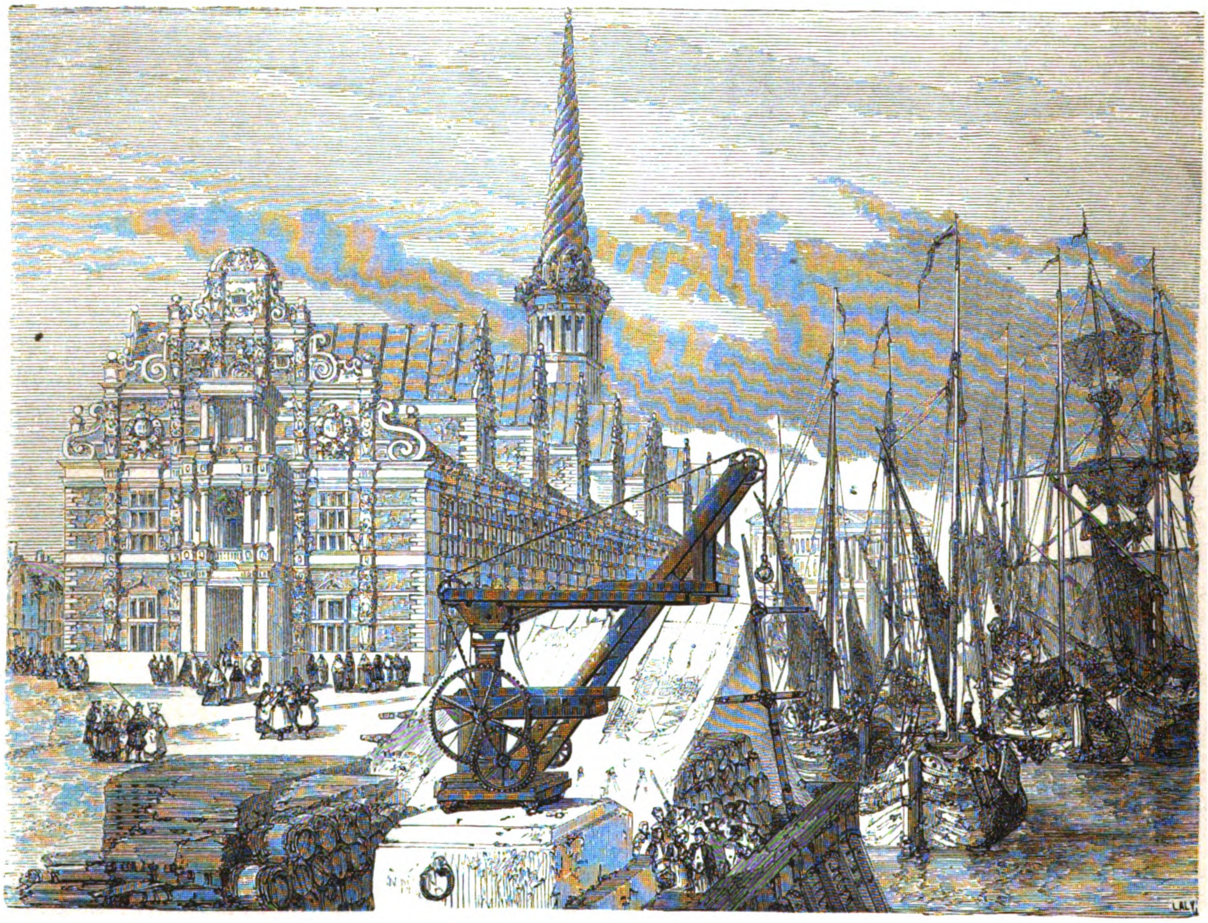
les armoiries du Danemark. Ils m'ont, je crois, menacé de leurs griffes, ces terribles emblèmes des trois grands détroits que j'ai traversés si souvent. J'ai connu de près le petit Belt, et le grand Belt, et le Sund. J'ai entendu leurs rugissements, j'ai vu leur écume et j'ai senti au visage les frémissements de leurs crinières ruisselantes de lumière et d'eau.

Frédériksberg mérite cependant d'être admiré après Rosenborg, non pas à cause du château qui néanmoins est agréable, mais à cause des jardins, dont les sentiers et les canaux courent le long des pelouses fuyantes sous les grands arbres.

Là j'ai recueilli l'impression de Frédéric VI, une impression toute chaude, malgré la mort. C'est dans ces allées et sur ces eaux que le fils de Mathilde communiquait avec le peuple dont il était adoré et se promenait au milieu de la foule attendrie.

La mère de Frédéric, Caroline-Mathilde, avait habité ce château, ce qui le rendait cher au roi. La pierre à deux degrés sur laquelle, aidée de Struensée, Mathilde montait pour enjamber son cheval, à la manière d'un homme, cette pierre est encore là. Frédéric VI, un jour, versa des larmes en la regardant. Il ordonna d'en avoir soin, de la réparer, et de ne jamais la déplacer.

J'avoue que je me suis senti un penchant pour ce roi.



Bourse de Copenhague. — Dessin de Thérond.

Son caractère m'intéresse et ses malheurs précoces me touchent.

Frédéric VI était d'un aspect très-élégant. Il avait les yeux scrutateurs, le nez aquilin, la bouche franche, l'air brusque et bizarre. Ses réparties étaient imprévues. Au congrès de Vienne, l'empereur Alexandre, se félicitant de la sainte alliance des rois, disait avec une fatuité de czar et de pape :

« On a gagné tous les cœurs.

— Peut-être, répondit Frédéric VI, mais on n'a pas gagné une âme. »

Ce prince était bien un prince du Nord, un prince de Danemark. Il avait des habitudes familières et des goûts d'indépendance. Il était très-blond, délicat, frêle et rêveur. C'était un Hamlet de la réalité. On ne lui avait pas tué son père, mais on avait déshonoré, exilé sa mère, qu'on usa vite par la persécution et qu'on réduisit au désespoir. Frédéric, environné dans sa maison des ennemis de sa maison, dissimula longtemps, comme Hamlet, et, comme Hamlet, il eut son heure de vengeance. Seulement, il préserva son cerveau de la folie et ses mains ne furent point tachées de sang.

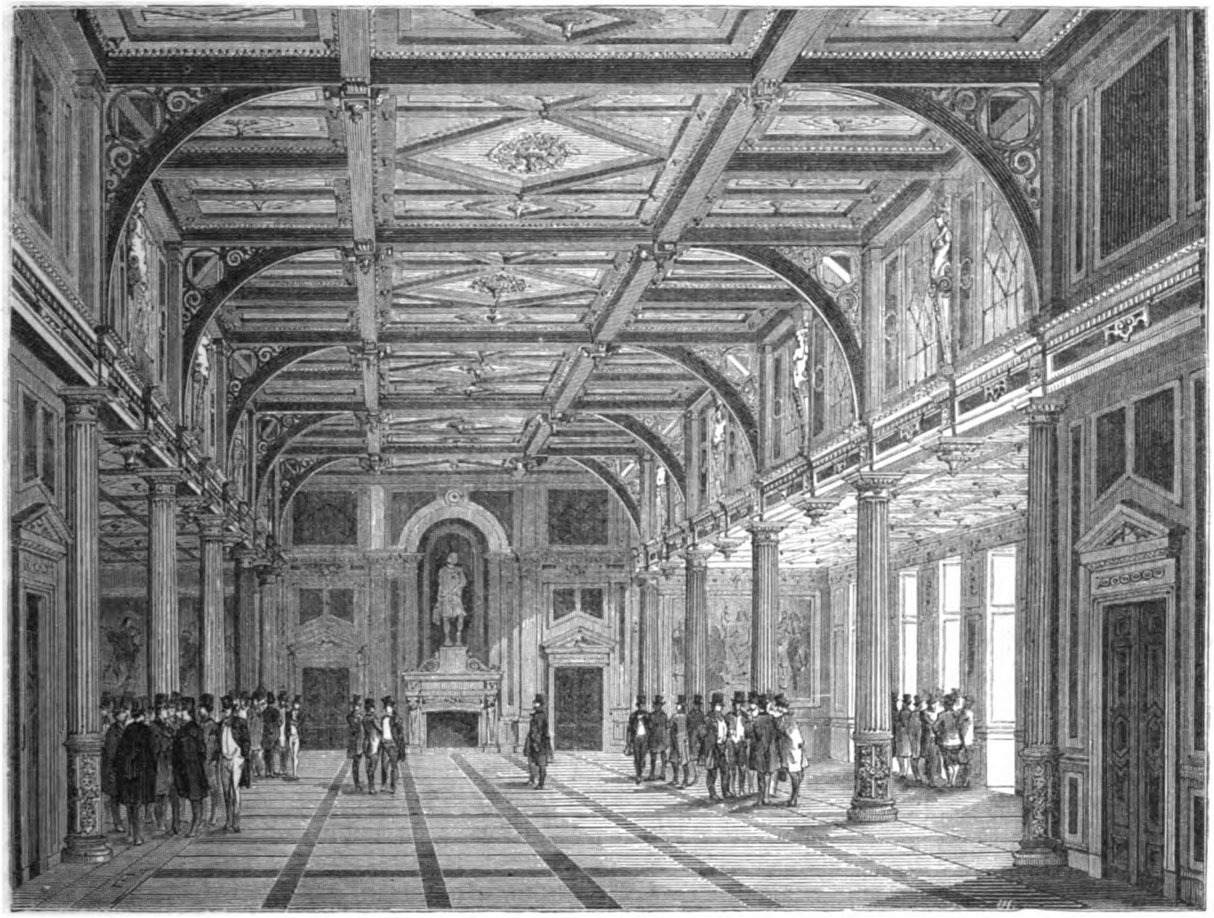
Tous les hivers, le bon Frédéric VI habitait Amalienborg; tous les étés, il habitait Frédériksberg. J'ai erré sur ses traces avec curiosité et avec intérêt. Un autre charme me retenait aussi à Frédériksberg : c'est la ter-

rasse du château, d'où l'on découvre Copenhague. De là, j'ai pu embrasser dans leur ensemble la ville et les monuments que j'avais tant étudiés, rue par rue, édifice par édifice.

VII

Quelques hommes de Copenhague et du Danemark.
État social du pays.

J'ai retracé rapidement Copenhague, le Copenhague en pierre, le Copenhague babylonien ; mais il faut dire aussi quelques mots du Copenhague des idées, du Copenhague intellectuel et politique, grand centre moral et intellectuel, qui a eu successivement pour représentants Tycho-Brahé, Römer, Holberg, Œlenschlæger et Thorwaldsen. Le physicien inventeur Œrsted, sans lequel nous n'aurions pas la télégraphie électrique; Finn Magnussen, le Creuzer de la Séeland; Rosevinge, l'un des initiateurs au droit septentrional; Rask, un philologue polyglotte, ont enseigné à Copenhague. Thomas Bartholin et Winslow, deux des plus grands anatomistes qui aient existé, et, entre eux, Stenon, un anatomiste aussi, et de plus, selon Deluc, *le premier vrai géologue*, appartiennent au Danemark. Malte-Brun, le géographe, y est né; Jean-Louis Keiberg vient d'y expirer, Heiberg dont le dernier ouvrage est : *Une âme après la mort*,



Intérieur de la Bourse de Copenhague. — Dessin de Thérond.

Heiberg qui avait créé le vaudeville satirique danois, comme Holberg avait créé la comédie danoise. D'autres poëtes que Heiberg, des poëtes et des écrivains bien divers, ont vécu ou vivent à Copenhague, à côté des artistes, dans une renommée nationale qui mériterait de devenir européenne. Je citerai Gundtvig, Hauch, Hertz, Christian Wintber, Holtz, Paludan Müller, parmi les hommes littéraires, et, parmi les hommes de la peinture et de la sculpture, Marstand, Exner, Frölich, Skaugaarg, Sonne et Bissen, l'élève de Thorwaldsen, un élève qui sera probablement un maître. Je me garderai bien de taire, soit Ingemann, le romancier historique, fixé désormais au bord du lac de Sorö, soit Simonsen, le coloriste original dont j'ai remarqué trois tableaux à Charlottenbourg et qui serait digne d'une biographie entière.

Je dois malheureusement me borner, et cependant je n'omettrai ni le professeur Hoyen, un grand critique d'art, dont la science est profonde et l'intelligence vaste, ni Jierichau, ni Melbye, un sculpteur et un peintre dont Copenhague a raison de s'enorgueillir, et qu'elle peut montrer à ses ennemis comme à ses amis, ni enfin Christian Winther, âme souple et pleine de contrastes. Il confine parfois à Alfred de Musset et souvent aussi à Théocrite. Il aime les champs, les pacages, les maisons couvertes de chaume, et la Bible du paysan près

du foyer et le nid de la cigogne sur le toit. Voilà ce qu'il aime, et il l'aime ici : car il est Danois dans le cœur.

Paludan Müller est un vrai lyrique d'une fantaisie singulière. Hols excelle dans la chanson martiale. Qui ne sait et ne scande par moments *le Petit trompette?* Hols serait sans effort le Gleim du régiment, le Tyrtée du *Danebrok*.

Hertz doit être placé très-haut parmi les poëtes dramatiques et lyriques. Son style est accompli. Sa mère, avant d'accoucher, s'écria que l'appartement était en feu; on la calma en lui apprenant que ce feu était une illumination en faveur de la naissance d'un prince royal. Elle tira de cette circonstance un augure favorable qui est bien justifié.

Hauch est un très-grand écrivain. Il a réussi dans le drame. Il a traité aussi avec beaucoup de succès le roman historique et l'a marqué d'un cachet personnel.

Ingemann est le Walter Scott et le Perrault du Danemark. Les vieillards, les femmes, les jeunes filles le lisent et le relisent. Les enfants l'idolâtrent. Du continent et de toutes les îles de la patrie, les enfants se sont cotisés pour faire un présent à Ingemann. Ils lui ont acheté une corne d'or aussi haute que celles des buffles, aussi colossale que celles dont les vieux Scandinaves se servaient pour boire l'hydromel. Cette corne est sculptée et ciselée de petits bas-reliefs qui représentent les principales figures des ouvrages d'Ingemann. Le jour où une timide députation a offert cette coupe bizarre au poëte a été pour lui un beau jour. Des témoins mêmes ont partagé l'attendrissement d'Ingemann. Ils sont revenus enchantés de cette scène touchante de Sorö. Ils avaient trouvé Ingemann plus aimable, le lac plus riant et les arbres plus grandioses dans leur antiquité.

Aborder Gundtvig, c'est aborder la religion elle-même, Gundtvig est poëte aussi, mais il est par surcroît historien et théologien. Il a le don de l'infini. Après trois siècles, Luther a trouvé en Gundtvig un éloquent interprète et il en a été agrandi. Le Mélanchthon inspiré de nos jours a été le narrateur des temps primitifs et mythologiques du Danemark. Ce puissant réacteur contre la philosophie de la révolution française était un simple pasteur de paroisse ; ce qui n'a pas été un obstacle à sa double influence sur le développement pieux et patriotique de son pays. La fortune lui est arrivée tard, et, en daignant l'accueillir, il a semblé accorder une faveur. A soixante-seize ans, il a épousé une très-grande dame éprise de son génie et de ses vertus. Il a plus de quatre-vingts ans aujourd'hui, sans cesser d'être jeune de la jeunesse immortelle. Gundtvig est un homme qui, s'il était plus connu, serait vénérable à toutes les nations autant qu'à sa patrie.

Finn Magnussen est célèbre à d'autres titres. Né en Islande, il a déchiffré les manuscrits islandais. Il était le Burnouf indigène du sanscrit scandinave. Il avait la clef des runes et des traditions ; sa mort a été une calamité européenne.

Il avait séjourné, ainsi que moi, au château de Glorup, avec Rask et avec les deux Œrsted.

Ces deux illustres Œrsted ne pouvaient vivre l'un sans l'autre. Le plus grand, le physicien, est le Newton du Danemark, dont le jurisconsulte a été le Papinien. Ils étaient aussi aimables dans le monde que féconds dans la solitude. Pour exprimer leur union fraternelle on les avait surnommés Castor et Pollux. Ils sont restés deux constellations du Danemark. Ils n'étaient en désaccord que sur la politique. Le physicien croyait au progrès que niait le jurisconsulte. Le premier se représentait l'esprit humain comme un fleuve qui avance toujours ; le second comme un lac dont les mouvements alternatifs se brisent contre les bords dans une éternelle impuissance.



Château de Hardenberg, en Laaland. — Dessin de Thérond.

Il y a d'Œrsted, le physicien, qui était l'homme de génie des deux, un mot charmant sur Rask : « Je l'envie, disait-il; moi, si je sors de la Séeland ou de la Fionie, je suis arrêté à chaque pas. Un aubergiste m'importune, un postillon m'embarrasse. Rask, lui, qui sait toutes les langues, tous les dialectes, tous les patois, pourrait partir de Copenhague et y revenir par le tour du monde. Non-seulement il se tirerait d'affaire partout, mais il en remontrerait sur sa route aux sauvages non moins qu'aux académiciens. Il rectifierait en se jouant les grammaires, les dictionnaires et les conversations. »

Je terminerai cette nomenclature par un des noms les plus populaires de la génération actuelle du Danemark, par le nom d'Andersen.

Rien n'est plus touchant que la biographie de cet écrivain. Il est né à Odensée d'un pauvre ouvrier. Il a été bercé dans une de ces petites maisons dont un pot de fleurs, un oiseau et un rayon égayent le dénûment. Quelquefois cependant, quoique rarement, ce dénûment devient de la misère. C'est ce qu'éprouva Andersen. Son père mourut. Sa mère manqua de pain. Il résolut de lui en trouver. Il alla glaner dans les champs. Les moissonneurs le chassèrent d'abord de la voix, puis avec le fouet. Le généreux enfant ne se découragea pas. La muse le conseilla. Il avait douze ans à peine. Il eut la pensée de

composer des poëmes qu'il récita aux paysans. Orphée rustique, il dompta ces barbares, il les émut, les attendrit. Ils lui permirent de glaner. Bien plus, ils lui firent eux-mêmes de frêles gerbes, afin qu'il pût les porter sans fatigue. Les jeunes filles y ajoutaient des bouquets de bluets et de coquelicots pour sa mère. Andersen était sauvé.

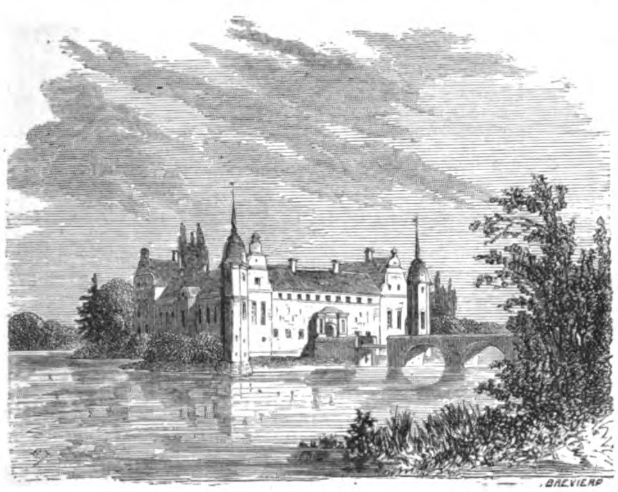
Il eut encore bien des traverses; mais il avait recours à la muse. La Providence se communiquait à lui sous cette forme et l'affranchissait par les chansons. Andersen est un conteur très-religieux, très-personnel et très-danois.

C'est ainsi qu'il pénétra dans les chaumières, dans les maisons, dans les châteaux et jusque dans les palais. Ce pauvre petit glaneur a fait de son nom modeste un nom glorieux. Il a eu des rois pour Mécènes et des princesses pour amies. Tout son peuple, le peuple de Danemark, est fier de lui et l'exalte, sur le continent non moins que dans les îles.



Château d'Egeskow, en Fionie. — Dessin de Thérond.

Pendant mon séjour à Copenhague, la diète s'est assemblée. Elle se compose de cent et un députés et de cinquante et un pairs, divisés en deux Chambres à Christiansborg. Les orateurs parlent de leurs siéges, comme en Angleterre. Ils n'ont pas de tribune. Les députés sont nommés pour trois ans, les pairs pour huit. Ils reçoivent tous à peu près neuf francs par jour. Les membres de la chambre populaire sont nommés par le suffrage universel et direct; les membres de la Chambre haute sont nommés par le suffrage indirect à deux degrés. Aucun revenu n'est exigé des premiers, un revenu de trois mille cinq cents francs est exigé des seconds. Tous les citoyens, pères de famille, qui ne servent pas, qui savent lire et qui ont trente ans, sont électeurs.



Château de Lovenborg, en Séeland. — Dessin de Thérond.

La diète de Copenhague a sa part de souveraineté; ses votes sont indispensables à la création des lois. Il n'y a pour elle qu'un roi constitutionnel.

Les duchés de Slesvig, de Holstein et de Lauenbourg ont chacun une diète particulière qui n'a d'autre droit que le droit de conseil. Là le roi est absolu.

Un conseil d'État, nommé pour huit ans, est de plus institué afin de veiller aux trois grands intérêts généraux du royaume et des duchés, à savoir : la flotte, l'armée et les affaires étrangères.

C'est dans ces limites et sur un terrain brûlant, mouvant, plein de mirages, que s'agitent les passions sociales.

Cette nation est monarchique de cœur. Le roi actuel, Frédéric VII, est très-aimé de l'ouvrier et du paysan. La bourgeoisie lui est dévouée. Personne n'oublie que la charte de liberté sous laquelle vit et prospère le Danemark est due au roi.

Toutes les classes sont puissantes : le peuple par le nombre et par l'aisance, la bourgeoisie par les lumières et par l'argent, la noblesse par l'éducation, par les manières, par la charité, par la propriété territoriale.

Si l'on remonte des chaumières du paysan et des maisons du citadin aux résidences seigneuriales des nobles, rien n'est plus pittoresque dans la géographie du Danemark et rien n'est plus grave dans sa politique.

Il y a au moins deux cents châteaux en Danemark, J'en ai admiré beaucoup. Il y en a d'imposants dans leur masse. Il y en a de charmants dans leur légèreté et dans leur fantaisie. Les uns sont environnés de murs crénelés, flanqués de tours solides ; les autres sont dentelés d'ornements, décorés de cintres, d'ogives, d'échancrures, de galeries, de balcons, où l'imagination arabe et l'imagination écossaise se rencontrent avec le caprice scandinave. Il y a des châteaux qui sont des citadelles féodales, des donjons tristes, menaçants; d'autres sont des résidences de chasseurs au milieu des bois; d'autres des nids d'alcyons au bord de la mer; d'autres des palais vénitiens sur des lacs ou sur des étangs, dont les ponts ciselés se réfléchissent à la surface des vertes lagunes. D'autres, plus rares, sont des Rosenborgs privés où le goût le plus exquis, sans abdiquer le passé, l'a relié au présent par les miracles du bien-être moderne et par l'enchantement des arts.

Ces châteaux de barons ou de comtes, ou simplement de riches, ont une signification sociale et politique. Parfois des territoires vastes comme de petits royaumes s'y rattachent, et les nobles ont des possessions aussi étendues que des souverainetés.

Ici, c'est le baron Juel qui, de son château de Waldemar, règne en grand propriétaire sur l'île de Taasinge; là, c'est le comte Ahlefeldt Laürvigen qui, de son château de Taanehjoer, à Langeland, n'aperçoit en quelque sorte qu'une frontière à ses domaines, et c'est la Baltique. Ailleurs, c'est le comte Knuth, dans l'île de Laaland; le comte Daneskiold dans l'île de Samsoë; le comte Guillaume Molke, à Bregentved; le comte Juell-Wind-Frys, le plus grand propriétaire, je crois, du Danemark, dans sa résidence de Frysenborg en Jutland. C'est le château de Gram en Slesvig; ce sont, en Séeland, les châteaux de Svaneholm, de Holmegaard, de Kongsdal, de Lystrup, de Ravnstrup, de Svenrtrup, de Nœsbyholm, de Gissefeldt, d'Adlersborg, de Borreby, de Lovenborg et de Holstenborg; en Fionie, c'est le fief de Moltkenbourg, dont Glorup n'est qu'une des terres et une des résidences; ce sont les châteaux de Skovsbo, de Ravnholt, d'Obœklunde, de Nakkebolle, de Hollufgaard, de Brahetrolleborg, d'Egeskow, de Likkesholm, de Holckenhavn, de Rygaard, et bien d'autres qui sont pour la plupart de la fin du seizième siècle ou du commencement du dix-septième, de 1550 à 1650. Ils symbolisent féodalement un immense espace du Danemark, qui renferme dix-huit comtés, quatorze baronnies et quarante-sept fiefs.

Les terres privilégiées sont inaliénables, substituées, impartageables, hors du droit commun des cadets, des créanciers et des autres propriétés.



Château de Likkesholm, en Fionie. — Dessin de Thérond.

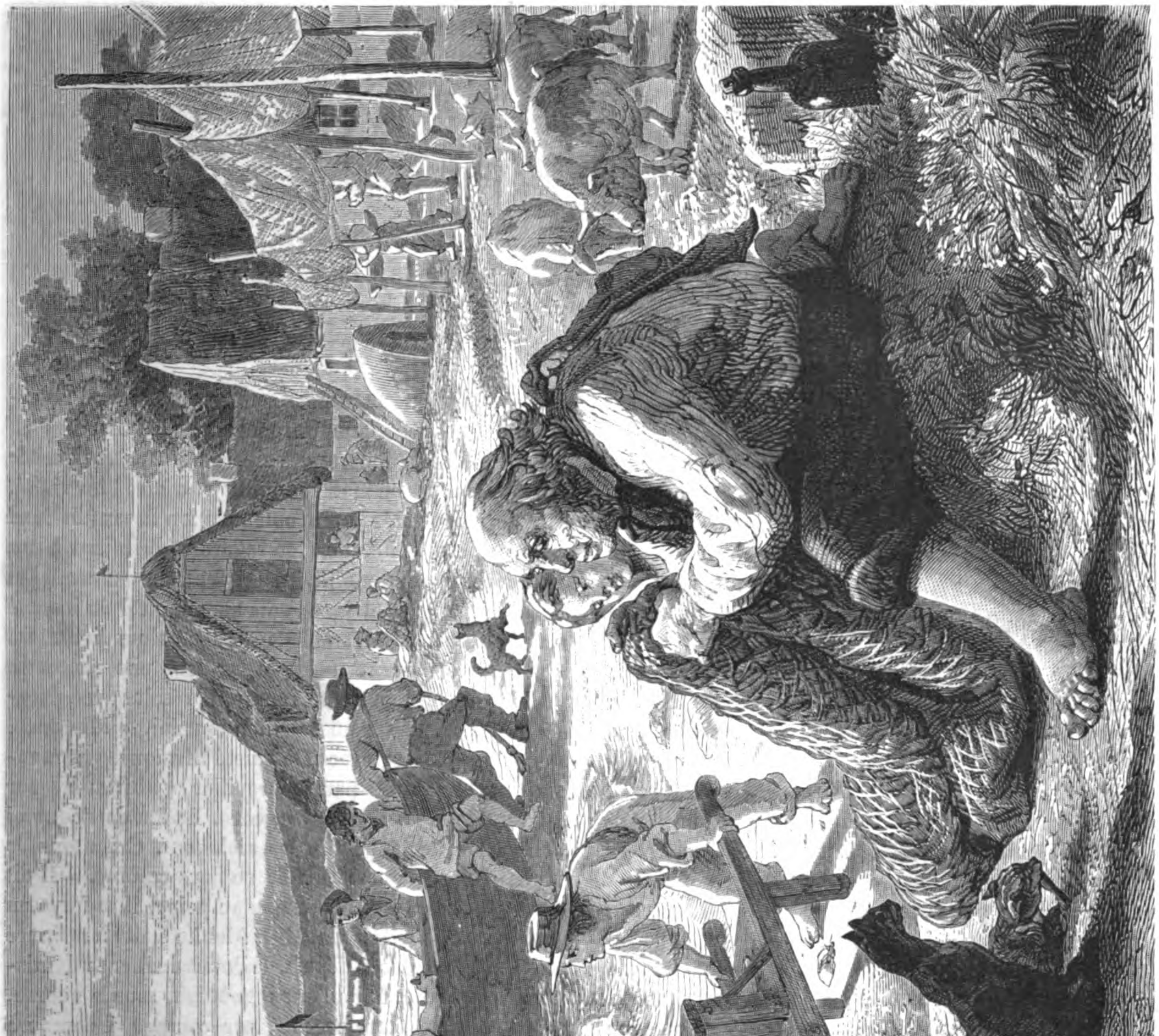
Le Danemark, avec la plupart de ses châteaux de Séeland, de Fionie, de Jutland, de Slesvig, de Holstein, de Lauenbourg et des petites îles, est donc une contrée féodale comme l'Angleterre. La parole y est possible et la presse aussi. L'agriculture, le commerce, l'instruction, la marine y fleurissent à l'envi. La Suède, l'Allemagne, la Pologne et une grande partie de l'Europe est encore modelée sur ce plan traditionnel. C'est un système très-logique, très-enraciné, très-fort par les coutumes, par le prestige des anciennes races, par les splendeurs, par les générosités et par l'exemple de l'Angleterre, qui est comme la clef de ce monde ancien.

Il vivra longtemps encore, mais il finira par crouler parce qu'au fond il est un privilége excessif.

Que l'on en soit heureux ou contristé, il faut le reconnaître, c'est la France qui est l'exemple du monde moderne, comme l'Angleterre l'est du monde ancien. La France ruine les majorats, elle protége les créanciers. Elle respecte plus l'équité que le nom. Elle a un petit article de son code civil plus terrible que toutes les lois agraires. Cet article, ce coin d'acier dans le système du moyen âge, c'est l'article qui brise le droit d'aînesse et qui garantit à tous les enfants une même part de propriété, comme la nature leur réserve une même part d'affection. Tel est le texte fatal aux aristocraties. Ce texte même fut pour la France plus qu'un texte : il fut une étincelle, et cette étincelle alluma l'incendie qui achève de consumer tout notre monde féodal.

DARGAUD.

(La fin à la prochaine livraison.)



Les pêcheurs danois. — Dessin inédit de Frölich.

VOYAGE EN DANEMARK,

PAR M. DARGAUD [1].

1860

(EXTRAITS.)

VIII

Klampenborg. — Mon hôte en ce lieu. — Le Danmann. — Skodsborg et Frédéric VII. — Le Sund et ses bords.

.... Les journées, les soirées et les nuits m'ont été bonnes à Copenhague. Tout germait, tout brillait, tout fleurissait pour moi dans une aurore boréale de l'âme.

Un jour, après avoir exploré le musée de Thorwaldsen, j'ai été dîner à Klampenborg, chez M. Harold de Moltke. J'ai vu le Sund après avoir vu le musée de Thorwaldsen. Deux grandes émotions en un jour! Le beau dans la nature repose du beau plastique et le surpasse; alors ce n'est plus l'homme qui est l'artiste, c'est Dieu.

J'ai pénétré par les taillis de Klampenborg dans la résidence de M. Harold de Moltke. J'ai franchi ce seuil riant où l'on sait si bien accueillir. M. Harold a appris à Glorup l'hospitalité, comme il y a, dès son enfance, appris l'honneur. Il vient d'épouser une personne accomplie de distinction et de grâce. Elle est aussi séduisante et modeste qu'il est brave et cordial. Ils habitent certainement l'un des plus magnifiques lieux du monde. Leur nid est suspendu sur les grandes eaux, sous un toit de jasmin et de roses. Un couple ravissant et une maison noyée de tous côtés dans les lianes, dans les arbres, dans les mélodies et dans les parfums, avec un jardin et des fenêtres sur la mer : c'est ce qui m'attendait. Là, tout est jeune. Une jeune villa, de jeunes voitures, de jeunes fleurs, de jeunes chiens, de jeunes chevaux, de jeunes serviteurs, un jeune amour, l'infini de la vie et du Sund devant soi : — voilà Klampenborg!

Avant dîner nous nous étions promenés pendant quatre heures au bord de la mer, de village en village de pêcheurs. Les filets étaient étendus entre les huttes. Les châteaux et les maisonnettes sortaient du milieu des verdures.

J'ai eu un hasard entre mille, un hasard d'horizon merveilleux.

La moitié du ciel était grise et la moitié du Sund de même couleur. Vingt-trois vaisseaux, les voiles déployées, naviguaient çà et là près d'un bateau à vapeur. Sept vaisseaux ont été, tout d'un coup, empourprés d'une lueur; c'était une lueur de soleil indescriptible. L'autre moitié du ciel et l'autre moitié du Sund étaient d'un bleu pur, le Sund plus bleu que le ciel. Ces deux spectacles, que j'embrassais d'un regard, étaient d'une religieuse solennité.

Après le dîner, nous nous sommes établis sur la terrasse, au-dessus de la mer argentée par la lune.

M. Harold m'a apporté des cigarettes et m'a pressé de m'envelopper de son manteau militaire contre l'humidité. Nous sommes restés là en contemplation devant le Sund blanchissant et agité, dont les vagues se brisaient à nos pieds dans un rhythme divin. En rentrant au salon, j'ai déposé le manteau et je me suis aperçu qu'il était troué de trois balles. M. Harold de Moltke, alors lieutenant de cavalerie, avait reçu ces balles dans une rencontre soudaine où, au lieu de se rendre, il résolut avec douze hommes de traverser un bataillon ennemi. « Mes amis, dit-il à ses soldats, avec une gaieté héroïque, vos manteaux sont mouillés par le brouillard, abattez-les sur le devant de vos selles et chargeons. Le feu de l'ennemi et la fumée de la poudre les sécheront. Culbutons le diable, de peur que le diable ne nous culbute. » Il dit et, piquant des deux, l'épée nue au poing, il se fraya un passage sanglant. M. Harold de Moltke était alors fiancé à celle qu'il a épousée depuis. Il devait donner sa démission de son grade. Par amour il l'eût fait, sans la guerre, mais la guerre étant proche, par courage il demeura à son poste. Il fit brillamment, contre nous, toute la campagne d'Italie. A Solferino, presqu'à la fin de la bataille, il eut une inspiration heureuse. Il avait fixé sur sa poitrine le portrait de sa fiancée : tout d'un coup il s'aperçoit qu'il ne l'a plus. Malgré la mitraille qui pleuvait, il regarde et voit étinceler, un peu à sa droite, la miniature qui s'était détachée de son sein. Sans descendre de cheval, il appuie sur un étrier, se penche et saisit le portrait. Il se relève. Un boulet avait passé tandis qu'il se baissait, et avait tué le uhlan qui était derrière lui..

A la paix de Villafranca, M. Harold de Moltke donna sa démission, qu'il avait ajournée à cause de la guerre. Il se maria et s'établit à Klampenborg. Il appartient maintenant à la garde de Frédéric VII. Quand il endossa son nouvel uniforme, son valet de chambre danois lui dit : « Je le brosserai avec plaisir cet uniforme-là. Croyez-moi, monsieur le comte, il vaut mieux être capitaine chez nous que général à l'étranger. » Ce valet de chambre est né sur la terre de Glorup, dans une chaumière que je connais, à quelques minutes du Grand-Belt. Ce paysan, fils de paysan, a, comme ils l'ont tous, le sentiment danois, le patriotisme. Il est ce qu'on appelle

[1] Suite et fin — Voy. pages 81 et 97.

ici : un *Danmann*, un homme danois. Eh bien, le Danmann avait raison. M. Harold a bien fait de quitter l'Autriche pour sa terre natale, et de s'abriter, après la tempête, dans son paradis de Klampenborg, où par les jours de beau temps le Sund est d'un bleu éclatant, le ciel est d'un bleu pâle; où le soir et la nuit, au clair de la lune, c'est le ciel qui est bleu foncé, tandis que le Sund est d'une blancheur de lis; où il y a enfin comme un hymne alternatif d'amour et de nature!

Une semaine à Klampenborg rafraichit et féconde. Que de belles courses nous avons faites avec ou sans chevaux sur la route d'Elseneur! Cette route étonne, à chaque instant, par ses perspectives de terre et de mer. Quelquefois le Sund est infini, et quelquefois c'est la forêt; on est entre les deux. La forêt, par moments, pousse ses grands arbres jusque dans les eaux, et l'on entrevoit, à travers des encadrements successifs, le détroit toujours nouveau et toujours adorable.

Je me suis arrêté à deux maisons très-proches de la route et de la mer. Ces maisons, admirablement soignées, sont dans le grand parc. Des guérites rouges et allongées, qui tournent sur un pivot et qui préservent par cette rotation les sentinelles de tous les mauvais temps, se dressent devant les bâtiments de Skodsborg. Ce lieu est la résidence d'été du roi. Depuis l'incendie de Frédériksborg, il habite l'une de ces maisons. Frédéric VII a, de Skodsborg, la plus belle vue de son royaume Il est très-sensible, dit-on, au paysage et à la nature. Il a du cœur et de l'esprit. Il est agréable de visage, et pour moi, qui ai réuni tant de portraits de son aïeul Christian IV, il lui ressemble beaucoup, quoique dans des proportions délicates et avec une nuance moins mâle.

Il faut tomber à genoux devant le Sund. C'est la mer dans toutes ses fougues, dans tous ses bruits; et c'est la terre, sur la côte de Séeland, la terre dans les miracles d'un paysage inépuisable en jardins, en palais, en maisons, en futaies gigantesques. — La terre et la mer donc étalent ici ce qu'elles ont de plus rustique, de plus aventureux, de plus divin. La terre est prodigue de bois où se jouent les brises, où courent les cerfs, et de pacages où paissent des milliers de vaches, jusqu'aux grèves du Sund; la mer porte des centaines de navires, les uns à l'ancre, les autres dans le vent, toutes voiles déployées. Je n'avais rien vu ni rien imaginé de pareil. L'une des trois ou quatre plus belles pages de la création a été tracée là, sans aucun doute. De Copenhague à Elseneur, la mer est aux autres mers ce qu'est le lac des Quatre-Cantons aux autres lacs.

Les circonvolutions, les détours, les méandres de rivages du Sund, les nuances de ses grandes eaux, les pentes et les ombres qui y conduisent, sont adorables. L'architecture des arbres par delà les prairies est merveilleuse. On dirait qu'un Phidias a élevé dans des proportions exquises des Parthénons de feuillage, des cités végétales, des édifices aériens, des balcons, des galeries, des terrasses, pour l'admiration de tous les vaisseaux du globe.

Les ondulations de la Séeland sont plus marquées le long du Sund que partout ailleurs. Là, elles se déroulent en mètres irréguliers, mais selon l'ordre secret et d'après les lois mystérieuses d'une prosodie éternelle. La vie de la terre et de la mer se développe ainsi, comme un double poëme dont les mouvements et les épisodes s'entre-croisent en plis de lames ou en plis de collines, dans un contraste saisissant et délicieux.

IX

Elseneur. — L'île d'Hveen. — Tycho-Brahé.

Le 6 octobre 1860, après la traversée du Sund depuis Copenhague, je saluais avec un enthousiasme profond la rade verte et les toits rouges d'Elseneur. Malgré la saison, le soleil était chaud et la température presque tiède. C'était en Danemark ma plus belle journée de nature, aussi belle, dans un autre ordre, que ma première journée de Seebül, en Suisse. Mon cœur était plein d'infini, et l'aspiration de ma poitrine était aussi puissante que celle de la mer, plus religieuse sans doute, plus religieuse de toute la distance d'une âme à un élément!

Nous avons exploré la capitale d'Hamlet, aux lueurs de Shakspeare plus encore qu'aux rayons du ciel. Nous avons choisi ensuite à Marienlyst, à vingt minutes d'Elseneur, un pavillon qui domine la mer. Nous nous y sommes installés. De là, je touche le Sund, dont je ne suis séparé que par un jardin et un pacage. Le Sund est sans bornes de Copenhague à Landskrona, puis il devient détroit, se rétrécissant insensiblement de la première pointe suédoise jusqu'à Elseneur et à Marienlyst, où il n'est plus qu'une sorte de canal des Dardanelles.

De la terrasse de notre pavillon de Marienlyst je compte trois cent dix vaisseaux. Les uns sont à l'ancre, les autres profitent du vent pour entrer dans le Cattégat. J'aperçois le château de Kronborg sur la rive danoise, et sur la rive suédoise la tour d'Helsingborg. C'est une féerie!

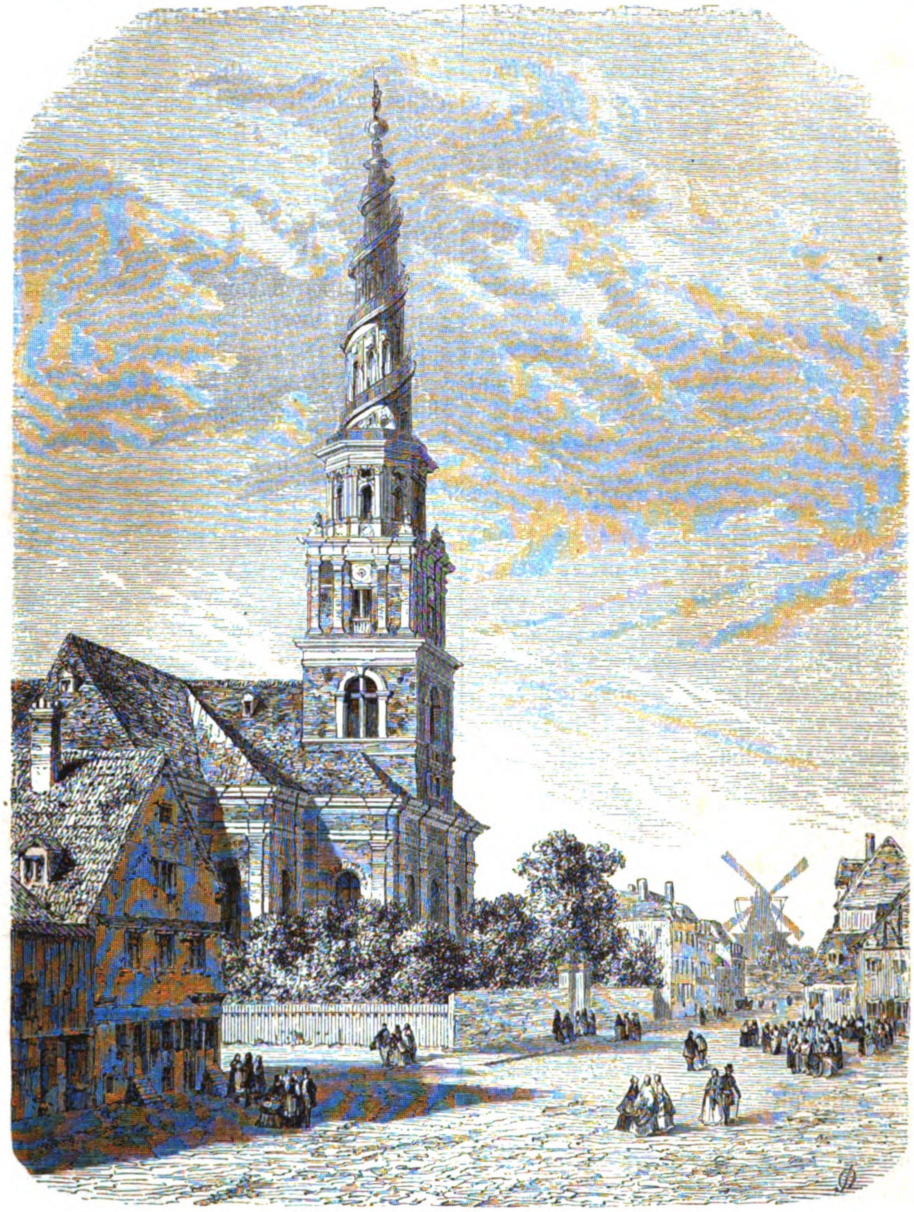
Nous avons loué une barque dans la rade d'Elseneur, et, par une mer d'azur sombre, telle que l'aimaient les pirates de l'Edda, nous avons gagné l'île d'Hveen. Elle appartient aujourd'hui à la Suède. Elle a deux villages, de belles prairies et de fertiles champs de seigle. Son charme, c'est d'avoir été le séjour de Tycho-Brahé. Quoiqu'il ne reste plus des demeures du grand astronome que de vulgaires décombres, à peine quelques pierres moussues, on ne peut sur cette île détacher son esprit du nom qui la rend à jamais célèbre.

Tycho-Brahé naquit en 1546, au manoir de Knudstorp, près d'Helsingborg, en Scanie, contrée qui était alors, comme la Norvége, une province du Danemark. Après une jeunesse très-orageuse, des duels, des démêlés avec sa famille patricienne, un mariage avec une paysanne, des voyages nombreux, des études profondes, Tycho-Brahé fut comblé de richesses par Frédéric II. Le roi lui donna l'île d'Hveen, mille écus de pension annuelle, un canonicat de deux mille écus à Röskilde, et cinq cent mille francs pour la construction d'un observatoire.

L'illustre Scanien, qui avait cultivé toutes les sciences, était surtout en effet un astronome. Il avait recueilli deux héritages de ses oncles, et il ajouta cinq cent mille francs aux munificences du roi pour élever dans l'île d'Hveen deux édifices, dont il appela l'un Uranienbourg, le *château du ciel*, et l'autre Stiernberg, la *montagne des astres*.

Il vécut là vingt années en monarque. Ses sujets étaient ses nombreux élèves et les visiteurs nationaux et étrangers. Il offrait à tous l'hospitalité, et il les initiait à ses travaux gigantesques, dignes de son génie et de son siècle, le grand seizième siècle.

Brahé était un roi intellectuel. Les princes le comblaient d'hommages. Les vaisseaux débarquaient à son île tantôt un philosophe, tantôt un chimiste, tantôt un alchimiste, tantôt un grand capitaine. Une fois, c'était Ulric, duc de Mecklenbourg; une autre fois, c'était Guillaume, landgrave de Hesse-Cassel; une autre fois encore,



Église de Saint Sauveur (île d'Amac). — Dessin de Therond.

Sophie, reine de Danemark. En 1590, Jacques Ier, roi d'Écosse, fils de Marie Stuart, cingla de Copenhague à l'île d'Hveen. Il habita toute une semaine sous le toit d'Uranienbourg, fit de magnifiques présents à Tycho-Brahé, et composa des vers en son honneur. C'était l'astronome qui était le souverain, et le roi qui était le courtisan.

Christian IV vint aussi passer quelques jours à Stiernberg. Les bienveillances furent réciproques. Christian, qui était fort jeune, ôta de son cou une chaîne et la suspendit comme un gage de son admiration sur la poitrine de Tycho-Brahé. Malheureusement il ne fut pas sourd à la calomnie. Il laissa ses ministres dépouiller le grand astronome de ses pensions, de son canonicat et de son territoire. Le roi, dit-on, eut même l'impiété, après l'expatriation de Tycho Brahé, d'accorder

la propriété de l'île d'Hveen à une maîtresse, qui fit raser les deux temples consacrés à la science.

Tycho-Brahé était l'homme de la postérité. Il était la plus vive lumière du Danemark. On pouvait craindre que la prévention de la cour et de Copenhague n'obscurcît longtemps cette lumière. Il suffit d'un nuage pour cacher un astre.

L'empereur Rodolphe II fut une providence pour Tycho-Brahé. Il lui fit bâtir un observatoire, il lui donna une de ses maisons princières, il lui assura une pension de trois mille ducats. Tycho-Brahé quitta le Danemark avec sa femme, ses enfants, ses élèves, ses serviteurs, et alla prendre possession de sa résidence de Bohême. Il laissa cet adieu en partant :

« Danemark, ma chère patrie, en quoi t'ai-je offensé? Mon seul crime est d'avoir agrandi ton nom ! »

Il continua ses travaux dans cet Uranienbourg continental que l'empereur lui avait disposé près de la ville



Tour du château de Frédériksborg. — Dessin de Thérond.

de Prague. C'est là qu'il mourut en 1601. Son plus illustre disciple est Jean Keppler.

Malgré son opiniâtreté à combattre Copernic et Pythagore dans un but théologique, l'influence de Tycho-Brahé fut prodigieuse. Il secoua les esprits, il découvrit Mercure ; il fit des observations nouvelles sur la théorie des comètes, de l'air, de la lumière ; il composa un catalogue plus complet des étoiles fixes; il inventa et perfectionna des instruments dont la précision rendit tout facile ou du moins tout possible après lui. Ce qui lui manqua, ce ne fut pas le génie, ce fut l'héroïsme de l'innovation.

De mon fauteuil j'embrasse une mappemonde dépliée sur ma table. Les océans environnent la terre. Ces océans, Indien, Atlantique, Pacifique, ont leurs sentiers comme le sol ferme de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique

et de l'Amériqne. Les pêcheurs, les navigateurs ont été la plupart, à de certains degrés, des Colombs. Chacun a fait sa découverte. La science s'est peu à peu formulée ; peu à peu la mer a eu ses historiens, ses géographes, ses guides. Il y a maintenant des cartes de la mer, des étapes, des haltes. A quelles magnifiques découvertes ne parviendrons-nous pas ! Où s'arrêteront la boussole, la vapeur, le télégraphe électrique et le génie de l'homme !

Si je quittte mon fauteuil et cette mappemonde prophétique, j'aperçois de mon balcon le Danemark et la Suède, le Cattégat, le Sund, et sur le Sund deux à trois cent cinquante navires par jour. Il en passe par an, sous la terrasse où je suis, plus de quinze mille, diaprés des drapeaux de toutes les nations. Ces navires vont de la mer du Nord à la mer Baltique, ou de la Baltique à la mer du Nord. C'est un spectacle indescriptible. Le Sund est la grande route mouvante des peuples. Toutes les marines s'y rencontrent et s'y mêlent avec leurs bannières diverses.

Le portier majestueux de ce détroit est un général: c'est le gouverneur du château de Kronborg.

Le droit payé jadis au château de Kronborg par toutes les nations n'existe plus. Il était fondé sur ce que la forteresse était un fanal et un asile au besoin. Ce droit, fort contestable, et que le monde maritime pouvait abolir d'un mot, a été capitalisé. Chaque nation s'est rachetée de cet impôt par un sacrifice d'argent. L'Angleterre a tout payé d'une fois. La France, la Prusse, la Russie et les autres puissances s'acquitteront par annuités. C'est l'Amérique, ce sont les États-Unis qui ont provoqué et déterminé la solution de cette question du Sund.

X

Le château de Kronborg. — La légende d'Olger Danske. — Une maison de paysan. — Le vieillard, sa fille et son fils. — La ville d'Elseneur.

J'ai examiné pendant plusieurs heures le château de Kronborg. J'ai commencé par les souterrains extérieurs; je n'en ai rapporté qu'une légende, la plus populaire, il est vrai, de tout le Danemark. Cette légende est celle d'Olger Danske, l'Ogier de nos vieux romans. Je vais raconter ce géant, que j'ai eu le malheur de chercher sans le trouver.

Olger Danske, le plus terrible des guerriers scandinaves, est le génie tutélaire du Danemark. Il était de la plus vieille noblesse dynastique. Selon une tradition généralement accréditée, il était fils de Gœtrik, un roi danois contemporain de Charlemagne. Selon une autre tradition, il est même antérieur à Odin, qui, comme dieu, est aussi ancien que la lumière, mais qui, en sa qualité de conquérant asiatique, ne date que d'un demi-siècle avant Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit de la généalogie d'Olger Danske, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était prince de Séeland, cette île séparée de la Scanie par le Sund, cette terre qu'il nomma lui-même Sœdlandia, terre des semences, et qu'il aima toujours, et qu'il aime encore de toute la tendresse dont l'enfant aime son berceau.

Il voyagea néanmoins dans les pays étrangers, dans les royaumes lointains, Olger Danske à la longue épée. Après une défaite des Danois, où il combattit en lion et où il blessa Roland, neveu de Charlemagne, l'empereur le demanda comme otage et le garda prisonnier dans une tour sur le Rhin. Il s'y ennuyait beaucoup, le triste captif; car il n'avait aucun goût pour l'Allemagne ni pour le fleuve allemand ; il ne songeait qu'aux flots du Sund, aux moissons d'or et aux forêts de hêtres de son île, de sa Séeland.

Ce fut Roland qui le délivra au nom de son oncle Charlemagne. L'empereur mettait une condition à la liberté d'Olger Danske, c'est qu'il irait à Rome, secourir le pape assiégé par les Sarrasins dans la capitale du monde chrétien. Olger Danske fut très-heureux de cette condition. Il détestait les infidèles autant que les Allemands. Il tailla en pièces tous ces mécréants, et pas un ne s'en retourna à Stamboul.

Embrassé par Roland, loué par Charlemagne et béni par le pape, Olger Danske entreprit des voyages et des traversées sans nombre. Il fit dans l'Orient, dans la Germanie, en Espagne, en Italie, en Angleterre et en France, des exploits à remplir vingt poëmes épiques. Il ne peut mourir, car il a mangé à Golconde un fruit de vie à l'arbre de l'éternité.

Il a été aimé de plusieurs princesses. Il a été retenu quinze ans par une fée dans une île enchantée de l'Océan ; mais le bon Olger Danske n'adore, lui, que sa patrie danoise. Il ne veut épouser qu'elle. Il eut une distraction pourtant à Paris. Il allait fléchir à la passion d'une reine de France pour lui, et se marier dans la cathédrale de Notre-Dame, lorsque la fée jalouse l'enleva au moment de la cérémonie nuptiale et le transporta dans le château de Kronborg.

C'est là que dort content Olger Danske. Il sait en rêvant qu'il est dans son caveau de Séeland. Il ne désire rien de plus. Le Danemark est désormais son unique sollicitude. Quand le Danemark est en péril, Olger sort de son sommeil ; il y retombe quand le danger est passé.

Le caveau du fils de Gœtrik est vaste ; car le solitaire est de grande taille, de plus grande taille que Sigurd et les Nibelungs. Il est assis sur un roc, le corps penché, le coude appuyé sur une table de pierre, la tête sur son poignet droit. Sa barbe blonde, sur laquelle les siècles glissent comme des minutes, sans la blanchir, sa barbe aussi blonde que ses cheveux, entoure mille fois la table de ses replis, perce la terre, semblable à un réseau de racines, et pénètre jusqu'au Sund. Quelquefois cette barbe, soulevée par les vagues, flotte dans l'azur de la mer, et les navigateurs étrangers disent : « Voilà de belles algues ! » Mais les matelots danois répondent : « Non, non, ce ne sont pas des algues, c'est la barbe d'Olger Danske. »

Qu'arriverait-il si la patrie appelait le vieux paladin ? Comment se dégagerait-il de sa barbe ? C'est lui-même qui la couperait avec son épée tranchante, suspendue à la voûte de sa grotte.

Voici les plus récentes nouvelles d'Olger Danske. Quoiqu'il soit excellent et dévoué, il inspire une sourde terreur. D'un mouvement involontaire, au milieu de ses songes, il tuerait un visiteur trop confiant. Aussi use-t-on de précautions avec lui. On envoie ordinairement dans le souterrain des condamnés à mort, puis on leur accorde leur grâce. Le dernier qui fut dépêché pour s'informer de Danske s'était muni d'un énorme marteau. Il s'approcha lentement du géant, qui, les yeux fermés, disait : « Si le Danemark est faible, qu'on me réveille. » A ces paroles, l'homme secoua Danske, dont l'épée rendit un son et un éclair. Le géant se mit sur son séant et dit au malfaiteur : « Si tu es un messager danois, donne-moi la main, et par ta force je jugerai de la force du pays. » L'homme lui tendit le marteau. Olger Danske le saisit, le serra et dit : « Cette main est celle du Danemark. Elle se défendra bien seule cette fois. Je puis donc me rendormir. » Et le géant, reprenant sa position inclinée, s'assoupit de nouveau.

L'homme reparut au jour plus pâle qu'un spectre. Il retraça son entrevue, les cheveux tout hérissés d'effroi. Il montra son marteau. Les doigts du géant étaient imprimés dans le fer. Une étreinte lui avait suffi pour cela. Ce qu'il attend surtout, c'est que le Danemark ait une guerre avec l'Allemagne. Alors il se lèvera. Il sera invisible dans l'armée de la patrie danoise, et cette armée électrisée ne comptera que des héros. Elle sera invincible.

Le château de Kronborg est solidement construit sur la pointe de terre danoise qui s'avance le plus dans la mer. Il est enfermé dans une triple enceinte de fossés remplis d'eau, derrière des grilles et des voûtes sinistres.

J'ai compté neuf tours à Kronborg. Celle de l'horloge est ravissante. Toutes les portes de ces tours sont des cintres d'une variété exquise. La chapelle est d'une coquetterie élégante. N'est-ce pas plutôt une chapelle de cour qu'une chapelle de forteresse? C'est qu'en effet la forteresse est un château qui a reçu dernièrement deux cours à la fois : celle de Suède et celle de Danemark. Kronborg était la résidence de deux rois. J'ai remarqué au premier, où sont les appartements de la dynastie, un boudoir très-bas et délicieux qui regarde Helsingborg. Les plus belles vues à mon gré sont celles de la tour du fanal, à l'extérieur, et dans l'intérieur, celle de la salle du conseil. Ces deux horizons ne diffèrent presque pas. Ils s'ouvrent sur la Suède et sur les rochers de Kullen, sur le Sund et sur le Cattégat, tellement peuplés de vaisseaux qu'on dirait des villes flottantes.

J'ai contemplé les vaisseaux du Sund et la mer. J'ai erré des heures et des heures autour de la ville d'Hamlet. Je me suis un peu égaré dans la campagne.

J'ai frappé à une maison de paysan. Un vieillard, son fils, de trente ans à peu près, et sa fille, de vingt ans au plus, étaient à table. Ils avaient des tranches de porc entre des tranches de pain et un broc de bière. Sur l'invitation du vieillard, j'ai mangé et j'ai bu. Le jeune homme savait un peu de français. Il avait servi dans la dernière guerre du Danemark contre la Prusse. Il m'a conté certains détails intéressants. Après un combat, le général prussien avait voulu voir quelques dragons danois prisonniers, quelques-uns de ces démons, disait-il, qui faisaient de si atroces blessures. « En effet, ajoutait le Séelandais, j'étais dragon et nous n'y allions pas de bras mort. Voyez-vous, monsieur, nous vivons bien chez nous, et le blé de la terre natale nous donne des forces en même temps que le Danebrock (le drapeau national) nous donne du cœur. »

J'ai témoigné le désir de connaître toutes les pièces de la maison et leur ameublement. Nous nous sommes levés alors et, suivant l'usage du Danemark, nous avons prononcé, en nous serrant la main, ce *Welbekommen* (bien vous advienne), qui est le refrain cordial de tous les repas, dans les chaumières comme dans les châteaux, dans cette cabane, après un peu de lard et un peu de bière, comme à Glorup après des dîners exquis.

La jeune fille, se prêtant à ma curiosité, m'a montré toute la demeure de son père : poêles, fours, armoires, coffres, commodes, cuves à bière, pots de fleurs, tables, rideaux, alcôves, lits, bassinoires, pipes, fouets, bâtons de voyage et rayon chargé de quatre livres : une Bible, un almanach, une histoire du Danemark et un petit atlas local. Tout à coup, saisie d'un redoublement de complaisance, la jeune fille a ouvert un coffre. Elle en a tiré un fichu, puis une dentelle, puis une collerette. Je l'arrêtai en la remerciant et en l'assurant que c'était assez. Elle s'interrompit à regret. Elle aurait déplié devant moi tout son trousseau. Il y avait bien dans cet empressement un peu de coquetterie, mais il y avait encore plus de bienveillance pour l'étranger. Ce qui me charma dans cette politesse rustique, c'est que la jeune fille était belle comme une moissonneuse des *sagas*.

Je demandai la route d'Elseneur. Le vieillard, afin de supprimer les difficultés du dialogue entre nous, étala son atlas enfumé du Danemark et me désigna du doigt mon chemin. La jeune fille me dit *adieu*, mot qui est devenu danois par l'usage, et le jeune homme, le dragon séelandais, m'accompagna quelques minutes.

Il me parla de M. Hansen, dont il avait entendu deux discours : l'un sur les droits des paysans, l'autre sur le scandinavisme. « C'est un monsieur qui fait plaisir à entendre, » me dit-il.

J'ai pris congé du brave soldat, sur les renseignements duquel j'ai trouvé le sentier d'Elseneur. Au nord de la Séeland comme au midi, j'ai remarqué partout des champs sans buissons. Ces champs, qui n'ont pas de frontières apparentes, en ont de réelles : une pierre, un fossé, moins que cela, un sillon, voilà les limites traditionnelles du sol. Les haies dont, en Fionie, villageois, seigneurs et citadins entourent et séparent leurs domaines, me plaisent bien mieux dans le paysage.

Elseneur est plus qu'une capitale de la politique, elle est une capitale de la poésie. Son roi, c'est Hamlet, un roi idéal qui ne sera jamais détrôné. Shakspeare lui a fait une couronne d'étoiles.

Cette ville a pour bosphore le Sund.

La forteresse d'Elseneur est le château de Kronborg. Le monde entier, par les bâtiments de tous les peuples, par les vaisseaux de tous les pavillons, lui a payé tribut. J'ai pénétré dans Elseneur. Je me suis promené sur la rade d'où cette cité de la navigation et des légendes m'est apparue déjà. Aujourd'hui, sous le soleil, elle éclatait aux regards avec ses édifices de tuile, son hôtel de ville, sa cathédrale, ses tours carrées, ses restes d'abbaye et ses cinq moulins à vent.

Les clochers sont couverts de cuivre d'un vert noir superbe. Les maisons, où logent huit mille habitants, sont les unes rouges, les autres olivâtres, les autres roses, les autres brunes. Elles ont une grande variété d'aspect. L'architecture de plusieurs de ces maisons est bizarre, et l'on comprend que les siècles ont passé dessus. Des pots de fleurs et des cages de canaris ornent les balcons et les fenêtres, comme à Odensée, une vieille ville aussi.

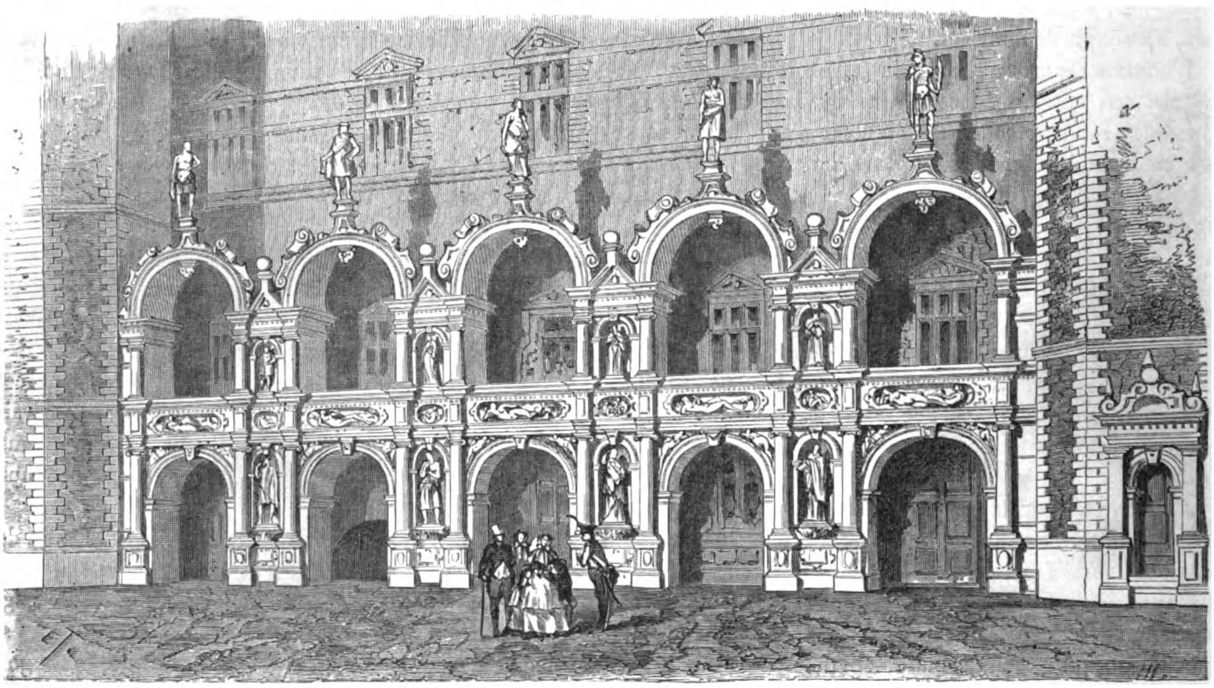
Nous nous sommes arrachés à ce spectacle et nous avons pris la route de Gurre, de Frédensborg et de Frédériksborg.

XI

Le lac et la forêt de Gurre. — Le roi Waldemar Atterdag, selon les moines, les paysans et l'histoire. — Le château de Frédensborg.

Nous avons laissé derrière nous les balcons de Marienlyst, les tours de Kronborg, les clochers, les girouettes, l'hôtel de ville, l'église, les toits rouges et verts d'Elseneur. Nous avons atteint le village, les décombres et le lac de Gurre. Ce lac est circulaire et environné de bois magnifiques.

C'était ici la résidence de l'un des plus grands rois du Danemark. Avant d'aborder son histoire, écoutons d'abord la légende des moines, ses ennemis. Dans cette terre de poésie et de réalité, la légende et l'histoire s'entre-croisent sans cesse. Il faut les connaître toutes deux et les éclairer l'une par l'autre, s'il est possible.



Detail d'une façade du château de Fréderiksborg. — Dessin de Therond.

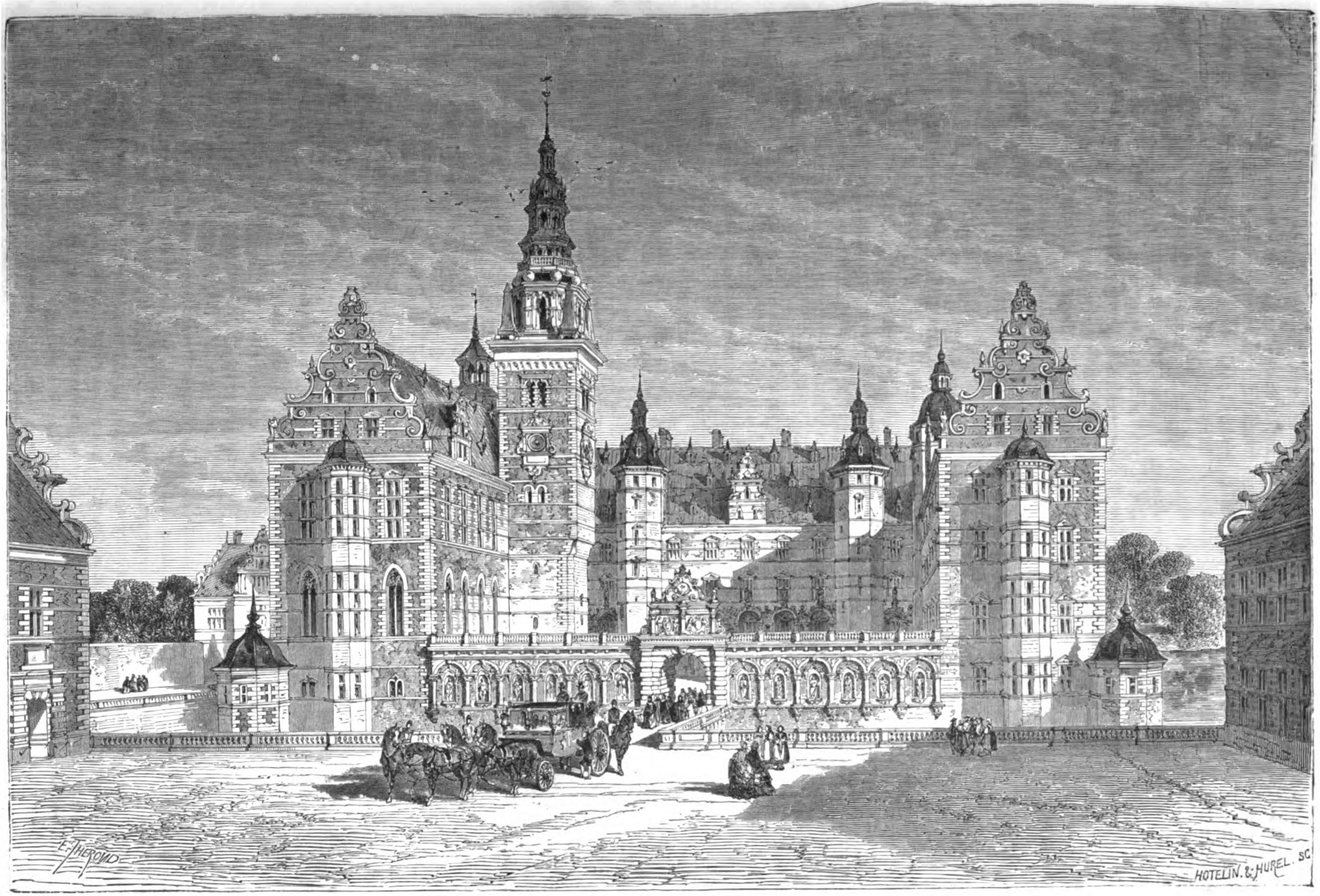
Le château, le lac et la forêt de Gurre appartenaient à Waldemar Atterdag. Le bon roi menait joyeuse vie dans cette demeure de sa prédilection. Les plus grandes dames du Danemark ornaient sa cour, les plus braves guerriers étaient à ses côtés, au moindre signe. Il était entouré de belles et de héros. Des pages tout habillés de velours portaient ses messages. Ses vins étaient excellents, ses festins somptueux. Il donnait toutes ses nuits au bal, au jeu et à l'amour. Ses journées, il les réservait à la chasse. La chasse était sa passion ; si bien que dans son impatience de courir le daim et le sanglier, un abbé ou un moine l'arrêtait-il un instant afin de blâmer le mauvais exemple, Waldemar Atterdag le congédiait à coups de fouet pour se dispenser du sermon.

Un matin qu'il s'était passé cette fantaisie féodale et que le cor sonnait, il regarda avec complaisance les tours de son château, puis ses gentilshommes, ses maîtresses, ses piqueurs et ses meutes.

« Que je suis heureux! s'écria-t-il. Pourvu que Dieu me laisse ce château de Gurre, par saint Olaf, mes compagnons, il peut garder son paradis. J'y renonce volontiers. »

Il dit cela, Waldemar Atterdag, et il l'oublia, tandis que l'ange de la justice enregistra ce blasphème.

Le roi continua de vivre en fêtes; mais comme il arrive à tous les hommes, fussent-ils princes, empereurs ou papes, il mourut. C'est alors qu'il souhaita le paradis, dont saint Pierre lui refusa les portes. L'ange terrible de la vengeance le relégua du ciel sur la terre. Et encore s'il y pouvait dormir sous la dalle froide du sépulcre ! Mais non : un fouet invisible le réveille, et par la glace,



Château de Frédériksborg. — Dessin de Thérond.

par la pluie, par le brouillard, ce fouet dont il frappait les prêtres le frappe à son tour. Il galope d'un galop infernal, sans repos ni trêve, à la poursuite d'une proie impossible, autour de son château en ruine, sur les rives du lac de Gurre et dans les bois de Grib.

Telle est la légende que les moines d'avant la réforme cherchaient à accréditer; celle qui a cours aujourd'hui parmi les paysans en diffère un peu. Mainte ancienne ballade, maint chant moderne célèbrent les gestes du royal fantôme, resté populaire en dépit de tout.

Et comment démentir les chanteurs, quand ils affirment en témoins? Il n'y en a pas un, de ceux du moins que nous avons interrogés, qui n'ait rencontré plusieurs fois l'ombre errante et haletante du pauvre Waldemar Atterdag, dont le supplice durera jusqu'au jugement dernier.

C'est dans les nuits d'été, si transparentes, si admirablement belles dans les cieux du Nord, qu'on entend les meutes, les hennissements, les fanfares de la grande chasse du roi Volmer (*Köng Volmers Jagt*). Cette chasse va souvent de Gurre jusqu'à Vordinborg, mais la tradition la plus répandue veut qu'elle sorte de Gurre, passe par le Daustrup-Hegn, le Brode-Skov pour se diriger vers Lystrup, où se trouvent encore des vestiges d'un des châteaux de chasse du roi. Il y a encore de vieux paysans qui ne manquent pas, dans la nuit de la Saint-Jean, de laisser ouvertes leurs écuries et leurs hangars pour que le roi et sa suite puissent trouver un abri. A Borrstingerod, village situé à mi-chemin, entre Gurre et Lystrup, le palefrenier de l'auberge, avant d'aller se coucher, dans cette même nuit de la Saint-Jean, n'oublie pas d'ouvrir à deux battants les portes de l'écurie et de bien remplir les mangeoires d'avoine et de foin. Le lendemain tout a disparu; mais le bonheur est assuré à l'auberge et à son propriétaire tant qu'on ne cessera pas de témoigner par cette pieuse offrande, intérêt et hommage au royal chasseur.

Après la légende, interrogeons l'histoire :

Waldemar III avait été surnommé *Atterdag* parce qu'il disait souvent ce mot, qui signifie : il y a du temps pour tout. C'était un beau mot de confiance dans la bouche d'un homme qui avait tant à faire. Waldemar, en effet, fut un roi plein d'œuvres. L'anarchie était partout lorsque le trône lui échut. Il y avait révolte sur révolte. Les seigneurs étaient en possession de la plupart des forteresses de la couronne. Les comtes de Holstein détenaient presque toute la Fionie. L'émeute organisée avait usurpé le pouvoir dans presque toutes les provinces du Danemark.

Le roi Waldemar Atterdag se proposa un grand but, ce fut de rétablir l'unité du gouvernement dans cette sédition universelle, et l'ordre dans ce chaos. Il y parvint à la longue, tantôt par les armes, tantôt par les négociations. Sa tâche fut immense. Il était naturellement pieux, ce qui ne l'empêchait pas d'être indépendant d'esprit. Il alla en terre sainte, où il se fit recevoir chevalier du Temple; il accomplit le voyage d'Avignon (1354), et il accepta du pape Innocent VI la rose d'or. Malgré ses pèlerinages, Waldemar ne défendait pas son autorité moins énergiquement contre les moines que contre les seigneurs. Cette conduite ferme indisposa Grégoire XI, qui prit parti pour la noblesse du Jutland et qui exhorta Waldemar à céder, sous la menace de l'excommunication. Le roi indigné répondit au pape :

« Waldemarus rex romano pontifici salutem : Vitam « habemus a Deo, regnum ab incolis, divitias a parenti- « bus, fidem vero a tuis predecessoribus, quam si nobis « non faves, remittimus per præsentes. Vale. »

« Waldemar roi au pontife romain, salut. Je tiens la vie de Dieu, le sceptre de mes sujets, les richesses de mes ancêtres; je ne tiens de vos prédécesseurs que le culte. Si vous persistez à vous en prévaloir contre moi, je vous le rends par les présentes. Adieu. »

Cette lettre, textuelle ou non, explique assez les colères ecclésiastiques et cette sorte de réprobation qui pèse encore, par la légende, sur Waldemar Atterdag. Ce que les abbés des couvents de Séeland lui reprochèrent amèrement, ce ne fut pas son amour pour la belle Tovil de Rugen, ce fut sa désobéissance au pape et aux évêques. Il était un libre penseur à sa manière, l'habile et persévérant Waldemar. Quoi qu'il en soit, il mourut en paix dans sa retraite de Gurre. Sa vie avait été hardie, patiente, généreuse et glorieuse. C'est une bonne fortune pour moi de relever, au nom de la justice, ce prince méconnu, et de restituer à sa mémoire un nimbe de lumière dans les lieux mêmes de la légende calomniatrice, sur les débris du château, à la lisière de la forêt et au bord du lac de Gurre.

Nous avons continué par de grands bois qui durent, pendant douze lieues, jusqu'à Copenhague. Ils sont interrompus de temps en temps par des champs qui ne sont que des clairières.

Nous sommes arrivés ainsi à Frédensborg. Nous avons descendu en longeant les jardins jusqu'au lac d'Esrom. Ce lac a cinq lieues de tour. Il s'étend et se découpe dans la magnificence de ses flots d'azur entre la forêt de Grib et les arbres du parc de Fredensborg, dont les perspectives le découvrent et le rejoignent à chaque instant. C'est par ces perspectives, sous l'ombre des hêtres, des bouleaux, des chênes, des sapins, des châtaigniers, à travers des percées ménagées çà et là sur le lac, que nous gravissons d'allées en allées, de carrefours en carrefours verdoyants, jusqu'au château. La vallée des sculptures a l'originalité de l'imprévu; elle est remarquable par des statues de pierre qui représentent les paysans norvégiens sous leurs différents costumes.

Le château de Frédensborg fut bâti par Frédéric IV. Il a deux ailes et un corps de logis surmonté d'une coupole flanquée de quatre tourelles. Il est tout entier construit en briques blanches. Du grand salon, à petites vitres comme le château, le lac d'Esrom apparaît. Si la première facade sur la ville est jolie, la seconde façade sur les jardins est belle, surtout à cause de l'horizon du lac. Cet horizon magique nous a si bien attirés, que nous avons redescendu le parc et que peu à peu nous nous sommes trouvés au bord des eaux. Ce lac d'Esrom est

un pan du ciel tombé là entre des joncs mouvants et des nénufars en fleur; il est avec ses vagues de saphir et sa ceinture de forêts le plus enchanté de tous les lacs du Danemark.

XII

Frédériksborg. — Christian IV et Christine Munch. — Les forêts de hêtres de Séeland. — L'aurore boréale. — Légendes d'Hamlet. — Arrivée de l'hiver. — *Ultima Thule*. — La mer.

De Fredensborg nous nous sommes dirigés sur Frédériksborg, toujours par le bois, un océan végétal dont les flots de feuilles s'amoncellent et frémissent sur nos têtes. Frédériksborg est le grand palais de la monarchie. Nous l'apercevons à travers les futaies. Il se dessine et se développe majestueusement à mesure que nous approchons; car, malgré l'incendie qui en a dévoré l'intérieur il y a deux ans, ce château est debout, semblable à un héros blessé des épopées scandinaves. Il ne veut pas mourir, et il ne mourra pas, j'espère.

Ce merveilleux château n'est pas fondé près d'un lac, mais dans un lac. On y pénètre par trois ponts successifs et pittoresques. Il semble le monument d'un roi qui aurait été doge. Nous passons sous cinq tours avant d'atteindre la cour intérieure. Quatre tours subsistent encore dans cette principale cour, et trois sur le lac, qui est encadré de collines abruptes très-hardies. De tels encadrements sont rares en Danemark.

Les ruines de Frédériksborg étaient pour moi grandioses; elles étaient tristes pour mon compagnon de voyage. « J'aimerais mieux que Glorup eût brûlé, me dit M. de Moltke, c'eût été une perte particulière, ceci est un deuil pour toutes les familles, un deuil de patrie. » J'ai senti la sincérité dans la simplicité de l'accent.

Nous avons dîné dans un hôtel d'où nous embrassions d'un regard le lac et la façade du château sur le lac. Cette façade n'a pas été altérée par les flammes. Elle s'est réfléchie avec la pourpre de ses briques dans l'émeraude du lac, aux lueurs d'or du soleil couchant. J'étais ébloui et ravi.

Ce château est féerique encore. Il est aux trois quarts sur sa base. C'est un édifice colossal et capricieux dans la variété de sa création. Ariel doit y avoir choisi sa retraite. Si je ne l'ai pas trouvé à Hambourg, c'est qu'il est là quelque part, soit entre les créneaux, soit dans l'acanthe d'une corniche. La diversité est jusque dans les matériaux, assemblés par un Amphion de Séeland. Les murs sont moitié de brique, moitié de pierre; les façades et les tours tantôt grecques, tantôt gothiques. La fantaisie scandinave brille et souffle à tous les étages, dans les niches, dans les statues, dans les arcades, dans les piliers en marbre noir de Norvége, dans les bas-reliefs, dans le mélange des couleurs sombres ou éclatantes qui se reflètent, sous le ciel bleu, sur le lac vert.

La chapelle est toute blasonnée des écussons des chevaliers de l'Éléphant. Le luxe y est prodigieux, mais l'art y est supérieur au luxe, ce qui fait de cette chapelle l'une des plus curieuses et des plus admirables qui existent.

Frédéric VII, dit-on, regrette infiniment son beau palais. Ce n'était pas seulement un palais royal, c'était un palais national. Christian IV, le héros du Danemark et l'architecte de Frédériksborg, est empreint dans ces ruines. Les portraits que j'ai vus de ce glorieux prince offrent, je l'ai déjà dit, une ressemblance incontestable avec Frédéric VII. Raison de plus pour que le roi actuel, aidé du Danemark, fasse restaurer le Fontainebleau de la dynastie d'Oldenbourg, et qu'il rattache son règne par une page de marbre au règne de son immortel aïeul. Les monuments sont l'histoire en pierres des nations.

Frédériksborg n'était sous Frédéric II que ce qu'était Versailles sous Louis XIII. Christian IV fut le Louis XIV de Frédériksborg. Il était né dans la forêt du château qu'il devait transformer.

La reine, sa mère, se promenait sous les bourgeons des arbres, le 12 avril 1577. Elle y fut prise des douleurs de l'enfantement. On n'eut que le temps de la porter sur la mousse, au pied d'une haie d'aubépine. C'est là qu'elle accoucha de Christian IV. Au moment où ce prince vint au monde, la haie fleurit tout à coup, racontent les chroniques de Danemark. Ce fut un miracle de parfum, d'où l'on tira le plus propice augure.

Cet augure fut justifié; car Christian devait être le plus grand roi du continent et des îles. Sa vie s'écoula dans les passions et dans les travaux. Il fit de Frédériksborg un château des *Mille et une nuits*. Les fêtes s'y succédèrent soit à la lumière du jour, soit aux flambeaux du soir. Christian IV y eut des heures cruelles et des heures charmantes; son front y ploya plus d'une fois sous les soucis de la couronne, et plus d'une fois aussi il s'y releva sous les sourires de Christine Munch, sa femme de la main gauche, qui s'interposa souvent dans cette demeure entre lui et le destin. Elle ne chérissait que le roi dans ce palais vénitien, dans ce parc peuplé de daims, creusé d'étangs et de lagunes.

Elle était chaste et belle, et son âme était aussi noble que bienveillante. Quoiqu'elle ait écrit quelques vers, elle n'avait aucune prétention à la poésie. Elle était plutôt théologienne. Elle avait une tolérance au-dessus de son siècle. Elle fut bonne aux penseurs, aux artistes, aux savants. Sa petite cour un peu équivoque était leur refuge, leur citadelle. Elle les recommandait, les soutenait auprès de son amant.

Lui, ne demandait pas mieux d'être inspiré dans ce sens par Christine Munch. Il fonda plusieurs colléges, favorisa l'imprimerie. Il ne dédaignait pas de s'aventurer à travers les carrefours et les boues de Copenhague, le long des vieilles rues étroites; il quittait volontiers sa suite de dames, de pages et de grands seigneurs, descendait de cheval et visitait les presses nouvelles. Il élevait comme par enchantement Frédériksborg et Waldmar. Il encourageait les architectes, les armateurs, les sculpteurs, les peintres. Il admirait les beaux-arts autant qu'il estimait les arts utiles.

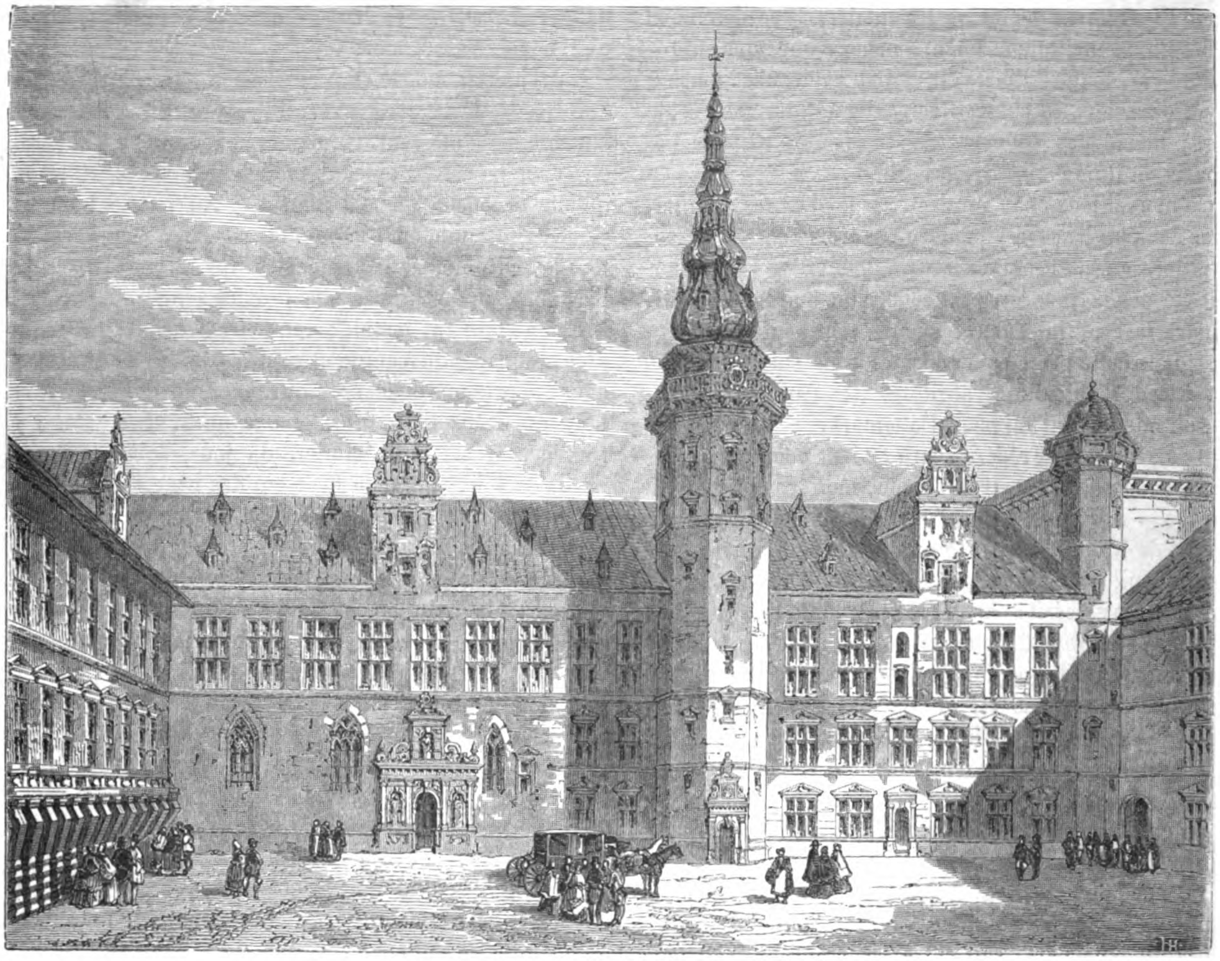
Il menait ses flottes, il commandait ses armées, il présidait à ses négociations. C'était un diplomate habile, et

le politique en lui achevait le guerrier. Il avait tous les prestiges de l'homme, du capitaine et du roi.

Christian IV mourut en 1648, après soixante années d'empire.

Dans les derniers temps de son règne, il montra autant de courage que dans sa jeunesse, mais moins de prudence et de vigueur d'esprit. La direction des affaires fut moins ferme. Il sembla fléchir un peu, soit dans sa cour, soit en Europe. Il se conduisit mal avec Christine Munch. Il subit le sort de presque tous les hommes, surtout des hommes politiques. Dans l'histoire, les vieux rois baissent. Ils s'usent comme leurs monnaies, dont à la longue les effigies s'effacent. Christian, du moins, quoique diminué, resta grand, et l'on reconnaissait encore ses traits héroïques sur le métal de sa vie.

De Frédériksborg nous avons poursuivi, à travers les bois semés de lacs, une route délicieuse jusqu'à Hirschholm, un château bâti à l'honneur d'une reine, Marie-Madeleine, et tombé par la condamnation d'une autre reine, Caroline-Mathilde, plus malheureuse que coupable. Nous nous sommes engagés parmi les merveilles des arbres et des eaux. Nous avons côtoyé le lac de Frédériksdal, un arc de turquoise entouré de hêtres; l'église de Sollre, qui surplombe un lac du même nom ; le village de Nœrum, une oasis de fleurs dans une oasis de forêts ; puis nous sommes entrés dans le parc royal,



Cour intérieure du château de Kronborg. — Dessin de Thérond.

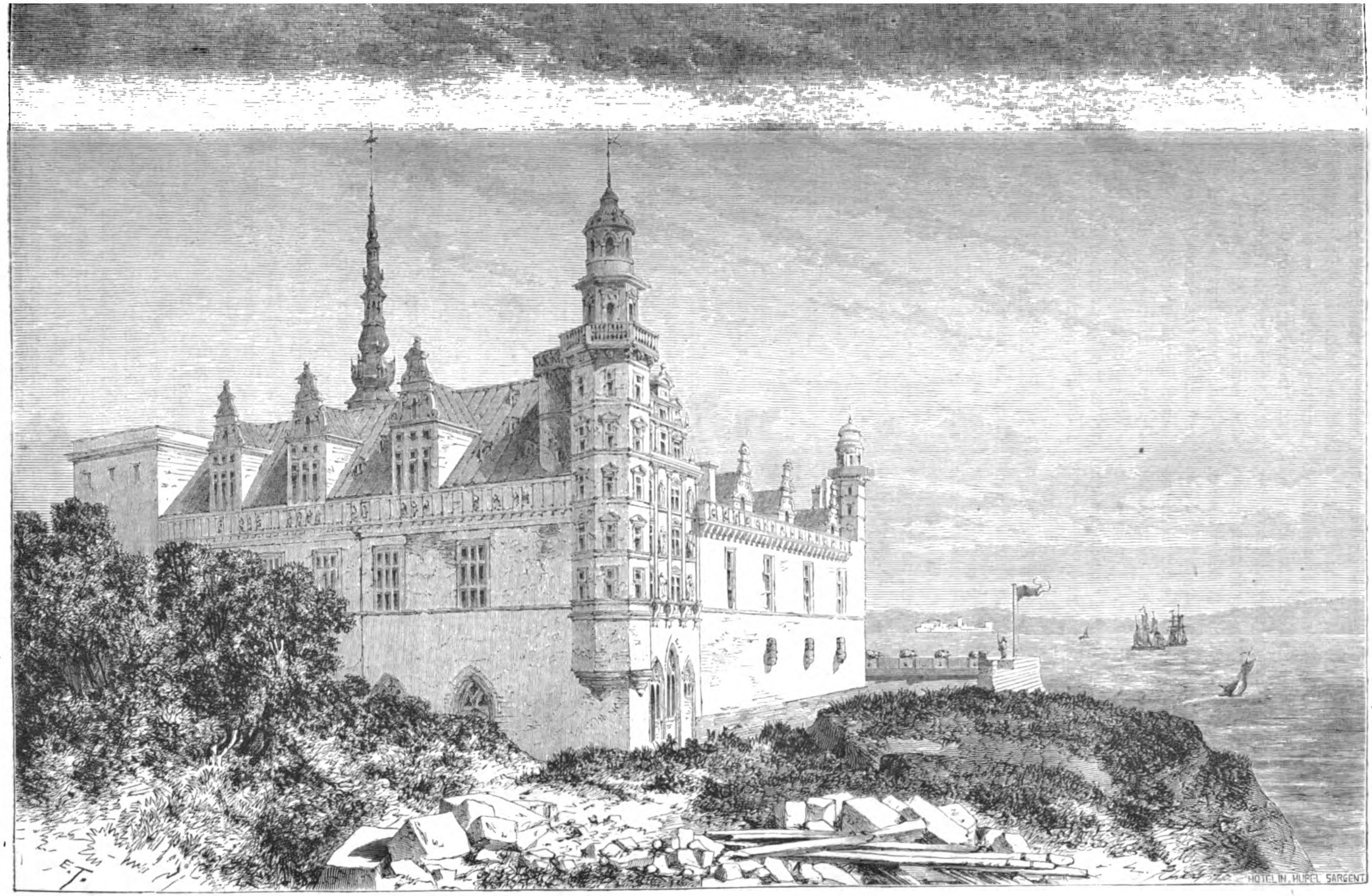
dont le château — l'Ermitage — est un rendez-vous de chasse.

Nous avons parcouru tout le parc; nous en sommes sortis par la route qui longe la mer. Nous avons débouché sur cette route en face de l'île d'Hveen. Elle est d'un bleu divin, la mer de Tycho-Brahé. Aussi l'aimait-il tant, qu'il ne savait lequel contempler le plus, du firmament ou du Sund.

Nous sommes arrivés de maisons de pêcheurs en maisons de pêcheurs à Klampenborg, puis de jardins en jardins à Copenhague.

C'est là que je me suis séparé de M. de Moltke, qui retourne quelques jours en Fionie pour revenir sans retard à son poste parlementaire; car l'exactitude est un devoir pour lui et un patriotisme. Son amitié délicate et sa conversation pleine d'expérience vont me manquer beaucoup. Du reste, j'ai bien éprouvé l'agrément de tout ce que je perdais en le quittant. Lui, ne paraissait pas moins touché, et sa courtoisie habituelle était plus émue. Il m'a laissé dans les yeux et dans le cœur l'image de l'un des plus nobles médaillons humains que j'aie rencontrés jamais.

J'ai repris ensuite ma route vers Elseneur. Ce pays de Séeland est ravissant. Pas d'eaux courantes, mais,



Château de Kronborg et vue du Sund. — Dessin de Thérond.

en revanche, des lacs de lapis, d'émeraude ou d'argent. Quand ce ne sont pas les lacs, c'est la mer qui s'étend avec le ciel et qui le rejoint dans des lointains sublimes. Quand ce n'est pas la mer, ce sont des châteaux ou des églises. Quand ce ne sont ni des châteaux ni des églises, ce sont des presbytères ou des tombeaux scandinaves. Quand ce ne sont ni des presbytères ni des tombeaux, ce sont des maisons rustiques, des champs fertiles, ou plutôt c'est tout cela à la fois encadré de forêts. La succession, en effet, de ces scènes magiques est si rapide que c'est une simultanéité merveilleuse.

Les forêts de ce pays ont une beauté particulière que je voudrais peindre, car je l'ai bien sentie.

A Hirschholm, à Frédériksborg, à Grib, à Esrom, tout le long de la mer, de Copenhague à Elseneur, à Marienlyst, les forêts sont comme un élément; elles sont un élément de verdure. Je m'y suis plongé et replongé, non pour y chasser le daim, mais pour y respirer plus librement et pour y songer mieux. J'ai exploré les sentiers de ce labyrinthe de quinze lieues, un Danemark d'arbres, de chevreuils, de braconniers, de gardes et de seigneurs. La féodalité n'est plus nulle part, si ce n'est encore dans les bois.

J'ai conversé avec la grande âme végétale de ces forêts dont les parfums sont les pensées. L'une de ces pensées, la plus énergique, proteste contre la chasse. C'est, du moins, mon interprétation personnelle. Les ravins sombres ou riants, les accidents de paysages, le balancement des branches, la variété des tiges, la couleur fauve des terrains, toutes ces choses me sollicitaient tour à tour. J'ai erré dans les futaies de chênes et dans les futaies de hêtres, incomparablement les plus nombreuses. J'ai descendu les pentes douces, j'ai escaladé les petites collines, toujours perdu dans les frissons des ramures séculaires. Parfois j'arrivais à des clairières où les poulains sauvages, la crinière pendante, l'œil en feu, exécutaient des galops rapides et fantasques. Dressés plus tard à tous les services, ces poulains deviennent l'une des principales richesses de la Séeland. J'ai respiré parmi les carrefours verdoyants l'odeur des foins coupés. J'apercevais sans cesse une mer de végétation, et au delà de cette mer les lacs ou l'autre mer, la vraie mer. Il y avait pour moi trois infinis : la Baltique, le ciel et la forêt.

Souvent le temps était pâle et l'atmosphère voilée. Plus rarement le soleil mêlait ses rayons aux grands spectacles de la nature. Alors c'étaient des splendeurs inattendues, soudaines, entre les fourrés. Le soleil baissait peu à peu. Avant de se coucher, il incendiait d'étincellements rouges les cimes et les mousses. Les lacs endormis dans les vallées des forêts se teignaient de pourpre et de rubis. A ces heures du soir, les cerfs, les faons et les biches, en se désaltérant à ces eaux limpides, paraissaient boire à longs traits des flots de lumière

Ces forêts de Séeland me conviaient par un charme indéfinissable. Les rivages étaient tout plantés de hêtres au delà desquels se dépliaient le bleu du Sund et le bleu du firmament. Les futaies se multipliaient, s'enchevêtraient, se ramifiaient en des courbes renaissantes, en des croisements inépuisables, tandis que tout à côté les barques légères et les bateaux lourds se prodiguaient aux besoins, aux spéculations, aux progrès, à la dévorante activité soit de l'industrie, soit du commerce, soit de la science.

Moi, qui ai tant vu les parcs d'Angleterre et les grandes forêts de France, j'ai eu beaucoup à admirer les bois de Fionie et de Séeland. Là, comme dit un poëte, éclatent les triomphes du dieu Pan.

De Copenhague à Elseneur, je me suis abrité sous des arbres prodigieux autour de chacun desquels pourrait se réfugier toute une église. Rien n'est plus vénérable que de tels arbres. Il y en a qui vivent autant que les patriarches. J'ai touché des chênes de six siècles et des hêtres de quatre cents ans. Cette antiquité des arbres explique le respect qu'ils inspirèrent toujours et cette superstition qui entraînait les hommes aux oracles de Dodone.

L'un des plus surprenants de ces arbres est un chêne d'Esrom. Je me suis assis sur ses racines nues. Le tronc robuste, sillonné, raboteux, s'élève à trente pieds d'un seul élan. Parvenu à ce point, il se noue en des nœuds redoublés, nœuds d'écorce durs comme des nœuds de bronze, nœuds pressés, serrés, accumulés l'un sur l'autre, réseau formidable de nœuds qui enfante d'innombrables branches dont chacune est un arbre, soit vertical, soit horizontal! Chêne un et multiple, solide en terre, irradiant dans l'air, fécond en jets capricieux de plus de cinquante pieds qu'il prodigue en bas, autour, en haut, dans toutes les fantaisies d'une séve intense et vagabonde.

Du reste, ce ne sont pas les chênes qui prévalent en Danemark, ce sont les hêtres.

Je me suis aventuré dans les bois de Theylstrup et d'Hellebœk, où j'ai compté douze lacs. Ces bois sont les plus accidentés de la Séeland. Le château du comte Schimmelman s'y élève entre deux lacs et la mer. Les sapins et les hêtres s'y disputent l'empire; la bruyère rose y fleurit près des fougères. L'ombre d'Hamlet déserte son tombeau et ses jardins pour se promener, le soir et la nuit, parmi les lacs. Les deux qu'il hante de préférence, dit-on, sont ceux qu'on appelle, à cause de la teinte de leurs eaux, le lac Blanc et le lac Noir. Le prince de Danemark, dont je suis les traces, s'avance jusqu'aux villages d'Hellebœk et d'Aalsgaarde, puis jusqu'à Odins-Hoï, d'où se découvrent les rocs de Kullen et la mer du Cattégat. Il considère et je considère de la haute colline d'Odin les vagues de cette mer orageuse, aussi trouble, à l'heure du crépuscule, que la destinée humaine.

Je revenais d'Odins-Hoï à Marienlyst. J'étais à Hellebœk trois heures après le coucher du soleil. Le Sund déferlait à mes pieds. Il était tout à fait nuit. Je vis un demi-cercle nébuleux presque aussi vaste que le ciel. Pendant que je regardais avec étonnement, le demi-cercle, de noir devint gris de plomb, puis gris clair, puis il s'illumina magiquement. Des serpents et des salaman-

dres entremêlés se tordirent en dessins fulgurants, au milieu d'un paisible incendie. Des gerbes, des végétations, des torrents, des cascades de lueurs écarlates, jaunes, bleues, s'échappèrent soit successivement, soit simultanément, en arabesques de sang, d'ocre, de flamme, et formèrent un phénomène vraiment grandiose. Cette fête surprenante de l'atmosphère était une aurore boréale. Peu à peu elle s'évanouit, après avoir duré deux heures, les plus étrangement fantastiques.

L'impression qui m'est restée de ce mirage est singulière. Rien n'était plus beau. Mais cette prodigieuse scintillation, bien qu'elle fut ignée, n'échauffait pas. Elle s'est consumée tranquillement et ne s'est pas embrasée. Semblable à une vierge dont l'âme stérile brillerait d'amour, mais n'en brûlerait pas, cette aurore boréale a été une coloration merveilleuse sans chaleur. C'était l'image du feu, ce n'était pas le feu.

L'aurore boréale est l'astre fugitif et nocturne du monde surnaturel, le soleil froid, quoique radieux, des spectres. C'est à l'éclat de cette sorcellerie de lumière que j'ai interrogé et que j'ai compris Hamlet.

J'ai parcouru en tout sens, à pied et en voiture, les environs d'Elseneur. Je n'y ai pas rencontré la plus petite rivière. Dans les iles du Danemark où j'ai voyagé, je n'ai trouvé qu'une rivière, et c'est en Fionie ; je n'en ai pas trouvé en Séeland, mais j'y ai trouvé beaucoup de lacs. C'est dans un de ces lacs lamentables, dans le farouche lac Noir, je m'imagine, que s'est noyée la jeune Ophélie. C'est là que s'est dénoué et que s'est flétri parmi les écumes son bouquet de fiancée.

Quand un poëte comme Shakspeare nomme seulement un pays, il le sacre ; quand il transforme une légende de ce pays, il la célèbre et l'enchante à jamais. C'est ainsi que la tragédie d'*Hamlet* est la perle la plus précieuse de la couronne de Danemark. Le Danemark a resplendi dans ses brumes sous le baptême de Shakspeare. Cette contrée, si belle déjà par la mer, est devenue plus charmante et plus illustre encore. Toute nation eût été honorée par un tel hasard.

Pour moi, dès le jour où je lus le drame shakspearien, et il y a bien des années, je me promis de faire un pèlerinage à Elseneur. Je fis vœu alors de visiter le palais et les jardins où vécut Hamlet, la rivière pâle (c'est un lac) qui reçut dans son lit, comme dans une couche nuptiale, la triste Ophélie. Je me suis tenu parole et je me sens avec une émotion vraie en pleine tragédie de Shakspeare. Tout la murmure ici : les saules et les joncs des étangs, les algues et les sanglots du Sund, les lèvres sévères des hommes et la bouche fraîche des jeunes filles.

Selon l'histoire légendaire, il y avait autrefois en Jutland un bon roi sous un dais de velours et sur un trône d'or. Il s'appelait Horwendill. Il avait pour femme Géruthe et pour frère Fengon. Le traître Fengon aima Géruthe. Elle consentit à l'inceste, à l'adultère et au meurtre de son mari. Fengon tua Horwendill, épousa Géruthe et fut roi de Jutland.

L'héritier présomptif, Amleth, prince de Danemark, avait étudié avec succès dans les universités allemandes. A son retour dans sa patrie, il apprit la cruelle catastrophe, et il contrefit le fou pour échapper aux craintes de Fengon. Il était philosophe quoique insensé, et son oncle, l'usurpateur de la couronne, n'était pas sans inquiétude. Le prince ayant percé de sa dague un courtisan espion, qui voulait surprendre ses reproches à la reine, Fengon envoya à son neveu une vierge charmante, Ophélie. Il pensait ainsi attirer Amleth dans ses piéges. Mais Ophélie ne se servait de son rôle que pour voir, que pour adorer de plus en plus le prince de Danemark. Elle est si malheureuse de la dureté, des infortunes et du délire d'Amleth, qu'elle-même finit par être plus folle que lui, folle d'amour et de désespoir. Elle se pare comme pour ses noces, elle s'enguirlande de fleurs et elle glisse en chantant sur les flots, puis sous les flots. « J'aimais Ophélie, » s'écrie trop tard Amleth. La mort châtie alors Fengon, le fratricide et le régicide, comme elle avait châtié le courtisan dont il avait fait un espion, mais elle épargne Géruthe, le frère d'Ophélie et Amleth lui-même. Le prince Amleth est roi par sa vengeance.

Telle est la légende primitive ; telle à peu près la recueillit Saxon le Grammairien, en 1180. Telle à peu près aussi l'emprunta, en 1560, au chroniqueur, notre vieux conteur Belleforest. Le récit de Belleforest ayant été traduit en anglais, Shakspeare s'en inspira. Il découvrit sous ces vulgaires origines sa tragédie d'Hamlet, il l'en tira comme une pierre précieuse de la mine, et il l'enchâssa pour toujours dans le nom du Danemark.

Cependant nous sommes au 19 octobre. Aujourd'hui la bise a rugi en soufflant. Je l'ai sentie à mon retour d'une promenade dans la forêt et au bord de la mer. J'ai eu à la poitrine et à la gorge comme une morsure de bête féroce. C'est un avertissement et un conseil.

Les hêtres et les autres arbres, aux branches desquels s'empourpre encore le soleil froid, se dépouillent et se flétrissent vite dans des colorations décroissantes. Des nuages lourds sur lesquels des armées appuieraient le pied, tant ils sont solides, s'amoncellent avec une pesanteur formidable. Des vents glacés passent et vous entament au larynx comme des blessures. Ce beau pays va s'ensevelir dans la poésie des Eddas qu'on ne comprend bien qu'ici.

C'est le moment de s'éloigner, de céder la place aux ombres mythologiques. L'été et l'automne aux voyageurs, toutes les saisons aux nifflungs, aux walkyries, aux héros, aux dieux, aux fantômes du Walhalla et aux Scandinaves aguerris !

Les deux derniers mots que je prononcerai sont : Hamlet et Elseneur ! J'ai respiré l'air, tiède alors, du prince de Danemark ; je me suis promené dans ses jardins, dans les jardins d'Hamlet. J'ai lu la tragédie de Shakspeare près du tertre dont la tradition fait le tombeau du prince danois, et pendant ma lecture, tandis qu'une mouette voltigeait autour de moi, j'ai vu de ce tombeau, se cou-

cher le soleil et se lever la lune sur le Sund, ce Bosphore hyperboréen.

C'est ainsi que j'ai achevé mon voyage en Danemark. — *Ultima Thule !*

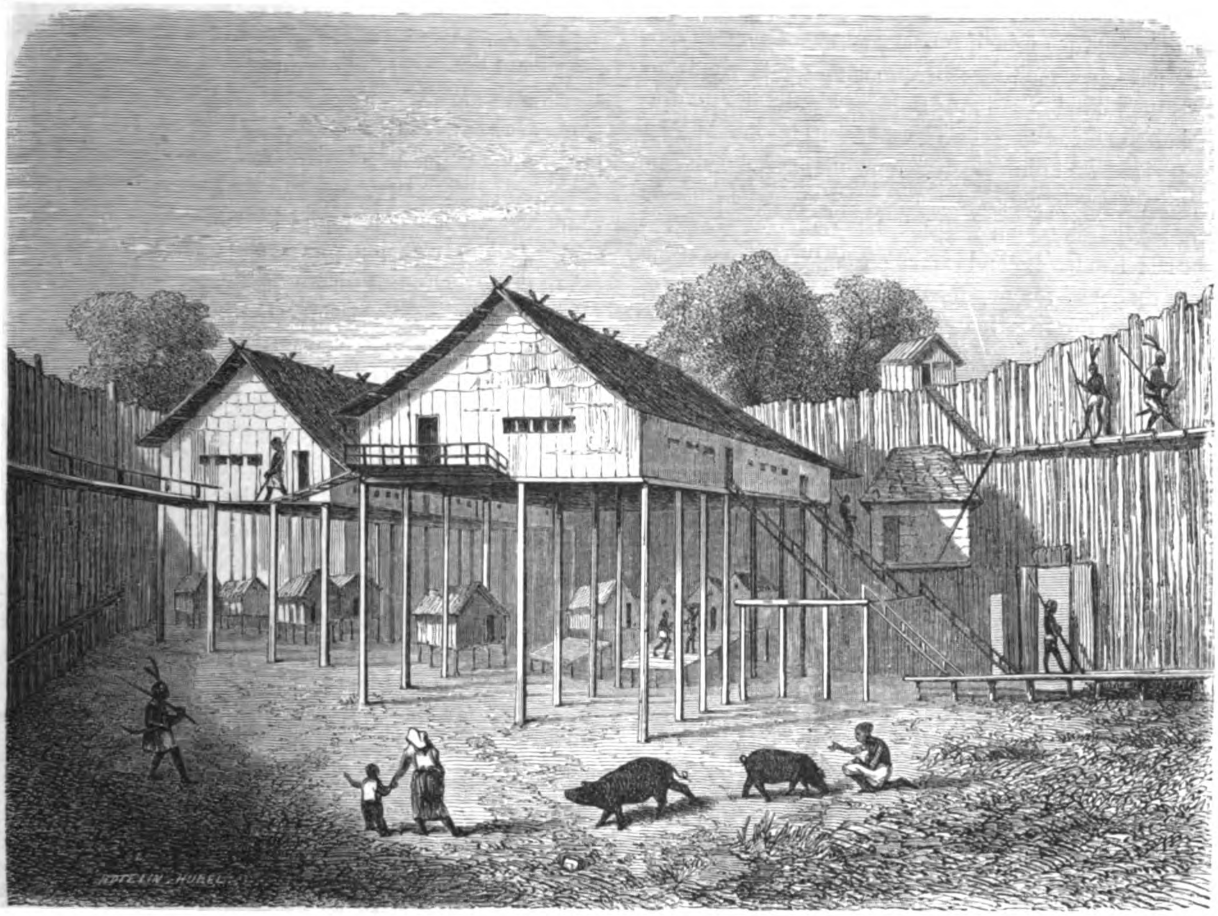
Le vaisseau est prêt. Dans une heure, je serai parti. En m'interrogeant bien, qu'ai-je recueilli à travers tant de courses charmantes ou sublimes? que retiendrai-je de ce voyage dans mon cœur et dans mon souvenir? — C'est l'amitié de Glorup; — c'est la légende d'Hamlet; — c'est la configuration des îles, la fascination des golfes, — la physionomie d'un ciel nouveau et d'un peuple petit par le nombre, grand par l'intelligence et par le courage; — ce sont les forêts; c'est plus que les forêts, — c'est la mer; la mer qui m'a apporté, la mer qui me remporte.



Château de Rosemborg. — Dessin de Thérond.

Oui, dans toute la nature, ce qui m'a le plus impressionné, c'est la mer. Dans son calme, elle fait comprendre l'harmonie universelle; dans ses orages, elle fait comprendre le chaos et les révolutions des siècles. Elle semble s'élancer de vague en vague, afin de soulever le nom de Dieu au-dessus des mystères de son immensité profonde. Je n'ai jamais été si homme de foi que sur un navire. J'y étais grave, religieux, attentif au spectacle des vastes eaux et à la voix souveraine qui leur commande ainsi qu'à nous. Tout ce que je sais de plus sérieux que le monde, c'est la mer qui me l'a appris. Presque autant que l'amour et non moins que la théologie, elle a le secret des choses éternelles.

DARGAUD.



Intérieur d'un kampong ou village dayak. — Dessin de Français d'après Schwaner (page 138).

VOYAGES DANS L'ILE DE BORNÉO.

1847-1852.

L'ILE DE BORNÉO.

Situation. — Étendue. — Population. — Faune. — Aspect des côtes. — Plateaux intérieurs. — Rivières. — Divisions administratives. Le fleuve et la ville de Banjermasing.

L'île de Bornéo, située entre le septième degré de latitude nord et le quatrième degré vingt minutes de latitude sud, est partagée par l'équateur en deux parties d'inégale étendue, et dont la section septentrionale est la plus grande. C'est l'ile la plus vaste du globe après ce monde nouveau, entouré de tous côtés par la mer, qu'on nomme Australie ou Nouvelle-Hollande. Les archipels nombreux qu'on peut considérer comme des dépendances de l'île, occupent avec elle plus de onze degrés de longitude sur environ dix de latitude.

La superficie seule de la grande terre mesure cinquante-huit degrés carrés, c'est-à-dire quatorze degrés de plus que le sol de la France actuelle, et neuf degrés de plus que Madagascar. L'île de Sicile tiendrait près de vingt-neuf fois sur cet aréa, qui équivaut en d'autres termes à près de soixante-dix millions d'hectares.

Un chiffre de l'administration hollandaise, établi très-vaguement, porte le nombre présumé *de tous les habitants de Bornéo, non compris celui des îles du groupe géographique, à* trois millions; mais ce chiffre paraît exagéré; il est certain que les parties de l'intérieur sur lesquelles on a pu obtenir des renseignements, sont très-peu peuplées, relativement surtout à l'étendue considérable de districts qui ne comptent qu'un petit nombre de hordes établies le long des rivières. Quelques parties basses, exposées aux débordements des fleuves et des grands lacs

de l'intérieur, sont complétement désertes. Le pays, le long des côtes, est généralement bas et de formation alluviale. L'immense étendue des deltas boisés et les débordements des principaux fleuves, rayonnant du centre du pays dans toutes les directions de son pourtour, ne permettent d'habiter une grande partie du littoral que pendant quelques époques de l'année et seulement lorsque les eaux sont rentrées dans leurs lits; ces régions sont alors parcourues temporairement par quelques hordes nomades qui, la saison des pluies revenue, les abandonnent aux bandes innombrables d'orangs-outangs et des singes du genre semnopithèque.

Dans ces retraites inaccessibles, au sol détrempé et mouvant, à la végétation noyée et dont les sommets touffus interceptent les rayons du soleil, vivent les premiers de ces animaux, qui parcourent lentement le dôme aérien de ces forêts aquatiques, où la nature mûrit pour eux des fruits abondants. A terre, ces grands quadrumanes sont mal doués pour la défense ou la retraite, tandis qu'ils développent des facultés supérieures de locomotion aux sommets des grands arbres et aux cimes réunies en masses de verdure, dans lesquelles ils vont, viennent, bondissent et franchissent en un clin d'œil d'énormes distances.

Au-dessous d'eux vivent deux variétés de semnopithèques, le nasique et le huppé. Ils abondent surtout à la lisière des forêts, le long des fleuves, des lacs, des rivages même de la mer, où ils se cachent dans les plus basses bifurcations des grands arbres ou dans les fourrés de rotins et de mangliers. C'est là du moins qu'ils apparurent en grand nombre aux marins de Dumont d'Urville, chaque fois que, dans son dernier voyage autour du monde, cet illustre navigateur tenta d'atterrir aux rivages de Bornéo.

« La terre qui était devant nous, dit l'un de ces voyageurs, paraissait formée d'une grande quantité de petites îles, séparées par de nombreux canaux. D'un autre côté, l'eau, qui était fortement colorée, n'était plus que légèrement saumâtre; nous nous trouvions sans aucun doute devant l'embouchure de quelque rivière considérable, à en juger par la quantité d'eau douce qu'elle apportait à la mer. Dès lors nous supposâmes avec raison que le banc que nous longions était la barre de la rivière, et que, lorsque nous arriverions vis-à-vis de l'embouchure principale, nous trouverions la possibilité de franchir cet obstacle. Nous arrivâmes bientôt, en effet, par le travers d'un canal beaucoup plus large que tous les autres, et au milieu duquel nous aperçûmes un petit îlot. Nous reconnûmes alors devant nous une coupure, couverte de trois pieds d'eau seulement. C'était justement ce qu'il fallait à nos embarcations pour leur permettre de flotter en se rapprochant du rivage. Une fois engagés dans le chenal, nous eûmes à chercher longtemps encore avant de pouvoir franchir la barre; enfin la sonde nous indiqua de nouveau trois brasses de fond; nous étions dans le lit de la rivière; en quelques coups d'aviron nous allions toucher au rivage. Il était alors trois heures de l'après-midi. Il nous avait fallu sept heures pour parcourir les mille circuits formés par les eaux courantes de la rivière sur le banc d'alluvions qui barre son embouchure et qui, suivant toute probabilité, ne tardera pas à être envahi par les palétuviers.

« En nous approchant de la côte, les matelots, placés sur l'avant des embarcations, nous annoncèrent que le rivage était garni de sauvages qui paraissaient nous considérer avec beaucoup d'attention. Cette nouvelle nous fit prendre toutes les précautions commandées par la prudence en pareille circonstance : toutes nos armes furent chargées; les espingoles, qui garnissaient les plats-bords, se dépouillèrent de leurs enveloppes de toile peinte, et, enfin, les fusils furent placés de manière à pouvoir être saisis à la première alarme. Les naturels de Bornéo passent, en effet, pour être fort méchants, et le détroit de Macassar est, dit-on, très-fréquenté par les pirates qui habitent les côtes de Célèbes et de Bornéo. Tous nos préparatifs de bataille étaient terminés, lorsque nos marins nous annoncèrent que ces êtres vivants, qui garnissaient la côte et qu'ils prenaient toujours pour des individus de l'espèce humaine, étaient munis de grandes et belles queues, ce qui leur donnait une tournure des plus comiques. Cette nouvelle annonce de nos matelots nous fit beaucoup rire; elle nous rappelait, en effet, la fameuse histoire que l'on nous avait souvent racontée, sans jamais nous convaincre, que Bornéo était la patrie d'une race d'hommes toute particulière, jouissant du bénéfice de porter une queue, et sur laquelle on disait les plus jolies choses du monde. Notre hilarité s'étant calmée à la fin, nous dirigeâmes nos longues-vues du côté de la terre, et nous reconnûmes qu'elle était couverte par une troupe de beaux singes qui paraissaient très-émus de l'arrivée de nos embarcations. Nous approchions rapidement, en effet, et bientôt nos canots vinrent parallèlement l'un à l'autre, et dans un ordre de bataille admirable, s'échouer simultanément dans les vases de la plage. Mais déjà le rivage était désert; les singes s'étaient réfugiés dans les arbres dont ils occupaient les parties le plus élevées (ce qui n'est pas peu dire), et du haut de ces citadelles naturelles où ces malheureux se croyaient en sûreté, ils nous adressaient les plus laides grimaces qu'on puisse imaginer.

« Le rivage sur lequel nous venions d'accoster était entièrement formé par une vase molle et puante, que les eaux recouvrent probablement à chaque marée haute, ou, tout au moins, pendant les grandes crues du fleuve et les marées des syzygies. Les premiers d'entre nous qui voulurent débarquer s'y enfoncèrent presque jusqu'à la ceinture; la vase, constamment délayée sur ses bords par les eaux de la rivière, devenait un peu plus ferme dans l'intérieur; mais le sol sur lequel les palétuviers avaient pris racine était encore tellement humide, que nous y enfoncions toujours jusqu'aux genoux; il était impossible de rester en place, car alors la vase détrempée cédait constamment sous notre poids, et au bout de fort peu de temps il devenait tout à fait impossible de se dégager de ce ciment qui nous liait les pieds.

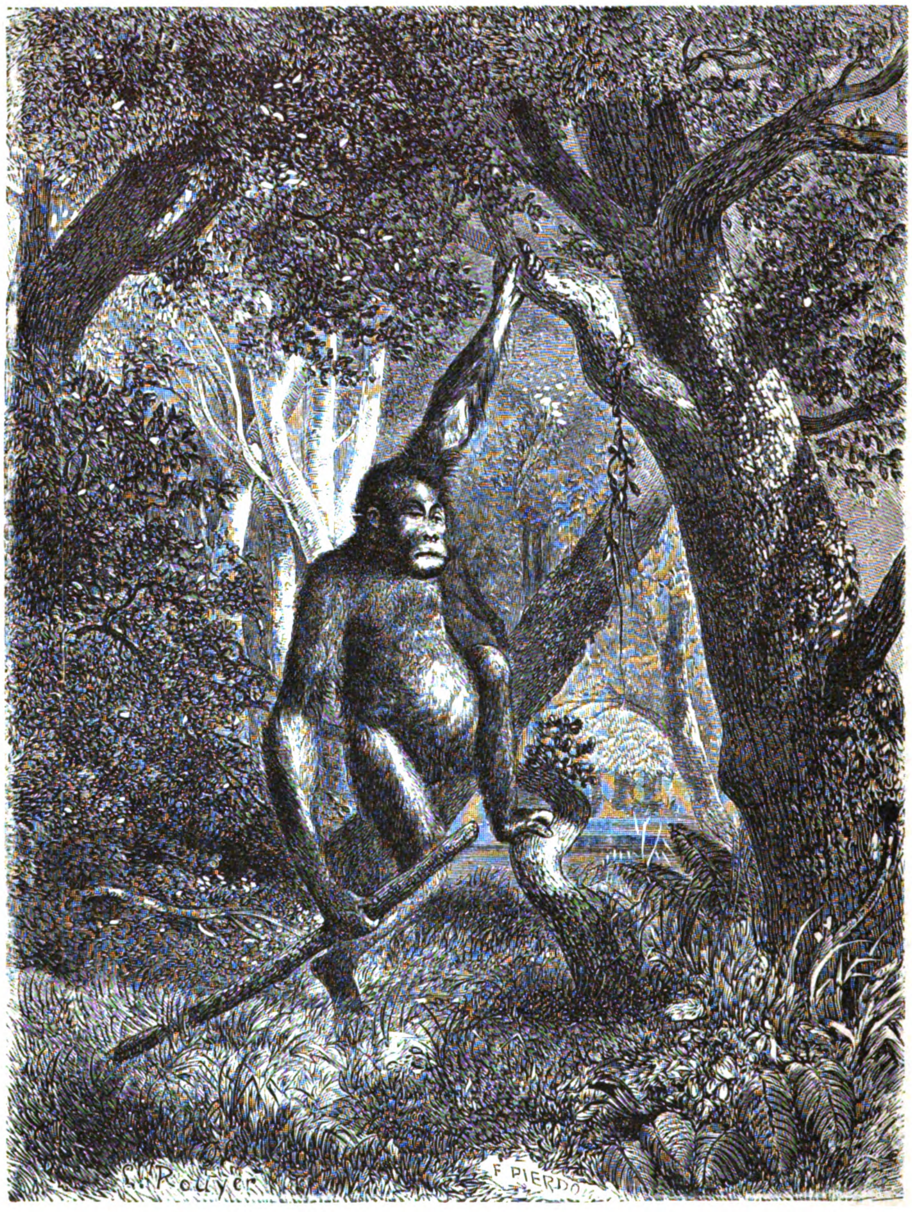
« Autant que la vue pouvait s'étendre autour de nous, la terre présentait le même aspect. Je reconnus bien vite



Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42

qu'il me serait impossible de tenter aucune observation de physique. A part les grands arbres qui avaient pris racine dans ce terrain boueux, le sol était entièrement dénudé; les naturalistes ne pouvaient le parcourir, et c'était pour eux le supplice de Tantale, car, outre les singes, on apercevait dans les arbres quelques oiseaux, et nos hommes avaient déjà vu plusieurs serpents se glisser dans ces marécages. Du reste, le jour baissait rapidement, et les exhalaisons fétides de la plage auraient pu être funestes à nos équipages et faire naître des fièvres pernicieuses. Aussi nous y séjournâmes peu de temps, mais les deux heures que nous passâmes à terre furent employées à faire une guerre active aux malheureux singes, les seuls habitants probables de cette forêt aquatique[1]. »

Tel est, à peu d'exceptions, l'aspect des rivages de Bornéo, surtout à l'embouchure de chacun des cours



Orang-Outang de Bornéo (simia satyrus). — Dessin de Rouyer d'après un sujet du Muséum d'histoire naturelle.

d'eau que les montagnes du centre de l'île envoient à l'Océan.

Si peu agglomérée que soit sur la vaste surface de Bornéo la population humaine, elle s'y divise pourtant en trois éléments distincts et hostiles les uns aux autres: — les Dayaks, premiers occupants du sol, où ils sont fixés de date immémoriale et sur lequel nous les étudierons particulièrement; — les Malais, peuple navigateur et pirate, venu de Sumatra à la suite de la propagation de l'islam; — enfin les Chinois, dont des groupes nombreux, que chassent de l'empire du Milieu la misère et les guerres civiles, sont attirés journellement à Bornéo par l'appât que leur offre l'exploitation de son sol vierge; ils ont déjà fondé sur plusieurs points de la côte occidentale des colonies agricoles et industrielles, où les deux autres

1. *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, exécuté pendant les années 1837-1840, sous le commandement de J. Dumont d'Urville (t. VIII, pages 5-9).



Vue du bourg de Banjermasing. — Dessin de Français d'après Schwaner.

races pourraient puiser, sinon de bien hautes leçons de moralité, du moins des exemples d'ordre et de travail.

Le témoin déjà cité nous donne les détails suivants sur la nature des établissements fondés à Bornéo par les fils du Céleste Empire :

« ...Une colline dominant le cours du Sambas était couverte de grands arbres entremêlés de lianes, de broussailles et d'arbustes pressés et confondus ; ce fut au milieu de ce lacis inextricable que notre guide malais entreprit de nous frayer un chemin. Il écartait les branches, se baissait, rampait avec une agilité surprenante : nous avions beaucoup de peine à le suivre. Après un quart d'heure de cette marche fatigante, nous arrivâmes au sommet, harassés et accablés par une chaleur brûlante ; mais nous fûmes bien dédommagés par le panorama qui s'offrit à nos yeux.

« A nos pieds s'étendait la forêt sombre et impénétrable ; au delà, à deux lieues environ, elle s'interrompait tout à coup ; un charmant paysage lui succédait : c'étaient de riants villages, de jolies habitations éparses au milieu d'une verte campagne et entourées de cultures régulières. On eût pu se croire transporté sur quelque point de la France !

« Notre admiration égalait notre surprise. Certes nous étions loin de nous attendre à un si grand contraste, à trouver la civilisation au milieu d'un pays sauvage, des cultures admirables entourées de forêts vierges. Nous éprouvions un immense désir d'aller jusque-là, de visiter ce coin de terre si riant, cette oasis qui nous apparaissait comme un effet de mirage, ou un tableau magique. Mais hélas ! déjà l'heure nous rappelait à bord de nos navires. Notre guide nous fit comprendre que ces villages étaient *une colonie récente fondée par les Chinois*[1]. »

Quant aux Malais, ils n'exploitent la terre de Bornéo, où ils dominaient en conquérants avant l'arrivée des Européens, qu'avec le kriss ou le poignard. Ils considèrent comme une honte l'exercice d'un trafic honnête et ne connaissent d'autre occupation que celle d'errer sur les eaux et de s'y livrer à leur goût dominant, la rapine et la piraterie. Tant qu'ils y trouveront quelques moyens d'existence, il n'y aura pour ces contrées aucun espoir de réforme sociale, aucune chance de les entraîner eux-mêmes sur la pente de la civilisation européenne et d'améliorer le sort pitoyable des aborigènes qu'ils pillent et oppriment.

Lorsque règne la mousson de la belle saison, on ne trouve guère ces forbans à terre, à moins qu'ils ne s'y tiennent en embuscade pour dévaliser quelque tribu dayake ou pour tomber à l'improviste sur des bâtiments caboteurs de commerce. Pendant que les hommes sont ainsi occupés à épier leur proie, les femmes, les enfants, les vieillards habitent de petites embarcations tapies sous les mangliers qui masquent l'embouchure des rivières. Ils y sont sous la garde d'un bâtiment armé qui les protége en cas d'attaque, ou les avertit du danger lorsque des bâtiments de guerre sont en vue. Presque tous les chefs de ces pirates appartiennent aux familles princières du pays et la plupart des sultans reconnus par les Européens prélèvent une part dans l'odieux butin de leurs grands vassaux.

1. *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, etc., t. VII, p. 106-107.

Bornéo est, on le voit au premier coup d'œil, une terre bien arrosée. Ses trois principaux fleuves prennent naissance non loin les uns des autres, dans une espèce de massif mamelonné, de trois cent cinquante à mille mètres d'élévation, sur lequel s'élèvent des pics isolés, dont vingt à trente atteignent douze cents à deux mille mètres de haut et portent différents noms chez les tribus dayakes du voisinage : *Gounoug-oulou-Kapouas*, *Gounoug-oulou-Koti*, *Gounoug-oulou-Banjas*, c'est-à-dire montagne des sources du Kapouas, — du Koti, — du Banjas.

Il n'y a pas d'île dans l'intérieur de laquelle on puisse pénétrer par de si belles voies fluviales. Nés près du point central de Bornéo, ces trois fleuves s'en éloignent en traçant des vallées dirigées, celle du Kapouas à l'ouest, celle du Banjas au sud, celle du Koti à l'est.

Avec des bassins secondaires qui les séparent, ces trois grandes vallées comprennent à peu près toute la partie de Bornéo, soumise aux prétentions de suzeraineté bien plus qu'au pouvoir effectif des Hollandais. Administrativement elles sont réparties entre les deux résidences de Pontianak et de Banjermasing, où nous allons successivement conduire nos lecteurs.

Le Doeson, Banjas, Banjer ou Barito (car il porte tous ces noms), principal cours d'eau de la résidence de Banjermasing, forme avec ses principaux affluents, descendant tous comme lui du nord au sud, un immense labyrinthe couvert de hautes futaies dont la base, sur une surface de plusieurs centaines de lieues à la ronde, est submergée périodiquement sous quelques pieds d'eau. Les explorations tentées depuis une vingtaine d'années sur ce fleuve ont prouvé que cette partie de l'île n'est en réalité qu'une immense forêt vierge et marécageuse, tellement entrecoupée de fondrières, d'anses, de lacs et de canaux enchevêtrés, que les eaux des grandes crues seules peuvent se frayer des passages à travers « cet inextricable lacis. » Les indigènes, presque toujours errants, se servent, dans leurs expéditions vagabondes, du cours sinueux de ces eaux comme de la seule voie de communication qui puisse exister dans cette contrée où la nature semble encore la même qu'au lendemain de la convulsion de l'écorce terrestre qui souleva les parties basses de Bornéo du fond de l'Océan.

Le bourg de Banjermasing est construit sur un bras du Banjer, à l'entrée de ce delta, et il repose sur pilotis, car le sol environnant est exposé journellement aux inondations du flux de la rivière. Les pilotis sont élevés de trois pieds environ au-dessus du niveau du terrain marécageux ; les maisons communiquent entre elles au moyen d'un plancher tenant lieu de rue ; une grande partie des habitations reposent sur des radeaux, ou *raktis ;* le côté des maisons faisant face à la rivière sert d'échoppe ; les jours de marché, le fleuve est couvert de petits esquifs, montés par un seul individu colportant les denrées, tandis

que les marchandises sont exposées en vente sur les radeaux ; la population y est sans cesse en mouvement sur les eaux, car toutes les communications ont lieu sur la rivière ; les choses nécessaires à la vie s'achètent sur les marchés flottants, et les affaires commerciales se font sur l'élément liquide ; c'est enfin, dans toute l'acception du terme, une ville flottante, où l'on ne trouve ni voitures ni chevaux ; les seuls animaux qu'on y élève sont des cochons, des chèvres, des oies, des canards et des poules. Les habitations des employés européens, les bâtiments et les forts du gouvernement sont construits partie en pierres, partie en troncs d'arbres; pour les palissades, dont les fortifications sont entourées, l'on se sert des troncs du palmier *nibong;* les toitures des édifices sont couvertes en tuiles, les autres maisons le sont en *atap*, ou feuilles du palmier *nipa*. Le fort Tatas comprend l'habitation du résident, les magasins et les casernes; des fortins sont établis à Marabahan, à Taboeniano et vers la pointe méridionale de Bornéo, où se trouve le fort de Tuyll.

C'est de cette résidence que nous allons nous diriger vers l'intérieur de l'île avec le docteur Schwaner.

VOYAGE SUR LA RIVIÈRE KAHAYAN,

PAR LE D[r] C. A. L. M. SCHWANER [1].

TRADUCTION INÉDITE.

I

Traversée du delta entre Banjermasing et le Kahayan. — Aspect du fleuve et de ses bords. — Légende de l'éléphant et du porc-épic.

Le 31 octobre 1847, je quittai Palingkau avec le tomonggong (chef), Djaja-Negara, qui m'avait spontanément offert de m'accompagner. Nous avions vingt Dayaks de Poulou-Petak pour ramer sur nos deux barques pendant tout le voyage. Nous descendîmes le Mouroung, jusqu'au confluent du Troussan, où nous arrivâmes le 1[er] novembre. Sur la rive gauche de cette rivière est situé le kampong (hameau) de Papallas : on n'y voit que cinq misérables huttes qui témoignent de l'indifférence des habitants de cette triste contrée pour les logements tolérables. Petites et basses, elles sont perchées sur des poteaux minces et chancelants, de dix pieds de haut.

Le Troussan, sorte de canal naturel entre les fleuves Mouroung et Kahayan, traverse de vastes marécages d'où coulent une multitude de ruisseaux qui sont pour la plupart reliés entre eux par des tranchées et lui apportent leurs eaux noires. A peu de distance, à l'ouest de Papallas, le Troussan se divise en deux branches; celle du nord est la plus ancienne ; celle du sud a été creusée par la main de l'homme, après que l'autre, obstruée par le limon et des troncs d'arbres, fut devenue impraticable aux navigateurs. A son embouchure orientale, le fleuve a soixante-dix pieds de large ; mais à mesure qu'on avance vers l'ouest, il devient plus étroit, moins profond et d'une navigation plus difficile, par suite de l'abondance des plantes aquatiques; les plus petites embarcations touchent le fond, lors du reflux, et surtout pendant la mousson orientale ; il faut souvent attendre le flux pour continuer le voyage vers le Kahayan. Il serait à souhaiter qu'on élargît et creusât ce canal : on serait aidé dans cette entreprise par le courant lui-même. Cette contrée marécageuse n'est propre qu'à la culture du riz.

Le 2 novembre, vers midi, nous atteignîmes le Kahayan. Près du confluent, sur la rive nord du Troussan, s'élèvent, à l'ombre de quelques palmiers, deux petites maisons où les voyageurs déposent en passant des offrandes de riz, de tabac et des morceaux d'assiettes cassées, pour apaiser les mauvais esprits. Les bords du fleuve sont élevés, et le pays voisin est à l'abri des inondations; mais l'intérieur des terres est plus bas et presque entièrement couvert de marais.

Nous rencontrâmes quelques familles de Niadjous ou Biadjous qui chassaient aux buffles sauvages. Ils avaient dépouillé de ses arbres et de ses broussailles une grande étendue de bois, qu'ils avaient ensuite entourée de palissades, en y laissant de larges ouvertures. Au milieu de la

1. Traduit du livre intitulé : *Bornéo : beschrijving van het stromgebied van den Barito, en reizen langs eenige voornâme rivieren van het zuidoostelijk gedeelte van det eiland*. Bornéo : description du bassin du Barito, et voyages le long de quelques-unes des principales rivières de la partie sud-est de l'île, par le D[r] C. A. L. M. SCHWANER ; voyages faits pour le gouvernement des Indes néerlandaises, de 1843 à 1847. Amsterdam, 1854, chez P. N. Van Kampen. 2 vol. in-8, avec cartes et planches; édité après la mort de l'auteur, par le professeur *J. Pijnappel*, aux frais de l'Institut royal pour la connaissance des langues, des pays et des habitants de l'Inde néerlandaise.

Le docteur Schwaner, qui le premier fit par terre le voyage de Banjermasing à Pontianak, était né à Mannheim en 1817. Après avoir étudié en Allemagne et s'être mis en relations avec le Muséum de Leyde, il fut nommé membre du comité d'histoire naturelle de l'Inde néerlandaise et partit la même année pour Java. Le gouvernement colonial l'ayant chargé d'aller étudier l'histoire naturelle de Bornéo, il passa dans cette île en 1843, et y resta jusqu'en 1848, où il retourna à Batavia. Après avoir adressé aux autorités un rapport sur ses explorations scientifiques, il fut, en 1850, chargé d'une nouvelle mission dans la partie sud-est de Bornéo, et il était sur le point de s'y rendre, lorsqu'il mourut à Batavia le 30 mars 1850. (*Note du traducteur.*)

grande enceinte était un petit enclos, pourvu de trappes, et où venaient se livrer d'eux-mêmes les buffles sauvages attirés par des animaux de leur espèce dressés à cet effet. Là, on les attachait avec des cordes de rotangs ou joncs du pays, et on les domptait au moyen d'un anneau qu'on leur passait dans les narines. Dans le cours de l'année, les chasseurs avaient déjà pris, de cette manière, plus de soixante-quatre buffles sauvages.

En remontant le Kahayan, nous passâmes devant Tjouking-Pamali, lieu hanté, dit-on, par les mauvais esprits. Aussi les indigènes se gardent-ils bien d'y couper du bois ou d'y cueillir des fruits, de peur que la perte de leur raison ne soit le châtiment du sacrilége. Ce n'est pas seulement sur les bords de ce fleuve qu'on trouve des espaces de terrains semblables consacrés par la superstition ; il y en a aussi le long des autres rivières et dans l'intérieur des terres, où l'on peut les reconnaître à la présence des palmiers nibongs, qui croissent rarement ailleurs que sur les côtes de la mer. L'un de ces esprits, disent les traditions locales, ayant voulu, pour se récréer, former une cascade dans le fleuve, y jeta une grande quantité de pierres ; mais il ne put réussir dans son dessein, et toutes ces pierres n'ont produit qu'une forte fluctuation lors des basses eaux, sans empêcher la navigation.

Parmi les innombrables ruisseaux tributaires du Kahayan inférieur, le seul qui mérite d'être cité est le Randan, sur les rives duquel on prétend que demeurait autrefois Andin-Poulou-Randan, le fameux héros des Niadjous.

Le 4 novembre, j'arrivai au kampong (village) de Boundai, où réside Raden-Singa-Pati, chef supérieur du district du bas Kahayan, qui s'étend depuis le kampong de Pilang jusqu'à l'embouchure du fleuve. J'eus le regret d'apprendre qu'il était absent; je ne trouvai pas non plus son lieutenant. Je l'attendis vainement toute une journée à Gohong, où demeurait autrefois un missionnaire, qui fut forcé de quitter le pays à la suite d'une émeute des habitants. Ce kampong est peut-être le plus joli du district ; il est propre et bien entretenu. Je n'en puis dire autant d'une foule d'autres petits hameaux, devant lesquels nous avions passé les jours précédents. Élevés temporairement en vue de la culture du riz, et destinés à être abandonnés aussitôt que la fertilité des champs voisins diminue, la plupart sont bâtis avec peu de soin et ne se composent souvent que de deux ou trois huttes. Les bois du pays sont d'ailleurs spongieux et pourrissent vite. En plusieurs endroits, je trouvai quelques plantations d'arbres fruitiers ; ce sont les signes les plus certains de l'ancienneté d'une colonisation; mais les habitations, qu'elles entouraient autrefois, n'existaient plus.

Pendant la mousson occidentale, le flux se fait régulièrement sentir jusqu'à Pilang, à dix myriamètres de la mer. Ce kampong forme la limite des districts de Kahayan-ilir et de Kahayan-tengah (bas et moyen Kahayan). Le premier compte deux mille quatre cents habitants; il comprend une quarantaine de villages, dont la population varie de quatorze à deux cent vingt-quatre âmes, et qui sont tous situés sur les rives du fleuve et de ses principaux affluents. L'intérieur du pays est une immense plaine marécageuse et inhabitable, qui peut être considérée comme la continuation des marécages du Barito et du Kapouas-Mouroung.

J'entrai dans le district de Kahayan-tengah, le 7 novembre. L'aspect de la contrée y est tout différent. Tandis que plus bas les berges du fleuve ont une certaine élévation, ici elles sont au niveau des eaux du fleuve qui les inondent lors des crues, et le sol reste submergé pendant la plus grande partie de l'année; aussi n'est-il ni habitable ni approprié à la culture. On a bien entrepris de cultiver le riz en quelques endroits que jamais l'eau ne couvre, mais ces essais ont si mal réussi qu'il a fallu y renoncer: chaque année la paille et les épis étaient rongés par un insecte de l'espèce des *rhyncophori*.

Déjà dans les stations précédentes, j'avais eu beaucoup de peine à trouver des guides expérimentés. A Gohong, les ordres écrits du résident (ou gouverneur hollandais) de Banjermasing avaient été sans effet. Quand je les exhibai à Bareng-Batarap, on ne se montra pas plus empressé, et je ne persuadai à un vieux Niadjou de m'accompagner qu'en lui promettant une forte rétribution.

Sur la rive droite du Kahayan, nous trouvâmes le canal de Nousa, qui coupe plusieurs grandes sinuosités du fleuve et abrége beaucoup le chemin. Il serait d'une grande utilité aux voyageurs s'il était assez profond et assez large pour donner passage aux grandes embarcations; mais, quoique considérable à l'embouchure, il se rétrécit bientôt, et de plus il est tellement encombré de bois flottants, que les barques mêmes ne le peuvent traverser.

Dans l'impossibilité de trouver une habitation humaine, nous fûmes réduits à coucher sous les arbres de la rive. Heureusement la nuit était resplendissante d'étoiles. Éveillés par le chant des oiseaux, nous nous levâmes de bon matin pour continuer notre voyage.

Les bords du fleuve étaient encore plus bas que la veille, et en plusieurs endroits disparaissaient même entièrement sous les eaux qui couvraient le pays; la direction n'en était marquée que par des tiges flottantes. Le Kahayan devient insensiblement plus tortueux que dans son cours inférieur, et ses plis et replis continuels en font un vrai labyrinthe. L'une des courbes que nous eûmes à suivre s'appelle *Rantau-Gadjah-Moundor* (sinuosité de l'Eléphant retourné, c'est-à-dire renvoyé en arrière). Cette dénomination est d'autant plus singulière, que cet animal ne se trouve pas dans l'île et est inconnu à la plupart des habitants. Peut-être est-ce un souvenir de quelque événement historique, par exemple, de la défaite d'un de ces chefs hindous qui possédaient autrefois une partie de Bornéo et employaient à la guerre des éléphants. Quoi qu'il en soit, voici ce que rapportent, à ce sujet les traditions du pays :

« Il y a bien des années, un éléphant, venu d'outre-mer, remonta le Kahayan afin de livrer combat aux animaux



Femmes dayakes, tribu des Biadjous. — Dessin de Boulanger d'après l'Atlas iconographique des colonies néerlandaises.

de l'île. Pour leur donner une idée de sa grosseur et de sa force et les effrayer d'avance, il remit une de ses défenses au messager qui leur portait son défi. Les animaux, en effet, remplis de terreur à la vue de la terrible dent, allaient reconnaître la supériorité de l'éléphant, lorsque le porc-épic vint les tirer d'embarras. Il les engagea à accepter le défi et à envoyer un de ses piquants à l'ennemi commun, afin qu'il pût juger de la puissance de l'animal qui avait de pareils poils. Trompé par cet artifice, l'agresseur n'osa pas attendre son redoutable adversaire, et s'en retourna tout honteux [1]. »

Le 9 novembre, je passai devant l'embouchure du Roungan. Cette rivière est bien aussi considérable que le fleuve dont elle est tributaire. Jusqu'au point de jonction, le Kahayan est navigable toute l'année pour les plus grands bâtiments de commerce, et le mouvement du flux et du reflux s'y fait sentir pendant la saison sèche; mais au delà, il est sensiblement plus étroit, et n'a plus guère que cinquante pieds de large.

II

Visites à plusieurs kampongs. — Forteresse indigène. — Bandes de brigands.

Après avoir vogué quatre jours dans des forêts désertes, je remarquai que les bords du fleuve devenaient de plus en plus élevés ; je me retrouvai dans des pays cultivés, et j'abordai au kampong de Moura-Rawi, résidence du chef supérieur du moyen Kahayan, faible vieillard dont l'autorité n'est respectée (et encore médiocrement) que dans la partie supérieure de son district. Les ordres mêmes du résident hollandais de Banjermasing n'y sont exécutés qu'autant qu'ils sont conformes à l'intérêt ou au bon plaisir des indigènes. C'est que le souvenir de l'expédition hollandaise, qui avait eu lieu une vingtaine d'années auparavant, y est effacé. Depuis on n'y avait vu d'autres Européens que des missionnaires et des naturalistes; aucun d'eux même n'avait été au delà du kampong de Tawan-Kali (1°26′ de latitude méridionale). J'étais le premier qui eût dépassé cette limite. Il est interdit aux Chinois et aux riverains du Bandjer ou Barito d'aller commercer plus haut que le kampong de Pilang, ce qui contribue à maintenir l'indépendance des districts du moyen et du haut Kahayan.

Le kampong de Moura-Rawi est en décadence. Beaucoup de ses habitants, découragés par une série de mauvaises récoltes de riz, se sont établis sur les bords de la rivière voisine, le Roungan. La population n'est plus que de deux cent dix âmes. L'enceinte de palissades est à demi tombée; plusieurs maisons ont été abandonnées et quelques autres sont en ruines ; les nombreuses idoles dont elles sont entourées et la quantité de palmiers à cocos qui ombragent le kampong attestent seules dans quel état florissant était autrefois ce chef-lieu. Les pieux qui supportent les maisons sont encore plus hauts que dans le district inférieur. Les parois sont en écorce d'arbre ou en treillage de bambou, et les toits sont couverts d'une herbe si durable qu'ils n'ont besoin de réparation que tous les dix à quinze ans.

L'intérieur des maisons est sale et noir, la fumée n'ayant d'autre issue que les portes ou les ouvertures horizontales pratiquées dans les murs en guise de fenêtres. La distribution des appartements est fort peu régulière. Cependant l'habitude est qu'il y ait, au centre, une grande salle, et alentour divers cabinets séparés par des cloisons décorées, des treillages de bambou, ou bien des planches ornées d'assez jolies arabesques et de guirlandes sculptées. Aux murs sont suspendus des ustensiles de ménage, des armes, des engins de pêche, des habits, des amulettes, etc.

Près du fleuve s'élèvent quelques *balais*, ou lieux de réunion communs à tous les habitants du kampong, et où se célèbrent des fêtes pendant le séjour des voyageurs. La plupart de ces édifices, beaucoup plus grands que les maisons particulières, sont d'ailleurs extrêmement simples; ils ne consistent qu'en une longue salle ouverte, supportée par des pilotis d'environ quatre pieds de haut, et couverte d'un toit très-saillant. On trouve ordinairement près de là une petite forge, à l'usage de tous les habitants de la localité et même des étrangers.

Le lieu de débarquement est un petit radeau amarré au rivage, et d'où une échelle, faite d'un seul tronc d'arbre entaillé ou de plusieurs soliveaux, mène à un pavillon qui s'élève sur la rive et sert de gîte aux voyageurs. De là on se rend au kampong sur un chemin de planches établi à deux pieds au-dessus du sol, et divisé en autant de branches qu'il y a de maisons. Aussi les habitants peuvent-ils se visiter l'un l'autre à pied sec pendant les pluies ou les inondations. Ils élèvent divers espèces d'animaux domestiques : le buffle, le porc, la chèvre, les gallinacées, le chien et le chat. Leurs principales occupations sont la culture du riz, la récolte du rotin pendant la saison des pluies, et celle de plusieurs sortes de résines pendant la mousson sèche. Quelques-uns s'emploient au lavage de la poudre d'or que charrie le fleuve; mais cette industrie est beaucoup moins lucrative ici que plus haut; c'est à peine si une personne peut ramasser pour soixante *cents* (un franc trente) de paillettes par jour.

Le 13 novembre, j'arrivai au Kotta de Hanoa, le premier kampong fortifié en remontant la rivière. Il est entouré de pieux de bois de fer, hauts de trente pieds, au-dessus desquels passent de longues perches surmontées de *calaos* (oiseau rhinocéros) sculptés en bois, dont quelques-unes portent ou pressent de leurs serres des crânes humains. A l'intérieur de l'enceinte sont érigées une foule d'idoles. Les quatre corps de bâtiments qui com-

1. Malgré les assertions de quelques géographes, il ne paraît pas que Bornéo nourrisse, à l'époque actuelle, des éléphants et des rhinocéros. En aucune des parties de l'île où des voyageurs dignes de confiance ont pu pénétrer, ils n'ont vu trace de ces deux grands pachydermes, pas plus que du vrai tigre (*felis tigris*, tigre royal). On ne rencontre dans les parties centrales et montagneuses de Bornéo qu'un seul carnassier de grandeur moyenne, le *tigre longibande* (*felis macrocelis*), fort inférieur en taille, en force et en voracité à la panthère commune (*felis pardus*). Temminck *Les possessions néerlandaises*).

posent la place sont à quinze pieds au-dessus du sol, infect et marécageux, et communiquent ensemble par des ponts de planches en très-mauvais état. Ces forteresses, peu nombreuses dans le district du moyen Kahayan, servent de refuge aux habitants des villages ouverts, qui les construisent et les entretiennent à frais communs.

Je rencontrai à Passa-Tegara le chef Raden-Singa-Pati, dont j'ai déjà parlé. Sachant qu'il avait de l'influence en dehors même de son district et qu'il pourrait en user en ma faveur, je le priai de m'accompagner. Il accéda volontiers à ce désir; c'est un des plus beaux Niadjous que j'aie jamais vus; il a le teint clair et il est de haute stature, droit et bien fait; sa physionomie exprime la douceur et la bonté.

A cinq heures, nous fûmes assaillis par un orage et une pluie qui dura la plus grande partie de la nuit. Le lendemain matin, nous ne pûmes partir qu'assez tard : il fallut attendre qu'un brouillard froid et épais fût dissipé.

Les rives commençaient à être plus accidentées et la contrée plus montueuse. Nous vîmes, sur la rive gauche, en face du *labeho* (sinuosité) Weringin, les premiers rochers, qui se composent de grès argileux. Les marais étaient plus rares le long du rivage, et nous rencontrions plus fréquemment des villages fortifiés, dont le nombre augmente à mesure qu'on pénètre plus avant dans les terres. Dans cette contrée, quelques forteresses placées de distance en distance suffisent à la sécurité des habitants; mais plus haut, chaque maison est entourée de palissades.

Le kampong de Tampang, où j'arrivai le 18 novembre, est incontestablement l'un des plus propres et des mieux entretenus qui soient situés sur le cours du Kahayan. Quoique sa population monte à cent vingt âmes, il ne se compose que d'un seul corps de bâtiment, long de trois cent soixante pieds, soutenu par des pieux de vingt pieds de haut, et entouré de palissades de même hauteur. Le plancher s'étend jusqu'à l'enceinte, et forme tout autour de la maison une galerie où sont érigées des idoles. Sous le bâtiment sont les granges. Devant et derrière sont deux larges cours, dépouillées d'herbe et très-propres.

Cette place est soumise à l'autorité du chef Awat, homme actif et intelligent, qui se montra fort bienveillant à mon égard, quoiqu'il fût assez mal disposé pour le gouvernement hollandais. La cause de son mécontentement était, me dit-il, que, malgré la régularité avec laquelle les riverains du haut Kahayan payaient tribut au résident, celui-ci avait toujours négligé de les protéger contre les dévastations de Sourapati, tomonggong (chef) des Siangs du fleuve Mouroung. Par suite, ces peuples avaient résolu de s'affranchir du tribut. Je justifiai le gouvernement, et je leur donnai l'assurance d'une protection plus efficace pour l'avenir : ils me promirent alors de ne pas se mutiner et de s'acquitter des redevances arriérées.

Ayant appris que le tomonggong Toundan, grand chef des Ot-Danoms et chef du haut Kahayan, à qui j'avais affaire, s'était transporté, avec une grande partie de sa famille, sur les bords du Kapouas-Mouroung pour y passer deux mois et demi, je me vis forcé d'entreprendre une excursion dans les terres pour l'aller trouver, voyage d'autant plus périlleux qu'il fallait traverser des contrées infestées par des *Ngayaus*, ou petites troupes de trois, cinq, parfois huit personnes, qui tombent à l'improviste dans les maisons de culture isolées, surprennent les personnes désarmées, leur coupent la tête, et s'enfuient dans les bois avec ces beaux trophées. Les Ngayaus n'épargnent ni l'âge ni le sexe; et ce ne sont pas des brigands de profession, mais des gens d'ailleurs paisibles et rangés qui font ces odieuses expéditions; il est vrai qu'ils attaquent ordinairement les membres d'une tribu avec laquelle la leur est en guerre; mais souvent ils commettent ces hostilités sans autre motif que d'acquérir de la gloire, d'accomplir un vœu, d'honorer un parent décédé, ou de satisfaire leur goût pour le carnage. Ces expéditions et celles qu'ils nomment *sarah's*, lesquelles sont aussi de vraies guerres, sont un grand obstacle à l'accroissement de la population et à la prospérité du pays[1]. Dans le cours de mes voyages, je m'efforçai avec Djaja-Negara, tomonggong de Palingkau, d'arrêter ces brigandages et d'amener les diverses tribus à conclure des traités; mes efforts n'ont pas été sans succès : les belliqueux Pari du Koutei, par exemple, n'ont pas commis d'hostilités depuis 1847.

III

La rivière Koron. — Les lavages d'or. — Le fleuve Mouroug.

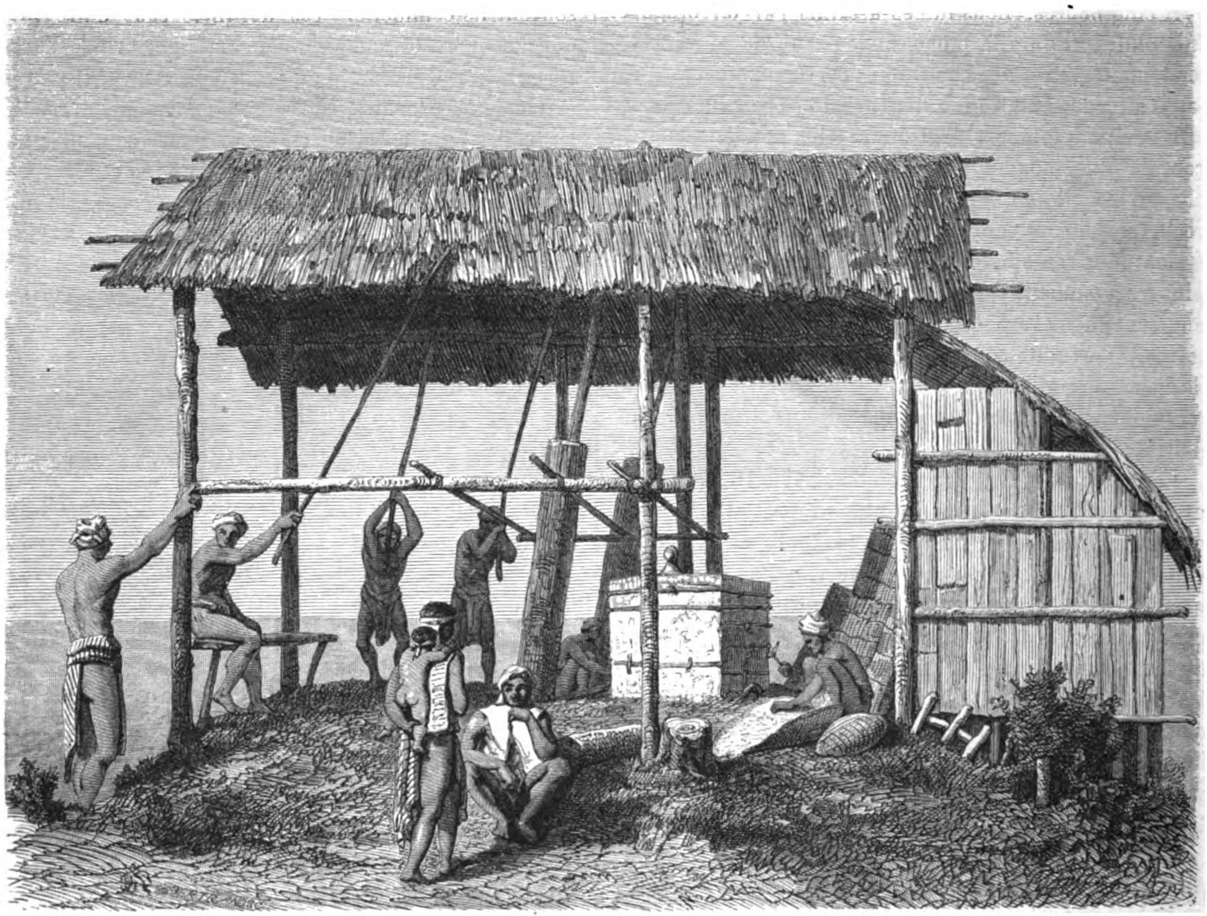
Mes rameurs de Poulou-Petak étaient déjà effrayés des dangers auxquels nous allions nous exposer. Je m'efforçai de les rassurer en prenant toutes les précautions que la prudence exigeait. Nous passâmes un jour à mettre nos armes en bon état et à faire nos préparatifs, et le 19 novembre, à six heures du matin, nous partîmes de Tampang, laissant les meilleurs de nos prahous (embarcations) sous la garde du chef Awat. Après avoir re-

1. Les revenus des sultans étaient autrefois fort illimités, quoique généralement précaires : pressurer leurs sujets, imposer arbitrairement des charges, exiger de fortes amendes en punition des plus légères contraventions, emprunter de l'argent aux grands de la cour ou aux chefs assez adroits pour avoir su s'en procurer, tels ont toujours été, entre les mains de ces despotes, les moyens de faire face aux dépenses des armements, à l'entretien des fainéants dont ils sont entourés, et à leur existence oiseuse, passée dans les délices du harem. Indépendamment des corvées et des livraisons de riz, de bois, etc., qu'ils imposent aux tribus des Dayaks, ils trouvent encore le moyen d'enlever à ces misérables aborigènes le peu qui leur reste pour subsister durant la mauvaise mousson. C'est alors qu'ont lieu ces expéditions dévastatrices et barbares que le souverain entreprend avec les princes de sa cour et à la tête des hordes armées contre les districts indépendants; elles ont lieu dans le but de leur enlever le peu de denrées ou de produits de leur industrie qu'ils se sont réservés. Chacun pille et vole ce qui lui convient, et le malheureux Dayak, dépouillé de ses moyens de subsistance, est fort heureux s'il parvient à sauver sa liberté par une fuite précipitée. Ces princes font aussi des tournées avec leurs satellites armés; ils donnent à ces excursions le nom de *sarah's* (distribution de présents); le souverain distribue en effet quelques poignées de sel et des morceaux de fer; mais, comme indemnité de ces cadeaux, il revient chargé des dépouilles de ses sujets qu'il laisse plongés dans la plus affreuse misère.

(Temminck, *Les possessions néerlandaises.*)

monté le Kahayan, jusqu'à l'embouchure du Koron, nous prîmes le chemin qui longe cette rivière. La voie de terre, que je dus choisir à cause du nombre de mes compagnons et du volume de mes bagages, est plus courte mais plus pénible que la navigation sur le Koron. Elle coupe en divers endroits les nombreuses sinuosités de cette rivière, monte au commencement plusieurs pentes roides, et descend dans quelques vallées marécageuses, mais elle devient ensuite plus unie. Tout le pays est couvert de bois. Nous rencontrâmes sur notre route de petites caravanes de riverains du Kahayan, et nous arrivâmes à quatre heures de l'après-midi à l'endroit où la rivière cesse d'être navigable, même pour les petites pirogues. Exténués de fatigue, nous prîmes le parti d'y passer la nuit dans les ruines d'une forteresse dont les habitants avaient été massacrés quelques années auparavant par une tribu ennemie. Les quelques loges délabrées qui subsistaient, abritaient un grand nombre de prahous appartenant à des riverains du Kahayan. Avant de nous coucher, nous eûmes soin de boucher les trous du toit, pour nous garantir de la pluie, et de charger nos armes, afin d'être en mesure de nous défendre contre toute surprise.

La nuit ne fut troublée par aucune alarme. Les nuages ne tardèrent pas à se dissiper et à faire place à un beau clair de lune. Le profond silence n'était interrompu que

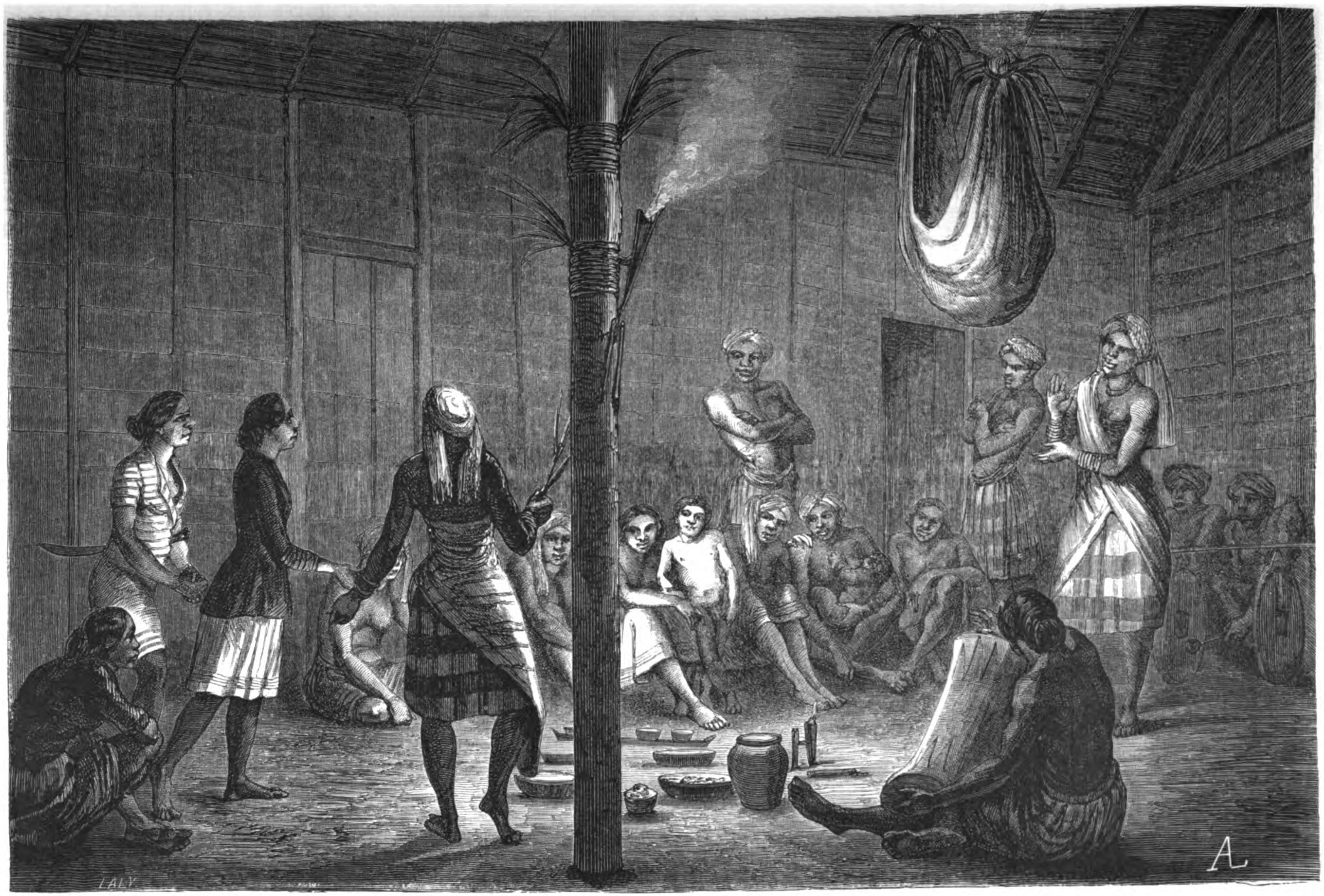


Forges chez les Dayaks-Biadjous. — Dessin de Français d'après Schwaner.

par le cri mélancolique du hibou et par un léger clapotement des vagues.

Nous continuâmes notre voyage le long du Koron, jusqu'au pied du mont Aubon, qui s'élève de plusieurs centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer. La chaîne de collines, dont il fait partie, forme la limite des bassins du Cahayan et du Kapouas-Mouroung. Notre route nous conduisit bientôt, des solitudes de la forêt, vers les coteaux cultivés du Kampong-Sakkoi (30 novembre).

Une des principales industries des indigènes est le lavage de l'or, qui est assez abondant pour que le gain d'un travailleur puisse être d'un à deux florins (deux à quatre francs) par jour. Les gisements de sable aurifère, épais d'un demi à deux pieds, sont recouverts d'une couche de glaise jaune, qui n'a pas plus de quatre à huit ou dix pieds de profondeur. Ce sont les hommes qui tirent le minerai, et les femmes qui le lavent dans quelque rivière des environs; ils n'exploitent les mines que dans le voisinage des cours d'eau, car ils n'ont pas la moindre idée de l'hydraulique. Ils ignorent également l'art d'étayer les puits et les excavations; aussi n'est-il pas rare que des travailleurs périssent dans les éboulements. Un accident de ce genre avait eu lieu quelques jours auparavant, et le *pamali* avait, en conséquence, été proclamé au kampong de Sakkoi, c'est-à-dire que les étran-



Fête donnée au premier blanc venu chez les Biadjous. — Dessin de Lançon d'après Schwaner

gers en étaient exclus pour un certain temps. Lorsque j'eus fait annoncer mon arrivée aux habitants, quelques-uns d'entre eux vinrent au-devant de moi pour me notifier la prohibition, mais je leur fis comprendre que cette défense ne s'appliquait pas à un *orang wolanda* (homme hollandais); ils me laissèrent donc facilement entrer, et je leur donnai, pour prix de leur complaisance, des verroteries et quelques rouleaux de tabac. Les habitants m'examinèrent avec curiosité, et leurs femmes n'avaient pas l'air d'avoir peur. Ils occupaient autrefois les régions montueuses où le Kahayan prend sa source, mais ils durent quitter ce pays à cause des fréquentes expéditions des Ngayaus. La population de Sakkoi, qui appartient à la race des Ot-Danoms, s'élève à cinq cents âmes.

Le 21 novembre, après une terrible nuit d'orage, nous nous mîmes en route pour Tomourongoi. Cette journée fut encore plus fatigante qu'aucune des précédentes. Nous eûmes à gravir de hautes montagnes, dont la plus considérable, le Riwout, n'a pas moins de quatre cents mètres au-dessus de la plaine. Dans les vallées, il fallut traverser plusieurs grands marécages sur des troncs d'arbres flottants ou fixes, et quand ces moyens nous manquaient, nous étions forcés d'entrer dans l'eau jusqu'à la poitrine, et de patauger dans la boue jusqu'à la rive opposée. Plus loin, nous rencontrâmes plusieurs rivières, gonflées par les pluies, et que nous ne pûmes traverser qu'au péril de notre vie.

A trois heures de l'après-midi, j'atteignis à Toumbang-Mohing le fleuve Kapouas-Mouroung, qui, en cet endroit, est moins large que le Kahayan à son confluent avec le Koron. Je me disposais à envoyer mon compagnon de voyage, Djaja-Negara, annoncer mon arrivée au tomonggong Toundan, le riche et redoutable grand chef des Ot-Danoms, lorsque ce personnage vint lui-même me prendre pour m'emmener à Toumourongoi. Après les salutations habituelles, nous nous embarquâmes dans un grand prahou et nous remontâmes le fleuve.

Toundan est un robuste petit homme d'un certain âge; ses traits prononcés ont une expression d'énergie, de circonspection, de ruse; il n'a d'ailleurs rien d'imposant et il est très-malpropre. Un grand nombre de *lameang* (cornalines) et cinq croissants d'or massif lui pendent sur la poitrine; il est également tatoué et porte des bracelets de laiton tournés en spirale. Ses cheveux non peignés et ébouriffés sont enfermés dans un mouchoir sale. Il n'a pas d'autre vêtement qu'un pagne passé autour des lombes. A l'occasion de mon arrivée, il mit pourtant une jaquette râpée de laine noire.

Le but de son voyage à Toumourongoi était de recouvrer d'anciennes créances et d'emmener quelques-unes de ses parentes, femmes de Sourapati, son ennemi juré, qui s'étaient enfuies pour se soustraire à ses mauvais traitements. Il était sur le point de s'en retourner, lorsque arriva une ambassade du tomonggong Karta-Negara de Tatalohong, pour négocier un traité d'amitié. Cette circonstance retarda le départ de Toundan. Il était assez disposé à conclure une alliance avec le chef siang, contre lequel il avait peu de griefs. C'était principalement Sourapati et son neveu Mandir-Anom, qui s'étaient attirés la haine des Ot-Danoms, par les hostilités qu'ils exerçaient dans le pays. Quelques-uns des envoyés donnaient à entendre que ces deux chefs n'étaient pas éloignés d'accéder à la proposition dont Karta-Negara prenait la louable initiative. Mais avant de rien décider, le tomonggong Toundan voulait d'abord consulter les Ot-Danoms, qui brûlaient du désir de se venger : c'est pourquoi il avait convoqué à Toumourongoi les délégués des divers kampongs.

Le même jour arrivèrent les députés des Sirats, la tribu la plus animée contre les Siangs. L'orateur du kampong de Mehiak, personnage fameux par sa bravoure, et qui passe pour avoir abattu cent quinze hommes de sa propre main, se rendit vers les ambassadeurs, qui s'étaient retirés dans la maison qu'on leur avait assignée. Alarmés de son apparition inopinée, les Siangs prirent leurs armes pour se jeter sur lui. Calme et intrépide, il s'avança au milieu d'eux, déclara qu'il acceptait le défi et les excita à engager le combat, « s'ils étaient vraiment des hommes ! » On en serait venu aux prises, si Toundan ne s'était jeté entre les deux partis et ne les eût apaisés. Cet incident et d'autres faits que j'eus occasion de remarquer me portèrent à croire que les négociations n'aboutiraient pas. Peut-être le traité n'était-il qu'un prétexte et les envoyés n'avaient-ils d'autre but que de s'informer de la retraite des femmes fugitives, ou de sonder les sentiments des Ot-Damons. Ils avaient cependant amené une esclave (*batang orang*, corps humain), pour être immolée aux mânes des Ot-Danoms, massacrés par les Siangs.

Comme les négociations pouvaient traîner en longueur et que mon dessein n'était pas de rester longtemps à Toumourongoi, je fis part à Toondan du but de mon voyage; je lui dis que je désirais lui parler à son kampong sur le Kahayan, et j'insistai pour qu'il y retournât sous peu. Il me demanda un délai de huit jours, afin de réunir et de consulter les chefs des kampongs du Kapouas-Mouroung supérieur. J'y consentis, mais je résolus de partir dès le lendemain.

En attendant, j'acceptai avec plaisir l'offre que me fit le chef, de me mener voir ses femmes. Je les trouvai belles, jeunes, avenantes et bien faites. Bien que sans voile aucun sur leur buste de bronze, elles ne parurent embarrassées ni de mon arrivée, ni de ma présence, et nous eûmes une conversation amicale et animée. Je vis par la même occasion les trois femmes fugitives de Sourapati, qui étaient amaigries et défaites, sans doute par suite des privations qu'elles avaient endurées pendant leur hégire.

IV

Continuation de voyage. — Le mont Ambon. — Fête en l'honneur du premier blanc venu en ce pays. — La femme chef. — Le chef Awat et ses superstitions.

Le 23 novembre, à huit heures, je repartis pour Tampang par la même route que j'avais suivie en venant.

Comme il n'avait pas plu depuis quelques jours, le chemin était plus sec et la rivière avait beaucoup baissé. Je trouvai de nouveau la réception la plus amicale à Sakkoi, où l'on me fit un présent de fruits et de diverses racines mangeables. Mon petit épagneul à longs poils devint le favori des femmes, qui le caressaient et l'embrassaient comme un enfant. Les unes le prenaient pour un veau, les autres pour un cabri, et elles ne crurent que c'était un chien, qu'après que je leur en eus donné maintes fois l'assurance. Les habitants de ce kampong sont d'humeur très-pacifique : ils ne font pas d'expéditions dans le but de couper des têtes, et la coutume barbare d'immoler des prisonniers est moins en honneur chez eux que chez les autres peuples de leur race.

Le lendemain matin, à sept heures, je me remis en route au bruit des salves tirées par mes amis de Sakkoi; petits et grands étaient assemblés sur le parapet ou au pied des fortifications, et j'étais déjà loin, qu'ils me souhaitaient encore un bon voyage.

Au sommet du mont Ambon, on me fit remarquer un arbre résineux, que les indigènes regardent comme sacré. La grosse boule de résine qui s'est formée au haut du tronc sert d'oracle aux voyageurs, et elle est hérissée de centaines de flèches. Celui qui trois fois manque ce but, est voué à la pauvreté et au malheur; l'archer heureux ou adroit a au contraire la perspective de devenir riche. Conformément à l'usage, j'interrogeai aussi l'oracle, et je fis passer deux balles à travers la boule.

A Tampang, j'eus la satisfaction de retrouver mes compagnons en bonne santé et mes bagages en bon état. Le chef Awat résolut de me donner une fête pour témoigner sa joie de mon heureux retour. Les abondantes libations de touwak firent promptement leur effet, et, vers midi, la plupart des assistants étaient ivres. Six *bilians* (espèce de bayadères) conduites par un *bazir* ou prêtre, vinrent chanter mes louanges au son du katampang, dont frappait leur chef. Ce bazir, qui est à peu près vêtu de la même manière que les bilians, forme une louable exception parmi les personnes de son état : car il n'est vicieux qu'à demi, et ne songe qu'à parer comme des poupées la troupe féminine qu'il dirige[1].

Quelques jours après, Awat m'engagea à donner un *sakki*, c'est-à-dire à payer une certaine somme, afin que le peuple fêtât ma bienvenue; comme j'étais le premier blanc qui eût remonté si haut le Kahayan, et que cette coutume oblige grands et petits, je sacrifiai volontiers une somme de cinquante florins (deux cent sept francs). Les chefs des environs et les étrangers, qui se trouvaient au kampong, furent invités à la solennité, et le lendemain, dès le matin, on saigna un gros porc, dont le sang fut porté en oblation aux *hantous*, esprits qui hantent les terrains cultivés et les mines d'or. Les indigènes en gardèrent une partie pour s'en barbouiller le corps, en se souhaitant réciproquement toutes sortes de prospérités. D'habitude, c'est celui qui donne la fête qui rend ce service aux convives masculins et féminins; pour moi, on m'en dispensa, mais je dus me laisser oindre de sang la poitrine, tandis que les chefs faisaient des vœux en ma faveur. Après le festin, je me rendis au milieu de l'assemblée, à la grande joie des assistants. Les bilians, rangées sur un banc d'un côté de la salle, chantaient les louanges des convives les plus notables, qui étaient assis en face sur des gongs ou timbales de cuivre. Les coupes circulaient à la ronde et l'ivresse ne tarda pas à être générale, ce qui donna lieu à bien des scènes ridicules, surtout de la part des femmes.

1. Les bilians cumulent avec les fonctions de chanteuses publiques, celles de devineresses, de magiciennes, de conjuratrices de mauvais esprits et de sages-femmes. Temminck, *loc. cit.*)

Le 1[er] décembre, je me transportai, avec toute ma suite, au *balai tomoi* (maison des voyageurs), situé à quelque distance au nord de Tampang. C'est là que les marchands attendent des jours, quelquefois des semaines et des mois entiers, l'occasion favorable de passer le labeho Tampang, obstrué de rochers et formant un redoutable tourbillon, qu'il est impossible de franchir par les grandes eaux. Ce labeho (gouffre, sinuosité) est situé sur la limite septentrionale du district du moyen Kahayan, qui comprend quatre-vingt-deux kampongs et quatre mille huit cent quarante-cinq habitants. En amont de ce point, la contrée est constamment montueuse.

Le niveau de la rivière ayant rapidement baissé, nous pûmes dès le lendemain continuer notre voyage jusqu'à l'embouchure du Mendjangan, où nous fûmes forcés de nous arrêter, parce que le fleuve était en crue; mais pendant la nuit, il descendit d'au moins huit pieds. Le 3 décembre, nous remontâmes jusqu'à Déwa, et nous vîmes dans le trajet de charmants paysages, des plaines fertiles et bien cultivées, alternant avec des collines boisées.

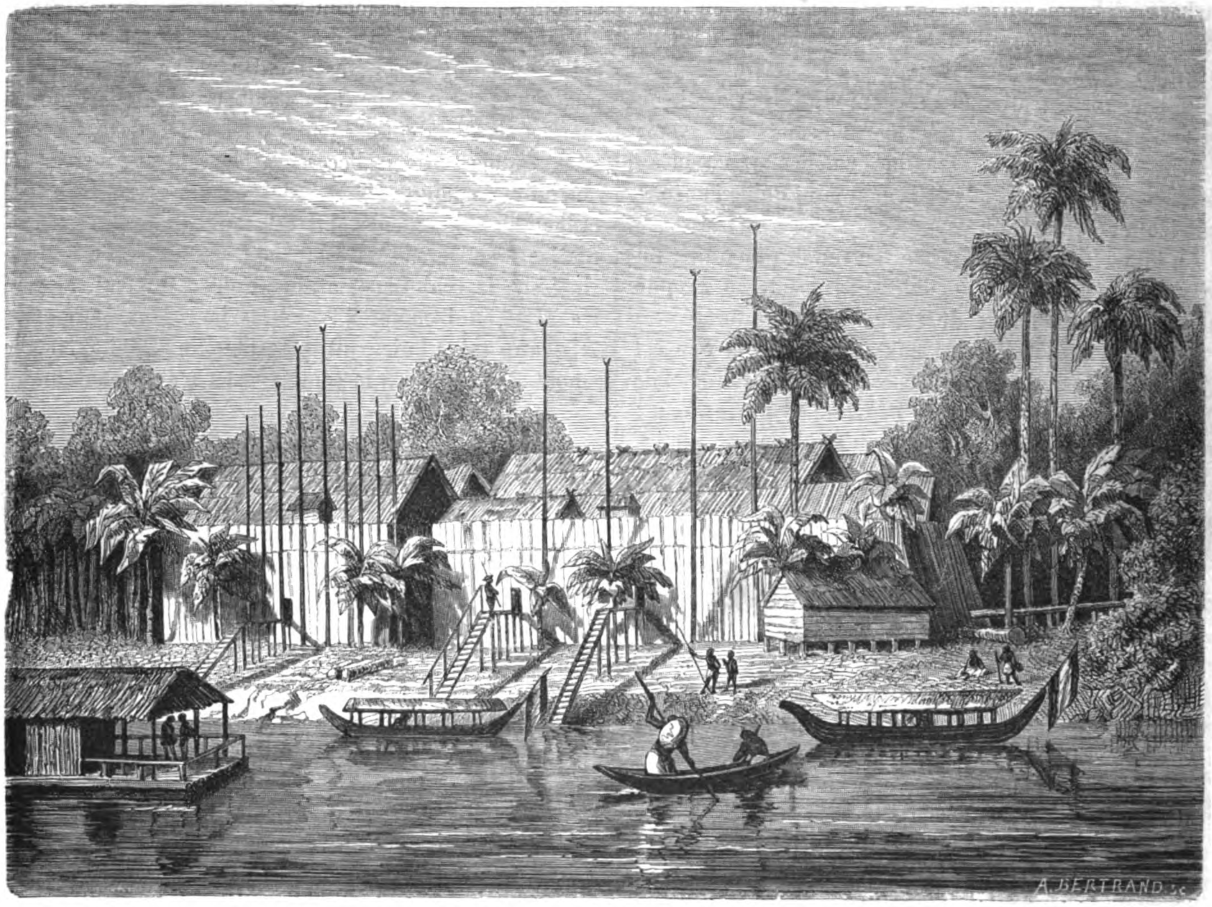
Niai Balau, femme Raden, chef de Déwa, passe dans tout le pays pour une femme aussi énergique qu'intelligente. Quoique déjà avancée en âge, elle est encore dans toute sa force; sa manière de se vêtir et ses mouvements témoignent encore d'une coquetterie juvénile. Elle a donné des preuves d'un courage viril : une fois que les Pari attaquaient le kampong, et que les hommes prenaient la fuite, elle ceignit l'épée et contraignit les fuyards à tenir tête à l'ennemi et à remporter la victoire. C'est elle qui exerce l'autorité à Déwa. Étant venue me rendre visite, avec plusieurs autres femmes de qualité, elle me raconta avec beaucoup de modestie diverses aventures de sa vie active et agitée. Elle fut ravie du cadeau que je lui fis de quelques mètres de coton teint, et elle savoura avec ses compagnes le brandevin que je leur offris. Nous nous séparâmes en faisant réciproquement des vœux sincères pour notre bonheur.

Lors de mon départ de Déwa, le 4 novembre, le chef Awat me quitta pour retourner à son kampong. Mais auparavant il obtint, à force d'instances, que je misse une empreinte de mon sceau officiel sur de la cire rouge qu'il avait étendue à la surface de son épée. Il voulait par là montrer à tous qu'il était le fidèle sujet du gouverne-

ment hollandais. L'arme ainsi consacrée ne devait plus être teinte à l'avenir du sang des captifs sans défense : son possesseur devait la ménager pour de plus nobles exploits, et ne la brandir que contre les perturbateurs de l'ordre et de la paix générale.

Mais s'il m'avait suffi de quelques exhortations sérieuses pour amener Awat à des sentiments plus humains et détruire ses préventions à l'égard du gouvernement néerlandais, il n'était pas si facile de lui faire abandonner ses préjugés religieux. En vue de s'attirer richesse et prospérité, il avait attaché à son ceinturon, avec quantité d'autres amulettes, un morceau de bois sur lequel j'avais dessiné au crayon une figure de poupée. A son retour à Tampang, il se proposait de sacrifier un coq aux esprits régulateurs des destinées humaines, afin de tremper dans le sang le nouveau talisman.

Awat était vraiment ému lorsqu'il me fit ses adieux, après avoir reçu un pavillon hollandais. La place qu'il laissait vide dans mon prahou fut prise par Raden, mari de Niai-Balau. Comme nous avions plusieurs cataractes difficiles à franchir, ce chef eut la bienveillante attention d'augmenter mon équipage de vingt hommes



Vue extérieure d'un kampong palissadé. — Dessin de Français d'après Schwaner.

qui devaient donner un coup de main à mes rameurs, dans les endroits les plus rapides et les plus dangereux.

Je m'arrêtai à Rotta-Ménangeh pour y passer la nuit, du 4 au 5 décembre, pendant que Raden continuait le voyage pour aller annoncer mon arrivée au tomonggong Toundan. Ce dernier a établi sa demeure sur la cime arrondie du Pohon-Batou, mont escarpé qui n'est accessible que du côté du nord-ouest. Il fallut franchir plusieurs grandes cataractes avant d'arriver au balai tomoi (maison des étrangers), où l'on débarque pour se rendre à l'habitation de Toundan. Le fleuve longe la paroi occidentale du Pohon-Batou, qui le domine à pic de quatre cents pieds au moins. Il a dû s'ouvrir de force un passage à travers le roc dur, qui lui opposait une digue. Autrefois, dit une tradition populaire, le Batou-Souli barrait la rivière ; mais les poissons se plaignirent si fort d'être arrêtés par cet obstacle insurmontable, qu'à la fin un san-sang ou ange enleva de sa puissante main le Batou Souli et le transporta sur la rive du fleuve, où il est encore.

Traduit du hollandais par BEAUVOIS.

(La fin à la prochaine livraison.)



Danse nocturne des Ot-Danoms. — Dessin de Lançon d'après M. Schwaner.

VOYAGES DANS L'ILE DE BORNÉO.

1847-1852[1].

VOYAGE SUR LA RIVIÈRE KAHAYAN,

PAR LE Dr C. A. L. M. SCHWANER[2].

TRADUCTION INÉDITE.

V

Visite aux rochers de Pohou-Batou. — Réception chez le plus riche indigène de Bornéo. — Arrivée au sommet du bassin du Kahayan.

Le tomonggong Toundan vint en canot à notre rencontre avec son fils et sa suite. Je le fis monter dans mon prahou avec son fils et les hommes les plus notables de son cortége, et je leur distribuai du brandevin et du biscuit. Arrivés au *balai tomoi* (maison des voyageurs), nous nous mîmes en marche pour le Pohon-Batou, au bruit des salves de mon mousqueton, des acclamations de la foule assemblée, et au son des gong (timbales) qui nous précédaient.

Après avoir monté des chemins creux et des talus fort roides, nous arrivâmes à un terrain argileux très-plat, puis au pied de la paroi rocheuse, qu'il fallut escalader à l'aide de poutres entaillées. Cette pénible ascension nous conduisit au sommet du Pohon-Batou. Sur ce plateau déboisé et légèrement arrondi, dont la superficie est d'environ un quart de mille anglais (400 m. c.), jaillissent diverses fontaines, qui se réunissent tout près de la

1. Suite. — Voy. page 129.
2. Suite et fin. — Voy. page 134.

maison du tomonggong et forment un petit ruisseau assez abondant pour la consommation des habitants du hameau. Les eaux tombent, entre les rochers, dans une espèce d'entonnoir, et forment ainsi une excellente baignoire naturelle.

La surface du Pohon-Batou est parsemée d'une foule de blocs détachés de diverses dimensions. Deux d'entre eux attirent particulièrement les regards par leur grosseur. « Ce sont, dit la tradition, les deux premiers individus qui ont escaladé la montagne; ils ont été changés en pierre par les esprits qui hantaient ce lieu. » L'un de ces blocs repose sur une petite pierre, et dans un si parfait équilibre qu'il suffit de le pousser de la main pour le faire vaciller. Plusieurs personnes peuvent trouver, sous ses saillies surplombantes, de l'ombre contre le soleil ou un abri contre la pluie. Si l'on grimpe dessus, l'on jouit de la charmante perspective des collines des environs et des chaînes de montagnes qui s'élèvent plus loin. A peu de distance à l'est, on aperçoit le Matjan, petite éminence abrupte, au pied de laquelle s'ouvre l'entrée d'une grande caverne, ancien repaire, dit-on, d'un grand nombre de tigres (*felis macrocelis*).

A l'ouest, l'aspect de la contrée est montagneux. Les nombreuses hauteurs qui environnent le Pohon-Batou affectent les formes les plus variées : la plupart sont couvertes de bois; quelques-unes, mises en culture et parsemées de maisonnettes, contrastent agréablement au milieu de cette nature sauvage. Le Kahayan serpente entre ses bords escarpés et ombragés; quand il vient à se montrer, il brille comme un ruban d'argent sur un fond vert sombre.

L'habitation du tomonggong consiste en une maison bien close, longue de cinquante mètres et proprement bâtie en bois de fer sur de hauts pilotis. Ce chef y loge avec sa famille, quelques-uns de ses gendres et une partie de ses boudaks ou esclaves. Le tout est entouré d'une forte palissade; l'esplanade est également enfermée d'une seconde enceinte, qui aboutit latéralement à la première. Près de la maison s'élèvent les granges à riz, à l'une desquelles étaient suspendues, lors de mon passage, douze têtes d'esclaves sacrifiés, encore très-fraîches. Le kampong renferme une population de 209 âmes. Par ses enceintes et sa situation sur une haute roche d'un accès très-difficile, il est à l'abri de toutes les entreprises des ennemis indigènes, et si l'on y ajoutait quelques fortifications il serait en état d'opposer une longue résistance même à des Européens.

C'est à la fois pour sa propre conservation et par sollicitude pour son immense fortune, que Toundan s'est établi sur ce mont fortifié. C'est le plus riche indigène de toute l'île, et outre une grande quantité de poudre d'or, il possède des ornements et des ustensiles également d'or, parmi lesquels figurent quarante-cinq vases précieux, qui valent bien ensemble 150 000 gulden (300 099 fr.). L'avidité des richesses est le principal trait de son caractère, et tous les moyens lui sont bons pour satisfaire cette passion, qui naturellement ne va pas de pair avec la justice et la loyauté. N'usant de son influence que pour opprimer ses subordonnés, il est plus craint qu'aimé et estimé : chaque année il immole des victimes humaines aux mauvais esprits. Ses ancêtres vivaient sur les rives du Djoloi, où il est né lui-même ; mais les incursions des Pari l'ont forcé de se réfugier dans le district du haut Kahayan. Il a des filles déjà mariées, et un fils encore très-jeune.

Il me traita avec pompe et cérémonie : un gros porc fut saigné en mon honneur, et on nous barbouilla de sang, pendant qu'on nous souhaitait prospérité et longue vie; je dus ensuite rendre la pareille au tomonggong et aux siens, après quoi fut célébrée une fête à la mode des indigènes.

Après m'être reposé des fatigues du jour, je présentai sur le soir à Toundan des présents appropriés à son rang, et les lettres du résident de Bandjermasing. Il promit d'y faire droit en tout ce qui me concernait; quant au reste, il déclara qu'il ferait connaître par écrit ses résolutions au gouverneur de Bornéo. L'impression qu'il me fit, à la suite d'une plus ample connaissance, ne lui fut rien moins que favorable. Je ne l'ai entendu parler avec chaleur que de l'état florissant de sa fortune et des moyens dont il usait pour dépouiller les autres à son profit. Il mit beaucoup de réserve dans ses réponses aux questions que je lui fis sur le pays et les habitants : il ne nourrit pas peu de crainte et de défiance à l'égard du gouvernement hollandais.

Un séjour prolongé à Pohon-Batou n'avançait pas mes affaires; je résolus de continuer mon voyage. L'état de la rivière ne permettant pas qu'on remontât plus haut avec des prahous de bois de fer, je me vis forcé d'acheter quelques canots légers et de laisser à Pohon-Batou mes embarcations avec la plus grande partie de mes bagages. Je me rembarquai le 8 décembre, et je passai devant plusieurs bentengs ou villages fortifiés, dont le plus étendu, le *kotta* ou fort d'Hamporoi, contient deux cent cinquante-six habitants. Je m'y arrêtai pour y passer la nuit, et je fus traité amicalement par les chefs assemblés.

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, arrivé à l'embouchure du Miri, qui, après le Roungan, est le plus grand affluent du Kahayan, je me décidai à le remonter, quoique les îles nombreuses et les bancs de sable dont il est obtrué, en rendent la navigation très-difficile.

Les habitants du kampong Ohas nous firent mauvais accueil. Ils nous assignèrent pour gîte un caravansérail, dont le plancher est si peu solide qu'on craint d'y poser le pied. Le chef, homme brusque et rébarbatif, se plaignit amèrement du manque de vivres, et ce fut à grand'-peine qu'il nous procura un petit poulet pour apaiser notre faim. Sur le soir, la pluie commença à tomber et le vent à souffler, ce qui nous incommoda beaucoup dans notre logis trop aéré. L'orage dura toute la nuit, et la rivière se gonfla à tel point que mes rameurs, malgré tous leurs efforts, ne pouvaient fendre le courant. Au kotta de Barou, l'on m'apprit que la partie supérieure du Miri n'offrait aucune particularité remarquable; et, comme la navigation était entravée par les îles et les bancs de gravier, comme de plus je ne pouvais

savoir combien de temps la crue m'arrêterait, je pris le parti de redescendre vers le Kahayan (10 décembre). Dès que nous eûmes quitté la rive, nous fûmes emportés par un rapide et fort courant; les îles, que nous avions vues, étaient submergées, et l'eau trouble s'élevait jusqu'aux branches des arbres, sous lesquels nous avions cherché un ombrage.

Lorsque nous eûmes regagné le Kahayan, nous continuâmes à le remonter, et après quelques heures nous atteignîmes le kotta ou fort d'Hampallas, situé à 0° 50′ 20″ au midi de l'équateur. C'est le village le plus septentrional qui s'élève sur les rives du fleuve, autrefois bordé d'habitations presque jusqu'à sa source. La dépopulation de la contrée est la conséquence des incursions des Ot-Pounans ou Njawongs, peuple errant dans les forêts. Comme toutes les tribus de race *ot*, ils se réunissent par petites bandes de cinq à dix, rarement vingt hommes, ils assaillent les familles isolées dans les *ladangs* (plantation, culture), les massacrent ou les réduisent en esclavage. Forcés d'émigrer, les riverains des sources du Kahayan sont descendus plus bas, ou sont allés s'établir sur les bords du Miri, du Sirat, du Sampa, du Melahoui.

Du Kotta d'Hampallas, on peut en sept jours se rendre à la source du Kahayan, qui sort des monts Kamintings, par 0°, 20′ de latitude sud, et 111° de longitude est de Paris.

N'ayant ni les armes ni les provisions nécessaires pour entreprendre un voyage dans les contrées désertes que baigne le Kahayan supérieur, je dus me résoudre le 11 décembre à redescendre ce fleuve. Je m'arrêtai au kampong Kanaran, que je n'avais pas visité en montant, et je vis à l'entrée un gros canon de fer, rongé de rouille, dont on ne put me raconter l'histoire.

Je visitai également la kampong d'Aawaun, et je fis présent au chef d'un pavillon néerlandais; j'y trouvai un jeune homme de Poulou-Petak, qui, dans ses voyages, avait appris, d'un autre Niadjou, à lire et à écrire, et qui avait profité de ses connaissances pour dresser la carte de la rivière Katingan. Il me la céda pour quatre gulden (huit francs) et quelques cahiers de papier.

Le soir, nous arrivâmes au balai tomoi de Pohon-Batou. Toundan me pria avec tant d'instances de le suivre chez lui, que je gravis une seconde fois le rocher de porphyre au-dessus duquel il a établi son aire. J'étais au terme de mon voyage le long du Kahayan; j'avais maintenant à explorer le cours du Roungan, son plus grand affluent. Je résolus de me rendre par terre sur les bords de cette rivière, et de la descendre jusqu'à son confluent avec le Menoking, que je remonterais pour gagner le bassin du Katingan.

VI

District du haut Kahayan. — Tribus des Ot-Danoms. — Leurs mœurs, coutumes et superstitions. — Retour vers le bas du fleuve.

Le district du haut Kahayan comprenant toute la partie supérieure du bassin de ce fleuve, en amont du Labeo-Tampang, est le plus peuplé des trois districts arrosés par le fleuve. Il comprend quatorze kampongs et trente-trois kottas, et compte sept mille trois cent huit habitants, dont deux mille six cent vingt-huit sont établis le long du fleuve, et quatre mille six cent quatre-vingts le long de ses affluents.

Les Ot-Danoms, qui occupent les rives de tous ces cours d'eau, à l'exception de la partie du Kahayan située en aval du kotta Déwa, tirent leur nom de la situation du pays qu'ils habitent : *Danom* signifie eau et *ot* supérieur. Ils sont de même race que leurs homonymes du Kapouas-Mouroung, et doivent peu différer des tribus dayakes qui vivent dans la partie orientale de l'île.

Leurs principales industries sont le lavage de l'or et la culture du riz. Lorsque la poudre d'or se trouve au fond de la rivière, on conduit, à l'endroit où sont les sables aurifères, un petit radeau pourvu d'un appendice de soliveaux croisés, qui ressemble beaucoup à une grille garnie de sa charnière. On abaisse l'appendice qui sert à la fois d'échelle et d'ancre, et l'extrémité inférieure en est maintenue au fond de l'eau à l'aide de pierres qui y sont attachées. Les plongeurs, hommes et femmes, descendent le long de ce treillage pour pêcher le sable dans des plats de bois, et restent très-longtemps sous l'eau.

Les Ot-Danoms recueillent une si grande quantité de poudre d'or qu'avec ce seul article ils peuvent se procurer tous les produits étrangers dont ils ont besoin. Ils ne quittent jamais leur pays pour faire le commerce : ce sont les marchands de Poulou-Petak qui leur apportent ce qu'ils peuvent désirer.

Les mœurs des Ot-Danoms, ont beaucoup de rapport avec celles des Niadjous ou Biadjous, qui paraissent être de même race, et dont le nom fait allusion à cette communauté d'origine, puisque Niadjou signifie habitant des hautes terres. Les langues des deux peuples se ressemblent. Un Ot-Danom comprend les Niadjous et peut converser avec eux.

Il n'existe pas de troupes de *bilians* chez les Ot-Danoms : ce sont les femmes et les filles des riches qui remplacent ces espèces de bayadères des Dayaks du Sud. Ici, leurs fonctions se bornent à guérir les malades en exorcisant les esprits malfaisants, à conduire les âmes des trépassés au séjour des ancêtres, et à demander aux dieux le bonheur et la fortune. Pour qu'une fille ou femme soit digne de ce sacerdoce, il faut que l'âme d'un *sangsang* (ange) ait passé dans son corps; de plus, tant que dure cette incarnation, elle doit s'abstenir de tout rapport avec sa famille.

Les âmes des morts n'attendent pas ici la cérémonie funèbre, comme chez les Niadjous, pour quitter cette terre. Dès que les cadavres sont étendus dans le cercueil, elles partent pour l'autre monde, sous la conduite d'un sangsang et au son des hymnes chantés par les bilians. Elles passent sur un pont qui commence à la maison mortuaire et aboutit au séjour des trépassés.

Le cadavre dans sa bière est d'abord porté en plein air; plus tard on nettoie les os, on les brûle, et on recueille les cendres dans des urnes que l'on dépose au

sandong, c'est-à-dire à la maison des morts. A l'occasion des funérailles, on célèbre une fête pompeuse, où l'on immole des hommes, des buffles et des porcs. Les têtes des victimes sont suspendues dans le sandong. Le tomonggong Toundan avait déposé dans le cercueil de sa femme huit habillements complets et toutes les parures qu'elle avait portées. Immédiatement après qu'elle eut expiré, il avait immolé un esclave; puis trois autres lorsque le cadavre avait été porté hors de la maison; enfin lors de l'incinération du corps, huit esclaves, soixante porcs et deux buffles avaient été égorgés autour du bûcher.

Les riches observent une étrange coutume : le conjoint survivant ne peut sous aucun prétexte quitter la maison, pendant un temps plus ou moins long, selon les diverses familles. Souvent le veuf ou la veuve reste assis sans rien faire sur une natte, trois, quatre et même jusqu'à sept mois.

Les sacrifices humains ont encore lieu lors de la conclusion des traités de paix et d'alliance. On trempe alors dans le sang humain les talismans publics ou privés, et les personnes qui assistent à la fête barbouillent du même sang leur front, leurs épaules, leur poitrine, leur ventre, leurs genoux, leurs pieds, tout en faisant des vœux les uns pour les autres.

Les fêtes des Ot-Danoms sont longues, bruyantes, grossières, et se terminent fréquemment par des rixes. Hommes et femmes s'enivrent; les querelleurs saisissent leurs armes et veulent se battre; mais ceux dont la raison est la moins troublée les séparent et les lient jusqu'à ce qu'ils se soient calmés; après ces débauches, le sol est jonché de corps privés de la liberté de leurs mouvements.

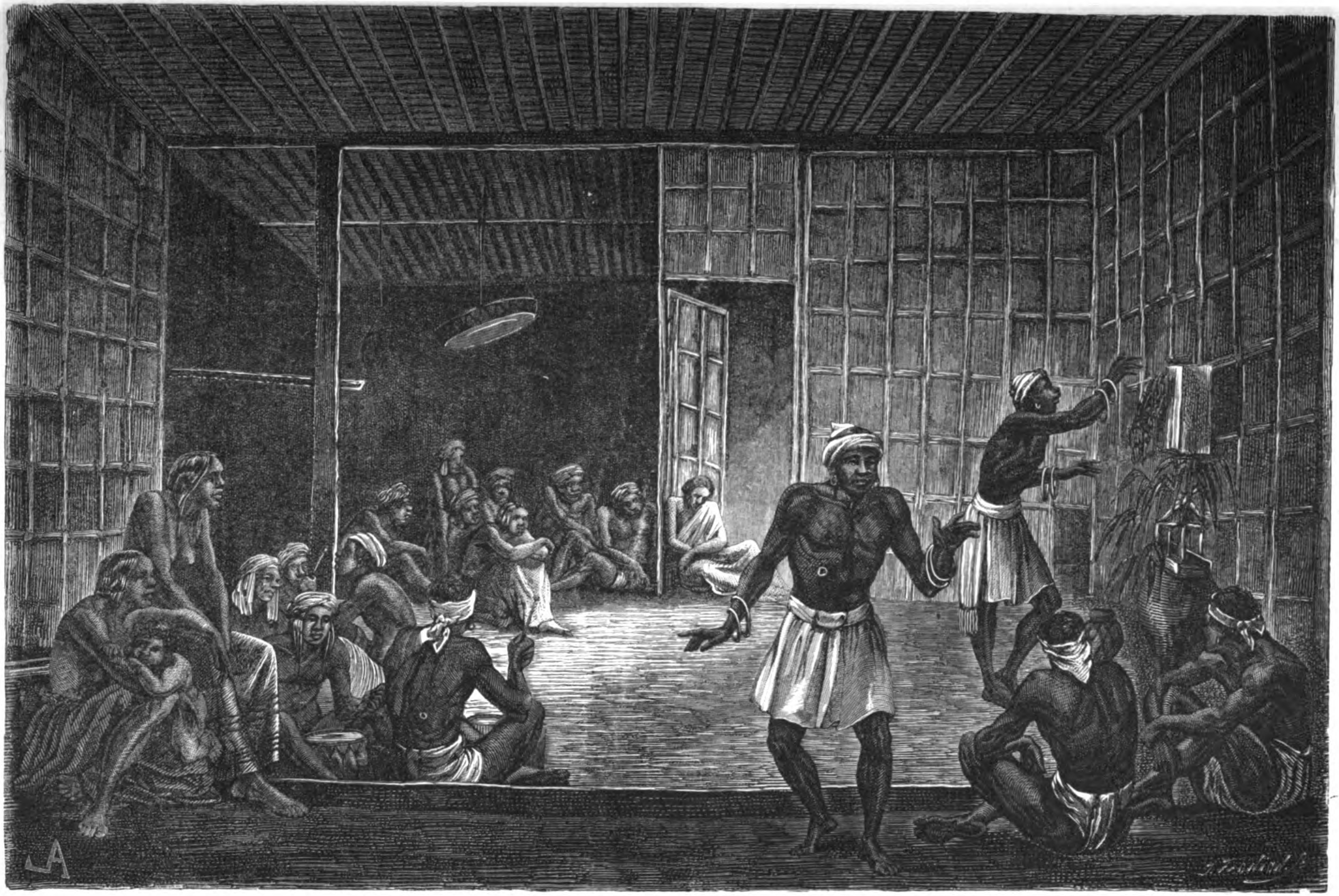
Comme tous les indigènes de l'île, les Ot-Danoms sont très-superstitieux et misérablement esclaves de leurs croyances ridicules. Les étrangers en ressentent aussi les effets. Lorsqu'ils arrivent pour la première fois en certains endroits, la coutume leur prescrit de payer aux habitants le *balas*, c'est-à-dire une somme d'argent avec laquelle on achète des buffles ou des porcs, que l'on sacrifie aux dieux pour apaiser leur courroux. Un balas coûte au voyageur, selon ses moyens et le but de son voyage, de quarante à cent gulden (quatre-vingts à deux cents francs).

Les riches Ot-Danoms ont emprunté probablement aux Chinois l'usage barbare de renfermer leurs filles, à l'âge de huit à dix ans, dans une étroite cellule très-mal éclairée. La pauvre captive ne peut sortir, sous quelque prétexte que ce soit, ni recevoir de visite, pas même de son père, de sa mère, de ses frères, de ses sœurs. Pendant six à sept longues années, elle ne voit que l'esclave attachée à son service, et n'a d'autre occupation que de tresser des nattes; ses membres, privés d'exercice, n'acquièrent pas leur développement naturel; ses pieds notamment restent petits et mignons, ce qui est une très-grande qualité aux yeux des indigènes. Arrivée à l'âge de nubilité, elle est rendue à la liberté, et reparaît pâle comme une poupée de cire, chancelante sur ses jambes débiles, et ignorante comme un enfant nouveau-né. On immole à cette occasion un esclave, afin de barbouiller de son sang le corps de la jeune fille. Cette réclusion, qui s'appelle *bakouwo*, a pour but de rendre célèbre celle qui en est l'objet, et de lui conserver une forme mignonne pour attirer de riches partis.

Chez les Ot-Danoms, les chiens sont tenus en grand honneur pendant leur vie et après leur mort. On leur attribue une âme, et la tradition les fait descendre de Patti-Palangkaing, le roi des animaux. Un jour que ce monarque, pauvrement vêtu, présidait gravement les bêtes assemblées, l'insuffisance de son costume éveilla parmi tous les assistants un immense éclat de rire. Offensé de ce manque de respect, il s'élança au milieu de ses sujets, donna des coups de dents aux uns et aux autres et les mit en fuite. Cette escapade fut suivie de sa déposition, et depuis, il nourrit une telle haine contre les rebelles qu'il mit tout son bonheur à leur donner la chasse. Ses descendants ont hérité de sa rancune, et c'est cette circonstance qui fait leur principal mérite aux yeux des Ot-Danoms. Lorsqu'un chien périt, son maître inhume, près de la maison, le cadavre enveloppé d'étoffes; il dépose du riz et du sel dans la fosse, et en répand dessus, afin de disposer les dieux à conduire l'âme trépassée dans le paradis des chiens; enfin il érige un poteau à la mémoire de son fidèle serviteur, et y suspend les mâchoires et les têtes des cerfs et des sangliers tombés sous la dent de l'animal.

Les Ot-Danoms sont tatoués comme les Niadjous; mais chez les premiers, les dessins sont mieux faits, plus compliqués et couvrent tout le corps, à l'exception du visage. Autrefois le tatouage était beaucoup plus simple : il a été perfectionné, d'après les indications données par les bilians sur la manière dont s'enjolivent les sangsangs (anges). Les femmes ont les tibias tatoués depuis le genou jusqu'à la racine du pied. Elles portent un pagne court, étroit, et le plus souvent bleu, serré autour des hanches par une corde de rotang ou une chaîne de cuivre. Sur le côté gauche sont attachés à la ceinture plusieurs colliers de grosses perles, souvent remplacés par des tresses et des bottes d'herbes odorantes, entrelacées de plumes et de clinquant. Leurs autres ornements sont des bracelets de cuivre et des pendants d'oreilles de la grosseur d'une pièce de vingt francs, taillés très-élégamment et incrustés de petites plaques d'or. Leur apparence est souvent lourde et disgracieuse, par suite d'une surabondance de force et de santé. Elles sont très-actives et font ici, comme partout à Bornéo, les travaux les plus rudes. Elles fabriquent des tissus avec des filaments de bambou et de feuilles d'arbre, et savent les teindre en diverses couleurs, particulièrement en bleu, leur couleur favorite.

Les hommes portent comme leurs compagnes des bracelets de cuivre ou de coquillages, et se couvrent la poitrine de cornalines suspendues à un, deux, trois et même quatre croissants d'or. Outre le *talawang* ou bouclier de bois, long de trois pieds et demi, large de quatorze pouces, et le *mandau* (espadon), récemment introduit parmi eux, les Ot-Danoms ont encore pour engins ou instruments de guerre : la sarbacane (sipet), qui est pourvue d'une pointe de bois de fer et peut servir de pique; — le carquois rempli de flèches empoisonnées,



Exorcisme pour guérir un malade, chez les Dayaks Ot-Danoms. — Dessin de Lançon d'après M. Schwaner.

qu'on lance en soufflant dans la sarbacane; — la pique ordinaire et enfin le trident pour percer les poissons.

En résumé, quant au caractère, les Ot-Danoms ont moins de loyauté que les Niadjous, et sont plus grossiers et dissolus. Avides au plus haut degré, ils se livrent à toutes sortes de concussions. Tel était, comme je l'ai déjà dit, mon hôte, le tomonggong Toundan.

Je ne fus pas fâché de quitter ce chef rapace et injuste. Mais au moment de mon départ, il s'éleva une grave difficulté qui me retint plusieurs jours au balai tomoi ou caravansérail de Pohon-Batou. Lorsque j'eus exposé à Toundan mon plan de voyage et demandé quinze hommes pour m'aider à gagner par terre les rives du Roungan, il me fit toutes sortes d'objections et conclut par un refus. J'eus beau lui rappeler ses promesses et lui représenter combien mes prétentions étaient modérées, je n'obtins rien, et je dus me résoudre à renvoyer à Bandjermasing, avec nos embarcations, tout ce qui ne nous était pas indispensable. Nous nous mîmes à répartir nos bagages et nos provisions en colis de la charge d'un homme, et lorsque nous eûmes emballé le strict nécessaire, il se trouva qu'il fallait vingt-huit porteurs. Je n'en avais que dix-huit, et je ne pouvais partir à moins que Toundan ne mît dix hommes à ma disposition. Vers le soir, une visite que me firent ses femmes et ses filles, en m'apportant quelques poulets et des fruits, me donna lieu d'espérer que le tomonggong s'adoucirait et finirait par satisfaire à ma demande.

Effectivement, le 15 décembre, à neuf heures, j'eus la satisfaction de pouvoir me séparer de Toundan et des siens. A l'embouchure de la rivière Halelet, je tournai le dos au Kahayan, et je me dirigeai vers le Roungan. Le Halelet qui, pendant les grandes eaux, est navigable jusqu'à une certaine distance pour les prahous de grandeur moyenne, était alors à sec, de sorte que nous fûmes obligés de commencer immédiatement notre voyage à pied. Nous eûmes à gravir des collines, à descendre dans des vallées, à franchir une multitude de petits affluents de ce cours d'eau, jusqu'à ce que nous eussions atteint ses sources. Les pentes deviennent alors plus roides, mais elles ne sont pas assez hautes pour mériter le nom de montagnes. Nous vîmes beaucoup de huttes et de maisonnettes isolées ou formant de petits hameaux; toutes ces habitations ne sont élevées que temporairement pour la culture du riz ou l'exploitation des mines d'or. Les champs cultivés et les broussailles se succédaient sur le penchant des collines; mais nulle haute forêt ne donnait de la variété à ce paysage.

En suivant les bords du Tahoyan, affluent du Roungan, qui serpente entre des collines aux contours arrondis, nous arrivâmes à une large et belle vallée, où s'élève le kotta Hantapan, sur la rive droite du Tahoyan. Il n'a pas son pareil, pour la beauté et la régularité, sur les rives du Kahayan ou du Roungan. Quand vint le soir je fus subitement saisi d'une fièvre qui dura une grande partie de la nuit et m'affaiblit tellement que je fus obligé de me reposer toute la journée du 17 décembre.

Le 18, quoique je ne fusse pas encore bien guéri, je voulus continuer mon voyage. Je m'embarquai avec deux rameurs dans un canot, et je descendis le Tahoyan, qui, comme toutes les rivières des pays montueux, est obstrué de rochers, de bancs de sable, de souches d'arbres embourbées dans le lit ou suspendues à la rive. J'eus à franchir plusieurs cataractes, dont la plus importante, celle de Sambarou, est si dangereuse, qu'il fallut décharger la barque et la traîner le long du rivage, pour la remettre à l'eau plus bas. A cet endroit, le sentier qui mène au Roungan cesse de côtoyer la rivière, et mes gens, qui m'avaient suivi à pied, se séparèrent alors de moi pour aller m'attendre au kampong de Menihan.

Je descendis le Roungan jusqu'à Kotta-Menihan, où la fièvre me retint deux jours. Je réussis enfin à me guérir, et le 21 décembre, je fus en état de poursuivre mon voyage; mais j'étais si faible, que je dus abandonner le projet de gagner par terre les rives du Menohing. Je pris le parti de descendre en barque jusqu'au confluent de cette rivière avec le Roungan, puis de la remonter jusqu'à l'endroit où passe le chemin, qui conduit au Kahayan.

Le 23 décembre, j'atteignis l'embouchure du Menohing. Le fleuve, à cet endroit, ne le cède pas en largeur au Koungan, mais bientôt il est plus étroit et ses rives sont plus élevées. A mesure que le sol devient plus ferme, les bois épais qui couvrent les contrées marécageuses deviennent plus rares : les colons y ont fait de larges trouées, et l'on découvre, entre les sombres fourrés, des places cultivées et des habitations humaines entourées d'arbres fruitiers. Sur la rive droite de la rivière, je m'arrêtai vers les ruines d'un grand benteng (village fortifié), situé au milieu d'une campagne fertile et ombragé d'une multitude de cocotiers et d'autres arbres fruitiers. On m'apprit qu'il avait été abandonné à la suite d'une terrible épidémie qui avait enlevé la plupart des habitants. Il y avait, en effet, autour du kampong, une grande quantité de cercueils placés sur des pieux : on apercevait les squelettes blanchis, à travers les trous de quelques-uns de ces cercueils endommagés par le temps. J'avançai la main par l'une des ouvertures pour y prendre un crâne, mais aussitôt de petits cris aigus se firent entendre, et la surprise me fit reculer de quelques pas : c'étaient des chauves-souris que j'avais réveillées et qui s'échappaient en foule de leur retraite.

Le 25 décembre, je retrouvai à Tampat-Tomoi tous ceux que j'avais laissés à Menihan. Quelques jours après je rentrais dans les établissements néerlandais.

Traduit du hollandais par E. BEAUVOIS.

VOYAGE LE LONG DES FLEUVES LUPPAR ET KAPOUAS,

DANS LA PARTIE OCCIDENTALE DE BORNÉO,

PAR Mme IDA PFEIFFER [1].

1852

I

De Sarawak à Sacaran. — Visites aux Dayaks. — Mœurs et coutumes de ces sauvages. — Leurs costumes. — Horribles trophées.

.... Après avoir admiré à Sarawak les travaux herculéens et les œuvres civilisatrices du rajah Brooke[2], je me dirigeai vers la rivière Sacaran, qui marque vers le nord la limite de ses États, les mieux gouvernés de toute l'île. M. Lee, le commandant du district, me reçut de la manière la plus aimable dans le fort de bois que le rajah a fait élever pour la sûreté de cette partie de ses frontières.

Le fleuve Sacaran est un peu plus considérable que le Sarawak ; mais il se divise, à trente milles de son embouchure, en deux bras, et c'est près du plus petit, appelé le Luppar, que s'élève le fort.

Les rives sont bordées tour à tour de nipas, de petits bois, de jungles et de plantations de riz. Ici encore, comme sur les bords du Sarawak, l'eau se répand en beaucoup d'endroits dans l'intérieur des terres; ce qui arrive à la plupart des fleuves de Bornéo. Leurs bords sont si bas qu'à plusieurs milles tout est sous l'eau, et qu'il n'y a que des marécages.

Dès que M. Lee avait été instruit de mon arrivée et de mes projets de voyage dans l'intérieur, il avait communiqué cette nouvelle aux indigènes, qui affluèrent de toutes parts pour me voir : car aucune femme blanche n'avait encore pénétré dans ces régions. Il fallut, du matin au soir, me prêter à leur curiosité et me laisser contempler. Mais les visiteurs, tant Malais que Dayaks, se montrèrent très-réservés : au lieu de m'importuner par des questions, ils se contentèrent de me tendre la main, de s'asseoir autour de moi et de me regarder en silence la bouche béante. Quelques-unes des femmes dayaques avaient des corsages très-courts, et elles ne se gênèrent pas pour les quitter en entrant dans la chambre.

Le lendemain je rendis quelques visites. Je trouvai que chez les Malais tout était organisé comme à Sarawak; aussi je ne restai pas longtemps avec eux : je préférais visiter dans le voisinage une tribu de Dayaks indépendants, de ceux qui sont appelés par les Anglais et par les Hollandais chasseurs ou coupeurs de têtes, de Sacaran. J'y vis une grande cabane, longue d'environ soixante mètres. Dans la véranda, on avait étalé tant d'objets de mercerie, que j'aurais pris ces Dayaks pour des marchands, si l'on en trouvait chez eux. On apercevait partout des étoffes de coton ou d'écorce tressée, des nattes superbes, de beaux paniers de toutes formes, de toutes grandeurs et d'un travail exquis. Ailleurs on découvrait quelques-uns de ces vases précieux dont j'ai parlé ; j'étais encore à m'expliquer le prix que ce peuple y attache. Aux murs étaient suspendus les parangs, les tambours et les gongs. Toutes leurs richesses sont là exposées, sans oublier les grands tas de bambous, les porcs préparés, et les sacs amoncelés de riz et d'autres provisions.

Ces Dayaks, incomparablement plus parés que ceux qui avoisinent Sarawak étaient, pour la plupart, couverts de bijoux. Ils avaient le cou chargé, jusqu'à la poitrine, de perles de verre, de dents d'ours et de coquillages; leurs bras jusqu'aux coudes, leurs pieds jusqu'à mi-jambe, étaient ornés de cercles de laiton; beaucoup d'entre eux portaient au haut d'un de leurs bras un bracelet fait d'un coquillage blanc taillé, qui a chez eux un très-grand prix. Mais ce qu'ils estiment par-dessus tout, c'est un collier et un bracelet de dents d'hommes. Leurs oreilles sont percées et ornées d'anneaux de laiton. Je comptai sur l'un d'eux quinze de ces anneaux, dont chacun allait en s'élargissant : le plus grand arrivait à l'épaule, et avait certainement trois pouces de diamètre. A ce dernier était encore fixée une feuille, une fleur, une petite chaîne de laiton, ou quelque autre babiole. Quelques-uns portaient sur la tête une espèce de bonnet en étoffe rouge, garni de perles, de coquillages, de petites plaques de laiton et d'une belle plume d'argus. D'autres avaient autour de la tête un morceau d'étoffe d'écorce, en forme de guirlande, dont les bouts, largement frangés, ressemblaient à des plumes retroussées. Un homme paré de la sorte, couvert d'ornements par en haut, et en bas tout nu, avait l'air assez comique.

Les femmes portaient beaucoup moins d'objets de parure; elles n'avaient pas de pendants d'oreilles, pas de colliers de dents d'ours, et rarement des perles de verre. En revanche, leur *raway*, appelé ici *sabit*, large de huit à neuf pouces, était garni d'une quantité innombrable d'anneaux de laiton ou de plomb. Je soupesai un de ces pagnes magnifiques, et le poids, sans exagérer, m'en sembla être de vingt livres.

M. Lee engagea le chef à faire exécuter la danse des

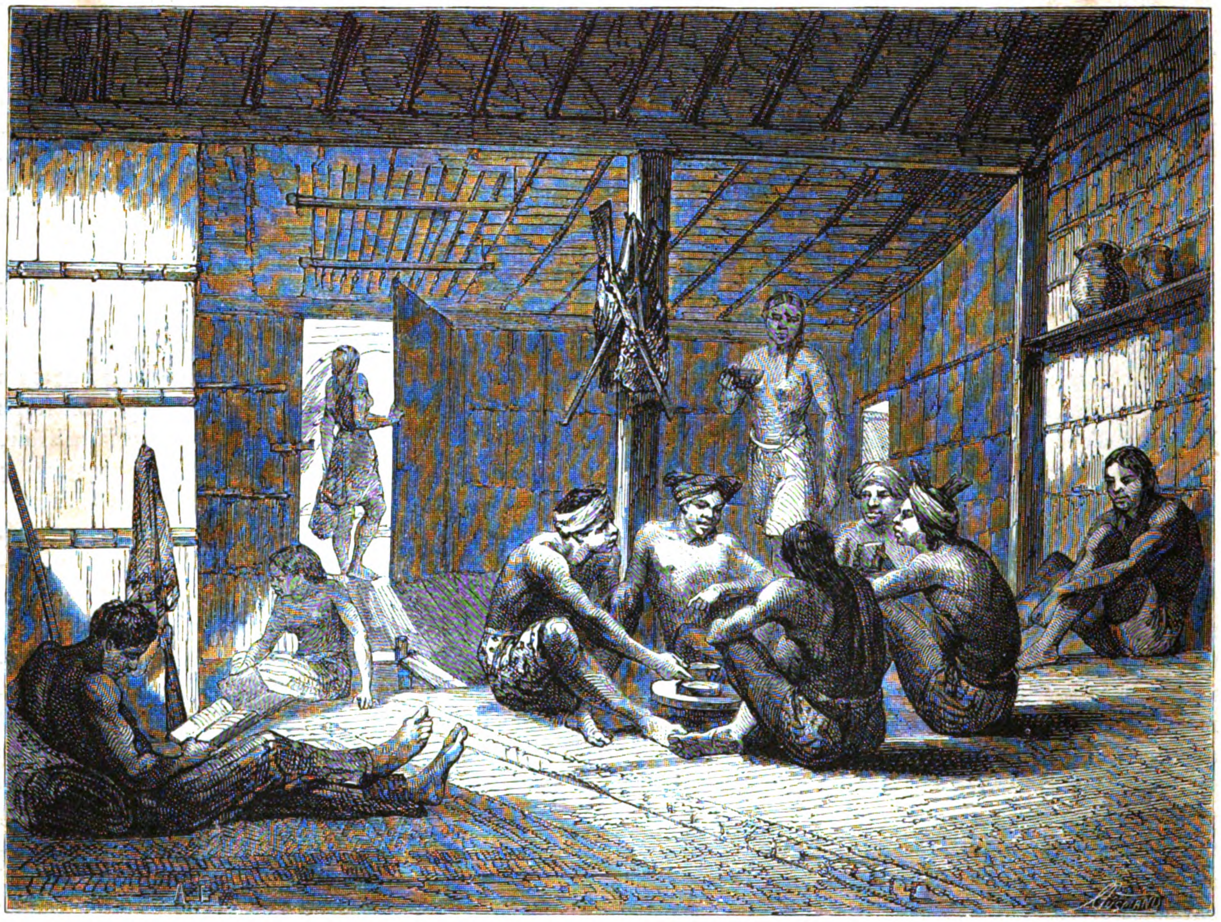
1. Extrait de *Mon second voyage autour du monde*, par Mme Ida Pfeiffer, traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur, par W. de Suckau. 1 vol. in-18. Paris, 1857; L. Hachette et Cie.

Sur les pas de M. Schwaner, nous venons de pénétrer du sud au nord jusqu'au massif montagneux d'où s'épanchent vers toutes les aires de l'horizon les grands cours d'eau de Bornéo. En suivant maintenant au milieu de ce même massif Mme Ida Pfeiffer, qui s'y est rendue par la route de l'ouest, nous aurons en quelque sorte fait opérer à nos lecteurs la traversée complète de cette grande île.

2. Voir *le Tour du monde*, tome IV, 97e liv., p. 298.

glaives. Deux parangs furent, à cet effet, placés en croix par terre. Les deux danseurs étaient des jeunes gens, parés comme pour une fête. Ils avaient autour de la tête des mouchoirs rouges étroits, garnis de petites franges d'or, et sur les épaules une longue bande d'étoffe de couleur en guise de châle. La danse était véritablement gracieuse et décente : on n'y remuait pas seulement les mains et les bras, mais aussi les pieds. Les deux danseurs prenaient de jolies poses, et exécutaient leurs mouvements avec beaucoup d'art. Ils dansèrent d'abord quelques minutes autour des glaives; ensuite ils semblèrent vouloir les lever; mais toujours ils reculaient comme saisis d'épouvante; ils finirent cependant par les lever réellement, et les croisèrent de la manière la plus adroite en véritables maîtres d'escrime. C'est certainement la plus belle danse que j'aie jamais vu exécuter par des sauvages. La musique se composait de deux tambours et d'un gong.

Le même jour j'allai encore visiter une autre tribu placée plus haut sur la rivière. Tout ressemblait à ce que j'avais observé chez la première : seulement j'y vis deux têtes d'hommes nouvellement coupées. L'autre tribu ne manquait certes pas de pareils trophées, mais ils étaient déjà anciens et changés en véritables têtes de momies, tandis que celles-ci, tranchées peu de jours auparavant, avaient un air effroyable. La fumée les avait noircies



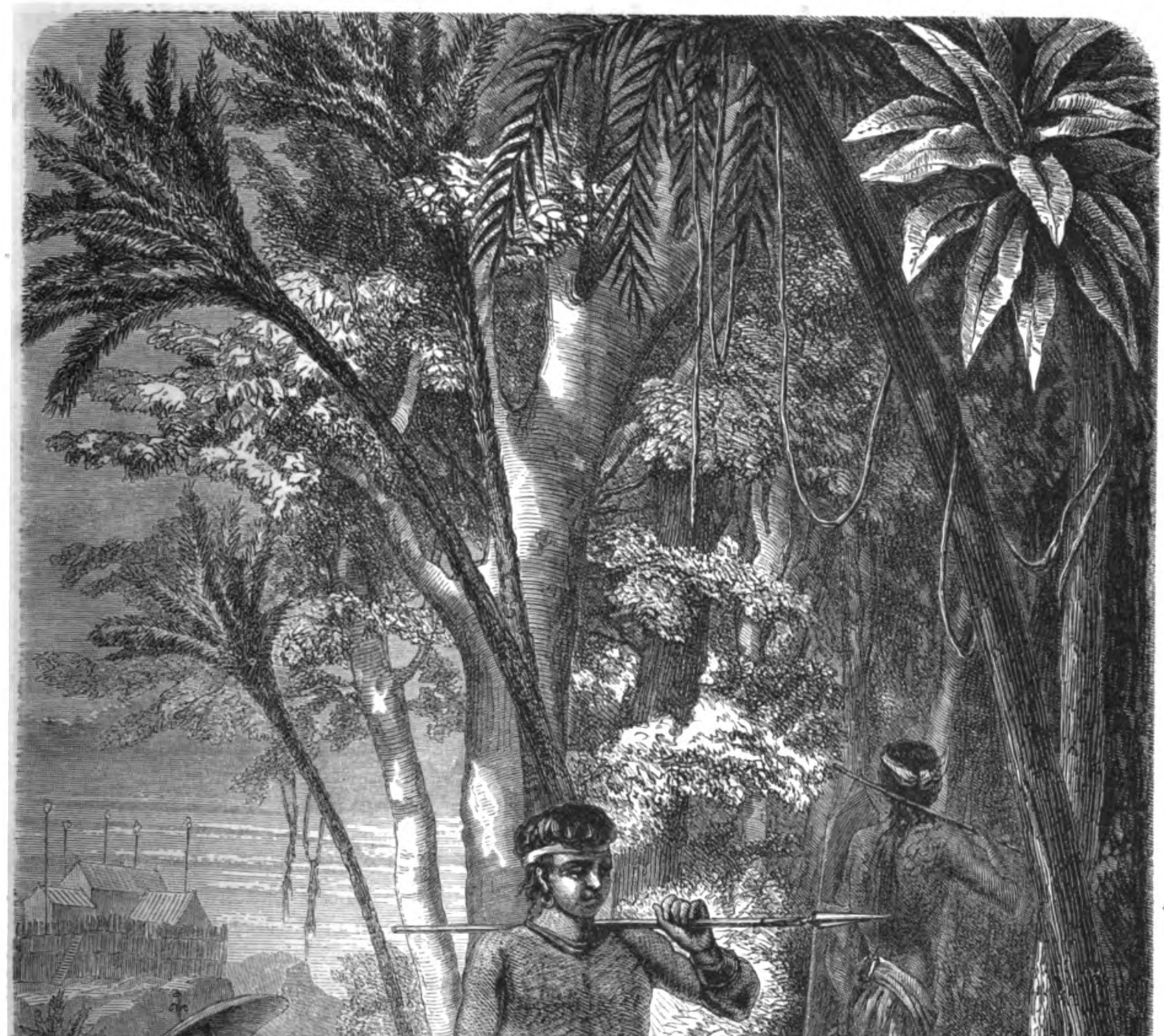
Intérieur d'une habitation dayake. — Dessin de Lançon d'après M. Schwaner.

comme du charbon, la chair était à moitié desséchée, la peau intacte, les lèvres et les oreilles racornies; la bouche, largement ouverte, laissait voir les mâchoires dans toute leur horreur. Ces têtes étaient encore couvertes d'une chevelure épaisse; l'une d'elles avait les yeux ouverts, et on les voyait à moitié desséchés, tout rentrés dans leurs orbites. Les Dayaks les sortirent du réseau dans lequel on les avait suspendues, pour me les montrer; ce fut un affreux spectacle qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Ils coupent les têtes si près du tronc qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître chez eux une extrême dextérité. Ils ôtent la cervelle par l'occiput.

En prenant les têtes à la main, ils leur crachèrent à la figure; les enfants leur donnèrent des coups et crachèrent par terre. Leurs visages, d'ordinaire calmes et tranquilles, prirent alors une expression terrible de férocité.

Je frisonnai; mais je ne pus m'empêcher de convenir que nous autres Européens, loin d'être supérieurs à ces sauvages si méprisés, nous valons bien moins qu'eux encore. Chaque page de notre histoire n'est-elle pas remplie de forfaits, de meurtres et de trahisons de tout genre? Qu'y a-t-il de comparable aux guerres de religion en Allemagne et en France, à la conquête de l'Amérique, au droit du plus fort et à l'inquisition? Et même de notre



Costumes dayaks. — Dessin de Lançon d'après l'atlas iconographique des colonies néerlandaises.

temps, où nous sommes peut-être, par les formes extérieures, plus polis et plus civilisés, en sommes-nous pour cela moins cruels? Ce n'est pas quelque misérable petite cabane comme celles des Dayaks ignorants et barbares, mais de vastes salles et les plus grands palais, que bien des hommes célèbres de l'Europe pourraient orner des têtes sacrifiées à leur ambition et à leur soif de pouvoir. Que de milliers d'hommes ont été immolés pour satisfaire aux désirs de conquête des grands capitaines! La plupart des guerres ne sont-elles pas entreprises pour assouvir la cupidité et l'ambition d'un seul homme? Vraiment, je suis étonnée de voir comment nous autres Européens nous osons fulminer anathème contre de pauvres sauvages qui tuent leurs ennemis comme nous tuons les nôtres, mais qui peuvent au moins s'excuser en disant qu'ils n'ont ni éducation ni religion qui leur prêchent la douceur, la clémence et l'horreur du sang.

On lit dans beaucoup de descriptions de voyages que les Dayaks témoignent leur amour à leur bien-aimée en déposant une tête d'homme à ses pieds. Cependant un voyageur, M. Temmingk, prétend que ce n'est pas vrai. Je serais tentée de me ranger à son opinion. Où ces sauvages prendraient-ils toutes ces têtes, si tout amoureux devait faire un pareil cadeau à sa fiancée?

La triste coutume de la décollation semble plutôt avoir pris son origine dans la superstition; car quelque rajah tombe-t-il malade ou bien entreprend-il un voyage chez une autre tribu, lui et sa tribu s'engagent à faire le sacrifice d'une tête d'homme en cas de guérison ou d'heureux retour. Le rajah meurt-il, on sacrifie une tête ou même deux. Dans les traités de paix plusieurs tribus fournissent également de part et d'autre un homme pour être décapité, mais dans la plupart on sacrifie des porcs à la place d'hommes.

S'il a été fait vœu de fournir une tête, il faut qu'on se la procure à tout prix. En ce cas, quelques Dayaks se mettent d'ordinaire dans une embuscade. Ils se cachent dans l'herbe des jungles, haute de trois à six pieds, ou bien entre des arbres et des branches coupées, sous des feuilles sèches, et guettent leur victime des journées entières. Quelque être humain que ce soit, homme, femme ou enfant, qui approche de leur cachette, ils lui décochent d'abord un trait empoisonné, puis s'élancent sur lui comme le tigre sur sa proie. D'un seul coup ils détachent la tête du tronc. Le corps est couché avec soin, et la tête mise dans un petit panier destiné particulièrement à cet usage et orné de cheveux d'homme.

Ces meurtres deviennent naturellement l'occasion de guerres sanglantes. La tribu dont un membre a été tué entre en campagne; elle ne dépose pas les armes qu'elle n'ait obtenu en représailles une ou deux têtes. Ces têtes sont ensuite rapportées en triomphe au milieu de chants et de danses, et suspendues solennellement à la place d'honneur. Les fêtes qui succèdent à cette vengeance durent tout un mois.

Les Dayaks aiment tant les têtes humaines, que toutes les fois qu'ils entreprennent, en commun avec les Malais, quelque guerre ou quelque expédition de piraterie, ils ne se réservent que les têtes et abandonnent le reste du butin aux cupides Malais.

Je regrettai beaucoup de ne pas être arrivée huit jours plus tôt: j'aurais pu assister à la célébration d'un traité de paix qui, grâce aux efforts actifs du rajah Brooke, venait d'être conclu entre deux tribus de Dayaks indépendants. M. Lee me raconta que les deux chefs ennemis étaient arrivés devant sa maison, accompagnés de vingt ou trente des leurs. Chacun d'eux apportait un porc : après beaucoup de pourparlers entre les chefs et le peuple, les porcs furent décapités, non par des Dayaks, mais par des Malais. Si la tête tombe du premier coup, c'est signe de bonheur. On ne mange pas les porcs, mais on les jette à la rivière. Les Dayaks ne font pas leurs traités pour un certain nombre d'années, calcul qui leur est inconnu, mais pour tant et tant de récoltes de riz.

II

Départ pour l'intérieur. — Montagnes. — Forêts vierges. — Orages. — Concert et danses. — Menaces et périls. — Fermeté nécessaire aux voyageurs dans ces régions.

M Lee avait aussi tenté de me détourner de mon projet de pénétrer dans l'intérieur des terres. Suivant les renseignements qui lui étaient parvenus de ces contrées, un chef avait été tué et tout était en guerre; cependant mon projet d'avancer aussi loin qu'on me laisserait aller était bien arrêté dans mon esprit, et le 22 janvier je m'embarquai sur le Luppar, dans l'intention de le remonter jusqu'à la chaîne du *Sekamil*. Indépendamment de serviteurs malais que le capitaine Brooke m'avait donnés et de huit matelots de même race, j'emmenai encore, en guise de pilote, le cuisinier de M. Lee, que celui-ci avait mis à ma disposition et qui me fut d'une grande utilité parce qu'il savait quelques mots d'anglais.

Le voyage commença aussitôt sur le territoire des Dayaks indépendants, parmi les tribus réputées les plus sauvages.

Nous arrivâmes l'après-midi de très-bonne heure à une de leurs habitations, avec l'intention d'y passer la nuit. Tous mes efforts tendaient à m'approcher d'eux avec confiance et le plus cordialement possible. Je secouai la main des hommes et des femmes, je m'assis au milieu d'eux, et, tout en les regardant travailler, je pris leurs enfants sur mes genoux. Je me rendis ensuite dans la forêt pour me mettre en quête d'insectes. On conçoit que je fus suivie par toute une troupe d'indigènes, surtout par des bandes d'enfants. Ils voulaient tous voir où j'allais et à quoi me servait mon filet pour prendre les papillons, ainsi que la boîte que je portais toujours avec moi pour y mettre les insectes. Ils étaient aussi curieux d'observer mes gestes et mes mouvements que je l'étais d'étudier les leurs. Ils commencèrent par se moquer de moi en voyant avec quel soin et avec quelle ardeur je poursuivais le moindre papillon ou moucheron[1];

1. Je trouvais tout naturel de voir les sauvages se moquer de moi; la même chose m'arriva plus tard dans les colonies européennes, et jusque dans les États-Unis d'Amérique, chez des gens qui passent pour civilisés. Quelquefois ceux-ci poussaient leurs

mais à peine leur eus-je fait comprendre qu'ils me servaient à faire des médicaments, qu'ils cessèrent de rire et m'aidèrent presque tous dans ma chasse. Il était nécessaire de leur dire quelque chose de semblable qui fût à la portée de leur esprit.

A mon retour, à la chute du jour, je trouvai une petite place couverte de nattes fort propres, qu'on avait préparée pour moi. Les bonnes gens se mirent près de moi; mais ne touchèrent à rien; le respect qu'ils avaient pour tout ce qui m'appartenait était si grand que, toutes les fois que je quittais ma place, ils quittaient aussi les leurs. Je pouvais tout laisser ouvert sans crainte; même quand je mangeais ils s'écartaient de moi pour ne pas me déranger. On me servait d'ordinaire du riz et du *kuri*[1]. Malheureusement ce bouillon était toujours préparé avec de l'huile de coco rance. Mais, comme je ne mettais rien sous la dent depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit tombante, la faim l'emportait toujours; quand c'était par trop fort, je me bouchais le nez et je m'efforçais d'avaler mon manger le plus vite possible.

Les Dayaks veillent tard. Ce ne fut qu'à onze heures du soir que les feux s'éteignirent l'un après l'autre. Je me trouvai alors dans de profondes ténèbres. Cependant je n'avais pas peur, quoique loin de tout secours, et seule au milieu de ces amateurs de têtes humaines. Je savais que le nom du rajah Brooke était arrivé jusqu'ici, et que je pouvais reposer en toute sécurité sous la protection du respect qu'on a pour lui.

A midi, nous nous arrêtâmes dans une autre tribu. Mais ici l'aspect n'était pas des plus gais, car les hommes n'étaient revenus du combat que depuis deux jours et avaient rapporté une tête qui se trouvait suspendue, avec d'autres déjà toutes desséchées, au-dessus du foyer où on avait préparé ma couche. Il faut savoir que c'est là la place d'honneur offerte à l'hôte, distinction, selon moi, peu flatteuse et fort désagréable, mais qu'il est impossible de refuser. Les crânes secs que le courant d'air faisait s'entre-choquer, la puanteur excessive et asphyxiante provenant de la tête nouvellement coupée, qui m'arrivait à la figure, l'aspect des hommes encore très-excités et qui tournaient toujours autour de ma couche quand déjà tous les feux étaient éteints, m'ôtèrent toute envie et toute possibilité de dormir. J'avoue franchement que mon angoisse fut si grande qu'il me prit une espèce de fièvre. Je ne pouvais pas rester plus longtemps couchée et je n'osais cependant pas me lever; je me mis sur mon séant, et je croyais à tout instant me sentir le couteau à la gorge. Ce ne fut que vers le matin que je retombai sur ma couche, brisée et épuisée de fatigue.

Le Malais que le capitaine Brooke m'avait donné pour guide devait me servir et en même temps pousser les gens à faire leur besogne et à se mettre le matin de bonne heure en route. Il ne fit rien de tout cela; les matelots seraient partis à midi qu'il n'y aurait pas trouvé à redire. Une fois couché, il ne bougeait plus, ou bien il fumait ou bavardait, et, au lieu de me servir, il se faisait servir. Quand je lui donnais quelque ordre, il ne me répondait pas ou bien me tournait le dos, de sorte qu'il me fallait réclamer des matelots tous les services dont j'avais besoin.

Cependant la traversée devenait plus intéressante à chaque coup de rame : les rives commençaient à s'élever, de riches plantations de riz prenaient la place des marécages, et plus loin, dans le fond, on voyait apparaître de riantes collines. Parmi les arbres, il y en avait de magnifiques avec des troncs de 35 à 40 mètres de hauteur; d'autres avaient des branches qui, en s'abaissant, s'étendaient au-dessus de la surface de l'eau en frais berceaux.

Sur de hauts arbres élancés et peu chargés de branches, on trouve souvent de grandes ruches. Pour en enlever le miel, les indigènes font une espèce d'échelle de bambou, qu'ils attachent de deux pieds en deux pieds au tronc de l'arbre, dont elle est éloignée d'environ six pouces, et qui va souvent à une hauteur de vingt-cinq mètres.

Aujourd'hui encore, comme la veille, je descendis chez des Dayaks. A peine m'étais-je jetée sur ma couche que j'entendis un claquement vif et cadencé. Je me levai et je me dirigeai avec curiosité vers l'endroit d'où venait la musique : j'aperçus un homme étendu par terre et immobile; une demi-douzaine de jeunes gens étaient là à tambouriner sur son corps, à tour de rôle, du creux de la main. Je crus cet homme mort, et je fus étonnée de la cérémonie qu'on faisait subir à son corps; mais, au bout de quelque temps, le prétendu mort se redressa au milieu des éclats de rire bruyants des jeunes gens : le jeu était terminé. Autant que je pus comprendre, on regarde ces exercices comme très-utiles pour le corps auquel ils donnent, dit-on, de la souplesse et de la force.

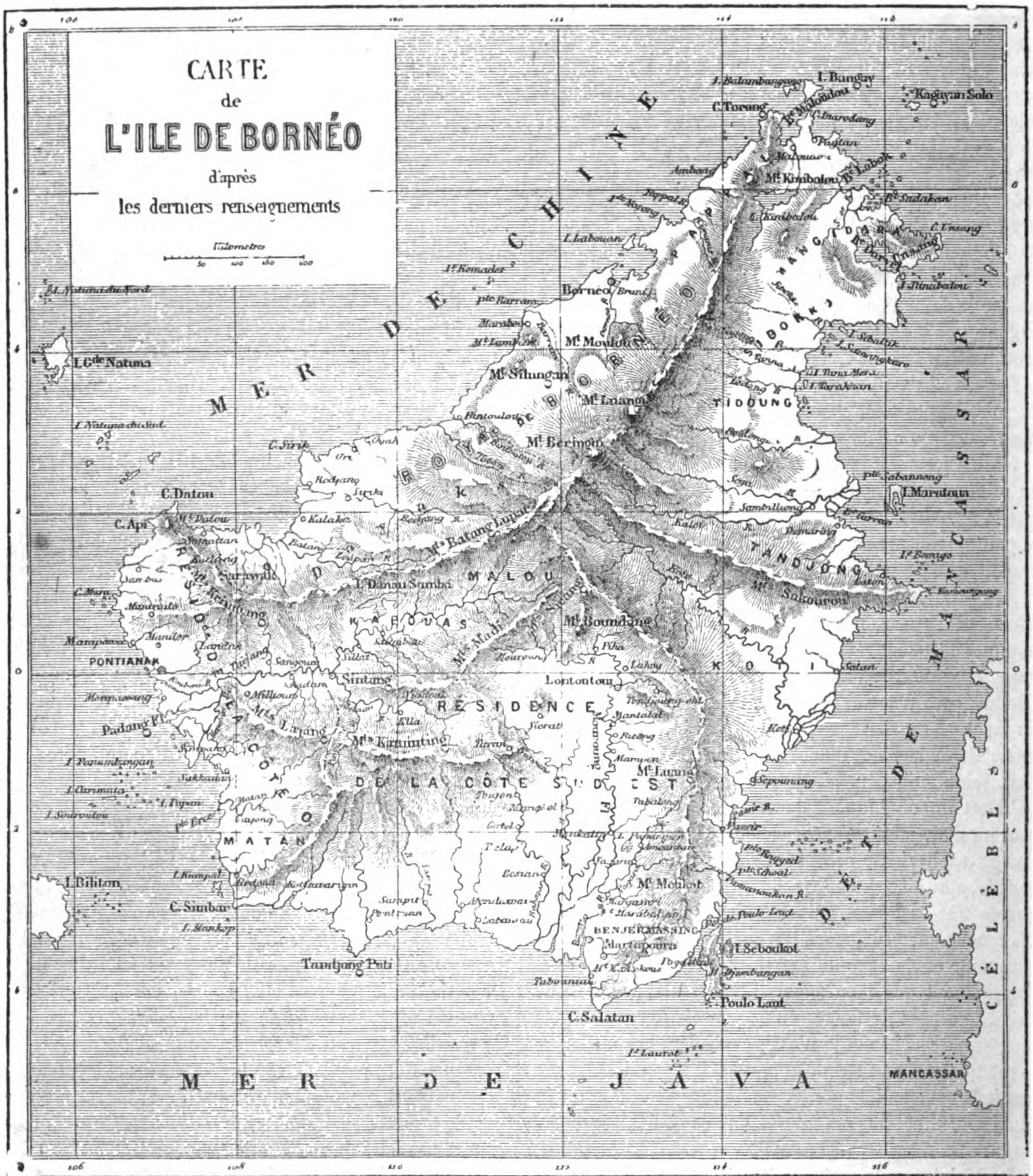
25 *janvier*. Des vues toujours plus belles se présentent aux regards. Les montagnes se multiplient et s'élèvent de plus en plus. Il y avait dans le nombre des cimes qui paraissaient avoir au moins mille mètres de haut. Le voyage de Bornéo me rappela en partie celui de l'intérieur du Brésil. Ici, comme là-bas, des forêts vierges avec une végétation luxuriante; ici, comme là-bas, peu de clairières et peu d'habitations : la seule différence, c'est que Bornéo est entrecoupé de beaucoup de fleuves et de ruisseaux, tandis qu'une partie du Brésil n'a que peu de torrents, mais qui sont très-rapides. Que ne pourrait-on pas faire de ces deux pays, s'ils étaient peuplés d'hommes paisibles et laborieux? Malheureusement il n'en est pas ainsi. Il n'y a ici que peu d'indigènes et ils songent plus à la guerre et à la destruction qu'à la culture et au travail; le climat exclut en partie les colons blancs.

Une curiosité de Bornéo est la couleur brun foncé de ses eaux. Quelques voyageurs prétendent qu'elle provient de la quantité de feuilles qui tombent des bois épais qui

sarcasmes si loin que je finis par leur demander s'ils n'avaient jamais vu un musée, et en ce cas s'ils s'imaginaient que toutes les bêtes qui s'y trouvaient y étaient venues d'elles-mêmes.

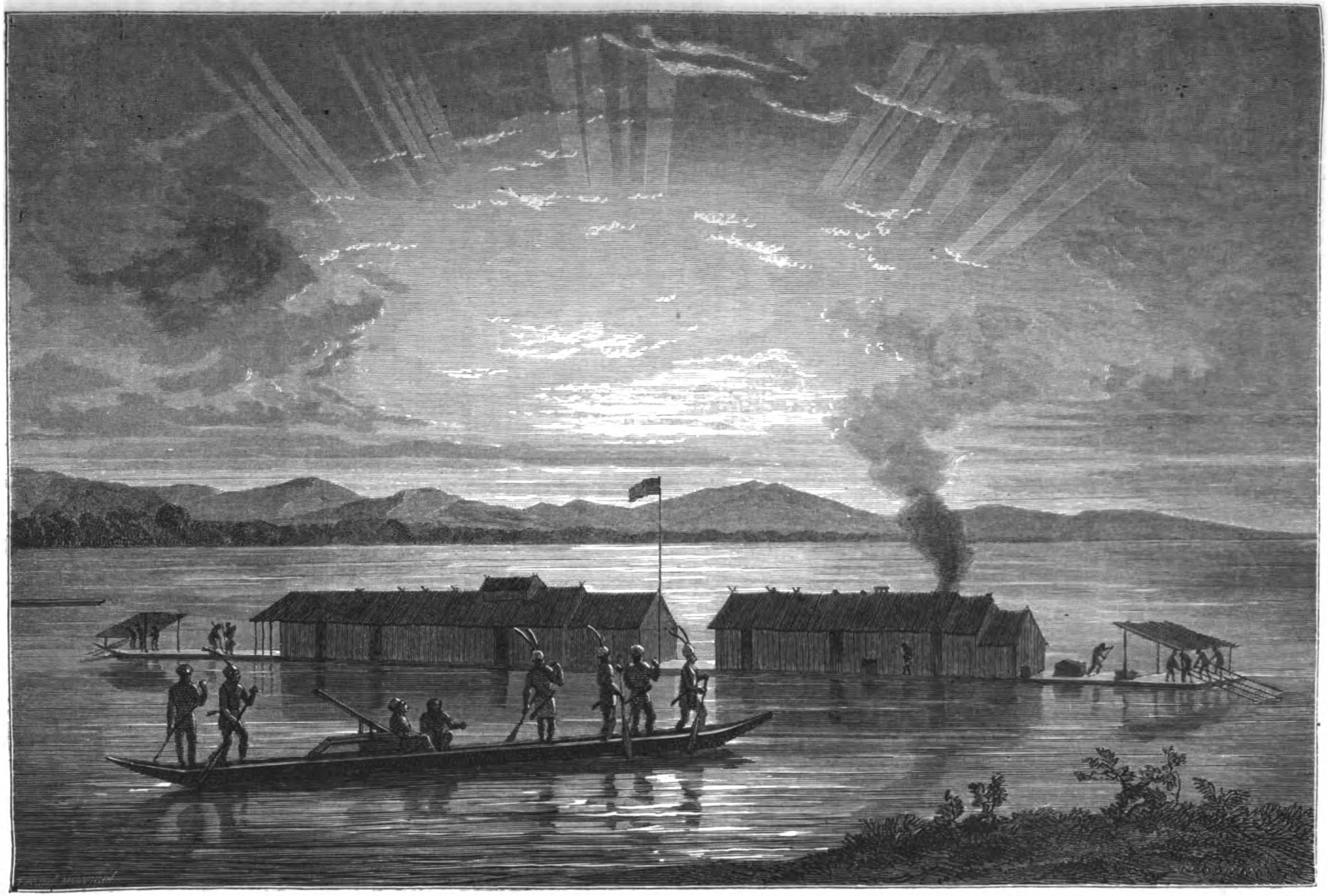
1. Le *kuri* ou carry, bouillon composé d'ingrédients fort épicés, surtout de poivre rouge, commence à jouir d'une aussi grande faveur en Europe même que dans tout l'archipel indien.

bordent les fleuves et qui y pourrissent. Je serais tentée de contredire cette opinion; car dans l'île de Ceram, que je visitai plus tard et qui est aussi riche en bois et en rivières que Bornéo, je trouvai partout une eau claire comme du cristal. M. Alexandre de Humboldt a remarqué aussi cette couleur foncée dans les rivières de l'Amérique, et il ajoute que ces fleuves ne sont habités ni par des crocodiles ni par des poissons. A Bornéo il n'en est pas de même. Il n'y manque ni de poissons, ni de caïmans, fort proches parents des crocodiles.



L...sée par A. Vuillemin. Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

Le soir, je me trouvai de nouveau assise au milieu d'une troupe de Dayaks, avec lesquels je causai aussi bien qu'il me fut possible, à l'aide du cuisinier et d'un interprète malais. Je leur demandai s'ils croyaient à un grand esprit, et s'ils avaient des idoles et des prêtres. Autant que je pus comprendre, ils ne croyaient à rien, et n'avaient ni idoles ni prêtres. Quant au premier point, il se peut qu'il n'en soit pas ainsi et que je les aie mal compris; mais quant au dernier, il est certain que je n'ai jamais vu chez eux ni prêtres ni idoles. Par contre ils ne manquent pas de rajahs; ce titre pompeux est donné à tout chef, quand même sa tribu ne se composerait que



Habitations flottantes chez les Dayaks riverains du fleuve Barito. — Dessin de Français d'après M. Schwaner.

de quelques douzaines de familles. Cela me rappela la Hongrie et la Pologne, où tout ce qui n'était pas serf s'appelait gentilhomme.

Au milieu de cette conversation, un garçon apporte un pigeon sauvage qu'il avait pris dans le bois. Aussitôt un homme se saisit du pigeon, tordit le cou de la pauvre bête, arracha quelques-unes des plus longues plumes des ailes, et la jeta dans le feu; à peine les autres plumes étaient-elles à moitié brûlées qu'il retira le pigeon du feu, lui enleva la tête et les bouts d'ailes, et les donna à un enfant placé à côté de lui, et qui semblait les attendre avec impatience. Il remit ensuite le pigeon au feu, mais seulement pour quelques instants, le reprit et le déchira en six morceaux, qu'il distribua entre autant d'enfants. Pour lui, il ne goûta même pas ce rôti. J'avais déjà eu occasion de remarquer plusieurs fois que les Dayaks aiment tendrement leurs enfants.

Le même soir éclata un terrible orage, accompagné d'une de ces pluies torrentielles, vraiment tropicales, que nous appelons averses. Au milieu de ce déchirement et du mugissement de la tempête, un coup de vent éteignit tous les feux. Nous nous élançâmes de nos siéges pour nous réfugier dans l'intérieur de la chaumière, nous attendant à chaque instant à ce qu'un second coup de vent emportât le toit de feuillage qui couvrait nos têtes. Mais comme tout ce qui est trop violent est rarement de longue durée, il en fut de même de cette tempête; au bout d'une demi-heure tout était fini.

Les bonnes gens avaient commencé à chanter de toute la force de leurs poumons et à jouer du gong; c'était, autant que je pus en juger, pour apaiser et éloigner la tempête. Ils continuèrent ce tapage jusqu'au jour. Leurs chants ressemblaient à des hurlements épouvantables. Je distinguai deux mélodies chantées toutes deux par une seule voix, après lesquelles toutes les autres reprenaient en chœur le refrain. Quatre jeunes gens exécutèrent aussi une danse. Ils se mouvaient à pas lents et mesurés autour du foyer, au-dessus duquel étaient suspendus les crânes. Chacun des danseurs avait un gros bâton à la main et en frappait fortement la terre à chaque pas. De temps à autre ils crachaient sur les crânes. Cette musique et ce chant, comme je l'appris dans la suite, n'avaient aucun rapport avec la tempête; c'était une fête qui précédait une expédition guerrière.

Chez toutes les tribus que j'avais vues dans ce voyage, le chef n'habitait pas une cabane isolée, mais demeurait au milieu des familles. Les jeunes gens dormaient et se tenaient sur les vérandas.

26 *janvier*. — Mon voyage chez les Dayaks sauvages s'effectuait ainsi sans le moindre danger et sans la moindre difficulté, quoique j'eusse quelquefois sujet de craindre quelque catastrophe. Aussi, dans mon insouciance, j'avais commencé à croire à une pleine sécurité; mais aujourd'hui je dus faire l'expérience du contraire.

J'étais assise tranquillement dans mon prahou, quand nous vîmes venir vers nous un petit canot où se trouvaient quatre Dayaks qui descendaient le fleuve à force de rames. Sans s'arrêter près de nous, ils nous crièrent seulement en passant de rebrousser chemin au plus vite, parce que la tribu la plus voisine, établie immédiatement au-dessus, partait à l'instant pour la guerre. Eux-mêmes, disaient-ils, ne lui avaient échappé que parce qu'ils n'avaient pas été vus.

Cette nouvelle me consterna au dernier point. Arriver si près de la montagne, au pied de laquelle nous allions toucher le soir même, et être forcés de retourner sur nos pas! Je délibérai avec le cuisinier, le seul homme à qui je pouvais dire quelques mots, et je cherchai à le décider à continuer notre voyage. Heureusement c'était un homme de cœur; son avis était que si les Dayaks avaient l'habitude, dans leurs expéditions, de massacrer tous ceux qui tombaient entre leurs mains, ils respecteraient peut-être pourtant le pavillon du rajah Brooke. Je lui donnai raison, je fis aussitôt hisser le pavillon, et, malgré les autres matelots, nous poursuivîmes notre course. Il n'y avait pas encore longtemps que nous naviguions, lorsque nous entendîmes tout à coup le chant de guerre, accompagné du gong et du tambour. La haute futaie qui couvrait les rivages nous cachait encore à leurs regards; mais à peine fûmes-nous un peu plus loin, qu'à un coude de la rivière il se présenta à nos yeux un spectacle de nature à intimider les hommes les plus braves. Sur une petite hauteur, tout près du rivage, on voyait au moins une centaine de sauvages portant de hauts boucliers étroits et tenant dans leurs mains des parangs. A notre vue, ils poussèrent des cris furieux et firent des gestes terribles.

Je tressaillis et je fus saisie d'épouvante; mais il n'y avait pas moyen de songer à la retraite. La fermeté seule pouvait nous sauver. En face de la colline, au milieu du fleuve, il y avait un banc de sable. Mon vaillant cuisinier s'élança sur ce banc, et il entama avec le rajah une négociation dont je ne compris malheureusement pas un seul mot, car elle se faisait en langue dayake. Je fus d'autant plus saisie en voyant soudain les sauvages bondir de la hauteur où ils étaient réunis, pour se jeter dans les canots, plonger dans la rivière, et s'approcher en ramant ou en nageant de mon prahou, qu'ils finirent par entourer de toutes parts et par escalader. Je croyais mon dernier moment arrivé. Mais bientôt j'entendis la voix de mon cuisinier qui, fendant la foule, me cria de loin qu'on nous souhaitait la bienvenue. En même temps on hissa sur la hauteur un petit pavillon blanc en signe de paix.

Celui qui a jamais vu de près la mort peut seul se faire une idée de l'angoisse que j'avais éprouvée et de la joie que je ressentais alors en me voyant sauvée.

Il me fallut étouffer toutes ces violentes émotions et montrer le plus grand sang-froid; c'était le seul moyen d'imposer aux sauvages. Le cuisinier avait raison : le pavillon du rajah Brooke fut le talisman qui nous préserva. Non-seulement les sauvages ne nous firent pas le moindre mal, mais ils nous témoignèrent au contraire beaucoup d'amitié et m'engagèrent à débarquer avec eux, ce que je m'empressai de faire pour leur montrer combien j'étais flattée et honorée de leur invitation. La

haute estime et la grande vénération dont les Dayaks avaient fait preuve pour le rajah Brooke me touchèrent infiniment. On voit par là combien les peuples sauvages sont reconnaissants quand on agit bien et franchement avec eux. Que n'avais-je en ce moment autour de moi les ennemis de cet homme généreux! Combien cette scène les aurait confondus!

Le rajah Brooke avait été appelé en Angleterre, peu de temps avant mon arrivée à Bornéo, pour se défendre contre les accusations de ses ennemis. On lui reprochait d'avoir, dans ses expéditions contre les pirates, sacrifié la vie de beaucoup d'hommes, et d'avoir brûlé des chaumières et des prahous. Comme si l'on pouvait faire une pareille guerre avec des paroles! Que de vies d'hommes les États européens ne sacrifient-ils pas! Que de villes et de villages ne brûlent-ils pas dans leurs guerres qui n'ont pas un si noble but, et qui ne sont guère autre chose que la piraterie sur une plus grande échelle!

J'appris dans la suite que le rajah Brooke s'était justifié d'une manière brillante.

Je reviens à mes Dayaks : en débarquant, je trouvai les femmes et les enfants campés sous des tentes derrière la colline. Les femmes m'accueillirent avec autant d'empressement que leurs maris; il me fallut aussitôt me mettre à côté d'elles. Sur le sol il y avait beaucoup de provisions étalées, surtout une grande quantité de petits gâteaux plats de toutes sortes de couleurs, blancs, jaunes, bruns et noirs. Ils avaient l'air si appétissants que j'y mordis avec un vrai plaisir. Mais que je me repentis de ma gourmandise! Les gâteaux blancs étaient faits de farine de riz, les jaunes de farine de maïs. La farine était grossièrement pilée et assaisonnée d'une grande quantité de graisse rance que l'on retire du fruit du kawan. La couleur des gâteaux bruns et noirs provenait du mélange plus ou moins considérable d'un sirop noir, extrait de la canne à sucre, ou du suc de différents palmiers. Pour ne pas offenser ces braves gens, qui voulaient à toute force me faire manger de tout, j'avalai avec dégoût quelques bouchées.

Parmi les hommes qui m'entouraient, plusieurs portaient pendu à leur côté le petit panier destiné à recevoir la tête enlevée à l'ennemi. Ce panier, tressé de la manière la plus élégante, était décoré de coquillages et comme festonné de cheveux d'homme. Ce dernier ornement n'est permis qu'autant que le Dayak, possesseur du panier, a déjà coupé lui-même une tête.

Après le repas, ils me pressèrent de visiter leur habitation, située plus au fond de la forêt. Je partis aussitôt avec eux et j'eus soin de n'emmener aucun de mes gens, sachant bien que, chez les sauvages, l'on obtient d'autant plus de considération et que l'on y est d'autant plus en sûreté qu'on leur témoigne plus de confiance.

Leurs huttes ne différaient pas de celles des autres tribus. Ils me prièrent de passer avec eux le reste de la journée et la nuit; mais je préférais aller le même jour jusqu'au pied de la montagne, et après un court repos je pris cordialement congé de mes nouveaux amis. Ils m'accompagnèrent tous, hommes et femmes, jusqu'à mon prahou, et me serrèrent les mains en m'engageant à revenir. Ils me donnèrent pour la route des fruits, des gâteaux, des œufs, et un bambou rempli de riz cuit.

Le soir j'arrivai à un village d'une cinquantaine de huttes, situé au pied des monts Sekamil et siége d'un rajah malais à qui j'avais été recommandée de la manière la plus pressante par une lettre du capitaine Brooke.

Une fois là, je renvoyai mon prahou; le voyage par eau, dont la longueur pouvait être, de Sacaran jusqu'à la montagne, d'environ cent cinquante milles, était terminé. Il s'agissait maintenant de franchir la montagne. Heureusement le rajah s'offrit lui-même pour m'accompagner; rien ne s'opposait donc plus à ce périlleux voyage. Le lendemain se passa en préparatifs. Le rajah choisit les hommes qu'il comptait emmener, fit disposer les armes et préparer les vivres. Je profitai de ce temps pour observer la vie et les mœurs des habitants.

J'avais libre accès auprès de l'épouse du chef, non-seulement parce que j'étais femme, mais aussi parce que, comme je l'ai déjà dit plus haut, les femmes sont bien moins séquestrées chez les Malais qu'elles ne le sont chez les Turcs. La femme du chef était encore très-jeune; mais elle était loin d'être une des plus belles de son sexe; son visage portait le cachet d'une indolence et d'une apathie extraordinaires. Son enfant même qui jouait autour d'elle ne parvenait pas à appeler le sourire sur ses lèvres. Les deux époux ne se distinguaient en rien de leurs sujets ni de leurs esclaves par le vêtement. Leur enfant allait tout nu comme les autres enfants. Ce qu'il y avait de mieux, c'était l'ameublement de la chambre à coucher, séparée de la cuisine et des autres pièces par de hautes cloisons de bambous, et qui servait en même temps de salle de réception. Il s'y trouvait de beaux coussins brodés, de petites boîtes en bois incrusté, des chambres bien propres et trois vases d'une valeur énigmatique.

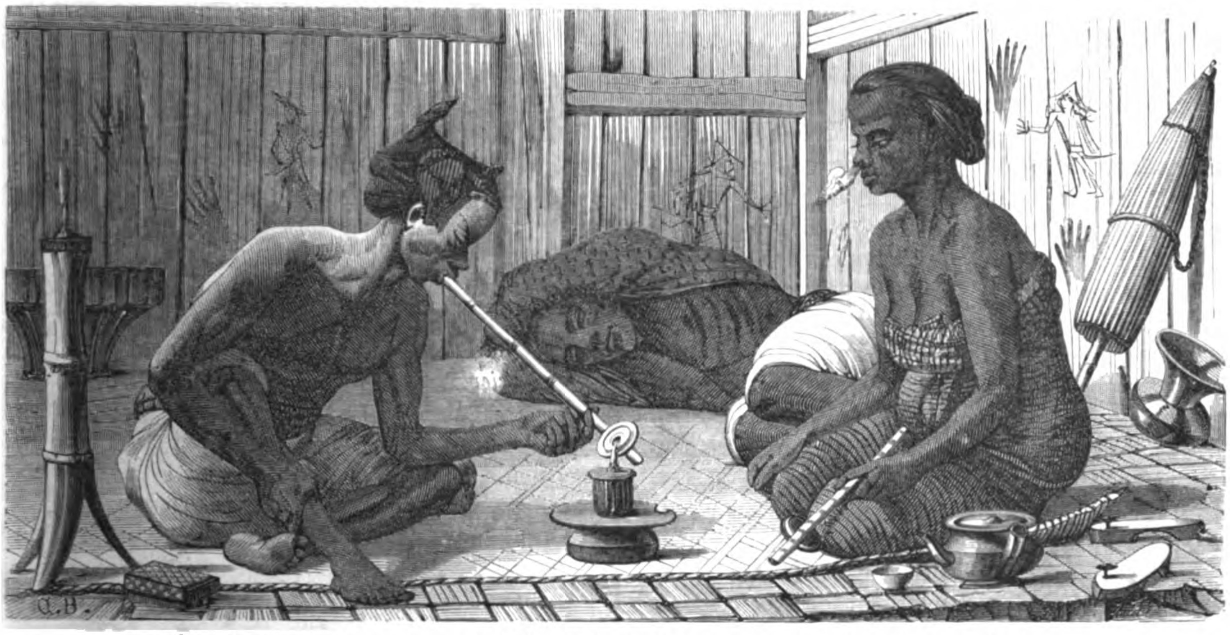
Les Malais ont des esclaves. Ils condamnent à la servitude les prisonniers de guerre et les débiteurs insolvables. Ces derniers sont tenus de servir comme esclaves jusqu'à ce que leurs parents ou leurs amis les rachètent, ce qui n'a lieu que rarement, car le peuple est en général très-pauvre. Mais les esclaves sont traités avec beaucoup de douceur; on les considère comme faisant partie de la famille, et jamais, si je n'en avais pas été prévenue, je ne me serais doutée qu'il y eût chez eux des esclaves.

Traduit de l'allemand par W. DE SUCKAU.

(La fin à la prochaine livraison.)



Paysage et pont de bambous chez les Dayaks occidentaux. — Dessin de A. de Bar d'après Keppel.



Malais, fumeurs d'opium. — Dessin de Boulanger d'après l'Atlas iconographique des colonies néerlandaises.

VOYAGES DANS L'ILE DE BORNÉO.

1847-1852[1].

VOYAGE LE LONG DES FLEUVES LUPAR ET KAPOUAS,

DANS LA PARTIE OCCIDENTALE DE BORNÉO,

PAR Mme IDA PFEIFFER[2].

1852

III

Traversée des montagnes centrales de l'île. — Un lac de l'intérieur. — Le fleuve Kapouas. — Dayaks indépendants. La ville de Sintang. — Le sultan, ses femmes et sa famille. — Pontianak. — L'opium.

28 *janvier*. — Le moment de commencer ma course à pied était arrivé.

Indépendamment du rajah, de moi et de mon domestique, notre caravane se composait encore de douze hommes d'escorte, tant Dayaks que Malais, dont la moitié était pourvue d'armes.

Je ne m'attendais pas seulement à de mauvais chemins, mais encore à l'ascension de quelque haute montagne. Cette dernière conjecture ne se réalisa pas. Notre route tournant toujours par des vallées étroites et peu élevées, n'atteignait guère que des niveaux de plus de cent cinquante mètres. En revanche les chemins étaient détestables. C'était une suite continue de ruisseaux, de marécages et d'eaux stagnantes où nous enfoncions souvent jusqu'au-dessus des genoux. Du haut des collines nous avions des vues admirables. Au fond on voyait s'amonceler de triples chaînes de montagnes entrecoupées par de grandes vallées et de beaux fleuves, mais ensevelies dans les profondes ténèbres de forêts impénétrables. Rarement nous rencontrions quelques petites clairières, habitées par des Dayaks et plantées de riz, de maïs, de canne à sucre et d'*uti* (espèce de pomme de terre douce). Quand nous approchions d'un endroit semblable, on faisait une halte, et détachant une partie de l'escorte, on l'envoyait en avant pour examiner les lieux et pour demander la permission de passer. Deux fois nous fûmes obligés de traverser les maisons des Dayaks, sur lesquelles nous grimpions d'un côté à l'aide d'une échelle pour en descendre de l'autre côté. C'est souvent exprès que les Dayaks n'éclaircissent pas les forêts autour de leurs habitations, pour en rendre l'accès plus difficile à

1. Suite et fin. — Voy. pages 129 et 145.
2. Suite et fin. — Voy. p. 151.

l'ennemi. Ils ne laissent ouverts que de petits sentiers étroits qu'on peut barricader sans peine. Ces sortes de maisons ont à peu près l'apparence d'un blockhaus.

Après une marche forcée de huit heures, nous nous arrêtâmes dans une habitation où, à notre première demande, on nous permit de passer la nuit.

30 *janvier*. A Beng-Kallang-Boenot je m'embarquai sur le fleuve *Batang-Lupar*, dans un tout petit bateau conduit par un seul batelier. Ce fleuve serpentait à travers des bois; il était étroit et souvent si resserré par les arbres qui couvraient ses bords, que nous avions de la peine à passer. Le soleil ne pénétrait nulle part à travers l'épais feuillage; autour de nous régnait un silence profond, rarement interrompu par un singe qui sautait d'une branche à l'autre, ou par un oiseau qui s'élevait dans les airs. L'Achéron lui-même ne pouvait guère être plus sombre et plus silencieux. La couleur de ce fleuve était presque noire comme de l'encre.

Au bout de quelques heures, nous joignîmes un petit canot portant deux hommes, une femme, un enfant, beaucoup de poulets et d'autres objets. Nous nous arrêtâmes, et, après un court entretien, je m'aperçus, à ma grande surprise, que tout l'équipage du canot passait dans notre bateau; pour le leur, ils le cachèrent dans d'épaisses broussailles. Je m'opposai en vain à cet envahissement. Mon coquin de domestique n'en semblait nullement choqué; aussi ne fit-il pas attention à mes remontrances. Grâce à ce surcroît de passagers, ma place se trouva naturellement très-restreinte; mais ce qui m'incommoda encore bien plus, ce fut le feu que les malheureux allumèrent pour cuire leur riz, et dont la chaleur et la fumée me donnaient en plein visage.

Le sombre Lupar se perdit, après un cours d'environ trente milles, dans le lac de *Boenot*, qui peut avoir près de quatre milles de diamètre. Ce lac offrait encore une autre particularité, que je n'avais jamais remarquée ailleurs : il était rempli de troncs d'arbres serrés les uns contre les autres, qui étaient, non pas disséminés çà et là sans racines, mais au contraire en apparence fixés au sol; seulement, morts, sans branches et sans cimes, ils ressemblaient à des palissades établies de main d'homme. Un large chenal, canal naturel, tout au plus d'un demi-mille de long, conduisait dans un autre lac nommé *Taoman*, qui avait le double de la grandeur du lac Boenot, et dont l'eau, fort différente, était parfaitement claire et limpide.

La ceinture des deux lacs me parut magnifique; c'étaient de larges vallées boisées, bordées à l'est de montagnes pittoresques avec de hautes cimes et des pics élevés. Plusieurs pouvaient avoir près de mille deux cents mètres.

Au sortir du lac Taoman, nous entrâmes dans le beau fleuve *Kapuas*, le plus considérable de Bornéo. Sa largeur peut être d'un demi-mille, mais elle est très-inégale, parce que, comme la plupart des fleuves de ce pays, il n'a pas de berges bien marquées. Ses eaux débordent souvent dans les forêts d'alentour. Près de ce superbe fleuve, il y avait bien moins d'habitations que près du Lupar (au delà du mont Sekamil). Si les aboiements des chiens et le gloussement des poules n'eussent indiqué de temps à autre la présence de quelques habitations, toute cette contrée m'aurait semblé déserte.

31 *janvier*. Ce jour-là, nous rencontrâmes de grands et de petits prahous remplis de Dayaks et de Malais. Dans l'après-midi, une très-grande barque passa près de nous et nous somma très-impérieusement d'approcher. Il fallut nous soumettre, car la désobéissance ne pouvait pas se concilier avec notre faiblesse; mais au lieu des pirates redoutés que nous craignions de rencontrer, c'était un rajah malais très-poli et en voyage. Après m'avoir demandé où j'allais, d'où je venais, et m'avoir adressé d'autres questions semblables, il me fit cadeau d'un grand châle, d'huile de coco fraîche et de quelques gâteaux.

1er *février*. Vers midi nous arrivâmes à *Sintang*, petite ville d'au moins mille cinq cents habitants et résidence d'un sultan. Là cessaient pour moi tous les dangers; car les tribus des Dayaks que j'avais encore à traverser jusqu'à *Pontianak* étaient sous la domination de princes malais à qui j'espérais me faire recommander par le sultan de Sintang. A cet effet, j'avais apporté pour ce dernier une lettre d'introduction du rajah de Beng-Kallang-Boenot.

J'avoue sans peine que j'aurais eu du plaisir à voyager plus longtemps parmi les Dayaks indépendants. Je les trouvais généralement honnêtes, bons et réservés, et à cet égard je les mets au-dessus de tous les peuples dont j'avais fait jusqu'alors la connaissance. Je pouvais laisser tout ouvert et m'éloigner pendant des heures entières; jamais il ne me manquait la moindre chose. Ils me demandaient bien parfois un objet qu'ils voyaient et qui leur plaisait, mais ils n'insistaient plus une fois que je leur déclarais que j'en avais besoin moi-même. Ils n'étaient jamais opportuns ni à charge. On m'objectera peut-être que couper des têtes et conserver des crânes, ce ne sont pas précisément des marques de bonté; mais il faut considérer que cette triste coutume est plutôt le résultat d'une profonde ignorance et d'une grande superstition. Je maintiens mon dire, et, pour en donner d'autres preuves, je n'ai qu'à citer leur vie domestique vraiment patriarcale, leur moralité, l'amour qu'ils portent à leurs enfants, et le respect que les enfants témoignent à leurs parents.

Les Dayaks libres jouissent de beaucoup plus d'aisance que ceux qui sont sous le joug des Malais. Ils cultivent du riz et du maïs, un peu de tabac, et quelquefois aussi la canne à sucre et l'ubi. Ils tirent beaucoup de graisse du fruit du kawan, récoltent dans les bois de la résine de damar qui leur sert à s'éclairer, et ont beaucoup de sagou, de rotang et de noix de coco. Avec quelques-uns de ces articles ils font un commerce d'échange contre du laiton, des perles de verre, du sel, du drap rouge et quelques autres objets auxquels ils attachent le plus grand prix, et qu'ils préfèrent de beaucoup à l'or. Ils sont riches aussi en volailles et en porcs, mais ils n'en mangent qu'aux fêtes et aux noces.

Il y a des voyageurs qui prétendent que les Dayaks libres sont de beaux hommes. Moi je dirai tout au plus

qu'ils sont un peu moins laids que les Malais. Généralement de grandeur moyenne, ils ont les jambes et les bras très-maigres, et peu ou presque pas de barbe, car ils s'épilent la figure. Ce qui les distingue en bien des Malais, c'est qu'ils ont l'os des joues un peu moins large et moins saillant, et l'os du nez un peu plus élevé. Il se peut qu'en vivant des années entières parmi ces peuples on finisse par trouver beau ce qui paraît laid au premier abord.

Les Dayaks peuvent prendre autant de femmes qu'il leur plaît; mais ils se contentent généralement d'une seule. Ils les traitent bien et ne les accablent pas d'ouvrage, se réservant la partie la plus difficile. Les divorces, les querelles sont très-rares, et les mœurs sont incomparablement plus pures et meilleures que celles des Malais. Les jeunes gens et les jeunes filles sont tenus assez séparés les uns des autres. Les jeunes filles couchent dans les chambres, les jeunes gens dans la véranda ou bien dans la cabane du chef. Les Dayaks ne se mélangent pas avec d'autres peuples; les filles qui épousent des Chinois ne sont plus considérées comme faisant partie de la tribu.

Les Dayaks n'ont pas d'écriture et, à ce qu'il paraît, ils n'ont pas même de religion. Mais sur ce dernier point les opinions sont partagées. Le voyageur Temmingk prétend qu'ils ont une religion qui se rapproche du fétichisme. Le dieu Djath, dit-il, gouverne le monde sublunaire, et le dieu Sangjang règne sur l'enfer; ils se représentent ces dieux sous forme humaine, mais invisibles, et ils les invoquent en jetant du riz par terre ou en faisant d'autres sacrifices. Dans leurs demeures, ajoute-t-il, on trouve des idoles en bois.

D'autres voyageurs leur attribuent une espèce de panthéisme; à les entendre, il y aurait des divinités au-dessus et au-dessous de la terre, et une quantité de bons et de mauvais esprits dont Budjang-Brani serait le plus méchant. Toutes les maladies seraient causées par de mauvais génies qu'ils cherchent à chasser en criant et en jouant du gong.

D'autres encore affirment que les Dayaks ont quelques idées confuses d'un seul Dieu et de l'immortalité.

Je ne puis ni confirmer ni contester ces diverses opinions; mais ce qui est certain, c'est que dans toutes les tribus que j'ai visitées je n'ai vu ni temples ni idoles, ni prêtres ni sacrifices. Lors des noces, des naissances et des décès, il se fait bien dans quelques tribus beaucoup de cérémonies, mais elles n'ont aucun caractère religieux. A ces occasions on tue et on mange le plus souvent des poulets ainsi que des porcs. Pour les traités de paix on tue des porcs, comme je l'ai déjà fait remarquer, mais on ne les mange pas. Quelques tribus brûlent leurs morts et gardent les cendres dans des arbres creux; d'autres les enterrent dans des endroits presque inaccessibles, et de préférence sur les cimes des montagnes; d'autres encore les attachent à des troncs d'arbres, les pieds en haut et la tête en bas.

Mais revenons à mon voyage.

La position de la petite ville de Sintang est ravissante; les cabanes sont situées près du beau fleuve Kapuas, ou bien cachées entre des cocotiers et des pisangs[1]. Au fond on voit beaucoup de terres cultivées, et à une grande distance on aperçoit de hautes montagnes, dont la plus élevée peut bien avoir de deux mille cinq cents à deux mille huit cents mètres.

Il ne me fut pas permis de mettre pied à terre, car il est d'usage de rester dans le bateau jusqu'à ce que le sultan vous ait assigné une demeure; je dépêchai donc vers lui mon domestique revêtu de sa plus belle toilette, en le chargeant de lui remettre la lettre de recommandation que m'avait donnée le rajah de Beng-Kallang-Boenot; mais mon domestique revint avec la lettre et accompagné d'un ministre du sultan, qui m'apporta la nouvelle que le sultan était absent et qu'il ne devait revenir que le soir ou le lendemain matin.

Le ministre me conduisit dans une des cabanes, où on m'assigna une partie de l'appartement; il avait apporté en même temps de beaux tapis, des nattes, des coussins et un klambou.

Il revint bien tard dans la soirée pour m'annoncer que le sultan était de retour, et qu'il m'attendrait le lendemain au divan. Par bonheur je possédais déjà assez la langue chinoise pour pouvoir comprendre ce que l'on me disait.

Le lendemain on vint me chercher dans une grande belle barque conduite par vingt rameurs. Mon domestique enveloppa la lettre dans deux mouchoirs de soie et me suivit à la maison en bois du sultan, située non loin de la rivière; j'y fus reçue au son de la musique et au bruit du canon[2]. Le chemin du rivage jusqu'au divan, distant de quelques centaines de pas, était couvert de nattes. Le sultan vint au-devant de moi à moitié route pour me faire les honneurs. On voyait l'embarras de l'excellent homme, qui ne savait comment se conduire vis-à-vis d'une Européenne. Avec une grâce vraiment comique, il me tendit le bout des doigts, ce qui ne laissait pas que d'être une grande hardiesse, suivant les idées mahométanes. Je posai le bout de mes doigts sur les siens, et, en nous balançant, presque en dansant, nous nous rendîmes au divan, séparé du vestibule seulement par une balustrade en bois haute de deux pieds. Il s'y trouvait une table massive à moitié couverte d'une toile de couleur, une chaise, et, à défaut d'une seconde, une caisse. Le sultan et moi nous prîmes place à table, les ministres et les grands du royaume s'assirent par terre le long des murs. En dehors se pressait le peuple qui, comme on se le figure, était extrêmement curieux de voir une Européenne.

Ma lettre de recommandation fut apportée sur une tasse d'argent; le porteur glissa sur ses genoux et les yeux baissés jusqu'auprès du sultan, lui prit la main, la baisa avec grande dévotion, et lui présenta la tasse. Le sultan ordonna au premier ministre de prendre la lettre, de l'ouvrir et de la lire.

Une lettre adressée au sultan ou autre grand person-

1. *Pisang* est le nom malais du bananier.
2. Les Malais connaissent les canons, les armes et beaucoup d'autres objets d'Europe; une tribu les apporte aux autres.

nage doit, selon l'usage mahométan, se composer de toute une feuille ; il n'est permis d'écrire que sur la première page ; si elle ne suffit pas, il faut prendre une deuxième, une troisième feuille.

Quand on eut fini de donner lecture de la lettre, on servit des rafraîchissements. A cet effet, on avait apporté pour le sultan une assiette, et pour moi tout un couvert. Les rafraîchissements se composaient de thé sans sucre et sans lait, de friandises et de fruits servis sur plus de vingt petits plats de verre bien taillé. Toute l'assemblée prit part à ce repas.

Après le repas, le sultan me conduisit dans la chambre des femmes. Ici, on avait eu également la politesse de me préparer une place plus élevée. Le sultan me présenta sa femme et ses filles, créatures du vrai type malais. Vêtues de simples sarongs, montant jusqu'à la moitié de la poitrine, elles différaient autant de tenue que de traits d'une élégante de même race, pourtant, mais native d'une des îles orientales de la Sonde, et que je rencontrai quelques jours plus tard à Pontianak.

Le sultan de Sintang, véritable despote, a défendu à ses sujets de prendre plus d'une femme, et n'a réservé le droit de polygamie que pour lui seul.

Je fus très-étonnée de sa réception solennelle, d'autant plus que d'abord elle avait lieu en partie à l'européenne, et qu'ensuite je savais que le sultan de Sintang n'avait pas encore vu d'Européen. Mon domestique m'expliqua cette énigme : la veille, lorsqu'il avait porté la lettre au sultan, celui-ci n'était pas absent comme on me l'avait dit ; mais ne sachant pas comment il fallait recevoir une Européenne, il avait voulu d'abord consulter à ce sujet mon domestique. Celui-ci lui dépeignit les cérémonies qui ont lieu à Sarawak, quand le rajah Brooke revient d'un voyage, et c'était grâce à cette description que j'avais été reçue comme une souveraine. La chaise, la table furent confectionnées en toute hâte, et la vaisselle n'était autre que la mienne, apportée par mon domestique.


Insulaire de l'île Rotti. — Dessin de Boulanger d'après l'Atlas iconographique des colonies néerlandaises.

En prenant congé de moi, le sultan me promit de mettre à ma disposition un *sampan* (bateau court et large) pour me conduire jusqu'à *Pontianak*. Je le priai de me l'envoyer le lendemain au lever du soleil.

3 *février*. — Immédiatement après le lever du soleil, on m'annonça la visite du sultan : car, selon ses idées, il n'était pas convenable qu'il me rendît ma visite le même jour ; mais comme je devais partir de si grand matin, il était forcé lui-même de choisir une heure matinale.

Il arriva accompagné de son père, que je n'avais pas encore vu, et de quelques-uns de ses parents du côté maternel. Les femmes de princes ne rendent pas les visites.

Le père du sultan portait un petit bonnet et un corsage en brocart d'or ; c'étaient, en fait de vêtements, les premiers objets précieux dont je voyais paré un prince de Bornéo. Indépendamment des beautés ordinaires propres à sa race, cet homme était encore doté d'un goître remarquable, le second que j'avais occasion de voir dans cette île : le premier, d'une grosseur moins saillante, ornait le cou de la femme du rajah de Beng-Kallang-Boenot.

Cette société distinguée ne montrait pas la moitié de la réserve dont les chasseurs de têtes, les Dayaks, avaient fait preuve. Ils ouvrirent et fouillèrent tout ; ils se jetèrent comme des bêtes fauves sur mon petit sac de voyage, resté malheureusement ouvert. Je n'avais pas assez d'yeux pour garder toutes mes richesses, particulièrement les insectes et les reptiles, et pour les préserver de tout dommage. Le père du sultan finit par s'emparer du sac et de son contenu ; et indiquant du doigt le peigne, la brosse à dents et le savon, il me demanda à quoi cela servait, et, à la suite de mon explication, l'utilité de ces objets lui parut si évidente qu'il me déclara sans autres façons qu'il les gardait pour lui. Mais, avant qu'il s'en allât, je les lui repris avec aussi peu de cérémonie, et je lui donnai en échange quelques petites images et autres bagatelles.



Lac dans l'intérieur de Bornéo. — Dessin de Français d'après Schwaner.

Le voyage de Sintang à Pontianak se fit très-promptement en trois jours et demi, et sans autre aventure.

Dans ce chef-lieu d'une résidence administrative européenne, je pus constater un mal plus désastreux par ses résultats qu'aucune des coutumes cruelles ou abjectes que j'avais observées parmi les sauvages Dayaks ; et c'est un mal qu'on ne cherche pas à déraciner; bien loin de là, le gouvernement use de toute son influence pour le propager : je veux parler de l'usage de l'opium.

Un soir, je visitai dans le campong chinois les six petites salles publiques où l'on fume de l'opium. Les fumeurs étaient assis ou couchés sur des nattes, et avaient à leurs côtés de petites lampes pour allumer la pipe dans laquelle ils fument. C'est une chose curieuse que l'habileté avec laquelle le fumeur, déjà à moitié privé de ses sens, sait enlever de la feuille à laquelle l'opium est attaché le brin le plus imperceptible.

On conçoit sans peine que dans ces lieux d'empoisonnement public on a devant soi le spectacle le plus hideux! Ici, un malheureux se lève tout étourdi et en balbutiant, et cherche à se traîner chez lui, mais trahi par ses forces il tombe devant le seuil de sa porte; là, un autre est étendu sans vie sur une natte, il n'est plus même en état de penser à sa maison; ailleurs on voit un infortuné aux joues pâles et creuses, les yeux fixes, le corps tremblant, trop pauvre pour fumer jusqu'à perdre connaissance! Chez quelques fumeurs, l'opium produit une gaieté extraordinaire : ils parlent et rient jusqu'à ce que, épuisés, ils retombent sur leur couche où ils jouissent, à les entendre, de rêves célestes. Ce qu'il y a de plus triste dans tout cela, c'est que celui qui a goûté une fois de ce poison ne peut plus s'en passer. Il a le corps brisé, énervé, il ne peut ni travailler ni penser, il est incapable de tout effort, tant qu'il n'a pas puisé dans l'opium un nouveau stimulant, une nouvelle vie.

A ma grande surprise, je rencontrai, dans ces maisons consacrées à l'opium, jusqu'à des femmes qui fumaient aussi passionnément que les hommes.

On me dit que le picoul d'opium coûtait à Singapore douze cents écus d'Espagne; mais le gouvernement afferme le droit de vente à un prix si élevé qu'il en retire un bénéfice de six à huit cents pour cent.

La majeure partie des revenus du gouvernement hollandais, à Bornéo, provient jusqu'à ce jour du fermage de ce poison!...

Traduit par W. DE SUCKAU.

EXCURSION AUX GROTTES DE SAMOUN OU DES CROCODILES

(HAUTE ÉGYPTE)

PAR M. A. GEORGES.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Au soleil couchant je quittai Siout, capitale de la haute Égypte, je descendis le cours du Nil, et, malgré deux ou trois ensablements et une nuit assez fatigante pour les matelots, j'arrivai d'assez bon matin au mouillage de Meguel-Qual. C'est de là qu'on part pour visiter les fameuses grottes de Samoun ou des Crocodiles.

Un homme vint s'asseoir sur la rive, en face de notre barque. Cet homme était le guide ordinaire. Comme il est le seul, il attend les propositions plutôt qu'il ne les fait. Je traitai avec lui pour 120 piastres courantes (environ 20 fr.). Moyennant ce prix, il se chargea de fournir « tout, » excepté la bougie. Il est vrai que ce « tout » devait se composer exclusivement de deux ânes qu'on nous amena bientôt. Peu richement harnachés, ils ont une bride de filaments de palmier, point d'étriers, et sur le dos, une selle large et informe, au milieu de laquelle se creuse une profonde vallée : bon gré mal gré, il faut bien que le voyageur s'assoie sur ce vide, en se résignant à écarter les jambes de telle sorte qu'il ne tarde pas à souffrir beaucoup et à entendre craquer de toutes parts son vêtement le plus indispensable. J'enfourchai donc ma monture, en ayant soin, comme toujours, de choisir la plus petite pour atténuer les conséquences des chutes, peu graves du reste, qui entraînent ces selles vacillantes, et être à même de remonter plus facilement. Après tout, dans les villages d'Égypte, on ne saurait exiger moins mal.

Mon drogman, hérissé de pistolets comme si nous allions dans une caverne de brigands, prit le second âne, et nous partîmes, accompagnés du guide, de deux matelots, du raïs (chef de barque) portant une lanterne et des bougies, d'un jeune homme du village et de deux âniers, car chaque âne a pour satellite un ânier qui tourne incessamment autour de lui, l'excitant du bâton et d'interjections gutturales, ce dont cependant n'ont guère besoin ces ânes d'Orient presque toujours fougueux quand ils ne sont pas épuisés de travail et d'années.

Nous défilons sans trop nous presser, car nous avons la journée devant nous, au milieu de fertiles plaines couvertes de palmiers et de champs pleins de verdure, dans la direction de l'ouest et de la chaîne Arabique sous le plateau de laquelle sont les grottes. Chemin faisant, nous parvenons à délier la langue du guide, homme de 30 à 35 ans, à la figure intelligente et fine.

S'il est, nous dit-il, le seul guide, c'est que les gens des environs éprouvent à l'endroit des grottes une sorte de terreur superstitieuse. Il a remplacé, il y a quelques années, un vieux guide, mort depuis, et qui avait été son maître comme lui-même l'est maintenant du jeune

homme qui nous accompagne. La conduite des voyageurs dans les grottes exige une sorte d'initiation qui n'a guère qu'un adepte à la fois. La tête et la vue du vieux guide se troublaient souvent pendant ses dernières années, ce qui, sans le secours du jeune, aurait pu causer des erreurs funestes aux visiteurs.

Tout en conversant nous arrivons au pied des montagnes où la plaine et la végétation viennent mourir, la plaine presque brusquement, la végétation en dégradations insensibles de teintes et de puissance. Sur la limite, est un petit cimetière aride, brûlé comme les rochers voisins, et d'où s'élèvent quelques coupoles blanchies. Nous gravissons à âne un sentier tortueux, escarpé, rempli de pierres roulantes; mais la pente trop rapide nous oblige à descendre de nos montures. Nous avançons, peu à peu, en suivant péniblement le sentier qui serpente à cette hauteur déjà grande, entre les parois perpendiculaires de la chaîne Arabique et des mamelons étagés qui viennent y aboutir, couverts de pierres d'un gris violet. Les rochers de droite sont des blocs dentelés, souvent détachés au sommet par une crevasse énorme et adhérents seulement par la base. C'est étrange de forme. Un aigle, perché au sommet d'un de ces pics élevés, nous regarde immobile.

Nous nous arrêtons un instant pour nous reposer et pour contempler l'immense horizon qui s'étend à notre gauche. Au bas des mamelons, de nombreux moutons qui paraissent tout petits, s'éparpillent à la recherche de touffes d'herbe, de plus en plus rares, et la plaine se prolonge de là jusqu'au Nil, avec ses palmiers et ses villages.

La brume légère, qui emplissait la vallée, s'évaporait rapidement, et nous laissait voir les ondulations capricieuses du fleuve qui, décrivant un long circuit, quitte Monfalout pour revenir vers le nord, non loin du point où nous sommes, et côtoyer les montagnes d'Abou-féda, droites et imposantes. En ce pays d'éternel été, dès que le soleil a dissipé les vapeurs du matin, l'atmosphère devient d'une transparence qui laisse voir les objets à une distance extraordinaire, en sorte que les derniers plans se dessinent en perspective avec une netteté surprenante. Siout et Monfalout, avec leurs blancs minarets, surgissent comme des taches éclatantes; bien loin, à l'ouest, on voit les cimes bleu pâle des montagnes qui séparent la vallée fertile du désert Ippique; à l'est près de nous, les rochers nus et brûlés de la chaîne Arabique réfléchissent vivement la chaleur et la lumière. Nul pays, sans doute, n'offre au même degré que l'Égypte ce contraste frappant et magnifique, entre un grand fleuve, une riche végétation et le désert. Le Nil se perd à l'horizon dans une nappe de verdure : on dirait presque les forêts de palmiers de Memphis ou les riches sillons du Delta.

Nous arrivons au sommet de la chaîne, doucement accidenté de petits mamelons tantôt arrondis, tantôt éraillés, au milieu desquels serpente la voie sur un plan presque uni. De tous côtés, la surface scintille de mica en couches presque ininterrompues, ou en fragments disséminés; à cette vue, je m'empresse de remonter sur mon âne, car il n'y a guère que le pied d'un animal ou celui d'un Arabe qui puisse résister à ces pierres tranchantes, aiguës et roulantes; les souliers seraient bien vite mis en pièces; mais, ânes, âniers et matelots s'avancent à pied sans hésiter. Un plan incliné en opposition au Nil conduit au plateau. Ce plan est couvert de pierres nombreuses d'une teinte gris-rouge assez foncées, polies, arrondies : cela ressemble à un champ de bataille couvert d'énormes boulets de granit, comme ceux que l'on trouve en si grand nombre dans les rues de Rhodes. C'est une chose étrange que ce champ parsemé de pierres uniformes et en si grande quantité. Ce lieu s'appelle Daklé.

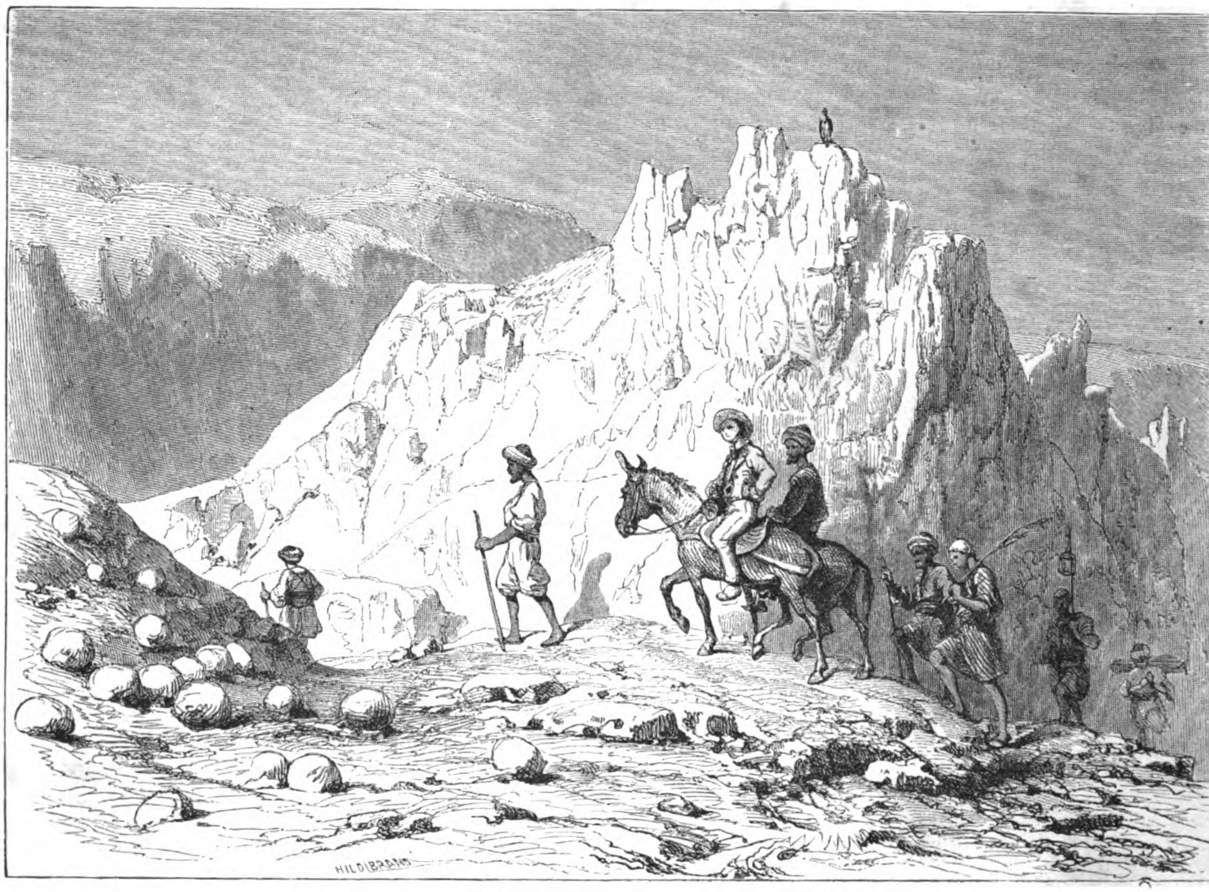
Je fais questionner le guide. Autrefois un homme appelé Daklé cultivait là des pastèques. Un jour, fatigué de son travail, il proféra des blasphèmes horribles, car c'était un homme violent. Dieu, indigné de l'insulte, changea aussitôt les pastèques en pierres, le champ en désert, et l'homme en un bloc de rocher dont il avait la dureté au cœur. Ce fut un coup de théâtre dont les traces sont encore remarquables, car ces pierres ont la forme allongée et arrondie des monstrueuses pastèques de Syrie. Assurément cet homme méritait son sort, et il était bien ingrat, car ses fruits étaient admirables, pour peu que l'on en juge par plusieurs de ces pierres, si grosses que nous pouvions nous asseoir dessus sans que nos jambes touchassent terre; — à moins pourtant qu'Allah, par une sorte d'ironie, n'eût grossi d'abord les pastèques, pour causer ensuite plus de regrets à l'impie jardinier.

Je ne pus m'empêcher de faire remarquer au guide la criante invraisemblance de sa légende. Il y avait donc autrefois une petite oasis sur ces hauteurs arides, ou bien tout le pays d'alentour avait été frappé de la même malédiction. Il était pour le moins aussi difficile d'admettre que le malheureux Daklé eût à faire tous les jours, pour aller puiser au Nil l'eau destinée aux pastèques, le long et pénible trajet que nous venions de parcourir, ou, s'il y avait été forcé, un peu de mauvaise humeur eût été bien pardonnable. Je parlai aussi de la grosseur étonnante de quelques-unes de ces pastèques pétrifiées. Les guides ne me répondirent que par un silence que je fus libre d'interpréter dans le sens du dédain pour mon incrédulité d'infidèle, ou dans celui de l'impossibilité d'expliquer la chose. Je n'insistai pas, connaissant bien l'esprit susceptible des Arabes, et craignant que mon guide n'ouvrit plus désormais la bouche.

Sur le plateau où nous avançons lentement, des mamelons de toutes dimensions s'éparpillent à l'infini comme d'immenses vagues jaunâtres devenues immobiles. C'est le désert dans toute sa terrible nudité, désolé, silencieux. O prodige! je vois deux touffes d'ajoncs. Elles doivent bien souffrir, les malheureuses; mais, après tout, elles doivent être peu exigeantes. Puis, voilà un chacal, fauve comme les rochers, qui trotte à quelque distance en nous regardant. Il ne paraît guère moins étonné de notre présence, que nous de la sienne. Décidément, même dans les lieux les moins propices, la vie ne perd jamais complétement ses droits. Lui aussi doit se contenter de peu. Mon drogman qui n'a guère de scrupules de dé-

truire la vie là où elle est si rare, saisit son fusil; mais à la vue de l'arme, et surtout du porteur qui se met à lui courir sus, l'animal détale et disparaît.

Nous allons longtemps ainsi. A perte de vue s'étend l'horizon, d'une aridité absolue : cela brûle les yeux et donne soif. Pas un brin d'herbe, pas un vol d'oiseau, pas un bruissement d'insecte, pas un souffle de vent. Je retrouve autour de moi toute la solennité et le silence de la vallée de Biban-el-Molouck qui conduit de Thèbes aux tombeaux des pharaons. C'est bien aussi le lieu qui convient à une nécropole. Cette solitude complète, ce silence effrayant, cette aridité implacable vous font rêver d'un globe où la vie, soit végétale, soit animale, n'aurait pas encore paru ou d'où elle se serait retirée depuis des siècles. Certes, s'il y a au monde un lieu propre à la vie contemplative, c'est celui-là, et il devait merveilleusement favoriser les longues méditations des vieux anachorètes. Là commence, en effet, la Thébaïde des anciens, et rien ne manque à l'idée que l'on se fait de cette grande solitude. La Thébaïde ou haute Égypte, comprenant les déserts au delà des chaînes Lybiques et Arabiques, faisait suite à l'Heptanomide ou moyenne Égypte, qui finissait aux environs de Cuses, c'est-à-dire à peu près au point où le désert de l'est s'étend jusqu'à la mer Rouge, à la hauteur de l'extrémité de la presqu'île du Sinaï. Les déserts du sud-est et du sud-ouest d'abord, puis celui de



Le champ de Daklé. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Georges.

Scété au nord-ouest, servirent de retraite à ceux qui, convertis par les prédications des évangélistes Luc et Marc, imitèrent l'exemple de saint Antoine.

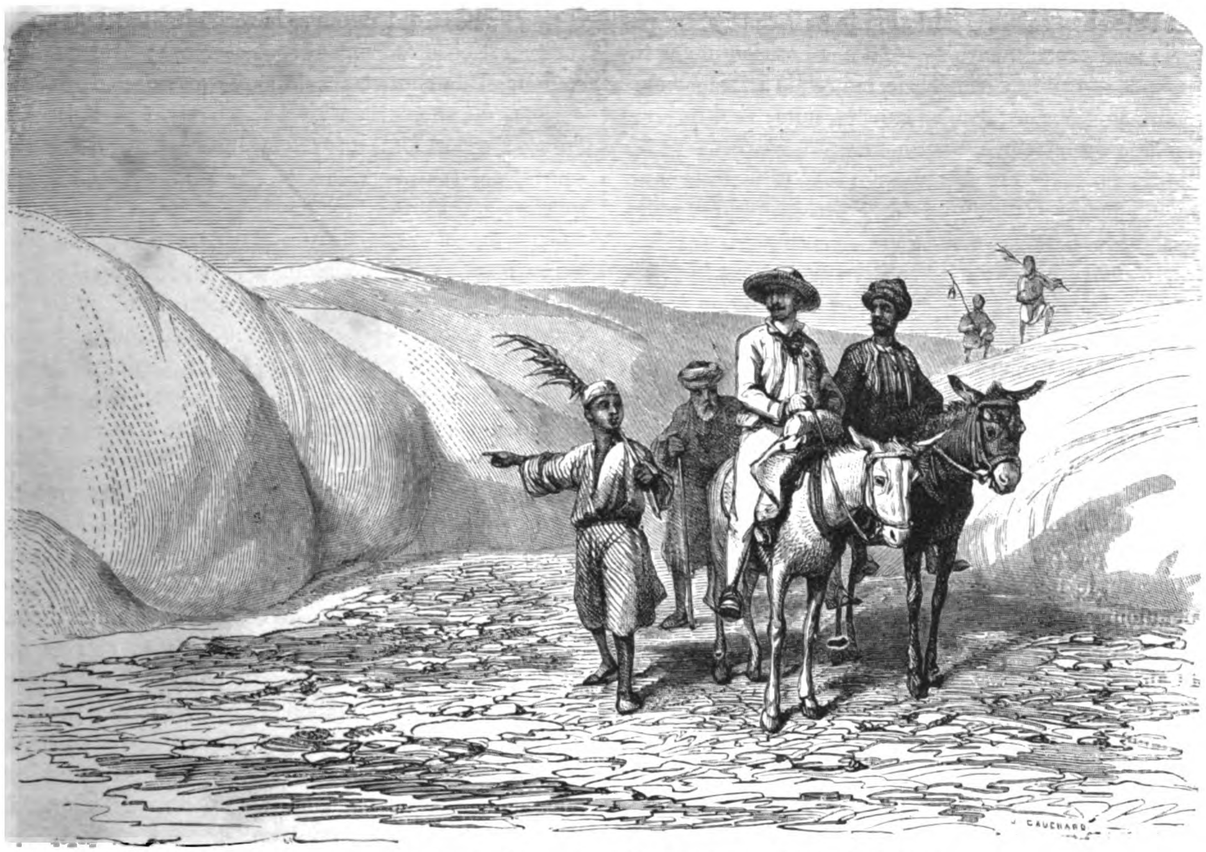
Tout en songeant, je cherche de l'œil aux alentours une ouverture quelconque, un rocher plus ou moins largement troué, et pouvant servir d'entrée aux souterrains. Bientôt le guide s'arrête et me montre devant nous une crevasse irrégulière, à fleur de terre, d'un mètre environ de diamètre et profonde de trois : voilà l'entrée des grottes.

Avant de descendre, je gravis une éminence voisine pour jeter un coup d'œil sur l'étrange pays qui nous environne. Partout, à la surface, du granit, et des efflorescences de mica étincelant, pareil à de l'alun; vers l'est, une interminable succession de monticules arrondis et médiocrement élevés. Un large lit de sable jaune ondule en méandres infinis, disparaissant et reparaissant jusqu'aux limites de l'horizon. On dirait le lit desséché de courants d'eaux pluviales, ou un torrent aux eaux limoneuses. Ce qui ajouterait à l'illusion, sans le bleu désespérant du ciel, c'est que ces mamelons sablonneux ont l'air de ruisseler d'une pluie d'orage. Hélas! celui qui se figurerait que ces déserts, calcinés par les ardeurs du soleil, ont au moins leur jour de pluies abondantes, serait la dupe des apparences; ce lit trompeur n'est pas le sillon des eaux taries : c'est au contraire la trace des vents brûlants qui entassent le sable dans la vallée autour des mamelons. On rencontre souvent de

petits trous obstrués par les pierres; sont-ce des trous de chacals, ou des effondrements de ce terrain miné?

Nous revenons vers le soupirail qui sert d'entrée. Mon drogman m'avait prêté pour la circonstance un pantalon de coutil et une veste de laine blanche; mais, d'après le conseil du guide, je ne conserve que le pantalon et je me couvre la tête d'un mouchoir. Le guide n'a qu'une sorte de blouse serrée à la taille et qui lui laisse les bras et les jambes nus. Nous allumons les bougies et la lanterne. Grâce à certaines aspérités naturelles, nous descendons assez facilement : le guide d'abord, puis mon drogman, et je viens après, suivi du guide en herbe, du reïs et de deux matelots. Nous commençons par ramper sur un fond de sable fin et doux. Le mouvement des pieds et des mains et le frottement du corps soulèvent ce sable en poussière impalpable que l'étroitesse de la voie empêche de se dissiper. La respiration est pénible : on se sent comme écrasé.

Nous n'avons pas fait dix mètres en rampant dans cette position gênante, que déjà nous ne voyons plus rien de la lumière qui tombe du soupirail. Tout à coup mon drogman est pris d'un accès d'insurmontable terreur; il me déclare qu'il n'ira pas plus loin et me conjure de retourner avec lui. C'était pourtant un garçon déterminé, jeune, robuste, et qui se piquait de n'avoir jamais eu peur. Français d'origine, et le dernier-né d'une famille réfugiée en Syrie, orphelin très-jeune et abandonné de ses aînés, il avait mené de bonne heure la vie d'aven-



Vue du désert de la Thébaïde. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Georges.

tures. Il avait presque oublié son nom de famille et ne se rappelait bien que de son prénom : Adolphe.

Très-contrarié de cette résolution inattendue, j'essayai de l'en faire changer, et, au nom de l'amitié qu'il paraissait me témoigner, je lui demandai s'il voudrait me laisser seul.

« C'est plus fort que moi, me dit-il; demandez-moi tout autre chose; j'irai avec vous partout, excepté là.

— Comment, lui dis-je, un homme qui se vante d'avoir chassé le lion et l'éléphant en Abyssinie, avec un gentilhomme breton, craindrait de rester quelque temps sous terre avec des momies! »

Je voulais toucher la corde la plus sensible chez lui, celle de l'amour-propre, mais il reprit :

« Je n'ai pas peur sous le soleil, mais je crains là-dessous et j'étouffe. On va longtemps comme cela sous terre; il y a bien des charniers, et bien des vivants s'y sont perdus. Le guide nous perdra, mais ils sauront bien se retrouver, lui et les autres; et puis, je n'aime pas que les deux âniers soient restés là-haut : c'est pour nous empêcher, à coups de pierres, de remonter si nous nous retrouvions aussi. Et, s'il faut tout dire, il y a des mauvais esprits là-dessous : c'est le guide qui me l'a dit. »

Ce dernier argument me révéla la cause la plus vraie de sa terreur : élevé parmi les Arabes syriens, il en avait l'esprit superstitieux et naïf.

« Soit! lui dis-je; retournez, j'irai seul. »

Il me serra la main comme s'il ne devait plus me revoir.

« C'est moi, dit-il, qui assommerai tous ceux qui remonteraient avant vous; et si vous ne revenez pas, les deux de là-haut ne reviendront pas non plus vers le Nil. »

Après de vains efforts pour me faire prendre un de ses pistolets, il glissa le long de mon dos et de ceux des matelots qui suivaient, et remonta.

En réalité, cette poussière, cette position fatigante qui fait monter le sang à la tête, cette contrainte qui irrite les nerfs, ces longs, tortueux et étroits couloirs qui semblent vous étreindre comme pour vous étouffer, et dont la pâle lueur de bougie fait ressortir la profonde obscurité, tout cela cause un véritable malaise physique et moral, et on se sent pris d'un désir immodéré de revenir à l'air et au soleil. J'hésitai si je ne retournerais pas aussi; mais, retenu par l'espoir d'une position moins incommode et par la curiosité, je me remis à ramper avec ardeur. Je n'éprouvai plus, dans la suite, rien qui ressemblât à ce premier mouvement.

Après un long temps, nous quittons le fond de sable pour un fond accidenté, barré de grosses pierres transversales; les parois se resserrent, s'élargissent, s'exhaussent, s'abaissent, ondulent, prennent souvent la forme de stalactites horizontales et droites comme des piques menaçant la poitrine et la tête. Souvent on peut se redresser à moitié, mais souvent aussi des pierres pendent de la voûte, aiguës, coniques, et vous forcent rudement à vous replier. Parfois on rencontre un espace plus large, plus élevé, où l'on peut se redresser tout à fait et marcher; cela réjouit comme une oasis dans le désert. On arrive enfin à une enceinte assez large et assez étendue; de grosses pierres adossées pêle-mêle l'une contre l'autre en forment le fond; on avance comme on peut, circulant tout autour ou grimpant dessus.

Le souvenir d'un homme mort dont parle M. Maxime du Camp me revint à l'esprit :

« Lorsqu'on relève les yeux, dit-il[1], on aperçoit un spectacle horrible.

« Un cadavre encore couvert de sa peau est assis sur une roche arrondie; il est hideux. Il étend ses bras comme un homme qui bâille en se réveillant; sa tête, rejetée en arrière et convulsionnée par l'agonie, a courbé son cou maigre et desséché. Son corps pincé, ses yeux démesurément agrandis, son menton crispé par un effort surhumain, sa bouche tordue et entr'ouverte comme pour un cri suprême, ses cheveux droits sur le crâne, tous ses traits convulsionnés par une épouvantable souffrance lui donnent un aspect effroyable. Cela fait peur; involontairement on pense à soi. Ses mains ratatinées enfoncent leurs ongles dans la chair; le thorax est fendu, on voit les poumons et la trachée-artère; lorsqu'on frappe sur le ventre, il résonne sourdement comme un tambour crevé. Cet homme était plein de vie lorsqu'il a été pris par la mort; sans doute il s'est perdu dans ces couloirs obscurs, sa lanterne épuisée a fini par s'éteindre, il a en vain recherché sa route en poussant de grands cris que personne n'entendait; la faim, la soif, la fatigue, la peur l'ont rendu presque fou; il s'est assis sur cette pierre et il a hurlé de désespoir jusqu'à ce que la mort fût venue le délivrer; l'humidité chaude, les exhalaisons bitumineuses l'ont si bien pénétré, que maintenant sa peau est noire, tannée, impérissable comme celle d'une momie. Il y a huit ans que ce malheureux est là. »

1. *Le Nil* (Égypte et Nubie).

Depuis quelques années ce cadavre a disparu. Les voyageurs ont jugé le lieu suffisamment funèbre sans cette affreuse superfétation de momie moderne; ils l'ont anéantie et ont eu raison.

Au sortir de cette enceinte on se dirige à gauche. La voûte et les parois sont noirâtres et comme recouvertes, sous l'influence des vapeurs bitumineuses, d'un enduit épais et pâteux qui recouvre la roche brillante de quartz; cet enduit cède facilement sous le doigt; il rappelle de couleur et de consistance le sucre grossier de la haute Égypte, dit sucre rouge. La voie devient plus facile, on avance debout, mais une effroyable quantité de chauves-souris, attirées par la lumière, se détachent de la voûte qu'elles tapissent et font un étrange bruit d'ailes; elles frôlent les cheveux, le visage, les mains; une odeur aigre, insupportable, augmente le dégoût qu'elles inspirent. Lorsque le passage se ressert de façon qu'on l'occupe tout entier, ces bêtes immondes se heurtent contre vous et vous assaillent en masse à faire reculer de dégoût.

On arrive sur des couches de bandelettes déchirées; le bruit des pas est étouffé : ce sol funèbre cède et rebondit sous les pieds comme la tourbe, et l'impression qu'on en ressent est celle d'une grande épaisseur. A chaque mouvement, nous soulevons des débris qui jonchent la voie, une poussière noirâtre, âcre, nauséabonde, amère comme un composé de suie et d'aloès. Ce qui frappe d'abord, c'est une énorme quantité de crocodiles de toutes dimensions; l'échelle de la taille de l'espèce y est au complet: les uns noirs, gigantesques, ventrus, les autres petits comme des lézards. Le guide me montre sous la première couche une grande quantité de paquets ficelés de cordelettes de filaments de palmier, et formés de petites momies entourées de bandelettes : ce sont des crocodiles grands comme la main ou l'avant-bras. A côté, j'en soulève d'autres à grand'peine; dans le ventre énorme de l'un d'eux, j'entends rouler quelque chose, sans doute plusieurs de ces scarabées chargés d'hiéroglyphes que l'on ensevelissait avec les momies; — mais j'essaye en vain avec le poignard du guide d'éventrer cette peau épaisse et plus dure que la corne.

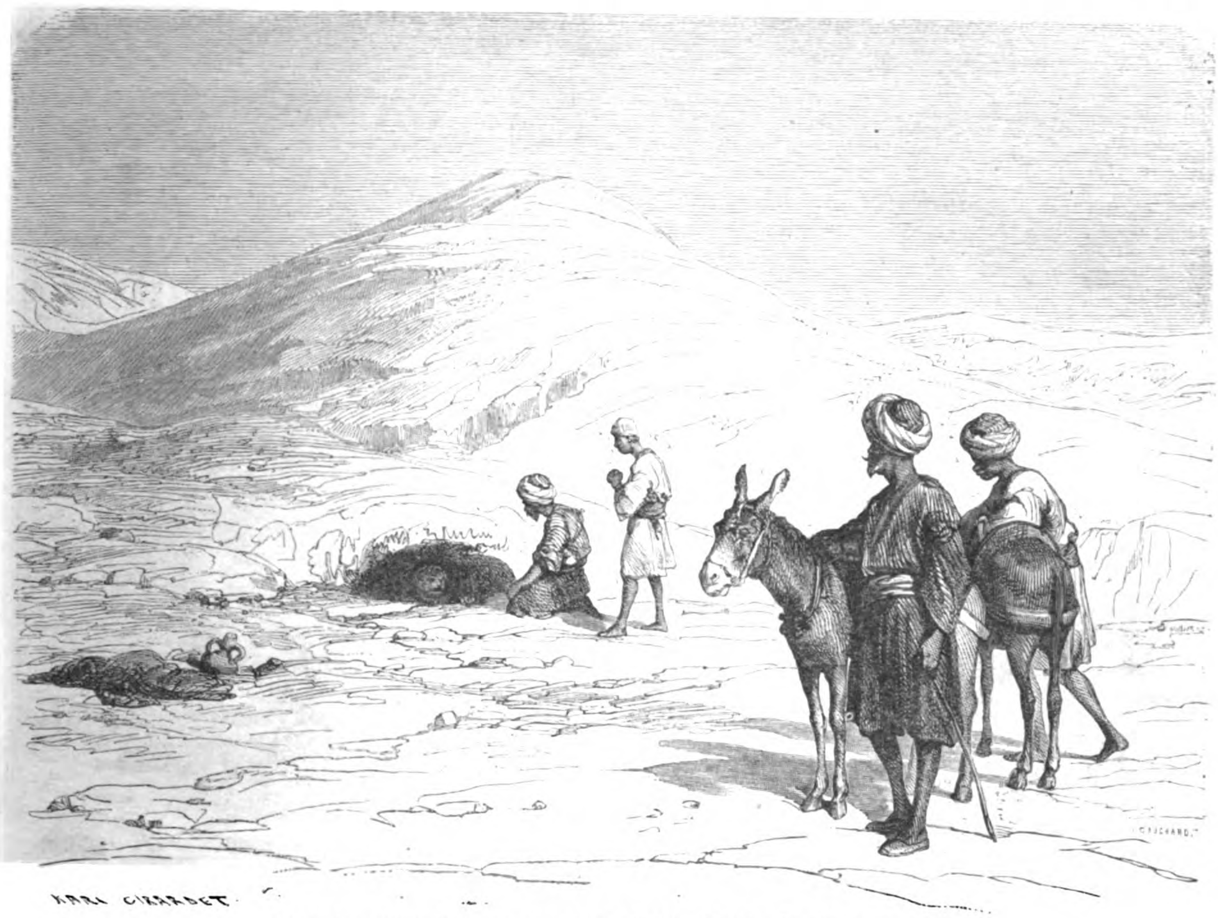
Je me figurais d'abord que ces souterrains étaient particulièrement réservés aux crocodiles embaumés, mais je vis bientôt d'innombrables momies de toutes sortes : momies humaines entières, décapitées, mutilées, en tronçons; momies de quadrupèdes, d'oiseaux, de reptiles, d'œufs, tout cela côte à côte, juxtaposé, superposé par lits que séparent des couches de feuilles de palmier d'une remarquable conservation. Les momies humaines, soigneusement entourées de bandelettes, sont le plus souvent pressées entre deux planches de sycomore, bois

réputé incorruptible comme le cèdre. Ces momies sont faciles à éventrer, mais ne renferment rien.

J'ai pu me convaincre là que l'embaumement si fameux des Égyptiens ne préservait pas entièrement les corps de l'invasion des vers. J'ai vu des gorges de crocodiles percées comme un vieux bois; j'ai trouvé en grand nombre, pareilles à celles des chenilles, des écorces de vers desséchés, vides, noirs, et momifiés à leur tour. Les procédés d'embaumement étant les mêmes pour tous les êtres, on peut en conclure que les vers faisaient aussi leur pâture des momies humaines.

C'est quelque chose de fantastique que ces vivants accroupis sur des monceaux de cadavres éclairés par la lumière d'un fanal et de bougies. Je n'étais pas sans quelque inquiétude du côté de ces dernières que le guide tenait nues à la main. Lorsqu'il se penchait pour fouiller et renverser des momies, il approchait sa lumière des feuilles desséchées des palmiers et des bandelettes imprégnées de bitume qu'une étincelle pouvait enflammer en un instant.

Le feu prit un jour dans ces grottes; c'était bien avant la naissance de notre guide. Il y fut mis imprudemment, disent les uns, par un Anglais ou un Américain. Suivant notre guide, ce fut par quatre Arabes qui s'étaient aventurés là pour ramasser des fientes de chauves-souris, engrais énergique. Égarés peut-être, ils



Entrée des grottes de Samoun. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Georges.

étaient allés loin, plus loin que ne vont ordinairement les chauves-souris, dans ces quartiers de bandelettes amoncelées où nous nous trouvions. Ils n'avaient que des mèches à huile brûlant à nu dans des lampes. Le feu envahit tout le souterrain autour d'eux, et on ne les revit plus. Combien de temps l'incendie dura-t-il? les uns disent trois ans, d'autres un an. Quoi qu'il en soit, la conflagration souterraine dura longtemps, manifestant son action par des bouffées de fumée qui s'échappaient des fissures, comme sur les terrains volcaniques. De longtemps on n'osa y retourner. Un embrasement aussi long aurait dû laisser des traces non équivoques, et cependant je n'ai rien vu de caractéristique; mais, concentré là, il avait sans doute une lente énergie d'anéantissement tel que la combustion dévora tout. On ne voit pas nettement, en tout cas, où le feu a consumé et où il a cessé ses ravages. La noirceur continue des parois s'explique aisément par les exhalaisons bitumineuses des corps momifiés. Évidemment l'incendie avait eu lieu dans la partie que nous avions parcourue; mais comment s'arrêta-t-il? Ce ne fut certes pas faute d'aliments. Ce qui est hors de doute, pourtant, c'est le fait même de l'incendie; il est très-connu dans le pays, et beaucoup de gens encore vivants l'ont vu. Il est à présumer qu'autrefois surtout ces accidents n'étaient pas rares. On en a entouré quelques-uns de circonstances étranges.

Quatre Maugrabins vinrent chercher de l'or au fond des grottes. Les Arabes se figurent que, dans certains passages secrets et difficiles, il y a des trésors enfouis, gardés par des génies ou des monstres. Ces aventuriers croyaient sans doute pouvoir commander aux génies, car les Maugrabins ont, en Orient, une réputation de sorcellerie, ou bien ils espéraient simplement trouver des bijoux renfermés avec les corps. Toujours est-il qu'ils se hasardèrent plus loin qu'on n'était jamais allé, quand, à un détour où la voie s'élargissait en enceinte, une femme entièrement nue se dressa devant eux : c'était un de ces djinns commis à la garde des trésors souterrains. Ils auraient pu croire sans la blancheur de sa peau que c'était une momie sortie de ses bandelettes pour se venger des profanateurs.

« Donnez-moi un vêtement, » leur dit-elle.

Ils ne furent pas médiocrement impressionnés par cette apparition et par ces paroles. Leur chef dit :

« Donnez une chemise à cette femme. »

Pendant ce temps, elle s'était baissée, et le chef avait à peine achevé de parler qu'elle jeta à la figure des quatre Maugrabins une poignée de cette poussière brûlante des corps exfoliés. Trois, complétement aveuglés, chancelèrent, tâtonnant, se heurtant les uns les autres et contre les parois; ils tombaient, se relevaient, cherchaient une voie qu'ils ne devaient plus retrouver. Combien de temps souffrirent-ils ainsi tous trois, hurlant des douleurs de la faim et du désespoir! Le chef ne perdit qu'un œil et s'échappa, car il avait sur lui des amulettes et un livre plein de formules magiques.



Intérieur des grottes de Samoun. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Georges.

Ce récit n'était pas plus invraisemblable que la légende de Daklé, et de plus, dépouillé de ses accessoires extraordinaires, il devenait tout à fait croyable.

On va ainsi sur cette voie pavée de cadavres qui s'étend toujours devant vous béante, sombre, profonde, et Dieu sait où l'on aboutirait sans la fatigue, l'oppression, le manque de lumière, l'impatient désir de revenir au jour, mal à l'aise comme l'on est et las de ces funèbres impressions. La chaleur est d'ailleurs difficile à supporter. En fouillant tous ces fragments et tous ces débris, la poussière, devenue plus épaisse, pénètre comme un caustique dans les yeux, le nez, la bouche, et pour ainsi dire par tous les pores. La figure de nos Arabes ruisselait d'une sueur qui bariolait bizarrement leur face enduite de bitume.

Malgré des trébuchements continuels, des heurts à la tête, aux genoux et aux coudes, malgré les chauves-souris, le retour me parut moins pénible. Je craignis un instant, ignorant les signes auxquels les guides reconnaissent la voie, que celui-ci ne se fût trompé de couloir; mais bientôt une faible lumière tombant d'en haut nous indiqua l'ouverture, et, après une heure de cette péré-

grination souterraine, plus noirs que des ramoneurs qui descendent d'une cheminée, nous revîmes le soleil radieux, heureux de jouir du jour pur et de l'air.

Adolphe nous croyait perdus : il avait, me dit-il, marmotté de ferventes prières pour que je revinsse au moins seul.

« Si nous nous étions égarés, lui répondis-je en riant, comme je ne suis pas plus sorcier que Maugrabin, j'aurais eu bien moins de chance de me retrouver que mes compagnons, surtout le guide. »

Nous repartîmes. Par intervalles, nous entendions de nouveau, et d'une manière très-sensible, résonner sous le pas des ânes le même bruit sourd, caverneux, qui nous avait déjà frappés et qui indiquait clairement que nous étions au-dessus d'une voûte épaisse. Il paraît certain que ces montagnes sont percées de souterrains qui se prolongent dans ce sens. Est-ce une indication que l'entrée primitive des grottes se trouvait aussi de ce côté, c'est-à-dire vers le Nil? De si longs souterrains, destinés à un si grand nombre de momies, devaient avoir un accès plus facile. Il est probable aussi qu'ils étaient précédés de quelque grande chambre qui servait aux cérémonies et d'où les couloirs rayonnaient dans des directions diverses. Mais d'où venaient tous ces morts? Vraisemblablement de la ville antique qu'a remplacée Montfalout! et de la grande Hermopolis, toutes deux situées sur la rive gauche du Nil. Ensevelissait-on pêle-mêle dans ces excavations les citoyens de toutes les castes? Les prêtres et les nobles de l'ancienne Égypte aimaient la grandeur jusque dans la mort, et ils voulaient sommeiller, en attendant leur réveil, dans des tombeaux spacieux, décorés de bas-reliefs et de peintures représentant ce qu'ils avaient le plus aimé pendant leur vie. Il se pourrait que les grottes de Samoun n'eussent été que la fosse commune de la plèbe. Cependant les dorures que j'ai vues aux pieds et aux mains de plusieurs momies rendent cette supposition au moins douteuse.

Les grottes de Samoun échappent souvent à la curiosité des voyageurs. Beaucoup n'en connaissent pas le nom ; d'autres trouvent l'exploration trop pénible et trop funèbre. Les Arabes eux-mêmes ne se soucient guère d'aller plus loin que là où nous nous arrêtâmes. La plupart des visiteurs, nous dit le guide, sont bientôt pris d'un tel sentiment d'inquiétude et d'appréhension qu'ils rétrogradent : quelques-uns s'accrochent aux vêtements de l'Arabe qui les précède. Cependant j'ai vu sur ces noires parois, près du chantier des momies, parmi quelques noms, celui d'une dame romaine gravé avec soin et en gros caractères.

J'étais le quatrième voyageur qui eût pénétré dans les grottes en 1860, et on touchait à la fin de la saison de navigation.

Au retour, je trouvai plus de charme encore au panorama qui se déroulait au loin jusqu'aux montagnes Lybiques baignées dans un lumineux horizon. Des bandes nombreuses de flamants blancs et roses, aux ailes frangées de noir, volaient dans la plaine. Nous revînmes à travers les villages, les champs et les troupeaux.

En arrivant à Siout, j'éprouvai un bien-être indicible à me plonger, tout imprégné de bitume, dans les eaux tièdes et bienfaisantes du fleuve, large comme un bras de mer.

A. GEORGES.

L'AFRIQUE INCONNUE,

1860-1862

PAR G. LEJEAN.

Il est assez curieux d'étudier ces *courants de curiosité savante*, qui précipitent, pendant certaines périodes, vers certains points donnés, l'activité des explorateurs et l'intérêt du public entier. Pendant longtemps, c'est l'Amérique qui a été « cette actualité » (le mot n'était pas encore inventé); plus tard, c'est l'Océanie; depuis quarante ans, c'est l'Afrique. Certes, sur d'autres points du monde nous assistons à des découvertes ou à des tentatives dignes de concentrer l'attention; pour ne parler que du fleuve Amour (ce pauvre fleuve géant que nos écrivains s'ingénient à nommer *Amur* ou *Amoor*, pour éviter d'inoffensives plaisanteries et le voisinage de la carte du Tendre), n'est-ce pas un spectacle assez original, un peu comique même, de voir la Russie, après avoir tissé dans l'ombre sa toile savante et industrieuse sur presque tout le parcours de ce grand fleuve, jeter tout à coup une lumière immense sur cette belle conquête qui honore autant les savants que les diplomates, et lancer d'une seule fois dans la circulation une masse de découvertes capables d'illustrer dix voyageurs?

Et cependant, la vogue est à l'Afrique. Il serait trop long d'en exposer les motifs, mystères encore à dévoiler, prestige des grands noms, nature violente et meurtrière où l'homme n'est pas seul à créer le drame, et quels drames! Et malgré l'attrait qui jette chaque année dix ou douze hommes résolus en pâture au sphinx veillant à la porte du désert, il faudra encore bien des années et bien des victimes avant qu'on reconnaisse les traits généraux de cette géographie bizarre, irrégulière et comme *déhanchée*.

Depuis le beau voyage de Livingstone qui nous a révélé tant de choses sur les magnifiques régions d'où sort le Zambèse, le domaine de l'inconnu s'est trouvé, en Afrique, circonscrit de moitié. Il n'y a aujourd'hui qu'un

seul espace sur lequel les voyageurs européens n'aient pas l'ombre d'une donnée certaine. Le contour de cette région peut être dessiné par une ligne qui part des montagnes de Cristal sur le Gabon, va rejoindre les cataractes de Jellala sur le Congo, gagne à l'est la ville de Muataya-nvo, capitale du Muropua, puis passe successivement par les points suivants : Lucenda, capitale du Cazembe; la rive ouest du lac Ujiji, la ville de Kibuga, les diverses tribus au couchant du fleuve Blanc, le Tertyt, les États musulmans de Baghirmi et Adamoua, le mont Labul, et enfin le Gabon. On peut suivre la plus grande partie de ce périmètre sur la carte qui accompagne cet article (page 176).

Ce qui a empêché de pousser plus loin les découvertes dans cette région, c'est l'absence probable de grands États pouvant offrir quelques garanties aux voyageurs européens. On a fait plusieurs voyages dans les empires de Dahomey, d'Achanti, de Congo, dont les souverains font respecter à de grandes distances les blancs qui visitent leurs États avec leur autorisation; mais on s'aventure moins volontiers dans des pays où l'on est exposé à être rançonné de cinq en cinq lieues par des tribus qui se détruisent et parfois se mangent les unes les autres. M. Fresnel, dans son étude sur le Ouaday, a donné des itinéraires de caravanes allant de ce pays vers le sud : Barth nous en a transmis quelques autres; quant aux données des Portugais sur le pays au nord du Congo, elles se réduisent à huit ou dix noms, et Bowdich, qui étudiait ces régions il y a quarante ans, est le seul à nous avoir transmis des notes confuses sur les territoires et les tribus avoisinant le Gabon. L'Afrique centro-équatoriale n'en est pas moins restée un blanc immaculé sur nos cartes, depuis qu'il a fallu renoncer au bénéfice des découvertes fantastiques du malheureux Douville.

Dans ces dernières années, il y avait à Sierra-Leone un missionnaire allemand appartenant à la *Church Missionary Society* de Londres, le Rév. Koelle, qui, frappé du grand nombre de travailleurs noirs (esclaves affranchis) de diverses tribus africaines réunies sur ce point comme dans une colonie expérimentale, eut l'idée d'interroger séparément ces noirs et de leur demander une liste de mots dans leur langue maternelle et diverses notions géographiques sur leur pays. Il arriva ainsi à constater l'existence à Sierra-Leone d'individus de deux cents tribus distinctes, toutes comprises, sauf cinq ou six, entre le 15° parallèle nord et le 15° sud, c'est-à-dire appartenant à la Guinée, à la Sénégambie, au Soudan et aux contrées habitées par la race Cafre-Molua. C'est à cette enquête si précieuse que nous empruntons une grande partie des renseignements qui vont suivre. M. Kœlle s'est interdit rigoureusement tout commentaire sur les données plus ou moins naïves transmises par les noirs : « *Living natives,* dit-il, *were the only source from which the information was derived: no book or vocabulary of any sort was consulted.* »

La géographie physique est celle qui change le moins : essayons d'en deviner les principaux traits pour le pays qui nous occupe, et qui n'a pas moins de cinq cents lieues de long sur trois cents de large. Y a-t-il, dans cette vaste étendue de pays, quelque grande artère fluviale?

On a quelquefois supposé que le Gabon n'était que l'embouchure d'un grand fleuve venant de l'est, et l'importance de son estuaire semblait favoriser cette hypothèse. Un savant géographe allemand appelle même le Gabon un des cinq fleuves africains de premier ordre. Mais d'une part, M. Dumesnil, lieutenant de vaisseau, qui a remonté la rivière principale du Gabon (le Como) en 1857, à quelques lieues au-dessus de Gango, n'a plus trouvé à cette distance qu'un cours d'eau à peine navigable à des canots : le Gabon n'est donc qu'un estuaire. D'autre part, les derniers travaux de M. Vallon, lieutenant de vaisseau, sur divers golfes de la côte de Guinée entre la Cazemance et Sierra-Leone, ont donné la certitude que ces golfes ne sont, pour la plupart, que des impasses creusées par la double action de la mer et des torrents pluvieux qui descendent du plateau intérieur. Les observations faites sur le Gabon s'appliquent aux autres rivières du golfe de Biafra.

Barth nous a décrit le cours inférieur de plusieurs grands affluents qui viennent finir au Niger et au Tchad, comme le Benué ou la *mère des eaux*, le Serbeoyel et le Chary, que d'autres nomment Bousô. Nul doute que ces superbes cours d'eau n'aient un cours supérieur assez long, qu'on peut libéralement évaluer à 100 lieues. Tout élément d'évaluation manque pour les affluents du Nil, marqués sur notre carte : quant au Keilak, il serait hasardeux de lui donner plus de 220 lieues. Mais même en exagérant l'importance des bassins du Nil, du Tchad, du Niger, du Congo et des grands lacs de l'est, il restera toujours un énorme vide qui doit former un bassin intérieur, à moins qu'on ne suppose que ce soit un désert brûlé, ce qui est inadmissible, comme nous l'allons voir.

Cherchons d'abord dans le livre de M. Kœlle s'il est parlé d'un grand fleuve voisin de l'équateur.

En partant du pays des Diwola (rivière Cameroons), on arrive après un long voyage, au pays de Mfut, où coule la rivière de Deba, qui se franchit à gué en certains endroits, durant la saison sèche. La Deba vient du pays de Ndob, et vers Onbenkoa elle reçoit une rivière moindre, appelée Mepoan, *dont l'eau est rouge comme le feu*, et qui est guéable dans la saison sèche : à quelque distance au-dessous du confluent, les eaux rouges du Mepoan gardent leur couleur et ne se mêlent point à celles du fleuve principal. — La Deba s'appelle aussi Liba et Riba, et coule à l'est, vers le pays de Rufuma, où elle tombe dans le grand lac Liba. — Avant cela, elle coule du pays de Momenya à celui de Boréfo : le premier n'est qu'à deux ou trois jours de Papiah, qui est à l'ouest de Param. Or, la capitale du Param est à une heure du grand fleuve Nen, qui vient du pays de Kob à l'est : « il est si large que d'une rive on ne peut pas voir l'autre : et là où il est le plus étroit, si on regarde un homme placé sur la rive opposée, il ne paraît pas plus grand qu'un enfant. »

Dans la carte qu'il a dressée pour accompagner la

Polyglotta, M. Petermann regarde le Nen comme identique à la Tchadda, et place le pays de Param vers le Korrorofa; mais il suffit de comparer les huit ou dix passages où il est question de ce fleuve, pour reconnaître : 1° que le Nen, le Deba, le Riba sont un seul et même fleuve; 2° que ce fleuve coule de l'ouest à l'est; 3° qu'il va finir dans un grand lac. *Il s'agit donc ici d'un bassin central bien distinct*, à moins que le lac n'ait un déversoir, ce dont il n'est fait mention nulle part.

Param a pour capitale Bepot, à une heure de Nen, comme je l'ai dit. Dans ce pays, les hommes seuls ont des vêtements, les femmes sont absolument nues. Il y a une trentaine d'années, les Tebale (Peulhs) envahirent la contrée et y commirent les excès les plus affreux : ils arrachèrent les yeux aux hommes et les lâchèrent ensuite, éventrèrent les femmes enceintes, saisirent les petits enfants par les jambes et leur brisèrent la tête contre des arbres, firent un grand feu et y jetèrent vivants quatre cents enfants de la famille du roi et des autres grandes familles du pays. « Ah ! concluait l'informateur de M. Kœlle, Nyamsi de Bepot, l'homme noir est bien méchant, pour vrai : l'homme blanc ne sait point combien l'homme noir est méchant ! »

Les principales contrées du bassin de Deba sont, outre l'empire de Mom, dont nous parlerons plus loin, le Bayon et le Rufuma.

Bayon est un grand pays qui tire son nom d'un roi puissant nommé Ion, dont la capitale, nommée Pati, est si grande qu'il faut une journée pour la traverser. La ville n'est plus qu'une ruine depuis que les Tebale l'ont prise. La chose arriva un peu avant le lever du jour : la place fut détruite par le feu, et la population se sauva dans toutes les directions. L'informateur de M. Kœlle, qui se nommait Ion, s'enfuit avec beaucoup d'autres, au pays de Paza, où il fut réduit en esclavage.

La ville et le district de Pati sont à une journée de la rivière Nen, qui les sépare des districts de Palen et Paketu, lesquels parlent une langue différente : les pays de Papak à l'ouest et de Pamban au nord parlent, au contraire, la langue bayon. Les Bayon sont anthropophages en temps de guerre, mais à part cela, ils jouissent d'une certaine civilisation.

En descendant le fleuve, à quatre semaines de marche à l'est de Pati, on arrive à la contrée des Rufuma ou Lufuma, peuple de belle taille, vigoureux et guerrier, vêtu de peaux de singes noirs, et combattant armés d'épées, de lances et de flèches. Ils sont aussi cannibales à la guerre. Le roi Ion, dont on a parlé plus haut, leur fut envoyé en ambassade et leur apporta un présent de sel.

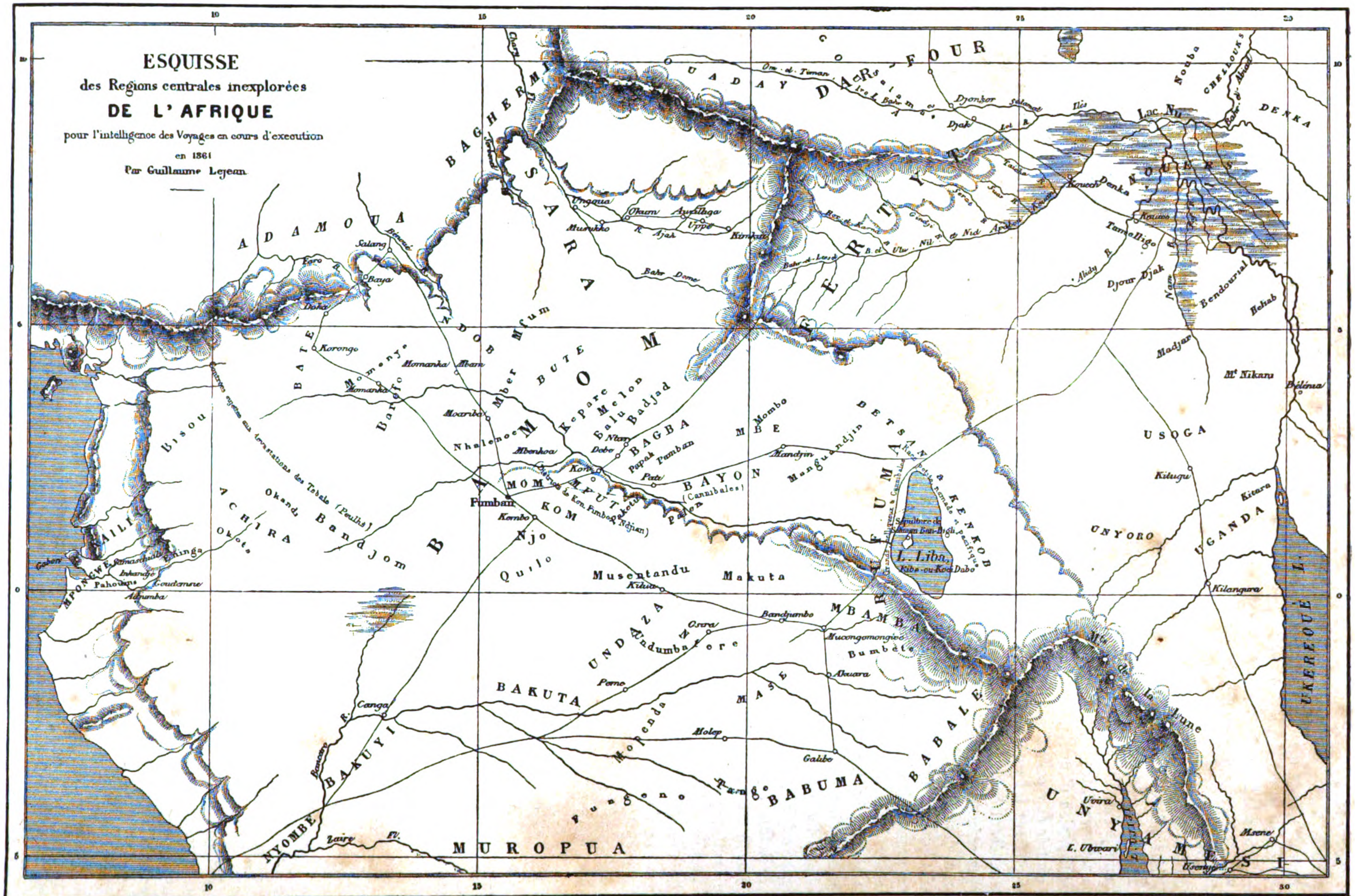
Ils habitent les bords du beau lac Liba ou Riba, si vaste que nul homme n'en peut voir la fin. Le limon de ce lac passe pour une friandise recherchée : on le recueille dans de longs bambous creux qu'on enfonce dans l'eau.

Le lac Riba est-il un des quatre grands lacs de la chaîne Nyanza, reconnue l'an dernier ? Le nom de Rufuma, que porte une des rivières de la côte occidentale d'Afrique, tendrait à le faire supposer : mais les lacs Ukéréoué et Ujiji ne paraissent recevoir aucune rivière importante, et les deux autres lacs sont situés à des distances qui ne concordent point avec les données de la *Polyglotta*. Je fais grâce au lecteur des calculs qui m'autorisent, jusqu'à découvertes postérieures, à faire un cinquième lac de Riba.

Sur la rive du même lac habite un peuple de nains appelés Kenkob. Ils ont trois ou quatre pieds de haut, sont paisibles, timides, vivent du produit de leur chasse, et ont un si bon naturel, « que si l'un d'eux, par exemple, a tué un éléphant, il le donne tout entier aux autres. » Le nègre Sise, du pays de Bagba, parla au révérend d'un peuple appelé Betsan, qui demeure sur les bords du fleuve Riba et n'a que trois à cinq pieds (anglais) de haut. Les Betsan sont d'excellents chasseurs et vivent du produit de leur chasse, qu'ils échangent contre le millet de leurs voisins les Rufuma. Ils sont très-pacifiques, et ne font jamais la guerre. Ils s'habillent de l'écorce de l'arbre njor, en la battant, l'aplatissant et la faisant sécher. Ils ne cultivent point la terre, et changent de résidence toutes les six ou toutes les douze lieues ; leurs maisons, faites d'écorces, sont très-aisées à transporter.

Depuis que ces lignes sont écrites, les limites de l'Afrique inconnue se sont rétrécies sur plusieurs points. Le Gabon, malgré son insalubrité et l'état barbare de ses populations, a été un point de départ pour des explorations hardies. Un jeune lieutenant de vaisseau, M. Braouézec, a réussi à visiter tous les affluents du Gabon, et ses notes de voyage (qui seront, nous l'espérons bien, suivies d'une publication de plus longue haleine) ont tranché le problème dont nous avons parlé plus haut et donné raison à nos prévisions. Le Gabon est un petit golfe et rien de plus. Le très-curieux voyage de M. Duchaillu, mais dont la valeur scientifique est très-contestée, ajouterait, selon lui, à nos connaissances celle d'une zone de près de cent lieues de profondeur dans l'intérieur, et de quelques fleuves assez importants. A l'extrémité opposée du Soudan, l'excursion de M. Petherich, celle de M. Castel-Bolognesi jusqu'à la frontière des Nyamnyam, dont le *Tour du Monde* publiera prochainement la narration, notre voyage au Bahr-el-Gazal et l'importante carte dressée par M. Jules Poncet pour les mêmes régions ont dévoilé au public européen une autre zone qui atteint, ou peu s'en faut, le vingtième degré de longitude (est de Paris). Une carte spéciale que nous publierons prochainement permettra à nos lecteurs de saisir d'un coup d'œil cet ensemble de découvertes bien plus facilement que les explications les plus développées.

G. LEJEAN.


ESQUISSE
des Regions centrales inexplorées
DE L'AFRIQUE
pour l'intelligence des Voyages en cours d'execution
en 1861
Par Guillaume Lejean
ADAMOUA
BAGHERMI
SARA
OUADAY
DAR-FOUR
DENKA
CHELLOUKS
NOUERS
DJOUR DJAK
USOGA
UNYORO
UGANDA
UKEREOUE L.
Lac No
Mt Nikaru
BAMOM
BATE
BUTE
BAGBA
MBE
BAYON
(Cannibales)
DETSAN
KENKOB
UMA
L. Liba
MBAMBA
Musentandu
Makuta
UNDAZA
BAKUTA
BAKUYI
BABUMA
BABALE
UNYAMESI
MUROPUA
NYOMBE
ACHIRA
MPONGWE
Gabon
Fumban
Kombo
KOM
Njo
Quilo
Okand
Bandjom
Korongo
Salang
Baya
Mts de la Lune
Zaire Fl.
L. Ukerewe
Msene



Les bords de la Rahad (le fleuve est à sec). — Dessin de Karl Girardet d'après M. Lejean.

VOYAGE DE M. GUILLAUME LEJEAN

DANS L'AFRIQUE ORIENTALE[1].

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

LETTRE AU DIRECTEUR DU TOUR DU MONDE.

Khartoum, 3 septembre 1860.

SOUAKIN. — LE TAKA.

Suite de Kassala. — Mallem Ghirghis; les Coptes. — Une excursion au Djebel-Gouroud. — Les singes. — Un bœuf chevalier de l'ordre du Bracelet.

Je n'ai pas encore présenté au lecteur mon hôte, Ghirghis le *mallem*, bien connu de tous les Européens qui ont visité Lassala et de ceux qui ont lu les voyages de MM. Charles Didier et de Courval. Le titre de *mallem,* qui peut se traduire par « docteur, » indique un de ces Coptes qui remplissent tous les bureaux du commerce et de l'administration de l'Égypte. Les Coptes ne sont pas les descendants directs du peuple de Pharaon : pour retrouver celui-ci, le plus sûr est de le chercher parmi les *fellahin* (pluriel de fellah) dont les villages

1. Suite. — Voyez tome II, page 97, et tome III, page 139.

2. Voyez les dessins qui accompagnent les premières parties du récit. Nous pensons qu'il est à peine nécessaire d'appeler l'attention des lecteurs sur l'intérêt des gravures qui sont jointes à cette relation. Sans les croquis du voyageur, il nous eût été impossible de donner aucune représentation de ce qu'il a vu : le nombre des artistes qui ont exploré les contrées voisines du confluent des deux Nils est encore bien restreint.

d'Égypte sont presque exclusivement peuplés. Cette race au teint terreux, aux longs yeux indolents, intelligente mais sans aucun ressort viril, comme les Hindous, commence aux portes d'Alexandrie et finit aux faubourgs d'Assouan, juste en face du premier gradin des fameuses cataractes. Le gouvernement pharaonique l'a si bien énervée qu'elle n'a jamais depuis compté dans les préoccupations des conquérants que comme un troupeau souffrant et payant. Les Coptes, dont le type régulier, mais amolli et blafard, rappelle le type grec comme le créole de certaines îles rappelle le Français, est le descendant d'un peuple croisé de toutes les conquêtes étrangères jusqu'à l'hégire exclusivement : Persans, Grecs, Romains. Ce sont les Fanariotes de l'Égypte musulmane : celle-ci, militaire et ignorante, leur a confié la plume et l'écritoire, l'administration de ses affaires intérieures, et elle en a si bien pris possession qu'aujourd'hui même, après toutes les réformes de Méhémet-Ali, le calendrier copte est le calendrier officiel du gouvernement du vice-roi. L'Égypte en *pschent* et l'Égypte en turban comptent les jours exactement avec les mêmes mots. Comme leurs confrères de Roumélie, les Coptes ont conservé, à force de soumission et de souplesse, les formes bien dégradées du christianisme d'Orient.

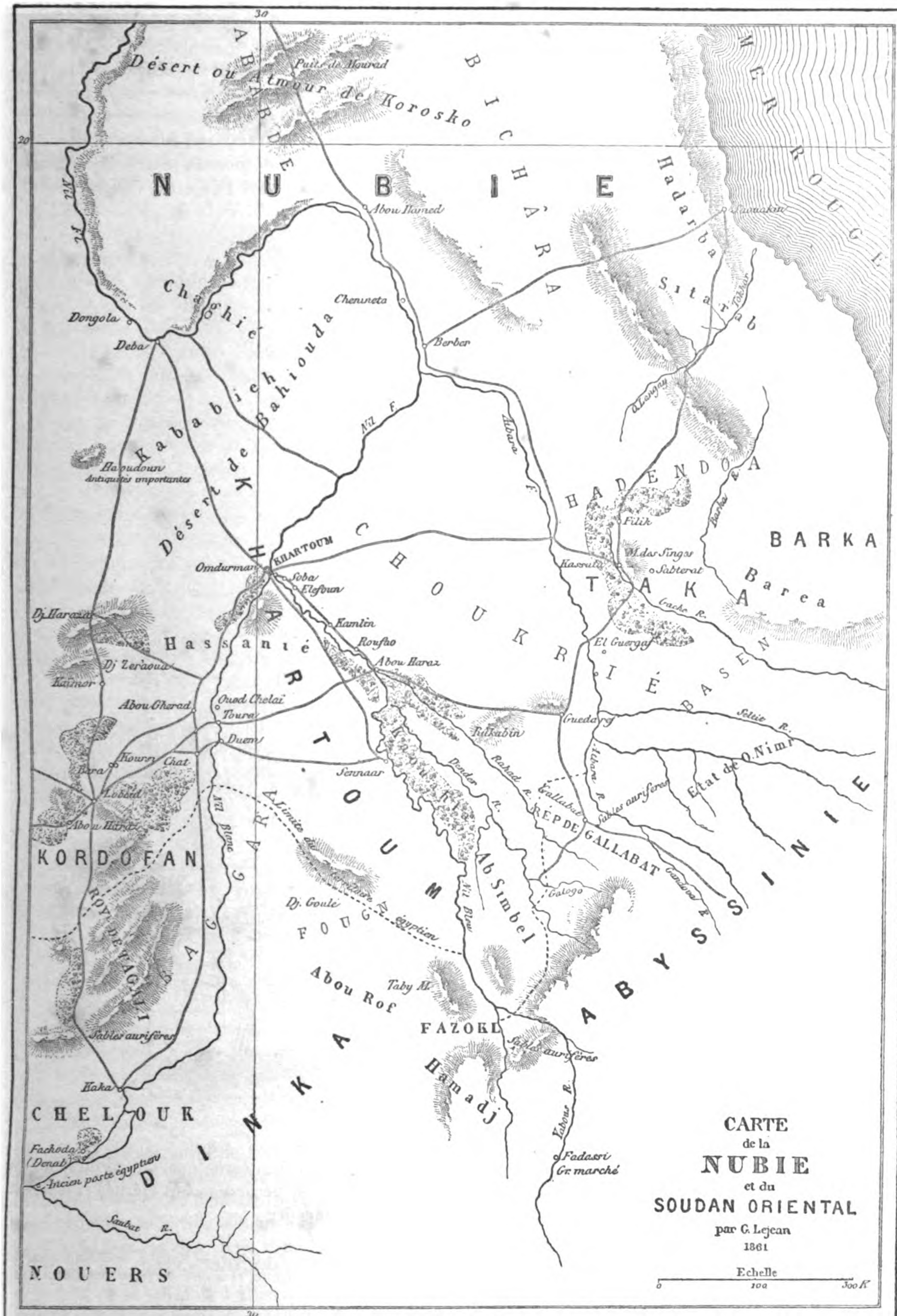
Quand j'ai vu Ghirghis, ce n'était plus l'heureux effendi qu'avait connu M. Didier. Il se mourait lentement sous le poids d'une inconsolable douleur : il avait perdu sa fille unique, Mme Kotzika, une toute jeune femme d'une beauté qui ne démentait pas son nom de *Ouarda* (Rose), et qui lui avait laissé une petite fille de dix-huit mois, sur laquelle il avait reporté son affection la plus passionnnée. L'enfant promettait d'être charmante, et avait la blancheur mate, les grands yeux noirs, maladifs et songeurs, et la mine étonnamment sérieuse de la plupart des petites Égyptiennes. Selon l'usage du pays, qui remplace le nom du père par celui de l'aîné de ses enfants, les amis et les clients du mallem l'appelaient Abou-Ouarda (le père de Rose), fort innocemment et sans se douter de la plaie qui saignait sans relâche au cœur brisé de cet excellent homme.

Bien que Ghirghis et son coreligionnaire Todros (Théodore) fussent peut-être les deux seuls chrétiens de la ville, ils y jouissaient d'une haute considération, et je n'y ai pas constaté cette haine exclusive qui, chez la plupart des musulmans de Nubie, remplace la foi absente. J'en eus un curieux échantillon. Un jour que j'avais accompagné le mallem à son bureau, un fakir y entra et prit place à nos côtés, sans paraître embarrassé au milieu de gens bien mis, de son kaïk effiloché, de son buste presque nu et de sa longue chevelure, d'un noir brillant, qui tombait sur ses épaules en touffes fort incultes. C'était là le signe distinctif du fakir qui a parcouru le monde (les deux Turquies, la Perse, l'Arabie et l'Inde) en perfectionnant sa foi par l'étude des divers peuples à qui le Créateur a fait don de l'Islam. Plusieurs de ces chevaliers errants de la foi sont d'impudents drôles que la police surveille, à bon droit, même dans les villes les plus orthodoxes ; mais la plupart m'ont paru de braves gens assez sincères, un peu toqués, si l'on veut, ayant appris quelque tolérance à force de voir et de comparer, assez indifférents à l'argent, comme des gens habitués à vivre « au nom de Dieu » et aux frais du premier dévot qui passe. Celui-ci portait un bâton fourchu, comme le vieil hérésiarque français Eon de l'Étoile, et il le rapportait, je crois, de fort loin : ce bâton ayant paru plaire à Ghirghis, le capucin mahométan le lui offrit gracieusement et sans nulle rancune de quelques railleries inoffensives du vieux chrétien à l'endroit de sa profession.

Pendant que Ghirghis s'ingéniait à nous chercher, à J.... et à moi, l'occasion d'une caravane partant pour l'ouest, l'idée me vint de profiter de ces jours de loisir forcé pour tenter une ascension au Djebel-Kassala, dont les flancs fièrement ravinés dominaient de tout côté le doux paysage de l'oasis. Je partis donc un matin et je traversai un beau bois de palmiers avant d'atteindre le pied du mont, qui semblait à dix minutes de la ville, mais qui en était, en réalité, à une lieue. Rien de si trompeur que la perspective dans ces pays alternés de plaines et de montagnes. J'eus quelque peine à trouver un sentier pour aborder le colosse : car des pierres qui de loin m'avaient paru des cailloux devenaient de près des masses de huit pieds d'escarpement, et ce que j'avais pris pour un tapis de gazon jauni était un véritable fourré de *ghech*, cette formidable paille des steppes de Nubie qui dépasse souvent la hauteur d'homme, et atteint dans la dessiccation une roideur parfois dangereuse. Je l'éprouvai en sautant d'un rocher parmi des ghech, dont l'un faillit m'éborgner net, et cela me rendit plus prudent. A mesure que je montais, je voyais fuir lestement et disparaître sous les rochers, avec toutes sortes de postures grotesques, des singes de taille assez peu redoutable, qui semblaient scandalisés de cette visite insolite. Ces singes, à qui la montagne a dû un de ses trois noms (Djebel-el-Gouroud, *Mont des Singes*), sont assez redoutés dans l'oasis, à cause de leur effronterie, de leur penchant à tout dévaster et surtout de leurs habitudes malicieuses. Ce n'est pas sans crainte que les jeunes Nubiennes vont seules puiser de l'eau hors du village, et j'ai vu une jeune fille de Taka qui portait un sobriquet attestant les ridicules vexations dont elle avait eu à se plaindre.

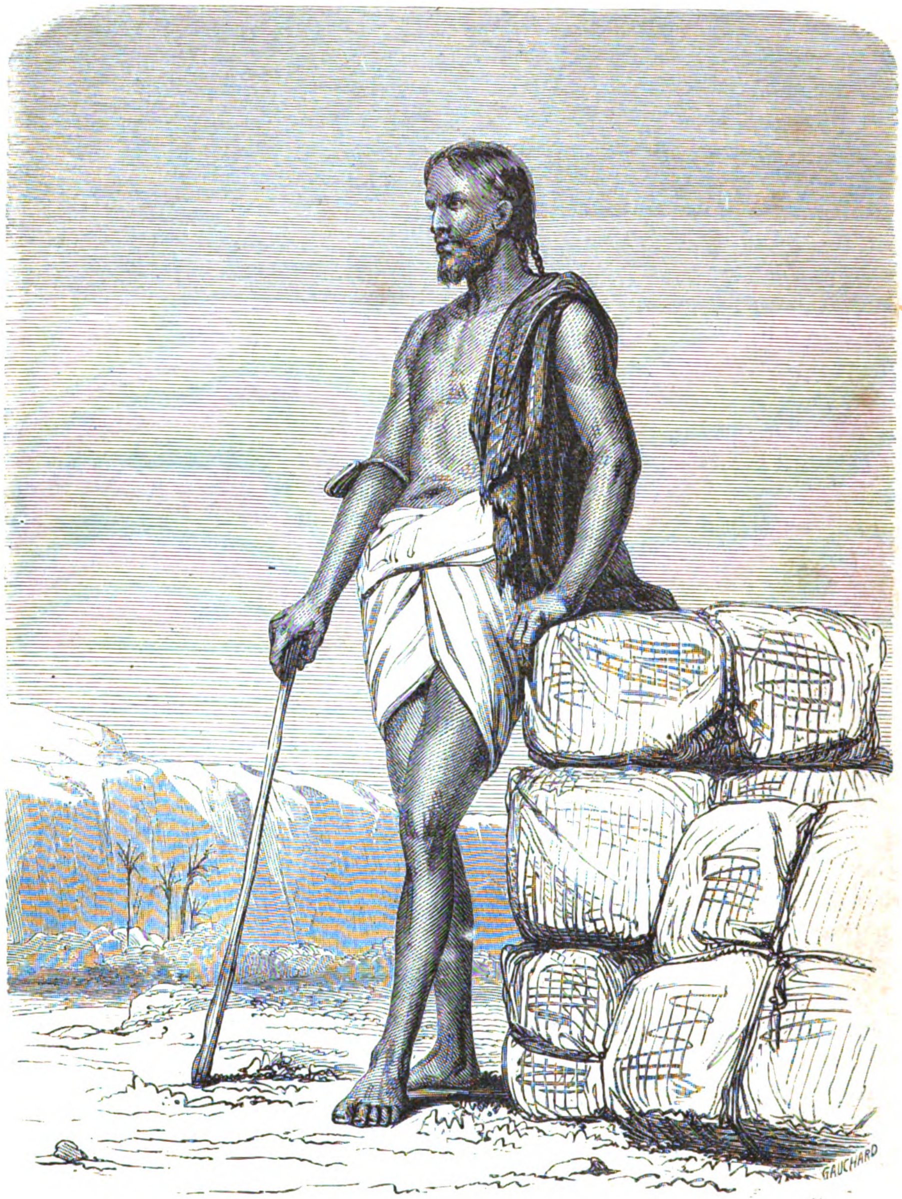
J'ai dit que la montagne porte trois noms : elle s'appelle aussi, en effet, à ce qu'on m'a dit, Djebel-el-Asad, Mont du Lion. Il paraîtrait qu'on y aurait vu de ces formidables chasseurs de bétail et d'hommes, car l'oasis garde le souvenir de quelques-unes de leurs visites. Il y avait tout récemment près de Kassala un invalide qui avait vaincu en franc duel un lion ; je doute même que ce vieux brave soit mort. Ce n'était point un guerrier arabe ou nubien, comme le lecteur pourrait se l'imaginer, c'était un simple bœuf, et l'histoire, pour être un peu saugrenue, n'en est pas moins authentique.

Un jour, des bergers nubiens qui gardaient un grand troupeau dans la savane entendent rugir un lion affamé qui cherche aventure Les voilà tout tremblants et s'em-



Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42.

pressant de pousser devant eux leur bétail aussi tremblant qu'eux. Seul, un bœuf qui ruminait paresseusement au coin de quelque fourré se trouve bien à sa place et ne veut pas la quitter. Après force coups de bâton, les bergers jugent que c'est une bête sacrifiée et l'abandonnent à sa perte. Le lion arrive en bondissant et se jette de front sur notre flâneur; celui-ci le reçoit sur ses cornes et le lance à dix pas. Le lion furieux revient, fait une attaque de flanc que le bœuf ne peut parer assez vite, et d'un coup de griffe lui met l'omoplate à nu. Le pauvre animal se remet en position, rend coup pour coup, et au bout de quelques minutes, les bergers, qui du haut d'un observatoire prudemment choisi (arbre ou rocher) avaient vu l'affaire, arrivent sur le champ de bataille pour relever un bœuf estropié et un lion éventré, parfaitement mort. Je crois même me rappeler que le



Baggara (environs de Douem). — Dessin de Karl Girardet d'après M. Lejean.

vainqueur l'avait *réduit* contre un gros tronc d'arbre. On les rapporta à la ville sur deux brancards, au milieu des acclamations les plus triomphales et des *zar'ar'it* les plus aigus. La propriétaire était un homme riche, et, comme les musulmans, porté à la piété envers les animaux; au lieu d'envoyer à l'abattoir cette vaillante bête, désormais inutile, il la fit soigner par le chirurgien de la garnison. Le bœuf guérit, mais resta avec l'épaule cassée; et bien traité à l'étable, il a reçu depuis un bracelet d'or que lui a passé à la corne quelque admirateur du courage. Il porte une décoration fort méritée et n'en est pas, paraît-il, plus fier.

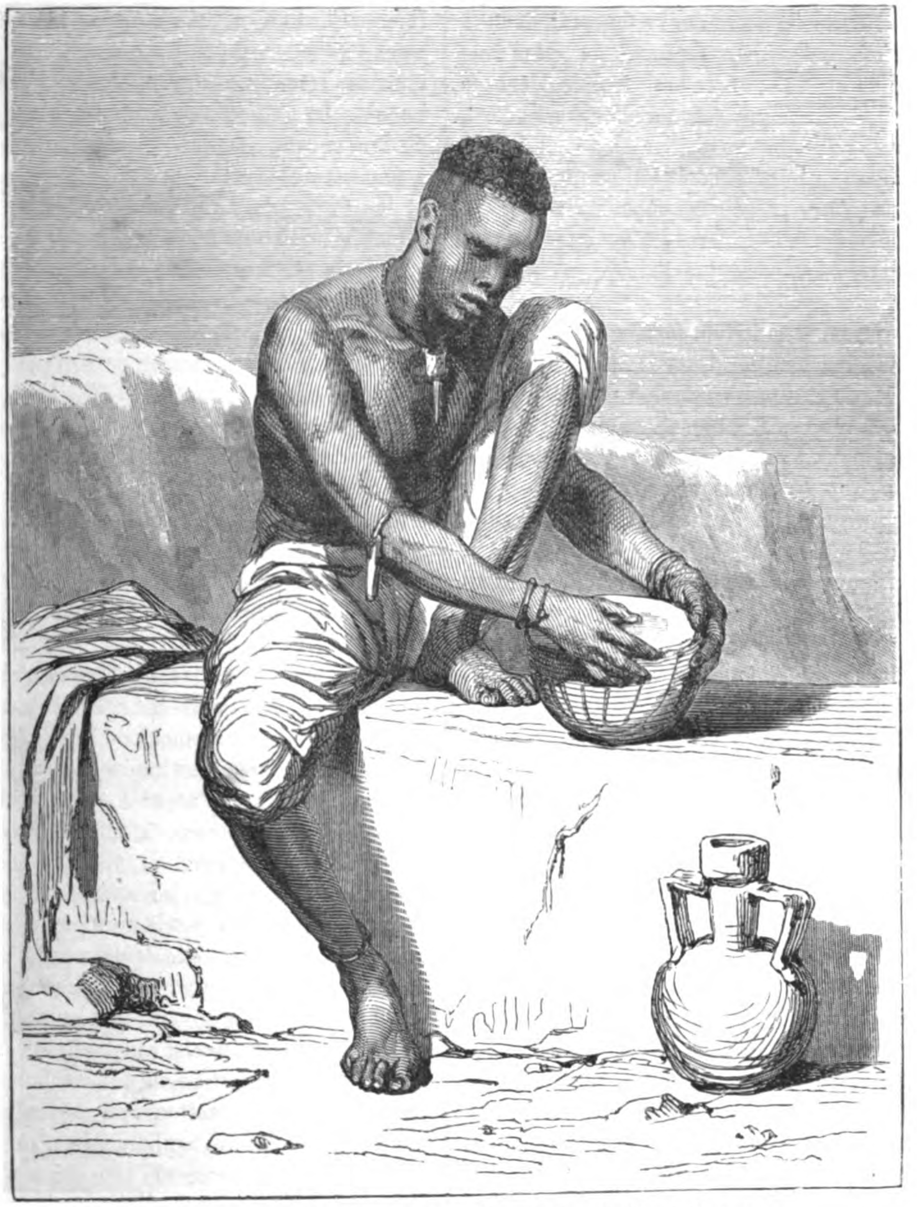
Panorama de l'oasis. — Le Gache. — Hyènes. — Départ pour le sud. — Un fleuve escamoté, et à quoi sert un ingénieur wurtembergeois.

Je continuai à monter et finis par atteindre un escarpement à pic, muraille polie que mouchetaient de leur

fiente blanchie les aigles, sombres et fiers habitants du sommet du mont.

Arrêté par cet obstacle, je tournai à droite et je m'engageai dans un petit col qui pouvait me mener au versant oriental, d'où j'espérais embrasser du regard la route d'Abyssinie jusqu'à Sabterat. Mais mon léger paletot fit une connaissance si désastreuse avec les arbres épineux du col, que je dus m'avouer vaincu, et, de peur d'être bientôt entièrement dépouillé, me contenter de la vue de la portion de l'oasis qui entoure Kassala.

Je n'étais pas trop à plaindre. A la hauteur où j'étais, les roches seules de la montagne me montraient leurs vraies proportions, leurs anfractuosités et leur végétation aride et dure. Tout le reste m'apparaissait réduit aux proportions d'une miniature adoucie et comme *arrangée* pour la mise en scène. Les épaisses forêts de l'oasis ne



Dinka réparant un tambour. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Lejean.

formaient qu'une sorte de fourré immense d'un beau vert sombre que rayait d'une ligne blanche le lit desséché du Gache. Au bord de ce large fleuve trompeur semblait dormir la ville, entourée et comme escortée de ses faubourgs aux cinq ou six nationalités séparées.

Les forêts s'étendaient comme une mer vers l'occident, par delà de la vallée de l'Athara, par delà Goz-Redjeb et ses collines que j'aurais probablement pu voir avec un peu d'attention. Sur la gauche s'estompait, daas un air transparent, une sorte de long cône d'un nom plus trivial que son aspect : c'était l'Abou-Gaml (père de la vermine). Les cultures étaient comme noyées dans les bois, et cependant l'oasis de Taka est une sorte de Flandre nubienne, grâce à ce diminutif de Nil nommé le Gache qui la fertilise tous les ans pendant quatre mois et lui fournit une réserve d'eau le reste de l'année.

Le Gache est un fleuve assez discret d'allures. D'où vient-il? On est à peu près assuré (mais rien qu'à peu

près) qu'il est le prolongement d'une jolie petite rivière d'Abyssinie, ornée d'un nom historique : le Mareb. L'Abyssinie est ainsi la mère de quelques belles, limpides et abondantes rivières, qu'on ne sait plus retrouver un peu plus bas. C'est le cas, par exemple, pour le Takazzé. Son cours supérieur à travers les admirables gorges du Tigré est assez connu : mais quarante lieues plus loin, on ne trouve plus de fleuve. Dans la saison sèche, un filet d'eau d'un pied de profondeur bruit sur des cailloux bleuâtres : il se nomme l'Atbara; il vient de deux larges ravines où se tient à demeure le plus opiniâtre bandit de l'Abyssinie, et les amis les plus dévoués de la science ne s'empressent guère d'aller demander à ce gentleman l'autorisation de vérifier si c'est l'Atbara ou la Settit qui continue le Takazzé. J'ai pourtant grand regret de ne pas m'être passé cette fantaisie : les gens les plus civilisés et les mieux famés n'ont pas toujours été, durant mon voyage, ceux que j'ai le plus gagné à connaître.

Je retourne au Gache, qui vient former un arc autour de Kassala, et se dirige au nord, où il va tomber dans l'Atbara, selon M. de Courval, ou dans la mer Rouge, au dire de sir Charles Beke. J'ai bien peur que ni l'un ni l'autre ne soient dans le vrai, grâce à l'industrie des Hallengas, gens trop économes d'eau pour laisser un fleuve finir à sa guise. A six heures au nord de la ville, ils ont formé un long barrage où les eaux montent et inondent à plusieurs milles à la ronde un sol plat qu'elles fertilisent et qui les boit peu à peu. Quand le lac a disparu pour faire place à une couche de limon encore humide, les villageois de Kaleitab et des bourgades voisines viennent avec des pieux faire des trous espacés dans la terre, sèment dans chaque trou un grain de *dourrah* (maïs) et attendent : culture, on le voit, qui n'exige ni fatigue ni grande mise de fonds. La récolte n'en sera ni plus aléatoire ni moins plantureuse pour cela.

J'avais à peine terminé mon plan de Kassala, quand le brave mallem nous trouva une caravane qui partait pour l'oasis de Guedaref, seule route qui pût me mener à Khartoum, malgré un détour de plus de trente lieues. La route directe, à travers les savanes des Choukrié, est infréquentée pendant la saison sèche, parce que ses puits tarissent alors. A Guedaref, grâce à une recommandation de notre hôte, nous devions recevoir l'hospitalité de son frère et attendre l'occasion de partir, moi pour Khartoum, J.... pour Gondar ou pour toute autre résidence actuelle du « roi des rois d'Éthiopie. » A quatre heures du soir, heure chère aux chameliers, nous franchissions la porte de Massaoua, et nous entrions dans la belle forêt de palmiers coupée en tous sens par les sentiers qui mènent à Hatmin et aux pays de Sabterat et des Basen.

Dès les premiers pas se produisit un incident capable d'impressionner désagréablement les demi-sauvages superstitieux qui nous entouraient. En pleine forêt, quelques hyènes, coupant devant nous le sentier que nous suivions, défilèrent une à une et nous montrèrent leurs silhouettes sombres et sournoises. On sait que les Nubiens regardent cet animal comme l'incarnation des scélérats qu'Allah condamne à faire sur la terre un stage expiatoire; et quand on a eu le désagrément de connaître, n'importe comment, le coquin lâche et vulgaire qu'on nomme le brigand arabe, le *harami*, il faut avouer que l'identification porte juste.

En sortant du bois, nous défilâmes quelque temps parmi les rochers qui forment dans la plaine une sorte de promontoire avancé des monts Kassala, et s'approchent du Gache. C'est en cet endroit qu'en 1840 le pacha Ahmed, assez malheureux dans ses tentatives pour réduire les nomades Hadendoa, qui habitent au nord-est du Taka, imagina une vengeance renouvelée du classique projet d'Albuquerque, et qui se résumait en peu de mots : « confisquer le Gache, qui vivifiait le pays des insurgés, et les forcer de venir lui redemander leur rivière, en retour d'une soumission absolue. » Ce triomphant dessein demandait, pour être traduit en fait, quelque chose de plus que les connaissances d'un pacha arabe, et il se trouva là fort à propos un ingénieur allemand pour aider l'effendi à faire mourir de soif un peuple libre. Ce gentleman était précisément M. Ferdinand Werne, le chroniqueur morose de l'expédition du Nil, dont j'ai déjà parlé; il se mit à l'œuvre en grande tranquillité de conscience, étudia le niveau de la plaine où le Gache commençait à rouler les eaux bienfaisantes fournies par les plateaux d'Abyssinie, ordonna chez les tribus soumises une grande réquisition de bottes de paille, et mena d'une rive à l'autre un barrage construit selon toutes les règles de l'art. Les eaux s'amoncelaient en amont de la digue à une hauteur de près de dix pieds; mais en aval, il n'en passait pas une goutte. Les Hadendoa souffraient cruellement de la soif, avaient avec leurs voisins les Hallenga des rencontres sanglantes pour avoir un peu d'eau, mais ne se soumettaient pas. Un beau matin, le pacha arriva à cheval devant la tente de M. Werne et le réveilla avec ses sonores *Mousiou! Mousiou!* Et il daigna lui apprendre que le coup était manqué, vu que pendant la nuit les Hadendoa étaient venus, à sa barbe et à celle de deux cents hommes qui gardaient la digue, la couper et détruire toute la besogne.

Qu'on s'étonne après cela que les nomades aient quelquefois de la mémoire. Franchement, si les Hadendoa, avec qui je n'ai jamais eu que de bons rapports, m'avaient joué de mauvais tours en souvenir de mon *compatriote* l'ingénieur wurtembergeois, n'auraient-ils pas été un peu justifiés d'avance?

Je n'ai pas vu l'ombre d'une seule fascine du barrage Werne; la masse puissante du fleuve estival a tout roulé vers Kassala et au delà. Nous descendîmes dans ce lit sablonneux, ondulé, semé de quelques îles où la végétation achevait de se dessécher, et à plusieurs heures de Kassala, par un beau clair de lune, nous vîmes se développer sur ce large ruban de sable gris quelques centaines de tentes où tout semblait dormir. Notre caravane s'arrêta près du dernier groupe, bien connu de qui a fréquenté les nomades. De beaux patriarches enveloppés du blanc haïk abyssin vinrent nous souhaiter la bienvenue;

on nous servit le sorbet et le café traditionnel, pendant que les femmes préparaient le souper. Nous étions chez Oued-Faddel, chef d'une des *ferka* (fractions) des Choukrié ; nous avions quitté le pays des Bichâra pour celui des Arabes.

Les Arabes Choukrié. — Une termitière. — Départ : la savane, le lion et le *fils de l'homme*. — Khalife à bon marché. — L'Atbara.

Les Choukrié sont, si je suis bien informé, la plus importante des tribus arabes du Soudan oriental. Leur immense terrain de parcours, situé à cheval sur l'Atbara, s'étend depuis le Gache jusqu'au Nil, jusques aux portes de Khartoum et de Chendy. Leur chiffre et celui de leurs chameaux sont inconnus, et ils se sont bien gardés de laisser l'avidité fiscale de l'Égypte faire de la statistique à leurs dépens. Ils payent régulièrement l'impôt; mais si un agent de l'État veut compter leurs tentes ou leurs troupeaux, les nomades le renvoient poliment et, au pis aller, se sauvent dans les savanes, où nul ne va les chercher. Ils y vivraient parfaitement libres si la savane avait de l'eau; mais le gouvernement sait qu'à certains mois de l'année ils sont forcés de venir aux bords des fleuves, et c'est là qu'il attend les plus récalcitrants.

Cette race m'a paru posséder le plus beau type arabe, non le type « lame de couteau » (*sharped face*), qu'on se figure généralement, mais le type correct et la taille élancée, avec lequel les yeux se familiarisent aisément dans le Soudan. Le teint se cuivre, mais ne se confond pas avec le brun sale des Sennariens ou des Barabra. Je ne sais combien de fois j'ai reconnu chez eux les traits et les attitudes de ce qu'on appelle sans ironie « un bel homme » parmi les paysans des rares provinces françaises qui ont gardé quelque chose d'*antique*. Le costume est tout à fait nubien : le haïk blanc uni, avec une bande rouge, le caleçon de toile, le bonnet de toile appelé *takié;* le tarbouch et le turban sont le luxe d'un petit nombre. Les femmes jouissent d'une liberté relative, celles des chefs seules sont voilées; les autres laissent voir, à l'entrée des tentes, les classiques yeux d'antilope, l'ovale busqué du visage, ces magnifiques chevelures que rien ne remplace chez les plus fières beautés des tribus africaines, et un buste parfaitement nu que déformera vite la maternité, jointe au rude travail de la *doka* et de la *morhaka*.

Je ne m'étendrai pas sur les détails bien connus de l'hospitalité des nomades. Oued-Faddel était absent, mais il avait été prévenu et avait donné ses ordres en conséquence, et la caravane, heureuse d'un accueil qui s'adressait aux deux *gentilshommes francs*, mais dont elle bénéficiait, ne repartit que le lendemain soir. J'essayai de tromper mon ennui en étudiant les environs; c'était une savane boisée, contenant de nombreux *kantours*. Ce nom, avec lequel mes lecteurs auront à se familiariser, signifie termitières ou nids de *termites* (fourmi blanche, *arda* en arabe, scientifiquement *termite lucifuge*). On commence à connaître chez nous, par les récits des voyageurs, et surtout par une remarquable monographie de M. de Quatrefages, ce redoutable insecte qui accomplit toujours dans l'obscurité ses ravages inattendus. J.... eut la curiosité d'attaquer un kantour de quatre pieds et demi de haut; il va sans dire qu'il y perdit ses efforts; mais, ayant eu l'idée de les concentrer sur une sorte d'excroissance latérale qui s'était développée sur ce *tumulus*, il réussit à la renverser et mit à jour la colonie effarée qui l'occupait.

Accouru à son appel, je fus témoin d'un spectacle des plus curieux. La petite république, après le premier étourdissement, avait vite repris son parti et s'était mise à réparer à force la brèche par où le jour l'aveuglait. En moins de deux minutes, nous vîmes une foule de termites remonter du fond du kantour chargés chacun d'une petite boule d'argile humide de la grosseur d'une petite tête d'épingle, et former un revêtement qui grandissait, — qu'on me permette cette comparaison, — maille à maille, comme un tricot. Je fis là une observation que je n'ai pas vue écrite ailleurs : c'est que les ouvrières semblaient travailler par escouades, de sept à huit, sous la direction de surveillantes, aisées à reconnaître à leur couleur. Pendant que les fourmis maçonnes étaient d'un blanc sale, les surveillantes étaient d'un jaune d'or brillant ; on eût dit des gouttelettes d'eau-de-vie. Elles ne travaillaient pas, mais semblaient présider le travail, et de temps à autre elles frappaient sur la paroi deux coups secs de leurs formidables pinces, et à ce signal, répété deux ou trois fois par minute, l'activité me semblait redoubler parmi les travailleuses.

Au coucher du soleil, nous nous engageâmes dans une zone de forêts basses que suivait, au bout de trois heures de marche oblique vers l'Atbara, une savane couverte de cette haute graminée jaunie que les Arabes appellent *ghech*, ce que nous traduisons par paille, faute de mieux. « Sidi Grosse-Tête, » comme disent les plaisants du désert, fit entendre ce soir-là sur notre droite quelques rugissements, que je pris, dans mon heureuse ignorance, pour tout autre bruit. Mon chameau, par sa terreur subite, me prouva qu'il s'y connaissait mieux. C'était l'heure à laquelle le fléau des oasis descendait des montagnes pour aller chercher une de ces flaques d'eau que les bergers laissent à la margelle d'argile de leurs puits.

Chez les peuples exposés à ce formidable voisinage, le lion a sa légende aux mille faces, et l'on en ferait un gros volume. Je n'en détacherai qu'un feuillet, qui vient ici à ma pensée.

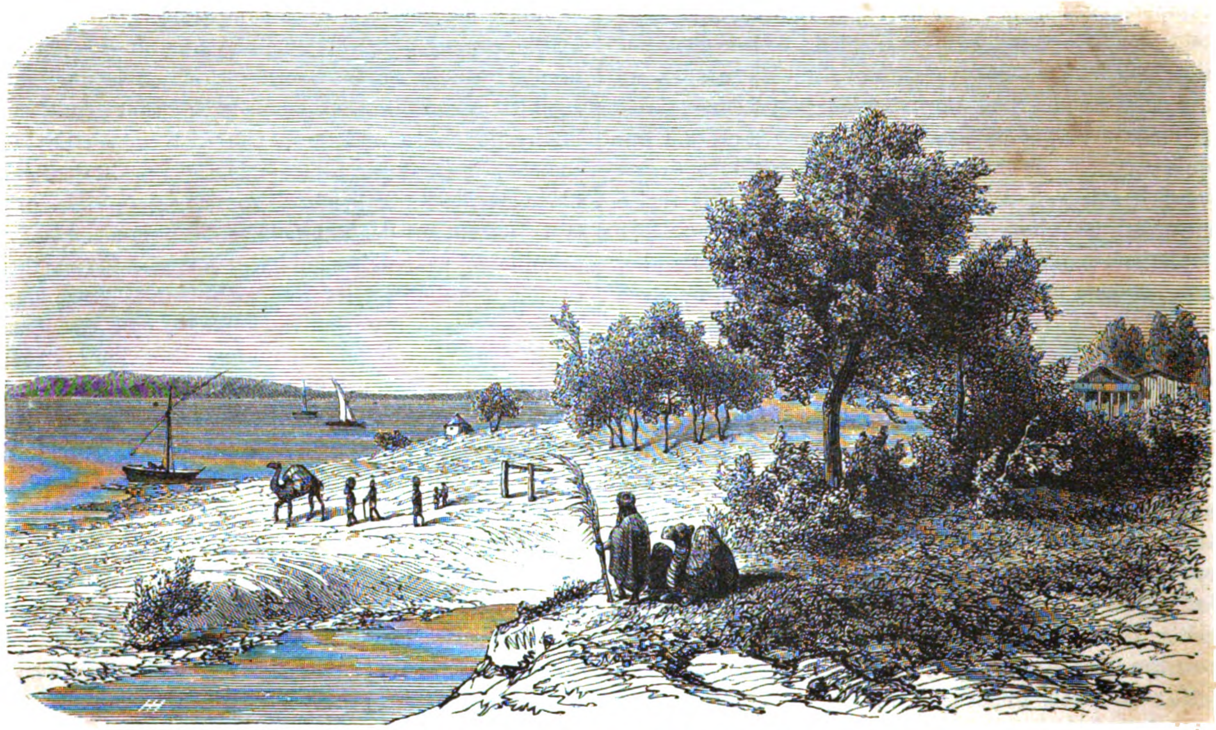
« Le lion, reconnu roi par tous les animaux, eut un jour un gros doute. Il appela le renard, son confident, et lui dit : « On m'a parlé d'un animal appelé le *fils de* « *l'homme;* on m'a dit qu'il me refuse hommage. Le « connais-tu? — Si je le connais, seigneur! dit le re- « nard; mais c'est le grand destructeur de ma race ! — « Hé bien, si tu sais où on le trouve, tu vas me mener « à lui, afin que je le combatte et le réduise à merci. — « Oh! garde-t'en bien, seigneur! Il viendra bien assez « tôt te chercher!... — Tu n'es qu'un couard, dit le lion

« avec mépris. Conduis-moi vers lui. » Le renard, plus mort que vif, se décide à obéir.

« Ils arrivent à une clairière où un homme chassait : « Voilà le *fils de l'homme*, dit le renard, qui s'efface der-« rière les talons de son roi. — Quelle singulière bête ! « dit le lion pensif. Il a une peau de plusieurs couleurs, « et il marche à deux pieds avec un bâton ; comme un « macaque. Va lui dire de me rendre hommage ou de « se préparer à combattre. — C'est inutile, monsei-« gneur : le voici qui vient à nous. » L'homme, en effet, ayant vu le lion qui s'avançait au pas, marchait à lui, et arrivé à portée, il épaula son fusil et tira. « Le *fils de* « *l'homme crache dur*, » dit le lion gravement en secouant la tête, où la balle avait porté en plein front, et il s'avança encore. Le chasseur, à demi-portée, tira un second coup. « Décidément, dit le lion soucieux, le *fils* « *de l'homme* crache trop dur ! — Ce n'est rien, sei-« gneur, dit le pauvre renard ; remarque bien qu'il ne « t'a encore montré que le petit bout de son bâton ; c'est « quand il te montrera le gros bout que tu le reconnaîtras ! « — Comment, il se sert du gros bout ! dit le roi aba-« sourdi. Ah ! sur mon âme, j'en ai assez ! Allons-nous-« en ! »

Il ne tient qu'à moi de dire à mes lecteurs que ceci est une légende arabe, et que je la tiens de mon chamelier Ahmed-en-Nour, aussi fauve de peau qu'un lion. Je trouve plus simple de dire la pure vérité : savoir, que c'est un petit conte de chasseur bas-breton que m'a narré mon frère, un Nemrod armoricain.

Tout en rêvant je voyais la savane se raviner peu à peu comme à l'approche d'un bas-fond. D'immenses troupeaux suivaient notre droite d'un pas accéléré que



Ouad-Tchelayé. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Lejean.

la soif précipitait de plus en plus. Mes chameliers, joyeux me criaient *harouf! harouf!* avec un geste facile à traduire ainsi : « Si vous voulez que nous vous regardions comme un égal des khalifes à la main ouverte, vous allez nous payer un mouton. » Je dis oui, J.... en dit autant, et l'assistance répéta comme un feu de file : *Taïb, taïb, taïb!* (C'est bien !) Au même instant, nos chameaux s'agenouillaient au pied des maigres acacias qui bordent l'Atbara, et nous achetions un mouton pour une quinzaine de piastres (4 fr.). Nous comprîmes que l'on avait un peu voulu nous surfaire la bête et exploiter notre ignorance, car un jeune nègre, commis de Ghirghis, nous prit sous sa protection et réussit, après une terrible dépense d'injures de haut goût, à obtenir un prix raisonnable. Ce n'est pas à Khartoum qu'un nègre aurait pu traiter ainsi des fils du Prophète et dire à pleine voix : *El Arab baktâl!* « Les Arabes, c'est de la canaille ! » Mais Ismaël n'était pas le premier nègre venu : il était presque riche, il avait un *anteri*, un gilet brodé de soie, et quel gilet !

Pendant que le rôt cuisait, j'allai avec J.... prendre un bain à l'Atbara, au gué de Guergaf. Le premier aspect du grand fleuve nubo-abyssin m'en fit un peu rabattre[1]. Je vis un ruisseau d'un pied de profondeur moyenne, roulant sur des cailloux bleus une eau assez limpide, bien qu'un peu verdâtre, et dont l'exiguïté contrastait avec un lit plus large que la Marne au pont de Charenton. De basses collines qui ferment l'horizon à l'ouest ne relèvent guère le passage. Comme je cher-

1. Nous avons publié une vue de Guergaf, d'après un dessin de G. Lejean, tome III, livraison 64, page 144.

chais un endroit que n'eussent pas foulé les quelques centaines de chameaux qui, bordant la rive droite, attendaient leur tour avec l'air de grave bonhomie dont ils se départent rarement, je fus hélé par un pasteur choukrié, un superbe Arabe d'une trentaine d'années, qui me fit comprendre qu'il me regarderait comme son ennemi personnel si je m'avisais de boire de l'eau à sa barbe, quand ses chamelles pouvaient me désaltérer bien mieux. Et une calebasse de lait fumant accompagna la phrase. J'avais été averti de me défier du lait de chamelle; mais j'avais soif, le lait était tentant, l'offre gracieuse : je saluai poliment, je bus et je passai la gara à J... Les pasteurs s'étaient attroupés : un jeune homme sortit des rangs et me présenta à son tour la calebasse. Nous bûmes une seconde fois, puis une troisième; mais la quatrième calebasse qui arriva nous remplit de terreur. « Est-ce qu'il faudra crever par politesse! » disait le pauvre J.... Le fait est que nous avions l'air de deux noyés en voie de météorisation. Nous eûmes beaucoup de peine à faire entendre raison au bienfaiteur numéro 4, qui pensait que puisque nous avions accepté la politesse de ses camarades, nous étions tenus, à moins de *méséance*, de faire honneur à sa denrée. J.... eut, le soir même, toutes les raisons de maudire sa condescendance.

L'Atbara reprit sa revanche le lendemain, une heure au-dessus d'Onergaf, et nous montra un de ces paysages



Place de la Mudirie, à Khartoum. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Lejean.

auxquels la Nubie ne m'avait pas accoutumé. Entre la rive gauche, coupée à pic dans la roche nue et dans l'argile, et la gauche, mamelonnée et descendant en pente douce sous un rideau un peu maigre d'acacias, dans un lit profondément fouillé par les hautes eaux dormait une belle nappe d'un vert sombre et transparent, qui s'éclairait vers le sud sous le ciel éclatant d'Abyssinie[1]. Je quittai à regret cette douce vallée pour gravir la pente occidentale et m'engager sur un plateau aride, ennuyeux, orné, pour toute végétation, de *ghech* et de forêts de l'abominable acacia appelé *haoud*, désespoir et déception du voyageur européen.

1. C'est la vue donnée tome III, page 141.

Le *haoud*, durant les sept ou huit mois de la saison sèche, est un arbuste roux qui peut avoir cinq à six pieds de haut, présentant au lieu de feuillage, ses millions d'épines aiguës, parfaitement incapable de fournir au passant ni fruit, ni ombrage, ni repos à son pied, puisque ses branches commencent rez terre, et qu'il est impossible d'y appendre quelque bout de couverture ou de vêtements pour s'abriter. Il est couvert d'une sorte de cocon blanc fusiforme, très-dur, et que je n'ai jamais pu déchirer : il porte en outre quantité de nids d'un oiseau de très-petite espèce qui a judicieusement choisi pour refuge un arbre où les serpents les plus déliés se garderaient bien d'aller chercher leur progéniture. J'ai vu près de cent cinquante

de ces nids dans un *haoud* qui aurait tenu, hauteur et diamètre, dans une mansarde d'étudiant.

La savane. — Le feu aux herbes. — Oasis de Guedaref. — Heureuse rencontre. — Le roi des Chaghiés. — Le désert. — Famine. — La rivière Rahad. — Visite d'un lion à mon ami Bolognesi.

Ce fut sans regret que je quittai la région de ces forêts menteuses pour la savane nue, où je voyageai quelques jours, n'ayant pour distraction que le spectacle vraiment magique que me donnaient chaque soir les incendies allumés dans les immense tapis d'herbes jaunies assez hautes et assez fournies pour faire illusion à vingt pas et présenter l'apparence de splendides moissons. Les pasteurs choukriés brûlent le *ghech* à peu près pour le même motif que le paysan breton *écobue* ses landes : la cendre est un engrais puissant destiné à fertiliser le sol et à le préparer pour la saison des pluies, qui doit le couvrir d'un vert manteau, espoir du bétail affamé.

Six jours après avoir quitté Kassala, je vis le terrain, jusque-là très-plat, se relever au sud et onduler en collines isolées, entre lesquelles passait un *khor* (lit sablonneux d'un torrent qui ne coule que pendant les pluies). Des puits entourés de troupeaux et des villages cernés de haies épineuses vivifiaient l'aspect un peu aride de la contrée. Le plus considérable de ces villages couronnait un mamelon que sillonnaient plusieurs sentiers convergents, signe certain que nous avions atteint le centre de l'oasis populeuse et commerçante de Guedaref, le village de Souk-Abou-Sin.

Nous fûmes bientôt installés dans la spacieuse habitation du Copte Mihaël, frère de notre bon ami Ghirghis, et une tente, dressée en un clin d'œil dans la cour, devint notre salon. Le nègre Ismaël, décoré de son bonnet neuf et de son gilet, vint nous rendre ses hommages. Je gratifiai ce brave garçon d'un petit miroir de poche qui le rendit plus heureux que la plus belle fille du monde : c'était plaisir de voir les poses qu'il prenait devant ce joujou. « Ma parole d'honneur, dit J..., je parierais qu'il se trouve joli garçon ! »

Au même moment Mihaël vint m'avertir qu'un Franc (Frenghi) venait d'arriver chez lui, et je m'empressai d'accourir à son divan. Je me trouvai en présence d'un jeune homme blond, d'environ vingt-deux ans, portant ce costume d'officier égyptien qui est celui de presque tous les Européens dans ces régions, et avec lequel, à mon agréable surprise, j'échangeai quelques phrases françaises. C'était un jeune négociant israélite de Ferrare, M. Angelo Castel-Bolognesi, qui, avec une cordialité charmante que j'eus plus tard tout le loisir d'apprécier, se mit tout entier à notre disposition. Il revenait d'Abyssinie avec une caravane de dix-sept chameaux chargés de cire à son compte, et loua pour moi deux chameaux qui devaient marcher avec les siens jusqu'au Nil Bleu, où il m'en trouverait d'autres. Lui-même devait prendre les devants à dromadaire, ayant quelques affaires à régler sur la route.

En attendant le départ, j'allai le voir au logis qu'il occupait en communauté avec le chef fameux des Chaghiés, Saad, qui était alors en garnison dans l'oasis. Il faut savoir que les Chaghiés sont une tribu arabe que le conquérant Ismaël Pacha soumit en 1822, et que le gouvernement égyptien ne pouvant guère en tirer d'impôt, a eu l'habileté d'organiser à peu près comme la Russie a fait des Cosaques. C'est une armée toujours mobilisable au service du gouvernement, et grâce à ce privilége, les Chaghiés forment au milieu des sujets soudaniens de l'Égypte une classe particulière, arrogante, mais brave et sachant se faire respecter. On leur a laissé leurs chefs héréditaires, qu'ils appellent *melek* (rois), et le vieux Saad, auquel je fus présenté, est le propriétaire actuel de ce titre. C'était un vrai gentilhomme arabe, qui me parut avoir environ soixante ans, et dont les yeux perçants et rusés rappelaient assez Méhémet-Ali. Du reste, l'idéal du chef oriental, généreux et impitoyable. Une esclave favorite qu'il avait comblée de présents lui avait été infidèle : il la fit revêtir des riches atours qu'elle avait reçus de lui et la fit lancer dans le Nil.

Un autre jour, comme il faisait la guerre aux nègres de Tagali, il défendit sévèrement à ses hommes de faire feu avant l'ordre, pendant qu'on exécuterait un mouvement stratégique destiné à surprendre l'ennemi. Un Chaghié désobéit. Saad, après l'affaire, fit rechercher le coupable et le condamna à être enterré vif. Les supplications de ses soldats le trouvèrent inébranlable, et la sentence fut exécutée : mais sur des prières réitérées avec force, il consentit à faire ouvrir la fosse à peine comblée. Il était trop tard : le malheureux était fou !

Je pris congé à regret du brave J..., qui avait trouvé une occasion pour Gallabat, d'où il lui serait facile de rejoindre Gondar, et je lui souhaitai sincèrement, sans trop l'espérer, les chances les plus favorables. Pendant que Bolognesi, monté sur sa chamelle blanche, disparaissait au galop dans les savanes de l'ouest, je suivais avec la caravane le sentier aride qui coupait la plaine monotone et nue, percée çà et là par quelques masses de granit. Je ne ferai point ici, après tant d'autres, la peinture des mille souffrances du désert; je dirai seulement que le second jour mes deux chameliers, probablement plus pressés que les autres, prirent les devants et s'engagèrent dans une *khala* (forêt très-clair-semée) où ils finirent par s'égarer. Les montagnes d'Arendj, qui se développaient sur notre gauche, nous aidèrent aisément à retrouver la route, et nous stationnâmes au village de Ngala, au pied même de la chaîne. J'appris que l'Arendj a huit heures de long, qu'il s'étend jusqu'aux bords de la Rahad et possède plusieurs sources, plusieurs villages par conséquent.

La géographie de la Nubie obéit, en effet, à certaines lois faciles à saisir. La plaine est presque toujours plus ou moins aride, inhabitée, dépourvue d'eaux courantes. Mais là où s'élève un massif de montagnes, il y a des sources vives qui vivifient un petit coin de terre avant que le sol sablonneux, formé des détritus du granit, ne les boive. La forêt se développe en liberté au pied et quelquefois sur la pente inférieure de la montagne, et

ses clairières abritent soit des villages, soit les tentes des nomades attirés par le voisinage des eaux.

Je fus reçu à Ngala par un brave musulman à barbe grise, une manière de curé de village, que je trouvai couché sur son *angareb* (lit de camp fait de lanières de cuir) et trompant les ennuis du ramadan par des lectures pieuses. Je n'avais à lui offrir que du rhum, et à tout hasard je lui en présentai. Il faut savoir que beaucoup de musulmans ne comprennent pas les alcools parmi les boissons prohibées par le Prophète, et que tel qui a horreur du vin (*nebid*) déguste avec la volupté d'une conscience en paix la bière et l'eau-de-vie (*araki*). Mon vieil Arabe prit le verre, le regarda un instant avec hésitation, et finit par me répondre que le soleil n'étant pas couché, il n'osait rompre le jeûne.

Au matin, mes hommes s'étant rendus à la fontaine pour remplir les outres, je les accompagnai. La source, située au tiers de la montagne, s'ouvrait au fond d'une espèce de grotte et ne pouvait être abordée que par deux personnes au plus de front. Une quinzaine de porteurs y étaient déjà réunis, chargés d'outres ou suivis de leurs ânes ou de leurs moutons : c'étaient pour la plupart de jeunes garçons à cheveux tressés comme les Abyssins, ou de jeunes filles dont la beauté en pleine floraison mettait quelque peu l'imagination sur la voie des souvenirs bibliques. Je pourrais ajouter, pour compléter la ressemblance, que ces belles personnes à teint de brique n'obtenaient guère de tours de faveur, et que les bergers de l'Areng n'étaient pas plus courtois envers elles que les pasteurs de la Bible envers les charmantes filles de Laban.

Un peu plus loin, une épaisse forêt, une *vraie* forêt aux arbres hauts et feuillus, apparut sur la gauche, et je m'y engageai avec un soulagement infini. Un quart d'heure plus tard, j'atteignais les bords de la Rahad, rivière qui, comme beaucoup de rivières de la même zone, ne coule que pendant quelques mois de l'année, et n'offre, le reste du temps, qu'un chapelet de mares stagnantes et verdâtres suffisantes pour la consommation des Arabes Kaouahla, Rukabîn et autres, errant sur ses bords. Lors des grandes eaux, les arbres qui se penchent au-dessus de son lit doivent former un décor d'un charme sévère et pénétrant, dont je regrette de n'avoir pu jouir. Les Arabes, grands faiseurs d'étymologies ridicules, prétendent que cette rivière emprunte son nom à ses nombreux replis figurant ceux du *rahad* ou pagne des jeunes filles nubiennes.

Mon ami Bolognesi, qui avait passé en cet endroit deux jours auparavant, y avait eu une émotion dont il se serait passé volontiers. Surpris par la nuit en plein désert, il s'était installé au bord de la route, à la belle étoile, et dormait du sommeil d'un juste qui a fait dans sa journée vingt à vingt-cinq lieues à dromadaire. Un cri d'effarement de son serviteur le réveilla en sursaut : « *El açad!* (le lion !) » C'était en effet l'autocrate des savanes qui venait le surprendre avec toutes les précautions d'un matou qui a trouvé un gîte à rats. Bolognesi saisit son fusil, tira au hasard, et entendit avec une satisfaction inexprimable le froissement du *ghech* produit par le lion qui s'enfuyait. Je crois pouvoir ajouter qu'il ne se rendormit guère.

Deux ou trois marches le long de la Rahad m'amenèrent à Abou-Haraz, où j'admirai pour la première fois, avec une émotion presque religieuse, ce beau fleuve aux eaux d'un bleu si sombre, que tant de générations (et la mienne comme les autres) ont été accoutumées à regarder comme le vrai Nil. Voilà vingt ans que le *fleuve Bleu* a perdu sa royauté, et la mission que je remplissais avait pour but principal de confirmer ces nouvelles données de la science. Cependant, quand j'arrivai à Abou-Haraz, ma pensée était fort éloignée de toute préoccupation intellectuelle : je venais de traverser des sables affreux, aux réverbérations aveuglantes ; il était dix heures du matin, la chaleur était suffocante ; j'étais à jeun ou peu s'en faut, et la première nouvelle que je reçus en faisant agenouiller mon chameau sous le beau tamarinier qui couvre de son ombre la place du village, fut que Bolognesi, près duquel je comptais me reposer des fatigues de cette route, avait pris les devants ! Découragé, à demi mort, me souciant peu de l'abri de l'arbre géant dont le feuillage laissait passer des rayons de soleil comme autant de flèches enflammées, je fis porter mon angareb au pied du mur d'une maisonnette voisine ; et calculant que j'en avais pour une heure et demie d'ombre avant que le soleil vînt me chasser de là, j'oubliai faim et soif et m'endormis à la grâce de Dieu.

Abou-Haraz. — L'hôtesse arabe. — Un coup de simoun. — Roufaâ et le sultan Abou-sin. — Ruines de Soba. — Arrivée à Khartoum.

Je ne sais combien de temps je dormis, mais je n'ai jamais plus voluptueusement reposé de ma vie. Quand je me réveillai, une femme était debout devant moi et semblait épier mon réveil. C'était une femme d'une trentaine d'années, grande, à demi nue, appartenant à cette race mixte du Sennaar, qui a les traits doux et indécis des Nubiens sous le teint presque noir des nègres Fougni. Elle déposa près de moi une calebasse d'eau fraîche, puis rentra dans la maison, d'où elle ressortit un quart d'heure après avec deux vases dont l'un contenait la *louqmá* nationale, bouillie de maïs analogue à la *polenta* italienne, l'autre un bouillon très-réconfortant, bien que fortement épicé. Le repas était frugal, mais je ne me rappelle pas en avoir jamais fait que j'aie trouvé meilleur. Mon hôtesse assistait à mon diner les bras croisés, dans une immobilité respectueuse, mais visiblement charmée de mon appétit. Je lui offris, avant de m'éloigner, un petit *bakchich* (pourboire) selon l'usage africain; elle refusa d'un air étonné mais non scandalisé, en disant : *Safer Allah!* (ô Dieu, c'est étrange !) Je compris vite. En venant placer mon angareb contre le mur de cette maison, j'avais, sans le savoir, invoqué l'hospitalité de ceux qui l'habitaient. En pareil cas, l'Arabe ne demande pas d'explications et se met à la besogne. S'il est riche, il tue un mouton; s'il est pauvre, les femmes mettent la *bourma* sur le feu : l'étranger qui vient s'asseoir sous la tente ou la *rekouba* de l'indigène rend ser-

vice à son hôte, et si quelqu'un doit de la reconnaissance, c'est celui-ci. Offrir une indemnité est une offense, et si mon hôtesse ne s'indignait pas, c'est que la femme africaine est dans une trop humble condition pour avoir le droit de se fâcher. Tout cela, me dira-t-on, n'est qu'une série de nuances; mais les mœurs sociales du désert étant très délicates et moins barbares qu'on ne le croit, les Européens qui dédaignent toutes ces nuances, si faciles pourtant à saisir, donnent aux Africains une piètre idée de notre civilisation morale.

J'aurais été désolé d'offenser ces braves gens, et saisissant le moment où les enfants du logis venaient rôder autour de moi curieux et timides, je happai une fillette de six à sept ans, et lui passant au cou un collier de verroteries fines, qui la rendit en un clin d'œil l'objet de l'admiration du village, il fallait voir le joyeux ébahissement des parents!

Je me préparais à repartir, quand je vis arriver de la plaine un tourbillon de sable qui rasait la terre et s'approchait en rugissant. J'étais un peu ému, car j'avais reconnu le simoun, un des hôtes familiers du désert nubien; mais je calculai rapidement que j'étais hors de sa ligne d'action, et j'attendis. Les indigènes paraissaient plutôt impressionnés que terrifiés; ils répétaient entre leurs dents : *chéitan* (le diable!). Ils croyaient probablement que le démon était le moteur invisible de cette rafale. Elle traversa la place d'Abou-Haraz, tordit et entraîna bruyamment une clôture fort serrée, et alla disparaître à l'est dans la plaine, en couvrant de sable et de terre un troupeau qui passait et qui subit cet assaut avec une gravité héroïque, ou grotesque, comme on voudra.

Je décidai mes chameliers à m'accompagner jusqu'à Roufaa, où j'arrivai le lendemain. C'est une petite ville d'aspect confortable, et qui paraît ancienne, s'il est vrai, comme je le pense, que c'est la ville de Rifa, qui dépendait, au moyen âge, de l'empire d'Abyssinie, et où les pèlerins s'embarquaient pour Jérusalem. Roufaa est la capitale du cheik des Choukrié, Abou-sin (l'homme à la dent), que l'on appelle « le sultan de Roufaa. » Le vieil Abou-sin, suspect au gouvernement égyptien, plutôt par son pouvoir que par des actes répréhensibles, a été arbitrairement arrêté et emmené au Caire, d'où il n'est sorti que tout récemment, et par suite de l'amnistie proclamée par le vice-roi actuel.

Il y a peu d'années, le mudir de Khartoum, Arakel-Bey, eut la fantaisie d'aller visiter les Choukrié dans leurs vastes savanes. Il se mit en marche avec une grande escorte, visita Rera et Mandera, et manda à Abou-sin de venir le trouver. Le vieux chef arriva en effet un beau jour, suivi d'une nuée de cavaliers parfaitement armés, s'approcha du mudir, et, descendant de cheval, saisit la bride d'Arakel; celui-ci pâlit et se crut tombé dans un guet-apens : il se rassura difficilement, même en voyant l'attitude respectueuse et courtoise d'Abou-sin, qui le fêta comme un khalife. Le représentant de l'Egypte était fort effacé devant le sultan du désert, et celui-ci fut suspect à partir de ce jour.

Je fus reçu par Ouad-el-Kerim Abou-sin, son fils aîné et son représentant provisoire parmi les Choukrié, et Bolognesi m'y loua des chameaux pour me rendre à Khartoum, éloignée au plus de quatre journées. En attendant qu'ils fussent prêts, j'allai prendre un bain dans le Nil Bleu, accompagné d'un domestique de mon ami, qui, arrivé au bord du fleuve, demanda à un pâtre : « *Tamast fit?* (y a-t-il des crocodiles?) » et sur la réponse *mafich* (il n'y en a pas), il se jeta à l'eau. J'avoue que ce petit dialogue troubla un peu le plaisir que j'éprouvai à plonger dans le fleuve sacré, et que je sortis de l'eau avec un certain soulagement.

J'avais en face de moi une grande savane plate, la fameuse *djezireh* (île) de Sennaar, formée par les deux Nils, ayant sa pointe à Khartoum et s'évasant dans le sud vers le Saubot. La domination égyptienne ne dépasse guère Tchélayé, sur le Fleuve Blanc, groupe de villages avec un chantier de construction à peu près abandonné. Cette contrée historique est habitée par deux grandes races : les *Arabes*, la plupart nomades, et parmi lesquels les Baggara sont les plus puissants; les nègres *Dinka* habitent entre la montagne de Groulé et le neuvième degré. Les Baggara ou *vachers*, reconnaissables à leurs chevelures tressées, montent presque indifféremment des chevaux de race ou des bœufs porteurs : quand ils ne font pas la récolte ou le commerce des gommes, ils se livrent à la chasse aux nègres comme à leur principal gagne-pain. Ils font généralement leurs razzias la nuit, et ont envers les nègres une certaine humanité intéressée. Ils appellent les nègres *el mal*, le capital : c'est en effet un capital qu'il faut éviter de détériorer; aussi, quelle que soit l'opiniâtreté de la défense chez les Dinka surpris par des traqueurs, ceux-ci ne les blessent qu'à leur corps défendant.

Mais la morale a ses droits, et les Baggara ont été punis par leur vice même : le gouvernement, mis en éveil par les profits qu'ils faisaient de la sorte, s'est mis à les chasser en lançant contre eux ses redoutables Chagié, et les a forcés à partager. Malheureusement, si les brigands sont punis, le nègre ne s'en trouve pas mieux.

Je partis le soir de Roufaa; Bolognesi avait pris les devants avec sa chamelle blanche. Il n'alla pas bien loin : je le trouverai à Baranko, fuyant devant un épouvantable coup de simoun qui nous envoyait les graviers au visage aussi roides que des grains de plomb. L'orage apaisé, il se remit en route, et je le suivis à distance à travers une forêt continuelle, semée de villages nombreux, flanquée à gauche par le fleuve, à droite par le désert aride. Je passai ainsi devant Soba; mais j'étais trop pressé d'arriver pour passer une journée à explorer les ruines de cette ancienne capitale de l'empire d'Aloa : cité célèbre et encore puissante au quinzième siècle, et tellement chrétienne que les musulmans ne pouvaient y séjourner que dans les faubourgs (Makrizi).

J'ai vu un chapiteau de Soba, transporté à Khartoum : il ne reste plus guère sur les lieux qu'un bélier mutilé et longtemps ensablé, le fameux *harouf* de Soba. Une inscription, jusqu'ici indéchiffrable, orne le piédestal de ce bélier, et a été mise à jour par les soins

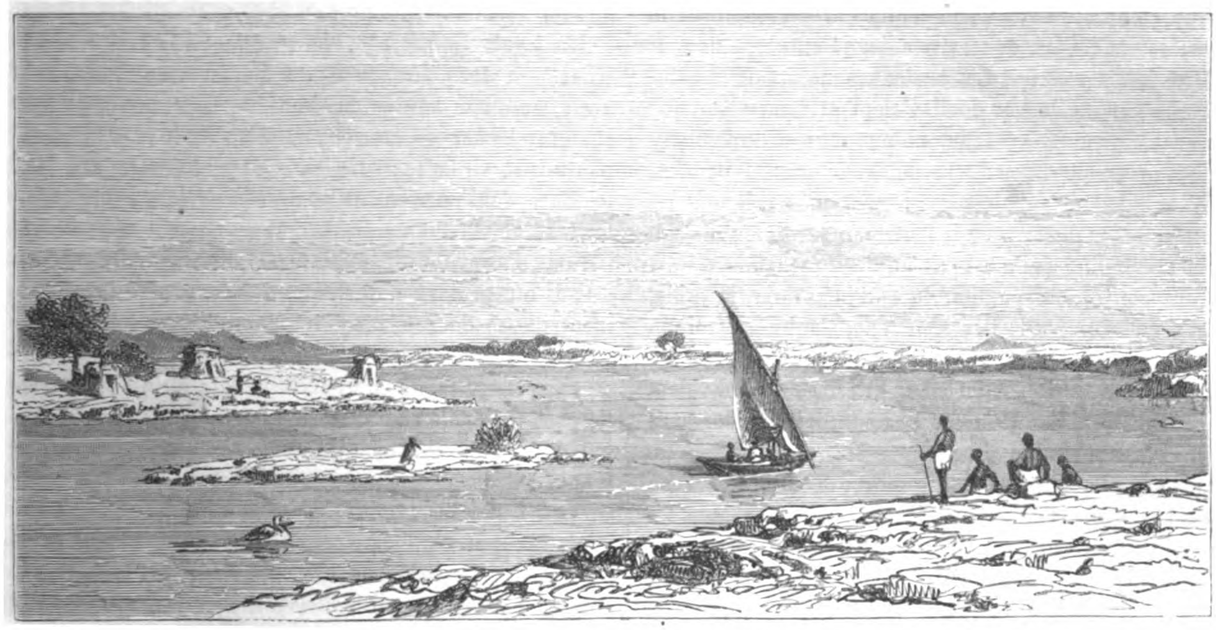
de M. Debono, de Khartoum, qui a fait déblayer ce piédestal.

Deux heures après, mes chameliers, arrivés en face d'un fouillis de palmiers, derrière lesquels se dessinait confusément une ville, déchargèrent lestement mes bagages et se sauvèrent. Je restai sur la rive nue, sous un soleil ardent, en face d'un *maadié* (bac) immobile ; on me fit comprendre qu'elle ne se mettait en mouvement qu'à midi. Cependant un Arabe, touché de mon désappointement, descendit la berge et me mena, à travers de vastes bancs de sable, à un endroit où un lévrier eût sauté d'un bond par-dessus le fleuve presque tari. De cet endroit, je pouvais voir aisément la pointe du Mandjera, la base de l'île Touti, et, entre deux, l'espace où le Fleuve Blanc et le Fleuve Bleu mêlent leurs eaux pour former le Nil. Devant moi, la rive était bordée de jardins, parmi lesquels on voyait la masse blanche d'un édifice qui ne manquait pas d'un certain air monumental : c'était la *mudirie* (préfecture) de Khartoum. J'étais arrivé dans la capitale du Soudan.

Franchissant le fleuve sur un batelet, je gravis une berge que les eaux affouillaient d'une façon inquiétante pour le quartier voisin ; je m'engageai dans des ruelles poudreuses, et quelques minutes après j'arrivais sur une belle place plantée, à l'angle de laquelle une simple et confortable habitation, celle de Bolognesi, m'ouvrait sa porte hospitalière.

Khartoum. — Sa fondation. — Son accroissement rapide. — La colonie européenne. — Esquisses de mœurs. — Manière de se débarrasser d'un conseiller importun. — Un choriste qui s'oublie. — Un mari de vingt-six ans.

Khartoum est une ville sortie de pied en cap du puissant cerveau de Mehemet-Ali. En 1820, quand Caillaud



Confluent des deux Nils. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Lejean.

passa sur cette plage sablonneuse, il y vit quelques huttes dont il ne donne même pas le nom, et ses indications ne sont pas assez précises pour permettre de décider si elles s'élevaient sur l'emplacement actuel de Khartoum ou à un kilomètre plus à l'est, à Bouri. Vers 1830, des Européens qui passèrent là y trouvèrent, m'a-t-on dit, une hutte de pêcheurs. Pourtant, s'il faut en croire Brun-Rollet, qui paraît avoir consulté une chronique précieuse, aujourd'hui égarée, en cet endroit s'élevait, vers 1770, une grande ville que les Chelouk surprirent une nuit et détruisirent complétement en égorgeant une population entière. D'Anville, le premier géographe qui ait tracé avec quelque exactitude la géographie de ces fantastiques et historiques régions, ne mentionne, au confluent des deux fleuves, qu'un village appelé Touti, évidemment situé sur l'île qui porte aujourd'hui son nom.

Mehemet-Ali saisit, avec le coup d'œil rapide du génie, le parti que l'on pouvait tirer de cette position, presque unique au monde, au confluent des deux grandes artères qui se disputaient le nom illustre de Nil, et il y jeta les bases d'une ville qui prit le nom de la pointe voisine, *ras el Khartoum*, « le bout de la trompe. » C'est un nom que la forme du lieu ne paraît guère expliquer ; mais il existait alors, bien qu'il ait disparu depuis. La fameuse pointe s'appelle aujourd'hui Mandjera (*l'arsenal*), depuis qu'on a construit, à trois ou quatre cents mètres de là, un arsenal qui sert de bagne et dont je parlerai plus tard.

La ville grandit vite. En 1830, une hutte de pêcheurs ; en 1837, selon Holroyd, quinze mille âmes : elle a plus que doublé les années suivantes. Mehemet-Ali s'y rendit lui-même pour activer cette grande création ; il en avait fait la capitale du Soudan, à peu près comme une de ces quatre ou cinq *Alexandries* que le plus brillant conquérant de l'antiquité créait dans sa longue promenade militaire à travers l'Orient. Mais, vers 1856, une

politique soupçonneuse parut s'alarmer du danger d'une insurrection du Soudan contre l'Égypte, au profit d'une vice-royauté qui aurait sa capitale naturelle à Khartoum. Le Soudan fut scindé en quatre préfectures relevant directement du ministère de l'intérieur (Taka, Dongola avec Berber, Kordofan, Khartoum avec Sennaar, et le Fazokl); la ville nouvelle perdit, avec tout son monde d'officiers et de fonctionnaires riches et dépensiers, ses industries factices et son commerce de luxe; elle est aujourd'hui en pleine décadence, et ne se soutient guère que par l'infâme commerce du Nil dont je parlerai à l'occasion. Son bazar est toujours vaste et imposant; mais un quart des boutiques est inoccupé.

L'importance de Khartoum, à des yeux européens, tient au grand rôle qu'y joue la *colonie européenne*, bien que cette colonie ne compte que vingt-six personnes, sur une population de trente-cinq mille âmes. Celle d'aujourd'hui n'a presque aucune ressemblance avec l'ancienne, composée en majorité d'officiers et d'employés du vice-roi, et si le ton général y a gagné en correction, le pittoresque y a perdu. Les anciennes mœurs de la colonie offraient un cachet demi-violent et demi-jovial que je ne puis mieux faire saisir que par deux ou trois historiettes prises au hasard. Je demande excuse pour ce qu'elles ont d'un peu grossier : mais elles peignent les hommes et les mœurs; et il faut bien savoir qu'il s'agit d'une civilisation qui n'est pas un beau modèle.

Deux chirurgiens-majors, du 4e d'infanterie, je crois, le Français C.... et le Prussien N..., s'animent trop un beau soir dans un dîner de gala, et le Prussien parle de la campagne de France de 1814 en termes qui lui valent un soufflet accentué de notre compatriote. Rendez-vous est pris pour le soir même : on se battra, à dix heures, aux flambeaux, à cheval et au sabre, dans le désert qui s'étend au sud-est de la cité. Les deux paladins rentrent chez eux pour s'armer. Un confrère et compatriote de C..., le major S..., se rend chez lui, le trouve furieux et inflexible aux larmes de Mme C...; il se joint à la belle Abyssinienne pour engager son ami à se calmer un peu. C..., irrité de cette intervention, appelle ses serviteurs et leur dit : *fil khanif!* (jetez-le dans la fosse). Des Arabes ne savent qu'obéir : la fosse, construite à la turque, est descellée, le major, happé par deux gaillards vigoureux, est lancé dans l'abime. C..., suivi d'un porte-fanal, s'échappe le sabre au poing et marche au champ d'honneur. Cependant le docteur Peney, qui ne s'est pas laissé étourdir comme les autres par les fumées du vin, s'est rendu chez N.... pour l'arraisonner, et a trouvé un brave exaspéré, faisant le moulinet avec son sabre et criant à pleine tête : « Cheval arabe! sabre de Damas! cavalier prussien! le Français est un homme perdu! » N'obtenant rien, il court chez C.... En arrivant, des gémissements qui partent d'un lieu suspect le font tressaillir; il interroge Mme C.... bouleversée, les domestiques impassibles, apprend la triste vérité et s'empresse de faire extraire le pauvre S..., on juge dans quel état! Voilà un homme plus altéré de vengeance que les deux ennemis réunis, et qui se précipite, le sabre nu, sur les traces de son perfide ami. Logique jusque dans sa fureur, il se dit que C.... aura pris, pour aller au rendez-vous, certain *chemin des écoliers*, et se dirige vers le quartier des cabarets, à peu près convaincu d'y trouver son homme. Il les trouve tous fermés à cette heure, sauf celui d'un Grec nommé Dmitri, à la porte duquel il trouve le porte-flambeau de C.... Celui-ci, qui se rafraîchissait à l'intérieur, entend à la porte le bruit d'une violente altercation; un souvenir confus trouble sa vaillance et il disparaît dans une futaille vide. Sur les dénégations obstinées du Grec, S.... finit par se persuader que C.... réprime en ce moment, dans la plaine de Bouri, les blasphèmes du Tudesque à l'endroit de Brienne et de Montmirail : il se laisse remmener en murmurant à son domicile. Pendant ce temps N..., qui a fait le pied de grue pendant une heure, rentre en jurant que cette grenouille de Français n'a pas osé l'affronter, et venge sa vaillance trompée en ébréchant son sabre aux plombs de toutes les maisons.

Un jésuite napolitain, le P. Montori, était venu à Khartoum dans l'intention d'y fonder une église : il avait loué une habitation arabe, y avait arrangé une chambre à coucher, une chapelle, un cabinet y attenant, pouvant servir de sacristie, et cela fait, il était allé voir les Européens chez eux et les avait conviés à venir assister à sa messe d'inauguration. Il fut courtoisement reçu partout, l'*araki* et le café lui furent offerts; mais au jour dit, il officia devant quatre murs. Sans paraître nullement blessé de cet échec, il retourna à quelque temps de là dans les mêmes maisons, annonça son intention de célébrer avec quelque éclat la fête du 15 août, fête presque nationale pour des Européens au pays musulman, et pria qu'on voulût bien ne pas y manquer : « Du reste, ajouta-t-il, je comprends que la cérémonie peut paraître un peu fastidieuse à des personnes qui n'y sont pas accoutumées, et c'est pour cela que je ferai disposer dans la sacristie des rafraîchissements pour ceux qui aimeraient mieux y entendre l'office à travers la porte entr'ouverte. » Cette fois, non-seulement tous promirent, mais encore ils demandèrent la permission d'y amener leurs amis musulmans. Il fut décidé que C..., qui avait été enfant de chœur, au temps jadis, répondrait la messe du bon père. Le jour arriva : le P. Montori vit, avec une joie un peu mêlée d'inquiétude, arriver à la file dans la sacristie tous les notables Européens en brillants uniformes, escortés d'une foule de colonels et de majors turcs et arabes, plus connus au cabaret qu'à la mosquée. Il commença toutefois à officier; mais, au bout d'une demi-heure de libations, les bourdonnements de la sacristie couvrirent peu à peu la voix du célébrant. Il arriva ainsi à peu près à la *préface*. Quand il prononça le *Sursum corda*, une sorte de râle lui répondit. Il se retourna justement scandalisé : c'était C... qui avait bu tant et si bien avant la messe, qu'il gisait ronflant sur les deux marches de l'autel. L'abbé Montori prit alors les vases sacrés, passa devant le patient qu'il repoussa dédaigneusement du pied, et alla dans une autre chambre achever l'office profané.

Je pourrais citer vingt anecdotes de cette espèce fort ridicules en elles-mêmes[1], mais les plus bouffonnes ont pour héros des gens honorables par certains côtés, dont j'ai été l'obligé à Khartoum, et que je ne tiens nullement à livrer à la gaieté de mes lecteurs. Je fais exception pour la suivante, dont les acteurs me sont tous parfaitement connus.

Un vieux traitant italien, enrichi au service du monopole égyptien, avait une grande fille, dont les excentricités défrayaient les bavardages du lieu. Notez qu'il n'y a pas de Landerneau au monde plus cancanier que Khartoum. Un jour le vieillard arrive, tout soucieux, au consulat d'Autriche. Il y avait là, outre quelques Italiens, les Français Vayssière, Malzac, Brun-Rollet, et le maître du logis, le savant et joyeux baron de Heuglin, aujourd'hui voyageur et naturaliste célèbre.

« Qu'avez-vous, père U..., demanda Huglin, vous êtes bien nuageux aujourd'hui?

— Ah! fait tragiquement le vieux Toscan, il n'y a plus d'amis : l'un de vous courtise ma fille! »

On se récrie.

« Oui, Mil..., ajoute le bonhomme en s'adressant à un beau brun italien : vous rendez ma maison la fable de la ville!

— Moi! s'écrie l'interpellé; je suis incapable....

— Taisez-vous; vous compromettez ma fille par vos assiduités. Pour réparer vos torts envers elle, *birbante*, que comptez-vous faire?

— Dame! l'épouser, si vous le permettez....

— L'épouser, je vous vois venir! C'est-à-dire que vous voulez vous faire nourrir et héberger aux frais du père U..., va-nu-pieds que vous êtes!

— *Vergogna!* ne m'insultez pas : vous savez bien que j'ai un capital, cinq talaris (26 francs).

— Un capital! Montrez-le donc votre capital!

— Vous savez bien que je ne puis pas vous le montrer, puisque c'est un intérêt de cinq talaris dans la banque de Vaudey[2], qui est à présent sur le fleuve. Si la campagne a été bonne, mes cinq talaris pourraient m'en faire dix. Il est solvable, au moins, Vaudey!

— Vaudey, oui; mais pas vous. Enfin, passons. Mais comment vous marierez-vous, puisque nous n'avons ici ni prêtres, ni consul de Toscane? »

Heuglin intervint paternellement.

« Voyons, messieurs, on peut s'entendre. Voici Malzac qui a été attaché de l'ambassade de France en Grèce : s'il n'est pas consul, il aurait pu l'être : nous allons marier ces enfants en sa présence, et nous signerons tous. Cela va-t-il?

— Va! dit U..., puisqu'on ne peut mieux faire. Mais je suis bon catholique, et je ne consentirai qu'à une condition : c'est que les époux seront tenus à faire régulariser leur mariage devant un prêtre. »

Or, on apprit bientôt qu'une mission catholique autrichienne allait arriver à Khartoum, et le beau-père voyait déjà se réaliser son rêve. Mais à l'heure même où *le Stella matutina* débarquait les missionnaires au quai de la Mudirie, M. Mil.... passait le fleuve au bac d'Omdourman et fuyait en Égypte.

Voilà pour les mœurs. Esquissons maintenant quelques figures, d'autant plus que dans ce groupe d'hommes que l'intérêt a réunis là de tous les points de l'Europe, quelques noms sont devenus célèbres, même à l'égal de noms scientifiques.

Brun-Rollet. — Vaudey. — Les frères Poncet.

Le premier par ordre de date est Brun-Rollet, assez surfait en Europe pour justifier la réaction qui s'est produite contre lui dans sa colonie, assez injustement rabaissé par celle-ci pour mériter un peu de réhabilitation. Brun-Rollet, élève d'un petit séminaire de Savoie, était destiné à l'Église sous le patronage de M. Billier, depuis évêque d'Annecy; mais la lecture des encyclopédistes français qu'il trouva dans la bibliothèque du lieu altérèrent ses idées religieuses, et il eut du moins la loyauté de renoncer à enseigner ce qu'il ne croyait plus. Etant sans fortune pour se préparer à une autre carrière et ayant sur la France les illusions généreuses de beaucoup de jeunes étrangers, il se rendit à Marseille où il apprit vite à ses dépens qu'en France autant qu'en Savoie la vie est dure à qui a la bourse vide. Je ne sais quelle occasion favorable s'offrit de s'embarquer pour Alexandrie : il en profita, devint commis, cuisinier, m'a-t-on dit, puis employé d'un aventurier français nommé V..., plus connu des Arabes sous le nom de *phîsian*, qui ne veut pas dire physicien, tant s'en faut. Ce gentleman avait servi sous Napoléon, et portait, légalement ou non, le ruban de la Légion d'honneur, sans en être plus honorable. Sa probité commerciale était suspecte, sa lâcheté connue, et il vivait de la traite des nègres. La conscience de Brun-Rollet eut un haut le cœur quand il accepta d'entrer au service de ce malandrin; mais il fallait vivre, et il n'y resta que le moins de temps possible.

Loyal, actif, résolu, le *marchand Yacoub*, comme l'appelaient les Arabes, fit de bonnes affaires, ouvrit des comptoirs sur le Fleuve Blanc, lutta énergiquement contre le monopole égyptien, fit le coup de feu contre les Arabes Baggara, des bénéfices quand il le put, de bonnes actions quand il en eut le temps. Il les raconte dans son livre, c'est son droit. Je ne sais s'il y parle de celle-ci, qui lui fait honneur. Un petit chef des Bary étant venu à Khartoum, attiré par tous les récits qui couraient parmi les tribus sur cette ville merveilleuse, fut pris par les hommes du pacha, qui allaient le conduire à leur maître comme esclave. Brun-Rollet réclama sans succès contre ce guet-apens, et ne pouvant rien obtenir, racheta l'homme à ses frais et le ramena dans son pays.

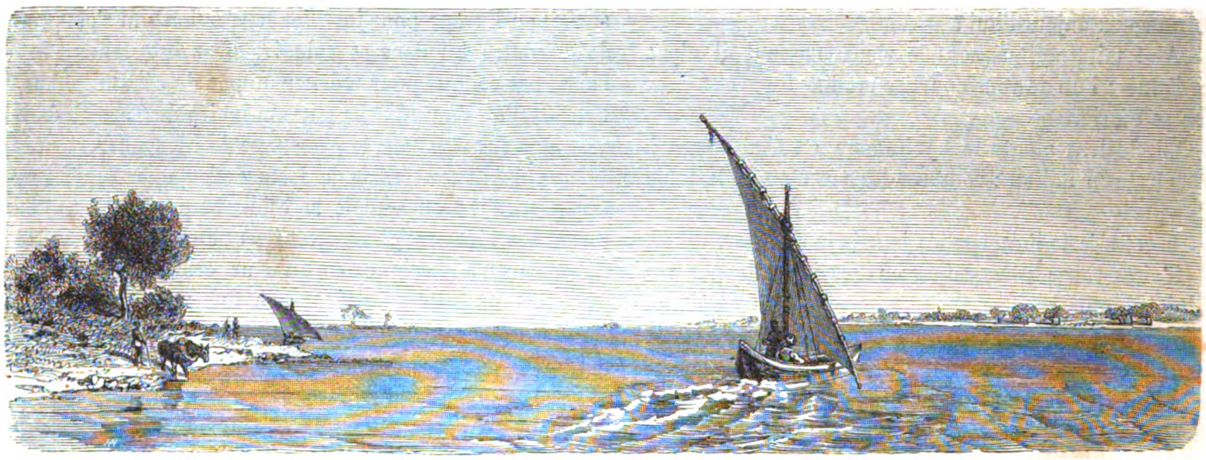
1. En effet, ces deux anecdotes, ainsi que la suivante, témoignent une fois de plus combien certains de nos compatriotes se dépouillent aisément de tout sentiment de dignité personnelle quand ils se trouvent, à l'abri de toute censure de l'opinion, dans les pays lointains. Ils devraient tout au moins réfléchir qu'en cela ils manquent de patriotisme : ils font tort à la France. (Éd. Ch.)

2. Vaudey, consul de Piémont, tué en 1855 au combat d'Ulibo. J'en parlerai plus loin.

Grâce à cet acte généreux, Lodo (c'est le nom du nègre) continue, m'a-t-on dit, à affectionner les blancs.

Enrichi par de fréquents voyages au Fleuve, Brun-Rollet réalise le rêve de presque tous ses confrères : il part pour l'Europe, visite Paris, s'y fait recevoir membre de la société de géographie, publie un livre et une carte qui lui font une réputation bruyante en Europe. C'était tout simple : malgré tous ses défauts, ce livre était sincère, plein de détails sur des populations avec lesquelles l'auteur avait fait ample connaissance, et inspirait plus de confiance que le livre savant mais partial de Ferdinand Werne. Celui-ci, reçu par pure obligeance à bord de la flottille qui fit l'expédition de 1840, ne reconnut cette courtoisie qu'en accablant d'épigrammes et d'injures tous ses compagnons, et principalement d'Arnaud. Brun-Rollet, lui, se borne à se louer lui-même, ce qui est certainement plus inoffensif.

Dans son voyage, Rollet obtient le titre de vice-consul, ou, comme on dit en italien, de *proconsul* de Sardaigne à Khartoum. Riche, célèbre, il ne lui restait plus qu'à se marier. Il avait une lettre de recommandation pour une honorable famille de Marseille, où il se présente : il y voit une charmante personne, nouvellement sortie de pension, aimable, spirituelle, bien élevée, et à qui l'aventureux voyageur ne déplaît pas; si bien qu'un mariage s'ensuit, et quelques mois plus tard, la colonie de Khartoum s'augmente d'une Française du meilleur ton qui entreprend la tâche fort difficile de plier son entourage à certaines convenances élémentaires .. Rollet aimait sa femme. A part des habitudes peu élégantes auxquelles il ne put jamais renoncer, il ne lui donna pas de motifs de plainte. En 1856, quand une sorte de nostalgie, aggravée par des voyages périlleux, l'eut menée au tombeau, il ne tarda pas à l'y suivre.



Vue du Nil Blanc. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Lejean.

Brun-Rollet avait pour confrère à Khartoum un compatriote avec lequel il vivait en très-mauvaise intelligence, le *proconsul* auquel il avait succédé en 1855, le hardi et malheureux Vaudey. C'était un traitant d'ivoire, venu de la Savoie et établi à Khartoum avec deux très-jeunes neveux devenus depuis chasseurs d'éléphants. Je n'ai pas connu Vaudey et n'ai eu que peu d'occasions de m'informer de lui; mais des manuscrits qu'il a laissés m'ont donné de lui l'idée d'une nature intelligente et curieuse. Le premier, je crois, à Khartoum, il se préoccupa de la question des sources du Nil, et se préparait à entreprendre une expédition au delà des rapides de Garbo et du quatrième degré de latitude nord, quand il périt chez les Bary, dans la malheureuse échauffourée d'Ulibo que je raconterai en son lieu.

Ses neveux, MM. Ambroise et Jules Poncet, ont continué à la fois ses affaires et ses recherches scientifiques. Après avoir chassé longtemps l'éléphant le long de la Deuder, à la frontière d'Abyssinie, ils ont établi de nombreux postes de chasse et de commerce dans tout le bassin du Fleuve Blanc, et M. Jules Poncet a publié, en 1860, une carte de toute cette région, travail neuf que le public européen a accueilli avec sympathie. Ce n'est que le prélude d'études plus complètes, et notamment d'un volume de chasse au Soudan, que les deux frères préparent depuis longtemps et destinent à une publication prochaine.

G. LEJEAN.

(*La suite à une autre livraison.*)



Un paysage de la Forêt-Noire.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES,

PAR M. V. DURUY.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

Bruchsal, 7 août.

SUR LA FRONTIÈRE DU WURTEMBERG.

Paul de Kock et la Bibliothèque des chemins de fer. — Le goût de la duchesse du Maine.

Me voici pour de bon en Allemagne, à Bruchsal, petite ville où l'évêque souverain de Spire venait faire autrefois de la villégiature, et qui appartient aujourd'hui au grand-duc. Bade est le jardin public de l'Europe. On y coudoie moins d'Allemands que de Français, de Russes, d'Anglais, voire même d'Italiens, quand ils n'ont pas, comme cette année, quelque chose de mieux à faire. Bruchsal est sur la route de Heidelberg, mais aussi sur le chemin de Munich; de là on commence à regarder dans la véritable Allemagne. Le convoi de Carlsruhe vient de m'y laisser : il descend à Francfort en continuant de longer le Rhin, et un autre nous prendra pour franchir les Alpes de Souabe et nous amener à Ulm, dans la vallée du Danube.

Comme l'Allemagne ne fait rien vite, pas plus les voyages que la diplomatie, on nous annonce que nous resterons une heure et demie à Bruchsal. C'est trop pour attendre; pas assez pour courir par la ville et les environs. Je suis donc condamné à n'oser pas quitter la gare. On y a, du reste, une assez jolie vue sur le Schwarzwald. Mais je me réfugie dans la salle d'attente, parce que, pour voir la montagne, il faut voir aussi trois clochers terminés en tranches de melon qui gâteraient le plus beau paysage. On m'assure que ces maudits clochers me poursuivront partout, jusqu'auprès de Vienne, où ils arrivent à leur moins laide expression dans l'église du monastère de Moelk. Où les Allemands du midi ont-ils pris cette

1. Suite. — Voy. tome III. pages 337, 353 et 369.

2. Tous les dessins de cette livraison ont été faits en Allemagne, pour le *Tour du monde*, par M. Lancelot, qui a suivi exactement l'itinéraire de l'auteur du texte.

idée architecturale? Ne serait-ce pas la coupole byzantine qui serait venue jusqu'ici en se déformant?

Je n'ai pas même la ressource de vous décrire la route qui de Carlsruhe nous a conduits ici : on ne trouve rien à y noter. Le Schwarzwald s'éloigne et s'abaisse; la plaine s'étend. Nous n'y avons rencontré qu'une localité historique, Durlach, qui donna son nom à une branche de la maison de Bade, et nous n'y avons vu que deux ou trois ruines sans caractère. Là se sont accomplis, en 1849, les tristes exploits de l'armée prussienne contre les insurgés badois. Il est de bonne politique de faire oublier au plus tôt les dissensions civiles : la Prusse a voulu éterniser le souvenir de cette guerre peu glorieuse. On a fait pour ces rencontres sans péril des gravures, comme nous en avons pour Austerlitz et Iéna : je les ai vues à Potsdam, dans le cabinet d'études des enfants de la maison royale; et à Rastadt, à Carlsruhe, à Ubstadt, près de Bruchsal, on a élevé des monuments à la mémoire des soldats tombés sous les coups des républicains. Je doute que la Prusse en soit beaucoup plus aimée.

Pour tuer le temps j'entre à la *Library*. J'y trouve quantité de guides allemands et quelques ouvrages français. La *Bibliothèque des chemins de fer* française brillait au poste d'honneur. Mais, hélas! Paul de Kock y était aussi, et un Paul de Kock tout frais réimprimé à Stuttgart. Les Allemands s'obstinent à le prendre pour un grand écrivain, comme Goethe nous donne Dubartas pour le premier poëte épique de la France. Ils se fâchent tout rouge quand nous les accusons de manquer de goût, et nous répondent que nous n'y entendons rien, qu'il y a autant de goûts différents qu'il existe de nations diverses. Goethe déclare même que c'est ce reproche, qu'on lui fit à Strasbourg, qui décida de sa rupture avec la France et avec notre littérature. Mais le goût ne serait-il point, par hasard, le besoin de trouver la juste proportion en toutes choses, la haine des effets heurtés et des efforts violents, quand ils ne sont pas nécessaires, l'harmonie des sons comme des couleurs, la délicatesse de l'esprit comme du palais, l'amour du simple, du naturel et du vrai, même dans le sublime. Et, à ce compte, ne serait-ce pas une de ces choses qu'on ne peut cantonner entre des frontières, mais qui planent au-dessus de toutes les littératures et de tous les arts, comme leur règle même et leur juge souverain!

Une femme qui avait beaucoup d'esprit, mais pas autant de raison, la duchesse du Maine, disait : « Le goût ne tient qu'aux sentiments et aux sensations; il est indépendant de tout raisonnement, de tout calcul, et par conséquent, il ne peut ni se perfectionner ni s'acquérir. » Cette définition prouve que la duchesse tenait fort aux sensations. Les Allemands, malgré toute leur métaphysique, sont souvent comme elle, et ce qu'elle dit leur convient assez; mais je ne crois pas que ce goût-là soit du goût de tout le monde : un peu de raison, même au milieu de beaucoup d'imagination, n'a jamais été gâté.

Cette librairie badoise ne m'était donc pas de grande ressource. Les livres de la *Bibliothèque des chemins de fer*, je les connaissais; Paul de Kock, je ne voulais plus le connaître : j'ai déjà trop de l'école réaliste d'à présent pour rechercher celle d'autrefois.

IX

Stuttgart, 8 août.

DANS LE WURTEMBERG.

Les wagons wurtembergeois. — La sentimentalité et la rêverie allemandes. — Quatre étudiants. — Sous le cimetière de Bruchsal. — Le Schwarzwald et les routes des armées. — Paysage de la forêt Noire. — Le bassin du Neckar. — Le gothique neuf. — Ludwigsbourg.

L'Allemagne, ayant le bonheur de posséder une trentaine de princes, chacun a son tronçon de voie ferrée, comme il a sa petite armée et sa petite cour. Quand nous sommes sortis de chez Son Altesse Grand-Ducale, il nous a fallu changer de voitures pour monter dans les wagons de Sa Majesté Wurtembergeoise, lesquels ne dépasseront pas la frontière bavaroise. De là des pertes de temps énormes, souvent d'effets; quelquefois on perd même le convoi, comme il manqua m'arriver à Stuttgart. Je n'avais pas compté d'abord m'arrêter dans cette ville, et, comme on nous avait donné quelques minutes, je courus afin de voir de près une chose qui, de loin, me paraissait assez étrange, un grand cerf placé à l'entrée de la demeure royale. Mais j'entends des sifflets inquiétants; je retourne tout courant à la gare; plus de convoi. Ce ne fut heureusement qu'une panique; je le découvris sur une autre voie très-différente de celle où je l'avais laissé. Je me hâtai de lui reprendre mon sac de nuit.

Du reste, il ne faut point dire de mal des wagons wurtembergeois. On s'y trouve fort commodément. Ils sont longs comme deux des nôtres, avec un couloir au milieu, et, sur les côtés, de petites banquettes qui se retournent à volonté, de sorte qu'on peut être quatre en tête-à-tête, ou deux seulement, et se trouver toujours assis dans la direction où marche le train. Le jour y entre largement; on s'y promène; ils ont des portes aux extrémités, et l'on sort, illégalement c'est vrai, sur une plate-forme en fer d'où rien ne vous échappe. On passe même sans difficulté dans les wagons voisins, et comme les employés sont fort débonnaires, on pourrait chercher d'un bout à l'autre du convoi en marche, pour s'asseoir, une place qui vous convienne, et, pour causer, un visage qui vous plaise. De la sorte on a deux spectacles sous les yeux, celui de la route et celui du wagon.

Je n'ose pourtant me lancer dans ces pérégrinations aventureuses et voyager, comme l'employé, au travers du convoi. Je me tiens au wagon où je suis et à une place d'où je ne perds rien de ce qui se passe dedans ou dehors. Quelques dames s'y trouvent, bien qu'on fume à faire frémir. En passant sous un tunnel, tous ces bouts de cigares qui brillent dans la nuit produisent un drôle d'effet. J'aime pourtant mieux les lucioles des champs.

Une de ces dames est une Wurtembergeoise longue à faire envie à une miss anglaise, et d'une musculature qui promet de vigoureux grenadiers au roi Guillaume; du reste, l'air candide qui convient à une Allemande, quoi-

qu'il jure un peu avec cette figure qui doit tout savoir et ne rien craindre. Elle avait une petite fille blanche et rose qui me rappela Baby quand elle prend son air étonné et craintif. Je voulus la faire rire et jouer, mais en m'approchant d'elle j'aperçus au bras de la mère un bracelet qui allait du poignet jusqu'aux environs du coude, enfermant la vaste portraiture d'un mari tout de noir habillé, avec lunettes d'or et cravate blanche, comme on en portait au temps du Directoire. C'est la première exhibition que j'aie eue de la sentimentalité allemande. J'allais dire à mon voisin quelque sottise, quand je reconnus à temps que la dame entendait le français. Je l'échappai belle.

Un peu plus loin je découvris un vrai Allemand, dans son costume d'autrefois : houppelande blanche qui descendait jusqu'aux talons, et grosses bottes qui montaient jusqu'aux genoux, le chef couvert de quelque chose d'indescriptible. Sur une banquette isolée deux individus, apparemment pour obéir à la loi des contrastes, qui rapproche toujours les extrêmes, étaient venus s'asseoir côte à côte : l'un sec, jaune et bilieux, face d'huissier ou de procureur; l'autre gras, rouge, apoplectique, figure de Roger Bontemps; tous deux armés d'énormes pipes en faïence, coloriées, dont je ne pus malheureusement voir les dessins, ce qui m'aurait fort aidé dans mon diagnostic de leurs propriétaires. Ils ne parlaient point, ils ne regardaient pas : toute leur force d'attention semblait employée à contempler les petits nuages blanchâtres qui s'échappaient en tourbillonnant du fourneau de leur pipe. C'étaient à coup sûr deux fumeurs d'Hoffmann, qui dans ces nuages floconneux voyaient passer bien des choses et danser toutes sortes de figures. Le sec tout à coup fronça le sourcil, tandis que le gros relevait le coin de l'œil d'un air très-égrillard. Je jurai à mon voisin que l'un venait de reconnaître un plaideur qui lui faisait la nique en se sauvant avec son procès; l'autre une commère éveillée qui lui lançait un sourire plein de promesses; à moins pourtant qu'ils ne vissent rien du tout et ne pensassent pas plus que deux locomotives de réserve qui ne font rien et fument toujours.



Un wagon wurtembergeois.

Mais les héros de notre wagon sont quatre étudiants nés, je le crois bien, un jour de mardi gras. Sur quatre, trois ont le binocle, car la myopie est générale au delà du Rhin, et si précoce qu'il semble qu'on donne aux enfants leur première paire de lunettes avec leur premier livre. Ils portent une casquette imperceptible et un gros cigare. La casquette est blanche, rouge, bleue ouverte, selon l'association à laquelle son maître appartient. Pour multiplier les couleurs ils portent encore en sautoir un ruban tricolore, ce qui veut dire qu'ils sont pour l'unité allemande, qu'ils chanteront, fumeront, boiront pour elle. Et de tout cela, ils ne se font faute dans le wagon même, qu'ils remplissent de fumée, de cris et de rires, sans scandaliser personne. A chaque station ils descendent et reviennent une fiole sous le bras, ou l'employé, qu'ils font boire, remplit la commission. En trois heures douze bouteilles de bière y passent, avec une bouteille de kirsch-wasser et vingt cigares. Ah! les bonnes études qu'ils ont dû faire à l'Université!

Après tout, parmi ces joyeux compagnons se trouvait peut-être quelque futur *privat docent* ou un commentateur acharné d'un ouvrage perdu. L'Allemagne sait encore avoir vingt ans, ce qui ne l'empêche pas d'être fort grave à trente et d'en savoir, à quarante, plus long que nous. J'ai dit davantage, je ne retire pas le mot; mais je n'ai pas dit mieux.

Cependant, le kirsch-wasser, agissant sur nos écoliers, il survint un accès de patriotisme, et un d'eux, sans doute un unitaire de Gotha qui avait souscrit pour « la flotte allemande, » « un étudiant moussu[1] » qui avait bien ferraillé à l'académie, chanta à demi-voix la chanson de Maurice Arndt, tout imprégnée des haines de 1813, *la patrie de l'Allemand.*

« Quelle est la patrie de l'Allemand? est-ce la Prusse? Est-ce la Souabe? sont-ce les rives du Rhin où la vigne fleurit? sont-ce les rivages du Belt où la mouette décrit les courbes de son vol?

« — Non, non! Sa patrie est plus grande.... Aussi loin que l'idiome teuton résonne et élève ses chants à Dieu dans le ciel, aussi loin va la patrie allemande. Brave Teuton, tout cela est à toi.

« Elle est, la patrie du Teuton, là où la pression de la main vaut un serment; là où la bonne foi brille dans un clair regard; où l'amour échauffe le cœur; où le clinquant des Welches disparaît au vent de la colère; où tout Français est un ennemi. Voilà la patrie; voilà toute la terre du Teuton. »

Les autres avaient l'alcool plus gai, et un d'eux, laissant le Mangeur de Français (Arndt *der Franzosenfresser*), prit une chanson dont je n'entendis que quelques mots : « Trinquons et hurrah! hurrah! L'étudiant est libre!

1. Étudiant qui a terminé tous les cours.

« Vive le saint amour de la femme ! Qui ne sait chanter, ni boire, ni aimer, celui-là l'étudiant le méprise. Hurrah ! l'étudiant est libre ! »

L'étudiant a, en effet, de bien grandes libertés en Allemagne. Cependant nos Philistins[1] commençaient à trouver qu'on faisait dans le wagon presque autant de tapage que s'il eût été une rue de la ville académique. « Plus qu'une seule, » dit un des écoliers, qui n'avait pas encore chanté, et le voilà qui part, mais cette fois sans hurrah.

« Droit hors du cabaret, je m'avance en ce moment; ô rue ! quel air étrange je te trouve ! Je cherche ton côté droit, je cherche ton côté gauche : tout est renversé. O rue ! je vois que tu es ivre !

« Pourquoi donc, ô lune me regarder ainsi de travers? Pourquoi cet œil ouvert et l'autre fermé ? Tu as trop bu, la chose est claire. N'as-tu pas honte, n'as-tu pas honte, ma vieille amie ?

« Et maintenant les lanternes, que se passe-t-il donc? grands dieux ! Voilà que les lanternes ne savent pas se tenir debout ; elles vacillent et flamboient sens dessus dessous. Je me trompe fort ou leur raison est restée au fond du verre.

« Du grand au petit tout chancelle, tout roule dans un tourbillon. Dois-je m'y risquer, faible et seul ? Il me semble vraiment que ce serait folie ! je préfère retourner prudemment au cabaret[2]. »

L'étudiant chantait debout et ajoutait aux paroles une mimique si expressive, que les Philistins avaient bonne envie de le faire continuer. Mais survint un convoi qui nous croisa avec un bruit infernal ; quand il eut passé, le groupe joyeux était à autre chose et le wagon au silence.

Le Wurtemberg est peut-être le pays de l'Allemagne où l'on chante le plus. Uhland, Justin Kœrner et Gustave Schwab y ont continué la tradition des *chanteurs d'amour* et la douce poésie des minnesingers flotte encore ici dans l'air qu'on respire.

Nous autres, peuple d'action, de bon sens et d'esprit critique, nous ne savons pas rêver, même à vingt ans. Nous faisons depuis trop longtemps le procès à toute chose pour avoir gardé l'enthousiasme. Il n'y a que de grands chocs qui puissent le réveiller en nous. Nos enfants naissent hommes; et ici les hommes redeviennent volontiers enfants pour écouter le vent qui murmure, la forêt qui respire, la cloche lointaine qui jette dans l'air sa note triste ou joyeuse. Nous ne lisons plus de vers ; ils les aiment toujours. Ce don précieux de redevenir jeune par l'imagination et le cœur est une des supériorités de l'Allemand, et durera, car cette qualité se trouve en bas comme en haut.

Nos vieux chants populaires sont morts et ceux de nos nouveaux poëtes, Nadaud, Lachambaudie, n'ont pas encore pénétré jusqu'au fond la grande couche populaire. En Allemagne, la poésie coule partout à flots larges et pressés. Ils aiment mieux que nous la nature, la famille, le foyer, l'amour, et ils en sont récompensés par les inspirations de la muse ; car aimer, c'est chanter. La plus pauvre chaumière, comme le château princier, a ses poëtes, et les vers que la grande dame soupire sont chantés à pleine voix par les jeunes filles du bûcheron, lorsqu'elles vont, à l'ombre des grands bois, porter à leur père la joie de leur vue et ses pauvres aliments du jour. Pour chaque condition existent des *lieders* favoris : l'étudiant, le soldat, le chasseur en ont ; partout vous en trouvez le recueil à côté de la Bible ou du livre d'heures, avec l'air noté et des dessins sur bois qui font rêver les enfants et les jeunes filles.

Vous connaissez notre machine roulante et ce qu'elle contient, regardons maintenant le pays.

Pour sortir de Bruchsal, nous passons par-dessous le cimetière ; les vivants sous les morts ; et nous commençons à monter. Il s'agit de franchir enfin le Schwarzwald, que depuis Kehl nous n'avons cessé de longer; il faut nous élever de cent vingt-six mètres, altitude de Bruchsal, à trois cent dix mètres, altitude de Maulbronn, en passant par Bretten, dernière station badoise.

Nous faisons cette montée sans nous en apercevoir et presque sans tranchées ni tunnels ; mais aussi point de gorges pittoresques comme il y en a tant dans le sud : c'est une montagne qui finit. Point de ruines non plus : les châteaux n'ont pas été bâtis au centre de la chaîne, mais sur le versant de l'ouest. C'est le Rhin qu'ils guettaient ; ici, il n'y avait rien à prendre. Nous sommes cependant encore dans le bassin du grand fleuve, puisque les ruisseaux que nous traversons descendent au Neckar, qui va le rejoindre près de Manheim.

Que de fois la guerre a passé par ici. Ce pays si charmant, ce paradis de la terre, comme Goethe l'appelait, est un de ceux qui ont été le plus abreuvés de sang. Quand l'Autriche et l'Empire voulaient envahir la France, ils partaient du Schwarzwald, et nous, nous y arrivions bientôt.

L'invasion de France en Allemagne est, en effet, plus facile que celle d'Allemagne en France. Nous avons cinq lignes de défense parallèles : le Rhin, les Vosges, la Moselle, la Meuse et l'Argonne. L'Allemagne n'en a que deux : le Rhin et le Schwarzwald, au delà duquel on se trouve tout de suite dans la grande vallée du Danube, qui mène à Munich et à Vienne.

La forêt Noire est percée de cinq routes principales :

1° De Fribourg aux sources du Danube, vers Donauschingen, par le val d'Enfer ; Moreau y passa en faisant sa retraite trop vantée. Villars, en 1703, et Noailles, en 1744, avaient pris par là pour arriver à Munich.

2° De Kehl, par la vallée de la Kinzig à Villingen et à Rothweil, entre les sources du Danube et celles du Neckar ; c'est la route de Guébriant en 1643.

3° De Kehl à Freudenstadt, par la vallée de la Rench et le défilé de Kniebis, qui défend le fort Alexandre, à une altitude de neuf cent soixante-quatorze mètres. Une partie de l'armée de Moreau y passa en 1796, et on voit encore sur cette limite du pays de Bade et du

1. Nom donné par l'étudiant au bourgeois établi.

2. M. N. Martin a donné ce *lied* dans son volume des *Poëtes contemporains de l'Allemagne*, et j'ai suivi sa traduction.

Wurtemberg les restes des *Schwedenschanze*, ou redoutes suédoises, élevées par Bernard de Weymar.

4° De Rastadt à Freudenstadt, par la vallée de la Murg. Lecourbe y battit les Autrichiens en 1796. La route a été continuée jusqu'à Freudenstadt, sur la crête de la forêt Noire.

5° De Carlsruhe ou de Philippsbourg à Stuttgart, par Bruchsal, où le prince Eugène campa en 1734 quand il voulut faire lever, à Berwick, le siége de Philippsbourg.

Les deux premières routes conduisent à la vallée du Danube, où les grands coups ont toujours été frappés, et que, pour cela, la Confédération germanique a fermée avec l'immense forteresse d'Ulm. Les trois autres mènent dans un pays riche et bon pour les armées, le bassin du Neckar, mais qui militairement est pour nous une impasse, car de l'autre côté s'élève la Rauhe-Alp ou Alpe-Rude, plus difficile à franchir que ne l'est la forêt Noire, dans une bonne partie de son développement.

Aussi avons-nous le plus habituellement tourné la forêt Noire par ses extrémités, en passant soit au sud, par le Brisgau et les villes frontières, comme Bernard de Weymar, Condé, Turenne et Moreau dans la campagne de 1800; soit, au nord, par la vallée du Mein, comme Napoléon en 1805 et en 1809, quand il allait à Austerlitz et à Wagram.

Mais laissons les choses de la guerre et regardons encore un moment au cœur de cette pittoresque région, où à chaque pas vous trouverez, à côté des souvenirs homicides, les calmes beautés d'une nature pastorale. L'herbe pousse plus verte là où le sang est tombé, et la terre se hâte de cacher sous des fleurs les traces de la mort.

La forêt Noire, que les Allemands appellent le *Schwarzwald*, ce qui signifie la même chose, court, parallèlement aux Vosges, à une distance moyenne de douze lieues, depuis le grand coude du Rhin, à Bâle, jusqu'au grand coude du Neckar, à Eberbach, quand cette charmante rivière tourne à l'ouest pour arroser les collines de Heidelberg et se perdre dans le grand fleuve, au-dessous de Manheim. Sa longueur est de cinquante lieues, sa plus grande largeur de quinze à seize. On y trouve les plus hautes cimes de l'Allemagne[1], le Feldberg et le Belchenberg, aux environs de Fribourg, qui dépassent quatorze cents mètres. A ne regarder que de loin ou sur la carte, on la pourrait prendre pour la continuation du Jura français. Mais le granit et le porphyre qu'on y trouve la font d'un autre âge du monde et elle est disposée en sens inverse. Elle descend doucement à l'est par étages successifs, tandis que de ce côté le Jura tombe brusquement; son escarpement, comme celui des Vosges, est du côté du Rhin, ce qui confirme l'opinion que j'ai rappelée sur l'écroulement de la partie centrale de l'énorme massif que formaient les deux chaînes soudées l'une à l'autre, quand la Suisse entière n'était qu'un lac et que la vallée du Rhin n'existait pas.

La forêt Noire ne doit pas son nom menaçant à de redoutables mystères qu'elle cache dans ses profondeurs, mais à la sombre verdure des pins qui couvrent ses flancs. Les sommets, généralement arides et nus, sont balayés par des vents froids, qui rendent la végétation languissante et rabougrie; ils ne sont pas assez élevés pour que de grandes rivières en descendent. Beaucoup de sources gazouillent sous l'herbe, mais peu de cascades, et quelques petits lacs, dont les eaux reçoivent des bois qui les entourent une teinte noire et lugubre.



Un casseur de pierres badois (voy. p. 205).

L'imagination des habitants s'est empreinte des mêmes couleurs. Autour de ces ondes sinistres, les paysans vous content encore de bien terribles histoires. Ainsi, au Mummelsée, c'est le cortége funèbre de vingt-quatre fantômes, douze jeunes filles, douze chevaliers, qui, chaque vendredi, sortent des ruines de deux châteaux voisins et errent la nuit sur les rives du lac redouté. L'armure des chevaliers étincelle d'une lueur sanglante; on dirait à la fois du sang qui les couvre et du feu qui les brûle. Les jeunes filles, leurs victimes et leurs bourreaux, marchent enveloppées d'une douce lumière, et chaque fois qu'elles les rencontrent laissent tomber ces mots de leurs lèvres de pierre : « Soyez maudits pour l'éternité! »

Le lac lui-même a, comme la rive, ses terreurs. Dans son sein habitaient de jeunes et belles ondines qui se laissaient voir et aimer des pâtres d'alentour. Mais malheur à celui qui ne gardait pas le secret de ces dangereuses amours. Quand il revenait sur la rive appeler la *nixe* absente, un gémissement sortait des profondeurs du lac et l'eau se troublait d'une teinte sanglante. Ce sang signifiait la mort de l'amour, la mort aussi de l'amant.

1. Si on excepte le Grubenrander, dans les Riesengebirge, qui a dix-neuf mètres de plus, quatorze cent quarante-quatre au lieu de quatorze cent vingt-cinq, altitude du Feldberg. Celui-ci n'est dépouillé de neige que de juin à septembre.

Dans les vallées sourdent en grand nombre des sources minérales et s'étendent de fraîches prairies, on vit une population saine et vigoureuse de bûcherons et de charbonniers. L'été, ils transportent ou débitent les arbres abattus dans l'hiver, et, durant les longues veillées, travaillent à mille objets de bois qui se vendent bien loin. A l'automne, c'est la cueillette joyeuse des baies de merisier sauvage dont ils fabriquent leur fameux kirsch-wasser. Épars en de nombreux hameaux ou dans des cabanes solitaires, ils y gardent leurs mœurs pastorales et rustiques. Ils ont peu de besoins : en beaucoup d'endroits, une branche de sapin résineux sert encore de flambeau à la famille et remplit le chalet de sa fumée odorante.

Nos forêts d'arbres à feuilles caduques sont bien souvent, l'été, en dehors des sentiers, un inextricable pêle-mêle de plantes parasites et grimpantes, qui arrêtent le regard et les pas au bord même du chemin. Les sapins dont le Schwarzwald est couvert ne laissent rien pousser à leur ombre. L'œil erre librement, sous la sombre voûte, à travers les troncs sveltes et droits, qui rivalisent à qui montera le plus haut dans l'air et la lumière. Pénétrez dans une de ces forêts, et vous croirez être au milieu d'un temple aux mille colonnes élancées. Les feuilles tombées font un tapis épais et sourd où rien ne s'entend et où tout se voit. Que de fois le paysan a cru reconnaître au loin, quand la lune jette sous la feuillée ses rayons tremblants, le chasseur maudit que poursuivent de hideux squelettes montés sur des cerfs furieux.

De loin en loin, un torrent écume le long des pentes et un roc fait sortir sa tête sourcilleuse de la verte enveloppe d'une prairie. Le granit et l'herbe luttent à qui restera l'espace. L'arbousier et la camarine l'enveloppent de leurs rameaux traînants et lui attachent au front leurs guirlandes de fruits rouges et noirs, tandis qu'un jeune pin enfonce ses racines dans les fentes de la pierre et s'élève fièrement au-dessus du roc dompté.

Les sources minérales sont à l'ouest, dans le pays de Bade : l'Europe y accourt. Sur l'autre versant, le sol semble d'abord plus pauvre, parce que la pente y étant moins rapide, on reste plus longtemps à une altitude où la végétation languit[1]. Dans la haute vallée du Danube, qui reçoit de plein fouet les vents glacés des Alpes, elle s'éveille un mois plus tard que dans la vallée du Rhin. Mais à mesure qu'on descend, elle s'anime et se varie : les chênaies alternent avec les sapinières, les éclaircies se multiplient, et une culture plus variée s'y déploie. Nous sommes dans le Wurtemberg.

La partie de ce royaume comprise entre l'Alpe de Souabe à l'est et le Schwarzwald à l'ouest, est le bassin du Neckar. Il forme un triangle dont ces deux chaînes de hauteurs sont les côtés, et qui aurait son sommet dans les montagnes où le Neckar et le Danube trouvent leurs sources, sa base dans les légères ondulations qui séparent cette vallée de celle du Mein. Si, au lieu de s'ouvrir au nord, ce bassin était tourné au midi et que les Alpes n'y fussent point, il aurait le plus délicieux climat. Tel qu'il est, c'est encore un coin béni du ciel et de la poésie. Là ont apparu les premières muses allemandes. Les minnesingers y ont chanté; Schiller y est né, et la seule dynastie impériale qui ait donné de grands hommes et soit restée populaire, les Hohenstaufen, en est sortie.

Quand la tête du dernier rejeton de cette race brillante roula sur l'échafaud où Charles d'Anjou fit monter Conradin, le duché de Souabe fut aboli et les seigneurs, restés sans chefs, se firent les maîtres du pays. Toute cime se hérissa d'une forteresse, toute gorge se ferma d'un château. Aussi, à partir de Mühlacker, je recommence à voir, çà et là sur les montagnes, des pans de murs ébréchés, non de ces ruines toutes neuves, de ce moyen âge artificiel, comme on a tant fait depuis trente ans en Prusse, sur les bords du Rhin, en Angleterre, même chez nous, mais de vrais châteaux forts que le temps, de sa puissante main, a fait en partie crouler.

L'art n'y peut rien. Il faut que l'homme donne à la pierre quelque chose de lui-même; il faut que derrière ces murailles on ait aimé, on ait souffert, et que nous puissions y évoquer tout un monde de souvenirs, pour que nous ne passions pas à côté d'elles avec indifférence. L'artiste qui abrite sous l'ogive un enrichi de la veille, ou le prince qui veut des arceaux gothiques pour donner à sa demeure et à celui qui l'habite l'air religieux et chevaleresque des vieux temps, croient faire de l'architecture qu'ils appellent spiritualiste, ils ne font que des pastiches odieux. Les monuments, eux aussi, doivent avoir vécu, à moins qu'ils n'aient en eux, dès le premier jour, la beauté qui n'a point d'âge.

Cette colère m'est venue à Ludwigsbourg, une de ces villes que les dictionnaires de géographie dépeignent ainsi : ville bien bâtie; ce qui veut dire où les maçons ont tenu le cordeau bien droit. Ludwigsbourg n'a pas un siècle et demi d'existence. Chose étrange, ces jeunes cités sont tristes et sans vie, comme on dit que sont les enfants des vieillards. Elle dut sa naissance à un caprice du duc Louis. Ses successeurs y ont entassé toute l'administration militaire de Wurtemberg, ce qui ne l'a pas rendue plus riante, et y ont bâti un château de faux gothique, l'Emichsburg, en face duquel je me demandais : mais pourquoi donc, ces amoureux de mâchicoulis et de créneaux ne font-ils pas pour leur personne ce qu'ils font pour leur maison? Voir sortir d'une porte ogivale un paletot, des bottes vernies et notre affreux chapeau rond, au lieu de souliers à la poulaine, de toques à plumes et de casaques mi-parties de rouge et de vert, c'est un contre-sens. L'église garde sa vieille architecture et elle a raison, parce qu'elle garde aussi son costume et ses croyances d'autrefois. C'est un tout harmonieux et complet. Mais l'architecture civile d'aujourd'hui ne peut pas plus être celle du treizième siècle, qu'on ne peut donner à nos chasseurs à pied, au lieu de leur carabine, la pertuisane du moyen âge Autres temps, autres mœurs et aussi autres demeures. La vérité est aussi bonne dans l'art que partout, et du gothique

1. Brisach, sur le Rhin, et Sigmaringen, sur le Danube, sont à peu près sous le même parallèle : l'un est à deux cents mètres d'altitude, l'autre à cinq cent quarante-neuf.

aujourd'hui, c'est du mensonge, ou si vous l'aimez mieux, du mauvais goût.

A quelques liues au nord de Ludwigsbourg, au gros village de Marbach, j'avais salué, en passant, le lieu de naissance de Schiller, le poëte au regard doux et profond, à l'âme libre et pure, qui honora la muse plus encore qu'il n'en reçut d'honneur, parce qu'il fit de la poésie non le culte de l'art pour l'art, comme le Jupiter Olympien de Weimar, mais l'apostolat du bien par le beau.

A Marbach nous avions quitté les dernières collines du Schwarzwald, pour descendre au bord du Neckar et entrer dans de grandes plaines ondulées que l'on moissonnait, hommes et femmes, à la faucille. La vigne recommençait à paraître; à Ludwigsbourg il y en avait davantage; à Stuttgart elle couvre tout.

XI

DE STUTTGART A ULM.

Différences nationales de l'ivresse. — Une erreur de naissance. — La France en Allemagne. — Une couronne royale sur les toits. — Les vainqueurs de la Fère et de Brienne. — Le palais du roi. — Les Vénus du roi Guillaume et la statue de Schiller. — Les cuisines royales et leur suisse.

Cette jolie capitale du Wurtemberg est assise au fond d'une petite vallée qu'enferment des collines cachées de la tête aux pieds, sous les vignobles et semées de maisons de campagne aux murs blancs, aux volets verts, comme Rousseau les voulait. Tout cet aspect est frais et riant. Le vin doit couler à flots, mais la bière y coule aussi : il n'est pas assez fort pour la chasser. Aussi trouve-t-on à Stuttgart quantité de brasseries.

Remarquez, à ce propos, les différences sociales de l'ivresse. Celle du vin est bavarde, expansive et gaie: c'est la nôtre. L'Anglais boit son gin seul, dans un coin; son teint s'allume, ses yeux se gonflent et s'injectent, sa langue s'épaissit; il tombe : il n'a pas prononcé un mot. L'Allemand charge son estomac de bière et engourdit son esprit de tabac. Il est carrément assis, et c'est nécessaire, car ce qu'il va boire représente plusieurs kilogrammes; sa longue et lourde pipe occupe une partie de sa maison; il la tient des dents, des lèvres et de la main; en conséquence, il parle peu, rêve beaucoup et s'amuse gravement, jusqu'à ce qu'il cesse de penser et de comprendre : c'est le commencement de l'Orient, du haschisch et de l'opium. Il y a bien des choses au fond de la définition que Dumas a donnée de l'Allemand: « un homme qui prend de la bière et qui rend de la fumée. » Brillat-Savarin n'en demandait pas plus pour juger son monde : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es. »

Stuttgart est, comme toute honnête ville aujourd'hui doit l'être, en mal d'embellissement. Elle s'attife; elle s'accroît; surtout elle s'allonge vers Cannstadt, qui sera bientôt son faubourg, par l'interminable rue de Neckar: une rue qu'on voit maintenant dans toute l'Europe, avec les mêmes maisons à balcons et à pilastres. Peut-être nous conduira-t-on à un art nouveau, mais ce sera en nous faisant passer par un style pour le moment si peu défini, que tous les détails lui conviennent, le grec comme le gothique, le toscan comme le rococo.

Du reste, en s'allongeant ainsi, Stuttgart cherche à réparer l'erreur de sa naissance. C'est à une lieue de là qu'il aurait dû être bâti, à Cannstadt, où les Romains, si habiles à choisir l'emplacement de leurs cités, s'étaient établis. Le Neckar y devient navigable; l'air et l'eau y sont plus salubres, et des sources minérales y attirent de nombreux étrangers. C'est que le fondateur du Stuttgart, en le mettant où il se trouve, avait songé à ses chevaux, non pas à ses sujets. Ce fut d'abord un haras, plus tard un château, enfin une ville, assez peuplée avec ses quarante mille habitants pour être vivante, pas assez pour être une cohue. C'est après Leipzig et Berlin la cité allemande qui remue le plus de livres, au moins pour en vendre. On y compte une trentaine d'imprimeurs et la seconde librairie de l'Allemagne, celle de Cotta; la première est Leipzig, chez Brockhaus.

Parmi ces livres que Stuttgart fabrique, bon nombre sont de contrebande. On a beau dire en Allemagne, du haut de toutes les chaires et de toutes les revues savantes, que notre littérature est légère, superficielle, immorale, on s'en occupe, même on s'en pare. Dernièrement M. Reymond a fait à Berlin, sur le mouvement littéraire des dix dernières années, des lectures publiques qui ont été accueillies avec empressement; et il a pu dire, à deux pas de la statue de Blücher, qui en a tressailli de colère, que l'esprit français loin de s'éteindre, est encore en Europe le plus actif, le plus fécond, peut-être même le plus substantiel et le plus sérieux. Remarquez que, malgré son nom, M. Reymond n'est pas Français, et faites bien attention à la dernière qualité qu'il nous donne : c'est celle que nos voisins nous refusent le plus. Ils en sont toujours à l'hémistiche de Boileau :

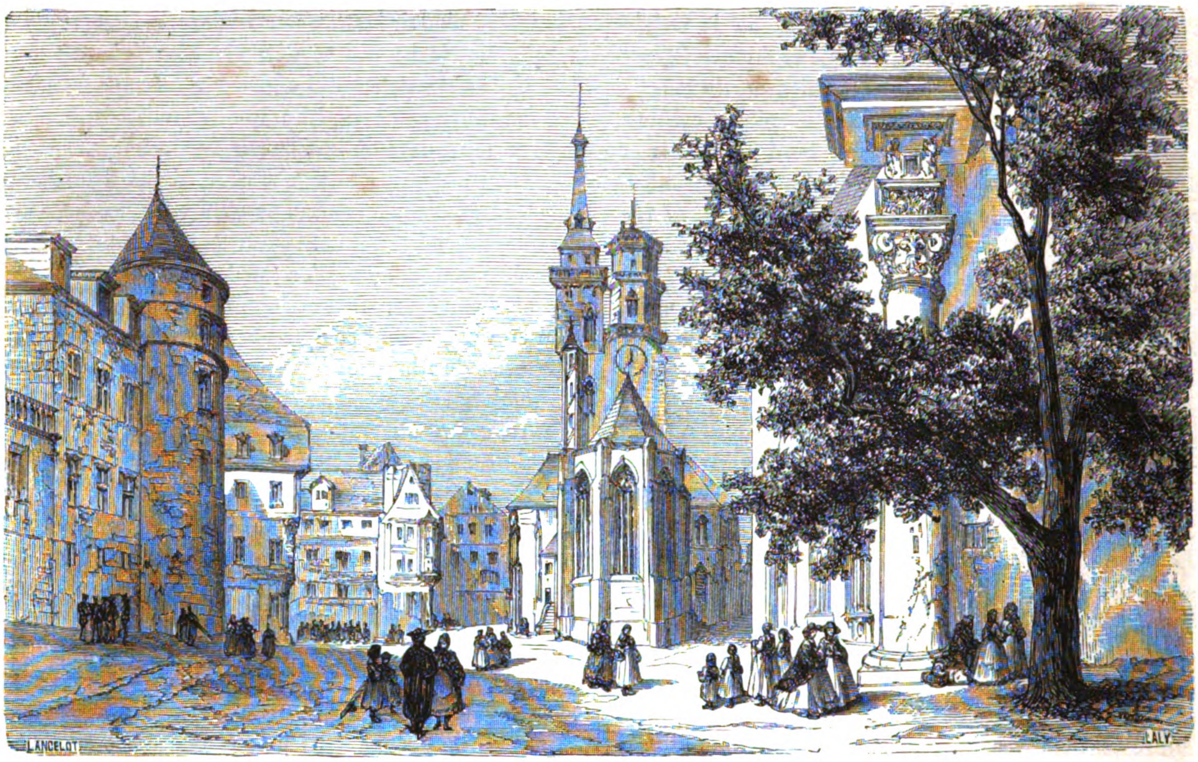
> Le Français né malin....

et ne nous accordent pas autre chose.

Beaucoup d'autres Allemands sont pourtant de l'avis de M. Reymond; ils se gardent bien de le dire, mais on doit le conclure de leur zèle à imiter nos comédies, nos drames et nos petits journaux, même à traduire nos livres. Dans le seul mois de mai de l'année 1857, il a été imprimé en Allemagne 50 ouvrages français ou traduits du français, tandis que les autres langues étrangères n'avaient, toutes ensemble, donné lieu, dans le même mois, qu'à 26 publications; ce qui veut dire bien clairement que l'Allemagne a pour nous de l'estime et de l'affection tout juste deux fois autant que pour le reste du monde.

Nos arts ont même faveur. Ainsi Stuttgart publie deux journaux illustrés, *Uber Land und Meer* et *Illustrirte Welt*, le premier à 10 000, le second à 70 000 exemplaires. La plupart de leurs dessins sont des clichés du *Magasin pittoresque*, de *l'Illustration*, du *Monde illustré*, du *Journal pour tous*, du *Tour du monde* et de *l'Illustrated London-News*. Seulement on a soin d'effacer les noms de nos dessinateurs et graveurs, pour faire croire à une provenance germanique.

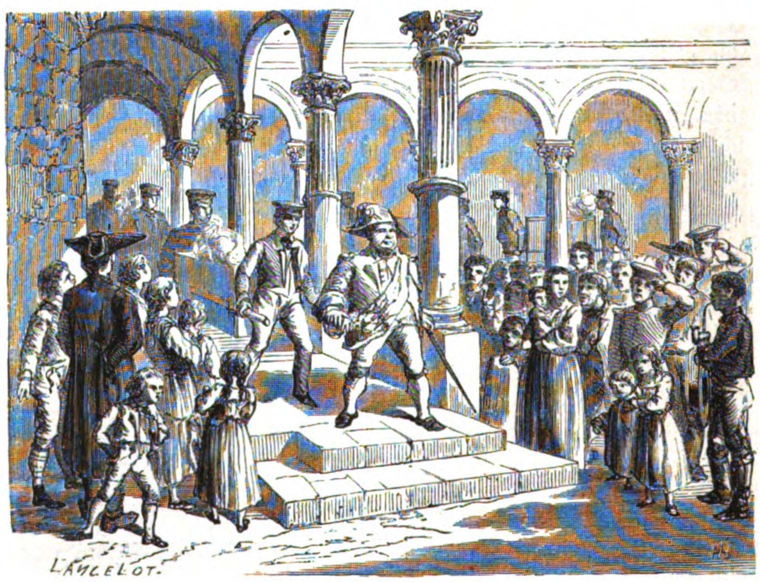
M. Lancelot, dont le crayon habile fait tout le mérite de ces causeries de voyage, m'a raconté à ce sujet ce qui lui arriva à lui-même. A Stuttgart il rencontra un artiste qui, en entendant son nom, lui déclara galamment qu'il le connaissait depuis longtemps. Il ne croyait pas dire si vrai, ajoute M. Lancelot, car parmi des dessins qu'il me montra pour me faire juger de l'art allemand, plusieurs étaient de moi. «Vos journaux illustrés, disait-



Place du Vieux-Château, à Stuttgart.

il, ne sont pas *sérieusement* faits;» et en preuve du soin *sérieux* des éditeurs de son pays, il me mit sous les yeux des publications où je trouvais, sans nom d'auteur bien entendu, des dessins de Français, de Thérond, de Bida, de Desjobert, etc., des contrefaçons de Grandville, des imitations du *Charivari*, des souvenirs d'Alfred de Dreux ou de Victor Adam.

A Augsbourg, M. Lancelot trouva un de nos pensionnaires de Rome pour la musique qui faisait sa troisième année en Allemagne. Nous parlons beaucoup à Paris, surtout depuis le *Tannhauser*, de la musique allemande, non de l'ancienne, qui est peut-être la première du monde, mais de la nouvelle, « celle de l'avenir. » Les compatriotes de M. Wagner en sont moins préoccupés. Depuis deux mois notre pensionnaire courait de ville en ville et de théâtre en théâtre, il n'avait encore entendu que *le Postillon de Lonjumeau*, *les Diamants de la couronne*, *le Pré aux Clercs*, *le Chalet*, etc. A Vienne seulement il savoura à pleines oreilles la musique allemande, mais au théâtre français d'Offenbach.



Escalier des cuisines royales.

Cependant on nous fait rude guerre en haut lieu. A Berlin, par exemple, où l'on tient, et pour cause, à paraître plus allemand que l'Allemagne, la cour s'est faite le foyer d'une réaction antifrançaise. Du temps de Frédéric II, un Prussien cependant celui-là, et un glorieux, on n'y parlait que la langue de Voltaire, ce qui était un travers; aujourd'hui on n'y veut user que de celle de Hegel, ce qui en est un autre. Le 1er janvier 1826 le comte de Berns-

torff, ministre des affaires étrangères, a signifié à tous les agents politiques de la Prusse qu'à l'avenir ses dépêches seraient rédigées non plus en français, selon l'usage général, mais en allemand. C'était une flatterie à l'égard des petites cours de la Confédération. Mais ce coup d'État contre la langue française émut les grandes chancelleries. On déclara au ministre prussien qu'on ne voulait pas de son allemand et qu'on lui écrirait, chacun en sa langue, puisqu'il se refusait à entendre celle de tout le monde. Berlin allait devenir une Babel.



Jeunes filles et femmes de la Souabe, à Stuttgart.

Le comte dut céder : il autorisa ses agents à employer le français dans toutes les cours qui se serviraient de cet idiome.

Au théâtre du palais nos pièces sont proscrites. Du 1er juin 1851 au 1er juin 1861 on y a joué Lessing cent trois fois, Goethe cent quinze, Schiller deux cent cinquante-trois, H. de Kleist cinquante-neuf, Calderon trente six, Gozzi neuf, Sophocle cinq. Shakspeare a eu



Wurtembergeois et Wurtembergeoises.



Paysans de la Souabe, à Stuttgart.

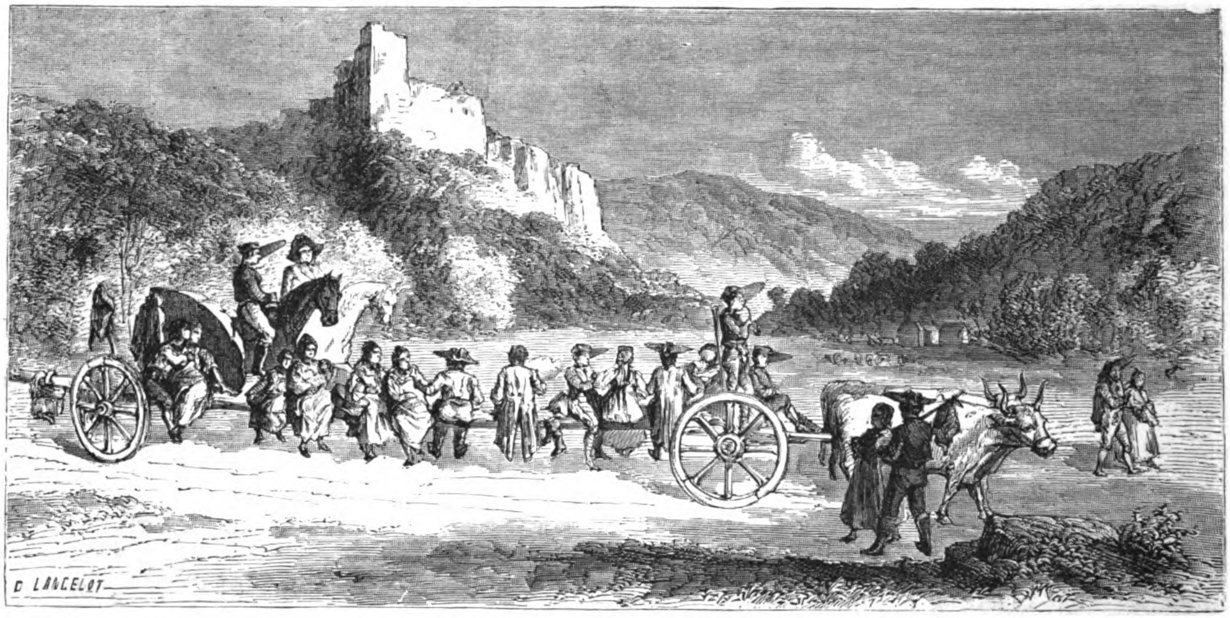
trois cent soixante-trois représentations, Molière trente et une, Racine deux.

Revenons vite à Stuttgart. Cette ville possède un nombre suffisant de châteaux et d'hôtels. La résidence royale a trois cent soixante-cinq chambres, idée astronomique qui est devenue, je ne sais comment, une idée architecturale, et son pavillon central est coiffé d'une immense couronne dorée. Ces petites royautés allemandes sont si heureuses et si fières de leur titre qu'elles en mettent le signe partout, jusque sur les toits.

Elles devraient au moins se souvenir que c'est nous qui les avons mises en état de se donner ce plaisir. C'est Napoléon qui a fait grand-duc le margrave de Bade, et rois le duc de Wurtemberg et l'électeur de Bavière, en doublant leurs États. Je ne leur reproche pas d'avoir en 1813 trahi leur bienfaiteur, parce que la reconnaissance n'a jamais été une vertu à l'usage des hommes d'État, et qu'après tout, ils avaient bien quelques raisons d'agir comme ils l'ont fait; mais je trouve mauvais que les chambres de Wurtemberg, lorsqu'elles firent élever, à Stuttgart, en mémoire du vingt-cinquième anniversaire du roi Guillaume, une colonne de granit de dix-huit mètres de haut, y aient fait sculpter les batailles de la Fère et de Brienne. A Berlin ou à Vienne ces bas-reliefs seraient de mise. A Stuttgart on se demande si c'est ce roi Guillaume qui, à lui seul, a terrassé le colosse dont naguère il baisait la main.

Et puis est-ce bien contre la France que ces princes doivent ameuter leurs peuples, sous prétexte de patriotisme allemand? Les couronnes que nous avons données, nous n'avons nulle envie de les reprendre. La Confédération germanique semble à nos diplomates le chef-d'œuvre de l'esprit humain, et ils pensent que si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer; car nulle machine n'a été aussi bien combinée pour enrayer un peuple ou le faire s'agiter dans le vide, tandis que les grandes affaires de l'Europe passent hors de la portée de sa main. Mais ne trouverait-on pas ailleurs, du côté du nord, par exemple, des conservateurs qui, pour mieux conserver la patrie allemande, réduiraient volontiers les princes au rôle de préfets? J'ai vu dans l'histoire romaine bien des rois qui s'obstinaient à être plus Romains que le sénat jusqu'au jour où le sénat décrétait que leur royaume n'existait plus.

Le palais du roi est un château Pompadour, avec des colonnes aux chapiteaux enrubannés, des trophées d'ar-



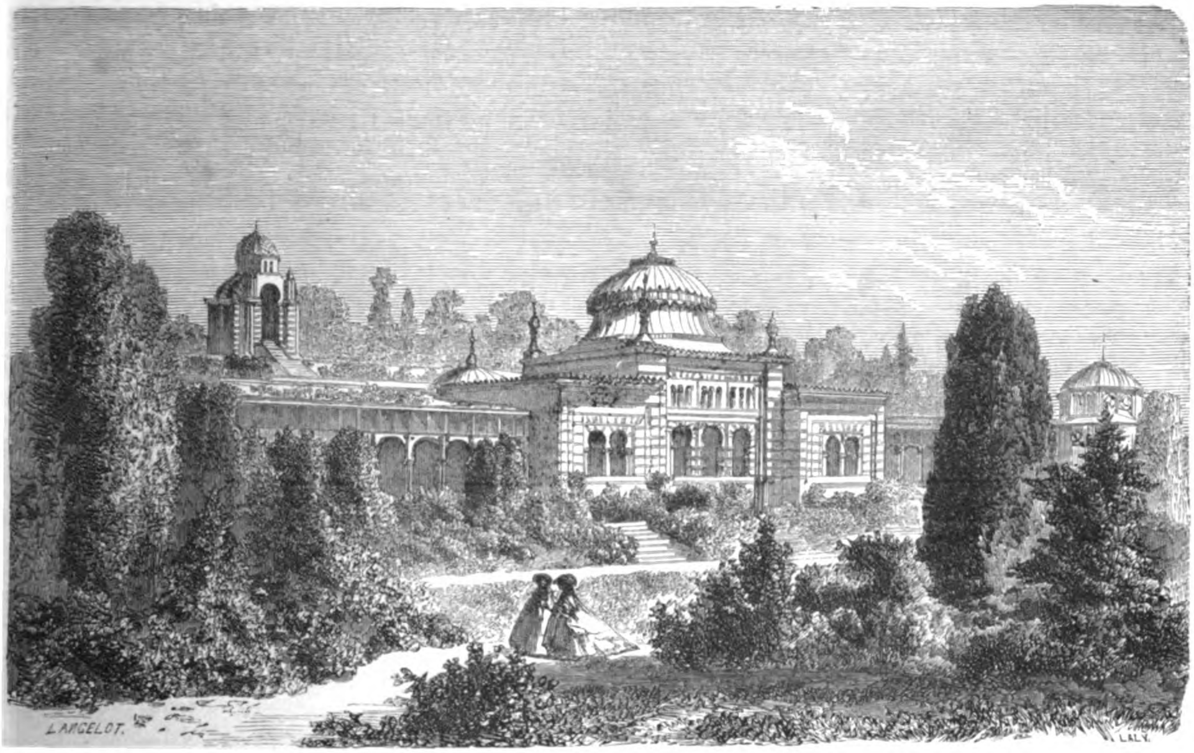
Le retour du marché, près de Stuttgart.

mures enguirlandées de lauriers et de roses, de jolies statues et de vilaines sentinelles. Il est situé en contre-bas de la place et on le voit d'en haut, ce qui lui ôte encore de la grandeur; mais le parc qui y tient et par lequel on peut gagner Cannstadt en voiture, à cheval ou à pied est charmant. Des bassins bordés de vases et de statues de marbre, de grandes allées et de beaux arbres lui donnent, d'un certain côté, une physionomie vraiment royale: de l'autre, des eaux vives courant sous la futaie, des prairies, des arbres fruitiers épars au milieu de grandes herbes folles, lui conservent un caractère champêtre très-séduisant. Les jeunes officiers à taille de guêpe et les précieuses à tournure de cloche ne recherchent heureusement pas l'ombre des allées solitaires, et l'on peut encore s'y promener en rêvant.

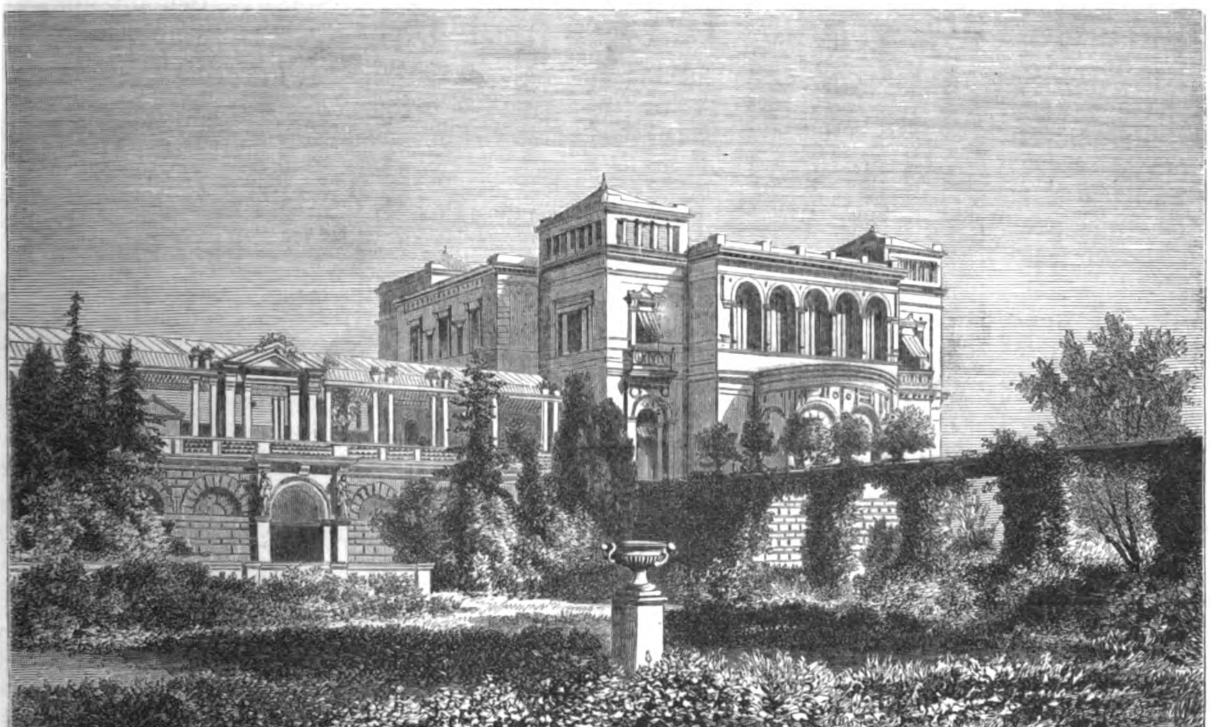
Les Allemands tirent assez bon parti de la nature; pour l'art c'est différent. Ces statues dont je parlais tout à l'heure, il ne faut pas les regarder de trop près, d'abord parce qu'elles ne sont point belles; ensuite parce que celles de Coustou seraient des prudes à côté. On me dit qu'il y a peu d'années le roi avait semé dans son parc des copies ou des imitations de toutes les Vénus connues. Ces traductions étaient allemandes et tellement libres que le clergé s'en formalisa tout haut. Le roi en fit retirer bon nombre, il en reste assez. Quelques copies d'antiques sont attribuées à Thorwaldsen; elles me semblent bien sèches et bien roides pour être de cette main.

Sur la place du Vieux-Château on a dressé une statue de Schiller. Celle-là est véritablement du Phidias scandinave. Je voudrais la trouver belle, il est si bon d'admirer! mais je n'y parviens pas. Schiller avait l'attitude gauche assez naturelle aux rêveurs, l'œil bleu et grand, le regard errant et vague. Pourquoi le fixe-t-il sur la terre avec une expression concentrée et triste qui fait penser au Dante? Pourquoi aussi ce grand manteau

qui le gêne, cette musculature tourmentée qui parle de force physique, et cette couronne de lauriers dont le poids fait baisser la tête du poëte? il est de ceux qui la portaient haut, comme le cœur. Au vieux château, une cour à trois étages d'arcades ne manque pas de caractère ; il s'y trouve une curiosité qui n'est pas



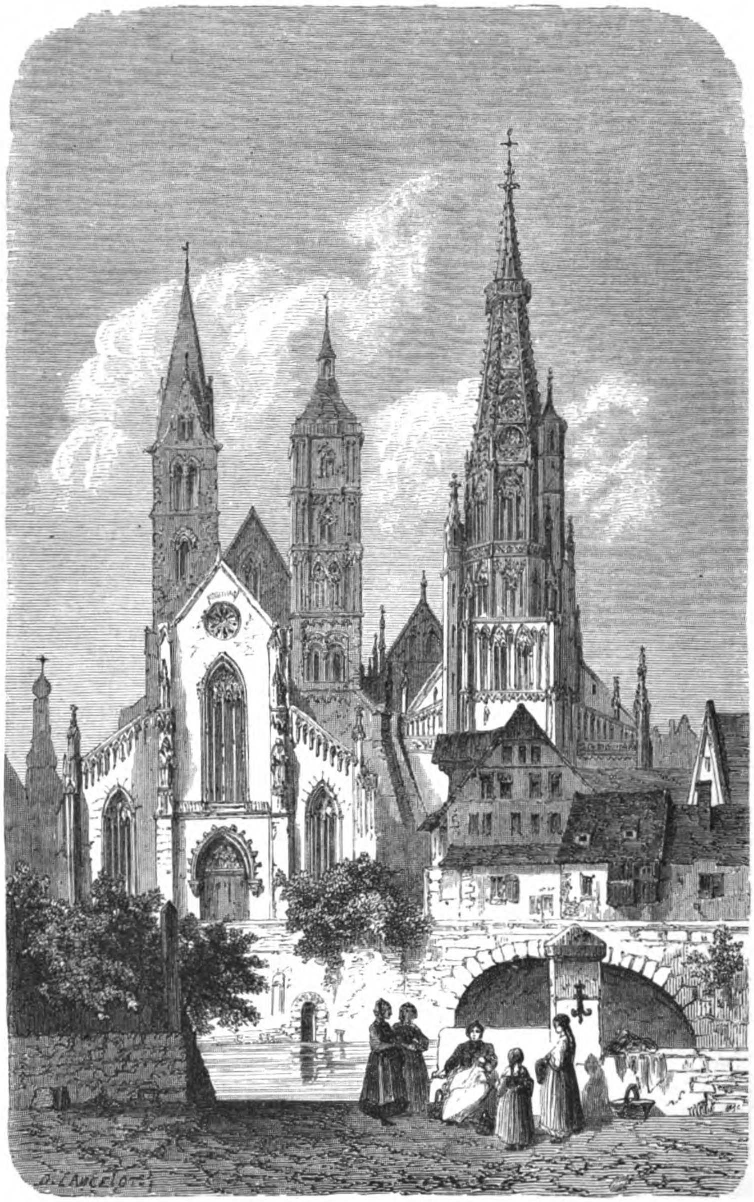
La Wilhelma, près de Stuttgart.



Villa du Prince Royal, près de Stuttgart.

belle; aussi tous les touristes en parlent, tous les *guides* imprimés vous y envoient et tous les garçons de place vous y conduisent : une vieille tour dans laquelle rampe un escalier que l'on peut gravir à cheval. Il n'y a rien à voir, même à pied. Ce vieux château est affecté aux cuisines royales et au service accéléré de transports que

leur situation, par rapport à la demeure des pensionnaires, exige. Le roi, d'abord, a son palais à l'autre bout de la grande place; le prince royal, sa résidence beaucoup plus loin, à l'extrémité d'allées d'arbres. Les princesses habitent dans un quartier plus retiré, les princes aussi dans une rue plus discrète. Cinq ou six fois par jour, quand il n'y a point de cas d'appétit en dehors du règlement, on voit sortir d'une porte de grandes caisses bleues, munies de brancards auxquels sont attelés deux serviteurs bleu céleste. Ils s'avancent sous la protection d'un énorme suisse à livrée bleue et argent, qui marche la main droite armée d'une canne à pomme brillante, la gauche sur la poignée d'une épée qu'il porte en verrouil dans un baudrier aux riches armoiries. Sa vaste corpulence est bien la matérialisation des senteurs de chou, de jambon, de porc frais et de saucisses que le convoi exhale. L'air satisfait de sa grasse figure béate semble dire : J'y ai goûté ! Sa démarche majestueuse et son petit œil méprisant repoussent jusqu'aux murs les curieux qui stationnent pour sentir passer la choucroute du roi, les narines agitées, la bouche ouverte, aspirant par tous les pores et dévorant des yeux.



Église d'Esslingen, près de Stuttgart.

Je me trouvai à Stuttgart un jour de marché ; c'est une bonne fortune pour un voyageur, parce que si j'avais vu la dernière mode au parc, j'allais trouver le siècle passé à la foire. De tous côtés, en effet, je vis arriver des paysans à grand chapeau retroussé des deux côtés, culotte jaune avec veste de velours noir collante, à gros boutons de métal qui se touchent, une longue redingote courte de taille, aux pans étroits, mais aux poches immenses : de quoi serrer tout un mobilier. Ma foi, ce n'était pas beau non plus. Quelques femmes ont des costumes aux couleurs tranchées et, ce qui vaux mieux, de belles chevelures pendantes en deux longues nattes garnies de rubans et qui descendent à terre : elles viennent de la Souabe. Ce type à visage camus et épaté manque de grâce ; une chose qui en a moins encore est l'habillement des petits; garçons ou filles, même de quatre ans, sont vêtus comme les grands parents, ce qui leur donne l'air d'une troupe de nains avortés, au lieu d'une joyeuse bande d'enfants.

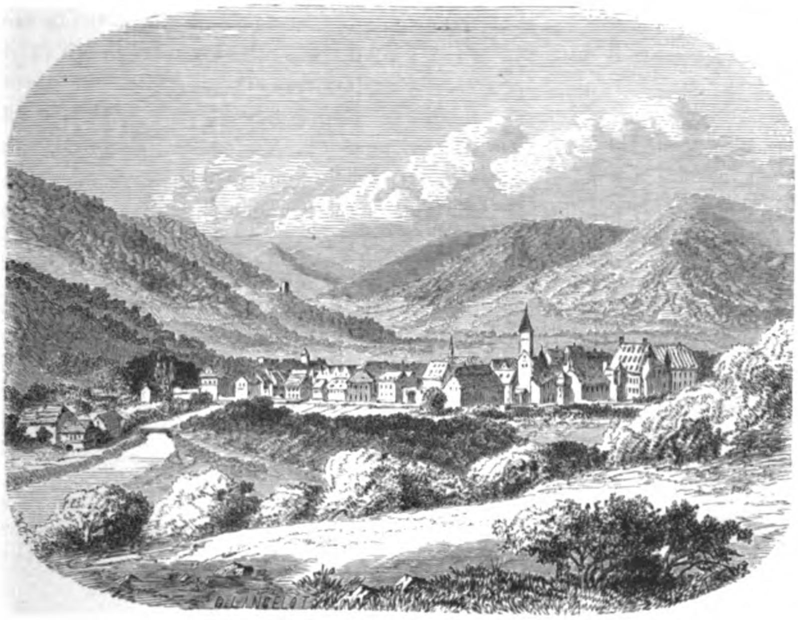
Dans la foule quelques yeux noirs et sévères révélaient un type étranger : c'étaient de belles juives. La dureté de leur physionomie, caractéristique de leur race, s'est fondue à demi dans la mollesse allemande; leur teint a blanchi; leurs cheveux sont devenus châtains. Au Malabar on trouve au contraire des juifs aussi noirs que les Indiens, tant le milieu où vit l'homme exerce à la longue d'influence sur lui.

J'entendis plusieurs fois au milieu de tout ce monde des gens se dire athieu. Est-ce l'*adieu* français, un souvenir que nos soldats auraient laissé, leur dernier mot, en quittant le pays, que les jeunes filles auraient gardé ? Ils étaient si aimables une fois la bataille gagnée !

En remontant le courant d'hommes et de bêtes qui arrivait, je me trouvai bientôt au milieu d'un de ces charmants paysages de Wurtemberg où la plaine, la forêt et les collines, qui prennent de petits airs de montagnes, se partagent l'espace de la façon la plus heureuse pour l'œil ; où de jolis villages avec leurs grand toits bruns aux silhouettes hardies et entourés de puissantes verdures, se découpent sur les fonds bleus de l'Alpe de

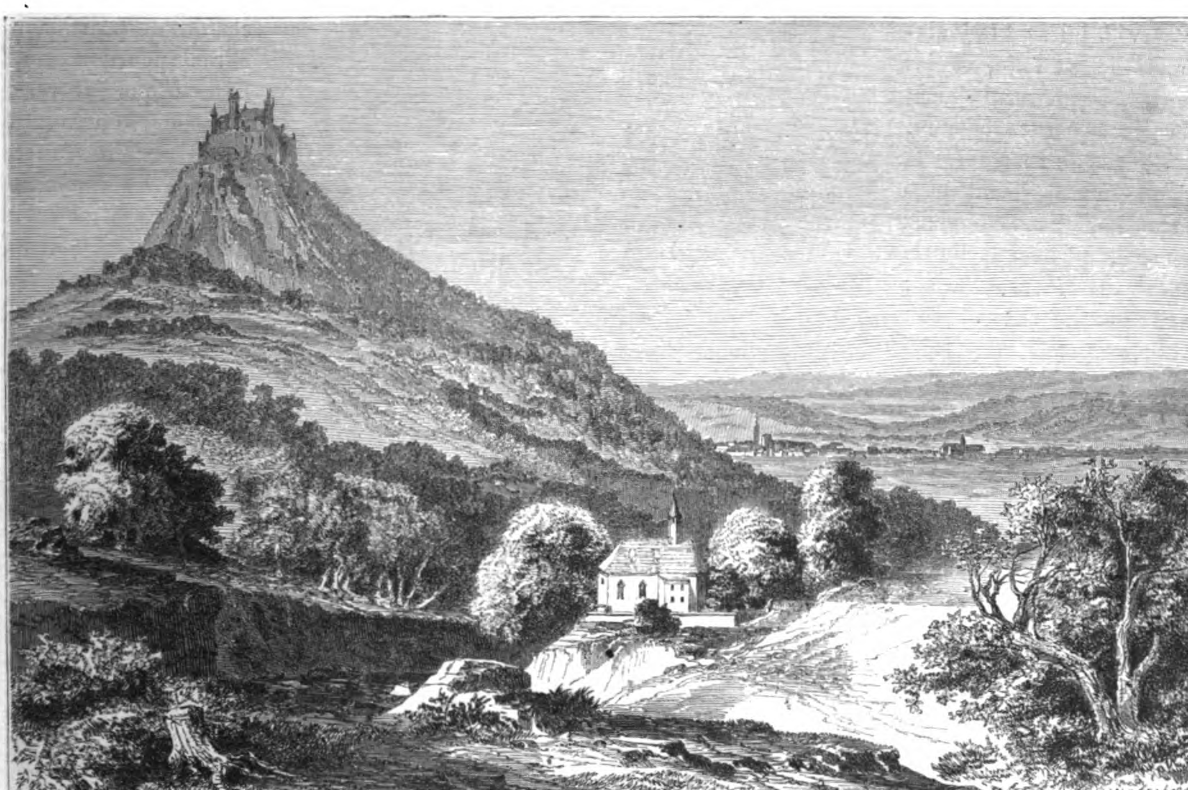
Souabe, sous un ciel lumineux, mais voilé d'une brume légère. Sur la route passaient paysans à pied et à cheval, causant un peu, fumant toujours, et je m'arrêtai devant un chariot qui n'en finissait pas. C'était un grand tronc de sapin équarri, posé sur deux paires de roues et que traînaient des bœufs sans joug, les traits ajustés par un frontail de cuir au bas des cornes, avec un bridon à mors comme celui des chevaux.

Sur le sapin étaient assis à califourchon, dos par-ci, face par-là, toute une troupe de bons voisins et voisines. Tout à fait à l'arrière et à l'abri des curieux, sous la voûte d'un immense parapluie rouge, deux amoureux se parlaient à l'oreille. On en voit partout en Allemagne, et je ne m'en plains pas. J'aime bien la fauvette qui chante dans les rameaux d'un acacia en fleurs; mais j'aime mieux encore cette voix du cœur qui soupire dans l'âme de deux fiancés. C'est une des meilleures choses que le bon Dieu ait faites, et les Allemands ont bien raison de ne point cacher les chastes amours qui deviennent ensuite la bonne et durable affection du foyer domestique, un des traits les plus honorables de la société allemande.



Un bourg wurtembergeois.

J'avais déjà remarqué, le long de ma route, comme les ouvriers allemands aiment leurs aises. A Kehl, le cantonnier est assis, masqué, matelassé,



Le Hohenzollern.

et casse ses pierres dans une casserole de fer sans fond pour que les éclats ne lui sautent pas aux doigts. Ici, je rencontre un paysan qui vient de *rouler* son champ. Sur le rouleau est établi un siége commode où un gros Allemand fume sa longue pipe de faïence, les yeux à demi clos, et laisse marcher son bœuf d'un pas tranquille et

lent, qui doit conduire l'un à sa soupe, l'autre à son râtelier avec une vitesse de quatre heures à la lieue. Comme je rentrais dans la ville, je rencontrai un régiment qui manœuvrait. Je ne saurais vous dire comment les soldats s'écartent dans les rangs de telle façon que cent hommes tiennent la place d'un de nos bataillons.

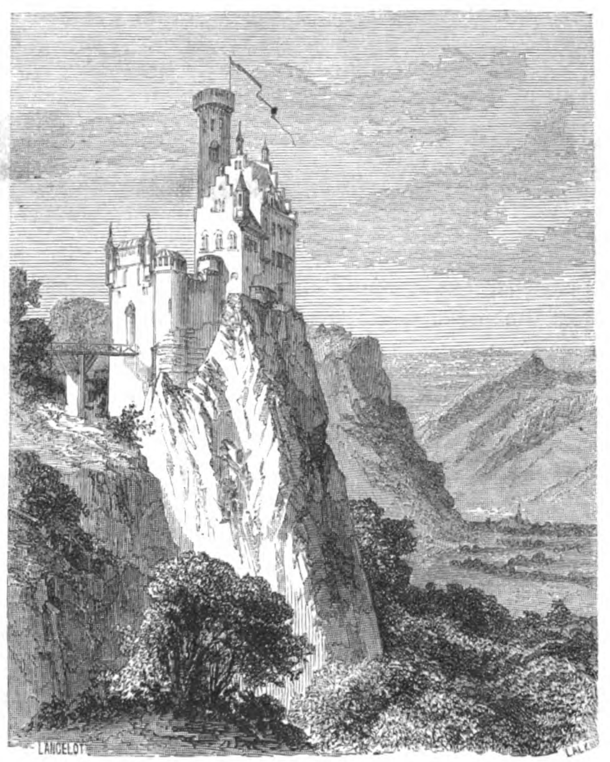
X

A STUTTGART.

La Wilhelma. — L'Alpe de Souabe et l'Alpe-Rude. — Le Hohenstaufenberg et les oiseaux noirs. — La porte de l'Orient.

Nous sortons de Stuttgart en longeant le Schlossgarten, longue promenade d'une lieue d'étendue, et nous atteignons le château de Roseinstein. On vante ses jardins, son palais arabe, la Wilhelma, où se trouvent, assure-t-on, de ces peintures décolletées que les mauvaises langues accusent les princes allemands d'aimer assez dans leurs villas. Le roi a dépensé aux coupoles indiennes et aux coquettes galeries de la Wilhelma tant de florins, que les bonnes gens de Wurtemberg ont murmuré le mot de folie. Ce qu'entendant, le roi s'est réservé à lui seul la jouissance de sa folie, et les portes restent obstinément fermées au nez des visiteurs.

Le fils du roi a aussi la sienne, un charmant pastiche italien et des mieux réussis, qu'on appelle la *villa du Prince Royal;* mais quel air triste elle doit avoir, quand l'hiver lui ôte son soleil et sa verdure; et comme alors on doit grelotter sous ces galeries à jour faites pour l'éternel printemps du ciel de Naples.



Château de Lichtenstein.

La vue dont on jouit du Roseinstein sur Stuttgart, Cannstadt et leurs environs est magnifique; mais nous avons ce spectacle comme nous avons eu celui des Vosges: nous passons sous les fondations du château, par un tunnel de quatre cent vingt mètres, pour déboucher dans la vallée du Neckar, dont nous suivons la rive droite jusqu'à Plochingen, au milieu de vignobles et de champs de maïs. Plochingen n'est qu'un gros bourg; Esslingen, que nous avons rencontré d'abord est une ancienne ville impériale. Elle fut donc État souverain avant d'être réduite au rang de simple municipe wurtembergeois. J'y ai vu fumer assez de ces grands tuyaux de briques qui servent aux usines de panaches, pour croire que l'industrie n'y manque pas. Du chemin de fer, je n'ai vu qu'une charmante silhouette de ville gothique du quinzième siècle: des tours d'églises qui se profilent sur un fond de montagnes verdoyantes et dominent de grands toits à tuiles vernissées; un admirable clocher de pierre qui dessine sur le ciel ses hardies ciselures; à gauche, des murs d'enceinte qui rampent sur le flanc d'une colline jusqu'à un vieux château bien ébréché par le temps et les hommes, mais encore de fière apparence; enfin une ceinture de jardins en fleurs et d'arbres fruitiers qui unit la ville à la plaine. Pourquoi passons-nous si vite?

A Reichenbach, nous entrons dans la vallée de la Fils, qui remonte jusqu'au centre de l'Alpe de Souabe, la dernière chaîne qui nous sépare du Danube.

L'Alpe de Souabe, appelée en quelques endroits l'Alpe-Rude, *Rauhe-Alp*[1], a des cimes qui montent à plus de mille mètres au-dessus du niveau de la mer, et sa masse, dans le nord-ouest, dépasse de mille pieds la plaine du Neckar. C'est, par sa direction, la composition de ses roches et sa disette d'eau, la véritable continuation du Jura helvétique qui meurt à l'embouchure de l'Aar dans le Rhin, en face du point où, de l'autre côté du fleuve, naît l'Alpe de Souabe.

La Rauhe-Alp ne saurait être comparée, pour la hardiesse des formes, aux chaînes de premier ordre; elle m'a pourtant paru, dans la partie que j'ai traversée, une contrée très-pittoresque. Les vieilles forteresses féodales y pullulent.

Il y en a de neuves aussi. Le comte Guillaume a fait bâtir en 1838 au sommet d'un rocher à pic, le château de Lichtenstein, dans le style du quinzième siècle.

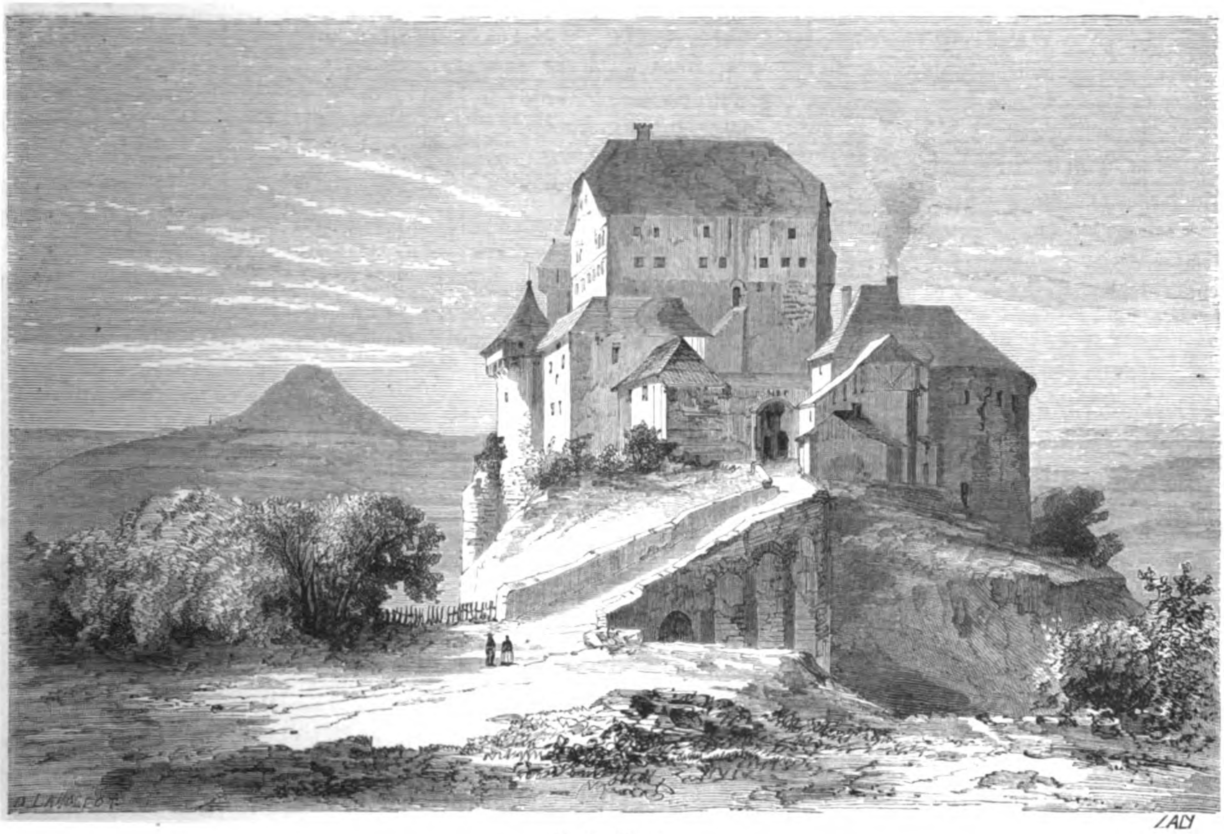
J'aime bien mieux regarder un peu plus loin les ruines magnifiques et véritables du Rechberg.

Près de là, sur une autre montagne conique et isolée, quelques murs informes marquent la place où fut le berceau de la puissante maison de Hohenstaufen, et où Frédéric Barberousse, la plus grande figure du moyen âge allemand, tint sa cour impériale. Le château redouté est tombé; une petite chapelle où l'empereur ve-

1. Le Schwabische-Alp s'étend de la source du Neckar à celle de l'Iaxt, sur une longueur de trente-six lieues et une largeur moyenne de cinq à sept. La partie la plus élevée et la plus sauvage, entre la Lauchart et Zainingen, porte particulièrement le nom de Rauhe-Alp. Le Hohenberg y atteint mille vingt-sept mètres et le Hohenzollern neuf cent seize; le Hohen-Neuffen est presque aussi haut. Burgbühl, près d'Obernheim, à neuf cent soixante-quinze mètres, est le point le plus élevé où le blé croisse dans l'Alpe, et Burgfelden, à neuf cent seize mètres, en est un des villages situés le plus haut.

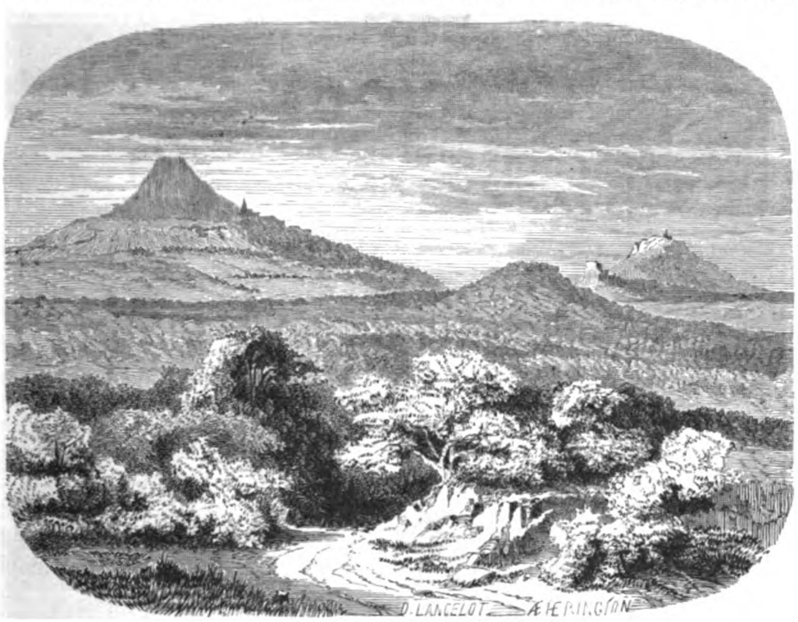
nait entendre la messe est restée debout. Debout aussi est demeuré le souvenir du grand vaincu des Italiens et de la papauté. Le peuple refusa de croire à sa mort, et l'Allemagne l'attendit, comme les Gallois ont espéré le retour d'Arthur.

Un jour, disait-on, un pâtre cherchant ses chèvres



Le Rechberg.

égarées dans la montagne trouva, en un lieu écarté, naccessible, une caverne qui semblait un immense palais. Il osa s'y aventurer et vit dans une grande salle un chevalier qui dormait tout armé, le coude appuyé sur une table. Ce sommeil durait depuis bien des années, car sa barbe avait crû au point qu'elle faisait sept fois le tour de la table. Au bruit des pas du berger, le chevalier releva lentement la tête et dit ces mots : « Les oiseaux noirs volent-ils toujours autour de la montagne ?— Oui, répondit le pâtre. — En ce cas, je puis dormir encore. »



Le Hohentaufen.

Dormez, sire, et ne vous réveillez pas, car si les oiseaux noirs ne volent plus que d'une aile fatiguée et pesante, d'autres plus agiles et plus forts ont pris leur place et gardent votre prison : l'esprit moderne tient scellé sous la pierre du tombeau l'esprit vaincu du moyen âge.

Cependant nous montions toujours et nous arrivâmes à un carrefour de montagnes boisées de la tête aux pieds, mais très-escarpées. Là se trouve le vieux et curieux bourg de Geisslingen, où je vis une énorme maison de bois à cinq étages surplombant l'un sur l'autre et couverte d'un toit à quatre rangs de lucarnes.

La situation était trop bonne pour les coupeurs de

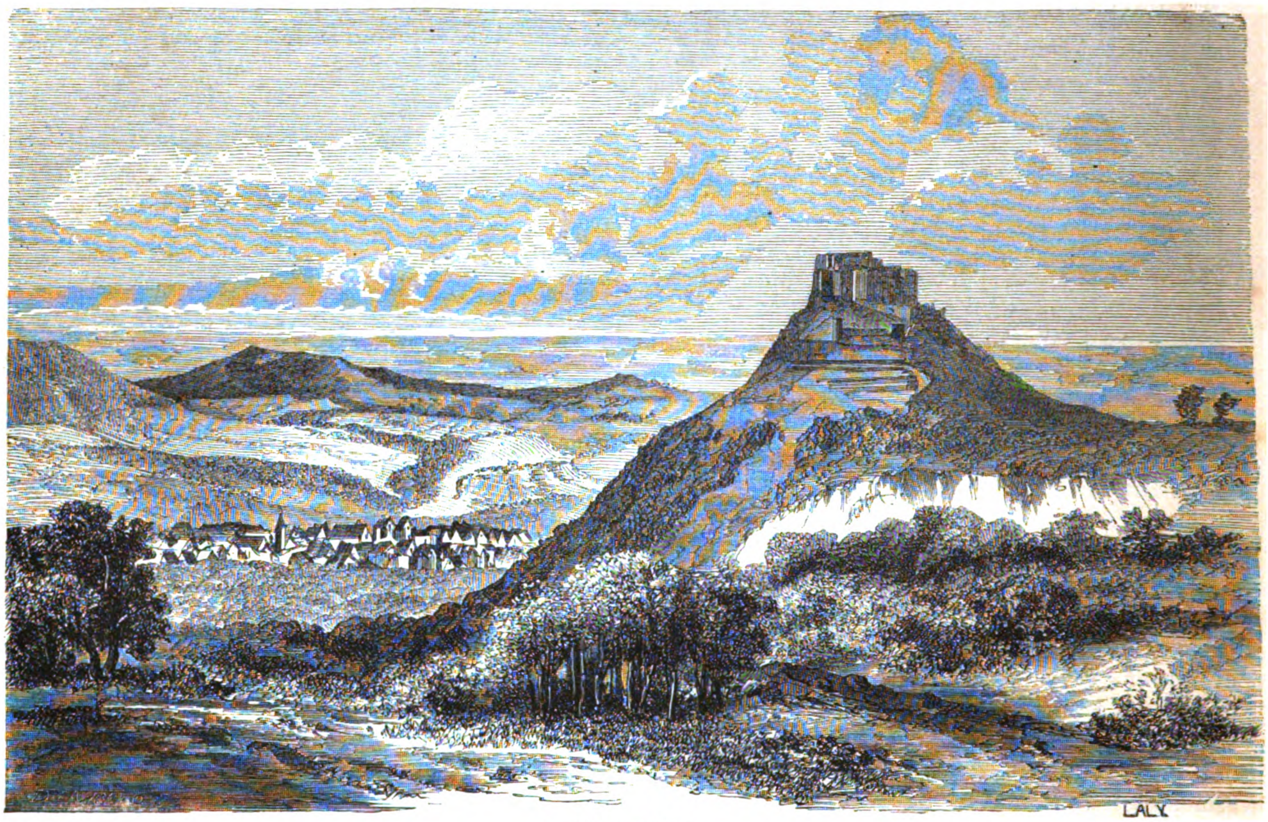
route du bon vieux temps. Aussi, voit-on près de là les ruines du vieux château de Helfenstein.

Entre Geisslingen et Nellingen, nous nous trouvons dans une vallée magnifique, dont nous suivons à mi-côte une des parois. Deux puissantes machines nous traînent pas à pas. A gauche nous longeons une muraille de rochers que la foudre a fendus et qui, çà et là, surplombent au-dessus de la voie d'une façon très-pittoresque, mais passablement inquiétante. A droite, un précipice; au fond, la vallée, immense tapis de verdure que coupe le Rohrach, ruisseau limpide, aux vives allures qui vont parfois jusqu'aux petites colères d'un torrent naissant!

La vieille route de terre en suit modestement toutes les sinuosités, et le paysan qui y marche s'arrête encore avec stupeur pour voir ce feu, cette fumée, ces lourdes machines audacieusement attachées aux flancs abrupts de la montagne, et qui passent entre le ciel et lui. Est-ce un vieillard : il maudit l'espace impie des générations nouvelles et dit: comme les ingénieurs espagnols de Charles III : « Si Dieu eût voulu faire là un chemin, il n'y eût pas mis une montagne. » Est-il jeune, il voudrait regarder de près le monstre et courir avec lui. Que d'opinions qui ne sont qu'affaire d'âge et de tempérament!

L'autre paroi de la vallée se relève soudainement, couverte d'une forêt de chênes, du milieu desquels sort de temps à autre une roche trapue ou quelque aiguille élancée. Nous sommes dans une vraie Suisse en miniature,

On dira : des rochers, des arbres, des eaux, c'est toujours la même chose. Oui sans doute; mais c'est aussi toujours différent. La nature, pour écrire ses grands poëmes ou ses idylles, a encore moins d'éléments que le langage ne nous en fournit. Avec un rayon de soleil ou un nuage qui passe et jette son ombre sur cette lumière, elle change les aspects, jusqu'à paraître modifier les formes; et ce monde extérieur, qui semble immobile et immuable, est le théâtre de transformations continuelles, car à celles que la nature y opère s'ajoutent celles que notre esprit lui impose. Chacun de nous met un peu de son cœur et de sa pensée dans le paysage qu'il contemple et qu'il aime.

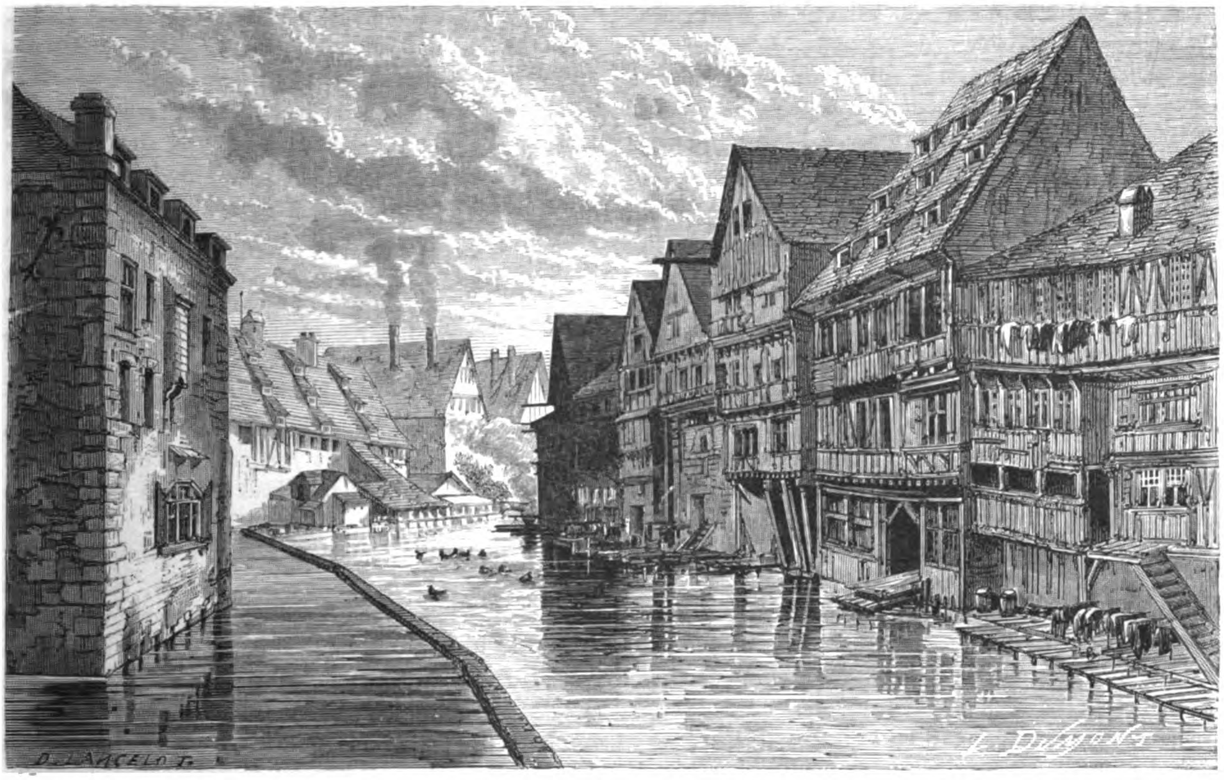


Le Hohen-Neuffen.

Au sommet de la Geisslingersteig, nous sommes à six cent soixante-quatorze mètres au-dessus de la mer. J'arrivai sur ce plateau de l'Alpe de Souabe avec une certaine émotion. Par le point où nous sommes passe la ligne de partage des eaux de l'Europe. Devant nous, elles vont à l'Euxin et à la Méditerranée; derrière nous, à la mer du Nord et à l'Atlantique. C'est donc comme la limite de deux mondes. Là sont, en effet, les portes de l'Orient, et à quelques pas coule le grand fleuve par où nous sont venus autrefois toutes les invasions asiatiques, par où s'en va aujourd'hui le génie de l'Europe occidentale pour réveiller et ranimer ce monde mourant.

V. DURUY.

(La suite à une autre livraison.)



Vieilles tanneries, à Ulm (voy. p. 214).

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. V. DURUY.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII

A ULM.

Vue du Danube à vol d'oiseau. — Le vieux père et la vieille mère de la blonde Germanie. — Un grand fleuve est un personnage historique. — L'Allemagne est un carré et la France un cercle. — La poésie du Danube. — Ses villes, ses ponts et ses forteresses. — Ulm. — Une erreur de la nature pour les Bavarois. — Une traînée de sang et de gloire.

Nous venons d'entrer à Ulm par les hauteurs qui le dominent, le *Michelsberg*. Nous avons passé au travers d'une citadelle formidable et longé les remparts d'un camp retranché où 80 000 hommes tiendraient à l'aise. Dès que le chemin de fer m'eut rendu la liberté de mes jambes, je courus non pas à la vieille cité qui garde encore ses maisons de bois et ses rues tortueuses, ni à son Munster qui devait humilier celui de Strasbourg[2], ni à ses fortifications qui, sans faute, assure-t-on, humilieront un jour l'orgueil de la France, mais au Danube qui la baigne. J'avais hâte de contempler le vrai roi des fleuves de l'Europe.

Le Volga est plus long, mais il n'a ni la profondeur de ses eaux, ni la beauté de ses rives, et il aboutit à une mer fermée, sans être jamais sorti de la même domination. C'est un fleuve russe : jusqu'à présent il n'y a que le despotisme qui ait fleuri sur ses bords. Le Danube est un fleuve européen. Il naît à deux pas de la France et finit en face de l'Asie, entre Odessa et Constantinople. Il traverse deux duchés, Bade et Hohenzollern, deux royaumes, Wurtemberg et Bavière, deux empires, Autriche et Turquie, trois principautés, Servie, Valachie et Moldavie. L'esprit moderne est sur ses eaux, et, le long de ses rives, s'agitent des peuples nombreux qui veulent boire à la coupe de la vie.

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369, et t. V, p. 193 et la note 2.
2. Il devait monter jusqu'à cinq cent vingt pieds, mais il s'est arrêté à trois cent trente-sept. C'est la plus vaste des églises d'Allemagne, après celle de Cologne.

Mais les grands fleuves ont, ainsi que les grands hommes, d'obscurs commencements, et comme, à Ulm, le Danube sort à peine de son berceau de montagnes, je le trouvai bien humble : 40 à 50 mètres de large[1]; pas assez de fond, au-dessus de la ville, pour porter bateau; pas assez, au-dessous, pour que les vapeurs s'y aventurent plus haut que Donauwerth. Les bateaux qu'on y construit en planches brutes n'y reviennent jamais. On les déchire à leurs ports d'arrivée pour vendre le contenant en même temps que le contenu. Ma course fut donc perdue. Mais rentré à l'hôtel, je fis comme le général qui prépare de loin sa campagne. J'avais trouvé à Stuttgart une fort bonne carte du Danube et j'avais sous la main *Die Donau* de Muller, celle de Schmidl, et l'excellent guide de Joanne pour l'Allemagne du Sud : je me mis à descendre et à remonter le fleuve vingt fois, de sa source à son embouchure.

Je ne sais plus quel poëte allemand représente un berger qui boit à la source du Danube. Le verre du pâtre est bien petit et pourtant le puissant fleuve tient un moment tout entier dans son verre. Licence poétique, car, tout bien examiné, le Danube ne naît plus au milieu des jardins des princes de Furstemberg, dans un bassin de marbre, où les touristes vont puiser dans un gobelet l'eau calme et limpide qui monte du fond, sans murmure. Deux ruisseaux, la Brége et la Briegach, qui coulent à 875 mètres d'altitude sous les grands bois du Schwarzwald, se réunissent à Donaueschingen et y prennent le nom de Donau, qu'il faut prononcer en détachant l'u final de l'a. Ce mot est celtique, assure-t-on, et signifie les deux rivières[2]; mais souvent dans l'été les ruisseaux tarissent, tandis que la fontaine du château coule presque toujours. Les princes de Furstemberg ont donc quelque droit à l'honneur qu'ils revendiquent et qu'on a voulu leur ôter de posséder la source du fleuve royal.

Nous avons la mauvaise habitude d'altérer les noms étrangers. Le reproche ne serait pas fondé ici : ce n'est pas de Donau, mais du latin *Danubius* que nous avons très-légitimement tiré la forme « Danube. » Les Allemands mettent ce nom au féminin, et ont laissé au Rhin l'autre genre. De là les poétiques apostrophes au vieux père, à la vieille mère de la blonde Germanie.

Le Danube n'a rien de comparable à la cataracte du Rhin, à Laufen, parce qu'il ne vient pas de si haut, mais beaucoup de rapides, comme les passages fameux du Strudel, du Wirbel et des Portes-de-Fer. En Bavière sa pente est quatre fois celle de la Seine, au-dessus de Paris[3]. On estime sa rapidité moyenne à deux mètres par seconde. Sa profondeur varie avec les crues, mais n'est jamais bien considérable, même dans le bas de son cours. Sa largeur, qui n'est à Ulm que de quarante mètres, et vers Presbourg de trois à quatre cents, va jusqu'à treize cents à Belgrade, et à deux mille entre les Principautés Roumaines et la Valachie.

1. Le pont entre Ulm et New-Ulm a 70 pas de longueur.

2. De ces deux ruisseaux, la Brége est le plus long de trente-sept kilomètres; il naît dans le Brisgau.

3. Cinq cent quarante-six millimètres par mille mètres au lieu de cent cinquante.

Le Rhin court généralement en ligne droite. Le Danube fait d'innombrables détours, jusqu'à paraître parfois revenir sur ses pas. Il ne faut pas s'en plaindre. Les fleuves sont faits pour leurs rives. Plus ils allongent leur cours en replis tortueux, plus ils augmentent ce contact de la terre et de l'eau qui est la vie de la nature et la fortune des nations. Les pays les mieux arrosés sont ou deviendront les plus riches. Ils ont plus de portes pour faire entrer et sortir les marchandises et les idées : la France doit la moitié de sa grandeur à son système hydrographique et à sa position entre quatre mers.

Le Danube n'en touche qu'une, l'Euxin, mais par la Save, il se rapproche d'une autre, l'Adriatique; et si on lui creusait un lit d'Ulm à Bâle, se reliant aux canaux français, il aboutirait à toutes les mers de l'Europe.

On lui a compté cent vingt affluents principaux, dont quelques-uns, l'Inn, la Save, la Theiss, sont rangés parmi les grands cours d'eau de notre continent. C'est autant de bras que le puissant fleuve étend à droite et à gauche de lui, sur une surface égale une fois et demie à celle de la France[1], pour y prendre ou pour y porter la vie. Mais il y prend aussi ce qui a été la mort pour bien des navires. Les eaux qui lui viennent tout droit des Alpes : le Lech, l'Isar, l'Inn, la Traun, l'Ens, lui apportent, dans les crues, une telle masse de sables et de graviers, que son lit en est embarrassé, que le chenal change et qu'un atterrissement se forme, là où la veille *le Dampschiff* passait à toute vapeur. Aussi le pilote doit toujours avoir l'œil au fond, ou mieux la main, car les eaux sont si souvent troubles que la sonde peut seule guider.

Dans son bassin supérieur règne le vent dominant de l'Europe occidentale, celui du sud-ouest, inutile aux navires qui descendent, gênant pour ceux qui remontent. Le long des chaînes secondaires que les Alpes dirigent vers lui, arrivent des vents latéraux qui favoriseraient la navigation à voile, sans les nombreux circuits du fleuve et les détours des vallées. De là résulte qu'on ne voit pas sur ce courant magnifique, ce qui ajoute tant de charmes à d'autres, des barques inclinées sous leur haute voilure, comme des oiseaux aux grandes ailes déployées, qui sillonnent le fleuve de leurs gracieux méandres; mais de lourds bateaux traînés le long des rives ou que la vapeur emporte. Quand le Danube arrive au milieu des grandes plaines de la Hongrie, quelques barques mâtées vous rappellent la navigation à voile si active encore sur le Rhin. Mais ce n'est qu'au-dessous d'Orsova et des Portes-de-Fer que commence la navigation maritime.

Un grand fleuve est un personnage historique qui a sa part d'influence sur la destinée des peuples dont il tra-

1. On évalue la superficie de son bassin à huit cent mille kilomètres carrés; celle de la France en a cinq cent vingt-sept mille.

verse le territoire. Quel a été à cet égard le rôle du Danube?

Et d'abord il est cause d'un très-grand fait : par lui, l'Allemagne manque d'unité géographique, ce qui l'a empêchée d'arriver à l'unité politique.

Tandis que la France est construite physiquement comme un cercle dont les rayons sont les fleuves, qui, partis d'une région centrale, courent à la circonférence[1], l'Allemagne, avec ses cours d'eaux parallèles entre eux, comme l'Oder, l'Elbe, le Weser, l'Ems et le Rhin, tous aussi perpendiculaires au Danube, ressemble à un carré dont les lignes sont indépendantes les unes des autres. Elle est tirée en deux sens contraires; les premiers l'entraînent au nord, le second la mène à l'orient. Entre ces deux directions divergentes, aucun lien : un seul canal a été jusqu'à présent creusé au travers du seuil qui sépare le versant de l'océan Germanique du bassin du Danube, le canal Louis; et il n'y en a pas davantage, parce que le Danube occupe le fond d'une vallée dont les deux parois sont formées par de hautes montagnes : au sud, les Alpes; au nord, les Carpathes, les monts de Bohême avec leurs dépendances souabes et franconiennes.

Il y a donc, géographiquement, deux Allemagnes bien différentes pour le climat, les productions, l'esprit et pour ce qui résulte de tout cela, l'histoire : l'Allemagne des fleuves du nord, plate, sablonneuse et stérile; l'Allemagne du grand fleuve du midi, couverte de montagnes, de riches coteaux et de vallées fécondes; l'une protestante et tenant fort en honneur tous les travaux de l'esprit; l'autre catholique et n'encourageant guère que la science inoffensive du musicien ou du naturaliste; celle-là conduite par la Prusse qui tâche de se faire libérale; celle-ci par l'Autriche qui aurait bien voulu rester absolutiste. Dans la première, les États se comptaient autrefois par centaines, et il en reste encore trente-quatre; dans la seconde, il n'y en a que trois.

Ainsi des tendances et une histoire contraires qui répondent bien à une constitution physique différente.

On pourrait faire de gros volumes avec les vers que le Rhin a inspirés. Sur les bords du Danube, n'a que bien rarement poussé la fleur délicate et légère qui est cueillie des poëtes. Je n'y entends aujourd'hui que la voix de Petœfi, qui sonne des fanfares de guerre, et la *Trompette d'or* de Sarrosy Gyula[2]; dans le passé le cri de vengeance de l'atroce Chriemhield, qui avait soif de sang et d'or, et qui tranchait elle-même la tête des héros.

C'est sur les bords du Rhin, à Worms, chez les Burgondes, que commence le grand poëme national des Niebelungen. C'est sur ceux du Danube qu'arrive l'effroyable catastrophe. Le bon Rudiger, margrave de Pechlarn, est allé, au nom d'Etzel (Attila), le roi des Huns, demander aux Niebelungen la main de leur sœur Chriemhield, la veuve inconsolable du héros Sigfried, que Hagen a tué par derrière et dont il a ravi les trésors. Chriemhield le suit[1], mais pour préparer sa vengeance, car, même auprès d'Attila, elle garde toujours le souvenir de son cher et vaillant époux.

Au bout de quelques années, elle invita à une fête les chefs des Burgondes. Ils partirent de Worms, malgré de sinistres avertissements, traversèrent la Franconie, la Souabe, et arrivèrent au bord du Danube. Le fleuve était débordé, immense, furieux. Hagen erra longtemps pour trouver un passage. Arrivé à une anse solitaire, il aperçut de blanches créatures qui baignaient leur beau corps dans l'eau limpide. A sa vue, elles se cachèrent au fond du fleuve, mais il saisit les voiles qu'elles avaient laissés sur le rivage et auxquels était attaché, comme un talisman, tout leur pouvoir. Une d'elles reparut bientôt pour les réclamer. Elle promit au héros, en échange, de lui révéler l'avenir, et lui annonça les éclatants exploits qu'il allait accomplir chez les Huns. Hagen charmé rendit les tuniques mystérieuses. Une autre alors sortit de l'onde sa tête irritée : « Sire Hagen, lui dit-elle, ma sœur a menti pour recouvrer nos voiles. Vous périrez au pays d'Attila. Chacun de vous mène par la main la mort invisible. »

Hagen pourtant s'obstine, et les bons guerriers du Rhin entrent en Bavière par Moringen. Ils traversent Passau, Pechlarn, Vienne, et arrivent aux lieux où Chriemhield pleurait toujours le héros des Niebelungen. On en avertit Hagen. « Qu'elle pleure tant qu'elle voudra, dit-il rudement. Depuis maintes années Sigfried a été jeté mort par terre; il ne renaîtra pas. »

Lorsqu'il parut devant la reine, elle lui réclama d'abord le trésor qu'il avait ravi : « Ton trésor, il est au fond du Rhin et il y restera jusqu'au jugement dernier. »

Alors Chriemhield excite les Huns, et une épouvantable mêlée commence dans la salle du festin. Quand les Burgondes se reposèrent une première fois, sept mille Huns étaient déjà tombés sous le glaive. Les héros jettent leurs corps par les portes, par les fenêtres, pour n'en être pas embarrassés. Chriemhield envoie contre eux tous ses vassaux. Pas un n'échappe, mais, des Burgondes, il ne reste plus que le roi Gunther et le farouche Hagen. Théodore de Vérone, le plus vaillant guerrier d'Attila, les attaque, les renverse enfin, et les amène enchaînés à la reine. « Noble femme de roi, jamais il n'y aura captifs aussi renommés. Laissez-les vivre pour qu'ils sachent que mon amitié leur est secourable. »

Elle le promet, mais les enferme séparément, puis demande encore à Hagen son trésor. « Reine, j'ai juré

1. La Moselle, la Meuse et l'Escaut, qui mènent à la mer du Nord; la Somme et la Seine, qui vont à la Manche; la Loire, la Charente et la Dordogne, qui conduisent à l'Atlantique; la Saône enfin, que le Rhône emporte à la Méditerranée, ont leurs sources sur les hauteurs placées au centre du pays, et ont été facilement reliés entre eux par vingt canaux.

2. *Arany Trombita.* C'est le recueil où Gyula a chanté jusqu'en novembre 1861, les exploits des héros de sa patrie. Un poëme en style populaire qu'il avait fait paraître en 1849, lui avait valu de la part des Autrichiens une condamnation à mort par contumace.

1. M. Fr. de Hagen a donné de longs détails sur ce voyage de Chriemhield dans son *Glossaire* du poëme des Niebelungen, p. 427 de l'édition de 1820.

de ne livrer à personne le trésor des Niebelungen, tant qu'un seul de mes chefs resterait en vie.

— Eh bien! s'écrie la reine, voici venir les dernières vengeances. » Elle commande qu'on lui apporte la tête de son frère Gunther, et, la saisissant par les cheveux, elle la montra à Hagen, qui, sûr maintenant de pouvoir infliger à son ennemie une dernière douleur, lui répond : « Le voilà mort, le noble chef des Burgondes, le trésor n'est plus connu que de moi seul; il te restera à jamais caché, sorcière infernale! »

Elle, alors, tira du fourreau la forte épée que Hagen portait, sans que le héros enchaîné pût l'empêcher, et elle lui abattit la tête. Le vieil Hildebrand, furieux qu'un tel guerrier tombât sous la main d'une femme, frappa la reine à mort, et de cette multitude de héros, il ne resta qu'Attila et Théodoric, qui se prirent à pleurer amèrement sur tant de parents et d'amis morts.

Cette rude et sauvage poésie, qui se plaît aux récits de la force brutale et où le sang coule à flots, va bien avec l'histoire du fleuve, aux bords duquel elle fut chantée : le Danube n'a eu jusqu'à présent qu'un rôle militaire.

Comme le Rhin, il servit de frontière à l'empire de Rome, mais plus tard Jules César s'arrêta à l'antique barrière des Gaules; ce n'est que Drusus et Tibère qui firent vraiment romaine la rive droite du Danube. Auguste rangea ses légions derrière les deux fleuves, y établit leurs *castra stativa* qui devinrent des villes et sont restées des cités puissantes.

Le Danube paraissant d'abord moins menacé que le Rhin, les camps y furent moins nombreux, la civilisation romaine moins active. Aussi les villes y sont et plus rares et plus petites. D'Ulm à Pest on ne trouve que cinq villes dépassant vingt mille âmes; sur une égale étendue, on en compterait, le long du Rhin, une douzaine : preuve que la vie y a été bien plus intense, parce qu'elle y fut moins troublée.

Depuis les Northmans, le Rhin et l'Allemagne du nord n'ont pas vu d'invasion : il y a de cela dix siècles; et l'islamisme heurtait encore aux portes de Vienne en 1683.

Comptez les villes qui baignent leurs pieds dans les eaux du Danube, tout le long de son cours, vous en trouverez cinquante environ, et, chose étrange, aucune n'est capitale : des huit souverains[1] qui possèdent son cours, pas un n'habite sur ses bords : Vienne en est à près d'une lieue : et s'il sépare les deux parties de Pest-Bude, cette ville n'est plus depuis trois siècles, ou n'est pas redevenue encore la capitale du royaume de Hongrie. Vingt-cinq forteresses, au contraire, tiennent ses deux rives sous leurs canons, et parmi elles quelques-unes des plus importantes de l'Europe, comme Ulm, Comorn, Peterwardein, Belgrade, Widdin et Silistrie, où l'armée russe s'est brisée il y a six ans.

Aussi, comme il convient à un fleuve que l'invasion remonte et descend sans cesse, sur tout son cours de trois mille kilomètres, on n'a jeté que vingt et un ponts : la plupart simples ponts de bateaux, qui en une heure disparaissent. Un seul est digne du fleuve par sa hardiesse, sa grandeur imposante et son étendue, celui de Pest, sur lequel je compte bien passer.

1. Sept depuis que la Moldo-Valachie n'a qu'un chef.

Le Danube a sa tête fort exposée aux coups de la France et ses pieds dans les mains des Turcs. Pour Constantinople et Paris l'objectif de guerre est Vienne, ce qui explique d'un mot notre vieille alliance avec les sultans. Les uns y sont arrivés en remontant le fleuve, les autres en le descendant. Deux fois les Turcs l'ont assiégée; les Français ont fait mieux : ils y sont entrés deux fois, et les Hongrois ont fait à peu près comme nous. Mathias Corvin prit Vienne en 1485 et Gœrgey, sans les Russes, l'aurait prise en 1849.

Après mon arrivée à Pest, je vous dirai si les Hongrois ont aussi complétement oublié Mathias Corvin qu'on le voudrait à Vienne. Quant aux Turcs, l'Autriche n'a plus rien à en craindre, à moins qu'ils n'aient un jour des successeurs redoutables; mais contre nous elle a pris mille précautions : une d'elles est la ville où je suis.

Ulm est le complément de Rastatt, ou pour mieux dire Rastatt n'est qu'un ouvrage avancé de ce camp immense où en cas de guerre l'Allemagne du midi s'enfermerait. Le long du bas Rhin les défenses de l'Allemagne sont à la gauche du fleuve, sur la rive gauloise, à Landau, Germersheim, Mayence, Coblentz et Cologne. Obligée de partager le haut Rhin avec nous, elle a mis, de ce côté, ses défenses en arrière du fleuve : à Rastatt, pour nous empêcher de le descendre; à Ulm, pour nous interdire l'accès du Danube, la grande route de Munich et de Vienne[1]. Une armée française débouchant de la Forêt-Noire trouverait donc ici une position formidable qui l'arrêterait de front, tandis que Rastatt la prendrait de flanc. Il est vrai que Rastatt pris ou masqué, on peut, comme Moreau en 1800, tourner Ulm par la droite, ou comme Napoléon en 1805, le tourner par la gauche. Mais cette dangereuse manœuvre n'est possible qu'à la condition que nous ayons, comme alors, de grands généraux à notre tête et la neutralité de la Prusse sur notre flanc.

Que tout cet amoncellement de terres, de pierres et de canons ait été fait contre nous, nous n'avons pas à nous en plaindre : Ulm est une forteresse défensive; mais qu'il ait été fait avec notre argent et avec nos idées, voilà qui est dur. Les contributions de guerre levées sur la France en 1815 ont payé les travaux ici, comme à Rastatt, et le tracé des remparts a été emprunté au système polygonal du marquis de Montalembert.

A Ulm, vous le voyez, on garde ou l'on prend la clef du Danube : Napoléon l'y prit en 1805. En vraie ville

1. Les fortifications d'Ulm ont pour but immédiat de couvrir de feux le plateau de Michelsberg, qui domine la rive gauche, par où l'on arrive de Stuttgart, et les approches du pont qui débouche sur la rive droite, et que défendent, contre un assaillant arrivant de la Suisse ou de la Souabe méridionale, une vaste tête de pont, plus six forts casematés, avec glacis à contre-pente.

allemande qu'elle est, la vieille cité a deux maîtres, même trois. A gauche du fleuve elle est wurtembergeoise, à droite bavaroise, et comme sa citadelle est forteresse fédérale, c'est la diète de Francfort qui y commande. Sa prospérité n'est pas en raison du nombre de ceux à qui elle obéit. Il fut un temps où elle avait plus de cent mille habitants, et elle est réduite à n'en pas compter le quart; où son argent courait par le monde entier. *Ulmer Geld geht durch die ganze Welt*, et elle se résigne à fabriquer des pipes en bois d'aune, pour donner aux Bavarois ce que la nature aurait bien dû leur mettre tout de suite dans la bouche, et à faire pousser des asperges et des escargots dont elle vend chaque année, je parle des escargots, quatre à cinq millions pour aider ses compatriotes à faire leur salut en carême. Avoir été ville impériale, république puissante et.... Quelle chute! Au demeurant, ce sont les meilleures gens du monde : fort peu Autrichiens, à raison même des précautions que l'Autriche a prises pour qu'ils fussent assiégés et bombardés à son profit. Un de mes amis était à Ulm il y a deux ans, lorsque les prisonniers autrichiens revinrent de France; on aurait bien voulu à Vienne une chaude démonstration; il ne vit qu'une complète indifférence où perçait une pointe d'ironie.

J'oubliais une autre célébrité d'Ulm, sa bière fameuse, et je dois un souvenir à une oie originale qui dernièrement s'était prise d'affection pour un régiment de la garnison et montait la garde avec le factionnaire à la porte de la caserne.

Je ne vous ai pas encore montré Ulm même : entrons.



Un guichet de boulanger, a Ulm.

Pour le coup, nous sommes dans une ville bien allemande, et qui n'a pas encore fait sa toilette du dix-neuvième siècle. Comme habitant, je l'aimerais mieux attifée à la dernière mode, car elle aurait partout du gaz, la nuit, au lieu de dangereuses ténèbres; son ruisseau fangeux serait canalisé, son pavé si dur, uni, mais sans macadam, et ses rues tortueuses, alignées comme un régiment prussien, pour le plus grand profit des gens affairés : touriste, je la préfère telle qu'elle est.

N'est-ce pas, en effet, une vraie joie que de trouver en descendant de wagon, derrière les lignes rigides de l'architecture militaire, une vieille cité gothique, au lieu de l'éternel *quadrant* de Regent's street qu'on rencontre à présent partout. Les siècles devraient bien, comme les terrassiers, laisser çà et là des *témoins* au milieu de l'œuvre de destruction et de nivellement qu'ils accomplissent. Il y aurait un si grand charme à contempler de loin en loin le passé vivant!

Après cela, peut-être bien que le passé ne nous plaît tant que parce qu'il est mort, ce qui nous donne le plaisir de le recréer à notre guise ou de lui démontrer péremptoirement qu'il a eu de bonnes raisons pour mourir. Dans ce cas, c'est plaisir d'historien; dans l'autre, d'artiste et de poëte; car la muse aime les horizons lointains comme les vieux souvenirs, et pour que l'imagination déploie librement ses ailes d'or, il faut lui ouvrir le temps et l'espace.

Malheureusement, je n'ai jamais été ni artiste ni poëte désireux de jeter un brillant manteau sur les épaules du Temps; je suis simplement un quêteur de faits, qui les ramasse pour demander à chacun sa raison

d'être, sa moralité, et qui ne cherche dans l'étude attentive du passé qu'un moyen de mieux juger le présent.

Voulez-vous me suivre au risque d'un peu d'ennui? Voici d'abord les vieilles boutiques à guichet par lequel, le soir, on livre la marchandise à la pratique. Une table solide, et fixée à la devanture, reçoit l'objet demandé; un auvent bas et à grande saillie l'abrite, ainsi que l'acheteur. Pourquoi ces précautions? Ah! c'est que dans le bon vieux temps chacun se défiait de tous, et que l'acheteur était souvent un malandrin qui eût dévalisé la boutique, si on lui eût ouvert la porte au lieu du guichet; et je vous jure bien que l'argent y passait avant la marchandise. Ce n'est point en ce temps-là qu'on aurait pu voler au *rendez-moi*. Quoi qu'en disent les gens dont l'esprit, comme certaines montres, retarde toujours, je crois qu'une société où d'immenses richesses sont étalées sans péril, à la portée de toutes les mains, parfois même sans l'abri d'un vitrage, a plus de moralité que celle où le marchand n'était rassuré qu'en se tenant lui et sa marchandise derrière d'épais barreaux de fer, et où les portes des magasins ressemblaient à des ponts-levis de châteaux forts.

Au-dessus de toutes les boutiques se balancent de lourdes enseignes : deux longs bras de fer richement ouvragés, auxquels pendent des ours, des cerfs, toute la ménagerie héraldique, des croix d'or et des couronnes de fer qui, au moindre vent, surtout la nuit, s'agitent et grincent lugubrement.

Toute cette ferraille, qui pend assez près de la tête des passants, n'est pas sans danger pour une partie de la population. Ulm, comme nos Landes, a ses échassiers qui dansent et courent avec de longues béquilles sur lesquelles ils se hissent à un demi-mètre en l'air. C'est un jeu qui est venu de Tubingen, la ville universitaire où le sol, toujours effondré, en fait, paraît-il, une nécessité.

Sur la vieille enceinte des remparts court une longue rue formée de petites maisons basses comme des casemates, et qui, de l'autre côté, bordent un cours d'eau encaissé, que coupent de nombreuses et sombres arcades. Les bouchers, tripiers et tanneurs ont établi là leurs séchoirs et leurs oubliettes, dans des bâtiments vermoulus, qui, depuis trois cents ans, se mirent dans ces eaux fangeuses et sanglantes (voy. p. 209). Voilà du vrai moyen âge. Mais voyez l'esprit de contradiction : en face de ces guenilles de maisons qui eussent fait pâmer d'aise dix peintres hollandais, je me pris à regretter la lourde élégance de la rue de Rivoli et les égouts de l'édilité parisienne. Autant le ruisseau qui erre librement dans la campagne a de grâce avenante, autant il devient immonde entre les mains industrieuses des cités.

Au milieu de ces vieilleries, j'eus une apparition qui semblait appartenir aussi à un autre monde : quelque chose de long, de sec, de roide et de noir, un grand corps tout habillé de cuir, le chef couvert d'un immense chapeau, les pieds nus, quoiqu'il eût des sous-pieds, et serré au cou, aux poignets, aux jambes, serré partout, mais matelassé de cuir aux genoux et ailleurs; à la main un paquet de cordes, de l'autre tenant une échelle. C'était un vieillard, et jamais l'âge ne le blanchira. J'avais, en effet, reconnu le vieux ramoneur, qui règne, dans ce costume, de Strasbourg à Vienne. Ma foi, vivent nos petits Savoyards aux grosses joues de pommes d'api et à la gaie chansonnette!

Ulm a une des plus belles églises d'Allemagne : sa cathédrale. Elle est de ce style qui sacrifie tout à la hardiesse. De loin, c'est imposant. L'intérieur, par exemple, aperçu au travers du porche, offre un aspect saisissant. Mais l'architecte peut, encore moins que le poëte, admettre l'art pour l'art. Ce tabernacle tant vanté, ces aiguilles qui pointent de toutes parts, ces tourelles crénelées qui, au milieu d'une église, font rêver de bastions, cette multitude infinie de piliers minces et bas supportant de petits escaliers par lesquels personne ne passera jamais, tout ce travail très-fin, très-délié, n'offre pas un motif auquel l'esprit s'attache. Que l'artiste cache l'utile sous le beau, très-bien; mais ces efforts inutiles, ces fantaisies qui n'ont eu d'autre but que de tourmenter la pierre, sont à l'architecture ce que les variations d'un doigté habile sont à la musique, ce que l'acrostiche est à la poésie. Il y a toujours de la raison dans l'art véritable.

On ne manque jamais de s'arrêter devant les stalles du chœur, où un vieil artiste du quinzième siècle a retracé l'histoire des hommes et des femmes célèbres. Je n'y ai vu que des bustes engagés en demi-bosse dans un fond d'arabesques, avec des figures grandes comme nature, qui gardent le passage du premier au second rang. L'effet est étrange plutôt que beau.

L'hôtel de ville et la fontaine qui en décore la place méritent aussi une visite[1].

Je vous ai dit déjà que le Danube, à Ulm, est encore fort modeste. De Donaueschingen à Sigmaringen sa vallée est gracieuse, parce qu'il court dans les montagnes et qu'on trouve sur ses bords fraîches prairies et vieilles ruines, belles forêts et roches croulantes. Mais il arrive à Ulm au travers d'un marais et en sort pour parcourir jusqu'au confluent de l'Abens un bassin tourmenté et cependant sans caractère où rien n'appellerait les regards si le voyageur, même le plus pacifique, n'aimait à visiter les lieux signalés par les grandes actions de nos pères. Notre sang a coulé tout le long de ces rives : à Tuttlingen, au-dessus d'Ulm, où Rantzau fut battu par Mercy en 1643; à Lauingen, où Turenne frappa un des derniers coups de la guerre de Trente ans; à Höchstœdt, théâtre de deux victoires de Villars et de Moreau, mais aussi du grand désastre de 1704, qui nous chassa de l'Allemagne; à Wertingen, à Gunzbourg, où Napoléon préluda à l'investissement d'Ulm dans sa merveilleuse campagne de 1805; à Elchingen enfin, où le plus

1. L'hôtel de ville d'Ulm a été construit dans la seconde moitié du quatorzième siècle (vers 1370). Des fresques décoraient autrefois sa façade : on en voit encore quelques traces. La fontaine qui s'élève vis-à-vis, sur la place du Marché, et qu'on appelle *Fischkasten*, est, avec les stalles du chœur de la cathédrale, parmi les meilleures œuvres de Joerg Syrling ou Sturlem (1482).

populaire des maréchaux du premier Empire, Ney, trouva un titre de duc que le second de ses fils eût ennobli encore si le choléra ne l'avait, en 1854, foudroyé à deux pas de l'ennemi. Au delà de Donauwerth, à Rain, Gustave-Adolphe s'ouvrit la Bavière et tua Tilly; à Oberhausen tomba Latour d'Auvergne, le premier grenadier de France; à Abensberg, Napoléon gagna, en 1809, une de ses victoires le moins connues et qui mériterait le plus de l'être.

Je pourrais suivre jusqu'à Vienne et plus loin encore cette traînée de sang et de gloire. Car si depuis plus de trois siècles les plaines du Pô ont fourni à l'Autriche et à la France les champs de bataille où elles s'égorgent le plus glorieusement du monde, celles du Danube leur ont rendu pendant deux cents ans le même service. Mais le bon Dieu, qui n'est pas du tout le Dieu des armées, doit se dire qu'il avait fait ces fleuves pour être le lien des nations et non pour qu'il tombât tant de victimes sur leurs bords que le sol de leurs rives fût formé de poussière humaine.

XIII

ENTRE WURTEMBERG ET BAVIÈRE.

Le Wurtemberg et la Lorraine. — Population. — Transformation de la propriété. — La plume et le bâton. — Les moutons wurtembergeois à Poissy. — Commerce.

Sur le pont d'Ulm, nous sommes à l'extrême limite du Wurtemberg. Mais avant de quitter ce bon petit pays, que la locomotive traverse insolemment en quatre heures, regardons-le encore un moment dans son ensemble.



Le jeu des échasses, à Ulm.

De même que le duché de Bade, le long du Rhin, répond à notre Alsace, le Wurtemberg, derrière le Schwarzwald, répète la Lorraine, derrière les Vosges. Comme elle, c'est un terrain élevé et froid, infécond sur les plateaux, très-fertile au bord du Neckar, mais qui n'a que le Neckar, tandis que la Lorraine a la Moselle et la Meuse, c'est-à-dire deux riches vallées au lieu d'une.

La population, qui était, en 1815, de un million trois cent quatre-vingt-quinze mille quatre cent soixante-deux âmes, était montée, en 1846, à un million sept cent trente-six mille sept cent seize, les deux tiers de la population de Londres. L'accroissement était donc de trois cent trente et un mille deux cent cinquante-quatre têtes, ou de vingt-trois pour cent en trente ans. Mais ce mouvement se ralentit à partir de 1849, et le chiffre de 1855 présenta un déficit de soixante-quatre mille individus. Le même phénomène a été constaté dans le pays de Bade et dans la plupart des pays de l'Allemagne du Sud. On voit que l'arrêt de la marche ascensionnelle de notre population, qui nous alarma tant en 1856, était un fait général et non point particulier à la France. Il venait de quelques mauvaises récoltes, mais surtout de la misère produite par les troubles politiques. Les révolutions n'ont pas seulement le tort de détruire le capital, elles l'empêchent encore de se renouveler rapidement, en diminuant le nombre des producteurs. Aussi les plus décidés conservateurs sont-ils ceux qui les préviennent, de la seule manière dont on puisse les empêcher d'éclater, en faisant à temps les réformes nécessaires.

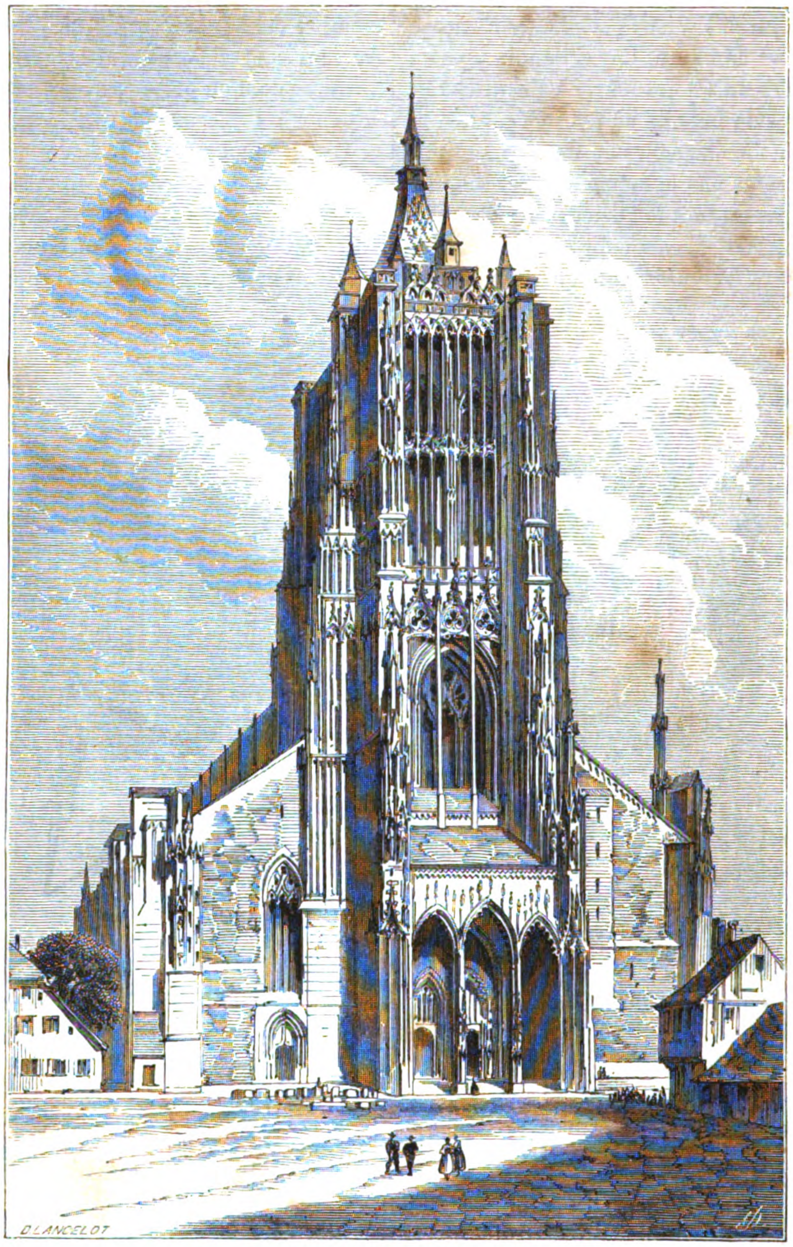
C'est à quoi a travaillé le roi actuel de Wurtemberg, Guillaume I[er], le doyen, je crois, à cette heure, des têtes couronnées. Sans bruit ni violence, sans nuit du 4 août, qui était bien belle, mais qui amena celle du 6 octobre, il a détruit dans presque tout son royaume le régime féodal, qui y durait encore, transformé la propriété, aboli le servage, les tenures à baux héréditaires, et réglé le rachat des servitudes et redevances à prix d'argent et par annuités. Dans l'ancien duché, cette révolution économique est entièrement finie. Les majorats, séniorats, fidéicommis, etc., ne subsistent plus, en dépit du progrès, que dans la haute Souabe, dont la réunion, au commencement de ce siècle, a fait du duché un royaume.

Le Wurtemberg n'est pas tout entier dans la vallée du Neckar. Il possède, plus au sud, la partie supérieure de la vallée du Danube, qu'une haute plaine (Oberschwaben) sépare de celle du Rhin. Cette plaine de sable et de tourbe est triste, froide, stérile, mal peuplée, comme l'étaient les magnifiques herbages de Saint-Gall, de Zurich et d'Argovie, avant qu'ils fussent possédés par des mains vaillantes et libres. Dans cette région, « les propriétés sont grandes. La plupart sont constituées en majorats, majorats de paysans, car les propriétaires travaillent à la tête de leurs domestiques. C'est ainsi la partie la plus pauvre du Wurtemberg, qui a les plus riches paysans. Les jours de marché, on les voit se rendre à la ville en grand costume, tricorne, gilet écarlate et culotte de peau, conduisant un magnifique attelage de quatre chevaux, qui font résonner les plaques d'argent de leur harnais. Leurs vastes fermes à grands toits et à poutroisons peintes en rouge s'aperçoivent de loin

en loin sur les collines. Ils y vivent grassement, mais leurs champs sont maigres. Il y a bien, au milieu des bois et des tourbières, quelques huttes habitées par des bûcherons et les ouvriers qui extraient la tourbe. En général, la population est très-clair-semée; si le nord du Wurtemberg a trop d'habitants, le sud n'en a pas assez[1]. »

L'Alp de Souabe, de l'autre côté du Danube, est le domaine des moutons. Ils n'y boivent pas toujours, car l'eau des pluies filtre trop vite à travers ce calcaire léger; mais ils trouvent toujours de l'herbe fraîche pour engraisser et viennent jusqu'à Poissy faire concurrence à nos Berrichons et à nos Champenois. Le maréchal Bugeaud, qui avait pris pour devise *Ense et Aratro*, voyait, il y a vingt ans, la ruine de notre agriculture dans l'abaissement de nos tarifs et s'écriait avec sa verve à demi gasconne : « J'aimerais mieux voir les Cosaques au bord de la Seine que du bétail allemand sur nos marchés! » Les Cosaques, Dieu merci, ne sont pas revenus à Paris, quoique nous soyons allés chez eux, mais les moutons wurtembergeois y arrivent, ce qui n'a pas ruiné nos éleveurs, puisque les bouchers nous vendent les gigots plus cher.

J'ai parlé des deux autres régions du royaume, la vallée vineuse du Neckar et les forêts du Schwarzwald. Le Wurtemberg n'ayant ni fer ni houille n'est point industriel; entouré en grande partie de montagnes, avec une seule route naturelle, celle de son fleuve, qui lui charrie ses bois jusqu'au Rhin pour la Hollande, il n'a point de commerce. Aussi la vie de ses habitants est-elle fort douce, sans luxe, mais aussi sans beaucoup de misère. Ils consomment le plus qu'ils peuvent de leurs produits, mangent ceux de leurs moutons qui ne payeraient pas les frais de route, boivent leur petit vin, et se chauffent de leur bois. L'étranger n'a que les restes : pas grand'chose, pour vingt-cinq millions de denrées, beaucoup moins que n'en exporte certain quartier de Paris.



La cathedrale d'Ulm (voy. p. 214).

XIV

EN BAVIÈRE; AUGSBOURG.

Les Amazones aïeules des Augsbourgeois. — Traitement des fonctionnaires payé en truites. — Les bonnets bavarois et la confession d'Augsbourg. — La guerre à l'hôpital Saint-Jacques. — Le feu de la Saint-Jean et Perlach Michel. — La raison et l'architecture. — Le Falerne d'Horace. — Un club littéraire et l'éloquence des maillets. — Les premières pipes allemandes. — Deux voyageurs : l'un qui arrive à tout, l'autre qui n'arrive à rien.

Vous trouvez, mon cher ami, que je vais bien lentement. Que voulez-vous? C'est la première fois de ma vie que je fais l'école buissonnière, et, comme un échappé de collége, je m'arrête à tout. Mais ne me grondez pas, j'irai vite d'Ulm à Munich; car d'ici là j'aurai beau regarder, je ne verrai rien, si ce n'est peut-être à Augsbourg.

Je m'étais proposé en partant de Paris de ne plus quitter le Danube dès que je l'aurais touché, mais la pauvre figure que je le vis faire à Ulm et ce que j'y appris de son cours m'ont fait changer d'itinéraire. Jusqu'à

1. M. Eug. Risler, *Économie rurale de l'Allemagne* dans la *Revue germanique*, tome XVI, page 7.

Weltenbourg, au delà de la forteresse bavaroise d'Ingolstadt, je n'aurais trouvé que des rives aplaties, laissant errer vaguement le regard sur une plaine monotone, ou qui relevées de quelques pieds au-dessus des eaux l'arrêtent soudain, sans le dédommagement de promontoires aux formes hardies qui s'avancent dans le fleuve, de ravines qui les creusent, de forêts qui en descendent et où la lumière et la vie circulent.

Je me décidai à lui faire infidélité pour Munich, sauf à revenir le prendra à Ratisbonne, ce qui me donnait l'avantage de traverser la Bavière dans deux directions différentes, et d'apprendre peut-être pourquoi un duché s'est maintenu là durant des siècles et s'y est changé en royaume.

Le chemin de fer ouvert en 1854 conduit en moins de quatre heures d'Ulm à Munich, et Augsbourg est tout juste à moitié chemin; j'y montai. Quand le convoi nous eut amenés sur la rive droite du fleuve, nous eûmes une belle vue de la place où le soleil, déjà à son déclin, jetait sur les édifices, la ligne des défenses, la Wilhelmsburg et le Michelsberg ces teintes chaudes qui, durant l'été, font des dernières heures du jour les plus belles à voir, comme elles sont les plus douces à vivre. Nous longeons le Danube qui, en bon voisin, a cédé au chemin de fer une partie de son lit. Comme il n'a jamais ici d'allures emportées, parce qu'il n'a pas encore reçu de rivière torrentueuse venue de hautes montagnes, on n'a pas craint, pour la voie ferrée, d'incartade de sa part: les déblais faits plus loin ont servi à remblayer sa rive et à discipliner son humeur doucement vagabonde.



L'hôtel de ville d'Ulm (voy. p. 214).

Jusqu'à Gunzbourg nous traversons une forêt dont les Bavarois vantent les charmes; laissons-les dire. A Offingen nous quittons les environs du fleuve et nous entrons dans une plaine tourbeuse et triste, par deux ou trois de ces abominables tranchées de vingt à trente mètres de profondeur qui n'ont d'attrait que pour les géologues. La nuit descend sur cette solitude et je ne me plains pas du voile qu'elle y jette. Gustave-Adolphe, entrant à Munich après avoir traversé ces landes froides et stériles, disait de la ville charmante bâtie dans ce froid désert : « C'est une selle d'or sur un cheval maigre. »

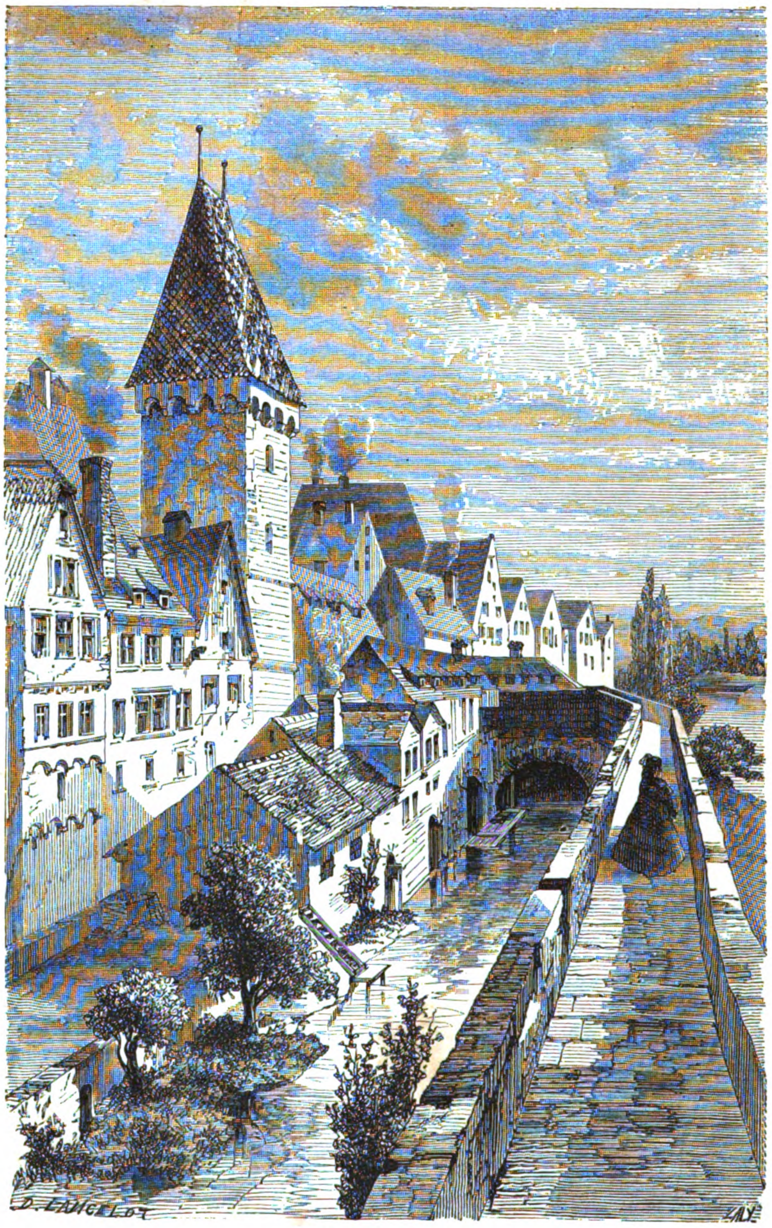
De nombreuses lumières qui pointent dans la brume et la nuit, nous annoncent Augsbourg que les Romains ont fondé au confluent de la Wertach et du Lech, au centre de la grande plaine bavaroise qu'elle commande, comme Ratisbonne et Passau, qu'ils avaient bâties plus au nord, dominaient le Danube moyen. La place était bien choisie, assez loin des Barbares pour n'avoir pas trop à les craindre; assez près de l'Italie pour être en relations faciles avec elle, enfin, au milieu d'un dédale de ruisseaux et de rivières, ce qui en fit une forteresse inabordable pour l'ennemi, en même temps qu'un refuge assuré pour le travail. Aussi la ville prospéra : elle eut des évêques souverains, qui tinrent tête plus d'une fois aux ducs de Bavière, et une bourgeoisie industrieuse et riche qui compta des rois parmi ses débiteurs, et voulut compter les Amazones parmi ses aïeux; elle fut une cité puissante qui, à l'entrée des empereurs, mettait trois cents cloches en branle, faisait tonner l'artillerie de ses remparts et flotter

au vent les bannières rouge et or de sa grande corporation des tisserands. Ces beaux jours sont passés. Au moyen âge, certaines villes privilégiées par la nature ou par l'histoire étaient libres, durant l'universelle servitude, et riches, au milieu de la misère générale. Aujourd'hui, on trouve dans le monde moins de priviléges, moins aussi d'asservissement. Quelques-uns sont descendus : c'est fâcheux; mais la masse a monté : ne nous plaignons pas.

Augsbourg, surtout la vieille ville, derrière ses remparts devenus des promenades et ses cent tours inoffensives, mais qui ne l'ont pas toujours été, a bien l'air d'une capitale découronnée, ou d'une de ces villes prises par le mal héréditaire des aristocraties usées, le marasme : pas de mouvement, à peine quelques voitures et une population peu pressée, qui n'est pas la moitié de celle d'autrefois. On dirait de rentiers qui jouissent tranquillement des restes d'une vieille opulence, plutôt que de gens occupés à ramasser une fortune nouvelle. Cependant, en dehors des portes, dans les faubourgs, l'industrie se réveille, mais lentement, et le commerce est surtout celui de commission.

Par l'abondance des eaux qui l'entourent, Augsbourg et une cité quasi-hollandaise : jusqu'en 1643, la bonne ville paya en poisson une partie de ses employés. Le Lech, qui la traverse, est, au-dessus et au-dessous, un torrent fougueux, mordant et rongeant ses rives, aux dépens du paysan qui en enrage, et se refusant à peu près partout à porter bateau; mais, avec le citadin, il est docile et discipliné de la plus débonnaire façon. Pour lui, il se résigne à faire marcher des moulins et se prête en bon compagnon à aider ses vieux amis les tisserands.

Ces tisserands ont formé longtemps la première corporation de la ville et se vantaient de manier l'épée aussi bien que la navette. A l'anniversaire de la grande bataille du Lech qui, il y a 900 ans, délivra l'Allemagne des Hongrois, ils faisaient, pour célébrer leurs vieux exploits, une magnifique cavalcade avec de grandes épées, d'orgueilleuses bannières et les plus fières devises. Ce qui n'empêcha pas le margrave de Bade, un rude soldat qui, en 1703, avait pris ses quartiers d'hiver à Augsbourg, d'écrire à l'empereur : « La maladie des citoyens est d'être peureux. » Pauvres bourgeois, quel mépris ont toujours eu pour vous ces batailleurs, si heureux cependant de mettre la main dans votre bourse que la guerre vide et que le travail remplit!



Les fossés d'Ulm (voy. p. 214).

Augsbourg étant à la fois ville impériale et évêché souverain, avait deux maîtres qui ne s'entendaient pas toujours : l'évêque et le bourgmestre. Le quartier de l'évêché formait comme une ville à part : rues étroites, mais nettes et propres, silencieuses et discrètes, bordées de petites maisons avec de grands jardins que de hauts murs mettaient à l'abri des curieux. Le chapitre métropolitain interdisait jalousement à tout bourgeois ou fils de bourgeois de s'y établir.

La réforme, cependant, y entra, et Augsbourg eut pour les uns l'honneur, pour les autres la honte, de donner son nom au symbole de foi que les protestants d'Allemagne gardent encore. Il s'y conserva des catholiques, ils sont même en majorité, et les deux partis y furent longtemps, l'un contre l'autre, à couteaux tirés :

non pas qu'il éclatât dans la ville de ces belles horreurs que la passion religieuse inspire; mais une sourde guerre de tous les jours et sur tous les points, à coups d'épingles et à coups de langue, que les femmes entretenaient par leur costume, les hommes par leurs disputes, et les gamins par leurs cris. Chaque confession avait son bonnet, ses cafés, ses brasseries, ses fournisseurs et son cimetière, puisqu'il faut toujours finir par là. Un protestant serait mort plutôt que d'appeler un médecin papiste et une catholique n'aurait point voulu accoucher si elle n'avait eu, pour recevoir l'enfant, qu'une sage-femme luthérienne.

On était pourtant parvenu à réunir les pauvres diables dans un même hospice, celui de Saint-Jacques, et ils se laissaient guérir sans trop s'inquiéter si l'emplâtre était protestant ou les sangsues catholiques. Mais la salle commune était éclairée par des bougies et les restes appartenaient de droit aux habitants de l'hôpital, qui achevaient de les user dans leurs chambres. Quand il fallut faire ce partage, toutes les animosités se réveillèrent. La confession d'Augsbourg prétendit à la plus grosse part; les « bonnets bavarois » la revendiquèrent. La guerre était dans la maison. Pour y ramener la paix, il fallut une révolution: le 4 octobre 1816, l'administrateur décréta : « A l'avenir on ne brûlera plus que de l'huile. » Quelque temps auparavant, ajoute l'historien humoristique de cette guerre, même chose était arrivée à la ville entière. La bourgeoisie avait subi le sort des gens de l'hospice Saint-Jacques. A ceux-ci on prenait leurs bouts de bougie, à celle-là on avait pris ses vieilles libertés impériales « pour leur donner à tous, en échange, un éclairage, royal et bavarois, à l'huile fumeuse[1]. »



Une salle d'attente, à Augsbourg (voy. p. 223).

Les deux religions se partagent inégalement la ville, qui compte 25000 catholiques contre 14000 protestants. Mais par un phénomène que bien des choses expliquent, qui se voyait en France au temps de Louis XIV et qui se voit encore dans la pauvre Irlande par opposition à l'exubérante Angleterre, les grandes fortunes d'Augsbourg sont dans des mains hérétiques. La minorité protestante est plus riche que la majorité catholique, elle a même plus d'influence au conseil communal et dans l'administration de la cité.

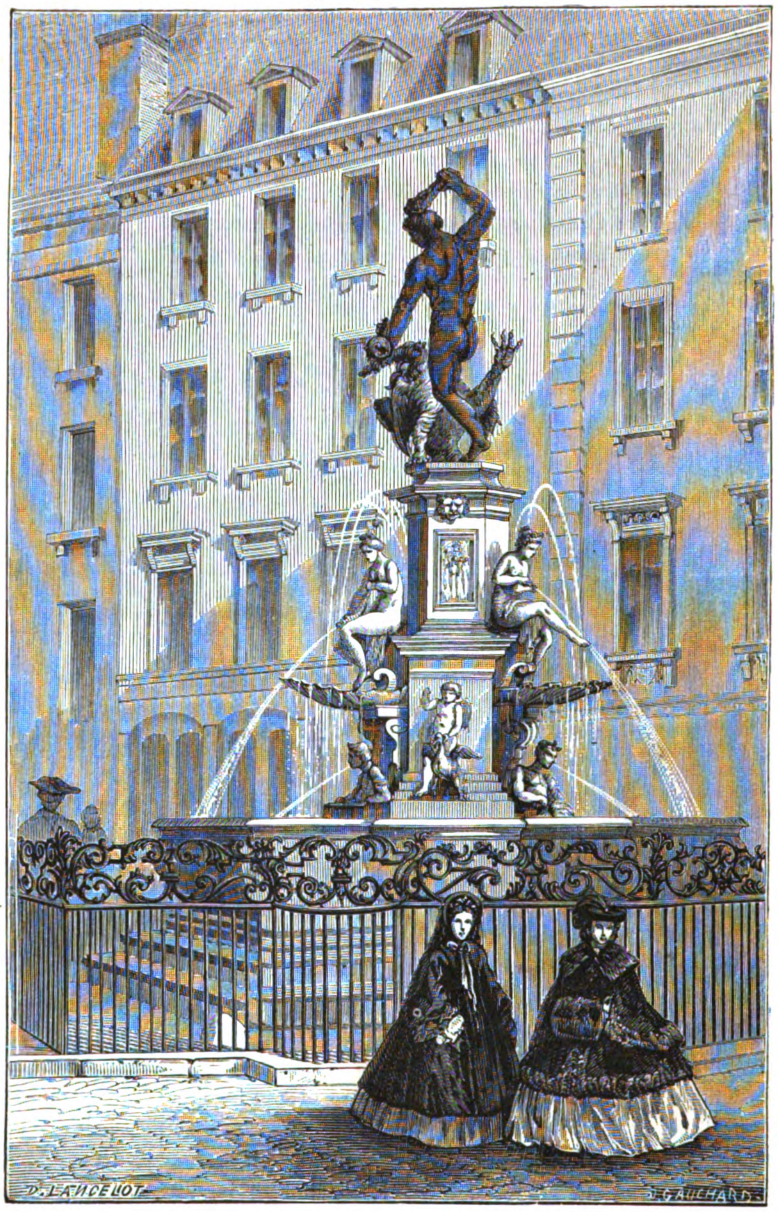
Il ne reste rien à Augsbourg du moyen âge; c'est à Nuremberg qu'il faut aller chercher le gothique allemand. Une seule habitation féodale subsiste, la maison Imhof; mais hélas! le commerce a percé les gros murs du rez-de-chaussée pour y placer des vitrines; et les grandes salles du premier étage, où résonnaient les éperons des chevaliers, ne sont plus que des chambres bourgeoises. Le château fort est une maison à louer.

Qu'est aussi devenu le feu de la Saint-Jean, ce bûcher, haut de 95 pieds, autour duquel l'empereur Maximilien, le joyeux « bourgmestre d'Augsbourg, » dansa avec la belle Suzanne Neidhart et dont Charles-Quint profita, en 1530, pour faire l'économie d'un bûcher particulier à l'usage d'un artisan qu'il y fit brûler? Et Michel du Perlach, la joie des enfants, grands et petits, d'Augsbourg? Pour lui, il vit encore; mais combien déchu! Chaque année, à la Saint-Michel, il sort de sa tour, vieilli et tremblotant sur ses jambes de bois; autant de fois l'horloge sonne d'heures, autant de fois, d'une main mal assurée, il plonge faiblement sa lance dans le corps du diable. Comme il était leste, jadis, et vif, et triomphant! Un puissant mécanisme poussait d'une manière invisible l'archange radieux. Aujourd'hui l'on voit la main mercenaire qui tient et fait marcher le pauvre Perlach Michel. Les temps sont bien durs aux vieilles idées et aux vieilles fêtes populaires.

« Si nous n'avons plus rien du moyen âge, disent les Augsbourgeois, nous avons beaucoup de la Renaissance et notre grand architecte Élias Holl a dérobé à Venise l'art italien. Sir Robert Peel, d'ailleurs, nous a proclamés la plus belle ville de l'Allemagne. » Ce jugement, messieurs, prouve une fois de plus que sir Robert était.... un grand financier. Quant à votre Élias Holl, aller à Venise au commencement du dix-huitième siècle, c'était un peu tard. La rue Maximilienne est en effet bordée de maisons plutôt curieuses que belles qui, par leur double caractère, montrent bien les deux influences qui se sont rencontrées ici : elles sont du nord par leur immense pignon en façade, et du midi par leurs corniches ita-

1. G. Riehl, *Cultur historisch Skizzen*.

liennes, quelquefois même par des colonnes et des frontons. Ce qui est plus italien encore, c'est l'amour des fresques. Il date de loin et les plus vieilles sont les meilleures. Une d'elles à demi effacée semble fort belle. On en fait d'autres : près de l'hôtel des Trois-Maures, on se hâte de badigeonner une façade immense avec toute l'histoire des Fuggers, ces banquiers passés princes ; mais elles ont du maniéré, de la lourdeur et un coloris criard que toutes les brumes de la Bavière ne rendront jamais harmonieux.



Une fontaine, à Augsbourg.

A l'arsenal, un beau groupe en bronze; dans quelques églises, des grilles en fer curieusement ouvragées et où le marteau a rivalisé de souplesse avec le pinceau du plus délié dessinateur d'arabesques ; de jolies fontaines : surtout celle d'Hercule terrassant l'hydre de Lerne; enfin à l'hôtel de ville, des poêles, en terre cuite, superbes de goût, de caprice et d'exécution : voilà les vrais monuments de l'art à Augsbourg.

Le Rathhaus (hôtel de ville) est très-vanté ; c'est peut-être bien à cause d'une salle intérieure, réellement immense, qui est dorée comme un livre de jour de l'an et qu'on appelle la salle d'or (*der goldene sáal*)? ce n'est assurément pas pour sa large façade à six ou sept étages, percée de grandes fenêtres à pilastres et surmontée d'un fronton que couronne une pomme de pin en bronze, mais triste, sans saillie et sans style; encore moins est-ce pour ses dômes écrasés et le beffroi qui l'avoisine, le *Perlach thurm*, également coiffé d'une énorme coloquinte.

J'ai enfin le secret de ces clochers qui m'ont tant intrigué jusqu'ici. Élias Holf et tous les architectes qui ont semé la Souabe, la Bavière et l'Autriche de ces formes orientales sans les comprendre, ont apporté de Venise toutes les variétés de la coupole byzantine, pointue ou évasée, entière ou coupée soit par tranches, soit par moitié, superposée en double et triple rang, ou finissant en un col long et mince qui porte la girouette ou le paratonnerre. Notre vieux clocher carré, trapu, à pignon élancé pyramide bien mieux et se termine par des plans très-inclinés, comme il convient sous un climat de pluie et de neige ; de même que la coupole convient sous le soleil torride de l'Orient pour protéger contre lui de larges espaces et assurer de la fraîcheur et de l'ombre à l'intérieur des édifices. Que chez nous même, au-dessus du sanctuaire, la voûte s'élance plus haute pour donner plus d'espace à la prière, qu'elle s'arrondisse en coupole et domine avec grâce et fierté le reste de l'édifice, comme à Saint-Pierre de Rome, aux Invalides de Paris et à Saint-Paul de Londres, rien de mieux. Mais quand elle devient ce quelque chose sans nom qui écrase aux Tuileries de ses pans quadrangulaires le chef-d'œuvre léger et charmant de Philibert Delorme, ou lorsqu'elle surmonte, comme en Allemagne, tant de clochers qui ressemblent à un bilboquet terminé par sa grosse boule, le mince et le léger portant l'épais et le lourd, voilà qui me paraît un contre-sens pour les yeux et pour l'esprit.

Ajoutez que ces dômes de mosquée sont habituellement en cuivre brun, en tôle ou en fer-blanc, ce qui fait sur les toits toute une chaudronnerie reluisant au soleil.

Je ne puis pas quitter Augsbourg sans vous dire que de son grand commerce d'autrefois elle a gardé une cui-

sine cosmopolite. Le fond d'un bon dîner c'est une dinde de Vérone et au dessert arrivent les pommes du Tyrol, les raisins du Milanais, les vins de France, d'Italie, d'Espagne et de Grèce. Comme il faut en voyage regarder à tout, j'ai lu à l'hôtel des Trois-Maures sur la carte du dîner une liste de vins provenant de cent quatre-vingt-douze crus différents, depuis l'Affenthaler, vin badois à 48 kreutzer la bouteille jusqu'au Schloss-Johannisberg à 9 florins 30 kr.

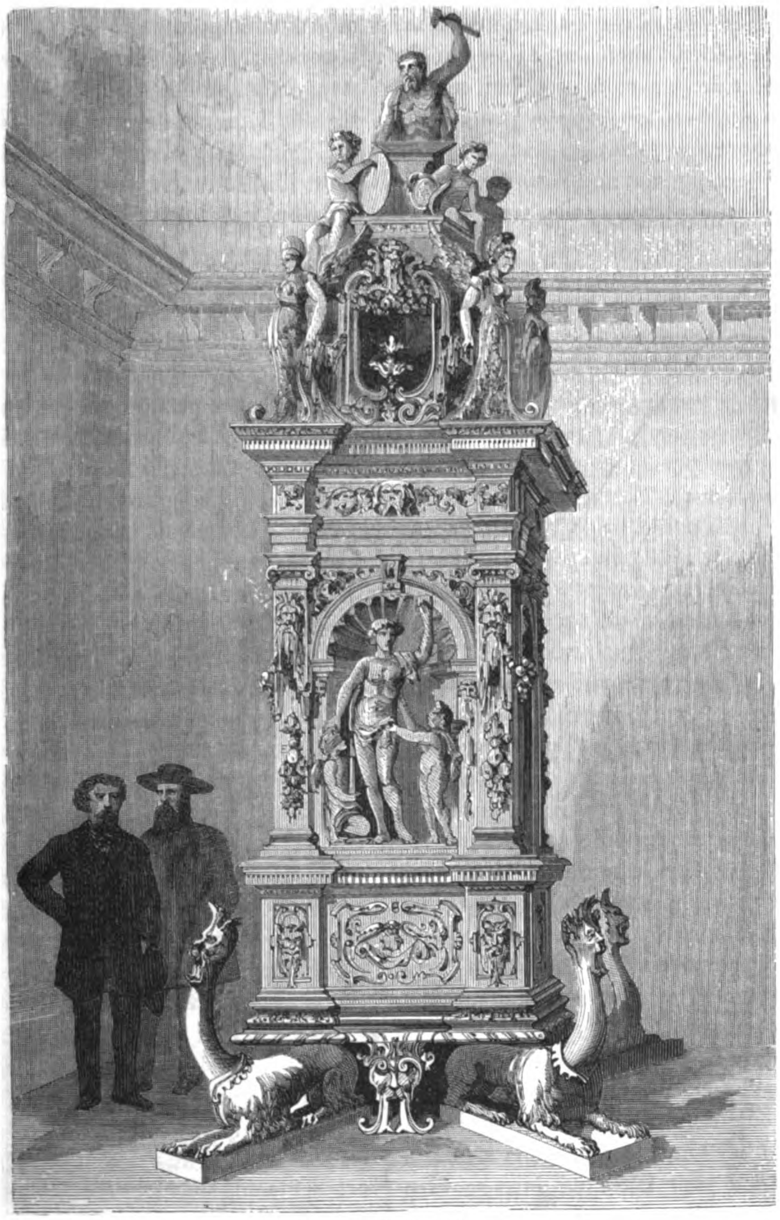
Le Falerne, la gloire de l'ancienne Italie, est au dernier rang : Augsbourg le donne pour 2 florins 24 kr. O mon très-cher Horace ! chantre inspiré du Cécube et du Falerne récolté sous le consulat de Métellus, que dirais-tu de ces Germains qui mettent si bas ce que tu plaçais si haut et toujours si près de ta main?

Un de mes amis, M. X., assista tout dernièrement à une scène curieuse de mœurs allemandes que je placerai à Augsbourg pour ne la point mettre dans la ville même où elle s'est réellement passée. On comprendra aisément mes raisons. Mon correspondant, fort bien accueilli par des hommes aimables et quelques-uns distingués, n'a pu s'empêcher de sourire à des habitudes qui ne sont pas les nôtres, mais ne voudrait pas répondre à l'hospitalité qu'il a reçue par l'indiscrétion des noms propres.

Voici donc ce que M. X. m'écrivait le soir même. Je retranche au lieu d'ajouter à son récit.

« Il y avait dans la ville où il se trouvait, comme en toute bonne cité allemande, deux ou trois cercles ou clubs de confrérie ou de corporation. On me présenta au plus distingué, celui des écrivains, des artistes et des comédiens, qui s'appelle le club des Mineurs de l'intelligence, ou quelque chose d'approchant, et se réunit deux fois par semaine. On y fume, on y mange et on y boit tout d'abord, trois exercices presque inséparables, en Allemagne, de tout autre; après quoi les statuts obligent chaque membre de servir à la réunion un plat de sa spécialité.

« La salle est grande et décorée avec plus de luxe que de goût. La bannière nationale du pays y flotte en une foule d'exemplaires au-dessous du grand drapeau de l'Union allemande. Des moos ciselés, des chopes votives, des pipes d'honneur, des haches d'armes, des équerres et des compas décorent toute une face de la salle. Les statuettes en plâtre de Goëthe, de Schiller, des Hohenstauffen et de quelques autres sabreurs, qui n'étaient pourtant pas des chercheurs d'idées, meublent les encoignures et les entre-fenêtres, portées sur des consoles à feuilles de chardon ou à cœur de chou.



Un poêle, à Augsbourg.

« En face, une grande grotte en plâtre figurant des rochers, des broussailles ornées de crapauds, de lézards, de serpents et de chouettes, abrite un nain difforme, à cheveux vert bouteille, horrible et ricanant. C'est, me dit mon voisin, le Génie, le Caprice, qui doit donner aux membres l'*inspiration*.

« Au fond, un théâtre et un piano.

« Quelques membres parlent français et tous m'accueillent courtoisement.

« Quand pas mal de pipes sont fumées, bon nombre de chopes bues, quantité de plats de choucroute et de saucisses dévorés, un servant fait le tour de la table en distribuant à chaque convive un maillet blanc gentiment façonné et au président un élégant marteau d'acier; j'en

reçois un quoique je ne sois que membre adjoint et pour peu de temps; mais je cherche en vain l'idée correspondante à ces maillets.

« Leur utilité m'est révélée par trois coups secs du marteau magistral, suivis d'un roulement terrible des maillets, qui fait bondir toutes les chopes et moi avec elles. C'est le président qui dit: « La séance est ouverte,» et les membres qui répondent: « Nous écoutons! »

« On me présente officiellement, et un roulement trois fois répété m'apprend que le cercle est honoré de ma présence. Ne sachant parler l'allemand, ni le maillet, je prie mon introducteur de remercier pour moi, ce qu'il fait en moins de mots que de coups frappés, auxquels les autres répondent, et, à ma grande satisfaction, l'on passe par-dessus l'incident pour arriver aux communications qui intéressent l'art national. Malheureusement, si j'entends beaucoup de mots, je ne comprends rien des belles choses qui se disent.

« Quand l'orateur eut fini, il y eut un moment de repos où l'on ralluma les pipes et un peu la conversation; on m'adressa amicalement le grand reproche que les Allemands ont sans cesse à la bouche contre nous, de manquer de sérieux. En ce moment-là, ils avaient ma foi bien raison, car avec leur pipe dans une main et leur maillet dans l'autre, ils étaient fort graves; tandis que moi, le très-indigne représentant de la France en cette circonstance, j'avoue que je l'étais fort peu.

«Cependant la séance littéraire a repris, et un comédien lit d'une voix pleine et harmonieuse un vieux lied qui chante le vieux Rhin aux flots verts, la vieille simplicité allemande, son vieux courage et sa vieille bonne foi! ..

« Ce morceau soulève un vrai tonnerre d'applaudissements, vu l'instrument qui y servait, et j'y joins modestement les miens. Mais l'enthousiasme de l'assemblée est porté au comble par le morceau suivant, qui m'est expliqué plus tard. Dans un chant de colère aussi farouche et fantasque d'allure que le génie de l'inspiration qui louchait derrière nous, le poëte maudit le pont du Rhin qu'on venait d'inaugurer à Kehl. Il voit déjà les Français s'en approcher sournoisement pour le franchir, tandis que la bonne Allemagne sans défiance est à ses chopes et à ses amours. Mais le poëte veille pour elle: les flots du fleuve, soulevés par ses incantations patriotiques, emportent les envahisseurs; leurs cadavres, vils et pourrissants, roulent de tourbillon en tourbillon pendant des siècles, et le Rhin, complice de la malédiction du poëte, les retient pour l'éternité dans sa vase fangeuse.

« Le morceau était singulièrement choisi pour la réception d'un confrère français. Aussi, en fin de compte, j'en suis presque à me repentir d'avoir payé, par tant de réserve, cette hospitalité un peu trop germanique. »

J'ai souvent parlé de l'amour effréné des Allemands pour le tabac.

Les Français et les Anglais consomment par an et par tête une livre de ce narcotique; c'est environ pour nous seuls vingt millions de kilogrammes; les Turcs, que je croyais les plus grands fumeurs du monde, restent à deux livres et demie. Les Allemands vont à trois, mais comme les Hollandais sont à quatre, ils travaillent à les rattraper et en viendront à bout, sans faire attention que les Bataves, vivant à peu près dans l'eau, ont peut-être une raison hygiénique de chasser l'humidité qui les pénètre par du feu dans la bouche et dans l'estomac: la pipe et le genièvre. Il est vrai que les Allemands se mettent autant qu'ils peuvent dans des conditions d'humidité analogues par l'énorme quantité de bière qu'ils absorbent. Ils boivent pour fumer et fument pour boire. Avec ce régime-là, l'Allemagne est devenue, ou sera bientôt, le pays qui produit le plus de fumée.

Ce goût fait pourtant sortir déjà du pays pas mal d'argent. Le Zollverein est obligé d'acheter au dehors les trois huitièmes de sa consommation.

Le philosophe s'attriste à mesurer la masse immense de travail qui, chaque année, est dépensé d'un pôle à l'autre pour la satisfaction d'un besoin tout factice. Mais que sa vue réjouit le cœur du financier! Elle fournit d'inépuisables ressources pour les budgets aux abois, et répand l'aisance parmi ceux qui la cultivent. Le petit pays de Bade à lui seul produit cent vingt mille quintaux de tabac par an, ce qui, à raison de trente francs, en moyenne, lui rapporte trois millions six cent mille francs.

Cependant que de bonnes choses ont un mauvais côté! Le tabac exige les meilleures terres, ce qui restreint d'autant le domaine des céréales et des plantes fourragères; il utilise les bras des enfants qui seraient tout aussi bien à l'école qu'au séchoir; enfin les profits qu'on trouve à cette culture poussent à la division extrême des propriétés. En vain le gouvernement du grand-duc a édicté la loi du 5 mai 1856, pour la réunion de parcelles, on peut voir une commune badoise où sept hectares sont divisés en mille morceaux, appartenant à soixante-cinq propriétaires. Quand la propriété est ainsi réduite à quelques mottes de terre et qu'il ne se trouve pas dans le pays, comme c'est le cas pour Bade, d'industrie manufacturière qui occupe les bras trop nombreux et inutiles dans les champs, il n'y a plus qu'une ressource, c'est d'aller chercher du travail et du pain sous d'autres cieux.

La tabac et la vigne sont pour beaucoup dans ce phénomène affligeant. Ce sont des cultures pour lesquelles la main-d'œuvre est très-multipliée; mais comme cette main-d'œuvre peut être faite par les femmes, même par les enfants, les frais restent dans la famille et le produit net est considérable. Aussi tout paysan badois veut avoir un lopin de terre; ils en achètent à tout prix et se les disputent avec plus d'acharnement que notre Jacques Bonhomme. Le juif, d'ailleurs, n'est-il pas là pour trouver l'argent nécessaire moyennant un bon billet et de gros intérêts? Mais que survienne une année mauvaise; que le tabac ou la vigne manque, et celle-ci manque souvent, une année sur deux[1], et la famille n'a plus de quoi payer ses outils, ses vêtements, son pain. Il faut

1. Schubler a compté qu'il n'y avait eu dans le Wurtemberg, de 1731 à 1830, que trente-deux bonnes récoltes, vingt et une médiocres, quarante-sept mauvaises.

vendre alors et partir. De 1850 à 1855, soixante-deux mille Badois ont émigré, emportant avec eux ving-deux millions, c'est-à-dire que chacun n'avait en partant que trois cent cinquante francs pour faire deux mille lieues et un établissement nouveau. Encore l'État et les communes ont-ils dépensé quatre millions pour le transport des plus pauvres.

Triste spectacle que celui de tant d'enfants du sol qui ne peuvent trouver place à la table de la mère-patrie et dont grand nombre tombent de misère le long du douloureux chemin qui mène à l'étranger! Bénie soit notre chère France de ne pas connaître encore cette dure nécessité, dussent nos colonies en aller moins vite!

Augsbourg ne m'avait pas été très-hospitalier; le guignon me suivit jusqu'à l'embarcadère. J'y arrivais très-fatigué de mes courses et fort désireux de partir. Il s'en fallait de deux heures que le convoi pour Munich ne fût prêt! J'avais pris un train pour l'autre. J'avais donc deux heures à tuer. Un embarcadère est quelquefois un musée de curiosités, à condition qu'il soit plein, et celui d'Augsbourg était vide. Je n'y trouvai qu'un garçon de salle à tricorne, mais si long, si long, que la canne de tambour-major, sur laquelle il s'appuyait le menton, dépassait, de la tête au moins, de grandes Anglaises coiffées de leur affreux chapeau à cloche.

Heureusement j'avais emporté les mémoires d'un homme qui a couru dans tous les sens le midi de l'Allemagne, et qui y ramassa un jour ce que je n'y trouverai jamais, un bâton de maréchal de France. Il n'y a pas un village du pays de Bade, de la Forêt-Noire et de la Bavière, où Villars n'ait passé. Ne craignez pas que je vous fasse l'histoire de toutes ses campagnes. C'est un de ses voyages que je veux vous conter, en attendant que le convoi me fasse reprendre le mien.

En 1688, Villars était embassadeur à Munich et le comte de Lusignan à Vienne. Louvois, pressé de distraire Louis XIV, avait commencé si vite la guerre dite de la Ligue d'Augsbourg, que nos soldats faisaient rage dans l'Empire et déjà rongeaient jusqu'aux os cette bonne Allemagne, avant que nos ministres eussent encore songé à quitter leurs postes. Quand ils apprirent que la Franconie était en feu, que nos coureurs arrivaient jusqu'en Bavière et que du Rhin au Lech, il n'y avait qu'un cri de fureur contre les Français, les deux ambassadeurs pensèrent qu'il était grand temps de partir. Ils prirent des passeports et, par surcroît de précaution, le comte de Lusignan se fit donner, pour l'accompagner jusqu'à la frontière, un garde impérial; le marquis de Villars, un trompette de l'électeur. Tous les Français établis à Vienne et à Munich se mirent de leur suite qui, de la sorte, monta bien à trois cents personnes.

Le comte était un personnage fort noble et fort grave, très-entiché de son titre et de son importance, qui n'eût point fait un pas plus vite que l'autre, quand dix mille pandours eussent été à ses trousses. Il entendait marcher lentement et à découvert, comme il convenait au représentant de Sa Majesté Très-Chrétienne.

Le marquis, très-brave, eût bien, si le roi se fût trouvé là pour le voir, chargé à lui seul tous les pandours du monde; mais il n'estimait, en fait de témérité, que celles qui rapportent; et pour sortir au plus vite du guêpier où il se trouvait, il eût bien volontiers mis son titre dans sa poche, ses habits sur les épaules d'un valet, et sa personne, en n'importe quel équipage, sur le dos d'un bon cheval qui l'eût conduit tout d'une traite au bord du Rhin.

Villars opinait donc pour qu'on passât à la sourdine et vite, par les villages, où ils seraient toujours les plus forts, non par les villes, où ils pourraient être enfermés. Lusignan ne voulut rien entendre et se retira comme un Romain.

Cette bonne contenance réussit d'abord, et tout alla bien jusqu'à Brégenz, petite ville située sur le Rhin; de l'autre côté se trouve la Suisse. Villars pressait de passer le fleuve pour se mettre en sûreté, les Suisses étant nos alliés. Lusignan s'y refusa, et, comme un de ces preux dont il portait le nom, voulut rester tout ce jour encore sur la rive allemande.

Villars céda; mais inquiet, il allait et venait, ayant l'œil et l'oreille à tout. Bientôt, il entendit des clameurs confuses, des bruits de tambours. C'étaient sept ou huit cents paysans armés qui entraient dans la ville. Jusque-là le commandant du château n'avait dit mot. Les paysans arrivés, il parla, même très-haut, demanda les passe-ports et, n'y trouvant rien à reprendre, chercha une vraie querelle d'Allemand. Il déclara aux deux ministres qu'il voulait examiner un à un tous ceux qui les suivaient. Comme on préparait les chevaux pour partir, il les fit rentrer à l'écurie; et ses soldats devenus familiers, insolents, mettaient la main partout. « Voilà le moment critique pour la dignité des ambassadeurs, » dit Villars à Lusignan. Celui-ci, imperturbable et digne, ne bougeait ni ne parlait, prêt à tout, plutôt que de manquer à son caractère.

Ce n'était pas, on l'a vu, le compte de Villars. Il laissa Lusignan s'envelopper de sa dignité et s'asseoir sur sa chaise curule, en attendant ce qu'il plairait aux dieux d'ordonner: lui, il fouilla dans sa bourse, acheta les domestiques du commandant, son secrétaire et probablement le commandant lui-même, moyennant quoi il obtint un laisser-passer dont il usa sur l'heure. L'intraitable Lusignan, décidément arrêté, alla méditer pendant huit mois, au fond d'un château fort du Tyrol, sur l'inconvénient de fourvoyer un homme qui n'est qu'honnête dans la politique, je veux dire dans la politique de ce temps-là.

Pour le moment Villars n'était pas au bout des fâcheuses aventures. A peine hors des murs de Brégenz, il avait couru sans s'arrêter jusqu'à Saint-Gall, comptant bien s'y reposer des mauvaises nuits qu'il avait passées depuis Munich. A l'hôtel, il demanda tout d'abord un lit et allait s'y mettre, quand on lui annonce les magistrats de la ville. Il faut descendre et les écouter: la harangue fut longue.

Cependant tout a une fin, même un discours de bourgmestre allemand. Le compliment terminé, il allait regagner son lit, quand il les voit s'asseoir, et les voilà

qui l'interrogent sur l'empereur et sur le Turc, sur la France et l'Allemagne. Les braves gens ne voulaient pas perdre une si belle occasion de se mettre au courant des choses du monde. En même temps on apporte de toutes parts ce que la ville a de plus précieux en vins, viandes, provisions de toute sorte, et Villars voit avec effroi un magnifique repas qui se prépare : perdrix et faisans, chapons de Milan et confitures de Gênes, vins de France, fruits d'Italie, tout s'y trouvait; ces messieurs étaient en train de ne rien épargner.

En vain Villars invoque ses fatigues et supplie qu'on le dispense d'assister à ce festin formidable. Pour ne pas troubler l'alliance entre les deux États, l'ambassadeur croit de ses fonctions de s'exécuter. A minuit on se met à table. On boit, on mange, comme des Suisses savent le faire. Le peuple entre dans la salle. Les magistrats distribuent à leurs parents, à leurs amis, ce qu'ils avaient laissé sur les plats. Enfin à trois heures du matin ils se retirent. Villars se couche. Au réveil, il trouve l'hôtelier une note ruineuse à la main. Il lui fallut payer la fête que les magistrats san-gallois s'étaient donnée à eux et à leurs amis.

Il se sauve, en envoyant à tous les diables l'hospitalité helvétique, et, de peur d'une récidive, traverse la Suisse aussi vite qu'il eût voulu traverser l'Allemagne. Il arrive à Bâle à la nuit tombante ; mais le Suisse est défiant : les portes sont déjà fermées; c'était le 6 janvier et il faisait un temps horrible. Les gens de l'ambassadeur



Un marché, à Augsbourg.

crient, jurent et tempêtent. Les Suisses ne jurent pas moins, mais n'en ouvrent pas davantage.

Villars veut intervenir; il s'approche et tout d'un coup se trouve en l'air, puis au fond d'un fossé. Il resta là une demi-heure évanoui. On le croyait mort, et lui pensait l'être. Deux de ses hommes descendirent avec une corde, les autres le hissèrent en haut. Mais on avait fait un nœud coulant : il étouffait. On le tira de là pourtant; on le coucha dans une guérite, et, pour le faire revenir, on l'abreuva d'eau-de-vie, seule chose qui se trouva sous la main. Au matin, les damnées portes s'étant ouvertes, on le porta sur deux planches dans un cabaret appelé *le Sauvage*. Les chirurgiens accoururent : il était bien temps.

Ils le trouvèrent meurtri des pieds à la tête, mais sans une fracture. Il descendit le Rhin, étendu au fond d'un bateau, jusqu'à Strasbourg, et là, malgré la fièvre, prit la poste pour Paris. Le roi daigna plaisanter avec lui de sa chute dans les fossés de Bâle et, comme Villars l'avait espéré, lui donna le moyen d'aller en Flandre se faire casser la tête à son service ou y gagner quelque beau commandement.

Lusignan, dit Saint-Simon, fut toujours le même. Il mourut fort pauvre, sans être jamais arrivé à rien. Villars, lui, arriva à tout. On aurait pu le prévoir, d'après leur manière de voyager.

V. DURUY.

(*La suite à une autre livraison.*)



Campement d'une caravane de pèlerins grecs en Palestine.

CÉRÉMONIES DE LA SEMAINE SAINTE A JÉRUSALEM[1].

NOTES D'UN VOYAGEUR.

185.... — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

I

LE VOYAGE.

Comment je suis obligé de partir pour Jérusalem.

Voici, monsieur, les notes de voyage que vous m'avez demandées. Faites-en tel usage qu'il vous conviendra. Je crains, à vous dire toute ma pensée qu'elles ne soient pas de nature à plaire à tout le monde. Regardez-y de près, monsieur. Je ne suis ni savant, ni écrivain, et n'ai point le secret de ceux qui savent donner de l'intérêt au récit des choses même les plus simples. Ce n'est pas une curiosité profane qui m'a conduit à Jérusalem, mais, je dois aussi l'avouer avec sincérité, ce n'est pas davantage un acte spontané de ma conscience. J'ai entrepris ce grand pèlerinage aux lieux saints, dans des circonstances très-tristes, malgré moi, et j'en suis revenu, que dirai-je ? à demi édifié, à demi scandalisé. Ne me condamnez pas à l'avance. Vous verrez pourquoi.

A la fin du mois de décembre de l'année 185.., au fond d'une retraite de campagne où je vis presque en toute saison, je reçus une lettre qui me jeta dans une surprise et une consternation profondes. Ma belle-sœur, que je croyais paisiblement établie depuis deux mois dans une petite villa de Sorrente, près de Naples, venait de mourir subitement en arrivant à Jérusalem : sa fille, ma nièce, seule, sans appui, s'était réfugiée chez les dames de Notre-Dame de Sion, et ne se doutant avec raison ni de

1. Voy. sur la Palestine et sur Jérusalem, t. Ier, p. 385-416.
2. Tous les dessins joints au texte de cette livraison ont été faits sur des croquis pris, d'après nature, par M. Rudhart.

mon dévouement ni de ma tendresse, elle m'y attendait. Mon cœur n'avait pas la plus petite objection à faire : mes goûts et ma raison en avaient mille, ce qui n'empêcha pas que quatre jours après, je m'embarquai à Marseille sur un bâtiment de la compagnie des Messageries impériales.

Peut-être, monsieur, auriez-vous désiré quelques renseignements pratiques à l'usage de ceux de vos lecteurs qui seraient obligés ou tentés de faire un voyage en terre sainte.

Dans ma précipitation, je n'avais demandé aucun conseil.

Je suis parti de France pour la Palestine, comme on va de Dijon à Paris, avec une malle, un carton à chapeau et un parapluie. En somme, malgré mon âge et mon peu d'habitude de pareilles aventures, je n'ai pas eu trop à me repentir de mes imprévoyances. Mon seul souci, en traversant la capitale, avait été de me procurer au ministère des affaires étrangères un passe-port pour l'Orient.

A Marseille, forcé d'attendre pendant près de vingt-quatre heures le départ du bâtiment, j'aurais eu, assurément, tout le loisir nécessaire pour faire des provisions et des emplettes à remplir trois ou quatre caisses, si j'avais voulu écouter les avis que me donnait un beau jeune gentilhomme parisien qui logeait, ainsi que moi, à l'hôtel Bauveau. A l'en croire, que de choses indispensables! On ne pouvait se hasarder, me disait M. Alf. de T..., à mettre le pied en Orient sans péril de la vie, si l'on n'était armé jusqu'aux dents et vêtu à l'asiatique. Il s'ébahissait de voir que je n'achetais ni fusils, ni pistolets, ni éperons, ni selles arabes, ni sacoches à provisions de toutes sortes, ni boîte à pharmacie, etc. Il s'en fallut de peu qu'il ne se fâchât tout rouge lorsque je lui répondis que je n'allais pas à Jérusalem pour y voir ou y faire le carnaval. Voyez les susceptibilités! J'avais dans ma malle quelques vêtements de laine. Je portais sur moi mes vêtements d'hiver, flanelle et drap, et il me paraissait que mon caban, mon chapeau gris de campagnard, mes guêtres en cuir me feraient tout aussi bon usage en Orient que le beau burnous, le joli chapeau de paille, les fraîches guêtres en toile blanche et toutes les pièces élégantes de costume nouveau dont mon futur compagnon avait commencé à faire l'essai en pleine Canebière, lorsqu'un mistral féroce le jeta contre une muraille, si bien qu'il revint au plus vite et ne sortit plus sans s'emprisonner dans son paletot et enfoncer sa casquette jusqu'au bas de ses oreilles.

Je dois reconnaître toutefois qu'il me parut assez raisonnable d'acheter, à son exemple, quelques chemises de coton, un peu de quinine et de l'arnica. Je me procurai de plus une bonne carte de la Palestine, et l'*Itinéraire à Jérusalem*, encore que je ne fusse guère en humeur d'étudier ni de lire.

Pendant mon voyage, j'ai eu l'occasion de parcourir sur le bâtiment divers ouvrages où vos lecteurs trouveront toutes les instructions nécessaires : l'*Itinéraire en Orient, descriptif, historique et archéologique*, par MM. Adolphe Joanne et Émile Isambert; le *Bulletin de l'œuvre des Pèlerinages en terre sainte;* le *Handbook* de Murray, etc.[1].

1. On peut recommander les cartes de la Palestine par Bergham, par Robinson et Smith, par Andriveau, etc. Voy. aussi la note suivante.

Sur le paquebot.

J'ai peur et horreur du mal de mer. A l'hôtel, on m'avait dit : « Restez au grand air, promenez-vous sur le pont. » Dès mon embarquement, je me suis couché dans ma cabine. Là, un citron d'une main, un livre de l'autre, j'ai cherché à tendre le plus possible mon attention sur la description de Jérusalem. Mais, ramené insensiblement à de longues réflexions sur la triste cause qui m'avait forcé d'abandonner si subitement ma bonne maison et à m'enfermer dans cette maudite petite prison de bois nauséabonde, je me perdis en conjectures sur la fatale idée qu'avait eue ma pauvre belle-sœur de partir pour la Palestine, seule avec sa fille, sans m'avoir demandé conseil ou seulement m'avoir averti. Bientôt le sommeil me gagna et dura je ne sais pendant combien d'heures.

Je fus réveillé par des chants. Je me hasardai à me lever et à monter sur le pont. Il était presque nuit. Des jeunes gens et quelques prêtres, réunis à l'arrière du bâtiment, chantaient l'*Ave maris Stella*. La mer était calme, le ciel était pur et scintillant : je n'éprouvai aucune souffrance. Un officier du bâtiment m'apprit que ce groupe religieux était une des caravanes qui, presque tous les ans, vont à Jérusalem, sous les auspices de l'œuvre des pèlerinages en terre sainte, fondée en 1854, à Paris. Ces pèlerins, dont le nombre s'est élevé quelquefois jusqu'à trente et quarante, ont toujours pour guide et directeur un ecclésiastique. A Marseille, ils entendent une messe dans la chapelle de Notre-Dame de la Garde, où l'on donne à chacun d'eux une petite croix en argent qu'ils portent sur la poitrine. On dresse d'ordinaire pour eux dans le bâtiment un petit autel portatif au fond du salon des premières, et l'on y célèbre chaque matin plusieurs messes. En général, leur pèlerinage dure soixante jours, dont quarante sont consacrés au séjour à Jérusalem et à l'exploration de la terre sainte. D'après des arrangements pris avec la compagnie des Messageries impériales et avec un habitant de Jérusalem, le prix total du voyage, à partir de Marseille, jusqu'au retour en France, nourriture comprise, est de mille deux cent cinquante francs pour la première classe, et de

1. *Handbook for Syria and Palestine*, un vol in-18. Londres, 1860. — Edward Robinson, *Recherches bibliques sur la Palestine* (en anglais), trois vol. 1856. — De Vogué, *Les églises de Terre sainte*, un vol. 1860; *les lieux saints*. — Gérardy-Saintine, *Trois ans en Judée*, un vol. Paris, 1860. — Munk, *Palestine*, un vol. (*Univers pittoresque*). — Coquerel, *Topographie de Jérusalem*, Strasbourg, 1843. — *Les saints lieux*, par Mgr Mislin. — *Eothen* (traduit de l'anglais). — *La correspondance d'Orient*, par Michaud et A. Poujoulat, quatrième volume. — *La Syrie*, *la Palestine et la Judée*, par le R. P. Haorty Hadji. — Mme de Gasparin, *Voyage au Levant*. — Le *Voyage en Orient*, par Lamartine, etc., etc.

mille francs pour la seconde[1]. C'est à peu près aussi ce que m'aurait coûté mon voyage d'un mois seulement, si j'étais revenu seul. Le prix ordinaire d'une place en première classe sur les bateaux de la compagnie, en y comprenant toujours la nourriture, est de cinq cent quarante-huit francs de Marseille à Jaffa; mais on paraît être assez bien aux secondes, où le prix est de trois cent quatre-vingt-cinq francs. Un jeune peintre, que j'ai rencontré au retour, et qui s'était bravement accommodé des quatrièmes (cent vingt-trois francs), n'avait dépensé en totalité que six cents francs, et avait exploré, le crayon à la main, la Palestine et la Syrie pendant six semaines. Beaucoup de nos jeunes gens de Paris peuvent, je crois, employer plus mal leur temps et leur argent.

On fait le trajet de Marseille à Jaffa en dix jours ou douze jours au plus. Chemin faisant, on aborde à Malte et à Alexandrie.

Ma disposition d'esprit, un certain malaise, une sorte de stupéfaction de mon aventure qui ne se dissipait pas, me rendirent presque insensible à toutes choses pendant le voyage. A Malte, je ne suivis pas nos jeunes pèlerins et les autres passagers dans leurs visites au palais de la Valette, au couvent et à l'ossuaire des capucins, à la cathédrale de Saint-Jean, au palais du gouverneur, à Civitta Vecchia, ni à la grotte de Saint-Paul. Je ne me sentis pas beaucoup plus de curiosité même à Alexandrie, où du reste il ne nous fut possible de rester que quelques heures. Je n'ai réellement été un peu ému qu'en arrivant, le onzième jour depuis mon départ de France, devant le rocher qui porte Jaffa; encore ne suis-je pas sûr que le fond de mon trouble n'eût pas pour cause principale le sentiment d'impatience douloureuse qui se réveillait plus vivement en moi à l'approche du but...[2].

Il fallut passer la nuit à Jaffa. L'excellent artiste Bida et un voyageur anonyme[3] vous ont raconté, si j'ai bonne mémoire, comment on se rend, à cheval, en un jour et une nuit, de Jaffa, par la plaine de Saron, Ramlé et la vallée de Térébinthe, à Jérusalem, qu'on aperçoit de haut, à vingt minutes de distance, isolée, entourée de remparts et solennellement aride comme le paysage qui l'entoure.

II

JÉRUSALEM PENDANT LA SEMAINE SAINTE.

Jérusalem. — Les hôtels. — Une conversation à table d'hôte.

J'ai vraiment tressailli en présence de cette cité célèbre. Cette fois, il y avait bien dans ce que je ressentais un mélange de ces grandes émotions que doivent éprouver à un pareil spectacle tous les hommes sérieux et de bonne foi, en pensant à l'influence extraordinaire que ce point de notre globe exerce depuis dix-neuf siècles sur les destinées humaines.

Je me fis conduire directement chez les dames de Notre-Dame de Sion. Ma pauvre nièce ! Que de joie et que de larmes!... mais ce qui m'est personnel importe peu ici. Passons.

Il est décidé que nous ne quitterons Jérusalem qu'après la semaine sainte. Ma nièce restera dans son pieux asile avec la respectable Mme B.... et ses deux filles, arrivées depuis quelques jours.

J'ai eu quelque peine à me loger. Il m'a été impossible de trouver la moindre place à l'hôtel *Siméon*, sur le mont Sion. Il en a été de même à l'*English hotel*, dans la via Dolorosa. J'ai vu le moment où ma seule ressource serait d'aller me coucher sous une tente hors de la ville; mais je ne suis plus d'âge à prendre gaiement mon parti d'une vie si pastorale. A la fin, j'ai été assez heureux pour obtenir une petite chambre dans l'hôtel *Cristiano* ou *Mediterranean hotel*, près des réservoirs d'Ézéchias. Comme je prétends bien continuer à vivre à mon aise, je n'en serai pas quitte pour une quinzaine de francs par jour. Des terrasses de l'hôtel, je vois très-bien toute la ville, le mont des Oliviers, l'église du Saint-Sépulcre avec ses dômes, et la mosquée d'Omar. J'aurais peut-être été bien logé à la *Casa nuova*, qui dépend du couvent latin; mais, à tort ou à raison, ceux de mes compagnons de voyage qui n'étaient pas pèlerins m'avaient mal disposé à l'égard de ce genre d'hospitalité douteuse, où l'on est toujours incertain sur ce qu'il convient de payer au jour du départ.

Prenez à la lettre ce que je vous ai déjà dit : je suis un campagnard très-ignorant. Ne vous étonnez donc pas de mes « étonnements » s'ils sont ridicules. Je ne puis vous promettre, dans ces notes, que de la sincérité.

Je savais bien que Jérusalem, la vraie capitale du christianisme, appartient aux Turcs, mais je ne le savais que par l'esprit. Mes yeux, mon imagination, mon cœur, ont été tout aussi stupéfaits que si c'eût été pour moi une nouveauté.

Que font là tous ces Turcs autour du tombeau du Christ? Comment? je suis en Turquie, moi! Quiconque m'eût jamais dit qu'il me faudrait aller chez ces gens-là, m'aurait fait sourire de pitié! Je me soucie bien des Turcs! Ai-je affaire à eux? Est-ce que c'est ici leur place? Qu'ils s'en aillent où ils voudront, avec les Tartares ou les Thibétains! Je n'aime pas les Turcs.

Je voudrais bien entendre quelque savant professeur d'histoire, votre collaborateur M. Duruy, par exemple, expliquer comment il se fait que pendant l'espace de dix-neuf cents ans les chrétiens, si fiers de leur supériorité sur le reste du monde, n'ont jamais su parvenir ni par force, ni par traité politique, ni de quelque manière que ce soit, à devenir les propriétaires définitifs de leur cité sainte? Quoi de plus étrange que de laisser à des infidèles la possession de ce coin de terre sacré? Pour tous les chrétiens, n'est-ce point la patrie? J'entends

1. Nous croyons que, récemment, ces chiffres ont été portés à treize cents et à onze cents francs.

2. Nous supprimons quelques lignes sur Jaffa, qui a déjà été décrite dans notre troisième volume (*Souvenirs d'un voyage au Liban*, 53e livraison).

3. M. Gérardy-Saintine, ancien consul à Jérusalem, et qui, en 1861, est mort bien jeune encore. Ces deux relations terminent le premier semestre du *Tour du monde* (1860, t. Ier, 25e et 26e livraisons).

dire chaque jour : « La Turquie se meurt de pauvreté. » Eh bien ! le moment est favorable. Qu'on lui achète la Palestine ! Je suppose que si tel État européen bien fervent voulait donner, pour cette acquisition une seule année de son revenu, le Grand-Turc trouverait l'affaire assez bonne. C'est très-bien, si l'on veut, de défendre le trône temporel du successeur de saint Pierre; mais la crèche du Christ et son tombeau, est-ce que c'est chose plus indifférente ? La cause de cet abandon est-elle notre impuissance ou notre insouciance ? Nous nous mettons en colère contre les Chinois ou les Cochinchinois, nous armons nos vaisseaux pour aller les mettre à la raison, nous pillons et brûlons leurs palais ; c'est très-glorieux assurément ! mais, beaucoup plus près de nous, nous subissons la domination turque sur le sol de notre patrie religieuse ! Quels singuliers hommes sommes-nous donc ! Pardon, pardon, monsieur ! vous trouverez que je divague. Effacez, effacez s'il vous plaît.

A la fin d'un des repas de l'hôtel, j'ai exprimé mes opinions avec une chaleur qui a fait rire tous les convives, et un monsieur, à larges moustaches, m'a répondu très-sérieusement :

« Les Latins, mon cher monsieur, ne s'intéressent pas beaucoup à ce qui se passe ici. Ils aiment mieux aller en pèlerinage à Rome ou à notre-Dame de Lorette qu'à Jérusalem. En 1808, le saint sépulcre a brûlé. Qui l'a restauré, monsieur ? Sont-ce les Latins ? Pas le moins du monde, monsieur. Les Grecs ont eu seuls cet honneur. Et combien croyez-vous qu'il y ait en ce moment de pèlerins latins à Jérusalem ? Cent tout au plus, monsieur, tout compris, prêtres, laïques, hommes, femmes, Français, Italiens, Espagnols, etc. Mais les pèlerins grecs, combien sont-ils, monsieur ? Douze-mille au moins. »

J'étais tout ébahi, et je ne sus que répliquer.

« Ce monsieur est Grec ? ai-je demandé tout bas à un de mes voisins.

— Sans doute, monsieur, il est Grec, puisqu'il est Russe. »

Latin ! Grec ! Russe ! Je m'y perds. Évidemment il s'agit là de schismes ; mais mes idées sur ces différences ne sont pas suffisamment claires.

Le soir, dans ma chambre, j'ai consulté le livre du R. P. Laorti-Hadji, et voici, dans un court résumé, ce qu'il me parut le plus essentiel de savoir.

Un peu d'érudition indispensable.

Dans les premiers temps du christianisme, les noms d'Église latine et d'Église grecque ne servaient qu'à indiquer la diversité des deux langues principales que parlait le peuple chrétien. Le pape gouvernait toute la chrétienté du haut de la chaire de saint Pierre à Rome. Il avait, en Orient, pour représentants, deux patriarches, l'un à Alexandrie, l'autre à Antioche. Plus tard, le patriarche de Constantinople réclama la primauté d'honneur après l'évêque de Rome. En 857, un de ces patriarches byzantins, Phocius, rejeta l'autorité du saint-siége et se l'attribua à lui-même, en soutenant que l'évêché de Rome n'avait dû ses priviléges qu'au séjour des empereurs dans cette ville, lesquels priviléges avaient légitimement passé à Constantinople dès que le siége de l'empire y avait été transporté. « L'Église latine, disait-il, a perdu le pontificat et la primauté. L'Église de Constantinople, qui tenait le second rang, acquiert, par ordre de succession, le premier. » Cette prétention fut vivement repoussée et d'abord, en apparence, vaincue ; mais elle se releva, et la séparation des deux Églises devint définitive en 1093. L'Église russe a hésité longtemps entre l'Église latine et l'Église grecque, jusqu'au jour où Pierre le Grand supprima les fonctions de patriarche et se proclama lui-même le chef de la religion. De notre temps, en 1833, les véritables Grecs ou Hellènes ont déclaré l'indépendance de leur Église nationale.

Donc, l'Eglise d'Orient, ou pour conserver sa dénomination générale, l'Église grecque est fractionnée en trois nationalités religieuses : les Grecs ou Orientaux, qui reconnaissent la suprématie du patriarche de Constantinople ; les Russes, qui relèvent de leur empereur ; et les Grecs ou Hellènes, dont le roi et le synode de Grèce sont les chefs suprêmes. (Le roi Othon, pape ou patriarche, *risum teneatis !*)

Trois points principaux divisent l'Église grecque de l'Église latine :

1° L'Église grecque ne reconnaît pas la suprématie du pape ;

2° Les Grecs communient sous les deux espèces, tandis que les Latins ne communient que sous l'espèce du pain ;

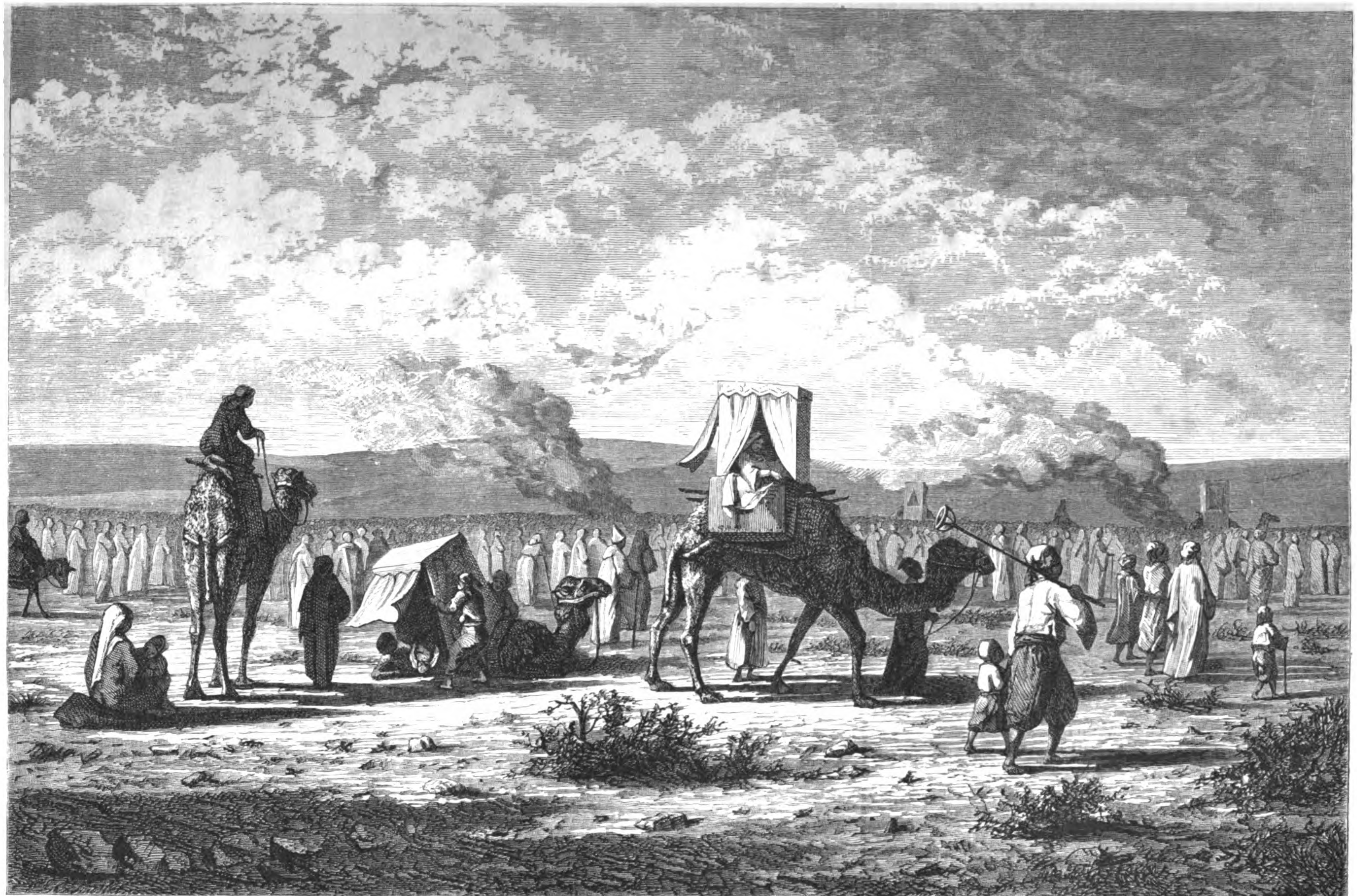
3° L'Église grecque fait procéder le Saint-Esprit du Père seul, et l'Église latine, depuis le règne de Charlemagne, le fait procéder du Père et du Fils.

Ces petites notions historiques me seront fort utiles pour comprendre ce qui se passe ici. J'étais loin d'avoir un juste soupçon de toute l'importance réelle de cette Église grecque à triple chef, dont il n'est presque jamais question en France, quand on y cause des questions religieuses.

Les pèlerins à Jérusalem. — Un camp grec à la porte de Bethléem. Souffrances des caravanes grecques.

Il n'est que trop vrai. Les chrétiens de l'Église latine sont bien rares à Jérusalem, si rares que c'est à peu près comme s'il n'y en avait point. C'est à peine si, tout compté, nous sommes quatre-vingts chrétiens, étrangers à la ville, et soumis à l'autorité de Rome. Dans ce petit nombre, les Français et les Autrichiens dominent. On me donne avis que les Latins se réuniront demain au patriarcat ; ils n'y tiendront pas grande place. Leurs guides et chefs, pendant toutes les cérémonies de la semaine sainte, sont le patriarche Italien, délégué par le saint-siége et qui s'intitule « le gardien de terre sainte, » le révérendissime supérieur des pères franciscains du couvent de Saint-Sauveur, le consul et le chancelier de France.

Je commence mes promenades, je questionne ; tout m'étonne et m'intéresse



RUDHARDT DEL. — A. COURAUD SC.

Caravane de pèlerins grecs se rendant à Jérusalem.

Jérusalem est ordinairement, me dit-on, trop déserte : en ce moment elle est trop peuplée. Ses habitants sédentaires sont environ quatorze mille, sur lesquels mille à douze cents chrétiens des diverses Églises : le reste est juif, musulman et grec. La semaine sainte attire des pèlerins grecs de tous les pays, des chrétiens de la Palestine et des musulmans. On évalue la population flottante qui remplit tout à coup la ville vers le temps de Pâques, à trente ou quarante mille.

C'est un très-singulier spectacle que tous ces gens de nations différentes, costumés si singulièrement et si misérablement pour la plupart, circulant dans les ruelles étroites, tortueuses, mal pavées, sous les portes basses, dans les bazars sombres de cette pauvre sainte ville, que j'aurais bien de la peine à ne pas trouver fort laide et malpropre, si je ne la considérais à travers le prestige des grands souvenirs de son histoire et avec un respect presque filial. Une mère n'est jamais laide pour ses enfants.

Errant un peu au hasard, j'arrive à la porte de Bethléem. A quelque distance, j'aperçois plusieurs groupes de tentes. Ce sont des camps de pèlerins qui précèdent de grandes caravanes et les attendent. Tous les jours, à l'approche de Pâques, on voit défiler au même endroit de longues bandes d'hommes, de femmes et d'enfants qui viennent de la Russie, du Danube, de la Roumélie, de Constantinople, de l'Arménie, de la Syrie, des Iles ioniennes, de la Grèce, de l'Abyssinie ou de l'Égypte.

Ces chrétiens grecs n'ont pas le moins du monde l'air d'être du dix-neuvième siècle. Ils ont encore tout naïvement la ferveur que les Latins avaient au plus sombre du moyen âge. Ils croient qu'il faut absolument faire le pèlerinage de Jérusalem au moins une fois dans sa vie. Presque tous sont de pauvres gens. Ils entreprennent ce long et pénible voyage en famille. C'est pitié de voir les figures fatiguées et les attitudes exténuées des vieillards, des femmes, des jeunes filles et des enfants. Presque tous ont emporté quelques pacotilles de marchandises qu'ils comptent vendre à Jérusalem. Ils ont bien eu à souffrir depuis qu'ils ont quitté leur patrie. Ceux qui sont obligés de traverser la mer sont surtout rudement éprouvés. On les entasse dans les petits bâtiments de marins grecs, caboteurs, habiles et rusés, peu pressés d'arriver, et qui abordent sur tous les points du littoral où ils ont quelque gain à espérer. On doit imaginer ce que le mal de mer, les épidémies et les privations de toute sorte font de ravages dans ces amas de malheureux chrétiens. Beaucoup, parmi les faibles, succombent. Sur terre, les souffrances et les dangers ne sont pas moindres. M. Poujoulat, que je lis maintenant avec plaisir près de mon feu, a écrit sur ce sujet quelques belles lignes[1] :

« Les caravanes chrétiennes marchent par ordre et sous le commandement d'un chef, comme les grues et les cigognes quand elles passent sous d'autres cieux; elles s'avancent avec les provisions de route, avec les vases et les ustensiles de cuisine suspendus aux flancs des chameaux et des mulets; ce sont des familles entières suivies de tout l'attirail domestique, comptant pour rien les fatigues d'un voyage de plusieurs centaines de lieues, marchant depuis l'aurore jusqu'au soir, tantôt sous la pluie, tantôt sous les feux du soleil, passant les nuits en plein air, et quand les vivres sont épuisés, vivant de ce qu'elles trouvent comme les oiseaux du ciel ; ce ne sont pas seulement des hommes robustes qui s'imposent tant de fatigues et de privations, ce sont de faibles vieillards qui ne veulent point mourir avant d'avoir vu Jérusalem, des femmes et des jeunes filles destinées à une vie plus paisible et plus douce, des enfants à peine échappés du berceau, qui viennent faire leur apprentissage de la vie sur les chemins de la cité où leur Dieu souffrit et mourut. Quoique la pieuse troupe ne s'aventure pas sans armes, elle tombe quelquefois entre les mains rapaces des Bédouins. Que de larmes alors ! Que d'ennuis! car il faut de l'argent, beaucoup d'argent pour accomplir le pèlerinage. On travaille dix ans, vingt ans pour ce saint voyage. Une famille chrétienne vient dépenser à Jérusalem quelquefois le produit des travaux d'une vie entière. »

Lorsque tous ces pauvres croyants de l'Église grecque arrivent sous les murs de Jérusalem, ils sont obligés de payer quatre paras par tête à la porte de Bethléem. Provisoirement on les loge dans les couvents de leur nation, mais non pas sans les faire payer, et après quarante-huit heures, quand ils ont donné au supérieur du couvent, comme tribut de leur pèlerinage, la plus forte part de ce qu'ils ont apporté d'argent, on les envoie se loger à leurs frais chez les habitants de la ville. Ils auront encore à payer pour entrer à l'église du Saint-Sépulcre, puis pour visiter chaque partie des lieux saints, en dedans comme en dehors des murs, et enfin pour sortir de la ville. Aussi, dès le lendemain de leur arrivée, les malheureux voyageurs vont-ils, pour la plupart, étaler en public quelques pauvres marchandises. Je ne sais si l'on a calculé approximativement le total de toutes les sommes d'argent que la piété des pèlerins grecs verse par année dans Jérusalem : elle doit être considérable, car, après tout ce qu'en prélève le fisc musulman, elle fait vivre tous les couvents et tous les habitants de la ville. Jérusalem n'a ni ressource agricole, ni industrie : elle vit des pèlerinages.

Les Arméniens paraissent être de tous les pèlerins les plus généreux. M. Poujoulat a vu un chrétien de cette nation qui avait remis entre les mains du patriarche (grec) cent mille piastres, croyant s'assurer ainsi une des premières places dans le royaume des élus. On offre à qui peut les payer des gravures représentant en traits grossiers le paradis en amphithéâtre, tel que le décrivent les vieilles légendes : des places vides sont réservées près des saints, sur les degrés demi-circulaires de l'estrade sacrée; chaque pèlerin est libre d'acheter celle de ces places qui lui convient le mieux, et d'ordinaire il veut être à côté du saint, son patron; mais le prix est d'autant plus élevé qu'elle est plus près du trône céleste. Ce sont là, il faut en convenir, d'odieuses supercheries, et

1. *Correspondance d'Orient*, t. IV, p. 332.

pourquoi reculerais-je devant le mot qui me vient aux lèvres? d'infâmes rapines! Je suis heureux d'ajouter qu'à l'honneur de notre civilisation, le couvent latin est pur de toutes ces hontes. Il est très-pauvre cependant. Sans quelques subsides que lui envoient l'Espagne et le Portugal, il n'aurait d'autres moyens de se soutenir que la vente des reliques et des chapelets bénits, fabriqués à Jérusalem ou à Bethléem, et dont il envoie des caisses pleines aux ports de Saint-Jean d'Acre, de Jaffa et d'Alexandrie, d'où on les exporte principalement à Malte, en Sicile, en Espagne et en Portugal.

La Jérusalem de mes rêves. — La vraie Jérusalem. — L'église du Saint-Sépulcre. — La pierre de l'onction. — Le tombeau du Christ. — Le Calvaire.

Lorsque j'étais enfant, la pensée de Jérusalem éblouissait mon imagination. Souvent, sur les genoux de ma mère, tandis qu'elle me lisait une page de la Bible, je fermais les yeux pour contempler intérieurement la cité du Christ. Je la voyais resplendir à la cime glorieuse d'une immense montagne; ses monuments étaient de marbre et d'or, et des colonnades merveilleuses portaient jusqu'au milieu des cieux entr'ouverts un temple en forme de croix si étincelant que je n'en pouvais soutenir l'éclat.

Adolescent, je m'étais fait une idée tout opposée et plus élevée encore de ce que devait être Jérusalem.

J'imaginais qu'on avait religieusement respecté la simplicité, la rudesse, le caractère tragique des scènes de la Passion. Il me semblait voir, à quelque distance de la ville moderne, dans la solitude et le silence, le Calvaire nu, déchiré, la tombe du Christ, taillée dans le roc, vide, béante, à découvert sous le ciel, et tout cet espace sacré du drame chrétien tour à tour calciné par le soleil ou battu par la pluie et les vents, sublime de tristesse aux heures des ténèbres, sublime d'horreur au milieu des tourmentes de la nature. A peine voulais-je supposer alentour des lieux saints quelque faible barrière protégeant contre l'avidité des indiscrètes ferveurs ces témoignages éternels de la mission de l'homme-Dieu!

Quelles illusions!

« Où donc est le mont Calvaire? dit le pèlerin.

— Tournez à droite, monsieur, montez ce petit escalier, vous le verrez au premier étage, » répond le guide.

Le mont Calvaire et le tombeau du Christ sont enfouis, cachés, couverts d'ornements de marbre ou d'argent, entre les murs d'un édifice sans véritable grandeur et étouffé sous les amas inextricables de laides et sales maisons.

Le palais du moindre petit roi chrétien est d'un abord plus facile et d'un aspect plus digne et plus imposant que l'église du Saint-Sépulcre. On me dira : l'autel du fils de Marie n'a besoin ni de faste, ni de richesses. Soit. La simplicité est ce qui sied le mieux à ce qui est si grand par soi-même; mais où est-elle cette simplicité? La vraie simplicité, c'est l'art sublime. Or, ce n'est pas du tout celle que l'on trouve dans le premier temple du monde chrétien. Si un catholique, si un philosophe même est ému dans le sanctuaire du Saint-Sépulcre, c'est par la seule puissance intime de la foi ou d'une raison supérieure et malgré l'influence de ce qu'il y voit.

Au retour de ma première visite à l'église du Saint-Sépulcre, j'ai écrit quelques notes à la hâte. Les voici :

Rues plus boueuses que le macadam, hérissées de cailloux, difficiles à monter. Près d'une ancienne porte du Saint-Sépulcre, un misérable marché. Plus loin, sous une voûte, des marchands de croix, de chapelets, de médailles; d'autres détours, encore une voûte, un dédale, plusieurs escaliers à descendre (notez que l'église est au-dessous du niveau des maisons qui l'entourent), puis une toute petite place carrée encombrée en ce moment d'hommes et de femmes de l'Église grecque qui ont étalé à terre des étoffes, du savon, des chapelets. Cette pauvre petite place est le parvis du temple (voy. p. 233). Essoufflé, fatigué, ennuyé, ahuri par toutes ces marches et contre-marches, par le bruit et le tumulte, je demande pourquoi l'on ne m'a pas conduit à la façade principale, au porche. On me répond qu'il n'y a pas d'autre façade que celle qui est devant moi. A vrai dire, cela n'est pas laid; mais que c'est loin de ce qu'on rêve!

Encore heurté, pressé, foulé et refoulé, j'approche, je franchis le seuil de la porte, et, dès les premiers pas dans l'enceinte sacrée, une scène à la Decamp me rappellerait très-vivement, si j'avais pu l'oublier, que, même dans l'église, je suis bien en pleine Turquie.

Sur une estrade couverte d'un tapis et de coussins sont accroupis, accoudés ou couchés cinq ou six vilains Turcs (voy. le plan, *b*) : ils fument, boivent du café, jouent aux échecs; ces hommes sont les gardiens du temple. Ils le gardent comme si c'était un magasin de marchandises ou un spectacle de foire. Malheur au chrétien qui, selon l'heure, voudrait entrer sans exhiber son permis ou sans payer. Est-ce que par hasard quelques chrétiens candides s'imagineraient qu'ils sont libres d'entrer quand il leur plaît dans l'église du Christ! Il y a là de bons bâtons tout prêts à caresser rudement l'échine des « chiens de chrétiens » qui se berceraient d'une si naïve confiance. J'entrevois aussi plus avant dans le temple des fusils qui brillent sur des épaules turques. Sommes-nous en guerre ou à une fête parisienne?

Le premier objet qui frappe mes regards, à quelques pas du divan, est une grande dalle carrée en marbre rouge élevée de quelques centimètres au-dessus du pavé. On me dit que c'est la pierre de l'onction, c'est-à-dire la pierre sur laquelle le corps de Jésus a été déposé et oint par Joseph d'Arimathie avant d'être déposé dans la tombe (*h*).

« Quoi! il y avait un si beau marbre près du Calvaire!

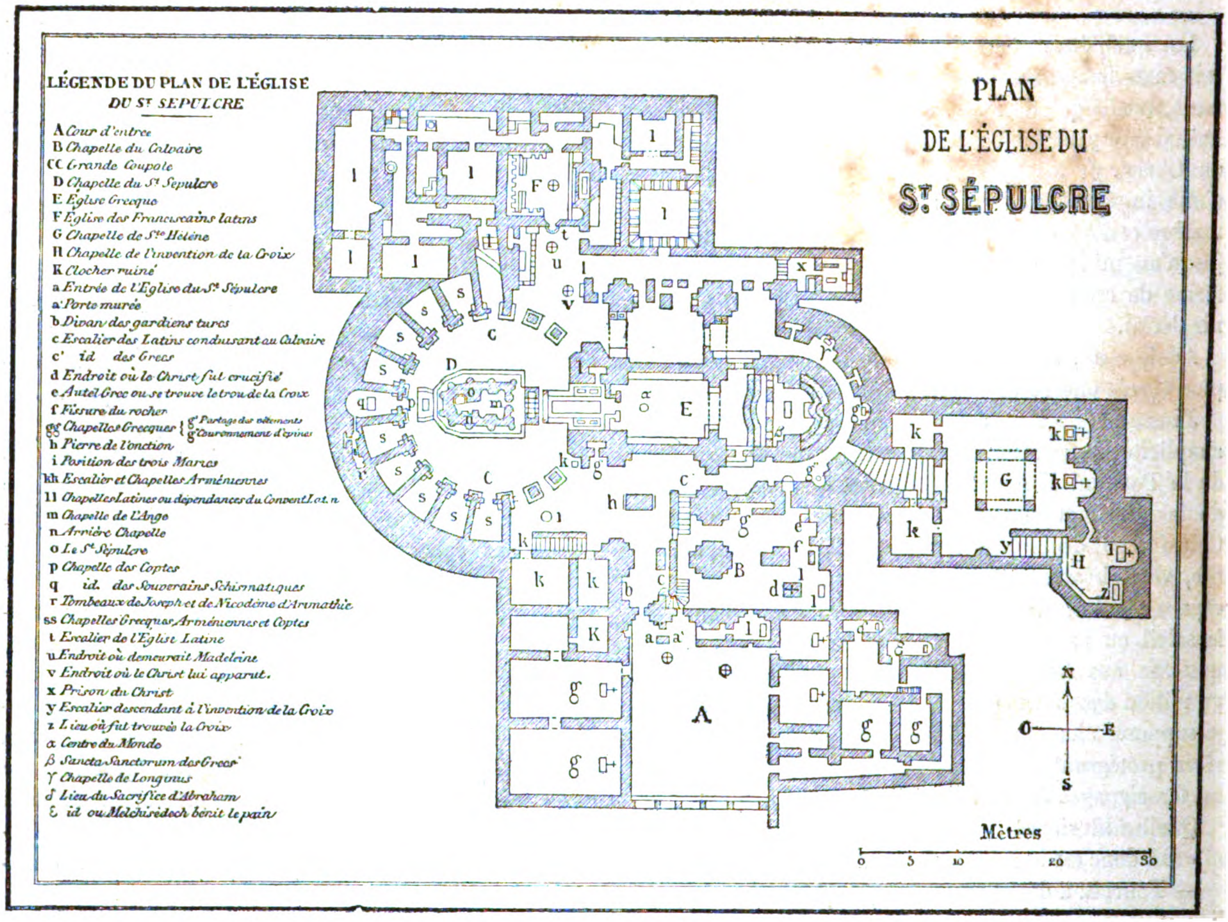
— Non pas. Ce n'est pas la véritable pierre de l'onction; celle où reposa le corps divin est cachée dessous.

— Eh! mon Dieu! c'est précisément cette pierre-là que j'aurais voulu voir! S'il me faut l'imaginer, j'étais aussi bien placé pour cela au fond de la France qu'à Jérusalem. Il n'est pas besoin de venir si loin pour voir du marbre rouge! »

J'ai hâte d'aller vers la tombe de Jésus. C'est là ce qui m'intéresse le plus, et, tout un peu libre penseur que je sois, je tremble à cette seule idée comme un enfant qui aurait à comparaître devant un roi. Je sens mes jambes fléchir sous les palpitations de mon cœur.

Un peu à droite, je me trouve sous une grande coupole (C, C), dont le centre est à jour et qu'on couvre seulement d'une toile quand il pleut. Au dessous de cette ouverture est un petit monument en marbre, une sorte de carré long dont la façade a de largeur cinq mètres et demi et dont la profondeur est d'environ huit mètres (D) Il est orné de pilastres. Du côté opposé à son entrée il a la forme pentagonale et cette partie est surmontée d'une coupole évasée : c'est ce que l'on appelle le saint sépulcre (voy. p. 236). Il y a cinquante ans, il tombait en ruines. Un architecte peu connu a construit cet édifice aux frais des chrétiens grecs, en 1817. Comment les Grecs ne se croiraient-ils pas plus les maîtres ici que les Latins? Il semble que ces derniers ne soient en possession que d'une chapelle, d'une galerie et de quelques droits que par privilége. Les Grecs occupent exclusivement tout ce que nous appellerions la nef de l'église.

J'entre. Le Saint-Sépulcre est divisé en deux parties : la première, ornée de pilastres, sert de vestibule ; on l'appelle la chapelle de l'Ange (*m*) ; elle est percée au fond d'une porte basse, étroite, cintrée. Cette porte con-



duit à une chambre qui a un peu plus de deux mètres de long sur moins de deux en largeur (*n o*).

« C'est ici le tombeau du Christ, me dit mon guide.

— Mais où est ce tombeau?

— A votre droite.

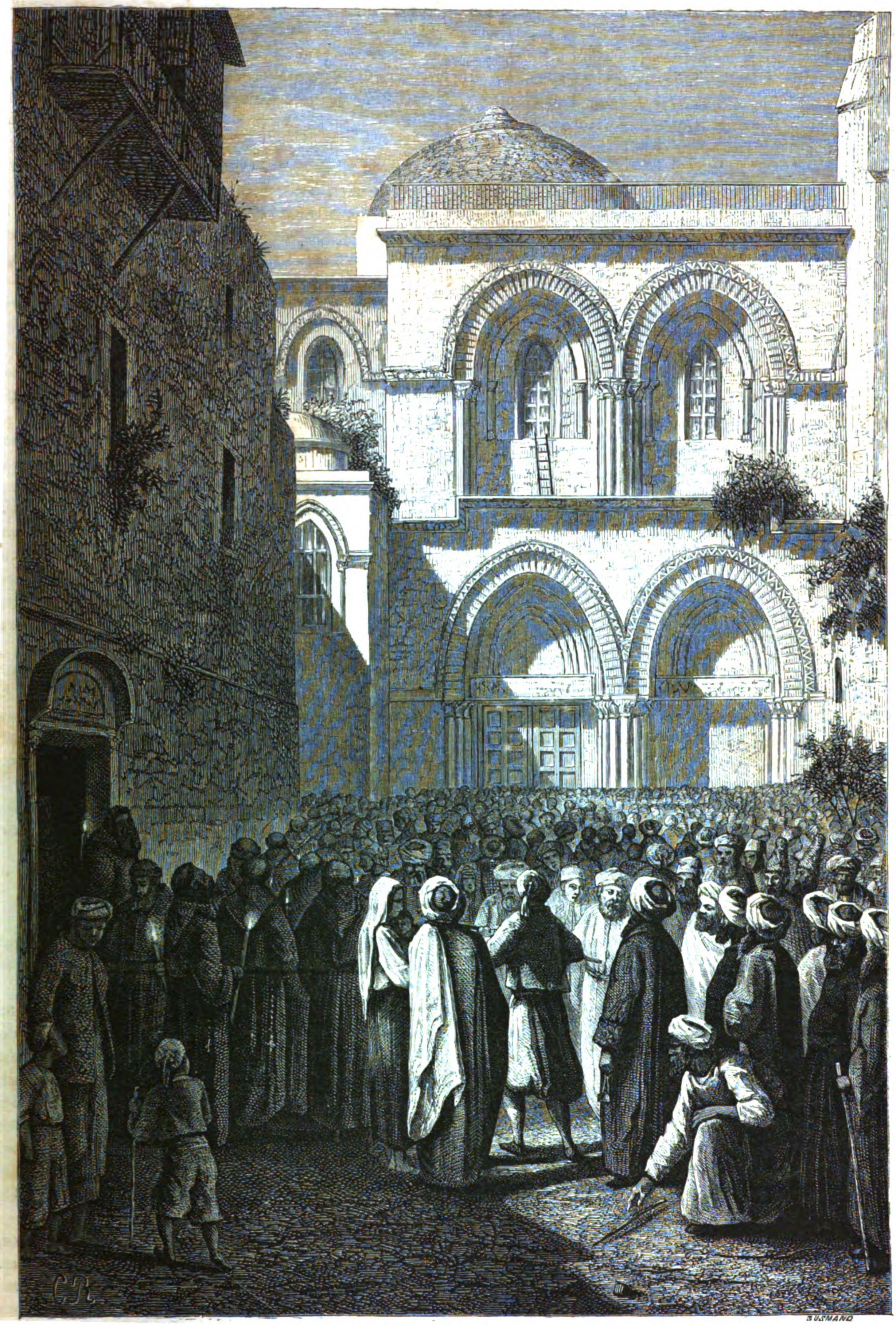
— Je ne vois qu'un coffre de beau marbre blanc dont la tablette supérieure est fendue. Il est impossible que ce soit la tombe du Christ, dis-je un peu fâché.

— Sans doute, on ne voit pas la vraie tombe ; elle est dessous. »

Je ressens du dépit, et mon émotion est comme refoulée. On ne voit jamais rien.

Plus tard on m'a expliqué que les pierres consacrées par la tradition auraient été depuis longtemps cassées, arrachées, et volées par les pèlerins, si l'on ne s'était déterminé à les cacher entièrement. D'abord on avait pratiqué trois trous dans le marbre de la fausse tombe afin qu'il fût possible de regarder par là le vrai sépulcre; mais certains chrétiens avaient trouvé le moyen d'introduire même par ces trous de longues petites pinces de fer de manière à briser quelques fragments du sarcophage et les tirer jusqu'à eux. Toujours est-il que, sauf à la porte intérieure du Saint-Sépulcre, où la roche antique est à nu, on ne voit tout autour de soi que du marbre.

Je me fais conduire au Calvaire. On me ramène dans la direction de la pierre de l'onction et du divan turc. Nous tournons la tête vers la porte d'entrée ; le Cal-



Le parvis et la façade de l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem.

vaire est alors à ma gauche (B). Il se compose, chose étrange! d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. D'après la tradition, le rocher du Calvaire n'était pas en effet d'une très-grande hauteur, mais il devait avoir une largeur assez considérable. On l'a coupé, taillé et l'on n'en a conservé que le sommet.

Au rez-de-chaussée on me fait visiter deux petites salles : l'une la chapelle d'Adam, l'autre une petite sacristie qui se termine par un magasin. Des escaliers modernes (*c*, *c'*) de peu de degrés mènent à l'étage supérieur, divisé en deux chapelles, dont l'une appartient aux Grecs, l'autre aux Latins. Au fond est une élévation : c'est le sommet du Golgotha; mais là encore on ne voit comme ailleurs que du marbre. Un autel couvre le lieu même où s'élevait la croix; seulement, à un mètre et demi, une partie de la roche à découvert laisse voir une déchirure longue de moins de deux mètres, signe du tremblement de terre décrit dans l'Évangile (*f*) : « Voilà que le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent. »

J'ai ensuite visité le reste de l'église, mais rapidement. J'aurai plus de temps pour l'étudier pendant les cérémonies de la semaine sainte.

III

LES CÉRÉMONIES.

La veille du dimanche des rameaux.

Aujourd'hui, veille du dimanche des rameaux, les communions chrétiennes, divisées par phalanges, patriarches en tête, ont fait leur entrée solennelle dans l'église du Saint-Sépulcre.

On appelle cette première cérémonie la *prise de possession* des lieux saints.

D'après un ancien usage, qu'il est assez étrange de voir respecté par les schismatiques, c'est le très-petit cortége des Latins qui ouvre la marche.

On est parti du patriarcat. Le patriarche italien, le consul de France et son chancelier, le révérendissime supérieur des franciscains et les pèlerins, ont traversé les rues, précédés par trois gardes turcs ou cavas.

Entrés dans l'église, les pèlerins ont d'abord baisé la pierre de l'onction.

Le patriarche s'est ensuite dirigé vers le monument du saint sépulcre, a pénétré seul dans l'intérieur, et a prié.

Puis on l'a suivi à la chapelle de la Résurrection. Il a présenté successivement son anneau aux lèvres et au front de chaque pèlerin.

Ce n'est là qu'une préface modeste de la solennité. Une rumeur arrive jusqu'à nous. Les fusils des soldats turcs rangés en haie dans l'église retentissent sur le pavé. Nous nous hâtons de monter à une des galeries supérieures; refuge nécessaire, et qui heureusement nous appartient. Voici la foule des Grecs!

Le patriarche grec est un petit vieillard d'une figure respectable. Il est richement vêtu : d'une main il bénit avec une croix étincelante de diamants; de l'autre, il porte une croix dorée à double anneau. Les prêtres ou papas qui marchent devant lui ont pour coiffure des toques noires, pour vêtement des chapes rouges, dorées ou blanches : ils offrent à l'adoration des fidèles de magnifiques évangiles reliés en or ou en velours.

Les sons bruyants et confus des cloches à toute volée, les coups secs de marteaux sur des barres de bois, se mêlent aux chants du clergé grec qui ressemblent à des plaintes. Il y a aussi un grand tumulte de voix et de cris d'enfants. L'encens voile le saint sépulcre d'un nuage.

Mais voici des bannières où des images de saints se détachent sur l'or et la soie. Derrière marche un vieillard encapuchonné de noir et dont la chappe est d'or; c'est le patriarche arménien au milieu de quatre porte-torches et de diacres qui ont chacun à une main l'encensoir, à l'autre une petite cathédrale gothique en relief.

Ensuite viennent les cophtes ou chrétiens d'Égypte en robes blanches. Ils se sont bâti, avec quelques planches, un tout misérable petit autel contre la paroi extérieure du saint sépulcre, opposée à la porte d'entrée (*p*). Parmi eux, on me montre les chrétiens de Nubie, en manteaux blancs, les noirs chrétiens d'Abyssinie, en turbans; ils ne se distinguent pas seulement par leurs costumes, mais encore par leurs chants d'uue mélodie bizarre, qu'ils accompagnent des éclats stridents de leurs cymbales de cuivre.

Tout ce spectacle me paraît presque incroyable. Que me voilà loin de notre liturgie si calme, si mesurée, si digne! Je ne sais où regarder. Sous mes yeux tout remue et se confond; mes oreilles assourdies, brisées, ne perçoivent plus qu'un bourdonnement immense. Est-ce ici le Saint-Sépulcre ou la tour de Babel?

Je descends et je m'échappe à grand'peine à travers la foule, trop heureux quand je parviens à respirer l'air libre des ruelles et des marchés.

Le dimanche des rameaux.

Les cérémonies du dimanche des rameaux, ou jour des palmes, étaient précédées autrefois d'une sorte de prologue scénique.

Les religieux latins se rendaient de grand matin au petit bourg de Bethphagé, où Jésus-Christ allait d'ordinaire passer la nuit avec ses disciples. Le révérendissime supérieur montait sur un âne couvert d'un riche tapis; deux catholiques notables de Jérusalem tenaient les brides; les religieux, le peuple, marchaient à la suite en chantant. Le chemin était jonché de fleurs et de verdure. La foule grossissait à la porte de Jérusalem, et le mot *hosanna* était poussé jusqu'aux nues par les Latins. On a supprimé cette procession.

Les Latins ont entendu la messe dès le lever du jour, afin de laisser de bonne heure la place libre aux Grecs. Sous la coupole, devant le saint sépulcre, on avait dressé un autel très-orné, splendidement éclairé, et à côté, pour

le patriarche latin, une estrade surmontée d'un dais. Un amas considérable de branches de palmier était enfermé dans le saint sépulcre, sur le marbre du tombeau. Le patriarche est entré dans la chambre funèbre et a béni les palmes qu'on a ensuite portées dehors. Ces palmes viennent, dit-on, du pays de Gaza; quelques-unes, celles des dignitaires ecclésiastiques et laïques, sont décorées de fleurs et ornées d'une triple couronne. Le patriarche, assis sous le dais, les a distribuées aux Latins, qui se sont inclinés tour à tour devant lui, tandis que dans une prière, il leur rappelait la branche d'olivier que la colombe apporta dans l'arche à Noé. On a fait ensuite une procession en portant les palmes autour du sépulcre, et jusqu'à la pierre de l'onction. De là on a été entendre la messe à la chapelle de Marie-Madeleine (*u*).

Il a fallu précipiter cette marche. Déjà le flot des schismatiques roulait vers nous avec une impétuosité presque effrayante. Mille cierges se sont éclairés sous la coupole et dans la partie de l'église qui forme la nef, où les Grecs ont seuls le droit de se réunir. Près de l'autel, il y a une petite colonne entourée d'un cercle de marbre blanc (α) : c'est, disent les Grecs, le centre de la terre, l'ombilic. Tout l'édifice est bientôt rempli de chants et de bruits comme la veille. On se félicite cette année de ce que l'ordre n'a presque pas été troublé pendant la distribution des palmes. Il paraît que la réserve et la paix sont choses rares. En 1831, par exemple, des chrétiens orthodoxes, surtout des Bethléemites, craignant de ne pas avoir de palmes, se précipitèrent vers la porte du saint tombeau; des musulmans se ruèrent au milieu d'eux pour avoir leur part de la distribution; il s'ensuivit des coups, des cris, une mêlée scandaleuse. Le célébrant se réfugia dans le sépulcre et ferma la porte derrière lui. Les Turcs gardiens du temple accoururent avec des bâtons et des fouets, et firent tomber une grêle de coups sur tout le monde. Si ce spectacle me fut épargné le jour des palmes, je n'en fus point privé les jours suivants soit à la porte du temple, soit au parvis.

De ma vie, je n'ai vu donner tant de coups de bâton que pendant la semaine sainte à Jérusalem. Bien entendu, ce sont toujours les chrétiens qui les reçoivent et les musulmans qui les donnent.

Le mercredi saint.

Du dimanche au mardi soir, il ne se passe rien de remarquable dans l'intérieur du Saint-Sépulcre. Les pèlerins vont prier aux stations de la voie douloureuse.

Le mercredi saint, les pèlerins se rendent de grand matin sur le mont Sion.

Un santon, vieux moine mulsulman, garde la salle où le Saint-Esprit descendit sur les apôtres et où, suivant la tradition, David avait déposé l'arche d'alliance.

On s'est promené dans la vallée de Josaphat, et on a visité tour à tour les Oliviers, la grotte de l'Agonie, le rocher où dormirent les disciples, le lieu où Judas embrassa et livra son divin maître.

On est ensuite revenu à la ville pour entendre, vers trois heures de l'après-midi, l'office des ténèbres dans l'église du Saint-Sépulcre. Les religieux, assis devant des pupitres rangés près de la porte du tombeau, ont chanté avec un accent grave et triste les poésies sacrées de Jérémie et de David. Une oraison à voix basse a succédé : puis, à mon grand étonnement, les religieux se sont mis à frapper sur les livres, les pupitres et les bancs. Aussitôt, beaucoup d'enfants catholiques, qui attendaient avec impatience ce signal, agitèrent bruyamment des castagnettes et firent un tel vacarme autour du tombeau que les gardiens turcs, impatientés, sont accourus et les ont brutalement chassés du temple. La petite bande s'est alors promenée dans le quartier chrétien en s'arrêtant, pour répéter son vacarme, à la porte des riches catholiques[1].

Le jeudi saint.

Le jeudi saint est un jour privilégié pour les chrétiens soumis à l'autorité du saint-siége. Ils ont conservé le droit d'user seuls de l'église du Saint-Sépulcre tout entière, depuis le matin du jeudi jusqu'au milieu du vendredi. Mais c'est un privilége dont les schismatiques ne tiennent pas toujours compte.

En arrivant au Parvis, nous remarquons, sur une plate-forme, un autel élevé par les Grecs. Comme il leur est interdit d'entrer dans l'église, ils officient et prient dehors. Il n'est pas encore huit heures du matin, et déjà la foule des chrétiens grecs, arméniens, maronites, cophtes, etc., est immense : les rues voisines, les terrasses des maisons et des couvents sont couvertes d'hommes et de femmes qui murmurent des prières. La piété calme en ce moment de cette immense multitude fait une grande impression sur l'âme.

Grâce à nos cavas, nous traversons la foule et nous entrons dans l'église. Quel contraste avec les scènes des jours précédents! Tout y est solitude et silence. Nous sommes en si petit nombre que le temple me paraît cette fois presque grand et majestueux. Nous nous groupons devant l'autel dressé vers la façade du saint sépulcre, et devant l'estrade, siége du patriarche. Quelques dames, parmi lesquelles est ma nièce, les religieuses et des femmes arabes assistent à la messe, que l'on ne célèbre pas avec la précipitation ordinaire. Ensuite vient la communion.

Après l'office, on recommence la procession ordinaire autour du tombeau et vers la pierre de l'onction.

De retour devant le saint sépulcre, on reçoit la bénédiction du patriarche.

A deux heures, le célébrant lave les pieds de douze pèlerins de différentes nations. Il est ceint d'une serviette de lin, et suivi d'un diacre et d'un sous-diacre qui portent les serviettes et l'eau dans un bassin. Sur chaque pied lavé, le célébrant trace un signe de croix avec le pouce et dépose un baiser.

1. Cet usage existe encore, le samedi saint, dans différentes parties de la France, et notamment en Normandie. (Voy. le *Calendrier normand*, par l'abbé Malais, 1860, p. 191.)



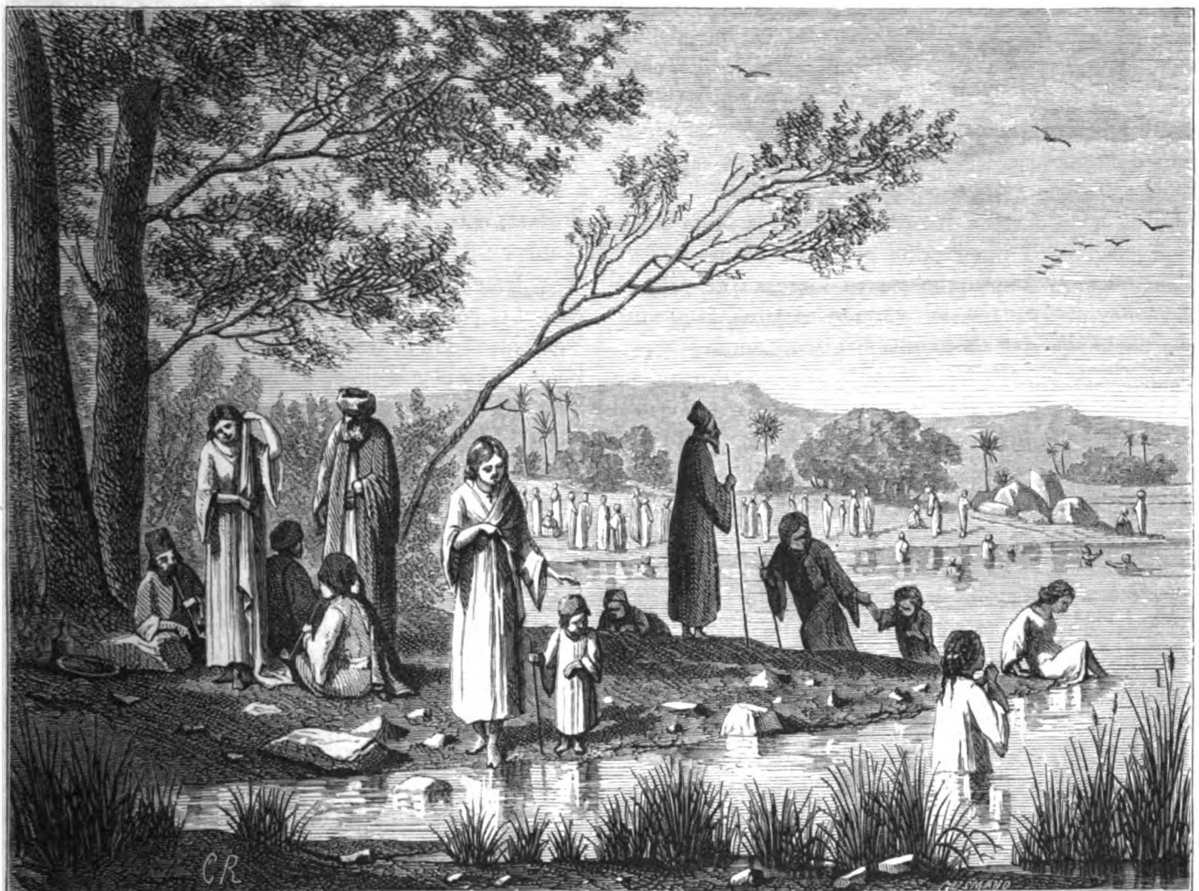
Intérieur de l'église du Saint-Sépulcre. La coupole. Le tombeau. Le miracle du feu sacré.

Parmi les pèlerins, plusieurs passent la nuit dans l'église du Saint-Sépulcre.

Le vendredi saint.

Les cérémonies et les scènes diverses du vendredi saint m'ont laissé un étrange souvenir. C'est au Calvaire que s'est fait l'office du matin. Aussitôt qu'il fut terminé, et bien que les Latins fussent en droit d'attendre jusqu'à midi, on a ouvert les portes de l'église. Rien ne peut donner une idée de ce que j'ai vu alors du haut d'une galerie. En moins d'une demi-heure le temple s'est trouvé transformé en une sorte de vaste hôtellerie, offrant aux yeux les spectacles les plus inimaginables pour un homme qui arrive en droite ligne de son village à Jérusalem.

Il faut savoir que le grand intérêt de la semaine sainte pour les Grecs n'est pas précisément d'assister à la représentation de la mort du Christ; c'est de recevoir le feu sacré de la journée du samedi saint. Toute cette multitude de pauvres pèlerins, qui m'avait inspiré tant de pitié lorsqu'ils avaient défilé en longues caravanes par la porte de Bethléem, attendait émue, haletante, sur le parvis et dans le quartier voisin (voy. p. 233). Je ne réussirai jamais à décrire assez bien à mon gré ce qui s'est passé en ce moment. J'essaye en vain. Définitivement je ne puis rien faire de mieux que de citer ces quelques lignes d'un de nos coreligionnaires, M. le docteur Juglar[1]:



Pèlerins grecs se baignant dans le Jourdain.

« Chaque famille (de l'Église grecque) apporte son mobilier et quelques ustensiles de ménage: il s'agit de passer vingt-quatre heures dans le Saint-Sépulcre pour assister à la cérémonie du feu sacré et en recevoir les premières étincelles. Les hommes portent des nattes, des matelas, des couvertures roulées dans les tapis. Les femmes, leurs enfants dans leurs bras ou les traînant après elles, portent des vases de terre avec de l'eau, quelques olives, des galettes, du lait caillé dans un sac de sparterie. Tout le monde se précipite, et en un clin d'œil envahit le temple.

« Les plus heureux, les premiers, ont déjà adossé, étendu leurs lits autour du petit monument du saint sépulcre, d'où le feu sacré doit sortir; d'autres se placent au pied des colonnes, laissant un étroit espace pour la circulation, qui ne se fait pas sans les fouler aux pieds. La coupole remplie, on se réfugie dans le chœur des Grecs, autour des bas-côtés, dans les galeries supérieures. Sur la paroi extérieure du chœur des Grecs se trouvent, dans l'épaisseur du mur, de grandes armoires

1. *Bulletin de l'œuvre des Pèlerinages en terre sainte*, t. Ier, p. 200 et suiv.

élevées de trois mètres au-dessus du sol ; les volets en sont ouverts, et sur les rayons, comme les livres d'une bibliothèque, se rangent, se tiennent accroupies et immobiles un grand nombre de femmes; elles nous rappellent les idoles dans les temples de l'Inde.

« La surface entière de l'église occupée, on cherche encore à l'étendre pour y trouver une place si désirée, et pour laquelle, venu de si loin, on a bravé tant de dangers, tant de fatigues. On s'empare de toutes les saillies des colonnes, des corniches, et on y établit de petits échafauds, formant plate-forme, sur lesquels on peut encore, au-dessus de la foule, se loger. On est même plus libre, plus isolé : entre les colonnes, on se trouve comme dans une loge de spectacle. C'est une procession continuelle d'hommes, de femmes, d'enfants, qui apportent des objets de campement. On mange, on fume, on prend le café sans grand tumulte; la police n'intervient pas. Une seule mesure préventive est prise en entrant : on fouille les hommes et on dépose sur le divan des gardiens les armes apparentes ou cachées : pistolets, poignards, yatagans, simples couteaux sont là étalés dans un curieux désordre, depuis la lame commune enveloppée d'une gaîne grossière en peau, jusqu'au poignard damasquiné, avec fourreau de velours relevé d'or et de pierreries. Chacun se laisse faire sans apporter la moindre résistance. »

Tandis que les Grecs campent ainsi dans l'église du Saint-Sépulcre, les Latins prient encore aux stations de la voie douloureuse. Ils ne rentrent à l'église que le soir pour assister à une procession qui est, en quelque sorte, tout un drame en action et dure jusqu'au milieu de la nuit.

Une figure en relief, de grandeur naturelle, représente le Christ : la tête et les membres sont flexibles.

A six heures du soir, les pères de terre sainte sortent avec ce grand crucifix de la chapelle de la Sainte-Vierge; suivis des fidèles et portant tous des flambeaux, ils chantent tour à tour le *Stabat* et le *Miserere*. Ils s'arrêtent successivement aux autels de la *Division des vêtements* et de l'*Impropère* ou de l'opprobre (g, g^4), où l'on récite les premières scènes de la Passion ; puis ils se dirigent vers le Calvaire. Un prêtre raconte alors, en montrant le crucifix, tout ce que le Fils de Dieu a souffert sur le Golgotha. Plusieurs religieux soulèvent la figure du Christ; ils l'attachent avec des clous sur une croix et l'élèvent au-dessus même du trou où jadis fut posé l'instrument du supplice divin. Le récit du drame continue. La voix du prêtre est couverte par les sanglots et les cris, non-seulement du petit nombre de ceux qui sont présents, mais de la foule de ceux qui se pressent en bas dans l'église. Pendant quelque temps on n'entend plus que ces bruissements de douleur qui montent ou descendent, s'affaiblissent ou croissent comme par rafales dans la vaste étendue du sanctuaire. Enfin un religieux s'approche de la croix : il tient d'une main un marteau, de l'autre une tenaille. Il arrache d'abord la couronne d'épines et la tête du Christ se penche ; puis les clous des mains, et l'on voit tomber les bras le long du corps ; enfin les clous des pieds, et tout le corps glisse dans des bandes de linge que portent d'autres religieux. On se prosterne : on prie. La procession se remet en mouvement; on transporte le corps jusqu'à la pierre de l'onction, et là se poursuit le drame imitatif. Un linge blanc couvre le marbre rouge : aux quatre coins sont des vases de parfums. Un prêtre en verse les essences sur le corps enveloppé d'un suaire, il brûle quelques aromates, en rappelant les paroles de l'Évangile. On s'avance avec des lamentations jusqu'au saint sépulcre et l'on dépose le Christ à l'intérieur sur le marbre qui couvre son tombeau.

Le samedi saint.

Le samedi saint, il n'est pas facile aux Latins de pénétrer dans l'église. Du reste, les cérémonies du culte orthodoxe n'y diffèrent point de celles qui se renouvellent chaque année le même jour dans nos édifices religieux. L'événement notable est la distribution du feu sacré aux Grecs. Encore ici, je ne saurais aussi bien dire que M. le docteur Juglar :

« Les portes sont closes; nous attendons sous un soleil brûlant, entourés de Grecs, un paquet de petits cierges réunis en faisceaux à la main. Une haie de soldats, continuellement rompue, s'efforce de maintenir un passage devant la porte. On n'épargne pas les coups : on frappe légèrement sur la tête, lourdement sur le dos, avec des bâtons, des courbaches, même avec les baïonnettes-sabres des fusils ; quoique l'on nous respecte, il faut nous garer pour ne pas être confondus dans la mêlée. Enfin, après une heure d'attente, la porte s'ouvre, un double courant s'établit de l'intérieur et de l'extérieur également combles ; les uns veulent sortir, les autres veulent entrer. Le consul de France, précédé de ses cavas, balançant leurs cannes et frappant à droite et à gauche pour se frayer un passage, est lancé au milieu de ce tumulte, protégeant de son bras les sœurs de Saint-Joseph. Les portes se referment, se rouvrent de nouveau ; nous nous précipitons et pénétrons enfin, non sans contusions, avec une poignée d'Anglais. Nous montons rapidement aux galeries supérieures. Placés dans les tribunes de la galerie haute, dont la moitié seulement appartient aux Latins, nous dominons et plongeons dans le dôme, qui nous offre le plus singulier spectacle.

« La coupole est remplie d'hommes, de Grecs, d'Arméniens, de Cophtes, d'Abyssins, de nègres, d'Indiens, de tous les pays, de toutes les couleurs, des costumes les plus divers et les plus bizarres. Quelques-uns n'ont que leur chemise et leur caleçon, nu-jambes, nu-pieds, nu-bras ; ils se cramponnent aux murailles ou à leurs voisins pour ne pas perdre leur place ; d'autres se donnent le bras afin de ne pas laisser rompre les rangs, dans les oscillations violentes d'un flux et d'un reflux continuel, qu'on ne peut mieux comparer qu'à la houle de la mer. Plusieurs Arabes, plus hardis que les autres, se sont suspendus aux rebords des chapiteaux des colonnes, et se tiennent ainsi debout, accolés au fût, grâce à leur ceinture ou à leur turban jetés autour d'eux formant un anneau flexible, dans lequel ils se balancent.

« Enfin, à deux heures, le pacha vient d'arriver pour la cérémonie ; on entend les premiers chants nasillards des Grecs et des Arméniens ; les soldats frappent pour faire place à la procession ; un vide se forme à grand'-peine au milieu de la foule compacte. Dans cette foule sinueuse, le clergé grec et arménien, bannières déployées, se glisse. On fait deux fois le tour du saint sépulcre, et l'évêque grec qui officie, nommé par suite l'évêque du feu, s'y enferme seul avec deux torches, après avoir été dépouillé de tous ses ornements. On assure qu'il ne conserve qu'un seul vêtement blanc, afin de supporter la chaleur brûlante du feu céleste.

« Quelques instants s'écoulent, et le feu sacré paraît aux deux ouvertures ovales percées dans l'épaisseur du mur, sur les parois latérales de la chapelle de l'Ange qui précède le saint sépulcre, à gauche pour les Arméniens, à droite pour les Grecs. Un homme courbé jusqu'à terre, portant une torche qu'il vient d'enflammer, à laquelle il fait un rempart de son corps, se précipite en rampant pour le déposer sur l'autel des Arméniens et le communiquer à la foule ; un autre s'engouffre dans un des petits réduits des Cophtes et des Syriens. En un instant le feu se propage aux galeries supérieures, au milieu des cris et du carillon des cloches. Les Arméniens ont ainsi obtenu la première étincelle ; les Grecs la reçoivent au même moment, mais, dans leur empressement à se la communiquer, l'éteignent, quoique l'ayant reprise plusieurs fois à la source. Enfin, tout un côté de l'église, le côté arménien, étant en feu, le côté grec dans l'ombre, a commencé à s'illuminer au milieu des cris, du bruit des cloches et d'un nuage de fumée.

« Quant à l'évêque, il est sorti du tombeau effaré, l'œil hagard, couvert d'une simple chemise, armé de ses deux torches enflammées, sur lesquelles on se précipite avec tant de fureur, qu'abandonnant le tout, et à demi courbé vers le sol pour échapper aux coups et à la violence de la multitude, il se sauve dans le chœur.

« Une fois en possession du feu sacré, les Grecs, les Arméniens, hommes et femmes, se sont empressés de le faire passer sur toutes les parties du corps pour se purifier. Les hommes promènent rapidement la flamme des faisceaux de petits cierges, qui ont reçu le feu sacré sur la barbe, le col, la poitrine ; ils prétendent qu'il ne brûle pas. Les femmes les imitent avec plus d'entraînement encore et de passion ; on dirait des bacchantes sous l'influence du dieu ; nous assistons à une fête du paganisme, à une saturnale antique, dont les arts, la peinture et la sculpture nous ont conservé tant de souvenirs. »

Notre Église catholique ne croit pas à ce miracle du feu dont l'Église grecque s'attribue le privilége.

On raconte que vers 1825 il prit fantaisie au pacha de Damas de s'enfermer dans le saint sépulcre avec le patriarche grec, pour y voir de ses propres yeux le miracle. Grand fut l'embarras du patriarche : il tremblait, dit-on, de tous ses membres et cherchait à se tourner de manière à tromper les regards de l'infidèle. Mais le pacha déjouait tous ses efforts. Le temps s'écoulait ; toute la foule grecque se mit à murmurer, puis à crier, à appeler le feu sacré avec une sorte de fureur. Le patriarche, couvert d'une sueur froide, se jeta enfin aux pieds du pacha et confessa qu'il était obligé de battre le briquet. Le pacha allait s'indigner et entrer en colère, lorsque le patriarche employa un argument qui l'apaisa tout à coup :

« Si nous supprimions le feu sacré, lui dit-il, le nombre des pèlerins grecs se réduirait bientôt à celui des pèlerins latins. Plus de pèlerins, plus d'argent, ni pour vous ni pour nous. Comment vivrait Jérusalem ? »

Le dimanche saint.

Le dimanche saint, les Latins sont presque seuls à prier dans l'église du Saint-Sépulcre. On célèbre les matines à minuit, et l'office commencé dès huit heures est entièrement achevé à midi. Un seul détail de la solennité de ce jour a un caractère particulier. Les fidèles viennent jeter des palmes sur le saint tombeau et les reprennent lorsqu'elles sont bénies.

Les Grecs se dispersent dans la ville, la vallée de Josaphat, ou se mettent en route pour aller à Bethléem ou au Jourdain : pour eux, tout est fini dès qu'ils ont eu le feu sacré. Mais ils ne s'éloignent pas de la Palestine sans en emporter des preuves matérielles de leur pèlerinage. Ils se font délivrer par les religieux des certificats. Quelques-uns se font dessiner, avec des aiguilles et de la poudre à canon, sur les bras ou sur la poitrine, les figures de la croix, de la lance, le chiffre de Jésus et de Marie.

IV

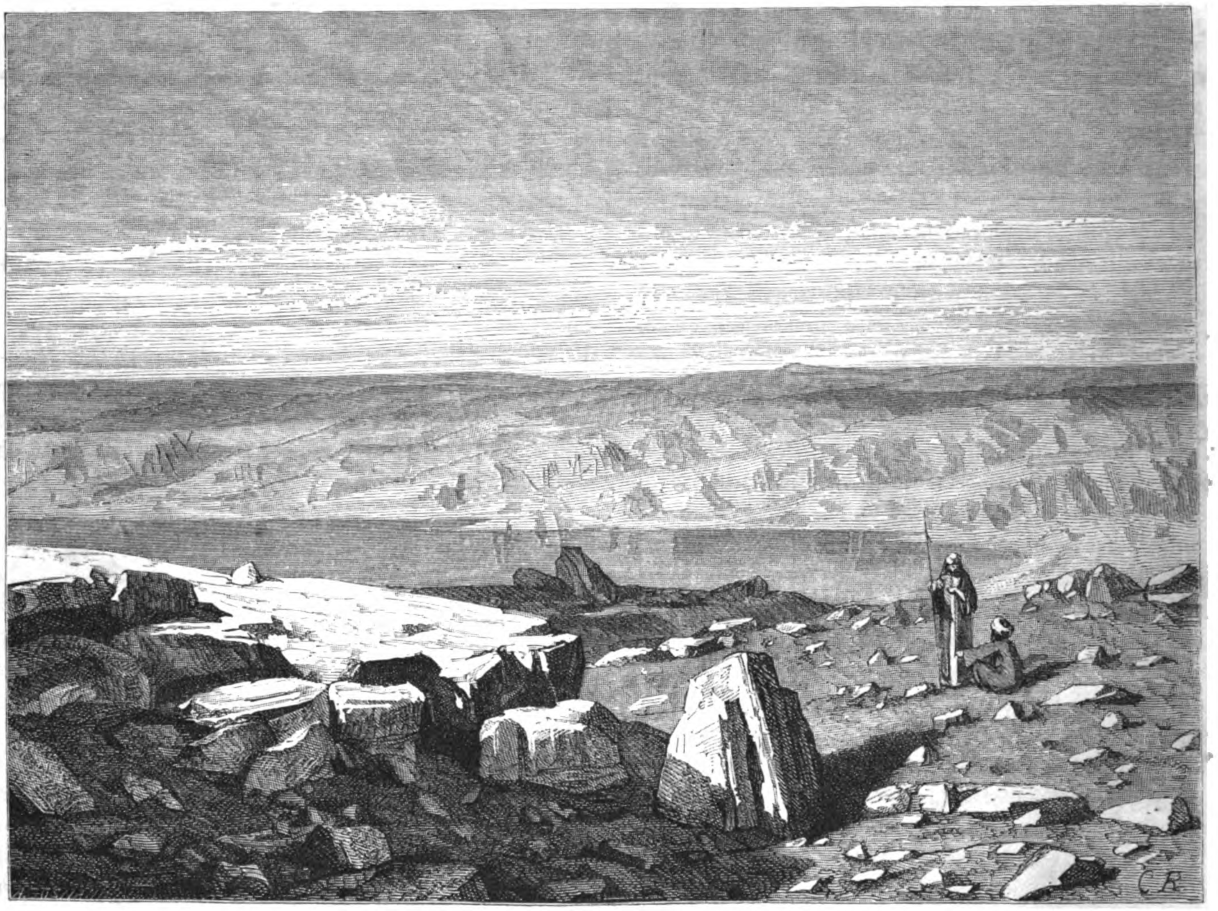
Immersions dans le Jourdain. — La mer Morte. — Retour.

Ce sont là, monsieur, ceux de mes souvenirs qui me paraissent répondre le moins mal à ce que vous attendiez de moi. Je n'ai point fait un long séjour en Palestine, et notre excursion au Jourdain aurait certainement peu d'intérêt pour vos lecteurs après ce que vous leur avez déjà dit[1]. J'ajouterai seulement que nous avons rencontré de nouveau une des caravanes grecques aux bords du fleuve. De tout le cours du Jourdain, un seul point les attire : c'est l'endroit où saint Jean baptisa le Christ. Il est situé à trois heures de marche environ de la mer Morte, et le lit du fleuve y est presque aussi large que la Seine à trois ou quatre lieues au-dessus de Paris. De loin nous vîmes les pèlerins accourir en jetant des cris de joie. Ils se dépouillaient de leurs vêtements et avaient tant de hâte de se jeter dans le fleuve que quelques-uns faillirent s'y noyer. On assure que presque chaque année cet empressement extrême est la cause de plusieurs morts. Chaque pèlerin plongeait d'abord son visage trois fois en faisant le signe de la croix. Tous buvaient beaucoup d'eau, non pour apaiser leur soif, mais pour se purifier intérieurement, et ils se groupaient devant les prêtres qui leur en versaient sur la tête. Je remarquai que la plupart trempaient un linge blanc à plusieurs reprises dans le courant ; ce linge, c'est celui qui est destiné à

1. Tome Ier, semestre 1er, p. 414.

leur servir un jour de linceul. Ils l'avaient apporté, les pauvres gens, de leur patrie. A Jérusalem, ils l'avaient déjà pesé tour à tour sur le sépulcre et sur le Calvaire. Ils l'avaient aussi approché du feu sacré.

La mer Morte n'est guère un but de pèlerinage que pour les savants et les curieux. Ses rives mornes, arides, nues, lugubres presque dans toutes les parties, sont en quelques endroits couvertes de roseaux grands comme des arbustes. Personne apparemment ne sera tenté d'en célébrer les charmes et d'en faire un Éden ou une vallée de Tempé. On dit que parfois des bandes d'oiseaux, hirondelles ou canards sauvages, traversent ces eaux tristement calmes et limpides d'où ne s'élèvent point, comme on le croyait, des exhalaisons méphitiques. Je n'ai point vérifié si l'on y est repoussé à la surface lorsque l'on veut y nager. J'avoue que je n'ai pas voulu m'exposer à tous les petits supplices qui, dit-on, sont la punition inévitable de cette expérience: démangeaisons, irritations, adhérences à la peau de particules salines ou de taches gluantes. J'ai mieux aimé m'en rapporter à de plus curieux que moi. Chose singulière ! le docteur G.... est persuadé qu'on établira sur les bords de la mer Morte

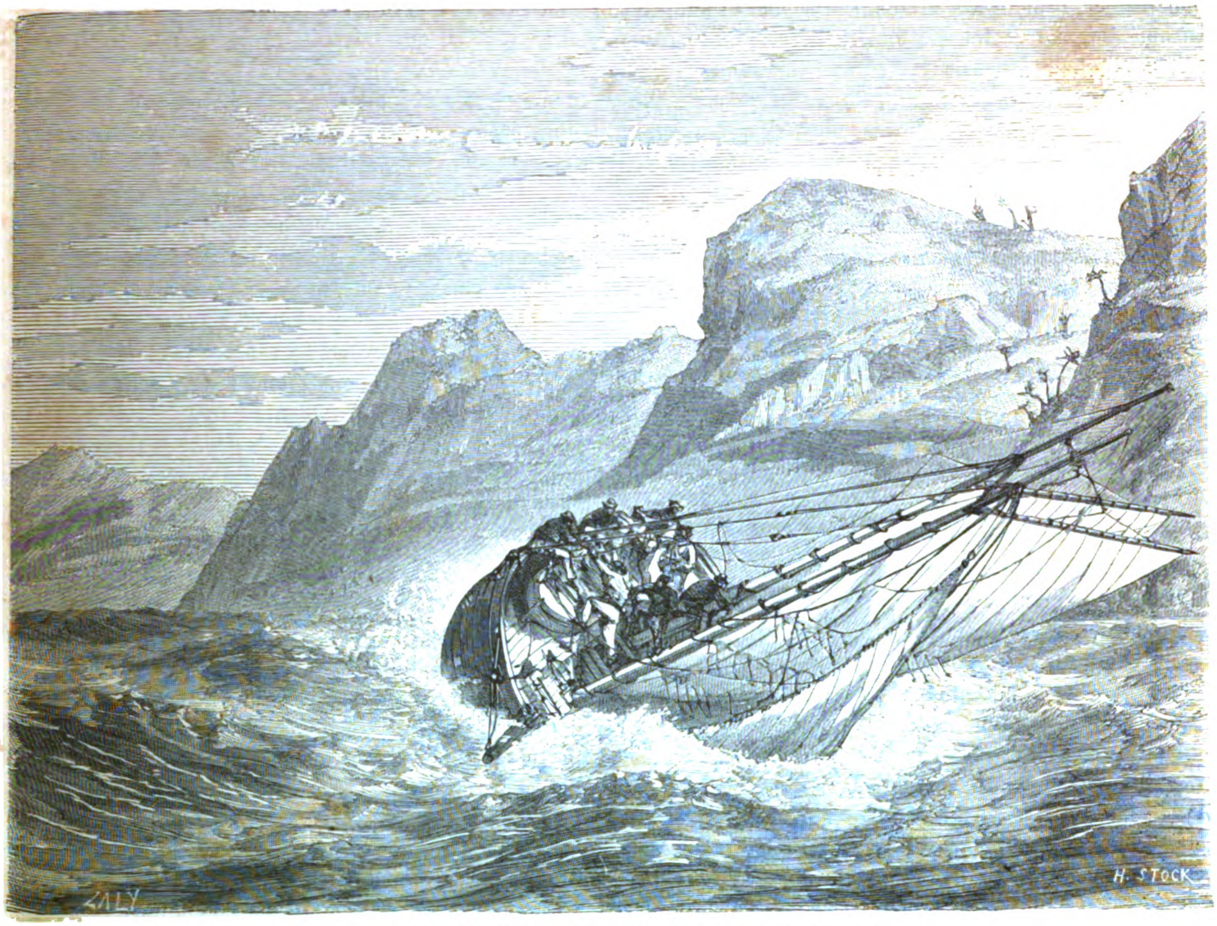


Une vue de la mer Morte.

les établissements thermaux de l'univers. « Un jour, dit-il, la mer Morte donnera la vie ! »

Et maintenant, voulez-vous me permettre de résumer en peu de mots ce que j'ai pensé depuis mon retour. Je me sens véritablement plus calme et plus à l'aise pour bien prier dans l'humble église voisine de ma demeure, que je ne l'étais à Jérusalem au milieu des tumultes de l'église du Saint-Sépulcre. Cependant ce voyage est et restera pour moi un des grands événements de ma vie. Sur cette terre, qu'on ne foulera jamais avec indifférence, j'ai éprouvé dans les plus intimes profondeurs de mon être des impressions que je n'avais jamais connues, et telle en est la puissance singulière que je ne sais si, malgré l'approche de la vieillesse et le charme de mes habitudes paisibles, je résisterai quelqu'un de ces jours au désir de braver de nouveau chemins de fer, paquebots, mer houleuse, mauvais gîtes, fanatisme grec, brutalité turque et le reste ; mais je déclare que la tentation serait plus forte encore si la Palestine devenait, de mon vivant, comme je le souhaite, un département français ou une colonie romaine !

Y.



Le naufrage de *la Belle*. — Dessin de Stock d'après M. Vigneaux.

VOYAGE AU MEXIQUE,

PAR M. E. VIGNEAUX.

1854-1855. — TEXTE INÉDIT.

AVANT-PROPOS.

Le 26 mai 1854, à la pointe du jour, une chaloupe pontée, portant le nom de *la Belle*, qu'elle méritait bien par l'élégance de sa coupe et la légèreté de son gréement, débouchait de la rade de San Francisco, la proue tournée vers le sud. Jaugeant dix tonneaux, manœuvrée par sept marins de nationalités diverses, elle portait en outre trois Français qui, seuls, avaient le secret de sa destination. L'un de ces derniers, armateur et propriétaire de la petite embarcation, avait été poussé de bonne heure, en dépit de sa naissance aristocratique, dans les rangs de ces esprits aventureux, qui abondent aux époques de transition ; pionniers insouciants de l'idée, enfants perdus du progrès, enivrés surtout de leurs propres rêves, et soutenus jusqu'à la mort par la conviction que rien n'est impossible là où tout est à refaire.

Or l'incurie de l'administration mexicaine, trop fidèle héritière des vieux errements espagnols, et les incursions des sauvages ayant fait table rase de la civilisation et presque de tous les liens sociaux dans l'État de la Sonora, le comte de Raousset-Boulbon, car c'est de lui qu'il s'agit, allait rejoindre dans cette contrée quatre cents Français enrôlés un mois auparavant par les autorités mexicaines, persuadé qu'avec l'appui de cette poignée d'hommes il pourrait réorganiser la Sonora et peut-être, par cette belle province, régénérer le Mexique tout entier. Le comte avait associé à ses plans un docteur de la Faculté de Paris, comme médecin, et, en qualité de secrétaire, un jeune homme d'une famille honorable de Bordeaux, M. Vigneaux, auteur de la relation que nous offrons aux lecteurs du *Tour du Monde*.

Dès ses débuts, la navigation de *la Belle* fut comme un pronostic de la fatale destinée qui attendait l'expédition. Pluies, brouillards, grains, grosse mer et tempêtes, aucune épreuve ne fut épargnée à la frêle embarcation pendant qu'elle longeait les côtes dangereuses et mal connues de la basse Californie. Ce ne fut qu'après avoir failli se perdre vingt fois sur les rochers qui entourent le mouillage de San Benito et après être restée échouée douze jours sur les brisants de la baie d'Alméjas, qu'elle put enfin doubler le cap Palmo, extrémité méridionale de la péninsule californienne, et pénétrer dans la mer Vermeille où nous n'avons plus qu'à suivre M. Vigneaux.

—

Les *Tetas de cabra*. — Aspect de la côte morienne. — Guaymas. En prison. — Le Colabozo. — La caserne. — Soldats mexicains.

Le 25 mai, nous jetâmes enfin l'ancre sur la côte de la Sonora, dans une anse bien abritée du *Morro Colorado* (le Morne-Rouge), promontoire à falaises menaçantes, situé à quelque vingt lieues au nord de Guaymas. Deux grandes murailles de roches noires, dont le pied sombrait verticalement dans les flots endormis, nous enserraient; au-dessous de nous, à travers plusieurs brasses d'une eau limpide, nous distinguions parfaitement un fond de roches métalliques et moussues, de madrépores et de coraux. Devant nous s'étendait une plage de gravier et de coquilles assez roide, mais très-accessible; au delà régnait un petit plateau auquel venait aboutir, des flancs de la montagne aride et calcinée, une gorge profonde encombrée d'une végétation tropicale : c'était le lit d'un cours d'eau desséché.

La tempête nous avait poussés dans ces parages éloignés; elle nous y retint deux jours. Nous passâmes ce temps au milieu des rochers, dans une eau claire et dormante, occupés à tendre des lignes aux poissons, à poursuivre dans les anfractuosités du roc d'énormes langoustes, à jouir à la fois et du plaisir du bain et des splendeurs d'un paysage sous-marin, aussi riche et plus grandiose que celui du bassin de San Benito.

L'intention de M. de Raousset n'était point de se rendre directement à Guaymas, mais d'aller chercher dans le voisinage un mouillage discret; de là un émissaire devait se rendre mystérieusement à la ville, afin de s'assurer de la présence et des dispositions des enrôlés français; c'était à moi qu'incombait cette mission.

Rien de plus navrant que la côte montagneuse que nous longeons jusqu'à la baie de *los Algodones*, profonde échancrure au milieu de laquelle s'élève un groupe d'ilots du même nom. En face de nous se dessinent les *Tetas de Cabra*, deux mamelons jumeaux auxquels leur conformation bizarre a valu ce nom très-mérité de Mamelles de chèvre; ils sont un des points marquants de l'atterrage de Guaymas. La chaîne du littoral s'abaisse graduellement vers le fond de la baie et se détourne brusquement devant un plateau bas qui isole *las Tetas*.

Non loin de ces hauteurs, à l'abri des rochers de la *punta Tordilla*, nous trouvâmes le gîte sûr que nous cherchions; quelques lieues nous séparaient à peine de Guaymas, et je fis mes dispositions pour m'y rendre immédiatement, en compagnie du docteur. Il était quatre heures de l'après-midi environ.

Le plateau que nous traversâmes nous remit en mémoire celui de la presqu'île californienne; le lit encaissé d'une rivière absente dans lequel nous nous engageâmes nous écarta de notre route et nous conduisit, après deux heures de marche, dans une plaine rocailleuse d'un aspect désolatif, déserte comme tout le pays que nous avions parcouru déjà, maigrement parée de pieds de *mesquite*, de cactus cylindriques ou candélabres et de maguey sauvage, qui, se faisant repoussoir les uns aux autres, servaient à faire valoir d'autant mieux la navrante étendue du paysage sans en rompre la monotonie.

La boussole dont nous étions munis nous disant clairement que nous étions dévoyés, force fut de rebrousser chemin. Un sentier, que nous n'avions pas aperçu d'abord, nous fit franchir les collines basses, mais accores, placées à l'orient du ravin, et nous descendîmes, à la chute du jour, dans une plaine que bordait la mer à notre droite; le sentier se dirigeait vers la plage en serpentant à travers un triste *chaparral* émacié par la sécheresse, et ne rappelant à l'esprit, par ses teintes poudreuses, aucune idée de végétation.

Nous marchâmes tant qu'une clarté suffisante nous permit de reconnaître le sentier sur cette terre durcie jusqu'à la sonorité, où le pied de l'homme ne marquait pas. La nuit nous arrêta enfin au bord de la mer, au pied d'un mamelon pierreux, bizarrement posé là comme les ruines d'une pyramide, en face de la petite île *Chapatona*. Mourants de fatigue et de soif, nous songeâmes à prendre du repos, et nous nous étendîmes sur le sable de la rive, seul endroit où nous pensions être en sûreté du côté des reptiles. Nous nous étions dépouillés de nos vêtements de laine pour nous en faire une couche, et, malgré la légèreté de notre costume, nous n'éprouvâmes pas un seul instant, même au point du jour, cette sensation de fraîcheur qui accompagne dans nos climats les nuits les plus chaudes, et dont nous avions souffert même à l'île Santa Margarita par une latitude plus basse; la brise de la mer, s'échauffant en passant sur la péninsule, donne aux côtes de la Sonora une température beaucoup plus élevée; cette température varie de 30° à 40° centigr. à l'ombre, dans la saison sèche.

L'aube nous trouva en route; nous errâmes longtemps encore à travers un pays uniformément aride et désert; car tel est le caractère de toute la région du littoral sonorien. Nous marchions dans un silence qui tenait de l'hébétement, uniquement préoccupés des tortures de la soif. Tout à coup un murmure confus vint frapper nos oreilles, et bientôt nous pûmes distinguer le mugissement des taureaux, le bêlement plaintif des moutons et le chant du coq. Le *chaparral* s'éclaircit soudain, et devant nos yeux éblouis se déroula un spectacle magique. — Sur une vaste citerne, dont les parois blanchies reverbéraient les feux du soleil, se penchait un balancier gigantesque, supportant les seaux de cuir destinés à alimenter des abreuvoirs, autour duquel se pressaient les animaux.

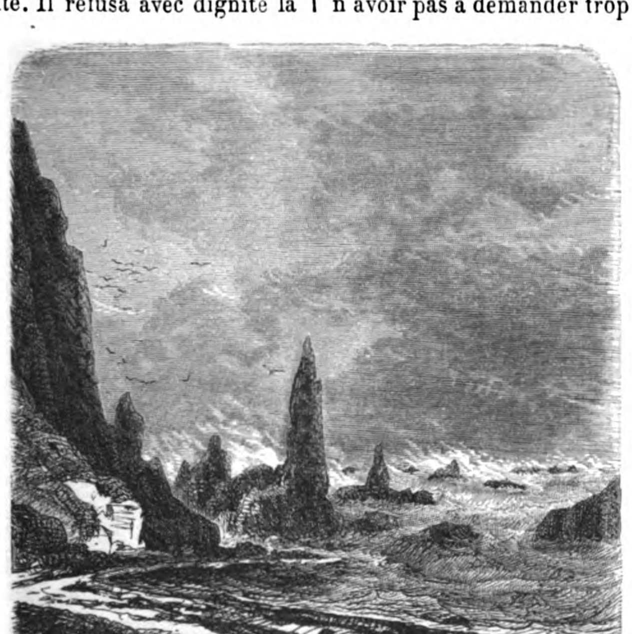
— Je ne sais comment cela se fit, mais je me trouvai agenouillé devant une auge de pierre, à côté de mon compagnon, disputant aux chèvres et aux brebis étonnées un liquide tiède et bourbeux.

Le maître de céans vint nous arracher à cette dégradante mais ineffable jouissance, en nous offrant une boisson plus digne de créatures humaines. Alors seulement nous apparut à peu de distance un bâtiment en construction, dont les murs en *adobes* attendaient la charpente; devant nous s'élevait un *jacal*, vaste cabane en bambous et en feuillage, où nous entrâmes. Un déjeuner copieux et confortable nous y fut offert de la meilleure grâce du monde.



Arrivée à San Benito, côte de la Basse Californie. — Dessin de E. de Bérard.

Notre hôte avait l'air d'un citadin sous son costume de campagnard; il portait un fort beau chapeau de Panama, chemise fine, large *calzonera* de cuir jaune et souple, ouverte de la hanche jusqu'en bas, et retenue par de gros boutons d'argent bombés, ceinture de soie rouge et bottes de peau de daim. Il m'interrogea minutieusement, et je lui contai tout autre chose que la vérité. Il refusa avec dignité la rétribution que nous crûmes devoir lui offrir en le quittant. Nous ne fûmes pas longtemps à nous apercevoir que nous étions suivis, et je me rappelai alors, non sans quelque inquiétude, que le digne *ranchero* avait, durant notre repas, expédié un homme à cheval dans la direction de Guaymas.



Les brisants de San Benito. — Dessin de E. de Bérard.

En approchant du massif de montagnes qui étreint cette ville et son port, le chemin s'élève graduellement. Entre les hauteurs *del Rancho* et celles de *Bacochivampu* s'ouvre un défilé étroit, dans lequel nous nous engageâmes, et bientôt les premières maisons ne tardèrent pas à s'offrir à nos regards. C'étaient des masures et des ruines, de même que dans toutes les missions que nous avions entrevues dans la presqu'île de Californie; à l'exception toutefois de San Luis, mieux conservée que les autres. Sur le fond gris des *adobes* se détachait un groupe d'hommes vêtus de blanc; en approchant, nous reconnûmes les quatre hommes et le caporal classiques. L'individu qui nous suivait nous dépassa alors et se dirigea vers eux; cinq minutes plus tard nous étions entourés, saisis, désarmés, en route pour le *Calabozo*, où nous nous trouvâmes bientôt dûment incarcérés.

C'était une vaste pièce aux murs d'*adobes* non recrépis, détériorés par le temps et les locataires; sous les pieds, la terre nue; au plafond, des solives en troncs de palmiers non équarris; pour tout ameublement, une cruche ébréchée. Une porte étroite et basse, flanquée de deux petites fenêtres grillées, percées à cinq pieds du sol, ouvrait sur le *patio* ou cour intérieure. Dans ce taudis, où l'on ne pouvait établir de courant d'air vu la disposition des ouvertures, l'atmosphère était étouffante, bien que les fenêtres n'eussent pas de volets et que la porte fût ouverte tout le jour; il y régnait en outre une odeur méphitique amplement justifiée par les habitudes des commensaux, qui, pour n'avoir pas à demander trop souvent la faveur de traverser le *patio*, avaient consacré un des coins de l'appartement aux usages d'une vespasienne. Ces messieurs étaient au nombre d'une quinzaine, vieux et jeunes, Indiens et métis, sales, dépenaillés et porteurs de mines plus que suspectes. Leur costume consistait en une chemise de cotonnade, blanche en principe et passant à l'état de charpie brute, et un large pantalon de même étoffe; je remarquai même que la chemise n'était pas absolument de rigueur. Plusieurs avaient la tête et les pieds nus, d'autres portaient des sandales et de grossiers chapeaux de paille. Nonchalamment étendus sur le sol, autour d'un lambeau de *fresada*, couverture commune qui remplace pour eux la cape espagnole, ils manipulaient d'ignobles tarots et se disputaient quelques cigarettes au hasard du *monte*.

La cour était petite; le *saguan*, allée cochère des

maisons mexicaines, fermé d'une grille à chaque extrémité, servait de corps de garde aux hommes du poste.

J'appris du sergent de garde que nous passions pour des déserteurs du bataillon français qui avaient commis un assassinat. L'arrivée du commandant et de plusieurs officiers de ce bataillon, composé des passagers du *Challenge*, détruisit cette erreur: néanmoins nous ne fûmes remis en liberté que le lendemain soir; mais on nous tira du Colabozo et l'on nous donna la caserne mexicaine pour prison. Je sus que le ranchero qui nous avait donné l'hospitalité était don Cayetano Navarro, commandant de la garde nationale de Guaymas et l'un des personnages influents du pays. C'était lui qui nous avait fait arrêter, et le prétexte était bien un assassinat, mais nous acquîmes bientôt la certitude que l'on soupçonnait en réalité notre connivence avec M. de Raousset.

Nous eûmes toute liberté de parcourir la caserne et d'observer les soldats. Ils sont tous Indiens; leur uniforme consiste en une veste de toile blanche à petites basques; le pantalon est de même étoffe. Un très-petit

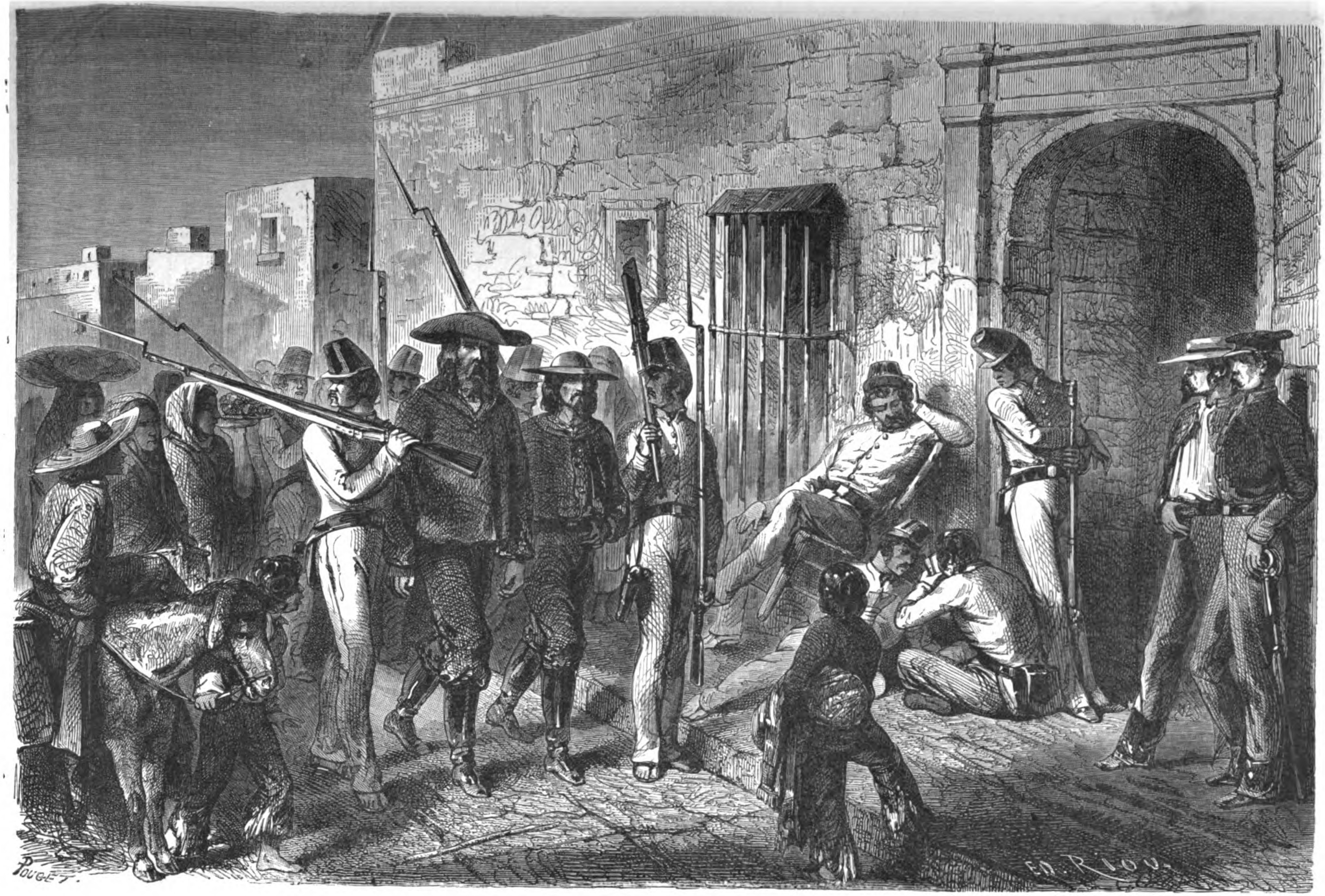


Le comte de Raousset-Boulbon, fusillé au Mexique en 1854. — Dessin de Riou d'après un croquis de M. Vigneaux.

shako de cuir noir repose sur le sommet de la tête. Les sous-officiers seuls avaient des souliers; les soldats portaient des sandales ou *guaraches*.

Ce costume collant fait admirablement valoir le musculeux développement du torse et les belles proportions de ces Indiens. Leur taille dépasse rarement la moyenne; ils ont la tête forte, le cou court généralement, les extrémités fines. Le visage a du caractère; les yeux sont beaux, mais le regard est dur, la pommette saillante et la mâchoire inférieure large. Ils portent obligatoirement les cheveux ras, sauf une longue mèche sur chaque tempe, et sont imberbes; les exceptions à cette dernière règle, si insignifiantes qu'elles soient, donnent à la physionomie un cachet de sauvagerie marqué. Les officiers, au contraire, ayant tous, peu ou prou, du sang blanc dans les veines, sont généralement possesseurs de fortes moustaches.

Un fusil et sa baïonnette compose tout l'armement. Le soldat indien a le plus grand soin de cette arme et tous ont en poche un morceau de cuir ou de peau avec lequel, à chaque instant du jour et en tout lieu, ils frottent soigneusement les parties ternies par le contact de



Arrestation de M. Vigneaux, dans la Sonora. — Dessin de Riou.

la main souvent moite dans ce climat brûlant. Un ceinturon beaucoup trop lâche soutient le fourreau de la baïonnette et une giberne monstrueuse qui pend au-dessous des basques de la veste et doit considérablement gêner leurs mouvements.

Le costume des officiers était varié. Tous portaient une simple veste, sans épaulettes, avec une attente, ou seulement un bouton de métal sur chaque épaule; pantalon de fantaisie. Sur la tête une large casquette ronde et plate, galonnée, ou bien un shako réduit aux dimensions d'un képi français, ou bien encore le chapeau mexicain, aux vastes ailes horizontales, en feutre dur, blanc, gris ou roux. Les officiers supérieurs étaient en costume civil.

M. de Raousset s'introduisit en ville dans la soirée du 1er juillet.

Guaymas. — Aspect général. — Types. — L'aguador et son âne. — Le port.

Guaymas est situé par 27° 53′ 50″ de latitude nord et 113° 9′ 36″ de longitude ouest du méridien de Paris. Cette ville ressemble à San Jose, avec un aspect un peu moins misérable toutefois. Les maisons, en *adobes* sans exception, n'ont aucun cachet; elles sont basses. Celles qui avoisinent les quais et la Plaza Mayor (la grande place) sont blanchies à la chaux; quelques-unes ont un étage; toutes occupent une vaste superficie. Les ouvertures extérieures sont rares et munies de fortes grilles faisant saillie en manière de cages. Pas de vitres, mais de grands volets de bois, avec un plus petit pratiqué au milieu. Chez les gens riches, le *patio* est transformé en jardin.

Bâtie sur un plateau resserré, entre la mer et des hauteurs escarpées, cette ville n'est susceptible que de peu d'extension. Je ne saurais préciser l'époque de sa fondation, mais elle doit à peine remonter à un siècle. L'établissement primitif se forma sous le nom de San Jose de Guaymas, à l'endroit où se trouve le rancho de San Jose, près du rio de ce nom, à deux lieues environ au nord-est du port. Cette partie de la baie n'étant pas accessible aux barques d'un certain tonnage, les besoins du commerce ont attiré peu à peu la population vers le mouillage actuel; la ville nouvelle a conservé le nom de Guaymas, emprunté à la tribu d'Indiens qui habitait ces parages. Les bords du rio San Jose sont abandonnés à la culture maraîchère et quelques habitants aisés y possèdent des *villas*.

La vue de Guaymas est navrante. Les montagnes qui l'étreignent sont de teinte roussâtre; leurs sommets dentelés ont des airs de ruines cyclopéennes; des gorges sombres, des précipices les déchirent; sur leurs flancs pelés quelques plantes grasses, quelques palmiers nains trouvent seuls un aliment. Le défilé par lequel nous étions arrivés est la seule voie de communication entre le port et l'intérieur du côté de la terre : c'est la route d'Hermosillo.

Il règne dans la ville un air d'abandon et de tristesse dont les vastes dimensions des maisons, le petit nombre des ouvertures extérieures, l'élévation de la température et l'absence de vie commerciale sont les principales causes. Les portes et les volets des fenêtres, fermés ou entre-bâillés le jour à cause de la chaleur, ne s'ouvrent que le soir; chacun se lève avant l'aube et se couche de bonne heure; beaucoup de gens transportent leurs lits dans les cours ou sur les *azoteas* (terrasses).

Les passants, quand on en voit dans les rues, errent comme des âmes en peine. Rarement on entend résonner le pas d'un cheval. De temps en temps seulement passe un personnage au cachet exotique; c'est un *cargador*, portefaix indien, demi-nu, courbé sous un fardeau que retient à son front une large sangle, mais trottant légèrement, un bâton d'une main, son chapeau de l'autre; — une *frutera*, marchande de fruits; — une *lavandera* portant au bout d'un bâton les cotillons qu'elle vient de blanchir; — un soldat en quête des faveurs de Cupidon ou de Bacchus, ou bien un *aguador* pressant son âne.

Dans toute l'Amérique espagnole l'*aguador* ou porteur d'eau est un type marqué, celui de Guaymas est particulièrement curieux. De même que le *cargador* et presque tous les artisans à Guaymas, c'est un Indien et, le plus souvent un Yaqui. Il est peu vêtu; une chemise dont les manches sont retroussées et le col ouvert, un caleçon très-ample et presque toujours relevé jusqu'au genou, quelquefois des sandales, généralement les pieds nus, voilà tout. Un mouchoir de couleur enveloppe négligemment une chevelure abondante, longue et rude, et contribue à donner un volume disproportionné à sa tête déjà forte; un chapeau de paille commune, trop étroit de forme, repose sur le front et ombrage la face. Son âne est petit, pelé, galeux, porte la tête basse et l'oreille pendante : qui sait de quoi le pauvre serviteur est nourri dans cet aride recoin du globe?

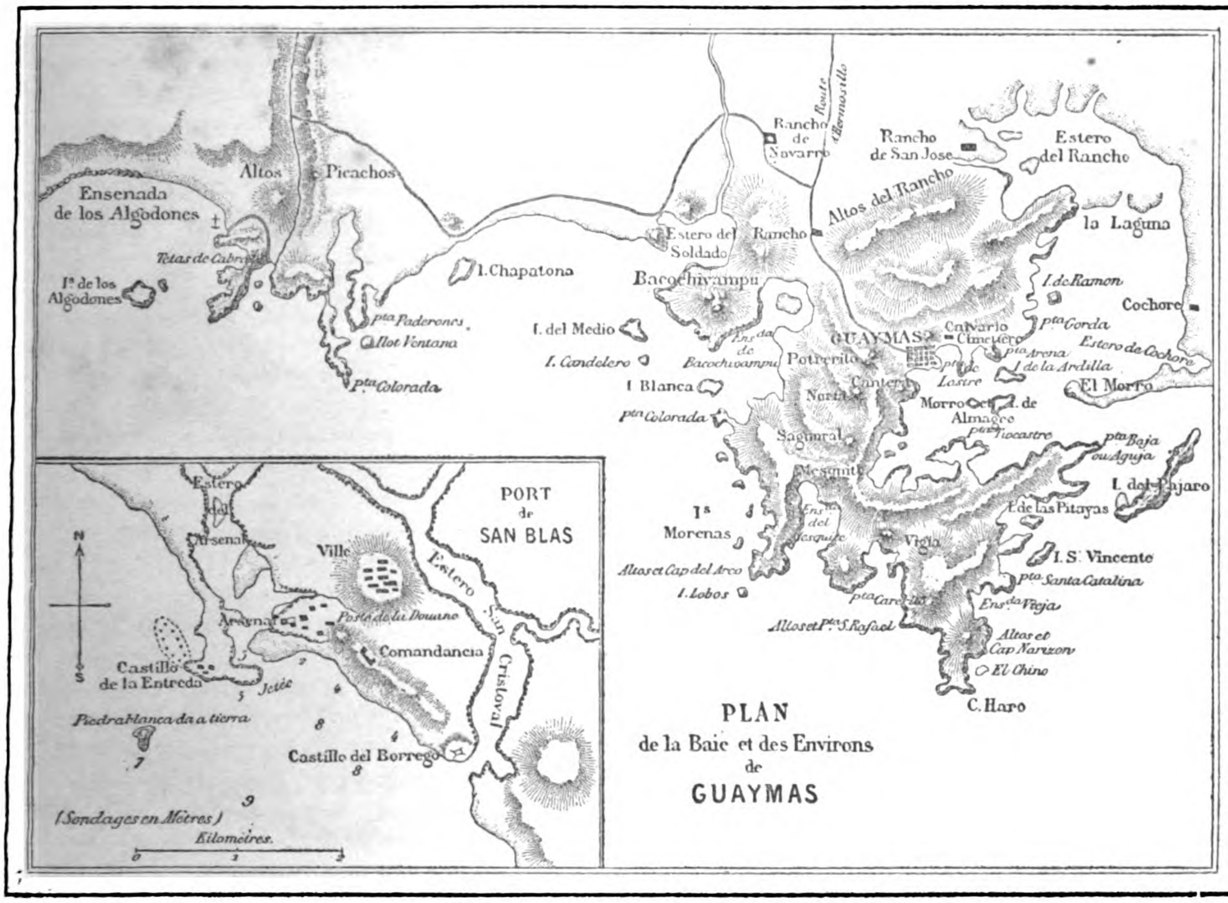
L'eau qu'il porte est contenue dans deux outres, deux longs sacs carrés, suspendus à ses flancs qu'ils oppressent. Rien de plus primitif et de moins engageant. Ces peaux, non tannées, conservent, de ci, de là, quelques échantillons du poil dont elles furent ornées, et semblent être un appendice naturel du pauvre aliboron comme le goître d'un crétin du Valais. Toujours humides, elles ont des tons d'un vert bleuâtre sur lesquels le suintement de l'eau jette un glacis étrange. Une ouverture pratiquée à l'angle inférieur le plus rapproché de la tête de l'âne, cerclée de bois et mal fermée d'une cheville qui laisse échapper un filet constant, sert à remplir et à vider l'incommode machine. Il sort de là un liquide chaud et trouble qu'on reçoit dans des jarres de terre poreuse où elle se rafraîchit plus qu'elle ne se clarifie. Les outres épuisées, l'aguador prend une cigarette cachée derrière son oreille ou dans son chapeau, l'allume, puis il s'installe sur sa bête, à chevauchons, le visage tourné vers la queue, qui lui sert de fouet et de point d'appui, et il se laisse emporter négligemment à la *noria*.

Il n'y a ni ruisseaux ni fontaines dans les environs de Guaymas, si ce n'est le rio San Jose qu'une région presque impraticable sépare de la ville. Des puits ou *norias*, situés dans le faubourg du côté de la route d'Hermosillo,

fournissent l'eau nécessaire à la consommatiou : ce nom de *noria* leur vient d'une roue à godets qui sert à la puiser. Plusieurs de ces puits se dessèchent pendant l'été, et des citernes analogues à celle du rancho de Navarro conservent l'indispensable élément, dans un état très-voisin de la corruption, il est vrai.

Du côté du port, auquel tournent le dos la plupart des maisons voisines, la quiétude n'est pas moindre. Un pauvre quai de pierres sèches soutenues par de grossiers pilotis, accessible aux chaloupes seulement, se développe modestement devant la *plaza del Muelle* (place du Môle) que sa ligne, brisée en retour d'équerre, ferme à l'est et au sud. Au sommet de l'angle, une petite jetée s'avance de quelques mètres dans la rade, c'est le môle. Au nord de la place se trouve la maison de M. Calvo, agent consulaire de la France à cette époque; à l'ouest s'élève un monticule surmonté d'un triste fortin qui a l'air de réclamer l'indulgence des canons ennemis. Tout près de la jetée un pavillon isolé sert de poste de douane. Au pied du monticule et le long du quai s'étend une double rangée de cabanes en bambous; c'est le marché. On y vend des légumes, des fruits et des fleurs qu'apportent les Indiens dans de longues pirogues d'une seule pièce, des liqueurs, du poisson parfois, et l'on y cuisine pour le peuple. Le soir, c'est un lieu de promenade et de rendez-vous.

Rues et places sont irrégulières; quelques-unes sont bordées de trottoirs informes, mais aucune n'est pavée



ni éclairée la nuit. Trois de ces voies ont pris un développement plus grand que les autres, ce qui donne à la ville la forme d'une étoile. L'une est la rue principale ou route d'Hermosillo, dans laquelle se trouve le *cuartel*, la caserne mexicaine, et dans son prolongement étroit, vers le fort, la *carcel* ou *colabozo*. La seconde, partant de la *plaza Mayor*, s'éloigne dans une direction opposée; c'est la rue de la Douane, elle conduit au cimetière. La troisième, verticale aux deux autres, se dirige vers un mamelon surmonté de trois croix et décoré en conséquence du titre de *Calvario*.

Il y a un curé à Guaymas, mais pas d'église. Une chambre délabrée dans un bâtiment en ruine, au coin de la grande place et de la rue de la Douane, servait à la célébration du culte. La ville est pauvre, bien qu'il y ait quelques familles très-opulentes; sa population ne doit pas dépasser quinze cents âmes, encore les chaleurs de l'été réduisent-elles beaucoup momentanément ce nombre sur lequel on compte, d'ailleurs, un tiers environ d'Indiens de race pure, gens essentiellement instables. Ils composent la classe des artisans et se recrutent, à peu d'exceptions près, dans la tribu des Yaquis. Leur caprice, bien plus que la nécessité, les amène à Guaymas où ils pratiquent les métiers de charpentiers, maçons, forgerons, cordonniers, *aguadores*, portefaix, bateliers, domestiques et journaliers; ils se montrent très-industrieux, mais

ils émigrent annuellement vers leurs villages, et pour peu qu'une difficulté s'élève entre la peuplade et les créoles, circonstance assez fréquente, l'émigration devient générale et Guaymas manque de bras.

Le port est vaste et sûr, abrité qu'il est de tous les vents par les hauteurs qui lui font ceinture; c'est le meilleur de la côte occidentale du Mexique. La rade proprement dite, c'est-à-dire l'espace qui s'étend devant la ville à l'intérieur des îlots élevés d'Almagre et de la Ardilla, pourrait contenir aisément deux cents navires de tous tonnages. Le fond de la baie est partout de bonne tenue et le flot y dort dans une éternelle placidité qu'atteste la structure fantaisiste du môle et du quai. Devant l'étroit goulet qui y donne accès du côté de la mer, s'étend comme un ouvrage avancé l'île escarpée *del Pajaro* (de l'Oiseau), gigantesque brise-lame contre lequel s'épuisent les fureurs de l'Océan.

Outre Guaymas, son port principal, la Sonora a pour principaux centres de population: Ures, le chef-lieu nominal; Hermosillo, Alamos, et Arispe. La première et la dernière de ces villes ne comptent que quinze cents habitants. Les deux autres en ont de six à huit mille. Les incursions des Apaches, fréquentes et régulières comme le retour des marées, ont dépeuplé cette riche et vaste contrée. Quelques tribus indiennes, comme les Pimas, les Papagos, les Opatas savent se faire respecter



Aguadors ou porteurs d'eau, à Guaymas. — Dessin de Riou d'après un croquis de M. Vigneaux.

d'eux; les créoles, peu nombreux et fort disséminés, ont trop souffert pour cela: la population s'est concentrée autour des villes et de quelques haciendas fortifiées, où l'on demeure sur un qui-vive perpétuel. Au delà du trentième parallèle, on ne rencontre que ranchos en ruine et troupeaux rendus à la vie sauvage. Sur chacune de ces ruines, il y a une histoire dramatique de meurtre, de viol, de pillage, d'incendie.

Les mines ne sont plus hantées que par quelques intrépides *gambusinos*, travailleurs indépendants et isolés; aussi leur renom est-il perdu, et cependant le sous-sol de la Sonora est riche en métaux de toute espèce, particulièrement en argent.

Combat entre les Français et les Mexicains. — Défaite et emprisonnement des premiers. — Départ pour San Blas. — Le cerro San Juan. — San Blas. — Esteros. — Paysage.

Le 13 juillet, les rues de Guaymas furent le théâtre d'un engagement sanglant entre les troupes mexicaines et le bataillon français. On sait quelle fut l'issue de ce combat; les Français, après avoir perdu cent hommes environ, sur trois cent cinquante, enveloppés par des forces de beaucoup supérieures, demeurèrent prisonniers entre les mains de D. Jose Maria Yanez, gouverneur de l'État de Sonora.

On nous enferma dans une des deux casernes occupées précédemment par nos compatriotes, vaste bâtiment



Vue de Guaymas. — Dessin de Lancelot d'après un croquis de M. Vigneaux.

carré situé dans la rue de la Douane, à l'angle d'une petite rue qui conduit au rivage. Une soixantaine d'hommes seulement furent conduits au *Colabozo* et M. de Raousset fut emprisonné lui-même, séparément, dans un local qui en dépendait.

Nous fûmes traités avec assez de rigueur les premiers jours pour nous faire craindre que notre existence ne fût gravement compromise : le moins qui pût nous arriver était d'être décimés. Cependant la sévérité se relâcha bientôt, et avec elle disparurent les sombres appréhensions.

Le 26, on nous annonce notre départ pour San Blas. Le 28, soixante-sept hommes s'embarquent en effet sur la goëlette mexicaine *el Brillante*, et le lendemain, à six heures après midi, le brik *Inez* en reçoit cent vingt de plus, parmi lesquels je me trouve.

Nul incident remarquable ne vint diversifier ce voyage qui fut long et ennuyeux. La brume nous voilait la vue des côtes et nous essuyâmes quelques grains assez forts. Nous étions dans la saison des pluies, toujours signalée sur ces côtes par des orages et des coups de vents en tourbillons d'une violence redoutable ; ils sont fort expressivement désignés sous le nom de *cordonazos*, coups de cordons ou coups de fouet. Le dernier, et le plus terrible souvent, arrive généralement à l'époque de la fête de saint François, le 4 octobre, et porte à cause de cela le nom de cordonazo de San Francisco. Nous souffrîmes beaucoup de la chaleur, surtout la nuit.

Le 11 août, dans la soirée, on reconnaît les îles nues et escarpées de *las tres Marias* et l'îlot de *Juanico*. Ce groupe se trouve à trente lieues environ au large de la rade de San Blas. Un orage violent nous empêche d'atterrir et nous repousse au large pendant la nuit. Le lendemain, le temps nous permet de gagner le port. On reconnaît le *cerro San Juan*, pic de mille neuf cents mètres d'élévation, qui s'aperçoit de vingt lieues au large. En approchant du mouillage, on rencontre deux grands rochers blancs à une distance de douze milles l'un de l'autre; le premier, celui qui est au large, porte, en raison de cela, le nom de *piedra blanca de a fuera*, l'autre est la *piedra de a tierra*. C'est au sud de ce dernier que nous venons jeter l'ancre.

L'aspect de la côte est riant. Elle est basse et présente un long rideau de verdure au tissu serré; un étroit ruban blanc qui trace la plage, le sépare de l'indigo des mers. En face de nous surgit comme du sein d'un nuage d'émeraude, un morne tout ruisselant de verdure lui-même et bizarrement drapé de festons ; il est couronné de murailles ébréchées sur lesquelles flotte le drapeau de la république : c'est l'ancienne commandance espagnole. Le torrent végétal semble rouler de ses arcades brisées, comme s'il y prenait sa source, et bouillonne bien loin vers le sud, jusqu'à un mamelon moins élevé qui supporte d'autres ruines, celles du *castillo del Borrego*. A ses pieds le ruban blanc se rompt, il y a brèche dans le massif de verdure. C'est l'entrée de l'estero de San Cristoval, canal qui enveloppe le plateau de San Blas. Au nord du morne de la *Commandancia*, la forêt s'éloigne du rivage, et dans la clairière s'élève un hameau, dont les cabanes irrégulièrement dispersées, sont construites en troncs de palmiers placés debout; leur toiture aiguë est formée des feuilles du latanier.

Un mamelon de rochers qui fait promontoire, clôt le panorama de ce côté. Son aspect desséché rappelle les côtes de la Sonora et de la basse Californie et tranche bizarrement avec les luxueux décors de la rive ; quelques palmiers nains, des cactus, des aloès, s'y dressent comme des moulures frappées à l'emporte-pièce. Un brise-lame en pierres sèches prolonge vers le rivage l'extrémité méridionale de cette jetée naturelle, derrière laquelle se trouvent l'anse *del Pozo* et l'entrée de l'estero de l'Arsenal. Des pointes noires, fines comme des aiguilles, percent au-dessus des rochers, annonçant la présence de quelques barques dans ce port intérieur.

Ce morne de la *Commandancia* nous cache la ville qui s'élève à deux kilomètres de la mer environ, sur un plateau isolé de quelques mètres d'élévation. Le hameau pittoresque et riant de *la Playa* est un séjour brûlant, infesté de moustiques, abandonné aux pêcheurs, aux muletiers, aux matelots. On n'y voit qu'une seule maison de pierre, sise à mi-chemin de la ville; c'est un corps de garde. Mais il y a quelques ruines dispersées depuis la Commandance jusqu'à l'anse *del Pozo;* au temps des Espagnols, il y avait là un hôpital, des magasins, des ateliers, un arsenal près de l'estero qui a gardé ce nom, sur lequel se trouvaient également des chantiers de construction maritime ; car San Blas avait alors une importance que justifiait mal le peu de sûreté d'une rade bayant à tous les orages. Ouverte du sud au nord, cette baie, si tant est qu'on puisse donner ce nom à une échancrure insignifiante, sûre pendant l'été, quand les vents soufflent de la terre, est dangereuse dans la saison des pluies.

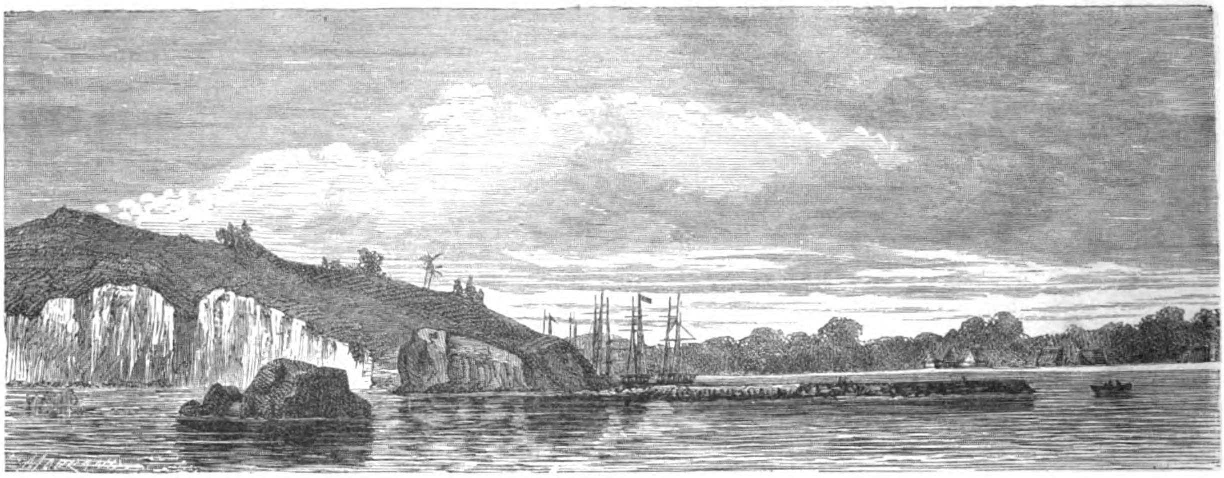
San Blas est situé dans le delta sablonneux que forme un bras du *rio Santiago* ou *rio grande de Tololotlan*, le cours d'eau le plus important du Mexique, du moins par la longueur de son parcours, en exceptant toutefois le *rio del Norte* et le *Gila*. A l'époque de la guerre de l'indépendance, un officier espagnol, gouverneur de ce port, fit couler un navire chargé de pierres dans l'embranchement principal, pour faire pièce aux insurgés. Cet obstacle n'a jamais été enlevé et l'estero de l'arsenal que ne balaye plus le courant du fleuve, se comblant peu à peu, n'est plus accessible aux navires d'un tonnage élevé.

Le 13, au point du jour, d'énormes chaloupes viennent accoster *l'Inez*, et nous transportent tous, avec armes et bagages, dans l'anse del Pozo. Le capitaine de port, escorté de quelques soldats, nous fait former les rangs sur la plage et nous nous mettons en marche immédiatement pour Tépic, sans prendre même le temps de manger. Le capitaine avait, nous dit-il, des ordres précis à notre égard : on redoutait pour nous le climat meurtrier de la côte. La chaleur est très-forte à San Blas, en effet; le thermomètre y varie de trente-cinq à quarante-cinq degrés centigrades à l'ombre, et ne descend jamais


SONORA
et
BASSE CALIFORNIE
CÔTE
de la
HAUTE CALIFORNIE
Missions
Villes
Pueblos
Haciendas
Presidios
Mines

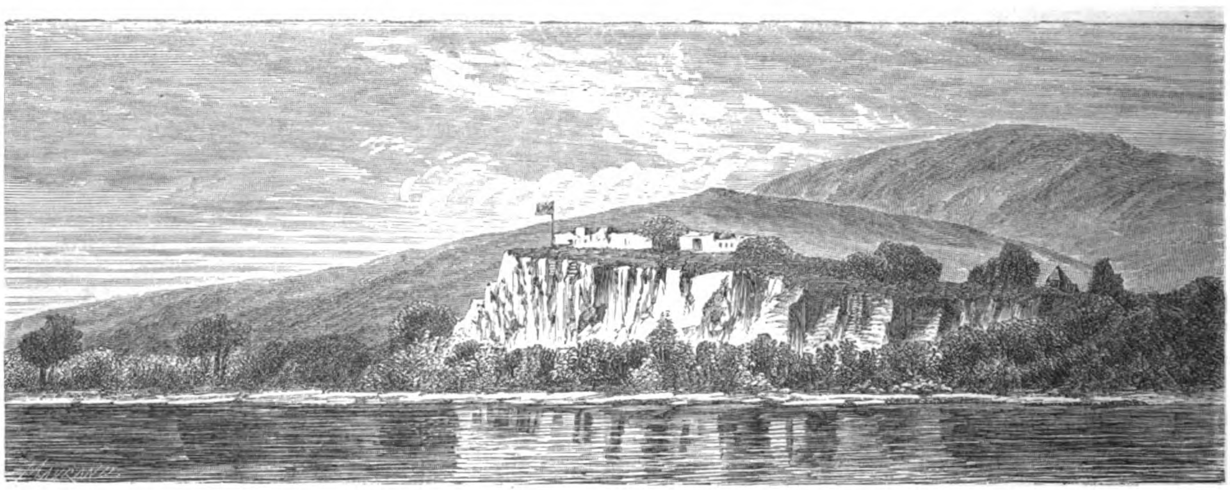
au-dessous de trente-deux dans les endroits les plus frais. La nuit il varie de vingt-huit à trente degrés. Vers dix heures du matin, une petite brise de mer apporte un peu de soulagement et dissipe pour le reste du jour les nuées de moustiques qui rendent les nuits si fâcheuses parfois. Nous étions, en outre, à l'époque des fièvres malignes qu'engendre, dans la saison pluvieuse, l'action du soleil sur les marécages voisins où pourrit un vaste détritus végétal. En dépit de ces considérations humanitaires, je pense que le capitaine de port, Arnau, aurait pu nous laisser déjeuner, mais il nous assura que nous trouverions des vivres disposés par ses ordres à l'entrée des montagnes, et qu'il était urgent de partir avant que la chaleur devînt plus forte. Un vieil Indien fut chargé de nous servir de guide.

Nous passons un petit pont de bois jeté sur un ruisseau, ou plutôt une crique, qui débouche dans l'estero de l'arsenal. Le sentier vient ensuite longer un monticule abrupt de vingt et quelques mètres d'élévation; il serpente au milieu de blocs de rochers tapissés de verdure, dont chaque interstice nourrit les racines d'un arbrisseau. La ville est située sur cette hauteur qui ne la met pas précisément à l'abri des miasmes délétères, mais où, cependant, la chaleur est un peu moins impitoyable que sur la plage. Les seuls puits qui fournissent l'eau potable à toute la population du delta sont situés au bas de ce morne.



Côte et port de San Blas, province des Jalisco. — Dessin de E. de Bérard d'après M. Vigneaux.

Nous traversâmes un des faubourgs : la ville me parut triste et dépeuplée. Elle l'est en effet à cette époque où l'on n'y trouve guère que sept à huit cents habitants. Vers le mois de janvier, la sécheresse et l'abaissement de la température atténuant quelque peu la mal'aria, une foule de gens d'affaires qui s'étaient réfugiés à Tépic au mois de juin, y reviennent, et portent alors le chiffre de la population à deux mille âmes environ.



Cote de San Blas (partie sud). — Dessin de E. de Bera d.

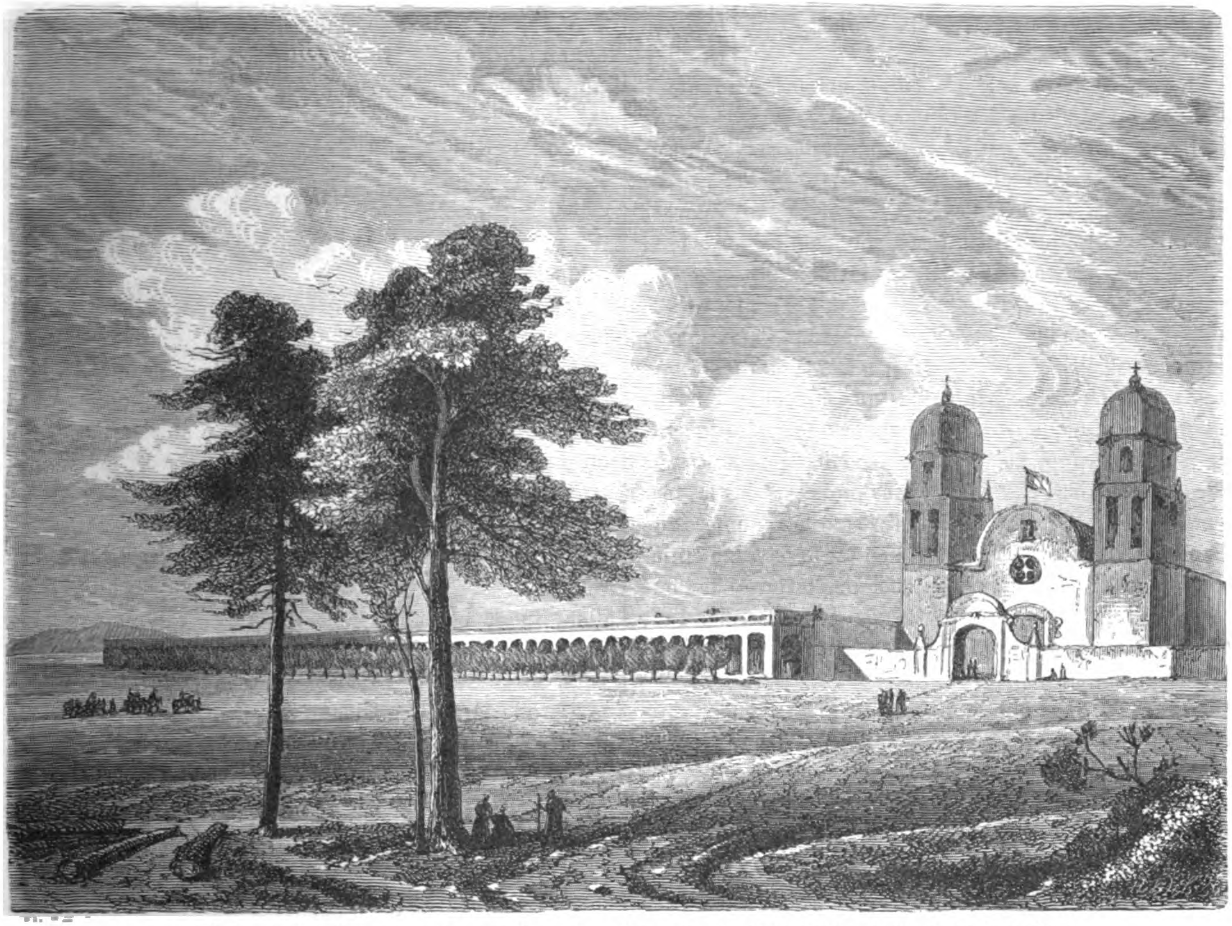
A quelque distance de la ville, on traverse l'estero vaseux de San Cristoval, qui isole le plateau de la terre ferme; ses bords sont couverts d'arbres touffus. Un bac des plus primitifs sert de trait d'union entre les deux rives. En face du point où l'on débarque s'ouvre une large mais courte avenue dans le bois. Au delà s'étendent, jusqu'au pied des montagnes, des marais maigrement boisés : c'est ce foyer de miasmes qui rend ces régions redoutables pour l'étranger et même pour le créole.

La route par laquelle on nous conduit est une traverse;

c'est celle des gens à cheval. De San Blas à Tépic, la distance à vol d'oiseau est de sept à huit lieues, mais la contrée est montagneuse, et la route carrossable n'a pas moins de vingt à vingt-deux lieues. On nous fait prendre un moyen terme, plus rapproché toutefois de la voie carrossable que des sentiers alpestres pratiqués par la gent indienne.

Une chaussée, souvenir de la domination espagnole, traverse le marais; elle est en fort mauvais état, et de loin en loin nous franchissons des flaques d'eau en sautant de pierre en pierre.

Après une marche assez pénible de quelques kilomètres, nous atteignîmes le pied des montagnes et le couvert de la forêt. Le port et les feuilles des arbres ramèneraient facilement l'esprit aux scènes familières de la patrie, n'était l'exubérance de la végétation, n'étaient les riches festons de lianes, l'aspect oriental des palmiers et des lataniers, réunis çà et là en bouquets sur quelques revers plus exposés au soleil; et puis les cactus, plantes sobres et vivaces, qui puisent l'aliment d'une robuste existence au milieu des pierres et ne semblent vivre que de soleil; et les fougères, et les acanthacées gigantesques, et les clairières fourrées d'une inextricable végétation herbageuse, où le pied de l'homme et celui du cheval ont patiemment souillé le sentier étroit que nous suivons; capricieux zigzag qui joue dans les ondulations de la montagne, autour



Vue de la mission de San Luz (basse Californie), p. 243. — Dessin de E. de Bérard d'après M. de Mofras.

des rochers et des fourrés, comme les serpents que notre approche met en fuite.

Dans le courant de l'après-midi, nous rencontrâmes une *conducta de plata*, ou convoi d'argent, sous l'escorte de quelques soldats. Les négociants, au Mexique, font leurs remises en métal, particulièrement en argent. Une douzaine de mules défilèrent devant nous, chargées des *talegas* bourrées de piastres.

Les officiers m'apprirent que nous étions encore fort loin du village où nous devions enfin trouver à déjeuner, ce qui nous laissait l'espoir de réunir ce repas au souper. A mesure que nous avançons, la forêt devient plus épaisse, la montagne plus accidentée; nous nous élevons toujours. La scène est sauvage, le pays désert, les ravines desséchées malgré la saison, et les tourments de la soif nous font presque oublier ceux de la faim.

Il était six heures après midi environ quand, au détour d'un sentier creux, je vis tout à coup se dérouler devant moi un magnifique spectacle : au pied du revers abrupt de la hauteur s'étendait une vaste plaine verdoyante, circonscrite par des montagnes boisées. Çà et là s'élevait un village indien, dont les cabanes à toit de chaume disparaissaient à demi dans le feuillage des bananiers, des *zapotes*, des calebassiers, des goyaviers, de tous les arbres à fruits des tropiques. Au-dessus de moi le pueblo de Tisontla où j'arrivai bientôt.

Tisontla. — Guaynamote. — Lodelamedo. — Arrivée à Tépic. — Tépic. — Aspect de la prison. — Notre condamnation. — Les voleurs de grands chemins.

Nous avions appris que nos camarades arrivés sur *el Brillante*, deux jours avant nous, nous attendaient au pueblo de *Guaynamote*, à une petite distance de là; on voulait nous y conduire le soir même, mais nous refusâmes. D'ailleurs il était nuit close quand nous achevâmes de souper et le temps menaçait. De moment en moment un éclair déchirait les gros nuages qui faisaient tache sur le ciel scintillant d'étoiles, un roulement lointain, plein de menaces, une bouffée de vent capricieuse et puissante qui faisait gémir le feuillage et craquer la charpente élastique des cabanes, annonçaient un de ces ouragans si fréquents à cette époque et qui ne tarda pas à se déchaîner.

Le tonnerre lança aux échos de la montagne de monstrueuses notes auxquelles répondirent les gémissements douloureux de la forêt et le craquement des arbres brisés par la tempête. Des torrents de poussière s'abattirent en tourbillons sur le village. L'obscurité était intense, surtout du côté de la montagne, seulement sur ce fond lugubre étincelaient par myriades les feux du *cocuyo* ou mouche lumineuse. Surexcités jusqu'à l'orgie par le trouble des éléments et l'électricité dont l'atmosphère était surchargée, ces fantastiques porte-lanternes s'agitaient avec frénésie, semblables aux étincelles d'un incendie lointain que le vent eût apporté là en se jouant. Puis, tout à coup, ce nuage se fendait; à la nuit sans clarté succédaient des clartés sans ombres, sous les torrents de cette clarté blafarde qui brûle les paupières de l'homme, les *cocuyos* disparaissaient et le paysage entier se dévoilait dans ses moindres détails, torturé par l'ouragan et semblable à un décor de l'autre monde. Puis c'étaient des ondées tropicales, c'est-à-dire éveillant dans l'esprit la notion du déluge.

S'il eût été possible de dormir au milieu de cette révolution de la nature, nous en eussions encore été empêchés par des soucis plus mesquins. Les moustiques aux longues pattes, les terribles *sancudos* du côté de l'air, les puces et autres insectes du côté de la terre, enivrés d'électricité, féroces jusqu'à la rage, aussi nombreux que les grains de poussière qui nous aveuglaient, nous livraient des attaques incessantes, furieuses, irrésistibles. Ainsi s'écoula la première nuit.

Le lendemain, nous nous rendîmes à *Guaynamote*. Deux lieues environ nous en séparaient seulement, et ce fut une promenade. Nous avions fait une dizaine de lieues depuis notre départ de San Blas, mais des lieues mexicaines, c'est-à-dire de cinq kilomètres et demi à peu près, détail à mentionner. Nous arrivâmes de bonne heure, mais comme il y avait une foule de traînards sur la route de San Blas à Tisontla, le commandant de l'escorte nous annonça que nous y passerions la journée. Nous eûmes la liberté de parcourir le village.

Guaynamote est pittoresquement situé sur un petit plateau entouré de bois, de vallons et de hauteurs. Les cabanes sont en bambous, à jour, de véritables cages à toits plats. Un hamac, ou le plus souvent un *pétate*, constitue avec quelques blocs de bois, servant de siéges, tout l'ameublement intérieur. Dans un coin, des harnais et des couvertures, dans un autre, trois grosses pierres formant le foyer où se consume, sans fumée ni flamme, quelques petits branchages bien secs; de la poterie rouge, ornée de dessins noirs, d'un style qui rappelle les Aztèques, *ollas*, représentant notre pot-au-feu, *jaros* ventrus, renfermant la provision d'eau ou celle de maïs, *cantaros*, petites cruches élégantes, à deux goulots généralement.

La population est indienne et d'un beau sang; j'ai vu là quelques jeunes filles d'un galbe merveilleux que la statuaire chercherait en vain à idéaliser.

A une des extrémités du village s'élève une vieille église abandonnée, construction en pierre, sans aucun caractère. On nous y confina pendant la nuit. Je demeurai seul, libre de mes actions, avec M. Guilhot : cette liberté, que nous conservâmes désormais, entraînait, avec le soin de veiller au bien-être et à l'alimentation de nos hommes, le droit d'accorder, à l'occasion, des sorties momentanées et partant une assez grande responsabilité.

Le 15, nous nous mettons en marche à l'aube; j'ai loué un cheval, quelques prisonniers écloppés sont également montés sur des animaux de réquisition, et l'on doit s'en procurer d'autres le long de la route, car le nombre de nos traînards est grand. L'officier mexicain en marche a toujours le droit de mettre ainsi en réquisition des animaux et, au besoin, des hommes; il est juge de la valeur du service et fixe la rétribution à sa convenance. Aussi, le passage d'une troupe est-elle toujours un fléau pour les gens de la campagne, qui expédient immédiatement dans un autre canton tous les animaux valides, ne gardant que ceux qui sont à peu près hors de service; encore n'est-ce que le sabre en main, en jurant, tempêtant, menaçant, que les officiers peuvent obtenir ces haridelles. Le propriétaire suit alors tristement ses bêtes, un jour, deux jours quelquefois, jusqu'à un relai obtenu par le même procédé; la perte de son temps ne lui est nullement rémunérée.

Le pays, au sortir de Guaynamote, est montagneux, abrupt, boisé, très-pittoresque; l'eau court de tous côtés au milieu des rochers. Çà et là nous rencontrons quelques plants de bananiers.

Nous rejoignons ici la route principale et la scène prend de l'animation; à chaque instant se montre un cavalier à mine étrange, un troupeau de mules chargées venant de Tépic ou y transportant au contraire les produits de l'Europe déposés à San Blas.

Une route belle et large, à travers un pays ondulé et sur un sol pierreux, nous conduisit à la ville de Tépic où nous fîmes notre entrée au milieu d'une population silencieuse, empressée, que la solennité du jour de l'Assomption avait, pour notre mortification, mis sur pied depuis le matin. Une curiosité bienveillante se peignait du reste sur tous les visages.

Tépic est une jolie ville, la seconde de l'État; ses

places et ses principales avenues sont plantées de beaux arbres; elle a des promenades agréables et de magnifiques jardins particuliers. Sa population est de huit à dix mille habitants, assure-t-on; il n'y paraît guère, car les rues sont désertes et les galets à pointes de diamant qui en forment le pavage, sont enchâssés dans le vert émail du gazon. C'est Versailles, le Versailles actuel, moins son château et sa garnison, mais riant sous les chaudes caresses d'un soleil de bon aloi qui n'a jamais visité le chef-lieu de Seine-et-Oise. L'absence de boutiques est pour beaucoup dans cet air d'abandon; le commerce de détail, dans les villes espagnoles d'Amérique, est ordinairement concentré sur un seul point, une rue ou une place, sous des *portales* ou arcades; en dehors de là, c'est rarement que l'on voit, à l'angle de deux rues, le mot de *vinoteria* ou celui de *tienda de abarrote*, tracé en grosses lettres au-dessus d'une porte, indiquant un cabaret ou un magasin d'épiceries.

De temps en temps, un coche du seizième siècle, tiré par des mules le plus souvent, trouble le silence de cette Thébaïde; pas de charrettes, point d'omnibus, très-peu de chiens errants, jamais de saltimbanques, marchands d'orviétan, musiciens ambulants et autres industriels de cette espèce, qui animent nos places et nos rues. Dans quelques carrefours, ou sur les degrés d'une église, une rangée de *tortilleras*, assises sur leurs talons et drapées dans leur rebozo, attendent, en caquetant entre elles sur un ton bas et rhythmique, que la pratique ait vidé le *chiquihuite* ou corbillon qui contient leur marchandise; la marchande de *tortillas* est un type commun au Mexique où la *tortilla* est un mets national qui remplace le pain. La tortilla est une crêpe de farine de maïs très-mince et très-sèche, d'un goût fade. Il y a pourtant des boulangers dans toutes les villes, mais ils ne fabriquent de pain ordinaire que pour les étrangers; aux gens du pays, ils fournissent une foule de petits pains de fantaisie, dont on ne compte pas moins de quatre-vingts espèces ayant chacune son nom, et qui pourraient se désigner sous le nom de gâteaux, puisque dans leur fabrication il entre toujours de la graisse et souvent du sucre; les Mexicains en font une grande consommation avec leurs tasses de chocolat plusieurs fois répétées dans le courant de la journée, à titre de collation ou de souper; mais la tortilla demeure l'accompagnement ordinaire des repas substantiels, et la basse classe n'en connaît pas d'autre.

Il y a quelque animation autour du marché où mes fonctions de pourvoyeur m'appelaient sans cesse; sous des halles en bois, assez semblables à celles qu'on vient de démolir en face de Saint-Eustache, à Paris, se trouvent réunis les produits des deux zones, fruits et légumes; volailles en abondance, peu ou point de marée car l'industrie de la pêche est très-négligée sur ces côtes poissonneuses; pas davantage de gibier, encore que les forêts et les montagnes voisines en soient abondamment pourvues, et que la chasse ne soit nullement interdite; veau, bœuf, mouton et porc, voilà pour la viande; le bœuf valait un réal. Les étaux des bouchers sont répugnants. L'animal a toujours été mal saigné; élevé en liberté, dans un état demi-sauvage, il est coriace, aussi les gens riches et les étrangers ne mangent-ils que le filet. Le reste est découpé en lanières sans distinction de catégories. Tépic fut fondée, en 1531, par Nuño de Guzman, un des capitaines de Cortez, qui venait de conquérir toute cette région. Il la baptisa *Villa del Espiritu Santo de Tepique*, ce qui laisse supposer que le lieu portait déjà ce dernier nom.

La position de Tépic est heureusement choisie au milieu d'une vallée fertile, entourée de montagnes, à huit cent quatre-vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer. Le climat en est sain; c'est celui de la zone tempérée. Il est à propos de dire ici que le Mexique est divisé en trois zones distinctes désignées sous le nom de *tierra caliente* ou terre chaude, *tierra templada* ou terre tempérée, et *tierra fria*, terre froide. La latitude n'est pour rien, ainsi qu'on pourrait le supposer, dans cette division, mais bien le plus ou moins d'élévation des plateaux au-dessus du niveau de la mer.

La *tierra caliente* est réduite au littoral des deux océans, bande étroite qui s'étend jusqu'au pied des montagnes; elle comprend aussi une partie des bassins du Rio Gila et du Rio del Norte. La *tierra templada* comprend les revers des Cordillères, au-dessous de deux mille mètres, élévation moyenne du grand plateau qui forme la *tierra fria*.

Cette région, qualifiée de froide, jouit encore d'une température analogue à la température moyenne de Lombardie, avec moins de variations toutefois, c'est-à-dire des étés moins chauds, des hivers moins froids. Cependant, quelques districts montagneux justifient assez bien l'épithète.

Cet heureux caprice de la nature favorise au Mexique la végétation des produits de toutes les zones.

Il y a quelques manufactures à Tépic; la plus importante est celle de Forbes, pour la filature des cotons et le tissage des toiles dites *mantas*, qui servent exclusivement à vêtir toute la basse classe au Mexique. On fabrique également beaucoup de cigares, et l'on en fabriquerait davantage encore n'était l'*estanco* ou la régie. Le tabac est originaire du Mexique; Montézuma le fumait mêlé à la résine odorante du liquidambar. Le *partido* de Tépic, de même que ceux d'Autlan, d'Aguacatlan et d'Acacaponeta, qui l'avoisinent, produit un tabac justement apprécié dont les cigares ne le cèdent en rien à ceux de la Havane. Malheureusement, l'estanco étouffe ce commerce, qui pourrait contribuer si puissamment à la richesse nationale. La culture de cette plante est restreinte à quelques districts et à la quantité nécessaire à la consommation locale par une loi qui en interdit l'exportation, sous quelle forme que ce soit, hors du district producteur. La fabrication des cigares est limitée, et, ce qui est plus fort, l'approvisionnement du consommateur l'est également. Personne ne peut avoir chez lui plus de cent cinquante à deux cents cigares; l'estanco fait faire des visites domiciliaires auxquelles l'aristocratie parvient seule à se soustraire en mettant les employés

à la porte ou en les corrompant. L'estanco est un fermage, et les fermiers, qui sont généralement des étrangers fort soigneux de leurs intérêts personnels, trouvent un profit plus immédiat et surtout plus de garanties contre la concurrence, à importer le tabac qu'à en favoriser la culture à l'intérieur. D'autres pensent de même à l'égard du coton, et ce malheureux pays est ainsi privé de deux branches d'industrie qui, à elles seules, suffiraient à l'enrichir.

Le bâtiment qui servait de prison à nos hommes, était ce qu'on appelle au Mexique un *meson*, mot synonyme de celui de *posada*, plus usité en Espagne, et qui désigne comme lui une hôtellerie dans les traditions du moyen âge. C'était une vaste construction derrière laquelle s'étendait un *patio* immense, transformé le jour durant en un véritable marché d'où les liqueurs étaient seules proscrites. Les *sandias* ou pastèques, les *chirimoyas*, fruits de l'anone, les bananes, les limons, les oranges à trois pour un *tlaco*, les goyaves, les *aguacates*, mot que l'on a transformé, je ne sais comme, en celui d'*avocat* dans nos colonies, et une foule d'autres fruits y figuraient par monceaux; on y vendait aussi des tortillas, des gâteaux, et l'on y préparait des ragoûts de mouton et de volaille au *chile*, gros piment doux qui est le condiment obligé de toute la cuisine mexicaine.



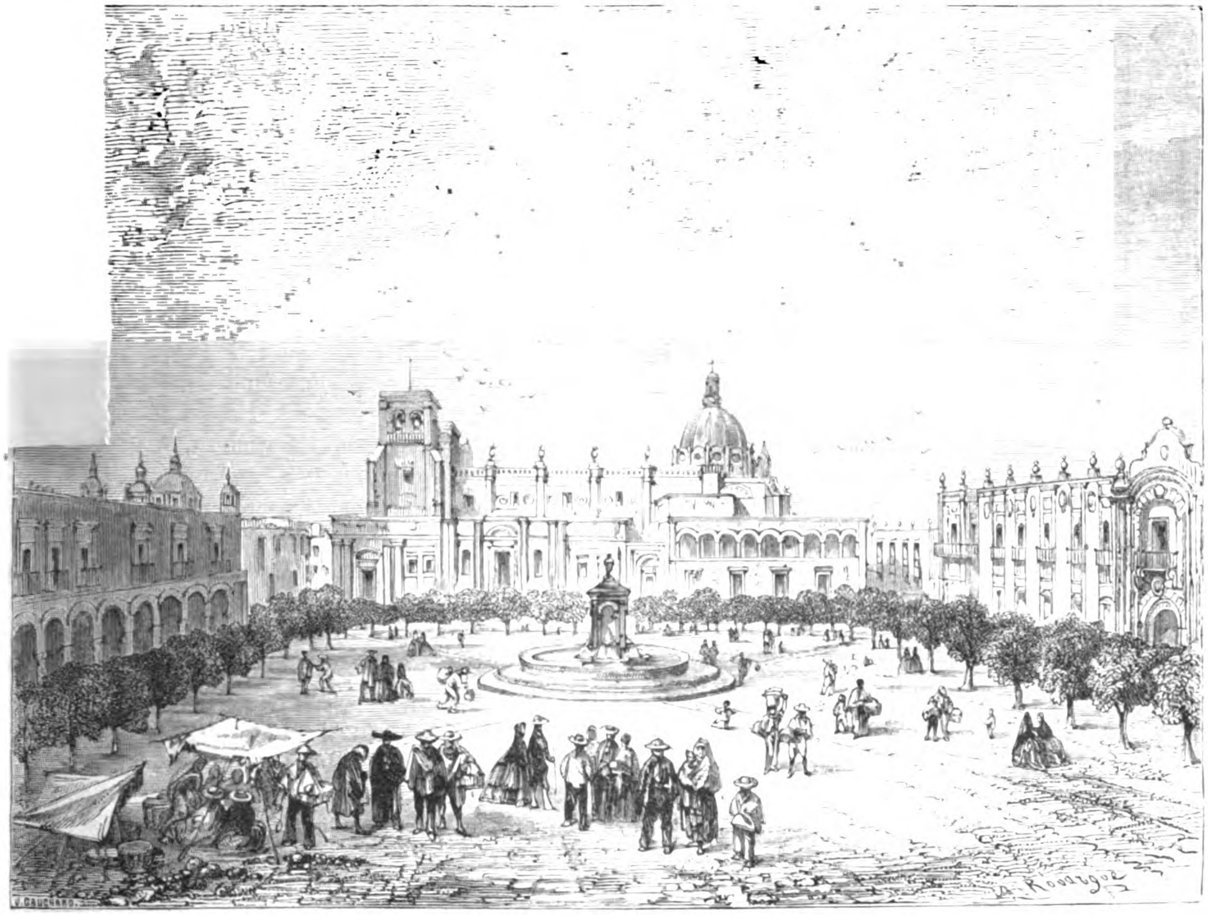
La Belle au mouillage de San Benito (p. 242). — Dessin de E. de Bérard d'après M. Vigneaux.

Les prisonniers dépensaient là, en dehors de la gamelle, le peu d'argent qui leur restait, et vivaient aussi heureux qu'on peut l'être en prison. Les officiers mexicains se montraient très-bienveillants et traitaient les détenus avec beaucoup plus d'égards que leurs propres soldats, auxquels ils prodiguaient volontiers les gourmades et les coups de plat de sabre.

Nous vivions du reste tous dans la plus grande insouciance, jouissant de cette belle nature, et attendant de jour en jour la liberté que chacun nous faisait espérer. Je refusai plusieurs fois l'occasion de fuir que l'on m'offrit. Nous ignorions encore à cette époque qu'un arrêt du dictateur appliquait à toute notre troupe dix ans de *presidio*, et condamnait à mort particulièrement ceux qui, comme moi, étaient arrivés avec M. de Raousset.

Ern. Vigneaux.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Plaza de Armas, à Guadalajara (p. 268). — Dessin de Rouargue d'après Niebel.

VOYAGE AU MEXIQUE,

PAR M. E. VIGNEAUX[1].

1854-1855. — TEXTE INÉDIT.

Départ de Tépic. — Atascaderos. — Jalisco. — San Leonel. — Le monte de Los Cuartos. — Santa Isabel. — Teticlan. — Indiens Pintos.

Au delà de Tépic, le pays est accidenté; la route n'est tracée que par l'usage; défoncée en maints endroits par les pluies de la saison, elle présente des flaques d'eau bourbeuses appelées *atascaderos,* mot énergique qui désigne une place où on est absolument forcé de s'embourber, ce dont nous nous apercevons bien. Le petit village *del Platanar* se trouve sur notre route, caché dans les larges feuilles des bananiers (*platano*) auxquels il emprunte son nom. A quelque distance de là, nous débouchons dans une vallée d'un décor saisissant et nouveau. Ce sont des montagnes aux revers allongés qui viennent se fondre ensemble en une courbe douce; la teinte générale est d'un roux fauve, sans ombres ni nuances; il semble qu'Hercule ait étendu là, pour y faire son lit, la peau gigantesque du lion de Némée; pas un arbre, pas une pierre, pas un ravin, pas une barrière, pas une maison, rien, en un mot, pour faire valoir les vastes proportions de cet amphithéâtre dont les parois semblent être à portée de la main. Cependant Pesquera, l'ayudante, me fait voir dans la vapeur dorée de l'éloignement un bouquet d'arbres que domine un clocher; c'est la ville de *Jalisco.* Ce simple repoussoir suffit pour rectifier mes notions d'optique et me faire comprendre que j'ai devant les yeux une scène immense, dont l'étrangeté me poursuit encore de souvenir.

Jalisco ou *Xalisco*, du radical *xalli,* sable, était le nom donné par les Indiens, avant la conquête, à cette région aride. La ville de ce nom est réputée le point le plus sain des environs, et c'est un séjour de convalescence pour les malades de Tépic, dont elle n'est éloignée que de quatre

1. Suite. — Voy. page 241.

à cinq lieues. Sa population est de deux à trois mille âmes; il s'y tient annuellement une foire de quelque importance.

Au delà des montagnes, une plaine marécageuse, que traverse une chaussée, s'étend jusqu'à un lac qui miroite à l'horizon; des hauteurs boisées servent de cadre au tableau. Des deux côtés de la chaussée, sur toute la surface du marécage, le sol est bouleversé comme s'il eût été pioché, mais pioché par des Titans, car nul bras humain ne pourrait soulever ces énormes blocs anguleux de tourbe durcie, noire comme de la houille. Ce désert humide et sombre en dépit d'un soleil splendide dont il absorbe les rayons, produit une impression pénible, navrante. Le village de San Leonel, où nous devons passer la nuit, est situé sur une éminence pierreuse; quelques cabanes groupées autour d'une vieille église sans caractère, un *meson* assez propre, le composent tout entier. La petite population du lieu était en émoi; la cuadrilla de voleurs, dont j'ai parlé plus haut, avait passé par là la veille, et, entre autre butin, ces drôles avaient enlevé quelques jeunes filles bonnes à marier.

Le lendemain, je pars seul, à pied, avant la colonne; j'ai prêté mon cheval à un écloppé, les réquisitions n'ayant pas fourni un nombre suffisant d'animaux. M. Guilhot demeure avec la troupe afin de calmer quelques symptômes de mécontentement qui se sont manifestés la veille et le matin.

Je chemine accompagné d'un groupe de femmes attachées à notre escorte; la plupart des soldats sont mariés ou tout au moins vivent à l'état d'union illégitime, car le mariage est un luxe que le pauvre Indien ne se procure que difficilement. Il n'y a pas de mariage civil au Mexique, et la bénédiction religieuse y est chère; son prix varie de quinze à vingt-cinq piastres, selon les paroisses, ce qui représente deux à trois mois de travail au moins pour un de ces prolétaires. Aussi, la plupart d'entre eux attendent-ils, pour se présenter au curé, que leur union ait fait scandale, car alors le révérend *padre* est tenu de les marier gratuitement.

Les femmes qui s'attachent aux soldats les suivent partout comme cela se voyait en France avant 89; misérablement vêtues, quoique très-propres, les pauvres créatures que j'accompagne m'intéressent beaucoup; elles sont vaillantes et dévouées, et rendent de grands services autour d'elles, notamment en préparant le repas du soir du soldat qui, en campagne, ne mange qu'à la fin de la journée et fait des étapes de quinze et dix-huit lieues. Elles portent sur le dos un paquet de nippes enveloppées dans leur *rebozo*, dont les deux extrémités sont nouées sur leur front ou sur leur poitrine. Une ou deux ont un poupon à cheval sur le paquet.

Elles causent entre elles, mais dans un dialecte corrompu, mélange d'indien et d'espagnol auquel je ne comprends rien, avec cette gravité mélancolique qui caractérise la race indienne, souriant quelquefois, ne riant jamais : l'ivresse seule a le pouvoir d'exciter ces gens jusqu'au rire. J'ai de la peine à tirer d'elles quelques paroles fort révérencieuses, mais, en revanche, elles me comblent de prévenances sans en être priées. La contrée que nous traversions, sauvage et très-accidentée, boisée par moments, était coupée d'une foule de ruisseaux gonflés par les pluies; avec de grosses pierres qu'elles plaçaient de distance en distance en travers du courant, elles me facilitaient le passage à pied sec, et deux d'entre elles me prêtaient en outre l'appui de leur épaule pour m'éviter les chutes sur ces galets instables et glissants. Je me trouvais profondément ridicule dans ce rôle-là; mais, comme j'étais le seul de cet avis, la chose n'avait aucun inconvénient et je me laissais faire.

Le *monte de los Cuartos*, que nous atteignîmes bientôt, est une forêt qui couvre une région montagneuse et tourmentée, où les caprices de la nature prennent un caractère grandiose et pittoresque. La route a dû être ouverte ici à grand'peine au sein du rocher; elle est pavée et bien entretenue. A droite et à gauche ce ne sont que ruines granitiques, gorges sombres, précipices, talus menaçants couronnés de sapins, de chênes et de genévriers; à certain endroit, la chaussée est suspendue au bord d'une *baranca* profonde, crevasse gigantesque dont les parois sont tapissées de verdure et sillonnées de torrents. En plongeant mon regard dans cet abîme, je vois un aigle planer au-dessus de la cime des grands arbres, et sur les clairières gazonnées, quelques taches obscures me représentent des cabanes; c'est un panorama d'une hardiesse à donner le vertige.

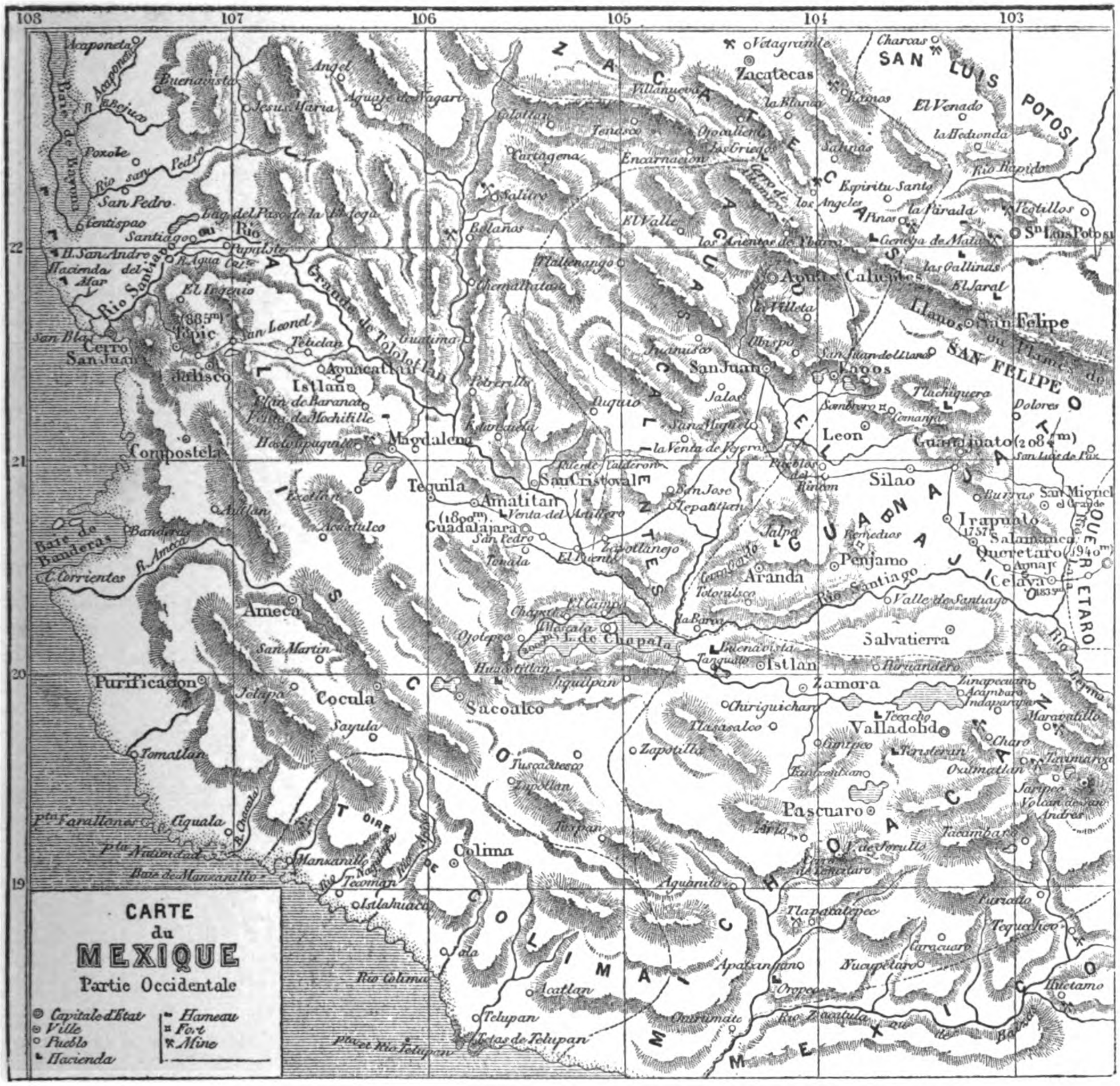
Le hameau d'Olocote se trouve au débouché de la montagne, à l'entrée d'une belle vallée dont le sol fertile a des dépressions de niveau qui forment des talus verticaux; des montagnes abruptes et menaçantes servent de cadre au tableau. Sur leurs flancs noirâtres se dessinent d'étroites bandes d'argent, ce sont des chutes d'eau qui s'élancent de leur sommet et viennent se briser à leur base.

Près de Teticlan je fus rejoint par un cavalier qui m'offrit amicalement de me prendre en croupe, ce que je n'eus garde de refuser. Il était armé pour la pluie, selon l'expression locale qui qualifie de *armas de agua*, deux peaux énormes, de veau généralement, fixées au pommeau de la selle par un de leurs coins, et qui, venant se rattacher à la ceinture du cavalier par derrière, mettent ses jambes et ses pieds parfaitement à l'abri de l'humidité. Son sarape protégeait la partie supérieure de son corps. Le *sarape* est une couverture en fine laine, d'un tissu serré de couleurs voyantes, invariablement percée au centre d'une fente longitudinale destinée à recevoir la tête, et qui ne laisse passer l'eau qu'à la longue. Enfin une enveloppe de toile cirée recouvrait son chapeau à grandes ailes.

Mon conducteur se détourna quelque peu de sa route pour venir me déposer à la porte de Teticlan, hacienda sucrière dont la population appartient à la race des Indios Pintos. On désigne ainsi quelques tribus dont l'épiderme, d'une teinte moins foncée et tirant davantage vers le jaune, est moucheté de plaques irrégulières d'une nuance cuivrée obscure; ce caprice de la nature ne prévient nullement en faveur de ces pauvres

diables, qui sont du reste sains et bien constitués. Leurs cabanes sont pittoresquement dispersées sous une magnifique futaie en face de l'église.

En parcourant ces modestes demeures pour faire faire des *tortillas*, je lie connaissance avec un brave Indien du Michoacan, qui se rend pédestrement à Mazatlan pour y toucher trois piastres qui lui sont dues par un ami; c'était un voyage de quatre cents ou quatre cent cinquante lieues, aller et retour, qu'il comptait faire en un mois, à raison de quinze lieues par jour. L'idée de se jeter dans une pareille entreprise pour quinze francs, devrait paraître insensée et burlesque, si elle n'était au contraire si caractéristique de la pauvreté en même temps que de la patience et aussi de la sobriété de cette race. Il faisait, chemin faisant, un petit trafic qui payait à peu près sa nourriture, transportant dans un village les pro-



duits d'un autre, tels que poteries, nattes, chapeaux de paille, etc. Quant au logement, il n'avait pas à s'en inquiéter. Il pensait rapporter chez lui deux piastres au moins sur les trois, et cela en mettant les choses au pire.

Istlan. — Le plan de Baranca. — Venta de Mochitilte.
La Magdalena. — Tequila et le Mescal.

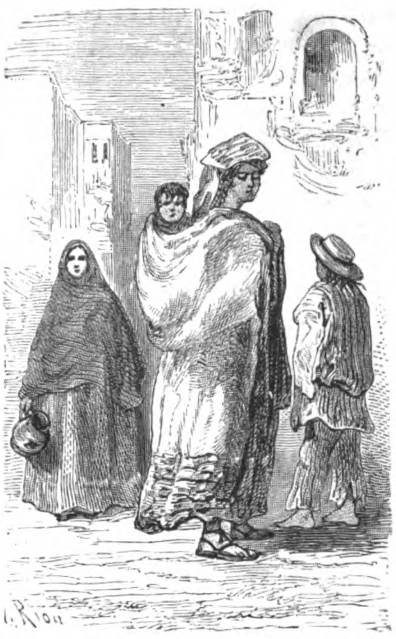
Le lendemain, 1er septembre, après avoir traversé Aguacatlan, petite ville de deux mille âmes environ, qui ne présente rien d'extraordinaire, nous arrivons à Istlan, notre étape du jour.

Le 2 septembre, à cinq ou six lieues d'Istlan, nous atteignons le Plan de Baranca; le mot *baranca* indique toujours, en espagnol, un ravin, crevasse ou fondrière, dont les parois sont escarpées; le mot *plan* indique ici qu'au fond du ravin il y a un plateau. Du sommet des hauteurs par lesquelles nous arrivons, un panorama splendide se déroule à nos yeux; une vaste plaine s'étend

au delà de cette crevasse gigantesque au fond de laquelle conduit une chaussée pavée qui contourne les sinuosités abruptes de la montagne, au milieu d'un chaos de roches granitiques. Le Plan est en effet un petit plateau encaissé dans ce gouffre comme au fond d'un entonnoir; sur les flancs de la baranca, s'étagent en désordre des sapins, des chênes, des genévriers qui ont pris racine au milieu des éboulements; quelques ruisseaux torrentiels grondent et écument, en bondissant de roche en roche sous leur couvert.

Sur le plateau s'est formé un petit village indien; le voyageur y trouve des fruits et des rafraîchissements qui viennent fort à propos, car il règne dans cette excavation, où l'air est stagnant entre des parois échauffées par les feux du soleil, une température lourde et suffocante.

La rampe opposée est courte et roide; la plaine découverte et nue qui règne au sommet, pierreuse et volcanique d'abord, puis marécageuse, nous conduit à trois ou quatre lieues du Plan à la Venta de Mochitilte.



Femmes mexicaines.

Une *venta* est un lieu d'étape en pleine campagne. Dans ces vastes régions, où une faible population est très-largement dispersée, où le cheval est le mode usuel de locomotion, où les relais sont chose impraticable ou à peu près, la course que peut fournir un cheval en un jour devient la mesure moyenne des étapes; quand les centres de population sont trop éloignés, une venta s'élève au point où le voyageur ferait halte à la belle étoile par égard pour sa monture. La venta contient le meson ou *posada*, avec ses chambres et ses vastes écuries, la *fonda* ou le restaurant, et, le plus souvent, une *tienda*, magasin d'approvisionnement général. En somme, c'est le caravansérail des Orientaux.

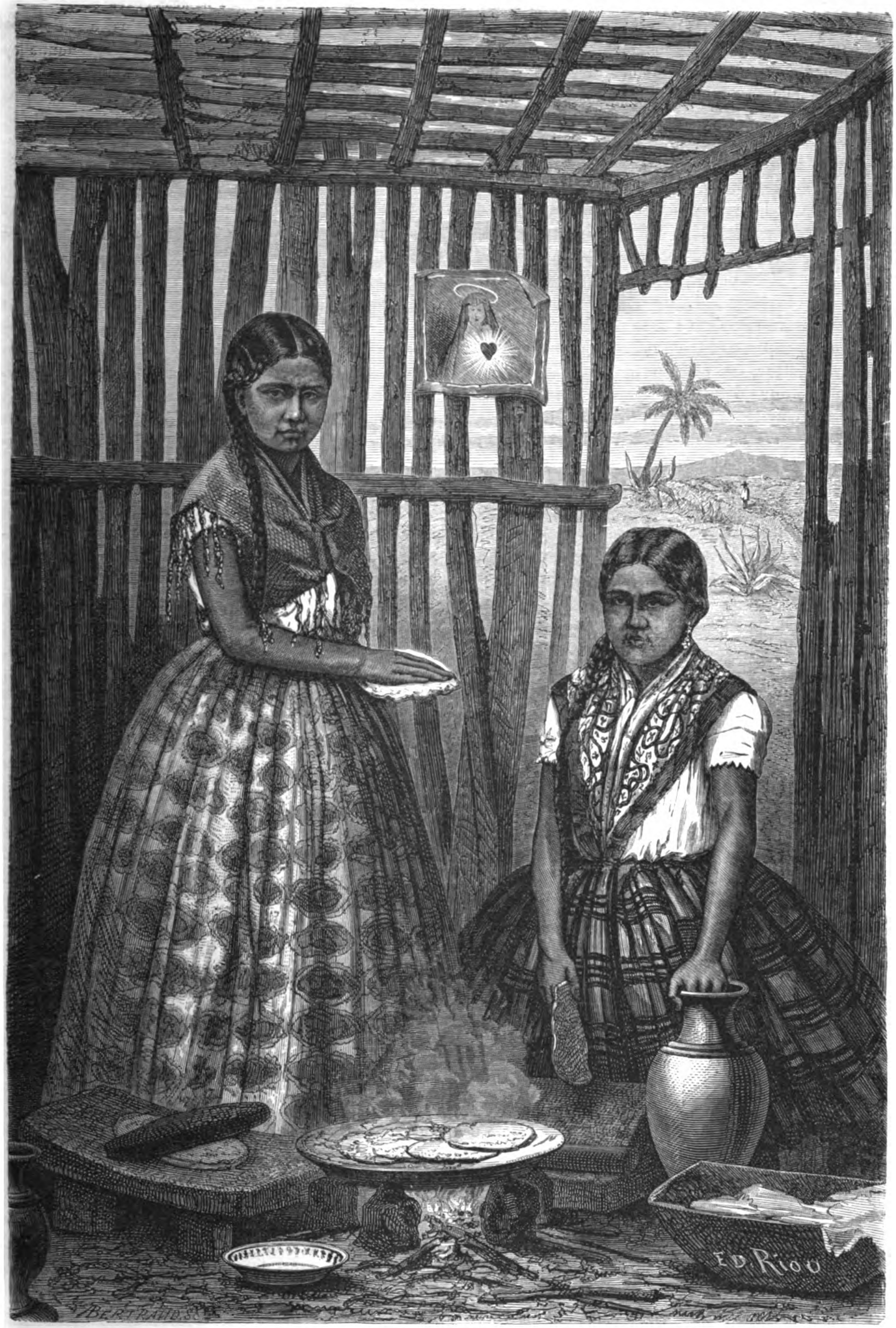


Le parasol des marchés.

La Magdalena, où nous nous rendîmes le jour suivant, en franchissant huit à neuf lieues d'un pays assez peu intéressant, est une petite ville de quelques milliers d'âmes, assise au nord d'un petit lac, en partie environnée de montagnes et d'une assiette irrégulière; il y a une belle place plantée d'arbres et quelques maisons de proportions plus majestueuses. Au simple lavage à la chaux, commencent à se substituer aussi des teintes variées, jaune d'ocre, bleu ou vert pâles, sur lesquelles se détachent en blanc les bandeaux, corniches, chambranles, chaînes et étriers. Quelques vieilles serrureries massives ornent les fenêtres. Le bâtiment qui sert de logement à nos hommes, situé sur la plaza Mayor, est dans ce goût : il a un étage, et le patio, ombragé de quelques orangers magnifiques, est entouré d'une double rangée de portales superposés.

J'eus ici quelques difficultés de plus qu'à l'ordinaire à me procurer les quinze à dix-huit cents tortillas qu'il me fallait journellement pour le souper des prisonniers et leur déjeuner du lendemain. Les tortilleras se montraient toujours fort soupçonneuses au début. Quand j'avais acheté leur petite provision, je faisais des commandes si gigantesques à leurs yeux, qu'elles supposaient que je me moquais d'elles : j'allais leur laisser pour compte certainement leur marchandise, qui serait perdue alors, ou bien ne pas la leur payer peut-être, perspectives également tristes pour ces malheureuses, qui demandent généralement au crédit les fournitures premières. Le pauvre Indien a tellement été exploité depuis des siècles, on a tellement abusé de sa confiance, de son ingénuité, de tous ses sentiments enfin, que, dans l'infériorité d'ignorance où on l'a laissé, la vie ne peut se peindre à ses yeux que sous ses couleurs les plus malsaines. Il est voleur, non par nature comme tant de gens se sont plu à le dire, mais par une sorte de droit de la guerre, puisqu'il a toujours été traité en ennemi vaincu. J'étais obligé de compter mes tortillas une à une, sous peine d'être frustré de plus de moitié sur le nombre. A force de patience, de loyauté, de douceur et de fermeté en même temps, je parvenais cependant à négocier sur des bases plus fraternelles; mais à la Magdalena, mes efforts demeurèrent vains, les tortilleras demandant à être payées d'avance pour exécuter mes commandes. Je savais trop bien, hélas! que je n'aurais revu ni mon argent, ni ma marchandise, pour souscrire à de pareilles conditions.

Heureusement pour moi, la vieille *fondera* du *meson* où j'étais descendu avec les officiers avait plusieurs filles et plusieurs *mozas* (servantes) qu'elle mit à l'œuvre immédiatement, et j'eus ma provision de tortillas. La fabrication de ce mets national est le complément indispensable de l'éducation féminine au Mexique, et le *metate* est le premier métier sur lequel s'exerce la jeune fille. C'est un bloc de granit ou de porphyre porté sur quatre



Les tortilleras. — Dessin de Riou d'après une photographie.

pieds très-courts, formant un parallélogramme allongé, légèrement concave et assez incliné, en tout semblable à la pierre sur laquelle on broie le cacao pour la fabrication du chocolat à la main. Agenouillée sur une natte et armée d'un rouleau de granit, la ménagère écrase le grain de maïs bouilli que contient une *olla* placée auprès d'elle, ainsi qu'un vase plein d'eau pour humecter la pâte à l'occasion; une sébile de bois reçoit cette pâte; de temps en temps, et pour reposer ses reins sans cesse courbés, l'ouvrière en prend un peu entre ses doigts, se redresse, s'assied sur ses talons et se met à pétrir. D'abord formée en boule, la pâte s'aplatit peu à peu et passe à l'état de crêpe d'une ténuité rare. Elle est alors placée sur le *comal*, large plateau de terre rouge qui se chauffe à un feu doux sur un petit fourneau de terre ou d'adobes, et peu d'instants suffisent pour le cuire.

Après le dîner, les officiers me conduisent chez le curé du lieu, que l'un d'eux connaît. C'est un jeune homme de mauvaise mine, qui ne se distingue en rien, par sa tournure et par sa mise, du premier artisan venu. Il nous reçoit avec une politesse dont son air froid prouve l'affectation, et nous offre des *refrescos* (rafraîchissements). Sa conversation ne dément pas son extérieur. Il y a un crucifix célèbre dans l'église de la Magdalena, qui a sué le sang miraculeusement, il y a de cela nombre d'années. Il ne sue plus du tout maintenant, mais la commémoration de cet événement est restée une grande fête pour le pays, le 26 septembre de chaque année; il s'y tient à cette occasion une foire de trois jours. J'aurais bien voulu faire causer le curé sur ce sujet, mais il se montra particulièrement réservé à mon égard, de même que tous ses pareils avec qui je me suis trouvé en relation. Aux yeux de ce clergé ignorant, corrompu, jaloux de ses priviléges et inquiet de l'avenir, un étranger est toujours une nouvelle incarnation de Voltaire ou de Luther, selon qu'il est de race gauloise ou saxonne.

Notre étape du 4 est de sept à huit lieues; la contrée est triste, le sol aride, semé de blocs d'obsidienne et de quartiers de roc. Des champs immenses de maguey annoncent l'approche de Tequila, la ville du mescal. L'aspect de ces plateaux desséchés et pierreux, hérissés à perte de vue des dards immobiles et menaçants de la gigantesque liliacée, a quelque chose de saisissant, et fait naître à l'esprit l'idée d'un cercle de l'enfer oublié par le Dante.

Ce n'est point cependant une région maudite que celle-ci. Après le bananier et le maïs, dont l'utilité est plus immédiate, le maguey (*agave americana*, variété de l'aloès) est le présent le plus précieux que la nature ait fait au Mexique. Robuste et vivace, cette plante de royal aspect puise très-démocratiquement le soutien de sa puissante existence dans les terrains les plus ingrats et les plus stériles. Sa racine fournit le mescal, le pulque et une espèce de mélasse qui tient lieu de sucre. De ses feuilles pulpeuses et coriaces, on extrait, en les broyant, le papier analogue au papyrus, sur lequel sont écrits les anciens manuscrits aztèques; la partie fibreuse donne un chaume de toiture excellent, ou bien, préparée comme le chanvre, elle fournit des cordes et des tissus grossiers, mais d'une solidité extraordinaire et dont les usages sont nombreux. Une variété du genre donne un fil très-fin, connu sous le nom de *fil de pita*, dont les Indiens ont, de tous temps, tissé leurs étoffes les plus belles. Enfin les dards, dont la piqûre est dangereuse, servent d'aiguilles et de clous.

Le maguey est dans toute sa gloire quand sa fleur s'épanouit. A un âge qui, suivant les terrains et les espèces diverses, varie de huit à quinze et jusqu'à vingt-cinq ans, une tige droite et fière s'élance du centre de ce faisceau de feuilles massives creusées en forme de gouttières, et dont le développement commun est de deux à trois mètres. La hampe atteint souvent cinq à six mètres de hauteur; elle se couronne d'une majestueuse girandole de fleurs jaunes, fasciculées, qui redressent leur corolle en forme de vase, comme pour recevoir et conserver la rosée que le voyageur altéré et l'oiseau du ciel y trouvent, dit-on, chaque matin. Après la floraison, la plante meurt, mais plusieurs rejetons naissent spontanément de la racine.

Ce n'est toutefois qu'à l'état sauvage ou comme ornement de jardins que l'on voit fleurir le maguey ; à l'état de culture industrielle, il est mis en exploitation précisément au moment où la tige est sur le point de jaillir de la racine, alors arrivée à maturité.

Tequila est situé au pied d'une haute muraille de rochers du haut de laquelle on jouit d'un beau coup d'œil; une chaussée brisée à angles aigus, large et bien pavée, conduit au bas. Cette rampe est une sorte de *scala santa;* les Indiens et les gens de la basse classe achètent la paix du cœur et la rémission de leurs souillures en la parcourant à genoux. Je rencontrai deux pauvres hères ainsi occupés. Soit que la vertu du remède fût quelque peu éventée, soit qu'on en négligeât l'usage, la population de Tequila me parut pire que celle de la Magdalena. Il y avait aux alentours du marché une horde de gibiers de potence, demi-nus, en haillons, lacérés de cicatrices éloquentes qui racontaient toute une vie de crime, et dont les regards comme les paroles trahissaient un assez ferme propos de persévérer dans cette voie. Les tortilleras elles-mêmes se montrèrent ici très-ombrageuses.

Tequila donne son nom à l'aguardiente mescal, de même que Cognac a donné son nom aux eaux-de-vie françaises en général.

Notre présence procura une nuit de tranquillité aux habitants de cette ville, qui vivaient depuis quelques jours dans l'appréhension d'une bande de voleurs, réelle ou imaginaire; des hommes de garde, placés sur les clochers, scrutaient au loin la campagne, prêts à sonner le tocsin à la moindre apparence de danger.

La troupe mexicaine fut consignée dans ses quartiers dès sept heures du soir; mesure de prudence dictée par le penchant des Indiens à s'enivrer, et les facilités que présente Tequila à cet égard. Les prisonniers demeurèrent libres, au contraire, jusqu'à dix heures; anomalie bouffonne en apparence, mais justifiée par la conduite généralement paisible de nos hommes.

Amatitan. — Guadalajara. — San Pedro. — L'hospice de Belen.

Il y a à Amatitan, notre étape suivante, deux ou trois églises ; j'allai en visiter une en compagnie des officiers, avec qui j'étais assez lié pour qu'ils m'empruntassent, de temps en temps, une piastre dont les intérêts courent encore; ils m'avaient assuré qu'elle était *muy bonita* (très-jolie), et, à part l'impropriété du mot joli, ils ne m'avaient pas menti, car elle était fort curieuse. Pans de murailles, dessus de portes et d'autels, étaient surchargés de ces lourds *retablos* espagnols, sortes de tableaux sculptés dans le bois ou la pierre, d'un haut relief, dont chaque détail, traité par le ciseau avec minutie, est non moins minutieusement relevé par le pinceau de teintes à l'huile d'une crudité impitoyable. Le tout est entouré d'un cadre fantastique, monstrueux enchevêtrement d'acantacées ébouriffantes et de chicorées d'un épanouissement encore plus extravagant, qui, sous une triste et sale couleur jaune, attend encore le luxe de la feuille d'or, réservé à l'autel. Tout cela est d'une saveur artistique assez étrange, mais d'un bon effet d'ensemble dans ces constructions bâtardes et massives elles-mêmes de la Renaissance.

Malheureusement quelques détails tout modernes viennent faire tache sur cette harmonie. Les nombreuses statues de bois et de pierre sont vêtues et parées avec une dépravation de goût que font valoir les cierges allumés devant elles : ce ne sont que robes de soie et de gaze, brodées et coupées à la dernière mode de 1830; passe encore pour la Vierge, mais les saints! Qu'on se figure Jésus-Christ recouvert d'une robe de poupée en satin blanc, à volants et à manches à gigot, avec une couronne de fleurs artificielles sur la tête, un bouquet pareil dans une main et un mouchoir brodé dans l'autre!

Guadalajara est à onze lieues de là environ; nous y parvînmes le surlendemain. La gorge de *la Ratonera* qui y conduit est sauvage, mais parée d'une riche végétation : elle vient déboucher dans la belle plaine découverte au milieu de laquelle s'élève Guadalajara, dont nous ne tardons pas à voir les clochers et les coupoles. Comme nous ne devions pas prendre nos cantonnements à Guadalajara même, mais au pueblo de San Pedro, situé sur la route de Mexico, nous suivîmes l'extrême lisière des faubourgs méridionaux, triste ceinture de constructions informes en adobes non recrépies, à peine percées de quelques trous en guise de portes et de fenêtres. Dans ces antres sordides grouille une population plus sordide encore. Beaucoup de maisons sont inhabitées; quelques-unes sont en ruine.

Chaque artère que nous croisons vomit du cœur de la cité des tourbillons de populace; ce sont les *pelados* de Guadalajara, célèbres entre tous leurs pareils par leur turbulence, leur corruption, l'énergie qu'ils apportent dans le vice. Ils se ruent là pêle-mêle, vieux et jeunes, hommes et femmes, étalant les plus glorieuses loques sur des corps demi-nus; c'est toute une épopée de gueuserie que Callot pourrait seul immortaliser.

Une splendide avenue de quatre à six kilomètres de long, bordée de plusieurs rangs de jeunes arbres, conduit à San Pedro.

C'est un joli village de quelques centaines d'âmes, rendez-vous de plaisir pour la population de Guadalajara les jours de fête. La place est immense, ombragée de jeunes arbres, et les maisons avoisinantes sont peintes de couleurs tendres avec encadrements blancs.

Nous reçûmes la visite de quelques négociants français établis à Guadalajara, notamment MM. Tarel, Lyon, Aguerre. Ils étaient accompagnés de don Manuel Llanoz, administrateur de la douane, Mexicain élevé en France, parlant admirablement notre langue et possédant en outre un cœur excellent; il nous manifesta beaucoup d'intérêt et employa tout son crédit et toute son influence à nous être utile. Malheureusement toute sa bonne volonté et celle de nos compatriotes ne pouvaient rien contre les arrêts du dictateur Santa Anna. Notre départ pour Mexico fut fixé au 11.

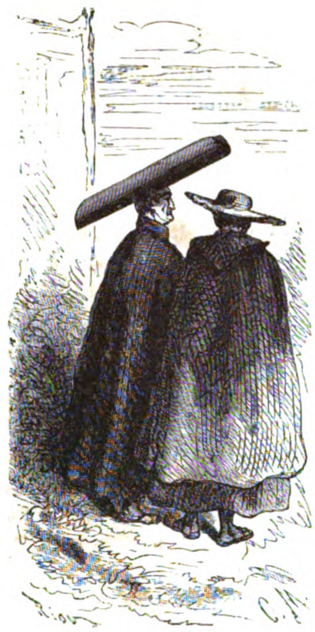
Ma santé, rudement ébranlée par des secousses violentes et répétées depuis près de quatre mois, m'inquiète depuis quelques jours et je suis obligé de me faire porter sur la liste des malades qui doivent rester à Guadalajara : nous sommes huit. Le 10, dans la matinée, nous faisons nos adieux à nos camarades et partons pour la ville. Mes sept compagnons sont montés chacun sur un petit âne et escortés d'un piquet d'infanterie. J'ai obtenu du colonel Esquero la permission d'aller à pied et seul. M. Llanoz, qui était venu à San Pedro le matin, me rencontre sur la route à son tour, me prend dans sa voiture et me dépose à la porte de l'hospice de Belen, où nous étions attendus. Chemin faisant, il m'engage à prendre patience et me promet de tout mettre en œuvre pour me faire rendre la liberté, à laquelle je vais dire adieu tout de bon.

L'officier qui commande le poste me reçoit en transit et me délivre au commissaire de l'hospice, qui me fait entrer dans son bureau en attendant l'arrivée des autres. C'est un homme de quarante ans, à mine de cuistre, qui m'entoure de soins obséquieux, me fait porter une collation, proteste de la joie qu'il éprouve de rencontrer en moi un *caballero*, m'assure de son dévouement et, voyant que j'ai encore après moi quelques restes de la poussière du collége, me parle latin. Sous le couvert de cette langue morte il me débita, au nez et à la barbe du pauvre officier ébahi, une foule de choses désagréables pour le dictateur Santa Anna et me promit même de m'aider à fuir.

A l'arrivée de mes compagnons, il reprit son masque officiel pour nous inscrire sur ses registres; j'y figure sous le numéro 1731. En échange de nos noms et prénoms, il nous donna un numéro de lit et je devins le numéro 22. Après l'interrogatoire vint une inspection minutieuse de nos effets afin d'en dresser l'inventaire. Cette dernière formalité ne laissa pas que de m'être déplaisante, car j'avais une foule de papiers qui, à la rigueur, pouvaient passer pour compromettants; mais le digne homme, qui s'aperçut de mon mécontentement fort mal dissimulé, s'attacha à me rassurer par

des sentences à double entente, des coups d'œil dérobés, des mouvements d'épaules ou de tête expressifs.

Enfin, toutes choses étant en règle, nous fûmes remis au caporal de chambrée qui nous conduisit, par une



Religieux mexicains.



Cargador ou commissionnaire.



Soldats mexicains.



Costume de voyage pour la pluie. — Dessin de Janet Lange d'après M. Vigneaux.

suite de vastes corridors voûtés, sombres, déserts, intersectés de grilles massives, jusqu'à une porte de fer à claire-voie, devant laquelle stationnait un factionnaire; en levant les yeux je vis ces mots en grosses lettres : *Departa-*



Marchands en plein vent, au Mexique. — Dessin de Riou.

miento de presos (département des prisonniers), et au-dessous : *Sala de crurgia* (salle de chirurgie). On ouvrit la grille et j'entrai dans une galerie dallée de cent mètres de long sur dix de large approximativement, sans autre issue que la porte dont je venais de franchir le seuil. Elle est éclairée par des fenêtres cintrées, larges mais basses, percées à cinq ou six mètres du sol ; des murailles de deux mètres d'épaisseur, nues et assombries par la vétusté ; pas un ornement, pas un clou pour en varier la monotonie, il n'y avait d'autres bois dans la salle que celui des solives du plafond, d'autre fer que celui des grilles, qui défendaient les fenêtres et la



Mendiants indiens. — Dessin de Riou d'après une photographie.

porte. Un plateau en maçonnerie d'un mètre de hauteur sur un mètre cinquante centimètres de largeur régnait tout autour de la salle ; de deux en deux mètres s'élevaient de petites murailles formant une centaine de *boxes :* c'étaient autant de lits garnis d'une maigre paillasse, d'un oreiller en plume de beauce également et de deux draps de coton. Au pied de la couche se trouvaient deux vases grossiers en terre rouge qui n'avaient rien d'étrusque et dont je n'ai pas à définir l'usage.

Les deux tiers des lits étaient occupés à partir de la porte, et nous fûmes relégués au fond de la salle. L'uniforme de céans étant d'être nu comme un ver entre ses deux draps, on nous enjoignit de l'adopter, ce à quoi nous nous opposâmes énergiquement. Cette mesure, convenable peut-être vis-à-vis des gens auxquels on nous accolait, ne pouvait s'appliquer à nous. Il est bon de dire que les soixante et quelques hôtes du lieu étaient tous bandits, inculpés de vols, rixes, meurtres ou tentatives de meurtres, que des blessures mal acquises avaient conduits là en attendant la prison ou même l'échafaud.



Hutte d'Indios Pintos (p. 259). — Dessin de Riou.

La discussion traînant en longueur, j'eus l'idée de faire appeler l'aumônier : il se montra aussi froid et aussi réservé que le curé de la Magdalena ; mais il trancha la difficulté en ordonnant qu'on nous laissât en paix, et

nous nous couchâmes tout vêtus, moins les chaussures, couvre-chefs et paletots. Nous lui confiâmes nos effets et surtout notre argent. Il reçut le dépôt et ne reparut que pour nous le rendre quelques jours plus tard.

Les infirmiers, qui nous traitaient du reste avec beaucoup d'égards, nous prévinrent de faire grande attention à nous, vu l'imprudence que nous commettions de conserver nos vêtements. Il y avait dans la salle une foule de gens capables de venir nous assassiner la nuit pour nous dépouiller, en dépit de la sentinelle et des infirmiers de garde; le fait n'était pas sans exemple, nous dit-on.

Il ne nous arriva pourtant rien; nos compagnons se tinrent sans cesse à distance respectueuse de nous, et nous, de notre côté, nous nous fîmes une règle de ne pas avoir le moindre rapport avec eux.

Notre existence n'était pas gaie. Le matin avait lieu d'abord la visite du médecin; don Pablo Gutierez est élève de la Faculté de Paris; il causait peu, mais nous soignait bien. Après lui venait le déjeuner, consistant en un bol d'*atole*, sorte de boisson épaisse ou d'aliment liquide, composée de farine de maïs délayée dans de l'eau avec du sucre et liée par la cuisson; c'est un mets favori des gens du pays; l'*atole de leche*, dans lequel le lait remplace l'eau, et que relève un peu de cannelle, est assez agréable au goût. A onze heures, distribution des médicaments prescrits; à midi, le dîner, une simple tasse de bouillon; après dîner, les visites, et le soir, une nouvelle tasse d'*atole* pour souper.

Vers huit heures, l'aumônier venait dire la prière, l'*oracion;* il se plaçait à la porte, devant une table transformée en autel, sur laquelle brûlaient quatre cierges. Leur rougeâtre lueur, s'infiltrant jusqu'aux profondeurs de la salle, rendait quelque peu diaphane l'obscurité dans laquelle nous étions ensevelis. Agenouillés sur leurs lits, les prisonniers répondaient aux litanies en hurlant comme des démoniaques; leurs silhouettes sauvages se dressaient fantastiquement au sein de cette atmosphère mystérieuse; d'étranges ombres vaguaient sur les murs; c'était une vision infernale. La prière finie, les cierges s'éteignaient, sauf un, et tout bruit cessait en même temps. Un silence de plomb semblait alors, par l'effet de la transition, envahir l'hospice, qui n'est bruyant et animé en aucun temps. Ces bâtiments immenses, que séparent de vastes cours, s'élèvent à l'extrémité d'un faubourg presque désert, et sont à peine peuplés eux-mêmes; on se croirait au fond de l'Escurial. Durant le jour, le murmure vague des conversations à voix basse se dissolvait à l'instant dans cette quiétude sépulcrale que troublaient seuls, par intervalles, les hurlements lugubres d'un fou furieux dont le cabanon donnait sur une cour voisine. La nuit, cette voix qui criait au meurtre et demandait du secours prenait des proportions étranges et désespérantes comme une fantaisie d'Anne Radcliffe.

L'événement le plus remarquable de notre séjour en ce lieu fut la mort d'un des prisonniers, un vieillard couturé de blessures. Dès que commença son agonie, on dressa un petit autel à côté de son lit : crucifix, fleurs artificielles, eau bénite et cierges allumés. Ces mesures pieuses, mais d'un effet exagéré, en usage dans tous les hôpitaux espagnols que j'ai visités, sembleraient vraiment calculées pour éviter que le patient n'en réchappât, dans le cas où la nature lui réserverait quelque crise favorable au dernier moment, ainsi que cela peut arriver. Il est évident qu'en revenant à lui, le malade ne peut manquer, à la vue de cet autel significatif, de recevoir un choc qui le remet à sa place. Le corps demeura exposé une nuit et fut emporté, sans pompe, sur une civière.

Le 13, nous reçûmes la visite de don Manuel Llanoz et de M. Lyon; ils parurent très-affectés de nous trouver en pareil lieu et nous ne leur cachâmes point le dégoût que nous en ressentions nous-mêmes. Aussi le général gouverneur de l'État consentant à nous mettre en liberté sous caution valable, le 15, à midi, j'étais libre et je recevais l'hospitalité chez MM. Tarel et Lyon qui s'étaient portés garants pour moi.

Guadalajara et ses promenades. — Notre-Dame de Zapopan.
Les recrues mexicaines. — Amnistie et départ.

La maison de ces messieurs est située dans un des faubourgs, à l'orient de la ville, dont le sépare le ruisseau de Mexicalcingo; elle forme une *manzana* entière, c'est-à-dire le bloc compris entre quatre rues. L'habitation des maîtres et des ateliers, où se teignent la soie et le coton, où se tissent les *robozos*, n'occupent, il est vrai, qu'une faible portion du bâtiment; le reste est divisé en petits logements loués ou à louer. Ces constructions couvrent à peine elles-mêmes une moitié de l'énorme superficie de la manzana; au milieu règne un magnifique jardin que de hautes murailles, contre lesquelles le nopal grimpant dessine ses capricieux zigzags, isolent entièrement des cours et dépendances des habitations contiguës.

Les fenêtres de ma chambre donnaient sur le jardin, qui eût paru un Éden même aux yeux d'un homme qui, comme moi, ne serait pas sorti la veille des entrailles de pierre de Belen. Bien qu'une partie de sa surface fût consacrée à la culture des légumes! ce côté pratique de la scène était voilé de trop de splendeurs pour causer le moindre regret. C'était une mosaïque monochrome des plus variées, où se mêlaient toutes les nuances du vert, cette riante livrée de la nature. Le bananier balançait ses larges feuilles au-dessus de magnifiques orangers chargés de fruits, à côté du mûrier, du pêcher, du poirier. Les tiges flexibles de la canne se dressaient au milieu des rosiers et les petites baies rouges du caféier, brillaient comme des rubis dans cet émail. Les ombrages touffus de Paseo et de l'Alameda, dominés par les dômes et les clochers des temples de la ville, encadraient ce tableau, sur lequel les sombres pyramides de quelques nobles cyprès faisaient brusquement saillie.

Je n'ai point oublié ce jardin, cette atmosphère parfumée, cette chambre où ma rêverie m'emporte sans cesse, ces *portales* sous lesquels s'écoulait la moitié de notre existence; on y recevait les visites, on y jouait, on y causait, on y prenait le café après les repas en fumant lentement un *puro* (cigare) de Tépic. J'ai passé là quelques-uns des mois les plus heureux de ma vie au milieu

d'une famille qui s'attachait par ses soins à remplacer la mienne.

Je sortis fort peu pendant les premiers jours, bien que j'en eusse toute liberté; mais le grand besoin de repos que j'avais et les douces attractions de ma nouvelle demeure ne m'en donnaient guère la tentation. Le 27 septembre je mis le pied dehors pour la première fois en l'honneur d'une grande fête nationale; ce jour est l'anniversaire de l'entrée à Mexico, en 1821, de l'armée dite des trois garanties (*trigarante*), commandée par Iturbide, vainqueur des Espagnols. Les affaires sont suspendues ce jonr-là; grande revue de la garnison dans l'après-midi. Pour la première fois je vis là les soldats en grande tenue, c'est-à-dire avec une tunique de drap bleu usée jusqu'à la corde, blanchie aux coutures, tachée partout, frangée au bas, pas d'épaulettes et un petit pompon au shako. Le soir, il y a foule sur la Plaza de Armas, où les bandes militaires font entendre d'excellente musique, car les Indiens sont admirablement doués pour les arts. Là se trouve toute la belle société; les éventails jouent, les œillades se croisent; là se rencontre à foison ce type que M. T. Gautier a vainement cherché en Espagne : « Un ovale allongé et pâle, de grands yeux noirs surmontés de sourcils de velours, un nez mince, un peu arqué, une bouche de grenade, et, sur tout cela un ton chaud et doré, justifiant le vers de la romance : *Elle est*



Mexicaines ; Dame et soubrette. — Dessin de Riou d'après une photographie.

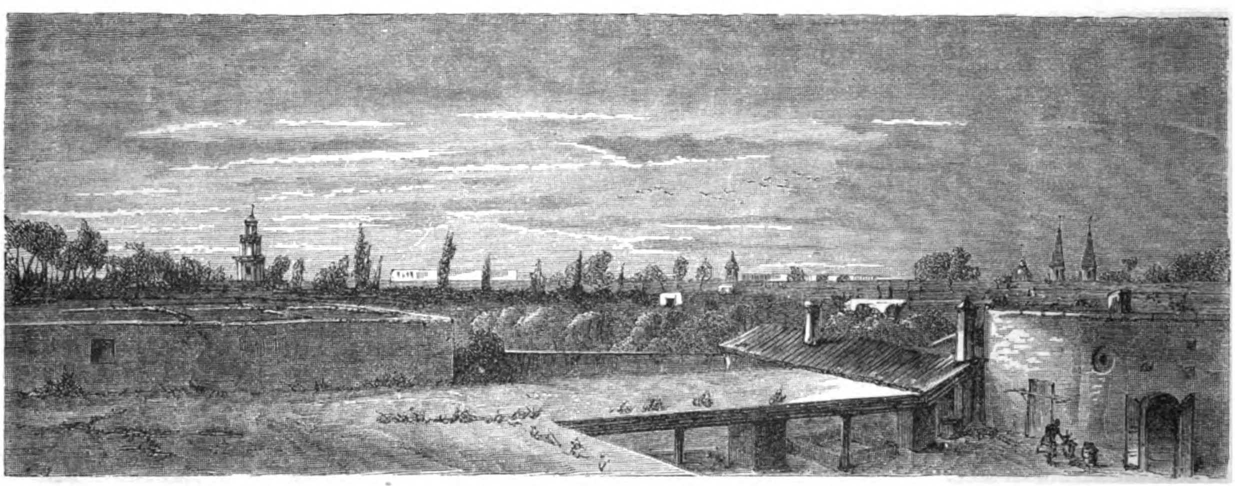
jaune comme une orange. » C'est que le sang des guerriers de Montézuma coule encore dans leurs veines, mêlé, plus ou moins, au sang des compagnons de Cortez.

Les hommes portent le costume européen, cependant on voit beaucoup de petits manteaux espagnols et de chapeaux à grands bords et à *toquillas*, qui suffisent pour donner un cachet original à l'ensemble. Les femmes ont le petit soulier de satin et le *vestido*, la robe de soie; les *enaguas*, c'est-à-dire le simple jupon sans corsage, sont abandonnés aux femmes de conditions inférieures, mais dans leur intérieur, les dames mexicaines qui mènent un peu la vie de mollesse, de *farniente* et d'intimité avec les suivantes, ordinaire aux femmes de l'Orient, laissent volontiers tomber sur leurs hanches le corsage tyrannique du *vestido*. Le corset n'est guère en usage parmi elles. Elles vont nu-tête, sauf le *tapalo*, petit châle de soie brodé, qu'elles portent comme la mantille et qui remplace ce *rebozo* populaire réservé pour le négligé.

Pendant toute la saison sèche qui va commencer, il y a ainsi foule sur cette place de huit à dix heures du soir, le jeudi et le dimanche, pour ouïr la musique. Cette promenade ennuyeuse pour un étranger comme un bal de l'Opéra, a beaucoup de charmes pour celui qui rencontre des connaissances parmi ceux et celles qu'il coudoie; elle ne manque pas de caractère en tout cas, surtout par un beau clair de lune.

La *plaza de Armas* est fort belle ; c'est un quadrilatère parfait, disposé, sur une plus vaste échelle toutefois, comme la place Saint-Sulpice. Une fontaine au milieu, une allée d'arbres autour. Au nord de la place, un portail latéral de la cathédrale et la chambre du congrès provincial (*casa del congreso*) contre laquelle s'adosse l'église ; la façade principale regarde l'ouest et se trouve sur une rue adjacente, plusieurs degrés lui servent de soubassement et conduisent à ses trois portes. Le style de ce monument est bizarre et mal défini, plus capricieux qu'original, très-ornementé dans le mauvais goût de la Renaissance. Deux clochers à flèches hexagonales le surmontent. Le portail qui fait face à la place date de 1835 seulement. A côté de la cathédrale se trouvent le palais de l'Évêché et le *Sagrario*, annexe obligée de toute cathédrale espagnole, domaine exclusif du chapitre; les baptêmes, mariages, enterrements, etc., se font au *Sagrario*. A l'orient enfin se trouve le *Palacio del Gobierno*, un des plus beaux spécimens de l'architecture locale.

Le 5 octobre, une autre fête m'attira de nouveau au dehors. C'était celle de la Vierge miraculeuse de Zapopan. Le nombre des vierges miraculeuses au Mexique est effrayant; chaque ville a tenu à honneur d'avoir la sienne. Celle-ci est une petite statuette noire et grossière qui passe six mois de l'année au pueblo voisin de Zapopan et les six autres à Guadalajara où elle reçoit successivement une hospitalité de quelques jours dans chacune des églises. Elle ne voyage, de Zapopan à Guadalajara et réciproquement, qu'en grande pompe, processionnellement escortée de toute la population de la ville et des campagnes voisines. Là, je vis cette tourbe en haillons que notre arrivée avait soulevée quelques jours auparavant, mais le spectacle le plus curieux était celui que présentaient les Indiens de Zapopan et des pueblos voisins, pour lesquels cette fête est une saturnale durant laquelle ils donnent amplement carrière à leur penchant pour les liqueurs fortes. Coiffés et enguirlandés de fleurs, à demi nus, défigurés par des masques hideux, en proie à une surexcitation inquiétante, ils dansent autour de la statue, en souvenir de David devant l'arche, au son de leurs instruments : ils se contorsionnent comme des énergumènes, luttent de souplesse et d'agilité, brûlent des pétards, lancent des fusées; quelques-uns suivent péniblement la procession à genoux. Tout cela dégénère à la fin du jour en une orgie complète à laquelle l'épuisement et le sommeil mettent seuls un terme. Telles étaient les fêtes de leurs aïeux à l'époque de la conquête, les *Mitotes* dont les anciens historiens ont conservé la description. Cette race n'a rien oublié parce qu'on ne lui a rien appris; devant de nouveaux dieux, dont la valeur mystique lui échappe faute d'une culture intellectuelle suffisante, elle manifeste encore son adoration par des sacrifices aux forces vives de la nature. Ce sont des païens et, en outre, des ignorants.

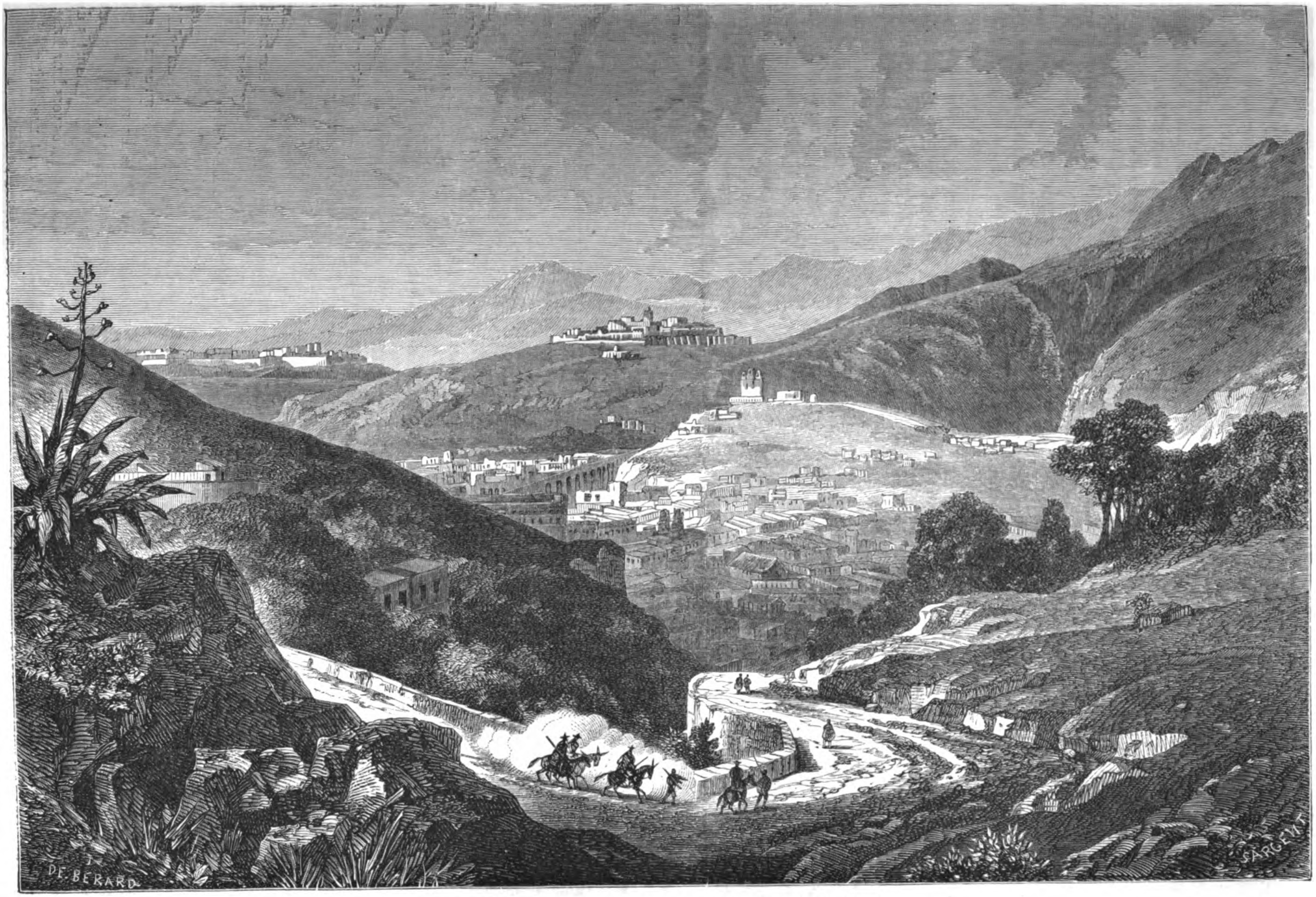


Terrasse de maison et fabrique, à Guadalajara (p. 263). — Dessin de E. de Bérard d'après M. Vigneaux.

Sur ces entrefaites je reçus avec bien du plaisir, peu après, des nouvelles de M. Guilhot et du gros de la troupe. Ils étaient partis en compagnie d'un *cuerda*, c'est-à-dire d'un convoi de recrues : mais ce mot de *cuerda* nécessite quelques explications.

La loi sur le recrutement, promulguée en 1853 par Santa Anna, exclut les Indiens du service militaire. Je ne sais qui devrait être soldat alors, ni comment devraient se faire les levées, mais je sais bien qu'il n'y a pas un soldat mexicain qui ne soit un Indien, et que le recrutement s'opère de la même manière que dans l'empire ottoman. Malheur à l'homme jeune et bien constitué qui, à l'époque où le contingent de la province est réclamé par la capitale, vient rôder autour des casernes, se fait ramasser ivre dans la rue, ou fait du tapage au cabaret! Il est pris et renfermé provisoirement; puis on le dresse, c'est-à-dire on l'amène à convenir qu'il est soldat et veut l'être, par le procédé qui fit de Sganarelle un médecin malgré lui. Si ce mode d'embauchage ne fournit pas le contingent, on le complète en glanant dans les prisons ce qu'il y a de moins taré. Alors on met les menottes à tous ces malheureux, on les attache deux à deux à une longue corde (*cuerda*), et on les expédie sous bonne escorte à Mexico. Chemin faisant, on ne leur épargne pas les mauvais traitements.

La plaine au milieu de laquelle s'élève Guadalajara



Vue générale de Guanajuato. — Dessin de E. de Bérard d'après Niebel.

est riante et assez bien cultivée. Malheureusement une partie de sa surface est dévorée par la lèpre du *tequesquite*, cette efflorescence saline si commune sur le haut plateau du Mexique. C'est un sel à base de soude dont on fait un grand emploi dans les mines pour la fonte des sulfates et muriates d'argent. Aussi est-il un objet de commerce, mais le profit qu'on en retire ne compense point le préjudice que sa présence cause à l'agriculture. Les Astèques ne connaissent pas d'autre sel.

Guadalajara est une belle ville, régulièrement percée; les rues sont pavées, bordées de trottoirs dallés, munies de réverbères qui s'éclipsent soigneusement quand paraît la lune, et font en général plus d'effet le jour que la nuit. Presque toutes les places sont ornées de fontaines, et de nombreuses *acequias* sillonnent les rues, portant la fertilité dans les *huertas* embaumées que renferment les murs des couvents et d'un grand nombre de maisons particulières. Ces jardins, qui couvrent une partie de la superficie de la ville, lui donnent un périmètre exagéré, d'où résulte un air de tristesse et d'abandon; c'est en vain qu'en parcourant les rues, je cherchais ces flots de population que j'avais vus surgir aux jours de fêtes; tout cela est rentré sous terre sans doute, et les *barrios* eux-mêmes sont encore plus silencieux que la cité. Les Mexicains donnent quatre-vingt mille habitants à Guadalajara; je crois ce chiffre trop fort d'un quart environ.



Blanchisseuses. — Dessin de Riou.

Le climat de Guadalajara est agréable et sain; néanmoins les étrangers échappent rarement à une inflammation des paupières, causée probablement par la fine poussière du *tequesquite* qu'apportent certains vents. Au reste, on y jouit d'un printemps perpétuel. Le jardin de la fabrique nous fournissait tous les jours au mois de janvier, des bouquets de rose et de fleurs d'oranger. A cette époque de l'année, c'est-à-dire au cœur de l'hiver, la température était celle des plus belles journées d'automne en France; à la chute du jour, on échangeait ses vêtements de toile contre du drap, et l'on fermait les fenêtres pour causer, jouer ou lire, mais on ne songeait pas seulement à la nécessité de faire du feu.

Les nuits étaient splendides, et j'en ai passé plus d'une à errer sous les orangers sans avoir le courage de regagner ma chambre, alors que la lune, radieuse dans un ciel pur, inondait le paysage de clartés puissantes, inconnues dans nos climats. Guadalajara est vraiment un séjour délicieux, malgré quelques inconvénients dont le principal, sans contredit, est l'abondance des puces. Ces folâtres insectes y sont à l'état de plaie d'Égypte, et bien que la maison fût tenue avec une propreté toute hollandaise, nous n'en étions pas moins dévorés. Les lits sont supportés par quatre pieds très-élevés à cause de cette engeance; on a soin de se déshabiller à l'autre extrémité de la chambre; on se brosse soigneusement les jambes, et quand on se trouve à peu près *inhabité*, on s'élance sur sa couche. Avec de la finesse on parvient ainsi à n'en avoir que trois ou quatre pour sa nuit. Les gens du peuple couchent à terre, sur des *petates*, et dorment très-bien; je ne les ai jamais vus s'inquiéter beaucoup non plus des punaises, qui prospèrent très-bien sur tout le territoire de la République, partout du moins où la propreté n'est pas excessive.

Vers le milieu de janvier 1855, nous apprîmes qu'un décret de Santa Anna, en date du 29 novembre, nous amnistiait, et que les prisonniers de Perote étaient déjà à la Vera-Cruz, attendant un navire français qui devait les transporter hors du territoire mexicain. Le 20 janvier seulement je fus mandé à la préfecture, où je reçus mon passeport pour Mexico et une indemnité de route. Le 23, je pris congé, le cœur gros, d'une famille qui m'était devenue chère, et, montant à cheval, je m'éloignai de cette oasis où ma bonne étoile m'avait guidé comme pour me récompenser de tous les maux passés et à venir.

Guanajuato et ses environs.

Le 27, après trois jours de marche à travers un pays accidenté, assez dénué d'ombre, j'arrivai sur le bord d'une falaise du haut de laquelle mes regards embrassèrent un splendide panorama. A mes pieds se trouvaient les Pueblos del Rincon, noyés dans la verdure, entourés de champs fertiles qu'arrosaient de nombreux canaux sur lesquels se penchaient de beaux arbres. Au delà s'étendait le *Bajio*, la terre de Gessen du Mexique, riche vallée de trente et quelques lieues de long sur huit à dix de large, bornée par un horizon de montagnes au profil pittoresque, nues et fauves comme celles de Jalisco; la transparence de l'air faisait merveilleusement valoir leurs cimes altières chaudement éclairées; la franchise avec laquelle s'accusaient certains détails qu'aurait estompés sans rémission l'atmosphère brumeuse de nos climats, trompait mon œil, et je me fis tout d'abord une très-fausse appréciation des distances. Je ne sortis de cette erreur qu'en ramenant mes regards vers leur base, pour y chercher des villes dont l'existence était un fait avéré pour moi. Je vis quelques points noirs; Lagos, Leon, Silao, villes de trois à quatre mille âmes, avec de

beaux édifices, de majestueuses cathédrales! Alors je compris l'immensité de la scène que j'avais sous les yeux.

Une rampe sinueuse me conduisit dans la plaine. Je n'ai rien vu de plus frais et de plus riant que le premier pueblo où j'arrivai; l'eau courait dans les rues protégées par de beaux ombrages. Les cases des Indiens, en joncs ou en adobes étaient entourées de jardins, dont les longues colonnettes du cactus *organo* (tuyau d'orgue) formaient la clôture. Chacun de ces jardins était une corbeille de fleurs et de fruits. Mais dans ce paradis je trouvai la population en émoi; une bande nombreuse de voleurs battait, disait-on, le pays environnant, et l'on parut étonné de ce que j'étais arrivé sans encombre.

Le lendemain, je traversai la plaine pour me rendre à Silao; elle est coupée de canaux qui en entretiennent la fécondité. C'est dans ces districts privilégiés que le froment donne de 40 à 60 pour un. Un caractère remarquable des campagnes mexicaines, c'est l'absence des habitations isolées et des barrières; à l'époque de la sécheresse et quand la moisson est faite, on se croirait dans un désert. De loin en loin, je rencontre quelques animaux, chevaux et bœufs, broutant le chaume desséché de la moisson dernière. Il n'est pas rare de voir quelques zopilotes perchés philosophiquement sur la croupe, le garot, et jusque sur la tête des paisibles quadrupèdes; ces petits vautours noirs avec leur gravité comique, donnent une couleur des plus originales au tableau.



Moine mexicain en costume de voyage. — Dessin de Riou.

Silao, pueblo *ranchero*, c'est-à-dire habité par les cultivateurs de ces terrains déserts que je viens de traverser, n'est qu'à cinq ou six lieues de Guanajuato. Le 29, à l'aube, je pris le chemin de cette ville célèbre.

Guanajuato est située au cœur d'un nœud de montagnes abruptes, à deux lieues environ de la plaine. Une gorge sinueuse, qui porte le nom de *Cañada de Marfil*, y conduit. A droite et à gauche des croupes abruptes et desséchées, intersectées de profondes ravines, dominent la Cañada. Des fragments d'obsidienne de toutes dimensions jonchent le chemin. Des aloès, des cactus et quelques plantes grasses sont les seuls ornements de cette nature sévère mais grandiose.

La route est large et bien entretenue, quelquefois taillée dans le roc vif; on sent qu'on approche d'un centre d'opulence et d'activité. Une foule de gens, cavaliers et piétons, me croisent, me suivent ou me précèdent.

Je m'arrête au sommet d'une hauteur pour contempler le pays que je domine. C'est un spectacle merveilleux, mais qui n'échappe à la tristesse qu'à force de majesté. Le caractère général de cette région est celui-ci : des croupes à versants assez roides, séparées par de profondes *cañadas*, qui toutes convergent vers le centre; au-dessus de ces croupes s'élèvent à 3 et 400 mètres de hauteur, de sombres masses de porphyre, de basalte ou de grès, dont quelques-unes affectent de loin des airs de ruines cyclopéennes. Ces pyramides se nomment *Buffas*.

A mes pieds est la petite ville de *Marfil;* plus loin, au fond d'une gorge, point central auquel viennent aboutir tous les ravins d'alentour, Guanajuato, à demi perdue dans la brume du matin comme sous un voile de gaze. Dans les replis et sur les croupes de ces montagnes se montrent de blancs villages, semblables à des forteresses; en haut, ces nids d'aigles sont les *reales* et les *tiros* ou puits de mines, la *Serena*, *Rayas*, *Mellado*, *Cata*, *Valenciana;* en bas, ce sont les *haciendas de beneficio*, les bâtiments où l'on exploite le minerai. A droite, le cerro San Miguel domine la ville; à gauche, le cerro de Santa Rosa forme l'horizon. Toutes ces pentes sont arides, desséchées; en quelques endroits cependant se montrent, vers leur pied, des bouquets de chênes rabougris, d'arbousiers, de sapins.

Au fond de la cañada de Marfil, coule un ruisseau, qui devient un torrent furieux à certaines époques. La route le longe et le traverse en maint endroit, supportée aux flancs de la montagne, tantôt à droite, tantôt à gauche, par un mur élevé. Au delà de Marfil, on domine du haut de ce quai naturel quelques *haciendas de beneficio*. Dans de vastes *patios*, des troupeaux de mules, dont le poil humide décompose la lumière, piétinent dans d'immenses flaques d'une boue grise : c'est le précieux minerai.

On franchit encore plusieurs fois le ruisseau avant d'arriver à Guanajuato. Je fais halte dans un *meson;* il est dix heures à peine, je m'empresse de déjeuner et vais parcourir la ville.

Les rues de Guanajuato sont étroites, tortueuses, souvent en pente ou coupées d'un longue volée de degrés. Les maisons, échelonnées au pied des hauteurs, ont parfois un étage de plus d'un côté que de l'autre. Les places sont petites, irrégulières, mais assez jolies. Les Mexicains, qui ne comprennent une ville que largement étalée au milieu d'une plaine, se complaisent par trop à affirmer que Guanajuato est fort laide; c'est une erreur. J'y ai admiré de belles maisons en pierres de taille, à plusieurs étages, étalant tout le luxe moderne de la ser-

rurerie et de la menuiserie, et de mine vraiment princière; de très-jolis magasins, des églises monumentales, trop resserrées il est vrai, en général, pour qu'on puisse les admirer dans leur ensemble. Le monde se presse dans les rues, et beaucoup de gens ont l'air effaré, circonstance qui suffirait à elle seule pour donner un cachet d'originalité à cette ville, au centre du Mexique. Il y a un grand nombre de *Vinoterias*, de cabarets, où se débitent le mescal et le pulque; les mineurs sont partout très-altérés.

La fondation de Guanajuato remonte à l'an 1554; ce fut vers cette époque vraisemblablement que furent découverts les premiers minerais d'argent par des *arrieros*, dit-on. Jusque-là, et bien que les Indiens eussent ramassé quelques pépites d'or dans la Cañada de Marfil, avant la conquête, ces montagnes arides étaient demeurées un désert. En 1560 seulement, on attaqua le *Veta-madre*, ce merveilleux filon, le plus riche et le plus étendu peut-être du globe qui, depuis un siècle, a donné d'incalculables richesses sans que rien ne fasse prévoir encore son épuisement. En 1760, un certain Obregon commença à *Valenciana* une exploration sé-



Plaza Mayor de Guanajuato. — Dessin de Rouargue d'après Niebel.

rieuse du grand filon qui n'avait été que très-superficiellement exploré jusqu'alors. Quelques années plus tard, cet homme, créé comte de Valenciana, était un des plus riches particuliers du monde entier, et la prospérité de Guanajuato était fondée. Sa population s'élevait en 1803, d'après Humboldt, à quarante et un mille habitants dans la ville, et à vingt-neuf mille cinq cents dans les mines d'alentour. La révolution, qui a si durement pesé sur ce district riche, fertile, peuplé d'hommes rudes, indépendants et actifs, a réduit sensiblement ces chiffres; les travaux ont été longtemps interrompus. Ils ont été repris depuis, sur une moindre échelle, il est vrai, et la population est aujourd'hui de trente mille âmes pour la ville, vingt mille pour les mines, approximativement. L'État compte sept cent mille habitants, dont cent cinquante mille Indiens, sur une superficie égale à celle d'Aguas Calientes à peu près, ce qui donne environ vingt-deux habitants par kilomètre carré; c'est le territoire le plus peuplé et le plus riche du Mexique.

Ern. VIGNEAUX.

(La suite à la prochaine livraison.)



Halte de voyageurs aux abords du Mexico. — Dessin de Riou d'après un album mexicain.

VOYAGE AU MEXIQUE,

PAR M. VIGNEAUX[1].

1854-1855. — TEXTE INÉDIT.

Mines d'argent à Guanajuato. —Le pulque et les magueyales. — Le plateau de Mexico. — Los Organos de Actopan. — La Cañada. Rencontre suspecte. — Tepeje del rio. — Huehuetoca et le Desague. — Topographie de la vallée de Mexico.

Après une excursion à la mine de Rayas, je poursuivis ma route vers Mexico. Je traversai Salamanca, Celaya, Queretaro, capitale de l'État de ce nom, San-Juan del rio. Entre Celaya et Queretaro se trouve le pueblo d'Apaseo, autour duquel on cultive le maguey qui fournit le *pulque*.

Cette variété de l'agave est plus grande que celle du mescal; le vert en est glauque. Le pulque n'est autre chose que la séve destinée à alimenter la tige qui porte les fleurs, si on la laissait se développer; mais c'est précisément au moment où la hampe est sur le point de jaillir du *corazon* qu'on creuse au centre de celui-ci un trou énorme, au-dessus duquel on réunit en faisceau les feuilles centrales. C'est à une certaine tendance à se rapprocher qui se manifeste dans ces feuilles que les cultivateurs indiens reconnaissent le moment où ce phénomène est sur le point de se produire. Il faut une observation intelligente et une habileté que donne seule une longue habitude pour ne pas porter prématurément le fer dans la plante et causer par là sa mort. L'âge de la maturité varie, selon les districts, de douze à vingt et même vingt-cinq ans; à Cholula, la plante est mûre à huit ans exceptionnellement.

Ce trou se remplit d'un liquide incolore qui prend le nom d'*aguamiel;* on le vide deux et trois fois par jour. et l'on y puise, en moyenne, de dix-huit à vingt *cuartillas* par vingt-quatre heures pendant cinq mois : la *cuartilla* représente un demi-litre environ. La plante meurt quand la séve est ainsi épuisée.

La récolte se fait de la manière la plus primitive. Les hommes qui en sont chargés portent sur leur dos, retenue à leur front par un filet de corde, une outre dont l'ouverture est fixée au-dessus de leur tête. A la main ils tiennent une longue calebasse légèrement recourbée et terminée à son extrémité la plus étroite par une corne de bœuf; cet instrument s'appelle *acojote*. Ils sont en outre munis d'une large cuiller à manche court qui leur sert à nettoyer et agrandir le trou.

L'opérateur plonge dans le liquide l'extrémité garnie de la corne, appuie ses lèvres à l'extrémité opposée, fait le vide, l'*acajote* se remplit et le contenu passe dans l'outre.

J'entrai dans l'État de Mexico par Arroyo Zarco, tout près du village d'Aculco qui a donné son nom à la célèbre bataille livrée le 7 novembre 1810 entre les insurgés commandés par le curé Hidalgo et les Espagnols sous les ordres de Calleja, dans laquelle ces derniers demeurèrent vainqueurs.

Les nuits sont fraîches à Arroyo Zarco; on y sent l'influence de l'air subtil des montagnes. Le plateau est élevé; depuis Salamanca j'avais monté sans cesse. Salamanca est à mille sept cent cinquante-sept mètres, Celaya, à mille huit cent trente-cinq, Queretaro à mille neuf cent quarante, San Juan del rio à mille neuf cent soixante-dix-huit, Arroyo Zarco à deux mille deux cents environ. La vallée de Mexico est plus élevée encore (deux mille deux cent soixante-dix-sept mètres). On peut se faire une idée de ce que serait le séjour de ces plateaux sous nos latitudes, en songeant que le Plomb du Cantal, le point le plus élevé de l'Auvergne, n'a que mille huit cent cinquante-six mètres. Dans la zone torride, cette élévation est le gage d'un printemps perpétuel.

L'État de Mexico est un vaste territoire de cinquante et un mille kilomètres carrés environ, ce qui est approximativement la superficie de la presqu'île du Danemark. Sa population est de douze cent et quelques mille habitants. Sa capitale est Tescuco et non pas Mexico, qui, en sa qualité de capitale de l'Union, forme avec sa banlieue un district indépendant, jouissant d'une vie administrative particulière : c'est le *distrito* ou *partido federal*. L'État est divisé en huit districts, dont les chefs-lieux sont : Acapulco, Tasco, Cuernavaca, Toluca, Mexico, Tula, Tulancingo et Huejutla.

Cette province est excessivement montagneuse, aussi les différences de niveau des plateaux et des vallées y crée-t-elle de grandes différences de température, et l'on y rencontre successivement tous les climats et les produits des trois zones. De nombreux cours d'eau, grands et petits, sortent des flancs de ces hauteurs et portent la fertilité dans les vallées. Les principaux sont : le rio Zacatula ou de las Balsas, le rio Lerma et le rio Tula. Le premier prend sa source sur le revers méridional de la sierra de Ajusco, qui ferme au sud la vallée de Mexico, et va se jeter dans le Pacifique; le second sort des marécages du milieu desquels s'élève la ville de Lerma, à l'ouest de la capitale, et va former le rio Santiago; le troisième enfin sort du cœur même des montagnes qui séparent la vallée de Mexico de celle de Lerma, se dirige vers le nord et, sous le nom de rio Panuco, vient se joindre au rio Tampico, près de l'embouchure de ce dernier.

1. Suite. — Voy. pages 241 et 257.

Un grand nombre de volcans éteints, la configuration du sol, l'abondance des basaltes, de l'obsidienne et autres produits éruptifs, enfin les richesses métalliques répandues dans le sous-sol, attestent que cette région a été particulièrement tourmentée jadis par l'action du feu intérieur. On ne compte pas moins de dix anciens cratères dans le périmètre de la vallée de Mexico seulement. Le Popocatepetl, la montagne qui fume, et l'Istaccihuatl, la femme blanche, sont, il va sans dire, les plus beaux fleurons de cette redoutable couronne. Le premier mesure cinq mille quatre cent vingt-deux mètres: c'est, jusqu'à présent du moins, le roi de la Cordillière mexicaine. Le second n'a que cinq mille quatre-vingt et un mètres, et cède le pas à l'Orizaba (province de Vera-Cruz) auquel Humbold donne cinq mille deux cent quatre-vingt-quinze mètres. (V. tom. IV, p. 161.)



Montagne des orgues. — Dessin de E. de Berard d'après Niebel.

En sortant d'Arroyo Zarco, on suit un chemin pierreux et malaisé qui traverse une région accidentée, couverte de bouquets de chênes rabougris et clair semés. Ce doit être un lieu de prédilection pour les voleurs, et comme on m'avait prédit à la *fonda* une mauvaise rencontre dans la sierra de Calpulalpan — c'est le nom de cette petite chaîne, — je me tiens sur mes gardes; là aussi j'en fus pour mes frais de vigilance.

D'Arroyo Zarco à Mexico la route carossable fait un crochet vers la vallée de Tula; je pris le chemin plus direct des montagnes par *Tepeje del rio*. Une plaine assez sauvage succède à la sierra; de loin en loin on y rencontre un triste village entouré de quelques terres travaillées: les habitants ont l'air peu avenant. Enfin, je m'engage dans les montagnes au delà desquelles se trouvent la vallée de Mexico.

Ces montagnes sont nues et désertes, très-tourmentées, mais l'horizon est parfois grandiose, quand la route gravit quelque sommet; les lignes ont de la majesté et le pittoresque est poussé jusqu'à l'audace. Je fis halte malgré moi sur un de ces points élevés pour savourer un peu mon admiration: cette région pétrifiée au milieu d'efforts convulsifs, sur laquelle le soleil déjà penché vers l'horizon jetait une lumière oblique dont les splendeurs étaient relevées de grandes ombres, ces gorges où se formait l'obscurité et d'où s'exhalaient des vapeurs nacrées, ces sommets dorés, ce torrent qui lamait d'argent le flanc abrupt et sombre d'une croupe voisine, tout cela valait bien un acte muet d'adoration à la mère nature, si belle quand elle n'est pas fardée, si généreuse surtout pour qui ose aller l'admirer là où elle ne l'est pas.

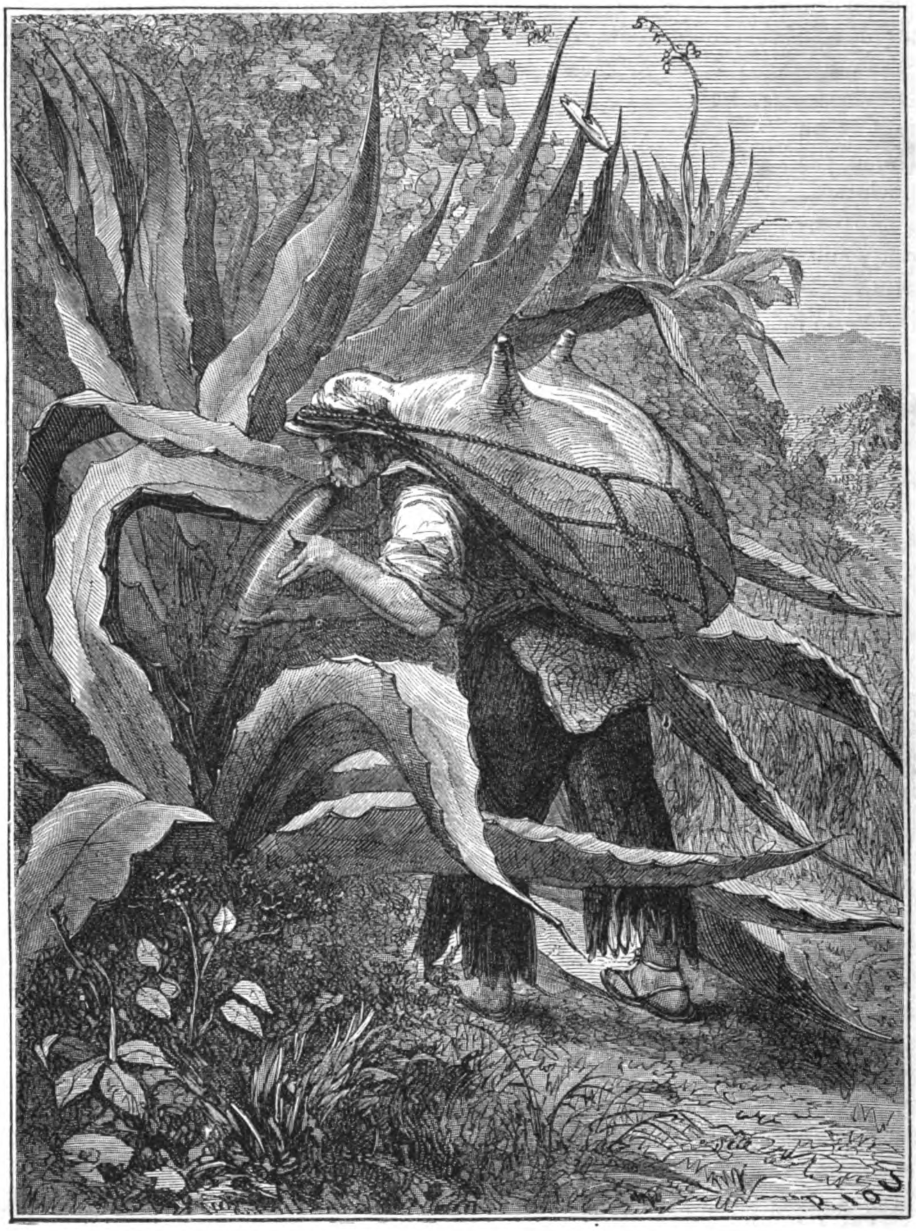
La route s'engouffre dans un entonnoir profond à mes pieds, sans que je puisse voir encore par quels capricieux méandres elle va me conduire en bas. Dans le lointain, au nord-est, une cime bizarre se dresse brusquement comme un fer de lance au-dessus des lignes bleues de l'horizon. Un brave muletier, dont le troupeau me précède et qui se vante d'avoir parcouru en tous sens le vaste territoire de la république me fait reconnaître dans cette fine pointe le cerro de *los Organos* ou de *Mamanchota* une des curiosités de ce pays si curieux. C'est une aiguille de rochers qui n'a pas moins de cent mètres d'élévation, à laquelle sert de base une montagne de deux mille sept cent soixante-dix mètres environ: elle domine le pueblo d'Actopan.

L'hacienda de la Cañada est située au fond de la gorge; on suit pour y descendre une rampe en zigzag assez hardie, étayée çà et là par des muraillements. J'ai fait une douzaine de lieues depuis le matin; mon intention était de pousser jusqu'à Tepeje, à cinq ou six lieues de là, mais l'heure avancée m'arrête à l'hacienda. C'est un immense bâtiment carré qui renferme un meson et une fonda.

Le lendemain, 5 février, je me dirigeai vers Tepeje en suivant la ravine, au milieu d'une végétation touffue que favorise une grande humidité; quelques hameaux où tout dort encore, car il est jour à peine, se rencontrent sur ma route. Au milieu d'un fourré obscur où la voie se divise en dix sentiers qui s'entre-croisent, où le sol détrempé cède sans bruit sous le pied des chevaux, je me trouve tout à coup au milieu de cinq ou six cavaliers armés de lances, de sabres, de mousquetons, qui arrivaient à fond de train dans la direction opposée à celle que je suivais; ils passèrent comme les ombres d'une ballade allemande, sans s'arrêter, sans mot dire, enveloppés jus-

qu'au nez dans leurs *sarapes* et leurs grands chapeaux rabattus sur les yeux. Étaient-ce enfin les *ladrones* tant prédits, suivant une piste trop importante pour daigner faire attention à un pauvre voyageur comme moi, ou bien étaient-ce simplement des vaqueros d'une hacienda voisine? Je n'ai jamais éclairci la chose.

Je franchis le rio Tepeje sur un petit pont de pierre de quelques arches; la contrée environnante est un désert. La rivière coule entre deux collines rousses et pierreuses, relevées pour tout ornement de quelques cactus clair-semés. Dans le parapet du pont est une petite niche grillée; derrière la grille il y a une peinture, devant la grille un Indien agenouillé, d'où je conclus naturellement que la peinture a un caractère religieux. Cette petite scène, encadrée d'un décor de l'Arabie Pétrée, ne manque pas d'originalité. Le rio



Récolte du pulque (voy. p. 274). — Dessin de Riou d'après un album mexicain.

Tepeje est un affluent du rio Tula, peut-être même en est-il le principe.

Au delà de ces collines, la scène change et le pueblo de Tepeje m'apparaît entouré de verdure et d'eau courante. Je m'arrête pour y déjeuner. La fonda est desservie par un vieux couple que je trouve beaucoup plus préoccupé de ses affaires de famille que de celles du fourneau, et j'ai grand mal à obtenir mes œufs et mon chocolat. Ces bonnes gens, qui ont l'air d'être aussi unis que Philémon et Baucis, ont aussi l'air d'avoir perdu la tête. Ils rentrent, sortent, s'asseyent, se lèvent; négligent mon déjeuner ou bien s'en occupent tous deux en même temps, de manière à s'entraver réciproquement et à faire des malheurs; mais tout ce trouble réel, que je devine fort bien, est caché sous le flegme ou mieux l'apathie la plus grande. Il y a débordement d'activité chez eux,

mais cette activité est concentrée dans leur cerveau. Pourtant il s'agit de leur fille; je comprends que la *nina* est absente, qu'elle devrait être là, qu'elle a de seize à vingt ans, et qu'à leur place le soin de sa conduite me rendrait un peu plus alerte.

De Tepeje à Huehuetoca la contrée est irrégulière, très-arrosée, verdoyante, ombragée. Toutefois, ce riant aspect s'arrête au pueblo de Santiago, au pied de la *loma* (colline) *Nochistongo;* la loma, et le cerro voisin de *Sincogue*, sur le versant opposé duquel se trouve Huehuetoca, présentent des sommets désolés, avec quelques *magueyales* sur leurs revers. La colline est un bloc de craie dont la blancheur n'a rien de récréatif; le petit plateau que forme le sommet, tourmenté comme une mer agitée, est un réchaud sur lequel le soleil reverbère cruellement. Au milieu de cette fournaise, que je franchis à la



L'arbre de la nuit triste, à Popotla (voy. p. 280). — Dessin de Guiaud d'après une photographie.

hâte de peur de voir entrer en fusion les métaux que je porte, un vieil Indien est agenouillé tête nue. Son visage parcheminé, sur lequel les années ont amoncelé des rides, était tourné vers le soleil, et ses yeux, extatiquement renversés, ne montraient que le blanc de la conjonctive. Je le pris d'abord de loin pour un mendiant, mais Miguel m'apprit que c'était un pénitent en prières. Il priait en effet, à haute voix, un rosaire à la main, un scapulaire sur la poitrine. La sueur ruisselait à flots de son front à ses pieds.

Le pueblo de Huehuetoca, où j'arrivai bientôt, est assis au pied du mont Cincogue, à l'extrémité nord-ouest de la vallée de Mexico, et à une dizaine de lieues de la capitale. Ce village est célèbre par un gigantesque travail hydraulique, connu sous le nom de *Desague de Huehuetoca*. Pour comprendre l'importance et même l'action du

Desague, il est nécessaire de se rendre compte de la topographie de ce beau bassin de Mexico.

La vallée au milieu de laquelle s'élève l'ancienne Venise astèque forme un ovale de dix-huit lieues de long sur douze de large environ, enveloppé d'une ceinture de montagnes porphyriques dont les sommets inégaux présentent une ligne d'horizon des plus pittoresques. La Femme blanche et la Montagne qui fume, avec leurs neiges éternelles, se dressent au sud-est et semblent les fermoirs de diamants de cette noble parure. Le second de ces volcans justifie encore son nom, bien qu'il y mette de la réserve. Du sein même de la vallée, s'élèvent en divers endroits quelques cones isolés, volcans éteints pour la plupart.

Six grands lacs, sans mentionner quelques étangs, occupent une large portion du plateau. En face de Huehuetoca se trouve le lac de Zumpango; au-dessous celui de Jaltocan; puis, toujours vers le sud, celui de San-Cristoval, le grand lac de Tescuco, près duquel est assise la capitale, jadis environnée de ses eaux, et enfin ceux de Jochimilco et de Chalco, qui n'en font à proprement parler qu'un, divisé par une chaussée. L'eau de ces lacs est douce sauf celle du Tescuco, qui est salée, phénomène dont la bizarrerie apparente s'explique par ce fait qu'étant le plus bas, il reçoit, avec le trop-plein des autres, les lavages de soude et de potasse que les affluents apportent des montagnes et dont ses eaux sont saturées.

Ces nappes se sont considérablement rétrécies depuis la conquête, les sources voisines ne suffisant pas à entretenir l'équilibre de leur niveau sous un climat où il pleut rarement, et à une hauteur barométrique où l'évaporation est grande. Le lac de Tescuco, peu profond généralement, a surtout laissé un vide immense, d'autant plus regrettable que les efflorescences salines inutilisent en partie le terrain que devraient occuper les eaux.

Mais cette inquiétante disparition de l'élément fertilisateur, ne prévient pas complétement les inquiétudes d'une nature opposée que font naître les crues subites de ces mêmes eaux. Dans ce dernier cas, le lac de Tescuco, enrichi du superflu des autres, se gonfle et cause parfois de graves dégâts. Les chroniques indiennes mentionnent une grande inondation sous le règne de Montezuma Ier, vers le milieu du quinzième siècle, et, depuis la conquête, il y en a eu plusieurs. Les digues ne remédiant à rien, on songea à une galerie d'écoulement qui eût jeté l'excédant des eaux de la vallée de Mexico dans celle de Tula, plus basse de deux cent vingt-deux mètres. Telle fut l'origine du *Desague*. Un canal de huit mille six cents mètres, creusé en grande partie au travers de la colline de Nochistongo, conduisit dans le rio Tula les eaux du rio Cuautitlan, principal affluent du lac Zumpango, et cause première de la plupart des débordements. Un second canal à écluses devait également porter dans le premier le trop-plein du Zumpango.

On fit d'abord un tunnel ou *socabon;* mais l'insuffisance des notions que possédaient les ingénieurs du temps sur le muraillement convenable à ces sortes d'ouvrages amena des dégâts incessants, et l'on se décida à transformer le socabon en une gigantesque tranchée à ciel ouvert.

Ces travaux, inaugurés en 1607, après la troisième inondation, par le vice-roi D. Luis de Velasco II, ne furent achevés qu'en 1789. Il va sans dire que grâce à la déplorable administration coloniale de l'Espagne, l'entreprise était devenue une bonne vache à lait. Des millions y furent engloutis, quinze mille Indiens, traités comme des nègres marrons, y furent presque constamment employés, et le résultat le plus net de ce déploiement de forces irrésistibles, fut, pendant bien des années, l'enrichissement d'une foule d'Espagnols, clercs ou laïques (les moines ne dédaignèrent pas de mettre la main à cette œuvre), et la mort d'une armée de travailleurs indiens ; ces pauvres diables, surchargés de travail et de coups, à peine nourris, décimés par les maladies, étaient en outre fréquemment ensevelis par des éboulements que l'on ne savait pas prévenir. Il en périt, dit-on, un million dans les vingt premières années seulement. Ce chiffre, que rapporte Thomas Gage, est exagéré peut-être, mais cette exagération même démontre à quel point l'opinion publique était émue du sort fait à ces malheureux.

Le Desague, qui ne détournait après tout que les eaux du rio Cuautitlan, ne pouvait être qu'un palliatif, et l'on comprit bientôt, en face de la triste réalité, que pour mettre Mexico complétement à l'abri du fléau, il fallait donner un écoulement direct au lac de Tescuco. En 1804, pendant le séjour de Humboldt à Mexico, et peut-être à son instigation, le vice-roi Iturrigaray ordonna la construction d'un canal destiné à conduire au Desague le trop-plein des lacs de Tescuco, San-Cristoval et Jaltocan. L'entreprise n'était pas sans difficultés, car l'inclinaison du sol de la vallée est précisément en sens inverse, et Huehuetoca est de vingt mètres plus élevé que Mexico; mais ce n'était là qu'une question de coups de pioche qui ne pouvait arrêter personne, et, moins que d'autres encore, des Espagnols à qui les Indiens coûtaient si peu. Ce canal fut commencé, mais ne fut pas mené à fin. On en voit un tronçon à l'ouest du Zumpango.

Le Desague est donc une œuvre colossale, mais incomplète à tous égards, comme toutes les œuvres des administrations irresponsables envers la nation dont elles tiennent les intérêts en main. Pour qu'elle fût parfaite, il faudrait non-seulement que tous les lacs eussent un écoulement au moment des crues extraordinaires, mais aussi qu'aux époques de pénurie ils pussent recevoir toutes les eaux que la nature leur destinait. Problème hydraulique qui est loin d'être insoluble et dont la solution serait d'une haute importance pour Mexico, menacé par la sécheresse. Le lac de Tescuco, notamment, se retire de plus en plus; il serait déjà à sec probablement si ceux de Jochimilco et de Chalco ne lui fournissaient régulièrement cent trente pieds cubes d'eau par seconde au moyen du canal de la Viga qui les réunit.

Cuautillan. — Tanepantla. — Aspect de la vallée. — La Vierge de la Guadalupe et celle de Los Remedios. — Mexico.

Je m'étais amusé sur les bords du Desague, aussi dus-je renoncer à me rendre le soir à Mexico. Le soleil allait disparaître derrière les montagnes, quand j'arrivai au petit pueblo de Cuautitlan. Je n'étais plus qu'à sept ou huit lieues de la capitale, mais j'en avais fait douze depuis le matin, sans compter les détours à Huehuetoca; je pris donc mes quartiers de nuitée à Cuautitlan, dans une posada de la plus noble apparence. Ce pueblo fut donné en *repartimiento*, en fief, après la conquête, au capitaine Alonzo de Avila, et cette auberge était peut-être le palais de sa descendance. Le *patio* est royal; de belles arcades de pierres et des constructions majestueuses l'environnent; tout cela est vaste, imposant, mais délabré, silencieux, désert; le bruit de mes pas résonne au loin sous les galeries et trouble seul le calme de cette solitude au milieu de laquelle Miguel et le *huesped* glissent comme des ombres avec leurs sandales.

J'eus la fantaisie de monter sur l'une des terrasses pour jouir du coup d'œil de la vallée. Les lacs de Jaltocan et de San-Cristobal miroitaient à l'horizon sous les derniers feux du couchant; sur leurs rives, quelques clochers entourés de touffes de verdure, disséminés à longues distances les uns des autres, me désignaient les pueblos de Tultepec, de San-Pablo, de San-Lorenzo, de Huacalco, de Teutitlan. Leur ombre s'allongeait sur des champs soigneusement cultivés, mais dépouillés à cette heure de leurs moissons, et dont nul accident, arbre, buisson ou barrière, figure ou fabrique, ne rompait l'uniformité. A mes pieds le village, muet aussi à l'heure du souper, et les cloîtres solitaires de la posada où le crépuscule jetait déjà du mystère. Cette scène était empreinte d'une mélancolie douce et pénétrante à laquelle je n'essayai pas de résister.

Le lendemain 6, je quittai Cuautitlan à trois heures du matin; un clair de lune magnifique prêtait au paysage de nouvelles splendeurs. Des bouquets d'ormeaux, de chênes, de sycomores et de frênes s'élèvent çà et là dans les champs voisins et sur les talus de la route, des peupliers, des ormes bordent les canaux d'irrigation qui divisent les cultures. Autour de l'hacienda Lecheria, ils forment avec les arbres fruitiers des *huertas* un véritable bocage.

Au pueblo de Tanepantla, où j'arrivai à l'aube, je pris le chocolat obligé dans une fonda où tout était sens dessus dessous; à la voix de la vieille fondera, un essaim de jeunes servantes au teint bronzé, aux grands yeux noirs, aux brunes tresses, aux formes bien accentuées, s'évertuait à laver, balayer, frotter, épousseter. Une chemise brodée leur tient lieu de corsage; la plupart portent un jupon coupé de deux couleurs éclatantes, jaune, bleu, rouge, la teinte la plus claire placée en haut, de la taille au bas de la hanche. Le bord du jupon est orné de dessins en soie dans le goût des ornements étrusques. Tout cela a sa couleur locale.

Plusieurs chaussées, bordées de nobles ombrages, se croisent à Tanepantla; j'en prends une qui longe le rio de ce nom. Réuni au rio Ascapusalco, ce cours d'eau va se jeter dans le lac de Tescuco, en passant par la ville de Guadalupe vers laquelle je me dirige. Quelques types originaux animent la scène : ce sont des Indiens qui portent à Mexico du charbon, du bois, de la volaille, des légumes, des fleurs; hommes et femmes, gens de tout âge, passent courbés sous leur fardeau; sacs de charbon, fagots, cages où gloussent les poules, paquets de *verduras*, et jusqu'aux marmots trop jeunes pour aller à pied, sont soutenus sur le dos par une lanière de cuir ou une pièce d'étoffe fixée sur le front ou sur la poitrine du porteur : la poitrine et le front, comme les bœufs, dont ces gens ont la force aussi bien que la placide indolence.

Chose étrange, à mesure qu'on approche de la capitale du Mexique, le mépris superbe des conquérants pour la race conquise éclate de mieux en mieux. Les Indiens de la vallée de Mexico ont d'autant moins profité de la civilisation nouvelle qu'ils étaient plus près du centre d'où elle devait émaner. Ils ont conservé à peu près intactes la physionomie et les mœurs de leurs ancêtres. Ils se drapent encore des mêmes étoffes tissées de leurs mains par les mêmes procédés primitifs, teintes des mêmes nuances, disposées en bandes alternées. Le bleu, le blanc et le marron paraissent être leurs couleurs favorites. Quelques-uns cependant adoptent les vêtements de la race créole, les *calzones* de cotonnade blanche ou de cuir, les *enaguas* (jupes) d'indienne; mais la chemise fait souvent défaut, et l'ampleur fantastique du pantalon et l'habitude de le relever fréquemment jusqu'au pli de la cuisse témoignent d'une prédisposition constante à la plus grande liberté d'allure.

Le soleil était déjà levé quand je gagnai le pied des montagnes de Tepeyacac, dont les flancs desséchés nourrissent à peine quelques plantes grasses. Au milieu de ce désert la tradition veut que la mère du Christ ait apparu, en l'an de grâce 1531, à un Indien converti nommé Juan Diego. Elle chargea le pauvre plébéien d'obtenir des puissants de la terre qu'un temple lui fût érigé en ce lieu, et, comme témoignage, après avoir fait sortir de terre une source d'eau thermale, elle lui donna des fleurs qu'elle fit naître sur place, et son portrait peint par elle-même, avec du jus de roses, sur un lambeau d'étoffe de fabrication indienne. Il n'en fallait pas tant pour convaincre des Espagnols, et cette image est aujourd'hui encore révérée dans le sanctuaire de Guadalupe.

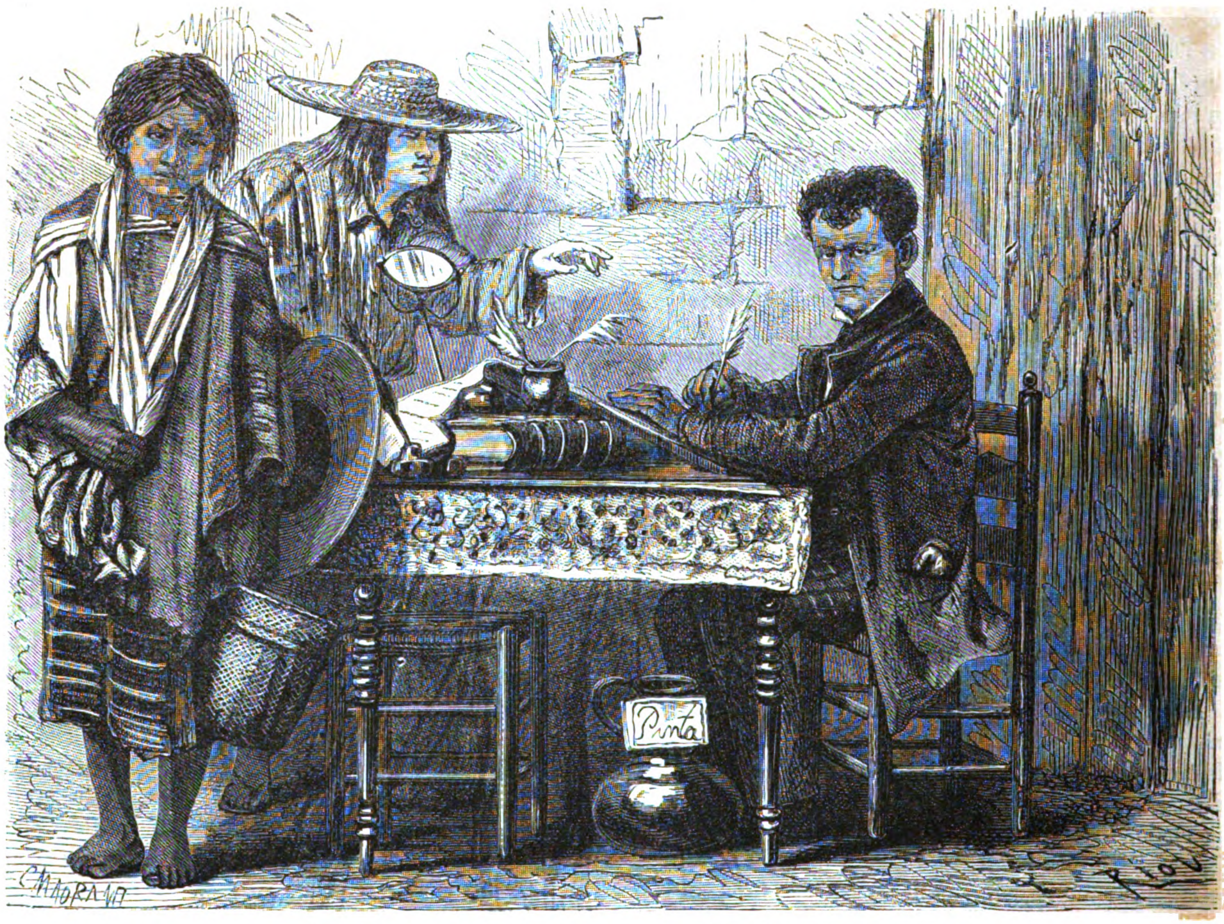
On construisit sur le lieu de l'apparition un petit oratoire dont l'Indien Juan Diego, demeura le gardien jusqu'à sa mort. Quatre-vingt-dix ans plus tard, un temple magnifique s'éleva au pied de la colline; plus tard encore, une chapelle convenable remplaça l'oratoire *del Cerrito;* une autre fut construite sur la source miraculeuse. Une ville se forma alentour du grand temple, qui fut érigé en abbaye canonicale en 1750; un *sagrario* lui fut adjoint.

L'anniversaire de l'apparition donne lieu, le 12 décembre de chaque année, à une fête où les Indiens ac-

courent par milliers de plusieurs lieues à la ronde; ils portent leurs costumes traditionnels, se couronnent de fleurs, et, comme ceux de Guadalajara à la fête de Notre-Dame de Zapopan, ils donnent le spectacle d'une saturnale antique.

La vierge de Guadalupe est la patrone du Mexique; elle est beaucoup plus vénérée depuis la révolution que la *Gachupina*, la vierge espagnole de *los Remedios*. Le sanctuos de los Remedios s'élève à deux lieues environ à l'ouest de Mexico, près de Tacuba, sur les premières hauteurs qui enserrent la vallée; cet endroit est celui où les Espagnols, chassés de Mexico après le désastre de la *Noche triste*, la triste nuit du 1er juillet 1520, trouvèrent un asile inespéré dans un *teocalli* ou temple indien. (Voy. p. 277.) La grossière petite statuette qu'on y adore serait, d'après eux, celle qu'ils avaient apportée et qui présida à la conquête, circonstance que l'on peut considérer comme plus que douteuse.

La ville de Guadelupe Hidalgo est assez jolie; on y compte de dix à douze mille habitants. Le nom de Hidalgo lui fut donné après la Révolution en l'honneur du vieux curé de Dolores, ce premier soldat de l'indépendance, qui avait eu l'idée de mettre l'image vénérée sur son étendard. La cathédrale est un parallélogramme ayant un clocher à chacun de ses angles, et au centre une coupole octogonale ainsi que les tours. Tout cela est d'un effet moscovite aussi original qu'imposant. A l'est, mais en retrait, se trouve le *sagrario*, et, derrière, les bâtiments du canonicat. Ce massif est adossé à la montagne et dominé par la chapelle del cerrito.



Evangeliste ou écrivain public, à Mexico. — Dessin de Riou d'après une photographie.

L'intérieur de la cathédrale est remarquable surtout par l'absence de cette lourde ornementation espagnole, surchargée de couleurs, que j'avais rencontré jusqu'alors dans toutes les églises; la maçonnerie disparaît ici sous un revêtement de stuc blanc liséré d'or. Le maître autel est de marbre, la grille qui l'entoure d'argent, ainsi que le tabernacle. Peu d'églises sont aussi riches que celle-ci. Lors de l'inauguration, soixante lampes furent suspendues à la voûte, et le service, entier, qui était de même métal, pesait plus de cinq mille marcs. Il est douteux que toutes ces richesses s'y trouvent encore intégralement, mais les apparences d'un grand luxe y sont.

La chapelle édifiée sur la source bouillante est à peu près à mi-côte. On ne saurait rien en dire de plus que M. Ampère, et je le cite; « Ce que j'ai vu, en fait d'architecture, de plus ravissant pendant tout mon voyage en Amérique, c'est la chapelle construite au-dessus de la source miraculeuse de Notre-Dame de Guadelupe. Cette architecture est très-originale; elle ne ressemble à rien. C'est bien une sorte de renaissance, mais d'un goût particulier, arabe et mexicain, très-élégant et très-étrange. Des zigzags blancs et noirs surmontent des fenêtres en



Le marché du pont de Roldau (canal de la Viga), à Mexico. — Dessin de Riou d'après un album mexicain.

étoile, autour desquelles des anges déroulent des légendes empruntées aux litanies, en langue espagnole. Les colonnes sont à demi grecques, mais d'un grec de fantaisie; la porte est moresque, il y a des fenêtres moresques. Tout cela semble devoir être très-incohérent et ne l'est point. La disposition de l'ensemble fait de ce caprice architectural un caprice harmonieux. »

L'eau de cette source passe pour avoir des vertus miraculeuses qui en font la panacée universelle. En réalité, elle a les mêmes propriétés que celle de la source voisine du *Peñon de los baños;* toutes deux contiennent avec du chlorure de sodium de l'acide carbonique et des sulfates de chaux et de soude.

La chapelle du Cerrito est lourde, carrée, sans caractère ni grâce; mais le panorama que l'on embrasse du haut de sa plate-forme vaut bien l'ascension. Une partie de la vallée se développe aux yeux étonnés et ravis avec ses lacs, ses villes aux toits plats hérissées de clochers et de coupoles, ses villages noyés dans la verdure, ses chaussées ombragées, ses mornes volcaniques, sa ceinture de montagnes bleues que dominent les cimes du Popocatepetl, de l'Istaccihuatl et du Cerro de Ajusco. Alors on se sent pris de cet enivrement sous l'empire duquel les soldats de Cortez descendirent de la sierra d'Ahualco vers ce paradis terrestre. L'émotion, mais une émotion expansive et douce, dilate le cœur. Pas un voyageur n'a échappé à ces impressions, pas un peut-être n'a échappé à un désir momentané, fugitif comme l'éclair, de planter là sa tente et d'achever ses jours dans les jouissances ineffables que procure la contemplation d'une belle nature.

Deux voies conduisent au bas de la montagne : l'une est une rampe douce à l'occident, l'autre, à l'orient, un escalier assez roide entre deux murailles à crêtes festonnées. Deux chaussées relient également Guadalupe à Mexico; elles sont parallèles et très-rapprochées. L'une est en pierre : c'est la plus ancienne et la plus étroite; l'autre est un remblai bordé d'allées d'arbres. A droite et à gauche s'étendent des *potreros*, pâturages inondés en partie pendant la saison pluvieuse.

Cette route que je suis est assez animée; il est dix heures, et les fournisseurs des marchés de la capitale s'en retournent aux champs. Un troupeau de mules chargées, une voiture un peu plus moderne et confortable que toutes celles que j'ai rencontrées jusqu'à présent, un moine à cheval, un lancier dépêché quelque part en estafette, se croisent avec moi successivement. Le pauvre défenseur de la patrie est mal monté, mal équipé, tandis que derrière lui s'avancent, entourés des nuages de poussière que soulève le galop de leurs nobles montures, quelques jeunes rancheros étalant tout le faste du costume national; vestes et calzoneras de peau de daim ou de velours, ornées à profusion de broderies, galons, bouffettes et pendeloques en argent; le chapeau à grandes ailes, avec toquilla d'or ou d'argent, soutenue par des cordonnets qui viennent se fixer à de lourds ornements de même métal placés près de la couronne, sur les côtés. La *calzonera* ouverte laisse voir des *calzones* blancs, brodés ainsi que la chemise. La *bota vaquera* ou *campanera* protége la jambe; c'est une pièce de cuir richement estampée comme certaines parties de la selle, et que retient au-dessus du mollet un élégant cordon. Le manche du couteau caché dans la botte se présente à la hauteur du genou.

La têtière et les rênes de la bride sont de simples cordons de passementerie ornés de houpes et, sur les joues du cheval, de larges plaques d'argent ouvré.

J'arrive tout émerveillé de ce spectacle varié à la porte ou *garita* de Peralbillo : je suis à Mexico.

Le *lepero* mexicain. — Cathédrale et Sagrario. — Plaza de Armas. — Palacio. — Los *Evangelistas*.

De la garita de Peralbillo, une rue, qui change fréquemment de nom, conduit directement à la place d'Armes, autrement place de la Constitution; elle traverse les barrios de Santiago Tlatelolco et de Santa-Anna. Ces faubourgs ont triste mine, comme ceux de Guadalajara; la population n'en est pas plus attrayante. Je rencontre quelques types qui me rappellent ceux de la capitale de Jalisco, seulement les physionomies ont ici, en général, quelque chose de plus famélique et de plus accentué; la corruption y a laissé plus de traces. Le *lepero* de Mexico a sur ses congénères de la république la même supériorité que celle du lazzarone de Naples, auquel il ressemble tant, sur ses pareils des autres villes d'Italie. Il est plus malin, plus subtil, plus audacieux, plus effronté, plus narquois, plus spirituel, son intelligence et son imagination ont un rayon plus vaste, et les tangentes à sa circonférence sont en nombre immense : il est plus complet, en un mot. Il a au service de son humeur gouailleuse un répertoire aussi riche et aussi dessalé que celui du gamin de Paris lui-même. Au bout de vingt-quatre heures de séjour à Mexico, mon fidèle Miguel me parut à côté des bandits que je rencontrais un bien sot animal; lui-même, qui visitait pour la première fois sa capitale, demeura abasourdi pendant deux ou trois jours, non point du luxe qu'elle lui révélait, mais des études de mœurs populaires qu'il y fit.

La rue que je suivais me conduisit à la plazuela de Santo-Domingo, ornée d'une petite fontaine d'assez mauvais goût, surmontée d'un aigle de convention, et que l'on n'a pas réussi à mettre au centre de la place. Ce recoin de la capitale a le mérite d'être avoisiné par l'ancien palais de l'inquisition, le couvent des dominicains et la douane. Le premier de ces monuments est aujourd'hui une école de médecine. Le couvent de Santo-Domingo est un des plus beaux de la capitale; la façade de l'église, sobre et sévère, est cachée en partie par une muraille festonnée qui ferme le parvis. La douane est un vaste édifice fort laid et fort mal entretenu, mais à la porte duquel il y beaucoup de mouvement; des *recuas* de muletiers, des charrettes pesamment chargées, tirées par quatre, six et huit mules, en sortent ou y entrent à chaque instant. En face de la douane, il y a des *portales* bas, sombres, vieux et sales, occupés par quelques *evangelistas* ou écrivains publics. La naïveté castillane a

donné le nom d'évangélistes à ces hommes qui écrivent complaisamment tout ce qu'on leur dicte sans rien contrôler. Ils jouent un grand rôle dans ce pays où l'instruction primaire est négligée. Je m'adressai à l'un d'entre eux pour avoir des renseignements sur la route à suivre; c'était un vieux bonhomme à la mine ratatinée, au visage parcheminé, ayant en tout le physique de l'emploi. Il portait un pantalon de lasting vert, des bottes de daim, une veste de toile blanche, sans gilet ni cravate, des lunettes, une plume derrière l'oreille droite, une autre à la main, une cigarette derrière l'oreille gauche, une autre à la bouche; cet ensemble grêle et desséché servait de support à un chapeau prodigieux, dont les bords avaient certainement plus d'un mètre d'envergure.

Il se dérangea fort complaisamment pour me mettre dans la bonne voie. Je me rendais sur la foi des officiers de la garnison de Guadalajara au *meson* du théâtre de Vergara. Mais cet hôtel me parut beaucoup trop important pour un homme qui désirait comme moi s'effacer modestement dans les rangs du peuple, et je pensai que mon ami l'officier avait voulu se donner des gants en me le recommandant. Je ne pris que le temps de jeter un coup d'œil sur le théâtre qui n'a, en vérité, rien de remarquable, et rebroussai chemin en quête d'un autre gîte.

Je trouvai ce qu'il me fallait au meson de San-Vicente, calle de Manrique; cette rue porte le nom d'un architecte mexicain d'un certain mérite. Là on me donna la clef d'un *cuarto* où se trouvaient un lit de camp, une table et un banc, une place pour mon cheval à l'écurie, une chandelle de suif, et personne ne s'inquiéta plus de moi.

Après d'indispensables ablutions et un déjeuner à la



Marchand d'auges, à Mexico.



Marchand de chapeaux.



Marchand de coqs.

suite duquel je constatai à mon grand étonnement que la vie était moins chère dans la capitale que partout ailleurs, je pris la rue de Tacuba qui fait un angle droit avec celle de Manrique, et me trouvai bientôt à la cathédrale.

La cathédrale de Mexico est située au cœur même de la cité; sa façade regarde le midi et forme un des côtés de la place d'Armes ou place de la Constitution. Il me semble que personne n'a encore rendu à ce beau temple la justice qu'il mérite; ses grandes et belles dimensions, l'art avec lequel ses différentes parties sont agencées, l'habileté de l'ornementation, provoquent l'admiration. Le portail est divisé en trois parties par de gros contre-forts surmontés de consoles renversées. Le corps du milieu est plus élevé que les autres et surmonté en outre d'une tourelle couronnée de statues. Cette habile disposition sauve très-heureusement le triste effet d'une ligne droite réunissant deux tours fort éloignées l'une de l'autre, effet dont on peut se rendre compte facilement en se plaçant en face de Saint-Sulpice et surtout de Saint-Vincent de Paul, à Paris. Le soubassement des tours est de construction massive en pierres de taille, soutenu par des contre-forts entre lesquels sont percées des ouvertures qui contribuent à lui donner une apparence de forteresse; mais les clochers sont fort beaux et très-agréablement terminés par une coupole en pierre en forme de cloche. Tout cela est relevé des ornements de la renaissance, oves et médaillons, écussons et cartouche environnés de guirlandes et de festons, volutes et astragales, balustres dont les massifs supportent des statues et des cassolettes gigantesques. Une sobriété qui n'a rien de mesquin ni de froid et une grande entente de l'harmonie ont présidé à la distribution de ces ornements, dont les belles proportions et le puissant relief donnent au monument un caractère vraiment grandiose.

La coupole rappelle, pour s'en faire valoir d'autant,

celle du Val-de-Grâce; elle s'élève majestueusement au-dessus des terrasses entourées de balustrades qui forment des deux côtés un amphithéâtre magnifique.

Ce monument fut construit par ordre du roi Philippe II sur l'emplacement d'une église plus modeste, bâtie par Cortez après la conquête. Ce travail, commencé en 1578, ne fut achevé qu'en 1657. A l'orient de la cathédrale se trouve le *sagrario*, singulier bâtiment dont le plus grand tort à mon avis, est d'être accolé au premier. Un incendie ayant dévoré l'ancienne église paroissiale dans le courant du dix-huitième siècle, la nouvelle fut reconstruite sur des données architecturales toutes



Bosquet de cyprès dit de Montezuma, à Chapultepec. — Dessin de Riou d'après un album mexicain.

différentes, et, il faut l'avouer, d'un goût beaucoup moins pur. L'architecte espagnol Churriguerra a eu l'honneur de donner son nom à ce genre fantaisiste qui rappelle le Baroco et le Pompadour dont il était contemporain. Le churriguerresque est un style de décadence, une sorte de parti pris de bouleverser toutes les lois établies en architecture, un romantisme échevelé dont les principaux caractères sont l'absence presque complète de lignes droites, la bizarrerie et l'incohérence des ornements. Dans le sagrario, les parements sont construits en *tezontle*, amydoloïde poreuse et légère de teinte rouge, très-commune dans le bassin de Mexico, tandis



Aguador, à Mexico. — Dessin de Riou d'après une photographie.

que les chambranles, les contre-forts, les chaînes, les corniches, les statues, colonnes et moulures de tout genre, sont en pierre, et blanchis au lait de chaux. De ce débordement d'excentricité, il résulte un ensemble qui plaît à l'œil et où l'on découvre de grandes hardiesses d'imagination et des beautés de détail réelles.

Le palais du gouvernement occupe le côté oriental de la place d'Armes, c'est-à-dire deux cents mètres environ de façade. Il renferme, outre le logement du chef de État, les archives, les ministères, une prison, une caserne, la monnaie, etc.

Au sud de la place est située la *Casa de Cabildo* ou municipalité ; à l'ouest, les *Portales de Mercaderes*, sous lesquels se trouvent quelques cafés et restaurants et les plus beaux magasins de la capitale.

Cette place ainsi entourée est fort belle ; elle est en outre fort animée : soldats, prêtres, moines, mendiants, leperos, femmes de toutes conditions, cavaliers, voitures, charrettes, animaux de charge s'y croisent sans cesse ; des musiciens ambulants, harpistes et *guitareros*, parcourent les cafés et glorietās. Sur la place même s'établissent des marchandes d'*aguas frescas* et de *helados*, de rafraîchissements et de glaces. Sur un tréteau garni de fleurs et de branches de verdure, recouvert d'un linge blanc, sont rangés des verres gigantesques, pleins de boissons teintées de bleu ou de rouge, et recouverts de calebasses aux vives couleurs.

Pordioseros et Presidarios. — Le sereno. — Chapultepec. Les marchés de Mexico. — L'aguador.

Mexico est sans contredit la plus belle ville de la république. Les maisons ont en général deux étages, mais elles sont taillées en plein drap, et dans chaque étage un propriétaire parisien en trouverait deux, dans chaque pièce un appartement complet. Elles sont peintes de couleurs souvent assez crues ; le jaune m'a paru très en faveur. Les encadrements sont blancs invariablement. Les toits sont des *azoteas*, et la galerie qui couronne l'entablement est le plus souvent crénelée ou festonnée. Des gouttières en pierre, véritables gargouilles du moyen âge, allongent leur museau effilé au-dessus des corniches. De belles serrureries ouvrées ornent les balcons et les fenêtres des rez-de-chaussée.

Les rues sont bien pavées, bordées de trottoirs, percées à angles droits. Une population bizarrement mélangée s'y succède sans interruption, bien que sans tumulte. Suivant un dicton qui avait cours à Paris, il y a quelques cent ans, on ne pouvait s'arrêter un quart d'heure sur le Pont-Neuf sans voir passer un cheval blanc, un soldat, un moine et une jeune fille ; on peut en dire autant de chaque coin de rue à Mexico ; il faut y ajouter les *pordioseros*. Le *pordiosero* est le mendiant ; l'habitude de demander au nom de Dieu, *por Dios*, lui a valu ce nom que l'usage a consacré. Une des choses qui donna à Cortez une haute idée de la civilisation astèque à son arrivée à Mexico, ce fut le nombre des mendiants : il y en avait autant, dit-il, qu'en aucun pays civilisé. Cette observation était de bonne logique chez un homme qui ne pouvait pas concevoir la société autrement que divisée en clergé, noblesse et tiers état, et qui comprenait cependant que, pour qu'il y eût des gens très-riches avec une pareille organisation, il fallait qu'il y en eût de très-pauvres. Si Cortez revenait, il jugerait très-favorablement du développement moral du Mexique, en voyant la quantité de pordioseros de la capitale, sauf à aller rectifier ses idées aux États-Unis.

Jamais les Cours des miracles n'ont vu, je crois, de types plus vigoureusement accentués, plus sévères et plus navrants que ceux de quelques mendiants de Mexico, demi-nus sous des lambeaux de guenilles. L'opinion publique, dans les pays chauds, n'a pas de ces pudeurs qui s'effarouchent devant un torse nu, et, sans descendre jusqu'aux mendiants, il n'est pas rare de rencontrer un marchand de vieux oints portant sur sa tête sa dégoûtante marchandise, et n'ayant d'autre vêtement qu'un petit caleçon de cuir.

Parmi les figures attristantes de la scène mexicaine, il faut mentionner les *presidarios* ou galériens que l'on emploie au balayage des rues et promenades, et même à certains travaux de terrassements, nettoyage d'égouts, etc. Ils vont enchaînés deux à deux et escortés d'un piquet d'infanterie ; les soldats se montrent fort tolérants envers eux, du reste, et les laissent assez volontiers s'échapper, s'ils peuvent le faire sans trop se compromettre. J'assistai cependant un matin, au paseo de Bucareli, à un drame de ce genre qui eut un dénoûment tragique ; le fugitif reçut un coup de baïonnette dans les reins qui l'étendit roide mort. Peut-être était-ce une vengeance particulière.

Ce mélange de tolérance et d'arbitraire se retrouve dans toutes les branches de la police, qui est très-mal faite à Mexico ; au fond de tout cela, on démêle facilement une sorte de solidarité entre les agents et les bandits, un besoin de se ménager réciproquement. Le *sereno*, qui s'avance gravement le soir avec sa vieille capote bleue à petit collet, à parements et col jaunes, ainsi que la bande de son pantalon et le galon de son chapeau, armé de sa lanterne, de son porte-voix, de son coupe-chou, un sifflet pendu à son cou, est très-disposé à tourner le dos à tous les bruits suspects qu'il pourra entendre.

Je parcourus successivement, dans mon incognito, tous les quartiers de la capitale, je vis ses soixante églises et ses quarante couvents ; je n'entrai pas dans tous ces édifices, bien entendu, mais quand on a vu le grand San-Francisco avec ses cinq églises, la Cathédrale, le Sagrario, les églises du couvent de femmes de l'Encarnacion et de la maison jésuite de la Profesa, on peut se contenter de jeter un coup d'œil en passant sur les autres.

Cette tournée faite, je montai à cheval un jour dans l'intention de visiter les environs de la ville.

En sortant de Mexico par la garita de San-Cosme, après avoir franchi l'acequia *del salto de Alvarado*, au point où, dit-on, le blond capitaine de Cortez franchit, à la grande admiration des Astèques, la coupure alors

beaucoup plus large; après avoir traversé l'aristocratique et silencieux faubourg de San-Cosme, on suit une chaussée ombragée par de beaux arbres. L'aqueduc qui porte à la capitale l'eau de Santa-Fé, la divise dans toute sa longueur; il est en assez mauvais état. Non loin de la garita, une fontaine du churriguerresque le plus pur est encastrée dans le flanc même de l'ouvrage : c'est la *Fuente de la Tlaxpana.*

J'arrivai bientôt au petit pueblo de *Popotla*, où la tradition veut que Cortez ait mis pied à terre pour voir défiler son armée en déroute, à l'aube de l'effroyable *noche triste.* Dans la cour ou parvis de l'église, bâtie par le conquérant en souvenir de ce jour néfaste, s'élève un vénérable cyprès *ahuehuete*, dont le tronc noueux et colossal nourrit encore quelques-unes de ces branches qui couvrirent de leur ombre le guerrier espagnol brisé de lassitude et de douleur. L'église est très-simple, mais paraît en effet fort ancienne. Popotla était à cette époque situé sur la marge même du lac, à l'extrémité de la chaussée de Tlacopan ou Tacuba, et la route que je parcourais était celle que suivirent les Espagnols.

Je traversai Tacuba, petit village qui cache son délabrement sous des arbres séculaires, et laissant à ma droite le sanctuaire de Nuestra-Señora de los Remedios, que j'apercevais sur une colline voisine, je coupai dans la direction de Chapultepec, au milieu des champs fertiles et bien arrosés des haciendas de Joaquin et de Morales.

Chapultepec, le mont aux cigales, était le séjour favori de Montezuma avant la conquête et le lieu de repos des rois de sa dynastie qui l'avaient précédé. Il y possédait un palais magnifique sur le sommet de la colline, au pied de laquelle s'étendaient des jardins féeriques : « Leur emplacement, dit Prescott, est encore aujourd'hui ombragé par de gigantesques cyprès de plus de cinquante pieds de circonférence, déjà vieux de plusieurs siècles à l'époque de la conquête; ce n'est plus qu'un informe désert, qu'un épais fourré d'arbustes sauvages, où le myrte mêle ses feuilles d'un vert sombre et lustré aux baies rouges et au feuillage délicat du poivrier. »

Sur le terrain qu'occupait le palais du monarque astèque, le jeune et ambitieux vice-roi Don Bernardo de Galvez fit construire, en 1785, le château actuel, auquel il donna l'apparence d'un séjour de plaisance, mais dont il fit en réalité une forteresse; il mourut l'année suivante, trop tôt pour le voir achevé et pour laisser deviner auquel de ces deux usages il avait l'intention de le consacrer. C'est maintenant une école militaire. Du haut de sa plate-forme on découvre un panorama surprenant de majesté, de calme et de pittoresque.

Je passai de longues heures à l'ombre des *ahuehuetes* du bois de Montezuma. Ces nobles cyprès, qui ont vu surgir et disparaître plus d'une race et plus d'une dynastie, m'ont rappelé les étonnantes splendeurs des forêts de cèdre rouge du Klamat et du Redwoodcreek en Californie. Leurs branches robustes, bizarrement frangées des longues soies vert-pâle de la mousse espagnole, s'entrelacent et forment, à une grande hauteur, une coupole verdoyante d'un merveilleux travail et que les rayons du soleil ne peuvent percer. La voix humaine y résonne comme sous les voûtes d'un temple dont leurs troncs, droits et vigoureux, semblent être les colonnes. Mais quel chef-d'œuvre d'architecture, quel entassement de pierres, si audacieux qu'il soit, frapperait aussi vivement l'imagination? L'admiration légitime inspirée par les grandes œuvres de l'homme nuit toujours aux sensations douces ou graves que devrait provoquer l'œuvre elle-même; en face des merveilles de la nature on n'admire pas, on jouit; l'admiration viendra plus tard, avec le souvenir, et durera autant que lui.

Je revins à Mexico en longeant l'aqueduc de Chapultepec; il est moins lourd, moins écrasé que celui de Santa-Fé, mais tout aussi décrépit. Il pénètre dans la ville par la garita de Belen et se termine dans le barrio San-Juan par la fontaine du *Salto de Agua*, petit monument à colonne torse, d'un chirruguerresque mitigé, qui n'est pas absolument dépourvu de grâce. A côté, s'élève la petite église paroissiale de la *Concepcion;* tout auprès, le marché de San-Juan et l'hospice de la Caridad, plus loin, le marché d'Iturbide, à côté du couvent de femmes de San-Juan de la Penitencia et de l'église de San-Jose.

Il y a de nombreux marchés à Mexico; le principal est celui de Santa-Anna, construit sur la place *del Volador* qu'entourent le palacio, l'université, les couvents de Balvanera et de Porta-Cœli; mais le plus curieux, sans contredit, est celui qui se tient le matin, dans la rue de Roldan, au pied du sombre couvent de la Merci, sur les quais qui bordent le canal de la Viga; là, au moyen de ce canal, des bateaux chargés de fruits, de légumes, de volailles et de fleurs, arrivent de Tescuco, de Jochimilco et de Chalco, et les revendeurs viennent s'y pourvoir.

C'est dans le voisinage et au cœur même de ces centres gastronomiques qu'il faut venir étudier la vie populaire. Indiens, créoles et étrangers, porte-guenilles et riches bourgeois, redingotes noires, vestes de peau brodées, uniformes usés, cargadores, soldats, muletiers, *serenos*, moines de toutes nuances, franciscains, dominicains, mercedarios, augustins, carmes chaussés ou déchaux s'y coudoient fraternellement. Le fantastique chapeau de Basile allonge son ombre démesurée sur le mur de l'église voisine. De jolies marchandes de fruits ou de fleurs, de fraîches servantes de bonne maison, d'agaçantes *chinas*, l'œil petillant, l'oreille ouverte aux doux propos et la langue prompte à la riposte, passent et repassent, drapées dans leur reboso. Sur la paume de la main gauche renversée à la hauteur de l'épaule, elles portent, de la manière la plus académique, la corbeille pleine de verdure ou le gracieux cantaro de terre rouge, peint et vernissé, rempli d'eau.

L'*aguador*, vêtu de cuir, fend à petits pas cette foule turbulente. Ici comme à Guaymas, c'est un personnage original. Il porte sur son dos le *chochocol*, énorme jarre de terre rouge parfaitement ronde, qu'une large bande de cuir fixe, au moyen de deux anses, sur son front protégé par une petite casquette de cuir; une autre lanière,

qui passe sur le sinciput, soutient une seconde cruche beaucoup plns petite. Celle-ci pend devant lui, à la hauteur de ses genoux. Elle est destinée à contre-balancer par son poids celui du chochocol et à conserver au porteur un centre de gravité normal. On raconte qu'un Anglais, désireux de vérifier ce problème d'équilibre, se donna le plaisir de briser d'un coup de canne le petit cantaro; le pauvre aguador de rouler par terre, sur le dos, ou plutôt sur les débris de son chochocol. L'Anglais satisfait paya la casse. On ne dit pas s'il donna quelque chose pour l'outrage fait à la dignité humaine.

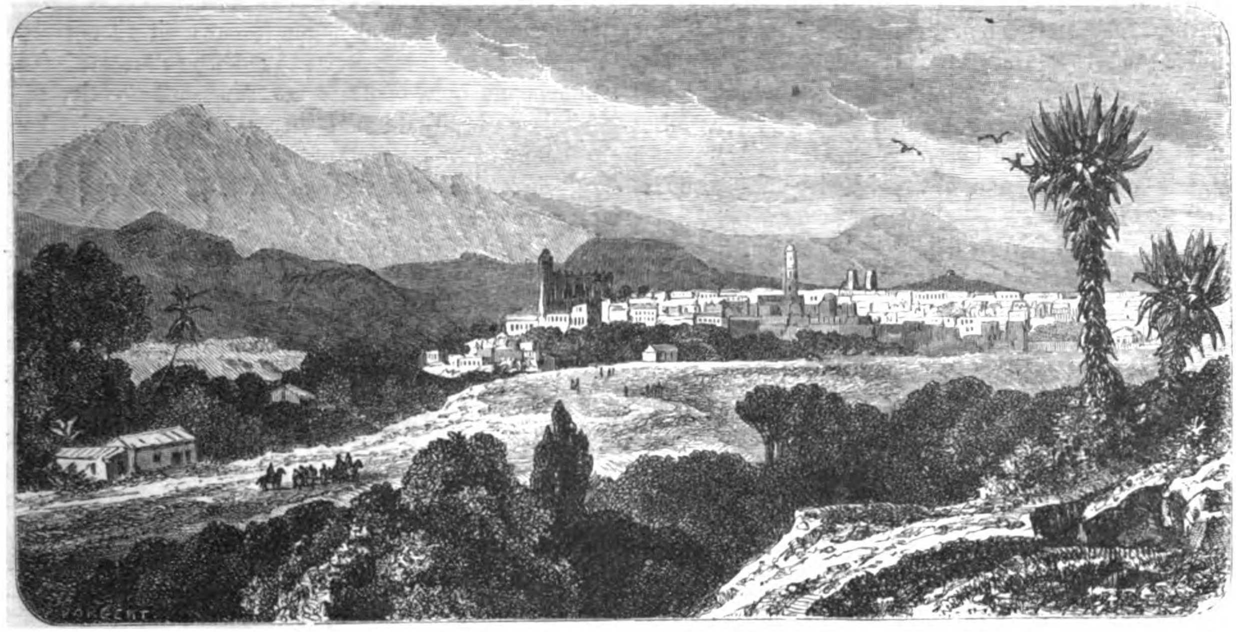
Je ne songeai point à faire une pareille épreuve; mais j'en fis une autre, infiniment moins aristocratique il est vrai. Je m'assurai par expérience que l'eau contenue dans le cantaro cassé par l'Anglais était charitablement à la disposition de tout homme altéré, et cela sans rétribution aucune; l'usage a fait une loi de cette habitude patriarcale. L'aguador auquel je m'adrossai, voyant que je n'appartenais pas à sa clientèle ordinaire, qui est assez peu vêtue, se crut en droit de me demander, fort honnêtement du reste, une cigarette que je n'eus garde de lui refuser.



Serenos, gardiens de nuit, à Mexico. — Dessin de Riou d'après une photographie.

Ern. Vigneaux.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Vue de Jalapa. — Dessin de E. de Bérard d'après Nebel.

VOYAGE AU MEXIQUE,

PAR M. F. VIGNEAUX [1].

1854-1855. — TEXTE INÉDIT.

Une excursion nocturne dans Mexico. — Un majordome voleur. — Promenade forcée. — Ayotla.

J'avais obtenu un passe-port de la légation française pour la Nouvelle-Orléans et l'heure du départ sonnait. Il me fallait être à la Vera-Cruz avant le 20, le steamer étant attendu à cette date. On m'engagea instamment à ne pas continuer ma route à cheval, à cause de la rigueur du climat, et, puisque je voulais voyager économiquement, à prendre passage sur des chariots qui font le service de roulage accéléré entre Mexico et la Vera-Cruz. Ces voitures à quatre roues, construites aux États-Unis, sont couvertes et fort bien suspendues; comme elles s'en vont de la capitale à la côte à vide généralement, l'administration prend alors des voyageurs moyennant la somme modeste de quinze piastres. Le trajet se fait en huit jours, soit dix lieues par jour à peu près; on vit pendant ce temps à ses frais dans les posadas et fondas de halte, comme j'avais vécu jusqu'alors. La diligence ne met que trois jours et une nuit à franchir la même distance, mais un *asiento*, une place dans la diligence revient, avec les faux frais qu'elle entraîne inévitablement, à une vingtaine de piastres (cent francs environ) par jour.

J'eus la faiblesse de me laisser, sinon convaincre, du moins influencer, et je vendis mon pauvre cheval, ce dont je me repentis amèrement par la suite. Je congédiai Miguel, qui me demanda la permission de m'embrasser et me serra dans ses bras, les larmes aux yeux, avec une effusion des plus touchantes; malgré son désespoir et, surtout, malgré ma surveillance, le digne *lepero* trouva moyen d'emporter, comme fiche de consolation sans doute et faute de mieux, un couple de chandelles de suif d'un *tlaco* que je l'avais envoyé acheter le matin par provision.

Mon départ fut fixé au 14; je reçus avis du majordome de me trouver à trois heures du matin sans faute au *corral* des voitures. La crainte de manquer le coche me tint éveillé toute la nuit et, à deux heures, j'étais dans les rues, drapé dans mon sarape et ma valise à la main.

Le corral était situé dans une ruelle assez louche, dite le *callajon de la Vina*, à l'entrée du faubourg mal famé de Santa Anna; j'y arrivai en quelques minutes, la distance n'étant pas d'un demi-kilomètre. Le silence profond qui régnait aux alentours me parut de bon augure: on n'avait pas encore attelé. Je frappe, je frappe encore, j'appelle, je fais vacarme, les aboiements furieux d'un chien de garde sont la seule réponse que j'obtiens; enfin,

1. Suite et fin. — Voy. pages 241, 257 et 273.

au bout d'un quart d'heure, un homme à moitié endormi se décide à venir s'enquérir de ce que je veux. — « Les voitures, parbleu! — Les voitures, señor! elles sont parties. » J'entrai, comme bien on le pense, dans une noble colère. — « Il n'y a pas dix minutes de cela, ajouta le portier pour m'apaiser, et vous avez grande chance de les rejoindre à la garita de San Lazaro si vous faites force de jambes. En tous cas la première halte est à Ayotla, où l'on déjeune, et vous êtes toujours sûr de les rattraper là. »

Sur ce et me saluant d'un *vaya usted con Dios* (que Dieu vous accompagne) plein d'un intérêt hypocrite, le cerbère me ferma la porte au nez, me laissant le garçon le plus perplexe de toutes les Espagnes.

Je ne connaissais pas assez Mexico pour pouvoir gagner directement la porte de San Lazaro sans indications. L'obscurité trônait dans les rues dont les réverbères étaient éteints sous prétexte de clair de lune, bien que Phœbé ne fut pas encore levée. J'avais à craindre les voleurs, alléchés par la vue de mon bagage, et les *serenos* aux yeux desquels un paquet, entre les mains d'un homme aussi pressé, devait paraître suspect à cette heure. Néanmoins je me mis en route, confiant à mon étoile le soin de me guider heureusement entre ces deux écueils : être pris par un voleur ou être pris pour un voleur.

Mexico était un annexe du palais de la Belle au bois dormant. Serenos et leperos dormaient au coin des bornes. Je trébuchai dans l'ombre au milieu d'une patrouille d'infanterie qui ronflait sur un trottoir avec un ensemble, une précision, qu'on eût cherchés en vain dans ses manœuvres militaires. Je n'en rencontrai pas moins de trois ainsi occupées. Dans la rue de l'Arsobispado, devant la prison du palais, un factionnaire, réveillé en sursaut sans doute par le bruit de mes pas, me lança un *quien vive* farouche, dont l'énergie me rappela les beaux jours de Guaymas; je ne l'avais pas aperçu, perdu qu'il était dans l'ombre de la porte, aussi me causa-t-il un véritable émoi. Le dialogue d'usage en pareil cas s'établit entre nous, et je pus continuer ma route. Enfin, après avoir questionné gardes de nuit, sergents de ronde et sentinelles, après avoir distribué un paquet de cigarettes corruptrices qui furent pour moi la meilleure de toutes les recommandations, je parvins à la Garita de San Lazaro.

Un bruit de voitures et de grelots frappe mon oreille; j'arrivais à temps. Je cours; un portail à claire-voie me barre le passage. J'appelle, le gardien se présente à la fenêtre d'un pavillon situé *extra muros;* nous entrons en pourparlers et, en somme, il me déclare qu'il ne peut pas m'ouvrir la porte. Le majordome des voitures après lesquelles je prétendais courir ne l'avait pas prévenu, me dit-il, ce qu'il ne manquait pas de faire quand il y avait un voyageur en arrière. J'eus beau lui parler de mon passe-port, de mon billet, qui étaient parfaitement en règle, le menacer de le rendre responsable du préjudice qu'il allait me causer, le gredin se renferma dans le *non possumus* de la consigne : « Je sortirai comme les autres quand les portes s'ouvriront au jour, et avec de bonnes jambes, je pourrai rattraper les chariots à Ayotla, etc., etc.... » — Même antienne que le premier. Le bruit des grelots se perdait insensiblement dans le silence de la campagne et ma fureur croissait en raison inverse. Le gardien referma sa fenêtre en me souhaitant une bonne nuit, non sans me menacer toutefois, si je faisais du bruit, de me lâcher son chien aux jambes; c'était un mâtin d'imposante stature, qui rôdait de l'autre côté de la claire-voie en grondant de la manière la moins caressante du monde.

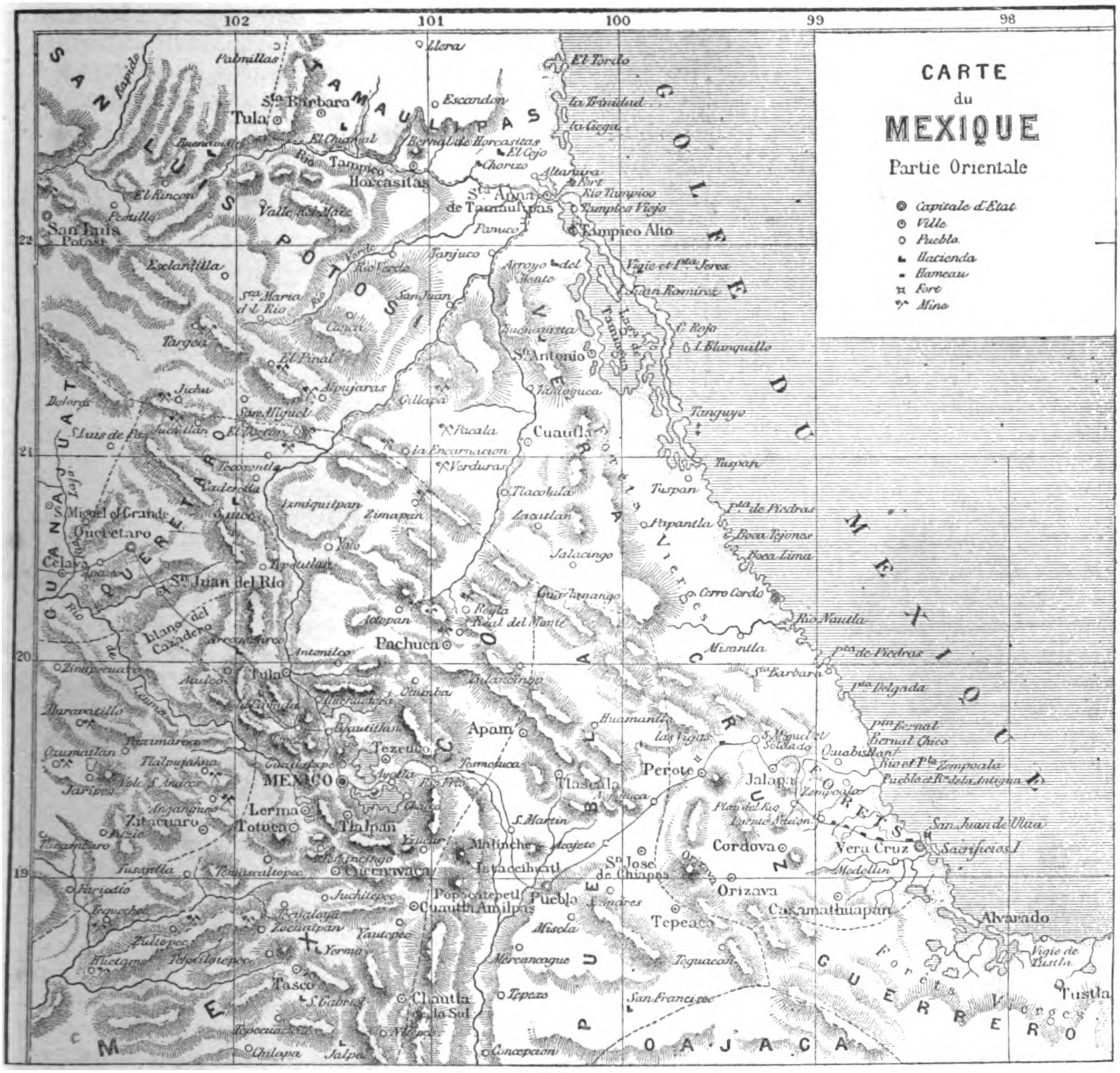
La mauvaise volonté de cet employé était trop évidente pour ne pas m'éclairer sur l'état exact de la situation : le majordome lui avait graissé la patte afin qu'il ne me laissât pas passer, comptant spéculer chemin faisant sur ma place vide dans ses voitures, tandis que mon nom figurait sur sa feuille de route. L'administration ne recevant pas les plaintes des voyageurs qui se trouvent dans le même cas que moi, attendu que sous aucun prétexte elle ne leur rend leur argent ou ne leur reconnaît de droits postérieurs, il était parfaitement tranquille de ce côté-là. Il m'avait mal renseigné sur l'heure du départ on bien était parti plus tôt dans l'intention de me duper. Tout avait réussi à son gré et j'étais pris au piége. Le portail n'était point un obstacle sérieux et je pouvais facilement l'escalader, mais derrière il y avait Azor, et j'avoue que je renonçai sans hésitation à l'idée de le braver. Il me restait la ressource très-problématique de rejoindre le convoi à Ayotla. Ce pueblo est à vingt-six kilomètres au moins de la *Garita;* les voitures allaient prendre deux heures d'avance sur moi; néanmoins, comme il n'est rien qui me touche plus que d'être pris pour dupe, je résolus de tenter l'aventure, poussé bien moins par le désir de sauver mon argent que par celui de me venger de mon voleur de majordome.

En attendant le jour, je m'étendis sur le gazon et, me faisant un oreiller de ma valise, j'essayai de dormir; la fraîcheur du matin et, surtout, l'humidité du sol, m'en empêchèrent. Je me levai et me promenai pour me réchauffer. La lune vint m'égayer de sa douce clarté qui veloutait les grandes plaines salines ou marécageuses de San Lorenzo; devant moi se déroulait le canal de la Viga, qui sort à cet endroit de la ville pour aller se jeter dans le lac de Tezcuco; à quelque distance, les grandes murailles blanches et le dôme de l'hospice de *San Lazaro,* consacré spécialement aux lépreux, se dressaient mélancoliquement au milieu de cette solitude.

Sur les bords du canal, j'avisai un tas de sac de grains qui, recouverts d'une forte toile, semblaient m'offrir une hospitalité que je n'eus garde de refuser; je me glissai donc doucement entre la toile et les sacs et me disposais au sommeil, quand des grognements sourds et des grouillements indescriptibles m'apprirent que le lieu était déjà habité. Cette découverte ne laissa pas que de me causer une certaine sensation; mais l'ordre s'étant rétabli immédiatement, je m'endormis sans me préoccuper davantage de mes voisins quels qu'ils fussent, ce que j'ignore encore.

A cinq heures et demie la porte s'ouvrit enfin; j'enveloppai ma valise dans mon sarape, dont je nouai les

deux extrémités sur ma poitrine à la manière des Indiens, et me mis en marche. Une chaussée droite et fort bien entretenue conduit jusqu'au *Penon del marques* ou *Penon viejo*, morne volcanique qui s'élève dans la plaine à douze ou treize kilomètres de Mexico; un bras du lac de Tescuco, que traverse la chaussée, l'entoure encore en partie : c'était autrefois une île dont Cortez s'empara après un combat sanglant, au commencement du siége, avec l'aide de ses brigantins. Je m'arrêtai là dix minutes pour prendre haleine et manger un biscuit arrosé d'un verre de madère. La chaussée continue pendant quelques kilomètres, puis au pied du volcan d'Ayotla on rencontre un terrain sablonneux où la marche devient pénible. A neuf heures et demie j'étais à Ayotla; j'avais fait mes vingt-six kilomètres en quatre heures, avec un poids d'une quarantaine de livres sur le dos.



Le coche de Puebla. — La forêt de Rio-Frio et les voleurs. San Martin de Tesmeluca. — Le sota.

Le *mesonero* chez lequel je pris langue m'apprit que les voitures ne s'étaient pas arrêtées ce jour-là au pueblo et qu'il y avait une heure environ qu'elles étaient passées. Il ne me restait d'espoir de les rejoindre qu'à l'étape, et la tentative dépassait la mesure de mes forces que je venais d'excéder. Je m'étais assis en arrivant, quand je voulus me lever, je trouvai que mes jambes roidies refusaient le service; il fallut les frictionner avec du mescal pour leur rendre un peu d'élasticité, après avoir coupé mes chaussures pour en extraire mes pieds gonflés.

Le majordome avait gagné la partie et je ne savais trop que faire de moi. Mon hôte me conseille d'attendre au lendemain et de prendre le coche de Puebla : « dans cette ville j'en trouverai un autre qui me conduira à

Jalapa ; là, je monterai, s'il le faut, dans la diligence. » Je me couchai après avoir déjeuné et dormi d'une traite jusqu'au dîner. Ayotla est un joli petit village assis sur les bords du lac de Chalco et encadré d'une riche verdure, mais il ne présente, au demeurant, rien de curieux et je m'y ennuyai assez le reste de la soirée pour reprendre au plus tôt mon sommeil.

Le coche arriva le lendemain vers neuf heures. C'était une de ces vieilles calèches dont on ne retrouve l'échantillon en France qu'au fond de nos provinces méridionales, là où l'attrait du progrès n'a pas encore vaincu l'amour du gros sou; elle était doublée d'une perse en lambeaux, dont les ramages s'étaient depuis longtemps fondus dans la crasse; des vitres trapézoïdales, indépendantes des portières, s'ouvraient au dehors en tournant sur des gonds. En un mot, c'était le classique coche espagnol, moins l'élégance du *mayoral* et la fougue de ces mules que M. Théophile Gautier peint sortant de l'écurie, debout sur leurs pieds de derrière, avec une grappe de postillons pendus à leur licol. Les nôtres me parurent moins bouillantes quoique aussi maigres, différence qui s'explique par ce fait que les pauvres bêtes n'étant jamais relayées font un service très-pénible. Elles étaient au nombre de six en trois volées; leur harnachement répondait dignement aux splendeurs de la voiture : on y voyait plus de cordes que de cuir, plus de nœuds que de boucles. Le mayoral monte une des timonnières, un jeune homme, le *sota*, une des mules de tête; tous deux sont vêtus de calzoneras et de vestes de cuir sans autres ornements que des taches et des trous, aussi vieilles, en un mot, que le coche, les harnais et les mules.



Picador mexicain. — Dessin de Riou d'après une photographie.



Marchand de paniers. — Dessin de Riou.

Il n'y a qu'un voyageur dans la voiture; je prends place à ses côtés moyennant la faible somme de quatre piastres, une fois payées et nous partons au trot.

A quelques kilomètres d'Ayotla, la route gravit les revers de la montagne et s'engage dans des gorges boisées; c'est la forêt de Rio-Frio. De temps en temps, on gravit une croupe du haut de laquelle on domine le pays environnant, dont la physionomie générale rappelle beaucoup celle de la forêt de Fontainebleau; les accidents du sol et la végétation sont les mêmes. Ce lieu jouit de la réputation traditionnelle, aujourd'hui perdue, de la forêt de Bondy. Mon compagnon me paraît préoccupé et mal à son aise, il me lance à la dérobée des coups d'œil obliques et soupçonneux, se tient sur une grande réserve, et quand il ouvre la bouche après avoir promené un regard inquiet sur le paysage, ce n'est point pour en vanter les beautés, mais bien pour parler de voleurs. Sa méfiance me gagne peu à peu et, en prévision d'événements fâcheux, je juge à propos de cacher ma bourse, sans qu'il s'en aperçoive, dans une des nombreuses solutions de continuité que présente la doublure du coche, ne gardant sur moi qu'une somme suffisante pour détourner de ma tête la fureur des bandits désappointés.

La rencontre d'un piquet de milice à cheval qui revenait d'escorter les diligences du sud rendit un peu de sérénité à mon voisin, mais ce ne fut qu'un feu de paille, et son trouble alla toujours croissant jusqu'au pueblo de Rio-Frio où nous arrivâmes vers trois heures après midi. Ce village, situé à peu près au sommet de la montagne, est pittoresque; un petit ruisseau limpide, bordé de gazon, traverse la grande place ou plutôt le vide autour duquel sont disséminées sans ordre quelques maisons de bois à soubassement de pierres sèches, et une vieille église d'un bon effet malgré sa simplicité ; quelques hauteurs boisées, abruptes et sauvages, font cadre au tableau.

A partir de Rio-Frio, on redescend vers les plaines et

nous ne tardons pas à sortir de la forêt. Mon compagnon se redresse, il renaît, il s'épanouit, il devient expansif et m'embrasserait, je crois, si je le laissais faire. Il m'apprend qu'il s'appelle Don Jose Hermandez, qu'il est tailleur à Puebla, et de plus, loueur de costumes et travestissements. A l'occasion d'un bal masqué qui doit clore le carnaval, il est venu faire des emplettes à Mexico; il rapporte une foule d'articles de valeur tels que masques et loups, gants, cravates, ceintures, foulards, rubans, etc.... et pas mal d'argent qu'il n'a pas employé; les voleurs pouvaient le ruiner en un instant.

Les belles plaines de San Martin de Tesmeluca, que nous traversons, sont bien arrosées et d'une graude fertilité; elles s'étendent jusqu'à Cholula au sud, jusqu'à Puebla à l'est, et, bien loin au nord, jusqu'au pied des montagnes de Tlascala. A notre droite, les cimes altières du Popocatepelt et de l'Istaccihualt terminent l'horizon, tandis qu'à notre gauche, l'Orizaba ou Citlaltepelt, la *montagne de l'étoile*, découpe sur l'azur sa pâle silhouette.

Le coche fait étape à San Martin. Le meson est neuf et très-propre, ainsi que la fonda; on nous y sert un excellent souper, et Don Jose, pour célébrer notre délivrance, fait couler à flots le pulque renommé de Cholu'a, ce qui ne tarda pas à faire de nous les meilleurs amis du monde. Nous eûmes encore le temps d'aller



Rio Frio. — Dessin de E. de Bérard d'après Dauzats.

visiter avant la nuit l'église du lieu, cachée derrière de hautes murailles qui entourent le parvis, et ombragée d'une belle futaie. La façade est une page de la Renaissance ornée, dans le goût des *retablos* espagnols, de moulures et d'ornements relevés de couleurs vives, et de plaques de faïence peinte et vernie d'un effet fort original.

Nous quittâmes San Martin le 16, à six heures du matin. Le pays au delà est assez beau, mais la route est affreuse. Une poussière d'une ténuité rare, dans laquelle les roues s'embourbent jusqu'aux moyeux et les mules jusqu'aux jarrets, se soulève à notre passage en nuages épais, qui enveloppent l'équipage entier; en dépit d'une chaleur intense, il fallut tenir les vitres fermées; mais la clôture n'était rien moins qu'hermétique et nous pensâmes être suffoqués. Quant à nos conducteurs, ils avaient l'air de fantômes de quakers, uniformément gris de la tête aux pieds, à la seule exception des dents et de la cornée de l'œil. Cette poussière, délayée par une transpiration abondante et cuite par le soleil après, avait formé à la longue sur leurs mains, rarement ou négligemment lavées (si tant est qu'elles l'eussent jamais été), une croûte assez semblable au cuir des pachydermes les mieux protégés. Il y avait quinze ans que notre mayoral trottait ainsi sur cette route, dans ces conditions, et il ne s'en portait pas plus mal.

Ces désagréments, assez banals du reste, n'étaient pas les seuls. Ladite couche de poussière recouvrait et dissimulait parfaitement, comme une eau bourbeuse, les irrégularités d'une voie aussi primitive que possible; là éclatait dans toute sa gloire l'habileté du *sota*. Un bon sota doit connaître la carte d'une route comme un pilote connaît le chenal d'une rivière ou d'une baie hérissée de hauts-fonds, de manière à pouvoir louvoyer les yeux fermés entre les trous et les pierres. Le nôtre était fort expert, et son mérite me parut d'autant plus transcendant que la poussière l'aveuglait complétement et que, sous prétexte de plaines, nous allions un train d'enfer. C'était un voyage en zigzags. Mais la perspicacité et l'expérience du jeune postillon ne pouvaient aller néanmoins jusqu'à deviner les écueils nouvellement formés, et de cette éventualité assez fréquente il résultait des cahots à nous arracher l'âme.

Un pont sur une petite rivière nous annonça l'approche de Puebla, où nous entrâmes vers midi.

Puebla de los Angeles. — La cathédrale. — Intérieur d'une famille mexicaine. — La diligence. — Le coffre, la forteresse et la ville de Perote.

On compte vingt-huit lieues environ de Mexico à Puebla.

Cette ville fut fondée en 1530, sous les auspices du vice-roi, don Antonio de Mendoza, et du président de l'Audiencia, l'évêque don Sebastian Ramirez de Fuenleal, à quelque six ou sept lieues à l'est de la célèbre ville aztèque de Cholula; le lieu portait alors le nom de *Cuetlaxcoapan*, couleuvre dans l'eau. Le climat y est sain; le plateau, élevé de deux mille cent quatre-vingt-seize mètres, est très-fertile.

Cholula était la ville sainte de l'Anahuac; la tradition voulait que Quetzalcoatl s'y fût arrêté pour initier les Astèques à la civilisation.

La nouvelle ville espagnole hérita des mêmes priviléges religieux et prit bientôt le pas sur l'ancienne; le sanctuaire de Notre-Dame de los Remedios remplaça celui de Quetzalcoatl: sur la pyramide de Cholula, on combattit la foi par la foi, le miracle par le miracle. La cathédrale de Puebla s'élevait. Les anges, dit la tradition, y travaillèrent et continuèrent la nuit l'œuvre que les pauvres mortels préparaient le jour: de là le nom de *Puebla de los Angeles*. Un grand nombre d'églises et de couvents des deux sexes s'élevèrent autour du temple miraculeux; les fidèles y accoururent en foule les mains pleines d'offrandes et le cœur plein de foi; on conserva dans sa pureté primitive cette foi qui enrichissait l'église et faisait de la ville entière une propriété des corporations religieuses. Puebla devint la rivale de la Mecque. L'étranger, à quelque religion qu'il appartînt, y était en danger. Aujourd'hui les temps sont bien changés; l'étranger est en sûreté à Puebla. Toutefois, il est encore prudent à lui de se souvenir de ce proverbe des anciens que « l'on ne doit pas médire des loups à Lycopolis. »

La ville est belle; elle dispute le second rang à Guadalajara. Une centaine de dômes ou de clochers dominent majestueusement les azoteas en mosaïque des constructions particulières. Les rues sont larges et droites, propres, soigneusement pavées de cailloux ronds disposés symétriquement, et bordées de trottoirs. Les maisons sont élevées, bien bâties; beaucoup de façades, tant d'habitations particulières que de monuments publics ou religieux, sont ornées de plaques de faïence peinte et vernissée.

On fabrique beaucoup d'objets de terre cuite à Puebla ainsi que du verre et des savons. La population de la ville est de soixante-dix à soixante-quinze mille âmes.

Mon premier soin fut de m'enquérir du coche de Jalapa; il ne devait partir que le lundi suivant, 19, et je n'y songeai plus. J'allai en conséquence arrêter ma place au bureau des diligences nationales en maudissant l'heure où j'avais vendu mon cheval Ces mesures prises, je me dirigeai vers la cathédrale.

Ce temple occupe un des côtés de la plaza Mayor; en face est la *casa de cabildo*, la municipalité, à droite et à gauche, des portales sous lesquels il y a de beaux magasins. C'est un beau monument sans contredit, mais j'étais trop près de Mexico encore pour que mon admiration ne fût pas réservée. Une plate-forme de deux à trois mètres d'élévation lui sert de soubassement. L'intérieur est d'une richesse fabuleuse; la pierre y disparaît partout sous un revêtement de marbres de diverses couleurs. Ses nombreuses chapelles latérales étalent un luxe inouï, qui s'éclipse devant les splendeurs du maître-autel, où les marbres, fouillés par le ciseau, l'or, l'argent et le cuivre repoussés, forment un ensemble surprenant, aux détails duquel le bon goût n'a pas toujours présidé, il est vrai. Le tabernacle est fermé d'une feuille de *tecali*, beau carbonate de chaux blanc et translucide que Humboldt assimile à l'albâtre gypseux connu des anciens sous le nom de phengite. Il est très-abondant aux environs de Puebla, et emprunte son nom aux carrières qui le fournissent. Dans plusieurs des riches couvents de Puebla, on voit des fenêtres fermées d'une seule lame de ce tecali, qui tamise une lumière suave.

Ma visite à la cathédrale et une promenade dans la ville me conduisirent à l'heure du souper; je m'étais engagé formellement à aller prendre ce repas chez mon compagnon de voyage et je m'y rendis. Je fus reçu comme un vieil ami par sa famille, qui était nombreuse. Le pauvre tailleur était si heureux d'avoir échappé aux salteadores, qu'il me faisait un mérite de n'avoir pas été leur complice. Chacun me fit fête, et l'on travailla à me persuader que je devais m'établir à Puebla.

Le repas fut simple. L'hospitalité mexicaine est pauvre comme ceux qui l'exercent, mais du moins est-elle sans réserves ni arrière-pensées. Le pot-au-feu ou *puchero*, le plat national de *frijoles* ou haricots, voilà le menu ordinaire de la bourgeoisie; quelquefois un ragoût de canard au piment *chile*. Pour se désaltérer, de l'eau dans un verre immense, de la contenance d'un litre et demi ou deux, placé au centre de la table; c'est le seul qui figure dans le service, d'où sont bannies en même temps

carafes et bouteilles, et, très-souvent aussi, cuillers et fourchettes. Chacun trempe les lèvres à son tour dans ce hanap et le remet à sa place ou le passe à son voisin, ce qui est assez patriarcal. Au reste les Mexicains ne boivent en général qu'à la fin du repas.

Le soir, notre cercle s'agrandit de quelques amis; les guitares furent décrochées de la muraille, et l'on chanta quelques romances naïves sur des airs dolents; on dansa même, mais sur le même rhythme et avec le calme de gens qui ont bu de l'eau à souper. On s'amuse très-discrètement dans les réunions mexicaines; ces natures ardentes ne connaissent pas de milieu entre des emportements sans réserve ou une réserve compassée, indispensable toutes les fois qu'il leur faut conserver de l'empire sur elles-mêmes.

Parmi les moyens que don Jose pensait mettre en œuvre pour me retenir dans le pays, un mariage devait entrer, je crois, en première ligne. Une petite belle-sœur de mon digne hôte, âgée de seize ans environ, et répondant au doux nom de Pepita, fut avec moi l'objet des attentions générales; on l'obligea à faire entendre souvent sa voix qui était jolie, et à chanter ce qu'il y avait de plus langoureux dans son romancero; on m'obligea aussi à danser avec elle, sinon aussi souvent que je l'aurais désiré, du moins plus souvent que je ne l'eusse fait, par convenance, si je n'y avais été invité : tout cela était significatif. J'échappai à cet écueil matrimonial, qui était, j'en conviens, aussi séduisant que brin de fleur d'oranger puisse l'être, et vers dix heures je pris congé avec regret de ces bonnes gens. Si l'on veut connaître le Mexique, c'est dans le peuple qu'il faut aller faire des études, ce peuple si bon malgré ses malheurs, si avide de savoir malgré son ignorance et ses préjugés, si plein de séve malgré son long servage, ce peuple en qui repose l'avenir du pays. Il serait bon, au contraire, de se méfier beaucoup des hautes classes, infime minorité où la même ignorance se trouve doublée d'une vanité insoutenable, de la haine du progrès et d'un égoïsme qui la porterait à vendre au premier enchérisseur étranger et sa patrie et ses institutions politiques, pour s'assurer le maintien d'odieux priviléges et l'impunité d'un passé qui crie vengeance.

Je me rendis à l'hôtel des diligences où je comptais passer la nuit : on m'installa dans une chambre des plus confortables, et, pour la première fois depuis vingt-cinq jours, je goûtai l'ineffable jouissance de m'étendre sur un bon lit, entre deux draps bien blancs, dans un négligé antique.

A trois heures du matin il fallut s'arracher à ces douceurs pour aller prendre le chocolat, dont la fourniture est comprise dans le prix de la nuitée; ceci fait, on monte en voiture. Les diligences mexicaines ne ressemblent en rien aux nôtres : construites aux États-Unis, elles sont taillées sur le modèle des *stages* anglais et américains. Ce sont de gros coffres ronds, peints de couleurs vives, suspendus entre quatre grandes roues rouges, et d'une solidité qui inspire parfois une véritable admiration. Les bagages sont entassés derrière, sur la plate-forme où se tiennent ordinairement les laquais. Il y a trois places sur l'impériale; à l'intérieur, on est neuf sur trois bancs; les voyageurs auxquels leur numéro d'inscription assigne celui du milieu, et j'étais dans ce cas, ont l'avantage d'être plus rapprochés des portières, mais ils ont le désagrément d'être sur un siége fort étroit, et de n'avoir d'autre soutien qu'une large bande de cuir qui traverse les reins; en somme, ils sont très-mal à leur aise.

Six beaux chevaux, fort bien harnachés, conduits par un cocher très-habile et surtout très-audacieux, un yankee généralement, emportent la voiture au milieu d'un tourbillon de poussière, à travers des chemins qui mettent l'élasticité des ressorts à de rudes épreuves.

Nous n'étions que huit, savoir : un Anglais, un Américain, deux Mexicains et quatre Français. Sur les deux Mexicains, il y en avait un qui ne disait rien; l'autre ne s'exprimait qu'en français et ne parlait que de Paris, où il avait habité longtemps. Nous étions donc tous étrangers en quelque sorte, et je n'étais plus au Mexique, que j'allais entrevoir de loin seulement désormais, par la portière d'un stage américain.

Nous traversons, comme dans un songe, les pueblos d'Amozoque et d'Acajete, la montagne del Pinal boisée de sapins, les champs de maguey de Nopaluca, et la plaine aride où s'élèvent les hameaux de las Ventillas et de Vireyes, entre la venta del Ojo de Agua, et le pueblo de Tepeacoalco.

En approchant de Perote ces plaines prennent un aspect désolé; les habitations deviennent aussi rares que les arbres; le cactus, l'aloès et le palmier nain hérissent des mornes pierreux de formation volcanique; des montagnes pelées, au profil sévère, forment un sombre horizon sur lequel se détachent bizarrement de pâles petites trombes de poussière, qui ressemblent à des colonnettes de fumée. Au loin, sur la plaine où le tequezquite se mêle au sable, le mirage nous fait voir un lac étincelant qui n'existe pas plus que les arbres qui paraissent se mirer dans ses eaux. Il fait une chaleur atroce.

A notre droite, et vers l'orient, se dresse le Coffre de Perote, montagne de porphyre basaltique, couronnée d'un rocher taillé par la nature en forme de coffre ou de tout autre objet qui y ressemble. Les Aztèques le nommaient *Nauhcampatepetl*, du mot *nauhcampa* qui désigne toute chose carrée, joint à celui de *tepetl*, montagne. Le Coffre mesure quatre mille quatre-vingt-neuf mètres, d'après Humboldt. Bien qu'il n'y ait pas trace de cratère à son sommet, on croit que c'est un ancien volcan. Le pays environnant est en général aride et couvert, en certains endroits, de fragments de laves et matières vitrifiées ou de scories volcaniques.

Nous nous arrêtâmes à Perote, où nous devions passer la nuit. Cette ville, située à peu de distance et au nord-ouest du Coffre, à deux mille trois cent cinquante-quatre mètres d'élévation, passe au Mexique pour jouir du climat de la Sibérie : le fait est que l'air y est piquant par moments et que la température moyenne est peu élevée.

L'hôtel des diligences est assez mal installé : c'est,

comme la plupart des maisons de la ville, une construction basse et massive. L'église, située sur la place qu'orne médiocrement une petite fontaine, est très-simple; le parvis est entouré d'un mur à faîte découpé, dont les dentelures supportent de loin en loin une grosse boule.

L'unique curiosité du lieu est le château, vers lequel je dirigeai mes pas avant le souper, en compagnie d'un des voyageurs de la diligence. Je tenais à voir le lieu où j'avais dû être enfermé. Malheureusement il est à un kilomètre et demi environ de la ville, et il était trop tard quand nous y arrivâmes pour songer à le visiter. C'est un vaste parallélogramme flanqué de quatre bastions et ceint d'un fossé, assis le plus maladroitement du monde au milieu d'une plaine entourée de hauteurs qui commandent la place. Cette citadelle sert de *presidio;* elle renferme en outre un arsenal, un dépôt de munitions, une fonderie de canons et une manufacture d'armes. Les prisonniers français étaient logés dans les casemates de même que les *presidarios*, dont ils etaient séparés du reste. La chapelle du château renferme les cendres de l'empereur Iturbide, fusillé le 19 juillet 1824, à Padilla ou Tamaulipas, à son retour d'Albion — j'allais dire de l'île d'Elbe, tellement il y a d'analogie dans le fait apparent, en dépit de la différence du résultat. *Non licet omnibus adire Corinthum.*



Jarocho ou cavalier de la Terre-Chaude. — Dessin de Stella d'après Nebel.

Las Vigas. — Une route mal entretenue. — Jalapa. — Indiens de la Terre-Chaude. — Jarochos.

18 *février*. — Nous partons à trois heures. Las Vigas est le premier relais, le jour commence à poindre quand nous y arrivons.

C'est un hemeau très pittoresque dont les maisons, construites en planches ou en madriers sur un soubassement en pierres, sont reliées par des chevilles de bois à grosses têtes, d'un effet inattendu et original. On se croirait transporté en Suisse, d'autant mieux que la contrée voisine est montagneuse, tourmentée, coupée, de ravins et couverte de forêts où dominent le sapin et le chêne et, en outre, que la brise du matin est très-incisive sur ces hauteurs.

Une escorte de quelques miliciens à cheval nous suit depuis je ne sais où; la vue de ces Cosaques qui, drapés dans un sarape effiloqué, montés sur de maigres bidets, trottent aux portières, la lance attachée au bras droit, produit au crépuscule un effet saisissant. La contrée est déserte, mal famée, le bois clair-semé et tout à fait propre à un guet-apens.

Nous commençons à descendre le versant allongé qui conduit à la Terre-Chaude et aux rivages du golfe. Le chemin est exécrable; il a été pavé autrefois, en grande partie du moins, depuis le hameau de la Cruz



Fête de nuit dans la Terre-Chaude. — Dessin de E. de Bérard d'après un croquis de **M. Vigneaux**.

blanca, entre Perote et las Vigas, jusqu'au pied du versant. Cet ouvrage fut exécuté au commencement de ce siècle aux frais du commerce de Vera-Cruz; mais en 1815, les insurgés le détruisirent partiellement pour embarrasser les mouvements des troupes espagnoles, et depuis le mal n'a jamais été réparé; de telle sorte que les meilleurs morceaux de la route aujourd'hui sont, sans contredit, ceux où il n'existe pas vestige de pavage. Partout ailleurs, c'est un véritable casse-cou.

A quelque distance de San Miguel el Soldado, l'escorte se débarrassa de nous. Un vieux chapeau de feutre noir galonné d'une bande de calicot blanc s'introduisit dans la voiture, une tête de Bachi-bozouk se présenta à la portière, une voix recommanda à notre générosité les anges gardiens des diligences nationales de la république. Quelques réaux tombèrent dans le chapeau : c'est là, pour ces pauvres diables, un revenu beaucoup plus clair que la paye du gouvernement.

Jalapa n'est qu'à douze lieues de Perote; nous y entrâmes à neuf heures du matin, pour n'en sortir de nouveau que vers la fin du jour. Par considération pour l'existence des voyageurs, la diligence ne marche que la nuit dans la Terre-Chaude.

Jalapa a conservé son nom indien en devenant espagnole; elle l'a donné en outre au beau liseron célèbre par ses vertus médicinales et originaire de ce district. Entourée de collines et d'une assiette irrégulière, au sein d'une région fertile et d'une zone de transition, à une hauteur (treize cent vingt et un mètres) qui la met à l'abri des miasmes délétères de la *Tierra-Caliente* et de la sécheresse atmosphérique du haut plateau central, cette ville a un caractère particulier. Les nuages qui se forment sur le golfe ne s'élèvent guère au-dessus de son niveau; ils y viennent faire élection de domicile et lui procurent transitoirement, avec une atmosphère brumeuse, une humidité qui tempère les ardeurs du soleil et favorise puissamment la végétation. Les riches habitants des basses terres s'y réfugient pendant la saison sèche; les convalescents de la Terre-Froide viennent y chercher une température plus généreuse. L'oranger, le bananier, le palmier ombragent ses *heurtas;* le poivrier, l'olivier se mêlent au liquidambar et au chêne dans les bois voisins. La canne, le tabac, la cannelle, le jalap, la salsepareille y croissent à côté des légumineuses de l'Europe et du blé qui ne monte pas en épi, il est vrai, mais qu'on cultive pour son chaume et son fourrage.



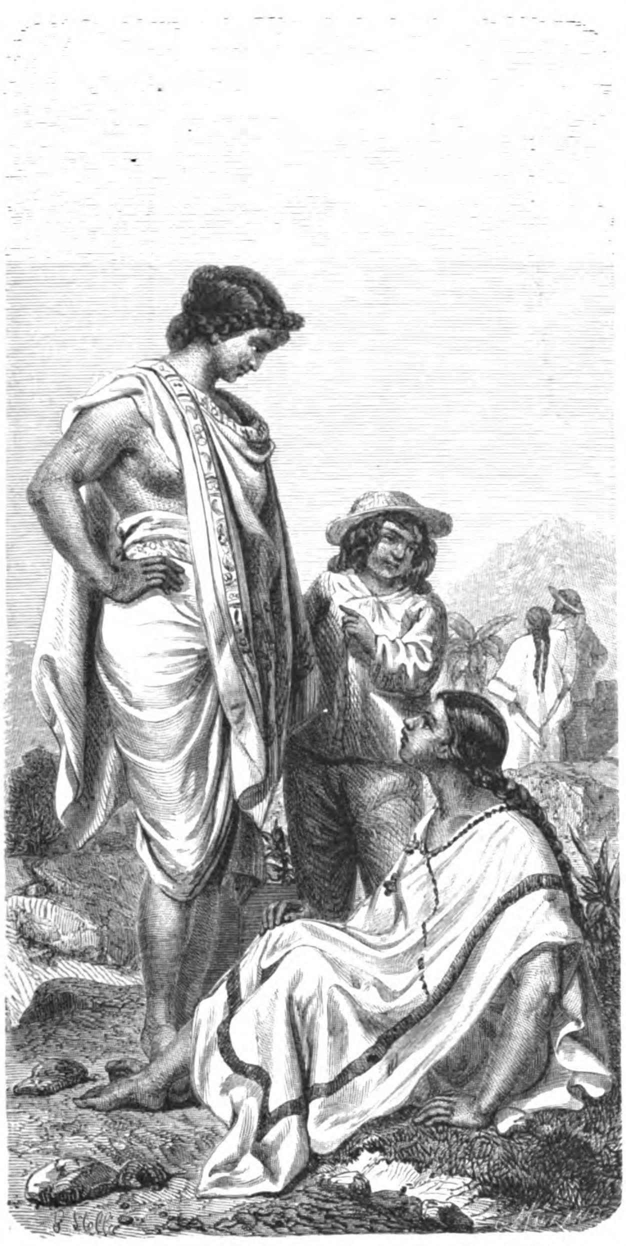
Indienne de la Terre-Chaude. — Dessin de Stella d'après Nebel.

Ainsi encadrée, Jalapa présente du sommet des hauteurs voisines le plus charmant coup d'œil. A l'intérieur, la physionomie n'est pas moins typique. Cette petite ville, qui compte plus de huit à dix mille âmes en temps ordinaire, est une des plus jolies et surtout une des plus propres de la république. Les rues cependant ont peu de développement et sont étroites et parfois irrégulières; les maisons ont peu d'élévation, mais elles sont soigneusement peintes à l'intérieur comme à l'extérieur de couleurs fraîches et vives relevées d'encadrements blancs. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont gigantesques et descendent presque au niveau du trottoir, comme pour laisser passer, à travers leurs grillages de fer, le plus d'air possible, tandis que des stores intérieurs amortissent les rayons du soleil en adoucissant sa lumière. Il y a dans tout cela une saveur andalouse très-accentuée. Derrière le store, on voit briller dans l'ombre de pâles mais piquants minois. Les *Jatapeñas* ont une réputation de beauté et de grâce surtout, universellement reconnue au Mexique et qui ne m'a pas paru usurpée. Leur teint est mat, mais d'une grande blancheur, et cette absence d'éclat et de transparence dans la carnation a là-bas un charme inexprimable, de même que la crudité des tons dans la décoration des bâtiments emprunte à la chaude et généreuse lumière des tropiques une harmonie réjouissante

dont on ne saurait se rendre compte à la pâle clarté de notre soleil.

La *plaza Mayor* est peu remarquable et ne m'eût laissé, je crois, que de tristes souvenirs, si elle n'avait été animée par un marché. Une petite fontaine des plus bourgeoises s'élève au centre; d'un côté une église cruellement badigeonnée de jaune, de blanc, de chocolat, de lie de vin et autres teintes que revendique d'ordinaire la devanture des perruquiers de village; sur les autres faces, des maisons à *portales* écrasés, dans la décoration desquelles l'ocre jaune domine.

Mais la vue du marché distrait et détache l'œil de ces aberrations de pinceau; on y rencontre quelques types nouveaux. L'Indien de la Terre-Chaude vient y porter les fruits de son jardin; il n'a d'autres vêtements qu'une chemise dont les pans flottent librement par-dessus un caleçon blanc; quelques-uns portent le petit chapeau de paille à forme ronde des bergers d'Arcadie. Les femmes drapent leur beau torse bronzé dans une pièce d'étoffe, blanche souvent, ayant comme le sarape une ouverture au centre pour passer la tête, et dont les plis retombent sur une jupe bleue, rouge ou jaune; une bordure d'un dessin étrusque et d'une couleur éclatante orne le bord du manteau comme celui de la jupe. Leur chevelure noire et luxuriante est tressée avec des cordons rouges. Ce costume a du caractère, et quand il est porté par quelque jeune créature bien campée, fière et gracieuse à la fois dans son port et dans sa démarche, quand elle s'avance ayant sur sa tête une corbeille de fruits et de fleurs de serre chaude, ou bien une poterie de forme antique que maintient en équilibre son bras élégamment arrondi, on croirait voir s'animer une fresque de Pompéi.



Indiennes de la Terre-Chaude. — Dessin de Stella d'après Neble.

Près de là passent quelques *Jarochos* en fine chemise de batiste brodée, calzoneras de velours, ceinture de soie rouge qui porte le *machete*, sorte de dague ou de long couteau de chasse, chapeau de paille sous lequel pend un foulard qui protége le cou des ardeurs du soleil. Le Jarocho est le campagnard de la province de Vera-Cruz; c'est le plus souvent un produit des trois races connues, la blanche, la rouge et la noire, et de ce croisement bizarre est résulté, sous les feux du Cancer, un sang de lave en ébullition dans un corps que soutiennent des muscles d'acier. Le Jarocho est pasteur et récolte en outre ce que dame nature veut bien faire venir sans trop d'aide dans l'enclos qui entoure sa cabane; car le Jarocho n'est pas très-enclin au travail, mais cette indolence créole est doublée chez lui de l'énergie pour le plaisir qui appartient au sang nègre. Jouir avec fureur est le dernier mot de la vie pour lui : le jeu, la boisson, la musique, la danse, la toilette, l'amour absorbent ses loisirs. Indépendant et hardi, chatouilleux à l'extrême sur le point d'honneur, il est prompt à en appeler aux décisions de son *machete* dont il ne se sépare jamais. Franc et loyal du reste, hospitalier, probe, c'est un bon enfant, en somme. Il est de taille moyenne, bien pris, mais en général, maigre et d'une teinte plombée tirant sur le jaune.

État de Vera-Cruz. — El Lencero. — Le puente nacional. — Une fête de nuit en Terre-Chaude. — Le chemin de fer de Vera-Cruz. — Un *norte*. — La Vera-Cruz. — Départ.

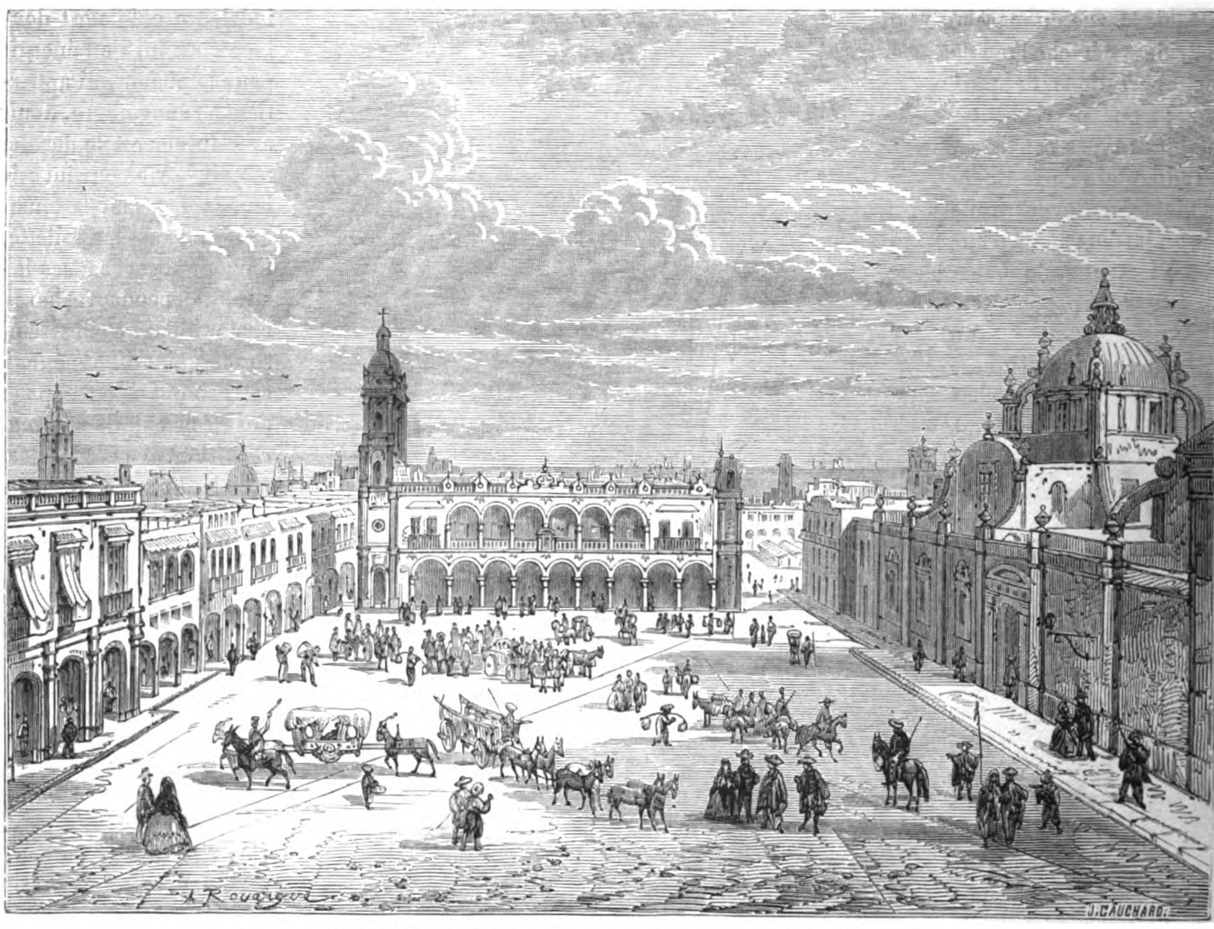
Jalapa est un chef-lieu de district; l'État de Vera-Cruz en compte neuf en tout; les huit autres sont : Tampico, Papantla, Misantla, Vera-Cruz, Jalacingo, Orizaba, Cordova et Casamalhuapan. Les districts méridionaux de Tuxtla, Acayucan et Huimanguillo en faisaient autrefois partie; ils ont été séparés, quelques années après la Révolution, pour former l'État de Guerroro.

La population de la province est de deux cent soixante-quinze mille habitants, son area d'environ soixante-douze mille kilomètres carrés; elle est plus grande que la Belgique et la Hollande réunies. Le littoral est malsain, le

noir vomito, les fièvres bilieuses planent au-dessus des lagunes et des marécages que de nombreux ruisseaux et petites rivières, ou même l'eau des pluies, forment dans des terrains trop bas pour se drainer naturellement. Bien qu'il ne pleuve que pendant quelques mois de l'année, la quantité d'eau qui tombe à cette époque est effrayante; Humboldt l'estime à un mètre soixante-deux centimètres, tandis que, en France, elle est à peine de quatre-vingts centimètres. D'immenses forêts vierges contribuent à entretenir cette humidité et donnent en outre un détritus énorme qui pourrit dans les marécages.

A quatre heures de l'après-midi, nous fûmes invités à monter en diligence; nous nous y trouvâmes au complet cette fois, ce qui ne constituait pas précisément un agrément sous un climat comme celui que nous allions affronter. Le premier relais en sortant de Jalapa se trouve à la venta *del Lencero*, établissement fondé peu de temps après la conquête par un aventurier espagnol connu sous ce sobriquet; Bernal Diaz nous apprend qu'il était bon soldat, et qu'il termina ses jours sous le froc de l'ordre de la Merci.

Non loin de la venta, on montre une maison de campagne qui appartient à Santa Anna. Cet homme d'État est devenu le marquis de Carabas de la province où il est né; de Jalapa à la Vera-Cruz, il est presque superflu de demander le nom du propriétaire des ranchos et haciendas que l'on traverse : c'est Don Antonio, le *diable boiteux*.



Grande place de Vera-Cruz. — Dessin de Rouargue d'après Nebel.

La contrée est découverte et assez monotone : à l'horizon de l'ouest, le blanc piton de l'Orizaba resplendit sous les feux du soleil. Ce roi de la Cordillère a cinq mille deux cent quatre-vingt-quinze mètres d'élévation; à ses pieds, sur le versant qui regarde le golfe, se trouvent les villes d'Orizaba et de Cordowa, célèbres par leurs cultures de tabac.

Il était nuit quand nous passâmes à *Plan del Rio*. De là au *Puente nacional*, la route descend continuellement, et Dieu sait dans quel état elle est; mes souvenirs de voyage ne me représentent rien d'aussi fantastique que le traitement auquel nous fûmes soumis là pendant quelques heures; je ne sais quelle maladie il pourrait donner ou pourrait guérir à la longue, mais je sens qu'il devrait provoquer quelque grave révolution dans l'économie animale. Les exercices du malheureux Ragotin sur son cheval rétif ne donneraient qu'une intelligence bien imparfaite de la chose, et la meilleure image que je trouve pour peindre notre position, est de nous comparer aux grains de plomb dans une bouteille que l'on rince. La voiture allait prudemment au pas, et néanmoins, elle avait un mouvement oscillatoire constant, mais irrégulier, de haut en bas, à donner le mal de mer, le vertige, que sais-je? De temps en temps, souvent même, un écueil



Vue générale de la Vera-Cruz, prise de la route d'Orizaba. — Dessin de E. de Bérard.

plus sérieux détruisait cette funeste harmonie, et du coup chacun prenait son essor; celui-ci allait toucher de la tête le plafond de la voiture, celui-là se précipitait dans les bras d'un voisin. Si l'on joint à cela une chaleur insensée, une transpiration générale des plus consciencieuses et une soif sans mesure, on pourra se faire une idée des charmes de ce voyage. Nous nous fîmes un devoir de protester par des chants extravagants contre le ridicule de notre situation.

Je comprends, jusqu'à un certain point toutefois, que dans un pays où la dévotion est si coûteuse, on n'ait pas pu faire réparer ce malencontreux pavage, mais au moins aurait-on pu, ce me semble, le faire supprimer entièrement, et cela à peu de frais.

A minuit, nous fîmes un mauvais souper au Puente Nacional. Ce village est assis sur le bord d'une ravine sauvage, emprisonnée entre des hauteurs boisées, au fond de laquelle coule le rio de la Antigua. La *Villa rica de la Vera-Cruz*, fondée d'abord par Cortez à douze lieues au nord de la ville actuelle, près du port de *Quiabistlan*, fut transportée, quelques années après, à l'embouchure de cette rivière. Plus tard encore, on vit s'élever, en face de San Juan de Ulloa, la ville actuelle, qui prit le nom de Vera-Cruz-*Nueva* (nouvelle), laissant à l'ancien établissement déshérité celui de la *Antigua*, que porte la rivière; c'est le *rio de Canoas* des conquérants. Le pont est une œuvre hardie et bizarre, dont la ligne courbe relie les parois abruptes de la ravine.

Les cahots recommencèrent de plus belle au delà du *Puente*. La chaleur allait croissant, et le coche était une véritable étuve où nous nous dissolvions graduellement. Cependant le pavage s'étant quelque peu amendé aux environs de Paso de Ovejas, je profitai de cet instant de répit pour m'endormir. Les exclamations bruyantes de mes compagnons me réveillèrent bientôt. La voiture était arrêtée, et un spectacle merveilleux comme une féerie se déroulait à la portière. Nous étions en pleine forêt; les cimes touffues d'arbres gigantesques, les gracieux éventails des palmiers enguirlandés de lianes se découpaient sur le ciel étoilé, au-dessus de quelques cabanes en bambous et en bois, au toit pointu. L'une d'elles était illuminée; sous sa varangue, trois individus élevés sur une estrade raclaient énergiquement de la guitare en chantant, et quelques jeunes gens des deux sexes, à demi couverts de soie, de velours, de fine mousseline ou de batiste brodée, la chevelure en désordre, l'œil ardent, dansaient avec une passion vraiment entraînante. Une population enthousiasmée se pressait autour; les uns à pied, d'autres montés sur des mules ou des chevaux richement harnachés, piaffant et soufflant, comme si l'ivresse générale leur devînt communicative. A l'intérieur de la cabane, le *guarapo* et les *chichas*, eaux-de-vie de canne, de manioc et de maïs, coulaient pour entretenir le feu sacré. Il y a au musée du Luxembourg un tableau de M. Giraud, qui représente des paysans espagnols en fête; à cette pantomime ardente, si l'on ajoutait, en élargissant le cadre, un décor de forêt vierge et les effets prestigieux de la lumière rougeâtre des torches au milieu de la nuit, on aurait une esquisse précieuse d'une des scènes les plus animées et les plus chaudes dont j'aie été le témoin. Combien je regrettais alors d'avoir vendu ma bête et de me trouver dans cette galère! Monter en diligence dans ces régions neuves c'est dire adieu à tout ce qui, pour moi, constitue le charme du voyage, c'est renoncer à surprendre les secrets de la couleur locale, c'est s'endormir, comme je l'avais fait, en s'en remettant, pour s'éveiller à propos, à l'intelligence du hasard; et quand il vous aura envoyé, bien rarement, quelque rêve splendide tel que celui-là, le fouet du cocher le fera évanouir comme une illusion menteuse.

Le jour nous trouva près du relai de Paso de Zopilotes, au milieu des bois qu'anime le cri des perroquets. De loin en loin s'ouvre une clairière, champ de cannes ou pâturages; nous traversons quelques villages: Manantial, El Lagarto, composés d'un petit nombre de cabanes à jour ou *jacales*, au toit pointu en feuilles de palmier, entourées d'un jardin. A travers les interstices des bambous, le regard sonde sans peine le mystère du domicile privé; un hamac est suspendu aux poteaux angulaires, une femme est à sa toilette, une autre, courbée sur le *metrte*, prépare les tortillas de la journée. A la porte, des enfants jouent en costume du paradis terrestre; des Jarochos tournent vers nous leurs grands yeux noirs, étincelants dans un cercle de bistre. Plusieurs sont vêtus de peau de daim, fine, richement brodée et ornée de franges et de boutons de métal. Le pantalon, soutenu par la ceinture rouge, est large et fermé à la cheville comme celui des mameluks, pour prévenir les indiscrétions des moustiques et des insectes venimeux.

C'est dans ce canton que se trouve la célèbre hacienda de *Manga de Clavo*, résidence favorite du général Santa Anna quand il n'est pas exilé toutefois, dans lequel cas il se réfugie au port de Cartagena, sur la côte de la Nouvelle-Grenade.

A quatre lieues de Vera-Cruz on rencontre le chemin de fer. Un wagon plate-forme s'approcha, on y installa la diligence et deux mules nous emportèrent sans la moindre fougue. La vapeur n'a pas encore jeté aux échos de ces solitudes ses notes stridentes qui semblent proclamer le triomphe du progrès. Parmi les voyageurs pris par nous à Jalapa se trouvait un jeune ingénieur mexicain qui nous donna de curieux détails sur cet embryon de voie ferrée. On avait mis deux ans et dépensé huit cent mille piastres, plus de quatre millions de francs, pour venir à bout de ces quatre lieues, sur une plaine qui ne présente nul obstacle sérieux; cette affaire avait enrichi un ou deux administrateurs par mois depuis le début.

Duflot de Mofras rapporte que ce chemin de fer avait été projeté dès 1842, et qu'un traité avait même été passé pour les cinq premières lieues. Il devait traverser les terres de *Manga de Clavo*, et son principal objet était, en réalité, d'augmenter considérablement la valeur des propriétés de Santa-Anna, qui était monté au fauteuil présidentiel le 7 octobre 1841, après avoir renversé le général Bustamente.

Les blanches murailles, les dômes et les clochers de Vera-Cruz se dessinaient déjà au-dessus d'une ligne de collines sablonneuses connues sous le nom de *Medanos*. Çà et là quelques maisons blanches à toitures plates, ombragées de bananiers et de palmiers, marquaient une oasis au milieu de ce désert aride ou marécageux qui s'étend autour de la Vera-Cruz nueva. A l'horizon miroite la mer. Bientôt se développe devant nous la ligne des remparts avec leurs bastions et leurs redans; nous franchissons vers sept heures cette enceinte peu formidable en réalité malgré ses grands canons, et mettons pied à terre enfin devant la *casa de Diligencias*.

Cet hôtel est un véritable palais; une double rangée de cloîtres superposés, à colonnes de marbre, environnent la cour. Les appartements sont dallés, vastes et très-élevés; tout est d'une propreté exemplaire.

La ville est sous l'influence d'un *norte*, c'est-à-dire d'une bourrasque de vent du nord. Quand Borée se déchaîne, Vera-Cruz est en émoi; son souffle est un simoun humide et froid qui paralyse tout dans la place et rend le port dangereux. La mer frémit et moutonne sous le poids de la tempête. Cette crise retarde le départ du steamer; l'hôtel est encombré de voyageurs qui l'attendent comme moi, et l'on nous installe sans façon plusieurs dans la même chambre.

Je passai là trois jours, les plus tristes certainement de mon séjour au Mexique, en exceptant toutefois ceux de Guaymas. On déjeune entre neuf et dix heures à l'hôtel, on dîne entre quatre et cinq. Les us et coutumes du pays veulent qu'on fasse la sieste au milieu du jour, pendant la forte chaleur, et l'on ne rencontre guère à ce moment-là dans la rue que quelques portefaix nègres en chemise de batiste, pantalon blanc, chapeau de Panama, le tout d'une propreté éblouissante.

Heureusement pour moi j'étais recommandé à un de mes compatriotes, le docteur Castagné, dans la conversation duquel je trouvai les seules distractions que Vera-Cruz m'ait offertes. J'eus l'avantage de rencontrer chez lui une incarnation vivante, authentique, sérieuse d'Adrienne de Cardoville; le sexe seul était différent, il s'agissait d'un Adrien. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, Mexicain, de bonne éducation, qui me parut jouir de la plénitude de ses facultés intellectuelles, et qui n'en avait pas moins été conduit violemment de Guanajuato à la Vera-Cruz, par quelques Espagnols, en qualité de fou. Sa bonne étoile voulut qu'à son arrivée en cette ville, il fût rencontré par le docteur dont il était connu. Celui-ci, qui est un homme de cœur, avait été au fond de l'affaire et y trouvant les traces d'un guet-apens, s'était adressé aux autorités. En dépit d'influences secrètes, puissantes, il avait obtenu une enquête médicale à suite de laquelle la victime venait de recouvrer sa liberté.

Or, voici quel était le dessous des cartes. Cet homme était le tuteur d'un neveu mineur, garçon fort riche déjà du chef de son père mort et qui attendait encore de sa mère et de son oncle, dont il était l'unique héritier, des appoints qui devaient faire monter un jour sa fortune à plusieurs millions de piastres. Un jeune homme donnant de si belles espérances ne pouvait manquer d'être recherché, et il le fut par des gens qui prétendaient faire naître en lui une vocation irrésistible pour la vie claustrale. La mère était déjà persuadée, l'oncle seul s'opposait au développement de cette vocation. Il gênait, on l'enleva, un beau jour, on le fit passer pour fou, et, sans le bienheureux hasard qui conduisit le docteur sur sa route, il partait pour l'Espagne, d'où il serait revenu Dieu sait quand.

Emprisonnée dans son corsage bastionné et entourée d'un désert malsain, Vera-Cruz n'a pris que peu de développement, mais il y règne un certain air d'opulence qui contraste singulièrement, par parenthèse, avec le peu d'animation qu'on y remarque. Les maisons sont vastes, élégantes, bien alignées; j'en ai vu quelques-unes fort richement ornementées, balcons couverts de légères galeries cintrées, soutenues par de gracieuses colonnettes, gargouilles gigantesques, curieusement travaillées ainsi que les consoles, pendentifs et reliefs de toute espèce. Les rues sont larges et bien pavées, souvent bordées de *portales*. Le soin de leur propreté, qui ne laisse rien à désirer, est commis à ces petits vautours noirs et pattus nommés zopilotes. L'inviolabilité la plus complète et la tolérance la plus grande récompensent leur zèle. La nuit ils perchent le plus singulièrement du monde sur les corniches des maisons et des monuments publics. Des fenêtres de l'hôtel nous prenions plaisir chaque soir à les voir s'installer en foule, avec une gravité bouffonne, sur la coupole de la cathédrale et la tour du palais du gouvernement, deux vieux bâtiments à physionomie mauresque qui se trouvent sur la plaza Mayor.

La place du Môle n'est pas laide; elle est surtout assez animée, la porte qui ouvre sur la jetée étant le seul défilé par lequel la ville communique avec la rade. Ce monument qui, vu de la mer, fait un certain effet au milieu de la ligne des fortifications, relie les bâtiments de la douane à ceux de la trésorerie. C'est une sorte d'arc de triomphe dont le portique principal est flanqué de quatre portes basses, rectangulaires, surmontées d'écussons ou bas-reliefs et séparées par des pilastres qui supportent l'entablement.

Vis-à-vis se trouvent l'hôtel San Carlos ou *gran sociedad*, le principal après celui des Diligences, la fonda del Commercio et quelques habitations particulières. La douane, la trésorerie et un entrepôt, constructions basses et uniformes, ornées de *portales* et exhibant quelques prétentions architecturales, forment les autres côtés de la place. A l'angle occidental s'élève le clocher du couvent des franciscains, le plus beau et le plus riche de la ville, ici comme partout ailleurs.

En face du môle, à huit cents mètres au large environ, s'élève le château de San Juan de Ulloa, sur un îlot à base de madrépores. C'est un parallélogramme irrégulier à quatre bastions, dont l'un supporte un phare, un autre les ruines d'une tour ou *cavalier*, que détruisit en partie l'explosion d'un magasin à poudre lors du bombardement du fort par les Français, en 1838. La porte regarde la mer; elle est défendue par une demi-lune au delà de la-

quelle se développent encore des batteries basses. Toutes ces défenses, de même que les murailles, les monuments et la plupart des maisons de Vera-Cruz, sont construites en pierre madréporique, dite de *mucara*, la seule que l'on rencontre aux environs. Seule la courtine de San Fernando, qui regarde la ville, est en pierre dure apportée d'Espagne peu à peu, assure-t-on, à l'époque de la construction du fort, par les navires de commerce auxquels le gouvernement en imposait un certain nombre à titre de lest.

Les Espagnols, chassés de la colonie en 1822, conservèrent néanmoins ce fort jusqu'en 1825, époque à laquelle l'indépendance du Mexique dut être officiellement reconnue. Mais pendant cette taquinerie d'enfant vindicatif, protestation mesquine des droits prétendus de la cour de Madrid, la garnison du château vivait en état de trêve permanente avec celle de la ville; les communications étaient libres et amiables durant le jour, et c'était à peine si la nuit on se tenait sur la défensive dans la crainte d'une surprise. La troupe royale se contentait d'extorquer un droit de huit et demi pour cent *ad valorem* sur les marchandises étrangères importées dans la ville. Ces petits détails peignent mieux que tous les raisonnements le caractère de la domination espagnole en Amérique.



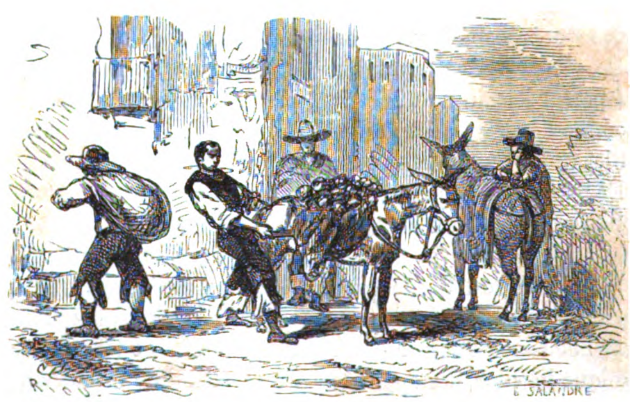
Puente nacional. — Dessin de E. de Bérard d'après Dauzats.

La Vera-Cruz s'élève sur le lieu même où Cortez débarqua le 21 avril 1519, jour du vendredi saint; ce fut même en raison de cette coïncidence qu'il attacha le titre de Ville de la Vraie Croix au premier établissement espagnol formé sur la côte. La ville actuelle fut fondée par le vice-roi comte de Monterey, à la fin du seizième siècle; elle reçut son privilége de *villa* en 1615.

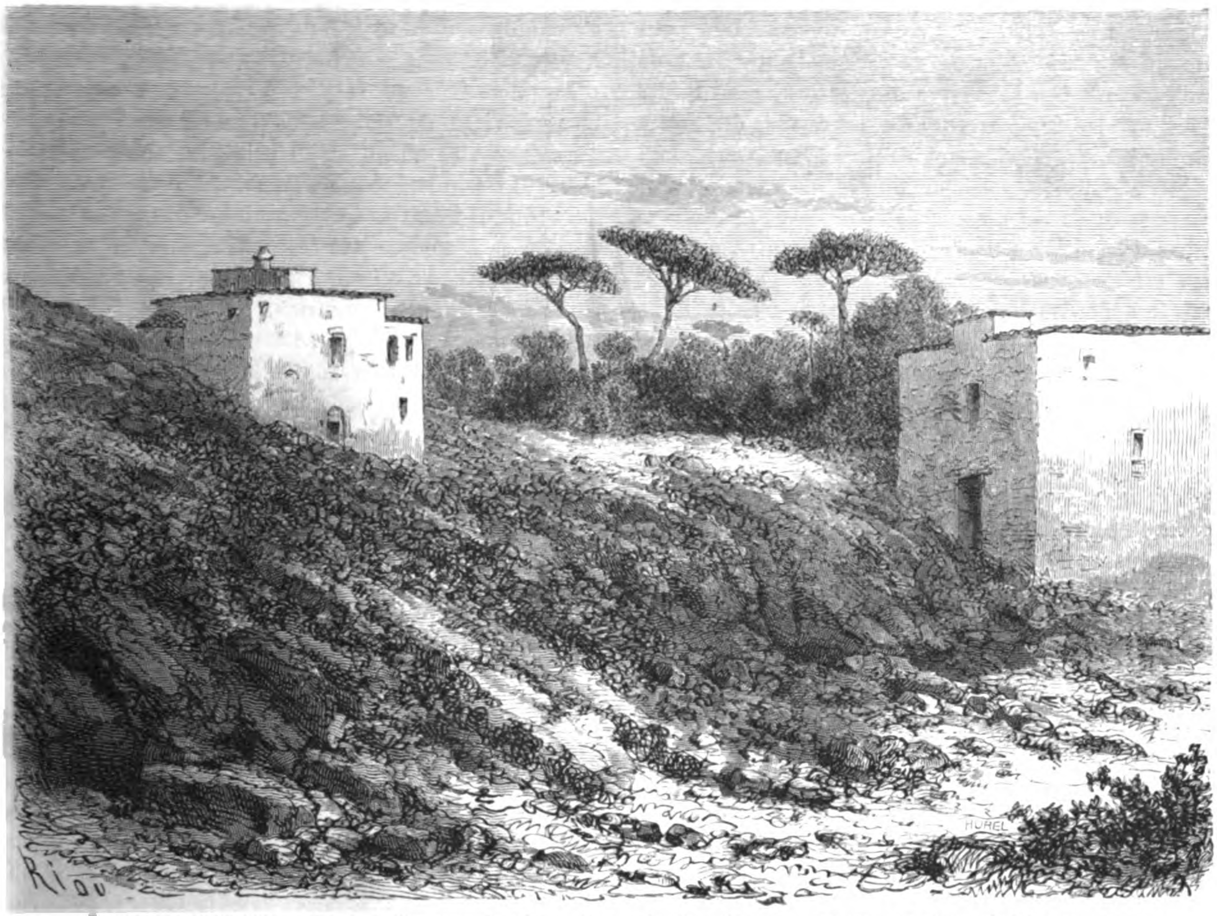
Le 22 février, dans la matinée, je me dirigeai vers la Porte de la Mer, et là je pris un canot qui me transporta à bord du vapeur *Orizaba*, mouillé au sud du fort de San Juan de Ulloa; j'allais enfin dire adieu à la Vera-Cruz. Nous ne tardâmes pas à lever l'ancre. Ce ne fut pas sans regrets toutefois que je vis s'effacer peu à peu dans un lointain vaporeux les rivages du Mexique, et tant que la noble cime du Citlaltepelt fut visible à l'horizon, mon regard y demeura attaché et ma pensée s'envola vers cette belle terre astèque à laquelle je souhaitais de toute mon âme le repos et la prospérité dans l'indépendance.

Ern. Vigneaux.

Nota. — Les dessins contenus dans les livraisons précédentes, pages 261, 265, 267, 277, 280, 285 et 288, reproduisent des photographies prises d'après nature par M. Charnay, dont nous donnerons incessammant le voyage dans le Yucatan.



Les muletiers.



Éruptions du Vésuve. — Laves de l'éruption de 1858. — Dessin de Riou d'apres un croquis envoyé par M. Marc Monnier.

PROMENADES AUX ENVIRONS DE NAPLES,

PAR M. MARC MONNIER[1].

ÉRUPTIONS DU VÉSUVE. — DESTRUCTION DE TORRE DEL GRECO.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

L'arrivée à Résine. — L'assaut des guides. — L'ermitage et l'ermite. — A quoi sert l'observatoire. — Côté des laves, côté des cendres. — Le bord et le fond du cratère. — Vues d'éruption : la rivière, la cataracte, le bombardement. — Un cadavre disputé au Vésuve. — La dégringolade. — Le voleur de cochons et l'ambassadeur d'Angleterre. — La boue tombant du ciel. — Une ville ruinée. — Curiosités : les mofettes, les cristallisations, la mer bouillante, etc., etc. — L'écharpe tricolore. — M. Clermont d'Amboise et saint Janvier. — La madone miraculeuse. — Prière aux jeunes femmes.

Vous me demandez, monsieur, de raconter à vos lecteurs quelques-unes de mes excursions aux environs de Naples : nous commencerons, si vous le voulez bien, par Torre del Greco, cette pauvre ville de vingt mille âmes, à trois lieues de Naples, qu'au mois de décembre dernier le Vésuve a méchamment détruite.

Mais d'abord, nous monterons au volcan. Par un singulier hasard, j'ai pu assister à toutes ses dernières éruptions. Enfant encore, j'ai vu celle de 1839 qui éleva si haut sa colonne de feu. En 1843, par un orage épouvantable, je me suis trouvé au sommet du cône, entre le cratère et le ciel qui se battaient à coups de foudres. En 1850, en 1855, en 1858 et au dernier mois de décembre, j'ai vu de près les colères et les ravages de la montagne enflammée. Je vais donc rassembler, si vous le voulez bien, mes souvenirs et recopier çà et là quelques notes prises sur place et sur le fait. Vous aurez ainsi, non pas un tableau, mais une idée du Vésuve.

1. Suite. — Voy. *Naples et les Napolitains*, tome IV, page 193.

Dans les excursions ordinaires, on part de Naples dans l'après-midi. Une voiture vous dépose à Resina, au pied de la montagne. Aussitôt une foule de plébéiens obligeants vous entoure et s'empare de vous. L'un vous offre un âne, un mulet ou un cheval, l'autre en a de meilleurs, celui-ci se charge des torches, celui-là des vivres, un cinquième arrive avec des cordes, dix autres avec des bâtons; surviennent d'autres âniers, puis vingt guides. Si vous descendez de voiture, des gamins vous débarrassent de votre manteau et de vos provisions et prennent les devants : tâchez de les suivre. Vous avez beau crier et vous démener, jouer des mains et des pieds, brandir votre canne, tout ce peuple ne se fâche pas et ne se décourage point. Vingt hommes font route avec vous avec leurs instruments et leurs bêtes. Il y en a d'autres que vous ramassez en chemin et qui se joignent à la caravane : ils ont des pierres du Vésuve, des sous enchâssés dans des morceaux de lave, ou des brancards pour vous soulever de terre en cas de besoin. Vous trouvez de ces parasites officieux à tous les coins de route. Ils vous attendent, ils vous connaissent, ils vous appellent chevalier. Dès votre arrivée à Résine, on vous guette jusqu'au sommet du cône. Impossible à vous de disperser ces factieux, la route est libre. Vous ne pouvez les écarter qu'en leur jetant des sous, et c'est ce que vous avez de mieux à faire : sinon, prenez garde ! après une cruelle ascension, vous n'aurez rien vu du Vésuve : vous aurez passé six heures à vous mettre en éruption vous-même et à vomir des injures entrecoupées de coups de bâton.

Croyez-moi, ne descendez pas de voiture, et, sans colère, de sang-froid, en arrivant à Résine, parmi la foule qui vous envahit, choisissez un guide officiel, patenté : ce sont de braves gens qui ont du courage et de la probité et qui vous épargneront bien des piastres. Le guide se charge de tout et il sait les jurons nécessaires pour écarter les mendiants qui vous guettent. En vous voyant avec lui, les plus entêtés se découragent; ils savent qu'ils n'auront rien. Laissez-vous conduire et montez bravement, sans vous inquiéter d'autre chose, que de vos bottes. Il y a cent à parier contre un qu'elles seront brûlées. Vous n'aurez rien à regretter, si cela vous est égal.

Le Vésuve, vu de Naples, est une montagne à deux têtes; celle de gauche est le sommet de Somma, celle de droite est le volcan lui-même, une vallée se creuse entre les deux. A l'entrée de cette vallée, s'élèvent l'ermitage et l'observatoire, sur un plateau qui forme un belvédère naturel. On monte d'abord à l'ermitage.

On y arrivait autrefois par une grande et belle route, chef-d'œuvre du roi Ferdinand. Il en part de Naples, dans toutes les directions, d'aussi grandes et d'aussi belles qui font l'admiration des voyageurs. Elles s'allongent ainsi majestueusement pendant quelques lieues. Alors elles se négligent un peu, gardent leur poussière ou leur boue, jusqu'à ce qu'elles arrivent aux montagnes; puis elles se rétrécissent en sentiers toujours plus mauvais qui deviennent bientôt impraticables et finissent par manquer tout à fait. Il y a encore des villages où l'on ne peut arriver qu'à pied, peut-être même des hameaux où l'on ne grimpe guère qu'au moyen d'échelles. Mais à l'ermitage du Vésuve, on se faisait voiturer tranquillement à deux chevaux : l'ermitage est à deux lieues de Naples.

Autrefois la route serpentait d'abord à travers des vergers chargés de fruits et des vignobles qui produisent d'excellent vin, quand on le boit pur, mais exécrable quand il est frelaté sous l'étiquette sacrilége de *lacryma Christi*. Plus haut, on commençait à trouver des rochers de lave et à côtoyer des ravins pierreux et noirâtres. On descendait de voiture à l'ermitage, avec des forces toutes fraîches pour l'ascension.

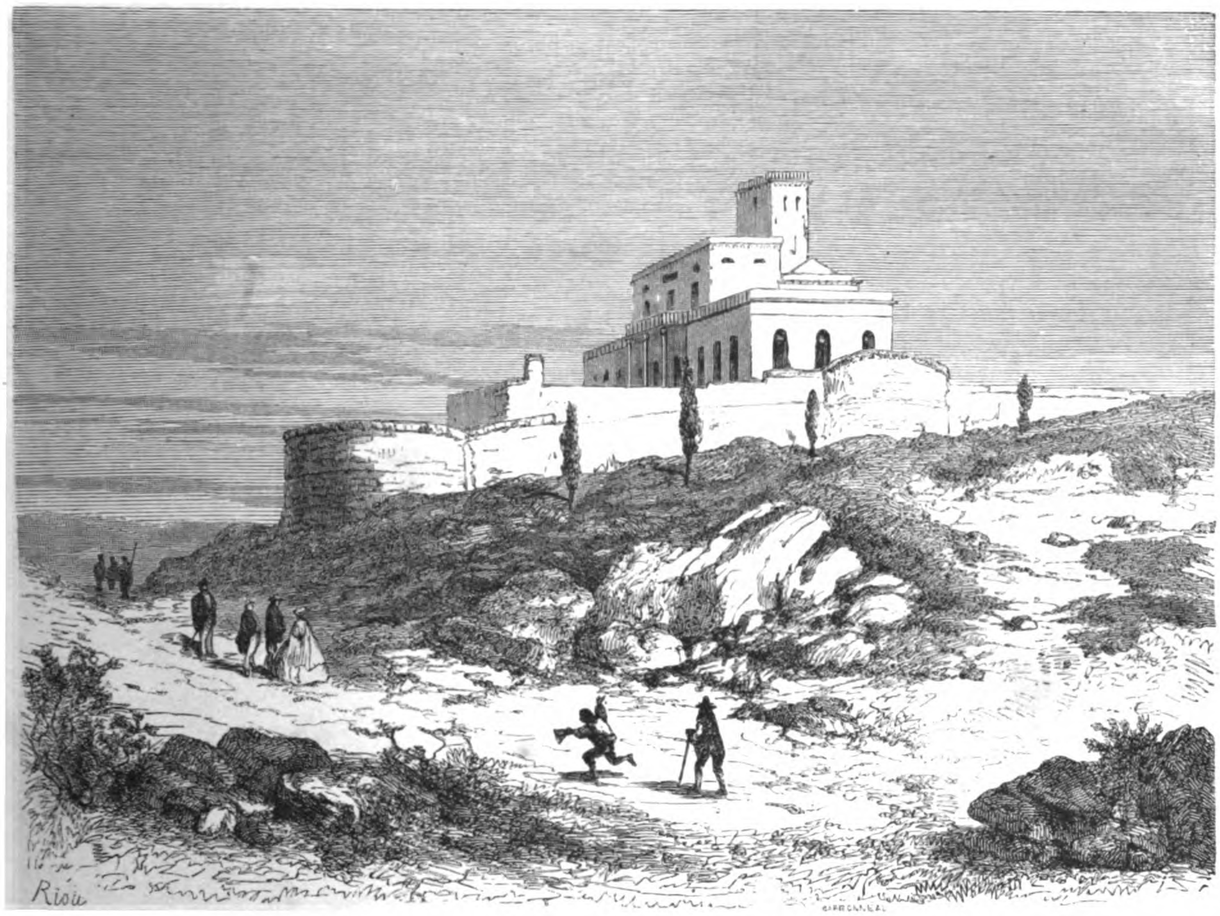
Par malheur, la lave de 1858 a coupé la grande route en deux endroits, et avant de la réparer, le royaume d'Italie a beaucoup d'autres choses à faire. Vous êtes donc forcé de prendre un cheval à Résine et de grimper plus vite et plus droit, par un chemin fort peu tracé, jusqu'à l'humble maison *où prie un prêtre à deux genoux*, d'après un hémistiche de Victor Hugo. L'ermite actuel ne prie pas, mais il bat des omelettes à l'huile qu'il vend fort cher. Il a aussi du lacryma-christi qui se fabrique à Naples. Il a enfin une collection de volumes assez curieux à feuilleter : ce sont les registres où les passants écrivent leurs noms et leurs phrases. Il y a là de précieuses signatures, parmi beaucoup d'autres qui le sont moins. Mais on se console de coudoyer tant d'inconnus quand on rencontre çà et là des noms comme Lamartine, Alexandre Dumas (1837), — Marie Malibran (1833), — Monti (18 avril 1812), — Biron, qui ne dédaignait pas de s'inscrire et même de se graver partout : j'ai vu au château de Chillon, incrustées dans le pilier de Bonnivard, ses cinq majuscules glorieuses. — Encore deux signatures et je m'arrête : celle Gœthe, à la date du 7 septembre 1792, — et celle d'Alfieri, dans cette phrase qui paraît sublime aux Italiens : *Qui Vittorio Alfieri, nel* 1782.

Quand vous avez feuilleté cet album et payé l'ermite en admirant, avec Chateaubriand, « le spectacle de l'hospitalité chrétienne placée dans une petite cellule au pied d'un volcan et au milieu d'une tempête, » vous vous asseyez sous les arbres qui s'élèvent en face de l'ermitage et vous regardez à vos pieds la côte nonchalante qui va de Misène à Sorrente et se recourbe en mille sinuosités comme pour tenir plus de place au bord de la mer. C'est splendide, surtout le soir quand le soleil s'arrête un instant sur Ischia, comme une roue de feu qui redescend ensuite et disparaît derrière le sommet qu'elle embrasse. Mais le tableau qui m'est resté dans les yeux est un clair de lune vu de l'ermitage, pendant l'éruption de 1855 : — une moitié de la montagne dans l'ombre, le reste blanc, puis la mer lumineuse; les hauteurs de Sorrente bronzées aux flancs, argentées au front, Capri dans une voie lactée étincelante; plus loin, dans les brumes, Misène, Ischia, la mer lointaine et ce qu'on rêve au delà; plus près, la ville, le fanal de son môle et les pâles réverbères de ses quais : une rangée de lucioles sous une lisière de maisons, — tout cela se déroulait

devant nous, à nos pieds, — et derrière nous, Jehovah flamboyait, et Dieu souriait sur nos têtes!

Mais marchons, nous avons tant à voir. Après l'ermitage, on ne va plus que sur un âne ou sur ses pieds. On passe devant l'observatoire d'où l'astronome, de Gasparis, découvrait, bon an mal an, une planète ou deux : son successeur, M. Luigi-Palmieri, s'occupe plus volontiers de tremblements de terre. L'observatoire est rempli d'instruments curieux qui n'empêchent point les commotions, mais qui les constatent; le moindre mouvement du sol agite l'extrême sensibilité de ces appareils. Grâce au sismographe du Vésuve et aux savants qui ne le quittent pas des yeux, nous avons appris que Torre del Greco s'était écroulée à la suite d'un éboulement du terrain. Et l'on nie la vanité de la science humaine.

Après l'observatoire, on s'engage dans la vallée qui sépare les deux montagnes et on longe le cône du volcan jusqu'à ce qu'on trouve un point où l'ascension soit praticable. C'est alors que la fatigue commence réellement. Il n'y a plus ni chemins, ni sentiers, ni rien de pareil : ce n'est plus qu'un monceau de cendres et de scories. Ces scories figurent des éponges de fer : on ne peut dire autrement ni mieux, le mot est du président de Brosses. Il y a encore « des tas de pierres, de terre, de fer, de soufre, d'alun, de verre, de bitume, de nitre, de terre cuite, de cuivre, pétris ou fondus d'une manière écu-



Observatoire du Vésuve. — Dessin de Riou d'après un croquis envoyé par M. Marc Monnier.

meuse, en forme de marcassites ou de mâchefer. Les pluies ont délavé cela à la longue, par où l'on voit quels sont les plus anciens ou les nouveaux dégorgements. Il n'y a rien en vérité de si hideux à voir, ni de si fatigant à traverser, que ces amas d'*éponges de fer* aussi dures que raboteuses. Vous ne pouvez rien vous figurer de plus dégoûtant que ces infâmes déjections; on marche là-dessus avec une fatigue inconcevable. Toutes ces mottes de mâchefer roulent incessamment sous les pieds et vous font, grâce à la détestable rapidité du terrain, descendre deux toises quand vous croyez reculer d'un pas. » Ainsi parle très-exactement le président de Brosses.

Il peut se faire alors que vous ne soyez point fâché d'avoir commencé l'ascension en compagnie. Je me rappellerai toute ma vie un de mes amis qui, étant Suisse et ayant le pied montagnard, sourit de pitié en voyant le cône du Vésuve. « Quoi! s'écria-t-il, c'est tout cela? » Et il s'élança vers le cône. Au bout de cent pas, il s'arrêta essoufflé; puis il reprit sa course. Je marchais lentement derrière lui. Les scories roulaient sous ses pieds comme les pierres d'une maison qui s'effondre. Il fit cent pas encore et tomba tout de son long, s'écorchant aux mains et aux genoux. Il se releva sans rien dire et courut de plus belle : seconde chute; il déchira cette fois ses vêtements du haut en bas. Alors seulement il daigna se rendre. Il prit d'abord le bras d'un guide,

puis la corde d'un autre et consentit enfin à se laisser pousser par derrière, comme un simple bourgeois de Paris. — Il atteignit enfin la cime et me fit jurer le secret : je tiens parole.

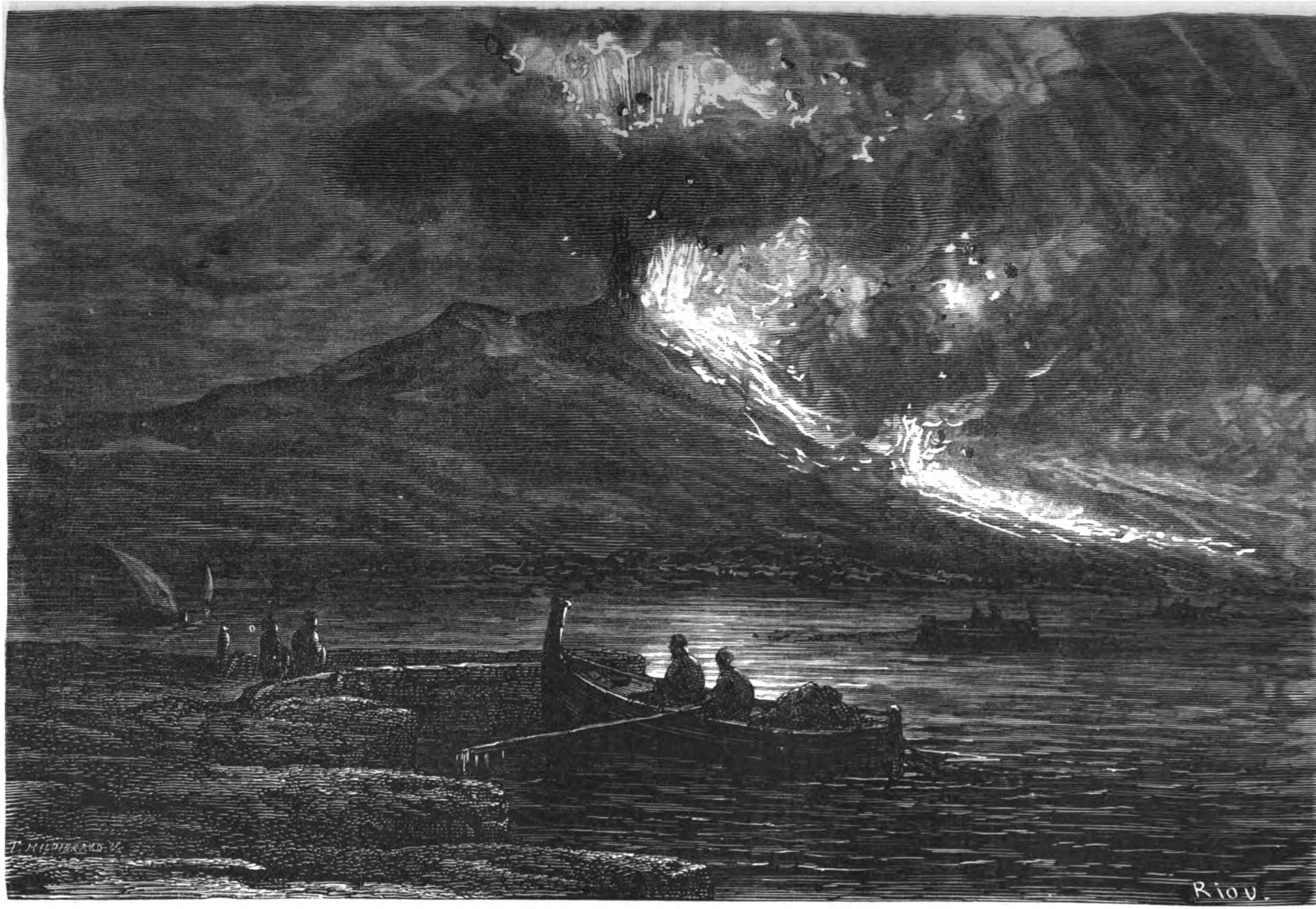
Mais ce n'est rien encore, on ne peut pas monter toujours par les scories. Il faut quelquefois escalader la pente douce, le côté des cendres, et c'est mille fois plus cruel. Ces cendres sont du sable très-fin, rougeâtre et qu'on pourrait répandre sans inconvénient, au lieu de poudre d'or, sur la page fraîche qu'on vient d'écrire. En voyant ce talus uni, l'on se rassure, on s'y engage de grand cœur. Hélas! on ne tarde pas à regretter les scories. Ce ne sont plus des pierres qui dégringolent sous vos pieds, c'est de la poussière dure, serrée, où à chaque pas vous enfoncez jusqu'à mi-jambe. Vous retirez un de vos membres de cet étang solide et vous faites des tours



Laves refroidies de la fosse de Pharaon. — Dessin de Riou d'après une photographie.

de force pour le porter en avant; peine perdue! L'autre jambe est prise et vous n'avez pas de point d'appui. Vous voulez vous aider des mains, utopie! elles plongent aussi dans le terrain mouvant, elles y entraînent vos bras jusqu'aux épaules. Sortez de là, si vous pouvez!

Enfin l'on arrive. On commence par s'envelopper dans son manteau, car le froid est vif sur la montagne. Et puis on va jusqu'au bord du cratère : c'est un gouffre fumant, dont la forme change tous les jours. Je n'y ai jamais vu, pour ma part, quand il n'y avait pas d'éruption, que ce qu'on voit dans une chaudière : un gros nuage humide et blanc. Mais d'autres, plus heureux et favorisés par le vent du nord, qui déblayait les bords du gouffre, ont découvert le sol, qui paraissait être de soufre et de mine de fer, les parois intérieures « de rocher vif, scabreux, brûlé jusqu'à la calcination, comme de la



Le Vésuve (éruption du 8 décembre 1861). — Dessin de Riou.

chaux, blanc, citron, recouvert en mille endroits de soufre pur et de salpêtre ; en d'autres endroits tendant à la vitrification, en quelques-uns ferrugineux, presque partout fendu de longues crevasses, d'où sort une grande quantité de fumée mal odoriférante. » Quelques-uns sont même descendus, au moyen de cordes qui les empêchaient d'y rouler, jusqu'au fond du gouffre, entre autres notre poëte Chateaubriand, l'emphatique voyageur. Il y a vu des blocs de granit recourbés en feuilles d'acanthe, des rosaces, des girandoles et un cygne de lave blanche parfaitement modelé. Il en a conclu que les temps varient et que les destinées humaines ont la même inconstance. La vie, dit la chanson grecque, fuit comme la roue d'un char....

Pour ma part, quand il n'y a pas d'éruption, je tourne le dos au cratère et je plonge mes yeux dans la plaine.

C'est la vue qu'on a de l'ermitage, mais étendue, développée à l'infini. Je ne décris pas, j'ai trop à décrire encore, et je réserve mes esquisses de Naples pour d'autres excursions; je dis seulement qu'on découvre de là-haut trois golfes, trois îles, je ne sais combien de promontoires sur lesquels on plane, en voyant la mer au delà, jusqu'à l'extrême horizon où elle touche le ciel, une plaine immense, une grande ville et cinq petites, pour le moins, sans compter les villages, puis des montagnes à n'en plus finir, pelées ou boisées, vertes ou grises, blanches même en janvier, toutes les merveilles du monde : c'est le paradis vu de l'enfer, a dit un poëte, au temps où ces deux mots étaient jeunes, parce qu'on y croyait.

Mais quand il y a éruption, l'on oublie ce calme et radieux spectacle. On regarde alors le cratère qui vomit des flammes, des cendres, des quartiers de roche et une sorte de neige rouge et brûlante qui, retombant en flocons de feu sur les pentes du cône, s'amoncelle, s'écroule en avalanches formidables et couvre alors des terres, engloutit des maisons, ensevelit des villes, sans qu'aucune force humaine puisse l'arrêter jamais.

Le spectacle est dangereux quand on le contemple du grand cratère. Mais il est rare depuis douze ans que les éruptions jaillissent de là. Depuis 1850 il s'est formé des sources au pied du cône, dans le ravin qui sépare les deux montagnes, et l'on en voit sourdre la lave à peu près comme l'eau des fleuves sort des glaciers. On peut alors s'approcher sans péril de la rivière enflammée. En 1855 et en 1858, elle roulait lentement dans le ravin, comme une Tamise qui aurait pris feu. Les accidents du terrain la changeaient çà et là en cascade rouge, tombant comme du métal en fusion, rejaillissant en écume, en poussière ardente ; ailleurs la surface de la rivière était parfaitement plate, on eût dit un lit de braises sur lesquelles auraient couru des charbons allumés. On voyait tout cela sans danger du bord du ravin; l'assistance était nombreuse et point effrayée; on venait là comme au feu d'artifice et les étrangers qui avaient un peu de lecture appelaient cela une belle horreur.

Mais le spectacle était fort ordinaire. Pour avoir vraiment peur, il ne faut pas dominer la lave. Il faut la voir venir à soi, comme je l'ai vue venir en 1855, au pied du Vésuve, entre Massa et San Sebastiano. Alors ce n'est plus une Seine quelconque, charriant du charbon de terre au lieu d'eau, c'est un rempart incendié qui marche. Ce mur avait au moins un mille de large et vingt pieds de haut. Il venait lentement, fatalement, obstruant les terrains, brûlant les arbres, enlaçant d'abord les maisons qu'il trouvait sur son passage, pour les envelopper ensuite et les couvrir. On pouvait marcher à reculons devant lui, comme un capitaine devant sa compagnie, et je voyais quelque chose comme des vagues de pierres, roulant jusqu'à trois pieds du haut de cette muraille qui marchait toujours, avec une irrésistible puissance et une implacable obstination. A chaque éboulement, les progrès de la lave paraissaient s'arrêter, mais venait ensuite une autre vague amoncelant à mes pieds d'autres pierres, puis d'autres encore, et, croulant toujours devant elle, cette lave comblait les ravins, envahissait la plaine et menaçait tous les villages qui sont au pied du volcan. C'était vraiment sinistre. Les curieux n'affluaient pas de ce côté-là de la montagne; mais les villageois effrayés, les laboureurs désolés poussaient des cris déchirants; quelques-uns se jetaient devant la lave, à plat ventre, comme pour s'en laisser couvrir, mais par sa chaleur insupportable, avant de les atteindre, le feu les relevait, les rejetait plus loin et consommait leur ruine en leur refusant la mort.

Mais un peu plus haut, dans la même éruption, j'ai vu quelque chose de plus beau que cette inondation incendiaire. J'en ai déjà parlé ailleurs, mais je suis forcé de me répéter pour être aussi complet que possible. Si donc quelque lecteur retrouve, par hasard, cette description égarée dans ses souvenirs, il ne m'en voudra pas.

Nous sommes au-dessus de San Sebastiano sur la pente occidentale du Vésuve. Un guide nous offre de nous conduire un ou deux milles plus loin, cent pieds plus haut; nous avons vu le fleuve et le torrent, il nous promet une cataracte. Nous allumons deux torches et nous partons. Nous escaladons d'abord, deux jeunes femmes et moi, un sentier presque perpendiculaire dans les broussailles. Il faut se retenir aux tiges pour avancer et les écarter pour se frayer un passage. Au haut du sentier s'ouvre une ravine; sans la torche, secouée à temps, nous y tombions tous. Nous courons à travers champs, sans pitié pour les haricots du pays. Nous longeons le fleuve de lave dans un chemin *étroit pour un*, comme dit Nadaud, mais non *large pour deux*, au bord du gouffre. Un faux pas nous eût fait rouler dans le feu. Nous traversons des défilés, des chemins creusés, bosselés, tordus, rocailleux, par une nuit noire, pendant une heure. Nous sommes trois, à la merci de deux éclaireurs qui nous ont déjà rançonnés et qui sont précédés de plusieurs coquins hideusement pittoresques. Eh bien! nos deux jeunes femmes marchent bravement, sans hésitation, avec une ardeur presque fiévreuse. Elles ne sont point Anglaises cependant, elles n'iraient point à pied dans les rues de Naples, elles craignent les araignées et la jettature, elles regardent sous leur lit avant de se coucher. Mais l'ivresse du feu les emporte.

Enfin nous arrivons au bord d'un fossé. Je demande au

plus jeune de nos guides ce que c'est, il me répond : « C'est la fosse de Farellone. » L'autre le reprend et l'appelle imbécile. « C'est la fosse de Pharaon, lui dit-il, et se tournant vers moi, il ajoute : De Pharaon, Excellence, l'empereur romain ! »

Nous sommes sur un plateau ; à nos pieds, à gauche, court la rivière de lave, rouge comme un brasier ardent : elle bouillonne. Sur l'autre rive, une grande masse noire cache un foyer d'où la fumée sort en tourbillons : on dirait des flammes qui poudroient. Devant nous, au delà du fossé, la cataracte. Comment décrire cela maintenant? Vous avez vu s'ébouler les maisons qui obstruaient les abords du Louvre ? Vous avez vu rouler l'avalanche du haut des Alpes? Vous avez vu le Rhin se précipiter à Lauffen dans un gouffre écumant? Eh bien ! résumez en un tableau toutes ces images, réunissez, confondez devant vous la cascade, l'avalanche, l'éboulement, et faites-en un immense incendie. Le flanc du Vésuve, rouge du haut en bas, dans la nuit, est un seul éclair. Des quartiers de rocs embrasés bondissent, éclatent et crèvent. En face de nous, des vagues amoncelées, vomies par le cratère invisible, se dressent à chaque instant et, d'une hauteur de cent pieds, retombent dans la fosse, entraînant, balayant tout. Un buisson est emporté par le torrent : son feu pâlit dans les flots de lave. Là-haut, d'autres arbres s'allument, d'énormes châtaigniers, à ce qu'on nous dit : ils dessinent leurs squelettes enflammés en lueurs blanches. Toutes les nuances du feu diaprent cette nuit d'horreur. Des grenats s'égrènent dans la fosse, des rubis étincellent dans le torrent, des charbons ardents roulent sur le flanc du mont, des draperies de pourpre flottent sur d'autres cimes, des éclairs permanents embrasent les ténèbres, des traînées de sang ruissellent à nos pieds. Un mamelon qui surplombe là-haut, envahi peu à peu par la houle, redresse un instant sa base vers le ciel et retombe broyé; nous reculons tous d'épouvante et d'admiration. Cette fois, ce n'est plus un torrent débordé, c'est la montagne en feu qui croule.

Encore une réminiscence et j'arrive à la dernière éruption. En 1855 et en 1858, nous avons eu de beaux tableaux, mais non le spectacle effrayant des catastrophes précédentes. Le feu, je vous l'ai dit, ne jaillissait pas du grand cône en colonne rouge montant jusqu'à six mille pieds dans l'air et crachant des pierres, des fusées, des quartiers de roches avec un bruit de tempête et de bombardement. Je n'ai vu cela de près qu'en 1850.

Je me trouvai alors à l'ermitage avec une bande d'Allemands, dont un Polonais qui goûtait fort le lacryma-christi de l'ermite. Il annonça qu'il irait en boire une bouteille dans la gueule du volcan, et nous pria de lui préparer le chemin. Nous entrâmes dans la vallée, et non contents d'avoir vu le nouveau gouffre qui s'était formé entre les deux montagnes, nous voulûmes aller attendre le Polonais au bord du grand cratère qui flambait et tonnait au-dessus de nous. Notre guide s'y opposa, nous le trouvâmes ridicule. Ce n'était pas du courage, c'était, je vous l'ai dit, l'ivresse du feu. Un gendarme nous barra le chemin avec sa baïonnette, mais barrez donc un chemin qui a un mill de largeur. D'ailleurs son fusil ne nous effrayait point : il ne pouvait raisonnablement nous tuer pour nous sauver la vie. « Mais il y a du danger, fit le guide. — Dis que tu veux une piastre de plus, tu l'auras, grand lâche ! » Et nous voilà partis.

Au bout de quelques pas, nous rencontrons un brancard, c'est un Anglais qu'on ramène. Il a voulu tenter l'assaut et une pierre lui a cassé le bras. « Qu'est-ce que je vous disais? » reprend le guide. Nous lui donnons raison, mais cette raison ne lui suffit pas. Il réclame sa piastre.

Pour tout concilier, nous allons nous asseoir au milieu du cône, sur la cendre, entre les deux cratères ; nous pouvons lever nos yeux vers l'un ou les plonger dans l'autre, à notre choix. A deux pas de nous, un ruisseau de lave descend dans le gouffre, et ce gouffre, ouvert depuis la veille, est une vraie mer qui se perd à l'horizon dans des nuages de fumée : une mer liquide qui tourbillonne et mugit, brisant contre des écueils amoncelés ses vagues de flamme, entre-choquant ses flots qui jaillissent brisés dans l'air et qui retombent, écume de feu, sur de hauts rochers qu'ils allument. — Et en même temps, sur nos têtes, le grand cratère vomit du fer, du soufre, des flocons de lave, des boulets rouges, des bombes qui pèsent trois quintaux. — Je vous ai montré un incendie qui marche, une montagne qui croule; figurez-vous maintenant le volcan qui éclate et saute, miné par un assiégeant souterrain ; figurez-vous un combat de titans, l'embrasement de Sodome, ou plutôt Sodome foudroyant le ciel. Le Vésuve entier s'ébranle, un tremblement de terre secoue la croûte de cendre sur laquelle nous sommes assis, nous entendons sous nos pieds le marteau du cyclope et autour de nous quelque chose comme un rugissement de houle, un roulement entrecoupé d'éclats, un grondement de tonnerre qui a duré huit jours !

Cependant le Polonais, malgré guides et gendarmes, avait escaladé le cône avec sa bouteille de lacryma-christi. Il a devancé toute sa troupe et gravi des escarpements qui auraient fait peur à un muletier de Schwytz. Il atteignit ainsi le sommet du volcan; alors il se retourna pour narguer les prudents qui le suivaient en se tenant sur leurs gardes. Il brandit sa bouteille et tomba comme foudroyé. Une bombe lui avait broyé la jambe. Ce mot de bombe que j'emploie souvent ici n'est pas une figure, c'est le mot consacré à Naples; la bombe est une pierre énorme, dure et lourde comme le granit. Un flocon de lave est tombé un jour sur mon chapeau et n'a guère fait que le brûler au bord. Mais une bombe vous écrase.

Le Polonais était couché sur les cendres du cratère, et une grêle de pierres ardentes pleuvait autour de lui. Un de ses amis, qui l'avait vu tomber, se hâta de le rejoindre. Il l'atteignit et, à travers le feu, le transporta derrière un rocher de lave; puis il se coucha sur lui pour l'abriter, et tâcha de bander la plaie. — Le reste de la troupe s'était sauvé jusqu'à l'ermitage et jusqu'à Résine pour chercher du secours. Mais l'ermitage était à une lieue de là, Résine à deux lieues. Les deux amis restè-

rent seuls, sur la pointe du volcan, dans la nuit, sous le feu, sous les bombes. Tous les vêtements qu'ils avaient sur eux ne suffirent point pour sauver le moribond, qui expirait, exténué par le sang perdu. — Son ami ne le quitta point cependant; il voulut disputer ce corps sans vie au cratère qui l'avait tué. Seul, épuisé lui-même, il ne pouvait descendre ce fardeau sanglant dans la vallée, sur des pentes roides et des éponges de fer. Il resta couché sur le mort pendant plusieurs heures.

Je n'invente rien, le fait s'est passé comme je le dis, à cent pieds au-dessus de ma tête; il m'a été raconté le lendemain par tous les guides et par un Allemand de la bande. Or cet Allemand, l'un de ceux qui étaient allés chercher des secours, n'a pu mentir pour se faire honneur.

Durant cette nuit solitaire, autour de cet homme de bien, abri vivant d'un mort, le Vésuve a vomi de quoi bombarder une ville. Patient et immobile, l'héroïque ami n'en est pas moins resté là, ne pouvant crier, car sa voix était étouffée par le tonnerre, et affrontant mille morts pour sauver un cadavre, avec une obstination de dévouement qui n'était certes pas l'ivresse du feu. Quand on peut citer de pareils traits, on n'en conclut certes pas que l'homme soit un Dieu, mais on se console un peu de n'être qu'un homme.

De pareils accidents sont rares heureusement, et ils



Les soulevements de la mer pendant l'éruption du 8 décembre 1861 [1]. — Dessin de Riou d'après une photographie.

châtient ordinairement des imprudences. Dans l'éruption du mois dernier, on n'a compté qu'une victime, un pauvre guide qui s'était trop approché des bouches à feu. En 1858, un Anglais se précipite dans la fosse de Pharaon; mais ce fut peut-être un suicide. On compte ce genre de malheurs qui n'arrivent guère aux hommes cauteleux. Les éruptions n'éclatent que rarement tout à coup; elles s'annoncent par des menaces qui laissent aux locataires et aux voisins du Vésuve le temps de prendre leurs précautions. Les puits se dessèchent et le sol tremble aux environs de la montagne. Il est vrai que ces pronostics ne sont pas infaillibles, et que le cratère ouvre quelquefois le feu sans tirer d'abord un coup de canon d'avertissement; mais il ne bombarde guère que son cône. Quant à la rivière de lave, elle a du chemin à faire avant d'atteindre les terres cultivées et les maisons; elle marche d'ailleurs si lentement, qu'elle ne prend personne à l'improviste. Ainsi les éruptions, par elles-

1. «.... Ordinairement, les eaux sont bleu d'azur et si limpides qu'on peut voir, à une profondeur de plusieurs brasses, les poissons se jouant à travers les rochers. Pendant et après l'éruption, la mer avait la couleur d'une rivière chargée de limon. — Nous avons senti la mer vibrer pendant toute la nuit à chaque mouvement que faisait la montagne, disait un habitant de Torre del Greco.... La mer s'était retirée à une distance qu'on pouvait évaluer à une vingtaine de palmes, et, du rivage, on la voyait bouillonner avec violence. » *La Presse scientifique.*)



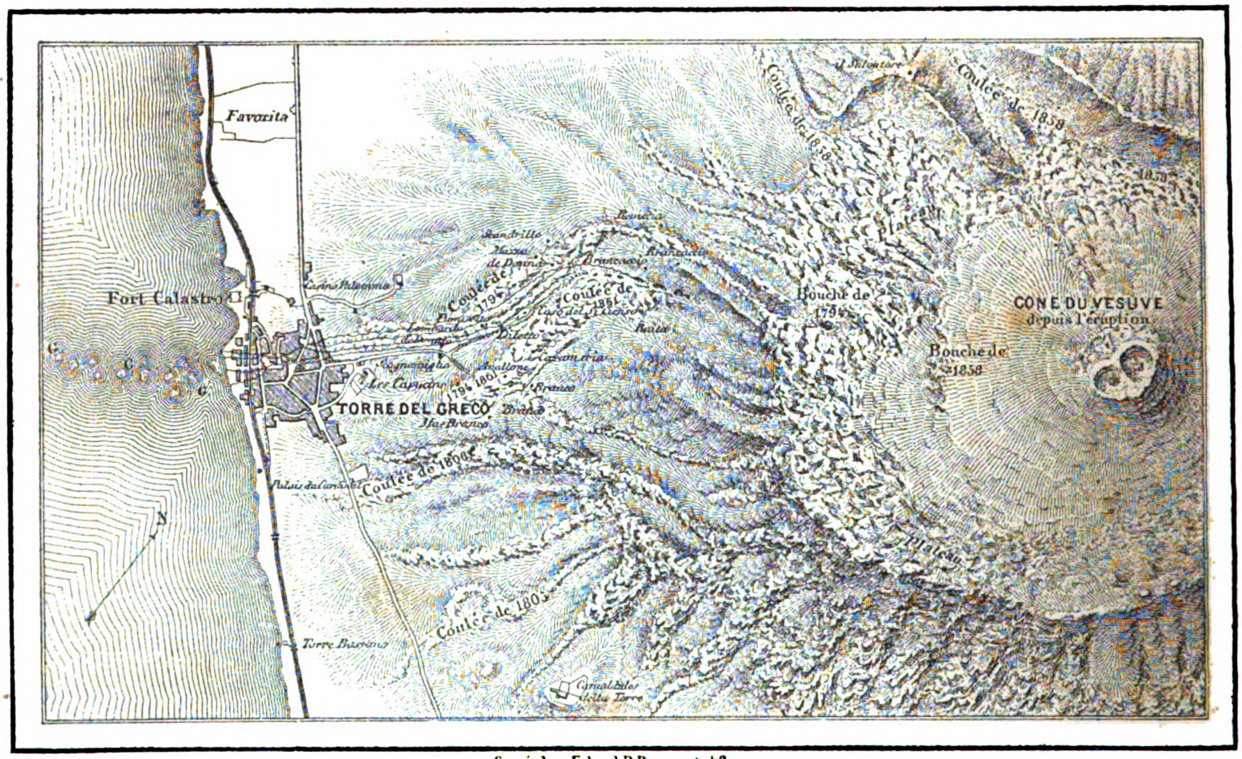
Place de Torre del Greco pendant l'éruption du Vésuve, le 8 décembre 1861. — Dessin de Riou d'après une photographie.

mêmes, sont plus ruineuses que meurtrières, et le paysan qui dort au pied de la montagne serait bien heureux s'il craignait pour sa vigne aussi peu que pour sa peau.

Par malheur, ces beaux spectacles que je vous ai décrits fort incomplétement sont souvent accompagnés de tremblement de terre. Les secousses ébranlent toutes les pentes du Vésuve jusqu'à la mer, et détruisent quelquefois d'un seul coup des villes florissantes, dont elles balayent au loin les populations. Il nous reste à voir le plus récent de ces terribles désastres.

Nous allons donc, si vous le voulez bien, dégringoler du cône que je vous ai fait si péniblement gravir. Il faut une heure au moins pour y monter, dix minutes au plus pour en descendre. On n'a qu'à se laisser dévaler sur la pente sablonneuse et à bien tenir son corps en arrière, de peur que le poids de la tête ne vous fasse culbuter dangereusement. A chaque pas, vous glissez de vingt pieds si vous le voulez, sur cette cendre qui s'éboule avec vous et, sans vous porter, vous entraîne. Vous surnagez ainsi sur un Niagara de poussière, rarement debout, presque toujours assis ou couché sur le dos, quand vous ne roulez pas de côté comme les paillasses de la foire. Je ne vous conseille pas d'avoir sur vous des objets ou des muscles fragiles, car on rencontre beaucoup de pierres cachées dans ce sable où vous cascadez si bravement; plus d'un, je vous en avertis, y a laissé un membre ou deux qui lui ont manqué toute sa vie.

Enfin, sans accident, je l'espère, nous arrivons au pied du cône. Nous commençons par ôter et par vider nos bottes, où toute une collection de minéralogie s'est



Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42.

Carte de la région du Vésuve bouleversée par les phénomènes volcaniques de décembre 1861 à février 1862.
G, G, G. Bouillonnements de la mer le 8 décembre 1860.

insinuée frauduleusement; puis nous remontons sur nos chevaux, bonnes vieilles bêtes qui feraient mauvaise figure au bois de Boulogne, mais qui marchent hardiment sur les scories et se frayent, sans trébucher, à travers les roches, des sentiers où vous n'iriez pas sur vos deux pieds. Au bout d'une heure, vous êtes à Résine, et de Résine à Torre del Greco dans un temps de galop.

C'était, il y a quelques mois, la ville la plus propre, la mieux peuplée de la province de Naples; elle fabriquait des coraux dont elle fournissait l'univers. Vingt mille âmes environ y vivaient tranquillement au pied du terrible voisin qui avait déjà détruit plusieurs fois leur commune. Sans remonter à plus d'un siècle en arrière, le 21 avril 1737, « un courant de lave, dit le président de Brosses, qui écrivit le fait deux ans après, vint aboutir à Torre del Greco, heurta la muraille du couvent des carmes, qu'il eut bientôt renversée, entra dans la sacristie et dans le réfectoire, où il ne fit qu'un fort léger repas de tout ce qui s'y trouva; de là, il traversa le grand chemin et vint s'arrêter sur le bord de la mer à six heures du soir. »

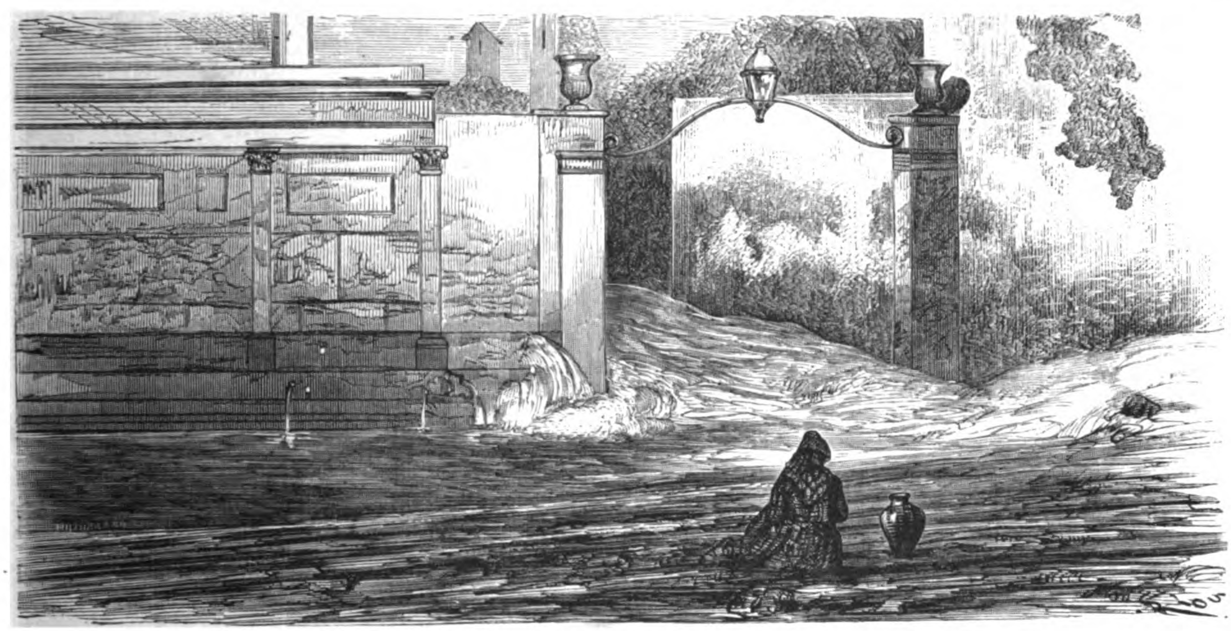
Un demi-siècle après, en 1794, l'éruption fut terrible. La rivière de lave, large de quinze cents pieds, haute de quatorze, courut trois milles et demi, puis s'avança six cents pieds dans la mer. L'ambassadeur anglais, sir William Hamilton, monta dans une barque, le troisième jour de l'éruption, pour voir cette muraille ardente; à trois cents pieds à la ronde, la lave faisait fumer et bouillonner l'eau, qui montait à une hauteur étrange, sur un point surtout, où se rencontraient deux courants. Jusqu'à deux milles de là, les poissons périrent, même les fruits de mer (on nomme ainsi les coquillages). Sir

William Hamilton dut regagner la rive en toute hâte, car sa barque prenait l'eau de tous côtés. Le goudron avait fondu dans la mer bouillante.

La cendre que vomit le cratère, en cette année malheureuse, fut si épaisse, qu'une seule branche d'un figuier en porta trente et une onces, et la branche n'en pesait que cinq. Je ne vous ai rien dit encore de ces éruptions de cendres. Elles accompagnent souvent les autres, et sont quelquefois plus terribles : ce fut la cendre du volcan qui couvrit Pompéi. Je vous en reparlerai sans doute un jour, si nous allons ensemble visiter cette ville morte. Je me contente pour aujourd'hui de vous rappeler que la poussière du Vésuve fut plus d'une fois poussée par le vent jusqu'à Rome et même jusqu'en Égypte, si Dion Cassius n'est pas un affreux menteur. — En tout cas, l'éruption du mois dernier a couvert toutes les campagnes environnantes et sablé Naples d'une poudre noire et rousse qui, mêlée à l'eau de pluie, crottait nos chapeaux d'une boue tombant du ciel.

Cela dit, retournons en 1794. La lave de cette année descendit sur Résine, puis se détourna si vite et si brusquement sur Torre del Greco, que la population eut à peine le temps de se sauver. Quinze retardataires, faibles et vieux, périrent. Un moine sauva la vie à sept vieilles nonnes qui ne voulaient pas quitter leur couvent. L'une d'elles, âgée de quatre-vingt-dix ans, se chauffait les mains à la lave qui courait sous sa fenêtre, et trouvait cela charmant Il fallut presque les emmener de force : elles demandaient des dispenses du pape, et craignaient moins le Vésuve que l'enfer. On leur dit d'emporter ce qu'elles avaient de précieux; elles laissèrent leur argent et prirent avec elles des sucreries.

On vit des choses curieuses dans ce désastre : un filou s'insinua dans une maison enveloppée par la lave pour voler un cochon. C'est sir William Hamilton qui raconte la scène. Poursuivi par le propriétaire de la bête noire, le voleur alla se cacher derrière l'ambassadeur d'Angleterre, et tourna longtemps autour de lui, le cochon dans ses bras, pour échapper à l'homme volé, qui tournait également de l'autre côté de sir William. Jamais diplomate, je crois, ne s'était trouvé dans une situation pareille.



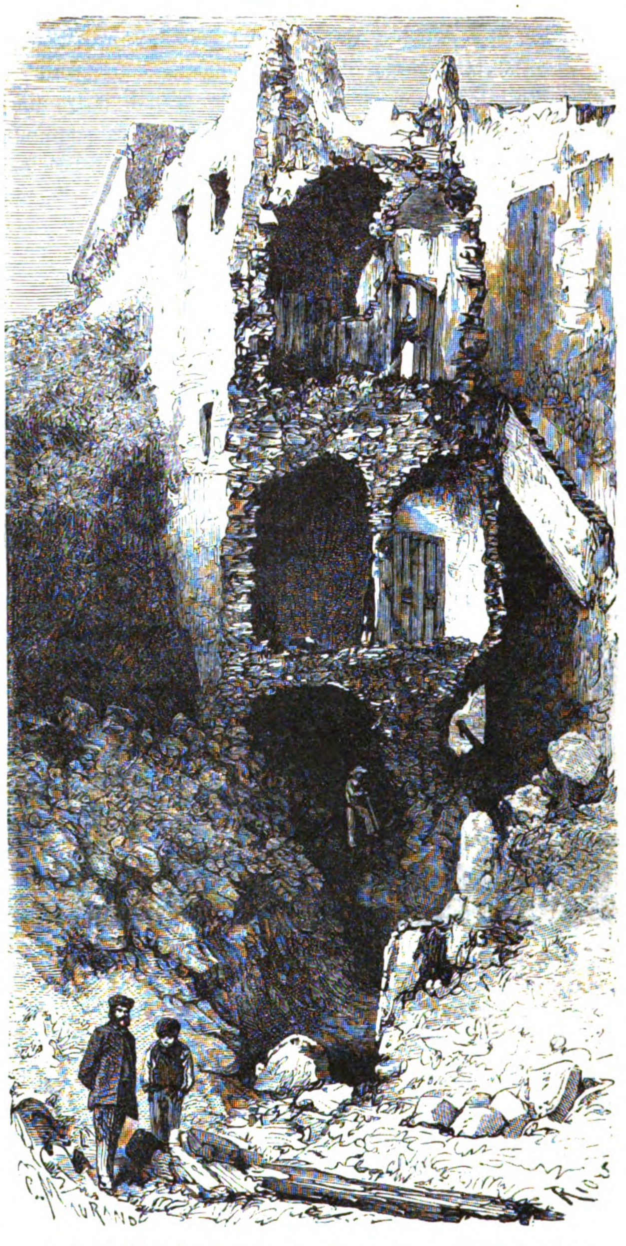
L'inondation à Torre del Greco (8 décembre 1861). — Dessin de Riou d'après une photographie.

Après l'éruption, les *Torresi* (habitants de la Torre) rebâtirent tout tranquillement leur ville au-dessus de la lave. Les anciennes maisons englouties devinrent les caves des nouvelles; on élargit les fenêtres supérieures, on en fit des portes, et au bout de quelques mois on n'y pensait plus. Les Torresi vécurent encore soixante-sept ans, sans la moindre peur, sur ce plateau de scories.

Mais tout à coup, le 8 décembre dernier, une forte secousse de tremblement de terre les réveilla brusquement de cette sécurité. Et aussitôt, avec d'épouvantables détonations, à un mille au-dessus de la ville, quatre ou cinq bouches s'ouvrirent brusquement, lançant des pierres et des bombes, vomissant des cendres et des flammes, et dardant çà et là des éclairs bleus. Vous pouvez vous figurer l'épouvante. Aussitôt la population, effarée, éperdue, quitta la ville en se sauvant vers Résine et jusqu'à Naples. La grande route fut peuplée de familles dispersées qui hurlaient et se roulaient sur la terre avec ces explosions et des convulsions de douleur qui éclatent toujours au premier moment dans ce pays. Les enfants cherchaient leurs mères, les femmes s'arrachaient les cheveux, appelant à grands cris les hommes de la maison, les vieillards oubliés gémissaient à l'arrière-garde; les voitures, déjà chargées d'objets précieux, roulaient au galop dans cette foule; les trains de chemin de fer ne suffisaient point pour emmener les fuyards. Pendant plusieurs jours, ce fut un immense déménagement. Je n'ai pas

besoin d'insister sur la description; représentez-vous ce fait : vingt mille âmes en déroute.

Cependant la première secousse n'avait fait qu'ébranler la ville; il y en eut d'autres qui l'achevèrent. Quelques savants nient les secousses ou du moins leur effet désastreux; ils attribuent ce grand malheur à un exhaussement du sol et à une sorte de dislocation souterraine. Les laves qui servaient de base à la ville se sont disjointes, ouvrant partout des crevasses et écartelant les maisons. J'ignore ce qu'il en est, j'ai vu seulement un tableau d'une tristesse poignante. J'ai parcouru des rues mornes, que j'avais vues autrefois pleines de vie, de travail et de gaieté. Les pavés disjoints ouvraient entre eux de larges fentes; sur la grand'-place, une sorte de puits s'était creusé tout à coup, au fond duquel apparaissaient des blocs de lave, et même, à ce qu'on m'a dit (mais je n'ai pu le voir), le pavé de l'ancienne ville. Les maisons étaient presque toutes lézardées, ouvertes çà et là du haut en bas, les balcons arrachés des murs et suspendus sur la rue, les planchers effondrés dans les caves, peut-être dans les maisons anciennes, qui s'ouvraient comme de larges fosses dont on ne sondait pas le fond Ailleurs, les façades mêmes avaient croulé, laissant voir les murs intérieurs où des tableaux oubliés pendaient encore; je reconnus une copie de la Vénus du Titien. Sur beaucoup de balcons, je vis des plantes abandonnées dans leurs pots qu'on n'osait pas aller prendre; elles fleurissaient dans ces ruines et ne demandaient qu'un peu de soleil. L'entrée de certaines rues était prohibée, de nouvelles maisons s'affaissaient chaque jour et auraient pu tuer les passants. Et au milieu de tout cela, le désert, le silence, pas un vestige de la vie d'autrefois, pas une bâtisse habitée, pas une boutique ouverte, un abandon cruel et fatal, quelques curieux, quelques prêtres, des pauvres qui marchaient tristement, une vieille femme qui pleurait son beau pays, et un marchand de pommes qui vendait philosophiquement des fruits sur la place. C'est le seul habitant que j'aie retrouvé à son poste. Il n'avait point quitté le taudis où il dormait : « Tu n'as pas peur? lui demandai-je. — Ah, bah! je suis né ici, j'y peux bien mourir. »



Ruine à Torre del Greco (8 décembre 1861). — Dessin de Riou d'après une photographie.

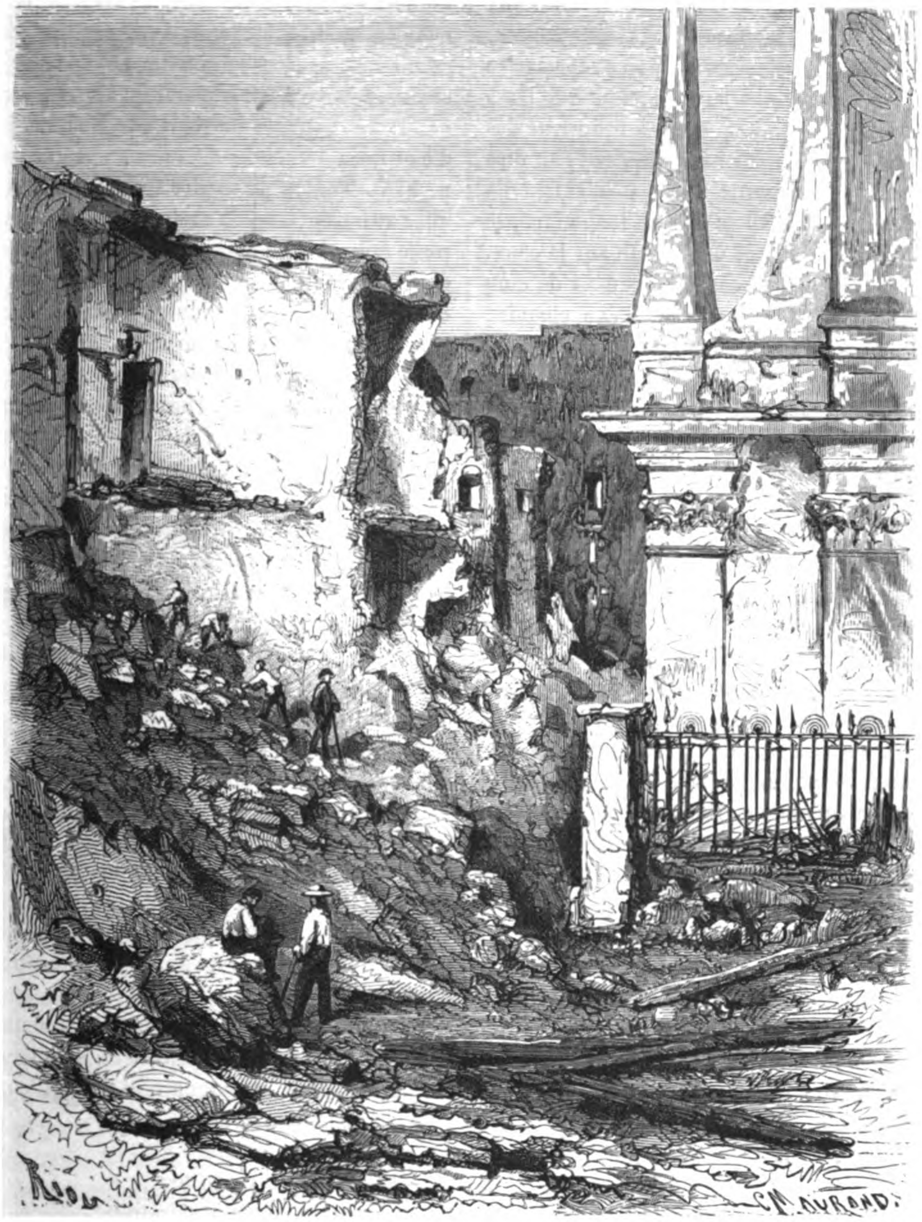
Voilà ce qui m'a frappé le plus : la solitude et le silence. Les curieux et les savants ont admiré d'autres phénomènes dont on a beaucoup parlé, particulièrement l'apparition de mofettes (émanations de gaz) sur presque tout le littoral entre Torre del Greco et Résine. Une de ces mofettes s'est manifestée dans une petite église de ce dernier village, et a répandu une odeur si forte que les fidèles n'ont pu s'y tenir à genoux. Plus près de Torre, des chiens, des chats, des porcs, on dit même une vache, ont été asphyxiés par ces exhalaisons malsaines. Maintenant encore, il se répand dans toute la ville détruite une puanteur insupportable; les voyageurs qui viennent de Castellamare ou de Victri, et qui ne s'arrêtent qu'une minute ou deux à la station pestiférée, en sont incommodés si fort qu'on hâte le départ du train. Pauvre ville tuée! C'est comme la puanteur de son cadavre.

Les savants admiraient encore les particularités des pierres vomies par cette éruption[1]. Ils causaient entre eux fer et plomb, soufre et muriate; ils notaient les diverses espèces de chaux dont les artisans de Naples font des tabatières, des broches, des pendants d'oreilles ou des presse-papier; l'idocrase qui se taille de mille manières, la sodalithe, la

1. Les éruptions changent la forme du cratère et du cône, mais n'en ont guère modifié la hauteur depuis 1749. Mesuré alors par Nollet, le volcan s'élevait à 593 toises au-dessus du niveau de la mer. Polo, en 1794, compta 606 toises (1181^{m}), le colonel Visconti, en 1816, 1216 mètres. Monticelli et Covelli, avant l'éruption de 1822, mesurèrent 648 toises. Après l'éruption, Humboldt n'en trouva plus que 607, et un peu plus tard 625 toises (1218^{m}).

maionite, qu'on a poétiquement nommée jacinthe de Somma, la sarcolithe, qui, travaillée, forme un rubis rose de chair, la breislatate, la humboldtilithe, et toutes les *lithes* possibles, précédées d'un nom de savant. Avec tous les matériaux qu'il jette pour ruiner les laboureurs, le Vésuve enrichit du moins les dictionnaires de minéralogie.

D'autres s'étonnaient et s'affligeaient du déluge de cendres. Et en effet, elles sortaient en tourbillons, non-seulement des nouvelles bouches, mais encore du nouveau cratère. Je vous ai dit qu'elles venaient jusqu'à Naples, mais elles couvraient surtout les campagnes et la mer d'un épais nuage noir. Le chemin de fer se ralentissait en traversant ce brouillard palpable; un vapeur qui venait de Palerme fut obligé de s'arrêter à la hauteur de Capri; le pilote ne pouvait plus gouverner.



Ruines à Torre del Greco (8 décembre 1861). — Dessin de Riou d'après une photographie.

On craignait que ces vapeurs ne fissent du mal aux terres; mais les savants ont prédit qu'elles ne brûleraient que les cimes tendres et les fleurs. Ils assurent qu'après l'éruption de 1794, les vignes donnèrent tant de raisins qu'on ne sut où le mettre, et l'on ne prit les vendanges qu'à moitié, faute de récipients. Ce phénomène, plus d'une fois observé, rassure les vignerons pauvres. D'ailleurs, toutes les pentes du Vésuve sont d'une richesse incroyable. Plus on se rapproche du cône, plus les fruits et les raisins sont exquis. A Somma surtout, exposées au nord, les figues gardent leur vigueur jusqu'au mois de novembre.

D'autres allaient examiner la petite rivière de lave qui, après être descendue droit sur la ville, s'était arrêtée à sept cents palmes des maisons. Un des deux bras de cette rivière marchait vers la villa du cardinal Riario Sforza

mais elle ne l'atteignit point; encore un miracle. Nous en apprendrons bien d'autres tout à l'heure. Ces ruisseaux ne ressemblaient en rien aux torrents que j'ai décrits; ils n'avaient pas, comme ceux de 1822, quinze pieds de haut et un mille de large. Rien ne rappelait du reste les conflagrations de 1858, de 1855, de 1850, encore moins celles de 1834 et de 1822. Le cratère supérieur (éteint ou du moins tranquille depuis longtemps) vomissait bien des cendres qui ressemblaient, la nuit, à la fumée d'un incendie, mais ce n'était point ces énormes panaches, ces colonnes hautes de trois mille mètres, et s'évasant au sommet en pins-parasols, ces spectacles merveilleux que les vieux de la Torre avaient vus dans leur jeunesse. Que devaient donc être les éruptions des autres siècles; celle de 1631, par exemple, qui, au dire de l'abbé Braccini, fit trois mille morts — d'autres disent dix mille. Le volcan s'était tu depuis longtemps, le cratère était comblé, des arbres poussaient sur le cône. Au fond du gouffre, dont la circonférence était de cinq milles, et d'où jaillissaient trois sources d'eau chaude, paissaient tranquillement les bestiaux de la montagne : représentez-vous le désastre, quand ces pâturages éclatèrent, soulevés et lancés au ciel par un embrasement souterrain !

Et que dire de l'éruption de 70, celle qui engloutit à la fois Strabies, Pompéi, Herculanum et d'autres villages dont on a oublié les noms, et qui nous est décrite si tragiquement dans une lettre de Pline ! Avant cette catastrophe, on ignorait que le Vésuve fût un volcan, ou du moins on n'en parlait que comme d'une vieille tradition ou d'un conte de nourrice. Du temps d'Auguste, le sommet, beaucoup moins élevé qu'il ne l'est maintenant, était couvert de vignes et traversé par une caverne. Quatre-vingt-quatre gladiateurs de Spartacus y pénétrèrent un jour pour échapper au préteur Claudius, qui les tenait bloqués sur la montagne. Ils passèrent ainsi sous l'armée romaine, et ressortant par l'extrémité de la caverne, ils mirent le préteur en fuite et sauvèrent leur maître Spartacus.

Quelques années après, éclata l'éruption de Pline. Ce fut un cataclysme épouvantable qui brûla tout, couvrit des villes encore ensevelies, asphyxia des populations dont on retrouve encore les ossements et les cadavres pulvérisés. Il enveloppa jusqu'à Misène le golfe et le pays entier dans une obscurité sinistre. Ce n'était pas seulement un jet de lave, une pluie de cendres; c'étaient des tourbillons de ténèbres d'où pleuvaient de l'eau bouillante et du feu.

Je vous demande pardon de rappeler ces souvenirs déjà si vieux; il est impossible de ne point penser aux ruines passées au milieu de ruines récentes. Ce terrible et implacable ennemi des environs de Naples a mille façons de tuer les gens et de détruire les villes : Torre del Greco en est un exemple frappant. Depuis 1731, elle a été frappée sept ou huit fois par le feu : en fouillant profondément sous le sol, on y trouve des débris de villas romaines; plus haut, plusieurs couches de ruines superposées. Les laves qui les ont faites et couvertes tremblent sans cesse aux secousses et aux éruptions du volcan. Cette fois, sur la marine, le sol s'est exhaussé d'un mètre douze centimètres, et ce n'est pas le phénomène le moins étrange à observer. La mer s'est retirée d'autant, comme à Pouzzoles. Cet exhaussement du sol a commencé le désastre; on craint maintenant un affaissement qui l'achèvera. Aussi est-il défendu aux habitants de relever leurs maisons abattues.

Les curieux admiraient encore le bouillonnement de la mer, même à deux cents palmes du rivage. Sur deux ou trois points, et dans la même direction, l'eau gargouillait à la surface comme gonflée par un souffle ou chauffée par un feu souterrain. On remarquait enfin l'abondance extraordinaire d'une source dont le volume d'eau décuplé changeait en torrent une petite rue (voy. p. 315). Toutes ces curiosités me gâtaient le spectacle; elles attiraient trop de monde. J'aimais mieux la grand'place crevassée, dépeuplée, descendant vers la mer entre deux files de maisons en ruines, et cette vieille femme qui marchait seule, tout en larmes, en criant à plusieurs reprises : « O mon beau pays ! »

Et cependant j'ai dû sourire, en cet endroit désolé, aux paroles de mon guide. Il me montrait l'église intacte et me racontait les causes de l'éruption. Le pauvre homme en parlait avec plus d'assurance que n'ont fait les savants de l'Observatoire. Il avait la foi que la science nous ôte — pour nous la rendre après, grâce à Dieu !

Il me dit que le dimanche de la catastrophe, pendant le prêche, des jeunes gens entrèrent dans l'église avec une écharpe tricolore et qu'ils voulurent en décorer la madone. Le curé s'écria que c'était une profanation : « Mettez-moi l'écharpe, dit-il, si vous voulez, mais ne touchez pas à la sainte Vierge.

— Elle est de bois, répondirent les sacriléges.

— Elle est de bourre et vous tuera. »

Les jeunes gens ne voulurent point écouter le prêtre, qui dut les laisser faire pour n'être point massacré. Je parle toujours d'après mon guide. Aussitôt éclata le tremblement de terre, et la foule éperdue sortit de l'église avec le curé, qui murmurait : « Je vous l'avais bien dit ! »

J'ai appris depuis qu'il n'y avait pas un seul mot vrai dans toute cette histoire. Je ne sais comment elle s'est répandue, je sais que le curé lui-même l'a démentie, mais les gens de Torre del Greco la croient tous : « Étais-tu dans l'église, demandais-je à l'un d'eux?

— Sans aucun doute.

— As-tu vu le fait?

— Je n'ai rien vu du tout.

— Comment donc le sais-tu ?

— Parce qu'on me l'a raconté.

— Qui te l'a raconté?

— Nicole.

— Nicole était-elle dans l'église ?

— Elle y était avec moi, à ma gauche.

— Alors elle a vu la chose?

— Pas plus que moi, demandez-lui!

— Mais si l'histoire était vraie, il y a des gens qui l'auraient vue !

— Mais si elle était fausse, Torre del Greco serait toujours debout! »

Je n'ajoute rien, ces traits-là disent assez par eux-mêmes. La superstition se faufile partout dans ce pays. Les éruptions en donnent mille exemples. A chaque catastrophe, il y a toujours un redoublement de piété, à moins que le désespoir ne gagne la foule. Alors elle devient enragée; elle se livre à tous les excès. En 1707, par exemple, les Napolitains se crurent tous morts, et ils firent des orgies épouvantables. Il fallut leur envoyer des missionnaires pour les rassurer. C'est le seul cas pareil qui me soit connu dans l'histoire de Naples; mais il est plein d'enseignements et vaut la peine d'être médité.

Dans les malheurs ordinaires, je le répète, on s'adresse à tous les saints, et quand l'éruption cesse, on l'attribue toujours à quelque protection surnaturelle. Vous savez peut-être, ne vous l'ai-je pas écrit? que jusqu'à présent la ville de Naples a été sauvée du volcan par saint Janvier. La statue du martyr était un soir, la tête baissée et les bras pendants à l'entrée de la ville. On la trouva le lendemain matin la tête tournée et la main tendue vers le Vésuve, comme pour dire à la lave qui venait vers Naples : « Tu n'iras pas plus loin. » La lave s'était effectivement arrêtée.

Depuis cette vieille histoire, la statue du saint a toujours gardé la même attitude. Pendant l'éruption de 1779, l'ambassadeur français, M. Clermont d'Amboise, se sauva de Portici et vint à Naples au grand galop. Sur le pont de la Madeleine, sa voiture s'engagea dans une foule épaisse et tumultueuse. Le peuple voulut forcer le diplomate à se mettre à genoux devant saint Janvier. Par malheur, M. Clermont d'Amboise ne comprenait pas un mot à ces vociférations en dialecte. Son ignorance aurait pu lui coûter cher, si les Français n'avaient pas l'art exquis de se tirer d'embarras. Il jeta des piastres au pied de la statue; le peuple détourné se jeta sur cette proie et ne réclama point d'autre satisfaction.

Et ne croyez pas que ce patronage de l'illustre martyr ne soit qu'une superstition populaire. Le gouvernement y croyait, du temps des Bourbons. J'ai vu transporter, durant les éruptions, les reliques du saint au fort Saint-Elme, illuminé pour la circonstance. On a négligé cette précaution au mois de décembre dernier : voilà pourquoi, selon quelques-uns, Torre del Greco a tant souffert.

Mais selon d'autres, saint Janvier ne protége que Naples. Aussi les gens des villages voisins montrent-ils peu de vénération pour lui. Ils ont plus volontiers recours à saint Antoine, qui est le patron du feu. Saint-Antoine fut cependant sans pouvoir en 1850. Les gens d'Ottajano, particulièrement menacés alors, s'adressèrent à Pie IX, qui était à Gaëte. Le saint-père répondit qu'il ne faisait pas de miracles et qu'il ne pouvait offrir que des prières. Mais on ne croit pas aux prières dans ce singulier pays; on ne croit qu'aux miracles. Les gens d'Ottajano se retournèrent donc vers les mariniers de Torre Annunziata. Ces pêcheurs de corail ont une madone à eux qu'ils ont trouvée au fond de la mer. Plusieurs bateliers des côtes voisines avaient essayé d'enlever ce trésor, mais aucun n'y avait pu parvenir. Dans les mains des marins de Castellamare ou de Naples, l'image miraculeuse pesait des quintaux, même sans cadre. Mais dans celle des pêcheurs de corail, c'était une plume, moins encore, un tissu d'air. Ils prirent la madone et la placèrent dans leur église.

Les gens d'Ottajano vinrent donc prier ceux de Torre Annunziata de leur prêter l'image vénérée. Prenez-la, dirent ceux-ci, mais les autres n'en purent rien faire. Ils auraient soulevé plus facilement l'église entière pour la transporter dans leur pays. Il fallut que les pêcheurs de corail allassent eux-mêmes au feu avec leur madone. Ils la placèrent devant la lave, qui s'arrêta sur-le-champ.

Telle est l'histoire qu'on m'a racontée. Malheureusement, les hommes de Torre Annunziata n'ont pas eu l'idée d'apporter leur madone à leurs voisins de Torre del Greco.

Jeunes femmes qui lisez cette page, songez que les belles pierres ciselées, les riches colliers en boules roses ou rouges qui vous parent si bien, furent travaillés dans la pauvre ville abattue. Songez que ceux qui les ont faits ont perdu leur maison et leur gagne-pain, et que la moindre obole sera bienvenue dans leurs mains, si tard et de si loin qu'elle vienne. Ils vous rendent un peu plus jolies, rendez-les un peu moins malheureux!

MARC-MONNIER.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. P. DE TCHIHATCHEF[1] A M. ÉLIE DE BEAUMONT.

Naples, 9 décembre 1861.

Hier, 8 décembre, à une heure trente minutes après midi, on sentit à Naples une très-légère secousse que je n'avais point remarquée, étant en ce moment dans la rue de Tolède; mais, à trois heures environ, vers la riviera de la Chiaja, je fus surpris de voir l'horizon du côté du Vésuve enveloppé dans une épaisse fumée que l'on me dit provenir du pied même du versant sud-sud-ouest de la montagne.

A la tombée de la nuit, vers sept heures du soir, les hauteurs de Torre del Greco apparurent éclairées par des colonnes de feu (environ quatre à cinq) échelonnées sur une ligne dont la direction paraissait être du nord-nord-est au sud-sud-ouest. Ces colonnes s'unissaient par des nuances moins lumineuses et formaient en quelque sorte un seul rideau de flammes.

Ce matin, 9 décembre, je me suis empressé de me transporter à Torre del Greco. L'atmosphère à Naples était sereine, la mer parfaitement calme; mais à mesure que je me rapprochais du village, le ciel devenait terne à cause de la fumée et des cendres qui tombaient à Portici comme une pluie très-fine.

Je trouvai les habitants de Torre del Greco livrés à la

1. Voyageur russe qui a publié, entre autres ouvrages : *Voyage scientifique dans l'Altaï* (1846); *l'Asie Mineure, description physique, statistique et archéologique de cette contrée* (1853-1856).

plus vive agitation et occupés à émigrer en masse avec les effets qu'ils pouvaient emporter.

Ils m'apprirent qu'ils avaient éprouvé dans la journée du 8 décembre plus de vingt et une secousses qui se sont succédé à différents intervalles depuis onze heures du matin jusqu'à trois heures après midi, et que vers trois heures de fortes détonations souterraines furent suivies par d'épaisses colonnes de fumée et de cendres qui se sont élevées à peu de distance au nord du village sur le versant sud-sud-ouest de la montagne.

Je me suis empressé de remonter le village, et j'ai pu voir les murs de plusieurs maisons profondément lézardés.

A peine eus-je dépassé les derniers enclos du village, que je me trouvai au milieu d'une immense agglomération de scories des interstices desquelles s'échappaient des milliers de petits jets de fumée.

Les habitants de Torre del Greco m'assurèrent positivement, que non-seulement toutes ces matières étaient le produit de la veille, mais encore deux monticules coniques que je voyais un peu plus haut (à six cents mètres environ au nord-nord-est de Torre del Greco, à deux kilomètres environ au nord-ouest du couvent des Camaldules). Ces deux monticules coniques, dont les sommets vomissent d'épaisses colonnes de fumée, étaient inaccessibles à cause de la grêle de pierres et de cendres incandescentes qu'elles lançaient et qui, vues de Naples au milieu des ténèbres, ont pu paraître comme autant de colonnes de flammes.

A peu de distance au sud des monticules, se trouvaient, échelonnées sur une ligne dirigée en moyenne d'est-nord-est à ouest-sud-ouest, trois cavités creusées dans le sol même, consistant en sables volcaniques préexistants; elles étaient séparées les unes des autres par des parois ou cloisons irrégulières. Quant aux cavités elles-mêmes, elles avaient une forme très-régulière d'entonnoirs, dont la profondeur n'était probablement pas au delà d'une vingtaine de mètres et la circonférence peut-être d'une quarantaine de mètres. Le fond était plat.



Ruines à Torre del Greco (8 décembre 1861). — Dessin de Riou d'après une photographie.

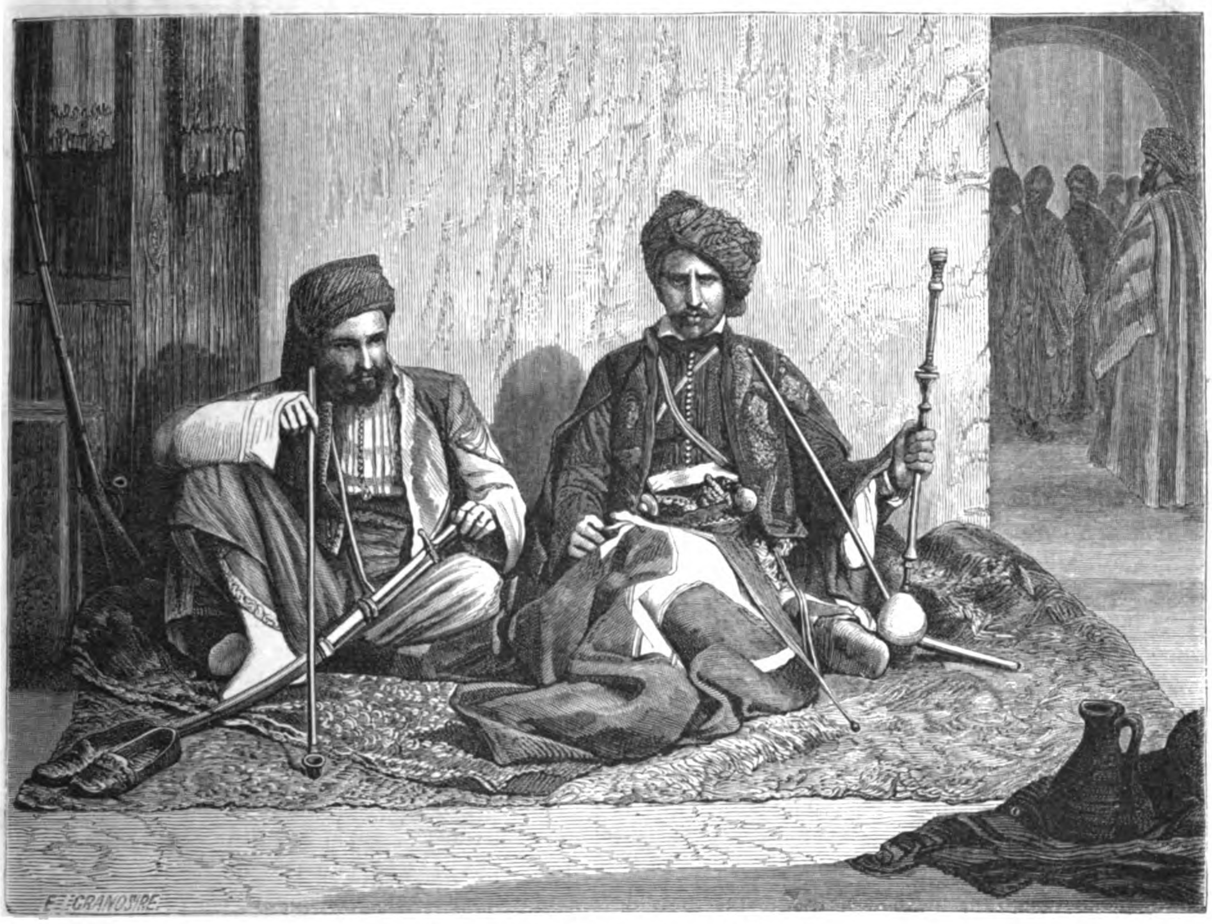
Des colonnes de fumée semblables à celles qui s'élançaient des sommets des deux monticules coniques sortaient également du fond des entonnoirs, probablement par des fissures imperceptibles. L'émission de la fumée avait lieu par saccades et soubresauts et se trouvait précédée par un roulement sourd semblable à une décharge lointaine d'artillerie.

Après chaque détonation, la fumée s'élançait en gerbes gigantesques et se déroulait en masses blanches ou grisâtres, de forme globulaire, ce qui offrait un spectacle vraiment grandiose. Une odeur de soufre se faisait sentir d'une manière très-appréciable....

Pendant deux heures que je me suis trouvé sur ces surfaces imprégnées de feu, j'ai observé une curieuse oscillation dans une masse déchiquetée de scorie qui se souleva et s'abaissa à deux reprises, mais sans déranger les fragments presque incohérents qui la composaient; on eût dit un mouvement passager et local de gonflement ou de boursouflures.

En retournant à Naples, j'ai vu la pluie de cendres diminuer graduellement, puis disparaître. Un nuage blanc sale masquait le Vésuve. A Naples, le ciel était d'un azur foncé et le soleil dans toute sa splendeur.

P. DE TCHIHATCHEF.



M. Victor Langlois et son compagnon Bothros Rok.

VOYAGE DANS LA CILICIE ET DANS LES MONTAGNES DU TAURUS,

PAR VICTOR LANGLOIS[1].

1852-1853. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Court avant-propos géographique et historique.

La Cilicie est entourée de tous côtés par les montagnes du Taurus, sauf dans sa partie méridionale, qui est baignée par les flots de la Méditerranée. C'est une vaste plaine envahie par de nombreux marécages et où l'on trouve rarement quelques collines peu élevées. Dans l'antiquité, les Grecs y avaient fondé des colonies, et tout le littoral, depuis le cap Cavalier à l'ouest jusqu'au golfe d'Alexandrette à l'est, était semé de cités et de bourgades dont les traces sont encore visibles sur une étendue de plus de deux cents kilomètres, Cette contrée renfermait alors une population importante et industrieuse; elle est aujourd'hui complétement ruinée et n'offre plus aux yeux du voyageur que les décombres de sa splendeur évanouie.

Il ne reste dans toute la Cilicie que deux villes qu aient quelque importance, Tarsous et Adana, et la population actuelle de toute la contrée n'atteint pas le chiffre de cent mille habitants. Les Turcs dominent dans le pays, mais les Turkomans nomades y constituent la partie la plus importante de la population. Cependant dans les villes et dans quelques villages on trouve les descendants des anciens habitants du pays, des Grecs, des Arméniens, des Syriens, mêlés à des Arabes, à des Yourouks et à des Bohémiens (Tziganes).

A l'époque où Alexandre, ayant traversé l'Asie Mi-

1. Suite. — Voy. tome III, page 401. — Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés par Grandsire d'après les croquis ou les photographies de M. V. Langlois.

neure, franchit les défilés du Taurus avec son armée, la Cilicie était en grande partie peuplée de Grecs. Plus tard, les Romains s'établirent en maîtres dans le pays, y bâtirent des villes et y fondèrent d'importants établissements. Les Byzantins, qui succédèrent aux Romains, formèrent par leur mélange avec les autochthones, dont la race s'était perpétuée dans la contrée, la partie la plus notable de la population de la Cilicie. Au onzième siècle, une émigration chrétienne, partie des régions voisines de l'Ararat, déboucha dans les plaines de la Cilicie; c'étaient les Arméniens. A la suite de luttes longues et sanglantes, les Arméniens s'emparèrent de la Cilicie et des forteresses byzantines du Taurus, et dominèrent dans toute la contrée jusqu'à la fin du quatorzième siècle, époque à laquelle les musulmans, ayant envahi la Cilicie et dévasté le pays par le fer et par le feu, s'y établirent définitivement. A partir de ce moment, la Cilicie est devenue une province de l'empire ottoman, dont le gouvernement fut confié d'abord à des dérebeys, puis enfin à des pachas, dont l'odieuse oppression a achevé la ruine complète de cette contrée jadis célèbre et aujourd'hui désolée par des maladies pestilentielles et par les incursions incessantes des tribus turkomanes et kurdes qui campent dans les plaines d'Adana et de Tarsous.

Arrivée à Mersine. — Le lazaret. — La ville de Tarse. Son aspect. — Ses ruines.

Au mois de septembre de l'année 1852, les vapeurs de la compagnie des Messageries impériales faisaient, pour la première fois, le périple de la Méditerranée. Partant de Marseille, ils touchaient successivement à Syra, à Constantinople, à Smyrne, à Rhodes, à Mersine (port de Tarsous), faisaient échelle en Syrie et en Égypte, et revenaient ensuite à leur point de départ en visitant les mêmes stations. Je pris passage à Constantinople sur *le Mentor*, et après avoir visité d'abord Smyrne, la ville des infidèles, comme l'appellent les Turcs, puis Rhodes, l'ancienne résidence des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, je débarquai en rade à Mersine.

Mersine, dont le nom en turc, veut dire *myrthes*, est une petite bourgade turkomane peuplée de *fellahs* dépendant de la tribu de Thor-oglou. Cette bourgade a pris quelque importance depuis ces dernières années; à côté des cabanes des Turkomans, s'élèvent aujourd'hui des maisons d'aspect européen, des magasins, une douane, un lazaret, et un *palais*. Cette dernière construction, qui sert à la fois de caserne et de résidence au gouverneur de la ville et au capitaine du port, n'est qu'une simple maison à un étage et a été construite avec les matériaux provenant des ruines de Pompeïopolis. Les consuls européens y ont tous des maisons et font flotter leurs pavillons chaque dimanche au haut d'un mât, qui sert à indiquer aux navires de commerce que là ils trouveront aide et protection.

Quand j'arrivai à Mersine, un vice de forme dans notre patente sanitaire me valut cinq jours de quarantaine dans une bicoque construite en terre et en boue, et qu'on aurait plutôt prise pour une étable à pourceaux que pour l'édifice sanitaire et fiscal auquel on donne généralement le nom de lazaret. Les cellules étaient sombres et infectes; les murailles en terre n'avaient pas même été blanchies à la chaux; un sol humide et détrempé par l'eau qui tombait de la toiture servait de parquet, et les fenêtres, dépourvues de leurs vitres, battaient à tous les vents. En outre, pas la plus petite trace d'un ameublement quel qu'il fût, et, chose incroyable, l'administration de la santé n'avait pas prévu le cas assez naturel où les gens enfermés au lazaret auraient eu besoin de satisfaire aux exigences de la faim. Malheur à qui n'avait pas eu le soin de se munir de provisions de literie et de bouche. Le lazaret de Mersine est si confortable que mon drogman y fut pris de la fièvre pernicieuse et mourut peu de jours après notre arrivée, et j'aurais succombé aussi sans aucun doute, si je n'avais déserté brusquement pendant une nuit où mes gardiens, oubliant le règlement, s'étaient endormis dans leur poste de garde.

Il était environ minuit quand je sortis du lazaret, et, grâce à des intelligences que je m'étais créées dans la place et au dehors, je pus gagner la maison d'un brave fellah, qui me fit cacher dans une jarre immense destinée à renfermer sa provision de riz de l'année. Au point du jour, je sortis de ma cachette et je gagnai à cheval, sans être inquiété par les agents de la santé, le campement du consul français, qui s'était établi avec sa famille et quelques amis à Ichmé, pour passer la saison des chaleurs.

Quand j'eus goûté pendant quelques jours un repos qui m'était nécessaire et que j'eus essayé mes forces en faisant une chasse meurtrière aux porcs-épics qui ravagent les prairies et les champs de pastèques aux alentours d'Ichmé, je me dirigeai avec le consul français vers Tarsous, qui n'est éloignée que de quelques heures de Mersine.

Notre cavalcade était précédée par les janissaires du consulat vêtus de leur riche costume oriental et montés sur de magnifiques chevaux arabes. Dès que nous fûmes arrivés près de la ville, la colonie européenne précédée de *cawas* (gendarmes) vint nous recevoir. C'étaient les consuls des différentes puissances suivis de leurs nationaux, tous portant le costume turc, qui est le seul en usage dans la contrée.

Les Européens qui sont établis dans la Cilicie ont tellement pris les habitudes du pays qu'au premier abord on a peine à les distinguer des indigènes. Aussi c'est une chose digne de remarque que cette tendance des hommes civilisés à retourner à la vie patriarcale, cette facilité avec laquelle les voyageurs, pour la plupart nés dans de grands centres de population, oublient les habitudes de la ville, abandonnent les coutumes du pays où ils ont vécu, et renoncent aux usages suivant lesquels ils se sont gouvernés pendant la première partie de leur vie, pour adopter les mœurs, les usages, le costume et jusqu'au caractère des Orientaux. Il y a même des voyageurs qui se sont tellement familiarisés avec les habitudes des peuples au milieu desquels ils ont vécu quelque temps, qu'ils finissent par n'être plus reconnaissables pour leurs

compatriotes. J'ai connu un vieux Français, ancien clairon d'une demi-brigade qui avait fait partie de l'expédition de Bonaparte en Égypte, et s'était fixé en Syrie à la fin du siècle dernier, qui, sans y prendre garde, avait fini par se transformer d'une façon si complète en Turkoman, qu'il avait même oublié en grande partie sa langue maternelle. Il est vrai qu'à l'époque où je fis sa connaissance, ce bon vieillard était plus que septuagénaire et il n'avait pas vu la France depuis plus de cinquante ans.

La cavalcade ayant pris place aux côtés du consul, nous fîmes notre entrée dans la ville en nous dirigeant vers la maison de France, où des chambres avaient été préparées pour nous recevoir.

Tarsous, l'ancienne Tarse, s'élève au milieu de la vaste plaine qu'arrose le Cydnus (Mésarlyk-tschai). C'est une des plus anciennes villes de l'Asie, puisque les traditions en font remonter la fondation à Persée l'Argien et à Sardanapale l'Assyrien. De tous côtés Tarsous est entouré de jardins plantés d'arbres, parmi lesquels dominent les peupliers, les palmiers, les platanes et les orangers. Vu de loin, Tarsous ressemble à une oasis perdue au milieu d'un vaste désert. On compte aujourd'hui sept mille habitants dans la ville, la plupart Turcs et Turkomans, Grecs et Arméniens, Arabes et fellahs. On n'y rencontre que fort peu d'Européens, si l'on en excepte les consuls, qui habitent d'assez pauvres maisons dans le quartier nord de la ville.

Le consul de France est établi dans une assez grande maison à un étage; sur la façade règne une galerie couverte, dont les fenêtres à ogives sont envahies par des pampres et des plantes grimpantes qui retombent en guirlandes, et dont les fleurs s'épanouissent au soleil en répandant d'agréables senteurs. Un escalier en bois, dont la rampe se couvre d'une végétation luxuriante, conduit dans la galerie et dans les chambres; mais pour gagner la terrasse de la maison, on est obligé de se servir d'une échelle. C'est sur cette terrasse, qui sert de toiture à toute la construction, que la famille se réunit le soir pour respirer l'air pur venant de la montagne. Quand le temps est beau, de là on aperçoit la mer, et la vue embrasse toute la contrée d'alentour, enveloppée de tous côtés par un immense rideau de montagnes couvertes de neige.

Toutes les maisons de la ville se ressemblent à peu de chose près, et comme tous les toits se touchent et sont à terrasses, on pourrait croire que les rues sont suspendues comme l'étaient les jardins de Babylone. Tarsous renferme très-peu d'édifices; quelques mosquées, des khans, un bazar et des fontaines publiques d'une architecture très-primitive, sont les seules constructions qui valent la peine d'être mentionnées. Les rues sont étroites, sales et encombrées. Les caravanes de chameaux ont peine à s'y frayer un chemin, et la circulation est presque toujours interrompue par le passage des bêtes de somme qui vont et viennent, se croisent et s'embarrassent. Si la moderne Tarsous est dépourvue de monuments de quelque valeur, en revanche elle possède de belles ruines. C'est près de cette ville que se trouvent le tombeau de Sardanapale, l'aqueduc romain et la nécropole. La nécropole n'est autre chose qu'un *tumulus* fort riche en antiquités et principalement en figurines de terre cuite. Pendant mon séjour à Tarsous, je pratiquai des fouilles qui amenèrent la découverte d'une quantité considérable de fragments de statuettes et de poteries, dont le lecteur pourra voir des échantillons curieux au Musée du Louvre, où ils sont exposés sous le cristal d'une vitrine.

Population de Tarsous. — Un mariage grec.

La population chrétienne de Tarsous, je veux parler des Grecs et des Arméniens, est la plus riche de la ville; car les Turcs se livrent peu au commerce, se contentent de faire cultiver leurs terres par des *fellahs*, et vivent du produit de leurs fermes, sans se préoccuper trop des moyens d'augmenter leur fortune ou même leurs revenus. C'est donc chez les Grecs et les Arméniens que l'on trouve l'aisance, et même un certain confort; et c'est dans l'intérieur de leurs familles qu'il faut aller chercher des distractions, si l'on ne veut pas être condamné à mourir d'ennui dans la ville où Antoine et Cléopatre se donnaient ces fêtes somptueuses dont l'histoire a conservé le souvenir.

Quelques jours après mon arrivée à Tarsous, j'étais admis chez les principaux habitants de la ville, et je fus invité à prendre part à des fêtes de famille dont bien peu d'Européens ont été les témoins, et auxquelles les Turcs n'ont jamais été conviés. Leur présence chez les chrétiens exclurait celle des dames, dont la beauté a été tant de fois célébrée, et qui méritent bien la réputation qu'on leur a faite. Ce fut surtout aux fêtes données par un riche négociant grec de Tarsous, pour le mariage de sa fille, que l'occasion s'offrit à moi de voir les plus séduisants exemples de la beauté orientale. J'avais été invité aux noces que l'on devait célébrer, et le frère de la future était venu lui-même m'apporter le cierge traditionnel qui devait me servir de carte d'entrée dans la maison nuptiale. Le jour fixé pour la cérémonie, toute la population franque et grecque de la ville était sur pied et dans ses plus beaux atours; les hommes portaient des vêtements neufs; les femmes avaient mis sur leurs turbans et leurs corsages des bijoux d'un grand prix. Depuis le lever du soleil, des serviteurs tiraient des coups de fusil sous les fenêtres de la future.

Je me rendis d'abord à la demeure du fiancé, que ses amis venaient d'habiller au grand complet, et qui attendait que le père de la future vînt le chercher pour le conduire chez lui. Chaque arrivant adressait à l'heureux fiancé les compliments d'usage, entremêlés de propos grivois; puis il lui faisait un cadeau qui consistait soit en foulards, fez de Stamboul, souliers brodés, bouquins d'ambre, soit en poules, fruits, voire même en argent comptant.

Quand le père de la future fut venu, le cortége se mit en marche vers la maison nuptiale. Une fois arrivé devant la porte, on s'arrêta, et le père entra seul. Bientôt après il parut à une fenêtre, d'où il adressa ces questions au fiancé:

« Qui es-tu et que veux-tu?

— Mon maître, je suis ton esclave, et je viens te demander humblement ta fille en mariage.

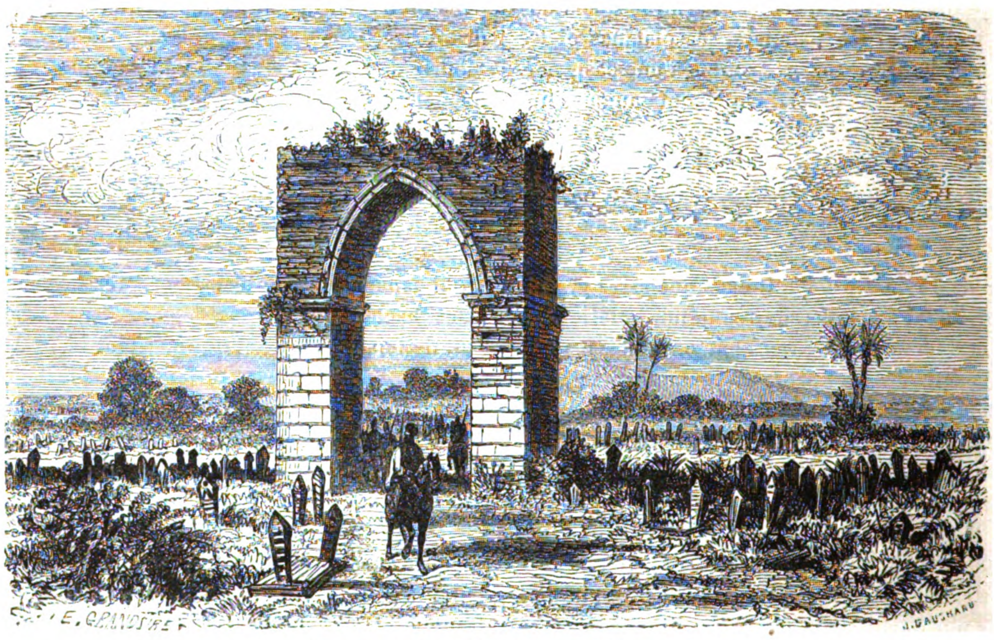
— Quelle dot apportes-tu?

— Dix robes de brocart d'Alep, des étoffes de Damas, des colliers, des bracelets d'or, etc.

— Entre avec tes amis. »

A ce moment la porte s'ouvre et chacun se précipite dans la maison. Un orchestre oriental, très-peu harmonieux du reste, fait entendre ses accords, tandis que des chants partent de l'appartement des femmes, et que la fusillade éclate de tous les côtés. J'entrai dans la maison avec tout le cortége, et bientôt nous nous trouvâmes devant d'immenses tables chargées d'un butin considérable; c'étaient les brocards d'Alep et les soiries de Damas dont le fiancé avait fait la nomenclature. On voyait aussi des narguilehs montés en argent, des tasses du Japon supportées par des coquetiers en filigrane, des aiguières, des vases à parfums, des tapis, enfin tout l'attirail du plus riche ameublement asiatique.

Pendant cette inspection, qui donnait lieu à des appréciations fort controversées sur la valeur des objets, — appréciations qui me paraissaient assez peu convenables, — des esclaves servaient dans une vaste salle un festin somptueux, qui se composait de moutons rôtis et fumants dans de grands plateaux, des pyramides de riz d'un volume très-respectable, et d'assiettes de sucreries et de pâtisseries. En quelques instants les invités, qui s'étaient accroupis autour des plateaux, dépeçaient les moutons, et chacun tirait à soi le morceau qu'il parvenait à détacher du tout. Une sébile en argent, qu'un serviteur tenait toujours à la disposition des convives, servait à désaltérer tout ce peuple d'invités. Quand le repas fut terminé, on apporta les pipes et le café. La nuit vint peu à



La porte de Fer (Démir-Capoue), à Tarsous.

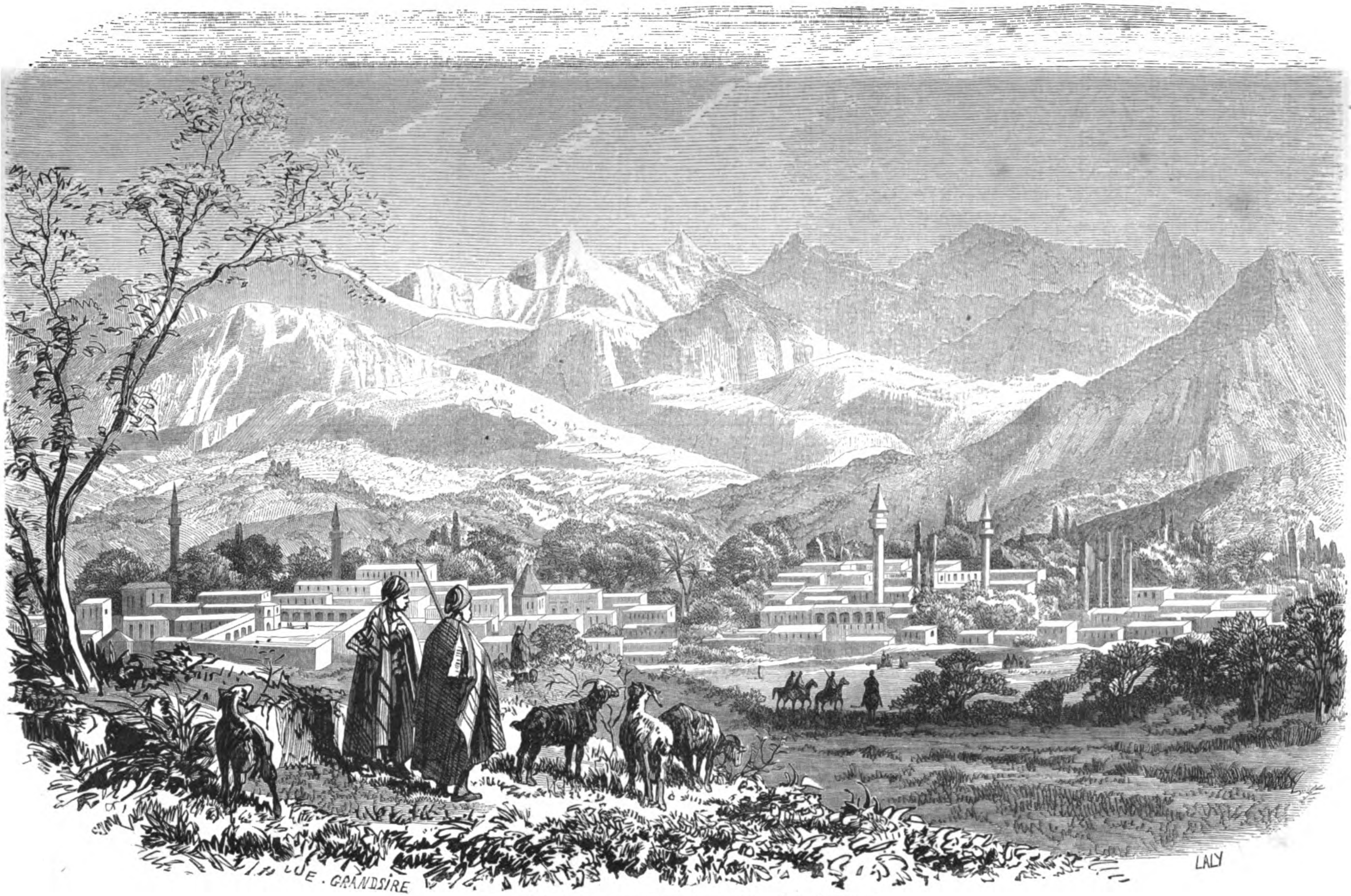
peu, et le signal du départ pour l'église fut donné par un officieux qui remplissait le rôle de maître des cérémonies.

C'est à ce moment que la mariée, jusqu'alors invisible, devait se montrer à son futur époux comme à tous les convives : on entendait des sanglots partant de la pièce voisine, dont la porte, dissimulée par un cachemire, s'ouvrit pour livrer passage à une forme humaine, couverte d'un long voile blanc et soutenue par deux femmes. C'était la mariée.

Un vivat prolongé accueillit l'apparition, et le cortége se mit en marche pour l'église grecque, toujours précédé de la musique et au bruit inévitable des coups de fusil. Dès qu'il fut arrivé à l'entrée du sanctuaire, illuminé pour la cérémonie tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, l'évêque renouvela les questions faites au futur par le père de la jeune fille, et la noce pénétra dans l'église. On fit placer les époux devant l'autel et les cérémonies du mariage commencèrent.

L'évêque prit du pain, qu'il rompit en plusieurs parties, en offrit aux jeunes époux et jeta le reste sur les assistants. Au calme qui régnait dans le sanctuaire succéda un brouhaha effroyable. Les invités s'étant précipités en même temps pour ramasser un morceau de ce pain, il en résulta une véritable mêlée, un assaut de force et de dextérité où les poussées, voire même les coups, pleuvaient comme les bénédictions que le prélat dispensait en ce moment. Ne comprenant rien à cette scène scandaleuse, je voulus m'interposer, mais on me fit observer que se jeter sur le pain bénit était une coutume fort ancienne en Orient, et on m'en expliqua la cause : tout célibataire qui peut manger un morceau de pain consacré est sûr de se marier dans l'année.

La cérémonie religieuse terminée, la jeune fille, toujours enveloppée dans son voile, prit avec ses compagnes le chemin de la maison, suivie du cortége des invités. A peine arrivée dans la chambre nuptiale, on la fit as-



Vue générale de Tarsous et des premiers contre-forts du Taurus

seoir sur un siége élevé et les chants recommencèrent. L'époux fut alors introduit. Il tenait à la main un sabre courbe avec lequel il souleva le voile de sa jeune femme. Aussitôt un tonnerre d'applaudissements éclate dans la salle, et l'épouse, confuse et en pleurs, s'évanouit; — la défaillance est dans le programme de la cérémonie. — Un repas splendide nous fut encore offert. On préluda par des chansons louangeuses de l'union qui venait de s'accomplir; puis on s'accroupit autour des mets et chacun fit honneur au souper. Quelques invités banquetèrent même jusqu'à l'ivresse, et la fête dégénéra en une orgie tapageuse qui permit à l'époux de rejoindre sa femme et à moi de m'esquiver.

Les ruines de Pompeïopolis, de Corycus, d'Anamour et de Celenderis. Les Turkomans et le pacha gouverneur.

Malgré tous les charmes des fêtes du même genre qui se célèbrèrent à Tarsous, il fallut me mettre en voyage pour explorer la contrée et continuer les recherches archéologiques et géographiques que j'avais entreprises. La première de mes excursions fut consacrée à une visite aux ruines de Pompeïopolis. Cette ville est située au bord de la mer, à deux heures de Mersine et à six heures de Tarsous, à l'ouest; on y remarque les restes d'un théâtre bien conservé. Les murailles que Pompée avait fait élever autour de la ville, où il avait enfermé les pirates qu'il avait vaincus et faits prisonniers, sont encore debout. Au centre de la cité antique, dont le sol est couvert de broussailles et de décombres, se dressent quarante colonnes surmontées de leurs chapiteaux et disposées sur deux rangs. Ces colonnes bordaient une rue (*dromos*) qui menait de la principale porte de la ville au port, aujourd'hui comblé par les sables.

Je fis dresser ma tente sur le sommet d'une colline contre laquelle est adossé le théâtre, et à petite distance du tombeau d'Aratus. Le jour, je dessinais et je copiais les inscriptions grecques des colonnes et de la nécropole ; le soir, pendant que notre Vatel préparait le repas et que Bothros, mon inséparable compagnon, fumait nonchalamment son narguileh, Ali le Chaouch, chef de mon escorte, récitait des fragments d'Antar ou aiguisait la pointe de son yatagan sur un quartier de roc en fredonnant d'un ton nasillard une ballade amoureuse ou une chanson guerrière. Quand notre repas en commun était terminé, chacun allait s'étendre sur des peaux de moutons et dormait en attendant le jour.

De Pompeïopolis, deux routes conduisent dans le Taurus et à Sélefké, en passant par Lamas et Corycus. Une troisième, qui passe par Mersine, mène à Tarsous et de cette ville à celle d'Adana.

En suivant la première de ces routes, on arrive après une marche de deux journées à Corycus, dont les ruines ont un aspect imposant. Deux châteaux, construits en magnifiques pierres de taille, sont élevés, l'un au bord de la mer, l'autre dans un îlot proche du rivage. Ces châteaux, qui étaient autrefois possédés par de grands barons feudataires de la couronne d'Arménie, sont complétement abandonnés aujourd'hui. Parmi les titres que porte le prince Léon d'Arménie, qui a fixé, dans ces derniers temps, sa résidence à Milan, figure celui de comte de Gôrigos ou Corycus.

Depuis les ruines de Corycus jusqu'à Séleucie, la route que nous suivîmes était indiquée par le littoral de la mer; seulement de temps à autre nous dûmes gravir des rochers d'un difficile accès; enfin, en arrivant à Kalo-Coracésium, la plaine reparut et nous pûmes gagner assez vite la ville de Séleucie. Mon intention, en traversant rapidement toute cette contrée, complétement déserte aujourd'hui, était d'explorer avec soin au retour toutes les localités que je n'avais fait qu'entrevoir. Cette manière de prendre connaissance des lieux m'avait paru nécessaire, d'autant plus que durant huit jours de marche nous ne rencontrâmes d'habitants qu'à Lamas. Après avoir posé des jalons sur divers points, pour marquer les différentes étapes que je ferais au retour, nous gagnâmes Sélefké. Poursuivant toujours notre course en suivant la ligne des rochers qui bordent la mer, nous parvînmes au cap Anamour, le plus méridional de l'Asie Mineure et qui est formé par un massif avancé du Taurus. Ce point parait avoir été la limite extrême du royaume d'Arménie, à l'ouest. Le jour de notre arrivée au cap Anamour, la chaleur était devenue insupportable. Le thermomètre marquait à deux heures quarante-deux degrés centigrades au soleil, et je dois dire qu'à l'ombre, la différence était presque insensible, trente-huit à quarante degrés. Si j'ai noté ce détail, c'est pour donner une idée des chaleurs de l'automne en Cilicie, surtout au bord de la mer, où les vents du nord ne se font jamais sentir, puisqu'ils sont arrêtés par l'immense chaîne de montagnes qui s'étend sur une grande longueur de l'est à l'ouest. Aussi la Cilicie appartient-elle à la catégorie des climats dits excessifs; les étés y sont brûlants et les hivers froids. La température diffère en raison de la division du terrain en pays bas et plat et en pays haut ou de montagnes. Ainsi la chaleur n'est pas la même à Tarsous qu'au centre du Taurus, dont les plus hautes cimes, couvertes de neiges éternelles, ne sont distantes de la mer que de dix-huit à vingt heures à cheval. En hiver la neige, qui s'élève quelquefois à dix et quinze pieds au-dessus des rochers, ne s'étend jamais jusqu'aux terrains inférieurs.

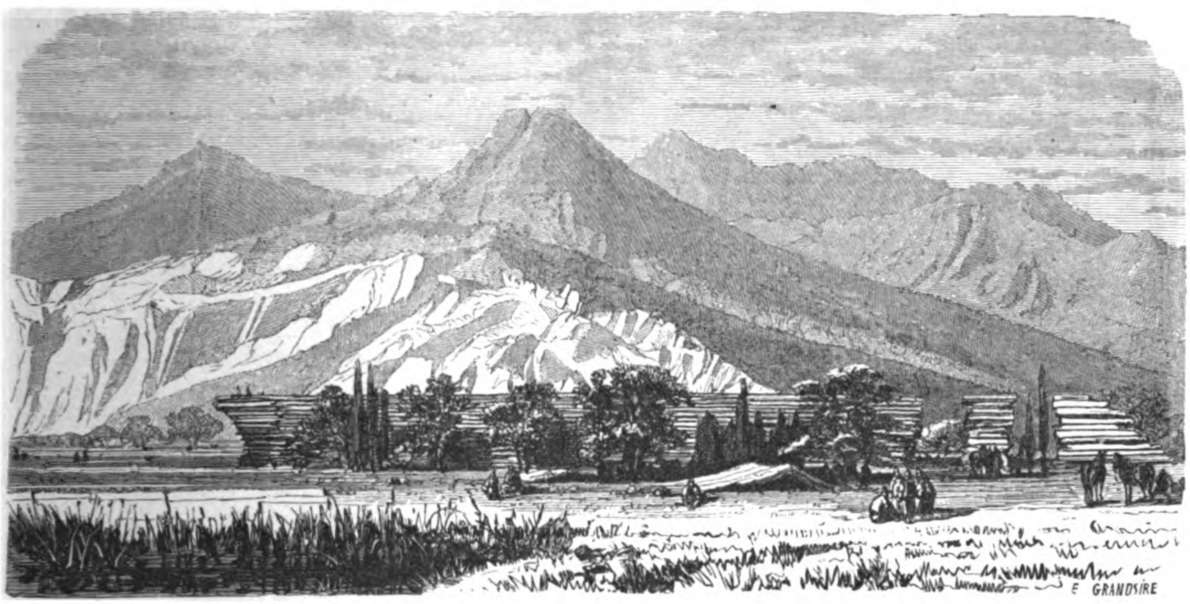
La ville d'Anamour (Anemurium), que beaucoup de géographes ont placée à l'extrémité du cap de ce nom, est située à quarante milles de la pente la plus méridionale de la côte de Karamanie. On voit à Anamour les ruines d'un aqueduc, des murailles antiques à demi écroulées, des réservoirs et deux théâtres, dont l'un, assez bien conservé, paraît avoir été recouvert d'un toit; une nécropole, composée de petits édifices séparés et divisés chacun en deux chambres, dont l'une, à l'intérieur, est subdivisée en cellules ou caveaux funéraires, tandis que l'autre était destinée à recevoir les offrandes. Aucun de ces tombeaux ne porte d'inscription. Les ruines d'Anamour attestent l'existence d'une ville importante, et en effet, Scylax et Pline nous affirment qu'elle était autrefois considérable. La ville actuelle, dont les habitants sont presque tous des Turkomans, est relativement d'une

étendue inférieure à l'ancienne. Elle est bâtie sur une colline d'où elle domine le port. Au sommet de cette colline est une forteresse byzantine, et l'emplacement de cette construction militaire correspond assez exactement à celle du port Siguinum ou Sequin, mentionné par Sanuto et dans les lettres adressées par Jean XXII aux Hospitaliers de la Cilicie. Au pied de la colline serpente une rivière assez large et qui pourrait bien être l'Arymagdus de Ptolémée.

Les ruines que l'on rencontre en allant d'Anamour à Celenderis, ville maritime située à douze heures de la première, sont celles de Nagidus et d'Arsinoé; elles n'offrent rien de particulier. Un peu à l'est, d'autres ruines marquent l'emplacement de Melania, d'après Strabon.

Mais les ruines de Celenderis, où nous fîmes halte et où la caravane resta campée pendant quelques jours, ont une véritable importance. Celenderis était dans l'antiquité une localité célèbre par ses origines mythologiques. Ses ruines bordent une petite baie sur un mille de longueur. On y voit un aqueduc, un château ruiné, vraisemblablement construit sur l'emplacement de celui dont Pison s'était emparé au temps de Germanicus, et dans lequel il soutint un siége contre Sentius. Les autres restes consistent en petits édifices cintrés d'une grande solidité qui renferment chacun un beau sarcophage, dont deux seulement portent des inscriptions grecques rappelant les noms des personnages qui y furent ensevelis. Au centre de la ville on remarque un petit édifice dans lequel on pénètre par quatre portes qui font face aux quatre points cardinaux. Ce monument affecte la forme d'un cône dont l'extrémité supérieure est ornée d'une belle corniche.

Toute la contrée qu'on traverse depuis les environs d'Anamour jusqu'à Tarsous, et même jusqu'à Adana, est aride et désolée, et la route est souvent coupée par des marécages dangereux où l'on est exposé de s'enfoncer.



Tombeau de Sardanapale, près de Tarsous (voy. p. 54).

A partir de Tarsous, pas un cours d'eau, pas une source n'arrose cette terre brûlée par le soleil et où les Turkomans ont peine à trouver aux bords des marécages, quelques pâturages pour nourrir leurs troupeaux. De grands roseaux, dont les Yoursuks font les cages en osier de leurs demeures, et qu'ils couvrent ensuite de larges pièces de feutres, entretiennent un peu de fraîcheur autour des campements des Turkomans, qui quittent de bonne heure cette plaine malsaine, pour se retirer dans les vallées de la montagne, où l'air est pur et où les malades atteints de la fièvre parviennent à se débarrasser du fléau en buvant les eaux salutaires des sources du Taurus. Les Turkomans croient que ces eaux ont la propriété de guérir toutes les maladies.

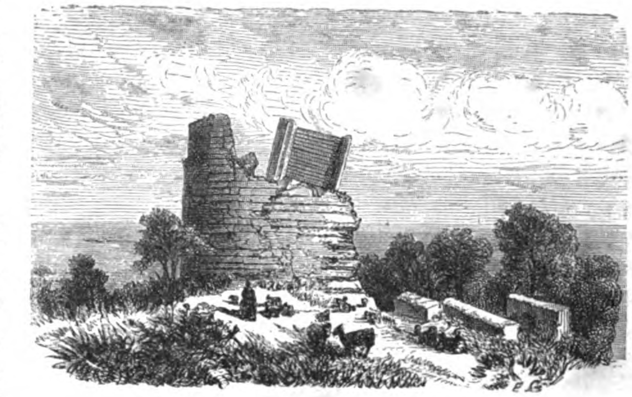
Adana est une ville de dix-huit à vingt mille habitants.

Elle est arrosée par les eaux du Sarus (Séhoun-tchai), qui prend sa source dans le Taurus et se jette dans la mer, non loin de l'embouchure du Cydnus. En passant à Adana, le fleuve alimente les fontaines publiques et les bains de la ville au moyen de conduits et de canaux couverts. Un pont magnifique, élevé par les Romains, est jeté sur le Sarus, en face de la ville. Adana renferme un grand nombre de mosquées, des bains, des khans, un bazar et un palais, si toutefois on peut donner ce nom à la grande bâtisse où réside le gouverneur.

Pendant mon séjour dans cette ville, j'assistai à un petit événement politique qui aurait pu avoir des suites fâcheuses pour la tranquillité du pays, si le pacha gouverneur, dont la prudence est la principale vertu, n'eût cédé de bonne grâce aux exigences des beys turkomans du Taurus. Les Turkomans de la Cilicie sont nombreux et reconnaissent pour chefs des agas turbulents, dont la vie se passe à combattre les uns contre les autres et à défendre leur indépendance contre les sourdes menées de la Porte. Le gouvernement turc emploie tous les moyens pour amoindrir l'autorité de ces agas, qui n'ont

jamais cédé aux exigences des pachas ottomans et refusent absolument de se fixer sur le sol qui leur est assigné et d'y construire des demeures.

L'un d'eux, Hussein-Bey Dedeler-oglou, qui se montrait le plus hostile à la Porte, ayant envoyé son fils à Adana pour une affaire particulière, apprit que le pacha gouverneur l'avait fait arrêter et le gardait en prison. Hussein résolut de tirer vengeance du pacha, et, ayant rassemblé les cavaliers de plusieurs tribus, il marcha sur Adana, qui n'était défendue que par une faible garnison.



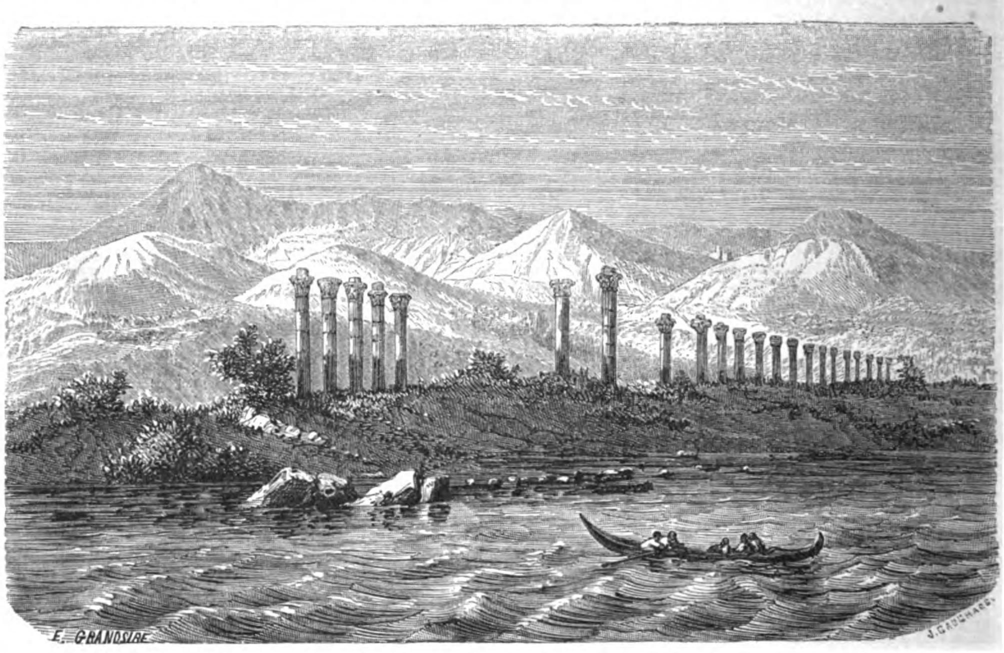
Tombeau d'Aratus, à Pompeïopolis.

Mehemet-Zia-Pacha, maréchal de l'empire, gouverneur général des provinces de Marach et d'Adana, vizir de la Porte, assembla son conseil, et, voyant que la résistance était impossible, il renvoya le fils d'Hussein comblé de présents. Hussein consentit à se retirer, sur les instances de l'agent consulaire français, M. B. Pieri, et fit dire au pacha qu'il brûlerait la ville si jamais il cherchait à troubler de nouveau le repos des Turkomans. Le pacha se le tint pour dit, et depuis lors, chaque année on peut lire dans le rapport officiel adressé par le gouverneur général à la Porte cette formule invariable :

« Les Turkomans ont enfin cédé à nos instances et ils obéissent aveuglément aux ordres du sultan. Installés dans des demeures fixes, les Yourouks, qui jetaient l'effroi dans toute la contrée, sont devenus de paisibles laboureurs, désireux de mériter un regard bienveillant de l'autorité impériale. »

Les Farsak-oglou. — La danse du sabre. — Missis. — Tumlo-Kalessi. — Aïas. — Chasse au buffle dans les marécages de la plaine Aléienne.

Il faut quatre heures pour se rendre d'Adana à Missis, l'ancienne Mopsueste, fondée par le héros Mopsus, l'un des athlètes de la guerre de Troie. En suivant la route des caravanes, qui est la moins déserte, notre cavalcade passa près du campement des Farsak-oglou, qui avaient dressé leurs tentes de chaque côté de la route. La tribu des Farsak est nombreuse et ses cavaliers sont renommés dans toute la contrée par leur adresse à manier le sabre et le djérid. Nous demandâmes l'hospitalité au chef de la tribu, et le soir, pendant que



Pompeïopolis : La colonnade.

nous étions assis à la porte de sa tente, il voulut nous donner le spectacle d'une danse du sabre, exécutée par les principaux cavaliers de son *ourdou*. La danse du sabre est tout à la fois une récréation et un exercice ; ce serait un assaut d'armes si les danseurs, au lieu de se tenir à distance, fondaient les uns sur les autres, comme dans un champ clos.

Je n'ai rien vu de plus grave que cette danse guerrière exécutée devant tous les membres d'une tribu et à laquelle les femmes prennent part quelquefois, lorsque, entraînées par leur ardeur, elles quittent leurs tentes, entrent dans l'arène et luttent en face de leurs époux, qu'elles semblent provoquer au combat. Il faisait presque nuit ; un feu de broussailles éclairait seul l'endroit laissé

vacant devant la tente de l'aga et où les guerriers étaient réunis.

Un Turkoman armé en guerre sortit des rangs, s'avança près de nous et exécuta d'abord quelques pas en cadence, tandis qu'un tambourin battait la mesure en s'accompagnant d'une flûte surlaquelle il modulait quelques sons monotones. Peu après, la musique précipite ses accords, le guerrier s'anime; il semble apercevoir un ennemi invisible, le provoque du geste et de la voix, fond sur lui en brandissant son cimeterre, recule de quelques pas, l'attaque encore, et pousse enfin un cri de victoire. Un second danseur survient et salue avec son sabre le premier guerrier; à celui-ci succède un troisième, et alors commence une danse terrible. Ces trois hommes, très-rapprochés l'un de l'autre et faisant siffler continuellement l'air avec leur damas, semblent vouloir s'entretuer. Le moindre faux pas pourrait causer leur mort, et cependant ils s'animent davantage au son de la flûte et du tambour; les lames de leurs sabres étincellent; les cris d'encouragement redoublent leur animation; bientôt ils rugissent et bondissent comme des tigres, puis s'arrêtent tout à coup et viennent, comme des vaincus, s'agenouiller devant leur aga, en posant, en signe de soumission, leurs lames de damas sur leur tête courbée jusqu'à terre. L'aga les félicite, les invite à se relever, et tandis qu'ils regagnent leurs places, d'autres danseurs leur succèdent et cherchent, comme les premiers, à provoquer les applaudissements des spectateurs, ivres d'enthousiasme et de bonheur.


Les habitants du Taurus : Un chef turkoman, un évêque arménien; habitants chrétiens de la Cilicie.

Le lendenain matin nous fîmes nos adieux au chef des Farsak-oglou et nous reprîmes le chemin de Missis, qui n'était éloigné que d'une heure du campement. Missis est une pauvre bourgade dont les maisons sont en partie désertes et ruinées. Les mosquées, abandonnées depuis longues années, se sont écroulées, et les minarets sont totalement renversés. Le Pyrame coule à l'est de Missis; on le passe sur un pont de construction romaine, en face duquel s'élevait jadis un château byzantin qui est détruit aujourd'hui, et dont il ne reste que quelques pans de murailles. Tout près du château se trouve une nécropole riche en inscriptions tumulaires des époques grecque et romaine, qui m'a fourni des textes importants que j'ai publiés dans mon volume d'exploration[1].

A peu de distance de Missis, au nord, on voit deux châteaux bâtis sur le sommet de deux monticules qui sont séparés l'un de l'autre par la vallée de Pyrame. L'un de ces châteaux, appelé aujourd'hui le Tumlo-Kalessi, est célèbre dans l'histoire de la Cilicie, à l'époque

1. *Voyage dans la Cilicie et dans les montagnes du Taurus.* Paris, 1861. Benj. Duprat, in-8.

de la domination arménienne. Les documents diplomatiques nous font connaitre son véritable nom, Amoud, que Willebrand a transcrit sous la forme Adamodana. En 1212, le roi Léon II, de la race de Roupèn, avait donné ce château aux chevaliers de l'ordre Teutonique, avec plusieurs domaines d'alentour. Un chrysobulle, déposé aux archives de Berlin, nous a conservé le souvenir de cette donation. Lorsque je visitai le Tumlo-Kalessi, j'eus le plaisir d'y rencontrer Mme la princesse T. de Belgiojoso, qui avait fait halte au pied de la forteresse et qui se disposait à traverser toute l'Asie Mineure, afin de gagner une ferme qu'elle possède dans le pachalik de Trébisonde.

La route de Missis à Aïas n'est pas sûre; elle est hantée habituellement par un bandit célèbre, Stépan-oglou, dit le Bossu, qui, à la tête de vingt ou trente bandits du Giawour-Dagh, pille les caravanes et détrousse les passants. Stépan-oglou a son repaire dans les gorges de l'Amanus, mais il va souvent à Aïas pour renouveler ses provisions et acheter de la poudre. Il avait quitté ce village la veille de mon arrivée.

Aïas, l'ancienne *Ægée*, est une bourgade composée seulement de douze à quinze familles de Turkomans et de fellahs qui habitent des cabanes élevées dans la cour intérieure du château bâti au bord de la mer. Au moyen âge, ce château protégeait la ville de Lajazzo, entrepôt principal du commerce de l'Asie et port célèbre que fréquentaient les navires marchands de Gênes et de Venise, à l'époque des croisades. En face du château de Lajazzo, on voit un îlot sur lequel sont amoncelées les ruines d'une forteresse abandonnée. Il ne reste aucune trace d'antiquités à Aïas, et c'est à peine si l'on reconnaît la place de cette ville célèbre que Marco-Polo et Sanuto ont décrite dans leurs relations de voyage.

Quand nous sortîmes d'Aïas, nous prîmes la résolution de revenir à Tarsous par une contrée complétement inconnue et inexplorée, et que les anciens désignaient sous le nom de plaine Aléienne. C'est dans cette plaine, que couvrent aujourd'hui d'immenses marécages, et dans laquelle on trouve plusieurs lacs salés, que se sont réfugiés ces troupeaux de buffles sauvages qui ont donné leur nom à la Cilicie (κιλιξ). Jadis cette contrée était florissante, et là s'élevaient Mégarse et Mallus, la première, ville grecque autrefois fameuse, la seconde, cité satrapale où les lieutenants des rois de Perse en Cilicie avaient leur résidence. Sur les ruines de Mallus, on trouve un petit village turkoman construit avec les débris de la ville antique, dans une baie formée par la pointe du cap de Karatasch. Tous les habitants de ce village sont d'intrépides chasseurs de buffles. Je profitai de ma visite aux ruines de Mallus pour assister à une grande chasse aux buffles à laquelle les Turkomans s'étaient préparés depuis longtemps, et qui devait être très-fructueuse.

Les chasseurs auxquels je m'étais joint quittèrent Karatasch vers le milieu de la nuit, emportant avec eux des provisions pour plusieurs jours et des armes fraîchement réparées. Ils marchaient tous à pied et avaient, outre leur besace, un laço en corde graissée, dont l'extrémité se terminait par un nœud coulant. Le matin nous arrivâmes au bord des marais, où l'on fit halte. Des éclaireurs partirent dans différentes directions, afin de reconnaître les sentiers que fréquentaient les troupeaux et de chercher des emplacements favorables pour attendre leur passage sans être découverts. Le soir, les chasseurs devaient se placer sur différents points et par groupes, afin de commencer l'attaque. Au coucher du soleil, chacun était à son poste; les éclaireurs avaient signalé un fort troupeau qui se dirigeaient du côté de notre cachette, et déjà on entendait les beuglements des buffles qui venaient se désaltérer à l'eau d'une source voisine. Les buffles marchaient par file, attentifs au moindre bruit, et étaient déjà près de nous, quand un des Turkomans, prenant son élan, fit cingler son laço à la tête de l'animal qui marchait le premier, et tirant vivement la corde, il l'enroula plusieurs fois autour d'un tronc d'arbre qui était à sa portée. Le buffle, saisi à l'improviste, fit un bond qui faillit renverser son ennemi, puis baissant tout à coup la tête, il bondit en faisant des efforts violents pour se débarrasser de ses liens. Pendant que ceci se passait sous mes yeux, d'autres Turkomans, postés dans des lieux sûrs, s'emparaient de la même façon et avec une adresse merveilleuse de plusieurs buffles. Le reste du troupeau ainsi attaqué avait pris la fuite dans toutes les directions, et le bruit de leurs pas sur le sol cessa bientôt de se faire entendre. Lorsqu'un buffle a été pris, les Turkomans s'éloignent pendant plusieurs jours, en ayant soin d'enlever les roseaux qui sont à sa portée, afin qu'il ne puisse trouver que des herbes insuffisantes pour se nourrir. Dès qu'ils pensent que l'animal est suffisamment affaibli par le manque de nourriture, ils reviennent sans bruit, lui jettent un second laço et l'entraînent facilement au village de Karatasch, où on achève de le dompter. Le buffle pris jeune est un animal docile, patient et sobre. Il rend à l'agriculture de grands services, et les voituriers turkomans lui font traîner des chariots chargés de lourds fardeaux. Quand on attelle ensemble plusieurs paires de buffles à un chariot, on est étonné de voir ces animaux transporter à d'énormes distances et par des routes souvent impraticables, des pièces de canon de siége que vingt chevaux auraient peine à traîner sur une route ordinaire. Ce sont des buffles qui ont transporté les pièces d'artillerie qu'Ibrahim-Pacha avait fait placer au Kulek-Boghaz, lors de son expédition contre le sultan Mahmoud; et quand le gouvernement turc résolut de désarmer cette forteresse et d'en faire partir l'artillerie pour Constantinople, en 1856, ce furent encore des chariots traînés par des buffles qui transportèrent toutes les batteries, depuis les *Portes* de Cilicie jusqu'au port de Mersine, où elles furent embarquées.

Un baptême arménien à Tarsous.

Au retour de mon voyage dans la Cilicie des plaines, et au moment où je songeais déjà à faire mes préparatifs de départ, je fus convié aux fêtes d'un baptême. Un de mes amis de Tarsous, le khavadja Mapheli, riche Ar-

ménien, qui avait un enfant nouveau-né, vint me prier, avec force supplications émaillées de fleurs les plus brillantes de la rhétorique orientale, d'être le parrain du fils que le ciel lui avait donné. Pour vaincre ma résistance, il finit par me dire que la marraine était une jeune dame d'une incomparable beauté et veuve depuis quelques mois seulement. J'eus beau alléguer les prétextes les plus plausibles, mon départ prochain, la différence de religion, mon peu de penchant pour une exhibition officielle de ma personne, je dus céder enfin pour ne pas blesser la susceptibilité de mon ami l'Arménien.

« Comment appellerons-nous votre filleul? me dit Mapheli.

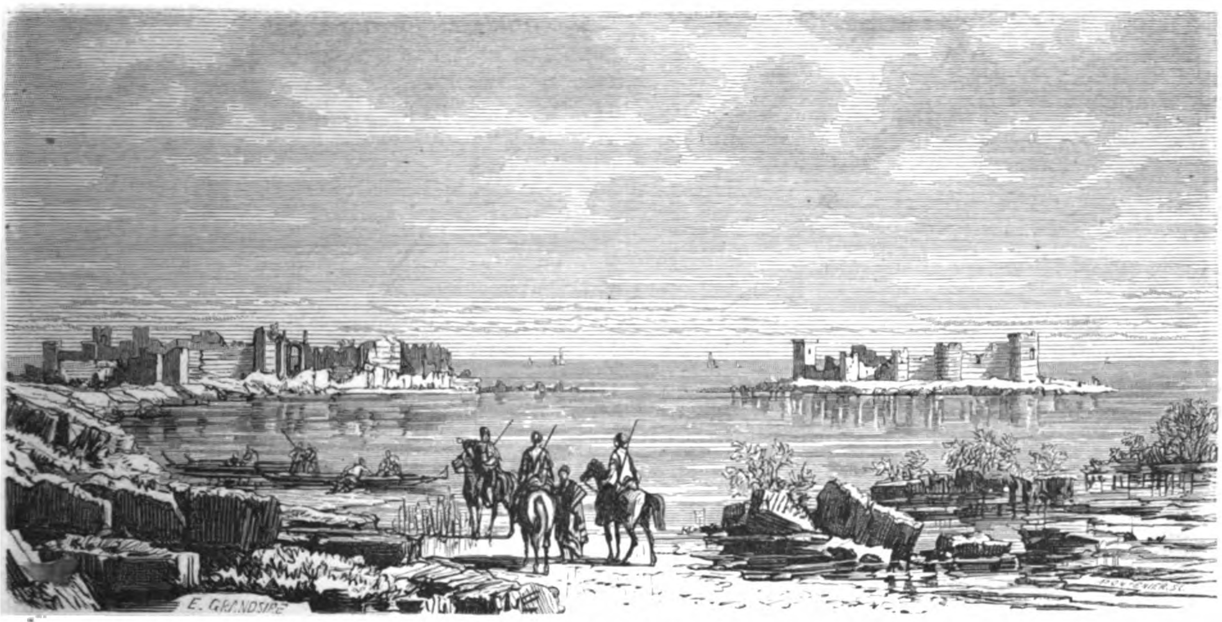
— Mais c'est à vous, qui êtes le père, à m'indiquer les noms qui vous conviennent.

— Nullement, c'est au parrain à nommer son filleul. »

Peu familiarisé avec les noms du calendrier arménien, je fis part de mon embarras à quelques amis, et il fut décidé que le jeune Mapheli-oglou s'appellerait *Martyros Garabed Asdouadzadour*, ce qui signifie *Martyr*, *Précurseur*, *Dieudonné*.

Dès que le jour de la cérémonie fut fixé, j'envoyai, selon l'usage, à la commère qui m'était assignée, non pas des gants Jouvin et des bonbons de Boissier, qu'il m'eût été fort difficile de me procurer, mais une ceinture de Perse et une alliance. Ensuite je me dirigeai avec quelques invités chez khavadja Mapheli où devait avoir lieu la cérémonie du baptême.

Lorsque j'entrai dans la maison, des serviteurs m'inondèrent d'une pluie de parfums et firent brûler de la myrrhe dans une cassolette qu'on me présenta à respirer, pendant que d'autres me versaient dans une coupe de vermeil un grog que je dus absorber. Le reste fut précipité à mes pieds au risque de m'éclabousser; mais comment se plaindre d'un tel honneur réservé aux hôtes de distinction, les jours de grande fête! Dès que j'eus pénétré dans les appartements, où était déjà réunie une nombreuse assistance, Mapheli vint à moi, et, se précipitant dans mes bras, il m'embrassa avec une véritable effusion; il me présenta aussi l'enfant, que je dus embrasser. Je venais de subir ces petites misères inhérentes à la qualité de parrain, lorsque la marraine, précédée de ses compagnes, entra dans la chambre où la famille et les amis étaient réunis. J'aurais dû l'embrasser aussi, ne fût-ce qu'à titre de compensation; mais les usages du pays s'opposaient à cette marque de sympathie, et le programme de la fête ne semblait pas devoir subir la plus légère modification en ma faveur.

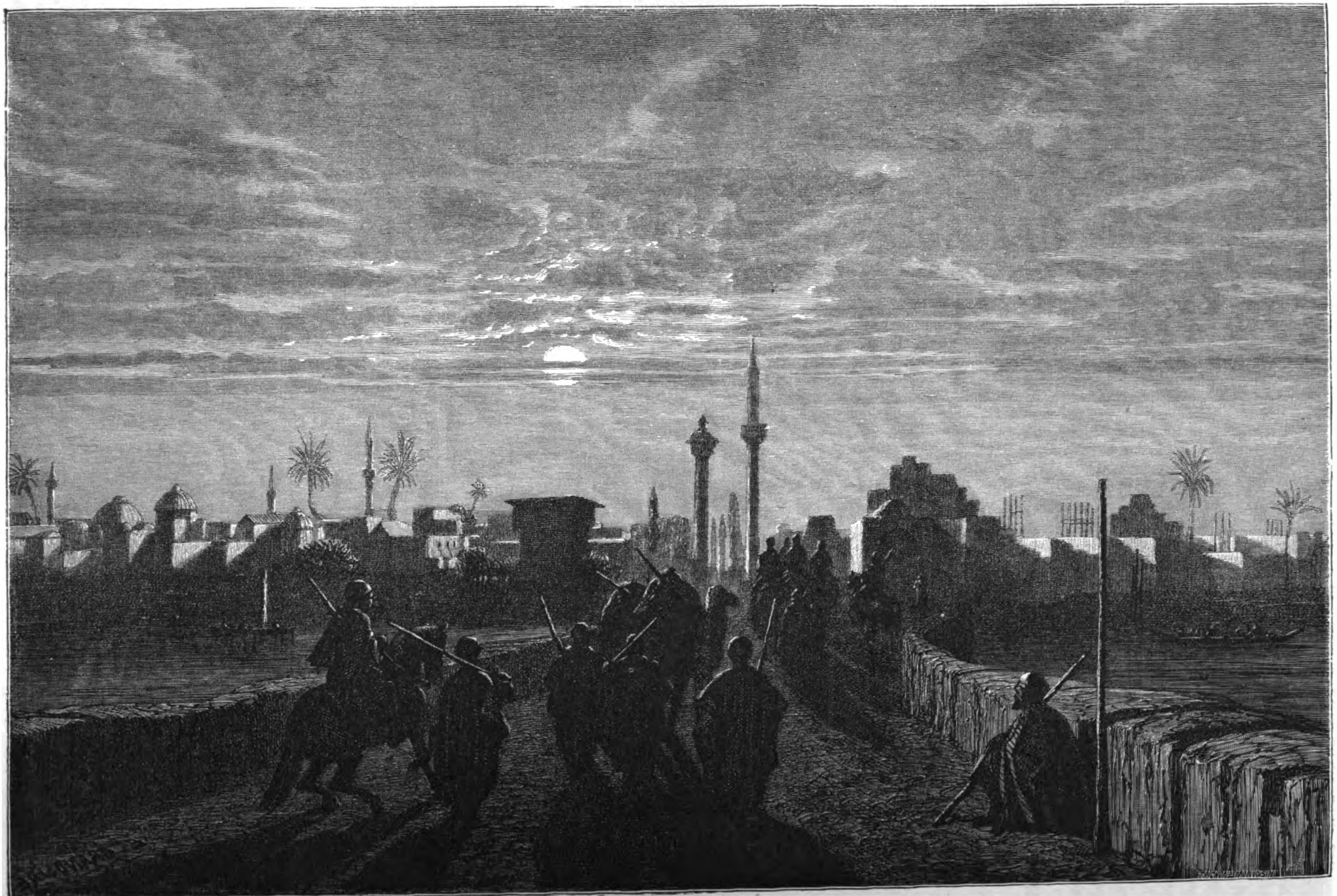


Vue de Gôrigos (Corycus).

Les invités prirent bientôt place sur des divans rangés tout autour de la pièce, et des serviteurs apportèrent une table sur laquelle on plaça un bassin en métal, qui fut rempli de vin de la Commanderie. L'évêque arménien, Mgr Obannès, et son clergé arrivèrent bientôt après, et chaque invité, ayant pris un cierge, vint baiser respectueusement la main du prélat, qui commença aussitôt les prières.

J'étais placé à la droite de l'évêque, et Sitti-Mériam, ma commère, était à sa gauche. Le prélat, en me remettant un cierge, me dit à voix basse que chaque fois que je sentirais la pression de son coude, je devrais prononcer le mot *amen!*

On apporta l'enfant, que l'évêque déshabilla complétement, en bénissant chacun des vêtements très-compliqués qu'il lui enlevait avec assez de dextérité, et le plongea ensuite par trois fois dans le bassin : cérémonie que je comparai à l'immersion du brillant Achille dans les eaux du Styx, et qui peut-être lui doit son origine. Le bain pris, l'éminence me demanda si mon intention était de faire élever mon filleul dans la religion chrétienne et



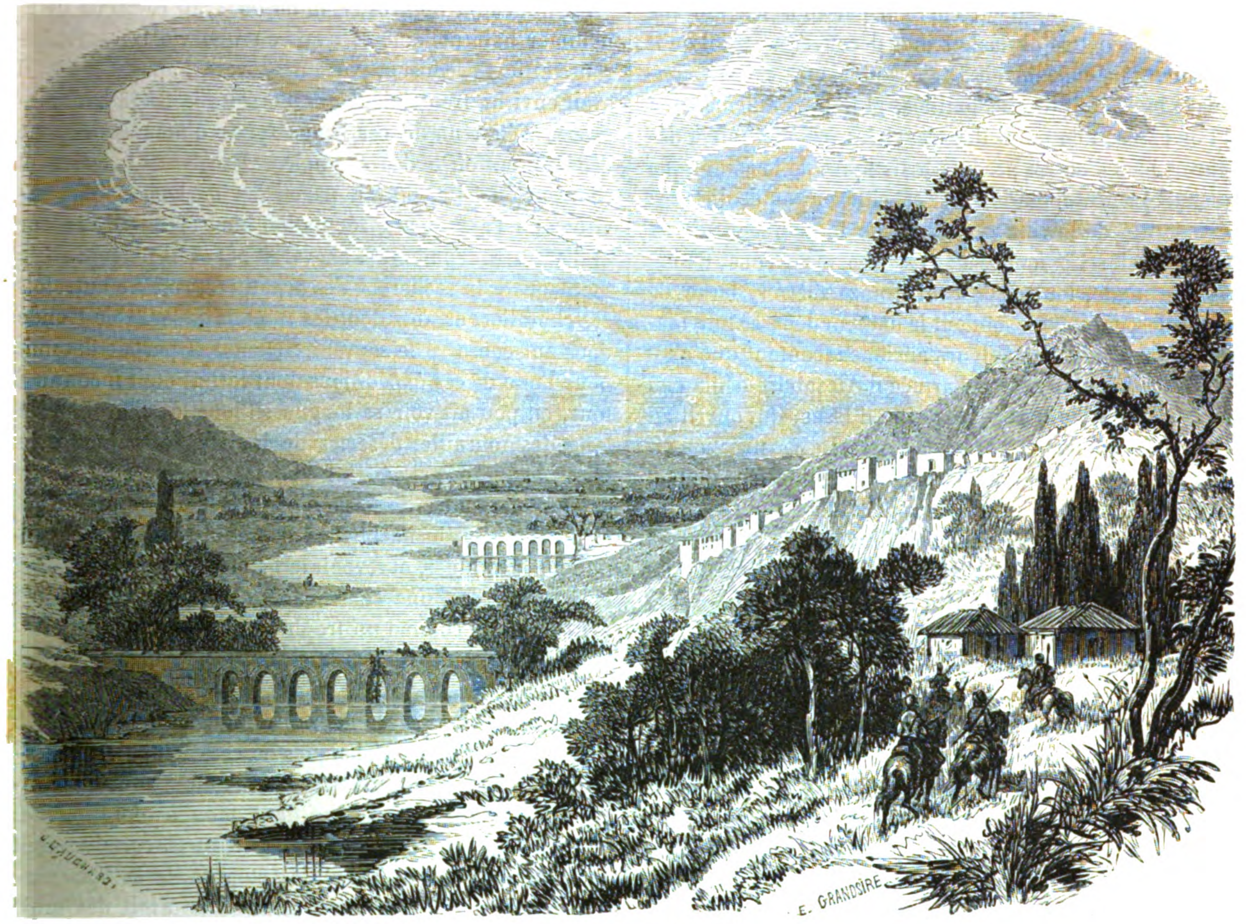
Vue d'Adana. — D'après une photographie.

dans l'obéissance due aux canons de la foi grégorienne. Cette question à laquelle j'étais peu préparé fit sourire les assistants et me causa quelque embarras; cependant j'observai qu'étant catholique romain, il devait modifier sa demande de telle sorte que ma réponse ne pût engager ma conscience; qu'au surplus j'approuvais d'avance tout ce qu'il croirait convenable de faire quant à la religion de l'enfant que je lui présentais.

« C'est une simple formalité, reprit le prélat, qui me parut fort coulant en matière religieuse; dites *oui*, et la responsabilité tombera sur la marraine. »

La difficulté ainsi tranchée, l'éminence prit son bâton pastoral, et, s'étant portée successivement aux quatre points cardinaux, elle prononça à haute voix les noms de l'enfant et proclama chrétien mon filleul, qui depuis ce jour appartient à la grande communion de l'Église nationale arménienne.

Après que la cérémonie religieuse fut accomplie et que la salle fut débarrassée de la table et du bassin où le nouvel Achille avait été immergé, on apporta sur de grands plateaux des agneaux rôtis, des pyramides de riz, des pâtisseries et de grandes jarres remplies de ce même vin de la Commanderie dont j'ai parlé. Tous les invités furent conviés à prendre part au festin, et tous entonnèrent des champs d'allégresse. Les femmes, qui attendaient que les hommes eussent terminé leur repas



Cours du Pyrame, à Missis.

pour prendre le leur, nous regardaient d'un air d'envie et dissimulaient peu leur impatience. Enfin leur tour arriva, et je quittai la maison de Maphli, enchanté d'avoir procuré à mon ami l'Arménien la satisfaction d'être le parrain de son fils.

Antiquités de Tarsous. — Le tumulus et le tombeau de Sardanapale.

L'ancienne ville de Tarse est une mine inépuisable de recherches pour l'archéologue, et les découvertes qu'on peut encore faire dans l'antique *tumulus*, appelé Gueuzluk-Kalak, devraient encourager de jeunes voyageurs à tenter de nouvelles fouilles sur ce point. En archéologie c'est toujours le hasard qui procure les trouvailles les plus inattendues; j'étais loin de penser qu'en allant en Cilicie pour étudier la marche de la conquête arménienne dans ce pays à l'époque des croisades, je serais obligé de faire des fouilles dans un *tumulus* de l'époque romaine, qui m'a fourni une ample moisson de figurines en terre cuite et des médailles précieuses pour l'histoire religieuse et politique des contrées du Taurus. Voici comment je fis la découverte de la nécropole de Tarse. Un enfant auquel j'avais acheté quelques monnaies antiques vint un jour me trouver et me montra plusieurs fragments de statuettes en argile d'un beau style qu'il venait de recueillir sur le chemin qui mène

du tumulus au village de Giawour-Koi et à la porte de la *Kandji* (femelle). Mon étonnement fut grand quand, arrivé à l'endroit que l'enfant m'avait désigné, je vis poindre sur l'escarpement du talus une assez grande quantité de fragments identiques aux échantillons qu'il m'avait présentés. Je croyais rêver, j'avais là sous les yeux une mine d'antiques! un ossuaire d'argile à fleur de terre! J'achetai pour quelques piastres le silence de l'enfant, et après avoir acquis le terrain du propriétaire, qui n'en tirait nul profit, je commençai des fouilles imdiatement. Les résultats de ces fouilles dépassèrent mon attente; chaque jour la pioche amenait des quantités prodigieuses de figurines et de fragments de poteries, et j'aurais pu en charger un navire de commerce, si le gouverneur de Tarsous n'eût cherché par tous les moyens possibles à mettre obstacle à mes découvertes. Quoi qu'il en soit, j'ai expédié en France plusieurs caisses contenant le produit de mes fouilles, et je puis affirmer que si l'on creusait de nouvelles tranchées, on mettrait à découvert bien d'autres produits artistiques de la céramique tarsiote. La nécropole de Tarse est située à peu de distance d'un jardin de la ville qui renferme le tombeau dit de Sardanapale. Ce monument est une vaste construction en poudingue, longue de cent quinze mètres, large de quarante-cinq mètres, et dont la hauteur dépasse huit mètres (voy. p. 87). Les auteurs anciens racontent que c'est devant ce monument que l'armée d'Alexandre défila peu de jours avant de livrer la bataille d'Issus, qui ouvrit au héros macédonien les portes de l'Asie. La construction affecte la forme d'un parallélogramme, à l'intérieur duquel se voient deux cubes massifs en poudingue dont le marteau ne peut détacher le plus petit fragment. J'ai voulu me rendre compte de ce que pouvait renfermer l'un de ces cubes, et je ne trouvai d'autre moyen que d'en faire sauter une partie avec une mine. A cet effet, je fis pratiquer un trou avec une aiguille de mineur, et après l'avoir bourré de poudre je mis le feu à la mèche à une heure assez avancée de la nuit, pour éviter les accidents. La mine éclata au milieu de la nuit comme je l'avais prévu, et le bruit de l'explosion fut tel que le minaret d'une mosquée fut renversé. Tout le monde crut à un tremblement de terre, à un orage surnaturel, et les femmes disaient que la fin du monde approchait, parce que les cigognes avaient déserté la ville quelques jours auparavant. Quand j'arrivai au tombeau de Sardanapale, je fus très-étonné de voir que tout était dans le même état que la veille; pas une pierre n'avait bougé, et les herbes de la plate-forme avaient seules été brûlées par l'effet de la mine. Personne à Tarsous n'eut vent de mon stratagème, et grâce à leur insouciance habituelle, les Turcs oublièrent bien vite le petit événement qui la veille avait mis toute la ville en émoi. Il fallait renoncer à pénétrer le mystère que renferme le monument de Sardanapale, et maintenant je me demande si je n'aurais pas mieux fait de ne pas brûler tant de poudre et de ne point chercher à tirer de son sommeil le vieux monarque assyrien qui dort depuis des siècles sous l'épaisse couche de poudingue amoncelée sur sa royale dépouille.

Biographie de Bothros Rok, mon compagnon de voyage.

Pendant tout le temps de mon séjour dans la Cilicie, j'avais pour compagnon de voyage un Arabe né en Syrie, et dont le nom se trouve déjà plusieurs fois cité dans mon récit. Cet homme, dont je fis la connaissance à Ichmé, remplissait les fonctions de drogman du consulat de France; il parlait très-bien le turc, l'arabe et la langue franque, et descendait de ces vieux Français des croisades, qui firent avec Godefroy de Bouillon et Tancrède la conquête de la cité sainte. Son nom de famille était Rok; il savait par tradition que ses aïeux étaient d'origine française; du reste, il professait la religion catholique et appartenait au rite latin. Bothros Rok, ou plutôt le *khavadja Bothros*, comme on avait coutume de le nommer habituellement, avait eu une vie très-aventureuse et fort décousue. Né à Jaffa vers l'année 1820, il avait environ trente-deux ans, lorsque je fis sa connaissance. C'était un de ces beaux types d'hommes comme l'Orient en offre des exemples. Excellent cavalier et chasseur émérite, il avait parmi les Turkomans des environs de Tarsous une réputation bien établie de valeur et d'adresse. Toujours à cheval et armé, il parcourait la montagne à la recherche des aventures, comme autrefois ces chevaliers errants dont les romans de la Table Ronde nous ont conservé le souvenir. Quand il partait de nuit pour l'une de ces expéditions dont le but était inconnu à tous, on pouvait voir sa longue silhouette se profiler le long des murailles désertes de la ville, et entendre le héros des grands chemins fredonner un air monotone en aspirant la fumée de son tchibouk. Plusieurs fois, je vis Bothros partir ainsi à l'heure de minuit, pour des destinations inconnues, et revenir le lendemain frais et dispos, après avoir fait une chasse abondante, dont le produit était accroché comme un trophée à l'arçon de sa selle.

La vie de Bothros, que la chronique locale ne retrace pas comme un exemple à suivre, est cependant fort curieuse, et mes lecteurs me sauront gré de leur raconter quelques traits caractéristiques de cette singulière existence. Du reste, Bothros était bien l'homme qui me convenait pour m'accompagner dans mon exploration, et certes je dois dire que, sans lui, je n'aurais certainement pu parcourir le Taurus et les steppes de la Karamanie comme je l'ai fait. Mon compagnon avait des amis dans toutes les tribus, dans tous les villages; ici, il retrouvait un filleul, là, un homme qu'il avait tiré d'un mauvais pas; partout où nous passions, Bothros me conduisait chez ses *frères*, comme il les appelait, et me présentait moi-même comme un frère, si bien que, grâce à lui, j'ai pour parents ou pour alliés tous les habitants de la Cilicie. Un tel homme est un guide précieux, et je me hâte d'ajouter aussi qu'il vaut mieux l'avoir pour ami que pour ennemi.

Dans sa tendre jeunesse, Bothros habitait Jaffa et vivait de ses rentes; c'était un *gentleman*, comme on dit à Londres. Sa mère avait un autre fils et une fille d'une remarquable beauté. Les demoiselles de bonne famille, en Orient, ne reçoivent pas comme en Europe une édu-

cation très-soignée, et la principale occupation des vierges de Joppé consiste à veiller aux soins intérieurs de maison et à remplir l'humble office attribué par Homère à la fille d'Alcinoüs.

En 1839, Jaffa avait pour gouverneur un certain Abdallah-Bey, dont le fils, jeune *dandy* appartenant à la grande corporation abâtardie des cadets osmanlis, s'éprit d'une vive passion pour la sœur de Bothros. Il l'avait vue un soir à la fontaine, au milieu de ses compagnes, et il l'avait distinguée. Le jeune désœuvré donna aussitôt l'ordre à ses gens de suivre la fille chrétienne, en témoignant le désir de la trouver le soir même dans son harem. Un désir de ce genre équivalait à un ordre : sous un prétexte quelconque, les sicaires du bey attirèrent la jeune fille au palais du gouverneur et la livrèrent à leur maître.

Bothros était absent de la ville quand on enleva sa sœur. Lorsqu'il rentra au logis, il trouva sa mère en pleurs et son frère, les yeux en feu, écumant de rage et de colère Aussitôt que la terrible nouvelle lui fut annoncée, Bothros sentit bouillonner dans son cœur ce même sang qui coule dans les veines du lion et de l'Arabe. Il bondit comme un tigre qu'un chasseur a mortellement blessé, et, saisissant ses pistolets, il sort de sa maison, enfourche son cheval et se dirige d'un air calme en apparence vers la demeure du gouverneur. Dès qu'il a franchi le seuil du palais, il demande aux gardes à être introduit près du fils du bey pour lui révéler les auteurs d'un crime commis la veille. On le laisse passer. Arrivé devant le ravisseur de sa sœur, l'Arabe, dont la colère éclate, s'écrie :

« Qu'as-tu fait de ma sœur? »

Et il lui appuie en même temps les deux canons de ses pistolets albanais sur la poitrine.

« Ta sœur? je ne l'ai pas vue; m'en avais-tu confié la garde ? »

A ces mots, deux coups de feu éclatent et l'Osmanli roule sur son divan en rendant des flots de sang. Prenant alors son poignard, Bothros coupe à sa victime une oreille, et renversant tout sur son passage, il vient fixer avec ce même poignard l'oreille du fils à la porte du gouverneur, devant les gardes stupéfiés par tant d'audace.

Prenant ensuite sa course, il revient vers son cheval; d'un bond il est en selle, et lui labourant les flancs avec ses éperons, il arrive à la maison de sa mère et lui crie :

« Ta fille est vengée, adieu ! »

Puis s'élançant de nouveau, Bothros sort de la ville et gagne la montagne, poursuivi par les cavaliers qu'Abdallah-Bey avait envoyés à sa poursuite.



Tumlo-Kalssi.

Le vengeur de sa sœur outragée atteignit en peu de jours la montagne du Liban et vint demander asile aux Maronites, chez lesquels il resta quelque temps caché. Mais, sachant que sa tête était mise à prix, Bothros prit le parti de quitter la Syrie et alla se fixer dans les montagnes du Taurus. Adopté par les Turcomans, dont il partageait la vie aventureuse, Bothros ne vint que plus tard à Tarsous, où M. L..., consul de France, l'attacha à sa personne, et depuis lors il est toujours resté au service de la France.

Bothros m'a souvent raconté son histoire, mais il ne m'a jamais parlé de l'aventure terrible arrivée à sa sœur, et toutes les fois que le nom de Jaffa, sa patrie, venait sur ses lèvres, il changeait de couleur. J'ai appris le drame qu'on vient de lire d'un Français qui habitait depuis longtemps le pays et qui me l'avait raconté bien bas, un jour que Bothros pâlit en entendant prononcer par hasard le nom d'Abdallah-Bey qu'un étranger avait nommé devant lui.

Sans doute, l'homme capable d'un acte aussi sauvage peut paraître criminel chez nous, aux yeux de bien des gens; mais pour quiconque a vu l'Orient et a fréquenté les hommes de ces contrées, dont le cerveau est sans cesse exposé aux rayons d'un soleil brûlant, le drame qu'on vient de lire semblera moins extraordinaire, et aucun d'eux ne blâmera l'acte de Bothros. Je dirai plus : si Bothros eût agi autrement, il aurait dû fuir sa ville natale, non point comme un homme de cœur, mais comme un lâche et un infâme. J'ai souvent entendu Bothros, dans nos longues pérégrinations, charmer la monotonie de la route en chantant le *Makamât* où le bandit *Schanfarah* célèbre ses exploits meurtriers, et ajouter comme refrain cette strophe de sa composition : « Pleure encore, pleure toujours, Abdallah-Bey, le fils de ma mère s'est bien vengé. »

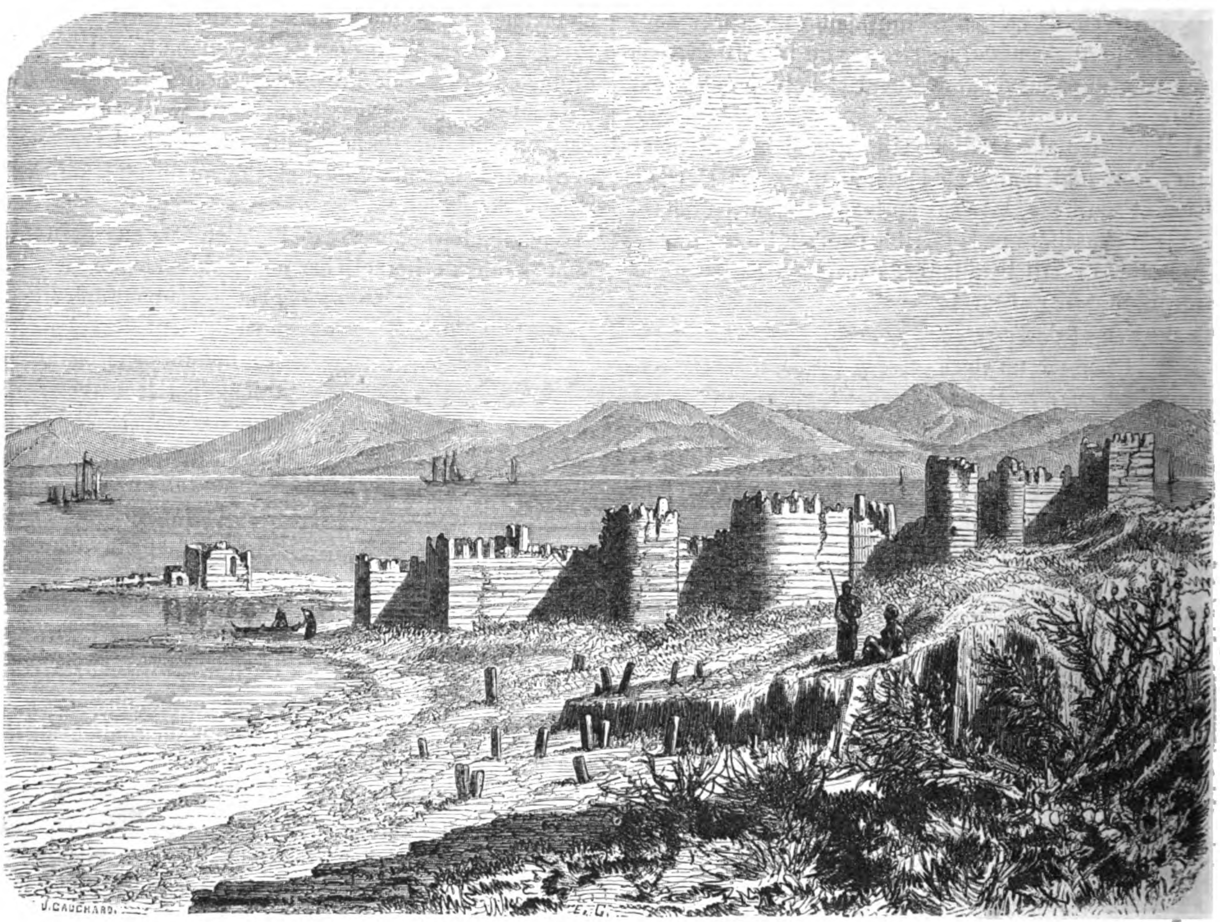
Puisque j'ai raconté ces traits de la vie de mon fidèle compagnon, j'en ferai connaître encore un dont je fus témoin et qui donnera une idée bien exacte du caractère énergique de Bothros.

Il y avait à Tarsous une pauvre femme aveugle qui vivait des secours de la charité publique; sa maison était voisine de celle qu'habitait Bothros. Pendant une nuit, des malfaiteurs s'introduisirent chez elle, et lui enlevèrent le peu d'argent qu'elle possédait. Bothros, à qui l'affaire fut racontée, se mit de suite en campagne et apprit que les voleurs étaient deux Turkomans de la tribu de Thor-oglou, et qui vivaient dans un village voisin. Il partit de suite et se rendit à l'endroit où il savait trouver les malfaiteurs; puis, sans autre forme de procès, il les attacha tous deux fortement à la queue

de son cheval et les amena garrottés à la ville. Il fit venir la vieille aveugle et instruisit lui-même l'affaire. Dès qu'il fut convaincu que les gens qu'il avait arrêtés de sa propre autorité étaient bien les coupables, il leur enjoignit de rendre l'argent qu'ils avaient enlevé à l'aveugle et les congédia en leur disant : « Si pareil fait se renouvelle, les balles de mes pistolets vous apprendront le nom de l'armurier. Partez, et rappelez-vous que Bothros n'a jamais rien promis qu'il n'ait tenu. »

Tel était l'homme que le hasard avait jeté sur ma route, lors de mon aventureuse exploration en Cilicie, et dont je conserverai toujours le souvenir. En me voyant monter sur le navire qui devait me ramener en France, Bothros me prit à part et me témoigna le désir de m'accompagner à Paris, afin de voir par lui-même si ce qu'on racontait des merveilles de notre grande Babylone répondait bien à l'idée qu'il s'en faisait. Je consentis à l'amener en France.

L'homme du désert parut d'abord un peu surpris de se voir transporté sur un navire à hélice plus rapide que le meilleur cheval de course; mais son étonnement



Vue d'Aïas (Lajazzo), l'ancienne Ægée, sur le golfe d'Alexandrette.

s'accrut quand il aperçut, à Marseille, une locomotive lancée à toute vapeur et entraînant derrière elle, avec une prodigieuse rapidité, tout un convoi de voyageurs et de marchandises. Puis, quand Bothros se vit emporté par la *terrible machine invention du diable*, il perdit toute contenance, et, pour la première fois de sa vie, Bothros pâlit, Bothros eut peur ! Blotti dans un coin du wagon, il n'osait plus faire un mouvement et il resta silencieux pendant plusieurs heures.

Peu de jours après notre arrivée en France, Bothros avait déjà grande hâte de revoir ses montagnes. L'Arabe du Taurus était à la gêne entre nos maisons de cinq étages; à toutes les magnificences de Paris il préférait le plus chétif village de la Karamanie, et il fut heureux de partir. Rentré à Tarsous, il continue à y redresser les torts de ses compatriotes. Le bruit court que Bothros s'est marié, qu'il rend sa femme très-heureuse, et qu'il sait lui éviter les persécutions auxquelles fut exposée Pénélope pendant la longue absence du père de Télémaque.

Victor Langlois.



Bas-reliefs des Tigres, faisant partie du Cirque ou Gymnase, à Chichen-Itza (voy. p. 351).—Dessin de Guiaud d'après une photographie de M. Charnay.

UN VOYAGE AU YUCATAN[1]

(MEXIQUE),

TEXTE INÉDIT ET PHOTOGRAPHIES DE M. CHARNAY.

1860

Départ de Vera-Cruz. — Le vapeur *Mexico*. — Sisal. — Yucatan. — Les Indiens prisonniers. — Mérida. — La semaine sainte à Merida. Les costumes. — Les types. — Les coutumes.

C'était la seconde fois que, depuis mon arrivée au Mexique, je faisais mon apparition à Vera-Cruz. Je débarquai le 25 mai 1860, venant d'Alvarado, après avoir traversé toute la sierra d'Oajaca et descendu la Papaloapam. Miramon, alors général en chef et président de la république, arrivait par Orizaba et Cordova. Ce rap-

1. Tous les dessins de cette livraison ont été faits d'après les précieuses photographies rapportées du Yucatan par M. Charnay.

2. Le pays du Yucatan, abordé pour la première fois par Cordova en 1517, puis exploré par Grijalva, ne tarda pas à être con-

prochement, sans prétention de ma part, je vous prie de le croire, n'est pas sans importance. Je venais à Vera-Cruz avec l'intention de m'embarquer pour Sisal; Miramon venait simplement assiéger la ville, l'*eroïca*, comme disent les libéraux, quoique Vera-Cruz, plus de vingt fois prise et reprise, ne paraisse pas avoir de titre bien incontestable à ce glorieux surnom. Mais ces métaphores sont le fait de la langue et du caractère espagnols. Le siége de la ville me causa un mois de retard et faillit me coûter la vie. Mon lit fut coupé par une bombe. Il y aurait de la naïveté à affirmer que je n'étais point dedans. Néanmoins, le même projectile me priva de la queue de mon ara, superbe animal qui avait fait avec moi cinq cents lieues de pérégrination, et auquel j'étais très-attaché; la pauvre bête eut plus de peur que de mal, et quelques jours après se trouvait parfaitement remise de son accident, mais privée pour six mois de son plus bel ornement. Le mal fut grand, pour les pauvres surtout, dont les petites maisons tombaient sous les bombes comme des châteaux de cartes.

Le 30 avril, je m'embarquai sur *le Mexico*, petit bateau à vapeur sale, lent, lourd; nourriture rance; service détestable.

Le 3 mai, nous étions en vue des terres yucatèques et de Sisal, notre port de débarquement.

Le Yucatan est le pays des ruines le plus riche sans contredit en monuments américains; il en est couvert du nord au sud, et nous y trouverons les plus vastes, les plus importants et les plus merveilleux ouvrages de ces civilisations originales.

Placé à l'extrémité sud de la confédération mexicaine, le Yucatan en fait partie nominalement, car je n'ai jamais bien compris quelle espèce de lien l'attachait à la république; indépendant par le fait, il appartient aujourd'hui à l'opinion avancée dite libérale, représentée à Mexico par le président Juarez, le premier Indien pur sang qui arriva jamais au pouvoir; demain, au moment où j'écris, peut-être s'est-il rallié au parti réactionnaire. Les révolutions sont permanentes en ce curieux pays, et les changements à vue n'y surprennent personne.

Le Yucatan n'a guère qu'une seule voie de communication avec le monde. Le vapeur *Mexico* dessert le petit port de Sisal, venant et retournant de la Havane à Vera-Cruz. Ce trajet a lieu une fois par mois, quand le vapeur n'a point à réparer ses avaries ou nettoyer sa coque, ce qui lui arrive de temps à autre. Le commerce, presque nul, n'emploie que quelques goëlettes de petit tonnage et des bâtiments côtiers d'un mince format. Sisal et Campèche, cette dernière ville surtout, se trouvent le centre du commerce yucatèque. Placé au sud-ouest de Cuba, entre le vingt-deuxième et le dix-septième degré de latitude nord, le quatre-vingt-huitième et le quatre-vingt-quatorzième de longitude ouest, le Yucatan n'est qu'un immense banc calcaire, de quelques pieds à peine élevé au-dessus du niveau de la mer, et dont les côtes n'offrent ni port ni abri; aussi les vaisseaux d'un fort tonnage sont-ils forcés de stationner au loin, à trois milles à peu près, ce qui rend le débarquement fort pénible en toute saison, fort périlleux par la brise, et impossible lorsque le vent du nord souffle dans ces parages.

quis par D. Francisco de Montejo, qui rassembla à ses frais une petite armée de quinze cents hommes dès 1527, pour soumettre ce vaste territoire. La civilisation maya, qui dominait dans le Yucatan, était fort différente de celle des Aztèques, vaincus par Cortez. C'était peut-être à elle, mais dans un âge que la science ne peut encore fixer, que l'on devait plusieurs des merveilleux monuments qui excitent aujourd'hui si vivement notre curiosité.

Placé sous la zone torride, doué d'une température des plus brûlantes, le Yucatan, sauf les parties avoisinant Tabasco et Belize, jouit d'un climat relativement sain, et cela, grâce à la sécheresse de l'atmosphère. Les côtes y sont, comme toutes celles du golfe, tributaires du Vomito, lequel y règne en été, mais doux et rarement mortel: l'épidémie réserve ses fureurs pour les centres d'émigration. Le Yucatan, qui n'a pas un cours d'eau, on peut même dire pas une goutte d'eau, n'est ombragé que d'un immense bois taillis, semé sur sa plaine monotone; aussi le paysage n'existe-t-il pas, et vous aurez beau monter sur les pyramides, vous aurez toujours cette même ligne d'horizon, droite, continue, désolante. Mais, terre de prédilection pour le voyageur, le Yucatan est riche en souvenirs : monuments prodigieux, femmes ravissantes, costumes pittoresques, il a tout pour impressionner, il parle au cœur, à l'âme, à l'imagination, à l'esprit, et quiconque le peut quitter avec indifférence, ne fut jamais un artiste et ne sera jamais un savant.

Je surveillai le débarquement de mes bagages avec une sollicitude toute paternelle; les marins mettaient du reste à leur besogne une brutalité pleine de dangers pour mes instruments et mes fioles de produits chimiques : aussi ce fut avec plaisir que nous quittâmes les flancs du vapeur. Il s'agissait de toucher la terre; trois heures de bordées nous permirent d'atteindre le petit môle en bois qui fait de Sisal un port de mer : ce ne fut pas sans une certaine joie, tout séjour en mer de quelque durée qu'il soit m'étant particulièrement désagréable.

L'arrivée du vapeur avait jeté quelque animation sur la plage, et deux ou trois dames attendaient à l'abri d'un hangar le passage des voyageurs. Nous fûmes soumis à l'inspection de ces señoras, qui n'ont probablement de tout le mois d'autre distraction que celle-là. Je me fis indiquer la *fonda* (hôtel). Quand je me fus assuré du bon état de toutes choses, je pus me livrer sans remords à une réfection des plus copieuses, n'ayant, pendant les trois jours de traversée, rien pu avaler sur ce déplorable vapeur.

Sisal est un bourg de douze cents âmes environ, défendu par un fortin en ruines où dorment quelques vieilles pièces de canon rouillées et silencieuses. La rade est parsemée de coques brisées ou enterrées dans le sable, tristes témoins des violences du nord. Les maisons, abritées par quelques cocotiers, meublées de hamacs, offrent le confort des climats chauds : de l'ombre et des courants d'air.

On me parla d'un compatriote, et je m'empressai de lui rendre visite : c'était le docteur Delaunay. Il habitait depuis nombre d'années cette terre brûlante et il portait

encore le deuil de sa jeune et charmante compagne. Le docteur rêvait à la France ; l'isolement lui rendait la patrie plus chère, et il n'attendait pour partir que le remboursement d'avances considérables et d'appointements oubliés que devait lui payer le gouvernement. Pauvre docteur! il attend toujours, il attendra longtemps.

Groupés dans la cour de la fonda, quelques Indiens attirèrent mon attention. Ils étaient pour la plupart presque nus ; les femmes portaient un simple jupon, les petits ne portaient rien : tous étaient maigres: mais bien bâtis : ils avaient un air de fierté sauvage que je n'avais point remarqué parmi les quelques individus de l'espèce que j'avais rencontré dans le village. On me dit que c'étaient des Indiens *bravos* faits prisonniers dans une dernière expédition et qu'on les envoyait à la Havane; là ils sont vendus à des planteurs, au prix de 250 à 3000 fr., et ils leur doivent, pendant dix ans, leurs services soit à la ville, soit à la campagne, comme les Chinois ou les coolies; après quoi, ils sont libres; mais on a toujours soin de prolonger cette espèce d'esclavage, et ils restent à Cuba ou meurent à la peine. De toutes manières le Yucatan s'en débarrasse ; et ils n'y reviennent jamais.

A quatre heures du soir, la diligence nous emportait vers Merida au galop de ses cinq mules. Une plaine couverte d'efflorescences salines s'étendait autour de nous; la couche épaisse et continue était d'un blanc de neige ; et



Gravé chez Erhard, R Bonaparte 42

sans la chaleur torride qui nous accablait, on se serait volontiers cru sur quelque lande antarctique. Le mois de mai est un vilain mois pour visiter le Yucatan : la terre est sans verdure, le taillis sans feuillage; tout est sec et laid ; les pluies de juillet lui donnent à coup sûr un air de fête que je n'ai point vu et que je ne peux décrire. Pour le moment, le taillis s'étend au loin, monotone, couleur de cendre ; quelques arbres à vert feuillage faisaient tache sur ce triste tableau; les ronces et les lianes pendaient desséchées d'un arbre à l'autre, et l'on voyait le rocher calcaire percer le sol à chaque pas comme le squelette d'un cadavre momifié.

Au travers du bois passaient quelques animaux exténués cherchant vainement un brin de verdure dans les ronces du taillis. Plus loin, le cadavre de l'un d'eux entouré de *zopilotes* dévorants (espèce de vautours), témoignait de l'inflexible stérilité du sol jusqu'à la saison des pluies. On arrive ainsi au premier relais, sous un ciel de feu, au milieu d'une nature désolée, aveuglé de poussière.

Mais le soleil baisse, l'ombre s'étend, le crépuscule commence, quelques souffles de la mer parviennent jusqu'à nous ; à ce moment, le corps accablé se réveille, le paysage prend une teinte mystérieuse, l'âme s'abandonne à des rêveries bizarres que vient compléter l'apparition de blancs fantômes. C'est l'Indienne *yucatèque;*

son *fustan*, jupon lâche ou empesé, est orné de broderies bleues, jaunes ou rouges; sa *uipile*, tunique très-ample, laisse les bras et les épaules nus, et tombe sans ceinture jusqu'à mi-jambe; puis son écharpe, blanche aussi, couvrant la tête, s'enroule autour des bras ou flotte au gré du vent. Plus la nuit s'avance, et plus le chemin s'anime; de lourdes voitures font entendre au loin le grincement de leurs essieux criards, les mules se saluent de hennissements prolongés. Puis des groupes d'Indiens paraissent; une courroie d'écorce enveloppe leurs fardeaux, pesant sur leurs épaules, mais portés par la tête; ils vont tristes, rapides et sans bruit: trois siècles d'oppression pèsent sur leur âme éteinte. A notre approche, ces silencieux passants s'inclinent ou se rangent respectueusement sur le bord du chemin. Je fus naturellement amené à établir un parallèle entre ces hommes sombres et les nègres. J'avais vécu avec les Indiens de plusieurs contrées et les esclaves de l'Amérique.

L'Indien, en quelque part du Mexique qu'on le prenne, libre ou opprimé, est triste, silencieux, fatal; il semble porter le deuil d'une race détruite et de sa grandeur déchue; c'est un peuple qui meurt.

Le nègre, au milieu des chaînes de l'esclavage, rit et danse encore; il a l'insouciance de l'enfant, l'ingénuité d'un peuple qui naît.

La danse de l'Indien a tout le cachet de son caractère: il glisse en mesure, piétine à peine, sa figure reste impassible, et le chant d'amour qui l'accompagne ne semble qu'une longue complainte.



Types du Yucatan. — Dessin de Riou d'après un croquis de M. Charnay.

Le nègre, au contraire, s'élance en bonds désordonnés, en postures lascives; sa cadence est une tempête et son chant un violent éclat de rire.

Au deuxième relais, nous nous arrêtâmes; il était entre sept heures et demie et huit heures, et le Yucatèque ne peut vivre sans prendre le chocolat trois fois par jour au moins; chacun de nous but donc une tasse, suivie du classique verre d'eau. La besogne achevée, je me hâtais de courir dans la rue du village, où, malgré la nuit, j'espérais saisir quelque trait original de la physionomie du pays. Je n'y trouvai rien de particulier, sinon un air de mystérieuse tristesse répandue sur les maisons délabrées, sur les animaux et sur les gens. La rue, presque déserte, était silencieuse; on n'entendait pas un cri, et les enfants eux-mêmes semblaient porter le joug de cette mélancolie profonde. Aucun symptôme de curiosité ne les attirait; ils me regardaient passer, craintifs ou indifférents, sans intérêt comme sans passion.

Une seule personne s'approcha de moi, vrai fantôme sous son vêtement blanc: c'était une pauvre mendiante affligée d'une affreuse lèpre; son corps décharné, sa figure hideuse me firent une impression pénible. Je me hâtai de lui jeter un réal et je regagnai en courant la diligence: on repartait.



Une rue de Mérida le vendredi saint. — Dessin de Guiaud d'après une photographie de M. Charnay.

Nous arrivâmes à Mérida vers dix heures du soir. Mérida, nom magique, dont je conserverai toujours le plus charmant souvenir[1]. A notre premier voyage, Mérida possédait une *fonda*, chose rare dans ces parages; à ma seconde expédition la fonda n'existait plus, et le voyageur n'avait de ressource que dans l'hospitalité payante d'une maison particulière. A mon premier séjour chez doña Rafaela, je m'étais lié d'amitié avec l'excellent docteur D. Macario Morandini, Italien, spirituel polyglotte, grand voyageur, qui avait plusieurs fois fait le tour du monde, et était l'un des plus intéressants conteurs que j'eusse rencontrés. J'appris à la descente de la voiture que M. Morandini exerçait encore à Mérida, et que la fonda n'existant plus, il vivait dans la maison du señor D. Joaquim Trugillo. Je m'empressai de me faire conduire chez cet excellent homme, que j'avais aussi connu l'année précédente. D. Joaquim m'accueillit avec plaisir et mit à ma disposition une fort belle chambre, munie de son hamac. C'est, en fait de mobilier, tout ce qu'il est nécessaire d'avoir. Il s'était passé bien des événements depuis mon premier voyage. Le gouverneur de l'État, Erigojen, avait quitté le fauteuil de la présidence pour la paille du cabanon. D. Agustin Acereto l'avait remplacé. Guerre civile sur guerre civile; les Indiens avaient anéanti une forte expédition organisée contre eux, et tout faisait craindre une attaque de leur part. Voilà le sommaire des nouvelles que me donna le docteur. Je me retirai vivement contrarié : cette victoire des Indiens bravos rendait mes expéditions fort dangereuses, principalement celle qui devait me mener à Chichen-Itza, enclavé dans leur territoire. Néanmoins je m'endormis bientôt, grâce au balancement de mon hamac, et ne me réveillai que fort tard avec un affreux torticolis. C'est l'effet ordinaire du hamac pour quiconque ne s'est point familiarisé avec son usage; comme depuis longtemps j'avais rompu avec cette coutume, il me fallait un nouvel apprentissage.

Mérida, autrefois capitale de tout le Yucatan, partage aujourd'hui la suprématie avec Campêche, qui, depuis 1847 ou 1848, forme un État séparé. Ce fut en 1847 qu'éclata cette effroyable révolte des Indiens qui a ruiné le Yucatan et qui menace chaque jour de le rayer du nombre des États policés.

Parmi les églises de Mérida, la cathédrale est la plus remarquable. C'est un assez grand édifice de style jésuite; le portail fort simple est flanqué de deux statues, œuvre d'un artiste du cru, et qui passent pour fort belles aux yeux des habitants[2]. Les maisons n'ont qu'un étage, la plupart qu'un rez-de-chaussée; les toits sont plats, les cours à colonnades et plantées de palmiers sont fort gracieuses, et les vastes corridors sont tendus de hamacs pour la sieste.

1. Mérida fut fondée sur les ruines de l'antique cité indienne, qu'on désignait sous le nom de Tihoo; on la construisit en 1540 par les ordres du petit-fils de Francisco de Montejo; elle réclamait déjà des priviléges comme capitale du Yucatan dès l'année 1543. (Voy. Lopez Cogolludo, *Historia de Yucatan*, in-fol.)

2. La cathédrale de Mérida fut achevée en 1598. La ville avait été érigée en cité épiscopale dès l'année 1561.

La grande place faisant face à la cathédrale est plantée de ceibas, ornée de fleurs et entourée de maisons à portiques; elle est charmante, mais on n'y vient guère que le soir : le jour, la chaleur est trop intense, et chacun reste enfermé chez soi. Le théâtre, petite salle enfumée, s'ouvre de temps à autre à quelque troupe espagnole, et la principale distraction consiste en promenade en calezas[1] où les jeunes filles étalent la fraîcheur de leurs toilettes et jettent de tous côtés les éclairs de leurs yeux noirs.

Le marché abonde en fruits du tropique : ce sont les ciruelas, espèce de prunes; les ananas et les bananes de plusieurs espèces; la chérimoia, le roi des fruits tropicaux; la guanavana, variété du précédent, mais d'un développement énorme et qui ne sert qu'aux *dulces*, confitures; l'aguacate, fruit à beurre; les dattes et le coco, l'orange, la pastèque, le melon, le mango, la papaya, toute la famille des *sapote*, *chico*, *prieto*, *blanco*, *mamey*, *de santo domingo*, petit, rouge, blanc, etc.; les patates, le camoté, etc.

L'exportation fait peu de chose; le principal revenu des haciendas consiste dans la vente du jenequen, fil tiré d'une espèce d'agave, plante textile dont on fait d'excellents cordages et avec laquelle les naturels confectionnent leurs hamacs. Le Yucatan produit la canne dans les lieux humides; le tabac, le maïs et le frijol, haricots qui composent, comme dans toute la république, la nourriture exclusive des Indiens.

Mérida contient près de vingt-cinq mille habitants, et on m'a dit qu'il y avait plus de vingt mille femmes pour environ quatre mille hommes.

J'arrivais à Mérida le mercredi de la semaine sainte de l'année 1860, et je voulus voir les cérémonies religieuses, dont on m'avait beaucoup parlé, avant d'entreprendre mon voyage dans l'intérieur. On travaillait avec ardeur dans l'église à tout disposer pour cette auguste cérémonie; de tous côtés on édifiait des chapelles ardentes; c'était un luxe de verroteries de toutes couleurs, une dépense inouïe de fleurs. Le jeudi, les processions commencent pour continuer jusqu'au samedi. Les colonies espagnoles, comme la métropole, sont folles d'images et de statues de saints. Chaque église se montre fière de telle ou telle statue, représentant saint Joseph, ou la Vierge, ou saint Antoine; et Mexico, de ce côté, peut en revendre à toutes les parties du monde. Le culte des images a toujours été le bienvenu chez les Indiens qui ont besoin, dans la simplicité de leur nature, de matérialiser l'objet de leur adoration; aussi ne voit-on pas une église indienne dans les districts même les plus éloignés qui ne soit munie d'un petit musée de saints. Je ne fus pas aussi surpris que je pensais l'être à la vue de toutes ces cérémonies religieuses que j'avais déjà admirées à Mexico.

Tantôt la foule promenait le Christ entre quatre soldats romains, suivis de la Vierge aux Sept-Douleurs, et

1. Espèce de *volante* (voy. t. II, p. 363), avec arrière-train pour les bagages quand on s'en sert en voyage.

plus loin de sainte Élisabeth, agitant un mouchoir trempé de larmes; le lendemain, une Cène copiée de Léonard de Vinci, un Crucifiement d'après Rubens, ou la Sainte Trinité avec tous ses attributs; chaque sujet était revêtu de costumes précieux, et la Vierge étalait des parures de perles et de diamants d'un grand prix. Une musique des plus primitives précédait chaque procession, et dans les églises des orgues de Barbarie déployaient, en l'absence de tout autre orchestre, le luxe de leur répertoire. Je me rappelle avoir entendu le vendredi saint, dans une chapelle faisant face à la cathédrale, l'un de ces instruments vraiment barbares entonner la monaco pour déplorer la mort du Sauveur. Le soir, la ville, de nouveau sillonnée par les processions, offrait à l'œil une illumination des plus splendides. Chaque maison, tendue de tapis aux riches couleurs et de rideaux de mousseline brodée, jetait la lumière de milliers de cierges sur le passage des saintes reliques, et la foule immense, dont chaque individu portait un cierge, la masse bigarrée, les señoras aux riches costumes et les vêtements gracieux des métis formaient un tableau extraordinaire et présentaient un aspect des plus féeriques.

Les fêtes terminées, il me fallut penser à mes expéditions; j'étais arrivé muni de lettres du président Juarez, gros Indien, honnête homme au dire de tous, mais de peu d'énergie autant que j'en pus juger durant les trois années de sa présidence. Il avait mis à me recommander au gouverneur du Yucatan une bienveillance empressée : je lui adresse de loin mes remercîments bien sincères. J'ai pareillement des actions de grâces à rendre à don Manuel Donde, qui me donna des lettres pour le juge de Citaz, et des recommandations à Tikul, à l'homme d'affaires de don Felipe et de don Simon, péon, propriétaire d'Uxmal, qui plus tard mit généreusement à ma disposition toute une escouade de ses Indiens. Partout enfin je n'ai trouvé que bon accueil, des mains tendues pour serrer les miennes et des sourires de bienvenue.

Première expédition à Izamal. — Les pyramides. — L'antique voie indienne.

Le lundi de Pâques, je traitai avec un entrepreneur de voitures qui devait me fournir une caleza de voyage à trois mules. Il fut convenu que nous partirions le mardi matin de deux heures et demie à trois heures; autant que possible on a soin de voyager la nuit pour éviter aux mules les terribles chaleurs du jour. Je dormais profondément quand le domestique vint frapper à ma porte; il s'empara aussitôt de mon bagage, qui fut attaché à l'arrière-train, ainsi que la chambre noire et les produits chimiques; j'avais près de moi, et le plus souvent sur mes genoux, les deux boîtes à glaces, afin que les violents cahots de la route ne les brisassent point. Je me rendais à Izamal, ce qui n'est qu'une simple excursion de seize lieues, avec route carrossable; je n'avais point à m'éloigner des lieux habités.

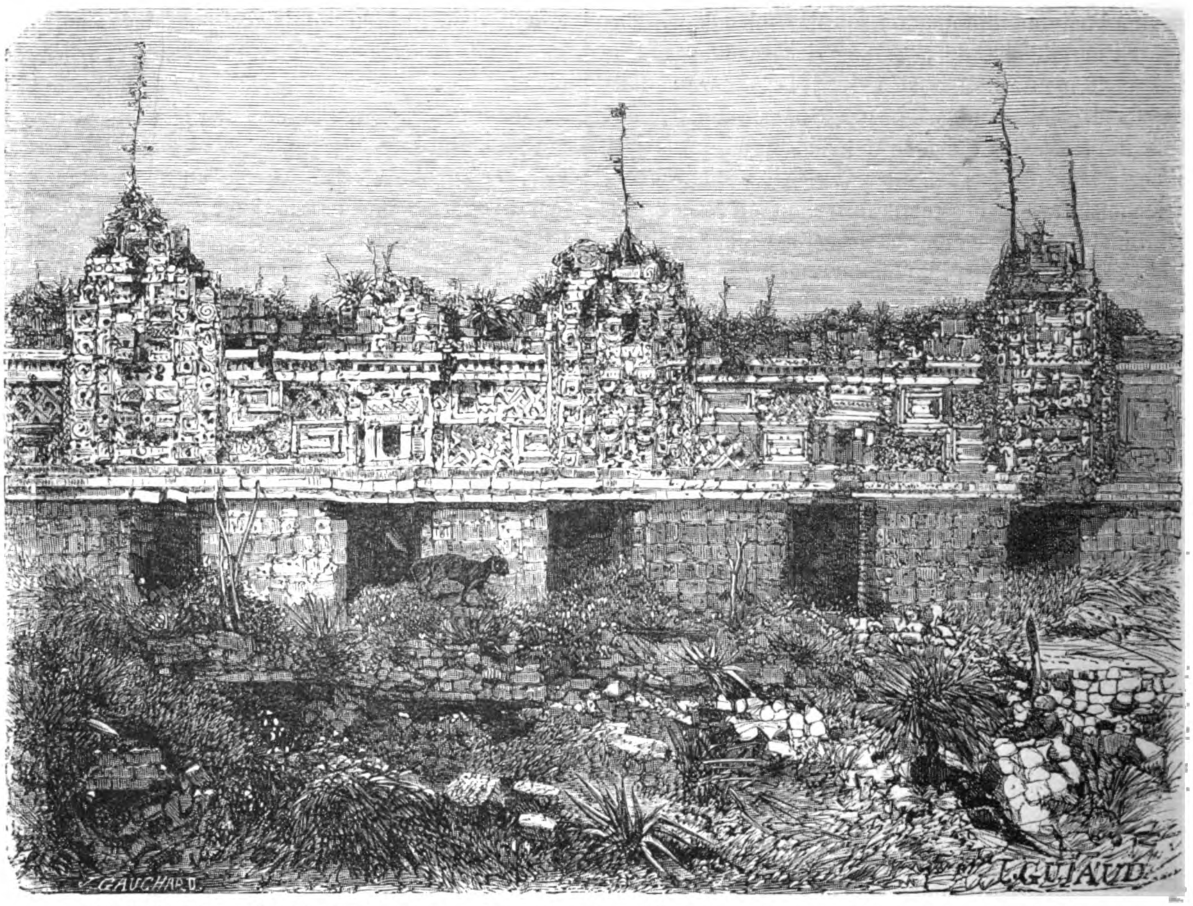
Partis le matin, nous arrivâmes le soir vers les trois heures, et je m'empressai de rendre ma visite au gouverneur, don Agustin Acereto, auquel je remis la lettre de Juarez. Don Agustin mit immédiatement à ma disposition ce qui m'était nécessaire, me promettant une escorte, pour ma prochaine expédition à Chichen-Itza.

Izamal, à en juger par l'importance de ses ruines, dut être autrefois un grand centre de population[1]. Les alentours sont parsemés de pyramides artificielles, et deux, entre autres, sont les plus considérables de la péninsule. Placées face à face, au centre de la petite ville moderne, et à un kilomètre l'une de l'autre, elles étaient composées d'une première pyramide de deux cent cinquante mètres de côté sur quinze de hauteur, servant de base à une seconde beaucoup plus petite et adossée au côté nord de la première. Sur cette seconde pyramide se trouvait le temple d'où le prêtre ou le chef pouvait facilement haranguer la multitude assemblée à ses pieds sur les vastes plateaux de la première pyramide. Les Espagnols détruisirent le cône tronqué de l'une et construisirent sur le plateau un immense cloître ainsi que l'église paroissiale d'Izamal. La base d'une autre élévation artificielle, enclavée dans les cours d'un maison particulière, contenait encore des restes de figures gigantesques, dont l'une fut donnée par Stephens et Catherwood dans leur album lithographique; et c'est ici le cas de rappeler « de quelle manière on écrit l'histoire. » Ces messieurs placent les figures ci-dessus dans un désert; au pied de la pyramide se trouve un tigre en fureur, tandis que des Indiens sauvages l'ajustent avec leurs flèches. A force de vouloir faire de la couleur locale, on fausse l'histoire et on déroute la science. Ces figures se trouvent au milieu même de la petite ville d'Izamal. Combien d'erreurs on relève chaque jour en voyage dans les relations des littérateurs (voire les plus illustres, à commencer par Chateaubriand)! Que d'idées fausses répandues dans le peuple par les enthousiastes qui s'extasient devant un brin d'herbe éclairé par un autre soleil et quelque peu différent de ceux que nous foulons aux pieds; que de déclamations sur les forêts vierges, le soleil africain, le ciel mexicain, sur la majesté de telle nature rabougrie, et quelle rage éprouve-t-on de tout vouloir changer! Je ne suis point poëte, on a dû le voir, mais j'ai la prétention de dire la vérité.

On me fit remarquer une figure du même style, mais plus gigantesque, nouvellement découverte. Ce fut en enlevant les pierres éboulées depuis des siècles et qui encombraient le pied de la pyramide, qu'on aperçut tout à coup une tête de douze pieds de hauteur, entourée d'ornements bizarres d'un genre cyclopéen. Ce sont de vastes entailles, espèces de modelages en ciment, dont il est difficile de donner une idée; la tête elle-même est modelée de la même manière; deux énormes cailloux forment la prunelle des yeux : au moyen du ciment, on modelait la paupière, on obtenait les ailes du nez et les lèvres par le même procédé, et nous retrouvâmes plus

1. Selon un moderne historien, les ruines d'Izamal appartiendraient à la même période que celles de Mazapan et de Palenqué; c'est dire qu'elles remonteraient à la plus haute antiquité. La tradition en fait le lieu de sépulture du prophète Zamná.

tard quelque chose de semblable dans les bas-reliefs de Palenque, qui sont (je parle de ceux qui ornent les piliers du palais), comme à Izamal, de simples modelages en ciment. Izamal, du reste, nous semble la première étape de la civilisation au Yucutan et pourrait bien être contemporaine de Palenque, dont les ruines portent un si grand cachet d'antiquité. L'une des choses qui excita le plus mon admiration fut une route, dont il n'est, autant que je sache, fait mention nulle part, et qui se dirige d'Izamal vers Mérida. Elle longe pendant un mille ou deux la route moderne; et, en la suivant dans les bois, en soulevant la couche de débris et d'humus qui la cache, on découvre une voie magnifique de sept à huit mètres de largeur, dont les assises sont en dalles énormes surmontées d'un mortier de pierre parfaitement conservé, lequel est couvert d'une couche de ciment de deux pouces d'épaisseur. Cette route est partout élevée à un mètre et demi environ au-dessus du sol, de telle sorte que, pendant les grandes pluies, le voyageur était toujours à l'abri de l'inondation. La couche de ciment semble posée d'hier. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, quand on songe que les véhicules à roues ne devaient pas exister chez ces peuples manquant d'animaux de traits; tout se faisant à dos d'homme, une route aussi solidement établie devait difficilement se détériorer. Ce qui surprend, c'est l'épaissse couche d'humus qui recouvre cette voie ancienne.



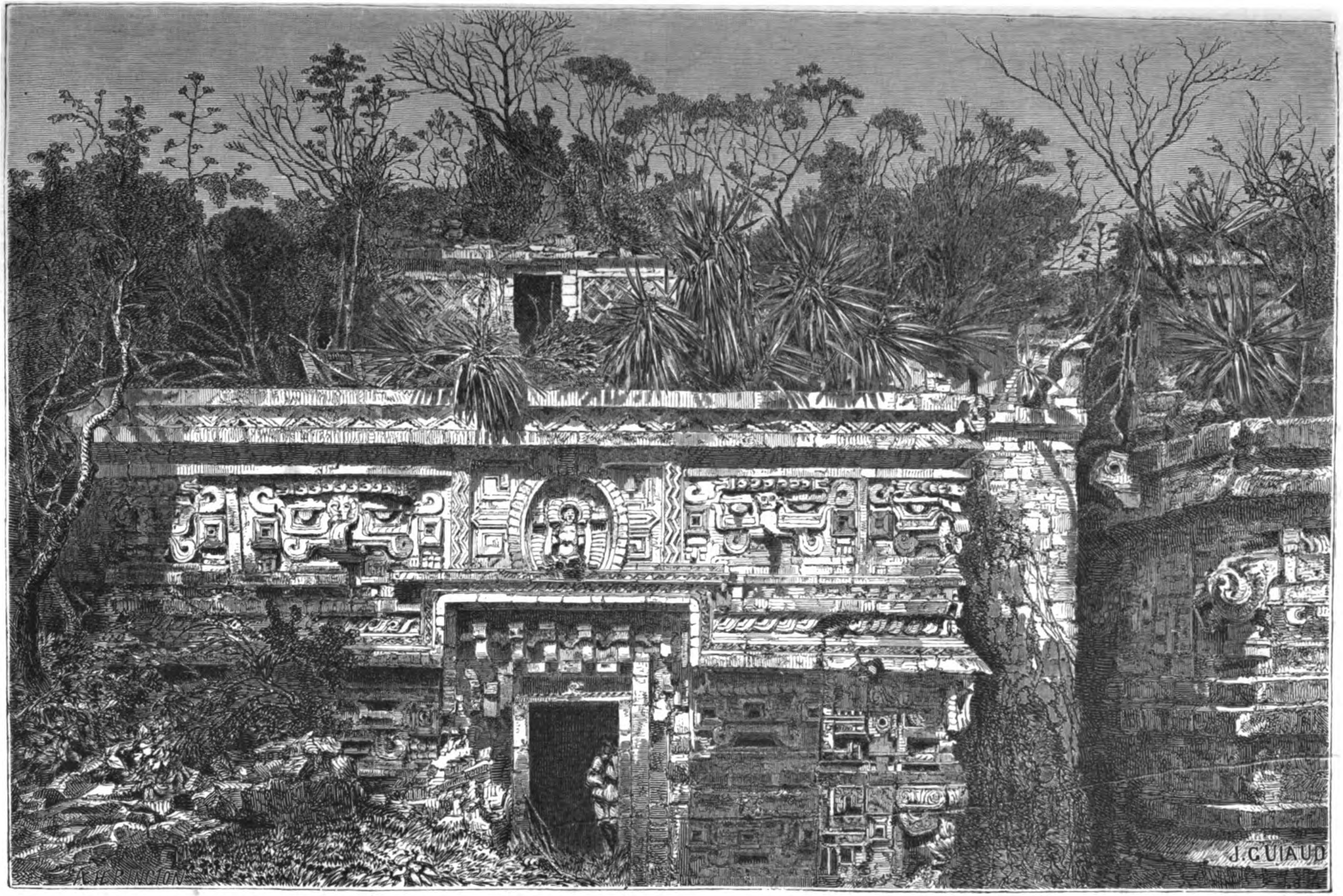
Façade de l'aile nord du palais des Nonnes [1], à Uxmal. — Dessin de Guiaud d'après une photographie de M. Charnay.

Dans une contrée aussi sèche, où la végétation est si rachitique, on se demande quelle série de siècles il a fallu pour produire quarante centimètres environ de détritus. En somme, je ne rapportai d'Iyamal que trois clichés, regrettant que mes moyens ne me permissent point de faire des fouilles qui, je le crois, auraient été fort productives.

1. Dans plusieurs antiques cités du Yucutan, notamment à Uxmal et à Clichen-Itza, la tradition a fait choix d'un édifice pour le baptiser du nom de *palais des Nonnes*. Est-il nécessaire de dire que rien n'est plus arbitraire qu'une dénomination pareille? Il paraît hors de doute néanmoins que dans la religion des peuples mayas, certaines institutions rappelaient celles qui régissaient les Vestales. On les retrouvait également dans l'empire plus récent du Mexique.

Seconde expédition. — Citaz. — Piste. — Le Christ de Piste. — Chichen-Itza. — Les ruines. — Le musicien indien. — Le retour. Le médecin malgré lui.

Izmal n'avait été qu'une excursion; ce fut ma sortie d'essai, et j'éprouvai à combien de vicissitudes les collodions seraient sujets par la suite. La chaleur au Yucatan est toujours fort élevée, le thermomètre variant dans cette saison (nous sommes en avril) de trente-trois à quarante degrés; quarante-deux furent le maximum; il s'y maintint pendant deux jours. Nous dirons pourquoi. La culture au Yucatan comme dans Tabasco et les montagnes de Chiapas se pratique de la manière suivante: Travailler la *milpa*, veut dire préparer la terre à recevoir



Façade principale du palais des Nonnes, à Chicken-Itza. — Dessin de Guiaud d'après une photographie de M. Charnay.

le grain; on a fait aussi le verbe *milpear*, récolter la *milpa*, la moisson. Chaque propriétaire, *hacendado*, désigne dans ses terres la partie de bois qui doit être abattue pour faire place à la semaille du maïs. Toute la presqu'île est couverte de bois. Les Indiens se rendent donc au lieu indiqué, coupent, abattent bois et taillis, puis laissent sécher sur place. Ceci se passe généralement au mois de septembre ou octobre; six mois de soleil calcinent ces branchages; au mois d'avril qui précède les pluies, on dispose les bois de manière que, le feu une fois allumé, l'incendie se propage facilement à toute la masse abattue. Dans le même mois, vers le midi, se lève régulièrement un vent impétueux qui pousse les flammes en tourbillons et facilite l'incendie, *quemason*. Si tout brûle bien, c'est une chance de bonne récolte, les cendres fument la terre; sinon l'on perd une masse de terrain préparé qui, restant embarrassé par les cadavres des arbres, ne donne plus qu'une maigre récolte. Une fois ceci fait et les premières pluies tombées, l'on pique le maïs et l'on attend.

Cette manière de cultiver s'explique par la difficulté de labourer une terre dont l'arête calcaire écorche de toutes parts la couche végétale, et aussi par le défaut d'animaux domestiques et d'instruments de fer. Les Indiens durent chercher une méthode plus expéditive de préparer le sol à la culture. Ce vent régulier, s'élevant chaque jour à la même heure, leur donna probablement l'idée de recourir à l'incendie afin de débarrasser la terre; n'ayant pas de bestiaux, et par conséquent d'engrais, la cendre parut pouvoir les remplacer, et comme dans une contrée où la chaleur est intense les bois sont de peu de valeur, on n'eut aucun sacrifice à faire pour suivre ce qui s'offrait si naturellement à l'esprit.

Je reviens au thermomètre. Tout le monde sait que, d'après un principe physique, la chaleur se concentre et s'accumule sans cesse dans une serre et que par la superposition de plusieurs vitrages on peut arriver à l'ébullition; or, la quemason, au Yucatan, opère en grand le même phénomène. Quand, dans toute la péninsule à la fois, on brûle la milpa, l'atmosphère se couvre d'épais nuages de fumée; on ne voit plus le soleil qu'au travers d'un brouillard qui rappelle le verre noirci dont on se sert pour observer les éclipses; si le vent tombe, la fumée reste suspendue et forme serre. Là, le calorique se concentre, s'amasse, et le thermomètre monte quelquefois au delà de quarante-deux degrés. La chaleur devient alors intolérable.

Mon premier soin en rentrant à Mérida fut de préparer mon expédition pour Chichen-Itza. Je nettoyais donc mes glaces afin de les retrouver toutes prêtes en arrivant, m'évitant ainsi une besogne difficile dans les ruines et désagréable. Je remplis un litre de collodion normal prêt à être sensibilisé, et comme j'avais remarqué lors de ma première expérience que sur des plaques de trente-six centimètres sur quarante-cinq, le collodion était sec dans le haut avant d'arriver au bas du verre, je le composai de cent dix parties d'alcool contre quatre-vingt-dix d'éther et un pour cent d'iodure; encore étais-je obligé de le verser en toute hâte et de précipiter immédiatement la glace dans le bain.

Le collodion ainsi composé est fort léger, très-délicat, et j'éprouve aujourd'hui combien il adhère peu à la glace; mais c'était la seule manière de réussir pour d'aussi grandes dimensions, et je fus obligé d'employer la même recette dans mes expéditions successives. Tout étant prêt, je fixai le jour du départ. Cette fois, je l'avoue, je ne partais pas sans émotion : les ruines étaient loin, j'allais seul, ces légendes d'Indiens barbares, les actes de férocité commis par eux, leur dernière victoire qui grandissait encore la terreur de leur nom, tout cela me troublait et m'impressionnait vivement. Suivant la coutume, la caleza fut vers ma porte à deux heures, et, le tout emballé le mieux possible, les mules m'entraînèrent avec rapidité sur la route d'Izamal.

La matinée était fraîche et délicieuse, la nuit sombre et le bois plein de mystère. Quelques lucioles jetaient au vent leurs dernières étincelles; de temps à autre, de lourdes charrettes s'arrêtaient au bruit de la caleza, lancée au galop, et, aux cris de mon domestique, se rangeaient sur le bord de la route, afin d'éviter tout accident. Plus tard, une bande orangée annonça le jour, et, au moment où le premier rayon de soleil dorait la cime des arbres, le bois retentit des cris perçants des chachalacas, du babillage infernal des perruches et des sifflements aigus du geai bleu, en même temps que les lapins fuyaient sous les épines et que des volées de cailles croisaient la route. Tout ce gracieux petit monde saluait le jour et lui souhaitait la bienvenue. La chachalaca, dont j'ignore le nom savant et dont l'appellation indienne n'est qu'une heureuse onomatopée, est une espèce de gallinacée à chair dure et coriace. J'en tuai deux, mais elles étaient immangeables. N'étaient-elles plus de la première jeunesse, *qiuen sabe?* dirait un Mexicain. J'eus cependant occasion d'en manger d'autres par la suite et toujours avec le même insuccès.

A quelques lieues de Mérida, je vis passer une once, mais j'eus à peine le temps de mettre en joue, elle avait disparu; le domestique, pas plus que les mules, n'avait paru effrayé.

Le bruit cessa comme il avait commencé; tout ce charmant tapage s'envola avec la fraîcheur. Le soleil se montra, et bientôt un silence absolu régna dans le *monte*, le bois. Après un repos de quelques heures donné aux mules, nous reprîmes la route d'Izamal; il était cinq heures quand nous y arrivâmes.

Le correspondant de la poste fut assez aimable pour m'offrir l'hospitalité, et le matin, de bonne heure, je me rendis chez D. Agustin Acereto, afin de lui demander les lettres qu'il m'avait promises. Il me les fit donner de suite, me recommandant de me hâter et de ne rester à Chichen-Itza que le moins longtemps que je pourrais, les circonstances ne lui permettant de répondre de rien. Je lui fis mes adieux et je partis. Mais au moment de monter en caleza, je m'aperçus avec épouvante que le devant de ma chambre noire était entièrement défoncé; je m'empressai de délier les bagages afin de mieux

constater le désastre : il me parut irréparable, et je m'abandonnais à un dépit bien naturel en pensant qu'il me faudrait retourner à Mérida pour faire réparer ma caisse. Mon hôte, heureusement, vint adoucir mes regrets, en m'assurant qu'un de ses amis, menuisier à Izamal, se ferait fort de réparer le précieux objet. La glace dépolie, fort heureusement, n'était point cassée, et je n'ai jamais compris comment elle a pu résister pendant tous mes voyages.

Je fis immédiatement porter la chambre noire chez l'individu en question, qui me la promit pour le soir même. Il tint parole. La caisse était tant bien que mal réparée, en somme elle pouvait servir. Je me réservais de la faire mettre complétement à neuf à mon retour à Mérida.

Ce ne fut après tout qu'une journée de perdue. Je la passai en visitant la petite ville, les pyramides qu'elle renferme ; je causai avec les habitants, et je cherchai des légendes et des traditions. Ce fut une peine inutile ; je les trouvai d'une ignorance crasse, et malgré toute ma bonne volonté, je n'en pus rien tirer ; absorbés dans leur admiration de clocher, chacun me demandait avec un air de satisfaction profonde quel était le pays qui, dans mes longues pérégrinations, m'avait séduit le plus et quelle ville la plus charmante. J'étais obligé de convenir qu'Izamal était certainement le lieu le plus privilégié que j'eusse admiré sous le soleil, et ces bonnes gens de sourire doucement, sûrs qu'ils étaient de ma réponse. Ce sentiment d'admiration, cet amour pour la patrie se retrouve partout, mais plus violent à mesure que l'on descend la chaine civilisée. J'ai rencontré de ces malheureux me demandant si l'on savait manger du pain dans mon pays, si l'on y buvait de l'anizado, espèce d'alcool, et m'ébahissant d'autres bourdes et naïvetés de ce genre.

Izamal fut la dernière ville brûlée par les Indiens sur la route de Valladolid et du côté de Mérida ; mais les habitants ont depuis quatorze ans réparé leurs maisons en ruines et dissimulé leurs pertes. Au delà d'Izamal, tout fut dévasté ; aussi la campagne prend-elle, à mesure qu'on s'éloigne, des teintes plus mélancoliques et des airs de solitude ; les rencontres sur les routes deviennent rares et l'on n'aperçoit plus que de loin en loin la tête de quelques palmiers dénonçant l'existence d'un rancho isolé ou d'une chétive hacienda. Quant aux villages, ils apparaissent noirs, brûlés, en ruines ; on dirait que la vie s'est retirée de ces lieux désolés ; les rues sont désertes, nul être vivant ne les anime, le grognement de quelques pourceaux étiques est le seul bruit qui se fasse entendre, et les vautours, silencieusement posés sur le chaume des toits, semblent veiller un cadavre.

A Tuncax, la nuit fut triste pour moi. Je m'endormis plein d'idées sombres et n'eus point de songes couleur de rose ; je pensais à ma patrie si lointaine, à ma mère, si triste à mon départ, à toute cette famille que j'avais laissée, unie et heureuse, pour courir seul les sentiers du grand univers ; quelques regrets me faisaient penser au retour, et j'eus de la peine à surmonter ce premier mouvement de faiblesse.

Le lendemain, nous arrivâmes à Citaz, petite bourgade où devaient s'arrêter les mules. Les ruines se trouvent à six lieues de là, dans le bois, et l'on y arrive, à cheval, par de petits sentiers d'Indiens.

Citaz avait une physionomie plus sombre encore que ce que j'avais vu jusqu'alors. Toutes les maisons étaient brûlées ou ruinées, et les anciens habitants, chassés par les Indiens, étaient revenus bâtir un misérable abri dans l'intérieur même de la ruine, préférant cet imminent danger de mort à la douleur d'abandonner leur foyer dévasté.

Vers le soir, j'eus la visite du juge, du curé et du commandant. Je priai ces messieurs de vouloir bien me procurer les chevaux nécessaires à ma personne et des Indiens pour transporter mes bagages ; on mit à me satisfaire une obligeance charmante ; l'alcade fut mandé, le juge lui traduisit ma demande ; je lui donnai l'argent nécessaire, car on paye toujours d'avance, et il promit que le lendemain à la première heure les Indiens seraient à ma porte.

Le capitaine voulut m'accompagner à Chichen : il me recommanda un sergent qui parlait très-bien l'espagnol et qui devait me servir d'interprète pour les ordres que j'aurais à donner aux Indiens, ceux-ci ne parlant que le maya. J'engageai donc le sergent.

Le curé de la Cruz Montforte voulut aussi venir avec nous ; son grand âge faisait de cette excursion un voyage très-fatigant, mais sa curiosité, au sujet de ces ruines qu'il n'avait jamais vues, était trop éveillée pour qu'il y renonçât. Il avait un cheval fort doux, disait-il, et douze lieues n'étaient pas une affaire. Mon arrivée l'intriguait au plus haut point. Ce brave homme ne pouvait comprendre qu'un simple motif d'art ou de science m'eût poussé à quitter ma patrie, à traverser l'Océan, *el mar* (cette idée le faisait frémir !), pour venir simplement dessiner des ruines que les habitants du pays ne connaissaient même pas.

« Il y a quelque chose là-dessous, me disait le padre ; il est probable que votre nation a autrefois habité ces palais, et l'on vous envoie pour les visiter, étudier les lieux et voir s'il serait possible de les réparer afin qu'un jour elle revienne les occuper. »

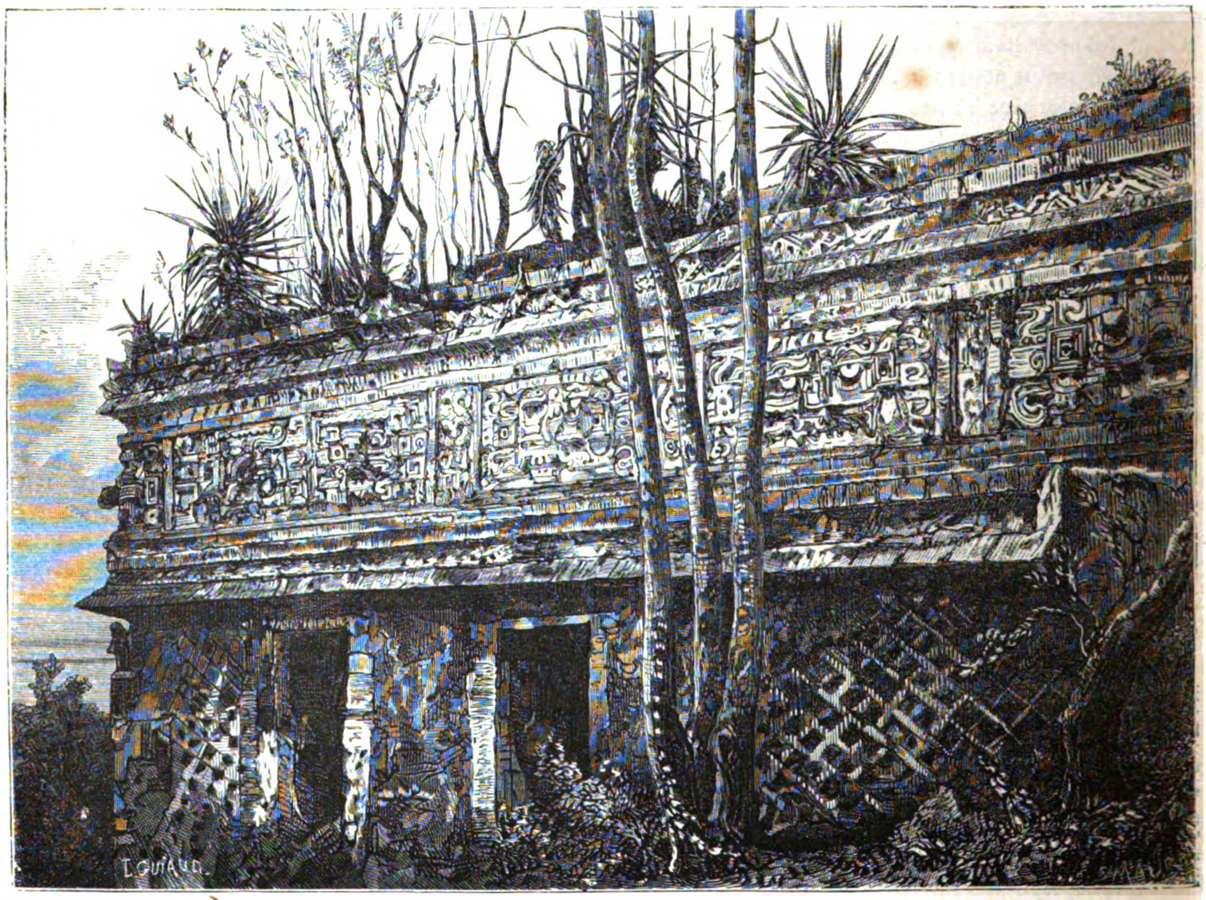
Le padre n'en savait mais et son système de probabilité n'avait certainement pas le sens commun. D'autres prêtres me firent des questions tout aussi saugrenues. « La France, me disait l'un d'eux, n'est-ce point un port de mer comme Vera-Cruz ? »

Vers les huit heures, ces messieurs eurent la bonté de me faire servir à souper : quelques tortillas, du frijol et un petit poulet en composaient le menu ; le tout fut couronné d'une tasse de chocolat que mes hôtes voulurent bien partager avec moi. Après une causerie de quelques heures et des plus étranges, je vous assure, nous nous séparâmes.

« Nous ne savons jamais en nous couchant si nous reverrons la lumière, » me dit le juge en me quittant. Cet aimable bonsoir était peu fait pour rassurer mes esprits. Néanmoins je dormis d'un profond sommeil et me

réveillai au moment du départ, rempli de courage et sous le coup d'une émotion toute nouvelle. J'allais entrer sur le territoire ennemi; j'allais voir enfin ces ruines magnifiques dont j'avais lu de si merveilleuses descriptions: il n'y avait plus aucun danger à mes yeux, ou plutôt le danger ne faisait qu'ajouter un nouveau charme à cette expédition moitié artistique et moitié militaire. Ma troupe se composait de vingt-cinq soldats et Indiens, et devait se grossir à Piste. C'était une faible escorte; cependant je jetais des yeux satisfaits sur cette troupe bariolée, je me voyais à la tête d'une expédition originale et je pensais avec quelque fierté, je l'avoue, qu'on avait rarement fait de la photographie dans ces conditions.

A partir d'Izamal, en se dirigeant sur Citaz et Valladolid[1], le pays, de complétement nu qu'il était, commence à légèrement onduler. Ces ondulations se dirigent du nord au sud, rappelant les vagues de la mer; elles vont croissant en hauteur quand on s'approche de Valladodid, jusqu'à atteindre une hauteur moyenne de quinze à vingt pieds. A partir de Citaz, en se dirigeant sur Piste, c'est-à-dire au sud-ouest, le sol devient brisé, hérissé de petits monticules; aussi quand nous partîmes au petit jour, perchés sur des selles détraquées, le cheval retenu par un simple bridon, je fus quelque temps à prendre mon assiette, craignant à tout moment de voir ma monture se couronner sur les roches du sentier.



Façade nord du palais des Nonnes, à Chichen-Itza. — Dessin de Guiaud d'après une photographie de M. Charnay.

Les jambes pendantes, la figure battue par les branches des arbres, quelquefois enlacé par les lianes, il fallait une attention soutenue pour garder son équilibre; il y avait loin de là aux belles cavalcades du paseo de Mexico.

Le cheval, cependant, accoutumé aux difficultés de la route, trébuchait sans tomber, et nous arrivâmes sans encombre à un rancho, distant de trois lieues de Citaz, et nous entrâmes nous reposer. Le soleil était haut, la chaleur suffoquante, la route monotone, et la tristesse qui chargeait l'atmosphère semblait croître à mesure que nous nous éloignions des centres habités.

Ce Rancho, ou petite habitation, était le seul reste d'un village autrefois florissant, maintenant désert. Autour de nous l'on n'apercevait que des ruines noircies par le feu, et l'ancienne église effondrée ne laissait voir que son clocher ruiné et ses murailles déjà couvertes d'une végétation parasite.

L'habitant de cette cabane isolée écrasait au moyen d'un *trapiche*, moulin primitif, manœuvré par une mule, des cannes à sucre, dont le rendement mis en énormes pains faisait toute sa fortune; trois ou quatre femmes métis composaient le personnel de l'habitation. Le propriétaire nous offrit immédiatement une *jicara* de *po-*

1. Vainqueur des Kupules; le neveu de l'adelantado Montejo fonda Valladolid en 1543, sur le territoire de Chauachaâ.



La pr.son (carcel), à Chichen-Itza. — Dessin de Guiaud d'après une photographie de M. Charnay.

sole. La jicara est une tasse faite avec l'écorce d'un fruit, et le posole est une pâte de maïs cru délayée dans de l'eau. C'est une boisson assez insipide, mais rafraîchissante; j'en consommai d'énormes quantités par la suite : elle possède le double avantage de nourrir et de désaltérer.

Après une halte d'une demi-heure, le vénérable curé se sentant mieux, nous reprimes le sentier; deux heures après nous arrivions à Piste, village frontière à une lieue des ruines, qu'on distinguait dans l'éloignement. Nous avions une soif ardente et une faim canine, et malgré l'envoi d'un Indien qui devait mettre le village en réquisition, nous ne trouvâmes rien de disposé pour nous recevoir. Je m'en étonnai peu du reste en voyant la misère du pauvre pueblo, composé de quelques huttes indiennes et portant comme aux alentours la trace indélébile du passage des Indiens révoltés.

Pendant que le sergent, institué le majordome de l'expédition, s'empressait de réparer la négligence de notre émissaire, je montai sur la voûte de l'église, encore debout, afin de jeter un coup d'œil sur les alentours et prendre vue des ruines qu'on apercevait au loin. De là je distinguai fort bien ce que je sus plus tard s'appeler le château, le palais des Nonnes; sur la gauche, le *Caracol*, l'Escargot, dont je donnerai la définition plus tard, et la prison, dont nous donnons le dessin. J'examinai l'église, entièrement composée de pierres enlevées aux temples et aux palais dont j'allais étudier les ruines. Il y avait là de fort jolies choses : de petits bas-reliefs représentant des guerriers dans toutes les positions, la tête ornée de plumes et de coiffures bizarres, le nez percé d'une pierre ou d'un morceau de bois. On remarquait aussi beaucoup de fragments de cette ornementation formée de pierres dentelées, distribuées en carrés, avec une rosace au milieu, genre affectionné par les artistes indiens et que l'on retrouve dans tout le Yucatan.

J'entrai aussi dans l'église, un sentiment pieux m'entraînait vers le pauvre sanctuaire : j'avais besoin de prier le Seigneur qu'il me donnât la force et qu'il me permît de secouer cette effroyable tristesse qui m'avait envahi à l'aspect de ces lieux désolés. J'avais aussi à remercier la Providence de la protection toute spéciale qui, depuis deux ans de voyage, m'avait garanti contre les maladies dangereuses et contre les accidents si fréquents dans ces contrées à demi sauvages.

J'entrai : mon vénérable compagnon m'avait précédé; cette église était de sa juridiction, et c'était la première fois qu'il venait à Piste : il voulut néanmoins m'en faire les honneurs. L'église était nue, les platras des murailles tombaient par larges plaques, et quelques bancs vermoulus attestaient l'abandon du saint lieu. Le chœur, comme dans toutes les églises du Mexique, était composé de colonnes torses, droites, cannelées, superposées, avec chapiteaux composites s'élevant jusqu'à la voûte; mais les dorures étaient ternies par le temps ou noircies par la fumée. L'autel se dressait sans nappe, dans une désolante nudité, et la porte du tabernacle gisait au loin dans la poussière. Deux candélabres en bois, dénués de cierges, et puis, au pied des premières marches de l'autel, un christ courbé sous sa croix complétaient ce tableau de désolation. Le jour venait de gauche par la porte ouverte et l'église était pleine de tristesse sombre qui ajoutait à l'effet. Jamais émotion plus poignante ne s'empara de moi à la vue de ce Dieu misérable. Je me jetai à genoux et les larmes me vinrent aux yeux. Une tunique ignoble, jadis bleue, incolore et en lambeaux couvrait à peine ses membres décharnés; ses cheveux, souillés de boue, s'échappaient en mèches collées de sa couronne d'épines; le sang ruisselait en gouttes noirâtres sur sa divine figure, et toutes les insultes de l'humanité semblaient avoir profané sa face endolorie. C'était bien le Dieu des Indiens, de ces pauvres opprimés; l'expression de souffrance et de misère était atroce. Oh! c'était bien là le crucifié à l'agonie, la personnification de toutes les douleurs, et celui-là était un grand artiste qui sculpta le christ de Piste!

Les Indiens avaient-ils respecté leur ancien Dieu, ou s'étaient-ils enfuis épouvantés devant cette immense infortune?

Comme nous sortions, on vint nous avertir que le dîner nous attendait; il était servi dans la sacristie et se composait de tortillas, de haricots et d'œufs; j'avais quelques bouteilles de *staventun*, liqueur exclusivement yucatèque, miel distillé avec de l'anis, qui nous servit de dessert. — Quelques petits garçons nous apportèrent d'énormes ciruelas.

Je me mis immédiatement à l'ouvrage, préparant des produits pour le lendemain, examinant la chambre noire, mes développants et les fixateurs. La nuit vint ensuite; elle fut ravissante, nous dormîmes la porte ouverte, doucement bercés dans nos hamacs.

A cinq heures j'étais sur pied; les Indiens, chargés, n'attendaient plus que l'ordre de partir. Une douzaine d'entre eux, armés de haches, nous suivaient aussi pour couper les bois et dégager les monuments; quelques soldats, de station au village, se joignirent à notre petite troupe, qui s'ébranla tout entière, formant un total de quarante-cinq personnes.

Le guide nous conduisit directement au palais des Nonnes, le plus considérable des monuments de Chichen-Itza[1], dont nous reproduisons les façades (voy. p. 345 et 348). On fut obligé d'ouvrir un passage au *machete*. Ce ne fut pas sans peine que nous arrivâmes, déchirés par les ronces et le corps couvert de garrapatas, espèce de gros pou de bois qui s'enfonce dans les chairs comme ses confrères, et dont on a toutes les peines du monde à se débarrasser. Je m'installai dans l'une des pièces parfaitement conservées du palais; on posa des sentinelles au loin, afin de prévenir toute surprise, et les Indiens se mirent au travail. Une fois mon cabinet noir

1. Cette ville, qui obtient aujourd'hui une si grande célébrité au point de vue archéologique, faisait partie de l'antique empire de Mayapan, détruit vers l'année 1420 de notre ère. Chichen-Itza était parvenu à conserver son indépendance jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Elle tomba entre les mains des Espagnols le 13 mars 1697. Pendant plusieurs heures, ses temples furent livrés au pillage. (Voy. Juarros, t. II, p. 146.)

organisé, je fis un cliché d'essai; toutes ces braves gens étaient émerveillés de la nature de l'instrument et du phénomène de la chambre noire. Le point obtenu, ils voulurent tous admirer sur la glace dépolie la reproduction renversée de l'image, et semblèrent frappés de stupeur; le vieux curé surtout ne pouvait s'en rassasier.

Je laissai les Indiens à leur besogne, et, guidé par le sergent, accompagné par quelques soldats, j'allai visiter le cirque, que les naturels appellent la iglesia (l'église); les habitants avaient pris pour un temple inachevé ce qui n'était qu'un gymnase. Le doute à cet égard n'es' point permis, et l'accord des voyageurs à lui donner cette destination en a fait une certitude. Les emblèmes qu'o) y rencontre à chaque pas disent assez que les jeune hommes de cette nation disparue venaient y lutter de vigueur, d'adresse et d'agilité : on y voit l'aigle, le serpent, le tigre, le renard, le hibou; c'est dire le courage, la force, la prudence, la sagesse, etc.; il ne reste de ce monument que le bas-relief des tigres, représentant des tigres deux à deux, séparés par un ornement de formes rondes meublé de petits cercles à l'intérieur (voy. p. 337). Le monument se composait autrefois de deux pyramides perpendiculaires et parallèles, d'un développement de cent dix mètres environ, avec plate-forme disposée pour les spectateurs. Aux extrémités, deux petits édifices semblables, sur une esplanade de six mètres, devaient servir aux juges, ou d'habitation aux gardiens du gymnase. Sur la pyramide de droite (regardant le nord), se trouvaient deux chambres dont la première est détruite; elle devait avoir un portique soutenu par deux énormes colonnes dont les piédestaux existent encore.

La seconde, entière aujourd'hui, est couverte de peintures. Ce sont des guerriers et des prêtres, quelques-uns avec barbe noire et drapés dans de vastes tuniques, la tête ornée de coiffures diverses. Les couleurs employées sont le noir, le jaune, le rouge et le blanc. Ces deux salles forment l'intérieur du bas-relief des tigres. Dans le bas et en dehors du monument, se trouve la salle ruinée dont nous donnons les bas-reliefs, qui sont certainement ce qu'il y a de plus curieux à Chichen-Itza.

N'oublions pas que la pyramide de droite possède à l'intérieur, et enchâssé dans le mur, le fameux anneau qui servait au jeu de paume, et qu'a reproduit M. l'abbé Brasseur sur la couverture du remarquable ouvrage le *Popol Vuh*, qu'il a récemment publié. Le palais des Nonnes est bien le monument le plus important de Chichen. Considérable dans son ensemble, sa façade n'a qu'une médiocre étendue, mais travaillée comme un coffret chinois, c'est le bijou de Chichen pour la richesse des sculptures. Nous la donnons page 345. La porte, surmontée de l'inscription du palais, offre en outre une ornementation de clochetons de pierres qui rappellent, comme ceux des coins de plusieurs édifices, la manière chinoise ou japonaise. Au-dessus, se trouve un magnifique médaillon représentant un chef la tête ceinte d'un diadème de plumes. Quant à la vaste frise qui entoure le palais, elle est composée d'une foule de têtes énormes représentant les idoles dont le nez est lui-même enrichi d'une figure parfaitement dessinée. Ces têtes sont séparées par des panneaux de mosaïque en croix, assez communs dans le Yucatan.

L'intérieur de l'édifice se compose de cinq pièces de grandeur égale dont la forme, commune à Palenque, ne varie jamais; on la désigne en espagnol par le mot *boveda*, qui n'exprime aucunement cette architecture toute particulière; boveda veut dire voûte, et ces intérieurs n'y ressemblent nullement; ce sont deux murs parallèles jusqu'à une hauteur de trois mètres, obliquant alors l'un vers l'autre, et terminés par une dalle de trente centimètres.

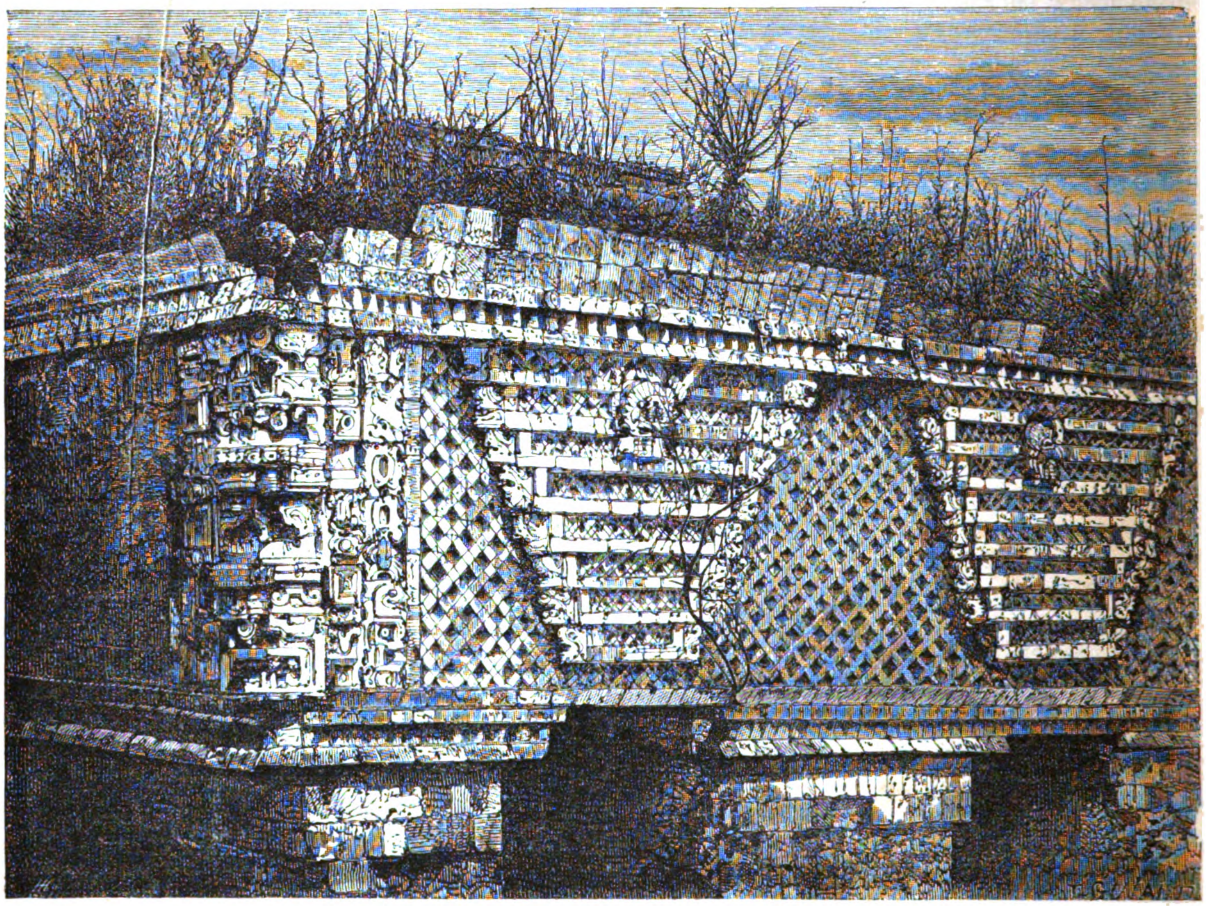
Les linteaux des portes sont en pierre. Chichen n'offre que quelques rares échantillons de linteaux de bois, qu'on trouve partout à Uxmal. Le corps principal du palais des Nonnes, flanqué de deux ailes placées à distances inégales (nous donnons le dessin de l'aile gauche p. 344), s'appuie à une pyramide perpendiculaire, sur la plate-forme de laquelle se trouve un édifice très-étudié, percé de petites pièces avec deux niches faisant face à la porte et traversé par un couloir qui, s'ouvrant à l'orient, va donner sur l'extrémité occidentale du palais. Ce second édifice est lui-même surmonté d'un autre plus petit, le total formant un palais de trois étages. On arrive à la première plate-forme par un escalier gigantesque fort rapide, composé de quarante à quarante-cinq marches. Il y avait là, quand j'y montai, tout un monde d'oiseaux, de serpents et d'iguanes, des cailles entre autres, dont l'une fut prise à la main, de beaux oiseaux verts et bleus, au cri plaintif s'harmoniant parfaitement à la solitude des ruines. Les iguanes couraient, sautant de branches en branches, et je ne pus en attraper aucune.

Le développement du palais et de la pyramide est d'environ soixante-quinze mètres. La pyramide avait été fouillée par Stephens, je suppose, mais il n'avait trouvé qu'une masse de mortier, de pierre, qu'il renonça à percer d'outre en outre, laissant béante une énorme excavation qui montre suffisamment l'excellence des matériaux et la solidité de l'ouvrage. Le bâtiment appelé *la Carcel* (la prison) par les indigènes, on n'a jamais su pourquoi, est un édifice parfaitement conservé, ainsi que le montre notre gravure (p. 349). Placé sur une pyramide peu élevée (de trois mètres environ), il se compose d'un seul corps de logis, avec trois portes au couchant, éclairant une galerie de la longueur du palais. Cette galerie est percée de trois salles qui ne prennent jour que par des portes intérieures correspondant aux portes du dehors; nous n'avons jamais remarqué, dans les ruines du Yucatan, pas plus que dans celles de Mitla et de Palenque, un seul édifice à fenêtre. D'autres ruines s'offrent encore de tous côtés à la vue du voyageur. Ce sont le Caracol ou l'Escargot, bâti en manière de mur à limaçon, le château qui surmonte une pyramide de cent pieds au moins, puis un énorme bâtiment près des Nonnes, mais totalement dénué de sculptures; des amoncellements de pierres taillées indiquent encore la place d'autres édifices; le sol au loin en est couvert. Quant à l'hacienda de Chichen-Itza, ses bâtiments et ses chapelles, perdus dans le bois, attendent que les Indiens

soient soumis, et que le maître revienne leur donner le mouvement et la vie qui les ont abandonnés.

Le degré de civilisation de Chichen doit avoir été plus élevé qu'à Izamal, où les pyramides et les figures énormes dénotent plus d'antiquité avec moins de perfection dans les détails ; à Chichen, la masse des ruines forme ville ; les édifices, les temples et les monuments qui, par leur simplicité, rappelleraient des habitations particulières, les places publiques même, font songer à un état civil plus avancé, et où de la théocratie absolue on aurait passé, par exemple, à une théocratie militaire.

Huit jours s'étaient écoulés, et chaque matin on m'engageait à me hâter : il tardait à ces messieurs de revoir leurs pénates et les ruines étaient muettes pour eux. Depuis longtemps déjà le vieux curé avait repris la route de Citaz, bien fatigué de son excursion ; je ne le revis plus, et je sus par la suite qu'il était mort des suites de sa visite à Chichen. Paudre padre ! — Pour moi le temps passait rapide ! j'étais pourtant accablé de fatigue, le visage brûlé, les bras couverts de coups de soleil ; je ne puis me rendre compte de l'insensibilité de ma machine à l'endroit de ce climat dévorant. Chaque soir, je m'étendais



Détails de la façade dite Égyptienne, dans un des palais d'Uxmal (Yucatan). — Dessin de Guiaud d'après une photographie de M. Charnay.

avec délice sur mon hamac suspendu aux arbres des ruines ; on allumait un feu pour éloigner les tigres et l'on soupait. Quelquefois les Indiens entonnaient un chant monotone, mélopée plaintive qui précipitait le sommeil.

J'avais distingué parmi les travailleurs indiens un jeune homme à figure fine et intelligente ; un soir il se composa une sorte de violon avec une racine en guise de corde et une branche en forme d'arc, puis se servant à la fois d'un archet et de sa bouche qu'il collait contre une des extrémités de l'instrument, il produisait des sons d'une douceur infinie.

Le neuvième jour, j'avais terminé mon travail et je précipitai le départ. Arrivé à Citaz, il fallut montrer aux autorités du petit village les vues dont le padre leur avait conté des merveilles. Je m'exécutai aussitôt ; mais ce fut pour eux une désillusion profonde : ces clichés négatifs ne parlaient point à leurs yeux, ignorant les mystères de la photographie ; ils me remercièrent néanmoins, mais bien convaincus de la nullité artistique des trésors que j'emportais.

Trois jours après, j'étais à Mérida.

CHARNAY.



Le Salto del Agua (fontaine), à Mexico (voy. p. 364). — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay.

MEXICO[1],

PAR M. D. CHARNAY.

1861. — TEXTE INÉDIT.

La vallée de Mexico. — La ville. — Le Mexicain. — Aspect général. — Le saint sacrement. — Le tremblement de terre.

En quittant le *Rio Frio*, passage culminant de la chaîne qui sépare Puebla de Mexico, le voyageur ne voit pas sans appréhension la diligence s'engager au triple galop dans la terrible descente qui le mène au grand plateau de l'Anahuac. Au milieu de cahots effroyables, lancés de l'arrière à l'avant et de l'avant à l'arrière, les malheureux *passagers* ne franchissent ce dangereux défilé, endroit chéri sans doute des *Salteadores*, que grâce à des prodiges d'équilibre, à la protection toute spéciale de la Providence, et du reste brisés, moulus, prêts à rendre l'âme.

Mais la première éclaircie dans les noirs sapins de la route dédommage amplement le touriste des souffrances passées: la diligence, abandonnant la forêt, se trouve tout à coup au milieu de landes arides, parsemées de pommiers sauvages et de quelques champs cultivés.

De là, l'œil embrasse toute la vallée, et c'est, je vous assure, un magnifique spectacle.

A gauche, sur le second plan, par-dessus les sapins de la montagne, *Ixtaccihualt* (la femme de neige) vous éblouit de l'éclat de sa réverbération. Le pic est à quatre lieues au moins, et pourtant il semblerait, grâce à la pureté de l'atmosphère, qu'on le puisse toucher de la main.

Plus loin, sur la même ligne, le *Popocatepetl*[1], la plus haute cime du Mexique et le volcan le plus élégant du globe, élève à près de dix-huit mille pieds sa tête orgueilleuse. Au pied de ces deux rois de la Cordillère s'étend la magnifique plaine d'Amecameca, semée de moissons toujours vertes; çà et là surgissent, rompant la monotonie des lignes, ces pitons extraordinaires, produits volcaniques à la tête couronnée de sapins, isolés dans la plaine de Mexico et sans rapport avec la Cordillère.

Voilà le *Sacro Monte* d'Ameca, les monticules de Halmanalco, village abandonné, mais riche en ruines.

Plus bas, vous voyez Chalco se mirant au soleil dans les eaux de sa lagune; à vos pieds, *Cordova*, *Buena Vista*; — Ayotla que la politique a rendu célèbre; — au loin, le *Peñon*, la grande chaussée qui sépare la lagune d'Ayotla du lac de Texcoco; puis enfin la reine des colonies espagnoles, Mexico, dont les murailles blanchissent au soleil et les dômes étincellent.

Au-dessus, le regard se perd sur les coteaux où s'épanouissent San Agustin, San Angel et Tacubaya; un peu sur la gauche, le voile de Nuestra Senora de Guadelupe se détache sur le fond noir de la montagne, et traversant

1. Voy. pages 241, 257, 273, 289.

1. Voy. tome IV, page 161.

le lac, l'ombre de la grande Texcoco vous arrache un dernier coup d'œil.

Ce n'est partout que villages, villes, lagunes; un panorama splendide, un miroitement incroyable, une richesse de ligne inouïe; sur le tout un soleil éclatant jette à profusion des teintes à désespérer un peintre; en un mot, c'est une débauche de couleurs qui éblouit l'œil et ravit l'âme; ajoutez à cela qu'on arrive.

Mais hélas! vous descendez, et l'illusion tombe; vous approchez, les couleurs s'effacent et le mirage s'évanouit.

Au lieu de la plaine fertile, des palmiers verts qu'on attend, des lacs délicieux chargés de *chinampas* fleuris (îles flottantes), le voyageur harassé ne traverse que plaines brûlées et stériles; le paysage devient morne et triste; à chaque pas en avant la féerie disparaît. Le village est ruiné, le palmier n'est qu'un nain rabougri, le lac un marais fangeux aux exhalaisons fétides, couvert de nuages de mouches empoisonnées.

L'entrée de Mexico n'est que celle d'un bouge, et rien ne fait encore présager la grande ville; les rues sont sales, les maisons basses, le peuple est déguenillé; mais bientôt la diligence débouche sur la place d'Armes, bordée d'un côté par le palais, de l'autre par la cathédrale. Vous devinez alors une capitale; vous passez rapidement, et l'ancien palais de l'empereur Iturbide vous prête, sous ses lambris autrefois dorés, l'hospitalité banale de l'hôtel.

Mexico perd tous les jours quelque chose de sa physionomie étrangère: les colonies allemandes, anglaises et françaises ont européanisé la cité; l'on ne trouve plus guère de couleur locale que dans les *barrios* (faubourgs).

Qu'on me pardonne ici une digression:

Les géographes prêtent à Mexico deux cent mille habitants: c'est beaucoup trop; nous croyons être plus près de la vérité en ne lui en donnant que cent cinquante mille. Nous avons du reste, en fait de géographie, de graves erreurs à nous reprocher, et nous manquons totalement de géographie commerciale.

En admettant les deux cent mille habitants de Mexico, ne serait-il pas utile de dire comment se compose cette population? Ne serait-il pas nécessaire d'avertir l'émigrant ou l'homme d'affaires, que sur ce chiffre de deux cent mille, qui constitue en Europe une grande ville pour ce qui regarde la consommation, vous n'avez pas à Mexico plus de vingt-cinq à trente mille individus qui consomment? Le surplus se compose de leperos, mendiants, portefaix, voleurs, et autres sans profession aucune, sans moyens d'existence et vivant au jour le jour. Cette classe, loin de rien apporter à la circulation, tend à l'arrêter chaque jour, et ne vit qu'aux dépens de la communauté.

Combien de gens, en Europe, croient n'avoir affaire, au Mexique, qu'à des sauvages à l'état de nature, et s'imaginent encore voir un peuple vivant sous des palmiers, la tête et la ceinture ornées de plumes! Les mauvaises gravures font plus de mal qu'on ne pense; elles parlent plus vivement à l'esprit du peuple que des livres qu'il ne lit guère, et perpétuent dans la population des erreurs déplorables. On cite, à Mexico, l'histoire d'un malheureux qui vint à Vera-Cruz avec une pacotille de verroterie, de miroirs et de petits couteaux: naturellement il fut ruiné.

Mais reprenons notre récit.

Je voudrais dépeindre le Mexicain, et je ne sais comment m'y prendre; on peut le considérer sous tant d'aspects que c'est toute une étude à faire.

Je n'ai reçu de lui que des services faciles; je l'ai toujours trouvé d'une politesse parfaite, souvent même trop poli, car il devient obséquieux; il est obligeant comme on ne l'est guère en Europe, mais il oublie volontiers; ses promesses s'envolent, sa parole passe, sa politesse, jamais.

Il a conservé de l'Espagnol cette naïve locution qu'il vous débite sans cesse: *Es tambien de Vd Señor*, « cela est à vous, monsieur; » ou bien: *à la disposicion de Vd*, « à votre disposition. » — « La belle montre! dites-vous en admirant un bijou remarquable. — Elle est à vous, répond-il immédiatement. — Le beau cheval! — A votre disposition. »

Ils appliquent à tout cette malheureuse formule, mais honny soit qui les prendrait au mot.

Me trouvant au bal dans la ville d'Oaxaye, j'admirais une jeune fille délicieusement jolie: « Ah! la belle enfant! m'écriai-je; quelle est donc cette charmante personne? — C'est ma sœur, » me répondit mon voisin; et par la force de l'habitude, sans songer au sens de ses paroles, il ajouta l'une de ces deux formules banales. Je rougis, et je me tus.

Sans souci du lendemain, le Mexicain dépense l'argent qui lui vient du jeu avec la même facilité que celui de son travail; il semble qu'à ses yeux l'un n'ait pas plus de valeur que l'autre: preuve évidente de démoralisation! Habitué, en matière de gouvernements, aux changements à vue, le fait accompli lui devient loi; témoin jaloux des fortunes scandaleuses de quelques traitants, faussaire éhonté des monnaies publiques, la politique le perd, la paresse le corrompt, le jeu le déprave. N'ayant reçu qu'une éducation toute superficielle (je ne parle pas des jeunes gens élevés en France), gardant de l'Espagnol une fierté malheureuse, il méprise généralement le commerce pour vivre de misère dans quelque administration. Il est volontiers soldat, et l'affaire est bonne quand on le paye, ce qui est très-rare par le temps qui court: j'ai vu de malheureux colonels me demander 2 fr. 50 c. pour dîner.

Mais, en toute extrémité, il reste à l'employé, comme au soldat, une ressource: le *pronunciamento.*

Nous avons tous une idée du pronunciamento.

Je perds ma place, et naturellement le gouvernement ne me convient plus: je me *prononce;*

Je suis mis en demi-solde: je me prononce;

Colonel mécontent, général à la retraite, ministre dépossédé du portefeuille, président en expectative: je me *prononce*, je me prononce, je me prononce;

J'émets un plan, je groupe autour de moi quelques mécontents désœuvrés, je réunis quelques déguenillés, je forme noyau: j'arrête une diligence, j'impose un mal-

heureux village, je dépouille une hacienda : je suis *prononcé;*

J'agis pour le plus grand bien de la république. Qu'avez-vous à dire?

Je fais boule, la paresse grossit mes rangs, le hasard me protége, je me bats bien, la fortune arrive, et je me trouve, un peu surpris je l'avoue, sur le siége de la présidence.

Hier j'étais valet dans un consulat, je suis général aujourd'hui; je faisais, il y a cinq ans, le saut de carpe dans un cirque, je commande la place de Mexico; il y a deux ans, j'étais simple lieutenant, me voilà substitut-président; je n'ai rien, les ressources manquent, mes troupes désertent; j'enfonce les caisses du consulat d'Angleterre. Que voulez-vous de mieux?

C'est ce qu'on voit tous les jours.

Mais le portrait du Mexicain a été tracé par notre honorable ami le docteur Jourdanet dans son remarquable ouvrage : *les Altitudes de l'Amérique tropicale, comparées au niveau des mers*[1]. Qu'on nous permette de le citer:

« Le Mexicain est de taille moyenne; sa physionomie porte l'empreinte de la douceur et de la timidité; il a le pied mignon, la main parfaite. Son œil est noir; le dessin en est dur, et cependant sous les longs cils qui le voilent, et par l'habitude de l'affabilité, l'expression en est d'une douceur extrême; la bouche est un peu grande et le trait en est mal défini; mais sous ces lèvres toujours prêtes à vous accueillir d'un sourire, les dents sont blanches et bien rangées. Le nez est presque toujours droit, quelquefois un peu aplati, rarement aquilin. Les cheveux sont noirs, souvent plats, et couvrent trop amplement un front qu'on regrette de voir si déprimé. Ce n'est pas là un modèle académique, et pourtant, quand la suave expression fémin ne vous présente cette forme américaine que l'école traiterait peut-être d'incorrecte, vous imposez silence aux exigences du dessin, et vos sympathies approuvent le nouveau modèle.

« Le Mexicain des hauteurs a l'aspect calme d'un homme maître de lui; il a la démarche aisée, les manières polies, l'œil attentif à vous plaire. Il pourra vous haïr, mais il ne saurait vous manquer d'égards en vous parlant. Quoi que vous ayez fait contre lui, quoi qu'il médite contre vous, son habitude de l'urbanité vous assure toujours une politesse exquise en dehors du cercle de ses ressentiments.

« Beaucoup de gens appellent cela de la fausseté de caractère; je les laisse dire et je ne m'en plais pas moins à vivre parmi des hommes qui, par la douceur de leur sourire, l'aménité de leurs manières et leur obstination à me plaire, m'entourent de tous les dehors de l'amitié et de la plus cordiale bienveillance.

« Le Mexicain aime à jouir, mais il jouit sans calcul; il prépare sa ruine sans inquiétude et se soumet avec calme au malheur. Ce désir du bien-être et cette indifférence dans la souffrance sont deux nuances du caractère mexicain bien dignes de remarque; ces hommes craignent la mort, mais ils se résignent facilement quand elle approche : mélange étrange de stoïcisme et de timidité.

« Dans la basse classe le mépris de la mort est de bon ton, et, comme les gladiateurs romains, ils aiment à poser en mourant. C'est pour cela qu'ils font échange de coups de poignard comme nous donnerions des chiquenaudes. Et puis à l'hôpital, ils vous disent avec calme, au milieu de leurs mortelles souffrances : « Bien « touché! » rendant hommage avant d'expirer à l'adresse de leurs adversaires. »

Dans le fond, cet élégant portrait n'est pas aussi doux qu'il en a l'air.

Quoi qu'il en soit, on ne peut, en voyant l'état des choses au Mexique, s'empêcher de jeter un coup d'œil sur la république américaine sa voisine, dont le gouvernement, au dire d'un écrivain célèbre (M. de Toqueville), n'est qu'une heureuse anarchie, et qui, néanmoins, marche à pas de géant dans les voies les plus avancées du progrès matériel, soutenue par cette seule force : le travail.

Le Mexique est mieux doué; il a tous les climats, toutes les productions, toutes les richesses : il dépérit; je n'accuse point son organisation, je n'accuse que l'homme : il a le travail en horreur.

Ce qui surprend dans toutes les villes mexicaines, c'est le nombre prodigieux des églises, signe incontestable de la toute-puissance du clergé. Ce ne sont partout que moines gris, noirs, blancs et bleus, couvents de femmes, établissements religieux, chapelles miraculeuses. A toute heure du jour, on voit s'ouvrir les portes du *sagrario;* un prêtre en sort tenant à la main le saint viatique : une voiture dorée attelée de deux mules pie l'attend au dehors, il y monte; une espèce de *lepero* le précède portant sur sa tête une petite table, à la main une cloche qu'il agite à chaque instant; aussitôt le poste du palais court aux armes, les tambours battent aux champs, la circulation s'arrête, les âmes pieuses s'agenouillent, l'étranger se découvre, le nouvel arrivé s'étonne, interroge, hésite, jusqu'à ce qu'une voix du peuple vienne le rappeler au respect de la coutume. Ce ne serait point sans danger pour sa personne qu'il se hasarderait à la braver.

Quelquefois ce n'est pas seulement une voiture simplement dorée, la voiture de tous les jours, et qui ne porte qu'aux prolétaires les derniers secours de la religion. Le riche, comme partout, demande à l'Église le luxe de ses pompes; vivant ou mort, il réclame également l'hommage, ou tout au moins l'étonnement de la multitude.

Alors le prêtre en habits sacerdotaux, flanqué de deux diacres, monte en un superbe carrosse de gala rappelant les équipages de Louis XIV; une foule bigarrée l'accompagne, divisée en deux longues files. Chaque individu portant un cierge allumé psalmodie d'une voix traînarde des prières, des psaumes ou l'office des agonisants.

1. Baillière et fils, 1861.

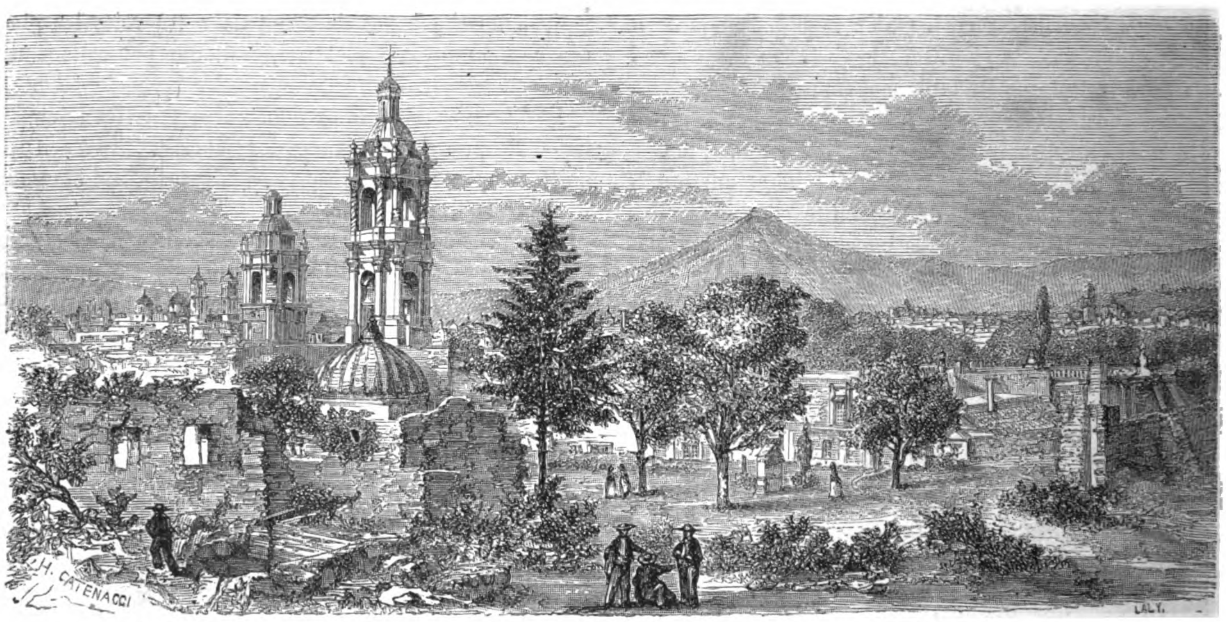
Le prix de semblables cérémonies monte quelquefois à des sommes énormes; tout le monde y perd, sauf l'Église.

Le Mexicain conserve encore une coutume charmante, tout imprégnée du parfum des vieux âges. A six heures sonne la *Oracion*, l'Angelus: tous les habitants s'arrêtent, se découvrent et se souhaitent mutuellement *la buena noche*. Dans l'intérieur de chaque maison la même scène se répète, et dans les champs aussi les nombreux serviteurs de l'hacienda viennent humblement baiser la main de leur maitre. »

A Mexico, les maisons sont à terrasse et admirablement construites; les murs sont épais et généralement surmontés d'une large corniche. Les encoignures sont ornées de niches enjolivées d'arabesques et meublées d'une statue de saint ou de la Vierge. Le toit chargé d'une épaisse et lourde couche de terre glaise, prête à la bâtisse un appui contre les tremblements de terre si fréquents sur les hauteurs. On en compte en moyenne deux par année.

Je fus témoin pendant mon séjour d'un de ces effroyables phénomènes. Le tremblement de terre du 12 au 15 juillet 1858 fut l'un des plus terribles qu'on ait jamais ressentis. Les Mexicains en garderont le souvenir.

Un bruit souterrain l'annonce, bruit sourd, grondant, indescriptible; l'oscillation commence lente d'abord, puis bientôt longue, précipitée, terrible; l'épouvante vous prend à la gorge et vous assistez, sans le bien analyser, à un cataclysme épouvantable; il semble qu'un vertige affreux fasse danser à vos yeux les édifices, se briser les arbres et s'écrouler les maisons. Dans la rue, le peuple à genoux se tord dans les convulsions de la peur, l'air se remplit de clameurs lugubres, de cris désespérés, de prières et de formules pieuses arrachées par l'épouvante; une minute (un siècle!) passe, et vous vous étonnez de vivre, de voir les palais debout et les temples résister à l'effroyable ébranlement de ces ouragans souterrains!



Vue de Puebla, prise d'El Alto (voy. p. 367). — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay.

Cette année-là néanmoins, le dommage fut grand, et l'on a estimé à plus de dix millions les désastres de la journée.

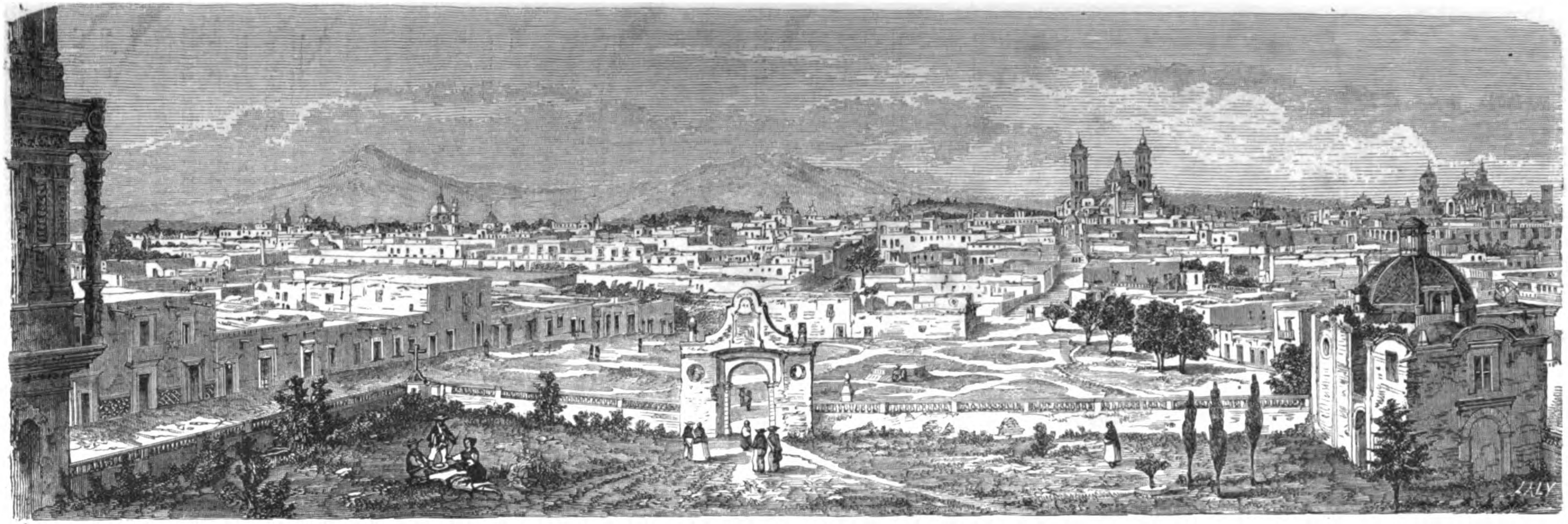
La vie à Mexico. — Les coutumes. — Le Paseo. — L'Alameda. Les toros. — Le théâtre. — Les chaînes.

Nous avons dit qu'à Mexico le centre de la ville était européen, presque français. Dans les rues *Plateros*, San Francisco, de la Professa, del Espiritu Santo, etc., on entend aussi souvent le français que l'espagnol; presque tous les gens bien élevés parlent notre langue.

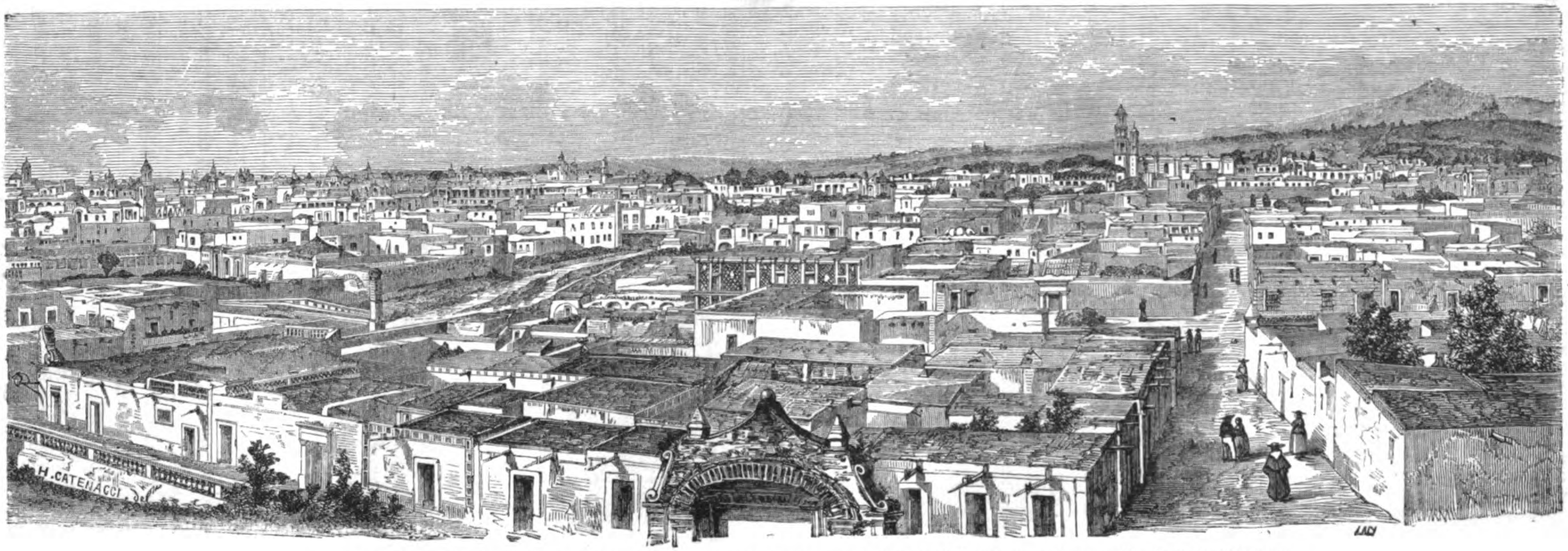
Dans ces quartiers, le paletot et la redingote dominent, le chapeau noir est bien porté; les jeunes gens y sont mis à la dernière mode. Chaque mois le packet anglais les éclaire à ce sujet, aussi les tailleurs font-ils fortune.

Le Mexicain d'un accès si facile dans la rue, point trop poseur, est liant, mais jusqu'à la porte de sa maison. Il laisse difficilement l'étranger pénétrer dans l'intérieur de sa famille. La table qui chez nous est l'instrument social par excellence, la salle à manger, le lieu où se déclarent le plus volontiers les vives sympathies, où les coudes appuyés, se prolongent les longues causeries, n'existent pas pour les Mexicains. La table semble chose honteuse qu'ils cachent au besoin. Il s'y assoit solitaire.

La femme, demi-nue jusqu'à une heure avancée, laisse flotter sur ses épaules une chevelure généralement abondante, mais grossière, qu'elle lave tous les jours. Dans bien des maisons, la Mexicaine riche même s'accroupit plus volontiers sur son *petate* (paillasson), devant quelque fricot pimenté, un plat de *frigoles* (haricots) et la tortille à la main, qu'elle ne s'assoit à une table élégamment servie. Le matin la Mexicaine est chrysalide, le soir



Panorama de la ville de Puebla : côté de l'ouest (voy. p. 367). — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay.



Panorama de la ville de Puebla : côté de l'est (voy. p. 367). — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay.

c'est un papillon; elle en a les ailes légères, les riches couleurs et la grâce. Alors la créature que vous avez regardée sans la voir dans le désordre de son intérieur, est le soir une femme élégante dont vous admirez les fraîches toilettes et le luxe éblouissant.

L'heure du *paseo* approche, et comment vivre sans *paseo?* qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il tonne, elle part, son carrosse l'attend; elle court étaler ses grâces, sourire à son amant, saluer de la main l'amie qui passe, écraser une rivale.

Comme elle, le Mexicain n'est plus le soir l'homme du matin; vous avez rencontré sur le trottoir un dandy du boulevard de Gand, vous le retrouvez à cheval; cavalier remarquable, il monte une bête de prix, couverte d'une selle de luxe.

Pour lui, ses jambes sont emprisonnées dans des calzoneras, dont chaque bouton d'argent est un petit chef-d'œuvre, et lorsque le temps n'est pas sûr, des chaparreras de peau de tigre lui descendent du genou au cou-de-pied. Une veste bien coupée fait valoir sa taille gracieuse que ceint un filet de soie rouge. Le vaste sombrero aux ailes galonnées, à la toquille d'or, a remplacé l'ignoble chapeau noir. Quand il pleut, le zarape aux mille couleurs est négligemment jeté sur ses épaules, et quand il fait beau, fixé sur l'arrière de la selle.

Puis il va, faisant caracoler sa monture, alternant du pas au galop, distribuant des poignées de main à droite, un salut à gauche, et jetant, comme le tambour-major de la fable, un regard satisfait à quelque fenêtre privilégiée.

Deux heures environ, il va, vient, passe et repasse, repart, s'arrête et voit défiler devant lui les équipages de la cité. Mais sept heures sonnent, la nuit tombe, les visiteurs deviennent rares; alors, abandonnant à regret son exercice favori, il rentre, et la journée du lendemain sera celle de la veille.

L'hiver, le théâtre, dont tout Mexicain à son aise est l'abonné, lui dépense trois soirées par semaine : quant à la Mexicaine, elle y vient toujours élégante et parée comme les ladies de Hay-Market ou de Drury-Lane. Chaque représentation exige une toilette nouvelle, et elle se soumet à l'exigence, vous le pensez, avec bonheur.

L'été, c'est le cirque, les combats de taureaux, combats anodins, où la victime, toujours la même, vient régulièrement s'enferrer sur la lame de l'espada.

Le jeu des taureaux n'a véritablement d'attrait que la première fois qu'on y assiste. L'œil s'amuse de cette mise en scène brillante, des costumes élégants et légers des *banderilleras*, de leurs voiles multicolores, de la tenue matamoresque des picadores et des chamarrures de l'espada.

L'entrée du taureau vous émeut; il semble que rien ne doive résister à l'élan de la bête furieuse, et le picador imprudent qui l'oserait affronter serait culbuté sans merci; mais tourmenté par les banderilleras, aveuglé par leurs voiles trompeurs, il épuise en vain sa rage contre d'insaisissables ennemis; le picador n'arrive que lorsque, écumant, essoufflé, à demi vaincu, il ne se précipite plus qu'en un choc souvent impuissant sur la rosse qu'on lui sacrifie d'avance. Souvent aussi le directeur du cirque ne lance sur l'arène que des taureaux en bas âge, roquets de taureaux dont le peuple hue l'entrée (*fuera la vacca!* à la porte la vache!), et qu'on remplace quelquefois pour le satisfaire.

L'Alameda est un joli parc situé au centre de Mexico; de beaux ombrages, des fleurs malgré l'incurie des gardiens, de l'eau vive, une fontaine assez remarquable, en font un lieu de promenade assez agréable, mais presque uniquement à l'usage des enfants et des gens paisibles. Là, l'homme studieux arrive avec son livre, la *china* (grisette) y donne ses rendez-vous, quelques dames aussi parfois. Le Français y domine. Ceci me rappelle que je ne dois pas oublier mes compatriotes.

La société française à Mexico est composée de gens énergiques qui, partis de bas, sont arrivés à la fortune grâce à un travail obstiné et à des facultés incontestables. Presque tous libéraux, ils infusent au Mexique des principes qui ne sont point du goût des conservateurs : aussi ont-ils les vives sympathies des uns et la haine envenimée des autres. La colonie française a grandement souffert sous la présidence de Miramon, dont les emprunts forcés se renouvelaient chaque jour. Comme partout à l'étranger, les Français de Mexico se dénigrent entre eux, les femmes s'y jalousent avec fureur, et la colonie n'y est guère qu'un immense foyer de cancans.

La promenade des « Chaînes » qui s'étend au pied de la cathédrale n'est fréquentée que le soir; la société s'y rend au clair de lune, si brillante en ces climats; les toilettes y sont belles, le châle porté sur la tête y abrite les belles señoras contre la fraîcheur de la nuit. Les accroche-cœurs y font quelques captifs, et le *caballero* quelques conquêtes.

Le peuple à Mexico. — Les Indiens. — Les pulquerias. — Les enterrements d'enfants. — Le clergé. — Les voleurs de grands chemins. — Utilité d'un rabat.

Le peuple de Mexico est composé de métis de toutes les teintes, et de quelques Indiens fournissant au commerce les domestiques mâles ou femelles, les cargadores et les porteurs d'eau. Dans les faubourgs, c'est une fourmilière de femmes et d'enfants en guenilles, d'ignobles bouges d'où s'échappent des odeurs méphitiques. Tous ces êtres rongés de vermine, les cheveux épars, ne présentent que l'aspect d'une population étiolée par le mauvais air, la mauvaise nourriture et la débauche. Souvent, sur la porte des masures une femme accroupie tient entre ses genoux la tête d'un enfant; elle semble s'efforcer, mais en vain, d'arrêter la fécondité de la population parasite qui le dévore; quelquefois c'est un heureux soldat qui jouit de ce doux privilége. En vérité, cela rappelle les singes du Jardin des Plantes.

Les *barrios* ou faubourgs sont des quartiers qu'un étranger, la nuit venue, ne peut parcourir sans danger. Les habitants nous portent une haine étrange, en grande partie inspirée, il faut bien le dire, par les prédications du clergé.

A leurs yeux, nous ne sommes que des *hereyes*, hérétiques sans foi ni loi : notre présence n'est pour la république qu'un sujet de troubles, de discordes et de malheurs mérités : nous modifions leurs habitudes, nous rions de leurs cérémonies religieuses, nous bafouons leurs ministres; c'en est assez, malgré la fausseté d'une accusation si absolue et si générale, pour attirer sur nous les poignards.

Le jour, les *pulquerias* ou débits de *pulqué*, liqueur tirée du muguet, espèce de boisson épaisse, blanchâtre et fort vineuse, ne cessent de verser au métis comme à l'Indien une ivresse abrutissante. Vous les voyez alors se traîner l'œil mort, la bouche bavante, murmurant des paroles incompréhensibles ; d'autres se précipitent sous l'impulsion d'une folie furieuse, et d'autres roulés dans la fange offrent au passant le plus déplorable des spectacles.

Cette population des faubourgs est en même temps le réservoir où vient puiser chaque parti pour s'en faire de vaillants soldats. C'est la chair à pâté de l'armée, et telle est la soumission ou l'abrutissement de ces malheureux, que deux recruteurs cernant une pulqueria, ou pénétrant dans une de ces cours populeuses, ramènent avec la plus grande facilité tout un troupeau de ces pauvres créatures. On les conduit au palais, et là, mettant entre les mains de chacun un sabre ébréché et quelque carabine impossible, le malheureux est fait soldat par la grâce du commandant de place et pour le plus grand malheur de la république. Chaque nouvel engagement de l'armée demandant des contingents nouveaux, *la leva*, la levée recommence.

La campagne ouverte, la femme suit l'homme et le nourrit en campagne; aussi rien de plus original qu'une armée mexicaine : les femmes, les enfants, les chiens la font ressembler à une émigration; c'est l'armée de Xerxès en guenille. Il est facile de comprendre qu'au premier tournant de la route, au premier bois qui peut déguiser sa fuite, le soldat improvisé reprend le chemin de son faubourg ou de son jacal; il lui arrive ainsi d'un moment à l'autre de servir coup sur coup les deux partis contraires.

Quelquefois il vend son équipage, fusil, sabre et giberne, le tout pour une piastre; le gouvernement le rachète pour dix ou quinze. C'est un commerce assez heureusement pratiqué, et dont le bénéfice pour la république est des plus clairs. Malgré la beauté de son climat, l'inaltérable sérénité de son ciel et l'état de fainéantise dans lequel il semble croupir avec délices, le lepero de Mexico considère la vie comme une terrible épreuve, puisqu'il se réjouit de la mort des siens. Il rappelle alors ces tribus des Thraces qui jetaient des cris de désespoir à la naissance de leurs enfants, et chantaient à leur mort des actions de grâce. A Mexico, la basse classe semble avoir hérité de cette barbarie.

Un enfant meurt, on le couche dans une bière ouverte, puis on l'ensevelit sous les fleurs; sa pauvre petite figure livide est seule visible au milieu des héliotropes, des jasmins et des roses. Un parent, quelquefois le père lui-même, charge le cadavre sur sa tête; puis il part suivi des siens qui causent gaiement et se promettent une belle journée. L'on arrive à quelque logis où la fête funèbre doit avoir lieu; les libations commencent, les jeux s'organisent, la partie s'échauffe, les danses enivrent; l'orgie est si douce, qu'on oublie parfois le petit mort sur une table, ou qu'on trouve au matin le cadavre profané loin de sa bière, au milieu des débris de toutes sortes. Pauvres mères ! Combien doivent hurler de désespoir, écrasées par la tyrannie des coutumes !

Gabriel Ferry, dans ses études sur le Mexique, nous a conté ces enterrements scandaleux, en même temps qu'il nous laissait de magnifiques types de moines qui disparaissent chaque jour. On ne saurait faire rien de mieux ni de plus exact.

Les moines et les padres forment avec les *leperos* une alliance indissoluble. Ils se traitent de père à fils, et ces derniers habitent presque tous des maisons appelées *de vecindad* et qui appartiennent aux corporations religieuses ou au clergé. L'un est toujours le débiteur de l'autre ; mais celui qui reçoit le plus n'est pas celui qu'on pense : aussi le padre peut-il impunément traverser des routes infestées de voleurs ; on les dépouille rarement, et quelques esprits forts se hasardent seuls à leur demander la bourse ou la vie. On appelle ordinairement les voleurs du nom familier de compères, *compadres*.

En revenant de Tehuacan de las Granadas, nous fûmes arrêtés contre toute vraisemblance aux portes de la ville même par un monsieur fort bien vêtu, accompagné de son domestique. C'était, je crois, un colonel de la brigade Cobos qui, sachant qu'il y avait deux étrangers dans la diligence, crut à une bonne aubaine. Cet aimable officier nous demanda cinquante piastres d'une voix terrible. Je fis la quête, et nous ne pûmes, malgré toute notre bonne volonté, en réunir plus de dix à onze.

Je les lui offris le plus gracieusement du monde, fort désolé de ne pouvoir mieux faire, et sur son refus de les prendre, alléguant que nous voulions le tromper, je les remis tranquillement dans ma poche. Il visita la diligence, et voyant qu'en somme il se pourrait bien que nous n'eussions pas davantage, il se décida, maugréant et jurant, à les accepter.

Ce vol insolite était une véritable surprise : on n'avait jamais arrêté la diligence en cet endroit, les compadres ayant marqué la route par étape comme une chose réglée d'avance.

De Tehuacan à Puebla, il fallut se résigner trois fois à l'aimable invitation de retourner ses poches.

Nous avions parmi nos compagnons de route un homme grand et sec, porteur d'une figure entièrement rasée, auquel il ne manquait que la tonsure pour laisser croire à un curé de village. Le lecteur doit être averti que les prêtres au Mexique, surtout à la campagne, portent rarement le costume ecclésiastique. Un simple rabat nommé *cuello*, garni de perles ou simplement bordé d'un liséré blanc, suffit pour distinguer un membre du clergé.

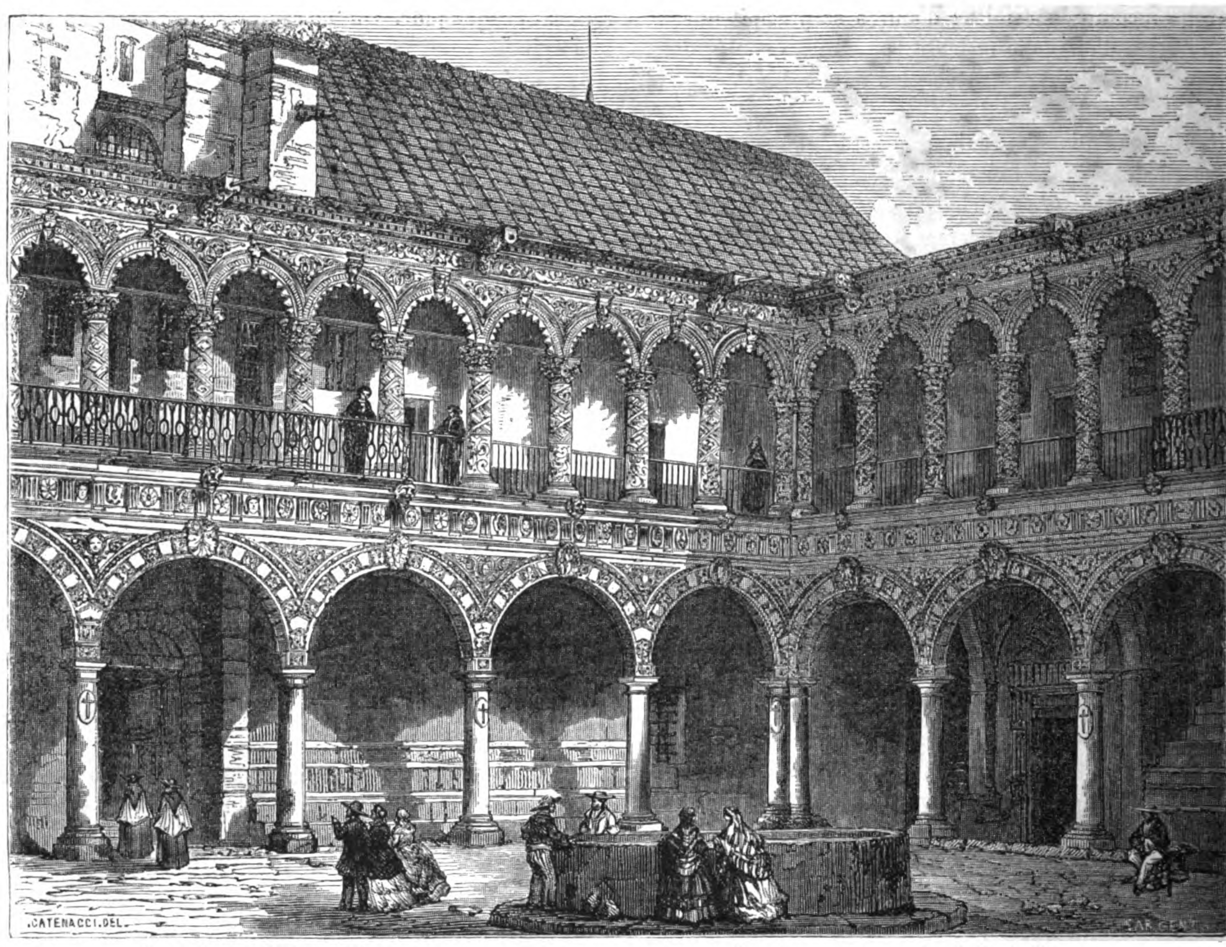
A peine remis de notre mésaventure, mon voisin, c'était l'homme en question, se tourna vers moi, et tirant

de sa poche un rabat assez sale, me dit en me le montrant : « Amigo, voici mon arme, et vous verrez qu'elle en vaut bien une autre. » Il m'expliqua son stratagème, mit son rabat et attendit.

Je m'inquiétais peu des voleurs pour mon compte. Je n'avais rien à perdre. En sortant de Tecamachalco, deux ou trois milles au delà, nous vîmes un petit berger dans un champ, qui de loin nous faisait signe, en nous désignant le lit encaissé d'une rivière à sec. En effet, deux compères à cheval, la figure voilée par des mouchoirs à carreaux, enjoignirent au postillon d'arrêter, et aux voyageurs de descendre. Le respect de l'autorité me paraît être, en principe, une vertu ; aussi nous hâtâmes-nous d'obéir. Mais en voyant nos poches vides, ces gentilshommes de grande route jetèrent des cris de paon ; jamais l'indignation vertueuse d'un galant homme, arrêté dans la plus louable entreprise, n'égala celle de ces délicieux détrousseurs.

« On nous avait déjà volés ! » C'était indigne, cela ne s'était jamais fait ; ils n'en voulaient rien croire, et le conducteur lui-même fut obligé de donner sa parole d'honneur que le fait, tout extraordinaire qu'il fût, était exact. Il fallut se rejeter sur les bagages, chose assurément fort désagréable : le volume est gros, la valeur problématique, la vente difficile, enfin ! »

En ce moment l'un d'eux aperçut le cuello, le rabat



Couvent de la Merci, à Mexico (Voy. p. 363). — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay.

de notre ami : sa figure rébarbative s'adoucit aussitôt d'un sourire. Je vois encore la scène. L'autre voleur était fourré sous la bâche de la voiture, se faisant ouvrir et visitant en toute sécurité les coffres qu'elle abritait.

« Ah ! *padrecito* (petit père), s'écria celui d'en bas, avez-vous aussi des bagages? » Et comme son acolyte demandait en montrant une malette : « A qui cela ? — La mienne, répondit l'homme au rabat. — La vôtre, petit père ? répond le voleur. Hé ! là-haut ! laisse cette malle, mon ami : c'est celle du padrecito. »

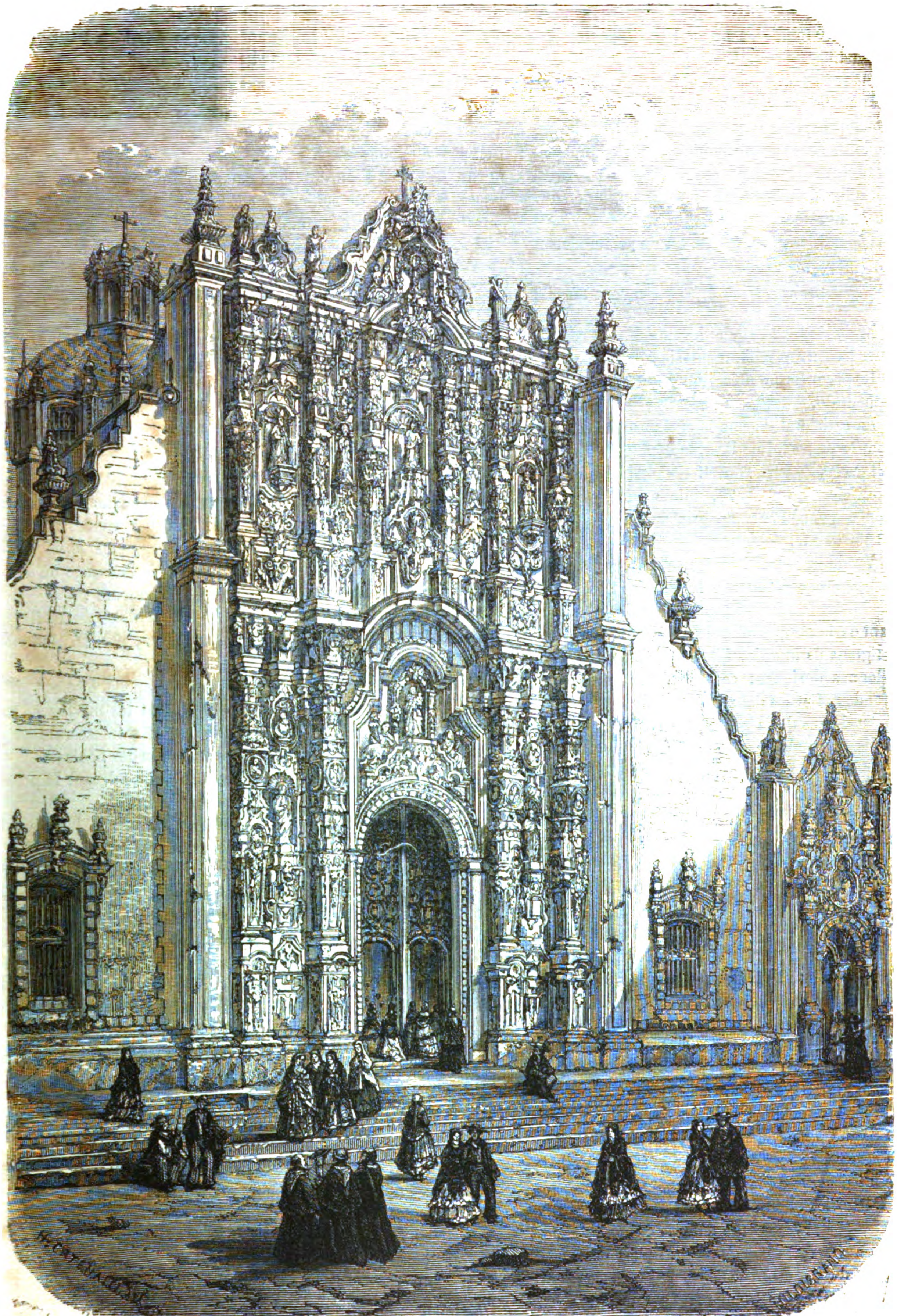
Puis se retournant vers le padre de circonstance :

« Ah ! padrecito, lui dit-il, nous ne sommes point des voleurs ; vous n'en croyez rien, n'est-ce pas? Mais les temps sont si durs ! Nous avons des enfants à nourrir. Cher père, donnez-moi votre bénédiction, nous sommes d'honnêtes gens, je vous le jure. »

L'homme au rabat s'empressa de lui octroyer une faveur si humblement demandée et qui lui coûtait si peu.

La diligence repartit. « Le tour est joué, » me dit mon vis-à-vis. Pour moi, je ne pus qu'éclater de rire.

Ce respect du peuple et de la classe moyenne pour les padres est si tenace que, quoi que beaucoup de ces derniers fassent pour l'éloigner d'eux, par leur conduite et la publicité d'une vie scandaleuse, ils ne peuvent y parvenir. Chacun sait aussi bien que moi que le clergé mexicain n'offre pas le modèle de toutes les vertus.



Portail de la cathédrale de Mexico. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay.

Malgré tout, rien ne peut dessiller des yeux si aveuglément prévenus. Aussi quand, par suite d'une révolution quelconque, les moines sont en masse expulsés d'une ville, la route de l'exil est semée de femmes à genoux qui viennent accompagner de leurs larmes le départ de leurs chers confesseurs. Elles s'empressent à baiser la tunique du martyr et remplissent à l'envi la main du cordelier de pièces de monnaie, ou, à défaut, de bijoux de toute valeur.

Quand ils reviennent, c'est un triomphe.

Les monuments de Mexico et de sa banlieue.

Mais laissons l'étude des hommes et consacrons quelques lignes aux monuments de Mexico et de ses environs.

Le premier, le plus important, sans contredit, est la cathédrale.

La cathédrale forme le côté nord de la place d'Armes, dont le palais forme l'est, la députation le sud, et le portail de las Damas l'ouest. Commencée sous le règne de Philippe II, en 1573, elle ne fut véritablement terminée qu'en 1791, au prix de 2446000 piastres, soit 12330000 fr.

Vu de la place, l'édifice se présente sous l'aspect majestueux des églises de la seconde moitié du seizième siècle. La façade est remarquable par le contraste frappant de la simplicité qui la distingue des autres édifices religieux de la ville. Elle a trois portes placées entre des colonnes doriques; ces portes communiquent avec la grande nef et les deux nefs latérales.

Au-dessus de la porte principale, deux étages superposés et ornés de colonnes doriques et corinthiennes supportent un petit clocher de forme élégante, couronné de trois statues, représentant les vertus théologales. De chaque côté s'élèvent les tours, d'un style sévère, terminées en coupole, et dont la hauteur est de 78 mètres.

L'intérieur est tout or. Un chœur immense remplit toute la grande nef et se relie par une galerie de composition précieuse au maître autel, imité, m'a-t-on dit, de celui de Saint-Pierre de Rome.

Les deux nefs latérales sont destinées aux fidèles, et l'on n'y voit ni chaises ni bancs d'aucune sorte. Les Mexicaines qui s'empressent à l'office divin s'agenouillent ou s'asseyent sur les dalles humides, la ferveur leur défendant probablement une position moins humiliée qu'exigerait pourtant leur santé délicate. Les hommes ont le loisir de se tenir debout; ils sont rares, du reste, à l'intérieur de l'église; ils s'arrêtent plutôt à la porte où ils attendent en causant l'arrivée des dames et la fin du service, se trouvant récompensés au delà de leur patience par une œillade discrète ou par un gracieux salut.

Parmi les objets d'art que renferme la cathédrale, il faut rappeler une petite toile de Murillo, connue sous le nom de *Vierge de Belen*, et qui n'est pas une des meilleures du grand peintre. L'église la considère comme son joyau le plus précieux. La toile est en assez mauvais état et le tableau demanderait un rentoilement immédiat.

Il faut citer encore une Assomption de la Vierge en or massif, du poids de 1116 onces.

La lampe en argent massif suspendue devant le sanctuaire a coûté 350 000 francs.

Le tabernacle également en argent massif est estimé 800 000 francs.

Citons encore des monceaux de diamants, d'émeraudes, de rubis, d'améthystes, de perles et de saphirs, une quantité prodigieuse de vases sacrés en or et en argent, pour une somme inimaginable.

La cathédrale renferme le tombeau d'Iturbide, le plus terrible ennemi de l'indépendance, son soutien plus tard.

Contre le mur de la tour gauche et regardant l'ouest, se trouve le fameux calendrier aztèque, découvert le 17 décembre 1790 tandis qu'on travaillait à la nouvelle esplanade de l'Impedradillo. Il fut enchâssé dans les murs de la cathédrale par ordre du vice-roi, qui en fit prendre soin comme du monument le plus précieux de l'antiquité indienne. Nous pourrions donner ici un résumé de l'œuvre de Gama en ce qui concerne le calendrier; mais faute de place, nous sommes forcé de nous abstenir, nous réservant de publier plus tard des documents aussi intéressants. En tout cas, voici le titre de l'ouvrage où chacun pourra puiser d'amples renseignements :

Description historique et chronologique de deux pierres indiennes trouvées à Mexico en 1790, par D. Antonio de Leon y Gama. — Mexico, 1832.

Le Sagrario est une immense chapelle formant dépendance de la cathédrale. Là se font les mariages, les enterrements et les baptêmes, et le saint sacrement y reste sans cesse exposé à la vénération des fidèles.

Il est impossible de ne point s'arrêter devant la porte du Sagrario, et quoique l'ensemble soit d'assez mauvais goût, on ne saurait s'empêcher d'admirer le luxe inouï de ses sculptures et de son ornementation.

Nous avons parlé de la coutume religieuse qui impose encore aujourd'hui à chaque piéton de s'agenouiller dans la rue, ou tout au moins de s'arrêter et de se découvrir au passage du saint sacrement; nous trouvons dans certaines chroniques de l'époque qu'il fallait jadis se joindre à la procession et accompagner le saint viatique jusqu'à la demeure du malade, si bien que la foule grossissant à chaque pas, finissait par constituer une masse énorme. Le vice-roi lui-même n'en était pas exempt, et plusieurs fois il se vit obligé de prendre la tête de la colonne [1].

En sortant de Mexico par la porte de Belen, et suivant l'aqueduc qui se dirige du côté de Tacubaya, on arrive au château de Chapultepec (voy. p. 364).

Véritable oasis dans la vallée, Chapultepec s'élève sur un monticule volcanique d'environ deux cents pieds; il est entouré d'eau vive et couvert d'une végétation splendide, d'où le voyageur peut admirer à son gré une vue panoramique des plus délicieuses. On y remarque de magnifiques sabinos, espèces de cyprès, dont quelques-uns

1. Ces renseignements nous sont fournis par un savant travail de M. Jules Laverrière.

atteignent soixante-quinze et quatre-vingts pieds de circonférence, et dont la vieillesse vigoureuse brave les ravages des siècles.

Chapultepec est un des plus anciens souvenirs du Mexique. Au huitième siècle, suivant de vieilles chroniques, la colline était déjà le siége d'une colonie d'habitants industrieux et remarquables par leur civilisation.

Pendant une longue période, les peuples nomades venant du Nord, se pressent, se succèdent et se mêlent sur ce terrain si souvent disputé, jusqu'à ce que l'avant-garde des hordes mexicaines accueillies par *Jolotl*, roi des Chichimèques, obtint la permission de s'établir à Chapultepec.

Depuis la fondation définitive de Mexico, Chapultepec s'est converti en un lieu de pèlerinage. Plus tard, la dévotion populaire se refroidissant, les rois aztèques en firent un musée historique, et ses rocs furent destinés à transmettre à la postérité la physionomie des grands souverains du Mexique.

Axayacatl, suivant Tezozomoc, fit placer sa statue sur un rocher de la colline, et le P. Acosta prétend avoir vu de beaux portraits, en bas-relief, de Montézuma II et de ses fils, sur pierre vive.

Au temps de Montézuma II, Chapultepec devint résidence impériale.

Le château moderne élevé par les soins du vice-roi Matias de Galvez, s'est transformé, en 1841, en école militaire, et dernièrement Miramon, après l'avoir restauré, en avait fait sa résidence.

Mais revenons à Mexico.

Sur la place de la Douane, place toujours encombrée d'attelages de mules et de chariots vides, se trouve le couvent de Santo Domingo, bien déchu de son ancienne splendeur. Il sert, en temps de guerre civile, de forteresse aux prononcés qui, du haut des clochers, fusillent à leur aise leurs ennemis logés sur les azoteas des maisons, ou sur les tours des couvents voisins. A défaut, l'on choisit pour point de mire le piéton hasardeux que la nécessité chasse de son logis, l'étranger surtout, quand on le reconnaît au loin.

Aussi le cloître de Santo Domingo ne présente plus que l'aspect de la désolation. Les tableaux qui ornaient les galeries sont à moitié crevés, et les murailles sont noires de la fumée des camps. Les beaux jours de Santo Domingo remontent à l'Inquisition, dont il fut le siége. Les annales font remonter à l'an 1646 les fêtes qui célébrèrent le premier auto-da-fé de Mexico. Quarante-huit personnes succombèrent à l'inauguration du terrible tribunal dont les décrets s'exécutèrent jusqu'au commencement du siècle.

Autre chose est le couvent de San Francisco. Placé entre la rue du même nom, celle San Juan de Letran et Zuletta, il couvrait une superficie de près de soixante mille mètres carrés. Coupé de cloîtres magnifiques, de cours et de jardins, c'était à notre avis le plus considérable et le plus riche de Mexico.

Deux églises, dont les intérieurs sont couverts de gigantesques autels de bois sculpté et doré, trois chapelles délicieuses, des cloîtres couverts de tableaux, en faisaient un monument des plus remarquables; mais la politique a renversé le couvent, percé des rues au travers des cloîtres et vendu les jardins. Les garnisons qui occupèrent l'édifice aux jours de lutte ont, comme à Santo Domingo, laissé les tristes marques de leur passage; le couvent est dans un état déplorable.

La façade qui regarde la rue de San Francisco présente un portail magnifique.

Cette porte est un composé bizarre de pilastres renaissance, couverts de figures en bas-relief, surmontés de chapiteaux composites, et séparés par des niches ornées de statues. Le tout est d'une richesse d'ornementation extraordinaire, d'un goût peut-être douteux, mais d'un remarquable fini de détail, et l'on admire d'autant plus ces sculptures, qu'au dire de la chronique, elles ne sont point dues au ciseau de l'artiste, mais au pic granier du tailleur de pierre.

Aujourd'hui, m'a-t-on dit, la porte de San Francisco n'existe plus; le couvent est démoli, les matériaux dispersés, le terrain vendu.

On regrette que le gouvernement libéral, dans sa hâte de détruire les couvents, n'ait point su conserver ce magnifique échantillon de l'art mexicain.

Le couvent de la Mercie n'est qu'une immense bâtisse dont rien, ni l'église, ni la façade, ne peut attirer l'attention du passant; mais son cloître est le plus admirable de Mexico (voy. p. 360).

De blanches colonnes aux arceaux dentelés forment d'immenses galeries encerclant une cour dallée, dont une fontaine bien modeste orne le centre. Ces colonnes légères et les dentelures finement découpées rappellent le style grenadin qu'on voit se développer avec tant de splendeur dans la cour de l'Alhambra.

Placé au centre d'un faubourg des plus populeux, le cloître, par sa solitude et son silence, forme un contraste frappant avec le tumulte et l'agitation du dehors. Rien ne peut se comparer à la tristesse qui règne dans ses murs. De temps à autre un aguador vient remplir à la fontaine ses *cantaros* et ses *chochocoles* (urnes et pots qui lui servent à transporter l'eau). Quelquefois la tunique blanche d'un religieux vient animer une seconde le désert des galeries pour disparaître aussitôt dans l'ombre des vastes corridors, peuplés de cellules désertes pour la plupart.

Aux murailles des galeries sont suspendus de nombreux cadres avec personnages, grandeur nature, représentant des scènes religieuses, les martyrs de l'ordre, et les saints qui l'ont rendu célèbre. Toutes ces physionomies muettes, dans l'extase de la prière ou de la douleur, n'offrent aux yeux que poses violentes et tableaux d'horreur. Ce ne sont que dislocations, bûchers, supplices de tous genres.

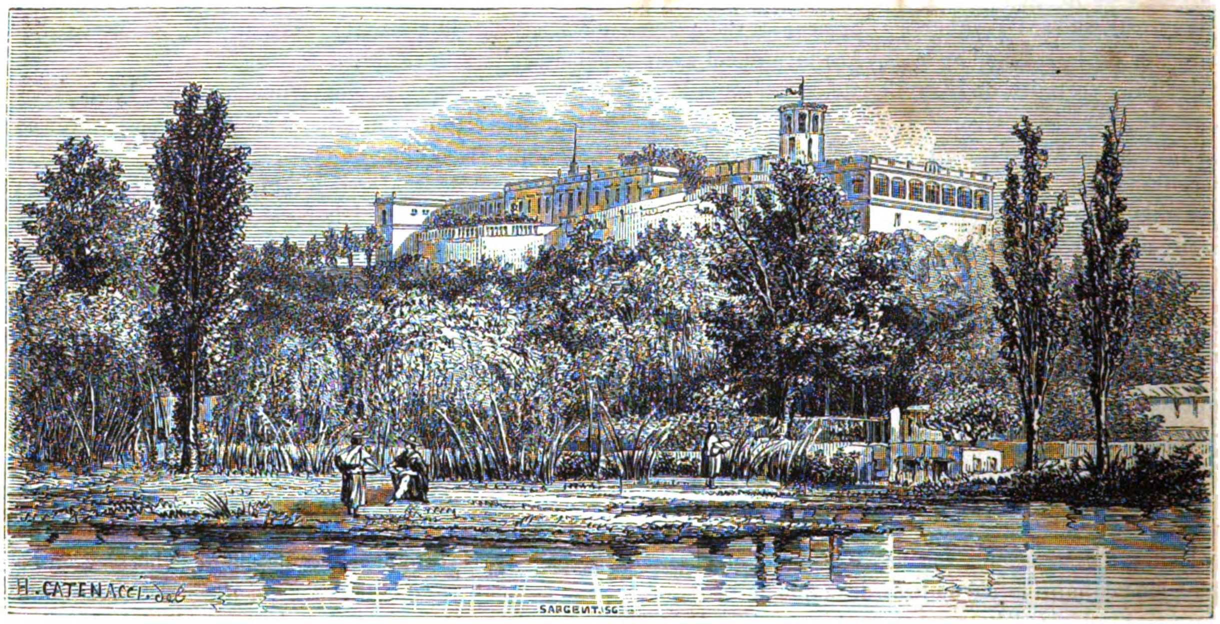
Parmi ces personnages, les uns lèvent au ciel leur tête coupée dont le sang les inonde, d'autres vous tendent à l'envi leurs moignons sanglants ou leurs membres calcinés. Un dégoût invincible envahit tout votre être; vous vous reportez à ces temps, d'une part de persécution monstrueuse, d'autre part d'exagération pieuse, où l'on croyait

se faire aimer de Dieu en provoquant contre soi jusqu'au crime, où, détestant la vie, l'on avait soif de supplices, et vous abandonnez le cloître remerciant le ciel d'avoir dissipé toutes ces ténèbres d'un fanatisme qui recherchait le martyre dans un sentiment beaucoup plutôt égoïste que charitable.

La Mercie possède encore une belle bibliothèque où l'amateur pourrait découvrir des trésors; et le chœur de l'église, composé d'une centaine de siéges en chêne sculpté, est un des plus beaux que je connaisse.

Le Salto del Agua est la seule fontaine monumentale que possède Mexico (voy. p. 353). Placé en dehors des grandes voies de circulation et dans le centre d'un faubourg, il termine l'aqueduc qui partant de Chapultepec amène à Mexico les eaux de ses sources. C'est une construction oblongue, ornée d'une façade fort médiocre. Au centre un aigle aux ailes déployées soutient un écu meublé des armes de la ville. De chaque côté des colonnes torses avec chapiteaux corinthiens supportent deux figures symboliques de l'Amérique et de l'Europe, qu'accompagnent huit vases à moitié brisés. Suivant les historiens de la conquête et les anciens auteurs mexicains, le Salto del Agua et l'aqueduc qu'il termine avaient remplacé l'ancien aqueduc de Montézuma, bâti par Netzahualcoyotl, roi de Texcoco, sous le règne de Izcoatl, c'est-à-dire de 1427 à 1440. Nous lisons aussi dans Clavijero, que deux aqueducs amenaient l'eau de Chapultepec à la capitale. La bâtisse était un mélange de pierre et de mortier, la hauteur des aqueducs de cinq pieds, la largeur de deux pas. Ces aqueducs occupaient une chaussée qui leur était exclusivement réservée, et amenaient l'eau jusqu'à la ville et de là dans les palais impériaux.

Quoique double, l'eau n'arrivait que par un seul aqueduc à la fois, facilitant ainsi la réparation de l'autre afin que l'eau arrivât toujours pure. Il faut avouer que les Mexicains d'autrefois avaient plus de prudence et



Le château de Chapultepec (voy. p. 362). — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay.

plus de soin de leurs monuments que ceux de nos jours, qui laissent tomber les leurs en ruine.

En parcourant les environs de Mexico, on trouve à Popotlan, à deux lieues environ de la ville, l'un des plus poétiques souvenirs de la conquête. Ce fut à l'ombre du vieil *Ahuahuete* (cyprès) que Cortez vint reposer ses membres endoloris et pleurer son effroyable défaite du 1er juillet. L'arbre fut appelé depuis: Arbre de la nuit triste. Il a été représenté à la page 277.

Rappelons rapidement les causes qui amenèrent ce déplorable événement.

Montézuma était prisonnier des Espagnols, et la noblesse mexicaine voulant encore fêter son roi dans les fers, offrit au monarque malheureux un bal au palais même qui lui servait de prison. Alvarado commandait en l'absence de Cortez, mais il ne voulut permettre la réunion qu'à la condition expresse que les Mexicains s'y rendraient sans armes. Le palais se remplit à l'heure fixée des nobles mexicains vêtus de leurs plus riches parures et de leurs joyaux les plus précieux. C'était un océan de plumes aux vives couleurs, une richesse incroyable de plaques d'or, un amas prodigieux de perles, de diamants et de pierres précieuses. A l'aspect de tant de richesses, les Espagnols furent éblouis, leur convoitise s'éveilla terrible, leurs regards s'allumèrent, la soif de l'or les enivra, et l'assurance de l'impunité leur fit commettre la plus infâme des trahisons. D'un commun accord ils se précipitèrent comme des tigres sur la noblesse sans défense, et se gorgèrent à l'envi de carnage et d'or.

La nation frémit à la nouvelle de cet attentat sans nom, mais le respect inspiré par le roi prisonnier la maintint encore. Cortez, du reste, était absent, et l'on comptait sur sa justice et le châtiment des coupables.

Cependant, il arrivait vainqueur de Narvaez et son entrée fut triomphale. Aveuglé par le succès, Cortez se

borna à quelques réprimandes, espérant que le temps apaiserait l'indignation populaire.

Mais le désespoir et la colère des Mexicains arrivèrent à leur paroxysme, et la mort de Montézuma ne permit plus l'espérance d'aucun arrangement. Ce fut alors une guerre à mort, sans trêve ni merci. Les arquebuses et les coulevrines furent impuissantes contre ce flot toujours renouvelé d'assaillants désespérés. Les Espagnols indécis, troublés, durent songer à la retraite. Cortez lui-même perdit en cette circonstance la présence d'esprit qui ne l'avait jamais abandonné. Devant l'énormité du péril, son courage chancela; il voulut fuir et crut déguiser sa retraite à la faveur d'une nuit pluvieuse.

La troupe espagnole, suivie des Tlascastlecas ses alliés, abandonna donc cette ville témoin de tant de triomphes. Chaque soldat chargé d'or suivait péniblement la route obscure; nul danger apparent n'arrêtait sa marche, la ville était silencieuse. Quelques heures encore tout était sauvé. Mais au moment de franchir les ponts de la rue de Tlacopan, des milliers de guerriers surgirent de tous côtés. Ce fut une mêlée horrible, un mélange épouvantable de cris de douleur et des hurlements de rage, un combat sans nom, où l'élite de la troupe espagnole périt sans gloire dans les eaux bourbeuses des fossés et sous la hache impitoyable des Mexicains. Cortez, Ordaz, Alvarado, Olid et Sandoval échappent avec peine suivis d'une



Place de Santo Domingo, à Mexico. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay

poignée des leurs. Ils fuient et s'éloignent désespérés, n'osant rappeler cette nuit sanglante.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à Popotlan où Cortez, pleurant, dit-on, vint s'étendre sous les vieux cyprès.

« O Cortez! s'écrie un de nos compatriotes[1], Alvarado et vous tous valheureux comme Thésée, mais insatiables comme Cacus, vous ne méritez pas des statues de marbre, mais d'argile. Loin d'être les apôtres de la civilisation, votre valeur n'a servi qu'à l'abrutissement du peuple dont vous deviez améliorer le sort en l'initiant aux mystères d'une destinée supérieure.

« Que reste-t-il de vos actions héroïques? Un peuple déchu de son ancienne splendeur; d'un christianisme douteux et s'enfonçant chaque jour dans une abjecte barbarie: quelques pages glorieuses, mais impures, une rue du nom d'Alvarado, un vieil arbre décrépit et solitaire, devant bientôt mêler ses cendres à celles des malheureux dont il rappelle le souvenir funèbre. »

Les ruines de Tlalmanalco. — Les deux routes conduisant du plateau de Mexico au rivage du golfe.

C'est encore à notre savant ami, M. Jules Laverrière, que le voyageur de la vallée de Mexico doit la découverte des ruines de Tlalmanalco et quelques renseignements sur leur origine (voy. p. 368). Du reste, nul mieux que lui ne connaît le plateau, et personne n'est plus

1. M. Jules Laverrière.

capable de le mieux dépeindre. A une lieue et demie de Chalco, le touriste se dirigeant vers les volcans monte une petite côte, passe devant la magnifique filature de Miraflores, et se trouve à quelques milles au delà, devant le village à demi ruiné de Tlalmanalco. Au milieu du cimetière, près de l'église moderne, s'élèvent les superbes arceaux dont la création remonte aux premiers temps de la conquête. Ces ruines, selon M. Laverrière, sont les restes d'un couvent de franciscains, dont les travaux restèrent inachevés.

L'architecture de ces arceaux est vraiment extraordinaire, et la forme des colonnes, les chapiteaux et les sculptures tiennent du mauresque, du gothique et de la renaissance. La création est tout espagnole et reporte l'imagination de la cathédrale de Burgos à l'Alhambra. L'ornementation porte un cachet mexicain, riche, capricieux, fantastique et mi-symbolique.

Mais si le dessin est espagnol, l'exécution est toute mexicaine, et l'ensemble de l'œuvre a l'empreinte des deux civilisations. Les ruines de Tlalmanalco sont uniques dans leur genre au Mexique, et l'on ne retrouve nulle part rien qui leur puisse être comparé.

Il reste au voyageur, pour bien connaître la vallée, une excursion à San Agustin, à Tacubaya et à Nuestra Senora de Guadalupe. San Agustin est un assez joli village à quatre lieues au sud de Mexico. Toute sa célébrité lui vient du jeu qui, à la fête patronale, attire les Mexicains et les étrangers qui viennent y tenter la fortune. Il faut avoir, au moins une fois dans sa vie, assisté à cette réunion extraordinaire où la dignité la plus exquise préside aux arrêts de l'aveugle déesse.



Portrait de M. D. Charnay. — Dessin de Mettais d'après une photographie.

Dans une salle immense s'étend un vaste tapis vert, disparaissant sous des amas d'or. On y joue au *monte*, espèce de lansquenet. Le banquier n'a qu'une chance raisonnable, et les probabilités sont bien partagées, à l'opposé des jeux de Hombourg, qui sont une véritable duperie.

L'enjeu est considérable; rien ne vient contrarier la chance du joueur, la ponte étant illimitée.

Vous pouvez, en principe, si vous en avez les moyens, ponter le total de la banque sur table, c'est-à-dire de quatre à cinq cent mille francs. Cela s'appelle *tapar et monte*. Il faut ajouter que ce cas est rare, mais un bonheur quelque peu suivi arrive à ce résultat.

Entrons. La salle est pleine. L'or seul est admis. Les cartes s'étalent et s'appellent. Perdants ou gagnants reçoivent ou repontent sans qu'un geste malheureux ou qu'une parole déplacée vienne interrompre la partie qui se continue. Au milieu de cette assemblée où se déroulent à chaque instant les péripéties de la plus terrible des passions humaines, on entendrait voler une mouche, le silence est absolu. Combien cependant s'éloignent désespérés!

On parle d'un padre riche, qui quelquefois arrive suivi d'un domestique porteur d'une talegue d'or (quatre-vingt-cinq mille francs). Il s'arrête, regarde un instant les coups, combine, observe, calcule, et se décidant pour une carte qui lui plaît, dépose comme enjeu la somme entière.

Le croupier appelle, il écoute sans émotion apparente, gagne ou perd avec le même calme, allume tranquillement une cigarette et se retire.

Les fêtes de Tacubaya n'ont point la même célébrité; on y joue comme partout au Mexique. Mais la merveille de Tacubaya, c'est la propriété de don Manoel Escandon, résidence délicieuse, entourée d'eau, coupée de lacs et de cascades, et contenant toutes les flores du globe. Un horticulteur émérite en dirige l'entretien, et nous rendons hommage à l'urbanité charmante du propriétaire de la villa et de son neveu don Pepe Amor, qui en font les honneurs avec tant de grâce.

Guadelupe est un village à deux lieues au nord de Mexico. Un chemin de fer vous y mène en quelques minutes.

Guadelupe est le grand pèlerinage du Mexique. La Vierge y possède une chapelle privilégiée où les miracles se succèdent sans relâche. Placée au sommet d'une pointe de rocher relié à la chaîne principale, et qui fait promontoire dans la plaine, la chapelle regarde Mexico et permet au voyageur de parcourir de l'œil tout le panorama de la vallée.

Au pied du rocher une fontaine merveilleuse, cou-

verte d'un dôme magnifique, prodigue, moyennant redevance, à tous les infirmes du globe, les vertus curatives de ses eaux sacrées.

Chaque jour, l'Indien crédule y vient renouveler sa provision épuisée, réciter ses humbles prières aux pieds de la Vierge, et s'en retourne satisfait d'avoir un instant contemplé la divine image. Les jours de fête, c'est une masse énorme de population accourue de tous les points du Mexique ; tous les costumes y sont réunis, tous les types s'y confondent : ce ne sont partout que cris de joie et bruit de cloches. Les marchands de toute espèce étalent aux yeux des promeneurs des fruits de tous les climats ; l'Indienne y fabrique des tortilles et de grandes galettes à la graisse rance, dont l'odeur vous prend à la gorge. Le pulqué coule à plein bord. Vous vous retirez fatigué de ces bruits, la tête embarrassée par ces parfums de rôtisseur, couverts de poussière, et vous rentrez avec une vague réminiscence de la foire aux jambons de Paris.

Deux routes conduisent de Mexico à la Vera-Cruz; toutes deux sont jalonnées de grands souvenirs historiques. La plus courte, celle qui se dirige au sud-est par Puebla de los Angeles, traverse, à une vingtaine de lieues de la capitale, le territoire de l'antique Cholula, une des cités les plus populeuses et les plus florissantes de l'Amérique avant l'arrivée des Européens, et dont la fondation était attribuée aux races primitives qui précédèrent les Aztèques sur le sol mexicain. Comptant plusieurs centaines de temples, Cholula était pour les anciens habitants du pays ce qu'est la Mecque pour les musulmans, Jérusalem pour les chrétiens : c'était la ville sainte de l'Anahuac. Là, selon la tradition, avait résidé vingt ans Quetzalcoalt, réformateur déifié des aborigènes, et c'est de là qu'il partit pour les contrées de l'Orient, en annonçant le retour de ses descendants après une période de plusieurs siècles : prédiction qui fut le plus puissant auxiliaire des conquérants espagnols.

Le principal sanctuaire de Quetzalcoalt surmontait une pyramide immense, qui, envahie aujourd'hui par une luxuriante et sauvage végétation, semble due au jeu de la nature plutôt qu'au travail de l'homme. Cette masse de briques, dont la base quadrangulaire couvre près de dix-huit hectares de terrain, s'élève encore à soixante mètres de hauteur.

« On ne saurait imaginer rien de plus grandiose que le tableau qui se présentait jadis aux yeux du haut de la plate-forme formant le sommet de la pyramide. Du côté du nord, s'étendait cette haute barrière de roches porphyroïdes dont la nature a entouré la vallée de Mexico, et au-dessus de laquelle se dressent les grands pics de Popocatepetl et d'Iztaccihuatl, comme deux géants placés en sentinelle à l'entrée de cette région enchantée. Bien loin au sud, on apercevait la cime conique de l'Orizaba, qui se perdait dans les nuages, et sur un plan plus rapproché, la sierra de Malinche, chaîne aride, mais aux formes pittoresques, qui jetait ses grandes ombres sur les plaines de Tlascala. Trois de ces montagnes sont des volcans, plus élevés qu'aucune des montagnes de l'Europe, et enveloppés de neiges éternelles qui résistent aux ardeurs du soleil des tropiques. Aux pieds du spectateur s'étalait la ville sainte de Cholula, avec ses tours et ses flèches étincelant au soleil, au milieu des jardins et des ombrages verdoyants qui ornaient à cette époque les environs cultivés de la capitale. Tel était le magnifique tableau qui frappa les regards des conquérants et qui s'offre encore, avec quelques légers changements, au voyageur moderne qui, du haut de la grande pyramide, promène ses yeux sur la plus belle portion du beau plateau de Puebla[1]. »

La ville de Puebla de los Angeles fut fondée par les Espagnols, peu de temps après la conquête, sur l'emplacement d'un village insignifiant du territoire de Cholula, à quelques milles à l'est de cette capitale. C'est peut-être, après Mexico, avec laquelle elle rivalise de beauté, la ville la plus considérable de la Nouvelle-Espagne. Elle paraît avoir hérité de la prééminence religieuse de l'ancienne Cholula, et se distingue, comme celle-ci, par le nombre et la splendeur de ses églises, par la multitude de prêtres qu'on y rencontre, par le luxe de ses cérémonies et de ses fêtes. On peut consulter à cet égard les relations des voyageurs qui ont traversé cette ville en se rendant, par cette voie, de Vera-Cruz à la capitale[2].

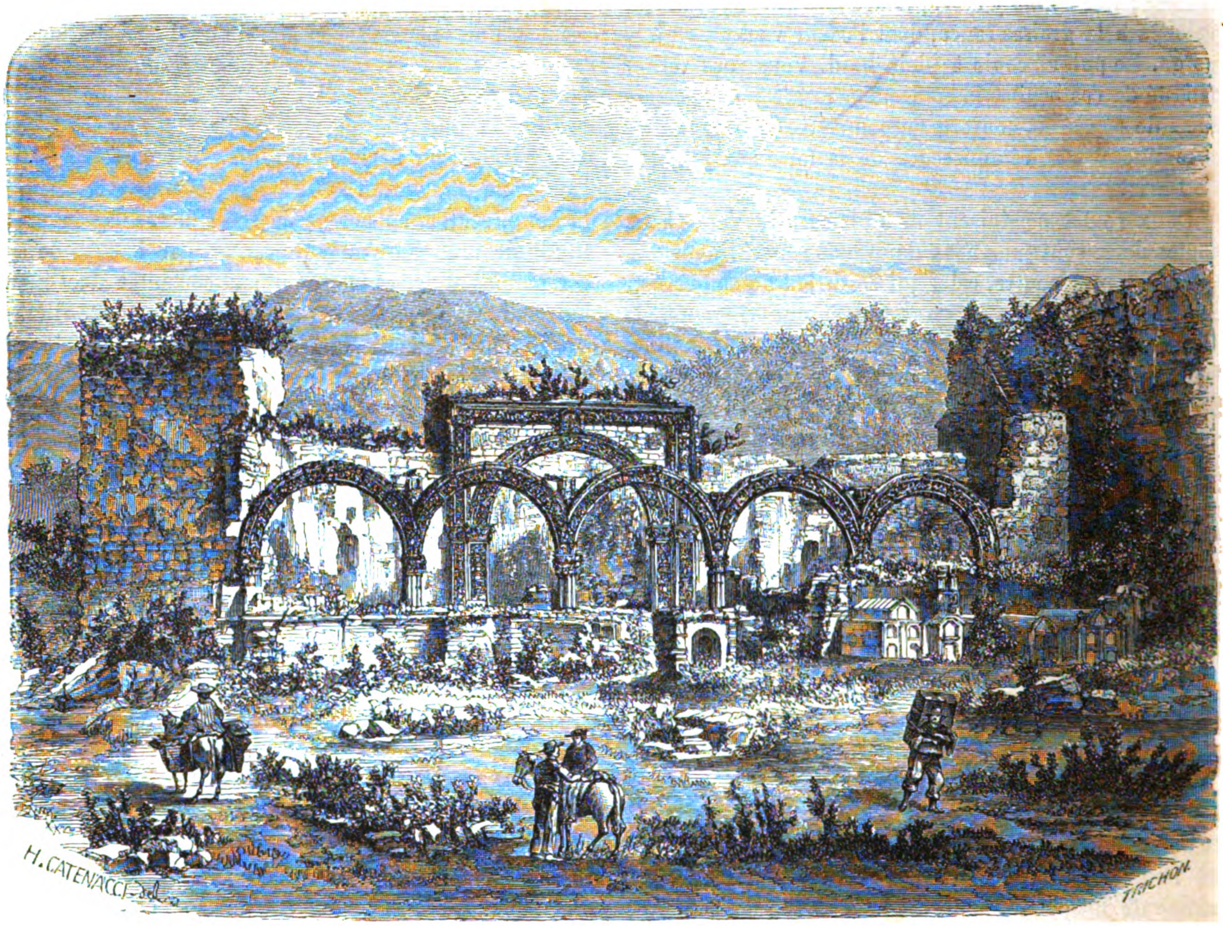
La deuxième route, contournant par le nord le lac de Tescuco, passe par cette vallée d'Otumba où le 8 juillet 1520 Cortez termina par une sanglante victoire la désastreuse retraite commencée pendant la *nuit triste*. Un peu au delà on atteint les hauteurs qui dominent la vallée de Tlascala, en vue des vénérables pyramides de Teotihuacan, qui sont probablement, sans en excepter le temple de Cholula, les plus anciennes ruines qui existent sur le sol mexicain. Les Aztèques, si l'on en croit leurs traditions, trouvèrent ces monuments à leur arrivée dans le pays. Teotihuacan, « l'habitation des dieux, » qui n'est aujourd'hui qu'une misérable bourgade, était alors une cité florissante, rivale de Tula, la grande capitale toltèque. Les deux principales pyramides étaient dédiées à *Tonatiuh*, le soleil, et à *Metzli*, la lune. Il résulte de mesurages récents que la première, beaucoup plus grande que l'autre, a six cent quatre-vingt-deux pieds de longueur à sa base et cent quatre-vingts pieds de haut, dimensions qui ne sont point inférieures à celles de quelques-uns des monuments analogues de l'Égypte. Ces pyramides se composaient de quatre assises, dont trois sont encore aujourd'hui reconnaissables, quoique les traces des gradations intermédiaires soient presque effacées. Le temps, en effet, les a

1. Prescott, *Hist. de la conquête du Mexique*, liv. III, chap. VI.

2. Bullock, *Mexico*, vol. I, chap. VI. — Ward. t. II, p. 270. — Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, vol. II et IV. Enfin M. E. Vigneaux, dans un livre qui, nous l'espérons, ne tardera pas à paraître, attribue à Puebla soixante églises, une trentaine de couvents et plus de cent clochers ou dômes. Parmi les localités du voisinage il cite le village d'Attixco, où l'on voit encore le vénérable cyprès *Alhuahuete*, beaucoup plus vieux certainement que ceux du bois de Chapultepec, et que Humboldt proclame le roi du règne végétal; sa circonférence est de vingt-trois mètres. Il est creux; et le diamètre intérieur de la cavité est d'environ cinq mètres.

tellement maltraitées, elles ont été tellement envahies et défigurées par la végétation perfide des tropiques, qui recouvre ses propres dégradations de son manteau de fleurs, qu'il n'est pas facile de distinguer, au premier abord, la forme primitive de ces monuments. La ressemblance de ces masses énormes avec les *tumuli* de l'Amérique du nord a fait croire à quelques personnes qu'elles n'étaient que des éminences naturelles, auxquelles la main de l'homme avait donné une forme régulière, et qu'elle avait ensuite ornées de terrasses et de temples, dont les ruines couvrent encore leurs flancs. D'autres, ne voyant pas d'élévations semblables dans la vaste plaine où elles se trouvent, en ont conclu, avec plus de vraisemblance, qu'elles étaient d'une construction entièrement artificielle.

Autour de ces pyramides principales s'élèvent un grand nombre de monuments du même genre, mais de moindre dimension, et dont bien peu dépassent dix mètres en hauteur. La tradition locale veut qu'ils aient été dédiés aux étoiles et qu'ils aient servi de tombeaux aux grands chefs des anciennes peuplades. La plaine qu'ils dominent s'appelait *Micoatl* ou *chemin des morts*. Souvent encore, l'humble laboureur d'aujourd'hui, en retournant la terre pour lui confier la semence de la moisson prochaine, met à jour des pointes de flèches et des lances d'obsidienne, qui attestent le caractère belliqueux des anciens habitants du pays.



Ruines de Tlamanalco (voy. p. 365). — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. D. Charnay.

Le voyageur qui gravit un sommet de la pyramide du Soleil est bien dédommagé de sa fatigue par la vue magnifique qui se déroule devant lui : — vers le sud-est, se dressent les monts de Tlascala, entourés de leurs vertes plantations et de champs cultivés, au milieu desquels on distingue un petit village, jadis fière capitale de cette république ; un peu plus au sud, l'œil traverse les belles plaines qui s'étendent autour de Puebla de los Angeles ; loin dans l'ouest, c'est la vallée de Mexico, qui s'étale comme une carte, avec ses lacs rapetissés, sa noble capitale, sortie plus glorieuse de ses ruines, et ses montagnes accidentées, qui l'entourent de leur sombre rideau comme au temps de Montézuma.

D. Charnay.

Nota. Les dessins originaux de deux planches reproduites dans la livraison 23, pages 293 et 304, ont été par erreur attribués à M. Dauzats ; ils sont de notre collaborateur, M. Blanchard.



Le docteur Doy et son fils en prison à Platte-City (voy. p. 374). — Dessin de Janet-Lange.

AVENTURES D'UN ABOLITIONNISTE DU KANSAS DANS LE MISSOURI

(ÉTATS-UNIS),

RÉCIT DU DOCTEUR JOHN DOY[1].

1855

I

Fondation d'un État. — Abolitionnistes et esclavagistes. — Guerre civile.

Le docteur John Doy n'est pas un grand voyageur. Il n'a pas fait le tour du monde. Citoyen des États-Unis, domicilié au Kansas[2], il a seulement visité, et même fort contre son gré, l'État voisin du Missouri: encore ne lui a-t-il guère été permis par les esclavagistes que d'en explorer les prisons. Toutefois son récit, dramatique et curieux, intéresse la géographie, au moins la partie de cette science qu'on appelle ethnographique. Il peint vivement des mœurs que, surtout dans les circonstances actuelles, on doit désirer de bien connaître.

En 1821, lors de l'annexion du Missouri à la confédération américaine, le congrès avait décrété que l'esclavage ne serait pas autorisé dans les États situés au nord du trente-sixième degré de latitude: le territoire du Kansas, acheté en 1855 à des peuplades indiennes, devait donc être un État libre. Mais l'influence du parti de l'esclavage fit révoquer cette mesure par le Congrès de 1854, et cette dérogation au principe établi excita une vive indignation dans les États du Nord, surtout dans ceux de New-York et de Massachusets.

Aussitôt des meetings s'assemblèrent pour combattre

1. Ce récit n'est qu'un extrait de l'ouvrage du docteur John Doy, dont la traduction entière est achevée et doit, nous dit-on, être publiée prochainement en un volume.

2. Le Kansas est borné au nord par le Nebraska, au sud par le territoire indien, à l'est par l'Utah, à l'ouest par le Missouri.

l'introduction des esclaves sur le nouveau territoire, et on ouvrit des souscriptions destinées à y envoyer des colonies composées exclusivement d'abolitionnistes dévoués. La première troupe partit immédiatement du Massachusets sous la direction du docteur Doy. Elle parvint sans encombre à destination, et prit possession du pays le 1er août 1854.

De nouveaux émigrants ne tardèrent pas à arriver. Bientôt après on fonda la ville de Lawrence, la *Cité de refuge*.

Ces colons, on le voit, étaient en quelque sorte les apôtres armés de l'abolition : on comprend donc facilement qu'ils aient provoqué la haine de leurs voisins du Missouri, propriétaires et marchands d'esclaves.

Les hostilités se manifestèrent d'abord à l'occasion des délimitations de terrains. Plusieurs colons du Kansas furent dépossédés par des moyens déloyaux et à l'aide de violences, toujours faciles dans une société naissante, qui n'a guère d'autre législation que la raison du plus fort. Mais ces persécutions partielles étant insuffisantes pour chasser les abolitionnistes du nouvel État, les Missouriens eurent recours à des mesures plus vigoureuses.

Pendant l'hiver de 1855, une bande de quinze cents d'entre eux vint camper à six milles de Lawrence, et annonça l'intention de détruire la ville. Cette menace n'eut point l'effet qu'ils en attendaient. L'attitude résolue des habitants les contraignit à la retraite. Malheureusement ils réussirent mieux au mois de mai de l'année suivante. Lawrence fut succagée et en partie brûlée. Les femmes et les enfants furent outragés : un certain nombre d'hommes furent massacrés; les *border ruffians* (brigands des frontières), commandés par les colonels Titus et Buford, et secondés par deux compagnies de Virginiens, détruisirent les presses d'imprimerie, foulèrent aux pieds les récoltes et volèrent les animaux ainsi que tous les objets dont ils pouvaient espérer de tirer parti.

Pour prévenir le retour de semblables désastres, les abolitionnistes du Kansas se formèrent en compagnies, s'exercèrent au maniement des armes, et, dès le 12 août suivant, remportèrent un premier avantage à Frankling sur les maraudeurs. Pendant plusieurs jours, ils poursuivirent leurs succès et firent même prisonnier le colonel Titus, qu'ils échangèrent contre un canon.

Tout à coup, le 29 août on apprit à Lawrence que le général Reed, de Missouri, était arrivé à Ossawatomie avec trois cents hommes. Trente hommes, sous les ordres de John Brown et du docteur Doy, leur tinrent tête le lendemain pendant plusieurs heures et ne battirent en retraite qu'après avoir épuisé leurs munitions. Enfin, le 14 septembre, une nouvelle troupe de deux mille huit cents Missouriens se présenta encore devant Lawrence, mais se retira sur l'injonction du gouverneur Geary.

A la suite de ces événements, le pays jouit pendant quelque temps d'une sorte de calme, qui permit aux colons de réparer un peu les désastres passés. Les Missouriens semblèrent avoir renoncé à la guerre, soit qu'ils fussent effrayés de l'énergique résistance des abolitionnistes, soit qu'ils comptassent sur le temps pour arriver à leur but d'une autre manière. Ils se bornèrent à des attentats contre les personnes de couleur, qu'ils enlevaient de vive force, pour les vendre ensuite dans le Sud. Beaucoup de ces hommes de couleur étaient libres et pouvaient le prouver, mais les ravisseurs n'en tenaient aucun compte, et ils brûlaient les papiers qui établissaient les droits de leurs victimes au titre de citoyen.

II

Un convoi d'hommes de couleur. — Attaque. — Mauvais traitements. — Incidents de voyage. — Comment les abolitionnistes sont accueillis à Weston.

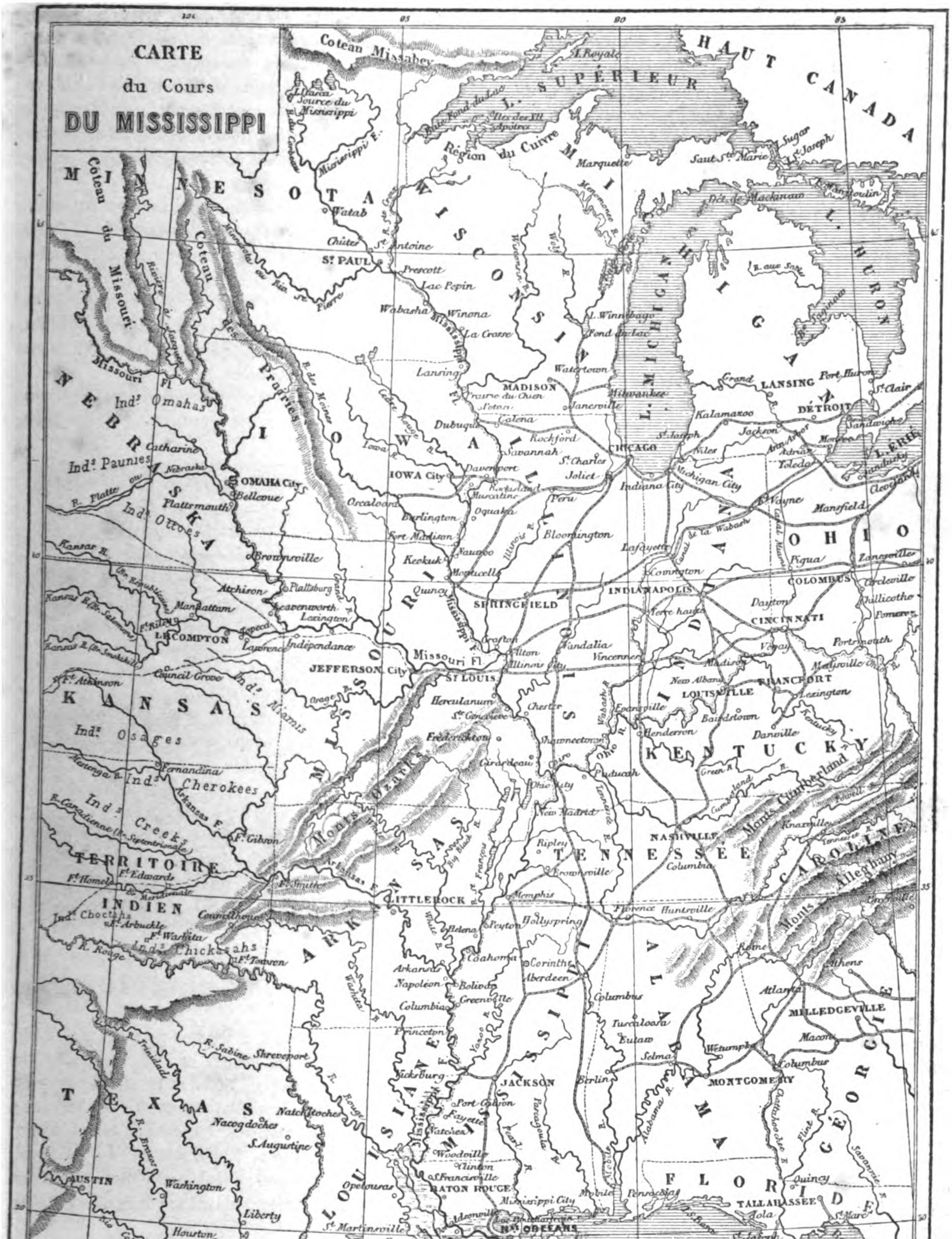
A la fin de 1858 et au commencement de 1859, ces criminelles violences prirent un tel caractère, que les citoyens de Lawrence, se reconnaissant impuissants à protéger les hommes de couleur qui s'étaient réfugiés chez eux, se décidèrent à les transporter dans l'Iowa, pour les mettre en sûreté. On fit une collecte pour subvenir aux frais du voyage, et le docteur Doy fut prié d'accompagner un de ces convois jusqu'à Holton, dans le comté de Cahoun.

On prépara deux fourgons, dont l'un appartenait au docteur et était traîné par ses propres chevaux : on y emballa des couvertures, des lits, des ustensiles de campement, des armes et des provisions. L'expédition se composait du docteur, de son fils aîné, Charles, âgé de vingt-cinq ans, d'un jeune homme nommé Clough, chargé de la conduite d'un des fourgons, enfin de treize personnes de couleur, dont huit hommes, trois femmes et deux enfants. On partit le 25 janvier 1859, au point du jour, et on se dirigea vers Oscaloosa.

On n'était qu'à huit milles de cette ville, lorsque le docteur, ne soupçonnant point de danger, engagea les hommes, qui jusque-là avaient marché, à monter dans les fourgons. Un peu plus loin, la route, faisant un détour, passait au pied d'une colline devant un bouquet d'arbres. Parvenus à cet endroit, les voyageurs furent soudain arrêtés par une bande de vingt cavaliers armés, qui, braquant sur eux leurs carabines, leur ordonnèrent de s'arrêter. Charles Doy voulait se défendre, mais le docteur, voyant l'impossibilité de la résistance, mit pied à terre et s'approcha des assaillants pour parlementer.

Au premier coup d'œil il reconnut parmi eux cinq individus d'une réputation détestable, et ne put conserver de doutes sur le sort qu'on lui réservait. Il resta calme pourtant, malgré les fusils braqués sur lui et les menaces de mort que l'on proférait; il se contenta de demander aux agresseurs s'ils avaient quelque ordre pour justifier une arrestation si arbitraire. Pour toute réponse, les Missouriens redoublèrent leurs injures et lui frappèrent le visage de leurs revolvers. Cependant l'un d'entre eux lui offrit cinq cents dollars s'il voulait conduire sa troupe d'hommes de couleur à Rialto-Ferry, sur le fleuve du Missouri, vis-à-vis de Weston, proposition que Doy repoussa avec énergie.

NOTA. — La carte que nous publions ci-contre, p. 371, très-exacte, représente, en même temps que les deux États où se passent les aventures du docteur Doy, une notable partie du théâtre de la guerre actuelle entre les États du Nord et du Sud.



Gravé chez Erhard R.Bonaparte 42

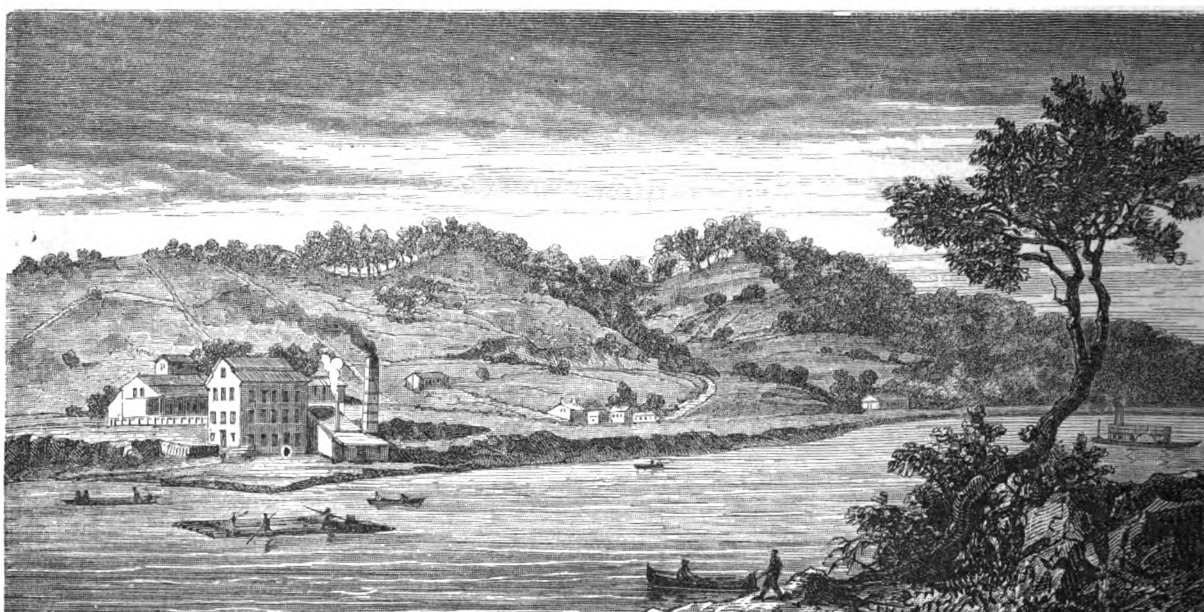
Une partie de la bande s'avança ensuite vers les fourgons, fit descendre les voyageurs et les enchaîna. On voulut lier aussi Doy et son fils, mais devant leur ferme attitude, on y renonça. Seulement les ravisseurs déclarèrent que pour n'être pas dénoncés et poursuivis, ils allaient les amener avec eux jusqu'à Rialto-Ferry, et que là on les relâcherait, en leur restituant ce qui leur appartenait, et même en leur donnant de l'argent, s'il voulaient l'accepter. Toute résistance était inutile: il fallut marcher.

Après quelque temps, Doy ayant détaché les liens de deux des hommes de couleur, en soutenant qu'ils étaient libres, ce nouvel acte d'énergie irrita les ravisseurs. Les uns déclarèrent qu'il fallait en finir et le tuer; les autres, désireux seulement de se mettre à l'abri de toute poursuite, le firent remonter à cheval, et ayant réintégré les hommes de couleur dans les fourgons, se dirigèrent en toute hâte vers Leavemouth.

Bientôt la roue d'un des fourgons se brisa; on entassa tous les voyageurs dans l'autre, qui était celui de Doy, après avoir jeté à terre les vêtements et les provisions qu'il contenait. Doy réclama en vain contre l'abandon de tous ces objets qui lui appartenaient: on lui permit seulement d'envoyer quelqu'un pour les chercher, et tous les chevaux ayant été attelés au dernier fourgon, on repartit précipitamment.

A la nuit tombante, le timon de ce fourgon se cassa. On était encore à deux milles de Leavemouth. Il fallut aller à la ville chercher une autre voiture. En l'attendant, les ravisseurs conduisirent les prisonniers dans des buissons voisins de la route, les entourèrent et menacèrent de tuer celui qui parlerait de manière à donner l'éveil aux passants. La nuit était très-froide; ils restèrent dans cette situation jusqu'à minuit.

Un fourgon de louage était enfin arrivé, on laissa sur la prairie celui de Doy, qui fut perdu pour lui avec tout



Une vue des environs de Weston, dans le Missouri. — Dessin de Guyaud d'après *the geological Surcey of Missouri.*

ce qu'il contenait. On atteignit Rialto-Ferry sans nouvel incident. Un feu de joie brûlait sur le rivage. Une troupe de Missouriens armés et à cheval semblait attendre le retour de l'expédition. Comme on avait promis aux trois blancs de ne pas les emmener plus loin, Doy refusa nettement de monter sur le bateau. On voulut l'y contraindre, et la scène aurait certainement pris un caractère extrême de violence, sans l'intervention de celui qui au moment de l'arrestation, avait déjà offert cinq cents dollars au docteur, s'il consentait à les suivre de bonne volonté.

Ce personnage déclara qu'il était Benjamin Wood, maire de Weston, ce qui fut confirmé par plusieurs passagers; il engagea Doy à céder, et lui promit sur sa parole et sur son honneur, de lui donner une bonne chambre, de le bien traiter, et de lui rendre le lendemain matin sa liberté et tous ses effets. Cette assurance décida le docteur à s'embarqaer avec son fils et Clough.

L'accueil qui l'attendait à Weston ne tarda pas à le désabuser. Une populace exaltée couvrait les quais; le son des cloches, les coups de fusil et de pistolet se mêlaient aux cris et aux imprécations contre les hommes de couleur et les abolitionistes. On entassa tous les prisonniers dans le fourgon, à l'exception du docteur, qu'on fit remonter à cheval; puis les ravisseurs escortant leur capture, parcoururent pendant une heure les rues de la ville.

« Sur nos pas, dit le docteur, les cris s'élevaient immenses, furieux; la foule se pressait contre mon cheval et contre moi; elle déchira l'habit que je portais; les pans et les manches en furent mis en pièces, et les morceaux distribués dans la populace comme autant de reliques d'un *abolitionniste vivant*. Ainsi poussés, meurtris,



Attaque des fourgons du Dr Doy par les esclavagistes. — Dessin de Janet-Lange.

frappés, insultés, accablés de toutes les indignités que l'on puisse imaginer, au milieu des cris de : « Pendez-le! pendez-le! pendez le damné voleur de nègres! brûlez le maudit abolitionniste! etc., » il nous fallut subir le rôle de vaincus dans cette ovation en faveur du démon cruel et sanguinaire de l'*esclavage*, ovation bien digne de lui. »

III

En prison. — Le palais de justice. — Le cachot de fer. Souffrances. — Une émeute.

On enferma le docteur et ses compagnons dans un grand bâtiment encombré de malfaiteurs; mais leur incarcération ne les délivra ni des injures ni des violences. Jusqu'au soir la populace continua de venir les poursuivre de ses témoignages de haine et de colère. Bien qu'ils n'eussent rien mangé depuis le matin du jour précédent, ils ne purent obtenir aucune nourriture, on leur accorda seulement un peu d'eau, et il était déjà tard lorsqu'ils purent enfin espérer, non pas le sommeil, mais du moins quelque repos sur la terre nue.

Le lendemain, au point du jour, on vint fouiller les prisonniers; on leur enleva leurs papiers et leurs valeurs, puis on les conduisit à l'hôtel International, où un déjeuner leur fut servi, et de là au palais de justice.

« La réception qu'on nous fit dans les rues, comme nous sortions de l'hôtel après déjeuner, fut plus diabolique encore, s'il est possible, que celle de la nuit précédente. La ville entière semblait réunie, et les jurons, les hurlements, les insultes, les cris de : « Donnez-leur du chanvre! la corde est prête! etc., etc., » nous furent prodigués jusqu'au palais de justice, où l'on nous menait pour subir un interrogatoire.

« On nous fit entrer dans une vaste chambre, à moitié achevée, remplie jusqu'au comble de la foule des démocrates de Weston, inaccessibles à la crainte comme à la propreté. C'était une chambre grossièrement bâtie, en murs de briques tout nus, auxquels étaient suspendues, juste au-dessus de nos têtes, trois cordes neuves avec un nœud coulant au bout.... Ces figures dures, féroces, sales, les deux coins de la bouche portant la trace du jus de tabac ou l'empreinte de la pipe, les yeux ardents fixés sur nous; ces cordes trop significatives qui se balançaient au-dessus de nos têtes, les menaces sauvages qui faisaient retentir la salle et se mêlaient aux jurons les plus étranges que jamais oreille ait entendus, tout nous offrait la perspective peu réjouissante des cruautés dont est capable la fureur populaire. »

Le premier mouvement de Doy, en voyant les cordes fatales, fut d'aller droit au juge et de réclamer, en cas de violences, la protection due à tout citoyen américain.

« Je ferai ce que je pourrai, répondit le juge, mais vous savez que je ne puis rien.

— Je le pensais, » répondit le docteur en regagnant sa place.

L'instruction criminelle commença. Doy demanda d'abord un défenseur; mais, comme on lui avait enlevé son argent et qu'il ne pouvait offrir en payement que sa reconnaissance, aucun avocat ne voulut travailler pour de pareils honoraires. Le juge s'enquit ensuite du rôle joué par Clough dans cette affaire, et le docteur ayant déclaré que ce garçon n'avait fait autre chose que de conduire un des fourgons, il fut remis en liberté. Quelques jours plus tard, il était de retour à Lawrence, ramenant ses chevaux et ceux du docteur, et ce fut par lui qu'on apprit l'arrestation des voyageurs.

Mais on n'avait garde de relâcher ainsi Doy et son fils : le père surtout était trop connu comme un ardent ennemi des esclavagistes. Aussi, après avoir entendu quelques témoins qui rendirent compte de leur capture, après avoir permis aux deux prisonniers de signer une protestation contre les rigueurs dont ils étaient l'objet, le juge ordonna de les déposer dans la prison de Platte-City, en attendant qu'on instruisît leur procès pour détournement d'esclaves.

Toutefois l'attitude de la foule qui remplissait la rue et les couloirs était tellement hostile, que, pour la seconde fois, Doy réclama la protection des juges. Ceux-ci, qui craignaient en effet quelques violences, firent sortir les accusés par un escalier dérobé, et on les déposa, pour la nuit, dans une mansarde, où ils restèrent garrottés et gardés à vue. Mais, pour être délivrés des insultes de la rue, ils n'étaient pas à l'abri de tout danger. A chaque instant des ruffians entraient dans la prison où ils gisaient enchaînés, et leur frappaient à coups de pied le corps et même la figure. Ces scènes se prolongèrent jusqu'à ce que Charles Doy, exaspéré, le visage inondé de sang, se leva, agitant au-dessus de sa tête ses bras chargés de chaînes, poursuivit la populace jusqu'à la porte, et la força de sortir.

Spectacle curieux, de voir deux citoyens de l'Amérique enlevés de leur pays sans aucune accusation contre eux, leurs habits déchirés en lambeaux, le sang coulant des blessures que, sans juste motif, leur faisaient des hommes qui s'honoraient également du titre de citoyens de l'Amérique!

Le lendemain, l'arrêt du juge reçut son exécution, et on transféra Doy et son fils à Platte-City sous bonne escorte. On les fouilla de nouveau, on les débarrassa de leurs chaînes, puis on les enferma dans une cellule obscure communiquant avec une grande salle que chauffait un poêle.

« Nous nous trouvâmes dans une espèce de boîte en fer, de huit pieds carrés au juste (car je l'ai mesurée cent fois), — et de sept pieds de haut. Pour tout meuble, il y avait un lit en fer garni d'un matelas, d'une couverture de cheval et d'un vieux morceau de tapis en coton.... Les murs, le plancher, le plafond, tout était en métal; il n'y avait d'autre ouverture que la porte, également en fer, bien verrouillée, et percée d'un trou, à six pouces de terre, par lequel on nous passait notre nourriture....

« C'est le 28 janvier 1859 que nous sommes entrés dans la prison de Platte-City, et nous sommes restés enfermés dans ce cercueil de fer jusqu'au 24 mars. Il ne nous a pas été permis de quitter cette cellule un seul instant

jusqu'à notre comparution devant le grand juge, quelques jours avant notre départ. Pendant cette longue captivité, nous n'avons eu à notre disposition aucun autre meuble que ceux dont l'énumération précède : pour être juste, je dois y ajouter un seau en fer et une Bible qu'une amère dérision semblait avoir placée là. On nous avait jetés dans cette affreuse prison tels que nous étions en sortant des mains de la populace de Weston. Pendant plus de dix jours, nous n'avons pas eu assez d'eau pour boire, à plus forte raison pour les premiers besoins de la toilette. Nous étions obligés de nettoyer, tant bien que mal, le sang figé sur notre figure, avec une vieille couverture et notre salive. Jusqu'à l'arrivée de ma femme, qui parvint, après trois semaines, à découvrir notre prison, nous n'avons pu changer de linge.... Chaque soir, deux hommes arrivaient régulièrement à huit heures pour monter la garde dans la grande salle pendant la nuit. De plus, le geôlier venait de temps à autre jeter sur nous un coup d'œil. Pendant la première semaine, les border ruffians, au nombre d'environ trois cents, stationnaient autour de la prison et formaient un véritable camp. Ils étaient armés de mousquetons et de rifles, et tenaient braqué sur la porte un canon en cuivre. La première nuit, ils tirèrent ce canon en signe de triomphe, et le geôlier nous dit qu'ils avaient cassé presque toutes les vitres de la *court house*... (palais de justice). Nous entendions au dehors ces forcenés qui ne cessaient de jeter des cris perçants, de pousser des hurlements, de tirer des coups de fusil et de menacer les Yankees, Jim Lane et tous les abolitionnistes du Kansas, de tirer d'eux les plus horribles vengeances. »

Quelques jours après, un meeting se réunit dans la ville, et l'on y prit la résolution d'aller pendre et brûler Doy et son fils, ces *damnés voleurs de nègres*. Deux individus vinrent successivement apporter cette nouvelle aux prisonniers, et leur annoncer que vingt-cinq hommes avaient juré de forcer la prison, et qu'ils allaient arriver. Le docteur barricada sa porte intérieurement avec le lit de fer, écrivit à sa famille une lettre où il annonçait sa situation, et, armé de bâtons que les prisonniers de la grande salle avaient tirés du bois à brûler pour les lui donner, il attendit l'émeute avec son fils, décidé à vendre chèrement sa vie. Il n'eut pas besoin d'en venir à cette extrémité : les ruffians furent détournés de leur projet par le juge Morton, qui menaça de décharger son fusil sur le premier d'entre eux qui avancerait, et leur promit toute satisfaction par les voies légales.

IV

Pouvoir d'un journal. — Un curieux dialogue. — La femme et la fille du docteur.

Doy était depuis dix jours incarcéré à Platte-City, quand on amena dans la grande salle un Irlandais arrêté pour ivresse, et qui devait être relâché le lendemain. Par le grillage de sa porte, le docteur pouvait non-seulement voir l'intérieur de cette salle, mais encore converser quelquefois avec ceux qui y étaient détenus. Quand il jugea l'Irlandais plus en état de le comprendre, il lui proposa de porter une lettre à Leavenworth, au citoyen Vaughan, l'assurant qu'il recevrait une bonne récompense. La proposition ayant été agréée, Doy emprunta un crayon à un autre prisonnier, et, sur une page blanche détachée de la Bible, raconta les détails de son enlèvement et les mauvais traitements qu'il avait à souffrir en prison. L'Irlandais, remis en effet le lendemain en liberté, emporta cette lettre.

« Deux ou trois jours après, à onze heures du soir, le shériff, suivi du geôlier, du député Marshal, fédéral de Leavenworth-City, et d'un homme, clerc à Liberty (Missouri), tous assez saturés de whiskey, entra dans la prison, et me tendit, avec une colère concentrée, une copie du *Leavenworth-Times*, en me demandant si cette lettre était bien écrite par moi. A la lumière de sa chandelle, je reconnus ma lettre à Vaughan, qui avait été publiée, et je répondis affirmativement. J'ajoutai même que, s'ils s'étaient donné la peine de venir dans la journée, ils auraient pu s'assurer que tout était conforme à ce que j'avais décrit.

« Pourquoi avez-vous écrit de tels mensonges?

— Je n'ai écrit que la vérité.

— Vous ne pouvez pas dire qu'il soit vrai qu'on ne vous donne pas d'eau pour vous laver.

— Si, je le dirai.

— De Bard, dit le shériff s'adressant au geôlier, ils prétendent n'avoir pas d'eau pour se laver.

— C'est un *sacré* mensonge.

— Oh! dis-je, vous n'en pouvez rien savoir, mais appelez votre fils. (Celui-ci était chargé de nous fournir le nécessaire.) John, continuai-je en le voyant entrer, dites au shériff Bryant si nous ne vous avons pas prié tous les jours de nous apporter de l'eau pour nous laver?

— Eh bien! je suppose que vous l'avez fait?

— Combien de temps y a-t-il que vous ne nous en avez apporté?

— Je ne sais pas.

— Nous en avez vous donné depuis huit ou dix jours? Dites vrai, car si vous ne le dites pas, il y a assez de personnes ici pour vous démentir.

— Eh bien! je ne sache pas vous en avoir donné.

— Ainsi donc, monsieur Bryant, vous pouvez considérer ce point-là comme prouvé, et si je voulais continuer, je vous prouverais tous les autres. Le fait est que nous n'avons même pas eu assez d'eau pour boire, et, grâce à ce poêle placé à quatre pieds de nous, que le gardien, en dépit de nos observations, s'obstine à chauffer tout rouge, nous avons failli plus d'une fois être suffoqués, et nous avons souffert le martyre de la soif. Vous ne traiteriez pas de la sorte un animal à vous, et pourtant nous sommes de libres citoyens de l'Amérique, enlevés de force à notre pays, sans avoir commis le moindre délit, et simplement mis en dépôt pour être interrogés. »

Le shériff, craignant que de nouvelles plaintes des prisonniers fussent livrées à la publicité, ordonna de leur donner l'eau dont ils auraient besoin, mais ils ne purent obtenir ni habits, ni lit meilleur, ni la permission

d'habiter une autre cellule que le réduit noir et infecte où ils étaient enfermés. De plus un de leurs ravisseurs, Jake Third, représenté dans la lettre comme un être diabolique et mal famé, vint à son tour les accabler de reproches et d'injures, et ne les quitta qu'après avoir exhalé sa colère dans les termes les plus menaçants.

« Le 18 février, le fils du geôlier s'élança dans la salle en criant: « Docteur Doy! docteur Doy! votre femme et votre fille viennent d'arriver.

— Ce n'est pas possible; je n'y crois pas. Ne venez pas me mystifier.

— Si fait, si fait; je les ai vues: elles sont allées à l'hôtel de Moore et vont arriver ici.

— Eh bien! s'il en est ainsi, je vous prie d'aller vers ma femme pour lui dire que, malgré le désir que



L'interrogatoire du Dr Doy et de son fils. — Dessin de Janet-Lange.

j'aurais de la voir, je n'ai pas besoin qu'elle vienne ici pleurer et se lamenter; mais apportez-nous de l'eau d'abord. »

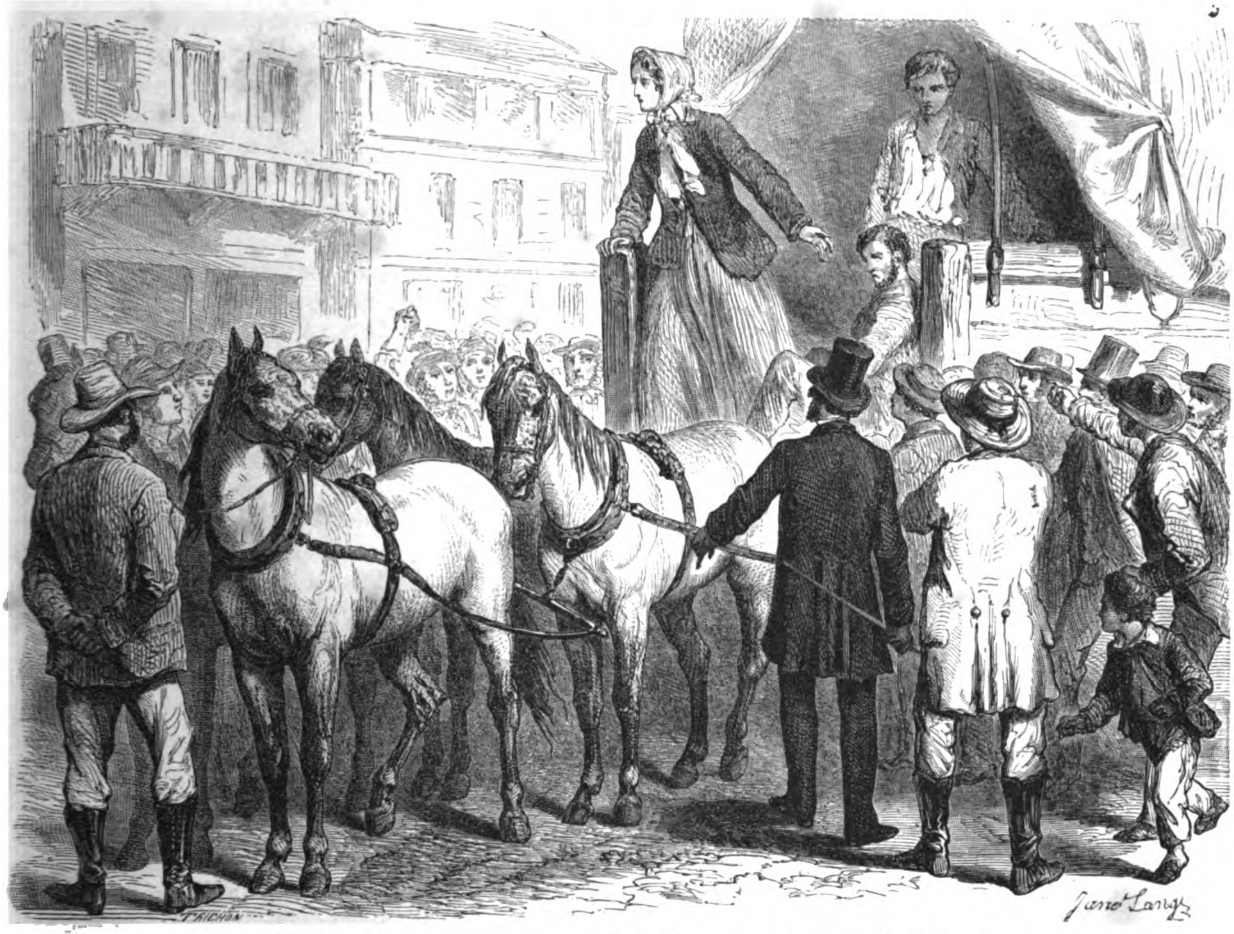
« Mon fils et moi nous commençâmes aussitôt à nous faire aussi propres que nous le permettaient nos misérables ressources. Nous étions tant en émoi à l'idée de revoir ces êtres qui nous étaient si chers. Nous savions bien qu'elles entreraient, et nous aurions été très-fâchés qu'elles consentissent à s'en retourner sans nous voir; mais nous affections le stoïcisme devant les autres, parce que nous les savions disposés à nous tourner en ridicule si nous laissions voir nos sentiments.

« Après un quart d'heure, qui nous sembla un siècle, ma femme et ma fille aînée parurent à la porte de la prison, suivies de la foule des ruffians de Platte-City, qui, non contents de nous insulter, nous autres hommes, en toute occasion, les avaient également poursuivies de leurs cris et de leurs huées.

« On apporta des lumières; la porte de notre cellule s'ouvrit, mais, en même temps que ma femme et ma fille, la populace s'élança et remplit notre étroite chambre, ne voulant pas nous laisser un instant à nous-mêmes. Dans la salle, les curieux se pressaient également pour nous contempler. En nous revoyant, ma femme et ma fille, qui nous avaient crus perdus pour toujours, pleurèrent à chaudes larmes. Pendant ce temps la populace nous pressait de toutes parts, menaçait toujours de pendre les damnés abolitionnistes, riant et se moquant avec des gestes odieux de notre émotion.

« Le geôlier refusa obstinément de chasser les intrus, quoique mon fils lui demandât si nous devions être exhibés comme des bêtes féroces dans une ménagerie. J'eus recours au shériff: il me répondit froidement qu'il était tout naturel à la foule d'aimer à voir des abolitionistes aussi célèbres que nous. La populace resta donc dans notre cellule et autour de la prison jusqu'au départ de ma femme et de ma fille, et elle les escorta au retour avec de nouvelles clameurs et de nouvelles insultes.

« L'attorney général Davis et le gouverneur Sannon, du Kansas, entrèrent à leur tour. Ils nous exprimèrent, en même temps que leur sympathie pour notre malheur, l'indignation qu'excitaient en eux le traitement subi par ma femme et par ma fille, et la situation à laquelle nous étions réduits dans la prison. Ils ajoutèrent que la législature du territoire avait, à l'unanimité, voté mille dollars pour subvenir aux frais de notre procès, et qu'eux-mêmes avaient été désignés par le gouverneur pour nous servir de défenseurs. Ils étaient venus exprès pour concourir à l'instruction du procès qui devait avoir lieu dans un mois, et je les autorisai, d'après leurs vues d'ailleurs, à se servir du juge Spratt, de Platte-City, s'il était nécessaire d'être défendu par un avocat du pays.



La femme du Dr Doy harangue le peuple de Platte-City. — Dessin de Janet-Large.

« Le lendemain, ma femme et ma fille renouvelèrent leur visite; la foule était aussi animée, mais moins nombreuse que la veille. Le shériff qui les accompagnait, leur défendit de rester plus de quelques instants avec nous, et voulut même assister à notre entretien, de sorte qu'il nous fut impossible de les entretenir de nos affaires privées. On leur permit seulement de nous remettre du linge et des chandelles qu'elles avaient apportés: ce fut pour nous un léger soulagement.

V

Devant le jury. — Incendie de la prison. — Translation à Saint-Joseph. — Intrépidité de Mme Doy.

« Ma fille retourna au Kansas avec l'ex-gouverneur Shannon et le procureur général, mais ma femme resta à Platte-City jusqu'à l'époque où l'on nous transféra dans une autre prison.

« Nos avocats firent signifier au ministère public que,

tel jour, on recevrait à Leavenworth les dépositions de divers citoyens du Kansas, comme témoins à notre décharge, ces témoins ne pouvant venir à Platte-City, à cause de l'exaltation du peuple.

« Le ministère public ne tint aucun compte de cet avis. Nos avocats et nos témoins se rendirent tous à grands frais à Leavenworth le jour fixé, mais la partie adverse ne s'y présenta pas, et ce fut pour nous une dépense inutile de temps et d'argent.

« Nos avocats revinrent à Platte-City pour se préparer au procès qui devait commencer le 20 mars. Par suite du mauvais vouloir des accusateurs, je n'avais pas de témoins; cependant, le 19 mars, à onze heures, on vint nous donner l'ordre de comparaître à la *court house.*

« La porte de notre cellule s'ouvrit et nous livra passage pour la première fois. J'éprouvais une grande difficulté à marcher, car j'avais les chevilles très-enflées. Mes yeux s'étaient tellement habitués à l'obscurité que je pouvais bien distinguer tous les objets dans mon cachot; mais, dès que la porte fut ouverte, le soleil brillant, réfléchi par la neige, vint me frapper les yeux et me rendit momentanément tout à fait aveugle. « Mon Dieu! j'ai perdu la vue! » m'écriai-je; je fis un faux pas et me donnai un grand coup.

« Mon fils me releva et me soutint pour m'aider à marcher jusqu'à la court house, où nous devions comparaître pour récuser le grand jury. De chaque côté de la route se tenait une rangée d'hommes hurlant comme des démons. Une voix cria : « Eh bien! docteur, nous arrivons au fait!... »

« .... On nous désigna des siéges en face de la foule. A l'abri du soleil, je recouvrai graduellement la vue, mais j'étais dans un piteux état, estropié et couvert de haillons, puisque mon habit avait été mis en pièces par la populace de Weston.

« Le jury étant composé de personnes complétement étrangères, il nous fut impossible d'exercer aucune récusation. Du reste, l'exercice de ce droit n'aurait probablement pas amélioré notre situation, car les habitants de Platte-City avaient, en général, une telle animosité contre nous, qu'ils étaient décidés à nous pendre, s'ils le pouvaient. Après le tirage du jury, on nous ramena à la prison.

« Nos avocats, consultés par nous, nous engagèrent alors à demander notre translation à Saint-Joseph, si cela était possible. On parvint à décider un magistrat à se présenter le lendemain de très-bonne heure à la prison, et, devant lui, nous rédigeâmes une protestation avec serment, dans laquelle nous déclarions que, vu l'effervescence populaire, nous ne croyions pas pouvoir être jugés équitablement à Platte-City.

« Peu d'instants après, on nous conduisit de nouveau à la court house, pour y voir continuer la procédure. Le juge Norton, assis dans le fauteuil, fumait sa pipe. A sa droite se tenait le jury, formé spécialement pour cette occasion, et quel jury! Je voudrais pouvoir le décrire et dépeindre les yeux pleins de haine qui s'attachaient sur nous.

« A l'ouverture de l'audience, notre défenseur présenta notre protestation : cette démarche parut prendre la cour et le jury au dépourvu. Elle fut discutée et adoptée enfin par le juge, au grand désappointement de la foule, qui fit entendre un murmure de mécontentement. Les jurés nous lancèrent des regards foudroyants, et la plupart grinçaient des dents comme le pourraient faire des animaux sauvages qui se voient enlever leur proie.

« Aussitôt après cette décision, l'ordre fut donné de nous reconduire à la prison, où nous rentrâmes, toujours escortés par la foule hostile.

« .... Cette même nuit, le feu, qui avait déjà pris quelque temps auparavant, se mit aux tuyaux du poêle et s'étendit bientôt à la prison elle-même. Les flammes avaient déjà fait assez de progrès avant que le peuple s'en aperçût au dehors et pût crier au feu. On mit en branle les cloches de la ville. Le geôlier avait emporté les clefs et nous étions tous enfermés. Un de nos gardiens, pour l'avertir, tira un coup de fusil dans la maison en face. Il arriva enfin, suivi de ma femme et de la sienne, et ouvrit la porte de la rue, ce qui permit de faire entrer l'eau. Mais il se passa assez de temps encore avant qu'on fût parvenu, non sans beaucoup de peine, à se rendre maître de l'incendie. Le plancher de la chambre située au-dessus de la nôtre était composé de deux couches de planches superposées, séparées par un espace vide de deux pieds et demi. Les flammes s'étaient engouffrées dans cet espace et avaient brûlé la première couche de bois. Notre cellule était devenue si brûlante que l'eau frissonnait au contact du fer, et tombait bouillante sur nous par les trous du plafond. Il nous était impossible de nous mettre à l'abri de cette pluie dangereuse, et, pour retirer du moins nos pieds de l'eau, il nous fallut monter sur le lit. Le geôlier, néanmoins, ne voulut point consentir à nous laisser sortir. En vain ma femme lui faisait des représentations et lui reprochait son inhumanité; il ne savait que répondre : « Mais, madame! mais, madame! » et se refusait à toute concession. Ainsi nous avons couru cette nuit-là le danger d'être à la fois noyés et brûlés.

« Le 23 mars au soir, le shériff, le geôlier et les gardiens vinrent nous avertir que le départ pour Saint-Joseph était fixé au lendemain matin.... A la pensée de sortir le jour suivant de cette horrible cellule, dans laquelle nous étions renfermés depuis le 28 janvier, nous rendîmes grâce à Dieu. Nous nous trouvions dans un état misérable, aussi misérable qu'il est possible de se l'imaginer, moi surtout, car la captivité a eu sur moi des effets bien plus funestes que sur mon fils. Sa jeunesse, son activité, la vivacité de son tempérament l'ont préservé des souffrances que j'endurais moi-même. Pâli par le manque d'exercice et de lumière, pareil à un cadavre, amaigri, couvert de vermine (nous n'avions pu nous débarrasser de ce fléau malgré le linge propre dont nous étions pourvus depuis l'arrivée de ma femme), mes articulations enflées, les chevilles tellement endolories que je pouvais à peine supporter le poids de mon corps, j'étais entièrement affaibli au moral comme au physique.

« Aujourd'hui même je ne suis pas rétabli ; je marche encore avec peine, l'enflure n'est pas diminuée. Mes os sont, pour ainsi dire, devenus spongieux, ma mémoire a été longtemps ébranlée, et ce n'est que graduellement que mes facultés intellectuelles ont repris leur état normal.

« Le lendemain à huit heures, plusieurs citoyens, curieux de nous voir changer de fers, vinrent assister aux apprêts du départ. On nous lia ensemble, le général Dorris [1] ayant eu l'obligeance de prêter au shériff ses plus fortes chaînes à notre intention. Ensuite on nous conduisit à une voiture attelée de quatre chevaux.

« Ma femme se trouvait déjà à côté de la voiture ; elle nous aida à y monter et y entra d'un bond après nous. Le geôlier, qui n'avait pas eu la présence d'esprit de la retenir, lui dit qu'elle ne pouvait pas rester dans cette voiture. Elle répondit :

« Je crois bien le pouvoir; je ne vois rien qui m'en empêche, et je m'accommode parfaitement de tout ce dont mon mari et mon fils s'accommodent. D'ailleurs quatre chevaux peuvent facilement traîner trois voyageurs.

— Mais vous ne devez pas rester dans cette voiture : elle est exclusivement réservée aux prisonniers.

— Figurez-vous donc, jusqu'à Saint-Joseph, que je suis une de vos prisonnières. »

« Le shériff vint à son tour l'inviter à descendre ; elle refusa. Alors, se tournant vers moi, il me dit :

« Docteur, Mme Doy ne peut pas vous accompagner dans cette voiture, et nous n'avons pas envie de porter la main sur elle. Ne voulez-vous pas lui dire de descendre?

— Monsieur Bryant, répliquai-je, pour ma part je préfère de beaucoup que ma femme nous accompagne, et j'ai toujours éprouvé que, lorsqu'elle veut faire quelque chose, elle le fait. »

« Pendant ce temps, une foule considérable s'était ameutée autour de nous. Le shériff, ayant formellement intimé à ma femme l'ordre de descendre, elle se leva, et, du haut de la voiture, adressa ces paroles à la foule :

« Hommes de Platte-City, le jour où je me suis mariée, il y a de cela vingt-six ans, j'ai promis de me tenir attachée à mon mari aussi longtemps qu'il lui resterait un bouton à son habit, et j'ai l'intention d'accomplir ma promesse. Croyez-vous que je veuille l'abandonner en cette extrémité? Si vous le croyez, vous vous trompez tout à fait, je vous assure. »

Les hommes se mirent à rire; Berge, l'apostat de New-York, lui cria qu'elle était une vraie pierre d'abolition. Je vis le shériff consulter le geôlier, et je dis à ma femme :

« Jeanne, ils te laisseront aller, tu ferais bien de t'entendre avec le conducteur. »

Elle suivit mon conseil et lui glissa trois dollars. Un instant après, le shériff s'avança :

« Eh bien, madame Doy, puisque vous paraissez ne pas connaître les convenances, je vois qu'il faudra bien vous laisser partir, mais cela vous coûtera dix dollars. (C'était probablement la somme qu'ils venaient de fixer entre eux.)

— Je vous remercie, monsieur, répondit-elle, j'ai déjà payé le conducteur. »

La foule se mit à rire de nouveau, mais aux dépens du shériff cette fois.

Les prisonniers partirent, accompagnés du shériff, du général Dorris et d'une escorte de huit hommes à cheval, bien armés, parce qu'on craignait que les Free-soilers du Kansas ne tentassent quelque coup de main pour délivrer le docteur et son fils.

V

La prison de Saint-Joseph. — Le procès. — Nouvelle captivité. Condamnation.

A Weston, on s'arrêta une demi-heure; la foule vint, selon son habitude, insulter les abolitionnistes, et finit par leur offrir un verre de grog qu'ils refusèrent. Le long de la route, les cavaliers de l'escorte, qui marchaient en avant, avertissaient de leur passage, et les habitants sortaient pour les voir. Les chemins étaient presque impraticables, et on n'atteignit Saint-Joseph qu'à la nuit.

La prison, vieux bâtiment en briques élevé d'un étage, est située au centre de la ville, et une palissade, haute de douze pieds, entoure la cour dans laquelle se trouve l'édifice destiné aux prisonniers. Pendant que Mme Doy se faisait conduire à un hôtel voisin, le shériff du comté de Buchanan reçut les prisonniers et les remit aux mains du geôlier, un nommé Brocon, natif du Kentucky. Le docteur, qui souffrait beaucoup de l'enflure de ses chevilles et de ses poignets, demanda la faveur d'être débarrassé de ses fers pour la nuit. Mais il ne put l'obtenir, car le shériff, craignant toujours quelque tentative pour la délivrance des prisonniers, avait ordonné qu'on ne leur ôtât pas leurs chaînes.

Quand il fit jour, le docteur et son fils reconnurent qu'ils étaient enfermés avec neuf autres individus, accusés les uns de meurtre, les autres de vol; un autre était un faussaire. Les deux abolitionnistes étaient seuls enchaînés.

« Nos avocats, MM. Shannon, Davis et Spiatt, dit le docteur, arrivèrent pour délibérer, et, aussitôt que le geôlier eut détaché nos chaînes, on nous mena au palais de justice. Les rues et la salle d'audience elle-même étaient remplies d'une foule de curieux.

« Notre cause était inscrite en premier sur le bulletin d'audience, mais elle fut remise à la séance du lendemain par suite de l'absence du maire de Weston, Wood, que nos avocats considéraient comme un témoin indispensable. Ce Wood était le même gentleman qui m'avait si positivement engagé sa parole et son honneur sur une fausse promesse pour me décider à monter dans le bateau, et je ne l'avais pas revu depuis. Il prétendait être propriétaire de l'esclave Dick, trouvé dans mon fourgon, et qu'on nous accusait d'avoir fait disparaître.

1. Célèbre marchand d'esclaves du Missouri.

« Le lendemain, quoique Wood fût encore absent, le procès suivit son cours. On commença par ma cause, que l'on avait séparée de celle de mon fils. On procéda à la nomination des jurés, hommes assez loyaux en apparence, presque tous de Saint-Joseph. Le juge Norton présidait. Je me déclarai innocent.

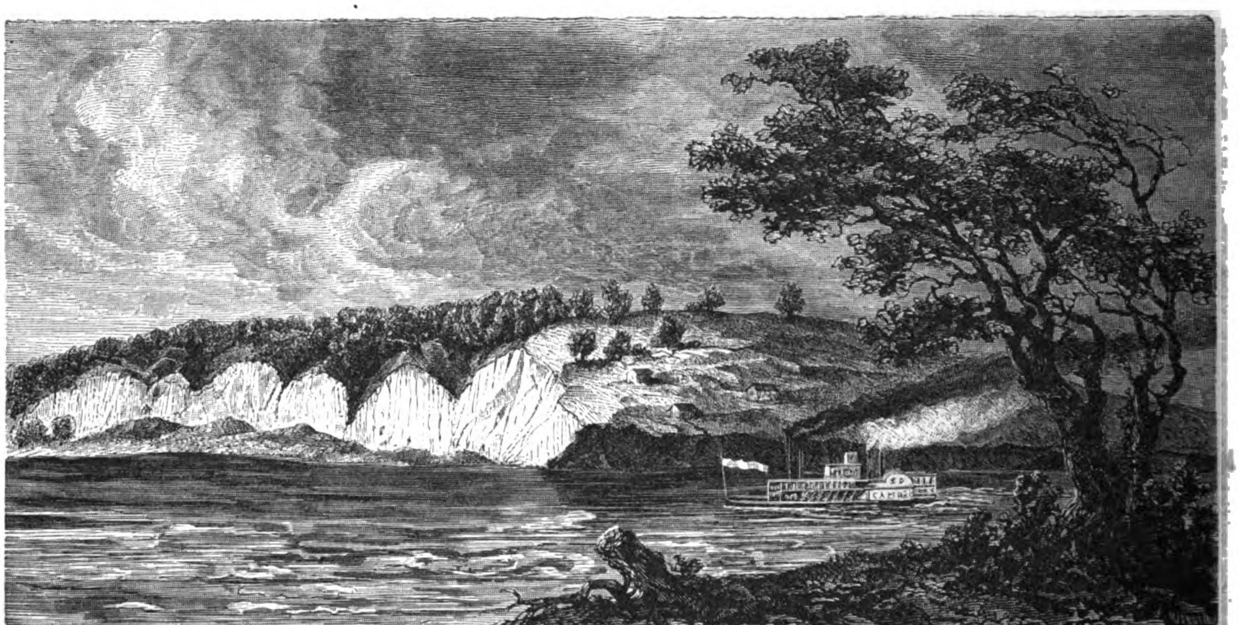
« Les témoins à charge confirmèrent les détails de notre arrestation ; relativement à Dick, ils attestèrent que cet esclave, après avoir disparu pendant quelques jours de chez son maître Wood, avait été retrouvé dans mon fourgon, d'où on l'avait enlevé sans autre forme de procès. Le ministère public produisit une déposition écrite de Wood, affirmant que Dick avait reçu de lui la permission d'aller au Kansas avec son violon pour en tirer parti, qu'il n'était pas revenu avant l'époque convenue, et qu'on l'avait arrêté avec moi.

« De notre côté, nous opposions un *alibi* prouvant que je n'étais point venu dans le Missouri avant d'avoir été enlevé par les border ruffians, et qu'à l'époque où j'étais accusé d'avoir provoqué la fuite de Dick, j'étais à Lawrence, dans ma ferme, occupé de mes affaires.

« Mes défenseurs firent des merveilles et prononcèrent des discours que je trouvai fort beaux. L'accusation fut soutenue avec énergie par les quatre avocats du gouvernement, parmi lesquels se trouvaient un général et deux colonels : déploiement formidable de forces militaires contre un seul et malheureux prisonnier.

« . . . Le juge Norton se montra parfaitement juste et impartial.

« Quant au jury, il ne put se mettre d'accord. Il n'avait pas été composé spécialement pour ma cause, et on n'avait pu l'engager d'avance à nous juger selon les vœux des propriétaires et des chasseurs d'esclaves. J'ai su depuis que sur douze jurés, onze, sans s'inquiéter des con-



Paysage près de Saint-Joseph, dans l'État de Missouri. — Dessin de Guiaud d'après *the geological Survey of Missouri.*

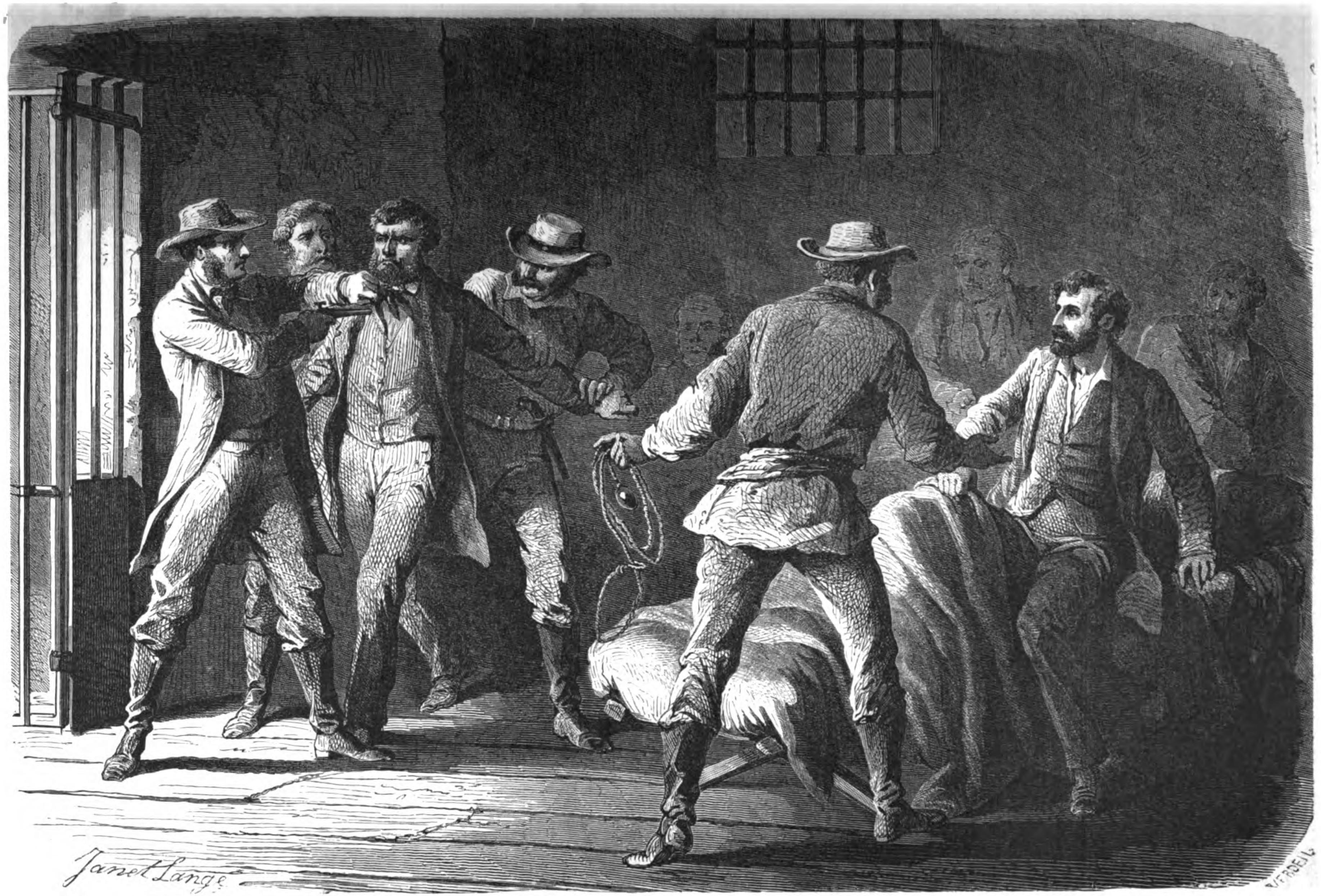
séquences que devait entraîner mon acquittement, avaient osé peser le pour et le contre, et conclure enfin à l'insuffisance de preuves pour me condamner.

« Le procès dura depuis le jeudi jusqu'au samedi soir. Ce jour-là, à neuf heures, le jugement fut remis à la délibération des jurés. Ceux-ci, après des efforts réitérés pour se mettre d'accord, ne purent s'entendre et furent enfin congédiés le dimanche à deux heures.

« Le lundi, l'avocat du ministère public, qui ne pouvait prononcer de condamnation contre moi, déclara qu'en l'absence de motifs de poursuites, mon fils allait être rendu à la liberté. Quant à moi, je fus tenu de donner comme cautionnement, une somme de cinq mille dollars ou de rester en prison jusqu'au 20 juin, délai fixé par la cour pour la reprise de mon procès. J'avais peu de chances de trouver un répondant, car je ne connaissais personne dans le Missouri. Mes amis offrirent deux mille dollars en biens immeubles au Kansas, comme garantie à celui qui voudrait me cautionner. Personne ne se présenta, car chacun craignait, en me venant en aide, de paraître favorable à un abolitioniste. Je me décidai donc à attendre patiemment en prison le délai fixé, bien que ce nouveau procès ne pût être qu'une simple formalité, et que tout dût être décidé auparavant.

« Mon fils retourna à Lawrence avec sa mère et plusieurs membres de ma famille, qui étaient venus pour me servir de témoins. Il alla chercher l'argent nécessaire pour subvenir aux frais énormes de mon procès.

« Pour moi, ma position dans cette nouvelle prison était tolérable. Ma chambre avait seize pieds carrés, et une petite fenêtre grillée de chaque côté : l'une plus élevée que la palissade, donnait sur la rue ; pour l'autre, on pouvait apercevoir au loin le territoire du Kansas, dont la rivière nous séparait. Ma cellule était un paradis en comparaison de celle que j'occupais à Platte City. Nous ne



Prison de Saint-Joseph dans le Missouri : Délivrance du Dr Doy. — Dessin de Janet-Lange.

manquions pas d'espace ; nous avions des matelas et des couvertures : malheureusement tout cela était couvert de vermine, malgré les soins incessants du geôlier et de sa femme.

« .... Je fus presque constamment malade pendant mon séjour à Saint-Joseph, si malade même qu'on jugea nécessaire de m'amener deux médecins, car on craignait, si je succombais, que ma mort ne fût regardée comme un assassinat et imputée aux gens du Missouri. Dans cette occasion, comme dans toutes les autres, le geôlier Brocon et sa femme furent très-bons pour moi ; ils me procurèrent un lit de sangle et bien d'autres soulagements ; ils ont beaucoup contribué à mon rétablissement.

« .... Le 24 avril, la porte de ma chambre s'ouvrit, et je vis entrer un mulâtre qui marcha droit à moi, et me dit en me tendant la main :

« Comment vous portez-vous, docteur Doy? »

« Il y avait à la porte des gens armés de revolvers, et, soupçonnant quelque piége, je répondis à cet homme en le regardant en face :

« Étranger, je crois que vous vous trompez?

— Oh ! non, reprit-il, je vous ai bien connu à Lawrence. »

« Persuadé que cette démarche était une ruse pour me mêler de quelque façon à une fuite d'esclave, je m'adressai aux gens qui se tenaient à la porte et les sommai de venir me questionner eux-mêmes, comme il convenait à des hommes, s'ils avaient quelque chose à me demander, au lieu de se servir d'un malheureux esclave brisé, avili, contraint par eux de jouer un rôle.

« A cet appel, un individu nommé Hutchinson, grand, bouffi, roux, qui prétendait être le maître de ce malheureux mulâtre, se présenta. Il me reprocha d'avoir fait le plus grand mal à son esclave, d'avoir réveillé en lui le mécontentement, et de lui avoir enseigné le chemin du Kansas par mes tentatives en faveur de l'émancipation des nègres. Comme il me traitait, selon l'habitude de ses compatriotes, de damné voleur de nègres, une altercation assez vive s'ensuivit. Je lui demandai si ce n'était pas assez de m'avoir enlevé de chez moi, de m'avoir désarmé, volé, emprisonné en pays étranger, sans venir ainsi insulter dans sa prison un homme malade et sans défense. Ils me quittèrent enfin sans avoir atteint leur but, et enfermèrent le mulâtre dans la chambre du rez-de-chaussée.

« Mon attitude dans cette circonstance n'était qu'une feinte ; je connaissais en effet ce mulâtre. C'était Charles Fisher, homme libre, qui avait exercé à Lawrence la profession de barbier, et que les chasseurs d'esclaves avaient enlevé par trahison. Dès que tout bruit eut cessé, je fis passer à Fisher un billet au crayon pour lui demander l'explication de sa conduite. Il me répondit qu'il était fâché de ce qu'il avait fait, mais qu'il n'avait pu refuser d'obéir, Hutchinson lui ayant dicté son rôle. Il me donna en même temps quelques détails sur son enlèvement.

« .... Enfin, le 20 juin, s'ouvrit la session de la cour d'assises du comté de Buchanan : le juge Norton présidait. Ma cause fut appelée le second jour. Mes défenseurs étaient les mêmes qu'auparavant. Le colonel Domphan, qui avait déjà parlé contre moi la première fois, était le seul avocat du ministère public, car je ne compte pas un accusateur volontaire dont il sera question plus loin.

« Le maire Wood, présent cette fois, ne put que répéter de vive voix sa déposition écrite relative à l'esclave Dick. Comme j'avais fait, quelque temps avant mon arrestation, un voyage à Holton, l'accusation chercha à prouver que, dans cette excursion, je m'étais proposé de jeter le mécontentement dans l'esprit des esclaves. Mes avocats me défendirent fort bien : du reste, ils n'avaient qu'à exposer la vérité. Mais le juge, en résumant son appréciation, trouva que le jury pouvait conclure à la culpabilité d'après les faits énoncés ; autrement, il se montra juste et impartial dans ses décisions et ses instructions.

« L'accusateur volontaire auquel j'ai fait allusion était l'honorable James Creugh, membre de l'assemblée fédérale, représentant pour le Missouri de l'ouest. Par un motif que j'ignore, peut-être pour se rendre populaire, il se montrait très-affairé dans mon procès, agissant comme intermédiaire entre l'avocat du gouvernement et le jury. Il allait sans cesse de l'un à l'autre, exposant sans nul doute à chacun les raisons qu'il jugeait propres à exercer quelque influence sur les décisions. Si sa physionomie n'eût pas dénoté sa malveillance, il eût été amusant de le voir, d'un air empressé, parler à un des jurés, passer à un autre, et, dans la chaleur de ses arguments, lever le doigt qu'il secouait à la hauteur de leur figure. Dans nul État du Nord on n'aurait toléré une pareille intervention.

« Peut-être les raisons émises par l'honorable membre du Congrès eurent-elles leur effet, car, après avoir délibéré un jour et une nuit, et avoir été pendant ce temps accessibles, à l'heure des repas, à tous ceux qui voulaient leur parler, les jurés me déclarèrent coupable, malgré la loi et l'évidence, et me condamnèrent à cinq années d'emprisonnement et de travaux forcés au pénitencier. Mes défenseurs signèrent une liste d'objections, et demandèrent à en appeler à la cour suprême, ce qui fut accepté. La sentence fut donc prononcée, mais l'exécution en fut ajournée jusqu'à ce que le résultat de notre appel fût connu.

VI

Délivrance.

« Le ministère public avait dressé contre moi douze autres actes d'accusation : un pour chacun des hommes de couleur trouvés avec moi lors de mon enlèvement. On voulait un verdict pour chacun : l'affaire de Dick n'était qu'un ballon d'essai, et l'on espérait en fin de compte me faire condamner à soixante-cinq ans de travaux forcés, c'est-à-dire à perpétuité.

« Heureusement mes amis, qui avaient appris ma condamnation, ne restaient pas inactifs. Le 23 juillet, en regardant dans la rue par la fenêtre de ma cellule, je vis

passer rapidement un homme en manches de chemise qui ressemblait à un ouvrier. Un coup d'œil, prompt comme l'éclair, qu'il me lança à la dérobée, suffit pour me faire reconnaître une figure amie. Peu de temps après, je vis un autre homme flâner autour de la prison, et, de temps à autre, lever furtivement les yeux vers moi. Il avait l'air d'un marchand, et me fit un signe bien connu des Free State-Men du Kansas. Il y avait séance au palais de justice ce jour-là, et, les fenêtres étant ouvertes, je pouvais voir ce qui se passait dans la salle. Tout à coup, je reconnus au nombre des témoins une troisième personne qui ne m'était pas étrangère et qui parlait de la prison avec un des citoyens.

« Je dis à mes compagnons de captivité que je venais de voir des anges se promener autour de la prison. Ils se moquèrent de moi. Je me mis à faire un paquet de mes vêtements, et, prétextant la fraîcheur des soirées, je fis demander à Mme Brocon les chemises qu'elle avait dû laver pour moi. Alors seulement mes compagnons commencèrent à me prendre au sérieux et à vouloir aussi faire leurs paquets.

« Vers le soir, la porte s'ouvrit, et à la grille parut un jeune homme qui portait un sac de nuit et semblait être très-pressé. Il me dit qu'il avait vu récemment ma femme et mon fils, que tous deux se portaient bien et comptaient me revoir dans quinze jours. En même temps, il examinait la prison tout en parlant au geôlier. Il venait d'attirer l'attention de celui-ci sur un moyen particulier de ventilation, lorsque, me doutant de quelque chose, je l'observai et je vis un petit morceau de papier dans la main qu'il tenait derrière le dos. Je pris ce billet, et le jeune homme se retira presque aussitôt sans affectation.

« Quand la porte fut fermée, les prisonniers, dont l'attention était déjà mise en éveil, et qui avaient surveillé les moindres gestes du visiteur, voulurent voir le papier. Je lus tout haut ces mots : « Soyez prêt, à minuit. » Mes compagnons me représentèrent alors la folie d'un projet de fuite et l'impossibilité du succès, mais ma confiance inébranlable les gagna, et quelques-uns se préparèrent à profiter de toutes les éventualités.

« A neuf heures, un orage furieux éclata. La pluie tombait à torrents; nous étions tous à la fenêtre à regarder les éclairs, tandis que de formidables éclats de tonnerre et les mugissements d'un vent impétueux semblaient ébranler la terre. Vers minuit, on entendit frapper un grand coup à la porte de la prison.

« Qui est là? Que voulez-vous? demanda le geôlier.

— Nous venons du comté d'Andrew, et nous avons un prisonnier que nous voudrions faire enfermer pour plus de sûreté. Ouvrez vite.

— Quel est ce prisonnier?

— C'est un fameux voleur de chevaux.

— Avez-vous un mandat d'arrêt?

— Non, mais tout est en règle.

— Je ne puis pas admettre un prisonnier sans mandat.

— Si vous ne voulez pas, vous serez cause d'un malheur; c'est un furieux, et nous avons eu bien du mal à le prendre. Nous vous apporterons, au matin, tous les certificats nécessaires. »

« Le geôlier descendit et les laissa entrer, tout en maugréant; puis se tournant vers le prisonnier :

« Qu'en dites-vous? Croyez-vous qu'on puisse vous convaincre du délit?

— Non; on a bien trouvé le cheval en ma possession, mais on ne pourra pas prouver qu'il a été volé.

— Eh bien! s'ils ont trouvé le cheval en votre possession, je crois deviner qu'ils n'ont pas tort, et je vais vous enfermer. »

« Nous les entendîmes bientôt s'approcher, et nous nous cachâmes tout habillés sous nos couvertures. La porte s'ouvrit et je vis le geôlier, le voleur qui avait les mains liées et trois hommes, dont deux tenaient le prisonnier. Celui-ci, arrivé à la grille, refusait d'avancer.

« Je ne veux pas, dit-il, être enfermé avec des nègres.

— Oh! répliqua le geôlier, nos nègres sont enfermés en bas.

— Avez-vous ici Doy, le vieil abolitionniste? demanda un des hommes.

— Oui, le docteur Doy est ici.

— Eh bien! c'est lui que nous venons chercher, dit aussitôt le questionneur.

— Oui, ajouta un de ses camarades, nous sommes venus non pour te livrer un prisonnier, mais pour en délivrer un qui est injustement enfermé. »

« Au même instant, le faux voleur dégagea ses mains des liens qui paraissaient l'enchaîner, et qui se trouvèrent transformés en un nœud coulant dont il tenait la boucle cachée dans sa main. Le geôlier voulut s'élancer pour fermer la porte, mais un des hommes lui mit un pistolet sur la poitrine :

« Il est trop tard, monsieur Brocon. Si vous résistez, si vous faites le moindre bruit, vous êtes mort. La porte d'en bas est gardée, la prison est entourée de gens armés. Nous avons pris toutes nos mesures: ainsi restez tranquille. »

« Pendant que le faux voleur m'aidait à me lever, le geôlier prit la parole.

« Messieurs, dit-il, je suis en votre pouvoir et forcé de me soumettre, mais que le docteur décide. Docteur, ne pensez-vous pas que vous ferez mieux de rester jusqu'à ce que vous soyez légalement acquitté par la cour suprême? En vous enfuyant ainsi, vous courez le risque d'être repris.

— Monsieur Brocon, répondis-je, j'ai été enlevé sans raison de chez moi, et je crois être parfaitement dans mon droit en reprenant ma liberté comme je le puis. Quant à la cour suprême, je ne me fie à aucune cour du Missouri. Mes papiers d'ailleurs n'y parviendront jamais. Je vais donc partir avec mes amis et courir le risque d'être repris. »

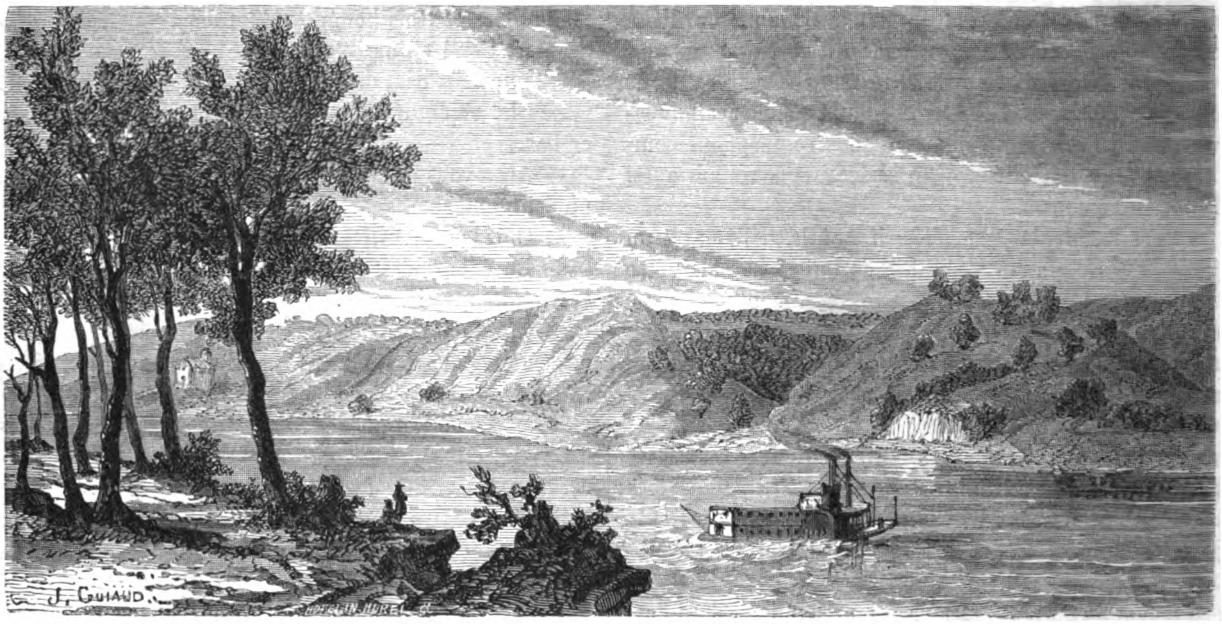
« J'étais prêt : je serrai la main du geôlier en le remerciant des soins qu'il avait eus pour moi. Mes amis lui rappelèrent que la prison était cernée, et qu'on ferait feu sur lui ou sur tout autre qui essayerait de donner l'alarme ou de sortir avant le jour. Comme les autres pri-

sonniers voulaient nous suivre, mes amis s'y opposèrent formellement, en leur disant qu'ils étaient venus seulement pour réparer une injustice, et non pour soustraire aux lois ceux qui les avaient violées.

« Au bas de l'escalier, nous rencontrâmes M. Slayback, qui, arrivé trop tard par le chemin de fer, venait demander au geôlier un asile pour la nuit A la demande de M. Brocon, et pour dégager sa responsabilité, mes amis exposèrent à M. Slayback ce qui arrivait, et l'invitèrent à attester que le geôlier n'avait fait que céder à la force.

« A la sortie de la prison nous trouvâmes d'autres amis qui nous attendaient. Je m'évanouis de faiblesse, et deux de mes camarades furent obligés de m'emporter en me soutenant par les bras. Nous eûmes beaucoup de peine à nous diriger dans les ténèbres, mais enfin nous atteignîmes la rivière. Là nous eûmes un autre embarras: nous ne pouvions retrouver nos bateaux. Cependant deux hommes de la police s'étaient approchés de nous avec leurs grandes lanternes, nous aperçûmes ce que nous cherchions, et nous nous hâtâmes de nous embarquer; puis les uns firent force de rames, pendant que les autres vidaient avec leurs chapeaux l'eau qui remplissait les embarcations.

« Nous atteignîmes enfin la rive du Kansas. On me fit monter dans un fourgon couvert, et on tira deux coups de pistolets pour annoncer notre succès aux amis qui



Paysage dans le bassin du Missouri. — Dessin de Guiaud, d'après *the geological Surcey of Missouri.*

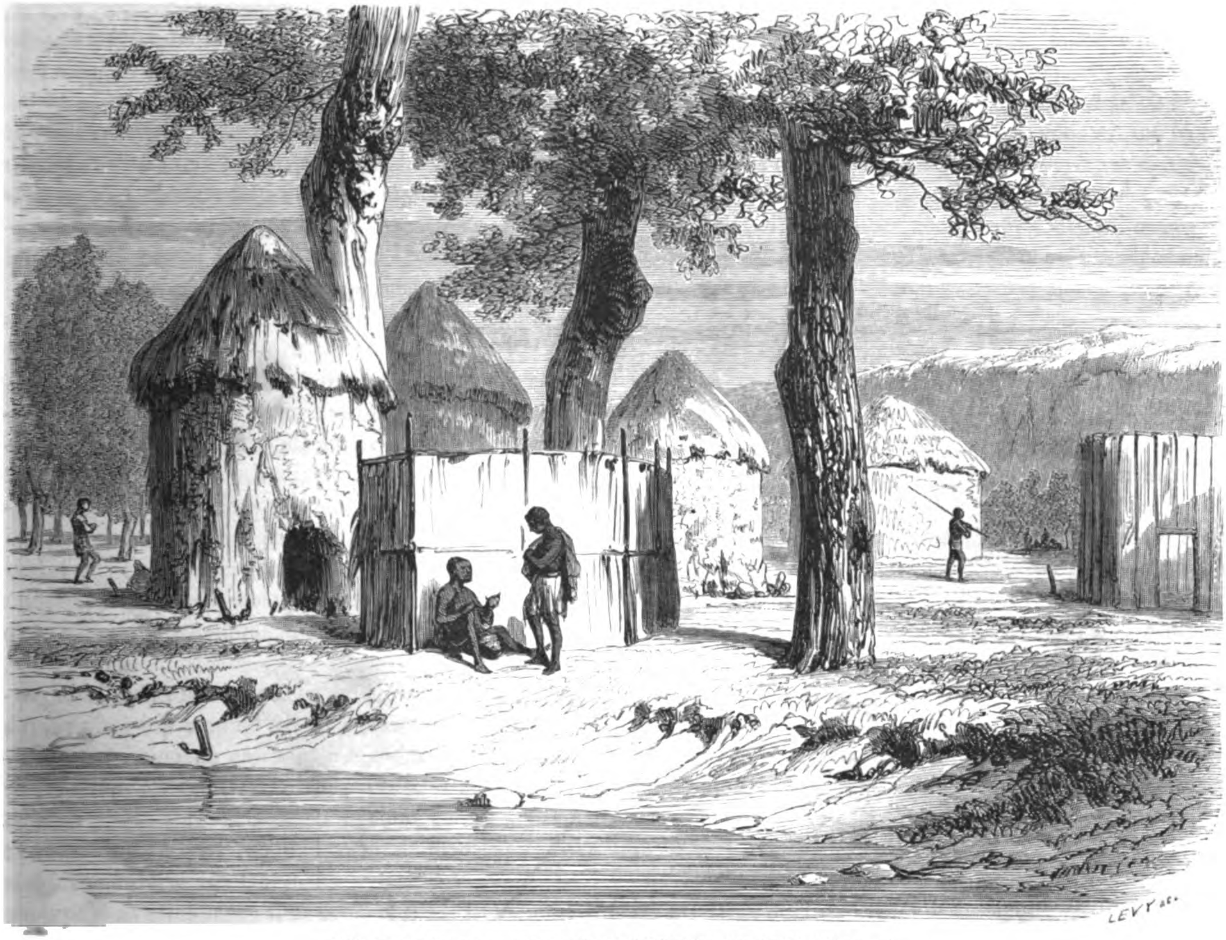
étaient restés à faire le guet autour de la prison. Je partis ensuite avec mes libérateurs. Ils étaient dix, les uns à pied, les autres à cheval. Nous ne nous arrêtâmes pour déjeuner qu'après avoir fait vingt milles, et notre hôte nous conduisit ensuite avec son propre attelage à douze milles plus loin. Tout le long de la route, une foule de gens venaient nous féliciter; évidemment ils avaient été prévenus de cette expédition.

« Le matin quelques Missouriens nous avaient suivis de loin, mais sans nous effrayer. Mes dix compagnons suffisaient pour leur tenir tête; d'ailleurs d'autres amis avaient été placés en embuscade sur les divers points, et nous auraient prêté main-forte au besoin. Toutefois, pour en finir, quatre de mes libérateurs se détachèrent de la troupe vers trois heures de l'après-midi, et chassèrent les Missouriens qu'on ne revit plus.

« Ce premier jour, nous voyageâmes jusqu'à minuit. Le lendemain lundi, à cinq heures de l'après-midi, nous avions parcouru quatre-vingt-dix milles, et nous arrivions à Lawrence, la *cité de refuge*.

« Une triple salve d'artillerie célébra notre retour, et mes dix valeureux libérateurs, accueillis par de chaleureuses acclamations, reçurent les félicitations que méritait le succès de leur aventureuse entreprise. Grâce à leur courage et à leur persévérance, j'ai été rendu au pays que j'aime tant, à ma famille, à mes amis, et à la liberté.

Extrait du récit de John Doy.



Village de Nouen. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Bolognesi.

VOYAGE AU FLEUVE DES GAZELLES

(NIL BLANC),

PAR M. A. BOLOGNESI.

1856-1857. — TEXTE (TRADUIT DE L'ITALIEN) ET DESSINS INÉDITS[1].

A M. ÉDOUARD CHARTON.

Paris, 22 mai 1862.

Mon cher ami,

Dans mes notes de voyage datées de Khartoum (3 septembre 1860), je vous parlais rapidement d'un jeune négociant ferrarais, M. Angelo Cartel-Bolognesi, établi depuis quelques années à Khartoum et qui m'y avait offert une hospitalité cordiale. M. Bolognesi, venu très-jeune en Égypte, avait débuté par faire le commerce du fleuve Blanc comme employé de M. Petherick, aujourd'hui consul anglais au Soudan : plus tard, il s'était adonné à l'important commerce des cires d'Abyssinie pour le compte d'une grande maison du Caire. Notre amitié s'était fortifiée d'une entière conformité de pensée et de conduite dans la question la plus brûlante de l'Afrique centrale, celle de la traite des esclaves, et l'on verra par le récit qui suit, que M. Bolognesi ne s'est pas contenté, en face des malheureux qui vivent de ce *négoce*, d'une stérile abstention.

Je savais que, comme tous les commerçants européens de Khartoum, M. Bolognesi tenait un journal méthodique de ses voyages. Je dirai par parenthèse que si ces journaux venaient à être publiés, la source de nos connaissances sur le pays du Nil Blanc doublerait du premier coup. J'ai donné deux fragments du journal de M. Debono, dont un dans *le Tour du Monde :* un employé de

1. Tous les dessins de cette livraison ont été faits, d'après les croquis de M. Bolognesi, par Karl Girardet.

M. Debono, Terranovra, a publié le sien en italien : M. Petherick, les missionnaires Kauffmann et Beltrame, ont donné leurs souvenirs du Nil Blanc, et le docteur Petermann a publié le journal posthume de Brun-Rollet. Les frères Panot nous promettent leur journal de chasseurs d'éléphants dans un an ou deux : je vous donne aujourd'hui les notes que j'ai obtenues de M. Bolognesi sur le fleuve des Gazelles, et je ne puis que souhaiter, dans l'intérêt de votre publication, qu'il veuille les faire suivre de souvenirs de ses voyages en Abyssinie. Il a, du moins, bien voulu me les promettre.

Agréez,

G. LEJEAN.

Départ de Khartoum. — Entrée du fleuve. — Le lac Nô. — Tribu des Ghikena : mœurs. — Lacs et marais. — Hippopotames.

Le 27 novembre 1856, à huit heures du soir, je quittais Khartoum dans une barque lourdement chargée, avec douze soldats, huit marins, deux drogmans, deux esclaves cuisinières de l'équipage, deux vieux serviteurs particuliers, et après avoir reçu les adieux de mes amis réunis à l'embarcadère, je descendais le fleuve Bleu et m'arrêtais pour la nuit à la pointe de Mandjara, où se réunissent les deux grands fleuves qui forment le Nil.

Le lendemain, de bon matin, j'entrais dans le fleuve Blanc par un bon vent du nord, au son du *tarabouka* des marins, joyeux de partir après une longue attente. Je n'ai point ici à raconter jour par jour les détails de mon voyage sur un fleuve déjà assez connu : je dirai seulement que, passant successivement le fameux gué d'Abou-Zeït, la montagne des Dinkas, l'embouchure du Saubat, où je trouvai un camp égyptien commandé par un de mes bons amis, l'adjudant-major Salek-effendi, j'entrais le 20 décembre, à cinq heures de l'après-midi, dans le lac Nô, où le Bahr-el-Gazal se joint au fleuve Blanc.

Je fis jeter l'ancre à l'entrée du lac pour jouir à mon aise d'une vue qui, bien qu'elle ne fût pas nouvelle pour moi (j'avais déjà fait le même voyage au mois de mars précédent), avait un charme qui m'invitait à bien augurer du nouveau pays que j'allais voir. Qu'on se figure une nappe d'eau d'une lieue de tour, entourant une île couverte d'une végétation toute tropicale ; l'eau, calme, d'un azur limpide, et au milieu de laquelle le fleuve Blanc dessinait sa ligne blanchâtre, était si transparente que de la barque on voyait parfaitement les poissons glisser parmi les plantes aquatiques qui tapissent le fond du lac. Le silence qui ajoute tant à la majesté de ces scènes du désert n'était troublé ici que par les hippopotames, qui, sortant en foule du fond de ce vaste bassin, venaient en nageant entre deux eaux tourner autour de la barque, dont la vue semblait les plonger dans une stupéfaction hébétée ; puis s'enfonçant pour reparaître encore à la surface, ils suivaient la barque pendant plusieurs minutes.

Le vent se leva et je repartis, me dirigeant au sud-ouest, et un petit canal me conduisit dans un second lac plus grand, où j'arrivai à huit heures du soir. Force me fut de m'y arrêter, parce que devant moi se présentait un fouillis de roseaux, parmi lesquels s'ouvraient quelques passages où il eût été difficile de trouver, la nuit, une direction quelconque. Je dus en conséquence jeter l'ancre et passer la nuit en cet endroit, après avoir posé des sentinelles.

Le 21 au matin une légère brise du nord me conduisit dans un petit canal fort étroit, à tel point qu'en certains endroits deux *dahabiés* (grandes barques du Nil) ne peuvent passer de front. D'épaisses et hautes forêts de roseaux rétrécissaient encore ce canal et par instants les deux rives semblaient se toucher. Le fleuve faisait d'innombrables détours, et nous arrivâmes ainsi chez les Nouers-Ghikena, sauvages très-rusés, qui ont bâti sur la rive gauche une énorme bourgade, devant laquelle je m'arrêtai pour renouveler mes provisions. Il y avait plusieurs jours que nos vivres étaient réduits à des proportions inquiétantes, car depuis l'embouchure du Saubat je n'avais pas rencontré le plus petit établissement d'indigènes. Je fis divers achats, notamment un bœuf, qui me coûta quinze *œufs de pigeon* (verroteries d'une valeur d'environ vingt-six centimes pièce) et que mes hommes s'empressèrent d'abattre, de dépouiller, de dépecer et de transporter à la barque.

J'eus en cet endroit un curieux échantillon de la passion des noirs pour le vol. Un homme qui était venu à la barque sous prétexte d'apporter du poisson ne craignit pas, malgré tant d'yeux ouverts sur les visiteurs, de voler un grand couteau de cuisine. Il s'enfuit aussitôt avec sa prise, mais un soldat qui l'avait vu se mit à sa poursuite avec quelques soldats ; il fut pris et porté à la barque, où il reçut la correction exemplaire de cinquante coups d'un courbach en peau d'hippopotame de deux centimètres d'épaisseur. Ses compatriotes, effrayés et n'ayant peut-être pas la conscience bien nette, disparurent comme par enchantement, et nous-mêmes ne tardâmes pas à ouvrir notre voile à un léger vent du nord. Ce jour-là, comme la veille, une forêt de cannes ne cessa d'embarrasser notre marche, et nous filâmes toute la nuit et le jour suivant avec un vent léger dans la direction de l'ouest.

Quelquefois j'étais obligé de faire descendre les mariniers pour remorquer la barque et la sortir des écueils avancés que nous rencontrions dans les détours que nous devions faire au milieu de ces marais. Je n'ai trouvé aucun village ni aucun indigène depuis mon départ de *Nouers-Ghikena ;* leurs feux de nuit se voyaient seulement sur les deux rives du fleuve, à peu de distance l'un de l'autre.

Le 23, de bonne heure, un bon vent de nord nous pousse en avant ; le passage s'élargit de plus en plus, si bien qu'à huit heures du matin j'entrai dans un lac si immense d'aspect qu'il me sembla aborder la haute mer. — J'en mesurai la profondeur en plusieurs endroits, et je ne la trouvai jamais moindre de douze pieds, tandis qu'elle était souvent de dix-huit et de vingt. L'eau en est beaucoup meilleure que celle du fleuve Blanc, et plus limpide que celle du fleuve Bleu.

La quantité d'hippopotames rencontrés ce jour-là est incroyable pour qui ne l'a pas vu par soi-même. Il suffit de dire qu'en certains endroits ils sortaient par centaines au point de nous faire craindre une attaque. Quelques-uns s'approchant par derrière donnaient de temps en temps contre la barque des coups de tête si violents que je me crus un moment perdu. Heureusement la barque était solide et le vent était assez fort : nous pûmes nous éloigner de ces monstres, avec une rame seulement rompue. — A la nuit, je jetai l'ancre, toujours dans le grand lac, mais à un endroit peu profond, où je pus m'arrêter. Le lendemain, 24, avant le lever du soleil, je partis et continuai à explorer le lac jusqu'à une heure de l'après-midi. J'entrai alors dans un canal tracé à travers le marais qui me conduisit, vers les cinq heures dans un nouveau lac, au milieu duquel se trouve une belle et grande île, abandonnée pour le moment par ses habitants; mais où se montraient à l'ancre trois barques de négociants de Khartoum. — Ayant amarré la mienne, je pris une petite felouque et me mis à la recherche d'un bon lieu de débarquement, et l'ayant trouvé dans un canal étroit que je jugeai devoir être d'un ancrage commode, je m'en retournai à la nuit déjà obscure. — Le 25, de bonne heure, je retournai examiner le passage découvert par moi la veille; mais je dus me convaincre de l'impossibilité de sortir par là, à cause des marais qui s'y trouvent et où l'on ne peut pénétrer à pied. En conséquence, je repartis de nouveau et j'entrai dans un canal étroit qui aboutit au bout de peu de temps dans un autre et dernier lac où j'aperçus à une grande distance les mâtures d'une vingtaine de barques échouées et ancrées dans une anse qui se creusait vers le nord-nord-ouest. — Le vent étant tombé vers le soir, je dus jeter l'ancre au milieu du lac, à deux lieues environ des autres barques. — Le 26, deux heures avant le lever du soleil, je pars par un faible vent de nord-est qui pourtant nous pousse en avant, et, vers les huit heures du matin, j'atteins les autres barques, salué par de nombreux coups de fusil auxquels je réponds, en hissant aussi mon pavillon, selon l'usage de ces pays. — Après m'être informé près des hommes des équipages, des routes de l'intérieur, je passai le reste de la journée à faire les préparatifs que nécessite un long voyage en terre ferme.

Excursion dans l'intérieur. — Les Dinkas; leur vrai nom; détails sur cette tribu. — Physionomie de la contrée. — Moyens de transport. — Un phénomène végétal. — Négociation orageuse. — Sociabilité des noirs.

Dès le matin du 27, j'envoyai donc à la recherche de moyens de transport pour des marchandises et les provisions nécessaires à un voyage qui pouvait être de longue durée, et je réussis non sans peine à me procurer une quarantaine de noirs, les bêtes de somme n'étant pas connues dans ces pays. Ayant donc mis ordre à toute chose, bien approvisionné de munitions, accompagné des soldats et de sept mariniers armés, ainsi que de deux drogmans, après avoir fait mes adieux dans toutes les barques, je partis à cinq heures de l'après-midi, me dirigeant à l'ouest. Mais je fus bientôt forcé de traverser à gué avec toute ma caravane un petit lac dont l'eau, à certains endroits, m'arrivait jusqu'au cou. Poursuivant notre marche, nous arrivâmes vers les neuf heures à un village appartenant aux Reeks, tribu dinka où nous passâmes la nuit. — Je dois faire observer ici que la grande famille des Dinkas n'habite pas seulement la rive droite du fleuve Blanc et l'intérieur de l'*île* de Khartoum en s'étendant à plusieurs journées de marche dans l'intérieur du Saubat, mais encore l'intérieur du Bahr-el-Gazal où règnent les mêmes usages et de plus la même langue, à quelques exceptions dues peut-être à la transmigration. Une preuve en est le nom de *Mondjan* qu'on s'y donne. Leur langue est en effet équivalent à celui des Dinkas de l'intérieur de l'île; mais quelques questions que nous leur ayons faites pour savoir s'ils se connaissaient réciproquement, ils affectaient la plus grande ignorance à cet égard, quoique je sois très-persuadé du contraire, malgré la grande différence physique qui existe entre eux, et quoique ceux du fleuve Blanc soient très-subtils et très-voleurs, tandis que ceux du Bahr-el-Gazal sont d'une complexion meilleure et, si l'on peut dire ainsi, plus appropriée, moins les nomades que l'on appelle *Baggaras* (nom donné aussi aux Arabes nomades, voy. p. 188) parce qu'ils sont constamment au milieu de la cendre des feux que l'on allume dans les parcs des bœufs pour les préserver des importunités des insectes.

Nous partîmes le 28, de bonne heure, traversant sans cesse des bois dont le plus petit n'exigeait pas moins d'une heure de marche, et nous entrâmes dans le pays des *Adjak*, le peuple le plus sauvage de tous les Dinkas. Ils nous en donnèrent une preuve en voulant m'empêcher de m'arrêter près de quelques arbres *egligh* (arbre de l'éléphant), sous prétexte qu'à l'ombre de l'un d'eux était enterré un de leurs saints. Mais voyant que nous nous disposions à prendre les armes pour leur donner une leçon, ils jugèrent prudent de se retirer, et ils nous laissèrent nous reposer en toute paix, pendant les heures accablantes de chaleur du milieu de la journée. — A trois heures, nous nous remîmes en route, sous les egligh, les tamarins, les *kakamout*, les *gimeseh*, les *djorran* et toutes sortes d'autres arbres énormes, et à la nuit nous arrivâmes en vue d'un village, d'Adjak probablement, où nous campâmes.

29. Je repartis de bonne heure et continuai mon voyage, à travers des champs de roseaux secs et de paille de la hauteur d'un homme et plus, et ce fut à peine si nous rencontrâmes vers les neuf heures un puits où nous arrêter quelques minutes, pour faire reposer nos gens et étancher la soif qui commençait vraiment à m'inquiéter. Après quoi nous nous remîmes en marche, pour atteindre à onze heures un grand village des Reeks épuisés de fatigue par une course de plus de six heures sur une route exécrable. Nous repartons à deux heures de l'après-midi, et, par de petits bois si voisins l'un de l'autre qu'ils n'en formaient en réalité qu'un seul, nous arrivâmes à la chute du jour au premier village des Awan (Dinkas) où nous fîmes halte pour la nuit. — J'ai oublié de noter que

pour s'approvisionner des choses nécessaires, surtout dans de semblables pays où l'on ne connaît d'autres moyens de transport que les noirs à chacun desquels on peut imposer une charge de 50 ou 60 livres de *couteries* (verroteries) ou d'autres choses, dans des paniers cousus, il convient, à chaque village, d'acheter du grain, du bois, de l'eau et quelquefois de la viande, en échange de verroteries, et attendu que ces transactions font perdre beaucoup de temps, on est forcé de s'arrêter avant la nuit, les noirs ne sortant jamais de leurs cases après le crépuscule.

Le 30, une heure avant le lever du soleil, nous partîmes, et par une route bien meilleure que celles des premiers jours, tantôt traversant de magnifiques forêts, tantôt passant de très-grandes bourgades ombragées de tamarins, de gimeseh et d'autres arbres colossaux, bourgades qui par leur disposition et la belle forme conique de leurs *tukuls* (cases de paille) ont un aspect réellement panoramique, nous arrivâmes à onze heures du matin à un grand et beau village des Awan. M'étant porté en avant pour choisir une place convenable, j'eus le bonheur de trouver un immense figuier sauvage (gimeseh) dans l'intérieur duquel croissait un *duleb* (espèce de palmier), une des rares merveilles de ce genre trouvées par moi dans les divers voyages que j'ai faits en ces régions. J'avouerai pourtant avoir vu quelques autres plantes semblables, mais de dimensions bien moins importantes. — Une fois notre campement installé, j'envoyai le drogman vers les indigènes les plus rapprochés de nous, pour les engager à nous fournir, moyennant échange, comme à l'ordinaire, les choses dont nous avions besoin. Mais ils s'y refusèrent et ajoutèrent même que nous eussions à nous éloigner si nous ne voulions pas qu'ils vinssent nous y forcer. Le petit nombre de gens armés dont je pouvais disposer me conseillait d'éviter autant que possible toute contestation; mais songeant, malgré les difficultés de la



Le fleuve des Gazelles. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Bolognesi.

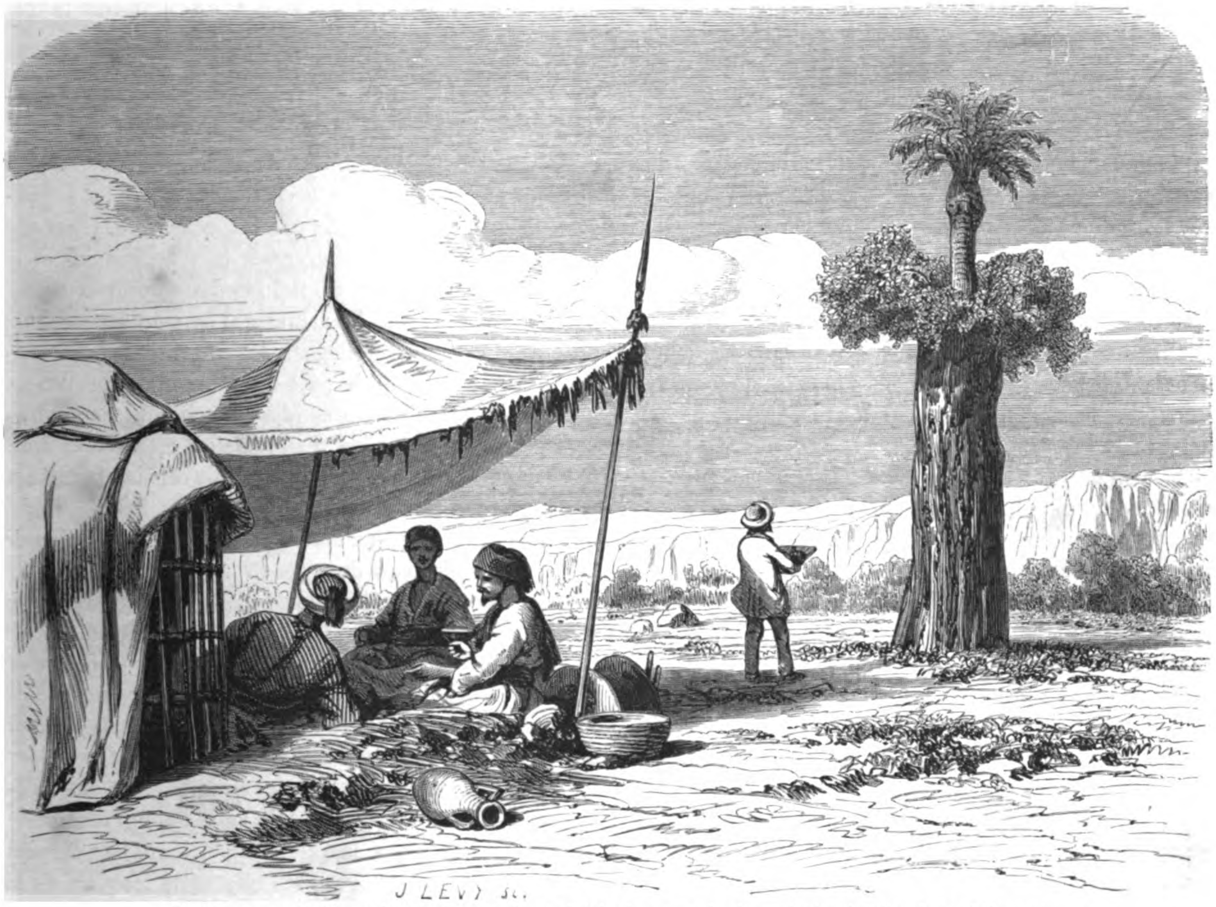
position, que dans ces pays neufs la trop grande prudence, que l'on prend pour la crainte, a encore plus d'inconvénients que l'audace, je fis former un groupe des marchandises et des noirs et, les confiant à la garde de cinq de mes soldats, je m'avançai avec les autres vers le village et je fis intimer par mon drogman l'ordre aux habitants d'avoir à me fournir ce que je leur demandais, moyennant payement, et les menaçant en cas de refus de brûler leurs habitations. Par bonheur leur chef, soit qu'il craignît les effets de cette menace, soit qu'il n'eût pas été d'abord consulté, répondit qu'ils n'avaient nullement refusé notre demande, et que si nous voulions retourner à notre camp, on nous y porterait ce dont nous avions besoin. Ils le firent en effet; et, bien mieux, quand je leur eus acheté un beau bœuf, au prix de dix *œufs de pigeon* (verroterie de la valeur de 2 fr. 50), ils s'empressèrent de venir avec leurs femmes préparer le dîner de mes gens. Ils nous offrirent de l'*asida*, espèce de polenta faite de farine de dokn, grain excessivement fin, assez semblable à notre *panico*, mais beaucoup plus blanc et plus doux. Enfin, ils se trouvèrent bientôt si bien traités par nous que non-seulement les hommes venaient sans armes nous porter des fèves, des haricots, du lait, des poulets et des œufs, mais que les femmes et les enfants ne craignaient pas de rester parmi nous, nous observant avec stupéfaction. Ce qui les étonnait surtout c'était de nous voir abattre, au vol, les oiseaux qui sautillaient par bandes d'arbre en arbre, et ils ne comprenaient pas comment d'un bâton (c'est ainsi qu'ils appelaient les fusils) pouvait sortir du feu, de manière à abattre une dizaine de bestioles à chaque coup.

Comme la place était agréable et que nous étions fatigués des marches précédentes, je me décidai à y aller passer la nuit.

Je partis le lendemain, 31, de grand matin, et notre caravane fut pendant plus d'une heure escortée par un

grand nombre d'indigènes. Ce fait me confirme dans l'opinion que si l'on avait, dans le principe, agi avec douceur avec eux, ces malheureux ne seraient pas devenus si hostiles aux blancs et à leurs adhérents, comme ne les y ont que trop forcés les mauvais procédés des négociants en général qui ont fait, à peu d'exceptions, du commerce dans ces contrées, un véritable brigandage. Pauvre humanité!

Le 1er janvier 1857, je poursuivis mon voyage à travers le territoire des *Adjak*. Des routes, des cultures, des villages rendaient désormais le pays plus agréable, et malgré la chaleur qui montant à 31 degrés Réaumur ne descend jamais au-dessous de 28, nos fatigues étaient beaucoup moindres, grâce aux puits qui se trouvaient à des distances peu éloignées et, en nous permettant de nombreux repos, rendaient nos marches moins pénibles que les premiers jours. Le 2, à l'aube, nous quittâmes le village où nous avions passé la nuit. Nous traversâmes une série de ces petits bois qui abondent dans tout le Bahr-el-Gazal, et qu'une végétation vraiment tropicale et la beauté des arbres qui les composent rendent si agréables, et vers onze heures du matin nous atteignîmes l'établissement de M. John Pethrick, esquire, agent consulaire britannique, dont j'étais alors le représentant. Notre arrivée fut saluée de nombreux coups de fusil par ses gens, qui, se trouvant là depuis un an, avaient pour nous accueillir avec plaisir, plusieurs raisons, dont la moindre n'était pas de se voir renforcés d'un certain nombre d'hommes armés et dispos.



Figuier surmonté d'un palmier, chez les Awan (Dinkas). — Dessin de Karl Girardet d'après M. Bolognesi.

Cet établissement est situé juste au milieu d'un grand village des *Djur* ou *Djour*. Nous avions à l'ouest la route qui conduit chez les *Dôor* (race rouge) dont je parlerai plus loin; au nord, le grand territoire des *Djour;* à l'est, le pays des *Dinkas*, déjà traversé, et au sud et au sud-ouest, les *Rôol* qui s'étendent jusqu'au fleuve Blanc, où sont situés les établissements de M. de Malzac, négociant français. D'après les renseignements que nous fournirent les noirs, il fallait douze jours de voyage au plus pour les atteindre.

J'étais donc arrivé dans l'intérieur du Bahr-el-Gazal, dans une contrée tout à fait sauvage dont je ne connaissais ni la langue ni les usages. Qui m'eût dit, en avril 1855, quand je quittai l'Italie, que non-seulement je serais venu dans le Soudan, mais encore que j'aurais pénétré plus loin, et dans quel pays, bon Dieu! Je dois rendre grâce au ciel d'avoir trouvé dans mon ami Petherick le meilleur guide qu'il soit possible de rencontrer. C'est à lui et à ses conseils que je dois d'avoir pu retourner sain et sauf dans ce pays, puisqu'ils m'ont guéri d'une suite de fièvres des plus violentes qui avaient toutes les dispositions du monde à devenir cérébrales.

Dès notre arrivée à l'établissement, et après un jour de repos à peine, nous dûmes nous occuper de faire partir, dans diverses directions, des expéditions de nos gens, à

la recherche de l'ivoire. M. Petherick me trouvant peut-être trop nouveau encore dans le pays, ne me permit pas d'être de la partie. Mais me chargeant d'expédier par les barques l'ivoire existant à notre arrivée dans l'établissement et me laissant avec huit soldats à la garde de celui-ci, il partit avec le reste de notre monde divisé en plusieurs groupes dirigés sur divers points.

A vrai dire, pour mon premier voyage, j'aurais préféré faire partie de l'expédition que de rester seul à l'établissement, avec huit soldats, deux drogmans et deux domestiques au beau milieu du Bahr-el-Gazal. J'avoue donc franchement que mes premières journées furent peu de mon goût. Mais elles suffirent, en me forçant à observer les choses, à me faire comprendre clairement la situation nouvelle où je me trouvais placé. Je profitai de l'occasion, et voici comment.

Je commençai par me renseigner près des drogmans de l'allure des choses qui m'embarrassaient le plus, et tout bien pesé, je crus utile d'établir les règles suivantes tant pour le bon ordre intérieur de l'établissement que pour les relations pacifiques que je désirais maintenir avec les indigènes.

1° Il était sévèrement interdit à tout noir de pénétrer dans l'intérieur de l'établissement avec des armes ou des bâtons ferrés;

2° Les ventes ou échanges devaient se faire en dehors de l'établissement, sous quelques tamarins qui ombrageaient d'ailleurs délicieusement une place située à quelques pas de l'entrée;

3° Chaque soldat devait se tenir constamment prêt, en cas d'attaque, et deux sentinelles, placées chaque nuit à la porte, étaient obligées, afin qu'il leur fût impossible de dormir, d'entretenir un feu continuellement allumé;

4° Le chef du village, *Akondit*, était chargé de pourvoir à tous les besoins de l'établissement; et il faut avouer qu'il se montrait toujours prêt à tout. C'est bien le meilleur chef auquel nous ayons eu affaire, et il donnait, quand il s'absentait, les ordres les plus sévères à ses fils, pour l'exécution de toutes les conventions faites entre nous.

Ces dispositions prises, et voyant que tout marchait à souhait, je songeai à faire charger l'ivoire dans les barques, ainsi que me l'avait recommandé M. Petherick.

Notre *zériba* (établissement) était une enceinte carrée de plus de cent pas de côté, formée d'épines et de troncs d'arbres de la grosseur des deux bras au plus. Elle se composait de vingt-deux cases, y compris le grand magasin de dépôt. Devant la porte, croissaient quelques tamarins sous lesquels se faisaient les transactions avec les indigènes. L'établissement lui-même était entouré par les *tukuls* (cases) des noirs, mais à une distance de vingt pas, à l'exception de celles du chef qui étaient très-voisines des nôtres, mais toujours en dehors de notre enceinte.

Les indigènes sont de la tribu des *Djour* (ou schelouk) qui est une des plus grandes qui habitent l'intérieur du Bahr-el-Gazal. Elle est en guerre continuelle avec les *Dôor* dont je parlerai plus tard. Ceux-ci sont en effet privés de bestiaux et doivent s'en approvisionner chez les *Mondjan* (Dinkas) qui en possèdent beaucoup, surtout à cornes, et avec lesquels ils guerroient pourtant sans cesse.

Les *Djour*, comme la plupart des noirs, ne chassent pas volontiers l'éléphant. Mais ils creusent d'énormes fosses, couvertes de petits bâtons cachés eux-mêmes par de la paille. Presque toujours ces fosses sont situées sous quelque *egligh* ou *arbre de l'éléphant*, cet animal étant en effet très-friand de son feuillage. Quand un éléphant passe par ce labyrinthe de fosses, il est bien rare qu'il en puisse sortir.

A deux heures de marche de la *zériba*, en se dirigeant vers l'ouest, le terrain commence à devenir d'un rouge brique, et un peu au delà se trouve le village appelé *Medjadama* où finit la race noire, et où commence la race rouge des *Dôor*.

Les *Dôor*, peuple cuivré. — Leurs guerres : coutumes féroces. Mines de cuivre de Hofrat-el-Nahas.

Le pays des *Dôor* est distant de six heures, vers l'ouest, de notre établissement, et le village des *Adjau* est le premier de cette sauvage tribu que l'on rencontre. C'est une de leurs plus grandes bourgades, la plus connue et la mieux située, grâce à la disposition des nombreux *tukuls* dispersés çà et là sous les arbres qui les couvrent de leurs ombres et de leurs feuillages. Ainsi que je l'ai dit dans le chapitre précédent, le pays des *Dôor* diffère beaucoup, à première vue, des autres régions que nous avons traversées. La plus grande dissemblance est surtout dans le changement de couleur du terrain et des indigènes eux-mêmes, celui-là devenant d'un rouge brique tandis que ceux-ci tournent au cuivre poli. Il est curieux de voir des arbres immenses dont les troncs sont entourés de monticules de terre rouge élevés par les fourmis blanches qui abondent dans ce pays, et il est aussi très-intéressant de suivre la ligne de démarcation que semble tracer entre les deux tribus des *Djour* et des *Dôor*, un peu au delà de notre établissement, la différence si tranchée de couleur des terrains. — Pas n'est besoin de dire que ces deux tribus sont constamment en guerre, puisque les *Dôor* eux-mêmes dans leur propre village se battent continuellement, famille contre famille, et pour les causes les plus futiles. — Il semble vraiment que cette passion de la guerre soit innée chez ces derniers, puisque l'on y voit des enfants de dix ans à peine armés d'arcs et de flèches se retrancher dans les bois pour s'exercer au maniement et au tir de ces armes où ils deviennent très-habiles, sans compter que leurs flèches sont toujours empoisonnées.

Sans avoir jamais assisté à leurs guerres, j'ai pu juger, par quelques trophées que j'ai vus dans quelques-uns de leurs villages, des horreurs qui s'y commettent; les ossements humains entassés sous un arbre du village même ne le prouvaient que trop. — C'est leur usage de s'emparer des cadavres de leurs ennemis et de les transporter en triomphe dans leurs bourgades. Après trois jours de continuelles orgies, on en jette certaines parties à quelque distance et le reste est attaché aux arbres, jusqu'à ce que parfaitement desséchés les osse-

ments puissent être rapportés sous l'arbre destiné à cet usage, autour duquel se font de nouvelles fêtes. J'ai vu de mes yeux sous un de ces arbres une telle quantité de crânes, de bras, de jambes et d'autres ossements, que le tas atteignait à la moitié de la hauteur du tronc. Si j'étais resté dans ce pays, j'aurais certainement fini par être malade en voyant se reproduire si souvent ces spectacles dégoûtants qui n'étaient rien encore pourtant, en comparaison des scènes horribles auxquelles assista mon compagnon de voyage. Tout cela était pour nous d'autant plus douloureux que nous ne pouvions rien empêcher et qu'il nous fallait en être les spectateurs impassibles.

Le pays des *Dóor* est très-riche en dents d'éléphants, en fer, et, dans certaines parties, en cuivre rouge, surtout dans le voisinage de *Hofrat-el-Nahas*, distant de *Dóor* de vingt journées à l'O. N. O. du village d'*Adjau*, et d'après ce que l'on a pu apprendre de quelques habitants de Khartoum qui, se trouvant dans le *Dar-four* pour leurs affaires, furent forcés de s'enfuir devant les continuelles escroqueries des habitants. Après être restés environ un an au *Hofrat* où ils étaient presque prisonniers, entendant dire qu'il y avait des blancs à *Dóor*, ils s'enfuirent et, après avoir supporté d'innombrables et indescriptibles fatigues, ils y arrivèrent et y furent rencontrés par les gens d'*Ali-Abu-Murri*, négociant de Khartoum. On a su par eux que l'on trouve beaucoup de cuivre dans l'Hofrat-el-Nahas, que la plupart des habitants y sont musulmans, et que, sans être moins sauvages que les autres noirs, ils portent au moins des chemises de toile bleue, appelées en arabe *Terka*, et provenant d'Égypte par la voie du *Dar-four*.

Les Gnamgnam (Niam-Niam) ou prétendus hommes à queue anthropophages. — Coutumes singulières.

Les *Dóor* sont voisins d'un autre peuple nommé *Gnamgnam* sur lequel plusieurs voyageurs ont beaucoup discouru de loin, et spécialement Brun-Rollet qui a prétendu que les *Gnamgnam* étaient anthropophages et avaient une queue[1]. Par ceux que j'ai vus pendant mon séjour parmi les *Dóor* et par les nombreuses informations que j'ai pu recueillir, voici tout ce que je puis consciencieusement dire de ce peuple d'ailleurs assez sauvage. L'habitude généralement répandue dans cette contrée de porter une queue d'animal quelconque attachée autour des reins, aura fait croire à quelques-uns que cet appendice faisait partie de l'individu, et sans se donner la peine de vérifier le fait, ils ont affirmé « avoir vu de leurs yeux » des hommes à queue. Quant à l'anthropophagie, je n'ai jamais rien remarqué chez eux qui pût me le faire seulement supposer, malgré les préventions que les dires de plusieurs personnes m'y faisaient apporter. Aussi, quelles que soient les affirmations de celles qui en reviennent encore chaque jour, je persiste à croire à une erreur ou à une fable de voyageurs. Les *Gnamgnam* sont de la même couleur que les *Dóor;* mais ils parlent une autre langue.

1. Voy. une de ces queues, t. III, p. 187.

Les *Dóor* diffèrent aussi des autres tribus par le costume, et voici ce que j'ai observé à cet égard. Parmi les noirs en général, la plupart des hommes, à l'exception des chefs, sont absolument nus; les femmes se couvrent de la ceinture en bas au moyen des peaux d'animaux; les jeunes filles ceignent le *rahad* comme dans le Soudan. C'est tout le contraire chez les *Dóor*. Les hommes voilent en partie leur nudité au moyen d'un sac de peau qui, s'élargissant par l'extrémité, vient par-dessous les jambes et au moyen d'un cordon noué aux flancs couvrir le bas des reins. Les femmes sont nues; seulement elles se couvrent de feuilles d'arbre, lesquelles sont fixées dans les trous que l'on pratique dans la chair vive beaucoup au-dessous du nombril et où l'on fait entrer les pieds de ces feuilles; la première occupation des femmes, chaque matin, est de remplacer les vieilles par des nouvelles. Quant aux jeunes filles, elles restent absolument nues jusqu'à leur mariage; mais elles sont, à ce qu'il me semble, impatientes d'une semblable parure, puisqu'elles se font bien à l'avance les trous nécessaires pour la maintenir. Je signalerai une autre coutume barbare en usage parmi elles. Non contentes de se limer les dents, jusqu'à les réduire à rien, ces demoiselles, dès qu'elles commencent à se développer, se percent la lèvre inférieure et y font pénétrer un morceau de bois d'ébène ou de pierre blanche de la longueur de quatre centimètres et de la grosseur d'un centimètre et demi, de sorte qu'elle reste pendante comme celle du chameau, et qu'il faut la soutenir pour manger ou boire.

Outre qu'ils sont tatoués comme presque tous les noirs, les hommes ont la poitrine et le ventre couverts de verroteries et de petits anneaux de cuivre fixés dans des centaines de trous pratiqués dans la peau au moyen de crins de girafe garnis de petites perles de verre de diverses couleurs. C'est là un travail qui demande une grande patience, car outre la difficulté de percer la peau selon les dessins que l'on désire obtenir, ces dessins sont eux-mêmes si compliqués et si variés qu'à les voir de loin ils semblent réellement peints avec des couleurs; je puis affirmer que c'est là un des plus beaux ornements des *Dóor*.

Épisode de la traite des esclaves. — Périls et heureuse issue. Reconnaissance des indigènes.

Me trouvant au comptoir des *Djour*, tandis que M. John Petherick était allé chez les *Dóor* pour former un nouvel établissement au village d'*Adjak*, je passais mon temps en parties de chasse avec les noirs du pays qui à cette époque étaient réellement nos amis. Nos relations avec ceux des villages voisins s'amélioraient même de jour en jour, quoique je n'eusse avec moi que huit hommes dont une partie malades. Un fait me prouva à quel degré de sympathie et de confiance en étaient arrivés les indigènes à notre égard. Un jour de grand matin, avant que je fusse sorti de ma cabane, j'entendis à une certaine distance éclater quelques coups de fusil, et aussitôt presque toutes les femmes et les enfants du

village se précipitèrent dans la direction de l'établissement, avec des cris d'épouvante, et y pénétrèrent. Ayant saisi mes armes et m'étant avancé au dehors, j'appris de mon drogman qu'il venait d'arriver trois compagnies des hommes de divers négociants de Khartoum, revenant du pays des *Rôol* où ils avaient brûlé plusieurs villages et qu'ils descendaient le fleuve avec une soixantaine d'esclaves, digne trophée de leurs brigandages. Il paraît que les noirs de notre bourgade, qui depuis plusieurs jours étaient avertis de leur passage et qui s'étaient, en conséquence, préparés à se défendre, avaient supposé d'abord qu'à l'arrivée des blancs je me serais entendu avec eux, pour leur ravir à eux-mêmes leurs enfants et leurs jeunes filles. Mais rassurés par les observations de leur chef, et tranquilles désormais sur mes intentions, les femmes et les enfants, à la vue de ces hommes armés au nombre de quatre-vingt-quatre, qui débarquaient à une centaine de pas du village, se réfugièrent comme je l'ai dit dans notre établissement, pensant avec raison que c'était le seul moyen de salut. Les hommes de leur côté, armés de pied en cap et commandés par *Akondit*, s'arrêtèrent à une vingtaine de pas en dehors du village, pour observer les nouveaux venus et être prêts à les recevoir en cas d'attaque.

M'étant rendu compte de l'état des choses, je laissai trois hommes à la garde de l'établissement que je fis

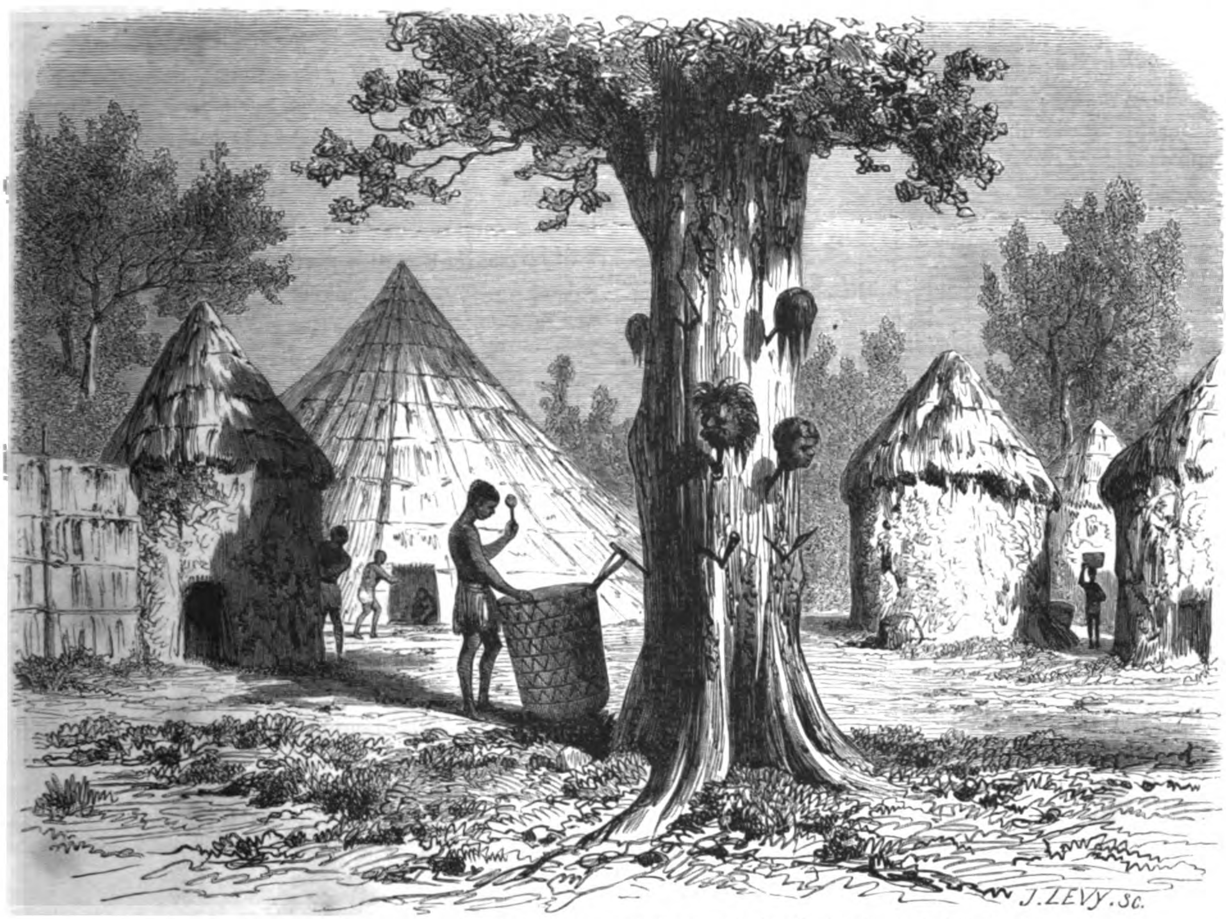


Village djour. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Bolognesi.

fermer après avoir hissé le drapeau anglais, et sortant avec cinq hommes, le drogman et notre suite, je m'arrêtai sous les tamarins voisins. J'y fis appeler le chef Akondit, qui s'empressa d'accourir avec quelques noirs, et je leur fis dire que dans mon opinion, les Turcs (c'est ainsi qu'ils appellent les négociants de Khartoum et d'Égypte) ne se risqueraient pas d'attaquer leur village en ma présence; mais que s'ils le faisaient, je le défendrais par tous les moyens dont je disposais. Pour les rassurer encore davantage, j'expédiai deux courriers à mon compagnon, M. John Petherick, pour l'informer de ce qui se passait, et que, si par impossible notre village était attaqué, je me mettrais à la tête des noirs qui étaient d'autant plus nombreux qu'il en était arrivé pendant la nuit de tous les villages environnants et les aiderais à se défendre, ainsi que c'était mon devoir et notre intérêt.

Peu après arriva un des négociants suivi de quelques hommes, tous armés; et après m'avoir fait les salutations d'usage, il me pria de panser un des siens, blessé par une balle à l'avant-bras. Ne me jugeant pas capable d'une pareille besogne, je lui conseillai de s'en aller chercher aux environs du fleuve M. Brun-Rollet, qui, plus expérimenté que moi, ne se refuserait certainement pas à se charger de l'opération. Le négociant me dit alors qu'il ne comprenait pas quel motif m'avait poussé à interdire aux noirs de lui porter de quoi manger. Je lui répondis avec

énergie que les noirs indigènes indignés de la conduite de ses compagnons envers leurs voisins se refusaient à leur porter quoique ce soit, et qu'après leurs procédés déloyaux et rapaces à l'égard de ces malheureux, ils ne devaient pas trouver mauvais qu'on ne voulût avoir aucun rapport avec eux. Après ces paroles, ma discussion avec le négociant turc s'échauffant de plus en plus, les noirs se rapprochèrent peu à peu. Je les fis éloigner, et au risque de tout ce qui pouvait arriver, je conclus en ce sens : d'abord que si mes forces s'étaient trouvées suffisantes, j'aurais essayé de leur reprendre leurs prisonniers pour les renvoyer dans leurs pays, mais que je me réservais d'en faire un rapport à qui de droit; en second lieu que je ne souffrirais pas qu'il fût causé le moindre dommage au village où se trouvait notre établissement; qu'enfin ils eussent à rester campés là où ils étaient en ce moment, et à partir absolument dans l'après-midi, parce que je ne supporterais pas, à mes risques et périls, qu'ils y passassent la nuit. J'ajoutai que je penserais à leur faire porter ce qui leur était nécessaire, et je donnai des ordres en conséquence à Akondit. Quoiqu'il eût peu d'envie, je crois, de se soumettre à mes conditions, voyant le grand nombre des noirs qui m'entouraient et pensant avec raison que je me joindrais à eux pour les défendre, il finit par se retirer dans son camp avec ses gens. J'y fis envoyer aussitôt par le cheik Akondit et mon drogman,



Arbre de la guerre, dans un village djour. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Bolognesi.

deux bœufs, du grain et de l'eau, qui furent payés, cet homme ne voulant pas probablement avoir l'air d'un mendiant à mes yeux.

Nous passâmes le reste de la journée dans nos camps respectifs, et vers deux heures de l'après-midi, le négociant revint pour me saluer et surtout pour me prier de ne pas les ruiner en faisant un rapport contre lui. Il m'assura que les noirs l'avaient attaqué et qu'il avait été forcé de se défendre; mais qu'il s'abstiendrait à l'avenir d'emmener des esclaves. Je lui répliquai que le meilleur conseil que je pusse lui donner, c'était de renvoyer immédiatement ces malheureux dans leurs pays. Il m'objecta que la chose était impossible, puisqu'ils étaient désormais la propriété de ses gens. Me levant alors, je lui déclarai que mon devoir était d'en faire mon rapport à Khartoum, et que mon seul regret était de ne pouvoir lui reprendre ses prisonniers.

S'apercevant que sa compagnie et sa conversation me plaisaient médiocrement, il se retira et partit presque aussitôt avec son monde, emmenant une soixantaine de noirs attachés à la suite l'un de l'autre au moyen de courroies de peau de bœuf desséchée qui leur entouraient le cou, en sorte que ces infortunés se trouvaient dans un état de malaise et de malpropreté repoussante. C'était réellement un navrant spectacle que de les voir partir péniblement ainsi et de penser que si l'un d'eux, n'en

pouvant plus après un long trajet, venait à s'arrêter, il serait forcé de reprendre sa course sous les coups de corbach que lui distribuerait avec indifférence son barbare patron. Je ne puis que répéter : pauvre humanité!

Le 8 février, M. John Petherick revint de chez les *Dôor* avec une assez grande quantité d'ivoire. Il me témoigna sa satisfaction de la prudence avec laquelle, tout en faisant respecter notre village, j'avais réussi à éviter tout conflit avec le négociant turc et ses gens, dont il fallait toujours craindre les représailles. Il me promit d'en faire son rapport à son consul général, me laissant le soin d'en référer moi-même de vive voix au gouverneur Arakel-Nubar-Bey, à mon arrivée à Khartoum. Le lendemain il me dit qu'il était nécessaire que j'emmenasse le reste de l'ivoire qui se trouvait alors à l'établissement, et une fois arrivé au fleuve, que prenant la *daabia* (grande barque à quatorze avirons) je partisse pour Khartoum, d'où, poursuivant mon voyage, j'irais jusqu'au Caire, vendre l'ivoire et en rapporter les marchandises nécessaires à notre nouvelle campagne.

Retour. — Souffrances et manque d'eau. — Arrivée au fleuve : embarquement. — Rencontre de M. Brun-Rollet.

Après plusieurs jours de préparatifs, le 17 février 1857, deux heures avant le lever du soleil,.je quittai l'établissement avec une caravane composée de quatre-vingt-dix noirs chargés d'ivoire et armés de piques, de vingt-six soldats, de quatre domestiques et de deux drogmans. Je fus accompagné pendant un bon bout de chemin par des habitants du village qui pleuraient en me voyant les quitter. M. John Petherick lui-même, quoiqu'il fût malade, voulut se joindre à eux. Mais remarquant ses souffrances, je laissai filer la caravane, et m'arrêtai pour lui faire mes derniers adieux, en le suppliant de s'en retourner. Avant de nous quitter, nous nous embrassâmes en pleurant, à la perspective d'une séparation qui pouvait être longue et le fut en effet.

Il serait trop long de raconter dans tous ses détails notre voyage de l'établissement au fleuve. Je dirai seulement que dès le lendemain du jour où j'avais quitté M. John Petherick, outre que je fus pris par les fièvres, il me fut impossible de continuer à marcher, mes pieds s'étant gonflés au point que je ne pouvais les poser à terre. Force me fut donc de m'arrêter chez les *Adjak* où je pris quatre noirs qui, moyennant quelques dons en verroteries, se chargèrent de me porter jusqu'au fleuve sur un brancard construit tant bien que mal. J'ai trop souffert, dans ce voyage, pour ne m'en pas rappeler les plus petits incidents. Il était très-désagréable pour moi, en arrivant dans quelque village, de n'y trouver rien à manger ni à boire, les habitants s'en étant tous enfuis à la nouvelle des faits survenus chez les *Rôol* sans oublier de combler les puits selon leur usage. Si nous n'avions pas eu deux bons guides qui s'en allaient en avant à la recherche de tous les réservoirs d'eau pluviale, nous serions certainement tous morts de soif. Un peu de grains et de fèves, abandonnés par les noirs, étaient bien insuffisants pour apaiser la faim de tant de gens harassés, et ce me fut une fortune inespérée de trouver, tous les deux jours, des bœufs que je fis sans remords abattre, afin de donner au moins un peu de viande à mes compagnons. Mais tout cela n'était rien auprès des souffrances terribles du dernier jour, où nous restâmes tous une vingtaine d'heures sans boire, si bien qu'en arrivant au fleuve, soldats et noirs jetant armes et bagages s'y précipitèrent.

Le lendemain de mon arrivée à l'endroit où était la barque, je commençai immédiatement les préparatifs de notre voyage à Khartoum, et, les ordres nécessaires étant donnés à cet égard, je chargeai le chef de mes hommes armés des provisions dont avait besoin M. John Petherick pour ses expéditions chez les *Dôor*, et je le fis partir vers midi avec les noirs qui s'en retournaient. Au *Mouchra* (où embarcadère) je trouvai la barque d'un négociant européen, un certain Andrea De Bono, du Saubat (voy. t. II, p. 348), qui était déja parti pour l'intérieur, en compagnie de plusieurs hommes et d'un de ses employés, Européen aussi, nommé Felippo Terranova, qui avait déjà écrit et publié dans le *Spectateur-Égyptien* une relation de son voyage au Saubat. Enfin, le 26 février, à huit heures du matin, je partis de l'échelle, sur la *daabia* à trois voiles de M. Petherick, salué par les fusillades des barques que j'y avais trouvées ancrées.

Dans la nuit du 27 au 28, je rencontrai M. Brun-Rollet qui s'en revenait d'une excursion aux grands lacs, à la recherche du véritable fleuve qu'il n'avait pas trouvé, quoiqu'il ait essayé de faire croire le contraire. Il me dit à moi-même qu'il était impossible de pénétrer dans les forêts de roseaux dont sont parsemés les lacs, et que ses fatigues étaient restées absolument infructueuses. Il est vraiment fâcheux qu'un homme de la valeur de M. Brun-Rollet se soit ainsi trompé après tant de recherches, et ait abandonné l'honneur d'une semblable découverte à deux négociants barbarins qui trouvèrent, en 1859, un passage vers le nord-ouest, qu'ils appelèrent Bahr-Djur, et qui vraisemblablement conduit jusque chez les Gnamgnam.

Suite du retour. — Lac plein d'éléphants. — Explosion de la poudrière du Saubat. — Escarmouche avec les noirs. — Arrivée à Khartoum.

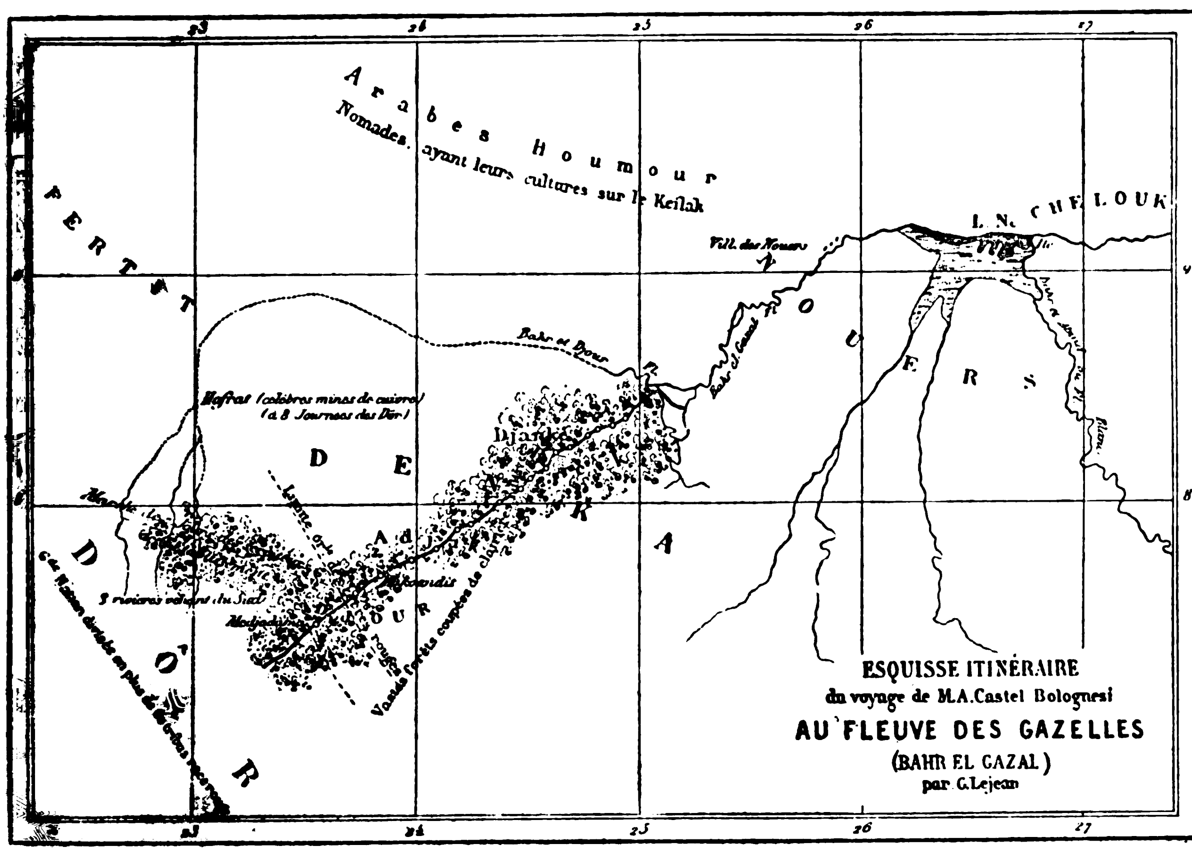
Le 3 mars, je pénétrai dans le canal très-étroit qu'habitaient les Nouers-Ghikena; mais je n'atteignis leur village que le 4, à cause des vents violents du nord qui entravèrent notre marche. Après quelques échanges avec ces sauvages, nous pûmes poursuivre notre voyage et, vers le soir, nous entrâmes dans le lac où nous attendait un spectacle vraiment extraordinaire. Il était littéralement plein d'éléphants de toutes dimensions qui le traversaient tranquillement à la nage. A notre vue, ils prirent la fuite avec des cris épouvantables et en faisant dans l'eau un clapotement terrible. Il y en avait un si grand nombre qu'il est inappréciable et que nous dûmes nous trouver heureux de nous en tirer sans encombre, puisqu'il eût suffi de deux d'entre eux pour nous faire repentir de l'imprudence que nous avions commise en nous en ap-

prochant autant. En revanche, nous fûmes pendant la nuit attaqués par des hippopotames qui donnaient de furieux coups de tête dans la barque, et notre seul moyen de salut fut de nous laisser dériver vers une langue de terre où nous réussîmes à faire quelques feux, très-utiles au moins pour nous voir, tant la nuit était obscure.

Le 5, vers le soir, nous entrâmes dans le lac Nô, et peu après nous descendions entre deux rives pleines de roseaux le fleuve Blanc, qui nous conduisit jusqu'à l'embarcadère de Saubat, où nous trouvâmes le camp des troupes égyptiennes en bien piteux état, à cause de l'explosion de la poudrière qui en avait fait sauter la moitié, et des continuelles attaques qu'ils devaient subir de la part des Schelouck, sans pouvoir s'en venger, par le manque d'ordre de leur gouvernement.

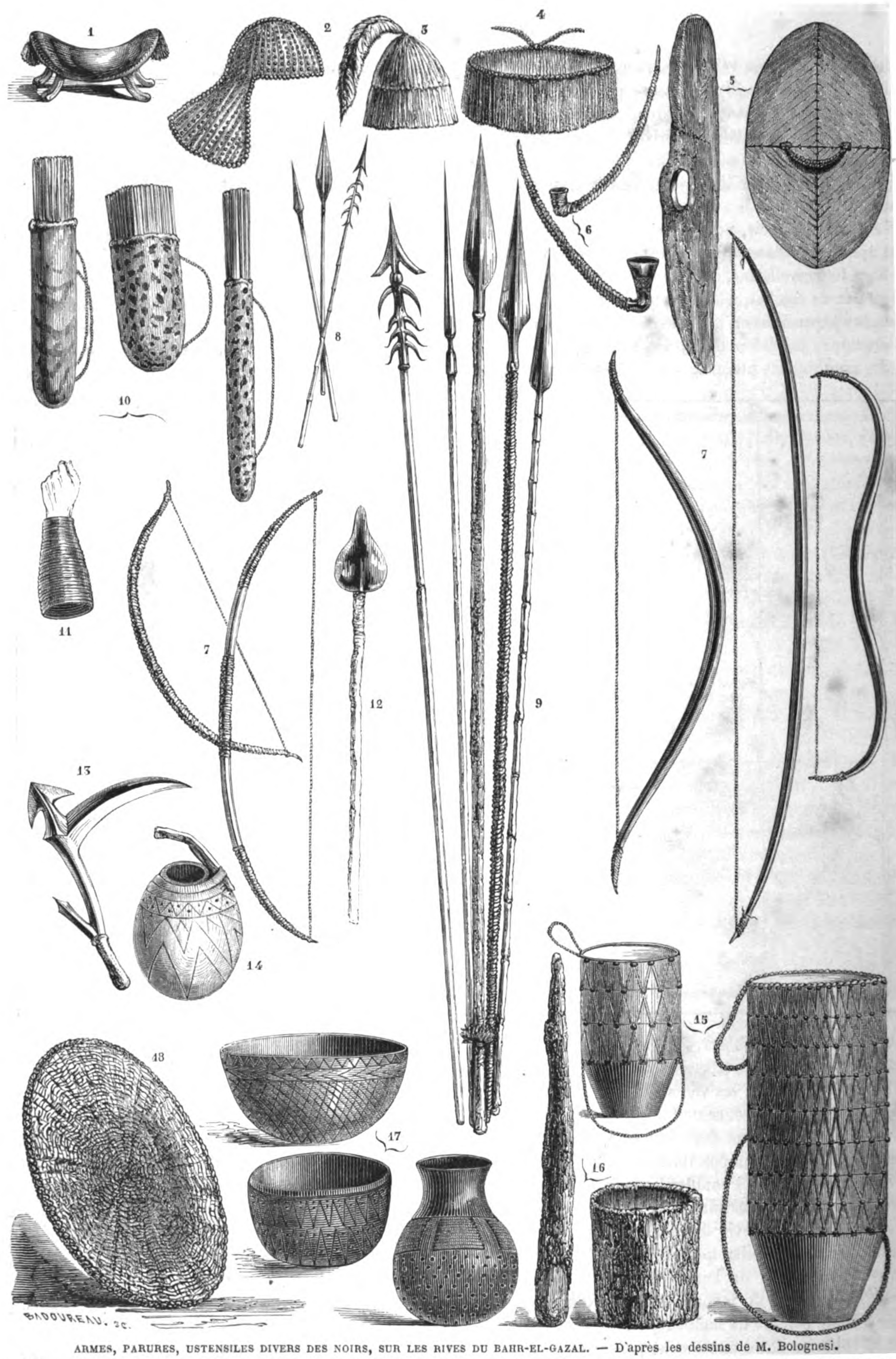
Parti du *Saubat*, j'arrivai le 8 mars, en vue d'un village nommé *Duleb*. Mais quand je voulus m'en approcher pour y faire quelques provisions, je fus averti par un Arabe qui y était établi, de me tenir sur mes gardes parce que les Schelouck avaient le projet de m'attaquer. Cela me contraria; mais le petit nombre d'hommes armés dont je disposais ne me permettait pas de risquer une escarmouche.

Le 10, vers le soir, après avoir doublé, sans m'y arrêter, la grande bourgade de *Denab*, capitale des Schelouck, je trouvai à l'ancre la barque des frères Poncet, négociants savoyards qui s'en allaient à leur établissement, au *Maeja* des *Noheri*. Je mis ma barque bord à bord avec la leur, et je passai là une belle soirée.



Du 11 au 20 mars, les vents furent si contraires que nous avançâmes peu, et ce ne fut que le 21 que j'arrivai en vue de la montagne des Dinkas où force me fut de jeter l'ancre, devant l'impossibilité absolue de surmonter le vent qui s'obstinait à souffler furieux, et nous jetait à terre. Quelques heures plus tard, étant mouillé au milieu du fleuve, vis-à-vis de la même montagne, je fus appelé par le timonier qui observait depuis quelque temps des groupes de Dinkas s'avançant en rampant parmi les herbes, de manière à faire craindre une attaque. Pour comble de malheur, un coup de vent rompant le câble de notre ancre nous poussait à terre, sans qu'il nous fût possible de nous arrêter encore. Les Dinkas s'apercevant de notre embarras, s'approchèrent sur la rive, en grand nombre, et nous montrèrent par leurs cris et leurs menaces qu'ils ne tarderaient pas à nous attaquer. Alors, ordonnant aux dix-huit mariniers de se mettre aux avirons, je me tins debout avec les seuls huit hommes armés que j'eusse sur la cabine de la *daabia*, et tout en faisant faire force de rames, j'ordonnai, bien qu'à contre-cœur, de tirer contre ses avides sauvages quelques coups de fusils chargés seulement de chevrotines qui heureusement, sans leur causer grand mal, suffirent à les éloigner jusqu'à ce que j'eusse réussi à reprendre mon ancrage au milieu du fleuve.

Le 22, je passai, vers le coucher du soleil, le fameux gué que l'on appelle *Mohata-Abuzet*. Le lendemain j'en traversai un autre connu sous le nom de *Mohata-Anz*; mais ce dernier nous arrêta quelque temps, à cause des bancs de coquillages et du manque d'eau qui en rendent,



ARMES, PARURES, USTENSILES DIVERS DES NOIRS, SUR LES RIVES DU BAHR-EL-GAZAL. — D'après les dessins de M. Bolognesi.

1. Siége portatif. — 2. Bonnet en *cauris* (cypræa). — 3. Bonnet en paille. — 4. *Rahad*, pagne des jeunes filles. — 5. Boucliers, l'un en bo's, l'autre en peau. — 6, 7. Pipes, Arcs, quelques-uns recouverts de fines et fortes lanières de cuir. — 8. Flèches. — 9. Lances, manche en bambou. — 10. Carquois dont deux en peau de panthère. — 11. Bracelet. — 12. *Molod*, sorte de bêche. — 13. Trombach ou sabre à plusieurs pointes et à deux tranchants. — 14. Calebasse. — 15. *Nongaza*, tambours de guerre. — 16. Pilon et mortier pour le maïs. — 17. *Gazas*, calebasse, et *bournua*, cruche en terre noire ou rouge. — 18. Sorte de *tabaka*, couverture en paille pour garder le grain, le lait, etc.

à cette époque, le passage très-difficile. Il fallut faire descendre dans l'eau tous les hommes de l'équipage qui, tantôt soulevant, tantôt tirant la barque, réussirent, non sans peine, à nous faire franchir heureusement ce pas difficile.

Le 25, après avoir dépassé le pays des *Baggara-Selem*[1] et des *Lekaouin*, je rencontrai vers le soir la barque de la Mission apostolique de l'Afrique centrale, où se trouvait le P. Knoblecher, pro-vicaire qui s'en allait à *Gondokoro*, une des stations de cette Mission au fleuve Blanc.

Le 27, je m'arrêtai à *Duem* où je descendis à terre pour rendre visite à Boulouk-Bachir, Turc de ma connaissance, de qui j'appris l'arrivée de Saïd-Pacha à Khartoum, et les conséquences de sa politique dans le Soudan. Peu après, ayant fait quelques provisions, je poursuivis mon voyage. Il me semblait que je serais un siècle à arriver à Khartoum où je devrais trouver certainement des lettres d'Europe.

Le 30, à midi, j'atteignis *Wood-Chelaï* où je fus forcé de m'arrêter, mes mariniers, à peine la barque amarrée, s'étant dispersés dans le village pour boire de la *merizza* (bière) sans qu'il me fût possible de les rassembler. Je dus les faire chercher par quelques soldats turcs du détachement de Mohammed-Cachef-Bereglidaas, officier de mes amis, et faire même, à mon grand regret, donner la bastonnade à quelques-uns des plus rétifs.

Le 31, je passai devant *Ghetena* sans m'y arrêter, et ce ne fut qu'après d'immenses efforts et d'égales fatigues que, le 3 avril, à sept heures du matin, j'arrivai sain et sauf à Khartoum, après en être resté absent cent vingt-sept jours.

J'avais, comme on le voit, éprouvé bien des contrariétés et beaucoup souffert; mais j'en suis bien récompensé par la satisfaction d'avoir vu un pays si intéressant, avant l'époque où des faits déplorables ont rendu de jour en jour plus difficile un voyage chez ces pauvres peuples qui, mieux traités, seraient restés nos amis et auraient contribué à rendre sans doute plus facile et plus prochaine la solution du problème scientifique :

Où sont les sources du Nil?

ANGELO CASTEL-BOLOGNESI.

1. Voyez notre livraison 116 pour les gravures représentant un Baggara, un Dinka, Wood-Chelaï ou Ouad-Tchelaye, et le confluent du Nil à la pointe Manjara.

GONDOKORO,

ESQUISSE D'UN VOYAGE AU NIL BLANC.

PAR M. G. LEJEAN[1].

1861. — TEXTE INÉDIT.

Le 22 janvier 1861, vers une heure après midi, comme je regardais avec un peu d'ennui les berges presque nues du Nil Blanc, chez les Bary, un de mes Nubiens cria : *El kenisè!* (l'église!) Je sortis vivement de ma cabine, et, à travers une pluie fine qui couvrait d'une gaze légère les savanes du sud, je distinguai au delà d'une riche plantation un grand bâtiment à toiture rouge, qui ressemblait assez à une usine ou à une belle ferme des environs de Nantes. C'était la mission autrichienne de Gondokoro.

Ce nom parlait à mon imagination avec une force inexplicable. Dans dix ans d'ici, sans doute, ce sera un nom vulgaire comme tel village de la Nubie ou de la Guinée; mais aujourd'hui, comme il y a deux ans, il représente la limite du monde connu de ce côté : au delà, tout était inconnu, sauvage et formidable. J'eus un serrement de cœur violent. Jusque-là, j'avais voyagé dans des conditions normales et prévues, comme un homme qui va à Odessa ou à Singapore; dans deux heures, j'allais me trouver en face du problème que je venais aborder au prix de tant de luttes et de dangers. C'était avec une sorte de fièvre que mes regards cherchaient à percer l'horizon noyé de brumes par delà Gondokoro, à découvrir la cime quasi-fabuleuse du mont Redjef.

Cependant la barque avançait. Ulibo montrait sur la gauche ses cabanes groupées sur un petit tertre découvert. Un nègre vint à mon bord : c'était un Bary de près de six pieds, fait comme tous ses compatriotes, un véritable Apollon. Le drogman, qui le connaissait, me dit : « C'est homme très comme il faut, et il ne ressemble pas aux autres nègres qui sont devenus mendiants depuis qu'ils fréquentent les blancs. Vous serez content de lui. C'est le chef des forgerons d'Ulibo; la moitié du village est à lui. »

L'homme entra dans ma cabine et sans façon demanda un verre d'eau-de-vie. Je lui en fis servir un grand verre, qu'il avala d'un trait. Je crus qu'il allait tomber à la renverse, car la liqueur était très-forte et aurait grisé deux des plus forts ivrognes de France; mais le nègre ne sourcilla pas. Je lui demandai des nouvelles du fameux Nikla, que la plupart des voyageurs ont appelé Niguelo, et qui est bien connu par le livre de Brun-Rollet; il était devenu l'intermédiaire entre les Bary et les blancs qui

1. Voy. t. III, p. 97; t. III, 139; p. 139; t. V, p. 177.

remontaient le fleuve. Mon nègre, dont j'ai oublié le nom (un nom en *a*, qui me parut harmonieux), aspira une énorme bouffée de son calumet, et sans me regarder me dit à peu près ceci :

« Ah! vous connaissiez Nikla? Nikla était un homme d'esprit, mais décidément il ne savait pas son métier de sorcier. Voilà cinq ans que la pluie ne tombe pas chez nous ; nous mourons de faim. On a demandé de la pluie à Nikla : il en a promis, il s'est fait donner des bœufs, et malgré ses sortiléges la pluie n'est pas venue. On s'est fâché; alors Nikla a pris son fusil, a menacé de tuer tout le monde; il a fallu le laisser tranquille. Cela est arrivé l'an dernier pour la troisième fois ; alors on a perdu patience; on a fendu le ventre à Nikla, et on l'a jeté au fleuve. Il ne se moquera plus de nous. C'est mon père qui a fait le coup, et alors il a pris tout à fait sa place, il est *koudjour* (sorcier) et chef de Belegnân.

— Et il ne craint pas qu'on ne lui fende le ventre quelque jour

— Oh! il n'y pas de danger. Mon père est un habile homme, un vrai sorcier, et moi aussi. Voulez-vous me voir avaler du feu? Passez-moi des charbons ardents. »

Et il exécuta devant moi ce tour assez vulgaire, visiblement mortifié de mon peu d'admiration. Je me débarrassai de lui le plus tôt que je pus, et je dis au drogman :

« Voilà donc votre *galantuomo* ?

— Ah! monsieur, me dit le drogman penaud, il n'était pas comme cela il y a cinq ans. Comme ces messieurs l'ont changé! »

Ces messieurs, c'étaient les nouveaux seigneurs de Gondokoro, les hauts et puissants négriers de toute race et de toute langue, réunis là par le besoin commun de mal faire.

Mon petit negher, tiré à la corde, continuait à raser la rive orientale, couverte de villages élevés à la hâte, bordée de canges de tout tonnage sous pavillon égyptien, anglais, français. Dans cette forêt de mâts, deux groupes principaux attiraient le regard : l'un voisin de la mission, l'autre à un grand kilomètre plus loin, autour d'une belle dahabié facile à reconnaître pour être la maison flottante d'Alfred Peney.

Je pris terre juste à l'angle du jardin d'acclimatation, et je passe rapidement sur les détails d'établissement. En un clin d'œil, mes hommes m'eurent construit une fort jolie cabane en paille, aérée et abritée, où j'installai mes caisses, ma table et mon angareb; puis ils bâtirent leur village à dix pas de là. Mon premier soin fut de prendre langue et d'aller visiter mes voisins européens. Peney était parti pour une excursion chez les Nyamnyam ou Gnamgnam, et l'absence de ce savant et aimable voyageur était pour moi un rude contre-temps ; à la place je trouvai le Maltais Andrea Debono, dont l'accueil à peine poli ne fut pas de nature à me faire oublier ma déception.

Je laisse de côté les griefs personnels dont je ne veux pas ennuyer le public, et je dirai seulement que M. Debono, comme la plupart de ses confrères, mettait par trop de maladresse à me prouver qu'un témoin impartial et humain était à Gondokoro un *gêneur* et un ennemi public. Il essaya pourtant de me donner le change, parla avec feu (et il parlait fort bien) de son intention de faire la police du fleuve avec ses quatre cents hommes, et de déclarer la guerre aux enleveurs d'esclaves, parce que toute violence troublait le commerce honnête, etc. Il me raconta qu'il avait pris pour quartier général provisoire les bâtiments abandonnés de la mission, mais qu'il était en train de faire bâtir un village à près d'un mille au sud, avec magasin, arsenal en briques, etc.; que cette dernière construction portait grand ombrage aux nègres, parce qu'ils attribuaient à celle de Gondokoro, toute en briques cuites, la famine qui ne cessait de les décimer depuis cinq ans.

Nous visitâmes ensemble la mission en ruines. C'était un carré dont la grande entrée était tournée vers le sud; les trois autres côtés étaient formés par l'église, les logements des missionnaires et ceux des employés et ouvriers. L'ensemble avait dû, dans des temps plus prospères, rappeler une jolie ferme de la Souabe; mais quand je la vis, la mission abandonnée n'était plus qu'une ruine. Les missionnaires avaient emporté toutes les ferrures, tous les objets mobiliers, et n'avaient laissé qu' une grande croix dorée qu'ils eussent bien dû emporter aussi, car pendant deux ans elle n'a guère vu passer sous son ombre que l'écume des bandits musulmans de Khartoum, ou des Européens au niveau de ces musulmans.

Le jardin d'acclimatation, semé de fleurs, de plantes et de légumes d'Égypte et d'Europe, était aussi abandonné ; mais la nature, plus persistante que les hommes, triomphait en face des ruines, et les belles plantes des tropiques, croissant au hasard sur la pente assez rapide du coteau, miraient dans l'eau calme et jaunâtre du fleuve le vert sombre de leurs rameaux vigoureux. En avant de la mission se prolongeaient deux haies vives et touffues d'euphorbe, l'euphorbe candélabre de Trémaux, si je ne me trompe. Ce nom peint bien la forme de ce magnifique arbuste aux branches quadrangulaires, dont la séve est un suc laiteux, poison dangereux bien connu des nègres. En longeant la haie, j'y cueillis quelques baies vertes, et j'allais, par distraction, les porter à ma bouche, quand mon cuisinier Heissein, qui me suivait, se précipita vers moi : *Haouaga! haouaga! cheder es sin!* (« monsieur! monsieur! c'est l'arbre à poison! ») Je me hâtai de jeter ces petits fruits meurtriers, en réfléchissant aux bizarreries du sort qui avait failli, après que j'avais échappé aux fièvres du Kordofan, me réserver la mort vulgaire que jadis la police municipale infligeait aux caniches en contravention.

Je consacrai le lendemain à deux excursions. Je pus me traîner à pied jusqu'au village de Debono, suivi de mon drogman noir Bilâh, qui causait chemin faisant avec deux colosses indigènes. Je leur demandai le nom du Nil; ils me répondirent *karè* (le fleuve). « J'entends bien, lui dis-je, que c'est le grand fleuve; mais les Bary ne lui donnent-ils pas un autre nom? » Ils répondirent : *Tchoudiri*. C'est évidemment le nom que les explorateurs de

1840 ont écrit *Tubirih*, et M. Debono, dans son journal de 1856, *Tchouper* (avec l'orthographe italienne *Ciuper*). M. D. Barthelemy m'avait dit à Khartoum que cela signifiait *canal* dans la langue bary; mais il m'a bien semblé que mon informateur me le donnait comme le nom propre du fleuve.

A quinze minutes de la mission, le petit plateau qui domine le fleuve d'une hauteur d'une vingtaine de pieds s'abaisse presque à pic, et fait place à une plaine marécageuse qui doit être inondée aux hautes eaux. Une sorte de marigot peu profond vient là aboutir au fleuve, et son embouchure forme une crique, un petit port en miniature où la dahabié de Peney était ancrée. Je m'arrêtai au bord du plateau, et avisant un nègre qui flânait, je me fis nommer par lui tous les sommets qui formaient une sorte de ceinture brisée autour de l'horizon, depuis la chaîne boisée de Belegnân, à ma gauche, jusqu'aux dentelures du Konobi, sur la droite. Au milieu de cet arc de douze à quinze lieues de développement, un point isolé attirait obstinément mon regard : c'était un cône abrupt que le nègre m'avait nommé *Logwek*. Je savais que les indigènes donnaient ce nom à la montagne que les Arabes appelaient *Redjef* (la tremblante), et sur laquelle les contours du fleuve avaient brodé tant d'histoires fantastiques. Ce qui ajoutait à ce prestige, c'est que généralement les expéditions les plus hardies n'avaient pas dépassé ce point, arrêtées court par des rapides et plus encore par l'attitude hostile et la réputation guerrière des Makedo, tribu riveraine de ces cataractes. Le Redjef était donc le bout du monde ; et, de plus, quelques savants prenant les hâbleries arabes au pied de la lettre, avaient écrit que le Redjef devait être un volcan ou du moins l'avoir été. Mon *vekil* Mohammed fut celui qui me parla des merveilles du Redjef avec le plus de sincérité. « On assure, dit-il, que c'est une montagne qui tremble quand un musulman met le pied dessus. Pourtant j'y ai monté une fois par curiosité, et je n'ai senti aucun tremblement. » Sur quoi j'observai, sans vouloir humilier ce brave homme : « Il y a longtemps que les musulmans ne font plus rien trembler du tout. »

Les dix ou douze massifs qui cernent au sud l'horizon de Gondokoro m'ont semblé isolés les uns des autres, et ils ont semblé tels à Werne, si j'en juge par sa carte. Cependant, je n'oserais rien affirmer, car si d'une part le Soudan m'a accoutumé, en fait de reliefs orographiques, à des dislocations dont aucune autre partie du globe ne peut offrir d'exemple, j'ai su par expérience que rien n'est trompeur comme la ligne d'horizon de ses steppes et de ses déserts, et qu'une *sierra* interrompue n'offre souvent, à huit heures de distance, que des sommets dont rien n'accuse la continuité. Cette réserve faite, je dirai que dans tout cet ensemble deux groupes seulement m'ont paru hors de discussion : le Korek, au couchant, et le Lokaïa-Belegnân, à l'est du fleuve.

J'ai dit que je fis ce jour-là une autre excursion : ce fut celle d'Ulibo, village assez important par la circonstance qu'il se trouve porté sur presque toutes les cartes, et peut servir à les coordonner. Il est vrai que les orthographes diffèrent : Ulibo, Libo, Ulibari. Il est bâti sur une faible élévation dominant à pic le fleuve à l'ouest, s'abaissant au nord vers un bras du Nil, qui coule rapidement en rongeant quelques îles basses et verdoyantes, et finissant en pente douce du côté d'un assez joli lac et d'une plaine aujourd'hui inculte, mais qui ne l'était pas, m'a-t-on dit, avant l'arrivée des négriers. Je demandai à voir la tombe d'Angelo Vinco, ce courageux missionnaire italien qui avait été le premier pionnier des missions chrétiennes au Nil Blanc, et qui, éloigné de Gondokoro par des contrariétés sur lesquelles je ne dois pas insister ici, était venu mourir à sa résidence favorite d'Ulibo, parmi les noirs dont il était adoré. La *chanson* d'*Angelo* est encore aujourd'hui la ronde favorite des danseurs du fleuve Blanc. J'ai vu à Khartoum des enfants barys de six ou sept ans marquer la mesure du pied en entendant fredonner cette vive et alerte mélodie, l'une des nombreuses preuves de la supériorité musicale des noirs sur les Arabes :

Adjilo ! Adjilo !
Iti Belegnân....

Voici la traduction des premières strophes :

Angelo ! Angelo ! — Va-t'en à Belegnân (Belenia).
Il n'y a ici que maladies. — Non, non, je suis bien ici !
Va-t'en à Belegnân. — Là il n'y a pas de moustiques.
Non, non, je suis bien ici ! — Vive, vive Angelo !

Je demandai donc à voir la tombe de cet homme de cœur. Les nègres me menèrent hors du village, sur un petit terrain couvert d'une plantureuse végétation de chardons; ils en firent le tour, examinèrent divers endroits avec un visible embarras, et finirent par me dire : « Il est enterré là quelque part, mais nous ne savons pas au juste où. » Je sortis de là le cœur oppressé. C'était pourtant pour l'amélioration matérielle et morale de ces gens-là que le jeune apôtre était venu de Venise mourir dans les steppes du fleuve Blanc ! La plaine que je traversai à mon retour était loin, par les souvenirs qu'elle me rappelait, de dissiper cette impression. C'est là que six ans auparavant le malheureux Vaudey avait péri avec tout son monde dans une lutte meurtrière occasionnée par le plus déplorable malentendu, et où le hasard seul fut le coupable. La famine effroyable qui a décimé depuis cette époque les tribus des Barys leur a semblé un châtiment céleste de la mort du *grand chef blanc ;* et cette famine a dépassé tout ce qu'on peut imaginer. Les mères mourantes, ne pouvant plus nourrir leurs enfants, venaient les jeter dans le Nil pour leur épargner les tortures de la faim. M. Jules Poncet rencontra une de ces femmes qui allait noyer son enfant âgé de cinq ans, et emmena le négrillon en faisant à la mère l'aumône d'une écuelle de maïs. L'enfant élevé à Khartoum chez M. Peney, où je le vis, devait être ramené l'année suivante à sa famille, dont il me semblait du reste ne plus guère s'inquiéter.

Je revins à mon quartier que je trouvai un peu en émoi. Un nègre était venu essayer ses flèches sur la senti-

nelle de Debono à la porte de la mission, et l'ayant manqué deux fois de très-près, s'en allait comme un homme qui vient de remplir un devoir, quand il fut *happé* par les gens du Maltais et reçut cinquante coups de bâton. Il n'y avait rien à dire, et certes M. Debono se montrait bon prince en ne faisant pas fusiller ce maladroit.

Je reçus pour ma part une visite plus pacifique. Un grand nègre entra dans ma case, posa à terre son tabouret peint en rouge, complément obligé du costume bary, s'assit dessus et se mit à fumer.

« C'est Medi, » me dit le drogman. L'homme me regarda de ses yeux mi-clos, comme pour étudier l'effet de ce nom sur le maître du logis.

« Bien, dis-je. Mais qu'est-ce donc que Medi ?

— Medi, c'est le roi du pays, un grand guerrier; c'est lui qui a tué Vaudey de sa main. Recevez-le poliment, car sans sa protection vous ne pourrez pas vous procurer seulement une poule ici.

— Et que veut-il ?

— De l'eau-de-vie.

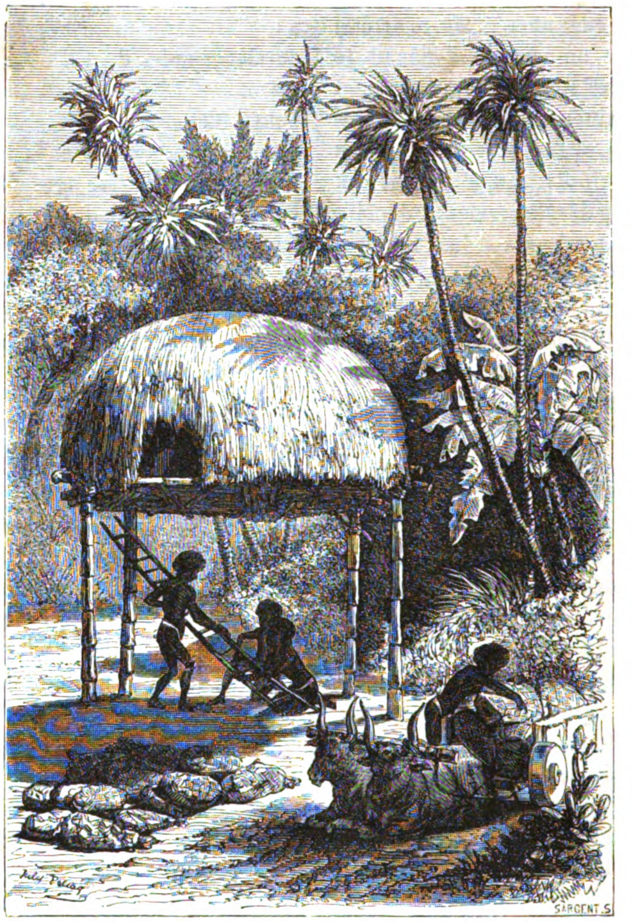
— Dites-lui que je n'ai que faire des écornifleurs. J'ai besoin d'un mouton, et s'il m'en procure un, je le payerai, et Medi aura un plein verre d'eau-de-vie pour sa peine; sinon, non. »

Medi reçut le compliment sans s'émouvoir, promit le mouton et continua à fumer. Un visiteur m'arriva, et j'oubliai complétement Sa Majesté qui, au bout d'une demi-heure, voulut reprendre l'entretien : « Et l'eau-de-vie ?

— Tu n'es qu'un ivrogne; je n'ai rien pour toi.

— C'est ainsi qu'on traite *mata* Medi ? Bonsoir. »

En sortant, il demanda encore de l'eau-de-vie au drogman, qui, voulant le ménager, lui répondit que moi seul je pouvais en disposer, sans quoi il eût été heureux de lui en donner. Medi rejoignit les siens et résuma ainsi son opinion : « Le drogman est un homme comme il faut, mais le *monsieur* ne sait pas vivre. » Le soir, mon drogman ayant rencontré un Italien de ses amis se grisa comme un pacha à mes frais et proposa d'aller fusiller Medi pour venger Vaudey : propos d'ivrogne qui ne m'inquiéta point.



Grenier aérien sur les bords du Nil Blanc. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Bolognesi.

Medi était un franc coquin, passant les journées à courir d'une barque à l'autre, suivi de ses deux femmes dont la plus jeune était assez jolie, et il la faisait remarquer avec complaisance à ses bons amis, les fatiguant de ses prières et de ses menaces, et leur extorquant de l'eau-de-vie pour lui et des verroteries pour sa favorite. Il est vrai que son peuple ne valait pas mieux que lui. Quand on a lu le portrait certainement véridique que font de ce peuple brave et fier les visiteurs de 1840 et des années suivantes, on croit rêver en tombant à Gondokoro au milieu de ce troupeau de mendiants, d'ivrognes et de femmes dépravées.

J'insiste sur ce dernier point, car il constitue l'un de mes principaux griefs contre les négriers qui ont laissé des souvenirs si néfastes au fleuve Blanc; ils ont encore plus dépravé peut-être que volé, tué et mendié. La négresse, à défaut d'éducation morale, m'a semblé avoir une certaine fierté personnelle capable de neutraliser un peu même de mauvais instincts. Je la crois supérieure sous ce rapport à la femme arabe et surtout à la Nubienne, femme libre s'il en fut au monde. Du moins, il y a sept ou huit ans, il en était ainsi, mais depuis, les marchands d'hommes y ont mis bon ordre. Ils ont largement exploité la hideuse misère qui décime les Barys, et quand j'arrivai à Gondokoro j'y fus le témoin forcé des plus lamentables spectacles. La barque de Debono, appelée, je crois, *Zeit eu Nil* (la crue du Nil), me fut signalée comme le théâtre de scènes honteuses à éviter. Je suivis le conseil, mais malgré moi, le soir, je dus subir le voisinage d'une orgie soudanienne, car une *bamboula* effrénée vint rugir et bondir devant la porte de la mission, à trente pas de ma case.

Tels sont les enseignements que les fils de Cham reçoivent des enfants réunis de Sem et de Japhet.

G. Lejean.

(La suite à une autre livraison.)



M. Théodore de Heuglin. — Dessin de Hadamard d'après une gravure allemande.

L'ANNÉE GÉOGRAPHIQUE,

1862

(PREMIER SEMESTRE)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

I

LES EXPLORATIONS AFRICAINES.

L'expédition de MM. Speke et Grant à la région des sources du Nil par le Zanguebar et le Nyanza.

C'est toujours vers l'Afrique que se porte l'intérêt dominant des explorations actuelles, tout à la fois par les nouvelles qu'on en reçoit et par celles qu'on en attend. C'est dans cette dernière catégorie qu'il faut ranger jusqu'à présent la grande expédition anglaise du capitaine Speke au lac Nyanza et à la région des sources du Nil. La dernière lettre que l'on ait reçue du capitaine est du 12 décembre 1860 (dix-sept mois!); elle était datée

d'un lieu appelé Khoko, situé sur le plateau central du sud de l'Afrique, à quatre cents milles anglais de Zanzibar, presque à mi-chemin entre la côte et le grand lac Tanganyika exploré en 1858 par M. Speke lui-même, en compagnie du capitaine Burton. L'expédition souffrait beaucoup de la famine et de la violence des pluies ; cependant on gardait bon courage, et l'on continuait d'avancer (mais à très-petites journées) vers Kazèh. Ce nom de la capitale de l'Ouniamoëzi est familier à ceux qui ont lu la relation que le capitaine Burton a donnée de la mémorable expédition de 1858; à ceux qui ne le connaîtraient pas encore, nous signalerons l'élégante traduction que vient d'en publier Mme H. Loreau[1], déjà connue dans le monde géographique par son excellente traduction du voyage de Livingstone. Le capitaine Speke a repris, pour gagner le Nyanza et pénétrer de là dans la région inconnue située sous l'équateur, la route même déjà reconnue jusqu'au Nyanza par l'expédition de 1858; de sorte que la relation de ce dernier voyage devient en quelque sorte la préface de l'exploration actuelle.

M. Lejean, que des fonctions officielles dans une de nos stations consulaires de la mer Rouge ont obligé de quitter de nouveau la France, n'a pu voir, avant son départ, la publication dont son premier voyage doit être l'objet. Si notre savant et courageux explorateur, dans son expédition de 1860, n'a pu accomplir jusqu'au bout la mission qu'il espérait conduire vers la région des sources du Nil Blanc, ses études personnelles sur la géographie et les populations de la haute Nubie, aussi bien que les informations qu'il y a pu recueillir, n'en promettent pas moins un de ces ouvrages aussi attachants qu'instructifs, qui s'adressent à la fois à la généralité des lecteurs par l'attrait des tableaux, et aux hommes plus spéciaux par la solidité des recherches.

Voyage du baron de Decken de Mombaz à la montagne neigeuse de Kilima-ndjaro.

Il existe partout, dans les sciences comme dans le monde, des esprits chagrins et systématiques qui croient se montrer supérieurs en affichant un scepticisme exagéré. La critique est fort bonne, assurément, et la prudence aussi; mais au delà d'une certaine limite, la prudence et la critique prennent un autre nom. Il s'est trouvé en Angleterre un critique de cette nature, pour s'inscrire en faux contre les découvertes des deux missionnaires de Mombaz, MM. Krapf et Rebmann, dans l'Afrique orientale, les premiers, on le sait, qui aient révélé l'existence des montagnes neigeuses de Kilima-ndjaro et de Kénia. On a tout contesté de ces découvertes, et les distances, et l'existence même des neiges sur ces montagnes équatoriales; et tout récemment encore on a pu lire une polémique à ce sujet dans le plus répandu des journaux littéraires de la Grande-Bretagne[1]. Or, voici qu'un voyageur allemand, M. le baron de Decken, habitué aux observations scientifiques et pourvu des instruments nécessaires, vient de faire le voyage de Mombaz au Kilima-ndjaro, accompagné d'un géologue anglais, M. Thornton, et tous deux ont constaté la parfaite exactitude du révérend Rebmann. La lettre de M. de Decken, communiquée par le docteur Barth à la Société de géographie de Berlin, est datée de Zanzibar le 13 novembre 1861. Le voyageur était de retour depuis l'avant-veille seulement, et il se hâte de rédiger un peu en gros un premier aperçu de son excursion, les lettres devant être emportées par un navire en partance pour Bombay. Il avait quitté Mombaz avec M. Thornton le 28 juin, accompagné d'une escorte formant une caravane de cinquante-cinq hommes. Une marche d'une vingtaine de jours, coupée de nombreux repos, les avait conduits au Kilima-ndjaro, où l'on stationna dix-neuf jours. L'ascension de la montagne n'avait pu être effectuée que jusqu'à une hauteur de huit mille pieds, la désertion des guides, jointe aux pluies qui survinrent, n'ayant pas permis de pousser plus avant. Malgré ce contre-temps, les résultats acquis ont beaucoup d'importance. L'existence des neiges perpétuelles qui couronnent le sommet de la montagne a été constatée. On a été témoin de deux avalanches. La hauteur de la montagne, trigonométriquement mesurée, dépasse vingt mille pieds (six mille cinq cents mètres), dont trois mille, à sa partie supérieure, sont couverts de neige permanente. Le Kilima-ndjaro est une montagne volcanique; les laves et la nature des roches mettent le fait hors de doute. D'autres résultats géographiques ont été obtenus. On a constaté l'existence d'un grand lac au sud de la montagne, et déterminé les sources de plusieurs cours d'eau qui vont former la rivière Pangani, dont l'embouchure fait face à l'île de Pemba, au nord de Zanzibar. On a constaté dans la même région, au nord-ouest et à l'ouest du Kilima-ndjaro l'existence de plusieurs pics de dix-sept à dix-huit mille pieds, qui constituent une véritable région alpine. Les voyageurs ont construit la carte du pays parcouru, au moyen d'une suite de triangulations opérées au théodolite, ou, quand on était pressé par le temps, avec le compas azimutal, triangulations qui s'appuient sur une série de hauteurs méridiennes des étoiles; on a une observation de longitude pour le Kilima-ndjaro. M. de Decken se proposait de consacrer deux ou trois mois à se reposer à Zanzibar, et d'employer ce temps à mettre au net le journal, à calculer les observations et à construire la carte; puis d'entreprendre une autre excursion au mont Kénia, afin de compléter la reconnaissance de cette région alpine remarquable à plus d'un titre.

Le voyage de M. de Decken, eu égard à son étendue, n'est qu'un épisode des grandes explorations africaines; mais cet épisode n'en sera pas moins une des pages les plus intéressantes de l'histoire géographique du continent.

1. *Voyage aux Grands-Lacs de l'Afrique orientale*, par le capitaine Burton; ouvrage traduit de l'anglais par Mme H. Loreau, et illustré de trente-sept vignettes. Paris, Hachette, 1862; un vol. grand in-8. Le texte original est : The Lake Regions of *Central Africa*.

1. Deux lettres de M. Aug. Petermann, l'éminent géographe de Gotha, au sujet des singulières théories de M. Desboroug Cooley Voir l'*Athenæum*, n[os] 1789 à 1792.

L'expédition allemande au Soudan oriental. M. de Heuglin.

Un intérêt d'un ordre plus général s'attache à la grande expédition organisée l'année dernière en Allemagne au moyen d'une souscription nationale, non-seulement pour aller recueillir dans le Soudan oriental des informations certaines sur le sort de Vogel, dont on n'a maintenant que trop de raisons de regarder la mort comme certaine après son entrée dans le Ouadây en 1856, mais aussi pour reprendre et compléter les explorations si tristement interrompues de l'infortuné compagnon de Barth. Malheureusement, un incident aussi fâcheux qu'inattendu vient de se produire dans l'expédition, et l'on peut craindre qu'il n'en compromette l'avenir.

Débarquée le 17 juin à Massâoua, après un délai de trois mois et demi consumés à Alexandrie, au Caire, dans les environs de Suez et dans la traversée de la mer Rouge, l'expédition était enfin entrée dans la partie sérieuse de ses travaux. A son arrivée sur le sol nubien, elle s'était adjoint M. Werner Munzinger, jeune Suisse instruit, actif, énergique, qu'un séjour de huit années à Massâoua et à Kérèn, dans un but tout à la fois de commerce et d'étude, a parfaitement aguerri au climat africain, et qui s'est déjà fait connaître par plusieurs publications fort remarquables sur les territoires et les tribus des parties de la Nubie maritime qui confinent à l'Abyssinie. Kérèn, où résidait depuis longtemps M. Munzinger, est une localité intérieure du pays Bogo, à quatre-vingts milles géographiques de Massâoua vers l'ouest-nord-ouest[1], et à trois cent soixante milles (cent cinquante lieues de France) à l'ouest de Khartoûm. C'est là que la mission s'est établie pour ses premières investigations. Ce coin de la Nubie est curieux à étudier ; les inscriptions des premiers siècles de notre ère lui donnent un intérêt historique, et ses tribus appartiennent, de même que le fond de la population abyssine, à cette vieille race éthiopienne ou kouschite (c'est tout un) que l'on confond trop souvent avec la race nègre.

D'après les instructions formelles du comité de Gotha (qui a reçu les souscriptions et préparé l'expédition), la mission devait se rendre à Khartoûm par la voie la plus directe et la plus prompte, afin d'entrer immédiatement dans les contrées du Soudan en se portant vers le Ouadây, but principal de l'entreprise. Mais M. de Heuglin, le chef de l'expédition, conçut à Kérèn la pensée d'une excursion en Abyssinie, et, s'il était possible, jusqu'aux pays, encore si peu connus, de Kâfa et d'Enaréa, au sud des frontières sud-ouest de l'Abyssinie, se proposant, à ce qu'il semble, de gagner le fleuve Blanc en descendant la vallée encore inexplorée du Sobat. Un tel voyage, auquel M. de Heuglin est mieux préparé que personne, aurait certainement un grand et sérieux intérêt; il pourrait donner le mot de plus d'une question géographique encore débattue. Mais il dérangeait toutes les combinaisons du comité, qui s'en est montré, ainsi que l'opinion publique en Allemagne, très-sérieusement ému. Une dépêche fut immédiatement expédiée à Kérèn, afin de prévenir, s'il en était temps encore, l'accomplissement du projet de M. de Heuglin. La lettre arriva trop tard; le chef de l'expédition était déjà parti pour son excursion d'Abyssinie. Deux des membres de la mission l'avaient seuls accompagné, le docteur Steudner et M. Schubert; les autres étaient encore à Kérèn. Sur cette nouvelle, on a pris sur-le-champ à Gotha une résolution dont nous concevons les motifs, en présence de la responsabilité morale qui pèse sur le comité, mais que nous ne pouvons nous empêcher de trouver bien sévère, dans le fond et dans la forme, vis-à-vis d'un homme comme M. de Heuglin. La conduite de l'expédition lui a été retirée ; elle est transférée à M. Munzinger. M. de Heuglin apprendra cette mesure à son arrivée à Khartoûm, où il aura, naturellement, à rendre compte des fonds qui avaient été mis à sa disposition pour le voyage. Nous avons pleine confiance dans la capacité de M. Munzinger; mais reste à savoir quelle influence les mesures qui viennent d'être prises auront sur les autres membres de la mission. Nous souhaitons bien sincèrement que l'avenir d'une entreprise sur laquelle reposent tant d'espérances scientifiques n'en soit pas compromis.

Jusqu'à présent, les travaux des membres de la mission, depuis son arrivée en Afrique, sont connus par un certain nombre de lettres et de mémoires dont on a eu communication par les deux principaux organes géographiques de l'Allemagne, les *Mittheilungen* de Gotha, et la *Zeitschrift* de Berlin ; ce sont des chapitres fragmentaires dont on aura plus tard l'ensemble et le développement. Une étude sur l'histoire naturelle de la basse Égypte, une relation des sources de Moïse, à l'entrée du désert sinaïtique, une description de l'archipel de Dahlak, dans la mer Rouge, et enfin plusieurs excursions sur les frontières nord-est de l'Abyssinie, en sont les morceaux les plus notables. On a aussi reçu à Gotha une lettre de M. de Heuglin depuis son entrée en Abyssinie (lettre qui a dû se croiser avec les dépêches du comité), dans laquelle on trouve d'intéressants détails archéologiques sur Axoum et son territoire.

A l'expédition du Soudan se rattache une tentative isolée faite dans une autre direction. M. de Beurmann, qui a voyagé dans la haute Nubie en 1860 et 61, offrit au comité, il y a six mois, d'essayer de pénétrer dans le Ouadây par le nord, en partant de la Cyrénaïque, pendant que M. de Heuglin ferait la même tentative par l'est en partant de Khartoûm. Son offre acceptée, M. de Beurmann se rendit immédiatement à la côte d'Afrique. Il écrit de Benghazi à la date du 13 février. Sa lettre, toutefois, n'est pas de nature à donner beaucoup d'espoir. Il avait tenté inutilement de se procurer un guide pour l'intérieur. Depuis qu'une caravane du Ouadây a été, en 1855, attaquée et dépouillée près d'Audjélah, et

1. On sait que le mille géographique est de soixante au degré. C'est une mesure *neutre*, si l'on peut ainsi parler, facile à convertir, par son rapport naturel avec les soixante minutes du degré terrestre, en mesures françaises, anglaises, allemandes, etc., et que les voyageurs de toutes les nations devraient employer pour l'estime des distances, dans les pays, tels que l'Afrique, qui n'ont pas de mesures itinéraires indigènes.

que le sultan a juré dans sa colère d'immoler tout chrétien qui lui tomberait entre les mains (c'est par là que s'explique le sort de Vogel, arrivé au Ouadây en 1856), nul n'oserait aller dans ce pays en compagnie d'un Européen. M. de Beurmann ne voyait plus d'autre voie à tenter que celle de la caravane de Mourzouk ou de Gh'ât.

Quelques autres voyages en Afrique. — David Livingstone dans le bassin inférieur du Zambézi. — Le dernier voyage de Mme Ida Pfeiffer. — Madagascar. — Henry Duveyrier chez les Touâreg et dans le Sahara algérien. — La relation de M. Duchaillu.

A côté de ces grandes expéditions qui s'étendent à de vastes parties du continent, d'autres voyages se poursui-



Gravée chez Erhard rue Bonaparte 42.

vent et quelques relations se publient, qui tiendront une place honorable, bien qu'en de moindres proportions, dans l'histoire des explorations actuelles. M. David Livingstone, le missionnaire anglais qui a marqué sa place au premier rang par son voyage de 1852 au cœur de l'Afrique australe, est retourné sur le théâtre de ses premiers travaux, se proposant cette fois d'étudier le bassin inférieur du grand fleuve Zambézi, dont il avait reconnu, dans son précédent voyage, tout le bassin supérieur. Mais on n'a jusqu'à présent sur ses courses que des rensei-

gnements fort incomplets. Il y a, au nord du bas Zambézi, à deux ou trois cents milles de la côte de Mozambique, une suite de grands lacs qui furent autrefois connus des Portugais, et qui figurent sur nos anciennes cartes sous le nom collectif de Maravi ; M. Livingstone a remonté jusqu'à un de ces lacs appelé Chirva, dans une contrée riche et fertile. Il a aussi navigué sur la Rovouma, grande rivière qui débouche à la côte non loin du cap Delgado, entre le dixième et le onzième degré de latitude australe. Ses dernières lettres sont datées d'Anjouan (ou plus correctement Johanna), une des îles Comores situées entre la côte nord-ouest de Madagascar et le Delgado.

Madagascar, dont nous venons de prononcer le nom, occupe depuis quelques mois l'attention publique. La mort de la vieille reine Ranavalo, persécutrice acharnée



Mme Ida Pfeiffer (voy. sa biographie, t. IV, p. 289). — Dessin de Mettais d'après une photographie.

des chrétiens, et l'avénement du nouveau prince Radama, qui se montre disposé à renouer d'intimes relations avec l'Europe, font présager de prochains et fructueux rapports avec cette grande île africaine, dont le pourtour maritime nous appartient en vertu d'anciens traités. Ces circonstances donnent un intérêt d'actualité à la relation du dernier voyage de Mme Ida Pfeiffer, qui se publie en ce moment. Ce voyage de la célèbre Viennoise, qui a terminé sa longue carrière de touriste, tire une importance particulière de l'Introduction historique dont il est précédé.

A l'autre extrémité de l'Afrique, un jeune et savant explorateur, M. Henry Duveyrier, a terminé, à la fin de 1861, une belle exploration des oasis situées au midi de nos provinces algériennes et de la contrée des Touâreg d'Azgâr, qui occupent des cantons montagneux à l'ouest

du Fezzan. Les études de M. Duveyrier sont tout à la fois ethnographiques et physiques. Il a fixé par une série d'observations astronomiques la position précise des principaux points du Sahara algérien et tunisien; il a déterminé le relief du sol par une suite d'observations barométriques; il a réuni sur les tribus berbères qui peuplent çà et là ces vastes solitudes, des notions qui compléteront utilement les informations antérieures. Quoique l'on ne connaisse encore que par des communications accidentelles cette suite de travaux et de recherches, on en peut apprécier déjà la très-grande valeur; la relation que le voyageur prépare en ce moment, ainsi que la carte qui doit l'accompagner, seront certainement au nombre des morceaux les plus précieux dont les voyages contemporains aient enrichi la géographie de l'Afrique[1].

Une autre publication qui se prépare sera accueillie avec curiosité par la généralité des lecteurs, et avec un sérieux intérêt par les hommes d'étude : c'est une édition française des voyages de notre compatriote Paul Duchaillu dans la partie de l'Afrique équatoriale qui avoisine le Gabon.

Le Gabon est un large estuaire où se déversent plusieurs cours d'eau de médiocre étendue, et qui débouche sur la côte occidentale d'Afrique à un demi-degré au nord de l'équateur. La relation de Duchaillu, publiée en Angleterre il y a huit à neuf mois, y est devenue, de la part de quelques critiques, l'objet d'attaques plus que passionnées; une certaine confusion, que l'absence de dates régulières jette dans les premiers chapitres, a été le point de départ d'imputations excessives. Il suffisait cependant d'un peu d'attention pour apercevoir l'origine de cette confusion, et la circonscrire dans ses véritables limites. C'est ce qu'a fait le premier, dans un de nos journaux quotidiens, celui qui trace ces lignes[2]; et nous sommes heureux de voir notre opinion à cet égard partagée par une des premières autorités géographiques de l'Europe, M. Augustus Petermann de Gotha. Le savant directeur des *Mittheilungen* a tracé, avec l'habileté magistrale qu'on lui connaît, une carte rectifiée du théâtre des courses du jeune voyageur; carte qu'il a bien voulu mettre à la disposition du *Tour du Monde* (p. 404). Duchaillu, quand il se rendit au Gabon en 1856, n'y allait ni comme observateur savant ni même comme voyageur dans le sens élevé du mot; il venait là armé du fusil, pour faire des collections d'histoire naturelle et poursuivre le redoutable gorille dans les sombres forêts qui servent de repaire au monstrueux quadrumane. Mais en présence de cette nature vierge, au milieu de ces tribus à peine connues de nom, il sentit poindre en lui les instincts de l'explorateur. Il recueillit des informations, et, en définitive, il réunit les éléments d'un livre qui nous donne, outre ses curieuses aventures de chasseur, un bon aperçu général d'une grande région jusqu'alors complétement inexplorée.

1. Le *Tour du Monde* a déjà donné le portrait du jeune et savant voyageur, au t. IV de la série, livraison 90 (*a.* 1861), p. 177.

2. Dans le *Temps* du 23 septembre et du 14 octobre derniers.

II

EXPLORATIONS DES PARTIES CENTRALES DE L'AUSTRALIE.

Expédition de Burke.—Traversée du continent.—Catastrophe.

Beaucoup de bruit s'est fait aussi depuis quelques semaines, dans les journaux de Londres et au sein des société savantes, autour d'un nom jusque-là inconnu, le nom d'O'hara Burke; si les critiques anglais ne sont pas toujours justes vis-à-vis des voyageurs étrangers, l'Angleterre n'est jamais ingrate pour ses propres explorateurs. Burke, du reste, n'a que trop chèrement conquis d'incontestables droits à une prompte célébrité ; la traversée complète du continent australien accomplie pour la première fois après un grand nombre de tentatives infructueuses, puis, au retour, le voyage terminé par une des catastrophes les plus navrantes qu'aient jamais enregistrées les fastes des explorations géographiques, c'est plus qu'il n'en fallait pour justifier la grande notoriété qui s'est attachée à ce voyage.

Nous allons en retracer les principaux incidents[1].

Quelques mots d'abord sur les antécédents auxquels le voyage se rattache.

Si l'Australie était une terre historique, si elle avait, comme les contrées de notre continent, l'illustration que donnent les vieux souvenirs, les entreprises ininterrompues que depuis vingt ans et plus les Anglais y poursuivent, auraient eu dans le monde un grand retentissement. Mais l'isolement de cette île immense, située dans l'hémisphère austral à six cents lieues des extrémités sud-est de l'Asie, l'affreuse stérilité de ses parties intérieures, la barbarie profonde de ses rares habitants, et, par suite, l'absence de tout rapport de curiosité ou de commerce avec les nations civilisées ne permettent guère que l'attention générale se porte de ce côté d'une manière un peu suivie.

Cette terre sauvage est devenue, néanmoins, une colonie anglaise, et elle pèse d'un poids chaque jour plus considérable dans la balance coloniale de la Grande-Bretagne; ses zones littorales, particulièrement à l'est et au sud-est, dominées par des montagnes élevées et sillonnées de nombreux courants, se détachent de l'ensemble par une fertilité exceptionnelle; des pâturages aux horizons infinis nourrissent déjà d'innombrables troupeaux de chevaux et de bêtes à laine, et les produits de ces troupeaux alimentent, dans une proportion chaque jour croissante, les manufactures de la métropole. Les efforts de la population coloniale tendent de plus en plus à étendre vers l'intérieur ses établissements, auxquels il faut de vastes espaces : de là ces explorations incessantes dont le rayon a toujours été s'agrandissant.

Et puis, peu à peu, le génie investigateur de la race

1. Nous avons sous les yeux le recueil officiel des notes et des dépêches de l'expédition, publié en Australie à la fin de l'année dernière. Ce recueil est intitulé : *The Burke and Wills exploring expedition; an Account of the Crossing the continent of Australia, from Cooper's Creek to Carpentaria.* Melbourne, 1861, un cahier in-8 de 40 pages, avec des portraits et une carte itinéraire.

saxonne a joint ses incitations à celles de la colonisation. On a voulu connaître pour elles-mêmes ces parties tout à fait intérieures du continent dont les abords se présentent sous d'effrayants aspects. Des théories se sont formées sur la nature et la conformation de la région centrale ; on a voulu vérifier ces théories. Y avait-il là une caspienne, une mer sans écoulement, ou bien n'y devait-on rencontrer que d'immenses saharas, des déserts de sable, sans végétation et sans eau?

On se trouvait ainsi en présence d'une question de physique terrestre ; et les tentatives d'explorations intérieures, si elles avaient cessé de toucher aux intérêts pratiques de la colonie, seraient restées des problèmes pour la science. Accomplir la traversée du continent en le coupant par ses parties centrales est ainsi devenu la préoccupation dominante des explorateurs australiens.

Ces explorateurs, pour la plupart, appartiennent à la colonie même. C'est sous l'inspiration et aux frais des administrations locales qu'ont eu lieu les tentatives renouvelées coup sur coup depuis vingt ans, et en particulier celle de M. Burke.

Irlandais d'origine, comme son nom l'indique, O'hara Burke était depuis plusieurs années au service de la colonie. La détermination dont il avait fait preuve en plusieurs circonstances, et son intelligence reconnue, le firent désigner pour conduire l'expédition que vers le milieu de 1860 la société Royale de Victoria — une association qui s'est formée à Melbourne pour activer et patronner les explorations de l'Australie — avait résolu d'envoyer dans l'intérieur. Les préparatifs en furent faits sur une large échelle. L'expédition se composait d'une vingtaine de personnes, dont un astronome-ingénieur (M. J. Wills), un naturaliste-géologue, un médecin, etc. Il est vrai que bien avant qu'on ne fût arrivé au désert, la discorde se mit dans la troupe et qu'une partie se sépara ou fut congédiée ; de sorte que finalement Burke ne garda avec lui que sept de ses hommes les plus résolus. On avait pour un an de provisions, qu'on devait à peine entamer tant qu'on serait dans les limites de la civilisation. Les provisions étaient portées à dos de chameau, cet animal ayant paru mieux convenir que le cheval pour traverser de longs déserts. La fatalité devait, hélas! déjouer toutes les prévisions.

Le point que Burke se proposait d'atteindre était le fond du golfe de Carpentaria, presque directement au nord de Melbourne ; l'intervalle à franchir était de vingt degrés à vol d'oiseau, c'est-à-dire au moins six cents lieues ou quatorze cents milles géographiques sur le terrain. L'explorateur qui jusque-là était allé le plus loin dans cette direction était le capitaine Sturt, en 1845. Parti d'Adélaïde, sur la côte du Sud, il avait accompli à peu près les deux tiers du trajet ; mais il avait dû revenir sur ses pas en proclamant impossible de franchir la région aride et pierreuse devant laquelle il lui avait fallu s'arrêter. Plusieurs tentatives renouvelées depuis Sturt n'avaient fait que confirmer ce jugement.

Il y avait là comme un charme fatal qu'il fallait rompre à force de volonté et d'énergie.

C'est à cette tâche que Burke et ses compagnons fidèles se sont dévoués.

On quitta Melbourne le 20 août 1860. L'expédition, dans la première partie de sa route, traversa un pays déjà connu et en partie colonisé, dont les eaux vont aboutir au Murray, ou au Darling son affluent. A la fin de septembre, on traversa le Darling, et le 11 novembre, après un court séjour à Ménindie, dernière station coloniale au delà de cette rivière, on atteignit un cours d'eau déjà marqué sur les cartes sous le nom de Cooper's-Creek. On avait accompli en quatre mois la moitié du voyage, mais la moitié la plus facile ; six cents milles restaient à faire pour atteindre le golfe de Carpentaria. Ici Burke divisa sa petite troupe. Un de ses hommes, Brahe, en qui il avait toute confiance, fut laissé à Cooper's-Creek avec trois autres assistants pour y recevoir les provisions restées en arrière, et y attendre son retour au moins pendant trois mois.

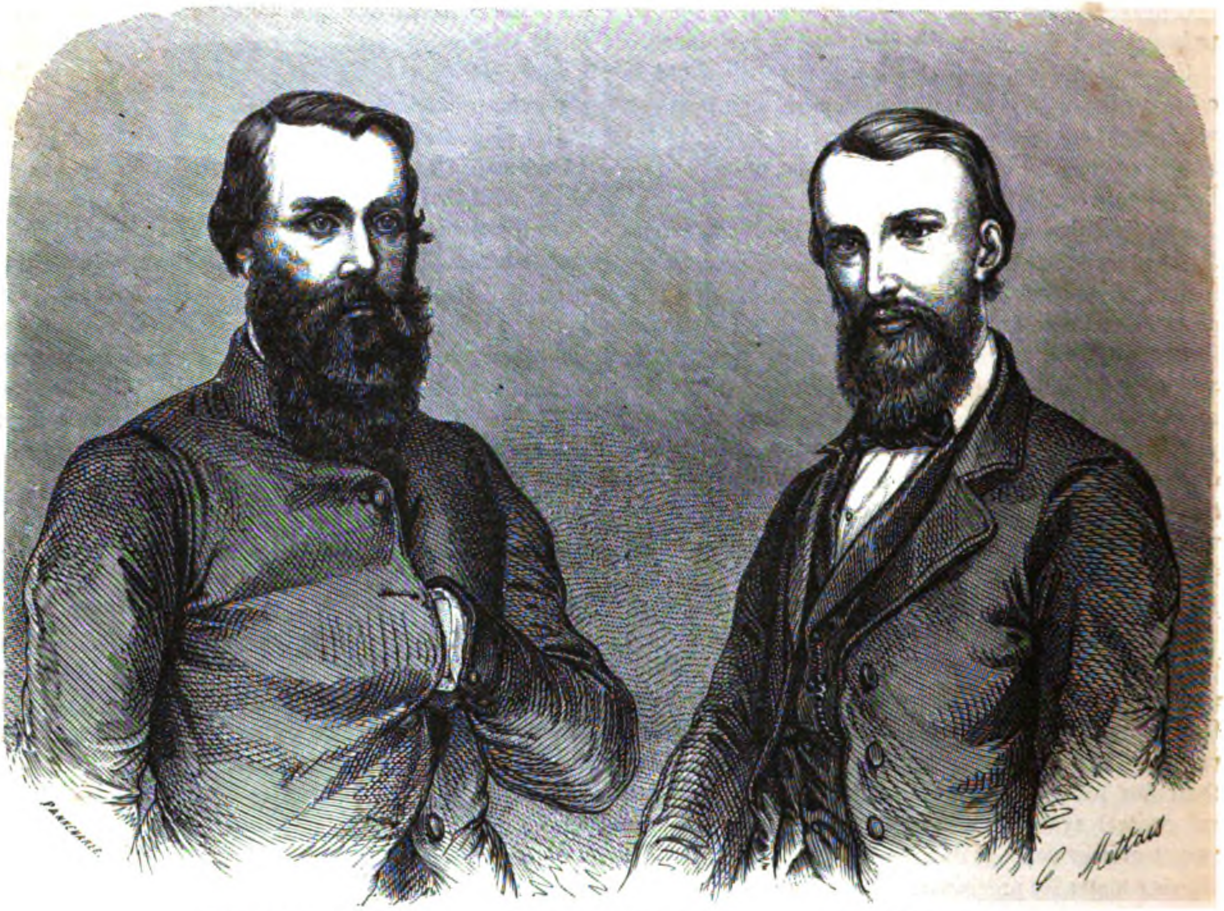
Ces dispositions prises, Burke se remit en route le 16 décembre accompagné de ses trois compagnons de choix, MM. Wills, King et Gray, avec six chameaux, un cheval, et pour trois mois environ de provisions. En quittant Cooper's-Creek, la petite troupe fut accostée par une bande d'indigènes. Voici ce qu'en dit M. Wills dans son journal : « Une nombreuse tribu de noirs voulait absolument nous conduire à leur camp, où nous assisterions à une danse, ce que nous refusâmes. Ils étaient fort importuns, et il ne fallut rien moins que la menace de tirer sur eux pour nous en débarrasser. On les effraye, du reste, aisément, et quoique ce soient des hommes de bonne apparence, leur disposition n'est décidément pas belliqueuse. Ils se montrent très-enclins à dérober tout ce qu'ils peuvent, pourvu que ce soit sans risques. Ils portent rarement des armes, sauf un bouclier, et une sorte de grande barbacane dont je crois qu'ils se servent pour tuer des rats et d'autres animaux de même sorte. Quelquefois, mais très-rarement, ils ont une grande lance ; les lances en roseau paraissent leur être tout à fait inconnues. C'est sans aucun doute une race d'hommes plus belle et de meilleure mine que les noirs de la Murray et du Darling, et aussi plus pacifique; mais à d'autres égards je les crois inférieurs, car d'après le peu que nous avons vu d'eux, ils nous ont paru d'un caractère singulièrement bas et pusillanime. »

Les premières journées, à partir de Cooper's-Creek se firent dans la direction du nord-ouest. On gardait à peu près la ligne de route qu'avait suivie Sturt en 1845 ; mais bientôt on inclina de nouveau à l'est jusqu'au cent quarantième méridien est de Greenwich, et la route dès lors ne s'écarte plus sensiblement de ce méridien (plus oriental d'une centaine de milles que le point où s'arrêta Sturt) jusqu'aux approches du Carpentaria.

Le journal de Wills, qui nous donne, malgré sa sécheresse, une idée suffisante de la partie du voyage comprise entre Cooper's-Creek et le fond du golfe, manifeste fréquemment la surprise agréable que cause aux voyageurs la vue d'un pays infiniment moins aride qu'ils ne s'attendaient à le trouver. Le commencement de la sai-

son des pluies y était pour beaucoup sans doute; mais il semble aussi que cette région se rattache encore à la zone littorale de l'est de l'Autriche, et que c'est seulement un peu au delà vers l'intérieur que commencent les plaines arides et pierreuses du vrai désert. On en peut juger par de nombreux passages du journal; il suffira de citer les plus marquants.

A six ou sept journées au nord-ouest du dépôt de Cooper's-Creek, un peu avant d'atteindre le vingt-septième parallèle, M. Wills remarque que jusque-là « le pays que l'on avait traversé était le plus beau que l'on pût trouver pour l'élève des troupeaux. » Il ajoute que l'herbe était partout à foison, que l'eau était abondante, et que selon toute apparence elle était pérennale. A trois marches de là plus au nord, aux approches du vingt-sixième degré de latitude, comme on était au 24 décembre, on s'arrêta vingt-quatre heures pour solenniser le jour de Noël. Ici encore nouvelle exclamation sur la nature du pays environnant. Notre station fut doublement agréable, car dans nos heures de plus grande confiance nous n'avions jamais espéré rencontrer dans le désert une aussi délicieuse oasis. Notre camp était dans une position véritablement heureuse; nous avions tous les avantages de vivre et d'eau que l'on peut trouver sur une creek ou une rivière considérable, et nous n'avions pas à souffrir de ces innombrables essaims de fourmis, de



Burke (mort en Australie). (Dessin de Mettais.) Wills (mort en Australie).

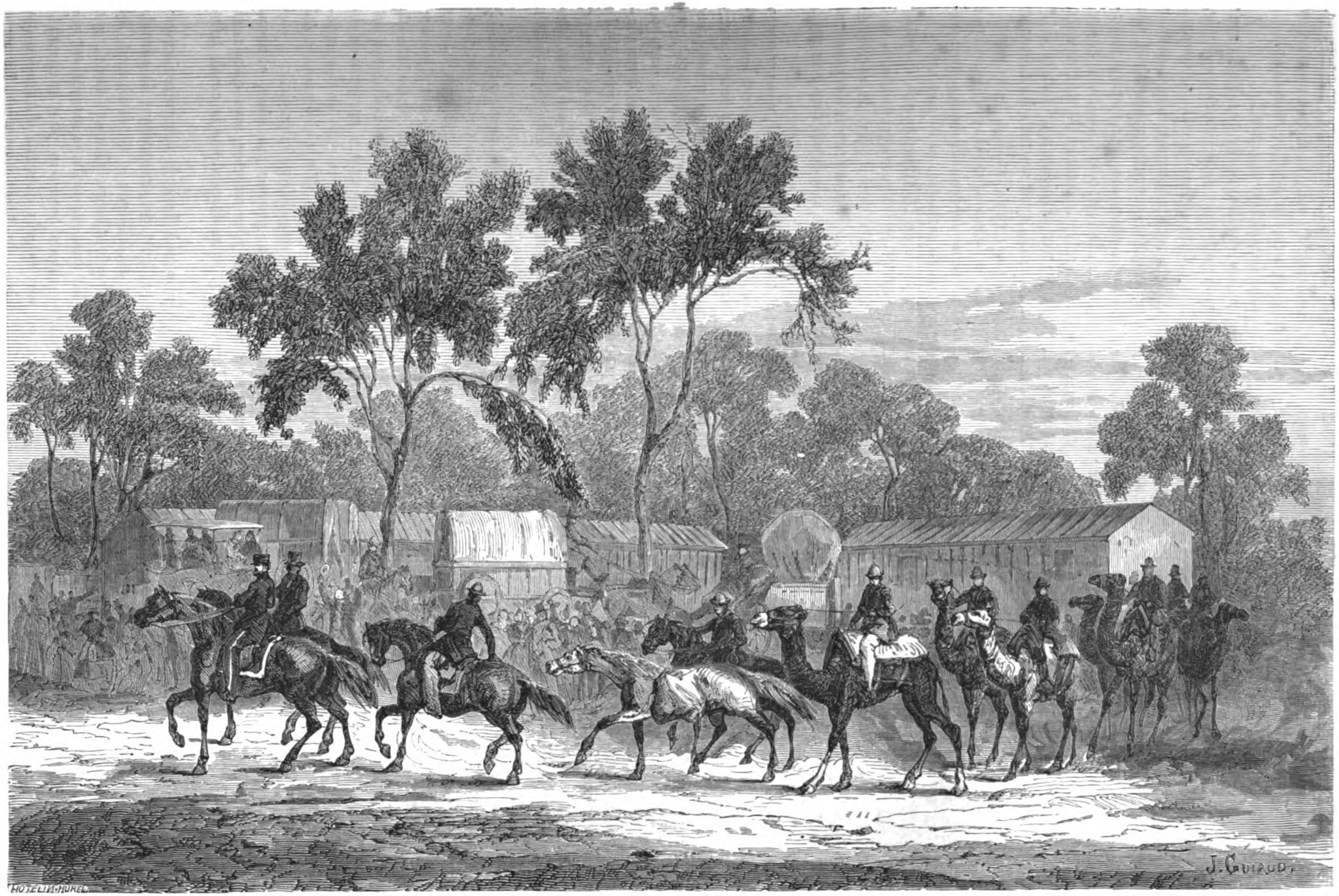
mouches et de mosquites que l'on rencontre invariablement dans les bois et les djungles. »

Voici encore une note écrite le 11 janvier, entre le vingt-troisième et le vingt-deuxième parallèle :

« La contrée que nous traversons offre l'aspect le plus réjouissant à la vue et de la plus belle verdure. Partout abondance de gibier et d'eau. Le pays semble devenir meilleur de mille en mille. Une grande quantité de pluie a tombé ici et dans le sud, et quelques parties basses seraient propres à la culture, dans le cas où la régularité des saisons le comporterait. »

Aux approches du vingtième parallèle (on était encore à cent cinquante milles du fond du Carpentaria, on rencontra le premier spécimen de ce grand et bel arbre de l'Australie que les botanistes ont nommé eucalyptus, et dont quelques espèces exsudent une substance gommeuse comme les acacias. Un peu plus loin on trouva les premiers bouquets de palmiers, qui donnaient à cette terre sauvage quelque chose du charme de l'Orient.

A partir de ce point, on suivit les bords d'une rivière qui coule vers le nord dans la direction du golfe, mais en inclinant sensiblement à l'est. On n'avait pas cessé, durant tout le trajet, de rencontrer des indices de la proximité des indigènes, et même çà et là on en avait aperçu quelques-uns; mais loin de se montrer inquiétants, ils s'étaient constamment enfuis en manifestant les signes



Expédition de Burke (1860-1861). — Départ de Melbourne. — Dessin de Guiaud d'après une gravure australienne.

d'une grande frayeur. Ils ne se sentaient sûrement pas en force, quoique nos voyageurs ne fussent, nous le savons, qu'au nombre de quatre. Enfin, le 11 février, la petite caravane arriva au voisinage du golfe. Du moins la carte itinéraire de M. Wills marque la dernière station à une très-petite distance de la côte; et cependant, chose assez étrange, dans ce que l'on a retrouvé des fragments du journal de Burke, on lit ceci : « On peut dire que nous étions arrivés au golfe; cependant nous ne pûmes avoir la vue de la pleine mer, quoique nous y ayons fait tous nos efforts. » Le nom de la rivière non plus n'est pas donné. D'après les estimes de longitude de M. Wills, ce ne peut être le Prince-Albert's-River, comme on l'a supposé, mais bien un cours d'eau notablement plus oriental. En géographie, l'exactitude a toujours son importance.

Le journal de Wills ne peut nous donner d'éclaircissements sur ce qu'il peut y avoir d'obscur dans ces diverses circonstances de l'approche du golfe; précisément ici il y a une lacune de plusieurs jours, dont la cause n'est pas expliquée. On voit seulement que le 16 février, Burke et ses trois compagnons jugèrent nécessaire de revenir au sud. Ici nous retrouvons la suite du journal de Wills.

L'expédition suit au retour exactement la route qu'elle avait prise en venant vers le golfe; souvent on fait halte aux lieux mêmes où l'on avait campé le mois précédent. La seule différence entre les deux marches, c'est que la seconde a lieu au fort de la saison des pluies, qui noie les bas-fonds, détrempe le sol, et rend les marches beaucoup plus pénibles. Une extrême lassitude commence à se faire sentir, et les voyageurs, ainsi que leurs montures, en ressentent d'autant plus les atteintes que les vivres, qui s'épuisent rapidement, sont devenus pour eux une autre cause de souci. Le 3 mars, on tue un énorme serpent dont on mange la chair, ce qui amène un commencement de dyssenterie. Le 10 avril, on abat l'unique cheval que l'on eût conservé, pour s'en faire un supplément de provisions. « Le pauvre Billy (c'est le nom du cheval) était tellement réduit et à bout de forces par le manque de nourriture, qu'il paraissait avoir bien peu de chances d'atteindre l'autre côté du désert; et comme nous nous trouvions nous-mêmes très à court de provisions, nous pensâmes que le mieux était de nous assurer tout d'un coup de sa chair. Nous le trouvâmes sain et tendre, mais sans la moindre trace de graisse sur aucune partie du corps. »

Le 17, un des trois compagnons de Burke, Gray, tombe épuisé et ne se relève plus. « Mercredi, 17 avril. Ce matin, au lever du soleil, Gray est mort. Il n'avait pas prononcé une parole distincte depuis sa première attaque, qui avait eu lieu au moment du départ. » Voilà toute l'oraison funèbre que lui consacre le journal. Chacun commençait à être tellement absorbé dans sa propre souffrance, qu'on n'avait plus guère le temps de s'arrêter beaucoup à celle des autres.

On n'était plus cependant qu'à quatre marches du dépôt de Cooper's-Creek, où Brahe avait été laissé avec ses hommes et où Burke comptait trouver une abondante réserve de provisions fraîches; mais là devait commencer pour les voyageurs une suite de cruelles déceptions.

Que s'était-il passé durant leur absence?

Quatre mois s'étaient écoulés depuis que Burke avait quitté Cooper's-Creek; on était, nous venons de le voir, au milieu d'avril. On conçoit qu'une pareille station avait dû paraître longue aux quatre hommes laissés dans ce poste, bien que cet espace de quatre mois n'eût rien d'excessif, eu égard aux conditions d'un voyage australien. Malheureusement, le petit poste avait été attaqué du scorbut, et Brahe, selon les termes de son rapport, craignit d'être réduit aux dernières extrémités. Il se détermina donc à se replier avec ses trois hommes vers les établissements de la rivière Darling, à mi-chemin entre Cooper's-Creek et Melbourne. Il enterra au pied d'un arbre, avec un signe de reconnaissance, une partie des provisions qui lui restaient, et il partit.

C'était dans la matinée du 21 avril; le soir du même jour, Burke, King et Wills arrivaient au poste abandonné!

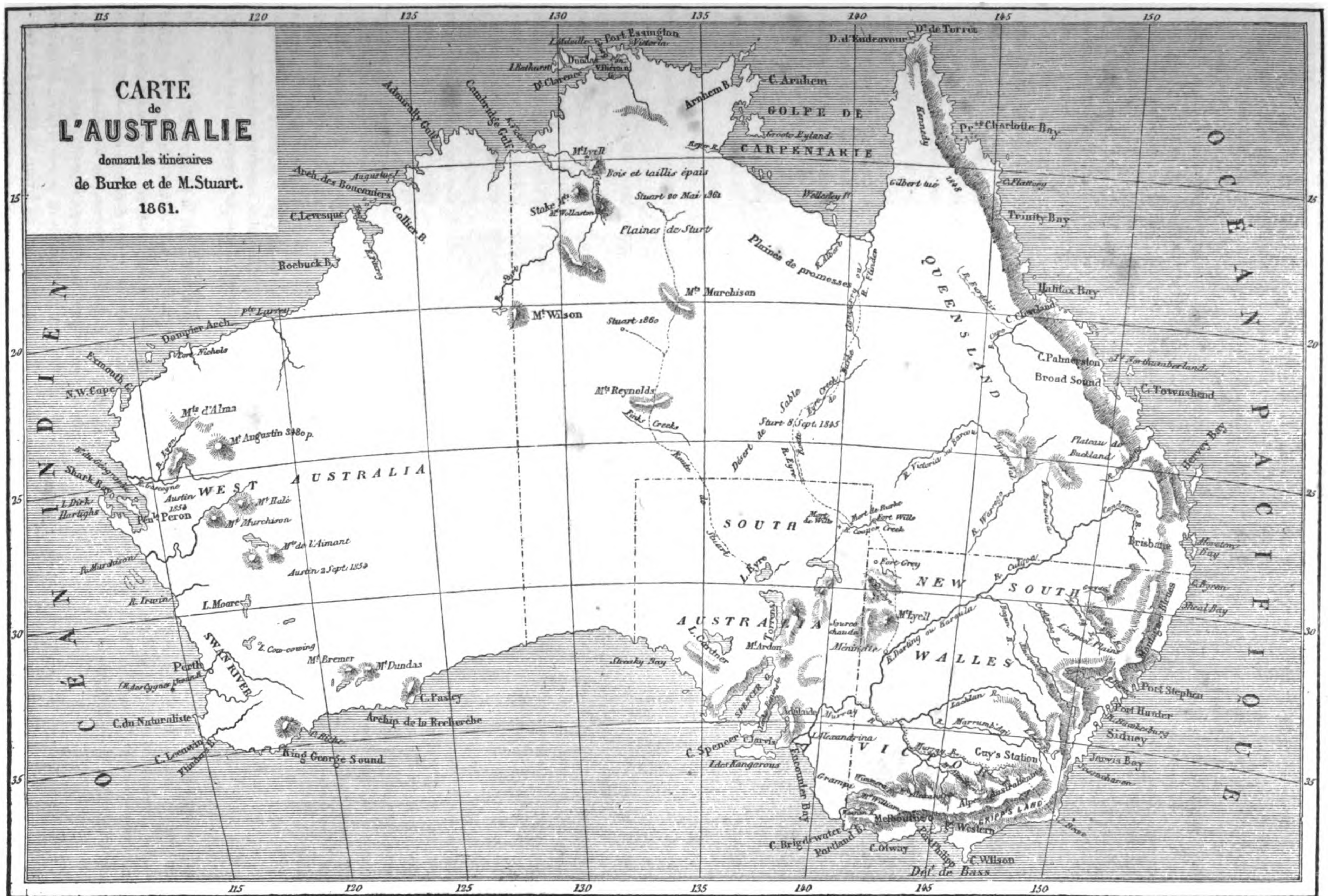
Le lendemain 22, Burke écrivait pour la société de Melbourne cette dépêche, qui a été retrouvée plus tard parmi ses papiers, la dernière que devait tracer sa main déjà défaillante :

« Wills, King et moi (Gray est mort), nous sommes arrivés ici hier au soir, venant de Carpentaria; les hommes que nous avions laissés ici au dépôt en étaient partis le matin. Demain nous nous remettons en route pour descendre le creek à petites journées vers Adélaïde, par le mont Hopeless; nous tâcherons de suivre la route de Gregory, mais nous sommes très-faibles. Les deux chameaux sont rendus, et nous ne serons pas capables de faire plus de quatre à cinq milles par jour. Gray est mort en route d'épuisement et de fatigue. Nous avons tous beaucoup souffert de la faim. J'espère que les provisions laissées ici nous rendront nos forces.

« Nous avons découvert une route praticable d'ici à Carpentaria, dont la plus grande partie suit le cent quarantième degré de longitude orientale. Il y a quelques parties de bon pays entre cette route et le désert pierreux; d'ici au tropique le pays est sec et pierreux. Entre le tropique et Carpentaria, une partie considérable du pays est montueuse, mais elle est bien arrosée et couverte de riches herbages. Nous avons atteint le golfe de Carpentaria le 11 février 1861. Notre désappointement a été grand en trouvant les hommes laissés ici partis.

« *P. S.* Les chameaux ne peuvent plus aller, et nous-mêmes nous ne pouvons plus marcher, sans quoi nous suivrions l'autre parti. Nous descendrons le creek très-lentement. »

Ce qui avait fait prendre à Burke la détermination que son message annonce, c'est que désespérant de pouvoir faire, dans leur état de faiblesse et de dénûment, les quatre cents milles qui séparent Cooper's-Creek des postes du Darling, les trois explorateurs comptaient arriver à des établissements beaucoup plus rapprochés en se portant au sud dans la direction d'Adélaïde (la capitale de la province de South-Australia). Le mont


CARTE
de
L'AUSTRALIE
donnant les itinéraires
de Burke et de M. Stuart.
1861.
OCÉAN PACIFIQUE
OCÉAN INDIEN
GOLFE DE CARPENTARIE
QUEENSLAND
NEW SOUTH WALLES
SOUTH AUSTRALIA
WEST AUSTRALIA
SWAN RIVER
Plaines de Sturt
Plaines de promesses
Désert de Sable
Bois et taillis épais
Stuart 1860
Stuart 8 Sept. 1845
Stuart 20 Mai 1861
Mt Wilson
Mts Murchison
Mts Reynolds
Mt d'Alma
Mt Augustin 3480 p.
Mt de l'Aimant
Mt Bremer
Mt Dundas
Mt Lyell
Mt Ardon
L. Eyre
L. Torrens
L. Gardner
L. Moore
Perth
Brisbane
Sidney
Melbourne
Port Essington
C. Arnhem
Arnhem B.
Cambridge Gulf
Admiralty Gulf
Collier B.
Roebuck B.
C. Levesque
Dampier Arch.
Exmouth G.
N.W. Cape
Shark Bay
Pen. Peron
C. du Naturaliste
C. Leeuwin
King George Sound
C. Pasley
Archip. de la Recherche
Streaky Bay
C. Spencer
I. de Kangarous
Encounter Bay
Portland B.
C. Otway
Port Phillip
C. Wilson
Dt de Bass
Gipps Land
Guy's Station
Jervis Bay
Port Hunter
Port Stephen
Moreton Bay
Hervey Bay
C. Townshend
Broad Sound
C. Palmerston
Halifax Bay
Trinity Bay
Pr.ce Charlotte Bay
Dt de Torres
D. d'Endeavour
Kennedy
Gilbert tué 1848
Mort de Burke
Fort Grey
Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42.

Hopeless — nom de sinistre augure — est à cent cinquante milles environ au sud du cap de Cooper's-Creek.

On quitta cette dernière station le 23 avril, après deux jours donnés au repos. Ici nous suivons le journal de King, le dernier survivant de l'expédition. Les pénibles incidents de cette dernière tentative, les efforts désespérés des voyageurs, la double catastrophe qui les termine et la résignation des victimes au moment suprême, y sont rapportés avec une simplicité qui ajoute encore à l'impression de ce triste récit[1].

Les provisions que l'on emportait de Cooper's-Creek étaient loin de pouvoir les conduire jusqu'au terme présumé de leur course; on comptait sur les hasards de la route. La saison, malheureusement, était déjà avancée; on allait entrer dans l'hiver de ces provinces australes. De fâcheux accidents marquèrent le début du voyage. Un des deux chameaux s'embourba dans un terrain fangeux, à tel point qu'il fut impossible de l'en tirer et qu'il fallut l'abattre. Ce fut du moins pour quelques jours un supplément de provende. Bientôt après il fallut aussi se défaire du second chameau, qui refusait d'avancer davantage et allait rester sur la route. Ce fut un grand surcroît de fatigue pour les trois voyageurs, obligés désormais de se charger eux-mêmes des objets indispensables qu'ils portaient avec eux. Ils avançaient bien lentement dans un désert sans chemins et sans ressources; plus d'une fois, acculés dans des impasses où les creeks allaient aboutir, il leur avait fallu revenir sur leurs pas. Leurs forces et leur courage se consumaient ainsi. Ils avaient rencontré de temps à autre de petites troupes d'Australiens qui leur avaient donné quelques poissons et un peu de nardou (la graine d'une plante qui végète sur le sol, une espèce de *marcillea*, que les sauvages réduisent en pâte); mais c'étaient là des ressources bien précaires. Réduits eux-mêmes à chercher péniblement une nourriture toujours incertaine, les indigènes ne sauraient être ni sociables ni hospitaliers.



M. King. — Dessin de Mettais d'après une gravure anglaise.

Un mois s'écoula ainsi, et rien n'annonçait que l'on approchât des établissements européens. Prévoyant qu'on pourrait leur envoyer du secours de Melbourne, et n'entrevoyant pas d'issue prochaine à ces courses sans but auxquelles ils semblaient condamnés, Burke chargea M. Wills de retourner au camp de Cooper's-Creek pour y laisser une note écrite qui ferait connaître leur situation. Cette commission remplie (du 27 mai au 6 juin), Wills vint retrouver ses deux compagnons dont la position ne s'était pas améliorée. Trois semaines se passèrent encore en recherches infructueuses, — trois semaines dont chaque heure était une lutte horrible contre les angoisses de la maladie et les tortures de la faim. A ce degré de misère, la mort était une délivrance. Elle ne se fit pas longtemps attendre. Le 28 juin, M. Wills se sentit hors d'état de marcher davantage; il se coucha sur la terre humide, et eut encore la force de tracer ces lignes dans son journal, dernière et faible plainte contre ceux qui à Cooper's-Creek avaient abandonné leur poste: « C'est du moins une grande consolation, dans la position où nous sommes, de savoir que nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir, et que notre mort devra être imputée à d'autres plutôt qu'à nous-mêmes. Si nous avions souffert ailleurs, nous n'aurions pu en blâmer que nous; mais nous étions revenus à Cooper's-Creek, où nous devions nous attendre à trouver des provisions et des vêtements. Et nous allons mourir de faim, malgré les instructions expresses données par M. Burke à ceux qu'il avait laissés au dépôt pour y attendre notre retour, et aussi contre nos pressantes recommandations au comité (de Melbourne), d'envoyer derrière nous un parti de Ménindie. »

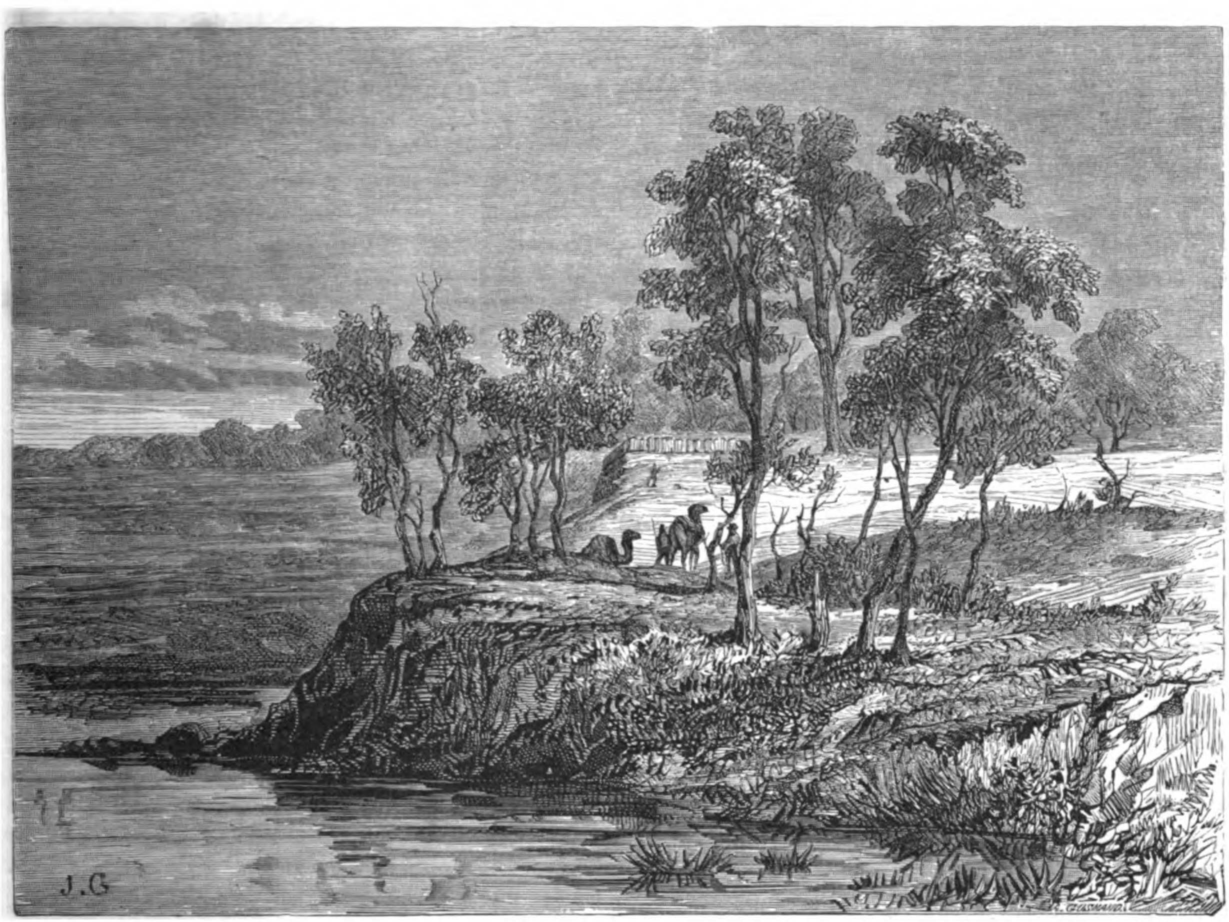
Nous laissons maintenant la parole à M. King.

« M. Wills, voyant qu'il n'avait plus la force d'aller à la recherche du nardou (depuis longtemps à peu près leur seule ressource), nous demanda d'aller, M. Burke et moi, à la piste des indigènes, en lui laissant autant de provisions que j'en pourrais recueillir pour lui. Et de fait, c'est ce que nous avions de mieux à faire. Je laissai à M. Wills pour huit jours de farine, je plaçai à sa por-

1. On a aussi retrouvé le journal de Wills. Il nous a particulièrement servi pour fixer les dates.

tée de l'eau et du bois sec, et nous partîmes emportant pour nous-mêmes une provision de deux jours. Avant de nous éloigner, cependant, M. Burke lui demanda encore s'il désirait toujours de nous voir partir, attendu qu'en aucune autre circonstance il ne l'aurait laissé ainsi ; M. Wills nous répéta qu'il regardait ce parti comme notre seule chance. Puis il donna à M. Burke une lettre et sa montre pour son père, et nous enterrâmes les journaux de route. M. Wills me dit que dans le cas où je survivrais à M. Burke, il espérait que j'accomplirais ses dernières volontés en remettant la lettre et la montre à son père.

« Durant notre marche du premier jour, M. Burke paraissait très-faible, et se plaignait de grandes douleurs dans les jambes et dans le dos. Le second jour, il parut mieux, et il dit qu'il croyait que les forces lui revenaient; mais nous n'eûmes pas fait deux milles qu'il déclara ne pouvoir aller plus loin. J'insistai pour qu'il essayât encore, et je m'efforçai plusieurs fois de le soutenir. Je vis bien à la fin qu'il était à bout de forces; et, de fait, il jeta à terre son sac et le reste, en disant qu'il ne pouvait plus rien porter. J'allégeai aussi le mien, ne gardant rien autre chose que mon fusil, ma poudre et des balles, un petit sac et des allumettes. Nous nous remîmes à marcher; mais nous n'avions pas fait grand chemin quand M. Burke me dit qu'il fallait nous arrêter



Cooper's-Creek. — Dessin de Guiaud d'après une gravure australienne.

pour la nuit. Cependant comme l'endroit était près d'une nappe d'eau et exposé au vent, je le décidai à aller camper un peu plus loin. Nous nous mîmes à chercher du nardou, et nous en trouvâmes un peu que je pilai; avec une corneille que je tuai, cela nous fit un assez bon souper. M. Burke en prit sa part, quoique depuis notre halte il parût aller plus mal. « Je sens bien, me dit-il, « que je n'ai plus que peu d'heures à vivre : » sur quoi il me donna sa montre, qu'il me dit appartenir au comité, ainsi qu'un calepin où il écrivit quelques notes et qu'il me chargea de remettre à sir William Stawell. Il me dit alors : « J'espère que vous resterez ici, près de moi, jus- « qu'à ce que je sois tout à fait mort. C'est un soulage- « ment que de savoir qu'on a quelqu'un près de soi. « Mais, quand je serai mort, je désire que vous placiez « le pistolet dans ma main droite, et que vous me laissiez « tel que je serai, sans me mettre en terre. » Le reste de la soirée, il parla très-peu, et le lendemain matin il avait à peu près perdu la parole. Il expira vers les huit heures. Je me tins encore là quelques heures; mais comme je vis qu'il était inutile que je restasse plus longtemps, je partis pour remonter le creek à la recherche des natifs. Je me sentais bien isolé.... »

Après avoir erré pendant deux jours, un peu réconforté par la trouvaille qu'il fit d'un sac de nardou déposé par les indigènes dans un de leurs campements, il se dé-

cida à revenir vers l'endroit où il avait laissé M. Wills. « Je lui apportais trois corneilles, continue-t-il; mais je le trouvai mort là où il s'était couché. Les natifs y étaient venus, et avaient emporté une partie de ses habits. Je recouvris le corps de sable et restai là plusieurs jours; mais voyant que ma provision de nardou tirait à sa fin, et que je n'en trouvais pas d'autre dans les environs, je me mis sur la trace des indigènes qui étaient venus au camp, en suivant leurs empreintes sur le sable.... » Je n'ai rien voulu changer à ce simple récit, qui nous fait assister en quelque sorte, heure par heure, à l'agonie des deux patients.

Le journal de M. Wills s'arrêtait au 28 juin, six jours avant le retour de King.

Ces tristes scènes se passaient dans la partie supérieure du Cooper's-Creek, à une trentaine de milles vers l'ouest du camp où Brahe avait séjourné pendant trois mois.

Le reste de la tragédie peut se raconter brièvement. King rejoignit la tribu australienne dont il suivait la piste. Accueilli d'abord, puis averti par des signes non équivoques qu'il eût à prendre d'un côté pendant que la tribu irait de l'autre, il réussit pourtant à rester l'hôte de ces pauvres sauvages, dont il était alors heureux de partager la misérable vie plutôt que d'errer seul au milieu du désert, en leur faisant comprendre qu'avant deux lunes les hommes blancs viendraient le secourir, et que ceux qui l'auraient recueilli recevraient de bons présents pour leur hospitalité.

Il eut à mener cette vie pendant deux mois entiers. Brahe, après son départ de Cooper's-Creek, avait rencontré, à cent cinquante milles de Melbourne, une petite troupe conduite par M. Howitt, que le comité, ainsi que l'avait recommandé M. Burke, envoyait sur les traces de l'expédition pour le cas où elle aurait besoin de secours. Cette rencontre de Brahe et de M. Howitt eut lieu le 28 juin, le jour même où Wills expirait abandonné au milieu du désert. Instruit de l'état des choses, et trop justement alarmé, le comité envoya en toute hâte à M. Howitt la recommandation pressante de gagner au plus vite Cooper's-Creek et de chercher par tous les moyens à s'assurer du sort de M. Burke et de ses compagnons.

M. Howitt arriva le 13 septembre au camp de Cooper's-Creek; et continuant de remonter le lit du ravin, il se trouva le surlendemain au lieu où campait la tribu qui avait recueilli King. Celui-ci, à l'arrivée du secours depuis si longtemps attendu, était assis dans la hutte que les indigènes lui avaient construite. « Il offrait une triste apparence, dit le journal de M. Howitt; les traits dévastés comme ceux d'un cadavre, et n'ayant plus guère de l'être civilisé que les restes de vêtements dont il était couvert. Il paraissait excessivement faible; à peine si parfois je pouvais entendre ce qu'il disait. Les indigènes étaient tous groupés en rond, accroupis sur le sol, leur physionomie rayonnant d'une expression de plaisir. »

Un triste devoir restait à remplir. Les restes de Wills et ceux de Burke furent retrouvés aux lieux où la mort les avait frappés. Une double fosse creusée dans le sable reçut les ossements des deux victimes, dont une double inscription rappela les noms, l'âge et la fin. Burke avait quarante ans; Wills n'était encore que dans sa vingt-septième année.

Tel a été le sort des deux premiers explorateurs qui aient réussi à traverser l'Australie dans sa largeur du sud au nord; telle a été la prise de possession de ces tristes solitudes, où pourront se propager les troupeaux de la colonie, mais où d'immenses espaces ne seront jamais fécondés par la civilisation.

Les deux voyages de MacDouall Stuart pour la traversée de l'Australie, 1860, 1861. — Troisième voyage entrepris, 1862.

Un autre nom avait devancé dans ces derniers temps la renommée du nom de Burke, et lui restera associé dans les fastes géographiques de l'Australie : c'est celui de l'Écossais MacDouall Stuart. Fixé depuis longtemps dans la colonie, Stuart avait fait partie de la troupe qui accompagnait le capitaine John Sturt dans son voyage de 1845, le premier où l'on ait tenté sérieusement d'entamer la région centrale du continent australien. On sait que dans cette expédition de 1845, Sturt s'avança, sans pouvoir le dépasser, jusqu'à un point à peu près également éloigné du golfe Spencer et du fond du golfe de Carpentaria. L'intelligence de MacDouall, son énergie, ses dispositions actives et son esprit entreprenant, l'avaient fait remarquer de Sturt; et depuis lors, notamment en 1858, il eut occasion de déployer ces qualités naturelles dans plusieurs reconnaissances qu'il fut chargé de conduire aux environs du lac Torrens et des autres lagunes salines de la province de South-Australia. Une mission plus importante lui fut confiée à la fin de 1859. Les diverses provinces, où, comme on dit, les colonies australiennes, rivalisent d'efforts pour étendre, au profit de leurs exploitations pastorales, les explorations intérieures. Dans le même temps que la province de Victoria, représentée par la Victoria Society de Melbourne, songeait à organiser la grande expédition qui devait être dirigée par O'Hara Burke, une association de colons de la province de South-Australia faisait de son côté les fonds d'une expédition analogue qui devait essayer d'atteindre soit le Carpentaria, soit le golfe de Cambridge, sur la côte nord du continent. Ce fut Stuart qui en fut chargé. Il partit au commencement de mars, non d'Adélaïde même, mais d'une station de la colonie située à une centaine de milles au delà du lac Torrens, s'avança au nord en suivant une ligne plus occidentale de deux cent cinquante milles que la route de Sturt en 1845, se trouva, le 23 avril, à un point que, d'après les observations, on jugea être le centre même, l'ombilic de l'Australie, et qui reçut le nom de Mount-Stuart, et continuant d'avancer dans la direction du Carpentaria, arriva, le 20 juin, au 18° degré 40' de latitude australe, à deux cents milles du fond du golfe. Les démonstrations hostiles des indigènes ne lui permirent pas d'aller plus loin; Stuart dut revenir vers le sud. Il était de retour à son point départ dans les derniers jours du mois

d'août, au moment même où Burke quittait Melbourne et prenait le chemin de Cooper's-Creek pour se porter vers le fond du Carpentaria par un méridien plus oriental de quatre cents milles que celui de la route de Stuart.

Une seconde expédition fut immédiatement résolue par ceux qui avaient patronné la première. Stuart se remit en route le 1er janvier 1861, avec onze hommes et quarante-neuf chevaux. Il reprit la trace de son voyage de l'année précédente, dont il ne voulait pas s'écarter. La première partie de la route fut pénible[1]. Le 3 mars, il écrivait de Finke's-Springs (sous le vingt-sixième parallèle) : « J'attends maintenant de jour en jour les pluies d'équinoxe, et alors j'espère être à même d'aller de l'avant sans plus de perte de temps. Nos marches du mois dernier ont été terriblement lentes ; mais elles nous ont montré que le pays est passable en toute saison. » La première eau tomba le 16 mars, par vingt-quatre degrés cinquante minutes de latitude, et dès le 20, l'expédition avait à souffrir de la violence des pluies qui détrempaient le sol et le transformaient en boue. Il toucha au mont Stuart (appelé aussi *Mount-Centre*, montagne du Centre) le 6 avril, et le 24 il atteignait le point extrême où l'hostilité des indigènes l'avait contraint, l'année précédente, de revenir sur ses pas. C'était près d'un ruisseau que pour cette raison il avait nommé Attack-Creek. C'est de là seulement que commence la partie sérieuse de la seconde relation.

Le 29 avril il arrivait à un creek herbeux d'une belle apparence. Quatre marches de plus, toujours la face au nord, l'amenèrent à l'entrée de vastes plaines toutes fissurées de crevasses recouvertes d'une herbe épaisse qui en rendait l'approche très-dangereuse pour les chevaux. L'entrée de ces solitudes, auxquelles MacDouall donna le nom de plaines de Sturt, est à environ deux degrés au nord d'Attack-Creek, vers le dix-septième parallèle de latitude australe. C'est là qu'ont commencé pour le voyageur les difficultés imprévues qui, pour la seconde fois, l'ont arrêté au moment où il croyait toucher au but.

Si l'on jette les yeux sur la carte, on voit que le point où était arrivé Stuart se trouve à l'entrée de la large péninsule nommée jadis par les Hollandais Terre d'Arnheim, et qui couvre à l'ouest le golfe de Carpentaria. L'isthme de cette péninsule, entre ce dernier golfe et le golfe de Cambridge où débouche la rivière Victoria, n'a pas moins de six degrés de largeur sous le quinzième parallèle, lesquels, à cette latitude, représentent trois cent cinquante milles géographiques; mais à deux degrés plus au sud, là où se trouvait l'expédition, l'intervalle est représenté par un arc de cinq cents milles de développement.

Stuart hésita s'il tournerait à l'ouest vers la rivière Victoria, ou s'il prendrait à l'est la route du Carpentaria. Ce fut celle-ci qu'il essaya d'abord.

Il ne s'y maintint pas longtemps. Du haut d'une chaine de collines qui domine la plaine, il vit devant lui une solitude unie comme les horizons du Sahara, sans un seul arbre, sans la moindre apparence qui annonçât la présence de l'eau. Il pousse au nord, puis au nord-ouest, partout le même aspect. Vers le sud-ouest, le pays sembla présenter d'abord une apparence plus encourageante. Un lac de neuf milles d'étendue, et au loin une végétation abondante, annonçaient une plus riche nature. Mais cette végétation lui présenta bientôt un obstacle non moins formidable. C'était un enchevêtrement d'arbustes et de plantes épineuses tellemen épais, qu'il n'y avait pas à songer à s'y frayer un chemin. Un mur d'airain ou une mer profonde, selon les expressions du voyageur, n'auraient pas été plus infranchissables.

Trois ou quatre autres tentatives en diverses directions n'ont pas plus de succès; partout Stuart et ses hommes viennent se heurter aux mêmes difficultés. Des plaines arides et sans eau, ou des djungles impénétrables. Vaincu, épuisé de corps et d'esprit, les habits en lambeaux, le visage et les mains lacérés par de redoutables arêtes, ses provisions, d'ailleurs, étant maintenant réduites à quatre livres de farine et une livre de viande fumée par homme et par semaine, MacDouall dut renoncer à la lutte, non plus contre les hommes, cette fois, mais contre les difficultés de cette affreuse nature[1]. L'expédition reprit, le 12 juillet, la route du sud, et elle a regagné la province de South-Australia sans avoir à regretter la perte d'un seul homme, malgré les fatigues inouïes que l'on avait éprouvées. Le point le plus septentrional que l'expédition ait atteint est par dix-sept degrés sept minutes de latitude, sous le cent trente-troisième degré quarante et une minutes de longitude orientale de Greenwich.

Mais Stuart a juré qu'il accomplirait sa tâche ou qu'il y périrait. Dès la fin de novembre 1861, au départ de la malle qui a apporté en Europe la relation sommaire dont nous venons de faire connaître les faits principaux, une troisième expédition s'était formée à la demande de l'indomptable explorateur, et venait de repartir pour le nord. On y a joint cette fois un géologue et les appareils nécessaires pour forer le sol, Stuart étant convaincu que s'il avait eu les moyens de creuser des puits artificiels, il aurait pu se frayer sa route jusqu'à la côte.

Amérique. — Quelques mots sur le Mexique.

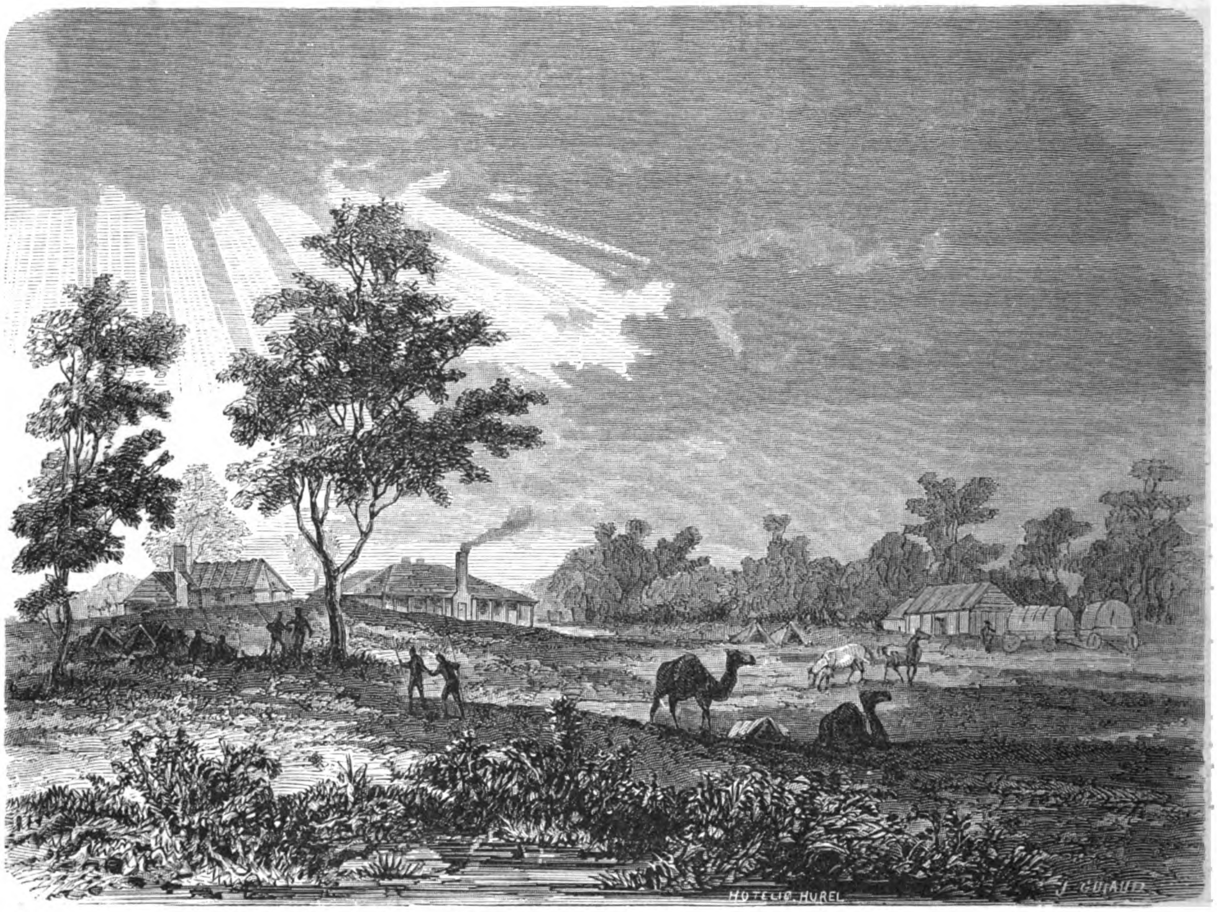
Les événements actuels, en tournant l'attention vers le Mexique, ont pu donner lieu de remarquer que depuis longtemps il n'a paru en Europe aucune publication sérieuse où l'on puisse aller chercher avec confiance des renseignements positifs, non sur la géographie et la conformation physique de la contrée, — les écrits d'Alexandre de Humboldt sont toujours, sous ce rapport, une source précieuse, et l'on peut dire classique, — mais sur l'état actuel des choses et des esprits à Mexico et dans les pro-

1. Qu'on n'oublie pas que le 1er janvier du continent austral répond à notre 1er juillet, c'est-à-dire au plus fort de l'été.

1. Le temps où Stuart se consumait en efforts infructueux dans l'isthme d'Arnheim, est précisément celui où Burke et Wills expiraient dans le désert de Cooper's-Creek.

vinces. L'état de désorganisation profonde de ce malheureux pays, où les désordres, l'incapacité et l'incurie d'une suite de déplorables gouvernements paralysent ou dilapident les dons d'une riche nature, explique assez pourquoi les voyageurs européens ne peuvent guère se hasarder maintenant dans l'intérieur. Les lecteurs du *Tour du Monde* ont pu d'ailleurs apprécier cet état de choses dans les pages si vives et si chaudement colorées où M. Vigneaux, un des compagnons du comte de Raousset-Boulbon et de son aventureuse entreprise, a raconté sa pittoresque odyssée de 1854 depuis les côtes de la province de Sonora jusqu'au port de la Vera-Cruz[1]. Il est probable que notre expédition, quel qu'en soit le but encore inconnu, nous vaudra quelque relation nouvelle : instructive, nous en jugerons plus tard. En attendant, il faut nous contenter d'un petit nombre de morceaux partiels sur quelques-unes des provinces frontières ou des régions littorales.

La nouvelle ère qui va peut-être s'ouvrir pour le Mexique aura d'autant plus d'importance au seul point de vue d'où nous puissions l'envisager, le point de vue de la science, que depuis quelques années l'investigation



Ménindie, ferme au delà du Darling. — Dessin de Guiaud d'après une gravure australienne.

des origines, ou, pour nous tenir dans des termes moins ambitieux, des antiquités américaines, tend de plus en plus à se faire une place marquée dans les études européennes. Les récentes publications de M. Brasseur de Bourbourg, celles d'un linguiste allemand, M. Buschmann, les curieuses relations de plusieurs explorateurs américains sur le Yucutan, les recherches récemment provoquées par une de nos sociétés savantes, et enfin ce que l'on peut espérer de notre compatriote M. Aubin, l'homme d'Europe le mieux préparé, peut-être, par la richesse de ses collections et la spécialité de ses études, à nous révéler le dernier mot des hiéroglyphes qui renferment les fastes plus ou moins anciens des nations aztèques avant la conquête européenne, cet ensemble d'investigations, toutes récentes encore et déjà si riches, annonce assez le développement prochain auquel elles sont appelées. Le Mexique doit être nécessairement un des principaux foyers de ces études américaines.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

1. Voir le *Tour du Monde* n[os] 120 à 123, p. 241 à 304 du présent volume.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

GRAVURES.

CARTES ET PLANS.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 240, 2e colonne, ligne 11, au lieu de : *établissements thérapeutiques*, lisez : *hospices thérapeutiques*.
Page 385, sous la gravure, au lieu de : *Nouen*, lisez : *Nouers*.
Page 400, 2e colonne, au lieu de : *mendié*, lisez : *incendié*.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

LE

TOUR DU MONDE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1862

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

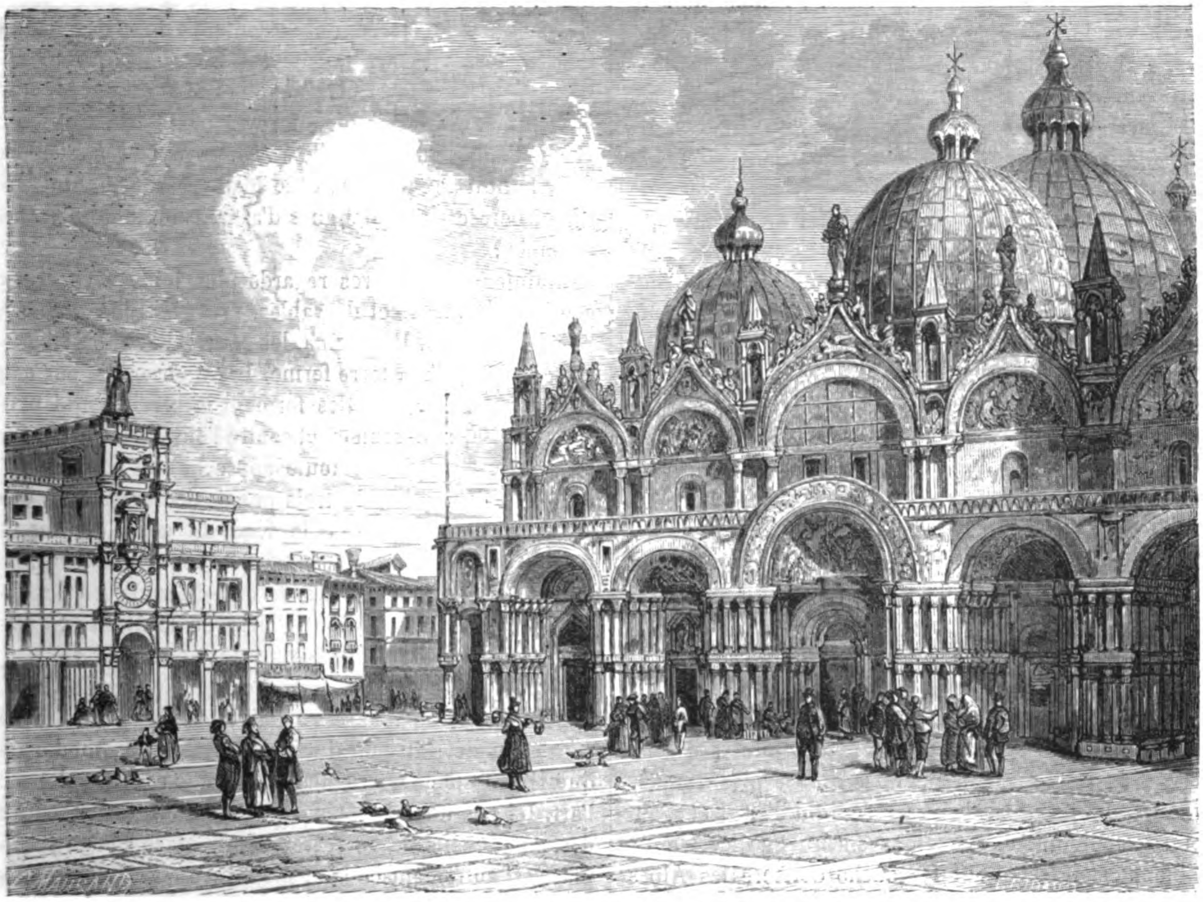
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

1862

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



Place et église de Saint-Marc — Dessin de Guiaud d'après nature.

VENISE,

PAR M. ADALBERT DE BEAUMONT.

185.... — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le campanile. — La place Saint-Marc.

Lorsque j'entrai pour la première fois dans la cité des Doges, ce fut par une chaude et pure soirée d'automne, à la clarté éblouissante de cette lune italienne, dont les teintes rosées laissent encore aux objets une partie de leur couleur. Couché sur les coussins d'une gondole élégante, j'admirais, en extase, cette ville féerique, ces palais de la mer qui semblent la demeure de Neptune, de Vénus et de sa cour. On croirait que le hasard, en permettant la construction d'une ville dans ce lieu singulier, a voulu donner au monde un exemple de ce que peut produire de plus parfait l'union du beau et du pittoresque. Ici, la poésie s'exhale de partout; elle est imprégnée dans les murs, comme le parfum dans les fleurs. Venise, reine des Arts, élevée entre le ciel et l'eau semble ne rien devoir à la terre!

Dès le premier jour, je me sentis tellement enivré de

ces merveilles, que je résolus de me fixer à Venise, et de me faire Vénitien. Parti de France pour y rester trois mois, j'y suis resté trois ans! trois belles années de ma vie, les plus calmes et les plus heureuses, les mieux employées à vivre en artiste, à explorer, à peindre ces sites merveilleux qui n'ont d'égal en beauté que la ville des califes, le Caire, surnommée par les poëtes comme Venise : la reine des Nuits.

Après avoir parcouru toute la longueur du grand canal qui se contourne au milieu de Venise, comme un serpent, la gondole s'arrête au perron de marbre de la Piazzetta, entre les deux colonnes de granit rapportées d'Orient par le doge Michieli et que le Lombard Niccolo Barattieri éleva par son ordre en 1150. Le lion de Saint-Marc couronne l'une, et sur l'autre se dresse la statue de saint Théodore, l'auréole en tête, et son crocodile sous les pieds. On gravit l'escalier de marbre, qui de la mer monte sur la place, et passant entre ces deux pilastres, semblables aux montants d'une porte gigantesque, on a devant soi le plus merveilleux décor que l'imagination d'un peintre puisse rêver.

A gauche c'est la Zecca, le palais des Monnaies, construit par cet illustre Sansovino, dont le nom est attaché aux plus grandes œuvres de Venise. A droite le palais ducal, avec ses marbres roses et sa merveilleuse colonnade à jour. Puis Saint-Marc, la basilique immortelle, toute éblouissante de l'or et des pierreries de ses mosaïques. En face d'elle, se dresse à une hauteur de trois cents pieds le campanile gigantesque qui, loin de rapetisser ce qui l'entoure, semble au contraire, au milieu de cette forêt de monuments divers, montrer au spectateur étonné jusqu'où pourront s'élever les autres. Au fond de la place et regardant la mer, brille la tour de l'Horloge, avec son cadran d'or et d'azur et ses deux esclaves de bronze qui frappent le timbre gigantesque. A la fin du jour, les lueurs roses qui l'éclairent, en montant toujours, disent mieux encore que les aiguilles où en est le soleil qui se couche derrière les Alpes Juliennes.

Mais gravissons maintenant la pente douce qui permettrait de monter à cheval (s'il y avait des chevaux à Venise) jusqu'à la cime de ce campanile, véritable mât du grand navire de marbre amarré sur cette lagune tranquille. De là-haut nous pourrons jeter un regard sur ce merveilleux ensemble de palais, d'eau, de ciel et de montagnes, de navires, de barques et de piétons qui se mêlent et se confondent de telle sorte qu'il semble parfois que ce sont les barques qui circulent dans les rues, et les hommes qui marchent sur l'eau. A voir ce flux et ce reflux de vie et de mouvement, parti de cette place Saint-Marc et de ses quais, on dirait le cœur où viennent aboutir les artères et les veines de cette ville étrange et splendide tout à la fois. Suivez du haut de ce balcon les contours gracieux du *Canal Grande* ou *Canalasso* qui coupe la cité en deux parties presque égales, reliées par le pont du Rialto. Regardez à ces deux extrémités, la mer, *mare magnum!...* Admirez cette île avec ses trente mille palais de marbre et ses églises qui ont pris les flots pour point d'appui. C'est Venise!

Cette ville immergée, où les étrangers s'imaginent tout d'abord qu'on ne peut aller qu'en bateau, compte trois cent cinquante ponts en marbre rouge ou blanc, servant à relier ses ruelles étroites, qui sont au nombre de plus de deux mille. Ce dédale qu'il faut avoir souvent parcouru pour y retrouver son chemin, donne une circonférence de plus de six milles, partout baignée par la lagune; il contenait jadis, plus de deux cent mille âmes.

De cette cime élevée, qui se douterait de sa décadence? N'est-ce pas toujours la cité des Doges? Ne vous apparaît-elle pas aussi riche, aussi belle, aussi parée, aussi brillante et aussi gaie qu'aux jours passés de sa gloire? N'est-elle pas encore la ville aux doux mystères, adonnée toute la nuit aux plaisirs, et le matin s'endormant de fatigue, bercée sur les vagues d'azur, comme une beauté assoupie?

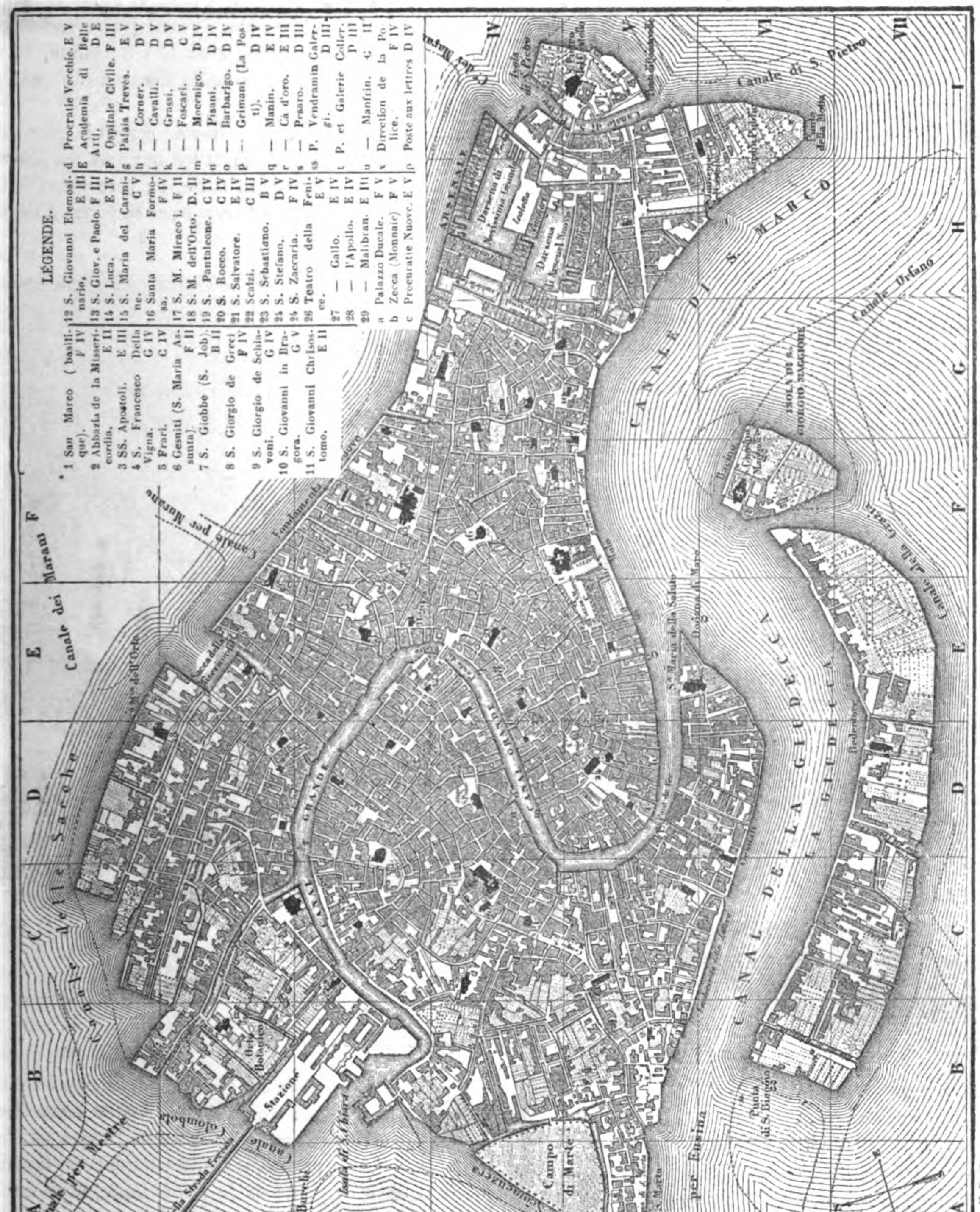
Maintenant jetez vos regards plus loin, voyez cette ceinture de roches et de sables. C'est le Lido d'abord, puis Malamocco, Palestrina, les Murazzi et enfin Chioggia qui touche à la terre ferme. Liées ensemble par une digue formidable, ces îles forment la barrière qui protége Venise, non-seulement contre l'envahissement de la mer, mais aussi contre toute approche des navires ennemis. A l'exception de trois passes de navigation, admirablement défendues, le fond du golfe est fermé comme un lac. En avant, ainsi que des sentinelles perdues, se montrent les îles de San-Lazzaro des Arméniens, San-Cervolo, Saint-Pierre du Château, Saint-George Majeur et la Judecca.

A vos pieds, sous vos yeux, cette place Saint-Marc, véritable cour de tous ces palais, offre une variété de styles qui devrait convaincre les architectes modernes que leur système de régularité absolue est mortel pour l'art. Ici pas un des côtés n'est à angle droit, pas deux des monuments ne se ressemblent, et cependant cette place est autrement belle et majestueuse que ne le sera jamais le Carrousel. Ici c'est la tour de l'Horloge qui interrompt les *Procuratie vecchie* (le palais de gauche) et en diffère essentiellement comme époque et comme art. A côté, la petite Cour des Lions, formée par un renfoncement de la basilique, brise entièrement cet angle de la place; puis vient la cathédrale, dont l'architecture byzantine transporte l'imagination dans un tout autre monde par l'admirable variété de ses dômes, de ses colonnes, de ses chapiteaux et surtout de ses couleurs. Tous les temples antiques de la Grèce et de l'Asie en ont fourni les matériaux amalgamés avec un vif sentiment de l'art pittoresque. Sur le pied même du campanile, comme un nain à côté d'un géant, s'appuie la Logietta, petit temple de la Renaissance en marbre rose et en bronze, si coquet et si fin, véritable bijou placé là bien plutôt pour y faire l'office d'un meuble précieux, que l'effet d'un monument. Puis la place tourne, se rétrécit et prend le nom de Piazzetta (petite place). Au milieu, à droite, à gauche, se dressant au hasard comme une végétation splendide, on trouve des colonnes, des piliers de

marbre et de bronze, des groupes de porphyre et des statues qui ajoutent à l'effet merveilleux de cette ville musée.

Qui donc, en abordant à ces rivages, n'a pas été frappé de cet aspect admirable ? Qui donc, et j'en appelle même aux architectes, a eu la pensée de blâmer ici l'absence complète d'unité et de symétrie entre tous ces palais qui n'en font qu'un, entre ces styles de toutes les époques, entre ces chapitres divers de l'histoire des temps

VENISE



passés, écrite en architecture ? Qui donc osera dire en face de tant de chefs-d'œuvre, qu'il est fâcheux que la place Saint-Marc ne soit pas uniforme et régulière ? Et ce palais de fées avec sa double colonnade à jour, que Calendario a imité de l'Alkazar de Bagdad, ne le préférez-vous pas dans son irrégularité et d'un style tout autre que celui du palais royal qui est en face ? Là, au-dessus de ce balcon magnifique où le bourreau montra au peuple

la tête de Marino Faliero, décapité pour ces crimes, vous apercevez les plombs, les fameux plombs qui, au dire de Casanova, faisaient sur les prisonniers, lorsque le soleil de juin les embrasait, l'office de bourreau ; c'était véritablement le bûcher de l'Inquisition, le gril de saint Laurent.

Saint-Marc.

Visitons maintenant le temple de Saint-Marc, assemblage merveilleux de tous les trésors de l'art, à toutes ses époques. Voyez sur la façade ces colonnes de porphyre asiatique et de marbre africain de toute couleur, de toute forme et de toute grandeur ; ils vous rappellent les conquêtes de Constantinople, d Ephèse, d'Athènes ou de Sidon. N'est-ce pas la plus éloquente page de l'histoire vénitienne en même temps que de l'histoire des plus puissantes civilisations? car Ninive, Babylone, la Grèce entière, Rome, Byzance, l'Égypte, la Perse du moyen âge et enfin l'ère chrétienne s'y sont donné rendez-vous. Ici, pour un archéologue, c'est la ville sainte, le lieu de pèlerinage par excellence, le tombeau du prophète San-Marco.

Lorsque le doge Pietro Orseolo conçut le plan de la basilique, il fit venir d'Orient les ouvriers les plus habiles ; chaque navire de la flotte, en parcourant la Méditerranée, reçut l'ordre de rapporter sa pierre à l'édifice



Quai des Esclavons et palais ducal. — Dessin de Guiaud d'après nature.

sacré, qui devait surpasser en magnificence Sainte-Sophie de Constantinople. Celui-ci arrache aux temples de Corinthe, de Sparte et de Rhodes, leurs colonnes, leurs chapiteaux et leurs marbres précieux; cet autre, les ivoires, les mosaïques, les tribunes, les lampes, les châsses, les ustensiles, les ornements de toute espèce. Alors, pendant les dixième et onzième siècles, se dressent les murailles, les voûtes et les colonnes, se percent des fenêtres, et s'arrondit le chœur. Une galerie voûtée, de 128 arcades, entoure le monument qui offre dans sa longueur un développement de 220 pieds, sur une circonférence de 950.

La façade est divisée en dix voûtes superposées, sur deux rangs que sépare une galerie trilatère à colonnade de porphyre et de marbre. Puis cet assemblage cosmopolite est couronné par cinq coupoles dont la forme haute et bulbeuse rappelle celles du Caire, de Damas, de Teheran et d'Ispahan, plutôt que les dômes aplatis de Byzance.

A chaque conquête de la République, dans chaque alliance qu'elle contracte, dans chaque traité qu'elle signe, la métropole n'est jamais oubliée. Le Lion de Saint-Marc, le glaive au poing, songe à sa part, vraie part de lion. Que ce soit de l'art grec, romain, arabe ou persan, peu lui importe, il en charge ses navires, et rapporte, pour la maison de son maître, d'inestimables trésors.

Venise, avec son immense commerce en Orient,



Salle du grand Conseil dans le palais ducal. — Dessin de Thérond d'après M. A. de Beaumont.

échange contre ses marchandises tous les objets d'art incompris des civilisations nouvelles et dont ses artistes savaient apprécier le mérite. Une porte de Sainte-Sophie décore l'entrée droite de Saint-Marc; la fameuse *palla d'oro*, en argent émaillé, qui sert d'ornement au maître autel, fut enlevé aussi à l'église byzantine; viennent ensuite les colonnes en serpentine et en rouge antique prises au temple de Salomon, à Jérusalem, aux palais de Sidon, de Tyr, de Saint-Jean-d'Acre, etc.; tout l'Orient, en un mot, verse aux Vénitiens sa contribution volontaire ou forcée. Énumérer tant de richesses, ce serait compter les pierres, les mosaïques, les colonnes et les frises, ce serait écrire l'histoire même de Venise. On peut aisément se figurer toutes les merveilles que non-seulement Saint-Marc et le palais ducal, mais la ville entière tirèrent de la prise de Constantinople. Car c'est de Venise et sur ses 500 galères que part la croisade de 1202. C'est son doge, l'illustre Dandolo, qui conduit cette armée de quarante mille hommes, commandée par toute la fleur de la noblesse européenne; c'est lui qui, le premier, plante sur les murs de Byzance l'étendard de Saint-Marc. Ce qui se détruisit d'objets d'art pendant le pillage de cette ville qui était devenue le musée de l'antiquité et du moyen âge, est incalculable et ne saurait se comparer au peu qui fut sauvé. Tous ces vainqueurs d'origines diverses s'arrachaient entre eux, les vases, les armes, les étoffes, les statues, les reliques et les bijoux. Ces dépouilles complétèrent les richesses de Saint-Marc; mais malgré ses marbres précieux, malgré la science et l'éclat de ses mosaïques sur fond d'or, malgré sa structure disposée comme celle d'Aya-Sophia, elle entrerait aisément avec ses flèches et ses coupoles sous le dôme du temple de Byzance, ce type unique et grandiose de l'art oriental du moyen âge. Là, il est vrai, tout est sacrifié à l'effet intérieur; ici l'extérieur avec ses voûtes superposées et émaillées, ses clochetons à jour, ses dentelures de marbre, ses ogives, ses colonnes de toute couleur et ses dômes étincelants complète le luxe architectural de ce pittoresque édifice où la philosophie de l'histoire et de l'art est si bien empreinte qu'on en peut lire couramment les pages.

Le palais ducal. — L'arsenal.

En sortant de l'église par le baptistère, nous entrons immédiatement sous la belle porte *della Carta*, due au ciseau de Bartholomeo en 1439. Le contact du temple de Dieu et du palais où se rend la justice est bien dans le caractère du gouvernement mystérieux et encore mal connu représenté par le Conseil des Dix et les trois inquisiteurs d'État, ces hommes qui rendaient des arrêts infaillibles comme ceux du juge suprême. Cet ensemble d'église et de prières, de tribunal et de prison, de juges et de bourreaux, ce souverain environné à la fois de tout le prestige des arts et du luxe, et de toute la terreur qu'inspirent les tortures, les délations secrètes, une police infernale, des cachots souterrains, invisibles et muets, tout ce pouvoir, en un mot, ne s'est jamais trouvé aussi centralisé que dans ce pays, dans ce palais oriental, à la fois palais de justice, palais de ville et palais du souverain. De même aussi, le Conseil qui rendait en ce lieu ses décrets, associait les fonctions royales et administratives à celles de juge et de bourreau.

Rien n'est plus saisissant que l'aspect du *palazzo ducale*. Ces hautes murailles de forteresse, ces fenêtres étroites et rares, qui ne laissent rien deviner de l'intérieur, rappellent de suite les séraï d'Orient[1]. De forme quadrangulaire, l'un de ses côtés s'appuie sur l'église, tandis que les trois autres font façade sur la Piazzetta, puis sur la mer, et enfin sur les prisons auxquelles le palais est relié par ce terrible pont des Soupirs jeté si hardiment d'un côté à l'autre, entre le ciel et l'eau.

L'Asie et l'Afrique se sont unies pour imprimer leur cachet à cette construction. Un premier ordre d'arcades aiguës, à colonnes sans base et à chapiteaux énormes, soutient une seconde colonnade dont la frise à jour supporte à son tour la muraille à damier de marbre blanc et rose qui forme le palais. Cette portion tout à jour, sur laquelle repose l'autre moitié pleine et massive, produit un contraste d'autant plus complet que la lumière en frappant les parties pleines rend encore plus sveltes et plus légers les trèfles, les balcons, les arcs qu'elle découpe et traverse de part en part. Dans cette merveilleuse structure, c'est le vide qui soutient le plein. Il semble que Calendario, à qui l'on doit ce chef-d'œuvre, ait voulu défier toutes les lois de statique en donnant pour point d'appui aux deux masses énormes qui forment l'angle du palais, une seule colonne isolée. Les balcons, ainsi que les sculptures des deux grandes fenêtres ouvertes sur la Piazzetta et le quai, sont dus à Sansovino.

Tous les noms illustres de Venise, qu'ils soient ceux de doges ou d'artistes, qu'ils répondent à Faliero, Morosini, Foscari, Sansovino, Vittoria, Tintoret ou Véronèze, tous ces noms restent attachés aux pierres de ce palais, le sanctuaire de Venise.

L'intérieur de la cour ne répond pas au grand aspect de l'extérieur. Là tous les styles se heurtent, arabe, gothique, renaissance et décadence. L'escalier des Géants, qui a pris son nom des deux statues colossales de Mars et de Neptune placées sur son palier, s'avance dans le carré de la cour comme une échelle appliquée au mur.

Il conduit dans la galerie à jour où vient aboutir la *scala d'oro*, l'escalier d'or; c'est lui qui mène aux grands appartements. Stucs de Vittoria, peintures de Véronèze, marbres antiques, portes, corniches et plafonds en bois de cèdre sculpté et doré, dallage en pierres précieuses, grilles magnifiques, cheminées grandioses, cadres merveilleux où se montrent la verve et le génie de ces infatigables artistes, tout est là réuni, non pas à la manière de nos collections et de nos musées qui ne sont qu'un hôpital pour les civilisations éteintes, mais avec un sentiment parfait du décor, où chaque chose faite pour une place déterminée vient concourir à l'harmonie de l'ensemble, sans entassement ni fatigue. Voyez cette

1. Il ne faut pas confondre sérai, qui signifie palais, avec harem, qui veut dire lieu fermé, réservé aux femmes.

belle salle de l'Anti collége ou des Ambassadeurs dont les boiseries encadrent cinq toiles célèbres, disposées pour la place et pour le jour qui les éclaire : c'est à droite et à gauche *Mercure* et les *Grâces*, la *Forge de Vulcain*, *Pallas*, *Ariane*, du Tintoret, et l'*Enlèvement d'Europe*, de Paolo Véronèze. Au milieu, voici la belle cheminée qui coûta dix mille écus d'or et fut exécutée par Scamozzi d'après les dessins du Titien. On assure que les deux colonnes de vert antique qui soutiennent la porte d'entrée du Conseil viennent du temple de Salomon. Tout cela n'est-il pas d'une richesse et d'une grandeur incomparables?

Dans cette autre salle décorée par Antonio d'a Ponte et par Compagna sous la direction de Véronèze, voyez le siége du doge avec ses coussins affaissés, comme s'il venait à peine de les quitter. De chaque côté règnent les stalles des sénateurs; c'est ici qu'on recevait les ambassadeurs en audience solennelle. De là on entre dans la salle des Cinq-Cents avec son merveilleux plafond auquel les plus grands peintres et les plus grands sculpteurs ne dédaignèrent pas de consacrer leur temps et leur savoir. En ce temps-là, on ne faisait pas encore de l'art pour l'art, comme on dit aujourd'hui, c'est-à-dire sans but, sans application, sans raison. Ces grands artistes italiens, les incomparables, surveillaient et dirigeaient les fabriques d'étoffes, d'armes, de bijoux et d'orfévrerie, de verrerie, de meubles et de décoration générale. Ils ne trouvaient pas que cela fût indigne de leur talent.

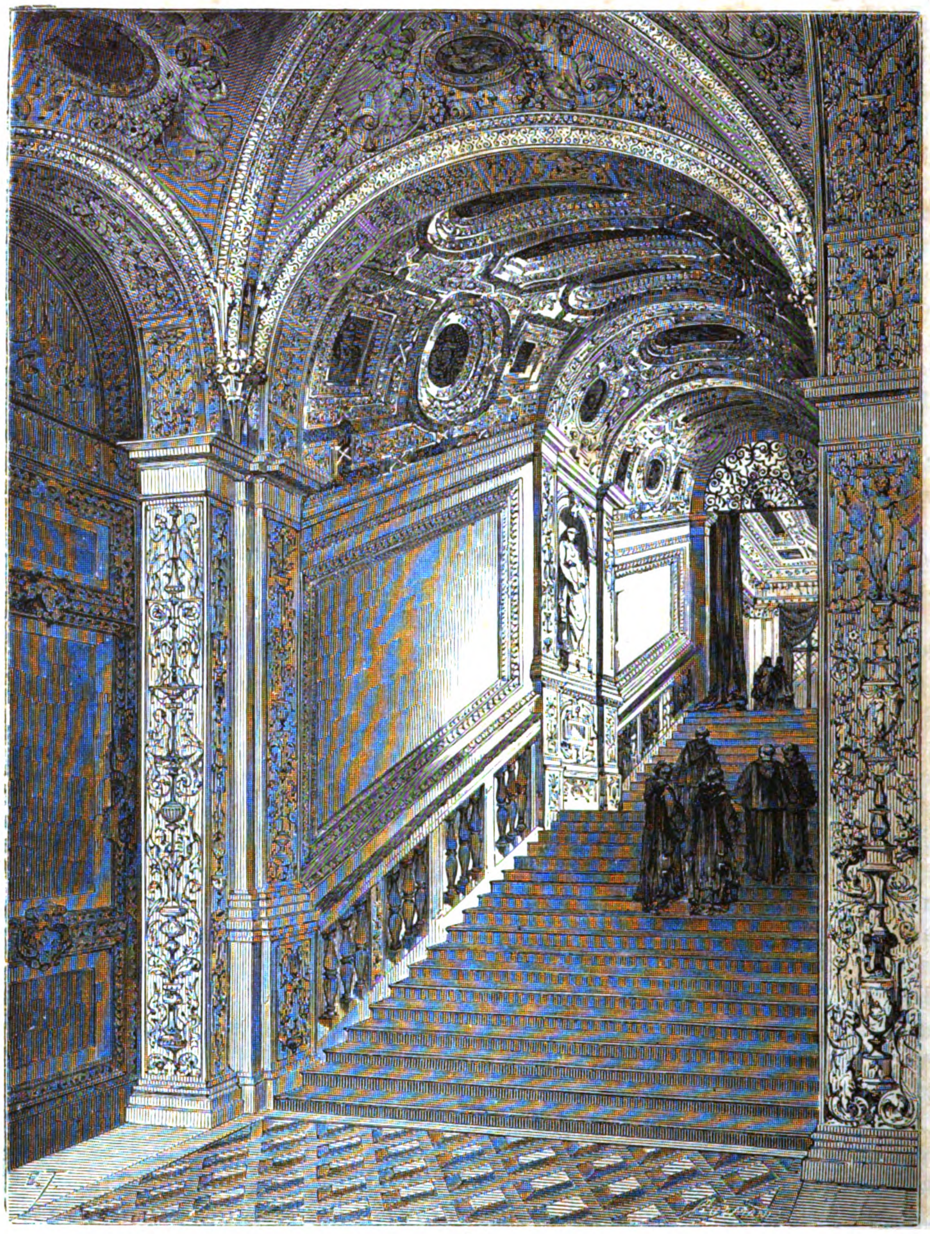
C'est à cette salle du grand Conseil qu'attient le pont des Soupirs; par là, on allait vite aux prisons, c'est-à-dire à la mort. A côté se trouve aussi la salle de l'inquisition d'État; une porte matelassée séparait seule les juges des bourreaux. C'est donc là le sanctuaire de cette justice terrible où trois hommes tenaient dans leurs mains la destinée de tout ce qui appartenait au territoire de la République. Le Conseil des Dix ne s'assemblait que la nuit; les membres de ce Conseil étaient masqués, entourés d'une mise en scène effrayante, et les règlements, les condamnations, les hommes eux-mêmes, tout était secret. Le pont des Soupirs avec ses étroites fenêtres à grilles de marbre et ses exécutions mystérieuses, frappait de terreur les Vénitiens, bien plus que l'échafaud qu'on dresse en plein jour sur nos places publiques. Une lumière filtrant à travers les ouvertures de ce passage lugubre suffisait pour donner le frisson, et lorsque la barque à fanal rouge glissait dans l'étroit canal, pas une gondole n'aurait osé s'y montrer. Quelle terreur devaient éprouver les malheureux enfouis par un pouvoir implacable sous cette muraille épaisse, lorsque la petite porte à fleur d'eau, placée sous le pont, s'ouvrait tout à coup et qu'on les enlevait du cachot pour les coucher sous un linceul, dans la barque funèbre! Pour un moment ils revoyaient le ciel étoilé, respiraient l'air embaumé des jardins, entendaient les rames, le clapotement des vagues, les bruits confus de la ville, les danses et les cris de joie, les chants et la voix des orchestres échappés des palais, en un mot, tous les reflets heureux de la vie et de la liberté. Puis peu à peu tout cela s'éteignait, et la grosse barque avec sa flamme rouge et ses rameurs masqués s'avançait lentement en dehors de la Judecca, dans la direction de Poveglia, vers ce canal Orfano dont les eaux profondes et les fonds boueux engloutissaient toute trace du supplice avec le corps des suppliciés. *Défense aux pêcheurs de jeter là leurs filets!* Tel était l'ordre de la police. Alors la barque s'arrêtait auprès de ces rangées de pieux qui sont les jalons de ce désert humide. On voit encore, sur un de ces pilotis, avec sa lampe entretenue par les gondoliers, la petite chapelle qui recevait la dernière prière des condamnés. Quel spectacle ce devait être alors, de voir, se détachant en noir sur la pâleur argentée du ciel, cet homme, le bourreau, debout à l'arrière de la barque, et notant sur le livre rouge les détails de l'exécution, tandis que ses aides jetaient par-dessus le bord la victime avec une pierre au cou (voy. p. 13)!

Mais avant de quitter le palais ducal, il nous reste à dire un mot de la salle gigantesque du grand Conseil, aujourd'hui bibliothèque. Elle a 154 pieds de long, 75 de large et 45 de haut. C'est la plus vaste du palais et nous ajouterons de toutes celles connues dans le monde. L'une de ses extrémités, est décorée par la *Gloire du Paradis*, de Tintoret, où le peintre a entassé plus de dix mille figures, tour de force qui dépasse entièrement le but que cherche l'art véritable. La corniche de cette salle est composée des portraits des doges encastrés dans la boiserie. A la place du cinquantième on ne voit qu'un cadre avec cette inscription menaçante sur fond noir : « Ici est la place de Marino Faliero, décapité pour ses crimes[1]. » Cette salle occupe à elle seule presque toute la façade qui regarde la mer. C'est à la belle fenêtre à balcon, sculptée par Tullius Lombardo, que se plaçait la dogaresse et sa cour pour jouir du beau spectacle de la *Senza* (fête de l'Ascension), où le doge, monté sur *le Bucentaure*, jetait à la mer son anneau de fiançailles. Vers midi, *le Bucentaure* sortait de l'Arsenal, remorqué par les célèbres *Arsenalloti*, balançant au-dessus des eaux ses flancs dorés et ses cordages de fleurs. A la proue se dressait la statue de la Justice. Il venait prendre le doge jusqu'au pied de son palais pour le conduire vers la passe du Lido, à l'entrée de la mer. Vêtu de sa robe d'or et le *corno ducale* sur la tête, le souverain de Venise lançait au loin dans la mer, en signe d'alliance, sa bague de saphir. Pendant cette cérémonie les batteries tonnaient depuis l'arsenal jusqu'au Lido, et *le Bucentaure* ramenait ensuite au palais le doge et toute la seigneurie. Le soir, le navire était illuminé; puis il rentrait à l'arsenal sous le hangar construit pour l'abriter.

L'arsenal de Venise est digne de la haute idée qu'on se fait de la marine vénitienne au beau temps de la République. Il embrasse deux milles de circonférence. Des bastions et d'énormes murailles protégent ce magasin immense qui contenait jadis les approvisionnements de

1. Un de nos médecins les plus illustres, M. Jules Cloquet, possède un portrait de doge qu'on croit être celui de Marino Faliero.

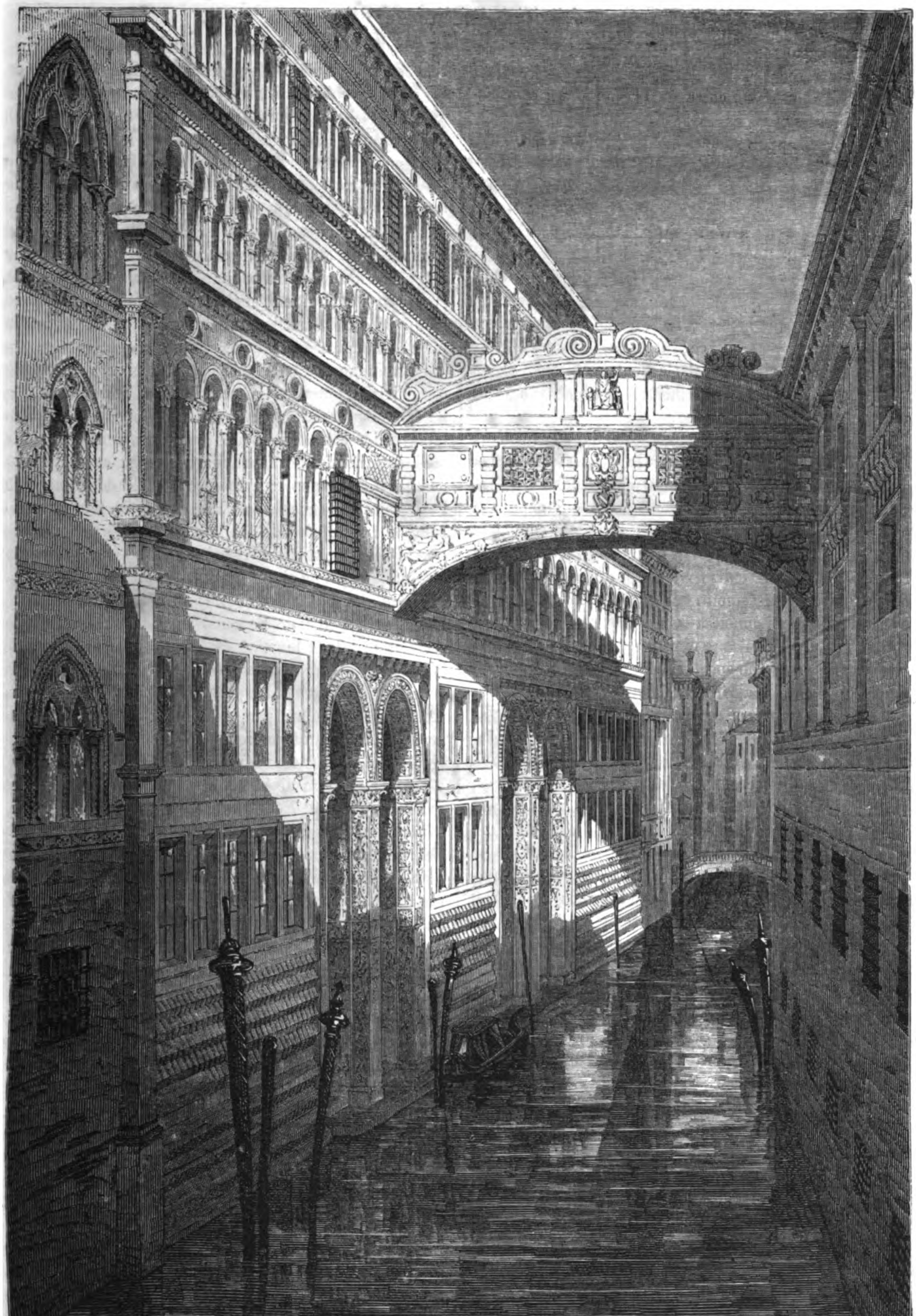
terre et de mer. Là les plus gros vaisseaux se dressaient sur leur quille, se gréaient de leur mâture, s'armaient de leurs canons, fondus et montés sur place, et au premier signal du doge, des flottes entières s'élançaient tout armées, hérissées de fer et d'enthousiasme, pour aller au cri de : *Vive San-Marco!* jusqu'aux extrémités du monde. La marine était pour Venise, comme pour l'Angleterre, le principal levier de la puissance. Dès 558, les Vénitiens avaient la seigneurie des mers : et 70 ans avant Charlemagne ils possédaient déjà des arsenaux, d'habiles ingénieurs et de grands navires, avec lesquels ils s'étaient rendus maîtres de la ville de Ravenne, malgré ses remparts. Au neuvième siècle, ils construisaient des navires à trois mâts et menaçaient la Dalmatie, la Grèce et le pays des Sarrasins. Mais à la fin du quinzième siècle, le commerce italien, et celui de Venise



L'escalier d'or du palais ducal. — Dessin de Therond d'après M. A. de Beaumont.

en particulier, furent bouleversés par la découverte du cap de Bonne-Espérance, et les trente-six mille marins, les trois cents navires de guerre, sans parler des galères et des vaisseaux marchands, devinrent bientôt inoccupés, inutiles même! La découverte de l'Amérique fut une blessure nouvelle et la décadence se précipita dès lors de plus en plus.

Lorsqu'on voit ces places de Venise, ces monuments aux proportions colossales, ces palais, ces édifices, cette richesse, cette gloire, tout cela reposant sur un sol factice, sur des vagues durcies, pour ainsi dire, par la main de l'homme à force d'art, de patience et de génie, on est stupéfié de la puissance d'expansion que peut trouver une population contenue dans de si étroites limites. Venise, après avoir inventé ou du moins importé en Europe, les glaces, les moulins à eau, les cheminées des



Le pont des Soupirs. — Dessin de Thérond d'après M. A. de Beaumont.

maisons, l'agent magnétique, après avoir jeté ses voyageurs et ses produits, jusqu'aux confins du monde, n'est plus aujourd'hui qu'un entrepôt, un port franc où viennent s'étaler les marchandises étrangères. Excepté les verroteries, on lui apporte tout ce qu'elle fabriquait autrefois.

Les régates. — Jeux et rivalités des Vénitiens.

De toutes les fêtes vénitiennes, la *Regata* ou course de gondoles a toujours été la plus brillante. La République la considérait comme une fête nationale, et dans toutes les grandes occasions, telles que l'élection d'un doge, le gain d'une bataille, la visite de quelque prince étranger, elle ordonnait ce spectacle, comme le plus beau qui se pût voir : spectacle dont la mise en scène n'est possible que sur un théâtre semblable à celui qu'offre cette cité prestigieuse.

En effet, c'est sur ces lagunes, c'est dans ces canaux étroits et tortueux, c'est avec ces barques si longues et qu'on ne peut manœuvrer qu'en restant debout à l'arrière, c'est avec ces habiles gondoliers, qui depuis la plus tendre enfance jusqu'à la mort, et le jour comme la nuit, exercent leur profession, c'est, en un mot, de cette réunion des choses indispensables à une pareille fête, qu'est né ce divertissement. Il n'en est pas d'ailleurs qui s'unisse plus étroitement à la vie vénitienne, dont une partie se passe sur l'eau, ni qui permette de réunir un plus grand nombre de spectateurs aussi convenablement placés, soit sur les balcons et les quais, soit aux fenêtres des palais qui bordent de chaque côté et dans toute sa longueur immense le théâtre même de la lutte. On comprendra que cet ensemble, unique dans le monde, doit localiser impérieusement à Venise ces fêtes nautiques, et que toute imitation de fêtes prétendues vénitiennes, au Havre, au bois de Boulogne ou à Londres, ne saurait en donner une idée même approximative. La beauté du ciel et du lieu, la pompe que les autorités et la population donnent à cette cérémonie, le luxe des barques et des costumes étincelants d'or, d'argent et d'étoffes aux plus riches couleurs, le bruit de la musique, la joie tumultueuse de la foule et la passion traditionnelle des deux partis qui divisent la ville en camps ennemis, non pas pour un jour comme dans nos courses de chevaux, mais pour la vie depuis des siècles, toutes ces causes donnent au spectacle un intérêt et une originalité extraordinaires.

Le peuple vénitien a toujours aimé le luxe et le plaisir; ce goût s'explique par l'origine même de cette illustre nation. Les Vénètes, pour échapper aux calamités dont l'invasion barbare accabla un pays qui se trouvait la grande route suivie par ces hordes dans leur marche de l'est à l'ouest, se réfugièrent au milieu des lagunes: dédale inaccessible à quiconque ne l'avait pas souvent parcouru, et c'est là qu'ils fondèrent Venise, l'an 590 après Jésus-Christ.

C'était d'abord, comme bien on pense, un triste séjour, et les chefs, dès le principe, durent créer des divertissements pour soutenir le moral d'une population presque séparée du monde. Plus tard, ces fêtes devinrent une nécessité, afin d'occuper le peuple et détourner ses regards de la politique jalouse et soupçonneuse du gouvernement. A Venise, la liberté du plaisir fut aussi absolue que l'était la défense de se mêler des actes de la République. Ces habitudes pénétrèrent si bien dans les mœurs, que ce peuple ardent et énergique mit dans ses jeux la lutte, la passion qu'engendrent ordinairement la religion et la politique. Aujourd'hui presque comme jadis on retrouve cette même animation, ces mêmes haines entre les habitants de la rive gauche et de la rive droite du grand canal, ou, pour mieux dire, entre le quartier de Castello et celui de San-Nicolo, et la même insouciance sur tout le reste.

On voit dans les anciennes chroniques de Venise, que cette division entre les Castellani et les Nicolotti remonte à l'époque première de la création de la ville. Les habitants d'Héraclée et d'Aquilée, qui formaient déjà deux factions ennemies, en fuyant dans les lagunes, choisirent des quartiers opposés; l'une occupa l'île de Castello, à l'extrémité orientale de la ville, et l'autre l'île San-Nicolo, de l'autre côté du Rialto. La première, à mesure que la population de la ville s'augmenta, s'étendit sur la rive des Esclavons, la place Saint-Marc, le commencement du grand canal, et s'arrêta au pont du Rialto, coupant ainsi la ville de l'arsenal au champ de Mars. La seconde prit tout le reste de la cité, qui est la partie la plus considérable, mais la moins brillante, puisque le doge, les sénateurs et les plus riches patriciens se trouvaient être Castellani par le quartier qu'ils habitaient. Aussi les Nicolotti formèrent-ils la faction démocratique, tandis que les Castellani furent les aristocrates.

On comprendra aisément la jalousie et les querelles qui en résultèrent. Pour apaiser ces dissensions, les Nicolotti furent autorisés à prendre parmi eux un doge spécial; ses fonctions, comme bien on pense, se bornaient à présider les jeux et les délibérations de son parti, et le reste du temps il vivait et travaillait comme avant, au milieu de ses anciens compagnons. Nommé par élection, on entourait son élévation d'une certaine pompe, qui flattait le peuple, car c'était un gondolier connu pour son habileté et sa bonne conduite qui presque toujours était choisi. La cérémonie se faisait à l'église San-Nicolo, où le nouveau doge était consacré par la religion et revêtu d'un costume magnifique. Il portait le titre de *Gastaldo dei Nicolotti*. La garde de l'étendard représentant san Nicolo brodé en or lui était confiée.

Les Nicolotti, satisfaits dans leur orgueil, narguèrent les Castellani, en leur jetant sans cesse ces paroles qu'on répète encore : *Ti, ti voghi il Dose, e mi vogo col Dose.* « Toi, tu rames pour le doge, et moi je rame avec le doge. »

C'était entre eux une lutte continuelle; dans toutes les fêtes publiques, chaque parti reconnaissable à ses couleurs, les Castellani avec la ceinture et le bonnet rouges, les Nicolotti, noirs ou bleu foncé, cherchaient à triompher, soit dans les joutes de barques, soit dans les jeux de force, d'équilibre et d'adresse. Tantôt il s'a-

gissait, comme au dernier jour de carnaval, d'abattre d'un seul coup de sabre la tête d'un taureau, tantôt de faire la pyramide humaine ou quelque autre construction de ce genre. Dix ou douze hommes formaient de leurs bras un plancher sur lequel s'élevaient huit autres qui en portaient quatre, puis deux, puis un, et enfin le tout était couronné par un enfant. Les plus habiles allaient ainsi jusqu'à huit superpositions; et qu'on se figure les applaudissements et les huées de chaque parti vainqueur ou vaincu! Parfois ces exercices de force et d'équilibre se faisaient dans des barques et en voguant sur le canal, comme on le voit dans les anciens tableaux. Il y avait aussi les danseurs de corde qui, hissés et soutenus par de doubles cordages, paraissaient descendre au moyen de leurs ailes, du sommet du campanile de Saint-Marc, et arrivaient à travers les airs jusqu'à la galerie du palais où se tenait le doge. Après l'avoir complimenté dans le spirituel dialecte vénitien, ils lui offraient un bouquet de fleurs qui semblait tombé du ciel, et jetaient en même temps sur la foule une pluie de sonnets et de poésies, dont on est prodigue à Venise.

Un des jeux les plus gais et où l'animosité des deux partis se montrait le mieux, était la *guerra de pugni*[1]. On choisissait un de ces ponts sans parapets, comme il s'en trouve parfois sur les petits canaux, et, à un signal donné, chacune de ces deux factions en masse compacte s'avançait des deux côtés pour passer; alors c'était à qui, à grands coups de poing, pousserait l'autre dans le canal, et les rouges comme les noirs tombaient dans l'eau en véritable cascade, à la grande joie des spectateurs. Un de ces ponts, à San-Barnaba, conserve encore le nom de *ponte de pugni*.

Il entrait dans les plans de la République d'exciter plutôt que d'amortir ces rivalités, afin de maintenir l'énergie morale et physique des basses classes et de les opposer parfois à la puissance patricienne, la seule qu'elle redoutait. En somme, ces jeux, ces tournois, ces exercices gymnastiques dans lesquels chaque parti cherchait à écraser l'autre par son élégance ou sa force, tournaient au profit de tous. On accourait de toutes parts pour assister à ces fêtes splendides, et l'émulation, la vigueur et la souplesse développées dans ces luttes, se retrouvaient ensuite sur les flottes de la République, et faisaient de ces hommes, confiants dans leur force, les premiers matelots du monde.

Ces jeux et ces usages, comme tant d'autres choses, venaient des Arabes, des pays d'Orient, avec lesquels Venise était en si grande relation commerciale. Architecture, costumes, usages, mœurs même, furent imités des villes de Constantinople, du Caire, de Bagdad et de Damas, alors si avancées en civilisation; on retrouve encore ici le cachet oriental qui donne à Venise un caractère tout à part en Europe.

Il n'y eut jamais sous la République d'autre parti avoué que ceux des Nicolotti et Castellani, partis qui n'avaient rien de politique, ainsi que l'atteste l'histoire vénitienne, dans laquelle on ne trouve aucune trace de guerre civile.

Les Vénitiens sont généralement d'un caractère bon et réfléchi, mais en même temps fin et moqueur; et les gondoliers en particulier, qui semblent résumer en eux les instincts de la race, ont conservé plus que toute autre classe le caractère national primitif. Ils sont spirituels, gais et adroits, affectionnés, fidèles et secrets; leur cœur est loyal et confiant. Ce n'est que dans les rivalités de parti qu'on trouve les Vénitiens turbulents et passionnés.

Nous ne saurions mieux donner idée de l'importance que chaque parti attache à son drapeau, qu'en citant quelques-uns des faits dont tous les jours nous étions acteur ou témoin.

Peu de temps après mon arrivée à Venise, j'étais dans le quartier San-Polo à peindre un petit canal extrêmement pittoresque. Un gondolier à demi couché dans sa gondole me servait de premier plan; son bonnet noir ne se détachant pas sur l'eau, comme l'exigeait l'harmonie, je me permis de le faire rouge; j'avais terminé et m'apprêtais à partir, lorsque le *barcarolle* se leva pour voir mon travail: « *Patron benedetto!* s'écria-t-il, est-ce donc pour me faire injure que vous me mettez ce bonnet rouge? de grâce, changez-le, afin qu'on sache bien que les gondoliers *del sestiere San-Polo* sont tous Nicolotti. »

Une autre fois j'allais en barque à Canareggio, qui est le quartier général des Nicolotti; Marco, mon gondolier, un pur Castellan, avait gardé sa ceinture et son bonnet rouges; j'étais tranquillement couché dans ma gondole, lorsque des cris féroces me firent regarder par une des fenêtres, et je me vis entouré de barques et de gondoliers, la rame levée sur mon pauvre Marco et le menaçant de lui faire prendre un bain ou de l'assommer s'il se refusait à ôter sa ceinture et son bonnet, comme une marque de déférence envers le parti qu'il était venu narguer. Je sortis à la hâte de dessous le *felze* de la gondole, afin d'arrêter cette dispute qui pouvait dégénérer en noyade ou en *coltellata*.

Mais l'anecdote suivante caractérise mieux encore que toutes les autres ces partis populaires.

Un des peintres les plus distingués et les plus spirituels de Venise, Eugenio Bosa, fit un tableau qui représentait le vainqueur de la dernière *regata*, un Castellan, le célèbre Naso revenant chez lui après le combat pour embrasser sa famille et ses amis; et comme le dit lui-même le peintre dans une lettre pleine d'esprit poétique, que nous regrettons de ne pouvoir citer tout entière « Le héros encore tout ruisselant de sueur et plein de l'émotion de cette lutte, soutenue valeureusement avec la rame, serre d'une main sa femme et de l'autre agite avec allégresse la bannière victorieuse. » E. Bosa, avant de livrer son œuvre au comte d'Arraches de Turin, son acquéreur, l'exposa à l'Académie des beaux-arts. Grande fut la rumeur parmi les Nicolotti. Quelle humiliation! Un Castellan vainqueur peint par un artiste célèbre et exposé dans les salles de l'Académie! Aussi y eut-il ce jour-là sérieuse délibération dans les tavernes de Cana-

1. La guerre des poings.

reggio; on y rédigea une lettre qui fut envoyée au directeur du musée. Le style énergique et concis de cette missive, en dialecte vénitien, donnera une idée parfaite de l'importance que le peuple attache à ces rivalités. La voici :

« Sior lustrissimo,

« La se recorda lustrissimo che se non la fa tirarvia della Cademia el quadro del sior Bosa, con quel Castellan, con la so bandiera de.... in mano; Nù Nicolotti che con le bandiere menemo la polenta, ghe lo sfondraremo. »

Très-illustre monsieur,

Rappelle-toi, très-illustre, que si tu ne fais pas sortir de l'Académie ce tableau du sieur Bosa, avec ce Castellan, tenant sa bannière de.... en main, Nous Nicolotti, qui avec nos bannières tournons la *polenta*, nous l'effondrerons.

Il est presque impossible de traduire la dernière phrase ; en voici l'explication : pour faire la *polenta* (gâteau de maïs qui remplace souvent le pain), on se sert d'un morceau de bois qu'on jette ensuite. Le sens est donc : Nous, Nicolotti, nous avons remporté tant de bannières, que chaque jour nous pouvons tourner la polenta avec une nouvelle. Comme les groupes augmentaiént sans cesse à l'exposition, on fut obligé de retirer le tableau pour éviter un malheur. Ajoutons que le peintre, Castellan lui-même, n'avait pas été fâché de peindre le triomphe d'un des siens ; car les maîtres, souvent habiles rameurs aussi, épousent ardemment le parti de leurs gondoliers ; et le soir, à la promenade du *freseo* sur le grand canal, ce *corso* sans pareil en Italie, si, rencontrant quelque gondole de connaissance, vous causez bord à bord et qu'une barque rivale vienne à passer, vos bateliers s'élancent alors pour lutter avec elle, sans tenir compte de la conversation de leurs patrons, qui trouvent cela tout naturel.

Mais revenons à la fête qui nous occupe en particulier, à la *regata*, la plus intérressante et la plus chevaleresque de toutes les fêtes de Venise.

L'origine de la *regata*, remonte aux premiers temps de la République. Comme il était d'usage aux jours de fête d'aller à une certaine heure se promener au Lido, le gouvernement, pour faciliter la traversée, avait soin de tenir prêt, à la *riva*, un nombre suffisant de grosses barques à trente ou quarante rames. Ceux qui n'avaient pas d'autre moyen pour y aller prenaient la rame et s'exerçaient. Ainsi naquirent les défis ; ces grosses barques mises en rang, alignées, partaient à un signal ; de là ce nom de *riga*, rangée, et par suite *regata*. Cette lutte peu élégante pour le spectateur, était un exercice excellent pour développer les forces musculaires et habituer les rameurs aux longues traversées.

Les sénateurs, songeant à l'utilité qu'on en pouvait tirer pour la marine, cherchèrent une manière de l'encourager. C'est pourquoi, par le décret promulgué à l'occasion de la grande fête qui fut établie pour rappeler l'heureuse délivrance des jeunes épouses enlevées par des pirates de Trieste, en 944, ils donnèrent que la *regata*, serait mise au rang de divertissement public.

Cet enlèvement est une des anecdotes les plus piquantes de l'histoire vénitienne. Chaque année l'État mariait douze jeunes filles, les plus belles et les plus pauvres, avec douze garçons choisis. Pour cette cérémonie, on leur prêtait des pierreries et des bijoux de grand prix, afin d'ajouter à l'éclat de la fête. Des pirates de Trieste, en guerre avec Venise, attirés par l'appât d'une prise si belle et si riche, vinrent s'embusquer aux environs de l'église ; puis, lorsque tout le monde y fut rassemblé, ils se précipitèrent dans le temple, et, les armes à la main, enlevèrent effrontément ces nouvelles Sabines sous les yeux de leurs fiancés, qui n'avaient pour se défendre que des guirlandes de fleurs.

Candiano III, qui à cette époque était doge de Venise, sensible à cet affront, fait armer de suite des barques, et poursuit les ravisseurs à la tête des époux et des frères offensés. Ils les rejoignent bientôt dans un petit port du Frioul, et après un combat acharné, ramènent en triomphe les fiancées avec leurs joyaux intacts, dit la chronique. En réjouissance, une cérémonie religieuse et des jeux publics furent ordonnés, et Venise, dans son amour pour les fêtes, y ajouta un luxe toujours croissant. Lorsque la République arriva à son plus haut degré de splendeur, le spectacle maritime de la *regata* prit un aspect éblouissant, unique dans le monde, et devint la grande fête nationale.

Les grandes régates ordonnées par le gouvernement étaient les jeux olympiques de la République. Elles ont sur ces derniers l'avantage d'être appropriées aux lagunes, de sorte que les étrangers ne peuvent essayer d'y ravir les prix aux enfants de la cité.

L'étendue de la course est de quatre milles vénitiens, environ une lieue. Commençant à l'extrémité orientale de la ville, près du jardin public, elle traverse tout le port le long de la *riva*, passe devant la Piazetta, entre dans le grand canal, le suit dans presque toute sa longueur jusqu'à Canareggio, et la, tournant autour d'un poteau planté au milieu de l'eau, elle revient par le même grand canal jusqu'au palais Foscari, où les prix sont distribués aux vainqueurs dans l'ordre de leur arrivée. Pendant les dernières années, cette fatigante course s'arrêtait au pont de Rialto, en face du palais de la municipalité ; maintenant l'estrade où les autorités distribuent les prix est construite comme jadis, entre les palais Balbi et Foscari, à l'angle que fait le grand canal.

Les gondoles qui joutent sont d'une construction particulière, et tellement légères et minces, qu'à l'endroit où le rameur pose ses pieds, on met une double planche afin que le fond ne crève pas sous lui. Des barres transversales empêchent même de poser le pied partout ailleurs. Ces bateaux sont montés chacun par deux hommes vêtus de couleurs éclatantes et parés de la ceinture et du bonnet des Castellani ou des Nicolotti. Chaque parti envoie là ses rameurs les plus forts et les plus adroits que de nombreuses épreuves ont mis en haleine. On ne saurait croire à l'émotion que produit dans



Le canal Orfano (voy. p. 7). — Dessin de Thérond d'après M. A. de Beaumont.

la ville l'approche de la regata, les soins et les précautions dont sont entourés les lutteurs choisis. Ils se mettent en retraite, comme on dit au couvent, quinze jours à l'avance, évitant toute cause affaiblissante, et suivant rigoureusement l'hygiène indiquée. S'ils sont au service de quelque patricien, celui-ci les affranchit de tout travail; ils cessent réellement d'être serviteurs et sont regardés comme les fils de la maison; ils peuvent donc en pleine liberté se préparer au combat.

Le grand jour arrivé, chaque candidat reçoit la bénédiction paternelle, embrasse sa famille, met à son cou ses plus précieux reliquaires de saint Antoine et de saint Marc, et, accompagné de ses amis, va faire une prière à sa paroisse ou à l'église *della Salute;* souvent même, barque et rameur sont bénis suivant les rites du culte; puis l'heure venue, saisissant sa rame de bois choisi, à l'aide de laquelle il espère ajouter un drapeau de plus à la gloire de son parti, il va se ranger devant la corde qui retient encore tous les impatients rivaux. Au coup de canon, la barrière tombe, et chacun se courbant sur cette barque si légère, la fait voler sur l'eau, d'un ferme coup de rame, plus vite que le goëland. Et comme dit la chronique : *Spuma l'onda, sotto il replicato batter de' remi.* « L'onde écume sous le battement multiplié des rames. » Les voilà qui arrivent, et à peine les a-t-on vus passer qu'ils disparaissent déjà sous la grande arche du Rialto. Mais en attendant leur retour, les spectateurs ne resteront pas impatients, ne sachant que faire, comme il arrive à ce plaisir des courses de l'hippodrome. C'est à peine si les yeux suffiront pour voir en détail toutes les merveilles réunies dans ce lieu.

Ici, du balcon de cet illustre palais Foscari, dont nous donnerons plus loin la description, du haut de cette fenêtre même où, l'an 1574, Henri III de France assistait à une magnifique régate donnée en son honneur, et dont, avec une munificence toute royale, il voulut fournir les prix, nous voyons se dérouler à droite et à gauche ce vaste et magnifique *Canalasso* avec ses palais qui semblent s'agiter sous la foule qui les encombre, avec ses barques de toutes formes et de toutes couleurs, couvrant l'eau de telle sorte qu'on peut aisément traverser d'une rive à l'autre, comme sur un plancher. Entendez-vous cette musique et ces joies de la foule; comme la nature et l'art sont en harmonie, et voyez comme leur union produit un ensemble plein de beauté pittoresque! Ce jour-là, le noir, vêtement égalitaire des gondoles, disparaît sous les draperies de toutes couleurs des barques, sous les costumes éclatants et si divers des gondoliers. Il faut ce ciel et ce soleil pour harmoniser tous ces sons et toutes ces nuances.

Parmi les propriétaires anciens et nouveaux des palais, c'est à qui fera le plus de frais et de dépenses; c'est à qui, par son goût et son luxe, obtiendra des regards approbateurs.

Pendant les fêtes du Congrès des savants, en 1847, le patircien *Jiovanelli* a dépensé à lui seul 800 000 *zwandzigers.*

Ici, c'est une gondole du quinzième siècle, comme on en voit dans les tableaux du *Carpaccio* ou de *Jean Bellin.* Là, ce sont des kaïks turcs avec leurs rameurs à demi nus; puis des jonques chinoises, et aussi des livrées de toutes les époques.

On distingue parmi les gondoles, de petits esquifs à quatre rames, appelés *ballotine*, et d'autres à six rames, nommés *malgherotte*. Puis les *bissone*, grandes barques à huit rameurs, décorées à la manière du temps passé, surmontées d'une espèce de temple ou de baldaquin en gaze d'or ou d'argent, parfois rayée de couleurs vives, ayant à la poupe et à la proue des trophées d'armes et des groupes dorés, qui représentent des amours, des sirènes, des oiseaux et des fioritures de toute sorte. Ces *bissone* portent aussi le nom de *grosso serpente, grand serpent*, à cause de leur longueur, de leur proue aiguë, et surtout de leur agilité à serpenter au milieu de tous les embarras; chose essentielle, car ces bateaux à huit et dix rames ont pour office de précéder les jouteurs, et de leur ouvrir un passage au milieu du concours immense de barques qui couvrent le grand canal, et de forcer la foule à se tenir le long des rives. Les jeunes patriciens qui équipent ces bissones s'agenouillent sur de riches coussins à la proue et un arc à la main, lancent des flèches dorées aux gondoliers qui ne se rangent pas assez vite; manière gracieuse de faire la police, sans attrister par des rigueurs les joies de la fête.

On voit aussi une imitation du *Bucentaure*, ce fameux navire des doges, copié lui-même des anciens kaïks du sultan. En un mot, tout ce que l'imagination peut inventer pour décorer un bateau est mis en œuvre, et chaque société ou corporation fait les frais d'une de ces *péotes* somptueusement ornée de ses attributs caractéristiques.

Les Chiozottes, habitants de l'île de Chioggia, se font remarquer entre tous par leur barque, leur costume, leur musique et leur manière habile et toute particulière de ramer.

Enfin, Venise reparaît pendant cette fête telle qu'elle était à sa plus belle époque; c'est encore la regata du temps de Henri III; car les costumes sont les mêmes pour la plupart, ainsi que les palais avec leurs tentures armoriées brodées d'or et d'argent.

N'entendez-vous pas répéter aussi, sous l'atrio gothique, ces mêmes noms célèbres dans l'histoire éclatante de cette cité qui valait à elle seule plus qu'un royaume? Ne semblent-elles pas se détacher des cadres, toutes ces belles têtes vénitiennes, dont le Titien et Paul Véronèse ont immortalisé le type?

Oui, c'est toujours ce même peuple, plein de passion, d'adresse et de force dans ses jeux et ses plaisirs! Oui, tout le passé se déroule dans le présent qui nous entoure, et prouve que rien n'est oublié de la gloire des ancêtres, que l'avenir est encore promis au phénix qui doit renaître de ces cendres.

Un peu d'air, un peu de liberté à cette nation si intelligente, et vous la verrez s'avancer à pas de géant dans la civilisation; vous verrez cette noble Italie reprendre

sa place providentielle à la tête des peuples. Dans ses sublimes élans vers le beau, vers la perfection, elle n'est pas, comme d'autres nations, arrêtée par les résistances fatales de la matière; elle n'a pas à soutenir ces luttes mortelles avec un ciel ennemi et une terre avare. Tout dans cette nature en fête porte à la poésie, aux arts, aux études enfin qui élèvent l'esprit et civilisent les hommes.

Pendant que l'éloignement des combattants a permis à notre pensée de s'égarer dans ces souvenirs, tout à coup la fin de la course nous ramène au moment présent. Voici nos lutteurs qui reparaissent sous le pont du Rialto, ils arrivent, se serrant de près; quelques-uns distancés, voyant toute chance perdue, vont cacher leur tristesse dans les petits canaux solitaires. Écoutez les frémissements, les applaudissements et les vivat; cette immense acclamation annonce le moment de la victoire, jusqu'aux extrémités du grand canal; encore quelques coups de rame et le vainqueur saisit le drapeau rouge. Le second a la bannière bleue, puis vient la verte et enfin la jaune. Sur cette dernière était autrefois brodé un petit porc qu'on donnait en prix, au lieu de la bourse qui accompagnait les trois autres bannières. Ce petit porc était, dit-on, un souvenir du tribut annuel que le patriarche d'Aquilée, fait prisonnier dans une rencontre sur mer, fut par dérision forcé de payer en échange de sa liberté; trait de caractère national, où l'inévitable épigramme trouve toujours sa place.

A la gloire d'être vainqueur, à la gloire d'être le héros fêté de tout un parti, ajoutons aussi le bonheur de faire fortune : car en outre du prix, l'heureux gondolier saute de barque en barque, et reçoit des spectateurs une pluie de pièces d'argent. Puis le soir et le lendemain, il fait encore une collecte dans les quartiers qu'habitent ses partisans.

Après la course, qui a lieu vers les six heures du soir, chacun remonte en gondole et suit la musique qui parcourt le canal. C'est une confusion telle, une foule flottante si compacte, que les gondoliers ne se servent de leurs rames qu'afin de résister au choc des barques plus fortes, et tout cela marche, on ne sait comment, poussé par le courant et l'entraînement général.

Lorsque la nuit arrive, l'effet est plus magique encore : des feux de Bengale, roses, verts, violets ou blancs, illuminent de leurs nuances éclatantes ces palais doublés par les reflets de l'eau; réalisant ainsi ces contes de fée où l'on ne voit que des châteaux d'émeraudes, de rubis et de saphirs. Ajoutez à cette décoration toutes les barques qui passent devant ces foyers étincelants, et projettent sur les façades leur gigantesque silhouette; puis les sons harmonieux des orchestres, reproduits par les échos de marbre de cette cité sonore, cette belle nuit d'été scintillante d'étoiles; ces femmes éclairées fantastiquement par des feux de couleur, et qui apparaissent sur les balcons pour aspirer la brise de mer, l'harmonie, les regards et les flatteries de la foule, et je ne crois pas qu'il soit possible de rêver un spectacle plus poétique et plus beau !

Le palais Foscari.

Pendant que la régate s'achève, visitons le palais Foscari, aussi intéressant par sa beauté architecturale, que par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Il fut construit à la fin du quatorzième siècle pour la famille Justiniana, par maître Bartholomeo Buono, architecte célèbre de cette époque.

Les Justiniani possédaient aussi le vaste palais contigu, qui est de la même date, du même style, et sans doute du même auteur.

En 1428, Bernardo Justiniano, homme très-illustre, le vendit au Sénat, qui en fit don au marquis de Mantoue; mais, peu de temps après, le palais, ayant fait retour à l'État, on le mit en vente de nouveau, et ce fut alors que le doge Francesco Foscari l'acheta; il fit ajouter un étage, afin de changer l'aspect de la Casa Justiniana, et d'avoir le droit de le nommer palazzo Foscari.

Ce palais se compose d'un rez-de-chaussée et de trois étages; les galeries du premier et du second sont ornées de balcons de marbre blanc et de fenêtres en forme de trèfle, de ce style moitié sarrasin, moitié gothique, dont on ne trouve guère qu'à Venise l'heureux assemblage. L'aspect général en est imposant, et ses grandes proportions le font aisément *torregiare*, dominer sur les fabriques environnantes. Les détails sont pleins d'élégance; les quarante-deux fenêtres et portes de la façade, à colonnes de marbre rouge, noir et blanc, avec leurs chapiteaux sculptés, les colonnettes et les petits lions des balcons, en font un des palais les plus beaux de Venise; et il le serait pour longtemps encore, s'il n'était exposé à crouler par abandon, bien plus que par vétusté. Les fenêtres et les portes arrachées, ouvrant passage au vent, à la pluie, au soleil, aux animaux destructeurs, répandent un air de désolation qui contraste durement avec le luxe passé. On dirait qu'un incendie récent en a dévoré l'intérieur; qui croirait que ces appartements déserts étaient, il y a peu d'années encore, de la plus somptueuse élégance ! la plupart des plafonds et des murs avaient été peints par Paris Bordone, peintre charmant dont les œuvres sont aujourd'hui bien rares, par Titien qui y travailla six ans, par Tintoret, Paul Véronèze et autres.

Les stucs du célèbre Vittoria ornent encore toutes les cheminées, les portes, les plafonds et les alcôves.

Mais entrons dans cet intérieur désolé : la première fois que j'y pénétrai, j'étais seul; depuis le matin, parcourant à pied toutes ces ruelles tortueuses (dédale immense dont je n'ai connu le secret qu'après deux années de courses infinies), je m'étais perdu un peu volontairement; car mon but était de fureter à droite et à gauche, de visiter tous ces intérieurs de cours, d'atrios et d'escaliers si intéressants pour un artiste; de choisir enfin quelque recoin pittoresque, comme il y en a tant dans cette cité des arts. Je me trouvai devant une porte à grille de fer, dont la forme ogivale, sculptée, blasonnée et dentelée, avait le plus grand air; elle ouvrait, chose rare à Venise, sur une vaste cour, dont deux côtés étaient fer-

més par une haute muraille crénelée, et les deux autres par un palais; c'était l'entrée du palais Foscari du côté de terre. Trouvant toutes les portes ouvertes, je m'avançai sous l'atrio ou vestibule qui s'allonge jusqu'au canal; au lieu des gondoliers, des tapis, des rames, des felses (dessus des gondoles), qu'on y trouve d'ordinaire, il n'y avait de tous côtés que des débris; mais quelle couleur pittoresque avaient ces murailles, éclairées par le beau soleil de Venise! quel aspect ce grand canal, fuyant à travers les fenêtres et la *porta d'aqua*, lesquelles se détachaient en nombre vigoureuse sur l'extérieur éblouissant! C'était une véritable décoration. L'escalier qui

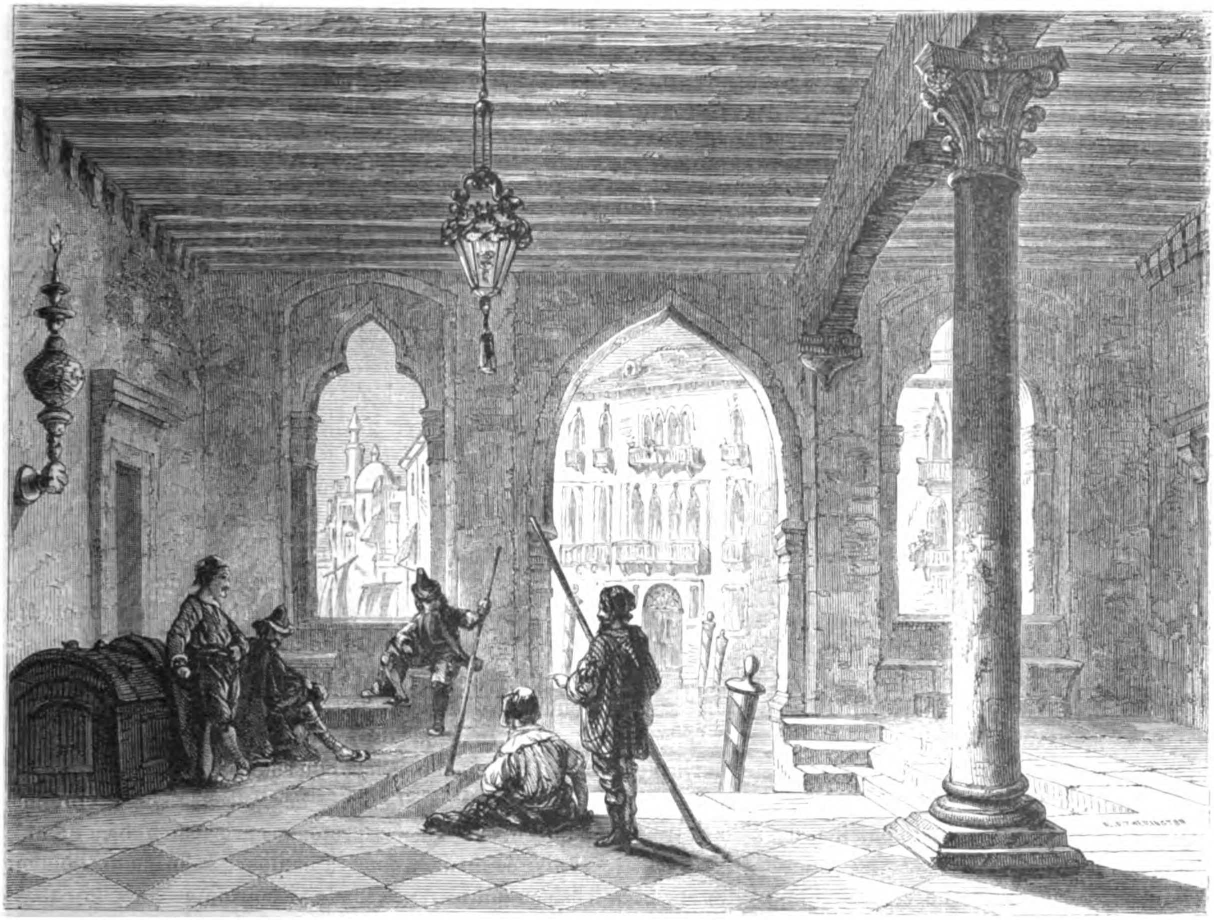


Cour du palais Salviati. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

monte à droite me conduisit dans la galerie du premier étage ouverte à ses deux extrémités, sur le canal et sur la cour. J'étais depuis quelques instants appuyé sur le balcon, admirant cette vue pittoresque, immense, originale et belle parmi les plus neuves et les plus belles, lorsque j'y fus accosté par un gondolier en costume débraillé, à l'œil méchant et aviné; grand guillard à cheveux rouges; en un mot, vrai type de ce bravo dont les mélodrames et les romans nous ont barbouillé le portrait fantastique. Il me proposa du reste fort poliment de me « cicéroniser » dans tous les coins du palais, ce que j'acceptai.

Adalbert DE BEAUMONT.

(La suite à la prochaine livraison.)



Atrio du palais Foscari.. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

VENISE,

PAR M. ADALBERT DE BEAUMONT[1].

185.... — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Une visite au palais Foscari (*Suite*). — Le doge Francesco et son fils. — Les dernières Foscari.

« Monsieur, me dit cet individu, je suis l'homme d'affaires des Foscari; mon père était gondolier de *Nicolo* Foscari et, né dans ce palais j'y suis resté, aidant de mes services les derniers rejetons de cette famille, si illustre jadis, aujourd'hui perdue à jamais.

— Comment, lui dis-je, y a-t-il donc encore ici des Foscari?...

— Je puis, répondit-il, vous donner tous les renseignements que vous désirerez sur eux, car j'ai entre mes mains les papiers de la famille : des lettres du roi de Danemark, leur parent, de Marie-Casimir et de bien d'autres. »

En disant cela d'un air protecteur, il me conduisit dans une chambre entièrement nue, et, ouvrant une armoire placée dans le mur, j'y vis des papiers entassés sans ordre et en grand nombre; c'étaient là les titres de l'illustre famille Foscari.

En 1297 seulement commencent les documents certains et authentiques sur la famille Foscari. Cette maison, originaire de Mestre, vint à Venise au neuvième siècle, et dès lors donna divers tribuns à la République, comme le racontent les anciennes traditions. On dit que le nom primitif était Foscherus, famille déjà célèbre qui avait fourni des rois à la Sicile et des princes à d'autres États.

En 1122, le doge Domenico Michel accorda à Giovanni et Guglielmo Foscari l'entrée au Conseil des No-

1. Suite. — Voy. page 1.

bles; et quand, en 1211, les Vénitiens expédièrent à Candie des colonies de nobles vénitiens afin d'assurer la soumission des habitants, il y eut parmi eux trois Foscari.

Filippo Foscari fut le premier authentiquement confirmé *patricien*, lorsqu'en 1297 le doge Gradenigo abolit l'usage d'élire chaque année le grand Conseil, et décida que ceux qui en faisaient partie, ou en avaient fait partie dans les quatre années précédentes, en seraient désormais membres inamovibles. En même temps fut mise à exécution la loi proposée dix ans auparavant, de concéder à tous les descendants mâles le droit de faire partie du grand Conseil, même du vivant de leur père. Telle est l'origine de l'oligarchie vénitienne, dans laquelle les Foscari furent compris. De là date le livre d'or de Venise, le recueil authentique d'inscriptions de la noblesse le plus ancien qui existe.

Le dernier sénateur fut Francesco Foscari; il eut deux fils, Nicolo et Filippo. Nicolo, né en juillet 1732, n'eut pas les qualités nécessaires à un patricien; élu d'abord ambassadeur à Saint-Pétersbourg, il fut obligé de soutenir son rang de ses deniers, car il était d'usage de ne rien accepter pour servir la République; et comme il était fort riche et habitué à la magnificence, il y dépensa des sommes énormes. Nommé ensuite bailli à Constantinople en 1792, il s'y occupa si peu des affaires, qu'on lui envoya le comte Giacomarzi pour le diriger, ne lui laissant exactement de l'emploi que le titre. Francesco Vendranim lui succéda en 1796. Né dans l'opulence, Nicolo Foscari mourut dans la misère le 11 août 1811.

Filippo Foscari, qui eut cinq enfants, deux fils et trois filles, est mort inconnu.

Les derniers membres de cette famille, entièrement ruinée par la chute de la République, ne possédant plus que ce palais et quelques terres, criblés d'hypothèques, se partagèrent les débris de ces nobles murailles; les portraits des ancêtres, les plafonds, peints par Titien, Giorgione et Véronèse, les glaces, les tentures, les cadres et les boiseries sculptées par l'habile Brustolon, tout fut arraché, et vendu à vil prix aux habitants du Ghetto.

C'était à qui de ces derniers rejetons d'une famille si puissante détruirait la trace de tant de grands souvenirs historiques. Malheureux enfants dégénérés, à force de misère, de souffrances et d'asservissement[1]!

Alors, tous ces meubles, tout ce luxe de la belle époque artistique étaient incompris. Au milieu du bruit des guerres napoléoniennes, on songeait peu aux objets d'art; et, à Venise, l'argent était si rare vers cette époque, que tout l'ameublement de ce palais, qui aujourd'hui serait une fortune immense pour ses propriétaires, fut insuffisant à leur assurer du pain. Alors, ô honte! ô misère! ces malheureux se firent les uns comédiens ambulants, les autres courtisanes, la plupart s'expatrièrent, et il ne resta, pour gardiens du palais, que deux filles qui avaient conservé un juste sentiment de l'honneur et n'avaient pu se marier.

1. Un seul tableau, l'*Assomption*, du Titien, chef-d'œuvre de ce maître, fait pour un Foscari, ayant été prêté à l'église des Frari pendant le temps de la fête de cette église, fut enlevé par les Français et envoyé au Louvre; rapporté depuis, on le déposa à l'Académie des beaux-arts par ordre de l'empereur d'Autriche. Ce fut en vain que les derniers héritiers des Foscari le réclamèrent. On leur promit une indemnité qu'ils n'ont jamais reçue.

Rien n'est si voisin de l'extrême misère que le luxe extrême, car il donne des habitudes de mollesse incompatibles avec l'activité intellectuelle, la seule qui soutienne les empires.

La ruine générale de Venise, qui date de la découverte du cap de Bonne-Espérance, est peut-être cependant la cause que cette ville existe encore telle qu'elle était au temps de sa splendeur. La dépréciation, bien mieux l'impossibilité de vendre la plupart de ces habitations luxueuses, de les changer, ou d'en construire à la manière nouvelle, a forcé leurs propriétaires de les conserver intactes; et maintenant, grâce au mouvement des idées, ils ont compris que toucher à ces monuments des arts et de l'histoire, c'était les détruire.

L'une des premières chambres du palais Foscari que je visitai fut celle où Henri III de France avait passé sept mois en revenant de Pologne; car la République destinait ce palais au logement des souverains et grands personnages qui passaient à Venise; comme dit la chronique : *per cosi rara e nobil veduta*[1]. Il reste encore dans cet appartement, situé à droite de l'escalier au second étage, et donnant sur le canal, une cheminée surmontée de statues et de trophées, avec une devise latine rappelant ce séjour du roi.

L'appartement en face, du côté gauche, fut habité par *Casimir et Marie-Casimir de Pologne*. On y voit une chambre, dont l'alcôve profonde et richement ornementée est divisée en deux dans sa hauteur, et forme un boudoir à balcon qui s'avance sur la pièce comme sur une rue.

Des rois de Hongrie et de Bohême, des princes de tout pays, et une foule de personnages illustres y reçurent tour à tour une somptueuse hospitalité.

Aujourd'hui, cette royale demeure, ouverte au premier venu, est une espèce de khan, de karavansérai, et des artistes séduits par cette position féerique y avaient organisé leur atelier; moi tout le premier, pendant la belle saison, j'avais loué cette chambre de Henri III, moyennant deux francs par mois; et j'y venais travailler tout le temps où je n'étais pas occupé dehors. Que de tristes pensées évoquées sous ces lambris solitaires!

Mais poursuivons : voici la chambre à coucher, l'alcôve élégante et toute décorée des stucs massifs de Vittoria, où mourut tragiquement le doge Francesco Foscari, celui qui acheta, décora le palais, et fit construire à ses frais, par Bartholomeo, la magnifique porte *della Carta* au palais ducal. Son histoire est des plus saisissantes dans les annales de Venise; aussi de nos jours les poëtes, les peintres et les musiciens du pays s'en sont-ils emparés.

Qui n'a entendu quelque motif de l'opéra de Verdi *I due Foscari?* Qui n'a vu la gravure du beau tableau du peintre vénitien Gregoletti sur le même sujet? Rappelons en peu de mots cette triste et célèbre histoire.

1. « A cause de la vue aussi rare que merveilleuse »

Francesco Foscari avait un fils, Jacomo Foscari, jeune homme aussi brave que beau et adoré du peuple. Dans les *regata*, comme dans les tournois, il était toujours vainqueur; son rang, sa beauté, sa force et son adresse lui donnèrent droit de choisir parmi les filles patriciennes celle qui réunissait le plus de perfections; il demanda la main d'une Contarini, et son mariage fut célébré en 1441 avec la pompe digne d'un fils de roi.

La place Saint-Marc fut convertie en arène, et pendant dix jours des fêtes splendides y réunirent plus de quarante mille personnes. La nuit, des milliers de flambeaux de cire blanche illuminaient la place, afin qu'il n'y eût pas d'interruption dans les réjouissances. Le vieux doge Foscari, placé sur une estrade, ayant près de lui la nouvelle épouse et les principales dames vénitiennes, assistait aux exercices et au tournoi. Les jeunes patriciens prirent les armes et les noms des principaux héros des croisades; Jacomo Foscari combattit sous l'armure de Godefroy de Bouillon, et fut vainqueur du marquis d'Este, accouru de Ferrare pour prendre part à ces luttes. La chronique raconte que le comte Francesco Sforza, depuis duc de Milan, et les grandes dames vénitiennes, y apparurent vêtus de drap d'or, ce qui, à cette époque, était d'un luxe inouï.

Quelques années après ce mariage fêté si magnifiquement, Francesco Foscari étant toujours doge, son fils, Jacomo, fut accusé d'avoir reçu de Philippo Visconti, duc de Milan, des cadeaux et de l'argent, crime prévu par la législation de l'État, et qui non-seulement devait être puni des peines les plus sévères, mais de plus dégradait tout dignitaire qui avait ainsi violé une des lois rigoureuses de la République.

Ce fut le père qui dut présider le tribunal devant lequel comparaissait son fils; ce fut le père qui ordonna et assista aux tortures de la question qui lui fut appliquée sans miséricorde; et ce fut lui encore qui, dans la salle du Conseil, assis sous le dais et sur le trône du doge, entouré des terribles Dix, prononça la condamnation au bannissement perpétuel. L'arrêt daté du 20 février 1444 assignait à Jacques Foscari Naples de Romanie pour lieu d'exil. Plus tard, il lui fut permis de venir habiter Trévise, avec l'obligation de se montrer chaque jour au gouverneur de la ville. Mais ce voisinage de Venise fut la cause de sa perte. Un membre du Conseil des Dix ayant été assassiné, ce fut lui qu'on accusa de ce nouveau crime. On avait vu, disait-on, rôder un des valets de J. Foscari dans la ville, et quoique cet homme arrêté et mis à la torture ne fît aucun aveu, on n'en persista pas moins à le croire coupable de cet assassinat. J. Foscari fut de nouveau soumis à la question la plus douloureuse. Il ne cessa, au milieu des plus vives souffrances, d'attester son innocence; mais le Conseil inflexible, ne voulant pas se reconnaître coupable en le déclarant innocent, l'accusa de magie, et il fut exilé à Cannée, place forte de l'île de Candie. Dans la tristesse de ce lointain exil, il eut l'imprudence d'écrire au duc de Milan pour le prier de s'intéresser à son sort; cette lettre, confiée à des mains infidèles, fut ravie par un espion des Dix attaché à ses pas proscrits, et remise au tribunal de Venise.

Aux yeux des chefs jaloux de l'honneur de la République, c'était un nouveau crime que de réclamer la protection d'un prince étranger, et une galère alla chercher cet infortuné accusé pour la troisième fois de trahison. François Foscari était toujours le chef apparent de l'État, et pour la troisième fois il fut obligé d'approuver la sentence et d'assister à la torture. Cette fois, J. Foscari fut soumis à l'estrapade. Ce malheureux père ne put même pas faire observer que la faute de son fils étant avérée et avouée, la torture devenait une cruauté sans but et par conséquent sans excuse. Les juges, implacables interprètes de cette justice de terreur, semblaient heureux de forcer un père à sacrifier ses sentiments à l'intérêt de la patrie.

Une année de prison fut ajoutée à la sentence d'exil; mais, par considération pour le chef de l'État, il fut accordé au condamné la permission de voir sa famille avant d'être enfermé. Cette entrevue se fit en présence des juges, ou pour mieux dire des bourreaux, qui voulurent surveiller jusqu'au dernier instant leurs deux victimes.

La jeune femme de cet infortuné, la dogaresse sa mère, infirme et désolée, furent amenées sur son passage et embrassèrent pour la dernière fois cet époux, ce fils brisé par la torture, qui ne se soutenait sur ses jambes disloquées qu'avec l'aide des bourreaux.

Le vieux doge, surveillé par les inquisiteurs, eut la force de repousser les supplications d'un fils qui le priait à genoux d'adoucir ses maux : « Mon fils, lui dit-il, respectez votre arrêt et obéissez sans murmures à la République. »

Foscari fut embarqué de suite pour Candie. Quelque temps après, on découvrit l'assassin du membre du Conseil des Dix, et l'innocence du jeune Foscari fut reconnue, mais trop tard : l'infortuné venait de mourir en prison.

Quel gouvernement que celui où le chef principal, sous le manteau de la puissance, cachait un esclavage plus complet que celui du dernier citoyen de la ville; où le père révolté jusqu'au fond de ses entrailles était forcé par un patriotisme sauvage de condamner le fils innocent qu'un pouvoir caché lui ordonnait de trouver coupable! Les plus fiers Romains ne poussèrent jamais jusque-là le stoïcisme républicain. On vit des pères condamner à la mort leurs fils coupables; mais les condamner innocents, par respect pour la susceptibilité d'un gouvernement ombrageux, c'est du courage bien voisin de la lâcheté.

Après ces cruels événements, Foscari, déjà vieux et fatigué surtout d'une autorité qui lui imposait des devoirs si cruels, offrit à deux reprises sa démission qui fut refusée.

Il se savait entouré d'ennemis; déjà, au milieu d'une fête qu'il donnait dans son palais, il avait été frappé par un assassin appartenant à une noble famille dont le nom n'est pas encore éteint aujourd'hui. Bien que le coupable fût regardé comme fou, on le mit à la torture et on le condamna à mort, malgré les supplications du doge qui, blessé légèrement, demandait sa grâce. Il fut obligé, du haut du balcon, d'assister à cette exécution qui

se fit sur une grande barque, en face du palais où le crime avait été commis.

Parmi ses ennemis les plus acharnés se trouvait Jacques Lorédan, l'un des Dix du Conseil; il continuait à nourrir la vendetta, haine aveugle qui existait depuis longtemps entre les deux familles et dont la cause première était oubliée.

Le vieux doge, voulant faire cesser les divisions, avait généreusement offert sa fille à l'un des fils de l'amiral Pierre Lorédan, qui refusa sans ménagement. Foscari, blessé de ce manque de procédés, se montra dès lors dans toutes les affaires de l'État hostile aux Lorédan qui, de leur côté, agirent de même. Par malheur, Foscari dit un jour imprudemment que tant qu'il y aurait des Lorédan, il serait impossible de gouverner, et quelques jours après ce propos l'amiral mourut subitement; puis



Petit canal Bernardo. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

il en fut de même de son frère Marco Lorédan, qui était alors chargé, en qualité d'Avogador, d'instruire un procès en accusation de péculat, contre le gendre du doge.

Ces deux morts, si voisines l'une de l'autre, firent soupçonner Foscari, malgré toute une vie exemplaire, d'un double crime contre cette famille puissante et redoutée. Les chroniques disent que Jacques Lorédan, fils de l'amiral, qui s'occupait de commerce comme la plupart des nobles Vénitiens, inscrivit ainsi sur ses livres la dette de Foscari : « Doit le doge François Foscari, pour la mort de mon père et de mon oncle!... »

Ce Lorédan, pour arriver à sa vengeance, se fit élire membre du Conseil des Dix, et ensuite des Trois. Il intrigua fortement auprès de ses collègues, en leur insinuant que depuis la mort de son fils, le vieux doge était

accablé par le chagrin, qu'il détestait le pouvoir du Conseil et qu'on devait le plus tôt possible placer sur une tête plus saine la couronne ducale.

Il réussit, non pas à le dépouiller du titre de doge, qui était un titre à vie, et qu'un jugement infamant pouvait seul ôter, mais à ce que le Conseil l'engageât à offrir sa démission.

Le vieux doge, qui vit d'où venait le coup, refusa; mais Lorédan ne se découragea pas et s'unit à ceux de ses collègues qui étaient ennemis des Foscari : de nouvelles sommations ayant été faites vainement comme la première, le Conseil en séance déclara que le chef de l'État était relevé de son serment, déposé de sa dignité et dans l'obligation de quitter le palais sous huit jours.

Par excès de cruauté, Jacques Lorédan fut chargé immédiatement de déclarer au doge l'arrêt du Conseil; il



Cour du palais de Mula (voy. p. 22). — Dessin de Girardet d'après M. A de Beaumont.

brisa sous son pied l'anneau ducal que lui remit le vieillard, qui dépouilla, les uns après les autres, les insignes de sa dignité. Le lendemain, accompagné de sa famille, il quitta ce palais, où il avait régné trente-cinq ans.

Le peuple avait appris sa chute et, par un instinct généreux, sentant qu'il y avait une injustice à réparer, il s'assembla en foule sur la Piazetta pour l'escorter et le porter en triomphe jusqu'à sa gondole. Mais du haut de la galerie du palais, entre ces deux colonnes rouges d'où se proclament encore aujourd'hui les arrêts, un ordre des Dix prescrivit à la foule de se disperser *en silence.... sous peine de mort!*

Huit jours après, Pascal Malpieri fut élu doge; c'était le 31 octobre 1457. La grosse cloche du campanile de Saint-Marc se mit en branle pour signaler la nomina-

tion du nouveau chef; François Foscari sortit de sa chambre à ce bruit et s'avança sur le balcon de la grande galerie pour s'assurer que ses oreilles ne le trompaient pas, et là, comme frappé de la foudre, il tomba roide mort; il avait quatre-vingt-quatre ans.

Lorédan, en apprenant cette mort violente, rouvrit son livre de comptes et écrivit en regard de la dette terrible inscrite un an auparavant, cette quittance : *L'ha pagata !...* Il l'a payée.

Après avoir parcouru les différents étages, les escaliers secrets pratiqués dans l'épaisseur des murailles, mon guide s'arrêta devant une porte retenue par un bout de corde dans la partie reculée de ce palais désert.

« Entrons, dit-il, je vais vous faire voir les seuls hôtes qui soient restés obstinément fidèles à cette ruine. » Nous trouvâmes un salon, dont les sculptures élégantes sont aujourd'hui noircies par la fumée d'une pauvre cuisine; quelques lambeaux de soierie pendent aux panneaux délabrés; des cadres vides, sculptés dans la muraille et écornés, indiquent la violence faite aux toiles précieuses pour les en détacher. Des pots cassés, une ou deux vieilles casseroles suspendues aux clous qui soutenaient jadis les chefs-d'œuvre de Titien ou de Véronèse, et deux chaises défoncées, tel était l'ameublement de ce taudis doré et désert. Nous pénétrâmes dans la seconde chambre plus triste encore, et dont la misère actuelle tranche plus durement avec le luxe passé; c'est de la misère infirme, si on peut s'exprimer ainsi; c'est-à-dire de la misère avec la vieillesse qui n'a plus même la force de la propreté. Les murs encore tendus de damas d'une couleur inconnue et crevé de place en place, soutiennent un plafond à poutres sculptées et damasquinées d'or et d'argent, dans le pur style arabe. Quelques vieux fauteuils éclopés, une table servant de perchoir à deux ou trois poules maigres, nourries des miettes de pain de ce pauvre ménage, de la paille pour tapis, des tiroirs sans le meuble qui les enferme, composaient ce triste mobilier. J'oubliais au fond de la chambre, sous un trophée magnifiquement sculpté, soutenant le portrait de Frédéric IV, roi de Danemark, un misérable matelas, posé sur deux planches et recouvert d'une courte-pointe en morceaux.

Le cœur se fend à l'aspect, à l'odeur de cette misère! Au moment où je pénétrais dans ce triste réduit, s'avança vers moi une pauvre vieille femme, vêtue d'une robe noire, qui me fit un noble salut.

C'était la dernière Foscari!

Dans le fond de la chambre j'aperçus sa sœur infirme, septuagénaire comme elle, qui n'avait pu se lever pour me faire honneur.

Les dernières Foscari!

Voilà donc ce qu'il en reste, couché sur ce grabat, à la place même où le roi de Danemark, leur parent, s'est reposé dans un lit somptueux, comme l'indiquent l'inscription et le portrait de ce monarque, qui l'envoya, en souvenir d'amitié, à son hôte Alvise Foscari.

C'est la seule toile dans tout ce palais que les juifs aient respectée; sans doute parce que le nom inconnu et le talent douteux du peintre danois n'ont pas trouvé d'amateur.

Cette pauvre vieille comtesse Foscari gardait encore un air de grande dame, qui couvrait ses haillons, et tandis qu'elle me parlait de ses douleurs, je me sentais plein de respect et d'émotion. Un gai rayon de soleil, traversant les planches déjetées qui remplacent les fenêtres, dorait par place, comme une ironie, cette triste vieillesse; c'était comme la mort par un jour de fête.

Depuis, j'y suis retourné quelquefois, chargé par une noble dame étrangère, à qui j'avais fait visiter ce palais, de porter quelque adoucissement à une si profonde misère!

La plus âgée des deux sœurs mourut bientôt.

Trois ans après je passais dans une de ces *Calle* ou ruelles étroites qui se trouvent derrière le palais Foscari, lorsque je vis un attroupement de gens du peuple qui s'avançait lentement de mon côté. Au milieu, soutenue par cette foule, marchait péniblement une vieille, vieille femme, que l'on appelait respectueusement *Ecellenza;* c'était la comtesse Foscari, forcée d'abandonner l'illustre palais de ses ancêtres, que le gouvernement venait d'acheter aux nombreux créanciers qui, depuis longtemps, en étaient possesseurs[1]. Cette vieillesse usée, refroidie par la misère et le chagrin, avait retrouvé des larmes en quittant le lieu de sa naissance, de sa vie entière, et qui aurait dû être aussi celui de sa mort. Elle paraissait navrée et, sans doute, elle se disait avec le poëte : « On meurt toujours trop tard. »

Un peu avant le palais Foscari et plus près de l'église *della Salute* se trouve le palais da Mula. Sa cour pittoresque et son escalier grandiose nous engagent à en donner la vue, comme un des types de l'intérieur des habitations seigneuriales de Venise.

Le grand canal. — Les palais. — La scala antica. Bianca Capello.

Avant de quitter ce grand canal, si magique avec ses deux rangées de palais, et dont la description demanderait un volume tout entier, essayons au moins d'en tracer la vie, le mouvement. C'est au coucher du soleil que le *Canalasso* est sillonné de promeneurs, étendus tout au long sur les coussins moelleux des gondoles qui se balancent avec tant de grâce sous la pression des rames. L'eau qu'elles agitent, éclairée verticalement par les derniers rayons du jour, se renvoie, comme les facettes d'un miroir, l'or et la pourpre célestes. Ces milliers de petites vagues semblent bondir de joie, et comme autant de bouches, aspirer le *fresco,* dans cette atmosphère épurée du soir. *Fresco* est le nom qu'on donne à ces promenades de l'après-dîner sur le grand canal. C'est l'heure *du frais,* l'heure des œillades et des rendez-vous, c'est l'heure où l'élégant patricien, conduisant lui-même sa gondole, la précipite avec violence et comme pour la briser sur l'escalier de marbre des palais, puis l'arrête court, avec autant de

1. Voy. p. 20. Il est maintenant non pas restauré, mais réparé, et sert d'école militaire.

force que d'adresse, au moment d'en toucher les marches. Par ces belles nuits de printemps où Venise est plus éveillée que durant le jour, il faut voir les effets fantastiques de la lune sur ces élégantes façades. Il semble que cette ville ait été construite pour les effets du clair-obscur. Tantôt c'est une rayure lumineuse qui s'enfonce sous les arcades d'un petit canal et le prolonge à l'infini; tantôt ce sont des jets de flamme qui s'allument à l'angle d'un balcon, sur la dentelure d'un attique ou la vitre d'une fenêtre. Puis, comme un artiste habile, cette lampe du ciel laisse dans l'ombre et sacrifie tout un côté afin de laisser en pleine clarté les ogives délicates et les colonnes élancées de quelque palais arabe comme la Ca d'oro, le Lorédan ou le Michieli. Parfois, lorsque le vent d'Afrique traverse les portiques à jour et pénètre sous l'atrio désert, on entend comme un cliquetis d'armes dans ces demeures des croisés vénitiens. Ce sont leurs armures qui frémissent au souffle indiscret de la brise africaine. Cette lance, ce casque, ces gantelets, cette épée ne viennent-ils pas de ce doge Domenico Michieli qui de sa main, au siége de Tyr, tua 1100 Sarrasins? Les palais Vendramin, Pisani, Tiepolo, Manfrini, avec leur masse imposante apparaissent comme des montagnes au milieu de ces fantastiques esquisses. Jamais, en aucun lieu, la pierre et le marbre n'ont revêtu des formes plus poétiques, grâce à cette fusion harmonieuse de l'Orient et de l'Occident, où l'arabe et le gothique se tordent en ogives étranges, en sveltes colonnades.

Mais suivons maintenant les petits canaux, enfonçons-nous dans la Venise inconnue. Voici le canal Bernardo, près du Campo San Paulo; il n'en est pas de plus tortueux, de mieux éclairé à certaines heures du jour. Nous passons ensuite devant la Fenice, le grand théâtre; puis sous le pont San Paternian, et nous abordons à la calle *della Vida* ou *delle Locande*, près de laquelle se trouve la *Corte del Maltese*, la cour du Maltais. Là on aperçoit, à l'angle d'un palais, la *Scala antica*, l'escalier antique, comme le nomment les gens du peuple. Cet escalier extérieur du palais Minelli, famille patricienne, est, comme le montre notre dessin, page 24, entièrement à jour et d'une remarquable légèreté. C'est un des édifices les plus curieux et les plus pittoresques de Venise. Construit dans le style du quinzième siècle, on l'attribue à un des Lombardi qui voulut reproduire l'effet de la tour de Pise. Cette tour est engagée par un de ses flancs dans le palais qu'il dessert. Elle est soutenue au centre de la spirale par une colonne de marbre composée de quatre-vingts assises rondes qui ne sont autre chose que les extrémités de chaque marche dont l'autre bout va s'appuyer sur la circonférence extérieure composée d'arcs et de colonnettes. Il y a, par conséquent, autant d'arcades que de marches. Cette tour a sept étages; le premier est soutenu par six colonnes, les cinq autres par huit, et le dernier par quatorze, ce qui fait soixante colonnes et cent douze marches pour tout l'édifice. Chaque marche haute de quinze centimètres est longue de deux mètres, ce qui donne pour le diamètre intérieur, y compris l'épaisseur de l'axe ou colonne qui soutient la tour, quatre mètres dix centimètres. La hauteur totale est de vingt-deux mètres cinquante centimètres.

Le palais communique avec l'escalier, à chaque étage, par une galerie dont les arcs surbaissés indiquent le style de la Renaissance. L'aile gauche de ce palais Minelli, jadis semblable à l'aile droite qui reste, a été abattue par le propriétaire actuel; de la cour il a fait un jardin. Un bignonia à fleurs de pourpre, accroché aux flancs de la scala, ajoute par ses draperies élégantes à la richesse de l'architecture; à l'intérieur, cet escalier est plus pittoresque encore qu'à l'extérieur.

Mais notre gondole nous emmène à *Santo Apollinare* et nous voici sous le *Ponte Storto*.

C'est dans le palais qui ferme le petit canal nommé *fondamenta del Carampane*, et que recouvrent comme un berceau des guirlandes de roses multiflores, que demeurait, en 1548, le patricien Bartholomeo Capello, marié à Pellegrina Morosini; le signor Bartholomeo en eut une fille qu'il nomma Bianca. Pellegrina étant morte, il épousa en secondes noces Lucrezia Grimani, sœur de l'illustre Jean Grimani, patriarche d'Aquilée. Ce mariage fit fondre sur la maison Capello les jalousies et les maux qui accompagnent trop souvent une belle-mère.

A cette époque il était d'usage à Venise, dans les familles nobles, de tenir éloignées du monde les jeunes filles, afin qu'on ne pût rien dire contre leur honneur. Elles ne sortaient de la maison qu'aux jours de grande fête, pour aller à l'église. Aucun étranger n'était admis dans l'intérieur de la famille, et lorsqu'il s'agissait de mariage, c'était à peine si, après les conventions bien réglées, on laissait les promis se voir et se parler. A Venise, dans presque toutes les habitudes de la vie, on retrouve les usages orientaux.

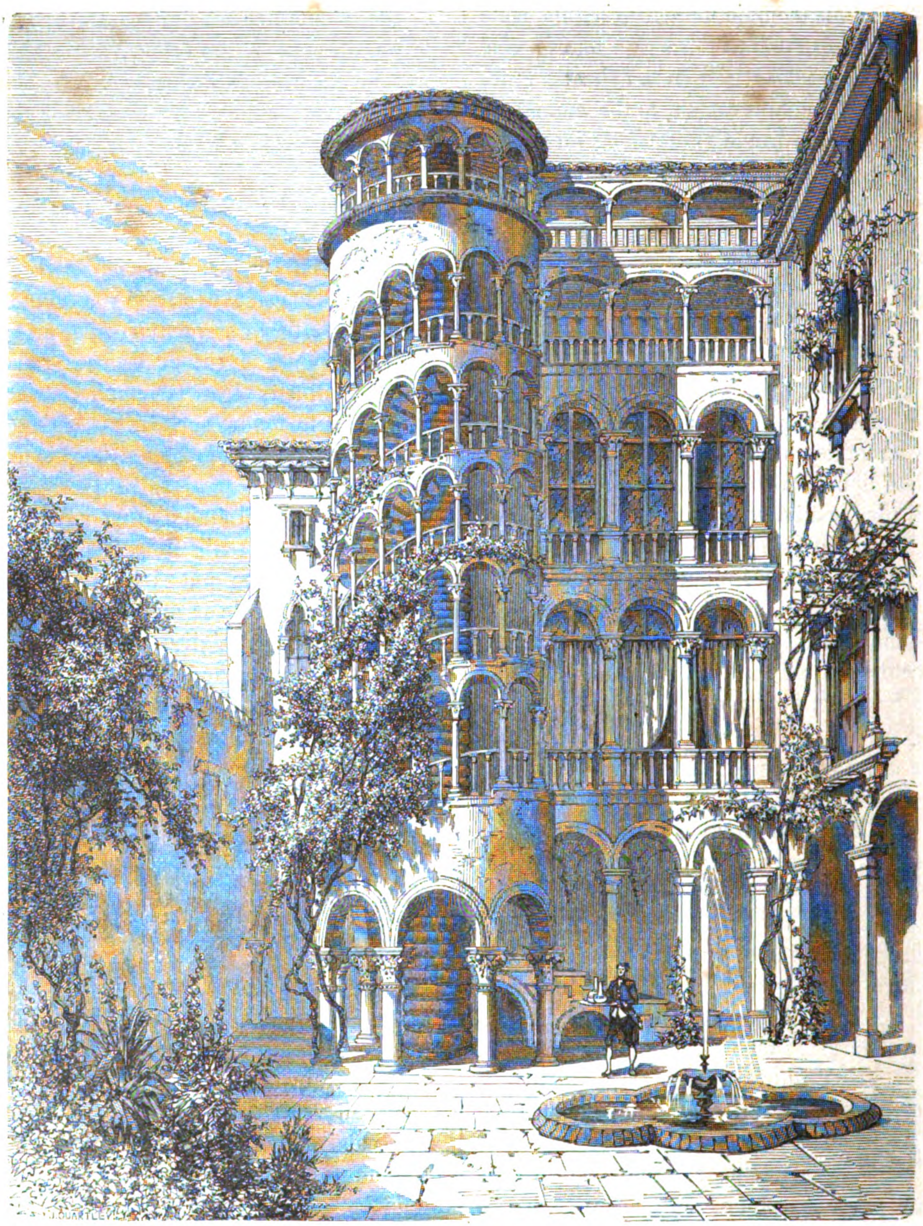
Aussi, de même qu'en Orient, les femmes, lorsque l'occasion se présentait d'échapper à la règle, n'y savaient-elles guère résister. Un jour, la jeune Bianca aperçut en face de sa fenêtre un beau jeune homme, de noble prestance et de costume élégant. Au lieu de se retirer, elle osa répondre aux signes qui lui étaient adressés. Ce jeune homme, nommé Pietro Bonaventuri, était venu de Florence chercher fortune à Venise. Un de ses oncles, gérant dans la maison de banque des Salviati, l'avait fait venir en qualité de commis.

Le palais Capello, ainsi placé en face de cette maison de banque des Salviati, renfermait, en outre du père, de la belle-mère et de la jeune Bianca, alors âgée de quinze ans et demi, un jeune fils plus âgé que sa sœur de quelques années. C'était un beau garçon, à la moustache retroussée, à la parole vive, au cœur ardent et jaloux; ce qui faisait qu'à chaque instant il tirait l'épée à propos de femme, de jeu ou de vin. Deux fois déjà on l'avait transporté, à demi mort, à la maison paternelle; mais Juano, c'était son nom, avait comme la plupart des mauvais sujets une solide constitution. Il fut vite rétabli. En voyant la vie d'aventures et de périls que menait son fils, le père Capello avait renoncé à mettre sa fille au

couvent, craignant de se trouver seul un jour, sans personne pour lui fermer les yeux.

La jeune Bianca, alors âgée de quinze ans, était blonde, de ce blond puissant dont Titien a révélé la beauté. Ses yeux, dit la légende, étaient d'un brun ardent. Sa taille était souple, mais pleine de force et sans cesse agitée sur sa tige, comme ces beaux lis que balance le vent. Soir et matin, la fenêtre de Pietro s'ouvrait, et, par ses regards et ses gestes, il exprimait sa passion qui fut bientôt partagée. Le soir, la jeune imprudente, s'enveloppant d'un domino, descendait hardiment jusqu'à la porte de la rue; là, elle traversait le petit pont et allait causer avec Bonaventuri, caché sous l'entrée obscure de la casa Salviati.

Une nuit, pendant une de ces absences de Bianca, un gondolier attardé, trouvant la porte de terre du palais



La Scala antica (voy. p. 23). — Dessin de Thérond d'après M. A. de Beaumont.

Capello entr'ouverte, la ferma, et, lorsque la jeune fille voulut entrer avant l'aube, il lui fut impossible de l'ouvrir. Voyant alors avec effroi sa réputation perdue, son amour découvert, et tout au moins comme punition le couvent, Bianca revint vers Bonaventuri, et aussitôt ils convinrent de fuir ensemble avant les dernières heures de la nuit, afin de se mettre hors de la poursuite de Bartholomeo Capello. Une gondole prise au traghetto voisin les conduisit jusqu'au poste du gardien du port; Bonaventure s'y fit reconnaître et, prétextant une mission de sa maison de banque, traversa sans encombre la lagune. Arrivés là, les deux fugitifs, au lieu de suivre la route de Rimini, qu'ils avaient indiquée, se dirigèrent par Ferrare et Bologne, et parvinrent à Florence sans être reconnus.

Au palais Capello, personne ne crut d'abord à une

fuite; on supposa que la jeune fille était allée dans un couvent par dépit contre sa belle-mère, et on attendit tout le jour avant de faire aucune recherche. Le lendemain seulement on parcourut la ville, on s'informa dans les couvents, puis on mit en mouvement la police. On apprit alors le départ de Pietro Bonaventuri, et, rapprochant mille faits restés inaperçus jusqu'alors, on eut la certitude de l'amour des deux jeunes gens et de leur départ. Le patriarche d'Aquila, à cette époque tout-puissant près du Conseil des Dix, fit déclarer la noblesse insultée par cet enlèvement et demanda que le séducteur fût mis au ban de la République. Jean Bonaventuri, l'oncle de Pietro et gérant des Salviati, fut jeté comme complice dans les cachots de la sérénissime inquisition, où il mourut oublié au bout de quelques mois. Les deux fugitifs, pendant ces recherches, restaient cachés chez



Palais de Bianca Capel o. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

le père Bonaventuri, qui les reçut à bras ouverts. Là, ils furent secrètement mariés et chacun d'eux travailla pour vivre, car les parents de Pietro étaient dans un état voisin de l'indigence. La mère se chargeait des soins du ménage, tandis que le père, habile calligraphe, faisait des copies pour les officiers publics. Son fils devint son apprenti. Bianca, de son côté, brodait de merveilleuses tapisseries dans le goût vénitien et en tirait un bon profit. Tout habituée qu'elle était au luxe du palais paternel, elle acceptait courageusement les privations. Ne pouvant sortir de chez elle, car la sentence avait été affichée à Florence et les deux jeunes époux étaient activement recherchés, elle n'avait d'autre distraction que de jeter un regard, de temps en temps, dans la rue, en soulevant sa persienne.

Un jour que le grand-duc Francesco Medicis passait

à cheval en caracolant, car il était à cette époque jeune, beau et habile cavalier, il leva la tête de ce côté et vit, dans le cadre obscur de la fenêtre, les grands yeux de la jeune fille briller comme deux topazes. Elle s'en aperçut, rougit, et dans son effroi laissa tomber un œillet qu'elle tenait à la main. Le prince s'arrête, descend de cheval, ramasse la fleur et la porte à ses lèvres en regardant la fenêtre; mais déjà la vision charmante avait disparu. Plusieurs jours de suite Francesco passa vainement, la fenêtre restait toujours close. Le cœur attristé, il appela alors son confident, un certain Mondragone, Espagnol intelligent et instruit, que son père avait placé près de lui comme une sorte de mentor. « Avant huit jours, lui dit le prince, il me faut savoir le nom de cette beauté. »

Le dévoué Mondragone, courtisan avant tout, s'empressa de demander conseil à sa femme. Celle-ci, heureuse d'une mission qui pouvait lui valoir les plus hautes faveurs, court prendre immédiatement ses mesures; bientôt elle sait que la maison est habitée par deux ménages, l'un jeune et l'autre vieux; qu'une femme âgée sort chaque matin pour aller aux provisions, tandis que les deux hommes vont le soir porter leurs travaux d'écrivains; qu'enfin la jeune fille ne sort jamais. Il lui faut maintenant trouver moyen de pénétrer dans l'intérieur de cette famille, et voici le plan auquel elle s'arrête. Elle monte dans sa voiture, guette la sortie de la vieille femme et ordonne à son cocher de la suivre en s'arrangeant de façon à la pousser avec ses chevaux à quelque tournant de rue, et de la faire tomber. Ainsi fut-il fait. La pauvre femme, heurtée violemment, roula par terre et poussa les hauts cris; aussitôt la belle dame s'élance de son carrosse, court auprès de sa victime, la fait relever par ses gens, placer sur les coussins à côté d'elle, et ordonne à son cocher, après l'avoir grondé de sa maladresse, de la conduire à sa demeure; puis elle fait venir son médecin, s'installe à côté du lit de la malade et déclare qu'elle la soignera elle-même. Pendant ce temps, la Mondragone observe tout et reconnaît bien vite à la conversation de la jeune fille, ainsi qu'à ses manières, qu'elle n'a pas affaire à une bourgeoise. Sous ses humbles vêtements se trahissait la fierté des Capello, et lorsque vint le soir elle partit certaine d'avoir entrevu un secret, dont elle saurait tirer parti.

Chaque jour elle revint à la maison Bonaventuri, et, tout en causant, ne manqua pas de parler de sa position à la cour, d'offrir même ses services. La belle Bianca, dont elle captait la confiance par mille cajoleries, finit par tout lui dire, en la priant de chercher à faire lever l'arrêt du Conseil des Dix qui les menaçait tous les quatre. La Mondragone promit alors une audience du grand-duc, lui faisant comprendre qu'elle obtiendrait bien mieux cette grâce, si elle racontait elle-même ses malheurs. Il ut convenu que le lendemain elle l'emmènerait chez elle, pour essayer la toilette la plus convenable à une patricienne reçue par le souverain. Elle vint en effet et sortit avec Bianca qui ne revint pas. Pietro se jeta dans tous les excès, et une nuit fut assassiné près du Ponte Vecchio, à la suite d'une querelle. Sa vieille mère fut seule à le pleurer.

Après la mort de la grande-duchesse Jeanne d'Autriche, Francesco Médicis épousa secrètement Bianca dans la chapelle du palais. Ce secret, comme on le pense, ne fut pas longtemps gardé, et Bianca occupait ostensiblement, six mois après, la place de Jeanne d'Autriche. Le grand-duc envoya comme ambassadeur à Venise, pour annoncer son mariage, le comte Mario Sforza de Santa Fiora, et les parents de Bianca allèrent au-devant de l'ambassade, afin de lui offrir l'hospitalité au palais Capello. Grimani lui-même, ce patriarche farouche qui avait soulevé la noblesse lors de la fuite de sa nièce, descendit en habit pontifical à la porte du palais pour recevoir le comte Sforza. Le sénat, à cette occasion, créa les deux Capello chevaliers de l'Étole d'or, et le Conseil des Dix voulut que cet événement heureux fût constaté au livre d'or.

La maison de Goldoni. — Le Titien. — Le pont du Paradis.

Continuons maintenant nos excursions, et, repassant devant le palais Foscari, nous entrerons dans un *canaletto* de l'aspect le plus pittoresque, avec ses deux clochers, l'un de l'église *del Carmine*, l'autre des *Frari*, et sa vierge à baldaquin qui surmonte le mur d'enceinte du beau palais Rezonico. C'est au bout, près du pont *dei Nomboli* ou *della Dona Onesta*, à l'entrée *della via di Ça-Cent'anni*, paroisse San Thomazo, que se trouve la casa dans laquelle vint au monde, en 1707, le célèbre poëte Goldoni, le restaurateur du théâtre italien (voy. p. 32). La République de Venise fit la faute grave de le laisser mourir sur la terre étrangère, pensionné et comblé d'honneurs par le roi de France. Jamais, il faut le dire, les Vénitiens ne surent assez apprécier le mérite de leurs écrivains, bien différents en cela des Athéniens, qui couronnaient de roses Aristophane à sa sortie du théâtre, alors qu'il venait de les frapper de ses plus mordantes satires. L'intérieur de cette cour, avec son escalier et ses pampres verts, est un des jolis types de la maison vénitienne bourgeoise.

A chaque pas que l'on fait à Venise, on est certain de fouler une dalle historique, de passer devant quelques petits canaux, ruelle, atrio ou cortile, offrant à l'artiste ou à l'archéologue des études pleines d'intérêt. Voyez cette porte si élégamment sculptée, n'est-elle pas l'œuvre d'un artisan de premier ordre? Et ces marteaux de bronze qui représentent soit Neptune debout sur ses deux chevaux marins, soit Vénus, c'est-à-dire Venise, sur sa conque marine sortant du sein des ondes, n'ont-ils pas été modelés dans l'atelier de Vittoria ou de Sansovino? Frappez maintenant à cette porte, et vous entrerez dans la cour du palais Van Axel, curieux par son immense et pittoresque escalier, dont la rampe supporte les têtes sculptées des maîtres de la maison. Plus loin, c'est l'habitation du célèbre voyageur Marco Polo; puis dans la *contrada San Canciano*, à l'endroit qu'on nomme aujourd'hui *Biri grando*, on voit encore une partie de la

maison de Tiziano Vecellio que le doge Barbarigo, lorsqu'il le vit vieillir, installa dans son beau palais du grand canal.

Titien préféra toujours Venise au séjour des cours étrangères. Philippe II, Léon X et Paul III firent tous leurs efforts pour l'attirer près d'eux. Ils ne purent jamais l'y décider. Il serait difficile de trouver un site plus poétique que celui où s'élevait la petite habitation du Titien. Elle avait pour perspective toute l'étendue septentrionale des lagunes avec les îles de San Christoforo, de San Michele, de Murano, de Saint-François du désert, et pour fermer l'horizon, la chaîne bleue des Alpes Juliennes. Le petit escalier de cette gentille demeure fut souvent gravi par un autre homme de génie venant là pour fuir les importuns qui assiégeaient sa maison. Son escalier, disait-il superbement, était usé par les pieds de la foule qui, pour l'entendre et l'admirer, lui rompait la tête. Cet homme était l'Arétin. Plus loin, à Santa Maria del Orto, on passe devant la maison de Jacopo Robusti, dit le Tintoret. Elle est facile à reconnaître au saint enturbanné placé dans une niche, à côté de la porte. D'une nature paisible et bonne, Tintoret trouvait son plus grand plaisir à parler d'art avec ses amis et à faire de la musique. Excellent joueur de luth, de guitare et de divers instruments de son invention, on le voyait accompagner sa fille Mariette qui chantait à merveille. Élève du célèbre ténor napolitain Zacchino, elle touchait agréablement le *grave cembalo*.

A ces soirées musicales venait aussi le peintre da Ponte, très-habile musicien, et enfin le maestro Giuseppe Zarlino, directeur de la chapelle ducale de Saint-Marc.

La maison d'Alessandro Vittora, le sculpteur de l'escalier d'or et des plus belles salles du palais des Doges, mérite aussi qu'on y jette un regard. Elle est située *calle della Piéta*, et le buste de cet artiste de goût, mis au-dessus de la porte, indique à l'étranger sa demeure. Grand amateur de fleurs aussi bien que d'estampes, de dessins et de médailles, son cabinet était un véritable musée ouvert aux jeunes gens studieux.

Que d'habitations illustres, de palais remarquables et de galeries précieuses il nous resterait à voir. Citons seulement pour mémoire la maison de Giorgio Barbarelli, autrement dit le Giorgione ; elle s'élève sur le *campo San Silvestro*. Sa façade était couverte de peintures à fresques, aujourd'hui effacées et représentant des groupes d'enfants, des musiciens, des poëtes et autres fantaisies. Voici d'un autre côté le palais de Marino Faliero qui fait face au *campo Sancti Apostoli*, et enfin la vieille maison du Maure, la maison d'Othello, voisine de l'église *del Carmine*. En parcourant toutes ces ruelles pittoresques, nous passons le *ponte del Paradiso* (voy. p. 29), au-dessus duquel se dresse un portique aigu où la vierge Marie, costumée en reine du moyen âge, abrite sous son manteau un moine à genoux. Que de portes curieuses, ornées de blasons magnifiques, de sculptures tantôt grotesques, tantôt du style le plus élevé, que d'arcades élégantes, d'escaliers pittoresques et majestueux, de portiques et de colonnades où l'œil s'égare dans un mystérieux clair-obscur! A chaque pas le peintre trouve un tableau où la beauté de la couleur s'ajoute à la beauté de la forme pour composer un ensemble à nul autre pareil. Pour bien voir et bien comprendre les merveilles de Venise, il faut la parcourir en tous sens, à pied plus encore qu'en gondole, il faut pénétrer dans ses cours, dans ses maisons[1]. Les étrangers se contentent de voir les musées, et ils quittent la ville sans se douter de ses richesses pittoresques. C'est là le côté peu connu de cette intéressante cité, c'est pourquoi nous en avons parlé plus longuement; les autres richesses de Venise sont décrites dans tous les livres et guides du voyageur: nous nous abstiendrons d'en fatiguer le lecteur.

La lagune et ses îles. — Isola San Lazzaro dei Armeni.

Un beau matin du mois d'avril je partis de la Piazzetta en gondole découverte pour aller au couvent des Arméniens. L'île San Lazzaro, où il est situé, s'aperçoit en face de Venise, à un mille environ.

La lagune ce jour-là, calme et luisante comme un acier poli, fatiguait la vue; le ciel était triste, ou pour mieux dire mélancolique. Couché sur les moelleux coussins de la barque, j'avançais doucement, sans autre secousse que la rêveuse oscillation que donne chaque élan du rameur. J'admirais le silence profond de la nature aux heures où elle se repose. Seuls, quelques chants lointains et doux du pêcheur des lagunes, apportés par la brise, dérangeaient cette somnolence de la mer et du ciel; et sans la brise légère du matin, le vent des jacinthes, comme disent les poëtes arméniens, il eût été difficile de ne pas céder à l'engourdissement produit par une atmosphère tout imprégnée d'électricité.

Ainsi plongé dans la rêverie, j'oubliais le temps qui passe, lorsque les murs rouges de Saint-Lazare m'apparurent sortant des eaux qui les baignent. De loin, sur la lagune, l'enceinte du couvent avec ses immenses berceaux de vigne, ses bâtiments vermeils dont le soleil double l'éclat, et son campanile, construit dans le style oriental des minarets, apparaît comme un refuge, comme l'oasis dans le désert. En ce moment la gondole tournait l'angle de l'île des Fous après avoir laissé sur sa droite l'*isola San Giorgio Maggiore*. Au pied des murs, au-dessous d'une des fenêtres grillées derrière lesquelles s'agitent les malheureux hôtes de cet hôpital, une voix m'appela pour me demander du pain et la liberté. Être libre, c'est encore le vœu suprême des pauvres âmes qui ont perdu le pouvoir de se conduire!

Cet hôpital de San Cervolo est admirablement situé pour une maison d'aliénés. Il semble que les infortunés qu'on y soigne doivent ici garder une lueur dans la nuit

1. Nous recommanderons aux artistes la vue prise du pont dell Acquavita, celle du Fondamenta della Misericordia, le Portico del Fillatojo, le Ponte Forner, le Ponte dei Pugni à la Misericordia, le Cortile Briati del Angelo Rafaele, celui du Palazzo Dona, de Bembo et Grimani, le Campo San Marino, les Portes delle Monache et de l'Abassa San Martiale, le Puits des Frari, etc., etc.

de leur intelligence. De l'air, du soleil, de l'espace, la brise pure de la mer, Venise en face, le soleil d'Italie et la vue jusqu'à la fin du regard ! — Allons, Marco, mon brave gondolier, fais plier ta rame sous les poignets nerveux ; fuyons, fuyons vite les tristes pensées qui naissent en face de cet asile des misères humaines.

Au moment où l'éperon de la gondole touche l'escalier de marbre que baignent les eaux transparentes du golfe, la porte du monastère s'ouvre comme par enchantement, et le visiteur s'avance sous l'atrio tout garni de fleurs et d'arbustes. Bientôt arrive un Père qui le complimente et lui fait les honneurs de la communauté avec une grâce, une distinction qui frappent tout d'abord et préviennent en faveur de sa race.

La première mention que fasse l'histoire de l'*isola San Lazaro* ne remonte guère qu'au douzième siècle. Les chroniques nous apprennent qu'Hubert, abbé de Saint-Hilarion, abandonna ce terrain au signor Leone Paolini, homme d'une grande vertu. En 1182, la République de Venise l'acheta de Paolini et fit de cet îlot désert jusqu'alors l'asile des lépreux arrivant d'Orient. De là lui est venu le nom de Saint-Lazare, patron des lépreux, auquel tous les établissements sanitaires ont emprunté leur dénomination de lazaret. Plus tard, la lèpre ayant disparu d'Afrique et d'Asie, l'île fut abandonnée et n'offrit plus aux regards que les ruines de l'ancienne chapelle et quelques bouquets d'arbres à l'ombre desquels s'abritait la cabane des pêcheurs.

Cinq siècles après, arrivèrent à Venise, au mois de mai 1715, douze moines arméniens qui s'étaient enfuis de Morée en apprenant l'invasion du pays par une armée turque. Leur chef portait le nom de Mekhitar (Consolateur). Né à Sébaste en Arménie, et doué d'une intelligence précoce, il avait reçu à l'âge de quinze ans, de l'évêque Ananias, l'habit religieux et le diaconat. Ordonné prêtre à vingt ans, et bientôt après décoré du titre de *vertabied*, docteur ecclésiastique, il parcourut l'Asie, prêchant avec zèle et succès, enseignant la théologie et s'efforçant de réunir dans la grande communauté de l'Église romaine les différentes sectes que l'ignorance des vrais principes et quelques subtilités de mots avaient fait surgir parmi les populations arméniennes. Fatigué de voyages, il se retira à Constantinople avec trois de ses disciples, méditant les projets d'association qu'il avait formés. Persécuté par le patriarche de la métropole, il fut obligé, pour lui échapper, de demander asile et protection à l'ambassadeur de France. Dans ce séjour orageux de Stamboul, voyant qu'il ne pouvait plus compter sur le repos si nécessaire aux travaux de la société naissante, il se décida à partir avec quelques élèves pour la Morée, pays chrétien soumis encore aux lois vénitiennes. Il choisit pour résidence la ville de Modan. Les autorités, tout en considérant ces hommes comme sujets du sultan, les secoururent avec une générosité digne de la grandeur de Venise.

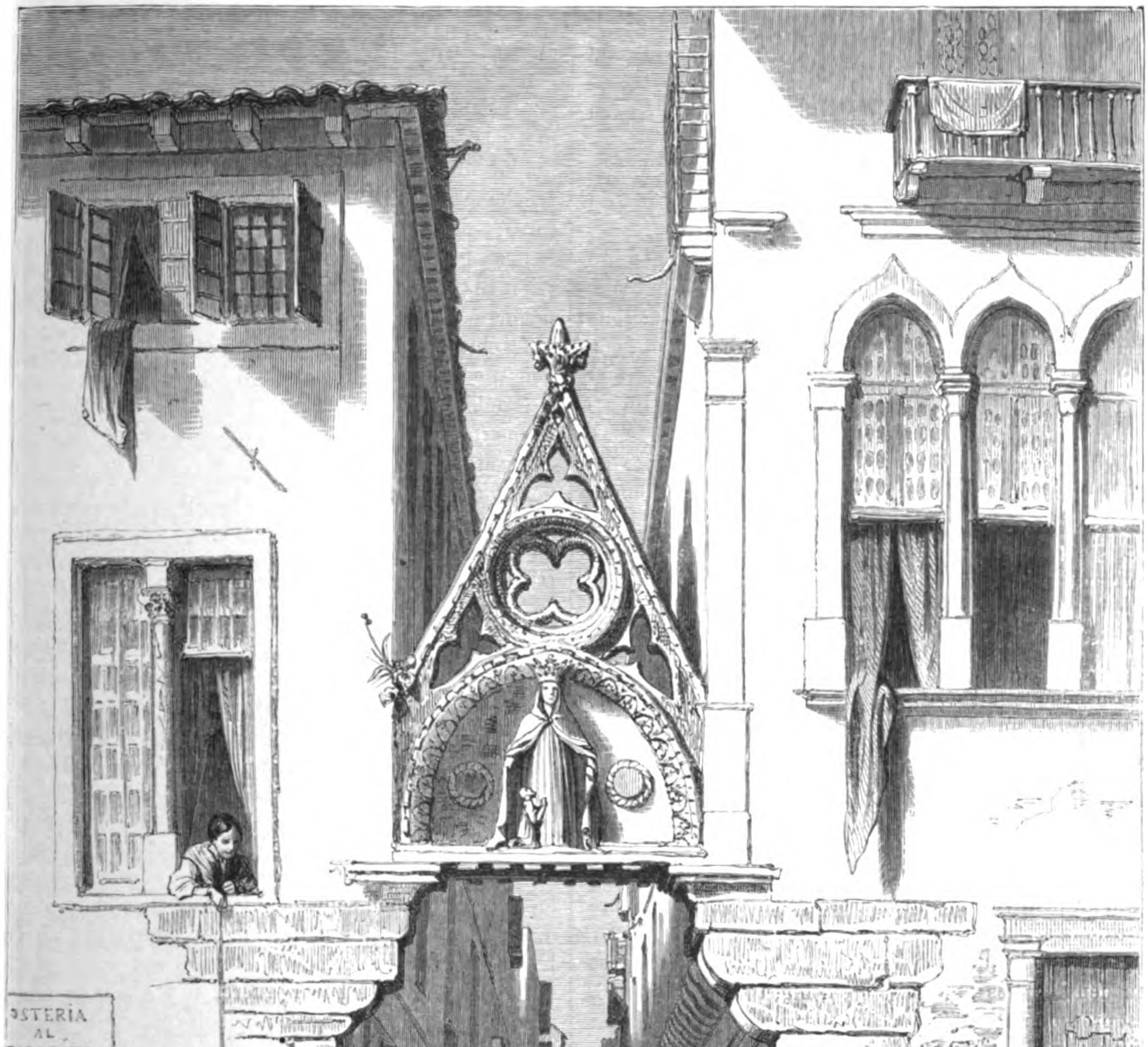
Le premier soin de Mekhitar fut de soumettre sa communauté à une règle fixe, puis de construire un couvent et une église. Le pape Clément XI avait consacré l'existence du nouvel ordre sous la règle de Saint-Benoît, et reconnu comme abbé le savant Mekhitar.

Après tant d'efforts, de craintes et de fatigues, l'avenir apparaissait heureux et calme; en effet, pendant douze années, l'état le plus prospère avait permis à la communauté de s'accroître en nombre, en science et en richesse, lorsque de nouveau ces moines furent obligés de fuir précipitamment devant l'invasion turque. Privés de leur couvent qui avait été incendié et pillé, sans abri, sans ressources, ils furent, avec l'aide généreuse de l'amiral Mocenigo et du gouverneur de la Morée, Angelo Emo, transportés à Venise sur un navire de l'État.

La République fit à ces moines un accueil hospitalier, et, le 8 septembre 1717, Mekhitar obtint du Sénat la cession à perpétuité de l'île Saint-Lazare, les lois ne permettant l'établissement d'une congrégation nouvelle, qu'en dehors de l'enceinte de la ville. Les pauvres Arméniens s'empressèrent alors d'occuper les ruines de cette île et de faire à la hâte, aux constructions à demi renversées qui s'y trouvaient encore, les réparations les plus urgentes. Soutenu par le pape, Mekhitar compléta les règles de la communauté et se mit en mesure d'atteindre le but moral et politique qu'il se proposait. Ce but, c'est la régénération du peuple arménien. Pour y parvenir, l'association de Saint-Lazare a compris qu'il fallait obéir patiemment au temps et que la précipitation ne produisait que désordre et ruine. Aussi les Pères arméniens ont-ils fait de leur établissement une maison d'éducation et une imprimerie, dirigeant ainsi, à sa source, cette merveilleuse force intellectuelle qui change plus vite aujourd'hui la face des empires que jadis les hordes guerrières. Ils font venir d'Orient de jeunes compatriotes qu'ils initient à leur science, qu'ils associent à leur patriotisme et qu'ils envoient ensuite de tous côtés pour être les instruments d'une féconde et méritoire propagande. En même temps sortent de leurs presses pour être répandus en Arménie des ouvrages classiques, des journaux, des revues, écrits non-seulement en arménien et en italien, mais encore en français, en turc, en arabe, en hébreu, en syriaque et en persan.

Le monastère ne fut terminé qu'en 1740, sous Mekhitar de Sébaste, le premier abbé, ainsi que l'indique une inscription arménienne et latine placée à l'entrée de la chapelle. En 1749, le vertueux chef de cette communauté consacrée à la Vierge expira à l'âge de soixante-quatorze ans. Son corps fut alors déposé au pied du grand autel. A partir de ce moment, les moines ont pris le nom de Mekhitaristes, en souvenir du Père qui avait donné la vie à cette communauté.

A Mekhitar succéda comme abbé Étienne Melchior de Constantinople; puis, après la mort de ce dernier, en 1800, le docteur Acontius Kover, Arménien, né en Transylvanie, de famille noble. Le pape le fit archevêque. Acontius était à la tête du couvent lorsque Bonaparte, maître de l'Italie, s'empara de Venise. Alors nos soldats vainqueurs détruisaient partout les couvents, et ce fut en faisant valoir avec énergie la différence qui existait entre eux et les autres communautés, que l'abbé parvint



Pont del Paradiso (voy. p. 27). — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont

à sauver la congrégation de Mekhitar. Digne héritier du fondateur, il gouverna avec une grande sagesse, améliora les institutions et créa une académie arménienne dans la communauté. En 1824, le docteur Sukias de Somal lui succéda comme archevêque et comme abbé. Agé déjà de quarante-sept ans lorsqu'il prit la direction du couvent, il mourut en 1846.

Les Pères mekhitaristes de Saint-Lazare, au nombre de soixante environ, sont sous la direction d'un évêque *in partibus*, leur abbé général, nommé par eux et confirmé par le pape. Le titulaire actuel de ces hautes fonctions est Mgr George Hurmuz, prélat jeune encore et d'un grand mérite. Il a pour aides sept assistants, un secrétaire et un vicaire.

L'occupation des Pères se partage entre les soins de l'éducation, les travaux scientifiques, ceux de l'imprimerie et les affaires du couvent. Les produits de leurs presses forment un des principaux revenus de la communauté et servent à couvrir les dépenses intérieures ainsi que les frais d'éducation des vingt-cinq ou trente élèves qui y sont admis comme novices ou séminaristes.

En pénétrant dans cette demeure paisible et solitaire, on traverse un préau orné d'arcades, où croissent les plus belles fleurs. De larges escaliers aboutissent à des corridors dont la propreté, la blancheur, les nombreuses fenêtres ouvertes sur le paysage éblouissant donnent l'envie d'échanger la vie errante et la destinée de voyageur contre le repos de cette retraite, à l'abri des orages, dont on peut voir et entendre les éclats, sans rien perdre de la sérénité, qui est le bonheur de l'âme.

La bibliothèque, que nous visitâmes d'abord, se divise en deux parties : la salle occidentale, la plus grande, est presque un musée. A côté des armoires où sont les livres de science et de littérature, quelques-uns très-rares et très-précieux, comme des Elzévir, des Aldini et autres, on voit un papyrus birman en caractères *pali* d'une conservation parfaite, un débris de pierre du mont Sinaï, où sont gravés des caractères samaritains, puis une momie d'Égypte donnée par l'Arménien Bogohos-bey, que j'ai connu, au Caire, premier ministre de Méhémet-Ali-pacha. D'après les cartouches peints sur le cercueil, cette momie paraît être celle d'un haut personnage. Un réseau à mailles de perles de couleur l'enveloppe tout entière. En voyant ici ce travail antique, on fait tout de suite une comparaison qui est un véritable enseignement archéologique. Ces perles, qui ont trois mille ans peut-être, semblent sortir de la fabrique de Murano, toute voisine de Venise; et dans la ville même on tresse, avec ces petits grains de verre, des filets et des écharpes exactement pareils de forme et de couleur. Venise, en se chargeant de transporter en Europe les marchandises de l'Asie, alla surprendre dans leur foyer les secrets industriels de la civilisation orientale, et c'est elle aujourd'hui qui fournit ces objets aux pays qui les inventèrent.

On trouve rassemblés dans la bibliothèque quinze cents manuscrits arméniens, la plupart inédits. Quelques-uns sont d'un grand prix. Nous citerons entre autres :

L'Évangile ayant appartenu à une reine d'Arménie nommée Melkè; il a environ mille ans de date;

L'histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand, manuscrit arménien du treizième siècle, orné de curieuses peintures;

Les quatre Évangiles, in-folio infiniment précieux par ses miniatures et son ancienneté, puisqu'il date du septième siècle;

La chronique d'Eusèbe, Philon et d'autres encore que nous ne saurions énumérer ici.

N'oublions pas cependant la belle Bible arménienne in-quarto écrite et peinte du onzième au douzième siècle, pour l'usage d'un roi d'Arménie. Rien ne peut donner l'idée de l'harmonie parfaite des couleurs et de l'incomparable science de touche de ces miniatures, qui montrent à quelle élévation l'art calligraphique oriental est parvenu. C'est l'ornementation traitée comme aucun artiste européen n'a jamais su le faire, lors même que les plus habiles peintres s'en sont mêlés. Dans les dessins de cette Bible, on trouve le type assyrien parfaitement indiqué, et rien n'est plus original que cette écriture arménienne composée de tigres, de renards, de chiens, de chats, d'oiseaux et de poissons, ainsi qu'on le voit dans les lignes majuscules qui commencent les chapitres. C'est ce même système de calligraphie koufique dont les manuscrits, les vases gravés et les sculptures de la première époque arabe nous offrent si souvent le modèle. Là, non-seulement les animaux, mais encore des personnages qui parfois même composent un tableau, affectent la forme de lettres d'une façon si détournée qu'on ne songeait guère, il y a peu de temps encore, à chercher sous ce masque des caractères arabes. Au moyen âge aussi nous avons imité ce mode d'écriture ornementée. Cette belle Bible arménienne de Saint-Lazare fut rachetée à Constantinople, en 1784, pour trois cent cinquante piastres (quatre-vingts francs environ), et envoyée au couvent, qui la conserve précieusement. J'en ai copié et publié les pages les plus saillantes[1].

En sortant de la bibliothèque, nous entrâmes dans les salles des classes. Il est intéressant d'y observer, aux différents âges de la vie, toutes ces physionomies orientales aussi intelligentes que belles. Les classes sont au nombre de trois et situées dans une aile séparée. Dans la première, les enfants, depuis leur arrivée jusqu'à l'âge de dix-sept ans, apprennent les principes élémentaires. La deuxième classe, où commence le noviciat, n'admet que les jeunes gens qui sortent de la première division, c'est-à-dire ceux qui ont fait preuve de capacité. Là, revêtus de la robe de l'ordre, en qualité de novices, ils poursuivent encore deux années leurs études; le latin, l'italien, le français, la rhétorique et les sciences exactes leur sont enseignés. La troisième classe se compose de ceux des novices qui, après bien des examens et des épreuves, sont reconnus aptes à devenir prêtres. Ils

1. Recueil de dessins pour l'art et l'industrie. (Rapilly, éditeur.)

passent encore six années à continuer leur éducation, apprenant le grec, les langues d'Orient, la philosophie et la théologie. Alors ils sont ordonnés prêtres et prennent le titre de Père. A partir de ce moment, chacun d'eux, toujours dans un but commun, développe à sa guise ses facultés spéciales, ce qui ne l'empêche pas de remplir une des fonctions que lui désigne le chef de la communauté. Le dernier degré ecclésiastique est celui de *vartabied*, docteur. Ce grade est conféré en grande pompe, après des examens longs et difficiles.

Au rez-de-chaussée, nous trouvons l'imprimerie, vaste établissement toujours en activité; c'est de là que partent, pour les verser dans toutes les contrées de l'Asie, de l'Inde et de l'Afrique, les traductions des livres les plus célèbres, grecs, latins, italiens, allemands, français, anglais et orientaux, toutes les œuvres saines et morales qui instruisent et perfectionnent l'esprit au lieu de le corrompre. La liste de ces travaux si importants serait impossible, tant elle est longue; mentionnons seulement le curieux volume contenant une prière transcrite en vingt-quatre langues, merveille bibliographique que les étrangers achètent en souvenir de leur visite au couvent.

En traversant le *Cortile*, on arrive à la chapelle, qui est fort simple. Aux deux côtés de la porte, se trouve une inscription arménienne et latine, rappelant la visite qu'y fit en 1800 le pape Pie VII.

Il est fort intéressant, pour celui qui ne connaît pas l'Orient, d'assister ici à une cérémonie religieuse. Le jour de l'Assomption de la Vierge, par exemple, est une des fêtes où l'on juge le mieux dans son ensemble la pompe arménienne, car c'est particulièrement au service de la mère de Dieu que les Mekhitaristes sont consacrés, ainsi que l'indique leur devise : *Fils adoptif de la Vierge, docteur de la Pénitence.* Ce jour-là, l'archevêque, les diacres et les lévites sont revêtus de leurs costumes les plus beaux et célèbrent l'office divin, avec chants, parfums et processions. Les ornements d'étoffes précieuses, aux nuances les plus tendres, sont couverts de magnifiques broderies en perles fines, pierreries, or, argent et soie de couleur, représentant, en relief, des fleurs et des fruits d'un travail exquis et comme les femmes arméniennes sont seules capables d'en exécuter; industrie antique et dont nous retrouvons la trace jusque dans Homère.

Les Mekhitaristes ont conservé, autant qu'il leur a été possible, le rit arménien et le célèbrent dans leur langue. Quoique le fond de la messe réponde à la messe latine, l'ordre des prières n'en est pas le même. Pendant l'office, les blanches vapeurs du benjoin séparent réellement le chœur et le grand prêtre du reste de l'église, qui est en contre-bas, et font apparaître comme sur un nuage le célébrant revêtu de la chape et de la tiare antiques. A certains moments du sacrifice, un rideau ferme le sanctuaire, pour cacher aux yeux les mystères sacrés. Des enfants chantent la messe sur un rhythme plein de caractère et d'originalité. Un jeune ténor exécute, sur une syllabe, une suite de traits en vocalise, nuancés par des quarts de ton que nos oreilles occidentales ne peuvent guère saisir et qui, à vrai dire, sont plus intentionnels que réels. Les autres choristes murmurent à la basse, tandis que le ténor continue son trait dans les régions de soprano suraigu. Ces chants, nasillards au premier abord, changent bientôt de caractère, dès que l'oreille s'y habitue. Alors cette musique mélancolique finit par plaire et reporte la pensée vers l'Orient, ce pays où la poésie n'est pas une fiction comme dans nos climats attristés. Les chants des derviches tourneurs à Constantinople ou des imam au Caire ont à peu près le même sentiment mélodique et sont en tout cas fort religieux.

Chaque jour les habitants de Saint-Lazare vont trois fois à l'église pour y faire la prière : le matin à cinq heures, puis à midi, et enfin à trois heures. Les musulmans ont choisi les mêmes heures pour se rendre à la mosquée.

A Venise la petite église *Santa Croce degli Armeni*, construite par Sansovino aux frais des Arméniens, est desservie par les Pères mekhitaristes. Suivant l'usage des ordres religieux constitués, celui-ci entretient à Rome, près le saint-siége, un procureur général et son secrétaire.

N'oublions pas, avant de quitter ces lieux, de visiter aussi le jardin tout garni d'épais berceaux de vigne qui recouvrent cette île féconde d'un dais pourpré de raisins. Il y a là un coin ombragé par de beaux oliviers où l'on jouit d'une admirable vue. L'horizon, fermé par la chaîne des Alpes couverte de neige, s'arrondit en vaste bassin d'azur où flottent quelques îles; c'est Saint-Pierre du Château, Santa Helena, puis, plus à gauche, le jardin public, et, en avant, Venise avec ses clochers, ses dômes et ses palais roses.

Tout en me promenant, je vis passer sous les vignes un Père à barbe blanche qui jouait d'une flûte sauvage de la façon la plus originale et d'un air si occupé que je demandai au *Padre* Gregorio qui me faisait les honneurs du couvent, quel était cet artiste singulier.

« C'est le Père Aristaze, me répondit-il; il est né comme moi à Constantinople; sa tête s'est exaltée par le travail et la solitude, mais à part cela, sa santé est excellente. Dans sa jeunesse il s'occupait d'histoire et de traductions; maintenant il ne pense qu'à la poésie sous toutes ses formes : peinture, musique et littérature. Il fabrique lui-même ses flûtes, avec des branches d'arbre, puis il va dans le jardin et reste là des journées entières à écouter les oiseaux et à les imiter. Il est peintre comme il est musicien, et remarquablement doué du sentiment de la forme et de la couleur.... Venez, poursuivit-il, je vous montrerai ses travaux. »

Nous allâmes lui demander permission, et, malgré sa répugance à faire voir ses œuvres, lorsqu'il sut que je m'occupais de peinture, il donna la clef de sa cellule, et nous y montâmes. Là, je vis un tas de papiers de toute espèce pliés et jetés sans soin les uns sur les autres. C'étaient des fleurs, des fruits et des oiseaux peints à l'aquarelle, d'après nature, avec une vérité merveil-

leuse, mais sur les papiers les plus sales et les plus mauvais, avec des couleurs ternes et communes.

« Permettez-moi, dis-je au P. Grégoire, de lui offrir du papier et des couleurs.

— Il n'en veut pas, me répondit-il, et lorsque je lui apporte du bon papier, il le rejette en disant : *Pourquoi gâter ce qui est déjà beau par soi-même?* » C'est avec les fruits et les fleurs dont il extrait le jus qu'il compose ses couleurs.

Parmi ces dessins, je remarquai surtout un verre contenant une grappe de raisin noir qui était un véritable chef-d'œuvre. J'entendis aussi quelques-unes de



Cour de la casa Goldoni (voy. p. 26). — Dessin de Karl Girardet d'après M. A de Beaumont.

ses poésies qui, bien qu'elles perdissent à la traduction instantanée qui m'en était faite, respiraient la même naïveté que sa peinture et sa musique, copiée d'après la nature dont, en véritable artiste, il est un continuel observateur.

Le couvent de *San Lazzaro* n'est pas la seule maison d'éducation dirigée par les Mekhitaristes. Ils ont encore cinq colléges arméniens : un à Constantinople qui sert d'école préparatoire aux enfants qu'on envoie à l'âge de onze ans en France et en Italie. Un à Trébizonde, un autre en Crimée, un à Vienne, un à Venise et enfin un à Paris.

Adalbert DE BEAUMONT.

(La fin à la prochaine livraison.)



Canal Rezonico, à Venise. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

VENISE,

PAR M. ADALBERT DE BEAUMONT[1].

185.... — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Isola San Lazzaro dei Armeni (*Suite*).

Vers la fin du dix-huitième siècle, Babik, un des pères de Saint-Lazare, à la suite d'une discussion avec le supérieur du couvent, se retira à Trieste avec quelques-uns de ses collègues pour y fonder une nouvelle maison d'éducation. Mais bientôt la conquête de l'Italie par les Français força ces religieux de se réfugier à Vienne. L'empereur François leur céda l'ancien couvent des Capucins où ils s'établirent et leur maison prit en peu de temps une grande extension. Le P. Babik en devint le chef, fonda une imprimerie qui sert, comme celle de Saint-Lazare, au but général de l'association et pourvoit aux dépenses du couvent. De même qu'à Venise, les Mekhitaristes de Vienne s'occupent de travaux littéraires sur l'Arménie et publient, dans leur langue, un journal intitulé *Europa*.

Il y a quelques années, deux riches Arméniens de Londres et de Madras laissèrent des sommes considérables aux pères de Saint-Lazare avec injonction de les faire servir à l'éducation de leurs coreligionnaires. Ce fut alors que l'on créa deux colléges. L'un, placé à Venise, dans le palais Zénobio, porte le nom du donataire Raphaël. Trente élèves environ y reçoivent une éducation complète. L'autre était situé à Padoue ; mais des difficultés élevées par le gouvernement autrichien, à l'instigation de M. Moorat, fils du donataire, ont décidé les pères à transporter à Paris cette maison d'éducation. Comptant sur les ordonnances promulguées en leur faveur, ils ont acheté, rue de Monsieur, au faubourg Saint-Germain, un vaste et bel hôtel, construit jadis pour la duchesse de Bourbon.

La maison mère est toujours celle de l'île Saint-Lazare. C'est de là que part l'étincelle qui doit ranimer cet ancien foyer de la civilisation, et nous qui avons visité un coin de l'Arménie et surtout qui avons vu dans tout l'Orient cette race encore si pure et si active, nous pensons que, le cas échéant, elle serait aussi capable que la nation grecque de remplacer la puissance ottomane. Cette race est fine, belle, intelligente, patiente aussi et ambitieuse au suprême degré, mais de cette ambition qui s'applique à la patrie et qui, au ressouvenir de sa grandeur passée, croit voir déjà sa grandeur future. A Constantinople, les établissements de la banque et les différentes branches des administrations publiques s'appuient sur la science et l'intelligence arméniennes. Les Turcs, comme notre haute noblesse d'autrefois, se trouvent trop grands seigneurs pour s'occuper d'affaires. Ils veulent vivre sans trouble, et ce sont les Arméniens qu'ils chargent de la conduite de leur fortune et de leurs intérêts privés. Les Grecs sont pour cela trop légers ou trop fins. Les juifs, frappés par un préjugé universel, sont trop méprisés.

Le but principal des moines mekhitaristes est, comme on le voit, de montrer à leurs frères d'Orient la route à suivre pour devenir capables un jour de défendre et de soutenir leur nationalité. Le concours de la France doit d'autant plus leur être assuré que, dans les élans d'un patriotisme éclairé, ces religieux combattent avec énergie un entraînement trop général en Orient, celui de recourir à la protection de la Russie, sans réfléchir que c'est changer de maître et non conquérir l'indépendance. A ce titre seul, toutes nos sympathies doivent leur être acquises.

Le Lido.

Ici nous touchons au Lido, île trop chantée par les poëtes modernes. Cette langue de terre où végètent quelquels arbres a pour seul mérite d'être la digue naturelle de l'archipel vénitien.

C'est au Lido, sur ces grèves arides, que, pendant de longs siècles, les Vénitiens venaient s'exercer à l'arc, à l'arbalète, puis au tir des armes à feu. Maintenant on n'y trouve de foule et de réunions qu'au mois de septembre. A cette époque de l'année, il est de mode, tous les lundis, d'y tenir une sorte de bacchanale.

Lord Byron avait fait de cette plage déserte son hippodrome : il avait là ses écuries ; c'est dans des courses éperdues, au bord de la mer, que Beppo, ce conte vénitien, a pris naissance, ainsi que l'ode à Venise.

Pour voir la mer dans sa beauté, c'est en ce lieu qu'il faut venir, à l'heure où le soleil va disparaître dans les flots qui semblent bouillonner sous son contact ardent. Dans les brûlantes nuits du mois de juillet, nous venions y chercher la fraîcheur des vagues, en nageant jusqu'à la haute mer. Rien n'est beau comme Venise vue de cette île, la nuit, avec ses profils fantastiques et ses effets infinis. Ainsi détachée en noir sur le ciel lumineux, et toute scintillante des lumières de ses palais et de ses gondoles, elle ressemble à ces entassements babyloniens que nous montrent les gravures de Martens, et que bâtissent, pour l'œil abusé par les pénombres mystérieuses de la lune, les fées et les génies des grottes, des cavernes, et

1. Suite et fin. — Voy. pages 1 et 17.

des lacs, architectes familiers des profondeurs terrestres et sous-marines.

L'île Saint-Michel. — La mort de Léopold Robert.

Du Lido, nous ramons vers l'île Saint-Michel, jadis la demeure de quelques hommes célèbres, aujourd'hui devenue l'asile de cadavres illustres. C'est le *Campo Santo*, le champ des morts de Venise. Rien ne peint mieux le caractère des Vénitiens que leurs cérémonies funèbres. Tout ce qui peut attrister le regard est sévèrement banni. On ne met pas, comme chez nous, un orgueil ridicule à étaler un luxe pompeux qui nous semble de mauvais goût en pareille circonstance. Une simplicité égale pour tous préside à ces tristes et derniers apprêts. Pas de tentures ni de chars superbes, pas de musique ni de lumières. C'est la nuit, accompagné d'un prêtre, dans une barque mystérieuse, qu'on emporte le cercueil pour le mener droit à l'église de l'île Saint-Michel, puis à la tombe voisine ouverte pour le recevoir.

En 1466, des moines camaldules construisirent en ce lieu une église et un cloître remarquables, qui servent aujourd'hui de retraite à des capucins. La mort est encore ici sans faste, et toutes ces dalles, qui recouvrent plus d'un nom célèbre, ne se distinguent guère que par leurs inscriptions. Il est un de ces noms surtout que je voulais découvrir, celui de l'infortuné Léopold Robert, dont la mort déplorable a laissé sur sa gloire une touchante auréole.

Dans des notes de voyage qui m'ont été confiées après la mort d'un autre jeune peintre enlevé de même avant l'âge de la renommée, voici une page que je trouve datée de l'île Saint-Michel, 10 mars 1840. « Parmi toutes ces tombes sans nom et perdues sous les sables, j'ai cherché la tienne, ô Léopold! Elle se montre toute blanche et toute neuve encore! C'est donc là que tu reposes, ô poëte! C'est ainsi que tu es tombé après avoir écrit ton plus beau chant! Avais-tu prononcé ton dernier mot, et ta mission sur terre était-elle remplie? Sans doute ton âme, éprise du beau, était avide d'admirer les cieux; sans doute, en mourant, tu ne craignais plus de perdre la joie de t'entendre applaudir. En voyant ces deux chefs-d'œuvre tes derniers travaux, quelle est l'âme qui n'est pas frappée de la profonde tristesse qui remplissait la tienne? Et lorsque huit jours avant le dernier jour, après avoir dansé joyeusement, contre tes habitudes et comme pour montrer que tu quittais sans regret la terre, tu vins demander à la personne qui tenait le piano de te jouer le *Requiem* de Mozart, tu savais bien, n'est-ce pas, que tu allais mourir? et cette belle musique, en tombant sur ton cœur, l'a rafraîchi, comme fait la pluie sur une terre ardente et desséchée. Adieu, ô peintre, ô poëte! Adieu!! Je fuis ce lieu de repos, car je sens que mon âme est prête à s'endormir ici. Oh! si j'avais ton génie, peut-être aurais-je aussi ton courage! Adieu!! J'ai trouvé sur ta tombe une violette, une violette fleurie bien avant les autres! Symbole de deuil et de modestie, son parfum seul la fait découvrir! Atome exhalé sans doute de l'âme triste et modeste, pleine de force et de génie, dont ces fleurs recouvrent la dépouille, fais qu'en te respirant j'acquiers assez de gloire pour mourir calme et satisfait! »

C'est dans une des vastes salles du palais Pisani, à San Stéfano, que Léopold Robert travaillait avec son frère Aurèle. C'est là aussi que cet infortuné mit à exécution son funeste projet. Un amour sans espoir, qui n'était et ne pouvait être partagé, une appréciation exagérée de sa laideur, lui, doué d'un si grand sentiment du beau, et aussi une difficulté réelle à traduire par des mains lourdes et maladroites la puissance de ses conceptions, l'avaient dégoûté peu à peu de la vie. Quelques fragments d'une lettre de son frère racontent ce drame d'une façon saisissante.

« .... La dernière lettre qu'il reçut de Florence venait de la personne de *famille illustre* à laquelle le pauvre artiste portait un fatal et respectueux amour. Il se tua douze jours après[1]. Cette lettre lui annonçait le projet qu'on avait d'aller à Rome, et le félicitait de la réussite de son tableau des *Pêcheurs*, dont on lui demandait une description. Cette lettre fut brûlée, comme les autres l'avaient été, avec un calme qui annonçait une détermination fixe. Il n'aimait plus à me parler de sa passion; cependant je ne pus m'empêcher alors de lui dire que c'était à elle que j'attribuais l'état de découragement auquel il était réduit.

« Tu te trompes, me répondit-il, j'en suis guéri....
« Je n'y pense plus.

« — Si ce n'est pas de ta passion que tu souffres, c'est « de la suite, lui dis-je. C'est le moment d'essayer de « te distraire. Allons en Suisse ou à Paris; là tu trouve- « ras occasion de te marier.

« — Il est trop tard, répondit-il; j'aurais dû le faire « plus tôt.... »

« La veille de sa mort, nous étions réunis le soir, comme de coutume, dans le salon de nos *Padroni di Casa;* il était plus triste encore qu'à l'ordinaire, et ne prit aucune part à la conversation générale. J'affectai de paraître gai, mais par moments je sentais mes forces m'abandonner. Ses yeux étaient fixés sur les miens, et il me demandait ce que j'éprouvais. Nous partîmes enfin, et dans ce moment il me recommanda d'entrer dans sa chambre lorsque j'irais à la mienne; ce n'était pas mon habitude, parce que Léopold se couchait ordinairement de bonne heure.

« Je dormis mal. Le lendemain, il entra dans ma chambre en me demandant ce que je lui conseillais de faire, et s'il devait partir. Je me bornai à lui dire que je m'en référais à lui.

« *Eh bien! je pars!* » dit-il.

« Quelques instants plus tard, j'appris qu'il était sorti pour aller à l'atelier. Comme d'ordinaire nous y allions et en revenions ensemble, son départ me surprit, et sans savoir pourquoi, j'y courus plus vite que de coutume. En chemin, je m'aperçus que j'avais la clef de l'atelier dans ma poche. « Il n'aura pu entrer, me dis-je, où « sera-t-il? » En ce moment, il arriva qu'au détour d'une

1. Le 20 mars 1835.

rue un malheureux chien vint se jeter dans mes jambes en aboyant et, de cet instant, un pressentiment funeste s'empara de moi. Tout troublé, j'arrive au palais Pisani, je demande à notre vieille servante si mon frère y est?

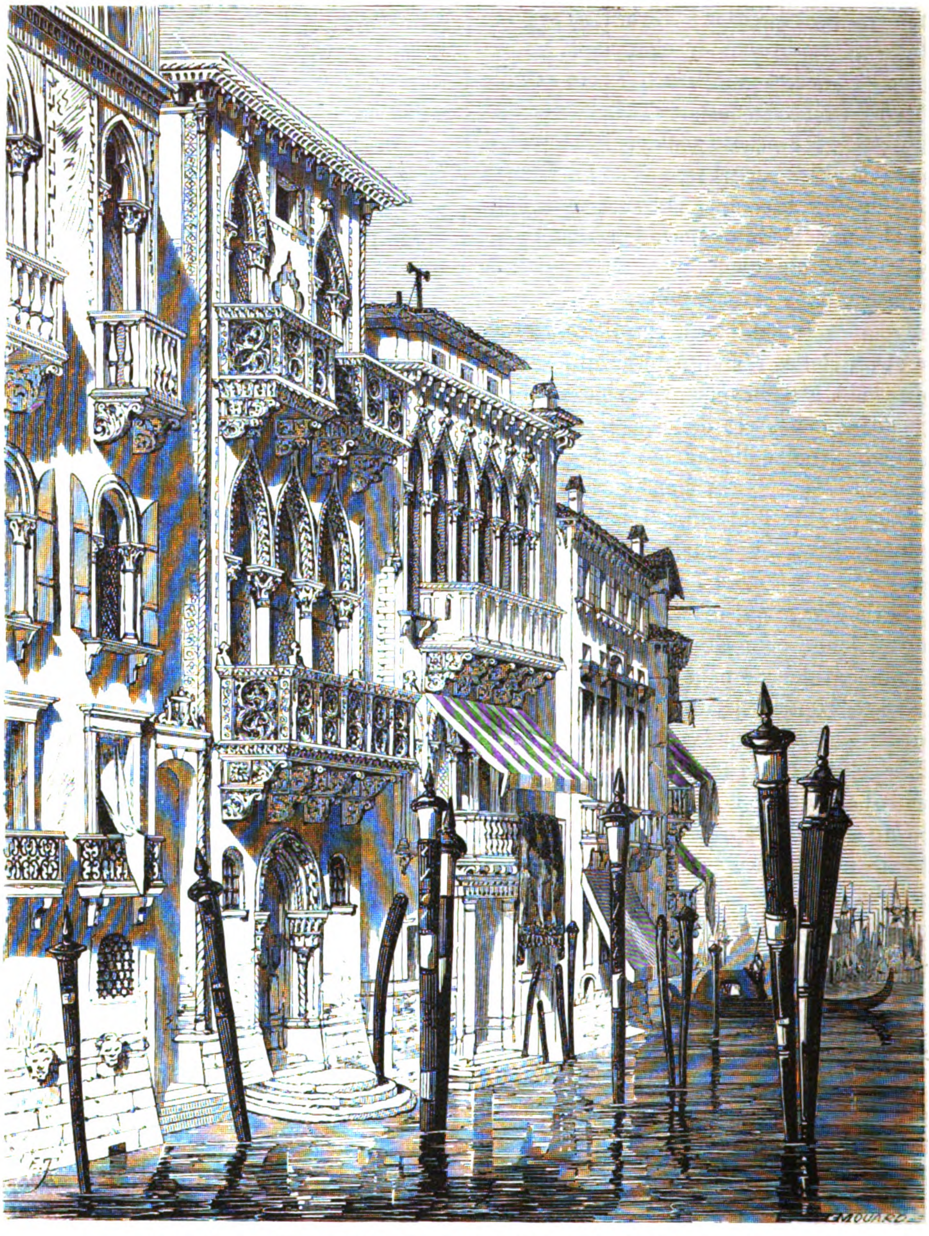
« — Oui.

« — Par où est-il entré?

« — Il a donné le tour. »

« Je donne le tour, je trouve la porte fermée. Un trait de lumière m'a frappé.... tout mon sang se met en mouvement; je fais une courte prière pour demander à Dieu du secours, et je revole à la première porte que j'essaye encore d'ouvrir avec ma clef. Je frappe, j'appelle.... rien!

« Je m'élance comme un furieux sur la porte, que je brise avec effort; je traverse un petit vestibule.... j'enfonce la seconde porte comme la première.... Grand



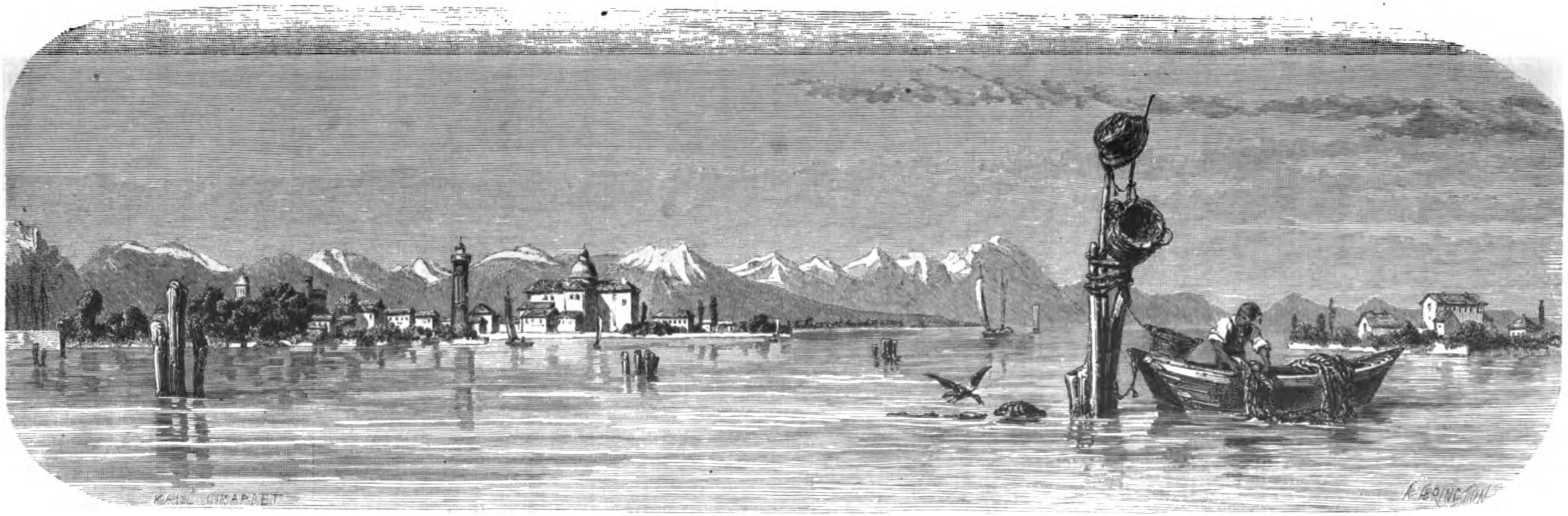
Le petit palais Ferro. — Dessin de Thérond d'après M. A de Beaumont.

Dieu! quel coup de foudre! mon pauvre Léopold étendu la face contre terre, au milieu d'un lac de sang!

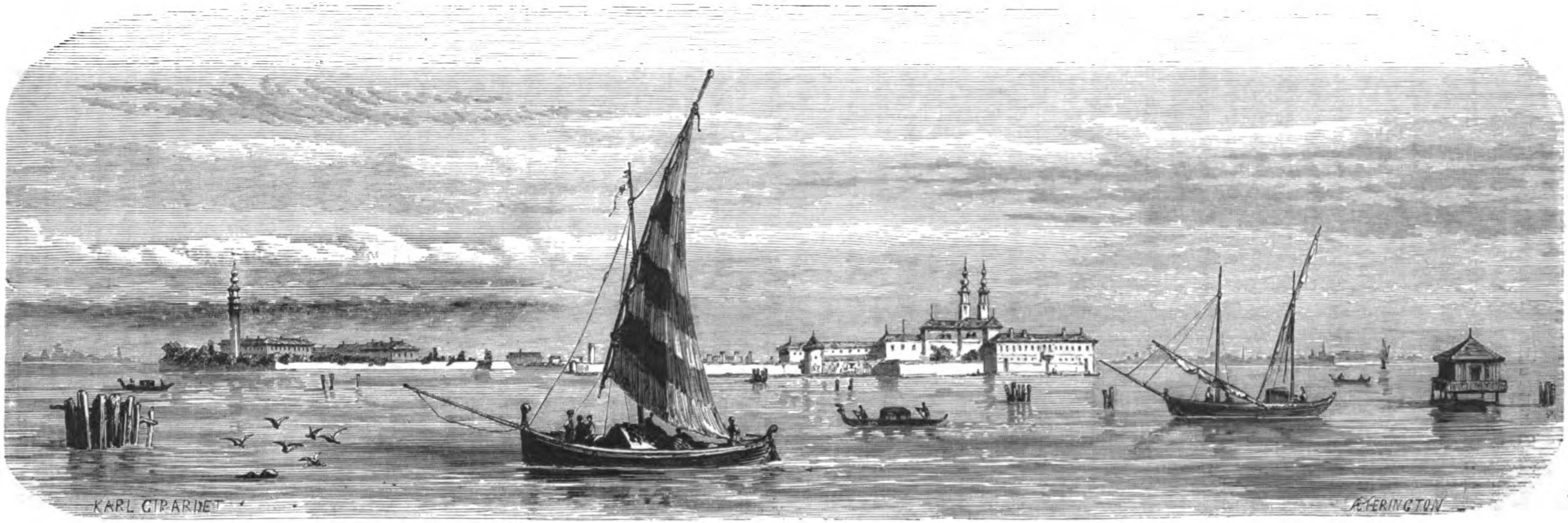
« Pétrifié à cette vue, je tombe bientôt à genoux pour recevoir deux soupirs qui s'exhalaient de cette pauvre dépouille mortelle; notre vieille bonne pousse des cris et des gémissements.... je la supplie d'aller chercher des secours, et je reste seul. Je jette alors les yeux avec effroi sur ses mains pour chercher l'instrument cruel qui m'a ravi ce malheureux frère, et je le vois posé sur une malle, où le sang avait coulé d'abord et d'où Léopold était tombé après avoir fait son coup infernal... »

Murano. — Tocello. — Adieux à Venise.

L'île de Murano n'est pas loin de Saint-Michel, et quoique la fabrication du verre soit bien loin d'être ce



Saint-Pierre du Château et Sainte-Hélène, vue prise du couvent des Arméniens. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.



Isola San Cervolo et isola San Lazzaro. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont

qu'elle fut autrefois, on peut encore y suivre avec intérêt les procédés de cette élégante industrie.

A mesure que les arts de l'Orient disparaissaient sous les ruines qu'engendrent les guerres et les révolutions, que Tyr et Sidon étaient remplacées par Alexandrie, que Byzance devenait Stamboul, que la Perse succombait épuisée et dépecée par les lieutenants d'Alexandre, Venise, qui guettait toujours comme un avide héritier les riches successions qui s'ouvraient de ce côté, parvint peu à peu à s'approprier tous les secrets des arts et métiers. Venise devint donc non-seulement l'entrepôt, mais le foyer et, pour ainsi dire, le creuset où s'élaboraient les procédés ingénieux rapportés d'Afrique et d'Asie. Ce fut à la fin du douzième siècle que les travaux de Murano, ainsi que ceux des étoffes, prirent leur plus grande extension.

Le monde entier devint tributaire de cette habile fabrication des verriers vénitiens. Henri III de France, lors de son séjour à Venise, en revenant de Pologne, fut si frappé de la beauté de ces objets qu'il créa gentilshommes les principaux chefs de la fabrique de Murano. Les lustres, les miroirs, les bassins et jusqu'à des meubles étaient achetés au poids de l'or par les plus riches souverains. Une seule fontaine fut payée trois mille cinq cents ducats par le duc de Milan. La glace dont la République fit hommage à Henri IV, et qui vaudrait peut-être aujourd'hui vingt-cinq francs, est notée dans l'histoire comme un cadeau royal, s'il en fut ! Il est juste d'ajouter que sa monture en devait augmenter considérablement la valeur artistique.

Cette branche d'un art industriel trop négligé maintenant apportait à Venise d'immenses richesses, et c'est encore ce qui la soutient aujourd'hui. Sur une population de quinze à vingt mille âmes, douze mille vivent de ce commerce qui remue, dans une seule année, de 7 à 8 millions de francs.

Après Murano vient Torcello, une des îles les plus intéressantes de l'archipel vénitien. L'archéologie y fera d'intéressantes études. Le dôme ou église principale est un des types les plus curieux de l'art byzantin des premiers temps. Elle a été d'ailleurs si souvent décrite qu'il nous suffira d'en faire mention. Il en est de même du petit temple voisin, dédié à Santa Fosca. La famille da Mula y a aussi un palais abandonné maintenant aux pêcheurs et aux gondoliers et dont les élégantes proportions pourraient servir de modèle à nos constructeurs modernes.

En quittant cette île où Attila, dit-on, vint s'échouer, notre barque traverse la rue Maritime ou canal de Burano pour s'avancer à travers la lagune qui dans son repos ressemble au ciel qu'elle reflète, vers Saint-François du Désert, la plus éloignée de toutes les îles de l'archipel vénitien. Un vaste champ de gazon, un cloître changé en ferme et d'antiques cyprès chargés d'oiseaux donnent à ce désert un caractère singulier. On voudrait y voir un de ces beaux palais vénitiens au milieu de jardins et de terrasses descendant jusqu'à la mer par des escaliers de marbre.

Pour se faire une exacte idée de ces lacs sans rives, ou, pour mieux dire, de ces plages qui n'apparaissent qu'à la marée basse, il faut aller d'ici à *San Zorzi della laguna*, îlot placé dans la direction de Fusine. J'ai retrouvé là ces étendues d'eau calmes et inertes des régions polaires.

A côté de ces îles que nous venons de visiter si rapidement et qui offrent au voyageur la certitude d'un intérêt historique, pittoresque ou artistique, il y en a d'autres qui ne renferment que des potagers ou des vergers. Aujourd'hui même, ces beaux jardins de la Giudecca, de Murano et du Lido, dont le Navagero raconte les merveilles au temps de Bembo, et dont les bosquets d'orangers, de grenadiers et de jasmins embaumaient la ville entière, ces jardins d'Armide où les élégants seigneurs de la riche Venise allaient souper dans les chaudes nuits de la canicule, ne sont plus que des plates-bandes de légumes excellents, mais fort peu pittoresques. Ces terres humides imprégnées de sel, échauffées par un ardent soleil et habilement cultivées, deviennent d'une merveilleuse fécondité, et, comme le dit un auteur vénitien, ce sont les fortes et saintes murailles de Venise.

Mais, hélas ! voici l'heure de quitter cette ville dont nous avons essayé de décrire, bien à la hâte, les aspects les plus saillants.

On ne quitte pas Venise, on s'en arrache, sans l'oublier jamais ! Venise ! A ce nom magique, quel tableau se déroule devant mes yeux éblouis ! Lorsqu'elle quitte, le matin, sa robe d'argent pour se couvrir de la pourpre solaire, qu'elle est noble et radieuse ! Que de fois j'ai assisté à cette toilette divine ! Il faut voir alors les fils des lagunes accourir vers elle, les uns dans ces petites barques où ne tiennent que les deux pieds du rameur et son panier de poissons, les autres dans ces gondoles si longues, chargées de lait, de fruits et de fleurs. Tous sont empressés de la voir.

Oh ! combien je t'enviais, pêcheur de l'Adriatique, toi qui vis et meurs sur tes chères lagunes ! Tu travailles quelques heures pour avoir ta subsistance, mais ta vie est assurée, tu peux compter sur un lendemain, et tu as pour oublier tes fatigues, ce ciel, ces merveilles, cette vie profondément poétique qui, en aucun lieu du monde, ne peut l'être autant qu'ici.... Adieu, Venise, adieu !!!... Quand tous dormaient encore, je suis parti seul ! Au lever du jour, la gondole mystérieuse m'a entraîné bien vite ; j'étais honteux de t'abandonner ! Adieu aussi à toi, mon brave gondolier ; je te serre la main comme à un ami ; tu es le dernier souvenir de la ville chérie, le dernier enfant de Saint-Marc qui me parle encore et me quitte avec quelques regrets ! Encore un coup de rame, et tu n'y penseras plus, et tu rentreras joyeux dans ta cité royale.

C'était un brave garçon que ce Marco ! Quel air fier il avait !

C'était presque le seul qui eût conservé le type national : le chapeau pointu orné d'un bouquet de fleurs aux jours de fête, la ceinture épaisse à la mode orientale,

des mules pour chaussure, la chemise ouverte et une quantité de reliques de saint Antoine de Padoue enfermées dans des boîtes ou dans des cœurs en argent qui pendent sur sa poitrine.

Peu de jours avant notre départ, nous avons fait poser Marco dans son plus beau costume. M. Court, le peintre d'histoire, en fit un remarquable pastel, en une séance. Ce teint brun et transparent que les Vénitiens appellent *mauretto*, ces grands yeux bleus si tristes, ce front développé, en font un des types vénitiens les mieux caractérisés. Il était digne du pinceau de Léopold Robert! Aussi l'a-t-il placé dans son dernier tableau des *Pêcheurs;* c'est le jeune garçon qui soulève les filets. Je l'ai connu dans l'atelier d'Aurèle Robert; et depuis lors nous l'avions adopté pour nous conduire dans nos courses artistiques, ce qui, au bout de quelques années, lui avait constitué une petite aisance. La veille de mon départ il vint m'aider à faire mes paquets, et je lui laissai une assez grande quantité de vêtements que je ne pouvais emporter; bientôt après, je le vis revenir tout ému, me disant que sa mère ne voulait pas croire que tant de choses lui fussent données; elle l'accusait de les avoir *robatto*, volées. Je partis de suite avec lui pour la rassurer. Elle pleurait de joie, la pauvre femme, et ne me dit que cette phrase si pleine d'amour maternel : *La pardona, Signore, mà, qui ama teme.* « Pardonnez, monsieur, mais, qui aime craint! » Adieu, mon gondolier, adieu! que saint Marc, saint Antoine et la Madone te protégent!

Adalbert de Beaumont.

VOYAGE A L'ÎLE DE RHODES,

TEXTE ET DESSINS INÉDITS PAR M. EUGÈNE FLANDIN.

1844

Origine de Rhodes. — Son rôle dans l'antiquité. — Sa réunion à l'empire d'Orient.

Dans les premiers jours de janvier 1844, je quittai Constantinople pour aller en Syrie, et de là me rendre en Mésopotamie. Je m'arrêtai à Rhodes[1]. Les nombreux souvenirs, les admirables monuments qui datent de l'époque des chevaliers de l'Hôpital excitent un intérêt trop vif pour que, surtout si l'on est Français, on ne désire point visiter cette terre toute française. Les édifices, les remparts, les citadelles ont conservé jusqu'à nos jours le sceau de leur origine. Tout y rappelle l'ancienne France de l'Orient, l'héroïque champion de la religion chrétienne et de la civilisation contre l'islamisme et la barbarie envahissante des Ottomans.

Dans l'antiquité, son premier nom, *Ophusia*, lui fut donné, croit-on, à cause de l'immense quantité de serpents qui s'y trouvaient. Elle ne mérite pas de nos jours ce surnom si peu attrayant, quoique ces reptiles n'y soient pas rares.

Il est plus agréable de se la représenter sous son nom actuel, Rhodes ou *Rhodos*, qui, en grec, signifie *rose*. Elle le dut à l'abondance de ses fleurs et à la spontanéité avec laquelle les rosiers croissaient partout où la terre était abandonnée à elle-même. Aujourd'hui encore elle en produit assez pour qu'il s'y fasse un grand commerce d'essences, de pâtes et de confitures de roses dont les Orientaux sont très-friands.

Les bois qui couvraient ses montagnes, ses charmantes vallées et leurs bosquets embaumés rivalisaient avec ceux de Paphos et d'Amathonte; aussi les anciens, que toutes les voluptés charmaient, lui avaient-ils donné l'épithète de *Telchinis* ou l'*enchanteresse*.

L'antiquité était prodigue d'adjectifs; elle aimait à en chercher d'appropriés aux caractères distinctifs des pays comme des individus. Non contente de ceux qui précèdent, elle avait trouvé, pour cette île, un quatrième nom, celui de *Trinacria* ou à *trois pointes*, comme pour la Sicile. En effet, sa forme triangulaire est dessinée par les trois caps saillants qui se nomment actuellement cap Saint-Étienne au nord, cap Saint-Jean à l'est, et cap Catavia au sud.

Les Phéniciens y fondèrent, à une époque très-reculée, les villes de Yelissos, Lindos et Kamiros. Plus tard des colonies grecques s'y établirent et y créèrent, au moyen de leur marine, un petit État qui se développa rapidement, grandissant dans ce vieux monde en force comme en renommée.

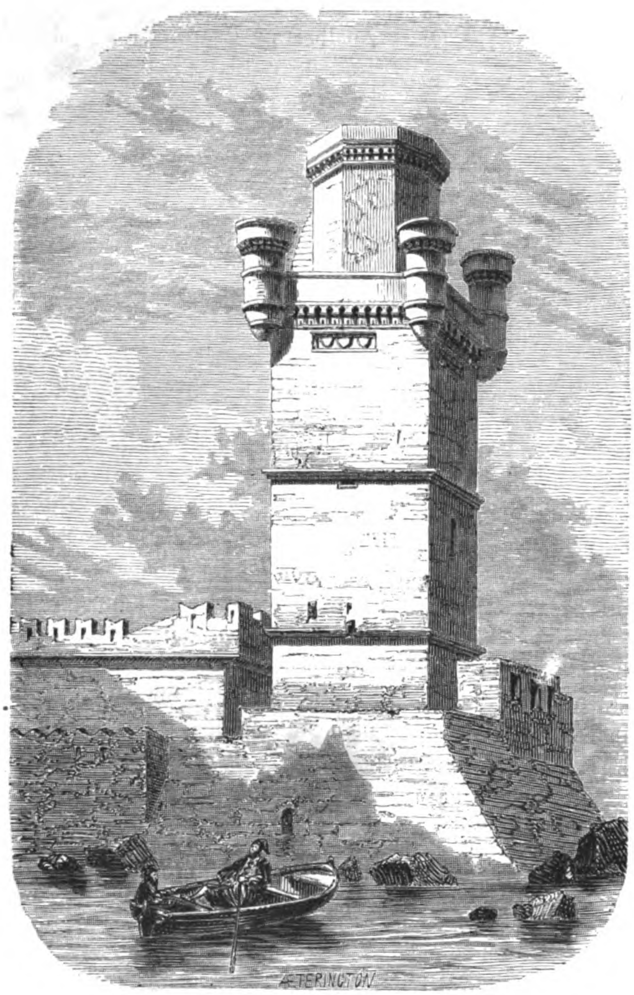
Des trois villes phéniciennes, Lindos est la seule qui existe encore. La ville de Rhodes, d'après Strabon, fut bâtie par l'architecte qui avait construit le Pirée, et elle remonterait ainsi à cinq cents ans avant Jésus-Christ.

L'île, peuplée par des Phéniciens et des Grecs venus en grande partie de l'archipel, ne pouvait manquer à sa destinée, qui était la navigation. Aussi les Rhodiens excellèrent-ils dans l'art nautique, et leurs galères, ainsi que leurs rameurs, jouirent-ils dans l'antiquité d'une réputation méritée. La supériorité de ces insulaires dans la science navale leur valut l'honneur de voir leur alliance recherchée par différents peuples ou divers conquérants. Ils firent tour à tour cause commune avec leurs compatriotes contre les Perses, vendirent à Xerxès leurs

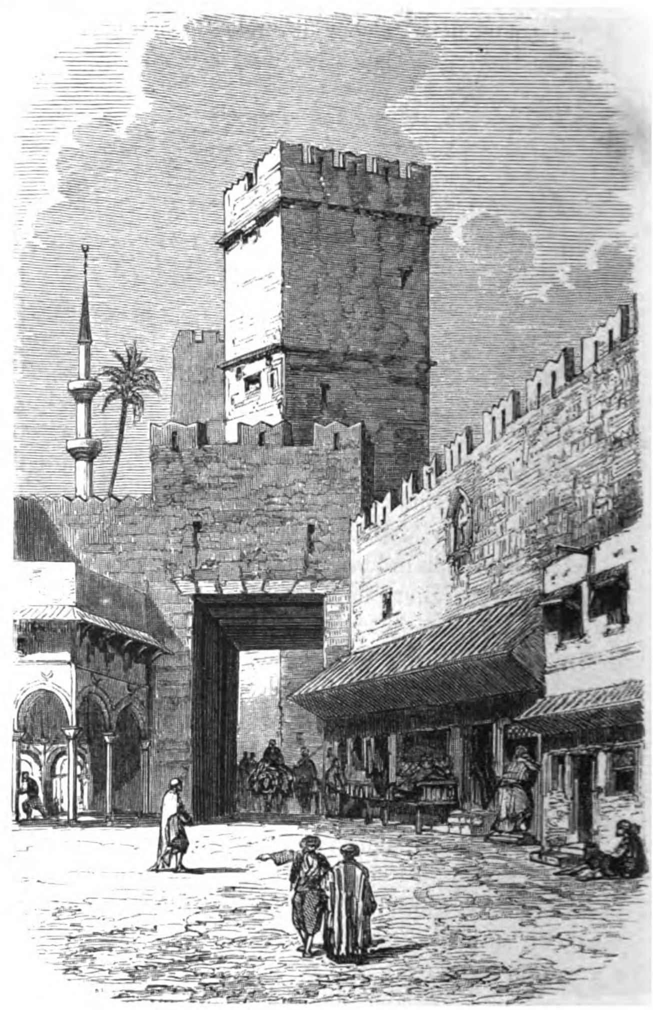
1. L'auteur passait à Rhodes en se rendant à Mossoul pour y chercher et y étudier, par ordre du gouvernement français, les antiquités découvertes sur le sol de Ninive.

bras habiles avec leurs fines galères, et plus tard suivirent successivement Scipion, Pompée ou Jules César.

La mer n'était pas le seul théâtre sur lequel les Rhodiens surpassaient leurs rivaux. Ils s'étaient fait remarquer encore dans la jurisprudence, les lettres et les arts. Leur code naval fut longtemps la règle de toutes les nations dans les conflits maritimes. Indépendamment de leurs écoles d'éloquence et de philosophie, qui ne le cédaient en rien à celle de la Grèce, et que Cicéron lui-même ne dédaigna pas de visiter, ils pouvaient à juste titre se glorifier de leurs travaux artistiques. La ville de Rhodes possédait un grand nombre de statues qui, malheureusement, ont disparu, soit dans les tremblements de terre qui ont ravagé l'île à différentes époques, soit en tombant aux mains des barbares qui les multplièrent. Mais on peut se faire une idée du savoir auquel les sculpteurs de Rhodes étaient parvenus par la seule de leurs œuvres qui ait été conservée jusqu'à nous. Ce sont les quatres chevaux de bronze qui figurent aujourd'hui au-dessus de la grande porte de la basilique de Saint-Marc, à Venise. Ils sont attribués à Lysippe, qui, abandonnant son marteau de serrurier pour le ciseau de sculpteur, était venu se former à l'école de Rhodes. Il avait attelé ces coursiers au fameux quadrige monté par Apollon, et



Tour Saint-Michel, à Rhodes.



Porte du bazar, à Rhodes.

dont les Rhodiens avaient fait présent à Alexandre. Transportés à Corinthe, puis enlevés, par ordre du César de Constantinople, pour figurer dans cette ville parmi tous les chefs-d'œuvre qui devaient orner la Rome orientale, ils y furent pris, en 1204, par les Vénitiens qui en firent hommage à leur saint patron. Ce sont ces magnifiques chevaux attelés au char destiné au conquérant macédonien, qui vinrent, pendant quelques années, surmonter l'arc de triomphe placé devant le palais des Tuileries, pour rappeler les victoires de l'Alexandre français. Mais jouets du sort et des batailles, et devenues le prix du vainqueur, ils sont retournés à Venise.

Parmi les autres œuvres remarquables qui ont honoré cette petite république, on ne peut passer sous silence le célèbre *colosse*. Cet ouvrage gigantesque fut confié à un sculpteur du nom de Charis, natif de Lindos et élève de Lysippe. Le métal dont il fut fait était extrait d'une mine située dans la partie sud de l'île. Il en fallut neuf cent mille livres. Mais Charis travaillait depuis longtemps à sa statue, lorsqu'il mourut avant d'avoir pu la terminer. Continuée par un de ses disciples qui n'y employa pas moins de douze années, elle coûta trois cents talents, équivalant à un million et demi de francs. Selon Pline, sa hauteur était de soixante-dix coudées, ou trente mètres



Vue générale de la ville de Rhodes.

environ. Elle représentait Apollon, et d'après ce qui nous a été transmis sur cette merveille, les navires auraient passé entre ses jambes[1]. De plus, le dieu servait de phare et portait un fanal. Ce colosse n'avait encore qu'une vingtaine d'années d'existence, lorsqu'un tremblement de terre le renversa — trois cents ans avant Jésus-Christ. — Les débris de cette masse étaient considérables et d'une grosseur démesurée. On peut s'en faire une idée en songeant qu'un des doigts de la statue était plus grand et plus gros qu'un homme. Il y avait quelque chose comme mille ans que la superstition avait laissé à la place où ils avaient été précipités les membres épars de l'idole colossale. Ce n'était plus pour les générations qui s'étaient succédé que des masses informes de métal, et il n'est pas bien sûr que le souvenir de l'Apollon rhodien eût survécu, lorsque les Arabes, s'étant emparés de Rhodes, vendirent à des juifs le bronze qui en provenait, à la condition de retirer du fond de la mer tous les blocs qui obstruaient le port. On comprend quelles difficultés dut présenter cette opération, quand on sait qu'on ne repêcha pas dans l'eau moins de neuf cents charges de chameau.

Jusqu'à Vespasien l'île des *Serpents* ou des *Roses* avait conservé son indépendance. Ce fut cet empereur qui, dans les premières années de l'ère chrétienne, la lui enleva en la réunissant aux îles du voisinage pour en former une province maritime dont Rhodes devint le chef-lieu. A dater de cette époque, son autonomie cessa d'exister, et, partie intégrante d'un vaste empire, son rôle ne fut plus que fort secondaire, au milieu des révolutions qui l'ébranlèrent et des déchirements qui le mirent en pièces après les prédications sanglantes de Mahomet.

Rhodes, soumise aux empereurs d'Orient, se relâcha peu à peu, dans la suite, de son obéissance. Voisine de l'archipel, sur la route de Constantinople à Alexandrie ou à la côte de Syrie, Rhodes se présentait comme un point très-favorable aux entreprises des corsaires musulmans. La faiblesse des habitants et l'insouciance des souverains de Byzance les laissèrent s'y installer en maîtres, et les Rhodiens, pour s'être soustraits aux lois de la grande métropole orientale, tombèrent sous le joug des ennemis de leur race et de leur foi, et le subirent jusqu'au commencement du quatorzième siècle.

Gérard Tunc. — Origine de l'ordre. — Chevaliers de l'Hôpital.

Le 15 juillet 1099, après quarante jours de siége, les croisés avaient emporté Jérusalem d'assaut, au cri : *Dieu le veut!*

Au milieu des scènes de carnage qui ensanglantèrent le pavé des temples aussi bien que le sol des rues, on vit un homme, aidé de quelques pèlerins comme lui, chercher parmi les morts et ramasser dans le sang les chrétiens blessés, pour les transporter et les soigner dans un pieux asile où il s'était voué à cette tâche charitable. — Ce saint homme avait nom *Gérard Tunc*. — Né en Provence, il était venu à Jérusalem en pèlerinage. Là, sa charité lui avait inspiré l'idée de secourir les pèlerins pauvres ou malades qui affluaient autour du tombeau du Christ. Son exemple étant suivi par quelques-uns des témoins de ses bonnes œuvres, il parvint à former un groupe de personnes des deux sexes, qui se dévouèrent ensemble à la tâche pénible que la piété leur inspirait.

Un grand nombre de victimes des combats furieux qui avaient ouvert aux croisés les portes de Jérusalem avaient trouvé auprès de Gérard les soins que réclamaient leurs blessures. Beaucoup de chevaliers étaient parmi ceux dont les maux avaient été soulagés par la main de ce saint homme. Ils l'avaient vu donner son temps, consacrer ses veilles, épuiser ses forces à les guérir. Tant de bienfaisance et de piété ne pouvait manquer d'émouvoir des cœurs qui avaient tout sacrifié : patrie, famille, bonheur du foyer, pour venir délivrer le saint sépulcre. La foi qui les avait conduits à Jérusalem les disposait à entrer dans l'une des voies les plus saintes du Seigneur, et plusieurs d'entre ces fiers hommes de guerre, mettant sous les pieds leur orgueil et les préjugés de leur caste, voulurent imiter la vertu de Gérard, en se consacrant aussi au service des pauvres et des souffrants. Ils revêtirent avec enthousiasme une robe de bure noire, par laquelle ils remplacèrent leur brillant équipage, et, renonçant volontairement au monde comme à toute idée de retour dans leur pays, ils acceptèrent avec joie l'existence austère qui fit de Jérusalem leur nouvelle patrie, des pauvres leur unique famille. Peu à peu l'exemple, venu d'en haut, descendit dans tous les rangs de l'armée, et la sainte compagnie qui reconnaissait Gérard pour chef se vit, en peu de temps, grossie d'un grand nombre d'adeptes qui voulaient avoir leur part dans les mérites de cette pieuse confrérie. — Telle fut l'origine de l'ordre des chevaliers de l'Hôpital.

L'enthousiasme qu'avait excité en Europe la conquête de Godefroy de Bouillon et la connaissance des services que les Hospitaliers rendaient aux pèlerins, leur faisaient adresser de toutes parts des sommes énormes par tous ceux qui voulaient s'associer aux mérites de leur œuvre. Aussi les ressources dont disposait frère Gérard furent-elles bientôt au niveau de ses besoins, comme des secours que réclamaient de lui les nombreux pèlerins qui accouraient en Palestine. Il en profita pour élever, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, une église à laquelle il adjoignit de vastes bâtiments qui servaient, les uns de couvent aux Hospitaliers, les autres d'hôpital pour les malades ou d'auberge pour les étrangers; — de là ce nom d'*auberge* qui a été consacré, et est demeuré affecté au lieu où les pèlerins étaient recueillis. Dès ce moment, à cause de leur église et du patron qu'ils s'étaient donné, les chevaliers de l'Hôpital furent indifféremment désignés par ce nom ou par celui de chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

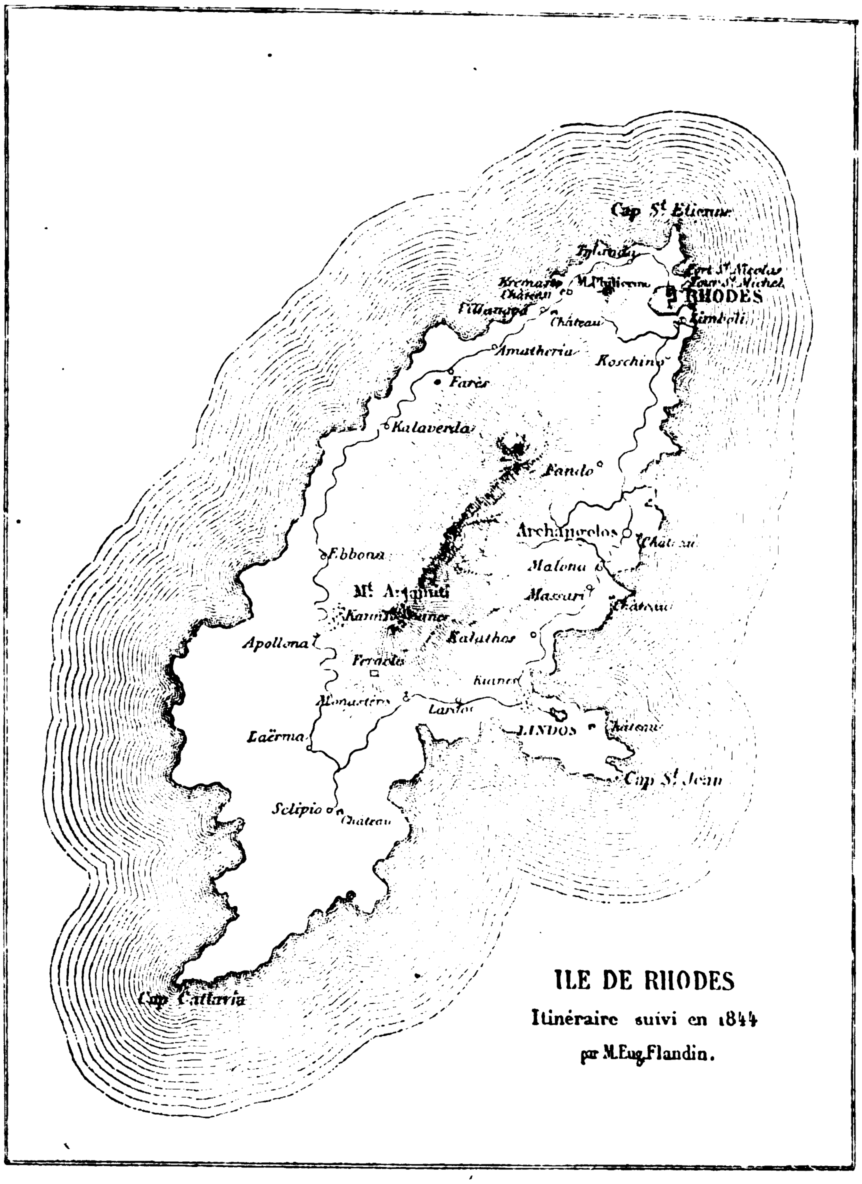
1. Voyez une étude sur ce sujet par M. A. Chabouillet, conservateur du cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale, dans le *Magasin pittoresque*, t. XXII, 1854, p. 335 et 392.

Les chevaliers de l'Hôpital en Palestine, à Chypre et à Rhodes.

Les religieux de l'ordre de Saint-Jean s'étaient voués au service des pauvres : mais hommes de guerre avant d'être moines ou infirmiers, ce n'était point sans une préférence bien naturelle pour la cotte de mailles qu'ils la revêtaient sur leur froc, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, ce qui arrivait souvent. Aussi cette vaillante cohorte prit-elle largement sa part de tous les combats qu'eurent à soutenir les croisés contre les infidèles qui harcelaient sans cesse; et, par son dévouement, comme par sa discipline à laquelle obéissait chacun de ses membres, elle était le plus solide rempart du saint sépulcre.

La renommée des Hospitaliers, de leurs exploits et des bienfaits que recevaient d'eux les pèlerins de tout pays, continuait à s'étendre dans tout l'Occident. Leurs vertus touchèrent tellement les souverains et les princes, que c'était à qui d'entre eux leur ferait des dons. Aussi n'y eut il pas, en peu de temps, une contrée où l'Hôpital ne comptât des propriétés importantes. L'argent n'était pas le seul secours que les différents pays d'Europe envoyassent aux Hospitaliers : il accourait sous leur bannière une foule de jeunes gentilshommes. Le nombre considérable des auxiliaires que l'ordre recevait ainsi, et la diversité des langages qu'ils parlaient, obligèrent le chef ou grand maître de l'Hôpital à les diviser et à les grouper selon leur nationalité. — De là ce mot *langue*, par lequel on distinguait les diverses compagnies d'Hospitaliers. — Il y eut dans le principe sept langues : celles de Provence, d'Auvergne, de France proprement dite, d'Italie, d'Aragon, d'Allemagne et d'Angleterre. Cette division subsista jusqu'au dernier jour de l'existence de l'ordre, avec cette modification que, lorsque l'Angleterre se sépara de Rome et devint schismatique, la dernière langue fut supprimée, et que plus tard on ajouta celles de Castille et de Portugal.

En Palestine, cette milice chrétienne avait répandu son sang dans toutes les plaines depuis Damiette jusqu'à Antioche. Combattant toujours au premier rang, elle

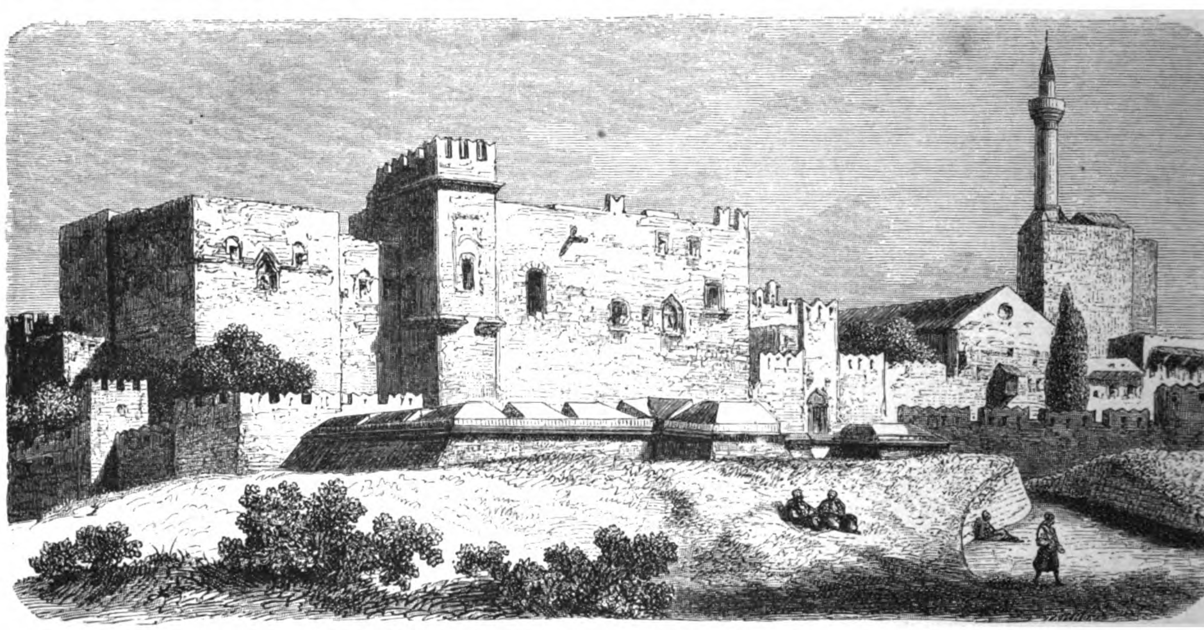


défendit longtemps, sous les murs de Jérusalem, la couronne de Godefroy et de Baudouin ; à Saint-Jean-d'Acre, elle aida puissamment Philippe II de France et Richard d'Angleterre à s'emparer de la place; à Mansourah, hachée, écrasée par le nombre, elle ne put sauver le téméraire comte d'Artois, ni arracher des mains des Sarrasins l'infortuné saint Louis dont elle paya la rançon. Souvent victorieuse, quelquefois taillée en pièces, toujours au plus fort de la mêlée, elle ne s'en retira jamais que couverte d'autant de gloire que de blessures.

Le sort des armes, le refroidissement de la foi en Europe, les dissensions entre les croisés avaient mis ceux-ci dans une situation désespérée. Peu à peu ils avaient été acculés à la mer, et des nuées de musulmans y précipitèrent tout ce qui échappa à la fureur du glaive. Le sac de Ptolémaïs fut le dernier acte de ce terrible drame qui se jouait depuis deux siècles sur la terre de Syrie. Dans l'horrible nuit de 1291, qu'éclaira de ses lueurs sinistres la torche des Sarrasins, presque tous les chrétiens furent exterminés dans Saint-Jean d'Acre. Quelques faibles débris seulement, dérobés à la rage des mahométans, purent, en se jetant dans les barques, échapper au carnage dont mille cris de douleur leur portaient sur les flots les échos affaiblis.

Les restes de la milice des Hospitaliers, rares survivants de cette sanglante catastrophe, avaient dû, couverts de sang, abandonner ce sol que leur valeur n'avait pu défendre. La Palestine était à jamais perdue. Ce théâtre de leurs exploits passés était désormais interdit aux chevaliers de Saint-Jean. Les chemins de Jérusalem leur étaient fermés, sans qu'ils renonçassent à mettre au service de la religion du Christ cette foi valeureuse, cet esprit chevaleresque qui conservaient dans leur cœur toute leur ardeur première.

Mais où aller? — Où dresser la bannière du saint patron ? — Vers quels rivages porter des armes qui firent tant de fois trembler les ennemis des chrétiens? — Où élever les murs d'un nouvel hôpital, pour y continuer les traditions de charité que leur avaient transmises leurs pieux devanciers? Réfugiés à Limisso, qu'Henri II de Lusignan leur avait assigné pour séjour, leurs pensées se partageaient entre ces inquiétudes pour leur avenir et la nécessité de combler les vides que la guerre avait faits dans leurs rangs. L'ordre décimé se recruta dans ses maisons d'Occident, et les jeunes chevaliers qui accoururent à la voix de leurs chefs le remirent de nouveau sur un pied respectable. Les membres nouvellement réunis autour du grand maître brûlaient de gagner leurs éperons; ceux qui avaient survécu au désastre de Ptolémaïs soupiraient après la vengeance; tous ensemble demandaient à courir aux infidèles. — Mais comment? — Descendre sur la plage syrienne et retourner vers les lieux saints était chose impossible. La terre et ses combats étaient désormais interdits aux chevaliers. La mer seule s'ouvrait devant eux, et sur ses vastes plaines ils pouvaient, en changeant leur manière de combattre, faire encore la guerre aux mahométans, et rajeunir les lauriers de leur étendard.



Rempart et porte de Saint-Pierre, à Rhodes.

De ce moment, de nouvelles destinées s'offrirent à l'ordre de Saint-Jean. La foi, le zèle religieux et l'ardeur de ses membres à poursuivre le but de son institution qui était, avant tout, la défense de la croix en Orient, les poussèrent à employer leurs ressources à la création d'une marine. En peu de temps elle devint formidable, et les Sarrasins apprirent bientôt tout ce qu'ils avaient à redouter de ces hommes de guerre qui les avaient, en tant de batailles, terrassés à cheval, et qui alors les attaquaient et leur livraient de terribles combats dans leurs galères.

Cependant le roi de Chypre rendait insupportable aux chevaliers le séjour de Limisso, dont le port ne leur offrait d'ailleurs, ni par son étendue, ni par sa sûreté, les



Un chevalier de Rhodes.

ressources qu'exigeait la marine qu'ils y avaient fondée. D'un autre côté, le grand maître, personnifiant l'esprit de son ordre tout entier, ne pouvait voir plus longtemps son autorité soumise à celle de Lusignan, et il aspirait à recouvrer cette indépendance dont ses prédécesseurs n'avaient cessé de jouir avant d'aborder en Chypre. Pour atteindre ce but, il était indispensable que, fût-ce par les armes, fût-ce à prix d'argent, il parvînt à se rendre maître d'un point qui, en satisfaisant à ce besoin de liberté, n'éloignât pas l'ordre de la terre sainte à laquelle ses pensées comme ses devoirs restaient fidèles, et qui lui permît de tenir en respect les Turcs dont les progrès devenaient de plus en plus inquiétants.

Le chef de l'Hôpital songea à Rhodes dont il avait exploré les rivages dans le cours de ses excursions maritimes. La diplomatie pouvait, moyennant une grosse somme, lui assurer la possession de cette île qui était, comme nous l'avons vu, une dépendance purement nominale de la couronne de Byzance. Mais par orgueil, autant que par haine des religieux latins dont il redoutait le voisinage, l'empereur Paléologue Andronic II rejeta avec hauteur les offres du grand maître qui se crut, dès ce moment, dégagé de tout scrupule, et attaqua de suite Rhodes défendue à la fois par les Grecs et les Turcs ou Sarrasins. Le siége en fut assez long et exigea bien des assauts, mais la garnison devait succomber sous les coups de leurs redoutables assaillants. Les chevaliers de Saint-Jean s'emparèrent de Rhodes, le 15 août 1310, sous le commandement de leur grand maître Foulques de Villaret.

Depuis lors Rhodes devint le centre de l'ordre de l'Hôpital. Ce fut là que s'établit son principal couvent avec ses dépendances, et les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem prirent le nom de chevaliers de Rhodes. Ils demeurèrent, comme on le sait, les souverains de l'île jusqu'à l'année 1522, où le 22 décembre, après un siége de six mois, ils durent par capitulation céder Rhodes aux musulmans.

Pendant deux siècles l'influence de la civilisation chrétienne avait transformé l'île et surtout Rhodes. Des édifices s'étaient élevés dans son enceinte : notamment plusieurs sanctuaires sous les vocables de saint Jean, sainte Catherine, saint Marc, saint Étienne, Notre-Dame de la Victoire, et d'autres.

Le palais du grand maître, le couvent, l'hôpital, des forts, des tours, des demeures pour les commandeurs des différentes langues, donnaient à la ville de Rhodes cette physionomie religieuse, militaire et imposante qu'elle a conservée jusqu'à nos jours.

Rhodes. — Aspect de ses fortifications. — Intérieur de la ville. Le palais des grands maîtres.

Aujourd'hui, quand on arrive à Rhodes, l'île se présente à peu près sous la forme d'un triangle qui aurait sa base à la mer, et dont le sommet serait au point culminant d'une éminence sur le versant de laquelle la ville descend jusqu'au port. A ce sommet, et à la place de l'ancienne flèche de Saint-Jean, se dresse un petit minaret blanc, posé sur une large base de pierre, carrée, colorée par le temps, comme sur un socle beaucoup trop disproportionné. C'est tout ce qui reste du clocher de la cathédrale, mutilé par les boulets de Soliman.

La base du triangle offre un aspect des plus imposants. Une ligne de murailles crénelées, percées d'embrasures et de meurtrières, s'étend de l'est à l'ouest, accidentées par des tours rondes ou carrées, massives ou élancées, montrant fièrement les baies noircies par lesquelles sortaient autrefois les boulets qui tenaient l'ennemi en respect loin du port. Aux deux extrémités de cette muraille viennent se rattacher celles de l'enceinte qui, en faisant le tour de la ville, monte au sommet de la colline par l'ouest, redescend par l'est, et lui fait de tous côtés une solide cuirasse dont le défaut ne put jamais être trouvé par les Turcs.

Tous ces murs crénelés, toutes ces tours, tous ces ouvrages de défense portent encore parfaitement conservées et reconnaissables des armoiries qui prouvent que leur construction est due aux divers chefs de l'Hôpital. Par le nombre des blasons ainsi sculptés et scellés sur les murs, on voit que chacun des grands maîtres de Rhodes a voulu contribuer à son embellissement ou à sa défense. Les hiéroglyphes de la noblesse française portent écrits les noms de Villeneuve, Béranger, Naillac, Lastic, des Ursins, d'Aubusson, d'Amboyse, l'Ile Adam, et d'autres non moins illustres.

Mais ce port est silencieux. Les murs écroulés qui l'entourent sont dégarnis de leurs arbalétriers. La ville entière semble sommeiller. Autour d'elle, la brise seule exhale son souffle et bruit à travers les fleurs de l'île enchanteresse en leur enlevant leurs parfums qu'elle répand dans l'air. Est-ce là cette cité qu'animait une marine si active au temps de Villeneuve ou de d'Aubusson? Est-ce bien cette place de guerre qui résonnait des fanfares militaires, et qu'ébranlaient les milles bouches de ses valeureux canons? — Plus rien qu'un morne silence dans Rhodes, autour d'elle une campagne solitaire.

Voici trois cent quarante ans que les Turcs sont les maîtres de Rhodes. L'herbe pousse au milieu des rues, et le pied du passant ne l'empêche pas de grandir; le sentier dans la plaine se voit peu, le pas de la mule y reste longtemps imprimé entre les fleurs qu'il laisse épanouir. Mais cette mousse recouvre les grandes pierres des palais. Sous ce lierre sont cachées des armoiries illustres; à travers cette embrasure, où ce long canon fleurdelisé semble attendre un ennemi qui ne viendra pas, on ne voit que des champs verdoyants et de grands tertres où éclôt à foison la tulipe sauvage, à côté des narcisses et des roses. Les cippes de marbre qui se dressent au milieu de ces fleurs, ce sont les tombes des guerriers de Soliman.

De bien loin on l'aperçoit, — car les Turcs ont pris soin de la blanchir, comme s'ils voulaient qu'on la vît mieux, — cette grande tour Saint-Michel, avec ses quatre tourelles. Le flot, que les courants de l'Archipel poussent jusque-là, vient se briser en écume blanche à son pied. Elle domine la mer de toute sa hauteur, et ses trois écus-

sons montrent aux générations étonnées le nom de son fondateur, Philibert de Naillac.

Le port est peu vaste; mais n'était-il pas toujours assez grand pour les navires de l'ordre, auxquels les intérêts de la religion et de l'Europe chrétienne interdisaient le repos?

De quelque côté que le regard se porte, ce ne sont que murailles à embrasures, créneaux et barbacanes. Personne n'y veille.

Par-dessus ces murailles, qu'ébranlèrent avec tant de peine les canons de Soliman, la ville se montre tout entière, dominée par Saint-Jean, l'ancienne cathédrale. La chaux répandue sur quelques maisons rappelle qu'elles sont habitées par des Turcs ou des Juifs; mais leurs formes, leurs ogives à trèfles et les créneaux qui les surmontent portent encore le cachet de leurs premiers habitants.

C'est là cette école de la chevalerie où, pendant plus de deux cents ans, les successeurs de Raymond du Puy, de Guillaume de Châteauneuf, de Villaret, héritiers de leur gloire et de leurs vertus, formaient au noble métier des armes une jeunesse ardente qui brûlait de gagner ses éperons en combattant les Turcs et les Sarrasins. C'est ici qu'après les désastres de Palestine, Foulques de Villaret, conduisant les débris de son ordre échappés au fer des Sarrasins, vint planter l'étendard des Hospitaliers, béni à Jérusalem et arboré, deux siècles durant, sur les murs d'Ascalon, de Margat ou de Ptolémaïs. C'est là qu'un chevalier chrétien fit verser des larmes de compassion à un empereur turc qui plaignait ses malheurs, après avoir admiré sa bravoure; et c'est au pied de cette tour, sur cette pierre dont l'anneau rouillé a retenu la barque sur laquelle Villiers de l'Ile-Adam monta en quittant Rhodes pour aller chercher d'autres infortunes, que le grand maître fit au sultan vainqueur, qui lui offrait de grands honneurs s'il voulait le servir et abjurer sa religion, cette réponse: « Un aussi grand prince dédaignerait les services d'un renégat. »

Chaque voûte, chaque coin semble apporter un écho de la langue austère de ces hommes dont l'amour de la gloire était la passion dominante, dont l'honneur et la foi chrétienne furent les sincères croyances, — noble héritage qu'ils tenaient de leurs devanciers et qu'ils avaient apporté de la terre sainte.

En faisant le tour de ces remparts formidables, on y retrouve les canons fondus aux armes de la religion: ils sont encore sur leurs affûts brisés ou vermoulus. Immobiles sur leurs plates-formes, leurs roues, soudées aux essieux, semblent avoir pris racine et poussent des herbes sauvages. La rouille qui les dévore ronge leurs lumières. Ces embrasures ne fument plus qu'aux jours du *baïram*, lors des salves qui annoncent aux musulmans que les réjouissances doivent succéder aux longs jeûnes du *ramazan*. Au fond de ces larges fossés taillés dans le roc, tant de fois arrosés de sang, l'herbe croît haute et abondante; personne n'y descend, les reptiles seuls s'y glissent en paix.

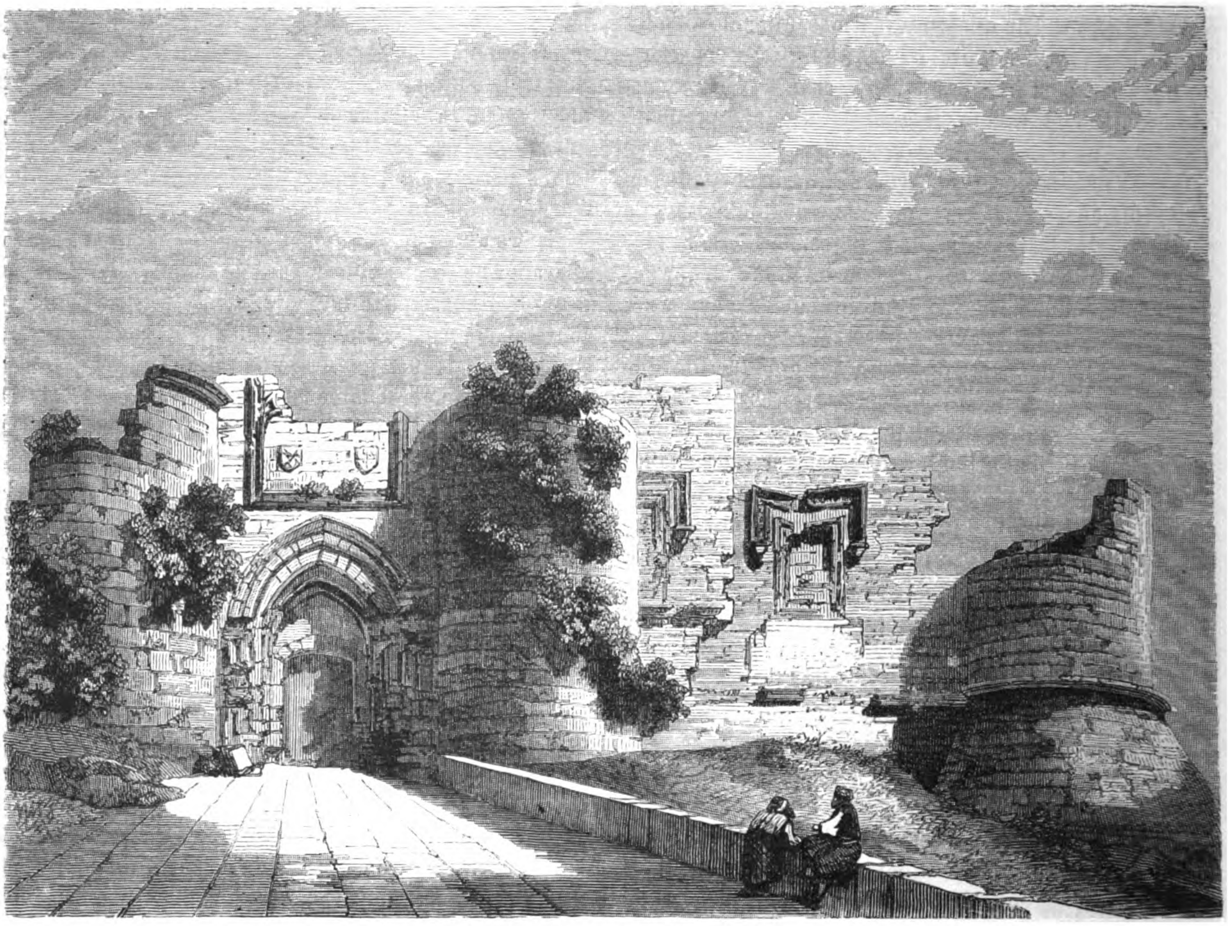
Si l'on franchit ces murs encore teints du plus pur sang de la noblesse du seizième siècle, et que l'on pénètre dans cette ville remplie des souvenirs de ses glorieux fondateurs, on est frappé de son aspect martial qu'elle a conservé en dépit des kiosques et des minarets turcs qui ont en vain essayé de la défigurer. On se sent saisi d'un respect involontaire pour le palais des grands maîtres, pour les demeures des chevaliers dont les blasons surmontent encore les portes bardées de fer. Dans la rue qui monte du port vers Saint-Jean, entre de hautes murailles crénelées et couvertes d'écussons, on croit entendre un faible écho qui apporte le bruit des pas d'un chevalier dont la botte éperonnée résonne sur la dalle. On éprouve comme une hallucination qui fait entrevoir, dans un demi-jour, une croix blanche qui se plisse sur une cotte d'armes rouge, tant les souvenirs se pressent et prennent les allures de la réalité. — Glorieuse fiction qui fait revivre un autre âge! Admirable prestige d'un temps héroïque qui pousse l'imagination vers les illusions, en faisant battre le cœur au milieu d'eux! — Mais ces temps ne sont plus, et le rêve ne dure pas. Le chevalier ne frappe plus le pavé de sa lance. L'Ile-Adam a quitté Rhodes pour toujours. Il n'y a plus là que les murs élevés par les Hospitaliers, que le pavé qu'ils ont foulé et sur lequel glisse comme une ombre, dérobée sous son voile, la femme turque effrayée de se trouver seule au milieu de ces édifices et de toutes ces images des *Francs*.

Un jour peut-être une autre bannière chrétienne flottera sur la tour Saint-Michel. Dieu peut permettre aux fils de reconquérir les remparts que défendirent leurs pères et de rentrer par une nouvelle brèche dans les palais qu'avaient bâtis leurs ancêtres. Les Turcs y pensent. Ils croient à cette restitution. Leurs docteurs l'ont annoncée: *ce doit être un vendredi, à l'heure de la prière de midi*. — Se souviennent-ils donc que Godefroy de Bouillon est entré dans Jérusalem un vendredi? — Les Turcs ont peur; et chaque semaine, ce jour-là, à midi, les portes de Rhodes sont fermées, les ponts-levis sont levés. Mais que pourraient les ponts-levis, les herses et ces faibles portes contre les arrêts du destin? Que pourraient même ces vieux remparts, si redoutables quand veillait sur eux la milice de l'Hôpital? Saladin n'est plus, et il s'en faut que nous soyons au temps de Soliman. On peut donc se laisser aller à l'espoir et dire, en foulant cette terre tout imprégnée de sang français: « Que Dieu le veuille! » ainsi que, partant pour la croisade, nos pères disaient: *Dieu le veut!*

Parmi les édifices les plus considérables, on remarque, au sommet de la ville, les hautes murailles d'un palais. Sa grande porte, flanquée de deux tours, surmontée de deux clefs et d'armes *de gueules, frettées de lances d'or, semées d'écussons de même*, rappelle le grand maître Helion de Villeneuve, successeur de Foulques, à qui cette colonie de guerriers doit un grand nombre de travaux importants. Ce monument de la munificence de l'ancien grand prieur de Provence, devenu l'hospice des soldats turcs, prison d'État à l'occasion, et dont cette destination avilit l'intérieur, montre encore au-dessus

du bastion d'Auvergne qui lui servait de défense, ses murs lézardés et ses créneaux décapités. Voisin de la cathédrale, il touchait autrefois à un édifice dont il ne reste plus que les fondations à fleur de terre : c'était la *loge de saint Jean*, la salle du conseil où s'assemblait le chapitre de l'ordre. Il y a quelques années seulement que la voûte s'est affaissée, et l'on n'en voit plus que la principale arcade en ogive, aux armes de Jean de Lastic, qui ouvre sur la rue à laquelle les traditions populaires ont conservé le nom de *rue des Chevaliers*.

Au milieu de ces ruines, et menacé du même sort, on voit un petit palais dont les fenêtres sont encadrées de moulures dans lesquelles s'entortillent des feuilles d'acanthe d'un travail délicat et gracieux. On croit que c'est le presbytère ou l'habitation réservée au clergé de la cathédrale qui s'élève à côté. L'église Saint-Jean, convertie en mosquée, est entourée de masures ou de ruines derrière lesquelles elle semble cacher sa honte. — Destinée bizarre ! — son nom lui est resté, comme celui de Sainte-Sophie a été conservé à l'antique basilique de Byzance, et, à Rhodes comme à Constantinople, les musulmans font la prière dans un temple qui est

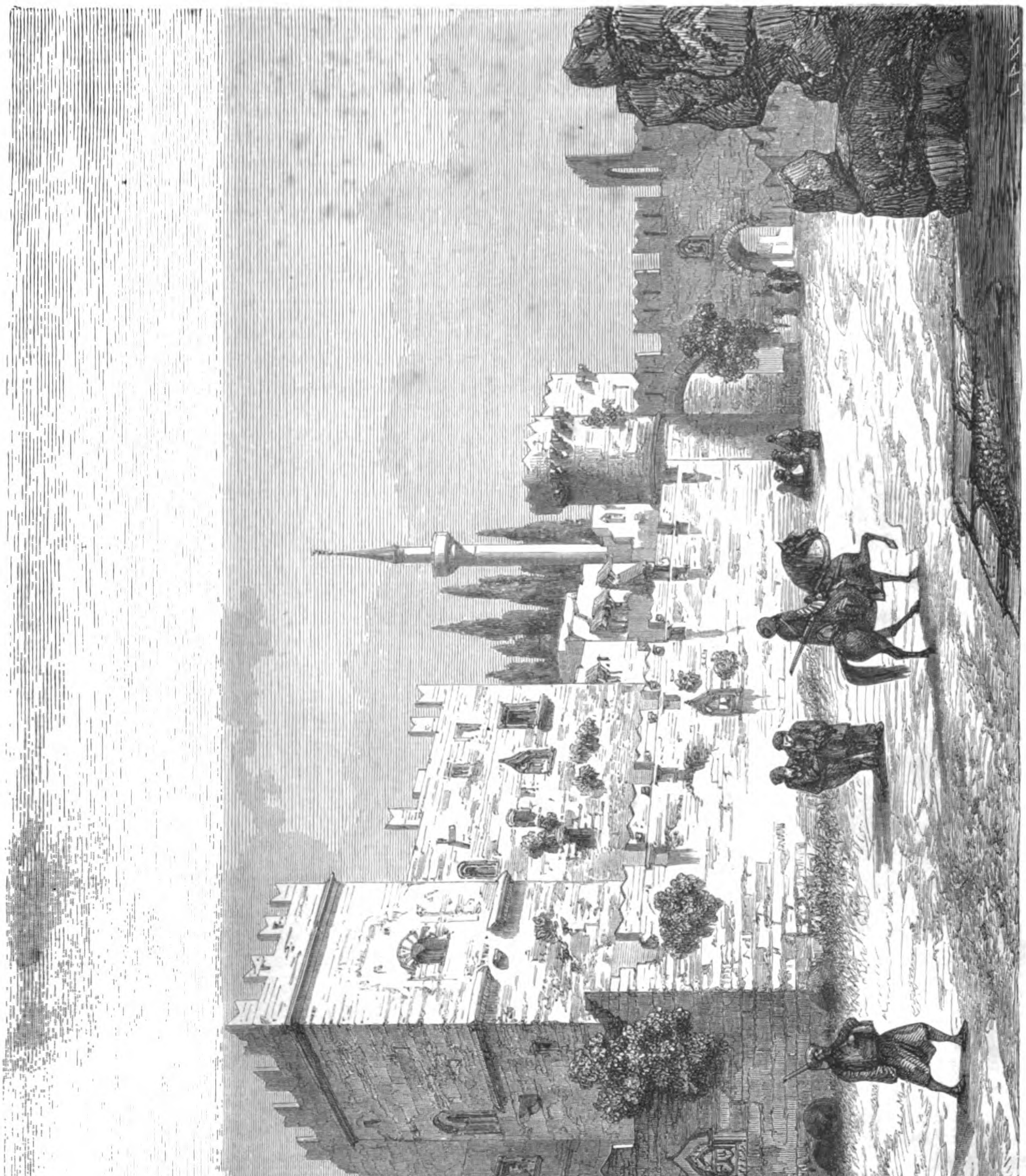


Porte du palais des grands maîtres, à Rhodes.

demeuré sous le vocable d'un saint chrétien. Ici, ils se prosternent sur les dalles où s'agenouillaient les chrétiens, et sous lesquelles reposent leurs cendres. C'est en face du sanctuaire où, entre deux assauts, l'Ile-Adam, et avant lui d'Aubusson, venaient recevoir le pain de la communion, que les Turcs invoquent le Dieu de Mahomet. La noblesse du sang, le courage et l'héroïsme religieux qui inspirèrent jadis tant de belles actions, imposent assez de respect aujourd'hui encore aux fils de ceux qui en ont été les victimes, pour qu'ils craignent de porter une main sacrilége sur les monuments et les noms de ceux qui les ont illustrés. Combien de fois cette pensée ne se présente-t-elle pas à l'esprit quand on parcourt cette ville de Turcs, où chaque rue, chaque maison, on peut dire chaque pierre porte encore le sceau de son origine chrétienne, l'empreinte de cette foi belliqueuse si souvent fatale à l'islamisme et secourable à l'Europe, et dont l'Europe ne se souvient plus que comme d'une vieille légende poétique.

Eugène FLANDIN.

(*La fin à a prochaine livraison.*)



Palais des grands maîtres, à Rhodes.

VOYAGE A L'ILE DE RHODES,

TEXTE ET DESSINS PAR M. EUGÈNE FLANDIN[1].

1844

Cathédrale Saint-Jean. — La rue des Chevaliers. — Prieuré de France. — Le Couvent. — Le Châtelet. — Le fort Saint-Nicolas.

Aucun chrétien ne s'arrête sans émotion devant cette vieille cathédrale Saint-Jean, ses longues fenêtres ogivales, son pignon à rosace, ses gouttières à tête de dragon, les marches de son perron de marbre qu'ont foulées les fidèles et usées, hélas! sons les pieds des disciples de Mahomet. De gros clous de fer maintiennent les ais de la porte vermoulue que l'iman ouvre au visiteur, la main tendue pour recevoir quelque *paras*, prix de sa tolérance; moyennant ce salaire, il laisse entrer. — Quelle nudité! — Quelle misère dans ce saint temple! — Que sont devenues les belles orgues que d'Aubusson y fit placer? Où est ce magnifique reliquaire d'or rehaussé de pierreries qui renfermait la main droite de saint Jean? — Singulier présent d'un sultan au grand maître! — Partout la ruine, la décadence et l'avilissement. Le plâtre des murs tombe en entraînant des fragments de peinture à fresque, et de grandes lézardes annoncent leur chute prochaine. Une poussière vieille et moisie macule les épitaphes en langue latine. Des lambeaux de tapis cherchent vainement à couvrir les dalles. Une natte poudreuse s'étale sur un marbre noir où luisent çà et là quelques lettres dorées : c'est la tombe de Fabrizio Caretti, celui qui légua Rhodes au dernier de ses princes. Au plafond lambrissé, bleuâtre et constellé d'or, pendent quelques lampes éteintes et noircies où ne brûle plus l'huile sainte. La chaire du Koran, le *mehrâb* a remplacé l'autel. Le cœur se serre à l'aspect de ces murs sombres et humides qui semblent revêtus du cilice et pleurer l'absence dn Christ; leurs échos ne répètent plus les versets de l'Évangile. Les cloches n'annoncent plus à grande volée les fêtes de l'Église.... On entend une voix perdue dans l'air, c'est celle de l'iman. Du haut de son minaret, il appelle les musulmans à la prière, en répétant d'une voix claire, avec un accent monotone : *Allah il Allah! Mohammet ressoul Allah!* Il faut s'éloigner. A cet appel : *Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète*, les Turcs vont entrer, et la protection du bien heureux saint Jean pourrait n'être pas efficace contre leur colère allumée par la profanation des pas d'un *giaour* dans ce sanctuaire qu'a élevé Foulques de Villaret, et qu'a béni un évêque chrétien!

Près de là sont les ruines d'une église qui rappelle l'héroïque défense de Rhodes par d'Aubusson. Ce grand maître la fit élever près du rempart sur lequel avait eu lieu le combat sanglant qui avait décidé la retraite des Osmanlis, et il la plaça sous l'invocation de Notre-Dame de la Victoire. En 1522, comme si l s Turcs eussent voulu renverser ce monument, souvenir de leur défaite, ils s'y acharnèrent et le firent écrouler sous les efforts des coups répétés de leur artillerie.

Au sortir de l'ancienne cathédrale, et en passant sous l'arcade en ogive qui est voisine, on se trouve au sommet de la fameuse *rue des Chevaliers*. A chaque pas, presque sur chaque maison, brillent des armoiries dont les conquérants s'énorgueillissent comme d'autant de trophées de leur victoire. On y reconnaît successivement celles d'Hélion de Villeneuve, de Roger de Pins, de Philibert de Naillac, de Jean de Lastic, de Jean-Baptiste des Ursins, de Pierre d'Aubusson, d'Émery d'Amboise, de Guy de Blanchefort, de Fabrizio Caretti, de Villiers de l'Ile-Adam, et de tant d'autres dont les blasons disent les noms illustres. De quel respect ne se sent-on pas saisi en face de ces radieux et nobles écussons où brille encore à côté de la croix, et dans tout son éclat, l'écu de saint Louis avec ses trois fleurs de lis, antique symbole de la pureté du vieux drapeau français qui flottait à Bouvines, à Alexandrie comme à Fontenoy? Malgré son ardeur, le soleil d'Asie les a conservés frais ces lis de France, au milieu de plusieurs générations de musulmans qui les respectent par tradition. Les petits enfants apprennent de leurs pères combien ils ont coûté à cueillir, arrosés du sang de nos preux. Combien en effet leur tige solide n'a-t-elle pas résisté au cimeterre des infidèles! Cachés aujourd'hui par la clématite blanche comme eux, ils se trahissent encore par leur éclat sous ces lianes pendantes qui les protégent de leur ombre.

En descendant la rue, et déviant un peu de son chemin, on passe sous une voûte sombre. Là est une ancienne *auberge* de l'ordre. La tablette d'armoiries qui orne la façade indique qu'elle appartenait à la langue de France. Presque en face est celle d'Espagne, et un peu plus loin, la langue d'Italie avait la sienne.

Mais reprenons notre course dans cette rue vénérable où tout respire encore un parfum de chevalerie. Nous allons nous trouver en face du monument le plus beau et le plus intéressant par les détails de sa construction à la fois élégante et sévère, qu'ornent plusieurs cadres armoriés, entourés de guirlandes en feuilles d'acanthe. C'est un édifice crénelé comme une citadelle, avec des tourelles en vedettes fièrement placées à son faîte. De larges fenêtres encadrées de moulures délicatement refouillées s'ouvrent sur la façade et indiquent une noble habitation. C'était jadis la demeure du grand prieur de France. Trois dignitaires de cet ordre élevé y habitèrent successivement, et si l'on en croit les écussons et les millésimes qui sont placés entre les fenêtres ou sur la porte dont l'ogive

1 Suite et fin. — Voy. page 38.

élégante repose sur de petites colonnettes. La *croix ancrée* et le chapeau de cardinal sont à Pierre d'Aubusson; les armes *palé d'or et de gueules à six pièces*, rappellent Emery d'Amboise; et ce bras *gonfalonné d'hermine* est celui de Villiers de l'Ile-Adam. Ce palais, parfaitement conservé, qu'une main respectueuse a su, sans ruine, approprier aux usages de ses nouveaux propriétaires, est aujourd'hui la demeure d'un Turc. Sa façade est défigurée par de petits balcons en bois, grillés, adaptés aux anciennes fenêtres largement ouvertes, telles qu'elles convenaient à la vie de chevaliers sans peur comme sans reproches, mais qu'une précaution jalouse et soupçonneuse a réduites aux proportions de la lucarne orientale. Cependant il faut rendre grâce au propriétaire actuel, peu soucieux d'ailleurs des hôtes auxquels il succède, de ne pas avoir détruit ces brillants écussons, qui conservent



Porte de l'ancienne salle du conseil, à Rhodes.

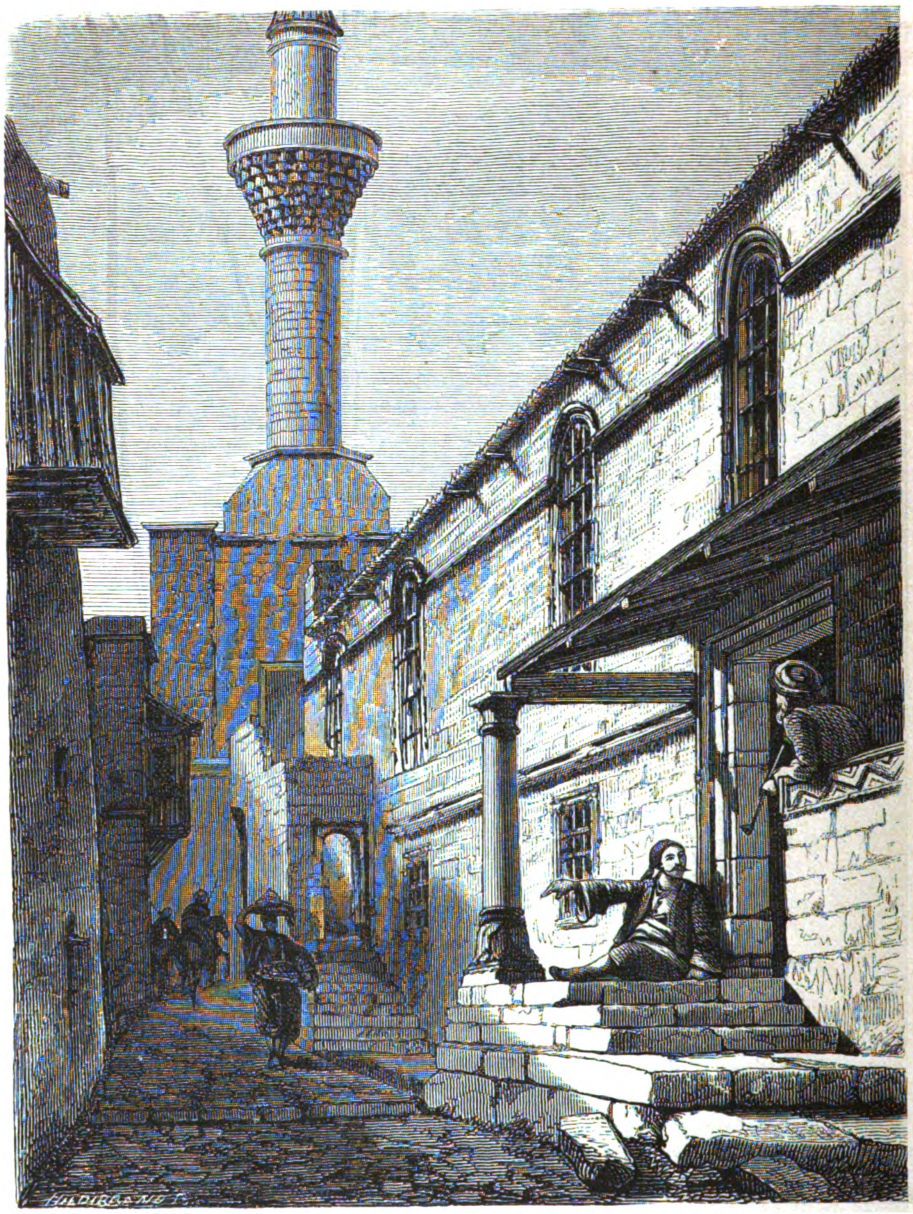
à l'extérieur de ce palais un reste de son ancienne splendeur. Quant à l'intérieur, l'inviolabilité du *harem* empêche d'y pénétrer.

Un peu avant ce magnifique prieuré de France, vers le milieu de la rue, est une petite chaire avec son abat-voix de pierre, de forme ogivale; des marches usées et disjointes y conduisent encore; c'est là que montait jadis le patriarche de Rhodes quand il prêchait la guerre sainte, à l'exemple de Pierre l'Ermite et de saint Bernard. C'est du haut de cette tribune que le grand maître Villiers de l'Ile-Adam exhorta les derniers habitants à défendre le Christ, leurs foyers, et à venger ses chevaliers morts sur les remparts.

En continuant à descendre on passe devant une porte élevée, en bois de sycomore, sculptée et armoriée. C'est l'entrée latérale du couvent qui fait l'angle de la rue. En

face de cet angle s'ouvre le porche d'une petite mosquée crénelée et défendue par une tour percée de meurtrières. Cette mosquée, qui n'a de turc que son minaret, est l'ancienne église dédiée à sainte Catherine. Quelques vitraux de couleur se distinguent encore sous l'ogive de ses fenêtres étroites.

Là est une petite place sur le côté de laquelle se développe la façade de l'ancien couvent. C'est un grand édifice simple, sévère, où, sur des loges voûtées et spacieuses, s'élève un second rang d'arcades avec balcons qui en composent la façade extérieure. A l'intérieur, un cloître formé d'arceaux et de colonnes armoriées enferme une cour sur laquelle s'ouvre des salles voûtées, destinées sans doute aux cuisines et aux magasins du couvent; au premier étage étaient les cellules et le réfectoire des religieux; ils ouvraient sur le cloître. Cet édifice est



Porte latérale de la cathédrale Saint-Jean, à Rhodes.

complétement désert aujourd'hui. Il semble en général que les Turcs aient de la répugnance à habiter des lieux qui furent peuplés par les défenseurs de la foi chrétienne; ils ont fait de la demeure des chevaliers, non pas un arsenal, ce nom ne saurait lui être donné, mais un lieu de dépôt où sont entassées sans ordre quelques vieilles armes du seizième siècle, que la reddition de Rhodes a fait tomber entre leurs mains et que la rouille dévore.

A côté était l'hôpital : il était toujours ouvert aux malades et aux pèlerins. Mais les chevaliers de Rhodes, oublieux des préceptes que transmit à leur ordre son vertueux patron, Gérard Tunc, *le gardien des pauvres,* n'y faisaient plus le service de frères hospitaliers. Né dans l'humilité de la première croisade, cet ordre avait depuis longtemps renoncé à la piété de ses premiers vœux. Une existence plus ambitieuse avait remplacé la vie monacale

des premiers chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, dont les successeurs ne conservèrent que le caractère belliqueux et l'antique héroïsme. De modestes frères servants avaient pris au chevet des infirmes la place des chevaliers de l'Hôpital. Mais si, occupés de trop hauts intérêts et trop fiers pour descendre à ces humbles fonctions, ils les avaient confiées aux mains d'obscurs infirmiers, du moins ils se souvenaient assez de leur origine pour ne pas oublier les souffrants et les pauvres, et ils avaient élevé cet hospice, vieux symbole de leur confrérie.

Tout près de là, dans le curieux bazar où s'enchevêtrent actuellement les boutiques turques ou juives, on voit encore un monument de peu d'étendue, mais qui n'est pas moins remarquable que les autres. Il est percé de trois grandes fenêtres carrées, encadrées de feuilles d'acanthe, avec des croisillons fleurdelisés, et surmonté de gargouilles qui s'allongent sous la forme de dragons ou de crocodiles. On y monte par un large escalier de pierre, en face duquel est un superbe cadre à colonnettes torses, dans lequel sont sculptés des guerriers armés de toutes pièces, supportant l'écusson blasonné d'Emery d'Amboise. Sur la terrasse qui précède la façade s'ouvre une porte dont les chambranles sont ornés de sculptures au milieu desquelles serpentent les flammes emblématiques de l'enfer. C'est l'ancien Châtelet. C'est là que siégeait l'ancien justicier de l'ordre. C'est dans la salle où



Ruines de l'église Notre-Dame de la Victoire, à Rhodes.

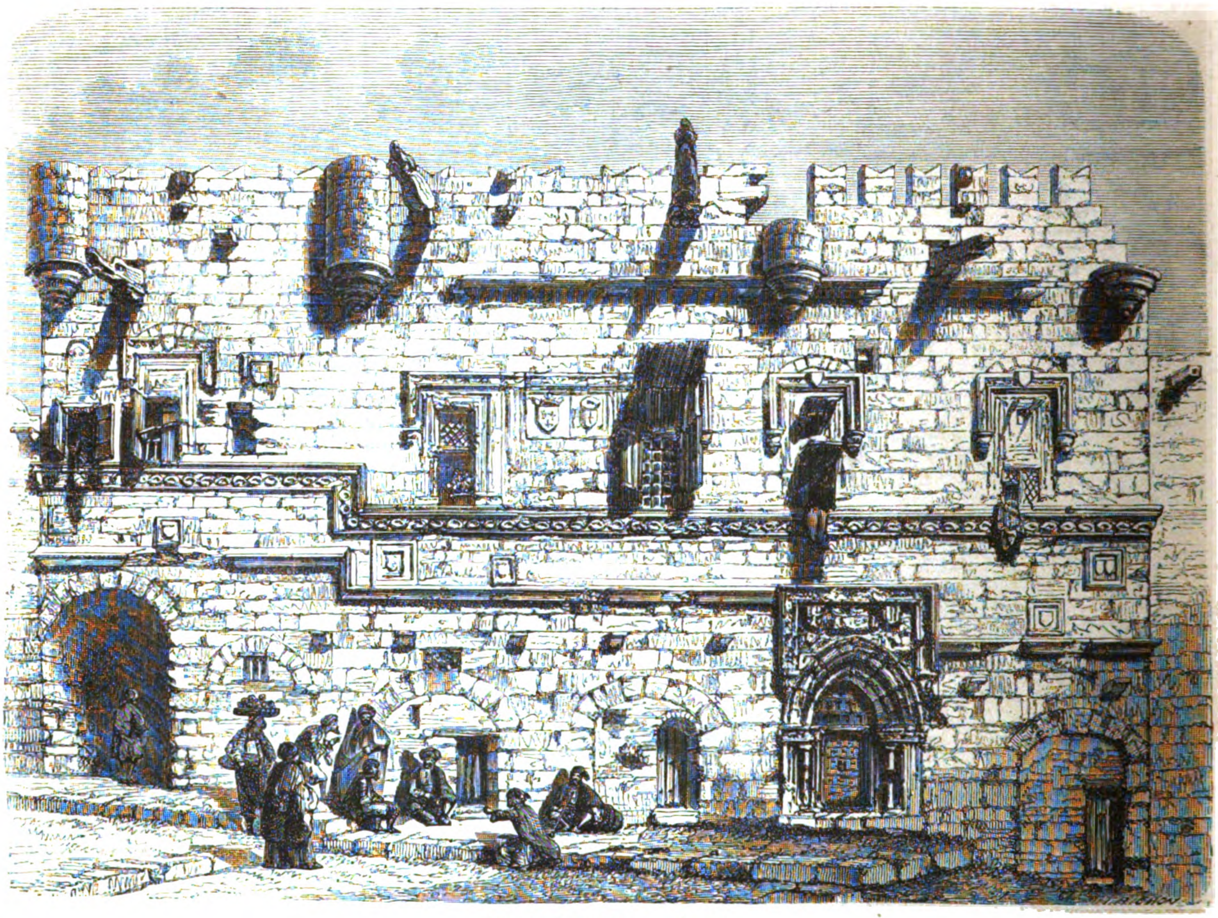
conduit cette porte d'aspect sinistre que fut condamné à être écartelé ce médecin juif qui entretenait avec Soliman une correspondance par laquelle le sort de la place pouvait être compromis; et c'est sous ces mêmes arceaux séculaires que fut lue à d'Amaral la sentence du tribunal suprême de l'ordre, qui condamnait ce chevalier félon à payer de sa tête sa trahison et ses intelligences avec les Turcs.

Allant au delà, on arrive au quartier juif, où une large rue et plusieurs belles maisons armoriées attestent qu'elles servirent d'habitation à des membres de l'ordre de Saint-Jean. On y rencontre, à chaque pas, d'énormes boulets de marbre ou de granit lancés par ces fameux *basilics*, sorte de gros mortiers de soixante à quatre-vingts centimètres de diamètre qu'employèrent les Turcs dans ce siége où leur artillerie s'acharna à plusieurs reprises, mais vainement, contre cette partie de la ville. Ces singuliers projectiles, façonnés dans les montagnes du pays, sont restés là depuis 1522, et ils sont à moitié enterrés dans le sol ou rangés, en guise de bornes, contre les maisons.

En cet endroit on se retrouve tout près du port et de sa ligne imposante de hautes et solides murailles. Plusieurs tours s'élèvent au-dessus des fortifications que baigne la mer, et au pied desquelles venaient s'amarrer les galères de l'ordre, après leurs courses contre les

Sarrasins, ou contre *Court-Oglou, fils de loup*, que le sultan de Constantinople lâchait comme un loup enragé sur les paisibles habitants de cette île. Les plus hautes de ces tours sont carrées et portent les armes de Hernandez d'Heredia, chevalier aragonais et grand maître de l'ordre, qui combattit à Crécy, de funeste mémoire, et sauva la vie au roi de France, Philippe VI de Valois, qui allait tomber aux mains des Anglais. Parmi ces tours, il y en a deux surtout qui sont remarquables; elles renferment entre elles la principale porte de mer, surmontée des statues de la Vierge, de saint Jean et de saint Pierre, en marbre blanc, placées dans une grande niche terminée par un clocheton à trois faces. Les Turcs, qui conservent les blasons, n'ont pas eu le même respect pour ces saintes images qu'ils ont presque entièrement mutilées. Les écussons et l'inscription qui sont au-dessous disent que Pierre d'Aubusson éleva cette porte, et y plaça ces figures vénérées qui devaient s'offrir les premières à la dévotion des chevaliers et des marins de l'ordre, rentrant au port après de longues fatigues et de périlleux combats que la mer leur avait offerts.

Au milieu de tous ces remparts sur lesquels la victoire plana si longtemps, et qu'illustra à la fin une grande infortune, il ne faut pas oublier la fameuse tour Saint-Nicolas. A l'extrémité d'un môle qui s'oppose à la fureur des vagues de la grande mer soulevée par les vents



Prieuré de France, à Rhodes.

du sud-ouest, et le pied sur des rochers, elle montre au loin, sous l'effigie de son céleste patron, les lions qui soutiennent, entouré du collier de la Toison d'or, l'écusson princier de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Ce prince, ému des dangers que courait Rhodes, voulut contribuer de ses deniers à la construction de ce fort destiné à protéger une partie de la côte et à défendre l'arsenal contre les agressions continuelles des corsaires que soudoyait Mahomet II enhardi par ses victoires que venait de couronner la prise de Constantinople. La tour Saint-Nicolas comprend dans son périmètre circulaire une double enceinte garnie de canons. Les Turcs racontent encore aujourd'hui de quel étonnement et de quelle épouvante furent saisis les janissaires de Soliman, au moment où, après avoir escaladé les ruines du mur extérieur, ils furent foudroyés par l'artillerie de la seconde ligne que défendait Guyot de Castellane, bailli de la langue de Provence. Cette fortification est maintenant délabrée. Les Turcs, dont la faiblesse et la décadence profitent, à notre époque, de l'ombrageuse susceptibilité des divers États de l'Europe au sujet de l'Empire ottoman, dorment dans une quiétude insouciante des défenses de leur territoire. Il en est ainsi à Rhodes, comme au Bosphore ou dans les Dardanelles. Le fort Saint-Nicolas, qui a changé son nom chrétien contre celui de *Tour des Arabes*, serait incapable de protéger la darse qu'il défendit si bien jadis. Les gros canons, dont les culasses sont armoriées ou ornées de devises latines,



La rue des Chevaliers, à Rhodes.

montrent toujours, à travers les embrasures, leurs énormes gueules noires, mais ils ne font plus vibrer l'air de puissantes détonations, leurs affûts vermoulus n'y résisteraient pas. La chapelle, que le grand maître castillan Raymond Zacosta y avait fait élever en l'honneur du patron des marins, bouleversée et détruite, s'est transformée en une citerne qui reçoit l'eau du ciel. Un petit phare s'élève sur ses ruines; presque aussi inutiles que les canons que deux soldats turcs y gardent, il est insuffisant pour diriger les navires et montrer le chemin du port aux pilotes que la tempête menace dans les ténèbres des nuits orageuses.

Excursion dans l'intérieur de l'île. — Archangelos. — Lindos. Ses antiquités.

Ce n'est point dans la cité seulement qu'il faut chercher les souvenirs de cette chevalerie héroïque qui prit naissance sur la terre où souffrit et expira le Christ, au



Chaire dans la rue des Chevaliers, à Rhodes.

foyer même de la foi plus pure. Ce n'est pas seulement à Rhodes que se retrouvent les créneaux blasonnés par les grands maîtres de l'Hôpital. L'intérieur de l'île offre aussi, de tout côté, des vestiges intéressants de l'époque des chevaliers. Pour me former une idée de l'ensemble des travaux par lesquels l'ordre de l'Hôpital avait assuré sa possession, j'entrepris une excursion au sein du pays. Cette exploration devait avoir deux résultats : me permettre d'apprécier de quelle façon le littoral avait été garanti contre les descentes des corsaires sarrasins, et me faire connaître Rhodes au point de vue de la culture et de son aspect géologique. J'étais curieux aussi de voir si je ne retrouverais pas quelques vestiges importants de l'antiquité rhodienne, ce que la place d'Armes des chevaliers, non plus que ses environs, ne me laissait guère espérer.

Après avoir fait marché avec un *moukre* ou muletier grec qui me fournit des mules, faute de chevaux qui ne se trouvent pas dans l'île, je me mis en route le 13 janvier 1844. Bien que nous fussions dans la saison rigoureuse, le ciel était pur et le soleil était chaud. Avançant au sud-est, dans un sentier qui serpentait au milieu d'une herbe verte et touffue, émaillée de fleurs, nous eûmes bientôt atteint le village de Zimboli. Nous y passâmes au milieu d'une grande quantité d'autels votifs, tous de forme cylindrique, avec des guirlandes et des têtes de taureaux ou de béliers, souvent accompagnées d'inscriptions. L'importance que devait avoir cette localité dans les temps reculés semble prouvée par ces monuments. On y traverse un ruisseau dont l'eau excellente fournit aux besoins de la ville de Rhodes. Les anciens habitants, comme les chevaliers et plus tard les Turcs, l'y ont amenée au moyen d'un aqueduc dont les arches, construites et restaurées, dénoncent les trois époques



Le Châtelet, à Rhodes.

auxquelles les Rhodiens ont pourvu à la conservation de cet ouvrage hydraulique.

Le paysage était charmant. Nous avions à gauche la mer, à droite des collines qui se reliaient aux premiers contre-forts du mont Artamiti qu'on voit s'élever au centre de l'île. Partout le sol était orné d'une élégante et riche végétation à laquelle la douceur du climat assure un printemps perpétuel. Après avoir dépassé le petit village de Koskino, nous atteignîmes un pays montueux, couvert d'arbrisseaux peu élevés formant des bosquets épais, du milieu desquels se levaient fréquemment des oiseaux de toute sorte et notamment des perdrix.

Après quatre heures et demie de marche depuis notre départ de Rhodes, nous entrâmes sur le territoire de Fando, dont la fertilité me parut fort généreuse, à en juger par les cultures qui entouraient ce village et par les

vergers remplis de beaux figuiers et d'oliviers entrelacés de vignes. Tout l'aspect de ce pays dénote chez ses habitants une grande aisance, et le voyageur a du moins, sur cette partie de l'empire turc, la satisfaction de se trouver partout au milieu de populations chrétiennes.

Quand nous eûmes dépassé Fando, il nous fallut gravir les pentes d'une petite montagne sauvage, rocailleuse, coupée par un torrent étroit et sans profondeur, mais dont les eaux, dans les grandes pluies, se répandent sur un lit très-étendu qui n'offre à l'œil qu'un sol pierreux et dénudé. De l'autre côté de cette petite chaîne, l'une des ramification du mont Artamiti, nous descendîmes dans une belle plaine, riche de verdure, et où la végétation qui la couvre fait autant d'honneur à l'industrie des habitants qu'à la richesse d'un sol pour lequel il n'y a pas de saisons. C'était le district d'Archangelos, gros bourg bien bâti, propre, annonçant le bien-être : je m'y arrêtai. Il y avait environ sept heures que nous marchions, et nous ne pouvions trouver un meilleur gîte que celui qui nous fut offert par le chef du village, dont l'accueil nous promettait une hospitalité toute patriarcale.

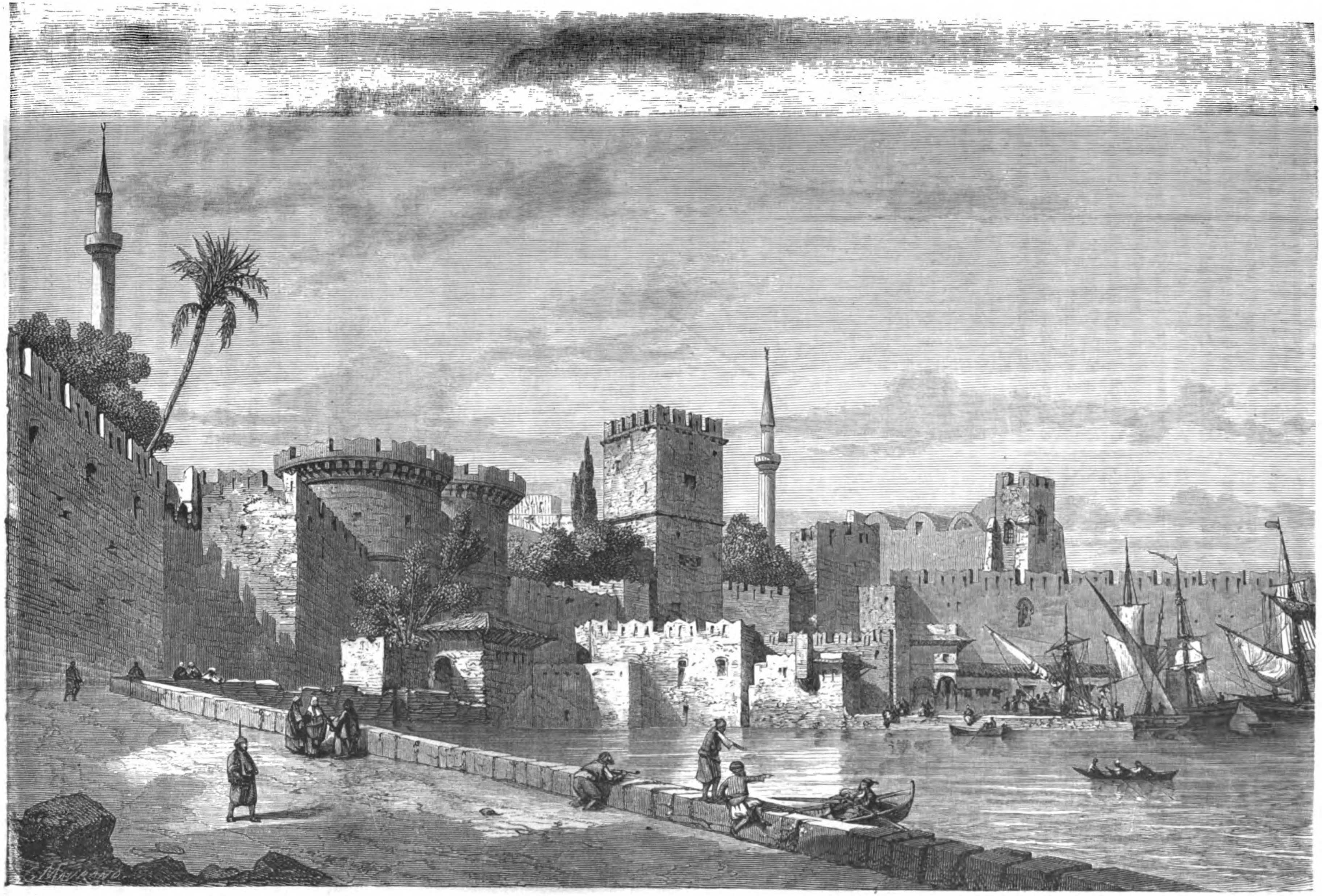
Archangelos est un des bourgs les plus importants de l'île. Au temps des chevaliers il l'était déjà, à en croire le château d'assez belle apparence qu'on voit encore au sommet d'un mamelon qui domine le pays. Le voisi-



Rue des Juifs, à Rhodes.

nage de la mer, qui n'est qu'à quelques pas et dont le rivage est facilement abordable, exposait les habitants aux descentes des pirates musulmans. C'était en effet un danger qu'on n'évitait pas toujours, et la population de cette localité a eu beaucoup à souffrir de ces attaques soudaines qui avaient pour résultat l'enlèvement des femmes et des enfants au milieu du tumulte et du pillage. L'ordre de Saint-Jean, dans le but de garantir cette partie de la côte contre les incursions des Sarrasins, avait fait élever à l'est d'Archangelos un château crénelé où une petite garnison veillait au salut des habitants. Il fut commencé sous l'administration de Jacques de Milly, vers 1459, alors que, préoccupé des périls que faisaient courir à la religion les menaces de Mahomet II, ce grand maître mit toutes les possessions de l'ordre en état de résister au conquérant de Constantinople, qui faisait trembler la chrétienté. La mort prématurée de Jacques de Milly ne lui permit pas d'achever le château d'Archangelos, dont la construction fut continuée par Raymond Zacosta, et ensuite par Jean-Baptiste des Ursins, ainsi que l'indiquent les armoiries de ces deux grands maîtres. Cet ouvrage est dans un état de délabrement qui semble prouver qu'il ne tomba aux mains des Turcs qu'après avoir soutenu leurs assauts.

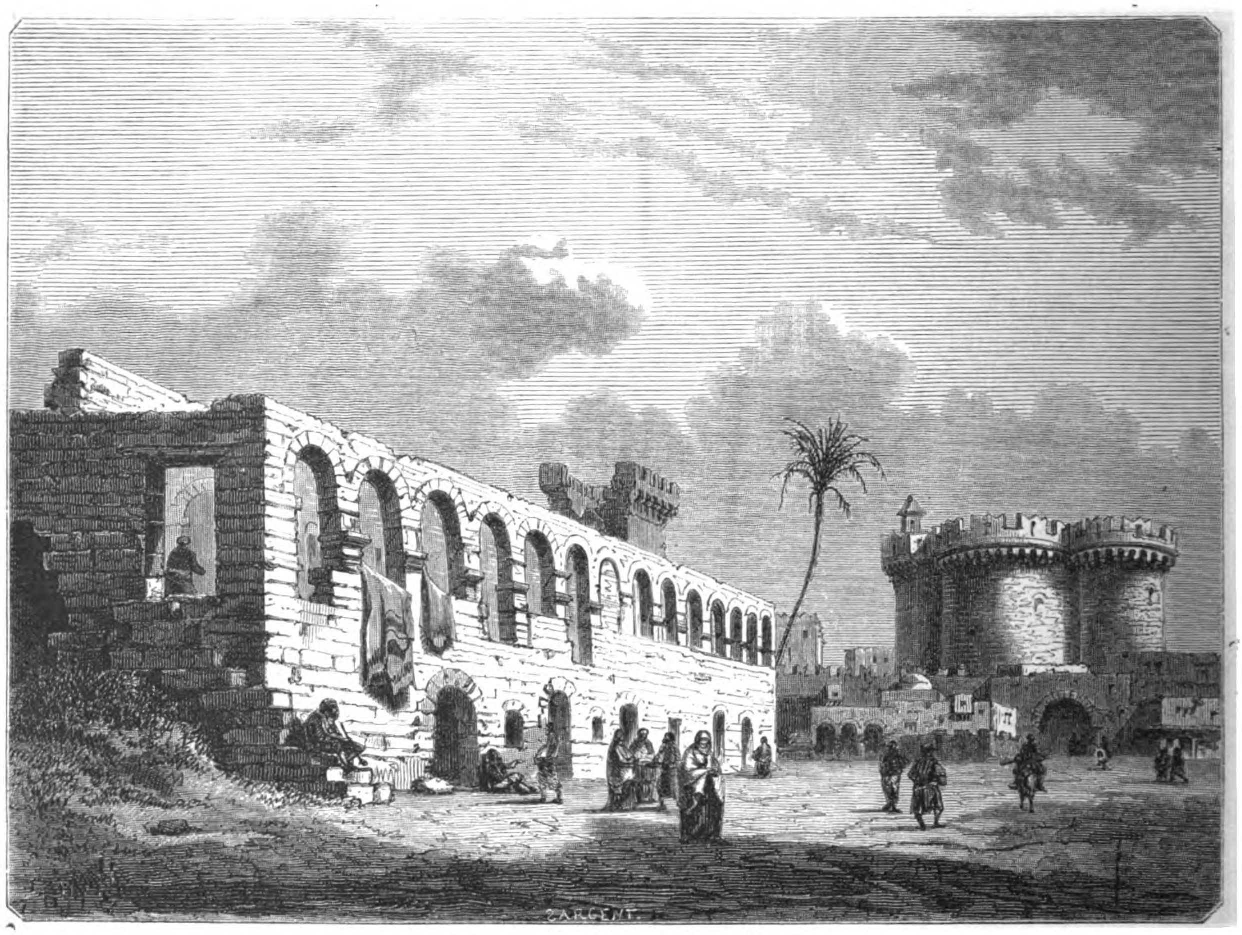
Le lendemain matin, à neuf heures, nous étions en selle, et, côtoyant quelque temps la mer, nous ne tardâmes pas à nous engager, par un chemin difficile, dans un réseau de montagnes dont les pentes justifiaient le



Vue du port de Rhodes et de la porte d'Aubusson.

nom charmant de *Rhodos* donné à cette île. Depuis l'antiquité à qui elle le doit, jusqu'à nos jours, elle n'a point dégénéré sous le rapport de la végétation florissante qui couvre son sol. Ce n'était autour de nous que bosquets profonds et touffus de lauriers et de myrtes auxquels des rhododendrons et des rosiers mariaient leurs fleurs embaumant l'atmosphère. Après avoir descendu les flancs boisés de la montagne, nous passâmes une petite rivière dont l'eau claire et caressante fit un sensible plaisir à nos montures qui purent s'y abreuver et rafraîchir leurs pieds qu'échauffait le sol déjà brûlant. Au delà nous atteignîmes le village de Malona, dont les jolies maisons blanches et carrées comme des cubes de marbre, s'apercevaient au travers d'une forêt d'orangers et de citronniers. Leurs fruits d'or remplaçaient alors ceux des figuiers et des mûriers, dont les branches soutenaient avec peine les longs festons des pampres dont les feuilles rougies par l'automne précédent laissaient pointer déjà des bourgeons verts. — Heureuse île! charmant pays! où les arbres ne sont jamais sans feuilles, ni les jours sans soleil.

A une demi-heure de Malona, nous passâmes devant Masari, et à notre gauche, sur le bord de la mer, dont l'azur foncé se montrait de temps à autre au-dessus de la côte, je reconnus un petit château perché sur la crête d'un rocher. — Ainsi ces gardiens vigilants de la chrétienté, au milieu du cercle d'ennemis qui les enserraient de plus en plus, avaient, de distance en distance, placé des postes garantis contre un coup de main, pour protéger la côte et donner l'éveil à Rhodes dès qu'apparaissaient des voiles mahométanes.



Restes d'une caserne de chevaliers, à Rhodes.

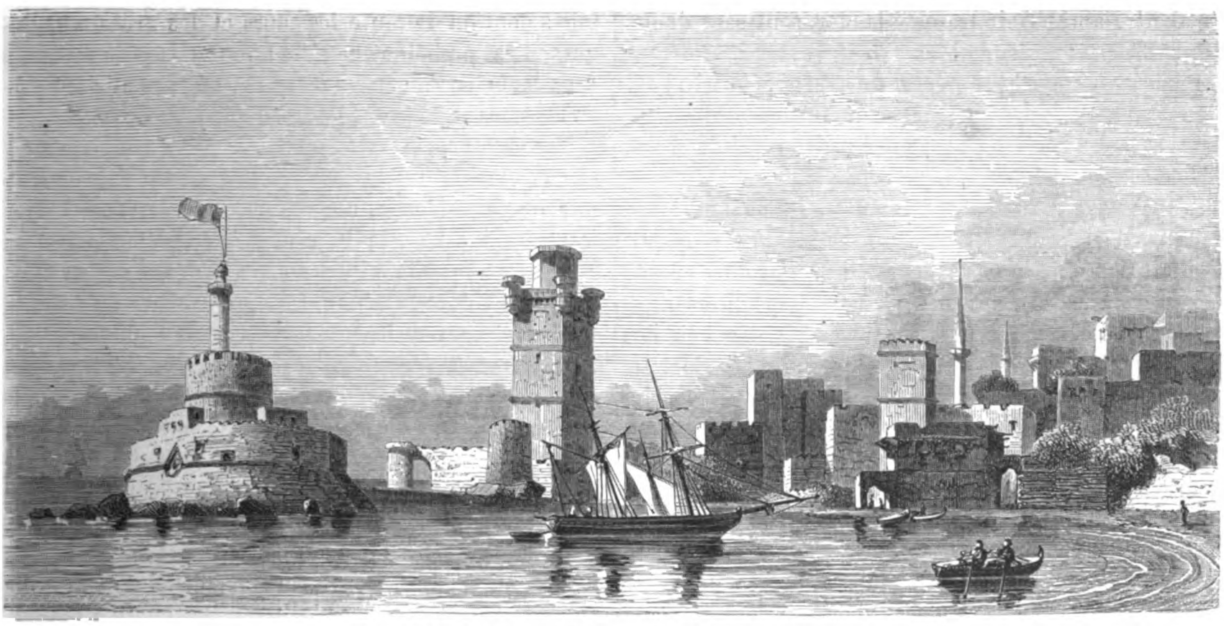
Nous marchâmes encore quelques heures, ayant les cimes du mont Artamiti au sud-ouest, laissant le village de Kalathos sur le flanc de la montagne, et nous arrivâmes sur un territoire couvert de ruines, de fûts de colonnes, de pierres de toute espèce : c'était le site de l'antique Lindos. Dans le roc on voyait les traces d'un monument, d'un temple sans doute, qui y avait été élevé, et dont les colonnes cannelées, ainsi que les chapiteaux, étaient d'ordre dorique. De petits autels votifs se mêlaient à ces ruines qui s'étendaient jusqu'au pied d'un hypogée dont les triglyphes et les traces de pilastres cannelés signalaient une façade jadis fort belle. Il me fut dit par les gens du pays que, trois ans auparavant, ce monument était encore bien conservé. Mais des pluies abondantes étant survenues, elles ont creusé le roc en s'infiltrant par toutes les fissures, et l'entablement est tombé en entraînant avec lui une grande partie de la façade. A l'est sont les traces d'un théâtre dont les gradins avaient été creusés dans le roc, en avant d'un temple en marbre noir dont le soubassement existe encore.

Si l'on en juge par l'étendue du terrain qui est jon-

ché de pierres portant les traces de l'art antique, Lindos a dû être une grande ville. C'est d'ailleurs une conjecture conforme aux traditions de l'histoire, et si son antiquité est suffisamment prouvée par les restes d'architecture qui en ont conservé tout le caractère, son importance ne l'est pas moins par l'étendue et la nature des ruines que l'on y rencontre. La ville paraît avoir été jadis adossée à une colline qui descendait jusqu'au rivage, au fond d'une petite baie s'ouvrant à l'orient, et protégée par une langue de terre appelée cap Saint-Jean. Quelques pêcheurs y retirent aujourd'hui leurs barques, mais le peu de profondeur des eaux devait être insuffisant pour les galères de l'ordre de Saint-Jean. Au reste, on ne voit pas, dans les écrits contemporains, que les chevaliers y aient jamais formé aucun établissement maritime, ni que Lindos ait joué aucun rôle pendant leur occupation.

La petite ville, ou plutôt le bourg moderne, s'étale au pied d'un rocher fort élevé qui porte à son sommet, comme un nid d'aigle, une forteresse à laquelle servent de racines les fondations plus que séculaires de l'antique acropole que couronnait le temple de Minerve. Par les nombreuses marches d'un long et rapide escalier on arrive à des salles encore entières, avec de grandes cheminées fleurdelisées. Des anges, peints à fresque sur leurs larges manteaux, y soutiennent la croix ancrée et le chapeau de cardinal de Pierre d'Aubusson. A côté se lisent, en caractères gothiques, quelques noms français : *Regnault*, *Allart*, *Guichard*, et d'autres écrits à la main, probablement par des hommes d'armes pendant les loisir d'un jour de garde, ou peut-être par des soldats de la milice de Saint-Jean qui, après une défense désespérée contre les Turcs, au moment de mourir en combattant, ont voulu transmettre à leurs camarades le souvenir de leur dévouement.

Plusieurs salles se suivent : on reconnaît celle des hallebardiers, celle des chevaliers, le salon du gouverneur; on y recherche instinctivement la place où l'un appuyait sa lance, l'autre son arquebuse. Ici devaient être déposés les cuirasses et les gantelets, là les morions et les casques. Plus loin, sur les décombres de la chapelle à demi renversée, la porte est encore debout, grâce aux blocs de marbre, au profil antique, dont elle a été faite. Partout, autour de ces restes de la domination des Hospitaliers, on retrouve des tronçons de colonnes d'un grand diamètre, des portions de chapiteaux corinthiens, des autels votifs avec leurs têtes d'animaux et leurs guirlandes, ainsi que des inscriptions grecques. C'est tout ce qui reste du temple de Minerve. Le soleil, à qui cette île était consacrée dans l'antiquité, projeta ses rayons ardents sur les temples dont on reconnaît les traces, longtemps avant d'éclairer la crèche où naquit le Fils de Marie. — C'est ainsi que le chistianisme s'est approprié les débris échappés à la ruine du paganisme, de même que les musulmans ont transformé plus tard en mosquées les églises chrétiennes.



Vue de la darse et de la tour Saint-Nicolas, à Rhodes.

Aucun point de cette côte n'offrait un lieu aussi propice à l'établissement d'une fortification, du haut de laquelle la vue pouvait se porter au loin vers les rivages de l'Égypte, et dont l'escarpement présentait une défense inexpugnable à l'ennemi.

Sclipio. — Apollona. — Villanova. — Mont Philiermo.
Retour à Rhodes.

Le 16 janvier je quittai Lindos à sept heures du matin. Deux heures après nous arrivions à Lardos, et un peu plus loin nous passions devant un monastère de religieux grecs, en laissant à droite le château de Ferraclé, où le conseil de l'ordre faisait enfermer les frères de l'Hôpital qui avaient encouru la perte de l'habit. C'est là que l'implacable Soliman, après la capitulation de

Rhodes, trouva réfugié, sous la protection de la croix, et fit étrangler son infortuné cousin Amurat, dont le père Zizim était venu demander aux chevaliers de Rhodes un asile où il pût se soustraire à la vengeance de son frère Bajazet. Amurat paraissait cependant devoir être bien peu fait pour porter ombrage au sultan, car on raconte que, recevant la visite d'un ambassadeur du schah de Perse, venu à Rhodes pour conclure un traité d'alliance avec le grand maître, il était si pauvre que le trésorier de l'ordre dut lui envoyer quelques présents afin qu'il pût, selon l'usage de l'Orient, les remettre à l'envoyé persan.

Le pays que nous traversions, quoique occupé par des bois et couvert çà et là de cette belle végétation que j'avais déjà remarquée, me parut cependant moins fertile dans cette partie de l'île. Peut-être faut-il l'attribuer aux vents brûlants du sud. Cette pointe qui s'étend jusqu'au cap de Cattavia regarde l'Afrique, et le siroco, ainsi que les bandes dévorantes de sauterelles qui viennent s'y abattre après avoir traversé la mer, sont sans doute funestes à cette partie de l'île.

Six heures après mon départ de Lindos, j'arrivai au pied d'un petit fortin en ruines, dû encore aux chevaliers, et qui servait là d'abri à une petite garnison chargée de surveiller le pays. C'était Sclipio

D'après ce que me dirent mes guides, je ne jugeai pas à propos de m'avancer davantage vers la côte sud, qui n'offrait rien d'intéressant, et je repris ma course en revenant quelque peu sur mes pas. Puis, me dirigeant à l'ouest, je gagnai Laërma, en traversant des bois de pins assez étendus. Ce village me parut misérable, et son territoire boisé ou marécageux ne semblait offrir que peu de ressources à l'agriculture. Cependant le pacha de Rhodes avait voulu encourager les habitants de ce district et tirer parti d'un sol où la nature avait repris tous ses droits et était redevenue sauvage. Il favorisait les défrichements, et çà et là je pus voir sur ma route des portions de bois abattus, de grandes bruyères qui brûlaient, ou des charrues attelées de bœufs qui retournaient péniblement une terre noire que le soleil n'avait pas éclairée depuis des siècles. Cette partie de l'ile est la moins peuplée. Aussi le pacha qui, sous ce rapport, se montrait moins Turc que la généralité de ses compatriotes, accordait-il un peu d'argent à ceux qui bâtissaient des maisons sur une certaine étendue de terre concédée, à la condition de la défricher — Ces velléités d'améliorations dans la condition des populations de ce district ont-elles eu un résultat? Il faut l'espérer. — Quoi qu'il soit, plût à Dieu que les agents du gouvernement ottoman fussent toujours aussi bien intentionnés!

A deux heures et demie de Laërma nous passâmes près d'un village du nom d'Apollona, dans le voisinage duquel se trouvent quelques ruines sans importance, au milieu d'un terrain couvert de pierres que le ciseau paraît avoir taillées. Les cartes indiquent en cet endroit la position de l'antique cité de Kamiro qui, avec Yelissos et Lindos, fut l'une des trois premières cités de l'île. Il est probable que le nom du village moderne qui a remplacé la ville primitive rappelle la cité antique où le culte du soleil ou d'Apollon était en grand honneur.

Nous passâmes au pied du mont Artamiti, dont la cime disparaissait dans une bande épaisse de nuages; et, après avoir traversé le village et les vignobles d'Ebbona, nous atteignîmes Kalavarda, en nous rapprochant de la mer. Du rivage on apercevait l'île de Kalchi, l'une de celles sur lesquelles flottait, il y a trois siècles, le pavillon de Saint-Jean. En suivant la côte, et remontant toujours au nord, nous rencontrâmes successivement les bourgades de Farés et d'Amatheria avant d'arriver à un groupe de ruines qui portent le nom de Villanova. Ici se retrouve évidemment le souvenir du grand maître Hélion de Villeneuve, à qui l'on doit attribuer ce monument que la guerre a détruit. Différent de ceux que j'avais rencontrés sur plusieurs points, celui-ci me parut avoir été affecté à une autre destination que la défense du pays. D'après ces dimensions et la physionomie des salles dont on retrouve les murs et les arceaux gothiques, il est probable que c'était une maison de plaisance dans laquelle Villeneuve et ses successeurs allaient goûter le repos et chercher les loisirs de la campagne.

Nos montures étaient trop lasses pour que nous pussions pousser jusqu'à Rhodes, et quoique nous n'en fussions pas éloignés, nous dûmes nous arrêter à Kremasto, qui est sur le bord de la mer, défendu par un castel dont l'aspect militaire atteste encore sur ce point la vigilance des chevaliers. Une pierre porte un écusson sur lequel figurent les armes d'Emery d'Amboise.

De Kremasto nous allâmes à Trianda, où il y avait aussi un château pour protéger le rivage. Mais sa destruction remonte au magistère de des Ursins qui le fit démanteler comme incapable de se défendre et plus propre à servir d'abri à l'ennemi que de protection aux campagnards. Autour de Trianda se voient de nombreux vestiges de constructions qui portent le cachet de la plus haute antiquité. Ils sont épars au pied du mont Philiermo, et c'est en cet endroit que la tradition place la troisième des villes primitives de l'île, Yelissos. Près de là sont les ruines d'une église sous l'invocation de Notre-Dame de Philiermo. Il y a trente ans, on y voyait encore des peintures à fresque qu'on attribuait à un élève de Cimabué, frère servant de l'ordre de Saint-Jean. Les blasons de Villeneuve et de Roger de Pins y montraient la part que ces deux grands maîtres avaient prise à sa construction.

Sur le plateau du mont Philiermo il existe des restes des murailles qui paraissent fort anciennes; — je pense qu'il devait y avoir là, comme à Lindos, une acropole dominant la ville qui était au bas de la montagne. — Les murailles furent utilisées par les chevaliers, qui les réparèrent et en firent un poste fortifié. On y voit aussi les restes de deux tours, l'un au sud, l'autre au nord. Le mont de Philiermo est voisin de Rhodes, mais il en est cependant assez distant pour qu'il n'ait pu servir ni aux chevaliers pour en faire une défense de leur place, ni aux Turcs pour l'attaquer.

Tels sont les souvenirs qui offrent le plus d'intérêt dans l'île de Rhodes, dont la célébrité historique se mêle à la fable. Son illustration, vieillie depuis les Héliades qui la consacrèrent au soleil, avait besoin d'être rajeunie par celle d'un autre âge, et la gloire des chevaliers de Saint-Jean est venue brillamment effacer celle des divinités païennes dont la croix avait renversé les autels. — Que sont devenues les statues de Minerve et d'Apollon? — le temps en a dispersé les débris. — Et le colosse fabuleux, compté parmi les merveilles du monde? — à peine le voyageur ose-t-il en demander la place que nul ne saurait lui indiquer. Les habitants actuels ne tiennent en rien des géants leurs ancêtres, et le Grec de Lindos a oublié que Danaüs s'y réfugia avec ses cinquante filles. Le temple qu'il y éleva est tombé aussi bien que celui de Jupiter sur le mont Artamiti. Qui redira à Rhodes



Entrée du château de Lindos, dans l'île de Rhodes.

que Vénus y aborda en allant en Chypre, et que Cadmus y fut jeté par la tempête en cherchant Europe?

Laissant les fictions ingénieuses de la mythologie, cherche-t-on les traces d'Alexandre, de Cicéron, de Pompée ou de Tibère? — rien ne les indique plus, et personne ne sait plus rien du passage de ces grands hommes dans l'île. Mais si l'antiquité a disparu tout entière, la mémoire des Hospitaliers est encore palpitante; elle vit de tout côté, et sert d'aliment aux traditions populaires. Les hauts faits de nos pères sont racontés par les Turcs eux-mêmes, étonnés des vertus guerrières de cette noble milice dont les rejetons sont venus, trois siècles plus tard, prouver à l'Orient endormi sur des lauriers fanés, qu'ils n'avaient rien perdu de la valeur belliqueuse qui animait les preux de Godefroy et de d'Aubusson. On se souvient à Rhodes, comme si c'était d'hier, que la trente

et unième demi-brigade y relâcha à son retour d'Égypte. Les vainqueurs des Pyramides et d'Héliopolis ont ravivé les souvenirs de ceux de Jérusalem et d'Antioche. Les soldats de Bonaparte et de Kléber étaient les fils de ceux de Villeneuve ou de l'Ile-Adam, et les Turcs se demandaient pourquoi les lis de saint Louis ne s'épanouissaient plus sur le drapeau français; mais alors les échos répétèrent la *Marseillaise*, dont le refrain est resté dans la mémoire des habitants, et plus d'un vieux Turc vous dira qu'il a dansé, de force, la carmagnole



Château de Lindos, dans l'île de Rhodes.

dans une ronde de soldats républicains. — Ainsi, à huit cents ans de distance, des légions françaises avaient foulé cette terre d'Orient et combattu la barbarie mahométane, d'abord en exaltant la croix du Christ, ensuite en proscrivant ceux qui l'adoraient. Un seul sentiment restait debout et animait les cœurs des descendants comme il avait fait battre celui de leurs ancêtres, le sentiment de l'honneur militaire.

La Rhodes moderne est la seule qui subsiste aujourd'hui, et ses monuments sont ceux de nos pères comme ses souvenirs sont des pages de notre histoire

Eugène FLANDIN



Henri Lambert. — Dessin de Hadamard d'après un daguerréotype.

VOYAGES DE M. HENRI LAMBERT,

AGENT CONSULAIRE DE FRANCE A ADEN,

ASSASSINÉ PRÈS DES ILES MOUSSAH (AFRIQUE) LE 4 JUIN 1859.

1855-1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

AVANT-PROPOS. — LE JOURNAL. — LE RÉCIT DU CRIME.

Avant-propos.

Dans le courant du mois de juin 1859, la nouvelle se répandait à Aden qu'un voyageur, parti quelques jours auparavant sur une barque arabe, avait disparu aux îles Moussah, près la côte d'Afrique. Les uns parlaient d'un naufrage, d'autres croyaient à un assassinat. Le crime finit par devenir évident devant des preuves convaincan-

tes; cependant la vérité ne se découvrit que peu à peu, et ce fut seulement en 1861 que le gouvernement français se trouva en mesure de demander réparation. La victime était M. Henri Lambert, agent consulaire de France à Aden.

Avant de raconter les péripéties de ce drame que deux voyages à Aden, et une circonstance particulière qui a fait tomber entre mes mains tous les papiers de la victime, m'ont permis de suivre dans tous ses détails, je vais décrire les excursions de notre malheureux compatriote. Et comme les divers incidents qui vont être retracés sont extraits de son journal, je laisserai M. Lambert raconter lui-même ses voyages et ses aventures dans les mers d'Arabie.

Il eût été malséant de se mettre au lieu et place de cette voix d'outre-tombe. Le récit du voyageur se continue jusqu'à la dernièreheure, celle qu'a précédée le moment terrible où de lâches assassins ont mis fin à sa vie.

I

JOURNAL DE M. HENRI LAMBERT.

De Port-Louis à Aden. — Zeyla. — Les Bédouins Essas. — Tadjoura. — Le vieux Mohamed. — Moka. — Une légende arabe. — Hodeidah. — Massouah. — Retour au milieu des tempêtes.

Le 17 septembre 1855, je quittai Port-Louis et l'île Maurice à bord de la barque française *Bayadère*. Mon frère, Joseph Lambert, un des plus riches planteurs de la colonie mauritienne, m'envoyait à Aden. Il avait formé le projet, avec son associé M. Menon, d'établir une ligne de bateaux à vapeur entre Maurice, la Réunion (île Bourbon) et Aden. De cette façon les créoles allant en Europe éviteraient la voie du Cap en venant s'embarquer, au moyen de nouveaux vapeurs, sur les steamers anglais de l'Inde touchant à Aden. Le voyage pour rentrer en France ne durerait plus que vingt-cinq jours au lieu de quatre mois.

Mon frère voulait aussi établir un commerce d'échange avec les ports de l'Yémen et de l'Hedjaz, sur la rive arabique, et ceux de Nubie, d'Abyssinie et de la côte de Somal, sur la rive africaine. Ces riches contrées qui produisent le café, l'ivoire et les aromates, abondent aussi en bétail; enfin l'immigration libre de leurs habitants vers les colonies de Maurice et Bourbon devait amener dans ces deux îles un grand nombre de bras pour le travail des plantations.

Je compris toute l'importance des projets de mon frère, et dès le lendemain de mon départ de Maurice, touchant à peine à Bourbon, je faisais route pour l'Arabie. Je passai, le 1er octobre, par le travers de l'île de Socotora, et le 9 je mouillai sur rade d'Aden, dans le port nord-ouest, que les Anglais ont décoré du nom de *Steamer-point*, depuis que leurs vapeurs y touchent.

Je louai à Aden un bateau arabe pour me conduire sur la côte d'Afrique. Ces bateaux sont fort petits, non pontés et naviguent sans boussole; le mien ne jaugeait que quinze tonneaux. Je partis le 13 au soir, quatre jours après mon arrivée.

Le 15, nous nous trouvâmes égarés. Une discussion eut lieu pour savoir si Zeyla, où nous nous dirigions, se trouvait au nord ou au sud. La majorité opina pour le nord, et elle eut raison, ce qui n'arrive pas toujours aux majorités. Ayant rencontré des pêcheurs de perles, nous primes parmi eux un pilote, et le 16 nous jetâmes l'ancre devant Zeyla.

Mon premier soin, en débarquant, fut d'aller faire une visite au gouverneur du pays. Cette espèce de commandant de place est sous les ordres du pacha turc d'Hodeidah, auquel il paye un impôt annuel; il se rembourse sur les revenus de la douane dont le pacha lui laisse la ferme.

Les tribus du pays ne reconnaissent pas son autorité et obéissent à leurs chefs respectifs. La population de Zeyla est d'environ 2000 âmes, mélange de Somaulis, d'Arabes et d'Indiens. Ces derniers sont des Banians faisant presque tous le commerce.

Le voyageur qui descend à Zeyla doit toujours se tenir armé, ne jamais sortir le soir et se garder bien de franchir, même de jour, les portes de la ville, à moins d'être accompagné par un détachement. Dans la campagne et le long de la côte, jusqu'au delà de Tadjoura, rôdent des tribus errantes de Bédouins Essas, qui vivent de pillage et massacrent les voyageurs sans pitié.

Après une journée passée à Zeyla, je fis voile pour Tadjoura, distant de 45 milles nord-ouest. Le village est d'un aspect misérable et peut compter 3000 habitants: ils sont d'un naturel paisible et se livrent au commerce.

Le chef de Tadjoura, le vieux Mohamed-Mohamed, est indépendant du pacha d'Hodeidah. C'est un vieillard avare, fin et rusé, qui se prétend descendant du Prophète dont il a pris deux fois le nom. Il n'est guère ami des Turcs, et n'a pas non plus pour les Anglais une bien vive affection. Il aime mieux les Français, et me demandait très-naïvement si la France ne possédait qu'un navire, car depuis le naufrage de la corvette de guerre *Caïman* sur la côte de Zeyla, en 1854, aucun bâtiment français n'était reparu dans ces mers; cependant le commandant Cormier était un homme que tout le monde aimait. Je répondis à la question saugrenue de Mohamed, que la France avait bien en ce moment autre chose à faire que d'envoyer des navires à Tadjoura, car ils étaient tous engagés dans la guerre contre la Russie. Ma réponse parut satisfaire le bonhomme, et il changea de conversation.

Le 20 octobre, je dis adieu au vieux shériff (je lui donne le titre auquel il a droit en sa qualité de descendant du Prophète), et j'appareillai pour Moka, où je jetai l'ancre le lendemain.

Moka, aujourd'hui en ruines, a été autrefois une ville de grande importance. Elle comptait vingt-six mosquées et renfermait six khans, à la fois marchés publics et lieux de halte pour les caravanes. La Compagnie française des Indes y avait une factorerie dont les bâtiments sont encore en place. Le mur d'enceinte de la ville comprenait trois kilomètres de circuit, et était défendu par quatorze forts. Maintenant il est tout délabré, et chaque coup de canon que l'on tire en démolit une partie.

Les maisons étaient fort belles; elles sont pour la plupart à trois étages et couvertes d'arabesques. Tous les jours il s'en écroule quelqu'une, ce qui rend très-dangereuse une promenade par la ville. Les rues sont assez bien percées, mais fort étroites, non pavées et très-sales, suivant la mode arabe. La population actuelle ne s'élève guère à plus de 1500 habitants, presque tous fort misérables. Il y a autour de la ville quelques jardins que l'on arrose à grands efforts. On y trouve des bouquets de dattiers, mais les caféteries ne commencent qu'à trois journées de marche dans les montagnes de Beit el Fakih, entre Moka et Hodeidah.

Moka est une des villes nouvelles de l'Yémen. Sa fondation ne paraît pas remonter au delà du quatorzième siècle; elle est due au commerce du café.

J'arrivai à Hodeidah le 24. J'allai faire ma visite au



Gravée chez Erhard 42 R. Bonaparte, Paris.

gouverneur, Mahamoud-pacha, qui commande en chef tout l'Yémen, et je me présentai tout juste à temps pour assister à la fête qui se donnait à l'occasion de la prise de Sébastopol. Le pacha sur un siége d'honneur, me fit placer à sa gauche : les assistants pouvaient être au nombre de deux mille. La musique de la garnison oua des airs si discordants et si criards, que j'eus des envies de me boucher les oreilles.

Je trouvai Hodeidah bien moins jolie que Moka. C'est un amas de maisons, la plupart de bois et de paille, qui ne datent que du commencement du siècle dernier. La population peut être évaluée à 10 000 habitants, Arabes, Turcs, Somaulis, Abyssins. Tout ce monde va, vient, s'agite, et le commerce de cette place, qui a détrôné celui de Moka, est aussi important que celui d'Aden.

Il y a à Hodeidah une garnison turque de 1000 à

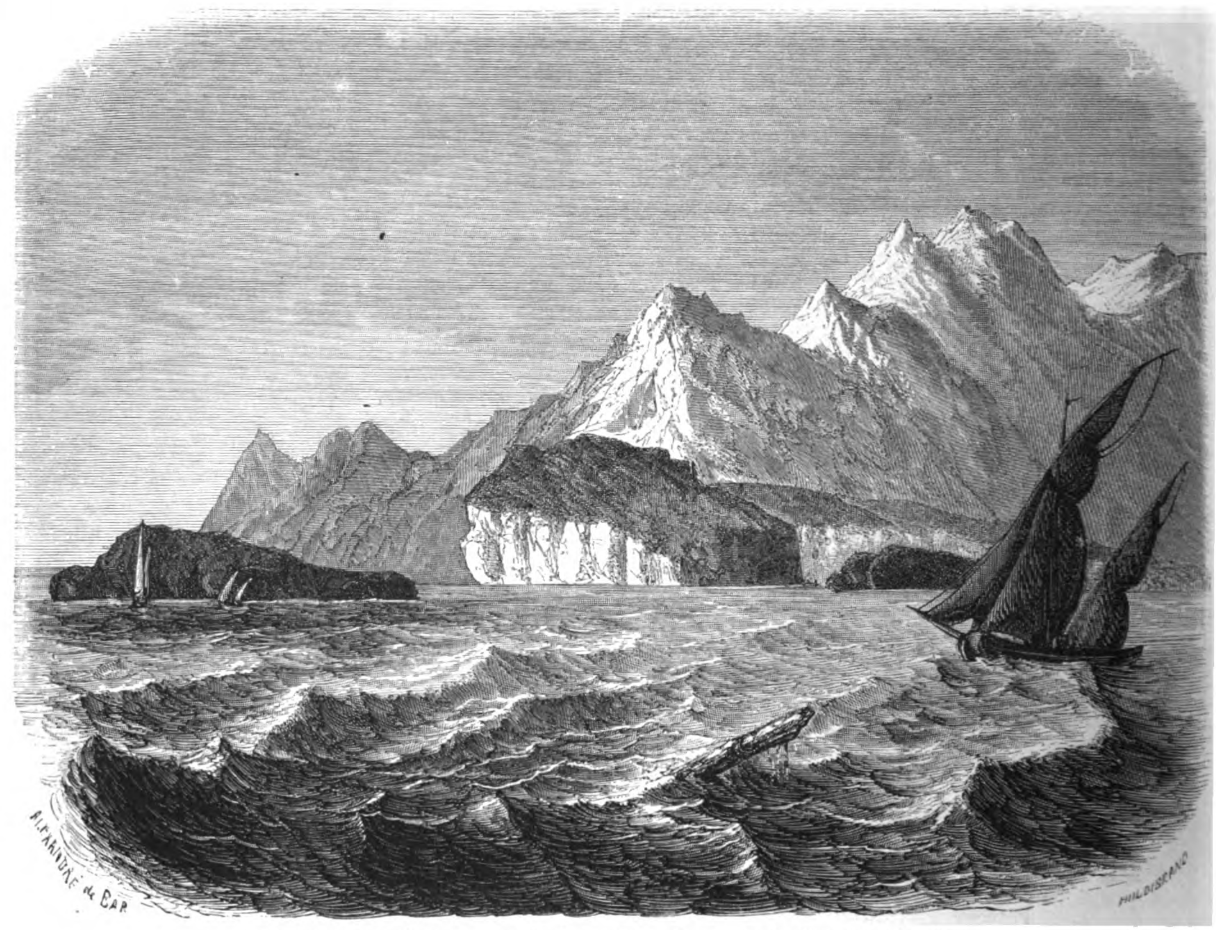
1200 soldats fort mal disciplinés. Ils n'avaient pas été payés depuis treize mois, lors de mon arrivée, ce qui avait amené la désertion de trois compagnies. Quand on les paye, c'est en papier monnaie, qui perd entre les mains des soldats 80 pour 100 de sa valeur. La Turquie est la même partout.

Je partis d'Hodeidah le 28 octobre pour me rendre à Massouah, port de la côte Abyssinienne. Je touchai d'abord à l'île pittoresque d'Houakel, où je trouvai une belle végétation, de l'eau douce et un port sûr. Les habitants sont tous pêcheurs de perles ou pasteurs.

Le 29, j'arrivai à Massouah, bâtie sur une île basse formée de coraux. C'est une mauvaise bourgade de 2000 habitants, recrutés parmi tout ce que l'Arabie, l'Égypte, la Turquie et l'Abyssinie ont de plus dégradé et de plus corrompu.

Devant Massouah se trouve l'archipel de Dalhac; sur la côte est le village d'Arkiko, et à 10 milles au sud les ruines de l'ancienne colonie d'Adulis[1].

Je séjournai près d'un mois à Massouah où mon frère avait déjà un agent, et j'étudiai comme dans les divers points précédemment visités, les ressources commerciales de la place. Massourah est surtout très-bien située comme port de transit des produits de l'Abyssinie. J'entrepris de faire une excursion dans l'intérieur, mais au bout de cinq jours je fus forcé de revenir sur mes



Vue des rochers d'Aden. — Dessin de A. de B r d'apres un dessin pris sur les lieux.

pas. Les routes étaient infestées de brigands et de voleurs. Les naturels Danakiles, ennemis jurés des Turcs, leur avaient déclaré la guerre, et le moment était mal choisi pour un voyage d'exploration.

Le 26 décembre je quittai Massouah faisant voile vers Aden. Trois jours après mon départ le temps devint affreux, la tempête se déchaîna; je fus obligé la nuit de menacer les matelots de leur brûler la cervelle s'ils n'exécutaient pas les ordres du patron.

Le 1er janvier je mouillai devant Hodeidah où je fus retenu quelques jours par des vents contraires. Je trouvai la ville en grand émoi. Les marchands embarquaient précipitamment leur argent et leurs denrées; Mahamoud mettait son sérail en lieu sûr, et faisait réparer tant bien que mal les fortifications. Quelle était la cause de toute cette peur? Le grand shériff de de Mecque qui, irrité contre les Turcs, venait mettre le siége devant la ville après avoir saccagé Djedda et ravagé tout le pays jusqu'à Hodeidah.

Le pacha, malgré ses préoccupations, me reçut avec sa politesse accoutumée, m'invita à dîner, et me fit visiter ses écuries. Deux de ses chevaux, estimés chacun

1. L'Angleterre, en octobre 1861, a acheté les îles Dahlac pour empêcher la France de s'établir à Adulis, que nous avions acquise de l'Abyssinie dans le but d'y fonder un port de relâche et de ravitaillement.

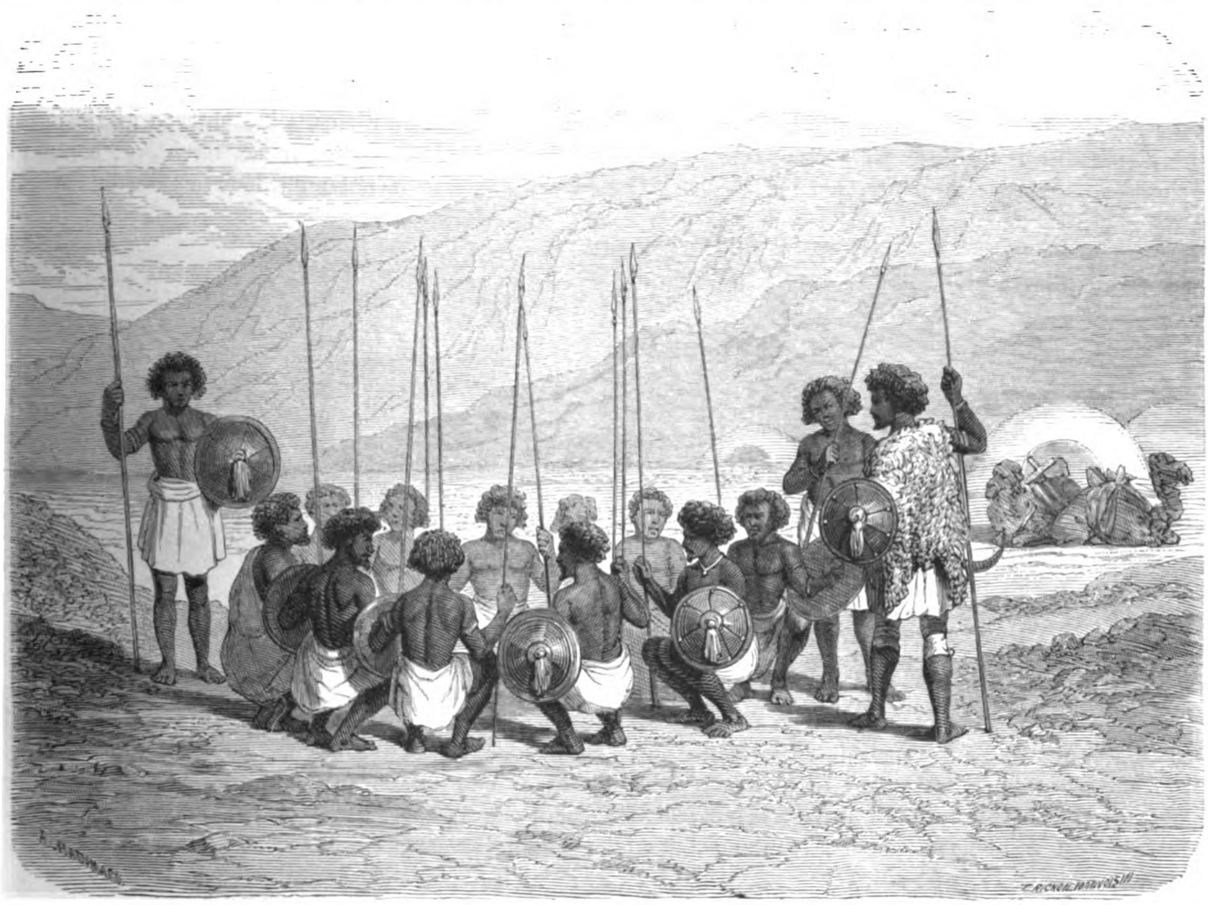
huit mille francs, sont de toute beauté. Mahamoud les fit revêtir de leur plus magnifique harnachement, et me donna le spectacle d'une splendide fantasia.

Je quittai Hodeidah le 9 janvier. Dès le lendemain, dans la soirée, une violente tempête me surprit dans ma petite barque. N'ayant rien pour me mettre à l'abri, je pris le parti de rester tout nu au fond du bateau, fumant de temps en temps un chibouque. Rien n'est plus long qu'une nuit de la sorte!

Le 12, au moment où j'allais franchir le détroit de Bab-el-Mandeb, une affreuse tempête m'assaillit de nouveau. Deux fois j'essayai de traverser la passe, deux fois il me fallut rentrer dans la mer Rouge. Une nuée obscure nous voilait la vue de la côte dont nous étions proches, et que nous ne devinions qu'à une pluie de sable et de cailloux qui, enlevés de terre par le vent, venaient s'abattre sur le frêle esquif déjà ballotté par des vagues énormes.

Le 19 et le 20, la tempête augmente encore : le mât est abattu, la voile déchirée, la barque presque démolie.

Toucher terre, c'était m'exposer à tomber entre les mains des Bédoins qui infestent cette partie de l'Arabie, et assurément mon équipage ne m'eût pas défendu. Je rassemblai toutes mes forces, et me fiant au bon génie qui veille sur les marins, je poussai mon bateau démâté à travers des récifs que je franchis heureusement. Enfin, le 22 janvier au soir, je rentrai sain et sauf à Aden, après un long et pénible voyage de quatre mois.



Campement de Danakiles. — Dessin de Hadamard d'apres Rochet d'Héricourt.

Importance d'Aden. — Son climat. — Maladies hideuses. — Retour à Zeyla. — Horrible fantasia. — Singulière confidence. — Le médecin improvisé. — Une caravane. — Mauvaises rencontres. — Les pèlerins et la tempête. — Les gens d'Oboc. — Fête à Hodeidah. — Deux armées qui ne se battent point.

Je profitai de mon séjour à Aden pour visiter cette ville, dont j'admirai les magnifiques citernes que les Anglais font réparer. Elles datent de la plus haute antiquité, du temps de Salomon, peut-être même de plus loin. Les Anglais ont également restauré les anciennes ortifications d'Aden, et les ont si bien complétées qu'ils ont fait de cette petite péninsule le Gibraltar de la mer Rouge et de la mer des Indes. C'est de 1839 que date leur prise de possession d'Aden; on voit qu'ils n'ont pas perdu de temps pour rendre leur conquête imprenable et en même temps assurer son importance commerciale.

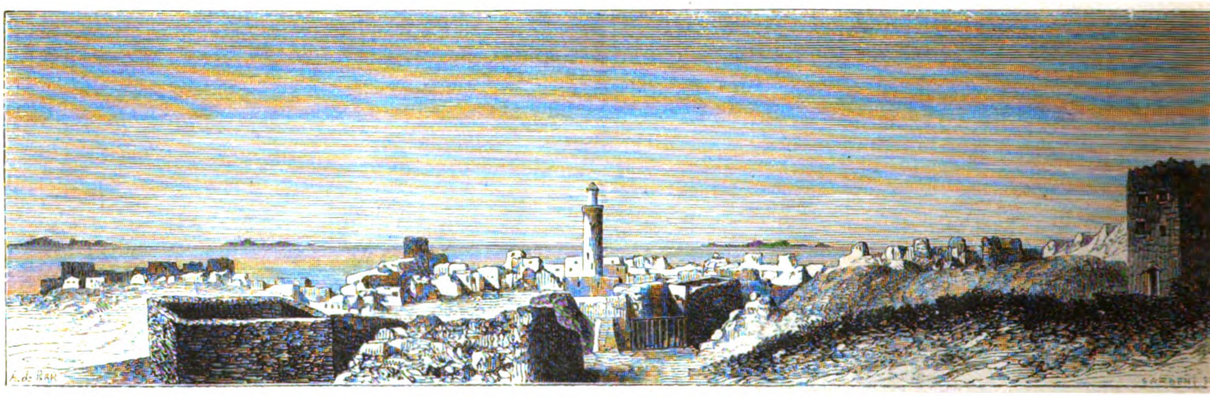
Lors de leur occupation, ce point de l'Arabie, entièrement déchu de son ancienne splendeur, ne faisait plus qu'un petit commerce et la ville arabe ne renfermait guère que 1200 à 1500 habitants. Aujourd'hui Aden et Steamer-point comptent 25000 âmes et le commerce y est devenu plus florissant que jamais. Somaulis de Berbera, Banians et Parsis de Bombay, juifs de Sanâ, Arabes de tous les ports de la mer Rouge et du golfe Persique, Anglais de l'Inde et de l'Europe, Américains des États-Unis, Français même se sont donné rendez-

vous à Aden pour y faire le commerce, et ils y composent une population des plus bigarrées qu'on ait vues. Sous l'active impulsion des Anglais, Aden est devenu une vaste place d'entrepôt, un port franc ouvert à tous, et devant sa prospérité toujours croissante s'est effacé l'antique renom de Moka.

Le 11 avril je repartis pour Zeyla, où j'arrivai le 12. On vint me chercher avec une escorte, et une salve de mousqueterie fut tirée en mon honneur. J'entretins longuement le chef de mes projets futurs, de mon intention de nouer des affaires avec lui; il me promit sa protection. Le soir, j'assistai à une fantasia exécutée par les Bédoins. Ils étaient au nombre de cinquante, armés de lances et de coutelas et munis de leurs boucliers. Ils se livrèrent à des simulacres d'attaque et déployèrent une adresse inconcevable à parer les coups qu'ils se portaient. La lutte fut tellement violente, saccadée, que si je n'eusse pas été prévenu, j'eusse pris cette fantasia pour une bataille véritable. Je ne sais rien de plus horrible que ce genre d'amusement. Ces hommes à face sauvage, dont les cheveux rougis par la chaux, pommadés de suif, flottaient en longues mèches désordonnées, faisaient vraiment peur à voir. Ils poussaient des rugissements d'hyènes. Le vaincu se posait en victime, le cou tendu, la poitrine découverte et haletante, pendant que le vainqueur lui appliquait son poignard sur la gorge.

De Zeyla je fis voile pour Tadjoura et passai près des îles Moussah, éloignées de la côte de douze milles. On y trouve quelques cahutes de pêcheurs et des citernes. Les Anglais, en 1840, les ont achetées au sultan de Tadjoura. Ces îles sont basses, formées de coraux et rapprochées l'une de l'autre : un canal étroit les sépare.

A Tadjoura, je retrouvai le vieux Mohamed, qui me fit une singulière confidence. Il paraît qu'un bâtiment de guerre anglais, venant d'Aden, était arrivé sur cette rade quelques mois auparavant. Il y avait à bord un haut personnage, que je crois être le gouverneur d'Aden, et il fit au chef africain la recommandation expresse, si par hasard quelque Français venait à Tadjoura, de ne pas le protéger. Je répondis à Mohamed que si jamais on venait à m'assassiner sur son territoire, comme la nation française n'était nullement vassale de l'Angleterre, elle tirerait vengeance de cet attentat, qu'elle était assez forte et indépendante pour faire respecter ses nationaux, et que lui, Mohamed, devait bien voir que si les Anglais s'inquiétaient si fort de la France, s'ils avaient une si grande frayeur de la voir s'établir dans ces mers, c'est qu'apparemment la France était tout aussi puissante que l'Angleterre.



Zeyla. — Dessin de A. de Bar d'après une vue de côte anglaise.

Avant de partir de Tadjoura, j'assistai aux préparatifs de départ d'une caravane composée de mille chameaux. Elle allait dans le Choâ et le pays des Gallas, deux provinces d'Abyssinie, et ne devait être de retour qu'au bout de quatre mois. Il lui fallait quarante jours pour arriver dans le Choâ, en faisant environ douze milles par jour. Les chameaux étaient chargés chacun de trois quintaux de marchandises.

Les produits d'exportation de caravanes sont ceux que l'industrie européenne répand par toutes ces contrées; ils consistent surtout en étoffes de soie, de laine et de coton; en faïences, cristalleries et verroteries; en tabac, sel, métaux communs, articles de quincaillerie, et enfin en fusils à mèche pour la chasse de l'éléphant. Les caravanes importent du bétail, du café, de l'ivoire, des plumes d'autruche, des écailles de tortue, de la poudre d'or, des pelleteries, des cuirs, du suif, du blé, de la gomme, de la cire, du musc de civette, des fleurs de cousso, remède infaillible contre le ver solitaire, et que l'on ne trouve qu'en Abyssinie [1], et enfin un article que l'Abyssinie n'est pas seule à répandre, des esclaves. Malgré la vive opposition des Anglais, malgré la présence de leurs croisières, le commerce des esclaves se fait encore sur une grande échelle entre tous les ports de la mer Rouge, du golfe d'Aden, du golfe Persique et de la côte de Zanguebar; ce sont surtout les caravanes qui alimentent ce honteux trafic. Suivant des renseignements très-exacts, pris à des sources différentes, j'estime à quarante mille chaque année le nombre d'esclaves vendus.

La caravane que je vis partir à Tadjoura devait ramener du Choâ un millier de ces malheureux noirs. Elle avait été obligée, pour n'être pas inquiétée en route par les tribus nomades qu'elle allait rencontrer, de s'attacher les plus influents parmi les Bédoins Essas. Deux d'entre

1. Tous les Abyssins sont affectés du ténia, et par un de ces singuliers exemples de sollicitude que la nature présente quelquefois, le remède se trouve là à côté du mal.

eux portaient trois bracelets de cuivre, et avaient par conséquent tué soixante hommes chacun. Une nuit, j'étais dans une mauvaise case, dont les habitants m'avaient laissé seul; ces deux hommes entrèrent, et vinrent s'asseoir à côté de moi. Leur figure sale et repoussante, et leurs cheveux longs, crépus, gras et ébouriffés leur donnaient un air effrayant. J'avoue que je n'étais pas tranquille, mais comme j'étais armé d'une paire de pistolets qui ne me quittait jamais, je pris plaisir à en caresser la crosse et à en faire jouer le chien. Cette manœuvre tint les brigands en respect, et ils s'en allèrent sans même essayer de m'attaquer.

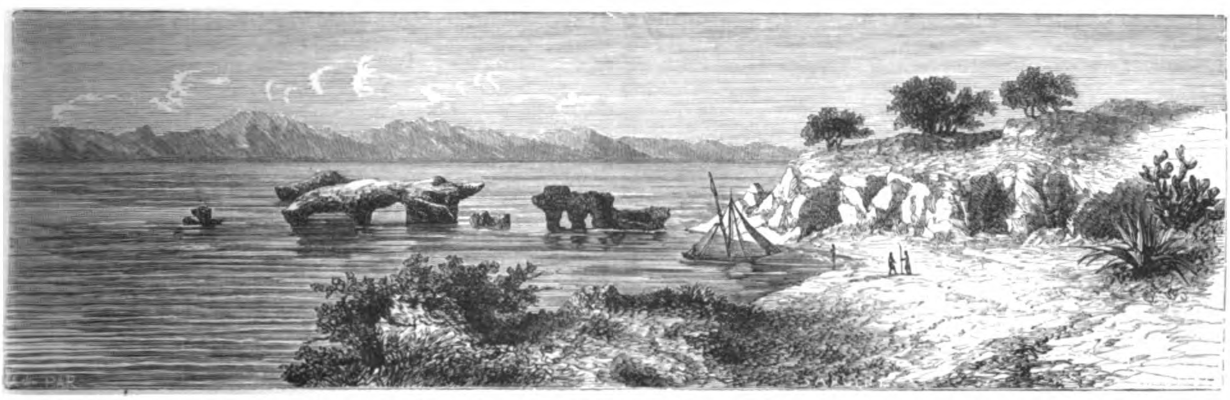
Ayant conclu un traité avec Mohamed pour l'achat de mules, de chevaux, d'ânes et de bœufs, je lui laissai quelques cadeaux ainsi qu'à sa famille, et le 24 avril j'appareillai pour Moka. Les vents ne me furent pas favorables au début, et je me vis obligé de mouiller dans la petite baie d'Ouano, à l'est de Tadjoura. Je descendis à terre et fus sur le point d'être victime de mon imprudence. Des naturels, occupés à dépouiller un mouton, me voyant venir à eux, allaient me percer de leur sagaïe, lance acérée qu'ils jettent de fort loin avec beaucoup de dextérité. Je ne les avais pas aperçus, et ce fut le patron de ma barque qui leur cria en leur langue que j'étais leur ami. Je dus à ce seul incident d'échapper au danger de mort qui me menaçait à mon insu.

Deux jours après, faisant route pour Oboc, je sauvai un bateau arabe porteur de pèlerins qui se rendaient à Djedda Ils étaient égarés depuis dix jours, et manquaient d'eau. Nous les pilotâmes, et arrivâmes tous ensemble le 26 au soir à Oboc, magnifique mouillage parfaitement abrité. Une plaine, semée d'arbres et couverte d'herbe s'étend devant la baie, et l'on y trouve de l'eau douce d'excellente qualité.

Je restai huit jours à Oboc et fis une tournée dans l'intérieur. La campagne est occupée par les Danakiles, peuple pasteur et guerrier comme les Somaulis.

Il y a dans le voisinage un volcan toujours en éruption et des sources d'eau thermale, que j'allai aussi visiter.

Les gens d'Oboc m'apprirent que j'étais à leur souvenance le premier Européen qui eût débarqué sur leur côte. Aussi ai-je été regardé par eux comme un être



Iles et baie d'Ampula (voy. p. 74). — Dessin de A. de Bar d'après Salt.

surnaturel. Beaucoup d'entre les femmes n'osaient m'approcher tant elles avaient peur. A ma vue les enfants s'enfuyaient en criant. Je fis distribuer quelques présents dans le village, ce qui apprivoisa ces bonnes gens, et me fit passer à leurs yeux pour l'envoyé d'une grande nation. On me regretta beaucoup à mon départ, et une jeune femme somaulie voulait à toute force s'embarquer sur mon bateau et me suivre jusqu'à Aden.

Je quittai Oboc le 5 mai, touchai le 6 à Moka, et le 8 mouillai devant Hodeidah. On y célébrait la nouvelle de la paix avec la Russie, de même qu'on y avait acclamé la prise de Sébastopol lors de ma première descente. Ce concours de circonstances heureuses me fit donner par les Turcs le nom d'*oiseau de bon augure*. Comme la première fois, rien ne manqua à la fête : illuminations fantasia, musique, tout fut mis en réquisition. Le café augmenta d'une roupie, soit deux francs cinquante centimes les cent livres[1], sans doute grâce à mon arrivée, et quand quelques jours après les marchands du pays me virent partir sans faire aucune commande ils furent bien désappointés.

Le soir même de mon arrivée, je fus invité à dîner chez le pacha. Nous étions quatre à table, accroupis à la turque, et mangeant sans couteau ni fourchette. Un valet se plaça debout entre nous et n'eut d'autre office que d'ôter un plat pour en remettre un autre, apporté par des domestiques. A peine ce plat était-il sur la table, que mes voisins y jetaient les doigts et en faisaient disparaître le contenu. La pâtisserie fut littéralement mise au pillage. Le repas fut long et *nous n'y bûmes point*, nouvel inconvénient pour moi. Au sortir de table, j'avalai, comme mes Turcs, une pleine gargoulette d'eau et plusieurs tasses de café; après quoi, nous nous accroupîmes de nouveau en rond et fumâmes le *touré*, pipe fort grosse, qui se pose à terre et dont le fourneau est attaché à un long tuyau flexible.

Nous ne pûmes prolonger le *kif* trop longtemps dans la soirée, car il y eut grande réunion dans la salle du gouvernement. L'assemblée était brillante et l'argent et l'or reluisaient sur tous les vêtements. Sauf l'abominable musique qui ne cessa de jouer, cette fête m'eût

1. Le café coûte à Moka environ 1 franc le kilogramme. On sait qu'il se vend en France jusqu'à 3 et 4 francs en gros.

été très-agréable. Je m'étonnai cependant de trouver à la salle de réception une apparence mesquine et délabrée. Les murs étaient peints à la chaux et repoussants de saleté. Comme j'en fis la remarque, on m'assura que la salle avait toujours été ainsi. Quelque juste que fût la réponse, il me parut que les Turcs poussaient un peu trop loin le culte de la tradition.

On se rappelle que lors de mon précédent passage à Hodeidah, la guerre était imminente entre la garnison de cette place et les troupes du shériff de la Mecque[1]. Celui-ci s'était approché jusqu'à une journée d'Hodeidah, avec une armée qui, au dire des Turcs, ne comptait pas moins de quarante mille hommes. Il envoya au pacha un parlementaire pour le prier de venir lui livrer bataille. Le pacha lui fit répondre que s'il se sentait capable de se battre contre les Turcs, il n'avait qu'à se présenter. Ce manége dura plus de deux mois. Bientôt la moitié de l'armée du shériff mourait du choléra; d'autres disent que les Turcs avaient fait empoisonner les puits. Quoi qu'il en soit, le reste de l'armée ennemie battit en retraite et le vieux Mahamoud put respirer en toute liberté.

Après avoir fait mes adieux au pacha et à mes connaissances d'Hodeidah, je pris de nouveau la mer. Dès le lendemain de mon départ je fus atteint d'une violente fièvre et de douleurs horribles dans les os. Cette fièvre dura jusqu'à Aden, et je restai pendant quelque temps en proie à un délire affreux. On peut se figurer ce que



Vue de Tadjoura. — Dessin de A. de Bar d'après Rochet d'Héricourt.

je dus souffrir, n'ayant aucun remède à ma disposition, dans une petite barque non pontée, ballottée par une grosse mer et un fort vent debout.

Après trois jours de cette pénible traversée, je mouillai sur rade de Moka. Malgré mon triste état et les souffrances que j'endurais, je descendis à terre pour voir mon correspondant, le Persan Abderasoul, avec qui j'avais noué des relations dès mes premiers voyages. Cet excellent homme me reçut avec sa politesse accoutumée. Il m'apprit que, si je voulais envoyer des travailleurs aux îles Maurice et Bourbon, on pourrait en engager sur cette côte de mille à douze cents par année. On peut encore se procurer à Moka d'excellent blé et du *doura* ou millet, avec lequel les Arabes font le couscous. Enfin, la pelleterie est abondante sur ce marché, ainsi que le café, le beurre, l'ivoire et la myrrhe.

Après m'être arrêté quelques jours à Moka, je fis route pour Aden. Le 15 mai, je franchis le Babel-el-Mandeb et le 20 je touchai à destination et reçus chez moi les soins empressés que réclamait mon triste état.

1. Le personnage que M. Lambert, dans ses Mémoires, appelle par deux fois le shériff de la Mecque (voy. plus haut son précédent passage à Hodeidah, p. 68) ne peut être que le shériff de Sana ou celui d'Abou-Arish. Tous les shériffs arabes étaient du reste alors en guerre avec les Turcs, qui venaient de réoccuper les ports du littoral de la mer Rouge.



Assassinat de M. Lambert, près des îles Moussab, le 4 juin 1859. — Dessin de Hadamard d'après les croquis communiqués.

Troisième excursion. — Ras-Ali. — Iles Moussah. — Jalousie des Anglais. — Nouvelles explorations. — Achmet et Sharmarket. — Malheurs répétés. — Dernier voyage.

De retour de mon second voyage depuis trois mois, je partis le 2 septembre pour une nouvelle excursion. Je touchai d'abord à Oboc. On ne saurait croire avec quelle gratitude les gens du village me reçurent. Ils se souvenaient de moi, des présents que je leur avais laissés en partant. Que cette nature primitive me plaît! Quelle différence entre la naïve simplicité de ces *sauvages* et l'égoïsme de l'homme civilisé! Ces braves gens, quand je levai l'ancre, me firent tous promettre de revenir sous peu.

Le 4, après un temps assez mauvais, j'arrivai à Tadjoura. Les habitants, comme ceux d'Oboc, avaient tous gardé un bon souvenir de moi, et je me liai plus étroitement encore avec eux.

De Tadjoura, je touchai d'abord à Ras-Ali. Je descendis sur le rivage, me désaltérai à un puits que nous rencontrâmes et pris un bain. Je distinguai nettement sur le sable la trace des hyènes et des tigres qui, chaque nuit, descendaient des montagnes pour venir boire à cet endroit. Çà et là sont quelques maigres acacias.

Revenant à bord, l'idée me vint d'écrire sur un bout de papier les paroles suivantes : « Henri Lambert, de Maurice, à sa troisième exploration dans ce pays, recommande aux voyageurs de ne pas communiquer avec la côte d'Essa, dont les naturels sont féroces et perfides. » Cet écrit porte la date du 6 septembre 1856. Je l'enfermai dans une bouteille et déposai le tout dans une espèce de grotte qui se trouve sur la rive en débarquant.

Les habitants de Ras-Ali me reçurent avec douceur et ne méritent pas le même reproche que leurs terribles voisins.

Le 7, je vins atterrir aux îles Moussah, que depuis longtemps j'avais envie de visiter et dont j'ai déjà dit un mot. On y trouve quelques arbres de l'espèce des mangliers marins ou palétuviers. Certaines places offrent d'assez bons pâturages; mais les îles ne sont habitées que pendant le temps de la pêche aux perles.

De ce point j'appareillai pour Zeyla, où je fus reçu par une garde de cinquante Arabes armés, qui m'accompagnèrent jusqu'à la maison du chef. A mon arrivée dans le *divan*, on me salua d'une décharge de mousqueterie. Le soir, il y eut grande fête et une de ces horribles fantasias données par les Bédouins. Je couchai à terre, mais on mit près de moi une garde. La nuit, une mêlée sanglante éclata entre deux partis d'Essas. Je n'entendis rien et fis un bon somme. Le lendemain, le gouverneur appela les Bédouins à son tribunal, et, après un assez long débat, condamna quatre de ces bandits à être enchaînés par le cou.

Je quittai bientôt Zeyla, et le dimanche, 14, je mouillai à Aden, de retour de cette rapide tournée

Les succès que j'avais obtenus dans mes divers voyages avaient excité la jalousie des Anglais, qui ne veulent dans les mers arabiques d'autres explorateurs qu'eux-mêmes, afin d'assurer par là l'influence exclusive de leur nation. Ils avaient défendu aux chefs de m'accueillir, et l'on se souvient de la confidence que m'avait faite Mohamed à Tadjoura. En outre on surveillait avec un soin minutieux mes serviteurs et moi; on épiait jusqu'à mes moindres mouvements.

Cependant la maison de mon frère à Maurice se disposait à lancer son premier vapeur de Port-Louis à Aden. Je m'embarquai pour Ceylan le 2 octobre, et le 13 je partais pour Maurice, où je rejoignis mon frère le 3 novembre. Dès le mois suivant, je montais sur notre vapeur *Gouverneur-Higginson*, et je rentrais à Aden.

Je ne tardai pas à entreprendre de nouveaux voyages et je visitai, dans mes excursions, le port d'Amphila dont la côte rocheuse offre de curieux et pittoresques aspects, les îles Camaran, la place voisine de Loheia, et enfin, remontant la mer Rouge, le port de Djedda, tous endroits que je ne connaissais point encore. . . . . . .
. . . . . En 1857, je fus nommé agent consulaire de France à Aden et fis un nouveau voyage à Maurice. Mon frère, lié d'amitié avec le prince Rakout, fils de la cruelle reine de Madagascar, Ranavalo, avait voulu délivrer les Malgaches d'une domination abhorrée. Le complot fut découvert, et le bruit de la mort des conjurés, parmi lesquels se trouvaient la célèbre voyageuse allemande Ida Pfeiffer et M. Laborde, ami de mon frère, s'était répandu à Maurice [1]. J'accourus à Port-Louis, où j'eus le bonheur de retrouver mon frère, malade seulement des fièvres qu'il avait contractées à Madagascar. Tranquillisé en partie sur ce point, je retournai prendre mon poste à Aden.

Dans les divers pays où j'avais noué mes premières relations, à Zeyla, à Tadjoura, à Hodeidah, des changements politiques étaient intervenus. Le vieux Mahmoud venait d'être remplacé dans le pachalick d'Hodeidah par un Turc de la pire espèce, Achmet, ennemi des Français.

La ferme des douanes mise à l'encan à Zeyla, à l'expiration du dernier contrat, avait été vivement disputée entre le précédent concessionnaire Sharmarket et Aboubeker Ibrahim, chef des naturels de Tadjoura, qui m'était dévoué. Sharmarket avait offert mille piastres ou *talaris* au pacha, Aboubeker avait mis une surenchère de cinq cents piastres et obtenu la ferme. Je lui avais permis, comme précédemment à Sharmarket, de tenter le sauvetage des débris de la corvette française *Caïman*, naufragée devant Zeyla, et Aboubeker avait tiré de l'eau quelques feuilles de cuivre qui formaient le doublage du navire. Son jaloux concurrent vit là un prétexte pour l'accuser de vol devant le pacha d'Hodeidah. Achmet, circonvenu et tenté par une offre de deux mille piastres que Sharmarket

1. Mme Pfeiffer a rendu compte des incidents auxquels il est fait ici allusion. (Voy. notre volume de la 2e année, 2e semestre, pages 325 et suivantes.)

M. Joseph Lambert, à la mort de Ranavalo, a reçu de Rakout, nommé roi sous le nom de Radama II, la récompense de son dévouement. Choisi comme ambassadeur en Europe par le jeune roi, il est venu à Paris faire reconnaître Radama par la France et les puissances européennes.

lui proposait pour la ferme des douanes, fit saisir Aboubeker et ordonna de le mettre aux fers. Après huit mois d'emprisonnement Aboubeker proposa au pacha une rançon de cinq mille piastres, soit vingt mille francs, et cette rançon fut partagée par moitié entre le pacha et Sharmarket.

Sur ces entrefaites, le 5 février 1858, le commandant français Mequet vint à Aden, sur un brick de guerre, pour visiter la mer Rouge. J'obtins de monter à bord comme interprète, et je contai au commandant l'affaire d'Aboubeker. M. Mequet força le pacha à restituer les vingt mille francs indûment exigés.

Aboubeker reconnaissant offrit ses services au commandant et lui proposa de céder à la France le port de Tadjoura. Mais le gouvernement ne jugea pas devoir donner suite à cette affaire. D'autre part, ma fortune personnelle se trouvait complétement engloutie dans une liquidation désastreuse de la maison de mon frère. Notre entreprise de bateaux à vapeur sur Aden n'avait pu se soutenir, tant à cause d'une subvention insuffisante des deux colonies de Maurice et la Réunion, que par suite de la défense faite du côté des Anglais, aussi bien que de la France, d'introduire dans ces deux îles des travailleurs africains. On ne voyait dans cette immigration des noirs qu'une traite déguisée.

Accablé par ce concours de circonstances fâcheuses, je donnai ma démission d'agent consulaire, et me disposai à rentrer en France.

Ma santé et mon courage étaient à bout, ainsi que mes ressources; car le métier que j'avais fait pendant quatre ans, sous un climat comme celui d'Arabie, ne se fait pas impunément. Tout m'engageait donc à quitter ce pays. Avant de l'abandonner à jamais, je fis un dernier voyage à Hodeidah pour terminer une affaire que j'avais à cœur.

Voici ce dont il s'agissait. Sharmarket, de plus en plus irrité contre moi, avait de sa propre autorité, ne consultant que sa haine, fait arrêter à Zeyla un bateau que j'y avais envoyé. Le bateau était chargé de fourrages à destination d'Aden. Le patron fut jeté en prison, l'équipage dispersé; toute la cargaison fut perdue. Le patron forma contre moi une demande en dommages et intérêts, et moi, par répétition, je lançai la même plainte contre Sharmarket, cause de tout ce mal. Sharmarket étant sous la dépendance du pacha d'Hodeidah, je me dirigeai vers cette ville pour obtenir sa destitution, et en même temps le payement de l'indemnité de huit cents piastres que je réclamais comme équivalent de ma cargaison perdue et du dommage que j'avais souffert.

Sur la fin de mai 1859, je partis d'Aden sur le bateau arabe *Natchery*, dont le *nacoda* ou patron, de la tribu d'Essa, avait nom Abdul Ahy. On me prévint secrètement de ne pas partir, car il m'arriverait malheur en route. Je ne fis aucun cas de ces avis officieux qui pouvaient être intéressés, et j'appareillai pour Hodeidah, où j'arrivai le 30 mai.

Le pacha était occupé dans la montagne à faire rentrer les impôts. Il me reçut avec bonté, et me promit de faire payer par Sharmarket l'indemnité que je réclamais; en même temps il me remit un sabre dont il faisait cadeau à Aboubeker Ibrahim comme investiture des fonctions de *dola* ou gouverneur de Zeyla, auxquelles il l'appelait en remplacement de Sharmarket.

Le 1er juin *le Natchery* appareilla d'Hodeidah, et contrarié par le vent relâcha deux fois en route. Un temps plus favorable me permit enfin d'atteindre Moka.

Le 3 juin je mets de nouveau à la voile, me dirigeant vers Tadjoura. Le temps est très-beau, et le 4 nous arrivons dans l'après-midi en vue des îles Moussah. Le patron prétextant de la difficulté qu'il aurait à atterrir de nuit à Tadjoura, mouille sa barque dans le canal qui sépare les deux îles. Si Abdul Ahy avait continué le voyage, nous serions arrivés à dix heures du soir à Tadjoura; mais il refuse de marcher, et j'ai à ce sujet une vive altercation avec lui. . . . .
. . . .

II

RÉCIT DU CRIME.

Naufrage supposé. — Le crime se dévoile. — Le commandant Fleuriot de Langle dans la mer Rouge. — Réunion solennelle. — Révélations d'Abdul Ahy. — Arrestation des coupables. — Dini et Ismaël. — Biographie de Henri Lambert.

Les lignes que l'on vient de lire sont les dernières que nous ayons recueillies sur le journal du courageux voyageur. Depuis lors on ne le revit plus à Aden ni à Tadjoura, et le bruit se répandit que *le Natchery* avait fait naufrage le 5 juin au cap Jiboutil, tout près des îles Moussah. M. Lambert et ses deux domestiques avaient essayé, disait-on, de se sauver sur un radeau, et s'étaient noyés. Une partie de l'équipage avait gagné le rivage à la nage, et le lendemain le bateau était venu s'échouer à la côte, portant le reste des matelots. Tous ces détails avaient été confirmés dans une enquête ouverte sur les lieux par le vice-gouverneur d'Aden, M. Playfair. Il avait entendu un des matelots qui était resté à Zeyla, et l'on ne pouvait un instant douter du naufrage. Toute idée d'une trame odieuse devait être repoussée.

Cependant Aboubeker Ibrahim, auquel on avait porté le sabre remis par Achmet-pacha, et qui l'avait refusé, écrivait à M. J. Lambert, à Maurice, que son frère avait été lâchement assassiné. Dini, cousin d'Aboubeker, avait vu, sur la barque échouée à Jiboutil, des traces de sang, et comme il avait demandé à l'un des matelots ce que ce pouvait être, celui-ci avait répondu : « Nous avons tué des poulets pour le *pilaff* du soir. » Et sur la remarque que les poulets ne laissaient pas autant de sang, le matelot avait avoué qu'ils avaient assassiné Lambert, et s'étaient enfuis dans la montagne.

La lettre d'Aboubeker, portée à Maurice par un capitaine arabe de Zanzibar, fut traduite et déposée au consulat de France à Port-Louis.

D'autre part, Achmet-pacha avait envoyé à Zeyla un *cawa* ou agent de police, pour s'éclairer, disait-il, sur

la demande en dommages et intérêts de Lambert. Le cawa, qu'on avait retenu sous divers prétextes pour qu'il n'arrivât qu'après le meurtre, avait vu le sang qui tachait *le Natchery*, et découvert, caché dans un lieu secret, les vêtements que portait la victime. Il était, selon lui, évident que les bordages du *Natchery* avaient été décloués de main d'homme pour faire croire à un naufrage. Destitué par Achmet exilé à Djedda, le cawa fit sa déposition devant témoins auprès du consul de France, qui prévint son gouvernement. En même temps M. J. Lambert, arrivé en toute hâte de Port-Louis à Paris, demandait à l'Empereur que vengeance fût tirée du meurtre de son frère.

Il n'y avait plus à douter ni à hésiter. Le gouvernement français envoya dans la mer Rouge M. le capitaine de vaisseau vicomte Fleuriot de Langle, commandant la division navale des côtes occidentales d'Afrique, avec ordre de se faire livrer les assassins. Le commandant parut à Aden en janvier 1861, et pendant six mois visita plusieurs fois les ports de la mer Rouge et du golfe d'Aden. Les eaux de Moka, Hodeidah, Djedda; l'île Perim; Tadjoura, Zeyla, Berbera le virent à plusieurs reprises, et il tint à honneur de remplir jusqu'au bout la pénible mission qu'il avait reçue. Il avait à lutter contre l'inertie des Anglais, qui étaient de connivence avec les Turcs, et contre la duplicité des Arabes qui le trompaient en feignant de le servir. Il n'était pas jusqu'à son pilote qui ne portât des lettres contre lui. D'autres que le commandant de Langle, qui sort d'une race de marins éprouvés[1], se fussent bien vite lassés de tous ces embarras suscités comme à plaisir. Notre patient commandant, obstiné comme un vrai Breton, se roidit contre les difficultés, et finit par amener Abdul Ahy, le principal coupable, à venir déposer à son bord. Abdul Ahy était descendu à Zeyla au milieu de sa tribu de Bédoins Essas. On lui promit la liberté s'il consentait à tout avouer. Le commandant en donna sa parole d'honneur. Ce fut à ces conditions seulement qu'une entrevue put être possible. La réunion fut solennelle. Elle eut lieu en vue de Zeyla, le 8 juin, sur *la Somme*, un des navires placés sous les ordres du commandant. Une centaine de chefs Essas et tous les notables de Zeyla avaient suivi Abdul Ahy. Le grand chef ou hogas des Essas lui-même avait désiré d'assister à la conférence. « Ni moi ni mes ancêtres n'avons jamais été en mer, s'écriait-il; jamais Essa n'est monté sur un navire. Néanmoins, je ne reculerai pas; il y a peut-être quelque chose de bon à apprendre de ces Français. »

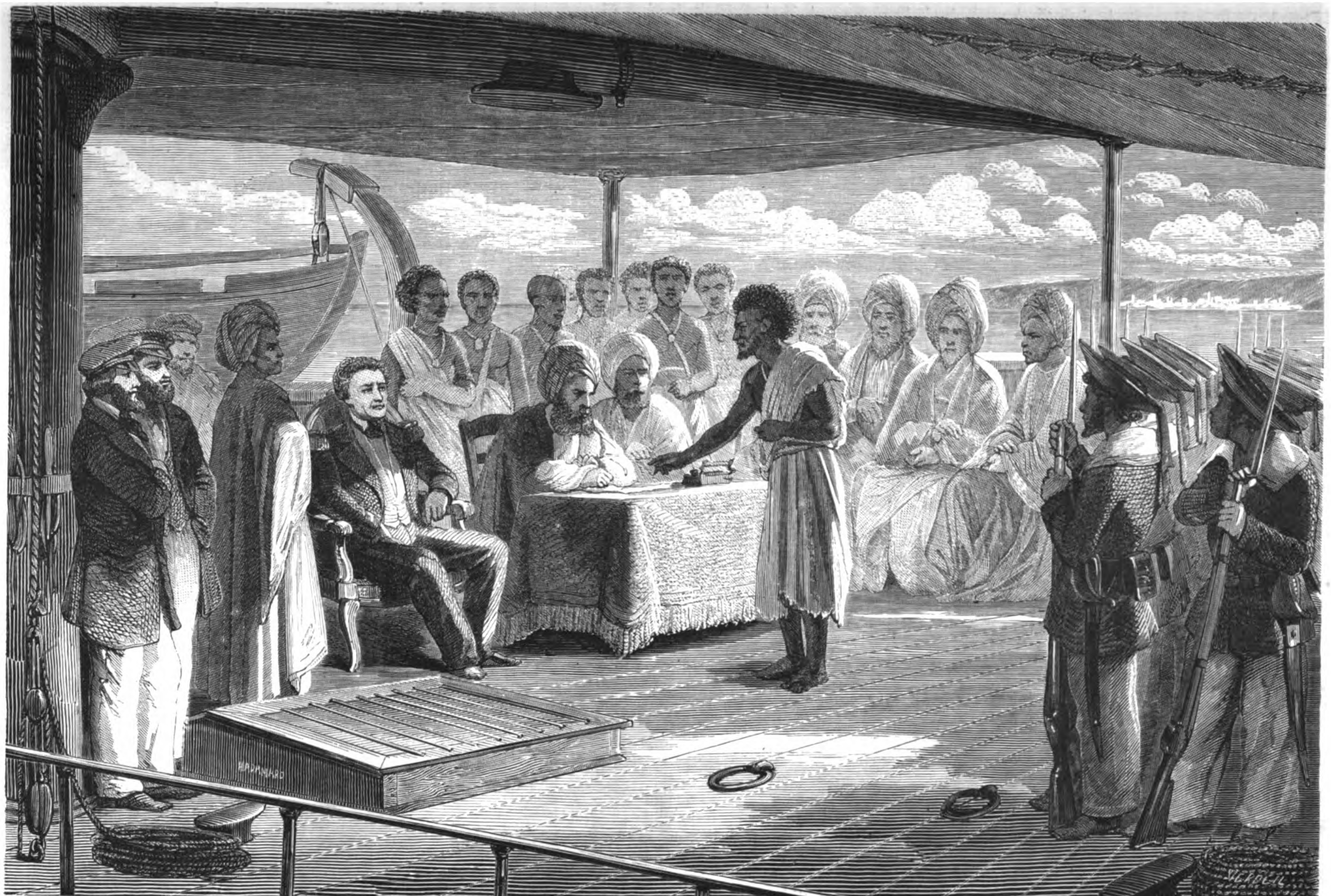


Dini Aboubeker. — Dessin de Hadamard d'après une photographie.

Une place avait été disposée sur le pont pour le commandant, une autre pour son état-major, et partout, autour des mâts, sur les bastingages, se tenaient les matelots attentifs à la scène qui allait se passer. Les Essas et les Somaulis, debout, les jambes nues, les cheveux tressés en mèches flottantes et rougies par la chaux, portaient une simple écharpe jetée autour du torse comme une draperie antique. Les notables de Zeyla, assis sur le dernier plan, à l'arrière, étaient vêtus du costume arabe. Leurs turbans, les uns de forme ronde, les autres de structure pyramidale, étaient tous de dimensions gigantesques. Aboubeker, en digne petit cousin du Prophète, portait un magnifique turban de cachemire, que l'infortuné Lambert, deux ans auparavant, lui avait remis en cadeau au nom de la France. L'étoffe était rouge, tissée de soie et d'or, et une frange à fils dorés s'échappait en tombant de ses plis. Le cadi ou juge de Zeyla et Hadj Osman, l'un des secrétaires de Sharmarket, étaient assis à part devant une table. Ils devaient rédiger en arabe le procès-verbal de cette séance, que le secrétaire du commandant allait sténographier en français.

Abdul Ahy, d'abord ému et tremblant, s'anima peu à peu, et mêla une certaine fierté à ses aveux clairs et explicites : « Je partis d'Aden, dit-il, sans avoir la pensée de commettre un meurtre sur la personne de M. Henri Lambert, envers qui je ne nourrissais aucune haine per-

1. Cet officier est le petit-fils de Fleuriot de Langle, qui commandait *l'Astrolabe* dans la malheureuse expédition de la Pérouse.



Déposition d'Abdul Aly devant le cadi de Zeyla et le commandant Fleuriot de Langle. — Dessin de Hadamard d'après une esquisse communiquée par l'un des témoins

sonnelle. A peine étions-nous arrivés à Hodeidah que nous y fûmes rejoints par une barque expédiée de Zeyla. Elle était commandée par le patron Samanta Sheroua, et portait deux émissaires de Sharmarket, l'un Aly Bar Omar Tour, son *kiatib* (secrétaire), l'autre Mohamed Hassan Robly, son confident. Ils furent reçus par Aouat Bel Fakil, ex-banquier de Sharmarket, qui ouvrit les lettres dont ils étaient porteurs et les envoya à Achmet-pacha. Ces lettres demandaient la mort de Lambert. Le pacha y consentit, et dès que les messagers qu'on lui avait adressés furent de retour, Aouat engagea Aly Bar et Mohamed à me faire connaître le rôle que j'avais à remplir dans la tragédie qui se préparait. Ils me prièrent à cet effet de me rendre avec eux dans une case isolée où ils pourraient causer plus à l'aise. J'étais alors en compagnie de Samanta Sheroua, et je lui dis : « Accompagne-moi, et « mets-toi derrière la cloison de paille de la case, afin de « pouvoir au besoin témoigner de la conversation qui va « avoir lieu entre les envoyés de Sharmarket et moi. »

« Les deux émissaires commencèrent leur œuvre de corruption, faisant successivement briller à mes yeux les promesses et les menaces. Ma conscience se débattit longtemps contre le crime qu'on me demandait. Vaincu enfin par la peur de la mort, dont on me menaçait moi-même si je n'agissais pas, séduit aussi, je dois le dire, par la vue de quelques *talaris*, et par la promesse qu'il ne serait fait aucune poursuite contre moi, je consentis à tuer Lambert; j'exigeai seulement qu'on me donnât un ordre écrit qui pût garantir ma responsabilité si jamais j'étais recherché pour ce crime. Cet ordre devait aussi me procurer l'assentiment et le concours de mon équipage.

« La pièce que j'avais demandée fut rédigée chez Aouat et revêtue du sceau de Sharmarket qu'Aly Bar avait emporté avec lui[1]. Sur la vue de cet acte authentique, que Sharmarket est parvenu depuis à me soustraire, l'équipage circonvenu n'attendit plus que le moment d'agir.

« Nous partîmes d'Hodeidah le 1er juin, touchâmes à Moka, et le 4, dans l'après-midi, arrivâmes vers les îles Moussah. Là je résolus de mettre à exécution notre projet. Je refusai de conduire M. Lambert jusqu'à Tadjoura, et, malgré ses vives instances et son opposition formelle, je mouillai la barque dans le canal qui sépare les îles Moussah. Après avoir pris son repas, M. Lambert s'étendit au fond de la barque et s'endormit. Alors nous nous approchâmes de lui pour l'assommer à coups de bâton. Debout, à la première attaque, il me porta un coup terrible en pleine poitrine, et me mit hors de combat[2]. Mais les autres matelots, presque tous de ma tribu ou mes parents, se jetèrent à la fois sur lui et l'achevèrent. Le sang, qui sortait à flots de sa bouche, se répandit sur le pont et sur les marchandises, et pour nous débarrasser du cadavre, nous le coulâmes à la mer, en lui attachant des pierres aux pieds.

1. Le sceau, chez les Arabes, remplace la signature et témoigne seul de la validité d'un acte.

2. M. Lambert était d'une force remarquable : Abdul Ahy fut malade deux mois du coup de poing qu'il reçut et cracha le sang.

« M. Lambert avait avec lui deux serviteurs, l'un qui était Abyssin, nommé Balassa, et l'autre, un petit noir appelé Tama, provenant d'une saisie d'esclaves faite par les Anglais sur un négrier arabe. Ces deux serviteurs avaient essayé, mais inutilement, de se porter au secours de leur maître. Nous craignîmes leurs révélations, et ayant tenu conseil, nous décidâmes qu'il fallait également les tuer.

« Le matin, nous appareillâmes, et vînmes échouer notre barque au cap Jiboutil. Auparavant, nous étranglâmes les deux domestiques avec la drisse du pavillon, et jetâmes leurs cadavres à l'eau. Le navire fut ensuite sabordé, ouvert, et nous envoyâmes immédiatement à Zeyla prévenir Sharmarket qu'il n'avait plus à se préoccuper de Lambert, et que ses ordres étaient exécutés.

« Je n'ai été dans toute cette affaire que l'humble serviteur, le domestique du pacha, obligé d'obéir à mon maître. J'étais menacé de mort si je ne tuais pas Lambert; j'ai cédé, j'ai eu peur, j'ai été le couteau qui a frappé la victime, mais non le bras qui a dirigé l'arme.

« Voilà ce que j'avais à dire; c'est l'expression de toute la vérité. »

Les inculpés Aly Bar Omar Tour et Mahomed Hassan Robly, confrontés avec Abdul Ahy, confirmèrent la vérité de son récit. Le patron Samanta Sheroua certifia également tous les détails de l'entrevue qui avait eu lieu entre Abdul Ahy et ses corrupteurs. Aouat Bel Fakil lui-même, vaincu par sa conscience, fit à M. de Langle l'aveu complet de la part qu'il avait prise à cette œuvre criminelle, et donna par écrit un rapport où il confirmait de point en point les récits de ses complices, rejetant toute la faute sur Sharmarket et sur Achmet-pacha, dont il n'était que l'instrument.

Fidèle à la parole qu'il avait donnée, M. de Langle relâcha Abdul Ahy, qui ne pouvait en croire ses yeux. « Allez, lui dit le commandant, mais retenez bien, vous et tous ceux qui m'écoutez ici, que si jamais un cheveu tombe par votre faute de la tête d'un Français, nous viendrons vous en demander raison. » Ému de l'acte si loyal qui venait de s'accomplir, le hoghas des Essas, qu'on distinguait au milieu de l'assemblée à sa noble prestance, et aux orbes immenses ainsi qu'à la couleur blanche de son turban, se tourna vers les siens : « Voilà les vrais croyants, dit-il en montrant les Français; c'est nous qui sommes les infidèles, nous sommes des chiens qui avons le poil en dedans. »

Abdul Ahy a été seul relâché; les autres coupables, tous ceux du moins que le commandant a pu saisir, ont été ramenés par lui en Europe pour être livrés à la Porte. Une partie d'entre eux sont morts en route. Sharmarket a payé le premier sa dette à la nature. Il a succombé à un anévrisme à bord de *la Somme*, pendant le séjour qu'elle fit à Djedda. Il se sentait si bien coupable, que peu de jours avant sa mort il fit appeler le commandant, et lui déclara qu'il voulait revêtir les habits européens. C'est la façon d'abjurer des Turcs et des Arabes, et quand ils renoncent au turban, c'est qu'ils ont commis quelque méfait et se reconnaissent indignes de rester musulmans.

Sharmarket était d'une taille herculéenne, âgé de quatre-vingts ans. Il avait perdu un œil et portait encore sur sa physionomie les traces d'une grande énergie. Il était de couleur assez claire et avait les yeux bleus, ce qui arrive souvent aux populations riveraines de la mer Rouge, où le sang des colonies grecques et romaines n'a pas encore tout à fait disparu.

Feredj, un des secrétaires de Sharmarket, est mort de phthisie à l'île de la Réunion ; Aly Bar Omar Tour, en mer. Un des matelots du *Natchery*, El Téré, qui le premier avait jeté le masque des versions de convention pour dévoiler toute la vérité, a également succombé à une phthisie galopante à l'hôpital de Brest. C'est ainsi que toutes les stations du commandant ont été marquées d'une mort, comme si la nature avait voulu prendre le pas sur la justice des hommes, qui a été si lente à venir pour ces misérables assassins.

Aouat Bel Fakil, Mohamed Hassan Robly, Hadj Osman, troisième secrétaire de Sharmarket, deux matelots, Gely Gedy et Aly Sanguely, ainsi que le mousse Mahomet, ont été transférés à Constantinople, où ils auront à répondre de leur crime devant l'autorité turque. Ils étaient accompagnés du patron Samanta Sheroua, à titre de témoin à charge. Trois matelots du *Natchery* ont échappé à toutes les poursuites, et un quatrième, Assoah Gedy, le même qui avait donné au vice-gouverneur anglais les détails du prétendu naufrage du *Natchery*, était mort à Zeyla avant l'arrivée du commandant de Langle.

Ismaël, ancien interprète de M. Lambert, et Dini, cousin d'Aboubeker Ibrahim, gouverneur actuel de Zeyla au lieu et place de Sharmarket, ont tous les deux accompagné le commandant en France, et sont arrivés avec lui à Paris en novembre 1861. Ils y sont restés jusqu'au mois de mars 1862, d'où ils sont retournés chez eux, Ismaël à Aden, Dini à Zeyla.

Ismaël, dans toute cette affaire, a servi d'interprète pour la langue arabe et somaulie. Son zèle, son courage, sa discrétion ne se sont pas démentis un instant. Il a contribué, dès 1859, alors qu'on doutait encore, à dévoiler l'assassinat. Lui et Dini étaient vivement attachés à M. Lambert, qu'ils aimaient comme un parent. Dini avait eu connaissance à Zeyla de la trame qui s'ourdissait, et il avait voulu aller rejoindre et prévenir M. Lambert à Hodeidah. Mais Sharmarket l'avait fait arrêter sur son bateau et jeter aux fers sous un prétexte futile.

Quand Ismaël et Dini rencontrèrent à Paris M. Joseph Lambert, qui s'y était rendu comme envoyé du roi de Madagascar, ils ne purent s'empêcher de répandre des larmes en lui parlant de son infortuné frère. Nos lecteurs se rappellent peut-être avoir vu à Paris ces deux enfants perdus de la mer Rouge. L'un était de figure un peu cuivrée, au regard dur, à la barbe rare et déjà grisonnante : c'était Dini. Il avait reçu à la tempe un coup de yatagan dont la cicatrice se relevait en bosse au-dessus du sourcil, et traçait un profond sillon qui était loin de rendre sa figure plus avenante. Il avait gagné cette honorable blessure dans une attaque nocturne de Danakiles, lorsqu'il était au service de M. Rochet d'Héricourt, voyageur français en Abyssinie. Il valait mieux que ne promettaient ses traits et aimait beaucoup notre nation. A peine arrivé à Paris, il avait fait emplette d'une paire de brodequins, d'un pantalon et d'un caban de drap, et aimait à se montrer en public dans ce costume préféré. Il avait seulement gardé sa ceinture rouge autour de la taille et son énorme turban de cachemire, qui développait ses orbes immenses autour de son crâne rasé. Il ne sortait jamais sans tenir son chapelet d'ambre à la main et sous le bras un gigantesque parasol, qu'il s'était empressé d'acheter comme une indispensable parure. Dini avait reçu de l'Empereur un sabre turc, à manche d'ivoire, et une magnifique boîte de pistolets; il était heureux de les montrer à tous ses visiteurs.

Son fidèle acolyte, Ismaël, se faisait remarquer par sa figure intelligente, noire comme le jais, son type caucasien, son œil vif, dont la cornée blanche se détachait sur l'ébène de la face. Une moustache noire ombrageait la lèvre et une touffe de poils soyeux descendait du menton.

Sans être moins *francomane* que Dini, Ismaël ne quittait jamais son pittoresque costume : vaste cafetan de drap fin descendant jusqu'au talon, ceinture rouge serrant la taille, gilet enrichi de passementeries fermé sur la poitrine ; sur le chef un gigantesque turban.

Ismaël aimait à rappeler que dans la mer Rouge il servait d'interprète à tous les capitaines français, aussi bien de la marine marchande que de celle de l'État. Il rencontrait parfois quelques marins de sa connaissance, et il les montrait avec orgueil à Dini; il avait appris à son compagnon à prononcer quelques mots de notre langue.

Quand j'allai rendre visite à ces hôtes de la France, ils me reçurent avec empressement, prévenus qu'ils étaient par M. J. Lambert et le commandant de Langle; mais il fut impossible de rien leur arracher sur ce qu'ils savaient de l'assassinat. Ismaël fut d'une discrétion à toute épreuve, et ne voulut me donner de détails qu'en présence du frère de la victime. Je respectai ce sentiment louable et lui parlai alors de son séjour en France, de Paris, des amusements qu'il y avait rencontrés. Là-dessus il ne tarissait pas. « Oh ! bons Français, criait-il, bon Paris, bon hôtel. Nous bien manger, bien coucher, tout avoir, manquer rien. » Et puis il me citait le bal du ministre de la marine, où il était allé avec Dini, et me faisait avec bonheur l'entier dénombrement des *belles petites femmes* qu'il y avait vues.

Le commandant de Langle, qui a décidé Dini et Ismaël à venir en France et qui a été assez heureux à force de zèle, de patience et de courage pour mettre la main sur les coupables, mérite les plus sincères éloges pour la façon aussi hardie qu'habile dont il a conduit toute cette affaire. La victime qu'il avait à venger méritait du reste les peines qu'il a prises, et nous ne saurions mieux faire que de terminer ce court récit par quelques notes sur M. Henri Lambert, que nous devons à l'extrême obligeance de son frère.

Henri Lambert était né en 1828, à Redon (Ille-et-Vilaine). Il fut élevé à Nantes, où résidait une partie de sa famille, et où son aïeul avait été notaire. De bonne heure, laissant là les livres pour la mer, comme la plupart des Bretons ses compatriotes, il entra au service de la marine de l'État en qualité de volontaire. C'est sous ce costume que le représente le portrait dessiné page 65.

Vers 1850, Henri Lambert quitta la marine et rejoignit son frère aîné à Maurice. Joseph Lambert était à cette époque l'un des plus riches planteurs et fabricants de sucre de notre ancienne Ile-de-France.

De Maurice, Henri Lambert alla en Australie, pour y vendre des cargaisons de sucre au compte de son frère. Pendant trois ans il courut la mer de Port-Louis à Sydney, visita les placers, alors à peine découverts, assista à tout le spectacle si bruyant et si animé de la première immigration, et fit plusieurs explorations dans l'intérieur de l'Australie, aujourd'hui encore peu connu. (Voy. t. V, p. 406.) Dès ce temps, en 1855, il projetait l'établissement d'une ligne de bateaux à vapeur entre Maurice et Aden, et il envoyait même son frère Henri étudier les ressources commerciales de ces contrées.



Ismaël, interprète à Aden. — Dessin de Hadamard d'après une photographie.

Nous avons vu comment notre courageux compatriote s'est acquitté de cette tâche difficile et quel courage, quelle activité il a déployés dans l'accomplissement de son mandat, ainsi que dans les délicates fonctions d'agent consulaire, jusqu'au jour où, tombant sous le coup de lâches assassins, il a laissé un poste vide où personne ne l'a remplacé.

Henri Lambert était d'une taille au-dessus de la moyenne, bien pris et d'une très-grande force musculaire. Il avait les cheveux châtains, le teint coloré, la figure régulière. Ses traits respiraient à la fois le courage et l'énergie joints à une bonté parfaite. Il s'était fait aimer de toutes les tribus de la côte d'Afrique. Son courage et son ardeur ne se démentirent jamais. Ni les tempêtes de la mer Rouge, ni les maladies de ces brûlants climats, ni la sauvage férocité des Bédouins Essas ne purent l'arrêter un instant. Le rêve de ses dernières années fut de voir la France s'établir dans les mers arabiques à côté de l'Angleterre, et ce rêve vient d'être accompli par la prise de possession d'Oboc que nous annoncent les dernières nouvelles d'Aden.

L. SIMONIN.



Jalons d'une route dans la Pampa (voy. p. 92).

VOYAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

PÉROU.

PREMIÈRE ÉTAPE.

D'ISLAY A AREQUIPA.

Islay et ses rivages. — *Vicar of Bray.* — Un déjeuner de garçons. — *I pede fausto.* — Pendant que des muletiers boivent, l'auteur babille. — La pampa et les ossements. — Le Tampu et la carte à payer. — Une vallée vue à vol d'oiseau. — Détails scientifiques qui n'intéresseront personne. — Étapes et lieux divers.

Islay, situé sur la côte du Pérou par 17° 01′ de latitude méridionale et 74° 30′ de longitude occidentale, est le port de commerce et le siége de la douane du département et de la ville d'Arequipa. Sa baie, de figure irrégu-

1. Cette relation est à tous les points de vue une des plus importantes que puisse publier le *Tour du Monde*. Une érudition qui n'est étrangère à aucune branche de la science, un vrai talent de dessinateur, de grandes facultés d'observation pour le sol et les mœurs, une connaissance profonde de toutes les ressources de notre langue, telle est la réunion de qualités, bien rares dans un voyageur, que l'on peut constater dans M. P. Marcoy. Son itinéraire comprend le Pérou tout entier, les deux versants des Andes et le bassin immense de l'Amazone, depuis l'origine des affluents les plus méridionaux de ce roi des fleuves jusqu'à son embouchure dans l'Océan. Il traverse, par conséquent, les climats les plus opposés et les aspects les plus variés de la nature. Bien que la première étape de cet itinéraire (celle même que nous donnons aujourd'hui) ait été publiée en grande partie dans la *Revue contemporaine*, nous ne doutons pas que nos lecteurs ne nous sachent gré de la retrouver ici.

2. Les gravures qui accompagnent le texte de M. Marcoy ont été exécutées d'après ses riches albums et sous ses yeux par M. Riou.

lière, peut avoir une lieue de circuit; elle est bordée d'une double rangée de lomas ou collines, jaunes de ton, lourdes d'aspect, disposées en amphithéâtre, et revêtues jusqu'au tiers de leur hauteur d'un mur de roches trachytiques, rempart naturel qui prévient l'éboulement des sables et des dépôts marins. L'action continue de la mer, dont les vagues, poussées par le vent du sud, viennent déferler avec furie sur les rivages, a poli la surface de ces roches coupées à pic en maint endroit, comme une falaise au-dessous de ces formations minérales, des roches de porphyre amygdalaire et syénétique, à demi submergées, montrent çà et là leurs croupes noirâtres. Au fond de la baie, un gros rocher, pareil à une tour en ruine, se rattache à la terre ferme par un système de poutrelles, de planches et d'échelles de corde. Ce rocher ou ce système, selon qu'on voudra l'appeler, sert de quai, de môle, d'embarcadère ou de débarcadère à la population flottante, et d'observatoire aux douaniers. La douane, représentée par un hangar en planches meublé d'un lit de camp, occupe un des côtés de cet échafaudage, au delà duquel un sentier tortueux et d'une pente roide conduit, après dix minutes de marche, au village d'Islay, édifié sur le versant d'une colline, à 190 mètres environ du niveau de l'océan Pacifique.

Rien de plus aride et de plus désolé que la contrée qui s'étend à vos pieds, quand debout au sommet de cette colline, vous parcourez de l'œil les environs. Du nord au sud ce ne sont que dunes de sable, hautes falaises, plages jonchées de bois flotté, longues zones de salpêtre et de sel marin, superpositions de dépôts calcaires, îlots pierreux surmontés d'une couche de huano[1], roches de toutes formes et de toutes couleurs; la pureté de l'air, l'intensité de la lumière, l'inaltérable azur de la mer et du ciel; en accusant nettement tous les détails de ce vaste tableau et ne laissant dans l'ombre aucune de ses faces, lui donnent je ne sais quelle splendeur morne, quelle immensité aveuglante et quelle implacable sérénité.

La baie d'Islay, quand on l'aperçoit du large, a la figure d'un croissant aux pointes aiguës et recourbées; vue du cap Cavallo, au nord, ou des rochers d'Ilo, dans le sud, elle reproduit assez exactement le corps d'un immense poisson à demi submergé. Des myriades d'oiseaux de mer, depuis le pélican goîtreux jusqu'à la svelte frégate, qui du matin au soir planent et tourbillonnent, montent et redescendent dans l'éblouissante clarté du soleil, complètent l'illusion; on croirait voir le cadavre échoué d'une baleine[2] après lequel s'acharnent ces oiseaux voraces.

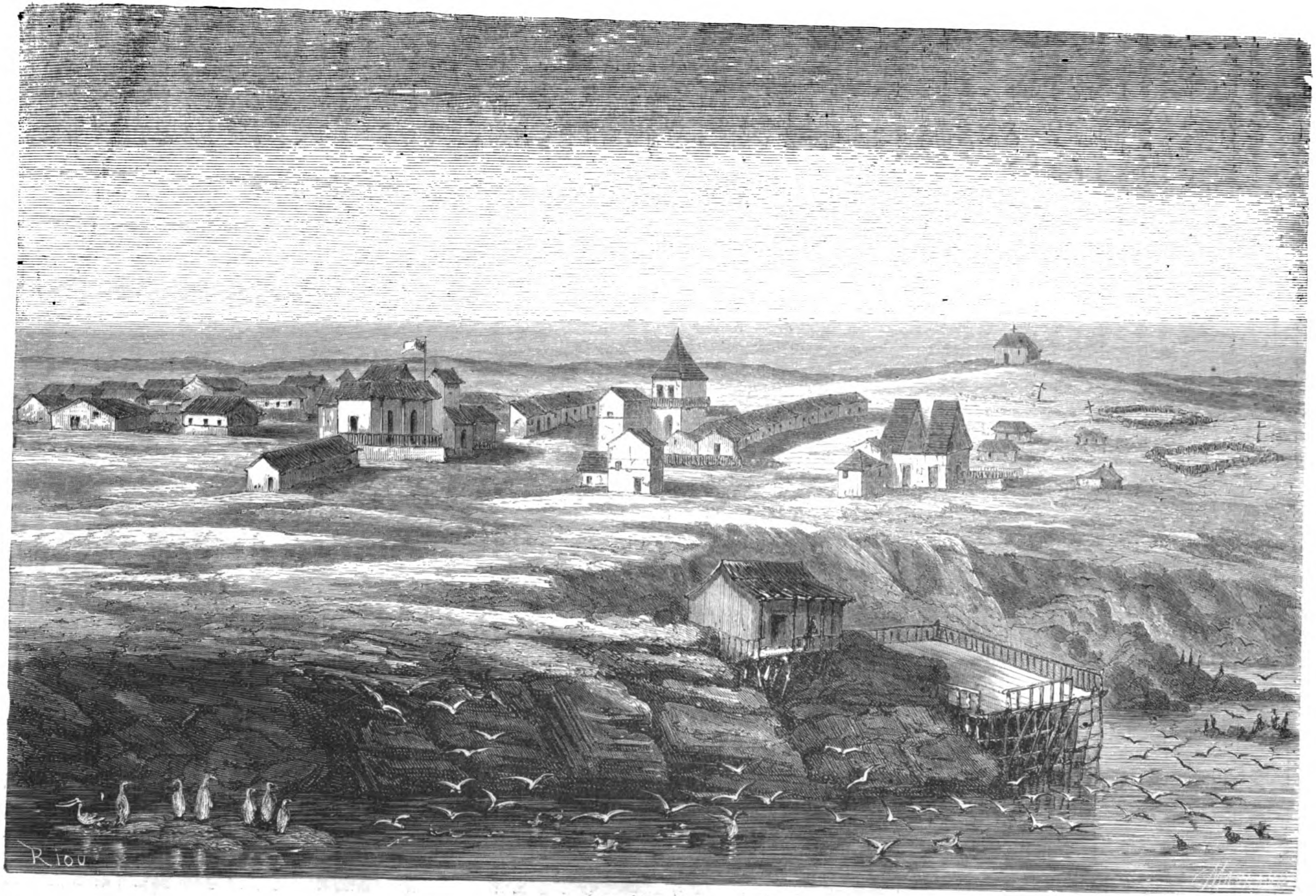
Chaque année, une quarantaine de navires, partis d'Europe ou de l'Amérique du Nord et frétés pour Valparaiso et les intermédiaires, longent ce littoral et font à Islay une courte relâche pour y prendre les produits de l'intérieur qu'on leur tient en réserve. Pendant quelques jours un semblant de vie galvanise le port et son triste village. Les échos habitués à ne répéter que les plaintes du vent, le murmure des vagues et les mugissements des phoques, retentissent de refrains avinés et d'appels polyglottes; puis le navire lève l'ancre et tout rentre dans l'ordre accoutumé.

Par une belle matinée de juillet, époque de l'hiver sous ces latitudes, je me trouvais — qu'on me pardonne cette répétition du *moi* — je me trouvais, dis-je, à bord du *Vicar of Bray*, honnête trois-mâts sorti des chantiers de Liverpool, en compagnie du capitaine de ce navire, d'un consul anglais résidant à Islay et de quelques notables d'Arequipa. Une invitation à déjeuner faite à chacun de nous par le capitaine, et qui remontait déjà à une quinzaine de jours, était le motif qui nous réunissait. Au moment où commence ce récit, il n'était pas loin de onze heures, et bien que le déjeuner eût été annoncé pour dix heures précises, le cuisinier du bord, retardé probablement comme Vatel par un détail du menu, n'avait pas encore donné l'ordre au matelot de quart de sonner la cloche. Les physionomies et les dents des invités s'allongeaient de plus en plus; chacun néanmoins s'efforçait de faire bonne contenance et causait de son mieux pour donner le change à son estomac. Pendant que la conversation de ces messieurs passait du grave à l'enjoué, du plaisant au sévère, je regardais, accoudé sur le bastingage, les collines d'Islay, où les brumes d'octobre, connues dans le pays sous le nom de *garuas*, allaient faire éclore, pendant un mois ou deux, de l'herbe, des fleurs, des ruisseaux, des oiseaux, des insectes, toutes choses qui y sont aussi inconnues pendant les deux tiers et demi de l'année, que le *cucurbitas melo* dans les plaines du Sahara.

L'anxiété générale eut enfin un terme. Un de ces soupirs qui soulèvent collectivement la poitrine du public, quand, au théâtre, le rideau se lève après un long entr'acte, fut poussé par nos compagnons, lorsqu'au son de la cloche le maître d'hôtel sortit de la cuisine et traversa le pont, portant à deux mains un plat dans lequel, mollement couché sur une litière de légumes, apparaissait un gigot bouilli du format le plus respectable. Nous nous précipitâmes à la suite de l'homme vers l'escalier de la chambre banale, où nous arrivâmes en même temps que lui. Dix minutes après, on n'entendait plus que de sourdes onomatopées entrecoupées d'un cliquetis furieux de fourchettes; chacun avait à cœur de réparer le temps perdu. A part le gigot, qui est de toutes les époques et de toutes les cuisines, le déjeuner fut un véritable repas anglais, entremêlé de bœuf et de poisson fumés, de puddings variés, de tourtes de rhubarbe et autres préparations étranges. Le poivre rose de Cayenne, le cacazouèzo des Antilles, l'orocoto péruvien, le cary de l'Inde, l'harvey-sauce leur servaient d'assaisonnement. Ces mets incendiaires furent arrosés de vins de Xéres et de Porto, de bière double et simple, de genièvre et d'eau-de-vie. Un café à mettre en gaieté toutes les chèvres de l'Yémen nous fut servi ensuite dans de petites jattes qui tenaient lieu de tasses; puis, quand les douces fumées de la digestion commencèrent à monter de l'épigastre au cerveau des convives, que leurs visages

1. Par corruption *guano*. La lettre *g* n'existe pas dans l'idiome quechua.

2. Les immenses bancs de sardines qui, chaque année, viennent échouer le long de ces côtes, entre le quatorzième et le vingt-deuxième degré, attirent souvent à leur suite quelque baleine qui, victime de sa voracité, reste à sec sur le sable. En cinq ans, nous avons pu constater deux fois le même fait.



Port et village d'Islay.

richement empourprés exprimèrent cette béatitude particulière aux gens dont le ventre est bien plein et l'esprit débarrassé de tous soucis, le capitaine se leva et réclama l'attention de la galerie.

« *Señores y amigos*, dit-il dans un castillan baroque, mais intelligible, le déjeuner auquel je vous ai conviés est probablement le dernier que nous ferons ensemble; demain, à onze heures, je lève l'ancre et je pars pour Santa-Maria de Belen do Para, où mon mariage avec la fille d'un de mes consignataires est à peu près décidé. Une fois marié, je vends mon navire; je m'associe avec mon beau-père, et je deviens armateur comme lui: voilà pour l'avenir. Mais ces événements sont encore éloignés, et en attendant que le moment soit venu de nous séparer, trouvez bon que je revienne sur certaine gageure à laquelle mon amour-propre de marin est intéressé. Don Pablo Marcoy, notre ami, qui, pendant que je parle, s'amuse à modeler ma charge avec de la mie de pain, s'est mis en tête, comme vous le savez, de faire le même voyage que moi; de plus, il a parié qu'en prenant à travers terres et en coupant du sud-ouest au nord-est ce continent dont je vais faire le tour, il arriverait avant moi à l'embouchure de l'Amazone. J'ai tenu le pari, mais sans en déterminer la valeur. A quelle somme le fixerons-nous bien, *señores y amigos* ici présents?

— A cent onces d'or, dit un habitant d'Arequipa qui avait perdu au jeu sa fortune et comptait sur une révolution politique pour la refaire.

— Va pour cent onces! fit le capitaine en me regardant.

— Un moment, dis-je. Lorsque j'ai offert de parier, c'était dans l'idée que le montant du pari serait en harmonie avec mes ressources; mais dès qu'il s'agit de cent onces, c'est-à-dire d'environ 8640 francs, je retire ma proposition, n'ayant pas l'avantage que semble posséder notre agréable conseiller, de remuer l'or à la pelle.

— Mais alors quelle somme pariez-vous?

— Je parie cinq francs.

— Cinq francs! Quelle affreuse plaisanterie! exclamèrent tous les convives.

— Messieurs, répliquai-je, je ne vois rien d'affreux ni même de plaisant dans ce que je dis. Si la somme que j'offre de parier vous paraît minime, ainsi qu'à mon honorable collègue, je puis y ajouter un paquet de cigares.

— N'ajoutez rien, cher ami, et brisons là-dessus, fit le capitaine en essayant de dissimuler une grimace; gardez vos cinq francs, fumez vos cigares, écartons du pari toute idée de profit et contentons-nous de l'honneur.... Vous disiez donc que vous comptez partir incessamment?....

— Je ne disais rien, capitaine, mais je pensais qu'en cette circonstance un défi vaut mieux qu'un pari. D'abord pour vous, gentleman, dont la famille a donné autrefois une reine à l'Angleterre, et qu'en raison de ce passé illustre, un vil profit doit intéresser peu. Pour moi ensuite, pauvre diable de naturaliste, que ce même profit intéresserait assez, mais qui ne puis exposer aux chances du hasard la somme dont j'ai précisément besoin pour faire mon voyage. Qu'il ne soit donc plus question d'argent entre nous, et comme vous l'avez si bien dit, tenons-nous-en à l'honneur pur et simple.

— *Muy bien, señor French*, fit le consul anglais; bornons là cette discussion, et puisque vous ne pariez plus, je propose de boire.

— Buvons, buvons, buvons! » chantèrent chromatiquement les notables d'Arequipa.

Sur un signe du capitaine, le maître d'hôtel enleva les tasses vides et les remplaça par des bouteilles pleines. On se remit à boire; je ne dirai pas ce qu'on but, la chose paraîtrait incroyable; mais, quand finit le jour, et qu'à la clarté du soleil eut succédé celle de la lampe de l'habitacle, la chambre du *Vicar of Bray* offrait l'image d'un champ de bataille après le combat. Pas un des convives n'était resté debout. Le capitaine avait glissé sous la table; le consul était tombé dessus; les notables d'Arequipa, étendus çà et là, dormaient dans des postures variées. Les verres et les bouteilles — ces ornements périssables des banquets, comme dit sir Walter Scott — avaient été brisés dans l'engagement, et leurs tessons, comme autant de miroirs, reproduisaient à l'infini cette scène d'horreur et de désolation. A ma prière, le maître d'hôtel, aidé du cuisinier, inhuma chaque cadavre dans une cabine, en attendant l'heure de sa résurrection; puis, cette opération terminée, je me fis mettre à terre et me rendis chez un pêcheur de phoques où j'avais élu domicile. Là, je m'empressai de changer de linge, car j'étais mouillé comme au sortir d'un bain. Les verres de rhum et de gin, qu'on ne m'avait pas épargnés, étaient descendus par la manche de mon habit, au lieu de passer par ma gorge, tour de passe-passe que je tenais d'un docteur liménien, lequel, ne pouvant boire une goutte de liqueur sans en être incommodé, avait inventé, disait-il, ce mode d'ingurgitation, qui lui permettait de défier, le verre à la main, les plus forts buveurs des deux Amériques.

Le lendemain, je revins à bord pour avoir des nouvelles de nos amis; tous étaient sur pied, joyeux et dispos, et ne gardaient de leur léthargie de la veille qu'un souvenir confus. Le thé nous fut servi sur la dunette, pendant que l'équipage virait au cabestan. Un dernier toast, auquel les assistants s'associèrent de tout leur cœur, fut porté par le capitaine au succès de notre voyage; puis, après un échange de poignées de mains et de souhaits prospères, la chaloupe du navire nous conduisit au débarcadère, d'où nous assistâmes aux derniers apprêts du départ. Un quart d'heure après, le *Vicar of Bray*, incliné sur sa hanche de tribord et ses voiles gonflées par une jolie brise, fendait rapidement les ondes du Pacifique.

Nous gravîmes le sentier rapide qui conduit au village d'Islay, et nous arrivâmes chez le consul anglais. L'épouse et les filles de cet insulaire, inquiètes de sa longue absence, l'accueillirent par des monosyllabes gutturaux qui exprimaient leur joie de le revoir. Après avoir épanché leur tendresse, ces dames nous invitèrent gracieusement à passer la journée sous leur toit et à partager leur dîner de famille; mais je n'acceptai pas, pressé que j'étais de me mettre en route. Mes compagnons, qui sans doute auraient accepté, si j'en juge par le regard de désappoin-

tement qu'ils échangèrent, refusèrent à mon exemple. Alors, ces dames, qu'effrayait l'idée de nous voir partir à peu près à jeun, se mirent sur-le-champ à préparer des *sandwich's* qu'un domestique nous offrit à la ronde. Nous arrosâmes ces tartines d'un vin de Champagne tiré d'Exeter, où on le fabrique avec du poiré. A l'issue de ce *luncheon*, l'aînée des filles du consul, charmante personne à la chevelure d'un blond lumineux, et qui répondait au doux nom de Stella, se mit au piano, et, pour flatter l'amour-propre national des hôtes de son père, joua la cantate de *Manco-Ceapac*. Tous les notables applaudirent avec transport. L'un d'eux, ayant fait *bisser* l'air, commença d'en chanter les paroles. Les autres ne tardèrent pas à faire chorus. Cet hymne patriotique, peu connu en Europe mais célèbre au Pérou, et dont les vers et la musique sont attribués à un donneur d'eau bénite du *Sagrario* d'Ayacucho, se compose de dix-huit strophes, chacune de quatorze vers de dix syllabes, à rimes assonantes. L'air, en mode mineur essentiellement plaintif et mélancolique, est en harmonie avec le poëme, où l'auteur pleure comme Jérémie non pas sur l'endurcissement de Jérusalem, mais sur la splendeur éteinte des Enfants du Soleil. L'exécution de ce morceau dura cinq quarts d'heure; mais nul ne trouva le temps long. Seulement, comme entre chaque strophe les chanteurs avaient bu rasade sous prétexte d'honorer la mémoire de celui qui tira le Pérou de la barbarie, et que le vin avait surexcité leur enthousiasme, craignant qu'une fois la cantate finie il ne leur prît fantaisie de danser un quadrille, car ces naturels, une fois lancés, ne s'arrêtent plus, je profitai de quelques minutes de silence qui succédèrent au cri final de la dernière strophe, pour me lever et prendre congé du consul et de sa famille. Force fut à nos compagnons de s'exécuter. Ils prirent leurs chapeaux, saluèrent d'un air maussade et me suivirent, évidemment contrariés de ne pouvoir achever à leur guise une journée qui promettait d'être féconde en plaisirs de tout genre. Nos mules déjà sellées attendaient à l'écart. Chacun chercha sa bête dans le groupe et s'empressa de l'enfourcher. Les muletiers et les mozos prirent la tête du détachement, et nous nous éloignâmes de la demeure consulaire, salués par les vœux et les mouchoirs de toute la famille. Il pouvait être alors midi. Un soleil ardent inondait les sables. Chaque parcelle de mica, pareille à un miroir d'Archimède nous lançait à la face un éclair dévorant. Les trois rangées de maisons en planches à toits de chaume ou de roseaux, qui font à Islay deux rues parallèles, restèrent bientôt derrière nous. Parvenus au sommet de la colline, nous eûmes à notre droite l'église du village, humble bicoque fermée pendant les trois quarts de l'année, et servant d'asile aux chauves-souris; à notre gauche, une suite d'enclos bordés de pierres brutes, sanctifiées par des croix de bois, qu'on prendrait de loin pour des cimetières, et qui ne sont que des parcs à mules; puis, ces points dépassés, nous descendîmes le revers oriental de la loma, et nous entrâmes dans un chemin également redouté des hommes et des animaux. Ce chemin, pareil à l'ornière creusée par la roue d'un char gigantesque, couvert à la hauteur d'un pied de cendres trachytiques dans lesquelles naissent, grouillent et meurent des légions de puces, porte le nom de *Quebrada d'Islay*. Quebrada, soit; mais comme de lourdes collines qui le bordent des deux côtés, en interceptant complétement la brise du large, y déterminent une température de four à plâtre, à peine y fûmes-nous entrés que l'air parut manquer à nos poumons, et que nous commençâmes à haleter d'une façon étrange.



Héliotrope Aphylle à odeur de vanille (région des Lomas, zone des cendres).

Pendant deux heures, nous longeâmes cette quebrada, marchant à la file et gardant un silence morne, que justifiait l'aspect farouche et désolé du site, et aussi la crainte d'avaler la poussière soulevée par le sabot de nos montures. Au milieu de l'atonie générale, les mozos seuls donnaient signe de vie en criant après les mules retardataires; leurs cris, entremêlés d'épithètes injurieuses et de coups de bâton, se détachaient *staccato* sur la partie de basse que chantaient les cigales, tapies dans les rares broussailles qui bordaient le chemin.

Bientôt nous reconnûmes à des signes certains que nos maux touchaient à leur terme. Les collines qui bornaient l'horizon de deux côtés, commencèrent à diminuer de hauteur, s'espacèrent de plus en plus, et furent enfin remplacées par de simples monticules. En même temps que la brise de mer arrivait jusqu'à nous, les terrains s'escarpaient et le chemin présentait une suite de talus rapides que nous nous mettions en devoir de gravir. Au dire des muletiers, nous approchions de l'endroit appelé l'*Olivar*, frontière naturelle qui sépare la quebrada de la pampa, la vallée de la plaine, la zone des cendres de la région des sables. La Flore locale, représentée par des héliotropes aphylles à odeur de vanille, des oliviers tortus et rabougris et quelques graminées, essaya de nous sourire sous le masque poudreux qui cachait son visage, mais ce sourire avait quelque chose de si piteux, qu'au lieu d'y répondre nous passâmes outre, en affectant de regarder ailleurs, et la pauvre déesse en fut pour ses avances.

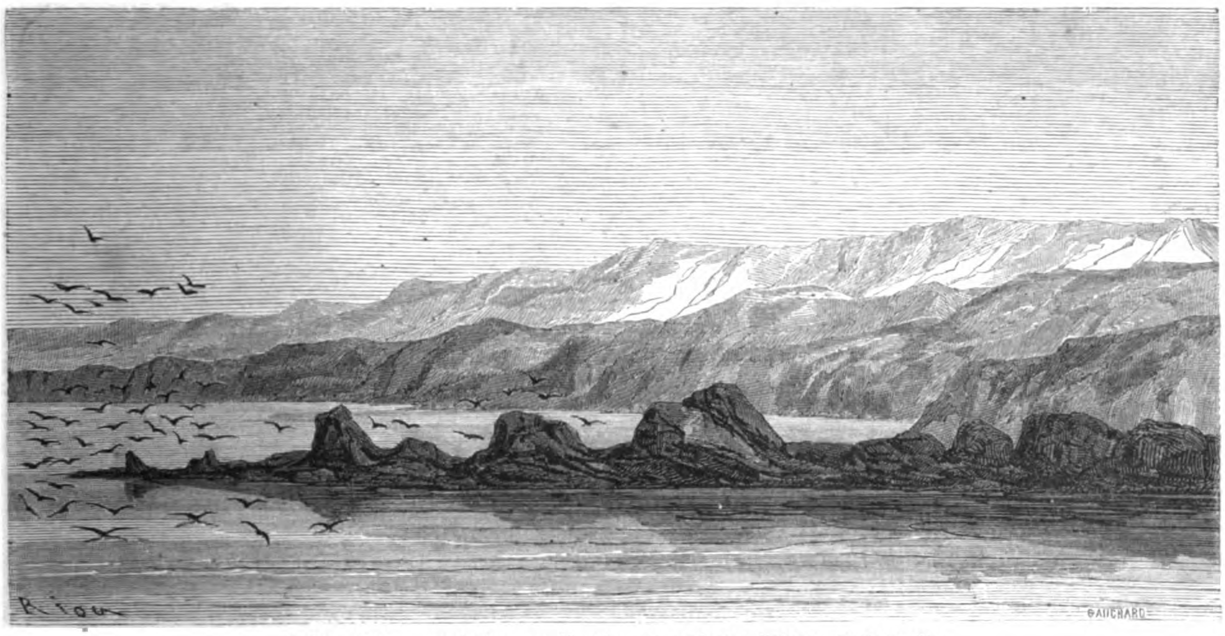
Le chemin continuant de monter, nous conduisit, après force zigzags, sur un petit plateau de figure irrégulière qui commandait les alentours. Un ajoupa, formé d'une natte en lambeaux attachée à des pieux, en marquait le centre. Sous cet abri, des femmes en haillons, des enfants chevelus et habillés de leur seul épiderme,



Restaurant de la quebrada d'Islay.

étaient accroupis au milieu des jarres et des poteries. Une table basse, sur laquelle étaient étalés des poissons grillés, du piment moulu, et ce fucus que les Indiens nomment *cocha-yuyu* (douceur du lac), indiquait un de ces restaurants en plein air si communs au Pérou. Ces victuailles, saupoudrées de cendre volcanique en manière de poivre, avaient une mine peu engageante; mais les muletiers n'étaient pas gens à s'arrêter à ces détails. Leur premier soin, en arrivant, fut d'interpeller rudement les hôtesses et de se faire servir double ration de ces mets poudreux, accompagnés d'un cruchon de chicha. Comme il est d'usage, avant d'entreprendre la traversée de la pampa, de s'arrêter un moment en ce lieu pour laisser reposer les mules, nous mîmes pied à terre pendant que nos gens expédiaient leur collation; mes compagnons battirent le briquet et allumèrent leurs cigarettes. Je les laissai pousser vers le ciel des flots de fumée, et j'allai examiner, du bord du plateau, élevé de 1700 mètres, les lieux que nous venions de parcourir, et que j'abandonnais pour ne plus les revoir.

Toute la contrée environnante, à partir du bas du plateau jusqu'à l'Océan, était d'un gris uniforme, marbré de veines irrégulières couleur d'ocre brun. Les collines sans nombre qui bosselaient sa surface ressemblaient, vues ainsi de haut et de loin, à ces phlyctènes ou boursouflures du sol, si fréquentes dans le voisinage des volcans. Du nord au sud s'étendait la ligne des lomas ou mornes salins qui bordent ce littoral entre le 23e et le 10e degré; leurs sommets et leurs flancs offraient par places une teinte jaunâtre, que devaient changer en vert gai, les premiers brouillards de l'été, vapeurs fécondantes qui se forment pendant la nuit et se dissipent vers les onze heures du matin; la pureté de l'atmosphère permettait de distinguer à une très-grande distance tous les accidents de



Pointe d'Islay, vue de la mer; direction est-nord-est; distance, quatre milles.

ce vaste paysage. Dans le sud, je découvrais comme une ligne noire tracée à l'horizon entre le double azur de la mer et du ciel, la pointe de Coles et les roches du val de Tambo, dont la rivière, à sec pendant l'été, roule dans les crues d'hiver, sous ses flots bourbeux, d'énormes blocs détachés des montagnes. Un peu en deçà m'apparaissaient les plages de Mejillones et de Cocotea, avec la surélévation de leurs bancs conchyliens, leurs gisements de huano et leurs collines criblées de *huacas* (sépultures), où dorment du dernier sommeil des milliers de momies. Chaque point sur lequel tombaient mes regards, me rappelait une halte, une épisode, une découverte. Ici, j'avais séjourné quelques semaines en compagnie d'Indiens Llipis du grand désert d'Acatama, vivant de fucus, de pétoncles et de melons d'eau, seules ressources alimentaires que nous offrissent ces parages. Là, j'avais assisté du haut des dunes, et sans pouvoir l'aider autrement que par des vœux stériles, au naufrage du brick-goëlette américain *Susquehannah*. Plus loin, au milieu des sables mouvants et pareille à un îlot conique, s'élevait la colline des Aymaras et son ossuaire antérieur à la conquête espagnole, où j'avais recueilli de si beaux échantillons phrénologiques. Plus loin, encore, dans le sud-est, les terrains vagues de l'Arenal et ses dépôts de huano de poisson[1], inconnu jusqu'alors, et sur lesquels j'avais

1. Les échouements observés sous le règne des Incas premiers ont encore lieu chaque année à des époques fixes. Les habitants des plages d'Atica, à 30 lieues nord d'Islay, et ceux de Malla et de Chilca, sous le quatorzième degré, fumaient autrefois leurs terres avec ces poissons, n'ayant pas, comme ceux d'Islay, la ressource du huano d'oiseaux. Aujourd'hui, tous se servent de ce dernier engrais, usité jusque dans la sierra. Les milliers de poissons étalés sur les plages, et dont les habitants ne tirent plus parti, empestent l'air jusqu'à ce que le soleil les ait desséchés. Avec le temps, ce détritus ichthyologique a formé des dépôts d'une demi-lieue de largeur, sur une profondeur de trois ou quatre pieds. Le sable, les coquilles, les menus galets, les veines de sel marin auxquels il est mêlé, indiquent que la mer dut baigner ces terrains avant la formation des rivages actuels.

tenté d'appeler l'attention des savants. Autour de ces sites, jalons qui me permettaient d'apprécier la durée et l'emploi du temps écoulé, s'évasaient les cratères jonchés de cendres, de scories et de pierres ponces, d'anciens volcans qui dominaient ce littoral à des époques inconnues, et près desquels le capitaine Frézier en 1713, MM. de Humboldt et Bonpland en 1804, et M. d'Orbigny en 1836, étaient passés sans les voir.

Dans l'aire de l'est, le tableau variait un peu d'aspect. Une région sablonneuse, hérissée de cerros trapus, arrondis, violemment inclinés au couchant, succédait aux cendres volcaniques et fermait l'horizon comme une barrière. Ces cerros, formés de blocs de grès quartzeux et de débris de roches d'éruption et de sédiment, roulés, amoncelés, agglutinés par les grandes eaux dans leur retrait d'est à ouest pour regagner leur lit, m'avaient offert maintes fois de curieux échantillons du métamorphisme des roches. Chacune de ces formations détritiques portait un nom bizarre, *le rasoir*, *la colombe*, *les deux amis*, etc., que je n'avais pas encore eu le temps d'oublier. A leur base, dans le voisinage de quelque rigole, croissaient des oliviers, des cotonniers et des figuiers rachitiques, d'une teinte grise plutôt que verte, et reconnaissables seulement à l'ombre portée qui accusait leur relief.

Une tristesse immense s'emparait de l'esprit à la vue de cette contrée, aride jusqu'à la nudité, desséchée jusqu'à la calcination et rappelant, par la nature de son sol comme par la forme de ses montagnes, la lutte des deux éléments qui, tour à tour, l'avaient bouleversée. L'ancien et éternel combat du dragon et de l'hydre, du feu et de



Momie d'Indien Aymara.

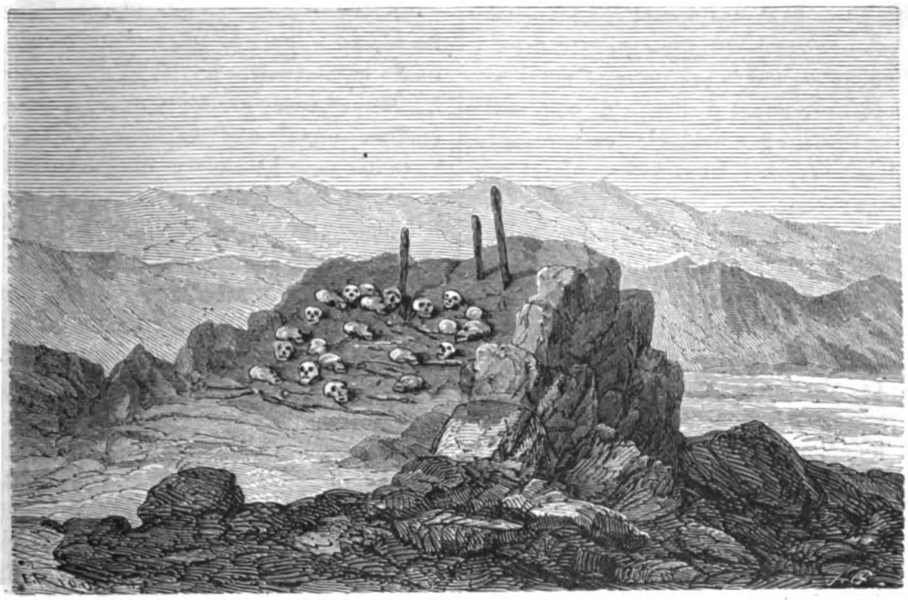
l'eau, était écrit en toutes lettres sur sa morne surface, bizarrement zébrée de brun, de grisâtre, de fauve et d'un ton froid, malgré les torrents de lumière qu'y versait le soleil alors au zénith. Parmi ces couleurs ternes et poudreuses, qu'un géologue eût admirées sans doute, mais dont un peintre eût détourné les yeux, deux teintes chaudes, riantes, lumineuses, le bleu du ciel et le bleu de la mer, attiraient le regard. Au moment où je me retournais vers celle-ci pour la saluer d'un dernier adieu, deux points à peine visibles tachaient sa limpide étendue. L'un était un navire courant au plus près dans le sud — probablement celui de notre ami le capitaine — et dont la voilure, à cette distance, faisait l'effet d'un blanc duvet emporté par la brise; l'autre était un pyroscaphe, qui remontait au nord en laissant derrière lui un imperceptible filet de fumée.

Les muletiers achevèrent leur collation et se cotisèrent pour solder la dépense, opération qui prit encore un certain temps, vu la lenteur que chacun d'eux mit à s'exécuter. Nous remontâmes sur nos bêtes et, tournant le dos au groupe d'hôtesses, nous nous dirigeâmes vers la pampa d'Islay, mer de sable d'une largeur de 20 lieues sur une longueur de 60, et dont les vagues, tantôt immobiles et tantôt mouvantes, imitent à la vue celles de l'Océan qui dut reccouvrir autrefois ces lieux. Afin de couper la plaine en diagonale, nous avions pris au nord-e t et rendu la bride à nos montures pour qu'elles cheminassent à leur guise, car il importait avant tout de ménager leurs forces. Les bonnes bêtes profitèrent de l'incident pour rompre leurs rangs et se reformer en colonne, disposition stratégique que les mules préfèrent, je ne sais trop pourquoi, au carré d'Ecnome, à la tête de

porc d'Alexandre, et même au fameux coin de Gustave-Adolphe. Ce mouvement opéré avec une précision remarquable, chaque bête renifla fortement, coucha ses oreilles, allongea son cou, et emboîta le pas derrière sa compagne. Les muletiers entonnèrent une complainte.

Une traversée de ce désert n'est pas sans dangers. Le vent de mer qui laboure sa surface en renouvelle incessamment l'aspect. Du soir au matin des cavités s'ouvrent, des dunes se forment, des assises s'élèvent, puis se comblent, s'affaissent, se dispersent et vont se former ailleurs. Pour aider leur marche à travers ces terrains mobiles, les pilotes de la pampa consultent le soleil pendant le jour et pendant la nuit les étoiles. Ce sont des guides sûrs qui ne les égarent jamais. Avec la position des astres, ils ont encore les carcasses des animaux morts d'épuisement en traversant la plaine. Ces funèbres vigies, qu'ils ne manquent pas de relever en passant, indiquent par leur gisement à droite ou à gauche, leur proximité ou leur éloignement, que la caravane est plus ou moins dans la bonne voie. Aussi leur apparition est-elle toujours saluée avec reconnaissance, malgré certain dégoût mêlé de pitié dont on ne peut se défendre à leur vue : je parle ici des voyageurs sensibles et désintéressés, car pour les muletiers, âmes vénales et cœurs de pierre, ces ossements, qui leur rappellent un capital perdu, éveillent leur mauvaise humeur plutôt qu'ils ne les attendrissent.

Nous marchions déjà depuis un certain temps, fouillant de l'œil les profondeurs de la pampa, et ne découvrant rien qui ressemblât à une carcasse, lorsque ce cri qui parodiait celui de l'antique sibylle : « Les os, voilà les os ! » fut poussé par un *arriero* vétérant qui guidait la colonne. Tous les regards se portèrent aussitôt vers le point que l'homme indiquait, et dans le sud, à l'extrémité de la plaine, nous aperçûmes une zone blanchâtre qui ressemblait aux veines de salpêtre ou de sel marin qu'on trouve fréquemment dans ces parages. Sur l'avis



Ossuaire aymara, à trois lieues est-sud-est d'Islay.

de notre Palinure, qui prétendait que nous devions passer au vent des carcasses-vigies, nous obliquâmes à droite et nous allâmes les reconnaître.

Ces os, groupés par petits tas et disposés sur une seule ligne qui se perdait à l'horizon, étaient plus ou moins blancs, plus ou moins polis, selon le laps de temps écoulé depuis la mort des individus auxquels ils avaient appartenu. A certaine symétrie dans leur arrangement, je reconnus la main de l'homme, bien que nos gens, à qui j'en fis l'observation, assurassent que le vent seul avait fait toute cette besogne. Quand je leur montrai certaines têtes de chevaux et de mules dans les cavités auriculaires desquelles une main impie avait enfoncé deux tibias simulant des cornes, et d'autres têtes dont les fosses nasales laissaient passer des côtes en manière de trompes ou de défenses, les mozos de la troupe éclatèrent de rire, d'où je conclus que ces charges funèbres, qu'il mettaient sur le compte du vent de mer, avaient été faites par quelque membre de leur corporation dans un jour de gaieté mélangée d'ivresse.

A mesure que nous avancions, des débris récents venaient s'ajouter aux anciens débris, qu'ils finissaient par recouvrir comme une couche d'alluvion. Des os se montraient revêtus d'une chair noirâtre et de téguments desséchés ; des squelettes intactes, véritables maquettes, rappelaient le coursier de la mort dans l'Apocalypse, et certaines carcasses gardaient encore leur peau. Sous cette peau, sonore comme un tambour de basque et tendue comme un parasol, se tenaient coites des troupes de gallinasos (*Percnoptère Urubu*), gardiens accoutumés de ces solitudes. A l'exemple du rat de la Fontaine, domicilié dans son fromage de Hollande, les hideux rapaces, après s'être nourris de la chair de la bête, avaient établi leur demeure dans son intérieur. Au bruit de notre caravane, ils sortaient un à un de ces antres sombres, fixaient sur nous leurs yeux atones, et entraient dans

leurs trous quand nous étions passés. Les plus curieux ou les plus affamés d'entre eux, se perchaient sur une côte ou sur un fémur comme sur une branche, et de là épiaient d'un regard oblique l'allure de nos mules, prêts à fondre sur celle que la fatigue retiendrait en chemin. Mais leur attente fut vaine; nos bêtes, quoique baissant la queue et portant bas l'oreille, poursuivirent leur marche, à la satisfaction des arrieros à qui nous les avions louées.

Aucun incident ne signala la fin de cette journée. Le soleil, après nous avoir grillé le crâne et la nuque, s'éteignit enfin derrière nous. A peine avait-il disparu, qu'un doux zéphyr envolé de la Cordillère se mit à souffler dans la plaine. D'abord, nos poumons l'aspirèrent avec délices; mais au bout d'une heure, ce vent léger était devenu une bise aiguë, et force fut à chacun de nous d'ajouter une mante de laine au poncho de coton blanc qu'il avait revêtu. Nous marchâmes ainsi jusqu'à dix heures, au milieu d'une obscurité, que « la clarté qui tombe des étoiles » changeait en crépuscule. A ce moment, une masse d'un noir opaque se dressa devant nous à peu de distance. Nous reconnûmes le Tampu ou caravansérail de la pampa. Nos mules, qui le reconnurent aussi, allongèrent le pas et s'arrêtèrent d'elles-mêmes au seuil de cette hôtellerie locale, où d'habitude les voyageurs font halte pour laisser reposer leurs bêtes, plutôt que pour se reposer eux-mêmes.

Ce Tampu, que les Quechuas d'aujourd'hui nomment improprement *Tambo*[1], se compose d'une maison en bois, très-longue et très-basse, divisée en plusieurs compartiments et couverte d'un toit en planches; le sable micacé de la plaine y tient lieu de parquet, et comme ce sable est habité par des légions de puces microscopiques mais dévorantes, le voyageur, au lieu du repos qu'il s'attendait à goûter sur cette molle couche, n'y trouve qu'un affreux supplice, à en juger par ses cris de rage et ses soubresauts furieux. A côté de cet inconvénient, le Tampu a l'avantage de servir de borne centrale au désert qui sépare le village d'Islay de la ville d'Arequipa, et de dominer de trois mille neuf cent dix-sept pieds le niveau de l'océan Pacifique.

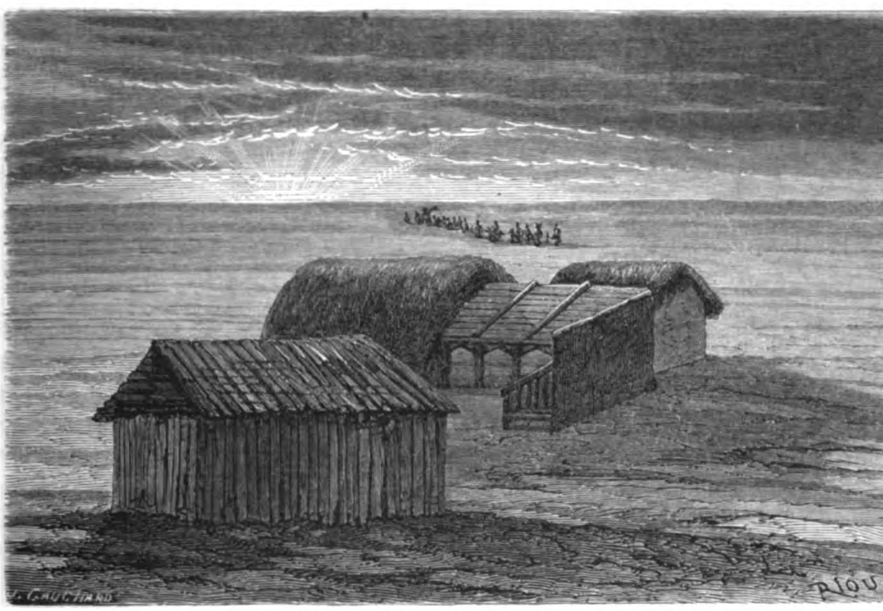
L'endroit que nous venions d'atteindre nous donnait la mesure exacte de la distance parcourue; de midi à dix heures, nous avions fait onze petites lieues, tout juste la moitié du chemin que nous avions à faire. Ce trajet, si court qu'il puisse sembler, avait suffi néanmoins pour abattre nos forces; en outre, la chaleur, l'air salin, la réverbération des sables, avaient produit sur nos individus des effets déplorables : nous avions le nez roussi, les lèvres gercées et le pouls élevé comme dans un accès de fièvre; une heure de soleil de plus, et nous étions rissolés à point; l'idée d'une halte de quelques instants ne pouvait donc que nous sourire infiniment. Laissant aux mozos le soin de desseller nos mules, nous entrâmes dans l'auberge où régnait un profond silence. Une haie sans porte, pratiquée dans la paroi de ce logis, nous conduisit dans une salle où l'on n'y voyait goutte; tout en tâtonnant le long des murs, nous poussâmes quelques clameurs dans le but d'avertir de notre arrivée les gens de l'auberge. En effet, l'hôte, réveillé par nos cris, ne tarda pas à nous interpeller au milieu des ténèbres. A ses questions nous répondîmes par ces mots : « Du feu! de l'eau! L'homme parut un moment après, portant d'une main une bouteille dans le goulot de laquelle était fiché un suif allumé, et de l'autre main un seau d'eau et un gobelet que nous nous disputâmes. Notre soif étanchée, nous demandâmes si la localité ne possédait pas quelques vivres dont nous puissions nous sustenter, les sandwich's consulaires nous semblant fort loin à cette heure; il nous fut répondu que, de ses provisions passées, le Tampu n'avait conservé que six poules, vivantes il est vrai, mais qu'on pouvait sacrifier sur un signe de nous. Dans la crainte qu'un signe ne fût mal interprété ou ne fût pas compris, nous poussâmes un rugissement formidable en manière d'acquiescement. L'hôte s'inclina, demanda un répit d'une heure pour éveiller sa femme, allumer du feu, égorger, plumer, démembrer les poules et nous les servir accommodées au riz et au piment; sa demande lui fut accordée. Pour charmer les ennuis de l'attente, quelques-uns de nos compagnons imaginèrent de graver au conteau sur les cloisons du Tampu, leurs noms, prénoms, et la date de leur passage, tandis que d'autres bassinaient les brûlures de leur visage avec de l'eau fraîche et les oignaient de suif en guise de *cold-cream*.

A l'expiration du délai, l'hôte reparut portant une terrine dans laquelle, au milieu d'un liquide abondant et clair, tourbillonnaient de menus morceaux de volaille. Une cuiller de bois fut remise à chacun de nous, et, rangés en cercle autour du mets fumant, nous nous escrimâmes de notre mieux. L'hôte, discrètement placé dans la pénombre, d'où il assistait à notre repas, dut se sentir flatté dans son amour-propre d'artiste en voyant l'accueil empressé que nous faisions à sa cuisine. Quand la terrine fut parfaitement nette, nous y jetâmes nos cuillers et nous demandâmes la carte. L'hôte l'avait écrite à la craie sur un bout de planche pendant que nous mangions, et nous la remit d'un air obséquieux. Cette carte était ainsi conçue : *Vel-agu*. 4. 16. — *Chup-suma*. 60. 80. Comme nous ne comprenions pas, nous nous mîmes à rire, mais l'hôte nous expliqua la chose et nous ne rîmes plus : le suif fiché dans le goulot de la bouteille nous était compté à raison de quatre réaux; le seau d'eau, à deux piastres; le bouillon de volaille représentait sept piastres et demie; bref, le total de ce repas modeste se montait à 50 francs. Un Européen débarqué de la veille eût jeté les hauts cris en prétendant qu'on l'écorchait comme une anguille; mais nos compagnons, nés dans le pays, et moi qui l'habitais depuis quelques années, nous jugeâmes différemment de la chose et nous payâmes sans mot dire, mais aussi sans donner le moindre pourboire. L'hôte ne parut nullement blessé de cette omission volontaire; il empocha la somme que nous lui remîmes et sortit, laissant là sa terrine que nous enfouîmes aussitôt dans le sable.

1. L'idiome quechua, en s'altérant par degrés au contact de la langue espagnole, a changé ses terminaisons *cu*, *hua*, *pa*, *pi*, *pu*, etc., en *go*, *gua*, *ba*, *bi*, *bo*, etc., etc.

Pendant que ceci se passait dans l'intérieur du Tampu, nos gens, restés au dehors, faisaient un somme sous le regard bienveillant des étoiles, laissant les mules, qu'ils avaient dessellées, se vautrer les quatre fers en l'air et suppléer par des culbutes au fourrage et à l'eau qui leur manquaient. Nous réveillâmes les uns et nous fîmes seller les autres afin de continuer notre route, une marche de nuit dans la pampa étant préférable pour les animaux, qui, n'ayant pas à souffrir de la chaleur du jour, supportent alors plus facilement la faim, la soif et la fatigue. Notre Palforio, qui ne s'était pas encore aperçu de la disparition de sa terrine, aida les muletiers dans leurs apprêts de départ et ne rentra chez lui que lorsqu'il nous eut vus en selle.

En quittant le Tampu, nous prîmes à l'est ; le vent ne soufflait plus de la Cordillère, mais l'air était vif et piquant ; nos mules, que le repos et la fraîcheur avaient ranimées, manifestaient d'excellentes dispositions dont nous profitâmes pour les mener bon train. Vers cinq heures, une clarté blanchâtre envahit le ciel ; les constellations pâlirent ; le jour se fit. Bientôt quelques rayons d'un rose orangé illuminèrent le sol de la pampa devenu ferme et compact ; le disque du soleil ne tarda pas à se montrer ; comme nous marchions au-devant de lui, nous nous trouvâmes au milieu d'un ruissellement lumineux qui nous éblouissait de telle sorte et nous incommodait si fort en même temps, que, pour échapper à ce supplice d'un nouveau genre, nous nous repliâmes sur nous-mêmes comme des hérissons. Cette posture anomale et gênante nous rendit injustes à l'endroit du soleil levant. Au lieu de l'accueillir avec transport, nous nous prîmes à le maudire ; cependant, malgré mon humeur, je ne pus m'empêcher de rire en entendant les Péruviens qui m'accompagnaient, envoyer au diable le Dieu qu'ils avaient adoré. A huit heures seulement, l'astre, déjà haut à l'horizon, nous permit de lever la tête. La chaîne



Le Tampu de la pampa.

des Andes neigeuses se dressait devant nous, coupée en deux par une zone de cerros qui bornent la pampa du côté de l'est. Nous nous engageâmes à la file dans les sentiers étroits, sinueux, malaisés, qui serpentent à la base de ces formations singulières ; l'aride région ne nous offrit que des *cereus* et des *opuntias* crevassés par la sécheresse, des lézards gris et force tourterelles ; nous en comptâmes trois ou quatre variétés. La tourterelle est, avec les rats, les poux et les puces, un des fléaux de ces contrées, non-seulement elle dévaste les champs de maïs et de blé, mais elle remplit l'air de lamentations continues. Ce triste oiseau pleure et niche indifféremment dans tous les coins ; on le trouve au milieu des cendres volcaniques du littoral, dans les sables quartzeux, sur les rochers de la sierra, sous les arbres des vallées chaudes et jusque dans les poésies des rapsodes quechuas, qui, non contents de l'appeler *urpilla-chay*, tourterelle chérie, lui comparent les femmes de leur nation, figure littéraire, soit dit en passant, dont je n'ai jamais compris la justesse.

Cette région des cerros où nous venions d'enter, qui occupe en longueur sept à huit degrés et dont la largeur serait d'une lieue tout au plus, s'il était donné de la franchir à vol d'oiseau comme les tourterelles qui l'habitent, nous coûta deux heures de marche, sans compter la chaleur et la poussière qu'il nous fallut subir ; mais nous fûmes dédommagés de ces misères par le tableau qui s'offrit à nous, l'orsqu'au tournant du dernier cerro nous débouchâmes sur l'esplanade qui sert comme de soubassement à ces formations minérales. A nos pieds s'étendaient la vallée d'Arequipa, faille profonde de quelque cinq cents pieds, large de deux lieues, longue de quinze lieues dans sa partie visible et couverte d'un tapis de verdure de diverses nuances ; des villages, des fermes, des maisons de plaisance, diapraient de points blancs et bruns cette étendue sillonnée par deux rivières qui, nées

sur deux points opposés, se rapprochaient, serpentaient côte à côte et ne tardaient pas à se joindre. Toute la partie de l'est était bornée par le premier plan des Andes occidentales, vaste entassement de neiges dont les dernières assises semblaient escalader le ciel. Deux sierras soudées à la chaîne mère, à laquelle elles servent de contre-forts, se dressaient en face de nous : l'une, celle de droite, appelée Pichu-Pichu, était dentelée comme une scie; l'autre, celle de gauche appelée Chachami, était coupée à pic comme une muraille. Un espace de quelque vingt lieues de circuit séparait les deux masses. Du centre de cette aire, inclinée d'est à ouest, s'élançait dans toute sa majesté native et sa configuration irréprochable le cône Misti [1], un des plus beaux volcans qui hérissent la croupe des Andes depuis la Terre-de-Feu jusqu'à l'Équateur

La vallée d'Arequipa fut découverte au commencement du treizième siècle par le quatrième Inca Mayta-Capac, qui, à l'exemple de ses prédécesseurs, était parti de Cuzco dans le but de reculer les bornes de l'empire et de rallier au culte du Soleil les tribus insoumises qui peuplaient la sierra neigeuse et le littoral. Après avoir soumis les Aymaras du plateau de Tiahuanacu dans le haut Pérou, il avait traversé la double chaîne des Andes au-dessus des sources de l'Apurimac, asservi ceux de la nation Aymara qui vivaient aux environs de Parihuanacocha — le lac des Flamants — sous le quinzième degré; puis ces deux expéditions terminées, et comme il longeait le pied de la Cordillère occidentale, il était entré par hasard au débouquement de la sierra de Velilla dans cette vallée d'Arequipa alors inhabitée et qu'on appelait Coripuna — la plaine de l'or — du nom d'un volcan aujourd'hui éteint et couvert de neige qui se trouve sur la limite des provinces de Cailloma et d'Arequipa [2].

Nous ignorons, et les chroniqueurs espagnols devaient l'ignorer comme nous, car ils n'en ont rien dit, eux qui n'eurent jamais de secrets pour personne, quel aspect offrait cette vallée, privée d'habitants et dénuée de culture, à l'époque où Mayta-Capac en prit possession au nom du Soleil, son divin aïeul. Mais l'exhaussement continu de son niveau pendant la période d'activité volcanique du Auayna-Putina — ne pas confondre avec le Misti — période qui comprend les éruptions de 1582, 1600, 1604, 1609, 1687, 1725, 1732 et 1738, permet de supposer qu'au treizième siècle la profondeur de son lit devait être double, sa déclivité du sud au nord très-peu sensible, sa température plus élevée et surtout plus égale; quant à sa Flore et à sa Faune, elles étaient, à quelques espèces près [1], ce qu'elles sont aujourd'hui.

Sa physonomie actuelle est caractérisée par une inclinaison de sept mille cent treize pieds, à partir de la sierra de Characato, où elle prend naissance, jusqu'au val de Quellca, devant l'Océan, où elle s'achève après un parcours de trente-deux lieues. Sa végétation, basée sur l'échelle d'une température qui varie de quatre à vingt-six degrés, offre successivement l'orge, le seigle et le *chenopodium quinoa* des contrées froides, le blé, le maïs, la figue et le raisin, l'olive et la grenade de l'Europe méridionale, la canne à sucre et le bananier des tropiques. Pour le voyageur qui arrive haletant et poudreux au seuil de la région des cerros, cette longue bande de verdure, doucement estompée par la distance et variant d'aspect à chaque lieue, est comme une terre promise, une ouaddi de Chanaan qui termine enfin le désert; elle réjouit son esprit, ranime ses forces et produit sur ses yeux brûlés par la réverbération des sables, l'effet d'un immense garde-vue en taffetas vert.

Cette opulente vallée, si remarquable à tant de titres, si pittoresque dans son ensemble et ses détails, n'a rien ou presque rien à offrir au naturaliste. Sa Flore et sa Faune, aux alentours d'Arequipa, sont des plus mesquines, et le catalogue des plantes et des animaux qu'elles comprennent, ne sera pas long à dresser. Prenons au hasard, et sans nous embarrasser de l'ordre méthodique établi par la science pour la classification des familles, ce qui pourra s'offrir à nous en descendant des hauteurs vers la plaine.

Dans la région des cerros qui bornent la vallée du côté de l'ouest, croissent deux variétés de cereus : le *peruvianus* et le *candelaris*. Chaque crevasse du grès, chaque joint de deux pierres, laisse pointer un faisceau de ces cactées saupoudrées de poussière ou de cendre, et dont la teinte grise plutôt que verte, ajoute à la tristesse et à la stérilité des lieux. Çà et là, dans les sables amoncelés à la base des cerros, un *cactus opuntia*, rugueux et contrefait, végète en compagnie de quelques graminées et d'une caryophyllée naine du genre silène.

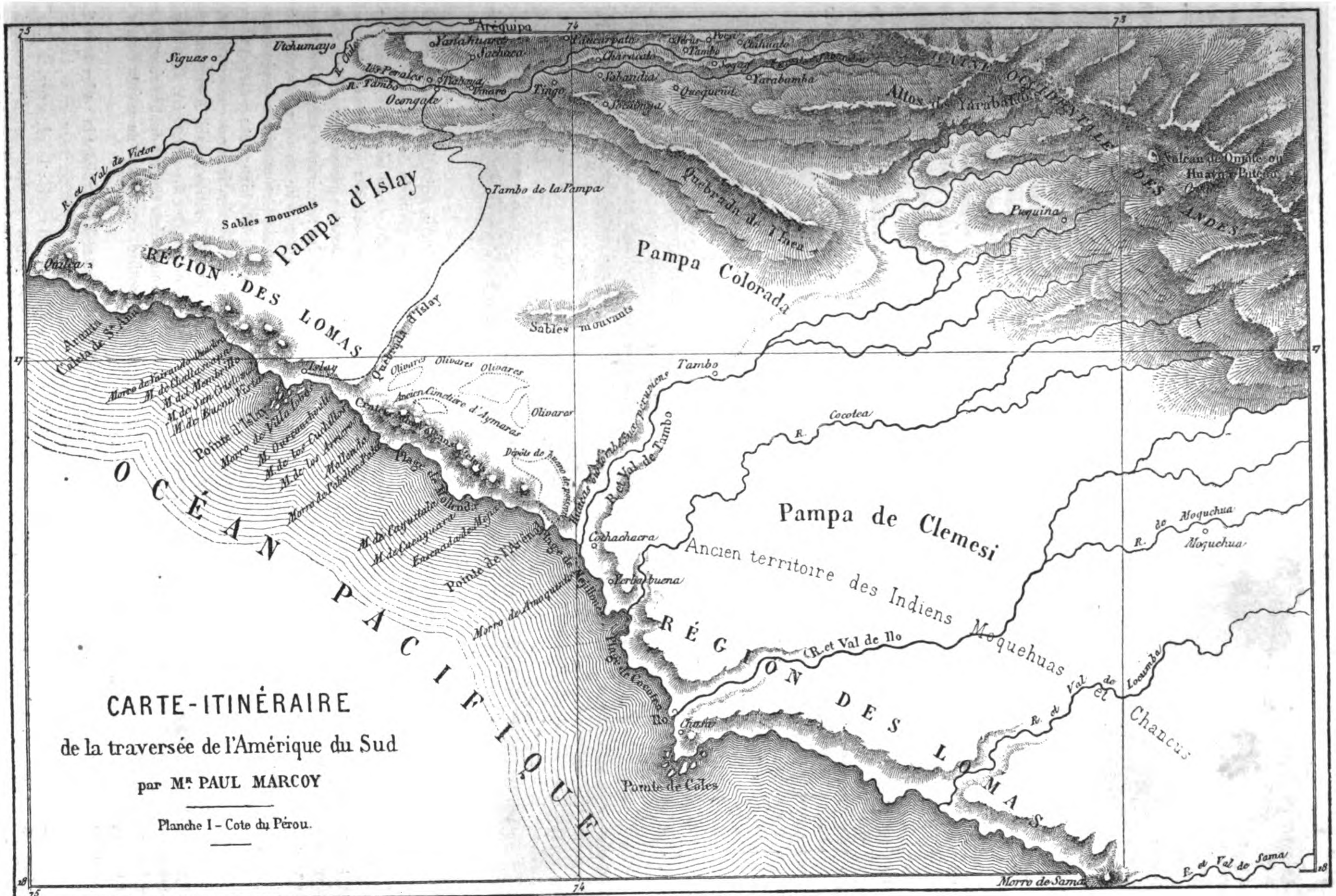
Plus bas, la famille des malvacées est représentée par un *hibiscus* à fleur lilas pâle et trois variétés du genre *malva* douées de propriétés plus ou moins médicinales. La capucine à grandes fleurs (*tropœolum majus*) tapisse les roches humides et les pans de murs écroulés; c'est le lierre de la vallée; ses feuilles, d'un beau vert, ont presque la grandeur de celles du nymphœa d'Europe; rien n'est plus charmant que cette feuille quand la pluie de la nuit ou la rosée du matin l'a transformée en un écrin de velours vert tout rempli de diamants liquides.

La famille des composées compte dans la vallée sept

1. Au volcan *Misti*, qui domine la vallée et la ville d'Arequipa les géographes modernes ont substitué le *Huayna-Putina*, qu'ils appellent *Guaga-Putina*, et qu'ils placent sur une ramification des Andes occidentales: or, ce volcan, situé sur la chaîne mère, se trouve dans la vallée de Moquehua, au-dessus du village d'Omate, c'est-à-dire à vingt-neuf lieues sud-est d'Arequipa. Cette triple erreur signalée, nous ajouterons que le Misti, dont on n'a rien dit jusqu'à ce jour, a treize lieues de circonférence à sa base. Sa hauteur au-dessus de la mer est de quinze mille deux cent vingt-trois pieds; il domine de onze mille trois cents six pieds le Tampu de la pampa d'Islay, et de huit mille cinq cent quatre-vingt-quinze pieds la place centrale d'Arequipa.

2. A côté de ce volcan de Coripuna, dont le cône est d'une régularité parfaite, s'élève celui du *Padre Eterno*, aujourd'hui éteint comme le premier et comme lui blanc de neige du faîte à la base pendant toute l'année. Tous deux sont situés sur le même parallèle que le volcan Misti d'Arequipa, au pied de la chaîne des Andes occidentales. On les decouvre parfaitement en descendant du faubourg de la Recoleta vers le pont d'Arequipa.

1. L'*Ardœa alba* ou aigrette blanche, et le *Phœnicopterus* ou flamant, observés du temps des premiers Incas, ont disparu depuis longtemps de ces contrées.



Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42

à huit genres assez distincts ; en tête figurent le *chilcas* (vernonia) et le *callajas* (baccharis), dont les buissons, qui couvrent de grands espaces, fournissent aux indigènes du bois de chauffage. Après eux viennent les genres *onoseris*, *actinea*, *aster*, *helianthus*, *crisanthemum*, représentés par de maigres plantes au feuillage glauque, presque rigide, aux fleurs d'un jaune plus ou moins vif et qui végètent au bord des chemins ; une onagrariée, que les habitants appellent *tumbo* (*fuchsia gigantea*) et dont la fleur d'un rose tendre a huit pouces de longueur, forme en quelques endroits des massifs d'une rare élégance. Dans le voisinage de cette plante à tiges volubiles, croît un arbuste de cinq à six pieds de hauteur de la famille des papillonnacées et du genre *amorpha ;* ses fleurs, en épi lâche, sont d'un lilas bleuâtre et n'ont que l'étendard.

Le *mirabilis jalapa* ou belle de nuit (*flos rubra*) est le seul individu que compte la famille des nyctaginées. Dans les bas-fonds, aux marges des ruisseaux, sur les eaux courantes, croissent pêle-mêle des alismacées et des hydrocharidées, trois variétés d'hydrocotyles, le *quinqueloba*, le *multiflora*, le *gracilis*, un céleri et un cresson, tous deux comestibles, et quelques joncées. Ce catalogue s'augmente de quelques espèces à mesure qu'en descendant vers les vallées d'Utchumayo et de Victor, qui continuent sous d'autres noms celle d'Arequipa, on se rapproche de l'océan Pacifique.

La Faune de la vallée n'est guère plus riche que sa Flore. D'abord l'ordre des carnassiers, famille des cheiroptères, nous ne connaissons qu'une chauve-souris insectivore, assez semblable à l'espèce d'Europe appelée *oreillard ;* elle se blottit durant le jour dans les cavités des murailles ou sous le chaume des toitures, qu'elle abandonne au crépuscule pour commencer sa chasse.

Le premier groupe des carnassiers digitigrades n'a qu'un seul individu de l'espèce des mouffettes, qui habite les crevasses des cerros, d'où la nuit son odeur infecte se répand au loin ; les gens du pays l'appellent *zorrino* (petit renard). Nous ne pouvons rien dire de cet animal, ne l'ayant jamais vu ; mais nous l'avons senti plus d'une fois, et cela nous suffit pour le rayer de nos tablettes.

Dans l'ordre des rongeurs, tribu des cabiais, figure le



Villages d'Ocongate, Tiabaya et Umaro.

cochon d'Inde appelé *coy*, et déjà renommé du temps des Incas. Les indigènes actuels l'élèvent dans leurs demeures comme le faisaient leurs aïeux, et le mangent à toutes les sauces. La chair de cet animal, soit dit en passant, est très-délicate ; sa fourrure, à l'état sauvage, est d'un gris bleuâtre glacé de blanc qui rappelle pour la nuance le pelage des chinchillas. D'autres rongeurs, moins appréciés que celui-ci par les naturels, sont les surmulots ; ces animaux vont par bandes de dix à douze individus, leur pelage est d'un brun roussâtre, leur taille atteint jusqu'à dix pouces, la queue non comprise ; parfois ils dévastent dans une seule nuit tout un champ de maïs, dont ils coupent les tiges et gaspillent le grain. A côté de ces surmulots se trouvent des rats véritables, un peu plus gros que notre rat *domestique* et d'une voracité singulière, si nous en jugeons par la morsure que l'un d'eux nous fit au pouce pendant notre sommeil, et dont la cicatrice nous est restée pour l'édification des incrédules.

Des quadrupèdes passons maintenant aux oiseaux.

L'ordre des rapaces diurnes est représenté par un vautour, le *percnoptère urubu*, qui débarrasse la contrée des charognes et des immondices de toute sorte. Au-dessous de lui, un individu de la tribu des faucons et de l'espèce des émouchets fait aux jeunes poulets une guerre d'extermination. Dans les passereaux-conirostres, mentionnons deux individus : un friquet huppé, dont les couleurs sont ternes comme celle de notre moineau et les allures tout aussi effrontées, et un sylvain au plumage d'un gris cendré, avec sourcils blancs et un cachet noir sur le front. La famille des dentirostres comprend un merle noir à bec et à pattes jaunes appelé *chihuanco*, et le *chirote* à plastron de feu (*turdus militaris*). Dans les *becs fins*, nous ne voyons qu'un roitelet dont le plumage, d'une teinte olive sombre, est tiqueté de points blancs et bruns.

Deux variétés de tourterelles habitent la vallée devant Arequipa : l'une est de la taille de notre grive, l'autre est de la grosseur d'une alouette ; le plumage, à peu près semblable chez toutes les deux, est d'un cendré bleuâtre légèrement chauffé de tons fauves ; un collier

de nuances irisées entoure leur col; la paupière de l'œil est azurée, le bec et les pattes sont d'un rose orangé. Ces oiseaux commettent de grands dégâts dans les champs de blé, ainsi que des bandes de perruches naines dont le plumage est d'un vert uniforme.

D'octobre à février, les beaux jours du printemps et les chaleurs de l'été attirent dans la vallée deux variétés de trochyles d'un brun verdâtre et une hirondelle à croupion blanc. Ces oiseaux retournent dans les vallées de Victor, de Majes et de Comana, d'où ils sont venus, quand les premières pluies d'automne et les neiges tombées dans la sierra, ont refroidi l'atmosphère.

Dans les eaux glaciales des rivières et des ruisseaux au bord desquels trotte un macrodactyle du genre des rales, habite une grenouille grise que les habitants appellent *sapo de agua* — crapeau d'eau — sans doute pour la distinguer d'un batracien énorme qu'on trouve dans les champs et qu'ils nomment crapaud de terre. Ces eaux nourrissent en outre de très-belles écrevisses et un seul poisson du genre cyprin appelé *peje-rey* — poisson-roi.

En terminant cette nomenclature, que nous engageons le lecteur à passer sans la lire, nous nous apercevons que nous n'avons rien dit des reptiles, et notamment de l'ordre des sauriens. Or, la vallée d'Arequipa possède deux petits lézards plus ou moins gris, plus ou moins agiles; mais une pareille omission est sans importance : on ne compte pas avec ses amis, et depuis longtemps le lézard est l'ami de l'homme.

Un sentier étroit et d'une pente roide nous conduisit dans la vallée, sur la rive gauche du Tampu, un des deux cours d'eau qui l'arrosent; nous le passâmes à gué devant Ocongate, un groupe de chaumières ombragées par des saules pyramidaux. Ces arbres pointus et très-rapprochés, voilaient d'un rideau verdoyant la base d'une colline au sommet de laquelle apparaissaient l'église et les maisons de Tiabaya, bourgade autrefois renommée pour ses solennités bachiques et dansantes. Jusque-là les



Péon.



Péon.



Péonne.

difficultés de terrain nous avaient contraints de marcher à la file ; mais au détour d'une colline nous pûmes nous déployer de front sur une grande route parfaitement nivelée et bordée par des cultures variées et des ranchos d'Indiens plus ou moins délabrés; désormais nous n'avions à craindre ni la faim, ni la soif, ni les coups de soleil, ni les sables mouvants, et cette certitude donnait à la conversation de nos amis un tour de plus en plus folâtre. De leur côté, les muletiers, charmés de ramener leur troupeau de mules au grand complet, braillaient à tue-tête; l'un deux avait entonné un chant de circonstance où il était question du foyer, de la famille et des amis qu'on allait revoir : à chaque reprise du refrain, car ce salut à la patrie avait un refrain, les mules, comme si elles eussent eu aussi un foyer, une famille et des amis, hennissaient et ruaient en signe d'allégresse. Au milieu de ces transports joyeux, nous atteignîmes le hameau de Sachaca, composé d'une quinzaine de tanières ménagées dans les anfractuosités d'un rocher trachytique qui barre le chemin. C'est à Sachaca, au dire des légendes, que sa rassemblent, pendant les nuits de lune, les sorciers, les *brujas* et les *duendes* des environs. En vain, pour dissiper ces rassemblements nocturnes, les habitants de Sachaca ont eu recours aux exorcistes du pays et placé des croix et des buis bénits au-dessus de leurs portes, rien n'y a fait; les sorciers ont brulé ces croix pour faire leur cuisine, transformé les buis en balais, et malgré tous les exorcismes, sont restés maîtres de la place. Aujourd'hui Sachaca est un lieu maudit, à la vue duquel les bonnes femmes se signent en baisant leur pouce, et qu'aucun homme ne se hasarderait à traverser passé minuit, à moins d'avoir bu plus que de coutume.

Comme il était onze heures du matin, et que, dans le jour, sorciers et hiboux ne se montrent guère, les muletiers s'arrêtent à Sachaca pour boire un pot de la chicha que fabriquent ses habitants, et qui, dit-on, est excellente. Nos amis, curieux de vérifier le fait, s'en firent servir quelques verres. Malgré leurs instances, je refusai d'y goûter, nou par répugnance pour cette boisson que j'estime et que je préfère à de l'eau croupie,

mais parce que je craignais — et la réputation de Sachaca justifiait assez cette crainte — que sa bière, brassée sous une maligne influence, n'agît sur ma raison à la façon du lotus ou de l'herbe molly, et ne me retînt à jamais dans un pays que je comptais quitter le lendemain à pareille heure.

De Sachaca à Yanahuara, distant d'une lieue, la route est admirable, le pays plan est cultivé avec soin. Les champs de maïs, de trèfle et de pommes de terre, les carrés de blés d'or, les ruisseaux bordés de grands saules, les maisons en torchis, blanches, bleu clair et rose pâle, composent un ensemble sur lequel la vue s'arrête avec plaisir. De loin en loin, sous une tonnelle de blondes citrouilles, surmontée d'un penon aux couleurs péruviennes qui indique un cabaret rural — le cabaret urbain n'a pour enseigne qu'une botte de paille — des hommes et des femmes au teint de sépia, à la chevelure flottante, aux vêtements multicolores, hument le piot, raclent la guitare à trois cordes, soufflent dans un roseau fêlé, se trémoussent, s'embrassent ou se gourment avec accompagnement de cris, d'éclats de rire et de jurons, et finissent par s'endormir la tête à l'ombre et les pieds au soleil, dans des attitudes à ravir un peintre de genre.

Ces scènes de mœurs locales auxquelles nos compagnons ne prêtaient qu'une attention distraite, familiarisés qu'ils étaient avec elles depuis leur enfance, me causaient, je l'avoue, un plaisir extrême. J'en jouissais en curieux et en philosophe. Ces tableaux tout composés,



Sachaca.

riches de couleur et d'animation, amusaient mes yeux en même temps qu'ils fournissaient un aliment serieux à ma pensée. Parfois je me surprenais à discourir sur la nature de l'homme en général, et en particulier sur celle de ces indigènes que j'entrevoyais en passant sous l'ombre des cucurbitacées qui remplaçait pour eux la demeure, la tente et le parasol. Heureux peuple, me disais-je tout en appliquant un coup de bride à ma mule, que ses instincts gloutons entraînaient sans cesse du côté des citrouilles ; peuple digne de l'âge d'or, qui déjeune d'une pomme de terre cuite sous la cendre, soupe d'un oignon cru, se passe au besoin de manger pourvu qu'il ait à boire, qui traverse la vie aux doux accords de la flûte et de la guitare sans s'inquiéter d'un chapeau défoncé ou de grègues trouées, qui ne regrette rien, n'ambitionne rien, pas même une chemise neuve, quand le 1er janvier, celle qu'il a portée depuis la Saint-Sylvestre pue et tombe en lambeaux, et dont le seul travers, travers bien innocent, est d'organiser chaque mois une émeute pour donner un nouveau président à sa république ! Hélas ! concluais-je avec un soupir, vers quelle Nouvelle-Zemble ou quelle terre des Papous vierge de civilisation faudrait-il diriger ses pas pour trouver un digne pendant à ce peuple-ci ?

Paul Marcoy.

(La suite à la prochaine livraison.)



De Sachaca à Yanahuara. — Cabaret rural (sous les citrouilles).

VOYAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

PÉROU.

PREMIÈRE ÉTAPE.

D'ISLAY A AREQUIPA.

Arequipa et son étymologie. — Tremblements de terre. — Plaidoyer éloquent en faveur du volcan Misti. — Églises et couvents d'Arequipa. — Qui traite des religieux en général et des religieuses en particulier. — Les rues, les maisons et les habitants de la ville. — Le beau sexe d'Arequipa. — Chausse-trapes matrimoniaux. — Modes et nouveautés. — Indiens porte-tapis. — Coup d'œil impartial sur une fontaine. — Esquisse variées.

Au delà de Yanahuara, petit village qui n'a de remarquable que son nom — la Culotte-Noire — et ses sources d'eau vive courant dans des acéquias de granit, les maisons se rapprochent et bordent les deux côtés du chemin.



Vieille femme et vieille jarre.



Chacarero (fermier).



Chacarera (fermière)

Les cabarets abondent, et leurs banderoles blanches et rouges s'agitent dans l'air comme des ailes de flamants. Des troupes de lamas chargés de figues sèches, de piment, de charbon ou de sel gemme se croisent avec des convois d'ânes et de mules. Des Indiens des deux sexes vont et viennent et babillent à qui mieux mieux. A mesure qu'on avance, la foule augmente et le tapage aussi; quelques carillons lointains se mêlent à ce tumulte et lui donnent je ne sais quoi de joyeux et de dominical. On pressent les approches d'une grande ville. Tout à coup, au tournant de la Recoleta, un avant-poste de maisons noires et sordides, où les Chicherias fument nuit et jour comme des usines, les terrains, coupés brusquement, laissent voir dans une perspective de lumière et d'azur la cité d'Arequipa, assise au pied du volcan Misti et couronnée comme d'un diadème par les neiges de la sierra. Le coup d'œil est magique. Jamais plus beau décor d'opéra n'apparut à la clarté des quinquets d'une rampe. Mexico dans sa plaine, Santiago du Chili adossée à la Cordillère de Mendoza, peuvent seules, comme splendeur d'aspect, entrer en parallèle avec Arequipa.

Du faubourg de la Recoleta, nous descendîmes vers un pont de six arches qui le rattache à la cité. Ce pont, d'une tournure d'aqueduc romain, domine de plus de cent pieds le lit de la rivière Chile, sœur de ce Tampu qui coule devant Ocongate. Torrent fougueux à l'époque de la fonte des neiges, le Chile n'est plus, pendant le reste de l'année, qu'un ruisseau vulgaire hanté par des cyprins et des écrevisses, et où les lavandières de la ville viennent battre leur linge à grand renfort de cris et de chansons. Nombre d'*aficionados* viennent chaque jour, de trois heures à six, sous prétexte de promenade, s'accouder sur le parapet du pont et regarder en bas dans la rivière. Durant trois heures d'horloge, ces honnêtes badauds écarquillent les yeux et se livrent à des appréciations plus ou moins drôlatiques, tout en crachant dans l'eau pour faire des ronds. Aucun d'eux ne stationnait sur le pont quand nous y passâmes; pas une chola court-

1. Suite. — Voy. page 81.

vêtue ne se montrait non plus sur les plages de la rivière, mais la chose nous surprit peu. Midi sonnait en ce moment à toutes les horloges de la cité, et, à cette heure de la journée où le soleil commence à devenir gênant, les bourgeois font la sieste dans leurs demeures, et les blanchisseuses, laissant à la garde de Dieu leur linge et leur savon, vont savourer un pot de bière sous l'ombrage des cabarets.

La première rue qu'on trouve au sortir du pont est la *calle del Puente*, long boyau de pierre où le commerce des victuailles et des boissons est en honneur. Chaque maison de cette rue est une boutique où l'olive noire, le fromage mou, le beurre en vessie, le poisson fumé, les résidus de porc sautés dans la graisse, les salades hachées menu comme chair à pâté et les beignets englués de mélasse, sont étalés aux regards des passants dans un désordre qui n'est rien moins qu'un effet de l'art. Des outres de vin et de tafia montrent çà et là leur panse arrondie. L'odeur qui s'exhale de ces antres à l'indigestion donne des nausées à l'Européen, mais l'indigène la flaire avec délices, doué qu'il est par la nature d'un appétit vorace et d'un estomac en état de digérer des tessons de verre.



Types de la vallée d'Arequipa. — Anciens serviteurs oubliés.

De la *calle del Puente* nous débouchâmes au grand trot de nos mules sur la *plaza Mayor* d'Arequipa. Quelques rues, disposées comme les jantes d'une roue, font de cette place un centre rayonnant. Chacun de nous avait à prendre une direction opposée pour regagner son domicile, et nous nous arrêtâmes d'un commun accord, comprenant que le moment de la séparation était enfin venu. Le déjeuner fait la veille en rade d'Islay rendait superflu un cacharpari ou fête d'adieux, que, selon la coutume locale, nos amis n'eussent pas manqué de m'offrir; ils se contentèrent donc de me serrer dans leurs bras avec des regards plus ou moins humides, selon le degré d'affection qui existait entre nous. Écrivez-nous, écrivez-moi. — Oui, j'écrirai, » furent les dernières paroles que nous échangeâmes. Un quart d'heure après cette scène attendrissante, la porte de mon logis, situé rue de Huayna-Marca, se refermait sur moi.

Ici je me vois forcé d'ouvrir une parenthèse pour prier le lecteur de m'excuser si je ne le fais pas entrer dans mon salon, car j'ai un salon, voûté en dos d'âne, avec deux trous à cette voûte pour donner de l'air et du jour, des murs de granit de trois pieds d'épaisseur peints en jonquille, et un pavé de cailloux pointus, blancs, bleus et noirs; mais ce salon, d'ailleurs assez remarquable, est en ce moment sens dessus dessous. Les meubles disparaissent sous les paquets, le sol est encombré de malles, une fine couche de poussière recouvre le tout, et l'araignée, profitant de ma longue absence, a tendu ses toiles aux angles de ses murs. Dans l'impossibilité de trouver une chaise à offrir au lecteur, et ne pouvant non plus le laisser dans la rue jusqu'à l'heure de mon départ, je vais prendre amicalement son bras, le guider à travers la ville, et, substituant la description à l'action, lui donner sur Arequipa, que je quitte, hélas! pour toujours certains détails qu'il chercherait en vain dans les géographies, les itinéraires et les guides de l'étranger. — Ceci dit, je ferme la parenthèse.

Deux chroniqueurs espagnols du dix-septième siècle, Garcilaso de la Vega et le révérend père Blas Valera, expliquent l'étymologie d'Arequipa de la façon suivante. Quand l'Inca Mayta-Capac, dit Garcilaso, eut découvert la vallée de Coripuna, des Indiens qui l'accompagnaient, charmés de la beauté du site et de la douceur de la température, manifestèrent le désir de s'y établir.

« Puisque l'endroit vous plaît, leur dit l'Inca, *raiqquêpay*[1], eh bien, restez-y. »

Trois mille hommes, dit-on, y restèrent.

Le P. Valera dit tout simplement que le mot Arequipa signifie *trompette sonore*. Dans l'idiome des enfants du Soleil, *Qvêpa*, en effet, veut dire trompette; mais la particule affirmative *Ari* n'exprime aucune idée de *sonorité*. Nous le croyons du moins.

Pendant deux siècles, Arequipa, simple village indien, comme ses voisins *Sucahuaya* et *Paucarpata*, qui

1. Tout en admettant comme article de foi cette étymologie, nous ferons observer que le mot *ari-qquêpay*, par corruption *arequipa*, formé de la particule affirmative *ari* et de *qquêpay*, impératif de verbe, offre deux sens distincts : les verbes *qqueparini* (rester en arrière) et *qquepacani* (contenir en capacité ou en étendue), faisant tous deux *qquêpay* à l'impératif.

datent de la même époque, fut gouverné par des curacas ou caciques, dont la domination relevait de l'Inca régnant. En 1538, le 5 juillet, Pedro Anzurez de Campo Redondo, un des aventuriers venus en Amérique à la suite de Pizarre, jetait bas ce village et édifiait une ville à sa place.

Depuis cette époque, Arequipa, huit fois ravagée partiellement et trois fois bouleversée de fond en comble par les tremblements de terre, a changé deux fois d'emplacement. Hâtons-nous de déclarer pour l'honneur du cône Nisti, au pied duquel la ville est édifiée, que ce volcan n'est pour rien dans le remue-ménage dont Arequipa a eu tant à souffrir. L'auteur de ses maux est le Huayna-Putina de la vallée de Moquehua, cette montagne ignivome que des géographes doués d'une foi robuste ont transportée dans la vallée de Coripuna.

La plus violente éruption du Huayna-Putina eut lieu en 1603. Les premiers signes de la tempête volcanique s'annoncèrent par de sourdes convulsions intérieures, qu'une relation manuscrite, conservée jusqu'à ce jour dans les archives du couvent de Santo-Domingo, compare à des tranchées de bas-ventre. *Vueltas y revueltas de barriga*, dit gravement le texte. Ces tressaillements souterrains, accompagnés de coups de tonnerre à briser le tympan, furent suivis de pluies torrentielles qui tombèrent pendant quatorze jours. Alors le volcan se mit à lancer des tourbillons de cendres, de pierres et de sable, d'une densité et d'une étendue telles, que la lumière du soleil en fut obscurcie. Cette effroyable tempête dura quarante-cinq jours. La ville d'Arequipa, complétement détruite, fut recouverte, ainsi que sa vallée, d'une épaisse couche de cendre. Les rivières voisines, obstruées par le sable et les pierres, changèrent de cours, abandonnant sur leurs plages des milliers de poissons morts qui occasionnèrent dans le pays une modorra ou épidémie. Enfin, au delà de Quellca, à l'embouchure de la vallée, les eaux de la mer se teignirent, à plus de trois lieues au large, d'une couleur grisâtre, et Lima, la ville des rois, distante de deux cent vingt lieues, put compter, par les détonations qui de minute en minute ébranlaient le sol, toutes les phases de l'agonie d'Arequipa.

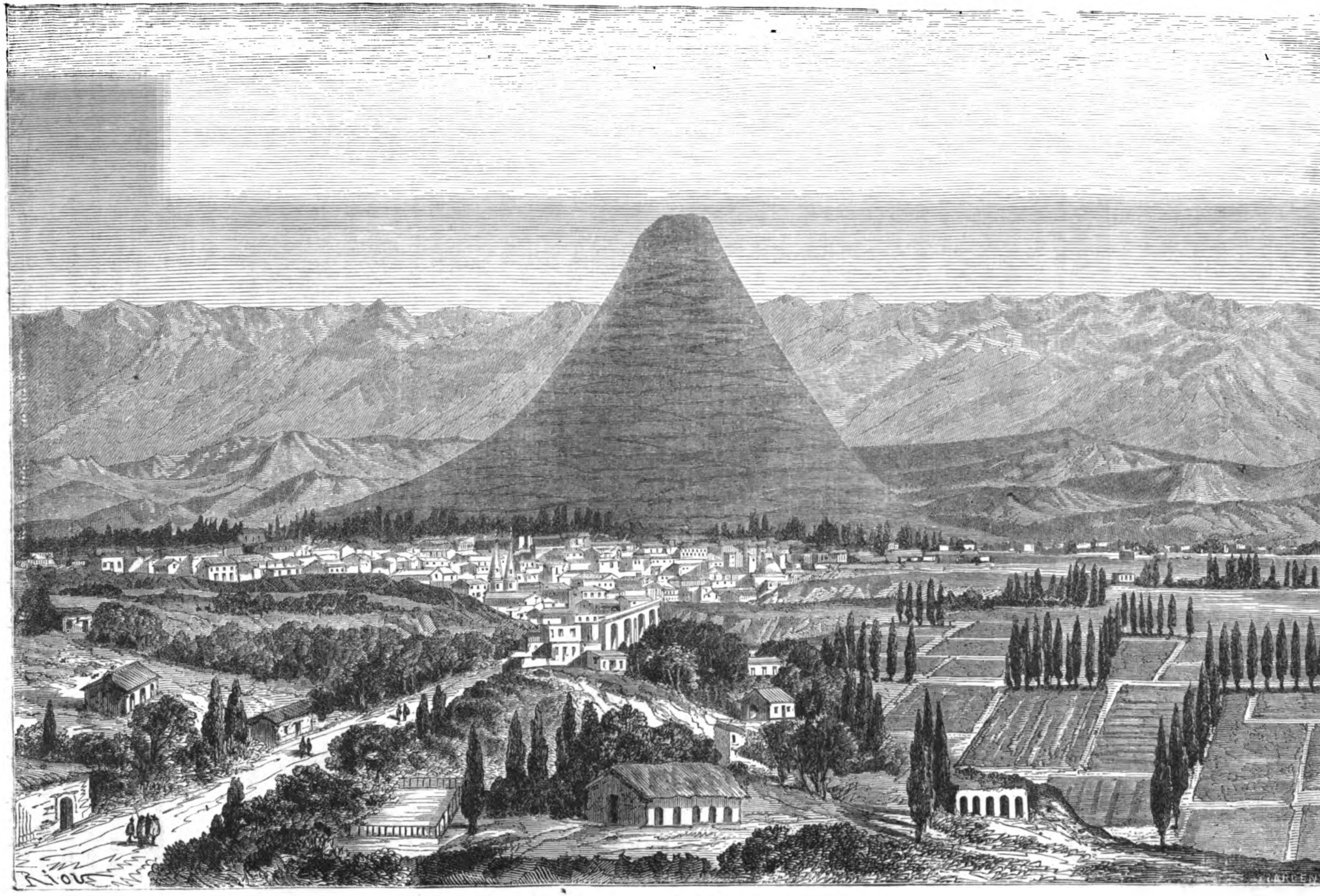

Chola (blanchisseuse).

La ville actuelle, de figure assez irrégulière, occupe une aire d'environ vingt-quatre mille mètres carrés. Elle est divisée en cinq quartiers qui se subdivisent en quatre-vingt-cinq îles ou cuadras, et donnent un total de deux mille soixante-quatre maisons, pour une population d'à peu près dix-sept mille âmes. Parmi ces maisons, on compte neuf cent vingt-huit cabarets, chiffre qui tout d'abord peut sembler élevé, mais qui n'a rien que d'ordinaire, si l'on songe à la soif ardente que doivent éprouver des gens vivants, croissant et se multipliant sur un volcan. Les quartiers de la ville, Santo-Domingo, San-Francisco, la Merced, San-Agustin et Miraflores, ont chacun une église et un couvent d'hommes, sans préjudice de trois couvents de femmes, d'un béguinage placé sous l'invocation de saint François, et d'une maison d'exercices spirituels, où pendant la semaine sainte le beau sexe d'Arequipa vient se flageller rudement, en souvenir de la passion de Jésus-Christ. Les oisifs de la ville, instruits de cette circonstance, ne manquent pas, quand la nuit est venue, de stationner sous les fenêtres de la pieuse demeure et de prêter l'oreille aux coups de martinet que las femmes s'appliquent l'une l'autre au milieu des ténèbres, en accompagnant cette opération de cris suraigus.

Les églises et les couvents, construits en prévision des tremblements de terre, se recommandent peu par leur architecture. La moitié de leurs murs seulement est en pierre de taille; tout le reste n'est que charpente, plâtre ou torchis. La disposition intérieure des couvents est toujours celle d'un carré plus ou moins parfait, avec un cloître quadrilatéral sur lequel ouvrent les cellules.

Le plan des églises est celui d'un T majuscule, l'antique Tau, ou d'une croix latine. La plupart n'ont qu'une nef, sans bas côtés; leurs voûtes en berceau, élevées tout au plus de douze à quinze mètres, sont quelquefois renfoncées par des arcs-doubleaux et supportées par des murailles généralement lisses, de sept à huit pieds d'épaisseur. Au point de vue anchitectonique, l'intérieur de ces églises est sans doute un peu nu, mais cette nudité est rachetée et au delà par l'ornementation de leur façade, où l'architecte, ne craignant plus de compromettre la solidité de son œuvre, a combiné, selon le logarithme qui lui convenait, les oves, les volutes, les choux-fleurs et les chicorées, les pots à feu et les balustres, les urnes et les cippes, les acrotères et les pyramidions qui caractérisent le goût hispano-lusitanien des dix-septième et dix-huitième siècles. Tous ces joujoux, qu'à distance on croirait tournés plutôt que sculptés, sont blanchis au lait de chaux, et, placés sur la saillie des lignes droites comme sur des tablettes, ont l'air de ces pièces d'échiquier en ivoire que cisèlent les Chinois et les gens de Dieppe.

Si l'art et le style font défaut à ces monuments, ils y suppléent par un grand étalage de richesses : l'or, l'argent, les pierreries, les étoffes somptueuses, sont prodigués sur les autels et les vêtements des Icones. Les christs, et le calendrier péruvien en compte plusieurs, celui des Remèdes, des Tremblements de terre, de la Bonne-Mort, etc., ont des jupons en point d'Angleterre, des couronnes d'*acacia triacanthos*, dont chaque épine est une émeraude longue de cinq pouces, des clous de diamant qui les retiennent à la croix, et des silllons de rubis pour figurer le sang de leurs plaies. Les saintes Vierges, encore plus nombrenses, ont des robes à paniers et des manteaux de cour en velours, en brocart,



Ville et vallée d'Arequipa, vue prise des hauteurs de Yanahuara.

en satin lamé, des toques ornées de marabouts, des turbans surmontés d'aigrettes, des colliers de perles, des boucles d'oreilles en brillants, des bagues à tous leurs doigts, sans compter les montres avec chaîne et breloques, les broches et les cassolettes, les mouchoirs de poche en guipure et les éventails pailletés.

Devant ces splendeurs complaisamment étalées aux regards de la foule, l'étranger venu dans le pays pour y chercher fortune, s'étonne que les tire-laines d'Arequipa, et le nombre en est grand au dire des boutiquiers et des étalagistes, n'aient pas encore songé à exploiter cette riche mine. Il se demande quel scrupule ou quel motif peut retenir oisives au fond de leurs poches les mains de ces industriels. Le motif? — c'est leur terreur respectueuse à l'endroit des choses bénites. — Pour le huaso, le cholo, l'homme de la plèbe, égorger son semblable



Eglise de San Francisco, à Arequipa.

n'est rien ou presque rien, mais voler un bout de cierge dans une église, voilà ce qu'il n'a jamais fait, ce qu'il n'oserait faire, par crainte de l'enfer et de la géhenne éternelle. — Une foi pareille, convenons-en, est bien admirable ! Malheureusement cette foi profonde sera tôt ou tard ébranlée; un jour viendra, s'il n'est déjà venu, où ces antocthones, civilisés par le contact des paquebots, des bateaux à vapeur et des câbles transatlantiques, chercheront à égaler nos filous d'Europe, — et pour leur coup d'essai feront un coup de maître, comme dit à peu près l'illustre Corneille.

Les églises d'Arequipa, maintes fois détruites et réédifiées, comptent à cette heure deux siècles et demi d'existence. Seule la cathédrale, qui occupe tout un côté de la plaza Mayor, date d'une dizaine d'années; elle a été construite sur l'emplacement de l'ancienne église,

consumée en 1849 par un incendie. C'est un bâtiment d'environ deux cents pieds carrés, couronné par deux tours en charpente que terminent des flèches trapues en forme de pyramide. Huit grosses colonnes d'ordre ionique-romain et force colonnettes accouplées décorent sa façade, dont la porte centrale est surmontée d'un tympan convenablement illustré d'acrotères, de pyramidions et de grosses boules. Deux portiques engagés dans un groupe de colonnes corinthiennes font saillie aux extrémités de l'édifice, percé de nombreuses fenêtres et dont la hauteur totale, à partir du sol jusqu'à l'attique qui borde la ligne du toit, peut être de quarante-cinq à cinquante pieds. Cette puissante masse, carrée par la base et carrée par le faîte, virginalement blanchie à la chaux et lustrée à la glu de cactus, se détache avec une vigueur singulière sur le bleu d'outre-mer d'un ciel presque toujours serein.

Malgré la fière prestance de la cathédrale moderne, nous ne pouvons nous empêcher de regretter l'ancienne, dont le badigeon gris de souris s'harmoniait si bien avec une ornementation touffue où l'architecte avait prodigué tous les bilboquets de la fantaisie ; pas une saillie du vieil édifice, si mince qu'elle fût, qui ne supportât un œuf à la coque et son coquetier. Avec ses mille détails d'architecture et les richesses que renfermait sa sacristie, cette église possédait un inestimable trésor dans sa galerie de portraits d'évêques, laquelle se composait de dix-neuf tableaux magnifiquement encadrés, dont le vorace incendie de 1849 n'a fait qu'une bouchée. Tous les saints personnages, qui depuis l'an de grâce 1614 s'étaient succédé dans le gouvernement spirituel d'Arequipa, figuraient par ordre chronologique dans cette collection. Leurs portraits en pied, faits par des artistes du pays, avaient cela de singulier, que le premier ayant servi, comme arrangement, dessin et couleur, de modèle au peintre chargé de faire le second, l'artiste appelé plus tard à faire le troisième avait cru devoir suivre de point en point les indications de ses devanciers ; de cette unanimité de pinceau qui s'était continuée pendant plus de deux siècles, il était résulté une série de portraits si scrupuleusement pareils, si parfaitement identiques, qu'on eût dit un seul et même portrait, multiplié dix-neuf fois par le jeu des miroirs. En nous rappelant cette précieuse collection d'évêques ménechmes, assis dans des fauteuils à griffons dorés, drapés de la même façon, éclairés de la même manière, tenant le même livre et regardant au même endroit, nous ne pouvons que déplorer l'indifférence du gouvernement péruvien à l'égard du corps des sapeurs-pompiers, dont il n'existe encore aucun détachement dans les grandes villes de la République.

Après les églises viennent les couvents, constructions massives et vulgaires qui n'empruntent à l'art architectural que les pleins cintres des arceaux de leurs galeries. Sans la croix de pierre qui surmonte leur porte d'entrée, on les confondrait volontiers avec les demeures particulières, tant leur extérieur est pauvre, froid et nu. Hâtons-nous de dire que cette nudité n'est pas un symbole : tous ces couvents sont riches et ne s'en cachent pas. A quoi bon, d'ailleurs? Chacun dans le pays sait, à quelques réaux près, le chiffre de leurs rentes et ce que peuvent rapporter, bon an mal an, les haciendas qu'ils possèdent dans les vallées.

Avec ses richesses en biens fonds et en numéraire, les ornements de prix et les joyaux de ses chapelles, chaque couvent a dans son dépôt d'archives et sa bibliothèque, composée de quelques centaines d'ouvrages souvent rares et précieux, un trésor véritable dont il ignore ou dédaigne la valeur. Cette bibliothèque est assez mal tenue et peu époussetée, les moines, occupés de soins divers, n'ayant pas de temps à donner à son entretien. Aussi en accordent-ils difficilement l'entrée aux amateurs. Pour obtenir l'autorisation d'y faire des recherches, il faut se munir de recommandations puissantes. Par compensation, leur cloître est accessible à tout le monde : de six heures du matin à six heures du soir, on peut s'y promener, y lire ou y rêver en fumant son cigare.

Du contenant passons au contenu, du monastère au moine. Le moine, mis au ban de l'Espagne, continue à jouir au Pérou d'une considération sans égale. Comme aux beaux jours de son histoire, il est le conseiller des hommes, le confident des femmes, l'ami de tous les intérieurs, le convive obligé de toutes les fêtes. La vue de son froc, loin d'inspirer des idées tristes et lugubres, éveille le sourire et provoque une gaieté franche. La religion aimable et tolérante qu'il a toujours professée ne lui interdit ni les repas joyeux, ni les danses locales, ni rien de ce qui peut embellir l'existence. Comme les gens du monde, dont il ne diffère que par le costume, le moine sort, va, vient et jouit d'une liberté d'action illimitée; comme eux, il a ses jours de réception et son cercle d'intimes; dans sa cellule, transformée en salon, le chocolat, les liqueurs, les gâteaux circulent à la ronde ; on y cause politique et musique, religion et littérature ; on y célèbre les vertus du beau sexe avec accompagnement de guitare et de cigarettes ; bref, on y goûte tous les plaisirs licites, mais assaisonnés de je ne sais quelle pointe de scrupule ecclésiastique qui en augmente la saveur.

La règle monastique, beaucoup plus sévère à l'égard des communautés de femmes, ne permet à celles-ci, sous aucun prétexte, de franchir le seuil du couvent où elles ont prononcé leurs vœux. Pour qu'un médecin puisse les visiter en cas de maladie, il faut une dispense de l'évêque. Un jardinier est le seul individu mâle dont on tolère la présence dans le couvent, par la raison qu'un jardinier n'est pas un homme pour une religieuse. Ainsi séquestrées à l'ombre de hautes murailles, les saintes filles, qu'on pourrait croire se consumant dans la prière, les larmes et les macérations, passent une vie assez agréable. Leur cellule est un appartement complet, où elles déploient un luxe de tenture et d'ameublement proportionné à la fortune de leur famille, que ces frais d'installation concernent exclusivement. Chacune d'elles a sa bibliothèque, ses oiseaux privés, sa guitare et son jardinet planté de fleurs rares, sans préjudice d'une amie de cœur, d'une sœur d'adoption, qui partage ses

ennuis secrets, ses plaisirs et ses confidences. Cette amitié, née à l'ombre du cloître, a souvent le caractère d'une véritable passion. De nonne à nonne, c'est un échange de tendres missives, de serments sans fin, de bouquets de fleurs et de sérénades, qu'interrompt parfois un éclat terrible, occasionné par un sourire, une préférence accordée à quelque rivale. Sans s'en apercevoir, les pauvres recluses jouent à l'amour profane auquel elles ont renoncé; mais qui songerait à leur en faire un crime!

Si ces religieuses ne peuvent sortir du couvent, elles ont la faculté d'y recevoir et même d'y inviter à déjeuner leurs parents des deux sexes et les amis de ces derniers. Le repas est servi dans le parloir, grande salle voûtée dont les murs ont des guichets grillés, et la table est assez rapprochée d'un de ces guichets pour que la religieuse, assise de l'autre côté de la grille, puisse voir ses hôtes et s'entretenir avec eux. La conversation traite habituellement des commérages les plus récents de la cité. On y passe en revue les amours, les mariages, les naissances et les décès. Ce babil est entremêlé d'éclats de rire et d'épigrammes. Les hommes, quand il s'en trouve dans la réunion, ne manquent pas de saupoudrer leurs plaisanteries de gros sel. En fermant les yeux, on pourrait se croire dans quelque salon du pays, au milieu d'une tertulia des plus animées.

Parfois, un étranger est invité par la famille à un de ces déjeuners monastiques, mais succulents. La religieuse, après les compliments d'usage, s'enquiert bien vite, avec un aimable intérêt, des lieux qui l'ont vu naître et des parents auxquels il doit le jour. Elle le questionne ensuite sur son orthodoxie et l'état de son cœur, sur les illusions qu'il n'a plus et sur celles qu'il garde encore, sur les pays qu'il a visités et les aventures dont il a été le héros. Si les réponses de l'étranger sont satisfaisantes, elle l'engage, quand il passera devant le couvent, à s'y arrêter pour y prendre un sorbet et échanger un bonjour amical avec la *desgraciada* (infortunée) qui l'habite. Telle est la qualification qu'elle se donne. Enfin, à l'issue du repas et si le susdit étranger a su donner de lui une opinion avantageuse, un frère chéri, un oncle influent, profitant de la distraction générale, se charge d'obtenir de la recluse qu'elle relève un peu son voile pour que l'ami de la famille, qui ne l'a jamais vue, puisse emporter à la fois son image et son souvenir. Après un peu d'hésitation, car cette action si simple est un péché mortel, la nonne se rend à leurs prières, non s'en s'être assurée, par un coup d'œil rapide, que sa mère et ses sœurs ont le dos tourné. La seule manière de reconnaître un service de ce genre est de feindre une admiration des plus vives, en murmurant en aparté, mais de façon à être entendu de la religieuse : *Que faz encantadora!* (Quel visage enchanteur!) Parfois la sainte fille est camarde et jaune de teint; mais, à ses yeux comme aux yeux du Seigneur, l'intention est toujours réputée pour le fait, et l'étranger gagne à cette innocente flatterie la réputation d'un homme de goût et de belles manières

Dans un pays où les pâtissiers et les confiseurs n'ont pas encore pénétré, ce sont les communautés de femmes qui ont le monopole des sucreries, des gâteaux et des pièces montées, gloire de l'office. Elles reçoivent des commandes à l'occasion des bals, des fêtes et des mariages, et n'épargnent rien pour satisfaire le public et augmenter la clientèle, non pas tant par amour du lucre que pour le plaisir de l'emporter sur une autre communauté; car, disons-le, dût-on nous lapider pour cette indiscrétion, il existe entre ces couvents une rivalité haineuse dont la cause est encore inconnue au physiologiste, mais dont l'effet est journellement attesté à l'observateur par les coups d'épingle que les religieuses ne s'épargnent pas, et les coups de langue, voire les horions, que leurs servantes s'épargnent moins encore en se rencontrant dans la rue.

Chacune de ces communautés a une spécialité de friandises qui la recommande à l'appréciation du public. Sainte-Rose a sa *mazomora* au carmin, espèce de bouillie de la nuance de nos œufs rouges, qu'on expose pendant la nuit sur les toits du couvent, où la gelée lui communique des qualités particulières. Sainte-Catherine excelle dans la préparation du *petit four* et des confitures de volaille au lait d'amandes, c'est le *manjar blanco* ou blanc-manger du pays. — Enfin, le Carmen a pour lui ses beignets au miel saupoudrés de feuilles de rose et de paillettes d'or, et ses *impériaux*, jaunes d'œufs battus avec du sucre en poudre et figés par un procédé qui nous est inconnu. Disons en passant que ce n'est pas à la communauté qu'un particulier fait sa commande, mais à telle ou telle des religieuses, laquelle, en envoyant à domicile les gâteaux demandés, a soin de présenter sa note, comme le fait chez nous la généralité des pâtissières.

Si quelques-unes de ces religieuses, à qui des parents peu fortunés ne peuvent venir en aide, se font un revenu certain avec la vente de leurs gâteaux, d'autres, appartenant à des familles riches, dédaignent d'en tirer profit et se contentent de les pétrir et de les cuire par amour de l'art et pour en régaler leurs amis et leurs connaissances. Ces dernières, fines fleurs des pois du couvent, reçoivent habituellement tous les lundis des provisions de bouche pour la semaine. Ces provisions, qui témoignent de la tendre sollicitude de leur famille, consistent en un quartier de bœuf et un mouton entier, sans préjudice de volailles grasses, de poissons de choix, de gibier, d'œufs, de fruits et de légumes. Après avoir choisi parmi ces victuailles celles qu'elles destinent à leur cuisine, car nos religieuses ont la faculté de mettre le pot-au-feu dans leur cellule quand il ne leur plaît pas d'aller au réfectoire, elles abandonnent le reste des provisions à la communauté, qui, par ce moyen, a toujours, et à peu de frais, son garde-manger tenu sur un pied de guerre.

Grâce à la troupe des cholas plus ou moins alertes, plus ou moins délurées, que chaque religieuse entretient à sa solde en qualité d'aides d'office, de gâte-sauce, de garçons de recette, lesquelles battent le pavé du matin au

soir, elle sait, mieux que les habitants eux-mêmes, ce qui se passe dans la ville et dans les faubourgs. Qu'un voyageur descende dans quelque Tampu, qu'un citadin stationne un peu trop longtemps devant une fenêtre autre que la sienne, que deux serenos ivres se battent dans la rue au lieu de chanter l'*Heure* et l'*Ave Maria*, et la religieuse en est informée aussitôt par ses émissaires femelles. En s'ensevelissant vivante dans un tombeau, elle en a laissé le couvercle ouvert sur le monde.

Avec la fête patronale de leur couvent, que les nonnes célèbrent par une messe en musique et un feu d'artifice tiré entre onze heures et midi, selon la coutume du pays, elles ont certaines fêtes de l'Église qu'elles solennisent par des mascarades accompagnées de chants et de danses. La nuit de Noël est une de ces fêtes. Devant l'épisode de la Nativité, figuré sur un théâtre au moyen de décors peints et de poupées en carton faisant l'office de personnages, les nonnes, partagées en deux camps, l'un de pasteurs, l'autre de bergères, dialoguent au son de la guitare et de l'accordéon, en dansant des quadrilles de circonstance. Huit jours à l'avance, celles des saintes filles qui doivent jouer le rôle de pasteurs, ont fait demander à leurs parents et amis du sexe masculin les plus belles pièces de leur garde-robe, afin de les accommoder à leur taille et d'y coudre des galons, des rubans et autres affiquets de bon goût. Nous nous souvenons d'avoir prêté à cette occasion un gilet de satin, une redingote et un pantalon noirs, qui n'avaient rien de pastoral ni de biblique, mais qui néanmoins furent reçus avec plaisir, à cause de leur coupe élégante et toute française. Seulement, l'octave de la Noël finie, on nous renvoya ces habits tachés, déformés et dans un état déplorable. Mais, comme ils avaient été portés par une vierge du Seigneur et sanctifiés par des quadrilles monastiques, au lieu de les jeter à la borne, comme l'eût fait un indifférent, nous les gardâmes à titre de reliques.

La règle conventuelle, qui interdit au public l'entrée des communautés de femmes, le locutorio ou parloir excepté, se relâche de sa rigueur en temps d'émeute et de révolution. Durant ces jours néfastes, l'aristocratie féminine de la cité trouve un asile sûr dans ces monastères, dont les portes lui sont ouvertes à deux battants. Chaque famille court s'y réfugier, emportant avec elle l'or, les bijoux, l'argenterie, les objets précieux qu'elle possède, et laisse sa maison à peu près dégarnie à la garde d'un père ou d'un époux qui s'y barricade avec les précautions d'usage. On a vu des femmes, après un mois de séjour dans ces monastères, refuser de rentrer sous le toit conjugal, tant l'amabilité des nonnes et la douceur de leur commerce les retenaient sous le charme.

Après leur mort, si les âmes de ces religieuses vont au ciel sur les ailes des anges, leurs corps, qu'on inhuma longtemps dans les églises avec ceux des habitants de la cité, sont portés aujourd'hui par des hommes dans un vaste cimetière très-orné de socles, de pyramidions et de boules, qui se trouve à deux lieues dans le sud d'Arequipa. Chaque communauté religieuse a dans cet asile, appelé *Apachecta* (lieu de halte), un caveau spécial. Le public d'élite est en possession de pans de murailles de six pieds d'épaisseur, percés de trois rangs d'alvéoles. Chaque alvéole est affecté à un individu. On l'y introduit la tête la première, comme dans un étui, puis on mure aussitôt l'entrée de cet étroit sépulcre avec des briques et du plâtre. Quant aux Indiens des deux sexes, ils sont jetés assez négligemment dans une grande fosse où tous les rats de la contrée viennent les visiter.

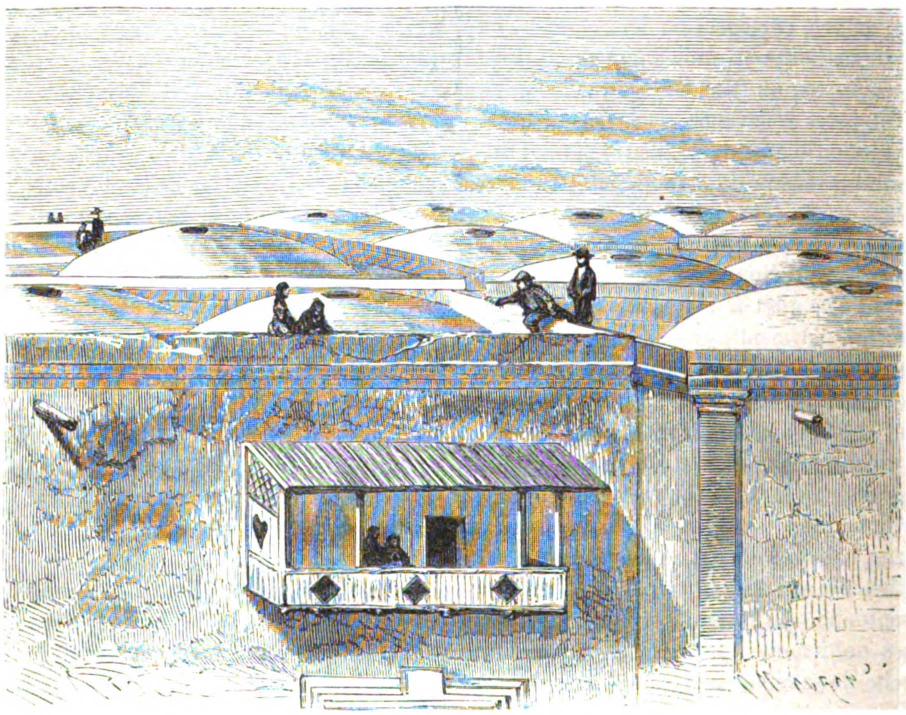
Maintenant que nous en avons fini avec les couvents d'hommes et de femmes, courons la ville au hasard, non dans l'espoir d'y découvrir des monuments, Arequipa n'en possède aucun, mais pour juger de l'alignement de ses rues et de l'aspect de ses maisons. En général, les rues sont larges, bien pavées, coupées à angle droit, pourvues de trottoirs et partagées par des rainures de granit (acequias) dans lesquelles des ruisseaux descendus de la Cordillère clapotent avec bruit en se rendant à la rivière. Les maisons se ressemblent à quelques détails près. Toutes sont bâties en pierre, quelquefois en grès trachytique, voûtées en dos d'âne et percées de larges baies que des barreaux de fer et des volets intérieurs, revêtus de feuilles de tôle, protégent contre les tentatives des filous et les balles des émeutiers. Leur porte d'entrée, cintrée et à deux battants, convenablement garnie d'S majuscules en fer et de têtes de clous, a quelque chose de monumental. Deux voitures y passeraient de front sans se toucher. Ces maisons n'ont qu'un rez-de chaussée et quelquefois un étage, lequel, presque toujours inhabité, ouvre sur un balcon, longue et lourde caisse en bois sculpté, peinte en rouge brun ou en vert bouteille, et pouvant s'ouvrir ou se fermer à volonté à l'aide de panneaux mobiles. Ces balcons, où les femmes n'apparaissent que dans des occasions solennelles, projettent sur les façades des maisons des ombres vigoureuses.

L'intérieur de ces logis se compose de deux cours en enfilade, pavées en cailloutis et bordées de larges trottoirs (veredas) ; les murs de la première cour sont blanchis à la chaux et quelquefois ornés de camaïeux d'un style primitif et d'un dessin plus primitif encore, représentant des combats navals, des sites impossibles ou des *Stations de la Croix*. Les pièces de réception et les chambres à coucher de la famille sont disposées sur les deux faces latérales de cette cour d'entrée. Dans la plupart de ces dernières, le lit est placé sous le plein cintre d'une arcade dont l'épaisseur est de quatre à six pieds. Cette disposition, qui peut paraître singulière, est une mesure de précaution dictée par la frayeur des tremblements de terre. Ces appartements n'ont pas de fenêtres, mais des portes massives à deux battants, percées d'un judas ou d'une chattière, qui sert à donner de l'air et du jour. Au delà des cours, se trouve un jardin bordé par les arceaux cintrés d'une vaste pièce carrelée ou dallée, et qui sert de salle à manger.

Le luxe de ces habitations est assez médiocre. A part quelques maisons de négociants étrangers et d'Arequipéniens de distinction, où le papier peint est employé comme tenture dans les pièces d'apparat, toutes les autres demeures ont leurs murs crépis à la chaux et ornés

de grecques, de lacs d'amour et de parafes calligraphiques à l'ocre rouge ou au bleu d'indigo. Le peu de meubles qui les garnissent sont de deux sortes, les meubles de goût espagnol, taillés en plein bois comme avec une hache, peints en blanc ou en bleu de ciel, semés de roses et de marguerites et relevés par quelques filets de dorure, ou les meubles de style gréco-impérial, comme Jacob Desmalter en fabriquait par grosses en 1804, sofas en acajou avec têtes de sphinx et pieds de griffons, chaises à dossier en lyre, surmonté d'un casque ou d'un trophée d'armes, le tout recouvert de casimir café au lait ou ventre de biche à rosaces imprimées. En inventoriant ces splendeurs suspectes, l'œil découvre çà et là, perdu dans l'ombre ou relégué dans quelque coin, un bahut finement sculpté, une crédence en chêne noir, ouvragée comme une dentelle, un fauteuil abbatial garni de *cordovan*, dont les fleurs de cinabre et d'or sont presque effacées. Ces meubles, qui datent de la conquête espagnole, semblent protester contre le misérable goût de leurs voisins.

Quelques lithographies parisiennes, encadrées dans des baguettes d'acajou, complètent la décoration des salons modernes. Au premier rang brillent les *Souvenirs et Regrets* de Dubuffe, l'alphabet poétique de Grévedon, *Awanda*, *Bianca*, *Cécilia*, *Délia*, etc., les quatre parties du monde, et les quatre saisons par des anonymes de la rue Saint-Jacques. Dans les demeures où la civilisation n'a pas encore répandu ses lumières, les murs des salons sont ornés de tableaux enfumés représentant des décollations, des crucifiements, des auto-da-fé de martyrs. Ces œuvres, peintes il y a quelque demi-siècle par des artistes de Quito et de Cuzco, du nom de Tio Nolasco,



Aspect des toitures d'Arequipa.

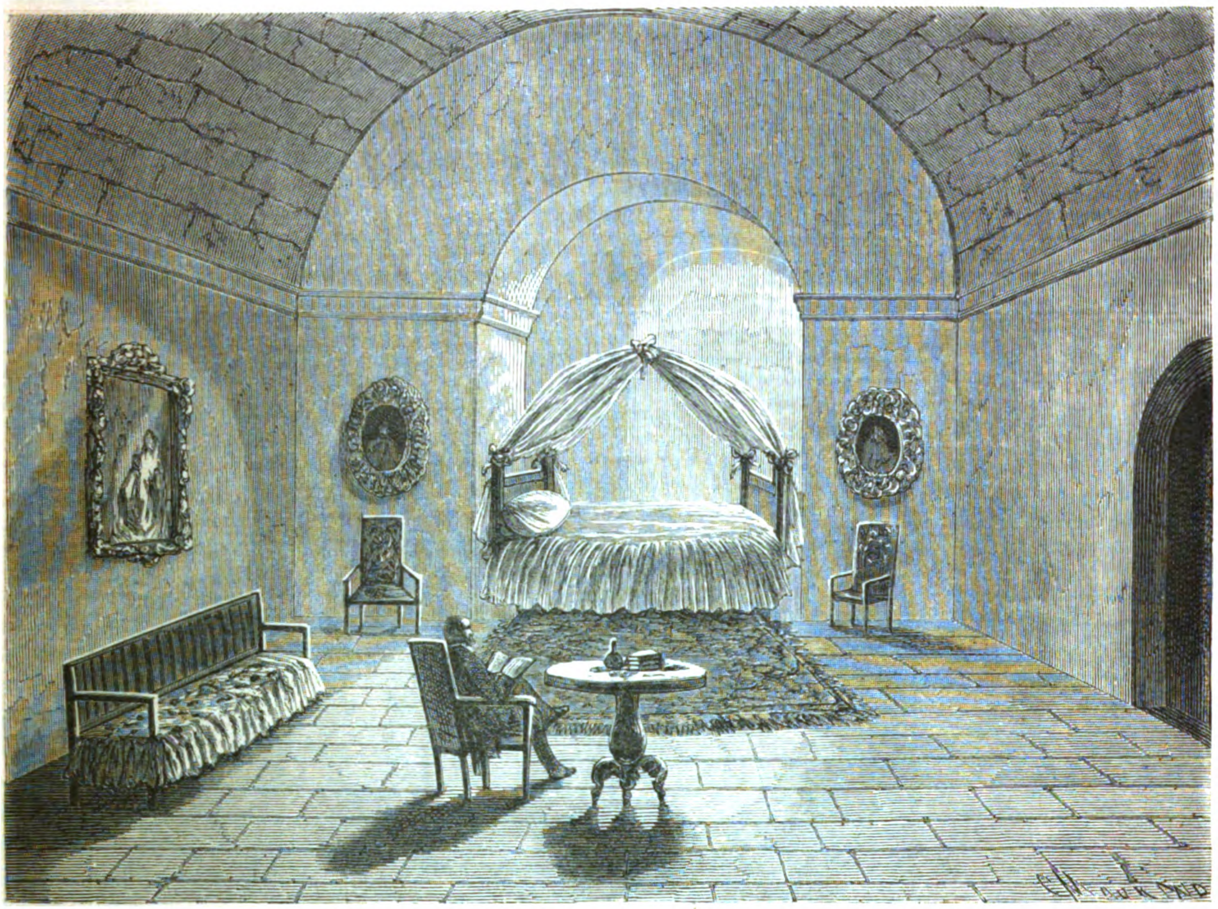
Bruno Farfan, Ñor Egidio, sont en général d'assez mauvaises croûtes. Les bons tableaux de l'école espagnole, assez communs autrefois dans le pays, y sont devenus extrêmement rares, par suite de la chasse obstinée que leur ont faite les amateurs et les spéculateurs de toutes les nations. Aujourd'hui, en fouillant les églises et les couvents d'Arequipa, c'est à peine si l'on trouverait dix toiles passables.

La vie privée des Arequipéniens dans l'intérieur de leurs maisons se borne, pour les femmes, à des dissertations sur la politique du jour, ou à des commentaires sur les divers *on dit* de la cité, que leur transmettent les cholas, chinas, négresses et chambrières qui composent le personnel toujours assez nombreux du domestique. Quelques señoras brodent, préparent des sorbets ou jouent de la guitare; mais la plupart passent la semaine à attendre le dimanche, d'abord pour aller à la messe, ce qui est toujours une distraction pour les femmes, puis pour jouir du privilége que leur concède l'étiquette locale, d'ouvrir ce jour-là les fenêtres de leur rez-de-chaussée et de passer l'après-midi accroupies sur des tapis, à faire des remarques plus ou moins charitables sur les individus qui traversent la rue. En général, les femmes font peu de visites; elles se contentent de correspondre verbalement par l'intermédiaire de leurs caméristes et d'échanger parfois des fleurs, des fruits, des douceurs, accompagnés de compliments plus doux encore. Pour réunir sous le même toit une douzaine de personnes du beau sexe, il ne faut rien moins qu'une fête carillonnée, une Pâque fleurie, un carnaval ou quelque mariage.

Les femmes d'Arequipa, dont les voyageurs ont négligé de tracer le portrait dans leurs relations, sont douées pour la plupart de cet embonpoint heureux si

favorable à la beauté. Sous ce rapport, elles tiennent un juste milieu entre l'ampleur majestueuse des Chiliennes et la sveltesse passionnée des femmes de Lima. Leur taille est moyenne, mais bien prise; elles ont les épaules d'un contour assez riche, le pied petit, la démarche aisée et ce balancement rhythmé que l'Espagnol appelle *meneo*. Joignez à cela une physionomie vive et spirituelle, des traits délicats, chiffonnés plutôt que corrects, des yeux noirs dont les regards sont autant de flèches, une bouche vermeille, d'où la riposte et le quolibet, saupoudrés de sel andalou, s'échappent comme pommes et raisins d'une corne d'abondance, et vous aurez peut-être quelque idée de ces charmantes créatures qui tiennent à l'Espagne par leurs aïeux et au Pérou par leurs aïeules.

Au goût des parfums et des fleurs, elles joignent celui de la musique, du chant et de la danse. Délicates et nonchalantes, elles sont, en outre, d'une mobilité d'esprit singulière et passent facilement de l'enthousiasme le plus vif à l'indifférence la plus complète. Leur religion n'a rien d'exalté ni de farouche; dévotes plutôt que pieuses, elles donnent volontiers le pas au plaisir sur la dévotion, persuadées qu'elles sont qu'un signe de croix et un *Padre nuestro* dit à propos effacent bien des fautes. Pour ces charmantes femmes, l'amour n'est pas une passion, mais un passe-temps agréable, un jeu propre à



Intérieur d'une chambre à coucher à Arequipa (ancien style).

délasser l'esprit. Elles l'ont étudié à fond et en connaissent admirablement toutes les ressources. Elles le prennent et le quittent à volonté, l'excitent ou le ralentissent au gré de leur caprice, et déploient dans ces différentes manœuvres le sang-froid et l'habileté d'un vieux chef d'orchestre conduisant une symphonie.

Ce jeu de la coquetterie, auquel le beau sexe d'Arequipa se montre de première force, même à côté des Liméniennes, est en usage seulement parmi les femmes en puissance d'époux, lesquelles, comme on sait ou comme on ne sait pas, jouissent, ainsi qu'en France, d'une liberté absolue. La coquetterie et ses ruses sont pour elles la partie journalière de whist ou de boston qui les distrait des habitudes monotones du ménage. Les jeunes filles, confinées dans leurs chambres grillées et sous la surveillance immédiate de leur famille, ne cessent, tourterelles plaintives, de gémir et de soupirer après l'hymen qui doit les émanciper. Ce désir assurément est naturel, et Arequipa n'est pas la seule ville du monde où les voyageurs aient eu l'occasion de l'observer. Mais voici un avis qui peut ne pas être inutile. Par un cosmopolitisme flatteur pour l'amour-propre européen, les fillettes d'Arequipa donnent la préférence aux étrangers sur leurs compatriotes, malgré les qualités éminentes dont ceux-ci sont doués. Un étranger, pour peu qu'il soit jeune et agréablement tourné, fût-il d'ailleurs tombé du ciel

comme un aérolithe, révolutionne en un clin d'œil la foule des mamans et des filles à marier. On se le dispute, on se l'arrache comme un morceau de la vraie croix. Les bouquets et les *recados*, depuis le savon de toilette de Piver jusqu'au foulard de Lyon — ce sont dons d'amitié propres à ces contrées — le poursuivent jusque dans sa chambrette. Flacons d'eau de Cologne, petits soins, flatteries, rien n'est épargné pour prendre à la glu du mariage ce bel oiseau de l'Europe lointaine, que des mains innocemment cruelles plumeront vif peut-être quelque temps après. Le logis où il se présente est toujours sous les armes; les meubles sont débarrassés de leurs housses, les joyaux tirés de leurs écrins, l'argenterie étalée sur les dressoirs et sur les tables. Les serviteurs, dûment stylés, ont ordre de sourire à leur futur maître, les chats de faire le gros dos, les chiens de remuer la queue à son approche. Depuis la vénérable aïeule jusqu'à la petite sœur, c'est à qui exaltera le plus les mérites de l'étranger, à qui le confira le mieux en douces paroles. Les ongles sont rentrés dans un étui de velours, les bouches ne distillent qu'un miel choisi, les couleurs arborées sont le rose tendre, le bleu d'azur et le vert pomme; les guitares, montées au ton de l'hyménée, célèbrent le bonheur de deux cœurs assortis; tout enfin, jusqu'à l'air imprégné du parfum des pastilles, concourt à frapper vivement l'âme et les sens de l'étranger. Au milieu de cette mise en scène dont notre pâle prose ne saurait donner une idée la diva de



Dame d'Arequipa en costume de cheval.



Dame d'Arequipa en grande toilette.

la fête, la vierge du foyer, parée comme une châsse, est assise sur un sofa, les mains croisées en signe de modestie, les yeux fixés en apparence sur une rosace du tapis d'Atuncolla, mais attentive, en réalité, à l'effet que produit sur le visiteur ce joli programme du mariage. Quelques Européens au cœur cuirassé de cet *æs triplex* dont parle Horace, sortent victorieux de ces redoutables épreuves; mais la plupart succombent et, tendant docilement leur front au joug conjugal, s'établissent dans le pays, où ils ne tardent pas à perdre, avec leurs illusions, leurs cheveux et leurs dents.

Une relation des us et coutumes du beau sexe d'Arequipa serait incomplète, si nous ne disions de quelle façon les femmes se coiffent et s'habillent et le genre d'étoffes dont elles font choix. De pareils détails, nous le savons, éveilleront le courroux des esprits classiques et feront hausser les épaules aux hommes graves. Mais leurs épouses et leurs filles s'y intéresseront, et cela nous suffit. Une Française, et surtout une Parisienne, est toujours bien aise de savoir si une femme d'outre-mer peut l'emporter sur elle par la beauté, la grâce, la toilette ou l'esprit, prête à la plaindre de tout cœur, s'il y a lieu, ou à la mordre un peu s'il y a lieu encore.

Comme les couturières en robes, les modistes et les coiffeurs sont encore inconnus à Arequipa, ce sont les dames qui taillent, cousent et confectionnent elles-mêmes leurs vêtements et leurs colifichets, qui démêlent, lissent ou crèpent leur chevelure. Dire que ces ajuste-

ments sont d'un goût exquis et copiés sur des gravures de la dernière mode, serait farder l'austère vérité; nous aimons mieux avouer franchement qu'il y a dans la coupe habituelle du corsage et des manches, dans l'écourtement et le peu d'ampleur de la jupe, ce cachet *guingué* (un mot non encore francisé de l'illustre Balzac) qui caractérise les modes du temps de la Restauration et donne aux femmes de cette époque une certaine ressemblance avec les oiseaux du genre *échassier*. Quelques élégantes d'Arequipa portent, avec le haut peigne d'écaille des Andalouses, des touffes postiches de ces boucles pleureuses importées d'Albion sous le nom d'*anglaises*, et dont la nuance n'assortit pas toujours heureusement avec celle de leurs cheveux. Ces lionnes arborent volontiers l'oiseau de paradis, l'aigrette en ver filé de fabrique allemande, ou des bijoux-papillons montés sur un fil de laiton en spirale, qu'elles nomment *tembleque* et qui tremble au moindre mouvement. Le climat du pays rendant l'éventail à peu près inutile, les femmes l'ont remplacé par un sac de soie ou de velours, à monture d'acier et à chaînettes du même métal, qu'elles portent à la main et balancent coquettement en allant faire des visites. Cette manière d'encensoir, appelé *ridicule*, qui caractérisa chez nous la période élégante de 1815 à 1820, fera sourire nos excellentes mères au souvenir du temps passé.



Dame d'Arequipa en costume d'église, accompagnée de son porte-tapis.

Les étoffes en honneur dans la ville et la province d'Arequipa sont la soie unie et brochée, d'une nuance vive, l'indienne à gros pois ou à ramages exorbitants, la mousseline à larges raies ou à bouquets multicolores. Ajoutons que l'indienne et la mousseline dont se parent les petites bourgeoises et les *chacareras*, ou fermières de la banlieue, ne sont portées qu'en négligé d'intérieur par les femmes de l'aristocratie. Dans les occasions solennelles et les jours de gala, ces dernières abandonnent le *rebos* ou mante en laine de Castille, qu'elles portent chez elles pendant toute l'année, pour courir la ville en *cuerpo*, c'est-à-dire décolletées comme pour le bal, et les bras nus. Les femmes de santé délicate, auxquelles une exhibition de ce genre pourrait occasionner un *resfrio*, un *costado*, une pleurésie, car le climat d'Arequipa est assez variable, ou celles dont les clavicules et le sternum ont un relief trop apparent, couvrent leurs épaules d'une écharpe légère ou d'un châle de crêpe de Chine de couleur éclatante. Leurs pieds, d'une petitesse et d'une distinction parfaites, sont toujours chaussés de bas de soie et de souliers de satin blanc, détail élégant, qui donne à leur marche je ne sais quoi de gracieux, de léger, de trotte-menu, dont l'œil et l'imagination sont également charmés.

Le port et l'allure des Péruviennes, ce *garbo* et ce *meneo* qu'elles tiennent des Espagnoles par leurs pères, s'accommodent mal des corsets à haute pression, des buscs d'acier, des cerceaux et des fils de fer qui font la gloire et le triomphe des Parisiennes. Aussi la généralité de ces charmantes femmes — notre main tremble en écrivant ceci — portent-elles assez *gauchement* nos modes françaises; et maintenant que ce fatal adverbe est lâché, dussions-nous exciter la colère et l'indignation du sexe aimable dont nous avons entrepris de tracer la monographie, nous avouerons qu'à la femme d'Arequipa, traversant la rue en grande toilette, ridicule en main, papillons ou plumet de cristal en tête, nous préférons la même femme en déshabillé local, peignoir ample à triples violants, châle orange ou ponceau drapé en péplum, une rose dans ses cheveux, nonchalamment couchée sur un sofa ou accroupie sur un tapis et poussant vers le ciel la fumée d'un cigare.

Avec leurs toilettes de ville, leurs négligés d'intérieur et leurs habits à monter à cheval, car la plupart de ces dames sont des écuyères de haute école, elles ont un costume d'église, invariablement noir, lequel se com-

pose d'une jupe de soie et d'une mantille de même étoffe, garnie de velours et de dentelles, qu'elles rabattent sur leur front. Ce vêtement, d'origine espagnole, leur sied à ravir, ce dont elles paraissent ne pas se douter, à en juger par la précipitation avec laquelle elles s'en débarrassent au sortir des offices. L'usage des bancs et des prie-Dieu étant inconnu dans les églises du Pérou, les femmes se font suivre à distance par une jeune servante portant un tapis sur lequel elles s'agenouillent. Pour une élégante d'Arequipa, le suprême bon ton est d'avoir pour porte-tapis un petit Indien de la Sierra-Nevada, peu importe son sexe, mais gros comme le poing et vêtu du costume traditionnel qu'on exagère à dessein pour le rendre grotesque. Quelques raffinées se font suivre par un couple de ces marmots, ce qui est l'idéal du genre. Le don d'un jeune Indien de quatre à cinq ans, est le cadeau de meilleur goût qu'un homme puisse faire à une femme. Aussi que de douces câlineries, que de recommandations expresses faites au voyageur en partance pour la Sierra! *Vida mia, no se olvide U. Mandarme un Indiecito.* (Ma vie, n'oubliez pas de m'envoyer un petit Indien.) Telle est la phrase par laquelle on répond à son dernier adieu. Si ce voyageur n'a rien à refuser à la solliciteuse, arrivé dans la Sierra, il choisit dans quelque famille d'Indiens un ou deux enfants en bas âge, qu'il obtient du père moyennant quelques piastres et une provision de coca et d'eau-de-vie. La mère, qui n'a rien reçu, ne manque pas de jeter les hauts cris à l'idée de voir partir le Benjamin de la famille; mais le voyageur la console par le don d'une jupe neuve et obtient son consentement pour un peu de tafia. Devenu possesseur légitime du sujet, il profite du départ de la première caravane pour l'expédier comme un colis à la dame de ses pensées. L'arrivée du jeune autochthone excite un transport véritable. On le descend de la mule sur laquelle il est juché; on l'admire en riant aux larmes; puis on le déshabille, on le savonne, on lui racle l'épiderme, on le tond de près, et enfin on l'affuble d'un costume de père noble qui le rend fier et tout joyeux. Après quelques indigestions préalables, car l'enfant n'a pu passer impunément du maigre régime auquel il était soumis chez sa mère, à l'abondante pâtée qu'il reçoit chez ses nouveaux maîtres, son estomac a acquis toute la dilatation désirable, et le petit acteur joue à la satisfaction générale son double rôle de page et de carlin.

Malheureusement rien n'est stable ici-bas. Notre Indien l'apprend à ses dépens, lorsqu'il atteint sa douzième année et que ses maîtres le trouvant trop haut sur jambes pour l'emploi de porte-tapis, l'exilent du salon et lui retirent sa livrée Il passe alors à la cuisine, où les domestiques dont il divulgua longtemps les petits secrets, lui font expier par mainte nasarde ses indiscrétions et sa prospérité passées.

En définitive, comme ces Indiens vendus ou cédés par leurs bons parents, s'ils sont abrutis, ne sont pas esclaves, parvenus à l'âge de puberté, ils disposent d'eux-mêmes comme ils l'entendent et sans que personne ait le droit de les réclamer. Quelquefois les hommes continuent d'habiter, en qualité de domestiques, la maison dans laquelle ils ont grandi; quelquefois encore, ils la quittent et vont ailleurs louer leurs services. Les femmes y restent volontiers. Leur progéniture, comme autrefois les négrillons chez les planteurs de nos Antilles, augmente d'autant le personnel domestique de la maison. Ces enfants, une fois sevrés du lait maternel, sont dressés par leurs maîtres à porter le tapis d'église, mais n'ont jamais aux yeux de ceux-ci le même attrait de king's Charles ou de cuistiti, qu'a le petit Indien pur sang de la Sierra-Nevada.

A Arequipa comme dans toutes les grandes villes, les hommes restent un peu chez eux, mais vont beaucoup dehors : un homme a toujours des affaires. Le temps de ceux-ci se passe à errer de maison en maison, à causer politique, à fumer un nombre indéterminé de cigarettes, entremêlées de parties de *monte* ou de dés, à faire la sieste, à monter à cheval, à effeuiller quelques fleurs indigènes dans les sentiers battus du langage galant, laissant leurs épouses à leur désœuvrement ou à leurs plaisirs, et enfin à rêver un avenir glorieux à la république.

Mais de cette façon d'employer leur temps, si l'on concluait à l'absence d'intelligence ou d'instruction chez ces indigènes, on se tromperait lourdement. Tous ont beaucoup appris sinon beaucoup retenu, et défriché successivement les vastes champs de la théologie, de la jurisprudence, du droit civil, du droit canon, de la médecine et de la chirurgie, science en honneur à Arequipa et qu'on y enseigne de préférence à d'autres. Ces hommes, occupés en apparence de choses futiles, ont soutenu publiquement des thèses et conquis un diplôme de *doctor-bachiller* à la pointe de leurs périodes. Tous sont, en outre, de première force en versification et tournent galamment et facilement les bouts-rimés, quatrains, sixains, douzains qu'on leur donne à tourner. S'ils se montrent indifférents aux choses de l'esprit, ce n'est donc pas par ignorance, mais par effet de la philosophie d'instinct — *ut apes geometriam* — et de l'adorable paresse qu'ils ont héritée de leurs pères, et qu'ils entretiennent en eux comme un feu sacré. Toute idée d'innovation ou de progrès tendant à troubler la quiétude dont ils jouissent leur est antipathique. L'activité morale et physique de l'Européen est un phénomène qui les émerveille, comme aux sauvages le tic tac d'une montre, et qu'ils ne parviennent pas à s'expliquer. — Il faut dire aussi qu'ils n'y tâchent guère. — *Para que sirve eso?* (A quoi bon?) est l'inexorable question qu'ils ont l'habitude de faire à propos de tout ce qu'ils dédaignent ou de ce qu'ils ne comprennent pas.

Les établissements scientifiques, les colléges et les écoles sont nombreux à Arequipa. Sa faculté de médecine, où la phlébotomie est préconisée, peut rivaliser avec celle de Chuquisaca dans le haut Pérou. L'université de Saint-Augustin, les deux académies et le collége de l'Indépendance, fondé par le grand maréchal Gutierez de la Fuente, jouissent d'une célébrité non contestée. La bibliothèque publique, qui date de 1821, est due au zèle d'un sieur Evaristo Gomez Sanchez, ami des lumières.



Plaza Mayor et cathedrale d'Arequipa.

Elle possède aujourd'hui dix-neuf cent quatre-vingt-quinze volumes, théologie et jurisprudence mêlées, la carte du Pérou, dressée par ordre du libérateur Simon Bolivar, l'Atlas de M. de Vaugondy, hydrographe de S. M. Louis XV, un album des charges de Gavarni, deux théodolites, une sphère armillaire, un bibliothécaire et un portier. Joignons à ces divers établissements deux imprimeries qui publient chacune un journal petit format, destiné à mettre en lumière les actes du gouvernement; mentionnons comme institutions philanthropiques l'hôpital de San Juan de Dios, l'hospice des enfants trouvés, un bureau de bienfaisance et un dépôt de vaccin, et nous aurons complété la liste des fondations charitables, scientifiques et littéraires de la cité.

L'aristocratie et le commerce, qui en Amérique ont toujours vécu dans les meilleurs termes, habitent à Arequipa les sept ou huit rues qui font de sa plaza Mayor un centre rayonnant. Cette place, dont la cathédrale occupe tout le côté nord, est bornée sur les autres côtés par les portiques du commerce, galeries de pierres à arceaux cintrés, où les calicots, les rouenneries, les étoffes de laine et les rubans étalés en plein air dessinent des festons et des astragales multicolores. Au milieu de la place s'élève une fontaine en bronze à trois vasques, supportées par des balustres renflés. Ce monument hydraulique, qui ressemble assez à un dévidoir, est couronné par une Gloire ou une Renommée, — nous ne savons au juste, — dont la pose et surtout la maigreur rappellent le classique écorché d'Houdon. Cette allégorie souffle dans un clairon et regarde obstinément du côté de la rue San-Francisco. Les mythologues du pays — il s'en trouve — prétendent que le sculpteur, en ne laissant à cette figure que la peau sur les os, et lui mettant aux lèvres une trompette, a voulu démontrer à ses contemporains et aux races futures, que la gloire ou la renommée n'était qu'un vain fantôme, un souffle insaisissable.



Marchand de pains au beurre à Arequipa.

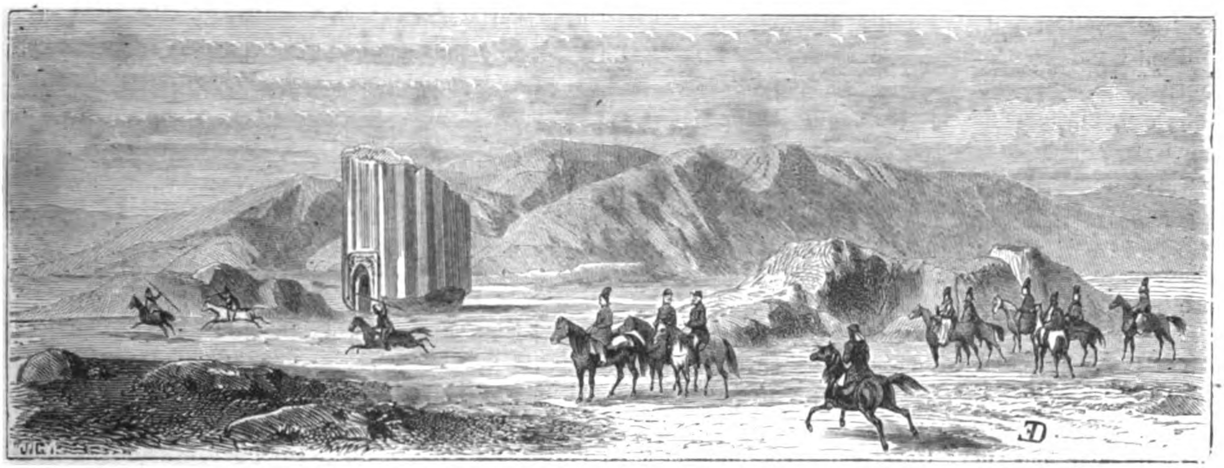
C'est sur cette place, théâtre accoutumé des réjouissances publiques, des proclamations révolutionnaires et des exécutions criminelles, que chaque jour, de cinq heures à midi, se tient un marché aux légumes. La population indigène, qui s'y donne rendez-vous de tous les points de la ville et de la campagne, n'offre à l'observateur que deux types distincts, celui de l'Indien de la côte du Pacifique, au masque rond, au nez aplati, aux lèvres lippues, aux yeux étroits à sclérotique jaune, obliques et bridés par les coins comme ceux des Chinois et des races mongoles[1], et le style Quechua, que son *facies* ovale, ses pommettes saillantes, son nez en bec d'aigle, ses yeux obliques, mais bien fendus, sa chevelure noire, abondante et lisse, semblent rattacher à la grande famille indoue de l'Arya oriental. Du mélange de ces deux races de la côte et de la sierra, il est résulté avec le temps bon nombre d'hybrides, dont une laideur hébétée est le trait distinctif.

Les costumes de ces autochthones, de couleurs toujours éclatantes, rappellent à la fois les modes espagnoles du dix-septième siècle et le goût primitif des Incas. Avec l'habit à trois basques carrées, le gilet de père noble et les culottes à canons, les Indiens portent les cheveux divisés en deux nattes tombantes ou tressés à l'antique mode égyptienne, la mante flottante (*llacolla*) et les sandales en cuir brut. De leur côté, les femmes joignent à la jupe plissée et à la montera ronde ou triangulaire de l'Espagne, la *lliclla*, pièce d'étoffe de laine de deux pieds carrés, qu'elles disposent sur leur tête comme le *pscgent* des sphinx ou dont elles se couvrent les épaules, en la rattachant sur leur sein au moyen du *tupu*, épingle en figure de cuiller à soupe, dont l'usage remonte aux premiers règnes des Enfants du Soleil. Mais bornons là cette description qui n'intéresserait que des ethnographes ou des costumiers, et touchons quelques mots du bizarre effet que produit, vu de haut et de loin, ce pêle-mêle de couleurs éclatantes sans cesse en mouvement. Un amateur de tropes et de figures nobles, accoudé par hasard à quelque lucarne des clochers de la cathédrale, pourrait, sans exagération, comparer la plaza Mayor d'Arequipa, à l'heure du marché, à une prairie diaprée de fleurs voyantes, mais communes. Les choux, les laitues et autres plantes potagères étalées à terre en seraient le gazon, sur lequel les vêtements des hommss et des femmes, où dominent le bleu, le vermillon et le jaune de chrome, se détacheraient comme autant de bluets, de coquelicots et de pissenlits agités par le vent.

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. L'Indien de la côte du Pacifique descend des Llipis, Changos, Moquehuas, Quillcas, etc., tribus d'une même race qui peuplaient autrefois le littoral entre le seizième degré et le vingt-cinquième.



Départ pour la chasse (plaine de Rheï). — Dessin de M. le commandant Duhousset.

LES CHASSES EN PERSE,

PAR M. LE COMMANDANT ÉMILE DUHOUSSET[1].

1860

Un poëte arabe a dit : « La chasse dégage l'esprit des soucis dont il est embarrassé; elle ajoute à la vigueur de l'intelligence; elle amène la joie, dissipe les chagrins, et frappe d'inutilité l'art des médecins en entretenant une perpétuelle santé dans le corps.

« Elle forme les bons cavaliers; car elle enseigne à monter vite en selle, à mettre proprement pied à terre, à lancer un cheval à travers précipices et rochers, à franchir pierres et buissons au galop, à courir sans s'arrêter, quand même une partie du harnachement viendrait à se perdre ou à se briser.

« L'homme qui s'adonne à la chasse fait chaque jour des progrès dans le courage; il apprend le mépris des accidents.... »

I

CHASSE DE GRAND SEIGNEUR.

Le départ. — Les serviteurs.

Le Vali (sous-gouverneur) du Kurdistan nous a invités à une grande chasse dans la plaine de Véramine : un docteur russe, un docteur anglais et moi.

Nous sommes sortis de Téhéran en grands seigneurs, avec la pompe et selon toutes les règles du cérémonial consacrées par les traditions.

Voici dans quel ordre défilait notre cortége :

Devant nous, deux hommes à cheval, dont l'un portait à l'arçon de sa selle un petit tambour, destiné à rassembler hommes et bêtes ; comme le veut l'ancien usage kurde.

Ensuite venait le Vali et ses trois hôtes.

Derrière nous, cinq fauconniers, l'oiseau sur le poing, — cinq fauconniers, tenant chacun deux lévriers au bout d'une longue laisse, — les porteurs de fusils, — l'inséparable kaléandar, avec tout son attirail d'eau et de feu et ses grands cylindres en carton, à la place des fontes, contenant la pipe à eau (kaléan) et ses accessoires; — enfin, le second éclaireur, l'abdar, juché sur le tapis devant servir de siége, de table et de nappe, et flanqué de deux grandes sacoches en tapisserie, renferment tout ce qu'il faut pour la préparation du déjeuner ainsi que les broches à rôtir le mouton. Ce dernier serviteur porte, en carquois, un grand parasol se croisant avec la chaîne de la carapace de coco destinée à puiser de l'eau en chemin ; à sa ceinture, sont suspendus une dizaine de petits sacs en cuir, pleins d'épices pour la cuisine. Le plateau à café dans un étui couvre son dos comme une moitié de cuirasse.

A l'arrière-garde, cheminaient lentement plusieurs mulets, chargés des objets nécessaires à nos campements pendant plusieurs jours, et qui devaient se séparer bientôt de nous pour se rendre directement à l'endroit désigné pour notre première étape de nuit.

J'avais emmené, pour mon service personnel, un domestique tenant un cheval en main et un palefrenier suivi de trois lévriers.

1. Nous avons extrait le récit suivant des notes de M. le commandant Duhousset, qui a fait partie de la mission militaire en Perse, d'où il a rapporté de nombreux dessins aussi utiles à l'ethnographie qu'à la science hippique.

Nous allions au désert pour y chasser la gazelle, en nous proposant, cependant, de ne pas laisser échapper tout autre gibier qui s'offrirait à nous.

Pour tromper la monotonie de la route, nos cavaliers libres prirent quelque avance en se poursuivant et faisant le simulacre d'une escarmouche à deux, qu'on désigne par le nom de fantasia.

Nos faucons, de la grande espèce, étaient fiers et silencieux; nos lévriers, qui devaient forcer la bête tandis que les oiseaux la harcèleraient pour ralentir sa course, gémissaient ou hurlaient en tirant leurs cordes; nos chevaux piaffaient.

Le temps était beau; nous étions tous pleins d'ardeur. Cependant il fallait prendre patience, car une vingtaine de lieues nous séparaient du centre de la solitude où devait s'exercer notre adresse.

Le premier jour, nous traversâmes Véramine et ses ruines.

Les lévriers du Vali, trop impatients, mirent en pièce un pauvre lièvre qui avait eu l'imprudence de passer près d'eux; mon palefrenier et ses chiens en prirent plus paisiblement deux, ainsi qu'un renard.

Pour faire honneur au Vali, on organisa, dans la maison où nous passâmes la nuit, une petite fête avec des musiciens, dont le bruit dominant est le son d'un tambour de basque qu'un chanteur fatigue de ses doigts en le faisant servir de conducteur à sa voix. Il est rare qu'un des musiciens ne s'élève pas à la qualité de conteur d'historiettes selon la volonté du maître qui le fait jouer. On demandait à l'un d'eux ce qu'il pensait des étrangers que l'on attirait dans son pays pour tâcher d'appliquer quelques sciences occidentales en Orient. Il répondit que cela devait être très-bon, puisque Dieu avait recommandé de s'instruire; mais qu'un sage avait raconté qu'un corbeau, jaloux depuis longtemps de voir marcher les perdrix avec tant d'élégance, voulut s'étudier à marcher comme elles. Lorsque, après des essais inutiles, la fatigue et le découragement le saisirent, il avait vicié sa nature sans atteindre le but qu'il se proposait. La marche du corbeau ne lui était même plus familière.

Notre hôte, voulant ajouter à sa bonne réception, nous fit amener, par un eunuque noir, sa fille d'environ quatre ans très-richement habillée.

Je m'en approchai, et, contrairement aux enfants qui se détournent des Européens, elle fixa ses yeux sur moi aussi curieusement que je la regardai moi-même; je lui pris la main et la caressai. Je remarquai ses beaux sourcils joints par une ligne très-fine et élargis ainsi que ses yeux au moyen d'une teinte bleuâtre. Elle était coiffée d'une calotte d'étoffe d'or couverte d'un voile brodé en or. Son vêtement se composait d'une chemisette à manches longues, fendue par devant et recouverte d'une veste à raies, dont les manches, collantes jusqu'aux poignets, se prolongeaient d'abord en ogives jusqu'à l'extrémité des doigts pour se relever ensuite sur l'avant-bras; un jupon de brocart bleu et or, descendant à mi-jambe, était attaché si bas qu'il laissait à nu le ventre de l'enfant, dont le nombril était cerclé d'une couronne en tatouage. L'habillement se complétait par un coulidjé en brocart rouge et or, qui est une redingote courte et plissée, à manches ne dépassant pas le coude; de jolis souliers rouges chaussaient ses petits pieds, nus comme ses jambes. Une ficelle attachait au cou de l'enfant un morceau d'os de chameau, une noisette et une pierre bleue, en façon d'amulettes.

J'ai détaillé ce costume parce qu'il représente, en miniature, celui des femmes persanes.

Chasse à l'oiseau. — L'houbara.

Le lendemain, nous commençâmes la chasse à l'oiseau. Un houbara (petite outarde) fut notre première victime.

Voici comment on chasse à l'oiseau : le fauconnier, après avoir ôté le chaperon qui aveuglait le faucon, présente celui-ci à son maître, qui le maintient sur sa main gantée au moyen d'un lien en cuir attaché aux pattes. A jeun depuis la veille, l'oiseau voit ou sent sa proie avant que le chasseur puisse l'apercevoir; son émotion se témoigne par la fixité de son regard et le mouvement de son cou; le chasseur s'avance jusqu'à ce qu'il voie lui-même l'houbara, et donne alors la liberté au faucon, en ouvrant simplement les doigts.

Le vol du faucon, rapide comme la flèche, suit d'abord une direction horizontale; ensuite, il s'élève de manière à dominer sa victime (on peut bien dire « victime, » car il est très-rare qu'il manque son coup). Le choc de sa serre est terrible, l'oiseau tombe avec lui. La mort de l'oiseau n'est cependant pas toujours instantanée : il peut y avoir lutte; mais, jusqu'à ce que la victoire soit complète, le faucon se tient fièrement au-dessus de sa proie. On accourt. Il faut se presser si l'on veut conserver la capture intacte; car le faucon fait rage : il arrache les plumes et il engloutit la chair avec une voracité non-seulement dommageable pour la prise, mais nuisible aussi aux facultés chasseresses du vainqueur. Le faucon, en effet, ne chasse bien que lorsqu'il a été privé de nourriture. Tandis qu'il s'acharne sur sa proie et la dévore, ses ailes s'agitent avec violence; et, comme elles sont longues, elles battent le sol, se froissent et se brisent ou s'usent. Aussi, le fauconnier s'empresse-t-il de descendre de cheval; il court, s'agenouille et encadre, pour ainsi dire, de ses genoux le faucon, de manière à éviter le contact du sol aux grandes plumes; puis il cherche à dégager la proie en glissant un morceau de viande à sa place, en même temps qu'il tire peu à peu à lui l'oiseau chasseur, au moyen de la petite lanière nouée au-dessus des serres; enfin il le repose sur son poing.

J'ai vu prendre quatre houbaras ; un cinquième, plus grand que les autres, à peu près gros comme une oie sauvage, après avoir cédé au premier choc, blessa le faucon et parvint à s'échapper.

Le houbara est très-joli. C'est une espèce d'outarde au plumage gris jaune parsemé de taches brunes. Il a une aigrette sur la tête et un jabot de plumes longues, effilées, blanchâtres, dont les bouts sont noirs; son cou est

assez long, son bec ressemble à un clou; ses pattes d'échassiers se terminent par trois doigts.

Le fauconnier porte un fort gant à la Crispin, pour se garantir la main du contact aigu des énormes serres de l'animal. Un chaperon de couleur éclatante emboîte la tête de l'oiseau; quelquefois il est très-orné. On l'assujettit à la base du cou au moyen d'une coulisse plissée. Le faucon réservé pour la chasse des gazelles, avait un couvre-chef dont les yeux étaient simulés par plusieurs rangs de perles. On pend souvent des amulettes d'argent ou de nacre à son cou, et l'on attache des grelots à ses pattes. L'oiseau s'habitue à l'homme qui a soin de lui. Le fauconnier ne cesse de lui parler pendant la route. Au. moment du combat, il l'encourage. Après la lutte, il le félicite, lui humecte le bec et lisse avec soin les bouts de ses ailes et de sa queue.

Quelquefois, le faucon perd le gibier de vue; on essaye alors de le remettre sur la trace en poussant de grands cris. S'il persiste à se poser sur un arbre, sans s'élancer de nouveau, il faut le reprendre; et, pour le décider à descendre vers le fauconnier, on fait tourner et l'on jette en l'air une aile d'aigle attachée à une corde, ou, si ce moyen ne réussit pas, on lui montre un morceau de viande fraîche que l'on agite avec la main gantée.

Le perchoir pend derrière la selle du fauconnier; c'est une plate-forme fixée à l'extrémité d'une tige de cinq à six décimètres de longueur, se terminant en fer de lance pour être fichée en terre; le faucon mange sur cet isoloir et s'y repose. A la halte du soir, notre hôte, pour nous faire honneur, envoya planter deux faucons à la porte de la hutte en terre qui nous abritait.

Suivant la coutume religieuse des musulmans, on détacha la tête des houbaras presque jusqu'à la colonne vertébrale. Il faut, pour la purification, que l'on entaille le tube digestif et la trachée-artère; c'est une opération obligatoire à l'égard de tous les animaux qu'on a l'intention de manger en chasse; on pend ensuite l'animal à une selle.

Chasse au lièvre et à la gazelle.

La chasse du lièvre est plus intéressante que celle du houbara; on le fait lever dans les petites sinuosités d'un sable jaune, que tachent quelques maigres touffes d'une plante ressemblant à de petits buissons de thym.

Le lièvre parti, une couple de lévriers suit sa trace, et on lance le faucon qui, pendant quelque temps, arrase les chiens, gagne sur eux et saisit le pauvre animal en lui enfonçant ses ongles vigoureux dans le cou. Si le lièvre est fort, il entraîne quelquefois son ennemi, mais sa course en est ralentie et il est bientôt rejoint par les lévriers et les chasseurs.

Le faucon n'est pas toujours heureux; et il est rare, s'il ne réussit pas du premier coup, qu'il veuille reprendre la piste plusieurs fois de suite; il se décourage; la chasse se poursuit alors avec les lévriers et les chevaux. On peut courir longtemps sans succès, comme cela nous arriva au premier lièvre, qui disparut tout à coup. Le second ne nous échappa point.

En somme, nous n'avions pas à nous plaindre de la matinée. Nous nous établîmes en plein sable pour le déjeuner. Le tapis fut déployé, et les cuisiniers se mirent à l'œuvre. En un clin d'œil, un feu petillant de petites broussailles sèches se réduisit en braise incandescente, les broches sortirent de leurs fourreaux, et de petits carrés d'agneaux, entrelardés de bandes de graisse de même épaisseur, furent enfilés en brochettes largement saupoudrées de sel et de poivre. Les domestiques les retournent à quelques pouces du feu, en les manœuvrant avec dextérité. Le train de derrière du lièvre encore chaud fut aussi embroché; on abandonna la partie antérieure aux chiens, nos compagnons, en leur qualité d'infidèles.

Le *kebab* (c'est le nom de la viande que l'on cuit de cette manière) est très-tendre. Ordinairement, on apporte vivant l'agneau pour le tuer sur la place même où on le rôtit. Du riz, préparé la veille et réchauffé sur le terrain, et une cruche d'eau, complétèrent notre repas. Chevaux, chiens, faucons et gens, capricieusement groupés, donnaient de l'intérêt à cette scène. Le ciel était sans nuages; et l'on aurait vainement cherché sur le sol une ombre de la largeur de la main.

.... Le lendemain, ce fut le tour de la chasse aux gazelles. Nous partîmes avant le lever du soleil. Le faucon avait été soumis à un grand jeûne, et les lévriers étaient tout aussi affamés. Deux hommes d'un camp d'Illyates, où nous étions, guidaient notre petite troupe. Ils étaient toujours les premiers à signaler la présence, au loin, des animaux que nous cherchions; nos yeux avaient beaucoup de peine à découvrir quoi que ce fût dans la direction qu'ils nous indiquaient; la bête n'apparaissait à l'horizon que comme une légère tache jaunâtre. L'étendue de la vue et de l'ouïe de ces habitants des grandes solitudes est prodigieuse.

Dès que la présence des gazelles est signalée, on avance avec précaution pour reconnaître leur nombre et la direction qu'elles suivent en paissant. Le terrain détermine le genre de chasse que l'on doit faire.

Si l'on se décide pour la chasse à courre : le faucon ainsi que les chiens approchent le plus qu'ils peuvent, toujours maintenus dans la direction du gibier, et les cavaliers se groupent de manière à couvrir le moins d'étendue possible. Les gazelles, cependant, ne sont pas longtemps à s'apercevoir qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire non loin d'elles; un moment, elles observent l'espace avec leurs grands yeux limpides, elles semblent le sonder avec leur nez si fin et leurs oreilles si mobiles; puis, comme leur seule défense est dans la célérité, elles prennent une avance qu'il est souvent très-difficile de diminuer. C'est le signal : l'oiseau fend l'air, les lévriers arrasent le sable, les gazelles bondissent et touchent à peine la terre, les chasseurs s'élancent, se séparent et, selon la force des jarrets de leurs chevaux, galopent avec fureur dans diverses directions, longtemps, très-longtemps; le plus souvent, les chiens, qui avaient d'abord pris une certaine avance, ne gagnent



Gazelle forcée par le faucon. — Dessin de M. le commandant Duhousset.

plus le terrain, mais ils courent toujours. On lâche un relais de nouveaux lévriers, portés en travers sur les chevaux ou dans des paniers. Le dénoûment favorable dépend de la bonne entente des forces de la terre et de l'air. Au milieu du troupeau des gazelles, le faucon choisit sa victime: les chiens, qu'il précède, se guident sur lui : il gagne, il atteint, sa serre terrible s'appesantit sur la tête de l'animal, dont la vue est obscurcie par le battement réitéré de ses ailes. La gazelle chancelante, retardée, cherche en vain, par des mouvements désordonnés, à se débarrasser du poids qui l'obsède, et à rejeter l'oiseau implacable dont la férocité augmente à mesure que les forces de la victime diminuent. Cependant, les chiens arrivent et attaquent les jambes de derrière, en présence des cavaliers les plus lestes, qui assistent à l'agonie du pauvre animal dont le faucon a déjà mangé les yeux.

Si le faucon ne donne pas jusqu'au bout, et si l'on n'a pas de relais, il faut rappeler les chiens, que les gazelles fatigueraient inutilement.

On explique cette habitude du faucon d'attaquer d'abord les yeux de la gazelle, par la manière dont il est dressé à la chasse : le fauconnier emploie, d'ordinaire, un



Jeune Illyate de Véramine. — Dessin de M. le commandant Duhousset.

animal empaillé dont les orbites sont remplis de viande; l'oiseau décoiffé s'abat sur la tête du mannequin et trouve sa nourriture aux yeux de cette victime inerte.

Dans la chasse à l'affût, dès que l'animal a été reconnu, les tireurs se rangent sur une partie de courbe dont les gazelles occupent le centre. Ils se cachent le mieux possible, à plat ventre, derrière de petites broussailles épineuses, seule végétation rabougrie qui perce la nappe de sable, en ayant soin d'observer le plus grand silence. Le reste de la troupe décrit lentement la seconde partie de la courbe et appuie à distance, de manière à rabattre le gibier sur la zone occupée par les chasseurs couchés. Ce n'est pas sans émotion que l'on voit le joli et svelte quadrupède s'avancer sans défiance jusqu'à ce que l'œil puisse en saisir jusqu'aux moindres mouvements. Cette gazelle de Perse est une espèce d'antilope de la taille du chevreuil, dont le cou, le dos et l'extérieur des membres sont fauve clair, le ventre et le train de derrière d'un beau blanc; la tête, armée de cornes noires et aiguës, est fauve et grise; les yeux paraissent d'autant plus grands, qu'ils sont cernés d'une bande blanchâtre.

Mais la poudre a parlé, la chevrotine meurtrière ne tarde pas à faire une trouée et à porter l'épouvante et la mort dans le paisible troupeau, qui fuit alors et se dérobe à bonds légers. Malheur à la gazelle dont une faible blessure ralentit la course; elle échappe difficilement à la dent meurtrière des lévriers, que l'on détache en fourrageurs pour lui porter les derniers coups.

Dans un autre grand affût, on se sert d'un chameau en guise de rabatteur. La gazelle n'a pas peur de cet animal, dont la lenteur et les formes lui sont connues. Un piége est préparé, un homme amène et pousse le chameau vers le gibier, qui cède peu à peu le terrain et arrive très-près de l'embûche; le plomb fait le reste.

Le sable est si fin que le moindre vent le disperse en poussière dans l'air et rend la chasse impossible. Il nous est arrivé d'être surpris par une vraie tourmente de sable, qui nous contraignit de rentrer après être restés une heure immobiles et sans pouvoir rien distinguer à quatre pas de nous.

.... Encore une course terminée sans avoir eu la satisfaction de tuer un aigle; cependant l'occasion était belle. J'étais en faction ventre à terre, lorsque, à quelques mètres de moi, je vis l'oiseau de ma convoitise occupé à débiter un loup; mais, dans ma position, en face de mes camarades, ma balle eût été dangereuse; c'était pour moi le supplice de Tantale. L'aigle, bien repu, reprit tranquillement son vol avant qu'il m'eût été possible de tirer.

Pendant cette même chasse, j'ai remarqué les traces récentes d'un ours; j'aurais préféré les suivre que de rester oisif et moulant mon empreinte sur la surface obéissante du sol sablonneux.

Le retour. — Les Illyates.

Après plusieurs journées de dix, douze et quatorze heures de cheval, nos provisions étant épuisées, on songea au retour. Avant le départ, je voulus dessiner quelques types du pays. Les femmes des tentes noires, rassurées par mes manières polies, et aussi par quelques petites pièces d'or, consentirent à se dévoiler le visage et à me laisser faire plusieurs portraits, qui auront au moins le mérite de la nouveauté. Ces heures ont été très-profitables à mon album. Sauf qu'il me fallut livrer bataille à plusieurs chiens énormes, je n'ai conservé de ce jour qu'un souvenir agréable.

Les Illyates sont des tribus nomades qui habitent constamment sous la tente, changeant de place suivant les saisons et les besoins des nombreux troupeaux qui font leur richesse. Au commencement du printemps, ils descendent des montagnes et se répandent dans les plaines; leur installation, très-simple et très-prompte, se fait de préférence près d'un ruisseau et à l'abri du vent. Leurs mœurs et leurs habitudes diffèrent de celles des habitants des villes et font songer aux premiers temps des pasteurs patriarches. Je crois ces tribus d'origine tartare : les hommes sont beaux; les enfants, dont on peut juger les formes, sont forts et robustes. Pour les garçons, l'habillement se compose, jusqu'à six ans, d'une chemise qui descend au nombril; pour les filles, d'un jupon qui commence au-dessous de la ceinture et d'un petit caleçon.

Les femmes ont généralement le front bas, les pommettes épaisses et saillantes, les yeux longs et légèrement relevés vers les tempes, le nez un peu épaté et le bas de la figure en pointe; leurs pieds et leurs mains sont d'une petitesse remarquable. On les marie très-jeunes, souvent à neuf ans. J'en ai dessiné une de douze ans, qui était mariée depuis dix mois. Elles sont chargées de tous les soins du ménage; elles font le pain, le fromage, le beurre; elles fabriquent aussi des tapis et la grosse étoffe en laine des tentes, autour desquelles se couchent les chameaux, les chèvres, les vaches, les ânes, les chevaux et les chiens.

Les Illyates parlent habituellement le turc et sont très superstitieux.

J'étais seul, occupé à dessiner un de leurs campements; j'avais attaché mon cheval à une broussaille. J'entendis des pas et je vis plusieurs femmes s'approcher de l'animal et lui ôter sa bride; je ne fis aucun mouvement, j'observai du coin de l'œil : je remarquai alors que l'une d'elles tenait la partie supérieure de la bride, tandis que sa compagne faisait passer et repasser à plusieurs reprises, dans l'intérieur des montants, un paquet bleu où je finis par reconnaître un enfant nouveau-né; elles remirent ensuite le tout en place. Je n'ai pu me faire expliquer le but de cette opération. Peut-être ces femmes croyaient-elles communiquer ainsi une force secrète à l'enfant. C'était du moins, dans une intention semblable, que mon palefrenier suspendait des sachets de poils d'hyène au cou de ses enfants et aux murs de mon écurie.

Un de mes chevaux de bagages était mort pendant la nuit; mes chiens en mangèrent presque la moitié, de sorte que le lendemain, après avoir pris congé du Vali pour revenir à Téhéran, les gloutons alourdis étaient peu disposés à chasser. Cependant, ils ne résistèrent pas à la vue de cinq gazelles qui paissaient non loin de nous, et ils disparurent à leur suite. Après avoir attendu quelque temps, j'envoyai le palefrenier à leur découverte tandis que je continuai ma route. A son retour, il ne ramena que deux chiens, et raconta comment il avait perdu le troisième. Lorsqu'en approchant, il avait appelé les trois fugitifs, il en avait vu revenir deux seulement; le plus vieux le sollicita de le suivre et le conduisit dans une certaine direction, se mettant en travers de son cheval dès qu'il semblait hésiter; il parvint à l'attirer ainsi près du troisième chien, un pauvre lévrier de Bagdad, qui mourut presque aussitôt d'une rupture dans la poitrine. Ce fut le dernier épisode de notre chasse.

Nous étions heureux de rentrer à Téhéran. Depuis trois jours, nous n'avions bu ni vin ni café, privation assez sensible pendant des journées aussi fatigantes.

Dans le cours de ce récit, j'ai parlé de Véramine, que nous n'avions fait que traverser en allant à la chasse. Je

m'y arrêtai au retour, frappé de l'aspect de tertres assez élevés paraissant se relier entre eux, et que les habitants nomment « tépés » et quelquefois « châteaux des Guèbres. » Ce sont probablement d'anciens postes où l'on



Cavalier kurde de l'escorte pendant la chasse. — Dessin de M. le commandant Duhousset.

allumait des feux servant de signaux, d'un tertre à l'autre, dans ce commencement, du désert.

Je montai sur l'un d'eux, dont la description peut s'appliquer à presque tous. La plate-forme qui le limite



Fauconnier kurde. — Dessin de M. le commandant Duhousset.

est un peu encaissée dans le relèvement de ses bords, et est à peu près circulaire, avec un diamètre d'une centaine de pas ; les talus, ayant une pente de un sur un, sont longs de cinquante pas. Ces monceaux de terre sont construits par assises régulières ; leur intérieur contient des débris de poteries et des médailles.

Je rencontrai, aux environs de la ville, quelques Illyates; ils campent sur les pâturages de leurs bestiaux, qu'ils choisissent habituellement à proximité de petits ruisseaux sortant du sable pour y rentrer à quelques lieues plus loin.

Le terrain de Véramine est couvert de ruines en terre qui semblent indiquer l'emplacement d'une grande ville. A une demi-lieue vers les montagnes, se trouve un très-grand rectangle fermé par des murailles en terre très-épaisses, dont les grands côtés sont flanqués de trente-cinq tours et les petits côtés de trente-neuf. Les bases de ces tours sont marquées par les éboulements en éventails qui les couvrent; les habitants désignent cette ruine par le nom ordinaire de « château des Guèbres. » C'est un poste qui corespondait aussi, sans doute, par des feux, avec les autres monticules de la campagne; et avait assez d'importance pour qu'il fût possible d'y abriter une réserve.

Au milieu de Véramine, existe encore un autre château en terre, dont les murs très-élevés sont entourés d'un fossé; non loin est une tour ronde, cannelée, en briques, et recouverte d'un chapiteau en étoignoir, dont un gros nid de cigogne formait le bouton supérieur; à l'endroit le plus élevé, parmi les ruines gisantes de grands édifices, on remarque celles d'une mosquée qui a dû être un chef-d'œuvre de travail, si l'on en juge par ses briques émaillées, ses genres divers de sculptures se superposant, ses écritures monumentales en cufique d'un grand relief, ses dessins en briques et ses colonnes torses. Après avoir battu le terrain pendant deux heures, nous rentrâmes au logis hospitalier du lieutenant de la province. Il nous promit des musiciens et des danseurs, à l'occasion d'une



Campement d'Illyates, dans la plaine de Véramine. — Dessin de M. le commandant Duhousset.

noce qui devait se célébrer le lendemain et à laquelle il nous fit inviter par le futur avec beaucoup de cérémonie.

Cette circonstance valait bien la peine de prolonger un peu notre séjour, qui me fournit l'occasion de dire quelques mots sur les mariages en Perse.

Les premières conditions se règlent par les parents ; l'homme constitue la dot, et cette dot est acquise intégralement à la femme. Le mollah (prêtre), devant lequel se rédige l'acte de donation, demande à la femme si elle consent à prendre pour époux tel homme, avec telle somme d'argent. Si elle accepte, le futur lui envoie immédiatement, sur un plateau, une bague, un miroir et un châle, accompagnés de pains de sucre.

Aussitôt que le mot *agde* (mariage) a été prononcé, une partie de la somme promise est envoyée pour le trousseau de la mariée, qui est censée n'avoir pas encore été aperçue, quoique tout ait été arrangé pour en procurer la vue au futur : soit en le cachant derrière un rideau, soit en ayant l'air d'ignorer les rencontres dont il a profité pour faire sa cour pendant les deux ou trois mois qui ont précédé la conclusion du mariage. Cette époque arrivée, on fait des invitations pour les fêtes, qui durent ordinairement trois jours et même une semaine chez les gens riches.

Le premier jour, on convoque des musiciens, des danseurs, ainsi que les parents et amis : les femmes chez la fiancée, les hommes chez le futur; il y a un échange de compliments.

Le second jour, au coucher du soleil, les musiciens vont en grande pompe, de la part de la fiancée, porter à l'homme le henné pour se teindre les mains et les pieds en jaune foncé.

Le troisième jour, le fiancé va au bain ; et deux de ses amis se constituent aussitôt ses gardiens, en prenant le nom de main droite et de main gauche. Celui qui fait le plus joli cadeau de sucrerie a la droite et commande toutes les excentricités qu'il lui plaît d'inventer pour égayer l'assemblée.

Au sortir du bain, on revêt le fiancé d'un habillement envoyé par la jeune fille, et on le ramène chez lui, musique en tête; à différentes reprises, ses acolytes lui lan-

cent de petites pièces d'argent. Ce jour-là, tout le monde a accès dans la maison pour complimenter celui qui occupe le haut bout de l'appartement et devant qui tous les rangs cèdent le pas.

La même chose a lieu chez la jeune fille, qu'on a menée au bain et qu'on pare de ses cadeaux; elle a son répondant féminin de droite et celui de gauche. On attend ainsi le coucher du soleil; alors, le marié envoie, par ses parents et amis, un cheval à la mariée pour la conduire à la maison nuptiale, où elle arrive couverte d'un grand voile blanc et portant le miroir. Elle est précédée de musiciens, de lanternes et de gens qui tirent des artifices. La fiancée d'un grand seigneur est assise dans un tartaravan ou palanquin très-orné, suspendu entre deux mules richement harnachées.

La mariée s'arrête à une certaine distance de la maison; le mari, escorté de ses deux parrains portant des cierges, arrive à sa rencontre jusqu'à une trentaine de pas, d'où il lui lance une orange de toute sa force, et prend la fuite; on le poursuit et on s'efforce de le décoiffer avant qu'il ne rentre. Le jet vigoureux de l'orange et la force de la résistance sont regardés comme d'un bon augure.

Pendant que la femme entre dans la maison, le mari se tient à l'étage supérieur, pour montrer que, dès ce moment, il est le maître.

Les époux sont ensuite conduits dans la chambre nuptiale, au milieu de laquelle est un grand coussin recouvert d'un tapis et posé de manière que la tête de cette espèce de lit soit tournée vers Geblé (la Mecque); le miroir est apporté ainsi que deux chandeliers ornés de girandoles enrubannées et placés, l'un à droite, l'autre à gauche du lit. L'épouse est conduite par ses répondantes devant le miroir; le plus proche parent de l'époux amène celui-ci, prend les mains droites des conjoints et les unit; l'homme pose alors le pied sur celui de la femme en signe de domination; puis les deux assistantes et le parent disent : « Que Dieu soit avec vous! »

Un Persan peut avoir quatre femmes légitimes et un nombre illimité d'autres.

Mais, en réalité, il en est peu qui aient plus d'une épouse, parce que chaque noce entraîne à de grandes dépenses et à l'abandon d'une nouvelle dot. Ils préfèrent louer des compagnes qu'ils ajoutent à leur épouse par une convention qui les attache à eux pour le temps indiqué par les parties contractantes. Cette location est légale et peut se renouveler à terme échu; elle se passe devant mollahs.

Une esclave est achetée en pleine propriété et est vendue de même.

Celui des époux qui demande le divorce abandonne sa dot à l'autre.

La femme, en Perse, n'a généralement ni éducation, ni rang, ni influence; la séquestration nuit à son caractère et l'avilit. Nubile de neuf à dix ans, elle est vieille à vingt; l'abandon, chez elle, précède de très-peu la décrépitude. Dans aucun cas, les femmes ne peuvent, comme ailleurs, exciter l'ambition ni de grandes et généreuses actions, puisqu'on ne saurait leur faire apprécier les dons de l'intelligence et de l'héroïsme. Aussi la société persane n'offre-t-elle qu'un déplorable spectacle d'abaissement moral et d'habitudes qui blessent tous les sentiments des Européens.

Après avoir assisté aux cérémonies nuptiales et avoir joint nos compliments à ceux de l'assemblée, nous pûmes enfin partir. Je savais que le gouverneur d'Hérat, qui allait visiter le Schah, avait établi ses tentes à deux cents mètres de Téhéran; je ne résistai pas au désir de voir un campement d'Afghans. J'avais déjà eu affaire avec quelques-uns d'eux, mais cet amas de costumes et de turbans, ainsi que l'arsenal ambulant qui brille à la ceinture de chaque homme avaient pour moi un attrait dont je ne pouvais me rassasier. Le gouverneur, après avoir demandé qui j'étais, m'invita à me reposer sur le tapis formant tout son mobilier et me fit présenter la pipe et les rafraîchissements de rigueur.

Serkar Achmet-Khan occupait le haut bout : il a une figure calme et régulière mais un peu grasse, ce qui n'ôte rien à la dignité de sa mâle physionomie. Son fils, Eskander-Khan, placé à peu de distance de lui, ne lui ressemble pas et m'a rappelé les bayadères de l'Inde. Il a de très-grands yeux à contours peints qui remontent vers les tempes, des paupières longues et charnues, les sourcis très-arqués, très-relevés, une petite bouche et un menton qui se sauve, le nez si long qu'il paraît vouloir courir après tout le reste.

Après une visite d'une heure, je pris congé du chef, aux instances duquel je dus promettre de revenir; j'étais trop curieux d'étudier les physionomies et les habillements de sa suite pour oublier son offre et ma promesse.

II

CHASSE ROYALE.

Heureuse aventure. — Un dessin royal. — Excursion.

Une épaisse couche de neige couvrait la terre, et sur le ciel pur se dessinaient au loin les monts Elbouz étincelants de blancheur. Le roi chassait, et je résolus de me promener du côté de ses tentes. Jusque-là, je n'avais vu que le départ de la chasse royale et son retour; cette fois, j'espérais vaguement être plus heureux et prendre part à la chasse même. Je pouvais d'ailleurs m'absenter de Téhéran pendant deux jours. Donc, après un bon déjeuner, je roulai mon manteau, je montai un cheval solide et je suivis la route de Kend, joli village boisé situé à l'entrée d'une gorge sauvage et pittoresque, où l'on chasse l'œgagre. Comme c'était un jour de repos, je trouvai facilement mon ami le docteur T... et j'acceptai sa gracieuse hospitalité.

L'étiquette, qu'on observe là aussi bien qu'à la ville, ne permet pas de se laisser voir à la suite d'une chasse royale sans y être invité, et la présence d'un intrus ne tarderait pas à être remarquée. Je le savais; et, ne comptant que sur le hasard pour satisfaire ma curiosité, je n'eus garde d'exprimer mon désir.

Tous les grands suivaient le roi, et leur présence donnait au petit village un aspect inaccoutumé. Chaque cabane avait son hôte. Les plus riches seigneurs s'accommodaient du sol d'une étable sur lequel on avait étendu une couverture en feutre. Ils trouvaient tous moyen d'introduire leur confortable ordinaire dans ces misérables réduits. Le Persan est d'ailleurs satisfait dès qu'il a son kaléan et un tapis; il emporte partout ces objets dont l'habitude lui a fait un besoin. De nombreux domestiques, affectés à des services différents et dirigés par un factotum, préviennent tous les désirs du maître. La vie nomade est restée dans les mœurs persanes. Pendant cette courte excursion, presque aux portes de Téhéran, on ne comptait pas moins de deux mille chameaux employés à transporter les bagages royaux! On eût dit toute une armée marchant à la conquête d'un État voisin.

Le docteur, mon hôte, fut appelé chez le roi vers la fin de la journée. Il m'apprit, à son retour, qu'il y aurait encore repos le jour suivant. Le but de mon voyage paraissait manqué. Je n'avais plus qu'à repartir le lendemain matin pour Téhéran; mais, grâce à un incident imprévu, mon premier espoir ne fut pas trompé.

J'avais fait deux petits croquis de ce paysage : l'un représentait un torrent en temps de neige; l'autre, l'entrée de l'habitation royale avec tout le mouvement qui l'anime lorsque le souverain y séjourne. Dans la soirée, un parent du roi vint prendre le thé avec nous; et, comme il aime le dessin, pour lequel il a d'assez heureuses dispositions, je lui montrai mes esquisses, dont il fit l'éloge, et se retira. Vers dix heures, je me roulai dans mon manteau et me couchai les pieds étendus contre un brasier qui devait durer toute la nuit.

Le lendemain, dès le matin, le roi m'envoya demander l'album qui contenait mes croquis. Un peu plus tard, une personne de sa maison vint m'inviter à assister aux chasses, de la part de Sa Majesté; ce dont je fus enchanté. Le messager royal rapporta mon album, où une agréable surprise m'était réservée. La première page, qu'on laisse ordinairement en blanc, avait été remplie par un dessin du Schah, figurant son premier interprète. Cette gracieuse attention ne me fut pas moins agréable que l'invitation dont elle était accompagnée.

Je restai donc l'hôte du docteur et j'assistai aux visites nombreuses dont il était accablé : nous ne nous en débarrassâmes qu'en sortant nous-mêmes pour en faire quelques-unes. Ici, en effet, un homme de la science est une sorte de magicien autour duquel chacun s'empresse; et jamais les clients ne manquent au médecin. Le nombre des gens atteints de maladies des yeux est considérable; le Persan se laisse devenir aveugle avec une incroyable imprévoyance. La cécité ne frappe, il est vrai, que les personnes d'une constitution telle que leurs excès ne les ont pas empêchées de parvenir à un âge avancé; les autres n'échappent à la maladie que par une mort prématurée, résultat ordinaire des fatales habitudes qu'on a si souvent reprochées aux peuples de l'Orient. Les enfants, peu robustes, ne s'élèvent pas.

Il avait neigé toute la matinée, le temps paraissait se remettre au beau. Je voulus tenter une excursion dans la montagne avant le départ de la chasse, et je me fis précéder d'un cavalier. Nous partîmes en suivant, autant que possible, les endroits où nous supposions que la route avait été frayée la veille par d'autres chevaux; et, comme nous ne pouvions distinguer cette trace que par une dépression presque insensible de la nappe uniforme de neige nouvelle, nous avancions difficilement, car nos chevaux s'enfonçaient souvent jusqu'au poitrail. Nous avions à peine parcouru une lieue qu'ils commençaient à se fatiguer. Tout à coup, nous fûmes arrêtés par un ravin, où toutes traces cessaient devant une excavation indiquée par l'abaissement brusque de la neige, dont la couche épaisse paraissait avoir cédé aux efforts d'un cavalier cherchant à y prendre pied. Le gélodar, qui m'accompagnait, regardait d'un air piteux ce grand trou nous barrant le passage, et m'examinait avec anxiété pour deviner le parti que j'allais prendre. Il dut être satisfait de ma prudence; car, peu soucieux de renouveler une expérience qui avait été probablement fatale à quelqu'un, je me décidai à rebrousser chemin pour ne pas braver témérairement un péril inutile.

Je profitai de l'interruption de ma promenade et j'allai étudier le petit village de Kend aux rues malpropres.

Ainsi que la veille, un tapis me servit de lit.

Les mendiants, les *loutis* (montreurs de singes) ainsi que les *bacals* (marchands de légumes, de riz, d'épices et de sucre) établissent généralement, pendant les chasses, un marché où s'approvisionnent la suite du Schah et les troupes qui le gardent. Il se forme une espèce de village près de tout campement royal, ne durât-il qu'une nuit; les conteurs d'histoire et les derviches abondent aussi dans le voisinage.

Quelques rayons de soleil s'étaient enfin montrés vers la fin du jour, sans motiver cependant le déshabillé d'un derviche nègre n'ayant pour tout vêtement, jusqu'à l'abdomen, qu'un chapelet passé en sautoir.

Ses cheveux crépus étaient taillés en forme de cornes; il portait sur l'épaule gauche une grosse massue en fer. La vue de cet ornement faisait frissonner.

Pour diminuer l'ennui de l'immobilité qu'il me fallait obtenir momentanément de ce type que je voulais reproduire, je lui fis apporter la pipe et le café, en échange desquels il parut disposé à me sacrifier son indépendance en restant indéfiniment à mon service; mais, quoique, à en juger par le mince jupon qui couvrait la moitié inférieure de son individu, il ne dût pas m'entraîner à beaucoup de frais, je le refusai en lui vantant une liberté dont il usait si largement. Pauvre Africain d'origine! il est peu probable que ses parents aient pu profiter du même privilége. Il me fit beaucoup d'éloges des Européens. Sa politesse cérémonieuse avait quelque chose de très-original, dans l'état de nature qu'il avait adopté. Il se contentait, pour abri, d'un dessous de porte où il passait la nuit, roulé dans ses haillons, et il se nourrissait de la desserte quotidienne du nombreux personnel que tout Persan traîne après lui.

Nous allâmes, au coucher du soleil, prendre le thé et manger des pâtes sucrées chez un personnage de la suite royale, où nous trouvâmes un improvisateur débitant des histoires à rire, et sachant, par ses gestes et ses inflexions de voix, impressionner vivement les spectateurs : le thème s'éloignait peu des conquêtes d'Iskander (Alexandre le Grand), ou des exploits herculéens d'un certain Roustem, dont les hauts faits seraient trop longs à raconter ici.

Les Persans ont l'esprit très-prompt à placer une anecdote ou une citation des poëtes ; un seid (descendant du prophète), qui était dans notre société, en saisit bientôt l'occasion. Un chat faisait une promenade un peu aérienne autour d'une corniche du plafond : il finit par tomber d'une dizaine de pieds sans que cette chute lui eût causé aucun mal. Il n'en fallait pas davantage pour occuper longuement la conversation : notre turban vert demanda si nous connaissions la raison de cette propriété enviable du chat de faire impunément des sauts périlleux. J'eus la simplicité de provoquer l'explication historique de la chose, qu'il donna de la manière suivante :

Ali (homme saint le plus vénéré dans l'Iran) s'était un jour institué le distributeur des rations de l'humanité; Omar (autre homme saint, ennemi du premier et très-respecté par les Sunnites), voulant convaincre Ali d'imposture, se présenta à lui en tenant un grain de blé entre le pouce et l'index; très-disposé, si Ali lui en niait la propriété, à l'avaler pour le faire mentir, ou à le jeter s'il l'octroyait: « Ali, dit-il, ce grain est-il destiné à ma ration d'aujourd'hui ?

— Non, » répondit celui-ci. Au même instant, Omar se lance le grain dans le gosier avec une telle précipitation qu'il lui fit faire fausse route de manière à être rejeté immédiatement. Le chat d'Ali, qui faisait le gros dos entre les jambes de son maître, avala aussitôt le grain, échappé ainsi à Omar, qui s'en alla toussant et confondu. En mémoire de ce service, Ali donna au chat la propriété de ne jamais toucher la terre avec son dos.... Ce qu'il fallait démontrer !

Comme je fis observer que l'iman avait un peu d'orgueil en voulant faire concurrence à Dieu, qui ne souffrirait certainement pas ce double emploi, mon seid dit qu'il m'amènerait un mollah (prêtre) plus instruit que lui pour discuter la question; ce dont je le remerciai, ayant suffisamment appris la cause qui fait toujours tomber les chats sur leurs pattes.

Le départ de la chasse royale. — Le cortége du Schah.

Le lendemain à neuf heures du matin, un coup de canon retentit. C'est, en toute résidence du roi, le signal annonçant que le départ doit avoir lieu dans une heure.

On se prépara donc en toute hâte.

Ma cabane étant placée sur la route même que l'on devait suivre, je pus voir la cérémonie dans tous ses détails.

Le cortége est ouvert par un veneur suivi de quelques cavaliers portant de longues lances. Viennent ensuite les coureurs habillés de rouge et coiffés d'un bonnet bizarrement pavoisé de papier doré et de pompons de diverses couleurs.

Les hauts dignitaires, qui ne suivent pas la chasse, marchent à pas comptés jusqu'à l'extrémité du village devant le cheval du Schah.

Le Schah s'avançait seul, vêtu très-simplement. Il portait un coulidjé en châle cachemire (espèce de redingote dont les manches ne dépassent pas le coude), et un pantalon large en étoffe bleue entrant dans les bottes jusqu'aux genoux; un manteau en peluche bleu de ciel recouvrait le tout. Il était coiffé d'un petit bonnet en peau d'agneau noire sans ornements, remplaçant aujourd'hui le grand coula, qui n'est plus porté que par les marchands du bazar.

Derrière le roi venaient : le porteur du mouchoir royal, le serviteur qui tient toujours de l'eau froide dans une théière en or, les arquebusiers avec les fusils de chasse, la foule des invités, le mulet chargé du poteau et des verges à flageller, d'autres mulets portant des tapis roulés et des caisses avec des vêtements de rechange pour le roi, les kaléandars à cheval, enfin trois cents cavaliers sous les ordres du fils de Sépehsalar (ministre de la guerre), enfant de quatorze ans monté sur un fort beau cheval et s'avançant gravement, comme il convenait à son rang, au milieu de ces hommes à la physionomie sauvage, à la barbe noire, aux costumes variés, qui, à l'exception du bonnet uniforme pointu et poilu, n'ont d'autre règle que la fantaisie pour leur équipement, leur armement et même pour le harnachement de leurs chevaux.

Nous suivîmes, en nous dirigeant vers la montagne, un sentier que je n'avais pas su trouver la veille. Il est d'usage, à la chasse, de laisser un espace libre à une centaine de mètres du souverain, pour ne pas gêner ses mouvements. On s'éparpilla donc par petits groupes, les uns avec les faucons, d'autres avec les lévriers ; chacun prenant son plaisir à sa guise. Quelques cavaliers se défiaient à la course ou se livraient à des fantasias.

Nous ne devions voir, ce jour-là, que du petit gibier : perdrix, lièvres, renards, etc. Après quelques coups de feu, on se prépara à longer le flanc d'une croupe dont un ruisseau nous séparait. Tout le cortége franchit ce ruisseau à gué. Pour moi, arrêté à une place qui dominait un peu ce mouvement, j'en suivis tous les détails avec le plus vif intérêt. Rien n'était plus pittoresque que la diversité des costumes éclatants où le rouge dominait et qui tranchaient sur le sol recouvert de neige. Le cours du ruisseau était tourmenté par des monceaux de roches qu'il fallait tourner pour gagner l'autre bord ; ce qui complétait l'originalité du tableau que j'avais sous les yeux.

Le roi, qui conduisait la chasse, était, on le comprend, le mieux monté de tous, et laissait en arrière les autres chasseurs. Pour lui, jamais une difficulté de terrain n'est un obstacle, car il a toujours à sa disposition quatre chevaux richement harnachés, frais et tout prêts à remplacer celui qu'il vient de fatiguer ; je dois ajouter qu'il en use largement.



Fantasia pendant la chasse. — Dessin de M. le commandant Duhousset.

Les Persans, qui aiment beaucoup les grands chevaux, n'emploient cependant que ceux de petite taille dans leurs voyages et leurs chasses. Le roi se sert de ces derniers pour franchir les pentes les plus escarpées.

Près de moi s'était arrêté un gros eunuque vieux et ridé. Sa figure hideuse se détachait plus noire encore sur la neige, et lui donnait quelque ressemblance avec un génie malfaisant. Voyant quelques perdrix qui, lasses de marcher, cherchaient à fuir en volant, il les fit poursuivre par son faucon. L'attitude de ce féroce chasseur était vraiment étrange : guidé par le cri de la victime, il se lança de toute la rapidité de son cheval, et parut éprouver un grand plaisir à achever la proie avec son couteau.

Plus loin, des lévriers poursuivirent un renard, qui se trouva bientôt suspendu à l'arçon des selles en compagnie de bon nombre de lièvres.

Une collation. — Adresse du Schah. — Duel de chevaux. — Une battue. — Moyen de se défendre contre les ardeurs du soleil. Les œgagres. — Le danger d'être trop près d'un roi qui chasse.

On fit halte après avoir parcouru deux lieues. Un tapis fut aussitôt étendu sur la neige, et le roi s'y assit pour manger des mandarines, prendre le thé et fumer le kaléan. A peine était-il installé qu'on vint lui annoncer le passage d'une volée de perdrix à quelques pas de là. Il se leva, demanda un fusil et je fus témoin d'une double réussite, qui fit honneur à la justesse du tir de Sa Majesté. Depuis quelques instants, un corbeau voltigeait au-dessus de sa tête, il l'abattit; puis, revenant vivement à son premier but, il tua une perdrix de son second coup. Cet exploit peut ne pas être rare; mais, dans cette circonstance, il eut d'autant plus d'à-propos que tout le monde avait mis pied à terre et regardait.

Peu après, deux hommes apportèrent un énorme loup qu'on venait de tuer, et le déposèrent à quelques pas du roi. Sa Majesté leur fit donner cinq tomans (le toman vaut onze francs soixante centimes).

Au moment de partir, nous eûmes un spectacle improvisé. Le cheval qui portait le kaléan royal était très-méchant; le Schah le fit venir et ordonna d'en amener un autre de même caractère, qu'on mit nez à nez avec le premier. Le résultat d'un pareil tête-à-tête ne pouvait être douteux. Les oreilles droites, les naseaux ouverts, les yeux injectés de sang, la bouche inquiète, les deux animaux se dressèrent aussitôt l'un contre l'autre, se saisirent comme deux lutteurs et cherchèrent à se mordre le poitrail et le cou. On les sépara après quelques ruades. Je ne pus m'empêcher de trouver que, malgré son caractère un peu sauvage, ce divertissement offrait un certain intérêt. Le signal du départ fut ensuite donné, et l'on revint à Kend, afin de se préparer à la grande chasse annoncée pour le lendemain.

Le coup de canon retentit à sept heures. A huit heures nous étions en route, cheminant au trot dans la neige pendant quatre lieues. Nous fûmes obligés de faire la dernière au pas, car nous nous enfoncions de plus en plus dans des gorges escarpées, qu'il fallut franchir avant d'atteindre le lieu désigné pour la chasse.

Depuis la veille, on avait dirigé sur ce point deux régiments. Ils servaient de traqueurs, rétrécissant graduellement leur cercle afin de réunir tout le gros gibier des environs dans un espace de quelques centaines de mètres, rempli d'escarpements et de roches. Il fallut laisser les montures à nos gens, et exécuter péniblement à pied une assez longue ascension, pour dominer ou du moins pour atteindre les rampes supérieures de la montagne. Nous étions très-incommodés par la réverbération éblouissante de la neige réfléchissant un soleil de vingt-cinq à trente degrés, et nous ne pouvions combattre ce désagrément qu'avec des lunettes bleues. Quant aux hommes de l'escorte, ils ont coutume d'employer un moyen plus simple et plus primitif : ils se garantissent les yeux à l'aide de leurs cheveux ramenés sur le nez, ou d'une touffe de crins serrée sur le front par leurs bonnets. Au départ, beaucoup d'entre eux se barbouillent les joues avec de la boue pour ne pas souffrir de cette douloureuse réverbération. Ce dernier procédé me parut par trop peu séduisant, et j'aimai mieux croire à son efficacité que d'en faire personnellement l'épreuve.

Nous attendîmes pendant près d'une heure sans que rien parût. La plupart des chasseurs, pour passer le temps, mangeaient des oranges et des grenades, d'autres fumaient le kaléan. Je cherchai alors à dominer la position, pour embrasser tous les détails de la scène qui m'entourait. Le sommet rocheux, sur lequel nous étions, occupait le centre d'une sorte d'entonnoir, terminé de tous côtés par des pentes presque à pic, clair-semées d'escarpements pierreux où le gibier pouvait trouver un abri. Plus bas, bien au-dessous de nous, résonnait le piétinement sourd de nos trois cents chevaux arrêtés à l'endroit où la déclivité du sol nous avait forcés de les quitter. Des chevaux de France n'auraient pu être poussés aussi loin, sans de graves dangers.

Tout à coup retentissent les sons discordants d'une trompette éloignée. Deux œgagres paraissent, bientôt suivis d'un troisième, et, sans défiance aucune, se mettent à sautiller devant nous. Mais soudainement effrayés par les cris qu'on pousse de tous côtés et par la présence des rabatteurs qui couronnent les crêtes, ils descendent ou plutôt se précipitent sur une pente rapide.

Placé à l'extrémité d'un rocher, de manière à bien voir, je ne pensais pas être un obstacle pour les chasseurs; je ne tardai pas à reconnaître mon erreur. L'un des œgagres, fatigué de bondir péniblement sur des talus où son pied ne trouvait pas d'appui et où il s'enfonçait jusqu'au ventre, s'était arrêté incertain et troublé sur une pierre en vue de tous. A ce moment, je vis poindre le canon d'un fusil : c'était celui du roi, qui se préparait à ajuster en me faisant signe de me baisser. Presque aussitôt, sa balle bien dirigée siffla à mon oreille et alla, à trois cents mètres de distance, frapper mortellement l'œgagre, au moment où, les quatre pieds rassemblés, il prenait son élan pour reprendre sa course. La douleur fit faire à l'animal un dernier bond qui épuisa

ses forces, et il glissa jusqu'à ce qu'une de ses cornes s'étant fichée dans un des interstices du rocher, il y resta suspendu et ne tarda pas à expirer.

De ces trois œgagres qui formaient, pour ainsi dire, l'avant-garde, deux parvinrent à s'échapper. Pendant plusieurs heures que dura la chasse, il en parut dix autres, dont cinq furent abattus par le roi, qui tirait seul.

Mais l'épisode remarquable fut la prise du plus grand mâle du troupeau. Littéralement assiégé dans les rochers par cinq hommes qui voulaient essayer de le prendre vivant, parce que dans ce cas la récompense est bien plus forte, l'animal, favorisé par l'avantage de la position, se défendit longtemps, et si vaillamment qu'il étendit plus d'un de ses adversaires sur la neige. Enfin, un chasseur, plus hardi que les autres, lui saisit la jambe au moment où il allait sauter; l'œgagre tomba, entraînant dans sa chute ce poids insolite, ce qui permit au renfort d'arriver et d'étourdir la bête. Il était temps d'ailleurs, car le chasseur accroché à la jambe de la bête, meurtri sur les rochers, n'était plus de force à continuer la lutte : il eut l'honneur d'amener l'animal encore vivant.

Le Schah, ravi de son succès et fier des acclamations qui avaient accueilli chacune de ses prouesses, descendit alors, recevant avec bienveillance sur son passage les félicitations et les cadeaux que les grands ont la singulière habitude de lui offrir dans cette circonstance.

Retour. — Un lièvre charmé. — Inconvénients des feux d'artifice.

Nous nous remîmes en route pour Kend. Les rabatteurs, d'abord, vinrent saluer et recevoir de l'argent; puis, ce fut le tour d'une foule de jeunes paysans, qui apportaient du gibier et étaient rémunérés proportionnément à l'importance de leur prise. Quand nous arrivâmes, nous avions onze œgagres pendus aux chevaux, bien que le roi n'en eût tué que cinq. On rapportait, en outre, un grand nombre de chèvres sauvages, de lièvres et de perdrix.

L'œgagre mâle est un animal de la force d'un grand bouc. Sa tête est armée de deux cornes peu divergentes entre elles, d'une courbure assez régulière et longue de près d'un mètre. Chez les plus beaux, la surface plissée des cornes est renflée à intervalles égaux. Le corps est couvert d'un poil ras de couleur gris roux; la barbe et la partie antérieure de la tête sont d'un pelage plus foncé; une raie noire part de la tête et suit la ligne du dos jusqu'à la queue. Il se tient ordinairement dans les escarpements de montagnes élevées et y vit en troupe.

Au moment où nous rentrions, on vint prévenir le roi de la présence d'un lièvre charmé. Il descendit de cheval, et, suivi de quelques personnes, s'approcha du lièvre assez près pour le toucher. L'animal restait tranquille; il fallut le pousser pour qu'il se décidât à faire quelques pas et enfin à se sauver. J'ai vu le fait : je me borne à le constater; les explications qu'on a bien voulu me donner ne m'ont pas satisfait. On aime en Perse ce qui paraît inexplicable. Il y a, dit-on, des gens qui se font piquer par des scorpions et mordre par des serpents sans suites fâcheuses et même sans qu'il reste aucune trace; mais, jusqu'à plus ample informé, je m'abstiens de toute appréciation sur ces diverses expériences.

La course avait été longue, et je fus heureux de me reposer chez mon amphitryon. Pendant la soirée, on lui apporta tant de gibier que je lui rendis service, à mon départ du lendemain, en le débarrassant de seize lièvres : je les suspendis à la croupe de mon cheval, de chaque côté du porte-manteau. Ce fut dans cet équipage que je rentrai de grand matin à Téhéran, afin de ne pas être aperçu ainsi chargé et sans suite, et d'éviter une grande atteinte à ma dignité, au point de vue cérémonieux des Persans. J'avais raison de me presser, car je vis, en arrivant, des hommes qui commençaient à se rassembler, afin d'attendre le retour du Schah.

On profite souvent, pour traiter des affaires graves, du passage du roi, soit lorsqu'il sort pour se promener ou chasser, soit quand il en revient: on appelle son attention sur l'objet auquel on désire l'intéresser, et on persuade ordinairement à Sa Majesté d'y donner suite. C'est ainsi que j'ai vu prendre la plupart des décisions importantes sur l'armée.

J'assistai au dernier départ des Kurdes pour la province du Khoraçan, où ils allaient guerroyer en partisans au compte de la Perse, ou plutôt causer aux Turkomans un dommage dont ils voulaient profiter. Ils se rangèrent sur une file en face du monarque et le long de sa route, présentant une variété de costumes difficiles à décrire. Outre le poids des armes et des munitions au service du volumineux arsenal suspendu à la ceinture de chaque Kurde, son cheval, qui est ordinairement très-maigre et de petite taille, porte en croupe les provisions indispensables, ainsi que le tapis et la couverture destinés à l'abri et au coucher du maître.

Les vêtements de couleurs voyantes, devenus des haillons par les fatigues d'une longue marche, ajoutaient à la sauvagerie de ces figures basanées, relevées par une barbe teinte en rouge vif.

Je vis l'un d'eux à pied, ayant sur l'épaule la queue de son cheval en témoignage de la mort de cet animal, sans avoir réussi à en obtenir un autre. On dit, cependant, que le remplacement du défunt se fait souvent d'office à la suite de cette seule démonstration.

Un de ces cavaliers voulant essayer son fusil sur des corbeaux, en abattit quatre fois le chien sans que la poudre, dont le bassinet était rempli jusqu'aux bords, répondît à l'étincelle; il changea l'amorce, en versant à terre l'ancienne poudre pour en mettre de la nouvelle : cela se passait à côté d'un feu de broussailles. C'est, sans doute, l'ignorance des dangers inhérents aux matières fulminantes qui peut seule expliquer tant d'imprudence dans l'emploi de la poudre.

Les Persans sont très-amateurs de feux d'artifice, dont les fabricants amassent librement de grandes provisions de poudre dans des ateliers mal clos et établis sans précaution au milieu des bazars. On fume en dedans et au dehors de ces boutiques, avec des kaléans qui passent de

mains en mains, tellement que les charbons, amoncelés sur ces énormes pipes, tombent souvent et occasionnent des accidents terribles, qu'il est surprenant de ne pas voir plus nombreux.

Peu de temps avant mon départ une forte détonation, suivie d'une grêle de débris accompagnée d'une épaisse colonne de fumée, annonça un malheur dont l'on me raconta ainsi la cause :

Un homme était entré chez un artificier et avait acheté de la poudre ; voulant l'essayer, il avait amorcé fortement son fusil, puis ayant sans doute oublié la charge qui en emplissait le canon, il avait tiré au-dessus d'une agglomération de fusées, lesquelles prenant feu instantanément avaient enflammé une provision de poudre remplissant une jarre découverte, ce qui produisit l'effet d'une fougasse. Le magasin et une douzaine d'autres boutiques furent subitement réduits en décombres, d'où l'on retira de nombreux cadavres. Quand j'arrivai, je fus saisi d'effroi à l'aspect de cet horrible tableau, comparable au sommet d'une brèche à l'issue d'un assaut. La multitude, après quelques heures de curiosité, retomba dans son indifférence ordinaire. Le soir même de ce sinistre,

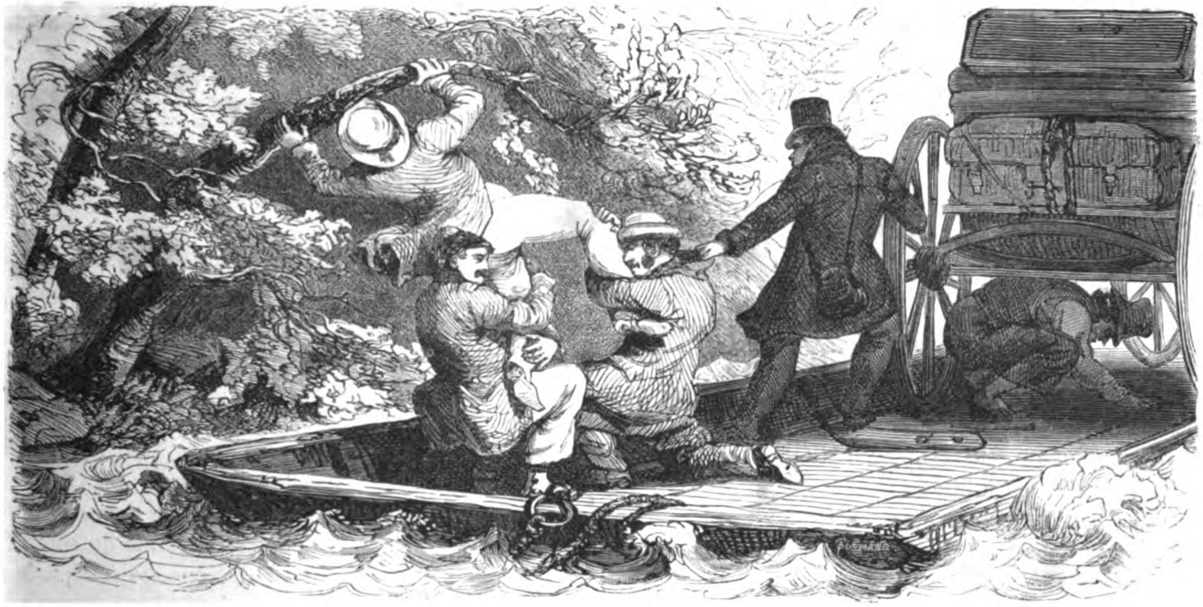


Musiciens persans. — Dessin de M. le commandant Duhousset.

chevaux, mulets, ânes et chameaux, pesamment chargés, se frayaient un sentier à travers les ruines, comme si un monticule s'était naturellement élevé sur la base aplatie des maisons détruites.

Le lendemain j'assistai à une revue avec mes élèves militaires sur la place de Meïdan. Une lionne, un ours et deux grands singes figuraient au milieu d'un de ces cercles d'oisifs aux yeux grands ouverts qui, dans tous les pays du monde, regardent avec un si naïf ébahissement les gens qui manient des armes. Il y avait là des Kurdes d'Ourmya avec leur énorme turban bariolé de bleu et de rouge, dont l'abba est rayé de bandes brunes et blanches ; des Afghans à la coiffure débraillée, dont l'un des pans tombe jusqu'au milieu du dos après avoir tourné autour du cou, tandis que l'autre est plissé et forme en haut une sorte d'éventail à la manière des coiffures des seigneurs du temps de Charles VII. Un moment, je me suis figuré l'étonnement de mes compatriotes si cette foule silencieuse et bigarrée eût été transportée par enchantement sur une des places de Paris, où me reportent sans cesse mes souvenirs les plus chers.

Emile DUHOUSSET.



Un moyen de sauvetage (voy. p. 134)

VOYAGES DANS LES ÉTATS SCANDINAVES,

TEXTE ET DESSINS DE M. DE SAINT-BLAIZE[1].

1856. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

SUÈDE ET LAPONIE.

De Norvége en Suède. — Exploitation des bois. — Ascension du mont Areskuta. — La vie champêtre. — Une ferme.

Sir Arthur voulait acheter une voiture à l'anglaise; l'idée etait séduisante; mais, pour plus d'un motif, je préférai les moyens de transport ordinaires du pays. En voyage, il ne faut éviter, ce me semble, aucune occasion d'entrer le plus intimement possible dans la vie ordinaire des indigènes, surtout dans les habitudes du peuple.

En descendant du sol norvégien vers la Suède, on est bientôt saisi d'un changement notable dans l'aspect de la nature. Le revers des Alpes scandinaves est, du côté suédois, beaucoup moins escarpé; la route suit une série de petits lacs d'eau douce, dont les bords, moins pittoresques que ceux des fjords norvégiens, sont plus favorables à l'agriculture. Les mœurs des habitants suivent à peu près la même transformation. Le Suédois est moins rude de caractère que son frère le Norvégien. Le véhicule de poste même est d'une construction plus sociale; la caisse de la carriole suffit aisément à deux personnes, et le postillon en personne conduit son cheval dont la tête et le corps sont plus déliés et plus maniables que ceux du trotteur norvégien.

1. Suite. — Voy. tome III, page 161.

Nous traversions de vastes forêts d'autant plus activement exploitées qu'elles sont presque toutes placées près de courants d'eau qui les portent aisément à la mer. Par suite, les habitants s'établissent au bord de ces « chemins qui marchent. » Quand les forêts sont coupées, ils les remplacent par des champs et des prairies. Sous le 63e degré de latitude, le sol est très-productif; le blé mûrit jusqu'à la hauteur de 2000 pieds au-dessus de la mer, et la récolte est presque toujours heureuse. Ce qui fait le plus de défaut à l'agriculture, ce sont les bras.

On comprend parfaitement, du reste, que les habitants préfèrent à l'agriculture l'exploitation des bois dont le produit est plus sûr et ne les expose à aucun chômage.

En approchant de la montagne d'Åreskuta, la plus élevée de ces contrées, nous commençons à nous apercevoir du voisinage des neiges. Les pins deviennent plus rares, les sapins perdent de leur fière tournure et peu à peu courbent chétivement leur tête.

A Stalkjernjtugen, la forme de la montagne se dessine plus nettement. C'est une espèce de tourte arrondie sortant d'une lisière de sapins; son dôme semble saupoudré de sucre. A ses pieds, dans la petite vallée d'Åreelelfven,

demeurent quelques paysans. Nous trouvons chez l'un d'eux bon gîte, et nous voilà résolus à gravir le lendemain la montagne jusqu'à son sommet.

Les parois de l'Âreskuta sont plus escarpées qu'on ne le suppose de loin; le sentier suit en zigzags une côte très-rapide. Notre guide, jeune garçon de quinze ans, nous a raconté la prouesse extraordinaire, à son avis, de deux Anglais qui jadis eurent le courage de le monter à cheval. C'étaient les chevaux qu'il aurait dû plaindre.

Après avoir dépassé une forêt de sapins qui couvre la base de la montagne, nous entrons dans la région des bouleaux. Ces arbres, presque toujours gracieux dans des contrées moins élevées, sont ici petits et tordus; surchargés de neige pendant la plus grande partie de l'année, ils ne peuvent se développer qu'en rampant. Au-dessus des bouleaux on ne trouve plus aucune végétation, et la montagne ardoisée apparaît triste et nue. A nos pieds, la vallée est à la fois romantique et sauvage. La rivière d'Âreelelfven coule en serpentant comme un ruban d'azur dans de vertes prairies; en face s'élève le mont sombre et aride de Rhanfjells, bien moins élevé mais plus accentué de forme que l'Âreskuta.


Une Laponne postillon.

Une demi-heure après, nous atteignons la région des neiges. Tout à coup un épais brouillard nous enveloppe comme d'un linceul; à peine nous est-il possible de nous distinguer à quatre pas les uns des autres. Notre petit guide est infatigable; de peur de le perdre de vue nous modérons son ardeur et nous grimpons derrière lui en tâtonnant. Nous dominons bientôt les nuages. Au-dessous et autour de nous rien que la neige. Encore trois heures de marche, et nous posons enfin fièrement nos pieds sur la cime. Ce beau mouvement ne dure guère, et la fatigue nous oblige à changer de pose. Nous nous asseyons en grelottant sur le plateau glacé. Nous ne voyons rien autour de nous. Monter si haut pour n'avoir à contempler que des nuages nous paraît une mystification. Il faut, pour ne pas avoir perdu notre peine, que nous attendions le coucher du soleil. Notre petit guide nous promet pour ce moment solennel un merveilleux changement de décoration. En effet, une heure après, le vaste tapis de nuages qui se déroulent au-dessous de nous se fend presque subitement comme en deux, et nous découvrons d'abord un petit coin de lointaine perspective sur la terre, puis trente lieues de paysage; notre guide nous fait compter une à une seize églises éparses dans ce vaste panorama. Le soleil dorait de ses derniers rayons ces modestes clochers et jetait sur le pays une teinte vaporeuse et mélancolique. En songeant à toutes les privations que les habitants doivent endurer pendant les longs hivers sous ce rude climat, et au peu de chaleur vivifiante qu'un rapide été leur dispense, nous nous demandons comment on se résigne à vivre là et surtout comment on s'y trouve heureux, tandis que, dans des contrées bien plus favorisées, des millions d'individus se disputent un pain difficile à gagner et murmurent contre leur sort.

La végétation septentrionale déploie en quelques jours d'été une puissance de création extraordinaire. Dans l'espace de neuf semaines, on sème, on voit mûrir et on récolte l'orge, le seigle, l'avoine et les pommes de terre. A cette riante époque de l'année, tout ce qui est valide travaille aux champs, nuit et jour. Le soleil, comme pour compenser ses longues absences habituelles, ne quitte presque pas l'horizon; il éclaire et protége les gais travailleurs. Ceux des habitants qui ne possèdent pas assez de terres pour en tirer leur subsistance, aident leurs voisins plus fortunés; à ce moment-là, tous les bras disponibles valent de l'or; car il faut se hâter de tirer le meilleur parti possible du sol.

Nous assistons à la fenaison d'une ferme opulente des environs; on la nomme Fullus; c'est la propriété d'un paysan député à la diète de Stockholm. Les bâtiments et leurs dépendances sont entourés d'un beau bois de bouleaux; à travers leurs branches légères et les espaces que forment entre eux leurs troncs blancs et polis comme des colonnettes de marbre, le brouillard estompe dans le lointain les montagnes neigeuses d'Âreskuta et d'Oviksfjaven. Au milieu de la cour jouent une vingtaine d'enfants en bas âge, à l'air gaillard et florissant; ce sont les petits des journaliers qui, venus de plusieurs lieues à la ronde pour donner un coup de main au voisin, ont amené tout leur famille avec eux; les femmes ne ménagent pas leurs bras. Le propriétaire de la ferme nourrit tous ces enfants, pendant que leurs parents récoltent ses produits.

Une Laponne postillon. — Le Storsjoer. Navigation périlleuse. Un nouveau moyen de sauvetage.

Entre les relais de Hamre et de Romo, j'avais pour postillon une Laponne très-causante et curieuse comme toute fille d'Ève. Je lui ai raconté notre ascension sur l'Âreskuta, ce qui parut la surprendre beaucoup; elle ne pouvait comprendre qu'on eût l'audace de braver ainsi les sorciers de la montagne. La pauvre femme avait renoncé à sa vie nomade et à son troupeau de rennes pour épouser un riche Lapon renégat, c'est-à-dire un Lapon qui s'était fait agriculteur. Son mari, adonné à l'eau-de-vie, s'était en peu de temps ruiné, et sa jeune femme s'était vue

forcée de servir les autres. Tout en me contant son histoire, ma postillonne me prenait mes cigares qu'elle coupait en petits morceaux pour en bourrer sa pipe.

En arrivant au Storsjoer (ce qui signifie grand lac), nous nous trouvâmes en présence d'un large détroit qui nous barrait le passage. Le vent soufflait violemment. On nous avait signalé cet endroit comme étant fort dangereux quand le temps était mauvais. Le conducteur du bac lui-même nous engageait à attendre jusqu'au lendemain pour continuer notre voyage, mais sa cabane était si misérable et la ville d'Ostersand si voisine, que nous nous décidâmes à risquer l'aventure. Mal nous en prit. Il nous fallut d'abord aider laborieusement le batelier et sa femme à embarquer notre voiture sur le bac tout disloqué; puis, à peine avions-nous gagné le large que la force du vent et un courant rapide nous entraînèrent du côté de l'Indahlselfven, fleuve qui traverse le lac et en sort sous la forme d'une chute fort élevée, à deux lieues de l'endroit où nous étions. Le batelier et sa femme luttaient bravement, il est vrai, contre ces éléments réunis: ils espéraient remonter le courant comme ils avaient l'habitude de le faire. Par malheur l'appui de la rame de la batelière se cassa tout à coup, et pendant que nous cherchions à réparer ce désastre, le batelier ne se sentant plus maître du courant perdit la tête et abandonna aussi sa rame en criant : « Nous sommes perdus! » Menaces, prières, tout fut inutile; il courut se cacher sous la voiture en tremblant et en pleurant; sa femme, de son côté, se mit à réciter ses prières, et notre pauvre bac, abandonné à lui-même, dériva sans obstacle avec rapidité du côté de la chute. Inquiets, nous saisîmes les rames; mais la confusion était à son comble : chacun criait et voulait commander la manœuvre; déjà nous entendions le bruit de la cascade : notre angoisse augmentait. Une idée me vint et nous sauva. Le bac, ramené par un détour rapide du courant du côté de la rive d'où nous étions partis, effleurait presque les bords; j'avisai de loin une forte branche qui se penchait vers les vagues :

« Alerte! criai-je à mes compagnons, saisissez-moi par les jambes, lancez-moi sur la brache, et surtout tenez-moi vigoureusement. »

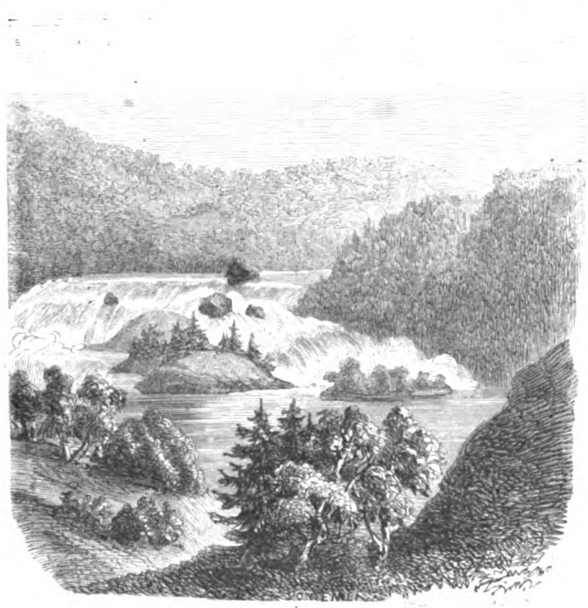
Ainsi fut dit, ainsi fut fait : quatre bras me jetèrent hors de l'embarcation, tout en me retenant avec force. Je me cramponnai convulsivement à l'arbre sauveur, et je parvins ainsi à arrêter le bac; puis je rapprochai peu à peu mes mains des racines : quelques secondes après nous étions tous à terre, et nous tirions la voiture hors du bac. Même alors notre embarras n'était pas médiocre; nous nous trouvions avec une voiture sans chevaux, dans un bois de petits sapins, très-marécageux, et à plus de quatre kilomètres du point de notre départ.

« Que faire? dis-je à sir Arthur.

— Prendre un verre de sherry, » me répondit flegmatiquement l'Anglais.

Nous suivîmes en riant ce conseil, et, sortant de notre cantine une bonne bouteille de cette précieuse boisson, nous en bûmes chacun un grand verre pour célébrer notre délivrance.

Ensuite, nous nous attelâmes à la voiture, et, après des fatigues inouïes et quatre heures d'efforts surhumains, nous réussîmes à la rouler vers la maison dont nous avions dédaigné, le matin même, l'hospitalité. J'avais les membres disloqués : je m'étendis sur la terre, enveloppé de mon manteau, et je m'endormis bientôt profondément.



Une chute de l'Angermanna.

L'île de Fröson. — Ostersund. — Sundswall. — Le fleuve d'Angermanna-Umea. — M. Dickson. — Les forges de Robertsforpen.

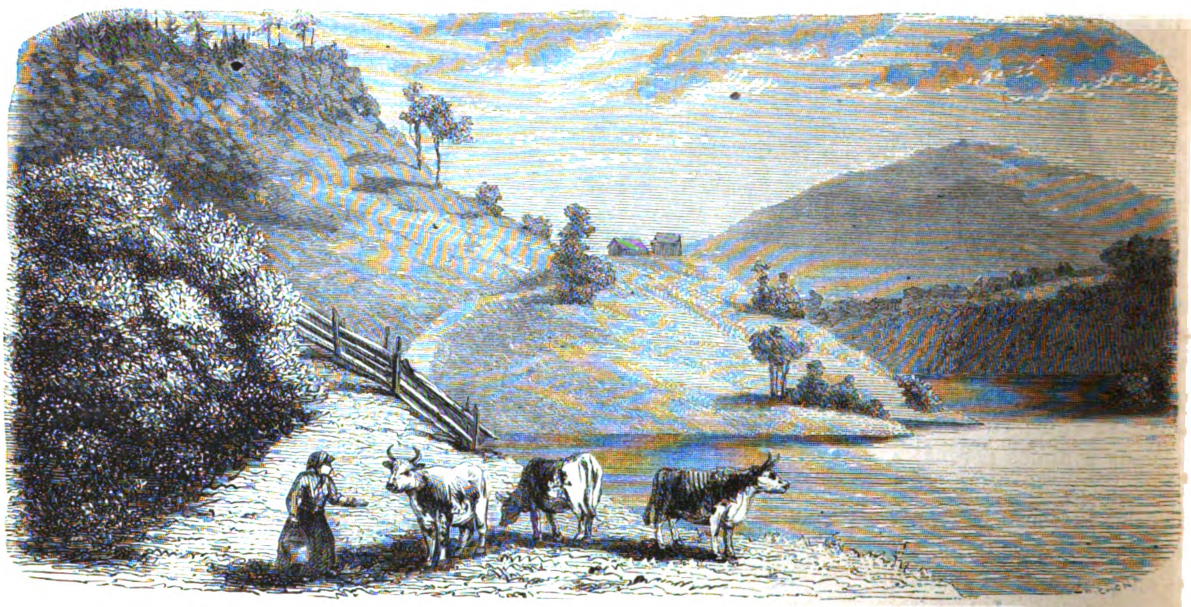
Le lendemain, le temps était plus calme; le batelier et sa femme nous firent remonter sans peine le courant. Les bords du Stornjön sont en général fertiles; nous traversâmes l'île de Fröson, d'où l'on jouit d'une vue magnifique de l'Aveskecta, qui, à cette distance, est tout à fait majestueux. Un pont solide joint cette île à Ostersund, petite cité florissante qui doit sa prospérité aux défrichements successifs des environs; c'est elle qui fournit à tous les habitants de trente lieues à la ronde leurs ustensiles de ménage, leur eau-de-vie, leur sucre et leur café. Plus la population agricole augmente, plus Ostersund s'enrichit. Pour se rendre à la ville la moins éloignée d'Ostersund, il faut faire soixante lieues : cette ville est Sundswall. Nous arrivâmes sans incidents remarquables à ce petit port situé sur le golfe de Bothnie, et d'où l'on exporte au loin les planches que le fleuve d'Indahl amène de l'intérieur du pays.

D'Hernösand, autre port à une demi-journée au nord de Sundswall, nous fîmes une excursion dans l'intérieur, en suivant jusqu'à Liden la rive gauche du beau fleuve d'Angermanna. On reste surpris à la vue des grands et romantiques paysages qui s'y succèdent sans interruption. Ce fleuve, large comme le Danube, m'a paru le surpasser par la variété de ses sites. Rien n'égale la hauteur des forêts et la fraîcheur des prairies qu'il arrose. A

Liden, les chutes de l'Angermanna se précipitent sur tout un archipel de petits îlots qu'elles semblent vouloir emporter dans leur blanche écume. C'est un spectacle ravissant. Ici point de sombres rochers comme en Norvége; le paysage porte à la gaieté, et l'œil embrasse à la fois toutes les beautés du tableau sans être obligé d'en chercher les limites dans les nues. Tout est vert, frais et gracieux.

Ce fut à regret que nous quittâmes la charmante vallée de l'Angermanna-Elfven pour reprendre la grande route qui suit le bord de la mer et conduit à Umea, ville fort triste d'aspect et entourée de pâturages marécageux, sur lesquels on a placé de distance en distance de petits bâtiments de bois noircis par la pluie : ce sont des granges à foin. Quand viennent l'hiver et la neige, quand la gelée a durci la terre, on charge la récolte de l'été sur des traîneaux pour l'abriter dans ces petits chalets uniformes, qui s'étendent à perte de vue dans la plaine et font naître l'idée d'un camp abandonné. Nous visitâmes près d'Umea les chantiers et les scieries de Bagböle, vaste établissement appartenant à M. Dickson, le roi des forêts et le marquis de Carabas de cette contrée; dès qu'on aperçoit une belle scierie, on peut être sûr qu'elle appartient à M. Dickson. Un canal en bois, supporté par des échafaudages et long d'environ deux kilomètres, conduit par une pente douce les planches à mesure qu'elles sont fabriquées au fleuve d'Umea; le fleuve charrie les planches, réunies en immenses radeaux, jusqu'à la mer. Nous assistâmes au départ d'un de ces radeaux dont l'équipage se composait de six hommes; une énorme voile en planches donnait prise au vent et accélérait la navigation.

Nous nous engageâmes de nouveau dans l'intérieur. En sortant de l'Umea, on a, de la côte d'Alidebacken, une fort belle vue sur la ville, le fleuve et la mer dans le fond. Nous longeâmes le lac de Tefvelsjö, triste et désert, et



Liden, au bord du fleuve Indal.

la perspective ne redevint agréable qu'au bord de la jolie rivière de Vendelelfven, où il prit fantaisie à mes compagnons de pêcher à la ligne. Ce fut là que nous fîmes connaissance pour la première fois avec les mousquites, fléau de ces contrées. Ces petits insectes, d'une hardiesse et d'une ténacité incroyables, nous entouraient d'une auréole et nous piquaient à qui mieux mieux.

Nous passâmes le pont de Safvar, jeté sur la rivière de ce nom. En 1809, dans le défilé de Djekneboda, l'avant-garde suédoise battit un corps russe qui avait fait invasion dans le pays. Le soir, on nous accueillit fort bien aux forges de Robertsforpen. Ces usines de fer consomment annuellement vingt-quatre mille tonneaux de charbon de bois; une douzaine de marteaux y fonctionnent nuit et jour, et tout un petit peuple d'ouvriers vit alentour. Le lendemain, nous parcourûmes un paysage plus varié d'aspect et plus fertile que la veille. Les granges y sont de forme octogone.

Un établissement d'eaux minérales. — Le docteur. — Une ville du dimanche. — Skelleftea. — Krangforss. — Lirsträsh. — Nordsjö. Une ficelle au lieu de mors. — Piteå. — La chasse aux phoques empaillés. — Luleå

En passant à Nyjätra, nous vîmes, à notre grande surprise, des cavaliers en frac et des dames en robes blanches qui dansaient sur l'herbe près d'un joli pavillon peint en jaune. Un de ces messieurs, coiffé d'un chapeau couvert de satin de soie et orné d'un frac brodé d'or, vint gracieusement nous inviter à prendre un verre de « pounch. » — C'était, nous dit-il, la clôture de la saison des eaux, et la jeunesse des environs s'était réunie à cet établissement d'eau minérale, gratifié du nom poétique de Tivoli. — Le gentilhomme qui nous faisait si bien les honneurs de la fête était le médecin de la localité, et j'appris que son chapeau de satin indiquait son grade de docteur. Ce galant Esculape nous parut préférer le « pounch » à son eau minérale; il en but un grand verre

d'un trait à la santé de chacun de nous séparément. Une de ses jolies patientes me raconta en valsant que c'était du reste le meilleur médecin du pays, mais qu'il fallait toujours regarder la position de ses lunettes avant de le consulter : « Quand il les porte à la racine du nez, me glissa-t-elle à l'oreille, c'est qu'il n'a pas bu de « pounch » du tout, alors il ne vaut rien; quand les lunettes lui tombent vers l'extrémité du nez, il en a trop bu et ne vaut rien non plus. Il faut qu'il les porte sur la bosse même de son nez, parce que c'est le signe qu'il a bu juste assez pour jouir de sa plus grande force de pénétration. » En regardant avec attention l'Esculape, je vis que ses besicles avaient depuis une demi-heure considérablement glissé et dépassé la bosse.... de la perfection.

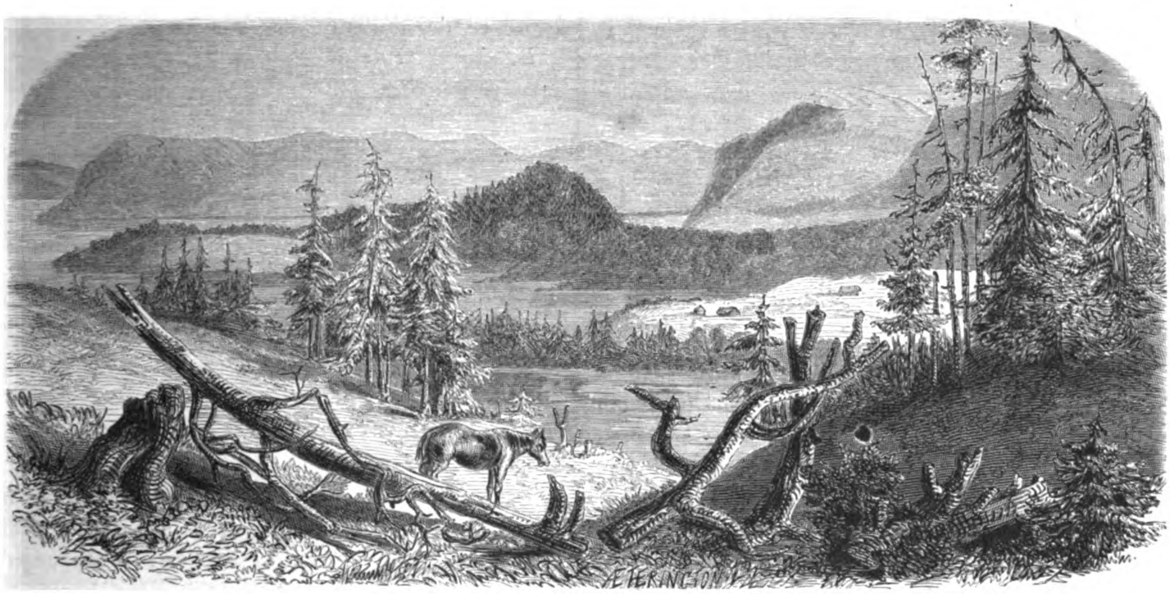


Descente périlleuse.

Heureusement tout le monde m'avait l'air de jouir de la santé la plus parfaite.

En quittant Nyjätra, nous traversâmes une épaisse forêt de sapins : elle était si déserte et si sauvage que nous sentîmes bientôt la tristesse nous gagner; aussi fut-ce avec un vif sentiment de satisfaction que tout à coup, à un contour de la route, nous découvrîmes un lac charmant, et sur une verte colline une jolie église planant au-dessus d'une centaine d'élégantes habitations rustiques qui se miraient dans l'eau.

Cette petite ville d'aspect si séduisant est Busträk. Nous hâtâmes le pas. « Les habitants doivent être à l'aise et heureux! » nous disions-nous. Mais, ô déception! toutes les rues étaient désertes, les portes et les volets fermés. Rien que du silence. On eût dit que la mort avait passé sur toutes ces maisons. Mon postillon me donna gravement l'avis que ce n'était pas là une ville ordinaire. C'était simplement une « ville de dimanche. » — Qu'est-ce donc qu'une « ville de dimanche? » — Voici l'explication. Comme les familles de paysans éparses dans les campagnes voisines ont à faire jusqu'à dix à douze lieues pour venir à la messe, elles ont pris le parti de se construire près de l'église un pied-à-terre. Elles arrivent le samedi soir et repartent pour leurs habitations ordinaires, le dimanche soir ou le lundi matin. La ville change, pendant vingt-quatre



Nordsjö

heures, entièrement d'aspect; tous les volets s'ouvrent, les fenêtres se garnissent de jolies paysannes qui échangent des nouvelles avec leurs voisines, les écuries se remplissent de chevaux, et les marchands étalent leurs marchandises. Tout est animé et joyeux. J'ai rencontré depuis plusieurs autres de ces villes du dimanche, à travers ces provinces où la population est disséminée sur de si vastes étendues de terrain; leur aspect est étrange. Nous dînâmes dans la rue, sur l'escalier d'une de ces maisons désertes.

Le soir, nous arrivâmes à la petite ville de Skelleftea, que signale au loin, du haut d'une colline, son temple blanc, surmonté d'une coupole élégante et orné d'un portique de colonnes en bois d'ordre corinthien. Le pasteur,

vénérable et opulent vieillard, nous fit jouir dans son presbytère de tout le luxe d'une bonne maison. Il nous donna le conseil de remonter le fleuve de Skelleftea jusqu'à Nordsjö, nous promettant des sites pittoresques et variés. Nous fîmes cette excursion partie en bateau, partie en carriole. Après avoir suivi la côte du midi du fleuve, près des chantiers de Johannisforss et avoir traversé l'eau, nous côtoyâmes le côté nord, bordé de collines fort élevées et couvertes de sapins. A Krangforss nous vîmes une chute imposante par sa masse d'eau. A Lirstrash, nous admirâmes un fort beau panorama, mais il s'en fallut de peu qu'il ne m'arrivât malheur sur la route rapide qui descend des hauteurs de Nordsjô.

Au départ, en montant dans mon frêle équipage, je m'étais aperçu que mon cheval n'avait point de mors; on avait seulement attaché une espèce de ficelle autour de son museau et on l'avait nouée aux rênes; considérant la pente presque verticale que j'avais immédiatement à descendre, j'insistai pour obtenir un mors. La petite fille qui me servait de postillon eut beau protester, j'allai moi-même à l'écurie, et je pris une bride que j'adaptai à ma bête. Mais à peine parti et engagé dans la côte, le méchant animal secoua violemment sa tête et s'emporta comme l'éclair, sans aucun souci de tous mes efforts pour le retenir. Ma légère carriole faisait des soubresauts incroyables; ma petite conductrice se cramponnait à moi en pleurant; la rapidité de la course me coupait la respiration. Vingt fois je crus être renversé dans le précipice qui bordait le chemin. Enfin, dans l'impossibilité de retenir le cheval par les moyens ordinaires, je tirai violemment une seule des guides et je cherchai à entrer dans la lisière de la forêt; c'était le seul moyen d'éviter l'abîme de l'autre côté du chemin. Lancé dans le fourré, mon équipage, retenu par les roues entre deux sapins, s'arrêta en volant en éclats, tandis que le cheval, tout à coup immobile, tremblait comme une feuille. J'en fus quitte pour une légère contusion à mon épaule gauche qui s'était heurtée contre un jeune sapin, et pour une assez grosse indemnité qu'il me fallut payer au propriétaire de la carriole.

Pendant qu'on était allé à la recherche d'un autre équipage et qu'on rendait au cheval indiscipliné son frein naturel, c'est-à-dire une ficelle autour du nez, seul procédé qu'il voulût bien tolérer, je descendis à pied la côte, puis j'attendis en dessinant le beau paysage que j'avais sous les yeux : au premier plan une forêt de sapins ravagée par la tempête, une espèce de chaos de forêt vierge; plus loin de longues langues de terre s'avançant dans le lac, bien au delà des montagnes bleues et quelques pauvres chaumières à grande distance les unes des autres.

Mon cheval était devenu doux comme un mouton. Ce n'était pas lui qui avait été la cause du mal Moi seul j'avais imprudemment provoqué le danger. On m'expliqua en effet que, comme on se sert de ces animaux seulement pendant l'hiver (les communications se faisant en été par eau), le froid de l'acier emporterait la peau de leur bouche si l'on employait le mors; aussi a-t-on l'habitude de les conduire comme les rennes, en agissant à l'aide d'une simple ficelle sur l'endroit sensible du nez.

Dès le commencement de la belle saison tous les chevaux sont lâchés dans les forêts, d'où on ne les rentre qu'aux premières neiges; par suite, le service obligatoire de fournir chacun à son tour un cheval de poste aux rares voyageurs qui circulent dans ces contrées, gêne beaucoup les habitants obligés souvent de perdre toute une journée pour chercher leur bête dans les bois.

A la ville de Piteå nous nous fîmes donner au bord de la rivière, moyennant une petite rétribution, une représentation de la chasse aux phoques : ce divertissement est l'une des petites industries du pays. Quatre chasseurs vêtus de la tête aux pieds de peaux de phoques et armés de fusils, simulent l'attaque de veaux marins empaillés placés à distance. Cette représentation de scènes qu'on ne voit que sur les mers glacées me parut, au milieu de la verdure, d'un effet quelque peu ridicule.

Nous suivîmes sans interruption notre voyage jusqu'à Luleå, ayant hâte d'entreprendre notre excursion chez les Lapons avant que la fin de la belle saison ne vînt en augmenter les difficultés. Ce voyage devait se faire en grande partie sur des lacs fort dangereux lorsque soufflent les vents d'automne; nous n'avions donc pas de temps à perdre. Le gouverneur de la province, résidant à Luleå, mit fort obligeamment un courrier à notre disposition, aide bien nécessaire dans ces contrées inhabitées, où il était indispensable de commander à l'avance des bateliers, des porteurs, des chevaux.

Luleå est une des villes les plus septentrionales; elle est bien bâtie, et ses habitants vivent de l'exportation des bois. Nous fûmes étonnés de tout ce que nous y trouvâmes de ressources; ainsi nous pûmes garnir un panier de vins, faire confectionner des pâtés de volaille, et nous munir d'une cage pleine de poulets pour suppléer au gibier que nous ne trouverions pas en route.

Voyage en Laponie. — Bredåker. — Les Laponnes. — Le fleuve de Luleå. — Svartlà. — Edforss — Pêche au saumon. — Wuollrim. — Payerum. — Journée laborieuse. — Chutes d'eau. — Un camp lapon. — La vie des Lapons. — Jockmock. — La famille du pasteur.

Nous allâmes d'abord par terre jusqu'au relais de Bredåker. Le pays nous parut assez cultivé le long des rives du fleuve de Luleå, mais sur la dernière partie de la route, qui est toute nouvelle, il nous fallut avancer péniblement à pied, en enfonçant dans le sable jusqu'aux genoux. Toutefois, nous arrivâmes deux heures avant nos équipages à Bredåker, village d'agriculteurs, où de vieilles et hideuses Laponnes gardaient les troupeaux des habitants. On a peine à s'imaginer combien est repoussant l'aspect de cette pauvre race de femmes lorsqu'elles ont passé l'âge de la jeunesse; aussi sont-elles traitées par les habitants en parias et logées avec les bestiaux. Par contraste, rien de plus gracieux et de plus svelte que les blondes Suédoises de cette province; leur beauté se rehausse de toute la laideur de leurs bergères.

La cage à poulets que portait un de nos guides excita au plus haut degré l'admiration des habitants de Bredåker; ces volatiles leur étaient entièrement inconnus. « Ce sont des paons, disaient les enfants. — Non, ce sont des perroquets, répondaient les autres. — Ah ! les sots, ajoutaient les matrones, ne voyez-vous pas que ce sont des dindons? ça se mange. »

Les cultivateurs de cette contrée à demi sauvage sont logés avec un luxe inconnu dans d'autres pays beaucoup plus riches; chaque ménage a trois habitations différentes : une pour l'hiver, qui reste ouverte afin d'être bien aérée pendant la belle saison, une autre pour l'été, et enfin une troisième près de l'église la plus rapprochée. Ces logements sont spacieux et d'une grande propreté. Une famille, pour vivre à l'aise, doit posséder de trente à cinquante rennes; elle les confie à un Lapon des environs, qui les soigne, veille à leur reproduction, et ramène en automne les bêtes bonnes à abattre. La rétribution annuelle de ce gardien vigilant et probe s'élève à 60 centimes par tête de rennes. On sale ou l'on fume la viande; la langue est le morceau le plus délicat.

De Bredåker nous montâmes en bateau et nous remontâmes le fleuve de Luleå, grand et beau cours d'eau qui traverse de belles forêts coupées à de rares intervalles par quelques établissements agricoles. Le gouvernement suédois favorise les essais de culture; tout colon nouveau



Un relais de poste

est exempté d'impôt pendant les trente années qui suivent son installation.

Nous nous arrêtâmes pour dîner à Svartlå, dépendance de l'immense possession de Gellivara qui a l'étendue d'une principauté et contient une quantité prodigieuse de minerai. Cette propriété a déjà ruiné plusieurs associations de capitalistes séduits par les descriptions féeriques de ses immenses ressources en bois et en fer. On vient de la vendre à une compagnie anglaise qui se propose, dit-on, d'exécuter une voie ferrée nécessaire à son exploitation. Svartlå domine de la hauteur tout le paysage, et ses scies dépeuplent avec une activité prodigieuse les forêts qui bordent le fleuve.

A quelques lieues plus loin nous descendîmes à terre pour aller visiter la chute d'Edforss, dont le bruit s'entend d'une demi-lieue de distance. On y pêchait le saumon. Cette pêcherie appartient à l'État qui l'afferme à une compagnie particulière. La manière de prendre le saumon est fort simple. On oppose aux poissons qui veulent remonter la chute, des paravents en bois fixés à son sommet; le saumon, après plusieurs vaines tentatives, retombe découragé dans des réservoirs grillés, en forme de cage, fixés au fond de l'eau, au bas de la chute, et dont les ouvertures ont la forme d'entonnoirs. Tous les jours on procède à la visite des réservoirs qui, au moyen d'une manivelle à cric, sont hissés au-dessus de la sur-

face de l'eau; un homme armé d'une massue s'introduit dans la cage et tue à tour de bras les pauvres saumons; nous en vîmes massacrer ainsi plus de trente, dont le poids variait de quinze à quarante livres. Le saumon est immédiatement préparé pour la salaison ou la fumigation, et vendu aux marchands de Luleå.

Il était nuit lorsque nous revînmes à nos bateaux; deux heures après nous descendions à terre. Il nous fallut encore une heure de marche pour trouver un gîte à Wuollrim, chez un colon. Ce brave homme, nommé Sandgoist, donna à chacun de nous de la paille fraîche et un drap de lit. Établi en cet endroit depuis quinze ans il y a déjà défriché assez de terrain pour nourrir dix vaches et douze chevaux. Quoique réduit à vivre seul, comme un Robinson Crusoé, il nous parut satisfait de son sort. Le lendemain, il nous mena sur son lac à la chasse des canards noirs; la matinée était splendide et la nature charmante; des montagnes escarpées, boisées



Wuollrim.

de pins, de bouleaux et de sapins, se reflétaient dans l'eau limpide; le bruit de nos armes interrompait seul le silence solennel de ce beau paysage dont notre colon était le roi.

Après avoir empli nos carniers de canards, nous fîmes d'abord trois lieues à cheval jusqu'à Payerum, en traversant quelquefois des terrains marécageux sur des trottoirs faits de troncs d'arbres joints deux à deux; puis il nous fallut remonter en bateau les lacs, les rivières et leurs chutes retentissantes. Ce n'est pas toujours sans un certain saisissement que l'on s'engage dans une frêle embarcation sur ces flots d'écume blanche qui menacent à chaque instant de la faire chavirer et de l'engloutir. Nos quatre rameurs luttaient de toute leur force contre le courant, s'accrochant à toute pierre ou à tout quartier de roc qui, sortant la tête de l'eau, pouvait présenter un appui à la rame; souvent une vague furieuse venait subitement nous inonder. La prudence veut que, pendant l'ascension d'une chute, on se tienne immobile au fond du bateau; le moindre mouvement

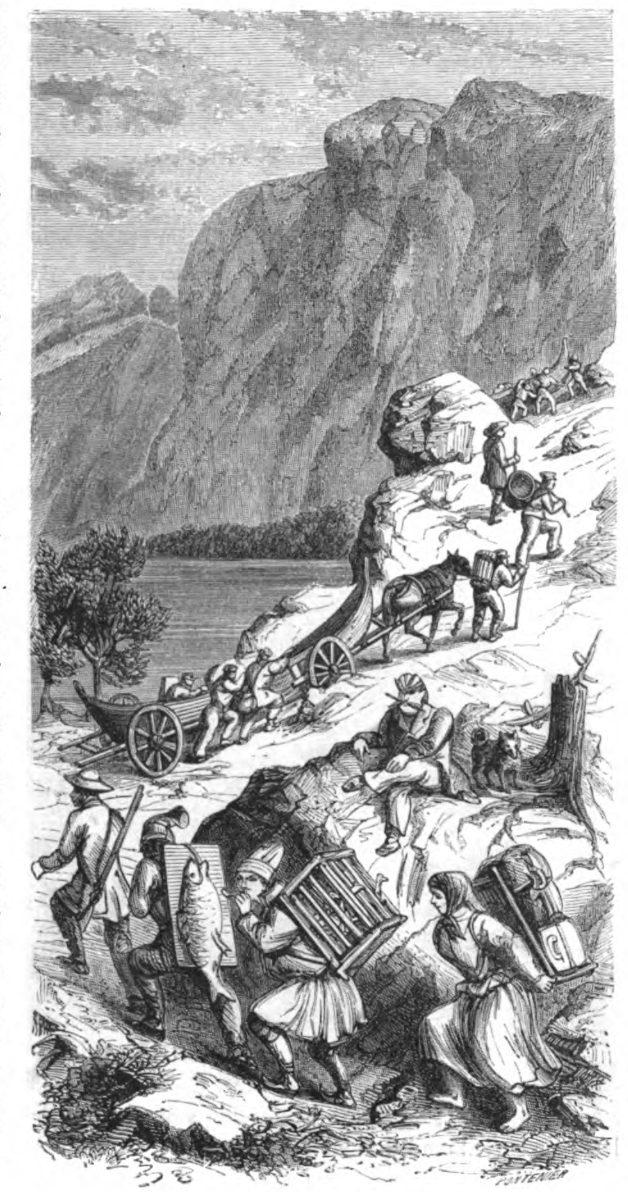
imprudent renverserait tout l'équipage. Quand le fleuve fait de grands circuits, on abrége la route en passant les presqu'îles à pied; les bateaux doivent alors être traînés ou portés à bras; on emploie le même procédé lorsque la chute est trop rapide pour être remontée. Cette nécessité de changer à chaque instant de système de transport était d'autant plus rude que notre petite caravane, composée d'une quinzaine de personnes, guides, bateliers et porteurs, n'avait pas les mains libres; outre le Lapon qui portait la cage à poulets, un autre indigène était chargé d'un saumon réservé au dîner; celui-ci d'une marmite, celui-là d'un sac de nuit, etc.

La nuit nous surprit avant que nous fussions arrivés à deux chutes qu'il nous fallait remonter. On entrevoyait ou plutôt on devinait devant soi le fleuve mugissant sur son lit pierreux. La lune, qui éclairait cette scène, la rendait encore plus saisissante.

« Ne soufflez mot et ne craignez rien ! » dit le batelier qui gouvernait le bateau; et, s'engageant bravement dans la cascade, les rameurs luttèrent pendant dix minutes contre elle en silence; puis tout à coup le calme succéda à la tempête. Du haut de la chute nous apercevions un feu lointain à l'intérieur de la forêt.

« Ce sont les Lapons qui allument ça, nous dirent les bateliers; c'est pour chasser les mousquites qui rendraient leurs rennes fous. »

Il était minuit, le ciel était splendide, nous résolûmes de mettre pied à terre et d'aller faire une visite au camp lapon, le prendre sur le fait et à l'improviste. Le coup d'œil qui s'offrit à nous en arrivant à cet établissement était des plus pittoresques.



Un portage.

Autour de grands feux se pressaient des centaines de rennes dont les cornes immenses, se touchant les unes les autres, formaient comme une forêt dans cette autre forêt d'énormes sapins qui faisait le fond du tableau. Deux jeunes Lapons et des chiens faisaient bonne garde autour des rennes. Ces animaux, couchés ou debout, ne semblaient, du reste, nullement songer à faire des escapades.

Non loin de là était dressée la tente; ouverte au sommet pour laisser passer la fumée, elle était construite avec des troncs d'arbres recouverts de peaux de rennes. Le vieux Lapon et sa femme, avertis par l'aboiement des chiens qu'il se passait quelque chose d'inusité, vinrent nous regarder en se frottant les yeux. Leur toilette avait été bientôt faite; le Lapon se couche tout habillé et ne connaît pas le linge. Sans montrer beaucoup d'embarras, le vieux Lapon, espèce de nain comme Mme son épouse, nous demanda la permission de nous offrir quelque chose. Un renne fut immédiatement trait, et une jeune Laponne, assez gentille, nous présenta le lait écumant dans un vase d'argent d'une forme tout orientale; le reste de notre festin se composa d'un fromage de renne et d'un morceau de poisson séché au soleil en guise de pain. Nous étions assis à la turque devant la tente laponne. Le lait de renne est excessivement gras et rappelle celui des chèvres; le fromage me parut assez fade; mais le poisson était d'un goût très-agréable.

La race des Lapons va toujours en diminuant. Elle est d'origine asiatique; on le voit bien à la langue et au type de la physionomie de ces petits bonshommes. Ils sont considérés comme les plus anciens habitants de la Scandinavie. Chassés par les Normands des pays cultivés, ils ont continué leur vie nomade dans les contrées que personne ne leur dispute. Les uns sont pêcheurs et habitent le nord de la mer, principalement sur les côtes septentrionales de la Norvége; les autres sont bergers et parcourent en tous sens les montagnes dont la mousse blanche nourrit leurs rennes et qui sont situées dans ces parages entre les 65e et 71e degrés de latitude. Pendant les trois mois d'été, le Lapon conduit son troupeau sur les hautes régions pour le soustraire aux grandes chaleurs et aux mousquites; l'hiver, il cherche à se rapprocher des habitations principalement pour mieux se garantir des loups, ses ennemis acharnés, dont il ne parle jamais qu'avec un sentiment de haine profonde.

La providence du Lapon est son troupeau, qui le nourrit, l'habille et lui procure, par échange, de l'eau-de-vie et du tabac, seuls objets de sa convoitise. Une famille laponne ne peut cependant subvenir à ses modestes besoins que si elle possède au moins deux cents rennes; les riches en ont jusqu'à mille. L'hiver, les patins aident les bergers dans leurs courses; ce sont, comme l'on sait, des planches étroites et relevées aux extrémités, longues de deux mètres. Un bon patineur fait facilement trente lieues ou cent vingt kilomètres en dix heures. La vie indépendante de ce peuple nomade n'est pas sans quelque charme. Habitué, dès son enfance, aux privations, aux fatigues de toutes sortes, le Lapon en souffre peu; son corps acquiert une vigueur extraordinaire et la plupart de nos maladies lui sont à peu près inconnues. Lorsqu'en voyage une Laponne donne le jour à un enfant, elle le place dans un morceau de bois creux où l'on a seulement ménagé un trou grillé de barres de fer pour y loger la petite tête du nouveau-né; puis elle met sur son dos cette bûche et poursuit sa course : quand elle s'arrête, elle suspend à un arbre sa chrysalide de bois que le grillage protége contre la dent des bêtes féroces.

Le revers de cette destinée si simple est que la vieillesse est presque inévitablement très-malheureuse. On assure que dès qu'un Lapon n'a plus la force de se rendre utile, ses enfants l'abandonnent en route en ne lui



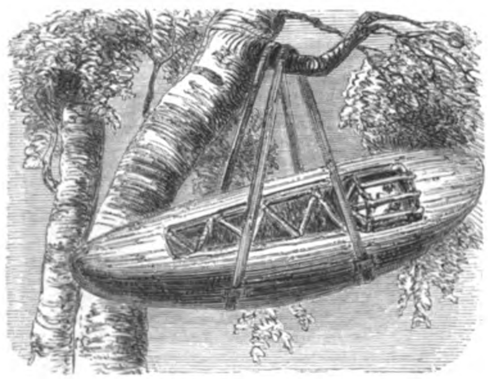
Un camp de Lapons.

laissant d'aliments que pour quelques jours; on trouve parfois dans la forêt les squelettes de parents morts ainsi dans l'isolement.

Une fort belle poire à poudre était suspendue au côté de sir Arthur; notre hôte offrit un veau de renne en échange. Le marché fut accepté et l'innocent animal, immédiatement dépecé, fut porté au bateau. Le Lapon eut soin d'en garder la peau. Nous dressâmes nos petites tentes d'abri près de l'habitation nomade, et nous dormîmes malgré les mousquites jusqu'à 5 heures du matin. Le camp lapon était en mouvement. Son départ précéda le nôtre. La tente et les ustensiles furent partagés et placés sur le dos de quelques rennes; le vieux Lapon ouvrit la marche, suivi de tout le troupeau; le reste de la famille, composé de trois femmes et de deux hommes, faisait avec les chiens la garde autour des rennes. L'hiver, lorsque le sol est couvert de neige, la marche est des plus pénibles; il faut être Lapon pour s'en tirer. Le gouverneur de la province nous raconta qu'ayant été appelé par ses fonctions à traverser une forêt semblable pour se rendre à quelques lieues de Jockmock, il se trouva dans un grand embarras, son cheval et son traîneau enfonçant à chaque pas jusqu'au cou; il n'eut d'autre ressource, pour continuer son voyage, que de louer un Lapon et son troupeau : le premier, monté sur ses longs patins, montrait le chemin; le renne le plus expérimenté

venait ensuite, car il y a toujours un chef à chaque troupeau; derrière leur capitaine, cinq cents rennes s'avançaient gravement quatre de front sur chaque rang; enfin, venait le gouverneur sur la route battue et relativement facile. L'indemnité que lui demanda le Lapon pour lui avoir ouvert cette voie sur une étendue de neuf lieues, fut d'environ six francs.

Après avoir perdu de vue la caravane qui allait chercher la fraîcheur dans des régions plus élevées, nous remontâmes le fleuve et une de ses chutes jusque dans les environs de Jockmock, où nous arrivâmes après une heure de marche. Dans ce hameau réside le pasteur du canton ainsi que deux ou trois petits marchands. Deux fois l'année on y tient foire et les Lapons s'y rassemblent pour échanger leurs produits. Le presbytère n'avait à nous offrir qu'une hospitalité bien modeste il est vrai, mais touchante par sa simplicité même. Le pasteur, M. Vesterlund, habite Jockmock depuis trente ans. Avec son revenu annuel de 1500 francs il est parvenu à élever dix-sept enfants qui sont tous vigoureux. Un des ses fils est ecclésiastique, deux sont maîtres d'école, un autre colon.



Berceau lapon.

Les filles, fort jolies blondes, aident leur mère aux travaux du ménage; ce sont elles qui brassent la bière, fument et salent le renne et le saumon, filent les tissus de lin et de laine qui servent à l'habillement de toute la famille. Une d'elles part chaque automne avec quatre ou cinq petits frères qu'elle accompagne au lycée de Pitea, où ils font leurs études, pour tenir leur ménage et les soigner. Elle les ramène aux vacances. Ces voyages se font à pied et durent une huitaine de jours, dans des conditions bien pénibles, car ces enfants n'ont ni guides, ni logis, ni bateaux commandés à l'avance; ils sont souvent obligés de coucher à la belle étoile, et les provisions qu'ils ont emportées sont en grand danger de ne pas leur suffire.



Björkholmen.

La rivière des perles. — L'île de Björkholmen. — Curiosité et mémoire des Lapons. — Njawivi. — Parrain malgré moi. — Le lac de Quockjock. — L'histoire de Lisa Maria. — Le Wallaberg. — Remède contre les piqûres des moustiques. — Retour.

Notre photographe, épuisé de fatigue, se reposa dans le presbytère de Jockmock pendant la nouvelle course que nous entreprîmes jusqu'à Quockjock, situé à environ soixante lieues plus haut. Le moral du pauvre artiste était fort abattu, et ses instruments, disloqués par les secousses continuelles auxquelles ils avaient été exposés pendant leur transport, ne fonctionnaient plus que bien imparfaitement. Le pasteur désira se joindre à nous pour faire une de ses tournées semestrielles dans la partie de son diocèse que nous allions traverser. Le cercle de sa paroisse s'étend sur un rayon de soixante lieues à la ronde; le vénérable ecclésiastique, malgré son pied bot, avait fort à faire. Nous marchâmes pendant la moitié de la journée jusqu'à Saskam et ensuite nous traversâmes successivement les lacs solitaires de Purkia et de Randijaner. De loin nous apercevions le glacier de Harevarto. Le paysage est mélancolique; les montagnes, peu élevées, sont couvertes de forêts de sapins d'une couleur sombre, dont la monotonie n'est interrompue que çà et là par de larges taches rougeâtres qui souvent coupent la côte de haut en bas dans toute sa hauteur; ce sont les traces d'incendies dont on accuse le soleil même : ses rayons embrasent, dit-on, des parcelles d'anciens arbres séculaires passés à l'état d'amadou. Le peu de valeur des bois et la rareté des habitants sont cause qu'on ne s'inquiète pas beaucoup de ces feux immenses qui durent quelquefois pendant des semaines entières. On est habitué à les laisser s'éteindre peu à peu d'eux-mêmes.

Nous couchâmes dans nos tentes, au bord du Parkijaver, non loin de la Silbo que l'on appelle aussi « rivière des perles » à cause des perles que produisent ses coquillages et que pêchent quelques pauvres Lapons sans troupeaux. Cette industrie est pénible. Le pêcheur plonge dans l'eau glacée jusqu'à mi-corps et enlève les huîtres au moyen d'une pince fixée à une longue perche. Il est souvent obligé d'en ouvrir des centaines avant de trouver une petite perle. Nous en achetâmes de fort belles, rivalisant de blancheur avec leurs sœurs d'Orient; les plus grosses, qu'on nous vendait de 8 à 10 francs sur place, ont été estimées à Paris 150 à 200 francs. Les petits marchands de Jockmock spéculent sur cette pêche et revendent les perles à Luleå, d'où elles passent successivement entre les mains des négociants des villes de la côte, augmen-

tant de valeur à mesure qu'elles se rapprochent des centres de civilisation.

Nous nous arrêtâmes le lendemain pendant quelques heures à l'île de Björkholmen, espèce d'oasis au milieu du lac sauvage de Skalka. Cette île produit assez de blé pour permettre aux deux familles qui la possèdent d'en vendre à leurs voisins. Le pain est ici un objet de luxe; aussi est-il le plus souvent remplacé par la viande de renne fumée ou par le poisson séché au soleil. Un des paysans propriétaires de l'île nous fit visiter avec fierté ses vingt-quatre arpents de terrain ensemencé; sa moisson promettait d'être abondante. C'était un homme intelligent. Il profita de notre halte chez lui pour se mettre au fait des événement survenus en Europe depuis la visite des derniers touristes qui, l'année dernière, étaient descendus dans son île. Nos victoires de Crimée parurent lui faire le plus grand plaisir; seulement il avait peine à comprendre qu'on eût laissé à la Russie tout son territoire.

Les journaux sont ici chose inconnue, et on n'y connaît pas encore l'avantage de la poste aux lettres; de temps en temps on apporte quelques vieux journaux à Jockmock, et quand, à la foire d'hiver, les Lapons viennent des alentours, ils ne laissent à leur pasteur ni trêve ni repos tant qu'il ne leur a pas raconté tous les incidents remarquables arrivés depuis l'année précédente, non-seulement dans le pays, mais dans le reste du monde. Durant leur séjour à la foire, ils font enregistrer sur le livre d'Église les décès de l'année; ils font aussi baptiser les enfants; puis ils s'informent avec grande curiosité de l'âge qu'ils ont eux-mêmes, car c'est un détail que chacun d'eux a l'habitude d'oublier au bout de deux ou trois mois. Le bon prêtre passe des journées entières à feuilleter son registre pour leur rappeler l'année de leur naissance ou de leur mariage. Son presbytère est alors rempli, de la cave au grenier, d'une nuée de Lapons; les plus généreux lui offrent un jambon de renne en arrivant. Après leur départ, toute la famille du pasteur est occupée, pendant quinze jours, du matin au soir, à purifier la maison des traces du séjour de ces demi-sauvages dont la malpropreté est au-dessus de toute description.



Le lac de Skalka.

A partir de Björkholmen, le pays devient plus pittoresque; les montagnes ont des formes alpestres et varient continuellement d'aspect. Jusqu'à Quockjock, le voyage est des plus intéressants.

Nous avons traversé Granudden. Il a fallu naviguer et marcher toute la nuit. A quatre heures du matin nous sommes arrivés au hameau de Njawivi.

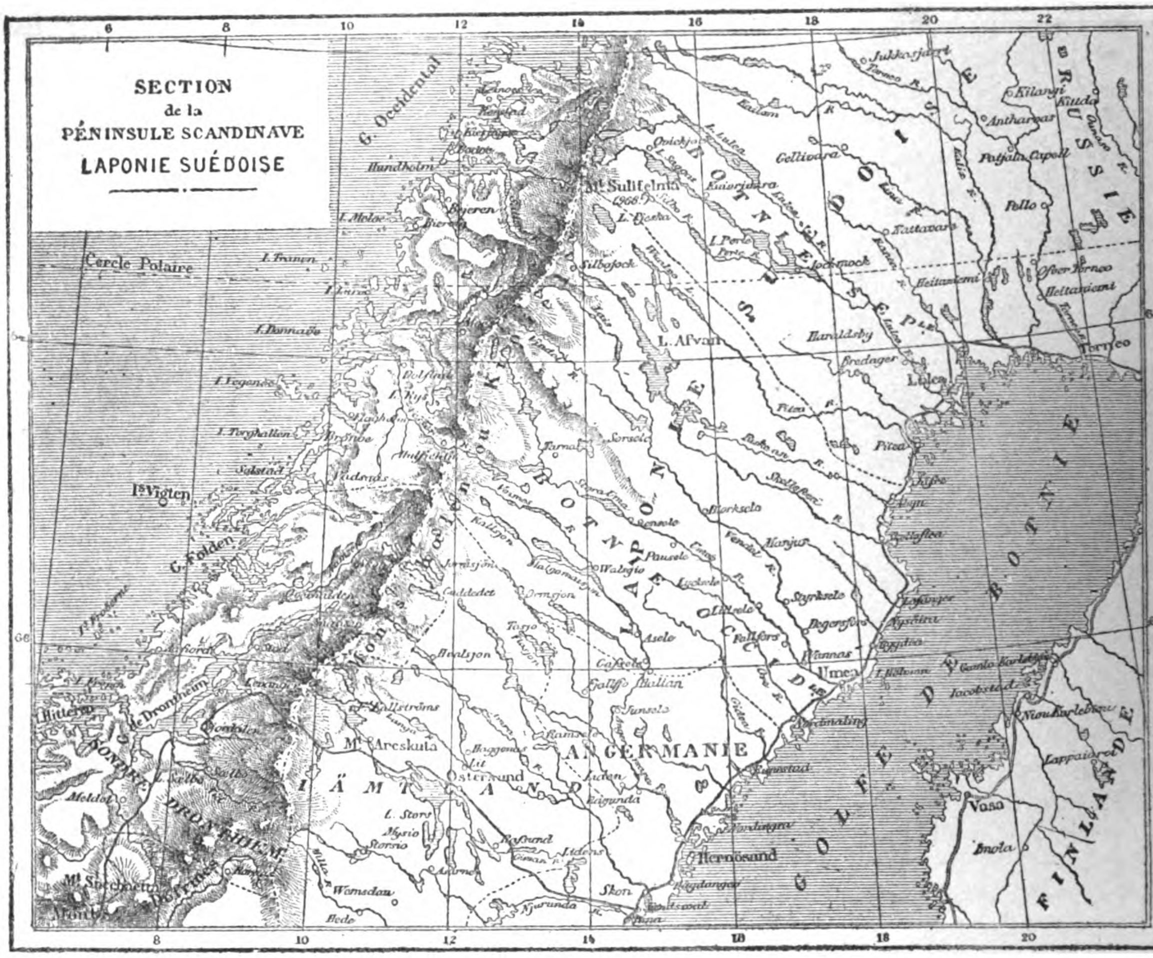
Pendant qu'on nous préparait du café dans une des habitations, je m'étais endormi sur un banc; tout à coup je m'éveillai au bruit que faisaient plusieurs per-



En descendant.

sonnes. Le pasteur, notre compagnon de route, orné d'un rabat et d'un petit manteau de soie fanée flottant sur sa grossière soutane de voyage, tenait d'une main un livre d'office, de l'autre un mouchoir blanc; il était entouré d'un groupe d'hommes et de femmes. Je compris qu'il s'agissait d'un baptême; on s'était hâté de saisir le pasteur au passage. Arrivé à la formule d'usage, il se tourna vers les témoins en disant : « Promettez-vous en cas de mort des parents de les remplacer auprès de cet enfant et de veiller à ses besoins physiques et moraux? » Les deux parrains répondirent : « Oui, nous le promettons. » L'ecclésiastique garda le silence : il fixait sur moi un regard interrogatif comme s'il attendait aussi ma réponse. Encore à moitié endormi et comme en rêvant, je répondis de même : « Oui, je le promets. » On me prit au mot et je me trouvai ainsi le troisième parrain de la jeune Brita et inscrit comme tel sur le registre. Mon offrande pécuniaire fut acceptée avec reconnaissance par la mère de ma filleule. Je lui donnai de plus un gros baiser.

Au lever du jour, nous remontâmes le Sagat dont le courant forme des chutes assez élevées, et nous pénétrâmes dans le lac de Lagatjaner, splendide nappe d'eau que la nature semble avoir voulu entourer de toutes ses beautés pour faire oublier au voyageur ses fatigues. Jusqu'à Quockjock, situé à l'extrémité du lac, on



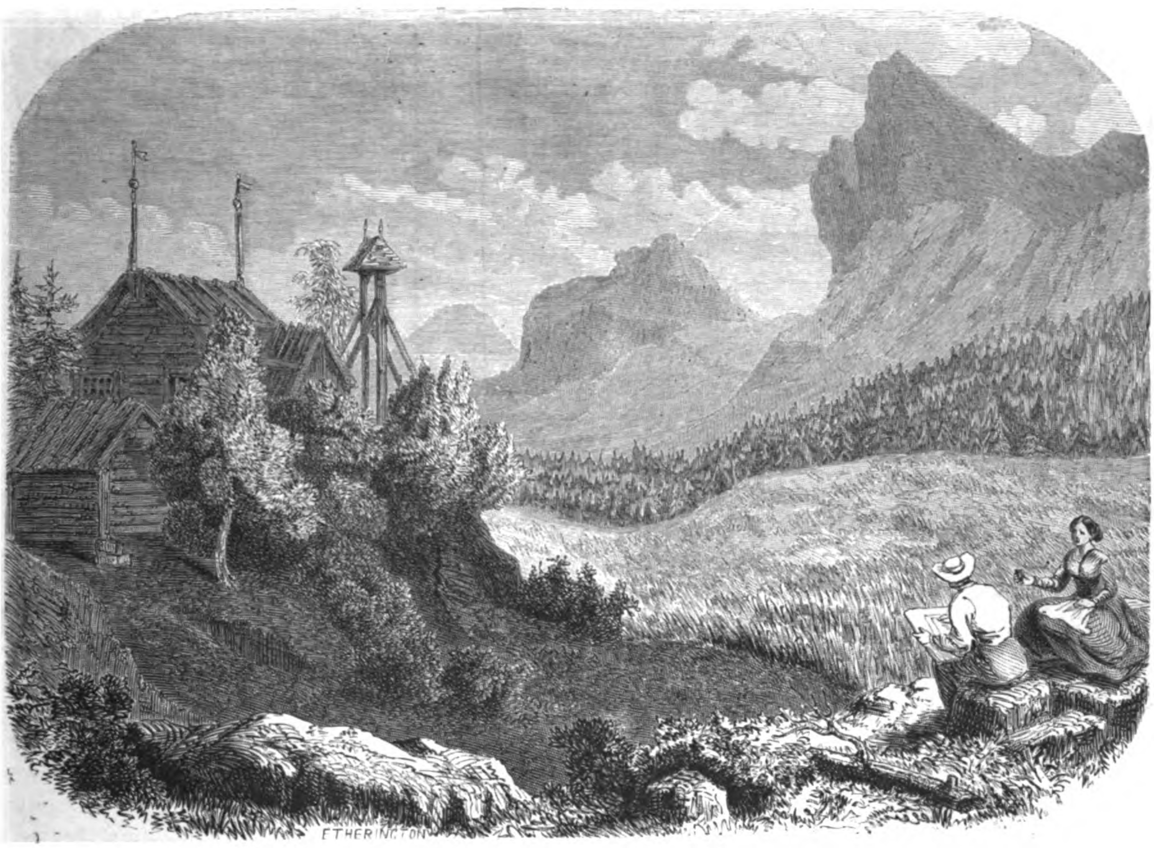
marche de surprise en surprise, d'extase en extase. La ceinture du lac forme un marchepied sinueux de verdure derrière lequel s'élèvent à pic des glaciers aux contours hardis et variés qui se reflètent dans une eau d'une transparence merveilleuse et se découpent sur le ciel du plus vif azur.

C'était un dimanche. Dès que les pauvres habitants de Quockjock eurent de loin reconnu leur pasteur, ils firent sonner immédiatement les cloches de leur petite église pour appeler les fidèles au service divin. Ces sons clairs et perçants interrompant tout à coup le profond silence de ces solitudes grandioses, nous émurent profondément.

A peine débarqués, nous nous dirigeâmes vers la chapelle sur les traces de pauvres gens qui gravissaient le sentier escarpé. Le pasteur eut bientôt revêtu son petit manteau de soie et accroché son rabat. Après avoir fait une prière en langue laponne, il commenta en suédois le texte : « Là où deux ou trois personnes se trouvent réunies en mon nom, je me trouve au milieu d'elles. »

Après le prêche, je m'installai sur l'herbe pour faire un dessin de la chapelle. Une jeune fille m'observait de loin avec curiosité; je la priai d'aller me puiser de l'eau dans un gobelet à un ruisseau dont j'entendais le murmure à peu de distance; après me l'avoir rapporté, elle me demanda la permission de regarder comment je m'y

prenais pour « faire le portrait » de son église. Elle s'appelait Lisa Maria. J'exprimai le désir de connaître sa vie; elle ne se fit pas prier et me raconta avec simplicité qu'elle était l'un des douze enfants de l'ancien chantre de la paroisse. Après la mort de son père, elle était restée, seule de toute la famille, à Quockjock; ses frères et ses sœurs avaient tous été gagner leur pain dans les environs. Sa sœur la plus chère habitait Calix, à quelque soixante lieues de là. Lisa Maria ne l'avait pas vue depuis trois ans, et elle regrettait bien de ne pas avoir appris à écrire. Comme je devais aller à Calix, je lui proposai d'écrire à sa sœur sous sa dictée; toute joyeuse, Lisa Maria courut chercher une écritoire et une plume. Je me fis de grand cœur l'interprète de ses naïves pensées. Elle signa la lettre d'une petite croix grecque, et je lui promis non-seulement d'aller voir sa sœur, mais de lui faire parvenir la réponse par l'entremise du gouverneur de la province. Entre autres passages de cette épître ingénue, j'ai noté celui-ci : « La personne qui t'écrit ma lettre est un bien gen- « til jeune homme, qui tire en portrait les églises, « et qui sait conter toutes sortes d'histoires; tu fe- « ras tout ce qui dépendra de toi pour qu'il se plaise à « Calix, et tu m'écriras ce qu'il t'aura dit de moi. » Cette jeune fille, dont je m'étais fait avec tant de plaisir le secrétaire, avait eu pour père un Suédois et pour mère une Laponne; sa taille était élancée, son teint suédois, ses yeux et ses cheveux étaient du plus



Quockjock.

beau noir. Les mariages entre Suédois et Laponnes ne sont pas très-rares; mais une Suédoise n'épouse jamais un Lapon.

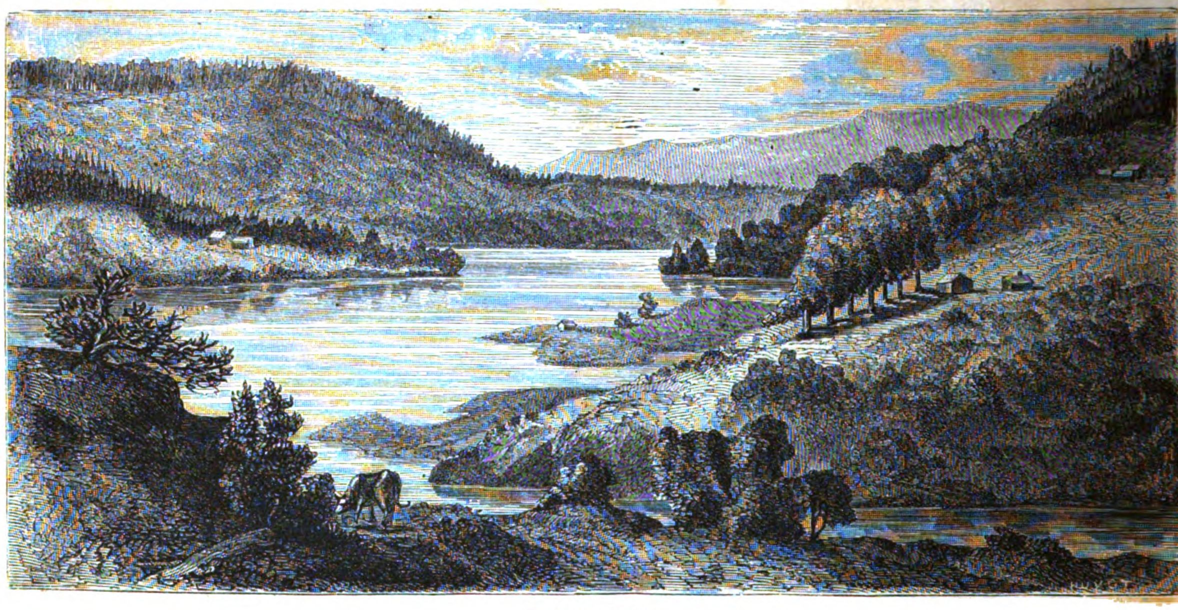
Après le dîner chacun alla se promener selon son goût, les uns pour pêcher, les autres pour chasser des mouettes et des canards noirs. Plus oisif, j'escaladai la montagne de Wallaberg, à deux mille pieds au-dessus du lac, et de là je contemplai les glaciers environnants. Sur ces montagnes arides, au-dessus desquelles mon regard planait à perte de vue, je ne découvris aucun autre vestige de végétation que la mousse blanche; à mes pieds, le lac de Quockjock me semblait enfermé tout entier dans un petit nid de mousse verte.

Le lendemain, avant de partir, nous fûmes invités à une noce. On l'avait arrangée au plus vite pour mettre à profit la visite du pasteur. Cette fois, j'eus soin de ne pas m'endormir pendant la cérémonie. Qui sait si au réveil je ne me serais pas trouvé marié malgré moi? La messe terminée, chacun donna son offrande à la mariée : la collecte fut assez abondante.

Notre intention n'était pas d'aller plus loin. Nous nous mîmes en route pour revenir en arrière. Jusqu'alors nous avions remonté les fleuves; maintenant il fallait les descendre. La rapidité avec laquelle les chutes entraînent le bateau donne des émotions différentes de celles qu'on éprouve en les remontant : le danger est plus grand. Selon la disposition d'esprit où l'on est, il y a des moments où l'on est heureux et ravi de se sentir

ainsi emporté, et il y en a d'autres où on aimerait mieux être tranquillement chez soi assis au coin de son feu dans un bon fauteuil.

Nous nous étions fait une voile avec une couverture de laine fixée à l'avant du bateau. Vers la nuit nous arrivâmes à Björkholmen. Notre hôte insulaire nous donna, comme à notre première visite, de la paille et des draps. Ces couches nous parurent d'abord sinon voluptueuses, du moins meilleures que celles dont il avait fallu nous contenter sous les tentes; mais une armée innombrable de mousquites se précipita sur nous, et nous tint en éveil malgré les sacs de tulle où nous avions caché nos têtes et nos mains. Il nous arriva plus d'une fois, à sir Arthur et à moi, étendus sur la même paille, de nous assener mutuellement de formidables coups de poing destinés à nos insaisissables ennemis : ce fut une nuit horrible! Notre hôte nous consola le lendemain en nous promettant de nous confier un moyen sûr de nous mettre désormais à l'abri des piqûres de ces ennemis nocturnes. Il apporta un vilain pot de terre et en sortit un pinceau noir; puis il enduisit nos visages d'une couche à l'huile de goudron; c'était là son remède souverain contre le sesky et le mekara, jolis noms donnés en ce pays du Nord à ces enragés mousquites. L'odeur du goudron était telle que je me surpris plusieurs fois à faire les essais les plus ridicules pour me fuir moi-même; heureusement on s'habitue à tout, ou du moins à beaucoup d'assez mauvaises choses, et j'avoue que, dans la suite, je trouvai ce singulier préservatif réellement préférable au voile de tulle qui gêne la respiration et échauffe le teint.



Le fleuve Luléå.

On nous montra, comme une rare curiosité, un renne dressé à tirer une voiture à roues.

Avant de partir, nous achetâmes des chaussures laponnes qui devaient faciliter notre marche sur les terrains difficiles que nous avions encore à parcourir. Ce sont de vastes bottes qu'on a soin de doubler à l'intérieur de foin très-fin; elles sont de peau de renne et sans semelles.

Nous suivîmes en sens inverse l'itinéraire que nous avions pris pour venir à Quockjock. Au presbytère de Jockmock, nous retrouvâmes notre photographe qui parut fort aise de nous revoir. Le pauvre homme n'avait pas même goûté au vin que nous lui avions laissé pour se fortifier pendant notre absence; il ne se trouvait pas de tire-bouchons dans la contrée, et l'innocent artiste n'avait pas eu l'idée de casser le cou aux lagènes. De plus, la cuisine de Jockmock n'avait pour lui aucun attrait; les demoiselles de la maison avaient, en vain, pour le fêter, épuisé tout leur répertoire culinaire, confectionnant un jour quelque poudding, un autre jour un quartier de renne ou bien un saumon, toujours, il est vrai, avec assaisonnement de groseilles et framboises sauvages : le pauvre homme, bien reconnaissant, avait avalé le tout en silence et le sourire sur les lèvres, mais avec un secret désespoir de palais et d'estomac.

Après une journée de repos chez notre excellent pasteur où nous remplaçâmes le poudding national par le produit de notre pêche et de notre chasse, nous nous remîmes en route pour Lulea qui nous parut une capitale luxueuse en comparaison des deux ou trois seuls pauvres villages que nous avions vus en Laponie.

SAINT-BLAIZE.



Jardin du boulevard Doret, à Saint-Denis. — Dessin de Riou d'après une photographie de M. Lamèle.

VOYAGE A L'ILE DE LA RÉUNION

(ILE BOURBON),

PAR M. L. SIMONIN.

1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

SAINT-DENIS.

De Paris à Saint-Denis. — Premier aspect de la ville. — Le boulevard Doret. — La végétation des tropiques. — Le ruisseau des Noirs. — La rivière de Saint-Denis. — Les danses de la place Candide. — La statue de Labourdonnais et la rue de Paris. — Le jardin du roi. — M. Richard. — La feuille de grenade et la fleur de bismuth. — M. Prudhomme, empailleur et voltairien.

De Paris à Saint-Denis, le chemin le plus court n'est pas toujours le plus agréable, et tandis que les uns prennent le chemin de fer du Nord, je pris celui de Paris à Lyon et à la Méditerranée qui me conduisit jusqu'à Marseille. Il est vrai que *tout chemin mène à Rome*, et qu'aussi, il faut le dire, le Saint-Denis où je me dirigeais n'est pas cette sous-préfecture de la Seine, dernière demeure de nos rois, mais bien la capitale de l'île Bourbon, aujourd'hui la Réunion. J'allais *aux îles*, comme on dit à Paris quand on s'embarque pour les colonies lointaines.

Je partis de Marseille, le 28 février 1861, sur le paquebot anglais *Valetta*. Il y avait à bord toute une cargaison humaine en route vers Malte et l'Égypte. Le chemin de fer inter-maritime nous transporta d'Alexandrie au Caire et du Caire à Suez.

De Suez à Aden, sur la côte d'Arabie, d'Aden aux Seychelles, archipel jadis français, de là à l'île Maurice, notre ancienne île de France, dont la capitale s'appelle toujours Port-Louis, et enfin de Port-Louis à Saint-Denis, le vapeur anglais *Nepaul* nous promena comme l'eût fait une locomotive, et le 28 mars au matin,

je descendis sain et sauf dans la capitale de l'île de la Réunion.

En moins d'un mois, j'avais fait à peu près trois mille lieues; je trouvais qu'il était temps de se reposer. Les Anglais peuvent avoir du *confort* chez eux, mais ils n'en ont guère sur leurs navires, et mes compagnons de route, pendant tout le temps de la traversée, appelèrent comme moi de tous leurs vœux le jour désiré où des vapeurs français transporteront enfin les passagers de la mer des Indes.

Saint-Denis s'offrit à moi, coquette et parée, comme en un jour de fête. Les pluies qui venaient de tomber à torrents pendant les mois précédents, avaient singulièrement ranimé la végétation, sans toutefois rafraîchir l'air. J'étais passé d'un hémisphère à l'autre, et en échange du froid glacial de Paris, je trouvais, en quelques jours à peine, toute la chaleur des tropiques. C'était là un de ces contrastes subits auxquels mes précédents voyages, d'un bout à l'autre de l'Amérique, m'avaient habitué, mais ce que je n'avais point vu encore, c'était une nature aussi resplendissante et surtout une ville aussi gracieuse que celle qui se déroulait à mes yeux.

Pendant que le domestique lascar, Indien à la peau noire et tout vêtu de blanc, auquel je laissai le soin de mes bagages, se dirigeait vers l'hôtel d'Europe, je me promenai tranquillement par les rues. La fraîcheur du matin régnait encore, et les jardins, qui bordaient l'un et l'autre côté des trottoirs, répandaient autour de moi une ombre bienfaisante.

A travers la grille fermant les jardins sur la rue, le *barreau*, comme l'appellent les créoles, on apercevait la *varangue*, galerie ouverte autour de la maison. Un lustre de cristal qu'on allume le soir, et de vastes fauteuils de rotin où l'on se berce nonchalamment, forment l'ameublement du gracieux péristyle.

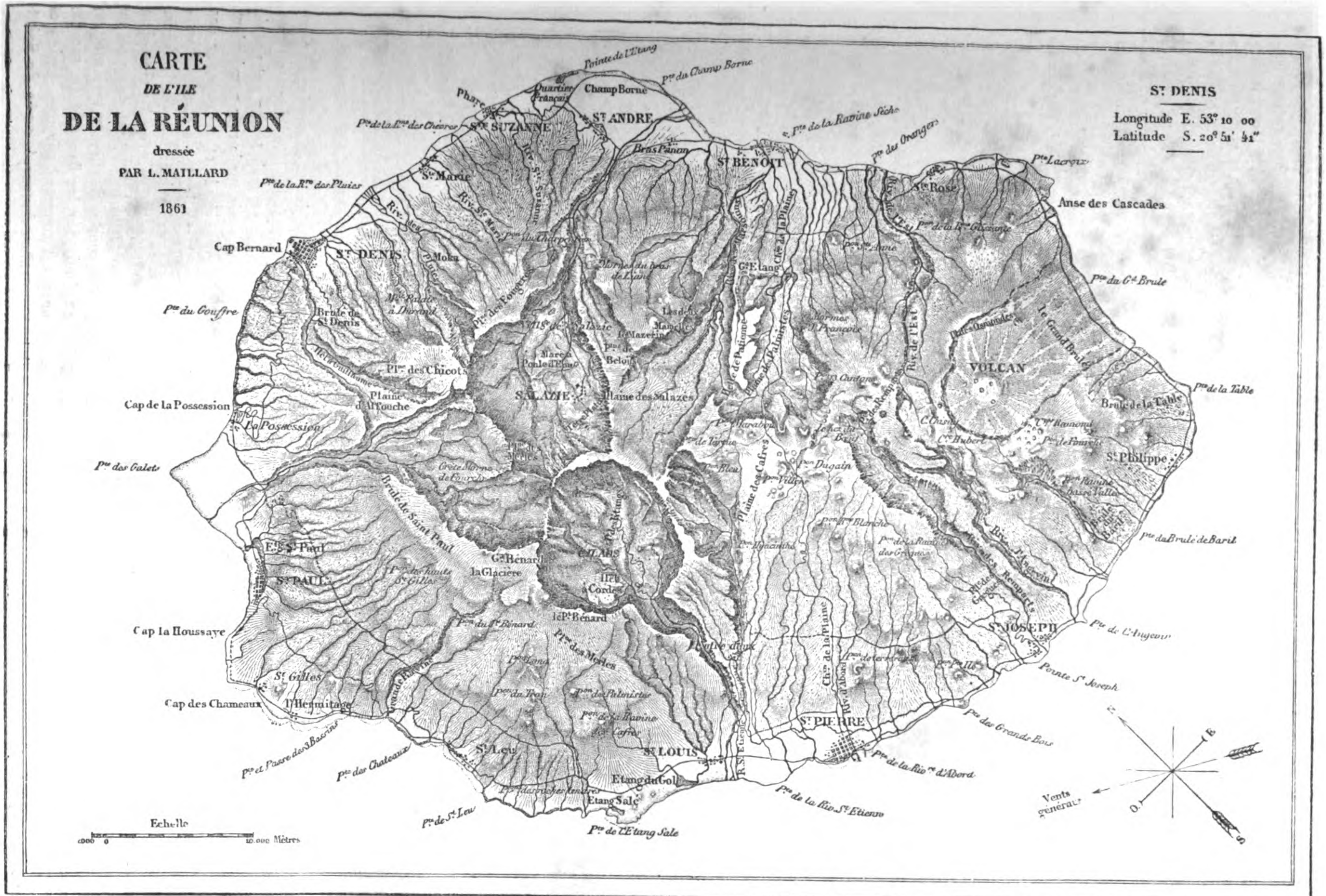
Cependant mon Indien était arrivé à l'hôtel où je ne tardai pas à le rejoindre. Je fis prévenir de mon arrivée l'excellent M. E. Crémazy, auquel j'étais recommandé, et il consentit à me donner une partie de son temps. Je visitai en sa compagnie les quartiers de la ville que je n'avais point encore parcourus : les rues sont larges, bien tracées et se croisent d'équerre. Autour de la ville est une promenade circulaire, le boulevard Doret, que de nombreuses voitures sillonnent dans l'après-midi. Dès que les rayons du soleil s'inclinent obliques à l'horizon, dès que la chaleur de la journée commence à disparaître, c'est là qu'après la sieste les dames viennent étaler leurs étincelantes toilettes. C'est là qu'on aperçoit aussi dans tout leur luxe les pittoresques costumes des domestiques venus de l'Inde. Les noirs, émancipés en 1848, ont pour la plupart refusé de servir leurs anciens maîtres, et les Malabars, les Lascars, les Bengalis, les Télinguas, en un mot toutes les races de l'Inde, ont été mises à contribution pour remplacer les esclaves africains.

Le boulevard Doret est le bois de Boulogne de Saint-Denis, et il est remarquable par quelques habitations princières élevées dans son voisinage. C'est là aussi que se déroule dans toute sa majesté et son éternelle verdure la végétation des tropiques. De la voiture découverte dans laquelle j'étais placé, je pus à mon aise, par de simples coups d'œil donnés à droite et à gauche, me livrer à une véritable étude de botanique coloniale. Les cannes à sucre dressent dans les champs leur tige svelte, surmontée souvent d'une aigrette, et dans les jardins se trouvent à la fois réunis le bananier aux grappes pendantes, le cocotier au tronc élancé, le badamier aux formes originales, le manguier au feuillage touffu, l'évi ou arbre de Cythère, le pignon d'Inde à la noix huileuse, l'arbre à pain originaire de Taïti, le vacoa dont on tresse les feuilles en nattes et en paniers, le papayer au tronc sans branches en forme de colonne, et qui porte pour chapiteau une couronne de melons verts.

A tous ces arbres, si caractéristiques de la végétation des tropiques et si nouveaux pour l'Européen, se mêlent l'avocatier, dont la poire rappelle le beurre, le letchi importé de Chine, le mangoustan aux fruits parfumés, le flamboyant aux fleurs étincelantes, le goyavier, parent du cognassier d'Europe, le figuier des Banians, venu de l'Inde, le jacquier au port majestueux. Çà et là un plant de café, un muscadier, un girofier rappellent les cultures des grandes habitations de l'île, et sur les flancs des coteaux le tamarinier et le bois noir, avec le filao, ce pin des tropiques, marient leurs sombres ombrages. Dans les jardins, les rosiers de toute espèce, les lianes aux fleurs multicolores, l'arbre du voyageur, ouvrant ses feuilles en éventail et retenant l'eau entre leurs plis, la vanille grimpante, l'hibiscus ponceau, le grenadier, l'ananas, l'aloès s'unissent aux arbres déjà décrits. Tous ces végétaux différents, mêlant leurs fleurs et leur feuillage, font de la promenade de Saint-Denis une sorte de paradis terrestre, et de tous les abords des maisons de la ville un lieu vraiment enchanteur. En consultant mes souvenirs, je ne pouvais retrouver d'autre exemple d'une aussi resplendissante nature que dans les verdoyants et pittoresques jardins de la Havane.

Le ruisseau des Noirs, que traverse le boulevard Doret, offre aussi un curieux spectacle. Tous les domestiques de Saint-Denis viennent dans l'après-midi y chercher l'eau fraîche pour le repas du soir. Indiens et nègres se trouvent là mêlés, chacun remplissant un petit baril qu'il emporte ensuite sur sa tête. Mais bien souvent, avec le calme que ces serviteurs à la peau de bistre ou d'ébène mettent dans leur marche, l'eau arrive presque chaude et le maître s'emporte contre le domestique nonchalant, qui recommence le lendemain. Les alcarazas, les gargoulettes au ventre poreux doivent suffire, selon lui, à maintenir l'eau fraîche au logis, et il ne voit pas trop pourquoi il hâterait sa marche rêveuse.

Autour de la source où se remplissent barils et carafes est caché, au milieu de frais bosquets, un amas de cahutes en paille et en bambous. C'est un village de noirs, anciens esclaves, qui y jouissent dans un doux *farniente* des agréments de la liberté. Depuis que la révolution de 1848 l'a émancipé, le noir ne veut plus travailler pour personne, si ce n'est pour lui-même; il se pare orgueilleusement du titre de *citoyen*, le seul sous lequel



Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42

il consente qu'on le désigne, et l'état qu'il ambitionne de préférence est celui de petit propriétaire. Un cochon qu'il élève péniblement, quelques maigres poules qu'il ira bientôt vendre au marché, rôdent tout le jour aux abords de sa *case*. Devant la porte s'étend un petit jardin planté de légumes où poussent dans leurs carrés respectifs l'*ambrevade*, sorte de pois en forme d'arbuste; le maïs, dont les noirs mangent les épis; le *chouchou*, dont le fruit rappelle le concombre; le giraumon, parent de la courge; le bétel aux feuilles poivrées, que mâchent les Indiens. A ces plantes et faisant avec elles bon voisinage, se mèlent l'oignon et le poireau, qui sont de toutes les latitudes; la *brède* ou morelle, dont tous les créoles mangent les feuilles mêlées au riz; l'*arrow-root*, dont le tubercule donne une poudre qui remplace l'amidon; le manioc, aux racines farineuses; la patate, sœur de la pomme de terre; le haricot rival de celui de Soissons; enfin la verte série des salades. Tous ces végétaux portent dans la colonie le nom assez pittoresque de *vivres*, appellation qui pourra paraître curieuse à nos lecteurs; mais on n'y regarde pas de si près à Bourbon, où, sans consulter M. Boiste et l'Académie, on nomme tout simplement *sucriers* les colons qui fabriquent le sucre.

Dans les potagers des Malabars on retrouve parmi les vivres le riz, le safran, le piment, mêlés aux plantes



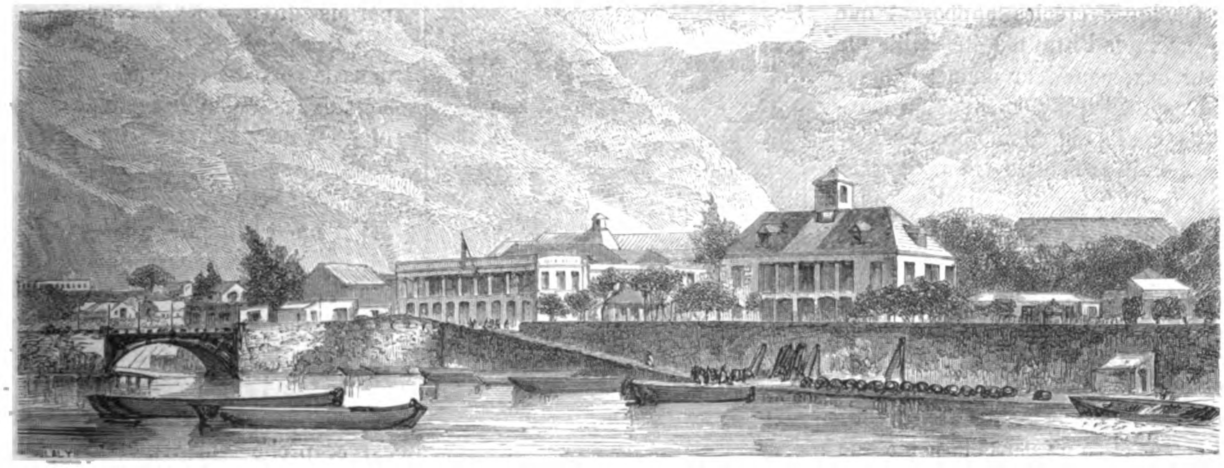
Rue de l'Église, à Saint-Denis. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Lamèle.

précédentes. Les terrains sont plus vastes et le système de culture plus intelligent. On voit que les fils du Gange sont jardiniers par habitude et par amour de l'art. Les enfants de l'Afrique, au contraire, semblent ne vénérer le dieu des jardins qu'en manière de passe-temps.

Laissant derrière moi le ruisseau des Noirs et son village de bambous, je rentrai à Saint-Denis par le chemin qui côtoie la rivière s'étendant à l'est de la ville. Là le paysage change d'aspect. Le cours d'eau, profondément encaissé, va se jeter à la mer que l'on aperçoit devant soi. Les navires ancrés au large se balançaient au souffle de la brise. Il n'y a pas de port à Saint-Denis, pas même une rade hospitalière, et au moindre coup de vent, au plus léger signal d'ouragan ou de ras de marée, un coup de canon retentit, et chaque capitaine lève l'ancre au plus vite. Mais à la fin de mars le mauvais temps est passé, et les navires que je distinguais sur la mer semblaient se bercer dans une douce quiétude et se reposer des émotions de l'hivernage. A ma droite, la chaîne basaltique du cap Bernard, qui va mourir au loin sur les eaux, s'élevait comme un mur gigantesque. C'est à peine si un petit plateau restait libre, celui de l'Hippodrome, où ont lieu au mois d'août des courses de chevaux qui mettent toute la colonie en émoi. Sur les flancs de la montagne, dont le sommet est couronné par une vigie, se développe, comme un ruban sinueux, la route de Saint-

Denis à Saint-Paul. Vers le rivage s'étend une immense bâtisse, les casernes. De l'autre côté de la rivière sont de nombreuses habitations, et en remontant le courant, on entre dans une énorme fissure béante ouverte au milieu de ce sol volcanique. Les *remparts* (c'est le nom qu'on donne aux rochers et aux montagnes à pic du pays) surplombent à droite et à gauche, et des colonnes de basalte, souvent courbées à leur sommet, rappellent les anciennes convulsion géologiques qui ont accompagné l'apparition de l'île au-dessus de l'Océan. De ces bouleversements grandioses, de ces violentes commotions nul être n'a été le témoin, mais il en reste des traces toujours vivantes. Elles nous permettent de remonter à la source des faits, et d'assister au moins par la pensée à la formation successive de notre globe.

Comme je me livrais à ces réflexions, j'arrivai en face du bassin de refuge ou *barachois*, et des ponts en fer et en charpente jetés sur la mer, pour embarquer et débarquer les voyageurs et les marchandises. Après vient le mât des signaux, où l'on annonce les navires. Tel est l'aspect du port de Saint-Denis. Continuant à suivre le rivage, je passai devant les batteries, et débouchai sur une nouvelle promenade plantée de magnifiques filaos. C'est là que les noirs, le dimanche, se livrent à leurs danses échevelées, au son du *bobre*, de la *cayambe* et du *tamtam*. Ces instruments primitifs, aussi simples à manier que faciles à établir, égayent l'enfant de l'Afrique qui, excité par leur bruit, se permet les contorsions les plus licencieuses avec le tacite assentiment de l'agent de police, témoin de tous ces ébats. J'ai vu ainsi sur la place Candide, à l'ombre de filaos séculaires, non loin des vagues qui venaient mourir sur la grève, nègres de Zanzibar, à la taille élancée, au type caucasien, Cafres à la figure sillonnée de hideux tatouages, Malgaches à la chevelure tressée, à la peau bistrée, Mozambiques au nez plissé en grains de maïs, et noirs du Cap à la face stupide, se livrer séparément à leurs danses nationales. Les groupes étaient nombreux et tous les danseurs se tortillaient comme autant de diables. Les uns portaient des plumes dans les cheveux, les autres des grelots au-



Le Barachois de Saint-Denis. — Dessin de E. de Bérard d'après une photographie de M. Bévan.

tour des jambes et des reins. Beaucoup accompagnaient de cris étranges le bruit non moins discordant de la musique, mais tout le monde était content, et les *balancés* et *chassés-croisés* de cet infernal quadrille africain qu'on appelle le *sega* se succédaient sans cesse ni trêve. Quelques soldats de la garnison, quelques mulâtres, véritables *gentlemen* qui refusaient de danser, de nombreuses bonnes d'enfants composaient la foule des curieux. Je m'étais glissé parmi les spectateurs et je regardais tout à mon aise ce bal si nouveau pour moi. La partie bien pensante des créoles est absente de ces jeux, soit qu'ils n'y trouvent rien de bien intéressant, soit plutôt parce qu'on néglige à la Réunion toute espèce d'étude de mœurs.

Ce n'était pas d'ailleurs par le côté simplement pittoresque que le séjour de Saint-Denis me plaisait. J'aimais aussi à parcourir la ville, dont quelques points méritent de fixer l'attention. C'est la place du Gouvernement, et à côté de l'hôtel du Gouverneur, veuf du chef de la colonie, qui s'est retiré dans *les hauts*, à Saint-François, au fond d'une paisible et fraîche demeure. La statue de la Bourdonnais, érigée en face de l'hôtel, semble y être posée à dessein, au lieu et place du gouverneur absent. Cette statue est là aussi comme un hommage tardif rendu au plus habile administrateur et à l'un des plus courageux marins de nos anciennes colonies de l'Inde. Injustement calomnié sous Louis XV, qui ne sut pas le défendre, la Bourdonnais fut enfermé trois ans à la Bastille, et mourut de chagrin d'avoir été si mal récompensé. Les habitants actuels de l'île Bourbon et ceux de l'île Maurice, chacun de leur côté, se sont montrés plus reconnaissants et moins oublieux que le roi de France. A Port-Louis comme à Saint-Denis, on a élevé à la Bourdonnais une statue en bronze; les créoles de la Réunion ont, de plus, doté la fille du célèbre et malheureux amiral.

En quittant l'hôtel du Gouvernement, je remontais la rue de Paris, où la cathédrale, l'hôpital militaire, l'hôtel de ville apparaissent successivement. Plus haut, dans une rue latérale, est le marché ou *bazar* avec sa population d'Indiennes au type souvent gracieux, aux formes toujours élégantes.

La rue de Paris se termine par le jardin botanique ou jardin du roi, comme on l'appelle encore. Je le visitai en compagnie du directeur de l'établissement, M. Richard. Toutes les plantes s'y trouvent rangées par familles, et l'étude en est aussi facile qu'agréable. Le bon M. Richard a été directeur, sous le premier Empire, des pépinières de Saint-Cloud. Il a ensuite établi les pépinières coloniales de Cayenne et du Sénégal où il a fondé Richard-Toll. Il partit pour le Sénégal sur le navire qui allait de conserve avec *la Méduse*. Une jeune femme, qu'il a plus tard épousée, se trouvait elle-même sur le fameux navire, et elle est à cette heure une des dernières personnes qui aient survécu au terrible naufrage. Envoyé à la Réunion, M. Richard y a introduit des espèces tropicales nouvelles, entre autres le palmier de Cayenne. Notre botaniste est un de ces vieux savants qui ont beaucoup vu et surtout beaucoup retenu. Sa conversation est pleine de verve et je dois à ce charmant conteur nombre d'anecdotes dont quelques-unes trouvent ici leur place.



Danse des Indiens. — Dessin de Mettais d'après une photographie.

Quelques créoles supposent que le jardin de l'État n'a été établi que pour eux, pour leur donner des salades quand il n'y en a pas au marché et qu'ils ont de nombreux convives à traiter; pour leur fournir aussi toute sorte de plantes nouvelles, celles même qu'il leur plaît de créer. Or, un jour un de ces messieurs envoie demander à M. Richard de la *feuille de grenade*. Le botaniste devine une erreur et délivre de la feuille de grenadier.

« Vous n'y entendez rien, écrit le colon, et ce n'est pas la peine que le gouvernement envoie un directeur scientifique au jardin du roi s'il connaît si peu son métier; mon domestique que je vous renvoie avec ce billet vous apprendra, monsieur, à connaître la feuille de grenade.

— Je n'ai pas de leçons à recevoir de vos gens, répondit tranquillement M. Richard, et quant à la feuille de grenade, apprenez, monsieur le créole, que les grenades ne produisent pas plus de feuilles que les œufs de poules ne donnent de plumes. »

Le colon se tint pour battu et ne revint pas à la charge. Mais, quelques jours après, deux belles dames, en quête de fleurs nouvelles, envoyaient demander des fleurs de soufre et des fleurs de bismuth. Le directeur du jardin botanique leur répondit qu'il n'en *tenait* pas, mais qu'elles pouvaient sûrement s'adresser à leur pharmacien. « Tout ceci prouve, me disait ce bon M. Richard, que le livre de la nature n'est pas encore ouvert pour beaucoup de nos colons et que dans la splendide végétation qui les environne, ils ne voient encore que des fleurs et des feuilles. »

A côté du jardin botanique est le muséum d'histoire naturelle, que l'excellent M. Morel, avocat, a su rendre digne de la colonie. Oubliant quelquefois Thibonien et Cujas pour Buffon et Cuvier, il a employé ses heures de loisir à devenir un naturaliste distingué, surtout un ichthyologue du plus grand mérite. Sa collection de poissons est une des plus belles qu'on puisse voir; mais ne le disons pas trop haut, et que ce bruit surtout ne parvienne pas au muséum de Paris, jusqu'aux oreilles de M. Valenciennes! M. Morel pourrait bien m'accuser d'avoir trop parlé.

Le préparateur du muséum de Saint-Denis est M. Prudhomme, grand empailleur de poissons, dont il achète les espèces rares et déguste préalablement la chair, le tout aux frais de l'État. M. Prudhomme est un ancien comédien, d'assez de talent. Il a, dans le temps, donné la réplique à Talma, et il le rappelle avec un juste orgueil. Il est doué d'une noble figure, ombragée d'une belle barbe blanche, et malgré ses soixante-dix ans il a encore très-bonne prestance. Il se sent même parfois, dit-il, de vifs retours de sa verve passée[1]. Il a, à la Réunion, dans la comédie et l'opéra-comique, conquis les applaudissements du public, et ne s'est fait siffler qu'une fois pour avoir voulu, dans une pièce allégorique, représenter un fleuve dans un costume trop primitif. M. Prudhomme, en sa qualité d'ancien tragédien sans doute, est un voltairien renforcé, et quand l'évêque de Saint-Denis visite le muséum, il affecte de l'appeler « monsieur, » mais monseigneur le lui pardonne, car ce péché tout véniel est peut-être le seul que commette notre naturaliste. Ses chers poissons occupent tous ses moments, et il veille en même temps à l'entretien du muséum, dont il conserve les collections avec un soin tout paternel.

II

SAINT-PAUL.

La barque et les rameurs de Désiré. — Les premiers temps de la colonie. — La Possession. — Marché en plein vent. — Les oiseaux indigènes. — Ma case. — Pléiades de poëtes. — Célimène. — Le docteur hindou Canacapoulé. — Le père Ponphily. — Le Bernica. — Mafatte. — Aurère.

Au commencement du mois d'avril, je dis adieu à Saint-Denis pour me rendre à Saint-Paul, l'ancienne capitale de l'île. Le batelier mulâtre Désiré m'offrit sa barque et ses six rameurs, et je préférai la voie de mer, au moins jusqu'à la Possession, à la voie de terre, beaucoup plus pittoresque, il est vrai, mais beaucoup trop longue et trop coûteuse.

1. Ces lignes étaient écrites lorsque j'ai eu le regret d'apprendre que cet excellent homme était mort.

Le matin, dès l'aube, pendant que la brise était encore favorable, je sautai dans la barque. Désiré se mit au gouvernail, les rameurs s'assirent sur leurs bancs et nous gagnâgnes le large. La voile nous aida pendant les deux tiers de la route, après quoi il fallut ramer. Les noirs et les Indiens du bord rivalisaient d'ardeur, et, se levant debout, appuyaient de toutes leurs forces sur la rame en se laissant retomber. Nous nagions à toute vitesse, quand apparut derrière nous un autre bateau. Alors vous eussiez vu les hommes de l'un et l'autre bord se défier réciproquement, jeter au vent leurs habits et ramer tout nus avec un simple *langouti* autour des reins. La sueur dégouttait de leurs membres, et j'avoue que les noirs, mes voisins, ne répandaient pas une bien agréable odeur. Des cris sans nom sortaient de toutes les bouches, et plusieurs des rameurs, pour s'exciter, frappaient violemment du pied, en se levant sur leurs rames, les flancs du navire qui oscillait sous le coup. Enfin, nous arrivâmes les premiers à la Possession, mais seulement d'une demi-longueur, pour parler le langage des courses; car pendant que Désiré et ses hommes, comme jadis les Grecs sur le rivage de Troie, tiraient la barque sur la plage, la vague qui montait apporta le bateau de nos concurrents et le déposa, en se retirant, sur les galets. Les uns et les autres nous pûmes dire que nous touchâmes le but en même temps, et l'amour-propre fut de part et d'autre satisfait. Tout alla pour le mieux sur le meilleur des rivages possibles, comme aurait pu s'écrier le docteur Pangloss, s'il eût été de la traversée. Le maire de la Possession, qui nous suivait sur la barque rivale, fut aussi, sans doute, de cet avis, car il ne nous accusa point d'avoir, manquant aux règles de la préséance, mis le pied avant lui sur son domaine administratif.



Nègre Yambane. — Dessin de Mettais d'après un dessin de Roussin.

Du cap Bernard à la Posseseion, une montagne de roches basaltiques se dresse à pic sur la mer; elle affecte sur les parties mises à nu les formes les plus bizarres, et çà et là des filets d'eau viennent tomber en cascades écumantes, produisant un effet des plus gracieux. Au pied de la ravine de la Grande-Chaloupe est le lazaret pour les immigrants de l'Inde. La *Ravine à malheur* tire son nom d'un meurtre qui y fut commis, et non loin est la *Roche à Martin*, au milieu de l'eau. Martin, nègre pêcheur, y avait établi ses pénates et y jetait sa ligne du matin au soir. Un jour que la mer montait furieuse, il ne put s'enfuir assez vite, et le flot l'emporta lui et ses poissons. Telle est la légende que vous racontent les bateliers de Désiré, quand le temps est beau et que nul concurrent ne les serre de près.

Le village de la Possession, où j'étais débarqué, est de création assez récente, mais c'est en même temps un des points de la colonie les plus anciennement habités. On sait que l'île de la Réunion, découverte au commencement du seizième siècle par les Portugais, fut visitée en 1513 par le navigateur Mascarenhas, dont elle prit plus tard le nom. Elle avait, paraît-il, porté d'abord celui de Sainte-Apollonie. Les Portugais n'occupèrent jamais cette île, et se bornèrent à y déposer quelques chèvres qui multiplièrent, et que l'on retrouve encore aujourd'hui dans les *cabris* sauvages de l'intérieur.

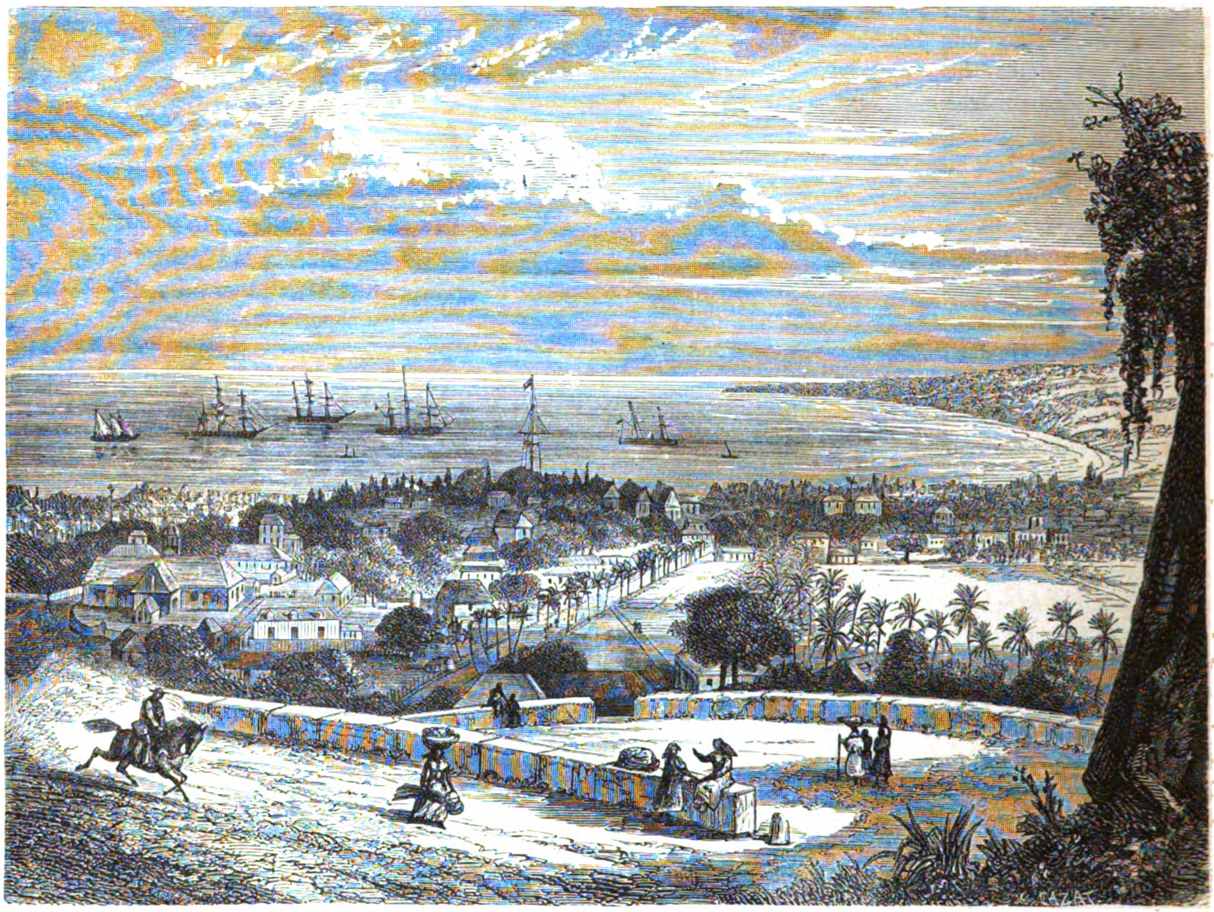
Les Français qui s'étaient établis sur la côte orientale de Madagascar, au commencement du dix-septième siècle, occupèrent l'île Mascareigne, dont les Portugais ne voulurent point. En 1649, M. de Flacourt, ayant remplacé M. de Promis, directeur de la Compagnie française de l'Orient, qui précéda la Compagnie des Indes, renouvela solennellement la prise de possession de la nouvelle colonie. La cérémonie eut lieu à l'endroit appelé depuis *la Possession*, et le nom de Mascareigne fut changé en celui de Bourbon. M. de Flacourt, en habile courtisan, avoue dans ses mémoires qu'il ne sut « trouver de nom qui pût mieux cadrer à la bonté et fertilité de cette île, et qui lui appartînt mieux que celui-là. »

Le village de la Possession est très-animé. C'est le point central de tous les transports par mer vers Saint-Denis. C'est là que se rencontrent, le soir, tous les voyageurs venant de Saint-Paul; c'est de là aussi que tous les produits de jardinage et de basse-cour, apportés par les noirs et les Indiens, sont expédiés vers la capitale de l'île.

Comme je sortais du village, je traversai un marché en plein vent sur le bord de la route. Quelques pauvres négresses y étalaient sur un mouchoir des tas d'oranges et de bananes, des pistaches de terre ou arachides gril-

lées, des mangues au goût de térébenthine, des noix de cocos dont on boit sur place l'eau fraîche et sucrée, des dattes à la peau verte et écailleuse et dont l'intérieur est rempli d'une crème odorante. Çà et là on voyait aussi des monceaux de ces jolis petits citrons verts et juteux, particuliers aux Seychelles et à Bourbon, et qu'on nomme des citrons-galets. Tout cela était exposé sans façon, et sans que les marchandes daignassent faire la moindre avance aux passants. Les unes se laissaient aller à la douce nonchalance créole, c'est-à-dire ne pensaient à rien; les autres renouaient négligemment leur madras autour de leur tête et s'inquiétaient peu de leur éventaire; celle-ci, *horresco referens!* fumait la pipe, celle-là dormait, cette autre enfin dégustait une tasse de ce café aromatique et quintessencié qu'on ne boit qu'à Bourbon. Une d'elles, qui reconnut mon compagnon de route, dont elle avait jadis été l'esclave, se dérangea cependant, vint au-devant de nous, et, s'exprimant dans ce patois créole si naïf et si doux, la seule langue que parle à la Réunion le bas peuple : « *Bonzou, not' mait', vous l'allez bien? z'affairs ici l'aller mal; mi ça va, si l'aller pas mieux.* »

En quittant la Possession, une belle route, d'abord ombragée de tamariniers, de bois noirs et de flamboyants, ces beaux arbres aux fleurs étincelantes indigènes de Madagascar, me conduisit jusqu'à la limite de



Vue prise des hauteurs de Saint-Paul. — Dessin de E. de Bérard d'après une lithographie de M. Roussin.

mon voyage. Je traversai la Plaine des Galets, puis la rivière de ce nom. Bientôt, au sortir d'une allée de filaos, l'étang de Saint-Paul, la ville cachée dans ses jardins, enfin cette magnifique et paisible baie qui étend sa gracieuse courbure jusqu'à la pointe Lahoussaye, m'apparurent tout à la fois. Quelques champs de cannes, et à côté quelques sucreries se montrent dans la plaine. Développés sur une courbe à peu près parallèle à celle de la baie, les *remparts* du Bernica élèvent leurs masses de basalte à des hauteurs de plus de mille pieds. Sur le flanc de ces montagnes croissent diverses essences tropicales, entre autres le bois de fer, le bois d'ébène et le bois de natte, rival de l'acajou. Sous leurs frais ombrages vivent les oiseaux indigènes : l'oiseau blanc, l'oiseau vert, le tectec, la grive, le merle et la caille de Bourbon, enfin l'oiseau gracieux de la vierge, si peu timide qu'il se laisserait prendre à la main. Le martin au bec jaune, ou merle des Philippines, importé dans la colonie, se rapproche davantage des habitations, et on le voit souvent, au milieu des champs de cannes ou sur les chemins, faisant aux sauterelles une guerre acharnée. Les martins détestent la solitude et vont fraternellement par compagnies.

Saint-Paul, où je venais d'arriver, a été, avec la Possession, le premier lieu habité de la colonie, ainsi que de vieilles cartes en font foi.

Cette ville est restée aussi la capitale de Bourbon jusqu'en 1738, époque où la Bourdonnais transporta le siége de l'administration à Saint-Denis, qu'il trouvait plus rapproché de l'île de France.

Je passai à Saint-Paul tout le mois d'avril, et j'eus le temps d'étudier à loisir ce pittoresque *quartier*. (A Bourbon comme à Maurice, l'expression de quartier remplace celle de commune ou de canton. L'île Bourbon est divisée en onze quartiers.) Partout je reçus le plus amical accueil : ma qualité d'*Européen* était, du reste, un titre de recommandation.

Une case, au milieu d'un jardin, que je louai aux abords de la ville, devint mon habitation favorite. Elle me rappelait, sauf les dimensions et le nombre des appartements, pour lesquels elle était mieux partagée, la cabane californienne que j'avais occupée deux ans auparavant[1]. L'aspect des lieux aussi était différent; et au lieu de tristes maquis, j'avais autour de moi de verdoyants



Malabaresse et Cafrine. — Dessin de Mettais d'après une photographie de M. Bévan.

bosquets, où le latanier et le palmier, le grenadier et la vigne mariaient gracieusement leurs feuillages. Quant à la vie, elle était à peu près la même : vie d'isolement et de calme. Là, comme en Californie, je retrouvai le fauteuil de rotin où l'on s'étend nonchalamment. Je prenais une posture de nabab, j'étais roi sous ma varangue, humant l'odorant café du cru, que Julien, mon mulâtre fidèle, m'apportait tout fumant. Le manille suivait le café, et devant les nuages vaporeux qui s'envolaient autour de moi, je me laissais aller à de doux rêves, je donnais libre carrière à la *folle du logis*. Le soir, le ciel était beau, les étoiles scintillaient au firmament; il n'y avait aucun bruit dans l'air. Mais parfois la voix d'un noir qui passait sur la route, sa lanterne à la

1. Voir le *Tour du Monde*, 3e année, 1er semestre, page 30.

main, rompait le silence, et j'entendais aussi mon voisin, Moutousamy l'Indou, adresser à Bramah, en chantant, ses plus ferventes prières. Parfois aussi le bruit monotone du tam-tam, ce tambour de l'Inde, arrivait jusqu'à moi d'une cabane voisine, donnant toujours les mêmes notes, et rappelant aux Malabars, accroupis autour du joueur, les chants de leur lointaine patrie. Poétiques souvenirs qui, revenant aujourd'hui à ma mémoire, me donnent le regret de jours passés trop vite, et expliquent tout le charme et toute la douce volupté de l'existence créole.

Dans l'intérieur de ma case quelques insectes de mauvais augure, des scorpions et des *cent-pieds*, m'inquiétèrent les premiers jours; mais je finis par m'y habituer.

Saint-Paul, où j'avais ainsi planté, pour plusieurs semaines, ma tente de voyageur, est la patrie de Parny, appelé par ses admirateurs le Tibulle français. C'est aussi à Saint-Paul qu'est né Dayot, un autre poëte ignoré en France, mais très-estimé à la Réunion. Accablé de maladies et d'infirmités dès sa naissance, il ne connut de ce monde que la douleur. Elle lui arracha un jour ces deux vers dans la pièce *le Mutilé :*

> Et vous qui demandez si l'âme est immortelle,
> Et ma part de bonheur, dites, où donc est-elle?

Bertin l'élégiaque, le contemporain et l'ami de Parny, et qu'on a comparé à Properce, est aussi né à l'île Bourbon; enfin, deux poëtes contemporains, aujourd'hui à Paris, M. la Caussade et M. Leconte-Delisle, tiennent un rang distingué dans la pléïade créole. Ile heureuse que celle qui ne produit pas seulement le café, la vanille et le sucre, mais qui se livre encore au culte des muses, île que les Grecs, s'ils l'avaient connue, auraient chantée à l'égal de leurs fortunés rivages, et dont ils eussent fait sortir tout un peuple de dieux pour célébrer sa fécondité!

Pourquoi, dans cette nomenclature de poëtes, oublierais-je Célimène, la *Muse des Trois Bassins*, comme on l'a nommée à Saint-Paul? Célimène improvise et chante à la fois ses vers en s'accompagnant sur la guitare. Elle est, dit-elle, quelque peu descendante de Parny, mais c'est la satire et non l'élégie qu'elle cultive.

Elle déchire à belles dents celui qui s'attaque à elle, et sa répartie est prompte en prose comme en vers. Elle a épousé un blanc de vieille roche, le gendarme Gaudieux, venu, avec son régiment, de France dans les colonies; et comme quelqu'un lui reprochait un jour d'être de sang mêlé : « Je suis mulâtresse, c'est vrai, répondit-elle; mais mon mari est de race blanche, et il est de règle que le cheval ennoblit la jument. » Célimène a chez elle un album où tous les visiteurs, et parmi eux les personnages les plus connus de la colonie, ont inscrit leur nom. Quelques-uns ont ajouté à leur signature une citation en prose ou en vers; mais les poésies de la muse créole, où les rimes se croisent comme elles peuvent, et où les licences de tous genres étonnent à chaque ligne le lecteur, tiennent encore la principale place dans ce curieux recueil.

Une grande partie des vers de Célimène sont en langue créole et ne peuvent avoir de charmes que pour des oreilles coloniales; d'autres poésies, en français, sont d'un genre si léger, qu'elles ne sauraient trouver place ici. Que le lecteur, comme spécimen, veuille donc bien se contenter de ces cinq vers qu'elle m'adressa un jour, en réponse au cadeau que je lui avais fait d'un curieux échantillon de lave volcanique :

> Je te remercie, mon cher voisin,
> De la roche que tu m'as envoyée;
> Je vais bien la conserver.
> On ne jette pas tous les matins
> D'aussi jolies pierres dans mon jardin.

Voilà le genre : ni césure, ni élision, ni alternance régulière de rimes, et rimes seulement pour l'oreille; en un mot, aucune règle, mais assez d'esprit; et c'est ce qui a fait de Célimène l'un des poëtes populaires les plus originaux de la colonie bourbonnaise.

Célimène n'est pas le seul type curieux qu'il m'a été donné de connaître à Saint-Paul. Je dois aussi une mention au docteur indien Canacapoulé, que la nature libérale a doté de six doigts à chaque main. Il traite tous ses malades par le mercure, et croit avoir trouvé un moyen de solidifier à la température ordinaire ce liquide si mobile, qui ne se congèle qu'à trente-neuf degrés au-dessous de la glace. Mais Canacapoulé a une foi de brahmane; au besoin, il use de subterfuge et prétend avoir solidifié le vif-argent quand il en a fait une pâte avec les simples au milieu desquelles il le broie. « Bon blanc, vous, me disait-il, quand j'essayais de le suivre dans ses digressions chimiques ou médicales, vous, bon blanc. » C'est à peu près tout ce qu'il savait de français, et comme je n'en savais pas autant de langue tamule ou d'indoustani, nos conversations s'arrêtaient là, ou se complétaient par des signes énergiques, afin d'être bien compris.

Pourquoi ne pas donner aussi une place, dans cette galerie de portraits, au créole Ponphily, ancien douanier à Saint-Paul, aujourd'hui directeur de la poste. En souvenir des nombreux navires qu'il a dans le temps visités et inspectés, il a disposé dans son bureau une série de ficelles courant sur des poulies, véritables câbles en miniature. C'est par ce moyen qu'il ouvre et ferme les portes et fenêtres du temple postal, et qu'il fait descendre ou enlève les placards indiquant au public que *le courrier est arrivé*, ou que *le bureau sera ouvert à deux heures*. Le père Ponphily, le *parfait postier*, comme on l'appelle, professe une haute estime pour tous les Européens. Il a fait fi des préjugés créoles, en épousant une mulâtresse, et cite avec orgueil ses aïeux, les Malouins, qui ont colonisé le globe. Les habitants de Saint-Paul prétendent qu'il est un peu fastidieux; en retour, il est pour tout le monde d'une complaisance à l'épreuve, porte dans son service la rigidité et l'amour de la discipline d'un ex-douanier, et proclame partout son respect profond pour son *grand chef*, le gouverneur de la colonie. Au besoin il rendrait au baron Darricau les mêmes honneurs que les Indiens de l'Amérique du Nord rendaient jadis à Bas de Cuir.

Les lieux méritent, à Saint-Paul, d'être étudiés comme les hommes. C'est près de la ville qu'est le Bernica, aux eaux limpides, aux bassins profonds, encaissés entre deux remparts à pic. Le dernier bassin, qui est aussi le plus grand, ressemble à un ancien cratère.

En remontant la rivière des Galets, on arrive à des sites non moins grandioses et non moins imposants que celui de Bernica. C'est en cet endroit, au delà du *Brûlé de Saint-Paul*, que se trouvent les eaux sulfureuses de Mafatte. Elles ont été découvertes, il y a quelques années, par un habitant de ce quartier, M. Troussaille fils, hardi chasseur et l'un des plus infatigables *passeurs de remparts* de la colonie. Le chemin pour arriver à la source sulfureuse où l'on a établi des bains, est encore bien accidenté, et il y a plus d'une échelle à franchir.

Non loin des gorges de Mafatte est Aurère, localité aussi sauvage et d'un accès aussi difficile. MM. Lemarchand, qui ont entrepris la culture de ces points élevés, y ont très-bien réussi. Ils ont acclimaté à Aurère plusieurs arbres fruitiers d'Europe, l'olivier, l'abricotier, le prunier, l'amandier, et d'autres de la même famille. Le pin et le chêne y sont aussi d'une belle venue. Du plateau d'Aurère, le coup d'œil dont on jouit est à la fois l'un des plus sévères et des plus majestueux de l'île. D'un côté, le Cimandef, de l'autre le grand Bénard, élèvent à des hauteurs de 2300 et 2900 mètres leurs cimes déchiquetées, et entre les deux chaînes, à l'horizon, apparaît le point culminant de l'île; le Piton des Neiges, dont l'élévation dépasse 3000 mètres. Il est là comme un géant qui s'appuierait de chaque main sur la tête d'un de ses enfants.



Célimène, mulâtresse et poete.— Dessin de Mettais d'après une photographie.

III

DE SAINT-PAUL A SALAZIE.

La Partie du vent et celle sous le vent. — Calme de la vie coloniale. — Retour à Saint-Denis. — Sainte-Marie. — Sainte-Suzanne. — Envahissement de la canne à sucre. — Disparition des caféiers et des arbres à épices.— Le Champ Borne.—Saint-André. — Chansons provençales. — Excursion à Salazie. — L'histoire du nègre Encheing. — Naufrage au port.

Saint-Paul a été jusqu'à ces derniers temps le chef-lieu d'un des arrondissements de l'île appelé la Partie-sous-le-vent. La Réunion est divisée en deux régions principales, et Saint-Denis est à la fois la capitale de la colonie et le chef-lieu de la Partie-du-vent. Ces dénominations sont empruntées au langage maritime, et viennent de la position qu'occupent chacun de ces districts par rapport à la direction des vents généraux de la contrée.

La Partie-du-vent est la plus fertile, la plus fraîche, et il y pleut presque toute l'année. Les brises y sont aussi très-fortes et souvent très-désagréables, comme à Saint-Denis. La Partie-sous-le-vent est en bien des points stérile; il n'y pleut guère que pendant la saison pluvieuse, l'été, c'est-à-dire d octobre à mars, mais il y pleut alors à torrents, comme dans toute l'île. La chaleur y est en même temps très-élevée, et le thermomètre monte souvent à trente-cinq degrés centigrades. Pendant la saison sèche, la température baisse, le ciel est toujours serein, aucun nuage n'en voile l'azur. Saint-Paul jouit alors d'un climat des plus agréables qui compense les fortes chaleurs de l'été.

Malgré le calme et la douceur d'un si beau séjour, qui semble convier au plaisir et à la vie extérieure, les Saint-Paulois, comme on les nomme, vivent confinés dans leurs silencieuses demeures; on ne remarque un peu de mouvement le jour que dans les rues principales de leur ville. Les beaux jardins plantés au devant de chaque maison restent sans culture, les varangues tombent en ruine : on dirait des demeures inhabitées. Le soir toute vie s'éteint. C'est à peine si la pâle lumière d'un lustre éclaire quelques varangues, et pendant que, devant la grille qui donne sur la rue, les domestiques de la maison, tous pêle-mêle, hommes et femmes, Indous ou noirs, se livrent à une conversation banale, on entend les maîtres qui, étendus dans leurs vastes fauteuils, sommeillent d'une façon sonore sous la varangue ou dans le jardin. Bientôt la lumière s'éteint, et avec elle le peu de vie qui restait. La ville se cristallise et ne consent à renaître que le lendemain avec le jour. Or on sait qu'il est nuit de bonne heure sous les tropiques et que les crépuscules y sont de peu de durée, et cela toute l'année; le soleil se lève tard aussi, et c'est partant douze heures de mort auxquelles,

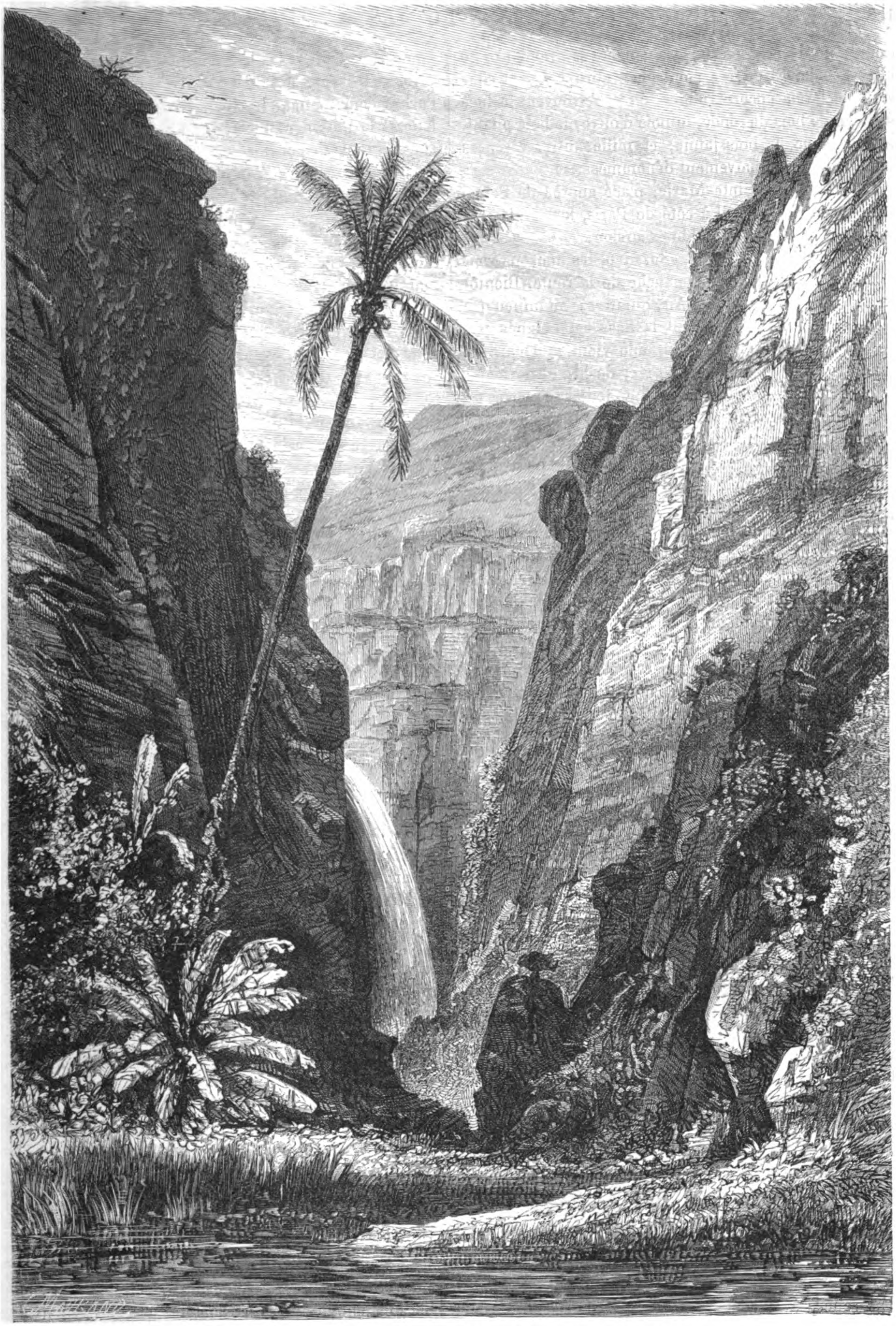
de gaieté de cœur, se condamnent quotidiennement les Saint-Paulois. Ils sont renommés dans toute la Réunion pour cette vie paresseuse, indolente; et bien qu'à Saint-Denis et à Saint-Pierre les soirées ne soient pas souvent plus attrayantes, les Saint-Paulois remportent encore le prix de la nonchalance et du laisser-aller.

Je n'étais pas venu à Saint-Paul pour me confire dans cette existence de moine, et je profitai des premiers beaux jours de mai pour retourner à Saint-Denis. Après avoir de nouveau passé quelque temps dans cette ville, et fait une visite au gouverneur de la colonie, l'excellent M. Darricau, que j'allais voir dans son ermitage de Saint-François, à cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer et de l'hôtel du Gouvernement, je repris le bâton de voyage. Un créole dont j'étais devenu l'ami, et qui portait glorieusement le prénom romain de Manlius, me proposa de l'accompagner jusqu'à sa propriété de la rivière des Roches et de là aux sources thermales de Salazie. Je n'eus garde de refuser, et le 7 mai nous partîmes de Saint-Denis.



Barbier indien, à la Réunion. — Dessin de Mettais d'après une lithographie de M. Roussin.

La route, au sortir de la ville, est des plus animées. C'est un véritable jardin, c'est le gracieux commencement de cette route de ceinture qui fait tout le tour de l'île, ayant pour limites d'un côté la mer qui vient caresser les talus du chemin; de l'autre des plantations de vanilles autour des manguiers aux ombrages sombres, ou bien des champs de cannes et de maïs, dont le vent balance les aigrettes. De loin en loin des villages coquets, tels qu'on n'en voit qu'à Bourbon, cachées derrière les cocotiers et les tamarins, se succèdent comme les anneaux d'une chaîne, pour varier ce paysage enchanteur. A droite, à l'horizon, une série continue de pitons basaltiques, roches vomies par le feu central de la terre et émergées du fond de l'Océan, court dans la direc-



Le Bernica. — Dessin de E. de Bérard d'après une lithographie de M. Roussin

tion du nord-ouest au sud-est, suivant le grand axe de l'île. Les flancs de ces montagnes abruptes sont couverts de forêts encore vierges, où se retrouvent le bois d'ébène, le bois de ronde, le bois d'olive, le bois puant, le bois blanc, le bois jaune, et mille autres essences coloniales, aussi naïvement dénommées.

Le village de Sainte-Marie, placé auprès de Saint-Denis, comme Auteuil à côté de Paris, formait la première étape de mon agréable excursion.

De Sainte-Marie à Sainte-Suzanne, les maisons vont se succédant à droite et à gauche de la route. Bientôt on aperçoit le phare de Bel-Air, qui dresse au milieu des filaos sa tour blanchie, dont la base est baignée par les vagues. Après Sainte-Suzanne vient le Quartier-Français, autrefois planté de riz, de blé et de maïs, aujourd'hui semé de cannes comme toutes les terres de la colonie. La précieuse graminée a tout envahi; elle s'étend jusqu'aux flancs des montagnes, elle s'avance jusque sur les rivages de la mer. Pour elle on néglige tout. Le riz, base de l'alimentation créole, est tiré des colonies de l'Inde, ainsi que les grains pour les bestiaux. La viande de boucherie et les oiseaux de basse-cour viennent de Madagascar, dont on exporte aussi du riz faisant concurrence à celui de l'Inde. Il se peut qu'en continuant ce système la colonie meure un jour de faim. Mais qu'importe? La canne est d'une culture assurée, donnant de très-grands profits; elle résiste aux ouragans, et la récolte ne manque jamais.

Les propriétés fertiles du Champ-Borne, que nous ne tardâmes pas à traverser, sont elles-mêmes presque partout cultivées en cannes. Au siècle passé, elles produisaient surtout du café et des épices, qui firent à cette époque la fortune de la colonie. Le café, dont les plants avaient été directement importés de Moka, et les arbres à épices, le giroflier et le muscadier, que le naturaliste Poivre, au péril de ses jours, était allé emprunter aux colonies hollandaises de l'Inde, faisaient de l'île Bourbon, au dix-huitième siècle, comme un immense verger fleuri. Les ouragans de 1806 et 1807 et celui de 1829 détruisirent successivement tous les grands arbres de l'île, les arbres à épices, puis les bois noirs qui servaient d'abri aux caféiers. La culture alors changea, et la canne, que l'on exploitait avec succès à Maurice, fut importée en 1815 à Bourbon. On sait l'essor qu'elle y a pris depuis. Les autres cultures ont été négligées; cependant on récolte toujours au Champ-Borne du tabac dans une grande proportion, et les créoles fument avec délice les feuilles provenant de ce district, roulées en odorantes et humides *carottes*. La culture des arbres à fruit, surtout les oranges, les citrons-galets, les vangassayes ou mandarines de Bourbon, est également d'un très-bon revenu dans cette localité.

En quittant le Champ-Borne, je traversai Saint-André, autre quartier semé de fleurs et couvert d'ombre comme les précédents. Çà et là sont quelques riches habitations reliées à la route par de magnifiques allées de palmistes. Cet arbre croît naturellement dans les bois de l'intérieur. A la partie supérieure du tronc est un bouquet de feuilles tendres enroulées et fortement comprimées les unes sur les autres : c'est le chou. On abat l'arbre pour manger le chou, et c'est la meilleure salade et le plus agréable légume que l'on puisse servir sur une table de gourmet.

Au sortir de Saint-André, je traversai sur un pont suspendu la rivière du Mât. A l'époque des pluies, ce ruisseau roule des eaux impétueuses, mais jamais son pont n'a été emporté.

La rivière des Roches, qui succède à celle du Mât, marquait le terme de ma course. Je trouvai chez mon ami bon souper et bon gîte, et je remerciai les dieux. Son respectable père, que la mort a depuis ravi aux soins respectueux de son fils et à l'estime de tous ses amis, vivait là en patriarche. C'était un Marseillais de vieille souche, qui savait par cœur toutes les chansons provençales des anciens et des nouveaux troubadours. Il m'accueillit avec un refrain, et nous nous mîmes tous gaiement à table. Voyageur cosmopolite, je m'étais fait à la vie créole et au régime alimentaire des colons. Le riz arrosé de *carry*, le piment brûlant comme le poivre, les *achards* colorés par le safran, les *rougayes* funestes aux palais novices, étaient devenus pour moi des mets favoris et ne m'avaient étonné que les premiers jours. Je mêlai tout cela dans la même assiette avec le poulet en entrée, les *brèdes* ou feuilles de morelles et les *bichiques*, ces microscopiques poissons dont on avale plus de cent dans une cuillerée. Suivant la mode coloniale, nous avions chacun un grand verre pour l'eau et un petit verre pour boire le vin et porter les santés. Devant nous était aussi le sacramentel lavabo de cristal bleu que l'on sert à Bourbon dès le commencement du dîner, et où j'ai vu des créoles se laver les mains par intervalles pendant tout le temps du repas. Le comble du bon goût consiste à y tremper de temps en temps les deux doigts, et à les passer ensuite sur les moustaches, quand on est muni de cet appendice flatteur.

Nous ne fîmes point, chez M. Manlius, cet usage irrévérencieux du lavabo; notre hôte ne nous servit pas non plus un des repas homériques, tels qu'on en donne quelquefois à la Réunion, ou, comme dans l'*Iliade*, on sert sur la table des moutons et jusqu'à des bœufs tout entiers; mais nous nous conduisîmes tous bravement. Une montagne de riz, tout un jardin de brèdes, deux ou trois hôtes de la basse-cour, et plusieurs milliers de bichiques disparurent en un clin d'œil. Il paraît que l'appétit s'augmente à la chaleur des tropiques. Il en est de même de la soif. Nous portâmes tour à tour nos santés respectives, et, le dessert venu, M. Manlius père nous chanta, d'une voix encore fraîche, tous les refrains provençaux qu'il avait appris dans son jeune âge. Cette belle langue du midi, sonore et harmonieuse, mêlée de grec et de latin dont elle a gardé la prosodie, m'était encore plus douce à entendre à trois mille lieues du sol natal. Je remerciai du fond du cœur mon aimable compatriote, dont les souvenirs étaient si vivaces, et dont les chants venaient de me rappeler les plus beaux jours de mon enfance.

Aux alentours de l'habitation où cette gracieuse hospi-

talité m'était offerte, croissaient des arbres à épices, derniers restes de ceux du siècle passé. Le cacao, le manioc, la vanille étaient également cultivés. Vers la rivière des Roches, le mangoustan, le jamalac, le jamrose couvraient le sol de leurs frais ombrages.

C'est de cette douce retraite où je passai quelques jours si heureux que je partis un matin pour aller visiter les eaux thermales de Salazie. Elles sont situées à l'extrémité des gorges de la rivière du Mât, à près de mille mètres d'altitude. Ce n'est plus une localité tropicale, c'est une vraie situation alpestre, et les habitants de Bourbon viennent souvent, en été, demander à ces lieux la fraîcheur des contrées tempérées.

Tout le long de la rivière du Mât la route s'attache aux flancs d'une haute montagne, avec un précipice à pic en contre-bas, et au-dessus de l'abîme, des colonnes de basalte qu'on dirait prêtes à tomber sur la tête du voyageur. Le pont en charpente de l'Escalier, le pont américain de Salazie, marquent deux étapes de cette route pittoresque. Des framboisiers et groseilliers sauvages, des chouchous s'étendant sur le sol comme des lianes, croissent tout le long du chemin. Çà et là une source d'eau fraîche, qui parfois tombe en cascade, semble couler à dessein comme pour offrir au piéton un moyen peu coûteux de se désaltérer agréablement.

M. Manlius fils m'accompagnait. A Salazie, où nous nous arrêtâmes, il me présenta au créateur de ce village, M. Cazeaux, qui, en 1830, s'était fixé dans ce désert avec sa famille. Alors la rivière du Mât n'était pas pontée; il fallait en chercher les gués à tâtons, et M. Cazeaux se rappelle l'avoir franchie plus de trente fois pour arriver au terme de sa course. Une année que l'orage avait gonflé le torrent outre mesure, il ne put descendre de tout un mois à Saint-André pour renouveler ses provisions, et il serait mort de faim sans un champ de citrouilles qu'il avait planté, et auquel il dut la manne providentielle qui le sauva lui et les siens.



Un docteur indien, à la Réunion.— Dessin de Mettais d'après une photographie.

Je passai la nuit à Salazie, et le lendemain avec l'aube je poursuivis ma route jusqu'aux sources thermales, par les rampes de la Savane et la Mare à poules d'eau, deux sites qui me rappelèrent, en miniature il est vrai, l'un les gorges sauvages des Pyrénées, l'autre les lacs paisibles de la Suisse entourés de sombres forêts. C'est par ce chemin pittoresque que j'arrivai au fond du cirque de Salazie. Je visitai l'établissement de bains, l'hôpital et quelques gracieux cottages des environs. Les eaux minérales se dégagent de deux sources différentes, l'une chaude à trente-deux degrés, l'autre à la température ordinaire. Elles sont ferrugineuses, gazeuses et alcalines. Elles ont été découvertes en 1831 par des chasseurs de cabris. On leur trouve beaucoup de ressemblance avec les eaux de Vichy, et, de même, elles sont employées avec avantage dans les maladies de foie et d'estomac. Fraîches, elles forment une très-agréable boisson et moussent comme l'eau de Seltz. Les travaux de captage des sources thermales n'ont pas été conduits avec assez de soin, l'eau du ravin voisin s'est mêlée avec l'eau minérale, et l'on est obligé de chauffer les bains pour les malades, ce qui fait perdre à l'eau une partie de ses éléments chimiques, et partant de ses propriétés médicales.

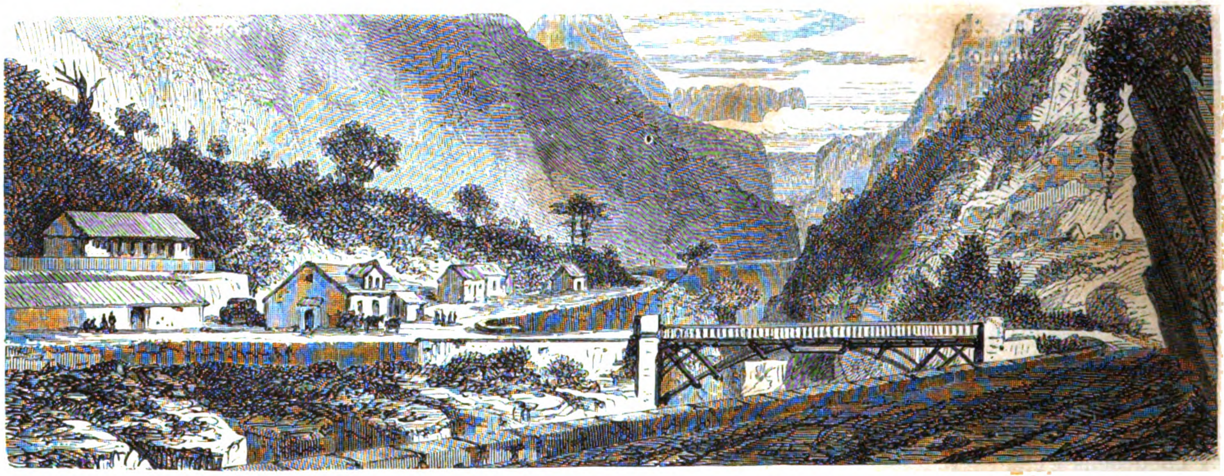
Le cirque de Salazie est avec le volcan du Grand-Brûlé et le cirque de Cilaos, deux autres localités que nous visiterons bientôt, un des points les plus curieux de l'île de la Réunion. Les montagnes qui forment le cirque s'élèvent à pic de toutes parts, elles sont couvertes d'arbres, et leur cime est souvent cachée dans les nuages. Le Piton des Neiges, le Gros-Morne et les Trois-Salazes, points culminants de l'île, apparaissent derrière le cirque et en forment comme le dernier plan. En se retournant vers Salazie, on aperçoit à sa droite la montagne ou rempart de la Fenêtre avec son rideau d'éternelle verdure, d'où s'échappent de nombreuses cascades à l'écume blanche qui tombe en poussière. Cette montagne a été ainsi nommée de la curieuse anfractuosité qui interrompt

en un point sa crête rectiligne. A gauche, est le morne de Fourche, et au milieu, isolé comme un cône gigantesque, le Piton d'Encheing, dont la pointe s'élève jusqu'à 1400 mètres de haut.

Ce Piton a sa légende. Encheing était un esclave mozambique qui brisa ses fers et *partit marron*. Il se cacha dans les gorges de la rivière du Mât, en ces temps-là inhabitées, et pour échapper encore plus sûrement aux recherches des *détachements* qu'on envoyait alors à la poursuite des esclaves fugitifs, il gravit les flancs escarpés du piton auquel il a donné son nom. Il se tapit dans une *ajoupa*, sorte de cahute de sauvage, et vécut là de racines, de *songes* et de *fanjans*, fougères qui renferment une fécule nourrissante. L'eau était fraîche et pure aux environs, et il n'en fallait pas davantage au bon Africain, qui ne demandait que sa liberté sous la lumière du ciel. Encheing avait été suivi de sa femme; pendant dix ans il vécut dans cette retraite inaccessible, content et heureux. Il y fut bon époux et bon père, et, sans que le fouet du commandeur s'en mêlât, il éleva du mieux qu'il put les sept enfants que lui donna sa fidèle compagne. Mais trop de sécurité nous perd, et un jour qu'Encheing avait allumé du feu devant sa cabane, la fumée bleuâtre qui montait au milieu des arbres fit découvrir sa retraite. Il fut pris sans même pouvoir se défendre, et ramené à son maître qui, dit-on, lui pardonna par pitié pour sa nombreuse famille.

Comme mon compagnon achevait de me raconter cette intéressante histoire, nous étions de retour au village de Salazie. Nous fîmes atteler notre voiture et descendîmes au petit trot la route en précipice qui mène à Saint-André.

Il n'y a du côté de l'abîme aucun parapet, pas même de garde fou. La Providence veilla sur nous une partie du chemin, mais à peine avions-nous franchi le pont de



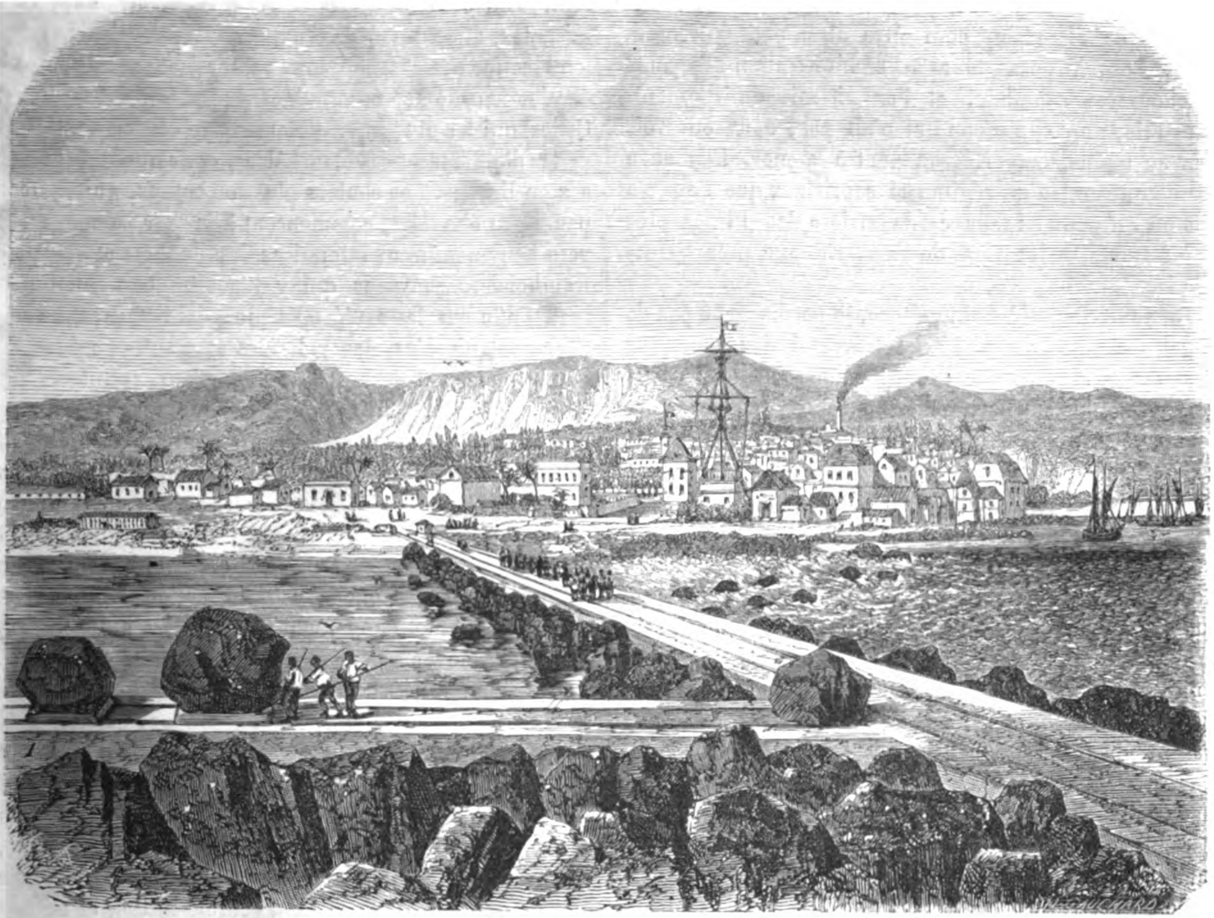
Le pont de l'Escalier, sur la route de Salazie. — Dessin de E. de Bérard d'après un dessin de M. Boussin.

l'Escalier, que notre cheval s'abattit. Un des brancards se cassa et nous fûmes projetés hors du véhicule. Nous nous en tirâmes sains et saufs, allant tomber juste sur le milieu de la route, sans la moindre fracture.

Après avoir réparé du mieux que nous pûmes le dégât de notre carriole, nous la remîmes entre les mains du domestique indien qui nous avait suivis, courant derrière la voiture, suivant l'habitude du pays. Nous terminâmes le voyage à pied; mais le courroux du ciel s'était décidément déchaîné contre nous, car à peine étions-nous sortis de Saint-André que la pluie tomba à torrents. C'était une de ces pluies comme on n'en voit que sous les tropiques et dans ces parages de l'île Bourbon. Toutes les cataractes d'en haut coulaient à la fois; il tomba plus d'un pied d'eau en une heure; les éclairs illuminaient à chaque instant l'horizon, et le tonnerre répété par tous les échos des montagnes faisait entendre un roulement continu. En même temps la nuit était tout à coup venue, noire et profonde à ne pas voir à deux pas devant soi. Je ne devinai plus mon chemin qu'à une rivière qui, descendant par l'axe fortement incliné de la route, m'inondait jusqu'à mi-jambe et menaçait de m'entraîner. Je distinguais à peine mon compagnon, et nous poussions de temps en temps de grands cris pour ne pas nous perdre l'un l'autre. Enfin on vint au-devant de nous avec des lanternes, et nous arrivâmes littéralement mouillés jusqu'aux os. C'est ainsi que se termina de la façon la plus inattendue une excursion agréablement commencée. Nous fîmes *naufrage au port*, et si nous ne pûmes pas dire que notre partie était tombée à l'eau, du moins on aurait pu croire que nous y étions tombés nous-mêmes.

L. Simonin.

(La fin à la prochaine livraison.)



Travaux du port de Saint-Pierre. — Dessin de Thérond d'après une lithographie de M. Roussin.

VOYAGE A L'ILE DE LA RÉUNION

(ILE BOURBON),

PAR M. L. SIMONIN[1].

1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

DE SAINT-BENOIT AU VOLCAN ET A SAINT-PIERRE.

Les campagnes de Saint-Benoît. — Débordemeut des rivières. — Le Brûlé de Sainte-Rose. — Le Grand-Brûlé. — Coulées de laves. — Le fond de la Marmite. — Les billets de banque de Saint-Joseph. — Les travaux du port de Saint-Pierre. — Les ouragans et les raz de marée. — Les productions et le commerce de la colonie.

De la paisible demeure de la rivière des Roches, où j'avais trouvé une si bienveillante hospitalité, je me rendis à Saint-Benoît, l'un des quartiers les plus importants de l'île après Saint-Denis. C'est aussi l'un des plus fertiles et des mieux arrosés. C'est là que les muscadiers et les girofliers donnaient les plus belles récoltes; c'est là encore que la canne est de la plus belle venue. Les sucreries sont nombreuses dans les environs, et plus d'un planteur de ce canton, plus d'un *habitant*, comme on appelle à Bourbon les grands cultivateurs, aujourd'hui dix fois millionnaire, a commencé sa fortune sans autres ressources que son travail. Le sol que le colon défriche et plante le récompense avec usure, et pour les hommes intelligents et travailleurs, il y a encore à la Réunion de l'argent à gagner et une belle fortune à faire : il y a place pour tout le monde au soleil des tropiques.

Je pris à Saint-Benoît, la diligence pour Saint-Pierre. Elle fait régulièrement chaque jour le tour de la moi-

1. Suite et fin. — Voy. p. 145.

tié de l'île. Les pluies qui étaient tombées peu de temps auparavant avaient grossi la rivière des Marsouins, qui arrose Saint-Benoît, et le pont avait été emporté. Les rivières de Bourbon, pour être d'un petit parcours, jouent souvent de ces tours à l'administration des ponts et chaussées coloniale, et l'on citerait difficilement, dans l'île, un cours d'eau qui n'ait pas, deux ou trois fois au moins, emporté son pont à la mer. Il y en a même qui sont d'un régime si capricieux que l'on n'a pas pu les ponter : telle est la rivière des Pluies près Saint-Denis, et la rivière de Saint-Étienne près Saint-Louis.

De Saint-Benoît à Sainte-Rose, je perdis peu à peu de vue les champs de canne, et traversai des sites plus agrestes. A la rivière de l'Est, même accident qu'à celle des Marsouins; le beau pont suspendu jeté sur ce torrent rapide avait été emporté par l'orage des jours précédents.

A peine eus-je traversé la rivière sur un pont de service qui venait d'y être jeté pour relier du mieux possible les deux rives, que j'entrai dans le territoire de Sainte-Rose. Il m'offrit un tout autre aspect que les quartiers que je venais de visiter. Ici la nature volcanique de l'île se dévoile entièrement, et le *Brûlé de Sainte-Rose,* que l'on parcourt avant d'arriver à la ville, n'est que la coulée d'un ancien cratère. Les scories se montrent à nu, traçant à la surface du sol leurs contours sinueux. C'est à peine si un indice de végétation apparaît; quelques maigres fougères, quelques framboisiers sauvages sont les seules plantes qui ont pu pousser sur ce terrain vomi par le feu.

De Sainte-Rose à la forêt du Bois-Blanc, le spectacle change un peu ; on retrouve çà et là quelques pièces de terre plantées de canne ou de maïs ; et quelques habitations où l'on cultive des *vivres*. Dans les bois, qui par moments bordent la route, on distingue surtout des vangassayers, dont les fruits à la peau rouge, rappelant les mandarines de Malte, pendent en grappes odorantes.

Dès que nous eûmes traversé ces bosquets parfumés, nous entrâmes dans le *Grand-Brûlé*, et dans ce qu'on nomme l'*Enclos*. Là le tableau qui un instant s'était offert à nous dans le Brûlé de Sainte-Rose se déroula devant nous sur une plus large échelle et nous courûmes, pendant près de dix kilomètres, sur une route ouverte à travers les scories du volcan. A gauche est la mer, où toutes les laves se rendent pendant la coulée, quand le cratère entre en éruption. Elles y produisent l'effet le plus pittoresque et le plus majestueux; c'est le feu qui vient se marier à l'eau. La mer, dans le mouvement de recul des vagues, semble se retirer devant la masse qui s'approche; elle revient ensuite au rivage, et léchant la scorie bouillonnante, dégage une colonne d'épaisse vapeur, qui se colore en rouge étincelant sous la haute température de la lave.

Le volcan de la Réunion n'est pas toujours en éruption. C'est à peu près une fois tous les ans, et quelquefois aussi moins souvent, qu'il donne des signes de son activité. En traversant le Grand-Brûlé, on recoupe les différentes coulées, et à leur aspect, ainsi qu'à la végétation qui les recouvre, on peut marquer leur âge relatif. Les coulées les plus récentes sont noirâtres, luisantes, et semblent à peine solidifiées. Elles présentent les formes les plus tourmentées, et parfois se sont élevées en dôme, accumulant leurs replis tortueux. Celles qui les ont immédiatement précédées sont couvertes d'efflorescences blanchâtres, et de quelques mousses ou lichens. Les coulées plus anciennes, qui se sont peu à peu éboulées, commencent à laisser passer, à travers leurs nombreux interstices des fougères et quelques framboisiers sauvages qui y végètent tant bien que mal. Enfin sur les coulées les plus vieilles, presque entièrement nivelées, des palmiers et d'autres arbres de haute futaie sont parvenus à planter leurs racines.

Le cratère brûlant ne vomit pas toujours des laves ; souvent c'est une pluie de cendres qui se disperse au vent; d'autres fois, une matière légère, vitreuse et en forme de filaments, à la laquelle les créoles ont donné le nom pittoresque de *cheveux du volcan*. Les cendres sont transportées au loin, et un roulement sourd, comme un coup de tonnerre, annonce leur apparition. Les cheveux s'arrêtent près de l'embouchure du cratère et ils coulent souvent avec les scories.

L'Enclos, qui renferme le Grand-Brulé formé de toutes les coulées de lave, est terminé à sa partie supérieure par le cratère aujourd'hui en activité, et qu'on appelle la *Marmite* ou le *Piton de fournaise.*

Les limites de l'Enclos, autour du volcan comme en descendant vers la mer, sont de véritables murs à pic, ce qui lui a valu son nom. Le cratère actuel paraît donc être un cratère d'affaissement, comme l'Etna, et non de soulèvement comme le Vésuve. Le terrain, dans un mouvement de bascule général, se sera incliné et affaissé vers la mer, pendant qu'à la partie opposée, le Piton de fournaise aura été porté à l'élévation de deux mille six cents mètres, qui est celle de son point culminant. Ce phénomène de dislocation s'est sans doute produit sous l'effet de la lave bouillonnant à l'intérieur, et dont les gaz mis en mouvement ont pressé sur les parois solides du terrain comme la vapeur dans une chaudière. Le cratère qui s'est ouvert joue ici le rôle d'une véritable soupape de sûreté, dont l'action est certainement efficace pour la petite étendue de l'île. Ce fait nous explique comment Bourbon, malgré son volcan n'a jamais éprouvé de tremblement de terre sérieux.

La route du Grand-Brûlé, que nous traversâmes au galop des chevaux, a été coupée par la lave lors de la coulée de 1858. Le fleuve de feu s'était divisé, en descendant à la mer, en trois immenses bras mesurant ensemble près d'un kilomètre. Il s'avançait avec majesté, et mit plusieurs jours pour arriver jusqu'à la route. Le dégât fut bien vite réparé. Les communications ne furent que peu de temps interrompues, les habiles ingénieurs qui avaient ouvert cette voie n'étant pas hommes à laisser détruire leur ouvrage. Ce chemin à travers des laves mouvantes, que jusqu'à eux on avait cru impossible, est assurément l'un des travaux d'art les

plus remarquables de la colonie. Il faut non-seulement en remercier la science, mais encore faire à l'habile administration de M. Hubert Delisle, le gouverneur d'alors, la part qu'elle mérite dans cette belle et utile entreprise.

Avant de quitter le Grand-Brûlé et son sol de laves aux allures tourmentées et bizarres, je jetai un dernier regard vers le volcan qui fermait l'horizon à ma droite. Un nuage de fumée sortait lentement du cratère et, montant perpendiculairement dans l'air, s'arrêtait au-dessus du Piton de fournaise comme un gigantesque panache qui, la nuit, semble une colonne de feu. Tel le Vésuve m'était apparu de Naples lors de l'éruption de 1857. Mais le volcan de Bourbon est plus paisible et surtout moins dangereux que son frère d'Italie; il est aussi plus voisin de la mer, et c'est invariablement vers elle qu'il dirige les matières en fusion qui sortent de son mystérieux laboratoire.

Je sortis du Grand-Brûlé par une rampe assez ardue et de là jusqu'à Saint-Philippe, je traversai alternativement des champs en culture et d'autres coulées de lave, la plupart très-anciennes et vomies par des cratères éteints depuis des siècles. D'autres ont une origine plus moderne et même presque récente.

C'est de Saint-Philippe que l'on monte quelquefois au volcan. On peut s'y rendre aussi de Saint-Benoît ou de Saint-Pierre. Les créoles ne font guère cette excursion, et seuls les étrangers se la permettent quelquefois. En ma qualité de voyageur ayant salué le Vésuve, les volcans des Andes et ceux du Mexique, *où le sol tremble*, comme dit la chanson, je brûlais du désir d'aller donner un coup d'œil au cratère brûlant de Bourbon. Cet espoir, que j'avais nourri pendant plus de deux mois, fut déçu au moment de mettre mon projet à exécution, et il serait trop long de raconter ici les causes de ce contre-temps. Mon ami M. Maillard, touriste infatigable et ingénieur colonial à la Réunion pendant vingt-cinq ans, a été plus favorisé que moi. « Rien, me dit M. Maillard, ne peut, décrire le grandiose du phénomène que nous aperçûmes lorsqu'après nous être couchés à plat ventre, de manière à ne laisser passer au-dessus de l'abîme que la tête et les épaules, nous vîmes au fond d'un puits de cent cinquante mètres de diamètre et de deux à trois cents mètres de profondeur, une nappe noire, sur l'un des côtés de laquelle paraissait se remuer une énorme boule de matières en fusion. Elle était d'une couleur rouge clair, et présentait comme le bouillonnement d'une marmite. Quand par moment ce bouillonnement prenait un peu plus d'intensité, la nappe noire se fendait ou plutôt s'étoilait, et la matière rouge, comprimée par le poids de cette couche ou poussée par une force intérieure, se faisait jour, sous forme d'un immense bourrelet, qui bientôt se refroidissait et ressoudait la surface un moment désunie. Parfois il se formait d'autres brisures d'une fente à l'autre, et si le polygone ainsi délimité était petit, les bourrelets de lave en fusion se rejoignaient, et les plaques détachées semblaient s'abîmer dans la masse rouge, qui apparaissait alors au-dessus de la croûte noire. De la partie bouillonnante sortaient des vapeurs sulfureuses qui avaient coloré en jaune les parois du cratère sur une largeur de trente à quarante mètres. Ces vapeurs, projetées par le vent, allaient se perdre dans l'atmosphère par la partie où nous n'avions pu aborder. »

A peu de distance de Saint-Philippe, j'atteignis le quartier voisin, baptisé d'un nom pieux comme tous les quartiers de l'île. Le nom de celui-ci est Saint-Joseph, et comme les cultures n'y sont pas encore très-étendues, les gens du peuple ont créé pour vivre une industrie assez avantageuse, d'ailleurs plus répandue encore à Saint-Philippe. Ils découpent en lanières les feuilles du vacoa et les tressent pour en faire des sacs à contenir le café et le sucre. Les hommes, les femmes, les enfants s'occupent sur le devant de leur porte à ce travail peu fatigant. On sera peut-être étonné d'apprendre qu'il se débite à Bourbon à peu près pour deux millions de francs par année de ces sacs de vacoa. A Maurice, il existe également un village dont les habitants se livrent à cette industrie, et les sacs qu'ils fabriquent sont même exportés par les Anglais jusque sur la côte de Natal, voisine de la colonie du Cap. Aussi les habitants de ce village appellent-ils gaiement les sacs de vacoa des *billets de banque*, parce qu'ils les échangent avantageusement contre de l'argent ou des objets de consommation chez tous les marchands de la localité.

J'arrivai à Saint-Pierre dans la soirée d'une journée si bien remplie, et dès le lendemain, je me rendis au port pour en visiter les travaux.

M. Maillard me fit visiter tous ses chantiers. Nous nous rendîmes d'abord aux carrières, où des blocs de plusieurs mètres cubes sont extraits à la poudre pour être ensuite précipités dans la mer et former les jetées. Les quais que nous parcourûmes ensuite se développent peu à peu, s'avançant sur les eaux; ils doivent comprendre le port dans une enceinte quadrangulaire. Le fond de la mer est creusé à la drague, et c'est par le moyen de cette machine qu'on enlève les bancs de coraux sous-marins.

Le port de Saint-Pierre sera le premier qu'aura la Réunion. Jusqu'à présent les rivages à pic ou sans aucun abri de la colonie bourbonnaise n'offrent que des rades inhospitalières, où, dans la saison des ouragans et des raz de marée, les navires ne peuvent tenir la mer. Les ouragans, les cyclones, comme on les appelle, font leur apparition dans le courant de l'été ou hivernage, c'est-à-dire du mois de novembre à mars. Le baromètre annonce généralement leur approche par la dépression subite de la colonne de mercure. Bientôt le vent souffle avec une violence inaccoutumée, et la pluie tombe à torrents. A terre, les arbres sont déracinés, les toits des maisons emportés. Sur la mer, malheur au navire qui se trouve sur la ligne de parcours du furieux tourbillon : il est englouti dans les ondes.

Les raz de marée, qui ont lieu généralement dans la saison des ouragans, sont des phénomènes d'un autre ordre et jusqu'ici assez mal expliqués. La mer, paisible au large, s'élève tout à coup sur la côte et vient se briser au rivage avec un fracas inusité. Les galets sont roulés avec un bruit sinistre, et l'on dirait le grondement du

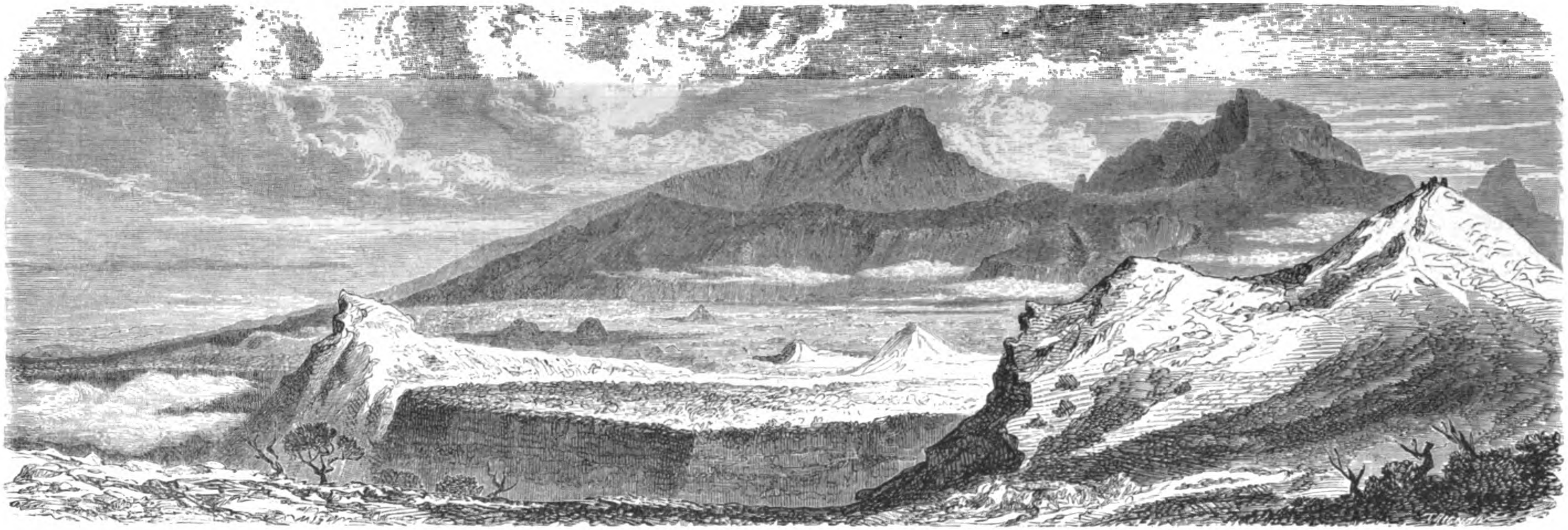
tonnerre. Cependant le ciel reste calme et aucun vent ne souffle. Peu à peu les vagues s'apaisent et la mer redevient tranquille. A Saint-Pierre, où les raz de marée se font surtout remarquer par leur violence, les dégâts sont souvent considérables, et l'on a eu principalement à en souffrir dans les travaux du port. Plus d'une fois des blocs gigantesques du poids de plus de vingt mille kilogrammes ont été violemment précipités du couronnement des jetées, contre lesquelles venaient battre des vagues énormes, irrésistible bélier. D'autres fois, des portions entières de jetées ont été démolies et dispersées sous la mer. Le mal a été bon à quelque chose, et il s'est ainsi formé une sorte de talus naturel beaucoup plus large à sa base que celui adopté par les ingénieurs, mais aussi beaucoup plus solide et plus à l'abri des attaques des raz de marée.

Malgré tant d'ennemis conjurés, les travaux du port

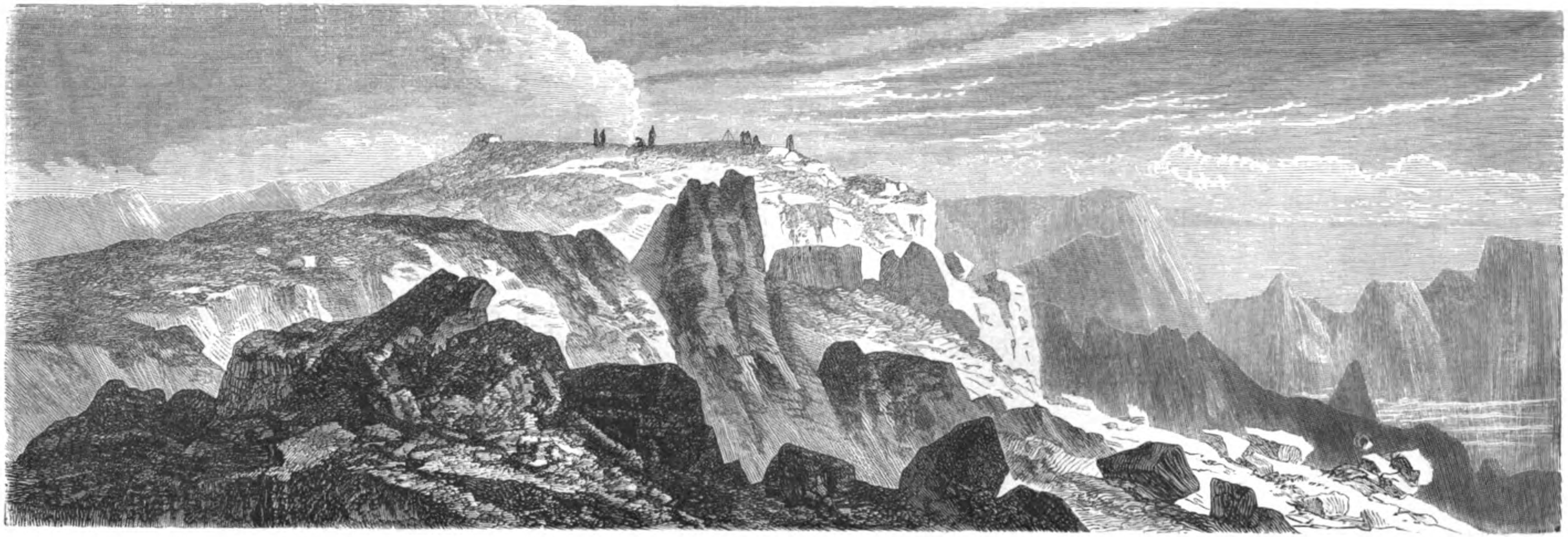


Jardin d'une maison de ville, à Saint-Pierre. — Dessin de H. Stock d'après une photographie.

de Saint-Pierre s'avancent, et déjà les caboteurs et les navires de long cours qui fréquentent ces parages ont moins à souffrir que par le passé des ouragans et de la grosse mer. Il faut à toute force un port à la Réunion, il lui faut des bassins de radoub et de carénage pour réparer les navires qui la fréquentent ou qui reviennent de l'Inde. Tout cela se fera à Saint-Pierre et peut-être aussi à Saint-Paul. Deux ports ne seront pas superflus, car l'île de la Réunion est assurément la plus belle des colonies qui sont restées à la France, et c'est aussi la plus productive. Chaque année elle est visitée par environ quatre cents navires, presque tous français, et la valeur de son commerce d'importation et d'exportation atteint aujourd'hui quatre-vingts millions de francs. La métropole fournit surtout à la colonie, des tissus, des vins, des liqueurs, de l'huile, du savon, des modes et tous les articles



Vue panoramique prise du Piton des Neiges. — Dessin de E. de Bérard d'après l'album de M. le marquis de Trévise.



Sommet du Grand-Bénard. — Dessin de E. de Bérard d'après l'album de M. le marquis de Trévise.

dits de Paris, enfin des machines et des mules pour le travail des sucreries. Les colonies de l'Inde envoient du riz, des toiles bleues ou guinées, du tabac, du poisson salé. Terre Neuve expédie de la morue, qui forme avec le riz la principale nourriture des noirs et des Indiens engagés. La morue gâtée s'emploie comme engrais concurremment avec le guano, que l'on tire en grande partie du Pérou.

Le commerce avec l'étranger a lieu surtout avec l'Inde anglaise, la colonie du Cap, l'Australie, Maurice et Madagascar. Les marchandises importées sont des blés, des légumes secs et autres graines, de l'huile de coco, des viandes salées. De Madagascar on tire des bœufs, des moutons et des porcs, et beaucoup de volaille.

En retour de tous les produits qu'elle reçoit, l'île de la Réunion expédie surtout du sucre, sa principale production. Le chiffre de la fabrication atteint aujourd'hui plus de soixante-dix millions de kilogrammes. Il faut compter aussi près de deux millions de litres d'arak consommés presque entièrement dans le pays.

Après le sucre vient le café, toujours très-renommé pour son excellente qualité, mais dont l'exportation actuelle ne dépasse pas deux cent mille kilogrammes. C'est juste le dixième de ce qu'elle était avant les grands ouragans de 1859, et avant que la culture de plus en plus progressive de la canne n'ait fait aussi arracher presque tous les pieds de café.

La production du girofle atteint à peine aujourd'hui trente mille kilogrammes, et celle de la noix muscade trois mille. Celle du cacao ne peut satisfaire que la consommation locale, et celle du coton a disparu. Elle était jadis une des principales ressources de la colonie. Le coton en effet est indigène à la Réunion, et certaines variétés de cette plante donnaient à Saint-Paul et Saint-Leu des produits très-estimés. En revanche la culture de la vanille est depuis quelques années en très-grande faveur, et l'exportation des gousses desséchées arrive aujourd'hui au chiffre de dix mille kilogrammes.

Comme on le voit, c'est encore le sucre qui forme l'élément principal du commerce d'exportation de la colonie: chaque année la canne est cultivée davantage. Il est à désirer que les colons n'aient pas un jour à se repentir d'avoir ainsi tout négligé : café, épices, coton, cacao, pour la précieuse graminée.

V

DE SAINT-PIERRE AUX EAUX THERMALES DE CILAOS.

Saint-Pierrois et Saint-Paulois. — Splendide panorama. — Colonisation de la plaine des Cafres. — La route de Cilaos. — Les petits blancs. — Vue du cirque de Cilaos. — La fontaine de Jouvence. — Les mines d'or. — Prudent et Boyer. — L'excursion de Bras-rouge. — Je mange des vers.

Saint-Pierre, où je m'arrêtai quelques jours, est une des villes les plus agréables de Bourbon. Dans ses rues bien pavées courent d'abondants ruisseaux à l'eau limpide. Çà et là de belles maisons déroulent leurs élégantes varangues au milieu de jardins bien entretenus. L'air est vif et frais, le vent souffle presque tous les jours, et les habitants du pays, les Saint-Pierrois, pour les appeler de leur nom créole, empruntent à ce climat une activité, une énergie qui leur sont propres et qui les fait aisément reconnaître par toute la Réunion. Saint-Pierre est l'antipode de Saint-Paul, et tandis que les négociants Saint-Pierrois, à la suite de nombreuses démarches, ont obtenu l'autorisation de creuser un port, et reçu des subsides du gouvernement métropolitain et colonial, les apathiques Saint-Paulois en sont encore à demander la même faveur et à s'apercevoir qu'ils n'ont rien obtenu.

Pendant le peu de temps que je passai à Saint-Pierre, j'aimais à me rendre le matin sur les jetées, et de là je jouissais tout à l'aise du splendide panorama qui se déroulait à ma vue. Sur le rivage se dresse le mât de pavillon, et plus loin la ville, coquettement cachée au milieu des arbres de ses jardins, laisse à peine apercevoir quelques-unes de ses maisons. A l'horizon, sur le dernier plan, les gorges profondes de l'Entre-Deux, le Grand-Bénard, terminé comme un promontoire à pic, les trois Salazes, aux cimes dentelées, et enfin le Piton des Neiges, le géant de l'île, se dessinent successivement. On dirait une ligne uniforme de montagnes, une chaîne continue de porphyre et de granit. Les teintes sont heureusement variées, mêlées de bleu et de rose. Il faut choisir le matin pour jouir de ce grand spectacle, car dès que le soleil passe au zénith, des nuées blanchâtres s'étendent comme un rideau et, montant lentement le long de ces montagnes abruptes, finissent par les cacher tout à fait.

A droite est la plaine des Cafres, et derrière elle la plaine des Palmistes; une route transversale, reliant Saint-Benoît à Saint-Pierre, les recoupe dans toute leur longueur.

La plaine des Cafres est devenue depuis quelques a[illegible]nées le pays des paisibles cultures et de l'élève du bét[illegible]. On y fabrique du fromage et du beurre comme en S[illegible]e et en Normandie, et au milieu de ses vertes prairie[illegible]on peut s'abreuver de lait. Les *bondons* qu'on y [illegible]ectionne ne craindraient pas d'entrer en concurre[illegible] avec ceux de Neufchâtel, et les légumes, surtout les [illegible]ommes de terre, y sont de première qualité.

J'avais à choisir entre une excursion vers [illegible]s vastes campagnes, ou une tournée aux eaux therma[illegible] de Cilaos. Ce cirque, opposé à celui de Salazie, est [illegible]aucoup plus pittoresque. Il m'apparaissait de Saint-P[illegible]re, s'étendant aux pieds des Salazes, du Gros-Morne [illegible] du Piton des Neiges. Je me décidai à en faire l'asce[illegible]ion, et je partis à pied un matin, avec un guide pour po[illegible]r mon bagage. Les créoles montent d'ordinaire en [illegible]ise à porteur; c'était là un mode de locomotion q[illegible]répugnait à ma qualité d'Européen, et surtout de [illegible]riste géologue. Quelques-uns, plus hardis, font cette ex[illegible]ion à cheval; mais le chemin est en précipice tout le lon[illegible] parcours, et je jugeai prudent de le connaître avant d'enfourcher une monture. En somme, quarante kilomètres de route, plus une différence de niveau d'un kilomètre en hauteur, ne me parurent pas composer les éléments d'une trop fatigante journée de marche.

Jusqu'à la rivière de Saint-Étienne, le chemin n'offre

rien de particulier, si ce n'est les champs de cannes plantureux qui s'étendent au loin par toute la plaine.

A partir de la rivière, la route se resserre entre deux montagnes à pic, couronnées de bois jusqu'à leur cime : on entre dans ce qu'on nomme le *Serré*. Je passai sur des poutres branlantes le bras ou torrent de Cilaos; je traversai de verts bosquets plantés de bois noirs et de tamarins; des caféiers végétaient sous leurs frais ombrages; ils étaient couverts de leurs baies rouges ressemblant à de petites cerises. Cette gracieuse oasis forme ce qu'on nomme une *îlette*. Bientôt la route s'élève suspendue aux flancs d'une montagne abrupte : on rencontre quelques tunnels, puis la voie redescend vers le bras de Cilaos, que l'on franchit pour la troisième fois. Ce point, appelé *Pavillon*, marque la première étape. Il est à moitié chemin.

Quelques cabanes perdues au milieu des bois; quelques maigres jardins, où l'on cultive surtout du maïs, des courges et des haricots, m'étaient apparus par moments. C'est là que se réfugient les *petits blancs*, descendants non mêlés des premiers colons de Bourbon. Devenus farouches à force de vivre isolés, ils aiment mieux cacher leur oisiveté et leur pauvreté dans la solitude, que d'habiter la ville où il faudrait travailler tout le jour, et se voir confondus avec les noirs et les mulâtres. Ces petits blancs, ainsi que les gentillâtres campagnards, ont de l'orgueil à leur manière, mais *la faim fait sortir le loup du bois*, et peu à peu les petits créoles, comme on les appelle encore, consentent à s'apprivoiser et à quitter les *hauts* pour descendre dans les *bas*, c'est-à-dire dans la plaine.

Du Pavillon la route de Cilaos ne tarde pas à s'élever sur une rampe très-rapide. On traverse un dernier tunnel, et l'on arrive au point dit le *cap Noir*, le plus difficile de la route. On a peine à concevoir comment on a pu ainsi suspendre un chemin sur l'abîme. Que l'on jette les yeux au-dessus de soi, ou que l'on regarde au-dessous, on demeure saisi d'étonnement, et il est bon de n'être pas sujet au vertige.

A peine eus-je franchi le cap Noir, que le cirque de Cilaos, semblable à un immense cratère, commença à se profiler sur le dernier plan de l'horizon. Le Grand-Bénard, les trois Salazes, le Gros-Morne et le Piton des Neiges, se dessinaient à la fois, portant jusqu'à une hauteur de plus de trois mille mètres leurs cimes dénudées.

Ému d'un aussi imposant spectacle, je m'arrêtai. La teinte d'un noir violacé qu'affectaient, à la lumière du soleil, les roches basaltiques qui composent ces gigantesques masses tranchait sur la couleur bleue du ciel. Par moments quelques nuages blanchâtres apparaissaient tout à coup, et s'élevant peu à peu le long de ces hautes montagnes, s'arrêtaient à mi-chemin comme retenus par une sorte d'attraction électrique. A côté de moi, des pics isolés, aux formes tourmentées, originales, le Piton de sucre, le Bonnet de prêtre, dominaient la route de toute leur élévation, et semblaient prêts à perdre l'équilibre et à me couvrir de leurs débris. Ces gigantesques pyramides, plantées là par la main de Dieu, proclament les œuvres solennelles du créateur : on dirait des sentinelles avancées commises dès l'origine des temps à la garde de ces montagnes.

La gorge au fond de laquelle coule le bras de Cilaos que je suivais depuis le commencement de ma route, se resserre ici tout à coup. Les défilés disparaissent cachés dans les rochers ; aucune issue ne semble ouverte, et quand le bras de Benjoin, de Bras-Rouge, et celui de Saint-Paul viennent, par leur commune réunion, former le bras de Cilaos, on se demande d'où sortent ces trois cours d'eau tant le lit dans lequel chacun coule est étroit.

La route qui mène aux sources thermales suit d'abord le bras de Benjoin. Au point où on le traverse est une cascade aussi haute que celle du Niagara et dont l'eau, dans sa chute, laisse aller au vent une poussière liquide que les rayons du soleil colorent comme un arc-en-ciel.

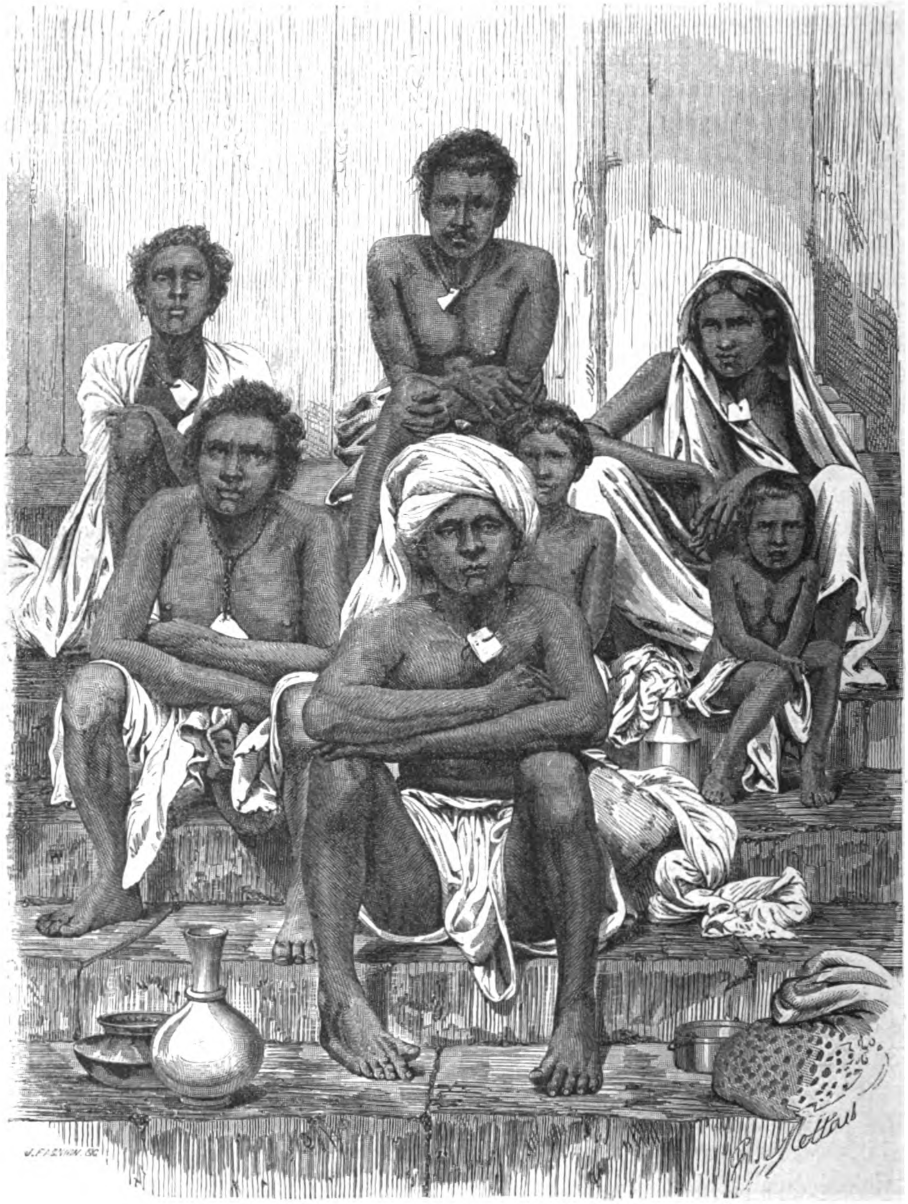
A peine eus-je traversé le torrent que je rencontrai quelques chalets. A la hauteur que j'avais atteinte, les fraisiers et les framboisiers viennent naturellement, et dans les champs défrichés les petits créoles récoltent la plupart des légumes d'Europe : les petits pois, les lentilles, les haricots et les pommes de terre, qui jouissent dans ces parages d'un renom bien mérité. On se livre aussi sur ce point à la culture de quelques arbres fruitiers de nos contrées, tels que le pêcher, le poirier et l'abricotier. Mais dans les bois on ne rencontre encore que des essences tropicales : le bois rouge, le bois blanc, le café marron ou sauvage, etc.

Je m'engageai dans la forêt, puis je traversai l'îlette des Étangs et j'arrivai enfin à Cilaos. L'air était vif et humide, la vapeur d'eau qui s'était formée pendant le jour se condensait dans l'air en un épais brouillard à l'approche de la nuit. Je fis allumer un grand feu, et pendant que l'on mettait en ordre la cabane qui m'avait été offerte, je descendis vers les sources thermales pour prendre un bain avant le souper.

Depuis deux mois que j'étais à la Réunion, les colons m'avaient maintes fois parlé des eaux minérales de Cilaos. Suivant eux on sortait rajeuni de ces bains, et nulle jouissance au monde n'était plus douce que de se plonger dans cette fontaine de Jouvence. Je faisais, en écoutant ces récits, la part de l'exagération et du patriotisme créole, et je n'étais que médiocrement convaincu. Mais, arrivé à Cilaos, je fus bien obligé de me rendre à l'évidence, et de confesser à mon tour l'étonnant effet de ses eaux. Que le lecteur se figure une baignoire naturelle creusée dans le sol. Le fond est de menu gravier, les bords sont formés de grosses dalles, et vers l'entrée, sous l'eau, est une large pierre sur laquelle on s'assied. La place est vaste; des familles tout entières peuvent entrer dans le bassin et s'y mouvoir en toute liberté. Chaque baignoire est recouverte d'un toit et limitée par des cloisons de paille; une chaise ou plutôt un escabeau de bois et une barre transversale servent à déposer les habits, et la porte est fermée au moyen d'un rideau que doit apporter le baigneur.

Ces dispositions, bien que d'une simplicité toute primitive, ne laissent pas d'être fort originales. Les

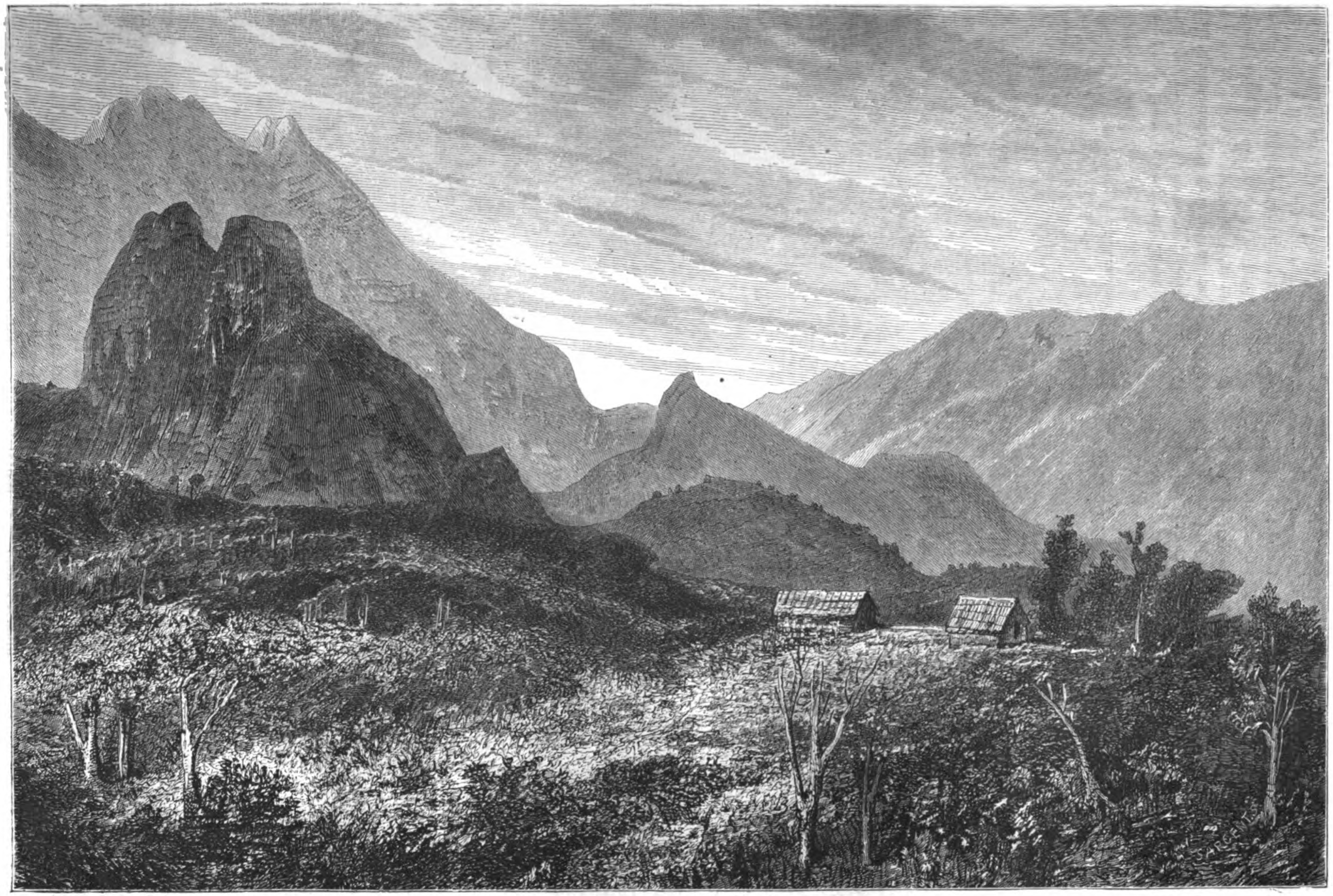
eaux sourdent dans le bain, et s'en vont par un déversoir qui laisse écouler le trop-plein. L'eau est donc toujours renouvelée et toujours à la même température, et cette température est la plus agréable que puisse présenter un bain, c'est celle de trente-sept degrés centigrades, c'est-à-dire précisément celle de la chaleur du corps. A mesure que l'eau arrive dans la baignoire s'échappant de dessous le sol, on éprouve un indescriptible bien-être. Je sentais tout autour de ma poitrine les filets d'eau minérale qui glissaient comme une douche salutaire, et entre tous mes membres montaient les bulles de gaz qui me caressaient comme autant de sepents. On est vivifié, rajeuni, comme le prétendent les créoles, par l'un de ces bains bienfaisants. Ceux qui montent à pied à Cilaos ne connaissent pas de meilleur moyen de se délasser de leur fatigue. On peut d'ailleurs rester impunément plu-



Indiens engagés. — Dessin de Mettais d'après une photographie de M. Bévan.

sieurs heures dans la baignoire, et quelques-uns y passent la nuit. Voilà ce que j'ai vu et éprouvé, et je puis dire aux incrédules : *Experto crede.*

Les eaux de Cilaos, comme celles de Salazie, sont alcalines, ferrugineuses et gazeuses; elles ont une saveur aigrelette, un peu métallique. Elles sont très-bonnes à boire pendant les repas. Une source d'eau minérale fraîche sort de terre à côté des sources chaudes, et c'est à celle-là que l'on puise de préférence pour boire : on réserve la seconde pour les bains. Ces eaux sont très-efficaces dsns les maladies de foie et d'estomac. Elles sont plus riches en principes minéraux et plus chaudes que celles de Salazie; mais ces dernières sont plus facilemsnt accessibles et plus voisines de Saint-Denis, ce qui fait leur succès. Quant à la thermalité de ces sources et à leur composition chimique, elles sont suffisamment expliquées par le voisinage d'un volcan en activité, et la nature du sol que les sources traversent,



Cirque de Cilaos. — Dessin de E. de Bérard d'après une photographie de M. Bévan.

Je n'étais pas monté seulement à Cilaos pour prendre un bain d'eau minérale. Il existait, dit-on, dans les environs des filons aurifères très-riches et très-puissants. La Californie n'était rien à côté de Bourbon, et à en croire un créole, cent mille mineurs, travaillant pendant cent mille ans (ce sont ses propres expressions) effleureraient à peine le gisement qui venait d'être découvert. Deux chasseurs de cabris, deux de ces hardis *passeurs de rempart*, dont la race se perpétue à Bourbon, tandis que celle des cabris ou chèvres sauvages disparaît tous les jours, consentirent à m'accompagner sur le nouvel Eldorado. Ils avaient nom Prudent et Boyer. Le premier, parleur infatigable, causant un peu de tout et de beaucoup d'autres choses encore, ayant navigué, vu l'Inde et l'Europe, et portant par antiphrase sans doute le nom que lui avait donné l'état civil;



Le chasseur de cabris — Dessin de Janet Lange d'après l'album de M. le marquis de Trévise.

le second, froid, calme, impassible, n'ayant jamais quitté l'île Bourbon où il était né, mais solide au poste, comme on dit, et gravissant nu-pieds les plus hautes montagnes, les pics les plus ardus. Tous deux beaux hommes, secs et nerveux, et porteurs d'une barbe noire à rendre jaloux un sapeur.

Nous sortîmes de Cilaos et nous nous enfonçâmes dans les bois. De temps en temps, Prudent se plaisait à signaler notre marche, à sa femme qui était restée au village. Il tirait à cet effet, de quart d'heure en quart d'heure, un coup de pistolet que l'écho renvoyait à la plaine. Prudent n'avait apporté que la poudre et les capsules. Le sable du ravin, la mousse des rochers servaient de plomb et de bourre, et le tuyau d'une pipe chassait la charge dans le canon.

Nous passâmes, avançant prudemment un pied l'un

devant l'autre, au bord d'un précipice à pic, de plus de trois mille pieds de profondeur verticale. Peu s'en fallut que je n'eusse le vertige, et aucun de nous ne parlait. On entendait la respiration sortir haletante de nos poitrines : nous poussâmes ensemble un *ah !* de soulagement quand le mauvais pas fut franchi.

Nous ne tardâmes pas ensuite à nous engager sur les flancs d'une montagne si roide, que l'on pouvait à peine y rester debout. Guides et porteurs, marchant nu-pieds, se cramponnaient de leurs jarrets d'acier à la terre et à la mousse; mais moi, chaussé de *knémides* que les Grecs d'Homère n'eussent pas désavoués, je glissais à chaque instant et manquais de rouler jusqu'au bas de l'abîme. Prudent me soutint par derrière, Boyer me saisit une main par devant, et je finis ainsi l'ascension.

Puis la descente commença et, après une série d'incidents de tous genres, nous arrivâmes au fond du Bras-Rouge. Le minerai d'or, si pompeusement annoncé se résumait en quelques cristaux jaunes de pyrite ou sulfure de fer, perdus au milieu d'un filon argileux. L'éclat métallique et la couleur étaient tout ce qu'ils avaient de commun avec le précieux métal californien. A côté, une source minérale ferrugineuse avait tapissé d'une couche d'ocre rouge les parois de la montagne d'où elle s'échappait. Des blocs énormes, jetés en travers du ravin, témoignaient de la violence du courant à l'époque de ces pluies torrentielles que les créoles ont si bien nommées des *avalaisons*. La vapeur d'eau, condensée en épais nuages, nous cachait les sommets des montagnes au pied desquelles nous nous trouvions; mais si parfois une éclaircie avait lieu, le Grand-Bénard ou le Piton des Neiges découvraient tout à coup leur cime déchiquetée; elle paraissait, par une sorte d'illusion d'optique, d'une hauteur double et parfois triple de ce qu'elle était en réalité. On aurait dit les pitons les plus élevés des Andes ou bien ceux de l'Himalaya.



Homme et femme malgaches. — Dessin de Mettais d'après une photographie.

Revenus du fond du Bras-Rouge, comme jadis Énée des enfers, nous fîmes halte, avant de rentrer à Cilaos, au *Champ des Chasseurs*. Prudent alla cueillir des fraises dont l'arome me parut superfin, et Boyer parvint à dénicher, au milieu des troncs d'arbres pourris, quelques gros vers que nous fîmes rôtir, et que nous étendîmes ensuite comme du beurre sur du pain.

Lecteurs, vous faites la grimace, et je la faisais aussi comme vous, mais je ne tardai pas à changer d'avis, et si les choux palmistes de Bourbon composent un légume exquis parmi tous autres, les vers de Cilaos méritent aussi d'être appréciés des gourmets. Les anciens Romains, malgré leurs plats de langues d'oiseaux, les modernes Chinois, n'en déplaisent à leurs nids d'hirondelles, n'ont jamais rien dégusté de plus fin.

VI

SAINT-LOUIS ; SAINT-LEU. DÉPART DE LA RÉUNION.

La vendange des tropiques. — Fabrication du sucre. — L'usine de M. Deshayes. — Les travailleurs indiens, nègres, arabes et chinois. — Population de la colonie. — Le château du Gol. — De Saint-Louis à Saint-Leu et Saint-Paul.

Dire que la descente de Cilaos à Saint-Louis fut moins pénible que la montée, et que je la fis en beaucoup moins de temps, c'est avancer une vérité digne de M. de la Palisse. Je demande néanmoins qu'on me passe cet axiome : il servira d'entrée en matière à ce sixième et dernier chapitre de mon voyage.

Je reçus à Saint-Louis une hospitalité toute créole dans la maison de M. Denis Payet, conducteur des ponts et chaussées et ingénieur communal. Saint-Louis, situé au milieu des arbres, est traversé par la grande route de Saint-Pierre à Saint-Denis. Un ruisseau d'eau courante passe devant chaque maison, et rafraîchit l'air déjà parfumé de l'odeur des fleurs. La porte de ma chambre ouvrait sur un vaste jardin, où les manguiers, les bananiers et les tamarins répandaient une ombre bienfaisante. Assis le soir hors de la maison,

nous buvions le *faham* odorant, ce thé de l'île Bourbon, digne rival de celui de Chine, et nous nous laissions aller à d'interminables causeries. Mon hôte me racontait les émouvantes aventures du temps de l'esclavage, à l'époque où les *grands marrons* infestaient l'île, et avaient choisi comme asile les inaccessibles cavernes sur les flancs du Piton des Neiges. On se rappelle encore à Bourbon et la féroce hardiesse de ces noirs et l'indomptable courage des chefs de détachement, qui allaient les traquer jusque dans leurs impénétrables demeures.—« Jette ta sagaye et rends-toi, » dit un jour Mussard, le plus vaillant de ces chasseurs de noirs, à l'un de ces chefs de bandes sur lequel il était tombé à l'improviste. — « Jette ton fusil, » repartit le Cafre.

Je profitai de mon séjour à Saint-Louis pour étudier plus en détail que je ne l'avais fait jusque-là la culture de la canne et le travail des sucreries. Le mois de juin était venu, et avec lui le précieux roseau arrivait à maturité. Certaines variétés commençaient même à se couronner d'une aigrette violette, qui indique au planteur que le moment de la coupe est proche. Alors les sucreries, jusque-là inactives, entrent en mouvement; on visite, on répare toutes les machines, et bientôt la coupe commence. La canne est taillée à son pied, débarrassée de ses feuilles et jetée sur des charrettes traînées par des mules ou des bœufs. Elles prennent le chemin de l'usine, où bientôt une nouvelle charrette arrive remplaçant celle qui s'en va. Il n'y a dans le travail ni trêve ni repos, hormis aux heures de repas. La coupe est la vendange des tropiques, et du temps des noirs c'était l'époque des fêtes champêtres et des danses échevelées.



Jeune fille malabare. — Dessin de Mettais d'après une photographie de M. Bévan.

Aujourd'hui que les immigrants de l'Inde ont presque partout remplacé le noir, les cris et les jeux ont disparu, car l'Indou, sombre et mélancolique, est loin d'être aussi expansif que le joyeux enfant de l'Afrique.

A mesure que la coupe se poursuit dans les plantations, la *roulaison* commence dans les sucreries. Le roseau jeté entre des cylindres de fonte (le moulin) donne un jus aqueux et sucré qu'on nomme *vesou*. La partie ligneuse de la canne, appelée *bagasse*, est mise à part et desséchée; elle forme le combustible qui sert à chauffer les chaudières.

Le vesou tombe dans de vastes bassines en cuivre, ou *défécateurs*. On le purifie au moyen de la chaux qui précipite les sels terreux renfermés dans la liqueur sucrée, et coagule l'albumine. Le liquide, écumé et décanté, prend alors le nom de *sirop*, et descend dans des chaudières étagées, en tôle de fer, que l'on appelle les *batteries*. Elles sont chauffées par le feu ou par la vapeur. Le sirop s'y concentre au degré voulu, et passe enfin dans d'énormes chaudières en cuivre rouge et de forme sphérique, où l'ont produit le vide. C'est là qu'ont lieu la cuite et la cristallisation. Une dernière opération, celle du *turbinage*, consiste à décolorer et dessécher les cristaux par le moyen de toupies métalliques, mues par la vapeur, et faisant plusieurs milliers de tours par minute.

Le système de fabrication du sucre, tel que je viens de le décrire, est le plus perfectionné. Il n'est pas encore en usage dans toutes les sucreries, mais peu à peu les établissements qui sont restés fidèles aux anciennes mé-

thodes, reconnaissent l'utilité du nouveau système et l'adoptent résolûment. Les *sucriers* de Bourbon sont avant tout gens de progrès, et il est peu de colonies qui soient aussi avancées dans la fabrication du sucre.

Le travail d'une sucrerie est l'un des plus curieux que l'on puisse voir. Les chauffeurs à moitié nus, dégouttant de sueur, sont devant leurs chaudières qu'ils nourrissent avec usure et qui dévorent la bagasse avec une insatiable ardeur. Ceux-ci écument les sirops, ceux-là les décantent. Les uns veillent aux turbines, les autres au moulin et à la machine à vapeur. Le bruit métallique des cylindres, la ronde étourdissante des toupies se mêlent aux cris et aux chants des ouvriers. Au dehors, les cheminées de l'usine vomissent une fumée noire et épaisse, et devant l'établissement les mules du Poitou, attelées à leur charrette qu'on décharge, ouvrent bruyamment leurs naseaux pour respirer à pleins poumons l'odeur agréable qui se dégage de la sucrerie.

La roulaison était sur le point de commencer quand j'arrivai à Saint-Louis. Une vaste usine, qui travaille presque toute l'année, celle de M. Deshayes, était déjà en mouvement, et je m'empressai de la visiter. Tout est là disposé dans une symétrie et un ordre qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Tous les appareils reluisent comme s'ils étaient neufs; le partout lui-même, en dépit de la mélasse, est d'une irréprochable propreté.



Indiens et nègres de la Réunion. — Dessin de Mettais d'après une photographie de M. Bévan.

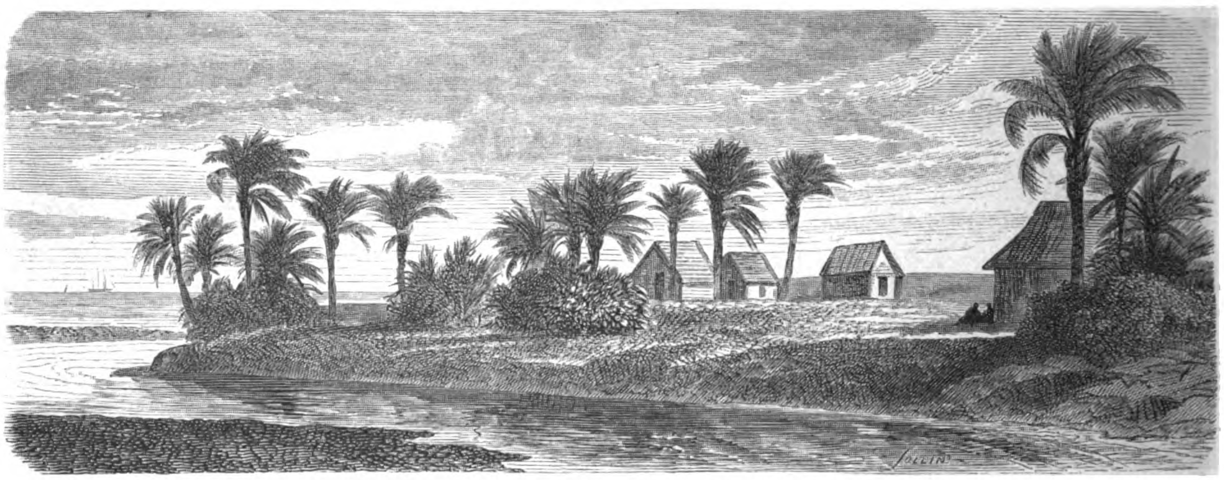
Le directeur de ce bel établissement n'est pas seulement un habile sucrier, c'est aussi un intelligent planteur. Une partie du sol qu'il a défriché, aujourd'hui couverte de cannes et naguère encore de blocs basaltiques au lieu de terreau, a reçu de lui le nom de *Pierrefonds*, qui consacre un succès de plus. Le travail du planteur, comme le comprend M. Deshayes et comme le pratiquent presque tous les colons bourbonnais, demande d'ailleurs une grande expérience. Il faut connaître les différentes variétés de cannes, les terrains qui conviennent à chacune d'elles, la quantité de guano ou d'autres engrais qu'on doit verser à leur pied. Ici l'on cultivera la canne rouge de Taïti ou la canne jaune; là la canne de Batavia ou bien celle de Chine; ailleurs il faut combattre le *borer*, ce ver rongeur qui, s'introduisant dans le roseau, se loge dans le tissu cellulaire, mange le sucre et fait dépérir la tige. Sur un autre point, c'est un champ à défricher et à fumer pour le préparer à recevoir la canne. Enfin, il faut tenir tout son monde de travailleurs occupé et content, et arriver au moment de la coupe et de la roulaison, avec une *bande* d'engagés disciplinée et assez nombreuse pour que toutes les opérations marchent dans un ensemble parfait.

Les ouvriers que l'on emploie à tous ces travaux divers depuis l'abolition de l'esclavage, sont surtout des immigrants indiens. L'affranchissement des esclaves a eu lieu en 1848, et les noirs ont presque tous refusé de travailler pour leurs anciens maîtres. Émancipés, ils se

sont déclarés *citoyens*, et à ce titre ont généralement refusé de prêter leurs bras à autrui. On s'est alors adressé à l'Inde, mais comme le noir est plus robuste que l'Indien, on a aussi engagé des travailleurs sur la côte d'Afrique. Quelques faits déplorables auxquels ce mode de recrutement a donné lieu ont fait défendre par le gouvernement français l'immigration africaine, de telle sorte que ce sont aujourd'hui les Indiens seuls qui font presque tout le travail des plantations et des sucreries. On les engage à leur arrivée dans la colonie, et la répartition en est faite par les soins de l'administration. Les contrats d'engagement sont limités à cinq ans. L'Indien est pour l'ordinaire soumis, sobre, intelligent et n'est inférienr au noir que sous le rapport de la force physique.

Le nombre des immigrants de l'Inde aujourd'hui employés à la Réunion, soit dans les divers établissements et habitations, soit dans le service domestique, est d'environ quarante mille ; dans ce nombre les femmes n'entrent guère que pour un dixième. Les Africains, y compris les Malgaches, et quelques centaines d'Arabes des Comores ou de la mer Rouge, sont au nombre de vingt-cinq mille, dont cinq mille femmes. On a voulu essayer aussi d'introduire des Chinois. Il en est venu un certain nombre dont on a été très-peu satisfait; et il en reste environ quatre cents qni ont déserté les plantations et s'occupent du commerce de détail. Le fils du Céleste-Empire est né marchand, et beaucoup de boutiques d'épiciers, à la Réunion, sont tenus par ces Asiatiques qui y font d'excellentes affaires. A Saint-Denis on envoie sa bonne chez le Chinois comme à Paris chez l'épicier du coin.

En réunissant le nombre des travailleurs indiens et africains engagés depuis l'émancipation, on arrive à un total de soixante-cinq mille. D'autre part, l'ancienne population esclave, libérée le 20 décembre 1848, est évaluée aujourd'hui à cinquante-deux mille noirs : c'est donc en tout cent dix-sept mille habitants de couleur que renferme la Réunion. Le nombre des maîtres, ou si l'on veut la population libre avant l'émancipation générale, plus tous les Européens arrivés dans la colonie depuis 1848, est environ de quatre-vingt mille âmes, ou les deux tiers



Embouchure de la rivière de Saint-Leu. — Dessin de E. de Bérard d'après une photographie de M. Bévan.

du nombre de la population ouvrière. Au total l'île Bourbon renferme aujourd'hui près de deux cent mille habitants, et arrivera certainement sous peu, avec la liberté d'émigration que les Anglais viennent de permettre dans l'Inde, à deux cent cinquante mille âmes au moins. L'île Maurice dépasse à cette heure le chiffre de trois cent vingt mille.

Les travailleurs indiens sont disséminés le jour dans les champs de cannes, et rentrent le soir à l'établissement autour duquel on les loge dans des cahutes ou *paillottes*, faites de chaume et de bambous. Près de Saint-Louis, quelques-unes de ces vastes plantations occupent plus de quatre à cinq cents travailleurs. Les plus belles, qui me rappelèrent les magnifiques campagnes de Saint-Benoît, dépendent du château du Gol. Je visitai cette antique demeure ; c'est là que le poëte Bertin a passé une partie de son enfance, c'est là sans doute qu'il est né, et il a chanté ce séjour dans une gracieuse épître à M. Desforges-Boucher, ancien gouverneur général des îles de France et Bourbon. Les somptueux appartements qu'il s'est plu à décrire et les jardins fleuris qu'il a célébrés n'existent plus. Le château tombe presque en ruines, ou du moins m'a semblé fort mal entretenu. Quelques maigres plates-bandes étalent une mince couche ds terreau veuve de fleurs et d'arbustes, et la canne, cette plante que personne ne néglige, s'étend jusqu'au pied du manoir. Derrière est l'étang du Gol, où quelques bœufs madécasses, entrant dans la vase jusqu'à mi-jambe, s'arrêtent pour étancher leur soif; puis vient la mer qui se prolonge au loin, jusqu'aux confins de l'horizon.

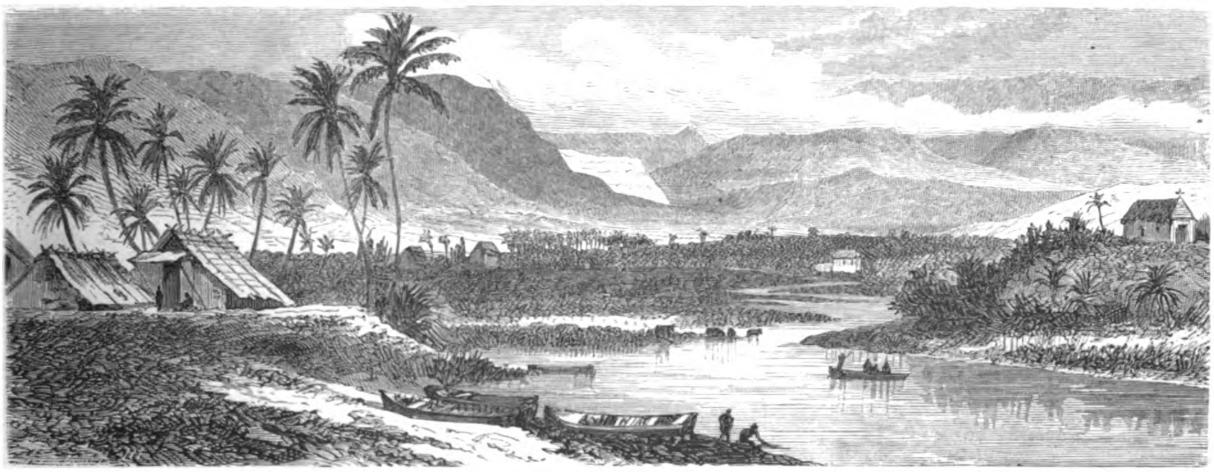
Cependant la fin de juin s'avançait, ramenant l'époque prochaine de mon départ pour l'Europe, et il me fallait songer à rentrer à Saint-Denis. Je pris un matin la diligence de Saint-Paul et traversai des sites que je n'avais point encore parcourus. Ce sont, au sortir de Saint-Louis, des sables mouvants dont les dunes s'avancent sans cesse dans l'intérieur des terres; des volcans éteints, dont on aperçoit de la route les cratères encore rougis, enfin l'étang Salé, où l'on prend les bains

dans la belle saison, tout cela entre la route et la mer. A droite sont des champs de cannes qui s'étendent jusqu'aux flancs des montagnes, et sur la route les tamariniers et les bois noirs, au feuillage sombre, ou bien quelque cocotier élancé, le tronc nu, avec une couronne de fruits verts à la cime et un bouquet de palmes qu'agite et découpe la brise.

En entrant dans le quartier de Saint-Leu, le paysage change. Le sol devient montagneux et des landes stériles, des savanes non encore défrichées, succèdent peu à peu aux verdoyantes campagnes de Saint-Louis. Près du rivage on aperçoit les fours à chaux où l'on calcine les coraux de la côte. La fumée blanche et épaisse qui s'en dégage voile à demi les habitations.

A mesure que l'on entre dans la ville le paysage redevient riant; mais Saint-Leu ne se présente plus au voyageur avec un air de fête comme autrefois. Bien des demeures jadis splendides sont aujourd'hui délabrées et vides d'habitants; plus d'une varangue, autrefois animée de rires joyeux, pleure ses hôtes disparus et voit se déjeter ses colonnes. Avant la culture de la canne, Saint-Leu était le quartier le plus riche après Saint-Denis. On y cultivait le coton avsc succès, et son café était le plus renommé de l'île. Il a gardé son antique réputation, et aujourd'hui encore chacun veut avoir du *Saint-Leu*. Nul ne veut entendre parler des cafés de Saint-Benoit, de Sainte-Suzanne ou de Saint-Pierre, qui cependant valent bien le premier. En France, c'est à peu près la même histoire. Le Martinique et le Bourbon, devenus très-rares tous les deux, sont seuls admis sur nos tables, au moins de nom, et ni le java, ni le rio et tant d'autres, qui inondent tous les marchés, ne sont avoués chez l'épicier. Il le faut bien, l'acheteur demande avant tout l'étiquette, et à toute force veut être trompé.

De Saint-Leu à Saint-Paul, la route traverse une série de ravines aux anfractuosités pittoresques semées de bouquets de bambous. Elle s'élève sur une forte rampe, attachée au flanc des coteaux qui bordent cette partie du rivage. La plupart des savanes se prolongent jusqu'à la mer et ne sont pas encore défrichées. Le petit village



Saint-Gilles. — Dessin de E. de Bérard d'après une lithographie de M. Roussin.

de Saint-Gilles caché sur le rivage, à l'entrée d'une gorge profonde, ne vit presque que de la pêche. En été on y prend des bains de mer sans crainte des requins. La campagne aux environs rappelle les landes de la Gascogne ou les coteaux dénudés du Morvan. Parfois apparaît un Malgache gardeur de bœufs. Ces animaux étiques, encore fatigués de leur traversée sont nonchalamment étendus au soleil, ou broutent dans les champs en friche une herbe rabougrie et desséchée; cependant le pâtre indolent fredonne un air natal,

Et songe à sa grande île en regardant la mer.

D'autres fois, à l'entrée d'un champ de cannes, se montre un gardien, Cafre ou Mozambique, un haillon serré autour des reins et la lance au poing. Tel est l'aspect et telles sont les armes du garde champêtre colonial. Sur la route, quelques noirs, marchant pieds nus, se rendent à Saint-Leu ou Saint-Gilles, et vont nonchalamment, suivis de leur femme, qui trouve encore moyen de rester en arrière. Par moment passe le riche équipage d'un planteur, ou bien c'est un habitant à cheval galopant le long du chemin, et suivi de son domestique malabar, qui s'essouffle à courir à pied tenant l'animal par la queue.

A la descente de cette route si animée ne tarde pas à apparaître Saint-Paul, dont les maisons restent en partie cachées au milieu de leurs épais ombrages. Sur la mer s'avance un magnifique pont-débarcadère, qu'envie Saint-Denis, et au bord du rivage est le mât de signaux. La belle promenade de la chaussée, l'étang aux eaux tranquilles, de vastes champs de cannes, des jardins plantés de verts légumes, de longues allées de filaos varient, comme à plaisir, ce paysage enchanteur. Sur la baie, toujours calme et unie, sont quelques navires, et la pointe des Galets au nord, le cap la Houssaye au sud, ne semblent s'avancer sur l'eau que pour mieux protéger cette rade chérie du marin. Dans la plaine et sur les hauteurs sont quelques sucreries, et plus loin le Brûlé de Saint-Paul, plateau aride, labouré jadis par des feux volcaniques.

Je visitai à Saint-Paul quelques bons amis, et je ne tardai pas à reprendre le chemin de la Possession. Le fidèle Désiré m'attendait au rivage avec ses bateliers aux bras de fer, et par une belle nuit je m'étendis sur un des bancs de sa chaloupe, me laissant bercer par la lame. Quelques heures après je débarquai à Saint-Denis.

Au milieu de toutes ces excursions, la fin de juin était venue. Je voulais aller voir Maurice avant de retourner en Europe par le *packet* de juillet. Je quittai donc, bien à regret, la capitale de Bourbon et m'embarquai sur le vapeur à destination de Port-Louis. Longtemps nous côtoyâmes les bords riants de l'île française, longtemps



Les gardes-champêtres de Bourbon. — Dessin de Janet Lange d'après l'album de M. de Trévise.

Saint-Denis et ses blanches maisons, ses riches campagnes et ses profondes ravines restèrent en vue. Puis apparurent successivement les verdoyants jardins de Sainte-Marie, les bois de filaos de Sainte-Suzanne, et son phare blanchi levant sa tête au milieu des arbres et baignant ses pieds dans la mer. Au loin, par une échappée, se montraient les gorges sombres des Salazes et du Piton des Neiges. Enfin nous saluâmes les fertiles plaines du champ Borne : c'est le dernier adieu que l'île Bourbon envoie à ceux qui la quittent, comme c'est la douce bienvenue qu'elle donne à ceux qui viennent la visiter.

L. SIMONIN.



La Siegesthor, à Munich.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. V. DURUY.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XV

A MUNICH.

Les villes nécessaires et les villes artificielles. — Munich est né de la querelle d'un duc et d'un évêque. — Le roi Louis. — Un coup de cravache. — Munich à vol d'oiseau. — La vieille ville et la nouvelle ville. — L'architecture : un musée de pastiches pris pour une renaissance. — La Rumeshalle et la Bavaria. — La Siegesthor et ses lions. — L'obélisque de bronze et les obélisques de pierre.

Il y a des villes nécessaires, comme Londres, Paris et Rome, comme Lisbonne, Amsterdam et New-York. C'est la géographie et l'histoire qui les ont faites. On n'aurait pu les mettre ailleurs et elles tirent toute leur force d'elles-mêmes. Mais d'autres sont des créations artificielles. Nées d'un caprice ou d'un concours fortuit de circonstances, elles n'ont d'autre raison d'être que de se trouver là où elles sont. Ainsi rien n'appelait une grande ville à la place où Munich s'est élevé, au milieu d'une maigre plaine qui ne suffit pas à le nourrir, au bord d'une rivière torrentueuse où l'on ne peut faire flotter un bateau. Mais il en est de l'organisme social comme de l'organisme humain, le sang afflue au point où on le provoque à venir. Ces villes *forcées*, ainsi que disent les agriculteurs d'une plante qui vient hors de sa saison, finissent par croître et s'étendre. Seulement à la maigreur des rameaux, à la pauvreté du feuillage, on voit bien que ces arbres étiolés ne tirent pas du sol qui les porte la séve vigoureuse qui fait les grands chênes.

Munich est une ville doublement artificielle. Ses ducs en ont fait, malgré sa situation, une capitale, et son roi

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369, et t. V, p. 193 et 209.

2. Tous les dessins de cette livraison ont été faits en Allemagne, pour *le Tour du Monde*, par M. Lancelot, qui a suivi exactement l'itinéraire de l'auteur du texte.

Louis en a voulu faire une Athènes allemande, quoique les Phidias et les Raphaël n'y courussent pas les rues.

Parlons d'abord de la ville; nous viendrons ensuite au roi.

Comme le clergé doit regretter le moyen âge! En ce bienheureux temps un tiers du territoire allemand était domaine d'Église. En Bavière, Augsbourg, Passau, Freising appartenaient à leur évêque, avec d'immenses terres tout autour, et il ne restait aux ducs d'autre ville importante que la vieille cité de Ratisbonne. Ils y résidaient, assez embarrassés d'y bien vivre, attendu la pauvreté de leurs revenus. Un des meilleurs, alors, était celui qu'on tirait des péages. Par la Bavière passaient toutes les denrées que Venise allait chercher en Orient et que ses marchands conduisaient à Inspruck pour les répandre de là en Allemagne. Par elle passait aussi tout le sel tiré des inépuisables mines du Salzbourg pour la Souabe et la Franconie. Or, les routes d'Inspruck et de Salzbourg à Augsbourg et à Ratisbonne se croisaient sur l'Isar. Mais en quel point?

L'évêque de Freising voulait que ce point fût chez lui, à Vöhring. Il y bâtit un pont; il y établit un marché et un hôtel des monnaies, où les marchands échangeaient leurs pièces étrangères contre celles du pays en laissant, bien entendu, chaque fois au monnayeur, comme au péager, pas mal d'écus que l'évêque trouvait excellents quel que fût leur titre.



Notre-Dame de Bon-Secours, à Munich.

Le duc se désolait de voir cette bonne aubaine tomber aux mains de l'Église, et, chef du pays, il n'osait pas trop user d'une ressource alors fort employée, rançonner ou piller les marchands sur la route. Il imagina de faire concurrence à l'évêque : il jeta un pont, un peu plus haut sur l'Isar, en un endroit où l'on trouve encore des restes de constructions et de sépultures romaines. Des moines y avaient déjà un couvent, ce qui faisait appeler le lieu *Monachium*[1]. Il y établit un bureau de change et un marché. Mais on ne sait à quelle époque ni sous quel duc cela se passait.

Au milieu du douzième siècle la couronne ducale était sur la tête d'un des plus puissants princes du temps et un des moins endurants, Henri le Lion, duc de Bavière, de Saxe et de Toscane. Il avait de grands besoins; il se dit que son trésor se remplirait bien plus vite si le pont de Vöhring n'existait plus, et un beau jour il s'en alla le brûler. L'évêque était oncle de l'empereur; on écouta ses réclamations, et il intervint une sentence arbitrale qui laissa au fond de l'eau le pont de l'évêque, mais attribua à celui-ci un tiers des revenus du pont ducal. Ce jugement est de l'année 1158, et c'est le plus ancien document où se trouve le nom de Munich désignant un lieu habité. Le duc y perdit quelque argent, mais Munich y gagna de rester seul en possession du passage. Son pont et son marché attirèrent le commerce, et le village monacal devint un gros bourg.

Voilà donc l'Athènes moderne, puisqu'il faut, dit-on, la nommer ainsi, qui naquit d'une querelle entre un duc et un évêque, comme l'autre, la véritable, était née d'une querelle entre deux divinités, Neptune et Minerve. C'est

1. *Monachium*, d'où nous avons fait *Munich*, comme les Allemands ont fait *Munchen* de *Monche*, qui signifie moines. Wesseling

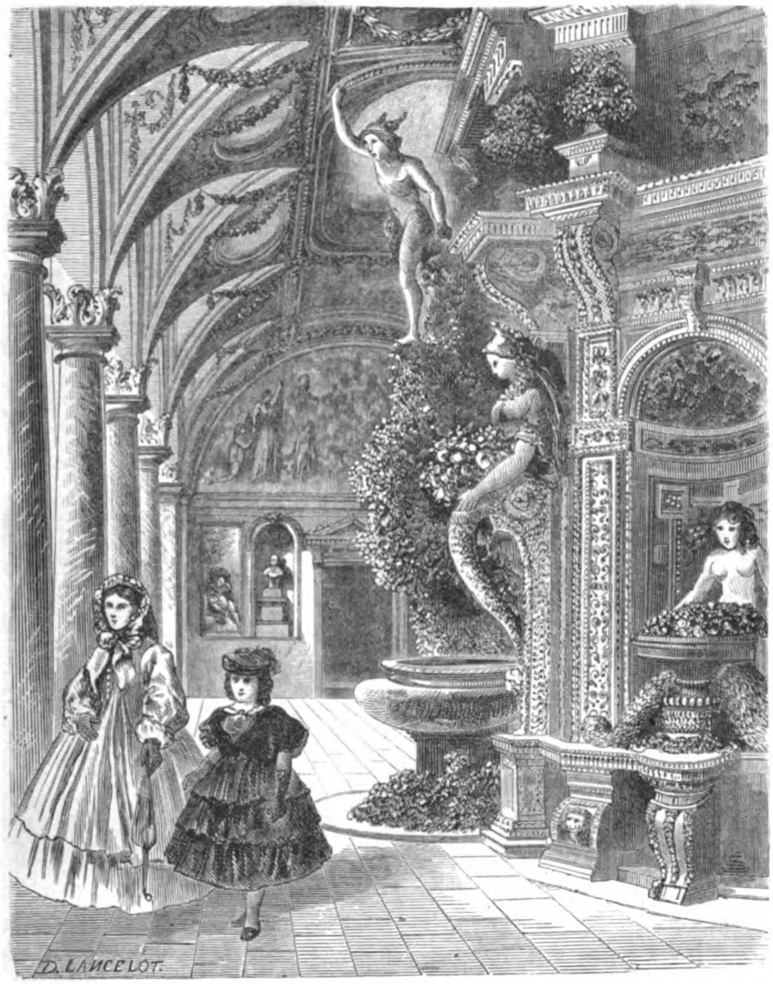
un trait de ressemblance que je livre aux poëtes de la Ludwigsstrasse.

Avec tout cela, Munich pouvait rester obscur. Une autre circonstance acheva sa fortune.

Quand la grande maison ducale des Welfs s'écroula, Ratisbonne rejeta le coûteux honneur d'être la capitale du duché, et se fit cité impériale, ce qui voulait dire ville libre et république à peu près souveraine. Les ducs se résignèrent à résider là où il ne se trouvait ni évêque pour leur disputer le pas, ni bourgeois pour leur fermer la porte au nez. Ils vinrent à Munich. Un d'eux nommé empereur, Louis V, lui accorda des priviléges et y éleva des constructions qu'on voit encore. Aussi ce pauvre césar, qui fait dans l'histoire assez triste figure, y est-il célébré, en vers et en prose, à l'huile et à la détrempe comme un grand homme. Sigismond y fonda vers 1488 sa lourde cathédrale ; Guillaume III, un palais qu'il mit à côté du couvent des Jésuites, pour être plus près de ces bons Pères, et par derrière, comme il convenait à un prince du seizième siècle de s'effacer devant ces puissants personnages ; Maximilien I[er], celui de la guerre de Trente ans, bâtit la *Résidence;* Maximilien IV, le faubourg qui porte son nom et où son fils le roi Louis a élevé tous ces édifices dont Munich est si fier, qu'il a décorés de colonnes, de frontons et de statues, mais aussi de fort vilains noms, la Glyptothèque, la Pinacothèque[1], etc.

C'est une curieuse histoire que celle de ce roi Louis : amoureux d'art, de poésie, de musique, il chercha le beau sous toutes les formes ; il l'étudia à Rome et dans les coulisses de l'Opéra ; il couvrit Munich de monuments et Lola Montès d'une couronne comtale. Il fit des vers, des comédies, des chemins de fer et des canaux, surtout des temples grecs. Il fit même une révolution, ou du moins la laissa faire, abdiqua en faveur de son fils, et, comme un autre vert galant de notre histoire, est resté, malgré toutes ses fredaines, très-populaire. Munich raffole de lui et trouve que son nouveau roi est trop sage.

C'est que tant qu'il fut là on tailla la pierre, on coula le bronze et on broya de la couleur à Munich comme il ne s'était jamais vu dans aucune ville du monde. Sa liste civile dépassait à peine six millions de francs ; mais il usa de tant d'économie dans ses autres dépenses, une seule exceptée, disent les mauvaises langues, celle qui amenait souvent un nouveau portrait dans une galerie déjà longue ; il mit tant d'ordre dans ses comptes et de surveillance personnelle dans les travaux[1] ; il eut si peu d'administrateurs et tant de bons ouvriers qu'il vint à bout en vingt-trois années de règne de transformer sa capitale. Les princes, les grands seigneurs qui sont encore nombreux et riches en Bavière, le corps municipal et les particuliers firent comme le roi.



L'Ermitage, à l'ancienne Résidence, à Munich.

Tout le monde était content. Les ouvriers avaient de la besogne à faire, les bourgeois des chefs-d'œuvre à admirer. D'abord, étonnés de ce remue-ménage dans leur ville endormie, ils y avaient pris goût. Chaque matin on

dans son *Itinéraire d'Antonin*, p. 236, met sur l'emplacement de Munich une station romaine du nom de *Zsunisca*, dont on croit avoir suivi les diverses transformations : vers 780, *Sunihinga ;* plus tard, *Munihiringa* et *Munihha*. Le monastère de Wessobrunn possédait des terres en cet endroit dès l'année 900, et nous avons un document où l'abbé de Tegernsée et l'église de Freising se disputent la dîme des terres à Gmund, Vöhring et Munich.

1. Il y a pourtant une *Pinacotheca* à Bologne, et nous sommes habitués au mot de bibliothèque, qui est de même formation.

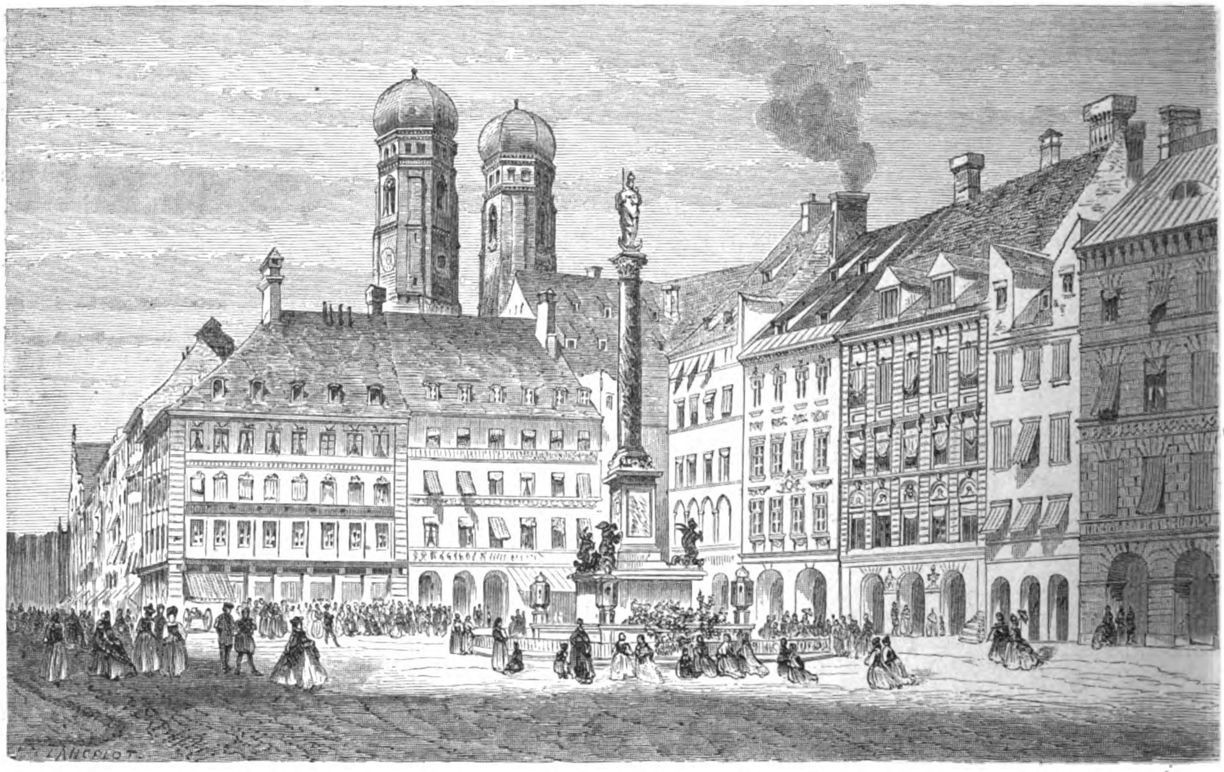
1. Un de mes amis visitait l'église Saint-Louis et était monté sur les échafauds, lorsqu'on frappa à la porte. C'était le roi qui venait tout seul voir les ouvriers, les artistes et les travaux. Chaque semaine, il contrôlait l'état des dépenses et ordonnançait le payement des sommes dues. Pour simplifier les rouages, les architectes étaient en même temps les administrateurs. Ils choisissaient les entrepreneurs sur soumissions cachetées, et ils traitaient de gré à gré avec les sculpteurs et les peintres. Le roi n'arrivait qu'ensuite pour les gratifications.

courait voir la nouvelle peinture ou le bas-relief nouveau. Et en face de si belles choses on se répétait que la Bavière ne devait plus envier à Berlin le bonheur d'avoir les soldats les mieux alignés de l'Allemagne, à Vienne les diplomates les plus habiles sur la question de l'équilibre des corps. Si l'on n'était pas les premiers dans la guerre ni dans la politique, on l'était dans l'art, ce qui valait mieux. Aussi, comme on portait la tête : il n'y avait pas un citoyen de Munich passant sous la porte de l'Isar qui ne baissât le front, de peur de se heurter aux créneaux.

Et le roi Louis se frottait les mains. Sa ville s'embellissait. D'un bout à l'autre les uns y faisaient de l'art, les autres en discutaient : foin de la politique ! Il vivait à sa guise, le bon roi, et ses sujets vivaient à la sienne. Une ballerine renversa à coups de cravache cette bonne entente.

Vous savez le reste. Aujourd'hui les grands artistes sont morts comme Schwanthaler et Klenze, ou sont partis comme Cornélius. On songe bien plus à quêter pour Rome qu'à dépenser pour l'art ; on oublie l'ogive et l'arc en plein cintre pour rayer des canons et carabiner des fusils ; on voudrait rendre à l'Autriche le service d'occuper pour elle ce Tyrol que nous leurs avions donné, les ingrats, qu'ils regrettent toujours, parce qu'il finirait si bien leur frontière du sud, en l'appuyant aux grandes Alpes, et que peut-être ils espèrent recouvrer ainsi.

De ces préoccupations nouvelles il résulte qu'on travaille beaucoup moins ; pourtant on achève lentement ce qui a été commencé, c'est un reste de l'élan donné ;



La Mariensule, sur la Schrannenplatz.

mais la vie n'y est plus, on s'endort dans la contemplation des merveilles écloses il y a trente ans. J'ai couru toutes les librairies pour trouver une publication d'art, et n'ai vu que deux ou trois mauvais albums.

Voilà bien longtemps que je vous retiens dans l'histoire de Munich. Allons regarder dans la ville.

Selon mon habitude et afin de prendre plus vite mes directions, je montai d'abord sur la plus haute tour, celle de la Pfarrkirche zu S.-Peter, où le roi Louis, par parenthèse, aurait bien dû faire passer ses maçons, tant elle est délabrée ; il est vrai que c'est la plus ancienne église de la ville. De là on reconnaît aisément la ligne des fortifications d'autrefois et par conséquent le vieux Munich. Il avait la forme d'un cercle tangent au fleuve par le point où se trouvait le pont qui fit sa fortune : de tous les autres côtés il s'en éloignait pour éviter les marécages de la rive. Le cercle est même double, car on peut suivre une seconde ligne concentrique à la première, qui doit marquer une plus ancienne enceinte[1]. Saint-Pierre et la *Schrannenplatz*, bâtie par l'empereur Louis au commencement du quatorzième siècle, sont au centre ; la *Frauenkirche* (Notre-Dame), sur la première circonférence, la *Résidence*, sur la seconde. Au delà sont les faubourgs : au nord, ceux de Max, où se trouvent presque toutes les constructions nouvelles, et le Beau-Champ (*Schonfeld*), qui renferme un grand jardin anglais ; le *Ludwigsstrasse* ou rue de Louis est entre les deux. Au sud-ouest, celui de Louis, avec la *Theresien-Veise*, vaste prairie au bout de laquelle se dresse la *Bavaria ;* le long du fleuve, ceux de l'Isar et de Sainte-Anne ; sur l'autre

1. J'ai vu, en effet, depuis, un plan de Munich, vers l'an 1300, qui place la première enceinte sur cette ligne.

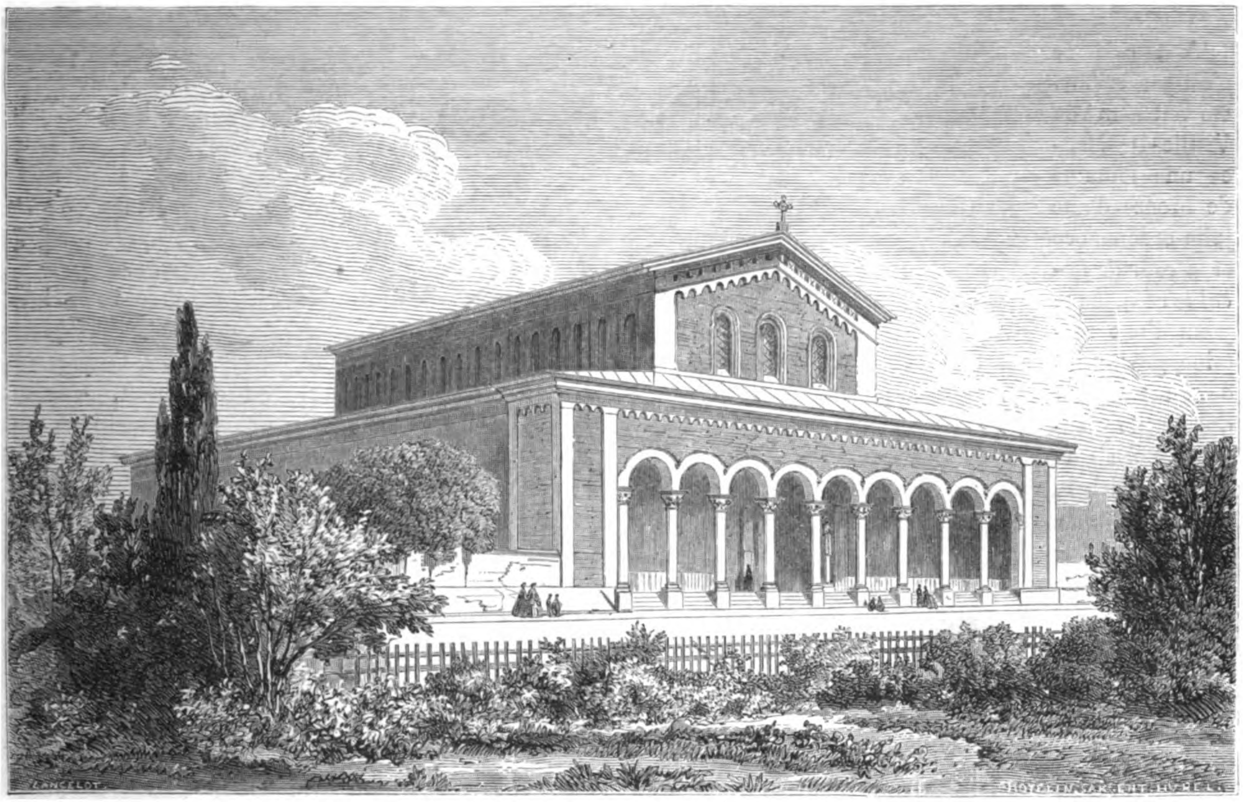
bord, Haidhausen et le faubourg d'Au avec la belle église ogivale de Notre-Dame de Bon-Secours. Derrière les dernières maisons une plaine monotone et triste; dans le lointain, à quinze ou vingt lieues dans le sud et le sud-est, les Alpes du Salzbourg et du Tyrol, sur lesquelles je ne vis point de neige et qui, à cette distance, manquaient de grandeur. Les montagnes ont, comme les tableaux, leur point de perspective; il faut les voir d'assez près pour qu'elles apparaissent dans leur majesté.

Un jour, à Dijon, j'ai cru voir, à soixante lieues de distance, le Mont-Blanc, et je ne trouvai d'autre charme à cette vue que de pouvoir me dire: « La plus haute montagne de l'Europe est là. » Je l'ai vu de plus près, du signal d'Aubonne; c'était bien le roi des Alpes. Mais à Chamouni, à la croix de Flegère, en face de la mer de glace, quand il se dresse soudainement du fond de la vallée à une hauteur de dix mille pieds, c'est la plus belle montagne de la terre et le trône de l'Éternel[1].

Si Munich est trop loin des hautes montagnes pour qu'on y ait des vues alpestres, il en est assez rapproché pour que les vents qui en viennent le glacent. Je grelottais sur ma tour, en plein mois d'août[2], et mon premier soin, quand j'eus descendu l'escalier branlant de Saint-Pierre, fut d'acheter un de ces grands châles que les Anglais, gens fort avisés en confort, ont toujours avec eux.

Dans les rues, je fus étonné de trouver une population d'apparence si peu germanique. Le soleil italien ne passe pas les monts, mais beaucoup de choses de l'Italie les franchissent. A Munich, le type allemand est italianisé. La taille est moyenne, les cheveux blonds sont rares et nombre de boutiques portent des noms transalpins. Dans les vieilles églises, celles du peuple, qui ne sont jamais désertes, tandis que les neuves n'ont personne, les saints sont dorés et les Vierges couvertes de brillants oripeaux. J'aperçus dans une chapelle des paysans assis sur un banc et qui regardaient, je crois, un crucifiement; je m'approchai pour mieux voir leur costume un peu étrange: c'étaient des statues peintes. A la Mariensäule, j'ai toujours trouvé des femmes et des hommes agenouillés en pleine rue et priant. C'étaient autant de signes annonçant que les arts italiens seront également venus s'établir ici.

Dans le vieux Munich on ne les rencontre guère. Il ressemble à toutes les vieilles cités. Les rues n'y sont point larges et les maisons se serrent les unes contre les autres, comme faisaient les bourgeois du bon vieux temps toujours si menacés et si inquiets que par prudence ils occupaient le moins de place possible. Aucun édifice remarquable. Le moyen âge et la Renaissance n'ont rien laissé de curieux. Saint-Pierre est fort laid; à Notre-



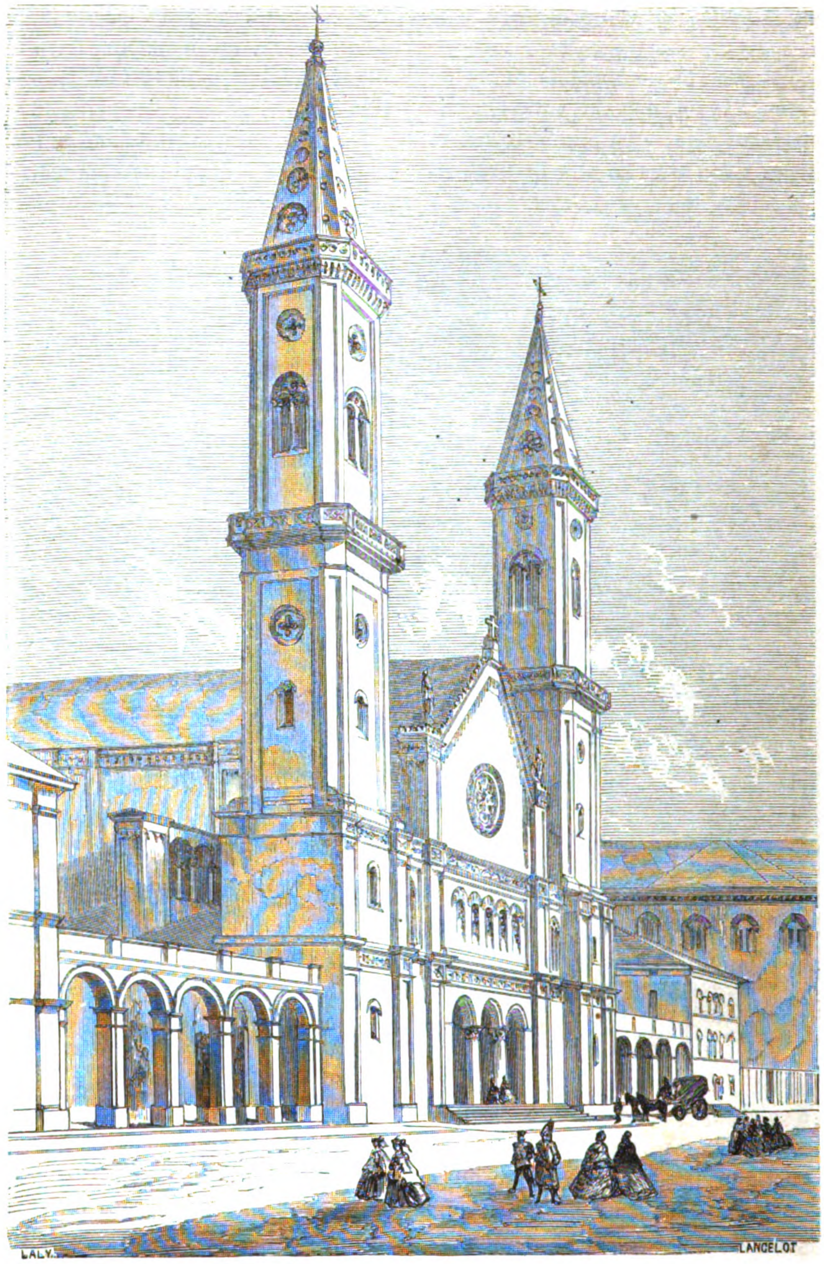
La basilique de Saint-Boniface, à Munich.

1. Pas une montagne du globe n'a une hauteur *relative* aussi grande que le Mont-Blanc. L'Himalaya est double de hauteur, mais on arrive à ses sommets par une série d'étages et par des vallées successives, qui ne produisent pas l'effet de cette gigantesque muraille presque à pic que forme le Mont-Blanc au-dessus de Chamouni. Les grandes Alpes du Tyrol, le pic des Trois-Seigneurs et le Grand-Glockner sont à cent trente et à cent cinquante kilomètres à vol d'oiseau de Munich.

2. Le 19 mai 1861, il est tombé de la neige à Munich, le thermomètre n'était qu'à un demi-degré au-dessus de zéro.

Dame, on voit une masse informe de briques rouges dont le temps a rongé les arêtes, et deux tours coiffées d'une affreuse coupole de cuivre; sur la Schrannenplatz, la *Mariensäule*, colonne de marbre rouge surmontée d'une statue en bronze de la Vierge, avec quatre génies aux angles du piédestal qui combattent une vipère, un basilic, un lion et un dragon. Ces quatre animaux malfaisants représentent le protestantisme. L'électeur Maximilien se vengeait avec un peu de marbre et de bronze des protestants qui l'avaient si bien battu.

Tout cela ce n'est pas de l'art. On voit bien à la Vieille-Résidence une fontaine de bronze d'une jolie ordonnance et la *cour de Rocaille* ne manque point d'une certaine grâce; les deux entrées ont du caractère; enfin le portail de Saint-Michel, malgré sa froideur et sa tristesse, a de l'élégance dans ses lignes et du goût dans ses détails. Mais ces jolies choses ne suffisent pas à faire la réputation d'une capitale. Aussi, je me disais, en gagnant le faubourg Max, que j'allais être dédommagé, qu'une ville où depuis vingt-cinq ans on a exécuté plusieurs kilomètres de peinture[1], tout un peuple de statues, je ne sais combien d'églises et de palais, de portes triomphales et de musées, où la brique, la pierre, le marbre, le bronze, même le grès, ont été remués avec amour et entassés avec profusion, allait me montrer enfin un art nouveau; que grâce à Munich et au roi Louis, à Cornélius, à Schwanthaler, à Klenze, à Schnorr et à Hess, un grand siècle serait dorénavant ajouté dans la mémoire et la reconnaissance des hommes aux siècles de Léon X, d'Auguste et de Périclès. On le dit très-haut à Munich, on le croit très-fermement en Allemagne, et en France quelques-uns tiennent pour une vérité qu'au bord de l'Isar on a vu le réveil radieux de la muse et une seconde Renaissance.



Saint-Louis.

Hélas! le Phénix n'est pas rené de ses cendres. Je vis des choses charmantes, comme Notre-Dame de Bon-Secours, avec ses vitraux splendides et ce mélange de la brique et de la pierre qui est d'un si délicieux effet; quelques-unes d'aspect imposant, comme la basilique de Saint-Boniface, qui frappe tout le monde, même ceux qui ne pensent pas que la maison du Dieu des pauvres doive être de marbre et d'or; mais partout je trouvai des réminiscences et nulle part de l'invention. L'art à Munich est comme celui qui en fut quelque temps le pontife, Cornélius, bien plus érudit qu'il n'est créateur. Dans sa grande page du jugement dernier, à l'église Saint-Louis, M. Th. Gautier retrouvait ici un ange, là un démon, ailleurs un groupe, un raccourci, un mouvement qu'il avait vus à Rome ou à Pise, à Florence ou à Anvers et qui appartiennent à Michel-Ange et à Rubens, à Orcagna et à Signorelli. En regardant bien les édifices on peut aussi leur mettre à tous, au front, une date et un nom. Munich est un charmant musée de pastiches.

1. Les treize loges de la Pinacothèque, peintes par Cornélius, ou sur ses dessins, présentent à elles seules une surface de plus de six mille pieds carrés.

La Siegesthor est la copie de l'arc de Constantin à Rome, et la basilique de Saint-Boniface, une réduction de Saint-Paul hors des murs.

L'église Saint-Louis et la nouvelle chapelle de la cour appartiennent au style byzantin et Sainte-Marie de Bon-Secours au pur ogival.

Au palais Wittelsbach on a copié le quatorzième et le quinzième siècle.

La Nouvelle-Résidence est le palais Pitti, et le ministère des mines, la Loggia de Lanzi.

On retrouve le moyen âge italien dans l'Institut des aveugles et à la Bibliothèque royale, la Renaissance dans les palais du duc Maximilien et du prince Charles.

On dirait que Palladio ou quelque artiste de Venise a élevé le palais des Salles de fête, et l'Hôtel de la guerre, la Salle des maréchaux *Feldherren halle*) viennent tout droit de Florence.

Je ne me plains pas qu'on ait fait toutes ces copies. Je félicite Munich de les avoir, et je voudrais bien que Paris les possédât, parce que, à reconstruire et à voir ces belles choses, des talents se forment, et qu'un tel milieu est trop favorable aux artistes pour ne l'être pas aussi à l'art. Le roi Louis a donc bien rempli sa tâche de roi en donnant de si grandes facilités au talent de se produire. Les architectes ont-ils aussi bien accompli la leur? il y a dans les détails du goût, de l'esprit, de l'invention même. L'ordonnance intérieure, la distribution des salles et des jours, dans les musées de Munich, devront être étudiées chaque fois qu'on voudra construire ailleurs des édifices analogues. Mais la conception de l'ensemble à qui revient-elle, et l'art nouveau où est-il?

Je sais bien que les Grecs, les Romains et les Arabes ont depuis longtemps trouvé toutes les lettres de l'alphabet avec lequel l'artiste doit écrire son poëme de pierre, je veux dire les éléments de l'art architectural[1]. Mais si le nombre de ces éléments est nécessairement borné, les combinaisons anxquelles ils se prêtent sont innombrables. On croyait avoir tout épuisé, quand deux arcs romains se coupant ont donné l'ogive, quand dix colonnes grecques accouplées ont fourni les piliers à la fois puissants et légers de nos cathédrales; et la Renaissance jetant au milieu de tous les styles son caprice contenu, sa fantaisie réglée, son imagination élégante et vive, répandit sur toutes les vieilles choses le souffle créateur. Un art charmant approprié à nos climats et à nos mœurs en naquit. Pourquoi la gracieuse fleur s'est-elle fanée si vite? Ni Klenze, ni Gärtner, ni Ziebland ne l'ont retrouvée[1].

Ajoutez que ces monuments de l'Italie et de la Grèce ont froid sous le ciel inclément de Munich, dont la température moyenne est celle de Stockholm, car il y a un rapport nécessaire que l'art ne peut impunément méconnaître entre l'architecture d'un pays et son climat; ajoutez encore que le sol plat où ils se trouvent les empêche de se dominer réciproquement et de former comme à Athènes, à Rome et à Paris même, ces belles masses pittoresques où la valeur de chaque partie est doublée par celle de l'ensemble; qu'enfin, jetés au hasard dans une campagne dont la ville n'a pas encore pris pleinement possession, il y a autour d'eux ce silence qui convient aux ruines, mais non aux édifices nouveaux vers lesquels on veut attirer la foule. La Ludwigsstrasse, voie monumentale, entre un arc de triomphe et un palais de roi, est un désert qui ne devient une rue qu'à son extrémité où elle se confond avec la vieille ville. Pour animer ce vaste espace il faudrait y faire descendre et vivre tout le peuple muet des fresques.

West-End, à Londres, est aussi sans mouvement et sans bruit. Mais c'est le silence commandé par une riche et puissante aristocratie qui a voulu éloigner d'elle le tumulte importun de l'industrie et du commerce; si le noble quartier étale une froide magnificence, il n'en est pas moins très-habité; d'ailleurs, la Cité est à deux pas et l'esprit se plaît aux contrastes. Mais les palais qui bordent la Ludwigsstrasse sont pour la plupart des constructions administratives[1]. Il n'y entre et n'en sort que de modestes employés, en fort petit équipage. La vie n'y viendra jamais, et la vie est une partie de la beauté d'une ville d'Europe, comme le silence et la mort sont celle d'une nécropole d'Égypte.

Je voudrais bien vous décrire ces édifices, mais le crayon parle plus vite et mieux. Un mot seulement sur quelques-uns.

Celui dont Munich est le plus fier est la Ruhmeshalle avec le colosse de la Bavaria.

Au delà du faubourg Louis, au bout de pauvres constructions dont beaucoup n'ont que des planches pour clôtures, s'étend une prairie sans arbres, sans eau, parfaitement plate et couverte de ce maigre gazon des sols souvent piétinés que n'égaye jamais une fleur : un champ de cours ou de manœuvre. A son extrémité on a bâti, sur un tertre artificiel, un portique dont les colonnes ont des chapiteaux modelés sur ceux d'Égine, et sous lequel sont placés les bustes des grands hommes de la Bavière. Le roi Louis a pu en trouver près de quatre-vingts. Quatre-vingts grands hommes dans la petite Bavière, voilà une terre privilégiée!

En avant de ce portique se dresse une statue de bronze haute de vingt mètres, de trente avec son piédestal, qui,

1. Klenze a construit la Ruhmeshalle ou Temple de la gloire, la nouvelle chapelle de la cour, la Nouvelle-Résidence, la Glyptothèque, les palais Max et Leuchtenberg, l'obélisque de la Carolinenplatz; Gärtner, la Salle des fêtes, l'Isarthor, la Siegesthor, la Bibliothèque, l'église Saint-Louis, le palais Wittelsbach; Ziebland, Saint-Boniface; Ohlmuller, Notre-Dame de Bon-Secours.

Un architecte français, M. Lusson, qui admire beaucoup le roi Louis et Munich, est cependant forcé d'avouer « que la plupart de ces monuments sont des imitations, et que l'artiste n'y voit le plus souvent que l'inexpérience d'une jeune école qui mélange les styles ou les applique parfois sans discernement. » (*Souvenirs d'un voyage à Munich*, p. 77.) « A Munich, continue notre architecte, la peinture et la sculpture sont plus avancées que l'architecture. » Mais un peintre dira peut-être que les monuments y sont bien supérieurs aux tableaux.

1. Le ministère de la guerre, la Bibliothèque, le Damenstiftsgebäude, l'Institut des aveugles, l'hôtel de l'administration des mines et des salines, l'Université, etc.

de la main gauche élevée au-dessus de sa tête, tient la couronne promise au victorieux[1]. Un lion est à ses pieds, et, de la main droite, elle serre une épée contre sa poitrine. La pose est noble et aisée. La statue semble irréprochable, et pourtant je ne suis pas satisfait de l'ensemble.

Je n'ai jamais compris la théorie de l'art pour l'art. Un monument doit être en rapport avec le site qui le porte et l'entoure, avec l'idée qu'il exprime, avec le besoin qu'il satisfait. Cette plaine nue n'est pas la place qui convient à une statue de quatre-vingts pieds. Le portique placé derrière elle, qui ne lui vient qu'à la ceinture, n'empêche pas qu'elle ne projette dans l'azur du ciel une trop longue et maigre silhouette. Les colosses sont faits pour les lieux élevés. Il leur faut un piédestal immense, des temples tout alentour et une grande ville couchée à leurs pieds : le Palatin et Rome, comme à celui de Néron ; l'Acropole et Athènes, comme à la Minerve de Phidias. Que la Grèce, l'empire romain et la foi catholique aient fait de ces statues prodigieuses, je le comprends. L'Angleterre, la Russie et la France voudraient en avoir, je le comprendrais encore. Pour couronner des peuples géants, il faut des colosses. Mais la Bavière n'est pas, que je sache, si grande que pour atteindre à sa tête il soit besoin d'une statue de telle taille.

Disons-le, ni le lieu, ni l'histoire ne demandaient la *Bavaria*. Mais le roi voulait mettre de tout dans Munich : il y mit un colosse.

A Paris nous n'avons rien d'analogue, mais seulement deux colonnes surmontées de deux statues qui symbolisent toute notre histoire : celle de Napoléon, ou, disons mieux, le génie même de la guerre qui, de son œil de bronze, regarde avec amour ses légions victorieuses montant vers lui en spirales triomphantes ; l'autre, qui n'a pas de nom et cependant qui ne couronne rien ni personne, c'est le génie de la liberté. Il s'élance vers la grande ville et sur le monde, tenant d'une main un flambeau et de l'autre des chaînes rompues. Sont-ce celles de la Bastille écroulée ou de l'esprit humain affranchi? L'une et l'autre ; l'Allemagne, du moins dans ses moments lucides, le reconnaît et le dit[2].



La Bavaria, à Munich.

Comme tous les badauds, je montai dans l'intérieur de la statue. Nous arrivâmes cinq au banc de bronze établi dans sa tête. Nous étions fort serrés en cet étroit espace, ce qui n'empêche pas que je ne lise dans une description de Munich, imprimée à Munich et composée par un professeur de l'Université de Munich, que trente personnes y tiennent à l'aise. Les autres livres n'ont pas manqué de répéter cela. Pourquoi ne pas dire tout de suite qu'on y donne des fêtes. Là où trente personnes peuvent tenir, une maîtresse de maison de Paris trouverait moyen d'en faire danser au moins vingt[1].

1. La hauteur, à partir du piédestal jusqu'au sommet de la tête, n'est que de quinze mètres trente-cinq centimètres : jusqu'au bout de la main, de dix-neuf mètres vingt-sept centimètres.

2. La *Gazette prussienne*, reproduisant dans son numéro du 24 mars 1861 un article de la feuille hebdomadaire prussienne, disait : « La France marche à la tête des principes de 1789 ; c'est la véritable mère des libertés nationales. »

1. « Eine Treppe führt im Inneren vom Fussgestell bis in des ko-

On ajoute que de là on a des vues magnifiques sur la ville et les Alpes.

Les jours ménagés sont trop étroits pour suffire au renouvellement de l'air, quand la statue a reçu plusieurs visites; et je crois me rappeler que ce qu'on voit le mieux, ce sont deux mâts bariolés de bleu et de blanc couleurs de la Bavière, mais sans drapeaux ni insignes quelconques et qu'on a placés en avant de l'escalier conduisant à la statue. Si sa main lâchait la couronne, c'est un d'eux qui serait couronné. Je ne comprends pas que la municipalité de Munich tienne en permanence ces deux perches au devant de son monument favori.

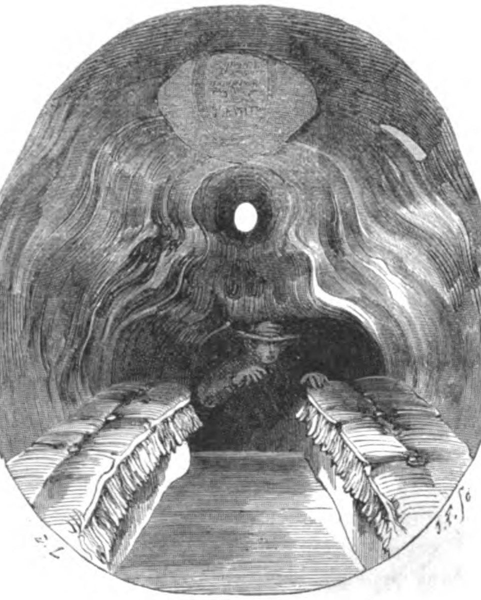


Dans la tête de la Bavaria.

Cette petite histoire des erreurs relatives à la *Bavaria* est à faire trembler les historiens présents et futurs. Voilà un fait qui est matériellement faux : cinquante personnes peuvent le constater tous les jours, et il n'en court pas moins, comme vérité, toute l'Europe d'un bout à l'autre.

Du colosse grec passons à l'arc de triomphe romain; nous irons ensuite à l'obélisque des Pharaons; on peut ainsi voyager dans Munich, sans sortir de l'antiquité.

La *Siegesthor* ou *Porte triomphale* est à une des extrémités de la Ludwigsstrasse. C'est l'arc de Constantin avec l'inévitable quadrige. Nous l'avons au Carrousel. Mais entre les deux copies, il y a cette différence que la France s'est contentée de mettre des chevaux à son char et des soldats dans les entrecolonnements; la Bavière fait traîner son quadrige par des lions et remplace nos soldats par des Victoires dont la rapidité a été ou doit être si grande qu'il a fallu leur donner des ailes. Au-dessous cette inscription : *A l'armée bavaroise!* Nous voilà avertis et la France n'a qu'à bien se tenir.



Intérieur du chignon de la Bavaria.

Je trouve excellent de stimuler le patriotisme, mais la flatterie ne vaut pas mieux pour les peuples que pour les rois. L'histoire est pleine des sottises et des culbutes faites par des gens qu'on avait hissés sur des échasses.

Au même ordre d'idées appartient « le Portique des Grands-Capitaines. » Aucune des nations militaires de l'Europe n'a encore songé à bâtir un pareil édifice. Ce ne sont pas toujours les plus riches qui font sonner le plus haut leurs écus. Cette fois, le roi Louis n'a pas eu la main aussi heureuse qu'à la Rumeshalle. Il a eu beau chercher, il n'a trouvé que deux hommes à mettre sous son portique, Tilly et de Wrède. L'un qui, dans la guerre de Trente ans, fut moins le général de l'électeur que celui de la ligue catholique ; l'autre qui servit plus la France que la Bavière et à qui mal en prit de vouloir, après Leipzig, arrêter à Hanau le vieux lion blessé. Comme il convient, en pareille circonstance, ce n'est pas d'un bronze vil qu'on s'est servi. Si j'en crois le livret, on a fait la statue de Tilly avec des canons de la flotte turque détruite à Navarin.... par l'Angleterre et la France. Mais qu'y a-t-il de commun entre Tilly et ce bronze turc acheté à des Grecs? Quant à de Wrède, il est fait de canons « pris à l'ennemi en diverses occasions. » A la bonne heure. Mais n'y aurait-il pas là quelque peu de bronze des chers confédérés conquis avec nous, avant 1813, peut-être même du bronze autrichien?

Tout récemment, le 28 novembre 1861, le roi Max a fait dresser une statue avec cette inscription : « Au grand philosophe Schelling, érigée par son disciple reconnaissant Maximilien II, roi de Bavière. » Voilà qui est bien et je loue fort ce sentiment peu ordinaire dans les princes, j'aime mieux aussi cette statue que celle de Wrède; mais où est la philosophie de Schelling aujourd'hui? Demandez à Villon où sont les neiges d'autan?

Il y a des obélisques à Paris et à Rome, donc il en fallait un à Munich. Mais comme on n'avait pas à portée de la main les montagnes de granit nécessaires, on l'a coulé en bronze. Il est haut de trente mètres et ses quatre faces noires n'ont ni ornements ni sculptures. C'est sombre et

losses Kopf, in welchem allein 30 Personen Raum haben. » Dr. Söltl, *München mit seinen Umgebungen*, p. 189. Un autre, un Anglais, ajoute qu'on monte dans ses yeux et dans sa bouche, quoique celle-ci n'ait que trois cent soixante-cinq millimètres et les yeux

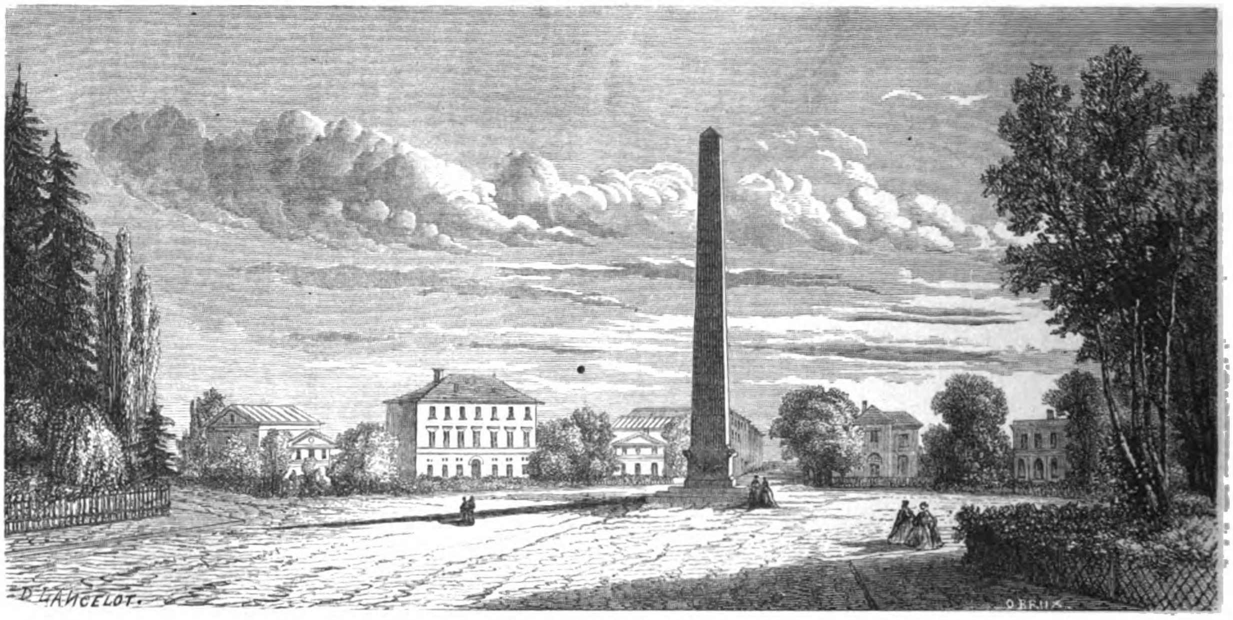
triste, sans élégance ni grandeur. Je vois bien là beaucoup de métal, je n'y vois point d'art. Ne m'accusez pas de sévérité injuste et raisonnons un peu : la raison est un des éléments essentiels de l'art.

Pourquoi les obélisques des Pharaons nous plaisent-ils? Ce n'est pas, assurément, par leur forme plate et pointue. Une aiguille de rocher au flanc d'un mont et le pin le plus laid sont cent fois plus beaux. Mais il s'y attache une pensée qui plaît à notre orgueil d'homme, le souvenir des efforts immenses qu'il a fallu faire pour que cette masse énorme, d'un seul morceau, que la nature avait cachée dans les entrailles de la montagne, en fût arrachée, traînée à travers la plaine et dressée debout à la porte du sanctuaire; pour que ce granit qui use l'acier fût taillé, poli, chargé de figures.

Ajoutez les quarante siècles qui de là-haut nous contemplent et ces images de grandeurs écroulées, de civilisation éteinte, de religion détruite que l'esprit évoque autour de cette pierre, et vous comprendrez pourquoi en passant près d'elle nous sommes remués profondément.

En architecture l'esprit ne s'arrête pas à la forme seule; il s'occupe aussi de la matière qui rend cette forme solide et durable. Un peu de toile porte un chef-d'œuvre, je ne m'en effraye pas. Mais si vous me dites qu'un portique est fait de poutrelles et de plâtras, je tremble que les unes ne pourrissent en que les autres ne tombent sur ma tête.

Quand je m'aperçus que toutes les colonnes de Londres étaient de la brique revêtue d'un enduit de plâtre, je ne pus en regarder davantage. Quand je trouvai sur l'église de Notre-Dame, à Rouen, au lieu d'une flèche en dentelle de pierre, des barres de fer tranquillement fondues dans une prosaïque usine, je courus bien vite à Saint-Ouen, laissant l'industrie pour l'art. L'obélisque de Munich a produit sur moi le même effet. Un chaudronnier a pu clouer toutes ces plaques de cuivre l'une à l'autre.



L'obélisque, à Munich.

Il est consacré à la mémoire de trente mille Bavarois morts en 1812 dans l'expédition de Russie. C'était le contingent de la Bavière : il resta tout entier sous la neige. L'inscription ajoute : « Eux aussi ils sont tombés pour la délivrance de la patrie ! »

Les pauvres diables ne s'en doutaient guère, et s'ils ont délivré leur patrie, c'est bien à leur insu. Je ne vois pas trop quelle bonne pensée cette inscription peut susciter dans l'âme du peuple : si ce n'est, avec le souvenir des inconvénients de la dépendance autrefois acceptée, la leçon à tirer de là que les Bavarois ne doivent servir que la Bavière. A entendre ce qu'on dit dans certaine région de Munich, on serait tenté de croire que le successeur du roi Max aura aussi un obélisque à élever aux Bavarois morts dans les Alpes ou sur les bords du Mincio, pour une cause qui leur est étrangère.

deux cent soixante-dix. M. Marmier, l'aimable touriste, qui est allé partout et qui de tout parle si bien, n'a sans doute pas fait lui-même l'ascension de la Bavaria, car il dit, p. 113 de son *Voyage en Allemagne :* « On monte jusque dans l'intérieur de son crâne. Dans cette profonde cavité est un banc sur lequel peuvent s'asseoir à la fois vingt personnes. »

XVI

SUITE DE MUNICH.

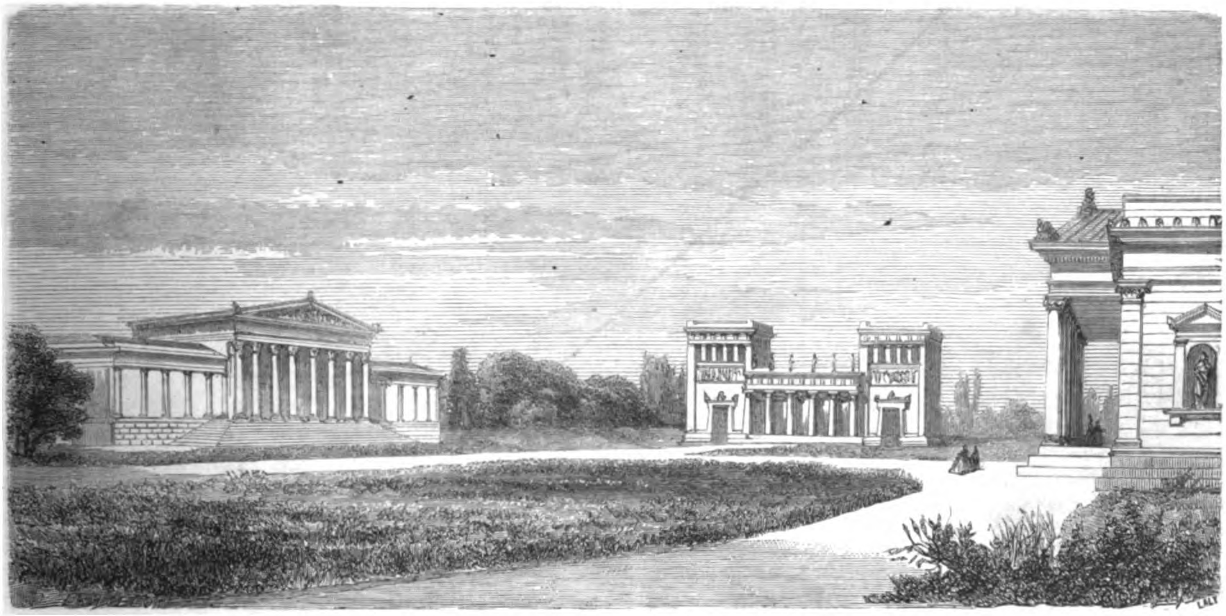
La sculpture et la peinture; la Glyptothèque et les marbres d'Égine. — La peinture; la Pinacothèque; Albert Durer et Rubens. — Les fresques. Faut-il des fresques à Munich, et l'architecture est-elle la servante de la peinture? — Munich, une des capitales du nouvel art chrétien. — Origine de cette renaissance catholique.

Je n'ai pas, jusqu'à présent, parlé de deux édifices fameux, moins par eux-mêmes que par ce qu'ils renferment : la Pinacothèque ou galerie de tableaux, et la Glyptothèque ou musée de sculpture. L'un est

bien placé, assez près de Saint-Boniface; l'autre a un vilain voisinage, une caserne: tous deux sont dans le désert, ce qui, du moins, les met à l'abri de la poussière et de la fumée, deux grands ennemis des choses de l'art.

Cette solitude a pourtant son charme, mais à une condition, c'est qu'elle soit complète. Un matin, je me trouvais sur la grande place que forment les Propylées au fond, l'Exposition nationale à gauche, et la Glyptothèque à droite. L'espace est vaste, un large chemin le traverse; de chaque côté s'étend une pelouse émaillée de fleurs rouges et blanches, et plus loin un champ de folle-avoine qui n'avait pu étouffer une multitude de boutons d'or. Derrière la Glyptothèque de beaux ombrages se marient harmonieusement aux lignes de l'architecture : ormes à la robuste membrure, et tout un bois épais de ces lilas qui jettent dans l'air les premiers et les plus doux parfums que la nature produise, au renouveau, quand la terre, se reprenant à la vie, exhale l'haleine embaumée du printemps. Leurs graines disgracieuses avaient depuis longtemps remplacé leurs fleurs charmantes; mais les oiseaux chantaient dans leurs branches ; le soleil déjà radieux dorait le marbre blanc des frontons. Aucun bruit, aucune forme ne rappelaient l'Allemagne ni la vie moderne ; et si ce ciel n'était pas encore celui de l'Orient que j'allais chercher, ce silence, ces marbres, ces colonnes faisaient rêver d'art et de la Grèce.

J'étais donc bien loin des bords de l'Isar, quand un bruit et une forme étrange me ramenèrent brutalement à Munich. Le bruit? c'était la voix d'un affreux rapin 1830, chevelu, barbu, anguleux, sombre, tel que j'en croyais l'espèce perdue. La forme? c'était une jeune blanchisseuse rapportant au bout d'un bâton deux immenses crinolines qui devaient le lendemain donner à quelque belle dame du voisinage l'envergure d'un condor. Voilà comme une fausse note détruit toute l'harmonie d'un concert.



La place Grecque, à Munich.

Revenons à nos deux musées: celui de peinture, bâtiment carré et bas, élevé seulement d'un étage, et sans jours pris du dehors, avec un portique grec de douze colonnes ioniques, surmontées d'un fronton qui ressemble à tous les portiques grecs du monde, est lourd et sans caractère; le second, mieux conçu, est plus monumental, sans mériter toutefois pour ses dehors des éloges particuliers.

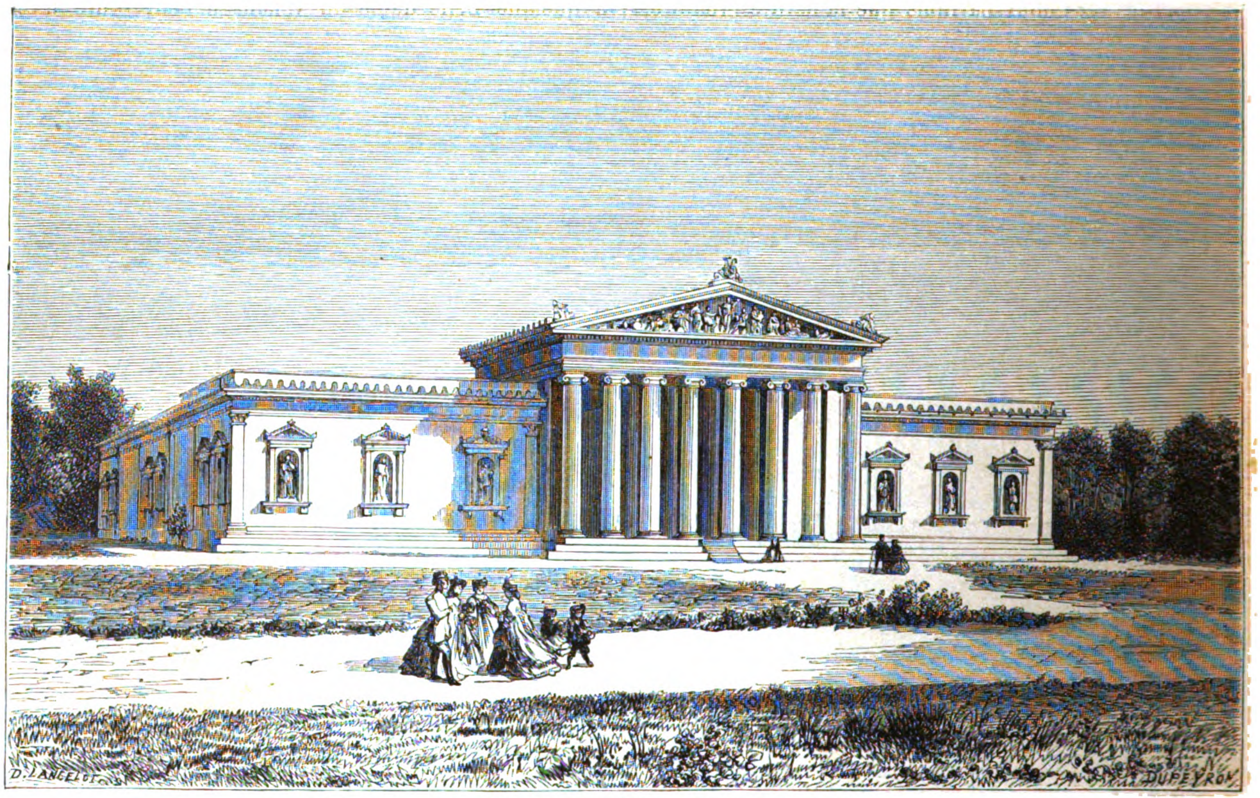
Maintenant entrons. La Glyptothèque est pauvre: rien des modernes, si ce n'est un marbre ou deux, sans importance, de Thorwaldsen et de ce Canova qu'on a tant surfait, si j'en juge par ce que j'ai vu de lui à Paris, à Munich et à Vienne; rien non plus de la Renaissance. On a très-judicieusement disposé les monuments de la Glyptothèque dans l'ordre chronologique, seulement cette histoire a une lacune de seize siècles, depuis le buste de Marc-Aurèle jusqu'à celui du roi Louis. L'art romain est représenté par beaucoup de choses, aucune de haute valeur; mais pour l'art grec, des joyaux inappréciables: un *Niobide* mourant, d'une admirable structure; un *Faune endormi*, que Bélisaire enfermé au château Saint-Ange jeta, à défaut de projectiles, sur la tête des Goths, et qu'on retrouva neuf siècles après, au fond du fossé; enfin, les *marbres d'Égine*, qui feraient à eux seuls la fortune d'un musée.

On a trop parlé de ces marbres pour que j'écrive à leur sujet un nouveau dithyrambe. Je fus très-heureux de les voir. Pour l'historien, ils ont une valeur incomparable; l'artiste admirera aussi ces corps déjà si bien modelés qui annoncent la venue prochaine de Phidias; mais tous les raisonnements de l'esthétique transcendante n'empêcheront pas qu'on n'éprouve un sentiment de répulsion à la vue de ces têtes sur lesquelles est sculpté, jusque sur celles des mourants, le même rire imbécile.

Les marbres d'Égine causent surtout un plaisir d'archéologue : voilà pourquoi ils ont eu un si grand succès en Allemagne. Les motifs qu'on donne pour nous faire accepter ces figures grimaçantes sont les mêmes qu'on plaide pour faire admirer la roideur des statues égyptiennes et la sculpture informe du moyen âge. Style hiératique tant qu'il vous plaira, mais ce style est dans l'art ce que le genre ennuyeux est dans la littérature : on l'explique, on l'admet, on ne l'aime pas. Pour Dieu ! un peu moins d'explications et un peu plus de vie et de beauté. Que les Allemands rassemblent tous les chefs-d'œuvre du style hiératique de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et du moyen âge, nous, nous porterons au milieu notre Vénus de Milo, et l'on verra la radieuse déesse qui manifeste si librement toutes les perfections physiques, écraser de sa forte et tranquille beauté ces types déformés par le dogme et comprimés par la servitude. L'art n'est ni la science, ni la religion : il est le beau.

La Pinacothèque est une des plus précieuses galeries du monde : elle renferme cinq cent quatre-vingt-douze grandes toiles, six cent quatre-vingt-neuf petites, en tout mille deux cent quatre-vingt-une. Le Belvédère de Vienne en a davantage, mais beaucoup y sont pour faire nombre. Dresde seule en Allemagne peut rivaliser avec Munich[1], et, par Raphaël, le vaincre.

L'ancienne école allemande y est au complet de ses grands maîtres, Holbein le Vieux, Lucas Kranach, Wohlgemuth de Nuremberg et surtout Albert Durer, dont Munich possède dix-sept toiles. Il manque quelque tableau d'histoire d'Holbein le Jeune, qui vécut en Angleterre et y a laissé son œuvre presque entier. Tout cela est éblouissant de couleurs, quelquefois trop crues, charmant de naïveté, pas toujours de dessin, encore moins de perspective. C'est que cette école ne dépasse pas le milieu du seizième siècle. La Réforme la tua, comme elle avait tué la renaissance littéraire. Albert Durer en est la plus haute expression, en même temps qu'il est le représentant le plus fidèle de l'Allemagne elle-même, avec son fantastique étrange et la profondeur, mais aussi l'indécision de sa pensée ; avec le goût de la réalité qui va jusqu'aux détails grossiers et bas, à côté de la recherche d'un idéal qu'on ne peut toujours saisir : plus de force que de grâce, et moins de calme raison que d'imagination vagabonde[1].



La Glyptothèque, à Munich.

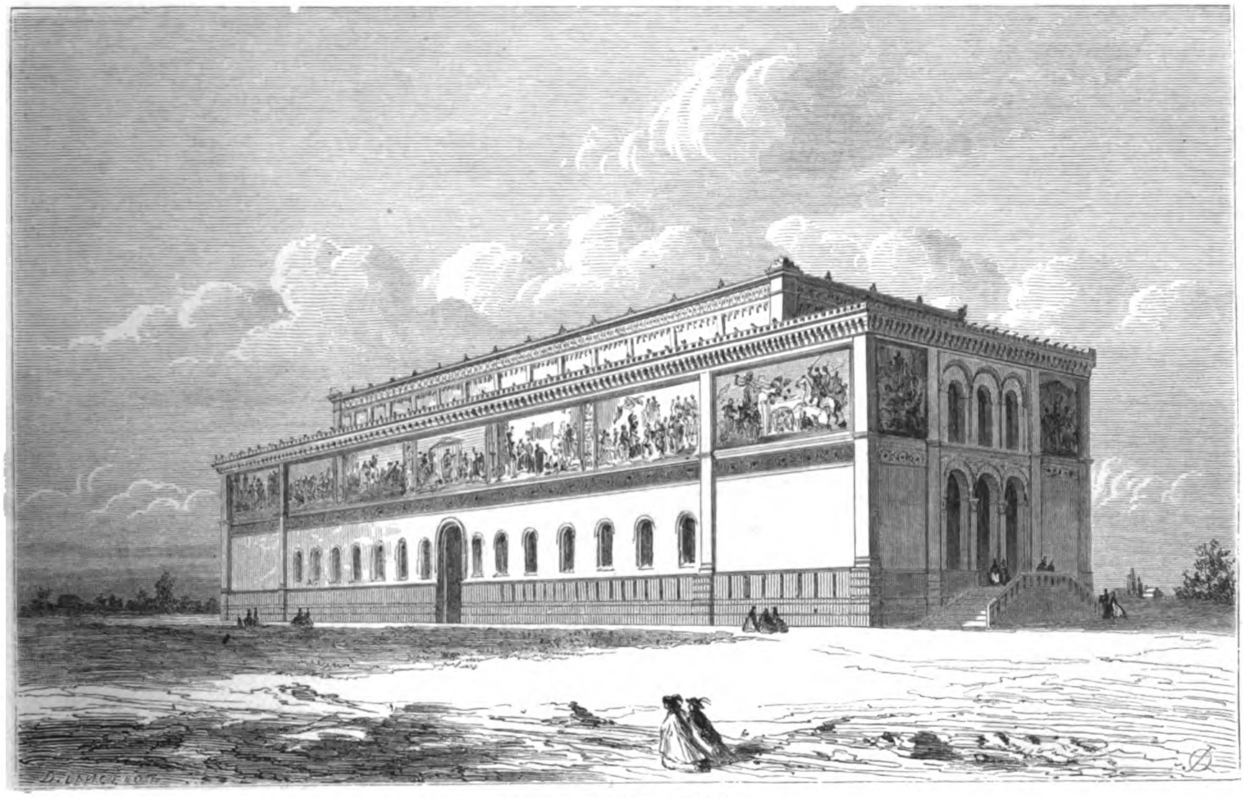
L'école des Pays-Bas, née aux mêmes lieux, à Cologne, et sous l'influence des mêmes maîtres, les Byzantins, plus vivace puisqu'elle ne s'interrompit jamais ; coloriste aussi, mais d'une autre manière, surtout par le jeu opposé des lumières et des ombres, par cet art du clair-obscur que nul autre n'a si bien possédé ; plus réaliste, parce que le dogme calviniste interdit aux peintres hollandais la symbolique chrétienne ; plus sensuelle, parce que la population flamande, riche et active, est exubérante de sang, de vie et de chair ; familière enfin, même triviale, pour se mettre au goût d'une société bourgeoise, cette école brille à Munich, comme nulle part ailleurs,

1. En écrivant ces lignes, je pense moins aux tableaux du maître, à Munich, qu'à ses belles mais étranges gravures : *l'Ange de la Mélancolie, le Chevalier dans la forêt enchantée*, etc., etc.

1. Dresde a environ deux mille toiles, autant que le Louvre et que le Musée del Rey de Madrid.

même en Flandre. Avec van Eyck ou Jean de Bruges, l'inventeur de la peinture à l'huile, et le gracieux Hans Hemling elle tient encore au style byzantin. J. Gossaert, van Orley, Michel Coxcie et Hemskerck marquent sa seconde époque, celle de l'union à l'art italien; elle triomphe avec Rubens, le plus grand des peintres de la chair, avec van Dyck, Rembrandt, Jordaëns, Hobbema, Ruysdaël, et elle se continue jusque vers nous par la foule de ceux que l'histoire appelle les *petits flamands* et que les enchères font aujourd'hui si grands. Rubens, à lui seul, a quatre-vingt-quinze toiles. Paris, Madrid et Anvers mettant en commun leurs tableaux du maître en réuniraient à peine davantage. Un d'eux, un *jugement dernier*, fut un défi avec Michel-Ange; et le peintre d'Anvers n'a pas fléchi devant le peintre redoutable de la chapelle Sixtine. Si la science anatomique est plus faible et l'audace du dessin moins grande, la couleur est plus riche, et le Dieu de l'Evangile plus miséricordieux. Dans le groupe des élus, je vois un pauvre nègre. Merci à vous, artiste heureux et puissant, le favori des rois, merci pour cette bonne pensée, en un tel temps, de la fraternité humaine!

Mais voyez l'inconvénient d'être dans un pays où les artistes mettent dans leurs tableaux plus d'idées que de dessin. M. Lancelot, à qui j'ai montré ce qu'on vient de lire, me répond : « Ce nègre est placé à l'extrémité d'un groupe de figures nues, étincelantes de sang et de lumière, qui viennent s'éteindre en une demi-teinte violacée, brillante encore, sur un fond de ciel crépusculaire à lueur orangée. Le grand coloriste a senti, sans tant



La nouvelle Pinacothèque.

philosopher, qu'un nègre seul pouvait lui donner la tache noire bleue qui était l'opposition légale et la liaison forcée entre ces deux nuances. Il n'a été que peintre, mais comme toujours grand peintre, et c'est bien assez, n'en déplaise aux esthétiques allemands qui ne sont pas peintres du tout. »

Voilà une raison de métier; et vous êtes sans doute dans le vrai, mon cher artiste, mais je vous dirai toujours : dans le groupe de ses élus, Rubens a mis un nègre.

Les écoles de France et d'Espagne sont toutes deux contenues dans une seule salle, tandis que l'Allemagne et la Flandre en remplissent cinq, l'Italie trois, celle-ci avec beaucoup d'œuvres secondaires. Rien de grand, en effet, de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël et du Titien. Aussi je vous laisse avec les *musées d'Allemagne* de M. Viardot, si vous êtes désireux de faire, sous la conduite d'un guide aimable et sûr, un plus long voyage dans la Pinacothèque. Pour moi, qui ne suis venu chercher à Munich, ni l'Italie, ni l'Espagne, ni la France, mais l'Allemagne, je vous emmène devant les fresques de Cornélius, devant les chefs-d'œuvre du nouvel art chrétien et de la renaissance allemande.

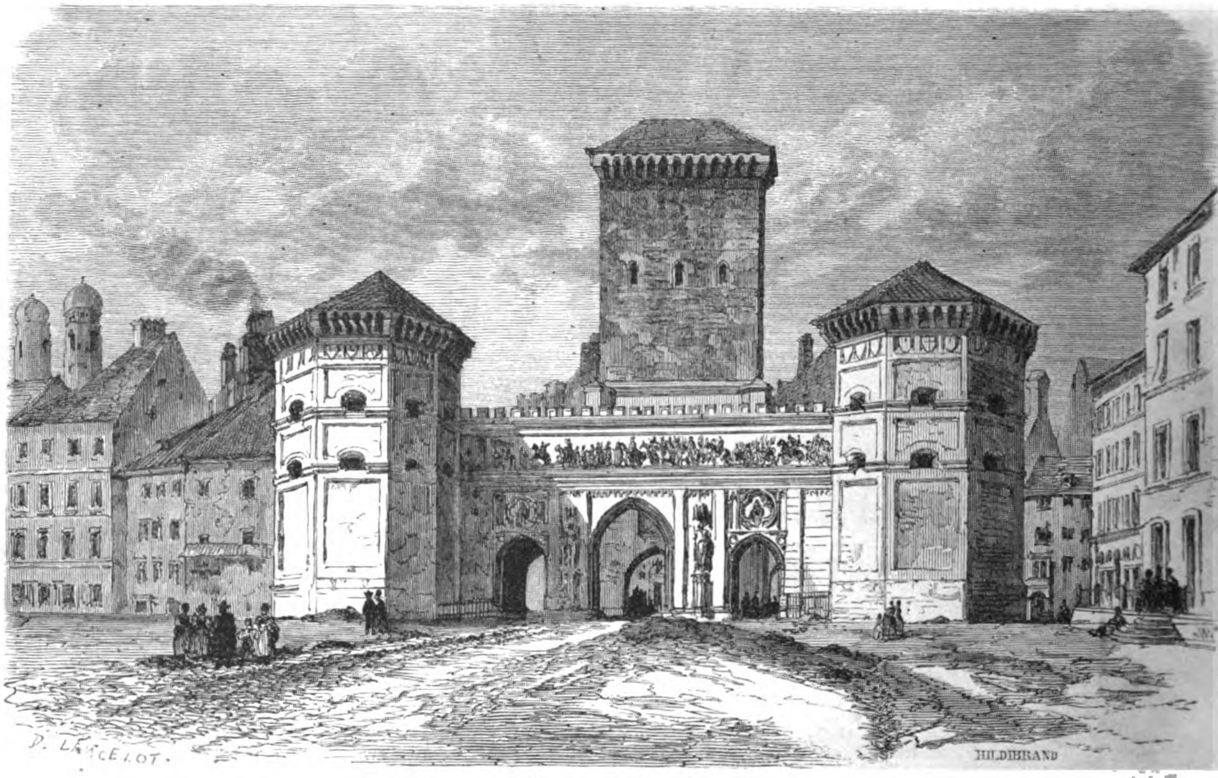
C'est ainsi, je vous l'ai dit déjà, qu'on parle à Munich.

Des fresques, il y en a partout, au dedans et au dehors des monuments, sur la muraille extérieure de la nouvelle Pinacothèque, tout le long de la courtine de l'Isarthor, au Bazar, sous les portiques du Palais, au jardin du Séminaire, comme dans la chapelle du château, à Saint-Louis, à Saint-Boniface, à Notre-Dame de

Bon-Secours et du haut en bas de la Nouvelle-Résidence.

Une première question. L'architecture n'est-elle que l'humble servante de la peinture? à Munich, on répondrait volontiers oui, à voir tant de murailles cachées sous la couleur et les lignes architecturales réduites à n'être que des cadres de tableaux. Jusqu'à présent je croyais la proposition inverse la bonne, et il me semble encore que ces deux arts mis ensemble pêle-mêle doivent se nuire. Qu'une teinte discrète adoucisse la blancheur mate de la pierre; que des ornements de bronze ou d'or et un peu de couleur donnent du relief et de la vie aux personnages d'une frise; que l'architecte enfin mette un diadème au front de son monument, comme il est certain à présent que les Grecs l'ont fait pour le Parthénon, je le comprends. Mais de grandes compositions sur les murs extérieurs attirent tout aussitôt les yeux; elles provoquent le regard et le retiennent, même quand elles ne le méritent pas; le monument disparaît, il ne reste qu'un tableau. Un des deux arts est supplanté par l'autre, la forme par la couleur.

En outre, ces peintures en plein vent ne sont-elles pas bien exposées? On en fait beaucoup en Allemagne. Berlin rivalise, à cet égard, avec Munich. Mais Munich et Berlin ont-ils la sèche et douce atmosphère de l'Egypte et de la Grèce. Déjà en Italie, sous un ciel splendide et clément, elles meurent, même à l'intérieur des édifices. Où en sont à Rome les loges et les chambres de Raphaël; à Milan, la fameuse *Cène* de Vinci? Les *Stanze* ont déjà reçu le bienfait dangereux d'une double restau-



L'Isartnor, à Munich.

ration. Aux loges, il a fallu placer des vitrages dans les arcades immenses, et défigurer l'édifice pour sauver les derniers restes des peintures. Une église, à Florence, est déshonorée par un auvent de bois qui abrite une fresque, et le voyageur qui revoit, après quelques années, le Campo-Santo de Pise, mesure avec effroi la rapidité des ravages. Toutes les fresques sont destinées à périr; combien plus vite dans un climat humide et rigoureux, où les changements de température sont extrêmes. Le granit n'y résiste pas; la couleur sera-t-elle plus forte?

La réponse est déjà faite. Les peintures exécutées par Cornélius de 1827 à 1829 sous les portiques de la Nouvelle-Résidence, celles de ses élèves à l'Isarthor et de Rottmann sous les arcades du Bazar s'altèrent et commencent à tomber par place. Un même homme aura pu les voir naître et presque mourir.

S'il en doit être ainsi, pourquoi cette inutile dépense de talent et d'argent? Il est vrai que quelques-unes n'ont coûté beaucoup ni de l'un ni de l'autre, et sont de la peinture évidemment faite à tant la toise, comme on nous en a trop fourni à Versailles, il y a vingt ans[1]. « Celles de la nouvelle Pinacothèque, dit un critique anglais, rappellent assez exactement, pour la conception et l'exécution, ces toiles enluminées qui ornent les devantures des baraques de foire. »

Remarquez bien que ce n'est pas moi qui dis cela, mais un Anglais. Vous allez juger s'il a raison. Voici, par exemple, la description très-exacte d'une de ces fresques : « Les artistes du roi Louis combattant l'hydre du mauvais goût. »

1. J'y ai vu de grands tableaux payés à de vieux maîtres trois mille francs.

Sur un plateau élevé, au bord de la mer, est posé un autel antique qui forme le centre de la composition. Dans la niche de l'autel, les trois Grâces accroupies, et la tête sur leurs genoux, attendent l'issue du combat. Leur pose tourmentée et sans noblesse a grand besoin du livret pour révéler leur qualité. Une lampe antique brûle près d'elles d'une lumière douteuse, comme leur beauté. Au-dessus de la niche, et pour en interdire l'approche, un monstre vert, à corps de chien, décoré de colliers, de médailles, et dont les têtes coiffées de perruques poudrées sont cravatées de blanc. Avec ses griffes et sa queue, le monstre se défend contre les attaques des régénérateurs de l'art, divisés en deux groupes : celui des peintres et celui des sculpteurs.

A droite, Cornélius, dont le vêtement a cette couleur verte que l'oie compose et que nous n'osons plus nommer; monté sur Pégase, il brandit de toute sa force une épée à deux mains. Après le vaillant et fougueux champion de l'art nouveau, le doux et extatique Overbeck qui prie au lieu de combattre, en robe de chambre, pour annoncer ses habitudes solitaires; la raie au milieu du front, comme il convient au peintre des chérubins. Sur son cœur, il presse le bâton d'une bannière lambrequinée où est peinte la Vierge immaculée. Derrière le mystique, un autre batailleur, le troisième régénérateur de l'art allemand, l'auteur même des fresques, Kaulbach. Il empoigne de la main gauche une espèce de bandit, mal habillé d'une redingote verte, dont on ne voit que la barbe, et qui veut, lui aussi, se hisser à la gloire en se faisant un marchepied d'une tortue. De sa poche, qui rappelle celle de notre trop illustre Bertrand, sort un pistolet, dont je n'ai pas compris le rôle artistique.

Sous les pieds du cheval de Cornélius, on voit un carton auquel il ne manque pas un cordon. Un vieux en perruque de travers, à jabot, à culotte courte et en souliers à boucles, s'y appuie en pressant amoureusement contre sa poitrine un mannequin nu. Ce pauvre vieux signifie sans doute la chute de cette vieillerie, les études d'atelier.



Fresque de Kaulbach, a l'extérieur de la nouvelle Pinacothèque, à Munich.

Passons à l'autre groupe. Voici encore un vaillant. De la main gauche il tient un bouclier et de la droite un glaive. Une grande draperie rouge ne laisse voir qu'un peu de son pantalon vert olive et ses souliers lacés; sur sa tête, un casque ou une casquette, je ne sais lequel.

Le second personnage frappe d'un maillet de sculpteur. Le troisième n'a pas d'arme : il repousse le monstre de sa main nue. Une plume dressée en aigrette derrière ses oreilles indique un écrivain en esthétique allemande.

En arrière et au-dessus d'eux, sur un petit nuage qui fait office de banc, Minerve menace de sa lance le pauvre monstre. Enfin un monsieur gras, en beau linge, à chevelure abondante et favoris bien peignés, en robe de chambre encore, verte toujours, un portefeuille sous un bras, une équerre en fer sous l'autre, un pied dans la mer, le second posé sur le tertre, arrive je ne sais trop d'où, guidé par une chouette qui vole au-dessus de sa tête, tandis que par en bas trois grenouilles lui coassent la bienvenue.

Voilà pour l'idée. Le dessin et la couleur ne valent pas mieux. Tous les vêtements ont des plis qui leur feraient une dimension impossible; les chairs sont couleur de brique, et chaque figure est sèchement placardée près de l'autre, à ce point qu'à distance on ne voit que des taches qui ne se fondent pas dans une forme.

Ce n'est pas assez d'appeler cette fresque, comme l'a fait M. Th. Gautier, une charge d'atelier. Elle mérite un blâme plus sévère venant d'hommes qui critiquent de si haut et souvent nient les talents acceptés des au-

tres pays, qui ont érigé leur pratique en dogme et ont eu pour chef de coterie le chef de l'État[1].

Ces mêmes peintres, en effet, et les journaux, les docteurs en toute faculté qui les applaudissent si bruyamment ont été très-sévères pour nous à la grande exposition de 1856. Ils accusent nos artistes de n'avoir pas d'idées, comme notre littérature de manquer de sérieux. C'est très-vrai. Dans l'art nous cherchons d'abord la beauté, dans les lettres le vrai, et nulle part nous ne cultivons avec amour le genre ennuyeux. Notre front se déride volontiers, même au milieu des choses graves, et bien de nos jeunes soldats, comme leurs pères de la vieille Gaule, sourient à la mort.

Mais, très-chers voisins, vous qui réfléchissez tant, réfléchissez donc qu'à nous reprocher notre légèreté d'enfant vous nous donnez le droit de compter qu'il nous sera aussi beaucoup pardonné. Pour vous, gens graves et penseurs profonds, n'agissant qu'avec préméditation, qui pourra, si vous vous trompez, vous accorder le bénéfice des circonstances atténuantes?

Pour en finir avec le côté ridicule de ces peintures bavaroises, il faut que je cite encore une facétie du grand et *sérieux* Cornélius aux loges de l'ancienne Pinacothèque: c'est Michel-Ange taillant, la nuit, à grands coups de maillet, son Moïse, la tête coiffée d'un appareil à gaz portatif. Rien n'arrête le puissant artiste dans son élan, ni son étrange coiffure, ni sa pose impossible, ni l'immense tablier de serge verte qui lui forme par derrière une roide et inutile draperie, ni l'indiscret visiteur qui tire le rideau pour laisser voir les étoiles qui rayonnent dans un ciel indigo, au-dessus d'un petit arbre rouge!



Michel-Ange dans son atelier, peinture de Cornélius.

Heureusement que tout n'est pas de cette force; dans les douze fresques de la Basilique, dans les salles des Niebelungen et les peintures de la Nouvelle-Résidence, surtout dans le *Jugement dernier*, de Cornélius, à Saint-Louis, il se trouve de fort belles choses. Mais si, dans les meilleures, l'esprit est satisfait par la grandeur des idées et les yeux par l'exactitude minutieuse des costumes et la science parfaite des accessoires, si les peintres de Munich sont bien à la hauteur de la métaphysique et de l'érudition allemandes, on est trop souvent blessé par le dessin violent et incorrect de Cornélius, qui vise à être Michel-Ange, par l'afféterie et l'ascétisme des élèves d'Overbeck, qui veut être Fra Angelico, enfin par cette couleur terne et sombre que l'école de l'art chrétien substitue aux couleurs de la vie. Telle de ses figures semble être un pâle rayon de la lune.

Munich est une des capitales de ce nouvel art chrétien, Dusseldorf est l'autre. Nous sommes forcé d'en discourir un peu.

Au dix-huitième siècle, par toute l'Europe l'art se mourait. David lui donna une secousse violente qui le fit renaître virilement. Il rompit brusquement avec la mignardise, les bergeries et les nudités provoquantes de Boucher et de Watteau; il le remit sur la route du beau et du vrai, route encore étroite, mais que ses successeurs élargirent. L'art moderne a donc en France et dans l'atelier de David sa véritable origine. Ce qu'on appelle la renaissance allemande est de vingt ans postérieur.

Comme la réaction contre le convenu dans la société et l'art avait conduit les philosophes et les artistes à l'étude des anciens et de la nature; la réaction contre la Révolution et les idées nouvelles ramena quelques esprits à leur contraire, l'adoration du passé. On inventa alors, en politique, la légitimité, en religion, le néo-catholicisme, en histoire, le moyen âge. Au lieu de marcher en avant, on ne regarda qu'en arrière. On se vieillit de six siècles, on s'appela les fils des croisés; on fut dévot et royaliste et on n'eut plus d'admiration que pour les gargouilles des cathédrales et les saints au nimbe d'or des vitraux gothiques. Le nouvel art chrétien naissait. Il eut pour parrains en France, Chateaubriand[1], en Allemagne, Overbeck, avec cette différence que pour l'écrivain ce fut affaire d'art seulement[2], mais pour l'artiste, affaire de conviction. Overbeck abjura le protestantisme et a toujours vécu et pensé comme le plus pieux des anachorètes.

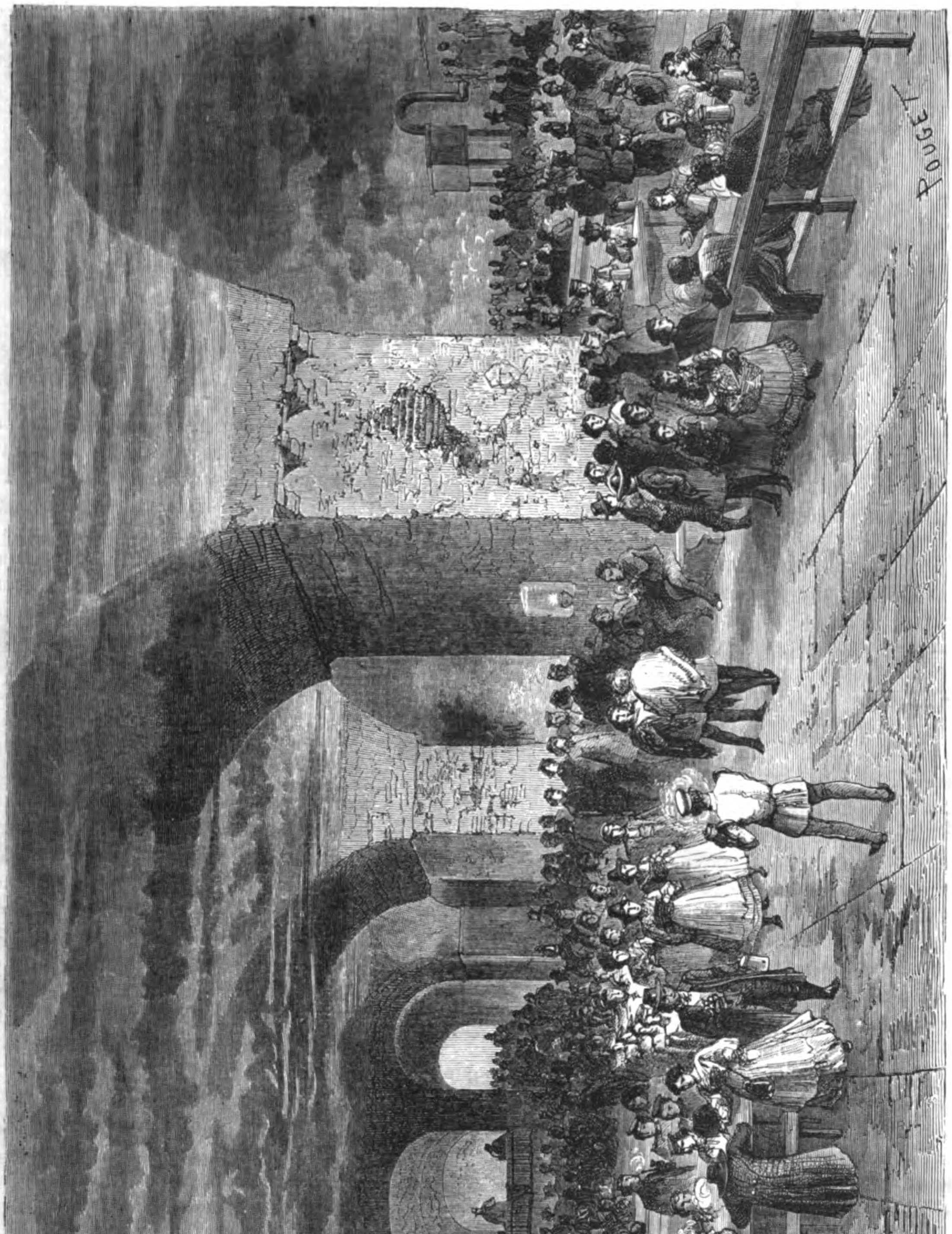
V. Duruy.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. On conserve au musée les esquisses des fresques de la nouvelle Pinacothèque très-soigneusement faites par Kaulbach lui-même, ce qui prouve bien qu'on ne les considère pas comme une plaisanterie d'atelier. En outre, au-dessous de chaque personnage est son nom en lettres d'or, comme dans les tableaux officiels.

1. Cf. L. Simond, *Voyage en Italie*, p. 399 et suiv.

2. Voy. la récente étude de M. Sainte-Beuve sur Chateaubriand.



La brasserie royale, à Munich

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1]

PAR M. V. DURUY.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVII

SUITE DE MUNICH.

La colonie allemande à Rome. — Le mysticisme d'Overbeck et les synthèses génésiaques de Cornélius. — La maladie du cosmos et la peinture philosophique. — Infécondité des hybrides.

Il y a cinquante ans, alors que fermentait contre nous en Allemagne une juste haine, de jeunes Allemands, fuyant devant nos victoires et devant nos arts, vinrent demander à Rome une inspiration qui ne fût pas française. Overbeck et Cornélius étaient avec eux et furent bientôt à leur tête. La petite colonie, fort dépourvue de bien, mais riche d'enthousiasme, travaillait avec ardeur. En 1816, un homme d'une haute intelligence, Niebuhr, arriva à Rome, comme ambassadeur de Prusse, il admit dans son intimité ses jeunes compatriotes; presque chaque soir, ils se réunissaient près de lui. On parlait d'art, on lisait Dante ou les Niebelungen, Homère ou Goethe, et parfois on revenait des mystiques rêveries du chantre de Béatrix au naturalisme puissant du grand poëte de Weymar. « Un soir, dit Niebuhr, nous étions réunis chez le chevalièr de Bensen dont la maison dominait le Palatin et Rome entière; minuit venait de sonner. Debout sur la terrasse, nous vîmes Jupiter briller dans le ciel : il semblait contempler d'en haut sa roche Tarpéienne. Nous portions des santés. Je dis à Thorwaldsen : « Buvons au « vieux Jupiter! — De tout mon cœur, » répondit-il d'une voix émue. Quelques-uns s'étonnèrent de la proposition; mais Cornélius choqua nos verres et but avec nous. »



Servante de brasserie.

Parmi les étonnés était sûrement Overbeck, avec ces artistes protestants que l'amour de l'idéalisme chrétien et son exemple conduisirent au catholicisme. Dès ce temps-là, il aurait volontiers fait de Goethe le marchepied de Satan, comme quelques-uns veulent que Cornélius l'ait fait dans son *Jugement dernier*. Le naturalisme l'effrayait. Il traitait de païens les élèves de Raphaël, et remontait au delà du maître, jusqu'au Pérugin et au Pinturicchio. A mesure que sa piété s'accrut, sa peinture se spiritualisa, comme sa vie. Il cacha la chair; il éteignit les couleurs, comme il étouffait en lui les sens. Il eût voulu peindre l'âme seule et se désolait d'être obligé de lui donner l'enveloppe d'un corps; du moins la faisait-il, cette enveloppe, si frêle, si transparente, qu'en vérité elle n'existait pas. Ces corps n'ont certainement jamais vécu. Jamais le sang chaud de la vie et de la robuste nature n'a circulé dans leurs veines. Ces pieds n'ont pas marché, ces mains n'ont rien saisi. De ces yeux éternellement voilés par la douleur ou l'extase n'a point jailli l'éclair des passions tumultueuses. Les draperies mêmes qui les couvrent tombent en plis réguliers que le vent des tempêtes du monde ne dérangea jamais. Et cependant, puisque l'on remonte si loin, on devrait savoir que les ascètes ont été une déviation du christianisme primitif; que les saints furent des hommes de combat autant que de prière; que les apôtres n'avaient pas seulement l'esprit exalté par la foi, mais les mains endurcies par le travail, et que Jésus était appelé le fils du charpentier.

Overbeck n'a, je crois, qu'un tableau à Munich, mais il y est présent par son esprit et par ses élèves, Hess, Schnorr, Muller. Hess a couvert de ses fresques la basilique et la chapelle de Tous-les-Saints, avec les qualités et les défauts du maître. Il dessine plutôt qu'il ne peint. Ses figures pensent plus qu'elles n'agissent, et ses tableaux d'hier semblent moins faits pour nous que pour les contemporains de Fra Angelico.

Le nouvel art chrétien est peut-être une prière; il n'est plus un art. Certains artistes, en effet, en usent avec lui, comme certaines grandes dames avec leur religion. Celles-ci, au prix de quelques assiduité à l'église, se dispensent de morale; ceux-là, à l'aide de quelques expressions de tête, se dispensent d'étude. Puisque l'artiste chrétien ne veut peindre que l'âme, pourquoi prendrait-il la peine d'étudier le corps? Aussi, assure-t-on que bien des gens de cette école ne veulent plus recevoir de modèle vivant dans leur atelier. Retourner au quin-

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209, et t. VI, p. 177 et la note 2.

zième siècle et à la peinture monastique des Italiens, c'est peut-être renaître, mais vieillard, pour mourir bien vite, et non pas enfant, plein de force et de promesses, pour accomplir une longue et glorieuse existence.

Qu'on n'accuse pas un Français de jalousie mesquine. Voici sur cette question ce qui a été dit en Angleterre : « L'art de Dürer et de Van Eych n'est plus. Le Pérugin et Pinturicchio, arrachés après trois siècles au repos de la tombe et transportés au delà des Alpes neigeuses, ont communiqué à la peinture allemande le froid de la mort, en trompant les voies de la nature. »

Avec Overbeck et son école le nouvel art allemand n'est ni de son temps ni de son pays; mais avec Cornélius il en est trop, non pas que Cornélius et les siens peignent davantage. Pour eux le spiritualisme pieux qui arrête Overbeck aux vagues contours des idées religieuses est remplacé par l'ambition titanique de la pensée. Des nuages du mysticisme nous passons à l'obscurité des symboles et des synthèses génésiaques.

Depuis quarante années, les Allemands ont ce que j'appellerais la maladie du cosmos. Ils veulent tout expliquer, à commencer par l'inexplicable, tout comprendre, même l'incompréhensible, tout saisir, tout étreindre, même l'infini. Chaque année il se publie à Leipzig douze histoires universelles, quand la France n'en a pas une encore, et vingt traités ontologiques lorsque nous n'en écrivons plus. Ils vous rendent compte de Dieu, de la création et de l'âme, de l'absolu, de l'être et du devenir, sans plus hésiter que si tout cela ils l'avaient vu et touché, pesé dans leurs balances, soumis au scalpel et au microscope. C'est une très-noble tendance, mais fort téméraire et du reste sans grandes conséquences. Qu'y a gagné l'Allemagne? Une mêlée furieuse de systèmes qui, semblables aux vases de terre de Gédéon et de ses trois cents braves, se sont heurtés et brisés les uns contre les autres, avec cette différence que la lumière n'était pas au fond et n'a point jaillit pour éclairer le monde.

Kant mis à part, qu'est-il resté de Fichte et de son idéalisme purement subjectif; de Schelling et de son système de l'identité qu'à la fin de sa vie il déclara n'être qu'un rêve poétique; de Jacobi, autre poëte qui, comme certains chez nous, se croyait philosophe; de Krause, qui savait, aussi bien que Swedenborg, ce qui se passait dans les étoiles; de Hegel enfin et de son identité absolue du fini et de l'infini? Ce qui en reste! demandez-le à Strauss, à Bruno Bauer, à Feuerbach, à Arnold Ruge. Après tant d'affirmations superbes, que de négations désolantes! Après avoir tout résolu dans l'idéalisme, voilà que tout se dissout dans le panthéisme. Ah! que les Allemands auraient besoin de méditer un beau chapitre d'un livre écrit par un des nôtres, qui est aussi quelque peu un des leurs, M. Vacherot. Il a pour titre : *De l'impuissance de la métaphysique*[1].

En parlant des philosophes, je ne suis pas si loin des artistes que vous pourriez le croire. Les peintres allemands sont aussi atteints de ce mal du cosmos. Leurs tableaux sont bien plus chargés d'idées que de couleurs. A force d'analyser un sujet ils l'épuisent. Ils ne mettent pas plus de perspective dans leur pensée qu'il n'y en a quelquefois dans leur dessin Ils n'ont ni des idées ni des scènes de premier, de second et de troisième plan. L'unité manque, comme la clarté, et regarder ces tableaux est rarement un plaisir, parce que c'est toujours une étude laborieuse. Voulant peindre des abstractions, il leur faut recourir aux symboles, et ils reprennent dans l'art ce que nous sommes si heureux d'avoir chassé de la poésie, l'allégorie toujours si froide.

Avec la philosophie, l'érudition. Ces artistes ont une science désespérante : leurs tableaux sont d'excellents manuels d'archéologie. Ce fut certainement un progrès quand Lekain et Talma rétablirent au théâtre la vérité du costume. L'acteur en valut mieux, mais la pièce en valut-elle davantage? L'érudition n'est dans l'art qu'un accessoire et les madones de Raphaël, pour avoir un costume conventionnel, n'en sont pas moins de divines figures.



Bavaroise.

Ajoutez que pour accroître la difficulté, de comprendre chacun de ces tableaux, à Munich, n'est qu'une partie d'un tout, qu'une page isolée d'un long poëme qui se déroule lentement sur d'immenses murailles. Chaque monument a le sien. Ainsi le dogme catholique est à Saint-Louis depuis l'orgue jusqu'au chevet; l'histoire entière de l'Église à la chapelle de la cour; celle du christianisme en Allemagne à Saint-Boniface. La Nouvelle-Résidence a, au rez-de-chaussée, le poëme de Niebelungen; au premier étage, dans les appartements du roi, la littérature grecque; dans ceux de la reine, la littérature allemande; aux Loges de la Pinacothèque, l'histoire de la peinture; à la Glyptothèque enfin la création du monde.

C'est assurément une pensée juste et grande que de consacrer un monument à un même ordre d'idées exprimées par la peinture. Cette pensée, Raphaël l'a eue en peignant les Loges du Vatican, où la Bible revit tout entière, et la chambre della Segnatura, où il a représenté la grandeur de l'esprit humain cherchant Dieu

1. Ou *Études sur la dialectique dans Platon et dans Hegel*, de M. Janet, et les *Études sur la philosophie allemande moderne depuis Kant jusqu'à nos jours*, par M. A. Foucher de Careil. Du reste, un Allemand mort depuis peu (en 1860), Schopenhauër, a dit crûment son fait, et en face, à cette métaphysique qui, retournant à la scolastique du moyen âge, prétend expliquer le monde réel par des abstractions. Par malheur, Schopenhauër, après avoir renversé, veut à son tour construire, et, comme tous les autres, bâti sur le sable.

par la théologie (*la Dispute du saint sacrement*), les secrets de la nature et de l'âme par la philosophie (*l'École d'Athènes*), s'élevant, par la poésie, à l'idéal (*le Parnasse*) et réglant, par la loi, les sociétés humaines (*la Jurisprudence*). Quelle grandeur dans l'idée, quelle clarté dans l'exécution[1]! Du premier regard tout est compris. Pas un symbole, pas une allégorie; il n'est besoin d'aucun commentaire: le titre du tableau dit tout; c'est la pensée visible.

Du Vatican retournons à Munich.

Nous sommes à la Glyptothèque, dans la salle des Dieux. Assurez-vous d'abord d'un livret et d'un guide. Voici ce que dit le premier; je cite textuellement: « Les fresques de cette salle représentent l'histoire des dieux dans leurs relations avec l'homme et le génie dominant qui est en lui. » Ce n'est pas plus clair que la musique mythique et le silence retentissant de M. Wagner ne sont mélodieux; voyons si la peinture le sera davantage.

D'abord quatre amours. Le premier est sur un dauphin. Nous autres, nous croirions à voir le bambin ailé à cheval sur un poisson qu'on a voulu montrer l'amour embarqué sur la mer orageuse des passions humaines. De l'autre côté du Rhin tant de simplicité ferait sourire des gens qui ont médité sur l'Aglaophamus et la Symbolique ne pourraient être contents avec si peu. Cet amour sur un dauphin, c'est la puissance harmonieuse qui dompte l'élément de l'eau; c'est aussi, je crois, le rôle joué par l'élément liquide dans la formation géologique du globe. Creuzer et Cuvier se donnent la main dans la peinture mythique et savante de Cornélius.



Costumes bavarois.

Je n'exagère rien; écoutez plutôt :

« Dans les quatre compartiments du plafond nous remarquons dans une liaison intime les quatre éléments, les quatre saisons, les quatre parties du jour et avec celles-ci les mythes qui s'y rapportent. »

L'amour avec l'aigle de Jupiter, c'est l'élément du feu et sans doute aussi la formation des terrains volcaniques. Plus bas est *l'Été*, représenté par Cérès avec Zéphire et un hermès de Pan, symbole de la fertilité; vient ensuite *l'Heure de midi*, ou Apollon sur le char du soleil, tenant de ses deux mains le zodiaque et entouré des Heures. A droite et à gauche toute l'histoire du dieu : Daphné qui, dans ses bras mêmes, se change en laurier; Leucothoé, Clythie et Hyacinthe, qu'il métamorphose en arbre à encens, en tournesol et en hyacinthe. Dans l'arabesque : le génie de la poésie au milieu de ménades assises sur des griffons, « ce qui veut dire la faculté créatrice du génie dominant les forces brutales de la nature. » Au-dessous, dans un bas-relief, la bataille de Jupiter contre les géants, « symbolisant la victoire du principe divin sur le principe terrestre. » Enfin le tableau principal qui montre un des quatre règnes cosmogoniques : ici, c'est le règne céleste représenté par l'assemblée des dieux au moment où Hercule est reçu parmi eux. Comme Hercule est habituellement le héros de la force brutale et qu'une peinture aussi spiritualiste ne saurait se commettre avec une pareille apothéose, au bas du tableau, pour en relever le sens, on a trouvé le moyen de placer encore *l'Amour et Psyché :* mythe scabreux où le vulgaire voit une chose charmante, mais fort terrestre, où les initiés voient « l'amour spirituel rapprochant l'homme de la divinité. »

Trouvez-vous qu'il y ait, comme cela, suffisamment d'idées sur cette muraille. N'oubliez pas que ce que je viens de vous décrire n'est qu'une seule composition, qu'il y en a, dans la même chambre, trois autres tout aussi bourrées de figures et de théogonie, à l'exception du côté où se trouve la fenêtre. On aurait bien voulu la peindre aussi; on est cependant parvenu à lui faire jouer un rôle.

L'amour avec le paon, c'est l'élément de l'air. Comme on comprendrait mal ce symbole ou cette allégorie, l'oiseau et le dieu sont placés au-dessus de la fenêtre. Alors cela devient très-clair.

Ce système se retrouve partout. Dans la neuvième loge de la Pinacothèque, qui est consacrée à Léonard de Vinci, Cornélius a peint d'abord le soleil s'élevant au-dessus de l'océan, afin d'indiquer que le clair esprit de Léonardo voyait tout ce que la terre enferme; ensuite le zodiaque, car il connaissait également le ciel; enfin, pour marquer l'étude que le grand artiste avait faite de l'âme humaine, il a placé autour de lui les quatre tempéraments: le sanguin, représenté par Bacchus et Ariane; le colérique par Jupiter et Sémélé; le mélancolique par Pluton et Proserpine; le phlegmatique par Latone changeant des paysans en grenouilles. Que dites-vous de cette idée des quatre tempéraments?

Franchement, *la Philosophie de la nature* de Hegel n'est pas plus difficile à lire que cette peinture. A côté de cet imbroglio, placez le Jéhovah de Raphaël dissipant le chaos et vous mesurerez la distance qui sépare le gé-

1. Je parle de *la Théologie* et de *la Philosophie; la Poésie* et *la Jurisprudence* sont bien inférieures.

nie de l'érudition. Une seule figure et quelques nuages font toute la fresque, mais cette figure puissante de volonté et d'intelligence se projette d'elle-même dans l'espace. Sa bouche commande sans s'ouvrir; ses yeux lancent le feu dont vont s'allumer le soleil et les étoiles; et ses bras étendus ouvrent les abîmes du néant et refoulent les ténèbres. Pour dire que d'un pas il mesure l'infini, il suffit au peintre de montrer l'agitation de sa chevelure immortelle.

Il n'y a de grand que ce qui est simple. En face du Jéhovah de Raphaël l'âme s'élève et se reporte librement aux premiers jours du monde : on sait gré au peintre de ce qu'il fait voir et de ce qu'il fait penser. A la Glyptothèque, on reste écrasé sous le poids de tant de figures et de symboles, qui donnent à l'esprit, au lieu du plaisir que causent de belles formes traduisant une belle et simple idée, le rude labeur de refaire un cours complet de mythologie. Encore, s'il suffisait de celle d'Homère, mais il faut celle des mythographes allemands.

Chacun des arts a sa langue particulière et son action limitée. Des musiciens ont voulu faire parler la musique. Ils ont réussi tant qu'il ne s'est agi que de produire des impressions simples, comme dans *la Création* d'Haydn et *la Traversée du Désert* de Félicien David; ils ont échoué quand ils ont prétendu aller au delà. La peinture aussi n'est pas plus la philosophie et la science, comme le veut l'école de Munich, que la musique n'est un poëme. Elle rend admirablement des formes et des actions qui font penser, elle ne peindra des abstractions et des systèmes qu'à la condition de recourir à l'assistance fatale de l'allégorie. L'art doit tenir les genres séparés sous peine de tomber dans la confusion des langues. Puisqu'on en savait tant à Munich, on aurait dû se souvenir que la nature maintient sévèrement la distinction des espèces et que les hybrides ne sont pas féconds.



Costumes bavarois.

Qu'on ne m'accuse pas d'être trop sévère. Le mal est grand et déborde au dehors. L'Angleterre a ses préraphaélites qui luttent de sécheresse avec les ascètes de Munich, et de science universelle avec les docteurs allemands. En ce moment (1861) Londres entier admire une toile de M. Hunt, *Jésus enseignant les docteurs*, qui est un vrai musée d'antiquités judaïques. Le peintre a séjourné longtemps en Palestine pour étudier le caractère des lieux, et a passé cinq ans à des lectures archéologiques, pour que l'érudition la plus sévère n'eût rien à lui reprocher. Mais, ô peintre, si c'est là votre idéal, jetez donc votre pinceau et prenez une plume; vous êtes un savant et n'avez rien à faire avec l'art.

Notez que je n'ai encore parlé ni de la couleur, ici sombre et dure, là criarde, ni du dessin si souvent outré, avec ses exagérations anatomiques, ses raccourcis impossibles et cette recherche violente de la grandeur et de la force qui obligeaient Théophile Gautier à porter sur Cornélius un jugement sévère, « à son grand regret, ajoute-t-il fort bien, car il est si doux d'admirer. »

Ce jugement, je ne crois pas qu'on puisse le taxer d'injustice. Mais il y en aurait une à ne pas reconnaître que Munich, sans être Athènes, est une des plus curieuses cités de l'Allemagne, et que ce roi Louis, sans être un grand roi, a honoré son nom en essayant beaucoup de grandes choses. Dans ce siècle de primes et de reports, il a aimé les arts et jeté l'or à pleines mains pour créer de nobles plaisirs que nous partageons avec lui. Et ces artistes, s'ils ont failli dans l'exécution, c'est qu'ils ont placé leur but trop haut. J'aime mieux, après tout, ces copies de chefs-d'œuvre immortels que des inventions mauvaises; ces poëmes compliqués et obscurs que la prose vulgaire d'une certaine école de notre pays; et je préfère ces fresques incolores, ces corps sans vie aux matrones dévergondées dont on nous déshabille les formes par trop opulentes. Entre le réel et l'idéal, je n'hésite pas. Je vais au second; mais je cours là où je crois les trouver tous deux réunis : une simple et grande idée sous une belle forme.

XVIII

SUITE DE MUNICH.

La brasserie royale. — Une manière de monter la garde à Munich. — Les balafres des étudiants. — Une cérémonie funèbre. — Les cimetières. — L'*Angelus*. — La retraite. — La procession de la Fête-Dieu. — Le masque olympien de Goethe.

Il ne faudrait cependant pas croire qu'il n'y ait à Munich que des statues et des tableaux, on y trouve aussi des hommes, et qui vivent bien, ou du moins qui aiment à bien vivre. Voyez ces bonnes grosses figures que M. Lancelot a daguerréotypées. C'est carré, charnu, largement assis sur la base. Les jambes sont de taille, même chez les femmes, à ne jamais faire défaut au solide édifice qu'elles portent, à moins que la bière ne s'en mêle. Il est vrai qu'elle s'en mêle souvent.

Munich a d'innombrables brasseries, où, dès sept heures du soir, la population s'empile, sans distinction de fortune, de rangs, d'âge, ni même de sexe, car les Allemands, si forts sur la hiérarchie des conditions, reconnaissent l'égalité devant la chope et la pipe. J'ai visité la brasserie royale où d'ordinaire les émeutes commencent. On y parle encore du fameux tapage de 1848, et l'on compte avec orgueil le nombre des tonneaux défoncés et celui des chopes brisées. L'affluence y est telle qu'on s'y sert soi-même. La salle est grande, garnie de banquettes en bois et ornée d'un poêle. Marchands, officiers, étudiants, ouvriers, paysans s'y coudoient. On y parle peu, mais parfois des ivrognes y chantent; on y boit beaucoup, même on y mange. Vous savez que la France qui ne mange plus est placée entre les deux plus grands mangeurs du monde, l'Anglais et l'Allemand. Celui-ci veut avoir à toute heure quelque chose à mettre sous la dent. Il ne perd point son temps à grignoter, par désœuvrement, de jolis riens. Comme notre amusante princesse palatine, qu'ennuyaient tant les délicatesses de Versailles, il pense « qu'il n'y a que les jambons et les saucisses pour rétablir l'estomac, » et il en use à épouvanter une Parisienne. J'en vis qui, pour aller plus vite, les mangeaient sans pain. Une vieille paysanne circulait entre les buveurs avec un panier rempli de gros radis rouges; on lui en achète. Sur chaque table est une salière, et on s'excite à boire en croquant de temps à autre une tranche de raifort. Ce sel, ces raves, la pipe et le saucisson, agissant de concert, la soif arrive à des proportions sahariennes. Il n'est pas rare de voir un de ces braves gens, qui, dans sa journée, a vidé de douze à quinze moos, ce qui veut dire vingt-quatre à trente litres. Nos paysans de basse Bretagne ne vont guère au delà de vingt, encore faut-il que ce soit un jour de *pardon*.

Cette brasserie royale est la plus renommée de Munich. Un séjour prolongé m'y semblerait un supplice : peu de lumière, une chaleur étouffante et des senteurs! Aussi je laisse M. Lancelot vous la dessiner, et je me sauve à toutes jambes (voy. p. 193).

En rentrant à l'hôtel, je me croisai avec une sentinelle qui montrait une agitation inaccoutumée. Le soldat surveillait attentivement une porte, comme si une conspiration allait en sortir. Il passait et repassait, en s'en rapprochant chaque fois davantage. Enfin la porte s'entr'ouvre, le soldat par un demi-tour habilement combiné se trouve en face de l'entre-bâillement, il allonge le cou, la tête disparaît, et j'entends le bruit d'un gros baiser hardiment cueilli. — Deux pas en arrière et position du port d'armes. — La porte achève de s'ouvrir. Un tablier blanc à bavette en sort en courant et se perd dans l'ombre de la ruelle, où le soldat la suit. A mon tour je suis le soldat, et j'arrive sur une place mal éclairée où une façade d'église m'arrête un moment, de sorte que je perds de vue l'étincelle qui tremblotait au cimier du casque de mon déserteur. Tout à coup, sous un réverbère isolé et fumeux, j'aperçois quelque chose d'inexplicable. Figurez-vous un long casque fuyant en arrière avec un plus long plumet, et se prolongeant en avant sous une forme que visière n'a jamais prise. Pas de trace de figure d'homme, et, dans la silhouette, pas de place pour l'y loger. Sous ce fantastique appareil qui me rappelle le monstrueux plongeur du pont au Change, ou la coiffure inasphyxiable des pompiers anglais, se dessinent un torse cambré et deux jambes écartées. Un fusil au repos se trahit par le reflet du réverbère expirant sur la baïonnette. Une forme blanche, indécise comme un fantôme, est plantée immobile devant ce spectre, et aucun bruit, aucun mouvement ne m'aide à comprendre ce groupe étrange. Il faut pourtant percer ce mystère. Je m'avance et j'arrive près de l'énigme, au moment où l'avant du casque décrivant un quart de cercle se sépare de l'arrière, et me démasque une bonne face allemande toute haletante, deux moustaches qui ruissellent, deux yeux qui sourient. J'entends un *gut* interrogatif et un *ia* reconnaissant, auxquels succède un roulement de baisers pris à pleine bouche. Puis, le tablier blanc regagne sa porte un moos vide à la main, et le soldat reprend sa faction, heureux d'avoir en dépit de la consigne, vidé le moos de l'amour.



Une manière de faire faction à Munich.

Voilà une des manières de monter la garde à Munich. Il fallait être Parisien pour s'en étonner. L'Allemagne, qui joue beaucoup au soldat, qui tient des canons sur les places les plus pacifiques, des chaînes tendues devant les corps de garde les moins menacés, au fond est très-débonnaire et passe à ses conscrits bien des libertés. N'ont-ils pas appelé la locomotive qui nous a amenés d'Augsbourg ici, du nom de Vénus, pour donner à ses noirs mécaniciens des idées couleur de rose.

Cette armée bavaroise a cependant bonne tournure, et fantassins, cavaliers surtout, semblent de vrais soldats, non pas toutefois lorsque, lourdement matelas-

sés et des grilles au visage, ils font l'escrime à la baïonnette. A la parade ils ont un air suffisamment martial; s'ils ne marchent pas avec la régularité géometrique des Prussiens, je ne doute pas que leurs régiments ne figurassent fort bien à côté de ceux du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche. Le jour où la véritable Allemagne voudra avoir une armée à elle, qui ne dépende ni de Vienne ni de Berlin, au lieu d'envoyer, comme le duc de Saxe-Gotha, ses bataillons s'exercer et servir en Prusse, elle fera bien de prendre l'armée bavaroise pour noyau de formation.

Une certaine partie de la population de Munich a des mœurs batailleuses qu'accusent des balafres toutes fraîches sur des joues roses et bouffies. Ce sont les étudiants. Mais, ne leur en déplaise, je les crois turbulents et querelleurs une fois seulement de temps en temps, à heure fixe et en vertu d'un règlement sociétaire. Ils aiment beaucoup les démonstrations en appareil belliqueux. Un jour, sur le soir, j'en vis un grand nombre rassemblés devant St-Michel, autour de quatre ou cinq calèches qui contenaient chacune un étudiant coiffé d'un chapeau à claque à cocarde énorme, avec une épée au flanc. D'autres, en casquettes blanches, rouges ou vertes, firent la haie; d'autres encore se placèrent entre les calèches, en costume de combat : le toquet brodé d'argent, redingote noire, écharpe aux trois couleurs flottant sur la hanche, pantalon de peau blanche, immenses bottes à l'écuyère garnies d'éperons sonores, dans la main une longue épée, à coquille énorme, qui enveloppait le poignet, enfin un gant à grande garde qui montait jusque vers le coude.



L'escrime à la baïonnette.

Le cortége organisé, musique en tête et musique en queue, se met en marche. On allume les cigares et les torches. Les « chefs de guerre » marchent devant les calèches, et les calèches tiennent le milieu du pavé. De chaque côté, à la place où devraient se trouver les trottoirs, une file d'étudiants forme la haie, écartant les curieux par la fumée de leurs torches. Quand la musique de tête est essoufflée, la musique de queue reprend. Elles jouent une marche près de laquelle celle de *la Gazza ladra* est une fantaisie joyeuse. On sort de la ville par une rue tortueuse et étroite, dans laquelle les torches éclairent jusqu'au faîte de grandes maisons pointues dont toute croisée a des curieux.

Ces lumières fumeuses, cette musique lugubre, cette foule bizarre que je vois à travers l'arcade ogivale d'une des anciennes portes ont un aspect sinistre. Je ne sais où ils vont, ni pourquoi. La tristesse des chants, l'air solennel des assistants me donnent à penser que les étudiants isolés dans ces calèches funèbres, avec ce cortége d'enterrement, sont au moins voués à une chance de mort. Je rêve à un combat chevaleresque; à trois Horaces casquettes blanches, contre trois Curiaces casquettes rouges; un combat à l'épée, après un combat à la chope où le succès a été indécis.

Ce qui me fortifie dans cette idée, ce sont les moulinets furieux que les chefs de guerre exécutent dans le vide avec leurs immenses épées, dont j'entends les sifflements aigus.

Enfin on s'arrête, après une heure de marche, à la porte d'un cimetière. Les porteurs de chapeaux à claque, d'épées, de torches et de bottes à l'écuyère peuvent entrer. Mais on me ferme la porte au nez, sans doute pour que le profane vulgaire ne soit pas témoin du drame qui va s'accomplir.

Au bout de vingt minutes, le cortége reparaît. Il était sorti par une autre porte tout au bout d'une longue avenue, et la musique joue des marches vives et joyeuses. Tant mieux : cela veut dire que personne n'est tué.

Arrivé sur une grande place, en avant des murs, on s'arrête. Tous les porte-torches forment le cercle, les calèches au centre, les porte-épée en groupes. On entonne un chant latin où j'entends *doctores* rimer avec *professores*. C'est une espèce de litanies bien rhythmée dont les cuivres reprennent le refrain, ce qui permet aux choristes d'aspirer une bouffée de cigare. Ce chœur est très-bien chanté par les cinq cents étudiants du cortége, auxquels se joignent beaucoup de voix de la foule. Les six ou sept couplets terminés, on entend un commandement; les épées se croisent et ferraillent à grand bruit, avec des vivats et des hourras, puis toutes les torches sont lancées au milieu du cercle où elles forment un grand feu que les badauds regardent brûler, tandis que les étudiants tirent chacun de son côté.

Je voudrais bien comprendre ce que je viens de voir, et demander des explications à l'épée qui rentre en ville, comme moi, par les allées de Shönenstrasse, mais ses éperons sonnent si fort, sa colichemarde traîne si vaillamment, son poing gauche est si crânement arc-bouté sur sa hanche, tandis que sa main droite fend l'air, que j'ai peur d'être traité en Philistin.

Le lendemain je revis semblable cérémonie, et je sus que c'était un hommage rendu à un professeur qu'on avait enterré trois jours auparavant et que les étudiants des calèches étaient les pacifiques orateurs chargés de l'éloge funèbre.

A la bonne heure ! Le sentiment est excellent; mais je ne demande pas, pour le jour de mes funérailles, que mes élèves, s'il en est alors qui se souviennent de moi, me portent en terre avec tant de bruit, de feux et de ferraille. Du reste, les cimetières de Munich sont charmants. On y trouve quantité de monuments où la fantaisie érudite des architectes allemands s'est donné carrière. Un d'eux est entouré de galeries à arcades, comme les champs saints d'Italie, et rempli de bustes et de statues : partout de la pierre, du marbre, du bronze, entremêlés de verdure et de fleurs. Munich traite bien ceux qui le quittent pour le grand voyage, et je l'en félicite. Il y a une douce et sainte poésie dans le culte des morts; j'y vois de plus un puissant lien social. La pierre du tombeau, comme celle du foyer domestique, porte les grandes maisons et les fortes races. La Chine n'a eu guère qu'une vertu, le respect des aïeux, et cette vertu l'a fait vivre cinq mille ans; comme elle empêche de mourir les derniers restes de la tribu indienne qui fuit devant le Yankee en emportant les os de ses pères, et retrouve une patrie dans le sol où elle peut leur construire un nouveau tombeau.

En revenant de cette promenade sérieuse qu'il ne faut oublier nulle part de faire, parce que les morts aident à juger les vivants, j'arrivai vers midi à la Mariensaule. Aussitôt que le bronze de l'horloge commença à jeter dans l'air ses douze notes sonores, toute la vie de la place s'arrêta, on cessa de marcher, de causer ou de rire : l'*Angelus* sonnait. Les soldats du poste s'alignèrent, le fusil au pied, la main gauche à la visière, le corps incliné, la tête et les yeux baissés; les tambours battirent aux champs, les trompettes retentirent; la foule se découvrit, les plus zélés se jetèrent à deux genoux sur le pavé, les cochers de fiacre eux-mêmes s'agenouillèrent, mais prudemment, sur les coussins de leur siége, et chacun récita dévotement les trois versets de la prière. Cependant, comme Satan ne perd jamais ses droits, des filles d'Ève, légères et très-parées, se remirent bien vite à glisser dans la foule, en coudoyant d'un air naïvement provocateur qu'on ne trouve qu'ici, les officiers et les étudiants qui leur souriaient gravement.

L'*Angelus* fut suivi d'un concert donné par la musique militaire. Beaucoup de monde y accourut, ou plutôt y vint, car on ne court pas en Allemagne. L'exécution me parut bonne, et surtout remarquable par l'harmonie de l'ensemble; mais ce qu'ils ont de plus original en fait de musique militaire, c'est la retraite du soir à trois clairons. Ils jettent d'abord deux notes tristes et graves, relevées par une trompette plus aiguë qui déchire bien l'espace et le silence, comme un premier appel. La sonnerie reprend plus vive, pressante, et éclate par une très-belle phrase de défi et de menace, qui se termine en un dernier avertissement. Ce doit être une fanfare de tradition. En l'entendant dans la nuit et les rues désertes, on rêve aux cavaliers couverts de grands manteaux sombres, aux casques empanachés des vieilles gravures allemandes, à quelque scène de Franz de Sickingen ou de Goetz à la main de fer.

Chaque année, au mois de juin, passe sur cette même Schrannenplatz une procession fameuse à Munich et dans toute la Bavière, celle de la Fête-Dieu. J'étais arrivé trop tard pour y assister, mais je rencontrai quelqu'un qui l'avait vue peu de semaines auparavant, et qui m'en conta tous les détails.

Dès la veille, on ferme les boutiques une heure plus tôt pour se préparer à la fête. La place est encombrée par les voitures chargées de fraîche ramée et de jeunes bouleaux qu'on se hâte de planter. La Mariensaule, devenue le centre d'un immense reposoir, disparaît sous la verdure et les fleurs, et des paysannes, venues de fort loin, émaillent les rues et la foule de costumes étranges.

Avec l'aube, le bruit commence : la ville retentit de tambours et de fanfares, et les gardes nationaux se préparent à faire la haie. Ceux du faubourg d'Au, presque tous ornés de boucles d'oreilles, rappellent la tenue et les allures de nos pittoresques mais très-peu militaires compagnies de banlieue.

A huit heures, la procession se met en marche et se déroule lentement au travers des rues. Elle s'annonce de loin par une multitude de bannières qui flottent au vent. Passent d'abord les corps de métiers en habit noir, coupé d'une écharpe rouge, à quoi les porte-bannière ajoutent une épée; les pèlerins blancs, noirs et bruns; les jeunes filles avec la robe virginale serrée par une ceinture bleue, et à la main le lis des champs, celui dont il est dit : « Le roi Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme un seul d'entre eux. » D'autres *théories* portent le lis rouge, fleur maussade, un bouquet, ou bien un pennon sur lequel est peint ou brodé un des attributs ou des souvenirs de la passion : l'éponge, la lance, l'épée, la sainte figure, la couronne d'épines, les pieds percés et saignants. Viennent ensuite les séminaristes en blancs surplis; les orphelins que la charité a recueillis, mais à qui elle n'a pu donner la beauté, car ces enfants de la débauche et du vice, dont le visage n'a jamais été égayé par un sourire de mère, sont ici, comme partout, tristes et laids; enfin les moines, parmi lesquels on ne voit guère de ces figures expressives, labourées par la douleur ou la pensée, qui révèlent les grands désespoirs ou les célestes aspirations. Rien n'empêcherait de croire que bon nombre de ces braves gens, replets, hauts en couleur, front bas, mais larges mâchoires, font un métier tout comme un autre.

Des gardes du corps, en superbe costume et de taille magnifique, précèdent le clergé séculier et l'évêque, derrière lequel marche le roi, qui salue de la tête et du sourire, ses deux frères, dont l'un, le prince Adalbert, en honnête homme qu'il est, ne veut pas changer sa foi contre une couronne; plus loin, les maréchaux et des généraux, des aides de camp, etc., très-dorés.

Après la cour et l'armée, la justice et les académies, dans un costume d'une ampleur magistrale; les administrateurs des chemins de fer, des postes, etc., en tenue de généraux, de colonels, et très-empanachés;



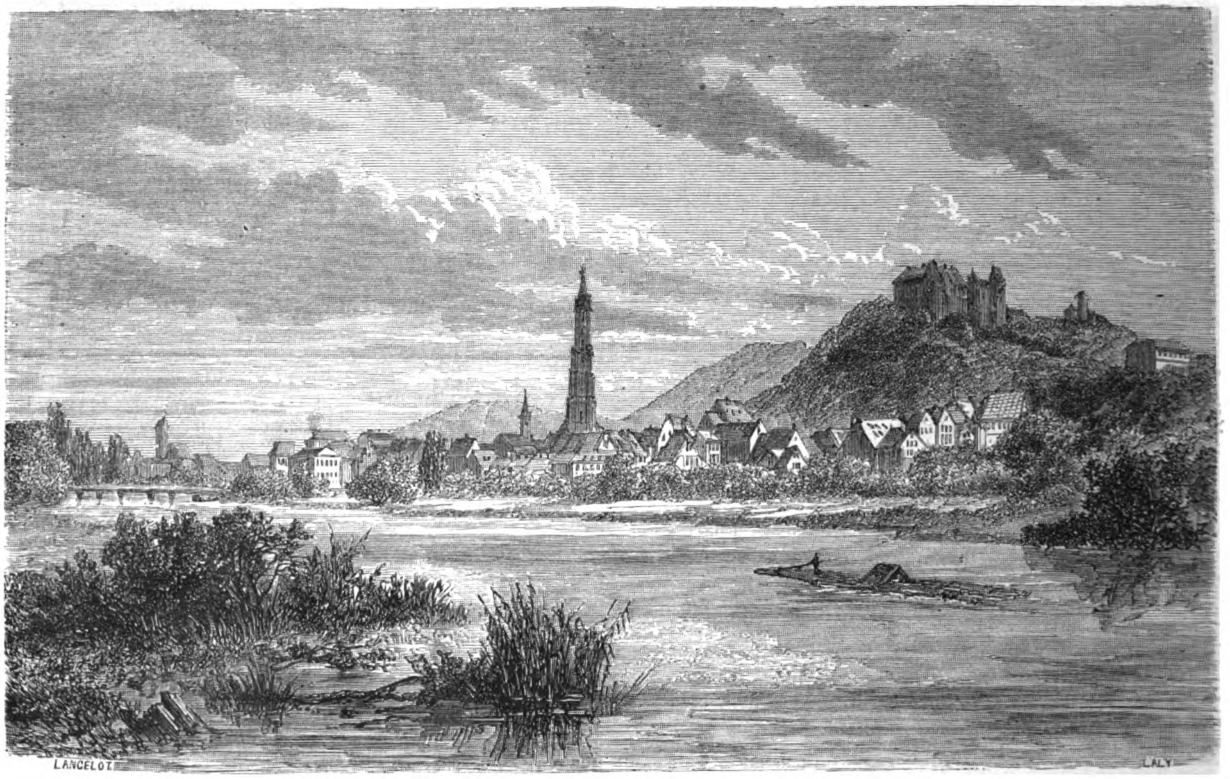
Un cortége funèbre d'étudiants (voy p 199).

puis de beaux gendarmes; enfin la foule immense, qui suit en psalmodiant. C'est comme autrefois chez nous, quand la cour et la ville, le parlement et l'université s'en allaient processionnellement à Saint-Denis en tel nombre que la tête du cortége entrait dans la basilique, que la queue était encore au parvis Notre-Dame. A cette heure, c'est au fond de l'Allemagne qu'il faut aller chercher, pour les trouver vivantes, des mœurs vieilles de deux ou trois siècles.

La fête terminée, chacun se retire content : on a fait ce qu'on voulait faire. Le peuple était venu pour voir, les princes pour être vus, et le clergé pour mettre à genoux devant lui les grands et les petits de la terre.

Je ne m'attendais pas à cette conclusion de mon interlocuteur. Elle signifiait bien clairement qu'il était un de ces puritains farouches qui élèvent à Dieu dans leur pensée un autel solitaire et ne comprennent rien à la poésie extérieure du catholicisme. Aussi pour n'engager aucune dispute avec lui sur le charme de ces fêtes de la religion populaire, je me contentai de lui exprimer le regret d'avoir perdu cette occasion unique de voir toutes les classes de la société bavaroise.

« Le regret, dit-il, est méritoire; mais n'en prenez pas trop de souci. Le peuple, vous le voyez; les prêtres, vous les verrez, quand il vous plaira, dans les églises. Restent la noblesse et la bourgeoisie universitaire. Pour la première, il se trouvait dans la foule dorée qui suivait le roi plusieurs chefs de vieilles maisons, mais aucun qui portât le cachet de la race. Ce ne sont plus que des physionomies à l'anglaise dont



Vue de Landshut.

le trait le plus apparent est le soin extrême donné à l'arrangement de la barbe et des cheveux, et dont la roideur gourmée annonce que l'esprit est bien un captif emprisonné dans ce corps, objet de tant de sollicitude. Ah! monsieur, les grands seigneurs s'en vont!

« Du côté des grosses épaulettes, beaucoup de croix et de cordons; peu de tournures vraiment militaires. Ce n'est pas leur faute. Une belle figure de soldat ne se prend pas à la parade, mais en face des canons; il faut qu'elle soit bronzée au feu. Pour nos académiciens, je vous dirais, si nous n'étions en temps de vacances, allez les entendre; vous en trouverez de fort savants et dont le nom est européen, comme celui du chanoine Dollinger. Mais à les regarder de loin, vous verrez de bonnes faces d'érudits, bien germaniques, et pas une belle tête de vieillard, comme celles de Gros, d'Arago ou de Chaptal, où la molle enveloppe des ans n'empêchait pas l'esprit de petiller encore dans les yeux et par tous les traits. Les Allemands ne savent pas vieillir. Avec l'âge, la face s'épaissit, et les traits, comme des blés trop mûrs, versent et se répandent. Pour eux, le type sublime est ce qu'ils appellent le masque olympien de Goethe : la placidité forte, mais non l'enthousiasme et l'élan.

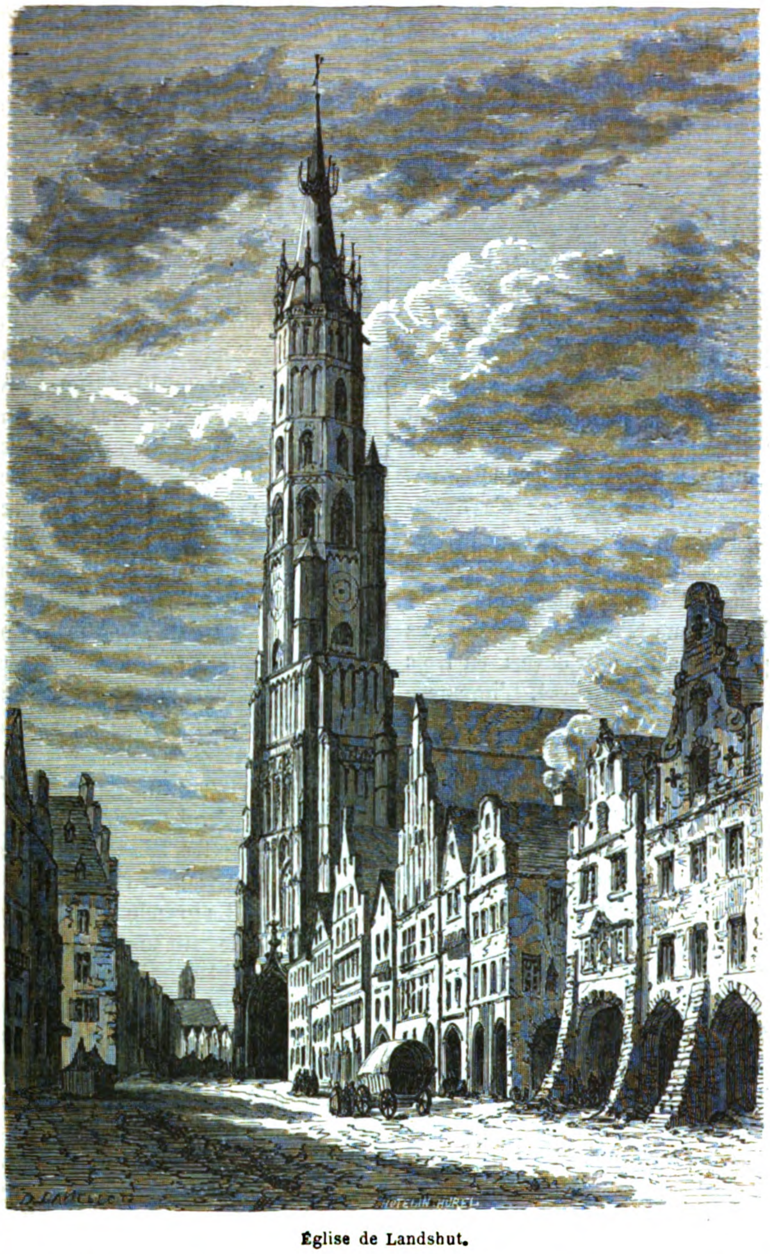
— A titre de voyageur, lui dis-je, je suis bien souvent forcé de faire comme vous, de ne voir que les dehors des hommes et des choses, et de juger sur l'apparence. Mais il y a du vrai dans votre pratique et dans votre opinion. Schiller avait bien la figure de son génie; Humboldt ne l'avait pas. »

XIX

DE MUNICH A RATISBONNE.

Landshut. — Les hauteurs d'Altdorf. — La grande plaine bavaroise. — De Kehl à Munich, trois régions distinctes et trois États. — Abensberg et Eckmühl.

Si, en quittant Munich, j'avais pris le chemin de fer de Salzbourg, qui pour arriver à Lintz contourne des lacs charmants et traverse des montagnes pittoresques, j'aurais vu un des beaux pays de l'Europe. Un Anglais le préfère même à la Suisse, sans doute pour qu'on lui accorde après que les lacs du Cumberland sont supérieurs à ceux des Waldstetten. Mais je ne cherchais pas dans ce voyage les sites renommés où le monde élégant va, l'été, respirer l'air pur des champs, afin de se mettre en état de vivre, l'hiver, dans l'atmosphère viciée des grandes villes et l'air putride des salons[1]. Les lieux sur lesquels planent de grands souvenirs m'attiraient bien plus que ces vallons soignés comme des parcs anglais où errent de pâles jeunes femmes qui plient sous l'étreinte de la passion ou sous la fatigue du plaisir. Voilà pourquoi je tournai le dos à Ischl, le Baden-Baden de l'Autriche, pour gagner Ratisbonne, la vieille ville impériale, à travers les grands champs de bataille de 1809.



Église de Landshut.

Sur cette route je retrouve d'abord la même plaine monotone et triste que j'avais traversée en arrivant d'Augsbourg. Jusqu'à Landshut nous descendons le long des bords marécageux de l'Isar, en passant par Freising et Moosburg : partout de l'eau et de la tourbe, comme il y en a d'Ulm à Munich.

Landshut est à la droite du fleuve, coquettement assis sur le penchant d'un coteau et les pieds au bord de l'Isar, qui se divise en deux bras pour envelopper de ses courbes gracieuses le faubourg de *Seligenthal*, la vallée des Bienheureux. Au sommet de la colline est posé fièrement le château de Trausnitz, qui servait naguère de fortification. Landshut fut longtemps une position importante, le centre des routes de la basse Bavière et de la défense de l'Isar. A partir de cette ville, nous montons par le flanc des hauteurs d'Altdorf, au travers d'un pays très-ondulé : grosses collines de sable à peine recouvertes de quelques centimètres de terre végétale, où poussent un peu d'avoine et quelques sapins chétifs. Les eaux ont certainement joué un grand rôle dans la formation de cette contrée ; car, à voir ces vallons sans issue, on dirait une mer houleuse qui a été soudainement solidifiée à la fin d'une tempête.

Au bout de la montée, nous coupons un col qui a bien cent mètres au-dessus de la plaine de Munich, et nous débouchons sur un immense plateau qui finit par descendre en pente douce vers Ratisbonne

1. Il résulte d'un mémoire de M. Barral, récemment lu à l'Académie des sciences, que de l'eau de pluie recueillie à l'Observatoire, qui est cependant le quartier le plus sain de Paris, a laissé, après évaporation, vingt-deux parties de matières solides, tandis que l'eau de pluie recueillie à Brunoy, à six lieues seulement de ce grand foyer d'infection, n'en a laissé que sept. Quant à l'air des lieux de réunion, il est souvent vicié à ce point qu'il ne peut plus fournir aux lampes assez d'oxygène pour brûler. Les poitrines humaines sont moins difficiles, mais ne s'en trouvent pas mieux.

et le Danube. Il me semble fort pauvre; les villages y sont rares, les maisons bâties d'un peu de briques et de beaucoup de bois ou de torchis, souvent avec les toits à auvent et les galeries extérieures des chaumières suisses. Les femmes y font, comme les hommes, les travaux de force : j'en vois bon nombre qui traînent des brouettes. Cependant elles remplissent aussi, consciencieusement, leur principale fonction, car je viens d'apercevoir, pendant que nous montions lentement, un gardien du chemin de fer, coquettement accoutré d'une veste rouge à parements noirs avec un cor en bandoulière, qu'entouraient une douzaine de marmots, filles ou garçons, qui semblaient bien à lui.

Ce plateau est lui-même coupé de ravines, au fond desquelles coulent quelques ruisseaux comme la Paar, l'Ilm, l'Abens et les deux Laber. C'est un pays fourré, couvert de bois, sans espace pour le regard, sans horizon pour la pensée : vous n'avez pas un seul grand nom indigène à écrire sur ce sol. En revanche, j'y trouvai en plein mois d'août de l'humidité, des brouillards et des marécages. La terre semblait avoir reçu plus d'eau qu'elle n'avait pu en boire. Je comprends que le prudent et timoré archiduc Charles qui s'y engagea en 1809 n'y ait marché que pas à pas, alors qu'il lui aurait fallu y courir à toutes jambes.

Ce plateau règne tout le long du Danube, de Gunzbourg à Passau, en refoulant le fleuve jusqu'à Ratisbonne, de plus en plus vers le nord. Il a dû former dans l'origine la rive septentrionale d'un bassin que les montagnes du Salzbourg bordaient à l'est, celles du Tyrol et du Vorarlberg, au sud et à l'ouest. Sous la pression des eaux accumulées le plateau s'est entr'ouvert en trois points, et le Lech, l'Isar, l'Inn y ont passé. L'immense nappe d'eau s'est écoulée par les trois rivières nouvelles, laissant sur le sol qu'elle abandonnait quantité de petits lacs où la fashion accourt et d'innombrables tourbières qui enlaidissent les champs.

Le fond de ce grand lac antédiluvien est aujourd'hui une plaine peu fertile, humide encore et froide, car son niveau se tient à une altitude moyenne de quinze cents pieds au-dessus de la mer[1]. Ajoutez que les vents chauds du midi ne lui arrivent qu'après s'être refroidis en passant sur les glaciers des Alpes, et vous ne vous étonnerez plus qu'un séjour à Munich soit pour les poitrines faibles une sentence de mort. On y a trouvé bon nombre d'espèces fossiles, mais point de grands sujets. Les crocodiles de douze à quinze pieds et les lézards gigantesques qu'on voit dans ce qu'on appelle à Munich le cabinet des pétrifications appartiennent au Wurtemberg.

Si vous voulez refaire un moment la route que nous avons suivie depuis Strasbourg, vous verrez que nous avons traversé trois contrées bien caractérisées. D'abord la riche vallée du Rhin, avec le Schwarzwald d'où elle descend; ensuite le fertile bassin du Neckar et la ceinture de hauteurs qui l'enveloppe; enfin l'immense et maigre plaine qui s'étend de l'Alpe de Souabe aux monts du Salzbourg. Ces trois régions si différentes sont trois États distincts : la première forme le grand-duché de Bade, la seconde le royaume de Wurtemberg, la troisième celui de Bavière. Il faut que l'influence du sol soit bien grande pour avoir obligé des politiques allemands à constituer ces petits États ainsi que la géographie le voulait. Il est vrai que la main et le bon sens de la France y ont quelque peu aidé. L'Allemagne n'aurait jamais trouvé cela toute seule.

Je parlais plus haut de l'aridité du sol et de l'histoire sur ce plateau que nous gravissions tout à l'heure. La France y est venue cependant et y a laissé comme partout où elle passe d'immortels souvenirs. En 1809, quatre cent mille hommes s'y sont heurtés et glorieusement égorgés cinq jours durant.

Les Autrichiens avaient choisi ce massif inextricable comme une forteresse où leurs armées seraient invincibles. La forme, en effet, est celle d'un quadrilatère incliné du sud-ouest au nord-est, dont trois faces ont pour fossés le Danube et l'Isar, qui couvrent de marécages le pied des versants, et dont la quatrième est la route de Donauwerth à Munich. Ratisbonne se trouve à l'angle supérieur avec un pont de pierre sur le Danube; Davoust et cinquante mille vieux soldats l'occupaient. Augsbourg est la base, à trente lieues dans le sud-ouest; Masséna y commandait soixante mille hommes.

L'état-major général avec Berthier n'avait point dépassé Donauwerth; pour Napoléon, il était encore aux Tuileries, que déjà depuis trois jours l'archiduc Charles et cent soixante-quinze mille Autrichiens avaient franchi l'Inn, tandis qu'une autre armée descendait de la Bohême sur Ratisbonne.

Cette soudaine attaque, préparée à loisir derrière le rideau impénétrable des monts de Bohême et de Styrie durant nos luttes héroïques, mais insensées en Espagne, nous surprenait en flagrant délit de dispersion et d'ignorance. La grande armée était disséminée de Hambourg à Naples sur une ligne de quatre cents lieues. Que l'archiduc se hâte, qu'il arrive avant nous sur le plateau, qu'il jette la masse énorme réunie sous sa main alternativement sur Davoust, puis sur Masséna, et il faudra un miracle pour que ces deux grands hommes de guerre échappent à un désastre. Mais il mit six jours à faire vingt lieues. C'est le 10 avril qu'il avait franchi l'Inn; ce fut le 16 seulement que Landshut fut enlevé et l'Isar forcé par Radetzky, ce même général dont un autre quadrilatère, celui de Mincio et de l'Adige, a fait, en 1848, un héros. Il mit trois jours encore pour arriver à Tengen, sur l'autre versant du plateau que de bons piétons traversent en une étape. Déjà il était trop tard : Napoléon arrivait.

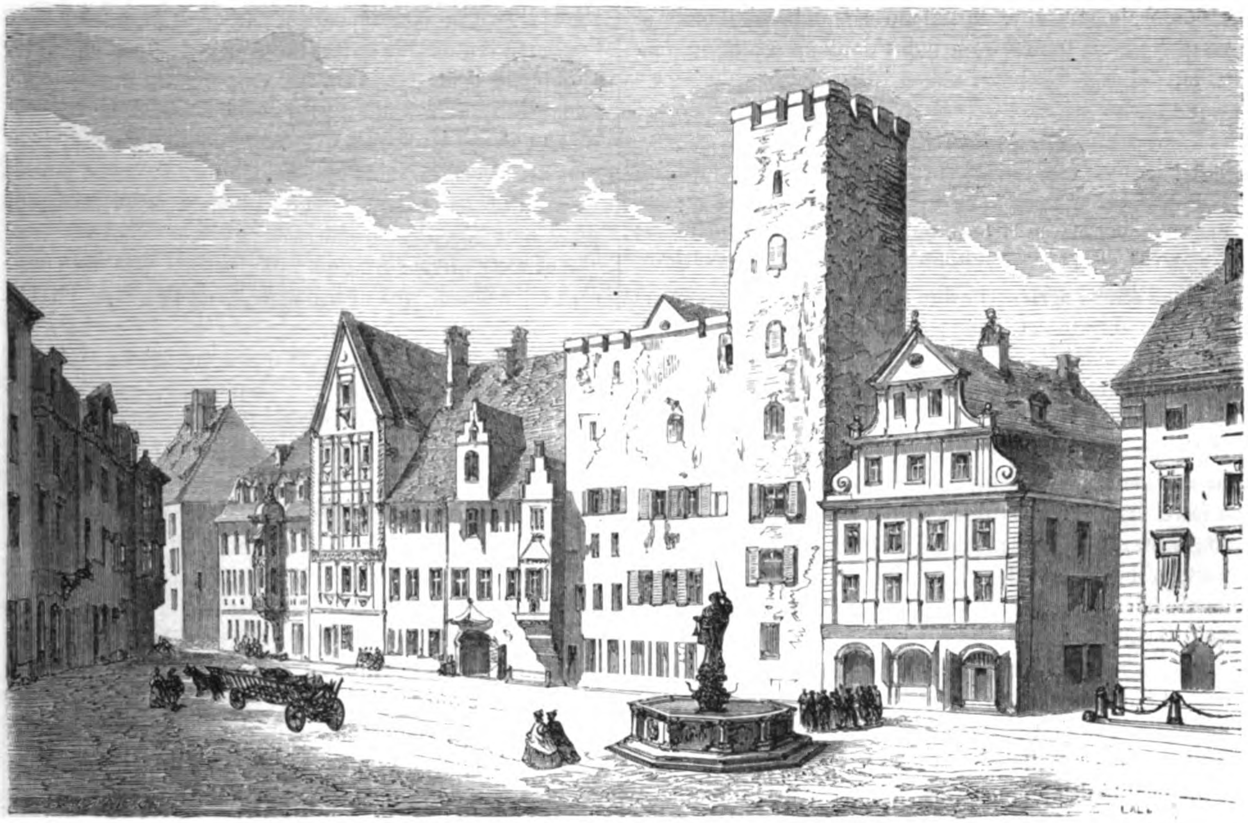
L'armée bavaroise, après avoir abandonné la ligne de l'Isar, s'était réfugiée au centre du plateau, dans la forêt de Dürnbach, où elle s'appuyait aux hauteurs de l'Abensberg. Napoléon y accourt, amenant ce qu'il a rencontré de troupes sur son chemin et s'y établit fortement

1. Ulm est à quatre cent quatre-vingt-dix-sept mètres d'altitude, selon d'autres, à cinq cent cinquante-quatre; Augsbourg, à cinq cent quatorze; Munich, à cinq cent quinze; et Salzbourg, à quatre cent cinquante-six. J'ai dit plus haut que la température moyenne de Munich était celle de Stockholm.

avec quarante mille Allemands de la confédération du Rhin. Tandis que l'archiduc perd le bénéfice de la concentration en étendant ses ailes sur un espace de trente lieues, pour toucher à la fois et saisir Munich et Ratisbonne, lui, il se resserre et se concentre. Il attire à lui Davoust par sa gauche, Masséna par sa droite; alors, maître de l'avantage que son adversaire avait deux jours auparavant la réunion de ses forces, il se précipite, le 20, sur le centre ennemi, à Abensberg, et y fait une trouée sanglante; le lendemain il poursuit l'aile gauche qu'il a coupée, la refoule sur Landshut et en rejette au delà de l'Isar les tronçons mutilés; le 22 il se rabat sur la droite des Autrichiens, les écrase à Eckmühl et les accule au fleuve : le pont de Ratisbonne les sauva.

En trois jours il avait traversé deux fois ce plateau, s'y arrêtant assez pour frapper sur l'Autriche trois de ces coups qui retentissent longtemps à travers les siècles. La guerre ainsi faite, avec ces inspirations de génie et cette rapidité foudroyante que Napoléon avait déjà montrées au bord de l'Adige, à Marengo et à Ulm, est, si vous oubliez un moment le sang répandu, le plus magnifique déploiement de l'intelligence : un tableau de Raphaël, un chant d'Homère ont une autre beauté, mais non supérieure, et je comprends la fascination que cause aussi ce grand art quand il est pratiqué par Annibal ou César, par Frédéric II ou Napoléon.

Les derniers actes de ce drame mémorable s'étaient passés sur la route de Landshut, à Ratisbonne; nous



Une rue de Ratisbonne[1].

foulions donc le sol consacré par le sang de nos pères. En le touchant, quelque philosophie qu'on ait, on sent qu'une vertu en sort qui fait porter plus haut le cœur et la tête. Je repassais dans mon esprit ces luttes héroïques et, moi aussi, je m'enivrais de gloire. C'était sur le soir, nous étions en Allemagne, aussi, peu à peu, je vis dans le lointain se dresser du fond des vallées et sur le flanc des coteaux les pâles fantômes des dix mille jeunes hommes qui avaient trouvé là leur couche funèbre. Ils étaient joyeusement partis du fond de leurs villages, pleins de vie, dans l'âge de la force et de l'espérance, laissant derrière eux une famille, des travaux aimés; et la terre étrangère leur servait de linceul. Ils erraient dans la brume, cherchaient et ne trouvaient pas : quoi donc? ces larmes de mère et de fiancée qui répandues sur la terre des tombeaux la rend si légère aux pauvres morts. Quand la triste apparition se dissipa, je m'écriai involontairement : « Non, non! la gloire seule est toujours trop chère. »

Mes compagnons de route avaient vu mon agitation, et comme nous étions en ce moment près d'Eckmühl, ils en avaient sans doute deviné la cause. Leur étonnement me rappela à la réalité présente; j'eus presque honte de cette bravade involontaire; c'étaient des Bavarois; je leur dis : « Ici, il y a cinquante ans, le sang de la France a coulé avec celui de la Bavière pour repousser une injuste agression et affermir sur la tête de l'an-

1. La maison à grande tour que la gravure représente est dit_ on celle de la belle Barbara Blumberg, où naquit don Juan d'Autriche.

cien duc sa couronne de roi. Vos morts sont auprès des nôtres et tombés du même côté. Honorons-le ensemble et puisse ce souvenir vous rappeler que vos vrais amis sont bien plus à Paris qu'à Vienne. Vos pères l'ont cru durant un siècle et demi et y ont gagné votre grandeur présente; pourquoi ne le croyez-vous plus? Parce que les victorieux de la dernière heure vous ont donné, en 1814, un morceau de notre Alsace qui ne vous sert à rien et qui nous manque; parce que l'Autriche, aussi, a eu l'habileté de lier ses intérêts aux vôtres et de faire payer par votre argent une partie de ses travaux publics. Il vous en coûte peut-être cent millions pour lesquels on vous a donné du papier qui perd cinquante pour cent sur toutes les places de l'Allemagne. Comparez ce que l'Autriche vous prend d'or et ce que la France vous a donné de terres. » On ne me répondit pas, mais je vis que j'avais touché à un point douloureusement sensible.

XX

A RATISBONNE.

Une ville au clair de la lune. — Ratisbonne est une nécessité géographique. — Le canal Louis. — La navigation du Danube.

Nous étions arrivés tard à Ratisbonne. Je parcourus ses rues étroites et désertes, sans y entendre d'autre bruit que celui de mes pas sur le galet du Danube. L'heure n'était pas propice pour observer les mœurs des habitants et les monuments de la cité; mais je savais que Ratisbonne n'a plus de vie propre et que ses monuments ne méritent une visite qu'autant qu'on n'a rien de mieux à faire. Tout l'intérêt de la ville n'est plus que dans ses souvenirs, le hasard me servait donc à souhait. C'est la nuit qu'il faut voir les villes mortes. Le jour, un reste de vie fait illusion, et le présent, quelque peu intéressant qu'il soit, distrait du passé.

On a tant abusé de la lune en Allemagne et chez nous, durant l'effervescence romantique, que je ne sais comment dire que c'est aux pâles reflets de son disque d'argent que je vis Ratisbonne.

La beauté des femmes varie avec les heures du jour; il en est de même des monuments : certains gagnent à être vus par une nuit transparente, ceux dont le mérite n'est pas dans la masse énorme et les détails infinis des cathédrales gothiques, mais dans l'élégance des lignes que tracent, sur le fond du ciel, des formes élancées ou des courbes gracieuses.

La Sorbonne, et je demande vraiment pardon de citer un pareil exemple, regardée du boulevard de Sébastopol, à midi ou à minuit, quand son dôme est doucement éclairé, ne semble pas le même monument. Le Panthéon, même l'Arc de l'Étoile, à condition de revenir ensuite aux sculptures de Rude, gagnent à être vus de loin, au soleil couchant; la Madeleine ou un cloître ogival, quand la lune jette à profusion la lumière et les ombres entre les hautes et sveltes colonnes. Mais le Rathhaus et le dôme de Ratisbonne, édifices lourds et ramassés, construits d'ailleurs à l'époque du gothique fleuri, où la pierre se tord en replis innombrables, ont besoin de tout l'éclat du jour pour que l'œil voie autre chose qu'une masse sombre et sans art. La cathédrale a ses deux tours inachevées et couvertes d'une toiture qui les écrase. Une église ogivale qui se termine en plate-forme ressemble à un géant décapité. On voit, là, une impuissance de l'art qui déplaît et un dédain de la population pour l'œuvre de ses pères, qui choque[1].

Au débarcadère j'avais repoussé les instantes sollicitations d'un cocher, et avisant dans un coin un pauvre diable qu'à ses guenilles je jugeai très-disposé à gagner un *trinkgeld*, je lui mis mon sac de nuit sur le dos, un demi-florin dans la main, et lui dis : « Fuhren sie mich in den Dampfschiffshof durch die Gesandtenstrasse[2]. » Je savais qu'ainsi je traverserais à peu près la ville entière. Il se leva sans répondre, alluma sa pipe pour fêter l'aubaine inattendue qui lui arrivait, et se mit en route. Bientôt le bruit des chars qui emportaient mes compagnons de route s'éteignit; les derniers passants disparurent et je me trouvai seul maître de Ratisbonne, bien plus que Charles-Quint et Napoléon ne l'avaient jamais été, car ils la partageaient au moins avec la foule, et, pour moi, la foule dormait.

Autrefois quel bruit, quel tumulte dans cette rue à présent silencieuse, quand les envoyés de l'Europe l'habitaient, avec les représentants de tous les potentats d'Allemagne, grands et petits. Leurs armes sont encore sculptées à la façade des maisons, et, à l'heure qu'il est, il ne me faut pas de bien grands efforts d'imagination pour voir sortir d'une porte que surmonte le lion de Saint-Marc l'envoyé de la sérénissime république, d'une autre, armoriée de l'aigle à deux têtes, le fier ambassadeur de la maison de Habsbourg. Toutes s'ouvrent et des personnages au costume étrange viennent se joindre à la longue procession qui peu à peu remplit la rue. En tête, marchent le bourgmestre et son conseil, entourés des hallebardiers de la ville; en arrière, le césar allemand. C'est la diète qui va siéger, ou l'empereur Charles-Quint qui se rend au Rathhaus et en passant jette un regard d'amour à l'hôtesse de *la Croix-d'Or*, la belle Barbara Blumberg, qui lui donna don Juan d'Autriche.

Durant un siècle et demi, Ratisbonne eut le spectacle de ces solennités. De 1663 à 1806, elle fut le siége de la diète impériale : un gouvernement sans force dans une ville sans puissance. Tous deux achevèrent ensemble de mourir. La diète fut supprimée et la vieille république devint un simple municipe de la Bavière.

Elle avait eu pourtant de beaux jours. Si Munich est

1. « Cette cathédrale est un témoignage évident de la décadence de l'architecture religieuse, car loin de révéler aux yeux les mystères d'un temple chrétien, elle présente la façade d'un hôtel de ville orné au premier étage de son balcon sur lequel s'ouvrent deux grandes fenêtres, surmontées d'un pignon aigu dont le milieu est marqué par une tourelle féodale.... Les sculptures qui y sont répandues sont de l'ordre le plus commun.... » (Fortoul, *De l'Art en Allemagne*). La construction de cette église a bien commencé en 1274, date de la plus belle époque de l'architecture ogivale; mais elle se continua jusqu'en 1436, époque de la décadence.

2. « Conduisez-moi à l'hôtel du bateau à vapeur, en passant par la rue des Ambassadeurs. »

une ville artificielle, Ratisbonne est, ou a été, durant quinze siècles une ville nécessaire.

Au sommet de l'arc que le fleuve décrit en s'élevant vers le nord[1], au point où se trouve la plus peti : distance entre les portions navigables des bassins du Rhin et du Danube, la nature avait marqué la place d'une grande ville et l'histoire l'y a mise. Grâce à la Naab et au Regen qui finissent en cet endroit, l'eau n'y manque jamais aux navires, même chargés de cent quatre-vingts à deux cents tonneaux, et deux îles y facilitent le passage. Un pont de cent vingt mètres, porté par quinze arches, le plus long de l'Allemagne et sans doute aussi le plus ancien, y a été construit en 1136. On mit dix ans à le faire.

Rome avait établi là « le camp du Regen « (*Regina castra*), les Agilolfings leur résidence ; et Charlemagne y séjourna plus qu'en aucun autre lieu situé au delà du Rhin. Au moyen âge, comme Augsbourg, comme Nuremberg, entre lesquels Ratisbonne est placée, elle fur riche, libre et puissante. Il est curieux de voir pourquoi la vie se déplace sur la terre et comment les événements les plus lointains ou les plus généreux agissent sur les petites individualités.

En 1147, les bateliers de Ratisbonne conduisent l'empereur Conrad par le Danube, jusqu'en Servie, et, tout en faisant avec lui la moitié de la pieuse expédition, nouent le long du chemin des relations d'affaires avec les villes du rivage qui servaient d'entrepôt à Constantinople. Les croisades avaient dans le même temps ouvert l'Orient du côté de la Méditerranée, et ses trésors affluaient à Venise, à Gênes, à Pise; par suite aux cités d'Allemagne échelonnées sur la route du midi au nord : Inspruck et Salzbourg dans la montagne; Augsbourg dans la plaine; Constance et Bâle sur le Rhin; Ulm et Ratisbonne sur le Danube; plus loin Nuremberg, les villes franconiennes et celles de la Hanse du nord. Quatre siècles durant elles eurent la fortune, la renommée et la puissance.

Mais un jour, à quatre mille lieues de distance, un marin portugais, bravant de superstitieuses terreurs et toutes les colères d'un océan furieux, arrive aux Indes, en tournant le cap de Bonne-Espérance. Le commerce de l'Orient se détourne de Constantinople et de Venise sur Lisbonne, plus tard sur Amsterdam et sur Londres, qui grandissent, tandis que les villes d'Italie et d'Allemagne qu'il faisait prospérer s'appauvrissent et se dépeuplent.

Un autre changement acheva leur ruine. L'Europe moderne ne voulut plus que de grands États et les forma aux dépens des petits. Après avoir perdu leur richesset par la révolution commerciale, les villes perdirent leur indépendance par la révolution politique. Toutes ces glorieuses républiques ne sont plus que des chefs-lieux de districts provinciaux.

Il y a quelques années, Ratisbonne espéra recouvre une partie de sa grandeur tombée. Le roi Louis creusa le canal projeté par Charlemagne entre le Mein et le Danube, au moyen de la Rednitz et de l'Altmuhl. Un navire hollandais, que son patron avait nommé *la Ville de Vienne*, partit d'Amsterdam et traversa de part en part le territoire de la Confédération. On le fêta partout; on l'accueillit fort bien à Vienne; mais le quart d'heure de Rabelais arrivé, le capitaine, tout compte fait, ne trouva plus rien au fond de sa bourse et le navire ne reparut pas.

Construit un siècle plus tôt, ce canal aurait tenu toute les promesses faites en son nom. Aujourd'hui les chemins de fer le rendent à peu près inutile et l'argent qu'on y a dépensé ne rapporte pas un tiers pour cent[1]. Pourtant les Allemands désespèrent trop tôt. Après avoir rêvé des canaux partout, de l'Elbe au Danube, du Danube à l'Adriatique, du Dniester à la Vistule, ils n'en veulent nulle part, depuis qu'ils ont vu des marchandises placées dans un wagon à Hambourg arriver le surlendemain à Trieste. Je ne crois pas que les fleuves aient dit leur dernier mot, et j'en ai donné précédemment les raisons. J'en trouverais la preuve dans les progrès accomplis par la navigation du Danube depuis quelques années.

La batellerie de ce fleuve était naguère encore dans l'état où le moyen âge l'avait laissée. Les navires qui remontent de Vienne à Ratisbonne mettent à ce voyage de six à huit semaines[2] et il leur en faut deux ou trois autres pour arriver à Ulm. A la descente, l'ordinaire, notre coche accéléré, faisait la route d'Ulm à Vienne, au plus vite, en huit jours. Dans l'automne, quand venaient les brumes épaisses qui voilent toute la vallée, il y mettait parfois un mois. Un bateau particulier, fort mal installé coûtait, de Ratisbonne à Vienne, de cent vingt à deux cents florins. Aujourd'hui on fait ce voyage commodément et vite pour quinze ou vingt, et on reste en route vingt-quatre heures, coupées par une bonne nuit qu'on passe dans un des hôtels de Lintz.

La navigation à vapeur sur le Danube est d'importation étrangère et toute récente. Deux Anglais obtinrent, en 1828, du gouvernement autrichien un privilége pour la construction d'un *Dampfschiff*, et l'an d'après fondèrent une société par actions au capital de cent mille flo-

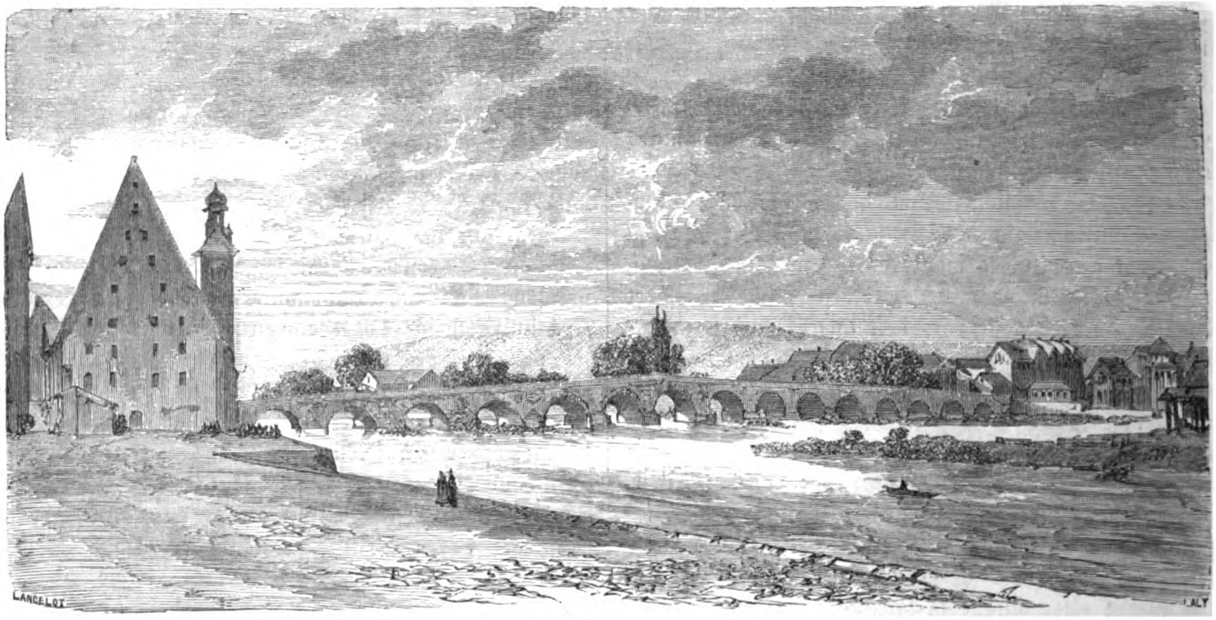
1. Ratisbonne n'est qu'à dix-huit milles de Bamberg-sur-le Mein.

1. Le canal Louis a cent soixante-quatorze kilomètres (vingt-trois milles et demi) de Bamberg-sur-le-Mein à Kelheim-sur-le-Danube, en amont de Ratisbonne; largeur, au sommet, quinze mètres cinq centimètres; au plafond, neuf mètres sept centimètres. A partir du point de partage, il y a soixante-neuf écluses pour descendre à Bamberg par une pente de quatre-vingt-dix-sept mètres, vingt-cinq pour racheter jusqu'au Danube une pente de quatre-vingts mètres. A la fin d'octobre 1854, les dépenses s'élevaient à seize millions de florins; quatre mille bateaux ou trains y passèrent dans le courant de cette année portant un peu plus de deux millions et demi de quintaux. La recette brute fut de cent quarante-huit mille huit cent quarante-huit florins, le revenu net de quarante-neuf mille six cent douze francs. C'est donc pour le moment une détestable affaire.

2. Ce sont les *Hohenau*, longs de cent quarante-six pieds et portant deux mille cinq cents tonneaux, ou les *Kelheimer*, appelés ainsi de la ville de Kelheim, où ils sont construits, et qu'on charge à la descente de deux mille quintaux, à la remonte de quatre cents. Leur longueur est de cent quinze à cent vingt-huit pieds.

rins, dont les titres furent très-difficiles à placer. On commença modestement avec *le Franz I*, construit près de Vienne en 1830. Comme un dividende de neuf pour cent se trouva au bout de l'exercice, les actionnaires encouragés décidèrent la construction de deux autres navires; ce qui parut une témérité grande. En 1838, le capital avait été porté à deux millions de florins et la compagnie avait sept bateaux en activité. On descendait jusqu'à Pesth; on remontait jusqu'à Lintz, où arrivaient les bateaux d'une compagnie bavaroise fondée dans le même temps. Cette fois on déclara qu'on avait atteint les dernières limites de l'audace et du possible.

Mais le commerce prenait par toute l'Europe un essor prodigieux; les Principautés danubiennes révélaient leur fécondité; l'Orient paraissait se ranimer; Odessa et Trébizonde, dans la mer Noire, Smyrne et Alexandrie, dans la Méditerranée orientale, grandissaient chaque jour; l'Autriche qui essayait, à l'aide du Lloyd de Trieste, si habilement établi, de supplanter notre pavillon dans les échelles du Levant et qui y est parvenue, songea à disputer la mer Noire aux Russes et aux Anglais. Pour cela, il fallait être maître du Danube, par le commerce du moins, si on ne pouvait l'être encore par la politique et les armes. Il fut décidé qu'on établirait un service au-dessous des Portes de-Fer, et Constantinople fut désignée comme le port d'arrivée des bateaux du bas Danube. Lorsque Mahmoud voulut visiter les provinces septentrionales de son empire, ce fut à bord d'un bâtiment du Lloyd, *la Maria-Dorothea*, qu'il navigua sur le Danube. Il y avait juste trois siècles que les sultans n'avaient vu leur grand fleuve. Le dernier qui l'eût remonté était Soliman le Magnifique, mais à la tête de



Pont de Ratisbonne (voy. p. 207).

deux cent mille hommes et pour assiéger Vienne. Son successeur le parcourait en touriste et comme passager d'un navire autrichien.

La compagnie n'était pas si hardie que le gouvernement : elle s'exécuta pourtant, commença par un déficit et finit par des dividendes qui ont monté en 1855, année exceptionnelle, il est vrai, jusqu'à seize pour cent.

En 1857, le premier fonds social de cent mille florins était devenu un capital de trente millions, et *le Franz I*, s'il vit encore, pourrait se faire escorter d'une flottille de cinq cents navires de toute espèce, la plupart en fer[1].

Jusqu'à l'année 1846, on n'avait pas osé franchir les Portes-de-Fer avec de grands navires, et c'était un attelage de cent vingt bœufs qui, à la remonte, traînait le bâtiment à travers les brisants. Un petit vapeur, *le Louis*, s'y risqua et réussit; un gros suivit. Le problème était résolu; tous passent aujourd'hui, du moins tant que les eaux ne sont point trop basses, et l'on peut, sans quitter le fleuve, même depuis Pesth sans quitter le bateau, aller maintenant de Donauwerth à Galatz, où les navires du Lloyd attendent les marchandises et les voyageurs pour les porter dans toutes les échelles du Levant. En cent huit heures on va de Paris à Constantinople. Il en fallait à peu près le double, il y a quatre-vingts ans pour aller de Paris à Lyon.

V. Duruy.

(La suite à une autre livraison.)

1. En 1856, la compagnie possédait quatre-vingt-dix-sept navires à roues et dix-huit à hélices, trois cent vingt-sept transports pour les marchandises, vingt-six pour le bétail, trente-deux pour le charbon, etc.



Un relais russe.

DE KIEW A BÉRÉZOV,

SOUVENIRS D'UNE EXILÉE EN SIBÉRIE,

PAR MME ÈVE FÉLINSKA.

1839. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS[1].

Avant-propos.

Un de ces gémissements périodiques qui apprennent de fois à autre à l'Europe que la Pologne respire encore ayant attiré, vers la fin de 1838, une recrudescence de rigueurs sur cette malheureuse contrée, l'auteur du récit suivant, Mme Ève Félinska, d'une noble famille de l'ancienne Ukraine, ainsi que d'autres jeunes femmes de son voisinage, suspectes, comme elle, de regrets et de vœux pour la patrie perdue, fut comprise dans un ukase ou décret de transportation en Sibérie. Sans autre préambule, nous suivons ses traces à partir de l'antique cité de Kiew, où elle laissait ses foyers et tous les objets de son affection.

1. Tous les dessins joints à cette relation ont été faits par M. Durand-Brager d'après les esquisses et les indications communiquées par M Léonard Chodzko.

Départ de Kiew.

J'ai quitté Kiew le 11 mars 1839; le soleil était resplendissant, le ciel d'un bleu d'azur, et pourtant les glaces n'étaient pas encore fondues. Après avoir franchi le Dniéper, les chevaux de mon traîneau s'élancèrent à toute vitesse sur la route d'Orel.... C'était le commencement de mon triste voyage. A chaque instant je regardais en arrière pour revoir encore ce que j'aimais et ce que je quittais, sans doute pour toujours.... Bientôt, hélas! Kiew disparut, et mon regard désolé alla se perdre dans l'espace : les bruits de la ville n'arrivaient plus à mon oreille; je n'entendais plus que le son monotone des grelots attachés au cou des chevaux, et le craquement des supports de mon traîneau qui s'enfonçait dans la neige; mes émotions douloureuses et terribles, le froid, la fatigue me firent perdre pour ainsi dire là

conscience de moi-même; j'étais épuisée, anéantie : je ne dormais pas, je ne vivais pas, j'éprouvais les angoisses d'un rêve affreux.

Quand on s'arrêtait à un relais pour changer de chevaux ou pour réparer le traîneau, je cherchais à rassembler mes idées; je m'efforçais de fixer mon attention sur les choses qui m'entouraient, mais ce travail était au-dessus de mes forces : ma tête en feu et un malaise indéfinissable ne me permettaient plus de concevoir une pensée lucide. Les relais s'exécutaient avec une incroyable rapidité; à peine arrivé, on repartait, et mon attelage infernal poursuivait sa course au travers des abîmes neigeux. Ni les éléments, ni les obstacles, ni les dangers ne parvenaient à modérer l'ardeur des postillons : une force surhumaine semblait nous pousser en avant.

Deux jours durant je voyageai ainsi, deux jours durant je n'eus pas une seconde de vrai sommeil; mes membres, immobiles et glacés, me causaient d'affreuses douleurs, et je fus forcée, à un relais, de descendre du traîneau pour essayer de me réchauffer par le mouvement; j'avais trop présumé de mes forces, et je tombai presque évanouie sur le premier banc que je rencontrai. Le postillon m'appelait de sa voix rauque, mais je n'avais plus la volonté d'obéir à mes geôliers : j'étais une chose inerte, sans mouvement et sans pensée.

Le directeur de la poste et un officier retraité, russe, je crois, me regardaient attentivement; l'altération de mes traits, la lividité de mon visage leur inspiraient quelque pitié, et ils dirent à mon gardien : « Cette femme est incapable de continuer sa route, il faut lui accorder quelques heures de repos : votre conduite envers elle est un abus de pouvoir. » Et ils lurent à haute voix l'ordonnance concernant les personnes de mon sexe et de mon âge; cette ordonnance modifiait les droits du gardien sur ses prisonnières; j'en profitai, et depuis ce moment mon voyage devint moins pénible.

Les premières heures de mon exil m'avaient paru interminables; je ne savais plus mesurer le temps : des jours ou des siècles, cela se confondait; mais l'homme s'habitue à tout, à la souffrance, à la douleur, et il apprend à vivre, quand même il n'a plus rien à espérer de la vie. Après une semaine, la résignation, l'espérance dans les infinies miséricordes, la paix du chrétien avaient rendu à mon âme la force qui domine les douleurs humaines. Mon esprit, maître de lui-même, pouvait s'intéresser aux objets qui se présentaient à ma vue; et c'est dans cette disposition plus calme que je traversai une partie de la goubernie, puis Czerniéchow, la ville d'Orel, les steppes arrosés par le cours sinueux du fleuve l'Oka, et j'arrivai à Toula.

Toula.

Toula est une ville de relais; j'en profitai pour descendre de mon traîneau, et j'entrai dans le bureau de la poste, où je trouvai un grand feu qui parvint à me réchauffer. Dans mon triste désœuvrement, je liai conversation avec un soldat du *régiment de Minsk*, qui portait le nom d'un village m'ayant appartenu, et qui avait vécu longtemps en Pologne. Séparée de tout ce qui m'était cher, de tout ce qui m'intéressait, cette rencontre me fut une consolation : l'isolement donne au souvenir de si grandes proportions ! Je pouvais un moment parler de ma patrie, et mon pauvre cœur se sentit tout ranimé. Dans l'exil, sur une terre étrangère, il n'y a plus de caste, il n'y a plus de rang, le malheur efface presque ou amoindrit la différence des conditions : je causai avec ce soldat comme s'il eût été mon égal.

Un comptoir de quincaillerie était établi à la poste, dans le but, sans doute, de tenter les voyageurs; ce fut pour moi une bonne fortune, car il ne m'avait pas été permis d'emporter les objets nécessaires à la toilette ou aux travaux de femme. J'achetai un canif, des ciseaux, des aiguilles, des brosses, un cachet, et tout cela fut bien vite choisi et payé.

Au moment où je terminais mes emplettes, je sentis qu'on glissait furtivement un papier dans ma main; je me retourne précipitamment et je vois le soldat dont j'ai parlé qui s'éloignait en me faisant un signe d'intelligence. Je ne comprenais rien à ce mystérieux papier remis par un inconnu; mais, comme on doit bien le penser, ma curiosité était très-excitée, et j'avais hâte d'être seule, ou plutôt à l'abri de regards indiscrets, pour lire ce qui m'avait été remis. Voici le contenu de ce billet, écrit en russe, d'une assez mauvaise écriture, mais lisible :

« Soyez sur vos gardes, tout le monde cherche à vous tromper; le cours de la monnaie n'est pas semblable à celui de votre pays; vous avez payé deux roubles en plus, et, pour votre gouverne, je joins le tarif de l'argent afin que vous ne soyez plus la dupe des fripons. »

Bientôt, le soldat se rapprocha de moi sans avoir l'air de me chercher, et je le remerciai beaucoup de son bon avertissement, ce qui l'encouragea à me donner de nouveaux renseignements. Il me dit que les monnaies d'or, d'argent, de cuivre, ou les billets de banque, n'avaient point, en ce pays, de valeur fixe ou normale, et que les mots eux-mêmes n'avaient qu'un sens relatif, local et de convention, selon la nécessité du moment. Douze roubles, par exemple, n'avaient pas leur valeur réelle, mais une valeur de fantaisie et selon le cours de l'argent en Sibérie.

J'ai toujours eu peu d'aptitude pour le calcul: je m'inclinai devant ces combinaisons financières sans trop les examiner, et je mis le tarif dans ma poche, pensant qu'il pourrait m'être utile dans l'avenir. J'ai eu en effet très-souvent l'occasion de consulter mon tarif, et ce préservatif m'a été très-nécessaire pendant mon exil.

J'avais un grand désir de visiter Toula : et de voir en détail ses manufactures d'armes et les autres curiosités de la localité; mais mon gardien, ou, si vous voulez, mon geôlier, était inexorable, et répondait invariablement à toutes mes demandes et à toutes mes questions : « En route ! en route ! » La révolte eût été une folie : je me résignai sans murmurer. Toula, autant qu'il m'a été permis d'en juger, m'a paru une assez belle ville; ses rues sont larges et aérées; ses maisons, ornées de balcons et de grilles en fonte, donnent à la ville un certain aspect de luxe et d'élégance.

La forêt de Mourom. — Nijni-Novogorod.

En sortant de Toula, on suit la route qui conduit à Kazan, et bientôt on découvre la forêt de Mourom. Les traditions dn pays sont empreintes d'une poésie sauvage, et ce qu'elles racontent de cette forêt pleine de mystères défraye les veillées du peuple. La forêt de Mourom sert d'asile aux brigands; d'âge en âge on se redit leurs crimes et on s'apitoie sur les événements tragiques qui ont ensanglanté la forêt. Les bardes nationaux ont des accents d'une mélancolie profonde quand ils chantent les légendes de Mourom; cette poésie, sans règle, sans méthode et sans art, a un parfum oriental qui ne manque ni de charme ni de grâce; à chaque relais, je me plaisais à écouter ces chants étranges et doux; le postillon lui-même, tout en conduisant ses chevaux, me faisait des récits merveilleux, et tout cela était dit avec une sorte d'éloquence qui donnait aux faits les plus invraisemblables un air de vérité et d'actualité.

Mon gardien en était si bien impressionné qu'avant de pénétrer dans la forêt il arma son pistolet et dégaina son sabre; mais ces appréhensions furent en pure perte, et nous ne vîmes pas le moindre brigand.



dressé par Vuillemin — Gravé chez Erhard 42 R. Bonaparte.

J'avoue qu'après le désolant spectacle des steppes, la vue des arbres me fit grand bien : je respirais avec délices la douce senteur de la végétation, et je ne me lassais pas de regarder les beaux coqs de bruyère qui voletaient dans la forêt; un moment je fis un doux rêve, je me crus en Pologne! les coqs de bruyère sont les hôtes de nos belles forêts.... mais non, la vie n'est plus qu'un souvenir....

Bientôt nous approchâmes des rives du Volga, et après une courte marche, nous atteignîmes Nijni-Novogorod, ville réputée par son commerce. Les deux villes, séparées par le Volga, ont un aspect différent : l'une atteste l'activité, le mouvement, et l'autre représente la morne immobilité. La même contrée, le même peuple, le même idiome n'ont aucun point de contact à l'extérieur; mais la résurrection s'opère une fois par an, à l'époque d'une grande foire, et l'animation se fait comme par enchantement dans la fusion des deux populations.

La foire, qui avait lieu à Makariev, vint s'établir ici en 1817; elle dure pendant cinq semaines; on y voit affluer

les produits de l'Asie et de l'Europe; le Volga, qui relie les deux mers Baltique et Kaspienne, apporte à Nijni-Novogorod les produits du Nord et du Midi. Les Persans, les Kalmouks et les Boukhariens fournissent des denrées; les caravanes de Chine, le thé, les étoffes de soie, et les Sibériens, des fourrures et des pierres précieuses. L'échange de ses produits divers fait la richesse d'un pays qu'on croirait privé de toutes les ressources morales et matérielles au premier aspect. Tout se transforme, donc tout s'anime et se vivifie au moment de la foire; les populations appartenant aux différentes nations se rapprochent, les individus fraternisent; plus de ligne de démarcation entre les religions, les costumes, les usages, les mœurs; plus de répulsion pour la couleur ou le type du visage; on est uni par le besoin réciproque, on s'entr'aide, et des peuples séparés par la presque étendue du globe terrestre ne forment plus qu'une même famille.

Les habitants des pays voisins et les étrangers arrivent en foule au moment de la foire; les maisons, les cabanes, les plus pauvres réduits sont littéralement envahis par les touristes, les marchands et les acheteurs; après ces miracles opérés par l'industrie, la ville retombe dans son apathie, dans son sommeil léthargique. Je fis des provisions à Nijni-Novogorod; cette précaution était d'urgence, car nous étions en carême et nous



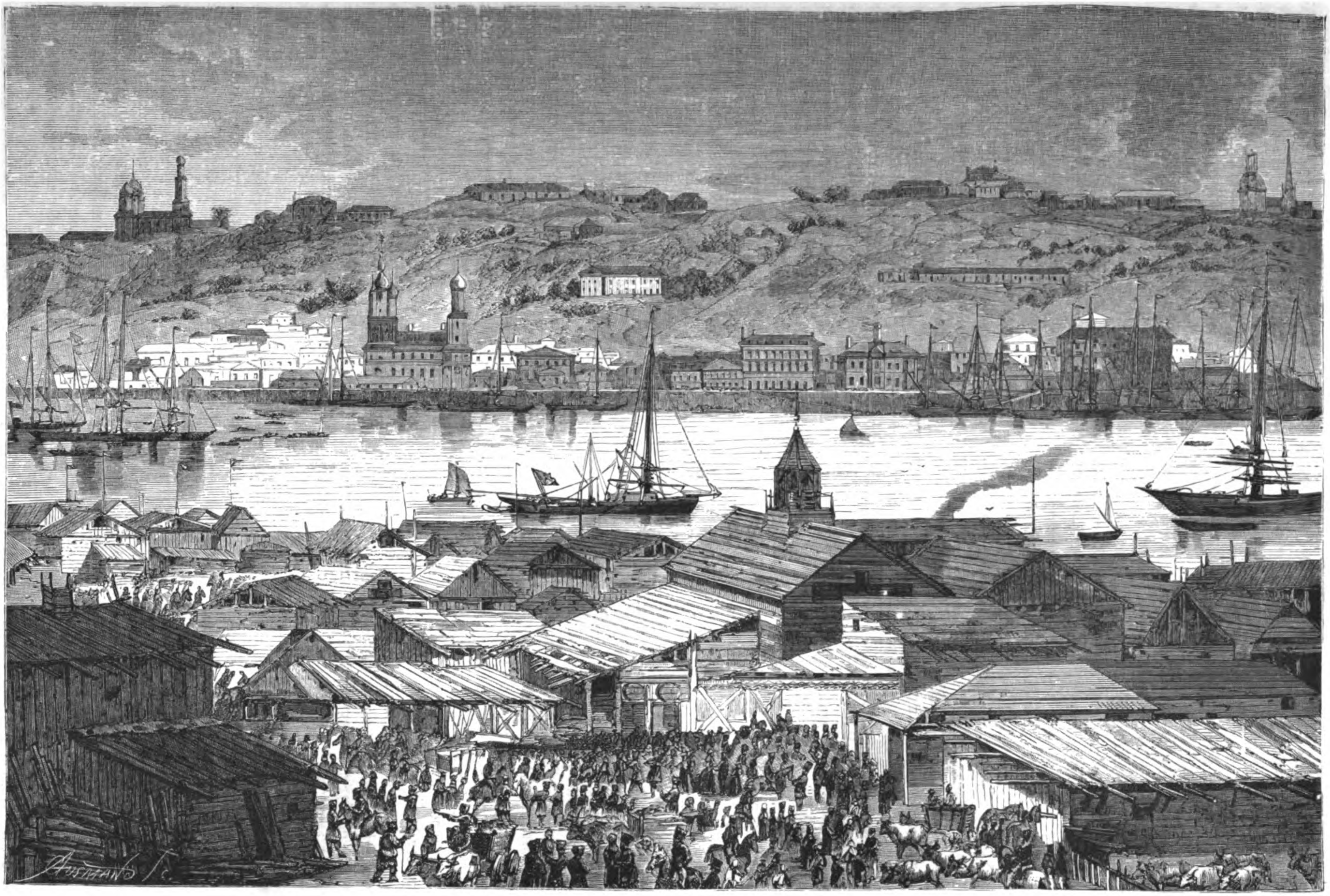
Le directeur de poste (voy. p. 210).

ne trouvions, aux relais, que du gruau de sarrasin ou de la soupe aux choux assaisonnés à l'huile rance; c'était peu réconfortant pour nous, surtout habituées au luxe ou au confortable de la vie polonaise. J'ai dit *nous*, parce que j'avais deux compagnes d'infortune, Mlles Pauline Wilczopolska et Joséphine Rzonzewska, déportées de Kiew et qui devaient être dirigées sur Tobolsk; notre destination était donc différente, mais en attendant le moment de nous séparer, nous pouvions du moins nous voir aux relais et échanger quelques paroles. Ces rapides épanchements étaient d'une grande douceur pour de pauvres exilées!

A un relais dont j'ai oublié le nom, un tableau de bonheur domestique, aperçu dans un atelier de forgeron, m'arracha bien des larmes. C'était un père et une mère jouant avec une enfant blonde et rose. Et moi aussi j'avais une fille.... et l'exil m'en éloignait pour toujours peut-être.

Kazan. — Les Tatars.

Nous arrivâmes à Kazan, la veille de Pâques, épuisées de faim et de fatigue; nous résolûmes, avec mes deux compatriotes, d'employer toute notre énergie à faire valoir nos droits, et, en conséquence, nous signifiâmes à nos gardiens que nous *voulions* séjourner dans la ville le temps nécessaire pour réparer nos forces.



Nijni-Novogorod.

Le sous-officier qui conduisait l'escorte écouta nos réclamations d'un air grave, solennel, et nous invita à ne pas descendre de nos traîneaux; cela dit, il recommanda à ses soldats la plus active surveillance, puis il partit pour se concerter avec les autorités du lieu.

Les heures s'écoulaient, la nuit commençait à venir et le sous-officier ne reparaissait pas. Nos membres étaient paralysés par le froid, nous éprouvions ce besoin de sommeil qui est, dans cet affreux climat, le précurseur de la mort; nous n'avions plus la force de nous plaindre, mais le postillon, qui entendit nos sourds gémissements, nous prit en pitié : il fit entrer nos traîneaux sous la remise de l'auberge, et nous dit de descendre pour nous réchauffer et manger. L'escorte, qui n'avait d'autre loi que l'obéissance passive, n'était pas de l'avis du postillon; cependant, après un moment d'hésitation, on nous permit d'entrer dans l'auberge. Il était dix heures du soir quand on mit fin à notre supplice; nous entrâmes alors dans une pièce bien chauffée et peu à peu nous nous sentîmes renaître à la vie. Le froid nous avait fait éprouver de si cruelles angoisses que nous avions oublié la faim; cependant nous fîmes honneur au très-médiocre souper qu'on nous servit. Dans les grandes détresses on est content de peu, dans les grands bonheurs on n'est content de rien. On comprend qu'un lit, qui nous eût été si nécessaire, était en cette rencontre un luxe invraisemblable; aussi n'osions-nous ni l'espérer, ni le demander, et bien nous en prit, car on n'eut à nous offrir que des tapis étendus par terre et des oreillers; c'était déjà beaucoup, et bientôt nous dormîmes du plus profond sommeil. Hélas! ce repos si souhaité et si salutaire ne fut pas de longue durée! A une heure du matin on frappa à notre porte à coups redoublés, c'était l'impitoyable sous-officier qui venait nous annoncer que toutes les formalités étaient remplies et qu'il fallait nous lever, sans perdre de temps, pour aller prendre possession de notre nouvelle demeure, choisie par les soins de l'autorité. Un colloque s'établit entre nous et notre persécuteur; nous demandions en grâce qu'on nous laissât passer le reste de la nuit sur nos tapis; lui, du ton le plus absolu, nous enjoignit de déguerpir au plus vite. Il fallut bien céder, et nous partîmes.

Un officier qui nous attendait dans l'antichambre nous salua avec politesse, puis il nous précéda pour faire avancer les voitures qui devaient nous emmener.

Les *soins* de l'ingénieuse autorité avaient décoré du nom d'appartement une espèce de cloaque noir et infect; une odeur nauséabonde nous suffoqua en entrant; les murs ruisselaient d'humidité et étaient littéralement couverts d'une affreuse vermine qu'on appelle en russe *tarakan* et en Lithuanie *proussaki;* ainsi on variait nos supplices et nous avions en perspective d'être dévorées par ces bêtes immondes ou de lutter contre elles! Nous prîmes le parti d'implorer la pitié de l'officier et nous le suppliâmes à mains jointes de nous faire donner un autre logement. Notre demande l'embarrassa visiblement; il parut réfléchir à l'énormité de nos prétentions, puis il nous dit : « J'ai pourtant fait de mon mieux; j'ai vu bien des chambres avant de m'arrêter à celle-ci; j'en ai peut-être trouvé de plus propres, de plus commodes, mais il n'y en a pas de plus chaudes. » Nous nous écriâmes : « Mettez-nous dans une glacière, nous le préférons. » L'officier sortit, puis il rentra pour nous dire qu'on nous attendait en un gîte meilleur et qui présentait toutes les conditions de salubrité.

« On va atteler et vous pourrez partir sur-le-champ, » ajouta-t-il.

Nous demandâmes comme une faveur qu'on voulût bien nous permettre d'aller à pied, car nous ne pouvions plus endurer l'atmosphère qui nous entourait.

L'officier nous accompagna, sa mission étant de ne pas nous perdre de vue une seule minute; mais nous marchions d'un pas si précipité, qu'il avait beaucoup de peine à nous suivre. La chambre qu'on nous avait destinée nous parut suffisamment propre et salubre. Aussitôt seules, nous nous empressâmes de faire nos lits; cette fois nous avions de véritables lits, avec une sorte de chose qu'on appelait un matelas, et des couvertures. Les pourparlers, les formalités et les déménagements s'étaient prolongés si avant dans la nuit, que le jour commençait à poindre quand nous pûmes goûter quelque repos; mais le repos pour nous était une vaine espérance, une illusion, et un nouvel incident devait bientôt nous arracher brutalement à notre premier sommeil.

Tout à coup on frappe à notre porte et une voix nous crie : « Mesdames, réveillez-vous bien vite! M. le préfet demande à vous voir. »

Nous nous levâmes en toute hâte, nous nous habillâmes tant bien que mal et nous ouvrîmes la porte à l'autorité. M. le préfet se présenta de l'air le plus affable, le plus courtois et le sourire sur les lèvres : « Mesdames, dit-il d'une voix douce, j'ai voulu savoir par moi-même si vous étiez remises de vos fatigues et si votre *appartement* vous convenait mieux que l'autre? » Sur notre réponse affirmative, il ajouta : « Je suis charmé que tout ait réussi selon mes souhaits, et, en effet, vous êtes dans un si excellent état de santé, que je ne verrais aucun inconvénient à ce que vous partissiez aujourd'hui même. »

Ces paroles nous causèrent une stupeur indicible. Partir, quand nous pouvions à peine nous soutenir! partir, quand le sommeil eût été pour nous la plus impérieuse des nécessités! Je tâchai pourtant de modérer mon indignation en présence de cette cruauté mielleuse, et je dis à ce préfet :

« Je pense, monsieur le préfet, que vous ignorez les instructions réglementaires qui ont pour but de nous protéger, permettez-moi donc de vous les faire connaître; le règlement porte qu'on doit nous accorder le temps nécessaire pour réparer nos forces; il nous accorde aussi de séjourner, à notre convenance, dans chaque chef-lieu des goubernies. En nous arrêtant ici, nous n'avons pas commis un abus, mais nous avons simplement usé de notre droit rigoureux, officiel.

— Oui, répondit le préfet avec le même sourire, le règlement est à peu près conforme à ce que vous me faites l'honneur de me dire; mais votre santé ne laissant

rien à désirer, il m'a semblé que le voyage vous serait très-salutaire, comme hygiène d'abord et comme distraction ensuite. »

Un sentiment naturel de fierté ne me permit pas de supplier plus longtemps ce fonctionnaire si poli, et je me renfermai dans un silence absolu qui parut l'inquiéter. Il eût sans doute préféré la violence, au moins il aurait eu la ressource de réprimer, mais ne pas parler et ne pas se plaindre lui donnait la crainte que je ne m'adressasse à l'autorité supérieure.

Le préfet, en me faisant un salut gracieux, se rapprocha de moi et me dit :

« Après tout, mesdames, je prends sous ma propre responsabilité de vous autoriser à demeurer encore ici pendant quelques heures. Êtes-vous satisfaites de mon bon vouloir, de mon désir de vous être agréable? »

Nous voulions bien user d'un droit légal, mais nous repoussions une grâce, un service, une charité tombée de si bas, et dès que ce fonctionnaire se fut retiré, d'un accord unanime nous résolûmes de partir immédiatement, et nous en informâmes le chef de l'escorte ; mais, chose étrange ! personne n'était disposé à nous obéir, chacun voulait prendre sa part des plaisirs, des fêtes petites ou grandes, qui ont lieu en ce pays à l'époque de la Pâque ; les hommes de l'escorte, le postillon, les employés de la police et de la chancellerie, tous buvaient ou mangeaient et ne voulaient pas perdre un tel moment de réjouissance publique.

Nous étions donc assises sur nos malles, attendant le loisir de ces messieurs.

Tout à coup, on ouvre notre porte et nous voyons entrer une femme de l'extérieur le plus distingué et de l'abord le plus gracieux

« Mesdames, nous dit-elle, en venant auprès de vous j'acquitte une dette de reconnaissance ; je suis la veuve d'un colonel russe; j'ai suivi mon mari dans toutes ses résidences, et nous sommes restés quelque temps dans les environs de Varsovie. La Pologne est un de mes plus chers souvenirs; je n'oublierai jamais l'accueil que j'y ai reçu et l'hospitalité cordiale que j'y ai trouvée. Il y a certaines contrées dont l'aspect est si grandiose et si magnifique qu'elles laissent à tout jamais une empreinte dans la mémoire, mais la Pologne reste dans le cœur, et quand on s'en est éloigné, on y pense comme à un ami absent. J'ai su que vous étiez ici, on m'a parlé de vos malheurs : je vous aimais avant de vous connaître, et j'ai voulu vous serrer la main et vous offrir l'œuf bénit de la sainte Pâque. »

En prononçant ces paroles touchantes, elle nous offrit un de ces œufs coloriés qui sont le mets traditionnel de nos *bénits*.

Nous étions émues jusqu'aux larmes ; nous devions à cette femme excellente notre premier moment, peut-être le seul, de consolation et de sympathique compassion ! mais elle nous quitta bientôt.... Peut-être craignait-elle nos surveillants !

Que Dieu rende à notre chère visiteuse ce qu'elle a fait pour nous ! La Pâque, la Pologne, la vie heureuse revivaient pour nous avec ses enchantements, un rayon de soleil était entré dans notre prison, nous avions vu, senti le passé, le passé avec toutes ses douceurs, toutes ses joies confiantes. Le jour de Pâques fait vibrer tous les cœurs polonais d'une félicité ineffable, tout le monde est bon parce que tout le monde est heureux ; les familles, les amis sont plus unis et plus rapprochés ; l'amour, la bienfaisance sont la chaîne suprême qui enlace tout un peuple ! Le riche donne aux plus pauvres, l'or se répand, la bonté se multiplie, les seigneurs ouvrent à deux battants la porte de leurs palais, et les humbles s'y précipitent ; la fraternité commandée par le Sauveur est la loi de tous, elle est dans tous les cœurs et elle les sanctifie. En Pologne, on prie et on aime dans ce saint jour de Pâques, et nous, pauvres exilées, nous allons aborder la terre des martyrs !...

On nous annonça que la maîtresse de la maison voulait nous parler; elle vint en effet pour nous inviter à dîner. Cette étrange proposition nous était faite dans le langage le plus vulgaire ; nous ne savions trop que répondre, et voyant notre hésitation elle nous dit :

« Tenez, mesdames, je vais vous dire la vérité : il y a aujourd'hui beaucoup de monde à ma table, et je sais qu'on serait très-curieux de voir des Polonaises ; c'est le motif qui m'a fait vous inviter ; cependant, si cela vous déplaît, restez chez vous et je vous ferai servir tout ce qu'il vous conviendra de manger. »

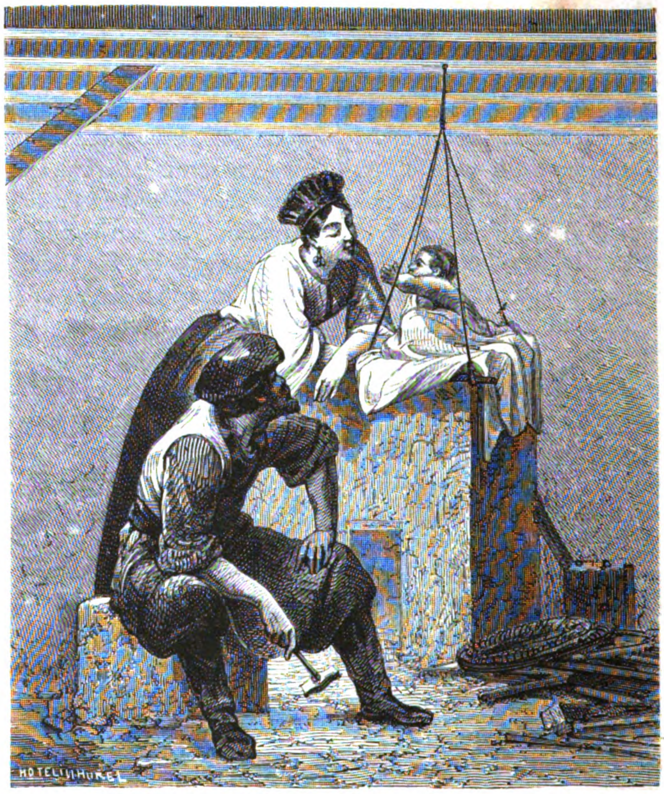
A l'idée de cette exhibition, nous nous mîmes à rire comme des folles ; n'était-ce pas bouffon, grotesque au dernier point, de nous faire parader devant des Tatars ? Mais ne voulant pas nous fâcher, nous prîmes le parti de nous rendre à l'invitation qui nous était faite.

Quelle que soit sa disposition d'esprit, une femme pense toujours un peu à sa toilette, et nous voilà retirant de nos malles nos robes, nos fichus, nos mantelets, nos rubans, et secouant et relevant ces pauvres choses chiffonnées. Ces apprêts terminés, nous nous trouvâmes suffisamment belles pour paraître devant une assemblée de Tatars.

Nous entrons dans la salle du festin, on nous donne la place d'honneur, c'est-à-dire on nous offre des siéges près du poêle, on nous complimente, on s'empresse autour de nous ; mais pour le dîner, il n'en était pas question, et c'est en vain que nous cherchions des yeux une apparence de préparatifs ; enfin, à force de regarder, nous finîmes par découvrir dans l'embrasure d'une fenêtre une toute petite table, et sur cette table trois assiettes : sur l'une était une pomme gelée, ratatinée, coupée en tranches saupoudrées de sucre ; sur l'autre, un peu de raisin sec, et sur la troisième, quelques graines noires dont je n'ai jamais pu deviner l'origine. L'hôtesse, de l'air le plus aimable, nous engagea à manger; à manger quoi ? Ce repas d'anachorète, c'était vraiment une mauvaise plaisanterie. Nous refusâmes en demandant qu'on voulût bien nous donner un repas modeste, mais plus confortable. Notre demande parut extravagante, et on nous fit observer qu'au temps de Pâques, on avait la coutume, en Russie, de s'abstenir de pâtisseries, de

viande froide, en un mot de tous les mets trop friands, trop savoureux ou trop substantiels! Après cette leçon assez vertement donnée, je dis à l'hôtesse que nous nous conformerions à l'usage établi, mais au moins qu'elle nous fît servir une soupe aux betteraves et un morceau de bœuf bouilli. Comme on nous trouvait indignes de participer aux fêtes russes, on nous laissa sans difficulté monter à notre appartement, et ce fut là qu'on nous apporta notre très-modeste dîner.

Nous attendions, d'un moment, à l'autre, l'ordre du départ; en conséquence, nous passâmes toute la nuit en causant ou en dormant à moitié ; nous ne nous étions pas déshabillées. Vers le lever du jour, on vint nous prévenir que nos traîneaux étaient attelés; le ciel était splendide, et la ville se détachait sous un horizon lumineux et d'un rose pâle: je ne me lassais pas d'admirer cette radieuse matinée... Mon Dieu! que la nature est prodigue de magnificence et comme elle sait, par ses merveilleux enchantements, vous arracher à vous-même pour vous absorber en elle! J'examinai la ville, dont l'aspect était si riant à ce moment; les rues sont bien alignées et propres, les maisons sont spacieuses, bâties en pierres; tout ici rappelle l'Europe et n'a plus rien de commun avec la domination tartare: ses stigmates sauvages ont disparu. La ville possède une université, un observatoire, un gymnase, des écoles primaires, des fabriques, enfin tout ce qui porte le cachet d'une civilisation avancée. Les traces du progrès sont si visibles, si saisissantes, qu'on se demande en voyant de tels prodiges si on est bien sur cette terre habitée par des hordes tatares, et qui ne vivaient naguère que de brigandage et de pillage.



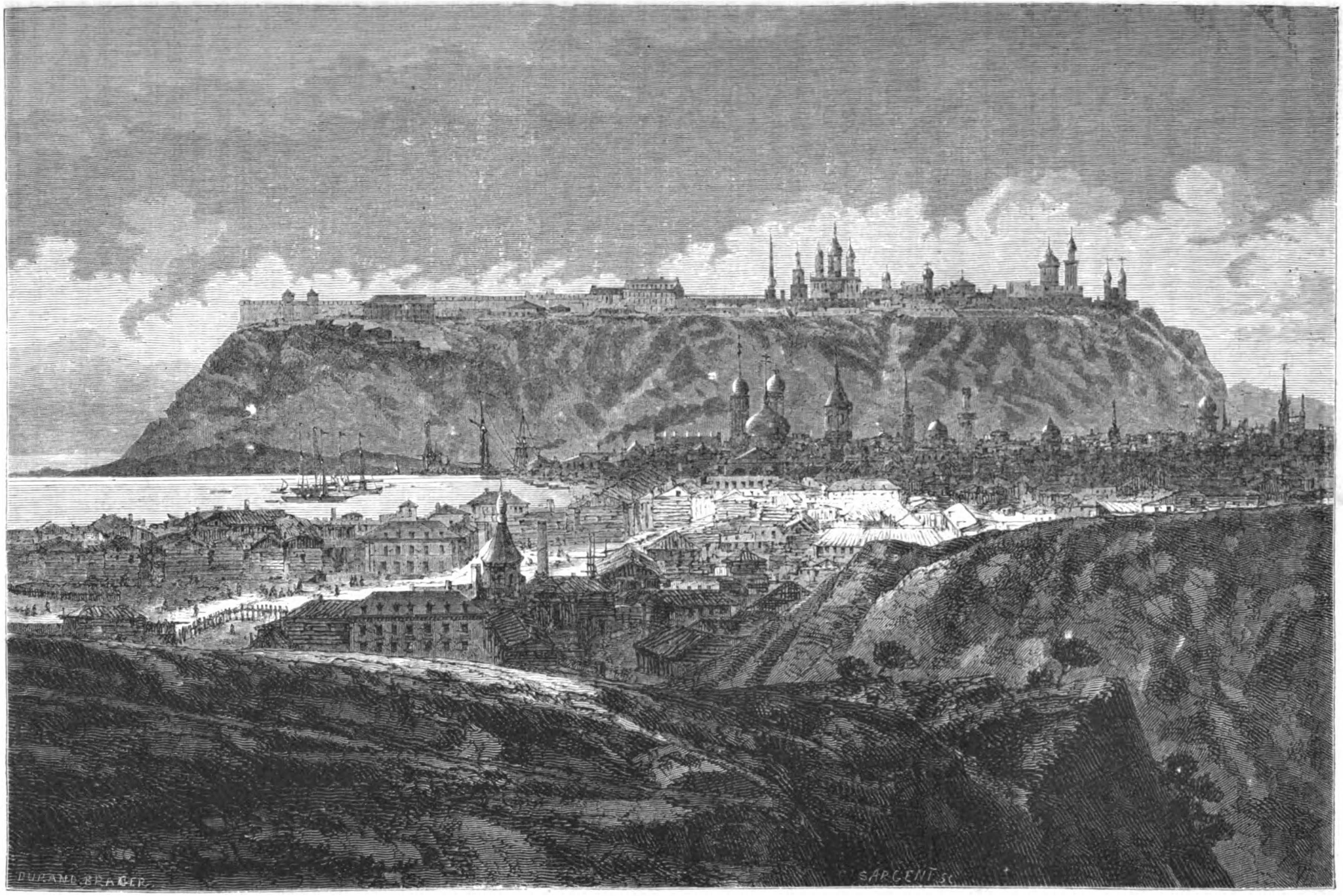
Le forgeron et sa famille (voy. p. 212)

Toutes les peuplades de la goubernie de Kazan, sur les deux rives du Volga, ont une grande variété d'origine, et les Tschéremisses, les Mordviens, les Tschouvaches, les Volsalks, les Vigoulitches et les Tartars parlent un idiome différent, et leurs mœurs, leurs costumes, leurs religions et leurs coutumes n'ont aucun rapport, aucune ressemblance. La population tartare, qui m'a semblé être la plus nombreuse, a conservé plus que les autres le caractère asiatique; les villages, qui sont construits en bois, sont hérissés de minarets, et le turban aux chatoyantes couleurs domine au milieu de la variété des costumes; les femmes, comme en Orient, portent de longs voiles blancs qui flottent au moindre souffle. Sous ce voile, d'un aspect pittoresque et gracieux à la fois, elles ont pour unique vêtement une longue robe blanche brodée sur le devant en laine de couleur. Les Tartars, quand ils n'appartiennent pas au clergé, ont un costume qui ressemble à celui des juifs polonais des anciens temps. Il se compose d'un kaftan à manches courtes, ou plutôt d'un justaucorps très-serré, et d'un bonnet pointu à larges bords doublé de fourrures. Dans d'autres contrées, les Tartars sont vêtus d'une espèce de houppelande qui leur descend jusqu'aux talons, puis sur la tête ils ont une petite calotte qui les ferait prendre pour nos juifs polonais modernes.

A chaque relais, la foule se pressait autour de nos traîneaux; on nous regardait, et les femmes surtout nous obsédaient de questions; après cet examen curieux, elles passaient en revue nos bagages, puis elles revenaient à nous en nous disant: « A quoi sert ceci? A quoi sert cela? » Elles voulaient tout savoir et elles cherchaient vainement, je crois, à tout comprendre. Nous mettions de l'obligeance dans nos réponses et même nous allions au-devant de leur curiosité.

Dans d'autres contrées que nous eûmes à traverser, je trouvai le costume des femmes plus étrange encore que celui que j'ai déjà décrit; ainsi j'ai vu des Tartares vêtues depuis le front jusqu'aux pieds d'un long morceau d'étoffe, orné de pièces d'or, d'argent, et à chaque mouvement du corps, tout cela fait un petit bruit métallique. Ailleurs les femmes portent sur la tête un diadème coupé dans la partie supérieure en forme de croissant, et qui présente deux pointes aiguës comme les cornes d'un cerf; le diadème est enrichi, comme le morceau d'étoffe, d'ornements brillants. La poitrine est aussi somptueusement enrichie de clinquant. Une femme doit porter sur le front la valeur de sa dot, ce qui simplifie singulièrement le mariage.

Il faudrait un volume pour énumérer la diversité des costumes kazaniens, et comme on me refusait de l'encre et des plumes pendant mon triste voyage, je n'ai pu recueillir toutes mes observations au fur et à mesure qu'elles se présentaient. J'écris donc de souvenir, mais



Tobolsk.

ma mémoire est fidèle, et je réponds de l'exactitude de tout ce que je rapporte.

A un relais, entre Kazan et Perm, le chef d'un village tatar vint au-devant de nous; sa politesse, ses offres de service étaient un prétexte, et le but de sa démarche était la curiosité. Il y avait une certaine noblesse dans les traits et dans l'expression de ce vieillard; son costume se composait d'un vaste manteau qu'il drapait autour de son corps; sur la tête, il portait un turban fort artistement plissé. Auprès de lui se tenait une femme qu'il me présenta comme étant la sienne; cette femme avait le visage découvert, mais la tête, les bras, la taille et même les mains étaient recouverts d'un voile immense aux plis capricieux. Pourquoi laissait-elle voir ce visage qui imitait à s'y méprendre la plus détestable peinture? Les joues étaient couvertes de blanc et de rouge, les sourcils étaient peints en noir d'ébène, et on n'avait pas ménagé la couleur, je vous assure! Ce masque, cet être grotesque produisait le plus singulier effet avec son élégant costume oriental. Je tâchai de garder mon sérieux, et je liai conversation avec ces indigènes. Je voulais connaître les particularités de ce pays étrange, et je me mis à questionner le chef du village.

« Combien de femmes avez-vous? lui dis-je.

— Pas beaucoup, me répondit-il : je n'en ai que quatre, pas plus.

— Pourquoi ne sont-elles pas toutes avec vous?

— Je cache à tous les yeux celles qui sont laides et vieilles. Celle-ci, ajouta-t-il en jetant un regard satisfait sur son affreuse moitié, est jeune, elle a trente-deux ans : c'est encore présentable. »

Ce dernier mot fut prononcé avec l'accent du bonheur modeste.

« Combien avez-vous d'enfants?

— Hélas! à mon grand regret, je n'ai que quatre fils, mais j'ai neuf filles. »

En parlant des neuf filles, sa voix était devenue lamentable, et il poussait des soupirs.

« Mais ne vous plaignez pas, c'est une fortune, et vous trouverez sans doute des maris très-riches, si vos filles sont belles, comme j'ai lieu de le supposer.

— Oui, mais en attendant les maris, il faut manger, et peut-être ne serai-je jamais indemnisé de mes dépenses. »

Perm. — Les monts Ourals. — Ekaterinenbourg.

Perm, baignée par le fleuve de la Kama, est, bien que capitale d'un gouvernement, une ville de chétive apparence, et peu peuplée. Ce n'était qu'un pauvre village il y a cinquante ans, mais depuis 1781 le gouvernement russe en a fait un chef-lieu. Alors la ville s'est agrandie, s'est améliorée, et elle sert aujourd'hui d'avant-poste à la chaîne des monts Ourals. Dans ces défilés grandioses, la terre renferme des mines précieuses pour l'industrie. Aussi, voit-on çà et là de jolis villages qui possèdent des centaines de maisons neuves, confortables et parfaitement bien bâties. Les villages, ou mieux les bourgs, s'appellent *zavody* (établissement), et ils sont peuplés par les ouvriers mineurs. Quelques-uns de ces villages appartiennent à la couronne, d'autres sont la propriété des seigneurs russes.

Sur toute l'étendue de la chaîne des monts Ouraliens, on rencontre des mines en exploitation; celles de fer et de cuivre sont les plus nombreuses. On y trouve aussi une quantité de pierres précieuses et de métaux fins.

Une très-belle route conduit de Perm à Ekaterinenbourg; elle coupe transversalement dans toute leur épaisseur les forêts et les rochers de la chaîne de l'Oural, dont toutes les eaux se dirigent vers l'ouest, et vont se jeter les unes dans l'océan Glacial, les autres dans la mer Kaspienne.

Ekaterinenbourg, fondée en 1723 sur l'Isset, a déjà une population considérable. La ville possède le principal hôtel de la monnaie de l'empire russe, et la direction générale des mines : ces deux édifices sont d'une beauté remarquable. En outre, il y a de grandes fabriques où l'on travaille les minéraux et les pierres fines.

On peut se procurer à Ekaterinenbourg des pierres précieuses, montées ou non montées, à des prix très-modiques. Les tentations ne manquent pas en ce pays; mais, hélas! j'étais comme cet Arabe du désert qui, mourant de faim et de soif, rencontre sur son chemin un sac plein de perles; alors il s'écrie : « Ce ne sont que des perles! » J'ai bien jeté un regard de convoitise sur ces charmants objets, mais j'ai vite détourné la tête.

Les neiges nous permettaient de continuer notre voyage en traîneau, et nous espérions bien conserver jusqu'à Tobolsk ce genre de locomotion, mais en arrivant à Ekaterinenbourg, les routes étaient couvertes d'une boue si humide et si grasse, que les chevaux ne pouvaient plus avancer. Nous fûmes donc obligées de nous arrêter dans une auberge, et pendant ce temps-là le conducteur de l'escorte se mit en quête d'un moyen de transport pour assurer le reste de notre voyage. Bientôt il revint, et nous annonça que nous devions renoncer aux traîneaux et les remplacer par des voitures.

L'état de nos finances ajoutait à toutes les difficultés; un excédant de dépense nous effrayait fort, car nous ignorions si on pourrait nous envoyer de l'argent; le peu qui nous restait était donc bien précieux. On nous proposa une bonne berline, mais nous dûmes refuser et prendre une pauvre *perekladna*, c'est-à-dire une charrette de poste.

Nos excellents traîneaux, si bien rembourrés, si commodes, devinrent, en échange de quelques roubles, la propriété de l'aubergiste : quelle aubaine pour lui! aussi, donna-t-il un pourboire au postillon.

Il n'y a pas de mots dans les langues connues pour exprimer le supplice d'un long voyage en *perekladna* : la Russie devrait réserver cela pour les grands criminels! Qu'on se figure une longue boîte plus haute par devant que par derrière, ayant une planche en guise de banquette et point de ressorts; les secousses sont tellement violentes, qu'il est de toute impossibilité de trouver son aplomb : à chaque cahot, et ils sont presque continuels, on saute bon gré, mal gré; ces évolutions féroces finissent à la longue par vous arracher de vraies larmes. Nous

etions rompues, meurtries, contusionnées comme si nous eussions subi le supplice du knout.

A une petite lieue d'Ekaterinenbourg, la route était recouverte d'une neige épaisse. Je témoignai mon étonnement au cocher, qui me répondit avec un grand flegme : « Mais d'ici à Tobolsk, vous trouverez de la neige partout : regardez les plaines qui sont devant vous, elles sont toutes blanches ; aussi, ajouta-t-il, on était bien étonné, au dernier relais, de vous voir en *perekladna.* » Le mal était irréparable ; nous ne pouvions pas poursuivre l'aubergiste qui avait abusé de notre ignorance ; la seule manière de voyager dans ce pays, est de se défier de tout le monde.

Mais nous allions bientôt trouver un adoucissement à notre déplorable situation, et au plus prochain relais l'administration de la poste nous fit offrir des traîneaux appartenant à la couronne ; certes ils n'étaient pas confortables comme les nôtres, mais ils valaient toujours mieux que les affreuses *perekladna;* d'ailleurs, nous n'avions pas le droit d'être difficiles, il fallait prendre notre mal en patience, et à chaque halte transporter nos bagages d'un traîneau à l'autre, et c'était nous qui prenions toute cette peine, car nous n'avions ni domestique ni femme de chambre ; nous étions gauches, malhabiles, étrangères à ces soins grossiers, mais la nécessité commandait en maître. Le reste de notre voyage se passa dans de meilleures conditions : les traîneaux étaient supportables, et nous n'étions plus forcées d'en changer à chaque étape.

Tobolsk.

Notre voyage dura un mois ; parties le 11 mars, nous étions à notre destination le 11 avril 1839. Tobolsk est la capitale de la Sibérie occidentale. Quoiqu'on sentît déjà la douce chaleur du printemps, le sol était encore couvert de neige, et les montagnes déversaient des torrents d'eau neigeuse.

Après les formalités officielles, nous prîmes gîte dans une auberge (*Gastinnitza*) destinée aux voyageurs.

J'éprouvai un moment de vif plaisir en me voyant dans une chambre convenable et qui allait m'appartenir. Je pourrais enfin disposer de mon temps, reprendre des occupations suivies, et, au-dessus de tout cela, je ne serais plus aux ordres d'un postillon hargneux, je n'entendrais plus le son aigre et monotone des grelots du traîneau, je serais presque libre, presque heureuse, enfin j'aurais le repos ou plutôt la liberté de la pensée.

Hélas ! dans l'étonnement de pouvoir goûter un peu de calme et de bien-être, j'avais oublié qu'il faudrait bientôt repartir, et, comme au pauvre Juif errant, on nous disait : « Marche, marche ! » C'était notre fatale devise. Le terme, le but de notre exil, qui pouvait en prévoir la fin ? On nous fit séjourner à Tobolsk parce que les éléments nous accordaient leur sinistre protection ! Les rivières débordaient et les torrents envahissaient toute la contrée avec des mugissements affreux ! Il était donc impossible de se mettre en route. Il fallut attendre le moment où les fleuves commençaient à se retirer.

Dès que je fus installée dans ma nouvelle demeure, je cherchai à me faire des occupations ; j'avais emporté quelques livres *permis;* je pensais qu'ils me seraient d'une très-grande ressource, mais la Providence me réservait des consolations inespérées, et je rencontrai à Tobolsk plusieurs de mes compatriotes, venus là de la Posnanie, de la Wolhynie, de Wilna, etc. Ils nous avaient devancées dans l'exil depuis une semaine ; le même malheur nous frappait, la même foi politique, le même amour de la patrie nous unissait. Cette communion suprême de sentiments et de pensées faisait de nous une même famille, et nous sentîmes un si grand bonheur en nous serrant la main qu'il nous sembla que notre courage serait au-dessus de toutes les épreuves qui nous étaient réservées.

La vie d'auberge qui nous avait paru supportable par comparaison ne tarda pas à nous déplaire, et toute la petite colonie polonaise décida de louer une maison pour y former une sorte de phalanstère. La neige fondait à l'approche du printemps, et les rues commençaient à être praticables, ce que nous souhaitions fort, car jusque-là il nous avait été impossible de sortir ; mais nous habitions la ville basse, dont les rues ne sont pas pavées ; des poutres l'une contre l'autre suppléent au pavage, et cela rend la circulation très-difficile dans les mauvais temps. Enfin, nous pûmes faire quelques promenades et voir des personnes qui nous avaient été recommandées.

Tobolsk est située sur la rive droite de l'Irtisch ; ses maisons sont pour la plupart construites en bois, elles n'ont aucune peinture à l'extérieur, ce qui donne à toute la ville un aspect assez sombre ; les églises, et elles sont, je crois, au nombre de dix, sont toutes bâties en pierres. Si on distingue quelques grands hôtels construits en briques, ils appartiennent à l'État ou à des négociants riches.

L'hôtel de ville est d'une architecture remarquable. On montre aussi, comme une des curiosités de Tobolsk, une maison élevée par les prisonniers suédois, déportés en cette ville après la célèbre victoire de Poltava.

Je ne dois pas oublier de mentionner l'évêché, qui, par son admirable position, domine toute la ville ; il est placé sur un monticule dont il couronne le sommet, et il fait partie de ce qu'on appelle la ville haute.

La ville basse s'étend sur une grande plaine échancrée par le cours sinueux de l'Irtisch ; elle repose sur les bords du fleuve, ce qui rend les habitations charmantes en été, mais tristes et humides en hiver ; le terrain n'est point accidenté, il présente une ligne droite d'un aspect monotone. Il y a une telle uniformité dans l'alignement des rues qu'on s'égare facilement quand on est étranger à la ville.

Les exilés.

Dans une de nos promenades, en compagnie de mes compatriotes, nous allâmes faire une visite à Séverin Krzyzanowski, qui était retenu chez lui par une paralysie des jambes. Un des nôtres nous devança pour annoncer notre venue au colonel que nous trouvâmes assis dans

un grand fauteuil à la Voltaire. Malgré son état de souffrance morale et physique, il y avait du soin dans sa toilette ; son linge, quoique usé, était d'une blancheur éblouissante ; ses longs cheveux blancs tombaient sur ses épaules, tout en gardant un air de propreté extrême ; son visage d'une pâleur mate avait l'expression du désespoir ; ses lèvres fines et pâles semblaient n'avoir jamais souri ; ses yeux éteints, sans regard, faisaient mal à voir.... Nous n'osions parler, nous restions debout sans nous approcher de ce martyr dont la vue nous pénétrait de tristesse et de respect.

Tout à coup un tremblement convulsif agita les mains du colonel, il fit signe qu'il voulait parler, mais son émotion enchaînait sa parole ; il fit encore un signe pour nous inviter à nous approcher de lui. Alors des larmes brillèrent dans ses yeux, on sentait que la lumière se faisait dans son esprit, lumière fugitive qui ne devait pas survivre à l'émotion. Peu à peu, il prit possession de lui-même, la lucidité revint et la conversation s'engagea. Il savait que nous devions aller à Bérézow, que c'était là notre véritable destination ; il nous dit qu'il y avait fait un séjour de quatorze mois et nous recommanda de loger dans la maison qu'il avait habitée et dont il avait gardé un très-bon souvenir. « Surtout, ajouta-t-il, n'accordez aucune confiance aux récits exagérés ou menteurs des voyageurs. On vous dira que les Bérézoviens sont inhumains, sauvages, cruels, que sais-je encore ! n'en croyez pas un mot ; leurs mœurs, au contraire, sont douces, et ils sont hospitaliers, bons et sincères.... » Tout cela était à peine articulé. On voyait que chaque mot qu'il cherchait à prononcer lui coûtait un grand effort, et déjà son intelligence se troublait. En parlant de Bérézov, la France et l'Italie, qu'il avait connues dans des jours meilleurs, se présentèrent à sa mémoire, et tout se confondit dans sa pensée. Il nous assura que nous trouverions à Bérézov des fruits savoureux et exquis : des raisins, des pastèques, des melons, enfin tous ces fruits qui ne se rencontrent qus dans les pays méridionaux.



Le colonel exilé.

S'apercevant que nous voulions prendre congé de lui, il posa sa main sur la mienne et dit encore : « Plus longtemps.... » C'était le dernier souffle de sa raison. Nous quittâmes le colonel en nous promettant de ne pas renouveler ces déchirantes entrevues ; nous avions le cœur navré, et nous n'avions apporté aucun soulagement à l'illustre victime.

Pour dissiper nos tristes impressions, nous fîmes une excursion vers les rivages de l'Irtisch. Les eaux qui avaient débordé dans la plaine présentaient le plus magnifique coup d'œil ; nous ne nous lassions pas d'admirer le ciel qui projetait des rayons lumineux sur cette surface limpide. Avant de rentrer au logis, nous voulûmes visiter le jardin public, qui ne manque pas d'une certaine élégance ; les allées en sont sablées et plantées de bouleaux ; mais les arbres n'avaient point encore de feuilles, et nous remîmes à plus tard une autre promenade dans ce jardin sans fleurs et sans feuilles en cette saison.

Le lendemain, après dîner, une *doroschka* attelée de deux chevaux s'arrêta à notre porte ; nous nous mîmes à la fenêtre pour voir quel était ce visiteur qui nous venait. Tout est un événement dans une vie comme la nôtre, et nous aperçûmes le colonel Krzyzanowski au fond de la voiture. Aussitôt M. Marchoçki se précipita pour aider le colonel à descendre, et tous enfin nous allâmes au-devant de lui ; mes compatriotes portèrent sur leurs bras le vieillard impotent, et avec les plus grandes précautions ils franchirent sans accident nos deux étages. Notre ameublement était si modeste que nous ne possédions même pas un fauteuil pour l'offrir au malade ; un petit lit de repos était notre seul luxe, et nous y installâmes notre cher visiteur. Un mieux sensible se manifestait dans l'état du colonel ; la veille, il pouvait à peine articuler, et aujourd'hui il parlait presque facilement ; il semblait vouloir nous consoler de nos tristes et récentes impressions ; il y avait de la vivacité, de l'éloquence, et quelquefois, dans sa façon de s'exprimer, on sentait, en l'écoutant, qu'il voulait mettre à profit un de ces rares moments de lucidité ; il abordait différents sujets, il commençait des récits qu'il n'achevait pas : le lien, la suite lui échappaient, mais pourtant il y avait une apparence de calme et de raison dans ce qu'il disait. Peu à peu, ses idées se troublèrent, il devint plus triste, ses yeux s'assombrirent, il soupira douloureusement comme s'il souffrait des ravages de son intelligence ; alors il prit le ton confidentiel, baissa la voix, et nous parla des esprits invisibles qui l'entouraient le jour et la nuit. « Ces bienheureux esprits, nous disait-il, nous font entendre des chants mélodieux ; j'ai retenu les paroles et la suave harmonie de ces chants célestes, je vous les apprendrai à vous, madame Félinska, et vous les apprendrez à nos compatriotes. Cela vient du ciel, et vous rendrez à la Pologne ce que le ciel vous donne !. . » Puis, il parla de l'avenir de la Pologne, mais c'était le dernier effort de sa raison.... Nous pleurions tous : cette grande victime de l'exil et des persécutions moskovites nous brisait le cœur. Nous, nous commencions notre exil : c'était notre première étape ; lui le finissait par le martyre !

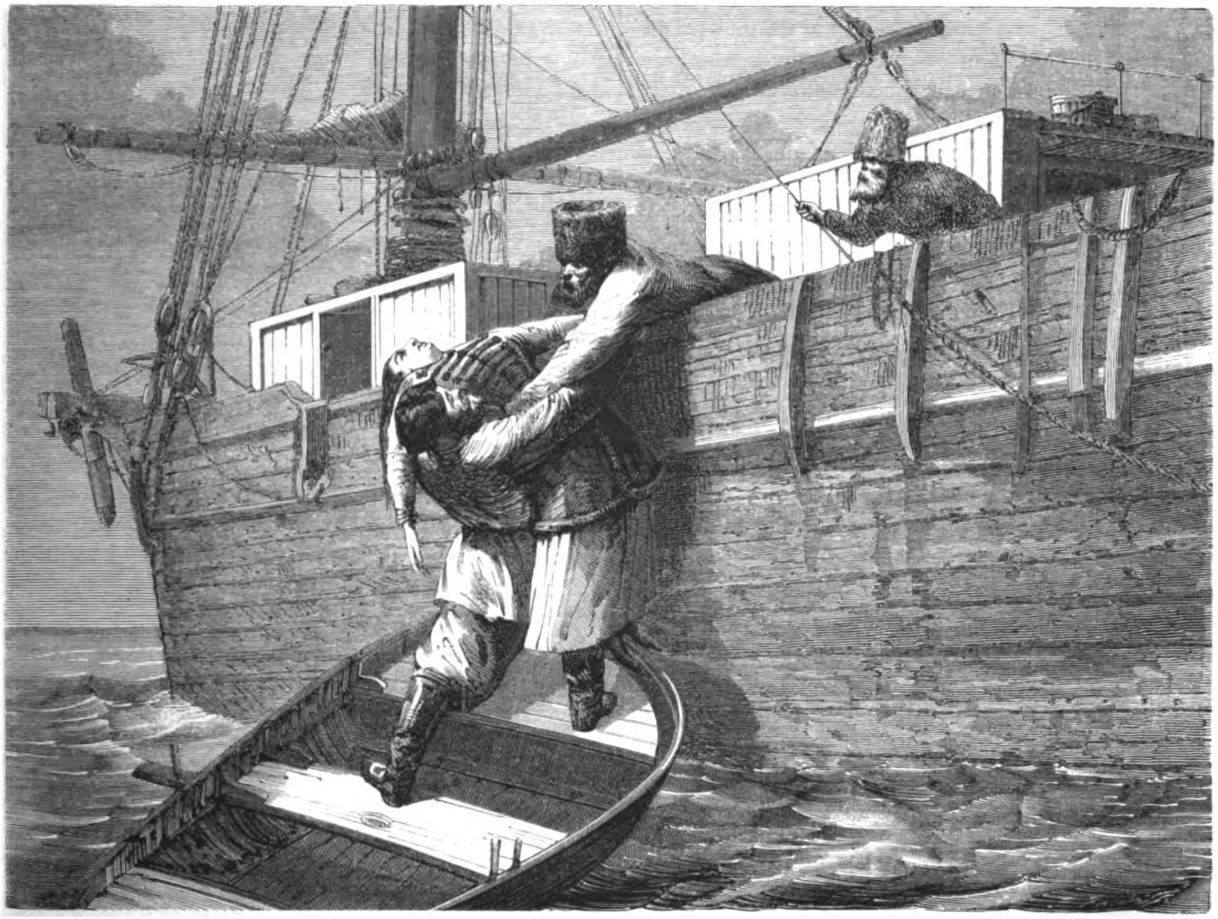
Le domestique qui l'avait accompagné se présenta pour rappeler au colonel qu'il était temps de partir. Nos adieux furent douloureux, et le pauvre malade recouvra assez de présence d'esprit pour dire : *Au revoir ici ou là-haut!*

Le vrai printemps, et non le printemps trompeur de la Russie, revenait : un chaud soleil faisait fondre les glaces, et l'Irtisch charriait déjà de gros glaçons. Hélas! c'était pour nous le signal du départ, et il nous semblait entendre le son des grelots et la voix du postillon.

La rivière, dans certains endroits, avait repris son cours ; des blocs de glace d'une grandeur démesurée glissaient majestueusement après s'être détachés avec un fracas épouvantable ; les eaux plus rapprochées du bord étaient complétement dégagées, et on voyait une foule de barques dirigées par des hommes et des femmes du peuple, sillonnant la rive. Enfin, la vie, le mouvement, l'animation avait reparu.

Le 15 mai, Tobolsk était en pleine floraison : la ville grisâtre avait pris un air de fête, les gazons avaient chassé les traces de la neige ; les arbres déployaient leurs feuilles, une brise tiède nous apportait des senteurs embaumées.... Là aussi, la nature est bienfaisante.

La beauté du temps nous détermina à faire une excursion dans la ville haute, dont je crois n'avoir pas encore parlé; elle est située sur une hauteur et entourée de



Le sauvetage (voy. p. 222).

remparts taillés dans les rochers ; des fossés profonds entourent la ville et en rendent l'accès difficile. Pour arriver à pied, il faut monter cent marches d'un escalier perpendiculaire; quant aux voitures, elle doivent traverser un pont jeté sur les fossés.

Dans une avenue solitaire, nous aperçûmes un petit pavillon ombragé par des bouleaux; son aspect était charmant, et par son ornementation élégante, et par son originalité de bon goût. Il y avait dans l'extérieur de cette habitation quelque chose de très-européen. « A qui appartient ce pavillon ? » voilà la question que nous fîmes à notre guide. « A un Polonais déporté qui se nomme A. Ceyzik, » nous fut-il répondu.

L'occasion était trop bonne pour ne pas en profiter; il ne faut pas jouer avec le hasard, il n'est pas toujours si favorable. Nous allâmes donc frapper à la porte de notre célèbre compatriote. Ceyzik est un sculpteur de premier mérite, et ses œuvres lui survivront ; mais l'exil, ce grand professeur qui vous élève s'il ne vous écrase pas, l'a fait architecte et jardinier. C'est lui qui a bâti le pavillon qu'il habite, c'est lui qui cultive ses fleurs; c'est lui qui a créé une Pologne dans cette terre aride ; sa serre chaude est une merveille de difficultés vaincues. Nous sympathisions avec l'homme courageux, et nous admirions le génie de l'artiste.

Les sculptures de Ceyzik sont appréciées partout, et

même en Sibérie. Lors du séjour de l'héritier présomptif en ce pays, les commerçants commandèrent à Ceyzik un surtout de table pour offrir au prince; celui-ci, dit-on, fut émerveillé de la beauté de ce travail. Le grand artiste ne peut suffire à toutes les demandes qu'on lui fait, on s'adresse à lui, il reçoit des commandes de tous les pays du globe : ses urnes, ses vases de bronze et ses têtes de pipes sculptées se vendent au poids de l'or.

Nous devions le 16 mai quitter Tobolsk pour Bérézov, sur une embarcation appartenant au négociant Braguine, mais le chargement n'était pas complétement fait. Chaque jour de retard était un jour de grâce; la distance qui nous séparait du lieu de notre destination, ces pays inconnus, tout cela nous agitait de tristes pressentiments.... c'était l'exil dans l'exil, la séparation absolue de tout ce qui compose la vie ou de tout ce qui la soutient dans l'absence. Nous allions trouver la plus cruelle solitude entre un ciel inclément et une terre aride.

Le 17 mai, on nous donna le signal du départ. Nos amis, encore une fois, furent parfaits pour nous, ils nous comblèrent de soins et de délicates attentions; leur bonté et leur dévouement furent notre dernière joie et notre dernier bon souvenir.

Notre embarcation allait faire la grande pêche annuelle dans le golfe de l'Obi; le chargement était énorme, le matériel considérable; mais on nous avait réservé une cabine, la seule disponible dans le navire, et quelle que fût son exiguïté, nous dûmes nous en contenter, car elle nous mettait du moins à l'abri de la curiosité des passagers et de la grossièreté de l'équipage.

Trois coups de fusil donnèrent le signal du départ; nos amis descendirent dans le canot après avoir serré nos mains dans une suprême étreinte!... Pas une parole ne fut prononcée.... Tout était fini, le devoir de l'Évangile devenait notre unique espérance.

Départ de Tobolsk.

Il était dix heures du soir, les brises d'une nuit calme nous apportaient les fraîches senteurs des bouleaux; peu à peu, les rives de l'Irtisch disparaissant s'effaçaient dans une brume transparente; le ciel tout parsemé d'étoiles nous inondait de ses douces clartés.... Hélas! chaque sillon du navire m'éloignait de toutes les affections de mon cœur, me séparait plus irrévocablement de la Pologne; nuit de méditation, de tristesse et dont le souvenir ne me quittera plus. Ma compagne d'exil et moi, nous restâmes sur le pont, sans échanger un mot, et comme si nous redoutions de nous communiquer nos appréhensions pour l'avenir.

Avec l'obscurité croissante un profond silence se fit autour de nous; les passagers et l'équipage, sauf les hommes de service, étaient plongés dans le sommeil; et nous, les yeux fixés dans l'espace, nous voulions retenir les objets qui s'éloignaient, et nous n'apercevions plus que les petits jets de lumière qui s'échappaient de distance en distance des cabanes tatares. Au milieu de cet isolement solennel, je rêvais au passé, je méditais sur les hasards humains, mais saisie par l'intensité du froid de la nuit, je dus descendre dans ma cabine, où je cherchai vainement le sommeil.

A l'aube du jour, j'avais compté les heures, je fis ma toilette et je remontai sur le pont pour voir l'aspect du pays et pour demander où nous étions. Hélas! nous n'avions encore fait que vingt verstes. Toute découragée, je regagnai mon pauvre asile. Pauvre est le mot, car il n'y avait dans cette cabine qu'une seule chaise et un lit médiocre; cependant le jour qui pénétrait par une étroite fenêtre me permettait de lire et d'écrire. Vers le milieu de la journée j'aperçus les hauteurs de Bronikow et, de loin en loin, quelques cabanes et des terres cultivées; mais ces traces de la vie, et de la vie active, étaient rares.

Outre le capitaine, les matelots et les gens de service, il y avait sur le navire deux marchands de Tobolsk, puis Mme Yaschtschenko, mère du gouverneur de l'École militaire de Bérézov.

Le chargement du navire se composait en grande partie de farine; cet approvisionnement, destiné à Bérézov, était échangé contre du poisson et divers produits du pays. Les sacs de farine nous furent d'une grande ressource, et dans l'absence de tout confortable ils nous servaient de table à manger et de siége pour nous asseoir.

19 *mai* 1839. — J'inscris cette date, mais elle demeurera éternellement gravée dans ma mémoire.... Pendant un espace de temps qu'il m'est impossible de mesurer, j'ai été entre la vie et la mort. Je vais essayer de raconter cet événement que les miens liront avec intérêt, si jamais ce récit leur parvient. Le jour commençait à paraître, ma compagne dormait encore, j'ouvris la porte de ma cabine et me disposais à monter sur le pont pour contempler les premiers rayons du soleil, mais l'odeur du goudron, du cuir et des salaisons me repoussa tellement, que je dus renoncer à mon projet. Je rentrai dans ma cabine et, pour me rafraîchir par l'air pur du matin, j'ouvris une petite porte qui donnait sur la rivière : un des canots se trouvait à ma portée, je ne résistai pas et sautai lestement dans la frêle embarcation. Pendant un moment j'éprouvai un bien-être indicible, l'eau limpide et brillante m'enveloppait de ses vapeurs, le ciel resplendissant me réchauffait de ses rayons, aucun bruit humain ne troublait mon extase.... J'avais presque oublié l'exil et les menaces de l'avenir.... Tout à coup une forte brise souleva le canot et je compris mon imprudence! Je fis alors des efforts pour me rapprocher du navire, mais ce fut en vain; j'appelai à mon aide et ma voix se perdait dans l'espace.... Par un mouvement désespéré, je me saisis de la corde qui attachait le canot, je me crus sauvée! D'une main je me cramponnai à la corniche du navire; mais le poids de mon corps repoussa le canot et je restai suspendue dans l'espace, me sentant affaiblie, haletante, éperdue de terreur.... Enfin, mes cris désespérés arrivèrent aux oreilles d'un passager, c'était un des marchands de farine; je ne dois pas oublier son nom, parce qu'il m'a sauvé la vie : il s'appelait Korpamoff. Sans calculer le danger, il saute dans le canot, le pousse vers le navire, me prend par les épaules et me fait remonter ainsi sur le pont, où je tombe inanimée.

A ce moment les passagers et les gens de l'équipage venaient de se réveiller. Un cri s'échappa de toutes les poitrines : *La polonaise s'est noyée !* Ma compagne entendant ces clameurs se précipita vers moi, et un serrement de main vint lui prouver que je n'étais pas morte; mais au travers de ces événements pleins de péripéties et d'angoisses, il se produisit un incident burlesque, je veux parler du désespoir du Kosak qui avait la mission officielle de me garder à vue.... Ce pauvre homme pleurait, s'arrachait les cheveux, levait les yeux au ciel et jetait sur moi des regards effarés.... Touchée de me voir l'objet d'une sensibilité qui n'avait rien de russe, je trouvai assez de force pour dire au malheureux Kosak : « Je vous remercie de votre intérêt, mais consolez-vous, je ne mourrai pas. — Tant mieux pour vous, me répondit-il, et surtout tant mieux pour moi; je réponds de vous, et si vous aviez péri, c'était moi, moi innocent, que l'autorité aurait puni; dans ce cas-là l'autorité n'admet pas les circonstances atténuantes. »


Femmes et enfants de Bérézov; costume d'été (voy. p. 231).

21 *mai.* — Quelques heures de repos suffirent pour me remettre; ma bonne nature prend vite le dessus : quelle aide que la jeunesse! l'espérance n'est-elle pas toujours blottie au fond du cœur?.... on souffre, mais on pense à demain, et demain vous sourit! Le temps n'a pas contribué à la prompte amélioration de ma santé, l'atmosphère est froide, brumeuse, et bien en harmonie avec les pays que nous traversons.... Partout des terres incultes, ou çà et là, à de grandes distances, des mélèzes, des cèdres et des sapins. Le vent souffle avec une telle violence, que le navire a dû mettre à l'ancre.... La pluie tombe à torrents.... Après un temps d'arrêt plus ou moins long, le navire se remet en mouvement, mais l'orage n'était pas encore calmé complétement, et l'embarcation, fouettée par les rafales, plongeait dans la rivière, tantôt sa poupe et tantôt son gaillard d'arrière.

Plus nous avancions vers le nord, et plus l'aspect de la nature était aride. Nous étions dans la saison où les jours croissent avec une telle rapidité, que le coucher du soleil est à peine séparé de son lever. Après Demiauk, on trouve Samarov; le point le plus important entre Tobolsk et Bérézov. En cet endroit, l'Irtisch vient se jeter dads l'Obi; on découvre des sites de la plus étrange magnificence, et on doit s'incliner devant l'impénétrable volonté de Dieu, qui crée de si étonnants contrastes.

24 *mai.* — En quittant Samara, nous entrâmes dans les eaux de l'Obi. Immense et merveilleux spectacle! l'Irtisch ne se perd dans l'Obi qu'après avoir parcouru une très-longue distance. Les deux fleuves, avant de se mêler, de s'unir en quelque sorte, marchent parallèlement sans se confondre; ils forment deux larges rubans très-distincts, en conservant leur couleur, leur aspect divers : les eaux de l'Irtisch venant des steppes Kirghises sont troubles, bourbeuses, et celles de l'Obi issues des montagnes sont pures, limpides, malgré la nuance foncée de leur surface.

Ce dernier fleuve se déroule en serpentant sur une vaste plaine, où il forme d'innombrables îlots tout verdoyants de saules et de plantes marines.

Nous approchions de la fin de mai, et le froid est encore d'une âpreté extrême; ici, les arbres ont des feuilles; un peu plus loin, la nature a conservé les stigmates de l'hiver; partout des contrastes, et ce qu'on a devant les yeux ne peut donner une idée de ce que l'on verra plus tard.

Notre navigation nous conduit le long du pays des Ostiaks, où l'on trouve une espèce de civilisation, ou tout au moins quelques ressources, et nous pûmes nous procurer des vives pour le reste de notre voyage. Les matelots qui avaient abordé et qui se chargeaient de nos commissions nous dirent que, si nous le voulions, il nous serait facile d'acheter une vache à très-bon compte : l'offre fut immédiatement acceptée, et nous fûmes bientôt en possession d'un bel animal de cette espèce. J'eus donc le plaisir d'inviter les passagers à prendre le thé et le café; tous s'en réjouirent : il y avait si longtemps que nous étions privées de cette bonne habitude!

Bérézov.

Enfin, le 31 mai, après avoir quitté le grand lit de l'Obi pour celui de la Sosia, son affluent, nous aperçûmes une ville dans la direction du nord, et chacun s'écria : « Bérézov! Bérézov! » Après quinze jours de navigation, nous touchions au but de notre exil.... Tous les passagers s'agitaient : les uns allaient revoir des

amis, les autres allaient réaliser une fortune ; tous étaient heureux à leur façon, les uns de ce qu'ils espéraient, les autres de ce qu'ils allaient trouver.... Je ne m'attristais pas du bonheur des autres, mais je me disais : « Pour nous, il n'y a plus rien à attendre et rien à espérer. »

Le capitaine, pour donner une certaine solennité à notre débarquement, ordonna qu'il serait tiré trois coups d'obusier. « Où sont les canons ! » dis-je à un matelot; mais celui-ci jugea à propos de ne pas me répondre; je continuai mes investigations, et je finis par découvrir, dans un tout petit coin, un tout petit canon qui n'avait pas un pied de longueur; en un mot, un vrai joujou d'enfant; l'objet en question fit néanmoins assez bien son devoir pour avertir les Bérézoviens.

C'était à qui descendrait le premier dans le canot; on se poussait, on se culbutait; il n'était plus question de politesse ou de galanterie : mais nous, nous restions sur le pont, regardant cette agitation comme un spectacle. Notre débarquement ne pouvait pas se passer sans la présence de l'autorité : en conséquence, M. le maire vint au-devant de nous, et nous le suivîmes, laissant nos bagages à la garde de Dieu, mais on nous assura que nous pouvions être tranquilles.


Femme et enfant de Bérézov ; costume d'hiver (voy. p. 233).

Du côté de la rivière, on voit deux églises schismatiques, puis une grande maison peinte en jaune se dessine sur une élévation; ensuite, quelques habitations d'une chétive apparence et n'ayant toutes qu'un seul étage. Une vaste forêt de cèdres encadre le tout.

A première vue, nous crûmes que la ville était en fête : il y avait tant de monde dans les rues, tant de costumes éclatants, tant de mouvement autour de nous, que nous demandâmes si ce n'était pas un champ de foire. On nous répondit qu'il n'y avait rien que de très-ordinaire dans ce que nous voyions. Après avoir traversé cette foule chamarrée, nous arrivâmes à notre nouvelle demeure, qui se composait de deux chambres assez claires et presque propres : propres pour les yeux, mais point pour l'odorat. Il fallait donc donner de l'air, beaucoup d'air, et ensuite chauffer les deux pièces, qui ne devaient pas avoir été habitées depuis longtemps.

Notre propriétaire nous invita à prendre le thé chez lui, pendant qu'on disposait nos chambres à nous recevoir : nous acceptâmes : la dignité ne doit jamais nous abandonner dans certaines situations, mais la fierté, jetées comme nous l'étions sur une terre étrangère, eût été un ridicule et une faute.

Comme on touchait à la fête de saint Pierre, on observait le maigre le plus rigoureux, et le thé qu'on nous offrit se ressentait cruellement de l'abstinence : point de crème et pas le moindre gâteau.

Je pensais à la bonne vache ostiake qui était restée sur le navire en compagnie de nos bagages, et malgré mes instances pour rentrer en possession de cet animal on me déclara que ma vache et nos effets ne pourraient nous être rendus que dans deux jours. Dans cette pénurie, je demandai à l'hôtesse de nous indiquer où se trouvait le marché.

« Nous n'avons pas de marché, me répondit-elle.

— Mais comment vous procurez-vous des vivres ? lui-dis-je.

— Eh ! chacun fait comme il peut.

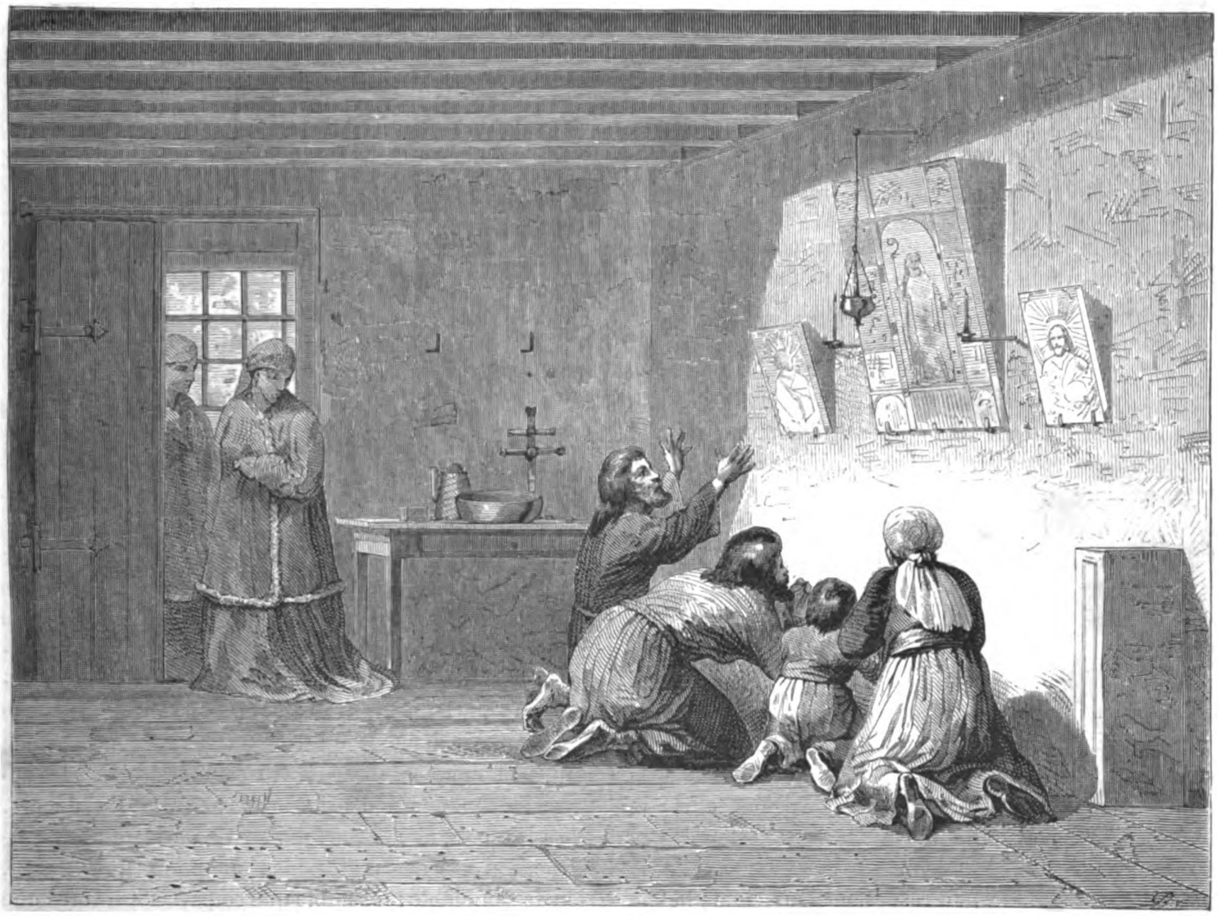
— Mais n'auriez-vous pas quelque chose à me vendre ? Quoi que ce soit, je l'achèterais.

— Nous n'avons rien, reprit l'hôtesse ; à moins que vous ne vouliez des canards *conservés*. »

C'est-à-dire qui ne sont pas conservés du tout; malgré les menaces de la famine, je reculai à l'idée des canards ; et force nous fut de nous coucher sans souper ! Nous étions à cette saison où il n'y a point de nuit, et ce jour sans fin nous tint éveillées ! La faim, l'agitation de nos nerfs, la nouveauté du gîte, tout contribua à nous ôter le sommeil.

Traduit par Mme Olympe CHODZKO.

(La fin à la prochaine livraison.)



Adoration des images en Sibérie (voy. p. 226).

DE KIEW A BÉRÉZOV,

SOUVENIRS D'UNE EXILÉE EN SIBÉRIE,

PAR MME ÈVE FÉLINSKA.

1839. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS[1].

Bérézov. (*Suite.*)

1er *juin.* — C'était provisoirement que nous nous étions logées chez la mère de notre gardien, mais notre intention était bien de suivre les conseils que nous avait donnés le colonel Krzyzanowski; nous cherchâmes donc la maison qu'il avait habitée; cette maison était convenable et nous conclûmes bientôt notre marché, qui comprenait l'appartement, la table et le service. Nos chambres étaient parquetées et tapissées d'un papier assez propre.

2 *juin.* — Rien ne manquait à notre modeste mobilier; il y avait même plus de meubles que nous n'étions en droit de l'exiger; je le fis remarquer à notre hôtesse, qui me dit : « Mais, madame, ce canapé, ces chaises, ces bons fauteuils sont venus avec vous. » Je compris alors qu'une ingénieuse bonté nous protégeait encore dans l'absence. Onuphre Pietraszkiewicz s'était privé de ses meubles, les avait fait placer sur le navire, sans que nous nous en fussions doutées. Les cœurs qui ont souffert possèdent des trésors de bonté et de délicatesse, ceux qui ont pleuré sécheront vos larmes ou ils en adouciront l'amertume; ils savent plaindre, ils peuvent consoler. Pietraszkiewicz, qui vivait de son travail, trouvait encore le moyen de soulager la misère des autres.

Notre hôtesse était simple et hospitalière; elle nous entourait de soins et de prévenances, chaque jour elle nous faisait de nouvelles friandises et, en général, notre table était confortablement servie, si j'en excepte certains mets d'une saveur impossible, tels que les canards farcis de hachis aigre et cuits dans une crème épaisse.

1. Suite et fin. — Voy. page 209 et la note.

Nous avons aujourd'hui une chaleur accablante. On passe sans transition du froid au chaud ; hier, nos poêles étaient chauffés, la terre était couverte de givre, les arbres ne présentaient que des branches dépouillées ; aujourd'hui, nous avons la surprise d'un printemps : le gazon est vert, le cassis est en pleine floraison, les arbres sont couverts de bourgeons.... Ce miracle s'opère dans l'espace de quelques heures.

J'ai dit, je crois, le mot printemps ; mais non, il n'y a pas de printemps, car tout ici est extrême, tout est violent.... Hier, je m'enveloppais dans mon manteau de fourrures et j'avais froid ; aujourd'hui, j'ai une robe de mousseline et je demande de l'eau glacée pour étancher ma soif.

Dans nos contrées il y a le soir, la nuit, le jour et l'aube ; la nature a tout prévu, tout tempéré, tout adouci, pour protéger les organes de l'homme ; ici tout se produit par secousses, tout se manifeste avec excès ou avec parcimonie. Le soleil ne réchauffe pas, il brûle et il ne quitte pas le firmament ; ses rayons, qui sont des flammes ardentes, dévorent la rosée et l'empêchent de rafraîchir le sol.

Pourtant je dois avouer que Bérézov n'est pas une ville tout à fait désagréable.

4 *juin*. — J'avais raison ; on a toujours raison quand on est juste. Bérézov a pris un air de fête et de coquetterie ; on dirait que la nature se défie d'elle-même et qu'elle se hâte de nous montrer ses trésors. Les mélèzes s'épanouissent dans un vert tendre du plus doux effet ; la terre, fertilisée par la fonte des glaçons, atteste sa force par la plus belle végétation. Le débordement de la Sosva arrose les saules, en respectant leur cime ; la vue de cette grande plaine liquide d'un bleu foncé est quelque chose d'admirable, et au-dessus de tout cela, Bérézov s'élève en étages sur une colline abrupte. Certes, ce spectacle ne manque pas de poésie, poésie plus sévère que mélancolique, beauté plus sauvage que douce pour le regard.... Enfin, c'est la nature dans ses caprices les plus étranges et les plus inexplicables.

Une multitude de navires et de bateaux dont la mâture est ornée de banderoles aux mille couleurs attendent le signal pour aller faire la pêche dans la mer d'Ob. Des canots sillonnent la rivière, ils vont approvisionner les embarcations.

Le mari de notre hôtesse, très-brave homme quoique Kosak, se disposait à partir pour la pêche. Le départ de ce vieillard, les dangers qu'il allait affronter étaient une cause d'anxiété et de tristesse pour sa famille.

Une de nos chambres était ornée d'une image de la sainte Vierge, de plusieurs saints et de quelques petits tableaux de piété, tous encadrés dans une étoffe dorée ou argentée. Le vieillard nous fit demander la permission d'entrer chez nous, permission que nous lui accordâmes de grand cœur ; il vint donc, suivi de sa femme et de ses enfants ; dès qu'ils furent là, ils s'agenouillèrent devant les images, puis, à plusieurs reprises, ils se prosternèrent le front contre terre ; quand ils se relevèrent, leurs visages étaient inondés de larmes ; le père cherchait à modérer sa douleur, mais la mère, mais les enfants n'avaient ni la force ni le courage de se contenir.... C'était navrant à voir ! Kozloff, c'est ainsi que se nommait le vieillard, Kozloff, avant de nous quitter, nous recommanda aux soins de sa femme ! Y a-t-il rien de plus touchant que le souvenir dans un cœur désolé ! Pauvres êtres à qui la vie a tout refusé et qui ont en leur âme un foyer d'ardente sensibilité et d'exquise délicatesse ! Certes, l'éducation est un fait immense dont je ne conteste pas les bienfaits. Par l'éducation on peut tout savoir ou avoir des semblants de tout, même d'esprit, même de bonté ; mais au-dessus de tout ce qu'on apprend, il y a ce qui vient d'en haut, et c'est ce que possédait si bien Kozloff, qui, presque sauvage, ignorant les choses de convention, la règle, la discipline, les usages, les lois les plus élémentaires du monde, savait être bon, comme le sont les vrais et les inspirés !

5 *juin*. — La bise du nord commence à nous rafraîchir un peu ; nous respirons, nous ne sommes plus dévorés par les cousins.

Nous sommes sorties pour explorer la ville et les environs, que nous ne connaissons pas encore. Les rues ne sont pas pavées, on communique d'une maison à l'autre au moyen d'une planche, quand il pleut ou quand la rivière déborde ; en conséquence les chemins sont impraticables pour les chevaux et les voitures, on se transporte donc à pied tel temps qu'il fasse. La ville ne possède rien, ni boutiques, ni marché, c'est un désert, et les approvisionnements indispensables arrivent du dehors. Dans les pays, même ceux qui sont en arrière de la civilisation, il y a des routes plus ou moins tracées ; ici, rien de semblable ; il semble que ce pays n'a été créé que pour les ours, les renards et les écureuils. Personne n'a eu pitié des hommes, personne n'a eu souci de leur bien-être. Pour communiquer d'un lieu à un autre, quelles que soient les nécessités du moment, il faut attendre que le sol couvert de neige vous permette de vous transporter dans des traîneaux attelés de rennes.

Bérézov compte deux cents maisons tout au plus ; ces constructions en bois ont un rez-de-chaussée, une cuisine, des hangars, et, à l'étage supérieur, des chambres d'habitation.

La ville possède deux églises, je crois l'avoir dit ; elles sont assez artistement bâties, moitié pierre et brique ; l'une s'appelle Spaska, l'autre Zaroutschaïna ; cette dernière est située dans une charmante position et cachée, pour ainsi dire, par des bouquets de vieux mélèzes : cet arbre était en grande vénération dans la tradition païenne des Ostiaks. Aujourd'hui encore, et malgré les lumières du christianisme, le mélèze est particulièrement respecté.

Deux cimetières avoisinent l'église de Spaska : l'un est destiné aux riches et aux nobles ; les tombes qu'il renferme sont en marbre, en bronze ou en pierre.... L'autre cimetière, celui des pauvres, c'est-à-dire la fosse commune, est protégé par un bois frais, touffu, plein d'ombre et de mélancolie. Alexandre Menschikoff avait été enterré dans le cimetière de Spaska ; ce favori, ce

dévoué de Pierre Ier était revêtu de ses habits de cérémonie et de ses insignes, comme cela se pratique dans le Nord. Il y a déjà quelques années, on procéda à l'exhumation du corps, qu'on trouva dans un état parfait de conservation; quant aux étoffes et aux dorures, elles n'avaient souffert aucune altération. Ce phénomène est produit par la glace qui entoure le cercueil et qui le préserve de tous les miasmes extérieurs. Ici la terre ne dégèle jamais à une certaine profondeur. Après l'exhumation, on replaça le cercueil dans la même fosse, entouré de glaçons plus durs que la pierre. Un monticule en terre, une simple clôture en bois furent les seuls signes distinctifs de cette tombe. Un homme qui avait rempli le monde de sa renommée, un homme qui, en sortant du rang le plus obscur, s'élança à la cime des grandeurs, un homme qui se fit prince en posant sa famille sur les marches d'un trône, un homme enfin qui a tout osé, tout conquis par la force de son ambition et l'habileté de son caractère, repose aujourd'hui dans un pays sauvage, entre des glaçons et un peu de terre! Sa tombe, comme celle des réprouvés, n'a ni un nom, ni une date pour la faire reconnaître, point d'épitaphe...; l'oubli, c'est-à-dire deux fois la mort!

On montre encore à Bérézov l'emplacement où s'élevait une petite maison habitée par Menschikoff et située près de l'église de Spaska. L'incendie de 1798 détruisit la maison et une partie de la ville. Les traditions du pays disent que Menschikoff était devenu pieux et qu'on l'avait nommé marguillier de la paroisse. S'il s'était fait pieux par conviction ou par nécessité, il s'était aussi rendu simple et accessible; il se livrait volontiers aux plus durs travaux et se servait de la pioche et de la hache comme un pauvre paysan. Les traditions ne s'arrêtent pas là, et elles rapportent que dans le cimetière il y a deux tombes qui renferment les restes de deux enfants qui avaient appartenu à la fille de Menschikoff.... Personne n'a jamais vu ces tombes.... Le prince Dolgoroukoff et le comte Ostermann sont morts à Bérézov, sans laisser une trace, un seul souvenir de leur passage ici-bas.... Eux aussi ont expié leur grande et injuste fortune.... L'église conserve encore cependant le missel que la princesse Olga Dolgoroukoff offrit au curé de Bérézov, lors de son passage en cette ville.

La ville de Bérézov est gardée par quelques Kozaks, qui remplissent les fonctions de gendarmes; mais, comme l'ordre n'est jamais troublé et que leur assistance est parfaitement inutile, ils se livrent au négoce, eux et leur petite famille.

Dans un premier moment de découragement, j'avais nié l'existence des boutiques, mais après des investigations suivies, j'ai fini par découvrir certains petits recoins décorés de ce nom, et dans lesquels on vend du calicot, du thé, du sucre et des confitures; mais les indigènes ne se fournissent pas là, ils s'approvisionnent à bord des navires qui arrivent à des époques déterminées.

Bérézov possède une école primaire divisée en deux classes, je ne sais pourquoi; car dès qu'un enfant sait lire et écrire, on en fait un commerçant.

Promenades et visites.

L'été ici passe comme un beau rêve, et il n'est pas possible d'en jouir. De notre fenêtre nous voyons un bois ombreux, planté de cèdres et de mélèzes embaumés.... Tous les sens sont ravis, les yeux, l'odorat, tout vous invite à la rêverie, au repos; mais on ne doit pas s'aventurer sous ces frais ombrages, car on deviendrait la pâture des cousins; les cousins ont, dans ces contrées exceptionnelles, des proportions gigantesques; un mouchoir de batiste, même deux, ne seraient pas suffisants pour vous défendre.

Mais la tentation était irrésistible, et « ce que femme veut, Dieu le veut, » dit-on. Nous mîmes sur notre visage des masques en crin; ces masques étaient un cadeau de la générale Potemkine, lors de notre départ de Tobolsk; puis nous enveloppâmes notre cou dans des fichus très-épais; quant à nos mains, elles étaient protégées par des gants de grosse peau; ainsi armées en guerre, nous nous dirigeâmes vers le bois. Je dois l'avouer à ma honte, nos inventions, nos précautions, notre prudence devaient échouer devant les cousins! Ces insectes voraces, animés par la résistance, poussés par la faim, parvenaient à s'introduire à travers la mousseline, la batiste et les gants.... Nous cherchâmes à lutter contre nos ennemis, mais le nombre en était si considérable et ils étaient si acharnés à leur proie, que nous dûmes quitter le champ de bataille avec une peau toute couverte de cloches.

Malgré nos souffrances, nous étions décidées de sortir, et au lieu de rentrer à la maison, nous allâmes faire quelques visites (après avoir ôté nos masques, bien entendu). Nous commençâmes par M. le maire (*gorodnitschy*); nous fûmes reçues d'abord par Mme la mairesse, qui disparut bientôt pour aller chercher son mari. Les deux autorités revinrent précédées d'un domestique qui portait un plateau chargé de confitures.

Madame, très-jeune, très-jolie et gracieuse, nous invitait du sourire et du geste à prendre quelques friandises; mais elle ne disait pas un traître mot, tout se passait en pantomime; je la provoquais par des remercîments, par des paroles aimables, et elle souriait toujours agréablement sans répondre.

Cependant elle n'était pas muette, puisqu'elle parlait tout bas à l'oreille de son mari. Notre position devenait embarrassante, et nous nous levâmes, décidées à partir, pour mettre terme à l'embarras des uns et des autres.... Aussitôt la dame recouvra la parole, et d'une voix véhémente elle s'écria : « Vous partez! vous partez! et le samovar qu'on allait apporter! » Il y avait un tel accent de vérité dans cette exclamation, que nous cédâmes. On nous présenta un thé excellent, et après avoir dégusté cette boisson, qui est le signe de l'hospitalité et de la politesse, nous nous séparâmes très-cordialement.

Notre seconde visite fut pour Mme Nijegorodtzoff, la plus riche commerçante de Bérézov, et pour laquelle j'avais une lettre de recommandation de sa fille, qui habitait Tobolsk.

Sa maison était la plus belle et la plus spacieuse de la

ville ; c'est la maison jaune dont j'ai déjà parlé. Ce goût singulier de peindre les édifices en jaune a pour origine la volonté d'Alexandre Ier, qui avait une prédilection toute particulière pour cette couleur. Nous ne savions par quelle porte entrer, nous allions au hasard, sans avoir rencontré un seul domestique.... Enfin un jeune homme nous aperçut, vint à nous ; après nous avoir fait traverser plusieurs grandes pièces, il nous introduisit dans un immense salon magnifiquement meublé, puis il disparut. Cette fuite précipitée nous eût paru étrange si nous ne l'avions attribuée au costume un peu négligé du jeune homme.

Restées seules, nous eûmes le loisir d'examiner les belles choses qui nous entouraient : c'était des cristaux, des fleurs, des pièces d'argenterie, des dorures, enfin tout ce qui atteste la richesse et tous les raffinements du luxe. Quel contraste ! Trouver tout cela dans la patrie déshéritée des Ostiaks !

Nous en étions là de nos réflexions, quand la porte s'ouvrit et donna passage au même jeune homme, mais autrement costumé cette fois ; il était enveloppé dans une vaste robe de chambre de velours ponceau. Ce costume lui avait rendu son assurance, et il nous dit en fort bons termes que sa mère était absente, mais que, si nous voulions bien l'attendre, il s'empresserait de l'envoyer chercher. Nous remerciâmes en disant que nous reviendrions un prochain jour, espérant être plus heureuses.

12 *juin*. — La chaleur est extrême, l'atmosphère est brûlante, l'air est embrasé ; nous ne sortons pas de notre appartement. Point de rosée, point de brise du soir, point de fraîcheur matinale ! Si le disque du soleil disparaît pour un instant, il reparaît bientôt et avant qu'on ait eu le temps de respirer. On est dans un état de prostration qui ressemble à la maladie ; on ne souffre pas, mais on est accablé, anéanti, inerte, sans volonté, sans initiative. On est possédé d'une idée fixe : boire à la glace ou se baigner dans l'eau froide, et tout cela ne rafraîchit pas. Un jour pourtant, et lassées de notre solitude, nous tentâmes d'aller faire une promenade au bord de l'eau ; mais nous fûmes aussi importunées par les cousins que par les curieux ; on s'arrêtait, on se retournait pour nous voir, et pendant ce temps-là les insectes nous harcelaient ; c'était trop à la fois, et nous reprîmes en toute hâte le chemin de notre maison. Hélas ! une autre calamité nous attendait, notre asile était envahi. Mme X...., que nous avions connue très-superficiellement à Tobolsk, mais qui avait d'anciennes relations avec notre hôtesse, s'était autorisée de tout cela pour s'emparer de notre domicile en notre absence, et nous la trouvâmes négligemment étendue sur notre canapé.

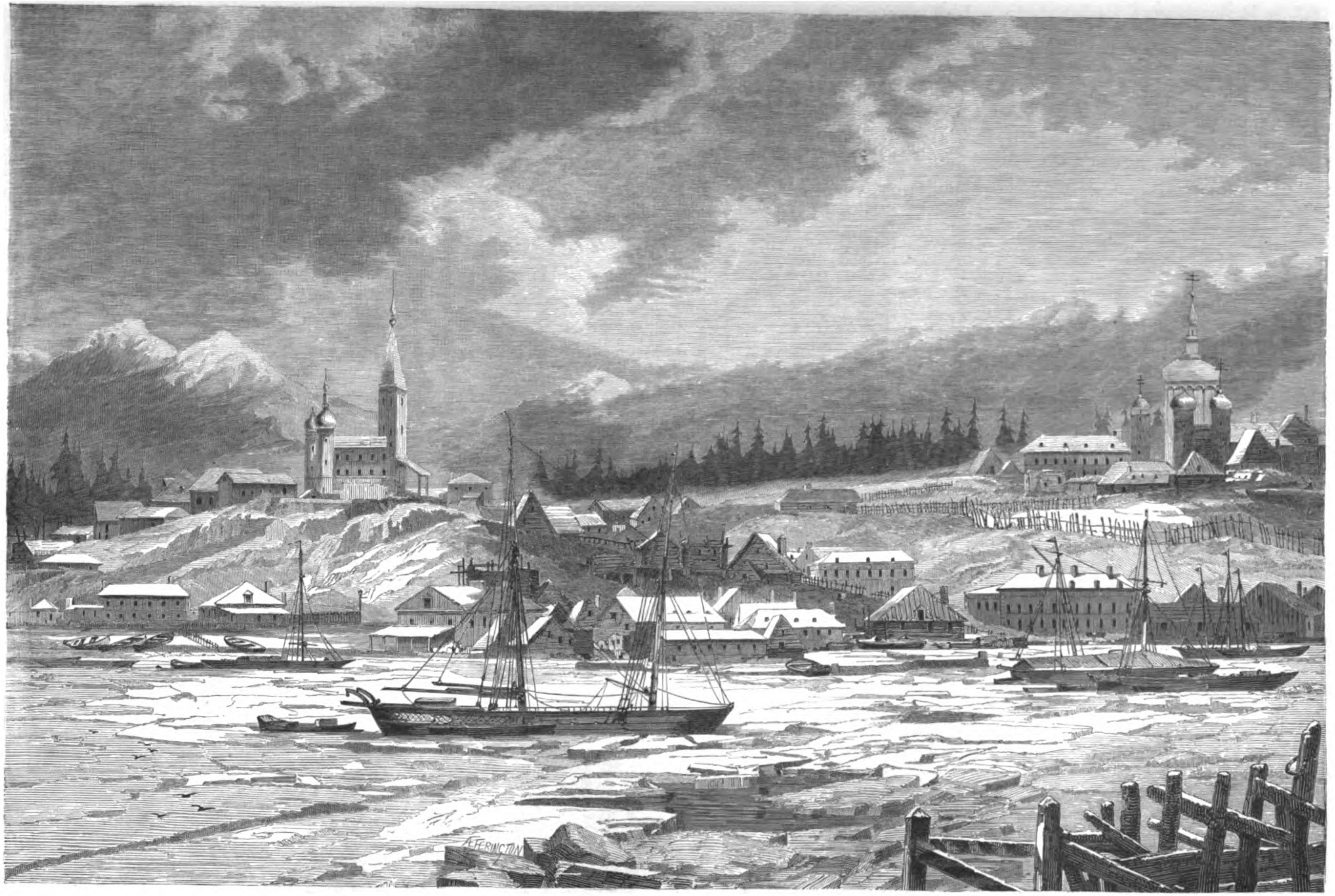


Hutte d'Ostiaks (voy. p. 230).

Qu'on se figure une femme bottée comme un homme, ayant les cheveux coupés à la Titus et portant une espèce de robe qui ressemblait à une redingote d'homme, une pipe à la bouche, un fusil à ses côtés, des attirails de chasse, enfin un mélange hideux et ridicule de tout ce qui peut faire d'une femme un objet repoussant.

Notre stupéfaction ne nous permettait pas de parler ; mais Mme X.... n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et elle nous dit avec un aplomb imperturbable qu'elle avait l'habitude de descendre dans cette maison, et que rien ne devait changer ses projets ; elle savait, ajouta-t-elle, que nous occupions l'appartement, mais elle ne s'était pas arrêtée à ce détail, nous priant seulement de lui indiquer la chambre qu'elle devait habiter.

Puisque cet ouragan s'était emparé de notre salon, il



Vue de Bérezov.

était plus simple de le lui laisser; nous fûmes donc reléguées dans une petite pièce où se trouvaient nos deux lits. Pour que rien ne manquât aux charmes de Mme X..., elle élevait des oies, elle les apprivoisait, elle les transportait partout avec elle, et elle les caressait, les embrassait, les mettait sur ses genoux, comme on fait d'un chien ou d'un chat. Quand Mme X.... avait ses accès de gaieté et quand les oies lui répondaient en criant, c'était à fuir au bout du monde.

Mme X.... se pose en femme forte et au-dessus du sexe faible; elle aime la chasse, le cheval et l'escrime. Son cœur ne s'est jamais attendri que pour les oies. Tout le monde se moque d'elle, mais elle ne s'en doute pas. Nous aspirons au départ de cet être insupportable et incommode.

Indigènes, mœurs et coutumes.

Le district de Bérézov a une étendue de trois mille kilomètres; à l'est, il touche à la goubernie de Yenisseïsk; au sud, au district de Tobolsk; à l'ouest, à la chaîne des monts Ouraliens, et au nord, à l'océan Glacial. Eh bien! cette immense étendue de pays compte à peine quinze mille habitants; aussi les champs sont incultes, l'agriculture est nulle, et on regarde comme une rareté les choux, les radis, les navets, qu'on cultive à Bérézov, à Bérézov seulement; mais les chaleurs sont si violentes et elles ont si peu de durée, que les légumes ne peuvent pas arriver à maturité. Cette grande ressource du pauvre, les pommes de terre sont presque inconnues dans ces contrées.

La population est loin d'être homogène, elle se compose d'éléments divers dont l'origine remonte à la conquête de Yermak, qui jeta dans le pays une foule d'aventuriers. On voit jusqu'à des Kalmouks venus des frontières chinoises.

Les Kosaks sont indolents, paresseux; leurs fonctions leur imposent peu de devoirs, et ces devoirs leur pèsent; leur existence oisive a développé chez eux une faiblesse de caractère dont on ne peut se faire une idée. Ainsi, j'ai vu des jeunes gens de vingt ans qui pleuraient comme des enfants parce qu'on leur avait servi le thé un peu plus tard que de coutume.

Inhabile au travail, adorant par-dessus tout le *farniente*, la population se nourrit de gibier et de poisson, pour n'avoir pas la peine de cultiver les champs. Quant à l'argent, il vient par le trafic et le négoce : les Bérézoviens vendent des fourrures aux Ostiaks, que ceux-ci payent très-bien.

22 *juin*. — Quel triste et cher anniversaire! Il y a aujourd'hui dix ans que ma fille aînée est venue au monde : un abîme me sépare de cet être adoré.... Que Dieu protége ma Pauline ! J'ai prié pour elle en m'éveillant. La Providence avait comblé mon enfant, qui est bonne, intelligente, vraie, soumise, tendre pour sa mère.... Il a fallu quitter ce trésor, et c'est elle qui entre à peine dans la vie et qui a mission de me remplacer auprès des miens. Je voudrais être seule, je serais plus encore avec ma fille; rien ne se placerait entre elle et ma pensée, mais le hasard en a disposé autrement. Toutes mes connaissances semblent s'être donné le mot pour m'envahir; ici on ne peut pas défendre sa porte.

1er *juillet*. — L'océan Glacial nous envoie des bouffées de vent qui ont chassé les cousins, mais les moucherons tiennent bon et sont presque aussi insupportables; malgré cela nous avons fait une excursion en forêt et sur les bords de la rivière. Nous avons visité, autant que cela se peut, les huttes des Ostiaks; le peu qu'il leur faut pour vivre sera toujours pour nous, Européens, un perpétuel étonnement. Les Ostiaks vivent et meurent dans ces huttes infectes, et nous, malgré l'intérêt de curiosité, nous ne pûmes rester plus d'une minute dans ces habitations qui répandent des miasmes putrides; on le comprendra quand je dirai que les Ostiaks ont pour premier vêtement une couche de graisse rance qui recouvre leur peau, et par-dessus une peau de renne. Ils mangent tout cru, poisson ou gibier, c'est leur nourriture ordinaire; mais de temps à autre, ils viennent à Bérézov, munis de grands seaux d'écorce d'arbre, pour recueillir le rebut des cuisines dont ils font leurs délices.

6 *juillet*. — Depuis mon arrivée, les navires ont apporté trois fois des lettres, mais, hélas! il n'y en avait pas pour moi; ma famille sait-elle où je suis? si j'existe encore?... Je profite de toutes les occasions pour écrire, mais je ne reçois aucune nouvelle. Mes lettres sont-elles parvenues à leur destination? Une chaleur lourde, sans le moindre souffle d'air, a été le précurseur d'un orage épouvantable. La foudre grondait, les éclairs sillonnaient les nues, puis des trombes d'eau se sont abattues sur la ville. Après un coup de tonnerre qui avait fait trembler les vitres de la maison, notre hôtesse et tous ses enfants sont entrés chez moi effarés, terrifiés, et venant demander à la sainte Vierge et aux saints de les préserver de la foudre et de l'incendie. Toute la famille se prosterna la face contre terre et pria ensuite à haute voix. Moi, je suis demeurée calme et résignée : rien ne peut plus m'émouvoir....

11 *juillet*. — Nous avons reçu une invitation de M. le maire, qui réunissait une nombreuse compagnie pour célébrer la fête de sa femme. Grâce aux avis de Mme X..., nous nous sommes tenues dans la limite des convenances. L'usage ordonne ici qu'on se fasse attendre, on ne doit se présenter qu'après une seconde invitation ; donc, à sept heures du soir, un envoyé est venu nous solliciter de nouveau au nom de M. le maire. Nous nous sommes fait encore attendre, la mode l'exige; mais à dix heures, nous entrions dans les salons de l'autorité du lieu. La réunion était nombreuse; dans la première pièce, les hommes jouaient au boston et buvaient beaucoup de punch. Les femmes, dans leurs plus beaux atours, étaient parquées dans la seconde pièce. La coiffure indique à quel rang de la société on appartient; la classe privilégiée porte des bonnets très-richement ornés, la classe inférieure porte des fichus assez artistement chiffonnés; mais, malgré ces distinctions extérieures, il y a une égalité réelle entre tous les individus : cette égalité ne consiste pas, comme en Europe, en de vains mots, en

ronflantes déclamations ; l'égalité, ici, est simple, vraie, c'est un fait dont personne ne doute et auquel personne ne réfléchit.

On avait placé devant le canapé une longue table couverte de dragées, de gâteaux, de fruits confits et de noix de cèdre. Cette collation pleine de luxe et de délicatesse était réservée pour les dames ; plus tard, on apporta le thé, plus tard encore le café, mais le café est un raffinement dont on n'abuse pas. Voici la façon dont on le prépare : la veille, on le fait bouillir pendant un certain temps, puis le lendemain on le fait bouillir dans le samovar, et on y ajoute de la crème froide. Cette préparation ne sent pas précisément le café, mais elle n'est point désagréable.

Les femmes jouent volontiers au boston ; celles qui n'aiment pas le jeu grignotent des noix de cèdre pendant toute la soirée : c'est leur passe-temps, leur seul divertissement, car on ne cause pas. A minuit, nous voulions partir, mais le maître de la maison nous dit qu'il ne le souffrirait jamais, parce qu'on allait servir le souper.

A deux heures du matin, on s'est mis à table. Tous les mets étaient froids, sauf un plat de *piroguis*. Il y avait je ne sais combien de langues de bœuf et de renne, préparées de différentes manières et ornées de feuillages, de fleurs et de tranches de citron ; puis des jambons marinés de Tobolsk, des cochons de lait et des oies grasses.

Après ce premier service, il y en a eu un second composé de côtelettes et de gibier de toutes sortes, assaisonnés au sucre, aux oignons et aux pruneaux, horrible assemblage qui nous donnait des nausées ; mais les Bérésoviens ne sont pas si difficiles, et ils ont dévoré ce second service comme le premier.

Ce n'est pas tout. Il y avait un troisième service, dont le plat du milieu était un veau rôti, un veau rôti flanqué de pièces de gibier rôties aussi....

Ce n'est pas tout! Le quatrième service ne se fit pas attendre ; mais celui-là était plus modeste : une bouillie de riz nageant dans une sauce blanche.

Le cinquième service était plus réconfortant. Il se composait de gelées entourées de sauce au vin parfumé aux girofles, puis des gâteaux secs.

Ce repas homérique était destiné à cinquante personnes tout au plus ; je pensai, en voyant cette abondance, ces excès, ces prodigalités, que les derniers services seraient enlevés intacts, mais j'avais compté sans les estomacs bérézoviens. Tout disparut, tout fut englouti, et personne ne paraissait souffrir du travail de la digestion.

Au moment où nous voulions nous retirer, la maîtresse de la maison s'empara d'un plateau chargé de petits verres, puis elle offrit à toute la compagnie un vin doux, mousseux, fait avec du jus de framboises, de groseilles, du sucre et de l'eau-de-vie de France. On nomme cette boisson *apogar*. Cette distribution est le signal tacite du départ, que tout le monde exécute à la fois sans prononcer une parole.

13 *juillet*. — Aujourd'hui, j'ai assisté à un mariage. Voilà comment on procède à la cérémonie nuptiale : Ordinairement, le jeune couple se rend à pied à l'église, mais par exception la fiancée était placée sur un char recouvert de tapis et traîné à bras ; le fiancé l'avait devancée à l'église, et à l'approche du cortége il sortit pour aller au-devant de sa bien-aimée ; ils s'embrassèrent plusieurs fois, puis ils s'approchèrent d'un autel élevé au milieu de la nef. Le prêtre lisait les prières dans un missel, et le sacristain chantait à haute voix les devoirs du mariage. Les époux ne se font point de serments, ils ne se promettent pas de s'aimer ; ils échangent des anneaux, et après ce doux échange l'époux pose la couronne de fleurs symboliques sur le front de l'épouse ; ensuite le jeune couple fait trois fois le tour de l'autel ; puis on s'embrasse encore, et la cérémonie est terminée.

En revenant de l'église, j'ai appris la mort de Séverin Krzyzanowski, décédé à Tobolsk le 13 juillet. Paix aux cendres de ce grand citoyen, honneur à sa mémoire ! Que Dieu reçoive dans sa miséricorde ce martyr de la cause nationale !

20 *juillet*. — Enfin, je reçois des lettres ! J'ai là devant moi une lettre de ma fille. Je l'ai reconnue bien avant de rompre le cachet.... On ne sait pas l'émotion que cause une lettre à une pareille distance et dans ma position !... Je suis folle de joie, et je pleure.... Mon adorable enfant veut venir me rejoindre. Puis-je accepter ce sacrifice ? dois-je refuser cette consolation ? D'autre part, on m'engage à détourner Pauline de son projet. Que dois-je faire, grand Dieu ?...

L'été à Bérézov.

Nous voilà au milieu de l'été et déjà l'automne se fait sentir ; les feuilles jaunissent et les fleurs meurent sous la gelée de la nuit. Les eaux qui s'étaient retirées avancent à pas de géant, et toute la nature reprend son âpre tristesse.

Après avoir écrit mes lettres, qui doivent partir demain, j'ai senti le besoin d'une solitude absolue et je suis allée faire une promenade dans la forêt ; ma pensée était si loin de là que je me suis égarée ; errant à l'aventure, j'ai fini par remonter un ruisseau et me suis guidée en suivant ses sinuosités. Pendant que je cherchais mon chemin, j'ai rencontré deux Ostiaks qui accomplissaient leurs devoirs religieux ; voilà en quoi cela consiste : ils se placent devant un arbre, un mélèze plus particulièrement et dans le lieu le plus écarté et le plus touffu de la forêt ; là, se croyant en sécurité et loin de tous les regards, ils se livrent à des contorsions d'épileptique, ils remuent les jambes et les bras, ils se démènent comme des possédés. Ces démonstrations païennes leur sont défendues ; mais malgré le christianisme qu'ils ont accepté, ils sont et resteront païens.

J'avoue que j'ai été prise de terreur en me voyant face à face avec ces Ostiaks qui pouvaient me tuer, me sacrifier à leurs dieux infernaux pour que je ne révélasse pas leur secret. Ils m'ont laissée passer et j'ai regagné Bérézov, en jurant que je ne serais plus si brave à l'avenir. Quoi qu'il en soit, j'ai échappé providentiellement à un grand danger ; on m'a raconté qu'une femme qui

comme moi, s'était aventurée trop avant dans la forêt, avait disparu à tout jamais.

Le temps est sombre, pluvieux et les jours diminuent; je suis forcée d'allumer ma lampe au milieu de la journée. Je fais de la tapisserie, cela n'empêche pas de penser et cela occupe, puis j'ai la ressource d'une bibliothèque assez considérable et composée de livres russes, polonais, français et allemands. Un Polonais exilé, comme nous, le comte Pierre Moszynski, a laissé cette bibliothèque en quittant Bérézov; aujourd'hui elle appartient à la ville et se trouve à la disposition des habitants du lieu et des exilés.

Nous venons d'apercevoir des Samoyèdes qui viennent des bords de la mer Glaciale pour acheter de l'eau-de-vie, qu'ils aiment au-dessus de tout. Les Samoyèdes sont plus grands de taille que les Ostiaks; ils ont les cheveux et les yeux noirs; leur tête est rasée, sauf le sommet qui est orné d'une touffe de cheveux; dès que leur barbe commence à pousser, ils l'arrachent jusqu'au jour où leur menton devient parfaitement lisse. L'idiome des Samoyèdes n'a aucun rapport avec celui des Ostiaks, mais comme ceux-ci ils sont vêtus de peaux de renne.

Les femmes portent des ceintures de cuivre doré et des perles de couleur; elles ont à la hauteur du coude des espèces de bracelets auxquels pendent des grelots. Les Samoyèdes sont païens, ils adorent le soleil, la lune,



Un mariage à Bérézov (voy. p. 231).

l'eau et les arbres; en un mot, ils font une divinité de tout ce qui frappe leurs yeux; ces croyances grossières ne les défendent pas d'une extrême superstition.

La gelée d'aujourd'hui ressemble à celle que nous avons en Pologne au mois de décembre. Les bateaux pêcheurs rentrent chargés de poisson, qu'on vend ensuite aux négociants de Tobolsk.

J'ai assisté aujourd'hui à la fête du *chou :* c'est une solennité qu'on célèbre ici tous les ans à la même époque. Chaque famille, aidée de ses voisins, se met en devoir de hacher des choux; quand cette première préparation ne laisse plus rien à désirer, on la couvre de gros sel, ensuite on la met dans des pots qu'on descend à la cave. Les vivres sont assurés pour l'hiver. Le soir de ce grand jour on prend le thé et on soupe en compagnie, puis on danse; mais quelle danse! Il faut l'avoir vue pour y croire; on danse sans musique, c'est-à-dire pour le seul plaisir de se fatiguer.

La terreur s'est emparée des habitants de Bérézov. Le frère de Mme X...., qui était allé à la chasse, en est vite revenu au comble de l'effarement et disant qu'il avait vu un ours noir dévorant une vache noire; aussitôt on a mis toutes les vaches noires en lieu sûr.

Les Bérézoviens, ceux qui sont doués de quelque courage, luttent avec les ours à coups de fusil ou de hache; cependant on emploie plus généralement un grand cou-

teau à large lame bien affilée. Armé ainsi, on se présente devant l'animal, qui reste immobile, fasciné qu'il est par le regard du chasseur; mais bientôt l'ours se met sur ses pattes de derrière pour se jeter sur sa proie; à ce moment il ne faut ni attendre ni hésiter une seconde, le chasseur se précipite et enfonce son couteau dans le ventre de l'ours; quand l'animal est abattu, on prend sa peau et on dépèce sa chair pour la manger. Les Ostiaks coupent les quatre pattes de l'ours pour en faire hommage à leurs divinités; ils croient ainsi avoir expié le crime du sang répandu.

Mme X.... vient de célébrer l'anniversaire de la mort de son premier mari. Quelle étrange cérémonie! Rien ne ressemble ici à ce qu'on voit dans les pays civilisés. Plus est grand le respect qu'on a pour la mémoire du mort, et plus il y a abondance de gâteaux aux confitures et au raisin de Corinthe. Mme X.... n'avait rien épargné. L'usage veut qu'on envoie un gâteau à chacun des membres de la famille du défunt; outre cela, on fait porter à l'église un énorme plat de riz cuit avec du miel. Après la messe commémorative, on distribue ce régal à tous les assistants, et si, par une circonstance imprévue, quelqu'un n'a pas pu se rendre à l'église, on lui envoie religieusement une portion de riz à domicile. En rentrant à la maison, Mme X.... a servi encore du riz à tous ses invités; ce riz funèbre (j'ai presque peur d'avoir fait un calembour) est accompagné ou suivi d'une quantité de mets de toute espèce. Malgré la douleur commandée par la circonstance, on fit grand honneur au repas.



Traîneau de rennes (voy. p. 235).

Une neige épaisse s'est répandue sur toute la contrée. Les habitants ont l'aspect d'un troupeau de bêtes; depuis la tête jusqu'aux pieds, ils sont couverts de peaux de renne, le poil en dehors; selon l'intensité du froid, le poil est en dedans ou en dehors. Le costume (qui ressemble à celui des Ostiaks) se compose de deux vêtements; on nomme le premier un *maltza*, et le second *parka*. Ces vêtements enveloppent complétement et laissent seulement une petite fente pour les yeux, une autre pour la bouche et deux autres pour les oreilles. Avec de pareilles précautions, on peut affrontrer un froid de cinquante degrés. La rigueur du temps n'est donc point pour les indigènes une cause de mort ou de maladie; si par aventure la bouche ou les oreilles se trouvent gelées, on frotte la partie atteinte avec de l'eau-de-vie froide, et bientôt, sauf une légère rougeur, il ne reste plus trace du mal.

Les femmes ostiakes portent un costume qui diffère peu de celui des hommes, sauf le voile qu'elles ne quittent pas et qu'elles ne lèvent jamais devant le père et le frère aîné de leur mari; en présence des étrangers, elles n'observent pas cette règle. Quant à leur costume de fête, il est tout à fait féminin : les femmes ostiakes ont, en général,

de longs cheveux, qu'elles divisent en larges tresses et qui tombent jusqu'aux talons; dans ces tresses elles mêlent des rangs de perles qui se terminent par une espèce de médaille grande comme une pièce de cinq francs. Elles portent des jupons de drap rouge ou d'une autre couleur voyante; par-dessus le jupon, elles ont un corset de drap de nuance claire, et tout autour de la ceinture, des grelots, qui produisent un son argentin à chaque mouvement qu'elles font; ce qui donne à ce costume un aspect pittoresque, c'est un long voile rouge garni de bandes bleues et qui enveloppe tout le corps sans ôter la grâce da mouvement. Ce voile s'appelle un *vakschéni*. Hommes et femmes ostiaks se tatouent avec de la couleur bleue, ainsi que cela se pratique dans l'Amérique du Nord. Cette similitude d'usage ne prouve-t-elle pas qu'il y avait entre ces peuples des relations antérieures à la découverte de Christophe Colomb ?

J'ai oublié de dire qu'après la tombée de la neige, on a fait entrer dans la ville un troupeau considérale d'ours blancs; ces animaux ont l'air presque doux et inoffensif; leur peau est destinée au commerce des fourrures.

8 *septembre* 1839. — Quand un Ostiak voit une femme qui lui plaît, et s'il l'aime sérieusement, il s'adresse d'abord aux parents, et selon la fortune qu'il possède, il paye une somme qui lui donne immédiatement le droit d'emmener cette femme et de la considérer comme son épouse légitime. La somme en question varie de cinq à six francs, de cent à deux cents francs, selon la richesse de l'époux et selon le mérite de l'épouse. Quant an mariage chrétien, on s'y soumet selon ses convenances ou la possibilité.



Types sybériens. — Samoyèdes (voy. p. 232).

Les lumières du christianisme pénètrent lentement dans l'esprit de ces peuples sauvages ; la religion a si peu de puissance, qu'un Ostiak, après avoir reçu le baptême, conserve souvent ses coutumes païennes. Presque tous les Ostiaks portent sur eux l'image grossière des divinités qu'ils adorent, sous le nom de *Schaïtan*, ce qui ne les empêche pas d'avoir sur la poitrine une petite croix en cuivre. Le *Schaïtan* représente la figure humaine, sculptée en bois, ou plutôt taillée dans un morceau de bois. Le Schaïtan est de différentes grandeurs, selon le prix et selon l'usage qu'on lui destine; celui qu'on porte sur soi est petit, celui qui décore la maison est plus grand, mais dans toutes les circonstances le dieu est recouvert de sept chemises brodées en perles, puis on lui attache au cou des monnaies d'argent. Le dieu a la place d'honneur dans les huttes, dans les chaumières, et avant de commencer le repas, on a bien soin de lui offrir le meilleur morceau, en lui barbouillant les lèvres de poisson ou de gibier cru; ce devoir sacré étant accompli, on mange en sécurité.

Les Ostiaks ont des prêtres, appelés *scha-mans;* ces prêtres ont une énorme influence, qu'ils entretiennent à l'aide de la superstition et dans un but d'intérêt personnel : l'ambition et l'égoïsme peuvent se passer de science et de lumières pour corrompre les hommes !

18 *septembre*. — La ville est attristée par la mort d'une jeune femme qui était aimée et estimée de toute la population : elle avait épousé un des plus riches négociants de Bérézov, rien ne manquait à son bonheur, elle allait être mère; mais les moyens qu'on employa pour hâter sa délivrance la firent succomber après d'affreuses souffrances. Quand les douleurs commencent à venir, on fait avaler à la malade une boisson composée de savon, de poudre à canon et d'autres ingrédients aussi corrosifs ; après cette boisson les convulsions se déclarent ; si la femme est robuste, elle peut résister à ce traitement barbare ; mais si elle est d'une faible complexion, elle meurt presque instantanément, elle est comme foudroyée ! Quant à l'enfant, il est parfois sauvé, alors on le plonge dans un bain, et il n'y a plus de raison pour mourir s'il a résisté à cela.

Le commerçant, qui adorait son épouse, lui a fait des obsèques d'une grande magnificence. Le cercueil était recouvert de drap écarlate, à crépines d'or. Quand on l'eut transporté à l'église, la famille de la défunte se rangea autour, et la mère du mari se mit à pousser des hurlements lamentables qu'elle interrompait pour raconter la vie, les mérites, les vertus de la morte; puis les belles-sœurs se livrèrent au même exercice; quant aux assistants étrangers à la famille, ils faisaient des observations critiques sur la manière dont parlaient les acteurs de cette scène.

Une femme qui se tenait derrière moi disait à sa voisine : « Vraiment, c'est plaisir de voir Mme T..., per-

sonne ne sait pleurer et sangloter comme elle ; ses filles ne la vaudront jamais. — On voit bien, lui fut-il répondu, que vous n'avez pas assisté aux funérailles du mari de Mme T...; c'était admirable ; elle avait l'air de rendre l'âme, elle criait à ébranler les voûtes de l'église. »

Cette comédie dans la mort avait quelque chose d'attristant ; plus que personne je pouvais apprécier la sincérité de ces démonstrations, car je savais parfaitement que la belle-fille et la belle-mère se détestaient. Après la mort de sa jeune femme, son mari demeura trois jours sans boire ni manger; aussi, pendant la cérémonie, il manqua de s'évanouir, ce qui effraya beaucoup ses trois petites filles qui l'entouraient. Les pauvres enfants ne comprenaient rien à tout ce bruit, à tous ces cris, et elles promenaient sur la foule des regards hébétés.

Quand on fut au cimetière, le veuf voulu se précipiter dans la fosse avant qu'on y eût descendu le cercueil, mais ses parents le retinrent. Après la cérémonie et les derniers devoirs, tout le monde devint calme et indifférent. Je me disposais à interroger les parents sur la cause d'un si brusque changement, mais la parole s'arrêta sur mes lèvres en entendant des conversations gaies, animées, et qui n'avaient aucun rapport avec la situation ; le plus simple respect humain n'était même pas observé.



Type kalmouk (voy. p. 230).

On ne saurait assez louer l'extrême probité des Bérézoviens ; si par hasard il se produit un fait, un délit touchant à la conscience, on peut être assuré que le coupable est étranger au pays, et que cet individu vient en ligne directe de l'Europe civilisée. Ici la propriété mobilière ou immobilière est confiée à la garde réciproque des habitants ; les portes ne sont jamais fermées, elles n'ont ni serrures ni cadenas ; les précautions sont inconnues, comme le vol.

Dès que l'herbe commence à verdir, on mène aux champs les chevaux et les bœufs, et personne n'est là pour les garder ; ces quadrupèdes broutent partout sans soulever la moindre réclamation, et quand la terre ferme ne leur présente pas une assez bonne nourriture, ils abordent les îles du fleuve ; on les voit alors par troupes et comme s'ils s'étaient tous donné rendez-vous sur les bords de la rivière ; pendant quelques instants, ils ont l'air d'hésiter, ils se consultent ; puis le fort se jette à l'eau et les petits le suivent ; ainsi ils gagnent l'île qui est couverte de hautes herbes et d'une belle végétation.

25 *septembre* — Nous respirons enfin ! Mme X.... est partie, elle a eu la bonne pensée d'aller se loger ailleurs ; mais comme elle tient beaucoup à entretenir des rapports avec nous, elle nous a apporté un lièvre qu'elle dit avoir tué. Ce gibier est ici fort dédaigné, et quand nous avons demandé à notre hôtesse de le faire rôtir, elle a levé les épaules, craché par terre en signe de mépris, puis elle s'est écriée : « Comment ! vous allez manger cet animal immonde ? »

L'hiver. — Les traîneaux.

5 *octobre*. — La nuit est close à quatre heures du soir, et la gelée monte déjà à trente degrés Réaumur ; mais c'est l'ordinaire de ce climat. Un des habitants de Bérézov est venu avec son traîneau pour nous engager à faire une promenade ; nous avons accepté son offre avec plaisir.

Le renne est de la grandeur d'un veau de deux ans, et il ressemble à cet animal par le pied et par le museau ; le reste de son corps a quelque rapport avec la biche, mais les jambes sont encore plus élancés et plus fines ; ses cornes sont plus longues que celles du cerf, et son poil varie du blanc au bai clair, ou parfois il est mélangé de l'un et de l'autre. Le renne est élégant dans ses mouvements, et ses allures sont charmantes ; il perd ses cornes tous les ans, mais elles repoussent avec une branche de plus. Quand un renne a perdu ses cornes, il devient faible et incapable de travailler.

Les traîneaux s'appellent *narkes ;* ils sont généralement attelés de trois rennes. Une courroie qui passe sous le ventre de l'animal est fixée au traîneau ; une seule guide, attachée aux cornes, suffit pour diriger l'attelage ; le cocher tient à la main, en guise de fouet, une longue baguette de trois mètres, ferrée à l'extrémité, et qui lui sert pour arrêter les rennes. Les rennes ont le pied si sûr et si léger, qu'ils se maintiennent, sans jamais s'enfoncer, sur la surface de la neige, et qu'ils se frayent la route sans qu'il soit nécessaire de les conduire dans les chemins tracés ou les routes battues.

La rapidité de leur course est fabuleuse ; ils montent les collines les plus escarpées, ils les descendent sans se reposer ou sans ralentir le pas ; on peut les arrêter au milieu d'une grande élévation de terrain, sans qu'il y ait le moindre inconvénient.

Les conducteurs de rennes ne s'occupent pas de la nourriture de ces pauvres animaux : ils broutent le lichen qu'ils trouvent sous la neige ; quand ils ont faim, ils se débarrassent du traîneau et vont à la recherche de leur plante favorite, et quand leur repas est terminé, ils reviennent, sans qu'il soit besoin de les rappeler, reprendre la courroie. Ils sont courageux et durs

à la fatigue : ils peuvent faire trente kilomètres sans reprendre haleine; quand les rennes se sentent à bout de forces, ils se couchent sur la neige, se reposent un certain temps, et reprennent leur course avec la même ardeur; mais si un conducteur brutal veut les forcer à marcher quand ils ont besoin de repos, ils deviennent inflexibles, et se feraient tuer sur place plutôt que d'obéir. On dit la même chose des attelages de chiens qui remplacent les rennes dans le sud-est de la Sibérie.

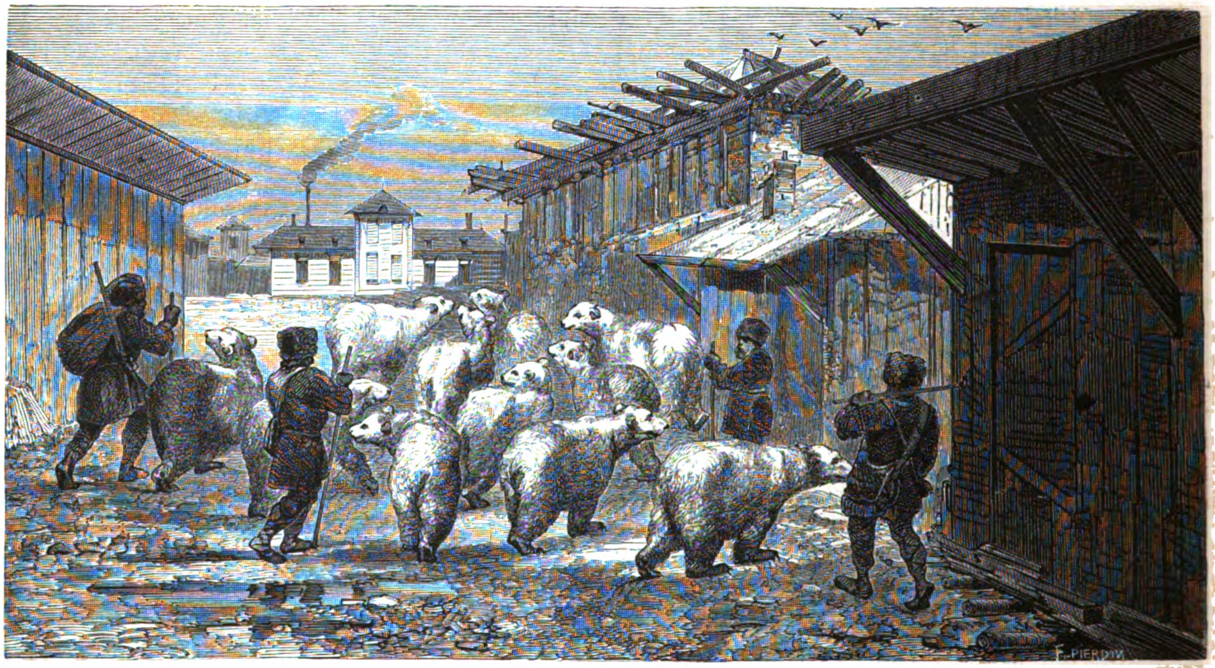
Les rennes ne supportent pas la chaleur : aussi, dès le mois d'avril ils se dirigent vers les monts Ourals, où les neiges sont éternelles. Les individus auxquels ils appartiennent les marquent d'un signe particulier au moment de leur départ. Cela fait, on les abandonne, et ils ne manquent jamais de revenir au gîte à l'approche de l'hiver.

La peau des rennes est très-appréciée, on l'emploie à différents usages; leur viande est savoureuse, et la langue surtout est très-estimée des gourmets : c'est un mets qu'on sert sur les grandes tables, à Pétersbourg, à Moskou et à Tobolsk.

Notre excursion m'eût été agréable sans la rigueur du froid, et malgré mes fourrures et mes ouates, j'ai beaucoup souffert et suis encore tout engourdie; mais après quelques heures, la bonne température de ma chambre m'a complétement remise.

Les traîneaux dont on se sert pour un long voyage ont la forme d'une boîte; l'intérieur est garni de lits de plume et de fourrures, les petites ouvertures ménagées pour renouveler l'air sont fermées par des rideaux épais. On voyage non assis, mais couché, et aussi commodément que si on était dans son lit. Les Sibériens n'admettent pas une autre façon de voyager.

8 *décembre*. — Les fenêtres n'ont point de vitres; elles



Ours conduits au marché (voy. p. 234).

sont remplacées par une peau de poisson préparée pour cet usage. Cette peau est un préservatif contre le froid, le vent, et permet d'enlever plus facilement la glace, mais cela rend les appartements tristes, sombres, et empêche de voir au dehors.

Nous sommes à l'époque des plus longues nuits, le jour dure trois heures, on a des transports de joie quand on aperçoit le soleil, mais il se couche si vite qu'on n'a pas le temps de se réchauffer à ses rayons; il ressemble un peu trop au bonheur de cette vie.

Ici, il n'y a pas d'horloges, il n'y en a même pas sur les églises. Le bureau de la police, car il y a une police s'il n'y a pas d'horloges, le bureau de la police possède un primitif sablier pour marquer les heures; un Kosak a pour fonction de retourner le sablier à chaque demi-heure; cela fait, il se dirige vers l'église et frappe sur la cloche, avec un marteau, autant de coups qu'il en faut pour indiquer l'heure. Le Kozak se tire assez bien de son emploi pendant le jour, mais la nuit il se perd dans ses calculs, et je me rappelle que, dans une nuit d'insomnie, j'ai compté jusqu'à quarante-cinq heures; j'ai supposé qu'il était minuit.

Pour abréger les longues soirées d'hiver, il y a des hommes dont l'état, la position sociale est d'aller d'une maison à l'autre pour conter des histoires, des légendes et des contes. Ces espèces de bardes ne manquent pas d'éloquence; l'un d'eux est venu hier chez moi; j'ai retenu son récit, et je vais le rapporter : cela amusera mes enfants, si jamais ils lisent mon voyage.

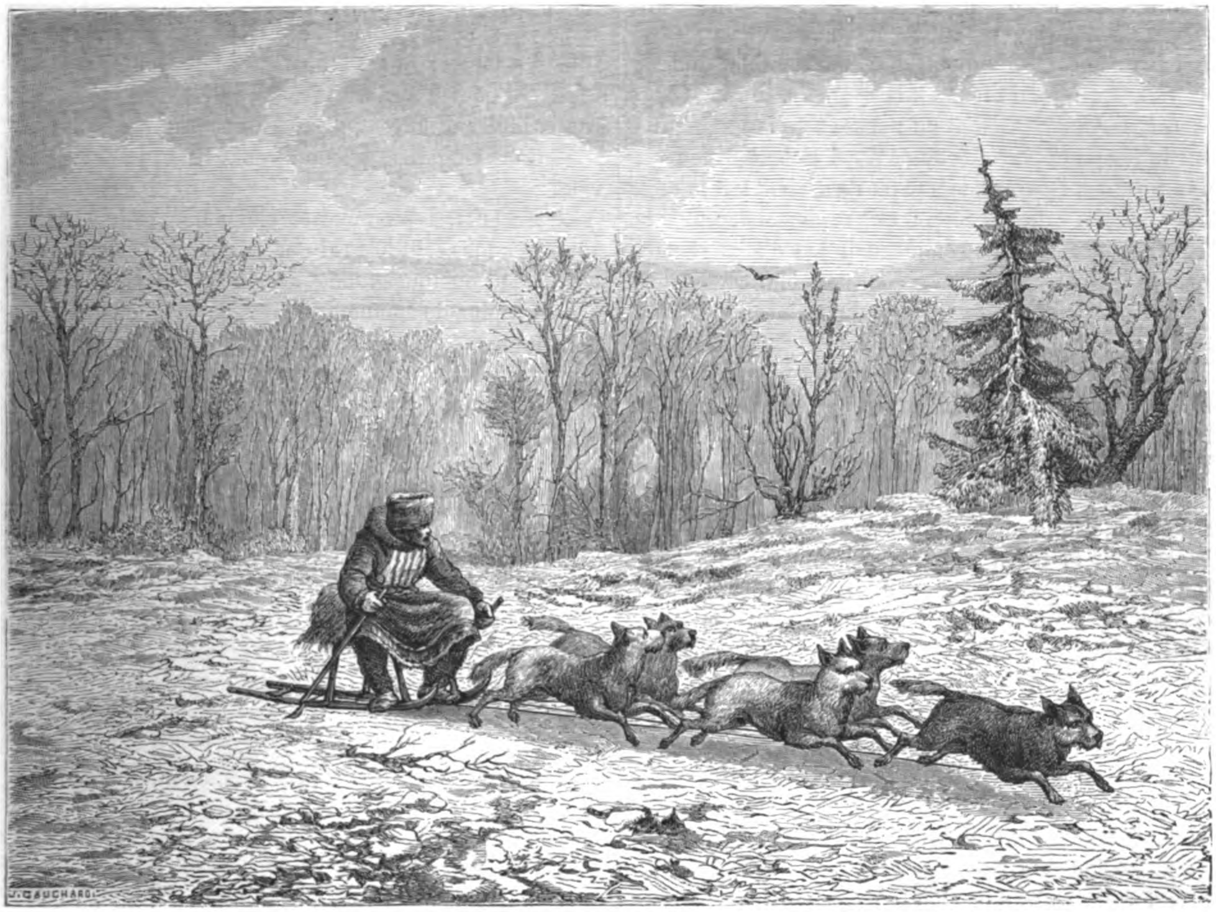
Conte ostiak.

Un jour, sept Ostiaks se réunirent pour aller faire une chasse; chacun avait attelé trois rennes à son traîneau, et chacun s'était muni de vivres, sans toutefois se préoc-

cuper beaucoup de la nourriture, car ils pensaient bien que le gibier qu'ils devaient tuer, à coup sûr, suffirait à leurs besoins.

Vain espoir ! Pendant trois jours consécutifs la chasse fut toujours malheureuse; mais si les chasseurs s'attristaient de leur maladresse, ils ne se décourageaient pas, et tentaient la fortune pour n'avoir pas la honte de rentrer chez eux les mains vides. Le butin était bien un triomphe d'amour-propre, mais surtout une nécessité, car les familles des sept chasseurs étaient dans l'indigence.

Parcourant la forêt dans tous les sens, ils se trouvèrent en vue d'une vaste plaine d'une aridité effrayante ; pas un brin d'herbe, pas un arbre ne se montrait à la surface de ce terrain. Les chasseurs demeurèrent stupéfaits; ils connaissaient bien le pays, et ils n'avaient encore rien vu de semblable; ils convinrent de traverser la plaine pour découvrir, soit un ruisseau, soit quelque végétation, soit enfin une hutte ou une cabane; mais ils avançaient, ils avançaient et l'aspect ne changeait pas : la faim, la soif se faisaient sentir et les provisions étaient presque épuisées; ces mâles visages, ces natures faites pour la fatigue exprimaient la plus profonde détresse; ces hommes aux cœurs forts et courageux poussaient des cris d'angoisse ! « Qu'allons-nous faire ? dirent-ils, irons-nous en avant ou retournerons-nous sur nos pas pour



Attelage de chiens (voy. p. 236).

rentrer sous notre pauvre toit plus misérables que nous n'en sommes partis ? »

Au moment qu'ils tenaient conseil, ils aperçurent à l'horizon une trombe de neige poussée par un vent furieux.

« Nous allons périr, dirent les chasseurs, il n'y a aucun abri, aucun espoir de salut ! — La neige va nous ensevelir, reprit l'un d'eux; mais quand la trombe aura passé, nous pourrons revenir à la surface, en travaillant tous les sept des pieds et des mains. » A peine ces paroles étaient-elles prononcées, que les chasseurs virent devant eux un géant, fils d'un mammouth antédiluvien, et qui portait dans sa main un arc gigantesque. J'oubliais de dire que le géant était monté sur un traîneau.

« Où allez-vous ? que faites-vous là ? dit l'être surnaturel d'une voix tonnante.

— Nous tentons le hasard de la chasse, répondirent les chasseurs, mais le malheur nous poursuit et nous n'avons trouvé ni bois ni gibier.

— Dirigez-vous vers l'orient, reprit le géant; quand vous verrez trois grands mélèzes et une grosse pierre qui sera à côté du tronc pourri d'un chêne séculaire, la fortune viendra à vous, le gibier vous surprendra par sa beauté, sa variété, son abondance.

— Mais comment arriverons-nous à l'endroit indiqué? dirent les chasseurs ; nous sommes désorientés, perdus; nous ne voyons qu'une nappe de neige interminable. »

Le géant tira une flèche du fond de son traîneau, l'ajusta à son arc, la lança dans l'espace et dit : « Suivez la trace qu'elle aura marquée. »

Les chasseurs obéirent, ils suivirent la direction de la flèche et arrivèrent à l'endroit où cette flèche était fixée dans la neige. Tous se précipitèrent pour s'emparer le premier du talisman, mais la force des sept hommes ne put parvenir à le déraciner. Il faut dire que la flèche était proportionnée à la main qui l'avait lancée.

Après la première émotion, les chasseurs se prirent à regarder autour d'eux. Quelle ne fut pas leur surprise en apercevant les trois mélèzes, la grosse pierre et le tronc d'arbre! Bientôt toutes les prédictions du géant se vérifièrent, car ils ne tardèrent pas à voir de çà et de là une immense quantité de gibier. Un coup de fusil tiré au hasard abattait un renard ou une hermine. La chasse, aussi facile que magnifique, fut si considérable, que les sept traîneaux avaient peine à la contenir.

Les chasseurs pensèrent un moment qu'il serait prudent de regagner leur gîte après un si riche butin; mais en se voyant à l'endroit même où ils avaient fait la rencontre du géant, ils s'arrêtèrent et se demandèrent si la reconnaissance ne leur commandait pas d'aller remercier leur bienfaiteur; la chose était possible, car on distinguait sur la neige les sillons du traîneau qui avait emporté le géant.

Ils suivirent cette direction, et chemin faisant ils rencontrèrent encore le plus beau gibier; mais ils ne voulurent pas s'arrêter, tant ils étaient empressés de contempler leur sauveur. Enfin, l'asile sacré leur apparut, et le géant, comme un simple mortel, vint à leur rencontre, suivi de son épouse et de son père; après les salutations réciproques, le géant sortit un moment, tua quatorze rennes, et ordonna à sa femme de les préparer le mieux possible pour le souper, mais il commença par en détacher les têtes et les offrit aux chasseurs. Les Ostiaks sont très-friands de ce régal; cependant les chasseurs témoignèrent un grand étonnement en voyant les apprêts du souper, et dirent modestement qu'ils ne pourraient pas manger tout ce qu'on leur servait. « Vous ferez comme vous l'entendrez, répondit le géant; moi je n'ai rien changé à mes habitudes; ce que vous voyez là est mon ordinaire. » Les chasseurs, malgré la capacité de leur estomac, ne purent aller au delà de deux rennes; mais leur sobriété trouva sa récompense, car le géant fit mettre dans les traîneaux les restes du souper.

Au moment d'aller se coucher, le géant fit apporter un grand nombre de fourrures, toutes plus belles les unes que les autres, puis il les offrit courtoisement aux chasseurs, en disant : « Je veux que vous dormiez sur ces fourrures, et demain vous les emporterez avec vous. »

Quand le jour fut venu, les chasseurs se présentèrent devant le géant pour le remercier encore de sa généreuse hospitalité. Toute la famille était réunie; le vieux père prit la parole et dit à son fils le géant : « Laisserez-vous partir ces étrangers sans leur donner quelques témoignages de votre munificence? » Le géant s'empressa d'obéir à son père, il prit un lacet d'une longueur démesurée, le montra aux chasseurs et leur dit : « Je vais prendre des rennes; autant il en tiendra dans mon lacet, autant je vous en donnerai. » Cela dit, il sortit sans quitter l'avenue de son palais. Un coup de sifflet se fit entendre, c'était le géant qui appelait les rennes, et les rennes accoururent, et il les attrapait soit par les cornes, soit par les jambes; quand il en eut trente, il les distribua aux chasseurs; ceux-ci se confondirent en remerciments, puis ils partirent.

En cheminant, ils firent rencontre d'un troupeau de rennes de la plus belle espèce. « Ah! les belles bêtes! » s'écrièrent-ils. Puis l'un d'eux, plus hardi que les autres, osa proposer à ses compagnons de voler les rennes, ou au moins d'en prendre quelques-uns. « Celui à qui ils appartiennent, dit-il, ne s'en apercevra pas; il est riche et est heureux, notre conscience sera tranquille.

— La même pensée me venait, dit un autre.

— Où peut-il cacher ses trésors? reprit un troisième, car ses trésors doivent être à l'avenant de ses rennes.

— C'est singulier, ajoute le quatrième, je songeais à cela.

— En effet, reprennent le cinquième et le sixième, vous avez tous cent fois raison, et quel mal ferions-nous en prenant quelques rennes? Celui qui possède tant de choses a plus de bonheur qu'il n'en mérite; rendons-nous la justice qu'on nous refuse, prenons! » Et ils se mirent à voler tous les rennes qu'ils purent attraper.

« Camarades, vous allez commettre un crime, dit le septième chasseur : ingrats et voleurs, c'est trop à la fois; on vous a comblés de bienfaits; vous avez de quoi nourrir vos femmes et vos enfants pendant six mois au moins, et vous êtes encore possédés du démon de la convoitise! ne souillez pas vos mains.

— Nous ne voulons ni de ta morale ni de tes conseils, s'écrièrent les chasseurs.... Allons, à l'œuvre, et que celui qui nous blâme nous laisse en paix.

— Oui, je m'éloignerai de vous; mais avant de m'éloigner, je vous supplie encore de penser à vos enfants, car votre crime retombera sur eux.

— Nos enfants seront plus riches, c'est là l'important, et les tiens seront toujours pauvres.... Sauve-toi, ajoutèrent les voleurs, ou sinon nous t'assommerons: nous serons plus sûrs de notre secret. »

L'honnête homme réunit les rennes qui lui appartenait légitimement, fit marcher son troupeau devant lui et partit la conscience tranquille, mais le cœur triste.

Quand les voleurs furent délivrés d'un témoin importun, ils s'emparèrent de trois cents rennes, et les rapprochèrent de ceux qu'ils avaient déjà, pour mieux cacher leur vol.

Tout en cheminant, s'arrêtant quelquefois pour voir si ses anciens camarades ne le suivaient pas, touchés peut-être par le remords ou par la peur; tout en cheminant, le brave Ostiak réfléchissait. « Ils étaient honnêtes, se disait-il, et un moment a suffi pour les rendre criminels. La richesse rend-elle malheureux? rend-elle plus heureux? je ne le crois pas. J'ai vu des pauvres partager leur dernier morceau de pain, et je n'ai jamais vu des

riches partager leur fortune.... » Tout à coup il fut tiré de ses réflexions par un bruit sourd, étrange, et qui ressemblait à un tremblement de terre.... Il s'arrête épouvanté, et voit devant lui le géant dont les yeux jetaient des flammes et dont la bouche écumait de rage. L'Ostiak aurait voulu être anéanti, il tremblait comme s'il eût été coupable.

« Je ne suis, dit-il au géant, ni un ingrat, ni un voleur! j'ai ce que vous m'avez donné, je suis assez riche de vos bienfaits, je n'ai pas un vol impie sur la conscience. » Ces simples paroles persuadèrent le géant, qui se mit à courir d'un pas désordonné dans une autre direction; il atteignit bientôt les véritables voleurs, et leur dit : « Vous avez abusé de ma bonté, vous êtes de lâches ambitieux, vous serez punis! » et en prononçant ces mots, il prit son arc et tendit la flèche dont j'ai déjà parlé; la flèche fut lancée et les six voleurs furent transpercés à la fois.

Après cette exécution, le géant s'approcha de l'Ostiak et lui dit : « J'ai le pouvoir de punir les coupables, et j'ai assez de puissance pour récompenser la vertu. Tu as résisté à la tentation des richesses, tu as eu le rare courage de donner un bon conseil; tu auras le prix de ta bonne action, regarde : autour de toi tout t'appartient, ces innombrables troupeaux t'appartiennent; possède sans crainte tes richesses et sois toujours honnête pour être digne de ton bonheur. »

Un nouvel an dans l'exil.

29 *décembre*. — Les fêtes de Noël se succèdent sans interruption jusqu'à l'Épiphanie, et tout le temps de ces fêtes on se travestit, on prend différents costumes, et ainsi affublé, bariolé et masqué, on se rend des visites. Tout cela se fait sans gaieté, sans la moindre démonstration de joie ou de bonne humeur; on est déguisé, voilà tout, mais on parle très-peu.

1[er] *janvier* 1840. — Les cloches ont annoncé la solennité du jour, et chacun se fait des félicitations, des souhaits et des vœux.... Quel triste jour pour moi! je n'embrasserai pas mes chers enfants, je ne recevrai pas leurs douces caresses!... Le passé est si loin et l'avenir si obscur.... Je suis allée à l'église, j'ai demandé à Dieu une espérance, une seule.... En rentrant chez moi j'ai trouvé une lettre de mes enfants; et moi aussi, je suis heureuse, je puis participer au bonheur des autres, mon cœur est tout réchauffé, je pourrai vivre puisque mes enfants pensent à moi!

21 *janvier*. — Deux jours avant l'Épiphanie, le délire est au comble, les Bérézoviens se livrent à des danses fantastiques : l'âge et le sexe n'y font rien, les cheveux blancs comme les cheveux noirs jettent leurs bonnets par-dessus les moulins; les grand'mères folâtrent avec intrépidité, les petites-filles, à leur exemple, perdent toute retenue. J'ai vu une femme qui avait au cœur le deuil d'un petit enfant, et qui sautait et qui dansait avec une rage effrénée, comme si de rien n'était. Deux jours avant l'Épiphanie, on ne doit pas être triste, la gaieté est un devoir, on est fou, insensé et heureux pendant ces deux jours.

Le lendemain, quand la ville fut rentrée dans le calme ordinaire, notre bonne hôtesse est arrivée chez moi armée d'un goupillon et d'un vase plein d'eau bénite; elle se mit aussitôt à faire des signes de croix et à répandre de l'eau bénite dans toutes les directions; elle aspergeait, elle aspergeait, sans oublier le plus petit coin. « Qu'est-ce que cela signifie? lui dis-je. — Puisque vous ne comprenez pas nos pieuses coutumes, me répondit-elle, je vais vous expliquer la chose. La ville dans ces derniers jours a été la proie du diable, ces fêtes et danses sans nom sont l'œuvre de Satan; ces jeunes filles modestes qui deviennent effrontées, ces jeunes garçons qui deviennent audacieux; ces vieilles femmes qui n'ont plus l'excuse de la jeunesse pour être folles, ces vieilles femmes qui se font plus laides, plus repoussantes en grimaçant le plaisir, toutes ces choses hideuses sont soufflées par les démons de l'enfer.... Aujourd'hui il faut en finir avec le pouvoir infernal, et je répands l'eau sainte pour terrasser le démon; il ne reviendra plus; à tout jamais il est chassé par mes aspersions et par mes prières. »

La nuit suivante il y eut sur la ville une tempête effroyable, les volets sortaient des gonds, les toits s'écroulaient, les arbres étaient tordus, déracinés; je crus, au plus fort de l'ouragan, que la maison allait s'abîmer. Notre hôtesse, toujours pleine de sollicitude, vint dès le matin pour s'informer de nos nouvelles; nous la remerciâmes et nous lui dîmes que nous avions fini par dormir malgré le vacarme.

« Cela ne m'étonne pas, dit-elle, j'avais pris mes précautions; mais vous voyez quelle a été la colère du diable! Nous aurions tous péri dans la tempête sans mes aspersions. »

Le froid ne discontinue pas; le thermomètre de Réaumur marque aujourd'hui trente-cinq degrés. La salive gèle avant d'arriver jusqu'à terre, et la respiration se condense en sortant de la bouche.

26 *février*. — C'est aujourd'hui le premier jour du carême, et, selon l'usage établi, on se rend des visites dans le but très-respectable de se demander humblement pardon des torts réciproques qu'on a pu avoir, dans le courant de l'année, les uns envers les autres. Cet usage n'est pas, comme on pourrait le croire, une vaine formule, ou quelque chose ressemblant à nos vœux du nouvel an; non, on agit par un sentiment chrétien, plein de sincérité, et il arrive souvent que des haines envenimées, des rancunes, des inimitiés s'effacent après des paroles de pardon ou des excuses parties du cœur.

L'observance du jeûne et du maigre est poussée au dernier point. En carême, il est d'obligation de manger très-mal, ou de ne pas manger du tout. Le poisson est fort en faveur; généralement, on le sert cru, et comme il est complétement gelé, on le coupe en petites tranches très-minces qu'on avale comme les huîtres et avant qu'il ait eu le temps de dégeler; quelquefois on le saupoudre de poivre, mais jamais on n'emploie le sel. Quand la maîtresse de la maison apporte sur un plateau ces tranches de poisson, les convives se hâtent de les pren-

dre, et ils vont si vite à cette besogne que la croûte de glace qui entoure les tranches n'a pas le temps de fondre. Le poisson, si apprécié en hiver, n'est pas dédaigné en été, et on le mange encore cru. Il y a toujours foule aux abords de la rivière; on attend les pêcheurs, et quand ceux-ci vident leurs filets, les femmes et les hommes s'emparent du poisson et le coupent par tranches quand il est encore vivant.

3 *mai* 1840. — « La corneille ! la corneille ! » Un jeune garçon entra précipitamment dans notre salon en poussant ce cri, puis il disparut en donnant des signes de joie; nous descendîmes aussitôt pour demander à notre hôtesse le but de cette singulière visite. « Les corneilles, nous répondit-elle, annoncent l'approche du printemps, et avec le printemps, la joie, le bonheur, l'abondance renaissent; celui qui aperçoit la première corneille va de maison en maison, et ce messager de l'espérance est toujours le bienvenu. »

Il y a six semaines que le docteur Wakulinski, élevé à l'université de Wilna, est à Bérézov, en expiation de



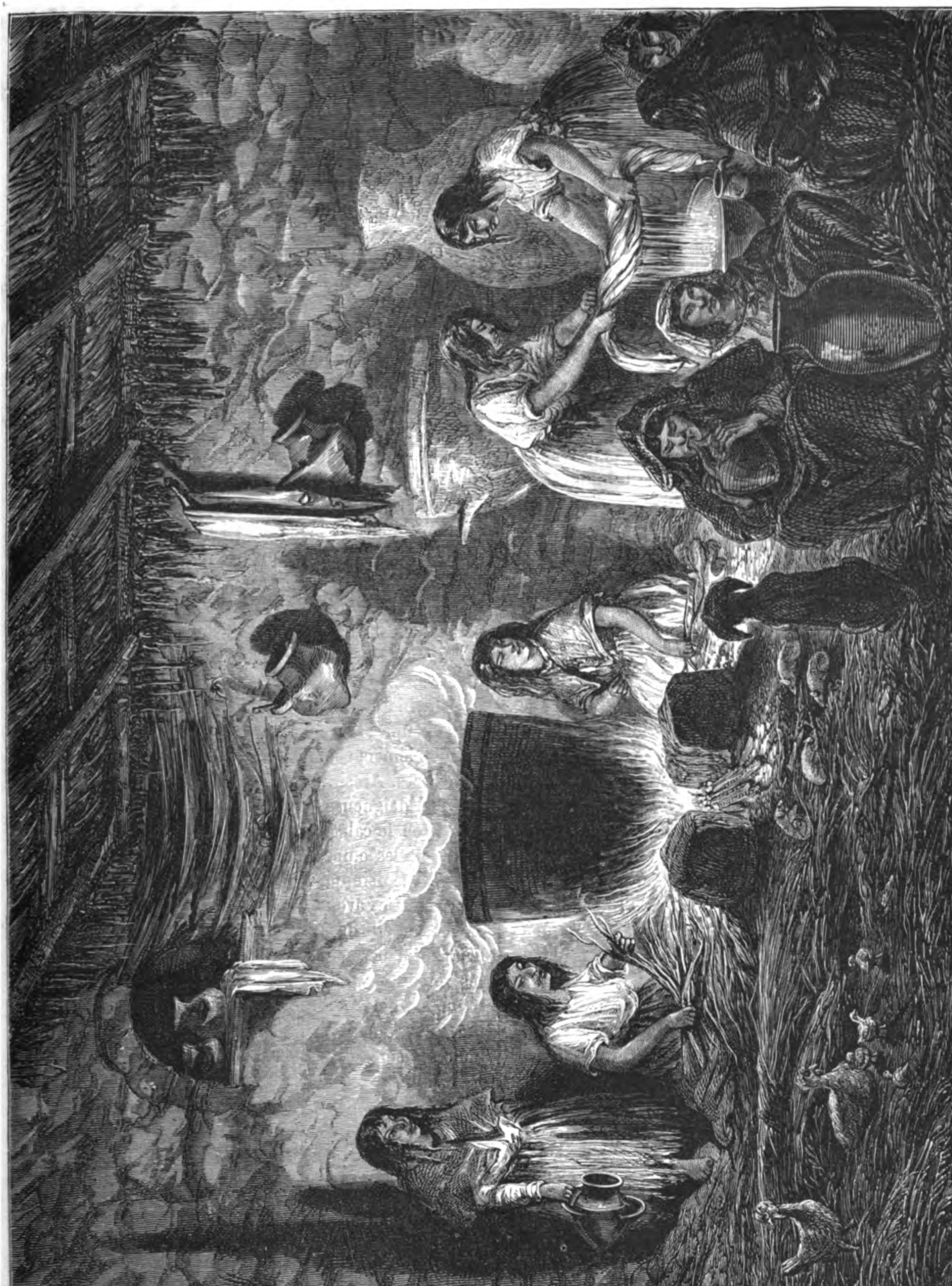
Chasseur sibérien attaquant des ours (voy. p. 233).

son ardent patriotisme. Notre similitude de position était un lien; nous avons vu souvent cet excellent Polonais, et peu à peu il s'est sérieusement attaché à ma compagne, Joséphine Rzonzewska. Les sympathies qui naissent dans le malheur ont un caractère sacré. Joséphine partage l'affection du jeune exilé, qui a demandé sa main et qui l'obtiendra si c'est le plaisir de l'empereur Nicolas: car ici on ne peut pas aimer et se marier sans la volonté souveraine de l'empereur. Ce projet me remplit de joie; un intérêt bien cher va se glisser dans ma vie et d'une façon bien inespérée !

On salue ici le retour des beaux jours, et nous, nous avons célébré notre aniversaire du 3 mai 1791, anniversaire glorieux et cher à tous les cœurs polonais. La foi en l'avenir qui soutient la Pologne au milieu des persécutions et du martyre a tenté une nouvelle régénération politique, mais l'influence étrangère devait étouffer dans ses serres ces généreux efforts.

Traduit par Mme Olympe Chodzko.

Nota. — Rendue à ses foyers et à sa famille après cet exil, Mme Félinska est morte en 1859. Par un étrange revirement de choses et d'opinions, son fils a été nommé, en 1862, archevêque de Varsovie par l'empereur Alexandre II.



Cabaret urbain. — Distillation et consommation de la chicha.

VOYAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

PÉROU.

PREMIÈRE ÉTAPE.

D'ISLAY A AREQUIPA.

Les joies du carnaval. — Un capital de huit cent mille francs représenté par des coquilles d'œufs. — Variantes du mardi gras. — *Memento homo quia pulvis es.* — Où l'auteur se rappelle fort à propos qu'il a peu de temps à lui et beaucoup de chemin à faire.

Au delà de la place Mayor et des rues *artérielles* qui s'y rattachent, commencent les faubourgs et leurs ruelles dépavées, habitées par la caste métisse et la petite bourgeoisie désignée par l'impertinent sobriquet de *gens de demi-poil.* — Là fleurit le petit commerce, représenté par des épiciers-liquoristes (*pulperos*), des frituriers et des cabaretiers. Au Pérou, les cabarets à chicha sont toujours tenus par deux ou trois femmes, parentes ou amies.

Nous avons décrit plus haut les cabarets de campagne, il nous reste à parler de ceux d'Arequipa. Ces établissements, fréquentés seulement par les Indiens et les *cholos* des deux sexes, sont des antres sombres et fuligineux, ne recevant d'air et de jour que par la porte, encombrés de jarres et de pots de formats divers, jonchés de paille brisée, d'épluchures de légumes, d'os et de déjections d'animaux qui recouvrent le sol d'une épaisse litière; des poules, des poussins et des cochons d'Inde gloussent, piaulent, grognent et circulent à travers ce fouillis. Comme ces cabarets ne possèdent ni chaises, ni bancs, ni escabeaux, il s'ensuit que les consommateurs sont assis par terre, tenant d'une main l'assiette de piment moulu qui leur sert d'éperon à boire et de l'autre main le pot de chicha, cette bière de maïs importée au Pérou en 1043 par l'impératrice Mama Ocllo Huacco (la mère couveuse), sœur et épouse du premier Inca, Manco-Capac. Pendant que ce public babille et rit, mange et s'abreuve à petits coups, une chicha nouvelle bout et cuit sous ses yeux dans un angle du cabaret. Les procédés de préparation et de fabrication de cette liqueur indigène sont simples et peu dispendieux : on vide dans une fosse de six pieds carrés et d'un pied de profondeur une certaine quantité de maïs égrené, qu'on arrose légèrement et qu'on recouvre de planches sur lesquelles on place quelques lourds pavés; au bout de huit jours, la chaleur et l'humidité combinées ont déterminé la germination du grain, qui prend alors le nom de *guñapo*. Ce guñapo est retiré de la fosse, exposé au soleil pour y sécher, puis, une fois sec, envoyé au moulin, où des meules grossières le concassent sans le broyer. Du moulin, il revient ensuite à la chicheria, où des femmes le jettent dans de grandes jarres pleines d'eau et le font bouillir pendant un jour entier. Le soir venu, les distillatrices coulent l'épais liquide à travers un torchon qu'elles tordent par les deux bouts et le laissent refroidir jusqu'au lendemain, où il est livré à la consommation. Le marc de la liqueur, appelé *afrecho*, sert à engraisser les porcs et la volaille. Quant à la liqueur elle-même, nous ne savons qu'en dire, mais sa teinte locale est celle de l'eau de la Seine après une fonte de neiges ou quinze jours de pluie.

Cette bière locale n'est pas seulement en usage chez le menu peuple; l'aristocratie du pays, tout en la répudiant ostensiblement comme une boisson vile, en fait en secret ses délices. Ainsi nos créoles blanches des Antilles qualifient dédaigneusement de *manger de nègres* la morue grillée ou le calalou de gombauds et de pois d'Angole, ce qui ne les empêche pas de s'en régaler à huis clos. La bourgeoisie péruvienne, plus franche en ceci que l'aristocratie, avoue hautement son goût décidé pour la chicha, qu'elle désigne par le diminutif gracieux de *chichita.* A l'entendre, les plus belles heures de sa vie et les mieux employées sont celles qu'elle passe sous la tonnelle de citrouilles d'un cabaret rural, entre une friture de cochons d'Inde saupoudrée de piment et une amphore de chicha brassée de la veille.

Arequipa, que les voyageurs modernes continuent, par amour du ponsif, de présenter au public européen comme une ville florissante, animée par le commerce et l'industrie, les plaisirs de tout genre, l'esprit et la gaieté de ses habitants, n'est plus, sous ce rapport, il faut bien l'avouer, que l'ombre d'elle-même. Les révolutions politiques et les banqueroutes commerciales, en la dépouillant peu à peu de ses richesses, ont singulièrement refroidi cette verve et cet enjouement qu'on veut bien lui prêter. La ville qui rivalisa longtemps de faste et d'éclat avec Lima, la cité des Rois, n'est plus à cette heure qu'une chrysalide enfermée dans sa coque obscure, attendant la transformation que lui prépare l'avenir. Ses bals, ses raouts, ses cavalcades tant vantées, ses folles orgies au val des Poiriers, n'existent qu'à l'état de tradition. Autrefois tout était pour elle prétexte à divertis-

1. Suite. — Voy. p. 81 et la note 2, et 97.

sement et à dépense; aujourd'hui il ne faut rien moins qu'un événement majeur, une grande solennité, pour la décider à dénouer les cordons de sa bourse. L'économie lui est venue avec la pauvreté. Il nous serait facile de prouver par des chiffres ce que nous avançons, mais ce serait empiéter sur les droits de la statistique. Bornons-nous donc à constater en passant l'état de décadence d'Arequipa, astre couchant que des voyageurs optimistes ou mal renseignés ont pris pour un astre au zénith.

Puis, pour effacer l'impression fâcheuse que nos révélations au sujet de la position commerciale, industrielle et financière de cette ville, auraient pu laisser dans l'esprit de ceux qui nous lisent, nous allons décrire une des solennités annuelles où Arequipa, rompant avec ses habitudes de calcul et d'économie, reprend pour quelques heures son ancien masque de folie, et, comme au temps de sa splendeur, jette l'or à poignées, sauf à le regretter le lendemain.

Cette solennité est celle du mardi gras, où l'œuf de poule joue un si grand rôle que nous sommes forcé de lui consacrer une parenthèse. Des mathématiciens du pays, qui passent leur temps à relever les A, les B, les C, répétés dans l'Ancien et le Nouveau Testament, ont calculé que dans la journée du mardi gras il se dépensait à Arequipa pour plus de huit cent mille francs d'œufs, chiffre d'autant plus élevé, que le jaune et l'albumine de ces œufs ont disparu depuis longtemps, et qu'il ne reste que les coquilles. Or, c'est de ces coquilles que les communautés de femmes et la plupart des ménagères tirent si bon parti. Pour ce faire, elles ont soin pendant toute l'année de casser légèrement par un bout, les œufs dont



Types quechuas (Arequipa).

la cuisine hispano-américaine fait une consommation prodigieuse. Ces œufs, ainsi vidés, sont mis en tas. La semaine qui précède *Carnestolendas* est employée à les préparer. Trois personnes se réunissent : une d'elles délaye, dans un baquet plein d'eau, de la gomme-gutte, de l'indigo ou du carmin, l'autre emplit les coquilles d'œufs de cette teinture, la troisième enfin ferme leur ouverture au moyen de petits carrés de toile, englués d'une cire liquéfiée qui se fige aussitôt. Ainsi préparées, ces coquilles sont mises en vente à raison d'un cuartillo et même d'un demi-réal la pièce. Des éventaires dressés au coin de chaque rue permettent aux amateurs d'en faire provision.

A peine l'aurore du mardi gras a-t-elle entr'ouvert les portes du ciel, que les deux sexes s'habillent de blanc de la tête aux pieds, puis les premiers levés courent au chevet de ceux qui dorment encore leur donner l'accolade matutinale, laquelle consiste, ce jour-là, en l'application de trois ou quatre œufs de couleurs variées, écrasés sur le visage du dormeur, qu'on saupoudre immédiatement de farine. Celui-ci se débarrasse comme il peut de son masque de pâte, revêt à son tour la blanche armure du combat, et, muni d'œufs et de farine, venge sur tout ce qui l'entoure l'affront qu'il a reçu. La matinée est employée à ces escarmouches. Les maîtres au salon, les serviteurs à la cuisine, se bombardent et s'enfarinent à qui mieux mieux. La vieillesse et l'enfance ne sont pas exceptées de ces saturnales. L'œuf du mardi gras, comme le *fer* de Jean Racine, ne connaît ni le sexe ni l'âge. L'illustrissime évêque lui-même, cet autocrate des villes espagnoles, est, du matin au soir de Carnestolendas, roulé dans la farine.

Ce jour mémorable est presque le seul de l'année où s'ouvrent les balcons des maisons. A partir de midi, une

batterie de tubes à injection est établie sur chacun d'eux, et les habitants de ces logis s'inondent mutuellement, au sifflement des œufs et des cornets de poudre d'amidon, qui décrivent dans l'air de blanches trajectoires. Les heures se succèdent, et pendant que l'aristocratie continue à combattre du haut de ses demeures, la bourgeoisie, à l'étroit dans les siennes, se répand au dehors comme un torrent qui rompt ses digues. Les sexes, assortis par couples et munis de parapluies pour se garantir des douches des balcons, parcourent la ville au son des guitares et, surexcités par de copieuses libations, accompagnent leurs cris et leurs refrains des grimaces et des contorsions les plus extravagantes. Cette foule, qu'on croirait atteinte d'épilepsie, hurle et se démène comme un seul homme. Vers trois heures de l'après-midi, Arequipa n'est plus qu'une bouche immense d'où s'échappe un rugissement continu.

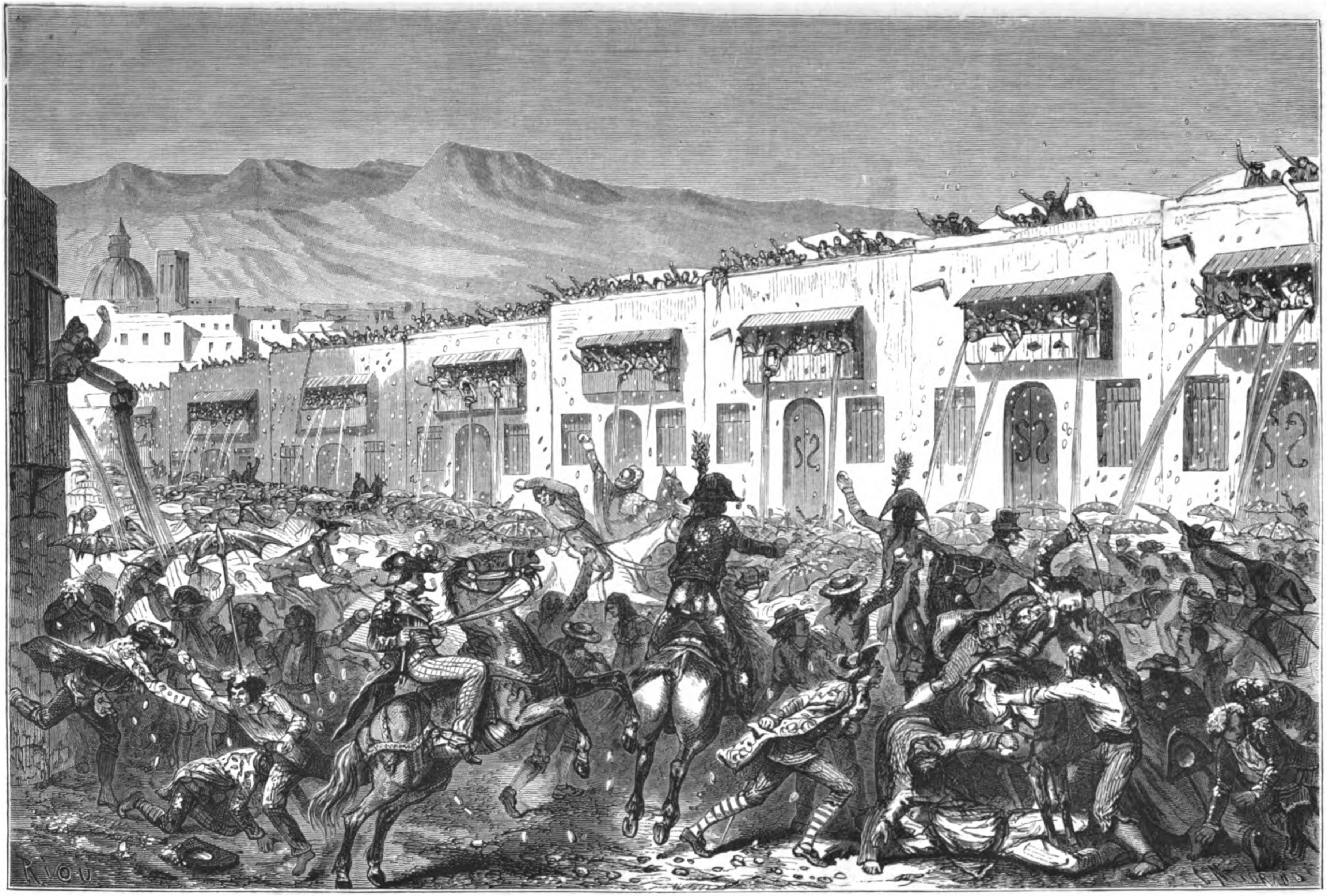
A ce moment, des troupes de chevaux caducs, borgnes, fourbus, enflés, étiques, sont amenés de la Pampilla, un désert situé au nord de la ville, et mis en vente sur la plaza Mayor. Là les va prendre qui veut. Le prix de ces coursiers du mardi gras varie de cinq à douze fr., selon leur degré de vitalité. En un clin d'œil des détachements de cavalerie sont organisés pour aller assiéger ceux des balcons dont l'artillerie liquide a causé le plus de ravages parmi la foule. Chaque cavalier, après avoir enfourché sa haridelle, prend à son bras un panier d'œufs, que d'agiles gamins ont mission de remplir quand il est vidé; puis le détachement vient se porter devant le balcon signalé, que défendent habituellement des personnes du beau sexe. Celles-ci, armées de pompes, d'arrosoirs, de seringues, soutiennent fièrement l'assaut; aux œufs de l'ennemi, elles ripostent par des torrents d'eau plus ou moins limpide. Souvent le combat dure plus d'une heure sans que la victoire se soit déclarée pour l'un des partis. Les hommes, trempés comme des tritons, les femmes, échevelées comme des bacchantes, rivalisent de bravoure et d'acharnement en se prodiguant des épithètes dans le goût homérique. Au plus fort de l'engagement, un cri strident, parti du balcon assiégé, retentit comme la note du fifre dans un charivari; ce cri, que les hommes accueillent par un éclat de rire collectif, est poussé par quelque Marphise dont un œuf rose ou bleu, lancé par une main vigoureuse, vient de pocher un œil ou de meurtrir le sein, et qui se laisse choir tout éplorée dans les bras de ses compagnes. Cette victime du mardi gras est entraînée loin du champ de bataille, puis l'action, un instant suspendue, s'engage de nouveau. Mais, comme cette fois nos amazones ont à déplorer la défaite d'une sœur et son œil à venger, ce n'est plus par des douches courtoises qu'elles ripostent à l'ennemi, mais par des pots à fleurs, des tessons de cruche ou d'assiette, et tout ce qui leur tombe sous la main. Sous cette pluie de grêlons, qui meurtrit tout ce qu'elle touche et fait des chevaux borgnes autant d'aveugles, les guerriers éperdus se débandent et vont assiéger un autre balcon.

Dans les villages qui avoisinent Arequipa, le carnaval a d'autres allures. A Paucarpata, à Tingo, à Sabandia, des bandes d'hommes et de femmes, dont l'ivresse est montée au ton de la fureur, parcourent la campagne échevelés et écumants, hurlant *Carnavo* en manière d'Evohé, et poussant devant eux l'âne le plus maigre qu'ils ont pu se procurer; tout individu qu'ils rencontrent, quels que soient son âge ou son sexe, est appréhendé au corps, dépouillé de ses vêtements, juché sur l'échine tranchante de l'aliboron et promené à travers champs pendant une heure. Quelques potées d'eau vidées de temps en temps sur les épaules du sujet, joignent pour lui la volupté du bain au plaisir de la promenade.

Les naturels de Sachaca et de Tiabaya célèbrent le mardi gras d'une façon moins drolatique peut-être, mais, en revanche, plus belliqueuse. Après avoir dépouillé les pommiers et les cognassiers de leurs fruits verts, ils mettent ceux-ci dans des paniers qu'ils passent à leur bras, et se répandent dans les sentiers en quête d'aventures. Le premier visage venu est une cible à laquelle ils adressent ces projectiles. Ces jours-là, les personnes timides qui s'effrayent à l'idée d'une meurtrissure se tiennent coites dans leurs demeures. Celles que la curiosité pousse à franchir leur seuil pour voir ce qui se passe au dehors reçoivent dans un œil, et cela au moment où elles y songent le moins, quelque fruit vert de la grosseur du poing. Le lendemain, la plupart des habitants de ces localités ont la tête enveloppée de bandages. Lorsqu'on les interroge à ce sujet, ils répondent que tout en s'assommant un peu ils se sont si bien divertis, que la douleur qu'ils ressentent à cette heure n'est rien, comparée au plaisir qu'ils ont éprouvé.

A la ville comme au village, le premier coup de cloche de l'*Angelus* du soir met fin à la bacchanale des rues. Tous les comparses du mardi gras se réfugient alors dans l'intérieur des maisons, où, les chéveux épars et les habits souillés par les luttes de la journée, ils continuent de boire, de hurler et de batailler jusqu'à l'aube du mercredi expiatoire. A cette heure, chacun dépouillant à la hâte son accoutrement de pierrot, se lave le visage et les mains, se donne un coup de peigne et court s'agenouiller aux pieds d'un moine, son partenaire de la veille, lequel, après l'avoir marqué au front d'une croix grise, en lui rappelant qu'il n'est que poussière, le renvoie dûment absous de ses folies.

Le chapitre des *Mystères dArequipa*, si nous consentions à l'écrire, offrirait des détails piquants et pleins d'intérêt, même à côté des *Mystères de Paris* et *de Londres*. Mais pour une partie du public parisien qui pourrait nous savoir gré de soulever le voile qui cache les plaies et les turpitudes d'une société sur laquelle pèsent de tout leur poids l'exemple et la corruption du passé, la population des deux sexes d'Arequipa se lèverait en masse pour nous jeter la pierre, ce que Dieu ne permette pas. Nous bornerons donc là cette notice ethnographique, qui complète tant bien que mal les renseignements fournis jusqu'à ce jour par les géographes, les voyageurs et les touristes, sur la cité de Pedro An-



Le mardi gras à Arequipa.

zurez de Campo Redondo; puis, comme nos malles faites à l'avance viennent d'être placées sur le dos des mules de charge, que l'arriero dont nous avons fait choix s'impatiente et demande à partir, nous fermerons la porte de notre logis; après en avoir remis la clef à l'hôtesse, nous enfourcherons notre monture, et, prenant par la Cordillère, nous continuerons notre promenade à travers le continent américain.

DEUXIÈME ÉTAPE.

D'ARÊQUIPA A LAMPA.

La Pampilla et les charbonniers. — La poste d'Apo. — Ce qu'on découvre et ce qu'on éprouve en y arrivant. — *El soroche.* — Causerie à bâtons rompus. — Huallata. — Une tempête à quinze mille pieds au-dessus de la mer. — L'hospitalité du sépulcre. — Coup d'œil rétrospectif sur la nation aymara. — Le lac d'or et le lac d'argent. — Élégie au sujet d'un coq. — Une nuit passée à Compuerta. Paysage et choses diverses.

Au nord de la ville d'Arequipa, à l'extrémité de son faubourg de San Isidro, renommé pour ses buvettes, s'étend un désert de sable appelé la Pampilla. Les Indiens charbonniers, qui vont et viennent de la montagne à la vallée, l'ont choisi pour lieu de campement et y ont édifié leurs huttes. On dirait d'autant mieux une bande de gitanos, campée aux portes de la ville, que ces Indiens, par leur idiome[1], leurs vêtements et leur chevelure en queue de cheval, qui leur donne un aspect étrange, diffèrent complétement de la caste métisse d'Arequipa, avec laquelle ils n'ont d'ailleurs que les relations passagères nécessitées par leur commerce.



Soldat et rabona.

Une demi-heure de marche au pas ordinaire d'une mule suffit pour franchir ce désert, à l'extrémité duquel commence le chemin en zigzag qui conduit sur les hauteurs. Après une lente et pénible montée, pendant laquelle on a eu tout le temps d'étudier la configuration du volcan Misti et la perspective aérienne des villages et des cultures de la vallée d'Arequipa, on atteint le *tampu* de Cangallo, élevé de dix mille cinq cent cinquante-quatre pieds au-dessus de la mer; trois mille quarante-six pieds plus haut, on relève le monceau d'ossements de chevaux et de mules, connu dans le pays sous le nom de *el Alto de los huesos*, et l'on arrive enfin, courbaturé de fatigue et le visage bleui par les effets de l'air autant que par le froid, à la poste d'Apo, première étape de la Sierra Nevada.

Là, le voyageur qui s'arrête pour passer la nuit et laisser reposer ses bêtes, peut admirer à loisir les splendeurs d'une nature hyperboréenne. Au nord, devant lui, la neige durcie recouvre le sol, les ruisseaux muets dorment sous la glace, les cascades ne présentent qu'un amas confus de stalactites dont les cristaux s'effilent par le bas, et, du nord-est au nord-ouest, quelques pitons neigeux de la chaîne des Andes se dressent à l'horizon comme de blancs fantômes. Le thermomètre marque de douze à quatorze degrés au-dessous de zéro.

Cette poste d'Apo que je venais d'atteindre à la chute du jour, n'est, comme tous les établissements de ce genre au Pérou, qu'une hutte plus ou moins grande divisée en deux ou trois pièces, et plus ou moins délabrée selon qu'on s'éloigne ou qu'on se rapproche des lieux civilisés. Un espace carré, *sub Jove crudo*, bordé d'éclats de pierre superposés, sert de remise et d'écurie aux montures des voyageurs. Quant à ceux-ci, ils s'établissent comme ils peuvent dans un des compartiments de la hutte, dorment sur la terre nue, s'ils ont négligé de se pourvoir d'un matelas ou de peaux de mouton, grelottent de froid pendant toute la nuit, et se lèvent d'aussi bonne heure que possible pour

1. Ils ne parlent que le quechua, mais ils comprennent l'espagnol. Le premier de ces idiomes, que M. Huot, continuateur de Malte-Brun, dit être à Lima l'idiome *de la galanterie et de la bonne société*, y est non-seulement inusité, mais déprécié et tourné en ridicule comme tout ce qui se rattache aux us et coutumes de la Sierra. On peut même assurer qu'à Lima, à Arequipa et dans les autres villes du littoral, il ne se trouve pas dans la *bonne société* de chacune de ces localités cinq personnes en état de comprendre et surtout de parler le quechua, à moins que ces personnes ne soient originaires de la Sierra, ce qu'elles n'ont garde d'avouer après quelques années de séjour sur la côte; mais ce qu'on découvre sans peine à leur accent guttural et à leur prononciation vicieuse de l'espagnol.

échapper à un supplice qui doit recommencer à la poste suivante.

En m'éveillant le lendemain après avoir rempli les conditions de ce programme, je priai l'arriero qui m'accompagnait et que j'avais eu pour camarade de chambre de seller promptement nos bêtes. Pendant qu'il s'exécutait avec cette activité nonchalante qui caractérise les gens de sa profession, j'allai dans la cuisine de l'établissement où brûlait un petit feu de déjections de lama (*takia*) préparer moi-même le chocolat à l'eau dont se compose invariablement le déjeuner du voyageur dans une traversée des Andes. Ñor Medina, mon muletier, achevait sa besogne comme j'avalais la dernière gorgée de mon breuvage. Nous n'eûmes plus qu'à régler nos comptes avec les postillons et à nous mettre en selle. Le soleil s'était levé dans un ciel pur; la journée promettait d'être magnifique. Nous poussâmes nos montures, et la masure postale disparut bientôt derrière nous.

Au bout d'une heure de marche, qui nous avait élevés de quelques centaines de mètres, je commençai à ressentir un malaise général que j'attribuai à l'insuffisance de la pression atmosphérique. Ce phénomène, que les Quechuas des hauteurs appellent *soroche*, et dont ils n'ont pas à souffrir, doués qu'ils sont par la nature de poumons d'un tiers plus volumineux que ceux de l'Européen, est attribué par eux à des gaz méphitiques produits par l'antimoine — en quechua *soroche* — même aux endroits où ce métal n'existe pas. Une contraction du diaphragme, de sourdes douleurs dans la région dorsale, des élancements dans la tête, des nausées et des vertiges sont les prodromes de ce mal singulier, quelquefois suivi de syncope. Mais je n'allai pas jusque-là. Ñor Medina, averti de ce que j'éprouvais par ma pâleur livide et par mes efforts pour rester en selle, me remit une gousse d'ail en m'engageant à la croquer comme une praline. J'obéis, mais non sans grincer des dents. Cet



Aspect general de la Pampilla.

antidote, que mon Esculape prétendait être souverain contre le soroche, n'ayant produit aucun effet, il me conseilla de m'appliquer sur le nez quelques coups de poing, qui, en déterminant une hémorrhagie, devaient, selon lui, amener un prompt soulagement; mais le moyen me sembla par trop héroïque et j'aimai mieux grignoter une seconde gousse d'ail, malgré mon peu de prédilection pour l'odeur et le goût de cette liliacée.

Vingt minutes environ s'écoulèrent, et soit que le remède commençât à opérer, soit que mes poumons s'accoutumassent par degré à cet air subtil, je sentis mon malaise se dissiper. Bientôt je fus en état de consulter mon compagnon sur le chemin qu'il faudrait prendre pour arriver à Cuzco, l'itinéraire que je m'étais tracé s'écartant de la ligne droite et des étapes qui la divisent assez irrégulièrement. L'homme énuméra les postes disséminées entre Arequipa et Cuzco, calcula leur distance respective, et conclut en m'annonçant que le chemin de Lampa, que j'avais choisi de préférence à la grande route qu'on nomme dans le pays : *Carrera real de los Andes*, avait sur celle-ci le désavantage d'offrir sept postes de moins et vingt-six lieues de plus, ce qui signifiait, en d'autres termes, qu'après de laborieuses journées à travers les casse-cou d'une contrée dont l'élévation varie entre dix mille pieds et dix-huit mille, nous ne trouverions d'autre abri qu'une misérable *pascana*[1] de berger où nous serions réduits à dormir ramassés en boule, faute d'espace suffisant pour étendre nos jambes.

En achevant, il voulut savoir pourquoi je faisais un pareil détour pour atteindre mon but, quand la ligne droite et le grand chemin m'y conduisaient tout naturellement. Je lui répondis qu'à la veille de quitter ce pays pour n'y plus revenir, je ne craignais pas d'allonger mon

1. Du verbe quechua *pascani*, paître.

voyage de quelques lieues pour voir en passant certain ministre du Seigneur dont j'avais entendu vanter l'aptitude à croiser la race camélienne. L'arriero ouvrit de grands yeux étonnés.

« Est-ce du curé Cabrera que monsieur veut parler? me demanda-t-il.

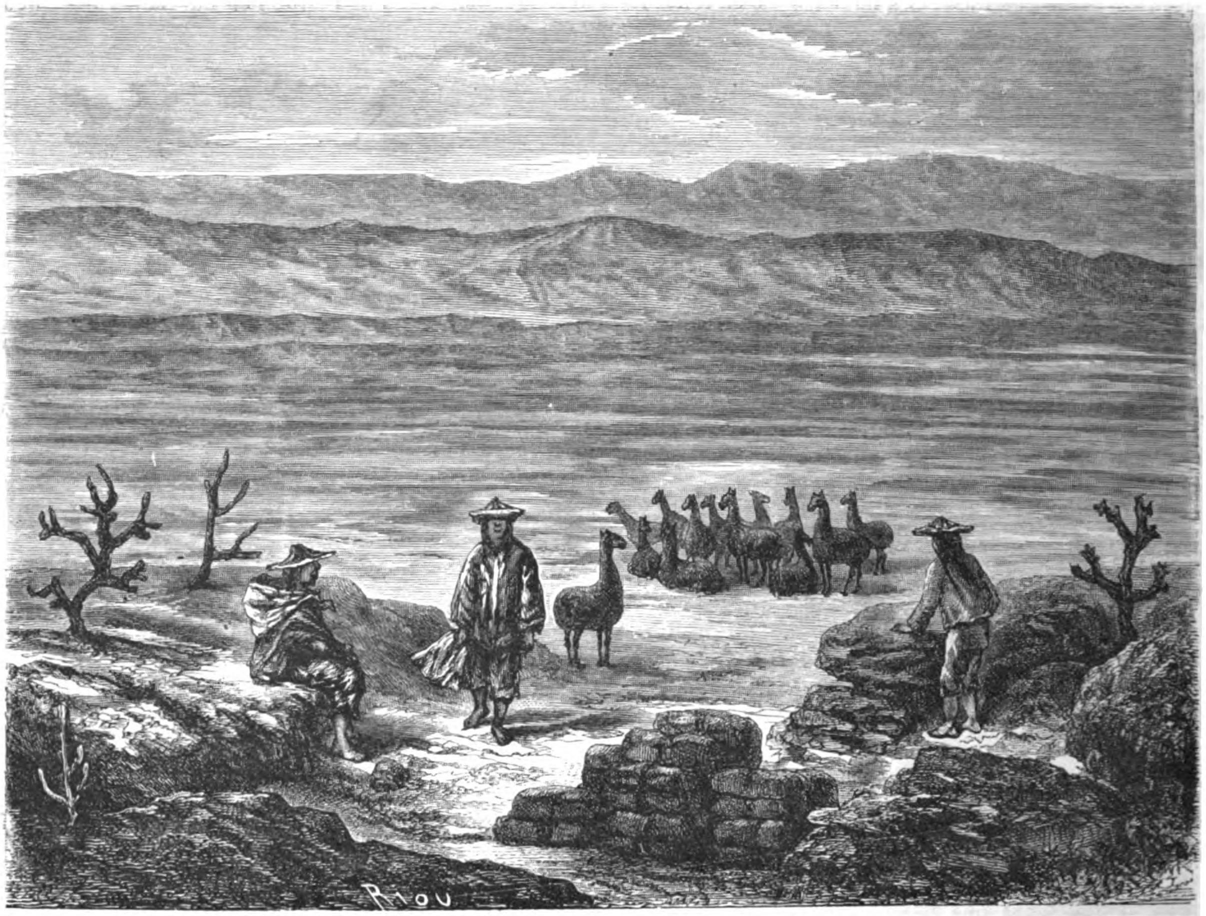
— Précisément, dis-je, de ce digne prêtre, autrefois curé de Macusani dans la province de Carabaya, et maintenant domicilié à Cabana, dans la province de Lampa.

— Et monsieur va faire vingt-cinq lieues pour voir ce vieux bonhomme qu'on dit un peu fou?

— Mon cher, répliquai-je à Ñor Medina, celui dont vous parlez si légèrement est un de ces hommes à qui dans mon pays on eût élevé depuis longtemps une statue en fonte avec piédestal de grès rouge, comme à un bienfaiteur de l'humanité. Je ne saurais donc regretter les vingt-cinq lieues que je vais faire pour lui serrer la main. Ces vingt-cinq lieues, je les rattraperai d'ailleurs en abrégeant mon séjour à Cuzco.

— Comme il plaira à monsieur, dit le muletier. Une drôle d'idée! » ajouta-t-il plus bas, mais pas si bas que je ne l'entendisse. Je jugeai convenable de ne rien répliquer.

Nous continuâmes de chevaucher au milieu des neiges, mon compagnon pinçant son nez pour le réchauffer, et moi soufflant dans mes doigts pour les préserver de l'onglée. Vainement la longueur des lignes de l'horizon, l'azur étincelant du ciel et ce parfum de liberté qu'on respire avec l'air sur les hauts sommets, donnaient au paysage je ne sais quoi de grandiose et d'immatériel qui élevait l'âme et commandait l'enthousiasme, l'abaissement de la température me rendait toute extase impossible. A ce grand livre de la terre et du ciel, ouvert devant mes yeux, j'eusse préféré une chambre bien close et la chaleur d'un poêle.



Morceau de la Pampilla.

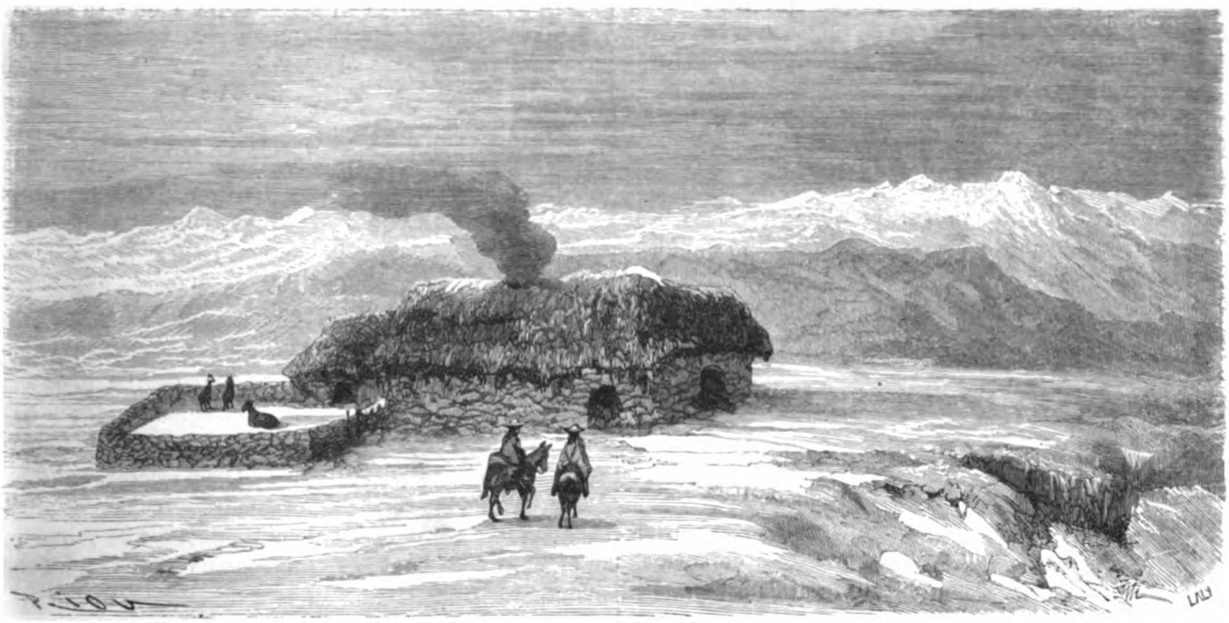
La journée se passa sans que nous eussions vu d'autres êtres vivants que des condors dans les hauteurs de l'air ou des vigognes sur les escarpements. A cinq heures, nous découvrions, cachée dans les rochers, la poste de Pachaca, où je m'étais proposé de passer la nuit; mais c'est surtout en voyage que l'homme propose et que Dieu dispose; la poste était close et muette, et malgré les clameurs sauvages que nous poussâmes pour annoncer notre arrivée, nul postillon coiffé du serre-tête national ne vint nous recevoir au seuil. Force nous fut de doubler l'étape et de pousser jusqu'à Huallata, où nous arrivâmes à neuf heures du soir.

Cette poste de Huallata, édifiée sur un mamelon isolé, entourée de neiges et de précipices, assiégée par tous les vents, battue par toutes les tempêtes, souvent voilée par des brouillards glacés, est un des sites les plus effroya-

bles que m'ait offerts la chaîne des Andes depuis la Terre de Feu jusqu'à l'Équateur. Cinq fois les hasards de ma vie m'ont conduit en ce lieu farouche, et chaque fois, en y abordant, j'ai regretté de n'avoir pas, comme Josué, la faculté d'arrêter le soleil pour prolonger le jour et pouvoir passer outre.

Cette sixième fois, la sensation que j'éprouvai à son aspect fut moins désagréable que de coutume; la fatigue, le froid, la faim, et surtout la peur de passer la nuit à la belle étoile, me disposaient à voir les choses d'un bon œil. L'accueil des postillons acheva de me réconcilier avec la poste. Quand j'eus soupé d'une tasse de chocolat et d'un morceau de pain grillé, je passai dans le compartiment de la hutte affecté aux voyageurs, où je procédai à ma toilette nocturne, pendant que Ñor Medina calfeutrait de son mieux les trous et les lézardes des murailles. Un feu de déjections de lama fut allumé ensuite au centre de la pièce, et un Indien de la poste se chargea, moyennant une rétribution modique, de veiller à son entretien pendant toute la nuit. Grâce à la vigilance de notre vestale en caleçon, nous jouîmes d'une température assez convenable.

Le lendemain, par un de ces froids qui cerclent le front d'un bandeau de fer et provoquent une sécrétion des glandes lacrymales, nous quittâmes la poste de Huallata, et laissant à notre gauche la route de Cuzco, nous marchâmes au-devant du soleil levant. Après avoir descendu une suite de talus assez rapides, nous entrâmes dans la grande plaine dite des Dragées (*pampa de los Confites*), à cause de son sol jonché de petits galets arrondis par le travail des eaux primitives. Cette plaine, dont la traversée nous coûta deux heures de marche, est bornée du nord-est au sud-est par un entassement de pics trachytiques, roides, aigus, contrefaits. Sous la neige qui les recouvrait en partie, on apercevait de longues zébrures, jaunes, noires, rousses, qui produisaient



Une maison dans la Sierra Nevada.

par le contraste un effet singulier. Qu'un peintre eût placé sur sa toile un fond de pareilles montagnes, et la critique n'eût pas manqué de lui rire au nez, en vertu de cet axiome harmonieusement formulé par Boileau : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

Une traversée de la chaîne des Andes peut être tentée en toute saison, puisque nous-même l'avons effectuée quelque trente ou quarante fois, sur différents points et à divers mois de l'année; mais les époques les plus favorables pour un voyage de ce genre sont les mois d'avril et de septembre. En avril, la neige ne tombe pas encore et n'apparaît que dans les régions où elle est éternelle. En septembre, la neige sporadique, qui de juin à août recouvre les chemins, est déjà fondue, et après avoir fait déborder torrents et rivières, est allée porter son tribut annuel aux deux Océans.

Comme on était alors en juillet, c'est-à-dire au cœur de l'hiver, nous devions nous attendre à être surpris par une de ces tempêtes qui éclatent communément dans l'après-midi, à moins que le ciel — et c'était peu probable — ne se montrât clément à notre égard pendant un jour ou deux. En ce moment nous traversions une région pierreuse et très-accidentée où, aidé de mes seules connaissances topographiques, je me fusse infailliblement egaré; mais Ñor Medina était un pilote expérimenté, et la façon dont il louvoyait à travers les ravins et les fondrières bannissait toute crainte de mon esprit. Dans les passages étroits et périlleux, il marchait devant sans parler et je le suivais, imitant son silence; quand la largeur du chemin nous permettait de trotter côte à côte, nous charmions l'ennui du voyage en devisant, non pas de faits d'amour et de guerre, comme la Môle et Coconnas, mais de la probabilité de trouver à la fin du jour une cahute hospitalière et quelque chose à mettre sous la dent.

Sur les deux heures, quelques jolis nuages blancs, de

l'espèce que les marins nomment balles de coton, et les savants *cirro-cumuli*, apparurent dans le ciel comme un vol de colombes. En peu d'instants ces nuages grandirent, se rapprochèrent et finirent par voiler le disque du soleil. Un orage se préparait. Nous cherchâmes des yeux un abri quelconque. Le site en était dépourvu. Les montagnes mêmes n'offraient ni grotte, ni crevasse où nous pussions nous réfugier; alors nous précipitâmes le pas de nos mules, ne sachant trop où nous conduirait cette marche forcée, et mus seulement par cette frayeur du danger et ce besoin de s'y soustraire qui caractérisent toutes les créatures. Au moment où du trot rapide nous passions au petit galop, le vent se mit à souffler par brusques bouffées, amoncelant les uns sur les autres, comme des glaçons dans une débâcle de fleuve, les nuages qui se rembrunissaient à vue d'œil. L'éclair et le tonnerre, qui se mirent aussitôt de la partie, semblèrent nous avertir que l'orage était proche et que les pieds de nos mules, fussent-ils doués de la légèreté de ceux d'Achille, lutteraient vainement de vitesse avec lui. Nous n'en continuâmes pas moins de fuir devant la tempête, levant parfois le nez pour juger de l'état du ciel, et l'enfouissant presque aussitôt dans l'immense cravate appelée *tapacara*, qui est d'uniforme obligé sous ces latitudes. Cependant les roulements du tonnerre se succédaient à de plus fréquents intervalles; les éclairs traçaient dans l'air de flamboyants lozanges; les nuages, entraînés par leur propre poids, s'abaissaient rapidement vers le sol; un jour livide éclairait le paysage qui se détachait en clair sur le fond de teinte neutre de l'horizon.

A un coup de tonnerre qui nous remplit d'épouvante et fit trembler sur leurs jarrets nos mules lancées à fond de train, les nuages crevèrent comme des outres trop pleines, et une pluie de grêlons s'abattit sur nos têtes. Pour nous garantir autant que possible de l'effroyable douche, nous nous pelotonnâmes sur nous-mêmes. Nos malheureuses bêtes, qui ne pouvaient faire de même, hennissaient de douleur au contact brutal de ces projectiles qui leur meurtrissaient les naseaux. Tout en nous apitoyant sur leur sort, nous les excitions de la voix, de l'éperon et de la bride. A la pluie de grêlons succéda une pluie de neige comme on n'en voit qu'à ces hauteurs. Cette neige tombait si dru qu'on ne découvrait rien à dix pas de soi. En un instant tout le paysage fut recouvert d'un linceul uniforme. Les mules profitèrent de la stupéfaction que nous causa cet incident pour ralentir le pas et marcher à leur guise. Nous cheminions à tâtons depuis un quart d'heure, quand une masse sombre se dessina à travers le rideau mouvant. « Dieu soit loué! » exclama Ñor Medina en tournant bride du côté de cette construction dont je ne pouvais encore m'expliquer la nature. En arrivant près d'elle, il me cria de mettre pied à terre. J'obéis avec d'autant plus de promptitude que la porte de ce logis était grande ouverte. Seulement, elle était si basse, que pour entrer je fus contraint de me mettre à genoux. Pendant que je prenais possession des lieux, Ñor Medina débarrassait les mules de leurs harnais qu'il recouvrait d'une toile cirée, et, se glissant par la chattière, ne tardait pas à me rejoindre. La neige tombait toujours à flocons pressés.

L'abri que nous venions de découvrir si à propos était une manière d'édifice formé de blocs énormes et recouvert d'un plafond monolithe. Une petite fenêtre pratiquée à hauteur d'homme et orientée au levant en éclairait à peine l'intérieur. Ce sépulcre, car c'en était un, pouvait avoir dix pieds carrés sur huit pieds de hauteur. Ses murs, en talus comme ceux des constructions égyptiennes, et d'une épaisseur formidable, avaient probablement vu passer bien des siècles et supporté bien des tempêtes. Je demandai à mon guide ce qu'il en pensait, et si quelque tradition se rattachait à ce sépulcre; mais la neige, en pénétrant les vêtements de l'homme, avait tari sa loquacité habituelle; il me répondit avec un bâillement : « C'est l'œuvre des païens aymaras. »

Je dus me contenter de cette réponse. Toutefois, en songeant que si quelque jour il m'arrivait, comme à tant d'autres, de raconter au public ce que j'avais vu en chemin, le public ne se contenterait pas, comme moi, de l'explication laconique de Ñor Medina, je battis le briquet, j'allumai un bout de bougie et, à la clarté de sa flamme, j'écrivis les lignes suivantes :

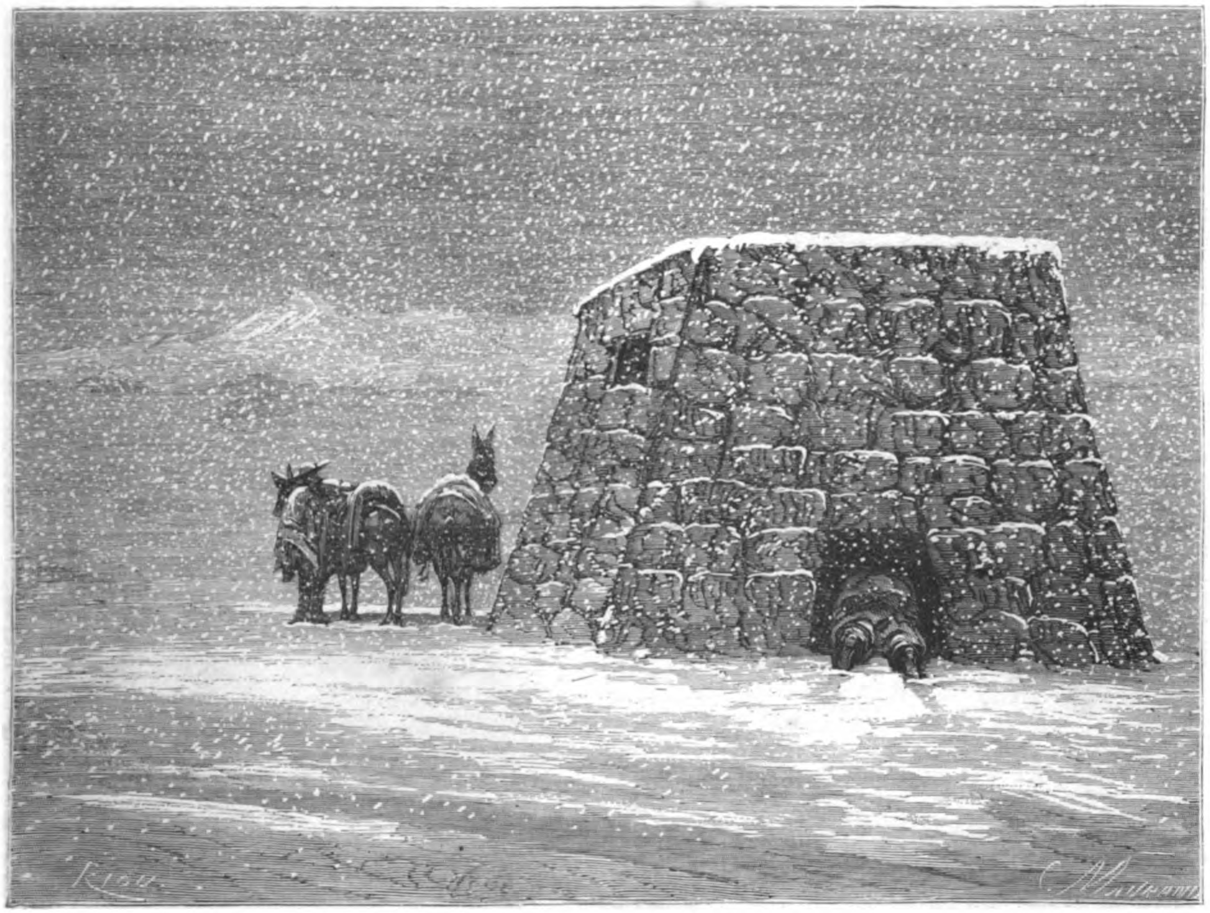
« Quand les Fils du Soleil vinrent s'établir au Pérou, la grande nation des Aymaras était en possession de la contrée qui s'étend de Lampa aux confins du Desaguadero et comprend, sous le nom de Collao, la région des Punas ou plateaux situés à l'est de la chaîne des Andes occidentales. Cette contrée, d'une longeur d'à peu près quatre-vingt-dix lieues sur une largeur moyenne de trente lieues, offrait en maint endroit des temples, des palais, des monuments divers, les uns intacts, les autres déjà en ruine, et dont l'architecture et la statuaire témoignaient d'une civilisation avancée. Les Aymaras, qui donnaient à ces constructions une date très-reculée, les attribuaient à la nation des Collahuas, dont ils se vantaient d'être issus. Suivant eux, cette nation était venue jadis d'un pays lointain, situé au nord du Pérou, et avait stationné longuement en différents lieux avant d'atteindre la région des plateaux péruviens, qui, en souvenir d'elle, avait porté depuis le nom de Collao.

« Ces ancêtres des Aymaras, toujours au dire de ceux-ci, croyaient, d'après des peintures hiéroglyphiques dont leurs chefs avaient seuls le secret, qu'avant le soleil qui les éclairait, il y en avait déjà eu quatre qui s'étaient éteints successivement, par suite d'une inondation, d'un tremblement de terre, d'un embrasement général et d'un ouragan, anéantissant avec eux les espèces créées. Après la disparition du quatrième soleil, le monde avait été plongé dans les ténèbres pendant vingt-cinq ans. C'est au milieu de cette nuit profonde, et dix ans avant l'apparition d'un cinquième soleil, que le genre humain avait été régénéré. Le grand Ouvrier, en façonnant de nouveau un homme et une femme, avait allumé, pour les éclairer, ce cinquième soleil, qui comptait déjà mille ans de durée.

« Au reste, cette fiction astrologique, que les Aymaras tenaient des Collahuas et qui a servi de base à un sys-

tème particulier de cosmogonie, était commune à tout un groupe de peuples parlant la même langue : les Toltèques, les Cicimèques, les Nahuatlaques, les Acolhues, les Tlascaltèques, les Aztèques, etc., qui, vers les premiers siècles de notre ère, habitaient le pays d'Anahuac, dans la Nouvelle-Espagne. Ces peuples disaient l'avoir reçue, ainsi que leur civilisation, leur architecture, leurs quippus[1] et leurs hiéroglyphes, des Olmèques et des Xicalanques, deux nations puissantes qui les avaient précédés et qui, elles-mêmes, se vantaient de remonter à une haute antiquité.

« Pour en revenir aux Aymaras, l'établissement des Incas au Pérou, en déterminant un déplacement chez la plupart des nations andéennes, eut pour effet de déposséder ce peuple du pays qu'il occupait depuis longtemps. Déjà, sous Sinchi-Roca, deuxième empereur péruvien, il avait abandonné les *Condesuyos*[1] de Cuzco et se reculait de plus en plus à l'ouest, pour se soustraire à la domination des Fils du Soleil. Le troisième Inca, Lloque-Yupanqui, porta ses armes vers cette partie du Collao, dont le lac de Titicaca et ses monuments sont le centre historique ; occupé à subjuguer les Aymaras établis dans le sud, il laissa reposer ceux d'entre eux qui vivaient à l'ouest. Mayta-Capac, son successeur, attaqua cette nation sur deux points opposés de son territoire. Après avoir soumis les Aymaras de Tiahuanacu, dans le haut



L'hospitalité du sépulcre.

Pérou, il marcha contre ceux de Parihuanacocha, le lac des Flamants, situé presque sous le quinzième degré, et les asservit également.

« Ce cercle de conquêtes, successivement agrandi par chaque empereur, avait, en touchant aux points que nous venons d'indiquer, refoulé vers la côte du Pacifique les Aymaras, qui étaient encore libres. Quelques familles de cette nation s'étaient arrêtées à l'entrée des vallées occidentales, où leurs restes se voient encore[2] ; d'autres s'étaient avancées jusqu'à la mer et s'étaient mêlées aux peuplades ichthyophages qui, à cette époque, habitaient les rivages de l'Océan, entre le quatorzième et le ving-quatrième degré[3]. Au quinzième siècle, les con-

1. Les *quippus* ou fils de laine de couleur dont se servaient les Péruviens pour conserver les dates et les traditions, n'avaient pas été inventés par eux, comme on l'a cru longtemps. L'usage des quippus existait chez les Canadiens et très-anciennement chez les Chinois. Les nations mexicaines que nous avons citées s'en servaient également et les appelaient *nepohualtzitzin* (*Vide* Botturini).

1. Du quechua *cunti* ouest, *suyu* direction. Une des quatre divisions de l'empire établies par Manco-Capac.

2. L'ossuaire aymara, dont le premier nous avons révélé l'existence, est situé à quatre lieues sud-sud-est d'Islay, au milieu de la zone de cendres trachytiques qui s'étend de ce port à l'entrée du val de Tambo appelée l'Arenal.

3. Les *Quellcas* (hodiè *Quilcas*), les *Moquehuas*, les *Llipi*, les *Chancus* (hodiè *Changos*).

quêtes que l'Inca Capac-Yupanqui étendit jusqu'au Chili ayant amené l'extinction presque totale de ces peuplades, les Aymaras disparurent avec elles du littoral. Seuls, les individus de cette nation qui avaient subi antérieurement le joug des Incas continuèrent d'occuper dans la Sierra une partie de l'ancien territoire de leurs pères. Aujourd'hui on compte environ deux cent mille de ces indigènes disséminés sur la frontière bolivanio-péruvienne; et dans les sept départements du haut Pérou.

« Parmi les anciennes coutumes de cette nation, une des plus singulières, et qui peut aider l'ethnographe à retrouver les traces de son passage à travers les deux continents, cette coutume était de déformer en naissant la boîte osseuse de ces individus et de lui donner une forme conique au moyen de planchettes rembourrées de coton et comprimées par des ligatures. Les squelettes d'Aymaras qu'on trouve dans le voisinage de la mer, entre le seizième et le dix-huitième degré, sont parfaitement reconnaissables à leur tête oblongue ou obovalée. Un œuf dont une des pointes formerait le *facies* peut en donner une idée assez exacte.

« Le mode d'inhumation usité chez ces Indiens au temps de leur splendeur est aussi fort étrange, et ne se retrouve chez aucune des nations de l'Amérique du Sud. Leurs tombeaux, appelés *chulpas*, avaient la figure d'une



Vue intérieure d'une chulpa.

pyramide tronquée de vingt à trente pieds d'élévation. Cette pyramide, construite en briques de terre non cuites (*tapias*), avait plusieurs assises en retrait, et rappelait, par sa configuration générale, les *téocallis* mexicains dont l'idée première paraît empruntée au temple de Bel. Quelquefois les tombeaux des Aymaras étaient de simples monuments bâtis dans l'appareil cyclopéen, recouverts d'un plafond monolythe, se composant à l'intérieur d'une chambre carrée — celle où j'écris ces lignes — avec une porte basse au couchant et une petite fenêtre orientée au levant. Parfois encore ces tombeaux avaient la forme d'un obélisque dont l'élévation, de huit à dix mètres, était deux fois la largeur de leur base. Ces derniers étaient couverts d'un toit incliné et bâtis en simple torchis. Chaque tombeau du genre de celui où nous nous trouvons était affecté à une douzaine d'individus dont les corps, embaumés avec le *chenopodium ambrosioides* des vallées voisines et revêtus de leurs habits ou affublés d'un sac tissé avec les feuilles du totora et échancré à l'endroit du visage, étaient assis en cercle et se touchant par les pieds, figuraient les jantes d'une roue. Chaque mort avait près de lui, à titre de provisions et d'ustensiles de ménage, des épis de maïs, un pot de chicha, une gamelle et une cuillère. Si c'était un homme, on ajoutait à ces objets une fronde, une macana ou massue, des engins de chasse ou de pêche et un rou-

leau de tresses de laine. Si c'était une femme, on plaçait près d'elle une petite corbeille façonnée avec les tiges du jarava, des pelotons de laine de lama, des navettes et des aiguilles à tricoter fournies par les longues épines noires du *cactus quisco* [1]. Une fois ce tombeau en possession du nombre d'hôtes qu'il devait contenir, on en murait la porte. La fenêtre seule restait ouverte, probablement pour que les passants à qui l'idée viendrait d'y appliquer leur œil, pussent puiser un enseignement ou une consolation dans le calme spectacle de ces morts assis côte à côte, et se regardant avec leurs orbites creuses. Chaque matin, le soleil levant dardait un rayon d'or dans l'intérieur de ces sépulcres, et réchauffait un moment, mais sans les ranimer, ces parchemins jaunis qui autrefois avaient été des hommes. Quelques-unes de ces chulpas existent encore aujourd'hui, mais vides et profanées. Français, Anglais, Allemands ont mis de concert la pioche dans ces monuments, et les momies qu'ils renfermaient, arrachées à leur sommeil séculaire, ont été transportées dans les musées d'Europe, où elles grimacent derrière quelque vitrage en attendant le jour de la résurrection.... »

Comme j'achevais d'écrire cette ligne, Ñor Medina, qui n'avait cessé d'observer l'état du ciel, me dit que la neige ne tombait plus et qu'il fallait nous remettre en route. Il était quatre heures. Nous allâmes rejoindre nos montures dont les crins, roidis par le verglas, me rappelèrent Rifax et Stinfax, ces coursiers d'Odin à la crinière gelée. Les pauvres bêtes n'avaient pas bougé de l'endroit où nous les avions laissées. Mon guide leur tapota la croupe pour les consoler du mauvais quart d'heure qu'elles venaient de passer; puis, quand il les eut sellées et harnachées, nous nous éloignâmes du sépulcre aymara.

Après une heure de marche, je découvris à ma droite, cachée dans les plis du terrain, une jolie rivière qui serpentait toute joyeuse à travers des roches qu'elle frangeait d'un liséré d'écume. Je la montrai à Ñor Medina, qui me dit que cette rivière était le filet d'eau que j'avais vu sortir du creux d'un rocher, près de la poste d'Apo. Vingt lieues de cours au milieu des neiges de la Sierra avaient opéré ce prodige. « Ainsi naissent et grandissent les sociétés et les empires, » dis-je à mon guide, qui sourit en manière d'approbation. Le chemin que nous suivions se rapprocha bientôt de la rivière et nous permit d'en côtoyer les bords. Aux endroits dépourvus de pierres, sa nappe s'étalait doucement sur un lit de sable quartzeux si blanc, si fin, si doux à l'œil, qu'un moment je fus tenté de mettre pied à terre, d'ôter ma chaussure et de marcher avec elle vers le gouffre inconnu qui devait l'engloutir. Le jour qui déjà tirait à sa fin m'empêcha de donner suite à cette idée. Je me contentai d'y plonger, à l'aide d'un bout de ficelle, le gobelet d'étain qui, en voyage, me servait de verre, de bol et de tasse, et je bus quelques gorgées de son eau limpide et glacée.

Comme les environs n'offraient ni poste ni pascana où nous pussions nous arrêter pour passer la nuit, et que le hameau de Compuerta, seul endroit habité au dire de mon guide, était encore éloigné de deux lieues, nous éperonnâmes vivement nos montures. La tempête de l'après-midi avait balayé du ciel jusqu'à son plus petit nuage. A cette heure, rien ne tachait l'immense coupole d'azur que le soleil couchant teignait d'une pourpre orangée. Chemin faisant, nous trouvâmes une lagune d'un quart de lieue de circuit, bordée de totoras à larges feuilles — *juncus peruvianus.* — Cette « goutte d'eau limpide où se mirait le ciel, » comme dit un poëte, servait d'asile à des palmipèdes, grèbes, plongeons, sarcelles, qui s'ébattaient et nasillaient en attendant la nuit. Une entaille pratiquée à la vasque de ce bassin laissait fuir le trop plein de ses eaux dans un ravin qui communiquait avec la rivière. A deux cents pas de cette lagune, j'en découvris une autre exactement pareille, mais située sur la rive droite du cours d'eau que nous côtoyions. Ñor Medina s'empressa de m'apprendre qu'à partir de ces deux lagunes, dont la première se nommait *Ccoricocha* — le lac d'or — et la seconde *Colquccocha* — le lac d'argent — la rivière que nous avions vue naître à Apo, et qui jusqu'alors s'était appelée Rio de Cuevilla, prenait le nom de Rio de Compuerta. Je notai le renseignement, et comme je demandais à l'homme si le hameau de Compuerta était encore bien éloigné, il me montra, à quelques jets de flèche de la seconde lagune, un groupe de masures appuyées contre une colline. Nous traversâmes la rivière sur un banc de sable qui semblait placé là tout exprès pour faciliter le transit d'une rive à l'autre, et nous nous dirigeâmes vers ces demeures, qu'à leurs pans de mur tombés par places ont eût pu croire inhabitées, si le filet de fumée qui s'échappait du toit de l'une d'elles n'eût révélé la présence de l'homme.

Au bruit que nous fîmes en arrivant, la porte de cette habitation s'entr'ouvrit, une Indienne avança la tête, nous examina d'un air effaré, et rassurée apparemment par notre extérieur pacifique, demanda à mon guide

1. Les collines de Cocotea, de Tambo et de Mejillones, les alentours d'Iquique, le morro d'Arica, etc., offrent en maint endroit des *huacas* ou sépultures d'Indiens Changos, Aymaras, Quechuas, d'une époque antérieure à la conquête espagnole et dans lesquelles on retrouve des objets de même nature. La nationalité des momies se dénonce à première vue, tant par la construction des huacas qui les renferment que par la position donnée aux individus dans le tombeau. Ainsi, les huacas des Changos ont jusqu'à huit pieds de profondeur et le mort y est couché sur le dos. Celles des Aymaras sont des cavités circulaires, au fond desquelles l'individu, enveloppé d'une mante de laine, d'une natte ou d'un sac de jonc, est simplement assis. Les huacas des Quechas, qui ont à peine quatre pieds de profondeur, sont de figure ellipsoïde et revêtues à l'intérieur de petites pierres plates. Le cadavre y est placé comme l'enfant dans le sein de sa mère, c'est-à-dire accroupi sur les talons, les genoux ramenés au niveau du menton, les coudes posés sur les cuisses et les poings fermés emboîtés dans les yeux.

Les vêtements et les tissus de laine qui enveloppent ces momies, ainsi que les divers objets placés à côté d'elles, se ressemblent et sont généralement fort grossiers. Dans la plupart de ces huacas, nous avons trouvé des épis de maïs et de la chicha. Le grain de maïs était devenu couleur de vieil acajou, mais avait conservé son lustre. Le peu de chicha qui restait au fond des *cantaros* de terre cuite, hermétiquement clos, avait la teinte et la consistance de la mélasse.

quel bon vent le poussait en ces lieux; de moi, il n'en fut pas plus question que si j'eusse été une des sacoches attachées au dos de nos mules; mais j'étais habitué aux manières des Quechuas, et cette indifférence pour ma personne ne m'émut nullement. Après quelques mots échangés avec cette femme, mon guide m'engagea à mettre pied à terre et à chercher dans le logis un endroit à ma convenance. Je regardai l'Indienne pour lire dans ses yeux si la chose lui agréait ou non, mais en surprenant mon regard, elle fit volte-face et me montra son dos. « Qui ne dit mot, consent, » pensai-je, et je passai fièrement auprès d'elle.

Ce que Ñor Medina, par égard sans doute pour le sexe de notre hôtesse, venait d'appeler un logis était un espace carré, noir, enfumé, sordide; des vêtements en lambeaux pendaient de toutes parts, accrochés aux perches du toit. La couleur primitive de ces haillons avait disparu sous un enduit de suie. Un feu de déjections de lama brûlait au centre de la pièce, répandant une odeur de musc qui, jointe à l'épaisse fumée qui s'en échappait, affectait à la fois la vue et l'odorat. Une marmite placée devant ce feu annonçait les préparatifs d'un souper quelconque. J'en levai le couvercle et je vis un de ces brouets composés d'eau claire et de farine de maïs dont les Indiens des hauteurs s'alimentent, faute de mieux. Le régal me parut médiocre. Je traînai un escabeau devant le feu,



Le lac d'or et le lac d'argent.

et comme je réfléchissais en remuant les braises à la maigre chère qui m'attendait, un coq, domicilié dans un coin de la hutte, éleva sa voix éclatante. Je tressaillis à ce bruit insolite, puis je fis signe à Ñor Medina, qui entrait suivi de l'Indienne, de s'approcher de moi :

« Je n'aime pas l'*élagua*, lui dis-je tout bas en lui montrant le brouet lacédémonien qui mijotait dans la marmite; mais le coq qui vient de chanter ferait bien mon affaire; n'y aurait-il pas moyen de me le servir à souper?

— Rien de plus facile, » me répondit-il sur le même ton. Alors, se tournant vers la femme : « Mamita, lui dit-il, va donc voir si les mules ne se sont pas écartées. »

L'Indienne sortit et resta un moment dehors. Quand elle revint, elle poussa un cri effroyable à l'aspect de Ñor Medina assis devant le feu, les jambes écartées, et en train de plumer son coq favori, dont la jugulaire était déjà tranchée :

« Mamita, ce coq est bien maigre, » lui dit mon guide en réponse au cri qu'elle avait poussé.

« Ah! fils du diable, s'écria la femme en quechua, chien de métis, assassin et voleur! Tuer un coq que j'avais élevé et qui chantait si bien les heures! Que t'avait donc fait cette pauvre bête? » Là-dessus la malheureuse se mit à fondre en larmes.

« Paix! femme, interrompit gravement Ñor Medina,

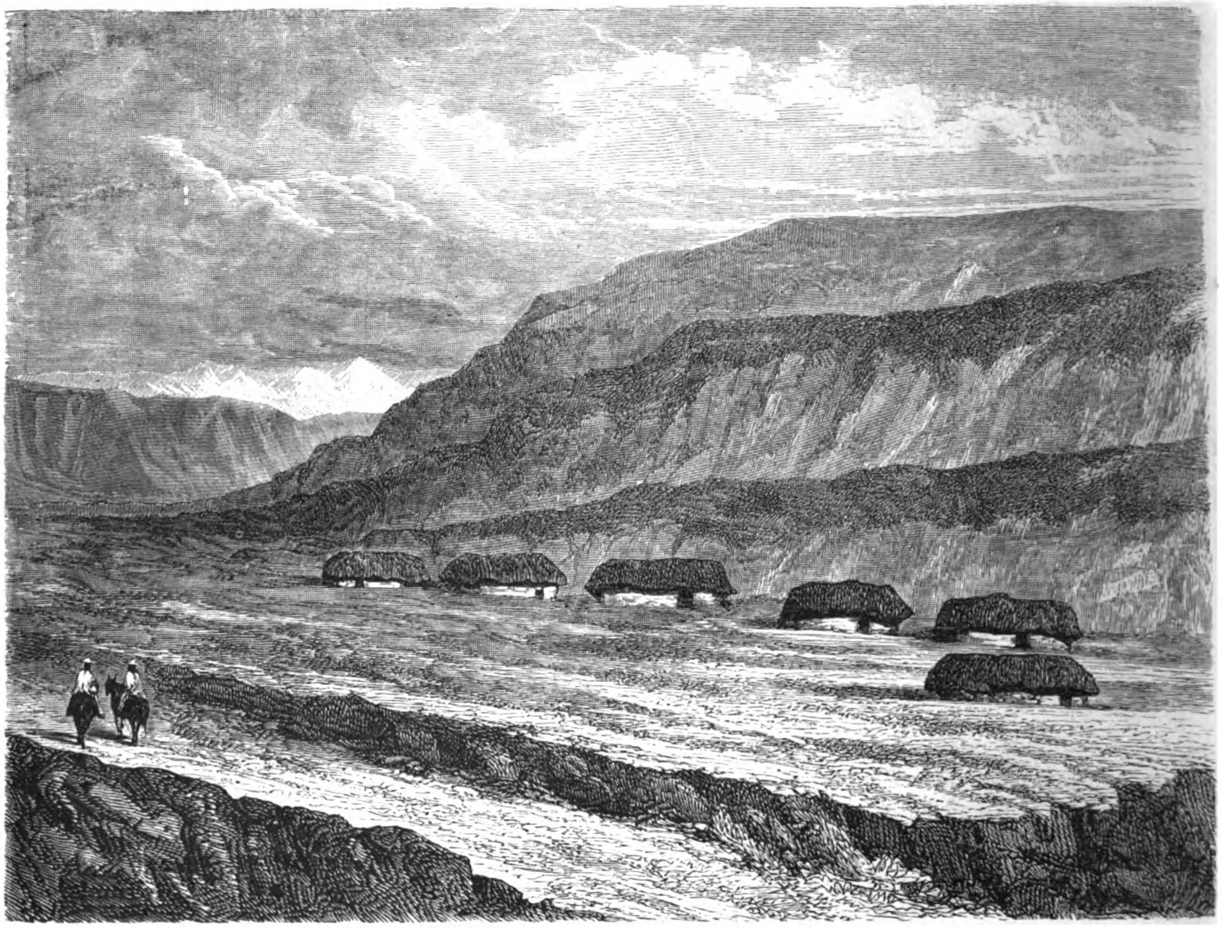


Panorama des Andes, entre le lac supérieur de Titicaca et le lac inférieur de Parihuanacocha.

l'élagua que tu cuisines n'est pas du goût de ce voyageur, et comme il lui fallait quelque chose à manger, ton coq s'est trouvé là fort à propos. D'ailleurs, on te le payera, ton coq maigre ! Combien peut-il valoir, un réal, deux réaux ? »

L'Indienne accoutumée, comme ceux de sa caste, aux exactions souvent accompagnées de voies de fait des descendants des Espagnols, parut si surprise et si charmée en même temps qu'on offrit de lui rembourser ce que jusqu'alors on s'était contentée de lui prendre, que ses larmes tarirent subitement. Néanmoins, à l'air singulier dont elle regardait Ñor Medina, je jugeai qu'elle considérait comme dérisoire l'offre qu'il venait de lui faire, et pour mettre un terme à son anxiété, je tirai de ma poche une pièce de quatre réaux, que je lui remis en la priant d'excuser les façons un peu brusques de mon guide. Elle reçut la pièce d'argent avec un étonnement craintif, la tourna et la retourna comme pour s'assurer qu'elle n'était pas fausse, puis, lorsqu'elle parut convaincue de la bonté de son aloi, elle sourit et la glissa dans l'ourlet de sa jupe.

« Au fait, dit-elle en s'essuyant les yeux, j'aime mieux



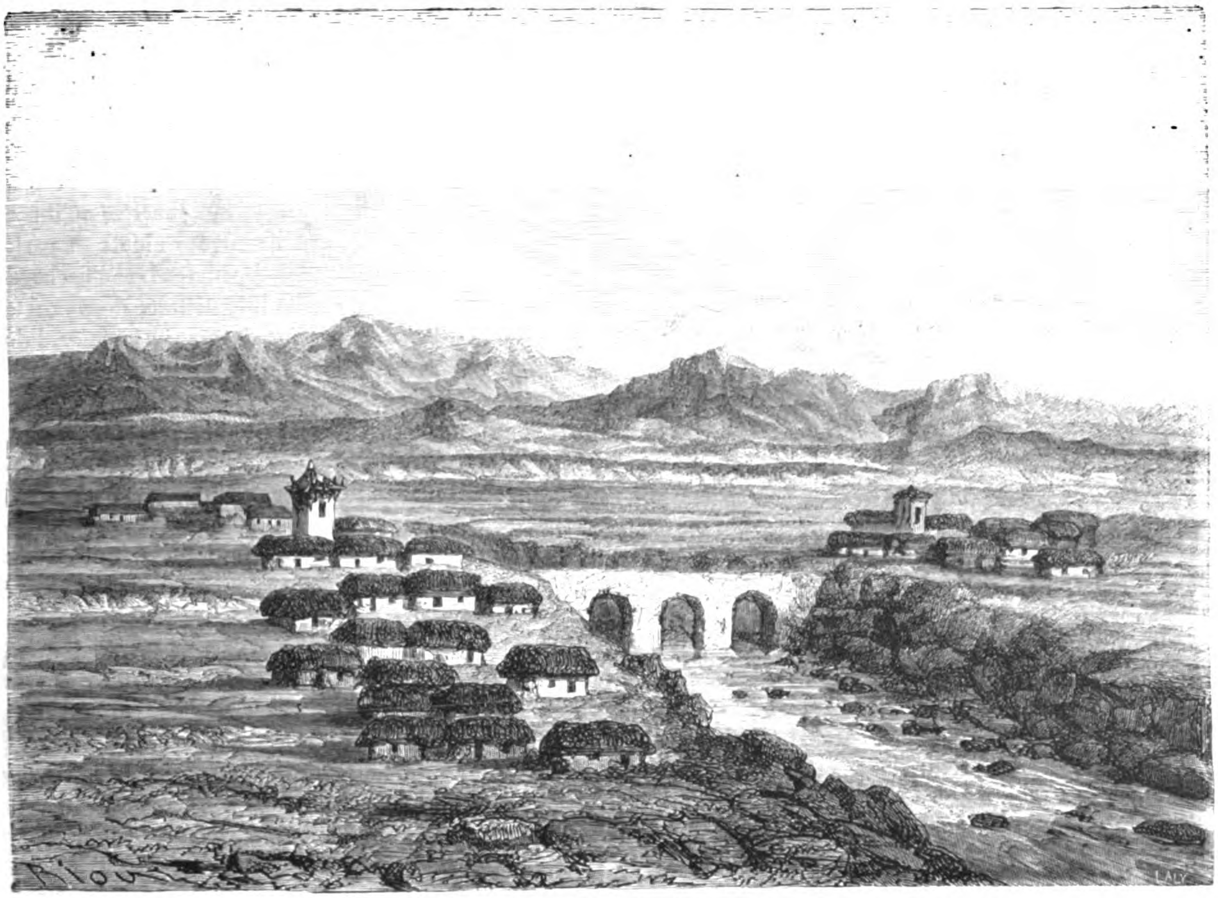
Le hameau de Compuerta.

qu'il en soit ainsi; l'*apuhualpacuna*[1] empêchait Juan de dormir, et tôt ou tard il eût fini par lui tordre le cou. » Et pour montrer à l'arriero qu'elle ne lui gardait point rancune, elle s'accroupit à côté de lui, prit une aile du volatile et se mit à en arracher les rémiges, pendant que Ñor Medina pratiquait sur l'autre aile la même opération. Grâce à l'émulation dont se piquèrent nos personnages, le coq fut dépouillé en un instant de sa chape multicolore, flambé, vidé, démembré et jeté dans une terrine que la femme fournit de très-bonne grâce, ainsi que de la graisse de bœuf et quelques oignons qu'elle alla chercher dans un trou du mur qui paraissait lui tenir lieu d'office et de garde-manger. Quelques paroles gracieuses que je lui adressai en manière de remercîment et deux ou trois tapes amicales que Ñor Medina lui donna sur le dos rendirent à l'Indienne toute sa bonne humeur.

Paul Marcoy.

1. Littéralement : seigneur des poules.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Cabana et Cabanilla.

VOYAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

DEUXIÈME ÉTAPE.

D'AREQUIPA A LAMPA.

Cabana. et Cabanilla. — Un prêtre selon l'Évangile. — Qui traite d'un colibri géant et de renoncules naines. — Aspect de Lampa à la nuit tombante. — Un négociant en rouenneries. — Manière d'honorer les saints. — De la fraise du Chili et de son emploi comme stimulant bachique. — Un lendemain de fête.

Pendant que mon souper cuisait, un bruit de voix s'entendit au dehors. « C'est Juan qui revient de la mine avec des amis, » dit la femme. Comme elle achevait, la porte s'ouvrit et quatre Indiens, enveloppés jusqu'aux yeux dans leurs ponchos rayés, parurent devant nous. En trouvant des inconnus établis chez eux, ils ne purent dissimuler une grimace ; mais Ñor Medina leur ayant souhaité la bienvenue, et la femme ayant montré à son mari la demi-piastre qu'elle avait reçue, leurs physionomies, un instant hostiles, se déridèrent et sourirent à l'unisson. Tandis que les nouveaux venus se débarrassaient de leurs mantes, la femme alluma une de ces torches résineuses enveloppées dans des spathes de bananier et qu'on tire des vallées de l'Est. A la clarté de ce luminaire, qui jetait plus de fumée que de flamme, les Quechuas s'assirent à terre, tirèrent de leurs bissacs une

1. Suite. Voy. pages 81 et la note 2, 97 et 241.

écuelle de bois qu'ils tendirent à l'hôtesse, que celle-ci remplit jusqu'aux bords d'élagua fumante.

Alors commença une pantomime assez amusante, et dont se fût inspiré volontiers Pierrot-Debureau. Chaque Indien, en recevant son écuelle pleine, la plaça en équilibre sur la pointe de ses cinq doigts, et, lui imprimant un mouvement giratoire, commença de laper la portion de bouillie légèrement refroidie par son contact avec le bois. La rapidité avec laquelle ces braves gens manœuvrent leur sébile, les clignements d'yeux et les jeux de physionomie dont ils accompagnaient cette opération, constituaient un spectacle si neuf et si bizarre, qu'en les regardant faire j'oubliai que je n'avais rien pris depuis le matin.

Ñor Medina me le rappela en m'annonçant que le souper était servi. Il avait étendu à terre, en manière de nappe, le tapis de ma selle, placé au milieu la terrine et son contenu, affilé un morceau de bois destiné à remplacer la fourchette absente et mis à ma disposition un pot d'eau glacée. Je n'eus plus qu'à m'exécuter. J'achevai mon repas, et voyant que l'arriero accaparait à son profit les restes du souper, je le priai d'offrir à la maîtresse de céans, en témoignage de ma parfaite estime, un membre quelconque du volatile dont la chair coriace avait lassé mes muscles maxillaires. L'homme obéit avec empressement. Seulement, au lieu d'une aile ou d'une cuisse que j'aurais désiré voir offrir à notre hôtesse, ce fut un débris de carcasse qu'il lui donna, mais que celle-ci n'en suça pas moins avec un plaisir évident.

« Pauvre apuhualpacuna, dit-elle en se léchant les doigts, si quelque chose peut le consoler à présent, c'est de penser qu'il a été mangé par un caballero d'Espagne. »

La séance ne tarda pas à être levée. Les Quechuas, après s'être consultés à voix basse, disparurent en nous saluant d'un : *Quendense con Dios*. Au remue-ménage qui se fit dans la hutte voisine, je compris qu'ils se disposaient à y passer la nuit et nous abandonnaient l'entière possession de la pièce où nous nous trouvions. L'Indienne me confirma dans cette idée en ajoutant quelques poignées de crottin sec au feu sur le point de s'éteindre et en allant rejoindre son mari. Restés seuls, nous étendîmes nos pellons à quelques pas de l'âtre, et nous nous laissâmes choir dessus tout habillés. Cinq minutes après, nous dormions comme des bienheureux.

Le lendemain, à six heures, nous nous mîmes en route. Les terrains présentaient de l'ouest à l'est une déclivité très-prononcée. A nos pieds, le paysage était caché par une brume blanche et épaisse dont le soleil, qui dépassait déjà l'horizon, colorait faiblement les bords. A mesure que nous descendions, le brouillard montait. Bientôt toute la partie inférieure des plateaux se dessina très-nette et très-distincte, tandis que le ciel restait voilé par l'épais amas de vapeurs. Au bout d'un moment, ces vapeurs commencèrent à se mouvoir et à rouler sur elles-mêmes, et passèrent du blanc opaque au roux transparent; puis l'immense rideau se déchira, nous laissant voir dans toute leur splendeur le bleu de l'éther et l'orbe du soleil levant.

De Compuerta à Cabana, où devait se terminer notre journée, on compte seulement six lieues, mais de ces lieues hispano-américaines qui équivalent à neuf lieues de France. En outre, le paysage, des plus insignifiants, n'offre dans son ensemble que de l'herbe rase et des pierres, et le touriste qui voyage pour se distraire court risque de s'ennuyer mortellement. Mais le savant, l'amant de Flore ou de Cybèle, peut y trouver matière à sonnets et à jouissances. Grâce aux lunettes qu'il porte d'habitude, lesquelles grossissent les objets et parfois les lui font voir doubles, il découvre dans l'herbe des *fragosas* rameux d'une taille liliputienne, des fleurettes acaules, gentianes, *wernerias*, *loasas*, *lysipomias*, lobélies, etc., blanches pour la plupart et qui justifient le dicton local : *Oro en la costa y plata en la sierra*[1].

Du végétal, si ce même savant passe au minéral, là où le touriste n'a vu que des pierres, lui voit, toujours aidé de ses lunettes, de puissantes collines de porphyre trapéen, mélangé de feldspath nitreux et d'amphibole, et reconnaît la qualité des matériaux employés par les Incas dans leurs belles constructions des onzième et douzième siècles.

Comme je ne voyageais ni en savant ni en touriste, mais en homme affairé, je ne cherchais dans le paysage ni distractions ni découvertes. Toute mon attention était concentrée sur ma mule que j'excitais de la voix et de l'éperon, en écoutant, sans y répondre, le bavardage soutenu de mon guide.

Depuis notre sortie de Compuerta, nous avions longé constamment les bords de sa rivière, afin d'éviter les montées et les descentes que nous eût occasionnées une marche en ligne directe vers le village de Cabana. Cette détermination avait été prise par Ñor Medina, non pas en vue de mon bien-être et de mon agrément, comme on pourrait le croire, mais seulement pour ménager les forces de ses bêtes, que ces passages successifs du nadir au zénith, disait-il, ennuyaient et lassaient considérablement. Tout autre à ma place se fût récrié et eût exigé que le digne arriero suivît la ligne horizontale, d'autant plus que la ligne courbe décrite par le chemin dont il avait fait choix allongeait quelque peu l'étape. Si je n'en fis rien, c'est qu'une considération d'amour-propre m'en empêcha. Je craignis de prêter à rire au brave homme, qui n'eût pas manqué de trouver extraordinaire qu'un voyageur se plaignît pour une lieue de plus qu'on l'obligeait à faire, quand de gaieté de cœur il en faisait lui-même vingt-six pour éviter de suivre la grande route.

Le soleil monta, les heures se succédèrent. La rivière de Compuerta, lasse de couler au sud-est, dévia à l'est et tourna au nord. Les terrains prirent une pente plus décidée. En ce moment nous devions être, nautiquement parlant, par le travers de Chucuytu. Le lac de Titicaca

1. *Or sur la côte et argent dans la sierra.* Presque toutes les fleurs qui croissent en vue de l'océan Pacifique et qui appartiennent aux genres *aster*, *helianthus*, *hieracium*, *actinea*, *chrysanthemum*, etc., sont en effet d'un jaune d'or, tandis que celles qu'on rencontre dans la sierra sont d'un blanc d'argent.

arrondissait, à quinze lieues de là, son immense vasque, et si quelque montagne se fût trouvée par hasard devant nous, debout à son sommet, nous eussions découvert la lagune sacrée, les treize îles disséminées sur sa surface et les quatorze rivières qui lui tributent leurs eaux. Dans l'impossibilité de récréer mes yeux par le spectacle de cette mer alpestre, tantôt endormie, tantôt furieuse, et qui domine de près de douze mille huit cents pieds le niveau de deux océans, j'évoquai jour par jour, pour me distraire, l'heureuse époque où, l'esprit débarrassé de tous soucis, je vagabondais sur ses plages, cherchant à surprendre dans leurs jeux aquatiques, mais sans jamais les découvrir, l'*araignée verte*, le *tourniquet* et le *triton barbu*, dont parle le P. Valera dans son *Histoire naturelle du Pérou*. Vainement aussi j'écartais les joncs et les roseaux pour y trouver le *polygonium amphibium*, qu'y vit fleurir le même père. Rebuté par mes recherches infructueuses, je m'arrêtais alors pour grignoter quelque biscuit ou faire des ricochets avec les cailloux blancs et noirs du rivage. Hélas! que le passé semble terne et mélancolique, lorsqu'on le considère à la clarté de la lampe du souvenir!

Au moment de quitter pour toujours ces hautes régions sur lesquelles tant de savants de cabinet ont écrit ou disserté, sans les avoir jamais vues, je me sentais m'y rattacher par tous les liens de l'habitude et de la sympathie. J'aurais voulu pouvoir emporter dans ma main, comme Karl le Grand son globe, cette contrée historique, dont l'antique civilisation de l'Inde, en marche à travers le monde, avait fait jadis un de ses foyers! Avec quelle ferveur d'ethnographe et quel enthousiasme d'archéologue je l'eusse déposée dans un musée d'Europe, à l'abri d'un volet vitré, afin que nos savants, en l'étudiant de près, pussent s'entendre une fois pour toutes sur son origine et ses développements successifs! Par malheur la chose était impossible.

Ces souvenirs du passé m'absorbèrent si complétement pendant quelques heures, que je ne sentis ni la faim, qui faisait courir de tumultueux borborygmes dans mes entrailles, ni le froid, qu'une brise déliée comme une pointe d'aiguille apportait des Andes neigeuses du Crucero à mesure que le soleil déclinait derrière nous. Je ne remarquai pas non plus qu'à l'extrémité de la puna que nous traversions, se dessinaient comme des points blancs et bruns les maisons de deux villages placés en regard et séparés par la largeur de la rivière de Compuerta. Il ne fallut rien moins qu'une exclamation de Ñor Medina, l'annonce que nous touchions au terme de notre course, pour m'arracher à ma préoccupation et jeter bas l'échafaudage d'hypothèses que j'étais en train d'élever.

A peine eus-je su que les deux villages en vue étaient ceux de Cabana et de Cabanilla, que mon estomac revendiqua ses droits trop longtemps méconnus.

« J'ai une faim du diable! exclamai-je.

— Moi, un appétit d'enfer! me répondit Nor Medina.

— Si nous piquions un peu pour arriver plus vite ajoutai-je.

— Bah! nous arriverons toujours assez tôt, » me répliqua mon guide, qui comme tout arriero loueur de mules craignait de fatiguer ses bêtes.

Un moment après nous entrions dans le village de Cabana, laissant à notre droite celui de Cabanilla, qu'un pont de trois arches grossièrement construit, mais construit en grès trachytique, rattache à son voisin comme par un trait d'union placé sur la rivière.

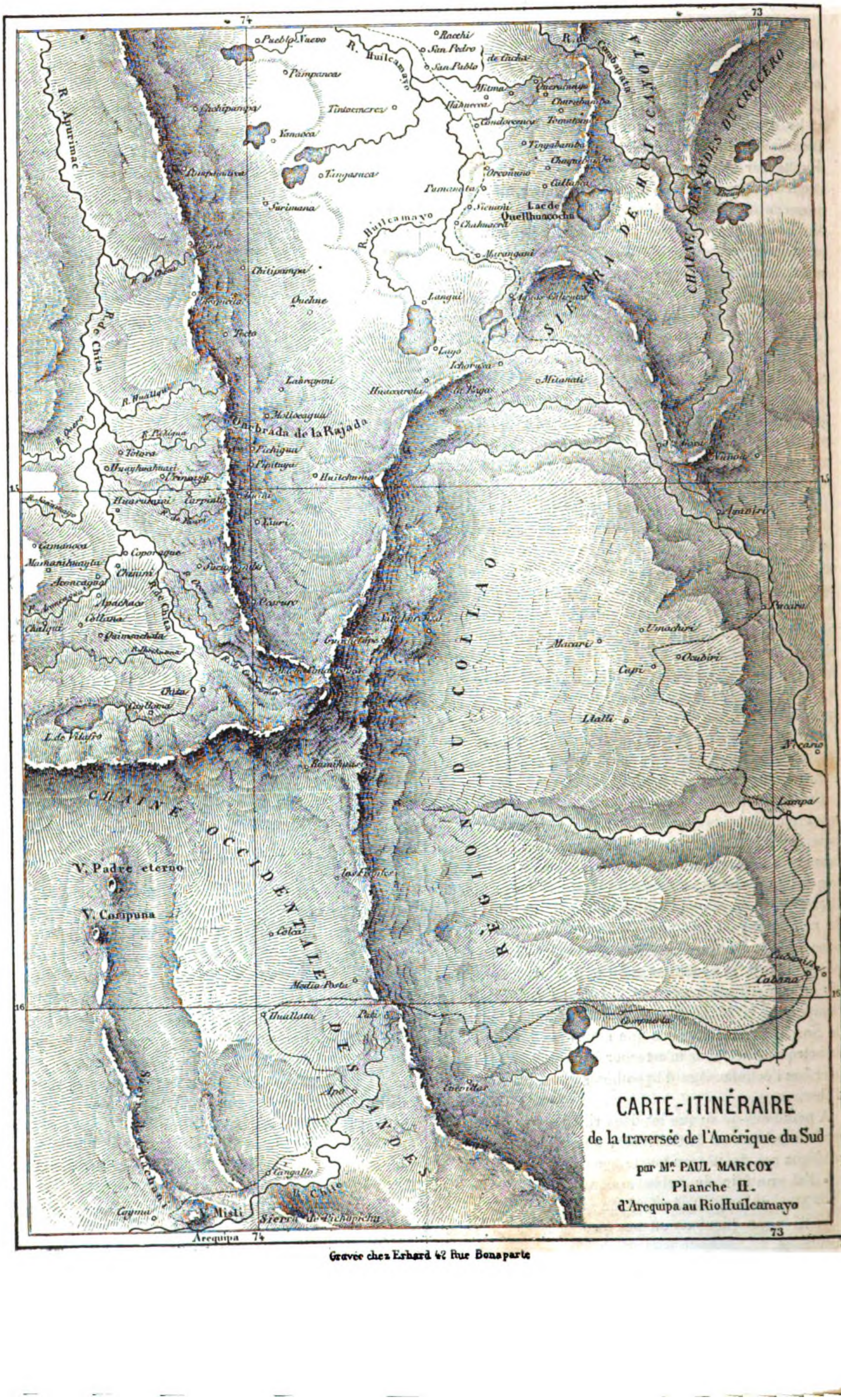
Cabana, que les faiseurs de statistique péruviens, par une modestie de bon goût assez rare chez eux, ont mentionné simplement dans leurs petits recueils, sans attacher à son nom une flamboyante épithète, n'est ni une capitale *illustre*, ni une cité *méritante*, ni une bourgade *héroïque!* C'est un groupe de maisonnettes construites avec des éclats de pierre et de la boue, couvertes en ichu, ce chaume rigide des Cordillères, et dont l'ensemble offre la figure d'un Z. Le milieu du jambage de cette lettre forme, en s'évidant, une manière de petite place occupée par l'église, humble bâtiment bâti en torchis et surmonté d'un clocheton carré dont la toiture en saillie, supportée par des perches que le temps a tordues, est retroussée comme un toit de pagode. Sur ce clocheton, qu'éclairait en ce moment un rayon de soleil couchant, une douzaine d'urubus noirs[1], véritables croque-morts emplumés, étaient alignés dans l'immobilité de pose qui caractérise cet oiseau coprophage.

Les hennissements de nos mules qui avaient flairé l'écurie, et les jurons sonores par lesquels Ñor Médina crut devoir annoncer notre entrée, n'attirèrent personne sur le seuil des maisons. Le morne village paraissait enchanté ou dépeuplé par une peste. A l'observation que j'en fis à mon guide, il répondit que les habitants de la localité étaient probablement allés explorer les quebradas, les rivières et les ruisseaux des alentours, pour se procurer quelques pepitas ou quelques morceaux de minerai d'argent, avec lesquels ils acquittent leurs redevances.

« Mais l'abolition du tribut a été décrétée, objectai-je à l'homme, et, conséquemment, l'Indien n'a plus rien à payer à l'État.

— *Cabal!* me répondit-il; mais si l'Indien n'a plus de tribut à payer à l'État, il a toujours ses petits comptes à régler avec le sous-préfet de la province, le gobernador et l'alcade. Je ne dis rien du seigneur évêque, du curé, du vicaire et des moines de nos couvents, saintes gens qui ne teinnent pas à l'argent et se contentent de prélever une dîme sur les récoltes de pommes de terre, de chuño, d'avoine ou de quinua que peut faire l'Indien. Souvent ce dernier n'a pas de récolte; mais alors sa femme a une quenouille; elle file et remet au diezmero[2] quelques pelotons de laine de lama, qui sont toujours reçus avec plaisir. A défaut de laine elle a des cochons d'Inde, une poule, des œufs, un pain de suif, que sais-je! Elle en fait cadeau, et les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Nos Indiens le savent si bien, que tout en rechignant un peu, ils ne manquent pas de s'exécuter,

1. Percnoptère urubu.
2. Individu chargé de recueillir les dîmes.



Gravée chez Erhard 42 Rue Bonaparte

quand vient le moment de faire leur cour aux autorités civiles et religieuses.

— Mais c'est d'un arbitraire épouvantable ! exclamai-je.

— Par politesse, je ne contredirai pas Votre Seigneurie, me répliqua l'arriero, mais l'Indien voit assurément la chose d'un autre œil ; s'il grogne quelquefois, jamais il ne crie. En bien des choses l'habitude fait tout. J'ajouterai même que la plupart des Punarunacunas[1] considèrent comme une partie de plaisir leur excursion dans les quebradas à la recherche d'un peu de métal. Seulement, ils aimeraient assez à faire seuls cette tournée : — tous sont mariés légitimement, et l'homme marié n'est pas fâché d'être libre un moment. Mais l'Évangile ayant fait une loi à la femme de suivre son mari, l'Indienne, sans s'embarrasser si la chose plaît ou non à son seigneur et maître, part à sa suite sous prétexte de lui faire à manger et de raccommoder ses chausses, mais en réalité pour le faire enrager ; puis, comme les enfants ne sauraient vivre sans leur mère et que les chiens s'ennuiraient sans les enfants, gens et bêtes abandonnent momentanément leur village ; c'est ce qui vous explique la solitude complète de celui-ci.

« Nos Indiens vont rester dix à douze jours en campagne. Au bout de ce temps, s'ils ont rempli leur chupa de métal, ils prélèveront sur le tout quelques piastres dont ils sont redevables aux autorités supérieures. Avec le reste de la somme ils achèteront de l'eau-de-vie et de la coca, puis de retour chez eux, ils danseront au son de la trompette de fer-blanc et du charango, boiront, s'enivreront et rosseront leurs femmes d'importance pour apprendre à celles-ci à ne pas abandonner une autre fois le toit conjugal. Mais ce sera peine perdue. La femme est incorrigible par nature, et par goût, l'Indienne aime à être battue. Cela flatte son amour-propre. Une bonne volée de coups de bâton ou d'une corde à nœuds, administrée de temps à temps par celui qu'elle appelle son palomachay[2] ou pigeon chéri, lui prouve mieux que des protestations et des serments sans fin, que l'homme en question l'a choisie pour compagne et continue à la chérir entre toutes les femmes.... »

Ici la dissertation de Ñor Medina fut interrompue par les aboiements d'un chien qui semblait affecté d'une laryngite.

« C'est l'alco du curé, me dit-il, un pauvre animal devenu inutile comme son maître. »

Nous tournions en ce moment l'angle d'une muraille à peu près écroulée, et j'aperçus une bicoque adossée au chevet de l'église, dont le toit de chaume en saillie l'abritait du vent du nord, comme le feuillage d'une branche abrite le nid de l'oiseau. Cette demeure, percée d'une porte et d'une fenêtre, était si basse, qu'un homme à cheval eût pu, en se dressant sur ses étriers, s'accouder sur son faîte.

Un badigeon blanc égayait son humble façade. Sur le rebord de la fenêtre, dans un pot de terre commune, mais d'un galbe qui rappelait l'art des Étrusques, s'épanouissait une touffe de ces alstrœmères improprement appelées par nos horticulteurs *lis des Incas*[1] et dont la variété *tomentosa*, que je reconnus d'un coup d'œil, végète à l'ombre des buissons en certaines expositions abritées de l'Entre-Sierra. La vue de ces jolies fleurs aux pétales d'un rose verdâtre ponctué de rouge brun me causa une sensation de plaisir. Elles dénotaient chez leur possesseur une certaine délicatesse d'organisation qui me parut d'un bon augure pour le repas et la couchée que je comptais réclamer de lui. Comme le chien, un malheureux roquet édenté, chassieux, hérissé, redoublait ses aboiements en nous voyant mettre pied à terre, une vieille femme parut au seuil de la maison et nous regarda d'un air étonné.



Alstrœmeria.

« *Dios bendiga à U. mamita*[2], lui cria mon guide d'un ton à la fois respectueux et familier.

— *Allilamanta Hueracocha*[3], » répondit la femme dans l'idiome des Quechuas.

Le mode de salut et la différence d'idiome entre les deux personnages témoignaient non-seulement d'un degré de civilisation de plus chez l'un que chez l'autre, mais dans le titre d'honneur que l'inconnue venait de décerner au muletier en réponse à la qualification de « petite mère » qu'elle en avait reçue, il y avait comme l'aveu tacite d'une infériorité de position dont je fus frappé malgré moi. Toutefois, je n'eus pas le temps de questionner mon guide à cet égard. La vieille femme, en apprenant par lui que je désirais voir le curé Cabrera, venait de m'inviter à entrer dans sa maison, où je la suivis, laissant Ñor Medina desseller nos mules.

Parvenue au fond de la première pièce, qui paraissait servir d'antichambre, de cuisine et de salle à manger, ma conductrice s'arrêta pour me demander timidement si l'affaire qui m'amenait près du curé était assez pressante pour qu'elle l'éveillât, l'ex-pasteur de Macusani se livrant en ce moment aux douceurs de la sieste.

A cette demande, je répondis courtoisement qu'il était inutile d'interrompre le sommeil du saint homme ; que

1. *Runa*, homme ; *puna*, plateau ; *cuna*, les hommes des plateaux. — C'est le nom donné aux indigènes de la région du Collao.

2. Le mot *paloma*, pigeon, colombe, est espagnol, cet oiseau n'existant pas à l'état sauvage dans l'Amérique du Sud, où il a été apporté par les Espagnols. En revanche, il s'y trouve sept à huit variétés de tourterelles, dont la plus grosse est de la taille d'un ramier, et la plus petite, de la taille d'un moineau franc. La première est appelée *urpi* ; la seconde *cuculi*. C'est l'*urpi* qui, sous le nom d'*urpi-lla*, d'*urpilla-chay*, douce tourterelle, tourterelle chérie, figure dans la plupart des *yaravis* et des poésies des Quechuas.

1. C'est le *narcissus amancaës* et non l'*alstrœmeria*, que les indigènes appellent lis des Incas.

2. Dieu vous bénisse, petite mère.

3. Bonjour, seigneur.

j'attendrais fort bien qu'il s'éveillât de lui-même, surtout si, pour charmer les ennuis de l'attente, ma digne introductrice me donnait quelque chose à manger.

A peine avais-je lâché cette phrase, que le curé, qui ne dormait pas comme la bonne femme l'avait cru, m'entendit à travers la cloison, circonstance qui dénotait chez lui une finesse d'ouïe singulière.

« Avec qui parles-tu donc là, Véronique? demanda-t-il en quechua à mon intnrlocutrice.

— Avec un Huéracocha à peau blanche, qui dit avoir affaire à toi, mon frère, et qui me demande à manger....

— Car il tombe d'inanition, ajoutai-je en élevant la voix et me servant à dessin de l'idiome employé par mes hôtes.

— Eh ! ma sœur, vite à la besogne, répliqua le curé; tue un cochon d'Inde, brouille quelques œufs, fais une omelette; entends-tu que ce pauvre voyageur te dit qu'il a faim. Et vous, monsieur, reprit-il en s'adressant à moi, prenez la peine de passer par ici, nous pourrons causer plus à l'aise. »

Je laissai dame Véronique à ses préparatifs culinaires pour me rendre à l'invitation du curé. Quand j'eus poussé la porte qui établissait une communication entre les deux pièces, je me trouvai dans une chambre assez grande, mais à plafond bas. Une pierre de Verenguela, transparente comme le verre et taillée carrément, était enchâssée dans les solives de la toiture et éclairait cette pièce à la façon d'un atelier de peintre.



Un prêtre selon l'Évangile.

Le curé était assis sur un de ces cubes en maçonnerie, qui, chez les gens du peuple, servent de siége, de table et de lit. Des toisons empilées et recouvertes de mantes de laine grossière atténuaient la dureté de cette couche. Le pasteur égrenait un rosaire qu'il suspendit à un clou quand j'entrai. Puis, comme je m'approchai de lui, il étendit vers moi, par un geste assez certain, ses deux mains qui parurent chercher les miennes.

« Aidez-moi, cher monsieur, me dit-il avec un accent d'une douceur singulière, je vous sais là mais sans pouvoir dire au juste où vous êtes ; depuis quatre ans, Dieu m'a retiré la clarté du ciel et je ne vois plus les choses d'ici-bas que par la pensée. »

Je pris vivement les mains du vieillard qui m'attira près de lui et me fit asseoir sur son lit. J'étais si troublé par l'annonce d'une infirmité à laquelle je ne m'attendais pas, que je ne trouvai ni une consolation banale, ni un mot de politesse à adresser au vénérable prêtre. Pendant que je l'examinais à la dérobée, il caressait mes mains avec une expansion toute juvénile, palpait l'étoffe de mes vêtements et semblait se livrer à une appréciation physiologique dont je ne pouvais comprendre le but.

« Vous n'êtes pas de ce pays, me dit-il enfin, vous n'avez ni le son de voix, ni l'extérieur de mes compatriotes ; dites-moi, cher monsieur, d'où vous venez et où vous allez et quel vent du Seigneur vous a poussé vers ma pauvre demeure ?

— Bien volontiers, lui répondis-je ; je suis parti d'Islay la semaine dernière et je vais au Brésil, où je compte être rendu avant trois mois. Quant au motif qui m'a conduit chez vous, il est des plus simples. Un jour, il y aura bientôt cinq ans de cela, comme je visitais en amateur le musée de Lima, j'aperçus dans un coin de la salle où se trouve l'arbre généalogique des Incas, un portrait du curé de Macusani, don Juan Pablo Cabrera. Ce portrait à l'huile, fait par un artiste du pays, me parut médiocre comme peinture et mon attention s'en fût promptement détournée, sans la biographie de l'original que je lus dans la légende placée à un des angles de la toile. Ce récit d'une vie laborieuse et sainte m'émut si vivement, que je me promis de ne pas quitter l'Amérique sans avoir connu l'homme vénérable dont ce portrait était l'image ; et c'est pour accomplir cette promesse, mon révérend père, qu'au lieu de suivre la route des Andes pour me rendre à Cuzco, j'ai pris celle de Lampa, à peu près certain que j'étais de trouver dans le village de Cabana celui que je désirais voir et que j'aimais depuis longtemps sans le connaître.

— Vous avez fait cela pour moi ! exclama le pauvre prêtre en portant mes mains à ses lèvres avec une telle vivacité, que je ne pus empêcher cet élan d'une gratitude profonde et d'une humilité magnifique. — Ah ! monsieur, ah ! mon enfant, car je devine à votre voix que vous êtes jeune, Dieu vous bénira, puisque vous vous êtes souvenu de ceux qui souffrent et qu'on oublie.... »

Un silence plein de pensées régna quelques minutes entre nous deux.

« L'Europe est une noble terre et ses fils sont de nobles cœurs, me dit enfin le curé, comme s'il répondait à une méditation antérieure. C'est de l'Europe que sont venues toutes les grandes idées qu'on a tenté de naturaliser chez nous. Si ces idées n'ont rien produit, si le bon grain s'est desséché en terre ou n'a donné qu'un chaume sans épi, c'est que nos cœurs et nos intelligences n'étaient pas préparés pour le recevoir. Au temps où j'ha-

bitais Macusani, j'ai connu des Européens que l'amour de la science attirait dans ces contrées. Bien que mes relations avec eux aient été de courte durée, le souvenir en est resté profondément gravé dans ma mémoire. »

Pendant que le prêtre parlait, j'étudiai sa physionomie et la comparais en idée à l'affreux portrait que j'avais vu de lui. Ses traits offraient le type de la race iranienne, mais sans cette saillie des zygomas et cette violente courbure du nez qui le caractérisent. Une pensée constante, pensée d'humaine charité et d'amour divin, semblait avoir encore ennobli et épuré les contours d'un visage déjà noble et correct. Les yeux du vieillard, fermés, comme il le disait lui-même, aux choses de ce monde, et ne communiquant à l'esprit aucun reflet de la nature extérieure, ces yeux aux paupières toujours closes donnaient à son visage le calme auguste et sérieux des beaux masques antiques. L'idiome quechua avec ses expressions fleuries et ses métaphores pompeuses, qu'il employaient dans sa conversation, de préférence à l'espagnol, spiritualisait encore chez lui, pour ainsi dire, la beauté plastique, en prêtant à sa pensée je ne sais quelle grâce mystérieuse, quelle élévation soutenue, qui n'avaient rien de commun avec le langage habituel des hommes.

Le costume du prêtre se composait d'une espèce de houppelande de ce drap grossier appelé *bayeta*. qu'on fabrique dans le pays. Sa chemise était en toile de coton écrue et un mouchoir de cotonnade à carreau lui servait de cravate. Quant à l'ameublement de la chambre, il était comme les habits du vieillard, d'une simplicité qui touchait presque au dénûment. Des murs blanchis à la chaux; au chevet du lit, une toile représentant la Vierge des sept douleurs; un bénitier et un rosaire à côté de l'image. Çà et là, des bancs, des escabeaux, une malle en cuir et quelques objets sans valeurs; puis à droite, dans l'ombre, une seconde couchette, probablement celle de la sœur Véronique, complétaient l'humble mobilier qui me remit en mémoire ces deux vers d'un poëte:

> La croix de bois, l'autel de pierre,
> Suffit aux hommes comme à Dieu.

Le digne pasteur s'était tu. Je profitai de son silence pour lui demander, non sans m'excuser à l'avance de mon indiscrétion, quelques détails sur son passé et la vie qu'il menait dans cette solitude.

« Mon enfant, me répondit-il avec un fin sourire, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez lu la légende placée au bas de mon portrait? Eh bien, cette légende a dû vous instruire de toutes les particularités de ma vie.

— Cette légende, répliquai-je, ne m'a raconté que les vertus du prêtre et les labeurs de l'homme. Elle ne m'a rien dit de leurs souffrances et je tiendrais à les connaître; car si vous ne m'aviez déjà dit que vous avez souffert, je l'aurais deviné en vous voyant et en vous écoutant parler. »

Une pensée d'amertume passa sur le front du vieillard, comme l'ombre d'un nuage sur une eau calme; mais il se remit promptement.

« Voyons, me dit-il, la journée s'avance et vous aurez cinq lieues à faire pour trouver une estancia. Consentez-vous à me donner votre soirée et à passer la nuit sous mon toît? A ce prix, je vous raconterai mon histoire, non pas celle que vous avez lue dans le musée de Lima, mais celle que Dieu seul connait....

— Je ne vous quitterai que demain matin, lui répondis-je.

— Véronique! cria-t-il alors en se penchant vers la porte entr'ouverte, le souper de notre hôte sera-t-il bientôt prêt?

— Un peu de patience, mon frère, répliqua la voix de Véronique; le *couy*[1] n'est frit que d'un côté et j'ai encore mon omelette à faire. »

Comme je m'excusais au curé de l'embarras et du travail que j'occasionnais à sa sœur pour les apprêts de ce repas, quand un morceau de pain et un triangle de fromage auraient pu me suffire.

« Oh! me dit-il, nous ne sommes pas en carême et ce jour-ci n'est pas un vendredi pour que vous fassiez maigre. Une seule chose me contrarie: c'est le retard qu'on met à vous servir. Mais Véronique est seule au logis. Notre sœur Epifania est allée à Lampa vendre la laine que les pauvres filles ont filée en commun la semaine dernière, et je ne l'attends que dans la soirée.

— C'est un voyage de six lieues, observai-je.

— Six pour l'aller et six pour le venir, me répondit le curé. En tout douze lieues que notre sœur aura à faire aujourd'hui; aussi sera-t-elle bien fatiguée. Plaise à Dieu que la rivière de Lampa ne soit pas en crue, car Epifania aurait à chercher un gué pour la traverser et le courant est bien rapide....

— Avec une bonne mule elle n'a rien à craindre, répliquai-je.

— Hélas! fit le prêtre, nous ne possédons ni chevaux, ni mules, et notre sœur est obligée de voyager à pied. C'est une de mes afflictions les plus vives. Pauvres sœurs, moi qui aurais voulu les entourer de soins dans leur vieillesse pour les récompenser de leurs labeurs passés.... Mais Dieu saura bien le faire à ma place.... »

Cette conversation fut interrompue par dame Véronique qui nous cria que le souper était servi.

« Donnez-moi votre bras, me dit le curé, et allons nous mettre à table; pendant que vous mangerez, moi j'achèverai de dire mon rosaire. »

Nous passâmes dans la pièce d'entrée où, sur une table couverte d'un linge, j'aperçus dans des plats de terre, d'un côté le cochon d'Inde écartelé et frit à point, de l'autre l'omelette ou tortilla, aplatie et un peu brûlée, selon l'usage du pays. Un pot d'eau de source et un couteau à manche de corne complétaient le service. Dame Véronique, rouge et tout essoufflée du tour de force culinaire qu'elle venait d'accomplir, me montra le siége qui m'était destiné et aida son frère à s'asseoir en face de moi.

Je me jettai sur les aliments qui m'étaient offerts, et à

1. C'est le nom en quecha du cochon d'Inde ou *cavia minima*.

la rapidité avec laquelle se succédèrent les bouchées, dame Véronique, qui se tenait debout et me regardait de tous ses yeux, ne put s'empêcher de sourire. Mais ce sourire n'avait rien de blessant. Loin de paraître me railler sur ma gloutonnerie, il semblait au contraire m'inviter à redoubler d'activité. Je compris si bien l'invitation muette qu'il renfermait, que du cochon d'Inde il ne resta, cinq minutes après, qu'un squelette défiguré par la pression de mes molaires. Comme je venais d'attaquer la tortilla, Ñor Medina, poussé par cet instinct de l'estomac qui ne trompe jamais, se montra sur le seuil.

« Senor, grand bien vous fasse ! me dit-il en ôtant son feutre.

— Merci du souhait, » lui répondis-je.

En entendant une voix étrangère, le curé s'était retourné. Je m'empressai de l'instruire des nom, prénom et qualité du visiteur, mais sans rien dire du motif auquel nous devions sa visite, motif que j'avais compris tout d'abord à l'air mélancolique et passionné dont Ñor Medina regardait l'omelette.

« Ce brave homme mangerait peut-être un morceau? observa le curé; voyez, Véronique, dit-il à sa sœur, s'il ne reste pas de la *sessina* et un peu de *chuno*.

— Le senor padre est trop bon en vérité, » fit Ñor Medina en recevant dans une écuelle que lui tendit la sœur les mets locaux demandés par le frère et s'en allant dehors expédier sa pitance.

Mon attention, un instant distraite par cet épisode, se reporta de nouveau sur la tortilla, qui ne tarda pas à disparaître dans les profondeurs de mon œsophage. Comme il ne restait plus rien à manger, je bus quelques gorgées d'eau claire pour aider à la chymification du bol alimentaire, puis dame Véronique enleva les plats vides. Alors le curé, qui avait terminé sa prière, me proposa d'aller respirer un moment l'air du soir. Comme nous sortions, un joyeux carillon de cloches éclata dans la direction de Cabanilla. « Déjà l'oracion! » fit le prêtre. Dame Véronique qui nous avait suivis jusqu'au seuil, regarda le sommet des collines que rougissait un dernier rayon du couchant : « Mon frère, six heures sont sonnées, » dit-elle sans hésiter. Je tirai ma montre : elle marquait six heures trois minutes. « Cette femme est uu véritable chronomètre, » pensai-je.

Le curé avait passé son bras sous le mien. Nous traversâmes le village dont toutes les masures étaient closes et nous entrâmes dans la plaine. Un silence que ne troublaient ni la voix de l'homme, ni le chant de l'oiseau, ni le cri de l'insecte, règnait autour de nous. Le soleil venait de se coucher dans un linceul violet frangé de pourpre et d'or, et sous ces latitudes sans crépuscule la nuit allait succéder brusquement au jour. Déjà les lointains s'estompaient dans une brume opaque. Des vapeurs s'élevaient du fond des ravins et montaient dans l'air comme la fumée des trépieds. Les cerros voisins se rembrunissaient à vue d'œil. Quelques étoiles commencèrent à briller. Cependant le jour n'avait pas complétement disparu. Une vague et charmante lueur rose, reflet de la pourpre du couchant, teignait les neiges du Crucero qui fermaient l'horizon dans la partie de l'est. Ces neiges ainsi colorées et comme vivantes au milieu du paysage morne, grisâtre, somnolent, ressemblaient au sourire qui voltige encore sur la bouche d'une belle femme dont le sommeil a déjà clos les yeux. Devant ce calme et radieux spectacle de la terre éteignant ses rumeurs et du ciel allumant ses astres, spectacle que Dieu donne chaque soir à ses créatures et qu'il m'était permis de contempler, je ressentais une inexprimable pitié pour le pauvre prêtre qui, depuis quatre ans, n'en jouissait plus que par la pensée.

Notre promenade se poursuivait en silence. De temps en temps une courte phrase formulée par mon compagnon, et à laquelle je répondais avec le même laconisme, rattachait l'un à l'autre notre méditation mutuelle. Nous marchâmes ainsi à l'aventure, rêvant plutôt que causant jusqu'à ce que le froid de la nuit s'étant fait sentir, le vieillard manifesta l'intention de rentrer chez lui. Une demi-heure après nous étions assis sur son lit. Dame Véronique avait pris sa quenouille et, accroupie sur un bout de tapis à quelques pas de nous, filait à la clarté fumeuse d'un lampion.

« Le moment est venu, me dit le curé, de vous raconter la partie de mon histoire que les hommes ignorent et que Dieu seul connaît. Je ne sais ce que vous penserez de moi, après l'avoir entendue; mais dussiez-vous n'accorder aux maux que j'ai souffert qu'une pitié railleuse, je croirais ne pas répondre à la sympathie que vous m'avez témoignée, ou y répondre mal, en vous faisant plus longtemps un mystère de ce que j'ai toujours caché avec soin à autrui.

« Je suis né à Canima, un petit village du département de Puno, et non pas à Macusani, comme l'ont dit mes biographes. A vingt-cinq ans, j'étais prêtre et je desservais la cure de Macusani, dans la province de Carabaya. Mes deux sœurs, Véronique et Epifania, restées seules après la mort de nos parents, étaient venues me rejoindre et vivaient avec moi. Pénétrés de la grandeur de mon ministère, tout entier aux obligations qu'il m'imposait, j'avais entrepris de tirer de l'abrutissement dans lequel ils étaient plongés les malheureux Indiens que Dieu m'avait donnés à titre de troupeau. Ouvrir les yeux de leur esprit à la vraie lumière, rendre l'espérance à leurs cœurs flétris, faire de ces pauvres esclaves que la peur du fouet tenait courbés devant un maître, des hommes libres, des frères en Jésus-Christ, indissolublement unis par les liens de l'affection et du dévouement, tel était le rêve que je caressais avant de prendre les ordres, telle fut l'idée à laquelle, une fois prêtre, je résolus de consacrer ma vie.

« Après une première année passée dans l'exercice de mes fonctions et pendant laquelle je rebâtis, à l'aide de mes propres deniers, l'église de Macusani, qui tombait en ruine, je compris toute la difficulté de ma mission apostolique, dont je n'avais vu que le but sans m'embarrasser des moyens; abrutis par une oppression de trois siècles, les hommes qui m'entouraient se mon-

traient incrédules ou indifférents à la parole que je faisais entendre à leur oreille. Tous ne voyaient dans l'avenir qu'une continuation fatale du passé. En vain j'essayai de relever ces âmes abattues par les promesses d'une vivifiante espérance ; en vain je leur démontrai la possibilité d'arriver par la régénération de leur être moral à une amélioration physique dans leur sort; tout ce que je pus tenter à cet égard fut sans résultat. Les uns m'écoutèrent par curiosité, les autres par obéissance. Aucun d'eux ne parut touché ou convaincu.

« La loi du Christ que je tâchais d'inculquer à ces hommes contrariait trop vivement leurs habitudes de débauche et de dissolution, pour qu'ils l'acceptassent comme un bienfait. Leur apathie naturelle, encore accrue par l'hébêtement de leurs facultés, s'effrayait et reculait devant un changement de vie. Accoutumés à trouver l'oubli de leurs maux dans les fumées de l'ivresse, ils ne comprenaient pas qu'on pût le chercher dans le renoncement à soi-même et le devouement à autrui, dans l'amour, la charité, la fraternité, dans la vie de l'âme en un mot.

« Longtemps j'étudiai ces êtres dégradés par la souffrance et par la peur, cherchant un endroit vulnérable où le glaive de la parole pût les atteindre. Mais je me rebutai de cette étude en reconnaissant son inutilité. A ces âmes endurcies, il eût fallu un de ces coups de foudre particuliers, par lesquels Dieu communique les trésors de sa grâce aux pécheurs qu'il veut convertir.

« Dans l'impossibilité de les convaincre par le raisonnement, je substituai le sentiment à la logique et leur témoignai ostensiblement une vive sollicitude et un dévouement absolu. En agissant ainsi, je croyais éveiller leur reconnaissance, m'attirer leur affection et arriver à leur esprit par le chemin de leur cœur. Mais là aussi je fus cruellement déçu dans mon espoir. En échange de mes bienfaits, je ne trouvai chez eux que le doute et la méfiance, souvent l'ironie, la malice ou la fausseté, presque toujours la lâcheté sous la douceur. Dix années de ma vie, les plus belles, les plus viriles, furent consacrées à ce labeur ingrat, dix années qui tombèrent dans le gouffre du passé, sans avoir fait croître un seul brin d'herbe sur les bords.

« O mon enfant! que la vie me parut lourde et désenchantée, quand je me fus bien persuadé que mon idée de régénération était une chimère à la poursuite de laquelle je me fatiguais vainement! A partir du jour où j'eus reconnu l'impossibilité d'atteindre mon but, un ennui profond, un dégoût amer s'emparèrent de moi; l'inaction d'esprit, l'isolement du cœur me jetèrent dans une tristesse mortelle. Pendant un laps de temps dont je ne saurais préciser la durée, je vécus replié sur moi-même et indifférent à tout. Les caresses et les soins de mes pauvres sœurs qui s'affligeaient de mon état, dont elles ignoraient la cause, me soutinrent dans cette épreuve.

« Abattu par la perte de mes illusions, froissé dans mes plus chères sympathies, mais sans colère et sans haine pour les hommes à qui j'avais ouvert mes bras et mon cœur et qui les repoussaient, je me jettai dans l'étude de la nature, croyant y trouver un remède à mes souffrances, en même temps qu'un aliment à ma pensée. J'espérais que la contemplation de l'infini, en suscitant en moi un nouvel ordre d'idées, m'arracherait aux maux de cette terre pour ne me laisser voir que les splendeurs du ciel. J'étudiai donc, ou plutôt j'observai la vie de la nature, essayant de la suivre dans ses transformations diverses et pénétrer ses moindres secrets. J'écoutai avec ravissement ses capricieuses harmonies; je recherchai leur sens caché. J'admirai, plein d'enthousiasme, l'ordre et la beauté de l'univers et la régularité des lois auxquelles il est soumis. Après avoir constaté les effets, je tentai de remonter aux causes ; je voulus connaître la pensée qui avait présidé à la création, et dans une éjaculation fervente, il m'arriva souvent de m'élancer vers Dieu pour la lui demander.

« Mais je m'aperçus bientôt que cette admiration constante usait mes forces sans les retremper. Mon esprit flottait au hasard dans cette immensité, comme un esquif sans rames et sans boussole, et mes yeux aveuglés par l'éclat des astres se refermaient de lassitude. Je compris alors au vide étrange qui se fit en moi que je n'étais pas né pour la vie contemplative. Pour jouir instinctivement de ces calmes et sereines merveilles, une organisation plus poétique que la mienne eût été nécessaire; pour étudier le mécanisme de ces sphères et s'expliquer d'une façon satisfaisante les lois et les affinités qui les régissent, il eût fallu une intelligence nourrie d'études plus substantielles que celles qu'habituellement on fait chez nous.

« Je retombai de nouveau sur moi-même et sentis mon âme accablée sous le poids de l'ennui. L'étude de la nature qui m'avait souri un moment me devint odieuse; elle n'avait servi qu'à me faire sentir plus vivement encore ma petitesse et mon isolement. La vie ne me sembla plus qu'une veille aride, une réalité desséchante. La réflexion surtout m'accablait; j'eusse voulu désapprendre l'exercice de la pensée, perdre la mémoire du passé, la conscience du présent, l'appréhension de l'avenir; végéter, en un mot, à la façon des plantes. Pendant des mois et des années je vécus de cette vie languissante et morne, accomplissant scrupuleusement tous mes devoirs de prêtre et de chrétien, mais sans y trouver cette satisfaction intime que donne la certitude du devoir accompli. Les erreurs et les maux auxquels je n'avais pu porter remède étaient comme autant de fantômes qui me poursuivaient dans mes veilles et revenaient encore troubler mon sommeil.

« La révolution de 1824 éclata sur ces entrefaites. La royauté dut céder le pas à la république. De grandes institutions croulèrent en un jour; les décombres s'amoncelèrent de toutes parts; un moment j'espérai que de ce bouleversement politique et social il résulterait quelque chose de grand et d'utile; qu'une ère fortunée commencerait pour nos populations; mais mon espoir fut de courte durée. La forme des choses eut beau changer, le fond resta le même. Le mot liberté inscrit sur la

bannière de Simon Bolivar ne fut qu'un écriteau menteur placé sur le nouveau pouvoir. Comme par le passé, le despotisme régna sans contrôle. Aux vice-rois succédèrent les présidents, et ce fut tout. Le peuple resta ce qu'il était et ce que vous le voyez à cette heure, misérable, ignorant, abruti, et, qui pis est, satisfait de sa condition ou s'en consolant par l'ivresse.

« Voilà, mon cher enfant, la phase de ma vie qui ne figure pas dans la légende placée au bas de mon portrait, et cela parce que les hommes l'ont ignorée. Si je la leur ai cachée avec le soin qu'on met à cacher certaines plaies secrètes, c'est qu'elle n'eût éveillé chez eux que l'incrédulité, l'ironie ou l'indifférence, au lieu des sympathies sur lesquelles j'étais en droit de compter.

« J'arrive à une circonstance de ma vie dont on a fait grand bruit. C'est celle qui m'a valu l'honneur de figurer dans le musée de Lima comme un des améliorateurs de l'industrie péruvienne. Je vous livre les faits tels qu'ils se sont passés. Un jour, en errant dans la partie montagneuse qui sépare Macusani des premières vallées de Carabaya, je trouvai dans le creux d'un rocher un alpaca mâle né de la veille. La mère, qui broutait l'herbe à quelques pas de là, prit la fuite à mon approche. J'emportai le petit dans ma soutane et en arrivant chez moi je le remis à mes sœurs pour qu'elles l'élevassent. L'alpaca grandit en compagnie d'une vigogne dont nous avions fait notre commensale. Après quinze mois, ces animaux nous donnèrent un rejeton dont la laine était remarquablement belle. Un échantillon de cette laine, remis à des commerçants de la province, attira de telle sorte leur attention, que mes sœurs virent dans le croisement des races *pacocha* et *vicuna* un moyen de retrouver la petite fortune que San Martin et les indépandants nous avaient enlevée. J'aidai les pauvres filles dans l'exécution de ce projet, mais moins par attrait pour cette fortune que par affection pour elles. Après bien des courses dans la montagne, nous réussîmes à nous procurer quelques alpacas et quelques vigognes. Au bout de sept ans, notre troupeau d'hybrides comptait une soixantaine de têtes. Mais que de mal nous nous étions donné pour arriver là!



Dame Véronique.

« Cependant la nouvelle de notre entreprise était parvenue à Lima. Le président de la république, frappé des avantages que le commerce et l'industrie du pays pouvaient en retirer, s'était intéressé à son succès. Il daigna nous écrire à ce sujet une lettre flatteuse, et, pour me donner, disait-il, un témoignage particulier de son estime, il voulait que mon portrait figurât dans le musée de Lima, qu'une médaille d'or fût frappée en mon honneur et que je choisisse dans le département de Cuzco une cure à ma convenance. Je refusai cette offre. Depuis trente ans que j'habitais Macusani, il m'en eût coûté beaucoup d'aller vivre ailleurs. Plus tard, les circonstances m'obligèrent à demander moi-même mon changement à l'évêque de la province. La faveur des grands en s'attachant un moment à nous avait éveillé dans le pays de violentes haines. Des gens, qui jusqu'alors s'étaient montrés indifférents à notre entreprise, en devinrent jaloux et résolurent de nous nuire. Comme ils n'osaient s'attaquer ouvertement à nous, ils s'en prirent à nos pauvres bêtes, que le poison fit périr une à une. Mes sœurs, profondément affectées de cette perte et ne sachant jusqu'où pourrait aller la méchanceté de nos ennemis, me supplièrent d'abandonner Macusani. Nous vînmes nous établir à Cabana, dont Cabanilla, le village voisin, était alors une annexe. Après deux ans passés ici, la main de Dieu s'appesantit de nouveau sur moi; je perdis la vue. Comme je ne pouvais remplir les devoirs de mon ministère, l'évêque transféra le siége de cette cure à Cabanilla et y envoya un prêtre pour me remplacer. Resté sans ressources, j'adressai au gouvernement, qui s'était montré bienveillant pour nous, une requête dans laquelle je rappelais avec humilité ce que mes sœurs et moi nous avions fait sans l'aide et la protection de personne. Je terminais en exposant notre détresse et demandant qu'au lieu des honneurs que le chef de l'Etat m'avait offerts, il voulût bien allouer à chacune de mes sœurs une piastre par jour pour nous aider à vivre. Ma requête eut l'honneur d'être présentée à la chambre, où les députés en firent le texte de beaux discours; mais le temps passa sans que nous reçussions de réponse. Comme nous n'avions aucun moyen d'existence, mes sœurs défrichèrent un petit champ et l'ensemencèrent. Nous élevâmes des poules et des cochons d'Inde qui nous procurèrent des aliments et des moyens d'échange avec nos voisins. Plus tard, mes sœurs imaginèrent de filer et de tricoter pour des personnes charitables de Lampa, qui rétribuèrent convenablement leur travail. Petit à petit nous étendîmes nos ressources. Sans sortir de la pauvreté, nous réussîmes à nous mettre à l'abri du besoin. Voilà tantôt quatre ans que nous menons ensemble cette vie, nous consolant l'un par l'autre et resserrant les liens de notre affection, à mesure que nous approchons du terme où la mort les dénoue. »

Le curé cessa de parler; sa tête se pencha lentement, comme alourdie par une pensée secrète qu'il n'avouait pas. Peut-être le récit qu'il venait de faire avait-il épuisé ses forces. Je regardai dame Véronique qui continuait de filer. Son visage n'exprimait qu'une impassibilité sereine. L'habitude de la souffrance avait-elle émoussé la sensibilité de la vieille fille, ou, à l'exemple de son frère, portait-elle sa croix avec une résignation muette? — Je ne sais, — mais toute son attention me parut concentrée sur le travail de son fuseau, dont elle examinait de temps en temps le fil à la lumière, comme pour s'assurer qu'il était bien d'une grosseur égale.

L'heure du coucher était venue. Le bon curé voulut qu'on dressât mon lit dans sa chambre. Quelques peaux de mouton que sa sœur étendit à terre formèrent une couche moelleuse. Comme Ñor Medina m'apportait ma selle que j'avais demandée pour en faire un oreiller, le chien fit entendre au dehors quelques aboiements étouffés auxquels répondit une voix de femme. « Dieu soit loué ! exclama le curé, c'est notre pauvre Epifania qui revient de Lampa ! » Dame Véronique sortit pour aller rejoindre sa sœur. Un instant après, les deux femmes reparaissaient ensemble. Dame Epifania prit la main de son frère, la baisa et la mit sur sa tête, selon l'antique usage des Quechuas. « Que Dieu vous bénisse, ma sœur, comme je vous bénis, murmura celui-ci.

— Vous devez être bien lasse de votre course, dis-je à la voyageuse, dont les pieds poudreux étaient chaussés de sandales en cuir brut, comme en portent les gens du bas peuple.

— Bah ! je n'en dormirai que mieux, » me répondit-elle gaiement.

En achevant, elle déposa dans la main du curé quelques pièces d'argent, le produit de la vente de son travail sans doute, que le vieillard glissa sous l'oreiller de son lit. Cela fait, les deux femmes rassemblèrent à la hâte quelques toisons et des mantes de laine et sortirent en fermant la porte derrière elles.

Je restai seul avec le curé, qui, m'ayant souhaité une bonne nuit, se tourna du côté de la muraille après m'avoir prié d'éteindre le lampion. Pendant un moment je l'entendis prier à voix basse et mêler quelques soupirs à sa prière, puis mes yeux se fermèrent et je tombai dans un sommeil profond.

Le lendemain je fus sur pied d'assez bonne heure. Pendant que je dormais encore, les deux sœurs avaient préparé une bouillie à la farine de maïs dont elles exigèrent que je mangeasse quelques cuillerées, pour me prémunir, disaient-elles, contre le brouillard matinal. Comme j'étais en train d'expédier mon brouet, Ñor Medina vint m'annoncer que les mules étaient sellées. Je lui tendis mon écuelle à demi pleine pour qu'il l'achevât. Trois coups de langue lui suffirent pour en laper le contenu. Mes hôtes s'étaient avancés jusqu'au seuil de leur demeure pour assister à mon départ. Je pris dans mes mains les mains du vieux prêtre :

« Mon révérend père, lui dis-je, je n'ai rien à vous offrir en échange de votre accueil cordial et de la touchante confiance que vous m'avez témoignée; je quitte ce pays pour n'y plus revenir; mais j'ai à Lima, à Arequipa, à Cuzco, des amis influents, qui, j'en suis certain, accueilleront favorablement la requête que je pourrai leur adresser à votre sujet. Que désirez-vous qu'ils fassent pour vous être agréables ?

— Absolument rien, me répondit-il ; j'ai trop peu de jours à passer sur la terre pour que la protection des hommes me soit utile maintenant. Allez, mon cher enfant, et que Dieu vous conduise. Les prières du vieillard que vous êtes venu chercher de si loin ne vous manqueront pas. » Le vénérable curé me pressa dans ses bras et les deux femmes me serrèrent la main comme à une ancienne connaissance.

Au moment de quitter pour toujours ces nobles infortunés, je sentis mon cœur se gonfler et mes yeux devenir humides. « Adieu ! leur dis-je brusquement en enfourchant ma bête. — Adieu et bon voyage, » me répondirent-ils tous les trois. Ñor Medina était déjà en selle. « *Vamos !* » cria-t-il en poussant sa monture que la mienne suivit aussitôt. Cinq minutes après, les villages de Cabana et de Cabanilla et le pont de trois arches qui les rattache l'un à l'autre s'évanouissaient derrière nous.

Le souvenir de mes hôtes absorbait trop complétement mon esprit pour qu'il s'intéressât aux sites que nous traversions ou au spectacle toujours pompeux du soleil levant dans la Cordillère. J'étais plongé dans cette rêverie qui est en quelque sorte le prolongement d'une sensation douloureuse, et qui ne s'arrête qu'après en avoir propagé l'ébranlement de vibration en vibration jusqu'aux dernières fibres du cœur. Ñor Medina, tout en respectant mon silence, en paraissait vivement contrarié et s'efforçait d'y mettre un terme par des remarques faites à haute voix. Tantôt c'était la sangle de ma mule qui lui semblait trop lâche, ou le pellon de ma selle qui pendait d'un côté, ou bien encore une évaluation de la distance que nous avions à parcourir pour arriver à Lampa. Je le laissais dire sans l'interrompre. Quand il vit que ses allusions indirectes étaient sans résultat, il prit le parti d'aller droit au but.

« Monsieur aurait-il à se plaindre de la réception qu'on lui a faite à Cabana ? me demanda-t-il d'un air obséquieux.

— Pourquoi cette question ? fis-je.

— Ah ! c'est que monsieur n'a pas encore ouvert la bouche depuis que nous sommes en route, et son silence me ferait supposer qu'il est mécontent. Après tout, je l'avais averti que le vieux padre Cabrera était un peu fou, et s'il a ennuyé monsieur, ce n'est pas ma faute. »

A ces paroles irrévérencieuses, je bondis sur ma selle, et, debout sur mes étriers en babouches, afin de dominer mon interlocuteur de toute la hauteur de ma taille et de mon mépris :

« Ñor Medina, lui dis-je en essayant de le foudroyer du regard, vous êtes et ne serez jamais qu'un.... muletier !

— Mais je l'espère bien ainsi, monsieur, me répondit l'homme en ôtant son chapeau par égard pour lui-même ; muletier, mon aïeul le fut, mon père l'était, et j'ai succédé à mon père comme mon garçon me succédera quelque jour. Muletier, *caramba !* ne l'est pas qui veut en ce monde ! »

Devant cette profession de foi enthousiaste, il n'était plus possible de garder son sérieux. Toute la colère qu déjà bouillonnait en moi s'en alla dans un éclat de rire. La glace était rompue. En me voyant rire, mon guide se mit à rire aussi, et redevenus sur-le-champ bons amis, nous reprîmes notre causerie de la veille juste à l'endroit où nous l'avions laissée.

Après avoir côtoyé pendant deux heures la rivière de

Cabana, qui tantôt coulait lentement, tantôt précipitait son cours, selon que les terrains étaient plans ou déclives, nous la laissâmes se diriger à l'est, et nous prîmes au nord la direction de Lampa. Le ciel était d'une admirable sérénité. Un soleil brillant égayait le paysage; mais vers deux heures, l'astre et l'éther se dérobèrent à nos yeux derrière un rideau de sombres nuages. Ces lourdes vapeurs, de l'espèce des nimbus, semblaient recéler dans leurs flancs la foudre, la grêle et la neige, et nous nous préparions à recevoir leur choc le plus philosophiquement possible, quand la Providence eut pitié de nous. Le noir tourbillon passa comme une trombe au-dessus de nos têtes, se contenta de remplir de poussière et de petits cailloux nos yeux, nos nez et nos oreilles, et alla s'abattre sur le Titicaca, au grand effroi des palmipèdes qui habitent le lac Sacré. Un instant après, le ciel redevenait couleur de lapis-lazuli et le soleil brillait de nouveau sur nos têtes.

Au moment où ma montre marquait quatre heures, nous longions le versant d'une colline tout parsemé d'éclats d'obsidienne d'un vert noirâtre et d'un scintillement à nous faire baisser les yeux. Des blocs erratiques de figure rectangulaire et de dimensions énormes, pareils à des pans de murailles restés debout après l'écroulement d'un édifice se dressaient çà et là. Comme nous passions à dix pas de ces masses, je découvris un buisson de tolas [1], au feuillage rigide et sombre, qui végétait à l'abri du vent du nord. Autour de ce buisson, à demi cachés dans une herbe fine et douce, quelques éranthis naines, particulières à ces latitudes, épanouissaient leur corolle blanche. Déjà je me disposais à mettre pied terre pour cueillir un bouquet de ces fleurs alpines qui me rappelaient les pâquerettes au cœur d'or dont avril étoile nos pelouses, quand un oiseau, arrivant de je ne sais où, s'abattit comme une flèche sur ces fleurettes, et sans que ses pieds touchassent la terre, passa de l'une à l'autre, plongeant dans leur calice son bec démesurément long, courbe et effilé. Au vol bourdonnant de l'oiseau, à ses allures vives et saccadées, à sa configuration spéciale, je reconnus un individu de la famille des trochyles. J'avoue néanmoins qu'un colibri de cette taille, dont les ailes mesuraient quelque trente centimètres d'envergure, me parut un fait si prodigieux, qu'un instant je me défiai du témoignage de mes yeux écarquillés outre mesure. Force me fut pourtant de me ranger à l'évidence et de convenir avec moi-même que cet oiseau mystérieux était bien un trochyle, mais un trochyle géant, lequel était aux individus de sa famille ce qu'un moineau serait à un dinornis, si le dinornis existait encore.



Baccharis obtusifolia

Pendant le temps d'arrêt de quelques secondes que le trochylus en question fit sur chaque fleur, qu'il lacérait à coups de bec quand elle ne lui offrait aucune pâture, je pus ou je crus remarquer que sa chape et ses ailes étaient d'un vert noirâtre, à reflets métalliques, et sa poitrine d'un gris d'ardoise qui passait au blanc sale en atteignant le ventre. Sa récolte de miel finie, l'oiseau disparut par un mouvement d'ailes qui me rappela le vol tourbillonnant des feuilles sèches qu'un ouragan d'automne emporte loin des bois.

Comme je n'avais rien de mieux à faire, je pris mon garde-notes et j'écrivis au crayon les lignes suivantes, si bien effacées à cette heure que, pour les déchiffrer, je me vois contraint d'appliquer à mon œil une loupe d'un fort grossissement.

« Aujourd'hui sept juillet, fête de saint Firmin, évêque de Pampelune, qui vivait au quatrième siècle, observé entre Cabana et Lampa et par une altitude d'environ douze mille pieds, un colibri d'une taille phénoménale. Ce colibri apporté par le vent, vient d'être remporté par lui. Le naturaliste Tschudi a déjà constaté ce fait de trochyles picorant à treize mille sept cents pieds au-dessus de la mer, mais il n'a rien dit du genre de fleurs dont l'oiseau recherchait le suc à cette élévation. Or, le colibri que le hasard m'a permis de voir aujourd'hui pompait le miel d'une *eranthis gracilis*, dont le nectaire ou l'écaille pétaloïde qui en tient lieu ne pouvait contenir, comme celui des renonculacées, qu'un suc âcre, de propriétés vénéneuses. Soumettre à l'appréciation du premier savant que je rencontrerai, ce cas qui me semble bizarre, de colibris voltigeant sur la limite des neiges éternelles et se nourrissant de poisons. »

Une heure après l'apparition du trochylus que mon guide avait pris pour une hirondelle, nous passions à gué la rivière de Lampa, cours d'eau sans importance en temps de sécheresse, mais qui devient un torrent furieux à l'époque de la fonte des neiges. Déjà le soleil baissait sensiblement. L'atmosphère, d'une pureté magnifique, paraissait saturée d'une poussière d'or. Les lichens et les leprarias qui tapissaient certaines roches prenaient aux reflets du couchant des tons mordorés pareils aux

1. Baccharis obtusifolia.

risations du col des colombes. Les collines de l'est bleuissaient à vue d'œil et s'enveloppaient aux approches du soir d'un voile de gaze, tandis que celles de l'ouest, teintées d'ocre et de bitume, se détachaient avec une vigueur surprenante sur le fond de pourpre du ciel. Au moment où le soleil disparaissait, une ligne opaque et dentelée barra l'horizon devant nous. Nous touchions au terme de notre course. Cette ligne, c'étaient les maisons de Lampa. Nous poussâmes résolûment nos bêtes; après une demi-heure de marche, nous traversions le pont de pierre à trois arches jeté sur la rivière de Lampa.

Ce pont date d'une quinzaine d'années. Il fut construit en remplacement de l'ancien pont de *Minbres* dont l'invention est attribuée aux Incas. Le chef actuel de l'État, trouvant qu'une escarpolette en osier rappelait trop indiscrètement le passé barbare de la province, le fit décrocher et voulut qu'on le remplaçât par un pont de pierre. Ce progrès évident s'accomplit en très-peu de temps, grâce à une contribution extraordinaire de cinq mille piastres (vingt-cinq mille francs), que les *Lampenos*, jaloux d'illustrer leur rivière et de plaire à leur président, s'imposèrent héroïquement.

Le pont franchi, je ne vis autour de moi que des maisons basses, groupées sans le moindre parallélisme. Une *pulperia*, boutique d'épicier-liquoriste, de l'aspect le plus délabré et éclairée par un suif collé contre la muraille, projetait sur leurs mornes façades une clarté livide. Je frissonnai de la tête aux pieds, sans savoir pourquoi. A l'obscurité déjà complète, se joignait un silence profond. La bourgade paraissait veuve d'habitants. Cependant, à mesure que nous avancions, je distinguais quelques passants rasant les murailles comme des ombres. Çà et là, un rayon lumineux brillait à travers les fentes des volets. C'était peu; mais c'était toujours quelque chose, et je me sentis renaître à l'espoir. Enfin, nous débouchâmes sur une assez grande place, où j'entrevis des maisons d'une construction rassurante. La lourde masse d'une église avec ses clochers carrés dominait leurs toitures. Des boutiques peu éclairées, mais encore ouvertes, m'annonçaient le centre commercial de la localité, qui compte environ deux mille trois cents âmes. Comme nous passions près d'une de ces *tiendas* de commerce, dont le propriétaire s'occupait à rentrer des piles d'assiettes, de saladiers et d'urnes de forme suspecte, étalées devant sa porte, j'arrêtai ma monture, pour prier cet industriel de m'indiquer la demeure d'un certain señor Firmin de Varay Pancorbo, négociant en rouenneries, pour lequel j'avais une lettre de recommandation. Il me montra au fond de la place une maison à balcon en bois, dont les fenêtres brillantes de clarté contrastaient vivement avec les ténèbres des demeures voisines.

« Vous trouverez tout le monde en joie, » me dit-il. Je remerciai ce marchand de faïence, sans songer à lui demander l'explication de ses paroles. En arrivant devant la maison indiquée, un bruit de voix et de rires frappa mon oreille. Nous mîmes pied à terre. La porte nous fut ouverte par un pongo, que j'envoyai prévenir son maître de mon arrivée. Un instant après, l'escalier en bois du logis craquait sous des pas empressés et un homme se précipitait plutôt qu'il ne venait à ma rencontre. « Je suis don Firmin, me cria-t-il en m'apercevant, et vous, señor, qui êtes-vous et que souhaitez-vous de moi? » A la singularité de cet accueil, non moins qu'au teint cramoisi du négociant en rouenneries, je jugeai qu'il avait fêté la dive bouteille; mais comme sa brusquerie me paraissait, jusqu'à certain point, bienveillante, je ne m'en formalisai pas, et tirant de mon portefeuille une lettre de quelques lignes qui me recommandait à l'individu, je lui présentai d'un air souriant.



Marchand de faïence, à Lampa.

« Soyez le bienvenu, me dit-il, après avoir lu, ma maison est à votre disposition pour tout le temps qu'il vous plaira d'y demeurer. Je suis célibataire. C'est aujourd'hui la Saint-Firmin, et j'ai réuni à cette occasion quelques négociants de mes amis et de femmes d'humeur charmante. Vous nous aiderez à célébrer la fête de mon bienheureux patron. »

Sans attendre que je le remerciasse, le négociant prit mon bras et m'entraîna dans l'escalier. Arrivé sur le carré, il ouvrit une porte et m'introduisit dans une grande pièce assez peu meublée, mais illuminée à *giorno*, où j'aperçus une quinzaine de personnes des deux sexes assises autour d'une table. La nappe souillée, les mets au pillage, les bouteilles vides ou renversées indiquaient ce moment précis d'un festin péruvien où la faim des convives est complétement assouvie, mais où leur soif commence seulement à s'éveiller.

En me voyant paraître au bras de l'amphitryon, hommes et femmes poussèrent un hourra collectif, que les passants, s'il s'en trouvait, durent entendre à l'extrémité de la ville; puis, cet accès d'enthousiasme calmé, chacun se serra contre son voisin pour me faire place. Je m'as-

sis entre deux beautés, déjà sur le retour, qui s'empressèrent de me servir avec cette grâce attentionnée qui est l'apanage exclusif du sexe. Pendant que l'une encombrait mon assiette d'aliments variés, l'autre me versait largement à boire. Tout en mettant les morceaux doubles, car j'avais une faim canine, je tâchais de répondre aux questions diverses que des gens positifs m'adressaient à la fois. A mon costume poudreux et débraillé, à mes éperons chiliens sonnant la ferraile, ces messieurs avaient jugé que je descendais de cheval et désiraient savoir d'où je venais, où j'allais, si j'étais négociant en gros ou simple courtaud en boutique, et quels articles de commerce je traînais à ma suite. Quand j'eus répoudu que je traversais l'Amérique, n'emportant avec moi qu'un album et quelques crayons, pour dessiner les choses remarquables que pourraient m'offrir les trois règnes, ces Philistins se regardèrent du coin de l'œil et se pincèrent les lèvres pour ne pas rire. Je vis bien que j'avais manqué mon effet, mais je m'en consolai en précipitant les bouchées.

L'aveu que je venais de faire, s'il m'avait aliéné les sympathies des hommes, avait piqué la curiosité des femmes, comme je le compris aux regards singuliers qu'elles jetaient sur moi. Cette douce moitié du genre humain aime le mystérieux et l'inintelligible; elle est sous ce rapport un peu comme l'enfant. L'amphigouri lui plaît, le compliqué la charme, l'obscur et l'incompréhensible la ravissent. Il suffisait que les beautés qui m'entouraient ne s'expliquassent pas un homme traversant l'Amérique, sans autre bagage qu'un album sous son bras, pour qu'elles s'intéressassent à lui sur-le-champ. Du moins je jugeai ainsi de la chose aux toasts que des femmes charmantes portèrent à l'adresse de ce qu'elles appelaient « mon voyage en déshabillé. » J'y répondis avec empressement en élevant mon verre à la hauteur de mon épaule, le promenant de droite à gauche, et, selon l'usage du pays, saluant, après lui avoir souhaité cent ans d'existence, la personne qui me prenait à partie.... Sur un ordre du maître, les mozos de service emportèrent les restes du repas, retirèrent la nappe et posèrent sur la table un de ces verres côtelés, de la grandeur d'un seau, que la Germanie, où on les fabrique, expédie au Pérou. L'amphitryon y vida successivement six bouteilles de vin de Bordeaux, quatre de vin de Xérès, deux de rhum, édulcora et parfuma le tout avec du sucre et de la muscade, puis dans cet amalgame incendiaire appelé *cardinal* il laissa tomber une fraise[1], qui plongea, disparut et revint flotter à la surface du liquide. Alors chaque convive, attirant à lui le verre phénoménal et trempant ses lèvres dans le breuvage, essaya de gober la fraise, soit en la happant brusque-

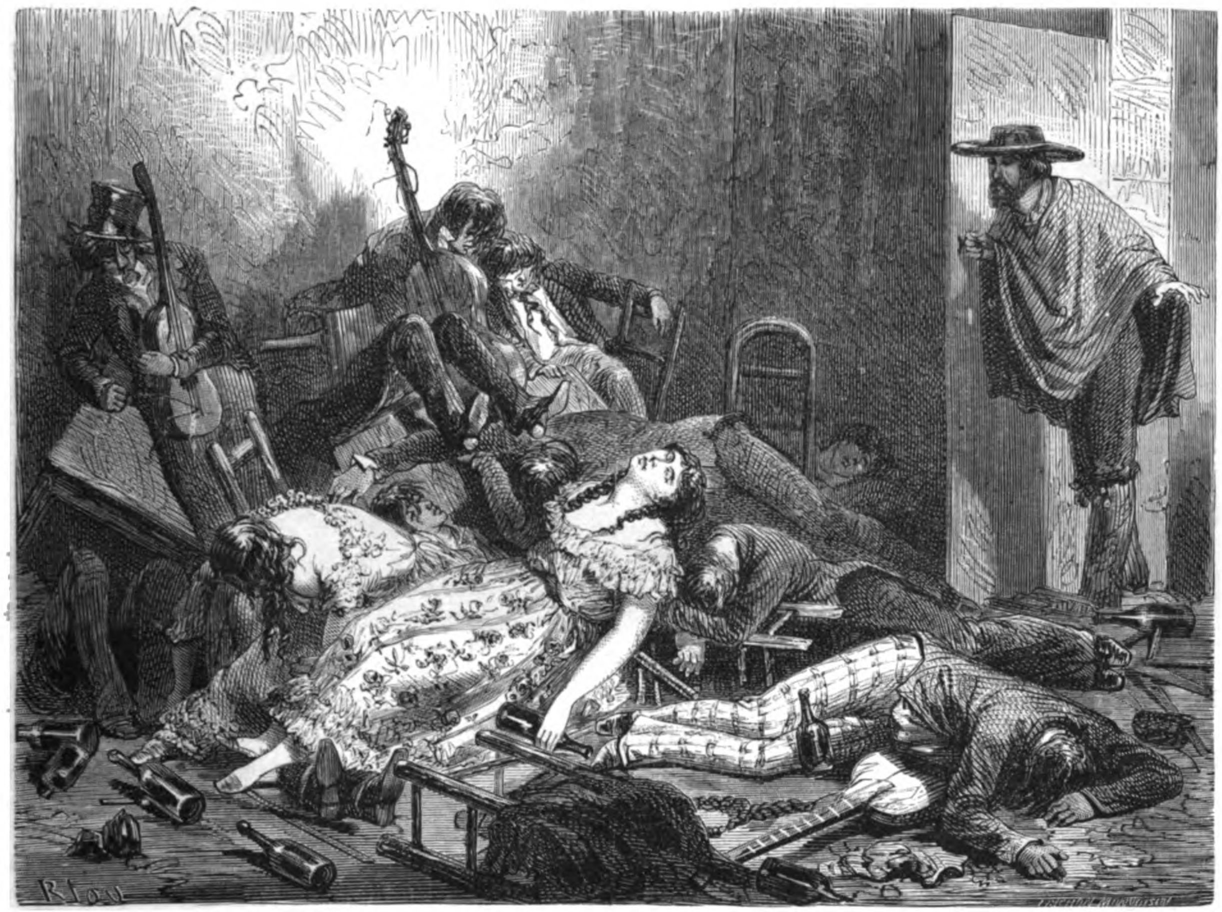


Un festin à Lampa. — Préparation du cardinal

1. *Fraga reniformis.* C'est une des cinq variétés de fraises cultivées au Chili et au Pérou. Elle n'est pas originaire de ces con-

ment, soit en l'attirant au fond de son gosier par un remou perfide; mais le petit fruit qui savait son métier, pivotait sur lui-même ou disparaissait chaque fois qu'une bouche avide l'approchait de trop près. Après de vains efforts et l'absorption volontaire ou forcée de copieuses gorgées, l'amateur rebuté du jeu passait le verre à son voisin, qui recommençait sans plus de succès la même manœuvre. Ce joli passe-temps, appelé *la pêche à la fraise*, et dont un évêque, Melchior de la Nava, qui vivait à Cuzco au commencement du dix-huitième siècle, fut, dit-on, l'inventeur, n'est pour les Péruviens de la Sierra qu'un honnête prétexte à boire. Les pêcheurs pauvres pêchent à la fraise dans un grand verre de chica, cette bière locale ; les richent font un mélange hétérogène et dispendieux de liqueurs fines et de vins étrangers. Les moyens, comme on voit, peuvent différer, mais le résultat est toujours le même. L'ivresse est le port où viennent fatalement aboutir ces pêcheurs de fraises.

Quand passa devant moi le grand vidrecome, il me fallut, bon gré malgré, y tremper mes lèvres et feindre de poursuivre le fruit mobile ; mais j'eus soin de tenir mes dents assez serrrées pour qu'aucune goutte du liquide où tant de bouches indigènes avaient barboté ne passât par ma gorge. Ce divertissement local dura jusqu'à parfait épuisement de la liqueur. Alors la fraise, restée à sec au fond du verre, fut mangée par un des buveurs.



Le lendemain de la Saint-Firmin.

Sous le coup de la boisson traîtresse qui fermenta bientôt dans leurs cerveaux, tous les convives se levèrent. Les guitares firent entendre un razgo triomphant. Les femmes donnèrent du tour aux volants fripés de leur robe, les hommes déployèrent leurs mouchoir, la *zamacueca* appela les danseurs. Un couple renommé pour l'agilité de ses mouvements et désigné à l'unanimité par la galerie, ouvrit le bal par un de ces pas de caractère que les Espagnols appellent simplement *troche y moche*, mais devant lequel un sergent de ville parisien blasé sur le menuet des Courtilles se fût voilé pudiquement la face de son tricorne. Au verre dont la

trées, comme nos horticulteurs le croient encore aujourd'hui, mais a été importée d'Espagne vers la fin du dix-septième siècle, ainsi que quelques plantes que les botanistes qualifient de *Chilensis* et de *Peruvianus*, sans se douter qu'elles viennent d'Europe: tels sont la *scylla*, vulgairement appelée *Jacynthe du Pérou*, les *pancratium ringens* et *latifolium*, le *crinum urceolatum*, les *amarillis aurea* et *flammea*, primitivement sortis des Açores et des Philippines et naturalisés en Europe par les Portugais. Des plants de la variété de fraise *reniformis*, pris à la Mocha ou Conception, sur la côte du Chili, par le capitaine Frézier, à qui on doit une relation de voyage dans ces contrées, furent apportés par lui en France en 1712. — Comme le lecteur pourrait s'étonner de voir des fraises au milieu des neiges du Collao, nous ajouterons que, deux fois par semaine, des convois d'ânes et de mules approvisionnent de fruits d'Europe et de fruits des tropiques les marchés des principales villes de la Sierra.

taille m'avait épouvanté, on venait de substituer une outre d'eau-de-vie, musette bachique dont chacun alla tour à tour tirer quelques sons. L'orgie prenait des proportions babyloniennes. Je profitai d'un moment où personne n'avait les yeux sur moi pour enfiler la porte. Sur le carré, je trouvai un mozo de service que je pris amicalemeut au collet et que j'entraînai dans un coin. « Écoute, lui dis-je, comme il faut que je parte de grand matin, j'ai besoin de dormir un peu. Tu vas me donner une chambre où pour plus de sûreté tu m'enfermeras et dont tu emporteras la clef. Si par hassrd ton maître me demande, tu lui diras que je suis parti. Prends ce pourboire et sois discret, ajoutai-je en lui glissant dans la main une piastre à canons, car si tu t'avisais de révéler le lieu de ma retraite, le muletier qui m'accompagne ne manquerait pas, sous un prétexte ou l'autre, de te rouer de coups avant de quitter la maison. » Le mozo avait l'esprit subtil et comprit à merveille. « Venez, monsieur, me répliqua-t-il en empochant la piastre, c'est aujourd'hui la Saint Firmin et le patron ne songera guère à dormir, aussi vais-je vous installer dans sa propre chambre. S'il demandait à y entrer, je lui dirais que la clef est perdue.

Un moment après je m'allongeais voluptueusement entre deux draps blancs que le mozo venait de substituer à ceux de son maître, attention dont je lui sus gré. Le digne serviteur s'en alla bientôt en retirant la clef de la serrure et je restai livré à mes réflexions. D'abord, il me parut bizarre d'occuper la chambre et le lit d'un homme qu'au coucher du soleil je ne connaissais pas encore, et cela sans qu'il s'en doutât. Mais ce scrupule, à supposer que c'en fût un, s'évanouit bien vite. Je me mis à philosopher sur la chose, et tout en admirant par quelles voies secrètes la Providence donne la pâture aux petits oiseaux et la couchée aux voyageurs, je laissai tomber ma tête sur l'oreiller où don Firmin de Vara y



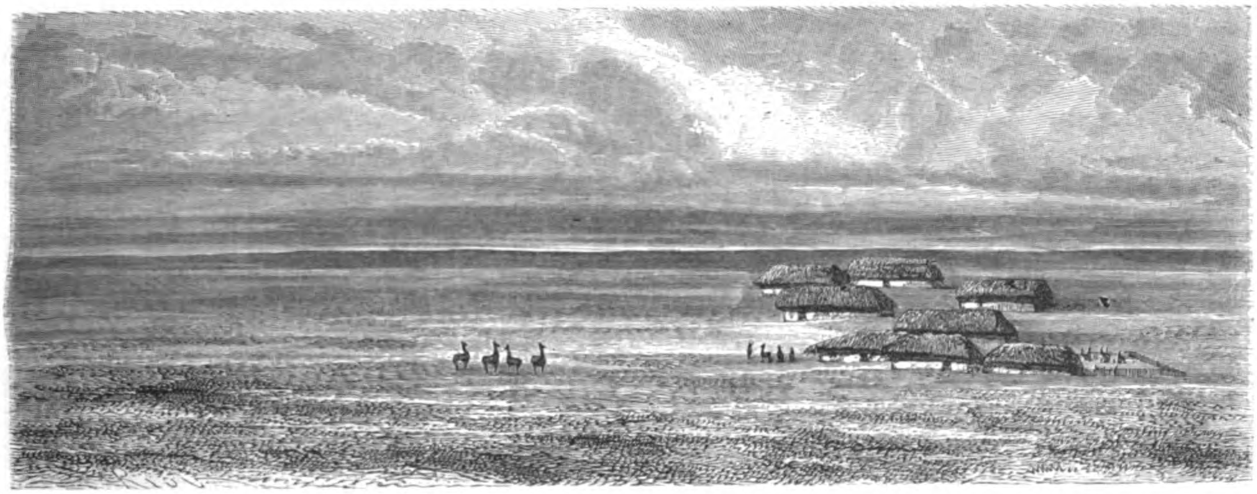
Lampa.

Pancorbo avait tant de fois reposé la sienne. Au bout de cinq minutes et malgré les rugissements de la tempête humaine déchaînée à quelques pas de moi, j'étais plongé dans un sommeil profond.

Le lendemain, je dormais encore quand un officieux geôlier vint ouvrir ma qorte. « Vos mules sont sellées, me dit-il, et l'arriero vous attend dans la rue. » D'un bond je fus sur pied. Tout en m'habillant, je demandai au mozo si la nuit avait été orageuse : « Vous en jugerez en sortant, » me répondit-il. Quand j'eus achevé ma toilette, je me disposai à aller rejoindre mon guide. Comme je passais devant la chambre où le banquet et le bal de la Saint-Firmin avaient eu lieu, le mozo qui me précédait en entr'ouvrit la porte. « Voyez, » me dit-il. Je passai ma tête par l'entre-bâillure. Un spectacle navrant s'offrit à mes yeux. Tous les convives de la veille, si gais, si bruyants, si pleins de séve et de santé, gisaient à terre, entassés les uns sur les autres. Les femmes avaient le teint vert, les hommes la face violette. Quelques bouches ouvertes montraient leurs dents. Des chaises brisées, des guitares sans cordes, des outres vides, çà et là des vêtements et des objets de toilette à l'usage des deux sexes : ici une natte de cheveux postiches, là un couvre-chef aplati, formaient les accessoires de ce tableau. Un rayon de soleil entrant par la croisée, éclairait, sans les ranimer, ces corps glacés et roidis par l'ivresse. *O horror! horror! horror!* exclamai-je comme Macbeth, en refermant la porte et descendant quatre à quatre les marches de l'escalier. Ñor Medina m'attendait sur le seuil. Le mozo qui m'avait suivi me tint l'étrier pour me mettre en selle. « Mes compliments à votre maître, quand il s'éveillera, dis-je à cet honnête garçon. — Monsieur, je n'y manquerai pas, » me répondit-il en riant.

Paul Marcoy.

(La suite à la prochaine livraison.)



Village de Llalli.

VOYAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

DEUXIÈME ÉTAPE.

D'AREQUIPA A LAMPA.

L'auteur poursuit sa route en dissertant sur le passé et le présent de la province de Lampa.

Comme nous dépassions les dernières maisons de Lampa dans la partie du nord, je me souvins que les épisodes de la soirée m'avaient fait négliger de crayonner sur mon livre de notes certains détails relatifs à la province de Lampa, à son commerce, son industrie et l'humeur de ses habitants. Je comblai aussitôt cette lacune, non pas tant par amour de la statistique et pour me mettre en règle vis-à-vis des sociétés savantes, que pour ôter aux voyageurs présents et à venir, commandités par ces dernières, tout prétexte d'éblouir le public par un pompeux étalage de documents *certains*, de renseignements *officiels* et de chiffres *exacts*.

La province de Lampa, enclavée dans celles d'Arequipa, de Chucuytu, de Puno, d'Azangaro, de Canas y Canchis, occupe une superficie d'environ treize cent vingt lieues carrées. Sur cette étendue, complétement dénuée d'arbres et d'arbrisseaux, mais accidentée de collines et de vallons, de ravins et de fondrières et sillonnée par trois torrents-rivières[2], on compte une ville capitale,— la bourgade à laquelle nous tournons le dos, — quarante-trois villages, — lisez hameaux de la plus triste espèce, — et cent huit pascanas ou bergeries. La population de la province est d'environ cinquante-sept mille habitants et le chiffre de ses moutons s'élève à quatre cent mille. Grâce aux vastes déserts tapissés de mousse et de jarava, entrecoupés de lagunes à l'eau dormante, d'une lieue à trois lieues de tour, qui caractérisent en général les provinces du Collao et en particulier celle de Lampa, les races ovine, bovine et camélienne croissent et multiplient à merveille et sans que l'art de l'éleveur y soit pour rien. Le beurre en vessies, le fromage en meules, le mouton fumé (*sessina*), la viande de bœuf et de lama découpée en lanières (*charqui*), la patate gelée (*chuño*), dont on compte trois variétés, la *tunta*, la *moraya*, le *mosco*, forment la branche la plus importante du commerce de Lampa avec les provinces voisines. La tonte annuelle des brebis et des alpacas, dont la laine est achetée sur place par deux ou trois spéculateurs d'Arequipa, qui l'expédient en Europe, cette tonte ou ce trafic fait dire aux Lampeños que leurs relations commerciales s'étendent aux deux bouts du monde.

L'exploitation des mines, d'où le pays tirait autrefois de grands revenus, a décru d'année en année. Nombre de gîtes productifs sont abandonnés aujourd'hui. D'au-

1. Suite. — Voy. pages 81 et la note 2, 97, 241 et 257.
2. Le Pucara-Ayaviri, les rios de Lampa et de Cabanilla et quelques ruisseaux sans importance. Ces trois cours d'eau vont se jeter dans le lac de Titicaca.

tres ont été submergés par les infiltrations incessantes des lacs Andéens. Parmi ceux qu'on exploite encore, il faut compter les huit socabons ou galeries du cerro de Pomasi, dont le rendement annuel, de trente-cinq mille marcs d'argent au commencement de ce siècle, n'est plus à cette heure que de huit mille marcs. Toutefois cette différence énorme dans le résultat obtenu ne provient pas, comme on pourrait le croire, de l'épuisement des gîtes métallifères, mais simplement d'une application parcimonieuse des moyens d'exploitation. Depuis longtemps les bras et les capitaux font défaut au travail. Où l'on employait autrefois des populations entières et de grosses sommes, on se contente aujourd'hui d'exposer quelques centaines de piastres et quelques travailleurs. Quant aux affleurements de minerai, si célèbres dans les fastes financiers du pays et où l'extraction de l'or apyre et de l'argent vierge s'opérait par le seul travail du ciseau, il n'en est plus parlé que pour mémoire. Ces splendides *bolsons* abondent néanmoins dans la partie montagneuse du Collao, seulement les Indiens qui les découvrent par hasard ou qui les connaissent par ouïdire, n'ont garde d'en révéler l'existence aux descendants des Espagnols. Ils savent par tradition tout ce que leurs aïeux eurent à souffrir de l'insatiable avidité des conquérants, et dans la crainte d'être employés comme eux au travail des mines, ils se taisent sur leurs trouvailles.

Le commerce de Lampa, comme on vient de le voir, est assez borné. Son industrie est limitée à la fabrication de vases grossiers et de tapis velus dont le village d'Atuncolla a le monopole depuis deux siècles. Quant aux produits végétaux du sol, la botanique, la culture ou l'horticulture n'a pas à s'en préoccuper. Dans ce climat rigide croissent à peine la pomme de terre douce et l'amère, — *papa franca* et *papa lisa*, — une avoine et un orge chétifs, qui ne donnent pas d'épillets et que les chevaux et les mules consomment en herbe ; deux chénopodées, l'une douce, appelée *quinua réal*, par corruption *quinoa*, l'autre amère, appelée *cañahua*, dont les indigènes mangent les graines en bouillie et les feuilles dans leur chupé.

Le tableau statistique que nous achevons de tracer, s'il est vrai de tous points, n'a rien de bien flatteur. On pourrait même à la rigueur le trouver misérable. Eh bien ! malgré cette misère ou peut-être à cause d'elle, Lampa est des soixante-trois provinces que compte le Pérou celle où l'indigène semble le plus satisfait de son sort et laisse couler, sans les compter, les heures que Dieu lui dispense. Sans ambition et sans désirs, exempt de soucis et d'inquiétudes, narguant la maladie et riant de la mort, il vit au jour le jour, dans un calme philosophique. En vain la vermine le ronge et l'oppression l'accable ; en vain ses maîtres naturels, les présidents, les évêques et les curés, les sous-préfets, les gouverneurs et les alcades, le pressurent comme un citron, en vain le militaire le dépouille et le bourgeois le rosse, il s'en console en buvant de la chicha et de l'eau-de-vie, en pêchant à la fraise et en dansant le *zapateo*. Quelques voyageurs pessimistes ou mal renseignés ont pris pour de l'abrutissement cette quiétude d'esprit qui caractérise les Lampeños. J'avoue qu'elle m'a toujours paru le dernier mot de la sagesse humaine et partant le comble de la félicité. Si quelque Jérôme Paturot, avide de bonheur, s'avisait de le rechercher autour de ce globe, c'est dans la province de Lampa qu'il le trouverait infailliblement.

TROISIÈME ÉTAPE.

DE LAMPA A ACOPIA.

La plaine de Llalli. — Qui traite du moyen d'attendrir le cœur des Indiennes et de se procurer à déjeuner. — Histoire émouvante d'une belle-mère et d'une bru. — *Manibus date lilia plenis.* — Le courrier royal. — Qu'au Pérou si les jours se suivent et ne se ressemblent pas, les villages qui se succèdent se ressemblent. — *Apachecta.* — Pucara, son étymologie et sa foire. — Un malade et un médecin. — Où les bonnes femmes trouveront une nouvelle recette du baume de fier-à-bras. — Essai dithyrambique sur les ruisseaux. — Adieux bachiques. — Le curé Miranda. — Une églogue accompagnée de coups de fronde. — Santa Rosa. — Une fête au milieu des neiges.

Si la bourgade de Lampa est d'un aspect lugubre quand on y entre à la nuit tombante par la pampa de Cabana, elle n'offre pas un coup d'œil bien gai, lorsqu'on en sort au soleil levant par la puna de Llalli. Tel fut le jugement que je portai en voyant disparaître les dernières maisons de cette capitale et s'affaisser les deux cerros auxquels elles sont adossées.

La puna de Llalli, que nous nous disposions à traverser du sud au nord, est une vaste surface mollement ondulée, tapissée de mousse et d'herbe rase et entrecoupée de quelques flaques d'eau, autour desquelles croissent des joncs ténus, rigides et noirâtres. Un silence de mort régnait dans cette plaine, que bornent à l'ouest les premières dentelures neigeuses de la Cuesta de la Rinconada[1] et à l'est le torrent-rivière de Pucara. J'ajouterai que, cheminant au milieu du désert, nous ne pouvions découvrir ni le cours d'eau ni la montagne, et que nos regards, aussi loin qu'ils pouvaient s'étendre, n'embrassaient qu'un horizon verdâtre et peu récréatif. Deux ou trois fois, Nor Medina, inquiet de mon air ennuyé, m'avait adressé la parole, mais comme à jeun toute conversation m'est antipathique, j'avais laissé ses questions sans réponse, et l'homme rebuté par mon obstination à garder le silence, s'était mis à siffler un air du pays.

De Lampa à Llalli, première étape de la route que nous avions choisie, on compte trois petites lieues. Nous y arrivâmes entre onze heures et midi. Llalli est une

1. *Recoin.* C'est le *Nodus* formé par la réunion des sierras de Cailloma, de Huilcanota et la chaîne des Andes occidentales. Ces sortes d'embranchements sont appelés *Porco* par les gens du pays.

réunion de cahutes construites avec des éclats de pierre juxtaposés et cimentés avec de la boue. Sur les huit cahutes que compte cette localité, une seule était ouverte ; nous nous arrêtâmes devant son seuil, que Nor Medina voulut être seul à franchir, sous prétexte que l'apparition d'un *Hueracocha*[1] de ma sorte pouvait frapper de terreur les habitants de ce logis et nous ravir infailliblement le peu de chance que nous avions d'y trouver à déjeuner. Je le laissai faire. Un murmure de voix accueillit son entrée. Comme je prêtais l'oreille à ce bruit, qui me semblait de fâcheux présage, deux cris retentirent. A leur timbre aigu, je reconnus des voix de femmes. Oubliant la recommandation qui m'avait été faite, je sautai à bas de ma mule et pénétrai dans le logis. Deux femmes s'y trouvaient en effet. L'une déjà vieille, l'autre jeune encore. La vieille, effarée et tremblante, refermait à la hâte un sac bourré d'objets quelconques, tandis que la jeune, les bras étendus et les prunelles enflammées, semblait dire à Nor Medina : Tu n'iras pas plus loin.

« De quoi s'agit il? demandai-je à celui-ci.

— Il s'agit, me répondit-il en quechua, afin d'être compris par les maîtresses du logis, d'obliger les deux femelles endiablées que voici à nous donner quelque chose à manger, et pour y parvenir, je ne vois rien de mieux que de leur chatouiller les épaules avec mon laso.

— Misérable, ose toucher à ces deux femmes ! exclamai-je en faisant un pas au-devant de l'arriero et lui montrant mes poings fermés et menaçants.

— Ne voyez-vous donc pas que je plaisante, me répliqua-t-il en espagnol, que les deux Indiennes ne pouvaient comprendre. En fait de femmes, je sais bien qu'un homme comme il faut ne doit jamais battre que la sienne, et ce que j'en dis, c'est simplement pour effrayer ces deux commères et nous les rendre favorables. — Déjà nos tigresses ont rentré leurs griffes ; voyez plutôt. »



Une belle-mère et sa bru.

Je regardai. La vieille, en effet, s'était accoudée sur son sac dans une posture de cariatide, et les bras de la jeune étaient retombés le long de son corps, tandis que l'expression de son regard s'adoucissait sensiblement.

O loi souveraine des étrivières! murmurai-je à part moi, *dura lex, sed lex*; voilà que deux femmes qui semblaient sur le point de nous sauter aux yeux, comme des chattes en furie, nous regardent maintenant d'un air affable et presque souriant. La raison du plus fort serait-elle donc la meilleure, comme l'a dit Jean de la Fontaine ? »

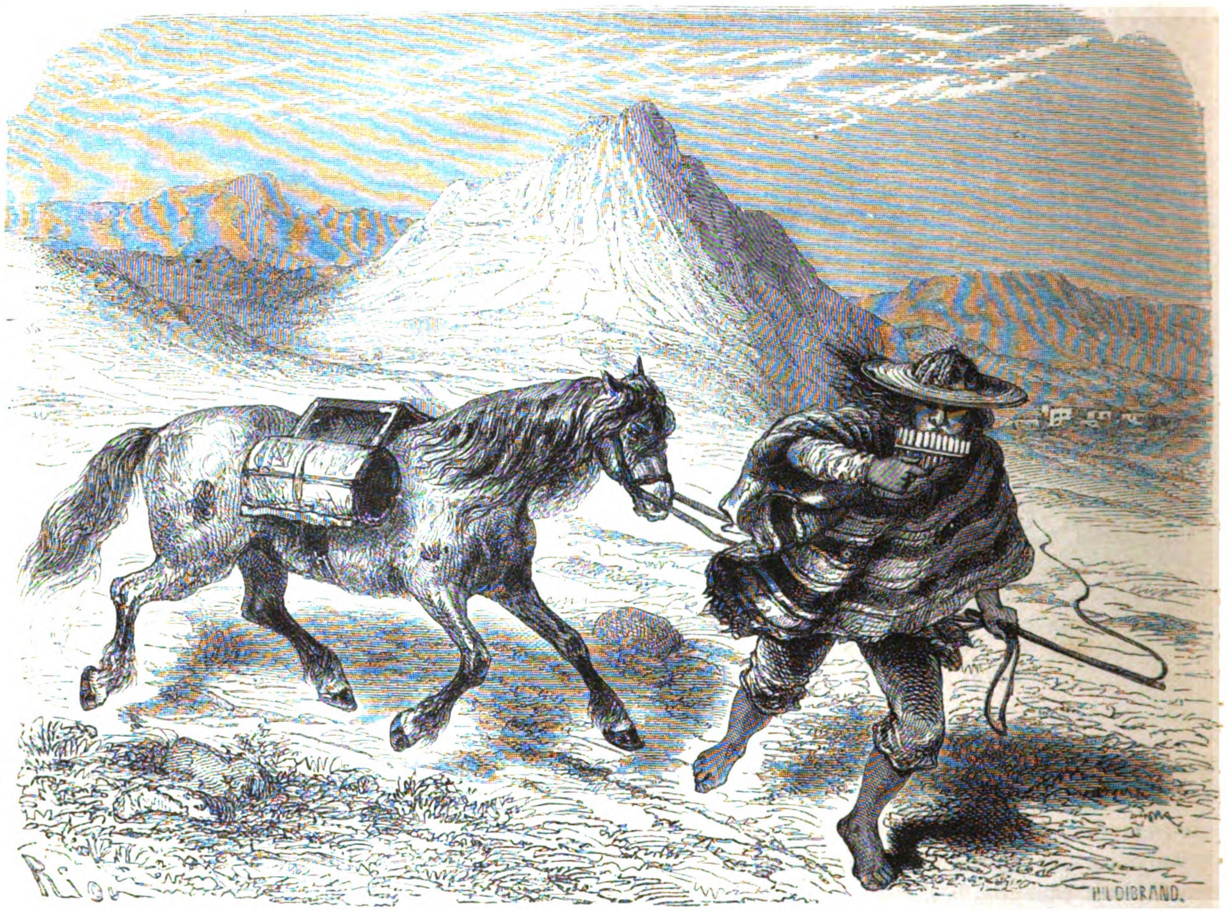
En voyant l'heureux résultat de sa comédie, Nor Medina s'était avancé vers la vieille Indienne et dénouant le sac qu'elle avait refermé, en avait retiré successivement une épaule de mouton fumé, des oignons, des piments secs et quelques poignées de chuño ou patates gelées[1], que la brave femme avait tenté de dérober à notre vue. Maintenant que le pot aux roses était découvert, toute feinte était inutile, et la menace du laso rendait la résistance à peu près impossible. Les deux femmes n'essayèrent donc plus de feindre ou de résister. Elles se sentaient dominées par la situation et s'exécutèrent avec une certaine grâce. L'une s'agenouilla devant la foyer et raviva les braises, tandis que l'autre emplissait d'eau une marmite en terre et y jetait pêle-mêle les divers ingrédients dont se compose un chupé péruvien. Au sentiment de répulsion qu'à notre aspect avaient éprouvé les deux *serranas* succéda bientôt une touchante

1. C'est le nom, *disent* les chroniqueurs, que donnèrent autrefois les Indiens du Pérou aux conquérants espagnols, qu'ils croyaient sortis de la mer, ainsi que leurs vaisseaux. *Huera* dans l'idiome quechua, signifie écume, et *cocha* ou *atun-cocha*, le grand lac. Cette expression, détournée de son sens primitif, est aujourd'hui un titre de noblesse décerné au premier venu et équivalant au *caballero* de la langue espagnole.

1. Pommes de terre légèrement écrasées et exposées pendant quelques nuits à la gelée. On les fait bouillir avec du fromage. C'est le mets favori des habitants de la Sierra.

confiance. Pendant que le chupé cuisait, elles nous racontèrent ingénument leurs petites affaires. La vieille était veuve depuis longtemps et de plus filandière. Elle filait du matin au soir de la laine de brebis brune qu'elle vendait quelquefois aux niais pour de la laine de lama. Chaque peloton d'une livre de ce *caytu-llama* lui rapportait quatre réaux. Avec cet argent, elle achetait à Lampa, soit du maïs pour faire de l'*acca*, — la chica des modernes, — soit de l'eau-de-vie de canne à trente-six degrés de preuve. Une poignée de feuilles de coca et quelques verres d'alcool rendaient momentanément à la pauvre femme sa jeunesse passée et ses illusions perdues. C'était, nous dit-elle, dans son langage figuré, comme de pâles fleurs qu'elle jetait sur le couchant de sa triste vie. En l'écoutant, le *date lilia* de Virgile me revint à l'idée et je me suis attendri.

La jeune prit la parole à son tour, pour nous apprendre qu'elle était la bru de la vieille, qu'elle passait comme elle son temps à filer et partageait ses goûts intimes. Le produit de leur travail, que les deux femmes consacraient tout entier à l'achat *d'érytroxilum coca* et de liqueurs fortes, au lieu de le remettre, l'une à son fils, l'autre à son époux qui le réclamait pour s'enivrer lui-même, était un prétexte à querelles avec celui-ci. En fils soumis et respectueux, l'homme n'osait gourmer sa mère, mais il ne se faisait aucun scrupule de tomber à



Le courrier royal.

poings fermés sur sa femme. A part ces nuages roux qui voilaient parfois le ciel de l'hymen, l'Indienne nous assura qu'elle n'avait qu'à se louer des procédés de son époux et maître.

Ces détails locaux que je consignai dans mon livre de notes, en y ajoutant quelques réflexions philosophiques qui m'étaient inspirées par la circonstance et que je complétai par le portrait au crayon des deux femmes m'aidèrent à passer sans ennui les trois quarts d'heure que nécessita la cuisson du chupé. Au bout de ce temps, on nous le servit dans un plat de terre et nous le mangeâmes avec nos doigts. Quand le plat fut vide, je réglai mon compte avec nos hôtesses et nous nous remîmes en marche, emportant leurs remercîments et leurs bénédictions.

Nous n'avions pas fait cent pas, que les sons modulés d'une flûte de Pan arrivèrent jusqu'à nous sur l'aile de la brise. Je retournai la tête pour voir d'où venait ce bruit harmonieux et j'aperçus un chasqui se dirigeant vers nous au pas gymnastique. L'homme tirait par le licou un cheval maigre, chargé d'une mallette en cuir renfermant les dépêches postales.

« C'est le *correo real* qui va de Puno à Cuzco, me dit mon guide.

— Dites *correo nacional*, répliquai-je ; le mot *royal* est rayé, comme séditieux, du dictionnaire d'une république. »

L'arriero me regarda d'un air surpris et allait me demander probablement l'explication de mes paroles, quand le chasqui arriva sur nous, et nous ayant salué d'un coup de montera et d'une modulation de syrinx, nous demanda d'un ton gracieux, pour un courrier, d'où nous venions et si nous allions à Cuzco. Mon guide satisfit à cette demande. Alors les deux hommes se mirent à causer amicalement de la neige et du froid, des casse-cou de la Sierra et du manque de vivres, toutes choses que je savais depuis longtemps, puis quand ils eurent épuisé cette matière de conversation, ne trouvant plus rien à se dire, ils prirent congé l'un de l'autre en se recommandant à Dieu et s'offrant civilement une pincée de feuilles de coca, comme deux amateurs de poudre à Nicot se présentent leur tabatière. Le courrier ne prit que le temps d'échanger sa vieille chique végétale contre une chique plus juteuse, et nous saluant d'une gamme ascendante et descendante de son syrinx, se remit à trotter la chevelure au vent.

Deux heures après cette rencontre, nous passions entre Cupi et Ocuviri, deux groupes de cabanes décorées du nom de villages et si exactement pareils, que de nuit on se fût trompé, et croyant descendre dans l'un on eût mis pied à terre dans l'autre. A la clarté du jour, leur situation respective, par rapport au chemin, aidait le voyageur marchant vers le nord à les reconnaître. Ocuviri se trouve à sa droite et Cupi à sa gauche. Mon compagnon, à qui je fis remarquer la singulière identité de ces deux hameaux-taupinières, dont toutes les portes étaient fermées, convint qu'ils avaient effectivement un air de famille; puis il ajouta que cette ressemblance, dont je paraissais m'égayer, était précisément ce qui donnait aux villes et aux villages du Pérou un cachet spécial que n'offrait aucun de ces lieux dans les républiques voisines. L'homme, sans s'en douter, avouait ses goûts noblement classiques et son amour pour l'unité, sans laquelle, dit-on, il n'est pas de beauté parfaite. Je me gardai bien de le contredire.

Dans la même journée, nous relevâmes successivement les hameaux de Macari et d'Umachiri, silencieux et clos



Pampa de Llali. — Village de Cupi et d'Ocuviri.

comme ceux que nous laissions derrière nous et comme eux d'une laideur singulière. A une lieue d'Umachiri, nous passâmes devant un *apachecta*, contre lequel un Indien et sa compagne, qui conduisaient un troupeau de lamas, venaient de lancer, en manière d'offrande la chique de coca qu'ils avaient dans la bouche. Cette façon de remercier Pachacamac, le maître omnipotent et invisible, d'être arrivé sans accident au terme d'un voyage, nous a toujours paru aussi originale que dégoûtante ; comme, après tout, chaque pays a ses usages, que tous les usages sont respectables ou doivent être respectés, nous nous garderons bien de critiquer celui-ci, et passant de l'effet à la cause, de la chique au monument, nous expliquerons la formation de ce dernier.

Le mot apachecta qu'on ne saurait décomposer, mais qu'on peut traduire, signifie dans l'idiome quechua, *lieu de halte* ou *de repos*. Les cimetières, que les Espagnols appellent tantôt *Panthéon* et tantôt *Campo-Santo*, portent chez les Indiens le nom d'apachecta. Quant à la chose, elle se compose, dès le principe, d'une poignée de cailloux, qu'un chasqui, arriero ou conducteur de lamas, qui passe et s'arrête un moment pour reprendre haleine, dépose au bord du chemin, non pour perpétuer le souvenir de la halte qu'il vient de faire, mais comme un tribut de gratitude qu'il paye ostensiblement à Pachacamac, maître et créateur de cet univers. Quelques jours, quelques mois s'écoulent ; un second Indien passe par hasard dans le même endroit, aperçoit les cailloux réunis par son devancier et s'empresse d'en ajouter d'autres au tas. Avec le temps, la poignée de cailloux devient une pyramide de huit à dix pieds de hauteur, que les passants, à mesure qu'elle s'élevait, ont cimentée avec un peu de terre détrempée par un jour de pluie. Quand l'œuvre est achevée, une main inconnue place à son sommet le signe du salut. Une autre main y attache un bouquet de fleurs. Ces fleurs se fanent, se dessèchent et sont renouvelées par d'autres mains pieuses. Le plus ou moins de fraîcheur de l'offrande indique que la route où s'élève l'apachecta est plus ou moins fréquentée par les caravanes.

Maintes fois nous nous sommes arrêtés devant ces monuments, non pour faire notre prière à Pachacamac, divinité qui nous est inconnue, mais pour examiner en amateur les fleurs placées à leur sommet. Ces fleurs étaient des lis blancs, des héliconias, des erythrines d'un minium pourpré et des amaryllis rouges à stries vertes, qui croissent à l'ombre des buissons, dans les vallées orientales. De l'endroit où elles avaient été cueillies à l'apachecta où nous les trouvions, la distance approximative était de trente à quarante lieues.

Ces monuments qu'un savant d'Europe prendrait volontiers pour des tumulus, et un employé du cadastre pour des bornes milliaires, se recommandent moins à l'attention par leur caractère architectural que par le cachet indéfinissable qu'ils doivent aux éclaboussures verdâtres dont ils sont littéralement couverts de la base au faîte. Les éclaboussures n'ont d'autres causes que le passage successif des Indiens et l'acte religieux que chacun d'eux croit accomplir en retirant de sa bouche la coca qu'il mâchait et en la lançant contre les parois de la pyramide.

Au bruit des pas de nos montures, l'Indien et sa femme, qui s'étaient retournés, s'arrêtèrent court pour nous voir passer. Tout en nous considérant d'un air ébahi, ils ne manquèrent pas de nous saluer d'un *alli llamanta* et d'ôter leur montera. Les lamas avaient fait



L'apachecta.

halte aussi, à l'exemple de leurs maîtres, mais moins polis que ces derniers, ils se bornèrent à nous examiner de leur œil doux et impassible, sans nous honorer d'un salut quelconque. A la tombée de la nuit, neus arrivâmes à Pucara, ayant fait à travers la puna neuf lieues espagnoles, équivalant à douze lieues de France.

Pucara était autrefois un point isolé du territoire des Indiens Ayaviris. Vers la fin du douzième siècle, Lloque Yupanqui, troisième empereur du Pérou, après de sanglants démêlés avec ces naturels, qui refusaient de le reconnaître pour maître, disaient les chroniqueurs, et d'abandonner le culte des montagnes et des cavernes qu'ils tenaient de leurs pères, pour embrasser le culte du soleil, Lloque Yupanqui, étant parvenu à les asservir, fit construire sur la limite sud de leur territoire une forteresse en pisé (*pucara*), aujourd'hui détruite, mais comme il en existe encore des échantillons bien conservés en certains endroits du Pérou. Dans cette forteresse, l'Inca plaça une garnison destinée à surveiller les Ayaviris et à prévenir leurs rébellions futures. Quatre siècles plus tard, dans les guerres de partisans que les conquérants espagnols se firent au Pérou, ce même site de Pucara fut témoin de la défaite du capitaine Francisco Hernandez Giron.

Le Pucara actuel est un morne village qui compte une centaine de chaumières, bâties moitié en torchis, moitié

en briques de terre battue (*tapias*) et couvertes avec ce chaume de la Cordillère que les Indiens nomment *ichu* et les botanistes *jarava*. Il n'a d'autres titres à l'attention que son église, comparativement grande et caractérisée par deux clochers carrés avec tympan en bois et en torchis; sa rivière, que, faute de pont, on traverse sur des bottes de jonc à l'époque des crues, et la foire qui s'y tient chaque année en décembre. Cette foire est, avec celle de Vilque, une des plus importantes du Pérou. On y vend force mules à peu près sauvages, amenées de toutes les provinces du haut et du bas Pérou, et que le maquignon dompte sur place avant de les livrer à l'acheteur. A l'abri d'auvents, de paravents et de caissons transformés en boutiques et décorés de draperies de calicot et de découpures de papier peint, brillent, chatoient, reluisent, ondulent et s'étalent la bijouterie, vraie et fausse, la porcelaine et la faïence, le grès et le cristal, les draps et les soieries, les tissus de laine et de coton, et tous les engins variés que la coutellerie, la quincaillerie, la bimbeloterie et autres branches de l'industrie européenne inventent et façonnent journellement, pour accélérer la marche de la locomotive humaine dans le railway des sentiers d'ici-bas.

Au milieu de ce vaste bazar, Babel commerciale et industrielle à l'édification de laquelle toutes les nations du globe ont contribué pour leur quote-part et fourni leur pierre, — moellon de rebut, il est vrai, — des jeux de *monte*, de quilles et de cochonnet, des fantoches, des prestidigitateurs et des saltimbanques d'une tournure grotesque et dont les finesses sont cousues de fil blanc, attirent autour d'eux le public éclairé des villes et font bayer d'admiration les Indiens des Sierras. Des vendeurs de gâteaux, de fruits et de sorbets, des frituriers des deux sexes stationnent dans les endroits les plus fréquentés ou circulent à travers les groupes, criant, gesticulant, vantant sur tous les tons leur marchandise et essuyant parfois avec un pan de leur chemise le plat sur lequel cette marchandise est étalée; chaque chaumière du village, cabaret et gargote pendant le jour, se transforme le soir en salle de bal. Cette transformation s'opère avec la simplicité et la rapidité d'un changement de décors à vue sur un théâtre bien machiné. On retire les tables, on colle deux suifs aux murailles, à la marmite on substitue une guitare et les danses se poursuivent jusqu'au matin.

Pendant quinze jours que dure cette foire, les échos de la puna, habitués à ne répéter que le bêlement des troupeaux et les soupirs du vent, retentissent du roulement des tambours, de la fanfare des clairons de ferblanc, du mugissement caverneux des *pututus* ou cornes d'ammon, des accords mélodiques de la *quequa* et du *pincullu*, deux genres de flûtes, et du *charango*, cette guitare nationale à trois cordes que les indigènes fabriquent eux-mêmes avec une moitié de calebasse à laquelle ils adaptent un manche et des boyaux de chat. Les vociférations de la foule, les aboiements des chiens, les hennissements des chevaux et des mules, la crépitation des fritures et le petillement des bûchers allumés en plein air forment la partie de basse du sauvage concert. Ce que les deux sexes consomment de viande de bœuf, de mouton, de lama, de volailles et de cochons d'Inde pendant cette quinzaine suffirait à l'approvisionnement annuel d'un duché d'Allemagne. Quant à l'eau-de-vie qu'ils absorbent, il est difficile d'en préciser la quantité par des chiffres exacts, mais en l'évaluant approximativement, on peut croire qu'elle fournirait chaque jour triple ration à l'équipage d'une flotte pendant la durée d'un voyage de circumnavigation.

Nul tableau de ce genre ne s'offrit à nous en arrivant. On était au 8 juillet et l'époque des saturnales foraines était fort éloignée encore. Quelques trous qui avaient servi à planter des poteaux ou des perches, des os de bœuf et de mouton nettoyés par les gallinasos, çà et là sur le sol des traces noires laissées par le feu des bûchers, désignaient seuls le champ de foire et le théâtre de la fête. La foule et le bruit s'étaient évanouis comme un songe, et le silence avait repris possession des lieux. *Sic transit gloria mundi*, me dis-je en mettant pied à terre devant la poste où nous devions passer la nuit.

En échange d'espèces, on nous abandonna sans trop de difficulté un morceau de viande de bœuf séchée au soleil (*charqui*) et quelque patates gelées. L'eau de la rivière de Pucara nous servit à étancher notre soif. Après le souper un des Indiens de la poste, m'ayant vu griffonner quelques lignes sur mon livre de route, s'imagina que je ne pouvais être qu'un savant et un *brujo* (sorcier). Chez ces peuples naïfs, la science et la sorcellerie sont synonymes. Il me demanda si je ne possédais pas dans mon sac à malices un remède qui pût guérir ou soulager le maître de poste couché dans la pièce voisine. Je m'informai bien vite de la nature du mal dont il souffrait. L'Indien, ne sachant de quel nom appeler la chose, gonfla ses joues à l'instar d'Eolus et me les montrant par un geste comique : « Voilà ! » me dit-il. Je compris sur-le-champ qu'il s'agissait d'une fluxion, d'une tumeur, d'un abcès quelconque, et je priai le mime intelligent de me conduire vers son malade, que nous trouvâmes couché sur un grabat et enveloppé dans une mante de laine. Une de ses joues était enflée de telle sorte, que l'œil disparaissait entièrement. Cette tension violente de la peau, en déplaçant le nez et contractant la bouche, avait si fort enlaidi le pauvre homme que je crus voir un de ces mascarons en caoutchouc dont on varie à son gré la grimace en les pressant du doigt. Seulement la grimace de celui-ci était stationnaire.

« Quel remède ordonnes-tu? me dit l'Indien.

— Pour le moment, répondis-je, je ne vois rien de mieux que d'éviter à ton malade l'impression de l'air et de lui appliquer sur le visage un cataplasme de feuilles de mauve ou de mie de pain cuite dans du lait. »

L'Indien me regarda d'un air narquois.

« Avec du pain et du lait, me répliqua-t-il, on fait chez nous de la bouillie pour les *huahuas*[1], et non pas

1. Enfant au maillot.



Foire de Pucara.

un remède pour les hommes. N'as-tu rien de mieux à me proposer?

— Absolument rien, dis-je.

— En ce cas j'ai un remède qui vaut mieux que le tien.

— Applique-le donc, » ripostai-je à l'individu en lui tournant le dos et le laissant auprès du malade, dont l'état n'avait rien d'alarmant.

Un instant après et comme j'étais en train de me faire un lit avec les pellons de ma selle, je vis rentrer l'Indien muni d'un plat de terre qu'il plaça sur le feu et dans lequel il mit à fondre un morceau de suif ou de graisse, des feuilles de coca pulvérisées et une pincée de cendre du foyer; il remua le tout avec un morceau de bois, puis lorsque sa mixture lui parut cuite à point, il la versa dans une sébile qu'il remplit de chica.

« Que tripotes-tu là? lui demandai-je.

— C'est mon remède, me répondit-il gravement.

— Diable! et comment l'appliques-tu, ton remède?

— Je vais en donner la moitié à boire au malade et je lui laverai le visage avec l'autre moitié.

— Va, mon garçon, dis-je à l'homme, et puisse ton remède opérer le plus tôt possible. » Là-dessus, je me couchai et m'endormis en murmurant les paroles du Christ : Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font. »



Un malade et son médecin.

Le lendemain, je m'informai à l'Indien de l'état du maître de poste : « il va mieux, » me répondit-il. Comme dans mon opinion ce mieux ne pouvait résulter de l'application du remède que j'avais vu préparer la veille, je pensai que Dieu avait exaucé la prière que j'avais faite avant de m'endormir, et je m'éloignai de la poste de Pucara en glorifiant le nom de l'Éternel et en chantant ses louanges.

Pendant une heure, nous côtoyâmes la rivière. Rien de frais et de gracieux comme ces torrents andéens en temps de sécheresse. Tantôt leur nappe s'étale sur un sable blanc ou doré, tantôt elle se heurte avec un doux murmure contre des cailloux polis, et semble se plaindre alors à la façon des tourterelles de l'obstacle malencontreux qui entrave son cours. Chaque nuage qui passe s'y mire un instant et y jette un peu d'ombre; le soleil y brise ses flèches d'or, la lune y éparpille ses rayons d'argent, les urubus et les condors viennent y faire leur toilette. A ces ruisseaux il ne manque en vérité, pour être parfaits dans leur genre, qu'un revêtement d'herbe fine et douce et quelques touffes de saule pour cacher une Galathée. Malheureusement rien n'est parfait en ce monde, et les êtres comme les choses ont un côté défectueux ou incomplet par où la mort et la destruction les atteignent. Le talon du divin Achille et la lance du beau Pâris sont peut-être des mythes cosmogoniques.

Ces charmants ruisseaux, qu'on pourrait croire inoffensifs sur la foi de nos phrases, sont sujets à des accès d'humeur qui donnent raison au proverbe : « Il n'est pire eau que l'eau qui dort. » On les voit passer subitement du calme le plus profond à l'agitation la plus folle, sortir grondants et furieux du lit que leur a creusé la nature et s'épandre à travers la plaine, roulant dans leurs flots des pierres énormes, entraînant pêle-mêle les troupeaux, les pasteurs, les ponts de pierre et les chaumières en torchis qu'ils rencontrent sur leur passage. Ces crues redoutables sont occasionnées par la fonte subite des neiges sporadiques de la Sierra. Leur durée varie de dix-huit à vingt-quatre heures. Elles ont lieu vers le milieu de la nuit et le commencement du jour, plutôt qu'à l'heure où le soleil est élevé sur l'horizon[1].

A deux lieues de Pucara, nous assistâmes, mais de trop loin pour en apprécier les détails, à un de ces *cacharparis* ou fêtes d'adieux, si fréquents dans la Sierra, entre Indiens du même pueblo, qui se séparent pour quelque temps. Ces adieux navreraient le cœur si l'on ne savait que dans la composition chimique des larmes qui les accompagnent il entre beaucoup plus de chicha et d'eau-de-vie que de mucus, de sel, de soude et de phosphate de chaux. Pour ceux qui partent comme pour ceux qui restent, ces prétendus adieux ne sont qu'un prétexte à orgie. Selon la teneur d'un programme tracé depuis des siècles et continué de génération en génération, les voyageurs quittent leur village, en compagnie de parents et d'amis des deux sexes, munis de provisions solides et liquides. A un endroit officiellement désigné, on fait halte, on s'assied en rond, on mange et on boit, on boit beaucoup plus qu'on ne mange, puis à l'issue du goûter on danse un *zapateo* au son de la flûte et de la guitare. Quand

1. Plusieurs fois nous avons été témoin d'inondations de ce genre, en dehors de la grande fonte annuelle des neiges dans la Cordillère (décembre-janvier). La rivière que nous avions laissée le soir dans un calme profond avait crû subitement pendant la nuit et le lendemain couvrait la campagne. Or, comme ces crues anomales étaient précédées ou suivies de tremblements de terre, lesquels se produisent généralement dans la soirée et vers la fin de la nuit plutôt qu'au milieu du jour, nous en avons conclu à tort ou à raison que cette fonte partielle des neiges de la Sierra était occasionnée par la chaleur que les phénomènes volcaniques déterminaient tout à coup dans les couches minérales qui forment comme le soubassement de la chaîne des Andes.

approche le moment de la séparation ou que le liquide tire à sa fin, on entonne une thrênodie où chacun déplore à l'envi les rigueurs du sort. Les hommes pleurent et montrent le poing au ciel qui n'en peut mais, les femmes poussent des cris perçants et tiraillent leur chevelure. L'heure du départ sonne enfin. Les deux sexes s'accolent étroitement, boivent le coup de l'étrier, s'il reste de quoi boire, et s'arrachent par un effort suprême aux bras les uns des autres. Alors ceux qui s'en vont peuvent, en se retournant, voir longtemps encore au sommet d'un tertre ou d'un rocher, s'il s'en trouve dans le paysage, les parents et les amis qu'ils ont laissés derrière eux se livrer aux démonstrations d'une douleur violente, et les saluer en agitant un lambeau de bayeta à défaut de mouchoir. On a vu des cacharparis divisés par étapes c'est-à-dire qui finissaient sur un point et recommençaient sur un autre, durer trois jours et trois nuits, et obliger les voyageurs à remettre leur départ à huitaine, tant l'émotion et l'excès d'eau-de-vie avaient brisé leurs forces.

Bien qu'une distance d'une centaine de mètres nous séparât des acteurs de ce drame intime, et que les voyageurs qui s'éloignaient d'eux fussent sur le point de disparaître à notre gauche, mon guide, accoutumé à lire dans la Cordillère comme le sauvage dans la forêt, n'hésita pas à me répondre quand je lui demandai qui étaient ces gens : « Ce sont des Indiens



Cacharpari.

du Pujuja ou de Caminaca, que le sous-préfet de Lampa envoie travailler dans quelque mine de la Raya. »

Ayaviri, où nous arrrivâmes vers les quatre heures, est un village de la famille de ceux que nous laissions derrière nous. Sa situation sur la rive gauche de la rivière-torrent de Pucara, un pont de bois, une église assez grande, bâtie en pierre et en torchis, mais sans le moindre style, et une école où vingt élèves prélevés sur les populations de Pucara, d'Ayaviri et de Santa Rosa, apprennent à épeler tant bien que mal les Psaumes de David, traduits en castillan, et à réciter de mémoire le *Pater noster* et l'*Ave Maria*, sont les seules particularités qui recommandent à l'attention dss statisticiens cette localité d'environ quatre-vingts chaumières. En narrateur fidèle, j'ajouterai que le pédagogue chargé d'instruire et de régenter la jeunesse du pays se livre à un petit commerce clandestin de laine, de beurre et de fromage, qui l'oblige à s'absenter souvent. Pendant ses absences, temps de repos pour les élèves, les portes de l'école restent fermées, comme autrefois en temps de paix celles du temple de Janus. Quelques familles de demi-poil, seule aristocratie de la contrée, s'indignent bien un peu des façons d'agir de ce maître d'école, mais les enfants s'en accommodent volontiers, libérés qu'ils sont momentanément des récitations quotidiennes et des *coscor-*

rons[1] dont elles sont souvent accompagnées. J'ignore les bénéfices que le magister en question retire de son petit commerce, mais sa sinécure scolastique lui vaut quinze cents francs par an.

Ces détails me furent donnés par le curé de la localité, entre un coup de chapeau et une cigarette que nous échangeâmes civilement devant l'église où je m'étais arrêté en feignant d'admirer des sculptures qui n'existaient pas. J'espérais, par cette innocente supercherie, me rendre agréable au pasteur et conquérir ses bonnes grâces. Un instant je me flattai d'avoir réussi. Non-seulement il m'entretint de ses affaires personnelles, mais il me raconta celles de ses admininistrés et appuya particulièrement sur celles du maître d'école qu'il qualifiait de *povreton* ou de pauvre d'esprit. Sans m'embarrasser des motifs que pouvait avoir le curé d'en vouloir au magister d'Ayaviri, je me montrai charmé de l'excès de confiance qu'il me témoignait à première vue, et, pour lui témoigner à mon tour une confiance entière, je lui avouai que je tombais d'inanition, n'ayant mangé dans la journée que la moitié d'un fromage mou, acheté dans une tanière à berger que nous avions trouvée en route. Je m'attendais à une réponse gracieuse de la part du saint homme, à une invitation à goûter, à souper, à une réfection quelconque; mais mon attente fut déçue. Après une conversation d'une demi-heure, il se contenta de me saluer poliment, et reprit à pas lents le chemin de son presbytère. Ce charitable prêtre, dont je demandai le nom aux Indiens de la poste, s'appelait don *Calixto Miranda*. Puisse son nom, intercalé en italique dans mon humble prose, passer à la postérité!



Le curé Miranda.

Le lendemain à huit heures, nous étions déjà loin d'Ayaviri, quand je me rappelai que ce pueblo ou cette bourgade, comme on voudra l'appeler, avait joué un certain rôle dans les annales du Pérou par les rébellions successives de ses naturels contre les empereurs Lloque Yupanqui et Mayta Capac, qui vivaient au douzième siècle. En 1780, Tupac Amuru, cacique de la descendance de ces empereurs, avait fait appel au patriotisme des habitants d'Ayaviri pour l'aider à secouer le joug des vice-rois, tentative de liberté qu'il avait expiée par un supplice atroce. Écartelé à Cuzco, son tronc avait été brûlé sur les hauteurs de cette ville et chacun de ses membres envoyé aux bourgades qu'il avait soulevées. Santa Rosa, voisine d'Ayaviri, avait eu pour sa part une des jambes du malheureux cacique. Quatre ans après la bataille d'Ayacucho et l'extinction du parti royaliste, le général Simon Bolivar, sur la prière de son ami A. de Humboldt, ayant fait exécuter par Lloyd et Falmarc un nivellement géodésique sur une ligne de trente myriamètres, Ayaviri avait été une des neuf cent soixante stations divisoires de cette ligne. Tant d'illustres antécédents valaient bien à Ayaviri quelques mots au crayon sur mon livre de notes; mais moitié par paresse et moitié par rancune contre le curé Miranda, je laissai le livre susdit au fond de mes sacoches, jugeant inutile de consacrer une notice, si courte qu'elle fût, au pueblo dont le régulateur spirituel pratiquait si mal l'hospitalité.

Au sortir d'Ayaviri, les terrains prennent du *mouvement*, comme disent les peintres; les collines se rapprochent, se souden par leur base sur quelques points, s'agglomèrent sur d'autres, et vont ondulant du nord-ouest au sud-est S'il était donné de les considérer à vol d'oiseau, ces protubérances du sol offriraient l'aspect d'une mer aux vagues figées. Le pays, totalement dépourvu de végétation, n'est animé de loin en loin que par des troupeaux de bœufs, de moutons, de lamas et d'alpacas, qui errent et paissent à l'aventure. Une pascana ou hutte de berger, avec son toit de chaume et sa porte si basse qu'on n'y peut entrer qu'à genoux, s'offre parfois à vos regards; mais le cas est rare. En passant, vous cherchez des yeux l'habitant de cet antre troglodytique afin d'échanger avec lui un bonjour amical et de lui acheter un fromage. Il est absent. Tandis que vous déplorez ce contre-temps, les sons d'une flûte se font entendre au-dessus de vous. Vous levez la tête et vous découvrez debout sur un rocher le pasteur jouant de la flûte. A ce moment, avec de l'imagination et pour peu qu'un animal à cornes paisse au bas du rocher, vous vous représentez Argus et la vache Io. *Mercurius septem mulcet arundinibus*, répétez-vous avec Virgile. Puis ce tribut payé à l'églogue, vous interpellez le berger pour qu'il ait à interrompre sa mélodie et à vous vendre un de ces fromages qu'il confectionne à ses moments perdus. Il semble

1. *Coscoron*, *genre* de coup de poing que les maîtres d'école péruviens administrent à leurs élèves, au lieu de la férule qu'infligent nos magisters. Si nous disons genre, c'est que dans le coscoron, le poing de l'individu, au lieu d'être fermé comme dans le *puñezato* ou coup de poing vulgaire, laisse passer le doigt *medius* replié sur lui-même de façon à présenter une certaine saillie. En outre le coscoron se donne sur la tête de l'élève et jamais ailleurs, non pas perpendiculairement ou horizontalement, mais obliquement et de façon à produire sur la boîte osseuse du sujet une contusion suivie d'ecchymose. Comme ces détails ont trait à l'enfance, les pères de famille en excuseront la longueur.

ne pas vous entendre. Vous élevez la voix et, en l'invitant à descendre du piédestal qu'il s'est choisi, vous lui montrez une pièce d'argent en ajoutant que vous êtes pressé et n'avez pas le temps d'attendre. Un trille soutenu est la seule réponse que l'homme vous adresse. L'impatience vous gagne; vous sautez à bas de votre mule : « Eh! maroufle! » criez-vous au pasteur en ramassant une pierre et la lui jetant pour attirer son attention. Si l'individu est doué d'un bon naturel, il comprend l'avertissement et, mettant sa flûte sous son bras, il vient en souriant à votre rencontre; mais le plus souvent il est d'humeur farouche et insociable, et comme il a l'habitude d'emplir ses poches de cailloux pour en jeter au bétail qui s'écarte, il vous en détache aussitôt quelques-uns à l'aide de sa fronde. En pareille occurrence, vous n'avez qu'un moyen de conjurer l'orage : c'est d'éperonner votre mule et de détaler au plus vite.

Je ne saurais guère affirmer aujourd'hui si nous mangeâmes quelque chose pendant cette journée; mais ce que je me rappelle très-bien et ce que je puis assurer, c'est que nous arrivâmes à Santa Rosa affamés et transis; un feu de bosta que nous trouvâmes dans la salle de poste et de la viande de lama, découpée en lanières et séchée au soleil, dont on nous vendit quelques mètres, nous aidèrent à combattre le froid et la faim. Santa Rosa, comme Ayaviri, comme Pucara, est un de ces villages mornes et désolés, faits pour servir de préside à des criminels plutôt que de séjour à des gens honnêtes. La rivière passe au milieu du pueblo, et son murmure, qui partout ailleurs serait une gaieté et une harmonie, n'est ici qu'une tristesse de plus. C'est comme une voix de la nature qui se lamente éternellement dans cette solitude. Ajoutons que Santa Rosa est de tous les endroits que nous venions de traverser, le plus froid et le moins abrité contre les tempêtes de la Cordillère, édifié qu'il est au pied de la chaîne neigeuse de Huilcanota. Comme



Bergerie.

fiche de consolation, il a bien une grande église avec clochers carrés, tympan et simulacres d'acrotères; mais la façade du monument est lézardée, mais le tympan est affreusement écaillé, mais les clochers bâillent par plus d'une crevasse et laissent voir le bois et le torchis employé dans leur construction.

Au mouvement inaccoutumé qui régnait ce soir-là dans la salle de poste de Santa Rosa, aux yeux brillants des Indiens, à la vivacité de leurs gestes et surtout à leur verbe plus haut que de coutume, je compris qu'un engagement bachique avait eu lieu dans la journée. J'interrogeai à cet égard le moins ivre d'entre eux, qui me répondit qu'il avait bu « le sang de Jésus-Christ. » Comme cette réponse me semblait aussi saugrenue qu'inintelligible, je priai l'homme de s'expliquer plus clairement, ce qu'il fit en me disant qu'une estancia voisine du nom de *Puncullutu* avait pour patronne « *la sangre de Jesus Cristo,* » dont elle était en train de célébrer la fête par des danses, des jeux et des libations copieuses. Pour donner plus de pompe à cette solennité religieuse, les habitants de Santa Rosa s'étaient joints aux Indiens *estancieros* et les aidaient à boire au sang du Rédempteur. « Au reste, ajouta la narrateur, la fête est commencée d'hier seulement et doit durer deux jours encore, et comme l'estancia de *Puncullutu* se trouve sur ton chemin, demain en passant tu pourras juger par toi-même de la façon grandiose dont les Indiens de ce domaine ont fait les choses. » Je remerciai l'ivrogne de ses renseignements, et j'allai me coucher à trois pas de Nor Medina, qui ronflait déjà comme une toupie.

Le lendemain quand nous partîmes, les Indiens de la poste, qui avaient passé la nuit à boire et à mâcher de la coca, dormaient à terre enveloppés dans leurs ponchos. Parmi les piétons des deux sexes que nous trouvâmes en chemin, les uns revenaient de Puncullutu et rentraient à Santa Rosa : les autres, au contraire, sortaient de Santa

Rosa et se rendaient à Puncullutu ; dans ce chassé croisé, tous échangeaient en passant un salut, un éclat de rire, une gaudriole. Les premiers cheminaient d'un pas titubant; les seconds trottaient d'un pied leste. Ceux-ci pleins d'illusions s'élançaient joyeux au-devant du but; ceux-là l'avaient touché et ne rapportaient du voyage que la fatigue et le dégoût d'eux-mêmes. Telle est la vie avec ses versants opposés, me dis-je, à l'aspect de ces indigènes dont une moitié trébuchait et l'autre marchait droit.

Une diane sonnée par des trompettes de fer-blanc arriva jusqu'à nous comme un prélude harmonieux de la fête locale. Nous poussâmes nos montures en prêtant l'oreille à cette fanfare qui s'éteignit bientôt et fut remplacée par un *tutti* de tambours et de flûtes. Après dix minutes d'un trot rapide, nous arrivions au pied d'une



Bergerie de la Sierra-Nevada.

colline entourée de neige. Une centaine d'Indiens y étaient réunis et pelotaient en attendant partie.

Au sommet de cette éminence, un autel avait été dressé avec des planches dont le bois n'était qu'imparfaitement dissimulé par les draperies de ce calicot local appelé *tocuyo*. Des mouchoirs de cotonnade à carreaux bleus et rouges brochaient agréablement sur le tout. Une carcasse d'osier de figure elliptique, ornée de rubans, de miroirs, de draperies et de drapelets aux couleurs péruviennes, formait une manière de retable à cet autel rustique. Un arbre postiche s'élevait à chacun de ses angles. Si je dis postiche, c'est que ces arbres n'étaient que de simples poteaux fichés en terre et couronnés en guise de feuillage d'une botte de ces roseaux qui croissent au bord des lagunes. On eût dit quatre balais géants. Bien que l'heure fût encore matinale et le froid des plus vifs, les vendeuses de chica étaient déjà à leur poste, et les amateurs dont la bourse était vide muguetaient autour

d'elles, sans autre intention amoureuse que de s'enivrer à crédit. Quelques musiciens, trompettes et flûtistes, pour donner à leurs lèvres l'enflure et l'élasticité qu'exige l'embouchure d'un instrument à vent, y appliquaient de temps en temps l'orifice d'une gourde remplie de tafia, que certains d'entre eux portaient en sautoir comme saint Jacques de compostelle. Un de ces artistes, penché sur une jarre vide et soufflant dans sa flûte, emplissait d'harmonie à défaut de liquide l'intérieur ténébreux du vase. Ce genre de mélodie, peu connu en Europe, est affecté dans la Sierra aux nénies, thrénodies et autres chants funèbres que les vivants ont l'habitude d'adresser aux défunts. Des flûtes de divers modules, plongeant dans des cruches de diverses grandeurs, conversent entre elles à bâtons rompus, passant brusquement du grave à l'aigu, de l'aigu au grave, et sont censées exprimer par l'affreux charivari qu'elles exécutent, le trouble, la douleur et les déchirements de l'âme humaine, contrainte de se séparer pour toujours de l'objet de son affection.

Après avoir joui suffisamment du spectacle de la fête et commencé un croquis que la rigueur du froid m'empêcha de finir, je fis signe à Nor Medina, qui paraissait s'amuser fort de cette réunion bachique, que le moment était venu de lui tourner le dos pour continuer notre marche.

« Ce soir à cinq heures, la fête sera dans tout son éclat, me dit-il avec un soupir de regret.

— Hélas! fis-je en soupirant aussi, les urubus seuls pourront en juger, car tous les assistants seront ivres morts et hors d'état de distinguer leur main droite de leur main gauche. »

Au sortir de Santa Rosa, la rivière de ce nom qui devient successivement celle d'Ayaviri, de Pucara, de Nicasio et de Calapuja, car au Pérou tout cours d'eau prend le nom du village qu'il côtoie, bizarrerie qui brouille l'entendement des géographes et nuit à la clarté de leurs géographies; au sortir de Santa Rosa, disons-nous, sa rivière, en se rétrécissant de plus en plus, indique qu'on approche de l'endroit où elle prend sa source. En effet, après deux heures de marche dans la direction du nord, et après avoir franchi la Cordillère de Huilcanota, que les cartographes et les habitants du pays appellent par corruption *Vilcanota*, laquelle porte à cet endroit le nom de *Raya*[1], on atteint un plateau de figure irrégulière, où deux petits lacs d'une lieue de circuit étalent leurs eaux miroitantes. De l'un de ces lacs, celui du sud, appelé *Sissacocha* (lac de la fleur), s'échappe un filet d'eau, qui rencontre en chemin deux ruisseaux descendus de la Cordillère et les absorbe à son profit. Ce filet d'eau, c'est la rivière que nous avons côtoyée à Santa Rosa et traversée à Ayaviri. A dix-huit lieues de Pucara, elle reçoit les deux rivières déjà confondues en une seule de Lampa et de Cabanilla, et va se jeter dans le lac de Titicaca, près de San Taraco, un village de la province d'Azangaro.

Le second lac, situé au nord du plateau, et qu'on nomme *Huilcacocha* (lac de Huilca)[1], donne naissance à un ruisseau qui, grossi quelques lieues plus bas par le trop-plein de la lagune de Langui, prend le nom de Huilca-mayo (rivière de Huilca), qu'il répudie bientôt pour en prendre un autre. Après un cours d'environ trois cents lieues, il est reçu sous le nom de rio de Santa Ana par la rivière Apurimac.

Comme ces deux points m'étaient connus depuis longtemps, je ne jetai en passant qu'un regard distrait aux deux lacs, dont les eaux, qui reflétaient en ce moment les teintes d'un ciel nébuleux, étaient d'une couleur plombée. J'avais hâte d'arriver à la poste d'Aguas Calientes[2], d'y manger un morceau, d'y passer la nuit et d'en finir le lendemain avec la région des Punas, dont je commençais à être un peu las.

L'humble poste que nous atteignîmes aux approches du soir était dans l'appréhension d'un grave événement.

Un ex-préfet d'Ayacucho, devenu général de division par suite d'une échauffourée politique, et chargé par le gouvernement d'une mission secrète dans la Sierra, devait s'arrêter à Aguas Calientes et y faire un séjour de vingt-quatre heures. Le maître de cette poste, assisté de quelques commères venues à pied et tout exprès de Layo et de Langui, villages distants de six lieues, discutaient vivement sur le cérémonial à observer en pareil cas. On ne parlait rien moins que de tendre de bayetta et de calicot les murs lézardés de la poste, d'arborer un pennon sur le chaume de la toiture et de joncher de roseaux verts les abords du chemin par où devait arriver l'Excellence. Des matrones exaltées et encore ingambes offraient de se vêtir de rouge et de blanc, couleurs nationales, et d'aller en dansant au-devant de l'ambassadeur en tournée. Comme toujours, le pot de chicha et la bouteille d'eau-de-vie circulaient à la ronde, et chacun y puisait à tour de rôle une idée ingénieuse ou un avis nouveau.

Cette prétendue question d'étiquette absorbait si bien l'attention de la galerie, qu'aucun des assistants ne s'était aperçu de mon arrivée ou, s'il l'avait remarquée, feignait de n'en rien voir. J'attendis patiemment quelques minutes, que le maître de poste, Indien gras et fleuri dont les noires tresses pendaient jusqu'à terre, daignât tourner la tête de mon côté. Comme il n'en faisait rien, je l'avertis de ma présence par une tape amicale que je donnai à son couvre-chef, lequel, soit qu'il fût un peu large pour la tête oblongue qu'il recouvrait,

1. Au mot espagnol *Raya* (raie, limite, ligne divisoire) par lequel les habitants du pays désignent ce passage de la Cordillère de Huilca, les Indiens substituent celui de *Nota*, qui, dans l'idiome quecha, a la même signification que le mot Raya en espagnol: de là *Huilcanota*, ou ligne divisoire de Huilca.

1. Le *Huilca*, aujourd'hui Vilca, est un arbre corpulent de la famille des légumineuses, division des mimosées. On l'appelle *Algaroba* dans les provinces Argentines, où il est assez commun et où la pulpe contenue dans ses gousses sert à faire de l'eau-de-vie. En revanche, il est très-rare au Pérou, dans les vallées chaudes de la côte du Pacifique, seuls endroits où nous l'ayons trouvé. Quant à expliquer son existence passée au milieu des neiges de Huilcanota et comment il a pu donner son nom à cette chaîne de la Cordillère, nous ne l'essayerons même pas, trouvant la chose parfaitement inexplicable.

2. Ce nom lui vient d'une source d'eau chaude qui jaillit en petits filets d'un rocher placé à fleur de terre et situé à deux cents mètres environ de la maison de poste, dans la partie de l'est.

ou que ma main s'y fût posée avec trop de violence, descendit brusquement jusqu'au nez en bec d'aigle de l'individu, qui le retint accroché comme une patère. La stupéfaction de l'Indien fut extrême, à en juger par le juron qu'il proféra avant d'avoir recouvré la lumière.

« Que Dieu soit avec toi ! lui dis-je dans l'idiome des enfants du soleil, pendant qu'il relevait son couvre-chef et me considérait avec un ébahissement mêlé de colère. J'arrive de Santa Rosa et je meurs de faim ; ne pourrais-tu me procurer quelque chose à manger ?

— *Manancancha, manamounanicha*[1] ! va-t'en au diable et laisse-moi tranquille ! » me répondit-il.

Je laissai passer philosophiquement ce flot de bile.

« Écoute-moi, dis-je ensuite au maître de poste, ta conversation avec ces *mamacunas*[2] — je désignais le groupe de commères — m'a appris que le général L.... était en tournée dans le Collao et devait s'arrêter à la poste d'Aguas Calientes. Le général L... est de mes amis ; j'ai retouché jadis, à sa prière, un portrait de lui qu'il ne trouvait pas ressemblant et allongé de six pouces les épaulettes de son uniforme qui lui semblaient trop courtes. En outre, j'ai donné à son épouse la recette d'un opiat merveilleux pour se faire un teint blanc e rose, et j'ai appris à ses trois filles l'art difficile d'assortir les nuances de leur toilette, qu'elles ignoraient avant de me connaître. Comme tu vois, le général et sa famille sont mes obligés.... »

Ici, je fis à dessein une légère pause pour donner à l'individu le temps de goûter mes paroles.

« Vrai, bien vrai, fit-il, tu es un ami de cette Excellence ?

— Si vrai, répliquai-je avec une gravité froide, que je compte attendre ici l'arrivée du général, non pour le congratuler de sa nouvelle dignité ou t'aider de mes conseils au sujet de l'ovation que tu lui prépares, mais pour prier



Lacs de Sisascocha et de Huilcacocha.

ce digne ami de te faire épousseter le dos avec une rêne tressée par un soldat de son escorte, afin de t'enseigner la civilité puérile et honnête que tu ignores, et les lois de l'hospitalité que tu méconnais.

— Non, *tayta*, non *taytachay*[3], tu ne feras pas battre un pauvre pongo[4] qui ne t'a jamais fait de mal. »

Dans sa frayeur des coups de rêne, l'homme descendait volontairement de la dignité de maître de poste à la

1. *Il n'y en a pas. — Je ne veux pas.* — Ces deux phrases doivent être expliquées. Dans un voyage au milieu des Cordillères, quand, pour s'éviter de souffrir la faim, on demande à un Indien à lui acheter un mouton de son troupeau, son invariable réponse est : ***Manancancha***, il n'y en a pas. Naturellement, pour démentir son assertion, on lui montre les deux ou trois cents moutons épars autour de lui. Il répond alors : ***Manamounanicha***, je ne veux pas. Ce sont les seules paroles qu'on parvienne à lui arracher. En pareille occurrence, le seul parti à prendre, pour sortir d'embarras, c'est de faire choisir par le mozo ou muletier dont on est accompagné un mouton gras et bien en point, de le faire égorger et dépouiller sur place, sans s'arrêter aux récriminations du propriétaire, qui, contraint de céder à la force, pleure, sanglote et se livre à une douleur exagérée. Quand le mouton est démembré, on le paye quatre réaux (prix habituel) à l'individu à qui on abandonne généreusement la tête, les pieds et les intestins de la bête pour s'en faire un chupé. En un clin d'œil il passe de la douleur la plus amère à la joie la plus vive ; il remercie cent fois le voyageur, vient lui baiser la main ou l'étoffe de son poncho, le gratifie d'hépithètes caressantes ou louangeuses, et finit en lui souhaitant toutes sortes de biens. Si quelques voyageurs probes et consciencieux s'empressent de payer au berger le mouton qu'ils emportent, il en est d'autres, et c'est le plus grand nombre, qui se contentent de le prendre et poussent le libéralisme jusqu'à rouer de coups le propriétaire de l'animal.

2. ***Mama***, mère. ***Cuna***, article pluriel des deux genres. Ce nom de ***mama*** est généralement donné anx Indiennes d'un certain âge.

3. *Tayta*, père. — *Taytachay*, cher petit père.

4. Dans les grandes villes, les pongos sont des Indiens du bas peuple, qui louent leurs services à raison de quinze francs par mois. On les emploie dans les maisons à charrier l'eau et le bois, à balayer les cours, à ouvrir et à fermer la porte d'entrée, derrière laquelle ils dorment accroupis. Leur nom de pongos vient de *puncu*, porte, par corruption pongo. Ce sont les portiers du pays.

condition de pongo. Ces accès d'humilité sont fréquents dans la case indienne, et je ne m'en étonnai pas; le but que je m'étais proposé d'atteindre, et que j'avais atteint en partie, réclamait d'ailleurs toute mon attention. Je répondis donc au maître de poste, qui avait saisi la frange de mon poncho et, les yeux écarquillés et les narines frémissantes, attendait l'arrêt miséricordieux ou vengeur que j'allais prononcer sur lui :

« Je crois t'avoir dit que mon ventre était creux et que mon estomac battait la chamade; comme tu dois avoir quelques provisions, tu vas me préparer un chupé aussi succulent que possible : tu feras donner du fourrage sec à mes mules, et demain, avant de partir, je réglerai ce petit compte. Quant au général L..., ne te fatigue pas plus longtemps l'esprit à lui chercher une surprise, deux lignes que je te laisserai et que tu lui remettras au débotté te dispenseront à son égard de toute réception officielle. »

Le maître de poste lâcha la frange de mon poncho et tomba sur le derrière, épouvanté de joie.

« O tayta, me dit-il d'une voix caressante, bon petit père. ., si tu savais quelle reconnaissance....

— C'est bien, mon enfant, répliquai-je, mais laisse là



Les apprêts d'un souper à la poste d'Aguas Calientes.

ta reconnaissance qui ne met pas un oignon de plus dans la soupe et occupe-toi bien vite de la préparation de mon chupé. »

L'homme se leva prestement et dit quelques mots aux commères, que ce dialogue avait intéressées au dernier point. En un clin d'œil la poste fut sens dessus dessous. Chacun courait deçà et delà, en quête d'animaux domestiques. J'entendis le cri d'angoisse d'une poule à laquelle on tordait le cou; ce cri fut suivi du grognement aigu d'un cochon d'Inde qu'une matrone avait saisi par le train de derrière et auquel elle rompait les vertèbres dorsales. Un demi-sac de crottin de lama venait d'être ajouté aux braises du foyer; tout prenait autour de moi un air de joie, de fête et d'abondance. Quel est donc le moraliste stupide, pensai-je, qui a dit que la peur annihilait les forces de l'homme et obscurcissait son entendement? La peur, au contraire, doit raviver son intelligence et surexciter ses facultés physiques, car voilà un maître de poste qui se démène comme un diable dans un bénitier.

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)



Intérieur d'un wagon de troisième classe en Espagne. — Dessin de G. Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER.

DE PERPIGNAN A BARCELONE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

De Perpignan à Figueras. — Gerona. — Les serenos. — Le torrent del Manol. — La noria. — Le chemin de fer de Tordera, à Barcelone.

Depuis longtemps mon vieil ami Doré me parlait de son désir de voir l'Espagne : dans les premiers temps, ce n'était qu'un vague projet, négligemment lancé en l'air entre deux bouffées de cigare; mais ce fut bientôt une idée fixe, un de ces rêves qui ne laissent pas de repos à l'esprit, et je ne le voyais pas de fois qu'il ne me demandât à brûle-pourpoint :

« Quand partons-nous pour l'Espagne ?

— Mais, mon cher ami, lui répondais-je, tu oublies donc que, neuf fois déjà, si je sais bien compter, j'ai parcouru dans tous les sens la terre classique de la castagnette et du boléro?

— Raison de plus, reprenait-il : puisque tu as vu l'Espagne tant de fois, il n'y a plus de raison pour t'arrêter; ton frère brûle comme moi de partir; à quand notre départ ? »

J'avoue que je ne sus trouver aucune objection à un raisonnement de cette for.e, et notre dépaat fut bientôt résolu. Une des plus grandes joies du voyage, c'est en effet de revoir ce qu'on a déjà vu, et de le revoir en compagnie d'amis excellents et sympathiques. Or, outre mon frère, nous devions avoir pour compagnon de voyage un de nos écrivains les plus spirituels; cet espoir, hélas! nous fut ravi : retenu à Paris par des travaux importants, il ne put se joindre à nous, et notre quatuor projeté se trouva réduit à un trio.

Aussi bien, je devais à Doré de l'accompagner dans ce voyage : cent fois je lui avais dit qu'il était le peintre qui devait nous faire connaître l'Espagne; non pas celle des opéras-comiques et des keepsakes, mais l'Espagne vraie, avec ses rustiques Aragonais, ses vigoureux Catalans, ses Valenciens demi-nus et basanés comme des

Khabyles, ses Andalous au costume de cuir fauve, et ses fiers Castillans, si habiles à se draper dans des haillons impossibles.

« Voilà, lui disais-je, ce qu'il faut que tu nous fasses connaître ; et puis, sans t'endormir sur les lauriers ornés du ruban rouge que t'ont valus ton *Dante* et tes *Contes de Perrault*, tu nous donneras à ton retour un spendide *Don Quichotte*, bien espagnol celui-là, avec des paysages vraimentespagnols, empreints du soleil et de la couleur locale dont tu te seras imbu, quand tu auras parcouru les sentiers poudreux de la Manche, battus par le *vaillant* manchego et par son fidèle écuyer; quand, à leur exemple, tu auras dormi sur la dure, quand tu auras vu la *Venta* de Cardenas, car elle existe encore, et la sauvage *Sierra* Morena, si propice aux pénitences des chevaliers errants. Seulement, bannis tout souvenir des noces de Gamache : l'Espagne n'est pas le pays de la bonne chère; mais au retour, tu te souviendras avec plaisir des privations endurées; tu retraceras mille souvenirs sur la toile et sur le bois, et ton nom, ajouté à celui de Cervantes, sera une fois de plus en bonne compagnie.

Peu de jours après, réunis à la gare du chemin de fer de Lyon, nous prenions nos billets pour Perpignan, où nous arrivions dans la soirée du lendemain. De même que Bayonne est à moitié basque, Perpignan est une ville à moitié catalane; le dialecte populaire est, à fort peu de chose près, celui qu'on parle en Catalogne; du reste, il n'y a guère plus de deux siècles que le Roussillon est devenu une province française : c'est en 1642 que Louis XIII arracha ce fleuron à la couronne d'Espagne.



De Perpignan à la Junquera ; le col de Pertus ; un chêne-liége. — Dessin de G. Doré.

Notre diligence, qui dès le matin quitta Perpignan, n'avait rien d'espagnol : un simple conducteur, coiffé de la plus vulgaire casquette, remplaçait le *mayoral* au fameux costume andalous, chamarré de soie et de velours; pas la moindre *zagal;* au lieu de dix ou douze mules aux brillants *aparejos*, six vigoureux chevaux : voilà un départ où la couleur faisait défaut. Heureusement les aloès ne tardèrent pas à montrer de chaque côté de la route leurs tiges aiguës comme des poignards : nous étions sous la latitude la plus méridionale de France, et nous apercevions déjà les sommets neigeux du Canigou s'élevant au-dessus d'un immense horizon de montagnes bleues et roses.

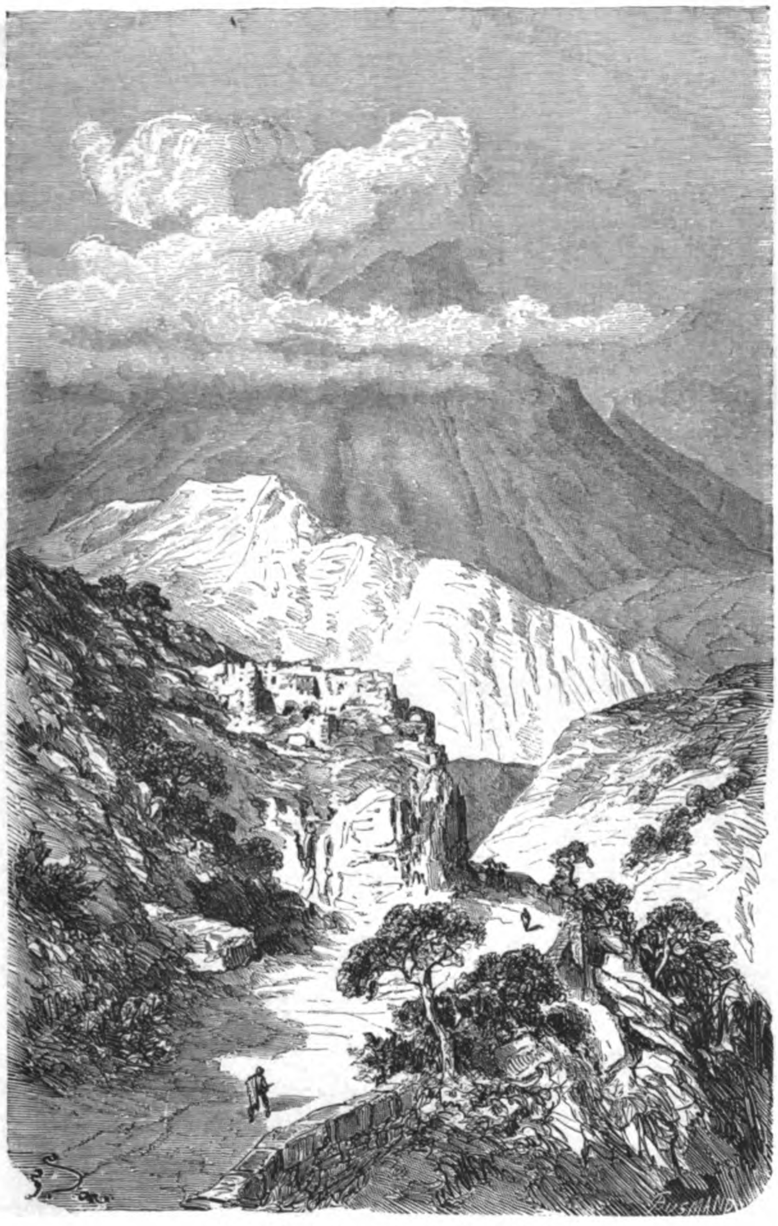
Bientôt nous quittions la plaine, et après avoir traversé le petit village du *Boulou*, nous franchissions le col de *Pertus:* la diligence ne pouvait gravir que lentement ces routes escarpées, ce qui nous permit de prendre l'avance à pied, et de dessiner quelques chênes-liéges monstrueux. La montagne est couverte de ces arbres aux branches tourmentées; le tronc, quand il n'est pas dépouillé de son écorce, est rugueux comme un rocher; autrement il prend une teinte rougeâtre; on dirait que le sang coule des blessures qu'on lui a faites. Nous eûmes aussi le temps de dessiner quelques ruines, superbes de couleur, dont la route est bordée ; leurs fondations, qui se confondent avec le roc, n'ont pu être ébranlées au milieu des luttes dont elles ont été le théâtre depuis tant de siècles. Le col de Pertus a de tout temps été le passage naturel à travers la partie orientale de la chaîne des Pyrénées : Pompée et César le franchirent, et l'Ibérie devint une province romaine.

Plusieurs siècles après, les Goths le traversèrent pour

aller s'établir dans le pays à la place des Romains. (Si l'on en croit les étymologistes, le nom de la Catalogne ne serait que la corruption de *Gothalunia*.) Et lorsqu'au huitième siècle les Goths furent, à leur tour, chassés par les Arabes, ces derniers, traversant le col de Pertus, se ruèrent sur la France, et ne furent arrêtés par Charles Martel qu'entre Poitiers et Tours.

Louis XIV, pour s'assurer la possession de la province conquise par son prédécesseur, fit construire le château de Bellegarde, que nous apercevions au sommet d'un pic élevé : ce château domine toute la contrée, et commande le passage entre la France et l'Espagne.

La Junquera est le premier village où l'on s'arrête après avoir passé la frontière : nos passe-ports y furent enrichis de nouveaux visa, et une station de deux heures nous permit de faire ample connaissance avec les douaniers espagnols : ils ne diffèrent des nôtres que par le costume et par le nom plus ronflant de *carabineros;* rendons justice à leur zèle : nos malles furent consciencieusement vidées de fond en comble, mais ce fut bien autre chose pour celles d'une dame qui, pendant cette longue opération, avait montré beaucoup moins de stoïcisme que nous.



Le col de Pertus. — Dessin de G. Doré.

Nous voici donc en Espagne, ou pour mieux dire en Catalogne, car les Catalans ne se considèrent pas comme Espagnols ; ils ont leur dialecte particulier, qui se rapproche beaucoup de la langue *limousine* du moyen âge ; ce dialecte a ses grammaires et ses dictionnaires ; il a aussi ses poëtes. Les Catalans passent en Espagne pour très-industrieux et âpres au travail. Dans plusieurs provinces on dit : *Vamos al Catalan* (allons chez le Catalan), quand on parle d'aller dans un magasin quelconque. Suivant un autre proverbe, si vous donnez des pierres à un Catalan, il saura en extraire du pain :

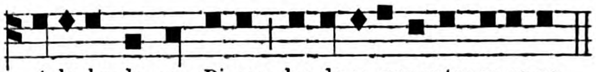
Dicen que los Catalanes
De las piedras sacan panes.

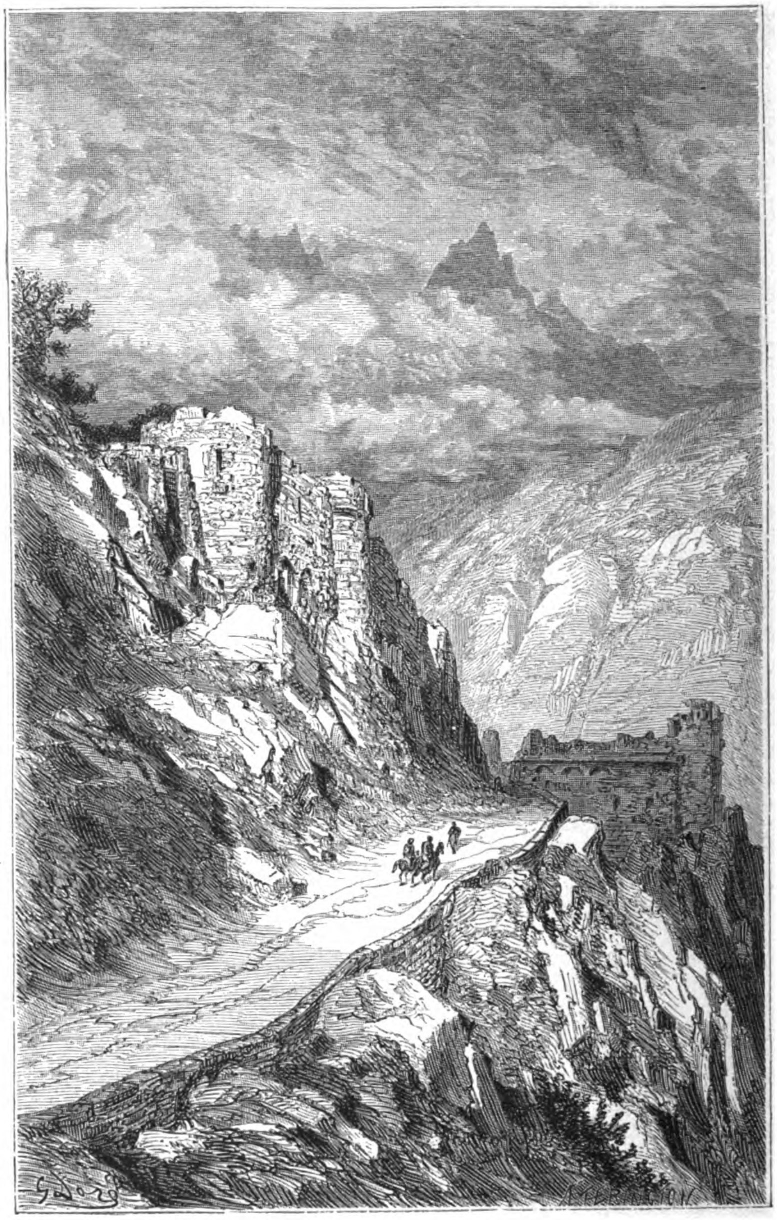
Le pays qu'on traverse après la Junquera ressemble à une immense forêt d'oliviers, formant de grandes masses grisâtres ; bientôt nous entrions dans Figueras, une des places les plus fortes de l'Espagne, qui fut prise et reprise pendant la guerre de l'indépendauce. C'est là que, dans le *parador de las diligencias*, nous eûmes un avant-goût de la fameuse cuisine espagnole. La Péninsule qui compte bien des grands hommes n'a pas produit un grand cuisinier, et elle attend toujours son Vatel. Sancho Panza, qui était d'un naturel gourmand, se vantait de passer fort bien une semaine entière avec une poignée de noix ou de glands ; quant à nous, peu préoccupés de la question gastronomique, nous sommes décidés à prendre le temps comme il vient, suivant l'exemple de ce grand philosophe.

Genora, qu'on traverse après Figueras, est également une place très-forte, qui a subi des siéges acharnés. On a fait, au sujet de ces deux villes, une remarque assez juste : c'est qu'elles ne servent pas beaucoup à l'Espagne, puisqu'elles ne lui appartiennent qu'en temps de paix ; en effet, toutes les fois qu'une guerre a éclaté, elles n'ont pas tardé à tomber au pouvoir de la France. Gerona est une vieille ville très-curieuse à visiter ; souvent, en parcourant ses rues étroites et tortueuses, on découvre quelques façades de maisons du moyen âge

couvertes de sculptures les plus bizarres. La cathédrale est bâtie sur une hauteur qui domine la ville, et on y arrive par un bel escalier d'une centaine de marches; la porte principale, qu'on appelle *Puerta de los Apostolos*, est ornée de statues représentant les apôtres, non en pierre, mais en terre cuite, particularité fort rare; elles portent la date de 1458.

C'est dans une des sombres rues de Gerona que, vers l'heure de minuit, nous entendîmes pour la première fois la voix mélancolique des *serenos*. Ces gardes de nuit, avec leur manteau couleur de muraille, leur lanterne et leur pique, vous reportent en plein moyen âge; ils ne se bornent pas à veiller sur les bourgeois endormis dans leurs demeures; ils sont encore chargés de leur annoncer, sur un mode particulier, l'heure ainsi que le temps qu'il fait au dehors, et comme les nuits d'Espagne sont d'ordinaire sereines, on leur a donné tout naturellement le nom de *serenos*. On ne peut guère les comparer qu'aux *nacht wachterer* d'Amsterdam, qui parcourent la ville armés d'un sabre et d'un bâton, et vont criant les heures en s'accompagnant d'une crécelle; les serenos sont dépourvus de cet instrument, mais en revanche leur mélodie, qui appartient à la tonalité du plain-chant, est pleine d'originalité; quelquefois ils débutent par une phrase à la louange de Dieu ou de la sainte Vierge, comme : *Alabado sea Dios!* (Dieu soit loué!) ou : *Ave Maria purisima!* Cette dernière formule est plus spécialement usitée en Andalousie, où la Mère de Dieu est l'objet d'un culte tout particulier, sous le nom de la *Santisima*, la très-sainte. Voici cette mélodie, notée par M. J. B. Laurens, qui lui attribue plusieurs siècles d'ancienneté :





Le col de Pertus. — Dessin de G. Doré.

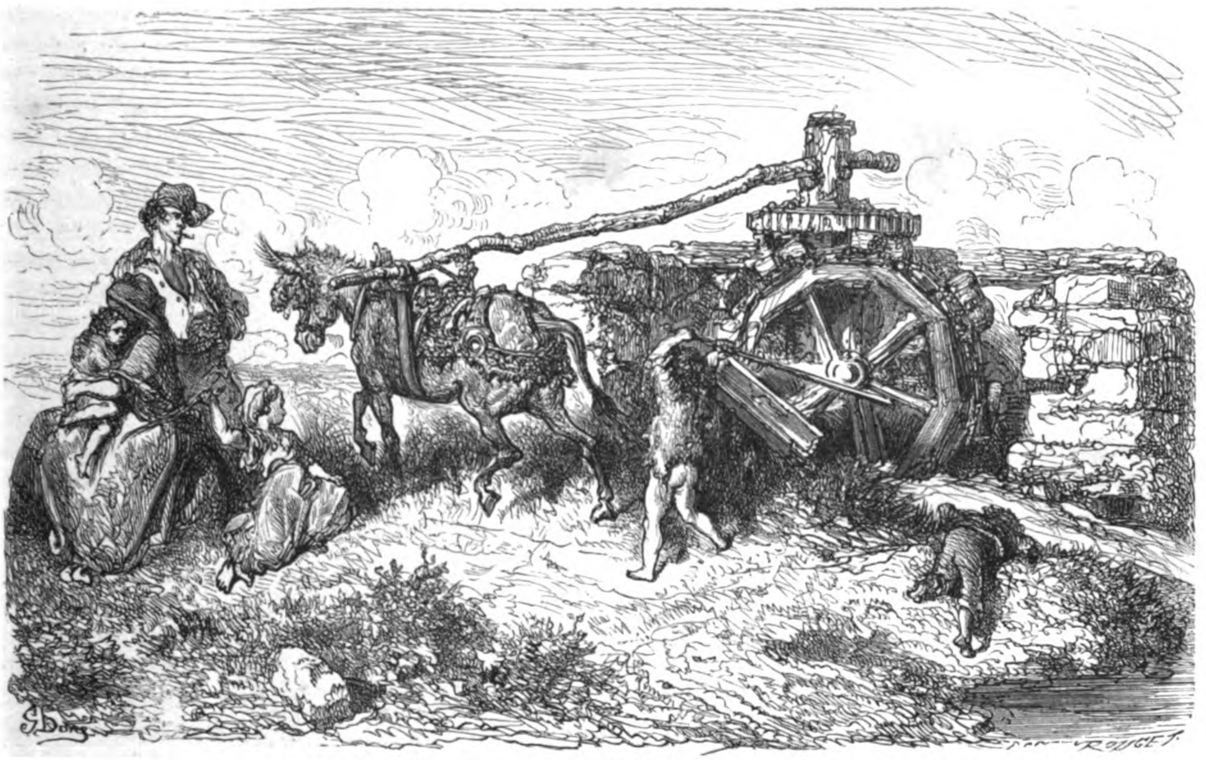
Avant de commencer leur promenade nocturne, les serenos se réunissent d'ordinaire à l'*ayuntamiento* (la mairie), d'où chacun se dirige vers son quartier; ils rendent de nombreux services aux citoyens : ainsi, ils s'assurent que toutes les portes sont bien fermées; ils vont chercher, dans les cas pressants, la *comadre* (la sage-femme), le médecin, les sacrements; on assure même qu'ils se chargent parfois de missions d'un ordre plus profane; les étrangers égarés ne manquent pas de s'adresser à eux : c'est ce qui nous arriva une nuit que nous étions perdus dans un dédale de rues tortueuses; nous fîmes causer le brave sereno, qui s'empressa de nous conter toutes ses doléances; il craignait fort de perdre sa place, convoitée par beaucoup d'ambitieux, tant est grande la rage des emplois en Espagne, où pour la moindre place on compte, comme en France, cent compétiteurs.

Après avoir souhaité bonne nuit à notre ami le sereno, nous nous disposions à reprendre les places que nous occupions sur l'impériale de la diligence, quand nous les vîmes occupées par des paysans catalans qui s'en étaient emparés sans façon, et semblaient fort peu disposés à nous les rendre; il y avait quatre places, et ils étaient sept, tous gaillards à la mine assez rébarbative. En ma qualité d'interprète je fus chargé de leur adresser un discours pour les engager à dé-

guerpir ; je l'obtins non sans peine, moitié de gré, moitié de force, et avec l'aide du *mayoral* qui leur proposa, pour les consoler, de prendre place sous la bâche : ils s'y installèrent, quoiqu'elle fût déjà occupée par une douzaine d'énormes thons qu'on venait d'apporter de *Palamos*, petit port voisin. La route était détestable, et nous étions à chaque instant ballotés par d'affreux cahots et secoués comme des dés dans un cornet. Touchés de la malheureuse situation des Catalans, nous eûmes l'idée de leur offrir une bougie allumée ; un d'eux tira sa *navaja*, la plongea dans le dos d'un thon, et y planta la bougie qu'il sut maintenir allumée au milieu de cette bagarre, où les hommes et les thons se trouvaient confondus pêle-mêle.

Cependant la route devenait encore plus mauvaise. Nos cahots redoublaient depuis quelque temps d'une manière effrayante, quand nous sentîmes, non sans étonnement, la diligence s'arrêter tout à coup ; nous ne tardâmes pas à apprendre que nous étions arrêtés par une petite rivière gonflée par les pluies, et qu'il fallait attendre avec patience que l'eau se retirât. Heureusement, le jour venait de paraître, et nous profitâmes de nos loisirs forcés pour explorer les environs ; la végétation y est magnifique, grâce à un grand nombre de ces *norias*, qu'on rencontre si fréquemment en Espagne, mais sutout en Catalogne et dans le royaume de Valence.

La noria, l'*anaoura* des Arabes, est une machine d'une simplicité tout à fait primitive, qui sert à élever l'eau destinée à l'arrosage : cette eau séjourne dans un large puits creusé à quelques mètres de profondeur, et qu'on revêt ordinairement de maçonnerie ; dans ce puits plonge



La noria. — Dessin de G. Doré.

une corde circulaire, comparable à une chaine sans fin, à laquelle sont attachés des godets de terre cuite pouvant contenir environ six ou huit litres : une grande roue d'engrenage, en bois à peine dégrossi, tourne horizontalement sur son axe, et communique le mouvement à une roue verticale supportant les godets, qui vont se remplir au fond du puits et se déversent dans un réservoir, d'où l'eau est dirigée par de petits canaux vers le champ qu'on veut arroser ; les godets sont espacés de manière que quatre ou cinq se déversent à la fois, pendant qu'un nombre égal plonge dans l'eau pour se remplir. Ce mécanisme est mis en mouvement par un cheval ou par un mulet hors d'âge ; ordinairement, c'est un enfant à la peau basanée, couvert de quelques haillons, souvent même entièrement nu, qui est chargé d'activer le pas de l'animal. Quelquefois on se dispense de la surveillance de l'enfant au moyen d'une perche disposée d'une manière fort ingénieuse, qui imprime à l'animal, aussitôt qu'il s'arrête, une forte saccade qui l'oblige à continuer sa marche. On dit qu'une seule de ces norias peut arroser une étendue de terre suffisante pour faire vivre une famille entière.

Dans un village voisin du lieu de notre accident, nous eûmes l'occasion de faire connaissance avec un curé de campagne, excellent homme, à la mine réjouie et prospère ; c'était un dimanche, et il se promenait paisiblement après l'office, en fumant un *puro* en compagnie de quelques paroisiens, sur la *plaza de la Constitucion*, — il n'y a pas en Espagne de ville ou de village qui n'ait sa place de la Constitution ; — on serait assez surpris, en France, de voir un prêtre fumer en public ; personne ici n'y fait attention : il nous est même arrivé d'en voir un allumer sa cigarette au *brasero* de la sacristie. Le cos-

tume des prêtres espagnols diffère peu de celui des nôtres, si ce n'est par le chapeau, qui rappelle absolument celui de don Basilio, dans *le Barbier de Séville;* cette coiffure invraisemblable ressemble beaucoup à un tuyau de poêle d'un mètre de long, percé d'un trou au milieu, qu'on se mettrait horizontalement sur la tête.

Le torrent, n'ayant plus que deux ou trois pieds d'eau, nous nous remîmes en route, et la diligence put le franchir sans trop de difficulté, bien que l'eau entrât presque par les portières; quelques heures après, nous arrivions à Tordera, station extrême du chemin de fer qui doit, dans quelques années, être terminé jusqu'à la frontière de France, et reliera Perpignan à Barcelone. La gare provisoire était encombrée de paysans se rendant à la capitale pour y vendre leurs fruits et leurs légumes; l'heure du départ avait sonné depuis assez longtemps : cette ligne nous parut ne pas se piquer d'une grande exactitude, et nous eûmes assez souvent, par la suite, l'occasion de remarquer que ce n'est pas là la principale qualité des chemins de fer espagnols. Cette fois, du moins, nous n'eûmes pas à nous plaindre du retard, car l'intérieur des wagons de troisième classe nous offrait les scènes les plus amusantes et les plus pittoresques : des paysans catalans, au large pantalon de velours, retenu par une ceinture rayée, à la veste courte, coiffés du *gorro*, ou long bonnet de laine rouge, étaient groupés au milieu de véritables montagnes de melons, de fruits de toutes sortes; les uns dormaient tranquillement, embossés dans leurs mantes, d'autres fumaient leur *papelito;* inutile d'ajouter que ce tableau ne fut pas perdu pour Doré, et que son album s'enrichit d'un croquis de plus (voy. p. 289).



Les serenos à la Junquera (voy. p. 29). — Dessin de G. Doré.

Le chemin de fer de Barcelone suit presque constamment le bord de la mer; peu de parcours sont aussi agréables, et le paysage rappelle beaucoup celui qu'on admire quand on va de Naples à Castellamare; à gauche, la mer bleue comme le ciel et unie comme un miroir était sillonnée par de nombreuses barques de pêche, dont les longues voiles latines se penchaient sous la brise matinale, blanches et effilées comme les ailes d'un goëland; à droite, une plaine où le caroubier et l'oranger montrent leur feuillage d'un vert sombre; de Tordera à Barcelone, le chemin de fer traverse une quinzaine de villages et plusieurs villes, dont la plus industrieuse est Mataro; les nombreuses cheminées de ses frabriques font penser à la brumeuse Angleterre sous un ciel toujours pur. Chaque côté de la voie est bordé d'une haie de cactus : ce genre de clôture est infiniment plus agréable à l'œil que celui qu'on emploie chez nous; la voie, qui suit les sinuosités du rivage, est presque au niveau du flot, et quand la mer est forte, il semble que les rails vont être submergés; quand on est au large, il y a un effet de perspective singulier; nous pûmes en juger un jour que nous faisions une promenade en mer, à peu de distance de Barcelone : un train passait et paraissait marcher sur l'eau; c'est ainsi que, lorsqu'on suit de près les côtes de Hollande, la terre disparaît à l'œil, et les arbres semblent sortir de l'eau (voy. p. 296).

Arrivée à Barcelone. — Les églises. — Les mendiants. — Une nécropole aérienne. — Une exécution capitale; le *garrote*. — Une complainte catalane. — Un bal champêtre. — Les prisons de l'inquisition. — Montserrat. — Tarragone.

Barcelone nous apparut éclairée par un soleil éblouissant. « Barcelone, dit Cervantes, séjour de la courtoisie, asile des étrangers, hôpital des pauvres, patrie des hommes vaillants, refuge des offensés, centre commun de toutes les amitiés sincères, ville unique par son site et par sa beauté. » Elle est assise au pied du *Mont-Juich*, la montagne des Juifs, immense rocher dont le sommet, hérissé de fortifications, s'élève au-dessus de nombreux clochers gothiques; Cervantes disait vrai : Barcelone était au moyen âge et encore de son temps une des villes les plus florissantes, un des ports les plus fréquentés de la Méditerranée, à l'égal de Venise, de Gênes et de Pise, avec lesquelles elle avait des rapports fréquents. Au quinzième siècle, elle avait une école de sculpteurs, dont on admire encore les chefs-d'œuvre; dans aucune ville d'Espagne on n'a mieux travaillé, au moyen âge, la pierre, le bronze et le fer, le fer surtout, car Barcelone possédait une nombreuse corporation de *rejeros* : c'étaient des artistes qui forgeaient et ciselaient ces merveilleuses grilles de fer qui ornent les églises et les cloîtres, et dont le travail est si fin, que quelqu'un les comparait à des pièces d'orfévrerie grossies au microscope.



La douane de la Junquera. — Dessin de G. Doré.

Sous le rapport de l'activité commerciale, Barcelone n'a rien perdu : c'est la seconde ville et le premier port du royaume, et on l'a surnommée à juste titre le Manchester de la Péninsule. Son port est encombré de navires de toutes les nations, comme il était lors du séjour du vaillant don Quichotte en compagnie de son fidèle écuyer; seulement les steamers ont remplacé les galères ; le brave Sancho qui les prenait pour des monstres, et leurs rames rouges pour des pieds, aurait poussé d'autres cris en voyant un vapeur faire écumer l'eau, et aurait certainement cru à un nouvel enchantement du sage *Merlin*.



Passage d'un torrent. — Dessin de G. Doré.

Aujourd'hui, Barcelone ressemble beaucoup à Marseille : c'est la même activité, le même mélange de nations diverses, la même absence d'un type tranché. Les mantilles ne se montrent que très-rarement, et c'est en vain que nous avons cherché, sur la foi d'Alfred de Musset, à découvrir la moindre *Andalouse au teint bruni ;* elles deviennent, du reste, plus rares de jour en jour en Andalousie même, et Doré ne manquera pas de constater celles que nous apercevrons ; car un jour viendra où les chemins de fer, sillonnant l'Espagne, les feront entièrement disparaître.

En revanche, quelques vieux quartiers de la ville ont conservé une physionomie originale : telle est la *calle de la Plateria*, la rue de l'Orfévrerie. Il n'y a pas, en Espagne, de ville un peu considérable qui n'ait sa calle de la Plateria; et c'est là qu'on peut étudier l'orfévrerie populaire, qui a bien son importance dans le costume : les boutiques sont garnis de bijoux d'or et d'argent assez lourds et grossiers de travail, mais dont les formes singulières et à demi barbares ont je ne sais quoi d'original qui séduit; ce sont d'énormes boucles d'oreilles, quelquefois tellement pesantes, qu'il faut les soutenir au moyen d'un fil; des bagues ornées de pierres rouges et vertes, des *ex voto* de toutes sortes, et des figures de la Madone de Monserrat, en très-grande vénération chez les Catalans ; toute cette bijouterie est principalement destinée aux *pagesas*, ou paysannes riches. A côté de cela, il y a les bijoux *al estilo* de Paris, pour les gens qui se piquent de suivre les modes françaises.

La cathédrale et la plupart des églises de Barcelone sont fort anciennes, et leur architecture, souvent d'une grande élégance, est d'un style différent, sous beaucoup de rapports, de celui de nos églises du Nord; un des caractères les plus saillants de cette architecture, c'est l'emploi simultané de la pierre et du bronze qui produit quelquefois l'effet le plus heureux : je me rappelle surtout un grand ange de pierre, aux longues ailes de bronze, vrai chef-d'œuvre du quinzième siècle, que nous ne pouvions nous lasser d'admirer. Cette cathédrale, que les Catalans appellent la Seu (prononcez Séou), manque de façade, mais l'intérieur est un des plus beaux qu'on puisse voir : la voûte, d'une grande élévation, est supportée par les piliers élancés, entre lesquels les vitraux du chœur tamisent une lumière mystérieuse. Sous le chœur est creusée une crypte où de nombreux cierges

brûlent sans cesse en l'honneur de la patronne de la ville :

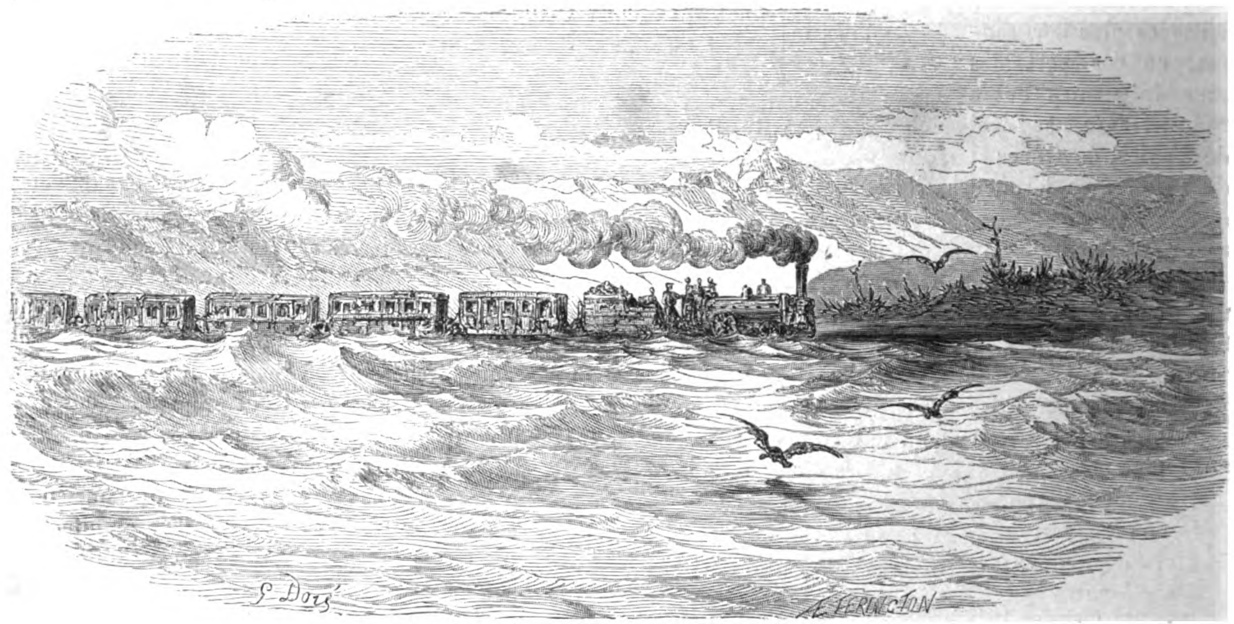
> Esta est la Eulalia, la de Barcelona,
> De la rica ciudad la rica joya !

« C'est sainte Eulalie, dit le refrain populaire, celle de Barcelone, riche joyau d'une riche cité ! »

Les tuyaux des orgues, au lieu d'être perpendiculaires comme dans nos églises, sont placés horizontalement, et ressemblent aux canons braqués d'une machine infernale; la console qui les supporte est terminée par une énorme tête de Sarrasin, accompagnée d'une longue barbe rougeâtre, qui paraît teinte de sang. Nous avons retrouvé dans plusieurs villes d'Espagne ce singulier ornement, symbole non douteux de la haine que, de tout temps, les Espagnols ont vouée aux Mores.

Le cloître attenant à l'église contient plusieurs chapelles fermées par les belles *rejas* de fer dont nous venons de parler; on ne peut rien voir de plus fini, de plus patiemment fouillé : heureusement, les rejeros qui ont fait ces chefs-d'œuvre nous ont laissé leurs noms. Au milieu du cloître, des orangers séculaires couvrent de leur ombre une charmante fontaine du quinzième siècle, connue sous le nom de *fuente de las Ocas*, à cause des oies de bronze qui lancent de l'eau avec leur bec. On est ici en plein moyen âge, et pour compléter l'illusion, ce cloître est de plus une cour des Miracles, où nous retrouvâmes au grand complet des variétés superbes de truands, sabouleux, marmiteux et autres espèces depuis longtemps disparues chez nous, mais aujourd'hui encore très-florissantes dans presque toutes les parties de la Péninsule.

En effet, il n'est guère de pays où l'on voie la mendicité s'étaler au grand jour avec plus de sans-façon qu'en Espagne. Plein de dignité, on pourrait presque dire de fierté, le mendiant espagnol se drape noblement avec les



Arrivée à Barcelone. — Dessin de G. Doré.

débris de sa mante; assez souvent c'est un ancien militaire, un *guerillo* de la guerre de l'indépendance; il tient ordinairement à la main un énorme bâton, qui lui sert à repousser les attaques des chiens, car ces animaux sont en guerre ouverte avec les mendiants. Embossé dans ses haillons, il exerce en philosophe sa profession ou son art, comme on voudra, car n'est pas qui veut un mendiant accompli. Un auteur espagnol moderne, qui a étudié ce sujet d'une manière toute particulière, nous assure qu'il arrive souvent que, dans plusieurs familles, on mendie de père en fils : les jeunes observent religieusement les préceptes de ceux qui ont vieilli dans la pratique du métier, et mettent à profit la longue expérience de leurs professeurs. Ainsi, l'emploi du temps est habilement calculé, et ils savent au juste à quel endroit il sera avantageux de se trouver tel jour et quelle est l'heure la plus favorable, quelle est la phrase qu'il convient d'adopter suivant la condition, le sexe et l'âge des personnes; ils sont également très-habiles dans l'art de nuancer les intonations; parfois ils gardent un silence éloquent, sauf à crier quelques instants après de toute la force de leurs poumons si les circonstances l'exigent; ils n'ignorent pas non plus à quelle limite l'importunité doit s'arrêter, et c'est sans aucun doute un mendiant espagnol qui est l'auteur de ce proverbe national : *Le mendiant obstiné s'en retourne à jeun*.

L'église des Marins, *Santa Maria del Mar*, est remarquable par son portail ogival flanqué de deux gracieuses tourelles octogones; à l'intérieur nous admirâmes des vitraux d'une couleur superbe; de grands lustres de cuivre, découpés à jour avec la plus grande finesse, et datant du quinzième siècle, sont suspendus aux nervures de la voûte, hors de la portée, fort heureusement, de la main des amateurs de curiosités.



Mendiants dans le cloître de la cathédrale de Barcelone. — Dessin de G. Doré.

N'oublions pas quelques autres églises, telles que *San Just y Pastor*, *Santa Mara del Pi*, *San Pablo del Campo*, etc. Comme la plupart des églises espagnoles, elles ne sont que faiblement éclairées par un demi-jour; les chaises y manquent absolument, et sont remplacées par de grandes nattes de sparterie, sur lesquelles les femmes s'agenouillent ou s'accroupissent comme elles peuvent.

Après les églises nous allâmes visiter le cimetière, qui diffère tout à fait des nôtres, ainsi que toutes les nécropoles des grandes villes d'Espagne : ici, pas un arbre, pas une fleur, pas un seul brin d'herbe; partout du marbre ou de la pierre. Qu'on se figure de longues allées parallèles de chaque côté desquelles s'élève une haute muraille percée d'une quantité de casiers alignés régulièrement, et formant plusieurs étages, à peu près comme les niches d'un *columbarium* romain; chacun de ces compartiments est destiné à recevoir un corps enfermé dans un cercueil. Lorsqu'une inhumation vient d'avoir lieu, des maçons, attachés au cimetière, murent l'ouverture avec quelques briques et un peu de plâtre. Cette cité des morts renferme de nombreuses rues qui forment la plus étrange perspective; les sépultures les plus riches sont couvertes de dalles de marbre blanc sur lesquelles sont sculptés des bas-reliefs et gravés les noms du défunt. Ici, comme chez nous, ces places s'achètent, et quand au bout d'un certain temps la famille n'a pu en payer le prix, on porte le corps dans des enceintes appelées *zangas*, où il est déposé dans une grande fosse, et brûlé.

On n'a pas l'habitude d'accompagner les convois; seulement les parents et amis du défunt se rendent au cimetière et assistent au placement du cercueil dans sa niche. Nous fûmes témoins d'une scène de ce genre : les maçons venaient de rouler la lourde et haute échelle au moyen de laquelle ils atteignent les tombes les plus élevées; un *sepulturero* suivait, portant le cercueil d'un enfant, orné de quelques fleurs artificielles; ils s'arrêtent enfin : les parents étaient au pied de l'échelle, essayant de consoler la pauvre mère, qui fondait en larmes, en voyant le corps de son enfant enlevé par les maçons-fossoyeurs; ceux-ci fumaient leur cigarette, tout en faisant machinalement leur besogne, qui fut terminée au bout de quelques minutes.

Le *sepulturero* qui nous servait de guide nous fit ensuite visiter une salle, dans laquelle les corps restent exposés pendant vingt-quatre heures avant d'être enfermés dans le cercueil; pour bien s'assurer qu'on n'enterre pas des vivants, on se sert d'une précaution qui nous parut assez singulière : au bras du mort, on attache un cordon correspondant à une sonnette que le moindre mouvement ferait vibrer. Un gardien veille jour et nuit dans cette funèbre salle d'attente; celui qui était de service ce jour-là nous assura que de mémoire d'homme on n'avait entendu tinter la sonnette.

Du cimetière à une exécution capitale, la transition est assez naturelle : il en est une dont nous fûmes témoins et qui nous laissa les plus vives impressions; il semble qu'on veuille donner la plus grande publicité possible à ce triste spectacle. On sait qu'en Espagne la peine de mort s'applique au moyen du *garrote*, c'est-à-dire de la strangulation. Quand un criminel doit subir son châtiment, on entend pendant plusieurs jours à l'avance la voix nazillarde des *ciegos* ou aveugles, qui remplacent nos vendeurs de *canards*, annoncer dans les rues le programme de l'exécution, contenant le jour, l'heure et le lieu du supplice, avec toutes sortes de détails sur le condamné. Ordinairement l'exécution a lieu dans une vaste plaine, à proximité des faubourgs. Ce jour-là, la ville présente un aspect d'animation extraordinaire; sur les places principales stationnent toutes sortes de voitures mises en réquisition pour la circonstance, qui, dès qu'elles sont remplies de voyageurs, partent au grand galop pour le lieu du supplice et reviennent de même, afin de faire le plus grand nombre de voyages possible. Des milliers de personnes de toutes les classes se trouvent réunies à ce triste rendez-vous. On voit des industriels qui débitent des gâteaux, des cigares, du feu et de l'eau, parcourir la foule en criant leur marchandise; çà et là, sur l'herbe, se forment des groupes de gens qui mangent tranquillement les provisions qu'ils ont apportées. Faut-il ajouter que, comme chez nous, les femmes, avides d'émotions violentes, sont là en grande majorité ?

La distance que doit parcourir le condamné depuis sa prison est souvent assez considérable; il fait ordinairement le trajet monté sur un âne, vêtu d'une longue robe jaune. On peut dire qu'on lui fait porter son propre deuil, car le jaune est la couleur du deuil en Espagne.

Le malheureux au supplice duquel nous assistâmes était un nommé Francisco Vilaró; il avait assassiné l'*alcalde*, c'est-à-dire le maire de son village. Comme il avait peine à se soutenir sur sa monture, il s'appuyait sur deux prêtres qui lui avaient mis entre les mains un livre de prières. Ses yeux se portaient tantôt sur ce livre, tantôt sur la foule qui formait la haie sur son passage et qu'il regardait d'un air hébété; une longue file de pénitents, les uns avec des cierges à la main, d'autres portant des bannières et des christs presque grands comme nature, précédaient et suivaient le cortége; ils psalmodiaient le chant des morts, qui sortait étouffé par leurs longs capuchons pointus, dans lesquels deux trous ménagés laissaient briller leurs yeux. Tout cela était on ne peut plus lugubre et leur donnait un faux air de familiers de l'inquisition.

Arrivé enfin au terme de ce dernier voyage, on le fit monter sur un échafaud très-élevé, au milieu duquel était placé un escabeau de bois, surmonté, en guise de dossier, d'un poteau assez élevé; l'exécuteur, simplement vêtu de noir et portant la veste courte comme les ouvriers des villes, fit asseoir le condamné et fixa solidement ses bras et son corps au poteau, puis il lui lia également les mains et lui passa autour du cou un collier de fer qui traversait deux rainures pratiquées dans le poteau et venait, à la partie opposée, aboutir à une vis:



Un enterrement à Barcelone. — Dessin de G. Doré.

cette vis, mise en mouvement par une petite tige ou manivelle de fer, attire fortement le collier et la strangulation a lieu immédiatement.

La foule était devenue silencieuse; le prêtre qui assistait le condamné venait de lui mettre une croix dans les mains et lui avait permis d'adresser quelques mots à la foule; nous l'entendîmes en effet articuler quelques paroles, demandant pardon à Dieu et aux hommes, et pardonnant lui-même à ceux qui l'avaient offensé; le prêtre, à son tour, lui adressa une courte exhortation. L'exécuteur, pendant ce temps, se tenait derrière le poteau prêt à remplir son office; il leva le bras, la foule frémit, et par trois fois on le vit tourner la tige fatale. Chacun fit alors le signe de la croix. On entendit des voix murmurer rapidement quelques prières, et les femmes s'écrièrent : *Ay pobret!* (Ah! le malheureux!) Nous vîmes alors la tête s'incliner sur sa poitrine, et y rester immobile, la langue tuméfiée sortant de la bouche; au bout de quelques instants, la face était devenue violette. La foule commença à se retirer lentement. Cependant on nous assura que le corps restait ainsi exposé pendant plusieurs heures, gardé par les pénitents qui avaient assisté à l'exécution et par une partie des troupes d'infanterie et de cavalerie qui avaient maintenu la foule.

En Espagne comme chez nous, l'exécution d'un criminel fameux donne naissance à une foule de complaintes en quatrains naïfs qui se débitent par les rues. On y donne le récit de toutes les circonstances qui ont accompagné le crime, et le compte rendu de la triste cérémonie. Pour donner une idée de cette poésie populaire, voici la traduction littérale d'une complainte que nous achetâmes après l'exécution de Francisco Vilaró :

ASSASSINAT DE L'ALCALDE DE RIPOLLET.

Celui qui commet un homicide
En assassinant un autre homme,
Avec infâme trahison,
Ne mérite pas de compassion.

Le sujet qui fit cette infamie,
C'est *Francisco Vilaró*,
Cultivateur de *Ripollet*,
Homme faux et mal vêtu.

Quand il manquait des poules,
Personne ne les cherchait; non,
Car c'était chose certaine
Que *Vilaró* les avait volées.

Et au lieu de cultiver
Ses terres avec assiduité,
La chasse, tous les jours,
Était son occupation.

C'était le quatre septembre,
Et l'infâme Vilaró,
Pour commettre son crime,
Ce jour-là se leva matin.

Six heures et demie sonnaient.
Au clocher de Ripollet,
Quand *José Cot*, l'alcalde,
Suivait un chemin ombragé.

On entendit une détonation,
Puis un : *Ay!* retentit en l'air,
Seul mot que put dire la victime,
Qui sur-le-champ expira.

On dit que neuf balles
Furent trouvées dans son corps;
Il avait pris ses précautions,
L'assassin malintentionné.

Arrivent les *mozos de la escuadra*[1],
Qui sont la terreur des bandits;
Ils se saisissent de son tromblon,
Et lui lient fortement les mains.

On apprit que pour quatre-vingts *duros*[2]
Juan Bordas avait acheté la mort de l'alcalde,
Et en avait payé dix d'avance;
Mais il s'en trouva cinq de faux!

On les conduisit à Barcelone,
Où ils furent confrontés;
Juan Bordas commença par nier,
Mais finit par avouer son crime.

Attaché à une colonne,
Avec un anneau de fer au cou,
Il entendra sa condamnation
Au *presidio* (bagne) pour toute sa vie.

Vilaró est condamné
A mourir par le *garrote vil*,
Ainsi finit, à soixante ans,
Ce malfaiteur sans foi ni loi.

Ces complaintes, qui peuvent rivaliser avec celle de Fualdès, sont ordinairement ornées de gravures sur bois d'une naïveté outrecuidante. Il y a certaines petites villes en Espagne qui semblent avoir le privilége des productions de ce genre : ainsi *Manresa*, en Catalogne, et *Carmona*, en Andalousie, sont le centre d'une fabrication de complaintes, légendes, romances, etc., qu'on connaît sous le nom de *pliegos*, enrichies de gravures, dont nulle part ailleurs on ne trouve l'équivalent.

Comme nous sortions de la nécropole, le hasard nous fit entrer dans une salle de bal. Après avoir franchi la longue avenue qui sépare les morts des vivants, nous retrouvions la vie et la pétulance méridionale, d'abord sur les pelouses voisines des fortifications où les matelots catalans s'exerçaient au jeu de boules, puis aux *Campos Eliseos*, belle promenade ombreuse à l'extrémité de Barcelone. On y voit, comme à Madrid, des élégants plus élégants que ceux de Paris; les cravates étaient groseille et les pantalons lilas clair; quant aux femmes, elles étalaient dans leurs calèches des toilettes purement parisiennes. Nous n'avions pas quitté le boulevard des Italiens pour le retrouver en Catalogne, aussi nous lais-

1. On appelle ainsi une milice particulière aux provinces de Catalogne et de Valence, et dont la mission spéciale est d'arrêter les malfaiteurs les plus dangereux.
2. Un peu plus de quatre cents francs.



Exécution d'un assassin à Barcelone. — Dessin de G. Dore.

sâmes-nous attirer par les sons d'un orchestre voisin, où les voix se mêlaient aux instruments; une allée bordée de fleurs nous conduisit à la salle de bal; moyennant la modique somme de deux réaux (cinquante centimes), nous soulevâmes le rideau qui en fermait l'entrée, et un charmant tableau s'offrit à nos yeux. Sous une vaste tente aux vives couleurs, les couples tourbillonnaient aux sons d'une valse entraînante; l'orchestre, composé d'une vingtaine d'instrumentistes, occupait une estrade sur un des côtés; des chanteurs se tenaient derrière, rehaussant l'effet des instruments par des chœurs pleins d'entrain. Au fond de la salle, des draperies flottantes laissaient voir par une échappée un coin de ciel bleu; dans un horizon lointain se dessinaient les collines verdoyantes des environs de Barcelone, semées çà et là de blanches villas, et baignées dans cette lumière transparente qui donne tant de valeur aux paysages méridionaux.

L'air était pur et léger; le soleil, arrêté au-dessus de nos têtes par la toile rayée, répandait autour de nous une ombre encore lumineuse; assis dans un coin, nous dégustions avec délices l'*orchata de chufas*, ce sorbet exquis, neige parfumée de noisette. Devant nous les danses se succédaient: la valse, le quadrille, la schotisch même, danses parisiennes il est vrai, mais relevées par une gaieté et un entrain dont nous avons perdu le secret. C'était pour nous un spectacle nouveau que cette gaieté sans turbulence des ouvriers endimanchés; nous nous reportions par la pensée aux fêtes champêtres des environs de Paris, et aux bals de barrières si bruyants, si avinés, si laids, et cela sans regretter notre extrême civilisation. Les femmes aussi avaient plus de tenue; plusieurs étaient charmantes avec leur *corpiño* ou spencer de velours noir, leur jupe courte, et le foulard rouge dont elles s'entourent la tête; d'autres, mieux douées sans doute, n'avaient pour parure qu'une simple fleur dans les cheveux. Leurs cavaliers portaient galamment le *marsille*, veste courte des Catalans, et la cravate de couleur voyante passée dans un anneau d'argent. A les voir si propres, et si élégants même, on ne les eût pas pris pour de simples ouvriers fileurs ou tisserands de Barcelone. L'orchestre lui-même, du moins celui des chanteurs, était composé d'ouvriers qui, à l'instar de nos sociétés chorales, charmaient leurs loisirs du dimanche par les pures jouissances de la musique.

En sortant du bal nous nous rendîmes à la Rambla, la promenade favorite des Barcelonais, large allée bordée de maisons et ombragée par de beaux arbres, comme les *Linden* de Berlin et le *Cours* de nos villes du Midi. C'est là que les élégantes viennent en foule déployer leurs toilettes; la cohue est quelquefois tellement grande que l'espace leur manque pour jouer de l'éventail; cà et là des groupes forment le cercle, assis, oh! couleur locale! sur des chaises en fer portant l'estampille de l'usine Tronchon, ce qui nous parut un véritable excès de civilisation.

La Rambla est le véritable centre du mouvement, le boulevard des Italiens de Barcelone; c'est là qu'on peut se faire une idée exacte de la population catalane; tous les types y sont représentés, depuis la señora couverte de satin et de dentelles, jusqu'au pêcheur coiffé de la *gorra* rouge ou brune, la veste sur l'épaule, et qu'on voit coudoyer les beaux messieurs dont le costume est fidèlement copié sur la dernière gravure de modes.

Non loin de la Rambla s'élève le palais de justice, charmante construction du quinzième siècle; le *patio*, ou cour intérieure, est planté d'orangers séculaires dont les cimes s'élèvent presque jusqu'au niveau du toit. Sous une galerie couverte sont placées quelques tables occupées par les avocats, qui donnent ainsi leurs consultations en public.

Les prisons de l'inquisition existent encore à Barcelone; c'est une construction sombre et massive, percée d'étroites fenêtres; le terrible tribunal siégeait dans toute sa splendeur à Barcelone, et l'on nous montra dans le *Prado de San Sebastian*, hors des murs de la ville, l'emplacement du *Quemadero*, où l'on brûlait les hérétiques pour le plus grand bien de la foi!

Jamais édifice ne fut mieux en harmonie avec sa destination, et le fameux *Torquemada*, cet inquisiteur modèle, devait trouver celui-ci tout à fait à son gré; on sait qu'il fut le plus grand brûleur d'hérétiques du seizième siècle. Cent ans plus tard, le saint-office n'avait rien perdu de son ardeur: on peut s'en faire une idée en lisant le récit d'un voyageur hollandais, Aarsens de Sommerdyck, qui parcourait l'Espagne vers la fin du dix-septième siècle[1]: « On prend le dénoncé, dit-il; la plupart du temps on lui donne la gesne et on le fait mourir; ses délateurs lui sont inconnus. Ainsi, un homme se trouve pris, mis à la torture, condamné, brûlé, sans pouvoir se défendre. Quand je blâmois cela, ils ne me disoient rien autre chose, sinon que c'étoit la plus belle chose qu'il y eust en Espagne qu'un *auto-da-fé* d'inquisition. Ainsi appellent-ils l'arrest de condamnation et l'exécution d'un misérable, et traitent ce spectacle comme une feste de taureaux, car on m'a dit, en effet, qu'ils traitent cela avec un grand apparat. Ils ne mettent guère souvent en prison que ceux soupçonnés de morisme ou de judaïsme, dont ils prennent souvent, qu'ils mènent par les rues avec une *coroca*, qui est une espèce de bonnet pointu, et fort haut, de papier jaune et rouge, pour quoi on les appelle *encorocados*. Le conseil et les familiers de l'inquisition marchent devant, et les familiers après, et les *encorocados* sont au milieu; on les mène ainsi dans l'église des Dominicains et on leur fait un grand sermon. Il y en a d'autres qu'on fouette quand ils sont relaps; d'autres à qui on donne le *san benito*: c'est une espèce d'estole qu'on les oblige de porter à leur col. On inscrit les noms de tous ceux qui ont esté pris ainsi, et l'année, sur les murailles des églises, avec des croix de Saint-André, et la plupart des églises d'Espagne en sont pleines. »

Les croix dont parle ce voyageur n'ont pas toutes disparu; quelquefois nous en avons remarqué dans les

1. *Relation de l'estat et gouvernement d'Espagne*. Cologne, 1667, in-12.



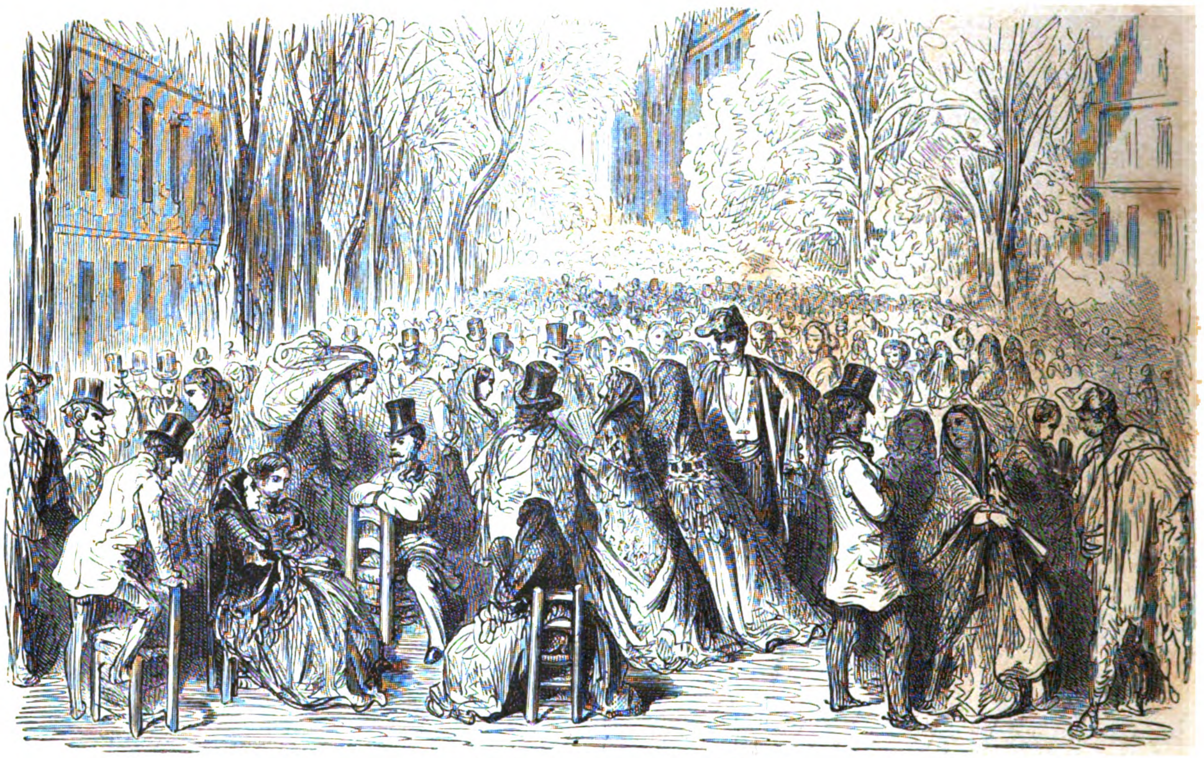
Prison de l'Inquisition à Barcelone. — Dessin de G. Dore.

églises de plusieurs villes d'Espagne et dans celles de Barcelone en particulier.

Avant de dire adieu à Barcelone, nous voulûmes faire une excursion au fameux couvent de Monserrat, dont la Vierge, en grande vénération dans toute la Catalogne, a fait d'innombrables miracles.

Ce couvent est bâti sur un pic de plus de trois mille pieds de hauteur, près duquel s'élèvent d'autres montagnes de forme cônique, dont les sommets, vus à une certaine distance, ressemblent assez aux dents d'une scie : de là le nom de Monserrat, qui signifie en catalan : « montagne en forme de scie. » Depuis la suppression des couvents espagnols, il y a environ vingt-cinq ans, celui de Monserrat a perdu son ancienne splendeur, et offre aujourd'hui l'image de la plus grande désolation ; en revanche, on jouit de la terrasse de la vue la plus splendide, la mer, qui n'est qu'à dix lieues et apparaît comme une immense ligne bleue, et devant soi on a le grandiose panorama des Pyrénées, dont les cimes rosées se détachent sur l'azur foncé du ciel.

Tarragone, à la même distance de Barcelone, mais dans la direction du sud, est une petite ville où l'on se rend par mer en quelques heures. C'était, à l'époque romaine, la ville la plus importante de la Péninsule, et la population,



La Rambla à Barcelone. — Dessin de G. Doré.

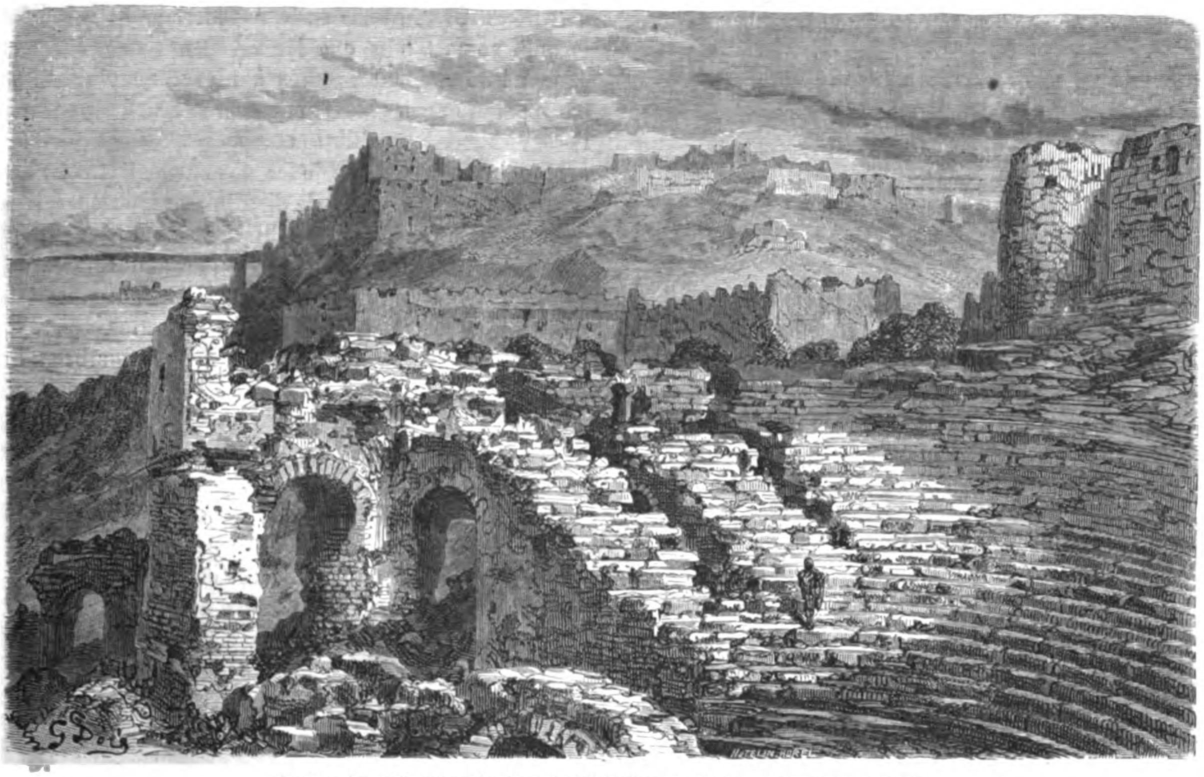
si l'on en croit les historiens, s'élevait à un million d'habitants. La ville actuelle est presque entièrement bâtie avec les débris de la ville ancienne; à chaque pas on aperçoit une inscription tronquée ou quelque fragment de bas-relief antique. La cathédrale est une des plus anciennes qu'il y ait en Espagne; dans le cloître, nous remarquâmes une belle arcade en fer à cheval du style arabe le plus pur, dont les ornements et les inscriptions, qui remontent au moins au dixième siècle, sont très-finement fouillés par le marbre.

Malgré l'ancienne splendeur de Tarragone, nous ne vîmes dans les environs, en fait de ruines romaines, qu'un aqueduc passablement conservé et un tombeau en ruines, situé près de la mer, et auquel la tradition a donné le nom de Tour des Scipions : *Torre de los Escipiones*.

Nous avons retenu nos places sur l'impériale de la diligence qui fait le trajet de Barcelone à Valence ; impatients de voir ce Paradis des poëtes arabes, nous n'eûmes garde de manquer l'heure, et vers le soir nous étions à notre poste : notre long attelage de dix mules était au complet, une grêle de coups de fouet et de coups de bâton donna le signal du départ; la lourde machine s'ébranla malgré les ruades lancées à droite et à gauche, et la nuit tombait déjà quand nous perdions de vue la vieille capitale de la Catalogne.

Ch. DAVILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Ruines du théâtre romain de Murviedro (voy. p 310). — Dessin de G. Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

DE BARCELONE A VALENCE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

De Barcelone à Valence. — Les brigands espagnols. — La diligence, la galère et autres véhicules. — Le *mayoral*, le *zagal* et le *delantero*. — Tortosa. — Vinaroz. — Murviedro et son théâtre antique.

La route de Barcelone à Valence était autrefois une des plus mal famées sous le rapport du brigandage, dans le temps où il y avait encore des brigands; de nos jours ils sont devenus aussi rares que les châteaux en Espagne, qui du moins justifient très-bien, par leur absence même, un proverbe fort connu. Si nous en croyons les récits de la plupart des voyageurs, la Péninsule était, il n'y a pas plus d'une vingtaine d'années, la terre par excellence des voleurs de grands chemins; on ne partait pas pour l'Espagne sans s'attendre à quelque aventure, et ceux qui en revenaient, s'ils n'avaient pas été attaqués, avaient été sur le point de l'être, et pouvaient raconter au moins quelque histoire d'Espagnols mystérieusement embossés dans leur mante et disparaissant soudain, ou de lames affilées brillant aux rayons de la lune. C'était le bon temps alors! les diligences étaient régulièrement arrêtées, et on ne montait pas en voiture sans avoir mis de côté la part des brigands. La profession, qui était lucrative, s'exerçait presque au grand jour; chaque route était exploitée par une bande, qui la regardait comme sa propriété. On raconte même que les *corsarios*, c'est ainsi qu'on appelle les messagers, avaient des abonnements avec les bandits, lesquels, de bonne grâce et moyennant une somme débattue à l'amiable, les laissaient passer leur chemin; les *corsarios*, de leur côté, faisaient payer aux voyageurs, outre le prix de la place, une prime d'assurance qui les garantissait de toute attaque : cela s'appelait le « voyage composé; » si on préférait partir à ses risques et périls, sans payer la prime, c'était « le voyage simple. » Quelquefois un chef de bande, soit fatigue, soit dégoût, voulait quitter les *affaires;* il demandait alors à être reçu à *indulto*, c'est-à-dire amnistie

1. Suite. — Voy. page 289.

en faisant sa soumission; mais auparavant il avait bien soin de vendre à un autre *bandolero* sa rente et sa clientèle, comme on vendrait une étude ou une charge, après avoir mis son successeur au courant.

Toutes ces histoires, plus amusantes que vraies, ont passé à l'état de légende. Que sont devenus les *Siete niños de Ecija* (les Sept gars d'Ecija), qui étaient toujours *sept* malgré les vides causés par les balles, et dont le chef était si redouté qu'on l'avait surnommé *Veneno*, le Poison? Et la fameuse bande de José Maria, et celle d'*Esteban el Guapo*, d'Étienne le Brave?

Ce qui est bien certain, c'est que des *bandoleros*, des bandits, il ne reste plus en Espagne que le souvenir, et qu'aujourd'hui les routes sont parfaitement sûres, grâce à l'active surveillance des *civiles :* c'est le nom qu'on donne à un corps de troupes recruté parmi les meilleurs sujets de l'armée, et spécialement chargé de veiller à la sûreté des routes. Les *civiles*, dont le costume se rapproche de celui de nos gendarmes, marchent toujours par deux, par *parejas;* ils sont généralement aimés, à cause des véritables services qu'ils rendent au pays.

A côté d'eux, n'oublions pas de placer les *peones camineros :* ce nom ronflant signifie tout simplement des cantonniers, des piétons; ils portent à leur chapeau une large plaque de cuivre indiquant leur profession; outre la pioche et la bêche, ils sont armés d'une *escopeta*, fusil court, pour tenir en respect les *rateros;* le *ratero* est le voleur isolé, le maraudeur qu'on rencontre dans tous les pays; c'est un voleur *amateur* que *l'occasion* a fait *larron*. Le cantonnier espagnol est ordinairement grand fumeur de cigarettes et ennemi décidé de la fatigue; on le voit transporter, sans jamais se presser, quelques petites pierres dans une petite corbeille de jonc à deux anses : il les dépose avec soin dans les ornières qu'il a bien soin de ne jamais combler, afin de se réserver du travail pour le lendemain.

Si les routes espagnoles ne sont pas aussi bien entretenues qu'elles pourraient l'être, redisons qu'elles sont du moins parfaitement sûres. Pour notre part, nous n'avons jamais aperçu, de loin ni de près, la figure d'un brigand espagnol, bien que nous ayons souvent traversé les passages renommés autrefois comme les plus dangereux. Cependant une petite arrestation à main armée ne fait pas mal dans des souvenirs de voyage, et nous la désirions d'autant plus que nous n'avions rien qu'on pût nous voler. Cette impression, hélas! nous a toujours été refusée. Bien des fois, il nous est arrivé de rencontrer des gens à la mine assez féroce, armés du *trabuco* ou tromblon national; mais en passant près de nous, au lieu de nous demander la bourse ou la vie, ou de nous crier : *Boca abajo!* (La face contre terre!) ils nous adressaient fort poliment le salut traditionnel : *Vayan ustedes con Dios!* (Que Dieu vous accompagne!)

Nous étions donc partis de Barcelone sans le moindre espoir d'être arrêtés; déjà nous avions traversé la campagne fertile qu'arrose le *Llobregat* (Rubricatus), petite rivière dont le nom est parfaitement approprié à ses eaux rougeâtres et troubles. Notre diligence, attelée de douze mules, soulevait des tourbillons de poussière blanche; heureusement, nous avions eu la précaution de prendre nos places sur l'impériale : le nuage s'élevait rarement jusqu'à nous, tandis que les voyageurs de l'intérieur étaient littéralement poudrés à blanc; nous étions en outre parfaitement placés pour étudier à notre aise toute l'organisation d'une diligence espagnole. Ce lourd véhicule est bardé et renforcé de fer, de manière à résister aux chocs les plus rudes; pour la distribution intérieure, il ne diffère des nôtres qu'en ce qu'il y a deux coupés communiquant entre eux au moyen d'un guichet qui peut s'ouvrir et se fermer à volonté, et de jalousies composées de petites lames de bois, excellente précaution contre la chaleur. Les chevaux et les mules, dont le nombre n'est jamais moindre de huit et dépasse rarement quatorze, sont toujours rasés à mi-corps, dans le sens horizontal; on les attelle toujours deux par deux, en laissant entre chaque couple un assez grand espace, comme dans les attelages en arbalète; cela forme une longue file qui, vue d'en haut, se déploie comme un immense serpent.

Les diligences sont très-chères en Espagne : souvent on fait payer deux *pesetas*, plus de deux francs par lieue, c'est-à-dire cinq fois environ le prix de la première classe du chemin de fer; les voyageurs ont beau se plaindre, comme les diverses entreprises s'entendent pour les prix, il faut bien passer sous les fourches caudines de la diligence, si on ne préfère aller en *galère*, ce qui serait tomber de Charybde en Scylla. Les transports de bagages ne sont pas d'un prix moins exorbitant, et on n'accorde au voyageur qu'un poids tout à fait dérisoire. Dans un rapport à son gouvernement, M. Barringer, ministre des États-Unis, affirme qu'il y a quelques années, il a dû payer trois cents *duros*, plus de quinze cents francs, pour le transport, de Cadix à Madrid, d'une voiture qui n'avait coûté que cinquante *duros* du port de New-York à Cadix.

Le personnel de la diligence se compose invariablement du *mayoral*, du *zagal* et du *delantero*.

Le *mayoral* est d'ordinaire un gros homme à la face large et haute en couleur, encadrée d'épais favoris taillés en côtelette, il est coiffé d'un foulard noué sur la nuque et surmonté du *sombrero calañes*, chapeau andalous à bords retroussés, surmonté de deux pompons de soie noire; il porte le *marsille*, veste courte ornée de broderies et d'aiguillettes, avec des pièces de drap rouge ou vert aux coudes, et un grand pot de fleurs brodé qui étend ses ramages au milieu du dos; le pantalon, qui descend un peu plus bas que les genoux, est en drap bordé de velours, quelquefois aussi il est en peau de mouton, *calzon de pellejo;* quant à la chaussure, elle consiste invariablement en souliers blancs, recouverts de *botines*, guêtres de cuir à moitié ouvertes sur le mollet.

Le *mayoral* est un personnage important : il le sait et en abuse; il règne en tyran non-seulement sur ses subordonnés, le *zagal* et le *delantero*, mais aussi sur le voyageur. Voici un dialogue sténographié d'après nature par un Espagnol :

« Dites donc, mayoral, deux mots, s'il vous plaît? »



Un accident. — Dessin de G. Doré.

Le mayoral passe son chemin sans répondre.

« Mayoral, auriez-vous la bonté de m'écouter un instant?

— Qu'est-ce qu'il y a?

— *Hombre!* je voudrais bien partir avec cette diligence : dans le cas où il n'y aurait pas de place, pourrais-je me mettre à côté de vous sur le siége?

— Pas possible.

— Voyons, mayoral, ne me laissez pas dans l'embarras; pourrais-je au moins me placer sous la bâche?

— On verra.

— Et combien cela me coûtera-t-il?

— Le prix de l'intérieur. »

Et le malheureux voyageur, ainsi rançonné, est encore trop heureux de partir. Cela n'empêche pas le mayoral de regarder comme un droit acquis la *propina*, le pourboire. S'il y a eu un *vuelco*, c'est-à-dire si la diligence a versé, ce qui n'arrive que trop fréquemment, il ne renonce pas à sa *propina* : au contraire, car il en a plus besoin que jamais pour payer l'amende de douze *duros* (un peu plus de soixante francs) que l'administration lui fait payer pour chaque *vuelco*. — C'est vraiment verser à bon marché.

Après le *mayoral* vient le *zagal*. On dit que son nom vient d'un mot arabe qui signifie agile : en effet, le rôle du *zagal* est des plus actifs, et la moitié au moins de son existence se passe à courir à côté des mulets et à les exciter par tous les moyens possibles. Ses ressources en ce genre sont inépuisables : tantôt il vole rapidement depuis la première mule jusqu'à la dernière, en distribuant à chacune son coup de bâton; tantôt on le voit, devançant l'attelage, faire provision d'une quantité de petits cailloux qu'il lance très-adroitement dans les oreilles des bêtes les plus paresseuses; le moyen ne manque jamais son but, et quelquefois même il le dépasse; car les mules, électrisées et chatouillées par les projectiles, lancent des ruades à droite et à gauche : il en résulte alors un pêle-mêle inextricable de jambes entortillées dans les traits, et le *zagal*, pour faire rentrer les choses dans l'ordre ne trouve pas meilleur moyen que de recommencer sa distribution de petits cailloux. On se demande comment les mules espagnoles peuvent résister aux innombrables coups dont on les accable; si elles n'en recevaient que du *zagal*, passe encore; mais un usage établi veut que les passants ne manquent jamais de lancer un coup de bâton ou de fouet aux chevaux ou mules qu'ils rencontrent; c'est un petit service qu'on n'a garde d'oublier de se rendre. Le costume du *zagal* est des plus simples et des plus légers : un simple foulard noué autour de la tête, une chemise de couleur, un pantalon en velours de coton entouré d'une large *faja*, ceinture rayée, et pour chaussure les *alpagatas* de chanvre tressé. Le *zagal* porte toujours derrière le dos, passé sous sa ceinture comme la batte d'arlequin, un bâton mince et flexible, instrument assez singulier qui paraît être indispensable à sa profession.



Delanteros (postillons). — Dessin de G. Doré.

Le *delantero* est ainsi nommé parce qu'il est toujours en avant, monté sur la première mule du côté gauche. On l'appelle le *condamné à mort*, à cause de la dureté extraordinaire de son métier : il restait autrefois quarante-huit heures de suite en selle, et même davantage. Il n'y a pas bien longtemps que le trajet de Madrid se faisait sans qu'on changeât de *delantero* une seule

fois : aujourd'hui leur enfer s'est changé au purgatoire, et il est rare qu'ils restent plus de trente heures en route. Le *delantero* est le plus souvent un garçon de quinze à vingt ans ; il est ordinairement coiffé de la *montera*, espèce de bonnet en peau d'agneau, qui donne à sa figure noircie par le soleil une expression des plus sauvages.

Jadis, le personnel de la diligence n'était pas complet sans les *escopeteros;* on appelait ainsi deux gendarmes chargés de protéger les voyageurs en cas d'attaque, et qui se tenaient toujours sur le haut de la diligence pour surveiller la route. Les *escopeteros* ont disparu avec les brigands.

Tant que dure le voyage, le *mayoral* et le *zagal* ne cessent d'interpeller les mules, dont chacune porte un nom particulier ; ils leur adressent, avec les intonations les plus divertissantes, toutes sortes d'épithètes, tantôt flatteuses, tantôt injurieuses, suivant les circonstances, ou des plaisanteries dans le genre de celle-ci : *Coronela en lleganda á casa me haré una papalia con tu pellejo!* (Colonelle, en arrivant, je me ferai un bonnet avec ta peau !) La nuit ne met pas fin à cette musique, et quand le mayoral succombe au sommeil, on l'entend encore murmurer : *Capitanaaa.... comisariooo.... raa....u-liaaa.... bandolero...*, *arre carboneraaa*; et ainsi de suite, jusqu'à ce que, tout à fait endormi, il soit remplacé par le *zagal*, qui répond dans le même ton.

La diligence est le moyen de transport aristocratique : elle ne roule que sur les routes royales, *caminos reales* ou *carrateros*, qu'on appelle encore d'un nom arabe, *araecife*, synonyme de chaussée. Depuis quelques années elles sont régulièrement bordées de bornes indiquant les distances en kilomètres. A côté de la diligence, il y a le *correro*, le courrier, qui marche un peu plus vite, et n'admet que deux ou trois voyageurs ; c'est un véhicule ordinairement mal suspendu, quelquefois même il ne l'est pas du tout. Vient ensuite le *coche de colleras*, diminutif de la diligence, qui n'est attelé que d'une demi-douzaine de mules et ne fait guère plus de dix lieues d'Espagne ou treize lieues de France par jour.

Vient ensuite la *galera*. Jamais instrument de torture ne mérita mieux son nom. Qu'on se figure une très-longue charrette supportée par quatre roues ; le fond se compose d'un filet en sparterie à larges mailles qui, décrivant une courbe, va presque toucher le sol : c'est sur ce plancher à jour qu'on place pêle-mêle les marchandises et les voyageurs, — on devrait plutôt dire les condamnés; le toit de ce bagne ambulant consiste en cerceaux qui s'arrondissent parallèlement et qu'on recouvre d'une toile grossière. L'intérieur d'une galère est un vrai cahos : les voyageurs sont obligés de lutter contre les bagages qui ne cessent de tomber sur eux, et auxquels le mayoral donne toujours la préférence, attendu qu'il en est responsable ; quant aux malheureux voyageurs, s'ils ont quelques côtes brisées, c'est leur affaire. Un jour, nous eûmes l'imprudence de nous aventurer dans une galère, mais nous n'y restâmes pas longtemps ; nous prîmes le parti de la suivre à pied, ce qui nous fut facile, car elle faisait à peine sept ou huit lieues par jour. Le *zagal* de galère joue un rôle beaucoup moins actif que celui de la diligence : il organise les haltes, donne à boire aux mules dans de grands chaudrons de fer qu'on voit toujours suspendus aux côtés du véhicule, et dans les descentes rapides, enraye la lourde machine au moyen d'une longue perche qui, faisant levier, vient s'appuyer sur une des roues.

Les *carros*, aussi peu suspendus que les galères et d'une marche aussi lente, n'ont que deux roues et transportent rarement des voyageurs. Quant à la *tartana*, c'est un véhicule à part, propre à Valence et à Murcie, où nous les retrouverons tout à l'heure, car nous ne tarderons pas à quitter la Catalogne pour entrer dans le royaume de Valence.

Nous ne dirons rien de la contrée qu'on traverse entre Barcelone et Tarragone, si ce n'est que c'est une des plus peuplées de l'Espagne. *Villafranca de Panades* et *Torredembara* sont deux petites villes aux maisons blanchies à la chaux que nous ne fîmes qu'entrevoir. Après une nouvelle visite à Tarragone, nous montâmes sur un tronçon de chemin de fer qui nous conduisit en une demi-heure à Reass, ville manufacturière assez importante. Non loin de là, au milieu d'une riche vallée appelée *la Conca*, s'élève le fameux couvent de *Poblet*, de l'ordre de Citeaux, qui était autrefois le Saint-Denis des rois d'Aragon. On nous raconta que son nom lui vint d'un ermite qui s'était retiré là, à l'époque où les Arabes étaient maîtres du pays : un émir qui chassait, ayant rencontré *Poblet*, le fit jeter en prison ; mais des anges descendus du ciel brisèrent ses chaînes et lui rendirent la liberté. L'émir, frappé du miracle, le combla de richesses. C'est sur l'emplacement de son tombeau que le couvent fut construit; il est abandonné depuis 1835, année où parut la loi qui supprima tous les couvents de l'Espagne.

A partir de Tarragone, la route devient plus accidentée de temps en temps, à un détour de la route, nous apparaissait la mer, d'un bleu intense, et sillonné de *chalupas* de pêche aux toiles effilées; puis la route s'en éloignait pour s'en rapprocher de nouveau. Bientôt nous arrivâmes à *Tortosa*, sur les bords de l'Èbre. Ce fleuve, le plus important de l'Espagne, avec le Tage, a donné son nom à l'antique Ibérie; ses eaux sont jaunes et bourbeuses comme celles du Tage et du Guadalquivir.

Tortose une vieille ville très-pittoresque; sa belle cathédrale, est une des plus anciennes de l'Espagne, a été construite sur les fondations d'une mosquée : on y voit encore une inscription en caractères qu'on dit remonter à l'époque où cette ville était la capitale d'un petit royaume arabe. Le sacristain qui nous accompagnait nous fit voir la merveille de Tortose : c'est la véritable et authentique ceinture de la sainte Vierge, la *cinta*, qui a fait de nombreux miracles : en 1822, on la porta en grande pompe à Aranjuez, pour faciliter l'accouchement d'une princesse de la famille royale.

Après avoir quitté Tortosa, nous traversâmes Amposta, et, laissant sur la gauche le *Puerto de los Alfaques* nous nous arrêtâmes à Vinaroz, petit port dont les

environs produisent en abondance des vins épais et noirs comme de l'encre. Nous y vîmes le palais où mourut d'une indigestion le duc de Vendôme, qui aimait trop le poisson; triste fin, bien peu digne d'un arrière petit-fils de Henri IV et du vainqueur de Villa-Viciosa. Philippe V, qui lui devait son trône, fit transporter ses restes dans le caveau de l'Escurial.

C'est un peu avant Vinaroz que commence le royaume de Valence, ce paradis terrestre si vanté, et sans contredit la province la plus fertile de l'Espagne; une petite rivière, la *Cenia*, le sépare de la Catalogne. Ici les souvenirs de la domination moresque apparaissent à chaque pas. Les *atalayas*, tours carrées servant autrefois de vigies, s'élèvent de place en place sur les hauteurs qui dominent la mer; les noms mêmes de plusieurs villes sont restés arabes, comme Alcalà et Benicarlo. Bien que nous fussions en septembre, la chaleur était vraiment tropicale : les aloès atteignaient des proportions colossales et les palmiers commençaient à se montrer fréquemment; les robustes caroubiers, au feuillage sombre, couvrent les montagnes qui s'élèvent à droite de la route, des femmes et des enfants, armés de longues gaules, frappaient les branches pour faire tomber les caroubes : la terre en était jonchée et on en chargeait des ânes qui disparaissaient presque sous d'énormes paniers de jonc. Les *algarrobas* servent à la nourriture du bétail, qui en est très-friand : l'*algarrobo* est un arbre d'une grande ressource pour le midi de l'Espagne, où le fourrage est rare; quelquefois il atteint une grosseur énorme, et on en a vu qui produisaient jusqu'à douze cents kilogrammes de caroubes.

Benicarlo, où nous nous arrêtâmes quelque temps, est renommé pour ses vins. Un touriste anglais du siècle dernier, Swinburne, assure que de son temps on expédiait des cargaisons de vin de Benicarlo à Cette, où il était mélangé avec d'autres vins moins chargés; on l'expédiait ensuite à Bordeaux par le canal du Languedoc, et de là en Angleterre. Voilà comment le vin de Bordeaux se fabriquait il y a cent ans : il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Après avoir traversé Castellon de la Plana, petite ville où est né Ribalta, l'un des meilleurs peintres de l'école valencienne, nous arrivâmes enfin à Murviedro. L'antique Sagonte n'est plus aujourd'hui qu'une pauvre ville de quelques milliers d'habitants; son nom même a disparu, et celui qu'elle porte aujourd'hui ne rappelle plus que l'idée d'un vieux mur. Très-florissante autrefois, et célèbre par ses poteries, auxquelles travaillaient, dit-on, douze cents artisans, Sagonte fit alliance avec Rome à l'époque des guerres puniques; fidèle à la cause romaine, elle résista à Annibal, et soutint un des plus terribles siéges que l'histoire ait enregistré. Pour venir à bout d'une résistance acharnée, les Carthaginois entourèrent la ville d'une enceinte de murs et de tours qui la dominaient de tous les côtés; les assiégés, mourant de soif et de faim, étaient réduits à manger le cuir de leurs boucliers; on se rappelle qu'enfin, ayant perdu tout espoir, ils construisirent à la hâte un immense bûcher au centre de la ville et s'y brûlèrent, avec leurs familles et leurs trésors.

Sagonte fut rebâtie par les Romains. Après la chute de l'empire elle appartint successivement aux Goths, aux Arabes, aux Espagnols, qui, se servant de ses ruines comme d'une carrière, élevèrent des constructions, devenues des ruines à leur tour. Malgré toutes ces dévastations, le théâtre antique est encore assez bien conservé pour qu'on ait une idée assez exacte de sa forme (voy. p. 305). Sa grandeur était considérable, puisqu'on évalue sa circonférence à plus de quatre cents pieds, et le nombre des spectateurs à neuf mille. Bâti sur le penchant d'une colline, le théâtre est dominé par une crête de vieux murs arabes, dont les hiboux et les lézards sont aujourd'hui les seuls habitants.

Sagonte était jadis un port florissant, mais la mer s'étant retirée, la ville moderne est à près d'une lieue du rivage. Les maisons de Murviedro sont, en grande partie, bâties avec les ruines de la ville antique, ce qui a fait dire à un poëte du seizième siècle, Léonardo de Argensola : « Avec des marbres aux nobles inscriptions, arrachés au théâtre et aux autels antiques, on construit aujourd'hui à Sagonte des tavernes et des masures. »

Outre le théâtre, on nous montra encore à Murviedro les ruines d'un cirque et d'un temple de Bacchus, mais il en reste si peu de chose, que ce sont des vestiges visibles seulement pour des archéologues très-clairvoyants ou pleins de foi.

VALENCE.

Valencia del Cid. — Les *labradores* et les costumes. — La *Llotja de seda*. — L'*orchata de chufas*. — La *Seu*. — Le Guadalaviar. Les irrigations et le tribunal des eaux. — La *bondurria*, la *citara* et la *dulzayna*.

Valence a les clochers de ses trois cents églises,

a dit Victor Hugo dans une de ses Orientales. Il y avait déjà plus de deux heures que nous avions quitté Murviedro, et il nous tardait fort de découvrir quelques-uns des clochers annoncés par le poëte : nous les cherchions comme les navigateurs cherchent le phare qui doit les guider vers le port après une longue traversée, car depuis Barcelone nous avions passé en diligence quarante heures bien comptées, avec une chaleur et une poussière abominables, et Dieu sait par quels chemins! Nous aperçûmes enfin une majestueuse construction entourée de beaux palmiers : c'était le couvent de *San Miguel de los Reyes*, Saint-Michel des Rois, bâti au seizième siècle avec des pierres arrachées aux monuments antiques de Sagonte. Un quart d'heure après nous faisions notre entrée dans la ville du Cid, la *muy noble, inclita antigua, leal, insigne, magnifica, ilustre,*



Hommes du peuple, à Valence. — Dessin de G. Doré.

sabia, coronada, y jamas acabada de celebrar ciuda de Valencia del Cid, c'est-à-dire la très-noble, célèbre, antique, loyale, insigne, magnifique, illustre, savante, couronnée, et jamais assez célébrée ville de Valence du Cid. Tels sont les modestes titres que lui donnent ordinairement ses chroniqueurs; cette longue énumération paraît peut-être tant soi peu empathique : cependant il n'est guère de villes d'Espagne qui ne s'attribuent une kyrielle d'épithètes semblables. Valence, il faut le dire, les mérite mieux que toute autre : son ciel toujours bleu a été célébré par les poëtes arabes. Où trouver en Europe un climat plus doux que le sien? Les arbres des tropiques y croissent en plein air, et on y cueille au mois de décembre des primevères et des violettes; l'hiver y est à peine connu, et un auteur assure qu'on n'y a vu que deux fois en cinq siècles des gelées blanches et des brouillards.

L'entrée de Valence, avec ses murs d'enceinte crénelés, ses tours à mâchicoulis, présente tout à fait l'aspect d'une ville moresque; les rues sont étroites et tortueuses, et les maisons, blanchies à la chaux suivant l'usage arabe, sont toutes ornées de balcons, auxquels on voit apparaître quelques brunes Valenciennes à moitié chachées derrière de longs rideaux d'étoffe rayée ou de lourdes nattes de jonc qu'on appelle *esteras;* d'une maison à l'autre sont tendues de grandes toiles, *tendidos*, comme dans quelques villes du midi de la France.

Il est peu de provinces en Espagne qui aient conservé un caractère moresque aussi tranché que Valence. Le costume, notamment, doit avoir fort peu changé depuis plusieurs siècles; celui des paysans, parfaitement approprié au climat, fait ressortir on ne peut mieux la couleur bronzée de leur teint, basané comme celui d'un Bédouin; la coiffure est des plus simples, elle se compose d'un mouchoir aux couleurs éclatantes, roulé autour de la tête et s'élevant en pointe; c'est évidemment un souvenir du turban oriental; parfois ils y ajoutent un chapeau de feutre et de velours noir, aux bords relevés comme ceux du *sombrere calanes* des Andalous, mais à la forme plus pointue; quelques-uns de ces chapeaux atteignent des dimensions invraisemblables; la chemise est attachée au cou par un large bouton double, comme en portent encore nos paysans dans certaines provinces reculées. Il est rare que les Valenciens portent la veste, mais les jours de fête ils mettent le gilet de velours vert ou bleu aux nombreux boutons formés de piécettes d'argent ou de cuivre argenté; quant au pantalon, il est remplacé par un très-large caleçon de toile blanche, *zaraguelles de lienzo*, qui rappelle beaucoup les fustanelles des Albanais et qui flotte jusqu'à la hauteur du genou; les *araguelles* sont retenues par une large ceinture de soie ou de laine, rayées de couleurs éclatantes; les bas, quand ils en portent, sont sans pied, ce qui les fait ressembler aux *cnémides* des guerriers antiques; quant à la chaussure, elle consiste invariablement en *alpargatas* de chanvre tressé et battu, qu'on appelle aussi *espardines*, laissant le cou-de-pied à découvert, et fixées au moyen d'un large ruban bleu qui s'enroule autour de la jambe comme les cordons d'un cothurne de tragédie. Mais la partie la plus importante, la plus caractéristique du costume, c'est la mante, longue pièce d'étoffe de laine aux raies de couleurs éclatantes : un Valencien ne sort jamais sans sa mante, qu'il porte tantôt roulée autour du bras, tantôt négligemment jetée sur l'épaule, ou bien drapée sur la poitrine, appuyant sur un bâton posé derrière le cou ses deux bas nus; alors les deux bouts retombent de chaque côté en agitant leurs innombrables franges. C'est à Valence que se fabriquent ces mantes, qui sont aussi expédiées dans toute l'Espagne. Ce n'est pas seulement un vêtement : les coins relevés servent à contenir les provisions qu'on a achetées au marché; s'il faut monter à cheval, on la plie en quatre et voilà une selle des plus élégantes; la nuit, quand on dort à la belle étoile, ce qui n'est pas rare l'été, on étend sa mante sur le sol, et se faisant un oreiller de son coude, on s'endort sans plus de façon. Il serait très-difficile de dire ce que peut durer cette mante; il y en a qui servent probablement à plus d'une génération, si on en juge par les tons roussis, par les couleurs indéfinissables qu'elles finissent par acquérir.


Labradors (laboureurs) valenciens.

C'est au marché qu'il faut voir tous ces laboureurs, *labradores* de la *huerta*, apporter leurs oranges encore garnies de feuilles, des régimes de dattes fraîchement cueillis et des grappes de raisin, aux grains énormes et dorés, vraiment dignes de la terre de Chanaan. Ces merveilleux fruits sont vendus par de gracieuses Valenciennes, dont quelques-unes sont remarquablement belles; leurs cheveux, noirs comme l'aile d'un corbeau, sont roulés en nattes arrondies sur les tempes et ramenés derrière la nuque en un énorme chignon; ce chignon est traversé par une longue aiguille d'argent doré qui se termine à chaque extrémité par un large bouton orné de fausses émeraudes ou de nombreuses perles fines : pendant notre séjour à Valence, nous allions tous les matins faire notre promenade au marché, et Doré y fit une ample moisson de types ravissants.

Les Valenciens ont la réputation d'être à la fois gais et cruels; je ne sais plus quel poëte, après avoir décrit



Maraîchers valenciens. — Dessin de G. Doré.

le costume de la Folie, ajoute qu'elle porte en guise de grelots des têtes de Valenciens :

> Y lleva por cascabellos
> Cabezas de Valencianos.

Si on en croit le proverbe, le royaume de Valence serait un paradis habité par des démons : *Paraiso habitado por demonios;* mais comme à côté de tout proverbe il y en a un autre diamétralement opposé, on peut citer celui-ci non moins connu : *En Valencia la carne es yerba, la yerba es agua, el hombre mujer, y la mujer nada*, c'est-à-dire qu'à Valence la viande est de l'herbe, l'herbe est de l'eau, l'homme est femme et la femme n'est rien.

Nous croyons que la férocité des Valenciens a été très-exagérée. Sauf une querelle au jeu de boules qui menaçait de tourner au sérieux, nous n'avons eu à noter aucune scène tragique. Nous avons maintes fois parcouru les environs de Valence, et nous n'y avons jamais rencontré que des gens très-inoffensifs et fort obligeants, malgré leur air tant soit peu rébarbatif. Un jour que nous faisions une promenade à pied dans la *huerta*, un orage tropical fondit sur nous tout à coup, et nous eûmes bien juste le temps de nous réfugier dans la *barraca* ou cabane d'un *labrador*. Notre hôte, après nous avoir fait asseoir, nous offrit quelques fruits, et voulut nous faire goûter son vin noir et sucré;



Une querelle de joueurs de boule, à Valence. — Dessin de G. Doré.

quand nous prîmes congé de lui, il refusa obstinément une pièce d'argent que Doré lui offrait : il me fallut employer tout ce que je possédais du dialecte valencien pour lui faire accepter la *peseta* destinée à acheter quelques joujoux pour les *ninos*.

Le dialecte valencien, un peu moins rude que le catalan et que le majorquin dont il se rapproche beaucoup, n'a que peu d'analogie avec le castillan, avec l'espagnol proprement dit; il ressemble assez au patois qu'on parle dans le midi de la France, et il a la même origine, la langue *limousine* du moyen âge; un assez grand nombre de mots, par exemple ceux qui servent pour la numération, sont les mêmes qu'en français.

Sur la place du Marché, se trouve la *Lonia de seda*, la Bourse de la soie, ou la *Llotja*, comme disent les Valenciens. Ce nom rappelle la *Loggia* des villes d'Italie, et la chose est à peu près la même : c'est là qu'au moyen âge les marchands de soie venaient traiter leurs affaires; aujourd'hui encore le commerce de la soie est très-important à Valence, et on en voit une grande quantité suspendue en énormes tresses blondes aux murailles de la *Llotja*.

L'architecture du monument, des plus gracieuses, porte tous les caractères de la fin du quinzième siècle; la façade est surmontée de créneaux en forme de couronne qui lui donnent un air tout à fait héraldique; quant à l'intérieur, il est de la plus merveilleuse élégance. Qu'on se figure une salle immense dont la voûte



Jeune femme, au marché de Valence. — Dessin de G. Doré.

haute comme celle d'une cathédrale, est supportée par des rangées de colonnes torses semblables à d'énormes câbles de pierre, dans le fond, une large porte, surmontée d'une ogive élégante, laisse apercevoir un jardin planté de citronniers et d'orangers, aussi vieux peut-être que le monument.

C'est dans les environs de la *Llotja* que se trouvent les *orchaterias*, où on va prendre la délicieuse boisson qu'on appelle *orchata de chufas :* c'est comme un sorbet à la neige, fait avec du lait d'une espèce d'amande de terre dont le goût et la grosseur rappellent assez une noisette. La *chufa*, qui est tout à fait inconnue chez nous, n'est autre que le *cyperus esculentus* de Linné, détail que nous aurions toujours ignoré probablement, sans un de nos amis, savant professeur de l'université de Valence. Dans la plupart des villes d'Espagne, on trouve des *orchaterias de chufas;* cette industrie est exclusivement exercée par des Valenciens, qui débitent leur *orchata* sans quitter le costume de leur province.

La cathédrale, appelée aussi la *Seu*, comme en Catalogne, offre un mélange de tous les styles qui se sont succédé depuis le treizième siècle jusqu'à l'époque actuelle; comme dans toutes les églises espagnoles, l'intérieur est très-sombre et ce n'est qu'à certaines heures que quelques rayons de soleil, pénétrant dans la nef, permettent d'entrevoir d'assez bons tableaux de l'école valencienne.

Une des chapelles a conservé sans altération aucune son aspect du quinzième siècle : c'est une très-haute salle voûtée dont les murs sont ornés de toutes sortes d'engins guerriers du moyen âge et d'énormes chaînes de fer suspendues en guirlandes, qui servaient, dit-on, à fermer l'entrée du port de Marseille, et furent déposées là comme *ex-voto* par un roi d'Aragon.



Vieille femme de Valence. — Dessin de G. Doré.

Le clocher de la cathédrale, qui est assez élevé, s'appelle le *Micalet* ou *Miguelete*, du nom d'une énorme cloche pesant deux cent quinze quintaux, qui fut bénie le jour de Saint-Michel et qui sert à annoncer aux laboureurs de la *huerta* les heures des irrigations. Rien ne saurait donner une idée de la vue splendide dont on jouit du haut du *Micalet :* toute la ville s'étend à vol d'oiseau avec ses maisons aux terrasses blanches et les dômes de ses nombreuses églises dont les tuiles brillent au soleil comme du cuivre poli; autour de la ville, la *huerta* s'étend à perte de vue comme une immense ceinture verte, avec un horizon de montagnes bleues et roses gracieusement baignées d'une lumière transparente; l'*Albufera*, grand lac qui se confond avec la mer, sur laquelle des voiles latines brillent çà et là, et le port de *Grao*, dont les navires élèvent leurs mâts qui se confondent avec les palmiers. C'est surtout une heure avant le coucher du soleil que nous aimions à jouir de ce spectacle, sans pouvoir jamais nous en rassasier.

Valence a deux charmantes promenades, l'*Alameda* et la *Glorieta*, sur les deux rives opposées du Guadalaviar. Là on peut se faire une idée de la douceur du climat de Valence. Toutes sortes d'arbres des tropiques, tels que des bambous énormes, des *chirimoyas* et des bananiers, y sont cultivés en plein air et s'y émaillent de fruits parfaitement mûrs.

Le Guadalaviar ou Turia, malgré ses quatre beaux ponts de pierre, est absolument à sec les trois quarts de l'année. En revanche, il déborde quelquefois l'hiver et cause des dégâts terribles. Depuis les montagnes de l'Aragon, où cette rivière prend sa source, les riverains lui font de nombreuses saignées pour les irrigations; aussi l'été est-elle souvent sans une goutte d'eau.

Les irrigations sont depuis des siècles la principale source de la richesse du pays; bien avant 1238, année de la conquête par Jayme ou Jacques I[er] *el Conquista-*



Jeune femme de Valence. — Dessin de G. Doré.

dor, les Arabes avaient mis à exécution le vaste projet de dériver au moyen de huit canaux principaux les eaux du Guadalaviar, qui allaient se perdre dans la Méditerranée; ces canaux existent encore. Le plus important, celui de Moncada, est comme la grande artère qui se subdivise en un nombre infini de veines ou canaux plus petits, nommés *acequias*, chargés de porter la fertilité jusque dans les moindres champs de la *huerta*. Grâce aux plus ingénieuses combinaisons de digues, *azudes*, qui permettent d'élever et d'abaisser le niveau à volonté, les Arabes surent éviter deux inconvénients opposés : celui de ne pas donner assez d'eau à un champ, et celui de l'inonder outre mesure. Chaque champ est arrosé à *manta*, c'est-à-dire que l'eau s'y répand en nappe, et couvre la surface comme ferait un vaste manteau. Retenue par un bourrelet de terre qui entoure le champ, l'eau s'écoule chez le voisin quand la terre a assez bu.

La fertilité des environs de Valence est proverbiale : la terre ne se repose jamais, et une récolte ne tarde pas à être remplacée par une autre. Nous avons vu des tiges de maïs qui atteignaient cinq mètres de hauteur, et il y en a qui arrivent à huit mètres. La culture du riz, importante dans la *huerta*, est malheureusement insalubre, car elle a lieu dans des terrains marécageux dont les émanations occasionnent quelquefois des fièvres.


Labrador valencien. — Dessin de G. Doré.

L'importance des irrigations fait qu'on entend quelquefois parler de *voleurs d'eau :* c'est ainsi qu'on appelle ceux qui la détournent à leur profit, en la gardant plus longtemps qu'ils n'y ont droit. Pour juger les *cuestones de riego* (les questions d'arrosage), on a créé, il y a déjà huit siècles, le *tribunal des eaux*. Ce singulier tribunal fut, dit-on, institué par Al-Hakem-Al-Mostansir-Bilah, vers l'an 920. Jayme el Consquistador, qui eut le bon esprit de conserver en partie les lois et usages des vaincus, se garda bien de toucher à cette institution, qui s'est maintenue jusqu'à nos jours dans sa forme primitive, et avec toute la simplicité orientale. C'est bien la justice la plus patriarcale qu'on puisse imaginer : pas de soldats ni de gendarmes, pas d'huissiers pour appeler les causes, pas d'avocats ni d'avoués pour représenter les parties; les juges ou *sindicos* sont de simples laboureurs élus par des laboureurs.

Tous les jeudis, à midi, *la cort dos acequieros* (la cour des eaux) se réunit en plein air devant le portail latéral de la *Seu*, ce qui fait qu'on l'appelle aussi quelquefois la *cort de la Seu* (la cour de la cathédrale). Nous n'eûmes garde de manquer l'audience, et avant midi nous étions au premier rang, mêlés à la foule des *labradores*. Les juges, représentant les *acequias* de la *huerta*, étaient à leur poste et siégeaient sur un simple canapé recouvert de velours d'Utrecht, appartenant au chapitre de la cathédrale, lequel est tenu de fournir les siéges. Il paraît que cette obligation remonte à l'époque où une mosquée occupait l'emplacement actuel de la cathédrale; la mosquée a été détruite par les chrétiens, mais cette espèce de servitude s'est conservée. Le canapé compose tout le mobilier du tribunal : une table serait inutile, car l'usage du papier, des plumes et de l'encre est tout à fait inconnu à ces juges vraiment bibliques, qui nous rappelaient le roi saint Louis rendant la justice sous le chêne du bois de Vincennes.

La cloche du Micalet ayant sonné midi, la séance commença. Les premiers plaideurs qui se présentèrent étaient deux robustes paysans vêtus du costume national. Le plaignant exposa ses griefs en les appuyant des gestes les plus énergiques, auxquels son adversaire ne se fit pas faute de répondre avec une véhémence pour



Le tribunal des eaux, à Valence. — Dessin de G. Doré.

le moins égale à la sienne. Le *sindico* de leur *acequia*, gros laboureur dont la mine prospère faisait penser à Sancho, écouta les parties, tranquillement assis sur son canapé, puis se leva et les interrogea. La *cour*, dont les membres portaient le même costume que les plaideurs, délibéra et rendit ensuite son jugement. Le gros *sindico*, qui n'avait pas pris part à la délibération, fit connaître la sentence. La cour condamnait le délinquant à soixante *sueldos*, environ onze francs d'amende. Ce fut ensuite le tour de quelques autres; et, au bout d'une heure, la séance étant levée, les juges et plaideurs reprirent le chemin de l'*hostal* où ils avaient laissé leurs montures.

Malgré la forme si simple du tribunal des eaux, ses jugements ont toute l'autorité de ceux des tribunaux ordinaires, et on assure qu'il est très-rare que les délinquants refusent de s'y soumettre.

La place étant devenue déserte, nous nous approchâmes du portail, dont le tympan est orné d'un bas-relief représentant la Vierge assise au milieu de séraphins. De la voussure de l'ogive se détachent les statues des douze apôtres, d'où est venu le nom de *Puerta de los Apóstoles*. Pendant que nous étions absorbés dans cette contemplation, un bruit étrange frappa nos oreilles : c'était comme un vague bourdonnement mêlé de voix nasillardes et accompagné d'accords d'un timbre aigre et métallique. « Voilà des chanteurs d'*oraciones*, dis-je, à Doré; allons les écouter de plus près. » Nous fîmes le tour de l'église et nous aperçûmes, adossés à une vieille porte romane, deux *ciegos* ou aveugles, drapés dans les lambeaux de leurs mantes. Ils chantaient des *oraciones*, c'est-à-dire des espèces de litanies en l'honneur de divers saints, sur un rhythme étrange et avec les modulations les plus inattendues. Le plus jeune des deux, le ténor, s'accompagnait sur la *bandurria*, tandis que le baryton, beau vieillard coiffé d'un vieux chapeau de velours à larges bords, plaquait des accords sur la *citara*, en s'interrompant de temps à autre pour implorer la charité de l'auditoire. Les deux instruments dont jouaient nos chanteurs sont particuliers au royaume de Valence, bien que la guitare y soit en faveur comme dans les autres provinces d'Espagne.


Ciegos (aveugles) à la porte de la Seu (cathédrale) de Valence. — Dessin de G. Doré.

La *citara*, d'une forme plus gracieuse que la guitare, est plus petite et plus aplatie; elle est garnie de neuf cordes métalliques dont les trois premières s'accordent à l'octave l'une de l'autre, les trois secondes à la quinte relative des premières, et les trois dernières à la quinte relative des secondes. La *bandurria*, beaucoup plus petite, ressemble un peu à la mandoline italienne; elle est garnie de douze cordes, et se joue, ainsi que la *citara*, au moyen d'une petite lame flexible, d'ivoire ou d'écaille, appelée *pua*. Quelquefois ces concerts populaires s'augmentent de la *dulzayna*, espèce de musette qui n'est autre que la *doulçayne* de nos anciens romans de chevalerie.

Ch. DAVILLIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Les mozos de la escuadra. — Dessin de G. Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

VALENCE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH DAVILLIER.

La bibliothèque. — Le musée de la Merced et ses palmiers. — Les *mozos de la escuadra*. — La *tartana*.

Valence a été le berceau de l'imprimerie en Espagne: sa bibliothèque est une des plus riches du royaume ; le conservateur nous en fit les honneurs avec une parfaite obligeance, et nous montra le premier livre qui ait paru en Espagne, intitulé : *Obres o Trobes*, c'est-à-dire : Œuvres et Poésies, en l'honneur de la sainte Vierge; ce livre, en dialecte valencien, a été imprimé à Valence en 1474; nous vîmes encore le fameux roman de chevalerie *Tirant lo Blanch*, *en vulgar lengua valenciana*, imprimé à Valence en 1490, « trésor d'allégresse et mine de divertissements, où les chevaliers errants mangent, dorment, et meurent dans leurs lits, choses qui manquent à tous les livres de la même espèce. » Ce jugement, porté par le curé du village de don Quichotte, valut à Tirant le Blanc d'échapper au terrible *auto-da-fé* qui consuma la bibliothèque de l'ingénieux hidalgo, ce qui n'empêche pas ce livre d'être d'une rareté extrême : on n'en connaît que trois exemplaires.

Le musée de Valence occupe les bâtiments de l'ancien couvent de la Merced; à part quelques tableaux de *Juan de Juanes* et de *Ribalta*, les meilleurs peintres de l'école valencienne, il en renferme peu qui méritent d'être cités; quand nous le visitâmes, on était occupé à un remaniement, et une quantité de grandes toiles étaient empilées le long des murs, la plupart à l'envers, ce qui ne nous laissa que peu de regrets. Si le musée de la Merced n'est pas très-riche en tableaux, il offre une curiosité d'un autre genre : on voit dans une des cours des palmiers gigantesques dont les cimes dépassent de beaucoup les toits du couvent, et qui ont été plantés il y a plus de cent ans, comme en fait foi une inscription commémorative gravée sur une plaque de marbre.

De même que Barcelone, Valence a sa *calle de la Plateria*, dont toutes les boutiques sont occupées par des orfèvres; les bijoux qu'on y fabrique, destinés principalement aux riches *llauradoras* de la *huerta*, sont en général d'un goût charmant : la plupart sont montés en or mat, comme les bijoux antiques, et ornés de nombreuses perles fines.

Un jour que nous flânions dans la *calle de la Plateria*, tout en faisant notre choix aux vitrines des différents *plateros*, nous fûmes tout à coup distraits de nos achats par l'apparition de quatre gaillards superbes, à la mine rébarbative et à la démarche pleine de désinvolture ; leur costume, qui rappelait assez celui de Fra Diavolo, Marco Spada et autres brigands d'opéra-comique, se composait d'un amas invraisemblable de plumes de coq, de ceintures rouges, de pistolets, de poignards, de mousquets dignes du magasin des accessoires de l'Ambigu-Comique.

C'étaient des *mozos de la escuadra*, corps de troupe peu nombreux, dont la mission spéciale est d'arrêter les gens dangereux, *mala gente*, assassins ou voleurs, qui se cachent dans les endroits les plus inaccessibles des montagnes. Comme Doré dévorait des yeux ces superbes modèles, je m'approchai d'eux et j'engageai une conversation assez longue, ce qui lui permit de les étudier à loisir. Plus tard, dans une excursion que nous faisions dans la *Muela de Cortés*, une des plus hautes montagnes du royaume de Valence, le hasard nous fit rencontrer un poste de *mozos* en observation sur un sommet élevé; si nous n'avions connu leur costume, nous eussions cru être tombés dans une embuscade de brigands; les braves *mozos* nous offrirent leur *bota*, outre en peau de bouc remplie de vin noir; nous répondîmes à leur politesse en leur offrant des cigares, et nous les quittâmes en leur souhaitant bonne capture.

Une des principales industries de Valence est la fabrication de la faïence; dès le moyen âge la *loza valenciana* était en grande réputation, et était expédiée en Italie et dans le Levant; ces plats et ces vases, aux brillants reflets d'or ou de cuivre, sont maintenant très-recherchés des amateurs[1]. C'est à Manises et dans les villages voisins que se font encore aujourd'hui toutes sortes de faïences; notamment des azulejos, petits carreaux vernissés aux brillantes couleurs qu'on emploie pour le dallage et pour le revêtement des murs.

Manises est un joli village à deux lieues de Valence; nous avions pris pour nous y rendre une *tartana*, le seul véhicule usité dans le pays et un des plus arriérés qu'on puisse voir ; la *tartana*, qui n'a aucun rapport avec le bateau qui porte le même nom, est une espèce de charrette couverte de toile cirée supportée par des cerceaux arrondis; l'intérieur est garni de deux bancs parallèles, placés dans le sens de la longueur; la caisse, qui n'est aucunement suspendue, pose simplement sur les essieux, en sorte qu'au moindre cahot, les voyageurs sont lancés les uns sur les autres; la *tartana* est fermée par

1. Suite. — Voyez pages 289 et 305.

1. *Histoire des faïences hispano-moresques*, par M. J. C. Davillier. Paris, 1861, Victor Didron.



Jeune femme de Valence. — Dessin de G. Doré.

devant, et l'entrée est placée à l'arrière : on y monte au moyen d'un marchepied composé d'un morceau de bois arrondi en demi-cercle. Quant au conducteur, qu'on appelle *tartanero,* il est assis en dehors, sur le brancard de gauche, les jambes retenues par un petit marchepied; habitué aux soubresauts, il se tient merveilleusement en équilibre. Il suffit de deux heures passées en tartane pour être moulu; comme nous rentrions à Valence, les membres tout endoloris, notre *tartanero* nous montra d'un geste joyeux une immense affiche verte: c'était l'annonce de deux grandes courses de taureaux qui devaient avoir lieu prochainement. « On ne connaît pas cela chez vous, nous dit le *tartanero* tout fier; *caballeros*, je vous en supplie, ne manquez pas d'y aller. » Et il se mit à nous vanter les charmes de ce divertissement; c'était un amateur passionné des taureaux, comme la grande majorité des Espagnols; nous ne le quittâmes qu'après lui avoir bien promis que nous assisterions à la prochaine *corrida*.

Ancienneté de la tauromachie. — Le Cid Campeador. — Rois d'Espagne *toreros*. — Costillares. — Pedro Romero et ses cinq mille six cents taureaux. — Pepe Illo et son livre. — Une école royale de tauromachie. — Montès et le Chiclanero.


Un tartanero. — Dessin de G. Doré.

Il y a une locution proverbiale fort usitée en Espagne, et qui sert à désigner toutes sortes de choses particulières au pays : *Cosas de España*. Parmi les *choses d'Espagne*, s'il en est une nationale par-dessus toutes les autres, c'est sans contredit un combat de taureaux : tout Espagnol, dit un auteur qui a traité la matière *ex professo*, apporte ce goût en naissant. Il disait vrai; car nous avons souvent remarqué des enfants qui jouaient au taureau, comme chez nous on en voit jouer au soldat : l'un, qui marche à quatre pattes, joue le rôle du taureau, tandis qu'un autre, armé d'un jonc en guise de lance, et monté sur le dos d'un de ses camarades, faisait le *picador*. Tout ce qu'on a dit et écrit contre ce « barbare divertissement, » *diversion de España*, n'a en rien diminué la vogue dont il jouit depuis un temps immémorial, vogue qui ne paraît pas devoir s'affaiblir de sitôt.

Si l'on en croit la tradition, les anciens habitants de l'Espagne combattaient déjà les taureaux, tandis que d'autres veulent que cet usage ait été apporté par les Arabes vainqueurs et conquérants; la question a été longuement controversée : ce qui est reconnu généralement, c'est que le *Cid Campeador*, le héros populaire par excellence, l'Achille espagnol, était un *torero* consommé; le célèbre *Moratin*, dans un poëme intitulé : *Fiesta antigua de Toros*, nous montre le héros castillan, la lance au poing, monté sur un genet fougueux, déployant son adresse et son courage contre les *fieras* les plus redoutables.

Au moyen âge, il n'y avait pas de grande solennité, comme le mariage d'un prince ou la réception d'un roi, dont l'éclat ne fût rehaussé par des *fiestas de toros;* les *romanceros* sont remplis de récits d'exploits de ce genre. La noblesse musulmane n'était pas moins passionnée pour ces exercices que les *hidalgos* chrétiens : la place de *Bibarrambla*, qui existe encore à Grenade, servait de champ clos aux Mores pour combattre les taureaux qu'ils faisaient venir des montagnes de *Ronda*. *Goya*, le célèbre aqua-fortiste, qui était un grand amateur, un *aficionado* passionné, n'a pas manqué de nous retracer leurs exploits dans la suite d'eaux-fortes si connues où il a illustré les fastes de la tauromachie : nous y voyons le vaillant More Gazul traverser de part en part avec sa lance un taureau qui se précipite sur son cheval; d'autres Mores, à l'air des plus féroces, sont représentés dans le costume traditionnel des Turcs de carnaval : veste courte aux bords en pointe, turban rappelant celui d'Orosmane, et larges pantalons bouffants attachés à la cheville.

La même suite représente l'empereur Charles-Quint à cheval, combattant le taureau dans la place de Valladolid, dans une fête en l'honneur de la naissance de Philippe II; plus tard, le sombre monarque fut bien loin

de se montrer digne de son père sous le rapport de la tauromachie.

Le goût pour les combats de taureaux était devenu général vers le milieu du seizième siècle : il suffit pour en donner une idée de citer une bulle de Pie V, conservée à la *Biblioteca nacional* de Madrid, par laquelle ce pape (qui venait d'en publier une en faveur de l'Inquisition) fulmine contre les ecclésiastiques et contre les séculiers qui assistaient aux courses de taureaux. Néanmoins il est permis de croire que cette prohibition ne fut pas très-efficace, puisque vers la même époque parurent de nombreux traités sur les exercices du *toreo* et sur ceux de la *gineta*, où sont exposées les règles de l'équitation appliquée à la tauromachie ; car alors on ne combattait les taureaux qu'à cheval, les ecclésiastiques eux-mêmes ne firent que peu de cas de la bulle de Pie V, comme le prouve un manuscrit de la *Biblioteca nacional*, contenant la relation d'une fête de taureaux en 1626, *asistiendo un cardenal legado a latere*, « en présence d'un cardinal-légat *a latere*. » Cela se passait sous « Philippe IV le Grand, roi catholique des Espagnes, monarque souverain des Indes orientales et occidentales, toujours auguste, pieux, heureux et très-grand ; » telles sont les épithètes qui lui sont décernées par J. Pellicer de Tovar dans un petit livre qu'il publia en 1631, pour célébrer une *suerte*, un coup extraordinaire que le *roi-torero* avait fait dans une fête au mois d'octobre de la même année. La *plaza Mayor* de Madrid, qui existe encore dans son état primitif, servait d'enceinte pour ces combats, ainsi que pour les cruels *actes de foi* de l'Inquisition, où les hérétiques étaient brûlés par centaines; c'étaient les deux spectacles favoris de la cour. « La *plaza Mayor*, dit Aarsens de Sommerdyck, est fort belle, et ses maisons sont les plus hautes de Madrid. Elles sont entourées de balcons pour servir au spectacle des festes de taureaux, qui sont les plus célèbres cérémonies de l'Espagne. C'est, à ce que l'on dit, un divertissement qui est resté des Maures, et qui tient beaucoup de la barbarie ancienne ; il est tellement au goust de la nation, que toutes les villes ont leurs festes de cette nature, et ne croiroient pas avoir aucun bonheur si elles manquoient à le solemniser.... Il n'y a pas un bourgeois de Madrid qui ne veuille voir la feste de taureaux toute les fois qu'elle se fait, et qui n'engageast ses meubles plutost que d'y manquer faute d'argent. »



Batelier du port, à Valence. — Dessin de G. Doré.

Le même voyageur nous raconte ensuite une des *festes* de la *plaza Mayor* à laquelle il assista :

« Il entra d'abord parmi les champions un homme de Valladolid, monté sur un taureau qu'il avoit dressé et accoutumé à la selle et à la bride. Il alla tout droite où estoit le roy, et, après lui avoir fait une profonde révérence, il voulut montrer ce que savoit faire son taureau. Il le fit galoper et le fit tourner à toute main; mais cet animal ennuyé de la longueur du manége, se mit à ruer avec tant de violence, qu'il jeta le pauvre paysan par terre, lequel, sans s'étonner de son malheur, courut après son taureau qui s'enfuyoit. Les risées et les huées de tout le monde l'accompagnèrent jusqu'à ce qu'il l'eust repris, mais elles recommencèrent dès qu'on eut lâché un des taureaux sauvages qui, tout furieux, venoit contre son semblable ainsi apprivoisé et enharnaché. Il se retira enfin après diverses tentatives, après que son taureau et lui eurent reçu quelques coups des autres. En tout ce divertissement on remarque une certaine cruauté invétérée qui est venue d'Afrique, et qui n'y est pas retournée avec les Sarrasins. »

Le père *Pedro de Guzman*, jésuite, qui écrivait au commencement du dix-septième siècle, assure que de son temps il n'y avait pas de fête de taureaux qui ne coûtât la

vie à deux ou trois personnes; souvent même le nombre des victimes était plus considérable. A Valladolid, en 1512, dans une course donnée à l'occasion des fêtes de la Sainte-Croix, et où parurent seulement quelques taureaux, dix des combattants restèrent morts sur la place. Il dépeint les *fêtes* d'Aragon comme une *barbarie inimitable;* et c'est un fait avéré, ajoute le père jésuite, que dans de pareils exercices il meurt en moyenne, dans toute l'étendue de l'Espagne, deux ou trois cents personnes chaque année.

Sous Charles II l'éclat des courses de taureaux atteignit son apogée; mais au dix-huitième siècle, sous Philippe V, elles étaient en pleine décadence : la cour du petit-fils de Louis XIV, dominée sans doute par l'influence française, affecta de dédaigner ces spectacles; ils ne furent cependant jamais abandonnés tout à fait; le goût finit même par s'en accroître encore avec le temps, à tel point que le gouvernement, obligé de céder à la passion populaire, dut faire construire des *plazas de toros* dans plusieurs villes du royaume. Seulement, l'art de la tauromachie changea complétement de face : autrefois la noblesse seule figurait activement dans ces fêtes, et il suffisait, pour combattre le taureau, d'un cheval et d'une lance; vers la fin du siècle dernier on commença à voir les *picadores*, puis les adroits *banderilleros*, les agiles *chulos*, et enfin l'*espada*, qui combattit le taureau à pied, face à face, sans autres moyens que son épée et sa *muleta*, petit morceau d'étoffe rouge qu'on appela aussi l'*engaño*, c'est-à-dire le leurre, la tromperie, parce qu'il est destiné à tromper l'attention du taureau.

Cette manière de combattre face à face fut imaginée par un Andalous, *Francisco Romero*, de Ronda, qui, le premier, fit du *toreo* un art véritable et une profession lucrative. Il instruisit son fils Juan dans son art, et celui-ci créa plus tard les *cuadrillas* régulières de *picadores*, de *banderilleros* et de *chulos*.

Après lui vint *Joaquin Rodriguez*, si connu en Espagne sous le nom de *Costillares*, à qui l'on doit l'invention de la plupart des *suertes* ou coups d'épée usités depuis; c'est lui qui a élevé l'*art* à la hauteur actuelle, et les amateurs le considèrent comme le véritable créateur de la tauromachie moderne. Lors de l'apparition de Costillares on connaissait bien quelques coups assez utiles, mais l'*espada*, n'ayant pas à sa disposition des moyens de défense suffisants, était souvent à la merci de son ennemi. Costillares régularisa l'emploi de la *muleta*, au point de dominer complétement les taureaux, et d'arriver à les mettre, suivant l'expression technique, *en sazon para la muerte*, à point pour recevoir la mort. Autrefois l'*espada* se bornait à attendre que le taureau se précipitât sur lui et vînt de lui-même s'enferrer sur l'épée; quant à celui qui devenait *aplomado*, c'est-à-dire alourdi, ou qui, étant d'un naturel rusé, refusait obstinément d'attaquer, il recevait la mort des mains d'un profane, chargé de le transpercer au moyen d'une longue lance appelée *punzon;* quelquefois aussi on lui coupait traîtreusement les jarrets au moyen de la *media luna* ou demi-lune, croissant de fer emmanché au bout d'une longue perche. C'est pour éviter ces exécutions barbares que ce *torero* inventa la fameuse *suerte de volapiés*, sur laquelle nous reviendrons plus tard, et qui, en permettant à l'*espada* de foncer sur les taureaux qui refuseraient d'avancer, le met à même de venir à bout des animaux les plus difficiles.

Costillares était de Séville; après avoir longtemps exercé sa profession avec les plus brillants succès, il lui vint à la paume de la main droite une tumeur qui l'empêcha de se servir de son épée; forcé de renoncer aux applaudissements du public qui l'aimait, et à un art pour lequel il avait une véritable passion, il tomba dans une profonde tristesse qui, augmentant progressivement, ne tarda pas à mettre fin à ses jours.

Pedro Romero, fils de *Juan Romero*, est encore un des plus fameux *espadas* dont on ait gardé la mémoire : à une haute taille et à une force herculéenne il joignait une confiance et une sérénité parfaites; aussi, quoiqu'il fût extrêmement agile, ne le vit-on jamais reculer devant un taureau. Un jour, il donna une preuve de son sang-froid dans une circonstance des plus critiques : c'était à la fin d'une course, il venait de tuer le dernier taureau, et déjà la foule commençait à s'écouler; tout d'un coup il entend ces cris : « Sauve-toi, Romero! sauve-toi! » A peine avait-il eu le temps de retourner la tête, qu'il se trouva presque face à face avec un taureau qui venait de s'échapper du toril, par suite de la négligence d'un garçon de place. Sa position était très-dangereuse, et la moindre hésitation devait lui être fatale : s'il fuyait, sa mort était inévitable, car il n'avait pas assez d'avance sur le taureau pour se soustraire à sa poursuite; sa seule chance de salut était donc d'attendre l'ennemi de pied ferme. C'est ce qu'il fit, et il lui porta une si belle estocade qu'il l'étendit roide mort à ses pieds. Ce fut pour le *torero* un véritable triomphe, et les mules enlevèrent deux taureaux au lieu d'un, au milieu des applaudissements enthousiastes du public, qui avait assisté plein d'anxiété à ce drame d'une minute.

Romero était très-aimé de ses camarades, qu'il ne manquait jamais de secourir d'une manière efficace au moment du danger, car il avait acquis, à la suite d'une longue pratique, une connaissance extraordinaire des taureaux. C'est à Ronda, sa ville natale, qu'il donna sa dernière course; ce fut une journée mémorable, dont on conserve encore le souvenir dans le pays. Il est mort en 1839, et on a constaté qu'il a tué dans le cours de sa longue carrière *cinq mille six cents taureaux*, ce qui est assurément un chiffre assez respectable.

Parmi les *espadas* modernes, il en est un autre non moins célèbre : c'est *José Delgado*, plus connu sous le nom de *Pepe Illo*, le premier *torero* qui ait publié un traité sur les règles de la tauromachie nouvelle; quoiqu'il ait été éclipsé depuis par le fameux *Montès*, tant comme *espada* que comme auteur *didactique*, son livre n'est pas moins des plus curieux. Pepe Illo commence par constater avec indignation qu'aucun traité n'a encore été publié sur un art si brillant et si goûté non-seule



Jeunes Valenciennes. — Dessin de G. Doré.

ment par les Espagnols, mais aussi par les étrangers, et cela dans un siècle si avancé, où l'on a fait des livres sur tout, *hasta de las castañuelas!* jusque sur les castagnettes!

« Le spectacle des taureaux, poursuit-il, fait la joie des enfants et la jubilation des vieillards; loin d'ici les esprits faibles qui ont osé traiter de barbares ces nobles exercices! leurs raisons sont filles de la peur et de l'envie; qu'on aille voir une course de taureaux, et l'expérience même sera la meilleure réfutation du système de ces timides moralistes! Que signifie l'argument qu'on m'oppose, en prétendant que de temps en temps on voit périr quelques *toreros?* Existe-t-il un seul exercice qui soit exempt de quelque danger? Le jeu du mail, par exemple, et celui des barres, ne causent-ils pas aussi des accidents? Le goût de la natation et celui de l'équitation n'ont-ils pas coûté la vie à un plus grand nombre de personnes que les taureaux n'en ont tué et n'en tueront jamais? Enfin notre art est arrivé aujourd'hui à un tel degré de certitude, que nous traitons les taureaux avec autant de mépris que si c'étaient des moutons, suivant l'expression dont se servit un seigneur marocain la première fois qu'il vit une course à Cadix. »

Pepe Illo, dans le cours d'une assez longue carrière, reçut des blessures innombrables, parmi lesquelles vingt-cinq coups de cornes, *cornadas*, qui ne l'empêchèrent pas de continuer son métier; mais le plus triste démenti qu'il donna à ses théories sur le peu de danger qu'offrait son métier fut sa mort même : renversé par un taureau dans la *plaza* de Madrid, il fut tué roide à la suite de coups de cornes répétés. Ce fut une mort affreuse; Goya en a fait le sujet de la dernière feuille de sa *Tauromaquia*, et on pourrait dire que c'en est aussi la morale.

Pepe Illo, à qui l'on doit l'invention de quelques *suertes* des plus difficiles et des plus dangereuses, était un vaillant *torero*, mais il ne voulait sous aucun prétexte transiger avec les principes qu'il avait posés, et c'est en les suivant inflexiblement qu'il périt d'une manière si malheureuse.

Un autre *espada* célèbre, *Francisco Herrera Guillen*, est resté dans la mémoire des *aficionados*, et surtout dans celle des *aficionadas*, comme le type du *torero* à bonnes fortunes; il était d'un courage et d'une habileté extraordinaires : une fois, bien qu'il eût reçu plusieurs blessures, il ne voulut pas abandonner la place et il se surpassa lui-même en tuant *huit* taureaux de *huit* estocades. Sa fin ne fut pas moins triste que celle de Pepe Illo. Un jour qu'il figurait dans une course à Ronda, il se trouva un moment distrait pendant qu'un des spectateurs lui parlait, quand tout à coup le taureau se précipita sur lui; un de ses *banderilleros*, *Juan Leon*, avait à peine eu le temps de l'avertir du danger, et l'animal n'était plus qu'à trois pas; Guillen, qui n'avait jamais fui devant le danger, retourna la tête et se mit en défense; mais il était trop tard, et il reçut dans la tête un si terrible coup de corne qu'il en mourut à l'instant même.

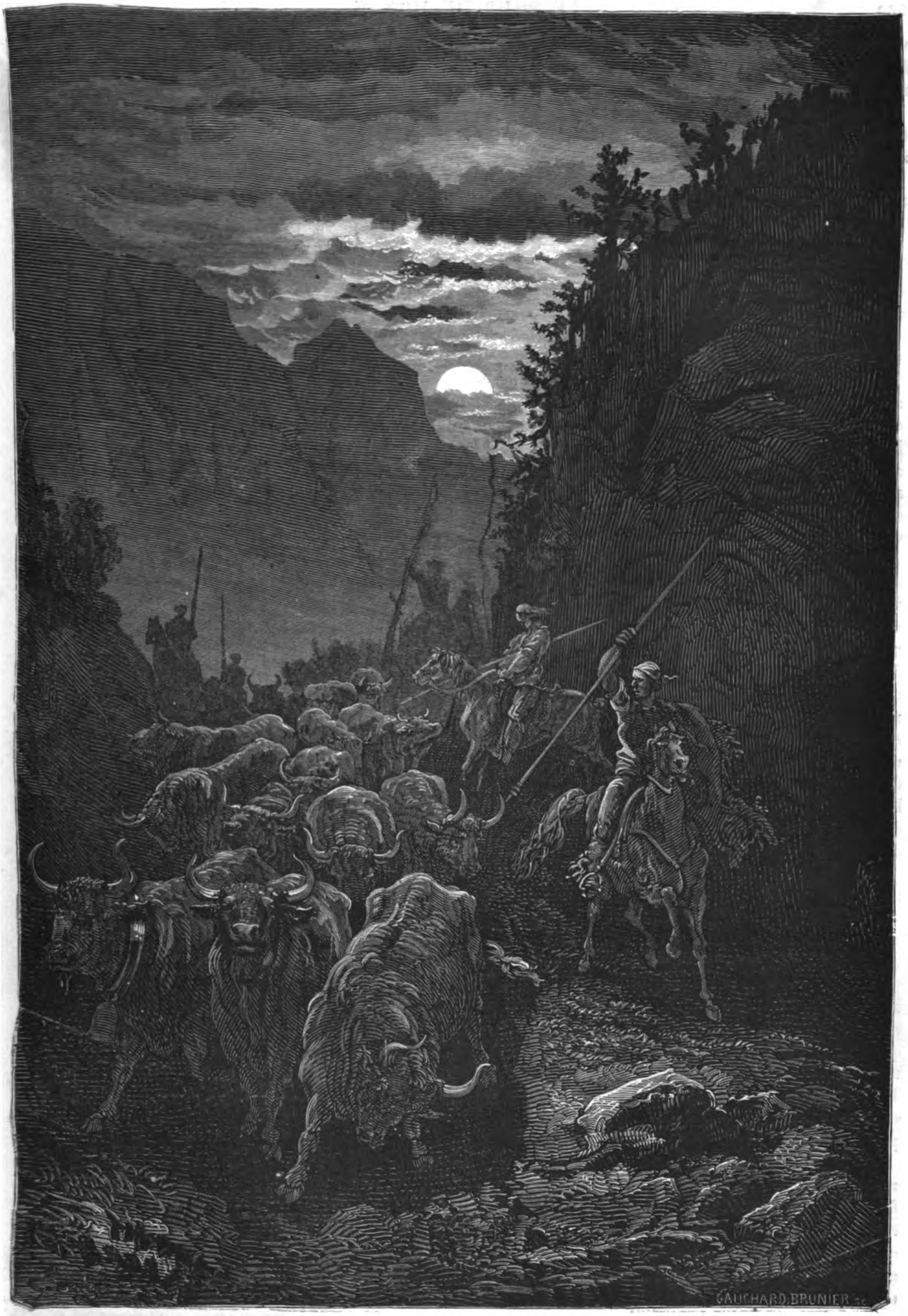
Il y eut à cette époque un véritable enthousiasme pour la tauromachie; on vit jusqu'à des *frailes* (moines) jeter le froc aux orties pour se faire *toreros*, témoin le *fraile de Pinto* et le *fraile de Santa-Lucia*. Le *licencié de Falcos*, qui suivit leur exemple, a été illustré par Goya, qui lui donne le titre de *diestrisimo*, le très-habile.

Il ne manquait plus à la tauromachie que d'être reconnue par l'État, et officiellement enseignée comme art national; cette fortune lui était réservée; en vertu d'un décret royal daté du 28 mai 1830, l'*université tauromachique* fut établie à Séville, la terre classique, l'*alma parens* des toreros; cette inscription en style lapidaire, vraiment digne de passer à la postérité, fut placée au-dessus du portail de l'établissement : *Fernando VII, pio, feliz, restaurador, para la ensenanza preservadora de la Escuela de tauromaquia.* « Ferdinand VII, pieux, heureux, restaurateur, pour l'enseignement conservateur de l'École de tauromachie. » Deux *chaires*, avec appointements fixes, furent créées : la première fut donnée à *Pedro Romero*, dont nous venons de parler et qui fut nommé directeur en chef; le second professeur fut *Geronimo José Candido*, torero habile et consciencieux. On dit que les élèves de cette académie d'un nouveau genre commençaient à se faire la main en s'escrimant sur des taureaux de bois; ils allaient ensuite au *matadero*, à l'abattoir voisin, s'exercer sur la nature vivante, et pour compléter leur éducation, ils s'essayaient sur des *novillos embolados*, jeunes taureaux de deux ans dont les cornes sont rendues inoffensives par des boules d'étoupe; enfin, après avoir pris tous leurs *degrés*, ils s'attaquaient à des taureaux *pour de bon*. Bien qu'elle ait formé des sujets remarquables, la *Escuela de tauromaquia* ne put se soutenir longtemps.

C'est peu après, vers 1832, qu'apparut le fameux *Francisco Montès*, de *Chiclana*, le César et le Napoléon de la tauromachie; admirablement doué de toutes les qualités physiques, d'un courage à toute épreuve, il réunissait toutes les conditions requises chez un *diestro*, — un *habile*, comme disent les gens du métier; son adresse extraordinaire et la sûreté de ses coups inspiraient aux spectateurs une telle confiance, que, lorsqu'il figurait dans une course, toute crainte d'un accident disparaissait; beaucoup de gens étaient persuadés que les taureaux obéissaient à sa voix et à son geste, comme aurait fait le cheval le mieux dressé. Montès fut très-regretté du public et de ses camarades; d'un excellent naturel, généreux, délicat, il sut acquérir l'amitié de personnages haut placés, et sa vie privée fut des plus honorables. Son neveu, *José Redondo*, acquit également une très-grande réputation sous le nom de *Chiclanero*.

Nous mentionnerons encore *Manuel Diaz*, surnommé *Labi:* quoique fort peu agile, il était d'une témérité qui allait souvent jusqu'à la folie; nous l'avons vu plus d'une fois attendre le taureau à genoux et les bras croisés; celui-ci, étonné sans doute d'une pareille audace, lui donnait le temps de se relever et de se mettre en garde; cela n'empêcha pas Labi de mourir tranquillement dans son lit.

N'oublions pas non plus *Julian Casas*, *el Salamanquino*, cet étudiant en chirurgie de Salamanque dont la



Taureaux de combat conduits à Valence pendant la nuit. — Dessin de G. Doré.

vocation était si violente, qu'il abandonna le scalpel pour l'épée, ce qui, après tout, n'était que changer à demi de métier.

Parmi les toreros du jour, il en est qui ne sont pas indignes de leurs prédécesseurs : nous ne tarderons pas à les voir à l'œuvre.

Les *ganaderias*. — La *herradura*. — Les *novillos*. — *Vaqueros* et *cabestros*. — Voyage des taureaux. — L'*encierro* et l'*apartado*. — La plaza de Toros. — Affiches et programmes des courses. — Arrivée de la *cuadrilla*. — Les *toreros*.

De même que la *corrida* est le *sport* des Espagnols, et que la *plaza* est leur *Epsom* ou leur *Derby*, de même les taureaux d'Espagne ont leur stud-book, leur généalogie en règle; de tout temps ils ont été célèbres. Hercule, qui était un habile dompteur de taureaux, fut, dit-on, attiré en Espagne par ceux de Géryon, qui paissaient dans les vastes pâturages de la Bétique; voilà une noblesse un peu plus ancienne que les croisades; mais sans remonter aussi loin, il suffit d'avoir parcouru les auteurs espagnols du seizième siècle pour se rappeler combien étaient célèbres à cette époque ceux qu'on élévait sur les bords du Guadalquivir ou du Tamara.

Chaque *ganaderia*, c'est ainsi qu'on appelle les immenses troupeaux de taureaux de combat qui paissent dans ces solitudes, est parfaitement connue des *aficionados*, qui n'ont pas besoin pour la reconnaître de regarder la couleur de la *divisa;* la *divisa* est un nœud de rubans qu'on fixe sur le cou de l'animal avant la course, et qui sert à désigner à quelle *casta*, à quelle race il appartient; ainsi les taureaux de la *ganaderia Gijona*, propriété du marquis de Casa Gaviria, se reconnaissent à la devise rouge; ceux de *Vista Hermosa*, une des *ganaderias* les plus estimées d'Andalousie, portent le bleu et le blanc, et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement de toutes les combinaisons de couleurs, car le nombre des *ganaderias* est très-considérable.

Les taureaux de chaque *casta*, comme disent les amateurs, ont leurs qualités et leurs défauts particuliers ; les uns, tels que ceux de *Salvatierra*, sont braves et agiles, et se défendent bien, mais leur feu ne dure guère, et il ne faut pas les combattre trop longtemps; ceux de Gijon, très-légers au commencement de la course, deviennent lourds, *aplomados*, vers la fin. Parmi les *ganaderias* les plus estimées nous citerons celles de *Colmenar Viejo*, à quelques lieues de l'Escurial; ces taureaux offrent beaucoup d'égalité dans la taille et dans le pelage; ceux de *Vista Hermosa* jouissent d'une réputation particulière entre tous ceux de l'Andalousie, la terre des taureaux par excellence.

Les taureaux paissent dans de vastes prairies, ordinairement éloignées de toute habitation, et ne voient guère d'autres hommes que les *vaqueros* chargés de les garder; ces animaux sont véritablement à l'état sauvage. Bien que la pureté des races soit entretenue avec le plus grand soin, tous les sujets ne sont pas dignes d'être élevés pour le combat; quand ils ont atteint l'âge d'un an, un des *vaqueros* qu'on appelle le connaisseur, *le conocedor*, leur fait passer une espèce d'examen; monté sur un cheval vigoureux, il les charge, la pique (*garrocha*) au poing, pour juger de leurs dispositions; ceux qui prennent la fuite, ou reçoivent le choc avec trop de mollesse, sont mis de côté comme indignes de périr par l'épée ; condamnés à devenir des bœufs, ils porteront le joug ou seront engraissés pour la boucherie. Quant à ceux qui annoncent de la bravoure, ils sont marqués au moyen d'un fer chaud, opération qui s'appelle la *herradura;* au bout de quelque temps, le jeune sujet devient un *novillo;* il doit alors subir une nouvelle épreuve, mais comme il a déjà acquis assez de force pour devenir dangereux, il faut qu'il soit préalablement *embolado*. Cette opération, qui n'est pas toujours des plus faciles, se fait au moyen d'une machine assez compliquée, composée de pièces de bois destinées à assujettir la tête de l'animal ; une fois qu'elle est solidement fixée, on garnit ses cornes comme on ferait pour *moucheter* la pointe d'un fleuret. Si la seconde épreuve est satisfaisante, les *novillos* sont élevés pour le combat, autrement dit pour la mort ; aussi les appelle-t-on *toros de muerte.*

Les *novilladas*, ou courses de *novillos*, sont ordinairement dédaignées dans les grandes villes; elles sont réservées aux petites localités, qui ne peuvent subvenir aux dépenses considérables occasionnées par une course de *toros de muerte;* mais les vrais *aficionados* méprisent les *novilladas* comme de vains simulacres; c'est pour eux comme un drame sans dénoûment, puisque le *novillo*, après avoir reçu quelques coups de pique et quelques paires de *banderillas*, rentre paisiblement à l'étable pour servir de nouveau à la prochaine occasion.

C'est vers l'âge de cinq ans que les *toros de muerte* sont jugés dignes de figurer dans une *corrida :* il s'agit alors de les diriger vers la ville où ils doivent être sacrifiés à la curiosité publique. Ce voyage des taureaux n'est pas exempt de danger, car il s'agit de diriger une troupe d'animaux farouches que la vue du premier objet venu peut mettre en fureur; il serait même tout à fait impossible d'en venir à bout sans les *cabestros*.

Les *cabestros* sont de grands bœufs, ordinairement d'un pelage clair, et parfaitement inoffensifs malgré la longueur de leurs cornes; ils paissent dans les pâturages en compagnie des taureaux qui, habitués à eux dès l'âge le plus tendre, les suivent avec une étonnante docilité; pour diminuer les risques d'accidents, le voyage des taureaux a presque toujours lieu pendant la nuit. Les *cabestros* ouvrent la marche, et sont appuyés par les *vaqueros* qui, la pique au poing, chargent les animaux récalcitrants.

La rencontre d'un de ces troupeaux de taureaux nous remit tout naturellement en mémoire l'aventure de don Quichotte lorsque, campé au beau milieu d'un grand chemin, il défia les passagers et voyageurs, chevaliers, écuyers, gens à pied et à cheval, de soutenir que toutes les beautés et grâces de la terre surpassaient celles de la dame de son âme, Dulcinée du Toboso :

« Le sort, qui menait ses affaires de mieux en mieux, ordonna que, peu de temps après, il se découvrit sur la

chemin une multitude d'hommes à cheval, beaucoup d'entre eux avec des lances à la main, cheminant tous en troupe serrée, et en grande hâte. Ceux qui se trouvaient avec don Quichotte ne les eurent pas plus tôt aperçus que, tournant le dos, ils s'écartèrent bien loin du chemin, parce qu'ils comprirent que, s'ils attendaient, il leur pourrait arriver quelque malheur. Don Quichotte seul, d'un cœur intrépide, resta ferme, et Sancho Pança s'abrita derrière la croupe de Rossinante. Arriva la troupe des lanciers, et un d'eux, qui marchait en avant, commença à crier à haute voix à don Quichotte :

« Homme du diable! retire-toi du chemin, car ces taureaux te vont mettre en morceaux.

— Eh! canaille, répondit don Quichotte, pour moi il n'y a pas de taureaux qui vaillent, fussent-ils des plus braves entre ceux que le Jarama nourrit sur ses rives. Confessez, malandrins, confessez d'une seule voix la vérité de ce que j'ai publié ici, sinon vous êtes en guerre avec moi. »

« Le vaquero n'eut pas le temps de répondre, ni don Quichotte celui de se détourner, quand même il l'eût voulu; et ainsi le troupeau des taureaux de combat et celui des paisibles *cabestros*, avec la multitude des *vaqueros* et autres gens qui les menaient à une ville où, le lendemain, on devait les combattre, tout cela passa sur don Quichotte, sur Sancho, Rossinante et le grison, les jetant tous à terre, et les faisant rouler sur le sol. Sancho resta moulu, don Quichotte épouvanté, le grison assommé et Rossinante fort peu catholique. »

Avant d'arriver au terme de leur voyage, les taureaux s'arrêtent ordinairement dans un endroit peu distant de la ville; de là, les *vaqueros* les conduisent rapidement jusqu'à la *plaza*, la veille de la course. Ce dernier voyage n'est pas non plus sans danger pour les passants et pour les gens du peuple qui, très-avides de tout ce qui touche aux taureaux, se portent en foule à leur passage; pour ceux qui ne peuvent, faute de quelques réaux, assister à la course, l'*encierro* est un plaisir et un dédommagement gratis.

Une fois arrivés à la plaza, les taureaux sont enfermés dans le *corral* (étable) en attendant qu'on procède à l'*apartado;* c'est le nom qu'on donne à une opération qui consiste à les faire passer un à un dans une espèce de cellule étroite et obscure qu'on appelle le *toril*. Le *toril* est la dernière prison du taureau, prison qu'il ne doit quitter que pour aller au combat, c'est-à-dire à la mort. L'*apartado* a lieu quelques heures avant la course; les *aficionados* et même les *aficionadas* s'y donnent rendez-vous, comme chez nous les *sportsmen* dans l'enceinte du pesage; seulement, c'est un plaisir beaucoup moins dispendieux, puisqu'il ne coûte qu'une modeste *peseta*, environ un franc.

On introduit les *cabestros* dans l'enceinte où sont réunis les taureaux, qui, sans doute pour se faire les cornes, s'amusent à échanger de temps en temps quelques horions. L'arrivée des pacifiques *cabestros* au milieu de la troupe belliqueuse met de suite fin à ces escarmouches; un des *vaqueros* appelle un *cabestro*, une porte s'ouvre pour lui donner passage, et un taureau le suit jusque dans un compartiment où on le laisse seul. Le *cabestro* est ramené dans l'enceinte, et le même manége se répète autant de fois qu'il y a de taureaux. Au-dessus des divers compartiments ou cellules, règne une espèce de galerie avec balustrade à hauteur d'appui, où viennent aboutir des cordes servant à ouvrir et à refermer les portes de chaque cellule; les taureaux y sont placés suivant l'ordre qu'ils doivent occuper dans le combat, car chacun d'eux a un nom particulier, tout comme les chevaux de course.

L'opération de l'*apartado* dure quelquefois assez longtemps, à cause des complications qui surviennent ordinairement. Ainsi, il arrive qu'au moment où le *cabestro* sort de l'enceinte, deux taureaux, au lieu d'un, se précipitent sur ses pas; il s'agit alors de faire rétrograder celui qui a devancé son tour; il arrive encore parfois qu'un taureau entre dans une cellule qui ne lui était pas destinée : il faut alors l'en faire sortir, pour l'obliger à passer dans une autre; tous ces changements ne s'effectuent pas sans quelques vigoureux coups de pique, administrés par les *vaqueros* du haut de la galerie, et auxquels les taureaux répondent par des coups de cornes qui font trembler les planches de la cloison. C'est au milieu de ces préparatifs que les *aficionados* viennent étudier les allures de chaque taureau, et juger de ses dispositions; nous avons vu des connaisseurs qui se trompaient rarement dans le jugement qu'ils portaient sur chaque animal.

Les courses ont régulièrement lieu à Madrid, tous les lundis, depuis Pâques jusqu'à la Toussaint; dans les villes de province, on en donne de temps en temps, ordinairement à l'occasion des principales fêtes, mais rarement l'hiver, car le froid fait perdre aux taureaux beaucoup de leur furie; en outre, le plus grand nombre des spectateurs étant à ciel découvert, ils risqueraient fort d'être gelés sur place sous un climat comme celui de Madrid, où assez souvent le froid est tout aussi vif qu'à Paris. La douceur des hivers dans le royaume de Valence et en Andalousie permet quelquefois d'y donner des courses en cette saison. Ainsi, à Séville, il nous est arrivé d'en voir une très-brillante au mois de décembre.

Il est peu de villes en Espagne qui n'aient leur *plaza de toros*. Ordinairement ces amphithéâtres appartiennent aux municipalités ou aux hospices, qui en tirent d'assez bons revenus en les affermant aux *asentistas;* l'*asentista* est exactement ici ce qu'est l'*impresario* en Italie : il entreprend à ses risques et périls de donner les combats de taureaux, comme l'*impresario* donne des représentations d'opéras ou de drames. Les frais occasionnés par une *corrida* sont quelquefois assez considérables : ainsi la *plaza* de Madrid se loue environ sept mille francs pour une seule course; les taureaux coûtent fort cher : ceux de certaines *ganaderias* vont jusqu'à huit cents francs, et quelquefois au delà.

Le nombre des taureaux tués en une seule course varie entre six et huit; il arrive quelquefois à neuf, quand, à la demande du public, on accorde le *toro de*

gracia. Nous avons même vu des courses où dix taureaux ont été tués. Les chevaux, auprès desquels Rossinante eût été une merveille, se payent rarement plus d'une cinquantaine de francs; il est vrai qu'il n'en faut pas moins de vingt ou trente par course.

Quant à la *cuadrilla*, c'est ainsi qu'on appelle la troupe des *toreros*, elle est largement rétribuée; le prix, qui s'élève parfois à plusieurs milliers de francs, varie naturellement suivant le renom et l'habileté des sujets : souvent c'est la *première épée* qui prend à sa charge toute la *cuadrilla*, *picadores*, *banderilleros* et *chulos*, et traite de son côté avec les *asentistas*. On comprend donc qu'il en coûte quelquefois à ceux-ci jusqu'à une vingtaine de mille francs pour organiser une belle course; cela ne les empêche pas de réaliser d'assez beaux bénéfices, d'abord parce que le prix des places est fort élevé, ensuite parce que les *plazas de toros* sont beaucoup plus vastes que nos cirques et nos hippodromes : il en est qui peuvent recevoir quinze mille, et même, assure-t-on, jusqu'à vingt mille spectateurs. La *plaza* de Jerez de la Frontera, celle de Madrid et celle de Valence, qui vient d'être reconstruite tout récemment, sont citées comme les plus vastes de l'Espagne.

Quelques jours avant la course, on voit les murs de la ville tapissés d'affiches de toutes couleurs et de dimensions gigantesques : nous en avons rapporté quelques-unes de près de deux mètres de hauteur; ces affiches donnent le programme très-détaillé de la *corrida;* elles indiquent les noms des *toreros* et ceux des taureaux, ainsi que les *ganaderias;* elles se terminent quelquefois par des avis au public, concernant la police de la course, dont certains articles sont des traits de mœurs assez amusants; on pourra s'en convaincre en lisant le *fac-simile* d'une de ces affiches que nous reproduisons ci-contre.

En outre, on distribue aux spectateurs de petits programmes, contenant plusieurs colonnes laissées en blanc dont chacune est destinée à noter les coups de pique, les chutes de picadores, les chevaux morts et blessés, les coups d'épée, etc. Les aficionados les plus passionnés, qui tiennent à conserver une statistique exacte des différents horions donnés et reçus pendant la course, en prennent soigneusement note en piquant sur ce papier, au moyen d'une épingle, autant de petits trous, exactement comme font les joueurs à Baden ou à Hombourg pour marquer les différents coups de la roulette. On peut dire que presque tous les trous faits dans le programme correspondent à autant d'autres trous dans la peau d'un taureau ou dans celle d'un cheval, et quelquefois, hélas! dans celle d'un *torero*. Un de ces programmes ou *estados*, que nous donnons tel que nous l'avons scrupuleusement pointé pendant une course à Valence, montre à quel joli total de chutes et de coups on peut arriver pendant les deux heures que dure la *funcion :* 31 chevaux, tués ou blessés par huit taureaux, qui eux-mêmes ont reçu vingt-neuf estocades ou piqûres, et vingt-cinq chutes de *picadores*. Qu'on prenne maintenant ces chiffres pour base, et qu'on se reporte aux fêtes données à Madrid en 1833, à l'occasion desquelles furent tués quatre-vingt-dix-neuf taureaux dans une seule semaine, on trouvera, par un calcul bien simple, trois cent quatre-vingts chevaux tués ou blessés, trois cent soixante-deux estocades, et le reste à l'avenant.

ESTADO (ÉTAT) POUR LA COURSE DE TAUREAUX DU DIMANCHE 7 OCTOBRE.

TAUREAUX.	GANADERIAS (Troupeaux.)	COUPS de pique.	CHUTES de picadores.	CHEVAUX TUÉS.	CHEVAUX BLESSÉS.	PAIRES de banderillas	PASES de muleta.	ESTOCADES.	PIQURES.
1° **Morito**. (Le Noiraud.)	Martinez.	25	8	5	3	3	11	1	2
2° **Cuquillo**. (Le Coucou.)	Conquista.	14	3	2	2	3 1/2	9	1	3
3° **Brujo**. (Le Sorcier.)	Lopez.	16	4	1	1	2 1/2	5	2	2
4° **Culebro**. (Le Serpent.)	Lopez.	9	2	3	1	3	8	1	3
5° **Sevillano**. (Le Sévillan.)	Martinez.	12	3	3	0	3	6	2	2
6° **Judio**. (Le Juif.)	Lopez.	17	2	3	2	3	7	1	0
7° **Perdigon**. (Le Perdreau.)	Diaz.	8	1	2	0	3	8	2	4
8° **Zapatero**. (Le Savetier.)	Diaz.	11	2	2	1	3 1/2	7	1	2
		112	25	21	10	24 1/2	61	11	18

La disposition intérieure des amphithéâtres est à peu près la même partout. L'arène, *el redondel*, parfaitement circulaire, comme l'indique son nom, est garnie d'un sable fin qui empêche les combattants de glisser. Autour du *redondel* s'élève une muraille en planches de la hauteur d'un homme, couverte d'une peinture rouge dont la

nuance est exactement celle du sang. De chaque côté de ces planches, qu'on appelle *las tablas* ou *los tableros*, un marchepied, composé d'une pièce de bois formant saillie, règne circulairement et aide les *toreros* à franchir la barrière d'un seul bond, lorsque le taureau les poursuit de trop près. Les tablas sont percées de quatre portes qui se font face et qui s'ouvrent à deux battants. La principale communique avec le *toril* et a l'honneur de livrer passage à chaque taureau; les autres servent pour le service de la place. Tout autour de l'arène existe une

PLACE DE TAUREAUX.

Dans l'après-dinée de dimanche aura lieu

— SI LE TEMPS LE PERMET —

UNE COURSE EXTRAORDINAIRE DE TAUREAUX.

LA PLACE SERA PRÉSIDÉE PAR MONSIEUR L'ALCADE.

On combattra HUIT TAUREAUX, dont voici les ganaderias et les divisas :

TAUREAUX.	GANADERIAS.	LOCALITÉS DU GANADERO.	DIVISAS.
Deux	D. Vicente Martinez	Colmenar Viejo	Grenat.
Trois	D. Manuel Garcia Lopez	Colmenar Viejo	Rouge et jaune.
Un	M. le Mis de la Conquista	Trujillo	Rouge et vert.
Deux	D. Ventura Diaz	Cerceda	Grenat et jaune.

COMBATTANTS.

PICADORES. CALDERON et PINTO (el Bravo) avec trois autres dé réserve, sans que, dans le cas où malheureusement ils viendraient à *s'inutiliser*, le public puisse exiger qu'il en paraisse d'autres.

ESPADAS. CAGETANO SANZ, JOSE RODRIGUEZ (Pepete), et ANTONIO SANCHEZ (el Tato).

L'APARTADO AURA LIEU DANS LA PLACE A MIDI.

On prévient le public par ordre de l'autorité :

1° Qu'il est défendu aux spectateurs de s'injurier d'une place à une autre, comme également de critiquer ou de tourner en ridicule qui que ce soit à cause de son costume, et d'interpeller un des spectateurs pour l'obliger à ôter ou remettre une partie quelconque de son vêtement.

2° Qu'on ne doit jeter dans le cirque ni oranges, ni écorces, ni pierres, ni bâtons, ni tous autres objets qui pourraient nuire aux lutteurs.

3° Que personne, excepté les ouvriers portant leur signe distinctif, ne peut rester entre les deux barrières, ni descendre des gradins avant l'enlèvement du dernier taureau tué.

4° Que dans chaque loge il ne doit entrer que dix personnes, de crainte d'accident.

5° Qu'au lieu de chiens, on se servira de banderillas de feu.

6° Qu'on ne combattra que le nombre de taureaux porté sur le programme.

LES PORTES DE LA PLACE S'OUVRIRONT A UNE HEURE.

LA COURSE COMMENCERA A TROIS HEURES.

Un orchestre militaire jouera avant la course et pendant les entr'actes.

espèce de couloir ou de ruelle qu'on appelle *valla* ou *callejon*, fermée d'un côté par les *tablas* et de l'autre par une seconde barrière, au-dessus de laquelle s'élèvent les gradins destinés aux spectateurs; ces gradins sont tantôt en bois, tantôt en pierre ; les places les plus recherchées par les vrais amateurs sont celles du premier rang, d'où l'on peut voir de près tous les incidents du combat, et même toucher de la main le taureau lorsqu'il vient à franchir les tablas ; pour empêcher l'animal de sauter jusqu'aux gradins, on tend circulairement une



Le picador Calderon. — Dessin de G. Dore.

forte corde retenue par des montants en fer : cette barrière de corde a fait donner à ces places le nom de *delanteras de cuerda* ou *de barrera;* on les appelle aussi *barandillas*.

Les noms des différentes places varient beaucoup, suivant les villes; cependant on appelle ordinairement *gradas* les degrés qui s'élèvent immédiatement au-dessus des *delanteras;* les gradins supérieurs sont appelés *tendidos;* ce sont les places à bon marché; plus haut encore sont les *tabloncillos*, puis enfin les *palcos* ou loges couvertes.

Toutes ces places se divisent, suivant qu'elles sont exposées au soleil ou à l'ombre, en *asientos de sol* et de *sombra;* quelquefois même il y a une classe intermédiaire qu'on désigne sous le nom de *sol y sombra*, c'est-à-dire que pendant une partie de la course on est au soleil, et pendant l'autre à l'ombre. Ces distinctions influent naturellement sur les prix : ainsi les places à l'ombre varient ordinairement entre dix et vingt-quatre réaux, deux francs cinquante centimes et six francs, tandis que celles au soleil ne coûtent guère que moitié.

A Valence, non-seulement la *plaza de Toros* appartient à l'hospice, mais elle est exploitée directement par ses administrateurs qui, au lieu de la louer à des *asentistas*, se font eux-mêmes entrepreneurs; aussi, deux jours avant les courses annoncées, eûmes-nous soin de nous rendre à cet établissement de bienfaisance pour nous assurer les meilleures places, c'est-à-dire des *delanteras de barrera*. Depuis que nous étions à Valence, attendant avec impatience les courses annoncées, nous avions eu le temps d'étudier à notre aise les dispositions intérieures de la *plaza* monumentale que l'hospice vient de faire construire; ce splendide amphithéâtre, d'une architecture excellente, est sans contredit le plus beau de la Péninsule. La *cuadrilla*, au grand complet, arriva enfin, et descendit à notre hôtel, la *fonda de la Esperanza*, ce qui nous permit d'examiner de près ces fameux *toreros* que nous devions voir à l'œuvre le lendemain. Disons en passant que par *toreros* on entend indistinctement tous ceux qui prennent part aux combats de taureaux; quant aux mots *toreador* et *matador*, qui riment à merveille, et font on ne peut mieux comme titres d'opéras-comiques, ils ne sont nullement usités en Espagne.

Le *torero* est presque toujours Andalous; celui qui ne l'est pas ne tarde pas à le devenir au contact de ses camarades; l'Andalousie est la terre classique de la tauromachie, et les *toreros* portent toujours hors de la *plaza* le costume de cette province, le *sombrero calañes*, chapeau aux bords retroussés qu'on a tant parodié chez nous dans ces derniers temps; le *marselles*, veste courte aux riches broderies, et la *faja*, large ceinture de soie; en hiver ils y ajoutent le *capote*, manteau de drap doublé de velours grenat. N'oublions pas, comme signe caractéristique, la *coleta*, petite tresse de cheveux de la longueur et de la grosseur du doigt tombant sur la nuque, et que les toreros laissent pousser pour y attacher *la moña*, espèce de chignon de soie noire qui fait partie de leur costume de combat, ainsi que le jabot plissé qui orne toujours leur poitrine.

Les toreros, constamment appelés d'une ville à une autre, ont une existence des plus nomades; ce sont des gens de joyeuse vie, amis du faste et de la fantaisie, de *rumbo y de trueno*, comme ils disent; buvant du meilleur xerez et fumant des *puros* de la *vuelta de Abajo*, ils dépensent facilement et au jour le jour un argent qui est quelquefois le prix de leur sang.

Le grand jour de la corrida arriva enfin : c'était un dimanche, la fête promettait d'être splendide. La *cuadrilla* réunissait les premiers sujets de l'Espagne : Antonio Sanchez, si connu sous le nom du *Tato*, la meilleure épée du jour; Calderon, un *picador* vaillant comme le Cid, et le *Gordito*, un *banderillero* dont l'adresse égale la témérité.

Une ville espagnole présente un jour de course un spectacle des plus curieux; une animation extraordinaire contraste avec le calme des autres jours; nous ne rencontrions que gens qui allaient et venaient : les uns cherchaient leurs amis pour se réunir par groupes; d'autres, les retardataires, se dirigeaient en foule vers l'hospice pour y prendre leurs billets; toute la ville était en liesse. Derrière les grands rideaux de toile rayée, on entendait le bourdonnement sourd des guitares ou le grincement métallique des *citaras;* les paysans arrivaient en troupes serrées, les uns à pied, les autres sur leurs petits chevaux noirs couverts de la mante rayée en guise de selle. La *huerta* tout entière avait envahi Valence en costume de gala, les brunes *labradoras* avaient mis leurs plus beaux bijoux. Depuis le matin les plus splendides modèles défilaient devant nous; Doré les dévorait des yeux et en était ébloui; nous ne suffisions pas à tailler ses crayons. Tout à coup, à l'angle d'une rue, apparut un *picador* en grand costume, fièrement campé sur son cheval : « C'est Calderon! » nous dit un de nos amis, un Valencien pur sang, *aficionado* consommé, qui se rendait avec nous à la course. La foule se rua vers le *picador* en poussant des cris de : *Ole! señor Calderon!* Les chapeaux volaient en l'air, c'était à qui l'approcherait de plus près et le toucherait de la main; bientôt il fut rejoint par les quatre autres picadores; la foule enthousiaste augmentait à chaque instant, et devint bientôt si serrée qu'ils furent obligés de marcher l'un devant l'autre. Peu après la masse imposante de l'amphithéâtre se dessina, éclairée par un soleil éblouissant; nous suivîmes le torrent, et au bout de cinq minutes nous étions installés aux places du premier rang, impatients d'assister au drame qui allait se jouer devant nous.

Ch. Davillier.

(La suite à la prochaine livraison.)



L'arrivée des picadores. — Dessin de G. Doré.



El Gordito (voy. p. 350). — Dessin de G. Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

VALENCE. — COMBAT DE TAUREAUX.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Un combat de taureaux à Valence. — Le *despejo*. — Le défilé de la *Cuadrilla* : les *Alguaciles*. — Les *espadas*, les *banderilleros*, les *chulos* et les *picadores*. — La sortie du taureau. — Les *suertes* et les *cogidos*. — Le *picador* Calderon et sa blessure. — Un *quite*. — Pedro Romero et les *picadores*. — El Gordito.

Quand nous pénétrâmes dans l'intérieur de la *plaza de toros* de Valence, nous fûmes éblouis par un de ces spectacles qu'on n'oublie jamais, ne les ait-on vus qu'une fois. Qu'on se figure douze ou quinze mille hommes aux brillants costumes, éclairés par un soleil splendide, et grouillant comme une immense fourmilière ! En face de nous, les *asientos de sol*, les places au soleil, étaient déjà presque au complet; à chaque instant de nouveaux arrivants venaient combler les derniers vides. Enfin il n'y eut plus une seule lacune dans cette mosaïque humaine, dont les couleurs variées se détachaient sur le bleu cru du ciel valencien. Au-dessus de cette foule s'élevait un bourdonnement sourd, interrompu de temps en temps par les cris des marchands d'eau et de *chufas*, et par ceux des *naranjeros*, dont les oranges, habilement lancées, arrivaient jusqu'aux gradins les plus élevés ; les marchands d'éventails à deux cuartos (un peu plus d'un sou) faisaient d'excellentes affaires aux *asientos de sol*, où les *labradores* de la *huerta* cuisaient comme des lézards au soleil. On voyait circuler dans leurs rangs d'énormes *botas*, outres de cuir pleines d'un vin noir, qui se dégonflaient à mesure qu'elles passaient de main en main. Il y eut bien ça et là quelques disputes, mais tout se borna à quelques mots échangés, comme il arrive souvent aux cours, ce qui a donné naissance à la locution proverbiale : *bromas de toros*, querelles de taureaux, employées pour désigner celles qui n'ont pas de résultat.

Bientôt une grande rumeur annonça qu'il allait se passer quelque chose : c'est le *despejo*, nous dit notre ami don José, l'*aficionado* valencien, qui nous faisait les honneurs de la *corrida*. Cette opération consiste à faire

1. Suite. — Voy. pages 289, 305 et 321.

place nette dans l'arène et dans la *valla*, couloir circulaire qui l'entoure; les soldats poussaient peu à peu devant eux les retardataires, aux cris du public impatient de voir la course commencer. Le *redondel* fut enfin évacué, mais non sans peine, car c'était à qui sortirait le dernier; une musique commença l'air :

Aimes-tu, Marco la belle...,

qui n'a pas cessé d'être en vogue en Espagne, et bientôt commença le défilé, cérémonie qui précède invariablement toutes les *corridas*. En tête marchaient deux *alguaciles*, montés sur des chevaux noirs couverts de housses de velours cramoisi; leur costume, entièrement noir, s'est conservé sans altération tel qu'il était au seizième siècle : chapeau à bords relevés, surmonté d'une épaisse touffe de plumes, fraise blanche empesée, l'ancienne *golilla*, justaucorps serré par une large ceinture de cuir, petit collet flottant sur les épaules, culotte courte, bas de soie et souliers à boucles.

L'*alguacil* est un agent de l'autorité qui participe à la fois de l'officier de police et de l'huissier; il figure en tête de toutes les cérémonies publiques, et accompagne les condamnés à mort pendant leur dernier voyage. Les *alguaciles* ne jouissent pas d'une très-grande popularité, si nous en jugeons par la formidable décharge de sifflets et d'apostrophes qui salua leur entrée en scène.

Après eux venait la *gente de á pié*, les gens à pied, qu'on appelle aussi *los peones;* on comprend sous ces différents noms les *espadas*, les *banderilleros*, et enfin les *chulos*, appelés aussi quelquefois *capeadores*. Dès qu'ils parurent, les sifflets se changèrent en bruyants applaudissements; ils portent un costume d'une grande élégance : la tête est coiffée de la *monterilla* de velours noir, chargée de chaque côté d'une grappe de pompons de soie; derrière la nuque, *la moña*, espèce de chignon de soie noire, est attachée à la *coleta*, cette petite tresse de cheveux que tous les *toreros* se laissent pousser. Ce chignon, qui ressemble beaucoup à celui d'une femme, forme un étrange contraste avec une paire d'épais favoris noirs. La veste courte à retroussis et le gilet, *chaleco*, disparaissent sous une couche de franges et d'agréments de soie qui s'agitent sur les broderies et le paillon; de chaque côté de la veste s'ouvre une poche d'où sort le coin d'un mouchoir de fine batiste, ordinairement brodé par la main de la *querida;* sur un jabot également brodé tombe une mince cravate nouée à la Colin. La culotte courte, qui dessine les formes aussi bien que le ferait un maillot, est toujours de satin bleu, rose, vert ou lilas, toujours des nuances les plus tendres; la taille est serrée par l'inévitable *faja*, la ceinture de soie aux tons éclatants; des bas de soie couleur de chair complètent ce costume, qui ne s'éloigne guère de celui de Figaro. Ces gladiateurs de l'Espagne ressemblent tout à fait à des danseurs. Nous avions peine à croire que des gens si coquettement habillés allaient exposer leur vie et jouer avec le sang, et nous pensions à ce passage de Moratin où il dit que l'art est arrivé à tant de délicatesse qu'il semble qu'on va faire une saignée à une dame, et non tuer d'une estocade un animal aussi redoutable. Le costume des différentes classes de toreros est à peu près le même, seulement celui des espadas se fait remarquer par une très-grande richesse d'ornements; il n'est pas rare qu'un habillement complet d'espada revienne à plus de mille francs.

Les toreros s'avançaient avec une désinvolture charmante, fièrement drapés dans leur *capa*, long manteau de couleurs éclatantes au moyen duquel ils détournent le taureau, et qui joue un très-grand rôle dans l'action.

Derrière eux venaient les cinq *picadores*, solidement campés sur leurs chevaux et coiffés du chapeau de feutre à larges bords, de forme basse et arrondie, surmonté d'une énorme touffe de rubans s'élevant en cône sur le côté; une veste courte et étroite, surchargée de pompons, de broderies et de paillons, s'ouvre sur la poitrine et laisse voir un gilet non moins orné d'où sort un jabot brodé; une large ceinture de soie retient un pantalon de cuir jaune sous lequel est cachée une armure ou jambart de tôle, qui rend inoffensifs les nombreux coups de cornes que le *picador* reçoit sur les jambes. La selle est très-élevée devant et derrière, à la mode arabe; le cavalier, souvent exposé à être désarçonné, s'y trouve comme emboîté; les étriers, également à la mode arabe, sont en bois, et le pied y disparaît comme dans une boîte. Quant aux éperons d'une longueur démesurée, ils rappellent ceux qu'on portait au moyen âge, et sont tels qu'il en faut pour galvaniser de malheureux chevaux qui ont à peine le souffle.

Viennent ensuite les deux *tiros* ou attelages de mules empanachées, couvertes de housses rouges, et faisant résonner de nombreux grelots; au-dessus de leur tête s'élèvent plusieurs étages de pompons, et des petits drapeaux aux couleurs nationales rouge et jaune flottent au sommet de leur collier. Ces mules sont attelées trois de front à un palonnier; comme elles sont ordinairement très-rétives, deux *muchachos* les tiennent par la bride, et un troisième, placé en arrière, soutient le palonnier auquel est fixé un crochet de fer qui sert à enlever de l'arène les taureaux et les chevaux tués. La marche est fermée par la troupe des garçons de service en costume andalou, comparses qui ne sont là que pour faire nombre. Autrefois le cortége s'augmentait de huit ou dix *perros de presa*, vigoureux molosses retenus en laisse par autant de *muchachos*, et qu'on lançait sur les taureaux dont la défense était trop molle; les *perros* ne sont plus guère employés aujourd'hui : on se sert pour exciter les taureaux trop mous de banderillas de fuego, engins que nous verrons fonctionner tout à l'heure.

Le cortége défila lentement autour de l'arène et alla saluer le senor alcade, président de la place, qui venait d'entrer dans son *palco;* puis chacun gagna son poste de combat. D'après le cérémonial, un des *alguaciles* reçoit du président la clef du *toril;* un *muchacho* s'avança en courant vers l'alguacil qui se trouvait au milieu du *redondel* et lui tendit son *sombrero*, dans lequel tomba la clef, ornée d'un gros nœud de rubans. Le peuple attendait ce moment pour huer de nouveau l'*alguacil*, qui

n'eut pas un instant à perdre pour se retirer; car il savait que le taureau ne tarderait pas à sortir; il fut donc accablé d'une grêle de sifflets et de quolibets plus formidables encore qu'à son entrée, lorsqu'il partit au grand galop, excitant son cheval à grands renforts de coups de cravache et d'éperons. Il n'avait pas encore quitté l'arène



La mort du cheval. — Dessin de G. Doré.

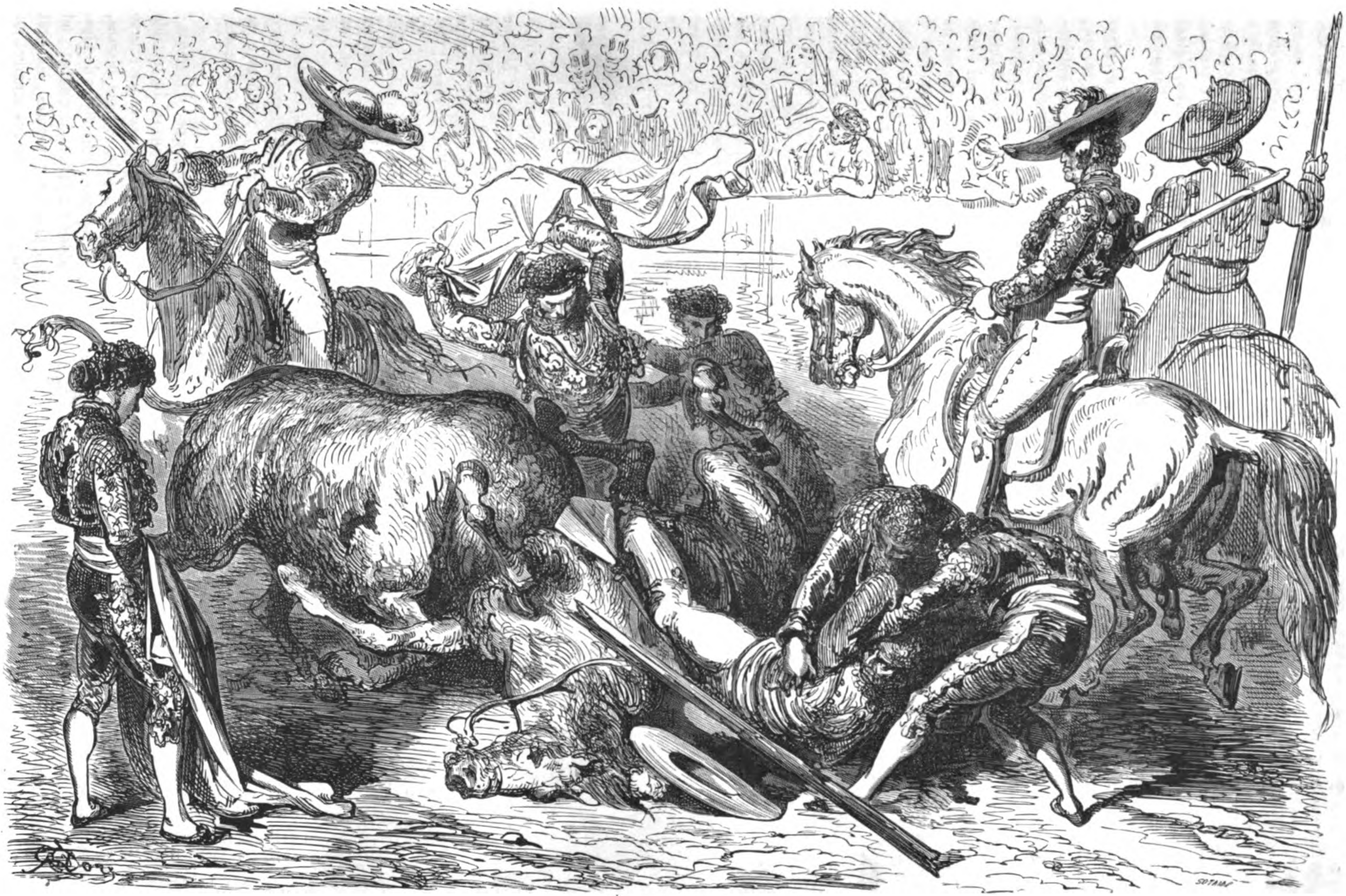
quand les *muchachos* ouvrirent à deux battants la porte du toril, la frappant de leurs mains à coups redoublés, et poussant de grands cris pour appeler le taureau. Celui-ci ne se fit pas attendre, et nous le vîmes arriver rapide comme une flèche. C'était un superbe animal au pelage noir, de haute taille et aux cornes écartées; la *divisa* de ruban grenat qui flottait à son cou indiquait une des *ganaderias* de Colmenar-Viejo.

Calderon le *picador* était à son poste réglementaire, c'est-à-dire à huit ou neuf pas à gauche de la porte et à deux pas de la barrière; déjà il avait assuré sur l'œil de son cheval le foulard rouge destiné à l'empêcher de voir venir le taureau, et avait solidement fixé à son pouce le doitier de peau qui empêche la lance de glisser. La bête farouche, qui sortait de l'obscurité, hésita quelques secondes, éblouie par le soleil et par la foule, puis fondit tête baissée sur Calderon. La pique, passée sous le bras nerveux du *picador* et retenue par un poignet d'acier, arrêta un instant le taureau en le frappant à l'épaule, et un long filet rougeâtre se dessina sur son flanc d'ébène; mais le fer auquel un bourrelet d'étoupe ne laisse que quelques centimètres de saillie, n'avait fait qu'entamer la peau. L'animal ayant fait un mouvement de côté, la pointe glissa en ne lui faisant qu'une légère blessure, et on vit une de ses cornes s'enfoncer presque entière dans le poitrail du cheval, d'où le sang jaillit à flots. Le pauvre animal se cabra, puis bientôt commença à chanceler; le picador lui laboura les flancs de ses éperons pour s'assurer s'il lui restait encore quelques minutes à vivre; mais le cheval s'affaissa après avoir fait trois ou quatre pas en boitant, et le cavalier, sans faire la moindre attention à cet incident, cria aux *muchachos* de lui amener un autre cheval. Embarrassé par ses jambarts, il se dirigea d'un pas lourd vers sa nouvelle monture, tandis que l'autre, gisant à terre au milieu d'une mare de sang, ne donnait plus signe de vie qu'en agitant par quelques saccades convulsives la queue et les jambes.

Pendant ce temps, le taureau avait repris sa course vers l'autre extrémité de l'arène, et se ruait sur Pinto, surnommé *el bravo*, le second picador, qui le recevait avec un bon coup de pique dans l'épaule. Le bois plia un instant sous le choc, mais il avait été si impétueux que le cavalier désarçonné alla rouler à terre, et que le cheval retomba lourdement sur lui. On dit que la vue du sang excite les taureaux: c'est un fait que nous avons remarqué; mais ce qui est singulier, c'est que l'animal furieux, ne sachant pas distinguer son véritable ennemi, exhale presque toujours sa rage sur les malheureux chevaux, au lieu de s'attaquer aux *picadores* démontés. Pendant que deux *chulos* soulevant Pinto par les épaules essayaient de le dégager et de le remettre sur ses jambes, d'autres faisaient flotter leurs *capas* devant le taureau pour détourner son attention du cheval mourant, dont il labourait le flanc de ses deux cornes. Il abandonna enfin sa victime et se mit à poursuivre un des chulos, qui prit sa course en faisant des crochets et en laissant traîner derrière lui sa capa; mais, se sentant serré de très-près, il ne tarda pas à l'abandonner et disparut en sautant d'un seul bond par-dessus le tableros; le taureau s'arrêta comme surpris de voir son ennemi lui échapper, et tournant sa fureur contre la barrière de planches, il l'ébranla en y laissant l'empreinte de ses cornes.

Les exploits du *Morito*, c'était le nom du premier taureau, avaient provoqué des salves d'applaudissements; en moins d'une minute il avait désarçonné deux picadores et tué deux chevaux; les cris : *Bravo, toro! bravo, toro!* étaient répétés par des milliers de voix; on applaudit ou on siffle un taureau, exactement comme on ferait pour un acteur; les picadores eurent aussi leur part de bravos, car ils avaient vaillamment fait leur devoir, et les *suerta de pica* n'avaient pas été moins brillantes que les *cogidas*; on entend par suerte, tout acte offensif ou défensif de torero, et par cogida, toute attaque du taureau; lorsqu'un torero est atteint d'un coup de corne, on dit qu'il est *enganchado*.

Le Morito était un taureau courageux, *bayente* et *duro*, c'est-à-dire franc et n'hésitant pas à attaquer; dès le matin, lors de l'*apartado*, nous l'avions remarqué à cause de ses proportions parfaites; des chulos qui se trouvaient-là nous l'avaient signalé comme *cornabierto*, aux cornes écartées, et nous avaient assuré qu'il ne craindrait pas le *costigo*, le châtiment, ainsi que disent les gens du métier. Calderon, qui avait une chute à venger, voulut montrer à ses nombreux admirateurs qu'il ne craignait pas ce terrible adversaire. Donc, enfonçant ses éperons dans les flancs de son *rocin*, il arriva en quelques temps de galop à peu de distance de l'animal farouche, qui s'était arrêté au milieu du cirque, faisant voler le sable sous ses pieds et poussant des beuglements effroyables. C'était d'une extrême témérité. Lorsqu'un picador attaque le taureau, il s'arrange autant que possible pour tomber entre le corps de son cheval, qui lui sert de bouclier, et la cloison de bois, qui le garantit du côté opposé; or, lorsqu'il tombe désarçonné au milieu de l'arène, il se trouve exposé de toutes parts aux coups de corne. Le courage de Calderon souleva dans tous les coins du cirque les applaudissements les plus frénétiques. Surexcité par cette ovation, il *cita* le taureau, c'est-à-dire il l'appela, le provoqua en brandissant sa pique en l'air. L'animal restait immobile. Calderon fit avancer son cheval d'un pas, et par un mouvement rapide, jeta son large chapeau devant le taureau, qui, étonné sans doute d'une telle audace, ne bougea pas davantage : c'est ce qu'on appelle en terme du métier *obligar à la fiera*, obliger la bête farouche à attaquer. Calderon alla jusqu'à piquer de la pointe de sa lance les naseaux de l'animal; ce dernier affront mit enfin le taureau en fureur, et il chargea avec tant d'impétuosité, que le cavalier et sa monture allèrent rouler ensemble sur le sable. Les chulos accoururent, leur cape à la main, le *Tato* à leur tête : ce courageux jeune homme n'abandonne jamais un torero en danger. Quant aux chulos, leur emploi consiste à attirer ou à détourner les taureaux au moyen de leurs capes; leur qualité la plus essentielle est une grande agilité, comme l'indique leur nom, qui signifie également gracieux et léger. Cependant le cheval s'était relevé, en lançant des ruades furieuses; Calderon, étourdi par sa chute, n'avait pas eu le temps de se relever, et venait d'être foulé aux pieds en même temps par le cheval et par le taureau; le Tato, après quelques brillantes *suertes de capa*, parvint à entraîner l'animal, qui se mit à le poursuivre à outrance; mais l'espada, faisant un détour subit, se laissa devancer et



Le picador démonté. — Dessin de G Doré.

s'arrêta court, en s'embossant dans sa cape, avec une grâce parfaite ; le taureau étant revenu sur lui, il recommença plusieurs fois ces manœuvres de cape, tout en se jouant de sa poursuite, et, de l'air le plus dégagé, laissant les cornes effleurer son vêtement sans jamais l'atteindre.

Pendant ce temps-là, les spectateurs s'étaient levés comme par un mouvement électrique en voyant les chulos emporter dans leurs bras Calderon évanoui. Quant ils passèrent devant nous dans la *valla*, nous aperçûmes avec effroi une large blessure qui s'ouvrait sur le front ensanglanté du picador : *no es nada*, ce n'est rien, dirent les chulos à qui on demandait si la blessure était grave, et ils se dirigèrent vers l'infirmerie.

Calderon venait de courir un très-grand danger, et il aurait pu être tué sur la place si le Tato n'était venu si à propos détourner le taureau : délivrer ainsi un torero s'appelle en langage du métier faire un *quite;* heureux les picadors quand l'*amo*, le maître, comme on appelle le chef de la cuadrilla, vient ainsi à leur secours. Un bel exemple de quite est rapporté dans une lettre d'un picador, nommé Manuel Jimenez, qu'un aficionado a conservée. « Ce soir, écrit-il, j'ai bien failli mourir d'un coup de corne, et si je suis encore vivant, c'est grâce au courage et à l'adresse de Pedro Romero ; le troisième taureau m'a mis dans une position des plus critiques ; c'était un animal de haute taille et de beaucoup de sang-froid ; aussitôt que je le *citai*, il me chargea, et je le piquai à l'épaule ; quand il sentit le fer, sa fureur augmenta, il fonça de nouveau sur mon cheval, me désarçonna et je tombai tout de mon long, entièrement à découvert. Romero se trouvait à quelques pas, sa cape à la main. Le taureau me fixa, mais sans me charger, et de temps en temps il fixait aussi Romero, qui agitait en vain sa cape pour l'attirer vers lui ; cette disposition de l'animal était fatale et ma vie courait un danger imminent, car ma chute avait été si violente, que je ne pouvais me retirer qu'à pas lents ; j'étais plein d'angoisses, quand j'entends Romero qui me dit : « Père Manuel, relevez-vous et ne « craignez rien ; » j'obéis, et je parvins, non sans peine, à atteindre la barrière : alors il se retira lentement en marchant à reculons, et le taureau me quittant enfin pour le poursuivre, je fus sauvé. »



La pose des banderillas. — Dessin de G. Doré.

Une autre fois, le picador Carmona venait d'être renversé par un taureau des plus durs ; étourdi par sa chute, il ne fit pas attention, en se relevant, à la position où il se trouvait par rapport au taureau ; une fois sur pied, il s'aperçut avec effroi qu'il était très-exposé, étant placé entre le taureau et la cape de Romero ; celui-ci, au moment où l'animal furieux fonça sur le picador, ne vit pour lui qu'une chance de salut : d'un geste plus prompt que la pensée, il le poussa violemment et l'étendit à terre, en même temps il fit rapidement passer la cape de sa main droite dans sa gauche, en sorte que le taureau ne rencontra qu'un morceau d'étoffe. Carmona, s'étant relevé, se jeta dans les bras de Romero en l'appelant son sauveur.

On voit par ces deux exemples que le métier du picador est parfois assez dangereux ; il l'est moins encore, cependant, que celui de l'espada, qui se trouve entièrement à découvert pour tuer le taureau, tandis que le cavalier est ordinairement garanti par le corps de son cheval.

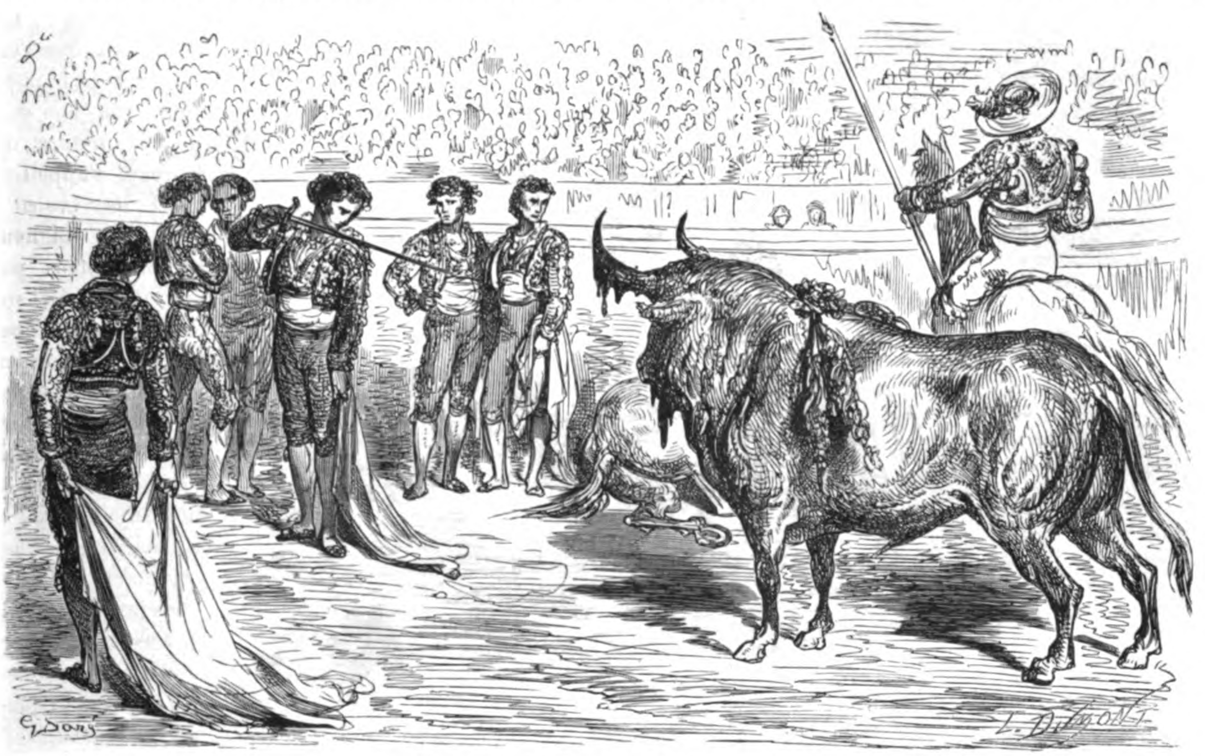
Un des *reservas*, picador de réserve, venait d'entrer dans l'arène, en remplacement de Calderon, qui s'était *inutilizado*, c'est-à-dire rendu inutile ; son cheval ne tarda pas à partager le sort des autres ; cependant il ne fut pas tué roide : la corne avait pénétré sous le ventre, et de la large blessure qu'elle venait d'ouvrir, nous vîmes sortir un énorme paquet d'intestins qui restèrent un instant suspendus entre ses jambes et ne tardèrent pas à traîner jusqu'à terre, de sorte que le pauvre cheval s'embarrassait les pieds dans ses propres entrailles. Le picador redoubla des éperons, mais la malheureuse bête ne marchait pas assez vite, et un muchacho vint la tirer par la bride pendant qu'un autre la frappait à coups redoublés de son bâton. Les cris : *Fuera! fuera* ! (dehors) et *otro caballo !* (un autre cheval) retentirent de toutes parts ; ce n'était pas qu'on eût la moindre pitié pour l'agonie de la pauvre rosse ; le public des taureaux est blasé sur le spectacle de toutes ces souffrances ; on demandait un autre cheval tout simplement parce que celui-ci avait à peine la force de porter son cavalier, et que le *service de la place était mal fait*. Heureusement le taureau vint mettre fin à cette scène dégoûtante en renversant du premier choc une victime à moitié morte, et en l'achevant d'un seul coup.

C'était le troisième cheval tué depuis peu d'instants ; deux autres périrent bientôt sous les cornes du terrible Morito, sans compter les trois qu'il blessa. La course commençait bien : cinq chevaux tués et trois blessés, vingt-cinq coups de pique (*puyazos*), huit chutes de picadores, sans parler de Calderon mis hors de combat, tel était le résultat des cinq premières minutes ; aussitôt qu'un cheval était tombé, les muchachos venaient lui

frapper les naseaux à coups de bâton pour voir s'il pouvait être utilisé ; quand l'animal était trop malade, ils s'empressaient d'ôter la selle et la bride, ainsi que le mouchoir rouge qui couvrait l'œil droit ; d'autres parcouraient l'arène, tenant de petites corbeilles pleines de sables et en semant quelques poignées sur les mares de sang, précaution sans laquelle les toreros seraient exposés à glisser.

Deux trompettes, accompagnés d'un roulement de timbales, *tamboriles*, sonnèrent quelques notes d'une fanfare aigre et fausse pour annoncer que la tâche des picadores était finie, et que celle des bandilleros allait commencer. On les vit aussitôt accourir d'un pas leste, agitant en l'air leurs banderillas pour exciter le taureau et l'attirer de leur côté.

Les banderillas, qu'on appelle aussi *palillos*, *zarcillos* ou *rehiletes*, sont de petits morceaux de bois de la grosseur du pouce, longs de soixante centimètres environ et enjolivés dans toute leur longueur de papier de différentes couleurs, frisé et découpé ; à une extrémité est fixé un dard de fer de quelques centimètres, qui ressemble exactement à la pointe d'un hameçon : les banderilleros doivent piquer dans les épaules du taureau ces espèces de flèches qui, une fois entrées dans la peau, y restent solidement fixées : il s'agit de rendre plus furieux, sans le blesser, l'animal déjà excité par sa lutte avec les picadores. Les banderillas sont piquées par paire, une de chaque côté de l'épaule : c'est une des opérations les plus difficiles, qui exige à la fois beaucoup d'agilité et de sang-froid, car il faut lever les deux bras à la fois par-dessus les cornes du taureau, de manière à les toucher presque ; la moindre hésitation, le moindre faux



L'espada. — Dessin de G. Doré.

pas peut exposer le banderillero à un très-grand danger. Il arrive quelquefois qu'un banderillero remplit en même temps le rôle de *media espada*, c'est-à-dire demi-épée, ou espada en sous-ordre. On cite un torero qui remplit un jour, dans la même course, le triple rôle de picador, de banderillero et d'espada.

Le taureau, provoqué par le Gordito, ne se fit pas attendre et fondit sur lui comme l'éclair ; le torero fit un pas de côté en battant un entrechat et l'animal continua sa course, secouant les deux banderillas qui venaient d'être piquées sur ses épaules. Un second banderillero ne tarda pas à en ajouter deux autres, qui mirent l'animal au comble de la fureur : l'effet produit par ces petites flèches est tellement irritant et agace tellement les taureaux, qu'il a donné lieu à la locution populaire *poner banderillas*, mettre des banderillas à quelqu'un lorsqu'on veut parler d'une personne qu'on taquine ou à qui on adresse des paroles satiriques.

Bientôt nous entendîmes dire autour de nous que le Gordito allait poser des *banderillas de á cuarta*. La cuarta est le quart de la *vara*, qui a un peu moins d'un mètre ; les banderillas de á cuarta ont donc moins de vingt-cinq centimètres de longueur, ce qui augmente considérablement le danger, comme il est facile de le comprendre, puisqu'en les posant, les mains du banderillero doivent effleurer les cornes du taureau. Ce tour de force qu'on ne voit exécuter que très-rarement, fut exécuté de la manière la plus habile et très-chaleureusement applaudi.

Le Gordito est aujourd'hui le banderillero le plus renommé de l'Espagne ; sa hardiesse et son agilité vraiment extraordinaires contrastent singulièrement avec son embonpoint, qui lui a valu le nom de *Gordito*, littéra-

lement le *grassouillet*. Nous nous rappelons un autre banderillero, Blas Meliz, qu'on avait surnommé *el Minuto*, le menu, à cause de l'exiguïté de sa taille, ce qui ne l'empêchait pas d'être un des plus adroits qu'on eût jamais vus ; de plus, il était boiteux, par suite d'une blessure au talon droit, qu'il avait reçue d'une façon assez singulière dans la plaza de Ségovie : un taureau venait d'être frappé par l'espada, et l'épée était restée engagée dans le cou, ainsi que cela se voit fréquemment; l'animal, en se débattant, rejeta l'arme en l'air, et elle alla retomber la pointe en avant sur le talon du Minuto.

Le Gordito, pour répondre aux nombreux bravos qui avaient salué son tour de force, se préparait à poser une quatrième paire de banderillas, quoique le nombre réglementaire soit de trois paires seulement ; mais il s'arrêta tout à coup. *A matar suena èl clarin!* (le clairon sonnela mort !) C'est le signal qui annonce le troisième acte du drame, invariablement terminé par la mort du taureau.

Le Tato. — L'épée et la *muleta*.— La *estocada á volapies*. — Une avalanche de *sombreros*. — Le *cachetero*. — Les *tiros* de mules. — Les *banderillas de fuego*. — Le *sobresaliente*. — Les *suertes de capa*.— *El Gordito Sentado*. — Un *banderillo* accroché. — Les taureaux sauteurs. — La *suerte de descabellar*.

A tout seigneur tout honneur! il appartenait au Tato de porter le premier coup d'épée : l'usage veut que l'espada, avant de se mettre en devoir de tuer, s'adresse au président pour lui demander la permission d'immoler le taureau, en s'engageant à accomplir courageusement sa tâche : c'est ce qu'on appelle *echar el brindis*, — c'est-à-dire littéralement : porter le toast. Le Tato se dirigea donc vers la loge de la présidence, et ayant fait passer dans sa main gauche l'épée et sa muleta, il se découvrit et salua gracieusement de sa montera le *señor presidente*; le brindis terminé, l'alcade fit un signe de tête affirmatif : alors le Tato, faisant une pirouette, lança en l'air sa montera d'un air tout à fait dégagé et comme pour dire qu'il allait jouer son va-tout; puis il se dirigea d'un air résolu vers le taureau, l'épée dans la main droite et la muleta dans la gauche.

La muleta est un drapeau rouge, un peu moins grand qu'une serviette, fixé à un bâton de la longueur du bras; ce petit lambeau d'étoffe est le palladium, la sauvegarde de l'espada ; d'abord il lui sert à bien connaître les allures de la bête stupide qui se précipite sur l'*engaño*, le leurre, comme on l'appelle aussi, au lieu de se jeter sur l'homme, puis au moment de tuer, à détourner son attention. Quant à l'épée, elle est de longueur ordinaire, à lame plate et flexible; la poignée, courte et pesante, pour être mieux en main, ne se tient pas comme celle des épées ordinaires ; l'espada pose l'index sur le talon de la lame, et porte le coup en appuyant le pommeau sur la paume de la main ; s'il nous était permis d'employer une comparaison un peu vulgaire, nous dirions qu'il tient son épée exactement comme on tient une fourchette. A voir le Tato se placer en face du taureau, l'attirer avec sa muleta et recevoir avec insouciance l'attaque de l'animal, on eût dit un enfant jouant avec un jeune chien : ces évolutions, que l'espada répète plus ou moins de fois suivant la nature du taureau, s'appellent *pases de muleta ;* elles sont soigneusement notées par les *aficionados* sur les bulletins préparés en blanc qu'on leur distribue avant la course, et dont on a déjà eu le facsimile ; ils attachent au maniement de la muleta une très-grande importance. Tous les espadas n'y réussissent pas au même degré ; on en cite un, Juan Gimenez, surnommé *El Morenillo*, qui avait acquis une habileté extraordinaire en ce genre; il s'était étudié à être ambidextre, se servant à volonté tantôt de la main droite, tantôt de la gauche pour tenir l'épée et la muleta; cette faculté lui fut très-utile dans des situations dangereuses.



El Tato. — Dessin de G. Doré.

Revenons au Tato. Il multipliait les passes de muleta devant le taureau, qui commençait à perdre de sa vigueur et devenait *aplomado*, c'est-à-dire de plomb, alourdi, refusant obstinément de charger. Le torero s'approcha de lui, soulevant par manière de défi les banderillas avec la pointe de son épée ; puis il se mit en position, tenant son arme horizontale et sa muleta inclinée à terre. Le Tato était superbe à voir dans cette attitude. *Qué bien plantado !* qu'il est bien campé ! disaient avec admiration des voix de femmes autour de nous. L'instant du dénoûment approchait ; tous les regards étaient fixés sur l'épée : tout d'un coup nous vi-



Le triomphe de l'espada. — **Dessin de G. Doré.**

mes le Tato se précipiter vers le taureau, en sautant légèrement du pied gauche; les cornes effleurèrent le satin de sa veste, et l'épée s'enfonça tout entière dans l'épaule du taureau.

Le Tato venait de donner une magnifique *estocada á volapies*.

Disons ici quelques mots de cette fameuse estocade si estimée des aficionados, et qui a été définie d'une manière inexacte dans plusieurs descriptions de courses de taureaux. La *suerta estocada á volapies* ne consiste pas, comme on l'a dit, à frapper le taureau sans qu'il perde une seule goutte de sang et en le faisant tomber à genoux devant son vainqueur. Ce coup a été inventé, comme nous l'avons dit précédemment, par le célèbre Joaquin Rodriguez, dit Costillares; il permet de tuer les taureaux *aplomados*, dont les jambes ont perdu de leur vigueur et qui refusent d'attaquer. C'est alors l'espada qui doit se précipiter vers l'animal. Voici, du reste, la définition que Pepe-Illo, aussi connu comme torero que comme auteur didactique, donne de la *suerte de volapies* dans son traité sur la tauromachie : « Le Diestro (c'est-à-dire l'*habile*, nom qu'on donne quelquefois à l'*espada*) se met en position pour donner la mort, et aussitôt que le taureau, trompé par le mouvement de la muleta, baisse la tête et découvre ses épaules, il court vers lui, enfonce son épée et saute sur un pied.... Coup très-brillant, ajoute Pepe-Illo, mais qu'on ne doit mettre en pratique que quand les taureaux ont perdu leur agilité et refusent de se précipiter sur l'espada. »

Les suertes de espada sont de deux sortes principales: celle de volapies que nous venons de voir, et la *suerte de recibir* ou *recibiendo*, qui est tout le contraire de la première; c'est-à-dire que dans le cas où l'espada l'exécute, il doit foncer sur le taureau au lieu d'attendre son attaque. On compte encore une autre *suerte de espada*, celle de *descabellar*, assez difficile à exécuter; nous aurons tout à l'heure l'occasion de la voir.

La belle estocade á volapies que venait de donner le Tato lui valut un tonnerre d'applaudissements, et on vit de toutes parts une quantité de chapeaux voler en l'air et retomber drus comme grêle dans le *redondel* : chapeaux de tous genres et de toutes formes, les *sombreros calañeses* des Andalous, les larges chapeaux valenciens et les tuyaux de poêle de la civilisation : il y avait jusqu'à des casquettes! Cette avalanche de coiffures est la plus haute expression de l'enthousiasme des amateurs, et on pourrait dire que le mérite des coups peut se juger d'après le nombre des chapeaux. Des cigares furent aussi jetés en grand nombre, et nous vîmes même de charmantes *aficionadas* lancer leurs bouquets sur l'arène, tandis que d'autres applaudissaient de toute la force de leurs petites mains.

Pendant ce temps-là l'espada, drapé dans sa cape et le poing sur la hanche, les remerciait du regard et les saluait cavalièrement, sa montera à la main. Autour de lui gisaient quelques chevaux; les uns morts, d'autres soulevant leur tête et la laissant retomber pour la dernière fois, en rendant avec le dernier soupir des flots d'un sang noir qui s'échappait de leur bouche; çà et là des monceaux d'entrailles encore palpitantes. Étranges contrastes! Des fleurs, du sang et du satin, n'est-ce pas l'image d'un combat de taureaux?

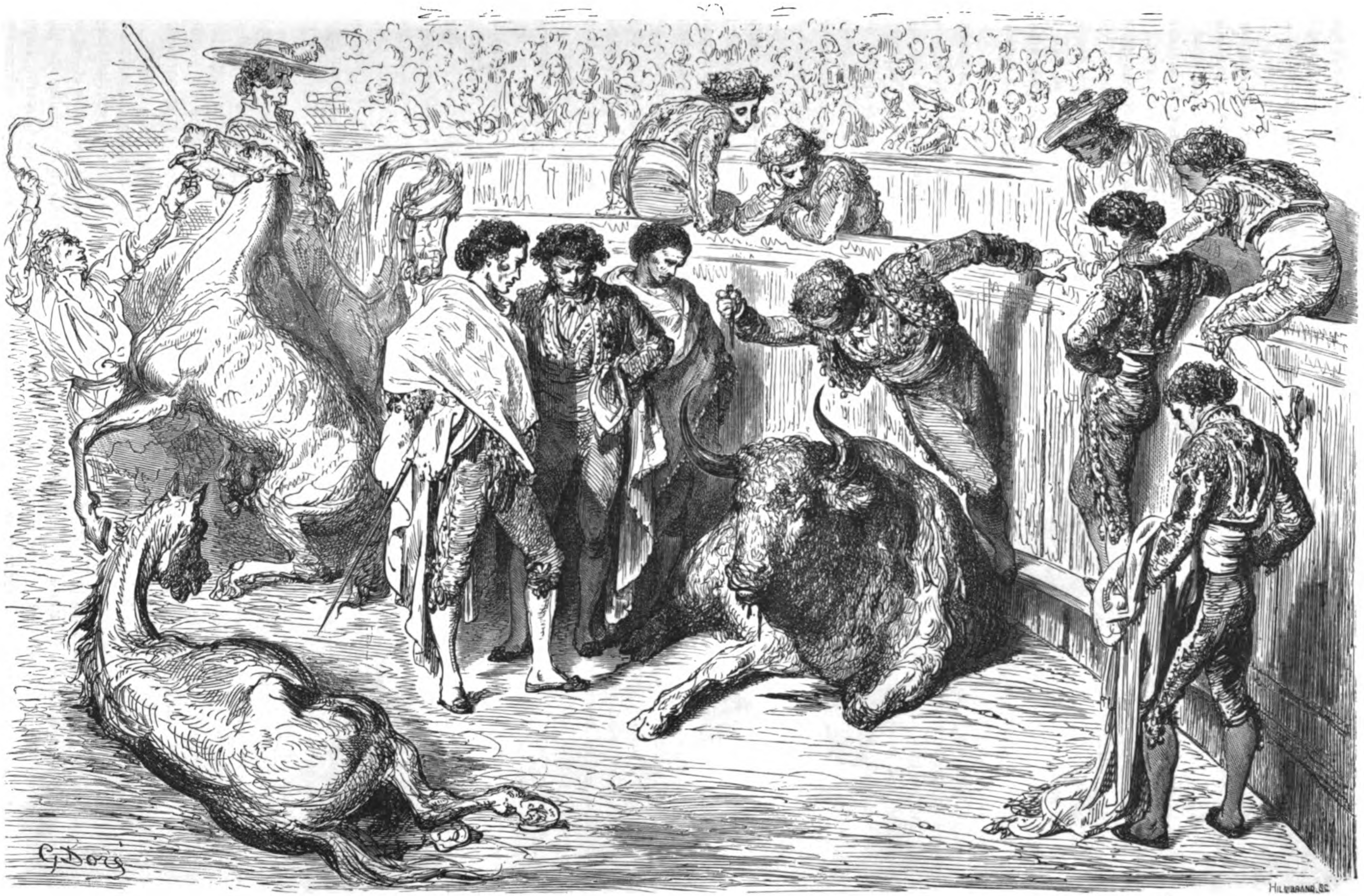
Quand les transports des amateurs commencèrent à se calmer, les garçons de service ramassèrent les chapeaux et les renvoyèrent très-adroitement à leurs propriétaires, depuis les *tendidos* jusqu'aux *gradas cubiertas* les plus élevées, et chacun rentra en possession de son couvre-chef quelque peu endommagé, pour en faire le même usage à la prochaine occasion. Il y a certains chapeaux qui font ainsi une demi-douzaine de voyages quand la *corrida* est brillante.

Cependant le taureau n'était pas encore tombé, quoique la lame de l'épée eût disparu tout entière dans son corps et qu'on n'aperçût plus que la garde au-dessus de l'épaule; mais l'animal commençait à chanceler, en décrivant des courbes comme ferait un homme pris de vin; puis il se mit à tourner sur lui-même, ce qui indiquait qu'il allait bientôt tomber. *Se marea! Se marea!* (il se trouve mal!) cria la foule. Les *chulos* formèrent alors le cercle autour de lui et commencèrent à faire jouer leurs capes l'un après l'autre, de manière à accélérer encore le mouvement du taureau, qui ne tarda pas à s'affaisser sur lui-même.

Mais l'animal était encore vivant. Bien que ses yeux fussent devenus ternes et vitreux, bien que le sang coulât de sa bouche en abondance, il portait encore la tête droite. On eût dit qu'il ne voulait pas mourir. Nous vîmes alors arriver le *cachetero*, personnage tout de noir habillé, qui ne s'était pas montré jusqu'à ce moment; car sa seule mission est de terminer d'un coup les souffrances du taureau, au moyen d'un petit poignard appelé *cachete*, de forme arrondie, dont la pointe va en s'élargissant et ressemble exactement à la lame d'un grattoir.

Le taureau, qui s'était couché le long des *tableros*, regardait d'un air impuissant les ennemis qui venaient de le combattre et qui tardaient tant à mettre un terme à son agonie : pendant ce temps-là le cachetero s'était glissé entre le taureau et la barrière, en suivant le rebord qui sert aux *toreros* à prendre leur élan; se retenant de la main gauche, il se pencha vers le taureau et choisit un point entre les deux cornes; sa main droite, armée du cachete, s'abaissa et se releva immédiatement; aussitôt la tête de l'animal tomba lourdement à terre, comme frappée par la foudre; le cachete avait traversé la moelle épinière, et la mort avait été instantanée.

Pour célébrer la mort du taureau, l'orchestre joua un de ces airs de danse andalous qui passionnent tant les Espagnols et qui sont si pleins d'originalité; le public en accompagnait le mouvement saccadé en battant des mains. Deux *tiros* ou attelages de trois mules empanachées entrèrent au grand galop dans l'arène, et les garçons de service accrochèrent au *gancho*, crochet de fer préparé pour la circonstance, le taureau et un des chevaux morts; cette opération ne s'accomplit pas sans quelque difficulté, car les mules, rétives comme à l'ordi-



Le cachetero. — Dessin de G. Doré.

naire, étaient impatientes de s'élancer avant que les victimes fussent accrochées au gancho. Elles partirent enfin à fond de train, excitées par de vigoureux coups de fouet, et guidées à droite et à gauche par deux *muchachos* qui les dirigeaient à grand'peine en se suspendant à leurs brides; puis on les vit reparaître autant de fois qu'il restait de corps à élever.

Pendant l'entr'acte, — si on peut donner ce nom à l'intervalle de quelques minutes qui sépare la mort d'un taureau de la sortie du suivant, — les *narangeros* recommencèrent à distribuer leurs oranges, et les marchands d'*orchata de chuchas* ne purent suffire à étancher la soif des Valenciens assis aux tendidos; des garçons de service nivelèrent le sol de l'arène, tandis que d'autres couvraient de sable quelques mares qui indiquaient la place des chevaux enlevés.

Ainsi qu'on vient de le voir, la lutte contre chaque taureau peut se diviser en trois parties bien distinctes, ou, si l'on veut, en trois actes : dans le premier, les *picadores* remplissent le rôle principal; le second est consacré aux exercices des banderilleros; quant au troisième, il est rempli par le diestro, l'habile par excellence, dont l'épée termine invariablement le drame par la mort du taureau. On consacre à chaque taureau un quart d'heure ou vingt minutes au plus, ce qui donne environ deux heures et demie pour la durée totale d'une course de huit taureaux.

La première fois qu'un étranger assiste à ces sanglants exercices, il est rare qu'il puisse se défendre d'une certaine émotion : un de nous ne put s'empêcher de pâlir à la première vue du sang, et fut obligé d'avaler un grand verre d'eau glacée pour se remettre. Quant aux Espagnols, généralement habitués à voir des combats de taureaux dès leur enfance, ils assistent à ce spectacle comme à un drame quelconque; on y voit un assez grand nombre de femmes et de jeunes filles, et il nous est arrivé bien des fois d'y apercevoir une mère allaitant son enfant.

L'arène étant déblayée, l'orchestre fut subitement interrompu par la fanfare criarde des clairons et le roulement sourd des *tamboriles;* la porte du *toril* s'ouvrit avec fracas, et le second taureau, annoncé sous le nom de *Cuquillo* (le coucou), fit son entrée dans le *redondel.* Le *coucou* ne plut guère, à première vue, aux aficionados, nos voisins; sa démarche un peu lourde n'annonçait pas un de ces taureaux qu'on appelle *boyantes, claros, sencillos*, c'est-à-dire francs et intrépides; il alla flairer successivement les deux picadores, qui lui administrèrent chacun un vigoureux coup de pique, sans qu'il parût se soucier de venger ces affronts : puis il se retira d'un air penaud à l'autre extrémité du cirque, où les chulos allèrent le relancer à grand renfort de capes. C'était décidément un taureau *cobarde, blando*, lâche et mou, et de plus *querenciado.* Ce dernier mot demande une explication particulière. Presque tous les taureaux affectionnent un endroit quelconque de l'arène et y reviennent de préférence, soit qu'ils refusent le combat, soit qu'ils veulent seulement jouir d'un instant de trêve; ceux qui abusent de la *querencia* qu'ils ont choisie sont flétris du nom de *querenciados :* le coucou était un de ceux-là. Cependant après avoir reçu avec résignation un certain nombre de *puyazos* de la main des picadores, il s'anima un instant et finit par leur tuer deux chevaux; mais, glorieux sans doute de ce bel exploit, il parut décidé à se reposer sur ses lauriers; aussi, dès que le clairon annonça qu'il était temps de poser les *banderillas,* les cris de *fuego! fuego!* (le feu) retentirent de toutes parts. Les banderillas de fuego étaient demandées au président de la place, qui les accorda aussitôt. Voici en quoi consiste le perfectionnement apporté à ces flèches de bois que nous avons déjà décrites : au lieu de papier frisé, elles sont garnies de différentes pièces d'artifices, disposées de manière à s'enflammer au moment où le fer pénètre dans la peau de l'animal.

Le malheureux Cuquillo reçut ses deux premières banderillas de fuego des mains du Gordito; à peine étaient-elles posées, qu'une longue traînée de feu siffla le long de ses flancs et fut bientôt suivie de l'explosion de plusieurs de ces bruyants pétards qu'on appelle des *marrons;* deux autres banderillas de feu ne tardèrent pas à prendre place à côté des premières, et furent encore suivies d'une troisième paire; l'animal beuglait en tournant sur lui-même, partait au galop, puis s'arrêtait pour repartir de nouveau, furieux d'être en même temps écorché par le fer, grillé par la poudre et étourdi par le bruit; cela n'empêcha pas un des banderilleros de vouloir lui poser une quatrième paire; mais une seule banderilla le toucha, et en touchant à terre éclata sous son ventre, ce qui mit le comble à sa rage. On sonna enfin la mort, et le *sobresaliente*, c'est-à-dire l'espada remplaçant, l'espada doublure, après avoir prononcé son *brindis* devant le président et jeté sa montera en l'air, se prépara à tuer le taureau. Après plusieurs *pases de muleta,* il lui fit quelques *pinchazos*, ou piqûres, dont une ayant porté sur un os, faussa son épée, ce qui souleva quelques murmures de mécontentement parmi les amateurs les plus sévères; sans se déconcerter, le sobresaliente redressa du bout de son pied la lame dont il avait appuyé la pointe sur la terre, et donna au Cuquillo une estocade plus heureuse, qui ne tarda pas à lui faire rendre le sang; bientôt le cachetero apparut de nouveau et recommença son office de bourreau; puis les mules vinrent, suivant le cérémonial obligé, enlever les chevaux et le taureau.

Sans vouloir passer en revue tous les incidents qui se produisirent pendant le reste de la course, nous en signalerons quelques-uns qui méritent d'être rapportés : ce fut d'abord la réapparition inattendue du *picador* Calderon qui, on se le rappelle, avait été emporté sans connaissance dès le commencement de la course. Il semble vraiment que les *picadores* ne soient pas faits de la même étoffe que les autres hommes : ils sont tellement habitués à recevoir à chaque instant des coups et des horions, qu'ils paraissent insensibles aux chutes les plus formidables. La moitié de la figure de Calderon disparaissait sous un bandeau qui soutenait les compresses



Un banderillo en danger. — Dessin de G. Doré.

appliquées sur sa blessure. Ce bandeau, la maigre haridelle qui lui servait de monture, la longue pique qu'il brandissait de la main droite, tout lui donnait une certaine ressemblance avec l'ingénieux Hidalgo de la Manche monté sur Rossinante. Résolu à venger sa blessure, il se plaça le plus près du *toril* pour recevoir le premier choc du *Brujo* (le sorcier) le troisième taureau, et il s'en tira le mieux du monde, aux applaudissements d'un public sympathique, au moyen d'un vigoureux *puyazo* qui fit couler quelques filets de sang; à partir de ce moment, Calderon, échauffé par les bravos, et poussé par l'amour-propre qui est commun à tous les toreros, tint à se surpasser lui-même, et sa terrible *pua* ne laissa pas de repos au taureau; on eût dit que cet homme, qui venait d'avoir le crâne fendu, avait à peine reçu une égratignure. Il est vrai que ses camarades l'avaient beaucoup engagé à ne pas reparaître sur l'arène ce jour-là, mais il n'y voulut jamais consentir. On aurait de la peine à se faire une idée de l'obstination extraordinaire que montrent souvent les toreros dans des circonstances analogues. Ainsi un torero bien connu, Roque Miranda, surnommé Rigores, ayant reçu un jour trois coups de corne dans la plaza de Madrid, voulut figurer peu après dans une course qui se donnait à plus de cent lieues de là, à Bilbao: bien qu'il s'en fallût de beaucoup qu'il ne fût guéri, il entreprit ce long voyage; mais le célèbre Montès ne voulut jamais lui permettre de prendre l'épée, et l'engagea à retourner à Madrid. Peu de temps après il prit part à une *corrida* dans l'amphithéâtre de cette ville; mais ses blessures, à peine fermées, s'envenimèrent, et il mourut après avoir subi deux cruelles opérations.

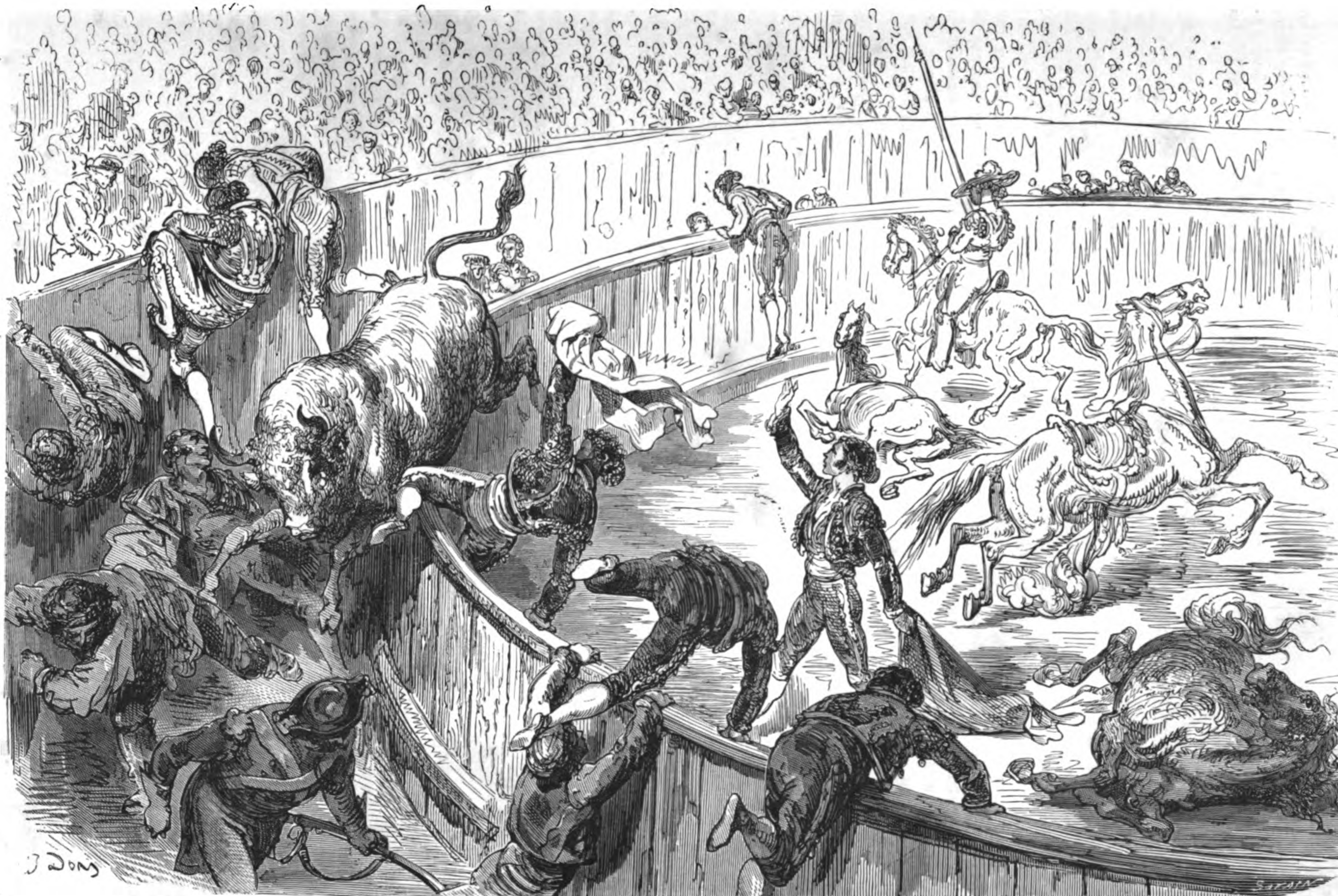
La course continuait avec un entrain parfait; le Tato, poussé à la fois par l'ardeur de la jeunesse et par une vraie passion qu'il professe pour son art, se multipliait et se trouvait toujours prêt à secourir un des *toreros* au moment du danger: ce jour-là fut, au dire d'*aficionados* très-experts, un des plus brillants de sa carrière tauromachique: il nous donna des *suertes de capa* des plus brillantes et des plus difficiles; ces jeux de cape, très-variés, sont désignés par des noms particuliers, et s'emploient suivant les allures de chaque taureau; ainsi nous le vîmes exécuter la *suerta de espaldas*, qu'on appelle ainsi parce que le *diestre* se place devant l'animal en lui présentant les épaules, puis, grâce à un mouvement rapide, le laisse passer à côté de lui; nous vîmes encore la *suerte à la navarra*, une des plus gracieuses, et celle *de las tijeras* ou des ciseaux, qui consiste à s'embosser en face du taureau en se croisant les bras. Dans ces différents exercices, le Tato déploya une grâce et une assurance qu'aucun autre torero ne saurait égaler. Quand arriva le moment de tuer le troisième taureau, il l'immola d'un superbe coup d'épée qu'on appelle *mete y saca*, littéralement met et retire; c'est-à-dire qu'après avoir enfoncé la lame jusqu'au trois quarts il la retira de suite et la conserva à la main.

Le quatrième taureau était attendu par les spectateurs avec une très-grande impatience, car on avait annoncé que le *Gordito* devait lui poser une paire de *banderillas sentado*, c'est-à-dire assis sur une chaise. La chose nous paraissait difficile, pour ne pas dire impossible, et il nous tardait aussi de voir comment le fameux *banderillero* se tirerait d'un tour de force aussi dangereux; le clairon annonça enfin le moment attendu, et nous vîmes un garçon de service apporter une chaise grossière recouverte en paille, qu'il plaça au milieu de l'arène. Le *Gordito* vint s'y asseoir, et ses deux dards à la main, il attendit d'un air souriant le choc de l'animal (voy. p. 337): celui-ci, attiré par les capes des *chulos*, ne tarda pas à prendre le Gordito pour point de mire. Des milliers de poitrines palpitaient à la pensée du danger auquel l'exposait sa témérité. Le taureau se précipita bientôt, faisant voler sous ses pas des tourbillons de poussière; quand il ne fut plus qu'à deux pas de la chaise, un immense cri de terreur retentit dans tout l'amphithéâtre nous eûmes à peine le temps de voir le Gordito élever les bras et se jeter rapidement de côté en faisant une pirouette; puis le taureau, doublement furieux de se sentir piqué par le fer et de voir son ennemi lui échapper, fit voler la chaise en l'air à plusieurs reprises et continua sa course, chaque flanc orné d'une superbe *banderilla*.

Dire l'enthousiasme provoqué par l'intrépidité et l'adresse du Gordito serait chose impossible: il va sans dire qu'une nouvelle avalanche de chapeaux tomba sur l'arène avec des centaines de cigares, que le banderillero s'empressa de partager avec ses camarades.

Bientôt après un autre incident, qui faillit avoir un dénoûment fatal, vint émouvoir de nouveau l'assemblée, Un des banderilleros, au moment où le *clairon* venait de donner le signal de la mort, eut la malheureuse idée de vouloir poser encore une paire de banderillas: mais ayant fait un faux pas, il glissa et tomba la face contre terre, les bras étendus en avant; il n'avait pas encore eu le temps de se relever, que les chulos étaient déjà venus à son secours, les uns attirant le taureau au moyen de leurs capes, un autre le saisissant par la queue. Cependant la tête de l'animal venait de s'abaisser vers le malheureux, qui fut enlevé au bout des cornes, les bras et les jambes pendantes; tout le monde le crut perdu en le voyant ainsi suspendu aux cornes du taureau, qui avait déjà fait deux fois le tour de l'arène en le secouant d'une manière furieuse. Tout à coup, le pauvre diable tomba à terre sans mouvement, et le taureau continua sa course, emportant au bout de ses cornes quelques lambeaux de satin. Voici ce qui s'était passé: le banderillero, par un bonheur providentiel, avait eu sa ceinture et sa veste accrochées par les cornes de l'animal, qui, à force de saccades, les avaient déchirées, envoyant l'homme rouler à quelques pas. Étourdi par sa chute, il fut relevé par ses camarades qui s'assurèrent, à leur grand étonnement et à celui du public tout entier, qu'il n'avait pas reçu la moindre blessure.

Cet accident nous fit penser à l'eau-forte de Goya, qui représente la mort de Pepe-Illo, dans le cirque de Madrid; seulement, le malheureux torero était tombé sur le dos; ce fut une mort affreuse; bien que ses entrailles



Taureau franchissant la barrière. — Dessin de G. Doré.

sortissent de son corps et qu'il eût plus de dix côtes brisées, il eut encore la force de chercher à saisir les cornes du taureau; mais, lancé en l'air à plusieurs reprises, il ne tarda pas à rester inanimé sur la place. La course ne fut interrompue qu'un instant, et Pedro Romero fut chargé de tuer le taureau à sa place.

Le cinquième taureau, le *Sevillano*, fut tué sans incidents particuliers; ensuite vint le *Judio*, le juif, qui était un taureau sauteur, de ceux qu'on appelle *de muchas piernas*, ce qui signifie mot à mot, de beaucoup de jambes; plusieurs fois il essaya inutilement de franchir la barrière, mais il y réussit enfin, et sauta d'un seul bond par-dessus les *tableros;* tous ceux qui se trouvaient dans la *valla*, ou couloir intérieur, s'empressèrent de sauter dans l'arène ou de grimper vers les gradins. Le taureau, resté seul dans le couloir, s'y promena quelque temps, accompagné de nombreux coups de canne que lui portaient de leur place les spectateurs des *delanteras;* mais il ne tarda pas à rentrer dans l'arène par une des portes qu'on venait d'ouvrir et qui se referma aussitôt sur lui.

Goya, dont la pointe a reproduit la plupart des incidents de la tauromachie, a représenté un taureau sauteur, qui, après avoir franchi la barrière, est arrivé jusque sur les tendidos garnis de spectateurs : plusieurs sont déjà étendus morts à ses pieds, d'autres prennent la fuite, épouvantés; au milieu de cette scène de carnage se tient le taureau, portant embroché sur ses deux cornes le corps inanimé de l'alcalde de Torrejon. Une autre planche de Goya rappelle le tour de force que nous vîmes faire au Gordito, c'est celle qui a pour titre : Témérité de Martincho dans le cirque de Saragosse. Cet espada, assis sur une chaise, et les pieds retenus par des entraves de fer, est armé, au lieu de banderillas, d'une épée qu'il saura plonger dans l'épaule du taureau, en évitant, malgré ses entraves, le choc de l'animal.

Le septième taureau, le *Perdigon*, venait d'être tué, non sans peine, car il s'était vigoureusement défendu, malgré le nom pacifique de *Perdreau* qu'on lui avait donné. Quant au huitième et dernier, il avait nom *Zapatero*, le savetier. Le Gordito termina dignement sa tâche en exécutant par-dessus son dos le *salto de la garrocha*, ou *salto trascuerno*, saut qui s'exécute au moyen d'une longue perche, exactement comme s'il s'agissait de franchir un fossé; Calderon venait déjà d'enlever du bout de sa pique la *divisa* du *Zapatero*, et quand retentit le signal de la mort, le public demanda au Tato de le *descabellar*. La *suerte de descabellar* consiste à piquer le cervelet de la pointe de l'épée au moment où le taureau baisse la tête; il meurt alors comme s'il était frappé par la main du *cachetero*. Cucharès, qui excellait dans cette suerte, l'a apprise au Tato, son gendre; celui-ci voulut montrer qu'il avait profité des leçons du célèbre espada, et le taureau foudroyé tomba à genoux devant son vainqueur.

La course était terminée : en un instant l'arène fut envahie par les gens du peuple, qui s'empressèrent d'aller toucher le taureau de la main; puis la foule s'écoula peu à peu, chacun appréciant à sa manière les divers incidents de la journée.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner le côté moral des courses de taureaux; il est certain qu'elles sont très-attaquables à un point de vue très-digne de considération. La Société protectrice des animaux flétrirait assurément la manière cruelle dont des chevaux inoffensifs sont voués à la mort, et il n'est pas d'étranger qui ne soit saisi de dégoût à la vue d'une semblable boucherie; nous avons vu des personnes qui finissaient par prendre plus d'intérêt au sort de ces malheureux chevaux qu'à celui des toreros eux-mêmes. Il existe en Espagne un parti assez nombreux contre les corridas; cependant ce divertissement, dont il n'est pas facile de nier la barbarie, fait tellement partie des mœurs nationales, qu'il y a lieu de douter qu'il disparaisse de sitôt.

Il est très-probable que dans cent ans on écrira encore contre les combats de taureaux, et qu'il y aura encore des toreros[1].

Ch. Davillier.

(La suite du voyage à un autre volume.)

1. Un écrivain français d'un très-grand mérite a défendu et loué les combats de taureaux en Espagne. Voici un passage de cette apologie où nos lecteurs ne verront, j'espère, qu'un ingénieux paradoxe :

« .... La guerre cesse; le taureau épuisé se retire; le cirque vomit la foule par ses trente bouches; l'ombre oblique envahit la scène; la nuit est arrivée.

« Je reste seul cloué à mon banc, tous mes membres sont brisés par la fièvre. Ce mélange de meurtre, de grâce, d'enchantement, de danse, me laisse dans l'accablement et la stupeur. Je vois encore ce sang, ces sourires, ces horribles blessures, ces odieuses agonies,... j'entends ces mugissements et ces rêves! je passe du cercle des centaures du Dante au ciel du Coran. Jamais songe ne m'a porté si rapidement aux deux extrémités de l'infini.

« Ce matin, je ne comprenais pas que les yeux des femmes espagnoles pussent s'arrêter sur cette arène; en ce moment, il me semble qu'il n'est pas une héroïne de Calderon, de Lope de Vega, de Rojas, qui n'ait assisté, au moins une fois, à une *corrida de novillos*. C'est dans cet amusement qu'elles ont trempé de bonne heure leur âme tragique. La Chimène du *Cid* n'a-t-elle pas une goutte de sang de taureau dans le cœur? Qui voudrait le jurer après avoir lu les romances?....

« Ce spectacle si fortement enraciné dans les mœurs n'est pas un amusement, c'est une institution. Elle tient au fond même de l'esprit de ce peuple. Elle fortifie, elle endurcit, elle ne corrompt pas. Qui sait si les plus fortes qualités du peuple espagnol ne sont pas entretenues par l'émulation des *toros*, le sang froid, la ténacité, l'héroïsme, le mépris de la mort. Dans les légendes du Nord, Siegfried, pour être invincible, se baigne dans le sang du monstre.

« Ni le souffle du midi, ni la galanterie des Maures, ni le régime monacal n'ont pu amollir l'Espagne, depuis qu'elle reçoit l'éducation du centaure. De combien de jeux dissolus ces jeux robustes ne l'ont-ils pas préservée? toujours le taureau a combattu avec elle. Ornez son front d'une devise d'argent et d'or; il a vaincu Mahomet, Philippe II, Napoléon! »

(Edgar Quinet, *Mes vacances en Espagne*.)



Caravane de Mormons. — Dessin de Chassevent d'après M. Stansbury.

VOYAGE A LA CITÉ DES SAINTS,

CAPITALE DU PAYS DES MORMONS,

PAR M. LE CAPITAINE RICHARD BURTON[1].

1860. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

I

De Saint-Louis (Missouri) aux défilés des montagnes Rocheuses. — Bagage du voyageur. — Routes de l'Utah.

Séjournant en Amérique, à Saint-Louis, au mois de juillet 1860, je résolus de me rendre en Californie et d'ajouter, chemin faisant, sur la liste des villes saintes que j'avais déjà visitées, Memphis, Bénarès, Jérusalem, la Mecque et Rome, le nom de la nouvelle Sion.

Cette résolution arrêtée, j'échangeai contre la modeste somme de cent soixante-quinze dollars (environ neuf cent cinquante francs), un billet pour la malle de l'Ouest, qui part tout les mardis de Saint-Joseph ou de Saint-Jo, comme on dit irrévérencieusement dans ce pays. Puis je me munis de quelques provisions, telles que sucre, thé, cognac et tabac, et je modifiai mon bagage selon les conseils des gens expérimentés.

Je fis trouer par le milieu une couverture en caoutchouc, afin de pouvoir m'en servir comme d'un poncho. De plus j'eus soin de la faire garnir dans sa longueur de boutons et de bouclettes se correspondant; enfin on y ajouta une courroie dans le sens opposé, de façon qu'il fût possible de la convertir en porte-manteau, objet indispensable de l'équateur au pôle.

J'aurais dû me procurer aussi une robe de bison en manière de bois de lit; j'ignorais que ce fût nécessaire, et j'y suppléai par emprunt. Ce fut toutefois un oubli regrettable; avec ce meuble, une couverture et une redingote pour traversin, on peut défier les odieux couchers des stations.

1. Nos lecteurs connaissent déjà M. le capitaine Richard Burton, aujourd'hui consul d'Angleterre dans la baie de Biafra (golfe de Guinée). Nous avons publié le récit de son *Voyage aux grands lacs de l'Afrique centrale* (46e, 47e et 48e livraisons de notre deuxième volume).

En fait d'armes, j'emportai deux revolvers. De Saint-Jo à Placerville ou à Sacramento, le pistolet ne doit pas quitter un instant la droite du voyageur (il y est plus sous la main que de l'autre côté), ni le *bowie* (grand couteau) déserter sa gauche; en cas de lutte avec les Indiens ou avec d'autres, ce qui est toujours imminent, l'avance d'une seconde peut lui sauver la vie.

Comme ressources littéraires, j'emportais, outre les guides indispensables, les *Découvertes* de Frémont, de Stansbury, de Gunnison, et un choix des pamphlets les plus violents qu'aient inspirés l'attaque et la défense du mormonisme.

Pour écrire et pour dessiner, j'étais muni de carnets à feuilles métalliques de cinq pouces de longueur servant à la fois d'albums et de livres de notes, et d'une écritoire de voyage, dont un fermoir à ressort remplaça la serrure, afin d'éviter l'emploi de cette invention barbare que l'on appelle une clef.

Pour instruments de précision, j'avais un sextant de poche à double face, inventé par M. George, membre de la Société géographique, et admirablement exécuté par MM. Cari; un horizon artificiel en verre noir, avec niveaux d'eau; des boussoles de nuit et de jour, et une boussole portative à la chaîne de montre (s'il n'est pas orienté, le voyageur a mal aux nerfs); un thermomètre de poche, et un autre à eau bouillante; et à la place d'une bonne jumelle, fort utile pour les objets d'ici-bas, un télescope sans valeur, qui devait me faire voir les satellites de Jupiter et ne me montra qu'une chose : c'est qu'il ne faut pas toujours ajouter foi à la parole d'un opticien.

Celui qui voyage dans la Prairie ne tient pas à la toi-

lette ; une chemise de flanelle d'une couleur sombre, portée par-dessus l'article normal, est ce qu'il y a de plus commode. Pas de bretelles, mais une large ceinture en cuir, où se placent le revolver, le bowie ou cure-dent de l'Arkansas : un long couteau à lame étroite et à charnière. Le vêtement inférieur doit être garni au fond et dans l'entre-jambes d'une bonne peau de daim, si l'on ne veut pas qu'il soit bientôt usé, et le bas doit en être recouvert par la botte, suivant l'usage sensé de nos grands-pères, qui n'avaient pas eu l'idée ridicule de faire protéger le cuir par le drap. Les moccassins ont l'agrément des pantoufles quand il fait chaud, mais ils ne valent rien dans les lieux humides, attendrissent les pieds, et facilitent les entorses. Quelques voyageurs tiennent aux chaussettes, bien qu'elles tiennent les pieds froids, et en emportent six paires. Le mouchoir de poche est inconnu dans la Prairie ; certaines gens, néanmoins, sont mal à leur aise quand cet objet leur manque, n'ayant pas l'habitude de se moucher à la façon du père d'Horace.

Ces précautions prises et quelques autres encore, je montai, le 7 août 1860, dans le véhicule qui devait être ma demeure pendant près de trois semaines, et je commençai mon nouveau pèlerinage.

Je vous épargnerai, lecteurs, les détails de mes débuts, mes stations aux forts Indépendance, Kearny et Laramie, mes rares rencontres avec les hôtes naturels de la Prairie, Indiens et bisons, et franchissant, par la porte du Diable (*Devil's gate*), les passes des montagnes Rocheuses que domine le pic Frémont (voy. p. 356), je ne m'arrêterai pour solliciter votre attention qu'à cinq ou six milles de la rivière Verte, où l'on rencontre la borne qui porte d'un côté le nom d'Orégon, de l'autre celui d'Utah ; ici nous sommes sur la terre de Déséret.

Le *ranch* ou station, où nous arrivons à six heures et demie, et qui se trouve au bord de la rivière, est la demeure de M. Macarthy, notre cocher. Fils d'un Écossais établi en Amérique, ce dernier a conservé des marques nombreuses de son origine, telles que des taches de rousseur et des cheveux qu'on peut se hasarder à qualifier de rouges ; peut-être aussi est-il un peu trop enclin à vider « encore une fois la coupe de l'amitié. » Il a dernièrement épousé une Anglaise, la fille d'un ouvrier de Birmingham, qui se rendait à la nouvelle Sion, et qui, avant la fin de son pèlerinage, ayant perdu la grâce, selon une des formules comminatoires de la foi nouvelle, devra être souffletée par Satan pendant un millier d'années pour avoir épousé un gentil.

Cette station a l'odeur indescriptible des villages hindous, ce qui tient probablement à l'emploi des peaux de bison et à la présence du bétail : on y voit des moutons, des chevaux, des mulets, et quelques vaches tellement fringantes qu'il est impossible de les traire. L'endroit où est placé le ranch produit, au milieu de cette plaine aride, l'effet d'une oasis ; il est pourvu d'une herbe épaisse, couvert de saules, d'arbustes et de fleurs, parmi lesquelles se remarquent des astères, des géraniums et des crucifères de différente espèce. Quelques arbres, spécialement des trembles, s'élèvent encore auprès de la maison ; ils diminuent tous les jours, et il y en a peu qui aient conservé leur feuillage. En d'autres pays, leur ombre, d'autant plus précieuse qu'elle est rare, les aurait fait respecter ; ici, le plus bel arbre est abattu, pour peu qu'on ait besoin d'une bûche. L'homme de l'Ouest a pour les bois une horreur instinctive ; c'est chez lui un sentiment héréditaire ; il attaque un arbre comme un basset casse les reins à un chat, et l'admirable cognée qu'il s'est faite aiguise encore le désir qu'il éprouve d'en finir avec les patriarches de la forêt.

Le Green River est le Rio Verde des Espagnols, qui l'ont appelé ainsi à cause de ses bords plantés de grands arbres et de ses îlots verdoyants. Les Yutas le nomment Piga Ogoué, ou la grande eau. Pour les autres Indiens, c'est la Sitskidiagi, ou rivière de la poule de prairie. Au moment de notre passage, son niveau est au plus bas ; sa largeur n'est que d'une centaine de mètres, et sa profondeur de quatre-vingt-dix centimètres. Dans la saison des crues, elle a deux cent quarante mètres de large. On ne peut, à cette époque, la franchir qu'en bateau ; et lorsque la route est sûre, le passeur va jusqu'à gagner cinq cents dollars par semaine, que souvent il dissipe en un jour. En certains endroits, les berges ont une hauteur de neuf mètres. La vallée peut avoir une largeur moyenne de trois milles.

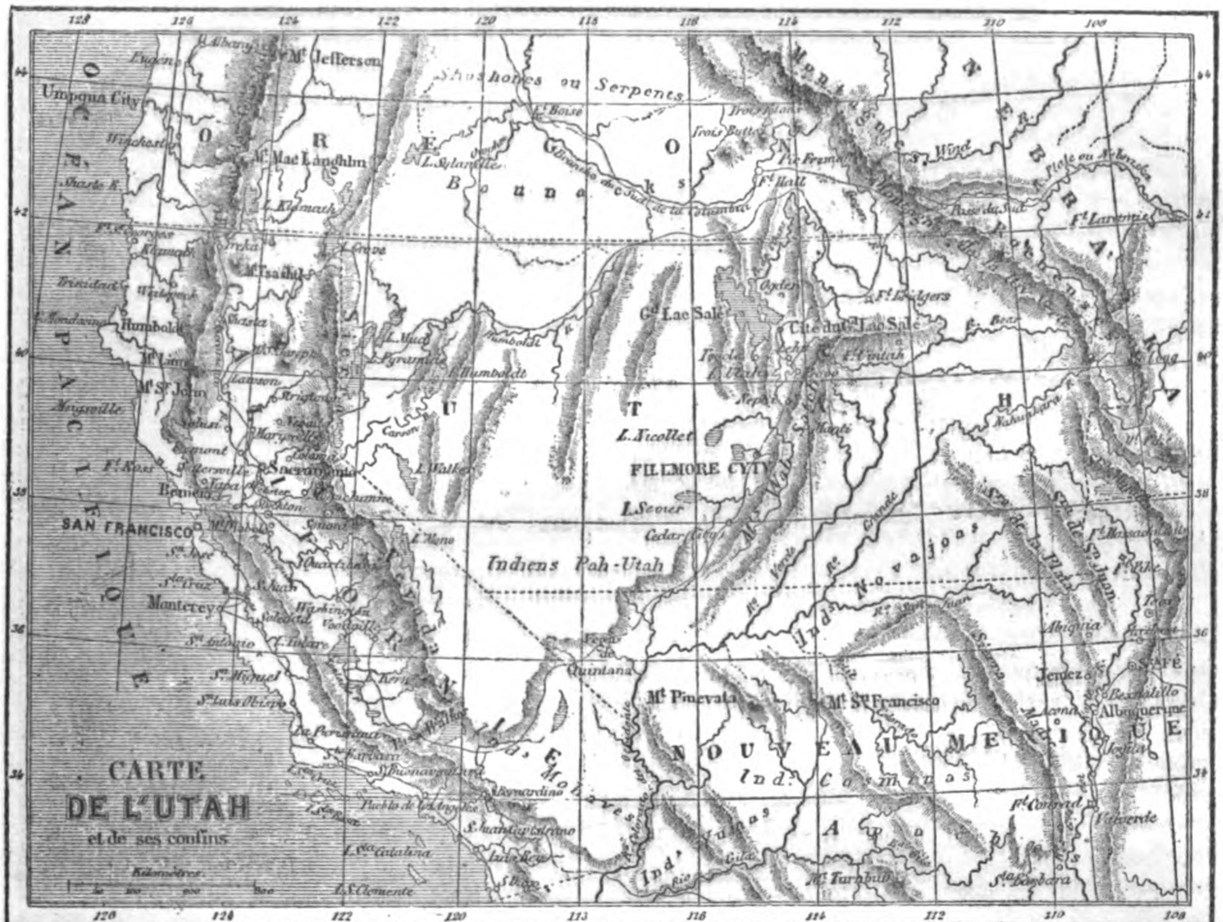
C'est une eau rapide que celle de la rivière Verte ; elle coule à flots pressés comme si elle n'avait pas de temps à perdre, et, à vrai dire, elle a du chemin à faire. Sa longueur, son volume, sa direction lui donnent le droit d'être regardée comme la source du Colorado, qui, plus large que la Colombia, est aussi plus important. Il reste encore à explorer la partie supérieure du premier de ces deux fleuves, surtout les deltas compris entre le Colorado et ses divers affluents, tels que la Grande-Rivière et l'Yaquisilla, dont les trappeurs font de merveilleux récits. Le capitaine Gove, alors à Camp-Floyd, m'a dit qu'une expédition dans ces parages avait été souvent projetée. Vingt-cinq ou trente hommes bien armés, pourvus de bateaux à air, pourraient franchir sans crainte le pays indien, où les tribus sont clair-semées. Un rapport fidèle sur cette région, qui n'est connue jusqu'à présent que par des on dit plus ou moins fabuleux, tels que des vallées ayant pour enceinte des rocs inaccessibles et renfermant des trésors inouïs, des cités indiennes, etc., ne serait pas moins utile qu'intéressant. Je ne recommande pas l'entreprise aux voyageurs européens ; les États-Unis ont organisé depuis longtemps un corps d'ingénieurs topographes, composé d'hommes savants et pratiques, ayant fait des études spéciales, à qui l'on peut abandonner en toute sécurité le soin de pareilles expéditions.

L'excessive aridité du sol diminue sur les bords du Rio Green ; on y voit apparaître la gentiane et diverses plantes aromatiques. L'obione, qui me rappelle un peu le camel-thorn du Sindh (acacia de la girafe), est moins foncée qu'ailleurs et sa verdure franche contraste d'une manière avantageuse avec les teintes glauques de l'éternelle armoise.

Un jeune taillis éveille notre attention par la quantité d'ossements dont il est jonché; c'est là, nous apprend Macarthy, que le deuxième régiment de dragons campait en 1857, et perdit un nombre considérable de chevaux tués par le froid et le manque de fourrage. Les loups et les cayotes semblent avoir gardé le souvenir de cette abondante curée et font de cet endroit un lieu de prédilection; nous les voyons par troupes à la crête des plis de terrain, d'où ils découvrent tout ce qui peut ajouter à leur maigre pitance.

Ici, la température, comme celle de toute la région comprise entre la passe du sud et la ville du lac Salé, est une exagération du climat italien : des journées brûlantes, des nuits fraîches, une atmosphère d'une pureté et d'une transparence incomparables.

Nous rencontrons sur la route une bande d'émigrants composée de trois cent cinquante-neuf individus; elle est accompagnée de trente-neuf chariots et a pour capitaine le patriarche du mormonisme, John Smith, fils aîné d'Hyrum Smith, l'un des frères de Joseph. Encore enfant lors de la sanglante affaire de Carthage[1], ce neveu du prophète échappa au massacre avec la couronne du martyre, et fut élevé au patriarcat[2] le 10 février 1855. Il a le teint blanc et les cheveux blonds. Les gens qu'il conduit reçoivent avec reconnaissance les quelques denrées que nous pouvons leur offrir.



Dressé par A.Vuillemin — Gravé chez Erhard R.Bonaparte

Dépassant les Mormons nous arrivons à une descente qui paraît avoir à peu près une inclinaison de 35° et nous fait mettre pied à terre; on a essayé d'y tracer un chemin en zigzag, et dans les endroits où il forme des angles trop aigus, on a entassé des pierres en guise de parapets, pour le salut des chariots. Arrivé au bas de la montagne, la route gravit une nouvelle côte, redescend, traverse un fond boisé, franchit le Big Muddy, et nous fait gagner Little Muddy creek, où nous arrivons à midi et quart, et où nous trouvons une station. Ces deux criques vont tomber dans la fourche de Hams qui est une branche du Green River; suivant les lois de l'antithèse fréquemment appliquées dans cette région, les eaux de ces deux rivières qu'on appelle *bourbeuses*[3] ont la transparence du cristal et permettent de distinguer jusqu'au moindre caillou du lit où elles coulent.

Le ranch est tenu par un Canadien, brave garçon, actif, jaseur et plein de gaieté, marié à une Anglaise aigre-douce; peut-être la chaleur — nous avons trente-cinq degrés à l'ombre — a-t-elle tourné le caractère de cette pauvre femme; heureusement elle n'a pas produit le même effet sur le lait et la crème qui, tous deux,

1. Voyez page 390.
2. Il succédait à John Smith, qui mourut le 23 mai 1854, et qui avait eu Hyrum Smith pour prédécesseur.
3. *Muddy*, bourbeux, fangeux, vaseux.

sont d'une qualité exceptionnelle. Le Canadien Jean-Baptiste me prenant tout d'abord pour un Français de France, créature qui à ses yeux est voisine des anges, m'accable de questions relatives à l'Empereur qu'il a soin de confondre avec le premier Napoléon, et bien que je l'aie désabusé quant à mon origine, il est tellement enchanté de mes réponses, que pour la première fois depuis que je suis en Amérique je trouve un homme disposé à oublier le tout-puissant dollar.

Un quart d'heure après notre arrivée à Little Muddy, l'ambulance repart et nous entrons dans un pays nouveau, entrecoupé de falaises, de promontoires et de dépressions, complétement nu par endroits, couvert ailleurs d'une végétation épaisse. Des collines bizarres, des escarpements de terre rouge, coiffés d'une argile qui a l'air de neige, sont revêtus d'un manteau de pins et de sapins, mêlés de trembles, dont le feuillage d'un vert-poireau éclatant chamarre la teinte sombre et uniforme. A cette bigarrure de l'effet le plus étrange, s'ajoute la singularité des lignes du sol : les plis se rejoignent, divergent, se croisent, courent parallèlement, laissant entre eux des divisions profondes. C'est dans l'un de ces ravins herbus, et d'une largeur inusitée, que sourdent les Copperas Springs. Notre chariot serpente au flanc d'une crête, il dépasse rapidement deux pauvres Mormons, un homme et une femme, qui conduisent un bœuf estropié, mar-



Le pic Fremont (neigeux), à l'entrée des montagnes Rocheuses. — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of exploration*.

chant à pas de limace, et, après une longue ascension, il arrive au sommet de la montagne du Tremble.

D'après les conducteurs du chariot, cette montagne serait de trois cents mètres plus élevée que South Pass, ce qui porterait son altitude à deux mille cinq cents mètres : chiffre qu'il faudrait, suivant d'autres autorités, réduire à deux mille trois cent soixante-dix. La descente est longue et si rapide que lorsque le morceau de bois, qui nous enraye, sort de la vieille semelle de botte qui l'empêche de prendre feu, j'éprouve un saisissement accompagné de sueur froide.

Une végétation luxuriante borde la route : nous y remarquons des chênes noirs, des négundos acéroïdes de la plus grande taille, placés entre des cerisiers de Virginie à l'étage supérieur, et un fourré d'amélanchiers du Canada. La pente devient décidément périlleuse, et nos glissades (un convoi de Mormons dégringole avec nous) sont de nature à nous faire éprouver un sentiment de profonde satisfaction lorsque nous nous trouvons en bas sains et saufs.

Le train qui nous accompagne a pour chef un capitaine Murphy qui déploie la bannière de l'Union ; c'est l'unique témoignage de fidélité au gouvernement fédéral que nous ayons vu dans les plaines. Ces émigrants ont quitté Council-Bluffs (Missouri) le 20 juin, beaucoup plus tard que d'habitude, et malgré la fatigue du voyage

écrite sur leur figure bronzée par le vent et le soleil, ils ont l'air bien portant.

Mis en joie par la façon victorieuse dont nous avons triomphé jusqu'ici des difficultés du chemin, nous plaisantons un vieux bonhomme du Yorkshire, nouveau Cœlebs courant à la polygamie à une époque où il est bien tard pour profiter de l'institution. Nous rions également d'une négresse entre deux âges qui, malgré son effroyable laideur, espère gagner une place en paradis, et que nous prévenons charitablement de sa méprise, en lui disant que la postérité de Cham est rejetée de la communion des Saints.

Le soleil commence à décliner lorsque nous arrivons à la crique sulfureuse; elle coule au pied du Rim-base[1], montagne ainsi nommée parce qu'elle constitue la falaise orientale du Grand-Bassin. Au couchant de cette muraille, les eaux n'atteignent plus ni l'un ni l'autre des deux océans, et vont alimenter les lacs de cette immense vallée

Qui n'envoie aucun flot aux eaux de l'Océan.

Au delà de Sulphur-creek l'aspect de la contrée change de nouveau; plus de couches sédimentaires; un sol confusément brisé; des massifs de rochers et de montagnes, soulevés par la force volcanique, de profondes déchirures, d'immenses cañons ou défilés, des abîmes, des ravins par où s'écoulent d'innombrables ruisseaux.

Nous traversons la crique sulfureuse, une eau stagnante, croupissant dans un lit de vase infecte d'environ dix pieds de large. On assure qu'elle devient potable au printemps lorsqu'elle est grossie par les pluies. Il y a des sources d'eau pure au midi de la vallée; mais il en est beaucoup dans la partie orientale qui sont fortement imprégnées de soufre. Les escarpements du nord renferment de larges filons de houille; et vis-à-vis, à une distance d'à peu près un mille, sont situées les Tar-Springs[1] dont le produit sert aux voyageurs pour graisser les roues des voitures et guérir les plaies galeuses des chevaux.

En suivant la vallée, dont le sol est aussi raboteux et inégal que possible, nous franchissons un petit delta, et nous entrons dans la plaine du Bear-River[2], l'un des tributaires les plus importants du grand lac Salé. Le Bear-River prend sa source à l'est de Kamas-Prairie,



Un camp d'émigrants mormons. — Dessin de Férogio d'après M. Stansbury et M. Jules Remy[3].

dans les monts Uinta, se dirige en serpentant vers le nord-ouest, jusqu'aux fontaines de bière, se détourne brusquement, décrit un fer à cheval, et coulant au sud-ouest, va tomber dans le lac, où il a son embouchure au fond d'une baie qui porte son nom. Il y a déjà quelques années qu'on a découvert de la houille sur ses rives; on en a également trouvé depuis lors aux environs de Weberet de la Silver-Creek. C'est à Bear-River que s'arrête la juridiction mormonne.

La vallée, dont la largeur est ici d'un demi-mille, est d'un aspect séduisant; au bas d'une terrasse, ou plutôt d'une marche, qui nous oblige à descendre de voiture, la rivière, dont l'eau est transparente et d'une largeur de cent vingt mètres, coule entre deux rangées de saules, de peupliers et d'autres grands arbres que le vent d'ouest balance et rafraîchit; l'herbe tapisse le milieu du vallon, qu'enferme une ceinture de rochers sourcilleux d'une teinte rouge.

Nous arrivons à la station vers cinq heures et demie; la vallée est émaillée d'émigrants dont les tentes sont dressées et nous recevons plusieurs visites; les curieux, qui presque tous appartiennent à ce qu'on appelle le beau sexe, entre dans le ranch, s'asseyent, ricanent entre eux, nous dévisagent et s'éloignent en nous lançant des regards de Parthes qui n'ont pas le pouvoir de nous blesser. Les hommes nous parlent d'un massacre d'émigrants et d'une défaite des Indiens.

M. Myers, le maître du logis, Anglais et Mormon, après avoir divorcé à plusieurs reprises, vient de s'associer une cinquième épouse. Cette dernière ne manque pas de beauté, mais elle est d'une réserve qui permet à peine de lui arracher un timide *Yes, sir.* Je

1. *Rim* signifie littéralement bord.

1. Sources de goudron.

2. *Bear-River*, qui signifie rivière de l'Ours, est la traduction littérale de Kuiyapa, nom indien de ce cours d'eau; la source du Bear-River, d'après les montagnards, est voisine de celles du Weber et du Timpanagos.

3. Auteur de l'excellent ouvrage : *Voyage au pays des Mormons*, en deux volumes, Paris. Nous devons à l'obligeance de ce savant voyageur la communication de la plupart des dessins que nous publions dans deux livraisons suivantes.

trouve son mari plongé dans la lecture des *Ruines*, de Volney; il ferme son livre (une traduction) et nous causons de l'Angleterre et du Far-West jusqu'au moment de nous endormir. Un tiers place un mot par hasard, et me frappe singulièrement l'oreille en faisant précéder le nom du fondateur du christianisme du titre de monsieur, le *kyrios* de l'ouest qui accompagne invariablement le nom de Joseph Smith. Ce tiers nous dit que la mission du prophète actuel est bien plus en avant (*a head*) que celle de M. Smith, dont la doctrine, par parenthèse, n'est que le strict mormonisme.

Nous partons à huit heures et quart. Après avoir franchi à gué la rivière de l'Ours, — on ne voit que des tombes, un vrai cimetière, — nous traversons un terrain inégal et pierreux, d'où nous passons dans un fourré en pente. On nous fait remarquer à droite, sur une crête rocheuse, un stonehenge[1] colossal; des poudingues perpendiculaires quelque peu lancéolés, formant une couronne gigantesque et justifiant assez bien le nom de Rochers-Aiguilles[2] qui leur a été donné.

Les géraniums et les saules prospèrent au bord de la crique d'Egan, malgré les six pieds de neige qui parfois couvrent la vallée. Nous traversons la crique Jaune, où vient tomber la précédente; elle se dirige vers le nord-est, et de même que tous les cours d'eau que nous avons passés depuis quelque temps, elle alimente la rivière de l'Ours. Le fond qu'elle parcourt, une belle et bonne prairie, est souvent choisi pour lieu de campement, ainsi que le prouvent les nombreux foyers qu'on y aperçoit.

Après la rivière, nous franchissons Yablon-creek-Kill, rampe abrupte, qui sépare le versant du Bear-River incliné à l'est, de celui du Weber qui se dirige à l'occident. On pourrait éviter l'escalade; mais, du sommet, on embrasse un magnifique panorama : derrière nous sont les montagnes de Bridger, veinées d'argent sur fond d'azur; plus près, les rochers, les cônes, les rampes, les mamelons s'éparpillent, se croisent, s'entassent dans un pêle-mêle chaotique d'un admirable effet, que déchirent des gorges hérissées d'arbres verts, des ravins profonds où coulent des ruisseaux. En face de nous, l'œil plonge sur la grande ligne rouge et brillante d'Écho-cañon, et s'arrête avec étonnement sur ce trait grandiose et d'un aspect nouveau; des pics écimés ou déchiquetés sont séparés par de noirs abîmes, et ont pour base des amas de rochers, des quartiers de montagnes, formant les blocs gigantesques de cette muraille disjointe. A droite, à huit cents mètres au nord de la route, près de la tête du cañon, est un endroit qui ajoute à l'intérêt de ce tableau, en y rattachant le souvenir de l'homme : c'est un antre profond, nommé Cache-Cave, où maints chasseurs, maints coureurs des bois ont cherché un asile contre la furie des éléments et contre la vengeance des Indiens, plus cruelle que la tempête. Suivant toute apparence, les murs de cette caverne sont composés de craie terreuse et de marne, dont le rouge ocreux du ravin fait ressortir la blancheur.

1. Nom emprunté à l'ancien monument druidique situé dans la plaine de Salisbury, et formé de quatre rangs de pierres levées, disposées en cercle.

2. *Needles Rocks.*

II

Le cañon ou défilé de l'Écho.

Le cañon de l'Écho se dirige au sud-est pour aller rejoindre le Weber, et n'a pas moins de vingt-cinq à trente milles de longueur totale; à son ouverture il peut avoir de huit à douze cents mètres de largeur; mais il est tellement irrégulier qu'on ne saurait dire quelle est sa largeur moyenne. La paroi septentrionale, celle qui est à notre droite, a depuis quatre-vingt-dix mètres jusqu'à cent cinquante de hauteur; elle est dénudée par l'écoulement des eaux, et par les orages qui la fouettent sous l'influence des vents du sud. Les strates qui la composent sont presque horizontales; elles s'inclinent de 45° et se dirigent du sud-ouest au nord-est. Le flanc gauche, formé d'un massif de montagnes arrondies, ou de pentes rocheuses couvertes de terre, et protégées contre le vent et les averses, est parsemé de touffes d'herbe. Entre ces deux remparts bouillonne un cours d'eau transparent et rapide, qui tantôt presse le côté droit, tantôt le côté opposé de la gorge; il s'est creusé un lit profond, dont les berges d'une terre d'alluvion compacte ont souvent une hauteur de sept mètres; ailleurs c'est la nature qui s'est chargée de l'endiguer; et ses bords, partout du vert le plus éclatant, sont chargés de gramens, d'orties, de bouquets de saules, drapés de houblon, de trembles et d'autres grands arbres. Je ne vois qu'un défaut à cette gorge exceptionnelle : sa sublimité doit faire paraître insignifiants tous les traits du même genre que l'on verra plus tard.

Nous pénétrons dans le cañon avec un certain saisissement; nos mules de tête sont attelées pour la première fois, et leur humeur est d'une rétivité sauvage; nous avons réclamé contre cette expérience dont nos pauvres corps pouvaient avoir à payer les frais; mais on s'est contenté de nous répondre qu'il fallait bien que ces bêtes fussent attelées un jour ou l'autre. Malgré cela il nous est impossible de ne pas admirer le pittoresque merveilleux de cette nature, qui par endroits semble avoir subi un récent cataclysme. La rouge muraille, qui s'élève à notre droite, est percée d'une foule de petits cañons qui la divisent, et apportent leur tribut au cours d'eau principal; à son tour, chacune de ces divisions est mordue, hachée par le vent et la pluie qui en émiettent les parties molles et en dénudent la charpente formée d'un agglomérat argileux. La couleur varie çà et là du blanc et du vert au jaune; mais l'ensemble est d'un rouge mat que les rayons obliques du soleil transforment jusqu'à la ligne bleue du ciel en un ton brillant, d'un paille doré. Tout concourt à faire ressortir les détails de cette curieuse architecture, prismes saillants, pyramides et pagodes, piliers, tourelles, portiques, façades, colonnes, piédestaux et corniches, tout ce que la fantaisie peut rêver, deux murailles, une double

série de contre-forts, découpés, vermicellés, feuillés de mille manières, deux rangs de flèches aiguës, de tours massives, penchées au-dessus de l'abîme et se menaçant du front. Et le mouvement du chariot accroît encore cette variété : l'aspect diffère quand le point de vue se modifie ; c'est la multiplicité d'effets du kaléidoscope.

Tandis que nous nous précipitons au milieu des rochers, que nos mules hargneuses jettent les roues du chariot à six pouces des berges croulantes du torrent, tandis que notre compagne, la pauvre mistress Dana, ferme les yeux et serre la main de son mari, que la petite miss May, heureusement ignorante de tout péril, s'amuse à percher sur celui de mes orteils que je lui aurais le moins offert, distrayons-nous du danger qui nous menace, en demandant à la scène qui nous entoure l'enseignement qu'elle renferme.

Un artiste américain pourrait tirer de la butte de l'Église, du cañon de l'Écho et d'autres « scéneries » du même genre, un style d'architecture non moins original que celui dont l'Égypte emprunta l'idée à ses bancs de grès, ou l'Europe du nord aux profondeurs de ses forêts solennelles. Mais il faudrait aux Américains autre chose que des motifs inspirateurs; chez eux, comme dans l'ancienne mère patrie, les artistes abondent et l'art n'existe pas. Son absence est facile à expliquer en Angleterre où le grotesque et le bizarre en fait de goût se remarquent chez tous les gens incultes, et qui, en dépit des collections et des voyages artistiques, disparaissent à peine chez ceux qui ont étudié les modèles les plus purs[1]; c'est le résultat d'un milieu où de génération en génération les sens de l'homme sont exposés à l'effet inaperçu, mais incessant, d'une nature désolée par de tristes hivers, d'un climat où la brume étend sur le monde extérieur un linceul d'un ton gris et morne. Si l'on révoquait en doute la vérité de ces paroles, que l'on veuille bien se placer à Trafalgar-square au centre de l'un des quartiers les plus nobles d'Europe, et l'on avouera qu'il n'existe pas dans le monde civilisé un pareil exemple de barbarismes incongrus en matière artistique, depuis le Nelson coiffé d'un mât, ayant derrière lui un câble qui s'enroule, jusqu'à ces deux misérables machines qui, placées à sa base, crachent de l'eau sur le pavé.

Au contraire, lorsqu'après avoir franchi ce verger plantureux, mais peu pittoresque, dont la nappe féconde s'étend des bords de la Manche aux faubourgs de Paris, et avoir traversé les plaines monotones, flanquées de peupliers mélancoliques, situées entre la Seine et le Rhône, il est impossible, en découvrant Avignon, et en observant l'harmonie des objets qui frappent les regards, la grâce, la beauté qui se révèle dans les moindres détails, soit du paysage, soit des œuvres de l'homme, de ne pas sentir instinctivement qu'on entre dans la patrie de l'art, de cet art vivant que la contemplation d'une admirable nature inspire et qui fait partie intégrante de l'organisation d'un peuple[1].

1. On assure, depuis l'Exposition universelle de 1862, qu'il ne faut pas trop se fier à cette opinion accréditée sur le mauvais goût des Anglais. L'amour du succès, dans toutes les branches de l'industrie, paraît opérer en ce moment une sorte de miracle chez nos voisins. Trente-sept écoles d'art y répandent un enseignement qui ne peut rester infécond.

Nous remarquons dans le lit du torrent de nombreuses traces de castor; aujourd'hui cet animal est plus traqué par les Indiens que par les blancs. Les corbeaux et les pies sont bien plus communs qu'à l'ordinaire; des renards s'éloignent d'un pas furtif; et un coyote est posé à la pointe de l'un des sommets les plus élevés comme sur un piédestal; de même qu'aux environs de la mer de Baffin, le coyote choisit de préférence ces pics sourcilleux pour jeter ses hurlements à l'écho.

J'appelle l'orage de tous mes vœux : le feu des éclairs, les détonations de la foudre, les sanglots du vent, les rugissements de la tempête, un déluge, un tornade seraient d'une harmonie sublime dans ce cadre sauvage, dont ils feraient ressortir l'effrayante beauté; mais le ciel est pur, l'atmosphère calme et douce; c'est une après-midi du mois de mai dans les îles grecques. Nous voudrions au moins causer avec la nymphe qui a donné son nom à ce ravin grandiose; on dit l'écho d'une incroyable netteté; mais impossible d'en faire l'épreuve; notre attelage n'est pas d'humeur à supporter nos cris, et l'endroit n'est pas de ceux qui permettent les expériences.

Un trait nouveau, bien que familier, s'offre à nous : la rosée, dont nous avions perdu le souvenir dans les prairies, est épaisse et froide aux premières heures du jour; l'humidité de l'air, condensée par la température inférieure des substances qui couvrent la surface du sol, se dépose en larges gouttes sur l'herbe et sur les feuilles.

Le lit du ravin commence à s'élargir; la descente est moins rapide; au lieu de cette muraille que dressaient devant nous les détours du cañon, la vue découvre une bande de terre plate qui va rejoindre le ciel, et notre ambulance atteint, vers deux heures et demie, la station du Weber. Le ranch est situé à l'embouchure même de la gorge, presque à l'ombre de grands bluffs rouges nommés les Obélisques, et le paysage verdoyant qui succède à la stérilité des rocs est délicieux à voir.

Après les émotions d'une pareille course, un peu de repos ne laisse pas que d'être agréable; le ranch est satisfaisant, et les pommes de terre et les oignons que l'on ajoute à notre ordinaire ne sont pas à dédaigner; enfin les Mormons qui tiennent l'auberge sont polis et communicatifs. Ils se plaignent amèrement des pluies furieuses, des orages, des masses d'eau qui se précipitent de la gorge voisine, des rafales qui en débouchent et couvrent leur tiède vallée de quatre ou cinq pieds de neige.

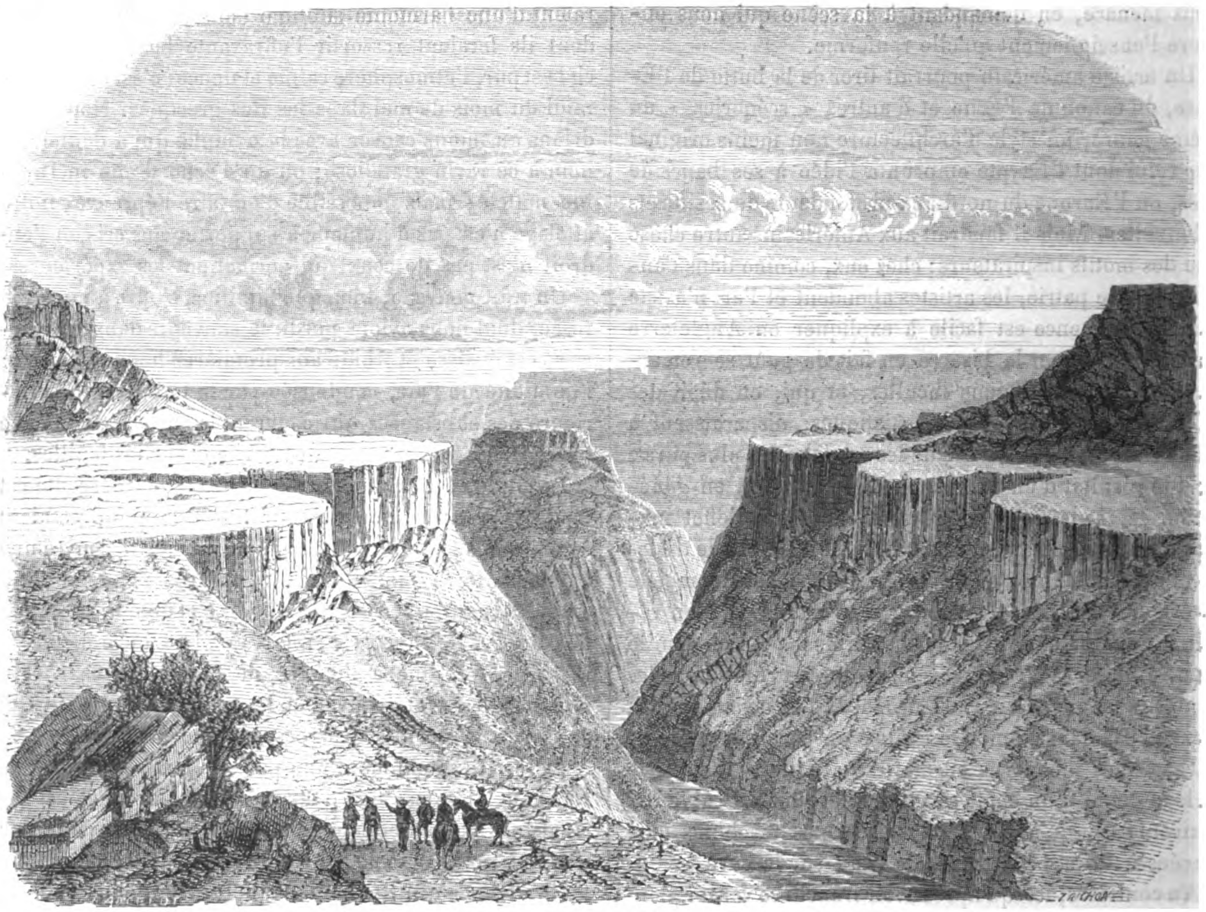
Nous repartons à quatre heures et demie pour traverser la plaine du Weber qui ne le cède en importance qu'à la rivière de l'Ours, et qui, à peu près au même endroit, va se jeter au nord-ouest dans le grand lac Salé, à quelques milles au sud de l'embouchure du Bear-River, et presque en face de l'île Frémont.

Nous avons à franchir aujourd'hui les Wasatch, la

1. Ce qui n'empêche pas qu'aujourd'hui il n'y ait à peu près aucun art dans la Provence, et que l'Italie ne soit très-inférieure à la France en peinture, etc. Le goût naturel devient stérile lorsqu'il s'isole de l'étude et du travail.

dernière et la plus élevée des chaînes de montagnes situées entre le fort Bridger et la plaine du grand lac Salé; puis, avec l'aide de saint Jacques de Compostelle, le patron des pèlerins, nous atteindrons la future cité du Christ, la nouvelle Jérusalem, où le Sauveur doit un jour régner sur les saints, comme roi temporel, dans toute sa gloire et sa puissance.

Nous nous ceignons les reins, après avoir pris une tasse de thé, et, vers sept heures, nous nous remettons en route. Côtoyant la crique de Bauchmin, nous la traversons peu de temps après : c'est le treizième gué dans un espace de huit milles. Les deux milles suivants se font au bord d'un cours d'eau torrentiel, ou plutôt du ravin qu'il remplit, et qui traverse un fourré plein de tribules, dont nous serons accompagnés jusqu'à notre destination. Le chemin s'éloigne de la ravine, il s'accidente, est de plus en plus inégal, de plus en plus roide. On nous fait mettre pied à terre, et nous appuyons bravement nos poitrines contre le versant de la Grande-Montagne (*Big-Mountain*), qui se dresse à quatre milles de la station de Carsone. La route est bordée par un large arroyo, encombré de quartiers de roche, et où bouillonne l'eau des sources qui s'échappent de ses flancs argileux où s'écoulent des sables et des amas de rochers, sources vives bien précieuses au voyageur que la soif dévore. Toutes les pentes sont revêtues de grands conifères : pins du



Un cañon ou passe des montagnes Rocheuses — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of exploration.*

Canada, pins baumiers et sapins de différente espèce, dont quelques-uns s'élèvent à une hauteur de trente mètres avec une admirable pureté de forme, de couleur et de feuillage. A ce riche manteau d'un vert obscur se mêlent les teintes variées du tremble, du hêtre, du chêne nain, des fourrés d'aunes et d'églantiers, où les tons chauds de l'automne s'unissent à la verdure brillante de l'été.

L'ascension est de plus en plus pénible; cette muraille qu'il faut escalader après les fatigues d'un voyage de mille milles, achève les malheureuses bêtes de trait, à demi mortes de faim. Nous observons que leur cadavre, qui dans la prairie est inodore, est loin d'avoir le même privilége dans les montagnes. Les propriétaires d'une charrette à bras, un homme, une femme et un enfant, sont arrêtés à l'endroit le plus difficile et cherchent à reprendre haleine ; nous leur adressons quelques paroles encourageantes et nous continuons à gravir. Avec la sauterelle, qui jette au loin son craquettement de sinistre augure, le seul animal que nous apercevions est l'écureuil gazouilleur. Les arbres portent néanmoins la trace de griffes énormes qu'il est facile de reconnaître pour l'empreinte de l'ours, et probablement de l'ours brun, car l'ours gris ne monte aux arbres que dans son enfance.

A mi-côte, la gorge s'élargit et prend l'aspect d'une vallée ; en certains endroits, le fond en est plat sur un

espace de plusieurs perches. Mais, dans sa partie supérieure, la passe est plus rapide que jamais ; nous redescendons de voiture, les quatre mules ayant bien assez de la pesante machine, et, tout en nous traînant, nous hissant avec effort, nous arrivons à la fin de cette montée, dont la longueur totale est de cinq milles. La crête de la montagne est étroite et forme brusquement un angle aigu posé sur un cône à large base.

De cette hauteur, deux mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer, le pèlerin épuisé découvre, quand le ciel est pur, l'objet de ses vœux et de ses fatigues, la vallée sainte qui lui a fait entreprendre ce long voyage et dont il n'est plus qu'à dix-huit milles !

De là, le chariot complétement enrayé, s'engage sur une pente qui paraît impraticable, et nous prenons le sentier qu'ont suivi tant d'émigrants. Le sommet de la passe est presque entièrement dégarni de sa futaie, et le bruit de la cognée nous annonce que le bûcheron est toujours à l'œuvre. Ainsi dépouillées des arbres qui les protégeaient, les montagnes sont exposées en été aux chaleurs brûlantes qui produisent des légions dévastatrices de criquets, de sauterelles et de vers bleus ; en hiver, au froid glaciai, aux amas de neige que le vent, dont rien n'arrête plus la force, amoncelle, au dire des montagnards, par trente et quarante pieds d'épaisseur. De novembre jusqu'en février, la passe ne peut être franchie qu'en traîneau ; encore est-on obligé de s'arrêter pendant qu'il neige.

Tombant dans la gorge de la crique du grand cañon, après avoir fait douze milles à partir de Bauchmin's fork, nous gagnons, vers onze heures et demie, un ranch qui porte le nom du cours d'eau voisin. La maîtresse de la maison nous reçoit en l'absence du maître, et, suffoqués par la poussière, calcinés par le soleil qui élève le mercure à 39° 4/9, nous buvons copieusement et avec délices de l'eau fraîche et un peu dure qui, de la montagne, descend dans une auge placée près de la station.

Arrive le propriétaire du ranch, qui, après avoir sauté de son léger *sulky*, nous est présenté dans toutes les règles par notre cocher, sous le nom de M. Éphé Hank's. J'ai souvent entendu parler de ce gentleman, qui, nous a-t-on dit, est le chef de la bande des Danites, le compagnon



Panorama du lac Salé. — Dessin de Ferogio d'après M. Stansbury.

de Bill Hickmann et d'Orrin Porter Rockwell, en somme un brigand de la pire espèce. Il est rare que l'œil ne se plaise pas à illustrer les récits dont l'oreille lui fait part ; je m'étais donc représenté un de ces bandits qu'on voit dans les Pyrénées ou les Apennins, et je suis singulièrement étonné du personnage qui s'offre à ma vue. Ce vil scélérat, comme l'appellent les anti-Mormons, dont la langue écrite ou parlée ne ménage pas les épithètes injurieuses, est d'une taille moyenne; sa chevelure est blonde, ses traits sont réguliers, sa physionomie est ouverte, agréable, joyeuse et fine, et il unit aux façons du marin (son premier état) la cordialité du montagnard : « franc comme un chasseur d'ours, » est l'un des proverbes de ce pays-ci. De même que ses deux compagnons et que la plupart des Anglo-Américains, d'un courage que rien n'arrête et d'un caractère ardent, il a les yeux d'un bleu transparent et pâle, tirant sur le gris, toujours prêts à s'enflammer, et qui en attendant laissent tomber un regard froid et calme, n'évitant personne, ami ou ennemi.

Le terrible Éphé entre en matière par une allusion facétieuse aux périls que nous courons sous le toit d'un Danite ; à quoi je réponds en riant que pour nous Danite ou damné, c'est la même chose. Après le repas, je lui fais essayer mon fusil à vent; il est facile de voir, à la manière dont il le regarde en hochant la tête, qu'il en comprend les avantages : « Il est parfois bien important de ne faire aucun bruit, monsieur ! une grande et belle invention ! Vous plairait-il d'avoir un petit démêlé avec mon homonyme[1] ? » ajoute mon bandit. J'accepte avec empressement, à la seule condition que la bête sera dépistée d'avance, afin de n'avoir pas à courir la montagne pour rien. Je n'ai pas à m'inquiéter des armes ; celles de notre hôte sont nombreuses et en bon état. M. Éphé d'ailleurs me conseille de ne prendre qu'un revolver de la taille d'un pistolet d'arçon. Il me dit ensuite qu'il se propose d'aller en Angleterre l'année prochaine, quand il aura mis la vieille femme au courant; j'ai sans doute l'air étonné, car mistress Dana m'apprend, ce dont je la remercie, que les femmes des hommes de l'Ouest, alors même qu'elles sont dans leurs dix-huit ans, comme mistress Hanks, ont droit à ce titre vénérable qui, néanmoins, n'est pas toujours envié.

1. Les montagnards de l'Ouest désignent l'ours gris sous le nom de vieil Éphraïm, dont Éphé est le diminutif.

De la station de Big-Kanyon-Creek à la ville des Saints on compte dix-sept milles.

La route suit une corniche étroite qui côtoie le plus large des deux espaces compris entre la montagne et le torrent, dont les nombreux caprices nous obligent à de fréquentes traversées. Combien ces lieux ont dû paraître effroyables aux Mormons qui, les premiers, s'aventurèrent dans cette gorge, s'ouvrant un chemin à travers les buissons, rampant au milieu des épines, s'attachant comme des mouches au flanc du roc! J'y pense malgré moi; aujourd'hui encore les accidents sont communs; nous voyons ici, comme dans le cañon de l'Écho, des roues brisées, des jougs, des timons rompus, tristes épaves d'horribles naufrages.

Émergeant des dentelures profondes qui marquent le cours supérieur du défilé, nous avons à descendre ici la gorge qui prend le nom de cañon de l'Émigration; elle s'élargit graduellement, et ses flancs escarpés, tapissés d'herbe et de bruyère, de buissons et d'arbustes rabougris, s'abaissent par une pente insensible qui tombe enfin dans la plaine ; en face de nous est la vallée.

De même que les pèlerins à la vue de Jérusalem, ou les hadjis à celle de la Mecque, les émigrants arrivés à cet endroit épanchent leurs émotions par des larmes, des sanglots, des rires, des félicitations réciproques, des psaumes, des attaques d'hystérie, etc.

Et, pour ma part, je ne suis pas surpris que les enfants se mettent à danser, que les hommes se félicitent, qu'ils poussent des acclamations retentissantes, que les femmes nerveuses, brisées par les dangers, la fatigue, la longueur de la route, jettent des cris et s'évanouissent, que l'ignorant croie avec ferveur à la présence de Dieu, à l'esprit divin imprégnant l'atmosphère, et soit persuadé que la nouvelle Sion est plus près du ciel que tous les autres points du globe. Je le dis en toute vérité, après ces dix-neuf jours de wagon et de désert, moi-même, moi qui n'avais d'autre idée religieuse que la satisfaction de voir une ville sainte tout battant neuf, je n'ai pu regarder ce tableau sans émotion.

Le charmant et le sublime, la Suisse et l'Italie se faisant valoir par le contraste, les chaos terrifiants, les splendeurs grandioses de la montagne emplissaient encore nos yeux, quand au sortir de la Passe-Dorée, c'est ainsi qu'on nomme l'embouchure du cañon de l'Émigration, nous découvrîmes tout à coup cette vallée sainte de l'ouest.

Il était six heures; on voyait une gaze vaporeuse trembler dans l'atmosphère, comme il est ordinaire aux environs des lacs; un ruban de nuages roses, bordés de flammes pourpre et or, flottait dans les régions supérieures, tandis que le rayonnement de l'automne américain, ce brillant intermède qui sépare les grandes chaleurs des grands froids, répandait son doux éclat sur la terre.

Le soleil, dont les rayons obliques nous frappaient en plein visage, se couchait dans une onde lumineuse, sur laquelle se détachait la fière silhouette de l'île de l'Antilope, qui nous semblait prochaine, bien qu'elle fût à vingt milles. A sa base, et formant l'horizon, s'étendait, pareil à une bande d'argent bruni, le grand lac Salé, cette innocente mer Morte. Également rapprochée par une illusion d'optique, se dressait, au sud-ouest, la chaîne de l'Oquirrh, dont la crête aiguë, vivement éclairée, se dessinait sur un ciel tellement profond, que la vue semblait pénétrer au delà des limites qu'il est permis à l'œil d'atteindre. Dans ce reflet rose, à la fois brillant et doux, on apercevait les cañons de Brigham, de Coun et tant d'autres, où les eaux descendent aux plans inférieurs, qui, déjà enveloppés de brume, s'étendaient au pied de la chaîne. Trois nuances d'azur, avec leurs gradations naturelles, depuis le bleu clair jusqu'à l'azur embruni du soir, marquaient les distances dont le rayon n'avait pas moins de trente milles.

Depuis la sortie de la Passe-Dorée jusqu'à l'Oquirrh, la vallée a douze milles de large; elle offre au centre une dépression longitudinale, et se renfle sur les deux rives, de manière à présenter deux terrasses qui montrent l'ancien lit du lac. Au moment où elle nous apparut, elle était verte en quelques endroits; ailleurs, où tombaient les rayons obliques du soleil, elle avait cette nuance d'un roux fauve des sables d'Arabie et s'émaillait d'arbres épars sur la ligne que décrivait le Jourdain au milieu des blés mûrs et des pâturages desséchés, couverts çà et là de bœufs et de moutons.

Depuis les bords jusqu'au fond de cette vallée, naguère stérile, tout porte l'empreinte du travail. En vérité, la prophétie mormonne est accomplie : déjà la solitude, où il y a douze ans l'Indien *digger*, à demi nu, recueillait la semence des herbes sauvages, qui, avec les sauterelles et quelques racines composent sa nourriture, où les ours, les loups et les renards cherchaient leur proie :

« Cette solitude est en fleur et une ville populeuse fertilise la place où rôdaient les bêtes fauves. »

Ce riche panorama tout d'azur, d'or et d'émeraude, cette vallée jeune et fraîche comme si elle sortait des mains de Dieu, nous paraissait complétement entourée de montagnes, dont les pics, s'élevant à deux mille quatre cents mètres au-dessus de la plaine, prouvaient par la neige dont ils étaient marbrés, que l'hiver y sourcille en face des sourires de l'été.

Nous échangeons les rocailles et les nombreux gués du ravin pour une grande route large et unie, qui traverse la terrasse orientale de la vallée, degré de Titan, dont la tablette s'appuie au milieu de la chaîne d'enceinte et la contre-marche sur la plaine. De cet endroit, la nouvelle Sion qui, loin d'être à la cime des montagnes, se trouve au contraire dans la partie basse du val, et à un peu plus de quatre milles de la Golden-pass, est complétement cachée. Tandis que nous avançons, M. Macarthy nous désigne les traits remarquables du paysage.

Vers le nord, des bouffées de vapeur s'élèvent d'une nappe lumineuse (le lac des Sources chaudes), dont le cadre d'émeraude est lui-même entouré d'une petite falaise que l'ombre du soir envahit rapidement. Au sud, la vallée qui se déploie dans un espace de vingt-cinq milles est sillonnée par le Jourdain, semblable à un fil d'argent déroulé sur un brocart vert et or, tandis qu'à

l'horizon, s'élève Mountain-Point, une série de terrasses qui forme l'écluse par où s'écoule le Jourdain et sépare du lac Salé le réservoir d'eau douce qui l'alimente, le lac Utah, nouvelle Tibériade de cette autre mer Morte.

Au-dessus des forêts et des crêtes, parmi les pics, s'élèvent les Deux-Jumeaux, qui, les plus grands de toute la chaîne, sont les premiers à se poudrer de la neige d'automne. Quand sur le fond obscur des nuages, ces piles colossales, formées de strates dressées, aux dentelures puissantes, aux flancs noirs, aux fronts sourcilleux, découpent leur tête chauve où s'arrête le dernier rayon du soleil couchant, la sublimité arrive à cette phase où le sentiment de l'infini domine tous les autres. Il est rare même, par le ciel le plus pur, que les Jumeaux n'aient pas au front quelques nuages moutonnants, qui ne se dissipent que pour se reformer en quelques minutes.

Nos regards se portent maintenant sur la terrasse qui est au pied de la montagne; le sol en est pauvre, l'herbe y est clair-semée; il laisse apparaître par place une blancheur suspecte, émaillée de quelques fleurs sauvages et où se remarque principalement une salsolée qui ressemble à la perce-pierre. En maint endroit on aperçoit des chapelets d'espaces dénudés, pareils à l'aire abandonnée d'une tente : ce sont des fourmilières sur lesquelles des essaims de travailleurs, couleur gingembre, transportent le sable qui forme partout le sous-sol de la vallée.

Cette terrasse orientale qui porte à la partie inférieure de son versant la métropole mormonne, peut être suivie des yeux jusqu'à vingt milles de distance; elle en a huit de largeur moyenne.

Après nous y être avancés d'un mille et demi environ, nous découvrons la cité qui se découvre lentement. Elle apparaît, comme on peut le croire, sous un jour tout particulier à des yeux qui n'ont vu depuis trois semaines que des loges de sauvages, des ranchs, des bouges infects, des prairies et des montagnes.

A deux milles au nord des établissements, qu'il domine de cent vingt mètres, s'élève un pic, le mont de l'Enseigne, détaché d'une rampe qui, se dirigeant à l'ouest, abrite le nord-est de la vallée. Sur ce gros orteil de la chaîne des Wasatch, ainsi que l'appelle un écrivain local, l'esprit du prophète se manifesta à son successeur et lui indiqua l'endroit où le nouveau temple devait faire oublier aux saints la perte de Nauvoo la Belle[1].

III

La cité des Saints. — Rues et monuments.

La cité, dont la largeur est d'environ deux milles, se déploie sur la rive droite du Jourdain, qui la limite au couchant. Elle est située à douze ou quinze milles de la chaîne occidentale, à huit ou neuf de la pointe la plus rapprochée du lac Salé, distance respectueuse qui n'est pas le moindre de ses mérites, et à dix milles de l'embouchure du fleuve. Assise à la partie supérieure d'un léger versant, qui, placé à la base des Wasatch, en est la dernière marche, elle ne se trouve pas néanmoins au pied de la berge terreuse de la vallée, d'où il résulte qu'elle jouit d'une double pente qui lui amène les eaux du nord et qui de l'est à l'ouest conduit au Jourdain celles qui n'ont pas été absorbées.

A mesure que nous approchons, la ville se montre peu à peu comme un plan qu'on déroule et finit par se déployer entièrement. L'aspect en a tout d'abord quelque chose d'oriental, et me rappelle, sur quelque point, la moderne Athènes, moins toutefois l'Acropole. Excepté la maison du prophète, aucun édifice n'est blanchi; la matière employée, l'épaisse adobe ou brique, cuite au soleil et commune à tout l'Orient, est d'un gris bleuâtre, qui, rendu plus foncé par l'atmosphère, se confond avec les bardeaux de la toiture. Les nombreux jardins, — chaque émigrant recevait à l'origine un terrain d'une acre et demie carrée, ou, quand il habitait extra-muros, de cinq à dix acres, suivant la distance; — les bordures et les massifs de peupliers amers, de caroubiers, d'acacias, les pommiers, les pêchers, les vignes, que tout cela nous paraît charmant après la stérilité du désert! Enfin, les champs de maïs aux longs épis, les panaches du sorgho à sucre, augmentent l'illusion et feraient croire à une colonie asiatique plutôt qu'à un établissement américain.

De plus près, cependant, la différence devient sensible; les fermes entourées de meules et de bétail me font souvenir de l'Angleterre; d'ailleurs les dômes, les minarets, voire les clochers et les églises, manquent totalement, ce dont je suis fort peu surpris. La seule construction qui frappe nos regards appartient au prophète actuel; les regards rencontrent ensuite la Court-house, ou salle d'audience, ornée d'une coupole moscovite plaquée d'étain; l'Arsenal, qui, pareil à une grange, est situé au-dessous du pic de l'Enseigne, et une scierie, construite en dehors de la ville, du côté du sud.

Nous remarquons sur notre passage une ancienne tranchée, d'où l'on extrait les matériaux qui forment les remparts de la nouvelle Sion : un mur composé de terre d'argile et de cailloux, d'une longueur de six milles, ayant trois mètres soixante de haut, un mètre quatre-vingts de large à la base et quatre-vingts centimètres au faîte, avec embrasure à un mètre cinquante au-dessus du sol, et demi-bastion à chaque demi-portée de mousquet. C'est en 1853 que cette muraille fut jugée nécessaire pour protéger la ville contre les Lamanites, vulgairement nommés les Yutas. D'après les Gentils (on nomme ainsi ceux des habitants qui ne sont pas Mormons), cette érection n'aurait eu lieu que pour fournir de l'ouvrage au peuple dont la foi menaçait de se mettre en grève. Au lieu de cette œuvre folle, on aurait pu, disent-ils, avec le même travail irriguer des milliers d'acres de terre. Quant aux anti-Mormons, ils voient dans cette muraille des intentions traîtresses.

Je dois avertir le lecteur qu'il y a toujours dans la ville du lac Salé trois appréciations et trois versions totalement différentes de tous les faits qui se produisent : celles des Saints, qui ne voient jamais qu'un seul côté des choses; celles des Gentils ou indifférents, qui parfois sont

1. Voyez plus loin, page 390.

exactes; et celles des Anti-Mormons ou hérétiques, qui, sous l'influence de préjugés invariables, sont toujours violentes, souvent injustes.

Il suffit d'un coup d'œil pour s'assurer que ces fortifications, dont on a fait tant de bruit, sont complétement inoffensives; on les domine de partout, et elles ne résisteraient pas vingt minutes à une demi-douzaine de sapeurs; maintenant qu'elles ont eu le résultat qu'on en espérait, on en laisse les fondations tourner en sel et se déliter.

Nous traversons le Big-field, champ de six milles carrés, divisé par lots de cinq acres et situé au sud-est de la ville; l'enceinte franchie, nous entrons avec fracas dans le second quartier, nommé Danemark en raison de la nationalité de ses habitants.

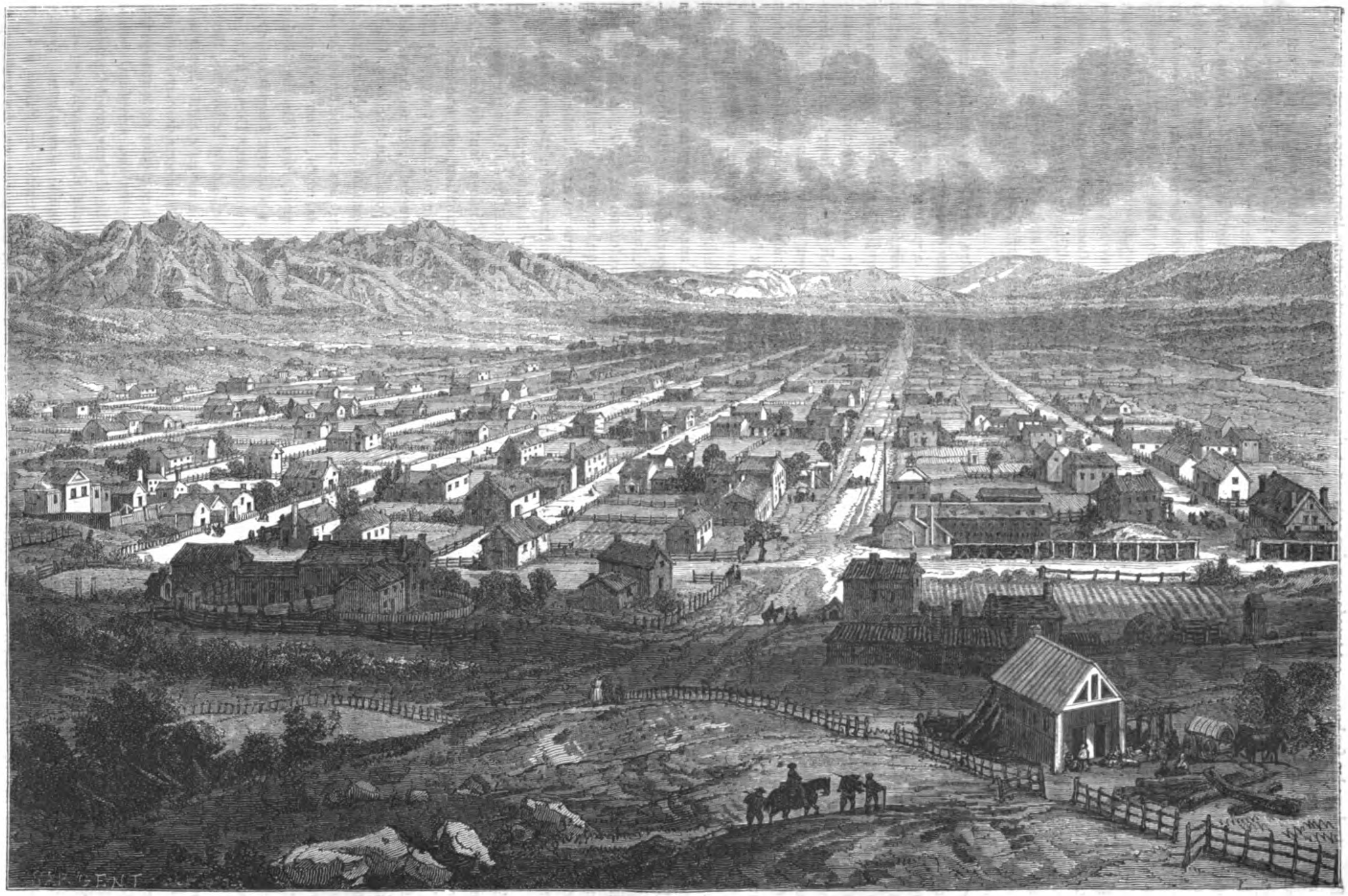
Le plan de la ville sainte est le même que celui de toutes les cités du nouveau monde, depuis Washington jusqu'à la future métropole du continent australien : un ensemble de rues larges et alignées, de passages, de routes et de boulevards se coupant à angles droits. On voit ici, dans toute leur amplitude, les bénéfices et les inconvénients du système rectangulaire; je pense, quant à moi, qui celui-ci est parfaitement approprié au nouveau monde, de même que le vieux style est obligatoire en Europe, bien que Paris semble depuis quelques années se convertir au nouveau.



La grande rue (cité des Saints). — Dessin de Ferogio d'après M. Burton.

Les faubourgs sont maigrement peuplés. C'est aux environs du temple et au midi que s'est portée la masse de la population. Jusqu'à présent les rues des faubourgs ne sont que des routes, offrant des côtes rapides et longées par des ruisseaux d'eau vive, n'ayant que des planches pour passerelles; en été la voie est poudreuse, en temps de pluie elle est couverte d'une boue profonde et grasse.

Presque toutes les maisons affectent la même forme; une grange et des appentis à leurs ailes; la façade en est généralement tournée vers la rue; quelquefois c'est le pignon, ce qui donne à l'ensemble un air suburbain : on voit par l'exiguïté des vitres que le verre ne se fabrique pas encore dans le pays. Dans les constructions les plus soignées, l'adobe repose sur plusieurs assises de grès; il est indispensable, dans tous les cas, de la protéger contre la pluie ou la neige par le rebord de la toiture. Les plus importantes de ces constructions ressemblent aux bungalows des Indes; le toit est plat et s'avance de manière à couvrir une galerie extérieure, bien treillissée, basse et ombreuse, appuyée sur des poteaux. Chaque demeure est pourvue de cheminées et de portes épaisses, afin de préserver ses habitants du froid qui en hiver est très-vif. Quant aux habitations pauvres, elles sont petites et basses, de simples maisonnettes; ou bien étroites et longues, elles ressemblent à des écuries percées d'ouvertures nombreuses.



Panorama de la ville du grand lac Sale (cité des Saints). — Dessin de Ferogio d'après MM. Burton et Stansbury.

La route dans les faubourgs est tracée par des poteaux et des rails que remplacent des palissades bien faites quand on approche du centre. Les jardins ne sont pas grands, attendu que pour les créer il faut aller chercher de la terre meuble dans la montagne; mais on y voit les fleurs d'Europe, le haricot d'Espagne, la rose, l'œillet et le géranium. L'alkékenge y est commun, ainsi que la tanaisie et la capucine; malheureusement nous n'y voyons pas la menthe après laquelle soupire notre âme altérée de jalep, ce breuvage des immortels.

Les champs sont vastes et nombreux, mais les Saints ont trop d'occupation pour y entretenir la propreté morave : les mauvaises herbes y pullulent; on y voit beaucoup d'hélianthe, souvent plus que de maïs. Cette année une gelée tardive et tout exceptionnelle, survenue au mois de mai, a fait manquer les fruits : les pêchers et la vigne n'en donneront pas un seul; il y a quelques belles pommes dans le verger du pontife, mais les melons d'eau sont jaunes et insipides comme en Afrique. En revanche, les pommes de terre, les oignons, les choux, les concombres sont abondants et de bonne qualité; partout les tomates rougissent, et des tas d'excellent foin, des meules de froment, d'un épi bien nourri, entourent les maisons.

Chacun est sur sa porte; on vient voir passer la malle, comme autrefois dans nos villages on regardait la diligence. Deux choses me frappent : la physionomie anglaise qui domine, bien que modifiée, et le nombre prodigieux des enfants.

Nous débouchons dans la voie principale, au centre de la population et des affaires, où demeurent les notabilités mormonnes, où les Gentils ont leurs magasins, l'unique endroit de la ville qui soit une rue dans toute l'acception du mot. Cette rue cumule et fait en même temps l'office de marché, car les Saints n'ont pas encore de halle. Presque en face de la poste, dans un carré situé au levant, est un hôtel à l'usage des voyageurs, édifice à deux étages, couvert en appentis, orné d'une longue vérandah, soutenue par des piliers en bois peint, et qu'une enseigne, flottant comme un drapeau à l'extrémité d'un mât, qualifie de Salt-lake-House. C'est le principal, sinon l'unique établissement de ce genre que renferme la nouvelle Sion. Je n'ai rien vu de si magnifique depuis longtemps dans le Far-West où l'on apprend à peu exiger des hôtelleries; la profondeur du bâtiment est plus grande que la façade, et par derrière, servant de corral, est une vaste cour, fermée d'une grande porte. Une foule un peu rébarbative, composée de cochers, de leurs amis et d'un certain nombre de curieux, presque tous armés ostensiblement du revolver et du bowie, entoure le portail afin de saluer Jim et de regarder ceux qui arrivent, tandis que l'aubergiste nous aide à transporter nos effets qu'on a jetés à terre

La tempérance est à l'ordre du jour, tout au moins en public; on n'aperçoit nulle part ni flacons, ni bouteilles qui puissent tenter l'ivrogne. Nous trouvons au premier une salle de bal à l'usage des Gentils, un salon passablement meublé, et des chambres séparées les unes des autres par des cloisons trop minces pour être vraiment agréables.

Quant au service, il laisse à désirer; les noirs ont pris la fuite, et il faut attendre l'arrivée des charrettes à bras pour engager de nouveaux aides. Mais notre hôte, M. Townsend, un Mormon de l'État du Maine, qui a emporté de Nauvoo cinquante dollars, en échange de la maison, du mobilier et des terres qu'on lui prenait, est l'homme le plus poli, le plus obligeant du monde; il pourvoit lui-même à nos besoins, offre à mistress Dana les services de sa femme, et nous rend tous de bonne humeur en dépit de l'atmosphère étouffante, de la tristesse qui vous saisit au débarqué dans un endroit où l'on ne connaît personne, des nuées de mouches de l'émigration, et de certains camarades de lit dont le mieux est de ne pas parler.

Le lendemain de notre arrivée, qui est un dimanche, nous remontons la grande rue en nous dirigeant vers le nord, nous doublons la pointe de l'îlot du Temple, et nous arrivons à une grande maison en adobe, ayant un jardin bien tenu, et qui est celle du gouverneur des États-Unis, l'honorable Alfred Cumming. Ce gentleman, après avoir rempli pendant longtemps avec honneur les fonctions d'agent indien dans les États du Nord, se vit offrir, par le président, la charge de représentant du pouvoir fédéral chez les Mormons; il refusa à diverses reprises, le gouvernement insista, et il finit par consentir, mettant pour conditions qu'il ne s'inquiéterait pas de la polygamie, et n'aurait recours à la force qu'à la dernière extrémité. Escorté de six cents dragons, et accompagné de sa femme, le nouveau gouverneur s'éloigna du Mississipi dans l'automne de 1857, et n'arriva au terme de son voyage qu'au mois d'avril suivant. Les Saints étaient alors en guerre avec l'autorité fédérale; l'armée, exaspérée des souffrances qu'elle avait subies depuis le commencement de la campagne, brûlait de s'en venger sur l'ennemi; la situation était des plus tendues; M. Cumming néanmoins déploya tant de fermeté, de prudence et d'esprit de conciliation, que non-seulement il empêcha l'armée d'en venir aux mains avec la milice mormonne, mais apaisa la querelle, et ne tarda pas à rétablir l'ordre sur tous les points du territoire. On lui avait dit qu'il serait menacé de mort dès qu'il mettrait le pied chez les Saints. Il n'était pas homme à reculer devant le péril, et continua sa route, bien qu'il pensât qu'on pouvait avoir raison; mais, loin d'être inquiété, il fut reçu avec honneur. Des officieux l'avertirent qu'il devait partager le sort du gouverneur Boggs, à qui, en 1843, on avait envoyé une balle dans la bouche, tandis qu'il était à sa fenêtre; il fit immédiatement élargir toutes les ouvertures de sa demeure pour donner beau jeu aux assassins et il n'eut pas à regretter cette marque de confiance. Quelques jours après son arrivée il publia une proclamation dans laquelle il s'engageait à protéger tous ceux qui étaient détenus illégalement, et il ne s'est jamais départi d'une équité scrupuleuse. Toutefois sa ferme résolution de traiter les Saints à l'égal des Gentils, non comme des parias ou des traîtres, sa

justice, son impartialité l'ont fait malvenir de quelques-uns, sans lui attirer la faveur de beaucoup d'autres.

Nous allons dîner chez Son Excellence; c'est à deux heures qu'on dîne dans le pays. Chemin faisant, j'étudie les traits principaux de la ville, où, grâce à ma boussole, je commence à m'orienter. Chacune des rues méridionales renferme deux ruisseaux d'eau transparente, frangés d'arbres, et coulant avec un murmure qui éveillerait chez un moullah persan la soif de breuvages interdits. L'eau y est amenée de City-Creek, de Red-Buttes, et des autres cañons situés au nord et à l'est de la ville, dont les puits, du reste, peu nombreux ont au minimum treize mètres cinquante centimètres de profondeur. On avait songé pour les terrasses à des puits artésiens; mais la dépense que ce projet occasionnerait n'a pas permis de le réaliser. Grâce aux ruisseaux qui circulent devant leurs portes sur un lit de cailloux avec une rapidité de quatre milles à l'heure, les habitants peuvent s'approvisionner d'eau chaque matin pour les besoins du ménage. Le surplus est destiné aux irrigations, que l'insuffisance des pluies rend indispensables et sans lesquelles la vallée serait encore déserte. Ce que la terre n'a pas absorbé retombe dans City-Creek, et va parfois grossir le Jourdain. Un maître des eaux, assisté d'un sous-chef par quartier et d'un délégué par bloc, veille à la répartition du fluide bienfaisant. Au coin de tous les quartiers est une écluse qui permet d'en mesurer l'écoulement et de le partager entre les différents blocs, d'où il se distribue dans tous les jardins; chaque lot d'une acre et quart (cinquante ares cinquante-huit centiares) a droit à une irrigation de trois heures par semaine. Une taxe foncière d'un mille par dollar, et qui s'élève en 1860 à onze cent soixante-trois dollars vingt-cinq cents, pourvoit aux dépenses administratives, aux frais de réparation et autres. Ce système, organisé par un décret validé le 21 janvier 1853, fonctionne avec la régularité d'une horloge.

Remontant la grande rue, ainsi que nous l'avons fait ce matin, nous sommes frappés de l'espace dont chacun dispose, et par conséquent de l'étendue de la cité, qui, renfermant dix à douze mille âmes, couvre une aréa de trois milles. La rue où nous sommes a quarante mètres de large, y compris les trottoirs, qui en ont six chacun, et sont bordés, comme dans toutes les voies principales, d'arbres de différente espèce, entre autres d'acacias. La ville se divise en vingt ou vingt et un quartiers, numérotés à partir du sud-est en se dirigeant au nord-ouest. Chacun de ces quartiers est entouré d'une palissade et est le siége d'un évêque. On les distingue par l'un des traits qui les caractérisent ou par leur position : quartiers de Mill-Creek, des Peupliers, du Danemark, du Sud, etc. Ils contiennent presque tous neuf *blocks* de quarante perches carrées; le *block* est divisé à son tour en quatre lots d'une contenance de deux acres et demie, ou bien en huit d'une acre et quart. En vertu d'un arrêté municipal, les maisons doivent être bâties à six mètres de la rue, et cet espace doit être planté d'arbres ou couvert de massifs. Toutefois ce règlement n'est pas observé dans Main-Street.

C'est d'après leur situation à l'égard du Temple que sont désignées les rues; ainsi la voie principale est nommée East-Temple street (rue à l'est du Temple) n° 1; celle qui est derrière, East-Temple street n° 2, etc. C'est également au block du Temple que se rapporte la situation de la ville par 40° 45′ 44″ latitude nord, 114° 26′ 8″ longitude ouest, et à treize cent dix mètres au-dessus du niveau de la mer.

La grande rue se peuple rapidement. Vis-à-vis de l'hôtel, dans un seul block, sont une vingtaine de maisons qui diffèrent par la forme et par l'importance; on y voit un boucher, un boulanger, un quincaillier-faïencier, un forgeron, un cordier marchand de couleurs, un magasin de chaussures, un tailleur « fashionable, » — mot écrit sur sa porte, — et qui, en cette qualité, se fait payer plus cher que Poole ou Dusautoy; un horloger, un armurier, un sellier, un serrurier, un corroyeur, un tanneur, un fabricant de chandelle et de savon, un cloutier, l'agence Walker, une espèce de café où l'on débite des glaces à vingt-cinq cents (1 fr. 06 cent.), des boutiques où l'on vend de la farine et des comestibles, des souliers, des chapeaux et des habits, des lattes, des planches, des bois de charpente, du cuivre, de l'étain, des objets de ménage, de la taillanderie, de la coutellerie et des souricières, enfin le bazar de M. Gilbert Cléments, Irlandais et orateur qui efface tous ses voisins, et chez qui l'on trouve l'épicerie, la confiserie, la liquorerie, la mercerie, la draperie et la nouveauté.

En face, du côté de l'est, où les mêmes articles se vendent sur une plus grande échelle, demeurent les principaux négociants, gentils et mormons : ici, M. Gill, « barbier physiologique; » là, M. Godbe, pharmacien-droguiste; plus loin, M. Godard, confiseur, et M. Buw, chez qui l'on trouve tout, depuis un sac de pommes de terre jusqu'à un mètre de galon d'or.

Traversant la rue, nous passons devant un petit block habité par MM. Dyer et Cie, fournisseurs d'un régiment de l'Arizona. Près d'eux sont les magasins de MM. Hooper et Cronyn, ayant par derrière un atelier de photographie. Tous les magasins, je le remarque, sont bien supérieurs à ceux que l'on voit en Angleterre dans les villes de province. A côté d'Hooper et Cronyn s'élève une grande maison en adobe, avec porche en bois de style ionique (le portique est très en faveur ici), un jardin planté de grands arbres, et qui appartient à l'évêque Hunter. Après cette maison est un grand bâtiment habité par les veuves de M. Grant. Plus loin, vis-à-vis du block du Prophète, est la demeure du général Wils, grande maison qu'il occupe avec sa famille. En face, du côté du couchant, sont les magasins bien connus de MM. Livingston, Bull et Cie; la maison des neuf veuves et du fils de l'apôtre Parley-Pratt, qui mourut assassiné; le restaurant et la boulangerie du Globe, un salon de coiffure et de barbe, les bureaux du ***Montagnard***, construction de quatorze mètres carrés, à deux étages, ayant pour base une assise de pierres de taille, recouvertes d'un stuc rouge qui les fait ressembler à du grès : cet édifice servait autrefois d'église provisoire. Dans le

voisinage demeurent la plupart des apôtres, MM. Taylor, O. Pratt, Cannon et Woodruff.

La multitude se presse autour du Temple, afin d'assister à l'office du soir. Je suis désappointé; je ne pouvais m'attendre, vu la solennité du jour, à rencontrer là une foule de travailleurs façonnant le bois et la pierre, maniant la scie et le marteau, et, suivant l'expression de Virgile : « transformant les rochers en murailles superbes. » Mais au milieu de tant de gens de divers métiers se reposant des fatigues de la semaine, je pensais tout au moins trouver le Temple à demi élevé. Je fus singulièrement étonné, en pensant à l'énergie de la foi nouvelle, de voir qu'en attendant mieux, un trou dans le sol représente le nom du Seigneur, tandis que le prophète, M. Brigham, préoccupé de son propre confort avant de songer à la gloire de Dieu, est logé dans ce qui, relativement, semble un palais, comme l'était jadis celui du roi Salomon. Je ne suis pas non plus satisfait en apprenant qu'on va reprendre les travaux provisoires que la guerre avait interrompus; il en résultera plus de lenteur encore dans la construction du Temple, sans lequel les malheureux trépassés ne peuvent pas recevoir le baptême qui les affranchira du purgatoire.



Endowment-house et Tabernacle. — Dessin de Ferogio d'après M. Burton.

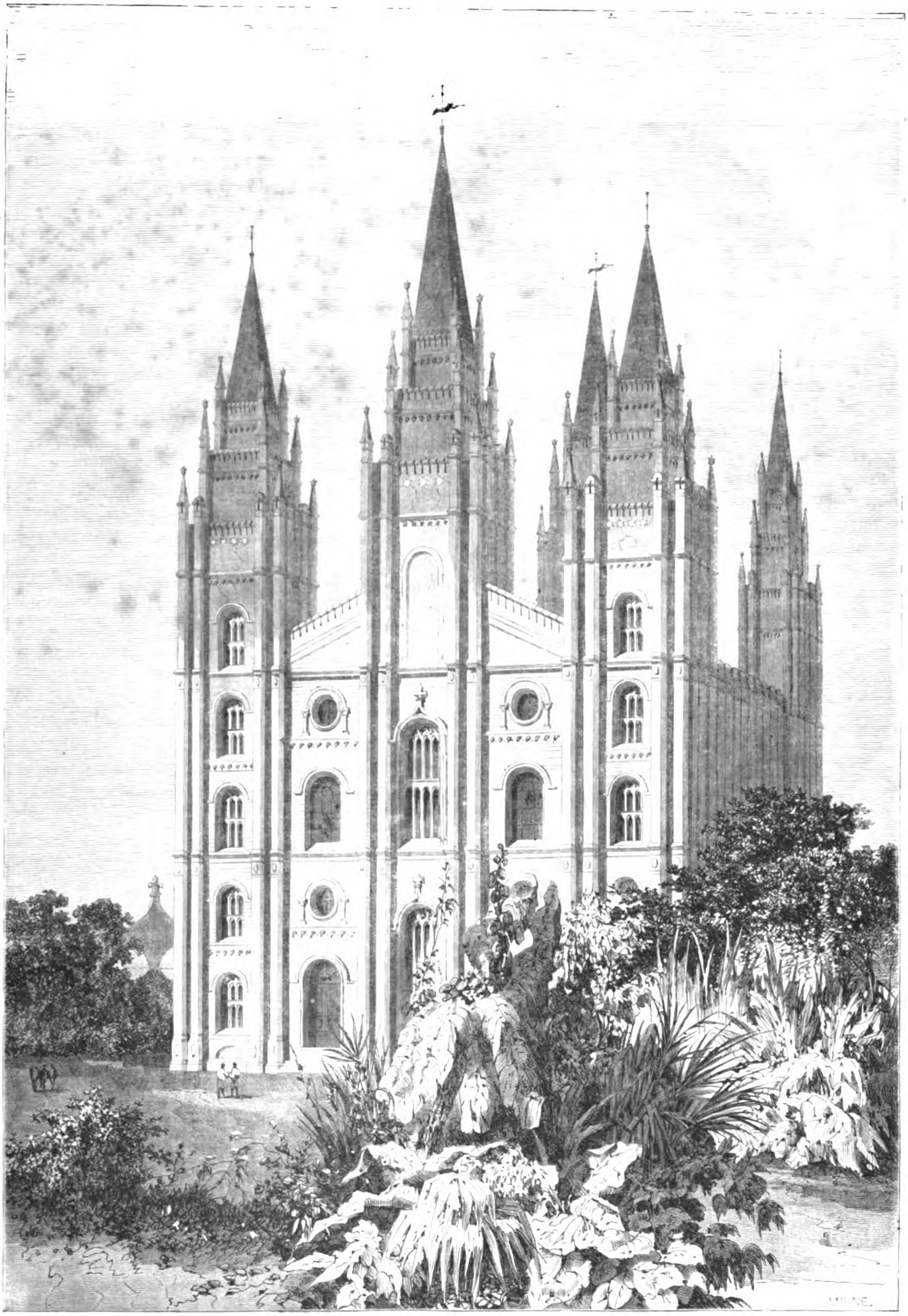
Le block du Temple, de même contenance que tous les autres et entièrement isolé, fait face aux quatre points cardinaux; il est entouré d'acacias plantés en 1853, et qui, surtout au midi, ajouteront beaucoup à sa beauté. L'enceinte repose sur une assise de grès rouge taillé avec art; elle est formée d'une adobe recouverte de stuc, et s'élève à trois mètres environ; chacune de ses faces est décorée de trente pilastres plats, sans piédestal ni chapiteau, qui montent jusqu'au chaperon indispensable à tous les murs en adobe. On posera plus tard sur cette muraille une grille en fer ornementé. Elle est percée de quatre ouvertures (une sur chaque façade) qui un jour deviendront des portes cochères et seront flanquées de portes basses pour les piétons; aujourd'hui l'entrée du nord et celle du couchant sont murées en pierre sèche. On affirme que cette enceinte a déjà coûté près d'un million de dollars, c'est-à-dire plus qu'on n'avait dépensé pour l'église entière de Nauvoo.

Temple-Block, le seul endroit de la ville qui soit consacré au culte, fut dédié au Seigneur en 1847, immédiatement après l'exode, et on y érigea un tabernacle sur le lieu même que l'ancien prophète avait désigné au nouveau pontife et à ses principaux disciples. Quand deux côtés de la muraille furent achevés, les fidèles commencèrent les tranchées pour les fondations de l'édifice; c'était le 14 février 1853. Un poteau, destiné à servir de principal appui au voile du Temple, fut planté au milieu du terrain, et chacune des phases de la construction fut marquée par des cérémonies imposantes, des coups de canon, des symphonies, des discours de M. Brigham Young, alors gouverneur du territoire, des prières, des exercices de piété auxquels assistait une foule nombreuse. Les fondations du Temple, qui ont près de cinq mètres de profondeur et se composent d'un granit de couleur grise, sont aujourd'hui cachées à tous les regards.

Jusqu'à présent (1860), le block du Temple n'est qu'un lieu désert au centre duquel on remarque une grande fosse oblongue, destinée, suivant les Gentils, à devenir un baptistère de vingt pieds de profondeur. C'est à l'angle sud-ouest qu'est placé le Tabernacle, bâtiment en adobe, ayant cent vingt-six pieds de long du nord au sud, et soixante-quatre de large, voûté en ellipse et ne pouvant contenir que trois mille personnes tout au plus; il est urgent d'en agrandir les limites. Au-dessus des deux portails, ouverts dans les pignons qui regardent le nord et le midi, est un soleil en bois coiffé de rayons jaunes semblables à une perruque du Somal, ou bien aux armes de la Perse. La toiture en bardeaux abrite sous ses bords avancés toute une colonie d'hirondelles; elle est surmontée de quatre cheminées, insuffisantes pour échauffer l'édifice en hiver et le ventiler quand il fait chaud. Le prédicateur se place du côté de l'ouest, qui est réservé au pontife, aux douze apôtres et au président de l'État de Sion. On a, depuis quelque temps, comme cela se pratique chez les quakers, séparé les hommes des femmes. On se propose aussi, dit-on, d'assigner aux chrétiens des places particulières, afin que les « chèvres ne soient plus mêlées aux brebis. »

Traduit par Mme Loreau.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Façade projetée du temple des Mormons — Dessin de Thérond d'après M. J Remy.

VOYAGE A LA CITÉ DES SAINTS,

CAPITALE DU PAYS DES MORMONS,

PAR M. LE CAPITAINE RICHARD BURTON[1].

1860. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

IV

L'Endowment-House. — Baptême. — Initiation.

Immédiatement au nord du Tabernacle est un berceau de feuillage, le *Bowery*, composé de branches vertes attachées à des poteaux, et qu'on laisse flétrir sans les renouveler; nous en décrirons l'intérieur à propos de l'office du dimanche.

A l'extrémité nord-ouest du block s'élève un autre édifice, l'Endowment-House (la maison où l'on est doué), qu'une palissade en bois sépare du Tabernacle. Bâti en adobe, il est formé d'une partie centrale beaucoup plus haute et plus étroite que les ailes, recouverte d'une toiture à un seul égout, et percée de quatre fenêtres, dont une est condamnée. C'est le sanctuaire des sanctuaires, l'endroit où le fidèle est initié aux rites secrets. Tout ce qui s'y rattache est soigneusement caché aux profanes; d'où les anti-Mormons prétendent qu'on y fait des sacrifices humains.

Une relation des mystères effroyables qui s'accomplissent dans ces humbles murs a été donnée par mistress Smith et M. Hyde. S'il est difficile d'admettre ce qu'ils racontent; si de pareilles inepties paraissent incompatibles avec la respectabilité qui est ici la règle de tous, l'on ne peut nier que ces deux écrivains, qui ont pratiqué le Mormonisme, ne parlent en témoins oculaires[2]. Suivant le public des Saints, il s'agirait simplement d'une

1. Suite. — Voy. page 353.

2. Voici ce que dit M. Hyde, ancien ministre mormon : « On a beaucoup parlé de l'admission à la secte du Mormonisme. Les récipiendaires ont tellement exalté cette cérémonie, qu'on a été jusqu'à la proclamer sublime. Quelques hommes, fiers d'en posséder le secret, faisaient de mystérieuses allusions. Ils exhibaient un singulier vêtement qu'ils portaient constamment, et qui leur avait été délivré d'une façon fantastique dans le Temple. Ils promettaient les priviléges de l'initiation à leurs disciples ravis, entre autres la jouissance complète de la bénédiction céleste, etc., etc., etc. Quant à la réalité du rite observé, elle restait enveloppée du plus profond silence. Tous les initiés, sous peine d'un châtiment terrible, ne devaient faire aucune révélation, s'obligeant, par serment, à subir une mort violente et cruelle s'ils découvraient « *le mystère.* » Autant que ma mémoire me sera fidèle, j'essayerai de donner une idée de ces cérémonies. J'ai fait le serment de me taire à ce sujet; cependant je n'hésite pas à violer ce serment; avant tout, j'ai un devoir à remplir envers Dieu et envers le monde, et quant aux châtiments suspendus sur ma tête, c'est au monde et à Dieu que je m'en remets pour mon salut.

« Un vendredi 10 août 1854, conformément aux injonctions que je reçus, sans autre formalité que de revêtir une chemise blanche, ma femme et moi nous nous rendîmes à la chambre du conseil vers sept heures du matin. Trente personnes environ attendaient ce jour-là qu'on les admît à l'initiation. On enregistra minutieusement nos noms, la date de notre naissance, de nos mariages, etc. Nos reçus du bureau des dîmes furent aussi exactement examinés, par cette vieille raison qu'avant d'entendre la musique, il faut « payer les violons. » Tous ceux qui n'avaient pas encore été mariés mormoniquement subirent cette formalité par les soins de Heber C. Kimball, préposé particulièrement à la consécration dont il s'agit, et nous fûmes introduits dans une longue salle divisée en petits compartiments par des boiseries peintes en blanc. Un silence religieux ajoutait à la solennité. Nous eûmes à laisser nos chaussures dans le bureau extérieur. Ceux qui présidaient à la cérémonie portaient des pantoufles, et les différents ordres se donnaient à voix basse. Les hommes furent dirigés d'un côté, les femmes de l'autre. Le sifflement du bois dans le poêle troublait seul le silence sinistre de la scène. La nouveauté de la situation, l'incertitude et l'attente de ce qui allait se passer, les figures attentives et sérieuses, la blancheur même des vêtements, tout était calculé pour exciter des impressions superstitieuses. Les hommes furent appelés un à un par un signe de doigt. Ce fut bientôt mon tour. On m'enjoignit de me déshabiller, et je fus alors plongé dans une baignoire de zinc ordinaire, peinte en dedans et en dehors. Un docteur Sprague, qui, soit dit en passant, est un des hommes les plus impurs que j'aie jamais vus, officiait en qualité de « *baigneur.* » Cette cérémonie consistait à laver le corps entier dans de l'eau tiède, et à bénir chaque membre avec une formule sacramentelle particulière, depuis les pieds, pour leur transmettre la vitesse convenable en suivant les voies de la droiture, jusqu'à la tête, pour obtenir un esprit fort. Une fois bien lavé et déclaré dûment purifié du sang de cette génération, je passai aux mains de Darlay P. Pratt, assis dans un angle de l'appartement et chargé de donner à chaque homme ainsi lavé « un nouveau nom » sous lequel il serait connu désormais dans le royaume céleste. Je reçus l'appellation d'« *Enoch,* » et je fus reconduit à notre chambre d'attente, où chacun, assis à tour de rôle sur un tabouret, recevait sur la tête l'onction d'une huile parfumée contenue dans un récipient d'acajou en forme de corne, par le moyen d'une spatule de même bois. On frottait de ce liquide les yeux, le nez, les oreilles, la bouche, les cheveux, enfin toutes les parties du corps, de manière à ce que toutes en fussent convenablement pénétrées et parfumées. Cette opération était accomplie par les ministres Taylor et Cummings, avec une formule de bénédiction semblable à celle du bain, et préparait à recevoir l'ordination de « *Roi et Prêtre de Dieu et de l'Agneau,* » laquelle ne peut se transmettre que dans le sanctuaire du Temple. Ainsi oints et bénits, nous eûmes à revêtir la « robe » de mousseline ou de lin qui nous couvrit le corps depuis le cou jusqu'aux poignets et aux chevilles, et qui ressemble assez à un vêtement de nuit d'enfant. Par-dessus cette robe on nous passa une chemise, puis une toge de toile drapée et réunie en plis sur l'épaule, et qui, attachée par une ceinture autour de la taille, retombait jusqu'à terre. On ajouta un petit tablier carré, semblable pour sa forme et sa grandeur aux tabliers des francs-maçons, et généralement fabriqué en toile ou en soie blanche, avec des feuilles de figuier peintes ou brodées. Un bandeau de même étoffe sur la tête, des chaussettes et des souliers de toile ou de coton blancs complétaient l'accoutrement. Pendant que nous procédions à ce déguisement, une farce se préparait dans le compartiment voisin. C'était la représentation de la Création du monde. Elohim se concertait avec Jéhovah, Jésus et saint Michel, sur le moyen de créer et de peupler la terre. Il envoie en messagers ces trois personnages pour donner un coup d'œil sur ce qu'il y a à faire, et lui rapporter le résultat de leurs observations. Ils feignent de partir, d'examiner et de revenir avec leurs renseignements. On met alors en action le premier chapitre de la Genèse, Elohim s'inspirant du verset « *et Dieu dit;* » les trois autres faisant semblant d'aller exécuter ses ordres, et disant au retour : « *Et ainsi fut.* » Quand ils arrivèrent à la création de l'homme, les trois per-

allégorie théâtrale, d'une pièce religieuse analogue aux mystères du moyen âge, — peut-être *le Paradis perdu et le Paradis regagné*, — dont la représentation, entourée de circonstances particulières, rappelleraient les épreuves de la franc-maçonnerie. Le peuple en est tellement persuadé, que, malgré tout le respect dont il entoure M. Phelps, il l'appelle le Diable, parce qu'il suppose que c'est lui qui remplit le rôle de Satan dans la pièce édénique.

D'après le même témoignage, c'est-à-dire l'opinion générale, les deux ailes contiendraient les fonts baptismaux des deux sexes. Les Gentils prétendent que la cérémonie ne prend pas moins de onze heures. Tout le monde sait que le baptême, suivant la doctrine mor-

sonnages, Jéhovah, Jésus et Michel, entrèrent dans notre cellule, et, faisant le geste de nous donner une forme, nous touchèrent le corps, puis soufflèrent sur chacun de nous comme pour nous communiquer l'existence. Nous remplissions alors le rôle d'Adam, sortant des mains de nos créateurs (allégorie blasphématoire, en vérité). Nos femmes furent introduites après avoir subi les mêmes cérémonies sous la direction de miss E. R. Snow et quelques autres. On nous fit fermer les yeux pour contrefaire le sommeil, ensuite les rouvrir à la lumière, pour recevoir chacun une Ève. La joie devait nécessairement remplir nos âmes, et nous passâmes par couples dans le compartiment où nous avions précédemment entendu la voix d'Elohim. Cette partie de la salle, au moyen de quelques branchages de sapin (remplacées aujourd'hui par des peintures), figurait un jardin. W. C. Staines, représentant Adam, et miss Snow, Ève, nous servaient de souffleurs. Nous avions à imiter leurs mouvements. Des raisins pendaient à une branche, et W. W. Phelps, admirable dans son *emploi de Satan*, s'évertuait à nous en faire manger. La femme me tenta, comme cela devait être, et j'en goûtai. Alors nous fûmes maudits par Elohim, qui s'avança vers nous. Satan fut chassé, et nous vîmes M. Phelps, cet astronome érudit, ce saint apôtre, siffler, se tordre et enfin s'échapper en rampant sur ses mains et sur ses genoux.

« Nous nous trouvions désormais sous le coup de la malédiction, et c'est ici que commence la terrible intention de cette bouffonnerie ridicule et sacrilége. Sur l'homme ainsi perdu et déchu, privé de toute protection, de toute loi, Dieu établit alors le sacerdoce et sa juridiction, armé d'un pouvoir illimité, transmettant une puissance incontestable, avec le droit de décider d'une façon absolue, et supérieur à n'importe quelle autorité. Les membres de ce sacerdoce peuvent agir comme Dieu, avec la force et au nom de Dieu. Des serments d'un secret inviolable sont imposés aux néophytes intimidés et terrifiés. On s'engageait par ces serments à observer une obéissance passive à l'égard du sacerdoce, et spécialement à n'avoir d'autres femmes que celles qui sont accordées par l'Église et le président, son représentant. Nous reçûmes un signe, un mot de passe, et en même temps le troisième degré de l'initiation mormonne, ou premier degré de la prêtrise *aaronique*. L'homme, continue l'allégorie, entre dans la vie, pourvu d'une loi de pureté, d'une clef de la vérité et d'un caractère sacerdotal. Muni de cette triple force, il est lancé dans le monde où la lumière se change en ténèbres et les ténèbres en clarté. Il se perd à chercher la vérité. Dans le compartiment voisin, il est supposé mêlé aux sectes contemporaines. Là on représente les rites différents des Quakers, des Méthodistes et autres sectaires. Satan vient à leur rencontre et les aborde en leur disant : « Bonjour, frère méthodiste, frère ca« tholique, etc. ; je vous aime tous, vous êtes mes amis, mes servi« teurs, » etc., etc. Trois apôtres, Pierre, Jacques, Jean, entrent en ce moment, et après un dialogue assez léger avec le démon, Pierre lui ordonne de partir au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ et par l'autorité de la sainte prêtrise : ce qui le fait fuir en écumant et en sifflant de nouveau.

« Survient alors un nouvel examen de la part de ces apôtres; ils nous communiquent de nouvelles instructions, non-seulement touchant le sacerdoce en général, mais sur ce qui nous caractérise comme dignitaires mormons, les seuls investis de ce saint ministère. L'intention de cette scène est de rappeler : 1° que saint Pierre, saint Jacques et saint Jean apparurent à Joseph Smith et lui conférèrent la mission, transmise depuis à Brigham Young; et 2° que toute la vénération que Jésus-Christ leur pouvait communiquer devait à l'avenir être attribuée à ce sacerdoce mormon. — Obéissance immédiate, implicite, incontestée et sans bornes. — « *Être, enfin,* » selon les paroles de Kimball, « *comme un vil chiffon dans les mains de Brigham Young.* » Ceci établi, nous nous avançons vers le royaume de Dieu. L'homme, Adam, perdu par sa chute, le grand péché originel, doublement perdu par l'addition de ses fautes personnelles, a pourtant reçu une certaine force et quelques bienfaits de son Créateur, et s'est ensuite écarté de la voie de la vérité. Le sacerdoce lui ayant ouvert les bras après sa déchéance, en lui donnant la promesse d'un Rédempteur, c'est le sacerdoce qui est destiné à lui fournir les moyens d'accomplir son salut. Dieu jette un regard de miséricorde sur le monde plongé dans les ténèbres; et, comme il a révélé son Évangile à Smith, c'est lui qu'il a revêtu d'une autorité suprême, ainsi que ses successeurs.

« Le châtiment attaché à l'infraction du premier serment consiste à avoir la tête tranchée; le supplice infligé à la violation du deuxième, à souffrir la torture jusqu'à ce que mort s'ensuive. De nouveaux secrets sont alors imposés, et l'on communique le second degré de sacerdoce aaronique, avec les signes, l'imposition des mains et le mot de passe.

« La représentation de cette farce infâme continue. L'allégorie présume alors que l'homme se trouve dans une condition partielle de salut. Il est introduit dans une salle au centre de laquelle s'élève un autel. On exige de lui une fidélité illimitée envers ses frères. Ne jamais médire des oints du Seigneur; penser avec leurs pensées; les employer comme médiateurs entre le Christ et l'homme, comme le Christ est le médiateur entre eux et Dieu; sentir comme ils sentent; agir comme ils agissent; répondre par une obéissance absolue à toute réquisition, quelque criminelle, dénaturée, impie et profane qu'elle soit; considérer l'Église comme le principal objet de ses affections et de sa vie; se tenir prêt à sacrifier à ses ordres ou à ses intérêts l'ami le plus dévoué, le parent le plus proche, l'épouse la plus aimée, et jusqu'à l'existence elle-même; ne respecter en nulle façon les serments et obligations contraires ou attentatoires aux intérêts de l'Église!... La dérogation à ce serment ou sa révélation entraîne un supplice horrible, avec une série de détails dégoûtants. Après quoi sont communiqués de nouveaux signes et des attouchements particuliers qui complètent l'administration du premier degré du sacerdoce de Melchisédech.

« Stupéfiés et tremblants d'émotion en nous trouvant investis d'une responsabilité aussi effrayante; agités par la crainte de ce qui allait suivre, nous fûmes introduits dans une autre salle. Un autel se trouvait au milieu; sur cet autel la Bible, le livre des Mormons, et le livre des révélations de Smith.

« Hommes et femmes se rangèrent par couples autour de la chambre, en présence de Kimball et de Brigham, qui nous regardaient de la pièce voisine. Là, nous fûmes soumis au quatrième serment sous la direction de Parley Pratt. L'allégorie donnait à entendre que l'homme, en ce moment sur la voie du salut, avait à accomplir un devoir temporel, non pas à un point de vue de théorie abstraite, ni pour des objets abstraits, mais un devoir solennel, positif, présent et immédiat. On nous fit jurer d'entretenir une haine constante au gouvernement des États-Unis pour n'avoir pas vengé la mort de Smith, et n'avoir pas fait justice des persécutions exercées contre les Saints; de mettre en œuvre toute notre influence pour anéantir ce gouvernement; d'employer nos efforts pour discréditer et traverser ses projets; enfin de refuser tout concours et toute soumission à ses lois. Si nous étions incapables d'agir par nous-mêmes, nous avions à inculquer ces maximes à nos enfants dès l'âge le plus tendre, les leur dicter au lit de mort, et les leur transmettre comme un dépôt sacré. Cette maxime devait être la pensée incessante de la vie; de façon que « le royaume de Dieu et du Christ, c'est-à-dire l'Église des Mormons et ses ministres, subjuguât tous les autres royaumes et remplît la terre entière. » Les malédictions les plus épouvantables, les menaces les plus barbares étaient proférées et suspendues sur la tête de quiconque faiblirait dans l'exécution, ou se hasarderait à faire des révélations. Signes, mots de passe et attouchements nouveaux, consacrèrent le second degré du sacerdoce de Melchisédech. Devenus dignes de Dieu, nous pouvions être admis en sa présence comme ses enfants, mais il nous restait à apprendre la manière de le prier. On nous dit que nos robes ne couvraient pas l'épaule prescrite par la loi; comme signe d'une soumission absolue au sacerdoce, on opéra le changement convenable. Afin d'imprimer à ces cérémonies un caractère plus profondément religieux, et d'alimenter notre enthousiasme, nous reçûmes une nouvelle forme de prière. Tous les initiés furent placés en cercle, avec ordre de répéter,

monne, se fait par immersion; le néophyte, après être sorti du bain, est frotté d'huile et revêtu d'un bonnet et d'une chemise en calicot blanc. Il est rare que l'on se sépare de cette dernière, qui préserve de tous les dangers; le docteur Richards sortit sain et sauf du massacre de Carthage parce qu'il était revêtu de cette robe d'innocence. Un petit carré orné de feuilles de figuier brodées ou peintes, et qui simule le tablier maçonnique, est joint au costume. Le baptisé reçoit un nouveau nom, prend un emblème distinctif, et jure par les serments les plus terribles de garder le secret sur tout ce qui vient de se passer.

Il y a, comme dans toutes les initiations, différents degrés à parcourir; les grades supérieurs ne seront, dit-on, conférés qu'après l'achèvement du Temple.

On trouve encore dans l'enceinte consacrée un puits voisin du Tabernacle, un égout voûté, pratiqué dans la muraille de l'ouest, et contiguë à la porte du levant une petite maison pour le concierge et les gardiens.

C'est M. Truman Angell, un Anglo-Mormon, qui a fait le plan du Temple; le *Milennial Star* du 2 décembre 1854 en a publié la description; divers dessins du futur monument, sans doute copiés d'après les originaux, ont paru à Liverpool; enfin MM. Hyde et Remy en ont donné l'esquisse. Il est inutile de transcrire ici la description fort longue de cette masse architecturale



Le baptême chez les Mormons. — Dessin de David d'après le général Bennet.

d'une ordonnance compliquée, syncrétisme de grec et de romain, de gothique et de mauresque, dont la forme n'a pas été révélée comme celle du temple de Nauvoo, mais imaginée par un simple mortel, et qui probablement ne se terminera jamais. Je me bornerai à dire que l'ensemble du monument est symbolique, qu'il doit éblouir le spectateur par son ineffable majesté, et je répéterai ces paroles qui terminent le rapport de l'architecte : « Pour le reste, attendez que l'édifice soit achevé; venez alors et vous verrez. »

sans proférer une parole, chaque signe distinctement, puis de s'entrelacer les mains et les bras les uns avec les autres. Une fois dans cette position, un des assistants, choisi comme moniteur, s'inclina sur le genou droit, en tenant la main de celui qui se trouvait à la tête du cercle, et commença lentement une invocation dont les termes furent répétés après lui par ses frères.

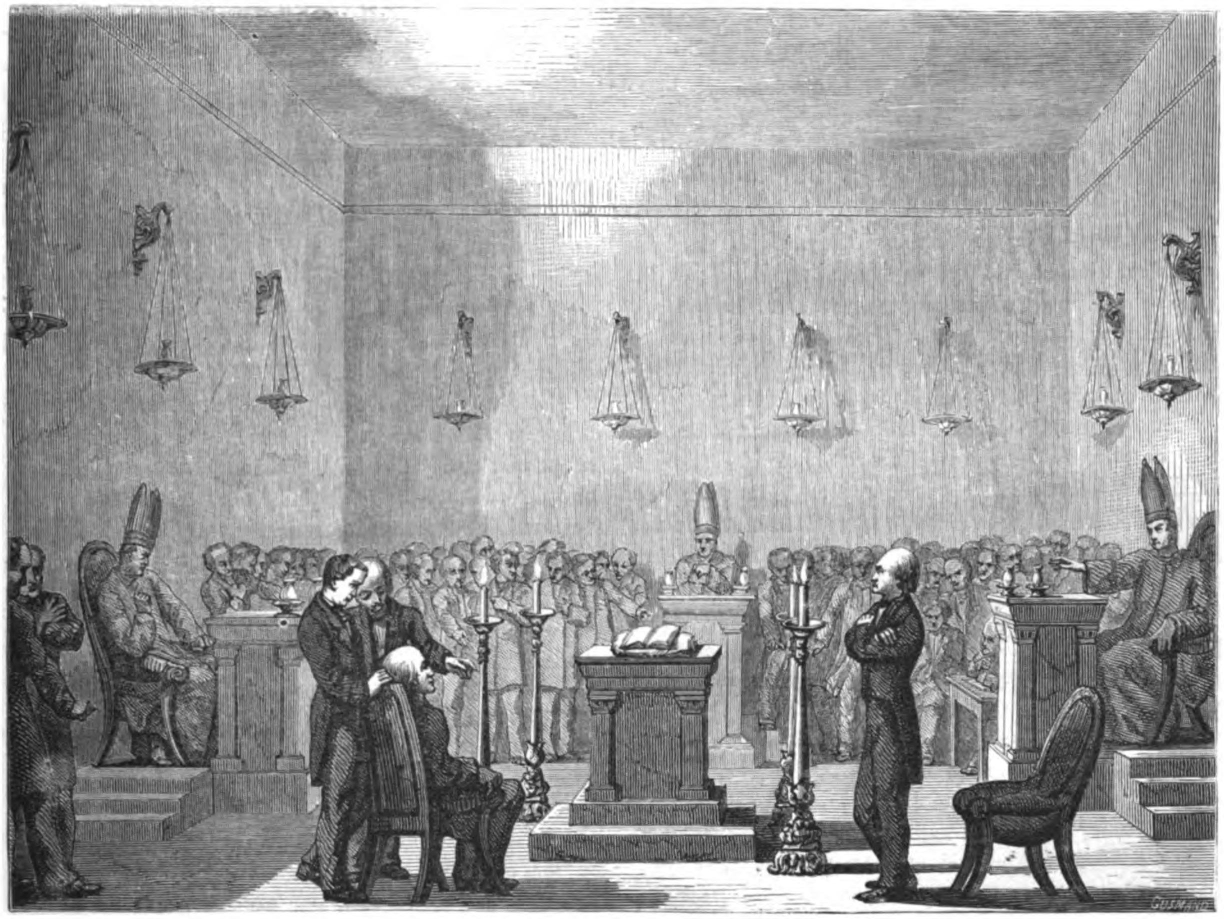
« Cette position circulaire, ces expressions abracadabrantes, ces obligations solennelles accompagnées de menaces, de signes, de mots de passe mystérieux, et d'une prière faite en commun, constituent la formule soi-disant la plus agréable à Dieu pour obtenir les grâces demandées. Ainsi placés comme je viens de le décrire, Parley Pratt commença à prier et nous répétâmes lentement ses paroles, appelant les bénédictions du Tout-Puissant sur nos actes d'obéissance, ou ses anathèmes sur nos infractions à la loi. Dès lors, nous étions frères et membres des saints ordres du divin sacerdoce, admis à la pleine participation du privilége de la fraternité; nous reconnaissant à des signes certains, et pourvus à jamais d'un vêtement qui nous servait d'égide et de souvenir incessant; liés les uns aux autres par des secrets terribles; enchaînés au saint ministère par d'affreux serments. Nous avions maintenant

V

Arrivée d'émigrants. — Les recrues de la terre des Saints.

M. Stenhouse, une notabilité parmi les Saints, me proposa un jour d'aller avec lui au-devant du convoi de charrettes à bras qu'on attendait le lendemain, et m'offrit de me signaler les faits intéressants. J'ai vu presque tous les jours cet éminent personnage, qui est non-seulement Elder, mais grand prêtre, et j'y ai trouvé autant de plaisir que de profit. Nous évitions naturellement ces points mystérieux, qu'en ma qualité de profane je n'avais pas le droit de pénétrer; mais sur tous les autres, l'Elder se montrait communicatif et me permettait d'user librement de ses connaissances.

On doit penser qu'en fidèle Mormon, il devait se placer au point de vue exclusif de sa doctrine; j'ai donc soumis tous ses renseignements, toutes ses appréciations au contrôle de l'opinion adverse; et toutes les fois que j'ai blâmé quelque chose dans le système qu'il admire sans réserve, ce n'est pas à lui que ses coreligionnaires doivent l'attribuer. J'étais frappé de sa foi robuste et de la soumission qu'il imposait à son intelligence. « Qu'est-il advenu des tables d'or? lui demandai-je un soir; d'après les Gentils, vous croiriez qu'un ange les a enlevées quand leur mission fut accomplie. — Je n'en



Réception d'un néophyte mormon. — Dessin de David d'après le général Benne'.

sais rien, répondit-il; le Mormonisme est la seule doctrine qui possède la vérité; ma croyance en lui est indépendante de ces faits secondaires, et je ne m'en occupe pas. » J'avais sous les yeux l'un de ces exemples d'absorption morale où tombe celui qui, acceptant une idée absolue, arrive par la force de l'habitude à ne plus voir et à ne plus comprendre autre chose.

Le lundi, comme le soleil montait vers l'horizon, M. Stenhouse vint m'annoncer que le convoi était déjà sorti de la Passe-Dorée. Il n'y avait pas de temps à

à franchir le voile, en répétant la série des formules précédentes; on découpe avec des ciseaux certaines marques sur le devant de nos chemises; on nous murmure à l'oreille un nouveau nom prononcé d'une manière inintelligible, et cette espèce de draperie de coton une fois traversée, nous voilà définitivement « dans le royaume céleste de Dieu! » Les hommes se retournent pour recevoir leurs femmes, qui ont à répéter la même cérémonie. Dans ce « royaume céleste, » nous trouvâmes Brigham et plusieurs autres qui attendaient « le sermon d'initiation » prononcé pour la circonstance. Avant ce sermon, on nous permit de reprendre nos habits, tout en gardant le fameux vêtement de dessous. Il était près de quatre heures; nous prîmes une légère collation et retournâmes au « royaume céleste » pour entendre le discours. C'est à H. C. Kimball que revenait la commission d'expliquer l'allégorie en donnant un tour sérieux à l'affaire, avec force répétitions des différentes formules de signes et modes de reconnaissance. Il termina par des conseils et des menaces. C'était le dénoûment de la pièce. »

(*Le Mormonisme, ses chefs et ses desseins*, par Hyde, ancien ministre de cette religion.)

perdre, et nous descendîmes la ville près du coin de Main-Street; l'Elder me montra l'endroit où, peu de jours avant mon arrivée, un meurtre avait été commis : deux mauvais sujets, appelés Brown et Johnston, tous deux faussaires et voleurs de chevaux, rentraient chez eux par un beau soir, lorsqu'ils tombèrent chacun frappés d'une balle, et tous deux sous le bras gauche. Les corps furent transportés à la Court-House pour y être exposés pendant le temps voulu par la loi. Quand on demanda aux gens du quartier quel pouvait êtré l'auteur du crime, ils répondirent qu'ils n'en savaient rien et qu'ils ne s'en inquiétaient pas; d'où les Gentils supposèrent que ce double meurtre avait été commis par ordre du prophète. C'est une supposition toute gratuite; mais si elle était fondée, rien dans cet acte sommaire ne répugnerait à la sauvage Thémis des Monts-Rocheux.

Comme nous sortions de la ville, une colonne de poussière nous annonça que les émigrants franchissaient la terrasse, et de tous côtés la foule se précipitait pour saluer des connaissances ou avoir des nouvelles du pays. On vit enfin les charrettes; les voyageurs avaient tous des vêtements propres; les hommes étaient lavés et rasés; les jeunes filles chantaient des hymnes, et portaient leurs habits du dimanche. Tous les visages étaient bronzés par le soleil, mais avaient l'air profondément heureux. Les vieillards et les enfants étaient en chariot, les autres foulaient à pied la route sableuse, ou la suivaient à cheval; quelques-uns en traps, en sulkies ou en buckboards. Un petit nombre de jeunes cavaliers, d'un air quelque peu hardi, étalaient toute l'élégance du Far-West : chapeau des Rocheuses à larges bords, à forme haute et pointue, jaquette de cuir brodée, pantalon de même, à jambières énormes frangées sur la couture, chemise de flanelle rouge ou couleur de l'arc-en-ciel, éperons gigantesques, pistolets à crosse brillante et couteaux à gaînes bizarres, plantés dans une ceinture rouge à bouts flottants. A part son costume, cette jeunesse dorée de la vallée déserte se distinguait facilement des produits exotiques par la façon dont elle maniait sa monture et l'aisance qu'elle avait à cheval. Autour de moi abondaient les visages familiers, types anglais de toute espèce : lourds artisans, soldats libérés, laboureurs et commis. Quelques étudiants germaniques, des paysans, des fermiers scandinaves et suisses; des correspondants, des journalistes, des apôtres, des évêques, des anciens et autres dignitaires des États de l'Est complétaient le cortége.

Lorsqu'on fut arrivé au square public du huitième quartier, on fit mettre les chariots en ligne pour la cérémonie finale. Avant la guerre, le premier président se faisait un devoir d'honorer de sa présence l'arrivée des trains de charrettes à bras, et seulement des convois de cette nature. Depuis l'invasion, il est rare qu'il s'éloigne de chez lui, et ne sort guère que pour aller au Tabernacle; si par hasard il consent à faire partie d'un pique-nique, le secret en est soigneusement gardé. On assure qu'en dépit de sa volonté puissante, de son énergie peu commune, de son courage moral, le prophète actuel n'a pas l'intrépidité physique de son prédécesseur; les Mormons prétendent que c'est un bruit calomnieux ; mais il repose sur le témoignage des hommes les plus sincères et les plus justes; les faits d'ailleurs paraissent le confirmer : il y a des gardes aux portes de M. Brigham Young, et jamais il ne se montre en public sans être accompagné d'amis et de disciples qui tous portent des armes. De pareilles contradictions morales se rencontrent souvent; ceux qui connaissent les faits et gestes des brahmanes aux cours de Sattara, de Pounah et autres lieux, savent avec quelle audace ces dignitaires jouent leur vie dans les intrigues les plus folles, tout en ayant parfois la pusillanimité physique de Hobbes et d'autres sceptiques.

Dans la circonstance qui nous occupe, M. Brigham fut remplacé par l'évêque président Hunter, un Pensylvanien dont les anti-Mormons les plus exaltés, les plus méchantes langues se voient contraints de parler avec respect. Précédé d'un orchestre jouant d'instruments en cuivre — ce peuple aime avec passion « le métal bruyant qui sonne les fanfares guerrières » — et accompagné du marschal, l'évêque, debout dans sa voiture, appela les capitaines du convoi; il leur donna une poignée de main, s'occupa d'affaires, et immédiatement les dispositions furent prises pour loger ceux qui arrivaient et procurer de l'ouvrage aux individus, hommes ou femmes, qui pourraient en demander.

M. Stenhouse allait et venait dans la foule, et me présenta beaucoup de personnes dont les noms m'échappent; cette formalité, presque toujours suivie pour moi de quelque invitation, me valut, dans tous les cas, de nombreux témoignages de bienveillance. Mon cicerone échangeait un mot avec frère un tel, une phrase avec telle ou telle sœur, n'employant jamais les titres de monsieur ni de madame, si prodigués dans l'Est, et qu'on n'admet pas chez les Saints du dernier jour. Cette formule fraternelle donne à la conversation mormonne quelque chose de patriarcal et comme un parfum d'Orient; toutefois, l'usage en devient souvent abusif : un bambin à qui vous demanderez comment il se nomme, vous répondra : « Je suis le fils de frère un tel. »

Afin de distinguer les enfants des différentes épouses, on fait précéder le nom paternel de celui de la mère; les fils que j'aurais eus, par exemple, de miss Brown, de miss Jones ou de miss Robin, s'appelleraient frère Brown Burton, frère Jones Burton, etc..

Même à l'égard des plus hauts personnages, on a supprimé les titres de Révérend et d'Esquire, dont chacun s'affuble dans la Nouvelle-Angleterre, aussi bien que dans l'ancienne. Le pontife et les Éminences qui l'entourent sont tout bonnement frère ou mister un tel, suivant la qualité de Gentil ou de Mormon de la personne qui leur parle : ils ont le pouvoir et en dédaignent l'ombre. En revanche, il y a dans la foule autant de colonels et de majors qu'à l'époque où les critiques mordantes de miss Trollope firent jeter feu et flammes aux Américains; leur proportion relativement aux capitaines est environ de dix pour un.

Le nom de sœur est appliqué à toutes les femmes,

quel que soit leur âge, ce qui vous delivre de l'embarras où vous met dans l'Est l'obligation de distinguer la belle-mère de la bru, afin de donner à chacune le titre qui lui revient : mistress à la seconde, madame à la première ; ou, ce qui est bien plus grave, de leur distribuer à l'anglaise les épithètes de jeune et de vieille; ou de dire, comme en Écosse, mistress B. *senior*.

Quant au costume, celui des femmes commence à se singulariser; le chapeau de campagne d'Angleterre, le gowk des habitantes de la Cornouaille ; le *sun-bonned* des États-Unis est d'un usage universel, avec cette différence que les Mormonnes y ajoutent par derrière un long voile épais qui sert de châle ou de capuche. Une espèce de jaquette, non pincée à la taille, et un jupon d'une étoffe peu coûteuse, indienne ou autre, composent le vêtement extérieur. Les femmes riches affectionnent la soie, principalement la noire. J'ai observé que les marchands étaient fort bien assortis d'objets de toilette. L'amour de la parure n'est pas un accident mental chez ce sexe délicat, nommé par quelques-uns ζῶον φλοκόσμον ; c'est un trait caractéristique, un faible charmant que partagent la sauvagesse demi-nue, la civilisée à crinoline, la quakeresse, la biche, la petite-maîtresse et la grande dame, la pécheresse et la sainte ; un point où elles se rencontrent toutes, au moins une fois dans leur vie, et où elles sont à peu près égales. On trouve à la ville du Grand-Lac-Salé trois magasins de modes, treize de nouveautés, deux autres d'objets de fantaisie, rubans, dentelles, pompons, ornements féminins. Quelques-unes de ces boutiques reçoivent du grain en payement de leurs marchandises.

Je fus surtout frappé du contraste que les nouveaux émigrés formaient avec les anciens colons, spécialement avec ceux qui étaient nés dans le voisinage des Prairies. Tandis que les arrivants présentaient ces formes lourdes et parfois grossières qui caractérisent l'indigène du sol anglais, où la beauté se rencontre rarement dans les ateliers et les cottages, alors même qu'on n'y endure aucune privation matérielle, les autres, et surtout les femmes, avaient pour la plupart cette délicatesse de formes, cette finesse de teint que l'on observe chez les Américaines des États-Unis. Peut-être les physiologistes ne voudront-ils pas croire à un effet si prompt et si visible de la température ; mais il est clairement prouvé, dans l'Inde, qu'il suffit de quelques années pour détruire la fraîcheur et détériorer la forme, surtout chez la moitié la plus faible de l'humanité. Pourquoi, dès lors, un climat tout différent, un air d'une pureté indicible, un terrain sec, à une hauteur de quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer, n'obtiendraient-ils pas des résultats opposés dans le même laps de temps?

Quoi qu'il en soit de ma théorie, qu'on l'adopte ou qu'on la repousse, le fait n'en existe pas moins. Je signalai à mon Elder la transformation qui s'était opérée chez ces tempéraments lymphatiques ou sanguins, changés en nervoso-bilieux ou simplement nerveux, métamorphose qui avait eu pour effet l'amincissement de la taille, l'affinage du poignet et de la cheville, le calme du visage, la limpidité du regard, l'élévation du type, l'ensemble des castes supérieures. Je lui faisais remarquer, chez les natives de ces parages, la régularité, la noblesse des traits, le développement du front, l'air pensif, la longueur et le soyeux de la chevelure, la délicatesse de la peau, sa transparence, et le charme suprême de l'Américaine, lorsqu'elle veut bien sourire. M. Stenhouse parut étonné de la manière dont j'expliquais ce fait évident. Les autres, me dit-il, en parlant des Gentils, attribuent cette élégance de formes et cet air pensif, qui pour eux est de la tristesse et de la gracilité, à l'irritation constante qu'inspire à nos femmes le régime de la polygamie.

Je demandai à M. Stenhouse comment, en général, se comportaient les émigrants à leur arrivée dans la colonie. « Il est probable, disais-je, que la longueur du voyage, le sentiment de faiblesse qu'on éprouve dans un milieu qui vous est étranger, les humanise et diminue leur présomption, leur arrogance britanniques. — Leur conduite est bonne, me répondit-il ; mais chacun d'eux croit monter au pinacle du premier coup : c'est le moyen de s'en éloigner; se mettre en avant, ici, est perdre un temps précieux. L'individu qui arrive n'inspire aucune confiance. Il faut d'abord qu'il fasse ses preuves; qu'il aille en mission, qu'il revienne, qu'il se marie; on lui permet ensuite de s'élever, s'il a montré qu'il pouvait être utile. »

Beaucoup d'Anglais traversent les Plaines sans se douter qu'ils sont aux États-Unis, et considèrent M. Brigham Young du même œil que les catholiques de la génération précédente envisageaient le pape. On a vu les Danois, les Suédois, les gens du pays de Galles, se débarrasser pendant le voyage de leurs couvertures et de leurs habits d'hiver, dans la conviction où ils étaient qu'un printemps perpétuel régnait dans la vallée sainte. La maladresse avec laquelle les émigrants inexpérimentés se dirigent est devenue le canevas d'une foule d'histoires plus ou moins plaisantes; il en est une qui se raconte depuis longtemps, des rives du Mississipi aux bords du Pacifique, et toujours avec le même succès. Un chariot est aperçu d'un cavalier qui s'en approche; celui-ci trouve à côté un malheureux petit garçon, pâle et défait, qui a dans les bras un bébé tout en larmes.

« Qu'est-il arrivé ? demande-t-il au gamin.

— Il arrive que je suis joliment dans l'embarras, dit le marmouset; p'pa est soûl, m'man est en convulsions ; frère Jim fait sa partie de poker ; ma sœur est là-bas avec un étranger qui la courtise, bébé a la colique, les bœufs n'en peuvent plus, le chariot est cassé ; il y a vingt milles à faire avant qu'on trouve de l'eau. Je m'en moque pas mal, de voir la Californie ! »

VI

La danse et les Saints. — Le prophète au bal.

La saison des plaisirs n'était pas encore ouverte à mon départ, d'où il résulte que je n'ai pas vu les Mormonnes en toilette de bal ; toutefois, d'après les renseis-

gnements que j'ai recueillis, je puis affirmer que les Saints, en dépit de leur gravité, forment un peuple éminemment sociable; ils ont un goût prononcé pour les courses en traîneau, pour la comédie de salon, et se vantent de posséder quelques bons acteurs, parmi lesquels MM. Snow, Clawson et Dunbar occupent le premier rang. Sir Bulwer apprendra sans doute avec plaisir que *the Lady of Lyons* a excité chez les Mormons encore plus d'enthousiasme qu'en Europe. Dès que les capitaux nécessaires pourront être fournis, on a le projet d'élever un théâtre qui rivalisera avec ceux de l'ancien monde.

La danse paraît considérée comme un exercice édifiant; les apôtres, les évêques, le prophète lui-même s'y livrent avec zèle. Un professeur de cette branche des beaux-arts ferait fortune dans la Nouvelle-Sion, où le plus instruit des pédagogues aurait besoin, pour vivre,



Portrait de Brigham Young, président actuel des Mormons. — Dessin de Mettais d'après M. J. Remy.

d'ajouter à sa science un métier plus lucratif. On ne danse pas ici avec la mollesse des gens distingués de la vieille Europe; comme au temps de nos pères, les positions sont strictement observées, les pas travaillés avec soin, les jarrets violemment tendus; bref, c'est un plaisir qui exige de la vigueur dans les muscles. J'avoue, quant à moi, éprouver une sorte de prévention contre la danse chez les individus qui arrivent à cet âge incertain où la souplesse manque à la force; et j'ai souvent partagé l'hilarité des Français à la vue de quelque Anglais chauve et roide, mêlant son âge mûr aux ébats de la jeunesse. Il y a toutefois des autorités imposantes en faveur de la persévérance chorégraphique; David, à ce que l'on nous apprend, dansait à une époque de la vie déjà très-respectable; et Scipion, au dire de Sénèque, avait gardé l'habitude d'exercer de la même manière ses membres héroïques.

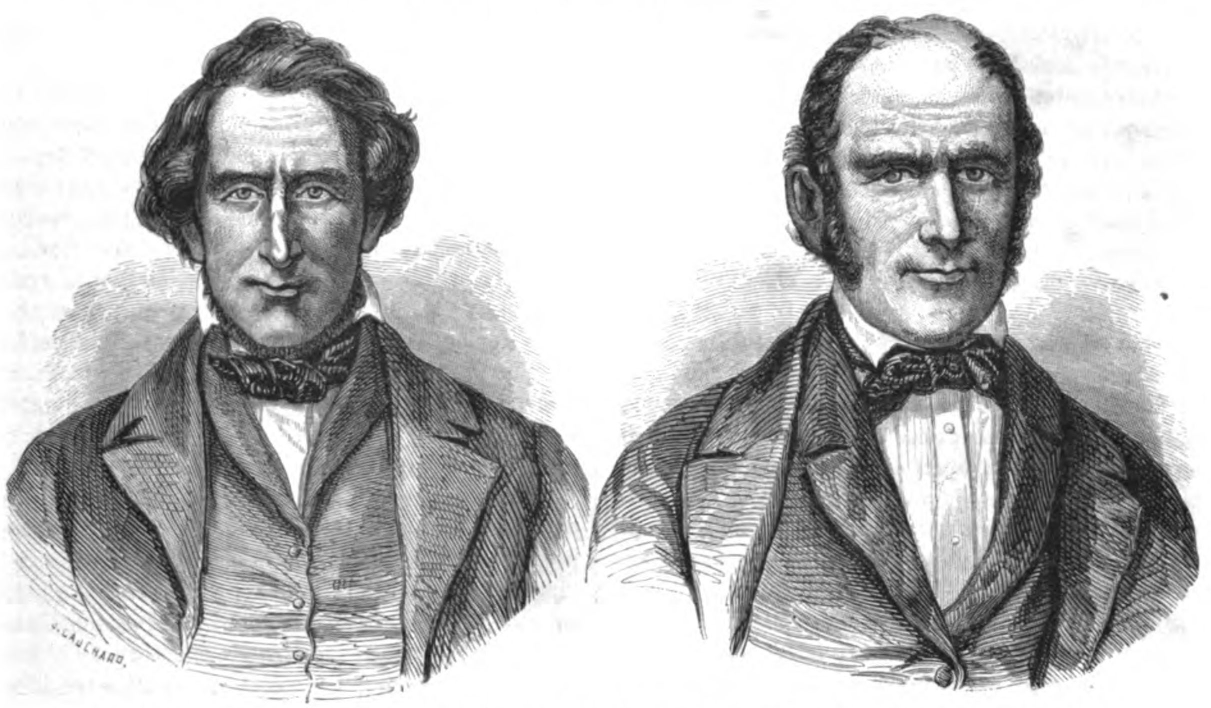
Outre les grandes fêtes qui se donnent par souscrip-

tion dans les divers établissements publics, il y a les soirées de quartier, les cotillons hebdomadaires des anciens, où peut-être ces vénérables personnages dansent entre eux, comme à Oxford les bacheliers font l'exercice. De même qu'au palais de Saint-James, la polka est désapprouvée chez les Saints; mais on assure que Terpsichore doit à la foi nouvelle une heureuse modification de la contredanse, le cotillon mormon, où tous les cavaliers donnent la main à deux dames. Espérons qu'on introduira cette nouvelle forme de quadrille aux bains de mer et aux eaux, où la proportion des danseurs, à l'égard des danseuses, est rarement de plus d'un pour sept.

Les réunions de la salle de société sont éminemment choisies et montées sur un pied dispendieux. Les invitations, faites sur papier blanc, doré sur tranche et à bordure gaufrée, ne sont envoyées qu'à l'élite de la ville, et ne s'adressent pas à plus de soixante-quinze ou quatre-vingts chefs de famille, y compris les Gentils les mieux posés.

Ce billet de dix dollars ne paye que l'entrée d'un seul couple; il faut donner deux autres dollars par chaque lady qu'on amène en sus de la première; dans les fêtes moins splendides, la dépense totale se monte à deux dollars cinquante cents. A l'approche du grand jour, les billets se vendent avec prime, et acquièrent parfois une grande valeur; mais l'espace est limité, et plus d'un Jacob se voit réduit à ne présenter que Rachel, privé de son glorieux cortége de Liahs, de Zilpahs et de Billahs.

Voici le résumé de ce qui m'a été dit sur la dernière fête. La salle était décorée avec une élégance pleine de goût; parmi les draperies et les branches d'arbres verts, disposées en guirlandes ou en faisceaux, se détachait



Portraits du patriarche Jedidiat Grant et du vice-président Heber C. Kimball. — Dessin de Ferogio d'après M. J. Remy.

cette devise : *Our mountain Home*, dont chacun était ému. A quatre heures de l'après-midi arriva le prophète, et l'*ordre* fut réclamé (ne pourrait-on pas en faire autant dans les bals de Londres?). Le silence immédiatement obtenu, le pontife, monté sur une estrade, leva les mains et bénit tous ceux qui étaient présents. En Europe, j'ai entendu dire que le maître du logis où il y avait un bal faisait souvent le contraire.

La bénédiction terminée, M. Brigham descendit de sa plate-forme et ouvrit le premier cotillon. A huit heures on annonça le souper; le couvert était de deux cent cinquante personnes, et le menu avait été fourni par M. Candland, propriétaire du restaurant du *Globe*, où j'allais prendre mes repas. On apprendra peut-être avec intérêt que la cuisine de l'Utah offre quelques nouveautés, le castor et l'ours, par exemple. La venaison de ce dernier animal est très-estimée dans toute la région de l'Ouest, principalement à la fin de l'automne; après l'hiver, elle est sèche et dure. Il est arrivé à plus d'un Anglais, chassant dans l'Himalaya, de surmonter la répugnance artificielle que lui inspirait la graisse du susdit animal, et de se régaler d'un bifteck d'ours; le pied surtout, qui, par parenthèse, ressemble à une main d'homme, est excellent, *experto crede*. Je ne peux rien dire de la queue du castor; mais il n'y a pas de raison pour qu'elle soit inférieure à celle du mouton du Cap, dont la finesse est connue.

Après souper, la danse reprit avec une nouvelle ardeur; entre les cotillons, des chants populaires et des duos furent exécutés par les premiers artistes; et la fête se termina comme elle avait commencé, par la prière et la bénédiction du prophète. Elle avait duré jusqu'à cinq heures; danser treize heures de suite! cela prouve de puissantes facultés pour le plaisir; et il est pro-

bable que les gens de la fête sont rentrés chez eux en chantant quelque refrain dans le genre de celui-ci :

Chantons toujours en chœur,
Chantons : Vive frère Brigham !
Et béni soit le val de Déséret, ret, ret !
Et béni soit le val de Déséret !

VII

Visite au prophète.

J'avais exprimé à M. Cumming le désir d'aller voir M. Brigham Young, ou plutôt le président, comme on dit en style officiel; le gouverneur voulut bien demander lui-même quand je pourrais faire ma visite, et reçut pour réponse que le président de l'Église universelle de Jésus-Christ, des Saints du dernier jour, n'admet les étrangers en sa présence qu'avec une certaine réserve; qu'il y est contraint non-seulement par mesure de sécurité personnelle, mais aussi pour préserver sa dignité des observations malveillantes, souvent grossières, des visiteurs qui se croient permis de violer toutes les lois de la politesse à l'égard d'un Mormon; que néanmoins il me recevrait le lendemain après son déjeuner.

En conséquence, à l'heure de midi, le lendemain, je trouvai le gouverneur dans Main-Street et nous nous rendîmes au bureau présidentiel. On nous fit subir un léger examen; nous passâmes devant la garde, qui ne portait non-seulement ni galons ni lisérés, mais pas d'armes apparentes, et, descendant la vérandah, nous entrâmes dans le cabinet du prophète. Plusieurs personnes y étaient assises; elles se levèrent à l'arrivée du gouverneur; celui-ci, ayant dit quelques mots d'introduction, le président s'avança, me tendit la main avec une simplicité parfaite, me fit asseoir sur un divan qui occupait l'un des côtés de la pièce et me présenta aux personnes qui étaient avec lui.

Il est généralement peu convenable de faire le portrait de l'individu qui vous reçoit; mais le cas est exceptionnel, et je ne crois pas enfreindre les lois de l'hospitalité en dépeignant M. Brigham Young : c'est un pontife, un voyant, un prophète, pourvu de tous les dons que prodigue le Seigneur aux chefs de l'Église; son histoire et sa photographie ont été publiées mainte et mainte fois : je ne ferai qu'ajouter à la ressemblance, et puis je n'ai rien à dire qui ne soit en sa faveur.

Le prophète est né à Whittingham, dans le Vermont, le 1[er] juin 1801; nous sommes en 1860, il a donc cinquante-neuf ans; on lui en donnerait quarante-cinq. La célébrité vieillit. Je m'attendais à voir un homme âgé, aux traits vénérables; c'est à peine si un fil grisonnant paraît dans ses cheveux blonds, qui, assez épais et divisés par une raie de côté, descendent au-dessous de l'oreille en frisant à demi. Le front est un peu étroit, le sourcil mince; l'œil, dont la nuance tient du gris et du bleu, est calme et indique la réflexion et la réserve. Un abaissement de la paupière gauche m'avait fait croire à une atteinte de paralysie : j'ai su plus tard que c'était le résultat de douleurs névralgiques dont le prophète a cruellement souffert. C'est pour éviter ces douleurs que M. Brigham a toujours la tête couverte, excepté chez lui et surtout à l'église. Mistress Vard s'est trompée, ainsi que la *Revue des Deux-Mondes*, qui l'a répété après elle, en disant que « Sa Majesté Mormonne n'ôte jamais son chapeau, même en public. »

Le nez, légèrement pointu mais bien fait, incline un peu à gauche. Les lèvres sont serrées, comme chez la plupart des natifs de la Nouvelle-Angleterre; les dents, surtout celles d'en bas, sont mal rangées, et la ligne qui descend de l'aile du nez à la bouche est interrompue. Enfin la barbe, soigneusement rasée, excepté sous la machoire inférieure où il lui est permis de croître, laisse voir un menton qui se terminerait plutôt en pointe. Les mains sont bien faites, et non défigurées par des bagues; la taille est un peu forte, la stature moyenne; les épaules sont larges et tant soit peu courbées.

Le costume, en drap gris de fabrique indigène, avait la simplicité, la propreté de celui d'un quaker : il se composait d'un habit très-large, de forme antique et à boutons noirs; d'un pantalon de même, également très-ample; d'une cravate en soie noire, étroite et lâche, à gros nœud, passée sous un col sans empois qui se rabattait de lui-même; d'un gilet droit en satin noir, complétement fermé, sur lequel ressortait une chaîne d'or unie rentrant dans le gousset; enfin des bottes à la Wellington, selon toute apparence de facture américaine.

En somme, l'extérieur du prophète est celui d'un fermier de la Nouvelle-Angleterre, ce qui, du reste, n'a rien d'étonnant; son père était un agriculteur qui, après avoir pris part à la guerre de l'Indépendance, se fixa dans le Vermont.

C'est, nous l'avons dit, un homme bien conservé, en dépit des fatigues et des persécutions, fait que certaines personnes attribuent à une grande modération et à la tempérance en toutes choses. Ses manières sont à la fois simples et polies, affables et imposantes. Exempt de toute prétention, il se distingue avec avantage de certains pseudo-prophètes que j'ai vus et qui se tiennent chacun pour un *logos*, sans avoir d'autre titre qu'un amour-propre voisin de la folie. M. Brigham ne donne aucun signe de fanatisme; il n'a rien de cafard, pas même de dogmatique, et ne m'a jamais parlé de sa religion.

Sans le vouloir, il impose sa puissance; l'étranger en a le pressentiment, et ses coreligionnaires sont fascinés par sa force morale. On dit souvent qu'il n'y a qu'un chef dans la ville, c'est Brigham Young. D'une grande égalité d'humeur, il est froid ou plutôt sérieux dans ses paroles, de même que sa figure est pâle; mais il est loin d'être morose ou méthodiste; à l'occasion, il manie habilement le sarcasme et dit sa façon de penser dans un langage que nul n'oublie.

Sa véhémence à l'égard des coupables est telle, qu'il a su faire de ses reproches la punition du vol d'un cheval ou d'une vache et remplacer la peine de mort par l'effroi qu'ils inspirent.

Profond observateur, doué d'un esprit pénétrant, d'une mémoire excellente, d'un jugement droit, il arrive à l'in-

tuition. Un étranger lui déplaît-il dans une première entrevue, jamais il ne le recevra de nouveau.

Quant à la sobriété de ses repas en particulier, il n'y a qu'une voix à cet égard. Son régime est celui d'un anachorète : des pommes de terre cuites au four avec un peu de lait et de beurre composent son aliment favori; comme tous les stricts observateurs de la loi mormonne, il désapprouve l'usage des spiritueux, ne boit ordinairement que de l'eau, parfois un peu de lager-beer, et jamais rien de plus fort. Il s'abstient de fumer et n'use du tabac sous aucune forme.

J'ignore quelle est son instruction. « Des hommes, non des livres; des actes, non des paroles : » telle a toujours été sa devise, et probablement, comme le disait M. Randolph de M. Johnston, les livres ne lui ont pas corrompu l'intelligence. Dans le seul discours que je lui ai entendu faire, il prononça plusieurs fois le mot *impetus* d'une manière vicieuse; mais sa conversation est correcte, il s'exprime facilement, sans emphase, sans nasiller, et parle avec autorité sur divers sujets, tels que l'agriculture et l'élève du bétail. Il ne prend pas des airs de componction; il a les manières simples et franches d'un honnête homme. Pour ses disciples, c'est un ange de lumière; pour ses ennemis un esprit de ténèbres. Je ne le crois ni l'un ni l'autre.

Est-il d'une probité scrupuleuse? comment le dirais-je? On a vu partout la foi la plus sincère, les pratiques de la dévotion la plus rigide s'allier, non pas seulement à la vie la plus dissolue, mais aux crimes les plus affreux; pour la plupart des hommes,

Il est avec le ciel des accommodements.

On a dit que M. Brigham était un hypocrite, un escroc, un faussaire, un assassin. Personne n'en a moins l'apparence. Les autorités les moins suspectes, depuis celles qui accusent M. Joseph Smith de la fourberie la plus infâme jusqu'aux individus qui pensent qu'après avoir débuté par être un imposteur il a fini en prophète, voient dans M. Brigham « un enthousiaste égoïste, opiniâtre, exalté par la persécution, enflammé par le sang répandu ; » mais ne lui reprochent rien en dehors de sa doctrine. S'il n'a pas créé la situation, il fait preuve de grande énergie et de profonde habileté par la manière dont il la dirige et la domine. Trop habitué au pouvoir pour se soucier des honneurs qne l'autorité rapporte, il est entièrement dépourvu de morgue, n'impose à son égard ni cérémonial, ni étiquette, et ne prend avec la foule aucun air de supériorité. Les moyens qu'il emploie pour gouverner cette masse hétérogène sont une volonté inflexible, une extrême discrétion, une finesse peu commune.

Tel est le président Brigham Young, autrefois peintre et vitrier, aujourd'hui prophète, révélateur et voyant; un homme aussi révéré que le pape et l'empereur le furent jamais, qui, de même que le Vieux de la montagne, peut frapper de mort en étendant la main; qui règne et gouverne, qui a longtemps combattu avec le glaive du Seigneur, et à la tête de ses quelques centaines de guérillas a lutté contre les États-Unis, alors puissants; qui a déjoué toutes les combinaisons que lui opposaient les diplomates et a conclu un traité de paix avec le président de la grande République, ni plus ni moins que s'il avait disposé des forces de la France, de la Russie ou de l'Angleterre.

Nous étions reçus dans le cabinet particulier où M. Brigham traite la plupart des affaires, corrige ses sermons et dicte sa correspondance. La pièce est très-simple, mais bien tenue; elle a pour meubles un grand bureau, un coffre-fort, une table, un divan et des chaises fabriqués sur les lieux par des ouvriers habiles. Je remarquai un rifle et un pistolet, suspendus à portée de la main sur la muraille de droite; on m'a dit que ce dernier était un revolver à douze coups et de nouvelle invention. Il y avait dans tout cela un cachet d'ordre parfaitement en rapport avec le caractère de l'homme.

Il passe aujourd'hui pour très-riche; il était pauvre quand il arriva au pouvoir, d'où ses ennemis concluent naturellement qu'il a fait fortune en s'appropriant les dîmes, en pressurant les fidèles et surtout en dépouillant les Gentils. Je répondrai à cela que personne n'acquitte les droits de l'Église avec plus d'exactitude, et ne fait plus largement l'aumône que M. Brigham; il a d'ailleurs trop d'occasions de s'enrichir honnêtement pour s'être lancé, comme un misérable à vue courte, dans la voie de la fraude et du vol. On assure qu'en 1859 il avait déjà deux cent cinquante mille dollars; c'est ici une fortune considérable, équivalant à vingt fois la même somme en Angleterre, et qui a trop d'importance pour qu'un homme habile la compromette. Il est facile en outre d'en expliquer l'origine ; ainsi que l'iman de Mascate, le chef des Mormons est le principal négociant du pays qu'il gouverne; il envoie dans l'Est de longues files de wagons frétés de ses marchandises, approvisionne les caravanes et fournit des bestiaux et du grain aux établissements du voisinage. On dit que le bois de charpente qu'il a vendu aux troupes fédérales pour se baraquer à Camp-Floyd ne lui a pas rapporté moins de deux cent mille dollars; c'est même l'un des griefs de l'armée, qui se plaint amèrement des maux qu'elle a soufferts, et d'une expatriation dont le seul effet a été d'enrichir l'ennemi.

Lorsque les saluts et les premiers mots furent échangés, il me sembla voir que le pontife désirait connaître le but de mon voyage; je lui dis alors qu'ayant lu beaucoup de choses sur l'Utah, j'avais été curieux de juger par moi-même de tout ce que j'en avais appris. Il aborda aussitôt la question d'agriculture, celle du bétail, et décrivit les différents sols que présente la vallée. Tout en causant, on en vint à effleurer un sujet délicat, celui des guerres indiennes; suivant le prophète, il y aurait à cet égard beaucoup d'exagération : « Quand on parle d'une vingtaine de morts ou de blessés, nous dit-il, réduisez ce chiffre à deux ou trois, vous serez probablement dans le vrai. » Il ajouta qu'il ferait plus avec quelques livres de farine et quelques mètres d'étoffe, que tous les soldats du Camp-Floyd avec leurs sabres et leur poudre. Cette

opinion fut chaleureusement confirmée par tous ceux qui étaient là. Grâce à l'origine israélite que leur attribue le Mormonisme et à cette prophétie : « qu'avant peu de générations Lemuel aura la peau blanche et formera un peuple charmant, » les Indiens sont beaucoup mieux traités par les Saints du dernier jour que par aucun des hommes de l'Ouest; les Mormons les nourrissent, les habillent, les hébergent, et les gagnent à leur cause par leurs bons procédés. Si l'esclavage a été légalisé dans l'Utah, c'est uniquement pour engager les Saints à acheter les enfants qui, sans cette mesure, seraient tués ou abandonnés.

A la fin de la visite, qui dura près d'une heure, le prophète me questionna sur mon dernier voyage, et me demanda si mes explorations en Afrique avaient eu lieu dans la même région que celles du docteur Livingstone. « La route que j'ai suivie, lui répondis-je, est à 10 degrés environ au nord du Zambèse. » M. Carrington se leva pour en chercher la place sur une carte fixée à la muraille, et son doigt s'approcha trop de l'équateur : « Un peu plus bas, » lui dit M. Brigham. Il y a en Angleterre beaucoup d'hommes instruits qui ne se seraient pas aperçus de la méprise, témoin le gentleman qui fait l'article Géographie dans la *Revue de Londres*, et qui, à propos du voyage en question, a confondu, avec tout l'aplomb d'un critique railleur, des lacs situés à deux cents milles les uns des autres.

Nous nous levâmes dès que la conversation parut



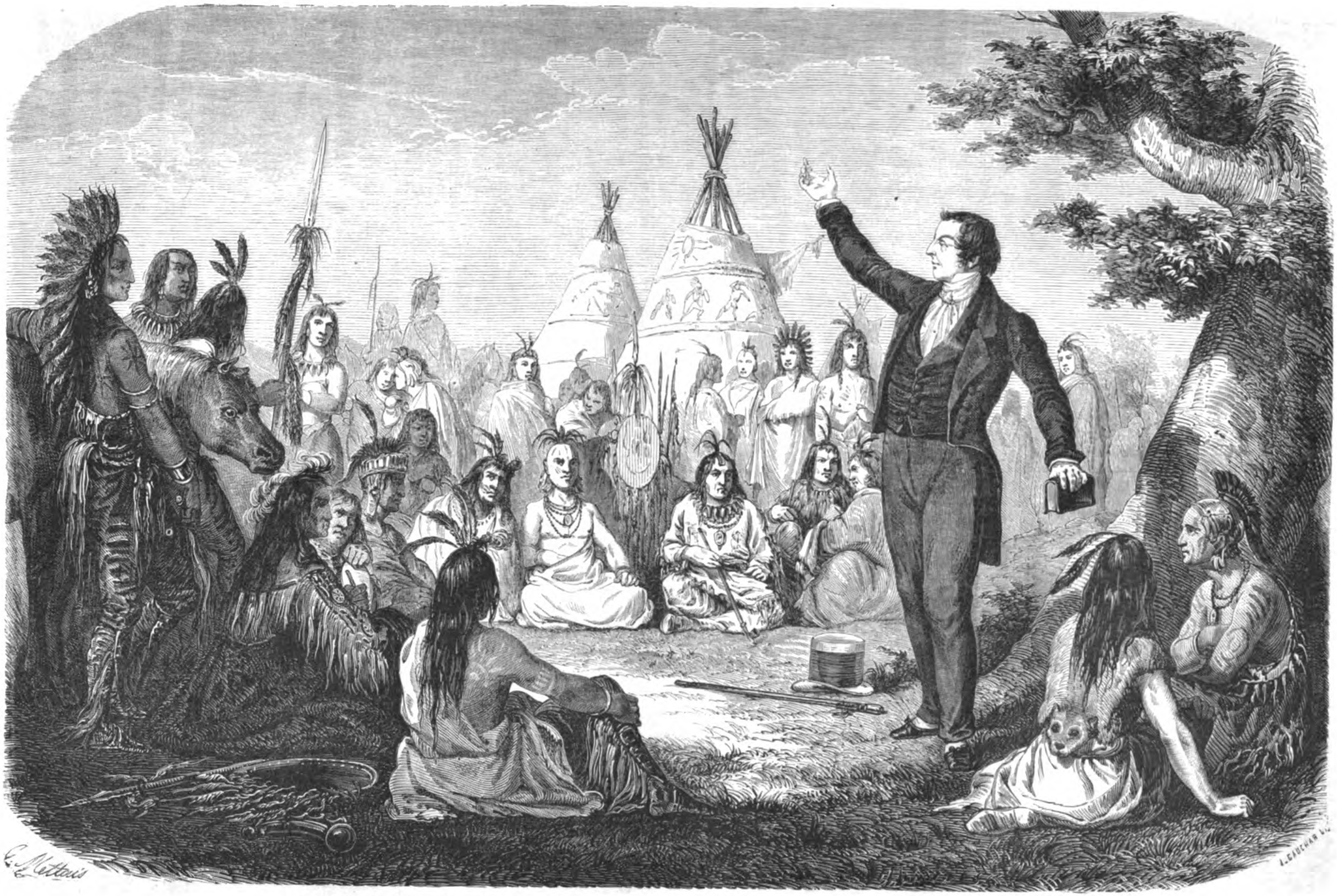
Les patriarches J. Taylor et W. Richards. — Dessin de Ferogio d'après M. J. Remy.

languir, et donnant une poignée de main à tous ceux qui étaient là, suivant la coutume du pays, nous prîmes congé du prophète. L'impression que j'emportai de cette courte séance, et qui, loin de se dissiper, augmenta par la suite, fut que M. Brigham n'était pas un homme ordinaire, et qu'il n'avait aucune des faiblesses, aucune des vanités qui caractérisent le commun des grands hommes. Ce n'est pas dans une première visite, où l'on parle de tout sans rien approfondir, qu'un esprit supérieur peut donner toute sa mesure; mais un grand caractère exerce une influence immédiate — quelques-uns l'appelleraient magnétique — sur les individus qui en approchent; et, de même que nous aimons et que nous haïssons à première vue, il nous suffit d'un regard pour sentir ce qui est respectable. Un fait à noter, c'est que parmi les Gentils, dont pas un écrivain n'a épargné à M. Smith l'épithète de vil imposteur, il en est bien peu qui aient osé l'appliquer à Brigham Young. Enfin, j'ai été frappé de la vénération qu'ont pour lui tous les fidèles, vénération profondément affectueuse, qui n'a d'égale que la sérénité avec laquelle ils lui confient leurs intérêts les plus chers. Après ma visite, chacun me félicitait d'avoir vu celui qui pour eux est l'homme le plus remarquable qu'il y ait au monde.

VIII

Service divin et sermons. — Sources chaudes.

A dix heures moins un quart, le dimanche, je me rendis dans le Bowery; on fait bien de se hâter, si l'on veut



Le prophète Joseph Smith prêchant les Indiens (voy. p. 390). — Dessin de Mettais d'après une lithographie américaine.

être placé de manière à entendre le sermon. Je me trouvai dans une espèce de hangar d'environ trente mètres carrés, ayant pour toiture des branchages supportés par des piliers rustiques; pas de cloison qui empêchât l'air de circuler; ce local primitif peut contenir trois mille personnes. L'assistance est colloquée sur des bancs rangés en face de la tribune, sorte d'allée en planches qui regarde le nord et à laquelle on monte par des gradins situés à l'est. Au pied de cette galerie est un petit enclos où sont des siéges destinés à l'orchestre : un violon, une basse, deux femmes et quatre hommes, qui n'exécutent vraiment pas mal les cantiques de la Nouvelle-Sion ; je dirai même tout à fait bien, en réfléchissant à la longitude où nous étions alors et à ce que l'on entend dans les églises de campagne, voire des villes américaines, dont on a dit que si le Psalmiste y écoutait ses chants, il les anéantirait de fureur.

On prétend que les Mormons, ainsi que les Italiens, empruntent à la musique d'opéra ses morceaux les plus remarquables et les font exécuter à l'office, ne voulant pas que Satanas ait le monopole des plus beaux airs; toutefois, dans la circonstance dont il s'agit, on n'a chanté que de la musique religieuse.

Nous allâmes nous asseoir, — j'étais avec le fils d'un magistrat, — sur l'un des bancs du huitième quartier, d'où nous vîmes entrer la foule, entrée qui dura jusqu'à dix heures et quart, beaucoup de fidèles venant de très-loin. Tout le monde avait ses habits de fête. On apercevait de jolis visages — et ils étaient nombreux — au fond des chapeaux à longs voiles, chapeaux américains dont nous avons dit la forme; des tailles fines et souples étaient dessinées par de fraîches étoffes; la soie en pinçait quelques-unes, et l'élégance flétrie, les chiffons passés qu'on voit en Angleterre dans les grandes occasions, rubans fanés, vieilles gazes et vieilles plumes, couleurs jadis éclatantes, formaient de rares exceptions. Les hommes n'étaient pas moins décemment vêtus; beaucoup d'entre eux avaient laissé leur habit dans l'armoire et ouvert leur gilet, à cause de la chaleur; mais le costume n'en était pas moins convenable, parfaitement approprié à des travailleurs et laissait voir un linge d'une propreté qui n'existe pas toujours derrière un plastron correctement boutonné. Les anciens et les dignitaires, placés dans la tribune, portaient l'habit de drap noir. Tous avaient gardé leurs chapeaux et se découvrirent au moment où le sermon commença. J'avais à mon côté une jeune servante anglaise aux yeux rouges; mais en face de moi était une charmante Américaine, mère d'un adorable enfant. Je remarquai chez elle un développement inusité de l'organe de la vénération, développement que j'avais déjà observé en Europe chez les Mormons dont j'avais suivi les meetings. L'assemblée n'offrait pas un seul échantillon de bloomers; on y voyait quelques femmes yankees autrefois rechignées, dont l'œil gris était alors avide et plein de ruse, pénétrant, vif et glacial, créatures aux larges épaules, fortement charpentées, anguleuses au moral et au physique, et maintenant humanisées, adoucies par la transplantation dans le milieu qui leur est propre. Je fus surpris de la quantité de vieillards; il s'en trouvait dans mon voisinage une demi-douzaine sur le même banc : des hommes courbés, des femmes décrépites ayant quitté leur pays natal pour aller mourir dans la ville sainte. Leur présence témoignait hautement de la sincérité de leur foi et du bon cœur de ceux qui les avaient amenés jusque-là, à travers tant de privations et de fatigues. Quelques Gentils s'apercevaient dans l'auditoire; il en est peu néanmoins qui se soucient d'entendre un sermon où ils pourront être malmenés.

A dix heures, le meeting s'ouvrit par un chant religieux. M. Wallace, gentleman d'un air distingué, arrivé tout récemment d'un long voyage, fut ensuite appelé par l'ancien qui présidait la réunion; il s'avança et, dans un discours transcrit par deux sténographes placés dans la tribune, il rendit compte de ses travaux. Le fond en était bon; la forme avait quelque chose d'irlandais. « Les vallées des montagnes » revenaient sans cesse, comme celles de la verte Érin, dans les harangues hiberniennes. L'orateur finit par appeler la bénédiction céleste sur le président de l'Église et sur les autorités civiles et religieuses, y compris les infidèles; toute l'assistance répondit par un *amen* accompagné d'applaudissements, qui me rappelèrent le *humming* en usage au dix-septième siècle, d'où les étudiants des universités avaient reçu le nom de *hum et hissimi auditores*.

A M. Wallace succéda l'évêque Abraham O'Smoot, adjoint au maire de la ville, qui, d'une voix basse et mesurée, entama l'éloge des Saints du dernier jour et blâma les apostats. Sa parole était loin d'être coulante, alors même qu'il s'échauffait, et il faisait du nez, cet instrument vocal des méthodistes, un usage indu; mais il s'en servait pour dire d'excellentes choses. Il rappela sans aigreur les persécutions passées et parla des joies et des richesses de l'avenir sans emphase prophétique. Au milieu de son discours, précisément comme il faisait allusion au chef de l'Église, entra M. Brigham Young.

M. Brigham était, comme à l'ordinaire, vêtu de drap gris, filé et tissé à la maison; il avait, ainsi que la plupart des anciens, un grand chapeau de paille à forme haute et conique, entourée d'un large ruban noir, et, luxe inusité, de gants de chevreau, également noirs, complétaient sa toilette. Il monta dans la tribune, alla s'asseoir, parut saluer ceux qui étaient auprès de lui, toutefois sans se découvrir. Un homme pris d'un accès nerveux fut emporté; l'évêque O'Smoot acheva son sermon en nous apprenant que nous devions vivre pour Dieu; un nouvel hymne fut chanté, et le silence qui succéda me fit comprendre qu'il se préparait quelque événement : la toux des vieillards s'arrêta, les cris des enfants cessèrent et les vieilles femmes suspendirent leur sommeil. Le président ôta son chapeau, alla au bout de la galerie, se baissa pour expectorer dans un crachoir dissimulé à tous les yeux, rétablit l'équilibre en avalant un verre d'eau tirée d'une carafe posée sur un guéridon, appuya ses deux mains sur la serge verte de la tribune, se pencha vers l'auditoire et lui adressa la parole.

Il débuta lentement; chacun de ses mots suivait d'une allure titubante celui qui le précédait, et nous eûmes de la peine à saisir les premières phrases; mais quand il se fut animé, la voix s'éleva forte et sonore, et une facilité remarquable remplaça l'hésitation, qui, chose étrange, bien qu'elle soit commune chez les grands orateurs, nous paraît être un effet de l'art, tandis qu'il semblait naturel que sa parole coulât de source. Le débit était agréable et chaleureux, l'idée vive et féconde, la phrase bien tournée et bien dite, plutôt parlée que prêchée; une improvisation brillante et simple, courant à l'aventure, rencontrant les locutions familières et parfois incorrectes. Les gestes, pleins d'aisance et de rondeur, ne manquaient pas d'une certaine grâce, évidemment non étudiée. Nous remarquâmes néanmoins l'habitude fâcheuse de lever et d'agiter l'index, habitude fréquente aux États-Unis, où dès lors elle passe inaperçue, mais qui, pour les gens d'ailleurs, est un signe de menace peu agréable.

Le sermon fut de longue haleine et aborda une foule de sujets, dont les points principaux peuvent se résumer ainsi : Dieu est grand ouvrier; le Mormonisme un grand fait. La religion (c'est l'orateur qui parle) m'a rendu le plus heureux des hommes. Dans son allégresse, il était prêt, dit-il, à danser comme un Trembleur : sur quoi le prophète, qui est un bon mime et possède l'humeur des anciens habitants de la Nouvelle-Angleterre, leva le bras droit et singea les *shakers*, au grand amusement de l'auditoire. Puis, revenant au sévère, il demanda quel désastre avait fait cette armée de Gentils qui devait détruire la Nouvelle-Sion; l'armée de ces hommes qui pendent leurs frères, et cela le jour du Seigneur. « Les Saints, continua M. Brigham, ont une destinée glorieuse; leur moralité n'est pas moins frappante que la beauté de la terre promise. » L'air pur qui circulait dans le Bowery, l'éclat du soleil qui rayonnait au dehors fournirent des comparaisons non moins justes qu'éloquentes.

On m'avait beaucoup parlé du sens pratique des discours du prophète, et je fus, je l'avoue, un peu désappointé : le hasard m'avait été défavorable.

Après le chef de l'Église, ce fut le tour du second président, M. Héber Kimball, un gentleman de grande taille, aux formes vigoureuses, méthodiste accompli, tout habillé de noir et dont les petits yeux, bruns et perçants, brillent dans un visage bleui par une barbe rasée avec soin. Il s'emporte facilement, a la parole tonnante, affectionne le mot propre, si rude qu'il puisse être, et joue volontiers le rôle de Thersite. Le dégoût que lui inspirent les jérémiades ampoulées des non-conformistes lui a fait prendre un style oratoire plus familier que religieux. Du reste, il paraît beaucoup amuser l'assistance, qui éclate de rire, comme toutes les foules dès qu'elles saisissent l'ombre la plus légère d'un bon mot. Quant à son débit et à ses mouvements, rien ne pouvait contraster davantage avec la voix et les gestes du prophète. Il se mettait sur la pointe du pied, levait les bras, faisait mine de jeter une pierre, redescendait et frappait sur la tribune, comme à l'époque où la chaire, tambour ecclésiastique, était battue avec le poing.

M. Kimball commença par des généralités sur l'orgueil, nous dit qu'il fallait écouter les avis du ciel, être fidèle à sa parole et ne pas mendier chez ses voisins. Puis, s'adressant aux émigrants dont nous avions vu l'arrivée, il leur recommanda de veiller sur eux-mêmes, afin que leur âme ne fût pas enlevée par le diable et que Satan ne lui fît pas la barbe (rire dans l'auditoire). Du même avis que le prophète sur la moralité des Saints, — il est, dit-on, l'écho de M. Brigham, — il leur déclara cependant qu'il y avait parmi eux les plus grands coquins de la terre (nouveaux éclats de rire). — N. B. Les Mormons ne sont pas plus épargnés que les Gentils par leurs prédicateurs. — M. Kimball donna ensuite, à propos de rien, une foule de conseils aux missionnaires, bénit les autorités, prononça l'*amen* et alla s'asseoir.



Le pic du Signal. — Dessin de Ferogio d'après M. Stansbury.

Si l'éloquence du prophète m'avait désappointé, le langage du second président m'ébouriffa; mais je me souvins des paroles de d'Aubigné à propos de Luther lui-même, qui ne dédaignait pas les comparaisons les plus bizarres, lorsqu'elles devaient frapper l'esprit du peuple, et qui, un jour, voulant expliquer aux gens simples qui l'écoutaient le rôle que Dieu remplit dans l'histoire, se servit d'un jeu de cartes : « Alors vint Notre-Seigneur, » dit-il en montrant un as, etc.... Je compris que les Mormons se faisaient un mérite d'emprunter aux objets les plus vulgaires des images à la portée de ceux qu'ils voulaient instruire, quitte à paraître grossiers à des esprits plus délicats.

Toutefois, suivant les Gentils, M. Kimball dépasserait toutes bornes : ils l'accusent de parler de ses jeunes épouses dans ses homélies et de les qualifier de petites génisses; d'entrer à propos d'hygiènes dans certains détails qui peuvent se traiter dans une salle de clinique,

et non dans la maison du Seigneur; enfin d'oublier toute convenance quand il reproche aux femmes leurs penchants et leurs ridicules.

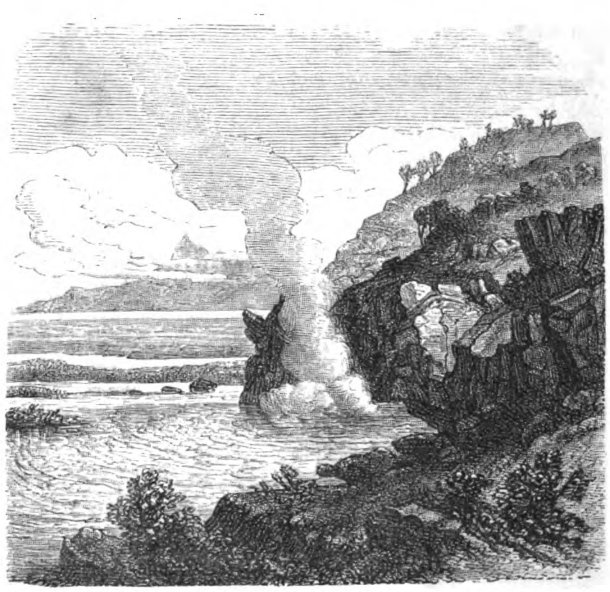
Quand M. Kimball se fut assis, on fit la lecture d'une liste de noms, pris sur des lettres qui n'avaient pas été réclamées; puis M. Eldrige, arrivé récemment d'un voyage apostolique, dit la prière terminale que l'auditoire écouta debout, donna la bénédiction et prononça l'*amen*.

Le sacrement de l'eucharistie ne devait pas être donné ce jour-là; souvent administré dans l'Église mormone, il y est réduit à sa plus simple expression; le vin lui-même, comme étant un produit des hérétiques, y est remplacé par de l'eau pure. Deux anciens, dont l'un porte une cruche, l'autre une assiettée de petits morceaux de pain, vont et viennent dans les rangs, et les fidèles communient.

Aussitôt qu'on eut proféré le dernier *amen*, je me faufilai au milieu des trente véhicules (chariot et autres voitures) qui attendaient au dehors la sortie des fidèles, et j'allai avec le colonel Stambaugh faire une promenade aux rives du Jourdain, rivière sacrée, que mon palais, non régénéré, trouva saumâtre et d'une odeur désagréable. Malgré la sécheresse, elle pouvait avoir trente mètres de large On la franchit sur un pont en bois si peu solide que le pas d'un enfant suffit à l'ébranler. Le gouverneur a vivement insisté pour qu'il fût reconstruit, mais ne l'a pas obtenu. Toutefois, en dépit de l'insouciance avec laquelle on traite ici la vie humaine, insouciance commune à cette région, et toute celtique, le progrès y est en faveur et le bien-être n'y est pas dédaigné. M. Brigham, ayant compris les maux qui devaient résulter du déboisement, avait, à l'époque de mon arrivée, pris des mesures pour faire planter sur les bords du Jourdain, et ailleurs, un million de jeunes arbres, au prix d'un *cent* la pièce. Nous vîmes dans cette promenade plusieurs beaux échantillons des races Devon et Durham, qu'un enfant conduit chaque matin au pâturage; le salaire mensuel du petit pâtre est d'un *demi-cent* par bête qui lui est confiée. C'est avec beaucoup de peine et à grands frais qu'on a pu se procurer ces animaux précieux; mais l'élève du bétail est l'une des heureuses manies du prophète, et l'on observe déjà une différence remarquable entre les bestiaux mormons et les anciens troupeaux espagnols que l'on élève en Californie. Selon toute apparence, du moins quant à présent, l'Utah paraît mieux convenir au nourrissage du bétail qu'à l'agriculture, et il est rare qu'un établissement de cinq cents âmes n'ait pas au moins cinq cents bêtes bovines.

Après avoir contourné par la base le pic de l'Enseigne ou du Signal qui se dresse au nord-est de la ville, nous atteignîmes les fameuses sources chaudes, but de notre excursion.

Les Hot Springs, situés à deux milles et demi environ du faubourg, sortent du versant occidental des monts que l'on voit derrière le pic de l'Enseigne. Une eau abondante s'échappe du roc; elle est reçue dans un bassin d'où elle s'écoule et va former un petit lac, dont la circonférence est d'un à trois milles, suivant la saison. A l'endroit où elle apparaît, l'eau est assez chaude pour cuire un œuf; un peu plus bas, le mercure s'y élève à cinquante-trois degrés trois neuvièmes; elle conserve quelque chaleur à une assez grande distance de la source Il en résulte qu'en hiver elle est fréquentée par des vols nombreux d'oiseaux aquatiques, et par les enfants des Indiens campés sur ses bords, pauvres petits qui s'y plongent pour dégourdir leurs membres glacés.



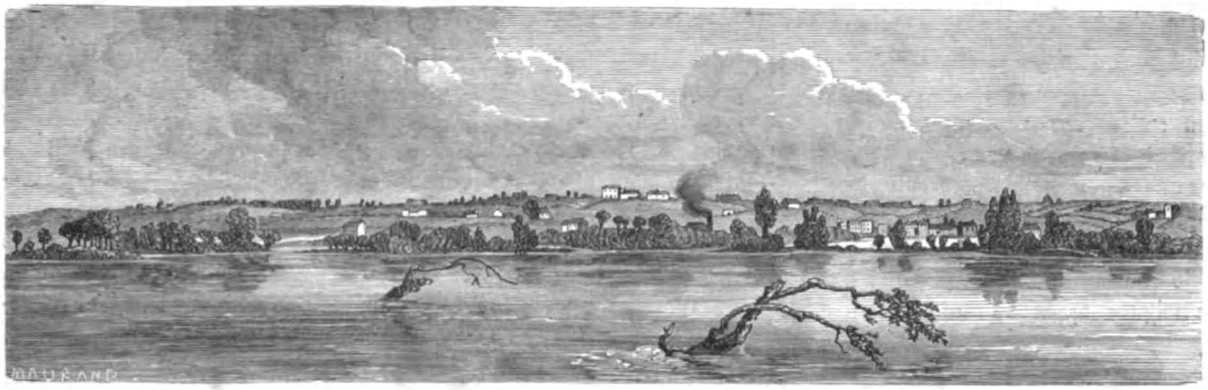
Les Hot Springs. – Dessin de Ferogio d'après M. Stansbury.

Les Mormons prétendent que l'eau des Hot Springs, de même que celle du lac Utah et du Jourdain, surpasse encore en vertus purifiantes les rivières d'Abana et de Parphar de l'ancienne Judée. Ces eaux thermales étant de même natnre que celles de Harrongats, il est probable qu'elles seront utiles aux gens de la vallée sainte dès que le luxe y aura pris de l'accroissement.

Lorsque le vent souffle du nord, la franche odeur d'hydrogène sulfuré et de *saleratus* qu'il apporte n'est pas celle de l'eau de Cologne. Un anti-Mormon, qui a parlé de ces eaux chaudes et des traces évidentes de l'action plutonnienne dont elles fournissent la preuve, s'arrête avec complaisance sur cette probabilité, qu'avant peu la Nouvelle-Sion deviendra la proie des flammes infernales, comme autrefois Sodome et Gomorrhe, auxquelles notre auteur les compare insidieusement.

Traduit par Mme LOREAU.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Vue de Nauvoo. — Dessin de Ferogio d'après M. J. Remy.

VOYAGE A LA CITÉ DES SAINTS,

CAPITALE DU PAYS DES MORMONS,

PAR M. LE CAPITAINE RICHARD BURTON[1].

1860. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

XI

Quelques mots sur l'origine du Mormonisme. — Comment on devient prophète au dix-neuvième siècle.

Avant de quitter l'Utah pour la Californie, la terre des Saints pour celle des chercheurs d'or, je dois à mes lecteurs un bref exposé du passé des Mormons, de l'origine de leurs doctrines et des actes de leurs apôtres, ne serait ce que pour prendre congé du public dans les termes mêmes dont lord Chesterfield se sert pour clore ses longs conseils à son fils prêt à entrer dans le monde : « Et maintenant, allez et voyez quels pauvres mobiles et quels piètres hommes dirigent l'humanité. »

Au commencement de ce siècle, toute la vallée de l'Ohio et les contrées voisines étaient sous l'influence d'un enthousiasme religieux dégénérant en manie. Les *Réveils*, pour me servir d'un mot consacré, se multipliaient avec une intensité encore inconnue. De fantasques prédicateurs, aux doctrines extravagantes et sauvages, enflammaient, par la véhémence de leurs discours insensés l'esprit du peuple, surtout des illettrés, et le poussaient jusqu'aux dernières limites de la frénésie.

Les basses classes saisies de crainte attendaient le jour terrible où un changement soudain se ferait dans les conditions physiques et spirituelles de la race humaine. Les pécheurs courbaient en pâlissant la tête sous la vague menace d'une imminente destruction; les élus, au contraire, appelaient avec extase l'instant où ils seraient enlevés avec gloire dans l'empyrée. Les prophéties d'Isaïe et de Daniel étaient devenues le texte des déclamations de tous les fanatiques. La consommation des siècles prédite par l'Ancien et le Nouveau Testament approchait. Les années, les mois décrétés de toute éternité qui séparaient encore l'humanité de sa fin terrestre avaient été calculés à une seconde près, et jour après jour, l'heure du jugement dernier s'avançait ou reculait, selon la fantaisie, le besoin, l'erreur ou le calcul de ces mathématiciens sacrés, interprètes assermentés de l'avenir.

On tenait fabrique de miracles : l'événement banal devenait prodige et rejetait l'esprit dans une mystique exaltation. Tremblements de terre, tempêtes, comètes, catastrophes, rumeurs de guerre, accouchements monstrueux, tout était *signe du temps*. Le fanatisme monta si haut qu'un grand nombre de pauvres insensés, aiguillonnés par l'idée du jugement dernier, confessèrent des secrets sanglants longtemps ensevelis dans les replis de leur conscience, abandonnèrent leurs biens, s'enveloppèrent de voiles blancs et gravirent de hautes collines pour y attendre la venue triomphante du juge suprême. Au milieu de cette population en délire, vers l'an de grâce 1825, un jeune homme d'une vingtaine d'années, né dans l'État de Vermont d'un fermier de condition médiocre et de réputation douteuse, se fit remarquer par son mysticisme calculateur et les tendances suivies de ses visions.

Joseph Smith *junior* (car il prit de bonne heure cette qualification pour se distinguer de son père, porteur du même prénom que lui), Joseph Smith junior était peu érudit. Dans une longue fréquentation d'une de ces excellentes écoles primaires, si nombreuses aux États-

1. Suite et fin. — Voy. page 353 et 369.

Unis, il n'avait acquis que la faculté de lire couramment, d'écrire très-imparfaitement, et d'exécuter plus mal encore les premières règles de l'arithmétique. Mais à défaut de la science, il possédait un don plus précieux, celui de prophétie, et bien plus, pour chacun des actes de sa vie pratique il était favorisé d'une révélation d'en haut : révélation pour emprunter de l'argent, révélation impérative pour ne pas le rendre, révélation pour enlever une jeune fille à ses parents et en faire sa femme en dépit d'eux, révélation pour forcer une honnête dupe à favoriser le rapt et en payer de sa bourse les frais et débours. Enfin vers l'époque citée plus haut, un messger du Seigneur apparut à Smith, non au milieu d'un buisson ardent, mais d'une forêt lumineuse, pour lui apprendre qu'il était l'instrument choisi de Dieu pour l'accomplissement de ses merveilleux desseins. C'est en cette occasion qu'il lui fut révélé que les Indiens d'Amérique étaient un débris d'Israël; que, lors de leur émigration sur ce continent, ils possédaient la connaissance du vrai Dieu, jouissant de sa faveur et de ses bénédictions particulières. Ils avaient eu des prophètes et des écrivains chargés d'écrire l'histoire des événements les plus importants. Cette histoire s'est transmise de main en main pendant bien des générations jusqu'à ce que le peuple entier, tombé dans une perversité extrême, eût été en grande partie détruit; mais ces ANNALES avaient été dé-



Portraits du prophète Joseph Smith et de son frère Hyram Smith. — Dessin de Mettais d'après M. J. Remy.

posées en lieu de sûreté, à l'abri des mains des méchants et de la destruction. Elles contenaient beaucoup de révélations touchant l'Évangile du royaume de Dieu, et des prophéties relatives aux événements des derniers jours. Dieu, pour remplir sa promesse aux auteurs inspirés des *Annales*, allait les remettre en lumière. Si Joseph Smith était fidèle, il serait l'heureux instrument de cette restauration. Après lui avoir donné beaucoup d'autres instructions concernant les choses passées et à venir, l'ange disparut, mais la même vision se renouvela souvent jusqu'à ce que dans la matinée du 22 septembre 1827, l'ange du Seigneur remit les *Annales* dans les mains de Smith, qui s'empressa de les traduire en langue vulgaire.

Ces *Annales*, s'il faut en croire Smith et ses adhérents, étaient gravées sur des plaques ou lames de métal, ressemblant à de l'or et minces comme des feuilles ordinaires d'étain. Chaque lame, large et longue de sept à huit pouces, était gravée des deux côtés en caractères égyptiens. Le tout formait un volume de près de six pouces d'épaisseur, et c'est de son auteur, le prophète Mormon, jusqu'alors parfaitement inconnu, que les disciples de Smith ont tiré leur nom.

Le prophète descendait en ligne directe de la tribu de Joseph, tribu dont les Indiens sont encore un débris. Cette branche oubliée d'Israël ayant éprouvé un grand revers dans une bataille livrée durant le quatrième ou cinquième siècle, le susdit Mormon crut devoir faire

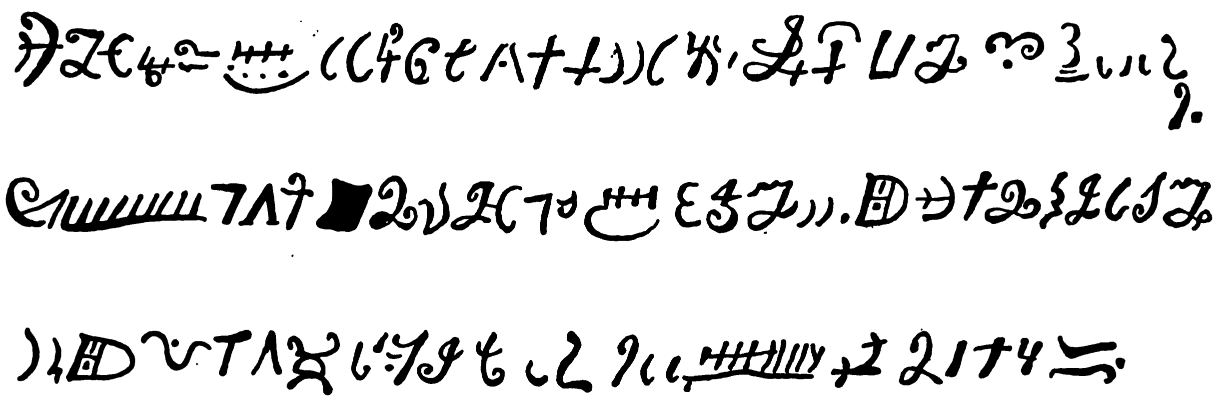
un abrégé de leur histoire, de leurs prophéties et de leurs doctrines, qu'il grava sur des lames de métal. Plus tard, il fut tué lui-même, et les *Annales* tombèrent dans les mains de son fils Moroni, qui, traqué à son tour par ses ennemis, reçut d'en haut l'ordre de les enfouir en terre, avec la promesse de Dieu qu'elles seraient conservées et mises en lumière, dans les derniers jours, par une nation de gentils appelée à posséder le monde. Ce dépôt, fait vers l'an 420, sur une colline nommée Cumora, située dans le comté d'Ontario, resta intact jusqu'au jour où il fut effectivement mis en lumière par le ministère même des anges, et traduit par inspiration. Telle est la version même de Smith.

On se demande comment cet homme incontestablement habile, mais fort peu lettré, aurait pu écrire le *Livre de Mormon*. La réponse n'est que trop facile, s'il faut en croire l'histoire suivante, regardée comme authentique par tous les adversaires du mormonisme, et qui paraît au moins très-vraisemblable.

Ils disent donc qu'en l'année 1809, le nommé Salomon Spaulding, autrefois ministre d'une église protestante quelconque, fit de mauvaises affaires dans l'Etat de New-York. C'était un homme lettré, que les revers du commerce rendirent aux lettres. Son attention avait été éveillée par une controverse, alors assez animée, sur cette question : « Les Indiens d'Amérique descendent-ils réellement des dix tribus dispersées d'Israël? » Il crut trouver dans ce thème le fond d'un roman historique, auquel il travailla trois années, et qu'il intitula : *le Manuscrit trouvé.* Mormon et son fils Moroni, qui jouent un si grand rôle dans le *Livre d'or*, sont au nombre des principaux personnages de l'œuvre de Salomon Spaulding. En 1812, le manuscrit fut présenté à un imprimeur nommé Patterson, résidant à Pittsbourg, en Pensylvanie ; mais l'auteur étant mort avant la conclusion d'aucun arrangement, M. Patterson ne songea pas davantage à cette affaire ; lui-même mourut en 1826, et le manuscrit resta entre les mains de son prote principal. Or celui-ci n'était autre que Sidney Rigdon, qui devint plus tard l'Omar, ou si l'on aime mieux, le compère du nouveau Mahomet.

Il va sans dire que nul, du vivant de Smith, ni depuis sa mort, n'a vu le fameux *Livre d'or*, mais nous pouvons offrir à nos lecteurs trois lignes soi-disant copiées exactement sur les plaques originales de Mormon. Il n'est aucune personne un peu familière avec les écritures des temps antiques qui ne reconnaisse que ces caractères prétendus égyptiens n'appartiennent à aucun alphabet, et sont des signes inventés à plaisir par quelque ignorant[1].

Quoi qu'il en soit, Joseph Smith junior lance au-



Fac-similé de caractères tirés, sur la foi des Saints, des plaques originales du livre de Mormon, publié par M. J. Remy.

dacieusement sa prétendue traduction au milieu de la multitude ignorante et craintive, dont les esprits agités rappelaient ces petites boules de sureau qui dansent sur une plaque électrisée. Il organise sans hésiter son église des *saints des derniers jours*, église qui ne compte d'abord que son père, ses deux frères et quelques étrangers. Parmi ces derniers, on remarque Sidney Rigdon et Parley Pratt, tous deux plus lettrés que lui et sachant mieux manier la parole. Trop fin pour tremper dans la sottise des *millénaires* assez stupides pour assigner sans cesse de nouvelles dates à la fin du monde et pour donner ainsi maintes fois le ridicule spectacle de prédictions démenties, Smith, tout en s'appuyant sur les mêmes prophéties qu'eux, en modifia l'interprétation et les appliqua à la seconde venue du Christ, au règne de mille ans, au *millenium* enfin. Sa doctrine se para ainsi et s'arma d'une obscurité qui épargna aux nouveaux disciples ces échecs en prophétie dont les millénairiens avaient eu à se plaindre, et qui, en même temps, permit aux apôtres du *mormonisme* de profiter de l'affaissement et du trouble alors régnant dans les consciences.

Aussi la nouvelle religion était à peine révelée qu'elle fut avidement adoptée par de nombreux convertis de tout âge et de tout sexe, pris, il est vrai, à la classe ignorante et vulgaire de la population. Il était difficile, d'ailleurs, d'agir par de tels moyens sur les personnes éclairées et les esprits cultivés. Remarquons pourtant par anticipation qu'en Angleterre, dans le pays de Galles, en Scandinavie et dans les autres contrées de l'Europe où la propagande mormone a pénétré, le niveau intellectuel des néophytes a été sensiblement plus élevé que celui des premiers prosélytes du nouveau monde. Les recrues faites dans l'ancien continent sont presque toutes sorties du

1. J. Remy, 1-2, p. 455.

sein des classes bourgeoises; ce sont des fermiers, des artisans ou même des gens de professions libérales. Mais, en Amérique, les premiers sectateurs de la doctrine étaient tous de pauvres diables aussi mal lotis du côté du cerveau que de celui de la fortune.

Dès que Joë Smith se vit accepté comme révélateur par un groupe d'hommes assez nombreux, il tourna ses regards vers l'Ouest, champ sans bornes ouvert à tous, pour y concentrer ses partisans. En attendant, Sidney Rigdon implanta, par ses ordres, une colonie mormone à Kirtland (Ohio). Là, Smith fit bâtir un temple au prix de 1 000 000 de francs; bien plus, cet homme, aux talents multiples, créa des magasins, fonda un moulin, monta une banque et se livra à des opérations de commerce et d'agio.

Habile à tirer parti de tout, Smith n'était pas homme à négliger la visite que lui fit, sur ces entrefaites, un sieur Michaël H. Chandler, arrivé à Kirtland avec plusieurs momies égyptiennes qu'il faisait voir au public pour de l'argent. Ayant entendu dire que Joseph Smith était capable de comprendre le sens des papyrus qu'on trouve sur les momies, Chandler alla lui soumettre ses antiquités. » Je lui en donnai sur-le-champ l'interprétation, dit le prophète dans son *Autobiographie ;* et lui, comme un gentlemen, me délivra le certificat suivant :

« Kirtland, 6 juillet 1835.

« Ceci est pour faire connaître à tous ceux qui peuvent en avoir le désir, le talent qu'a M. Joseph Smith junior pour déchiffrer les anciens caractères d'hiéroglyphes égyptiens que je possède et que j'ai montrés aux plus savants dans beaucoup de villes notables; et de tous les renseignements que j'ai pu me procurer, je trouve que ceux de M. Joseph Smith junior sont ceux qui correspondent le mieux dans les plus petits détails.

« Signé : Michaël H. Chandler,

« Voyageant avec des momies égyptiennes dont je suis le propriétaire. »



Fragment du rituel funéraire des anciens Égyptiens vénéré par les Mormons comme une page des mémoires d'Abraham.

Quelques jours après la signature de ce grotesque certificat, plusieurs dévots de Kirtland se cotisèrent pour acheter les momies et les papyrus, qu'ils offrirent en présent au prophète. Celui-ci, ayant pour secrétaire les apôtres W. W. Phelps et O. Cowdery, se mit immédiatement à la besogne et commença la traduction. « A notre grande joie, » a-t-il écrit à la date de juillet 1835, « nous découvrîmes qu'un des rouleaux contenait les écrits d'Abraham, un autre les écrits de Joseph d'Égypte, etc.... En vérité, nous pouvons dire que le Seigneur commence à révéler l'abondance de paix et de vérité. »

Et voici comment le prophète, profitant des dons du Seigneur, débute dans sa traduction :

LE LIVRE D'ABRAHAM.

« Traduction d'anciennes annales qui, des catacombes d'Égypte, sont venues dans nos mains, et qui tendent à faire voir qu'elles sont l'œuvre même d'Abraham quand il était en Égypte, appelées le Livre d'Abraham, écrit de sa propre main sur papyrus.

« Traduit du papyrus par Joseph Smith.

« Sur la terre des Chaldéens, à la résidence de mon père, je vis, moi, Abraham, qu'il était nécessaire de me procurer un autre lieu de résidence, et trouvant qu'il y avait là pour moi plus de bonheur, de paix et de tranquillité, j'aspirai aux bénédictions des pères, et je cher-

chai les moyens par lesquels je pourrais être appelé moi-même à les administrer légalement ; ayant été moi-même un disciple du bien, désirant aussi être un de ceux qui possèdent de grandes connaissances, et être encore un meilleur disciple du bien, et posséder de plus grandes connaissances, et être le père de beaucoup de nations, un prince de paix ; et désirant recevoir des instructions, et observer les commandements de Dieu, je suis devenu un héritier légitime, un grand prêtre, possédant le droit qui appartient aux pères ; il m'a été conféré par les pères ; il est venu des pères, dès le commencement du temps, oui, même dès le commencement, ou avant la fondation de la terre jusqu'au temps présent, même le droit du premier-né, sur le premier homme, qui est Adam, ou le premier père, par les pères, jusqu'à moi.... Et il arriva que les prêtres me firent violence afin de pouvoir m'égorger aussi comme ils avaient égorgé des vierges sur cet autel ; et pour que vous ayez une idée nette de cet autel, je vous renvoie à l'image que j'ai placée en tête de ces *Annales*. Il était fait sur le modèle des bois de lit en usage parmi les Chaldéens, et il était placé devant les dieux d'Elkenah, Libnah, Mahmackrah, Korash, et aussi un Dieu semblable à celui de Pharaon, roi d'Égypte. Pour que vous puissiez avoir une idée de ces dieux, je vous en ai donné la forme dans les figures du commencement.... »



Joseph Smith lisant à ses premiers sectateurs le livre de Mormon. — Dessin de David d'après le général Fennet.

Et ce galimatias continue de la sorte pendant une vingtaine de pages, dans lesquelles Abraham raconte ses actions, ses voyages en Égypte, reçoit de Dieu des leçons d'astronomie, des révélations sur la genèse de la terre et sur celle de l'homme, etc., etc.

Or, il n'est personne, je ne dirai pas doté d'érudition, mais ayant simplement visité un musée égyptien, qui ne puisse reconnaître, au premier coup d'œil, le fragment que nous donnons ici de ce fameux papyrus, pour une partie du rituel funéraire que les anciens Egyptiens plaçaient au moment de l'inhumation dans le cercueil de chaque momie, et qui a trait au jugement de l'âme humaine par Osiris.

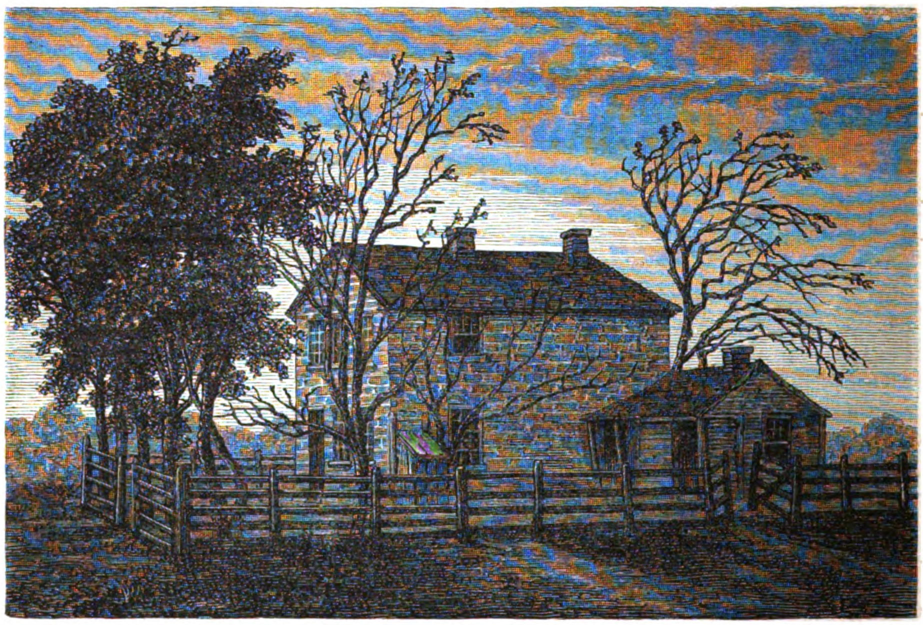
Pour le plus mince égyptologue les cinq personnages qui y figurent sont, à compter de gauche à droite : 1° la déesse Isis ; 2° Osiris, juge suprême, assis sur le trône des enfers ; 3° la déesse Math ; 4° l'âme du défunt ; 5° Anubis, scribe céleste et guide des morts. — Pour l'honnête Smith, qui a quelque peu raturé les traits de ces mêmes personnages, ils représentent, énumérés dans l'ordre susdit : 1° Pharaon ; 2° Abraham assis sur le trône d'Égypte et recevant avec les hommages du monarque, ceux d'un prince égyptien (n° 3), d'un courtisan (n° 4) et d'un esclave noir (n° 5). On peut juger par cette version de la science ou de la bonne foi du prophète.

Cependant toutes ces manœuvres ne le sauvèrent pas, comme banquier, du sort le plus vulgaire; il ne tint pas contre la banqueroute, et, en 1837, il disparut tout à coup, et pour toujours, du Kirtland, où il laissa ses créanciers indignés se morfondre, en face d'une caisse sans argent, d'un magasin vide et d'un temple abandonné.

Le ciel lui avait pourtant révélé, avant ce désastre financier, l'emplacement précis de la vraie *Sion*. C'est dans le comté de Jackson (Missouri) qu'était la nouvelle Canaan, héritage des *saints du dernier jour*. Des émissaires envoyés pour reconnaître ce pays rapportèrent que c'était « une belle et bonne terre, où coulait le lait et le miel. » Smith lui-même, privé de tout moyen de transport, fit à pied 560 kilomètres pour aller visiter cette contrée bénie. Laissons donc le prophète nous la décrire en termes enthousiastes et chaleureux :

« Les prairies y sont émaillées de fleurs, nombreuses comme les étoiles du ciel, brillantes comme elles. Le sol est riche, fertile; il produit en abondance le blé, le maïs, etc. Le bison, le cerf, l'élan, l'ours, le loup, le castor, d'autres animaux plus petits y foisonnent. Dindons, oies, cygnes, canards, la gent emplumée avec presque toutes ses variétés, ajoute encore de nouvelles grâces à toutes celles de cette délicieuse contrée, promise en héritage aux enfants de Dieu. Le temps y est doux et charmant pendant les trois quarts de l'année; enfin cette terre de Sion promet de devenir une des régions les plus favorisées du globe, située comme elle l'est sous le 39ᵉ degré de latitude nord, à égale distance entre le Pacifique et l'Atlantique, les Rocheuses et les Alleghanys. »

Peu après nous trouvons Smith établi à Indépendance (Missouri), à la tête d'une communauté florissante, dotée de plusieurs journaux et d'une Église englobant déjà deux à trois mille disciples, sans compter les Indiens, auxquels de fois à autres il allait révéler les prétendues traditions de leur race. Alors commencèrent ses malheurs. Il s'était jusque-là assez impunément tiré du mauvais pas, à part le goudron et les plumes dont l'avaient enduit, dans l'Ohio, les victimes de ses combinaisons financières. Mais il finit par se trouver en face d'une opposition plus formidable. Il eut à lutter à la fois et contre l'ambition mondaine de ses disciples les plus fervents, Rigdon et Hyde, par exemple, et contre la haine des *gentils*. Enflammés comme ils l'étaient par leur merveilleux succès, *les saints du dernier jour* s'arrogeaient le privilége d'une sainteté exclusive, ils aspiraient déjà vaguement au pouvoir et à la suprématie de ce monde, et, après avoir borné leur ambition au comté de Jackson, ils en étaient venus à couver, pour ainsi dire, tout l'État du Missouri et même à jeter un regard de domination anticipée sur tout le nouveau continent. Dès lors rien d'étonnant à ce que leurs voisins, les *gentils*, alarmés et aigris par tant de prétentions, vinssent à prêter l'oreille aux accusations jetées à la face des Mormons : intrigues nouées avec les esclaves, viol de la propriété, enfin et surtout, la polygamie et les principes immoraux qui commençaient à s'ébruiter, malgré des dénégations effrontées. Quelques mois après, les citoyens du comté de Jackson, réunis en masse, adoptèrent une série de résolutions énergiques, ayant pour but le renvoi immédiat des sectaires.



Prison de Carthage où périt le prophète Smith (voy. p. 391). — Dessin de Ferogio d'après *the road from Liverpool*, etc.

Les bornes de cette esquisse ne nous permettent pas d'entrer dans les détails de la lutte qui se livra entre *les saints des derniers jours* et *les brigands des frontières*. Cette lutte qui dura plusieurs années, et fut marquée, tantôt par d'aigres controverses, tantôt par de sanglantes représailles, eut pour résultat final la complète expulsion des *saints* de leur Sion du Missouri et même des limites de l'État. C'est dans cette sombre période que Smith fonda l'organisation militaire particulière à son peuple, organisation qu'il perfectionna plus tard dans sa *Légion de Nauvoo*, et qu'il créa la *Bande de Dan*, ou les

frères unis de Gédéon, association cimentées par d'horribles serments, ayant pour fin, dit-on, l'assassinat légal et mystérieux qui a deshonoré les tribunaux vehmiques.

Quelques écrivains du vieux monde ont douté et même nié résolûment que cette bande de coupe-jarrets qui, récemment encore, était la terreur des émigrants se rendant par terre de l'Adriatique en Californie, ait jamais commis de ces meurtres sacrés, dont la voix publique, en Amérique, n'a cessé de l'accuser, et dont le général Bennet, un transfuge du camp des Saints, a reproduit la mise en scène (voir p. 393). Nier et douter qu'un fripon notoire, se posant en révélateur, ait pu reculer devant le sang versé et se refuser l'emploi de la terreur pour soutenir l'édifice de ses fourberies sacriléges, c'est charitable, sans doute, mais c'est malheureusement méconnaître les fatales tendances de l'esprit humain engagé sur la pente du crime : c'est oublier l'histoire.

En juin 1837, Joseph Smith, après plusieurs procès, incarcérations, évasions et acquittements, reparaît dans l'Illinois, sur les bords du *père des eaux*, où dans un site admirable, il fonde pour son peuple dispersé, une nouvelle cité et la baptise du nom de Nauvoo, qui, dans l'argot des Saints, signifie *la belle*. La population grossie par les recrues que les missionnaires mormons faisaient en Europe, ne tarda pas à s'élever à vingt-cinq mille âmes. Smith, non content d'en être le prophète, s'en déclara le maire et le juge, puis, en 1841, le général; il revêtit l'uniforme, et enfin son ambition grossissant avec le succès, il posa, en 1843, sa candidature à la présidence des États-Unis. Mais, dans ce moment même, les haines accumulées autour de lui et de sa secte avaient éveillé le *juge Lynch*, à défaut du pouvoir central. Une dernière et fâcheuse révélation l'ayant attiré à Carthage, chef-lieu du comté Jackson, il y fut incarcéré et tué dans sa prison par une bande d'hommes masqués. Deux ans après, ses disciples, sous la conduite de Brigham Young nommé



La chambre où le prophète Smith fut tué, à Carthage. — Dessin de Ferogio d'après *the road from Liverpool*, etc.

président des *douze apôtres*, abandonnèrent Nauvoo en butte aux attaques des gentils, et qui bientôt tomba en ruines avec son temple inachevé (voy. p. 400). Se dirigeant peu à peu à l'ouest, ils vinrent former autour du grand lac Salé, un établissement qui a pris un accroissement aussi rapide que surprenant. On n'a pas manqué, pas plus en Amérique qu'en Europe, d'attribuer uniquement aux doctrines et aux vertus des Saints les heureux changements opérés dans un désert stérile. Peut-être aurait-il fallu faire entrer en ligne de compte dans les progrès de l'industrie, de l'agriculture et de la population de l'Utah, la situation géographique, qui fait de cette contrée la grande voie ouverte aux émigrants dont les flots se succèdent depuis dix ans des bords de l'Atlantique jusqu'en Californie. Mais cette raison est trop simple pour plaire au vulgaire. Celui-ci aime le merveilleux, et à quelle dose!... C'est ce dont on peut juger par l'histoire authentique de Joseph Smith, prophète, révélateur et martyr pour cent cinquante mille au moins de nos contemporains.

X

Le voyageur reprend son bâton de route. — Le lac Salé et ses bords.

Le gouverneur Cumming avait bien voulu m'inviter à l'accompagner aux bords du lac, où il se rendait avec sa femme, dans un but de plaisir. Donc un beau matin, nous descendons la route de l'Ouest, et, franchissant le Jourdain sur un pont branlant, à deux voies, nous débouchons dans une plaine immense hantée par le mirage, et quinze milles, franchis sur une bonne route, nous conduisent à la Pointe-de-la-Montagne, la tête de l'Oquirrh, où des buttes pyramidales bordent l'extrémité sud du lac d'une suite d'assises coupées à vive arête et descendant vers la plaine en gradins gigantesques. Une apparence quelconque de régularité dans les œuvres de

la nature est toujours d'un effet saisissant; elle contraste avec la diversité infinie du milieu où elle se trouve, et fait ressortir la grandeur de la puissance créatrice, par la comparaison qu'elle suggère avec les œuvres humaines.

A travers des ranches, des corrals, des pâturages et des troupeaux, nous tombons sur le rivage de la nouvelle mer Morte. Ses bords ne sont pas connus depuis assez longtemps pour avoir servi de théâtre à des événements fabuleux; les Canadiens cependant qui ont découvert le grand lac Salé ont fait tout leur possible pour l'ennoblir; ils ont parlé de bruits terribles qui grondent dans son sein, raconté ses orages subits, dépeint l'effroyable maëlstrom formé par ses eaux s'engouffrant dans un abîme sans fond. L'ancienneté seule, en effet, manque à sa légende pour s'imposer à l'esprit, et, avec l'immobilité de ses eaux, dont l'équilibre se maintient par l'évaporation, — fait mystérieux pour l'ignorance, — la mer Morte du Far-West n'a pas moins de droit au surnaturalisme que celle de l'ancien monde.

Le premier aspect de cette mer déserte n'est pas dépourvu de charme; arrêté sur la marche au pied de laquelle se déploie la grève saline qui borne l'onde, il nous semblait contempler la mer des Cyclades : le ciel pur et transparent, l'eau d'un bleu lapis, moucheté çà et là de flocons d'écume, surmontant les rides que faisait naître un vent tiède, le faible soupir de cette masse endormie, tout rappelait des lieux où bien loin, bien loin, des vagues plus puissantes « payent sans cesse leur tribut au rivage. » En face de nous, à l'extrémité nord-ouest, s'élevait l'île de l'Antilope ou de l'Église, rocher aux lignes hardies, qui, vu de la cité, borne l'horizon, et dont le manteau rose tissé d'une myriade de fleurs, que le soleil couchant fait resplendir, est pour les yeux d'un intérêt toujours nouveau. Regardé de plus près, il est tapissé de brun noir, à l'exception de quelques mouchetures vertes. Ses assises ravinées, brisées par des crevasses, hérissées de quartiers de roche, forment la contre-partie de celles du rivage, et la fierté de son profil, la vivacité de sa couleur, adoucies par l'atmosphère vaporeuse qui l'entoure, se détachant sur le bleu clair du ciel, que reproduit dans un ton plus grave l'azur ultramarin qui se déploie à sa base, ajoutent singulièrement à l'effet du paysage. Au premier plan est une ceinture jaune et blanche, composée de sable encroûté de plaques de sel, pareilles au glacis d'un plum-cake, et où l'inondation printanière a laissé des traces évidentes; une ligne noire, interrompue çà et là, formée d'un détritus particulier qu'ont rejeté les eaux, tranche vivement sur la blancheur éclatante du rivage. A l'endroit où j'ai pris mon esquisse, la nappe d'eau m'apparaissait entre deux masses de pierre ressemblant aux piliers d'un immense portail : celle de droite, composée de grès et d'un agglomérat soudé à la banquette du pourtour, s'inclinait comme si elle avait dû tomber; son vis-à-vis, nommé la *Roche Noire*, qui de la ville apparaît comme un point, est formé d'un agglomérat siliceux empâté d'argile schisteuse, altérée et brûlée, et contrebutte un banc de sable et de pierre brune.

Avant d'aller plus loin, disons quelques mots de l'histoire et de la géographie de cette mer Morte. Le baron de la Hontan, lieutenant du roi de France à Terre-Neuve, entendit parler vers 1690, par les Indiens, d'une grande eau salée qui, d'après les renseignements qu'il fit recueillir, lui semblait devoir se déverser dans la mer du Sud, au moyen d'un grand fleuve. Ainsi que le Tanganyika de l'Afrique orientale, cette grande eau servait de thème aux bruits les plus fabuleux; elle avait trois cents lieues de long sur trente de large; cent villes en couvraient les bords, comme on l'avait imaginé pour la mer africaine, et de grandes barques en parcouraient les eaux. Il n'est pas douteux que depuis l'époque citée, cette Méditerranée des Indiens n'ait eu la visite de quelques inconnus, trappeurs et coureurs des bois; mais les premières notions positives que l'on ait eues sur la grande eau salée du baron de Hontan ne remontent qu'à une période de treize lustres. En 1845, le colonel Frémont, qui faisait alors sa seconde expédition dans l'Ouest, en donna le relèvement partiel et approximatif qui fut complété scientifiquement, de 1849 à 1850, par le capitaine Howard Stansbury.

Autrefois, le grand lac Salé a dû couvrir tout l'espace compris entre la Sierra-Madre, à l'est, et les chaînes de Goose-Creek et du Humboldt au couchant; il aurait eu à cette époque une superficie de cent soixante-quinze mille milles carrés. Le soulèvement graduel de ses bords, dont le pourtour montre en certains endroits jusqu'à treize falaises échelonnées, formant une série de terrasses, a concentré les eaux dans la partie inférieure. Une crue légère suffirait à inonder le rivage sur une vaste étendue; et si le gonflement du lac s'élevait à cent quatre-vingt-quinze mètres au dessus de l'étiage, il transformerait en îlots toutes les éminences d'alentour; les cañons seraient changés en criques ou en détroits, et les bluffs deviendraient des côtes peu élevées.

Malgré l'opinion populaire, les limites reconnues par le capitaine Stansbury n'ont pas changé depuis lors, et le décroissement des eaux, que les montagnards s'expliquent par un cours souterrain, n'est qu'une supposition gratuite, de même que pour le Humboldt et quelques autres rivières; ne croyant pas que l'évaporation puisse maintenir l'équilibre dans une pareille masse d'eau, ils s'imaginent qu'elle est absorbée par le sol, et finissent par craindre que l'écoulement ne soit plus considérable que l'apport.

Le lac Salé, situé à l'angle nord-est de l'Utah, constitue un parallélogramme irrégulier dont la longueur, du nord au midi, est de soixante à soixante-dix milles et la largeur de trente à trente-cinq milles de l'est à l'ouest. Son altitude est portée à douze cent soixante mètres au-dessus de l'Océan, tandis que la mer Morte de l'ancien monde est à trois cent quatre-vingt-dix mètres au-dessous du niveau maritime. Ses principaux affluents sont, en commençant par le nord, la rivière de l'Ours, le Weber et le Jourdain : c'est à eux qu'il doit de réparer les pertes que lui cause l'évaporation, plus considérable à son égard que le produit des eaux fluviales, et inférieure à celui-ci dans les terrains élevés.



Meurtre sacré commis par les Danites, suivant les récits des anti-Mormons. — Dessin de David d'après le général Bennet.

Au couchant, les bords du lac sont d'une aridité complète; un désert de sable, de sel et d'argile, dont la pluie fait du mortier, mais qui n'offre pas un seul ruisseau, et où l'on peut faire jusqu'à soixante-dix milles sans rencontrer une source. Quand les rivières grossissent, le niveau du lac s'élève, dit-on, à un maximum d'un mètre vingt; il se fraye alors un passage entre les brèches des murailles qui l'entourent, et submerge de vastes plaines salines. Sur ses rives, l'atmosphère, ailleurs si pure et si transparente, est brumeuse et d'une teinte bleuâtre, ce qui tient à l'activité de l'évaporation. On a remarqué qu'il était difficile d'y faire usage du télescope, et que les observations astronomiques y sont très-imparfaites. L'eau douce offre ordinairement une évaporation plus forte et plus dense que l'eau salée; mais ici le phénomène est activé par la chaleur solaire et par un vent assez vif pour empêcher la vapeur de s'accumuler au-dessus de la nappe liquide.

Les eaux de ce lac singulier, qui reproduit si étrangement les merveilles de Palestine, tiennent en dissolution près d'un quart de leur poids de matière solide, environ six fois et demie de plus que n'en renferme l'eau de mer, dont la salure moyenne est estimée à trois et demi pour cent; l'ancienne mer Morte est jusqu'à présent la seule qui, à cet égard, lui soit supérieure. La gravité spécifique des eaux du lac Salé est de 1,170, l'eau distillée représentant 1,000.

J'ai entendu dire dans la ville mormone qu'un baquet de sel avait été produit par trois baquets d'eau du lac soumise à l'évaporation, et qu'il suffisait à la viande de tremper douze ou quatorze heures dans cette saumure naturelle pour être salée.

Ce sel est généralement employé brut. Des enfants le recueillent aux points de la baie où le vent porte les vagues et forme une espèce de marée montante; on le charge à la pelle dans des charrettes, et il est vendu au détail, à raison d'un demi-cent la livre.

Il est certain que, dans une période géologique précédente, l'eau de ce lac était douce; les coquilles en ont donné la preuve. C'est à l'action des eaux pluviales, s'infiltrant dans les assises rocheuses, après avoir lavé le sol, qu'est due la salure actuelle, ainsi qu'à l'eau des fleuves, qui, en raison de la soude répandue dans les terrains qu'ils traversent, doivent tenir en dissolution une quantité de sels plus considérable qu'ailleurs. La partie qui s'évapore étant composée d'eau pure, ou à peu près, il devait en résulter la formation du dépôt salin et son accroissement successif.

Il est généralement reconnu que la composition du lac Salé est fatale à la vie organique; les poissons qu'y amènent les rivières y périssent immédiatement; toutefois, suivant les gens du pays, une coquille univalve se trouverait, à certaines époques, en divers endroits soumis à l'influence des vagues salines; j'ai observé au bord de l'eau une algue délicate, ressemblant à de la mousse; enfin le gouverneur Cumming m'a dit y avoir vu une feuille de quelques pouces de longueur doublée d'une espèce de toile où s'abritait un animal vermiculaire d'une teinte rougeâtre et de la longueur de la dernière phalange du petit doigt. Il y a aussi près du village une matière mucilagineuse, colorée de blanc, de rose, de jaune rouille, pareille à de la mousse macérée, qui adhère au lit rocailleux du lac et forme çà et là sur la grève un enduit coagulé. La vie n'est donc pas absolument étrangère à la mer Morte du Far-West, comme on l'assure, tandis qu'avec un puissant microscope, le lieutenant Lynch n'a découvert ni animalcule ni vestige de matière organique dans celle de Palestine.

Le grand lac Salé renferme des îles qui l'embelliraient beaucoup, si leur hauteur était proportionnée à ses étroites limites.

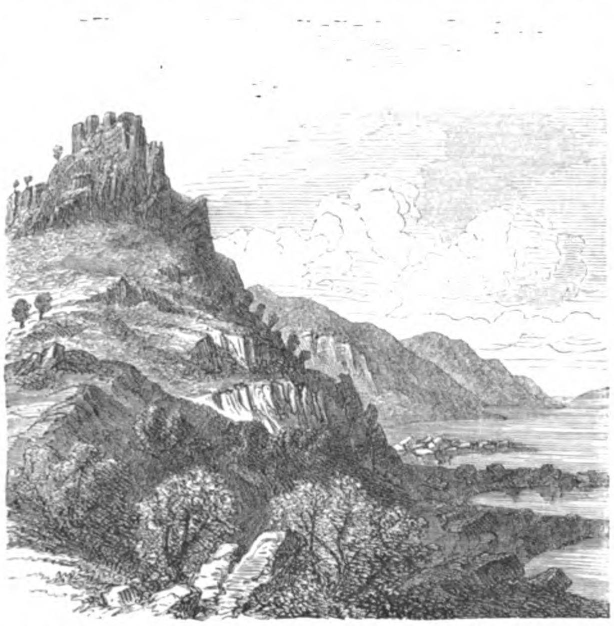
Je fus surpris du manque de fraîcheur et d'élasticité de l'atmosphère; les lèvres étaient fêlées comme par l'aire maritime, mais là se bornait la comparaison.

Les mules furent dételées à l'endroit habituel des pic-niques, espace couvert de sable blanc, situé entre la falaise et le bord du lac. Auprès de nous débouchait une petite rivière dont l'eau était potable, bien qu'un peu saumâtre et sulfureuse; son influence féconde se révélait néanmoins par un massif de rosiers sauvages mêlés d'euphorbe aux noms variés : plante à soie, vache à lait, capote de sacarte, milk plant, etc. La présence familière de la pie vint enlever à la solitude ce qu'elle avait de plus poignant. Des traces humaines se trouvaient aussi en ces lieux : une espèce d'appentis en pierre sèche, adossé à la falaise. On pourrait s'y mettre à cheval sans savoir que cet édifice appartenait à feu mistress Smith, de Vermont, jusqu'à la découverte d'un objet que votre sagacité supérieure vous fait reconnaître pour une cheminée.

C'est derrière la Roche-Noire qu'est le lieu où l'on se baigne; on traverse d'abord pour y arriver un sable fin, doux et blanc, comme celui d'une plage maritime, mais dépourvue de coquilles. Cette grève, détrempée aux environs de la petite rivière, est sèche auprès du lac et pour ainsi dire mouvante. Le pied brise la croûte des flaques de sel, et enfonce dans ces gâteaux de diverses couleurs, ici d'un blanc de neige, là-bas d'un vert sombre, ou de la teinte brune du palissandre; nulle part un brin d'herbe ou d'aromate; vous plongez dans un sable toujours couvert d'eau, et vous allez ainsi jusqu'à la chaussée pierreuse dont la Roche-Noire forme la tête. Au bord de cette chaussée, du côté de la pleine eau, la pierre, qui ailleurs ressemble à du basalte, est d'une teinte de rouille; les saillies du roc sont revêtues d'aiguilles étincelantes, et dans les fissures et les creux, le sel, déposé par les eaux, prend la forme de blocs de glace. Arrivé là vous êtes suffoqué par une effrayante odeur: la ligne noire, qui de loin tranche sur la grève, est un charnier d'insectes, une berge d'un pied d'élévation, composée de larves, de dépouilles et de restes mortels de myriades de vers, de moustiques, de cousins, de gallinippées fermentant et pourissant au soleil, ou confits dans la saumure. Fuyant cette masse putride, je gagnai l'endroit où la Roche-Noire sépare décemment la place où l'on se

baigne de celle où ont lieu les picniques, et plein de curiosité, je descendis dans la nouvelle mer Morte.

J'avais entendu raconter de singulières choses à l'égard de sa densité ; on a dit par exemple qu'un baigneur surnageait comme un œuf qui date de plusieurs jours. Mon expérience sur ce point diffère de celle des autres. On n'y éprouve aucune difficulté à nager, ni même à plonger. Après y avoir trempé la tête à diverses reprises, afin de sentir si réellement, comme on l'a écrit, l'eau du lac Salé produit l'effet d'un sinapisme, et découvrant que c'était une hyperbole, je m'y enfonçai les yeux ouverts, ce dont je portai la peine. Ce fut d'abord une douleur sourde, puis une série d'élancements auxquels succéda une cuisson vive et permanente comme celle qui résulterait d'une pincée de tabac dane les yeux. N'ayant pas d'eau douce à ma portée, je ne pus que me traîner sur le roc, et m'y asseyant, j'offris à la nature, pendant une demi-heure, le spectacle risible d'un homme qui pleure à chaudes larmes. Une nouvelle expérience relative au goût de cette onde cuisante fut également décisive : je crois volontiers avec le capitaine Stansbury, qu'un homme tombé dans cette mer y serait promptement suffoqué. *Vox faucibus hæsit*, est le moins que je puisse dire de son effet sur mes muscles maxillaires. Ceux qui voudraient renouveler ces expérience devront se prémunir d'une cruche d'eau puisée à la source voisine; la précaution est nécessaire sous plus d'un rapport; les cheveux, lorsque la tête est sortie de l'eau, sont poudrés à frimas et couverts d'un enduit gluant des plus désagréables. Toute la peau est revêtue d'une couche de sel, qui a permis à des baigneurs doués d'imagination de se comparer à la femme de Loth; et l'Éthiopien, vulgairement qualifié de nègre, sort de là comme passé à la chaux.



Côté oriental de Stansbury's Island. — Dessin de Ferogio d'après Stansbury.

Malgré le fumet de la cuisine du *genius loci*, fumet que je n'ose pas appeler par son nom, chacun de nous fit preuve d'un excellent appétit. Après le repas, tandis qu'on attelait nos mules, j'allai de nouveau examiner le paysage du pied de la Roche-Noire, que l'on peut escalader sans péril; aussi l'est-elle quelquefois par des gens dont le sens commun est au-dessous de la dose normale. Les terrains qui avoisinent le lac sont plats et s'élèvent, par une pente insensible, jusqu'à la base des collines abruptes, rayées çà et là de barrières sablonneuses, impropres à la culture, mais fournissant par endroits de bons pâturages; les quelques ruisseaux qui s'en échappent s'écoulent de trop bas pour servir à l'irrigation. Nous dîmes un long adieu à cette mer intérieure, qui, selon toute apparence, n'a rien à faire où elle est, et nous reprîmes le chemin de l'est au coucher du soleil. J'ai gardé un souvenir ineffaçable des beautés de l'horizon : des nuages bleus et violets, bordés d'une ligne fulgurante, s'élançait une gerbe lumineuse se déployant jusqu'à mi-hauteur du zénith, pendant qu'au sud et au sud-est, des éclairs se jouaient parmi les sombres voiles de brume où se détachaient l'or et l'émeraude des terrasses de la vallée.

Le couchant splendide jetait un reflet de richesse et de grâce aux déserts de sel et d'artémise qui s'étendaient devant nous. A l'est, le massif volumineux de Wasatech, où se forment les orages et d'où s'écoulent les cent rivières qui abreuvent le sol, dressait majestueusement sa crête sourcilleuse, que le dernier sourire du jour n'adoucissait même pas. Au nord, les rives du lac non interrompues, si ce n'est par quelque butte échelonnée, allaient s'effaçant au loin et se confondaient avec les nuages. La ville dessinait obscurément de l'autre côté du Jourdain son amphithéâtre, qui s'élève en s'éloignant du lac, et niche à l'abri de ses montagnes puissantes. Un peu au nord-est, un léger panache de vapeur blanche, pareille au jet qui s'échappe de l'évent d'une baleine, indiquait la direction des sources chaudes; bientôt la fumée brumeuse, condensée par l'air de plus en plus froid, tourbillonna comme le nuage d'une locomotive sous le vent du soir. On distingua les faubourgs, puis les maisons séparées de leurs voisines par des enclos remplis d'ombre d'intensité diverse; les rues déployèrent à nos yeux leur plan régulier, nos mules traversèrent le pont chancelant du Jourdain, et nous nous retrouvâmes dans la Sion moderne.

Excursion au Camp-Floyd, et départ.

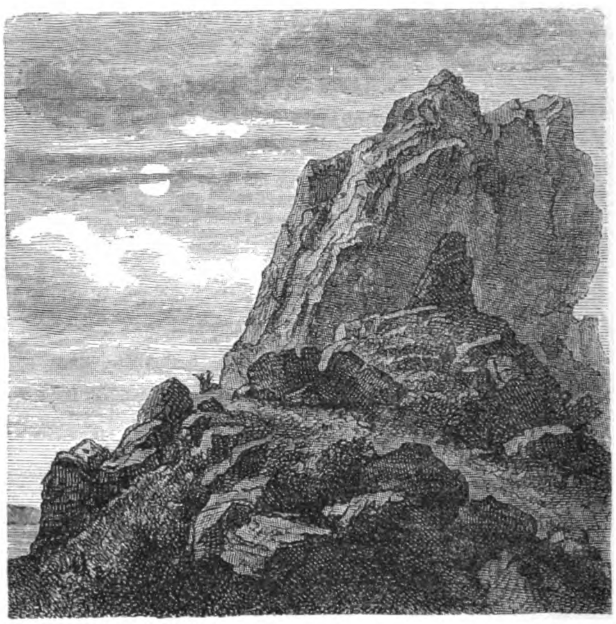
Une affaire indispensable plus encore que la curiosité m'appelait à Camp-Floyd, siége des forces de l'Union dans l'Utah. Je profitai de l'obligeance d'un négociant, M. Gilbert, marchand de toute espèce de choses, qui m'offrit une place dans sa trotteuse, attelée d'une couple de belles mules gris de fer, qu'il appelait des doux noms de Sally et de Julia. Nous traversâmes par un beau jour la plaine qui se déploie entre la cité et le Jourdain, alluvion qu'arrose une multitude de ruisseaux descendant des montagnes, et dont les noms sont traduits de l'indien.

Chemin faisant, nous rencontrâmes quelques indigènes qui ramassaient, dans de grands paniers coniques, des sauterelles et des graines d'herbes; nous cherchâmes vainement quelque Ruth parmi ces glaneurs déguenillés.

Près de Big-Cottonwood, où s'est fondé un établissement à sept milles de la ville, une Anglaise traverse les champs pour nous faire part de l'effroi que lui ont causé quatre Indiens blancs qui cherchaient un lieu où ils pussent remiser un cheval volé.

L'eau des cañons est d'une fraîcheur, d'une transparence et d'une pureté excessives. A mesure qu'on s'éloigne de la ville, la stérilité augmente : on ne voit plus de terrains cultivés qu'à la marge des ruisseaux; ailleurs, l'aspect du sol est misérable.

Nous avons, en face de nous, la falaise dentelée qui borne la vallée au midi. A vingt milles de la ville Sainte, nous trouvons un ranch, construit sur une hauteur, près de l'écluse du Jourdain; il a coûté dix-sept mille dollars à bâtir et fut d'abord une brasserie. La spéculation manqua, en dépit de l'abondance de l'orge et du houblon, et ce n'est plus maintenant qu'une espèce d'auberge où s'arrête le courrier. Entre la station et le Jourdain sont de petits étangs circulaires bordés de roseaux, des yeux, comme les appellent les gens du pays. Quelques-uns de ces étangs sont formés d'eau chaude, les autres sont froids; ils passent tous pour être sans fond, c'est-à-dire pour avoir de vingt à trente brasses de profondeur. On parle d'un dragon qui s'y est englouti avec son cheval et n'a jamais reparu, bien qu'il eût glissé à un endroit où l'on supposait qu'il y avait peu d'eau.



Limestone Cliff. — Dessin de Ferogio d'après Stansbury.

Nous passons une heure à la Brasserie, mais sans pouvoir y obtenir le moindre aliment. Il nous reste à faire vingt-deux milles pour arriver à Camp-Floyd, ce qui porterait à quarante-deux ou quarante-trois milles la distance qui sépare le chef-lieu des Saints du quartier général des pécheurs, puisque la Brasserie est, dit-on, à moitié de la route. C'est donc un jour de jeûne qu'il nous faudra subir.

Vers midi, les mules sont attelées, et nous nous disposons à gravir les Traverse-Mountains, projection des Wasatch, qui sépare la vallée du grand lac Salé du bassin de l'Utah ou lac d'eau douce, et que déchirent les eaux du Jourdain. Celui-ci, nommé Piya-Ogwap ou la Grande-Eau, par les Chochones, roule en cet endroit ses flots écumeux, tout au plus assez forts pour porter une pirogue, sur le sol rocheux d'un cañon peu étendu, mais d'une grande profondeur qui serpente à travers la montagne. Au sortir de cette gorge, dont l'inclinaison est de trente mètres en deux milles, le Jourdain suit un cours tortueux, ses bords s'aplanissent, et le torrent devient une rivière paisible.

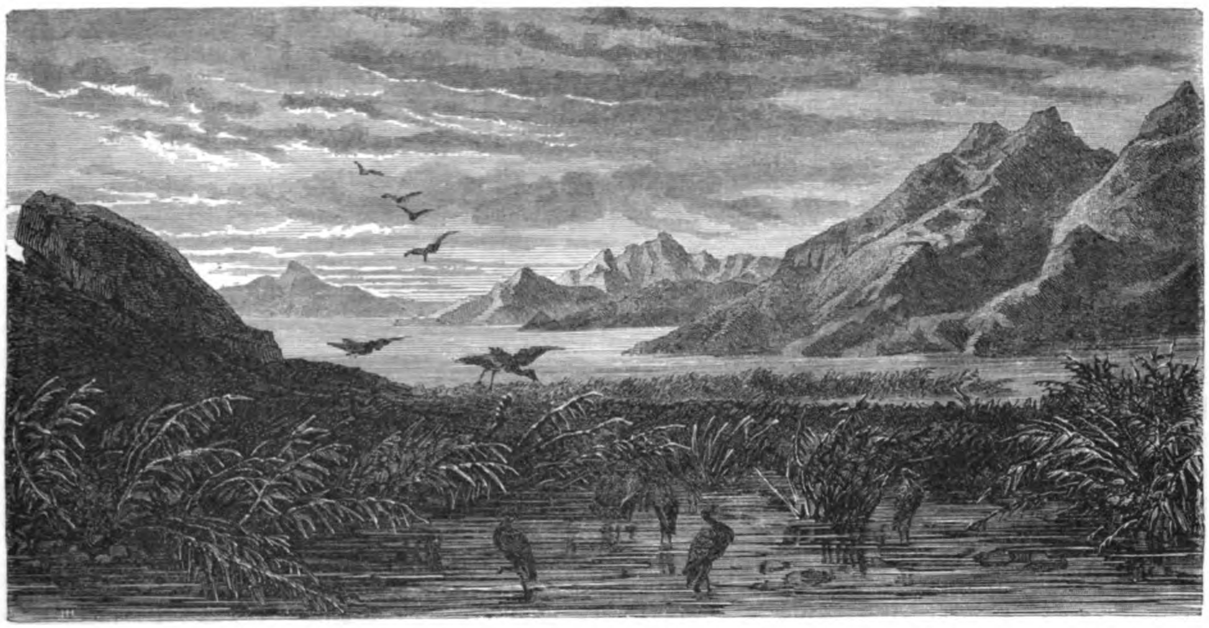
De la Dug-way, route qui s'accroche à l'épaule de la montagne, on jouit, en se retournant, d'un beau panorama de la vallée Heureuse, que l'on découvre à travers une atmosphère aussi transparente que celle du littoral anglais avant la pluie. Gravissant toujours, nous nous trouvons face à face avec une ambulance remplie d'uniformes, et qui, attelée de quatre belles mules et suivie d'une escorte de militaires servants, se rendait à la ville Sainte. Les deux voitures s'abordent, mon conducteur est promptement reconnu, et me présente aux capitaines Heth, Clarke, Gibsone et au lieutenant Robinson. Ces messieurs débutent par un acte de charité, en nous pourvoyant de sandwichs. Nous étions à demi morts de faim. Après le *liquoring* d'usage, ils nous désignent, au milieu des profondeurs qui sont à nos pieds, Ash-Hollon (le Creux du Frêne), dont les Mormons avaient résolu de faire de nouvelles thermopyles. Les poignées de main s'échangent, et nous nous séparons en nous promettant de nous revoir. J'ai passé depuis avec eux de bonnes soirées dans la cité mormonne, et à Camp-Floyd je suis devenu l'hôte du capitaine Heth.

Arrivés à la descente escarpée de la montagne, nous découvrons le bassin de l'Utah, qui est à la vallée voisine ce que le Carmel est au Liban. Après les terres arides que nous venons de traverser, rien n'est plus charmant que ce paysage composé d'un lac, d'une plaine et d'une rivière qui déploie au soleil sa beauté calme et douce. Au levant, au sud et au couchant se dressent de hautes murailles toutes hérissées, des montagnes rocailleuses et des pics; au nord, une large pente couverte d'herbe s'élève jusqu'au point de partage des eaux des deux vallées. Vue de loin, la plaine qui entoure le lac paraît si étroite, que les montagnes semblent tremper dans cette eau placide; et à l'extrémité de la pointe méridionale, le pic isolé du Nébo surgit, pareil à ces pins qui, dans le Coran, fixent les plaines à la terre. Quand on approche, on découvre une large ceinture verdoyante, un sol d'alluvion, en partie labourable, en partie marécageux; le froment et les racines prospèrent dans les terrains bas, la fétuque sur les pentes. Plus large qu'ailleurs au sud et à l'ouest du lac, cette plaine

est divisée par de nombreux cours d'eau, frangés de peupliers, qui sortent des gorges effrayantes de l'enceinte, et dont les plus importants sont l'American-Fork, le Timpaganos ou Provo-River, et le Spanish-Fork. Sur la rive la plus prochaine, de l'autre côté du Jourdain, est la petite ville de Léhi, dont les maisons sont à demi cachées par des arbres noirs; à l'orient de l'Utah, s'aperçoit vaguement la cité de Prow, bâtie dans une plaine arrosée par quatre rivières. C'est ainsi que nous apparaissaient les environs de la mer de Tibériade.

Le lac Utah, cette autre analogie de la nouvelle Terre sainte avec l'ancienne, est alimenté par les eaux du revers occidental de Wasatch; il forme un triangle dont la pointe méridionale qui décrit un angle très-aigu détruit la régularité. Sa plus grande longueur est de trente milles, sa plus grande largeur de quinze; il doit la douceur de ses eaux, qui par parenthèse n'a rien de remarquable, à son affluent septentrional le Piya-Ogwap, autrement dit le Jourdain ou l'issue de l'Utah. A peu de distance du rivage, l'eau a une hauteur de quatre à cinq mètres; on dit qu'elle repose sur une couche uniforme, très-profonde à certains endroits; mais il est probable qu'elle n'a jamais été sondée. Où il apparaît, le lit est composé de cailloux, et se recouvre dans les hauts-fonds d'une incrustation calcaire. Les coquillages sont nombreux sur les bords, principalement le clam d'eau douce. L'iris du Déséret s'élève dans les *tulares* à dix pieds de hauteur, et dans les lieux où la roche n'est pas à nu, les taillis sont compactes.

Sur la rive orientale, où manquent les affluents, le sol est aride; on n'y voit qu'un arbre, un peuplier solitaire qui s'élève d'un tapis de fétuque, d'obione canescens et d'armoise; et, selon toute apparence, les seuls habitants qu'on y trouve, à l'exception des propriétaires



Paysage entre le lac Salé et le lac Utah. — Dessin de Ferogio d'après Stansbury.

d'un ranch isolé, sont le phrysonome, le lézard, le corbeau et le *lepus callotis*.

Les eaux du lac Utah gèlent pendant les mois de décembre, de janvier et de février; à cette époque, le Jourdain charie des glaçons, mais il est rare qu'il soit pris de manière à ce qu'on puisse le traverser à pied. L'Utah, dans la saison des pluies, s'élève de soixante centimètres, et le flux causé par le vent se fait sentir à un mètre de la rive. Il est toujours très-poissonneux malgré l'abondance et la continuité de la pêche, dont les produits s'enlèvent par tonneaux. La truite blanche y atteint jusqu'à trente livres; on y prend beaucoup de truites de montagnes, d'espèces variées, dont le poids est de trois livres en moyenne; la truite saumonée, le chabot, la perche, le brochet, le barbeau y pullulent et y acquièrent une grosseur exceptionnelle; on y trouve également des serpents d'eau, et le *poisson à crins de cheval* (horse hair fisch).

Après avoir descendu le revers de la montagne, nous passons le Jourdain, où nous avons de l'eau jusqu'au genou, et dont la largeur est ici de trente mètres. Le courant n'est pas assez rapide en cet endroit pour empêcher le développement des plantes aquatiques. L'eau est d'un jaune de soufre, qu'elle doit à son lit calcaire; elle est un peu saline, mais non désagréable; on dit que le bétail la recherche.

En sortant du gué, nous trouvons une longue pente qui sépare le bassin de l'Utah de la vallée du Cèdre qui le borde à l'ouest. A mi-chemin de la Brasserie et de Camp-Floyd est une station tenue par un saint du Shropshire, dont le seul nom, autant que j'ai pu m'en assurer, est Joë Dug-out, nom qui lui viendrait du style de sa demeure, comme pour les Waterson. Il a épousé une jeune femme qui, l'ayant menacé de lui faire couper les oreilles s'il devenait polygame, l'a jusqu'à présent empêché de lui donner

une *sœur* — il y a dans toutes langues d'Orient un mot pour exprimer ce qu'en Angleterre, où la chose n'existe pas, on nomme grossièrement une rivale. Joé semble toutefois résigné aux souffrances et aux châtiments qu'entraîne la monogamie, et, ce qui nous importe davantage, a de bon porter et de bonne lagerbeer qu'il fabrique lui-même.

Ayant passé devant un embranchement de la route qui conduit à l'ancien cantonnement, déserté parce qu'on y manquait d'eau, nous apercevons au loin celui qui est le but de notre voyage; il est situé au bord de Cédar-Creeck, au fond d'un bassin entouré d'un cercle de collines irrégulières et de hauteurs diverses, couvertes de cèdres noirs dans tous les endroits où il a été difficile de les abattre. Pour rencontrer un lieu plus exécrable, il faut aller à Gharra ou dans quelque purgatoire analogue du Sindh; l'hiver y est long et rigoureux, l'été d'une chaleur fatigante et insalubre. L'eau alcaline ne dissout pas le savon, et les tourbillons de poussière, fouettés par l'ouragan, y rappellent le Pendjab; aussi ne manquai-je pas de communiquer au lieutenant Dana l'habitude que nous avions, dans cette triste partie de l'Inde, de fermer chaque ouverture avec une toile mouillée, ce qui me valut les remercîments mérités de Madame. Et, chose cruelle, toutes ces misères étaient parfaitement inutiles; chacune des briques d'adobe, employée dans l'ancien et dans le nouveau camp, est revenue à un cent; comme à Aden, chaque pierre a coûté une roupie, et l'achat du bois a fait la fortune de l'ennemi. Les commissaires du gouvernement qui, en 1858, furent chargés de traiter avec les Mormons, concédèrent à ces derniers un point qui les sauva; par cette convention, l'armée fédérale ne pouvait avoir de cantonnement qu'à une distance de quarante milles de la métropole; les jolis sites des environs du lac Utah lui furent donc interdits; on prétend



Camp-Floyd. — Dessin de Ferogio d'après Stansbury.

même que les Mormons surent les exclure de la Cache, bien que cette riche vallée soit à quatre-vingts milles de la cité Sainte.

Un mur brisé forme l'enceinte de cet horrible trou; Julia et Sally, nous entraînant avec la même vigueur qu'au départ, nous firent traverser Fairfield, autrement dit Frogtown, situé sur la rive opposée de la crique, et où s'approvisionne le cantonnement. A l'époque où il était au grand complet, c'est-à-dire où il renfermait cinq milles âmes, réduites aujourd'hui à cent ou deux cents hommes, Camp-Floyd a dû être un lieu de plaisir où abondaient les joueurs et les escrocs, les cabaretiers et les ivrognes; le bowie et le revolver y étaient nuit et jour en action, et les Saints ne manquaient pas de comparer Frogtown à Sodome et à Gomorrhe. Cette ville est maintenant plus respectable, et renferme quelques bons magasins.

Je trouve à Camp-Floyd tous les esprits montés contre les Saints du dernier jour : « Ils nous haïssent et nous le leur rendons bien, » me dit un officier plein d'intelligence. il faudra donc n'accueillir qu'avec une extrême réserve tout ce que j'apprendrai ici à l'égard des Mormons, et tout ce que me diront ces derniers au sujet de Camp-Floyd. Suivant ces messieurs, dix meurtres par année sont commis impunément dans la nouvelle Sion, depuis que cette ville est fondée, tandis qu'à New-York la moyenne des coupables qui échappent n'est que de 18,33. Ils attribuent le fait à l'impossibilité d'obtenir des temoins à charge, et au parti pris des jurés d'absoudre leurs coreligionnaires. A toutes mes objections, il est répondu que je me laisse tromper par les apparences; que chaque fois qu'un étranger visite la cité mormonne, deux saints à l'extérieur honnête, aux manières respectables, reçoivent la mission de le séduire et de l'aveugler; mais que si mon séjour se prolonge, les écailles finiront par me tomber des yeux.

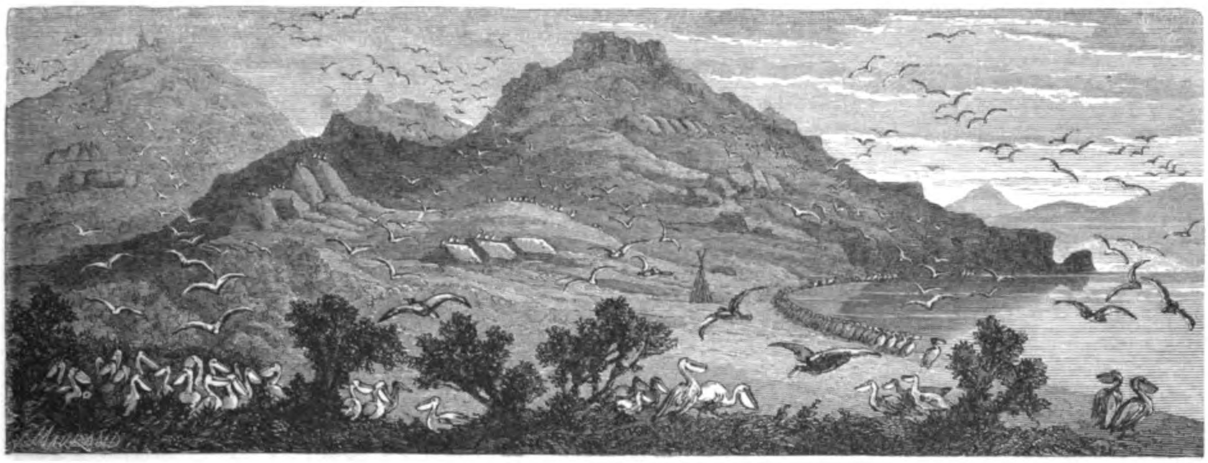
Les Mormons, à leur tour, se plaignent de la violente injustice des chrétiens; l'évêque et le maire de Spring-ville, M. Mac-Donald, ont été saisis dernièrement, à l'occasion d'un meurtre, par le simple motif qu'ils étaient dignitaires de l'Église. Après une détention de plusieurs mois à Camp-Floyd, l'évêque est parvenu à s'échapper : il va et vient aujourd'hui librement, sans qu'on l'inquiète, ce qui prouverait qu'on ne le croit pas bien coupable et que son arrestation était quelque peu arbitraire.

En 1853, le capitaine Gunnison et sept personnes de sa suite furent assassinés près de Nicollet, sur le Sévier, vingt-cinq milles au sud de Néphi. Les Anti-Mormons déclarent que les auteurs de ce crime sont des *Indiens blancs* qui n'ont agi que d'après des ordres supérieurs, afin d'empêcher l'ouverture d'une nouvelle route et de prévenir des révélations qui auraient probablement eu lieu. Les Saints rappellent, à leur décharge, les bons procédés qu'ils avaient eus pour le capitaine lors de sa précédente expédition; les termes bienveillants, affectueux même, avec lesquels cet officier parle des Mormons dans son journal; enfin ils disent, et la chose est vraie, qu'à cette époque on était en pleine hostilité avec les Indiens, et que, dans cette malheureuse affaire, il fut tué un nombre d'Yutas égal à celui des explorateurs. M. Remy attribue, sans hésitation, le meurtre du capitaine et de ses hommes aux Pahvantes, dont quelques-uns avaient été tués par des émigrants qui se rendaient en Californie.

Ce sont encore les Saints que les Anti-Mormons accusent de l'horrible massacre de la Prairie de la Montagne, massacre ayant pour but, d'après eux, de venger la mort de M. Parley-Pratt, apôtre estimé, qui, voyageant dans l'Arkansas en 1857, fut tué par M. Mac-Lean, dont la femme l'avait suivi après avoir embrassé la foi nouvelle.

Les Mormons repoussent le fait avec énergie et demandent pourquoi, si on les croit coupables de cet affreux attentat, aucun des leurs n'a été appelé devant la justice.

Au mois de février 1859, il y eut différentes querelles entre les soldats et les citoyens de Rush-Valley, à trente-



Rives du lac Utah. — Dessin de Ferogio d'après Stansbury.

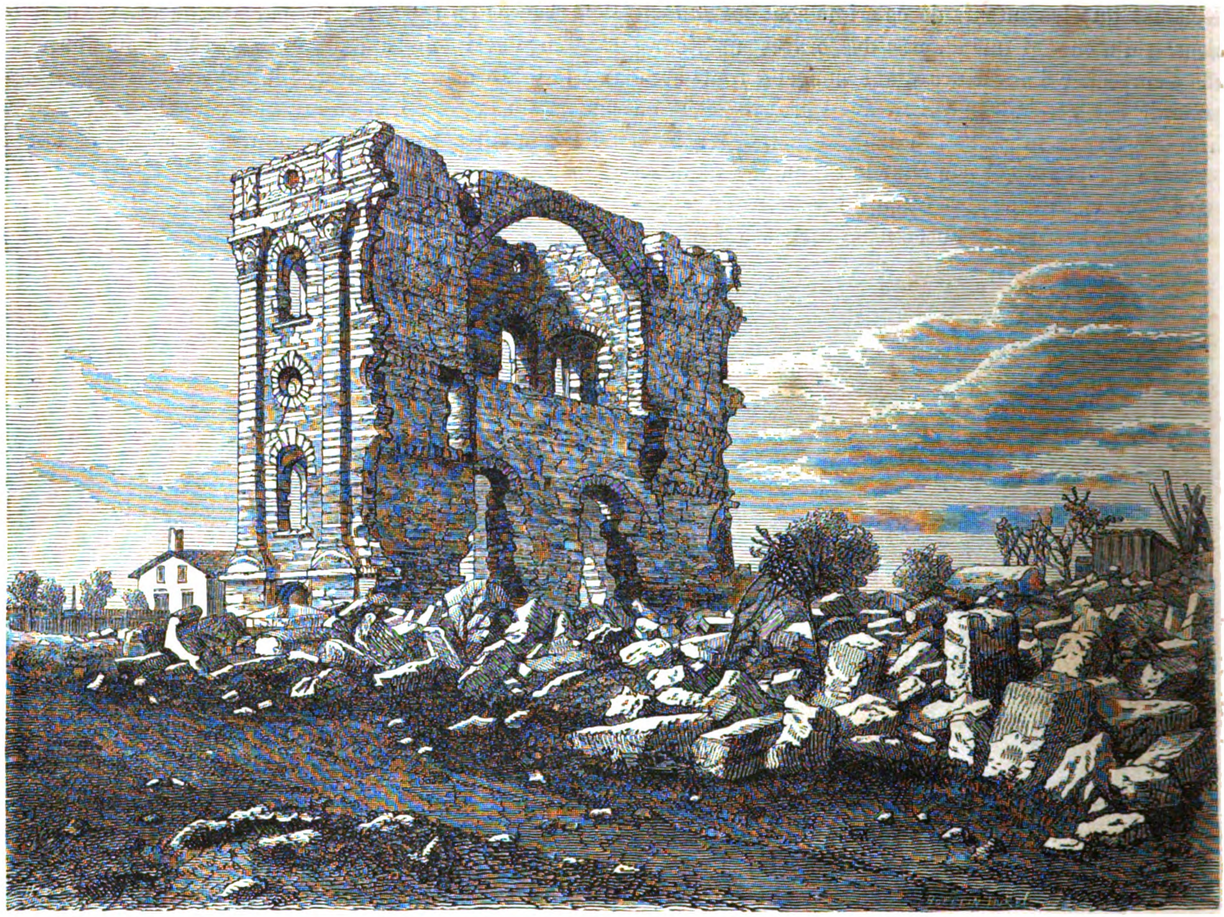
cinq milles de la métropole, du côté de l'ouest. M. Howard Spencer, squalter, se voyant expulsé par le sergent Ralph Picke d'un terrain que lui avait concédé le gouvernement, leva sa fourche sur son antagoniste, qui lui fit à la tête une profonde blessure. Quelque temps après le sergent, ayant été mandé à la ville Sainte, fut tué d'une balle au milieu de la Grand'Rue. Les Anti-Mormons accusent naturellement M. Spencer de la mort du sergent Ralph; ils tiennent pour impardonnable ce meurtre d'un individu que la justice avait fait appeler comme témoin, et les officiers de Camp-Floyd eurent beaucoup de peine à empêcher leurs soldats de venger la mort de leur camarade, qui était à la fois un honnête homme et un excellent militaire. Les Mormons affirment que la balle fut tirée par une main inconnue; que le sergent avait fait preuve d'une violence inutile vis-à-vis de M. Spencer, qui, se voyant seul entouré de soldats, avait eu recours à sa fourche simplement pour se défendre.

Deux mois avant notre arrivée dans l'Utah, M. Hennefer, l'un des Saints, avait été lié à une charrette et flagellé par le lieutenant Saunders et l'aide-major Covey. Les Anti-Mormons prétendent que ces derniers avaient reconnu dans leur victime l'espion qui, deux ans auparavant, avait écouté ce qu'ils disaient chez M. Livingston, et qui, s'étant porté sur leur chemin avec une demi-douzaine de ses pareils, envoya au docteur Covey une balle qui l'atteignit en pleine poitrine. Les Mormons représentent M. Hennefer comme un citoyen paisible, un homme incapable d'offenser qui que ce soit, et qui, d'ailleurs, s'est justifié par un alibi du crime qu'on lui impute.

Il me serait facile de justifier ces exemples de dépositions que j'ai recueillies de part et d'autre; elles sont toutes également contradictoires, *et tantas componere lites quis audet?*

Loin de moi la pensée que les hommes honorables qui me parlaient des Mormons à Camp-Floyd exagèrent à dessein les faits qu'ils racontent, et enveniment la question de parti pris; mais, tout en acceptant, comme ils l'affirment, qu'un étranger ne peut voir que le beau côté du mormonisme, il est impossible de ne pas reconnaitre

que leur manière d'envisager tout ce qui a rapport à ce nouveau peuple est complétement fausse, et l'on devait s'y attendre : après les massacres de Cawnpore, quel est celui de nous tous qui aurait admis l'ombre d'une excuse au profit de Nana-Sahib? Dans une pareille quantité d'individus, quels que soient leur aveuglement religieux, leur fanatisme, leur attachement à la polygamie, — c'est toujours la première chose qu'on leur reproche, — il est impossible qu'il n'y ait pas d'honnêtes gens. Néanmoins, depuis leur chef, « ce vil imposteur, » jusqu'au dernier membre de la congrégation, le parti opposé les représente tous comme d'affreux scélérats. Les Mormons sont bien plus tolérants; ils ont de bonnes paroles pour les Gentils, voire pour les fonctionnaires fédéraux qui s'abstiennent de leur nuire ou de les insulter. Ils font l'éloge du lieutenant-colonel Steptox. du neuvième d'infanterie, et des officiers de son régiment; du général Wilson, qui est devenu agent de la marine à San-Francisco, et du commandant actuel de Camp-Floyd, le colonel Cooke. Ils ne disent rien contre M. Reed ou M. John Kinnoy, grand juge à la Cour suprême; enfin, lorsque mourut, en 1855, M. Léonidas Shaver, magistat fédéral,



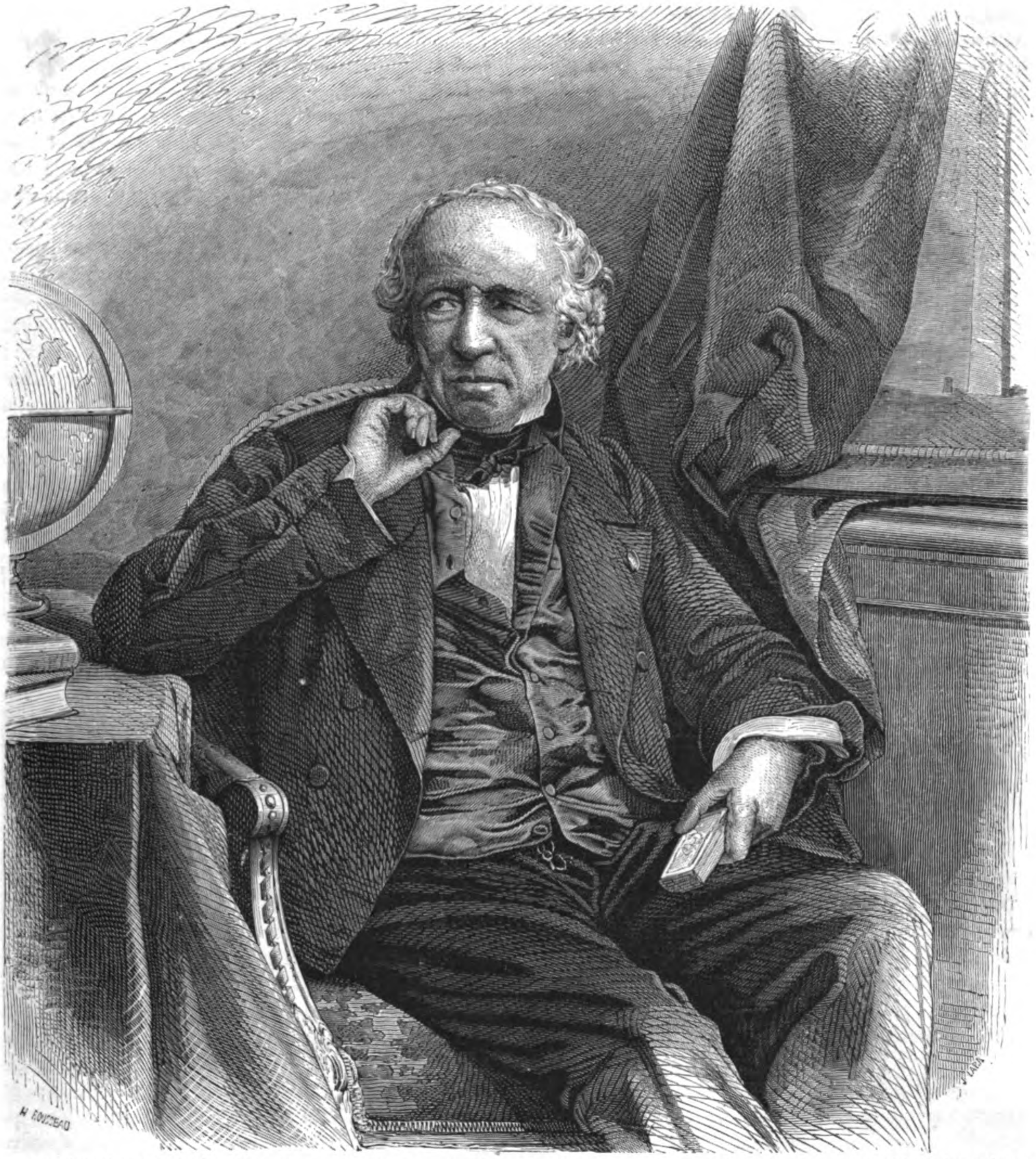
Ruines du temple de Nauvoo. — Dessin de Ferogio d'après des documents fournis par M. J. Remy.

leurs journaux prirent le deuil et ils ouvrirent leur cimetière à ce Gentil. Ils n'insultent même pas les marchands qui sont leurs rivaux. Il est vrai que lorsqu'il trouvent juste de démasquer un homme jouissant d'une réputation mal acquise, ils le font carrément. Toutefois, nous le répétons, leur discipline et leur tolérance sont tout au moins remarquables : et pour n'en citer qu'un exemple, plus d'un de leurs juges envoyés par le cabinet de Washington aurait couru grand risque d'être mis en pièces dans les assemblées religieuses d'Europe et ne fut pas même injurié dans la ville des Saints.

Un jour enfin, des rafales glacées, quelques averses, et la familiarité de l'oiseau des neiges, qui représente ici le rouge-gorge, nous avertirent que la belle saison touchait à sa fin, et que nous n'avions pas de temps à perdre pour quitter la terre des Saints. Je partis quelques jours après.

J'ai essayé de répartir le blâme d'un main impartiale entre les deux camps qui occupent ce pays, et l'ayant fait sans aigreur, je dois m'attendre à me voir blâmer à la fois par les uns et par les autres.

Traduit par Mme H. LOREAU.



M. Jomard, fondateur du Cabinet des cartes à la Bibliothèque impériale (voy. p. 412). — Dessin de Rousseau d'après une photographie d'Adam Salomon.

L'ANNÉE GÉOGRAPHIQUE,

1862

(DEUXIÈME SEMESTRE.)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

I

LES EXPLORATIONS AFRICAINES.

L'expédition anglaise à la région des sources du Nil.

Nous suivons avec l'intérêt qui s'attache à d'aussi grandes entreprises les deux explorations principales dont l'intérieur de l'Afrique est en ce moment l'objet. Celle du capitaine Speke et de son compagnon le capi-

taine Grant, dirigée de Zanzibar au lac Nyanza découvert en 1858 par M. Speke lui-même (à quatre degrés et demi au sud de l'équateur), a pour but, comme on sait, de poursuivre, à partir du lac Nyanza, l'exploration de la zone équatoriale absolument inconnue qui s'étend de là jusqu'aux derniers points reconnus du haut fleuve Blanc, par quatre degrés environ de latitude nord, où il doit être rejoint par M. John Petherick avec lequel se concerteront les opérations ultérieures. Après une interruption complète de près de vingt mois, on vient enfin de recevoir des lettres du chef de l'expédition. Ces lettres sont datées du 30 septembre 1861; le capitaine et sa caravane étaient alors dans une localité du nom de Baghouèh (Bagweh), par 3° 28' de latitude australe, sur la route de Kazèh au Nyanza, à un degré environ (de quatre à cinq journées) au sud de ce dernier lac. Diverses causes avaient apporté du retard dans la marche de l'expédition. Outre le manque de porteurs, qu'on ne pouvait tirer que de la côte, la famine qui sévissait sur le plateau avait ajouté aux fureurs de la guerre intestine parmi les indigènes, et enfin les pluies torrentielles avaient rendu impraticables les communications dans l'Ouniamoézi. On avait ainsi perdu huit mois entiers. Le capitaine rappelle que le but principal de son voyage est de rechercher si le lac Nyanza (auquel il a donné, en 1858, le nom de lac Victoria) est ou non en connexion avec les rivières supérieures qui forment la tête du Nil, se proposant, s'il en est ainsi, comme il le présume, de descendre par eau jusqu'au fleuve Blanc et en Égypte. Dans le cas contraire, ou si des obstacles imprévus s'opposaient à ce que du Nyanza il pût arriver au fleuve Blanc, le capitaine tâchera de revenir à la côte orientale par une route directe aussi voisine que possible de l'équateur, ce qui le conduirait vers les montagnes neigeuses de Kénia découvertes par le docteur Krapf en 1849. C'est la première fois qu'il est question de ce plan de retour; mais il est bien rare que dans ces lointaines expéditions la marche qu'on s'était tracée d'avance n'ait pas été modifiée plus ou moins, sinon changée complétement par les circonstances. Au reste, le retour direct du lac Nyanza à la côte du Zanguebar par une ligne parallèle à l'équateur serait aussi d'un haut intérêt géographique. De toute manière, si nul accident n'entrave l'expédition, elle ne peut qu'étendre considérablement nos connaissances encore si faibles sur cette région centrale de l'Afrique.

L'expédition allemande au Soudan oriental.

La grande expédition allemande organisée pour l'exploration du soudan oriental, entre le haut bassin du Nil et le lac Tchad, poursuit activement, de son côté, le cours de ses travaux. Jusqu'à cette heure elle est restée en communication fréquente et régulière avec l'Europe, et les journaux allemands, principalement le journal géographique du docteur Petermann à Gotha (les *Mittheilungen*), nous ont tenus périodiquement au courant des nouvelles reçues. Bien qu'elles n'aient pas encore atteint le but principal de l'expédition, laquelle n'entrera sur un terrain tout à fait neuf qu'après avoir dépassé le Dârfour, où elle n'était pas encore arrivée à l'époque des dernières lettres, ces communications présentent déjà une réelle importance.

Nous avons dit, il y a six mois, par suite de quelles circonstances la conduite de l'expédition avait été transférée de M. de Heuglin à M. Munzinger, et nous avons mentionné aussi l'adjonction subséquente à l'expédition d'un autre explorateur africain déjà connu par un voyage dans la haute Nubie, M. Moritz de Beurmann, qui doit essayer d'arriver au Ouadây par l'ouest, pendant que M. Munzinger et ses compagnons s'y dirigent par l'est.

M. Munzinger et ses compagnons, après avoir quitté le pays des Bogos, ont traversé la Taka, c'est-à-dire la Nubie méridionale sur la frontière nord de l'Abyssinie, en recueillant une série de relevés topographiques et de déterminations astronomiques dans cette contrée encore assez peu connue. Ils sont arrivés à Khartoûm le 9 mars, et se sont remis en route le 6 avril pour le Kordofân. Une marche de quatorze jours à travers une suite de plaines monotones, les a conduits à el-Obeïd, capitale de ce dernier royaume. Ils ont dû s'arrêter là, pour y attendre que le roi du Dârfour leur ait fait parvenir l'autorisation d'entrer dans son pays. Mais le chef nègre avait assez mal accueilli les premières ouvertures qui lui en avaient été faites. L'extension des Égyptiens dans la haute Nubie, et ce qu'ils savent de l'histoire des Anglais dans l'Asie méridionale, mettent ces roitelets de l'Afrique en singulière défiance contre l'apparition des Européens. M. Munzinger est loin de désespérer, cependant; il n'est pas venu jusque-là pour reculer, dit-il, si ce n'est devant une impossibilité absolue. Un hasard, qu'on appellerait heureux s'il ne s'agissait pas d'un aussi triste sujet, a mis le chef de la mission, depuis son arrivée à el-Obeïd, en rapport avec un Africain du pays de Timbouktou qui a pu lui donner, sur les circonstances qui amenèrent, il y a six ans et demi, la mort violente du malheureux Vogel, des détails tout à fait précis presque comme témoin oculaire. Nous ne répéterons pas ces détails, qui ont reçu une grande publicité, et que le *Tour du Monde* a lui-même enregistrés dans un précédent numéro. De ce côté, un des objets de l'expédition est atteint; d'autant plus que M. Munzinger ne pense pas qu'il y ait lieu d'espérer aujourd'hui qu'une partie quelconque des papiers de Vogel puisse encore être recouvrée.

Nous recevons en ce moment même par la voie d'Allemagne des nouvelles fort inattendues. Des lettres de M. Munzinger, écrites encore d'el-Obeïd et datées du 29 juillet, annoncent que la réponse du sultan du Dârfour venait de lui parvenir. Dans une longue missive écrite par le sultan, non aux voyageurs directement, mais au consul autrichien à Khartoum, le chef noir faisait connaître expressément ses intentions. Ainsi que M. Munzinger le faisait pressentir dans ses dépêches précédentes, elles étaient défavorables. L'air du Dârfour est mauvais pour les étrangers, disait Sa Majesté noire,

et la vie d'un voyageur y court des risques dont lui, le sultan, ne voulait pas encourir la responsabilité. Il y a quelques années, un médecin franc, le Dr Cuny, vint au Dârfour accompagné de son jeune fils; il y mourut le cinquième jour de son arrivée, et des rumeurs malveillantes avaient imputé la faute de cette mort aux serviteurs du sultan. Le sultan ne s'opposait pas à ce que l'on vînt du Kordofan chez lui; mais il lui serait impossible de permettre que du Dârfour les étrangers pénétrâssent plus avant dans le Soudan, où il ne pourrait plus répondre de leur sûreté ni de leur vie.

M. Munzinger, dès qu'il a eu connaissance de cette missive, a pris immédiatement le parti de revenir sur ses pas et de rentrer en Europe, bien convaincu que le moins qui pût lui arriver s'il se hasardait au Dârfour, même en admettant que le sultan soit aussi étranger qu'il l'affirme à la mort du Dr Cuny, serait d'y être retenu captif comme l'est depuis deux ans l'envoyé du vice-roi d'Égypte.

Voilà donc, au moins de ce côté, l'expédition allemande abandonnée. Les espérances du Comité de Gotha se reportent maintenant tout entières sur M. de Beurmann.

L'espoir que de son côté avait M. de Beurmann de pénétrer directement du pays de Barkah (ancienne Cyrénaïque) dans la terre encore inconnue des Tiboû, en se portant directement au sud, n'a pu se réaliser. Aucun guide n'a osé prendre avec lui cette direction, tant était grande, jusqu'à ces derniers temps, la terreur qu'inspirait le feu roi du Ouadây. M. de Beurmann a dû se résigner à la voie détournée et déjà connue du Fezzan; ses dernières lettres sont écrites de Mourzouk, la capitale de ce dernier pays, à la date du 20 juin de cette année. Le voyageur allait partir pour le Bornou, par la route qu'ont déjà suivie plusieurs voyageurs et dont Vogel lui-même a fait une bonne étude, avec l'intention de contourner au sud le lac Tchad par le pays de Baghirmi (dont nous devons la connaissance aux courses savantes de Barth), et de remonter de là au nord vers le Ouadây, où il espère rencontrer Munzinger et ses compagnons. Que Dieu les accompagne et les protége!

Quant à M. de Heuglin et aux deux membres de la mission qui l'ont accompagné, M. Shubert et le docteur Steudner, ils ont quitté Adoa (la capitale du Tigré), le 26 décembre de l'année dernière, et sont arrivés à Gondar, le 23 janvier, après une intéressante excursion aux montagnes du Sémèn, la Suisse de l'Abyssinie. Un mémoire de M. de Heuglin imprimé dans le journal du docteur Petermann, renferme un premier aperçu des régions zoologiques du nord de l'Abyssinie, selon l'élévation des différentes parties du pays au-dessus du niveau de la mer. Les lettres que l'on a dernièrement reçues des trois voyageurs sont du commencement de février; elles les laissaient encore à Gondar.

Mais en même temps que les nouvelles lettres de M. Munzinger, on a reçu à Gotha d'autres lettres de M. de Heuglin, et ces lettres (écrites au commencement de juillet) sont datées de Khartoum. M. de Heuglin avait quitté l'Abyssinie pour revenir directement à Khartoum, au lieu de pousser vers les contrées explorées du sud comme il en avait manifesté l'intention. Le voyageur ne dit rien des raisons qui l'ont fait renoncer à son projet; peut-être les circonstances politiques où se trouve en ce moment l'Abyssinie — sur le point d'entrer en guerre contre les Égyptiens du Soudan pour reprendre par la force le Senna'ar et les territoires limitrophes qui ont fait autrefois partie de l'empire des Négous — n'y sont-elles pas étrangères.

Les nouvelles explorations du docteur David Livingstone dans l'Afrique orientale.

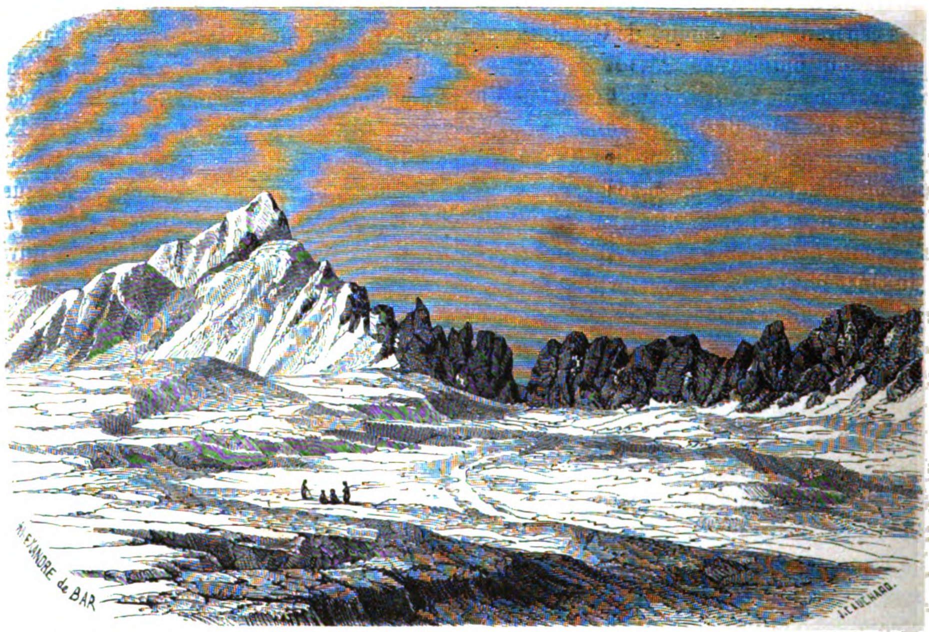
Nous n'avons pas besoin de rappeler à ceux qui ont lu les *Voyages et Recherches d'un Missionnaire dans l'Afrique méridionale*, la place élevée que M. David Livingstone a conquise dans la noble pléiade des grands explorateurs qui depuis quinze ans ont renouvelé l'aspect de la carte d'Afrique. Après avoir accompli, de 1852 à 1856, un véritable voyage de découvertes dans la moitié supérieure du vaste bassin du Zambézi, un des trois grands fleuves du continent africain, le savant missionnaire a quitté de nouveau l'Angleterre pour retourner, en 1860, sur le périlleux théâtre de ses premiers travaux, se proposant cette fois d'étudier le Zambézi inférieur, et quelques-unes des autres rivières qui débouchent dans le canal de Mozambique, en regard de Madagascar. Un petit bateau à vapeur, *le Pioneer*, construit en vue de cette exploration fluviale, devait le transporter sur les différents points qu'il se proposait de reconnaître dans ces parages. Une première tentative pour remonter la Rovouma, qui a son embouchure non loin du cap Delgado, entre le 10e et le 11e degré de latitude australe, a dû être abandonnée. Selon certains rapports indigènes, la Rovouma viendrait d'un grand lac intérieur appelé Nyanza (ce nom, qui se retrouve sur plusieurs points de l'Afrique australe, signifie seulement la Grande-Eau); et cette information, qu'elle soit ou non fondée, n'a pu qu'augmenter le regret de cet insuccès. Mais si M. Livingstone n'a pu atteindre de ce côté *la Grande-Eau* intérieure, il y est arrivé par une autre voie, et il a réalisé ainsi une conquête géographique qui n'est pas indigne de figurer à côté des belles découvertes de son premier voyage.

Jetez les yeux sur une carte d'Afrique, — sur une carte tout à fait récente, — vous voyez le fleuve Zambézi verser ses eaux dans le bras de mer (qu'on nomme le Canal de Mozambique) qui sépare l'île de Madagascar du continent africain, par un vaste delta dont les bras se déploient entre le 18e et le 19e degré de latitude australe. Quand on remonte le fleuve, dont les eaux profondes coulent ici à travers des terres basses et souvent noyées, domaine éternel des fièvres pernicieuses et des insectes dévorants, on arrive, à quatre-vingts milles anglais de la côte, au confluent d'une belle rivière que les indigènes nomment Chiré. Les rapports que M. Livingstone avait reçus au sujet de cette rivière, le déterminèrent à en entreprendre l'exploration. *Le Pioneer* s'y engagea et s'avança par une belle vallée toute

couverte de villages entourés de plantations. C'était au mois d'août de l'année dernière. On parcourut ainsi un espace de deux cents milles; mais alors un obstacle infranchissable se dressa devant les voyageurs. Des barrières de rochers coupent la rivière et y forment des rapides dont la violence rappelle les cataractes du Nil. Ces rapides se succèdent et s'échelonnent, en quelque sorte, sur une longueur qui n'est pas moins de trente-cinq à quarante milles, c'est-à-dire de cinquante à soixante kilomètres, et M. Livingstone n'estime pas à moins de douze cents pieds la chute totale de la rivière dans cet intervalle. Il fallut transporter le bateau à bras d'hommes jusqu'au-dessus de la cataracte supérieure. Arrivé là, on vit s'étendre devant soi le bassin large et tranquille d'une rivière qui a presque l'apparence d'un lac; le véritable lac, d'où s'épanche le Chiré, est cependant encore à soixante milles (environ cent kilomètres). On y arriva le 2 septembre.

On était sur le Nyanza. C'est une vaste nappe d'eau, profondément encaissée entre des montagnes hautes de quatre mille pieds au moins, et des plateaux très-élevés; il ne le cède pas en étendue au Tanganiyka, exploré en 1858 par M. Burton et le capitaine Speke. L'extrémité méridionale du Nyanza, d'après les observations du docteur Livingstone, est par 14° 25′ de latitude australe; et le voyageur estime qu'il doit se prolonger au nord au moins jusqu'au 10e parallèle. Les violentes rafales qui tourmentent les eaux du lac à cette époque de l'année ne permirent pas au petit bâtiment de pousser sa reconnaissance jusqu'à l'extrémité nord; on s'avança seulement de deux cents milles, en serrant de près la côte occidentale coupée de baies nombreuses, puis l'on redescendit vers le Zambézi.

Le Nyanza est d'une largeur médiocre, surtout dans sa partie méridionale, où il y a une bifurcation. Les eaux en sont douces et très-poissonneuses. Cinq rivières



La Dervâsa du glacier de Milum. — Dessin de A. de Bar d'après MM. Schlagintweit.

y débouchent du côté de l'ouest dans la partie reconnue par le *Pioneer*. M. Livingstone estime que l'altitude du lac au-dessus du niveau de la mer est de douze cents à douze cent cinquante pieds anglais, ce qui revient à trois cent soixante-cinq ou trois cent quatre-vingts mètres. Un autre lac appelé Chirva, comparativement de peu d'étendue, est voisin vers le sud-est de la pointe méridionale du Nyanza. L'intervalle entre le Nyanza et la côte de Mozambique est de trois cent cinquante à quatre cents milles, c'est-à-dire de cent trente à cent cinquante de nos lieues communes, ou en moyenne de six cents kilomètres.

Quoique cette excursion n'ait été qu'une première reconnaissance, et que les circonstances n'aient pas permis aux explorateurs de pousser beaucoup dans les terres qui bordent le lac, M. Livingstone n'a pas laissé d'y recueillir quelques notions dignes d'intérêt.

Les provinces riveraines sont d'un bel aspect et très-populeuses. Vers le sud, à l'ouest du lac, les nègres appartiennent à une population appelée Maravi; en montant au nord, on longe successivement le territoire des Marimba, des Matoumboka, des Makousa et des Mazité. Ces derniers sont des Zoulous (les Kafres de nos relations), originaires de la partie de la côte qui avoisine Sofala, un peu au-dessus du delta du Zambézi. Le léger vêtement dont se couvrent ces peuples est fait de l'écorce intérieure des arbres, qu'ils font macérer et battent ensuite pour l'assouplir. Ils sont tatoués sur toutes les parties du corps. Le tatouage le plus ordinaire consiste en longues incisions dont on ramène la peau en dehors, de manière à produire des lignes de cicatrices diversement contournées, d'une ligne à une ligne et demie de largeur. D'autres s'enlèvent des lambeaux de la peau du visage. La lèvre supérieure est



Vue intérieure d'un temple tibétain. — Dessin de Thérond d'après MM. Schlagintweit.

percée, et l'ouverture graduellement agrandie au moyen d'un fragment de bambou qu'on y insère, jusqu'à ce qu'on y puisse fixer un anneau de deux pouces de diamètre, qui tire la lèvre en bas parfois jusque sur le menton. Ce hideux ornement est la plus grande coquetterie des femmes. C'est une chose merveilleuse que l'imagination des races sauvages pour dépraver et gâter la nature. Chez nous, du moins, on se contente de l'exagérer.

Un petit vapeur construit de manière à se démonter pour franchir les cataractes du Chiré, devait d'ailleurs retourner bientôt jusqu'au lac à la date des dernières lettres de M. Livingstone, et on peut ainsi attendre encore de ce côté une exploration complète et circonstanciée. Ce qui apporte un stimulant de plus à ces reconnaissances anglaises, c'est que les pays qui avoisinent le Nyanza sont signalés par le voyageur, ainsi que par son frère Charles Livingstone, de qui l'on a aussi des communications fort intéressantes, comme admirablement propres à la culture en grand du coton, cette souveraine préoccupation de l'époque actuelle.

II

Un tour rapide en Amérique. — La Colombie anglaise et l'île de Vancouver. — La Guyane française. — Le Mexique et l'isthme américain.

Nous avons à enregistrer, on le voit, plus d'études et d'explorations de détail que de résultats généraux. Mais ce sont ces études de chaque jour, ce sont ces explorations progressives et incessantes qui remplissent peu à peu les blancs de nos cartes ou en corrigent les erreurs, préparant ainsi l'apparition des relations scientifiques qui apportent avec elles une masse imposante d'informations coordonnées, et qui marquent les grandes étapes de l'histoire géographique d'un continent.

La guerre acharnée qui désole les ci-devant États-Unis de l'Amérique du Nord a dû, naturellement, suspendre de ce côté toutes les études scientifiques des territoires de l'Ouest, projetées ou en cours d'exécution. Parmi les autres contrées du continent américain sur lesquelles on a reçu dans ces derniers temps des informations notables, les nouveaux établissements anglais de la côte Nord-Ouest sont au premier rang. Ces nouveaux territoires britanniques, qui touchent d'un côté à l'Orégon américain et de l'autre à l'Amérique russe, et qui ont reçu le nom de British Columbia, étaient à peu près inconnus il y a quelques années; la découverte de gisements aurifères, dont la renommée, dans le premier moment, exagéra peut-être la richesse, a porté tout à coup vers ces froids et tristes parages un énorme flot d'immigrants. Aujourd'hui l'établissement s'organise en vue d'un avenir basé sur l'exploitation du sol non moins que sur le travail des mines. Depuis quatre ans, particulièrement, des reconnaissances officielles ont été poussées en diverses directions, pour étudier la nature du pays, en compléter la géologie, et aussi rechercher les emplacements les plus propres à fonder des centres d'habitation. Le dernier volume du journal de la Société de géographie de Londres ne renferme pas moins de six mémoires ou rapports sur la Colombie continentale et sur l'île de Vancouver; et la librairie anglaise en a publié en outre depuis quelques mois plusieurs relations considérables, bien qu'un peu hâtives. Dans ces premiers jets de l'ardeur coloniale, on ne laisse pas de trouver de nombreux renseignements, tout à fait neufs, cela va sans dire, dont la géographie et l'ethnographie américaine feront leur profit. Au total, nous avons là un coin de la carte du nouveau monde — et ce coin est bien deux fois grand comme l'Angleterre — qui se couvre chaque jour de détails, comme le pays lui-même se couvre d'immigrants.

Les renseignements rapportés par une commission mixte franco-hollandaise, qui, dans les trois derniers mois de 1861, a opéré une reconnaissance complète du fleuve Maroni, n'embrassent pas un aussi grand développement territorial; mais ils n'en ont pas moins un intérêt considérable à certains égards, et cet intérêt nous touche plus directement.

La Guyane, on le sait, est une contrée de l'Amérique du Sud comprise entre l'Orénoque et l'Amazone, depuis le 9e degré de latitude septentrionale jusqu'à l'équateur; dans cet intervalle, le développement de côtes que cette grande contrée présente aux flots de l'Atlantique n'est pas de moins de neuf cents lieues marines[1], qui répondent à trois cent soixante-quinze de nos lieues communes[2], ou près de dix-sept cents kilomètres. Cinq puissances colonisatrices se sont partagé cet immense domaine, bien qu'aucune n'y ait poussé ses établissements bien loin dans l'intérieur : c'est, à partir de l'Orénoque, l'Espagne[3], l'Angleterre, la Hollande, la France et le Brésil. La Guyane française a pour limite au nord-ouest, du côté de la Guyane hollandaise, le Maroni; au sud, du côté des territoires brésiliens, l'Oyapoc : limites assez incertaines et mal définies, qui, du côté du Brésil au moins, ont été à plusieurs reprises l'occasion de longues controverses. Quoiqu'il n'y ait pas eu de discussion semblable du côté de la colonie hollandaise, à cause du peu d'intérêt que les deux gouvernements devaient prendre à des territoires intérieurs tout à fait sauvages et inexplorés, il y a eu néanmoins de temps à autre quelques velléités de reconnaissances, particulièrement au temps où M. Malouet, il y a tout près d'un siècle, reçut mission d'appliquer dans la colonie française ses plans sagement conçus de réforme administrative. Les projets d'établissements pénitentiaires arrêtés dans ces derniers temps et déjà réalisés en partie, ont ramené l'attention de ce côté. Une première reconnaissance, au mois de novembre 1860, prépara les voies; c'est à la suite de cette étude préliminaire qu'une convention a été conclue avec le gouvernement colonial de Surinam pour la formation d'une commission mixte, chargée de relever le cours du fleuve dans toute son étendue en remontant

1. De soixante au degré équatorial.
2. De vingt-cinq au degré.
3. La Guyane espagnole n'a jamais constitué une colonie distincte; elle fait aujourd'hui partie de la république de Vénézuela.

jusqu'aux sources, et de fixer ainsi d'une manière définitive la limite des deux colonies. Cette commission a heureusement accompli son œuvre, d'août en octobre 1861, et un intéressant rapport du chef de la commission française, M. le lieutenant de marine Vidal, a été publié il y a quelques mois dans un recueil officiel riche en bons documents, la *Revue maritime et coloniale*. Le Maroni a été reconnu dans toute son étendue, et une carte exacte, appuyée sur une série de déterminations astronomiques, en a été dressée.

Dans une contrée presque entièrement couverte de forêts vierges, la population ne saurait être très-nombreuse. Celle du haut Maroni se compose à peu près exclusivement des descendants de nègres fugitifs des colonies limitrophes, principalement des plantations hollandaises, qui depuis un siècle et demi se sont constitués dans ces cantons sauvages en communautés indépendantes. Ces nègres *marrons*, comme on les appelle, parlent un idiome formé de lambeaux défigurés d'anglais et de hollandais. Leurs idées religieuses sont des plus simples, ou plutôt c'est un retour aux impressions tout à fait primitives des peuplades les plus grossières. Tout ce qui, dans la nature, les frappe et les étonne, devient dieu pour eux : — le tonnerre qui gronde, l'éclair qui brille, le fleuve qui mugit; bien moins encore, l'animal qui les effraye, un arbre d'une grandeur peu commune, une montagne, une caverne, un rocher. A un certain endroit de la rivière, où les eaux se brisent contre un récif élevé qui en barre le cours, et que les nègres indigènes nomment dans leur jargon *Wheaty-Headé*, la Tête-Blanche, il fallut s'arrêter jusqu'à ce que l'équipage de la barque eût fait une offrande à la roche sacrée. Ce fut une véritable libation dans le sens antique. Chacun des noirs, tenant à la main une tasse remplie de tafia, en répandait quelques gouttes sur le rocher en marmottant des sons inarticulés, après quoi il avalait d'un air de componction le reste de la liqueur, dont le dieu n'avait pas eu la plus grosse part. Dans les villages, chaque famille possède sa case sacrée, où se trouvent jetés pêle-mêle des têtes informes, des pots, des boules de terre blanche, des plantes desséchées, des ustensiles divers destinés à ce qu'ils regardent comme leurs usages sacrés. Dans leurs cérémonies religieuses, ils se teignent le corps en blanc à l'aide d'une terre argileuse commune dans le pays. « Nous fûmes souvent témoins, dit l'auteur du rapport, des prétendues inspirations de plusieurs d'entre eux. Selon leur expression pittoresque, le *gado* entre en eux et s'y manifeste par des hurlements prolongés qui n'ont rien d'humain; puis, à cette excitation, succède un abattement, une prostration naturelle ou simulée. »

Parmi les animaux, ceux qui paraissent le plus particulièrement vénérés, sans doute parce que ce sont les plus redoutables, sont le serpent et le caïman. Même dans ce naturalisme grossier, on aime à saisir la trace et la première ébauche de ce sentiment inné dans l'homme qui le pousse à chercher en dehors de lui les objets d'une adoration instinctive, sentiment que chez les races mieux douées de l'antiquité païenne la réflexion épura en le développant, que l'imagination colora de son prestige en même temps que le culte l'entourait de ses pompes ou le voilait de ses mystérieux emblèmes, mais qui fut au total, chez toutes les grandes nations du monde ancien, le point de départ commun de la religion, de l'art et de la poésie.

Nous ne nous éloignerons pas du continent américain sans porter les yeux vers le Mexique. Non pas pour ce qui s'y fait en ce moment ou pour ce qui s'y est fait dans ces derniers temps, — je n'entends parler que des recherches et des études locales, auxquelles les circonstances actuelles sont peu propices, — mais pour ce qu'on annonce y vouloir faire.

Un comité a été formé dernièrement près d'un de nos ministères pour préparer des instructions destinées à une commission scientifique que l'on veut envoyer, dit-on, dans le Mexique, à la suite de notre drapeau. Il est certain qu'il y a là un vaste et beau champ d'investigations sur le pays, ses populations et ses antiquités, et que ces études bien dirigées pourront puissamment servir tout à la fois la science qui tourne ses regards vers le passé, et la politique qui envisage l'avenir. De bons et solides travaux historiques, physiques, linguistiques, archéologiques, ont depuis quelques années préparé la voie; ces travaux peuvent devenir le point de départ d'une série d'études plus profondes encore et plus étendues, qui marqueraient glorieusement le passage de la France sur la terre mexicaine, comme le monument de la Commission d'Égypte a marqué avec éclat, au commencement du siècle, notre passage sur la terre des Pharaons.

Pour l'étude des Indiens, si importante à tous les points de vue, non pas seulement de ceux qui végètent sur le plateau mexicain, mais aussi des tribus moins dégénérées de l'Isthme central, nous avons quelques esquisses récentes qui méritent d'être signalées. Les récits de M. Ferry, dans leur cadre romanesque, mettent heureusement en relief, avec autant de vérité que de justesse d'observation, les mœurs et les habitudes des diverses classes de la population mexicaine, aussi bien que les traits caractéristiques de la nature du pays.

M. Brasseur de Bourbourg a donné un récit très-intéressant et très-instructif (mais encore inachevé, malheureusement) de son voyage au Guatémala en 1859 par l'isthme de Tehuantepec; et plus récemment un autre de nos compatriotes établi à la Vera-Cruz, M. Lucien Biart (qu'il ne faut pas confondre avec M. Auguste Biard, le spirituel touriste du Brésil, bien connu des lecteurs du *Tour du monde*), a publié l'amusant récit d'une course un peu à travers champs dans les Terres Chaudes de sa province, piquante odyssée où des scènes de mœurs et des observations très-substantielles se cachent, comme chez l'auteur des *Scènes de la vie mexicaine*, sous un entrain plein de bonne humeur et d'imprévu [1].

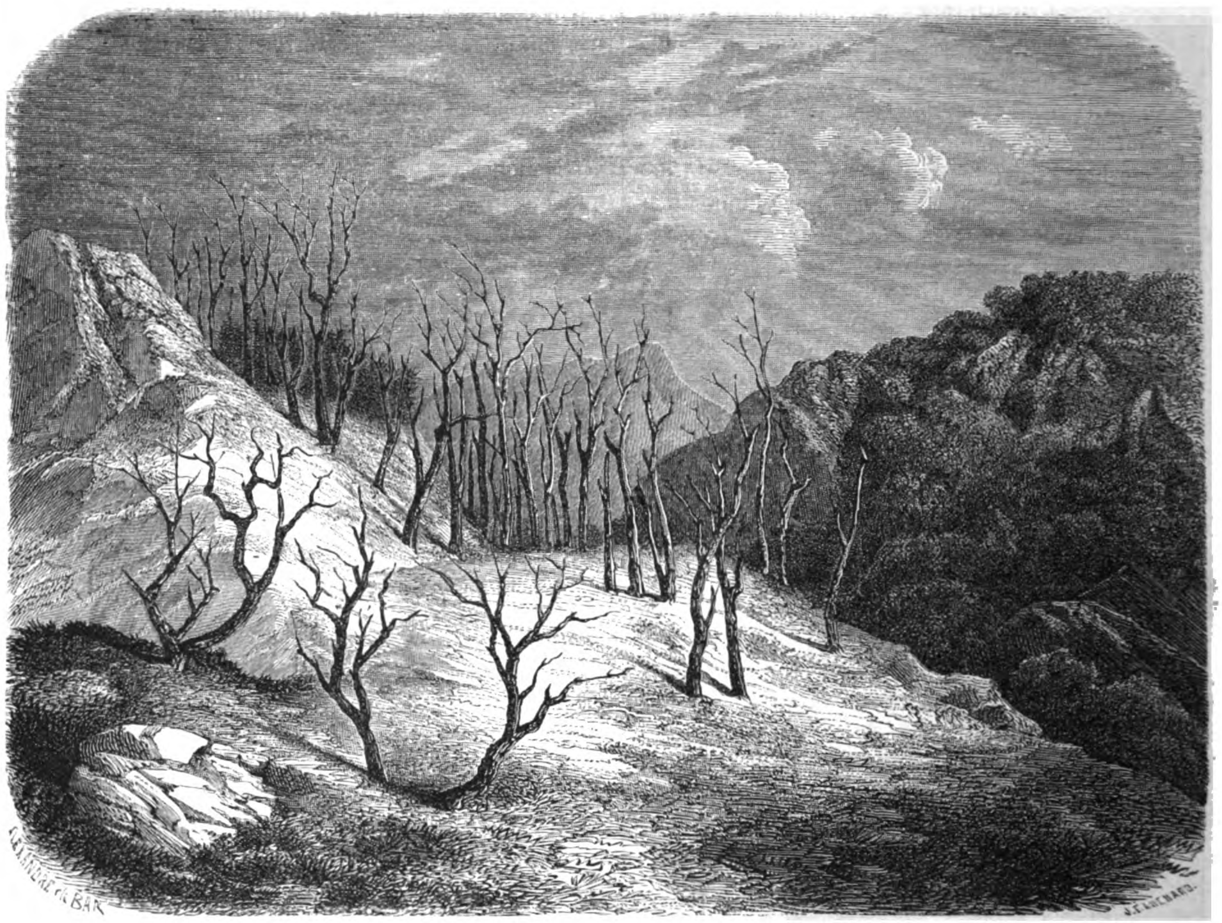
1. Les récits de M. Lucien Biart ont été publiés en 1861 dans la *Revue européenne*.

III

Retour en Orient. — Les parties inconnues de la Syrie.

D'Amérique nous revenons en Orient, et c'est d'abord un voyage archéologique qui nous y rappelle.

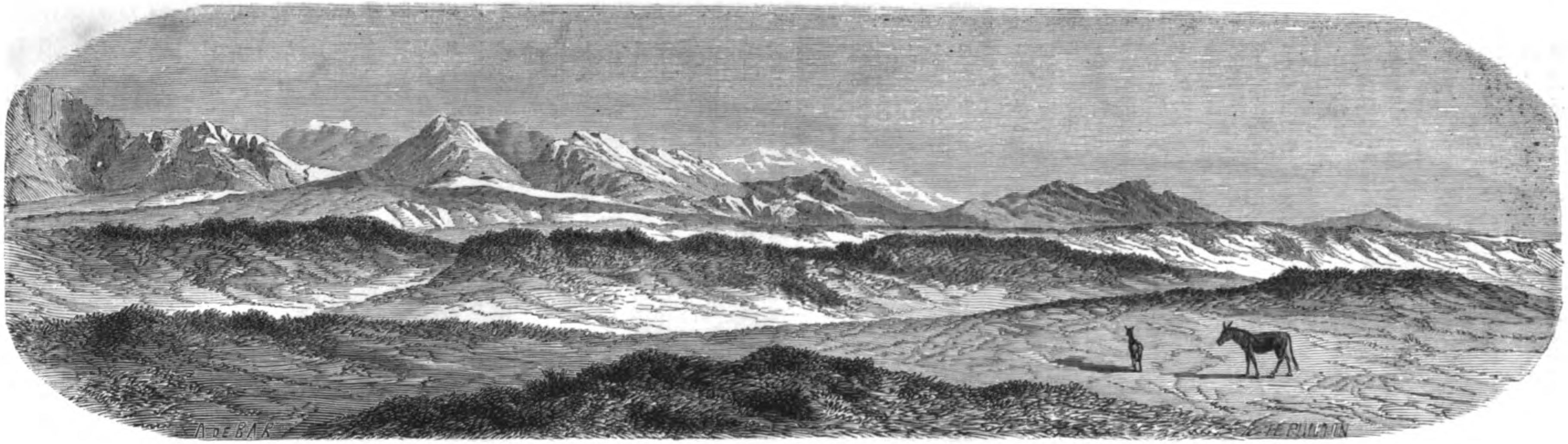
Il y a au fond de la Syrie, à l'orient des grandes montagnes littorales et au midi de Damas, une contrée qu'on nomme le Haourân. Couverte de ruines innombrables et habitée seulement par quelques tribus à demi pastorales, cette contrée, où pénètrent peu d'Européens et où se sont réfugiés, il y a deux ans, les Druses échappés du Liban, fut une des plus belles provinces et des plus populeuses de la Syrie romaine. L'invasion des Arabes sous les premiers khalifes en a commencé la ruine; la domination destructive des Ottomans l'a consommée. Sur la frontière orientale du Haourân, et formant en quelque sorte le vestibule du désert qui de là se prolonge jusqu'aux rives du bas Euphrate, il existe un canton de nature volcanique, présentant l'aspect d'un pays bouleversé par les feux intérieurs : on le nomme le Safah. Ce canton, de même que le désert pierreux de Harra qui lui est contigu, est pour les tribus voisines une terre de légendes; jusqu'à ces derniers temps aucun Européen n'y avait pénétré. Un voyageur anglais, M. Cyril Graham, et M. Wetzstein, consul de Prusse à Damas, sont les premiers qui presque simultanément, il y a



Forêt morte, à la limite des sapins du Sikim. — Dessin de A. de Bar d'après MM. Schlagintweit.

quatre ans environ, en aient forcé la barrière. Les récits que tous deux en ont faits étaient de nature à exciter vivement la curiosité, notamment la singulière découverte de plaines entières couvertes de pierres qu'on pourrait presque comparer aux cailloux de nos grèves, et sur un grand nombre desquelles on voit tracées les images grossières de palmiers ou d'animaux, fréquemment accompagnées de mots ou de noms en caractères archaïques dont plusieurs rappellent les plus vieilles inscriptions de la Phénicie et de l'Arabie méridionale. C'était comme une énigme jetée aux archéologues de l'Europe.

Deux d'entre eux en ont voulu chercher le mot sur les lieux mêmes. Au commencement de cette année, M. le comte Melchior de Vogué et M. Waddington, connus l'un et l'autre depuis longtemps par de savantes recherches en Palestine et en Asie Mineure, ont pu renouveler avec le même succès la tentative de MM. Graham et Wetzstein, et ont même poussé plus loin que leurs devanciers. Ils ont revu le Harra et le Safah, et en ont rapporté plusieurs centaines de pierres écrites ou de copies d'inscriptions. Voici ce que dit M. de Vogué à ce sujet : « Le trait particulier du Safah, ce sont ses inscriptions. Il y en a par milliers sur les rochers, sur des pierres isolées, et principalement sur et autour de petites accumulations en partie artificielles, en partie naturelles, nommées *Ridjm*. L'alphabet est très-singulier, mais fort simple;



Plateau de Gartok (Thibet). — Dessin de A. de Bar d'après MM. Schlagintweit.



Lac de Kink-Kiôl (Thibet). — Dessin de A. de Bar d'après MM. Schlagintweit.

il se compose d'un mélange de caractères grecs et sémitiques, et de lettres d'une forme toute particulière. Beaucoup d'inscriptions commencent par des croix, ce qui semble indiquer que, comme celles du Sinaï, elles sont postérieures à l'ère chrétienne. Elles accompagnent souvent des représentations grossières de femmes, de chevaux, de chameaux, de chasses au lion; tout semble indiquer qu'elles sont l'œuvre de populations nomades. »

De là les deux explorateurs sont rentrés dans le Haourân, où ils se sont surtout occupés de l'étude des monuments. Ce n'est pas le côté le moins frappant de cette singulière région. Il y a là une civilisation entière dont les œuvres matérielles se sont conservées presque intactes : des maisons, des temples, des basiliques, des arcs, des aqueducs, des routes, etc., et tout cela en nombre presque incalculable. Dans toutes les constructions, dans les constructions privées comme dans les monuments publics, un seul élément a été employé, la pierre : les murs, les plafonds, les portes, les fenêtres, tout est en pierre basaltique, ce qui donne au pays un aspect indescriptible. C'est quelque chose de bizarre et de morne à la fois, que ces constructions indestructibles qui restent debout comme si elles dataient d'hier, et où ne se montre plus un être vivant. Cela rappelle les palais des contes de l'Orient, frappés d'un sommeil séculaire par la main d'un méchant génie.

Nouvelles recherches dans l'Inde. — L'Afghanistan. — Vastes opérations géodésiques.

S'il y a au monde deux contrées différentes, c'est l'Arabie et l'Inde : l'Arabie avec son sol aride et ses déserts sans fin; l'Inde avec les luxuriants trésors de son inépuisable végétation. Il y a néanmoins un trait commun entre ces deux régions que la nature a faites si dissemblables, c'est de se perdre à demi dans l'inconnu. L'inconnu, pour l'Inde, c'est son passé. Les anciens temps de l'Inde ne nous apparaissent que par de rapides échappées. Ceci n'est pas seulement vrai de son histoire, mais aussi de sa géographie; les documents qui nous reportent aux époques antérieures à la conquête musulmane, c'est-à-dire aux premières années du onzième siècle de notre ère, avec lequel commencent les temps modernes de la péninsule, sont rares, incomplets, dispersés. C'est toujours une bonne fortune pour ceux qui prennent intérêt à l'histoire de ces belles contrées de l'Orient, d'en retrouver quelque débris, et surtout d'en pouvoir tirer quelque lumière pour éclairer les périodes obscures de l'Inde brahmanique.

Un document de ce genre a été livré à l'Europe, il y a quelques années, par la traduction des voyages du bouddhiste chinois Hiouen-thsang dans l'Inde au milieu du septième siècle de l'ère chrétienne, ouvrage important qui n'est pas un des moindres titres que notre profond sinologue, M. Stanislas Julien, a conquis près du monde savant. Dans un mémoire considérable que nous-même, à la demande du docte traducteur, nous joignîmes à cette publication, nous exprimions le vœu que parmi les officiers de l'armée de l'Inde, qui a donné tant d'hommes éminents à la science, il s'en trouvât un à qui les circonstances permissent de reprendre, sur le terrain même, l'itinéraire du bouddhiste chinois, de suivre ainsi pas à pas nos identifications, et de rechercher, d'après les indications très-circonstanciées de l'ancien voyageur, les restes d'antiquités qui n'ont sûrement pas entièrement disparu de certaines localités particulièrement consacrées par la vie du Bouddha Çâkyamouni et la vénération de ses sectateurs. Nulle entreprise ne nous paraissait et ne nous paraît encore devoir être plus féconde en résultats géographiques et archéologiques. C'est avec une vive satisfaction que nous avons appris que le vœu que nous exprimions allait être rempli. Le colonel Alexandre Cunningham, déjà bien connu par de savantes études topographiques dans le nord-ouest de l'Inde, annonce que, sur sa proposition, le gouvernement colonial de Calcutta l'a autorisé à entreprendre un voyage archéologique sur la trace de l'itinéraire de Hiouen-thsang. Le colonel avait commencé ses investigations par la province de Bérar, dans les derniers mois de 1861. Ce territoire répond à ce que, dans l'ancienne géographie sanscrite, on appelait le Magadha, et il a, en effet, un intérêt particulier. C'est là que le fondateur de la Réforme bouddhique commença le cours de ses enseignements religieux; et ce pays de Magadha, qui fut toujours regardé comme une terre sainte par les sectateurs du nouveau culte, se couvrit dès l'origine d'édifices et de monuments religieux. Les prochains numéros du journal de Calcutta nous tiendront sans doute au courant des progrès de l'entreprise. Cette nouvelle a de l'importance; elle annonce la reprise des travaux scientifiques dans l'Inde, que le formidable soulèvement de 1857 avait nécessairement suspendus.

Nous pouvons noter aussi, moins à cause de la place très-restreinte qu'ils peuvent avoir dans le mouvement général des sciences géographiques qu'en raison de leur étendue et de leur importance locale, les résultats géodésiques obtenus par les ingénieurs anglais en dehors de la frontière occidentale du Pendjab. On sait que le Sindh ou Indus, dans la moitié inférieure de son cours, est dominé à l'ouest, à une médiocre distance, par une chaîne parallèle de montagnes très-élevées qu'on appelle le Souleïmân-koh, c'est-à-dire la montagne de Salomon. Le nom de Salomon ne joue pas un moins grand rôle dans les traditions légendaires des tribus musulmanes de ces cantons que dans les contes des *Mille et une Nuits*. La longue plaine comprise entre le pied des montagnes et la rive occidentale du Sindh fait aujourd'hui partie des provinces de l'Inde britannique; mais la montagne elle-même, et les rudes vallées du revers opposé dans la direction de Ghazni et de Kandahar, sont occupées par des tribus indépendantes non moins sauvages que les âpres cantons où paissent leurs nombreux troupeaux. Ce pays est ce que les anciens connurent sous le nom d'Arachosie; il y a là, entre les crêtes du Souleïmân et la route de Khélat à Ghazni et à Kaboul, suivie par les armées anglaises dans la guerre de l'Afghanistan, une étendue de pays grande comme

la moitié de la France, qu'aucun voyageur n'a jamais visitée, que les Européens ont à peine entrevue. Des circonstances favorables ont permis aux Anglais d'y pénétrer en 1859; et par une suite de reconnaissances militaires on a pu en construire des cartes qui font connaitre au moins la configuration générale de la contrée, la direction des grandes vallées et l'emplacement des tribus. Ces cartes ont été présentées manuscrites à la société asiatique de Calcutta; il est présumable qu'elles arriveront à la société de géographie de Londres, où viennent tôt ou tard aboutir tous les travaux de cette nature exécutés dans l'étendue du monde britannique, et que par elle nous en aurons en Europe une notion plus précise.

C'est par ces travaux, souvent obscurs et silencieux, qui se poursuivent incessamment partout où pénètre l'activité européenne, que la carte du globe s'enrichit chaque jour, se complète et se perfectionne. Un vaste ensemble d'opérations géodésiques, exécutées officiellement par les ingénieurs anglais dans le cours des trois dernières années, a également complété, pour tout le Pendjab et pour le Kachmir, l'immense carte de l'Inde que le gouvernement colonial a fait lever et dont les opérations durent depuis un demi-siècle. Les triangulations des ingénieurs ne se sont pas arrêtées à la limite de l'Inde. Elles ont couvert le Petit-Tibet, au nord et au nord-ouest du Kachmir, et elles se sont étendues jusqu'aux grandes montagnes de Karakoroum, atteignant ainsi, à travers de hautes vallées et de froids plateaux en partie inexplorés, les limites indécises du Turkestan chinois, et venant se rejoindre aux belles reconnaissances tibétaines des frères Schlagintweit.

Les frères Schlagintweit.

La grande expédition scientifique des trois explorateurs que nous venons de mentionner (Hermann, Adolphe et Robert) remonte à cinq années (elle s'est terminée en 1857); mais comme l'ouvrage, dans ses proportions grandioses, est maintenant en cours de publication, nous pouvons en donner un rapide aperçu. L'expédition, entreprise sous les auspices et aux frais de la ci-devant Compagnie des Indes, n'a pas duré moins de quatre ans, de 1854 à la fin de 1857; elle a embrassé tous les grands objets de recherche qui peuvent entrer dans le cercle d'une exploration scientifique, depuis les observations de diverse nature qui se rattachent à la physique du globe, jusqu'à l'étude des types humains chez les diverses populations et les nombreuses tribus que les trois explorateurs ont visitées. L'hypsométrie, c'est-à-dire les observations des hauteurs par les indications du baromètre, observations si importantes pour déterminer le relief d'une région et apprécier les conditions générales des climats, a eu naturellement une grande place dans cette masse d'études simultanées, aussi bien que les déterminations astronomiques qui marquent la place exacte des lieux sur le globe. Artistes en même temps que physiciens, les trois observateurs remplissaient admirablement les conditions qu'une pareille expédition exige. Cette magnifique relation nous rappelle involontairement celle de notre spirituel et regrettable Jacquemont, fruit d'un voyage isolé exécuté avec des moyens incomparablement plus modestes, et qui cependant est digne, à bien des égards, de figurer à côté de celle des trois explorateurs allemands[1].

MM. Schlagintweit ont sillonné, soit ensemble, soit séparément, une partie considérable du Dékhan et du bassin du Gange; ils ont coupé en divers sens et profondément étudié l'Himâlaya occidental; ils ont sillonné le Kachmir, ce paradis de l'Inde, exploré le Petit-Tibet, franchi les terrasses étagées et les chaines qui l'enveloppent de leurs cimes neigeuses; ils ont foulé les plaines les plus élevées que l'homme habite sur le globe, âpres et stériles régions où la vie animale arrive épuisée au dernier terme qu'elle puisse atteindre en s'élevant vers la région des nuages; ils ont traversé les passes du Karakoroum et du Kouènloun, noms qui jusqu'alors n'étaient arrivés en Europe que comme un vague et lointain écho des relations chinoises; ils sont entrés, au delà du Kouènloun, dans les steppes du Turkestan, et l'un d'eux, Adolphe, coupant les pays inexplorés de Khotan et de Yarkand en se portant vers la Boukharie, a trouvé la mort près de Kachgar, au milieu d'une tribu musulmane. L'immense collection d'observations, de journaux, de croquis de toute espèce recueillie dans le cours de ce vaste itinéraire, ne formera pas moins de neuf volumes de grand format, accompagnés d'un nombre très-considérable de planches représentant, outre le détail des routes étudiées, tout ce que les voyageurs ont rencontré de plus digne d'observation en monuments, en archéologie, en histoire naturelle, en ethnologie, en sites pittoresques. Plusieurs de ces magnifiques gravures, que les voyageurs ont bien voulu nous communiquer et que nous avons dû faire réduire aux dimensions du *Tour du monde*, donneront à nos lecteurs une faible idée de la beauté des planches originales (voy. p. 404, 405, 408, 409, 412 et 413). Si l'on éprouve un regret en présence de cette publication somptueuse, qui d'une relation de voyage fait une œuvre d'art, c'est que la richesse même et les dimensions d'un pareil livre le tiennent non-seulement hors de la portée du grand public, mais le rendent même très-difficilement accessible aux hommes d'étude, auxquels, en définitive, un ouvrage de ce genre s'adresse. Il faut espérer qu'une édition plus modeste, sans qu'on y retranche rien d'utile, répondra plus tard à ce besoin de la science.

IV

Les Russes dans l'Asie centrale.

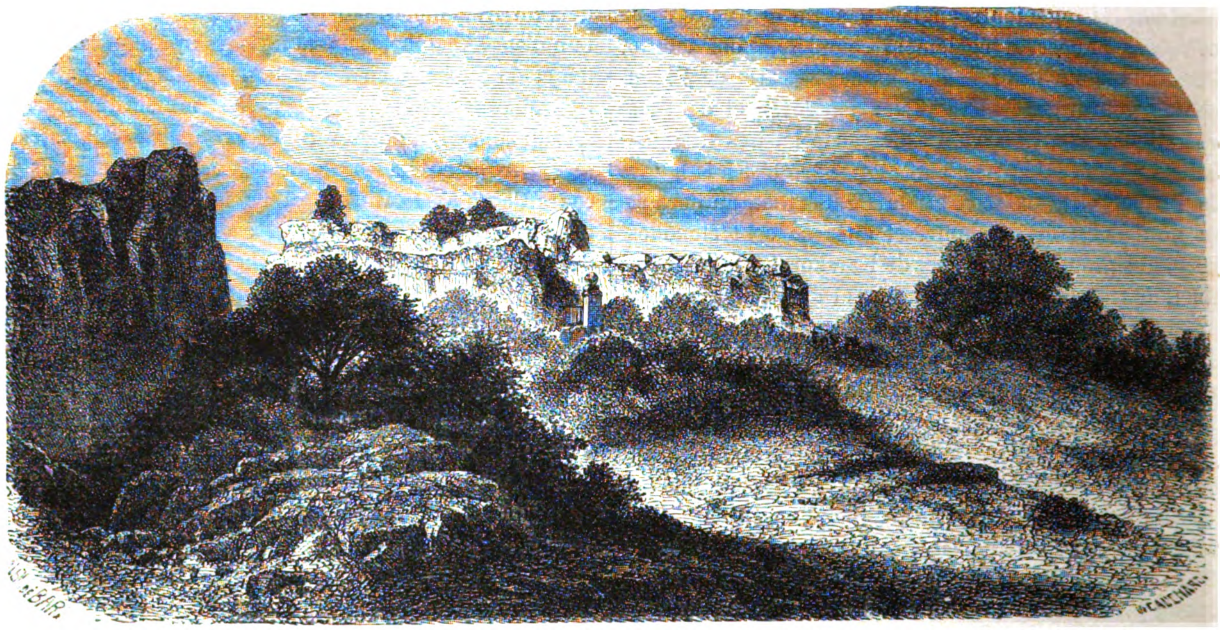
Il a été question de plusieurs autres expéditions anglaises, projetées ou déjà commencées, dans les hautes régions qui forment la frontière commune du Pendjab et du Tibet. La politique, et surtout les vues commerciales, ne sont certainement pas étrangères à ces entre-

1. Nous entendons parler, cela va sans dire, de la relation scientifique de Jacquemont en 5 volumes in-4°. Avons-nous besoin d'ajouter que ce n'est pas ce journal du consciencieux et savant observateur qui a rendu son nom populaire, mais seulement sa spirituelle *Correspondance*, modèle achevé du genre?

prises persévérantes de l'Angleterre sur les frontières indo-chinoises de son empire de l'Orient ; mais quels que soient les mobiles de ces nombreuses expéditions, elles n'en profitent pas moins à la science. C'est à elles que nous devons de connaître aujourd'hui des contrées d'un accès difficile, qui étaient restées fermées aux voyageurs ou qu'ils avaient à peine entrevues ; c'est par elles que nous connaissons les rudes tribus qui, depuis les plus anciens temps, vivent enfermées dans leurs âpres vallées, et dans lesquelles on retrouve nombre de peuples que les auteurs grecs et latins, après l'expédition d'Alexandre, ont mentionnés dans ces contrées qui formaient alors la limite extrême du monde connu.

On a aussi annoncé que les ingénieurs qui ont achevé la triangulation du Kachmîr et des parties limitrophes du haut bassin du Sindh devaient pousser leurs opérations au nord, à travers le Turkestan chinois, jusqu'à la chaîne du Thian-chan ou Montagnes Célestes, où les triangulations anglaises se rejoindraient à celles que les ingénieurs russes ont effectuées depuis quatre ou cinq ans sur cette partie des frontières russo-chinoises. Ici l'Angleterre et la Russie se donneront la main : rivales ou émules, peu importe.

Le gouvernement de Saint-Pétersbourg a fait exécuter en effet, depuis quelques années, dans ces régions centrales où jusqu'à présent il a eu seul accès, des reconnaissances et des relevés trigonométriques sur de vastes étendues. Sa prise de possession des territoires de l'Amoûr en lui ouvrant tout à coup d'immenses perspectives commerciales sur les mers du Japon et le grand Océan, a surtout donné une soudaine et vigoureuse impulsion aux travaux de ses explorateurs. Plusieurs commissions scientifiques, organisées sous les auspices de l'Académie impériale et de la Société de géographie de



Les ruines de Badâmi, dans le Dékhan. — Dessin de A. de Bar d'après MM. Schlagintweit.

Saint-Pétersbourg, ont réuni sur ces contrées, jusqu'à présent si peu connues, plus d'informations et de notions positives pour la géographie, l'histoire naturelle et les populations natives, que les rares voyageurs de la Sibérie orientale n'en avaient recueilli depuis un siècle. Déjà la carte de ces parties de l'Asie a pris un aspect tout nouveau.

Un des naturalistes qui faisaient partie d'une des commissions scientifiques de l'Amoûr, M. Gustave Raddé, a publié récemment la relation ou plutôt le recueil de ses observations. Ces observations ne sont pas susceptibles pour nous d'extraits ni même d'analyse ; mais elles présenteront un haut degré d'intérêt aux naturalistes et aux géologues. La géographie physique de la région altaïque y pourra puiser aussi de précieuses notions. Nous avons emprunté au bel atlas de M. Raddé un ou deux spécimens où les types de végétation du haut Amoûr sont heureusement figurés, ainsi que la physionomie caractéristique de quelques-uns des peuples de l'Asie orientale.

Nous n'avons pas sans doute à nous excuser près de nos lecteurs du caractère un peu sévère de ces faits scientifiques. Le tableau des progrès simultanés d'une science telle que la connaissance du globe et des peuples, même en ne s'attachant qu'aux choses générales et aux traits caractéristiques, ne saurait jamais être une page frivole.

V

Nécrologie géographique. M. Jomard.

Notre revue semestrielle ne serait pas complète si nous négligions de mentionner la perte douloureuse que la science a faite dans la personne de M. Jomard, et de rappeler en quelques mots ce que fut la vie de cet homme respectable. On nous permettra de reproduire ici une notice que nous avons écrite sous le coup même du triste événement.



Plantes herbacées gigantesques des bords de l'Amour. — Dessin de Catenacci d'après M. Radde.

M. Edme-François Jomard, mort à Paris le 23 septembre dernier à l'âge de quatre-vingt-cinq ans (il était né au mois de novembre 1777), était chez nous le doyen et en quelque sorte le représentant officiel des sciences géographiques, auxquelles fut consacré la plus grande partie d'une vie laborieuse et dignement remplie. La carrière où le poussait sa première vocation et à laquelle l'avaient préparé ses premières études n'était pas l'érudition historique; élève de l'École des ponts et chaussées et de l'École polytechnique, il se destinait au corps des ingénieurs-géographes, dont les explications exigent surtout l'habitude pratique de la géométrie et des méthodes géodésiques.

Ce fut en cette qualité d'ingénieur-géographe qu'en 1798 il fut attaché, bien jeune encore, à l'expédition d'Égypte; mais transporté dans la vallée du Nil, en présence des vieux monuments des temps pharaoniques, le jeune ingénieur, de même que la plupart de ses collègues de la commission, sentit se développer en lui l'instinct archéologique. Il fut un de ceux qui concoururent le plus activement à mesurer, à décrire, à dessiner les innombrables débris de tombeaux et de temples qui forment au fleuve comme une voie sacrée.



Intérieur de forêt vierge (haut Amoûr). — Dessin de Catenacci d'après M. Radde.

Cette tâche était immense; elle fut accomplie avec un dévouement admirable. La commission ne pouvait aller au delà. Elle ne pouvait pénétrer le sens des inscriptions mystérieuses dont la connaissance a tant reculé depuis les bornes de notre horizon historique. Un quart de siècle devait s'écouler encore avant que Champollion retrouvât la clef, depuis si longtemps perdue, des hiéroglyphes; mais cette mémorable découverte, une des gloires scientifiques du dix-neuvième siècle, ce sont les travaux de la commission d'Égypte qui l'ont préparée.

La commission d'Egypte a produit Champollion, comme Champollion a produit, en leur ouvrant la voie, les profonds travaux des égyptologues dont s'honorent aujourd'hui la France, l'Allemagne et l'Angleterre. Le magnifique monument élevé par la France aux antiquités égyptiennes, quelles qu'en soient les inévitables lacunes, restera comme le point de départ de ces belles études, qui sont devenues une des branches importantes de l'érudition historique.

M. Jomard, qui avait contribué avec tant d'ardeur à en réunir les matériaux, a eu, par une singulière faveur de la fortune, la gloire d'attacher son nom au frontispice même du monument. Désigné, en 1803, comme secrétaire de la commission chargée de préparer la publication de l'ouvrage, et, quatre ans plus tard, élevé aux fonctions de commissaire du gouvernement pour la surveillance de la gravure et de l'impression, il se consacra tout entier à ce grand travail, qui ne fut achevé qu'en 1825. Son entrée à l'Académie des inscriptions, où il remplaça l'illustre Visconti, en fut pour lui, dès l'année 1818, une première et glorieuse récompense; en 1828, il en reçut une autre non moins précieuse par l'établissement du Cabinet des cartes et de la géographie à la Bibliothèque royale, création due tout entière à sa persistante initiative, et dont il a conservé la direction jusqu'à l'heure de sa mort.

Ce n'est pas sans un sentiment de douleur qu'il me faut ajouter que ce bel établissement, qui faisait tant d'honneur à la Bibliothèque impériale, privé désormais d'une direction spéciale, est en danger de disparaître ou tout au moins de s'amoindrir dans je ne sais quelle nouvelle organisation réglementaire.

Le Cabinet des cartes, tel que l'avait conçu et organisé M. Jomard, devait être le dépositaire universel de tous les documents qui intéressent la géographie; ce sont les archives générales de la science. Une de ses parties les plus rares et les plus précieuses sont les cartes du moyen âge. Aucun monument de ce genre apparte-



Types sibériens (Asie orientale). — Dessin de Catenacci d'après M. Raddé.

nant à l'antiquité n'est arrivé jusqu'à nous; mais les deux ou trois siècles qui ont précédé la découverte de l'Amérique, avec laquelle commence l'ère de la géographie moderne, nous ont laissé une suite nombreuse et d'un grand intérêt pour l'étude, depuis les esquisses informes tracées dans quelques vieux manuscrits, jusqu'aux beaux portulans des écoles italiennes et de l'école catalane, et à la splendide mappemonde dessinée par Fra Mauro, en 1457, sur une des murailles du couvent des Camaldules, à Venise.

C'est dans ces œuvres curieuses des derniers siècles du moyen âge que l'on peut suivre aujourd'hui, mieux que chez les arides chroniqueurs de ce temps d'ignorance, l'extension progressive des notions de l'Europe sur l'Asie orientale et sur l'Afrique à partir des croisades. M. Jomard en a réuni au Cabinet des cartes, soit en originaux, soit en copies exactes, une série qui est certainement la plus belle qui existe en Europe. La vue de ces richesses lui suggéra une autre pensée d'une utilité incontestable : ce fut de les faire entrer, par la publication d'un bon choix reproduit en *fac-simile*, dans la circulation scientifique. La même idée était venue dans le même temps (il y a une vingtaine d'années) à un autre savant d'origine portugaise fixé depuis longtemps à Paris, M. le vicomte de Santarem, et les deux collections ont longtemps marché simultanément sans se nuire ni faire double emploi. M. Jomard, lorsque la mort l'a surpris, préparait une nouvelle livraison de la sienne, et venait de mettre la dernière main à une introduction générale. Ce sera là un de ses grands titres à la reconnaissance des amis des sciences géographiques.

En dehors de cette collection, M. Jomard n'aura laissé à vrai dire, aucune œuvre importante et de longue haleine ; car les mémoires qu'il a donnés à la description de l'Égypte sont à peu près exclusivement descriptifs. C'est beaucoup moins par ses écrits que par ses actes qu'il a servi la science. Doué d'une incomparable activité de corps et d'esprit, il ne voulait rester étranger à rien

de ce qui se faisait d'utile; il était devenu le centre d'un mouvement immense de correspondances et de rapports, aussi bien du dehors que de la France. A ce point de vue principalement, notre Société de géographie de Paris, dont il fut, en 1821, l'un des principaux fondateurs, a perdu en lui un soutien qu'elle remplacera difficilement.

Cette activité, d'ailleurs, s'étendait à bien d'autres objets qu'à la géographie. Tout ce qui pouvait contribuer à la diffusion des lumières et à l'extension du bien-être général, trouvait en lui un apôtre dévoué, un infatigable auxiliaire. Il contribua plus que personne, dans les premiers temps de la Restauration, à la fondation des écoles d'enseignement mutuel qui ont tant servi l'éducation élémentaire; ce fut grâce à lui que M. le colonel Amauros put ouvrir ses écoles de gymnastique, qui ont pris depuis lors un si grand et si utile développement. C'est à lui également, et à son active intervention, que



Types sibériens (Asie orientale). — Dessin de Catenacci d'après M. Radde.

sont dues les premières écoles d'enseignement populaire du chant. On peut dire, en un mot, qu'il fut passionné pour tout ce qui est utile, et que sa vie tout entière fut dévouée au bien. Quelle œuvre scientifique égalerait un pareil éloge?

VIVIEN DE SAINT-MARTIN

Sur un nouveau livre intitulé : ANNÉE GÉOGRAPHIQUE.

L'article que nous publions à la fin de chaque semestre sous le titre d'*Année géographique*, a pour objet de combler les lacunes que peuvent laisser entre elles les relations des voyageurs, de passer en revue les faits géographiques contemporains selon leur ordre chronologique, en un mot d'informer périodiquement et avec régularité nos lecteurs de tout ce qui survient d'intéressant et d'utile dans le courant annuel des connaissances qui sont la matière et le fond même du *Tour du Monde*. Nous voulons parvenir et nous parviendrons ainsi à ne rien omettre dans notre recueil de ce qu'il importe à tout esprit curieux d'instruction de ne pas ignorer en géographie. Il nous paraît vraisemblable, toutefois, que notre zèle à réveiller le goût public pour des études qu'on regrettait de voir trop négligées, a dû faire naître chez plus d'un lecteur le désir de pénétrer aussi avant que possible dans la recherche des documents spéciaux qui se produisent chaque année, soit en France, soit dans les pays étrangers, et que se bornent à résumer nos revues semestrielles. Il est certain qu'un tableau complet et détaillé de tout le mouvement géographique d'une année dans les diverses parties du monde, n'est pas une œuvre qui se puisse renfermer aisément dans l'espace de quelques livraisons. Il faut tout au moins l'étendue d'un petit volume, si l'on veut parcourir un à un tous les points du globe où il y a encore des découvertes à faire, ou des informations à compléter; raconter la marche des grandes expéditions maritimes ou terrestres et en exposer les résultats en y rattachant les précédents historiques qui peuvent en faire mieux ressortir le lien et la portée; suivre, en même temps que les voyages et les explorations, les travaux d'érudition et de critique dans les académies, dans les sociétés spéciales, dans les journaux savants, dans les publications particulières, et dégager de cette étude incessante qui se poursuit chez toutes les nations littéraires de l'Europe, ce qui appartient à la géographie historique et à la géographie descriptive, à la physique du globe et à l'ethnologie; dresser enfin, en dehors de cet exposé historique, le bilan bibliographique de l'année en tout ce qui tient aux diverses branches de la géographie, en consacrant à chaque livre, français ou étranger, une notice plus ou moins développée selon l'importance de l'ouvrage, et suffisante dans tous les cas pour en indiquer le contenu et en faire apprécier la valeur. Assurément voilà bien des travaux qui touchent à la spécialité du *Tour du Monde*, mais qui, par leur nature plus particulièrement digressive et scientifique, seront, ce nous semble, mieux à leur place un peu en dehors de notre cadre qu'en dedans. C'est pourquoi nous avons eu la pensée de faire paraître tous les ans au mois de janvier sous le titre même d'*Année géographique*, un volume qui viendra accroître la collection de nos « Annuaires scientifiques et littéraires, » déjà si bien accueillie par le public.

Notre savant collaborateur, M. Vivien de Saint-Martin, a bien voulu se charger de cette sorte de supplément au *Tour du Monde*, et le premier volume paraîtra au commencement de la prochaine année.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

GRAVURES.

CARTES ET PLANS.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 80, deuxième colonne, ligne 8, au lieu de : *il projetait*, lisez : *M. Joseph Lambert projetait.*

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris